L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

SUPPLÉMENT

A

L'AMI DU CLERGÉ (ANNÉE 1921)

En vente aux bureaux de l'AMI DU CLERGE, à Langres

2 et 4, rue Claude-Gillot, 2 et 4

LES ÉGLISES ET LEUR MOBILIER DEVANT LA LOI CIVILE, par M. le chanoine FANTON. — Un vol. in-12 de 475 p. — Prix *franco :* **5** f.

L'ABBÉ JACQUES, par PAUL DESCHAMPS. — Un fort vol. in-12 de près de 500 pages. — Prix *franco :* **3 f. 75.**

« PAUL DESCHAMPS paraît être le pseudonyme d'un prêtre, collaborateur de l'*Ami du Clergé*. Ses trois livres sont appelés à faire beaucoup de bien. Les nobles exemples des héros, le fini des tableaux champêtres et familiers, l'exposé des persécutions auxquelles la religion est en butte depuis vingt ans, font de cette trilogie une œuvre admirable, captivante et édifiante. Pour lire à la veillée, surtout dans les campagnes, *il n'y a rien de mieux*. »

(L'abbé L. Bethléem, *Romans à lire et romans à proscrire,* 5e édit., p. 318).

Les deux premiers volumes (**Jean Christophe** et **Suzanne**) sont en vente à la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris 8e.

EXPLICATION DES ÉVANGILES DES DIMANCHES, par M. l'abbé CHAUMET. — 4e édition. — Un beau vol. in-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur). — Prix *franco :* **4** francs.

LE PARADIS SUR TERRE, *ou le Mystère eucharistique étudié au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 97 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation,* par M. le chanoine ROLLAND. — 15e édit. (1911). — 2 vol. in-12 de 527 et 576 p. — Prix *franco :* **10** francs.

DU MÊME : **LA REINE DU PARADIS,** *ou le Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — 7e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 p. — Prix *franco :* **10** francs.

En vue de la prédication sur la Sainte Eucharistie et sur la Sainte Vierge, nous ne connaissons rien qui surpasse ces deux ouvrages de l'ancien curé-doyen de Neuilly-l'Evêque, dont les *Dominicales* sur le *Credo* (aujourd'hui introuvables) firent tant jadis pour le succès de l'*Ami du Clergé*.

LA CHAMBRE DE LA JEUNE FILLE, par M. l'abbé EUG. MARTIN. — Un vol. gr. in-12 carré de 240 pages. — Prix *franco :* **2** f. **75.**

LE GRAND JOUR ET SES APPRÊTS, par le R. P. LAMBERT. — Un vol. in-12 de 300 pages. — Prix *franco :* **3** f. **25.**

Cette *Retraite* se distingue des nombreux ouvrages similaires en ce que, sans négliger la préparation *purifiante* à la Première Communion, elle tourne la pensée des Retraitants surtout vers la Sainte Eucharistie, afin de leur inspirer envers elle une solide dévotion.

POUR VOTRE CONFESSION. *Examen de conscience à l'usage des enfants de la Communion solennelle, suivi d'un Chemin de Croix.* — Une brochure de 48 pages in-32. — Prix *franco :* **0** f. **25**; les dix, **2** f. **15**; les 50, **9** f. **90**; le cent, **19** f. **55**.

RÉFLEXIONS POUR LA RÉCITATION DU SAINT ROSAIRE. — Une brochure in-32 de 68 pages. — Prix *franco :* 30 cent. (Remises par nombre : 7 pour 6 ; 15 pour 12 ; 35 pour 25 ; 90 pour 50).

LE CHEMIN DE CROIX A JÉRUSALEM, par UN PÈLERIN. — Une brochure in-12 de 72 pages. — Prix *franco :* 60 centimes.

CHEMIN DE LA CROIX POUR LE VENDREDI SAINT, *suivi d'actes pour la communion des petits enfants,* par M. le chanoine DORMOY, curé de St-Martin, à Langres. — Une brochure in-12 de 23 pages. — Prix *franco :* **0** f. **20.**

THÉATRE, par HENRY VERCEIL : *Douze Saynètes et Dialogues enfantins,* broch. in-12 de 104 pages, *franco :* **1** f. 30 ; — *Les Petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus,* et *Deux Saynètes enfantines,* chaque brochure, **0** f. **35** *franco.*

LE DÉSERTEUR. Drame social en 3 actes contre la désertion des campagnes, par M. l'abbé G. MUGNIER. — 4e édition. — Brochure in-12 de 70 p. — Prix *franco :* **1** f. **25** (les cinq exemplaires : *franco* **5** f.). — Pas de droits d'auteur à payer pour la représentation.

DU MÊME : **LA VICTOIRE DE LA TERRE.** Drame social en 3 actes sur le même sujet. — Broch. in-12 ; *franco* **1** f. **25** (les 5 ex., *franco* **5** f.). — Sans droits d'auteur.

JEANNE d'ARC. Drame historique en 5 actes avec prologue, par M. l'abbé G. BIZET. — Une brochure in-12 de 102 pages. — Prix *franco :* **1** f. **25.** — Sans droits d'auteur.

HYMNE A JEANNE D'ARC, de GRAVIER. Partition in-4o, texte, chant et accomp., **1** f. **75** ; in-8o, texte et chant, **0** f. **30** ; paroles seules, les dix ex., **0** f. **65.**

Toutes les *commandes* pour les pays où le *franc* est déprécié sont payables, non pas au cours des changes actuel, mais au cours d'avant-guerre. Par exemple, un ouvrage catalogué 10 fr., à expédier aux Etats-Unis, devra nous être payé par 2 dollars ; le même, pour le Canada, par 2 piastres. (Nous envoyer les dollars ou les piastres en papier, ou par un chèque sur une banque de Paris, ou bien en *money order*). Et de même pour les autres pays : par ex., Angleterre, 8 shillings ; Espagne, 10 pesetas ; Suisse, 10 francs suisses ; etc.

Pour l'Etranger, en raison du port plus élevé, il y a lieu d'ajouter, aux prix *franco* marqués ci-dessus, environ *10 centimes par franc.*

VINGT-HUITIÈME ANNÉE

L'AMI DU CLERGÉ

PAROISSIAL

Supplément à l'AMI DU CLERGÉ (Année 1921)

(PRÉDICATION)

TOME VINGT-HUITIÈME

(Janvier à Décembre 1921)

P
LIBRARY
AMCL

LANGRES
Imprimerie de l'*AMI DU CLERGÉ*, 4, rue Claude-Gillot
—
MDCCCCXXI

41263

v.38
1921
suppl.

L'AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL

(Vingt-huitième année)

SOMMAIRE

Neuvaine à S. Joseph. — I. Le Juste, 1. — II. L'Epoux, 3.
Sermons de Carême. — I. La victoire sur les tentations, 4.
Pour la fête de l'Epiphanie. — Marcher dans la lumière, 8.
Panégyrique de S. Hilaire. — Le défenseur de l'Eglise, 10.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XXXV. *La foi :* Comment il faut étudier pour y parvenir, 13.

NEUVAINE A SAINT JOSEPH

I

LE JUSTE

Joseph autem vir ejus, cum esset justus.
Joseph, l'époux de Marie, était un homme juste.
(Matt., I, 19).

Mes frères,

Il est un saint dont le culte ne fait que s'étendre et s'accroître de jour en jour : c'est le grand saint Joseph. Nous savons cependant peu de choses de sa vie, et il n'a rien de particulier pour s'imposer à l'admiration de ceux qui jugent d'après l'opinion du monde. Il n'est célèbre ni par son génie, ni par son talent, ni par sa science. Il n'est connu ni par sa situation, ni par sa fortune. Il ne s'est fait un nom ni par ses prédications, ni par son enseignement, ni par ses prodiges, ni par son martyre. Il comptait sans doute parmi ses ancêtres le roi David ; et à ce point de vue on pourrait le comparer avec avantage à tous les descendants des plus illustres races royales. Mais depuis longtemps déjà sa famille était pauvre et déchue ; et malgré le sang noble qui coulait dans ses veines, il était réduit à gagner son pain de chaque jour à la sueur de son front, en exerçant parmi ses compatriotes le métier de menuisier-charpentier.

D'ailleurs, à quoi bon des détails ? L'Esprit-Saint n'avait point pour but, en dictant l'Evangile, de satisfaire la curiosité des historiens, des lettrés ou des gens du monde. Il ne nous dit qu'un mot pour dépeindre celui que Dieu avait choisi de toute éternité pour en faire le Père nourricier de l'Enfant Jésus et l'époux virginal de la B. Vierge Marie ; mais ce mot est d'une clarté si céleste et d'une profondeur si sublime qu'il suffit à nous faire entrevoir la grandeur incomparable de S. Joseph dans l'ordre de la grâce : « *Cum esset justus,* Joseph était un homme juste. »

Méditons cette parole de l'Esprit-Saint, et nous verrons comment S. Joseph fut juste : 1° *dans sa naissance*, et 2° *dans sa vie.*

I

D'après un certain nombre de pieux auteurs, entre autres S. Bernardin de Sienne, S. Léonard de Port-Maurice et le chancelier Gerson, S. Joseph fut purifié de la tache originelle dans le sein de sa mère. A vrai dire, nos Saints Livres gardent le silence sur ce point. L'Ancien Testament n'attribue cette insigne faveur qu'au prophète Jérémie ; et le N. T. ne la mentionne que pour S. Jean-Baptiste, le dernier des prophètes et le précurseur de N.-S. Jésus-Christ. Rien ne nous empêche cependant de partager le sentiment de ces pieux auteurs. L'Eglise ne les a jamais désavoués ; et à défaut de documents, qu'il nous suffise de consulter notre cœur ! Il nous dira qu' « il était convenable que Marie ayant été sainte en sa conception, Joseph le fût au moins dans sa naissance. » (S. Léonard de P.-M.).

Quoi qu'il en soit, c'est un fait certain que Joseph entra dans la vie avec des grâces de choix et de prédilection. Comment pouvait-il en être autrement ? Nous savons que Dieu accorde ici-bas ses grâces selon la dignité et les fonctions auxquelles il destine une créature ; et par le fait même, plus la dignité est élevée, plus les fonctions sont saintes, plus les grâces octroyées sont précieuses et abondantes. C'est pour cette raison que la B. Vierge Marie, destinée à devenir la Mère de Dieu, a été élevée en grâce au-dessus des anges et des hommes, qui la reconnaissent volontiers pour leur Reine, *Regina angelorum, Regina sanctorum omnium.* Or, que devait être Joseph dans le plan divin ? Il devait être le Père nourricier de l'Enfant Jésus et l'Epoux virginal de la Vierge Marie. N'est-ce pas là une vocation unique ? N'est-ce pas là une mission sans égale ? N'est-ce pas là une dignité incomparable ? Il est donc certain qu'à Joseph comme à Marie, Dieu a accordé des grâces exceptionnelles dès le premier jour ; et nul autre enfant des hommes ne peut se vanter d'en avoir reçu de semblables.

Aussi, qui nous dira la beauté de l'âme de Joseph à son entrée dans la vie ? On raconte que N.-S. Jésus-Christ apparaissant un jour à sainte Thérèse, lui dit : « Si tu pouvais voir une âme en grâce

avec moi, tu en mourrais de bonheur et d'amour ! » Il est donc évident qu'aucune parole humaine ne saurait décrire l'éclatante blancheur, la pureté sans tache et la splendeur surnaturelle de Joseph dans son berceau. Ses parents ne s'en doutèrent point lorsqu'ils le contemplèrent avec amour pour la première fois ; mais il n'en est pas moins vrai que le ciel tressaillit d'espérance et de joie. Les anges accoururent pour contempler cette merveille, et ils se mirent aussitôt à louer Dieu dans le chef-d'œuvre de sa sagesse, de sa puissance et de sa bonté. *Te Joseph celebrent agmina cœlitum !*

II

S. Joseph fut donc juste dans sa naissance ; il le fut aussi dans sa vie. *Cum esset justus.*

1. On peut affirmer d'abord qu'il conserva jusqu'à la fin l'innocence et la pureté de la première heure. Sans doute, il fut tenté dans le cours de son existence. Quel est le saint qui ne l'a pas été ? Marie, la plus parfaite des créatures, n'a point échappé à cette épreuve. N.-S. Jésus-Christ lui-même, le Saint des saints, a voulu subir les assauts du démon après son jeûne de quarante jours et de quarante nuits dans le désert. Mais « tentation quelconque n'émut Joseph à ce qu'il s'inclinât et trébuchât à un péché mortel, » nous dit le chancelier Gerson. Et S. Léonard de Port-Maurice ne craint pas d'écrire dans un de ses sermons : « Non seulement aucun péché mortel ne souilla la pureté de cette belle âme, mais le foyer de la concupiscence fut éteint en Joseph, de sorte qu'aucun mouvement de la sensualité ne put jamais s'élever en lui contre la raison. »

2. Ne jamais offenser Dieu est déjà un titre enviable, mais Joseph en eut d'autres : *cum esset justus,* il posséda toutes les vertus sans aucune exception. Tel est bien le sens exact du qualificatif de « juste » qui lui est décerné par l'Esprit-Saint, ainsi que l'explique S. Jean Chrysostome dans une de ses homélies sur l'Evangile de S. Matthieu : *justum hic omni virtute præditum dicit.* Voilà pourquoi l'Eglise, empruntant le langage de l'ancien Pharaon, nous envoie au Joseph de la nouvelle Loi comme au modèle achevé de tous les temps, de tous les âges et de tous les états : « *Ite ad Joseph,* allez à Joseph. »

Prêtres, venez apprendre de lui la fidélité à la vocation et le zèle apostolique pour garder et défendre Jésus.

Religieux et religieuses, venez apprendre de lui l'amour de la vie intérieure et la pratique des vertus de pauvreté, d'obéissance et de chasteté.

Epoux, venez apprendre de lui l'affection, l'accord, la fidélité et le respect mutuels.

Pères et mères de famille, venez apprendre de lui à veiller avec soin sur vos enfants et à leur donner l'instruction et le bon exemple.

Nobles, venez apprendre de lui à savoir supporter les vicissitudes et les infortunes de ce monde.

Ouvriers, venez apprendre de lui la noblesse de votre condition.

Pauvres, venez apprendre de lui la joie et la résignation dans le travail.

Citoyens, venez apprendre de lui la soumission et l'obéissance aux lois justes de votre pays.

Et vous tous, qui que vous soyez, allez à Joseph ! Du berceau à la tombe il vous accordera lumière, secours et consolation ; car sa vie, en apparence si modeste et si obscure, fut si grande et si bien remplie qu'elle mérite d'être intitulée : « Abrégé de toutes les vertus et Sommaire de toutes les perfections chrétiennes. » *Justum hic omni virtute præditum dicit.*

3. Remarquez enfin, mes frères, que Joseph est appelé juste, non seulement parce qu'il possède toutes les vertus, mais encore, ajoute S. Jean Chrysostome, parce qu'il les possède au plus haut degré de perfection : *propter omnium virtutum perfectam possessionem.* N'est-ce pas ce que son nom semble nous indiquer, puisque, d'après le Vén. Bède, il signifie « accroissement, augmentation ou progrès ? » *Joseph augmentum significat.* Et de fait comment Joseph aurait-il pu faire autrement que de progresser de jour en jour et de s'élever jusqu'à des cimes inconnues des autres saints ? N'était-il pas en communication directe et continuelle avec l'Auteur même de la grâce et la Souveraine Dispensatrice des dons célestes ?

Un mot de Marie a suffi pour sanctifier Jean-Baptiste dans le sein de sa mère : quelles faveurs spirituelles Joseph n'a-t-il donc pas retirées de ses conversations avec sa virginale épouse !

Un mot de Jésus a suffi pour embraser d'amour les deux pèlerins d'Emmaüs : quelles flammes de charité Joseph n'a-t-il donc pas laissé s'allumer dans son cœur, en écoutant les paroles de vie et de vérité qui sortaient de la bouche du divin Enfant !

Ajoutez à ces entretiens les merveilleux exemples qui se déroulaient chaque jour sous ses yeux ; ajoutez la joie et l'empressement qu'il mettait à accomplir sa sublime mission ; et vous ne craindrez pas de conclure, avec S. Augustin, qu'après Marie, Joseph a surpassé en mérite et en gloire tous les saints du paradis, de même que le soleil dépasse en lumière et en chaleur toutes les étoiles du firmament.

* * *

Ayons donc, mes frères, la plus haute estime pour l'éminente sainteté de S. Joseph. Faisons-lui une place d'honneur dans nos dévotions. Aimons à recourir à son intercession. Etudions en détail ses principales vertus et appliquons-nous à les imiter. Sans doute, nous n'aurons pas comme lui la gloire d'être canonisés par l'Esprit-Saint dans l'Evangile, *cum esset justus ;* mais nous aurons du moins la joie d'acquérir ici-bas quelques mérites, en attendant que sonne l'heure d'aller le rejoindre là-haut dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il !

II

L'ÉPOUX

Joseph virum Mariæ, de qua natus est Jesus qui vocatur Christus.

Joseph fut l'époux de Marie, qui mit au monde Jésus qu'on appelle le Christ. (Mt., I, 16).

Mes frères,

Une pieuse légende nous rapporte que S. Joseph fut miraculeusement choisi pour devenir l'époux de Marie. Les prêtres juifs se trouvèrent un jour embarrassés au sujet de la jeune fille qui s'était consacrée au service du temple et avait fait vœu de virginité. Ils savaient que douze de ses parents aspiraient à sa main, et ils se demandaient avec inquiétude auquel des douze confier dans l'avenir la garde d'un tel trésor. Or, pendant qu'ils délibéraient sur le parti à prendre, une voix se fit entendre du fond du propitiatoire : « Donnez à Marie comme époux celui dont le bâton placé sur l'autel se couvrira de fleurs. » Les prêtres obéirent à la voix mystérieuse. Ils placèrent un soir sur l'autel les douze bâtons des douze prétendants ; et le lendemain matin, il se trouva que le bâton qui s'était transformé en un lys d'une éclatante blancheur était celui de Joseph.

Ce qui n'est pas une légende, c'est que Joseph devint l'époux de la T. S. Vierge Marie : *Joseph virum Mariæ de qua natus est Jesus qui vocatur Christus*. Etait-il à cette époque courbé par la vieillesse, comme la plupart des peintres et des sculpteurs se plaisent à le représenter ? Etait-il au contraire dans tout l'éclat de sa jeunesse, comme l'Evangile et la Tradition le laissent plutôt supposer ? Nous ne saurions l'affirmer avec une entière certitude. Ce que nous savons, c'est qu'en devenant le gardien de la virginité de Marie, il devint en même temps le modèle des époux. 1° *Il aima Marie,* et 2° *il lui resta fidèle.*

I

Joseph aima Marie d'un amour sincère.

Assurément son union avec elle ne ressembla en rien à celles que nous voyons se contracter trop souvent dans le monde. Elle ne fut inspirée ni par le hasard d'une rencontre, ni par les convenances sociales, ni par l'ambition, ni par l'intérêt, ni par la passion. Elle eut pour unique origine les indications de la Providence et pour unique motif la soumission à la volonté de Dieu.

Néanmoins, comment Joseph aurait-il pu rester insensible aux charmes naturels de sa jeune épouse ? Marie était certainement belle, et d'une beauté sans pareille. Elle avait été annoncée par Dieu lui-même comme une merveille dès le Paradis terrestre. Elle avait été figurée par les jeunes femmes les plus gracieuses de l'histoire du peuple d'Israël : Déborah, Judith, Esther, Suzanne. Pour elle, les prophètes avaient épuisé les plus aimables et les plus touchantes comparaisons, et le roi Salomon, dans tout l'éclat de sa gloire, lui avait dédié par avance un poème incomparable, le *Cantique des Cantiques*. De même que Jésus, au témoignage de l'Esprit-Saint, fut le plus beau des enfants des hommes, de même Marie, au témoignage de la Tradition, fut la plus belle des filles d'Eve. *Tota pulchra es, Maria, et macula non est in te*. Et comme la beauté appelle l'amour, il était naturel que Joseph éprouvât une vive admiration pour son épouse et il était légitime qu'il l'aimât d'une affection sincère.

Cet amour était d'autant plus sincère et d'autant plus profond qu'il ne s'arrêtait pas aux seuls avantages extérieurs. Joseph était un homme juste, *cum esset justus ;* et par conséquent il appréciait tout à la lumière d'en-haut. Il aima surtout Marie parce qu'il voyait en elle la plus affectueuse, la plus pure, la plus fidèle et la plus vertueuse des compagnes. Il n'ignorait pas qu'elle avait eu de pieux et sages parents et qu'elle descendait comme lui de la race glorieuse de David. Il savait qu'elle s'était consacrée au service de Dieu dès l'âge de trois ans. On lui avait dit qu'elle avait grandi à l'ombre du temple, dans le silence, le recueillement, la prière et le travail, jusqu'à l'âge de 14 ans. Peut-être avait-il entendu son éloge de la bouche même des prêtres qui avaient assisté, émus et ravis, au radieux épanouissement de cette fleur céleste.

Mais avait-il besoin de se rapporter à d'autres pour apprécier ce trésor à sa juste valeur ? Ne lui suffisait-il pas de vivre à côté de sa virginale épouse et de la considérer dans l'accomplissement de ses devoirs de chaque jour ?

Elle était si simple dans ses manières et si modeste dans ses vêtements !

Elle était si réservée dans ses paroles et si humble dans ses actions !

Elle était si recueillie dans ses prières et si appliquée dans ses travaux !

Elle était si bonne et si charitable à l'égard du prochain !

Elle était si prévenante au moindre désir de son époux !

Elle était si obéissante à tous les préceptes de la loi divine !

On eût dit vraiment la femme forte célébrée par le Sage : *Mulierem fortem quis inveniet ?* Aussi Joseph ne pouvait la contempler sans l'admirer et sans l'aimer. Tous les jours il lui découvrait de nouvelles perfections ; et par le fait même, tous les jours, au lieu de s'affaiblir, son amour pour elle ne faisait que s'enraciner et s'étendre davantage.

II

Joseph fut aussi fidèle à Marie.

Le mariage n'était pas pour lui une de ces associations quelconques qu'il est loisible de nouer ou de dénouer selon la mode ou le caprice ; c'était une union voulue par Dieu, et par conséquent une union sainte, sacrée et indissoluble. Voilà pourquoi l'épreuve à laquelle il fut soumis dut lui paraître particulièrement pénible.

Peu de temps après avoir consenti à devenir la Mère du Sauveur, Marie était partie en Judée rendre visite à sa cousine Elisabeth ; mais quand elle revint à Nazareth au bout de trois mois, Joseph s'aperçut qu'elle était enceinte. Il ignorait alors le mystère de l'Annonciation et de l'Incarnation ; aussi fut-il profondément troublé. Que faire dans une situation si délicate et si difficile ?

Accuser Marie d'infidélité ? Mais il connaît trop ses vertus, son innocence et sa pureté pour s'arrêter à cette pensée.

L'interroger ? Mais c'est paraître douter d'elle et la mettre dans le plus cruel embarras.

La conserver avec lui ? Mais l'honneur s'y oppose, puisqu'il a accepté la mission d'être le gardien et le témoin de sa virginité.

La renvoyer publiquement, comme la Loi le lui commande ? Mais c'est la diffamer et l'exposer à subir les terribles supplices qui attendent la femme adultère...

Après avoir longuement réfléchi, Joseph s'élève par sa seule vertu au-dessus de la lettre de la Loi mosaïque. Il trouve le moyen de concilier à la fois son devoir et son amour. Il se résout à renvoyer secrètement son épouse, sans l'accuser, sans la maudire, sans la blâmer ; et, selon la belle remarque de S. Pierre Chrysologue, « il fait part à Dieu de toute sa peine, puisqu'il ne peut en parler aux hommes. » Quel tact, quelle douceur et quelle exquise bonté nous révèle cette manière de procéder !

Dieu ne manqua point de venir au secours de Joseph et de mettre un terme à cette pénible épreuve. Il lui envoya pendant son sommeil un ange qui lui dit : « Fils de David, ne crains pas de garder avec toi Marie ton épouse : car ce qui est né en elle est de l'Esprit-Saint. Elle mettra au monde un fils que tu appelleras Jésus, c'est-à-dire Sauveur : c'est lui en effet qui sauvera le peuple de ses péchés. » Ainsi Joseph obtint directement du ciel la clef du mystère qu'il n'avait pu éclaircir. Il n'avait point failli à sa mission ; Marie restait immaculée, Marie restait pure et sans tache dans sa maternité. Elle n'était autre que la Vierge mystérieuse chantée par l'Ecriture, annoncée par les prophètes, et attendue avec impatience par tous les peuples comme l'aurore du divin Soleil de justice. Oh ! comme les angoisses de Joseph disparurent ! Comme la joie inonda son âme ! Comme l'amour enflamma son cœur ! Ne vous semble-t-il pas qu'à cette nouvelle il entonna un second *Magnificat* dont le ciel a gardé le secret ? Et ne croyez-vous pas qu'il courut aussitôt vers Marie, qu'il s'agenouilla pieusement à ses pieds et qu'il fut ainsi le premier à adorer Jésus dans son premier tabernacle ?

* * *

On raconte que N.-S. Jésus-Christ apparaissant un jour à sainte Brigitte, la sainte lui demanda : « Seigneur, pourquoi n'avez-vous pas établi par des miracles la virginité de votre Mère ? » Jésus lui répondit : « Le témoignage de Joseph suffisait pour prouver cette vérité. Il avait été dans ce but constitué le gardien et le témoin de sa chasteté. Aucun autre moyen, pas même un miracle, n'aurait pu établir la virginité de ma Mère d'une manière plus évidente, ni empêcher plus efficacement les blasphèmes des incrédules qui ne veulent pas admettre qu'une Vierge ait conçu par la puissance divine. » Est-il possible, même à un Dieu, de manifester plus grande estime pour l'époux chaste, affectueux et fidèle que fut S. Joseph ?... O glorieux patron des foyers chrétiens, vous qui avez aimé Marie d'un amour si pur, si tendre et si constant, faites qu'à votre exemple les époux ne cessent de s'aimer, de s'accorder et de s'entr'aider dans le rude chemin de la vie ! Qu'à l'heure de l'épreuve ils s'encouragent mutuellement en se donnant le bon exemple ! Qu'ils restent toujours fidèles à la foi qu'ils se sont promise ! Qu'ils ne perdent jamais de vue la sainteté du sacrement de mariage ! Et comme vous ils feront une ample provision de mérites ici-bas, en attendant que Dieu leur accorde la récompense éternelle. Ainsi soit-il !

SERMONS DE CARÊME [1]

I

LA VICTOIRE SUR LES TENTATIONS

Mes frères,

La vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel. Le patriarche Job le disait déjà, il y a plus de trois mille ans ; et sa parole, vraie alors, l'est encore au temps présent où d'innombrables ennemis attaquent sans cesse l'homme, dans sa vie naturelle et dans sa vie surnaturelle. Tous les âges, toutes les conditions sont exposés aux assauts livrés contre les corps, livrés principalement contre les âmes, attirées vers le mal de mille manières.

Cette sollicitation, à laquelle nous sommes tous en butte, a un nom qui exprime sa gravité et ses dangers : c'est la tentation. L'histoire entière de l'humanité est remplie du récit de ses tentations. L'Ancien Testament s'ouvre par une tentation, celle du premier homme, qui fut vaincu par elle au paradis terrestre. La première page du Nouveau Testament commence aussi par une tentation, celle de Jésus-Christ, Dieu fait homme, qui en triompha magnifiquement au désert, où il préparait sa mission rédemptrice.

Puis donc que la sainte Eglise catholique présente aujourd'hui à notre méditation le spectacle de la tentation du Fils de Dieu, je ne puis mieux faire que d'appeler votre attention sur cette épreuve, qui est une des crises les plus graves et les plus fréquentes de la vie religieuse. Le bel exemple que nous donne le Sauveur vous aidera à triompher, vous aussi, des périls que font courir à

[1] Cette série comprendra un sermon pour chacun des six dimanches de Carême.

votre âme les ennemis de votre salut, et à remporter la victoire sur les tentations.

Nous dirons d'abord *d'où proviennent les tentations* qui nous inclinent vers le mal ; puis nous examinerons *par quels moyens il nous est possible de les vaincre.* Tel sera le sujet de cette instruction. Elle mérite votre plus sérieuse attention, parce que la matière vous intéresse tous de façon l'on ne peut plus personnelle.

I

Qu'est-ce que la tentation ? — C'est, mes frères, une sollicitation au mal, provenant d'un agent extérieur, ou même intérieur, qui agit sur notre volonté pour la détourner de son devoir.

Vous n'êtes pas sans en avoir souvent éprouvé l'existence. Combien de fois n'avez-vous pas senti au fond de votre être une suggestion, un vif attrait pour ce qui est défendu, ou bien une résistance de votre âme rebelle contre ce qui est commandé ? C'est la tentation. Combien de fois n'avez-vous pas été engagés à faire le mal, par les conseils ou les exemples de ceux qui vous entourent, à goûter tel ou tel plaisir coupable, à vous procurer tel ou tel profit illégitime ? C'est encore, c'est toujours la tentation.

Elle date de l'origine des choses. Au ciel, son œuvre mauvaise a commencé par décimer les légions des anges ; sur la terre, elle a assailli le genre humain dès sa naissance, et l'a précipité dans un abîme de maux ; elle a continué à travers tous les siècles, jusqu'à l'heure présente. Notre vie entière est fatiguée, et, on peut dire, bouleversée par les combats qu'elle nous livre sans trêve ni repos.

Nous sommes placés ici-bas entre le bien et le mal, entre l'amour et la haine, entre l'obéissance et la révolte. Nous sommes libres de nous prononcer à notre gré, d'embrasser ce qui est bien, ou de préférer ce qui est mal. La grâce divine nous attire vers ce qui est bien, vers le devoir et l'obéissance ; tandis que la tentation nous pousse au mal, et nous conseille la rébellion.

Telle est, mes frères, la nature de la tentation. Mais de qui donc proviennent ces sollicitations mauvaises, par lesquelles nous sommes si fréquemment excités au mal ?

1. Le premier auteur de nos tentations, c'est *le démon.* Chassé du paradis à cause de son orgueil, et plongé pour toujours dans les gouffres de l'enfer, cet ange révolté a conçu contre Dieu une haine insatiable. Mais, vous le savez bien, il ne peut rien contre la toute-puissance de son Créateur. Aussi s'attaque-t-il à sa créature privilégiée, à l'homme, pour se venger de sa chute et empêcher que sa place ne soit occupée par un autre. Il a tenté Adam et Eve ; il a tenté le Christ, le croyant un homme ordinaire ; il tente les humains dans tous les temps et dans tous les lieux, avec d'autant plus d'acharnement qu'il les voit plus parfaits et plus méritants du bonheur éternel. S. Pierre le représente comme « un lion rugissant qui rôde sans cesse autour de nous, cherchant une proie à dévorer. »

Son intelligence et sa force, de beaucoup supérieures aux nôtres, lui fournissent des armes terribles contre nous. Tantôt il excite dans notre esprit des imaginations séductrices capables de l'attirer au mal et de le lui faire aimer ; tantôt il suscite dans nos sens des excitations propres à y réveiller les passions mauvaises ; tantôt encore il fait entendre à l'oreille de notre âme des voix qui l'appellent aux plaisirs coupables, qui poussent à la colère ou à la vengeance. Il excelle surtout à déguiser le mal, à donner aux jouissances défendues l'apparence de satisfactions légitimes ; et, pendant que par ses illusions il trompe la droiture de notre intelligence, il avive nos désirs par son insistance et par le charme dont il sait revêtir les actes les plus criminels. Il en vient même jusqu'à prendre des formes hideuses, à faire entendre des bruits terrifiants, ou encore à frapper des coups mystérieux, pour décourager la constance des serviteurs de Dieu, comme il a agi à l'égard de S. Antoine, du curé d'Ars, et de tant d'autres pieux personnages, qui ne parvenaient à l'éloigner qu'à force de prières et par les pratiques d'une parfaite sainteté.

Tel est, mes frères, le rôle du démon dans la tentation. Si grande est son habileté et sa force, que trop souvent il entraîne au mal d'innombrables victimes. Cependant, ne vous découragez pas, et n'ayez pas de lui une crainte exagérée. Satan a beau enflammer notre imagination, agiter nos sens, remuer dans notre cœur la fange du vice ; il n'a pas de pouvoir direct sur notre volonté. Ses efforts ne parviendront jamais à faire commettre le mal à celui qui ne le veut pas. Job l'a vaincu ; tous les saints ont triomphé de ses provocations ; Jésus-Christ, notre divin modèle, l'a repoussé victorieusement. De même, il n'entrera dans votre âme que si vous lui en ouvrez la porte. Soutenus par une ferme volonté, vous repousserez toutes ses attaques ; et ses plus violents efforts se briseront contre votre résistance, comme les vagues furieuses soulevées par la tempête sont impuissantes à déraciner le roc immobile que Dieu leur a donné pour barrière.

2. Le démon, pour nous porter au mal, trouve un complice empressé dans *le monde,* dont il est le chef, *princeps hujus mundi.* Le monde est cette partie du genre humain qui méconnaît et repousse l'Evangile ; il est cette multitude d'hommes, chrétiens seulement de nom, qui ne remplissent aucun des devoirs de notre sainte religion, qui ne croient pas à la vie future et ne font rien pour en mériter le bonheur ; il est enfin cette société, dans laquelle vous vivez, qui méprise l'Eglise et ses divines prescriptions, et ne cherche ici-bas que la fortune, les honneurs et le plaisir.

A l'exemple et sous l'inspiration de son chef Satan, le monde s'efforce de pervertir ceux qui ne pensent pas et n'agissent pas comme lui. Il a contre Dieu une haine effroyable, et il met tout en

œuvre pour la faire partager aux âmes qui sont exposées à sa funeste influence. Il tente ceux qu'il veut gagner, par ses maximes bien connues : « La vie est courte, amusons-nous. Il faut que jeunesse se passe. Quand on est mort, tout est mort. Dieu, s'il existe, est trop loin pour s'occuper de nous ; » et le reste que vous avez mille fois entendu. Il tente les âmes faibles par ses exemples et ses scandales, multipliant les séductions de ses fêtes et de ses amusements. Il tente, en insinuant le doute dans les esprits croyants, en jetant le ridicule sur la vertu et la religion.

Oh ! combien ces voix tentatrices sont dangereuses pour des gens déjà trop disposés à les écouter ! Combien avait raison notre divin Sauveur, quand de sa bouche si douce il laissa tomber cette sévère condamnation : « Malheur au monde à cause de ses scandales ! » Malheur aussi, hélas ! aux victimes infortunées de ces scandales, à ceux qui n'auront pas su résister aux sollicitations mauvaises que le monde adresse à tous ceux qu'il peut atteindre !

3. Reste, mes frères, une troisième source de tentations, un troisième ennemi, d'autant plus dangereux que nous le portons en nous-mêmes. C'est ce fond mauvais de notre être, dégradé par le péché originel, où se manifestent tant d'instincts pervers. On l'appelle *la concupiscence,* foyer d'inclinations vicieuses dont S. Jacques a dit : « Chacun est tenté par sa concupiscence. »

Dieu avait créé l'homme innocent et pur, porté de lui-même à tout ce qu'il y a de beau, de bon et de bien. Le péché d'Adam a blessé sa nature, et depuis qu'il a été commis, celle-ci est entraînée vers le mal par une force presque irrésistible. Quand un égout a déversé ses immondices dans les eaux d'un ruisseau limpide, celui-ci perd aussitôt sa pureté ; il est changé en un liquide trouble et nauséabond qui renferme en lui des germes de mort. Ainsi la faute originelle a versé la fange du vice dans notre nature que Dieu avait baignée des eaux salutaires de la grâce. De là vient qu'elle est comme infectée par les miasmes mortels des plus dangereuses tentations.

Consultez-vous vous-mêmes, mes frères, et rendez-vous compte de ces mouvements divers qui agitent votre âme. C'est l'orgueil, qui vous inspire une estime exagérée de votre valeur personnelle ; c'est l'envie, la jalousie, qui vous souffle l'aversion vis-à-vis du prochain ; c'est la colère, avec son cortège de haines et de violences ; c'est l'intempérance, avec ses appétits déréglés ; c'est la sensualité sous toutes ses formes, qui recherche les satisfactions grossières et veut se rassasier parfois des plus honteuses jouissances.

Voilà, mes frères, votre principal ennemi. Il est en vous ; il vous attaque au cœur, à l'esprit, à tous les sens. De là vient qu'il est si redoutable.

Telles sont les sources empoisonnées d'où jaillissent les tentations.

4. Mais pourquoi donc Dieu permet-il que nous soyons soumis à des chocs si périlleux ? Pourquoi lui, si bon, si puissant, permet-il ces tentations, auxquelles succombent un si grand nombre de ses créatures ?

Dieu les permet, mes frères, d'abord pour éprouver notre fidélité. L'épreuve est la pierre de touche du véritable mérite. Les plus grands amis de Dieu, tous les saints, ont subi de terribles assauts, et c'est au milieu de ces luttes qu'a éclaté l'héroïsme de leur vertu. Job, Abraham, Joseph fils de Jacob, Tobie et beaucoup d'autres ont entendu cette déclaration de l'archange Raphaël : « Parce que tu étais agréable à Dieu, il était nécessaire que la tentation t'éprouvât. »

En même temps qu'elle éprouve l'âme, la tentation la fortifie, et lui communique une invincible énergie pour le bien. C'est là un second motif pour lequel Dieu la permet. N'est-ce pas dans la lutte que s'acquiert la force ? C'est en luttant contre la tempête que se forme le bon pilote, et c'est dans les batailles que grandit la vaillance des braves. C'est aussi dans l'exercice de la résistance à la tentation que vous vous habituerez à la vaincre, en acquérant cette fermeté de caractère, ces indomptables énergies de volonté, grâce auxquelles vous surmonterez tous les obstacles.

Enfin, mes frères, Dieu permet la tentation afin qu'elle devienne le principe de vos plus précieux mérites. « Pas de couronne sans combat, » dit l'apôtre S. Paul. Puis donc que vous aspirez à la couronne de gloire dans le ciel, il faut l'acheter par vos efforts et vos victoires. Les souffrances, les peines de la vie, la résistance au mal sous toutes ses formes, sont une semence de mérites pour la vie future. A chaque défaite que vous infligez à la tentation, Dieu ajoute un rayon à la couronne qu'il vous a préparée. Ainsi s'expliquent ces luttes effroyables auxquelles de nombreux saints ont été soumis. En les permettant, Dieu leur donnait occasion de progresser dans la sainteté et ils atteignaient ainsi les plus hauts degrés de gloire dans la céleste patrie.

C'est là, mes frères, un enseignement bien consolant. Ne vous découragez donc pas quand les tentations se feront plus grandes ; mais souvenez-vous alors qu'elles ne sont qu'une épreuve et la source des plus précieux mérites, car « Dieu qui est fidèle, ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces. »

II

Connaître les causes des tentations est chose utile ; mais ce qu'il importe davantage encore de connaître, ce sont les moyens à employer pour les combattre et les vaincre.

Ecoutez donc quels sont ces moyens.

Il y aura cent ans le 5 mai prochain, mourait un homme qui fut véritablement le favori de la victoire. Pendant les courtes années de son règne sur notre pays, il remporta d'innombrables succès dans ses combats contre les ennemis que suscitait son ambition dévorante. Mais aussi avec quel soin il préparait chacune de ses batailles ! Sa prudence

consommée prévoyait tous les cas qui pouvaient se présenter et pourvoyait à chacun. Puis, lorsque la bataille était engagée, il excitait le courage de ses soldats par des paroles enflammées, ou bien même en payant de sa personne, n'hésitant pas à se jeter au milieu des boulets et de la mitraille, pour entraîner ses braves. Mais lorsqu'il voyait que, malgré ses efforts, la victoire hésitait à se ranger sous ses drapeaux, il appelait ses réserves et lançait la Garde, afin de donner le coup décisif qui assurait son triomphe. Prudence habile, vaillante intrépidité, appel des secours nécessaires, tels étaient les moyens habituels dont la sagesse lui procura tant de succès.

Dans la guerre acharnée que nous font, tout au long de notre vie, le démon, le monde et la concupiscence, contre leurs tentations, les mêmes pratiques sont nécessaires, et nous donneront semblables triomphes.

1. C'est d'abord *la prudence*. N.-S. Jésus-Christ la recommande dans ces paroles : « Veillez et priez. » Veillez : c'est la prudence qui se tient sur ses gardes, pour ne pas être surprise ; la prudence qui dispose tout avec ordre, règle ses occupations, surveille ses fréquentations, et sait même s'éloigner de l'occasion, quand elle craint de ne pouvoir pas la surmonter. L'homme imprudent ne se rend pas compte du danger qu'il court ; l'adversaire peut le surprendre aisément.

Soyez donc prudents et souvenez-vous que « qui aime le danger y périra. » Il est très sage de fuir des tentations auxquelles vous ne pourriez probablement pas résister. Ne recherchez donc pas, mais fuyez ces spectacles immoraux, ces divertissements licencieux, ces compagnies dangereuses pour votre foi ou votre vertu ; évitez ces lectures malsaines, ces conversations trop libres qui provoqueront les pensées et les désirs impurs.

Soyez prudents encore à l'égard de vous-mêmes. Veillez sur les premières excitations de la tentation, pour l'étouffer dès sa naissance ; veillez sur votre esprit pour en écarter les images séductrices ; veillez sur votre cœur pour qu'il ne se laisse pas prendre aux charmes du plaisir, ni aux affections déréglées ; veillez sur vos sens, afin qu'en transmettant à votre âme l'impression des objets extérieurs, ils ne deviennent pas pour elle des instruments de péché.

Soyez prudents, mes frères ; c'est-à-dire, mortifiez vos regards, en les détournant des choses inconvenantes ; vos oreilles, en les fermant aux paroles impies ou libertines ; votre langue, en lui imposant une sage retenue ; votre bouche, en réprimant ses appétits exagérés ; tout votre être enfin, par le retranchement de ce qui excite sa sensualité et le pousse au mal.

2. La prudence ne suffit pas à elle seule ; il faut y joindre *un courage* ferme pour résister à l'ennemi qu'on ne peut pas éviter ou qui s'obstine à vous assaillir. A certains moments, toute l'animalité humaine se révolte sous les touches secrètes du séducteur. Il faut donc le combattre énergiquement dès le commencement, sans discuter avec lui. Tantôt il faut mépriser la tentation, et la repousser autant de fois qu'elle se présente ; tantôt il faut distraire son esprit en s'occupant sérieusement, fût-ce d'un travail manuel ; tantôt encore, il faut pratiquer un acte de vertu opposée à la sollicitation mauvaise.

Mais il y a des cas où ces moyens deviennent insuffisants. On est envahi et comme submergé sous les flots de la tentation ; tous les instincts de notre nature semblent entraînés par le charme tentateur, flattés et apparemment gagnés... Oh ! quel péril ! Ame malheureuse, vas-tu donc succomber ? Il faut alors, comme les saints, recourir aux moyens héroïques, châtier la nature révoltée, meurtrir les sens et ne leur accorder de repos que quand, enfin vaincus par le sacrifice, ils vous laisseront en paix.

3. Il y a cependant des attaques particulièrement violentes, où la prudence et le meilleur courage ne suffisent pas pour triompher. Un secours supérieur est nécessaire, comme le général le plus brave se voit parfois obligé de faire appel à ses réserves et de donner du renfort à ses troupes fatiguées.

Ainsi le chrétien en lutte avec des tentations très délicates et presque irrésistibles doit-il implorer l'aide de Dieu. C'est *la prière,* ce sont *les sacrements*. Il trouve là les armes les plus puissantes pour repousser l'ennemi. N.-S. Jésus-Christ nous les recommande dans son Evangile. « Veillez, » soyez prudents, nous dit-il ; puis il ajoute aussitôt : « Priez, » pour que vous ne soyez pas vaincus dans la tentation. La confiance exprimée dans la prière a sur le cœur de Dieu un pouvoir irrésistible ; il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; et soyez certains que si vous implorez son assistance, il vous accordera la grâce efficace pour réduire en déroute l'ennemi de votre vertu.

Priez donc, mes frères, avant la tentation pour préparer votre âme et la fortifier contre les assauts inévitables. Priez pendant la tentation, dès son apparition, afin d'arrêter l'attaque à son début. Persiste-t-elle à vous importuner ? Ne vous découragez point ; mais persévérez dans la prière, des journées entières, des mois, des années s'il le faut, comme fit S. François de Sales ; et Dieu vous donnera le succès au moment qu'il jugera le meilleur pour votre bien. Priez encore après la tentation, pour achever l'écrasement de votre adversaire, si vous êtes victorieux ; pour implorer votre pardon, si vous avez été faible, et surtout pour vous préserver de la chute la plus dangereuse, je veux dire l'orgueil ou le découragement.

A la prière, ne manquez pas d'unir la réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Ils sont le remède du péché, la nourriture et la force surnaturelle de l'âme. Ils sont les sources inépuisables des grâces ; personne ne peut vaincre dans la pratique de la vertu sans le recours à ces divines réserves. Les premiers chrétiens, si fervents, le savaient bien ; les saints, dans les combats que leur livrait Satan, le savaient bien. Les martyrs dans leurs cachots, les anachorètes dans leurs profondes

solitudes, les vierges pour garder intact le trésor de leur pureté, le savaient bien aussi. Sainte Thérèse, S. François de Sales, S. Jean-Baptiste Vianney, et tant d'autres, soumis aux plus rudes assauts du tentateur, trouvaient dans l'Eucharistie le divin réconfort qui mettait dans leur âme une indomptable énergie, car c'était la force même de Dieu.

* * *

Telles sont, mes frères, les armes avec lesquelles vous aurez la victoire, dans ce combat dont le théâtre est la vie sur la terre et dont l'enjeu est la vie éternelle. Servez-vous-en bravement. Soyez prudents, dans vos pensées, vos paroles et vos actions. Soyez courageux, lorsqu'il vous faudra affronter les attaques de la cupidité, du respect humain, de la rancune ou de la volupté. Recourez surtout alors à la prière humble et confiante ; et nourrissez fréquemment votre âme du Pain vivant descendu du ciel pour nous donner la force d'y remonter.

Ainsi, loin de vous souiller, les tentations vous perfectionneront ; elles vous épureront comme le feu épure un métal précieux ; si bien qu'au sortir de cette formidable mêlée qu'est la vie humaine, vous serez trouvés riches de mérites et rayonnants de sainteté victorieuse. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE L'ÉPIPHANIE

MARCHER DANS LA LUMIÈRE

Ut filii lucis ambulate.
Marchez comme des enfants de lumière.
(Ephes., v, 8).

Mes frères,

C'est le mot d'ordre de S. Paul, l'apôtre des Gentils, issu de la Gentilité, choisi et établi par Dieu pour porter à ses frères la lumière du Christ : « Marchez, dit-il aux néo-chrétiens d'Ephèse, marchez comme des enfants de lumière. Car, autrefois, vous étiez ténèbres, mais à présent, vous êtes lumière dans le Seigneur. C'est qu'en effet elle a reçu son accomplissement, la parole du Prophète disant :

« Le peuple qui marchait dans les ténèbres
Verra une grande lumière, [de la mort,
Et sur ceux qui habitaient le pays de l'ombre et
La lumière resplendira... (Is., IX). »

C'est le mystère que nous célébrons aujourd'hui. La lumière dans les ténèbres s'est levée ; au berceau de Jésus, prémices des Gentils, les Mages sont venus adorer le Dieu fait homme. L'Epiphanie est la fête de tous les peuples qui ont passé des ténèbres de l'erreur à la bienfaisante lumière du christianisme. Fils chrétiens d'ancêtres païens, en cet anniversaire de notre naissance à la foi, apprenons des Mages à marcher dans la lumière, afin de trouver comme eux au terme de notre voyage terrestre, pour le contempler face à face, le visage de Dieu. *Ut filii lucis ambulate.*

I

L'homme est fait pour Dieu et son cœur est inquiet tant qu'il ne se repose pas en lui. C'est Dieu qui attire l'homme. Il se manifeste à lui dans une clarté qui va s'amplifiant et aboutit pour celui qui la suit à la pleine lumière. C'est ce qui paraît dans la conduite des Mages.

« Après la naissance de Jésus à Bethléem de Judée, dit le texte sacré, et sous le règne d'Hérode, des Mages, venus de l'Orient, se présentèrent aux portes de Jérusalem et dirent : Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu son étoile en Orient et nous venons l'adorer. » Ainsi, ce sont des étrangers au peuple de la promesse et de la révélation qui cherchent le Roi des Juifs. Ce sont des Mages, c'est-à-dire probablement de ces gens qu'on rencontrait à la cour de Babylone, chez les Mèdes et chez les Perses, et qui s'occupaient principalement de divination, d'astrologie et de médecine. Mais comment furent-ils amenés à faire cette recherche ?

M. f., c'est ici que paraît l'admirable bonté et sagesse de Dieu. Jésus venant en ce monde a fait paraître à leurs yeux le signe révélateur de sa venue : une étoile, c'est-à-dire un signe dans la nature. En faisant leur métier, les Mages l'ont remarqué. Mais tandis que nombre de leurs pareils ne se soucient point de ce phénomène nouveau, une question naît à leur esprit : « D'où vient-il et que signifie-t-il ? » C'est donc un problème de science, une question de métier qui les fait sortir du domaine ordinaire et borné de la science qu'ils professent, qui les invite à regarder plus loin, qui les jette en face de Dieu. Et faisant usage des ressources de leur art, ils concluent sans hésitation : Cet astre est celui du Roi des Juifs.

M. f., Dieu se manifeste ainsi à tous les hommes. L'univers entier est son épiphanie. Elle invite toutes les intelligences à réfléchir. Tous sont amenés, chacun à sa façon, le savant par sa science, l'homme de bien par sa charité, le pauvre par sa souffrance, tous par la vie présente qui nous est prêtée, tous sont amenés à se poser l'importante question, et tous avec leur intelligence, leur raison ou leur cœur, peuvent comme les Mages conclure avec certitude : Oui, par delà les horizons bornés de ce monde, il existe, car la nature entière est son signe, un Roi suprême de la création.

Oh ! qu'ils sont heureux, ceux qui, à l'exemple des Mages, se laissent guider par cette lumière mise par Dieu dans toutes ses œuvres, et qui se mettent en route pour adorer le Dieu caché qu'elle leur laisse deviner ! Ils seront conduits à une lumière plus grande dépassant à l'infini cette première lueur : la lumière surnaturelle de la foi les éclairera. Car, qu'on le remarque bien, c'est parce qu'ils répondent à cette épiphanie de Dieu dans la nature, parce qu'ils sont fidèles à la lumière naturelle de la raison et pour la suivre s'imposent

l'exil de leur patrie, que les Mages recevront à Jérusalem la lumière surnaturelle de la foi.

Mais comprenez aussi, m. f., pourquoi sur la terre il y a des âmes qui n'arrivent pas à la foi : c'est parce qu'elles n'ont pas répondu à cette première manifestation de Dieu. Comme les contemporains des Mages, elles demeurent dans les ténèbres de la mort. Mais « elles sont inexcusables, » car « ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité, Dieu, depuis la création du monde, les a rendues visibles à l'intelligence par le moyen de ses œuvres. » C'est le reproche que S. Paul fait aux Romains et aux peuples païens qui pour cela ont été livrés à leurs sens pervers. Dieu nous environne de sa lumière : en lui nous avons l'être, le mouvement et l'existence. Marchons dans cette lumière, *ut filii lucis ambulate,* afin que se lève sur nous l'astre radieux de la foi. Eveillons-nous et sortons de notre indifférence à la voix de l'Apôtre qui nous crie : « Debout, toi qui dors, *surge qui dormis,* lève-toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera, *et illuminabit te Christus.* » (Eph., v, 14).

II

En cours de route, un grave événement se produit. L'étoile qui jusque-là avait guidé les Mages disparaît à leurs yeux. Infortunés voyageurs, n'auront-ils été amenés si loin que pour voir s'éteindre la lumière et faudra-t-il renoncer à voir le Roi des Juifs ?... Ils sont aux portes de Jérusalem. Humblement, ils vont quêter une lumière nouvelle afin de parvenir au terme de leur voyage. La Synagogue est là qui possède des données précises qu'elle tient de Dieu lui-même. Ayant assemblé les chefs des prêtres, Hérode leur demande : « Où donc est né le Roi des Juifs ? » — Alors, sans une ombre d'hésitation, tous répondent : « A Bethléem de Judée. Voici, en effet, ce qui est écrit par le Prophète : Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es certes pas la moindre entre les principales villes de Judée, car de toi sortira le chef qui doit gouverner mon peuple. » Eclairés par cette révélation, les Mages faisant un acte de foi profonde, confiants dans cette réponse qui vient de Dieu, leur dit-on, par ses prophètes, les Mages dirigent leurs pas assurés vers Bethléem avec l'espoir certain d'y trouver Celui qu'ils cherchent.

Ainsi que l'étoile pour les Mages, la lumière de notre intelligence ne nous suffit point pour arriver au terme de notre voyage terrestre. Pour trouver Dieu dans le lieu de sa demeure, l'homme doit se faire l'humble mendiant d'une lumière supérieure. L'Eglise alors, comme la Synagogue aux Mages, lui présente la révélation dont elle est la dépositaire. Aux questions que la raison ne peut résoudre, elle donne une réponse précise : « Allez, dit-elle, à Bethléem de Judée. » La parole de Dieu ne trompe pas. Heureux ceux qui la possèdent ; à sa lumière ils continuent leur chemin.

Mais alors, m. f., comment se fait-il que des chrétiens, des enfants de l'Eglise, qui connaissent la révélation surnaturelle et qui croient en elle, ne parviennent cependant pas au salut ? Voici, m. f., le jugement de Jésus-Christ à leur égard : « La lumière, dit-il, est venue dans le monde et les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière parce que leurs œuvres étaient mauvaises ; car quiconque fait le mal hait la lumière. » Captifs du plaisir, ils sont ennemis de la vérité. La lumière les éclaire, mais ils résistent à la lumière. Quelques-uns comme Hérode, dans des vues de politique ou d'ambition personnelle, la louent en public pour l'étrangler plus sûrement en secret ; et la foule moutonnière comme les Juifs de Jérusalem affecte, pour conserver la faveur du tyran, une indifférence dédaigneuse. Tous ont péché contre la lumière. C'est pourquoi « en voyant ils ne voient pas, » et inondés de lumière, ils demeurent pourtant dans les ténèbres.

Il ne suffit pas, m. f., d'avoir la foi pour arriver au salut. Comme les Mages, il faut en suivre les indications. Elle commande ? Il faut lui obéir. Elle dit d'aller à Bethléem ? Il faut sur-le-champ se mettre en route sans s'occuper du qu'en dira-t-on, sans craindre de perdre la faveur de quelque puissant. La foi sans les œuvres est morte. Ne savez-vous pas qu'autrefois, comme les Mages, vous étiez ténèbres, mais à présent qu'au baptême vous avez reçu la foi de l'Eglise, vous êtes lumière dans le Seigneur ? Sans reculer devant les sacrifices, marchez donc comme des enfants de lumière : *ut filii lucis ambulate.*

III

Dernière étape du voyage. « Après avoir entendu le roi, les Mages partirent. Et voici que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient marchait devant eux, jusqu'à ce qu'arrivée au-dessus du lieu où était l'enfant, elle s'arrêta. Voyant l'étoile, ils se réjouirent d'une très grande joie. » Elle avait disparu pour un temps seulement. Ils achèvent leur voyage, mais aux clartés convergentes d'une double lumière, toutes deux venant de Dieu, l'une par la nature, l'autre par la révélation, la seconde suppléant et renforçant la première. Ils arrivent au terme désiré : ils n'ont pas été trompés, leur espoir n'a pas été confondu, leur foi n'a pas été vaine et trouve sa récompense ; ils croyaient, ils voient face à face, à découvert, dans une lumière surabondante le Verbe de Dieu incarné et leur cœur se repose en lui.

M. f., voilà la récompense accordée aux âmes de bonne volonté qui répondent à l'appel divin et marchent dans la lumière de Dieu. La révélation ne contredit point la raison ; la science mène à la foi et la foi ne trompe pas. Comme deux sœurs, aînée et cadette, elles s'entr'aident pour nous conduire à Dieu.

Guidé par elles, le chrétien parvient avec certitude au terme de sa course, comme les Mages à Bethléem, et il trouve dans sa demeure du ciel le Dieu qu'il a cherché, deviné, entrevu, aimé déjà au pays des ombres, pour le contempler désormais

face à face, à découvert, tel qu'il est, dans la lumière inaccessible de sa gloire, le posséder, jouir de lui et se reposer en lui dans l'éternelle épiphanie de la vision béatifique. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT HILAIRE

(14 janvier)

LE DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE

Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo.

L'Esprit-Saint a placé les évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu que Jésus-Christ a acquise au prix de son sang. (Act., xx, 28).

Jésus-Christ n'aime rien tant que son Eglise ; c'est pourquoi, après l'avoir fondée par ses travaux, ses souffrances et son sang, il lui continue sa protection en lui envoyant des évêques qui la gouvernent sous son autorité. Parmi ces évêques il choisit parfois, particulièrement dans les temps tourmentés et obscurs, des docteurs, des illuminateurs, comme S. Hilaire, « cette lumière de la sainte Eglise, *Ecclesiæ sanctæ lumen,* » qui l'éclairent de leurs enseignements, qui luttent pour la faire triompher, qui combattent contre les erreurs et résistent aux persécutions. Leurs écrits demeurent, ainsi que leurs exemples ; elle s'en inspire, elle y puise des lumières, de la force, de l'espérance. Elle voit qu'ils ont beaucoup travaillé, prié, bataillé et souffert, que leur cause, parce qu'elle est la cause de la vérité, a toujours été couronnée par la victoire et par l'approbation des siècles, et si le découragement pouvait l'envahir, elle se sentirait, à ces souvenirs, relevée et ranimée.

L'erreur peut changer de nom, mais qu'elle s'appelle arianisme, protestantisme, rationalisme ou matérialisme, le fond reste le même. Elle s'attaque toujours à Jésus-Christ et à Jésus-Christ seul. Il est le Fils de Dieu et le maître du monde, des nations, des sociétés et des âmes, elle n'en prend pas son parti et elle lui dispute sa royauté, sa souveraineté, sa divinité. Au temps de S. Hilaire c'était déjà la grande question qui divisait les esprits ; et la même question se pose toujours, comme un signal de contradiction.

S. Hilaire a défendu Jésus-Christ, il a défendu l'Eglise, la grande institution que le Christ a placée dans le monde, comme il a placé le soleil au firmament. Il l'a défendue par ses écrits immortels, par sa parole dans les conciles, en Gaule ou en Orient, par son exil d'où il revint triomphant, par l'établissement dans son diocèse de Poitiers des premiers monastères qui devinrent des pépinières d'apôtres ; en un mot, il l'a défendue par son *action doctrinale* et par son *action pastorale*.

Ce sont les deux idées que je vais rapidement développer. Le sujet est si vaste que je ne pourrai guère qu'en indiquer les sommets.

I

Païen d'abord, Hilaire était tourmenté par le désir de connaître et de posséder la vérité. Il avait fait des études remarquables, et lui-même était devenu un maître brillant qui réunissait autour de sa chaire l'élite de la cité de Poitiers. Bien qu'il ne fût pas encore chrétien, cependant sa droite raison lui avait montré qu'il y a un Dieu souverain, créateur de l'univers, et qui rayonne aussi dans le monde des esprits, qui éclaire nos consciences et leur apprend leurs devoirs. Lorsque l'Evangile lui tomba entre les mains, il connut enfin Jésus-Christ, « la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, » mais déjà il adorait le Dieu que lui avait révélé son intelligence. C'est pourquoi peut-être il garda le culte de la philosophie, mais de la philosophie éclairée et raisonnable qui, avant tout, place l'homme sous la dépendance de Dieu.

C'est la fausse philosophie qui a toujours perdu les hommes, en faussant leurs idées sur leurs devoirs et sur leurs fins dernières. C'est encore la philosophie qui est à notre époque la grande ennemie de la religion et de la morale. Elle ne consent même pas à admettre l'existence de Dieu, et si Dieu n'existe pas, qui donc commandera à notre conscience et nous prescrira des règles pour la conduite de notre vie ? Y aurait-il seulement une conscience ? La conscience est en effet le reflet de Dieu sur notre âme, et le reflet n'existe que s'il y a un astre d'où il émane. C'est pourquoi dans une âme qui n'a pas reçu les leçons et les lumières du catéchisme, lequel renferme la plus haute et la plus sûre philosophie, aucun principe ne reste debout, la vie individuelle n'est guidée par aucune doctrine impérative, et la vie sociale n'a plus d'autre règle que l'égoïsme.

Le dernier mot de la philosophie contemporaine, — qui se met hors de Dieu comme la philosophie arienne, — sa suprême conclusion touchant nos actions est celle-ci : « Les bonnes actions sont les actions utiles. »

Vous voyez les conséquences de cette définition inhumaine. Tout ce qui est inutile est sacrifié, ce n'est pas *bon*. Quant à ma gouverne personnelle, c'est mon intérêt qui passe avant tout. Je veux m'enrichir, je veux jouir, je supprimerai donc tous les obstacles qui m'arrêteront sur le chemin de l'utile. Mon plaisir, mon ambition, cela légitime tout, et quand j'ai violé tous les droits étrangers pour réaliser mes desseins, quand j'ai su éluder les lois surannées qui protègent encore la vie et la propriété des autres, je puis m'applaudir de ma conduite : j'ai fait des actions utiles, par conséquent bonnes.

En pratique cette doctrine est monstrueuse sans doute, tout le monde en convient. Pourquoi alors serait-elle excellente en théorie ? Pourquoi est-elle enseignée dans les chaires de l'Etat ? Pourquoi est-elle exposée dans les livres qui sont mis entre les mains de nos enfants ?

Cette philosophie-là, je l'ai dit, n'est pas nouvelle, elle date du jour où l'homme s'est révolté contre Dieu ; où, parce que Dieu le gênait, il a dit dans son cœur : « Il n'y a pas de Dieu ! » S. Hilaire la connaissait parce que c'était celle des impies de son temps, c'est pourquoi il écrivait dans son livre *De la Trinité* cette parole lumineuse : « Prenez garde que personne ne vous dépouille par une philosophie qui n'est qu'une vaine déception. *Videte ne quis vos spoliet per philosophiam et inanem deceptionem.* » Le mot est profond, et révélateur de son époque, comme de la nôtre. La philosophie qui nous dit : « Dieu ne commande pas à notre conscience ; les lois morales ne viennent pas de Dieu ; nous sommes libres de nos pensées, de nos paroles, de nos actes, de notre conduite ; les seules bonnes actions sont les actions qui nous sont utiles, » cette philosophie-là nous *dépouille*. Elle enlève à l'esprit le sens de la vérité ; à la volonté le frein qui la retient sur la pente du mal ; à l'âme sa beauté, son innocence, la grâce de Dieu qui était son admirable parure. Elle ne dépouille pas seulement l'âme de ses avantages spirituels, de la noblesse, de la gloire morale qui la rend à peine inférieure aux anges, *paulo minus,* elle dépouille aussi le corps de ces heureux rayons qui brillent d'une lumière calme sur le front de l'innocence, de sa santé, de sa vigueur, de cette force qui résulte de l'équilibre parfait de la chair et de l'esprit. Puis, par les applications sociales, elle dépouille de leurs biens les plus faibles, elle prépare le pillage, la guerre civile ; et de peur que la justice du pays ne leur mette la main sur l'épaule, à ces pillards, et ne les jette en prison, ils fabriqueront des lois qui proclameront que la spoliation est légale, — ils n'oseront pas dire juste et légitime, — mais que leur importe, du moment qu'ils auront fait cette action utile qui consistera à s'emparer des biens des autres, sans que nul gendarme puisse s'y opposer ?

Toutefois, la chose la plus lamentable, le grand Docteur nous la dénonce, — sans doute parce qu'il fut témoin lui-même de ce spectacle de vénalité et de lâcheté, — c'est quand la vérité se livre en dépouille à l'erreur, *spolium se præbet veritas falsitati*. Il est des hommes qui ont été élevés dans la vérité chrétienne, qui l'ont connue, qui l'ont aimée, servie même, et propagée, et puis quand leur intérêt a parlé, quand ils ont eu accueilli les théories de la détestable philosophie de l'époque, ils ont pris cette vérité qui était l'honneur et le charme de leur vie, ils l'ont arrachée de leur âme et ils l'ont jetée comme la dépouille opime la plus convoitée aux pieds de l'erreur, aux pieds du démon et du veau d'or.

Quand il voit ainsi l'erreur marcher avec insolence, la tête levée ; quand il voit l'arianisme, c'est-à-dire les ennemis de la croix de Jésus et les passionnés de leurs propres idées, surtout de leurs propres jouissances, triompher partout, au point qu'un jour, au dire de S. Jérôme, l'univers se réveilla arien, Hilaire n'y tient plus, il faut qu'il proteste, qu'il oppose la doctrine de l'Evangile à la philosophie menteuse qui prévaut. Il écrit donc à l'empereur Constance qui protège les Ariens :

« Il est temps de parler, puisque le temps de se taire est passé. Attendons Jésus-Christ, puisque l'Antechrist domine. Il faut que les pasteurs crient, puisque les mercenaires ont pris la fuite. Perdons notre vie pour nos brebis, puisque les voleurs sont entrés et que le lion furieux tourne alentour. Allons au martyre avec ces cris, puisque l'ange de Satan s'est transformé en ange de lumière ! »

Avec quelle vigueur il attaque ces faux docteurs « qui écrivent ce qui vient d'eux et non ce qui vient de Dieu ! » Depuis qu'il n'y a plus une foi unique, la foi du baptême, tous versent dans les pires erreurs. Rien qui les ramène, pas de principe auquel ils puissent se prendre, pas d'autorité qu'ils consentent à écouter, « il y a autant de croyances diverses que de volontés, autant de doctrines que de caprices, autant de causes de blasphèmes que de vices. » On ne s'occupe que de « nouveautés, » et bientôt personne ne sera plus du parti de Jésus-Christ, *prope jam nemo Christi est.*

Et parce que le prince porte la plus grande part de la responsabilité de cet état désastreux, il lui parle avec une liberté tout apostolique et n'hésite pas à le qualifier lui-même d'Antechrist, puisqu'il se fait l'ennemi du Christ. « Vous vous ingérez à faire des décisions touchant la foi, vous dont la vie est contraire à la foi. Vous donnez des évêchés à ceux de votre parti, et vous les ôtez à de bons évêques pour les remettre à des méchants ! » Mais s'il s'exprime dans ce langage énergique, ce n'est, dit-il, « ni de la témérité ni de l'imprudence ; c'est la foi et la raison qui dictent ses paroles. » (*Ad Const.*, lib. II).

Puis, revenant à son idée favorite, il affirme que la foi ne procède pas de la science, mais de la révélation, et qu'elle n'est pas « une question de philosophie, mais une doctrine d'Evangile. » Le maître de la science, le maître de la philosophie, c'est Jésus-Christ.

Or une vaste conspiration s'est ourdie contre lui ; à notre époque contemporaine, comme à l'époque arienne, la grande, l'unique cause à défendre, c'est la cause du Christ, *nunc non alia nobis ad dicendum causa quam Christi est.* Sa divinité est attaquée ; les uns le dédaignent même comme homme, en le passant outrageusement sous le silence, lui qui est l'unique flambeau des âmes et de la société ; d'autres veulent bien déclarer que c'était un homme extraordinaire pour sa doctrine et pour ses vertus ; mais les uns et les autres prônent la plus dangereuse des erreurs. Notre devoir est de redire, avec S. Hilaire, que nous croyons en Jésus-Christ Fils de Dieu, le Verbe de Dieu descendu sur la terre par amour pour nous, qui s'est fait homme comme nous, qui est né d'une Vierge, qui a fait de nous, en revêtant notre humanité, ses frères et les fils adoptifs de Dieu, et qui a droit à tous nos hommages, à toutes nos adorations.

Telle est la doctrine qu'exposait S. Hilaire par ses paroles, par ses écrits animés d'une vigueur égale à la foi qui les inspirait. Voilà ce qu'il redisait dans les conciles, ce qu'il professait dans les assemblées ariennes qui étaient tellement remuées par son éloquence, déconcertées par la puissance de ses arguments, qu'elles demandèrent à l'empereur Constance de le renvoyer dans les Gaules, et de faire cesser son exil, afin qu'elles fussent enfin délivrées de ce redoutable adversaire.

Ne nous étonnons plus que nos pères l'aient honoré à l'égal de S. Athanase, qu'il avait d'ailleurs devancé dans la lutte, ni que S. Jérôme l'ait appelé triomphalement le confesseur par excellence de son temps : *Hilarius, meorum temporum confessor.*

II

A son retour, dit encore S. Jérôme, toutes les Gaules embrassèrent leur grand Hilaire qui rentrait les palmes de la victoire à la main, car il avait confondu les hérétiques. Il désirait, lui, les palmes du martyre, elles lui furent refusées parce qu'il lui restait une autre carrière à fournir, un autre apostolat à remplir, dans la Gaule d'abord, puis dans son diocèse de Poitiers.

Son autorité est si grande qu'au dire de Sulpice Sévère, lui seul suffit à délivrer les Gaules du péril de l'hérésie. Nos aïeux, grâce à lui, ne furent pas infectés du venin de l'erreur arienne, ils gardèrent leur foi pure et généreuse. Un siècle plus tard, lorsque le roi arien des Goths envahit notre pays pour le conquérir et lui infliger le fléau de l'hérésie, Clovis marche à sa rencontre et quand il arrive aux environs de Poitiers, il aperçoit, dit Grégoire de Tours, un globe de feu qui partait de la basilique de S. Hilaire et qui venait vers lui. C'est pourquoi il combattit plus vaillamment et avec plus de confiance ces hordes qui se préparaient à ravager notre territoire et à ravager les âmes. Il comprit, ajoute Fortunat, qu'un autre combattrait avec lui et pour lui, *altero pro se pugnaturo,* et il écrasa l'ennemi dans une défaite décisive. Cet « autre » qui lui apportait son puissant secours, c'était Hilaire qui continuait du haut du ciel à protéger ses enfants.

Revenu à Poitiers, où il passera les huit dernières années de sa vie, il reprend son bâton pastoral, enseigne, visite, agit, et raffermit la foi ébranlée dans les âmes depuis son départ en Phrygie.

Vous ne serez point surpris que son action pastorale s'exerce d'abord sur les siens, sur sa fille, la douce Abra, à qui il a adressé depuis son exil des lettres si tendres et si élevées, pour l'exhorter à rester la virginale fiancée du Christ. Il est heureux de la revoir si pieuse, et si angéliquement pure, volant comme une colombe jusqu'aux sommets célestes de la perfection. Il trouva son âme si belle qu'il demanda à Dieu de la retirer de cette terre qui n'était pas digne d'elle. Dieu l'exauça, Abra mourait quelques mois après, et sa mère qui l'avait suivie dans la même voie de prière et de sainteté la suivit bientôt dans la tombe. Toutes deux avaient été admirablement préparées à quitter ce lieu de passage par le saint évêque, et il semble qu'elles l'aient attendu pour mourir. Alors il songea lui-même que Dieu l'appellerait aussi à lui, et il se construisit un oratoire, un tombeau où il déposa d'abord le corps virginal d'Abra, puis les restes vénérés de celle qui avait été son épouse avant qu'il fût engagé dans la sainte milice de l'Eglise.

A qui dédierait-il cet oratoire? Il se souvint de deux nobles jeunes gens qui avaient été martyrisés par Julien l'Apostat, Jean et Paul. A sa récente visite en Italie il avait trouvé les Eglises pleines d'admiration et d'enthousiasme pour le récit de leurs suprêmes combats. Leurs paroles, leur générosité, leurs vaillantes réponses s'étaient gravées dans toutes les mémoires, c'est pourquoi il s'était promis de mettre son peuple sous leur patronage, et tout d'abord il plaça son propre tombeau sous leur protection. Quel souvenir plus émouvant pour ses fidèles que celui de ces deux jeunes gens, riches, beaux, assurés d'un superbe avenir terrestre, et qui sacrifiaient tout cela, même leur vie, plutôt que d'obéir à ceux qui leur commandaient l'apostasie !

Car son peuple demeurait sa grande sollicitude. Il était entouré sans doute de son fidèle clergé qui, à son exemple, se dévouait au peuple, l'instruisant, lui administrant les sacrements. Mais il lui semblait que le monde refroidissait peu à peu son zèle et qu'il était nécessaire de temps à autre de le réchauffer.

Où, dans quel asile les prêtres iraient-ils réfléchir, se retremper, seuls avec Dieu et leur conscience? Dans quelle solitude se retirer? Un jour Hilaire avait vu venir à lui un jeune soldat romain qui avait quitté l'armée pour se consacrer à Dieu. Ce jeune homme s'appelait Martin, il était de Pannonie et ses parents étaient païens. C'est malgré eux qu'il s'était fait catéchumène, et malgré lui qu'il était entré dans les cohortes romaines. Son unique désir c'était de se faire moine, et comme soldat il menait déjà la vie des moines, *non miles, sed monachus.* Hilaire l'avait accueilli et il voulait faire de lui son diacre, mais le jeune homme résista et n'accepta que de devenir exorciste. Puis il retourna dans son pays pour essayer d'amener son père et sa mère à la foi du Christ.

Pendant ce temps l'évêque de Poitiers était conduit en exil. En Orient il put voir combien les monastères étaient utiles pour façonner des apôtres, élever les âmes, les habituer au renoncement et au sacrifice. C'est grâce aux monastères que la religion catholique était devenue si florissante dans ces contrées. Ils offraient aux peuples le spectacle édifiant d'une vie mortifiée, d'une prière constante, de l'humilité, de l'oubli de soi, de toutes les privations et de toutes les vertus. Dans les déserts, la solitude chantait par la voix pure et sainte de ces hommes détachés de tout, qui remplissaient sur terre la grande fonction de la prière publique et de la louange perpétuelle, la fonction des anges

au ciel. L'évêque de Poitiers avait rencontré des âmes d'élite, des intelligences élevées, des cœurs généreux : tous avaient été formés dans les monastères. Il se disait que si jamais la Providence le renvoyait dans les Gaules, il y créerait aussi de ces maisons si agréables à Dieu, si précieuses pour l'Eglise.

Aussitôt donc que son exil a pris fin, il se hâte de revenir, plein de cette idée et décidé à réaliser son noble dessein. De son côté Martin apprend son retour, et il pousse jusqu'à Rome pour aller au devant de lui. Il le manque, mais suit de près ses traces à travers les Gaules, et le rejoint à Poitiers. Quelle joie de se retrouver, pour ces deux hommes animés du même zèle et décidés à accomplir ensemble un projet qui leur est cher, qui occupe toute leur pensée ! Hilaire conduit bientôt son disciple à Ligugé où Martin réalise son rêve de la vie religieuse. De nombreux frères accourent, et se rangent sous sa houlette pastorale. On prie, on psalmodie, on jeûne, on se livre aux pratiques de la pénitence, au travail manuel ; les plus cultivés copient des manuscrits et sauvent de l'oubli les chefs-d'œuvre des poètes et des écrivains anciens. Douce vie de labeur, de contemplation, d'union avec Dieu qui fait de cette heureuse solitude une sorte de Paradis.

L'évêque de Poitiers, lui, continue son œuvre pastorale, il enseigne, il prémunit contre l'erreur, il bâtit des églises et forme ces noyaux chrétiens qui deviendront des paroisses. Puis il vient se reposer à Ligugé de ses fatigues apostoliques. Martin le consulte, et il lui donne, avec l'esprit élevé et précis qui le caractérise, les solutions que lui fournit sa science aidée de l'expérience. Ces chers séjours à Ligugé embaument la vie d'Hilaire. Il s'y complaît, il les prolonge ; l'évêque se fait moine à son tour, et veut être traité comme un frère. Il accomplit les mêmes exercices de pénitence, il chante avec eux, il observe tous les points de leur règle, il prie comme eux, et à Ligugé il est si bien dans son élément religieux qu'il lui arrive de prolonger ses veilles, ses contemplations, son bonheur, jusqu'au matin même des fêtes où il est attendu par son peuple dans son église. Martin alors le reconduit et l'assiste dans les cérémonies saintes et si, trop absorbé dans la méditation des choses divines, « il a oublié de rapporter tout le mobilier nécessaire à la célébration des mystères, les anges du ciel réparent aussitôt la faute qui vient d'attirer sur lui le regard sévère du Pontife [1]. »

* * *

Pendant sa vie donc, par ses écrits, et par son action pastorale, saint Hilaire développa et conserva dans toute sa pureté la foi de nos aïeux. Depuis, sa protection s'est fait sentir puissante et victorieuse à Clovis, elle s'est maintenue pendant tous les siècles sur nous. Je n'en veux pour preuve que la confiance que nos pères lui ont constamment témoignée. S'ils en appelaient à lui, si la reine Blanche de Castille le faisait invoquer dans le sanctuaire de Vouécourt pour son fils qui à vingt ans était aux portes de la mort, c'est que leur confiance était justifiée. De fait la reine lui attribua la guérison de celui qui devait être saint Louis. C'est que « dans le séjour du repos », dit Fortunat, il a gardé toute sa sollicitude pour la vérité catholique, pour ceux qui la professent et veulent la garder intacte, immaculée ; pour tous ceux qui luttent sur la terre et qui attendent du ciel, dans leurs combats désespérés, le triomphe de la vérité, le triomphe de l'Eglise.

[1] Mgr Pie, Homélie pour le rétablissement de l'Ordre de Saint-Benoît à Ligugé (t. II, p. 65), et Homélie pour l'ouverture du Concile de Bordeaux (t. I, p. 229).

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXXV

COMMENT IL FAUT ÉTUDIER POUR PARVENIR A LA FOI

Animam meam direxi ad illam,
et in agnitione inveni eam.
J'ai dirigé mon âme vers elle, et
je l'ai reconnue et trouvée.
(Eccli., LI, 27).

Nous avons, dans notre dernier entretien [1], proposé l'étude comme un moyen d'acquérir et d'augmenter la foi. Or, toute étude n'est point susceptible de donner ainsi ou d'accroître les croyances religieuses. Pour y réussir, elle doit être conduite suivant certaines règles, qu'il importe de bien connaître et que, pour ce motif, je voudrais formuler aujourd'hui.

L'un des écrivains bibliques raconte que, pour lui, le moyen décisif de parvenir à la sagesse fut d'orienter son âme dans sa direction : *Animam direxi ad illam.* « Cette orientation faite, ajoute-t-il, la sagesse se rencontra bien vite : *in agnitione inveni eam.* » Ce qu'il a écrit de la sagesse, je puis l'entendre de la foi : car la foi n'est qu'une des formes de la sagesse. Vous donc qui avez le désir de croire ou de mieux croire, orientez votre âme du côté de la foi. — « Que faut-il faire pour cela ? » me direz-vous. — Orienter son âme vers la foi, c'est, si je ne me trompe, la mettre dans un état capable de lui faciliter la foi. Vous n'ignorez pas qu'il est des états d'âme dans lesquels il est aisé de croire, comme d'autres où c'est plus difficile. Rien n'assure l'efficacité des efforts que vous ferez pour devenir ou rester croyants, et particulièrement l'efficacité de l'étude, comme d'arracher vos âmes aux états défavorables et de les mettre dans un état meilleur. — Et si, poursuivant vos questions, vous me demandez en quoi consiste l'état d'âme dans lequel vous pourrez le plus sûrement découvrir et le mieux apprécier les raisons de croire, je rappellerai que l'Esprit-Saint le caractérise par trois traits principaux, savoir : la *droiture,* la *simplicité,* et la *pratique du bien.*

I

Quiconque étudie la religion doit le faire dans le but d'arriver à la vérité. La vérité est une lumière.

[1] *Prédication* du 4 novembre 1920.

Or, disent les Livres sacrés, « la lumière se révèle aux âmes droites : *Exortum est lumen rectis.* » (Ps. CXI, 4). Ainsi, la première condition à laquelle il faut satisfaire pour arriver au vrai, c'est la droiture.

La droiture, ici, n'est pas autre chose qu'un amour sincère de la vérité, un ardent désir de la connaître, une parfaite loyauté dans la direction des études auxquelles on va procéder pour la découvrir. — Mais il sera peut-être plus facile d'expliquer sa notion en disant non pas ce qu'elle commande, mais ce qu'elle défend.

D'abord, elle interdit tout parti pris, quels qu'en soient la forme et le degré, de méconnaître la vérité du christianisme, si elle apparaît démontrée. — Quand un juge, avant d'avoir examiné une cause, détermine le sens dans lequel il prononcera et la sentence qu'il rendra, il commet une iniquité. Il s'expose gravement au risque de condamner l'innocent. Il se dépouille de l'indépendance à laquelle il est tenu. Il fait preuve de partialité ; c'est un juge prévaricateur. Le juge fidèle à son devoir n'a en vue que l'équité. — L'homme qui entreprend d'étudier la religion se présente bien un peu à elle comme un juge. Lorsqu'il la dira vraie ou fausse, est-ce qu'il ne portera pas un jugement ? Il doit donc, lui aussi, obéir à l'équité. Tout désir, avoué ou non, d'aboutir à se démontrer la fausseté des croyances chrétiennes vicierait ce que j'appellerai volontiers sa procédure.

C'est contraire aussi à l'honnêteté d'employer, pour étudier la religion, non point les publications orthodoxes, mais celles des hérétiques ou des mécréants. Non seulement cette manière de demander conseil aux ennemis du christianisme, sans prendre l'avis de ses amis, va contre toutes les lois de l'impartialité ; mais encore elle s'écarte odieusement de celle qu'on suit, avec raison, à propos de tous les autres problèmes. Tout homme saisi d'une question relative à l'une ou à l'autre des sciences profanes : histoire, mathématiques, physique, médecine, cherche sa solution auprès des hommes versés dans cette science. Rien de plus juste. Mais la logique voudrait qu'on en fît autant pour les questions d'ordre religieux. Ici comme ailleurs, on devrait avoir recours aux compétences, c'est-à-dire aux hommes qui ont le mieux étudié la doctrine chrétienne. Or, on fait souvent tout le contraire, et cela du haut en bas de la hiérarchie intellectuelle. L'ignorant qui ne sait pas lire ou ne prend pas le temps de lire s'en rapporte à l'ivrogne abruti par l'alcool frelaté des cabarets. Celui qui lit un peu en croit son journal : feuille rédigée par quelqu'un qui ne sait peut-être pas même son catéchisme. L'esprit cultivé lit tout d'abord et peut-être uniquement l'article ou le livre écrit par quelque libre-penseur. Cette manière d'agir s'accorde-t-elle avec une loyale recherche de la vérité ?

La droiture interdit encore de demander aux doctrines chrétiennes des preuves contraires à la nature de leurs objets. Par exemple, ce serait une improbité d'exiger, pour croire en des réalités invisibles, de les voir ; pour croire en des êtres impalpables, de les toucher ; pour croire en des faits accomplis depuis longtemps, d'en être témoin ; pour croire en cette vie d'outre-tombe dont, régulièrement, on ne revient pas, d'en avoir vu revenir quelqu'un ; pour croire en des mystères supérieurs à la raison, de les comprendre. Chaque sorte de vérités a ses démonstrations propres, auxquelles il faut s'en tenir. La nature des choses défend d'en exiger d'autres.

Il n'est pas permis, non plus, de refuser à une démonstration, parce qu'elle se produit en matière religieuse, la valeur qu'on lui reconnaîtrait en toute autre matière. Effectivement, la vertu probante d'un témoignage est absolument indépendante du fait qu'il affirme, comme celle d'un raisonnement est indépendante des conclusions auxquelles il conduit. Ce qui vous convaincrait en histoire profane doit vous convaincre en histoire sainte, et ce qui vous donnerait la certitude en philosophie doit vous la donner en religion.

La loyauté défend aussi de se faire, contre le christianisme, un argument des désordres dans lesquels tombent les mauvais chrétiens. L'argument vaudrait si le christianisme tolérait ces défaillances ; mais quiconque a seulement ouvert un catéchisme sait qu'il en est tout autrement. Peut-on, en bonne logique, lui attribuer des fautes commises par des hommes qui méconnaissent ses dogmes, enfreignent ses lois, n'emploient pas ses moyens, ou les emploient mal, ou se montrent rebelles à leur action ? Les religions ne peuvent répondre que de ce qu'elles autorisent. C'est un déni de justice de leur faire porter le poids d'actes accomplis à l'encontre de leur esprit et de leurs défenses, d'actes dont aucune complicité ne les rend solidaires, d'actes qu'elles sont les premières à condamner et à flétrir.

C'est une autre malhonnêteté de porter dans l'étude du christianisme cet esprit de plaisanterie qui rit de tout et ne prend rien au sérieux. Telle était, de leur temps, la mentalité des voltairiens. Le sinistre sectaire qu'ils reconnaissaient pour maître avait tellement tourné en dérision, dans les moindres détails, les croyances et les pratiques chrétiennes qu'on ne pouvait, sur ce sujet, rien leur dire, ni rien leur faire lire, sans leur rappeler ses moqueries et sans exciter leur hilarité. Il n'en fallait souvent pas davantage pour neutraliser leur bonne volonté, quand ils en avaient, et pour les empêcher d'apprécier les démonstrations les plus décisives. Aucune doctrine n'est sérieuse comme la doctrine chrétienne ; aucune, en conséquence, n'a aussi pleinement le droit d'être traitée sérieusement.

Enfin, la droiture interdit bien un peu, dans l'examen de nos croyances, le défaut de méthode, ou l'emploi d'une méthode illogique. — Il y aurait, à cet égard, plusieurs observations à faire. Je me contenterai de dire qu'en religion comme ailleurs, il faut commencer par étudier les doctrines essentielles, c'est-à-dire celles sur lesquelles les autres

reposent comme sur un fondement, ou dont elles découlent comme d'un principe. L'étude n'est pas sérieuse, quand elle se porte sur des points d'ordre secondaire, sans avoir jamais approfondi les notions les plus importantes. Commencez donc par le Symbole, c'est-à-dire par Dieu, Jésus-Christ et son œuvre, l'âme de l'homme et ses destinées. Vous continuerez par les commandements, les sacrements et les principaux actes du culte divin. Là sont les vérités auxquelles s'applique le plus directement le précepte de la foi. Là aussi sont les lumières sans lesquelles l'étude des détails d'à côté ne peut aboutir qu'à un échec.

Il est facile, par ce que la droiture interdit, de comprendre en quoi elle consiste. Elle consiste dans une manière d'agir directement contraire aux diverses fautes que nous venons de signaler.

II

L'état d'âme dans lequel il faut se mettre pour étudier utilement la religion chrétienne comporte, avec la droiture, une certaine modestie et une sorte d'humilité. Nos Livres saints caractérisent cette seconde disposition, en disant qu'il faut chercher Dieu « dans la simplicité du cœur : *In simplicitate cordis quærite illum.* » (Sag., I, 1).

Cette nouvelle exigence s'explique assez d'elle-même. Quand un homme approche de Dieu pour l'étudier, il entre, pour ainsi dire, sur une terre sainte ; il se met en face d'un être infiniment grand et auprès duquel, s'il a conscience de son néant, il doit se trouver bien petit. Il lui convient donc de prendre une attitude modeste et réservée, et d'éprouver une certaine défiance de soi. Ici, l'orgueil et la présomption seraient souverainement déplacés.

Que demande, en pratique, la simplicité de cœur dont parle l'Ecriture ? Si je ne me trompe, elle demande :

Avant tout, que l'incroyant ne s'obstine pas dans son incrédulité et reconnaisse qu'il a pu se tromper en refusant de croire.

Et puis, qu'il accepte le christianisme tel que Dieu l'a fait et n'ait point la prétention de le trouver conforme à ses conceptions personnelles. L'Etre suprême n'avait, quand il a établi ses relations avec les hommes, d'ordres à recevoir de personne. La religion pourrait certainement, sur bien des points, être différente de ce qu'elle est. Mais Dieu avait le droit absolu de la faire comme il l'a faite. Telle qu'elle est, il faut le reconnaître, elle est aussi bien et, sans doute, mieux que si elle était autrement.

Il faudra aussi, avant même d'en commencer l'étude, accepter que Dieu nous l'ait donnée par voie de révélation. Personne ne peut interdire à Dieu de parler aux hommes, si cela lui plaît. Tout le monde même doit avouer qu'étant donnée la faiblesse de leur raison et l'impossibilité où ils sont, pour la plupart, d'en tirer des notions religieuses suffisantes, la révélation était le meilleur moyen dont le Très-Haut disposait pour se faire connaître d'eux et les amener à son service.

Vous accepterez, de plus, que la religion enseigne des mystères, c'est-à-dire des vérités que la raison ne saurait comprendre pleinement. Comprendre une doctrine, c'est l'envelopper toute entière du regard de l'esprit et pénétrer tous ses secrets. L'intelligence humaine ne peut comprendre de la sorte que les vérités de proportions inférieures aux siennes. Ces vérités sont assez rares, et de là vient que pour nous le mystère est à peu près partout. Si nous rencontrons à chaque pas l'incompréhensible dans les êtres finis, comment ne le rencontrerions-nous point dans l'être infini ? Un Dieu qui serait pour nous sans mystère, ne serait pas le vrai Dieu.

On doit accepter encore que Dieu puisse faire des miracles, en d'autres termes, se dispenser, quand il lui plaît, des lois auxquelles il a soumis le monde matériel. Tout législateur souverain jouit du droit de dispense. Pourquoi Dieu n'en jouirait-il pas ? — En tout cas, l'homme n'a ni qualité ni autorité pour le lui refuser.

Acceptez, en outre, que les preuves de la vraie religion, tout en étant largement capables de donner la conviction, ne soient pas de nature à la contraindre. Ceci tient au caractère de notre séjour ici-bas. La vie présente est essentiellement une épreuve. La religion tient une grande place dans cette épreuve ; et cela, non seulement par les vertus qu'elle commande, mais encore par les vérités qu'elle propose. Nous avons à subir, avec l'épreuve des œuvres, l'épreuve des croyances. Ce caractère de la foi veut : — d'une part, qu'elle soit assez solidement motivée pour qu'il y ait faute à ne pas croire ; — et d'autre part, que ses preuves ne s'imposent point avec une telle toute-puissance qu'il n'y ait plus de mérite à croire. Il faut écarter de la bonne volonté tout risque d'erreur, et laisser à la mauvaise volonté la liberté de la négation ou du doute.

Enfin, l'on devra porter dans les études religieuses un esprit assez large pour éviter les objections injustifiées. — Lorsque Notre-Seigneur prêchait son Evangile en présence des Scribes et des Pharisiens, ceux-ci ne cessaient de l'arrêter par leurs contestations insidieuses. Ils ergotaient sur chaque idée, sur chaque mot, avec une acrimonie et une obstination où l'amour de la vérité n'entrait pour rien. S. Jean dit très justement qu'ils « lui cherchaient chicane : *litigabant.* » (Jo., VI, 53). Que de gens, dans la suite des siècles, les ont imités ! Le sens des dogmes, l'interprétation des textes, leur authenticité, leur conservation, tout leur a été prétexte à chicane : « *litigabant !* » Si l'on appliquait cette manière d'agir à l'étude des sciences humaines, on ne reconnaîtrait la vérité d'aucune : non pas qu'on les ait démontrées fausses, mais parce qu'elles n'enseignent aucun principe qui n'ait été mille fois contesté et dont, en conséquence, tout homme difficile à persuader peut se croire autorisé à douter. — Quand on étudie la religion, il convient d'employer d'autres procédés. Au lieu d'éplucher, pour ainsi dire, son

enseignement avec le malin désir d'y trouver sans cesse prétexte à de nouvelles difficultés, il vaudrait mieux chercher de bonne foi s'il ne se justifie point par quelque bonne raison. Cette méthode s'harmoniserait beaucoup mieux avec la gravité du sujet, tiendrait plus justement compte de l'autorité même purement humaine avec laquelle le christianisme se présente à nous, et, en tout cas, donnerait la preuve d'une loyauté et d'une bonne volonté qui ne seraient point sans mérite et ne resteraient pas sans récompense.

III

La lumière s'est levée aux yeux du juste. *Lux orta est justo.* (Ps. XCVI, 11). — Conformément à cette troisième parole, les études sacrées demandent à celui qui les entreprend de mener une vie pure.

Les vérités d'ordre profane sont également accessibles à quiconque les étudie, innocent ou pécheur. Les vérités d'ordre religieux se révèlent d'après un discernement plus sévère ; elles se font connaître de préférence aux justes. Et voici pourquoi.

D'abord, la sainteté de la conduite donne à l'homme, sur les doctrines dogmatiques ou morales, un regard plus sûr et plus puissant. Dans le domaine religieux, le vrai va toujours avec le bien ; la vérité tient de tout près à la vertu. Aussi, faire le bien avive le sens du vrai, et pratiquer la vertu aide à découvrir la vérité. Notre-Seigneur a dit : « *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu.* » (Mt., v, 8). Les cœurs purs verront Dieu dans les splendeurs du ciel. En attendant le ciel, ils voient Dieu dès ici-bas avec une lucidité dont les pécheurs jouissent rarement.

Et puis, la correction de la conduite assure, dans l'étude des doctrines religieuses, l'assistance divine. Aux facultés spéciales que donne la vertu, elle ajoute le concours de la grâce et des lumières qui font mieux saisir et mieux comprendre la vérité. — Au contraire, Dieu abandonne souvent les âmes vicieuses à leurs ténèbres, et, comme dit S. Paul, « *à leur sens réprouvé.* » (Rom., I, 28). Que de pécheurs doivent à leurs désordres la cécité spirituelle dont ils souffrent, et pourraient dire, avec celui dont le livre des Psaumes a recueilli la plainte : « *Mes iniquités m'enveloppent d'un voile, et font que je n'y vois plus !* » (Ps. XXXIX, 13).

Enfin, les consciences coupables n'ont pas, en face du christianisme, la même liberté que les consciences pures de le juger et de le dire vrai. Leurs fautes les mettent, vis-à-vis de lui, dans un état d'hostilité latente dont il leur est difficile de se dégager pour apprécier avec impartialité sa valeur doctrinale. Rien n'est efficace comme le désordre de la conduite pour inspirer ce parti pris contre ses enseignements et ce secret désir de les trouver faux, dont nous parlions en commençant. Quand on enfreint les lois de l'Evangile, quand on méprise ses promesses, quand on brave ses menaces, n'a-t-on pas intérêt à rejeter ses dogmes ? Et cet intérêt, n'est-il pas difficile de lui imposer silence ? Les sciences naturelles doivent à leur indifférence à l'égard des mœurs la faveur avec laquelle tout le monde les accepte. Mais il y a longtemps qu'un savant l'a dit : « Si la géométrie s'opposait autant à nos passions que la morale, nous ne la contesterions guère moins. » (Leibnitz). Et le Père Lacordaire ajoutait : « Si demain la religion devenait susceptible d'être démontrée mathématiquement, demain les mathématiques seraient une science aussi divisée que la philosophie [1]. »

C'est pourquoi celui qui veut étudier la religion doit, avant même de commencer cette étude, se corriger de tout désordre important, épurer sa vie, se mettre dans un état où, si un jour ses conclusions lui commandent de croire, il puisse leur obéir sans regret.

* * *

J'ai pris plusieurs fois, au cours de cet entretien, la lumière pour synonyme de la vérité. J'y étais autorisé par la nature des choses et aussi, en des paroles que j'ai citées, par l'exemple des auteurs sacrés. Mais cette manière de parler me rappelle un mot que je veux rapporter en terminant.

Newton fut, par sa science, l'une des premières illustrations de ce XVIIe siècle qui en connut de si grandes et de si nombreuses. Ce fut aussi un homme religieux. Il mourut en 1717. On raconte qu'à ses derniers moments il crut pouvoir caractériser l'état d'âme dans lequel il avait vécu, en disant : « Je n'ai jamais péché contre la lumière. » — N'avoir jamais péché contre la lumière : que c'est beau ! que c'est consolant ! Heureux l'homme qui, sur le point de quitter ce monde, peut se rendre un pareil témoignage ! N'avoir jamais péché contre la lumière, c'est l'avoir toujours aimée, toujours désirée, toujours recherchée ; c'est l'avoir traitée, invariablement et sans y manquer une seule fois, avec loyauté et avec respect ; c'est n'avoir jamais cédé à la tentation de la fuir, de la diminuer, de la méconnaître ; c'est lui avoir été docile et l'avoir suivie courageusement jusqu'à ses conséquences pratiques les plus sévères. Ah ! voilà bien l'état d'âme dans lequel il convient de se mettre pour étudier la religion ! Il ne m'était guère possible de le mieux définir qu'en rapportant la parole de Newton mourant... Et, dans cet état, quelles bonnes études on doit faire ! Oui, quiconque étudiera le christianisme avec la ferme résolution de ne commettre aucune faute contre la lumière méritera, par cela même, la grâce d'en reconnaître la vérité. Sa fidélité à la lumière le conduira sûrement et bien vite aux croyances et aux vertus chrétiennes. Ainsi soit-il !

[1] Lacordaire, *Considér. sur le système de Lamennais*, ch. IV.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 12 januarii 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 20 janvier 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Neuvaine à S. Joseph. — III. Le Citoyen, 17. — IV. Le Père, 18.
Sermons de Carême. — II. Le respect humain, 20.
Plans de sermons. — La Purification, 23.
Conférences de Carême. — I. Le salut par le mariage chrétien, 23.
Pour le Premier Vendredi. — LXXVII. Le Sacré-Cœur et le découragement, 27.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XXXVI. Quelle influence la foi doit exercer sur la vie des âmes, 29.

NEUVAINE A SAINT JOSEPH

III

LE CITOYEN

Ascendit Joseph a Galilæa de civitate Nazareth in Judæam, in civitatem David, quæ vocatur Bethleem, ut profiteretur cum Maria.

Joseph partit de la ville de Nazareth qui est en Galilée et vint en Judée à la ville de David, appelée Bethléem, pour se faire enregistrer avec Marie.

(Luc, II, 4-5).

Mes frères,

« L'homme s'agite et Dieu le mène, » a dit un philosophe. Nous en avons la preuve dans l'histoire de S. Joseph. Quand la Vierge Marie eut accepté de devenir la Mère du Sauveur, elle habitait la petite ville de Nazareth ; or la prophétie de Michée annonçait de la façon la plus claire et la plus précise que le Messie devait venir au monde à Bethléem : « Et toi, Bethléem, disait-elle, tu es bien petite parmi les villes de la Judée ; et cependant c'est de toi que sortira Celui qui doit régner sur Israël, celui dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité. » Comment concilier la présence de la Vierge à Nazareth avec l'affirmation si nette et si catégorique du prophète ? S. Joseph ne se posa pas même la question lorsqu'il fut au courant du mystère de l'Annonciation et de l'Incarnation. Il se laissa guider avec la plus entière confiance par les événements, sachant que la Providence les fait naître, les dispose et les conduit à son gré ; et il se trouve qu'en nous racontant comment le monde entier s'ébranla pour accomplir les prophéties, l'Evangile nous découvre en S. Joseph de nouveaux sujets d'admiration. Il fut le modèle non seulement de l'homme privé, mais aussi de l'homme public, du bon citoyen.

Nous allons voir en effet : 1° comment *S. Joseph obéit aux lois de son pays*, et 2° comment, quand l'occasion s'en présenta, *il n'hésita pas à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes*.

I

L'empereur Auguste, fils adoptif de César, avait songé depuis longtemps à donner suite à un projet conçu par son prédécesseur, dès l'an 44 avant Jésus-Christ. Il s'agissait de faire le recensement de l'empire romain afin d'en connaître les forces, les ressources et la population. A coup sûr, une telle entreprise n'était pas sans difficultés, surtout dans une époque où les moyens de communication étaient loin d'être rapides et variés. Vingt commissaires choisis avec soin par l'Empereur furent envoyés avec une suite nombreuse dans les pays soumis à l'autorité de Rome ; et l'année où Jésus devait venir au monde, le recensement s'accomplissait dans le royaume de Judée. Commencé par Saturninus, continué par son successeur Varus, il allait s'achever par les soins de Quirinus, qui avait été chargé du gouvernement de toute la Syrie.

Un jour donc, sur l'ordre des commissaires et sous la direction du roi Hérode, l'édit de l'empereur Auguste fut promulgué selon les formes juives dans la petite ville de Nazareth. Il enjoignait à tout sujet de Rome de se rendre dans le pays qui avait servi de berceau à sa famille, de se présenter aux scribes et de faire inscrire sur les registres de l'Etat son nom, son métier et sa fortune. Dès qu'il en eut connaissance, S. Joseph avertit son épouse ; et il se prépara aussitôt à partir avec elle pour Bethléem, petite ville située au sud de Jérusalem, à quatre journées de marche de Nazareth. C'était là en effet que David, son illustre aïeul, était venu au monde et qu'il avait gardé les troupeaux avant de devenir l'oint du Seigneur ; c'était là aussi que, selon les desseins de la Providence et contre toutes les prévisions des hommes, devait s'accomplir la célèbre prophétie de Michée au sujet de la naissance du Roi-Messie.

L'obéissance si prompte de Joseph dut surprendre bon nombre de ses compatriotes. On connaît en effet l'amour des Juifs pour leur patrie et leur répugnance pour la domination étrangère. Ces sentiments se donnaient jour de temps en temps par des révoltes et des insubordinations que l'habileté politique du roi Hérode ne parvenait pas toujours à contenir. D'après le témoignage de l'historien Josèphe, six mille Pharisiens refusèrent d'obéir à l'édit impérial et ils n'en furent punis que par une amende. Qui empêchait Joseph d'imiter ceux qui passaient pour les Maîtres et les Docteurs en Israël ? Il avait d'ailleurs une raison personnelle pour ne pas accepter le joug de Rome, puisqu'il était un descendant de la famille royale de David. Ne semblait-il point, par son obéissance aux ordres de l'Empereur, renier la noblesse de son origine et abdiquer publiquement les droits de ses ancêtres ?

Ajoutez à cela qu'un voyage à Bethléem n'offrait rien de séduisant. La mauvaise saison était arrivée, la route était longue, les chemins difficiles, l'état de Marie demandait de grands ménagements ; et les dépenses occasionnées par un tel déplacement n'étaient pas faites pour équilibrer le maigre budget d'une pauvre famille. Qu'importe ! S. Joseph n'a pas la moindre hésitation. Pour lui les princes

de la terre sont les dépositaires de l'autorité ; il les considère comme les représentants de Dieu et il s'incline devant leurs ordres, si rigoureux qu'ils puissent paraître. Il se met donc en route avec Marie pour le pays de ses pères ; et pendant qu'il chemine pour accomplir son devoir de bon citoyen, il ne s'enorgueillit pas de songer qu'il contribue à la réalisation des prophéties et collabore à la plus belle page de l'histoire du monde.

II

Il va sans dire que l'obéissance aux lois d'un gouvernement ne doit pas être aveugle, lâche et irraisonnée. Quand les ordres donnés par un chef d'Etat sont contraires aux commandements de Dieu, c'est qu'ils portent atteinte aux droits de l'individu, de la famille ou de la société ; et par conséquent les citoyens n'ont pas à s'y soumettre. Il faut évidemment obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, *Obedire oportet Deo magis quam hominibus*. S. Joseph nous donne une grande leçon sur ce point.

Après s'être fait inscrire à Bethléem selon les prescriptions de l'édit impérial, il y demeura avec l'Enfant Jésus et sa Mère ; mais sa tranquillité n'y fut pas de longue durée. Une nuit, un ange lui apparut pour le mettre au courant des projets d'Hérode. Le tyran de Jérusalem avait appris par les mages la naissance du Roi-Messie à Bethléem. Comme il était très ombrageux de son naturel et se défiait non seulement de ses courtisans mais même de ses propres enfants, il s'imagina qu'il allait être détrôné par Celui qu'avait annoncé l'étoile miraculeuse. Aussi, n'écoutant que sa haine et sa jalousie, il ne recula pas devant le crime le plus horrible pour arriver à faire disparaître Celui qu'il ne connaissait pas, mais qu'il considérait déjà, malgré son âge, comme un ennemi et un compétiteur. Abusant de son autorité, foulant aux pieds toutes les lois de la justice, bravant même tout sentiment d'humanité, il ordonna à ses soldats de parcourir Bethléem et les villages environnants et de massacrer sans pitié tous les petits enfants âgés de deux ans et au-dessous.

Assurément Dieu ne donne pas l'autorité aux monarques pour qu'ils en usent d'une si étrange façon ; aussi est-ce avec raison que S. Joseph se reconnut le droit d'opposer la désobéissance à un ordre aussi barbare. Il n'hésita pas à s'enfuir en Egypte pour obéir à Dieu et pour déjouer les calculs de l'odieux tyran ; et en acceptant ainsi la ruine et l'exil pour accomplir sa mission de gardien de l'Enfant Jésus, il se montra le Précurseur des apôtres, des vierges, des martyrs et de tous ceux qui ont souffert et souffrent encore persécution pour la justice. Ce n'est qu'après la mort d'Hérode et sur l'ordre d'un envoyé de Dieu qu'il reprit la route de sa patrie ; et en se fixant à Nazareth avec Jésus et Marie, il n'eut aucune difficulté pour redevenir ce qu'il était auparavant, c'est-à-dire, un citoyen soumis et fidèle, respectueux des droits de Dieu et des droits de l'Etat.

* * *

Le comte Molé, en prenant possession du fauteuil de Mgr de Quélen à l'Académie française, prononça ces paroles qui furent très remarquées : « Il y a moins loin qu'on ne pense des vertus privées aux vertus publiques, et le parfait chrétien devient aisément un grand citoyen. » Que nos concitoyens méditent donc les leçons de juste et vraie obéissance aux lois que leur donne S. Joseph, le premier saint canonisé par l'Evangile ! Ils auront beaucoup de vérités à apprendre dans leur manière de voir et beaucoup d'erreurs à redresser dans leur manière de faire. Au lieu de méconnaître Dieu dans la vie publique, ils le mettront à la place qui lui revient, c'est-à-dire à la première ; au lieu de ne parler que de leurs droits, ils s'appliqueront aussi à étudier leurs devoirs ; au lieu de s'incliner lâchement et en silence devant la force brutale, ils sauront faire preuve de caractère quand il le faudra, et même résister ouvertement aux lois dictées par la haine, l'injustice ou l'impiété. Peut-être auront-ils à souffrir à cause de cela ? Qu'importe ! Le règne des hommes n'a qu'un temps. Un jour viendra où ils auront la joie de voir s'accomplir la promesse de Notre-Seigneur : « *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam : quoniam ipsorum est regnum cœlorum*. Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car c'est à eux qu'appartient le royaume des cieux ! » Ainsi soit-il.

IV

LE PÈRE

Ut putabatur filius Joseph.
Jésus passait pour le fils de Joseph. (Luc, III, 23).

Mes frères,

Les artistes se plaisent à représenter S. Joseph avec divers attributs caractéristiques. Les uns lui mettent un lys dans la main, pour symboliser sa pureté ; les autres lui donnent une baguette fleurie, pour rappeler l'insigne miracle qui l'avait désigné aux prêtres comme l'époux choisi par le ciel pour la B. Vierge Marie ; ceux-ci lui font porter le sceptre, pour nous faire souvenir de l'origine royale de sa famille ; ceux-là placent à ses côtés une hache, une scie, un rabot, ou nous le montrent courbé sur un établi, pour nous indiquer sa profession de menuisier-charpentier. La plupart cependant ne s'inquiètent guère de ces détails ; ils préfèrent représenter S. Joseph avec l'Enfant Jésus ; et quelle que soit l'attitude qu'ils lui donnent, ils ne manquent point de lui faire contempler le divin Enfant avec un regard empreint de la plus vive affection et de la plus touchante sollicitude paternelle.

Ces derniers ont peut-être raison. Assurément S. Joseph ne fut point le père de Jésus selon la chair, mais il en mérita le nom ; et l'Eglise, à la suite de Jésus et de Marie, a toujours été unanime à lui reconnaître ce beau titre de gloire : *Et erat*

pater ejus. Il fut un véritable père, car 1° il en eût *l'amour,* et 2° il en exerça *l'autorité.*

I

S. Joseph aima Jésus d'un amour tendre.

Dès le jour où il apprit par l'ange que son épouse était destinée à devenir la mère du Sauveur, il sentit son cœur s'enflammer aussitôt d'amour pour le divin Messie. Aussi nous pouvons facilement deviner quels furent ses sentiments dans cette période de sa vie. Avec quels ménagements pour la Vierge Mère il se résolut à entreprendre le voyage de Bethléem ! Avec quelle douleur il se vit éconduit des hôtelleries et des maisons de la ville ! Comme il dut souffrir de n'avoir pu trouver pour abri qu'une grotte abandonnée, pour berceau qu'un peu de paille, et pour langes que quelques misérables haillons ! Comme il dut travailler pour rendre sa demeure provisoire un peu moins indigne de Celui qu'il attendait ! Et quand vers minuit, dans la lumière céleste et au chant des anges, le Verbe Incarné apparut à ses yeux éblouis et charmés, put-il s'empêcher, après l'avoir adoré, de le prendre dans ses bras, de l'embrasser et de le couvrir de caresses ? On comprend que l'Evangile garde le silence sur les premiers épanchements de Jésus et de Joseph : les joies de l'amour ont beau être profondes, elles ne veulent pas être divulguées.

Un tel amour devait se manifester autrement que par des paroles ; et de fait S. Joseph ne tarda pas à le prouver par un acte de dévouement sublime. A l'époque où le roi Hérode méditait de faire massacrer tous les petits enfants de Bethléem pour arriver à se débarrasser du Messie, un ange apparut à Joseph pendant la nuit : « Lève-toi, lui dit-il, prends l'Enfant et sa Mère et fuis en Egypte. Tu y demeureras jusqu'à ce que je t'avertisse, car Hérode cherche l'Enfant pour le perdre. » Aussitôt Joseph est profondément troublé. Il se lève à la hâte, et sans s'inquiéter de ses affaires, sans s'informer de la longueur du chemin et des difficultés du voyage, sans prendre le moindre renseignement sur le pays où Dieu l'envoie, sans même attendre le lever du soleil, il court réveiller Marie et s'enfuit avec Jésus dans ses bras. Que lui importent ses biens, ses parents, ses amis ! Il ne pense qu'à une chose : c'est que Jésus, son trésor, est menacé. Aussi ne recouvre-t-il un peu de calme que lorsqu'il est déjà loin sur la route de l'exil et qu'il est sûr d'avoir mis son précieux dépôt à l'abri de tout danger.

Même après la mort du roi Hérode, l'amour de Joseph resta toujours en éveil. Nous en avons encore une preuve frappante dans l'Evangile. Quand Jésus eut atteint l'âge de douze ans et fut ainsi devenu sujet de la Loi, il monta à Jérusalem avec ses parents pour passer les fêtes de la Pâque. Or au retour, dès la première halte, Marie et Joseph s'aperçurent que Jésus n'était point avec eux. De quelle inquiétude furent saisis les pauvres parents ! Ils se mirent à parcourir les groupes de pèlerins, ils interrogeaient les passants ; et comme personne ne pouvait les renseigner, ils reprirent aussitôt la route en sens inverse et arrivèrent de nouveau à Jérusalem. Pendant trois jours ils parcoururent inutilement la ville, dans une angoisse inexprimable. Enfin étant montés au temple pour en explorer sans doute les galeries, ils trouvèrent l'Enfant assis au milieu des Docteurs, les écoutant et les interrogeant et excitant déjà l'admiration de la foule par la sagesse de ses paroles. A la vue de son divin Fils, Marie tout éplorée ne put contenir un mot de tendre reproche : « Mon fils, pourquoi nous traiter ainsi ? Depuis trois jours, la mort dans l'âme, votre père et moi vous cherchons. » Mais Joseph comme de coutume garda le silence. Dans sa joie d'avoir retrouvé Jésus, il oublia toute la peine qu'il avait ressentie et toutes les démarches qu'il s'était imposées.

II

L'amour n'exclut pas l'autorité. Ce sont même deux sentiments qui s'accordent aisément, surtout dans le cœur d'un père ; aussi ne faut-il pas nous étonner si l'Evangile tient à nous faire remarquer que Joseph commanda à Jésus et que Jésus lui obéit : *Et erat subditus illis.*

Dès ses premières années, en effet, Jésus se soumit entièrement à Joseph. Ses actions, ses démarches, ses relations, son travail, sa nourriture, son repos se trouvèrent ainsi réglés ; et lui qui aurait pu être servi par des légions d'anges, lui qui n'avait qu'à dire un mot pour ébranler l'univers, il était on ne peut plus attentif à rendre tous les petits services domestiques qui lui étaient demandés à la maison. Jamais Joseph n'eut besoin de répéter deux fois le même ordre. — Une pieuse légende nous rapporte que les habitants de Nazareth enviaient le bonheur de la Sainte Famille. Ils admiraient Jésus et le citaient volontiers comme modèle d'obéissance à leurs enfants. Les enfants eux-mêmes, attirés par le charme indéfinissable du gracieux compagnon de leurs jeux, n'avaient pas tardé à le surnommer « la suavité. » — Mais est-ce bien une légende ? Ne vous semble-t-il pas que l'Esprit-Saint résume l'opinion de l'heureux père nourricier quand il nous apprend dans l'Evangile que « l'Enfant Jésus croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes » ? *Et Jesus proficiebat sapientia et ætate et gratia apud Deum et homines.*

Un peu plus tard, S. Joseph fit travailler Jésus dans sa boutique de menuisier. Il était d'usage chez les Juifs de donner à tous les enfants un métier manuel. Pour les uns, c'était une distraction ; pour d'autres, c'était comme une assurance contre les risques toujours possibles de la fortune ; pour Jésus comme pour beaucoup, ce fut sûrement une nécessité, car la Sainte Famille était pauvre et n'avait guère d'autres ressources que le produit du travail de Joseph. Le Maître du monde se fit donc apprenti. Sous le regard attendri de sa mère, il écouta avec docilité les enseignements du menui-

sier-charpentier de Nazareth. Il apprit à travailler le bois et peut-être le fer. Il façonna des jougs, il rabota des planches, il assembla des poutres, il fit des charrues ; il se mit en relations avec les clients et il ne tarda pas à devenir expert dans son métier. Pour ceux qui le connaissaient, il était hors de doute qu'il était devenu un habile ouvrier, capable de succéder à son père, *ut putabatur filius Joseph ;* aussi quand vers l'âge de trente ans il se mit à prêcher la parole de Dieu dans la synagogue de son pays, ses auditeurs ne purent s'empêcher de murmurer avec un étonnement mêlé d'ironie : « N'est-ce pas là notre charpentier, le fils de Joseph ? *Nonne hic est faber? Nonne hic est filius Joseph ?* » Quel éloge du travail, de l'obéissance et de l'humilité de Jésus ! Mais aussi quel beau témoignage à recueillir pour prouver combien S. Joseph mérita le nom de père ! *Ut putabatur filius Joseph.*

* * *

Dans son Epître aux Hébreux, l'apôtre S. Paul commence par établir l'excellence de N.-S. Jésus-Christ et sa supériorité sur les anges et les hommes ; et pour cela il s'appuie sur le nom même de *Fils* que Dieu lui a donné : « Est-il un ange, demande-t-il, à qui Dieu ait jamais dit : « Vous êtes mon Fils ? » — Ne pouvons-nous pas raisonner de même quand il s'agit de prouver l'excellence de S. Joseph et sa supériorité sur la cour céleste ? Est-il un saint à qui Dieu ait jamais dit : « Vous êtes mon Père ? » *Et erat pater ejus.* On peut donc affirmer qu'à lui seul, ce titre place S. Joseph au-dessus des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs et de tous les autres saints ; et l'on peut ajouter avec non moins de certitude qu'il le grandit de toute la distance qui existe entre le père et les serviteurs dans une famille. Jugez par là, mes frères, de quel crédit doit jouir S. Joseph auprès du trône de Dieu ! N'hésitez donc pas à l'invoquer dans vos prières ; recourez avec confiance à sa puissante intercession. Jésus aime tant son Père adoptif qu'il n'a jamais hésité à lui appliquer ce qu'il disait de son Père céleste : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous sera accordé. *Amen, amen dico vobis : si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* » Ainsi soit-il.

SERMONS DE CARÊME

II

LE RESPECT HUMAIN

Mes frères,

Il y a par le monde quantité de braves gens qui estiment et qui aiment la religion catholique, dans laquelle ils sont nés et dont ils ont reçu le baptême. Quand leur douzième printemps a brillé sur leur front, ils ont fait leur première communion. Plus tard, ils ont demandé au prêtre de bénir leur mariage, et ils ont voulu que leurs enfants fussent élevés dans la connaissance de la religion, comme eux-mêmes l'avaient été. Ces braves gens sont peinés quand, devant eux, on blasphème le nom de Dieu. Ils le prient parfois dans leur maison ; ils l'aiment dans leur cœur ; et lorsqu'ils se verront sur le point de mourir, ils ne voudront point paraître devant lui sans avoir reçu de son ministre le pardon de leurs fautes.

Cependant, mes frères, ces gens-là ne sont pas de vrais chrétiens. Vous ne les voyez assister que rarement à la messe du dimanche, jamais entrer dans un confessionnal ou s'agenouiller à la sainte Table ; vous les surprenez plutôt à manger de la chair le vendredi, quand ils sont en compagnie, et à sourire si l'on prononce quelque sotte raillerie contre la religion.

D'où cela vient-il donc ? Quelle est la raison de cette étrange contradiction entre ce qu'ils croient et ce qu'ils font ?

La raison, mes frères, c'est le respect humain, ce fléau de notre temps ; le respect humain qui fait plus de victimes que l'impiété ouverte et conduit tant d'hommes à renier leur foi sans peut-être s'en douter.

Nous sommes à la veille des jours où la sainte Eglise demande à ses fidèles enfants d'accomplir un double devoir, qui est la victoire la plus complète qu'ils puissent remporter sur le respect humain, je veux dire le devoir de la confession et de la communion pascale. Je veux donc vous enseigner à vaincre cet ennemi, pour votre honneur dans cette vie, pour votre bonheur éternel dans l'autre.

Afin d'atteindre ce but, il me suffira, j'espère, de vous montrer que le respect humain est, d'une part, *une grave offense envers Dieu*, et d'autre part *un outrage à la dignité de l'homme.*

I

Le respect humain est une faiblesse de l'âme qui fait manquer à son devoir, par appréhension de ce que le monde pourra dire ou penser ; c'est un sentiment coupable qui porte à agir contre sa propre conscience ; c'est enfin la peur de l'homme plus forte que la crainte de Dieu.

Ce défaut se rencontre partout ; il s'attaque à tous les âges et à toutes les conditions. — Un petit garçon n'a pas osé faire sa prière, ce matin. Pourquoi ? Parce qu'un domestique, un étranger, l'a regardé. — Ce jeune homme a rougi de saluer la croix devant laquelle il passait. Pourquoi ? Parce que des camarades le voyaient de loin. — Cet homme de 30, 40, ou 50 ans n'a pas rempli, l'an dernier, le devoir de la communion pascale. Pourquoi ? Parce que ses voisins ne la font pas.

Or, mes frères, c'est là une grande faute, une cruelle injure envers Dieu ; et vous en comprendrez sans peine la gravité : car celui qui agit ainsi méconnaît son Dieu en reniant sa religion, et le traite comme un inconnu ou plutôt comme un ennemi.

Le premier devoir de tout chrétien consiste à

professer sa foi et à la pratiquer courageusement. Dieu l'a toujours commandé ainsi ; son apôtre déclare formellement que la foi sans les œuvres est une foi morte, dénuée de tout mérite. Si donc vous rougissez de vous montrer chrétien dans l'accomplissement de ces œuvres, vous rejetez votre foi, vous la reniez en quelque sorte, et par là même vous reniez Dieu qui en est l'auteur et l'inspirateur.

Voilà pourquoi, en présence d'une pareille injure, N.-S. Jésus-Christ, lui si bon, si miséricordieux à l'égard des autres péchés, laissa un jour tomber de ses lèvres ces paroles sévères : « Si vous rougissez de moi devant les hommes, je rougirai de vous devant mon Père ; » c'est-à-dire : « Vous craignez de paraître chrétiens devant les hommes, de vous montrer mes disciples, en faisant ce que je vous commande ; eh bien ! à mon tour, au jour du règlement des comptes, je rougirai de vous reconnaître pour mes serviteurs, et vous abandonnerai à la justice de mon Père. »

Les martyrs des premiers siècles comprenaient bien la grandeur d'une pareille injure. Vous connaissez leur histoire. Le monde païen se soulevait contre la nouvelle religion. Empereurs, magistrats, prêtres des idoles, tous poursuivaient les chrétiens et s'efforçaient de leur faire renier leur foi. Ils étaient de tout âge et de toute condition, soldats et marchands, maîtres et esclaves, vieillards, jeunes gens et enfants, mères de famille et jeunes filles. On les jetait dans les cachots ; on les livrait aux bêtes féroces : on les torturait de mille manières ; et le juge leur criait sans cesse : « Renie ton Christ ; adore nos dieux. Si non, malheur à toi ! » Tous répondaient : « Non, jamais je n'abandonnerai ma foi ; je crois au seul vrai Dieu et n'adore que lui seul ; je suis chrétien ! »

« Ah ! s'écriait le juge, prends garde ! Si tu ne veux pas abandonner cette religion du Galiléen, les lions et les tigres dévoreront tes membres ; les fouets et les tenailles de fer te déchireront ; le bûcher va consumer tes chairs : et tu mourras dans d'horribles souffrances. — Fais ce que tu voudras, répondait le martyr ; tu es maître de mon corps ; mais mon âme appartient à Dieu pour toujours ; je suis chrétien ! »

Des millions d'hommes et de femmes confessèrent ainsi leur croyance, lui donnant le témoignage de leur sang, avec une invincible énergie et une indomptable persévérance. Quels exemples, quelles leçons, dignes de l'imitation de tous les hommes !

Cependant, mes frères, est-ce de la sorte qu'on agit de nos jours ? Vous avez vu les martyrs de la primitive Eglise ; venez maintenant et voyez le chrétien du xx^e^ siècle.

C'est un jeune homme intelligent, instruit de sa religion. Il marche la tête haute, dans la plénitude de ses facultés. Le saint jour de Pâques de l'an dernier, il n'a pas rempli le grand devoir de la communion annuelle. — « Eh ! mon ami, lui dis-je, je ne vous ai pas vu à la sainte Table : étiez-vous en voyage ou malade ? — Ni l'un ni l'autre ! Mais c'est qu'il est bien difficile de pratiquer publiquement sa religion. — Quoi donc ? Les hommes qui vous entourent sont donc des barbares ? Ils vous ont donc fait des menaces ? — Mais non ! ce sont de mes concitoyens, des voisins, des jeunes gens comme moi ; ils ne m'ont même rien dit. — Alors, que veulent-ils vous faire ? Nous ne sommes plus au temps des bûchers, des bourreaux ou des bêtes féroces. — Oh non ! sans doute ; mais ils auraient souri, peut-être ; ils se seraient moqués de moi, s'ils m'avaient vu entrer dans un confessionnal. »

Voilà le grand mot prononcé ! On a peur d'un sourire, d'une moquerie, et le respect humain vous paralyse dans l'accomplissement des plus graves devoirs.

Pourtant, vous êtes un homme, un chrétien, un Français, c'est-à-dire un brave par nature. Vous affronteriez l'eau ou le feu pour sauver votre semblable ; vous n'avez pas eu peur des obus ni des balles. Et quand il s'agit de sauver votre âme, d'obéir à Dieu, vous n'auriez que crainte, hésitation et faiblesse ? Où donc est la fermeté de votre caractère ? Qu'avez-vous fait de votre vaillance et de votre honneur ? Non, je ne puis pas comprendre un tel manque d'énergie.

« Mais je suis seul, me direz-vous. C'est dur de venir ainsi dans l'isolement, quand la foule demeure à l'écart. » — Sans doute, mon frère ; je partage votre sentiment. Mais quand il s'agit de sauver son âme, même si l'on est seul, il faut marcher courageusement. C'est là qu'il est permis d'être sagement égoïste, et de travailler d'abord pour soi-même. Remplissez votre devoir sans vous inquiéter de ce que font les autres. Ce sera beau ; ce sera édifiant ; ce sera méritoire ; et la grâce de Dieu vous soutiendra.

« Eh ! que dira-t-on dans le quartier ? » — D'abord, quels sont ceux qui oseront se permettre de juger votre conduite et de la blâmer ? Assurément ce ne seront pas les meilleurs de vos compatriotes ; mais des gens qui ne vous valent pas, des gens qui ne respectent pas Dieu, guère le prochain, des gens pour lesquels vous ne pouvez avoir aucune estime, des libres-penseurs et libres-viveurs le plus souvent. Et vous, homme intelligent, maître de votre vie, vous vous laisseriez influencer par leurs critiques ? Ce n'est pas sérieux. — Et puis, que peuvent-ils dire ? Peut-être quelque sotte plaisanterie, qui ne vous fera aucun mal. S'ils ont un peu d'esprit, ils finiront par avouer, vous voyant fidèle à votre foi : « Vraiment, c'est un brave ; après tout, il vaut mieux que nous ; il est bien libre de faire ce qu'il juge bon ; » et ils vous estimeront plus que s'ils vous voyaient, par une lâche condescendance, renier votre croyance et vivre comme eux.

Méprisez donc les tristes propos de ces personnages. « Bien faire et laisser dire, » telle est la devise des hommes de cœur ; m. f., telle doit être la vôtre. Ainsi vous rendrez à Dieu l'hommage de votre fidèle obéissance. Au lieu de l'affliger par

l'injure d'un lâche respect humain, vous vous rendrez agréables à ses yeux par la ferme pratique de vos obligations chrétiennes, et vous obtiendrez pour vous-mêmes l'estime qui s'accorde toujours au devoir noblement rempli, à la vie irréprochable et à l'honneur sans tache.

II

Non seulement le respect humain est une injure à Dieu ; mais encore il est un outrage pour l'homme sa victime, parce qu'il lui enlève son honneur avec sa liberté, deux des biens les plus précieux de notre existence.

1. L'honneur, mes frères, est pour l'homme le sentiment de sa dignité. Penser noblement et agir comme on pense, voilà le véritable honneur. C'est lui qui inspirait Charlemagne, S. Louis, Bayard, le général de Sonis, ces vaillants héros et non moins vaillants chrétiens. Ils avaient une haute idée du devoir et le remplissaient sans peur afin de rester sans reproche.

Voyez au contraire ce que devient l'honneur de celui qui s'est fait l'esclave du respect humain. Cet homme-là connaît son devoir et son obligation de le remplir ; sa conscience lui crie qu'il est beau et noble de n'y point manquer. Mais la peur le saisit ; il craint un regard, une parole, un soupçon, et, baissant la tête, il manque à l'honneur en manquant au devoir. Lamentable faiblesse dont il a honte lui-même, et que cependant il n'ose pas surmonter.

Le jeune soldat, montant sa garde, voit passer devant lui le drapeau de son régiment. Il présente les armes, il est fier de donner le salut militaire à ce symbole émouvant de la patrie et de l'honneur. Le lendemain, ce même soldat passe devant une croix, l'étendard de sa foi. Mais il est avec des camarades ; il détourne la tête et rougit de saluer cette croix, dont il a reçu le signe sur son front aux jours de son baptême et de sa confirmation !

Ce commerçant, cet ouvrier, ce vigneron, ce jardinier, sont d'honnêtes gens. Souvent je les ai vus, le soir, après la journée de travail, apprendre sa prière à leur petite fille assise sur leurs genoux. Mais, le lendemain, ils sont avec des amis ; parmi eux s'est glissé un libre-penseur, quelque beau parleur du quartier, qui se moque de nos saints mystères, et jette l'outrage à nos plus chères croyances. Notre homme se tait ; il n'ose pas dire à cet impie qu'il ment ; bientôt on le verra sourire à ses grossièretés. N'est-il pas vrai, mes frères, que chez ce malheureux le respect humain a tué ce qui restait de dignité dans son âme, ce qui devait y demeurer le sentiment de l'invincible honneur ?

2. Enfin, le respect humain détruit dans l'homme un dernier bien, sa liberté, la plus belle faculté de l'âme et la source de tous ses mérites.

De nos jours, on parle sans cesse de liberté ; on la vante, on la chante sur tous les tons ; on la réclame sans cesse, sinon pour les autres, au moins pour soi.

Qu'est-ce donc que la vraie liberté ? C'est la faculté d'agir d'après son propre sentiment, de suivre le désir de sa volonté, d'obéir à sa conscience, sans que personne ait le droit de vous contraindre à faire ce que vous ne voulez pas. Or c'est là précisément ce qu'empêche le respect humain. Il enchaîne votre liberté ; il vous contraint à faire ce que condamne votre conscience. Avec lui vous n'êtes plus libre ; vous subissez un véritable esclavage.

Oui, mes frères, en plein xx^e siècle il y a encore des esclaves ; il y en a en Europe, en France, dans cette ville, et, si j'ose le dire, il y en a parmi vous. Ce sont ces malheureux chrétiens qui sont comme ligotés par le respect humain, qui n'osent pas servir Dieu comme ils le voudraient !

Dans tout atelier, fabrique ou maison de commerce où il y a dix hommes, on rencontre toujours un commandeur, quand ce n'est pas deux. Dans les cabarets, parmi les assemblées publiques, on voit toujours le commandeur. Il a le verbe haut, la parole autoritaire et moqueuse. Il parle le plus fort et verse son venin sur toutes choses, surtout sur les choses de la religion ; son fouet claque sans discontinuer, à tort et à travers. On le craint, on le laisse dire ; et, trop souvent, vendant sa liberté, on l'applaudit.

Oh ! dites-moi, se peut-il concevoir un esclavage plus dur que celui-là : connaître le bien, se trouver en face de son devoir, désirer le remplir, et ne le remplir pas, parce qu'on a peur !... Ah ! que je plains cet infortuné, malheureux esclave dans cette vie, et se préparant dans l'autre un esclavage éternel et combien terrible !

Mais vous, mes frères, vous qui êtes chrétiens, vous qui êtes Français, c'est-à-dire libres et braves, sachez garder votre liberté. Quand vous rencontrerez cet odieux commandeur, ce suppôt du démon, ce bourreau des âmes, ne vous laissez pas faire la loi, parlez plus haut et mieux que lui. Montrez la noblesse de votre caractère par votre invincible fermeté dans vos convictions et l'accomplissement du devoir.

* * *

Je m'arrête, mes frères. Vous comprenez maintenant quel funeste fléau est le respect humain qui outrage Dieu, fait perdre à l'homme son honneur avec sa liberté, et l'expose à l'éternelle damnation. En vous montrant les ravages qu'il cause dans la société chrétienne, je n'ai assurément voulu offenser personne ; et si par hasard ma parole avait dépassé ma pensée, je vous demande de me le pardonner.

Ecoutez, je vous en conjure, l'exhortation que le prophète Isaïe adressait aux Juifs de son temps : « *Confortare, et esto vir.* Prends courage, et sois un homme, » dans toute la force et l'énergie de ce grand nom.

Soyez donc vraiment des hommes, courageux pour le service de Dieu ; des hommes vaillants pour repousser les railleries des impies. — Soyez vraiment des hommes pour servir Dieu, obéir à ses

commandements, éviter les coups de sa justice et mériter ses célestes récompenses, *esto vir*.

Prenez courage et soyez des hommes. Laissez dire les méchants ; ils peuvent crier, rire et se moquer ; mais au tribunal de Dieu, où il leur faudra bien comparaître un jour, rira bien qui rira le dernier. Même dès cette vie, si vous les méprisez et marchez fermes dans le chemin du devoir et de la vertu, ils finiront par se taire, pour enfin vous respecter et envier votre vaillance. — Pour sauver votre âme, garder votre honneur et conserver votre liberté, prenez courage et soyez des hommes. La vie présente est un perpétuel combat. Celui-là seul triomphera qui aura déployé dans cette lutte pour la vie éternelle une énergie persévérante.

Mes frères, bon nombre d'entre vous, dans ce vaste auditoire, ont été soldats ; d'autres le seront un jour. La vertu capitale du soldat, c'est le courage. Vous tous, soldats du Christ, montrez ce courage dès aujourd'hui dans les actes de votre vie religieuse. Français par la naissance, chrétiens par le baptême, soyez par votre courage de bons soldats du Capitaine qui est le Christ Jésus, à tout âge, en tout temps, en tout lieu, maintenant et jusqu'à votre dernier soupir. Celui-là sera couronné qui aura su combattre et vaincre jusqu'à la fin : que ce soit votre gloire à tous ! Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS

LA PURIFICATION

Cette fête a un double objet ; c'est pourquoi on l'appelle tantôt la Présentation de N.-S. J.-C. au temple, tantôt la Purification de la Sainte Vierge. Nous méditerons aujourd'hui les beaux exemples que nous donne Marie. Elle se montre modèle : 1° d'*humilité*, 2° d'*obéissance*, 3° de *résignation*.

I. — *Humilité*

En se rendant au temple avec Jésus dans ses bras et Joseph à ses côtés, Marie consent à paraître :

1° Femme du peuple, car elle se mêle à la foule. Et pourtant elle est noble, elle est de la race royale de David : n'est-elle pas venue à Bethléem pour se faire inscrire comme telle avec Joseph ?

2° Pauvre. Les riches font l'offrande d'un agneau, mais elle n'apporte que deux jeunes colombes ou deux tourterelles : c'est le présent des indigents prévu par la Loi. Et pourtant n'a-t-elle pas dans ses bras le divin Agneau dont les autres ne sont que la figure ?

3° Mère selon les lois ordinaires de la nature, comme les autres filles d'Ève, puisqu'elle va au temple pour se purifier. Et pourtant elle est l'Immaculée-Conception, la Vierge sans tache, la Mère de Dieu !

Quelle leçon pour ceux qui ne perdent aucune occasion de faire valoir leur nom, leurs titres, leur fortune, leur place, leurs relations !

II. — *Obéissance*

Au temple l'obéissance de Marie est :

1° Volontaire. Il est certain que la loi de Moïse n'était point faite pour la mère du Messie. Il ne s'agit en effet dans le texte du Lévitique (ch. XII) que des femmes ayant conçu un fils d'après les lois de la nature. « Moïse, dit S. Bernard, aurait craint de blasphémer si les termes de sa loi s'étaient étendus jusqu'à la Très Immaculée Mère du Rédempteur. »

2° Complète, car elle accomplit pieusement tout ce qui est ordonné. Elle s'acquitte de toutes les offrandes pour elle et pour Jésus ; elle ne cherche à se soustraire à aucune cérémonie.

Quelle leçon pour les chrétiens de nos jours qui ne cessent de se plaindre des commandements de Dieu et de l'Eglise, et qui osent recourir à de mauvaises excuses pour se dispenser de les observer !

III. — *Résignation*

Au temple, Marie et Joseph rencontrent Siméon. Le saint vieillard éclairé par l'Esprit de Dieu chante le *Nunc dimittis*, car il voit poindre l'aube de la Rédemption. Mais en même temps il prédit :

1° Les contradictions qui attendent Jésus : « *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel, et in signum cui contradicetur.* »

2° Et par le fait même les souffrances qui attendent Marie, car une mère ne peut que souffrir en voyant souffrir son enfant : « *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* » Marie ne demande aucune explication au saint vieillard ; elle se résigne d'avance à la volonté de Dieu. Du fond de son cœur blessé par le glaive de la douleur, elle murmure un nouveau *Fiat !*

Quelle leçon pour les chrétiens qui osent blasphémer contre Dieu, dès qu'ils se trouvent en face de la moindre épreuve !

Conclusion

Imitons les beaux exemples que Marie nous donne en ce jour. Nous remporterons ici-bas la victoire sur l'esprit d'orgueil, de désobéissance et de révolte, et nous mériterons là-haut la récompense éternelle.

CONFÉRENCES DE CARÊME [1]

I

LE SALUT PAR LE MARIAGE CHRÉTIEN

Mes frères,

Faire son salut, c'est-à-dire assurer le bonheur de sa vie éternelle, tel est le but que doit s'efforcer d'atteindre tout homme venu en ce monde. Il lui faut donc écarter tout ce qui peut le compromettre, comme aussi favoriser tout ce qui peut le rendre possible et certain.

Dans toutes les conditions de sa vie terrestre, l'homme peut se sauver. Il le peut et le doit surtout dans les conditions qui sont celles du plus grand nombre, celles où l'immense majorité des enfants d'Adam est appelée de Dieu à passer son existence, en remplissant les obligations qui y sont attachées.

Telle est, mes frères, la condition du mariage, de cet état de vie que Dieu lui-même a institué pour assurer la conservation de la race humaine, et auquel il a donné comme point de départ une source de grâce, c'est-à-dire un sacrement.

C'est du mariage considéré comme moyen de salut, quand il est reçu chrétiennement, et chrétiennement vécu, que je veux vous entretenir dans cette conférence. Il me faut d'abord vous parler de ce qui vicie le mariage et le détourne du but pour lequel Dieu l'a institué ; puis du bien dont il devient la source, quand les époux se conforment à la volonté divine.

C'est là un très grave sujet, qui ne peut manquer

[1] Cette série comprendra cinq Conférences : 1° Le salut par le mariage chrétien ; 2° Le salut par la famille chrétienne ; 3° Le salut par l'école chrétienne ; 4° Le salut par le travail chrétien ; 5° Le salut par la presse chrétienne.

de vous intéresser, et de vous rappeler des notions trop oubliées de nos jours, et pourtant d'une indispensable nécessité pour quiconque veut sauver son âme.

I

Le mariage, mes frères, est un acte essentiellement religieux, institué par Dieu pour unir l'homme et la femme durant leur vie, dans un partage commun des droits et des charges résultant de cette union. L'homme, révolté contre son Créateur, vicie donc cette alliance quand il veut la contracter en dehors de Dieu, sans aucune intervention de la religion ; c'est ce qu'on appelle improprement *le mariage civil*.

C'est Dieu, Dieu seul qui a institué le mariage, pour la propagation du genre humain. Voyez avec quelle incomparable dignité il l'a établi : après qu'il eut créé le premier homme, il lui donna une aide, tirée de sa propre chair, semblable à lui-même. Il les unit, il les bénit, en leur disant : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. »

Pourquoi a-t-il agi ainsi ? C'était pour ajouter à cette union le sceau de son intervention divine. Il voulait nous faire comprendre que le mariage ne pourra pas se passer de son intervention, exprimée par le ministère de ses prêtres, et qu'il devra tout à la fois être formé sous l'inspiration des lois de la nature et contracté en conformité avec les lois de la religion.

Quand Jésus-Christ vint restaurer la société humaine et la faire rentrer dans les voies du salut, il a porté le mariage à un degré encore plus élevé, en en faisant un des sacrements de sa nouvelle loi. Quand il dit : « Ce que Dieu a uni, » il en rappelle le caractère religieux originel ; quand il ajoute : « l'homme ne peut pas le séparer, » il y appose un sceau sacramentel que ne peut rompre aucune autorité terrestre.

L'Eglise catholique, mandataire des volontés de Dieu auprès de l'humanité, a toujours agi conformément à cette institution. Elle en a déterminé les conditions et fixé les règles ; elle a dit quand il y a ou quand il n'y a pas mariage ; elle a déclaré quelle doit être la durée de l'alliance ainsi formée, et quels sont les devoirs imposés aux deux époux.

Depuis l'origine du monde jusqu'à ces derniers temps, tous les peuples ont considéré le mariage comme un acte religieux dont Dieu a marqué le caractère, et à qui lui-même a donné ses lois. Depuis qu'elle existe, l'Eglise enseigne qu'il est un sacrement, et a toujours prescrit à ses fidèles de venir y chercher les grâces qui le bénissent et le sanctifient.

D'où vient donc le mouvement contraire qui s'est produit dans ces derniers temps ? Pourquoi entendons-nous si fréquemment parler du mariage civil, mis sans cesse en opposition avec le mariage religieux, et souvent même appelé à sanctionner seul l'union de l'homme et de la femme ? D'abord, mes frères, ce nom de *mariage civil* est absolument impropre à désigner l'accord de deux personnes qui s'unissent en dehors des lois de l'Eglise. Le mot de « mariage » implique le sacrement ; là où le sacrement n'existe pas, il n'y a pas de mariage véritable. Dites donc, de ce qui se passe à la mairie, que c'est un contrat civil, que c'est une formalité légale pour le règlement des intérêts matériels. Il n'y a rien autre chose.

C'est au milieu du XVIe siècle, quinze cents ans après que Jésus-Christ eut institué le mariage chrétien, que l'union purement civile fut inventée par Luther, ce moine révolté, fondateur du protestantisme, qui tira de son couvent une religieuse afin de la prendre pour femme. Ne pouvant légitimer devant l'Eglise son acte doublement criminel, il proclama que l'union de l'homme et de la femme était seulement un contrat naturel, nullement un sacrement. Les passions humaines, trouvant dans cette nouvelle doctrine une satisfaction facile, ne manquèrent pas de l'adopter.

Il y a un peu plus de cent ans, la Révolution française, imprégnée de l'esprit d'incrédulité et d'impiété des philosophes du XVIIIe siècle, s'empara de l'idée de Luther, proclama l'obligation de l'union civile, et en imposa la pratique à tous les Français. Mais les hommes ont beau légiférer ; ils ne pourront jamais détruire ce que Dieu a établi. Le mariage est un acte religieux du caractère le plus élevé ; il est un sacrement ; il ne peut donc y avoir aucune loi humaine capable de le remplacer. La foi nous oblige à dire que, pour le chrétien, le mariage purement civil n'existe pas, en tant que mariage.

Il n'est que l'acte auquel des citoyens catholiques sont obligés de se soumettre, avant de se marier devant Dieu, un enregistrement légal de leur volonté de s'unir. Est-ce qu'un magistrat, quel qu'il soit, peut bénir l'alliance de deux époux, leur obtenir les grâces du ciel, obliger leur conscience par un lien indissoluble, et pénétrer dans l'âme de deux êtres libres et intelligents, pour leur faire atteindre les fins spirituelles de leur union ? Non, jamais ! Le vrai mariage ne se contracte pas devant l'officier de l'état civil, mais devant Dieu seul et son ministre. C'est Dieu seul qui unit les époux, reçoit leurs serments et les bénit. C'est l'Eglise seule, par l'organe de son prêtre, qui est le témoin indispensable de leur acte, et leur obtient les grâces nécessaires à leur nouvelle vie.

Remarquez-le bien, mes frères : nous ne disons pas que le contrat civil passé à la mairie est une chose inutile ou mauvaise. Bien au contraire ; il donne au ménage qui se forme une authenticité légale ; il détermine les droits et les devoirs de chacune des parties contractantes dans l'ordre temporel ; il précise les stipulations concernant la fortune des époux et de leurs enfants ; mais encore une fois, la loi humaine ne règle ni n'opère l'alliance elle-même. Son intervention est utile, mais tout à fait accessoire ; elle est impuissante à créer le vrai contrat conjugal.

Et cependant, de nos jours surtout, après les bouleversements de la grande guerre où ont som-

bré tant de foyers, ce contrat matrimonial passé devant le magistrat municipal, bien des gens le regardent comme l'acte essentiel et croient qu'après lui il n'est plus besoin du mariage religieux.

C'est là une profonde erreur et un grand malheur. Ceux en effet qui restent sous le régime de la seule union civile, en réalité ne sont pas mariés. Ils vivent dans un état de concubinage légal. Ils se mettent en dehors de toute vie chrétienne. Cela est si vrai que si l'un ou l'autre des deux conjoints vient à mourir dans cette triste situation, l'Eglise, qui ne les compte plus parmi ses fidèles, sera obligée de leur refuser la sépulture ecclésiastique.

Vivre hors de la croyance et de la pratique religieuse, renier son baptême et mener une existence païenne, dans l'état permanent de péché mortel, quelle tristesse, mes frères, et quelle lamentable condition, en pleine société catholique, dans un milieu où l'Eglise de Jésus-Christ se dresse comme un juge incorruptible pour crier à ces malheureux associés : « *Non licet !* Cela n'est pas permis ! »

Dans ces unions purement civiles, on verra grandir, hélas ! des enfants sans baptême, puis sans communion ; puis, très probablement, le divorce viendra briser la chaîne mal forgée ; et enfin tout se terminera par l'horrible enfouissement civil, digne terme de ces existences à peine comparables à celle des animaux.

Quel triste sort, mes frères ! Quelle existence lamentable, et quel avenir plus redoutable encore, pour ces malheureux ! Plaignez-les ; dites-vous bien, et répétez à l'occasion, dans les milieux où vous vous trouverez, qu'il ne peut y avoir entre catholiques, de contrat légitime, d'union et d'enfants légitimes, d'honneur et de bonheur dans le mariage, qu'avec le ministère du prêtre et la bénédiction de l'Eglise.

II

L'homme pécheur se met donc en révolte contre la loi de Dieu, quand il contracte l'union purement civile qui est la suppression du mariage chrétien. Il commet une faute d'une pareille gravité, quand il a recours au *divorce*, qui en est la rupture et la destruction. Le divorce, mot païen, mot antichrétien ; le divorce, chose plus déplorable encore, puisqu'il est forcément l'ennemi de toute idée religieuse, et une source intarissable de péchés et de désolantes calamités.

1. Dieu, quand il créa le premier homme, lui donna la femme pour compagne, afin qu'elle fût son aide au cours de sa vie, la mère de ses enfants, et formât avec lui la famille où ils devaient demeurer inséparables, comme les deux membres d'un même corps. « Ils seront deux, dit le Seigneur, dans une même chair. »

Voilà comment Dieu, sur le berceau de l'humanité, a proclamé l'indissolubilité du mariage, et du même coup interdit le divorce.

Plus tard, quand 4.000 ans de paganisme eurent défiguré l'œuvre sainte du Créateur, Jésus-Christ, le Rédempteur, remit les choses en leur place ; il rendit au mariage sa dignité première ; il en promulgua de nouveau l'indissolubilité, et de nouveau aussi proscrivit le divorce. « L'homme, dit-il, n'a pas le droit de séparer ce que Dieu a uni. » Il prononça ainsi la sentence solennelle, générale et authentique, inscrite dans chacun des Evangiles. Il fit plus encore : il plaça le mariage au nombre des sacrements de son Eglise, et lui donna ainsi le caractère d'institution divine contre laquelle aucune force humaine ne pourra prévaloir.

L'Eglise catholique, mandataire des volontés de Dieu et gardienne inflexible de ses prescriptions, ne tolère pas la pratique du divorce dans la vie de ses fidèles. Depuis S. Pierre, son premier pape, jusqu'à Benoît XV, glorieusement régnant, sa doctrine n'a jamais varié sur ce sujet. Les deux époux sont liés par la loi du mariage aussi longtemps que tous deux sont vivants ; la mort seule de l'un des conjoints peut rompre le lien matrimonial.

En vain des princes, rois ou empereurs, excités par la violence des passions, ont voulu contracter une nouvelle alliance après avoir rompu la première ; en vain les protestants ont mis l'Europe à feu et à sang pour briser le lien du mariage chrétien ; en vain les révolutionnaires de tous les temps ont proclamé le droit pour l'homme d'obéir à ses désirs désordonnés ; en vain nos législateurs du temps présent ont inscrit dans leur loi la liberté du divorce, et lui donnent de jour en jour de plus grandes facilités ; l'Eglise a toujours tenu bon. Elle a préféré subir les plus cruelles persécutions, voir des royaumes entiers s'éloigner d'elle, plutôt que de céder sur ce point. Elle a toujours maintenu avec la même rigueur sa doctrine sur l'indissolubilité du mariage, parce que c'est la doctrine de Dieu lui-même, et que les hommes ne peuvent pas changer ce que Dieu a établi. Au milieu des plus dures contradictions, l'Eglise est demeurée constante dans sa résistance, affirmant la loi divine, proscrivant le divorce, et sauvant ainsi l'honneur de la société conjugale.

2. C'est qu'en effet, mes frères, le divorce si formellement condamné par Dieu, par Jésus-Christ et par son Eglise, n'est pas moins rejeté par quiconque écoute la voix de la raison, à cause des maux affreux qu'il entraîne avec lui.

D'après la loi qui admet la possibilité du divorce, il n'y a pas de mariage qui ne puisse être dissous. La sainteté comme la durée du mariage, de l'union conjugale, est sacrifiée à la passion. Bientôt le consentement mutuel, sans aucun prétexte, suffira pour motiver la rupture. Les divorces se multipliant ainsi avec une déplorable facilité, conduiront l'homme au dernier degré de l'avilissement ; ils le mèneront fatalement, et avant peu, à l'union libre, qui n'est pas autre chose que l'accouplement des bêtes !

Et voyez les résultats : vous les avez déjà constatés vous-mêmes.

a) La famille, formée par Dieu lui-même pour servir de base à la société, est sapée dans ses fon-

dements par la possibilité du divorce. La dignité du mariage est avilie. Jadis on se mariait pour la vie ; maintenant on ne forme plus qu'un contrat temporaire, une société à terme plus ou moins rapproché. On n'a plus besoin d'éviter les discussions, de se contraindre, ni de réprimer la violence de ses instincts mauvais, puisque, sous le premier prétexte venu, on peut rompre le lien qui gêne et aller se donner satisfaction chacun de son côté. La pensée que l'union conjugale était indissoluble pouvait forcer les époux à corriger leurs défauts, à se supporter mutuellement, et à faire renaître l'amour dans des concessions réciproques. La perspective d'un divorce possible suffit pour empêcher toute conciliation. Et alors, que de misères au foyer familial ! Les soupçons plus ou moins justifiés, la colère, les injures, la soif de vengeance, les coups et jusqu'au meurtre, voilà ce que l'on voit chaque jour se multiplier autour du divorce !

b) Dans cette fatale rupture de son union, la femme perd sa dignité et presque toujours son bonheur. De quel regard pouvez-vous considérer l'épouse qui s'allie à un nouvel époux, tandis que le premier vit encore ? Elle peut en avoir plusieurs les uns après les autres ; car cette loi abominable ne limite pas le nombre des divorces et des nouvelles alliances qui peuvent être contractées. Elle rétablit ainsi la polygamie, non pas la polygamie simultanée, qui chez les Turcs et les sauvages permet à l'homme d'avoir en même temps autant de femmes qu'il lui plaît d'en nourrir ; mais la polygamie successive, qui, comme on le voit aux Etats-Unis d'Amérique, et ailleurs, peut mettre une femme en présence des quatre ou cinq époux, et même davantage, qu'elle a eus précédemment. Ce dernier état vaut-il mieux que le premier ?

c) Que dirai-je maintenant du sort de l'enfant sous le régime du divorce ? Il en est la victime la plus malheureuse et la plus digne de pitié. Les enfants vivent d'amour, grandissent par les bons soins, se moralisent par les sages exemples ; ils se conservent purs et vertueux par une vigilance constante. Quand leurs parents sont séparés, ils manquent de toutes ces choses. Tel est l'inconnu redoutable, le problème insoluble que pose le divorce.

Il est certain que les enfants des époux divorcés sont souvent des enfants abandonnés à eux-mêmes, et deviennent par conséquent un excellent terrain de culture pour la démoralisation. Remis entre les mains du père, ils tombent presque inévitablement sous la domination d'une femme étrangère, d'une marâtre qui les regardera à peine, quand elle se retiendra de les maltraiter. Si on les confie à la mère, celle-ci les imposera à un nouveau conjoint, pour qui ils seront une charge insupportable et odieuse. Que si on les partage, comme cela se voit assez souvent, les fils au père, les filles à la mère, quelle lamentable destinée ! Ils perpétueront chacun de leur côté les dissentiments de leurs parents ; ils détesteront leurs frères et sœurs et mépriseront les auteurs de leurs jours. Ce seront des séparations prolongées, des procès sans cesse renaissants, des haines éternelles, des générations déchirées, des vies entières empoisonnées.

Joignez à cela l'absence absolue d'idées religieuses, la suppression de toute préoccupation spiritualiste ; alors vous comprendrez qu'il n'y ait plus aucun frein moral, et que la conscience ne se fasse plus entendre dans une âme où sa voix a été complètement étouffée.

d) Ce malheureux état de la famille aura sa funeste répercussion sur la société. C'est le divorce qui a causé la déchéance de l'Empire romain. Sans remonter si loin, considérez, mes frères, ce qu'il produit autour de nous, dans notre temps de prétendue civilisation. Il désorganise la société actuelle, parce qu'il désorganise la famille qui en est la base ; il diminue les naissances ; il rompt tout lien social de confraternité, en semant le mépris et les divisions ; il ruine les fortunes ; il multiplie les suicides et les attentats contre les personnes. Il finit par amener l'extinction de tout sentiment religieux, pour ne plus tolérer que la criminelle satisfaction des plus viles passions. C'est le retour progressif et inévitable à la barbarie ; je dirai plus : c'est le retour à l'animalité.

III

Détournons les yeux, mes frères, d'un si triste spectacle. Mieux vaut les reporter sur celui que nous offre le mariage chrétien, béni de Dieu, célébré avec toutes les sages conditions prescrites par l'Eglise, et vécu dans la pratique des devoirs qui feront votre sanctification. C'est là, dans ce mariage vraiment chrétien, que vous trouverez le salut pour lequel vous avez été créés, le salut, avec le bonheur temporel autant qu'on peut le goûter sur la terre, avec l'assurance du bonheur éternel, parfait et sans nuages.

D'abord, le mariage reçu religieusement sanctifie la vie des époux ; car il est un sacrement, c'est-à-dire qu'il confère une grâce surnaturelle, un secours accordé par Dieu à l'homme et à la femme pour les aider dans l'accomplissement des devoirs qu'il impose. Quand de jeunes fiancés, rendus la veille de leur union à l'état d'innocence par la digne réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, s'approchent de l'autel pour y déposer leurs mutuels serments et demander au ciel de les bénir, Dieu s'incline vers eux ; il se communique à leur âme par l'effusion de ses dons spirituels, et leur donne l'abondance de ses grâces, qui les rendent agréables à ses yeux, pleins d'une vigueur juvénile, pour que désormais tous deux marchent vaillamment dans la vie, toujours fidèles, et toujours dignes de sa protection.

Dieu fait plus encore, dans cet instant solennel. Il transforme les époux eux-mêmes en ministres du sacrement qu'ils reçoivent. Quand ils sont là, devant l'autel, le cœur uni au cœur, la main dans la main, et sur les lèvres les paroles de leur cher consentement, eux-mêmes créent le contrat de leur

union surnaturelle. Le prêtre qui les assiste n'est que le témoin nécessaire de leur alliance, et en même temps l'intercesseur chargé de prier et de bénir.

Oh ! qu'il est beau, le mariage chrétien ainsi sanctifié dans son origine ! Que de joies, quelle douce félicité il promet à ceux qui l'ont contracté avec d'aussi saintes dispositions !

Riches déjà de la grâce du sacrement, les époux chrétiens n'ont qu'à persévérer dans leurs bons sentiments pour voir leur vie se prolonger, pure, calme et honorée en ce monde, et mériter à sa fin les célestes récompenses. Leur amour, fortifié par l'idée religieuse, reste chaste toujours ; il les maintient dans un accord constant, malgré les aspérités du caractère ou les difficultés de situation ; il inspire les concessions réciproques, les services quotidiens, indispensables dans la vie commune. Ils sont comme deux arbres enlacés dans une étreinte inséparable, qui se soutiennent, se fortifient l'un l'autre, et conservent longtemps leur beauté avec leur puissante fécondité.

Quand naissent les enfants, ces fruits bénis du mariage, leurs parents les aiment, les entourent de soins affectueux, et les élèvent sous le regard de Dieu, afin d'en faire, comme ils le sont eux-mêmes, de bons chrétiens, de bons citoyens, et un jour des élus du paradis.

Pour ces époux fidèles aux engagements de leur vocation, peuvent venir les épreuves inséparables de l'existence humaine, le travail, les privations peut-être, les maladies, la mort d'êtres chéris ; ils continueront à marcher dans les durs sentiers de la douleur, sans que jamais faiblisse leur courage. L'ordre, la paix, la fermeté de l'âme, la forte résignation soutenue par la foi subsisteront toujours chez eux, parce que la croix brille à leur foyer, et que la grâce de Dieu y est aussi.

Le temps lui-même, les années nombreuses n'affaibliront pas le calme bonheur des époux chrétiens. L'âge peut venir, les forces diminuer et le visage perdre son éclat. Qu'importe ! Ils sont réunis l'un à l'autre, moins par le lien de l'amour sensible que par l'amour immatériel des âmes, qui ne dépérit jamais. Sous l'action persévérante du sacrement bien reçu et gardé dans la continuité d'une vie sans tache, l'attachement mutuel, loin de diminuer par les années, s'affermit par l'accoutumance et grandit en vieillissant. N'avez-vous pas vu, mes frères, de ces heureux ménages, qui après cinquante ans d'union écoulés dans le travail, le support commun et la réciprocité des bons soins d'une inaltérable affection, se trouvaient aussi chers l'un à l'autre, aussi jeunes de cœur, qu'au commencement de leur mariage?

Ah ! c'est bien là le merveilleux effet du mariage chrétien. Il procure le salut pour la vie présente, c'est-à-dire la paix, le bon accord, l'aisance dans le travail partagé, tout ce qu'on peut raisonnablement désirer de bonheur ici-bas. En même temps il prépare et assure le salut éternel par la sanctification de votre vie, par la bonne éducation de vos enfants, et par les efforts vertueux de toute votre conduite. Il vous fait ainsi amasser des trésors de mérites qui, au jour de la mort, vous ouvriront les portes du ciel. Ainsi, mes frères, vous trouverez votre salut dans le mariage chrétien, vous tous que Dieu n'appelle pas à une vocation supérieure.

* * *

Ne vous laissez donc pas séduire par ces idées soi-disant modernes, et surtout antireligieuses, qu'on répand aujourd'hui à travers le monde. Ne vous laissez pas tromper par ces mots sonores de libre morale, de mariage civil, de divorce, d'union libre, et autres semblables. Gardez toujours dans l'inébranlable conviction de votre esprit les enseignements de l'Eglise, dont vous êtes les enfants, sur ces graves sujets. Il n'y a qu'un mariage, le mariage chrétien, institué par Dieu même, et placé par lui au rang de ses sacrements, pour sanctifier l'alliance de l'homme et de la femme et leur procurer le salut dans cette vie et dans l'autre.

Notre pays a vécu heureux pendant dix-huit cents ans sous le régime de ce seul mariage. L'union civile, fille du protestantisme et de la Révolution, n'est qu'un contrat légal, capable seulement de régler les intérêts temporels des conjoints ; mais elle est sans efficacité pour les marier réellement. Quant au divorce, introduit dans la France, qui n'en avait nul besoin, par un Juif mal marié, il n'y a pas encore quarante ans, ce n'est qu'une invention de l'enfer, dont l'effet le plus clair est de donner libre carrrière aux passions impures, de désorganiser la famille, et de causer des maux innombrables.

Gardez, gardez toujours la foi de vos pères en la sainteté du mariage. Vivez-y comme ils y ont vécu, comme Dieu le veut. Ainsi vous donnerez à vos concitoyens le beau spectacle de familles édifiantes par la digne correction de leur vie ; vous offrirez à la patrie des enfants qui seront bons fils chez vous, bons époux plus tard chez eux, bons citoyens et bons chrétiens toujours. Vous assurerez la paix de votre conscience, l'honneur de votre nom, votre salut temporel dans cette vie, et votre salut éternel dans l'autre. Ainsi soit-il.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXVII

LE SACRÉ-CŒUR ET LE DÉCOURAGEMENT

Mes frères,

S'il est une tentation funeste pour les âmes, c'est bien celle du découragement.

Toutes les autres fautes, quelque graves qu'elles soient, ne sont pas sans remède. Eussions-nous entassé crimes sur crimes, leur amoncellement ne saurait dépasser l'infinie miséricorde de Dieu. Judas lui-même eût été pardonné s'il n'eût pas

désespéré de lui-même et surtout de la bonté de son Maître.

Mais quand on se décourage, on rend inutiles toutes les grâces divines, toutes les promesses de l'Evangile, toutes les souffrances de Jésus-Christ. Quand on se décourage, on va au-devant de toutes les fautes et on s'expose à tous les châtiments. Quand on se décourage, on signe de sa propre main l'arrêt de sa damnation.

Songez à l'outrage que le découragement fait subir au Cœur de notre Dieu ! Se décourager, c'est refuser de croire à sa bonté et à sa puissance ; c'est méconnaître la vérité et l'immensité de son amour !

Pour que ce malheur qui est le plus terrible de tous nous soit évité, considérons que, grâce au Sacré-Cœur, nous ne sommes jamais abandonnés, jamais sans affection, jamais sans soutien.

I

L'isolement est, à coup sûr, une des plus lourdes épreuves qui puissent atteindre une âme ici-bas.

« Malheur à celui qui est seul ! » dit la Sainte Ecriture. A tous les points de vue, cette parole se réalise pour celui qui n'a personne avec qui il puisse vivre. Cela est si dur d'être toujours en face de soi-même !... Cela est si dur que la justice humaine en a fait un de ses châtiments les plus sévères.

L'homme est fait pour vivre en société. C'est pour s'entretenir avec ses semblables que le don de la parole lui a été conféré ; c'est pour qu'il puisse leur communiquer ses pensées, et avoir la connaissance de leurs sentiments. Quand cette jouissance lui est refusée, il y a dans sa vie un vide immense.

Ce vide, est-ce qu'il n'est pas plus cruel encore quand c'est la mort de ceux avec qui l'on croyait toujours vivre, qui a créé cet isolement ?...

Et cela est d'autant plus pénible qu'à la souffrance du cœur, se joint le péril de l'âme. La solitude est mauvaise conseillère, parce que le démon en profite pour faire entendre ses suggestions les plus perfides. Tantôt c'est le désespoir qu'il conseille ; tantôt c'est l'oubli des devoirs les plus sacrés.

Ames isolées, écoutez donc cette voix douce et caressante qui parle à votre âme ; cette voix, c'est celle du Sacré-Cœur ; et que dit-elle ? « Non, mon enfant, tu n'es pas seul, car je suis toujours là, pas seulement près de toi, mais en toi, au plus intime de ton être ; moi ton Sauveur, ton Jésus, ton Dieu ! Je suis là pour écouter tout ce que tu me diras, et jamais tu ne lasseras mon attention. Je suis là pour te répondre, et jamais je ne te dirai que des paroles de paix. Je ne te quitterai que quand tu ne voudras plus de moi. Dis, mon enfant, auras-tu jamais le droit de te plaindre d'être seul ? »

II

Jamais non plus nous ne pouvons nous plaindre d'être sans affection.

Prenez l'être le plus déshérité d'amour qui soit sur la terre. Prenez un de ces vagabonds qui n'ont plus de famille, et qui s'en vont le long de nos routes, étrangers partout, regardés avec méfiance, qui jettent à travers les fenêtres, le soir, un regard d'envie et de tristesse sur nos familles réunies autour de leur chef ; un de ces vagabonds qui peuvent mourir sur le bord d'un fossé sans que leur mort fasse couler une larme, dont le nom ne dit rien à personne ; un de ces vagabonds à qui personne ne s'intéresse, et que l'on voit disparaître à l'horizon sans regret quand ce n'est pas avec contentement. Celui-là n'a pas le droit de dire qu'il n'a pas d'affection, car il y a quelqu'un qui l'aime, et c'est le Cœur de son Dieu.

Etre aimé par Jésus, est-ce qu'il n'y a pas là de quoi nous consoler de tous les abandons, et même de toutes les trahisons ? Pouvons-nous désirer d'être aimés plus tendrement et plus fortement que par lui ?

Vous donc à qui la mort a ravi des êtres très chers, et qui regardez avec épouvante le vide creusé dans votre cœur, pourquoi vous décourager ? N'y a-t-il pas quelqu'un qui peut combler ce vide, et en qui vous pouvez retrouver même l'affection de ceux que vous avez perdus ?

Cette affection de votre Dieu, c'est la plus délicate de toutes. Jamais elle ne vous fera souffrir par son importunité. Jamais elle ne sera distraite ou impatientée par vos plaintes. Jetez-vous dans le seul Cœur qui ne fasse jamais défaut, et qui vous aimera d'autant plus que vous serez plus malheureux.

III

S'il est dur d'être isolé, et dur de n'avoir personne qui vous aime, il n'est pas moins dur d'être sans soutien.

Quel qu'il soit, l'homme réduit à ses seules forces est faible, et les natures les plus énergiques connaissent des moments d'accablement dans lesquels elles cherchent sur qui appuyer leur détresse.

Hélas ! ceux qui sont près de nous, ceux même qui nous aiment sont parfois aussi désarmés que nous. Nos protecteurs d'autrefois, ou bien ont perdu leur pouvoir, ou bien nous ont été enlevés par la mort, ou bien se sont détournés de nous. Qu'allons-nous devenir, privés de leur influence ? Que pourrons-nous faire s'il n'y a personne qui nous facilite le chemin ?

N'est-ce pas le moment de nous décourager ?

Non, car l'Ami qui ne cesse de vivre à côté de nous et en nous, qui s'intéresse à nos moindres actions et qui veut les partager, qui nous aime d'un amour toujours plus grand, nous offre sans cesse l'appui de son bras et de son cœur.

Son bras est celui qui soutient les mondes ; son cœur est celui qui prend soin de toutes les créatures, des plus petites comme des plus grandes. Sa sollicitude s'étend à tous nos besoins pour y subvenir aussitôt, puisqu'il est bon et que rien ne lui est impossible.

S'agit-il de nos intérêts matériels ? Ne croyez pas qu'il s'en désintéresse, lui qui nous a appris à

demander à notre Père qui est dans les cieux notre pain de chaque jour.

S'agit-il des intérêts de notre âme? Comment pourrait-il s'y montrer indifférent, lui qui est mort pour la racheter ?

Faisons appel à son amour, un appel qui soit confiant ; sachons au besoin lui faire violence, et ce sera avec joie qu'il nous soutiendra.

* * *

Comment, après cela, pourrions-nous encore nous décourager ?

O Cœur adorable de notre Dieu, ce serait une bien grande ingratitude, et un bien coupable aveuglement. Laissez-nous vous promettre que nous mettrons toujours notre confiance en vous, et que jamais nous ne douterons de votre amour pour nous ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXXVI

QUELLE INFLUENCE LA FOI DOIT EXERCER SUR LA VIE DES AMES

Justus ex fide vivit.
Le juste vit de la foi.
(Galat., III, 11).

S'il entrait dans notre plan de démontrer la religion chrétienne, cette démonstration trouverait ici sa place ; nous lui consacrerions l'entretien qui commence. Or, nous avons pour but, non pas d'expliquer aux incrédules les raisons pour lesquelles il faut croire, mais de rappeler aux croyants comment il faut vivre. Nous supposerons donc démontrée et reconnue la vérité du christianisme. Dès lors, pour achever ce que nous avons à dire de la foi, il ne nous reste plus qu'à parler de sa pratique. Nous le ferons en montrant quelle influence la foi doit exercer sur la vie des âmes.

Il est des chrétiens qui, dans leur existence, font à la foi une place bien petite. Pour eux, la doctrine chrétienne est une théorie purement spéculative et sans portée pratique. Ils la reléguent dans le monde lointain des idées et l'y tiennent rigoureusement enfermée. Ils s'en souviendront peut-être dans les actes religieux, s'ils en font quelques-uns ; mais, en dehors de ces actes, ils ne s'inspireront pas plus de leurs croyances que s'ils n'en avaient aucune. — Est-ce bien là toute la place qui revient à la foi dans la vie des croyants ?

Pour répondre à cette grave question, il faut définir et analyser la vie des âmes.

Nous entendons ici par « vie des âmes » tout ce qui, dans l'existence humaine, est fonction des hautes facultés propres à l'homme et peut contracter une valeur morale. Ainsi comprise, la vie des âmes consiste en des opérations assez variées, mais qui peuvent toutes se ramener aux trois groupes suivants : les *opérations de l'esprit*, celles *du cœur*, et celles *de la volonté*, dont l'ensemble compose ce qu'on appelle *la conduite*.

Il s'agit, pour nous, d'examiner si et dans quelles proportions ces trois sortes d'opérations doivent se soumettre aux directions de la foi.

I

En principe, les doctrines auxquelles on croit ont le droit d'intervenir dans la vie intellectuelle du croyant. En effet, si celui-ci peut ne faire aucun cas des doctrines qu'il tient pour fausses, il lui est défendu de traiter de la même manière celles qu'il tient pour vraies. La logique lui commande de s'attacher à la vérité telle qu'il la connaît et lui interdit de s'en écarter. Elle le contraint à penser, à juger, à raisonner comme il croit. Il ne saurait s'y refuser sans commettre une inconséquence, c'est-à-dire une faute contre la raison. Ceci est d'autant plus vrai des dogmes chrétiens qu'ils tendent précisément à inspirer les opérations de l'esprit et à leur donner une direction. Et comme la foi prescrit de voir dans ces dogmes un enseignement divin, l'obligation pour le croyant de leur soumettre sa pensée est non seulement une obligation de raison, imposée par la logique, mais encore une obligation de conscience, imposée par Dieu lui-même.

Jusqu'où s'étendra cette influence des croyances religieuses sur la vie de l'esprit ? — Il leur appartient de fixer elles-mêmes les limites de leur domaine : car elles s'imposent au nom d'une autorité souveraine, qui est l'autorité divine. C'est dire que leur action s'étendra à toutes les choses auxquelles elles touchent, en d'autres termes, à toutes les choses sur lesquelles elles donnent une notion ou dont elles révèlent un aperçu. Ces choses-là sont très nombreuses. Leur influence ira donc très loin. Ainsi, le chrétien fidèle à prendre ses inspirations dans sa foi se fera toute une mentalité nouvelle, profondément différente de la mentalité propre à l'homme qui n'a point de foi ou qui néglige de lui donner la direction de ses pensées. — Cette mentalité issue des croyances chrétiennes est bien connue dans le monde de la piété. S. Paul lui a donné un nom significatif, il l'a appelée « l'esprit de foi, *spiritum fidei.* » (II Cor., IV, 13). Cet esprit de foi a été, on peut le dire, l'esprit de tous les saints.

Esprit, dans le sens particulier que ce mot prend ici, cela désigne une manière déterminée d'envisager les choses, ou encore une disposition constante à les apprécier de telle ou telle façon. C'est comme un verre au travers duquel on les regarde et qui leur prête sa couleur. L'esprit *léger* ne voit nulle part que ce qui prête à rire. L'esprit *superficiel* n'aperçoit jamais que les apparences, sans rien approfondir. L'esprit *de contradiction* prend tout au rebours d'autrui. L'esprit *mondain* juge de tout suivant les maximes du monde. L'esprit *de foi,* lui, nous montre en toute chose le côté surnaturel, celui qui porte le reflet divin, celui enfin

que les croyances chrétiennes font connaître et mettent en relief. Il donne à qui s'en inspire, comme il donnait à Moïse, la précieuse faculté de voir l'invisible, « *invisibilem tanquam videns sustinuit.* » (Hébr., XI, 27).

Mais, pour me faire bien comprendre quand j'explique en quoi consiste l'esprit de foi, je me permettrai de vous mettre vous-mêmes en jeu et de vous adresser quelques questions.

La foi vous dit que les hommes ont Dieu pour auteur, qu'ils en ont reçu une âme immortelle et faite à son image ; qu'ils sont accompagnés et gardés par ses anges. Elle ajoute que, par la grâce, Dieu vient habiter en eux et leur fait part de ses vertus et de sa vie ; que le péché les souille, et, quand il est grave, les sépare de Dieu ; enfin, que les âmes survivent aux corps, dans une éternité qui sera, suivant leurs œuvres, ou très heureuse, ou très malheureuse. — Quand vous portez le regard sur vos semblables, ou quand vous le ramenez sur vous-mêmes, voyez-vous bien cette âme, cette origine et cette image divines, cette vie en Dieu ou cette mort du péché, cet ange gardien et ces destinées éternelles ? Si oui, vous avez l'esprit de foi. Si non, à quoi vous sert votre foi ?

La foi vous dit que Dieu est partout et voit tout ; qu'il habite particulièrement nos églises ; que Jésus-Christ lui-même réside dans nos tabernacles, s'immole sur nos autels comme il l'a fait sur la croix, parle du haut de la chaire, reçoit l'aveu des péchés et les pardonne au saint tribunal, se donne réellement à la table sainte. — Le voyez-vous dans toutes ces saintes et grandes choses ? Et vous sentez-vous partout en présence et sous le regard de Dieu ? Si oui, vous avez l'esprit de foi. Si non, à quoi vous sert votre foi ?

La foi vous montre, dans tous les êtres que la nature étale sous vos yeux, des créatures de Dieu, qui reflètent l'une ou l'autre de ses perfections, parlent de lui, chantent sa gloire, aspirent à vous élever vers lui. — Ce reflet, l'avez-vous reconnu ? Ce langage et ce cantique, les avez-vous entendus et compris ? Chaque lettre que vous avez lue dans le livre de la création a-t-elle contribué à vous faire penser à Dieu ? Si oui, vous avez l'esprit de foi. Si non, à quoi vous sert votre foi ?

La foi vous dit que la vie présente n'est ni une entreprise lucrative, ni une partie de plaisir, mais une épreuve ; que la mort n'est pas une fin, mais un commencement ; que la Providence s'intéresse aux événements d'ici-bas et les gouverne, ou, tout au moins, les exploite ; que, bien sanctifié, le malheur se convertit en bonheur, tandis que le bonheur qui n'est pas sanctifié devient un malheur. — Quand vous formez un jugement sur la vie et la mort, sur les événements publics ou privés, sur les choses heureuses et les choses malheureuses, vous inspirez-vous de ces principes ? Si oui, vous avez l'esprit de foi. Si non, je le demande encore, à quoi donc vous sert votre foi ?...

Comprenez-vous un peu, maintenant, ce qu'est l'esprit de foi ? Bossuet a dit quelque part : « Il manque un sens aux incrédules[1]. » L'esprit de foi est ce sens, car il fait voir au croyant ce que l'incroyant ne voit pas : le côté divin des choses... C'est grand dommage, allez ! quand ce sens manque à quelqu'un. Car il montre de bien belles et bien nobles choses, et donne aux âmes une élévation de pensées incomparable, une intelligence surhumaine de tout ce qui est et de tout ce qui se passe, enfin une mentalité toute divine.

Remarquez-le bien : cette action de la foi sur l'esprit, en transformant la vie intellectuelle d'un homme, la met en harmonie avec la vérité absolue. Ce point de vue surnaturel qu'elle découvre n'est pas une fiction. Il existe réellement. C'est même le côté le plus important des choses, et aussi le plus digne d'être vu. C'est celui sous lequel Dieu les envisage ; c'est celui sous lequel nous les envisagerons nous-mêmes durant l'éternité, quand nous serons dans les splendeurs du paradis. L'homme de foi n'est donc point victime d'une illusion. Loin de là : il voit tout à la manière des élus et à la manière de Dieu.

Si, après cela, vous me demandez quel est le moyen d'acquérir l'esprit de foi, je vous dirai qu'il se trouve dans la prière et dans l'exercice. Cet esprit est une grâce : demandez-la à Dieu. Mais aussi pratiquez-le ; efforcez-vous de prendre sur toutes choses, à mesure qu'elles se présentent à vous, la pensée que la foi vous suggère. Plus vous le ferez, plus il vous sera facile de le faire, et plus l'idée vous en viendra. Au bout d'un temps que votre bonne volonté peut rendre assez court, vous aurez acquis l'une des habitudes les plus heureuses que puisse contracter la piété chrétienne ; je veux dire : la féconde et sainte habitude de voir en toute chose ce que Dieu y a mis.

II

L'influence de la foi ne saurait s'exercer sur la vie de l'esprit sans aspirer à s'exercer aussi sur la vie du cœur.

L'intelligence, en effet, a pour mission de gouverner les autres facultés humaines, et elle les gouverne par les motifs qu'elle leur propose. Les pensées commandent aux sentiments, et la foi de l'esprit entraîne naturellement la foi du cœur. Si la logique et la conscience commandent de penser comme on croit, elles commandent aussi d'avoir des affections conformes aux croyances. Ce précepte découle d'autant plus rigoureusement des convictions religieuses que celles-ci parlent davantage au cœur et le mettent en face de réalités capables, par leur caractère et leurs grandeurs, d'exciter des sentiments plus vifs et des émotions plus considérables.

Comment, je vous le demande, comment rester insensible, quand on croit aux amabilités divines, à l'amour de Dieu pour nous, à l'Incarnation, à la Rédemption, au Saint Sacrifice, à l'Eucharistie, aux merveilleux effets de la grâce, au pardon des

[1] Oraison funèbre d'Anne de Clèves.

toutes, à la malice du péché, aux redoutables menaces du purgatoire et de l'enfer, aux splendides récompenses du ciel? Il y a, dans toutes ces choses, et dans d'autres encore que je ne nomme pas mais que la foi nous fait connaître, de quoi exciter en nous des affections et des haines, des désirs et des craintes, des joies et des regrets, enfin des sentiments de toute sorte, dans lesquels s'épuisera, si nous voulons les mettre en proportion quelconque avec leurs objets, toute la sensibilité dont nous sommes pourvus.

Hélas! il ne nous est pas toujours aisé d'harmoniser les puissances sensitives de nos âmes avec les impulsions de la foi. Est-ce une infirmité de notre nature, ou l'une des suites de la déchéance originelle, ou la conséquence d'une éducation religieuse trop peu fervente, ou la suite de ce fait que les choses divines nous semblent généralement très éloignées de nous? Je ne sais pas. Toujours est-il que nous nous trouvons, bien souvent, aussi rebelles aux impressions d'ordre surnaturel que dociles aux impressions d'ordre naturel. Ainsi subissons-nous beaucoup moins vivement les attraits de la grâce et les charmes de la vertu, que les séductions du plaisir. Ainsi l'amour de Dieu nous est-il beaucoup moins facile que l'amour des créatures. Ainsi encore, désirons-nous moins les biens célestes que les biens terrestres, et avons-nous moins peur du péché et même des supplices éternels que des souffrances corporelles et des peines d'ici-bas. Il y a là, évidemment, une inconséquence et un désordre dont il importe de nous corriger. Je sais bien que Dieu ne s'offense pas de ces duretés de cœur, quand elles ne sont point voulues, et qu'il suffit à la conscience de remettre, dans l'appréciation qu'elle en fait, chaque chose à sa place. Pourtant, l'âme vraiment pieuse s'afflige de son insensibilité et s'en veut toujours un peu. Elle tient ses croyances pour insuffisantes, quand elles ne lui donnent pas ces impressions vives et profondes que méritent les choses divines et qu'elle aimerait à éprouver. N'est-ce point le propre d'une foi énergique de nous rapprocher des réalités surnaturelles et de nous les rendre aussi impressionnantes que si elles nous étaient vraiment présentes?

Heureusement, la foi possède, dans son objet même, le remède capable de guérir ces défaillances. Ce remède consiste, si je ne me trompe, à nous faire, au moyen de réflexions sérieuses et appropriées, une idée plus grande et par là-même plus exacte, des êtres dont nous parle la doctrine chrétienne.

Un exemple me fera comprendre.

Vous vous trouvez, je le suppose, un cœur dur et froid à l'égard de Dieu. A peine parvenez-vous à concevoir les sentiments dont il est digne et vous ne réussissez pas à leur donner la vigueur qu'ils devraient avoir. Evidemment, vous ne savez guère qui est Dieu. Quand on le sait bien, quand on le comprend bien, les affections naissent d'elles-mêmes, vives ardentes, impétueuses. Il s'agit donc, pour vous, de vous donner une intelligence plus parfaite de la divinité.

Le moyen le plus facile de s'élever à la connaissance de Dieu consiste à se servir des créatures comme d'un point de comparaison qu'on portera, pour se faire une juste idée de Dieu, à des proportions infinies. On peut utiliser ainsi, soit la création tout entière, envisagée dans son ensemble, soit, en particulier, telle ou telle créature qu'on apprécie davantage. Le monde est bien grand et bien beau : Dieu l'est infiniment plus. Cette personne, que vous aimez, est bien digne d'amour : Dieu l'est infiniment plus. Ces biens que vous convoitez sont très précieux : Dieu l'est infiniment plus. Dieu, en effet, est l'être infini : toutes les perfections lui appartiennent, et chacune à un degré infini. Pesez ce mot : *infini!* Il signifie qu'en Dieu rien n'a de limites. Agrandissez donc tant que vous le pourrez les proportions et les qualités des créatures ; multipliez-les par elles-mêmes au point de déconcerter, d'égarer, d'épuiser votre imagination ; puis, mettez-les en face de Dieu. Elles ne seront jamais rien auprès de lui. Les infinis créés par nos rêves ont beau être grands ; ils sont toujours finis. Comme tels, ils ne sont jamais que néant à côté de Dieu. Pour l'égaler, il leur manque l'infini... Mais, si vous êtes si sensibles à des réalités qui sont infiniment au-dessous de Dieu, si elles vous impressionnent si vivement, que ne devriez-vous pas éprouver en présence des réalités divines?

Ce raisonnement, bien sérieusement fait, suivi avec attention, renouvelé s'il le faut, bien compris enfin, finit toujours par toucher et attendrir les hommes les plus durs. Ils apprécient alors beaucoup plus justement la majesté divine, la puissance divine, la bonté divine, la justice divine, la colère divine. Ils savent mieux ce que c'est que parler à Dieu, s'approcher de Dieu, être aimé ou haï de Dieu, recevoir Dieu, offenser Dieu, subir les jugements de Dieu. Parce que « *les yeux de leur cœur*, comme dit S. Paul, *se sont illuminés* » (Eph., I, 18), ce cœur conçoit spontanément les sentiments que ces grandes choses méritent. Leur piété, par là-même, en devient plus affectueuse ; leurs exercices religieux prennent une onction et des suavités inconnues ; la vertu leur semble plus attrayante et plus facile ; le péché se fait, pour eux, plus méprisable et plus odieux ; et leur âme toute entière s'attache à la religion par des liens plus forts et plus doux. Voilà des chrétiens en qui se réalisera bien vite l'idéal proposé par S. Paul : ils auront au cœur « *les mêmes sentiments qui sont dans le cœur de Jésus.* » (Phil., II, 5).

III

Lorsque la foi a établi son empire sur l'esprit et sur le cœur, a-t-elle rempli tout son rôle? Pas encore. Il lui reste à se soumettre la volonté et, par elle, la vie pratique, ou, si vous aimez mieux, la conduite.

Les croyants sont-ils tenus, pour être de vrais

chrétiens et assurer leur salut éternel, de mettre leurs actions d'accord avec leurs croyances et de pratiquer la vertu ? — Luther l'a nié. L'Eglise l'affirme. Et c'est elle qui a raison.

D'abord, il y a, ici encore, une exigence logique. La doctrine chrétienne est une doctrine pratique autant que théorique. Chacun de ses dogmes est un principe ; comme tel, il entraîne des conséquences et donne naissance à des lois. Il n'est point permis, quand on accepte les principes, de rejeter les conséquences et de se soustraire aux lois. Celui qui se donne pour croyant et se refuse à pratiquer les œuvres commandées par la foi autorise à suspecter la sincérité de sa foi. Le mot même de foi ne lui convient plus ; car cette expression, par son étymologie, convient exclusivement aux croyants qui mettent leurs convictions en pratique et agissent comme ils parlent [1].

Au surplus, l'Esprit-Saint s'est ici énergiquement prononcé. N'avez-vous pas lu, dans le Nouv. Test., que « *la foi sans les œuvres est une foi morte* » ? (Jac., II, 20). Et que font les commandements de Dieu et de l'Eglise, sinon dire avec précision à quelles œuvres la foi nous oblige et ce qu'exige de nous le devoir où nous sommes de vivre conformément à nos croyances ?

Cela est trop évident pour que j'insiste davantage.

* * *

Voyez-vous maintenant jusqu'où doit s'étendre, dans la vie des chrétiens, l'influence de la foi ? Elle doit s'exercer à la fois sur la vie de l'esprit, sur la vie du cœur, sur la vie des œuvres, c'est-à-dire sur la vie morale toute entière. La vie profane lui sera soumise comme la vie religieuse, et la vie publique comme la vie privée ; car la vie profane et la vie publique offrent sans cesse aux croyants l'occasion soit de reconnaître des réalités divines, soit de concevoir des sentiments religieux, soit de pratiquer des vertus surnaturelles. Ainsi, la foi aspire à effectuer dans la vie des âmes une transformation générale. L'Ecriture l'a bien dit : la foi devient pour le juste le principe d'une autre vie, qui se superpose à la première et remplit à peu près tout son domaine. « Le juste vit de la foi : *Justus ex fide vivit.* »

Notre-Seigneur disait à Marthe, au moment même où il allait faire sortir Lazare du tombeau : « Si tu as la foi, tu verras la gloire de Dieu. » (Jo., XI, 40). La gloire de Dieu que Marthe devait voir, c'était la résurrection de son frère. Je puis en dire autant, bien que dans un autre sens, à tous ceux que j'exhorte à soumetre leur vie à l'influence légitime de la foi. Eux aussi verront la gloire de Dieu.

Ils la verront plus tard, dans les cieux ; car la pratique fidèle des croyances chrétiennes les conduira nécessairement à la gloire éternelle. Mais ils la verront aussi dès ici-bas, dans les splendeurs toutes divines que la mise en pratique de la foi jettera sur leur existence. N'avez-vous pas remarqué tout à l'heure, en m'écoutant, à quelles hauteurs incomparables cette mise en pratique porte la vie humaine ? Bossuet a dit quelque part : « Aidé de ma foi, je m'élève et je prends mon vol [1]. » Oui, celui qui s'inspire de la foi s'envole bien au dessus du terre-à-terre où rampe l'homme dépourvu de croyances ou trop faible pour les pratiquer. Quelle sublimité de pensées ! Quelle pureté et quelle noblesse d'affections ! Quelle sainteté dans ses résolutions et quelle correction dans sa conduite ! Il y a là des joies ineffables ; car rien ne plaît aux âmes bien faites comme la conscience de devenir meilleures et de se rapprocher de Dieu. Mais surtout il y a là une gloire dont on peut dire qu'elle est la gloire de Dieu. Jamais, en effet, Dieu ne nous élève plus près de lui que quand, par une foi bien comprise et fidèlement pratiquée, il nous fait part de ses pensées, de ses affections et de ses vertus divines, il vit en nous et nous associe à sa propre vie. Ainsi soit-il.

[1] « Fides appellata est... quia fit quod dicitur. » (S. August., Serm. 2, Dom. 19 post Trinit.).

UNE PAROLE DE PIE X

On rapporte que Pie X, un jour, entretenait un groupe de cardinaux. Il leur demanda : « Qu'y a-t-il, aujourd'hui, de plus nécessaire pour le salut de la société ? » — L'un dit : Bâtir des écoles catholiques. Non pas, repartit le Pape. — Un autre : Multiplier les églises. Non encore. — Un troisième : Activer le recrutement sacerdotal. Même réponse négative. — « Ce qui est présentement le plus nécessaire, déclara le saint Pontife, c'est d'avoir dans chaque paroisse un groupe de laïques éclairés, résolus, intrépides, vraiment apôtres [2]. »

A rapprocher du mot tant de fois cité de Le Play : « Aujourd'hui vingt hommes bien unis, joignant la vertu au talent, donneraient à l'esprit public une impulsion définitive. »

[1] *Elév. sur les mystères*, 2e Sem., 7e Elév.

[2] Nous empruntons ce trait à un livre extrêmement curieux qui nous arrive du Canada : un in-12 de 216 p. (très nombreuses illustr., prix 1 piastre 25 ; en vente au bureau de l'A. C. V., 1083, rue Rachel Est, à Montréal) intitulé *Nos Voyageurs*, par le P. Edouard Lecompte, S. J., lequel conte avec un brio de commis-voyageur la naissance (20 sept. 1914), les progrès et les œuvres de l'Association catholique des voyageurs de commerce du Canada.

L'Association comprend huit Cercles, groupant 598 membres, qui font tous chaque année une retraite fermée.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 19 januarii 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 3 février 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Neuvaine à S. Joseph. — V. L'Ouvrier, 33.
Sermons de Carême. — III. La foi chrétienne, 34.
Conférences de Carême. — II. Le salut par la famille chrétienne, 38. — III. Le salut par l'école chrétienne, 41.
Plans de sermons. — Les Quarante-Heures, 44. — Le Mercredi des Cendres, 45.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XXXVII. *L'espérance :* la crainte de Dieu, 45.

NEUVAINE A SAINT JOSEPH

V

L'OUVRIER

Sancte Joseph, faber humilis, ora pro nobis.
S. Joseph, humble ouvrier, priez pour nous.

Mes frères,

Dans son Encyclique du 15 août 1889, le pape Léon XIII de glorieuse mémoire recommande aux hommes de tous pays et de toute condition de se confier à la foi et à la garde de S. Joseph ; mais, ajoute-t-il, de toutes les classes de la société, ce sont les ouvriers qui ont les raisons les plus spéciales de recourir à ce grand saint et de se proposer son imitation. En effet, S. Joseph fut un artisan. Pendant toute sa vie il dut travailler pour subvenir à ses besoins et aux besoins de sa famille ; et à Bethléem, en Egypte et à Nazareth, il s'acquitta si bien de son devoir qu'il est devenu le modèle accompli des ouvriers. *Sancte Joseph, faber humilis, ora pro nobis.*

Allons donc à son école, selon le conseil que nous donnait Léon XIII. Le modeste menuisier-charpentier ne nous poussera sûrement pas à la lutte des classes ; il ne nous éblouira point par des théories spécieuses et des rêves grandioses ; il n'allumera pas dans nos cœurs d'ardentes convoitises ; il ne nous exposera aucun projet de réorganisation politique, religieuse, financière ou sociale. Il se contentera de nous apprendre par son exemple ces deux maximes fondamentales de la vie chrétienne : 1° *Travaillez* selon votre condition, sans vous plaindre et sans envier personne. 2° *Sanctifiez votre travail* par la prière, par l'offrande à Dieu et par l'obéissance aux commandements.

I

S. Joseph travailla toute sa vie. Dès sa plus tendre enfance ses parents lui avaient enseigné la loi posée par Dieu dès le commencement du monde, le jour où Adam fut chassé par sa faute du Paradis terrestre : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, *in sudore vultus tui vesceris pane.* » Il comprit que cette condamnation avait été portée pour tous les hommes sans aucune exception, et il l'accepta en esprit d'obéissance. Dès l'aube on le voyait apparaître à son atelier dans le costume des artisans, la tunique retenue par la ceinture, le manteau jeté sur les épaules et les pieds nus dans des sandales de cuir. Il s'approchait de son établi et ne tardait pas à manier la scie, la hache ou le rabot. S'il quittait un instant son ouvrage, c'était pour aller chercher des planches, pour recevoir les clients ou pour se rendre dans les maisons où il était demandé. Que de fois ne dut-il pas s'arrêter par lassitude et essuyer la sueur qui ruisselait de son front ! Sous un ciel ensoleillé comme celui d'Orient, il est évident que les travaux manuels sont autrement pénibles que dans nos pays.

Pendant son travail, S. Joseph ne fit jamais entendre un mot de plainte ou de récrimination. Et pourtant, à raisonner comme la plupart des hommes, il semble qu'il en aurait eu quelque droit. Ne descendait-il pas d'une famille qui avait la gloire insigne de compter parmi ses membres quatorze rois, et autant de patriarches et de conducteurs de peuple ? N'était-il pas chargé par Dieu lui-même de garder la virginité de Marie et de subvenir aux besoins de la Sainte Famille ? Les hommes auraient donc dû rougir de laisser dans l'indigence le rejeton de l'illustre roi David ; et le ciel qui avait autrefois nourri miraculeusement le prophète Elie, aurait pu sans difficulté assurer le pain de chaque jour à celui qui avait accepté la mission d'élever l'Enfant Jésus !... S. Joseph ne s'arrête même pas à ces pensées. Au lieu de se plaindre, il accepte avec une simplicité sublime la situation que lui a faite la Providence. Tous les jours on le voit travailler avec le même entrain, la même joie, la même douceur ; et quand il lui survient par hasard une tentation de défaillance, il lui suffit de songer à Jésus et à Marie et aussitôt il se sent réconforté, et il se remet à l'œuvre avec une ardeur nouvelle.

S. Joseph travaille aussi sans ressentir le moindre sentiment d'envie à l'égard des riches et des heureux de la terre. Et pourtant il a beaucoup voyagé et il a beaucoup vu !

A Bethléem il a reçu les Mages et il a contemplé avec étonnement leur somptueux cortège.

En Egypte il a entendu vanter la puissance des rois du commerce et de l'industrie.

A Nazareth il a rencontré les nobles citoyens de Rome dont les riches villas embellissent la contrée.

A Jérusalem il a aperçu les Princes des Prêtres, les Scribes et les Pharisiens, et il les a vus salués respectueusement par la foule comme les maîtres incontestés de la science et de la vertu.

Partout où il a passé, il a pu constater que la fortune l'avait oublié dans la distribution de ses faveurs... Qu'importe ! Il n'est pas de ceux qui se réjouissent du malheur des autres ; il n'est pas non plus de ceux qui s'attristent de leur bonheur. Que pourrait-il bien envier d'ailleurs sur la terre ? Son trésor est là où est son cœur. Le soir, quand sa journée est terminée, il s'estime assez riche et

assez heureux puisqu'il peut s'asseoir à côté de Jésus et de Marie et qu'il est accueilli par leur gracieux sourire.

II

Pour acquérir des mérites il ne suffit pas de travailler et même de beaucoup travailler, il faut sanctifier son travail. S. Joseph n'y manqua point. Il eut recours pour cela à la prière, à l'offrande de son labeur et à l'obéissance aux commandements.

S. Joseph fut en effet un assidu de la prière. Avant de devenir l'époux de Marie et de connaître les mystères de l'Annonciation et de l'Incarnation, il avait appris déjà de ses pieux parents à adorer Dieu selon les préceptes de la Loi. Il connaissait les livres de Moïse, il méditait les maximes de la Sagesse, il étudiait les prophéties et il soupirait après la venue du Messie en récitant les psaumes de son illustre aïeul le roi David. Mais à partir du jour où il sut que Marie allait être la Mère du Sauveur et que c'était lui qui était choisi pour être le père adoptif de Jésus, on peut dire que sa vie devint une oraison continuelle. Les actes de foi, d'humilité et d'amour ne cessèrent de jaillir de son cœur à ses lèvres ; et puisque la prière n'est pas autre chose qu'une conversation intime avec Dieu, n'ai-je pas le droit de dire que S. Joseph était mieux placé que tout autre pour s'acquitter de ce pieux devoir de la vie chrétienne ?

A la prière S. Joseph joignit l'offrande de son travail à Dieu. Les riches et les orgueilleux avaient beau considérer comme petit et vulgaire l'humble métier de menuisier-charpentier : S. Joseph était loin de partager leur stupide manière de voir. Il se disait avec raison que rien n'est petit ni vulgaire aux yeux de Celui qui a créé les mondes et qui scrute avec soin les replis les plus cachés de la conscience ; aussi n'oubliait-il pas de faire tous les matins l'offrande de son travail à Dieu et de la renouveler souvent dans le cours de la journée. Son travail devenait par le fait même une prière ; et cette prière avait d'autant plus de valeur qu'elle était accompagnée d'un sacrifice noblement accepté et joyeusement accompli.

Enfin, à la prière et à l'offrande de son travail S. Joseph ajouta l'obéissance aux commandements. Dieu n'est pas de ceux qui cherchent à abuser de l'ouvrier. Il ne veut pas, comme certains mauvais patrons, l'obliger à peiner tous les jours et le condamner en quelque sorte à des travaux forcés à perpétuité. Il lui donne au contraire un jour par semaine pour qu'il puisse réparer ses forces, jouir d'un repos bien mérité et goûter en paix les joies de la famille. S. Joseph fut un observateur scrupuleux de la loi du sabbat. Jamais il ne commanda un ouvrage, jamais il ne toucha un outil en ce jour consacré au service du Seigneur ; jamais il ne se laissa influencer par les mauvais conseils et les mauvais exemples des ouvriers et des patrons païens. Au lieu de se plaindre de la loi divine qui réglementait son repos et son travail, il bénissait Dieu d'avoir ainsi sauvegardé ses forces, son honneur et sa liberté.

* * *

Pendant longtemps les catholiques se sont imaginé que pour devenir un saint, il était de toute nécessité d'accomplir les actes les plus extraordinaires. Il fallait avoir des extases comme sainte Gertrude ou sainte Thérèse, faire de nombreux miracles comme S. François d'Assise ou S. François-Xavier, subir les plus effroyables supplices comme les premiers martyrs, écrire de savants livres comme S. Bonaventure ou S. Thomas d'Aquin, ou du moins s'acquitter d'une mission éclatante comme sainte Jeanne d'Arc. Rien n'est plus faux, mes frères. Nous venons d'en avoir la preuve manifeste dans la vie de S. Joseph. Le père adoptif de Jésus n'a été en effet ni écrivain, ni prédicateur, ni thaumaturge, ni martyr ; il ne s'est fait remarquer par aucun de ses contemporains. Il est resté ouvrier toute sa vie ; et c'est néanmoins dans cette humble condition qu'il est parvenu au plus haut degré de sainteté. *Sancte Joseph, faber humilis, ora pro nobis.* Comme lui, acceptons donc en esprit d'obéissance la situation que nous a faite la Providence ; travaillons selon notre condition, sans jamais nous plaindre et sans jamais envier personne ; sanctifions notre travail par la prière, l'offrande à Dieu et l'obéissance aux commandements ; et comme lui aussi nous progresserons tous les jours en sainteté et nous amasserons des trésors pour l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMONS DE CARÊME

III

LA FOI CHRÉTIENNE

Mes frères,

Il est, dans le christianisme, une vertu qui jette sur la vie de l'homme, sur son action présente et sur sa destinée future, les plus éclatantes lumières ; une vertu qui a transformé l'humanité, et d'un abîme d'erreurs, de misères et de désordres innombrables, l'a élevée aux plus hauts sommets de la science surnaturelle et de la perfection morale.

Cette vertu, c'est la foi, la foi chrétienne, qui est la croyance entière et inébranlable aux vérités révélées par Dieu et enseignées aux hommes par l'Eglise catholique, seule dépositaire de sa divine doctrine.

Jadis, dans les temps plus voisins que les nôtres du berceau du christianisme, la foi était plus vive, plus générale, plus influente sur la vie individuelle et sur la vie sociale. Depuis, elle s'est sensiblement affaiblie sous les attaques incessantes des impies, des incrédules, des ennemis de Dieu, qui mettent tout en œuvre pour obscurcir ses clartés et paralyser ses effets. Nous assistons à la diminution de la foi chrétienne, et il semblerait que nous sommes peu éloignés de l'époque maudite où se réalisera la plainte prophétique de Jésus-Christ : « Quand le Fils de l'homme reviendra sur la terre, pensez-vous qu'il y trouvera encore quelques restes de foi ? »

Mes frères, si un si grand malheur devait atteindre une partie de l'humanité, je voudrais qu'il vous soit épargné. Je voudrais que vous conserviez intacte votre foi, et avec elle tous les biens qu'elle procure à l'âme humaine. C'est pourquoi, désireux d'aviver dans votre esprit les divines lumières de la foi, je vous dirai d'abord quelle est son indispensable *nécessité ;* puis, quelles doivent être les *qualités* de cette vertu pour qu'elle soit efficace.

I

1. La foi, m. f., est nécessaire à l'homme, parce que, sans elle, il lui est impossible d'assurer son salut.

En effet, personne n'ignore que l'homme ne soit rigoureusement obligé de se sauver, c'est-à-dire de mériter le bonheur du ciel, pour lequel il a été créé. C'est là l'affaire à laquelle il lui importe essentiellement de travailler ; la seule où il lui soit absolument obligatoire de réussir, s'il ne veut pas risquer sa perte éternelle. Or, pour obtenir ce salut, ce bonheur suprême qui n'est autre que la possession de Dieu même dans la céleste patrie, il faut tout d'abord croire en lui, croire sincèrement les vérités qu'il a révélées, et qu'il nous enseigne par le ministère de son Eglise.

L'Evangile est exprès sur ce point : « Celui qui croira, dit-il, sera sauvé, *qui crediderit, salvus erit.* Celui qui ne croira pas sera condamné. » S. Paul confirme ainsi cette parole : « Pour être sauvé, enseigne-t-il, il faut plaire à Dieu ; et pour lui plaire, il faut croire en lui, puisque sans la foi, on ne peut que lui déplaire et encourir sa disgrâce. *Sine fide impossibile est placere Deo.* » Le concile de Trente, dans son exposition infaillible de la doctrine chrétienne, rappelle les dispositions requises pour obtenir la justification ; il met au premier rang la foi, qu'il appelle « le fondement de notre salut, *fides, humanæ salutis fundamentum.* »

Vous voyez, m. f., avec quelle clarté la nécessité de la foi ressort de ces textes si forts dans leur lumineuse précision. Il est bien évident qu'on ne peut pas plaire à Dieu, si on ne croit pas en lui ; pour mériter qu'il nous accorde les grâces du salut, il faut qu'une adhésion sincère de notre intelligence et une filiale confiance de notre volonté nous unisse à lui, nous le fasse reconnaître tel qu'il est, et nous attache à lui de toutes les forces de notre âme. Or cela, c'est la foi, la vraie foi, la foi nécessaire à notre salut, dont elle devient ainsi le principe et la plus sûre garantie.

2. Mais comment la foi a-t-elle opéré le salut du monde ? Par quelles voies a-t-elle pu le sortir, et le sort-elle encore, des abîmes d'erreurs et de vices où il s'est trouvé plongé par suite du péché originel ? — Elle l'a fait, m. f., en donnant à l'homme la connaissance des *vérités* révélées inaccessibles à son ignorance, et en l'excitant à la pratique des *vertus* impossibles à sa faiblesse naturelle.

a) Si je jette les yeux sur le genre humain, avant la venue de Jésus-Christ, quel spectacle désolant, quelle déplorable absence de connaissances religieuses ! L'homme, aveuglé par les passions issues du péché originel, avait corrompu toutes les vérités révélées à Adam par son divin Créateur. — Au lieu d'adorer un Dieu unique, infiniment parfait, créateur et miséricordieuse providence de toutes choses, les païens rendaient les honneurs divins à des statues de pierre et de bois, aux astres, aux animaux, à tous les vices, personnifiés dans de hideuses images. Pour eux, tout était Dieu, excepté le seul vrai Dieu lui-même. — De plus, l'homme ignorait sa propre nature, son origine, ses devoirs et sa fin. Avait-il une âme ? D'où venait-il ? Où allait-il ? Que devait-il faire pour remplir sa destinée ? Comment tout cela finirait-il ? Il n'en savait rien. L'ignorance était si profonde sur ces points d'une importance capitale, que l'on a compté dans le paganisme jusqu'à trois cents opinions différentes sur le sort de l'homme après la vie présente.

O Jésus ! O divin flambeau des intelligences ! O Soleil de vérité et de justice, levez-vous et venez éclairer le monde ! Au milieu de ces ténèbres, faites jaillir sur lui la lumière purificatrice !... Le prodige s'est accompli, mes frères. Dieu a parlé ; il a enseigné, et sa parole, transmise par la foi, a changé la face de la terre. Comme un soleil radieux qui chasse les ombres de la nuit, la foi a dissipé les erreurs du paganisme et fait resplendir les clartés de la divine vérité. Elle a fait connaître à l'homme le vrai Dieu, son unité, ses perfections infinies, son éternité, et les bienfaits de cette admirable providence qui dispose toutes choses avec autant de force que de suavité. Et aux grandes questions dont nous parlions tout à l'heure et qui ont toujours préoccupé l'esprit humain, la foi a répondu à toutes d'une manière claire et décisive. Demandez à ce jeune enfant du catéchisme pourquoi il est sur la terre et quel sort l'attend un jour : il vous fera une réponse sublime, dictée par les révélations de la foi. Il connaît ces choses mieux que tous les philosophes anciens et modernes, mieux que tous ces illustres ignorants les incrédules de tous les temps, parce que la foi, qui l'a instruit, est la parole de Dieu même, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper.

b) Non seulement la foi éclaire l'esprit de l'homme, et lui fait connaître les vérités surnaturelles nécessaires à son salut ; mais encore elle le rend digne du bonheur céleste, en sanctifiant sa vie par la pratique des vertus impossibles sans elle à sa faiblesse naturelle.

Avant que la révélation des dogmes qui font l'objet de la foi eût été apportée au genre humain, celui-ci était tout entier plongé dans la fange du vice et de la corruption. C'était l'orgueil des grands, la cruauté des maîtres, l'insolence des riches, la luxure des jouisseurs ; c'étaient des excès tels que leur récit, rapporté par des historiens trop véridiques, nous soulève d'horreur et de dégoût.

Est-ce tout ? Non, m. f., ce n'est pas encore tout. Il y avait dans ces temps malheureux l'esclavage,

qui réduisait plus de la moitié des hommes à un état pire que celui de vils animaux, battus, excédés de travail, et tués sans pitié quand ils n'étaient plus bons à rien. Il y avait une barbarie effroyable qui se faisait une joie de voir couler à flots le sang dans d'horribles sacrifices, où des victimes humaines étaient immolées sur les autels des faux dieux, ou encore dans les combats du cirque, pour le plaisir bestial d'une foule impitoyable.

Voilà, mes frères, quelle était la grande misère du monde païen, avant la venue de Jésus-Christ. Oh ! qui donc apportera à ces infortunés des mœurs plus douces, un esprit plus éclairé, un cœur plus compatissant, avec une existence abreuvée de moins de douleurs ?

Ce sera la foi, mes frères. Dès que l'Evangile est prêché, nous voyons un changement admirable s'opérer au sein de l'humanité.

La foi persuade l'humilité aux grands, la charité aux riches, la mortification aux voluptueux. En enseignant que tous les hommes sont frères, elle fait peu à peu disparaître l'esclavage ; elle adoucit les mœurs ; elle convertit les citoyens de Rome ; elle civilise les envahisseurs barbares. A la place des vices désordonnés de l'ancien monde païen, elle fait fleurir parmi les nations régénérées des habitudes meilleures et les plus suaves vertus de la sainteté chrétienne.

La foi annonce à tous la certitude d'un Dieu bon, mais juste. Elle triomphe du péché ; elle menace les méchants de l'enfer ; elle promet aux justes une insigne récompense au ciel, et fait ainsi remporter à tout homme de bonne volonté l'éclatante victoire du bien sur le mal : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

La foi fait davantage encore. Non seulement elle donne à l'homme le moyen de pratiquer les vertus ordinaires, nécessaires à son salut ; elle le conduit aussi jusque sur les sommets de la plus haute perfection, et l'amène à pratiquer ces actes d'un mérite héroïque, impossibles à notre nature quand elle reste livrée à ses seules forces.

Qui a soutenu les millions de martyrs parmi des tortures plus cruelles que la mort ? La foi en Jésus-Christ s'immolant pour eux sur la croix. Qui a inspiré, et inspire encore de nos jours, la ferveur des anachorètes, des moines, des religieux et religieuses de tous Ordres, de tous ces grands pénitents, vivant et mourant parmi les plus dures austérités ? La foi en Jésus-Christ victime expiatrice de nos péchés. Qui donc enfin suscite depuis deux mille ans, dans le christianisme, tant d'admirables vertus, tant de généreux sacrifices, la pureté des vierges, le dévouement des missionnaires, tous ces fruits merveilleux de l'amour divin ? C'est toujours la foi en Jésus-Christ, le parfait modèle de tout bien, la source de toutes les grâces par lesquelles le monde mauvais a été changé. C'est elle enfin qui a relevé le genre humain de son funeste abaissement et lui a fait reconquérir sa glorieuse destinée : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.*

II

Il est donc indispensable d'avoir foi en Dieu pour lui plaire et être sauvé. Vous avez maintenant, mes frères, j'en suis assuré, une conviction certaine de la nécessité de la foi. Mais une foi quelconque ne suffit pas. Cette vertu, pour être efficace, doit posséder les qualités propres à lui donner son mérite.

1. Tout d'abord, la foi du chrétien doit être *ferme,* c'est-à-dire sérieuse, constante et assez forte pour que rien ne puisse l'ébranler. La foi ferme n'admet ni doute, ni hésitation, ni incertitude volontaire dans l'acceptation des vérités qu'elle propose à votre croyance. Agir autrement, ce serait douter de Dieu même, l'offenser et s'exposer aux sévérités de sa justice.

Pourquoi en est-il ainsi ? Parce que les dogmes qui font l'objet de la foi reposent, d'un côté, sur la parole de Dieu, qui est la vérité même, et, d'un autre, sur l'autorité infaillible de l'Eglise, qui nous enseigne ces dogmes au nom de Dieu.

Nous l'avons vu, l'homme ne pouvait pas connaître par les seules lumières de sa raison les vérités religieuses nécessaires à son salut. Dieu les lui a révélées, en les découvrant à Adam d'abord, puis aux patriarches et aux prophètes, à tous les écrivains sacrés de l'Ancien Testament. Mais c'est surtout N.-S. Jésus-Christ, Fils de Dieu fait homme, qui a, dans ses prédications, rappelé ou révélé ces vérités surnaturelles, soigneusement recueillies dans les Evangiles. Les hommes ont ainsi appris d'une manière sûre ce qu'il leur importait de savoir pour atteindre leur destinée. Grâce à cette révélation, nous connaissons notre origine qui est Dieu, le Créateur tout-puissant ; nous connaissons notre devoir, qui est de nous sanctifier par notre obéissance aux lois de Dieu ; et, en dernier lieu, nous connaissons notre fin, qui est le ciel, où notre âme immortelle jouira du bonheur éternel dans la possession de Dieu.

Tous les dogmes de la doctrine chrétienne, toutes les obligations de sa morale sont contenues dans la révélation. Mais pour la communiquer aux hommes, pour leur transmettre à travers les siècles son enseignement divin, nécessaire à leur salut, Jésus-Christ a institué l'Eglise catholique, qu'il a chargée d'instruire toutes les générations humaines. Il lui a donné la science religieuse, dans la personne de ses Docteurs et de ses Souverains Pontifes. Avec cette science, il lui a donné l'infaillibilité doctrinale, pour qu'elle ne puisse jamais se tromper, et en même temps une autorité spirituelle souveraine, à laquelle chaque esprit doit se soumettre, dans tous les temps et dans tous les lieux.

Tels sont, mes frères, les deux fondements sur lesquels repose la foi chrétienne : la parole de Dieu et l'autorité de son Eglise. Vous voyez donc bien qu'il ne peut pas y avoir de bases plus solides à votre foi, et que non seulement vous pouvez, mais encore vous devez accepter avec une ferme con-

fiance les vérités qu'elle impose à votre croyance et les devoirs qu'elle prescrit à votre conduite.

Les incrédules et les faux savants pourront bien attaquer votre foi, et s'efforcer de la détruire par leurs négations impies et leurs raisonnements trompeurs. Votre bon sens ne se laissera pas intimider par leurs mensonges. Vous garderez toujours votre ferme conviction aux enseignements de la foi, parce que vous savez bien qu'ils sont vrais, et que leur vérité est éternelle : *Veritas Domini manet in æternum.*

2. En second lieu, mes frères, la foi du chrétien doit être *entière,* c'est-à-dire qu'il faut accepter complètement et sans restriction tous les dogmes qu'elle enseigne. L'autorité divine qui vous les impose est la même pour tous les articles de notre Symbole. Nous ne pouvons donc pas admettre les uns et rejeter les autres, croire ce qui plaît à notre raison ou flatte nos désirs, et nier en même temps ce qui contrarie nos passions ou surpasse notre intelligence. Nous ne pouvons pas croire à l'existence du paradis et repousser celle de l'enfer. Agir ainsi, c'est outrager le Seigneur, en lui disant que malgré ce qu'il a pu révéler, on ne croira néanmoins que ce qu'on voudra bien accepter.

Mes frères, la foi est une, comme la source divine d'où elle découle : *Unus Dominus, una fides.* L'Eglise n'a jamais souffert ce partage injurieux de son enseignement, ce coupable mélange de négation et de croyance. Ce qu'elle croit aujourd'hui, elle l'a cru de tout temps, et elle veut que ses enfants acceptent l'intégralité de sa doctrine. C'est l'ordre, c'est la justice, c'est la vraie foi, puisque Dieu lui-même en est le principe.

Pour conserver cette foi intacte et complète dans tous ses articles, il faut, mes frères, éviter soigneusement ce qui pourrait l'affaiblir dans quelqu'une de ses parties, comme la lecture de livres ou d'écrits irréligieux, la fréquentation de personnes impies, ayant l'habitude d'attaquer dans leurs conversations nos dogmes révélés. Il y a là un danger réel, auquel un chrétien sérieux ne doit pas s'exposer. Il ne faut pas davantage écouter la voix des passions mauvaises, dont l'influence est capable d'éteindre la foi : l'ambition, l'amour exagéré de la fortune, la soif des jouissances sensuelles. L'âme, gagnée par ces funestes sentiments, s'aveugle promptement, et en vient à rejeter ses croyances, pour se livrer sans retenue à ses instincts mauvais.

Un jour, quelqu'un vantait devant Napoléon Ier la haute fortune du général Bernadotte, devenu roi de Suède. « C'est vrai, répondit l'empereur, sa fortune est belle ; mais il y a un vilain revers à sa médaille. Pour monter sur un trône, son ambition lui a fait renier sa religion ; de catholique, il s'est rendu protestant. Quant à moi, je ne renoncerais pas à ma foi pour toutes les couronnes du monde. »

En même temps qu'il sauvegarde sa foi pour ne pas la laisser dépérir dans son âme, le vrai chrétien doit l'alimenter, la rendre de plus en plus forte et vivante. Il obtiendra cet heureux résultat par de sérieuses réflexions sur les vérités formant l'objet de sa foi ; par des lectures de piété, surtout dans l'Evangile et les écrits des Saints ; et enfin par la récitation de l'Acte de foi, du Symbole des Apôtres, qui est l'abrégé de la doctrine chrétienne, et par celle de ferventes prières pour en demander à Dieu l'accroissement : *Domine, adauge nobis fidem.* Ainsi il établira dans son esprit une conviction raisonnable et raisonnée que rien ne pourra plus ébranler. Il aura la foi des apôtres, la foi des docteurs, et, s'il le faut, la foi des martyrs, tellement affermis dans leur attachement à leur croyance qu'ils ne craignaient pas de souffrir et de mourir pour elle, tant ils étaient assurés de retrouver au ciel, dans la réalité de la vision béatifique, ce qu'ils ne connaissaient ici-bas que par les enseignements de la foi.

3. Enfin, mes frères, la foi du vrai chrétien doit être *agissante.* Il ne suffit pas de croire ; il faut pratiquer ce que l'on croit, et conformer sa conduite à sa croyance.

C'est là une vérité élémentaire. « Que vous servira, disait l'apôtre S. Jacques aux fidèles de son temps, que vous servira de dire que vous avez la foi, si vous n'accomplissez pas les œuvres de la foi ? » Une foi sans les œuvres est une foi stérile, morte et privée de tout mérite. Pourra-t-elle vous sauver ? Certainement non ; elle n'est plus qu'un corps sans âme, qu'un cadavre sans vie.

Jésus-Christ a flétri cette foi inutile quand il déclarait : « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père céleste. » Puis, joignant l'acte à la parole, il frappait de malédiction et condamnait au feu le figuier paré d'un beau feuillage, mais qui ne produisait aucun fruit.

Hélas ! combien de gens mériteraient un sort pareil, eux dont la foi incertaine ne produit aucun fruit de salut, eux qui disent croire, et vivent comme s'ils ne croyaient pas ! Ils croient en Dieu, et ils ne le prient jamais ; ils croient qu'ils ont une âme, et ils ne font rien pour la sauver ; ils croient à l'enfer, et ils ne s'efforcent pas de l'éviter ; ils croient au ciel, et ils ne s'appliquent pas à le gagner !

O mes frères, je vous en conjure, que votre foi ne ressemble pas à celle de ces chrétiens-là ! C'est aux fruits qu'on reconnaît l'arbre. Vous qui croyez en Dieu, priez-le avec ferveur, et servez-le fidèlement. Vous qui croyez en Jésus-Christ, aimez-le de tout votre cœur ; obéissez aux prescriptions de son Eglise ; confessez vos péchés sincèrement ; communiez pieusement ; sanctifiez-vous dans les œuvres de la foi. Gardez-la toujours, mes frères ; gardez-la ferme, entière et agissante, cette foi de vos ancêtres. Comme elle est le plus bel héritage que vous ayez reçu de vos pères, qu'elle soit aussi le plus précieux patrimoine que vous laisserez à vos enfants !

* * *

Un apôtre au zèle ardent, S. Pierre de Vérone, prêchait les vérités de la foi chrétienne avec un si

grand succès que les hérétiques, irrités des conversions qu'il opérait, résolurent de le tuer. Ils l'attendirent au bord d'un chemin et le frappèrent à coups d'épées et de poignards. « Renonce, lui criaient-ils, renonce à la foi catholique, et embrasse notre croyance ! » — « Jamais ! » répondit le martyr expirant, et il récita le *Credo* à haute voix. Quand ses forces épuisées ne lui permirent plus de continuer, il plongea son doigt dans ses blessures, et avec son sang il traça sur la terre ce seul mot : *Credo,* et il expira. Il expira ; mais son âme sainte s'envola vers le ciel, et la foi, dont il mourait martyr, lui rendit une existence immortelle au sein de l'éternelle félicité.

Ainsi, mes frères, la foi chrétienne transformera votre vie sur la terre et vous en assurera une meilleure près de Dieu. Ici-bas, elle rendra vos actions méritoires du bonheur des cieux, en leur donnant une valeur surnaturelle. Tout ce que vous ferez par son inspiration plaira à Dieu, et vous obtiendra des grâces nombreuses, principe de la gloire future. La foi consolera vos peines, rendant supportables vos épreuves les plus dures, en vous montrant la récompense dont elles seront payées, si vous les endurez comme Dieu le veut. Elle vous rapprochera du ciel, vous rappelant que chaque jour passé pieusement sur la terre, vous fait franchir un degré du chemin difficile qui monte à la céleste patrie.

Que votre foi, m. f., soit donc toujours inébranlable dans votre conviction, puisqu'elle est fondée sur la parole même de Dieu. Qu'elle soit entière, n'écartant de votre croyance aucune des vérités enseignées par l'Eglise. Qu'elle soit enfin agissante, inspirant et réglant dans la sainteté vos actions, vos paroles et jusqu'à vos pensées.

Et quand sera venue votre dernière heure, quand il ne vous restera plus rien des choses de la terre, la foi, entr'ouvrant vos yeux sur les splendeurs du paradis, vous fera voir sans voile, sans trouble, sans la moindre incertitude, les ineffables beautés de l'au-delà, et conduira votre âme au sein de cette félicité parfaite, où elle cessera d'exister pour faire place à la vision même de Dieu dans la bienheureuse éternité. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES DE CARÊME

II

LE SALUT PAR LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Parmi les institutions auxquelles s'est attaquée l'impiété moderne, l'une des plus sacrées c'est la famille. Elle s'est acharnée à la troubler, à la souiller, à la désunir. Parce que la famille a été créée par Dieu lui-même, à l'origine du genre humain, et parce qu'elle est demeurée malgré tout le foyer des meilleures vertus, les ennemis de tout bien se sont efforcés de la détruire. Ils l'affaiblissent par l'éducation sans Dieu ; ils la corrompent en y introduisant des publications immorales qui célèbrent l'union libre ; ils la désorganisent par la loi du divorce ; ils travaillent à en bannir toute croyance, toute pratique religieuse, pour en faire un milieu absolument indifférent ou hostile à n'importe quel idéal supérieur aux seules préoccupations terrestres. Aussi voyons-nous la famille menacée de périr, entraînant dans sa ruine la société tout entière, incapable de vivre sans elle.

Pouvons-nous demeurer insensibles en face d'un si grand péril ? Non, m. f., nous ne le pouvons pas. C'est pourquoi, obéissant à la voix de l'Eglise, dont la mission est de défendre toutes les grandes et saintes causes, je voudrais conjurer ce malheur en vous montrant, d'une part, le danger que font courir au salut de chaque homme la vie et les funestes agissements de la famille irréligieuse ; d'autre part, quelles vertus, quel calme heureux s'épanouissent au sein de la famille religieuse, qui devient ainsi le principe du salut de chacun de ses membres.

Tel sera donc l'objet de cette importante conférence : le salut *impossible* dans la famille non chrétienne, tandis qu'il devient *possible et même certain* dans la famille chrétienne. Vous l'écouterez avec votre attention accoutumée, qui vous en fera recueillir des fruits précieux, de sages enseignements et des résolutions généreuses.

I

Avant toute chose, m. f., je dois vous rappeler que la famille n'est point une institution humaine, inventée par tel ou tel savant philosophe, ou bien organisée par tel ou tel antique législateur. Non ; elle a été fondée par Dieu lui-même, quand, arrivé au terme de la création du monde, il voulut que l'homme sorti de ses mains ne demeurât pas seul sur la terre, mais qu'il eût une aide semblable à lui et grâce à laquelle il reproduirait l'image de son Créateur. Voilà pourquoi il entr'ouvrit sans douleur le côté d'Adam endormi et en tira l'os avec lequel il façonna la première femme, qu'il lui donna pour épouse. Puis Dieu bénit l'homme et la femme, en disant : « Croissez et multipliez-vous et remplissez la terre. »

Dès lors la famille est constituée, le père avec le don de la force, la mère avec celui de la tendresse. Ils peuvent, comme Dieu, communiquer leur vie et dire à l'enfant né de leur union : « Tu es notre fils ; nous t'avons véritablement engendré. » — Pour qu'on ne puisse pas nier son origine divine, la famille terrestre est faite à l'image de la famille céleste, avec trois personnes distinctes et indissolublement unies. Sa destinée est de prospérer ici-bas dans l'innocence, jusqu'au jour où elle quittera ce monde pour aller tout entière goûter la félicité sans fin du paradis.

Malheureusement ce bel idéal fut bientôt brisé par la perfidie du démon et le péché du premier homme ; et maintenant encore, après tant de

siècles écoulés, nous voyons la famille en butte aux assauts des méchants, qui s'efforcent de la détruire, afin de rendre impossible le salut de ses membres. Que se passe-t-il en effet dans la famille qui n'est plus religieuse ? Nous voyons l'égoïsme, le désordre et l'impiété y régner entièrement et, tout en faisant le malheur temporel de ceux qui la composent, aboutir à rendre inévitable leur malheur éternel.

1. La religion seule apprend à l'homme à aimer Dieu par dessus tout, et son prochain comme lui-même pour l'amour de Dieu. A plus forte raison ce précepte, qui comprend tout le monde dans son universalité, s'adresse-t-il aux membres d'une même famille. Il vient fortifier et régler dans de justes mesures les liens qui unissent l'époux à l'épouse, les enfants aux parents, et leur fait goûter un doux bonheur dans ces rapports de leur mutuelle affection.

Mais quand la religion est bannie du foyer familial, quand elle n'est plus là pour sanctifier ces sentiments naturels, ils ne tardent pas à s'affaiblir et cèdent bientôt la place à un brutal égoïsme. Vous n'avez qu'à porter vos regards autour de vous. N'est-il pas vrai que trop souvent, dans ces maisons où Dieu n'est plus connu ni obéi, chacun n'aime que soi-même, ne songe qu'à la satisfaction de ses désirs propres, sans vouloir faire le moindre sacrifice pour les autres? Comme tous ont leurs défauts, et que personne n'écoute la voix divine qui ordonne le support mutuel, la vie commune bientôt devient intolérable. L'époux ne peut pas endurer le moindre tort de son épouse ; celle-ci prend tout en mal de la part de celui pour lequel elle n'a plus d'affection ; c'est à peine si elle aime encore ses enfants ; en tout cas, elle les soigne mal, elle ne veille pas sur leur conduite, elle a hâte d'en être débarrassée. Dans une pareille maison, nulle tendresse pour les vieux parents ; on les regarde comme un fardeau, on leur donne à peine le strict nécessaire, appelant de tous ses vœux le jour où l'hôpital ou le cimetière aura délivré de ces bouches inutiles.

Quand on ne croit pas en Dieu, m. f., quand on ne l'aime pas et qu'on n'aime que soi-même, comment voulez-vous qu'on s'attache à ses semblables, même les plus proches ? Lorsque leurs besoins, leur pauvreté ou leur vieillesse en ont fait une source d'ennui, de fatigues ou de sacrifices quotidiens, peu à peu naît et grandit une haine qui souvent ne recule pas devant le crime...

2. Dans la maison où ne règne pas le respect de Dieu avec la confiante docilité à sa volonté, il ne peut subsister nul ordre, nulle régularité, nul accord mutuel pour le bien commun. Chacun agit de son côté, au gré de ses caprices ou de ses passions, et c'est une perpétuelle confusion sous tous les rapports, qui empêche le calme de la vie et tout progrès vers le salut.

L'homme a depuis longtemps rejeté toute croyance religieuse, et, dans la compagnie de ses pareils, il se glorifie de ne plus reconnaître ni Dieu ni maître. Conséquence inévitable : il travaille irrégulièrement, dépense mal à propos l'argent gagné et n'en rapporte à la maison que la moindre partie. Chez lui, c'est un brutal et un tyran.

La femme, de son côté, si elle a grandi sans Dieu, elle imite volontiers les pratiques de son mari ; si elle a été élevée chrétiennement, à moins qu'elle ne soit douée d'un courage héroïque, ce qui est rare, elle perd peu à peu sa foi et son énergie sous la pression d'une pareille tyrannie. C'est alors que le désordre arrive à son comble ; mais je veux vous faire grâce de ce triste tableau.

Cependant, qu'oserai-je dire des enfants nés dans cette malheureuse famille ? Ils ne peuvent que marcher sur les traces de leurs parents. Eux aussi se sentent mal à l'aise au logis et l'abandonnent le plus qu'ils le peuvent. Témoins du désordre qui s'étale sous leurs yeux, et n'étant réconfortés par aucune considération chrétienne, ils sont indociles et en perpétuelle révolte. Ils n'ont ni estime ni soumission pour l'autorité dégradée du père et de la mère ; ils avancent à grands pas dans les voies déplorables où les précèdent les auteurs de leurs jours.

Pour de telles familles, m. f., loin d'être la préparation du salut, c'est déjà l'enfer à la maison dès cette vie, sans qu'elles aient souci d'éviter l'enfer de l'autre vie.

3. Car ce qui porte au dernier degré de misère la famille irréligieuse, je ne crains pas de le dire, c'est son impiété. Cette impiété se manifeste sous deux formes également funestes.

Le plus souvent c'est l'indifférence, un dédain habituel, voulu et opiniâtre, de tout ce qui touche aux choses de la conscience. Dans ces familles, personne n'a croyance ni amour pour nos vérités révélées : on ne s'occupe pas de cela ! Personne ne songe à parler de nos dogmes surnaturels, des droits de Dieu, de l'obligation où tous sont de le servir : on ne s'occupe pas de cela ! Personne ne pense à remplir ses devoirs de chrétien ; ni prières, ni assistance à la messe, ni réception des sacrements, ni aucune des pratiques pieuses qui sont la vie de l'âme : on ne s'occupe pas de cela !

C'est là un très grand malheur pour ces pauvres gens ; car ils vivent ainsi complètement en dehors de la fin pour laquelle Dieu les a créés ; ils faussent leur destinée présente et compromettent sûrement leur avenir éternel.

Il y a pire encore, m. f. : ce sont les familles ennemies de Dieu et foncièrement impies. Là, ce n'est plus la seule indifférence : c'est la haine de Dieu et tout ce qu'elle peut produire de plus mauvais. On n'y nomme ce grand Dieu que dans la brutalité du blasphème ; les prêtres, qu'au milieu d'insultes et de calomnies ; les vérités chrétiennes, l'Eglise, les offices sacrés, les sacrements, qu'avec des termes de mépris ou des moqueries sacrilèges.

O familles trop coupables et aussi malheureuses que coupables ! Votre impiété a tari en vous les sources de la foi aux vérités surnaturelles, dont la croyance est indispensable pour bien vivre et bien

mourir ; elle a étouffé en vous toute espérance en une existence meilleure ; elle a desséché dans votre cœur tout amour de Dieu et de ses biens infinis, pour n'y laisser qu'une soif jamais apaisée de jouissances matérielles, de plaisirs malsains et de satisfactions le plus souvent criminelles.

Ce n'était point pour cela que la divine Providence vous avait formées ; mais c'était pour donner à la religion des fidèles sincères, à vos enfants des exemples édifiants, à la patrie des citoyens dévoués, et enfin pour donner, au terme de votre carrière, des élus au ciel. Vous avez perverti cette destinée, manqué à ces devoirs, et, au long cours de cette existence dévoyée, vous n'avez recueilli que le chagrin, le remords, le désespoir, tous les malheurs ici-bas et la crainte trop justifiée d'un châtiment irréparable dans l'éternité !

Mais c'est assez, m. f. ; détournons les yeux de ce triste spectacle de la famille irréligieuse, et hâtons-nous de les porter sur le tableau consolateur de la famille chrétienne. Nous y verrons que c'est là, et là seulement, que se trouve, dans le mutuel amour, dans le bon ordre et dans la piété, le bonheur sur cette terre et la préparation du salut éternel.

II

La famille heureuse en ce monde est celle où règne la religion, celle que la vertu embaume et que cimente un amour réciproque ; car ce qui constitue l'élément fondamental de la famille, telle que Dieu l'a instituée, c'est la vivacité de cet amour, qui lui donne une douceur et une durée inaltérables.

1. A l'origine du christianisme, quand les païens voyaient les chrétiens s'aimer entre eux, toujours dévoués au bien des autres, ils ne pouvaient pas s'empêcher d'admirer ces cœurs qui ne faisaient qu'un, ces âmes étroitement unies par la charité. Telle est encore la famille pieuse où il n'y a qu'un seul esprit, c'est-à-dire une même intelligence des choses, et un seul cœur, c'est-à-dire un même amour : amour pur et confiant dans l'époux pour son épouse, amour généreux et soumis de l'épouse pour son époux, amour de tous deux pour les enfants nés de leur mutuelle tendresse, amour enfin des enfants pour le père et la mère dont ils ont reçu la vie.

Oh ! qu'elles sont fortunées et bien dignes d'envie, les familles où fleurit une si belle union dans l'amour ! Là, le mari est le chef affectionné de sa femme. Celle-ci, qui selon la parole divine est la chair de sa chair, lui est obéissante, à la manière non pas d'une esclave, mais d'une compagne ; sa docilité n'est exempte ni d'honneur ni de dignité. C'est d'une part une autorité tempérée par la confiance, et de l'autre une soumission relevée par un attachement et une fidélité sans réserve, vertus délicieuses qui puisent leur force dans l'amour même de Dieu.

Voilà bien, mes frères, la famille chrétienne, telle que la religion l'a sanctifiée. Qu'importent maintenant les épreuves inévitables au cours de notre carrière terrestre ? Elles ne feront que resserrer l'union de ceux qui marchent la main dans la main, le regard au ciel, les cœurs tellement soudés l'un à l'autre que rien ne saurait les séparer, ni la pauvreté, ni le travail, ni la maladie, ni même les ruines du corps, puisque l'amour est dans les âmes !

Comme les membres de cette heureuse famille dont je viens de vous tracer le portrait, aimez-vous, mes frères, aimez-vous toujours en Dieu ; mettez-le de moitié dans votre vie. Dans les moments durs, dans les heures pénibles, faites intervenir un peu de raison et beaucoup de foi. L'assistance de Dieu ne vous manquera jamais ; elle augmentera votre courage et affermira votre patience, et donnera à votre amour sa récompense par une prolongation sans fin dans les joies du paradis.

2. L'effet immédiat de ce pur amour que la religion met au sein de la famille chrétienne, c'est le désir de ne rien faire qui soit désagréable à aucun de ses membres, et par conséquent l'application constante à tout bien faire par rapport aux personnes et aux choses.

De là résulte l'ordre parfait qui règne dans cette famille, et qui est un des plus puissants soutiens de sa marche vers le salut. L'ordre est l'heureuse disposition de chaque chose mise à sa place, faite en son temps, et traitée avec un soin proportionné à son importance. Cet ordre se manifeste surtout dans l'exercice régulier d'une autorité légitime, obéie par tous. Dans la famille, elle a été déférée par Dieu au père, dont il a fait son mandataire. En vertu de cette autorité, il parle, il veille, il commande, unissant la fermeté qui n'exclut pas la tendresse, à la tendresse qui n'exclut pas la fermeté. Il est le roi de ce petit royaume dont la reine se nomme la mère, et dont les heureux sujets sont les enfants.

La première préoccupation des parents se porte sur la vie matérielle de ces enfants. Elle est si fragile à ses débuts, si impuissante dans ses jeunes années, qu'ils n'ont jamais trop de vigilance et de précautions pour l'entretenir et la conserver. Ils ont bien soin aussi de ne pas négliger la culture religieuse de ces chers petits êtres que Dieu leur a confiés pour les amener à lui par la connaissance et l'amour de sa religion. Les meilleures et les plus durables leçons de piété ne sont-elles pas celles que l'enfant a écoutées sur les genoux de sa mère ? A mesure qu'il grandit, cet enseignement familial se développe et se précise ; le père y concourt de sa voix plus grave et plus autorisée. Ainsi se forme dans l'intelligence ce fond de convictions chrétiennes, et dans le cœur cet amour pratique de Dieu, que les tempêtes de la vie ne détruiront jamais entièrement.

En même temps, le travail régulier de tous contribue à assurer l'aisance commune ; non pas le travail d'esclaves courbés sous le fouet d'un maître, mais le travail du chrétien qui sait que le labeur est imposé à l'homme par Dieu même, et qui l'accepte comme un moyen d'expiation de ses péchés et de sanctification personnelle.

Voilà bien, mes frères, encore une fois, la famille chrétienne telle que Dieu l'a fondée et telle que la religion la conserve. Le bonheur y réside, fruit de l'union des esprits et des cœurs dans la pratique du devoir ; bonheur qui peut se promettre l'avenir et même l'éternité, puisque la famille, réglée dans un si bel ordre, peut espérer se retrouver tout entière au ciel, qui est le règne de l'ordre parfait.

3. Reste le dernier élément de la vie familiale, le plus nécessaire pour que sa félicité soit complète et son salut certain, je veux dire la piété, l'amour de Dieu manifesté par l'exercice des obligations qu'il impose.

Suivez le cours d'une journée de la famille chrétienne, et vous verrez quel bonheur intime, quelle énergie pour le travail, quelle consolation dans les épreuves, la piété y apporte avec une souveraine efficacité.

Là, chaque matin ou au moins chaque soir, le père vient s'agenouiller à côté de sa femme ; tous deux, entourés de leurs enfants et de leurs serviteurs, adressent à Dieu la prière quotidienne. J'ai été plus d'une fois témoin de ce spectacle ; et, en vérité, je vous le dis, je ne connais rien de plus capable de charmer le ciel et la terre. Qu'elle est belle et bonne, cette prière commune qui, comme une pluie féconde, tombe sur les sécheresses de la journée ! Elle est un baume qui adoucit les froissements de l'existence ; elle est une école de respect et de religion, où tous apprennent à s'incliner devant Dieu, et à se dévouer pour les autres.

Puis, quand vient le dimanche, on se rend ensemble au temple de Dieu, chanter ses louanges, écouter sa parole, l'adorer au sacrifice de l'autel, solliciter ses grâces, et respirer l'atmosphère sanctifiante de nos offices d'une majesté si touchante. Ce jour-là, tous, grands et petits, laissent le travail et les affaires coutumières ; ils viennent prendre place sur les bancs de l'église ; et c'est un chemin que le fils n'oubliera jamais, quand le père le lui a tracé.

Aux autres jours de la semaine entrez dans cette famille chrétienne, aux heures qui réunissent tout le monde « au coin du feu. » On y échange ses idées, ses jugements, ses impressions sur les faits du jour, sur les événements qui se rapportent au milieu restreint dans lequel on vit. Là, tout est écouté avec plaisir, retenu avec profit ; et toujours on sent que l'idée religieuse, sans être exprimée formellement, forme le fond et la règle de ce que l'on dit. C'est que ces conversations se tiennent le plus souvent sous le regard du vieux crucifix ancestral fixé au-dessus de la cheminée. Il est le divin régulateur et le trait d'union qui rapproche les âmes dans une communauté de sentiments justes et pieux.

Ai-je besoin d'insister plus longuement ? Non assurément. Pour ces familles vraiment chrétiennes, la vie a l'éclat d'un beau jour dans toute sa durée. C'est la fraîcheur du matin dans l'enfant qui grandit en science et en vertu ; c'est la force et la splendeur du midi dans les années de l'âge mûr ; c'est le repos lumineux du soir dans le vieillard qui se penche sans crainte vers le repos éternel ; pour tous, c'est l'assurance du salut promis aux bons chrétiens et mérité par la piété persévérante et la fidélité au devoir.

* * *

Je termine cette instruction, en résumant les enseignements qui en ressortent.

Autant la famille irréligieuse brise sa destinée et se rend malheureuse par son égoïsme, son manque d'ordre et son impiété, autant la famille chrétienne sanctifie son existence, et prépare le salut de ses membres par leur mutuelle affection, par son soin de l'ordre et par sa piété sincère.

C'est ainsi, mes frères, que vous agissez en ce qui vous concerne, et que vous agirez toujours. Vous verrez alors votre bonheur, garanti par une soumission constante à la volonté de Dieu, survivre aux défauts, aux épreuves et aux années. Sans doute vous ne pourrez pas tous être irréprochables dans les menus détails de la vie ; mais vous vous supporterez ; vous marcherez sans peine dans les rudes sentiers de votre carrière ; vous ne faiblirez pas dans les travaux et les souffrances inévitables ; car vous savez bien que si Dieu donne la croix à porter à ses plus fidèles serviteurs, il leur accorde aussi, ici-bas les grâces proportionnées à leurs besoins, là-haut la récompense proportionnée à leurs mérites. Ainsi soit-il.

III

LE SALUT PAR L'ÉCOLE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Depuis quarante ans, nous vivons en France sous le régime de l'*école neutre,* laquelle en réalité n'est que l'école athée, c'est-à-dire sans Dieu. On a fait de la neutralité scolaire une des bases de notre législation ; toutes les faveurs ont été pour elle, toutes les persécutions pour les écoles chrétiennes. Il semblait que celles-ci n'avaient plus qu'à disparaître... Elles n'ont pas disparu... Et c'est tant mieux. Vous le comprendrez aisément quand je vous aurai montré, d'une part, tout ce qu'il y a de dangereux dans l'école soi-disant neutre, et, d'autre part, quels biens vos enfants trouveront dans l'école chrétienne, biens qui assureront leur bonheur dans cette vie et dans l'autre, c'est-à-dire le vrai salut, pour lequel uniquement ils ont été créés.

I

L'école dite neutre, c'est-à-dire celle où l'on s'abstient soigneusement de parler aux enfants de ce qui a trait à une religion quelconque, est par ce seul fait une école irréligieuse, ennemie de Dieu et de son Eglise. Car du moment qu'on exclut la religion de l'enseignement, qu'on n'y parle jamais de Dieu et de ses droits, qu'on relègue en dehors de ses leçons l'Eglise avec ses dogmes, son culte,

comme des choses antiscientifiques, vieillies et contraires au progrès moderne, l'enfant ne pourra concevoir envers Dieu et son Eglise que de l'indifférence, puis du mépris et de la répulsion ; et en pratique, il apprendra promptement à s'en passer.

Au fond, c'est bien là ce qu'ont voulu les créateurs de l'école neutre, par haine contre Dieu et contre l'Eglise. Mais que de maux proviennent de cette funeste institution !

L'école sans Dieu se compose de deux éléments : c'est d'abord l'instruction ou la science sans Dieu ; c'est ensuite l'éducation ou la formation morale sans Dieu. Ces deux éléments concourent l'un et l'autre à désorganiser la vie humaine, en la détournant du salut, sa destinée suprême.

1. Oui, mes frères, je l'affirme hautement, pour l'enfant, la science sans Dieu est inévitablement une source d'ignorance profonde des choses qu'il lui importe le plus de connaître, et aussi une cause d'erreurs grossières dans sa direction intellectuelle.

Dieu est l'auteur de toute science ; lui-même s'appelle « le Dieu des sciences, *Deus scientiarum Dominus*. » Ce nom lui convient, parce qu'il est le principe de toute vérité, et surtout parce qu'il complète et illumine de ses révélations la science humaine, qui, sans cela, demeure incomplète et fausse dans ses notions les plus importantes.

L'élève de l'école neutre peut bien acquérir certaines connaissances pratiques, percevoir divers phénomènes, et analyser les substances ; mais il y a des questions d'un ordre supérieur, qui dominent tout, et qu'il ignorera absolument, pour son plus grand malheur, en dehors de l'intervention de la religion et de sa doctrine.

L'existence de Dieu, sa nature, ses infinies perfections, son action dans le monde ; est-il Providence ? sera-t-il un jour le Juge du genre humain, rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime ? Puis l'origine du monde, sa marche dans l'espace, sa conservation à travers les siècles ; qui nous apprendra ces grandes choses ? Et enfin, qu'est-ce que l'homme, qui domine la création, debout sur la terre qui le porte ? D'où vient-il ? De quels éléments a-t-il été formé ? Quels devoirs lui sont imposés durant sa vie mortelle ? Et, quand il en aura atteint le terme, quelle sera sa destinée, sa chute dans le néant, ou bien une autre existence, récompense ou châtiment de sa conduite ici-bas ? — Autant de graves questions, auxquelles la science enseignée dans l'école sans Dieu ne donne aucune réponse.

Aussi le malheureux enfant qui la fréquente ignore ce qu'il lui importe le plus de connaître. Il grandira, vivra et mourra comme l'animal privé de raison qui n'élève pas ses appétits au-dessus de l'existence présente, mais pâture et rumine, vit et meurt, sans sortir de la matière qui l'entoure.

Remarquez-le bien, mes frères : il n'est pas nécessaire que l'enseignement de l'école neutre soit hostile à toute notion religieuse pour qu'elle devienne infiniment dangereuse à l'âme de l'enfant. Par cela qu'on n'y parle jamais de Dieu, on habitue les écoliers, doucement, lentement, avec une fausse modération, à se passer de la foi chrétienne. Mais habituellement on va plus loin. On leur dit incidemment que la religion n'est pas scientifique, que l'expérience ne démontre pas la certitude de ses dogmes, et qu'en elle rien ne répond aux exigences mathématiques, aux investigations de la physique ou de la chimie. On met entre leurs mains des livres remplis d'affirmations contraires à la vérité et à la doctrine de l'Eglise, dans toutes les branches de l'instruction, surtout en matière d'histoire, de sciences naturelles ou de morale purement civique. Les préjugés et les mensonges dont ces livres sont imprégnés à chaque page entrent tous les jours dans l'esprit des petits élèves sans défense, et y laissent des traces qui souvent ne s'effaceront jamais.

A quoi serviront, je vous le demande, en présence de cet enseignement donné tous les jours, les deux pauvres heures d'instruction religieuse que le prêtre est obligé de prendre chaque semaine sur les jours non remplis par les classes réglementaires ? Il parle à des enfants qui n'ont pas eu le temps d'apprendre la lettre du catéchisme, et déjà prévenus contre ce qu'il leur apprend. La religion ne peut avoir qu'une faible et passagère influence sur ces jeunes intelligences. Aussi voyons-nous le plus grand nombre tomber dans une indifférence complète, tandis que le reste ne conçoit que mépris, et répulsion même, contre l'Eglise et ses ministres. Ils deviennent plus tard des impies, des sectaires, qui ne connaissent Jésus-Christ que pour le blasphémer et sa religion que pour la détester.

Pourquoi donc les maîtres de notre enseignement populaire mettent-ils une si ardente opiniâtreté à propager l'instruction irréligieuse dans leurs écoles prétendues neutres ?

C'est qu'ils veulent se débarrasser de Dieu, de l'autorité de Jésus-Christ vivant dans son Eglise, parce que cette intervention surnaturelle contrarie les désirs malsains de leurs passions. Leur vrai motif, c'est qu'en apprenant à l'enfant à se passer de religion, on développera en lui le mépris de l'Eglise et de sa doctrine, du prêtre et des choses saintes, au nom d'une fausse science, afin de pouvoir réaliser le rêve criminel d'avoir enfin une société sans Dieu. Le dernier mot de cette école neutre n'est qu'une question de foi. Si ses propagateurs mettent un tel acharnement à leur œuvre de prétendue neutralité, ce n'est pas dans l'intérêt de la science, ni pour le plus grand bien de la patrie ; c'est uniquement parce qu'ils haïssent Jésus-Christ, et veulent détruire son règne sur la terre.

2. Le second élément de l'école neutre est l'éducation ou la formation morale sans Dieu.

Il n'y a pas d'éducation sans morale. Or il ne peut pas y avoir de morale sans une autorité suprême, Dieu, qui impose son obligation et lui donne sa sanction. La morale est la loi qui règle les mœurs de tout homme en ce monde. Elle suppose nécessairement Dieu comme législateur, avec

Jésus-Christ sa personnification sur la terre, et l'Eglise qui le représente. Elle suppose aussi une sanction, qui récompense ou punit, le ciel ou l'enfer.

Mais parle-t-on jamais de ces choses dans les écoles sans Dieu, telles que nous les voyons fonctionner sous nos yeux? Non assurément. Le nom de Dieu en est banni, le crucifix a été arraché de leurs murailles, nos dogmes les plus sacrés sont tenus dans le silence ou perfidement combattus. Que devient dès lors l'idée de morale dans l'âme des enfants? Quelque chose de vague, de gênant, dont l'obligation ne repose sur aucune base et n'implique aucune responsabilité. Il ne se forme en eux ni foi religieuse, ni désirs des biens supérieurs dans une autre vie, ni crainte des châtiments éternels.

Qui pourra dès lors les maintenir dans le chemin du devoir, de la vertu et de l'honneur? Rien absolument. N'est-ce pas ce que nous voyons? Il sort de ces écoles une génération qui nous épouvante.

L'expérience est là qui le prouve, chaque jour et partout; les statistiques criminelles sont pleines d'aveux terrifiants. Les écoles irréligieuses sont, à des degrés divers, des foyers de corruption, d'immoralité plus ou moins couverte, mais certaine, où il est quasi impossible à l'enfant pur de garder son innocence, où la crainte seule maintient une apparence d'ordre, où enfin l'élève qui déteste l'autorité du maître et toute autorité, ne peut devenir qu'un perpétuel révolté, révolté contre ses parents, contre la société, contre Dieu, ne respectant aucune loi parce qu'il n'a aucune foi.

II

C'est assez, mes frères, nous être arrêtés à regarder le triste tableau de fausse science, d'impiété et de démoralisation que nous présente l'école sans Dieu. Reportons nos yeux sur un spectacle plus consolant, celui des bienfaits que procure l'école chrétienne.

1. Dans cette école, l'enfant reçoit la science complète, fortement documentée, sur toutes les questions dont il lui importe d'avoir la solution. Avec les connaissances humaines nécessaires pour qu'il puisse gagner sa vie et remplir les devoirs de son état, connaissances qui lui sont données aussi largement que dans n'importe aucune autre classe laïque : la lecture, l'écriture, le calcul, notre langue française et telle ou telle langue étrangère, avec l'histoire, la géographie, il y apprend la grande science, la science divine du salut, dont personne ne peut se passer, la seule qui apprenne à l'homme à connaître, aimer et servir son Dieu en ce monde, afin de le posséder et d'être éternellement heureux avec lui dans l'autre.

Or l'Eglise, qui a reçu de Dieu la mission formelle de sauver les âmes en les instruisant de cette belle science, *euntes docete omnes gentes,* l'Eglise ne peut exercer efficacement son ministère qu'en commençant à donner aux enfants, dès le jeune âge de l'école, la connaissance de ces vérités surnaturelles. Elle doit faire régner en eux Jésus-Christ par tous les moyens que peut lui suggérer une ingénieuse charité. Ces moyens sont les bons exemples des maîtres et des maîtresses, le choix des bons livres de classe, les prières précédant et suivant l'étude, le crucifix et les images saintes qui mettent sous les yeux et impriment dans l'âme des habitudes de foi et de piété.

Quant à l'enseignement direct de la doctrine chrétienne, c'est-à-dire du catéchisme, à la vérité c'est le prêtre qui est officiellement chargé de le donner ; mais combien sa tâche est facilitée quand les maîtres de l'école font apprendre la lettre du catéchisme ! Alors il n'aura plus qu'à en expliquer les termes, et à veiller à ce que les enfants en pratiquent les préceptes.

Dans ce louable accord de l'instituteur et du pasteur, qui se rencontre toujours à l'école chrétienne, l'enfant trouvera d'immenses avantages. Il verra la religion placée au rang d'honneur auquel elle a droit ; aussitôt il saura la respecter et l'aimer. Les leçons de son catéchisme ne viendront pas surcharger son programme de matières scolaires ; mais ayant leur temps propre, elles seront étudiées volontiers et se graveront sans peine dans sa mémoire. Les développements que donneront son maître, au besoin, puis son curé ou son vicaire, exciteront son attention, stimuleront son activité, et imprimeront dans sa mémoire, pour sa vie tout entière, la connaissance des vérités surnaturelles. Ce sera un enfant, un jeune homme, puis un homme fait, et même un vieillard, qui n'oubliera jamais les notions fondamentales de sa religion. J'ai vu plus d'une fois des chrétiens et des chrétiennes de 60 ou 75 ans réciter sans se tromper certaines réponses de leur catéchisme ainsi appris, et rappeler avec joie les explications données par le prêtre qui avait instruit leur enfance.

N'est-ce pas là, mes frères, un incomparable bienfait procuré par l'école, quand elle verse dans les jeunes intelligences ces vérités sublimes qui illuminent toute la vie et guident l'âme jusqu'au seuil de la béatitude éternelle ?

2. Cette science de la religion donnée à l'enfant dans l'école chrétienne, influera efficacement sur la moralité de ses actes. Il y aura appris, et cela infailliblement, au nom et de la part de Dieu, à croire ce qui est vrai, à aimer ce qui est bon, à éviter ce qui est mal, à faire ce qui est bien. Sa conduite, durant toute sa vie, sera dirigée par les prescriptions d'un législateur souverainement sage et tout-puissant. Il n'ignorera jamais, pour l'avoir su dès ses jeunes années, quelle récompense sera accordée à son mérite, et quel juste châtiment punirait ses péchés. Les enfants élevés dans cette bonne école sauront respecter l'autorité de leurs parents et leur obéir. Ils seront chastes ; ils s'aimeront entre eux ; ils seront laborieux ; ils seront consciencieux ; ils feront passer le devoir avant le plaisir. Chacun dans leur sphère, ils seront des

jeunes gens et des jeunes filles exemplaires, dignes de l'estime de tous; puis des hommes et des femmes pleins de courage dans l'accomplissement des devoirs de leur condition; et, plus tard, des vieillards couronnés de mérites et d'honneur, attendant la mort sans peur, parce que derrière elle ils entrevoient déjà l'éternelle félicité promise à leur vertu.

* * *

Je termine, mes frères, par des conseils pratiques et je vous dis : comprenez bien la nécessité qui s'impose à notre pays de faire élever ses enfants dans des écoles d'où Dieu ne soit point exclu.

Dieu dans l'école ! Que ce soit là votre conviction et votre devise ! Cette conviction profondément gravée dans votre esprit, efforcez-vous de la faire partager à tous ceux que vous pourrez atteindre et influencer, dans le milieu social où vous vivez. C'est votre devoir de chrétiens et votre droit de Français.

Il faut encore autre chose : il faut de l'argent. Il en faut pour bâtir et entretenir les classes; il en faut aussi pour nourrir les maîtres et maîtresses dévoués qui veulent bien instruire vos enfants sous les regards du divin Crucifix. Les ennemis de l'enseignement religieux puisent à pleines mains dans les caisses publiques; ils n'ont pas honte, parce qu'ils sont les plus forts, de contraindre les catholiques à alimenter ces foyers de mauvaise science, par les impôts dont ils les accablent; et c'est là une des plus criantes injustices dont souffre notre société française. Nos écoles chrétiennes, au contraire, n'ont pour subsister que votre foi et votre charité. Quand on vous demandera pour elles, donnez, donnez généreusement ! Avec cet argent, vous assurerez la bonne éducation de vos enfants; vous préparerez à la France et à l'Eglise une génération d'élite, une race forte et vaillante parce que chrétienne.

Enfin, mes frères, après avoir accordé votre sympathie publique et vos dons généreux aux écoles chrétiennes, donnez-leur surtout vos enfants. Vos enfants ! Ils sont bien à vous, n'est-ce pas ? Ils sont la chair de votre chair, et, si je puis dire, l'âme de votre âme. Malgré les affirmations des sophistes qui prétendent que l'enfant appartient à l'Etat, vous savez bien qu'il est à vous, ce cher petit né de votre sang, nourri de votre travail et souvent de vos larmes, pour qui vous vivez, et pour qui vous êtes prêts à mourir, s'il le fallait. Eh bien ! ne le donnez pas à l'école d'où l'impiété des puissants du jour a banni Dieu et sa sainte religion. Là, élevés en dehors de toute influence pieuse, ils ne pourraient devenir que de mauvais chrétiens, de mauvais fils et de mauvais citoyens, comme nous en voyons tant autour de nous sortir de ces foyers d'indifférence et d'irréligion. Mais placez-les dans les écoles où règnent Dieu et sa morale. La plupart d'entre vous y ont été élevés, et c'est là qu'ils ont reçu la bonne éducation qui fait l'honneur de leur vie. C'est là que vous avez appris à devenir des braves gens, des citoyens honnêtes et surtout des chrétiens fiers d'un si beau titre. Procurez ces mêmes avantages à vos fils et à vos filles ; ce sera le meilleur héritage que vous leur léguerez, la plus sûre garantie de leur salut.

Un jour, quand vous vous endormirez pieusement du sommeil de la mort, vous emporterez avec vous la consolation de voir votre race continuée par des enfants dignes de vous, espérant qu'ils vous rejoindront plus tard au ciel, parce qu'ils seront restés fidèles aux enseignements de l'école chrétienne. Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS

LES QUARANTE-HEURES

On attribue l'institution des Quarante-Heures à un capucin, le P. Joseph de Fermo. Il commença à Milan en 1534. Cette dévotion se répandit très vite, grâce au zèle des Pères de la Compagnie de Jésus. A Rome elle fut bien accueillie; les Papes Pie IV, Clément VIII et Paul IV l'enrichirent de précieuses indulgences. Nous dirons : 1° *Pourquoi* célébrer la fête des Quarante-Heures ? 2° *Comment* la célébrer ?

I. — *Pourquoi ?*

Célébrer la fête des Quarante-Heures, c'est faire :

1° Un acte de foi. Puisqu'il est des hommes qui osent nier les vérités de la religion et en particulier la présence réelle de N.-S. J.-C. dans l'Eucharistie, venons nous agenouiller publiquement devant le St-Sacrement pour dire du fond du cœur : *Credo !*

2° Un acte d'amour. Puisqu'il est des sectaires qui font la guerre au Christ, venons le défendre, le consoler, lui jurer fidélité et lui dire comme saint Pierre : « *Domine, tu omnia nosti; tu scis quia amo te.* » (Jo., xxi, 17).

3° Un acte de protestation. Puisque dans les jours qui précèdent le Carême, il est des fous qui renouvellent les antiques Bacchanales en se livrant à toutes sortes d'excès et de désordres, venons dire à Jésus que nous les réprouvons et que nous ne voulons pas nous mêler à leur troupe insensée. « *Væ vobis qui ridetis nunc, quia lugebitis et flebitis.* » (Luc, vi, 25).

4° Un acte de réparation. Puisque dans ces jours de Carnaval il se commet une quantité de péchés, venons demander pardon à Dieu non seulement de nos propres fautes, mais aussi de celles de nos frères. « *Pater, dimitte illis; non enim sciunt quid faciunt.* » (Luc, xxiii, 34).

5° Un acte de protection. Puisque les crimes des pécheurs allument la colère de Dieu et nous exposent tous aux plus terribles châtiments, venons implorer grâce pour arrêter le bras de la justice divine déjà levé sur nous. « *Parce, Domine, parce populo tuo.* »

II. — *Comment ?*

Pour bien célébrer les Quarante-Heures, il faut :

1° S'abstenir de tous les divertissements dangereux. On aura beau vous dire : *a) C'est l'usage !...* Répondez qu'un chrétien ne se conforme à aucun usage répréhensible. — *b) Beaucoup le suivent !...* Répondez que le scandale donné n'en est que plus grand. — *c) Il n'y a pourtant pas de mal à cela !...* Répondez : « C'est parce que vous fermez les yeux pour ne pas voir : l'Eglise ne dit pas comme vous. »

2° Prier. Prenez donc part à tous les exercices religieux de votre paroisse; et dans l'intervalle, venez rendre visite à N.-S. J.-C. exposé sur l'autel.

3° Communier en esprit de réparation. Efforçons-nous donc par notre amour de faire oublier à N.-S. J.-C. les ingratitudes, les mépris, les outrages, les blasphèmes dont il est victime de la part des pécheurs.

4° Faire des bonnes œuvres. Prouvez donc votre amour à N.-S. non seulement par des paroles, mais aussi par des actes : donnez pour la décoration et l'illumination de l'église, sachez faire un sacrifice, ne reculez pas devant quelques mortifications.

Conclusion

N.-S. J.-C. disait par la bouche du Roi-Prophète : « *Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit ; et qui consolaretur, et non inveni.* » (Ps. lxviii, 21). J'espère qu'une telle plainte ne se renouvellera pas sur cette paroisse pendant la solennité des Quarante-Heures. Les amis de Jésus viendront s'attrister avec lui des désordres des pécheurs et le consoler.

LE MERCREDI DES CENDRES

En ce jour l'Eglise nous marque de cendres le front et nous dit : « *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris* ». Par cette cérémonie symbolique et ces graves paroles, l'Eglise nous fait entendre : 1° un *enseignement*, 2° une *condamnation*, 3° une *invitation*.

I. — *Un enseignement*

L'Eglise nous rappelle en effet notre origine et notre destinée.

1° Notre origine. — *a)* Dieu fit l'homme du limon de la terre (Gen. ii) : *Memento, homo, quia pulvis es.* — *b)* Sans doute, puisque l'homme devait être le chef-d'œuvre de la création, Dieu le façonna de ses propres mains, le fit à son image et lui inspira la vie de son propre souffle ; mais il n'en est pas moins vrai que notre corps a été formé avec de la fange. *Memento, homo, quia pulvis es.*

2° Notre destinée. — *a)* Ce corps doit mourir et retourner à la terre d'où il est sorti : *Et in pulverem reverteris.* — *b)* Sans doute, nous savons qu'il ressuscitera à la fin du monde, mais il ne ressuscitera qu'après avoir connu les horreurs du tombeau : *Et in pulverem reverteris.*

II. — *Une condamnation*

L'Eglise condamne en effet les trois grandes sources de péchés dont parle l'apôtre S. Jean : « *Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ.* » (I Jo., ii, 16).

1° L'orgueil. En nous rappelant notre commune origine et notre commune destinée, l'Eglise nous dit clairement avec le Sage : « Pourquoi t'enorgueillir et mépriser tes frères, toi qui n'es que cendre et poussière ? *Quid superbit terra et cinis ?* » (Eccli., x, 9).

2° La sensualité. L'Eglise nous dit aussi avec Job : « Pourquoi tant flatter ce corps destiné à la corruption du tombeau ? Le jour approche où il sera la proie des vers. *Putredini dixi : Pater meus es ; mater mea, et soror mea vermibus.* » (Job, xvii, 14).

3° L'attachement aux biens de la terre. L'Eglise nous dit enfin avec Salomon : « Pourquoi nous attacher à ce qu'il faudra quitter un jour ? *Sicut egressus est nudus de utero matris suæ, sic revertetur, et nihil auferet secum de labore suo.* » (Eccl., v, 14).

III. — *Une invitation*

Pour combattre ces trois grandes sources de péchés, l'Eglise nous invite à profiter du Carême et à mettre en pratique les trois vertus contraires.

1° L'humilité. Le Carême est un temps de prière et de réflexion ; venons à l'église pour écouter la parole de Dieu et pour nous convaincre de notre misère. « *Et substantia mea tanquam nihilum ante te. Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens.* » (Ps., xxxviii, 6).

2° La mortification. Le Carême est un temps de jeûne et d'abstinence ; observons scrupuleusement les lois de l'Eglise et ne recourons pas si facilement aux dispenses. « *Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ.* » (Mt., iii, 8).

3° Le détachement. Le Carême est un temps d'aumônes ; donnons généreusement à l'Eglise et aux pauvres. Il en est qui ne peuvent pas faire l'aumône ; mais ceux qui le peuvent doivent la faire selon leurs moyens. « *Eleemosyna a morte liberat, et ipsa est quæ purgat peccata, et facit invenire misericordiam et vitam æternam.* » (Tob., xii, 9).

Conclusion

Faisons notre profit des graves paroles que nous adresse aujourd'hui l'Eglise. Nous vivrons alors, non plus selon le monde, mais selon l'Evangile ; c'est le seul moyen d'assurer notre bonheur éternel.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXXVII

L'ESPÉRANCE. — LA CRAINTE DE DIEU

Venite, filii, audite me : timorem Domini docebo vos.
Venez, mes enfants, écoutez-moi : je vous enseignerai la crainte de Dieu.
(Ps. xxxiii, 12).

La foi tient le premier rang parmi les vertus théologales ; nous l'avons étudiée assez longuement. Après elle vient *l'espérance*, que la tradition ecclésiastique place au second rang et dont nous avons à nous occuper maintenant.

Pour bien comprendre le sens vrai et la juste portée de l'espérance chrétienne, il faut la mettre en face d'une autre vertu, faite pour se combiner avec elle, la maintenir dans de justes limites et en éloigner l'alliage frauduleux des présomptions. Cette autre vertu se nomme *la crainte de Dieu*.

C'est que Dieu, quand il a donné une sanction au précepte de la foi et à ceux que contiennent ses enseignements, a prévu tout ensemble l'obéissance des bons et la rébellion des méchants. Il a, dès lors, composé cette sanction tout à la fois de récompenses et de punitions. Il nous a fait connaître les récompenses par des promesses, et notifié les châtiments par des menaces. De là, deux vertus corrélatives : *l'espérance*, qui prend son objet dans les récompenses et répond aux promesses ; et *la crainte*, qui pense aux châtiments et répond aux menaces.

Espérance en Dieu, crainte de Dieu : nous étudierons successivement ces deux vertus. Mais comme l'Ecriture appelle quelque part la crainte « *un commencement* [1], » nous commencerons par elle. Je vous apporte donc ici la leçon de crainte à laquelle le sage des anciens temps invitait ses enfants : « *Venite, filii, audite me : timorem Domini docebo vos.* »

Je n'annonce aucun plan. Mais il vous sera facile, je crois, de suivre la succession des idées que je vais développer.

I

Personne n'ignore ce qu'est la crainte. On peut la définir : le sentiment qui jaillit dans les âmes à la rencontre d'un être tenu pour redoutable. La crainte ressemble de très près à la peur. On craint, quand on a peur ; et quand on craint, pour peu

[1] *Initium sapientiæ timor Domini.* (Ps. cx, 10).

que la crainte soit vive, on a peur. Si ce sentiment a Dieu pour objet, il constitue *la crainte de Dieu*.

Toutes les manières de craindre Dieu ne sont point d'égale valeur. — D'abord, la crainte de Dieu peut varier d'intensité, et cela à l'infini. Il y a toute une hiérarchie et de craintes plus ou moins faibles, et de craintes plus ou moins vives. — Elles peuvent prendre aussi des objets différents. L'une redoutera telle peine, et l'autre redoutera telle autre peine. — Enfin, elles se différencient souvent par leurs motifs.

Toutes ne sont pas, non plus, agréables à Dieu. Il en est qui l'offensent, et il en est qui lui plaisent.

Parmi celles qui l'offensent, j'en signalerai deux. — La première craint Dieu parce qu'elle le tient pour un être méchant, cruel, aimant à faire souffrir les hommes. Elle l'assimile à ces divinités malfaisantes que s'était figurées autrefois l'imagination des païens. Ai-je besoin de le dire ? Cette manière de craindre Dieu, ce Dieu que la conscience populaire appelle si justement « le bon Dieu », est odieusement fausse et lui fait injure. S. François de Sales l'avait sans doute en vue quand il écrivait à quelqu'un : « Pour l'honneur de Dieu, ne le craignez point : il ne veut vous faire aucun mal [1]. »

Ceux-là encore craignent Dieu d'une manière outrageante qui redoutent uniquement ses châtiments, et si uniquement qu'ils seraient prêts à l'offenser s'ils pouvaient éviter d'en être punis. Ceux-là aiment le péché. Ils craignent non pas Dieu, mais la souffrance. Ils prennent leurs raisons de craindre, non point en Dieu, mais en eux-mêmes, à l'exclusion de Dieu. Cette exclusion de Dieu, cette disposition à pécher si ce n'était la peur de souffrir, cet amour du mal, ce regret que Dieu le punisse : tout cela vicie leur crainte et la rend indigne de la sainteté divine.

Voilà deux manières de craindre Dieu que j'appellerais volontiers sataniques, et dont tout chrétien doit se préserver avec soin. — En voici deux autres qui valent mieux et sont agréables à Dieu, mais dont la seconde l'emporte de beaucoup sur la première.

Celle-ci consiste à craindre les châtiments divins, mais sans exclure, comme la crainte mauvaise dont je viens de parler, ni le sentiment des droits de Dieu sur nous et de nos devoirs envers lui, ni celui de la reconnaissance ou de l'amour, ni aucun autre de ceux que Dieu mérite. Elle emprunte son motif aux peines du péché ; mais elle n'emporte ni sympathie pour lui, ni regret que Dieu le punisse, ni disposition à le commettre si Dieu ne le punissait pas. Elle tient compte, sans doute, de l'intérêt personnel ; mais elle n'éloigne aucune considération d'ordre plus élevé. Elle s'y unirait plutôt volontiers. — Evidemment, cette crainte n'est point la plus parfaite. Elle s'harmonise mieux avec la mentalité d'un serviteur qu'avec celle d'un fils ; d'où son surnom de crainte *servile*. Pourtant, elle a sa valeur et son mérite. Dieu s'en contente souvent. Elle lui a ramené bien des âmes. Et le catéchisme vous a appris qu'au saint tribunal, jointe à l'absolution du prêtre et à un commencement d'amour de Dieu, elle suffit à la rémission des péchés.

La crainte la plus parfaite, la plus digne de Dieu et du chrétien, s'inspire d'un motif d'amour. Elle a peur d'offenser Dieu, mais par considération pour ses bienfaits ou ses amabilités, et à cause de la peine qu'il en éprouverait. C'est la crainte du cœur. La tradition ecclésiastique lui a réservé le nom de crainte *filiale*.

Quand je rapproche l'une de l'autre les paroles de l'Ecriture sur la crainte de Dieu, je remarque qu'elle l'appelle tantôt « *le commencement de la sagesse* » (Ps. cx, 10), et tantôt « *la plénitude de la sagesse* » (Eccli., I, 20). Comment expliquer ces expressions contradictoires ? Si elle est un commencement, comment est-elle une plénitude ? Et si elle est une plénitude, comment est-elle un commencement ? — La distinction que je viens d'établir entre les deux craintes qui plaisent à Dieu suffit à éclaircir le mystère. La crainte *servile* est le commencement de la sagesse, parce qu'elle se contente de craindre la peine ; et la crainte *filiale* en est la plénitude, parce qu'elle s'inspire d'un sentiment d'amour.

La crainte filiale étant une des formes de la charité envers Dieu, nous n'en parlerons pas davantage ici. Nous n'aurons désormais en vue, dans cet entretien, que la crainte des jugements et des châtiments divins.

II

Cette crainte doit-elle et même peut-elle trouver place dans la vie chrétienne? — On l'a parfois contesté. Cette crainte, disait-on, était bonne pour les Juifs. Ils vivaient sous une loi qu'on a appelée précisément *la loi de crainte*. Jésus-Christ nous a mis sous une loi d'amour. Dans le christianisme, on doit craindre Dieu, comme on doit l'aimer, uniquement pour lui-même. Il n'est plus permis à personne, concluaient les uns, il est au moins très imparfait, concédaient les autres, de mettre dans nos sentiments envers Dieu aucune vue d'intérêt personnel.

Sous une apparence de haute sainteté, cette doctrine cachait une erreur et une erreur grossière.

D'abord, qui a mis au cœur de l'homme ce souci qu'on blâme tant de l'intérêt personnel? N'est-ce pas Dieu lui-même ? Et quand il nous a donné la charge de notre propre salut, quand il nous a prévenus que là est l'*unique nécessaire* (Lc., x, 42), n'a-t-il point voulu que nous nous y intéressions et le mettions au premier rang parmi nos sollicitudes ? Lors donc que nous le faisons, nous accomplissons sa propre volonté. Et comment pourrait-il s'en blesser ou nous en savoir mauvais gré, puisque nous faisons ce qu'il nous a commandé?

Autre chose. L'Ancien Testament, dont chaque page recommande la crainte de Dieu, en parle en termes trop élogieux pour n'être pas vrais éternellement et même sous la loi d'amour. Une vertu ne

[1] Lettre 417, à Madame de Chantal.

cesse jamais d'être une vertu ; et les conseils donnés par l'Esprit-Saint à une époque quelconque valent pour toutes les époques. — Ne prétendez pas que les auteurs sacrés parlaient seulement d'une crainte inspirée par l'amour ; le contexte montre souvent qu'ils avaient en vue la crainte des colères de Dieu, la crainte de sa justice, la crainte de ses châtiments. Le Psalmiste avoue d'ailleurs que telle était bien celle dont il était pénétré : « Seigneur, disait-il, j'ai peur de vos jugements. *A judiciis tuis timui.* » (Ps. CXVIII, 120 ; cf. Deut., VI, 13-15).

Mais le Nouveau Testament lui-même l'a conseillée. Rappelez-vous cette parole de S. Paul : « *Accomplissez votre salut avec crainte et tremblement.* » (Phil., II, 12). Lorsque l'auteur de l'Apocalypse parle de cet ange qui à la fin des temps parcourra les airs, tenant en mains l'Evangile éternel et jetant aux races humaines agonisantes un dernier avertissement, il lui met sur les lèvres ce cri : « *Craignez le Seigneur, car son jugement approche !* » (XIV, 7). Mais pourquoi multiplierai-je les citations ? Notre-Seigneur lui-même a tenu sur ce point un langage décisif. « *Ne craignez pas,* a-t-il dit, *ceux qui peuvent tuer le corps, mais ensuite ne peuvent plus rien. Je vous montrerai qui il faut craindre : craignez celui qui, après avoir ôté la vie du corps, peut encore jeter l'âme dans les flammes de l'enfer. Oui, je vous le dis : craignez celui-là !* » (Luc, XII, 4-5).

Mais, objecterez-vous, la crainte des punitions n'est que le commencement et comme la première leçon de la sagesse. — C'est vrai. Pourtant, qui osera se dire assez sage pour avoir dépassé ce commencement et n'avoir plus besoin de cette première leçon ? Les Saints s'accordent à reconnaître que la crainte des châtiments est parfois nécessaire aux plus parfaits eux-mêmes. Ceux-ci peuvent éprouver des tentations dont, à certaines heures troublées, l'amour, s'il était seul, viendrait difficilement à bout. En face de pareilles épreuves, il faut que la crainte vienne en aide à l'amour... Si les plus avancés en sont là, que faut-il penser des autres ? D'où ce mot d'un maître de la vie spirituelle : « Presque tous, nous avons plus besoin de crainte que d'amour [1]. »

Vous me rappellerez peut-être qu'au dire de S. Jean, « la charité parfaite chasse la crainte : *perfecta charitas foras mittit timorem.* » (I Jo., IV, 18). L'apôtre parle là d'une crainte dépourvue d'amour, non pas d'une crainte alliée à l'amour divin et vivant avec lui.

Enfin, oui ou non, les menaces divines et les jugements de Dieu sont-ils assez redoutables pour qu'on en ait peur ? Oui, sans aucun doute. Il faut donc en avoir peur. Nous devons avoir pour Dieu tous les sentiments qu'il mérite. Il mérite l'amour : aimons-le ! Il mérite confiance : espérons en lui ! Il mérite la crainte : craignons-le !...

Mais je m'aperçois que je n'ai pas encore fait voir combien les menaces divines sont dignes de crainte. J'entreprends de suite cette démonstration.

[1] P. Faber. *Conférences*, p. 112.

III

Quelles sont les menaces faites par Dieu aux pécheurs ? Les fidèles se plaisent à les oublier. Je les relis souvent, moi, dans les livres inspirés, et je ne le fais jamais sans en être terrifié.

Ecoutez plutôt. En vous disant mes terreurs, je vous rappellerai ce dont vous êtes menacés vous-mêmes et ce que vous devez craindre.

Ce que je crains en Dieu, c'est sa majesté infinie, devant laquelle je ne suis rien et qui se fait gloire de réprimer toute irrévérence, même celle d'un regard indiscret (Prov., XXV, 27). C'est aussi cette présence à laquelle je ne puis échapper ; et ces yeux qui sondent les reins et les cœurs, pénètrent tous les secrets de la conscience et n'oublient jamais rien de ce qu'ils ont une fois vu (Jér., XVII, 10).

Ce que je crains en Dieu, c'est la sévérité avec laquelle il prescrit la pratique intégrale de sa loi, sans en omettre une seule lettre, ni même un signe de ponctuation (Mt., V, 18), et cette exigence rigoureuse que tout homme porte des fruits de vertu, sous peine d'être, comme un arbre stérile, abattu et jeté au feu (Mt., III, 10).

Ce que je crains en Dieu, c'est sa sainteté inimitable dont il me fait un modèle (Mt., V, 48) ; cette sainteté en face de laquelle je me retrouve partout, dans la prière, dans le Sacrifice, dans les Sacrements, et qui exige de moi une déférence si profonde et une pureté de conscience si absolue (I Cor., XI, 28).

Ce que je crains en Dieu, ce sont les punitions dont il frappe souvent, dès ici-bas, ceux qui l'offensent, et la souveraine puissance qui met à sa disposition toutes les adversités, tous les fléaux, toutes les souffrances (Prov., XIII, 21).

Ce que je crains, c'est le jugement auquel tout homme est soumis au sortir de ce monde : jugement dans lequel il faut rendre compte du détail de la vie, sans excepter une parole inutile (Mt., XII, 36) ; c'est le jugement du dernier jour, avec ce livre dans lequel tout est écrit et dont les pages se dérouleront sous les regards des anges et des hommes, sans respecter aucun secret (Mt., X, 26) ; c'est la divine lumière qui éclairera ces deux jugements et sous les rayons de laquelle, paraît-il, les moindres faiblesses revêtent de si odieuses couleurs et deviennent si humiliantes pour ceux qui les ont commises.

Ce que je crains, c'est la sentence du souverain Juge, sentence dont S. Paul lui-même redoutait qu'elle ne fût pour lui une sentence de réprobation (I Cor., IX, 27) ; et c'est son caractère définitif, irréformable et qui exclut tout appel.

Ce que je crains, c'est ce purgatoire où Dieu se sert du feu pour épurer toutes nos œuvres (I Cor., III, 13), que les saints ont dépeint comme si douloureux, et dont personne ne sort sans avoir payé sa dette (passez-moi le mot, il répond à une expression de l'Evangile) jusqu'au dernier centime (Mt , V, 26).

Ce que je crains, c'est l'enfer ; l'enfer où se réunissent, pour punir les pécheurs, toutes les souf-

frances des sens, de l'esprit, du cœur, de la conscience, portées à leur degré suprême ; c'est le désespoir que doit causer aux âmes la perte éternelle du paradis ; c'est cette éternité qui fait durer toujours les peines des réprouvés et ne permet de mourir ni au ver qui les ronge ni au feu qui les brûle (Mc., IX, 43).

Ce que je crains enfin, et peut-être plus encore que tout le reste, c'est l'imprévu du jour et de l'heure auxquels je devrai subir les jugements divins et entrer dans mes destinées éternelles. Ici, Dieu m'a fait une menace terrible : celle de venir me prendre quand j'y penserai le moins (Lc., XII, 40).

Voilà mes raisons de craindre. Sont-elles justes et fondées ? Méritent-elles que j'aie peur ? Si tel est votre avis, et comment en auriez-vous un autre ? livrez donc, vous aussi, vos âmes à la crainte de Dieu !...

IV

Je voudrais, avant de terminer, signaler les principales manifestations par lesquelles, en pratique, la crainte des jugements divins doit se manifester dans notre vie.

Je les rattache à deux groupes.

Le premier groupe comprend celles qui se rapportent *au péché*. Elles sont assez nombreuses. Je nommerai, en particulier, le regret des fautes commises, l'application à les expier, la vigilance pour n'en point commettre de nouvelles, la fuite des occasions, et cette délicatesse de conscience qui, sans voir du mal où il n'y en a pas, a horreur des moindres souillures. Tout cela découle de la crainte : car les menaces divines ont été faites au péché, et c'est en se dégageant du péché qu'on peut les éloigner de soi. Voilà pourquoi les saints ont fait, de leurs faiblesses, si largement pénitence ; et voilà pourquoi chacun d'eux avait tellement peur des plus légers manquements qu'il aurait pu s'appliquer cette parole de sainte Catherine de Sienne : « Si je voyais, d'un côté, une mer de feu, et de l'autre le plus petit péché, je me jetterais plutôt mille fois dans le feu que de commettre ce péché. »

Les manifestations de crainte dont se compose le second groupe se rapportent *à Dieu*. Elles consistent, d'une part, dans un profond respect pour lui ; et d'autre part, dans un ardent désir de lui plaire.

Je parle de respect pour Dieu. Oui, nous avons besoin qu'on nous rappelle quelle déférence nous devons à son infinie majesté, à sa présence, à son saint nom, à sa parole, à ses institutions, aux pratiques de son culte, à ses temples et à ses autels, aux personnes qui lui sont consacrées, enfin à tout ce qu'il a sanctifié par son contact. Nous usons généralement, avec lui, d'un sans-gêne excessif, auquel nos faibles vertus ne nous donnent pas droit et que tous les prétextes de piété filiale ne suffisent point à justifier. Les anges du paradis aiment Dieu mieux que nous, et l'Eglise ne leur prête à son égard aucune familiarité ; mais une attitude profondément respectueuse, avec des louanges, des adorations, et un tremblement causé par le vif sentiment de ses infinies grandeurs [1].

J'ai nommé encore le désir de plaire à Dieu. Quand on craint Dieu, on ne se contente point de ne pas l'offenser ; on cherche à lui être agréable. On a l'ambition, non seulement de n'être pas en dette envers lui, mais d'être en crédit. De là, une application soutenue à devenir sans cesse plus vertueux ; à observer non seulement les préceptes, mais aussi, quand ils s'harmonisent avec les devoirs d'état, les conseils eux-mêmes ; à profiter de toutes les grâces ; et, comme dit le Sage (Eccl., VII, 19), à ne rien négliger de ce qui peut satisfaire au bon plaisir divin. C'est aussi que la crainte des punitions, bien comprise, doit conduire, suivant une progression logique, aux formes les plus excellentes de la sainteté. La sévérité du châtiment fera apprécier aux âmes la malice du péché ; celle-ci leur démontrera le prix du pardon ; le prix du pardon leur inspirera une haute idée des miséricordes divines et du bienfait de la Rédemption ; par la Rédemption et les miséricordes divines, elles pourront juger de la bonté sans mesure et de toutes les amabilités de Dieu : elles atteindront ainsi la charité parfaite. Voilà, ce me semble, la tendance intime et le vrai rôle de la crainte. Elle aspire à donner graduellement naissance aux sentiments les plus élevés et à fusionner avec eux. De sorte que, si en bas et du côté de la terre c'est la crainte, en haut et du côté du ciel ce sera l'amour. Et par là se réalisera la vérité que j'ai rencontrée quelque part, revêtue d'une comparaison charmante. La vie chrétienne, disait-on, est une trame qu'il faut remplir et dont il faut faire un tissu précieux. Les fils de ce tissu seront à la fois des fils de lin, des fils de soie, des fils d'or ; mais la crainte sera l'aiguille qui les fera entrer.

* * *

Je termine. Si la crainte n'avait pas d'autre avantage que ceux dont je viens de parler, elle mériterait au plus haut point toutes nos sympathies. Mais elle en a un autre, bien précieux aussi, dans les promesses que Dieu lui a faites. Les Livres saints sont remplis de ces promesses. Je ne les citerai pas toutes ; mais celles que je rappellerai sont des plus belles. Ecoutez ! « *Ceux qui craignent Dieu sont grands devant lui. — Dieu est leur appui. — Ses yeux sont fixés sur eux. — Sa miséricorde leur est assurée de génération en génération. — Il fait leur volonté et exauce leurs prières. — Il les gardera dans les tentations et les délivrera de tous les maux. — La crainte sera pour eux un paradis de bénédiction.* » Enfin, cette promesse dont vous apprécierez toute la valeur : « *Tout se passera bien pour eux à leur dernière heure* [1]. » C'est, en effet, chose constatée par l'expérience que, quand toute une vie s'est écoulée dans la crainte de Dieu, la mort est très douce. Les terreurs s'en vont et font place à des consolations, à des espérances, à des joies si vives et si profondes qu'on croirait volontiers, si cela pouvait être, que le paradis du mourant a commencé avant sa mort.

[1] Laudant Angeli, adorant Dominationes, tremunt Potestates, etc. (Præfat. Missæ).

[1] Voici les références de ces textes : Judith, XVI, 19 ; Ps., XXIV, 14 ; XXXII, 18 ; Lc., I, 50 ; Ps., CXLIV, 19 ; Eccli., XXXIII, 1 ; XL, 28 ; I, 13.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 2 februarii 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 10 février 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Neuvaine à S. Joseph. — VI. Le Patron de la bonne mort, 49. — VII. Le Protecteur des âmes du Purgatoire, 50.
Sermons de Carême. — IV. Les qualités de la prière, 52.
Conférences de Carême. — IV. Le salut par le travail chrétien, 55. — V. Le salut par la presse chrétienne, 58.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XXXVIII. L'espérance, 62.

NEUVAINE A SAINT JOSEPH

VI

LE PATRON DE LA BONNE MORT

Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.

C'est une chose précieuse aux yeux de Dieu que la mort de ses saints. (Ps. CXV, 15).

Mes frères,

Après avoir été le modèle des époux, des pères et des ouvriers, le juste Joseph vit arriver le terme de son pèlerinage sur la terre. A quelle époque est-il mort ? Rien ne nous l'indique dans le texte sacré. Nous pouvons cependant regarder comme certain qu'il n'était plus en vie à la Passion de N.-S. Jésus-Christ, puisqu'il n'était pas au Calvaire et que du haut de la Croix le divin Maître eut soin de recommander sa Mère à l'apôtre S. Jean. Il est très probable même qu'il était déjà mort au début de la vie publique de Jésus, puisqu'il n'est plus question de lui dans les Evangiles, sinon pour faire remarquer que Jésus était le fils d'un ouvrier. Quelle que soit d'ailleurs la date adoptée, tous les auteurs sont d'accord pour dire que S. Joseph est mort à Nazareth de la mort précieuse des justes ; et dans l'univers entier les fidèles ne manquent point de l'invoquer à juste titre comme le modèle et le patron de la bonne mort.

N'est-il pas à souhaiter en effet : 1° que tous les chrétiens *se préparent* à la mort comme ce grand saint, et 2° que tous *s'endorment* comme lui de leur dernier sommeil, dans les bras de Jésus et de Marie ?

I

Une pieuse tradition nous rapporte que, quand S. Joseph vaincu par l'âge et la fatigue fut obligé de cesser son travail et de s'aliter, il fut averti par Jésus lui-même de l'heure de sa mort. Aussitôt, non content de se résigner à la volonté de Dieu, il fit paraître les plus beaux sentiments de joie et de confiance.

Les hommes ont beau avoir la certitude de mourir, ils ne supportent pas qu'on leur parle de la mort. Même quand ils sont cloués par les dernières douleurs sur un lit d'agonie, ils ne peuvent se résigner à prendre leurs dispositions pour s'en aller dans l'autre monde. Ils ne s'entretiennent que de leurs affaires, de leurs projets, de leurs plaisirs ; et il arrive souvent, hélas ! que sous prétexte de leur être agréables, les médecins, les parents et les amis ont la lâcheté de les bercer et de les endormir dans les plus funestes illusions. — S. Joseph ne connut ni ces faiblesses, ni ces révoltes de la nature. Toute sa vie il avait été soumis à la volonté de Dieu ; il n'eut pas la moindre velléité de désobéir à la dernière heure. Dès que Jésus lui fit entendre l'appel divin, il se résigna ; et se souvenant des admirables paroles que la Vierge avait prononcées à l'annonce du mystère de l'Incarnation, il s'écria comme elle avec un pieux empressement : « Seigneur, je suis votre serviteur ; qu'il me soit fait selon votre désir. *Fiat mihi secuudum verbum tuum !* »

D'ailleurs, la pensée de mourir était loin de jeter l'épouvante dans le cœur de S. Joseph. Lorsqu'ils sont arrivés au moment de paraître devant Dieu, et qu'ils examinent les années écoulées, bon nombre de chrétiens ne se sentent pas très rassurés. Ils n'aperçoivent en effet dans le cours de leur existence que des pensées, des désirs, des paroles, des actions et des omissions coupables ; et ils ont beau se frapper la poitrine, ils se demandent avec effroi ce qu'ils pourront bien répondre à l'inflexible Juge qui les attend au seuil de l'éternité. — S. Joseph n'était point dans ce cas. En jetant un regard en arrière, il pouvait se rendre justice qu'il s'était acquitté de son mieux de la mission que le ciel lui avait confiée. Il avait gardé avec soin l'honneur et la virginité de Marie, il avait sauvé Jésus de la fureur d'Hérode, il avait gagné son pain honorablement à la sueur de son front, il avait nourri ceux qu'il aimait ; et il avait beau scruter tout son passé, il n'avait pas souvenance d'avoir perdu la grâce de Dieu par le péché. Comment n'aurait-il pas vu venir la mort avec joie ? N'était-ce pas pour lui la grande Libératrice ? Ne lui apportait-elle pas, avec la fin des épreuves, le commencement du repos éternel ?

Cette joie intérieure de S. Joseph se trouvait encore augmentée par la certitude de la récompense. Ce qui trouble parfois les meilleurs chrétiens à l'heure de la mort, c'est que, selon la parole redoutable de l'Esprit-Saint, ils ne savent pas s'ils sont dignes de haine ou d'amour, *nescit homo utrum amore an odio dignus sit ;* aussi le démon profite-t-il de leur état d'âme pour essayer de les jeter dans le découragement et même pour les pousser au désespoir. — Il est évident qu'il ne pouvait en être ainsi du Père adoptif de Jésus. Non seulement il n'avait rien à se reprocher, mais il se savait aimé de Dieu. Il était sûr d'aller rejoindre les justes dans le sein d'Abraham ; et comme il avait vu naître et grandir le Libérateur annoncé par les Prophètes, il se disait avec la plus ferme confiance que son séjour dans les Limbes ne serait pas de longue durée. Les portes du ciel allaient bientôt s'ouvrir,

et il comptait y entrer le premier à la suite du divin Rédempteur. Qui nous dira jamais les sentiments de Joseph à cette pensée ? Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que dans son extase, nouveau Siméon, il dut saluer l'aube de l'éternité bienheureuse par un cantique de joie, d'espérance et d'amour ? *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.*

II

Ainsi préparé à partir pour l'autre monde, S. Joseph devait s'endormir de son dernier sommeil avec une douceur et une suavité toutes célestes : « Un saint qui avait tant aimé en cette vie ne pouvait mourir que d'amour, » dit S. François de Sales.

Il n'est pas étonnant qu'un tableau si touchant et si suggestif ait tenté bon nombre d'artistes. Représentons-nous en effet la scène telle qu'elle dut se passer dans l'humble demeure de Nazareth. A l'heure prédite par Jésus, Joseph est étendu sur son lit d'agonie. Il a les mains croisées sur sa poitrine ; et bien que ses traits soient fortement accentués par l'âge et la fatigue, son visage néanmoins est comme illuminé des premiers rayons de la gloire. Ses yeux contemplent avec amour les deux êtres chéris qui ont fait son bonheur et qu'il va bientôt quitter ; mais le chagrin de la séparation n'affaiblit dans son regard ni la douceur de la résignation ni la flamme joyeuse de l'espérance.

Debout à côté de lui se tient Jésus. Le bon Maître s'incline, et avec une piété toute filiale il soutient doucement contre sa poitrine la tête du pauvre ouvrier. N'essayons pas de traduire les dernières effusions de Jésus et de Joseph. Quand on songe aux paroles sublimes que le Fils de Dieu adressera plus tard aux malades, aux infirmes, aux déshérités et même au malheureux voleur crucifié à son côté, il n'est pas possible à des lèvres humaines de répéter les paroles encore plus sublimes qu'il adresse en un pareil moment à celui qui lui servait de père.

En face de Jésus se tient agenouillée, les mains jointes, la douce Vierge Marie. N'est-ce pas l'attitude qui convient à celle à qui nous disons tous les jours : « Priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort ! » Cependant Marie ne prie pas pour le juste Joseph ; elle prie avec lui ; et songeant à toutes les actions d'une vie si sainte et si bien remplie, elle remercie le ciel d'avoir placé son honneur et sa virginité sous la garde d'un époux si chaste, si humble et si dévoué.

Pour compléter cette scène, les artistes nous montrent au-dessus du lit de S. Joseph une nuée lumineuse dans laquelle apparaissent les anges et les séraphins. Ce n'est point, comme on serait tenté de le croire, une pure fiction de leur imagination. Les esprits bienheureux assistèrent certainement en grand nombre à ce spectacle incomparable ; et autour de Jésus leur Roi et de Marie leur Reine, ils attendirent dans une attitude respectueuse le moment de porter cette belle âme dans le sein d'Abraham. Ce moment d'ailleurs ne tarda pas : S. Joseph expira soudain dans une défaillance d'amour, entre les bras de Jésus et de Marie.

* * *

On raconte, mes frères, que la T. S. Vierge Marie apparaissant un jour à Marie d'Agreda, lui dit : « Au dernier jour, lorsque tous les hommes seront jugés, les malheureux damnés regretteront amèrement de n'avoir pas connu, à cause de leurs péchés, combien la protection de S. Joseph était puissante et efficace pour les aider à faire leur salut et à rentrer en grâce avec Dieu. Le monde a beaucoup ignoré combien sont admirables les prérogatives dont le Seigneur a favorisé mon saint époux, et combien son intercession est puissante auprès de mon divin Fils et de moi ; je vous assure que S. Joseph est un des plus chers favoris de Dieu et des plus capables d'arrêter sa justice contre les pécheurs. »

N'oublions pas, mes frères, ces paroles de la T. Sainte Vierge ; et pour n'avoir rien à regretter dans l'autre monde, demandons tous les jours à S. Joseph, pour nous et pour ceux que nous aimons, la grâce de faire une bonne mort. Celui qui a rendu le dernier soupir dans un élan d'amour, entre les bras de Jésus et de Marie, nous adoucira volontiers les angoisses et les souffrances de la dernière heure. Ainsi soit-il.

VII

LE PROTECTEUR DES AMES DU PURGATOIRE

Sancte Joseph, dispensator gratiæ, ora pro nobis.
S. Joseph, dispensateur de la grâce, priez pour nous.

Mes frères,

Quand S. Joseph eut expiré dans un élan d'amour, Jésus et Marie rendirent à son corps les derniers devoirs en se conformant aux habitudes juives. Il est très probable, pour ne pas dire certain, que ce corps virginal qui avait reçu si souvent les caresses et les baisers du Fils de Dieu, ne connut point la corruption du tombeau. De pieux auteurs, se basant sur un texte de l'Evangile de S. Matthieu, assurent qu'il ressuscita au moment de la Résurrection de N.-S. Jésus-Christ et qu'il apparut dans la ville de Jérusalem avec les corps de plusieurs autres saints. Ils ajoutent même, comme S. Bernardin de Sienne et S. François de Sales, qu'au jour de l'Ascension Jésus voulut recevoir dans la gloire à côté de lui, en corps et en âme, le modeste ouvrier qui lui avait servi de père ; et ainsi, après l'Assomption de la T. S. Vierge Marie, la Sainte Famille se retrouva tout entière dans la splendeur des cieux.

Quoi qu'il en soit de ces diverses questions, sur lesquelles l'Eglise ne s'est jamais prononcée, nous savons qu'une fois séparée de son corps, l'âme de S. Joseph s'en alla dans les Limbes ; et c'est préci-

sément en souvenir des consolations qu'il prodigua aux âmes des justes qui soupiraient après les joies du Paradis, que les fidèles se plaisent à invoquer ce grand saint comme le Protecteur des âmes du Purgatoire.

1° En quel état se trouvaient les âmes des justes dans les Limbes ? 2° Quelles sont les consolations que leur apporta S. Joseph ? Voilà les deux questions auxquelles nous allons essayer de répondre.

I

Les Limbes, nous disent les théologiens, étaient la demeure des justes qui étaient morts avant la venue de N.-S. Jésus-Christ. Les âmes qui étaient reçues dans ce séjour provisoire, ne portaient la souillure d'aucun péché. Elles étaient belles de la beauté resplendissante de la grâce ; aussi n'étaient-elles pas malheureuses comme les âmes tombées en enfer, et n'avaient-elles pas besoin de satisfaire à la justice de Dieu comme les âmes détenues au purgatoire. Elles ne souffraient d'aucune misère, ni d'aucune douleur sensible. Elles vivaient dans un repos agréable, elles jouissaient même d'une paix qu'elles avaient souvent rêvée sur la terre ; et dans leur foi, leur reconnaissance et leur amour, elles bénissaient Dieu de les avoir fait sortir de la vallée des larmes et de leur avoir donné un sort aussi enviable.

Malheureusement leur bonheur était loin d'être complet. Les Limbes n'étaient point le Paradis. Les âmes des justes avaient beau y jouir de la lumière, du rafraîchissement et de la paix ; elles ne pouvaient s'y rassasier selon leurs désirs, puisqu'elles étaient privées de la contemplation de Dieu. En effet, depuis la faute de notre premier père, la malédiction divine était tombée sur tous les hommes ; les fils d'Adam avaient perdu leurs droits à l'héritage du ciel, et par le fait même les portes de l'éternité bienheureuse avaient été fermées. Seul le Messie promis à nos premiers parents était capable d'expier le péché, de mériter le pardon et d'effacer la sentence de malédiction qui pesait sur la famille coupable ; seul il avait le pouvoir de rendre aux hommes la plénitude de leurs droits ; et seul par conséquent il pouvait ouvrir les portes que la justice de Dieu avait condamnées. Aussi les âmes des justes soupiraient-elles tous les jours après la venue du Libérateur ; elles languissaient dans l'attente, elles appelaient de tous leurs vœux le jour béni qui devait les introduire au ciel, les mettre en présence de Dieu et les combler de tous les biens.

Parmi ces justes se trouvaient nos premiers parents avec Abel, Noé, Abraham, Moïse, David, et les autres patriarches, et les autres prophètes, et les autres conducteurs du peuple de Dieu. Ils se disaient l'un à l'autre ce qu'ils savaient du Messie ; ils méditaient ensemble les textes sacrés que l'Esprit-Saint leur avait autrefois dictés pour l'instruction et la consolation des enfants d'Israël ; et comme ces paroles ne faisaient qu'affermir leur espérance et attiser leurs désirs, ils se plaisaient à chanter avec le prophète Isaïe : « O cieux ! versez-nous votre rosée, et vous, ô nuées ! faites descendre le Juste. O terre ! entr'ouvrez-vous et donnez-nous enfin notre Sauveur. *Rorate, cœli, desuper et nubes pluant justum ; aperiatur terra et germinet Salvatorem.* »

II

On comprend après cela que l'arrivée de S. Joseph aux Limbes fut un événement.

En effet, le père adoptif de Jésus annonce aux âmes des justes que leur délivrance est proche ; et il devient ainsi, de par la volonté divine, le premier prédicateur de la bonne nouvelle. Il parle en Evangéliste, heureux de contribuer à la gloire de Jésus et à celle de Marie. Il a vu le Messie, il l'a pris dans ses bras, il a vécu avec lui, il en a même reçu le doux nom de Père. Il raconte l'enfance de Marie, l'Annonciation, les merveilles de Bethléem, l'étoile des Mages, la colère d'Hérode, la fuite en Egypte, la prédication au milieu des Docteurs, la vie de recueillement, de prière et de travail dans la petite maison de Nazareth ; et il ajoute mille et mille détails dont il a été le témoin attentif avec Marie, et que les Apôtres et les Evangélistes eux-mêmes n'ont jamais connus. Sous l'empire de ces souvenirs délicieux, Joseph surmonte son amour du silence, il donne enfin libre cours aux sentiments qui l'agitent ; et en l'écoutant les justes sont dans le ravissement. Ils oublient la longueur de l'attente et tressaillent d'une joie inconnue ; car ils voient poindre déjà les premiers rayons du jour si impatiemment attendu.

Ces premiers rayons devaient bientôt faire place à l'aurore. Quelques années après la mort de S. Joseph, le Vendredi Saint, vers trois heures de l'après-midi, le Messie apparut enfin aux âmes justes, dans tout l'éclat de ses souffrances, de sa gloire et de sa beauté. Cette fois ce n'est plus le rêve, c'est la réalité. Ce n'est plus le désir, c'est l'extase. Après les premières effusions, Jésus confirme la prédication de son Père adoptif ; il la complète par le récit de ses enseignements, de ses miracles, de sa passion, de son crucifiement et de sa mort. Il proclame qu'il a vaincu le péché, qu'il a détruit l'empire du démon et qu'il a accompli le grand œuvre de la Rédemption. « Encore quarante jours, dit-il aux justes, et votre exil sera terminé. Je vous conduirai de la montagne des Oliviers au séjour de la gloire. » Et comme gage et prémices de son triomphe, il laisse entrevoir aux âmes saintes, comme dans un éclair, la vision désirée, la vision sublime, la vision inoubliable qui doit faire leur bonheur pour toute l'éternité.

Les quarante jours écoulés, Jésus selon sa promesse est sur la montagne des Oliviers. Il est environné d'un cortège invisible formé des anges, des archanges, de Joseph et des âmes justes enfin sorties des Limbes. Il contemple encore une fois ses apôtres et ses disciples bien-aimés ; il leur adresse ses adieux et leur fait ses dernières recommandations ; il lève la main pour bénir les quatre coins de la terre qu'il va quitter, mais où il doit re-

descendre à la fin du monde pour juger les vivants et les morts ; et tout à coup il s'élève vers les nues par sa propre vertu, dans une auréole de gloire et aux acclamations de toute la cour céleste. Parvenu à la droite de Dieu le Père, il distribue les trônes aux élus du royaume des cieux ; et d'après S. Bernardin de Sienne et S. François de Sales, il commence par mettre S. Joseph, en corps et en âme, à la première place, après celle qui a été réservée de toute éternité à la T. S. Vierge Marie.

S. Joseph, consolateur des âmes détenues dans les Limbes, continue aujourd'hui du haut du ciel son sublime ministère ; il est devenu pour les fidèles du monde entier le Protecteur des âmes du purgatoire. Il est si bon, en effet, qu'il ne peut rester insensible aux souffrances de ces pauvres âmes ; et il est si puissant sur le Cœur de Jésus qu'il obtient tout ce qu'il veut pour les soulager et pour les délivrer. Aussi les pieux fidèles ne se contentent pas de l'invoquer : ils se plaisent à déposer entre ses mains les mérites de leurs prières, de leurs bonnes œuvres, de leurs sacrifices, de leurs indulgences et de leurs communions, afin qu'il en porte la valeur au centuple et qu'il introduise au plus vite dans le séjour de la lumière, du rafraîchissement et de la paix les âmes recommandées à sa protection. Imitons l'exemple de ces pieux fidèles. Celui que l'Eglise appelle dans ses litanies le « Dispensateur de la grâce, *dispensator gratiæ,* » accueillera toujours avec bienveillance nos offrandes et nos requêtes en faveur des pauvres âmes qui gémissent dans les flammes du purgatoire ; il les fera agréer par Celui qui ne peut rien lui refuser ; et un jour viendra où, selon la promesse de l'Evangile, il sera heureux de faire pour nous ce que nous aurons fait pour les autres. *Eadem quippe mensura qua mensi fueritis, remetietur vobis.* (Lc. VI, 38). Ainsi soit-il.

SERMONS DE CARÊME

IV

LES QUALITÉS DE LA PRIÈRE

Mes frères,

La prière est un besoin essentiel de l'homme, pour rendre à Dieu les hommages qu'il lui doit comme à son Créateur et son souverain Maître, et pour obtenir de lui les secours indispensables au salut de son âme et à la conservation de son corps. Il lui faut donc prier, toujours prier, sans jamais se lasser. *Oportet semper orare.* (Luc, XVIII, 1).

C'est la recommandation formelle de N.-S. Jésus-Christ dans l'Evangile, et la conviction de quiconque sait réfléchir et reconnaître son impuissance absolue en toutes choses.

Il faut prier. La prière, sublime élévation de notre âme vers Dieu ; la prière, supplication irrésistible d'un enfant, faible et dénué de tout, vers le meilleur des pères ; la prière peut obtenir ce qui nous est nécessaire pour assurer notre bonheur dans cette vie et dans l'autre. C'est Celui-là même à qui nous l'adressons qui nous en a donné l'infaillible certitude.

Mais comment se fait-il que trop souvent notre prière reste sans efficacité ? Nous demandons, et nous n'obtenons rien ; nos prières semblent frappées d'une sorte de stérilité ; et bientôt, découragés, nous cessons de solliciter l'Auteur et Dispensateur de tous les biens.

Mes frères, si Dieu n'exauce pas nos prières, ce n'est point qu'il ait cessé d'être bon, ni qu'oubliant ses promesses, il dédaigne d'écouter les appels de ses créatures ; c'est, nous dit l'apôtre S. Jacques, parce que nous prions mal. (Jac., IV, 3). L'impuissance de nos prières provient des mauvaises dispositions avec lesquelles nous les faisons. Si nous voulons en retirer des faveurs abondantes et des grâces de salut, il faut que nous leur donnions les qualités indispensables. Pour vous les enseigner, je veux aujourd'hui vous raconter, avec l'Evangéliste S. Mathieu (XV, 21-28), l'histoire d'une femme, d'une mère très malheureuse, qui adressa au Sauveur Jésus une admirable prière et, par elle, sut obtenir un miracle éclatant. Vous verrez qu'elle avait mis dans sa prière les indispensables qualités qui trop souvent manquent aux nôtres, je veux dire : une *foi ardente,* une *inlassable persévérance,* et une *humilité profonde.*

Puissiez-vous donc, m. f., instruits par son exemple, prendre la résolution de mettre désormais dans vos prières ces belles dispositions, qui deviendront pour vous la source toujours vive des célestes faveurs.

I

Une femme du pays de Chanaan avait une fille frappée d'un mal horrible. Cette infortunée, à qui une tradition rapportée par S. Clément donne le nom de Bérénice, était possédée du démon. L'esprit mauvais s'était emparé de son corps et le torturait ; et sa mère, que la même tradition appelle Justa, demeurait le témoin impuissant de ses souffrances.

Pendant que cette pauvre mère était plongée dans la désolation, elle entend dire un jour qu'un prophète, puissant en paroles et en œuvres, est venu sur les confins de son pays. Elle écoute le récit de quelques-uns des prodiges que sa bonté a opérés pour secourir des infortunes semblables à la sienne.

Aussitôt, bien qu'elle soit païenne comme tous les gens de sa nation, un immense espoir remplit son âme. Sans retard, sans la moindre hésitation, elle met toute sa confiance dans ce Sauveur, bien qu'elle ne le connaisse pas encore ; il lui suffit de savoir qu'il est aussi bon que puissant. Pas le moindre doute ne s'élève dans son esprit ; nulle incertitude ne la trouble ; aucun délai ne l'arrête. Elle se tient déjà pour certaine qu'il délivrera sa fille, tant est grande sa confiance.

Telle aussi doit être la vôtre, mes frères, quand vous avez quelque grâce à obtenir. Qu'est-ce donc

que prier ? C'est parler ; c'est demander ; c'est crier son besoin et sa misère. Mais à qui ? A l'Etre infiniment parfait, juste, bon par-dessus tout, qui nous a créés, et peut seul nous secourir ; à Dieu en un mot. Pour qu'il nous exauce, il faut nous adresser à lui avec la foi entière de notre esprit et toute la confiance de notre cœur. Si nous hésitons, si nous avons le moindre doute sur sa bonne volonté à nous écouter ou sur sa puissance à nous aider, nous lui faisons injure et par là-même nous nous rendons indignes d'en éprouver les effets.

Combien différente fut la confiance qui grandit aussitôt dans l'âme de la Chananéenne ! A peine a-t-elle formé en elle-même cet acte de foi absolu en la bonté secourable du Messie, qu'elle agit conformément à sa conviction. Elle part de sa maison ; elle s'éloigne de sa fille, malgré le déchirement de son cœur ; elle quitte son pays et se rend dans la contrée hostile où elle trouvera Celui en qui elle a mis son unique espérance. Elle le cherche sur tous les chemins ; car il ne fait que passer dans ces lieux. Il se cache même parfois, pour échapper à la malveillance de ses ennemis. Mais elle ne se décourage pas ; elle le suit aux traces de ses bienfaits ; elle s'informe de tous côtés, sans se rebuter un instant, tant est grande l'énergie de sa foi et le courage de sa volonté.

Elle le rejoint enfin. Mais là encore un nouvel obstacle se dresse en travers de ses efforts, sans pouvoir ébranler sa confiance. Une foule nombreuse de peuple entourait le Messie, pressée à ses côtés pour recueillir ses paroles et ne rien perdre de ses divins enseignements. La Chananéenne ne se laisse pas intimider par cette multitude. Elle puise dans sa foi une force nouvelle ; et, ne pouvant s'approcher de Jésus-Christ, elle pousse vers lui les cris de son cœur angoissé, comptant bien que ses clameurs finiront par attirer son attention et fixeront sur elle ses regards miséricordieux.

Oh ! mes frères, quelle belle et utile leçon nous donne cette femme païenne ! Prier dans la santé, dans la fortune, dans le calme des jours heureux de la vie, c'est encore facile ; mais prier dans la pauvreté, dans la souffrance, dans la longueur des maladies et parmi les misères de toutes sortes, oh ! combien cela est rare et difficile ! On perd confiance ; on se lasse ; on murmure ; puis on finit par se révolter. On dit que Dieu ne veut pas nous exaucer, qu'il reste sourd à nos supplications, que c'est un Dieu méchant et cruel : « Je ne le prierai plus ! »

Je vous en conjure, mes frères, ne vous arrêtez pas à de pareilles pensées, et que jamais ce blasphème ne tombe de vos lèvres ! Dieu est infiniment bon ; Dieu exauce toujours une prière sincère. S'il n'accorde pas toujours ce que nous demandons, dans la manière et dans le temps où nous le lui demandons, c'est que sa sagesse infaillible a des raisons que notre raison ne comprend pas. Il veut, en retardant de nous exaucer, il veut nous exciter à le prier avec une foi plus vive ; il veut surtout que nous mettions dans nos sollicitations cette confiance inébranlable, agissante et courageuse, qui fut celle de la femme de Chanaan. Comme elle, nous finirons par ébranler sa volonté, et nous obtiendrons certainement, non pas peut-être ce que nous désirons, mais ce que la divine sagesse jugera le plus utile à nos meilleurs intérêts.

II

Rien ne rebute l'amour maternel de la Chananéenne. Elle apporte dans ses supplications une persévérance inlassable. Mais que de combats il lui faut livrer avant d'obtenir la guérison de sa fille si vivement désirée !

Elle est enfin parvenue à écarter les rangs pressés de la multitude. Voyez cette femme éplorée aux genoux du Sauveur, lui criant d'une voix suppliante : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon ! » Parole vraiment digne d'une mère qui ressent dans son cœur toutes les douleurs dont souffre son enfant.

Jésus connaît bien les trésors de tendresse et de foi qui méritent qu'il s'intéresse à cette mère désolée, et pourtant si courageuse dans son affliction. Cependant il paraît ne pas l'entendre ; il ne lui répond pas ; il continue son chemin, gardant un silence sévère.

O Jésus, n'aviez-vous donc plus, ce jour-là, ce cœur compatissant qui ne pouvait pas entendre une plainte, ni voir couler des larmes, sans être attendri et vouloir les consoler, même au prix d'un miracle ? — Non, mes frères, Jésus n'a rien changé dans sa nature, essentiellement bonne. Mais il veut éprouver davantage cette femme et augmenter ses mérites. Il veut surtout nous donner une leçon. C'est que parfois aussi le ciel met notre confiance à l'épreuve, et qu'il ne faut pas nous décourager quand Dieu semble sourd à nos prières. Quelque longue que soit cette épreuve, quelque dures les peines qui en résultent, gardons notre assurance ; ne laissons jamais s'affaiblir la pieuse énergie de notre âme. Lorsque l'heure du secours divin sera venue, Celui que nous invoquons saura bien nous l'accorder.

N'ayant reçu aucune réponse, la Chananéenne n'en continue pas moins son chemin derrière le Messie. Elle le presse de ses sollicitations ; elle tire de son amour pour sa fille de si bruyantes clameurs que les apôtres, fatigués de l'entendre, interviennent et disent au Maître : « Renvoyez-la donc, car elle nous importune de ses cris. » Jésus leur fit cette réponse qui paraît bien étrange dans sa bouche : « Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, » ce qui veut dire : « Cette femme est étrangère ; elle est païenne ; je n'ai pas à m'occuper d'elle. » S. Augustin écrit, au sujet de cette parole : « Jésus-Christ parlait ici de sa mission personnelle, bornée au seul peuple juif, tandis que son œuvre de Rédempteur du genre humain est vaste comme le monde et s'étend à tous les peuples. »

En présence d'une pareille réponse et d'un sem-

blable accueil, tout autre qu'une mère se fût retiré, découragé et pleurant. La Chananéenne a une persévérance trop ferme, elle sent trop la bonté du cœur de Jésus, sous cette dure apparence, pour désespérer. Elle reste à ses pieds, et l'adore en répétant toujours : « Seigneur, venez à mon secours, *adjuva me.* » La résistance du Sauveur prolonge sa persévérance, et sa persévérance triomphe de la résistance du Sauveur. Elle mérite enfin, quoique étrangère, d'être traitée en fille d'Israël ; elle obtient le double miracle et de la délivrance de sa fille et de sa propre conversion.

La persévérance dans la prière, mes frères, est une condition indispensable de son efficacité. Elle surmonte tous les obstacles sur la terre ; elle entraîne même la volonté de Dieu au ciel. Pourquoi ? Parce que Dieu voit en elle la meilleure preuve d'un amour durable, et non le cri passager du besoin. Il veut que nous persévérions dans cet amour, et dans la prière qui en est la meilleure expression. C'est parce que cette disposition nous manque trop souvent que nous ne sommes pas exaucés.

On prie sans attention ; on récite des formules apprises par cœur, sans attacher de sens à leurs paroles ; on prie sans courage, laissant son esprit errer sur une foule de distractions étrangères à ce que l'on dit ; on prie sans continuité, se rebutant après quelques instants donnés à nos oraisons : « J'ai prié un jour, une semaine ; j'ai fait une neuvaine ; et je n'ai rien obtenu ; j'en ai assez. »

Eh quoi, mon frère ! Pouvez-vous fixer une date à notre grand Dieu, et imposer une heure à la venue de ses grâces ? Il est le maître de ses dons ; et nous, ses pauvres créatures, nous ne devons que nous incliner sous sa volonté, sans cesser de l'implorer, quand même sa sagesse juge à propos de différer de nous exaucer. Quelque longue que soit cette épreuve, ayons toujours confiance, et ne laissons point se lasser notre persévérance.

Quand, agenouillés devant le tabernacle où habite réellement le Dieu qu'invoquait la Chananéenne, vous sollicitez une faveur personnelle, priez avec la même persistance que cette femme ; sachez, comme elle, ne point vous rebuter si la grâce demandée se fait attendre. « O Seigneur Jésus, direz-vous, ayez pitié de moi ! Mon cœur est cruellement éprouvé par la tentation ; mon âme est tourmentée par le démon dans sa foi, dans sa pureté. Seigneur, venez à mon aide, *adjuva me.* » Demeurez là, suppliants de Dieu, jusqu'à ce que la paix soit rendue à votre esprit et l'innocence à votre cœur. Si cette grâce ne vous est pas accordée le premier jour, revenez le lendemain, le surlendemain, jusqu'à ce que Dieu vaincu laisse tomber sur vous la bonne parole : « Qu'il soit fait comme tu le désires ! » En vérité, il est impossible qu'à un moment ou à l'autre Jésus-Christ ne vous la fasse pas entendre.

Quand aussi vous priez pour quelque personne bien chère, agissez de même. Vous pleurez sur des âmes éloignées de Dieu, âmes d'époux, de fils, de frères ou de sœurs, âmes d'amis possédées par le démon de l'orgueil ou de la volupté, tourmentées par l'esprit mauvais de toutes les passions, dont les désordres vous font verser des larmes amères. Eh bien ! adressez-vous au Rédempteur avec les accents de la foi persévérante de cette femme dont nous admirons la conduite. Surtout pendant la sainte messe, quand il descendra sur l'autel ; davantage encore, au moment de votre communion, quand il sera dans votre poitrine, plus près de vous qu'il n'était de la Chananéenne ; criez-lui alors pour vos chers égarés : « Seigneur, fils de David, l'âme de mon père, de mon époux, de mon frère, de mon enfant est terriblement tourmentée par Satan et ses hideuses passions. Prenez en pitié mes larmes et mes prières, délivrez-les, sauvez-les, *adjuva me !* »

Ah ! qui nous dira la puissance d'une pareille prière ? Oui, certainement, sa force sera irrésistible ; Dieu l'exaucera, et vous vous réjouirez du succès de votre inlassable persévérance.

III

Il me reste, mes frères, à vous parler d'une vertu qui brille d'un éclat merveilleux dans la prière de la femme de Chanaan, et couronna ses efforts d'une récompense magnifique, je veux dire l'humilité.

Un des grands obstacles à l'efficacité de notre prière, c'est l'orgueil, ce vice qui se glisse presque toujours dans tout ce que nous faisons, même de meilleur. Il nous semble que nous rendons honneur à Dieu quand nous le prions, tandis qu'en vérité c'est lui qui nous fait un insigne honneur en daignant nous écouter. L'orgueilleux, qui s'attribue à lui-même le mérite de ses actions, et refuse ainsi à son Créateur l'hommage de ses adorations et de sa reconnaissance, inflige un outrage sensible à sa majesté souveraine. Aussi se rend-il indigne de ses grâces. L'homme humble, au contraire, ne trouve en lui-même aucune valeur personnelle, mais confesse devoir tout ce qu'il est et tout ce qu'il fait à la générosité divine ; il ouvre ainsi sur son âme les trésors des célestes bénédictions, et voit ses vœux exaucés.

Telle fut la prière de la femme malheureuse dont je vous rapporte l'histoire. Repoussée plusieurs fois déjà, elle insiste toujours, quand le Sauveur, comme impatienté, laisse tomber de ses lèvres cette dure parole, aggravant encore celle qu'il avait déjà dite : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le donner aux chiens. »

O Seigneur Jésus ! Comment vous, si bon, avez-vous pu infliger un pareil outrage à cette mère affligée que vous comparez à un vil animal ? Combien vous avez dû vous faire violence pour lui parler ainsi ; ou plutôt, que vous avez dû avoir un grave motif pour employer une si cruelle expression !

En effet, mes frères, Jésus-Christ lisait dans son âme la foi, la confiance malgré tout, et l'invincible persévérance. Il voulait encore en faire jaillir le cri de son humilité, en lui donnant occasion de prononcer une des plus belles paroles qui soient sorties d'une bouche humaine.

Sous le coup de cette sorte d'affront, la Chananéenne ne s'indigne pas ; elle ne se blesse point de cette comparaison mortifiante. Elle s'humilie davantage encore ; et son humble assurance lui fait trouver une réponse pleine d'esprit, tout à fait de circonstance, qui prend le Maître par ses propres paroles : « Oui, Seigneur, dit-elle, c'est vrai, vous avez bien raison, *etiam, Domine.* On ne retire pas le pain aux fils de la maison pour le donner aux animaux ; mais les petits chiens mangent sous la table les miettes tombées du pain des enfants. »

Par ces mots, Jésus est vaincu. « Femme, s'écrie-t-il alors, heureux de céder à la ferveur, à l'humilité profonde de cette prière, que ta foi est grande ! Qu'il soit fait suivant ta volonté ! »

Admirons nous aussi, m. f., cette parole sublime dans sa simplicité, qui a excité l'admiration du Fils de Dieu lui-même. Loin de vouloir s'élever et se prévaloir des sacrifices qu'elle a faits jusqu'ici, cette femme s'abaisse de plus en plus, et supporte sans murmurer d'être comparée à un chien qu'on chasse quand il importune. Dans son humilité, elle ne demande pas une grande faveur, un de ces miracles éclatants réservés aux enfants d'Israël. Elle, une étrangère et païenne par sa naissance, elle se contentera de quelques miettes de miracle, si je puis parler ainsi, d'un soulagement accordé à sa malheureuse fille. Et voilà pourquoi, en récompense de tant d'abnégation, elle a été inondée de grâces. Non seulement elle a recueilli les restes de la table divine ; elle a encore reçu le meilleur pain des enfants. Sa fille fut guérie à l'heure même, et le démon la quitta pour ne plus jamais la tourmenter ; sa mère, à son retour, la trouva sur son lit, tranquille, souriante et heureuse. (Mc., VII, 24-30). Toutes deux, d'après d'antiques traditions, devinrent de ferventes adoratrices de Jésus-Christ, et puisèrent dans leur amour reconnaissant la sanctification de leur vie désormais consacrée au culte du vrai Dieu.

Vous désirez vivement être exaucés, mes frères, quand vous souffrez dans votre corps ou dans votre âme, ou quand vous sollicitez le secours de Dieu dans vos pressants besoins. Imitez l'exemple de cette femme. Elle était païenne, et ne connaissait qu'imparfaitement les grandeurs du vrai Dieu ; cependant elle s'abaisse devant lui jusque dans les profondeurs de la plus parfaite humilité. Vous, vous êtes chrétiens, et vous connaissez les perfections infinies du Dieu que vous adorez. Au lieu d'apporter dans vos prières un esprit d'orgueil, une complaisance pleine de vanité et d'amour-propre, abaissez-vous ; dépouillez-vous de toute estime personnelle ; reconnaissez humblement l'autorité de Dieu, sa bonté, sa justice ; abandonnez-vous entièrement aux décisions de sa sagesse miséricordieuse ; et il vous exaucera. Votre humilité, comme un parfum caché, mais d'une odeur pénétrante et délicieuse, embaumera tout ce que vous direz à Dieu dans vos prières, et leur obtiendra la réalisation de vos justes désirs.

* * *

Il nous reste, m. f., à tirer la conclusion pratique du fait merveilleux que je viens de rappeler.

Il y a un être qui vous touche intimement, un être qui vous est cher plus que tout au monde, un être plus aimé de vous que la possédée de Chanaan ne le fut jamais de sa mère. C'est votre âme, cet esprit qui donne la vie à votre corps, votre âme, immortelle comme Dieu qui l'a tirée du néant.

Or, cette âme est malade !

Rentrez en vous-mêmes par une réflexion attentive. Vous la verrez tourmentée par le démon qui souffle sans cesse sur elle le feu de la triple concupiscence : le démon de l'orgueil, qui la remplit de vaine complaisance en elle-même ; le démon de la cupidité, qui lui fait désirer sans mesure les biens périssables de ce monde ; le démon de la volupté, qui la sollicite à se plonger dans les jouissances défendues.

O pauvre âme, ô chère âme, vas-tu donc succomber, et devenir la proie d'un si cruel ennemi, acharné à ta perte ? — Non, m. f., votre âme ne périra pas. Il ne dépend que de vous d'obtenir son salut. Voici que vient plus proche de vous, dans ces jours de miséricorde, le Christ-Rédempteur, votre meilleur ami, uniquement désireux de vous sauver. Comme la femme de Chanaan, criez-lui votre misère ; demandez-lui votre guérison dans une prière confiante, persévérante, pleine d'humilité, et vous serez sauvés. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES DE CARÊME

IV

LE SALUT PAR LE TRAVAIL CHRÉTIEN

Mes frères,

Le temps où nous vivons est plein de périls dans le présent, et de menaces pour l'avenir. Il semble que la guerre, qui a bouleversé les nations, ait aussi bouleversé les idées. Individus, famille et société sont attaqués avec une violence inconnue jusqu'ici. Les principes fondamentaux du bien, du devoir, de la justice sont discutés et même niés, en sorte qu'il ne paraît pas chimérique de craindre, du point de vue purement humain, que l'ordre et la paix ne deviennent impossibles, soit au sein des nations, soit dans leurs rapports mutuels, et qu'ainsi l'humanité ne soit condamnée à périr dans une ruine irrémédiable.

Cependant, m. f., il ne faut pas désespérer. Les maux dont nous souffrons présentement, se sont abattus sur les hommes parce que ceux-ci s'éloignent de Dieu et n'obéissent plus à ses commandements ; parce qu'ils veulent exclure son intervention des grands actes de leur vie où il est cependant indispensable de la reconnaître, tels que la formation et la direction de la famille, l'éducation de l'enfant, le travail de l'ouvrier et la moralisa-

tion de l'opinion publique. Mais rendons à Dieu la place qui lui appartient dans la pratique de ces actes essentiels ; faisons en sorte que la religion en soit vraiment la directrice. Alors le danger sera écarté, l'ordre rétabli, et le salut rendu accessible à tous. Voilà pourquoi, m. f., j'ai voulu vous adresser cette série de conférences sur le salut, où nous traitons ces grandes questions d'une actualité si urgente.

Aujourd'hui, je vous parlerai du *salut* de l'homme *par le travail chrétien,* c'est-à-dire par le travail accompli conformément à la volonté de Dieu et aux prescriptions de l'Eglise catholique. C'est là un sujet d'une importance souveraine, puisque tous nous sommes obligés de travailler, quelle que soit notre condition. Pour vous aider à sanctifier le cours de votre carrière laborieuse, je vous dirai simplement que le travail chrétien *c'est le devoir,* que c'est aussi *le bonheur,* et conséquemment *c'est le salut.*

Envisagez le travail de ce point de vue où la religion le présente, et vous le rendrez un facteur tout-puissant de votre salut, dans cette vie et dans l'autre.

I

Travailler, m. f., c'est le devoir. — Le devoir, quel grand mot, et quelle obligation sacrée ! Quand il entend ce mot, l'homme d'honneur n'hésite pas à tout lui sacrifier, son temps, sa fortune, ses forces, et, s'il le faut, sa vie même.

1. Le travail est un devoir de stricte et rigoureuse obligation. Ouvrez le premier livre de nos Saintes Ecritures, à la page où elles racontent l'origine du monde. Quand Dieu plaça Adam dans le paradis terrestre, ce fut pour y travailler, *ut operaretur*. Assurément ce devait être un labeur facile et plein de douceur. Il n'en apparaît pas moins que le travail était, dès le commencement, une loi primordiale de l'humanité, donnée à l'homme innocent comme une condition essentielle de sa vie. C'est ce qui a fait dire au saint patriarche de l'Idumée que « l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler. » (Job, v, 7).

Comprenez bien, m. f., la beauté de cette image. Elle nous montre que le travail est à l'homme ce que les ailes sont à l'oiseau : des ailes qui soulèvent de terre et portent dans les régions supérieures ; des ailes qui donnent l'essor à toutes nos facultés ; des ailes qui se déploient dans la lumière du ciel. Ainsi le travail, exécuté avec intelligence, élève votre vie et vous fait monter à l'aisance, au bonheur, au salut, et finalement à Dieu. Aimez donc à bien déployer ces ailes, dans l'activité de vos journées.

2. Puis, quand Adam se fut rendu coupable en désobéissant à son Créateur, la loi de nature devint en même temps la loi de punition. « Parce que tu as mangé du fruit que je t'avais défendu, dit le Seigneur, la terre sera maudite à cause de toi ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front. » (Gen., III, 17). Par suite de cette sentence, le travail, facile et heureux dans le plan divin primitif, devint une obligation pénible et pleine de difficultés pour le genre humain courbé sous le poids de ce dur châtiment.

Cette obligation est générale, comme le péché qui lui a donné naissance ; nul ne peut s'en dispenser. Grands et petits, riches et pauvres, tous y sont condamnés. La justice de Dieu ne permet à personne de s'y soustraire, quelle que soit sa naissance, sa fortune ou son talent. — Elle est perpétuelle aussi. Depuis la faute d'Adam, à travers tous les siècles jusqu'à nos jours, et tant qu'il y aura un homme sur la terre, elle s'est imposée, s'impose et s'imposera toujours, malgré les clameurs des impies et des incrédules. Ils ont beau se révolter contre cette loi du travail ; elle contraindra sans arrêt le genre humain à arracher son pain du sein de la terre à la sueur de son front, comme Dieu l'a décrété.

Jésus-Christ lui-même, le Verbe incarné venu sur la terre pour nous racheter, n'a pas été exempté de cette loi, parce qu'ayant revêtu notre nature humaine afin de pouvoir souffrir et mourir pour nous, il dut prendre en même temps toutes les obligations qui pesaient sur elle. Travailleur, mon frère, qui que tu sois, considère ton Dieu et ton Maître, se livrant jusqu'à trente ans aux rudes labeurs du menuisier-charpentier dans l'atelier de Nazareth, maniant la scie, polissant le bois, et donnant au travail sanctifié par ses sueurs et par son exemple une valeur toute divine.

Et cet adorable ouvrier, dans quels rangs de la société humaine a-t-il choisi les prédicateurs de son Evangile, ceux qu'il établit les chefs de cette religion qui doit régénérer le monde ? Il les prend parmi des gens d'obscure condition ; il choisit d'humbles bateliers, un Pierre, un André, vivant du produit de leur pêche quotidienne, un Simon corroyeur, un Paul fabriquant de tentes, tant il tient à montrer que la nécessité du travail n'excepte personne et que tous nous devons nous y soumettre.

3. En même temps que le Fils de Dieu nous enseigne par son exemple l'obligation du travail, il a soin de nous en faire comprendre le mérite et la haute dignité. — Je ne veux point parler ici de son utilité au point de vue purement matériel, en tant qu'il procure les ressources nécessaires à notre subsistance corporelle. Tout le monde comprend cela, et les intelligences les plus bornées n'ignorent pas qu'il faut travailler pour pouvoir manger. — Mais je veux parler de ce mérite supérieur du labeur de l'homme s'associant à l'œuvre providentielle de Dieu lui-même. « Mon Père ne cesse pas de travailler, dit Jésus-Christ ; et moi aussi je travaille. » Ainsi ceux qui s'occupent aux œuvres utiles à la vie humaine, cultivant la terre, façonnant le bois ou le fer, construisant nos demeures, tous entrent dans cette sublime association qui fait des travailleurs les collaborateurs mêmes de Dieu.

Il a tiré du néant la terre, les pierres, les arbres des forêts ; il a mis en réserve les métaux et le

charbon dans des mines profondes. Cela fait, il a daigné appeler l'homme à son aide, pour exploiter sa création en l'adaptant aux besoins de la vie humaine. L'ouvrier est donc venu : laboureur, il a remué la terre et en a fait jaillir les moissons nourrissantes ; constructeur, il a taillé la pierre et en a bâti de superbes maisons ; artisan, il a poli le bois et en a fait des meubles variés ; mécanicien, il a façonné le fer et en a formé les plus puissantes machines. C'est vous, m. f., qui d'accord avec la divine Providence, faites le pain et le vin qui conservent notre existence, qui confectionnez les vêtements propres à nous protéger, qui élevez les demeures capables de nous garantir de l'intempérie des saisons, la maison du pauvre, l'hôtel du riche, l'église de Dieu. Vous construisez les chars rapides et les vaisseaux immenses qui transportent les richesses de chaque pays ; vous ouvrez les chemins de communication entre les villages, les bourgs et les villes. C'est vous enfin qui, sous la direction des travailleurs de l'intelligence, chimistes, ingénieurs ou architectes, produisez et livrez sur tous les marchés du globe les éléments de la fortune matérielle de la France, coopérant ainsi avec Dieu, pour votre part, à la mise en valeur du monde créé.

4. Il faut donc travailler, puisque c'est l'inflexible devoir ; mais ce travail doit être fait dans les conditions prescrites par Celui qui le commande : le faire dans les jours où Dieu le permet, le suspendre le jour où il l'interdit. C'est encore là un nouveau devoir qui complète et sanctifie l'accomplissement du premier.

Vous le savez, m. f., quand Dieu ordonna à notre père commun de cultiver la terre à la sueur de son front, il avait formé la semaine composée de sept jours. Il en laissa six à la disposition de l'homme ; mais il s'en réserva un, le septième, le jour du Seigneur qu'il consacra à la prière et à l'indispensable repos. « Souviens-toi, dit-il à Moïse en lui donnant le Décalogue, souviens-toi de garder le jour que je me suis réservé. » C'est la grande loi de la sanctification du dimanche, dont le nom signifie « le jour du Seigneur. » Associée à la loi du travail, celle-ci en adoucit la rigueur et en fait une source de mérites pour l'âme du travailleur, en même temps qu'elle donne des forces nouvelles à son corps reposé.

Comprenez donc bien, m. f., l'infinie sagesse et la bonté miséricordieuse du divin Législateur qui a si admirablement harmonisé la loi du travail. Acceptez-en l'obligation avec une filiale soumission d'esprit et de cœur ; travaillez, quand il vous le commande ; interrompez votre travail, quand il vous le défend. Ainsi vous remplirez votre devoir, et vous vous rendrez dignes de recueillir la récompense qu'il ne manque jamais d'accorder à son bon serviteur.

II

Travailler, m. f., c'est le bonheur. — Car si le travail est un devoir pénible assurément depuis le péché originel, c'est un devoir aussi que Dieu sait adoucir au point d'en faire une source de bonheur pour ceux qui s'y livrent avec une sage conformité à sa volonté.

1. Un des plus fréquents ennemis de notre bonheur, c'est l'ennui engendré par l'oisiveté. Que de gens ne rencontrez-vous pas qui consument leurs jours dans un incurable malaise, à charge à eux-mêmes et aux autres, insupportables à tous ! Pourquoi ? Parce qu'ils ne travaillent pas. Du matin au soir ils demeurent inactifs. Aussi leur premier châtiment de la violation de la loi du travail est-il cet ennui désespérant qui ronge leur vie. Mais donnez-moi un travailleur courageux et fidèle à remplir sa tâche laborieuse ; oh ! combien sa destinée sera meilleure ! Livré à ses occupations quotidiennes, il n'a pas le temps de s'ennuyer ; et quand il atteint le terme de sa journée, on l'entend dire souvent : « Quoi ! déjà fini ! Il me semble que je viens seulement de commencer ! »

2. Ce travail régulier procure à l'homme les biens qui constituent son bonheur terrestre, si je puis parler ainsi, les aliments nécessaires, les vêtements, une demeure salubre, toutes choses qui concourent avec une agréable efficacité au bien-être légitime de la vie présente. Ne lisons-nous pas, dans les Saintes Ecritures, cette parole dont vous constatez chaque jour la vérité : « Celui qui cultive son champ aura du pain pour sa famille ; mais celui qui ne cherche que le repos est un insensé. » (Prov., XII, 11).

Outre le nécessaire, le travail apporte encore au bon ouvrier l'aisance et souvent la fortune ; car, dit aussi la divine Sagesse : « La main inactive enfante la pauvreté, tandis que la main courageuse enfante la richesse. » (Prov., X, 4).

Le travail nous procure également l'estime de nos semblables ; et je ne crains pas d'affirmer que l'artisan intelligent et sagement laborieux ne tardera pas à s'élever aux premiers rangs parmi ses concitoyens. C'est encore l'avis de l'auteur inspiré : « As-tu vu l'homme prompt au labeur ? Il se tiendra debout devant les rois. » (Prov., XXII, 29).

Que dirai-je, encore, m. f. ? Le travail béni de Dieu apporte à l'homme le calme de l'âme, la paix de la conscience, le contentement des désirs satisfaits. Qu'il est donc grand, qu'il est digne d'envie, le bonheur de l'homme content de son sort, qui trouve dans son travail les ressources nécessaires à son existence, et souvent le moyen d'aider ceux qu'une destinée moins favorable laisse dans le besoin ! Si le travail est la loi de sa vie, il en est aussi le charme. Non seulement il l'accepte comme un devoir ; mais il l'aime comme le plus sain et le plus fécond des plaisirs.

Voulez-vous donc être heureux, m. f., autant qu'on peut le devenir sur terre ? Aimez votre travail ; exercez-le courageusement ; rendez-vous toujours utiles à vous et aux autres. Oh ! la belle destinée ! Et quelle consolation de pouvoir se dire : « J'ai bien travaillé au cours de ma vie. Toujours j'ai obéi à la loi divine pour vivre honnêtement ; j'ai fait la volonté de Dieu, j'aurai mon salaire. »

III

Car je vous l'ai dit, m. f., le travail c'est aussi le salut. Avançons encore dans ce profond mystère qu'est la loi du travail. Vous y verrez jusqu'où va la bonté du grand Dieu qui vous l'impose.

Ce qui fait l'incomparable mérite du travail chrétien, c'est que non seulement il nous procure le bonheur le plus sûr que nous puissions goûter ici-bas, mais il devient encore le principe de notre salut et de notre bonheur éternel.

1. L'homme ne doit pas demeurer perpétuellement en ce monde. Il a été créé pour une vie meilleure et d'une durée sans fin. Mais sa nature viciée par le péché originel l'en éloigne, ainsi que les fautes nombreuses et graves qu'il ne cesse pas de commettre dans le cours de son existence terrestre.

Comment pourra-t-il sortir de ce malheureux état, expier le mal commis et remonter aux splendeurs de sa première destinée? Il le pourra, m. f., si la peine qui le châtie ici-bas est acceptée avec résignation, supportée avec patience et endurée comme une expiation du mal commis. Voilà toute la doctrine catholique sur l'obligation du travail. Le remède réparateur de tout péché, c'est la souffrance acceptée en esprit d'expiation. Or, vous savez, mieux que je ne pourrais le dire, quelles souffrances amène le travail : pour le corps, dans ses fatigues et ses sueurs ; pour l'esprit, dans la tension que produit le pénible enfantement des pensées ou la poursuite d'un but qui se dérobe. Voilà les peines qui accompagnent le travail de l'homme, toujours et partout.

Mais, ces peines, offrez-les à Dieu en réparation de vos fautes. Elles les rachèteront, car la justice divine veut bien les accepter comme rançon de la dette contractée vis-à-vis d'elle. Et ainsi ce qui était infligé à l'humanité comme une punition devient une véritable rédemption, et mérite le bonheur du ciel.

Le travail chrétien fait plus encore. Il relève l'âme trop souvent abaissée par les appétits terrestres et lui fait gravir les degrés de la perfection morale. Accompli en vue d'obéir à Dieu, il devient le père de toutes les vertus. Il stimule les énergies généreuses de notre nature ; il habitue à la pratique du devoir ; il fixe l'attention ; il fortifie la volonté ; il agrandit le cœur ; il détruit l'égoïsme ; il facilite le dévoûment ; il fonde les foyers vertueux ; il conduit honorablement l'ouvrier au terme de sa carrière dans l'estime et la vénération de ses concitoyens. Tout cela, m. f., c'est la sainteté, la sainteté ordinaire, je le veux bien, mais vraie sainteté, digne sur la terre de tous les respects, et digne au ciel de l'éternelle félicité.

2. Pour obtenir un si beau résultat, il est nécessaire que le travail soit sanctifié par l'humble soumission qui l'accepte comme imposé par Dieu même, et par la prière qui le lui offre en hommage de sa dépendance et en expiation des fautes commises. Le travailleur qui prie fait entrer Dieu en participation de son labeur ; il ennoblit sa tâche ; il rend ses efforts méritoires d'un salaire divin ; il fait rayonner sur son front penché vers la matière une auréole de gloire surnaturelle, qui rejaillit de son association avec Dieu.

* * *

Au-dessus de la porte de la maison natale de notre sainte Jeanne d'Arc on lit ces deux mots : VIVE LABEUR. Je veux vous laisser cette devise comme la conclusion de notre conférence sur le travail. Jeanne d'Arc en avait fait la règle de sa vie.

« Vive labeur, » avec sa famille, cultivant les coteaux et la vallée de Domremy. « Vive labeur, » sur les champs de bataille, chassant à force de victoires l'envahisseur. « Vive labeur, » ô Jeanne, dans les cachots et sur le bûcher de Rouen, où vous avez sauvé la France par le travail de vos douleurs et de votre martyre !

Que ce soit donc aussi, m. f., votre devise, sincèrement adoptée et vaillamment accomplie.

« Vive labeur ! » Ayez d'abord l'intention habituelle de faire ce que Dieu demande de vous, dans la condition où il vous a placés, avec les moyens qu'il vous a donnés, sans murmure jamais ni lâche défaillance. Tout travail bon et légitime sera ainsi sanctifié, et rendu digne de la divine récompense. Vive labeur !

Puis, de temps en temps, avant et après vos principales occupations, vous élèverez votre pensée vers Dieu pour solliciter son aide et sa protection. Par là, votre travail deviendra lui-même une prière, la prière du corps, rendant à son Créateur, dans l'effort de ses organes, l'hommage de votre adoration. Vive labeur !

Enfin, m. f., aimez votre travail, parce qu'il vient de Dieu. Quand on aime, on ne peine pas ; ou, si l'on peine, on aime sa peine. De la sorte votre travail surnaturalisé par l'amour divin sera véritablement le salut pour vous, le salut temporel dans le parfait accomplissement de votre devoir et dans tout le bonheur accessible à votre condition ; il sera aussi votre salut éternel, puisqu'il vous méritera la céleste béatitude dans la possession de Dieu même. Vive donc labeur ! Ainsi soit-il.

V

LE SALUT PAR LA PRESSE CHRÉTIENNE

Mes frères,

Une puissance formidable s'est formée de notre temps au milieu de la société humaine : c'est la presse.

Par ce mot, *la presse*, j'entends les publications régulières, mensuelles, hebdomadaires, et surtout quotidiennes, répandues de toute part avec une incroyable profusion. La perfection des machines de l'imprimerie, la rapidité des moyens de transport, et un bon marché maintenu à la dernière limite, les multiplient presque à l'infini, et les jettent chaque matin sur tous les points de notre pays. Il n'y a pas de ville, de bourg, ni même de village qui ne reçoive chaque jour sa provision de journaux, pour en faire sa lecture habituelle.

Les idées que propagent ces écrits, présentées à toutes les curiosités sous la forme la plus attrayante, développées et répétées avec une persistance inlassable, s'enfoncent dans les esprits, s'y imposent et ne tardent pas à les dominer entièrement.

Le grand malheur est que la plupart de ces feuilles quotidiennes, de ces journaux, sont les ennemis du bien. Le mal qu'ils font est incalculable ; ils ne tendent rien moins qu'à détruire notre sainte religion et à saper les bases fondamentales de la société, préparant ainsi la ruine de notre France bien-aimée.

Il y a là un péril imminent. Le salut se trouvera dans la presse chrétienne, lue, soutenue et propagée avec zèle et persévérance. C'est pourquoi, m. f., vous jugerez combien il est utile que je consacre notre dernière conférence à ce sujet plein d'actualité : *le salut par la presse chrétienne.*

Dans un premier exposé, je vous ferai voir le péril toujours grandissant dont la mauvaise presse menace la société moderne ; puis, dans un second, je vous montrerai comment ce péril peut être conjuré par le sage emploi de la bonne presse, seule capable de l'enrayer efficacement. En forme de conclusion, je vous indiquerai la conduite que tout homme sérieux et attaché à sa foi doit tenir à l'égard de l'une et de l'autre.

J'espère que cette étude, faite sans parti pris et dans les termes les plus modérés, produira des fruits bons et utiles pour la cause de Dieu et le bien de vos âmes.

I

Qu'appelons-nous *mauvaise presse ?* En général, ce sont les écrits périodiques qui s'attaquent soit à la foi, soit à la morale, soit au culte de notre sainte religion.

Quand vous saurez, par exemple, qu'une revue s'efforce de prouver que Dieu n'existe pas, que J.-C. n'est qu'un grand homme, n'allez pas plus loin ; c'est une mauvaise revue. Quand vous aurez lu dans les colonnes d'un journal qu'il n'y a pas d'enfer ; quand vous y trouverez plus ou moins souvent des déclamations injurieuses contre l'Eglise catholique, contre le pape, contre le clergé, toujours accablés de railleries et accusés de crimes odieux, n'en demandez pas davantage ; c'est un mauvais journal. Quand enfin vous verrez qu'une publication quelconque s'acharne dans ses articles ou dans ses feuilletons à rendre la vertu ridicule, et s'ingénie au contraire à couvrir le vice de fleurs, quand elle vante les avantages du divorce ou ridiculise la confession, n'hésitez pas un instant ; c'est la mauvaise presse. Hélas ! villes et campagnes sont inondées de ces funestes productions.

1. Le premier résultat des lectures faites dans la mauvaise presse est qu'elles détruisent fatalement la foi à nos dogmes religieux. Elles contredisent l'un un jour, un second un autre jour ; tous y passent tour à tour ; elles y reviennent constamment ; elles affirment sans cesse, sans pouvoir jamais le prouver, qu'ils sont contraires à la science moderne. Là-dessus, les perfides auteurs de ces écrits vous alignent des tirades pompeuses sur le progrès moderne, afin de flatter la vanité de leurs lecteurs et de leur faire prendre pour argent comptant les fausselés qu'ils leur racontent. Avec une perpétuelle insistance, ils versent goutte à goutte leur venin dans les âmes. Ils faussent les notions fondamentales de la saine philosophie, de l'histoire vraie et de la doctrine chrétienne. Avec une haine satanique et une insigne mauvaise foi, ils donnent pour faux ce qui est véritable, et pour véritable ce qui est faux, espérant bien que le manque d'études de leurs clients ne leur permettra pas d'opposer aucun démenti.

Comment voulez-vous, m. f., que la foi chez beaucoup puisse résister à ces attaques incessantes ? Le doute entre dans l'esprit ; les préjugés aveuglent la conscience ; les objections jamais réfutées se fixent dans la mémoire. Alors la croyance s'affaiblit graduellement et finit par disparaître, pour faire place à l'incrédulité ou du moins aux préventions. Lors même qu'on irait encore à la messe chaque dimanche entendre le prône de son curé, les meilleurs enseignements deviendront inutiles, si chaque matin on lit un journal qui soutient le contraire.

Voilà comment il arrive, m. f., de rencontrer de fort honnêtes gens, point passionnés ni méchants, qui vous jettent à la figure, à propos de la religion, les sottises les plus grossières, et parfois d'odieux blasphèmes contre nos saints mystères, contre la Providence ou la Très pure Vierge Marie ; et si vous voulez leur faire entendre une parole de vérité, ils ne vous répondent qu'un mot : « Mon journal l'a dit ! » Cela leur suffit.

2. En même temps qu'elle détruit la foi, la mauvaise presse corrompt les mœurs et la vertu publique.

Je ne veux point parler ici, m. f., de ces feuilles immondes qu'un homme qui se respecte ne doit pas toucher, même du bout des doigts, et qui le feraient rougir de honte si un ami le surprenait à les lire.

Mais je veux parler de ces récits naturalistes, de ces descriptions sensuelles, de ces comptes-rendus de cour d'assise où les crimes sont rapportés avec une répugnante crudité, où la religion et la vertu sont tournées en ridicule, le mal toujours encensé et dépeint avec les plus aimables couleurs. Les misérables qui écrivent ces choses, veulent être lus pour gagner la grosse somme ; et comme le plus souvent le vrai talent leur manque, pour captiver le lecteur, ils piquent sa curiosité malsaine par des récits affriolants, par des tableaux qui flattent ses bas instincts et souillent son imagination. Ceux qui se nourrissent de cette pâture perdent peu à peu tout sens moral et finissent souvent dans le vice ou dans le crime. N'a-t-on pas entendu plus d'un assassin, avant de monter sur l'échafaud, avouer cyniquement qu'il avait trouvé dans tel ou tel feuilleton l'idée de son crime et la manière de l'exécuter ? N'a-t-on pas trouvé tel

élève d'un collège, la tête trouée d'une balle de son revolver, ou telle jeune fille morte empoisonnée, tous deux penchés sur l'infâme roman où ils avaient puisé le dégoût de la vie et la pensée du suicide?

Comment voulez-vous que la jeunesse, et même l'âge mûr, ne soient pas égarés, flétris, voués à la haine, à l'anarchie, à la débauche, à toutes les lâchetés, lorsque tous les jours ils lisent ces feuilles abominables, et n'en lisent pas d'autres? C'est vraiment la réalisation de ce que Léon XIII a dit avec une autorité souveraine : « La mauvaise presse est en train de faire dans le pays de France, si elle n'est pas efficacement combattue, des maux dont personne ne peut soupçonner l'étendue. »

3. Avant de terminer ce pénible tableau, je veux répondre, en quelques mots, aux faux prétextes qu'on donne le plus communément pour se permettre ces lectures.

De braves gens disent : « Moi, je puis bien tout lire ; cela ne me fait rien. » Si cela ne vous fait rien, c'est parce que vous avez le cœur déjà blasé et rendu insensible par l'accoutumance à ce poison. Je vous plains bien sincèrement.

« Ces lectures m'amusent ! » Voilà cette fois le vrai mot lâché. Ces productions immorales excitent les passions mauvaises, chatouillent la volupté et tiennent le vice en gaieté. Et vous ne rougissez pas de faire de cela votre amusement?

« Ce journal est si bon marché ! » Quand même le mauvais journal serait donné gratuitement, c'est toujours un poison, et celui qui l'envoie un empoisonneur public. Rejetez-le donc sans hésiter loin de vous, loin de votre maison, loin de tous ceux que vous voulez garder purs et honnêtes. Vous ne voudriez pas laisser sur la table de votre salle à manger un flacon d'arsenic; vous craindriez un accident mortel. Bannissez avec le même soin, de vos demeures, toute publication impie ou immorale, car elle y apporterait immanquablement, un jour ou l'autre, le vice et le déshonneur.

II

Voyez maintenant, m. f., combien différente est l'action de la bonne presse. J'appelle ainsi celle qui respecte l'honnêteté de son lecteur, qui défend sa foi, et, tout en l'instruisant, le moralise au lieu de le dégrader.

1. Ce qui fait surtout la valeur du bon journal, c'est qu'il est un instrument d'enseignement et de direction. Il parle toujours en termes convenables de la religion, de son culte et de ses ministres. Il sait, à l'occasion, rappeler les grandes vérités qui servent de base à la vie spirituelle de l'homme, son origine, ses devoirs et sa destinée dans l'au-delà ; il fait ressortir la signification et la beauté de nos solennités catholiques ; à propos d'une nomination ou de toute autre circonstance, il rappelle ce qu'il y a de vertu et de dévoûment dans le clergé et dans les Congrégations religieuses tant dénigrées. Une tendance franchement catholique inspire tous ses articles, et les fait converger au même but qui est le relèvement de l'homme par d'utiles leçons souvent répétées. Si le bon journal se contentait d'apporter à ses lecteurs le cours des marchés, les faits-divers du jour ou de la semaine, il n'aurait pas une influence décisive. Ce n'est ni l'annonce, ni la nouvelle, ni l'article scientifique qui donnent à la presse sa puissance ; c'est sa tendance, c'est la pensée politique ou religieuse qui l'anime. Elle contrôle ou critique les événements quotidiens ; elle juge les paroles et les actions ; elle loue les uns, blâme les autres ; voilà ce qui fait sa force et son autorité.

Sans doute, le bon journal ne parle pas toujours de religion ; mais il parle toujours religieusement. Plus sérieux que ces feuilles frivoles qui ne veulent qu'amuser ou corrompre, il s'occupe des affaires politiques, des questions économiques, des nouveautés littéraires, scientifiques et artistiques ; mais il s'inspire constamment, dans ses jugements, de l'esprit chrétien, et prononce d'après les lumières surnaturelles de la foi.

Dans un ordre inférieur, il s'intéresse aux menus faits de la vie locale ; mais il pénètre tous ces détails du bon esprit qui l'anime ; il loue ce qui est bien, il flétrit ce qui est mal. Par un court préambule ou par une réflexion finale, il sait tout orienter vers le bien de ses lecteurs. De même que les belles verrières de votre église donnent la nuance de leurs radieuses couleurs au rayon de lumière qui les traverse, de même tous les événements, en passant dans les colonnes du bon journal, prennent sa couleur catholique. Voilà comment la bonne presse peut faire tant de bien, fortifier dans la pratique de la vertu, relever les mœurs, flétrir les vices, et encourager les cœurs à la résistance contre le mal. Voilà les résultats qu'elle obtient, et la cause de ses droits à la reconnaissance des honnêtes gens.

2. Mais j'ai parfois entendu objecter ceci : « Les journaux catholiques ne sont pas intéressants ; je ne trouve pas de plaisir à les lire. »

Mes frères, il y a deux sortes de lecteurs, comme il y a deux sortes de buveurs. Le buveur invétéré, saturé d'alcool, ne trouve de goût qu'aux fortes boissons qui lui brûlent la gorge et excitent ses sensations blasées par l'abus. Le buveur modéré, au contraire, préfère les breuvages hygiéniques, les vins légers et parfumés, qui le rafraîchissent en lui faisant savourer leur bouquet. Il en est de même pour les lecteurs de la presse. Les gens habitués au piment des mauvais journaux, à leurs contes grivois, à leurs anecdotes scandaleuses, ne trouvent leur agrément que dans ces ordures. Mais l'homme sérieux, le lecteur honnête, aime l'honnêteté du journal qui le respecte. Il suit ses raisonnements ; il s'intéresse à ses articles, lesquels d'ailleurs sont d'ordinaire mieux rédigés que ceux de la mauvaise presse. Car, comme le journaliste chrétien ne compte pas sur l'excitation des passions vicieuses pour se faire lire, il écrit avec plus de soins, il surveille davantage sa pensée et sa plume. Et il arrive ainsi, au jugement des vrais

connaisseurs, que le plus souvent c'est réellement la bonne presse qui offre le plus d'intérêt.

III

Afin de tirer une conclusion pratique de cet entretien, il convient, mes frères, de vous donner les règles qui doivent diriger votre conduite à l'égard de la presse.

1. Vis-à-vis de la mauvaise presse, voici les règles qu'un bon chrétien, un fidèle disciple de Jésus-Christ et de son Eglise, je dirai même, qu'un simple honnête homme, doit suivre avec une exactitude inflexible.

Ne vous abonnez jamais à un journal dont vous savez qu'il est impie ou immoral, ou, le plus souvent, les deux à la fois. On le sait toujours. Il y a là une question de foi et d'honneur. Vous ne devez pas vous exposer à perdre votre croyance ni vos mœurs, ce qui arriverait fatalement à la suite de ces lectures. Vous vous engagerez devant Dieu et sur votre conscience à repousser loin de vous tel journal, telle publication périodique, notoirement connu pour son impiété et son immoralité.

Vous n'achèterez jamais un mauvais journal, ne fût-ce qu'en passant, ne fût-ce qu'à une gare de chemin de fer, ne fût-ce que pour jeter un coup d'œil sur les débats d'un procès retentissant, ou sur une nouvelle intéressante. C'est le sou des acheteurs qui alimente les caisses de la mauvaise presse, et lui permet de faire sa funeste propagande. Si, vous et beaucoup d'autres, vous supprimiez votre concours, vous diminueriez, dans une part petite sans doute, mais pourtant réelle, le mal que fait la mauvaise feuille. Elle finirait par languir, ne couvrirait plus ses frais et mourrait d'inanition. Donc, ne jamais acheter un mauvais journal.

Allant plus loin, je vous dirai : ne gardez jamais un mauvais journal chez vous, qu'il y soit entré autour d'un paquet d'épicerie ou autrement. Un enfant, une jeune fille peuvent jeter les yeux dessus et y lire une histoire scabreuse. C'en est assez pour qu'une tache ineffaçable souille leur imagination. Ces odieux imprimés ne méritent que le feu, et vite. Vous ferez œuvre de salubrité en les y jetant.

Enfin, mes frères, c'est encore votre devoir de lutter contre la mauvaise presse, en détournant de sa lecture tous ceux qu'il vous sera possible d'atteindre. La justice et la charité surtout vous y engagent.

Envers vos supérieurs, si vous en avez, c'est plus difficile. Vous pourrez cependant, à l'occasion, manifester votre dégoût pour tel mauvais écrit. Soyez assuré qu'un homme de bon sens tiendra compte de votre appréciation. — Il vous sera plus facile d'agir près de vos égaux. Rondement, avec une amicale familiarité : « Eh quoi ! Cela ne te fait pas honte de lire de pareilles malpropretés ! Tu ne voudrais pas mettre ce papier sous les yeux de ta femme ou de ton fils. Il ne manque pas pourtant de feuilles meilleures pour t'instruire et t'intéresser ! » — Quant aux inférieurs, enfants, serviteurs, ouvriers, agissez en maître ; vous en avez le droit. Défendez la lecture de la mauvaise feuille, illustrée ou non. Chassez-la impitoyablement : « Je ne veux pas que de telles ordures empoisonnent ma maison. »

Voilà votre devoir, mes frères ; il est clair et facile à remplir. Il suffit d'en avoir le courage. On ne discute pas avec une vipère ; on lui écrase la tête d'un coup de talon, sans pitié.

2. J'arrive maintenant à la bonne presse. Il faut la lire, la lire seule. Cela résulte de tout ce que je vous ai dit jusqu'ici, et que vous avez parfaitement compris.

Il faut l'acheter pour la faire vivre. Vous vous attacherez davantage à ce que vous aurez payé de votre argent. Quant au mode d'achat, abonnez-vous de préférence ; c'est ce qui permet au bon journal de payer plus facilement ses frais de rédaction, d'impression et d'administration. Il vous faudra pour cela faire un léger sacrifice ; mais, puisque aussi bien vous ne vous passeriez pas de journal, n'est-il pas préférable d'employer votre argent pour soutenir la meilleure et la plus juste des causes ?

Enfin, mes frères, il faut que vous ayez le courage de répandre la bonne presse et de la soutenir.

C'est un apostolat très méritoire et absolument indispensable en notre temps, où la presse fait l'opinion. Vous donnerez donc ou vous prêterez votre journal à vos amis, à vos voisins, qui autrement ne le liraient pas. Vous le recommanderez dans votre entourage ; vous le ferez entrer dans les sociétés que vous fréquentez, parlant de ses avantages, de ses qualités, ne négligeant rien de ce qui peut le faire connaître et demander. — Vous le soutiendrez en lui procurant des annonces. Elles sont la principale de ses ressources ; et, mieux que tout autre moyen, elles peuvent favoriser son expansion. — Apportez aussi au journal qui défend les bons principes les nouvelles, renseignements et affaires dont vous pouvez disposer.

En un mot, m. f., il faut que la cause de la bonne presse soit votre propre cause. Plus vous vous intéresserez à elle, plus vous lui donnerez d'appui, et plus elle sera en état de remplir sa glorieuse mission qui est d'éclairer le peuple chrétien et de le rendre meilleur.

* * *

Un tribun fameux a lancé un jour cette phrase qui a fait le tour de la France : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » Phrase absurde et menteuse, comme on l'a cent fois prouvé.

Mais aujourd'hui je veux m'emparer de cette même phrase, en n'y changeant qu'un seul mot, et elle exprimera alors l'exacte vérité : « La mauvaise presse, voilà l'ennemi ! » Oui, elle est l'ennemi de la foi chrétienne, qu'elle outrage et détruit ; de notre mère la sainte Eglise, qu'elle insulte et s'efforce d'anéantir. Oui, elle est l'ennemi des bonnes mœurs qu'elle corrompt, de la famille qu'elle avilit, et de notre chère patrie qu'elle per-

vertit et affaiblit. Donc, m. f., guerre sans trêve aux mauvais journaux!

Au contraire, la bonne presse, c'est le salut. Elle éclaire l'individu, elle moralise la famille, elle améliore la nation en dirigeant l'opinion vers les idées nobles et vertueuses. Elle entrave les efforts des méchants ; et, en vous encourageant dans la pratique de vos devoirs, elle contribue à faire de vous de bons catholiques et de bons Français. Cela, m. f., c'est le salut. Lisez donc la bonne presse ; soutenez-la, propagez-la. C'est votre meilleur intérêt ; c'est une de vos obligations essentielles ; et j'espère que ce sera l'œuvre préférée à laquelle vous consacrerez votre entière bonne volonté, avec toute l'énergie de vos cœurs sincèrement chrétiens. Ainsi soit-il.

FIN

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXXVIII

L'ESPÉRANCE

Conventiones dedisti bonarum promissionum.

Vous nous avez consenti des conventions portant de bonnes promesses. (Sagesse, XII, 21).

Le globe terrestre, en tournant sur lui-même, s'appuie sur deux pôles. Ces deux pôles sont opposés l'un à l'autre. Celui-ci est au nord et celui-là au midi. Mais tous les deux sont également indispensables à l'équilibre de la planète. Si l'un des deux venait à fléchir, elle s'écroulerait dans un effroyable cataclysme.

Ainsi en va-t-il de la vie chrétienne. Elle aussi a deux pôles, de tendances opposées, mais nécessaires à la régularité de son évolution. Ce sont : d'une part, cette crainte aux allures austères dont nous nous sommes occupés dans notre dernier entretien ; et d'autre part, l'espérance, que nous allons étudier.

L'espérance ! En prononçant ce mot, j'ai nommé la plus douce, la plus consolante, la plus féconde de toutes les vertus. Sa bienfaisante influence se manifeste non seulement en religion, mais partout où se déploie l'activité humaine. Il n'est aucun ordre de choses dans lequel elle n'ait un rôle à remplir : rôle toujours utile et toujours agréable. — L'espérance est toujours utile ; car elle suscite les bonnes volontés, encourage les efforts, aide à surmonter les obstacles et à vaincre les ennemis. L'homme des champs labourerait-il, s'il n'avait l'espoir d'une bonne récolte ? L'artisan ne laisserait-il point dormir ses instruments de travail, si ses labeurs ne devaient gagner sa vie et celle de sa famille ? Et le soldat ne fuirait-il pas les champs de bataille, s'il n'avait l'espérance de remporter la victoire et peut-être aussi celle de fixer sur sa poitrine, comme un éclair de gloire, la croix symbolique des braves ? — L'espérance est aussi toujours agréable. Elle adoucit pour nous toutes les peines de la vie. Grâce à elle, les sueurs nous sont moins douloureuses, les larmes moins amères, la mort elle-même moins redoutable.

L'espérance dont nous allons parler n'est point d'ordre profane, mais d'ordre religieux. C'est l'espérance chrétienne. Nous dirons : 1° *quelles conditions Dieu lui a faites ;* et 2° *par quelles fautes nous pouvons l'offenser.*

I

Comme la crainte de Dieu répond à ses menaces, ainsi l'espérance répond à ses promesses. On peut la définir : *la vertu qui nous fait attendre avec une ferme confiance, et aux conditions établies par la parole de Dieu, les biens qu'il nous a promis.*

On le voit assez par cette définition : l'espérance, comme dit S. Augustin, naît de la promesse [1]. La promesse détermine à la fois l'objet, les conditions et les garanties de l'espérance. Rappelons-nous donc rapidement quelles sont les promesses divines.

1. Ce qu'elles ont promis peut s'exprimer d'un mot : c'est le ciel avec les moyens d'y parvenir.

La promesse du ciel remplit l'Evangile. Elle se traduit avec une concision et une netteté remarquables dans ce texte bien connu : « *Les justes iront à la vie éternelle.* » (Mt. XXV, 46). « *Là,* est-il dit ailleurs, *chacun d'eux recevra suivant ses œuvres.* » (Mt. VII, 27).

Les moyens d'aller au ciel ont également leurs promesses. — On va au ciel par le pardon des péchés : ce pardon a été souvent promis à la pénitence et particulièrement au Sacrement qui porte ce nom : « *Si nous confessons nos fautes,* dit S. Jean, *Dieu, dans sa fidélité et sa justice, nous les remettra.* » (I Jo., I, 9). — On va au ciel avec le secours de la prière. Vous vous rappelez cette affirmation divine sur l'efficacité de la prière : « *Si vous demeurez en moi et si mes paroles demeurent en vous, vous demanderez ce que vous voudrez : vous l'obtiendrez.* » (Jo. XV, 7). — On va au ciel par la victoire sur les tentations : Dieu s'est engagé à nous la rendre possible. « *Il ne permettra pas,* affirme S. Paul, *que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; mais, quand les tentations viendront, il vous donnera la force de les vaincre.* » (I Cor., X, 13). — On va au ciel avec le secours de la grâce. Or, la grâce a été promise par un ensemble de déclarations que la théologie chrétienne résume dans cette maxime : « Quand un homme fait ce qu'il peut, Dieu ne lui refuse jamais sa grâce. »

Il a encore été fait des promesses particulières à certains actes et à certaines vertus. Ainsi, l'effet propre des sacrements est promis à quiconque les reçoit avec les dispositions exigées. Ainsi encore, Notre-Seigneur a promis la miséricorde aux miséricordieux, la consolation à ceux qui pleurent, la claire vision de Dieu aux âmes pures (Mt. V, 5-8), un surcroît de gloire aux martyrs (Lc. VI, 22-23), l'honneur de juger les hommes à ceux qui laissent tout pour le suivre (Mt. XIX, 28).

[1] Spes ex promissione. (S. Aug., Epist. 119, cap. 14).

Je n'ai point fait place, dans cette énumération, à la promesse des biens temporels. C'est que Dieu n'a pris à leur endroit aucun engagement. Il les laisse aller à peu près indistinctement aux bons et aux méchants, suivant le cours naturel des choses. Et il fait bien. Car si la santé, les longues années, la prospérité, les honneurs se donnaient exclusivement à la vertu, celle-ci perdrait en valeur morale ce qu'elle gagnerait en résultats matériels. Chacun, sans doute, voudrait la pratiquer ; mais, au lieu d'être affaire de conviction et de piété, elle serait, pour le plus grand nombre, affaire d'intérêt et de calcul. Encore, est-ce bien vrai que chacun voudrait être vertueux ? Dieu a essayé, dans l'Ancien Testament, d'attirer les hommes à la pratique du bien par l'appât des récompenses terrestres ; et, il faut le reconnaître, cet essai n'a guère réussi. L'histoire du peuple hébreu n'a-t-elle pas été, malgré toutes les promesses de prospérité matérielle, une longue série d'infidélités et d'apostasies ? Aussi Jésus-Christ s'est-il empressé, quand il est descendu sur la terre, de rendre à la vertu son caractère normal de désintéressement et de générosité. Il n'a garanti aux justes nulle autre richesse que le nécessaire. C'est à propos seulement de la nourriture et du vêtement qu'il a dit : « *Si vous cherchez avant tout le règne de Dieu et sa justice, cela vous sera donné par surcroît.* » (Mt. VI, 33).

Nos espérances doivent donc se concentrer sur les biens spirituels. Nous nous tromperions, si nous tenions les autres biens pour une récompense due à nos vertus ; si nous nous regardions comme abandonnés de Dieu, quand il les refuse à nos prières ; si, parce qu'il les accorde aux méchants, nous l'accusions d'injustice. Il faut servir Dieu pour sauver nos âmes, pour accomplir nos devoirs envers lui, pour lui témoigner notre amour ; mais non pas pour devenir riches et pour vivre longtemps.

2. Tout à l'heure, quand j'ai rappelé, dans leur texte même, les promesses divines, vous avez sans doute remarqué comment chacune d'elles se subordonne à une condition quelconque. Ainsi disent-elles qu'il faut être juste pour entrer au ciel, regretter et confesser les péchés commis pour en obtenir le pardon, apporter aux sacrements, pour en obtenir l'effet, telles et telles dispositions, et ainsi du reste. Ces conditions ont une importance considérable. Elles constituent, dans les engagements divins, une clause essentielle, dont le non-accomplissement les rend nuls. Jamais, en effet, il n'est entré dans la pensée de Dieu de nous sanctifier et de nous sauver sans nous. Il a voulu, au contraire, que nous y travaillions avec lui, dans une collaboration intime et constante, dont ces conditions fixent la mesure. Et là encore, il a bien fait. S'il nous sauvait à lui seul, tout le mérite serait pour lui. Il lui a semblé bon de nous en laisser acquérir une part : mais, pour l'acquérir, il nous faut joindre à ses propres efforts nos efforts personnels. Nous devons nous en féliciter. Rien, aux yeux du monde, n'est honorable pour un homme comme de mériter qu'on dise de lui, suivant une locution bien connue : « C'est le fils de ses œuvres ! » Cela veut dire qu'issu d'une famille pauvre, il s'est fait une fortune par un labeur courageux et opiniâtre. Ou bien encore que, né sur les rangs inférieurs de l'échelle sociale, il a su déployer assez d'énergie et de talent pour en gravir les échelons et en atteindre le sommet. Dieu a voulu que les élus fussent, eux aussi, dans une certaine mesure, fils de leurs œuvres ; en d'autres termes, qu'ils aient la gloire d'avoir travaillé avec lui à leur bonheur éternel.

3. Et maintenant, demanderez-vous, quelles garanties l'espérance chrétienne nous offre-t-elle de l'accomplissement des promesses divines ? — Ces garanties sont assez sûres pour nous inspirer toute confiance.

Rien n'est fréquent, parmi les hommes, comme le manquement à la parole donnée. Protestations d'amitié, assurances de dévouement, engagements d'honneur, serments prêtés en face du Très-Haut : ils brisent tous ces liens aussi facilement qu'ils les contractent. Il n'en va pas ainsi de Dieu. Dieu entend tenir et tient en effet ses promesses. Quand il en parle, dans les Ecritures, il emploie toujours des termes choisis pour signifier qu'il les regarde comme de véritables obligations. Il les appelle « *une alliance, un pacte, un testament, un serment* [1], » toutes expressions dont le sens désigne non point une intention vague ou un simple projet, mais un contrat définitivement conclu et un engagement formel. Dieu se fait gloire de punir le parjure : comment pourrait-il trahir des promesses aussi sacrées ?

D'ailleurs, je m'empresse de l'ajouter, sa bonté s'ajoute à sa fidélité pour l'en détourner. Quand il s'est obligé envers les hommes, il l'a fait spontanément et sans contrainte, poussé par son propre cœur. Ce cœur n'a pas changé. Quiconque remplit les conditions auxquelles il a mis l'accomplissement de ses promesses lui est très cher, aussi cher qu'il a jamais pu l'être. L'amour de Dieu pour lui ne s'est point démenti. Ses promesses ne seraient point faites depuis longtemps, qu'il les ferait aujourd'hui. Il ne lui en coûte donc aucunement de les tenir et rien ne lui inspire la pensée d'y manquer.

Enfin, la justice divine elle-même y est intéressée. C'est que, dans un certain sens, Dieu nous doit ses faveurs. Jésus-Christ, par sa médiation dont le prix est infini, nous les a achetées et les a payées ce qu'elles valent. En nous faisant part de ses mérites, il nous a transmis tous ses droits. Quand, après cela, Dieu nous accorde ses grâces, il n'accomplit pas seulement une promesse ; il acquitte aussi une dette. Mais, dès lors que c'est une dette, nous devons en attendre le paiement avec une confiance absolue. La terre peut s'ébranler sur ses fondements ; les astres peuvent s'égarer dans leur course ; l'équilibre du monde peut se rompre : Dieu ne peut méconnaître un droit ni commettre une injustice.

Les saints étaient donc dans le vrai, quand ils se

[1] Is., LXI, 8 ; Ez., XXXIV, 25 ; Gal., III, 17 ; Hebr., VI, 17.

faisaient une si haute idée des promesses divines et se montraient si certains de leur accomplissement. Chacune d'elles était pour eux une sorte de dogme. Ils n'en doutaient pas plus que des articles du Symbole. Ils espéraient comme ils croyaient, avec une inébranlable fermeté, et, comme remarque l'un d'eux, « contre toute espérance : *contra spem in spem.* » (Rom., IV, 18). « *Quand même Dieu me tuerait,* avait dit un autre, *j'espérerais encore en lui.* » (Job, XIII, 15). Celui-là avait raison. Car Dieu possède la puissance d'accomplir en faveur de ses élus, même après leur mort, toutes ses promesses. Il lui plaît parfois d'éprouver leurs espérances ; mais l'heure des épreuves passe, et, après elle, sonne nécessairement celle qui doit mettre l'homme confiant et fidèle en possession des biens promis.

Voilà l'objet de l'espérance chrétienne ; voilà ses conditions ; voilà ses garanties. Je voudrais, avant de finir, signaler les principaux manquements dont elle peut être l'objet.

II

Ces fautes sont au nombre de trois.

1. La première se nomme *le désespoir,* ou, sous sa forme atténuée, *le découragement.* — Le *désespoir* est le péché des grands criminels. Ils s'en rendent coupables quand, rentrant en eux-mêmes et mesurant l'énormité de leurs scélératesses, ils se prennent à penser et à dire, comme Caïn : « *Nos iniquités sont trop grandes pour que nous puissions mériter leur pardon.* » (Gen., IV, 13). — Le *découragement* est le péché des pécheurs repentants, parfois assez peu coupables, mais faibles de caractère, prompts à s'abattre, enclins au scrupule, toujours défiants d'eux-mêmes et de Dieu. Ils ont beau faire tout leur possible pour remplir les conditions fixées par les promesses ; jamais ils ne peuvent croire qu'ils aient ni reçu une absolution valide, ni fait une bonne prière, ni bien repoussé une tentation, ni vraiment accompli tel ou tel précepte. Ces pauvres âmes sont malheureuses et dignes de pitié. Pourtant, elles sont bien aussi quelque peu répréhensibles. Leurs tourments procèdent d'un défaut de foi. Elles ne croient pas assez fermement aux promesses divines.

2. La seconde manière d'offenser l'espérance chrétienne est *la présomption.* — La présomption a des allures directement contraires à celles du désespoir ou du découragement. Ceux-ci pèchent par défaut ; celle-là pèche par excès. Elle exagère l'espérance au-delà des justes limites. Ainsi, ne tient-elle aucun compte des conditions auxquelles Dieu a subordonné l'accomplissement de ses promesses. Ainsi encore méconnaît-elle même ses menaces les plus formelles. Exemples : — Il est écrit que le ciel est pour les justes. Le présomptueux veut y aller sans pratiquer les vertus des justes. — Le pardon a été promis au repentir et à l'aveu des fautes commises. Le présomptueux prétend le recevoir sans rien regretter et même en cachant ce qu'il devrait avouer. — L'Esprit Saint a déclaré : « *Quiconque s'expose au danger y succombera* ». (Eccli., III, 27). Le présomptueux se croit incapable de faiblir, tout en s'exposant aux séductions les plus redoutables. — Notre-Seigneur a menacé de nous appeler à son tribunal à l'heure où nous y penserons le moins. (Lc. XII, 40). Le présomptueux se flatte d'avoir certainement le temps de se convertir avant la mort.

Voilà encore un défaut de foi, et aussi un défaut d'intelligence ; car la présomption fait subir aux paroles divines une interprétation déraisonnable et fantaisiste, toute au rebours de leur signification la plus évidente.

3. Le désespoir n'est pas une rareté ; la présomption est beaucoup plus commune ; *l'indifférence,* troisième faute contre l'espérance chrétienne, est à peu près générale.

J'appelle ici indifférence le péché de ceux qui se font une trop faible idée des biens promis de Dieu ; et, par suite de cette insuffisance d'appréciation, n'éprouvent pour eux que des aspirations froides, sans énergie, incapables même de susciter le moindre mouvement de cœur. Est-il rien de beau, rien de noble, rien de précieux, rien de désirable, comme l'objet des promesses divines ? C'est Dieu lui-même, avec les moyens de l'atteindre. Le ciel nous associera, et pour l'éternité, à sa gloire infinie et à son infinie béatitude. En attendant, sa grâce, sous ses formes variées, nous apporte son concours, nous unit à lui, le fait vivre en nous, et par là nous offre des grandeurs, des forces et des joies toutes divines. Amenez-moi quelqu'un capable de comprendre ces dons, de les apprécier, d'en estimer la valeur : la promesse de les lui accorder, venant de Dieu lui-même, fera sur son esprit et sur son cœur une impression profonde. Il en sera jeté dans une extase d'admiration, d'allégresse et de reconnaissance. L'espérance lui sera d'une indicible douceur. Elle le rendra heureux, comme dit S. Paul. (Rom., XII, 12). Elle charmera son séjour ici-bas, consolera toutes ses peines, facilitera toutes ses luttes, éveillera dans son âme les plus vifs désirs. — Un jour, dit-on, Dieu révéla à S. Thomas d'Aquin qu'il était en état de grâce. La certitude absolue d'être dans l'amitié divine lui causa d'ineffables transports. — Une autre fois, Dieu donna à S. François d'Assise l'assurance de son salut éternel. Le Saint fut si heureux de cette révélation et ses élans vers le ciel prirent une telle violence qu'un jour il en mourut [1]. — Pourquoi sommes-nous de glace en face des mêmes promesses ? Pourquoi les goûtons-nous si peu ? Nous y perdons des encouragements, des consolations, des énergies qui nous seraient souverainement utiles. — La promesse, je le sais bien, n'emporte point la même certitude qu'une révélation. Elle reste soumise à des conditions auxquelles nous pouvons toujours manquer ; mais, si elle souffre certains risques de notre côté, elle n'en souffre aucun du côté de Dieu. Reconnaissons donc, dans notre insensibilité, une véritable faute. Là encore il y a un défaut de foi. Il y a aussi un défaut de cœur : les promesses divines méritaient un autre accueil.

* * *

L'Eglise met parfois sur nos lèvres une prière ainsi conçue : « *Seigneur, que votre miséricorde se répande sur nous, suivant l'espérance que nous avons mise en vous.* » Cette formule établit une corrélation entre les bontés divines et nos espérances : elle semble même faire de celles-ci la mesure de celles-là.

Quand l'Eglise a rédigé cette prière, elle a pensé que, stimulés par les promesses de Dieu, nous nous ferions des espérances très larges, bien senties, pénétrées du désir de recevoir et de recevoir beaucoup. Elle ne se doutait point de ce que seraient notre indifférence et notre tiédeur.

Il faut revenir à la manière d'espérer que l'Eglise avait en vue, à la manière d'espérer qui fut celle des Saints. Faisons-nous une idée plus juste des biens promis de Dieu ; comprenons leur excellence ; souhaitons ardemment de les recevoir. Alors, pour en obtenir beaucoup, nous n'aurons plus qu'à dire à Dieu : « Mon Dieu, donnez-moi ce que j'espère ; donnez-moi comme j'espère ; proportionnez vos largesses à mes aspirations. » Ainsi soit-il !

[1] S. François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu,* livre V, ch. 10.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 9 februarii 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 17-24 février 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Neuvaine à S. Joseph. — VIII. Le Patron de l'Eglise universelle, 65. — IX. La dévotion à S. Joseph, 66.

Sermons de Carême. — V. L'importance du salut, 68. — VI. L'Enfant prodigue, modèle du pécheur au sacrement de Pénitence, 72.

Panégyrique de S. Joseph. — Patron de l'Eglise, Protecteur de la famille et Patron de la bonne mort, 75.

Exhortation au devoir pascal. — I. La première promulgation, 78.

NEUVAINE A SAINT JOSEPH

VIII

LE PATRON DE L'EGLISE UNIVERSELLE

Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.

Il l'a établi le maître de sa maison et le chef de tout ce qu'il possède. (Ps. CIV, 21).

Mes frères,

En 1870, année si douloureuse pour la France et la Papauté, les Evêques du monde entier se trouvaient réunis à Rome pour assister au Concile du Vatican. Un grand nombre d'entre eux représentèrent au Pape Pie IX le courant puissant et irrésistible qui entraînait leurs diocésains au pied des autels de S. Joseph ; et ils le supplièrent de recourir lui-même à ce grand saint pour écarter les dangers qui menaçaient l'Eglise au point de vue temporel comme au point de vue spirituel. Pie IX se rendit d'autant plus volontiers au désir de ces pieux Evêques qu'il avait toujours eu lui-même, dès son enfance, une profonde dévotion au Protecteur de Jésus et de Marie, et que plusieurs de ses prédécesseurs n'avaient manqué aucune occasion favorable de se faire les apôtres de S. Joseph. Aussi par un décret solennel, rendu avec intention le 8 décembre 1870, couronnant l'œuvre commencée au XVe siècle par Sixte IV et continuée dans les siècles suivants par Grégoire XV, Clément X, Clément XI et Benoît XIII, il proclama S. Joseph patron de l'Eglise universelle ; et en même temps il ordonna de célébrer la fête du 19 mars sous le rit double de 1re classe. C'est le cinquantenaire de cet heureux événement que le Pape Benoît XV nous a invités à célébrer solennellement cette année.

Un tel décret fut accueilli avec joie par les pasteurs et les fidèles du monde entier ; et de fait était-il possible de songer à un autre patronage ? Sur terre, S. Joseph fut le *Protecteur de l'Eglise naissante* par le fait même qu'il était le chef de la maison divine. Au ciel, il est le *Protecteur de l'Eglise universelle* par le fait même que sa famille s'est agrandie. *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.*

I

Pendant sa vie, S. Joseph fut le Protecteur de l'Eglise naissante. Dès la nuit de Noël en effet on peut dire que l'Eglise vint au monde dans la pauvre étable de Bethléem. Il y avait là Jésus l'Enfant-Dieu, notre frère, le premier-né du peuple chrétien ; il y avait aussi la Vierge Marie, sa mère, qui devait devenir la mère de tous les chrétiens trente-trois ans plus tard, sur la montagne du Calvaire, dans les circonstances les plus solennelles. Or l'Eglise était à peine au monde dans sa beauté printanière et dans sa force pleine de promesses, qu'elle entrait en lutte déjà avec les difficultés de la vie et voyait s'agiter autour d'elle les amis et les ennemis. Les anges chantaient sa gloire et sa puissance dans la clarté miraculeuse des cieux, mais la grotte obscure et la crèche garnie de paille et de langes disaient à la terre sa faiblesse et son dénuement. De pauvres bergers s'agenouillaient devant elle en pleurant d'amour, mais les habitants de Bethléem en parlaient avec une indifférence faite de compassion et de mépris. Des Rois Mages accouraient du fond de l'Orient à la suite de l'étoile pour lui présenter de riches offrandes, mais les Scribes commençaient à la combattre, les Pharisiens s'apprêtaient à la dénigrer, et le roi Hérode dans son palais de Jérusalem méditait en secret le moyen de la faire disparaître dans une effroyable persécution.

Qui donc acceptera la mission sublime, mais difficile, de garder l'Eglise à ses débuts ? Qui donc se chargera de pourvoir à ses besoins ? Qui donc osera la défendre contre ses ennemis ? Mes frères, ce ne sera ni un riche, ni un grand, ni un puissant de la terre : ce sera celui que Dieu a choisi de toute éternité pour en faire l'Epoux virginal de la Vierge Marie, le Père adoptif de Jésus et par le fait même le chef de la maison divine : ce sera l'humble menuisier-charpentier Joseph ! *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.*

Oui, c'est Joseph qui seul, en face de toutes les puissances du monde, va couvrir l'Eglise naissante de sa sollicitude, de sa tendresse et de son amour.

C'est lui qui va lui trouver un asile, tantôt dans la grotte abandonnée de Bethléem, tantôt dans la modeste maison de Nazareth.

C'est lui qui va la soustraire à la première persécution et déjouer ainsi les calculs si bien combinés du tyran de Jérusalem.

C'est lui qui va la cacher en Egypte et lui adoucir par son abnégation les amertumes et les rigueurs de l'exil.

C'est lui enfin qui, pendant près de trente ans, va se charger de pourvoir à tous ses besoins par le seul fruit de son travail...

O merveille chantée par l'Esprit-Saint et figurée dans l'histoire du peuple de Dieu ! De même que

Pharaon, le roi d'Egypte, n'avait pas hésité à confier au Joseph de l'ancienne Loi l'administration de ses biens et la garde de ses trésors, de même le Tout-Puissant, le Créateur du ciel et de la terre, n'a pas hésité à confier au Joseph de la nouvelle Loi l'administration de l'Eglise naissante et la garde de ses deux plus chers trésors : Jésus et Marie ! *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.*

II

Aujourd'hui l'Eglise n'est plus au berceau. Obéissant à l'ordre de son divin Fondateur, elle a grandi, elle s'est multipliée, elle a rempli la terre de ses nombreux enfants. Mais du haut du ciel où il jouit d'un triomphe bien mérité, S. Joseph n'a point abdiqué pour cela sa sublime mission. Il regarde la multitude des chrétiens qui composent l'Eglise comme sa famille agrandie ; aussi il conserve sur elle comme une autorité paternelle, et au point de vue temporel comme au point de vue spirituel, il continue de remplir avec le même zèle et le même amour son rôle de Protecteur et de Chef de la maison divine. *Constituit eum dominum domus suæ et principem omnis possessionis suæ.* Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement ? Celui qui a tant aimé ici-bas Jésus et Marie, ne peut rester insensible aux doux souvenirs qu'éveille en son cœur le spectacle de l'Eglise universelle.

Peut-il s'empêcher de chérir les enfants chrétiens, petits frères de l'Enfant Jésus, lui qui berça tant de fois le divin Sauveur dans ses bras ?

Peut-il s'empêcher de veiller sur les jeunes filles qui font appel à sa puissante protection, lui qui fut le gardien de l'honneur et de la virginité de Marie ?

Peut-il s'empêcher de s'intéresser aux familles chrétiennes, lui qui prit en main les intérêts de la Sainte Famille ?

Peut-il s'empêcher d'aider, d'encourager et de consoler les ouvriers, lui qui gagna son pain et le pain de ceux qu'il aimait, à la sueur de son front ?

Peut-il s'empêcher de bénir les communautés religieuses, lui qui se plut comme elles dans le silence, le recueillement, la prière, le travail et la pratique des trois vertus de pauvreté, d'obéissance et de chasteté ?

Peut-il s'empêcher de protéger les prêtres et les missionnaires, lui qui fut le premier à porter Jésus dans un pays idolâtre, et le premier à supporter les rigueurs de la persécution ?

Peut-il enfin s'empêcher de porter secours au Souverain Pontife, gardien, administrateur et défenseur de l'Eglise universelle, lui qui connut le souci de garder, d'administrer et de défendre l'Eglise à ses débuts ?

Sans doute la protection de S. Joseph ne mettra pas un terme aux persécutions dirigées contre l'Eglise. Nous savons par N.-S. Jésus-Christ lui-même que son œuvre sera combattue jusqu'à la fin du monde ; et c'est un fait suffisamment attesté par l'histoire qu'à l'exemple de son divin Fondateur, l'Eglise n'a jamais cessé d'être attaquée dans tous les temps, dans tous les pays et sous tous les régimes. Mais le glorieux Protecteur choisi par Pie IX saura déjouer les calculs des persécuteurs, de même qu'il a su déjouer les calculs du roi Hérode ; et comme la liturgie ne craint pas de nous le faire dire dans l'office du 19 mars, il obtiendra sûrement de Dieu ce que l'Eglise ne pourrait obtenir par elle-même : *ut quod possibilitas nostra non obtinet, ejus nobis intercessione donetur.*

* * *

Un pieux et savant dominicain du XVIe siècle, Isidore de Isolanis, avait entrevu, comme dans une vision prophétique, les honneurs qui attendaient S. Joseph dans les siècles suivants. Il disait :

« De grands hommes scruteront les dons intérieurs de Dieu cachés dans S. Joseph, et ils trouveront en lui des merveilles qu'ils n'ont pas rencontrées chez les saints de la nouvelle alliance.

« Avant le jour du jugement, tous les peuples connaîtront les dons magnifiques que Dieu a faits à S. Joseph.

« S. Joseph sera le patron principal de toute l'Eglise militante.

« Un grand Pape, obéissant à l'impulsion du Saint-Esprit, commandera de célébrer, dans toutes les contrées de l'Eglise, la fête du père putatif de Jésus, de l'époux de la Reine du monde. »

Mes frères, ces prédictions se sont réalisées ; et qui sait si l'avenir ne réserve pas encore d'autres couronnes au bienheureux Patriarche ? Déjà de nombreux Evêques, des supérieurs d'Ordres religieux et de Congrégations religieuses ont adressé une supplique au Saint-Siège pour demander l'autorisation de rendre à S. Joseph un culte spécial qui tienne le milieu entre le culte d'*hyperdulie* rendu à la T. S. Vierge et le culte de *dulie* rendu aux autres saints. Puisse le Souverain Pontife exaucer bientôt le désir de ses pieux enfants ! Et puisse ce nouvel hommage à S. Joseph être le point de départ d'une ère de joie, de gloire et de prospérité pour l'Eglise ! Ainsi soit-il.

IX

LA DÉVOTION A SAINT JOSEPH

Ite ad Joseph.
Allez à Joseph.
(Gen., XLI, 55).

Mes frères,

Je viens de parcourir avec vous la vie, les œuvres et les titres de gloire de S. Joseph ; et il est certain que comme historien je n'ai rien à ajouter à mes entretiens précédents. Mais vous le comprendrez facilement, il ne m'est pas possible de clôturer cette neuvaine sans vous engager à avoir la plus grande dévotion à Celui qui fut le Père adoptif de Jésus et l'Epoux de la Reine des Vierges. *Ite ad Joseph.*

Cette dévotion d'ailleurs n'est pas nouvelle. Elle découle tout naturellement de l'Evangile comme

un fleuve s'échappe de sa source et comme un parfum s'exhale de la rose. Jésus et Marie l'ont connue et aimée les premiers, les Pères de l'Eglise l'ont chantée, les peuples l'ont acclamée, les Souverains Pontifes l'ont approuvée ; et qui ne sait que les S. Bernard, les S. Bernardin de Sienne, les S. Léonard de Port-Maurice, les sainte Thérèse, les S. François de Sales, les S. Vincent de Paul et les S. Alphonse de Liguori se sont fait un honneur et une gloire d'être comptés au nombre des fidèles serviteurs de S. Joseph?

De telles approbations et de tels exemples devraient suffire à vous convaincre ; mais afin d'éclairer et de guider votre piété, je répondrai très brièvement aux deux questions suivantes : 1° *Pourquoi* devons-nous avoir une grande dévotion à S. Joseph? 2° *Comment* devons-nous lui manifester notre dévotion ?

I

Pourquoi devons-nous avoir une grande dévotion à S. Joseph? — D'abord à cause de son éminente *dignité*. Quelles que soient leurs vertus, en effet, les anges et les saints n'ont mérité que le nom d'amis, de compagnons ou de serviteurs, dans la famille de Dieu. Seul S. Joseph a mérité de N.-S. Jésus-Christ le doux nom de Père ; et c'est ce nom qui définit sa grandeur, qui rehausse son prestige et qui lui donne droit à la première place après Marie, au-dessus de toute la cour céleste. *Et erat pater ejus*. Nous lisons dans la Genèse que le Joseph de l'ancienne Loi eut un songe dans lequel il vit le soleil, la lune et des étoiles s'incliner profondément devant lui comme pour lui rendre hommage. Eh bien ! mes frères, ne vous semble-t-il pas que ce songe mystérieux s'est réalisé en faveur du Joseph de la nouvelle Loi? Elevez-vous en esprit jusque dans les cieux et voyez ! Quel sublime spectacle ! Jésus le divin Soleil de justice sourit à son père adoptif ; Marie, belle comme la lune, nous dit la liturgie, le contemple avec amour ; et les anges et les bienheureux, auréolés de gloire et d'immortalité, s'inclinent profondément devant lui pour rendre hommage à son éminente dignité. *Et erat pater ejus*.

Nous devons avoir aussi une grande dévotion à S. Joseph à cause de sa *puissance*. Sans doute, tous les saints du paradis ont du pouvoir sur le cœur de Dieu ; c'est pourquoi nous les prions d'intercéder en notre faveur, et nous savons qu'ils sont capables de nous obtenir beaucoup de grâces dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel. Mais à part Marie et Joseph, en est-il un seul qui ait le droit de dire à Jésus : « Mon fils » ? En est-il un seul qui ait le droit de lui parler avec autorité? L'Evangile nous apprend que Jésus était soumis à ses parents, *et erat subditus illis ;* mais soyez bien persuadés, mes frères, que cette obéissance de Jésus à Joseph n'a point eu pour bornes les limites de ce monde. Elle a continué, elle continue encore et elle continuera toujours dans l'éternelle splendeur des cieux ; aussi, résumant l'enseignement des docteurs de l'Eglise, le chancelier Gerson n'a pas craint d'écrire que Jésus ne peut rien refuser à son Père adoptif et que Joseph commande plutôt qu'il ne supplie : *Non impetrat, sed imperat*.

Nous devons avoir encore une grande dévotion à S. Joseph à cause de sa *bonté*. Assurément les saints et les bienheureux ne nous oublient pas au ciel ; ils ont beau jouir de toutes les félicités, ils ne se comportent pas comme de vils égoïstes ou de vulgaires parvenus. Du sein de la gloire ils nous regardent comme des malheureux, comme des pauvres, comme des amis, comme des frères ; et ce sont précisément ces sentiments de tendresse et de compassion qu'ils éprouvent tour à tour à notre égard qui les poussent à se servir en notre faveur de leur puissance sur le cœur de Dieu. Mais pour S. Joseph nous sommes plus que des malheureux, plus que des pauvres, plus que des amis, plus que des frères. Nous sommes ses enfants d'adoption, nous sommes les petits frères de N.-S. Jésus-Christ le premier-né de sa famille, nous sommes à garder et à défendre contre les nouveaux Hérodes ; aussi n'abandonne-t-il aucun de ses droits sur nous et nous aime-t-il de toute l'affection, de toute la tendresse et de tout le dévouement d'un Père.

Enfin nous devons avoir une grande dévotion à S. Joseph à cause de son éminente *sainteté*. Parcourez la vie des héros et des héroïnes auxquels l'Eglise a décerné les honneurs des autels, pesez leurs œuvres, étudiez leurs actions : vous verrez que tous ont excellé dans une des vertus de la vie chrétienne. Ainsi S. Pierre fut illustre par sa foi, S. Paul par son zèle apostolique, sainte Marie-Madeleine par sa pénitence, S. François d'Assise par son amour de la pauvreté, S. François de Sales par sa douceur, S. Vincent de Paul par sa charité. Mais quand on parle de S. Joseph, on peut dire, sans crainte de se tromper, qu'il eut toutes les vertus et qu'il pratiqua toutes les vertus au plus haut degré de perfection. C'est bien là le sens du mot « juste » qui lui est décerné par l'Esprit-Saint dans l'Evangile, *cum esset justus ;* aussi n'est-il pas téméraire de conclure, avec un grand nombre de théologiens et de docteurs de l'Eglise, qu'après Marie S. Joseph surpasse tous les autres saints en mérites et en gloire, de même que le soleil surpasse toutes les étoiles en grandeur et en éclat.

II

Comment devons-nous manifester notre dévotion à S. Joseph? — D'abord en l'*honorant ;* et il faut avouer que l'Eglise dans son calendrier liturgique nous a facilité l'accomplissement de ce pieux devoir. Elle a consacré en effet à S. Joseph un jour de la semaine, le mercredi. Elle lui a consacré un mois de l'année, le mois de mars. Elle veut qu'on célèbre avec la plus grande solennité sa fête qui tombe le 19 mars ; et le 3e dimanche après Pâques elle le glorifie de nouveau comme Patron de l'Eglise universelle. Ne laissons donc jamais passer les mercredis de l'année et les jours du mois de mars sans nous livrer à la prière, à la communion

et aux bonnes œuvres en l'honneur de S. Joseph ; et ayons à cœur de nous préparer par un triduum ou une neuvaine à célébrer dans l'esprit de l'Eglise les deux grandes fêtes de notre illustre Protecteur.

Manifestons aussi notre dévotion à S. Joseph en *nous adressant à lui* avec confiance dans tous nos besoins. Vous savez, mes frères, qu'on invoque certains saints pour obtenir une faveur particulière. Ainsi on invoque S. Roch pour être préservé de la peste, S. Antoine de Padoue pour retrouver les objets perdus, S. Louis de Gonzague pour triompher des tentations contre la vertu de pureté, sainte Barbe pour éviter la mort subite et pour avoir le temps de recevoir les derniers sacrements. Mais quand il s'agit de S. Joseph, S. Thomas d'Aquin nous affirme qu'il a le pouvoir de nous secourir dans tous nos besoins, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel ; et sainte Thérèse confirme cet enseignement par sa propre expérience : « Pour l'amour de Dieu, écrit-elle, je conjure ceux qui ne le croiraient pas de vouloir bien en faire l'essai ! » Suivons le conseil de sainte Thérèse, et bientôt nous ne serons plus étonnés en face des nombreux ex-voto qui ornent les sanctuaires et les autels dédiés à notre bon et puissant Protecteur.

Enfin et surtout, nous devons manifester notre dévotion à S. Joseph en nous appliquant à *imiter* ses vertus. Puisque c'est dans le mot « juste » que l'Evangile a pris soin de renfermer toutes ses perfections, efforçons-nous de comprendre ce mot si simple et si profond, et tâchons de réaliser par notre conduite le beau programme qu'il contient. *Cum esset justus.*

Soyons justes à l'égard de Dieu ; et comme Joseph nous jouirons de la foi, de l'espérance et de la charité, et nous ne reculerons jamais devant l'accomplissement du devoir, même à l'heure de la persécution.

Soyons justes à l'égard de nous-mêmes ; et comme Joseph nous vivrons dans l'humilité, dans la chasteté, dans la mortification des sens, dans l'amour du travail et dans la plus entière résignation à la volonté divine, de quelque manière qu'elle se manifeste à nos yeux.

Soyons justes à l'égard du prochain ; et comme Joseph nous acquérerons la patience, la douceur, la bonté, le dévouement, le désintéressement nécessaires pour être utiles à nos frères, et nous saurons pratiquer la belle vertu de charité sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, avec toutes ses nuances et toutes ses délicatesses...

* * *

O glorieux S. Joseph ! Me voici déjà parvenu au terme de ma neuvaine. Que n'ai-je su parler de vous avec la science et les accents enflammés des S. Bernard, des sainte Thérèse et des S. François de Sales ! J'emporterais avec moi, comme la plus douce et la plus précieuse des récompenses, la conviction de vous avoir fait connaître et de vous avoir fait aimer. Bénissez du moins les efforts que j'ai tentés pour atteindre ce but, et accordez-moi la grâce d'affermir et d'accroître la dévotion que j'ai pour vous. Que votre nom soit sans cesse dans mon cœur et sur mes lèvres ! Qu'il soit inséparable des noms de Jésus et de Marie ! Que vos vertus soient les lumières qui me guident dans les ténèbres de ce monde ! Et qu'au soir de mon existence, plein de confiance en votre puissance et en votre bonté, je m'endorme assisté par vous pour m'éveiller dans l'éternelle paix et dans l'éternelle gloire ! Ainsi soit-il.

FIN

SERMONS DE CARÊME

V

L'IMPORTANCE DU SALUT

Mes frères,

C'est une loi de la sagesse humaine qu'on doit apporter à une affaire un intérêt d'autant plus grand et des soins d'autant plus attentifs que cette affaire est plus importante. Agir d'une manière opposée à ce principe, ce n'est point de la sagesse, mais au contraire dangereuse folie.

Or rien ne peut avoir une importance plus considérable, pour tous les hommes en ce monde, que le salut de leur âme immortelle.

Combien d'entre eux cependant, qui se croient et se disent intelligents, négligent ce dont il leur faudrait surtout s'occuper ! Combien, non seulement ne pensent pas à leur salut, mais encore font tout ce qui est de nature à le compromettre irrémédiablement !

La sainte Eglise catholique, émue de pitié pour ces hommes, qui sont ses enfants, emploie tous les moyens possibles pour leur faire comprendre la nécessité où ils sont d'assurer leur salut. Elle y travaille en tout temps, mais surtout dans ces jours de Carême, si justement appelés « les jours de salut, *ecce nunc dies salutis.* » Elle redouble d'efforts pour ébranler ces âmes indifférentes et les convaincre du besoin suprême qu'elles ont de se sauver. Unissant ma voix à celle de cette Mère si tendrement dévouée, je vous dirai, dans cette instruction, combien est grande *l'importance de votre salut,* et l'absolue *nécessité* où vous êtes d'y travailler.

Dans ce but, je poserai ces deux simples questions : 1° Qu'est-ce, que faire son salut ? et 2° Pourquoi faut-il s'y employer efficacement ?

I

Qu'est-ce, que faire son salut ? ou, autrement, qu'est-ce que se sauver ?

Pour le négociant qui voit ses affaires en mauvaise situation, son commerce amoindri et sa fortune menacée, se sauver, c'est réparer les pertes

déjà subies, relever le prestige de sa maison, et augmenter ses bénéfices, de sorte qu'à son inventaire annuel l'actif soit supérieur au passif, et l'avenir assuré. Pour le prisonnier enfermé dans un cachot en attendant l'échafaud, se sauver, c'est se procurer une lime, couper ses chaînes, tromper la vigilance de ses gardiens et s'élancer vers la liberté. Pour le voyageur égaré, c'est apercevoir la lumière qui lui signale la proximité d'êtres humains qui le remettront dans le droit chemin. Pour le chrétien, pour vous, m. f., se sauver, c'est tout cela, et plus encore.

Comme le négociant, c'est mettre en ordre vos comptes avec Dieu, gagner sa grâce, amasser des trésors de mérites, et ainsi éviter la faillite éternelle. Comme le prisonnier, c'est briser les liens du péché, échapper à l'esclavage du démon dans cette vie, afin de ne pas tomber en enfer dans l'autre, et acquérir la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Comme le voyageur, c'est accomplir sans accidents votre pèlerinage ici-bas, c.-à-d. ne pas commettre le mal, faire le bien, et atteindre un jour les rivages heureux du paradis, votre véritable patrie.

Que dirai-je encore ? Se sauver, m. f., c'est connaître Dieu, l'aimer, le servir fidèlement dans la pratique de vos devoirs, malgré tous les obstacles ; et par là mériter de le posséder éternellement dans le bonheur des cieux.

II

Cette définition une fois donnée, je demande : Pourquoi faut-il travailler à son salut ? D'où provient cette si grande obligation de se sauver ? — Pour répondre à cette question j'entends trois voix qui se réunissent dans un même accord, voix du ciel, voix de la terre, voix de l'enfer, et qui me crient toutes ensemble : « Sauvez votre âme ! »

1. Si je lève la tête vers le ciel, la voix que j'entends, c'est la voix de Dieu, le Maître souverain de tous les êtres, le Créateur du genre humain, qui n'a tiré l'homme du néant que pour le mettre à même de gagner sur la terre le paradis éternel. C'est dans ce but qu'il a tout fait.

Il a créé ce magnifique univers, dont la beauté nous donne une idée de sa grandeur incomparable, et dans cet univers, la terre avec toutes ses merveilles, pour qu'elle fût le palais de l'homme durant les jours de son passage ici-bas. Et pour que son âme, créature spirituelle, n'y soit point trop dépaysée et comme esseulée, Dieu lui donne pour compagnon un être spirituel comme elle, un des esprits bienheureux de sa cour céleste, afin que chacun de vous ait un guide et un protecteur sur le chemin du ciel.

Même après qu'Adam se fût rendu coupable, Dieu lui pardonna et lui permit d'espérer sa rentrée en possession du céleste héritage. Mais il fallait pour cela qu'une digne satisfaction fût offerte à la justice divine. Comment l'homme, fini dans tout son être, pourra-t-il expier une faute qui avait acquis une sorte de gravité infinie, en outrageant un Dieu infini dans sa nature et dans ses perfections ?

Ecoutez, m. f., et comprenez jusqu'où Dieu a porté son amour pour vos âmes, et son désir de les sauver.

Dieu avait un Fils unique, éternel comme lui, et comme lui infiniment heureux dans la gloire des cieux. Il l'envoie sur la terre se faire homme comme l'un d'entre nous.

Pourquoi, ô mon Dieu, avez-vous voulu que votre Fils fût réduit à un tel abaissement ? Lui, si grand, devenir si petit ; lui, entouré des adorations des chérubins et des séraphins, dans la splendeur du paradis, et maintenant étendu sur la paille d'une étable, tremblant de froid, et n'ayant pour adorateurs que quelques pauvres bergers ? — Dieu nous répond : « C'est parce que je vous aime. C'est pour votre salut, *propter nostram salutem*, que je veux cet abaissement, et que je livre mon Fils à une pareille pauvreté. »

Pendant les trente-trois années que ce Dieu fait homme passe sur la terre, pourquoi ces pénibles travaux dans l'atelier de Nazareth, ces courses évangéliques, ces prédications incessantes, de si nombreux miracles, et tant d'œuvres d'une infatigable charité ? — Dieu nous répond : « C'est parce que mon Fils vous aime autant que moi. C'est pour votre salut qu'il a tant fait, afin de vous montrer le chemin à suivre pour sauver votre âme, *propter nostram salutem*. »

Mais je vois une croix dressée sur une montagne, et sur cette croix une victime expirant au milieu des plus horribles souffrances. Je m'approche ; je regarde ; je reconnais !... C'est votre Fils, ô mon Dieu, votre Fils fait homme ! Pourquoi donc de telles douleurs ? Pourquoi ces clous, cette couronne d'épines ? Pourquoi tout ce sang, et une si cruelle mort ? — Et j'entends Dieu qui répond : « C'est parce que moi et mon Fils nous vous aimons plus que tout au monde. Rien ne nous a trop coûté pour sauver vos âmes. Il fallait le sang d'un Dieu pour effacer l'offense, pour racheter les péchés des hommes. J'ai donné mon Fils ; mon Fils a donné tout le sang de ses veines, tout le sang de son cœur, dans les souffrances et dans la mort, tant il vous aimait, pour payer votre rançon, pour sauver vos âmes. » *Propter nostram salutem*.

Voilà, m. f., comment Dieu vous parle. Voix de la Création, voix de la Providence, voix de la Rédemption, oh ! qu'elles sont éloquentes pour vous bien convaincre de la nécessité de faire votre salut ! Ne demeurez pas insensibles à ces appels de Dieu. Ayez la bonne volonté d'unir vos efforts aux siens ; et si parfois vous étiez tentés de ne pas l'écouter, je vous en conjure, regardez la croix où son Fils expirant vous crie par toutes les blessures de sa chair divine : « Sauvez votre âme, *salva animam tuam !* »

2. Mais j'entends une autre voix qui s'élève de tous les points de la terre et qui nous dit encore : « Sauvez votre âme, *salva animam tuam !* »

C'est la voix de l'Eglise catholique.

Avant de monter au ciel dans sa glorieuse Ascension, Jésus-Christ a fondé une immense société, dont le centre est à Rome et les extrémités dans le monde entier ; c'est l'Eglise catholique, merveilleuse société des âmes, où tout concourt à les sanctifier et à les sauver.

J'y vois une hiérarchie inébranlable, qui du pape, son chef suprême, des évêques et des prêtres, ses ministres, descend jusqu'aux plus humbles fidèles. J'y vois des temples où s'accomplissent tous les exercices de son culte : chants religieux, pieuses cérémonies, prédications instructives. J'y vois sept sacrements, d'où la grâce jaillit comme d'autant de sources intarissables ; des tribunaux de miséricorde où les péchés sont pardonnés, une table eucharistique où les âmes sont nourries d'un pain divin. Tout cela a été ordonné et établi par une sagesse et un amour infinis, afin de procurer le salut de vos âmes.

Pourquoi ces prêtres dans chaque pays, dans chaque ville, et jusque dans chaque bourgade, qui prêchent sans cesse, qui catéchisent vos enfants et visitent vos malades ? Pourquoi ces missionnaires qui quittent le foyer natal et s'en vont au loin affronter les privations, les fatigues, les souffrances, et parfois la mort, parmi des peuplades grossières qu'ils ne connaissaient pas ? Pourquoi ces anges de la terre, ces religieuses de tout nom, qui sacrifient leur fortune, leur repos, leur liberté, et parfois leur vie, dans les hôpitaux, au milieu de toutes les maladies et infirmités qui accablent notre misérable humanité ? Tous, m. f., prêtres, missionnaires, religieuses, n'ont qu'un même désir, celui du salut des âmes ; et, d'un bout du monde à l'autre, ne font entendre qu'un même cri aux hommes de tout âge et de toute condition : « Sauvez votre âme, *salva animam tuam !* »

C'est la voix aussi de tous les saints, vos frères et vos parfaits modèles. Ils ont travaillé à leur salut avec une inlassable fidélité ; et maintenant encore, du haut des cieux, par leurs inspirations comme par leurs exemples jadis donnés, ils vous sollicitent de faire ce qu'ils ont si bien fait. Quel plus beau spectacle peut-on contempler que celui de ces millions et millions d'élus, qui, pour se sauver, ont gravi, à travers tant d'obstacles, les degrés de la plus admirable sainteté !

Les apôtres ont parcouru le monde païen, prêchant l'Evangile du salut avec une ardeur que rien ne put jamais lasser. Les martyrs, pendant trois cents ans, ont versé des fleuves de sang, tout sacrifié, tout souffert, plutôt que de céder à la moindre faiblesse qui aurait compromis leur salut. Les anachorètes, les moines, des religieux et religieuses innombrables se sont imposé d'austères mortifications, afin de dompter leur chair de péché, et d'offrir à Dieu des satisfactions capables d'assurer leur salut et celui des pécheurs. Que dirai-je encore ? Tous ces saints, toutes ces saintes, dont les vertus nous ravissent d'admiration, n'avaient qu'un but, et rien ne leur coûtait pour l'atteindre : sauver leur âme et celles de leurs frères.

Ecoutez donc, m. f., écoutez leur pressant appel. Ce que tant d'hommes et tant de femmes, semblables à vous, ont voulu réaliser et ont effectivement réalisé, dites-vous bien que vous pouvez le faire comme eux. L'obligation du salut qui les pressait, vous presse autant qu'eux ; et, si vous le voulez sérieusement, vous pourrez la remplir aussi bien qu'eux.

Après de tels exemples, laissez-moi, m. f., vous faire entendre une voix plus persuasive encore, parce qu'elle vous est absolument personnelle ; je veux dire la voix de votre propre intérêt, car c'est de chacun de vous que le sort est en jeu.

Ordinairement, l'intérêt est le mobile le plus puissant qui fait agir les hommes. Plus un intérêt est grand, plus on apporte à le servir d'attention et de forte volonté. Or, dites-moi, peut-il y avoir au monde rien qui doive vous intéresser davantage que l'affaire de votre salut ?

Dieu vous a donné la vie uniquement afin qu'au terme que lui-même a fixé, vous méritiez de le rejoindre au ciel, après l'avoir fidèlement servi sur la terre. Il ne peut y avoir aucun doute sur ce point. Tous les autres intérêts qui agitent les hommes au cours de leur vie mortelle, la fortune, les honneurs, les jouissances sensuelles, ne sont que d'une importance secondaire, puisque tout cela doit finir à l'heure de la mort, sans que nous puissions en emporter rien dans l'inévitable au-delà du tombeau, rien, m. f., rien !

Sauver votre âme, au contraire, dans la pratique de la vertu et dans l'obéissance aux commandements de Dieu, voilà le seul but à considérer, le seul but à atteindre, puisque les conséquences de votre application seront éternelles. En sauvant votre âme, vous vous affranchirez à jamais de toute peine et de toute souffrance. Vous vous assurerez la possession d'honneurs plus éclatants que les pompes les plus brillantes des cours mondaines ; d'une fortune supérieure aux plus riches trésors que vous puissiez désirer ; et de si délicieuses jouissances que votre âme rassasiée ne pourra rien souhaiter de meilleur. Vous mériterez en un mot le bonheur du ciel, c'est-à-dire l'union avec Dieu lui-même, au sein d'une splendeur et d'une béatitude telles que personne ici-bas ne les saurait concevoir.

Il est donc bien vrai, m. f., que si vous sauvez votre âme, tout sera sauvé pour toujours ; mais si vous la perdez, tout sera perdu, pour le temps et pour l'éternité.

J'entends dire parfois : « Ne puis-je donc pas contenter mes désirs, bons ou mauvais, et jouir comme il me convient des plaisirs de la vie ? » — M. f., écoutez cette histoire. Le roi d'Angleterre Henri VIII avait fait trancher la tête à sa deuxième épouse, Anne de Boleyn. Il envoya ensuite des ambassadeurs demander la main de Christine de Danemark pour lui donner sa place sur son trône. La jeune princesse répondit : « Si j'avais deux

têtes, je pourrais en risquer une pour porter la couronne d'Angleterre. Mais je n'en ai qu'une ; je préfère la tenir en lieu sûr. »

Mon frère, si vous aviez deux âmes, vous pourriez à la rigueur en risquer une pour goûter les satisfactions du péché ; mais vous n'avez qu'une âme, et si vous venez à la perdre, tout sera perdu pour toujours. Cela vaut bien la peine d'y penser sérieusement.

C'est la recommandation même du Sauveur Jésus, qui vous dit dans son Evangile : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

Je vois un homme, jeune, fort, actif, qui travaille avec énergie. « Eh ! mon ami, lui dis-je, pourquoi donc vous donnez-vous tant de peine ? Où voulez-vous en arriver ? — Je veux, me répond-il, amasser une belle fortune, me créer une situation heureuse et honorée. — C'est bien ; mais quand vous en serez arrivé là, que ferez-vous ensuite ? — Je jouirai du fruit de mon travail, dans un repos bien mérité. — Parfaitement ; et ensuite ? — Ensuite ? Je ne vois plus rien ; ce sera fini. — Oh non ! mon ami ; vous vous trompez ! Ce ne sera pas fini ; au contraire, tout ne fera que commencer. Ensuite, ce sera la mort ; puis l'inévitable jugement au tribunal de Dieu. Si au cours de votre existence terrestre vous n'avez servi que vos intérêts temporels, votre fortune, vos plaisirs et votre ambition ; si vous avez négligé les intérêts suprêmes de votre âme, oh ! quelle effroyable sentence sera prononcée contre vous ! Argent, biens, honneurs, tout sera perdu ; il ne vous restera plus qu'à vous rappeler, trop tard, hélas ! dans un irrémédiable désespoir, la parole du Souverain Juge : Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

3. En terminant cette grave instruction, je veux vous faire entendre, brièvement, le cri de la troisième voix qui vous sollicite, à sa manière, de ne pas négliger le salut de votre âme.

C'est la voix de l'enfer.

Dieu, qui vous conjure si instamment de vous sauver, vous laisse libres de lui accorder ou de lui refuser ici-bas votre obéissance. Mais il vous attend au seuil de l'éternité. Et de même qu'il promet un bonheur ineffable aux âmes qui se sauveront, en récompense de leur fidélité, il menace du plus terrible châtiment les âmes révoltées.

Si les dalles de cette église s'entr'ouvraient tout d'un coup devant vos yeux, et que vous puissiez apercevoir les feux de l'enfer et entendre les cris des damnés, quelles salutaires leçons s'offriraient à vos regards épouvantés ! Quels regrets désespérés retentiraient à vos oreilles ! — Vous entendriez l'orgueilleux, insulté et humilié dans la honteuse promiscuité des démons : « J'ai tout sacrifié à ma grandeur, à ma vanité, à l'amour des distinctions ; j'ai voulu dominer mes semblables, refusant à Dieu même les hommages dus à lui seul. A quoi me servent maintenant les flatteries et les applaudissements du monde, puisque je suis l'objet du douloureux mépris de tous, dans ce lieu de tourments ? J'ai perdu mon âme pour l'éternité ! » — Vous entendriez l'avare, dépouillé de tout et réduit à la plus abjecte nudité : « J'ai tout fait pour m'enrichir ; j'ai travaillé fêtes et dimanches pour remplir mes coffres d'or, d'argent et de titres de rente ; j'ai violé toutes les lois de la justice et de la charité pour grossir ma fortune. A quoi me servent maintenant mes trésors, mes maisons, mes valeurs de toute sorte, puisque je n'ai rien pu emporter, et que me voilà nu et malheureux pour l'éternité ? » — Vous entendriez encore la voix du libertin, couvert de la hideuse cicatrice de tous les vices : « Je ne me suis refusé aucune jouissance ; assemblées mondaines, bals, théâtres, festins, danses, lectures, paroles et actions de volupté, j'ai vidé jusqu'au fond la coupe de tous les plaisirs. A quoi tout cela me sert-il, puisque me voilà plongé dans le gouffre de toutes les douleurs et torturé pour l'éternité ? »

Entendez, m. f., entendez dès maintenant ces voix de tous ceux qui ont méprisé les préceptes de Dieu, les enseignements de la religion et le cri de leur conscience ; de tous ceux qui se sont donnés à l'impiété, à la colère, à la sensualité, à tous les vices. Tous avec des accents déchirants répètent, et ne cesseront jamais de répéter : « Hélas ! hélas ! nous avons voulu pécher ; nous n'avons voulu rien faire pour sauver notre âme ; à présent, nous voilà tombés sous les justes coups de la vengeance divine. Si nous pouvions seulement, quoi qu'il dût nous en coûter, réparer nos fautes passées, et sortir de ce lieu d'horribles souffrances ! Hélas ! hélas ! il est trop tard ! Il ne nous a servi à rien de vouloir gagner l'univers, puisque nous avons perdu notre âme pour l'éternité ! » *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur ?*

* * *

Il se pourrait, m. f., que ce Carême soit le dernier que vous ait accordé la miséricorde de Dieu. Beaucoup, dans cette paroisse chrétienne, ont assisté aux exercices du Carême de l'an dernier, qui ont disparu de ce monde ; et, soit dit sans vouloir vous attrister, plusieurs sont présents dans ce vaste auditoire, aujourd'hui, que nous n'y verrons pas l'année prochaine. Passez-le donc saintement. Revenez vers Dieu, si vous n'êtes pas à lui. Sauvez votre âme ! Ecoutez les voix du ciel, de la terre et de l'enfer qui vous en conjurent !

Qu'il s'échappe enfin de votre cœur, ce cri décisif : « Je veux sauver mon âme ! Trop longtemps j'ai différé ; mais, je le jure, je ne veux pas tarder plus longtemps. Plus de délais, plus d'excuses, plus d'hésitations ! Je n'attendrai pas à ma mort, ni à l'an prochain, ni même à demain. C'est aujourd'hui que je veux mettre en ordre mes affaires spirituelles et sauver mon âme. Dès ce jour, pour y parvenir, je veux réformer ma conduite, renoncer à mes habitudes mauvaises et en acquérir de vertueuses. Je veux préparer la confession qui

m'obtiendra le pardon de mes fautes passées, et mériter la communion qui m'unira à mon Dieu sur la terre, jusqu'à l'heureux moment où je le posséderai au ciel, dans l'allégresse de mon salut éternel. Je le dois, je le puis, je le veux, et je vous le promets, ô mon Dieu ! Je veux sauver mon âme ! » Ainsi soit-il.

VI

L'ENFANT PRODIGUE, MODÈLE DU PÉCHEUR AU SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes frères,

La Grande Semaine où nous allons entrer, est par excellence le temps de la bonne pénitence, de l'expiation salutaire qui obtient la rémission des péchés, le temps des grandes misères qui se repentent et de la grande miséricorde qui pardonne. En ce temps, le pécheur, encouragé par la voix de l'Eglise, déplore ses égarements et s'efforce d'en mériter l'absolution, tandis que du haut de sa croix le Rédempteur se penche vers lui, accueille ses regrets, verse dans son âme des grâces abondantes, et, des rives de l'enfer où il allait tomber, le ramène sur le chemin du salut et de l'éternelle félicité.

O jours heureux ; jours de réparation pour les âmes coupables ; jours de bénédiction pour les cœurs sincèrement désireux de se sauver ! Puissiez-vous, mes frères, en comprendre la surnaturelle beauté, et vous montrer fermement résolus à ne laisser se perdre aucune des grâces de salut que ces jours vous apportent !

Voulant faire naître en vous une forte résolution de venir chercher au divin sacrement de Pénitence le pardon de vos fautes, durant ces jours bénis, et d'y apporter la préparation nécessaire, j'ai pensé, m. f., que rien ne serait plus efficace que de commenter avec vous l'admirable parabole de l'Enfant prodigue. N.-S. Jésus-Christ nous y a tracé lui-même le portrait du malheureux pécheur qui se repent enfin ; vous n'aurez donc qu'à suivre pas à pas le récit évangélique pour apprendre ce que vous aurez à faire pour obtenir les bienfaits de la divine miséricorde.

I

Un homme avait deux fils qu'il aimait d'un égal amour. Le plus jeune lui dit un jour : « Donnez-moi la part qui me revient de mon héritage, afin que j'en use comme il me plaira. »

M. f., vous remarquerez dans les paroles et dans la conduite du prodigue la manifestation de cette triple concupiscence dont parle l'apôtre S. Jean, qui est la source de tous les péchés où se laissent entraîner les enfants d'Adam : concupiscence de l'orgueil, de l'avarice et de la volupté. Voilà ce qui a perdu ce malheureux enfant, et après lui et comme lui un si grand nombre de pécheurs.

C'est d'abord l'orgueil. Parce qu'il a maintenant 16 ou 18 ans, et qu'il se croit arrivé à la plénitude de ses facultés, ce jeune homme ne veut plus rester courbé sous le joug de l'obéissance, fût-ce la plus douce de toutes, l'obéissance au meilleur des pères. Un esprit d'indépendance agite sa volonté. Sa passion de la liberté s'indigne de se soumettre à une autorité quelconque. Il veut secouer ce fardeau importun, être entièrement libre, parce qu'il regarde tout commandement, quel qu'il soit, comme un outrage à la dignité de son importante personne. Voilà pourquoi il veut quitter la maison paternelle, et s'en aller bien loin, là où nul ne s'avisera de lui donner un ordre, quand même ce serait le plus discret et pour son meilleur bien.

Egaré déjà par son orgueil naissant, l'enfant prodigue écoute encore la voix de la seconde concupiscence, qui est celle de l'avarice, celle du désir de l'argent et des jouissances qu'il procure. Il ne manquait de rien dans la maison de son père : nourriture agréable, chauds vêtements, demeure confortable, la sollicitude paternelle lui procurait tout, avec une générosité inlassable. Aussi ne se plaint-il pas sur ce sujet. Mais cela ne lui suffit point. Il veut disposer lui-même de sa fortune ; et, usant des dispositions légales, il exige que son père la lui remette : « Donnez-moi, dit-il durement, la portion d'héritage qui me revient. » — N'est-ce pas là, mes frères, le cri de cette insatiable cupidité, innée au cœur de l'homme, qui méconnaît les obligations les plus sacrées, aveugle les consciences, et enfante tant de crimes au sein de la société humaine ? On veut être riche, tout de suite, toujours plus riche, sans regarder aux moyens.

Le père attristé, mais désarmé, remet donc à son fils la part d'héritage si ardemment convoitée. Sans délai, sans regrets, sans souci de la douleur causée, le prodigue s'en va, le cœur joyeux, vers une contrée lointaine, afin d'y être libre de satisfaire ses désirs, de vivre sa vie. C'est là que le guette et le saisit la troisième concupiscence, celle de la chair et des voluptés coupables, pour le précipiter dans un abîme de misère et de dégradation. Livré à lui-même, sans expérience, sans appui pour le bien, mais plutôt mal conseillé par les amis de plaisir qui s'emparent de lui comme d'une proie, l'infortuné jeune homme tombe bientôt dans le gouffre de tous les vices. L'Evangile dit tout en un seul mot qui fait frémir : *vivendo luxuriose*, il vivait dans la luxure.

De ce train, il ne tarda pas à dévorer sa fortune ; et le voilà bientôt réduit à une effroyable détresse. Ses faux amis se sont enfuis, le voyant pauvre, et il demeure seul, dans sa honte et son dénûment, méprisé et repoussé de tous : juste châtiment de son indigne conduite. Il est réduit à solliciter la garde des pourceaux, sans qu'il ait même le droit de manger à sa faim de leur grossière nourriture. Il souffre ; il pleure ; peut-être va-t-il chercher dans la mort le moyen d'échapper à une désolation sans espoir !

Mais non. Il se souvient qu'il lui reste son père, et qu'à côté de sa grande misère il y a une miséricorde plus grande encore. Il se décide à aller se

jeter dans ses bras, pour implorer pitié et obtenir pardon.

Mais c'en est assez sur les égarements du prodigue. Il me faut vous montrer maintenant le tableau plus consolant de son retour, et vous bien faire comprendre par quels moyens il a mérité son pardon, afin de vous engager à le suivre sur le chemin du repentir, si vous avez eu le malheur de le suivre dans ses désordres.

II

L'Eglise nous enseigne que trois choses sont nécessaires au pécheur pour mériter la rémission de ses péchés au sacrement de Pénitence : la contrition, la confession et la satisfaction. Or, nous trouvons dans les démarches du prodigue repentant le développement complet de cette doctrine de pardon.

1. Je dis d'abord *la contrition,* qui comprend l'examen ou la reconnaissance des fautes commises, avec leur sincère repentir et le ferme propos de les éviter à l'avenir.

Arrivé au plus profond de l'abîme des misères humaines, abandonné de tous et mourant de faim, le prodigue se ressaisit cependant. Il est trop jeune encore pour dire à la vie un adieu si triste. Il n'a pas perdu tout souvenir des soins dont son enfance fut entourée ; un dernier espoir surgit au fond de son cœur. Il rentre en lui-même ; il réfléchit sur sa conduite ; il examine et reconnaît ses torts : son passé, où il a si profondément attristé le meilleur des pères ; son présent, où il languit dans une si amère désolation ; son avenir, qui ne lui présage que nouvelles souffrances et probablement une fin horrible. Il fait l'examen complet de sa vie, sans chercher à s'excuser, ni vouloir rien atténuer de ce qu'elle avait de coupable, *in se reversus.*

De cette constatation jaillit aussitôt un cri de repentir sincère qui déchire son cœur. Il rentre en lui-même ; mais c'est pour s'humilier, pour se frapper la poitrine et regretter l'excès de ses fautes. Entendez ses gémissements. La contrition n'exhala jamais d'accents plus plaintifs : « Hélas ! se dit-il, combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont toutes choses en abondance, tandis qu'ici je meurs de faim ! » J'ai tout perdu par ma faute. Oh ! combien je te déteste, fol orgueil, qui m'as entraîné hors de la maison paternelle ; combien je te déteste, soif insatiable de la fortune, qui m'as fait arracher des mains de mon père le patrimoine amassé à la sueur de son front, pour le gaspiller comme un insensé ; combien je te déteste, trompeuse volupté, qui as dévoré mes biens, avili mon corps, dégradé mon intelligence, et d'un fils de famille, riche et honoré, as fait de moi un misérable meurt-de-faim !

N'est-ce pas là, mes frères, la voix du véritable repentir, qui broie le cœur coupable et lui fait expier l'excès de ses fautes par l'intensité de sa douleur ?

Mais la vraie contrition ne demeure pas inactive ; elle s'efforce d'éviter la rechute dans le mal par la ferveur de ses bonnes résolutions. C'est ce que ne manque pas de faire le prodigue, tant son regret est sincère et son ferme propos efficace. Après avoir déploré sa conduite passée : « Je ne veux pas rester plus longtemps dans un tel état, s'écrie-t-il, je me relèverai ! *Surgam.* — Mais que feras-tu donc, infortuné pécheur, si faible, réduit à une si lamentable misère, et comme jeté à terre sous le poids de tes passions dévorantes ? — Je me relèverai de mon abjection, vous dis-je ; je secouerai le fardeau de mes iniquités ; je sortirai de ces lieux funestes à mon repos et à mon innocence, *surgam.* Je me suis lassé dans les voies du péché ; mes forces sont presque épuisées. J'en ai cependant encore assez pour me relever de ma déchéance. Je me lèverai donc, et sans tarder, *surgam.* — Où iras-tu alors, criminel fugitif, malheureux vagabond, sans pain, sans asile, et sans amis ? — Je me lèverai, et j'irai vers mon père, *surgam, et ibo ad patrem.* Je connais sa bonté ; je sais que si un enfant peut dans sa folie abandonner son père, la nature parlera toujours au cœur de ce père, et qu'il ne repoussera jamais un fils qui vient implorer son pardon. »

Quel bel exemple du bon propos, nécessaire et efficace ! Vous qui avez offensé, bien des fois peut-être, le Père excellent que vous avez au ciel, dites-lui donc, avec ce fils sincèrement repentant : « J'ai péché contre mon Dieu ; j'ai méconnu ses volontés ; j'ai fui loin de sa présence, pour courir dans la société des méchants ; mais je me lèverai, *surgam ;* j'irai conjurer sa miséricorde paternelle, *et ibo ad patrem.* Je regrette amèrement mes fautes passées et je ne négligerai rien pour les expier, assuré que le pardon ne sera pas refusé à mon repentir. Je ne veux plus pécher à l'avenir. Il me faudra lutter, peiner et souffrir peut-être. Tant mieux ! je serai heureux de réparer ainsi dans la souffrance le malheur que j'ai eu de contrister le meilleur des pères. *Surgam,* je me relèverai ; oui, je le dois ; je le veux ; je reviens avec une entière confiance me jeter dans les bras de votre bonté infinie, ô mon Dieu et mon Père, *ibo ad patrem.* »

2. Sitôt qu'il est entré dans les sentiments de ce parfait bon propos, le prodigue se lève, se met en route et marche avec ardeur. Le chemin est long ; il a faim, il a soif ; ses vêtements sont des haillons ; ils attirent sur lui les regards méprisants des passants. Que lui importe ? C'est le commencement de l'expiation ; et il l'accepte sans se plaindre.

Mais quel est donc ce vieillard que je vois se hâter à l'autre extrémité du chemin sur lequel, dans le lointain, se traîne péniblement un voyageur épuisé par la fatigue ? — « Où donc allez-vous, vieillard, avec un si vif empressement ? — Je vais au devant de mon fils. — Votre fils, ce chemineau couvert d'habits en lambeaux, au visage amaigri, courbé sous le poids de la misère et de la honte ! Oh non ! Ce ne peut être lui ! — C'est mon fils, j'en suis sûr. Mes yeux affaiblis par l'âge ne distinguent

pas encore les traits de son visage; mais mon cœur l'a reconnu; l'amour d'un père ne se trompe pas. — Votre fils! Oui, c'est votre fils. Mais c'est un ingrat, un dissipateur. Il vous a abandonné malgré vos larmes; il a dévoré son patrimoine en débauches. — Eh! que m'importe? Il est toujours mon fils, et je l'aime d'autant plus qu'il est plus malheureux! »

Et le vieux père se hâte encore; il tend les bras à son fils qui s'y jette en pleurant; il le presse sur son cœur; c'est le délicieux embrassement de la misère repentante et de la miséricorde qui a déjà pardonné.

Mais aussitôt le prodigue s'arrache à l'étreinte de son père, il se jette à ses pieds et commence sa confession : « Mon père, dit-il, j'ai péché, *pater, peccavi.* »

« J'ai péché! » C'est le mot qu'il est le plus pressé de prononcer, l'aveu de sa culpabilité qu'il s'empresse de faire, pour soulager son âme brisée. Il déclare toutes ses fautes; il n'en omet aucune; il ne cherche pas à en amoindrir la gravité; non. Il les accuse sincèrement, entièrement, reconnaissant qu'il a péché contre le ciel et contre son père, parce qu'il a outragé à la fois les droits de la grâce et ceux de la nature. *Peccavi in cœlum et coram te.*

La confession, m. f., est une partie essentielle du sacrement de pénitence. Les impies la regardent comme une obligation intolérable. C'est parce qu'ils ne connaissent pas la douceur que l'on ressent à avouer sa faute pour en obtenir la rémission. Après les joies de l'innocence conservée, qui est si rare en ce monde, l'aveu, sollicité par le repentir, est un besoin pour le pénitent, et il devient la meilleure consolation du cœur contrit et humilié. Dieu, qui a fait la conscience de l'homme, sait bien qu'il ne peut pas porter seul le fardeau de son crime ni le secret de ses remords. Aussi il s'est emparé de ce besoin d'aveu pour en faire la condition nécessaire de son sacrement, et il a donné au prêtre qui le reçoit son pouvoir divin d'absoudre le coupable en récompense de sa sincérité. Il rend ainsi le calme à son âme; il éteint ses remords; il lui ferme l'enfer et lui ouvre le ciel en lui rendant ses droits au céleste héritage. Ne dites donc plus : « Mon péché est trop grand pour être pardonné; comment oserai-je en faire l'aveu à un homme semblable à moi? » Cet homme, au tribunal de la pénitence, est le mandataire de Dieu même; il a tout son amour et tout son pouvoir. Allez donc le trouver sans crainte et sans retard; dites-lui sans déguisement les misères de votre vie, quels qu'en soient le nombre et la gravité. Comme le père du prodigue, il vous accueillera avec une bonté compatissante. L'intégrité de votre confession, accompagnée du vrai repentir de votre cœur, vous assurera le pardon de toutes vos fautes.

3. Enfin, m. f., pour compléter les conditions du pardon, il faut, à la contrition et à la confession, ajouter la satisfaction, qui est l'accomplissement de l'acte expiateur, réparant le péché dans les sévérités de la pénitence.

L'enfant prodigue n'a garde d'y manquer. Lui-même demande le châtiment de sa conduite criminelle : « Mon père, dit-il, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. » J'ai perdu ce droit par mon orgueil, par ma cupidité et par mes honteux désordres. « Traitez-moi donc comme un de vos mercenaires. » A moi les pauvres vêtements, à moi les durs travaux, la nourriture grossière des esclaves. C'est tout ce que je mérite; et je m'estimerai heureux si je puis à ce prix payer la lourde dette contractée par mes égarements.

Comme lui, m. f., vous mériterez la rémission complète de vos péchés, et échapperez aux punitions que la justice divine leur réserve dans la vie future, si dès celle-ci vous subissez avec docilité les légères pratiques pénitencielles que vous impose la sagesse de votre confesseur. Vous y ajouterez quelques pénitences volontaires, pour donner à votre réparation toute sa perfection. Vous ferez quelques mortifications; vous pratiquerez des actes de charité, d'assistance corporelle à l'égard de votre prochain; vous adresserez au ciel dans ce but quelques prières supplémentaires; mais surtout vous accepterez avec une pieuse résignation les peines et les maladies, toutes les épreuves douloureuses qu'il plaira à la justice divine de vous envoyer. Tout cela peut devenir pour vous matière de satisfaction, si vous voulez l'offrir au Souverain Juge en expiation de vos péchés, et avec une entière conformité à sa sainte volonté.

De cette manière, vous remplirez pleinement les trois obligations du sacrement de pénitence, dont Jésus-Christ lui-même nous a présenté les conditions dans sa belle parabole de l'Enfant prodigue. Viendra alors la parole d'absolution, qui des lèvres et du cœur du ministre de Dieu descendra sur votre âme, sentence de rémission de vos fautes et garantie de votre retour à la grâce avec ses ineffables bienfaits : l'amitié de Dieu, l'abondance de ses bénédictions, la joie de l'innocence recouvrée, et les espérances immortelles de la vie future.

Entendez, m. f., une dernière fois, la voix du père de famille : « Mon fils était perdu, et le voilà retrouvé; il était mort, et le voilà revenu à la vie. Rendez-lui donc sa première robe d'innocence; mettez à son doigt l'anneau d'or de notre union désormais inséparable; immolez le veau gras, et préparez le festin où tous nous célébrerons sa rentrée à la vie paisible et heureuse du foyer familial! »

O moment délicieux! O bonheur sans mélange du retour de l'enfant prodigue, et aussi de la conversion du pécheur rappelé à une nouvelle existence de vertu réparatrice de ses erreurs passées! Il faut que le ciel et la terre, que les anges et les hommes prennent part à l'allégresse d'un si beau changement. Car, ainsi que l'affirme le Sauveur, « il y a plus de joie dans la cour céleste, pour un pécheur qui sort de ses égarements et se convertit, que pour 99 justes qui persévèrent dans leur perfection. »

* * *

Je termine par une réflexion qui vient naturellement à l'esprit. Quel est ce personnage qu'avec l'Evangile je viens de vous dépeindre sous la figure de l'Enfant prodigue? Est-ce un étranger? Est-ce un inconnu pour vous? Non, mes frères. C'est votre propre image que je vous ai présentée, comme dans un miroir fidèle; et je suis persuadé que vous n'avez pas eu de peine à vous y reconnaître.

Tous, plus ou moins, vous avez été des prodigues. Vous vous êtes éloignés de Dieu; vous avez marché dans les mauvais sentiers du péché; vous avez dissipé les biens spirituels de votre jeunesse chrétienne. Qu'avez-vous recueilli en leur place? Souvent le dégoût, l'ennui, l'indigence de l'âme, et parfois peut-être le remords avec d'amers déplaisirs. Ah! je vous en conjure, ne restez pas plus longtemps dans un si triste état. Imitez le repentir et le retour de l'Enfant prodigue.

Dans ces jours de salut où nous sommes, vous savez par son exemple ce que vous avez à faire pour rentrer dans la possession des biens perdus.

Dieu vous appelle. Comme le bon père de famille, il vient au devant de vous; il vous ouvre son cœur au tribunal de miséricorde pour vous pardonner dans une confession sincère. Déjà il prépare son festin pour nourrir votre âme. Il vous donnera pour aliment une chair divine, Jésus-Christ, son Fils, au banquet eucharistique. En présence de cette surnaturelle bonté, ne demeurez pas plus longtemps sourds à l'appel de sa grâce. Rentrez en vous-mêmes comme le fils jadis prodigue, maintenant fidèle dans sa conversion. Dites à votre tour : « Je me lèverai; j'irai vers mon père avec un vrai repentir de mes fautes, *surgam*. Je me lèverai, et j'irai avouer à son ministre tout le mal que j'ai commis, dans l'épanchement d'une humble et sincère confession, *surgam*. Je me lèverai, et je m'efforcerai de réparer dans les pratiques d'une vraie satisfaction les désordres de ma vie, *surgam*. Oui, je me lèverai, et j'irai vers mon Père; car je sais bien qu'il me pardonnera, et qu'ensuite il m'admettra à la grâce de la communion pascale, gage et promesse de la récompense bienheureuse qu'il donnera à ma persévérance dans la communion éternelle des cieux. *Surgam, et ibo ad Patrem.* » Ainsi soit-il.

FIN

PANÉGYRIQUE DE S. JOSEPH

PATRON DE L'EGLISE, PROTECTEUR DE LA FAMILLE, ET PATRON DE LA BONNE MORT

Qui custos est Domini sui glorificabitur.
Le gardien de son Dieu sera glorifié. (Prov., xxvii, 18).

Mes frères,

Il y a aujourd'hui grande joie au ciel et sur la terre, à cause de la fête du bienheureux patriarche S. Joseph. — Au ciel, Dieu qui l'a jadis choisi pour être le gardien et le père nourricier de son Fils pendant les jours de sa vie mortelle, l'a placé à sa droite, sur un trône brillant d'une surnaturelle splendeur. Jésus-Christ le remercie des soins dont il a entouré son humanité, et, comme autrefois à Nazareth, l'appelle encore : « Mon père. » La Vierge Marie le nomme son époux bien-aimé; et les anges, et tous les saints de la cour céleste, s'empressant à l'envi autour du juste par excellence, exaltent ses vertus et l'honneur incomparable auquel ses mérites l'ont élevé. — Sur la terre, les âmes pieuses se réjouissent également de rendre à Joseph le culte de vénération et d'amour qui lui est dû à tant de titres. Nous les voyons, nous vous voyons, mes frères, quittant votre travail accoutumé, venir aujourd'hui en si grand nombre chanter ses louanges et vous instruire aux leçons de sa vie. La fête de ce grand patriarche est une joie universelle.

D'où viennent donc un pareil empressement et cet enthousiasme unanime? Cet homme, notre génération ne l'a pas connu; il a vécu voilà bientôt deux mille ans dans une contrée très éloignée; il parlait une langue que nous ne comprenons pas. Mais il fut le gardien de son Dieu, *custos Domini sui;* et c'est pourquoi sa mémoire ne périra jamais. Le torrent des âges qui emporte tout dans sa course impétueuse, a passé; et le nom de Joseph est toujours connu et honoré; et en ce jour, voilà qu'il apparaît devant vous dans l'éclat d'une gloire immortelle. *Qui custos est Domini sui glorificabitur.*

Nous aussi, mes frères, nous venons apporter notre tribut d'hommages à S. Joseph. Célébrons donc ses vertus; mais surtout encourageons-nous à imiter les admirables exemples qu'il nous a donnés.

Je n'essaierai pas de vous faire un éloge complet de celui que Dieu même a élevé à un si haut degré d'honneur; car je me sens incapable d'égaler ma parole à la grandeur de ses mérites. Mais, puisant l'inspiration de ce discours dans le titre de « gardien de son Dieu » qui lui est décerné par la sainte Liturgie, je vous exposerai les principales raisons qui recommandent le patriarche de Nazareth à votre vénération, heureux si je puis exciter en vous, pour lui, une filiale confiance, avec un plus vif et plus durable amour.

Du titre de « gardien de son Dieu, » découlent pour Joseph les qualités de *défenseur de l'Eglise*, de *protecteur de la famille*, et de *patron de la bonne mort*, comme vous en comprendrez facilement les raisons. Tel sera donc, mes frères, le partage de ce discours.

I

Depuis dix-neuf siècles que N.-S. Jésus-Christ a fondé son Eglise pour continuer sur la terre le grand œuvre de la rédemption des hommes, cette divine société des âmes a subi des persécutions sans nombre et de terribles épreuves. Mais il semble que jamais elle ne fut attaquée aussi uni-

versellement et aussi violemment que de nos jours. On dirait que, depuis un siècle, l'enfer a rassemblé toutes ses forces et tente un suprême effort pour consommer sa ruine.

Des impies nient la divinité de son Chef invisible, Jésus-Christ, et répètent à la foule ignorante et crédule qu'il n'a été qu'un homme semblable aux autres hommes, indigne par conséquent de nos adorations. Des sectaires, revêtus d'un pouvoir dont ils abusent, ont relégué comme dans une prison son Chef visible, N. S. Père le Pape, exilé ses évêques, persécuté ses prêtres ; ils ont ravi ses biens et mis des entraves de toute sorte à la libre pratique de son culte. Ceux-ci versent à flots l'incrédulité dans des livres destructeurs de la foi, dans d'innombrables écrits immoraux qui répandent parmi le peuple le mensonge et la calomnie. Ceux-là enfin sollicitent sans cesse au mal les âmes innocentes, et livrent à leur vertu les plus funestes assauts.

Oui, mes frères, il est absolument vrai de dire que jamais peut-être l'Eglise ne fut plus dangereusement attaquée. A certains jours, nous l'avons vue presque ébranlée ; elle semblait comme déracinée, et prête à tomber sous les coups. Ses ennemis poussaient des cris de triomphe, et ils disaient : « C'en est fait maintenant ; le Christ est vaincu ; demain nous le mettrons au tombeau ! »

Dieu puissant, où êtes-vous ? La tempête est terrible, votre Eglise va succomber. Réveillez-vous ; sauvez-la ! — Mes frères, écoutez la réponse de Dieu.

Il y a cinquante ans, à Rome, capitale du monde chrétien, le Pape Pie IX, vicaire de Jésus-Christ et successeur de S. Pierre, méditait sur les maux dont l'Eglise était accablée. Il voulut alors lui donner un défenseur assez puissant pour la secourir contre ses ennemis toujours plus audacieux. Il ne trouva personne ici-bas d'assez fort, d'assez saint, pour remplir cette glorieuse mission. Pie IX porta alors ses regards vers le ciel ; il y vit S. Joseph, et son choix fut fixé. Le 8 décembre 1870, appuyé sur l'assentiment de tout l'épiscopat catholique réuni en Concile quelques mois auparavant, il proclama S. Joseph *Patron de l'Eglise universelle,* et ordonna à tous les fidèles de l'honorer à ce titre avec une solennité plus grande et une plus inébranlable confiance.

Mais pourquoi, me demanderez-vous, le Pape, par l'inspiration de l'Esprit-Saint, a-t-il choisi pour défenseur de l'Eglise le patriarche Joseph, de préférence à tant d'autres habitants du ciel, dont la vie est plus connue et les miracles plus éclatants ? — La raison de ce choix est bien claire ; et vous la comprendrez sans peine.

Quand Dieu résolut d'envoyer son Fils sur la terre pour devenir le Sauveur du genre humain, il lui donna pour mère Marie, l'humble vierge de Nazareth. Mais à cette femme il fallait un époux, aux yeux de la loi juive et de la foule toujours malveillante. A cet enfant, il fallait un père qui prît soin de ses jeunes années.

Quel sera cet époux de la Vierge immaculée ? Quel sera ce père de l'Enfant-Dieu ? Ce fut Joseph, le juste par excellence, *cum esset justus,* à qui Dieu confia ce qu'il eut jamais de plus précieux en ce monde, l'enfance de son Fils et la virginité de sa Mère.

Ah ! quel honneur ! quelle inconcevable dignité ! Joseph n'était qu'un simple artisan. Il eut cependant à l'égard du Fils de Dieu le nom et l'autorité d'un père ; il en eut aussi tout l'amour.

Dans le cours des années qui suivirent la naissance de Jésus-Christ, nous le voyons remplir son auguste mission avec une sollicitude inlassable. A la cérémonie de la Circoncision, il lui donne le nom de Jésus ; il le présente au temple quarante jours après son apparition sur la terre. Mais déjà gronde la persécution ; Hérode veut sacrifier le nouveau-né à son ambition. Joseph se lève dans la nuit, prend l'Enfant et sa Mère et avec eux s'enfuit en Egypte, à l'abri des recherches du cruel tyran. Quand celui-ci fut mort, il revint de l'exil à Nazareth, où il nourrit Jésus et Marie à la sueur de son front et aux dépens de ses bras, déployant ainsi pendant trente années la plus tendre sollicitude envers le double dépôt confié à ses soins.

Or, disent les saints docteurs et les plus savants théologiens, il est incontestable que Dieu qui avait confié à Joseph, pendant sa vie mortelle, la garde de ce qu'il avait de plus cher sur la terre, lui a également confié, au séjour de la gloire, la défense de ce que ceux-ci ont laissé de plus aimé en ce monde, la défense de l'Eglise, l'épouse mystique de Jésus-Christ. Joseph, dans la petite maison de Nazareth, a gardé et défendu Jésus et Marie. Aujourd'hui qu'il habite la cour céleste, où son pouvoir, loin d'être amoindri, atteint une grandeur nouvelle, il ne cesse pas de défendre ceux que Jésus-Christ a rachetés de son sang, et que Marie a enfantés dans la douleur au pied de la croix. Sans doute, la famille du patriarche de Nazareth s'est accrue. Mais est-ce qu'au ciel son amour et sa puissance ne se sont pas également augmentés, en proportion avec les besoins de sa nouvelle famille ?

Voyez maintenant, m. f., les résultats de ce ministère de défense que Dieu lui a confié sur son Eglise. Depuis la proclamation de Pie IX, nous avons assisté à une extension considérable du culte de S. Joseph, et par lui à un accroissement de force et de vertu dans l'Eglise. Des associations nombreuses de jeunes gens se sont formées sous son patronage ; des confréries d'hommes et de femmes invoquent son assistance et s'efforcent de mériter son secours ; des églises appelées de son nom, ont été bâties pour pourvoir aux besoins religieux de nouvelles paroisses créées dans des centres presque païens. Il y a bien des périls encore ; mais on résiste avec plus d'énergie ; on prie avec plus de confiance ; le mal d'impiété ne fait pas de progrès ; et, avec l'aide du ciel, que nous mérite la dévotion à S. Joseph, l'Eglise étend chaque jour ses conquêtes.

Mais à quoi bon insister ? Votre présence aujour-

d'hui dans cette église affirme plus haut que ne pourraient le faire mes paroles, la vérité de ce beau titre que S. Joseph a reçu de Dieu au ciel, que le Pape a proclamé sur la terre avec son autorité infaillible, et que tous les fidèles lui décernent dans un élan de foi inébranlable, le titre de Patron de l'Eglise universelle.

II

Parmi les choses belles et saintes qu'il nous est donné de contempler ici-bas, une surtout mérite notre admiration et toute la sympathie de nos cœurs : m. f., c'est la famille. La famille, ce petit royaume intérieur dont le roi porte le nom de père, la reine celui de mère, et dont les heureux sujets s'appellent les enfants ! Quelle paix, quelles joies pures, quel intime bonheur exprime ce seul mot, la famille !

Cependant voici que de nos jours le souffle du mal a passé sur cette admirable institution et menace d'en détruire l'harmonieuse beauté. L'indifférence religieuse d'un trop grand nombre, l'hostilité des pouvoirs publics manifestée par l'abominable loi du divorce, d'une part ; l'amour exagéré de la fortune, la recherche insatiable du plaisir, d'autre part, voilà les fléaux qui menacent la famille.

Mes frères, c'est contre ces fléaux que se fait sentir la toute-puissante protection de S. Joseph. Chrétiens, si vous n'y mettez pas obstacle, il sauvera vos foyers par les exemples qu'il vous donne, autant que par les grâces qu'il vous obtiendra.

1. Dans une humble ville de Judée vivait jadis une famille, petite par le nombre de ses membres, mais grande par leur incomparable dignité. C'était la Sainte Famille. L'enfant était Jésus, la mère Marie, et le père Joseph. Vous dire tout ce qu'il y avait de beau, d'heureux, de sublime dans cet intérieur unique au monde, me serait impossible. Sachez seulement que le fils aimait son père adoptif et sa sainte mère comme peut aimer un fils qui est Dieu ; que la mère adorait dans son fils son Créateur, et vénérait dans son époux le dépositaire de l'autorité divine et le chaste protecteur de sa virginité. Sachez enfin que le père exerçait dans toute sa plénitude la puissance paternelle, avec douceur et suavité, étonné, mais sans orgueil, de voir soumis à son commandement le Maître du ciel et de la terre.

Chaque année, rapporte l'Evangile, ils quittaient leur maison et se rendaient à Jérusalem pour obéir à la loi mosaïque et offrir à Dieu dans son temple l'hommage de leurs prières.

Quel bel exemple pour vous, mes frères ! Hélas ! que voyons-nous trop souvent ? Le jour où l'Eglise ordonne à tout chrétien, au nom de Dieu lui-même, de venir prier dans ses sanctuaires, s'unir au saint sacrifice de la messe, nous voyons le père se rendre à son travail habituel ou à des divertissements profanes, la mère demeurer au logis occupée des soins de son ménage. Quant à l'enfant, on lui dit bien encore : « Va à la messe. » Il y va d'abord ; mais bientôt, suivant le funeste exemple de ses parents, il déserte l'église ; il ne prie plus, il ne pense plus à Dieu, et tombe dans l'abîme d'une complète indifférence religieuse.

2. Lorsque Jésus eut atteint sa douzième année, Joseph et Marie le conduisirent au temple, comme ils avaient coutume de le faire. Il y demeura quelques jours, sans qu'ils s'aperçussent de son absence. Mais bientôt ils revinrent sur leurs pas et le cherchèrent de tous côtés, jusqu'à ce qu'ils l'eussent retrouvé dans le temple, parmi les docteurs qu'il enseignait. Leur joie alors fut grande ; mais leur inquiétude avait été si vive que Marie ne put s'empêcher de lui dire : « Votre père et moi, nous vous cherchions avec une peine profonde. »

Chrétiens mes frères, quelle leçon ! Quand vous avez eu douze ans, le prêtre de Dieu vous a confié Jésus-Christ, au jour solennel de votre première communion. Depuis, vous l'avez peut-être perdu par la négligence de votre conduite et par le péché. L'avez-vous pleuré ? L'avez-vous cherché et retrouvé ? Hélas ! A cette heure, il est sans doute encore loin de vous. Mais je vous en conjure, cherchez-le comme Joseph avec le désir sincère de le rejoindre. Vous savez où on le retrouve toujours : c'est dans son temple, au tribunal de miséricorde et au banquet eucharistique. Venez-y sans délai ; il y aura grande joie au ciel et sur la terre.

3. C'est ainsi que Joseph, par son amour pour le divin Enfant, donne à la famille chrétienne un salutaire exemple. Il lui apprend que l'obéissance à la loi religieuse et la pratique des devoirs qu'elle impose, est la condition nécessaire de son bonheur. — Mais il vous donne encore, mes frères, une autre leçon, que je me reprocherais de passer sous silence.

Quelle est, aujourd'hui, une des causes les plus fréquentes de la désorganisation de la famille, le mortel ennemi de la paix du foyer ? C'est l'amour exagéré de l'argent, l'horreur du travail régulier, et la soif effrénée des jouissances. Le labeur quotidien est regardé comme un fardeau intolérable, et la simplicité du modeste atelier comme une honte. De là des murmures continus, un malaise général, des grèves, des infractions à la loi du travail, et un état de révolte perpétuelle.

Mais venez à Nazareth. Entrez dans cette humble maison du charpentier Joseph. Voyez-le courbé sur son établi. La sueur inonde son visage ; la fatigue brise ses membres. Il ne se plaint pas cependant, et continue durant des années son pénible métier qui le fait vivre, lui et sa sainte famille. Quel est donc cet homme ? C'est le descendant d'une longue lignée de rois ; c'est le gardien du Fils de Dieu ; c'est Joseph !

Venez donc, pères et mères, instruisez-vous à si belle école ! Si vous désirez voir régner dans vos foyers la paix, l'union des cœurs, l'aisance, la vigueur du corps et les joies de l'âme, imitez Joseph. Travaillez comme Dieu le veut et quand il le veut. Ainsi vous sanctifierez votre travail, et en

quelque sorte vous diviniserez vos fatigues, par les mérites surnaturels dont elles deviendront la source. Que Joseph soit votre conseiller ; qu'il soit le parfait exemplaire sur lequel seront toujours fixés les yeux de votre âme. Du haut des cieux où il règne dans la gloire, il vous assistera, et se montrera le bienveillant *Protecteur de votre famille chrétienne.*

III

S'il est dans l'existence humaine un instant décisif, m. f., c'est bien celui de la mort. Mourir, tout quitter, jusqu'à sa chair tant aimée ! Mourir, entrer dans cet au-delà où la foi nous montre d'un côté des flammes inextinguibles, et de l'autre un bonheur ineffable, sans qu'on sache sûrement ce que l'on a mérité ! Quel moment de souveraine angoisse ! Aussi l'Eglise multiplie-t-elle ses secours pour adoucir ce redoutable passage. Elle apporte au mourant le divin viatique ; elle le purifie par l'Extrême-Onction ; elle récite sur lui les prières les plus pathétiques de sa liturgie. Elle fait plus encore : elle lui donne S. Joseph pour *Patron de la bonne mort* et le recommande instamment aux bons soins de ce généreux patriarche, maintenant tout-puissant dans les cieux.

La raison de ce choix est facile à comprendre.

Transportez-vous par la pensée dans la maison de Nazareth, au moment où Joseph, chargé d'années et de mérites, va quitter ce monde pour entrer dans le repos éternel. Ce juste est là, étendu sur sa couche. A l'un de ses côtés se tient Marie, qui l'entoure des soins de son assistance si dévouée ; à l'autre, Jésus qui le regarde et le fortifie. Voyez le visage du vénérable moribond. Une calme sérénité, une paix pleine de douceur, une radieuse espérance illumine ses traits, et lui donne un avant-goût des joies de la félicité où il va entrer. Il rend son dernier soupir entre les bras de Jésus et de Marie ; et son âme s'envole vers les cieux, assurée de n'être jamais séparée de ceux qu'il a tant aimés et si bien gardés sur la terre.

O vous tous qui avez peur de la mort, recommandez-vous avec une ferme confiance à S. Joseph ! Au cours de votre vie terrestre, imitez ses vertus ; et quand vous arriverez à ce moment suprême, celui qui est mort assisté de son Fils adoptif et de sa très pure épouse, ne manquera pas d'intercéder pour vous obtenir une fin aussi douce que fut la sienne. Il chassera loin de vous les vaines terreurs et les dernières tentations. Le calme d'une conscience purifiée descendra dans votre âme. Et celle-ci quittera ce monde, sûre de trouver dans l'autre l'éternelle béatitude, grâce à l'aide de S. Joseph le *Patron de la bonne mort.*

* * *

Nous lisons dans la Sainte Ecriture qu'une grande famine ayant sévi dans l'antique Egypte, avec tous les maux qu'elle entraîne à sa suite, le peuple affamé accourut vers le roi et lui demanda de soulager sa détresse. Le Pharaon dit à ses sujets : « Allez à Joseph, *ite ad Joseph,* » le sage ministre dont la prévoyance avait amassé assez de blé pour sept années de disette. Ils y allèrent, reçurent du blé en abondance, et revinrent bénissant le nom de leur sauveur.

Mes frères, je veux en terminant vous redire la même parole : Allez à Joseph, *ite ad Joseph.*

Dans les jours où nous vivons, une grande famine désole encore le genre humain ; non pas le manque du pain qui nourrit les corps ; mais le manque de la foi qui éclaire les intelligences, le manque de l'espérance aux biens immortels, le manque de la divine charité qui fait aimer Dieu par-dessus tout. Aussi les âmes souffrent ; beaucoup périssent, privées des grâces surnaturelles, et torturées par le péché.

O vous qui avez laissé votre foi s'affaiblir et peut-être s'éteindre ; vous qui avez depuis longtemps négligé de remplir vos devoirs de bons chrétiens, allez à Joseph, *ite ad Joseph.* Sa confiance invincible en Dieu et sa parfaite obéissance à ses volontés vous apprendront à rentrer dans les voies du salut, *ite ad Joseph.*

Vous qui souffrez, qui êtes tristes et désolés, qui n'espérez plus, allez à Joseph par une fervente prière. Il consolera vos douleurs, fera de nouveau briller sur votre vie les espérances célestes, et vous rendra le bonheur qu'on peut goûter sur la terre, prémices de celui qui vous attend au ciel, *ite ad Joseph.*

Enfin, s'il en est parmi vous quelques-uns dont le cœur soit mort, qui n'aiment pas Dieu et le blasphèment, qui n'aiment pas Jésus-Christ et trouvent une joie cruelle à l'offenser, ah ! je vous en conjure, mes frères, priez Joseph pour eux. Il leur apprendra d'abord à le respecter, puis à l'aimer, et leur fera comprendre combien il est doux à l'homme d'obéir au Seigneur son Dieu, *ite ad Joseph.*

Allons donc tous ensemble à Joseph, par la ferveur des invocations que nous lui adresserons, et par une fidèle imitation de ses admirables vertus. Sa protection, que nous mériterons ainsi, nous donnera la certitude, au sortir de cette vie, d'aller le retrouver dans le bonheur des cieux. Ainsi soit-il.

EXHORTATION AU DEVOIR PASCAL

I

LA PREMIÈRE PROMULGATION

Mes frères,

Vous venez d'entendre la lecture de la loi de l'Eglise vous rappelant le grand devoir de la communion pascale, et dont le IVe commandement n'est que le résumé : « Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement. » Et en raison du titre de chrétien, d'enfant de Dieu et de l'Eglise que nous avons reçu au baptême, notre conscience

nous dit que nous ne pouvons pas nous dérober à l'accomplissement de cette sainte obligation, sans commettre une faute grave.

Mais ce serait une erreur de croire que ce devoir de la communion nous est prescrit uniquement par l'Eglise. Sans doute, en vertu des pouvoirs suprêmes que lui a conférés son divin Fondateur, son autorité seule suffirait pour nous obliger en conscience; mais c'est N.-S. J.-C. lui-même qui a dit le premier : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » L'Eglise, en édictant le commandement que vous connaissez, a donc simplement repris le précepte évangélique, en précisant l'époque à laquelle tous les fidèles devraient recevoir la chair du Fils de l'homme.

Et pour vous engager, m. f., à vous acquitter de ce devoir avec encore plus de bonne volonté que les années précédentes, je veux vous rappeler rapidement les circonstances dans lesquelles fut promulgué pour la première fois le précepte de la communion.

* * *

C'était le lendemain du jour où, comme nous le lisions tout à l'heure dans le saint Evangile, cinq pains d'orge et deux poissons, bénis et multipliés miraculeusement, avaient suffi pour nourrir une grande multitude. Notre-Seigneur était arrivé à Capharnaüm, et suivant son habitude, s'étant rendu à la synagogue, il enseignait le peuple. Répondant aux questions qui lui étaient posées, il semblait prendre à tâche de préparer graduellement les esprits aux vérités si élevées qu'il venait leur révéler, à la promesse si extraordinaire qu'il allait leur faire. Tout d'abord, ainsi que nous le rapporte S. Jean, il leur parlait de sa filiation divine, leur rappelait qu'il n'était pas descendu du ciel pour fonder un empire semblable aux autres, mais qu'il voulait régner uniquement sur les âmes. Puis, il leur faisait comprendre la nécessité de travailler à l'œuvre de Dieu et de croire à Celui qu'il a envoyé. C'était comme le commentaire de la parole que les Juifs lisaient déjà dans leurs livres sacrés : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » (Deut., VIII, 3). Et après avoir longuement insisté sur la possibilité, sur la réalité de la vie surnaturelle et divine à laquelle l'âme de l'homme doit être élevée, il ajoutait : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra de la vie éternelle. Le pain que je donnerai c'est ma chair ; je la livrerai pour le salut du monde. »

Tandis qu'il parle ainsi, un violent débat s'engage parmi ses auditeurs : « Comment, s'écrient-ils, celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger ? »

Mais Jésus semble ne pas s'apercevoir de cette discussion. Lui qui habituellement se plaisait à donner au peuple l'explication des paraboles qu'il lui proposait, il ne retire pas les paroles qu'il vient de prononcer et que les Juifs prenaient bien au sens littéral ; il ne cherche pas à les atténuer ; au contraire, il les reprend et les confirme de la manière la plus solennelle : « En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. »

A ces mots, de nouveaux murmures s'élèvent. Ce ne sont plus seulement les habitants de Capharnaüm, ce sont quelques-uns de ses disciples eux-mêmes qui s'étonnent, qui s'indignent, qui se scandalisent. « Cette parole est bien dure, se disaient-ils les uns aux autres, et qui peut l'entendre ? » Ils s'en allèrent, et à partir de ce jour on ne les revit plus.

C'est alors que Jésus, voulant aussi éprouver la foi de ses apôtres, leur dit : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » Mais S. Pierre, ne prenant conseil que de sa foi ardente et de son cœur généreux, lui répond au nom de tous : « Mais, Seigneur, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. Pour nous, nous avons cru et nous avons reconnu que vous êtes le Christ, fils de Dieu. »

* * *

M. f., cette scène qui remonte à une époque si éloignée, n'est peut-être pas cependant sans avoir quelque analogie avec ce qui se passe trop souvent actuellement.

Tout à l'heure, en effet, vous avez entendu le pressant appel que l'Eglise adresse à ses enfants pour les inviter à faire leurs Pâques. Il semble qu'elle redise les mêmes paroles que Notre-Seigneur : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne communiez pas, vous n'aurez pas la vie en vous. » Et de fait, le chrétien qui ne veut pas répondre à cet appel, n'eût-il par ailleurs commis aucune autre faute grave, perd la grâce, n'a plus en lui la vie surnaturelle. Mais de même que les Juifs, malgré les nombreux et éclatants miracles dont ils avaient été les témoins, malgré la bonté inépuisable que le divin Sauveur leur avait toujours témoignée, osaient bien mettre en doute la parole du Fils de Dieu et lui refuser leur assentiment ; de même, hélas ! le chrétien de nos jours plus d'une fois reste sourd à la voix de l'Eglise et cherche quelque faux prétexte, quelque mauvaise raison, pour se dispenser d'obéir au précepte.

Devant la sainte Eucharistie et le mystère de la présence réelle il se demande peut-être, ainsi que les Juifs : « Comment cela peut-il se faire ? » Comment le Christ peut-il se donner en nourriture aux âmes ? — Dites-lui qu'il n'est pas plus difficile au Fils de Dieu fait homme de se rendre présent dans la sainte hostie que de créer les mondes ou de ressusciter un mort. Rappelez-lui l'ordre donné par le Sauveur à ses Apôtres au soir de la dernière Cène, quand, après avoir dit lui-même sur le pain et sur le vin : « Ceci est mon corps ; ceci est mon

sang, » il ajoutait : « Faites cela en mémoire de moi, » leur conférant ainsi le pouvoir de changer le pain en son corps et le vin en son sang. Rappelez-lui encore les prodiges et les miracles sans nombre dont cet auguste sacrement a été la cause, ainsi que les témoignages de vénération qui lui ont été prodigués depuis dix-neuf siècles, par des milliards d'adorateurs... Vous perdez votre temps. Il redira toujours : « Comment cela peut-il se faire ? » ne voulant pas comprendre que cela se fait par un miracle de puissance et d'amour.

D'autres sont bien convaincus de toutes les vérités de la foi ; mais ils ne s'en tiennent pas moins à l'écart, et, sans oser se l'avouer à eux-mêmes, peut-être tiendraient-ils le langage des disciples : « *Durus est hic sermo*. Cette parole est bien dure, et qui peut l'entendre ? » — Bien dure, mais pourquoi ? La sainte Eucharistie n'est-elle pas le témoignage le plus éclatant de l'amour de N.-S. envers les hommes ? Et n'est-ce pas du tabernacle qu'il nous redit à nous aussi : « Venez à moi, vous tous qui peinez et qui êtes chargés et je vous soulagerai » ?... Ah oui ! je comprends !... Sa voix est bien douce et sa bonté infinie ! Mais... mais avant de s'approcher de la sainte Table, il faut passer au confessionnal. *Durus est hic sermo*. C'est là peut-être ce que l'on trouve trop pénible, malgré la paix de la conscience et le bonheur surnaturel qui sont les fruits d'une bonne confession... Mais, pour recevoir dignement son Sauveur et son Dieu, il faut une résolution sincère et généreuse d'éviter le péché et de bien remplir tous ses devoirs de chrétien. *Durus est hic sermo*. C'est là peut-être ce que l'on ne veut pas se résigner à faire... Mais, encore, pour accomplir cette sainte action, on va peut-être s'exposer à des critiques, à des railleries. Il faudrait vaincre le respect humain qui tant de fois enchaîne, paralyse notre bonne volonté. *Durus est hic sermo*. Et c'est le courage qui manque. Et alors, comme certains disciples, on ne se contente pas de murmurer quelques vaines excuses, on s'éloigne, avec des remords peut-être, la première année, avec quelque vague désir de faire son devoir l'année suivante ; ou bien l'on brise définitivement avec le devoir pascal, comme s'il était soudain devenu trop pesant.

* * *

Plaise à Dieu, m. f., que cette année je n'aie pas la tristesse de constater ce manque de foi, cette absence de courage chrétien, chez aucun de ceux qui m'écoutent en ce moment. Si parfois quelque voix enjôleuse vous engageait à mépriser le plus saint des devoirs, écoutez plutôt la voix de Notre-Seigneur, qui dans le secret de votre conscience vous redit comme autrefois à ses apôtres : « Et vous, voulez-vous aussi m'abandonner ? »

A cette demande, m. f., qui peut-être pour quelques-uns résonnera comme un reproche, mais qui est pour tous un affectueux appel, une pressante invitation, sachons répondre comme S. Pierre : « Mais, Seigneur, à qui irions-nous ? »

Oui, à qui irions-nous ? Sans doute, Seigneur, nous n'irions pas nous joindre aux impies, à ceux qui blasphèment votre nom et insultent notre foi. Mais si nous nous retirions de vous, ne serait-ce pas pour aller nous mêler à ceux qu'on appelle les indifférents, à ces faibles chrétiens qui, sans être apostats, ne méritent plus cependant de porter le beau nom de fidèles, puisqu'ils n'observent plus les lois de cette sainte religion dans laquelle ils sont nés, dans laquelle ils voudraient mourir, et qui se font un jeu de compromettre leur éternité !

Pour nous, m. f., promettons de rester toujours fidèles ; et disons encore avec S. Pierre : « Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle, » les paroles qui encouragent, qui consolent, qui fortifient ; les paroles qui imposent le devoir, c'est vrai, mais aussi les paroles qui donnent le gage, qui mettent en possession de la récompense : « Celui qui mange ma chair... a la vie en lui, et je le ressusciterai au dernier jour. » Ainsi soit-il.

SUR LA FAMILLE CHRÉTIENNE

Trois traits nous sont marqués dans l'Evangile [à propos de la Sainte Famille à Nazareth], qui ne sauraient être trop médités :

1° « Il leur était soumis ». — *L'autorité* est à la base de la famille ; elle réside en celui que Dieu charge de la gouverner, par le don éminent de la Paternité. L'autorité réclame le respect et la soumission, non pas à cause de la dignité personnelle de l'homme qui l'exerce (et c'est frappant à Nazareth, où commande le charpentier Joseph), mais à cause de la Sainteté de Dieu qu'il représente.

2° « Marie conservait en son cœur toutes ces merveilles, et en faisait l'objet de ses méditations ». — Dieu a fondé la famille sur le *dévouement maternel*, qui sait prendre toute la délicatesse et toute la force d'une religion. Pas une des leçons de la divine Présence n'était perdue pour la Vierge Marie. Elle possédait ce privilège unique de ne pouvoir pas rendre à son Fils ses devoirs de mère sans exercer la Charité théologale, la plus haute des vertus. Du dévouement le plus élevé, la famille est la principale école ; le rôle de la mère consistera surtout à voir Dieu dans l'enfant, à faire grandir la vie divine en lui, à lui donner Dieu pour toujours.

3° Enfin « Jésus progressait... » — Jésus-Christ nous montre par cet exemple à quoi sert la famille, quelles merveilles elle opère, quels *progrès* elle assure, par l'éducation bien comprise : le progrès de l'âge ; le progrès plus nécessaire de la sagesse, c'est-à-dire du discernement, par l'éveil méthodique des facultés ; surtout le progrès de la grâce, l'affermissement de la vie divine dans l'âme de l'enfant : progrès chrétien par excellence.

L'autorité du père, le dévouement de la mère, le progrès de l'enfant, telles sont les trois conditions et en même temps les trois bienfaits de la famille.

Toute famille digne de ce nom doit être calquée sur ce parfait modèle [1].

[1] Extrait de *Par la Famille*, de E. Roupain ; 2e éd., in-18 de 224 p., franco 5 f. 35 ; aux bureaux de l'*Action Populaire*, 51, rue St-Didier, Paris 16e.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 23 februarii 1921.
AL. RAVEY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 3 mars 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Exhortation au devoir pascal. — II. Trois attitudes en face de lui, 81.

Sermon pour le Jeudi Saint. — L'union eucharistique, 83.

Sermons pour le Vendredi Saint. — I. La Passion de N.-S. Jésus-Christ, 86. — II. Les sept paroles de Jésus en croix, 88. — III. La dévotion à la Passion, 93.

EXHORTATION AU DEVOIR PASCAL

II

TROIS ATTITUDES EN FACE DE LUI

Mes frères,

La fête des Rameaux ouvre la Grande Semaine, la semaine des grands événements de la vie de N.-S. J.-C. — *Aujourd'hui,* entouré d'une foule enthousiaste qui porte des branches de verdure, qui chante des louanges à Dieu, qui jette ses vêtements à terre en guise de tapis, Jésus entre triomphalement dans Jérusalem. — *Jeudi,* accompagné des douze privilégiés, Jésus mange l'Agneau pascal et institue les deux grands sacrements de l'Eucharistie et de l'Ordre ; les Apôtres font leur première communion et sont ordonnés prêtres. — *Vendredi,* pour expier nos péchés, pour nous apprendre à mourir, pour nous acquérir la grâce, pour nous ouvrir le ciel, Jésus se laisse crucifier et meurt pour nous. — Toute la journée de *samedi,* son corps est enfermé dans le tombeau. — *Dimanche,* pour nous apprendre que la mort n'est qu'un sommeil, que la vie dure toujours, que nos corps eux-mêmes redeviendront vivants, pour nous prouver qu'il est vraiment le Fils de Dieu, Jésus-Christ sort du tombeau, vivant et glorieux.

La fête des Rameaux est en réalité le prélude, la préparation de la fête de Pâques. Elle nous invite donc à vous parler du devoir pascal.

Si vous ouvrez le catéchisme de vos petits enfants, vous y lisez ceci : « Par le 4e commandement : *Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement,* l'Eglise nous ordonne de communier au moins une fois chaque année, dans le temps de Pâques... C'est un grand péché de ne pas faire ses pâques : c'est désobéir à l'Eglise, mépriser le plus excellent bienfait de Jésus-Christ et scandaliser le prochain. »

Il faut donc faire ses pâques. Devant cette grave obligation, mes frères, tous ne tiennent pas le même langage. — Les uns disent : « Je ne ferai pas mes pâques. » — D'autres : « Je voudrais bien faire mes pâques. » — D'autres enfin : « Je ferai mes pâques. »

I

Et d'abord : « Je ne ferai pas mes pâques ! » — Si vous demandez à l'homme qui vous tient ce langage, pourquoi il ne fera pas ses pâques, il vous répondra : « C'est parce que je ne crois pas. Dieu est une chimère et la Religion une sottise ; les prêtres et tous ceux qui y croient se trompent. »

Mes frères, grâce à Dieu, ces incrédules qui ne croient absolument à rien sont fort rares, très rares. Il y a bien peu de véritables athées. La majorité de ceux qui disent : *Je ne crois pas,* feraient mieux de dire : *Je doute.* Mais s'ils doutent, ils ont l'obligation de s'éclairer, et s'ils sont dans la bonne foi, s'ils cherchent la vérité, Dieu ne manquera pas de leur envoyer sa lumière. Malheureusement, comme il n'y a pas de pires aveugles que ceux qui ne veulent pas voir, ceux qui doutent ne veulent guère sortir de leur misérable état ; il leur faudrait pour cela chercher la vérité dans un livre sérieux, dans un catéchisme, et ils préfèrent habituellement leur journal, qui trop souvent, dans les choses religieuses, n'a ni compétence ni loyauté.

L'homme qui sera un peu plus loyal vous dira : « Je ne ferai pas mes pâques, parce que cela me gêne. » Je croirai plus volontiers celui-ci. Oui, il peut être gênant pour certains de faire ses pâques ; car vouloir s'unir à Jésus-Christ dans la communion, c'est se décider à être son disciple, à suivre ses enseignements, à vivre de sa vie. — Et quand l'orgueil, quand l'ambition s'est emparé d'un homme, il lui est fort gênant d'entendre Jésus-Christ lui dire : « Apprends de moi que je suis doux et humble de cœur... Celui qui veut être le premier, qu'il soit le serviteur de tous, car le disciple n'est pas plus que le maître. » — Et quand la cupidité, l'amour exagéré des biens de la terre et de l'argent s'est emparé d'un homme, il lui est fort gênant d'entendre Jésus-Christ lui dire : « Malheur à vous, riches, parce que vous avez maintenant votre consolation ! A quoi vous sert de gagner l'univers, si vous venez à perdre votre âme ? Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple. » — Et quand un amour coupable ou des passions honteuses se sont emparés d'un homme, il lui est fort gênant d'entendre Jésus-Christ lui dire, comme autrefois Jean-Baptiste à Hérode : « Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère » ; ou encore : « Ce sont les mauvaises pensées, les adultères, la fornication, les impudicités, tous ces maux qui sortent du cœur de l'homme, qui le souillent. » — Oui, l'homme qui ne sait pas dominer ses passions, cet homme-là ne veut pas remplir son devoir pascal, parce que la présence de Jésus-Christ le gêne ; vous le comprenez.

Enfin, un troisième qui ne veut pas faire ses pâques dira peut-être : « Faire mes pâques ? Mais à quoi ça sert ? » Devant cette parole, mes frères, nous ne pouvons pas ne pas nous attrister de voir combien les hommes connaissent peu leur religion ; car celui qui dit : « A quoi ça sert de faire ses pâques ? » montre bien qu'il ne connaît pas

Jésus-Christ, qu'il ne sait pas que ce Jésus a passé trente années sur la terre pour lui, qu'il a enseigné l'Evangile pour lui, qu'il a souffert, qu'il est mort pour lui ; qu'ici-même, Jésus-Christ a fait bâtir cette église, sa maison, pour demeurer près de lui.

N'est-il pas vrai, mes frères, que beaucoup ne connaissent plus guère N.-S. Jésus-Christ que de nom ? Ils ont conservé un vague souvenir des leçons du catéchisme, mais si vague !... — Un jour que je parlais de N.-S. à un malade, il me fut répondu : « Jésus-Christ ! Ah oui ! s'il avait vécu dans un autre pays, il aurait pu passer pour un Dieu ; mais chez les Juifs, cela ne pouvait pas prendre. » — Et comme j'essayais de montrer que Jésus-Christ avait prouvé sa divinité par ses miracles, et que s'il était mort sur la croix, c'est parce qu'il nous aimait, on ajouta : « Monsieur, tous ceux qui veulent se mettre en avant *(sic)*, cela leur porte malheur. »

N'est-il pas profondément triste, mes frères, de voir Dieu aussi profondément ignoré ? Et si l'on ne connaît pas Jésus-Christ, comment connaître le miracle qui le fait chaque jour descendre sur l'autel ? Comment pourrait-on comprendre que la communion, en donnant Jésus-Christ, donne à l'âme la force de vivre chrétiennement, de pardonner à ceux qui nous insultent, d'aimer ceux qui nous méprisent, de prier pour ceux qui nous veulent du mal, de dominer les passions de la chair, de glorifier Dieu dans les jours de tristesse comme dans les jours de joie ?

II

1. Une seconde catégorie de chrétiens comprend ceux qui disent : « Je voudrais bien faire mes pâques, mais... » Et dans ce *mais,* il y a une crainte fausse, inspirée par le démon. Le démon a tout intérêt à nous retenir éloignés de la communion : « Si cet homme, se dit-il, si cette femme, si cette jeune fille, si ce jeune homme, me chassent de leur âme pour s'unir à Jésus-Christ, ce sont des âmes perdues pour moi. » Et afin de nous retenir enchaînés dans ses liens, l'ange déchu agite en notre tête mille pensées fausses et mauvaises :

« *Il y a trop longtemps que tu ne t'es pas confessé.* Ta confession et ta communion seront mauvaises, et ton nouvel état pire que le premier. » — Mais, vous oubliez que votre bonne volonté vous méritera la grâce de Dieu, et que Dieu ne demande pas l'impossible.

« *Tes péchés sont trop grands,* Dieu ne peut pas te les pardonner. » — Mais vous oubliez que Jésus-Christ a pardonné à la femme adultère, à la Samaritaine, à Madeleine, à S. Pierre le renégat.

« *Pour réparer toutes tes fautes passées,* il te faudra suivre une vie de pénitence austère et ennuyeuse. Autant s'enterrer tout vivant ! » — Mais vous oubliez que la pénitence n'est pas ennuyeuse pour celui qui aime, et que la réparation n'est qu'un acte de justice. Il vaut mieux payer ses dettes ici-bas que dans l'autre monde.

« *Tu ne te mettras pas à genoux* devant un homme ! Et que *pensera de toi* ton confesseur ? » — Mais vous oubliez que vous ne vous mettez à genoux que devant Dieu. Quant à votre confesseur, s'il vous condamnait, il se condamnerait lui-même. Il pensera surtout que Dieu vous aime bien, puisqu'il vous invite à recevoir son pardon.

2. « Je voudrais bien faire mes pâques, mais... » Et dans ce *mais,* il y a aussi une crainte fausse, inspirée par le monde. On ferait bien ses pâques, mais on a peur : « Que dira-t-on si on le sait ? Que dira-t-on si l'on me voit ? » Le respect humain, la peur, conduit aux actions les plus invraisemblables, aux bassesses les plus profondes. Il y a quelque temps, on célébrait dans une paroisse la fête de Jeanne d'Arc. Tout le monde avait rivalisé de zèle pour préparer à notre Bienheureuse une fête digne d'elle. Le missionnaire qui prêchait la station avait fait des visites à domicile. Au soir de la fête, il dit à un jeune homme : « Je n'ai pas vu votre père aujourd'hui ; il était pourtant décidé la semaine dernière. — Oui, M. l'Abbé ; aujourd'hui, il a même voulu s'habiller ; mais (vous m'excuserez de ce détail) après avoir mis la première jambe de son pantalon, il se dit : On va me voir, qu'est-ce qu'on va dire ?... Et il reprit ses vêtements de tous les jours. »

Dans une paroisse du diocèse, un brave homme rencontrant son curé sur la route le fit monter dans sa voiture ; mais plus on approchait du pays, plus la voiture ralentissait, quand, à un kilomètre du village, le bon paroissien dit à son curé : « M. le curé, cela m'ennuie de vous dire cela, mais j'ose pas rentrer dans le pays avec vous... » Et le curé descendit.

Mes frères, vous *avez peur*... Mais peur de qui donc ? Vous avez peur d'un homme parce qu'il rira, parce qu'il se moquera, parce qu'il vous insultera ? Mais celui qui rit, celui qui se moque, celui qui vous insulte est plus bas que vous ; si vous avez peur de lui, vous vous mettez au-dessous de lui. — Mes frères, *vous rougissez*... Mais vous rougissez de qui donc ? Vous rougissez de Jésus-Christ, alors que vous devriez vous glorifier d'être ses amis : « Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père. » — Vous avez peur, parce que vous n'êtes pas *libres* ? ... Mais il est des libertés qu'il faut prendre quand on ne nous les donne pas, des libertés pour lesquelles il faut savoir souffrir si on veut nous les arracher. Vous craignez pour le pain de vos enfants ? Vous avez peut-être raison, car ils sont assez criminels pour vous arracher le pain de la bouche, mais croyez aussi que Dieu qui donne la nouriture aux petits oiseaux, ne refusera pas la nourriture à vos petits à vous.

III

Enfin, il y a les vrais chrétiens qui disent : « Je ferai mes pâques. » Mes frères, vous serez tous de ceux-là.

Vous connaissez Notre-Seigneur, vous savez qu'il a dit sur le pain : « Ceci est mon corps ; » et devant l'Hostie sainte vous vous prosternez, et vous ado-

rez. Vous venez vous asseoir à sa table, et vous croyez que vous emportez dans vos cœurs, que vous emportez dans votre maison la personne adorable de Jésus-Christ.

Vous êtes de vrais chrétiens, et vous voulez obéir à l'Eglise qui vous dit : « Ton Créateur tu recevras, au moins à Pâques humblement. »

Vous avez compris que votre dignité chrétienne vous élève au-dessus de la terre, et que pour vivre vraiment, pour vivre pleinement, l'homme ne doit pas seulement vivre par son corps, mais qu'il doit surtout vivre par son âme.

Qu'allez-vous donc faire ? Nous commençons aujourd'hui la Semaine Sainte. Il faut, m. f., qu'elle soit vraiment pour vous la « Semaine *Sainte,* » la semaine qui va préparer vos âmes à recevoir Jésus-Christ.

Pour cela, Dieu ne vous demande rien d'impossible. N'allons pas mettre notre piété dans des choses extraordinaires ; mais apportons toute notre bonne volonté dans les petites choses. Que nos prières de chaque jour soient faites avec plus d'attention ; offrons à Dieu notre travail dès le matin, et quelquefois dans la journée. Nous aurons à souffrir peut-être dans notre corps, très certainement dans notre âme : unissons nos souffrances à celles de Jésus, il les sanctifiera.

Observons, dans la mesure où notre santé le permet, les règles de l'abstinence et de la mortification que l'Eglise nous impose, et pleins de confiance en la bonté, en la miséricorde infinie de Jésus, venons lui demander de purifier nos consciences. Au pied de sa Croix, nous retrouverons la pureté, le calme et la paix ; promettons-lui, autant que le permet notre faible courage, de lui demeurer fidèles. Et puis, venons le chercher, et notre âme retrouvera la fraîcheur, l'énergie, l'enthousiasme, l'amour de sa jeunesse ; et les cloches de Pâques, en chantant la Résurrection de Jésus-Christ, chanteront pour nous le réveil d'une vie d'innocence, de justice et de charité. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LE JEUDI SAINT

L'UNION EUCHARISTIQUE

Qui manducat meam carnem...,
in me manet, et ego in illo.
Qui me mange, demeure en moi et moi en lui. (Jo., VI, 57).

Mes frères,

La fête des Rameaux, en nous montrant un triomphe, le plus grand que Notre-Seigneur ait permis de lui faire sur la terre, ne laissait cependant dans notre âme qu'une pensée de tristesse, parce que nous savions de quel lugubre événement ce triomphe devait être suivi, cinq jours après. Quel contraste dans les choses de ce monde, ou plutôt, quel triste revirement dans le cœur de l'homme, dans notre cœur ! Inexplicable et désespérant ! Inexplicable, si, hélas ! notre aveuglement et notre faiblesse en présence du mal ne suffisait pas à tout expliquer ; et désespérant, si la miséricorde de Dieu n'était inépuisable et infinie.

Les rues de Jérusalem, dimanche couvertes de rameaux, seront demain arrosées du sang de Jésus. Dimanche, elles étaient parées et semblaient sourire à sa gloire ; demain, tristes et sombres, elles le laisseront passer pour aller à la mort, et ce peuple qui, se souvenant de tous ses bienfaits, de tous ses miracles, ce peuple qui, le cœur ému et comme en délire, le proclamait le Messie, le Fils de David, ce même peuple, égaré par la haine, le poursuivra de ses cris de mort et se rassasiera du spectacle de son supplice.

Eh bien ! m. f., il y a là un enseignement bien douloureux, dont nous avons peut-être plusieurs fois déjà renouvelé le souvenir dans l'histoire intime de notre cœur, de nos relations avec Jésus... Mais écartons cette pensée triste. Nous sommes aujourd'hui au jour du triomphe de l'amour : Jésus ayant aimé les siens, il les aima jusqu'au bout. Et nous qui ce matin avons fait nos Pâques, nous avons ouvert notre ville à notre roi, ce n'est pas pour le mettre à mort ; nous avons ouvert notre maison à notre ami, ce n'est pas pour le trahir ; nous avons ouvert notre cœur à notre Dieu, ce n'est pas pour l'offenser : non ! Je dis *non,* malgré toutes mes appréhensions. Je traduis vos bons désirs. Vous voulez être fidèles à ce roi, à cet ami, à ce Dieu, vous voulez rester en lui et qu'il reste en vous ; et c'est pour encourager ce bon désir, vous aider à le conserver toujours, que je viens vous rappeler ce soir combien Dieu veut s'unir à nous, et combien nous devons nous unir à lui.

I. — *Dieu veut s'unir à nous*

Dieu veut s'unir à l'homme, rien n'est plus évident pour nous. — Si nous remontons à l'origine du monde pour suivre la conduite de Dieu envers l'homme, il nous est facile de voir que dès le premier jour Dieu voulait rapprocher l'homme de lui, être sans cesse présent à sa pensée et même à ses yeux. En lisant le récit de la Bible, nous sommes frappés de cette sorte de familiarité qui existait entre le Créateur et notre premier père. Dieu se révélait à Adam, il lui parlait à tout propos, et quand il ne se manifestait pas directement, il se manifestait par le spectacle de cette belle nature qu'il avait créée pour lui. Adam le sentait : tout ce qu'il admirait sur sa tête, sous ses pieds, autour de lui, était l'œuvre et le langage de Dieu ; il le comprenait d'autant mieux qu'il connaissait sans fatigue toutes les lois de cette nature qui sont devenues des mystères, tout au moins l'objet de sciences difficiles à pénétrer pour notre intelligence obscurcie. Car le péché a mis un terme à cet heureux état. L'homme par sa désobéissance a repoussé Dieu qui aimait tant à s'approcher et qui ne s'éloigna ni complètement, ni pour toujours.

Oui, même après le péché, Dieu continue à parler à l'imagination et au cœur de l'homme dans

les œuvres de la création. Les astres qui roulent étincelants au-dessus de nos têtes, l'immensité de l'Océan auprès duquel l'homme est une si frêle créature, le soleil, ce merveilleux foyer de la vie et de la fécondité de l'univers, la terre elle-même dont les phénomènes et les trésors sont encore presque tous ignorés ou inexpliqués, toute la nature, en un mot, révèle à tout instant le nom et l'action de Dieu à l'œil de l'homme ignorant et plus encore aux méditations du savant.

Mais Dieu ne voulait pas se contenter de ce langage général, de ces rapports vagues et éloignés. Aussitôt après le péché, Dieu voulut rechercher l'homme et lui révéler tout son amour. Offensé, il résolut non seulement de pardonner, mais même d'expier dans la personne de son Fils, et non seulement d'expier, mais, dans cette même personne, de se donner à nous et de s'unir à notre cœur, sur la terre, par anticipation de l'union qui doit faire notre bonheur dans l'éternité.

Mais, comme il entre dans ses desseins de ne rien faire brusquement, Dieu d'abord se choisit un peuple auquel il manifesta souvent sa présence par des prodiges. Il lui fit entendre sa parole, lui fit connaître sa loi, lui confia ses promesses, lui donna un culte et une constitution toute de symboles qui devaient être réalisés par le Messie dans un second âge que tous attendaient.

Enfin, quand Dieu eut préparé toutes ces choses, quand les temps marqués dans ses desseins éternels furent arrivés, il déchira un nouveau voile du mystère qui l'enveloppait encore et il vint en personne parmi les hommes.

Mais, de quelle manière vint-il, m. f., ah ! nous le savons. Dieu aurait pu frapper les yeux et l'imagination des hommes par un prodige éclatant, les épouvanter en leur faisant voir leur faiblesse en sa présence et leur imprudence insensée quand ils l'offensent. Non, la crainte nous aurait retenus à une certaine distance de lui et il voulait supprimer toute distance, venir au milieu de nous comme l'un de nous, comme le plus humble, le plus pauvre, le dernier.

Voilà Dieu sur la terre, passant par toutes les situations par lesquelles passe, non pas tout homme, mais un homme obscur, pauvre, dénué de toutes les ressources que la fortune peut offrir pour adoucir la condition humaine. Que veut-il donc? Il veut toucher le cœur des hommes, s'en faire aimer.

Pendant de longues années d'enfance et de jeunesse, il vit ignoré, caché, semblant uniquement heureux d'être au milieu des hommes, de les voir de plus près, de les étudier autour de lui et en lui-même. Ce ne sont pas des années stériles, ce sont des années de préparation à sa vie publique pendant lesquelles il donne l'exemple des vertus de cet âge, l'humilité, l'obéissance, la simplicité, l'oubli de soi-même.

L'heure venue, il va parler et agir, il va faire connaître son esprit et son cœur. Sa doctrine est toute de lumière et de vérité, et il apporte au monde une vertu inconnue jusque-là, même du peuple choisi : la charité. C'est une révélation. Les hommes apprennent que non seulement ils doivent aimer Dieu, mais qu'ils doivent s'aimer les uns les autres, que cet amour inépuisable doit s'étendre même aux ennemis : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent. » Il répand les miracles qui guérissent les souffrances physiques ; mais il sait que les souffrances morales ont besoin d'un plus grand remède encore : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués, et je vous soulagerai, et vous trouverez du repos pour vos âmes. » « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive. » — S'il a soif de bonheur, soif de consolation, soif de sainteté, soif de paix, « qu'il vienne ! » A ceux qui craignent de s'engager à une vertu trop haute, il affirme que « son joug est suave et son fardeau léger. » — « Que votre cœur ne se trouble pas : je vous apporte la paix, une paix que le monde ne donne pas, une paix qui surpasse tout sentiment. » — Et non seulement la paix, mais la joie : « Voici que vous allez être inondés d'une joie parfaite, vos tristesses elles-mêmes vont se changer en joie. »

Voilà le langage de Dieu au milieu des hommes. Nous devrions être déjà bien heureux de connaître ce cœur et d'aller à lui ; mais nous le connaissons à peine, suivons-le encore, il va nous donner la plus grande preuve d'amour que l'on puisse donner, il va mourir pour nous. Et il réunit dans sa mort toutes les circonstances les plus capables de prouver sa bonté infinie. Il meurt de la main même de ceux pour lesquels il s'immole. Lui, le plus grand bienfaiteur des hommes, ils le traitent comme leur plus grand ennemi ; ils lui font subir toutes les tortures physiques et morales. Jésus les accepte, il les veut, il épuise tout ce qu'il est possible à l'imagination de rêver, jusqu'à souffrir et mourir sous les yeux de sa mère.

Mais, si c'est là tout ce que peut l'homme, Dieu peut encore davantage. Il connaît bien le cœur de l'homme : en souvenir de tout ce qu'il avait fait, les meilleurs seulement l'auraient aimé comme on aime un ami. Ce n'est pas assez. Il veut nous aimer et être aimé en Dieu. Il veut pénétrer plus loin, jusqu'au plus intime sanctuaire du cœur de l'homme. Voici enfin le trait le plus étonnant, que l'imagination de l'homme n'aurait pas trouvé, le trait vraiment divin de son œuvre.

Avant de se laisser immoler par les bourreaux, il s'est immolé lui-même ; sur le point de disparaître de la terre, il s'y est perpétué sous les apparences du pain et du vin, et il s'y est multiplié afin de pouvoir s'unir à tout homme de bonne volonté dans l'union la plus étroite qui soit possible ici-bas, l'union de l'aliment à la personne qui s'en nourrit : l'assimilation.

Vous prenez un peu de pain, vous le mangez, il s'unit à vous. Attendez quelque temps : ce n'est plus du pain, c'est votre chair, c'est votre sang, c'est vous-même. Voilà l'union que Jésus-Christ a choisie. Il s'est mis dans la Sainte Eucharistie à

l'état d'aliment. — Mais c'est un aliment vivant, animé de sentiments : or, quels peuvent être ses pensées comme aliment ? C'est le désir d'arriver au but pour lequel il s'est mis en cet état, le désir d'être mangé. Vous l'adorez, c'est bien ; vous l'aimez, c'est mieux ; mais si vous ne le mangez pas, à quoi bon ? Il est là pour être mangé. Il vous crie : « Prenez et mangez, ceci est mon corps. » Avec quelle impatience il attend ! Les cierges s'allument : quel bonheur ! Il va donc être mangé. Le moment de la communion arrive : quelle joie quand il entend crier la clef du tabernacle, quand sa prison s'ouvre ! Il ne peut se contenir : le prêtre ne va pas assez vite. L'hostie voudrait s'échapper de ses mains, elle va au devant de l'âme qui l'attend, elle a hâte d'être mangée. Et quand le Pain céleste est sur les lèvres, quand il descend par les canaux invisibles que Dieu seul connaît, jusqu'au foyer de l'homme, c'est le moment du triomphe. Lui, l'aliment divin, il est au cœur de ceux qu'il aime, de ceux qu'il veut avoir. Il s'unit à eux, il les transforme, c'est une sorte de pénétration mutuelle : « *Tu in me et ego in te.* » Voilà jusqu'où Dieu veut s'unir à l'homme.

II. — *Nous devons nous unir à lui*

Mes frères, en présence de ce fait, notre devoir est tracé. Nous devons répondre à cette recherche de Dieu par une volonté semblable de nous unir à lui.

Mais pour que cette union soit vraie, soit sincère, suffit-il qu'à des intervalles plus ou moins éloignés nous mangions ce pain céleste, par un acte qui nous coûte, qui nous contraint, dont nous nous acquittons comme d'un devoir pénible, qui impose une exception à notre manière habituelle de vivre, et après lequel nous nous croyons libres, heureux peut-être de secouer le joug, c'est-à-dire de secouer Dieu de notre cœur, ce Dieu dont la présence nous gêne, jusqu'à ce qu'une nouvelle date que nous éloignons le plus possible nous oblige à renouveler la même démarche ? En bonne foi, est-ce là vivre en disciples de ce Dieu dont je viens de vous dire toute la volonté de s'unir à nous ?

Non, m. f., convenons-en franchement : par sa conduite envers nous, Jésus-Christ attend, il veut que nous soyons en conformité habituelle de pensée et de cœur avec lui.

Etre en conformité de pensée avec Jésus-Christ, nous croyons l'être en général, et nous le sommes en effet quelquefois. C'est quand il n'impose pas un devoir pénible à la nature, quand il blâme des vices que nous ne sentons pas en nous, quand nous le voyons faire preuve d'une bonté dont notre faiblesse peut profiter. Quand il dit par exemple : « Bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui sont miséricordieux, » nous l'accordons facilement et nous le croyons avec lui. Nous l'approuvons encore quand il condamne la rigueur et l'hypocrisie des pharisiens ; nous l'admirons quand il dit la touchante et divine parabole de l'Enfant prodigue.

Mais, quand la pensée de Jésus-Christ heurte la nature, choque la pensée du monde ? Dites-moi, m. f., dans l'intime de votre esprit, de quel côté penchez-vous ? C'est le même Dieu qui a dit : « Bienheureux ceux qui ont l'esprit dégagé de toute affection pour les biens de la terre : le royaume des cieux est pour eux. Bienheureux ceux qui pleurent : ils seront consolés. Bienheureux ceux qui ont le cœur pur : ils verront Dieu. Bienheureux ceux qui sont persécutés pour la justice ; bienheureux ceux qui sont décriés et chargés d'accusations fausses à cause de moi : leur récompense sera grande dans le ciel. » Le croyez-vous alors bien sincèrement ? N'avez-vous pas quelque objection à faire ? Etes-vous attentifs à diriger toutes vos pensées, vos paroles dans ce sens ? Votre conduite s'inspire-t-elle de ces convictions ?

Notre-Seigneur a aimé et pratiqué la mortification, l'humilité, jusqu'à la dernière limite du possible. Il nous demande ces vertus ; nous savons clairement qu'elles sont nécessaires pour lui plaire et pour être sauvés. Jusqu'où va notre humilité ? Jusqu'où va notre esprit de mortification ? Un de nos plus saints évêques disait un jour cette parole que j'ai retenue : « Un chrétien est un homme mortifié. » Dans quelle mesure sommes-nous chrétiens ?

Jésus-Christ a condamné le monde à cause de ses scandales. Croyons-nous que le monde est dangereux ? que son esprit est, presque en tout, opposé à l'esprit de Dieu ? — Que de pensées, m. f., que de conseils, que de préceptes peut-être s'arrêtent encore au seuil de notre esprit ; qui ne sont pas entrés dans notre manière de voir, comme on dit ; que nous croyons exagérés ou faits pour d'autres, comme si nous laissions à d'autres le privilège d'être chrétiens ! En un mot, que de divergences encore, et même de différence, je n'ose pas dire d'opposition, entre notre pensée et la pensée de Dieu !

Si l'union d'esprit et la conformité de pensée est importante, j'ajouterai que l'union de cœur l'est bien plus encore, et d'ailleurs l'une entraîne l'autre.

Le cœur est le foyer de toutes les forces de l'âme, le foyer de toutes les vertus. Quel trésor Dieu a mis là en nous pour faire le bien, le faire jusqu'au dévouement de toute sa vie, et par amour pour lui qui est le bien, pour lui ressembler ! On voit des gens aujourd'hui dont le cœur est vide et froid ; au lieu de se donner au devoir, ils ne cherchent qu'à s'amuser et à jouir ; et comme ces jouissances-là sont la profanation de la vie, loin d'en être le bonheur et le but, ils sont bientôt perdus en ce monde, ils n'ont plus d'autre idéal que l'argent et le plaisir, ils ne voient plus leur chemin, le chemin que Dieu leur avait tracé pour les amener à lui, ils passent ici-bas comme des égarés qui n'arriveront jamais au vrai but de la vie.

Ah ! m. f., que je voudrais vous épargner ce plus grand de tous les malheurs, en portant votre cœur vers Dieu ! — Aimez Dieu, et vous craindrez le péché, non parce qu'il est bas, honteux, désho-

norant, parce qu'il peut avoir des suites funestes pour vous, mais parce qu'il blesse le cœur de Dieu. — Aimez Dieu, et vous aimerez vos devoirs d'état, parce que c'est Dieu qui vous les prescrit. — Aimez Dieu, et vous aimerez la prière qui est un entretien avec lui ; vous aimerez cette église où il réside et vous y entrerez avec un sentiment de foi profonde et de joie en sa présence. Vous aimerez et vous comprendrez la plus grande de toutes les prières, la messe où il renouvelle perpétuellement son sacrifice d'amour pour nous. Vous aimerez surtout et vous désirerez la Sainte Communion.

La Sainte Communion, vous ne la regarderez plus comme une parenthèse d'un moment dans vos habitudes, comme l'exception pénible dont je vous parlais tout à l'heure, mais comme la fin et le bonheur de votre âme, comme le meilleur moment de votre vie, puisque c'est celui où Dieu vous permet de vous unir à lui, ce Dieu bon qui seul peut récompenser, qui seul peut consoler, qui seul peut éclairer, qui seul peut fortifier, ce Dieu qui règne au plus haut des cieux, et qui en même temps veut s'unir, s'assimiler à nous, viatique de notre pèlerinage ici-bas, pour nous préparer à l'éternelle union dans le bonheur des cieux. Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LE VENDREDI SAINT

I

LA PASSION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

En ce jour anniversaire de la mort de Jésus-Christ, en ce Vendredi Saint, nous allons ensemble suivre la voie douloureuse par où le Sauveur a passé et nous arrêter par la pensée aux différents lieux où il a souffert et où il a été supplicié.

I

Et d'abord le Jardin des Oliviers. — Il y était venu avec ses apôtres, après l'institution de l'Eucharistie, après leur avoir donné sa chair à manger. Et à peine arrivé, le voilà qui tombe en agonie. Qu'est-ce que cette agonie qui le jette par terre, qui lui fait crier par trois fois vers le ciel : « Mon Père, mon Père, s'il est possible que ce calice s'éloigne de moi... Mais pourtant que votre volonté soit faite, et non la mienne ! » Ah ! il fallait que la souffrance fût bien cruelle pour que Jésus se plaignît ainsi ; il fallait qu'elle fût bien atroce pour que de son front, de ses membres broyés coulât une sueur de sang.

Déjà du sang qui se répand ! Et c'est sous le poids, sous le fardeau, sous la pression de tous les péchés de la terre. Il semble que les iniquités des hommes pénètrent dans la chair du Christ, et qu'elles y creusent des plaies profondes.

C'est à ce moment-là qu'apparaît, à l'entrée du jardin, une troupe armée d'épées et de bâtons. Que viennent faire ces hommes, à la faveur des ténèbres, et dans un lieu de recueillement et de prière ? Jésus le leur demande : « Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth. — C'est moi. »

Ils ne le connaissaient pas ; mais il y a là quelqu'un qui le connaît. C'est Judas : Judas qui fut trois ans avec lui, Judas qui avait été le témoin et le compagnon de sa vie si sainte, Judas qui avait mangé avec lui, Judas qui tout à l'heure encore était assis à sa table, pour la Cène, Judas le traître et qui par avarice l'avait vendu pour trente deniers.

Judas le connaissait bien, et il avait dit à la troupe qu'il conduisait : « Celui que j'embrasserai, après l'avoir salué, c'est celui-là... Vous le prendrez. »

Ah ! quel horrible forfait ! Les siècles ont passé... Il y a des crimes qui s'atténuent avec le temps ; on leur cherche quelque excuse ; mais le crime de Judas, mais le baiser de Judas nous inspire toujours la même répulsion, le même dégoût, et Jésus lui-même si bon, si aimant, s'en est plaint.

Il ne retire pas sa face auguste ; il supporte les lèvres de Judas, mais il lui dit, et de quel accent : « Mon ami, pourquoi es-tu venu ici ? Qu'es-tu venu faire ? Quoi ? C'est par un baiser que tu me livres ? »

Quelle scène, mes frères ! Ah ! si la troupe qui était là eût été capable de comprendre ce qui se passait, c'est Judas qu'elle eût dû châtier en l'accablant de son mépris, et c'est Jésus devant qui elle serait tombée pour l'adorer.

Mais c'était l'heure de la puissance des ténèbres. Jésus s'abandonne à ses ennemis, qui le chargent de liens et qui l'emmènent comme un malfaiteur à Jérusalem.

II

Après le jardin des Oliviers, le jardin de l'agonie et de la trahison, c'est le tribunal de Caïphe. — Il était trois heures du matin ; déjà s'étaient rassemblés, en hâte, les Docteurs de la loi, les scribes, les pharisiens, tous les ennemis de Jésus, dans l'attente de leur victime.

Enfin ! Ils allaient donc l'avoir en leur pouvoir. Ils avaient dit : « Il faut qu'il meure ! » Ils allaient le juger, ou plutôt, après un semblant, un simulacre de jugement, ils allaient le condamner.

Le grand-prêtre cite des témoins. Mais les témoins ne s'accordent pas ; il est impossible de baser un jugement sur leurs dépositions.

Le grand-prêtre s'adresse à Jésus. Il l'interroge pour savoir de lui quelle est sa doctrine, ce qu'il enseigne. Mais Jésus le renvoie à ceux qui l'ont entendu parler dans le temple.

Là-dessus un valet lui donne un soufflet. C'était le commencement des ignominies dont on allait l'abreuver.

Le grand-prêtre l'interroge ainsi : « Dis-nous qui tu es ! Je t'adjure au nom du Dieu vivant, dis-nous si tu es le Fils de Dieu ! »

La question était nette, précise, et Jésus répond : « Tu l'as dit, je le suis, *ego sum*. »

C'est alors que la passion emporte le grand-prêtre. Il déchire ses vêtements, il s'écrie :

« Qu'avons-nous besoin d'entendre davantage ? Il a blasphémé ! » et consultant l'assemblée : « Que vous en semble ? » leur dit-il, et tous de répondre : « Il est digne de mort, *reus est mortis.* »

Il est digne de mort ! et voilà les Docteurs eux-mêmes, les Sanhédrites, qui ne gardent aucune mesure. Ils frappent Jésus, ils lui crachent au visage, et en lui voilant la face, ils le soufflettent et lui disent avec un accent de moquerie cruelle : « Christ, prophétise qui t'a frappé. »

Et pendant ce temps-là, que faisaient ses disciples, ses apôtres ? Hélas ! ils avaient pris la fuite, ils l'avaient lâchement abandonné.

Pourtant l'un d'entre eux avait pénétré dans la cour du grand-prêtre : c'est Pierre.

Est-ce qu'il va prendre la défense de son Maître ? Est-ce qu'il sera assez hardi, assez généreux pour élever la voix en sa faveur et s'écrier comme autrefois : « Prenez garde ! Celui qui est devant vous, c'est le Christ Fils du Dieu vivant !... Et moi son apôtre, je lui rends témoignage, et si vous le condamnez, je suis prêt à mourir avec lui ! »

Mais non, Pierre a peur ; il tremble à la voix d'une servante. Par trois fois, il renie son Maître ; il déclare qu'il n'est pas des siens : — « Cet homme-là, dit-il avec serment, je ne le connais pas... *Non novi hominem.* »

Ah ! il ne le connaît pas !... Mais voilà le coq qui chante pour la seconde fois, voilà Jésus qui passe, il arrête sur son apôtre un regard plein de douleur.

Pierre, vas-tu soutenir encore que tu ne le connais pas ?... Mais déjà le repentir a pénétré dans l'âme de l'apôtre. Il se fait honte à lui-même, sa faute l'épouvante, et il verse des larmes qui ne finiront plus qu'avec sa vie.

III

C'est maintenant, mes frères, le tribunal de Pilate. Il fallait passer par lui, il fallait obtenir son consentement à l'exécution de Jésus.

Pilate était un romain, il avait le sentiment de la justice et il semblait qu'il dût tourner plutôt son indignation contre les Juifs qu'il connaissait trop bien, que contre la victime qu'on lui amenait.

Mais hélas ! Pilate, pour se ménager, pour ne pas se compromettre, Pilate a recours à des expédients indignes de lui.

Il envoie d'abord Jésus à Hérode qu'il méprisait, et vous savez comment Hérode traita le Sauveur.

Hérode était un débauché, il avait fait mourir Jean-Baptiste, et dans un festin livré sa tête à une courtisane.

Qu'allait-il faire de Jésus ? Il était curieux de le voir. Il l'interroge assez longuement, mais Jésus ne lui répond rien, pas un mot. Alors, par dérision, déçu dans son attente de quelque prodige, il le fait revêtir d'une robe blanche, comme on en mettait aux insensés.

Et dans cet accoutrement qui était une moquerie injurieuse il le renvoie à Pilate, et celui-ci, tout contrarié qu'il soit, va être obligé de se prononcer.

Pour ou contre Jésus !... Tout le presse de le délivrer. — « Je ne trouve rien de mal en lui, dit-il aux Juifs. *Nullam invenio in eo causam.* »

Sa femme le fait prévenir « qu'il n'y ait rien entre lui et ce Juste. »

Sa conscience lui crie que Jésus est innocent. Va-t-il donc obéir à sa conscience ? Va-t-il le décharger de ses liens et lui dire : « Va, tu es libre ! »

Oui, il essaiera, mais au prix de quelles humiliations, et de quelles tortures pour Jésus !

Il le met en parallèle avec Barabbas, — Barabbas, un assassin ! — et il propose au peuple de mettre en liberté l'un ou l'autre, comme c'était la coutume au temps de Pâques, et il pensait bien qu'entre les deux, le choix tomberait sur le Christ. Mais le peuple de s'écrier : « C'est Barabbas que nous voulons ! »

« Mais Jésus ? — Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! — Quel mal a-t-il donc fait ? » Le peuple, qui ne raisonne pas, continue à crier : « Crucifiez-le ! Crucifiez-le ! »

Le crucifier ? Pilate a recours à un dernier moyen : « Je le châtierai, dit-il, et je le renverrai. »

Et il le livre à ses soldats. Ceux-ci le flagellent, ils le couronnent d'épines, ils en font un roi de théâtre, ils lui mettent un morceau de pourpre sur les épaules, et un roseau dans les mains.

Ah ! voilà le roi des Juifs ! Ils s'agenouillent devant lui, et, l'un après l'autre, ils lui disent : « Salut, roi des Juifs ! » et en se relevant, ils couvrent de soufflets et d'ignobles crachats la face adorable de Jésus.

Et Jésus est tout en sang ; ce n'est plus, des pieds à la tête, qu'une plaie hideuse.

Et Pilate se dit qu'en cet état il allait désarmer la colère des Juifs. Comment le voir ainsi sans qu'une immense pitié ne saisisse le cœur ?... Il le leur présente, sur les degrés du tribunal où il l'avait fait monter, et il leur dit : « Voilà l'homme ! *Ecce homo !* » Voilà l'homme de toutes les douleurs. Que faut-il donc de plus ?... Mais les Juifs crient plus fort que jamais : « Enlevez-le, *tolle eum,* crucifiez-le ! »

Quoi ! le crucifier ! Pourquoi ? Mais regardez-le donc ! Y a-t-il un martyre pareil au sien ? — Et les Juifs de s'en prendre à Pilate lui-même : « Si vous renvoyez cet homme, vous n'êtes pas l'ami de César... Quiconque se fait roi, est ennemi de César. »

Cette fois, le coup avait porté juste. Pilate était vaincu, et si la justice, l'honneur lui commandaient de sauver Jésus, la crainte d'être dénoncé à César, la crainte d'être privé de sa place lui fit livrer le Sauveur.

Il dit bien, en se lavant les mains : « Je suis innocent du sang de ce Juste. » Mais si l'eau qui coulait a lavé ses mains, elle n'a pas lavé sa conscience. Car l'Eglise, l'histoire, la conscience des peuples, l'accuseront toujours de la mort du Christ !

IV

Il était onze heures du matin. Les Juifs, enfin en possession du condamné, s'apprêtent à le crucifier,

et nous allons le suivre sur le chemin du Calvaire, jusqu'au sommet du Golgotha.

On le charge de sa croix ; il faut qu'il la porte lui-même. Mais il est épuisé par le sang qu'il a déjà versé, et il défaille à trois reprises.

Regardez-le, mes frères ; il est par terre, tout sanglant et meurtri, le front dans la poussière... On oblige Simon de Cyrène à l'aider, et c'est avec une peine extrême qu'il se remet en marche.

Eh quoi ! dans cette foule qui hurle, qui vocifère, qui blasphème, n'y avait-il pas quelques cœurs compatissants ?

Jésus rencontre sa mère. Ah ! si celle-ci pouvait aller jusqu'à lui, le prendre dans ses bras et l'arracher à ses bourreaux ! C'est son Fils bien-aimé !...

Mais déjà Jésus est passé, emportant dans ses yeux la chère vision de sa mère désolée...

Voici Véronique qui essuie son divin visage ; voici les femmes de Jérusalem qui pleurent...

Mais arrêtez-vous donc, bourreaux du Christ ! N'allez pas plus loin dans le crime ! On a vu des tigres, des bêtes féroces se coucher au pied des victimes qu'on leur offrait ; mais vous, tombés plus bas, avez-vous donc tué en vous toute pitié ?...

Le funèbre cortège continue sa marche ; il arrive sur le Calvaire.

V

Le Calvaire, c'est le lieu du supplice. On étend Jésus sur la croix, on prend ses pieds, on prend ses mains... Entendez-vous les coups qui retentissent, les marteaux qui frappent !... C'est fait ; le Christ est cloué à la croix.

Le Calvaire, c'est le lieu du dépouillement. On lui a arraché ses pauvres vêtements ; les soldats se les partagent, et ils tirent sa robe au sort.

Le Calvaire, c'est le lieu des moqueries et des blasphèmes : « Toi qui sauves les autres, sauve-toi toi-même... Descends de la croix et nous croirons en toi ! »

Le Calvaire, c'est le lieu d'une horrible agonie, une agonie de trois heures. Le sang coule, Jésus a soif, il se plaint à son Père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous donc abandonné ? » Et on présente à ses lèvres brûlantes du fiel et du vinaigre.

Mais aussi, mes frères, le Calvaire, c'est le lieu du pardon divin. Jésus pardonne au bon larron qui l'implore : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. » Jésus pardonne à ses bourreaux : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Le Calvaire, c'est le lieu de l'amour poussé à ses dernières limites. Jésus nous donne sa mère : *Ecce mater tua.* Jésus nous donne sa vie : « Tout est consommé ! *Consummatum est.* » Jésus nous donne son cœur ; un soldat romain le perce d'un coup de lance. Jésus nous donne l'amitié de Dieu, il nous donne sa grâce, il nous donne le ciel.

Le Calvaire, c'est le lieu du sacrifice qui supprime, qui remplace tous les autres sacrifices. Jésus est mort à trois heures. La terre a tremblé, les cieux se sont obscurcis, les rochers se sont fendus, le voile du temple s'est déchiré.

C'était la nature elle-même qui prenait le deuil de son Créateur, et sur la pente du Calvaire, le centurion qui avait présidé au crucifiement disait en se frappant la poitrine : « Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu ! »

C'est le mot qui termine la Passion et qui lui donne son sens divin.

* * *

Ah ! mes frères, tout à l'heure j'élèverai la croix sur vous pour vous bénir. Qu'allez-vous penser, qu'allez-vous dire ? Ce n'est pas assez de l'adorer ; il faut la prendre, il faut l'approcher de votre cœur, il faut en faire la règle, la loi de votre vie. La souffrance se paie par la souffrance, l'amour se paie par l'amour.

« O croix sainte, chante l'Eglise, notre unique espérance, *spes unica !* » Vous l'entendez bien : les honneurs, la fortune, les plaisirs d'ici-bas, ce n'est rien. Il n'y a qu'une chose bonne, une chose sainte, c'est la croix du Christ.

Ah ! qu'elle vous sanctifie, mes frères, qu'elle vous sauve, qu'elle fasse de vous des chrétiens généreux et fervents ; et le jour où vous devrez quitter le monde, sur votre lit d'agonie, quand vous aurez rendu le dernier soupir, entre vos mains glacées, sur votre cœur refroidi, elle sera non pas seulement le signe de votre foi, mais, auprès de Dieu, la promesse et le gage d'une éternité de repos, de bonheur et de gloire. Ainsi soit-il.

II

LES SEPT PAROLES DE JÉSUS EN CROIX

Mes frères,

Vous allez entendre les paroles d'un mourant... Les paroles d'un mourant, tous, ou presque tous, si jeunes que vous soyez, vous les avez entendues déjà et vous ne les oublierez jamais.

Cette voix d'un être aimé, d'un père, d'une mère, qui vous disait le dernier adieu, ces paroles sacrées, jaillies pour vous d'un cœur qui allait cesser de battre, et déjà éclairées par la grande lumière de l'au-delà, elles se sont imprimées dans votre âme pour toujours, et elles prolongeront leur écho durant toute votre vie.

Or, le mourant dont vous venez recueillir ce soir les paroles suprêmes, il vous touche de plus près que ce père, que cette mère, que tous les chers disparus dont vous portez le deuil.

Car il est votre Dieu, c'est-à-dire l'infini dans l'amour, dans la beauté, dans la grandeur ;

Et il meurt pour vous, à cause de vous.

Aucun des êtres que vous pleurez, ni votre père, ni votre mère, aucun d'eux n'est mort pour vous, à cause de vous, à votre place ; tandis que ce Dieu crucifié, c'est par vos mains qu'il est crucifié ; ce Dieu agonisant, expirant, c'est pour vous qu'il agonise, pour vous qu'il expire.

C'est à vous aussi, à chacun de vous, m. f., qu'il

adresse ses dernières paroles. Ecoutez-les. Elles sont le testament qu'il laisse à chacun de nous, le testament signé de ses larmes et de son sang.

I

« *Mon Père, pardonnez-leur ;* ils ne savent ce qu'ils font. »

La première parole de Jésus en croix est une parole de pardon.

L'horrible crucifiement est achevé. La croix est dressée. Le corps de Jésus, suspendu à ses plaies, éprouve la plus intense des douleurs.

Autour de cette croix, la foule haineuse, féroce. De cette foule, les railleries, les malédictions, les blasphèmes, montent vers le mourant, pour insulter son agonie.

Au pied de la croix les bourreaux, qui, de leurs mains ensanglantées, se partagent les vêtements de leur victime.

Alors le regard de Jésus s'abaisse vers ces insulteurs, vers ces bourreaux. Et ses lèvres s'entr'ouvrent pour murmurer cette prière de miséricorde : « Mon Père, pardonnez-leur ; ils ne savent ce qu'ils font. »

Pardonnez-leur ! C'est la première fois que la terre entend cette parole du pardon. Des philosophes avaient bien parlé du mépris des injures ; mais leur doctrine hautaine flattait l'orgueil, sans vaincre la haine.

Pour déraciner la haine du cœur de l'homme, il faut en arracher ce qu'il y a en nous de plus tenace, la dureté et l'orgueil ; la dureté, qui nous présente la vengeance comme le plus doux des plaisirs ; l'orgueil, qui nous crie que nous avons le droit de rendre le mal pour le mal, et que pardonner c'est sacrifier son honneur.

Pour enseigner le pardon, il fallait la leçon d'un Dieu, l'exemple d'un Dieu.

En face d'un Dieu qui pardonne, comment oserions-nous parler de notre honneur offensé ? Notre honneur, créatures minuscules, qu'est-il en comparaison de l'honneur infini de Dieu ?

Et voyez comme on traite la majesté souveraine de ce Dieu crucifié. Voyez ce Dieu cloué au gibet ; voyez au front divin la couronne d'épines ; voyez sur le visage divin la trace des soufflets et des crachats.

Et cependant ce divin Outragé pardonne. Il pardonne, quand il pourrait lancer sur les coupables les foudres de sa justice.

Et ce pardon il l'offre à des bourreaux qui ont les mains teintes de son sang, à des insulteurs qui ont aux lèvres l'écume du blasphème.

O crucifié, puisque vous pardonnez, vous êtes Dieu ! Car votre pardon, ce pardon victorieux qui peut pénétrer une âme et la transformer, qui sait réparer tous les droits de la justice en sauvant le coupable, ce pardon ne peut jaillir que d'une miséricorde infinie et d'une puissance infinie.

Et votre Eglise aussi est divine, puisqu'elle pardonne comme vous, puisqu'elle prodigue le pardon, sans se lasser jamais. Vous lui avez appris à pardonner. Et c'est pourquoi on peut la persécuter, la spolier, la trahir ; on ne l'empêchera pas de prier pour ceux qui la maudissent. Vos ministres sont les distributeurs du pardon, et leur vie se passe à absoudre les coupables repentants. Vos disciples ont retenu cette doctrine du pardon, et ils la pratiquent. Au premier siècle, les païens étonnés disaient d'eux : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » Et aujourd'hui, après dix-neuf siècles de persécution, on peut leur donner cet éloge plus caractéristique : « Voyez comme ils savent pardonner l'injure et aimer leurs ennemis ! »

Ainsi, ô Christ, votre religion est divine, parce qu'elle a vaincu la haine. Si elle venait de l'homme, elle prêcherait la vengeance. Puisqu'elle impose, puisqu'elle enfante le pardon de l'injure et l'amour des ennemis, elle porte le cachet de la bonté infinie, le signe infaillible du divin.

II

« *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans mon paradis.* »

Jésus crucifié n'avait pas seulement des ennemis pour témoins de son supplice. A ses pieds il voyait les trois êtres qu'il avait le plus aimés : sa mère ; Madeleine, la pénitente héroïque ; Jean, son disciple de prédilection.

Mais ces trois témoins, abîmés dans leur douleur, assistèrent silencieux au drame du Calvaire.

Celui qui seul va parler à la divine Victime, ce sera l'un des larrons crucifiés à ses côtés.

Il y avait, en effet, dit l'Evangile, à la droite et à la gauche du Sauveur, deux criminels, suppliciés comme lui.

Or l'un d'eux le blasphémait, en disant : « Si tu es le Christ, sauve-toi donc toi-même, et nous avec toi ! »

Mais l'autre, le reprenant, lui disait : « N'as-tu donc aucune crainte de Dieu ? Nous, nous avons mérité le supplice. Mais lui, il est innocent. »

Puis, tournant la tête du côté de Jésus, il ajouta : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez arrivé dans votre royaume. »

Changement prodigieux ! Il n'y a qu'un instant, cet homme blasphémait le Christ. Et voici que maintenant il le prie, il le proclame roi.

Le larron incrédule, celui qui continuait à blasphémer, il avait beau jeu pour railler son compagnon et lui dire : « Comment ! tu prends pour un roi cet être défiguré, qui ne mérite même plus le nom d'homme ! Singulier roi qui a pour couronne des épines, pour trône un gibet, pour courtisans des insulteurs bafouant son agonie ! »

Mais ces railleries ne troublent pas le bon larron ; il ne les écoute pas. Une autre parole a frappé son oreille ; il a entendu Jésus murmurer : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font. »

C'est la première fois qu'il se trouve en présence du Christ. Il ne l'a pas vu guérir les malades, ni ressusciter les morts. Il n'a entendu de lui qu'une parole, la parole du pardon.

Mais ce mot lui suffit. Car ce mot surhumain

c'est le plus grand miracle, c'est le cri de la miséricorde infinie.

Et ce mot victorieux illumine soudain son esprit de toutes les clartés de la foi. Il allume en son cœur les flammes du repentir et de la charité parfaite. Il subjugue son âme tout entière, et l'emporte d'un bond jusqu'aux sommets de la sainteté.

Et dès lors il croit, il espère, il aime. Il croit avec la foi la plus héroïque ; il espère avec la confiance la plus invincible ; il aime avec la charité la plus ardente.

Cet ignorant, cette âme criminelle, mais droite, vient de percer soudain tout le mystère des abaissements de l'Homme-Dieu, tout le mystère de son amour. A travers les plaies, les crachats, les épines, il découvre et il adore le Roi des rois, le Dieu tout-puissant, la Beauté éternelle. Et tout le reste disparaît à ses yeux. Il ne voit plus ni ses propres tortures, ni la mort qui approche et qui tout à l'heure l'épouvantait, ni même les souillures qui naguère chargeaient son âme.

Ses yeux sont fixés sur les traits divins, d'où rayonne la miséricorde infinie. Et son cœur s'élance vers le cœur de son Dieu avec toute l'impétuosité d'un amour trop tardif ; et il lui crie : « Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume ! » C'est comme s'il disait : « Seigneur, je n'ai plus le temps de vous aimer ici-bas ; mais donnez-moi l'éternité pour me rassasier de votre beauté ! »

Et à cette magnifique prière Jésus répond par cette divine assurance : « Je te le dis en vérité, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. »

O Jésus crucifié, puisse votre croix allumer dans nos cœurs, à l'heure de l'agonie, le repentir et l'amour qui transformèrent l'âme du Bon Larron ! Et puissions-nous mériter d'entendre alors de votre bouche la parole de divine espérance, qui paie toutes les douleurs d'ici-bas et toutes les angoisses de la mort : « Aujourd'hui même tu seras avec moi au paradis ! »

III

« *Voici votre mère !* »

Les deux premières paroles de Jésus en croix expriment les deux présents les plus merveilleux de la divine miséricorde : le pardon offert au plus grand des crimes, le déicide ; le paradis accordé sur-le-champ à un scélérat, en échange d'une minute de repentir.

Mais la bonté de Jésus n'est pas épuisée. Il peut encore nous donner le dernier, le plus grand trésor qu'il possède ici-bas, sa mère.

Sa mère, hélas ! la voici au pied de la croix. Sa place est-elle donc ici, auprès du gibet de son Fils ? Et vit-on jamais une mère assister volontairement aux tortures, aux ignominies de son enfant ?

Mais la mère du divin Crucifié a été prédestinée à souffrir plus que toutes les douleurs de toutes les mères d'ici-bas. On lui a prédit qu'un glaive transpercerait son âme. Eh quoi ! le glaive n'a-t-il pas déjà traversé son cœur maternel ? Elle entend les malédictions que la foule lance à ce crucifié ; et ce crucifié est son fils. Elle voit ses membres labourés par les fouets, son visage troué par les épines, son sang qui de la croix ruisselle jusqu'à ses pieds ; et cette chair est la fleur de sa chair virginale, et ce divin visage est le reflet vivant de son visage maternel.

Et pourtant le martyre de cette mère n'est pas encore achevé.

Jésus abaisse son regard vers elle ; et, lui montrant S. Jean, il lui dit : « Femme, voici votre fils ! » Cette fois le glaive a bien transpercé le cœur de Marie jusqu'en ses profondeurs. Car Jésus lui dit : « Vous n'êtes plus seulement ma mère à moi. En cet instant je vous donne pour mère à tous les fils des hommes, représentés par Jean.

« Vous devenez la mère de tous les rachetés ; et en ce moment, pour enfanter ces millions d'âmes, il vous faut boire avec moi jusqu'à la dernière goutte tout le calice de ma Passion.

« Vous devenez la mère de mon Eglise ; et vous devez souffrir aujourd'hui toutes les douleurs de cette Eglise, qui sera assaillie dès son berceau, puis insultée, dépouillée au cours des siècles par la foule des persécuteurs et des renégats.

« Vous devenez la Reine des martyrs ; et vous devez aujourd'hui endurer l'agonie de toutes ces victimes, les meilleurs de vos fils, qui seront égorgés par milliers.

« Vous devenez la mère de la virginité ; et vous devez aujourd'hui pleurer sur les milliers d'âmes que la volupté flétrira.

« Sans doute, vous devenez la mère de tous les saints. Mais vos fils ce sont aussi ces bourreaux, ces déicides. Vos fils ce seront tous les coupables, tous les égarés, tous les impies, tous les apostats, tous ceux qui mépriseront mon sang et me maudiront.

« Et il faut qu'aujourd'hui tous les flots de la douleur creusent votre âme, afin que cette âme contienne les réserves inépuisables de ma miséricorde infinie, afin que de cette âme les grâces de ma rédemption jaillissent sur le monde jusqu'à la fin des siècles, afin que tous les pécheurs les plus endurcis, les plus désespérés, puissent trouver en vous le refuge et le repentir. »

O mère du Crucifié, vous êtes bien la mère de nos âmes ! Vous les avez enfantées dans la douleur. Elles vous ont coûté plus que le sang de vos veines ; elles vous ont coûté tout le sang de votre divin Fils. O mère, elles sont à vous ; gardez-les jusqu'à la mort ! Gardez-les du vice qui les rendrait indignes de vous. Gardez-les du péché qui vous les arracherait à vous et à votre divin Fils. Gardez-les pour l'éternité !

IV

« *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* »

Jésus vient d'adresser à sa mère son dernier adieu.

La solitude s'est faite autour de lui. La foule se retire, ou elle se tait, lasse de blasphémer.

Des ténèbres mystérieuses, profondes, ont enve-

loppé la croix. Et les yeux de Jésus, plongés dans une nuit d'horreur, n'aperçoivent plus ni le ciel ni la terre.

Et alors, écrasé de toute part, il pousse ce cri de détresse suppliante : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

Oui, ô divin Délaissé, vous êtes abandonné de tous, et des hommes et de Dieu même. Vous voici dressé entre le ciel et la terre, entre la terre qui vous rejette et le ciel qui se ferme sur vous.

Le vide s'est fait autour de vous ; il ne vous reste que votre croix.

Où sont vos disciples ? vos apôtres ? Tous, à l'exception d'un seul, tous ont fui. Votre mère est ici ; mais elle assiste à votre agonie, et si impuissante qu'elle ne peut essuyer ni le sang ni les crachats qui souillent votre visage.

Les seuls qui s'intéressent à vous, ce sont les soldats romains et les chefs des Juifs. Ces soldats, ils trouvent votre agonie trop longue, car votre mort les délivrera d'une corvée. Ces Juifs, ils guettent votre dernier soupir, qui assurera le triomphe de leur haine.

Et voici que, délaissé de toutes les créatures, vous vous tournez vers le ciel, vers votre Père. Mais le ciel est fermé. Nul ange consolateur ne descendra vers vous. Pour la première fois votre Père vous abandonne.

Et pourquoi ? C'est que, par une substitution miséricordieuse, vous avez pris un instant sur vous toutes les iniquités de l'homme ; et Dieu le Père voit en vous, non plus son Fils bien-aimé, mais le représentant, le responsable de tous les péchés du monde.

Et ainsi, ô mon Jésus, votre regard n'aperçoit plus que deux visages : en haut, le visage irrité de la justice infinie ; en bas, la face hideuse de tous les crimes de la terre.

Et voilà comment vous avez voulu prendre sur vous tous les délaissements, toutes les épouvantes de toutes nos agonies...

Car un jour, mes frères, nous aussi nous connaîtrons les séparations poignantes, la solitude effroyable de la mort.

La mort, elle nous surprendra peut-être loin de tous ceux qui nous aiment, loin du prêtre. En ce cas, quel terrible isolement !

Et même si la mort nous annonce son approche par le déclin de nos forces, par une longue maladie, nous serons toujours seuls à l'affronter.

Voyez d'avance votre lit d'agonisant. Sans doute, ceux que vous aimez sont là, mais pour vous faire leurs derniers adieux. Et déjà vos yeux ne distinguent plus leurs visages ; votre oreille ne perçoit plus le son de leur voix, ni les suprêmes exhortations du prêtre. Toutes les créatures d'ici-bas s'éloignent de vous, disparaissent.

Et vous voilà seul, tout seul en face de l'éternité qui s'entr'ouvre ; seul en face du Juge inexorable, dont vous entrevoyez le visage ; seul en face de votre conscience bouleversée ; seul en face de l'épouvantable mystère de l'au-delà.

Seul, non !... Car il vous restera, au lit de mort, un divin compagnon, le dernier de tous, ce Jésus crucifié.

Ce Crucifié, vos mains défaillantes le presseront dans une dernière étreinte. Ce Crucifié, votre regard mourant cherchera son regard miséricordieux. Vos lèvres, déjà livides, poseront leur dernier baiser sur ses pieds sanglants. Et quand vos mains ne pourront plus le tenir, on le placera sur votre poitrine haletante, pour que votre dernier souffle, pour que le dernier battement de votre cœur, soit un élan de repentir, d'espérance et d'amour.

V

« *J'ai soif !* »

Depuis trois longues heures le divin Crucifié est suspendu à ses blessures. Le feu de la fièvre brûle ses lèvres, dessèche sa gorge, consume sa poitrine. Et il ressent la torture la plus affreuse du crucifiement, la torture des blessés qui agonisent sur le champ de bataille, la soif.

Et celui qui ne s'est plaint ni des fouets, ni des épines, ni des clous, ni de la suspension qui disloque ses membres, Jésus laisse échapper ce gémissement : « *Sitio,* j'ai soif ! »

Un soldat, dérision ou pitié, lui présente, au bout d'un roseau, une éponge imbibée de fiel et de vinaigre.

Mais Jésus détourne les lèvres de ce breuvage d'amertume. Car la soif qui brûle sa bouche, n'est que le symbole d'une soif plus ardente qui dévore son cœur, la soif des âmes.

Et de quelles âmes a-t-il soif ? Des vôtres surtout, Messieurs !

Il faut le reconnaître : dans le drame du Calvaire, ce n'est pas nous, les hommes, qui avons personnifié la bravoure, le dévouement. Non, ce sont les femmes.

Nous nous attribuons pourtant le monopole du courage, parce que le jour où il faut braver la mort dans une bataille, c'est l'homme seul qui a l'honneur de l'affronter. Mais quand il s'agit de lutter pour la plus noble des causes, pour la cause du divin Crucifié, l'homme, ce même homme si intrépide en face de la mitraille, recule devant un sourire, une raillerie.

Voyez ce qui se passe au Calvaire ; c'est l'image de tous les temps. Ce sont les femmes seules qui paraissent au grand jour. Ce sont des femmes qui escortent le grand Persécuté, qui gravissent avec lui la Voie douloureuse, qui se tiennent debout au pied de la croix, qui protestent contre le déicide par leur présence et par leurs larmes. Ce sont des jeunes filles qui fendent la foule pour lui offrir l'hommage de leurs pleurs. C'est une femme encore qui, sous la menace des bourreaux, essuie de son voile le divin visage.

Cherchez les hommes ! Un seul a osé venir jusqu'au Calvaire, Jean ; et c'est la mère de Jésus qui l'y amène.

Un autre, le Cyrénéen, aide un instant Jésus à porter sa croix. Mais on l'a réquisitionné, et il s'en acquitte comme d'une corvée humiliante.

Regardez cette multitude. Des curieux, des indifférents. Puis des renégats, des insulteurs. Pas un homme de cœur pour crier : « Mais vous allez crucifier un innocent ! »

Où sont les apôtres ? les disciples ? les fidèles ? Ils ont fui, ils se cachent. Ils ont peur de l'opinion ; ils n'ont pas le courage de leurs convictions.

Et ce sont tous ces timides, tous ces inconséquents, que Jésus rappelle à lui par son grand cri d'agonie : « *Sitio,* j'ai soif de vos âmes. »

C'est à vous aussi, Messieurs, que ce cri s'adresse.

Vous êtes des hommes ; comme tels vous devez avoir la bravoure, la fierté. Cette bravoure, cette fierté vous défendent de rougir de la croix.

Est-ce qu'un homme rougit du drapeau, quand ce drapeau a été teint de sang, a flotté dans les plus terribles batailles, a suscité les plus purs héroïsmes, quand ce drapeau symbolise l'honneur ?

Or, Messieurs, c'est la croix qui symbolise l'honneur, l'honneur sans tache, cet honneur idéal qui fait vibrer le cœur de l'homme.

L'honneur, il est né dans le sang divin. Il n'avait pu fleurir sur la terre païenne ; il a fallu que le sang divin arrosât notre sol pour y faire germer et resplendir l'honneur.

Or l'honneur exige la fidélité au drapeau, la fidélité au serment. Le jour de votre première communion, le jour du mariage chrétien, dans toutes les circonstances solennelles de votre vie, en pleine liberté, vous avez donné votre parole à ce Crucifié, vous avez juré de marcher sous son drapeau.

Et quand un homme s'est enrôlé sous un drapeau, sous un drapeau glorieux, sous un drapeau persécuté, l'honneur lui commande de le suivre au grand jour, fièrement. L'honneur le flétrirait comme un lâche, s'il osait déserter ce drapeau, le trahir, passer sous l'étendard ennemi.

VI

« *Tout est consommé.* »

Lorsque le soldat lui eut présenté le vinaigre, Jésus se recueillit un instant. Puis, promenant autour de lui un regard qui semblait embrasser toute son œuvre rédemptrice, il prononça cette parole : « *Consummatum est,* tout est consommé. »

Oui, ô Jésus, tout est consommé ! Les bourreaux ont achevé leur œuvre. Ils ont fait de votre corps une seule plaie ; ils en ont versé le sang jusqu'à la dernière goutte. Les Juifs triomphent, et leur plan est réalisé jusqu'au bout.

Et vous aussi, ô divin Crucifié, vous avez parfait votre œuvre ! Vous aviez opéré des miracles, guéri les malades, ressuscité les morts ; mais il vous restait à accomplir le plus grand de tous les prodiges : à mourir, vous l'Immortel, vous l'Auteur de la vie !

Vous aviez prêché. Mais, pour donner à votre doctrine l'efficacité qui convertirait le monde, il fallait la signer de votre sang.

Vous aviez exalté les richesses de la miséricorde divine, et vous aviez aussi proclamé les droits de la justice infinie. Mais il restait à réconcilier ensemble et cette miséricorde et cette justice. Et maintenant la justice est satisfaite, puisque vous donnez pour le péché une rançon surabondante. L'amour aussi est satisfait, puisque cette rançon c'est tout votre sang répandu, et que la preuve la plus irréfutable de l'amour c'est le don de la vie.

Tout est consommé. Vous avez poussé l'amour à ses dernières limites, jusqu'à l'excès ; si bien que l'amour divin, tout infini qu'il est, ne saurait aller plus loin. Car vit-on jamais le juge se substituer au condamné, et l'innocent mourir volontairement pour le criminel ?

Tout est consommé. Vous venez d'accomplir une œuvre plus belle que la création des mondes. Une parole vous avait suffi pour tirer l'univers du néant ; mais pour réparer les ruines du péché, il vous a fallu trente-trois ans de travaux et d'humiliations, terminés par le plus atroce des supplices.

Tout est consommé. L'heure du triomphe va sonner. Il ne reste plus qu'une goutte au calice d'amertume. Et bientôt vous boirez aux sources des joies éternelles. Bientôt la résurrection glorieuse arrachera aux étreintes de la mort vos membres à jamais radieux et transfigurés.

VII

« *Je remets mon âme entre vos mains.* »

La dernière parole de Jésus avait été murmurée d'une voix faible. Les soldats l'entendirent à peine, tout entiers à leurs sinistres railleries.

Ils plaisantaient encore de l'éponge pleine de vinaigre, et du prophète Elie que ce faux roi des Juifs appelait, pensaient-ils, à son secours, quand soudain un grand cri déchira la nuit qui les enveloppait.

Ils se tournèrent tous en même temps vers la croix du milieu, d'où partait cette clameur intense.

Ils virent alors ce moribond tressaillir dans un frisson étrange et surhumain, se dresser sur ses blessures, prendre comme un sublime élan vers des hauteurs mystérieuses.

Et à travers le silence de stupeur et d'effroi, une voix forte et pleine lança dans l'espace cette suprême parole : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Ces mots vainqueurs semblèrent ouvrir le ciel et ébranler la terre. Ils fendirent les rochers du Calvaire, et réveillèrent des cadavres dans leurs tombeaux.

Jean, qui se tenait tout près de la croix, vit alors le visage du Sauveur devenir plus livide et s'incliner doucement. Il vit la tête retomber sur la poitrine ; et il perçut distinctement le dernier soupir, le dernier souffle de Jésus.

L'Homme-Dieu avait expiré, et sa dernière parole en croix avait été une parole de confiance, comme sa première avait été une parole de pardon.

Et moi aussi, au seuil de l'éternité, je devrai prononcer cette formule de confiance. Moi aussi, je veux que mes lèvres expirantes se ferment sur ces mots : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains.

« Je vous remets ma vie. Elle est à vous ; je vous la restitue. La mort va m'arracher à tous ceux que j'aime, même à ceux que j'aimais peut-être sans en avoir le droit. Cette séparation, je l'accepte en expiation de mes péchés.

« Je ne vous remets pas mon pauvre corps épuisé. Je sais qu'il doit descendre au tombeau, et subir la corruption. Mais je sais aussi que vous le ressusciterez un jour, car vous avez vaincu la mort.

« Je vous remets mon âme pécheresse. Ma pauvre âme, elle tremble de comparaître à votre tribunal. Mais je la jette dans vos bras miséricordieux.

« O mon Dieu crucifié, ces deux bras tendus vers moi, dans un geste de pardon, ils ne me repousseront pas pour l'éternité.

« O mon Dieu crucifié, ce cœur ouvert pour moi par la lance du soldat, il ne saurait me haïr pendant toute l'éternité.

« O mon Dieu, oui, vous viendrez, à mon dernier soupir, prendre mon âme repentante et l'emporter dans votre paradis. D'avance je la remets entre vos mains ! *In manus tuas commendo spiritum meum.* »

* * *

Avant de quitter cette église, mes frères, jetez un dernier regard sur la croix.

Aujourd'hui vous la voyez sanglante, humiliée. C'est le gibet d'un condamné ; c'est un signe de contradiction. Si des adorateurs fléchissent le genou devant elle, d'autres, plus nombreux, l'insultent, la proscrivent.

Mais cette croix vous la reverrez un jour resplendissante, victorieuse, vengeresse.

Et ce jour-là elle apparaîtra, non plus comme le signe de la miséricorde infinie, mais comme l'instrument de l'éternelle justice. Les jours du pardon seront finis. La mort aura frappé tous les hommes, et elle aura couché dans la tombe tous les ennemis, tous les insulteurs de la croix.

Et c'est cette croix qui nous jugera, qui fixera notre éternelle destinée. A sa droite seront rangés tous ceux qui l'auront suivie et adorée ; et c'est la croix qui les glorifiera pour toujours. A sa gauche seront repoussés tous ceux qui l'auront méprisée ou combattue ; et c'est cette croix qui les condamnera pour toujours.

Ici-bas, c'était la miséricorde infinie qui triomphait par la croix. Mais alors il n'y aura plus de pardon, et ce jour-là ce seront les foudres de la justice inexorable qui jailliront de cette croix, pour venger le sang divin outragé, pour terrasser les coupables impénitents et les jeter aux flammes éternelles.

O croix de Jésus, soyez non pas notre condamnation, mais notre salut à tous ! *O Crux, ave, spes unica !*

III

LA DÉVOTION A LA PASSION

Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.
Il m'a aimé, et il s'est livré pour moi. (Gal., II, 20).

Mes frères,

La dévotion à la Passion de Notre-Seigneur remonte au premier homme. Adam n'a guère pu ne pas aimer et ne pas glorifier à l'avance le Sauveur que Dieu lui avait promis après sa faute. Ses enfants, héritiers des promesses qu'il avait reçues, l'ont été aussi de sa piété envers le Rédempteur attendu. Et d'âge en âge, à mesure que les oracles divins précisaient davantage comment et par quelles souffrances celui-ci accomplirait sa mission, les croyants prenaient pour lui une piété plus affectueuse et plus reconnaissante. Je le sens : leurs yeux se mouillaient de larmes et leur cœur se livrait aux plus profondes émotions, quand les Prophètes leur disaient : « *Ce sera un homme de douleurs... ; il connaîtra toutes les affres de la souffrance... Les coups défigureront son visage ; on ne le reconnaîtra plus. Il portera nos peines ; il sera blessé pour nos fautes et broyé pour nos iniquités.* (Is., LIII, 3-5). *Il aura les mains et les pieds percés ; on pourra compter tous ses os.* » (Ps. XXI, 17-18).

Lorsque ce grand mystère de la Rédemption a été un fait accompli, la dévotion des anciens envers lui s'est accrue, chez leurs descendants, de tout ce par quoi la réalisation avait dépassé l'attente. Les apôtres n'avaient jamais voulu croire qu'elle pût être si pénible et si humiliante ; quand ils eurent constaté de leurs yeux l'excès de ses abaissements et de ses douleurs, ils conservèrent toute leur vie un souvenir plus attendri que je ne puis le dire. Leurs Epîtres ne cessent d'en expliquer le sens, d'en glorifier les résultats, de la recommander aux pieuses réflexions des fidèles. Après eux, tous les siècles chrétiens ont continué à honorer, à exalter, à invoquer, à chérir le Christ souffrant. — Ainsi, l'auguste Victime du Calvaire a été, depuis qu'il y a des hommes, l'objet d'un culte à la fois religieux et reconnaissant. Sa croix se dresse entre les deux Testaments, au point culminant des âges, et concentre sur elle la foi et l'amour de toutes les générations humaines.

Il y a là une tradition que nous devons accepter avec bonheur, suivre avec empressement, et transmettre fidèlement aux générations à venir. Ce n'est pas seulement l'une des plus anciennes : c'est aussi l'une des mieux motivées et des plus sacrées. Ses raisons d'être se résument dans cette parole de S. Paul, dont chacun d'entre nous peut faire sa propre parole : « Il m'a aimé ; et c'est parce qu'il m'a aimé qu'il s'est livré pour moi. *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me !* »

La vraie manière d'aimer n'est point celle où l'être aimé sert à faire le bonheur de l'être aimant. Aimer de la sorte n'est qu'égoïsme et exploitation

d'autrui. C'est, au contraire, celle où l'être aimant s'efforce de faire le bonheur de l'être aimé. Ainsi compris, l'amour consiste à faire du bien à ceux qu'on aime ; et comme il faut, pour faire du bien, donner, et, pour donner, prendre sur soi, l'amour ne doit jamais se séparer du sacrifice. C'est même aux biens qu'il procure à l'être aimé et au prix dont il les paie que se mesure l'amour.

Ces principes posés, voulez-vous, m. f., vous rendre compte du degré auquel, dans sa Passion et dans sa mort, Jésus-Christ vous a aimés ? Appréciez, *d'une part,* les biens dont ses souffrances sont pour vous la cause ; et, *d'autre part,* ce que ces biens lui ont coûté. Vous en viendrez sûrement à cette conclusion qu'il vous a aimés, quand il s'est livré afin de vous racheter, d'un amour sans égal. Sa Passion a été pour vous le plus grand des bienfaits ; et ce bienfait lui a coûté très cher. L'obligation où vous êtes d'avoir, pour le Sauveur crucifié, la plus tendre dévotion sera, par cela même, mise en toute évidence et rigoureusement démontrée. *O Crux, ave !*

I

D'abord, la Rédemption par Jésus-Christ est pour nous un grand et très grand bienfait. Pesez successivement les *maux* qu'elle écarte de nous et les *biens* qu'elle nous assure ; et vous en comprendrez l'étendue.

1. Dieu avait fait à l'homme, quand il l'avait mis au monde, une condition merveilleusement belle et lui avait préparé le plus heureux avenir. Il l'avait adopté, si bien que l'homme était non seulement sa créature, mais encore son enfant. Il lui avait communiqué, par la grâce, sa propre vie et ses propres vertus. Il l'avait même exempté des souffrances et préservé de la mort. Enfin, il lui avait promis de l'associer, après un temps d'épreuve plus ou moins long, à son éternelle félicité. — Que les races humaines auraient été heureuses, si elles avaient vécu dans cet état !

Hélas ! Le premier homme n'a pas su conserver le noble patrimoine dont il était dépositaire. Vous savez comment Dieu le mit en demeure de mériter par un acte d'obéissance, avec son propre bonheur, le bonheur de sa postérité future. On s'est plaint quelquefois que Dieu ait ainsi engagé, dans l'action d'Adam, les destinées de sa race. Pour ma part, je comprends cette disposition : c'était le plus sûr moyen que Dieu pût employer d'assurer la docilité d'Adam. Un père ne tient-il pas aux intérêts de ses enfants plus qu'à ses intérêts personnels ? Il peut sacrifier ses destinées ; il ne sacrifie jamais celles de sa famille... — Adam trompa toutes les prévisions. Il désobéit ; et son péché jeta le genre humain tout entier dans la disgrâce de Dieu.

La disgrâce de Dieu !... S'il y a, dans cette assemblée, quelqu'un de ces hommes qui vivent habituellement et sans regret dans la disgrâce de Dieu, il se dit sans doute qu'elle n'est point un grand malheur. Lui l'a encourue depuis longtemps peut-être ; peut-être n'en est-il jamais sorti : et il ne comprend guère qu'il en soit à plaindre. Est-ce que la disgrâce de Dieu l'empêche de se bien porter ? Est-ce qu'elle empêche ses moissons de pousser, ses troupeaux de se multiplier, ses affaires de prospérer ? — Eh bien ! je dis, moi, et je maintiens que la disgrâce de Dieu est un malheur, le plus redoutable de tous les malheurs. D'abord, il peut amener tous les autres ; car Dieu est le maître de retirer à ses ennemis, quand il le voudra, la santé, la fortune, et tous ces biens dont ils sont si fiers. Et puis, il n'y a pas, même dans la vie présente, que les intérêts matériels. Elle connaît aussi des intérêts d'ordre spirituel. N'est-ce rien que la valeur morale de la conduite, la paix ou le trouble de la conscience, les vertus qu'on pratique ou les vices dans lesquels on tombe ? Or, dans cet ordre d'intérêts, la disgrâce de Dieu exerce une influence souveraine et décisive. Enfin, vous allez à une autre vie ; et cette autre vie, si vous y entrez dans la disgrâce de Dieu, sera plus douloureuse que vous ne pouvez l'imaginer ; et elle ne doit finir jamais...

Or, le premier effet de la Rédemption par Jésus-Christ est d'écarter de nous la disgrâce de Dieu. Du même coup, elle écarte les maux effroyables résultant ou pouvant résulter de la colère divine. C'est dire qu'elle nous relève et de la déchéance originelle et de nos propres chutes, et éloigne de nous les châtiments qu'elles ont mérités, pour le temps et pour l'éternité.

2. De plus, elle nous assure des biens souverainement précieux.

C'est une grandeur sans égale d'être l'enfant de Dieu, associé à sa vie morale et à ses vertus divines. C'est une bonne fortune incomparable de jouir d'une conscience tranquille et de vivre dans l'amitié de celui qui commande aux événements, dispose de tous les biens, peut consoler toutes les peines, guérir toutes les souffrances, vaincre tous les ennemis, donner toutes les forces et toutes les grâces. C'est la plus heureuse garantie d'avenir que d'avoir à sa disposition toutes les ressources de la prière, du Sacrifice et des sacrements. C'est la plus douce des espérances que de pouvoir se dire qu'on passera l'éternité dans les joies et les gloires du Paradis. Or, la Rédemption nous apporte tout cela. Si, après vous avoir purifiés, le baptême vous a ornés de la grâce divine ; s'il vous a fait une place au foyer du Père céleste ; s'il vous a donné droit aux biens surnaturels et permis d'employer les moyens de sanctification dont on jouit dans le christianisme ; si, par eux, vous avez acquis quelque valeur morale ; s'il y a en vous quelque chose de bon ; si vous avez l'espoir de devenir meilleurs encore et d'aller un jour au ciel : c'est à la Rédemption que vous le devez, à la Passion du Sauveur.

Remarquez-le : cette heureuse réhabilitation par le Rédempteur n'est pas d'une telle parcimonie que vous n'en puissiez jouir qu'une seule fois. Elle se renouvellera en votre faveur, si vous le voulez, autant de fois que vous en aurez besoin. Jésus-Christ a réparé non seulement le péché d'Adam, mais aussi vos péchés personnels. Si donc vous avez le malheur d'offenser Dieu de nouveau et de retomber dans sa disgrâce, vous trouverez toujours auprès du Rédempteur le moyen de rentrer dans l'amitié divine. Que la rémission des fautes commises s'accorde à des conditions aisément accessibles, c'est un des dogmes les plus consolants de notre religion. Grâce à ces facilités du pardon, il n'est point, pour les chrétiens, de déchéance définitive ni de mal sans remède, ni, par conséquent, de situation dans laquelle ils puissent avoir raison de se laisser aller au désespoir. Ils ont toujours la faculté de se relever quand ils sont tombés.

Pour signaler plus complètement les principaux bienfaits de la Rédemption, je dois ajouter qu'elle a transformé, avec la vie des individus, la vie des nations. — Si elle n'avait pas eu lieu, le monde aurait porté sans allégement le triple fardeau du péché d'Adam, de ses propres iniquités et de la malédiction divine. Privé des révélations et des grâces d'en haut, il serait devenu, beaucoup plus qu'il ne l'a été, la proie de tous les vices. Et comme les déchéances, alourdies par leur propre poids, suivent toujours une marche descendante, aujourd'hui après 6.000 ans, à quel degré de barbarie et de corruption serions-nous parvenus ? Quelles proportions aurait prises l'esclavage ? Quelle serait l'asservissement de la femme, de l'enfant, des

faibles et des petits ? Enfin, dans quelles conditions d'existence serions-nous placés, vous et moi ? Quand on sait ce qu'étaient à ce point de vue les sociétés anciennes, — et pourtant, la Rédemption ne les a jamais laissées sans lumières ni sans secours, — on ne saurait répondre à ces questions qu'avec effroi. Suivant toute probabilité, notre globe serait devenu inhabitable. La terre serait un véritable enfer... Jamais, non, jamais les peuples chrétiens, ni même les autres, ne connaîtront bien tout ce qu'ils doivent à Celui dont le sang les a rachetés !

Je ne sais pas si je me suis bien fait comprendre. Je crains que ce froid exposé des bienfaits de la Rédemption ne les ait pas assez fait valoir. Mais, si vous y réfléchissez sérieusement vous-mêmes, si vous en pesez la valeur, si vous savez les apprécier, si vous pouvez deviner ce que vous seriez sans la Passion du Sauveur, vous reconnaîtrez dans ce bienfait le plus précieux et le plus fécond de tous ceux que vous avez reçus. Vous vivez, entendez-vous, mes frères ? vous vivez de la mort de Jésus-Christ...

Saluez donc dans sa croix l'instrument de votre salut ! Baisez ses blessures avec toute la reconnaissance dont vous êtes capables ! Adorez avec transports sa chair labourée de plaies, ses mains et ses pieds percés de clous, son front couronné d'épines, son cœur entr'ouvert, son sang répandu ! Parmi tous vos bienfaiteurs, aucun, pas même votre père ou votre mère, aucun ne vous a rendu de pareils services. *O Crux, ave !*

II

La Passion de Jésus-Christ est pour nous le plus grand des bienfaits. Par les proportions de ce bienfait, nous pouvons apprécier celles de son amour pour nous.

Mais l'amour ne se mesure pas seulement à ce qu'il donne ; il se mesure encore et surtout à ce que ces dons lui coûtent. Or, ce que Notre-Seigneur nous a donné par sa Rédemption lui a coûté bien cher : il l'a payé de son sang et de sa vie.

Il aurait pu, n'en doutez pas, nous racheter à moins de frais. Une prière de ses lèvres, une larme de ses yeux, parce que c'étaient une larme et une prière d'un Dieu, auraient suffi pour satisfaire aux exigences de son Père. Mais, si c'était assez pour la justice divine, ce n'était pas assez pour son amour. Les hommes auraient pu dire : « Oui, il nous a traités avec une grande générosité. Ce qu'il nous a donné est de très haut prix. Mais cela ne lui a guère coûté ! » Pour nous montrer combien il nous aime, l'Homme-Dieu a voulu nous sauver par un sacrifice dans lequel se rassemblent toutes les douleurs et toutes les souffrances. Et alors, ç'a été cette Passion et cette mort effroyablement cruelles dont nous célébrons aujourd'hui l'émouvant souvenir.

D'abord, le Fils de Dieu en se faisant homme s'est donné une nature particulièrement accessible à la douleur. Personne divine, il avait droit à un corps glorieux, comme le seront, après la résurrection, les corps des élus. Mais les corps glorieux ne peuvent souffrir. Pour pouvoir souffrir, Jésus-Christ a renoncé à ses droits ; il a pris, au lieu d'une humanité glorieuse, une humanité capable de pâtir et d'être immolée. — Et cette humanité a été adaptée, mieux que beaucoup d'autres, à ce rôle douloureux de la souffrance. Tous les hommes ne sont pas également sensibles. Certains tempéraments, plus durs et plus grossiers, sentent à peine des coups et des blessures qui seraient, pour d'autres, de véritables tourments. Il est aussi des cœurs de bronze dont aucun malheur n'entame l'impassibilité. Jésus n'a point accepté de leur ressembler. Il a fait choix d'un cœur tendre et d'une chair délicate, afin de pouvoir savourer tout ce que sa Passion devait lui apporter d'amertumes. Aussi, chacune de ses tortures a été comme un calice dont il a épuisé le contenu jusqu'à la lie.

Voyez aussi avec quel soin il réunit sur sa personne sacrée toute la variété des afflictions humaines. — Sa terrible agonie lui apporte toutes les peines de l'esprit. Son âme est triste jusqu'à en mourir. Tous les péchés du monde se présentent à lui avec leur malice ; et il doit ressentir toute l'horreur, tout le regret, toute la contrition, c'est-à-dire tout le broiement de cœur dont ils sont dignes. Tel est, en effet, ce brisement que, par un phénomène réservé aux plus atroces supplices de l'âme, il en verse une sueur de sang. — Toutes les peines du cœur, il en est abreuvé : c'est l'ingratitude des Juifs, la trahison de Judas, le reniement de S. Pierre, l'abandon où le laissent onze apôtres sur douze. — Il souffre dans son honneur, par les accusations infamantes, les faux témoignages effrontés, les dénis de justice, les outrages sans nom dont il est l'objet. — Et il soumet son corps aux tourments les plus variés et les plus douloureux. Les soufflets et les crachats pleuvent sur sa face adorable. Les bourreaux se lassent à frapper ses épaules, son dos, sa poitrine, avec des lanières de cuir armées de balles métalliques. On le couronne d'épines ; et, avec un de ces durs roseaux qui poussent sous le ciel d'Orient, on enfonce à grands coups dans sa tête leurs aiguilles redoutables. On lui fait porter, sur ses épaules meurtries, le long d'un chemin difficile, une lourde croix. Trop faible pour un tel fardeau, il tombe par trois fois sur les cailloux du chemin. Quand il atteint le sommet du Calvaire, on arrache de ses plaies, d'une main brutale, ses vêtements, que le sang y a collés.

Mes frères, je vous en conjure, arrêtez sur lui un instant votre regard ! Jésus n'a point, en ce moment, ce corps intact et sans blessures que, pour ménager votre sensibilité, nous représentons sur nos images et sur nos crucifix. Son corps a été labouré par les fouets, son front par les épines et son visage par les soufflets. Ce n'est qu'un tissu ininterrompu de plaies vives creusées jusqu'aux os, et le long desquelles ruisselle ce qui reste de sang dans ses veines entamées ou rompues.

On le couche alors sur son gibet. On tire avec des cordes ses bras et ses jambes, pour les amener à l'endroit préparé pour les clous : écartèlement atroce, où toutes les jointures se brisent. On le cloue à la croix par les mains et par les pieds. On le dresse ensuite avec elle. Et il reste, pendant trois longues heures, suspendu par ses quatre blessures entre le ciel et la terre, dans la position la plus pénible qu'on puisse imposer à un corps humain. Enfin, il meurt, de la mort la plus terrible et la plus douloureuse. — Il avait cent fois souffert ce qu'il faut souffrir pour mourir, et n'avait vécu jusque-là que par miracle.

Voilà ce que vous avez coûté à Jésus-Christ. Voilà ce que lui a demandé votre Rédemption. Les écrivains spirituels affirment que jamais homme n'a souffert autant que lui. Il est, dans toute la force du terme, comme l'avait appelé le Prophète, « *l'homme des douleurs,* » c'est-à-dire celui de tous les hommes qui a porté le plus lourd fardeau de douleurs. On se demande si les damnés eux-mêmes souffrent davantage, et si, pour nous sauver, Jésus n'a pas littéralement subi notre enfer...

Comprenez-vous maintenant à quel degré il vous a aimés ? Fallait-il qu'il vous aimât pour accepter, afin de vous racheter, de pareilles souffrances ?

Il disait un jour : « *La plus grande manière d'aimer, c'est de donner sa vie.* » (Jo., xv, 13). C'est vrai. Pourtant toutes les manières de donner

sa vie n'expriment pas également l'amour. Leur puissance d'exprimer l'amour varie avec les supplices dont elles sont accompagnées. Entre toutes, Notre-Seigneur a choisi la plus expressive, en choisissant la plus douloureuse. Telles ont été ses tortures que la mère la plus aimante, s'il lui avait fallu les subir pour sauver son enfant, aurait reculé. Son amour à lui, plus tendre, plus généreux, plus héroïque que celui des mères, les a toutes acceptées.

J'irai plus loin, et je dirai que Jésus nous aime plus encore que sa Passion ne le démontre. Son amour dépasse, et de beaucoup, toutes ses douleurs. J'en ai pour preuves les révélations dans lesquelles, parlant à des Saints, Jésus s'est déclaré prêt à supporter de nouveau tout ce qu'il a souffert, s'il le fallait, pour assurer le salut de chaque pécheur [1]. J'en ai pour preuve l'impression que me laissent, quand je les étudie, les pages dans lesquelles ses meilleurs amis ont parlé de son amour, impression dont résulte pour moi cette persuasion que, si pour sauver n'importe qui d'entre les hommes, il lui avait fallu souffrir beaucoup plus qu'il ne l'a fait et beaucoup plus longtemps, il l'aurait accepté volontiers. Personne ne saurait imaginer une mesure de douleurs tellement considérable, soit dans l'intensité, soit dans la durée, à laquelle il se serait refusé et devant laquelle il aurait déclaré : « J'aime mieux laisser cet homme se perdre que de le sauver à ce prix ! »

Est-ce possible qu'une personne divine ait assez aimé les hommes pour souffrir, afin de les sauver, ce que Jésus-Christ a souffert, et se tenir prête à souffrir, s'il le fallait, bien davantage encore ? — Oui, il en est ainsi ! — Mais, quand on sait qui est Dieu et qui est l'homme, comment n'être point touché de voir un être si grand donner à un être si petit un pareil témoignage d'amour ? Comment n'être pas attendri de se dire qu'on a été soi-même l'objet d'un amour aussi généreux ?... Non, il n'est pas possible de croire une vérité comme celle-là, d'y réfléchir, de la comprendre, sans en être profondément ému. Et alors, on se prosterne aux pieds du divin Crucifié ; on embrasse sa croix ; on colle les lèvres sur ses pieds percés ; on les arrose de larmes ; et c'est avec une sorte d'extase de reconnaissance qu'on répète la parole de l'Apôtre : « Il m'a aimé, et au point de se livrer pour moi. *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me !* » *O Crux, ave !*

* * *

Ai-je besoin maintenant, m. f., de faire ressortir la conclusion pratique à laquelle conduit ce discours ? Elle s'affirme, ce me semble, assez nettement d'elle-même. C'est que nous devons à la Passion du Sauveur toute la dévotion dont nous sommes capables, c'est-à-dire une dévotion qui remplisse notre âme toute entière et absorbe toutes ses facultés.

Ce sera, d'abord, la dévotion de l'esprit. — Prenons de la Rédemption une très haute idée. Regardons-la comme l'acte principal du Sauveur, le point culminant de son passage ici-bas, le couronnement ou la raison d'être de toutes ses œuvres, le plus éloquent et le plus complet de ses exemples, la source d'où nous viennent toutes ses grâces. Jésus-Christ n'a rien fait de plus grand ni de plus fécond. Tous les Saints ont si bien compris les excellences de ce mystère qu'ils en ont fait l'objet préféré de leurs études. « *Je ne sais que le Crucifié,* » disait S. Paul (I Cor., II, 2). Et d'autres assuraient que c'était leur livre de prédilection [2]. — Nous ferons comme eux. Leur livre sera le nôtre. Et nous aimerons à y revenir souvent, pour relire et comprendre chaque jour davantage ce qu'il nous dit de la sainteté et de la justice de Dieu, de la malice du péché, des peines qu'il mérite, de la nécessité de la pénitence et surtout de l'amour de Jésus-Christ pour nous.

Avec la dévotion de l'esprit, nous aurons aussi la dévotion du cœur. — Quand, au jour de Noël, l'Église nous fait adorer l'Enfant-Dieu dans sa crèche, elle met sur nos lèvres un cantique où il est dit : « *S'il nous aime tant, qui ne lui rendrait son amour ?* » Je puis bien, après vous avoir parlé de Jésus-Christ crucifié, vous redire la même parole. La croix témoigne même plus d'amour que la crèche. Aux abaissements de l'Incarnation elle ajoute, avec des humiliations plus profondes encore, d'incomparables souffrances. Aimez donc le Dieu qui, après s'être fait homme, a voulu subir pour vous les atroces supplices dont nous avons parlé tout à l'heure, l'Homme-Dieu dont l'amour s'affirme si hautement et « par autant de bouches qu'il a de blessures [1]. »

Enfin, ce sera la dévotion des œuvres. — Ici, une piété stérile et incapable de s'affirmer par des actes ne serait point à sa place. Il faut une piété semblable à celle qu'il s'agit de payer de retour ; je veux dire : une piété agissante et pratique ; une piété qui, non contente d'adorer la croix, sache la porter ; une piété qui non seulement regrette le péché, mais en fasse pénitence ; une piété qui s'offre en sacrifice et s'immole avec Jésus-Christ. — On raconte qu'après un sermon de S. Vincent Ferrier sur la Passion, les assistants se sentirent tellement pénétrés d'un ardent désir d'expier leurs péchés en union avec le Crucifié que tous demandèrent des instruments de pénitence, afin de punir leur chair coupable. On en distribua beaucoup, et il n'y en eut pas pour tous. — Ce serait peut-être trop vous demander, m. f., que de vous inviter à imiter cet exemple. Mais puissiez-vous, après m'avoir entendu, emporter, à défaut d'instruments de pénitence, la ferme résolution de ne plus ajouter désormais, par des fautes nouvelles, aux souffrances de Jésus-Christ, et de réparer les péchés commis, tout au moins par la lutte contre vos passions, par l'offrande de vos travaux, par la sanctification des peines de la vie, par la fidélité aux saintes lois de la tempérance chrétienne.

Prenons, oui, prenons aujourd'hui, pour le Sauveur souffrant, cette dévotion respectueuse, aimante et pratique ; cultivons-la avec soin et conservons-la toujours. Le secret de bien vivre est de vivre au pied de la croix ; et c'est aussi le secret de bien mourir que de mourir dans le baiser du Crucifié. Celui qui a vécu et meurt de la sorte va, dès le jour même, comme il a été dit au bon larron, rejoindre Jésus dans les gloires du paradis. *O Crux, ave !*

[1] « Si fieri posset ut toties morerer quot sunt animæ in inferno, ego promptissima voluntate eamdem passionem pro qualibet anima sustinerem, quam sustinui pro omnibus. » (A sainte Brigitte).

[2] S. Bonaventure.

[1] Bossuet, Sermon pour une profession le jour de la Sainte Croix, 2e point (Lebarq, t. II, p. 529).

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 martii 1921,

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 10 mars 1921

Deuxième partie :

PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Pâques. — I. La résurrection et la vie, 97. — II. La Résurrection de Jésus-Christ et ses conséquences, 100.

Plans de sermons. — Le Jeudi Saint, 104. — Le Vendredi Saint, 104. — Pâques, 105.

Pour une Adoration perpétuelle. — La présence réelle, la communion et la vie, 106.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XXXIX. La charité envers Dieu : ses motifs, 109.

SERMONS POUR PAQUES

I

LA RÉSURRECTION ET LA VIE

Ego sum resurrectio et vita.
Je suis la résurrection et la vie.
(Jo. XI, 25).

Mes frères,

De toutes les paroles qui ont été proférées par des lèvres humaines, celle-ci assurément est la plus étonnante, la plus certaine et la plus féconde.

« Je suis la résurrection et la vie ! » Quoi ? il y a eu quelqu'un sur la terre qui a osé regarder la mort en face et lui dire : — Jusqu'ici tu as régné dans le monde en souveraine, tu as peuplé la terre de tombeaux, tu as courbé sous ton sceptre de glace tous les fronts, à commencer par les plus superbes. Mais moi, je te brave et je t'arracherai tes victimes autant de fois qu'il me plaira !

« Je suis la résurrection et la vie ! » Et tu as bien montré, ô Christ triomphateur, que ta parole n'est jamais vaine ! Tu as laissé la mort vider le sang de tes veines, transpercer et glacer ton cœur, éteindre le doux regard de tes yeux, entourer tes membres d'un suaire, coucher ton corps dans le sépulcre ; après quoi, au jour dit et fixé par toi, tu t'es montré plus fort, plus radieux, plus vivant que jamais. Ta résurrection est le fait qui domine l'histoire de l'humanité, et si aujourd'hui, dans tout l'univers, les cloches sonnent, les chants retentissent et les âmes vibrent, c'est pour célébrer ta victoire sur la mort !

« Je suis la résurrection et la vie ! » Parole souverainement féconde que celle-là ! Ta victoire n'est pas seulement la tienne, elle est aussi la victoire de ceux qui croient en toi. C'est toi-même qui l'as dit : « Là où je suis, mon serviteur y sera aussi. » (Jo., XII, 26). C'est ton apôtre qui l'a répété : « Si nous avons été entés en lui par la ressemblance de sa mort, nous serons entés en lui par la ressemblance de sa résurrection. » (Rom., VI, 5). Quelle joie pour nous, mes frères ! Appliquons-nous à la méditation de ce mystère, et voyons dans cette fête de Pâques, pour nous, le gage d'une triple résurrection : celle du *corps*, celle des *âmes* et celle des *peuples*.

I

Il n'y a rien d'aussi angoissant pour tout homme qui réfléchit que les problèmes de l'au-delà. Y a-t-il quelque chose après la mort ? Cette vie n'est-elle qu'une préface, plus courte, comme toutes les préfaces, que le livre auquel elle introduit ? Ou bien n'est-elle qu'un songe qui s'évanouit au réveil, sans laisser de traces ?

A cette question, deux réponses sont faites. — La première, ou du moins la plus bruyante, est celle de la libre-pensée : « A la mort, tout est mort ! Nous rentrons dans le néant, ou, ce qui revient au même, dans le grand tout. Nos atomes, dispersés à l'infini, feront partie d'autres êtres, en sorte que, de nous, il ne restera plus rien. » — La seconde est celle de la foi. Non seulement nos âmes ne périront jamais, mais notre corps lui-même revivra. « Je crois la résurrection de la chair ! » Voilà ce que nous chantons et ce que chantent avec nous tous ceux qui ont pris Jésus-Christ pour le guide de leur esprit, de leur cœur et de leur vie.

De ces deux réponses laquelle est la bonne ? Ce n'est pas moi, mes frères, qui vous le dirai. Ce sera S. Paul. Ecoutez ce qu'il écrit aux fidèles de Corinthe :

« Puis donc qu'il est prêché partout que le Christ est ressuscité d'entre les morts, comment y a-t-il encore parmi vous des gens qui osent dire que les morts ne ressuscitent point ? Car si les morts ne ressuscitent point, Jésus-Christ n'est pas ressuscité. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, votre foi est une chimère.

« Mais Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui dorment du grand sommeil. Car, comme la mort est venue par un homme, la résurrection des morts doit venir par un homme. Et comme tous meurent en Adam, tous revivront aussi par Jésus-Christ. » (I Cor., XV, 12-22).

Il n'est donc pas vrai, ô doctrine désolante, qui voudrais nous ravir toutes nos consolations et toutes nos espérances, il n'est donc pas vrai qu'à la mort tout est mort ; il n'est pas vrai que nous devons renoncer à revoir jamais ceux que nous avons aimés ; il n'est pas vrai que tout ce qui est « nous » sera englouti dans le trou sombre où l'on mettra notre corps. Nous revivrons tout entiers, et la preuve, c'est que nous le tenons de Celui qui a dit : « Je suis la résurrection et la vie ! »

Il n'est donc pas vrai non plus qu'il faille s'arrêter aux réflexions que provoque chez les incrédules le dogme de la résurrection de la

chair et de l'immortalité de l'âme. En parlant de l'autre vie, certains répètent avec ironie : « Personne n'en est jamais revenu ! » Qu'importe que personne n'en soit jamais revenu ? Nous avons un témoignage qui est plus sûr que celui de tous les hommes. Quand bien même tous les morts sortiraient de leurs tombeaux pour nous instruire de ce qui se passe dans l'au-delà, toutes leurs voix réunies ne sauraient nous apporter plus de certitude que la voix de Jésus-Christ. Or, Jésus-Christ nous a dit : « Je suis la résurrection et la vie ! »

Il n'est donc pas vrai enfin que nous devions être émus par les impossibilités prétendues qu'on oppose à la résurrection des corps : « Tous les atomes de notre être matériel sont dispersés par la mort ; ils font partie ensuite d'autres êtres vivants ; comment Dieu pourra-t-il les réunir ? » De tout cela, il importe peu. Ce qui importe, c'est que l'auteur de ce miracle soit tout-puissant. Or, il l'est, puisqu'il s'est ressuscité lui-même, et c'est lui qui a dit : « Je suis la résurrection et la vie ! »

Réjouissez-vous donc, vous tous qui croyez en Jésus-Christ. De même qu'il s'est ressuscité, il vous ressuscitera. Vos corps, après avoir subi la désagrégation nécessaire de la tombe, revivront transfigurés. Vous reverrez ceux que vous avez aimés et qui auront partagé votre foi, et la vie nouvelle qui vous attend et qui sera une participation à la vie éternelle du Christ, ne connaîtra plus aucune des vicissitudes, des tristesses et des séparations de celle-ci.

II

Mais pour que nous puissions avoir notre place dans cette résurrection glorieuse de nos corps et dans cette éternité de bonheur qui doit la suivre, il faut que nos âmes soient vivantes. Le sont-elles toujours ? Hélas ! nous savons bien que non.

Comment cela peut-il se faire qu'une âme que le Christ a marquée de son sceau, qu'une âme qui a pu nommer Dieu son père, qu'une âme qui a, dans la communion, goûté le don de Dieu, perde tous ces biens, se découronne elle-même, tourne le dos à son bonheur en même temps qu'à son devoir, et finalement, par le péché mortel, se suicide de ses propres mains ? Ainsi posée, la question est insoluble. En fait, l'âme ne raisonne pas si froidement. L'orgueil, la passion, viennent murmurer à son oreille des séductions enveloppantes et perfides. Le vertige vous prend. On chancelle, on tombe, on meurt.

Oh ! cette mort des âmes, qui en dira les poignantes tristesses ! C'est la Passion du Christ qui s'est renouvelée. Ç'a été d'abord l'agonie, quand la voix expirante de la conscience essayait de se faire entendre au milieu des clameurs furieuses de la tentation. Puis ç'a été le marché infâme de la trahison : « Qu'est-ce que vous voulez me donner pour que je vous le livre ? » Puis le reniement quand revient le souvenir de la Première Communion et des promesses qui y ont été faites : « Jésus ? Je ne connais pas cet homme-là. Je ne sais pas ce que vous voulez dire ! » Puis le choix entre Dieu et Satan, entre la vertu et le vice, entre l'amour et la haine : « Qui veux-tu ? — Satan ! Satan ! — Mais Dieu ? —Sacrifiez-le ! » Puis c'est la mort du Christ dans cette âme, avec les insultes, les ricanements et les blasphèmes de l'enfer triomphant.

Ou plutôt, c'est la mort de l'âme elle-même puisqu'elle n'a plus Celui qui a dit : « Je suis la vie ! » Il n'y a plus qu'à l'ensevelir dans sa faute, cette âme morte, et mettre le sceau sur sa tombe, et y placer des gardes.

Oh ! oui, elle est bien scellée, car, pour revivre, il lui faudrait confesser sa folie, et l'orgueil lui cadenasse les lèvres.

Oh ! oui, elle est bien gardée, car le démon qui la tient, la tient bien, et ne prétend pas se laisser arracher sa proie.

Oh ! oui, elle est bien ensevelie. Voyez comme l'habitude du mal l'a peu à peu garottée. A chaque chute, c'est une bandelette nouvelle qui s'ajoute aux autres, paralyse en elle le remords et le bon vouloir, si jamais il vient à se former.

D'ailleurs, que peut-elle pour briser ses liens et sortir de sa tombe, puisqu'elle est morte ? Morte, c'est-à-dire insensible ! Morte, c'est-à-dire inanimée ! Morte, c'est-à-dire impuissante !

Et que peuvent ceux qui l'aiment ? Que peuvent les femmes, les filles et les sœurs, sinon pleurer et prier ? Pleurer et prier, elles ne font pas autre chose : « Seigneur, il y a déjà dix ans, vingt ans, quarante ans peut-être qu'il est mort... Seigneur, ayez pitié de lui ! »

Et il vient, le doux Sauveur, comme autrefois au tombeau de Lazare. Il dit un mot, et, à ce mot tout-puissant, les bandelettes tombent, les scellés se brisent, le tombeau s'ouvre, et l'âme morte depuis dix ans, vingt ans, quarante ans peut-être, revient à la vie !

Elle revient à la vie, tantôt à la suite de longues réflexions, de luttes âpres, d'hésitations épuisantes ; tantôt tout d'un coup, comme si la foudre, éclatant à ses pieds, lui montrait soudain, à la lueur fulgurante d'un éclair, l'abîme entr'ouvert sous ses pas.

Mais quelle que soit la manière dont elles revivent, ces âmes heureuses se laissent aller aux joies divines de la Résurrection, et elles chantent avec une allégresse dont elles ne se croyaient plus capables, l'*Alleluia* du retour à Dieu.

O Pâques ! fête à jamais bénie ! Tu les vois tous les ans, ces âmes reconquises, aller au Christ qui les a sauvées, et à qui elles doivent d'avoir brisé leurs entraves, au Christ qui les accueille en son amour, et qui se réjouit de

leur retour, puisqu'il a dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, il y aura plus de joie au ciel pour un pécheur qui fait pénitence que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence ! »

Puisse le nombre de ces âmes ressuscitées s'accroître toujours ! Puissent celles qui hésitent encore ne pas résister plus longtemps à la grâce qui doucement les sollicite, et venir à Celui qui, seul, a pu dire : « Je suis la résurrection et la vie ! » Puissent-elles, en même temps, venir à la paix, venir à la joie et venir au bonheur ! Puisse le Père de famille dire d'elles à ses saints et à ses anges : « Réjouissez-vous, les âmes de vos frères étaient mortes, elles sont ressuscitées ! »

III

Il est une troisième résurrection dont celle de Jésus-Christ est le gage : c'est la résurrection des peuples. Elle n'est ni la moins glorieuse, ni la moins désirable pour nous.

La France, est-ce que nous ne l'aimons pas comme une mère ? Tout ce qui la grandit nous transporte. Tout ce qui la blesse nous fait frémir.

Hélas ! est-ce qu'elles ne sont pas bien longues, est-ce qu'elles ne sont pas trop longues, les années depuis lesquelles nous gémissons sur elle ? Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire, combien de fois n'avons-nous pas répété nous-mêmes cette parole d'anxiété : « Où allons-nous ? Où allons-nous ? »

La France a oublié que le Christ est la vie des peuples comme il est la vie des âmes, et au lieu de lui garder la place qui lui revient dans son existence nationale, et qui ne doit être que la première, elle s'est mise à le proscrire comme on proscrit un ennemi.

Faut-il rappeler ici le Crucifix banni des tribunaux, banni des hôpitaux, banni des écoles, banni même des cimetières ? Faut-il rappeler l'Evangile banni de l'enseignement national ? Faut-il rappeler nos religieux et nos religieuses dispersés et traqués comme des criminels, traînés devant les tribunaux, chassés de France ? Faut-il rappeler l'Eglise séparée de l'Etat, le Pape traité comme un étranger avec lequel on ne veut plus avoir de relations, les spoliations sacrilèges qui n'ont même pas respecté la tombe des morts ? Faut-il rappeler les prêtres envoyés à la caserne ? Faut-il rappeler les déclamations officielles d'athéisme qui ont retenti dans les tribunes où parlent les représentants de la nation ?

Les suites ne se sont pas fait attendre ; elles sont effrayantes.

L'enfance est élevée sans Dieu et elle vit sans Dieu, c'est-à-dire sans moralité. Que voyons-nous ? Des jeunes gens qui sont de précoces criminels, qui volent et qui tuent par bravade et par plaisir, et qu'on est obligé de poursuivre et de tuer dans leurs repaires comme des bêtes féroces. Des jeunes filles qui n'ont plus de réserve et de modestie. Des modes qui font rougir. Des plaisirs qui sont de purs dévergondages.

La famille se constitue et se développe sans Dieu. Que voyons-nous ? Des foyers qui sont désolés, des enfants qui sont abandonnés, des scandales qui éclatent à tout instant, des femmes placées en évidence qui tuent froidement. Des unions qui se font et qui se défont selon le caprice, et, ce qui est le châtiment suprême, une race qui meurt faute de naissances.

La société n'est plus basée sur Dieu qu'on a de nouveau remplacé par le veau d'or. Aussi que voyons-nous ? D'un côté, des spéculations effrénées qui ne peuvent prospérer que sur des ruines. De l'autre côté, le monde des travailleurs dans lequel on dépose, comme un ferment de haine, des aspirations et des doctrines chimériques, et qui se soulève à la moindre occasion contre ceux qui l'emploient. La justice devenue boiteuse, indulgente aux puissants et rigoureuse pour les faibles. Le pouvoir confié non pas aux plus intègres, aux plus dignes et aux plus capables, mais à ceux qui flattent le peuple.

Est-ce la fin de la France ? Nos ennemis l'espèrent et certains de ses enfants le craignent. Mais il dépend de nous qu'il n'en soit rien, et pour cela, il n'y a qu'à lui rendre Celui qui est la résurrection et la vie.

C'est à nous, chrétiens, à nous catholiques, que cette tâche glorieuse incombe, non point par les combinaisons de la politique, mais simplement par les exemples d'une vie qui puise dans l'Evangile le principe de sa rectitude et de sa dignité. Comme le disait à l'Académie française une voix éloquente, les âmes vertueuses « sont annonciatrices. Elles indiquent le sens de l'éducation qu'il faut donner au pays ; où elles ont puisé, là est la source de la vie, de la grandeur, de la paix véritable, l'intérieure, celle des esprits et des cœurs, infiniment supérieure à l'autre. »

D'où vient cette puissance des âmes fidèles pour le relèvement de leur patrie ? L'orateur va nous le dire :

« Ces âmes sont différentes et une cependant. Qu'elles le veuillent ou non, qu'elles le sachent ou l'ignorent, toutes elles ont cessé d'appartenir au monde antique, elles ont respiré l'atmosphère de ce pays sanctifié, elles ont subi l'influence du baptême de la France. A travers chacune d'elles, je vois transparaître une image, nette ou effacée, toujours reconnaissable, celle du Maître qui apporta à la terre la charité, de l'Ami des pauvres, du Consolateur des souffrants, de Celui qui a passé en faisant le bien, et qu'avec des millions de vivants et des milliards de morts, j'ai la joie de nommer : Notre-Seigneur Jésus-Christ ! (1)»

[1] Discours de M. René Bazin sur les Prix de vertu, le 27 novembre 1913.

Soyons, mes frères, de ces âmes annonciatrices..

Nous le devons à notre divin Maître Jésus-Christ, qui ce matin s'est donné à nous, et dont la gloire doit nous être plus chère que tout au monde.

Nous le devons à notre pays, la France, qui n'a que nous pour lui redonner Celui qui est la résurrection et la vie.

Nous nous le devons à nous-mêmes qui ainsi remplirons notre double devoir de chrétiens et de Français.

Et puisse le Christ ressuscité, du sein de la gloire éternelle où il reçoit maintenant le prix de ses souffrances et de sa mort, voir notre bonne volonté et la bénir. Ainsi soit-il.

II

LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST ET SES CONSÉQUENCES

Mes frères,

Il y a une puissance, ici-bas, qui triomphe de toutes les puissances ; une puissance plus forte que tous les grands de la terre, rois et empereurs, peuples et nations ; une puissance qui, ayant une fois saisi une proie, ne la lâche jamais, malgré les prières, les larmes, les efforts désespérés ; une puissance, enfin, inexorable et invincible.

Cette puissance, c'est la mort. Car la mort triomphe de toutes les résistances ; elle abaisse tout sous son inflexible niveau ; riches et pauvres, savants et ignorants, grands et petits, elle les renverse tous pour les jeter au fond d'un même tombeau ; en sorte qu'il semble vrai de dire que rien, sur la terre, n'est plus fort que la mort.

Cependant, mes frères, un jour la mort fut vaincue, et contrainte de rendre sa proie.

Un homme, qui était mort depuis trois jours, sortit vivant de son sépulcre et debout sur sa pierre renversée, il put jeter à la mort ce défi sublime : « O mort, où est ton aiguillon ? O mort, où est ta victoire ? *Ubi est, mors, victoria tua ?* »

Cet homme, mes frères, c'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, dont le monde chrétien célèbre aujourd'hui la résurrection avec une immense allégresse.

Je vous ai tant de fois parlé de lui durant les jours bénis de ce Carême ; je vous l'ai montré humilié dans sa Passion et torturé dans les douleurs inexprimables de son crucifiement. Ah ! combien je suis heureux de vous le présenter maintenant dans la gloire de sa résurrection !

Etudions ensemble le mystère de la solennité pascale ; pénétrons dans les divines profondeurs de cet événement d'une si grande importance, unique dans les annales de l'humanité, afin d'y puiser une foi plus vive et un plus ardent amour envers Celui qui en fut le héros.

Pour atteindre ce but, je vous exposerai, dans une première réflexion, la *vérité de la résurrection* de Jésus-Christ ; puis, dans une seconde, je vous dirai *quelles conséquences* découlent de ce miracle.

I

La résurrection de N.-S. Jésus-Christ, c'est-à-dire son passage de l'état de mort à celui d'une vie nouvelle, par la vertu de sa propre puissance, est une vérité réelle et d'une certitude absolue, parce qu'elle s'appuie sur le témoignage d'une autorité irréfragable, dont rien ne peut détruire la force, ni même l'affaiblir.

Cette résurrection, si elle se produisait, devait avoir pour ceux qui avaient crucifié Jésus des conséquences accablantes. Aussi leur hostilité contre le Sauveur n'avait rien négligé pour la rendre impossible.

Ils avaient fait placer une pierre énorme sur l'ouverture du tombeau taillé dans le roc, où l'on avait déposé le corps du divin crucifié. Afin de lui imposer le caractère d'une légalité inviolable, ils l'avaient scellé du sceau public ; ensuite ils avaient confié la garde de ce tombeau à un poste de soldats armés, dévoués à leur cause et accoutumés à une discipline sévère. Ils se croyaient donc bien assurés que leur victime resterait à jamais enfermée dans sa tombe.

Cependant, voici que le troisième jour a commencé, ce jour fixé par le Mort pour sa résurrection.

Accourez, docteurs de la loi, scribes et pharisiens, incrédules de tout temps et de tout pays. Venez voir le lieu où l'on a placé le corps du Fils de Dieu. Vos gardes veillaient bien ; ils avaient l'œil ouvert, l'arme au bras ; personne ne pouvait leur ravir leur proie.

Mais que vois-je ? La pierre est renversée ; les gardes s'enfuient épouvantés ; le Sauveur est sorti de sa tombe, vivant, dans son humanité glorifiée et à jamais immortelle.

Quels furent les témoins de ce fait merveilleux ? Devons-nous avoir dans leur témoignage une confiance sans bornes ?

Nous le devons certainement, mes frères ; car ces témoins, ce furent les apôtres et les disciples du Dieu ressuscité. Ils n'ont pas pu se tromper sur la réalité de sa résurrection ; ils n'ont pas pu davantage tromper le genre humain auquel ils l'ont rapportée ; et quand même ils auraient eu le pouvoir de le faire, jamais ils n'en eurent la volonté.

1. Je dis d'abord, mes frères, que les apôtres, témoins de la résurrection de Jésus-Christ, n'ont pas pu se tromper sur la réalité d'un événement d'une si grande importance. Cet événement consistait en deux faits très diffé-

rents : premièrement, la mort de Jésus-Christ ; et, en second lieu, son retour à la vie. Ce sont là les deux actes de ce drame sublime, tous deux aussi faciles à constater l'un que l'autre, avec une certitude irrécusable.

Les apôtres savaient parfaitement que leur Maître était mort sur la croix, trois heures après y avoir été attaché, dans des circonstances telles que le moindre doute ne pouvait subsister. Si Jésus n'était pas mort sur la croix, le coup de lance qui lui perça le côté et lui ouvrit le cœur ; les cent livres de myrrhe et d'aloès placées sur son corps dans le sépulcre, auraient suffi pour lui enlever le dernier reste de vie. Il était donc bien mort, et ses apôtres le savaient.

Ils ont su aussi, après le troisième jour, qu'il était véritablement vivant. N'était-ce pas encore là un fait visible, tangible, accessible à leurs sens, que chacun d'eux constatait facilement, quelle que pût être l'opiniâtreté de son incroyance ? Fait surnaturel, sans doute, et miraculeux ; mais précisément fait qui par sa nature spéciale devait éveiller la curiosité et exciter l'attention de manière à écarter jusqu'à l'ombre de l'illusion.

Voyez, mes frères, par quelle abondance de preuves le Sauveur établit devant ses apôtres la réalité de sa vie nouvelle, dans la multiplicité et la variété de ses apparitions, durant les quarante jours qui suivirent sa sortie du tombeau. S'il ne s'était montré à eux qu'une seule fois, rapidement, de loin et d'une manière passagère, on pourrait croire à la rigueur qu'ils se seraient trompés. Mais le divin Maître se présenta successivement tantôt aux uns, tantôt aux autres, tantôt à tous ; à Madeleine, à Pierre et à Jacques, aux deux disciples d'Emmaüs, dans le Cénacle, au lac de Génésareth et sur la montagne. Que dirai-je encore ? Il apparut aux onze apôtres, aux soixante-douze disciples, aux cinq cents frères, témoins de son Ascension, qui tous ont proclamé à la face du ciel et de la terre la vérité de sa résurrection.

Lui-même prenait les plus minutieuses précautions pour écarter toute erreur et tout prétexte qui aurait pu laisser croire à une illusion des sens. Il leur parle, il les interroge, il répond à leurs demandes ; il mange, il voyage avec les siens dans l'intimité du commerce le plus familier ; il leur fait toucher son corps et mettre les mains dans la trace récente de ses plaies « Voyez, leur dit-il, je ne suis pas un fantôme, mais un homme en chair et en os comme vous. » Tout cela se répète constamment, pendant quarante jours, jusqu'à ce qu'enfin aux yeux de tout un peuple assemblé, il reprenne le chemin du ciel d'où il était descendu.

Il est donc bien évident, mes frères, que de pareils témoins ne pouvaient pas être le jouet d'une illusion, et admettre comme véritable une résurrection imaginaire ou supposée. Autrement il faudrait rejeter toute certitude historique, puisque toute histoire repose sur la véracité du témoignage humain.

2. Les apôtres n'ont donc pas pu se tromper sur le fait de la résurrection de Jésus-Christ. J'ajoute qu'ils n'ont pas davantage pu nous tromper, car ils n'avaient aucun motif de le vouloir, ni aucun moyen de le faire.

Pourquoi auraient-ils publié faussement la résurrection de leur Maître ? Afin de le faire passer pour un Dieu ? Mais quoi ? Ils auraient encouru la haine et les persécutions des chefs de leur nation ; ils auraient bravé la prison, les supplices et la mort pour soutenir la cause d'un imposteur, dont ils n'auraient plus rien à attendre, pas plus qu'à redouter ? Qu'on démasque leur fourberie, ce qui serait arrivé tôt ou tard, et les voilà livrés à la risée des foules, ainsi qu'à la rigueur des lois. Vouloir faire accepter la fable d'une fausse résurrection, c'était donc une tentative invraisemblable. C'en était une également irréalisable.

En effet, pour imposer la croyance à la résurrection de Jésus-Christ, dans le cas où elle n'aurait pas eu lieu, il aurait fallu de toute nécessité aux apôtres faire disparaître son corps, l'enlever du tombeau, et le cacher si bien qu'on n'eût jamais pu le découvrir. Mais comment donc auraient-ils pu réussir dans une pareille entreprise ? Par la séduction ? Ils étaient pauvres, peu éloquents. Les Juifs avaient choisi leurs gardes, ils avaient sûrement pris les soldats les mieux disciplinés et les plus dévoués à leurs intérêts nationaux et religieux. Les apôtres eurent-ils recours à la violence ? Mais que pouvaient faire quelques pêcheurs craintifs qui se renferment dans le Cénacle, tremblants de peur, après la mort de leur Maître ? Ils n'avaient ni instruments, pour soulever la pierre du sépulcre, ni armes pour réduire les soldats par la force. Ils ne pouvaient absolument rien.

Vous voyez donc bien, mes frères, que quand même ils auraient voulu tromper le monde pour lui faire croire une résurrection qui n'aurait pas eu lieu, une pareille supercherie leur aurait été complètement impossible.

3. Mais je vais plus loin, et je dis que, loin d'avoir pu tenter une pareille imposture, ils ne l'ont jamais voulu.

Ces hommes, peu crédules et opiniâtres dans leur incrédulité, n'acceptèrent le miracle de la résurrection qu'après en avoir reçu les preuves les plus convaincantes. Quand les Saintes Femmes leur annoncent qu'elles ont trouvé le tombeau vide, que Jésus est ressuscité, ils les traitent de visionnaires. Quand les onze apôtres se tenaient renfermés dans le Cénacle, par crainte des Juifs, et rapportaient à Thomas l'apparition de Jésus survenue en son absence,

celui-ci afficha audacieusement son incroyance, et il ne se rendit qu'après avoir vu de ses yeux et touché de ses mains son Maître ressuscité. Il s'en fallait donc de beaucoup qu'ils acceptassent facilement la résurrection de Jésus-Christ, bien loin qu'ils voulussent la faire croire aux autres.

Mais quand ils l'eurent constatée de façon à ne pouvoir plus en douter, leur conduite devint tout à fait différente. Ils la prêchèrent partout, et donnèrent à leur prédication le double témoignage de leurs miracles et de leur sang.

C'est, mes frères, un fait incontestable que les apôtres ont toujours justifié leur prédication par les miracles qu'ils opéraient. Ils ne disaient pas : « Croyez que Jésus-Christ est ressuscité, parce que nous vous l'affirmons; » mais ils disaient : « Croyez notre prédication confirmée par les prodiges que nous opérons sous vos yeux, au nom du Christ ressuscité. » Mais alors, quels sont donc ces hommes, sans études, sans fortune, sans puissance matérielle, qui parlent toutes les langues, qui d'un mot guérissent toutes les maladies, qui ressuscitent les morts, et partout confirment leur parole par des miracles plus éclatants encore que ceux accomplis par leur Maître ? Assurément ils ne peuvent être que les apôtres de la vérité et les envoyés de Dieu ; car Dieu ne donne pas aux imposteurs son pouvoir miraculeux.

Un témoignage aussi certain que celui du miracle, c'est encore celui du sang. Or, les apôtres l'ont aussi donné. Tous, ils ont souffert et sont morts pour attester la résurrection de Jésus-Christ. Il fut toujours en leur pouvoir de sauver leur vie ; ils n'avaient qu'à se taire. Mais ils s'écrient : « Nous ne pouvons pas taire ce dont nous sommes certains, *non possumus*, » et ils meurent. On ne meurt pas pour soutenir un mensonge, et il faut bien croire des témoins qui se font égorger pour affirmer la vérité de leur parole.

Ainsi, mes frères, le fait de la résurrection du Sauveur est porté à un si haut degré de certitude par l'autorité des témoins qui la publient, qu'il est impossible de ne pas y croire. Si ma foi sur ce point était une erreur, Dieu même en serait responsable, puisque lui seul aurait pu donner à l'imposture un pareil semblant d'évvidence. Mais nous n'avons rien à craindre de pareil ; car nous savons bien, ô mon Dieu, et nous le proclamerons sans cesse avec la plus ardente conviction de notre âme, que vous avez été, que vous êtes et que vous serez toujours le Dieu vrai, le Dieu d'immuable et infaillible vérité !

4. « Tout cela est fort beau, entends-je dire à l'un de nos modernes incrédules. Mais qui me dit, à moi, homme du XX^e^ siècle, que le Christ est vraiment ressuscité ? Qui me prouve la réalité de sa résurrection ? »

Qui, mon frère ? Les apôtres qui l'ont vu de leurs yeux, qui ont mangé avec lui, qui lui ont parlé, et séparément, et tous ensemble, durant quarante jours, et qui ont consigné ses apparitions dans le livre le plus vrai, le plus authentique qu'il y ait jamais eu au monde, dans le livre des saints Evangiles.

Jésus-Christ est ressuscité ; qui me le dit ? Thomas, l'incrédule, qui avait refusé de croire au témoignage de ses frères ; Thomas qui a contemplé, qui a touché cette chair ressuscitée, et qui s'est écrié, tombant à genoux : « Je crois, Seigneur ; vous êtes vraiment mon Sauveur et mon Dieu ! »

Jésus-Christ est ressuscité ; qui me le dit ? Plus de cinq cents disciples, témoins de la gloire de leur Maître ressuscité, qui ont assisté à son Ascension triomphante, et qui, faibles et timides auparavant, ont été tellement affermis dans leur foi qu'ils se sont laissé martyriser plutôt que de la renier.

Jésus-Christ est ressuscité ; qui me le dit ? Huit mille Juifs, la veille incrédules, convertis le jour de la Pentecôte par Pierre leur prêchant le Messie ressuscité. Ils ont embrassé sa religion, convaincus par le miracle de sa résurrection, et ils n'ont plus cessé de lui demeurer attachés par les liens d'une croyance inébranlable.

Jésus-Christ est ressuscité ; qui me le dit ? Plus de dix millions de martyrs. Frappés de la force des preuves sur lesquelles s'appuie cette grande vérité, ils ont bravé les supplices et la mort pour lui rendre témoignage.

Jésus-Christ est ressuscité ; qui me le dit encore ? La voix du monde catholique qui, entraîné par la puissance irrésistible de tant de témoignages accumulés, depuis deux mille ans, se prosterne aux pieds de Jésus-Christ vainqueur de la mort, et lui dit avec un accent de conviction sorti des profondeurs de la conscience humaine, comme vous-mêmes le faisiez ce matin, en chantant notre immortel *Credo* : « Je crois en Jésus-Christ qui est ressuscité le troisième jour d'entre les morts ! *Et resurrexit tertia die secundum Scripturas.* »

II

Il nous reste maintenant, mes frères, à tirer les conséquences. La résurrection du Sauveur devient le point central de sa mission ; elle projette sur sa vie tout entière, et sur son œuvre à travers les siècles, une lumière incomparable.

1. Sur sa vie, d'abord. Jésus-Christ est ressuscité : donc il est le Fils de Dieu, son envoyé ; il est Dieu lui-même, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse se ressusciter. Avez-vous jamais entendu dire, mes frères, qu'un homme quelque puissant, quelque instruit qu'il fût, ait jamais rappelé à la vie un de ses semblables vraiment mort, ou, à plus forte raison, ait pu

ramener son âme dans son corps et sortir vivant de sa tombe ? Non, assurément ; il y a là une impossibilité insurmontable aux forces humaines, et dont seul peut triompher Celui qui est l'auteur de la vie et de la mort.

Eh bien ! Jésus-Christ a vaincu cette impossibilité. Il a fait ce que ni la force, ni l'argent, ni la science ni la plus grande habileté n'ont jamais pu réaliser, ni avant, ni après lui. Il avait prédit sa résurrection dans le temps qui précéda sa mort ; puis il s'est ressuscité au jour et à l'heure annoncée. Encore une fois, cela est-il le fait d'un homme ? Jamais personne n'osera le dire. C'est le fait d'un Dieu, qui seul a pu l'accomplir, d'un Dieu infini dans sa puissance comme dans toutes ses autres perfections.

Cette résurrection jette ainsi sur sa vie entière une clarté qui dissipe toute obscurité, légitime sa mission et divinise chacune de ses actions.

Sa naissance à Bethléem serait restée obscure, inconnue du monde, si de son tombeau des rayons magnifiques ne venaient illuminer son berceau. Cette même gloire de sa résurrection projette sur sa vie cachée à Nazareth, sur sa prédication pendant ses trois dernières années, sur les souffrances de sa Passion, un éclat surnaturel, et leur donne un mérite infini, en les élevant à une hauteur surhumaine. Sans la résurrection, les douleurs et la mort de Jésus-Christ n'eussent été que la fin méritée d'un vulgaire imposteur ; grâce à elles, ses douleurs et sa mort sont la fin d'un Dieu se sacrifiant volontairement pour le salut du monde.

Cette résurrection est l'arme invincible que j'oppose victorieusement aux ennemis de mon Dieu.

« Quoi ! peut dire l'impie, vous rendez des honneurs divins à un homme né dans une étable, puis courbé sur un établi d'ouvrier, vivant parmi toutes les misères qui accablent l'humanité ! » — Oui, mais cet homme est ressuscité ; malgré l'humilité de sa naissance et de sa vie, c'est un Homme-Dieu.

« Songez qu'il a été livré aux insultes de tout un peuple, couvert d'opprobres par les valets et de coups par les bourreaux ! » — Oui, mais il est ressuscité. La gloire de sa vie nouvelle efface les outrages de sa Passion.

« Oubliez-vous donc la honte de son supplice, et l'indicible ignominie de sa mort sur la croix, entre deux scélérats ? » — Non, je ne les oublie pas ; mais vous, vous oubliez sa résurrection qui couvre ses souffrances et son trépas d'une splendeur incomparable. Sa mort est d'un homme ; mais sa résurrection est d'un Dieu.

Oh ! mes frères, quel prodige impossible à exprimer par la parole humaine ! Où trouverai-je des mots assez éloquents pour dire ce que je sens devant cette divinité du Sauveur Jésus, si merveilleusement révélée dans ce grand mystère de sa résurrection ? Elle est le fondement de notre foi, la source intarissable de notre espérance. Elle est la manifestation suprême de la nature divine de notre Sauveur ; et c'est d'elle que découlent tous les bienfaits de notre Rédemption ; c'est d'elle enfin que jaillit la lumière qui illumine le monde entier dans l'ordre surnaturel.

2. La seconde conséquence qui ressort irrésistiblement de la résurrection de Jésus-Christ, c'est que la religion qu'il a apportée au monde est divine, et digne de toute notre confiance.

« Si le Christ n'était pas ressuscité, dit saint Paul, après qu'il l'eut annoncé et promis formellement, il eût été un trompeur ; notre prédication, basée sur sa parole, serait sans valeur. Mais puisqu'il est sorti vivant du tombeau, il a dit la vérité ; l'Eglise qu'il a fondée participe à son immortelle divinité. »

Jésus-Christ est ressuscité ; donc, mes frères, sa religion vient de Dieu ; il faut croire les dogmes qu'elle enseigne ; il faut pratiquer aussi les devoirs qu'elle impose. Le miracle de la résurrection de Jésus-Christ est le sceau irrécusable apposé par le Roi des cieux à la révélation qu'il a faite au genre humain ; il lève toutes les difficultés ; il interdit les doutes ; il apporte la clef de tous les mystères.

Cette résurrection projette sur l'Eglise, comme elle l'a fait sur la personne même de son Fondateur, une lumière qui l'éclaire jusque dans ses plus intimes profondeurs. Elle explique son établissement et son autorité souveraine sur les âmes ; elle la montre infaillible et inébranlable, parce que c'est Jésus-Christ ressuscité qui est son guide et son appui ; elle empêche les portes de l'enfer de jamais prévaloir contre elle, parce que Jésus-Christ ressuscité s'y est engagé ; son Pontife suprême parviendra toujours à triompher de ses ennemis, parce que telle est la promesse de Jésus-Christ ressuscité.

Il faut donc, mes frères, accepter tous les enseignements de cette divine religion, le jugement particulier à la fin de la vie, et le jugement général à la fin du monde ; le paradis éternel pour les bons serviteurs de Dieu, et l'enfer pour les méchants. Il faut donc croire heureux ceux qui observent les saintes lois de l'Eglise, et malheureux, parce que coupables, ceux qui les transgressent.

Ces deux conséquences de la résurrection de Jésus-Christ, la divinité de sa personne, et la divinité de sa religion enseignée par l'Eglise, sont certaines, incontestables pour quiconque veut un peu réfléchir. Elles sont une suite nécessaire de ce grand miracle, dont la vérité est prouvée si solidement qu'on ne peut pas la nier sans montrer une mauvaise foi insigne. Nous pouvons donc nous écrier, mes frères, avec autant d'assurance que l'apôtre saint Paul : « Je sais quel est Celui que j'adore et en qui

j'ai mis toute ma confiance ; je sais que s'il a consenti à mourir pour expier mes péchés, il est ressuscité, selon sa promesse, pour appuyer ma foi sur un fondement inébranlable ; je sais qu'après m'avoir donné la plus grande preuve d'amour dans sa mort, il m'a laissé une marque évidente de sa divinité dans sa résurrection. Je suis donc certain qu'en croyant en lui, je ne puis pas me tromper, et que ma foi est aussi raisonnable que sa parole est infaillible. »

* * *

O Christ Jésus, vous avez vaincu la mort au jour de votre résurrection, *Christus vincit.* Depuis lors, sur la terre comme au ciel, malgré les efforts des méchants, vous régnez dans les cœurs de vos fidèles serviteurs par l'amour qu'ils vous gardent avec un dévouement invincible, *Christus regnat.* Ah ! nous vous en conjurons, assujettissez à votre empire toutes les âmes que vous avez sauvées, afin qu'elles vous obéissent dans la sincérité de leur foi, dans la consolation de leurs espérances et dans la ferveur de leur meilleur amour, *Christus imperat.* Alors tous nous serons heureux ; tous nous serons délivrés du mal, par l'intervention bienveillante de votre miséricordieuse charité, *Christus ab omni malo nos liberat !*

Et vous, mes frères, unissez-vous au Christ ressuscité de toutes les forces de votre âme reconnaissante. Il vous a accordé le pardon de vos fautes au tribunal de la Pénitence ; ce matin, il vous a reçus au banquet eucharistique qui l'a fait revivre en vous. Maintenant, avec tous vos frères du monde catholique, vous pouvez chanter l'*Alleluia* triomphal de Pâques. Puis, après l'avoir répété ici-bas durant toutes les années de votre vie terrestre, vous irez chanter au ciel, avec les élus, l'*Alleluia* de l'éternelle félicité. Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS

LE JEUDI SAINT

Quand un homme se sent près de mourir, il réunit ses amis, il se recueille, il fait son testament... Ainsi le Jeudi Saint, à la veille de mourir, N.-S. J.-C. réunit ses apôtres au cénacle ; et après avoir célébré la Pâque avec eux, il promulgue ses dernières volontés. Lisons le testament du divin Maître : 1° *nous en connaîtrons les dispositions*, et 2° *nous saurons les devoirs qui s'imposent aux héritiers.*

I. — *Dispositions du testament*

1° Que laisse N.-S. J.-C. ? — Il semble d'abord qu'il ne peut rien donner. Il est venu au monde pauvre, il a vécu pauvre, il ne peut certainement que mourir pauvre. Pourtant, écoutez : « Je lègue mon corps, mon sang, mon âme et ma divinité... » O merveille ! N'est-ce pas là le plus grand et le plus beau des héritages ?

2° A qui ? — Sans doute à la Vierge Marie sa mère, la plus belle et la plus pure des créatures ? Peut-être aux Apôtres, ses fidèles compagnons de route ? Peut-être à Marie-Madeleine, Marthe et Lazare, aimable famille où il aimait à venir se reposer ? Non, écoutez : « Je lègue mon corps, mon sang, mon âme et ma divinité... à tous les hommes. *Accipite, manducate, bibite omnes.* » Ainsi tous, sans exception, nous sommes les héritiers de N.-S. J.-C. ; tous nous sommes placés sur le même rang que la Vierge Marie, les Apôtres, Marie-Madeleine, Marthe et Lazare... Quelle surprise ! Quelle révélation !

3° Et pourquoi ? — Parce qu'il nous aime. *In finem dilexit eos.* (Jo., xiii, 1). Sur le point de mourir, il n'a pu se résoudre à nous quitter. Il a donc accompli un miracle, le plus grand de tous les miracles, pour :

a) Demeurer avec nous dans le T. S. Sacrement de l'Eucharistie ;

b) Devenir la nourriture de nos âmes dans la sainte Communion ;

c) Etre offert en sacrifice tous les jours, sur les autels, à la sainte messe.

Quel inconcevable mystère ! Quel prodige d'amour !

II. — *Devoirs des héritiers*

Puisque nous sommes les héritiers de N.-S. J.-C., nous devons :

1° Accepter le testament du divin Maître : et l'accepter *a*) *sans réserve*, car il ne comporte que des avantages et il n'est grevé d'aucune charge ;

b) *Avec joie*, car il nous donne la preuve et la mesure de l'amour de Jésus pour nous ;

c) *Avec reconnaissance*, car jamais nous n'estimerons assez le don qui nous est fait. « *Quid retribuam Domino... ?* » (Ps. cxv, 12).

Qu'ils sont donc coupables ceux qui ont pris connaissance du testament de Jésus et semblent y renoncer, soit par indifférence, soit par négligence, soit par mépris !

2° En exécuter toutes les dispositions. — Puisque N.-S. J.- C. a voulu se donner à nous pour demeurer au St-Sacrement, être la nourriture de nos âmes et s'offrir tous les jours au saint sacrifice de la messe, ayons à cœur :

a) De le visiter dans les églises où il repose ;

b) De communier le plus souvent possible ;

c) D'assister à la sainte messe.

Qu'ils sont donc coupables ceux qui ont accepté le testament de Jésus et ne se soucient point d'en remplir les dispositions !

Conclusion

Avons-nous manqué nous-mêmes aux dernières volontés de notre divin Maître ? Dépêchons-nous de réparer nos fautes, afin de ne pas être frustrés un jour de l'héritage des Cieux.

LE VENDREDI SAINT

Il est dur de souffrir ; mais quand on sent de la sympathie autour de soi, quand on entend des paroles de consolation, il semble que la souffrance s'allège et s'adoucit. Ce ne fut pas le

cas de N.-S. J.-C. dans son affreuse Passion : « *Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit ; et qui consolaretur, et non inveni.* » (Ps. LXVIII,-21). Il fut en effet : 1° *abandonné des hommes*, 2° *abandonné de Dieu.*

I. — *Abandonné des hommes*

N.-S. J.-C. fut abandonné :

1° DE LA FOULE. Quelques jours avant son arrestation, le peuple acclamait Jésus avec enthousiasme : *Hosanna !* Cette fois il crie avec non moins d'enthousiasme : *Crucifigatur !* Quelle inconstance !

2° DE CEUX QU'IL AVAIT GUÉRIS OU RESSUSCITÉS. Ils sont légion en Palestine. Jadis ils savaient courir au devant du Maître pour demander des prodiges ; aujourd'hui où sont-ils ? Quelle ingratitude !

3° DE SES DISCIPLES. Ils étaient fiers pourtant d'accompagner Jésus et d'écouter ses enseignements ; aujourd'hui ils semblent honteux de l'avoir connu et ils doutent de sa personne et de sa doctrine.

4° DE SES APÔTRES ; et ces apôtres qui s'étaient vantés de le suivre jusqu'à la mort, se distinguent encore au milieu de la malice universelle... Judas le trahit... Pierre le renie par trois fois... Les autres sont en fuite... Quelle veulerie ! Quelle trahison ! Quelle apostasie !

5° DES JUGES. Un innocent abandonné de tous a du moins l'espoir de compter sur les juges. Eh bien ! non, Jésus sera la risée du tribunal d'Hérode et la victime du tribunal de Pilate.

6° DES PRÊTRES. Les prêtres ont de la pitié pour toutes les misères et surtout pour les grandes misères... Ils n'en auront pas pour Jésus. Ils réclament sa mort avec le peuple, ils ricanent de ses souffrances, ils vont jusqu'à l'insulter sur la croix !

O mon Dieu ! C'est en vain que vous cherchiez un simple regard de commisération dans cette foule hurlante... « *Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit ; et qui consolaretur, et non inveni.* »

II. — *Abandonné de Dieu*

« A qui perd tout, Dieu reste encore » a dit un poète ; mais Jésus est chargé des péchés du monde, il connaîtra la suprême amertume, Dieu ne lui restera pas, Dieu le maudira : « *Maledictus a Deo est qui pendet in ligno.* » (Deut., XXI, 23). Aussi :

1° DIEU LAISSE JÉSUS SANS SECOURS. Il ne dit plus comme jadis du haut des cieux : « *Hic est filius meus dilectus in quo mihi complacui.* » (Mt. III, 17). Il se tait, il abandonne le Christ à la fureur des créatures.

2° IL LE REGARDE AVEC INDIGNATION ET AVEC COLÈRE. Jésus n'est-il pas chargé de tous les crimes du monde ? Comment Dieu ne le regarderait-il pas de ces yeux terribles de Justicier dont il regarde les réprouvés ?

3° IL LE BRISE PAR LA HONTE ET LA DOULEUR ; et il le brise au point de lui faire éprouver dans l'âme une peine qui confine à la peine infernale du dam. « *Et Dominus voluit conterere eum in infirmitate.* » (Is LIII, 10).

Cette fois la mesure est comble. Une plainte s'échappe des lèvres de Jésus : « *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?* » (Mt. XXVII, 46). Il est temps de descendre librement dans la mort...

Conclusion

Le cadavre du Christ est devant vous : pécheurs, reconnaissez votre œuvre ! Oserez-vous dire comme les Juifs : « *Sanguis ejus super nos et super filios nostros !* » (Mt. XXVII, 25). Non, certes. Pleurez donc vos lâchetés, vos crimes, vos trahisons ; et n'abandonnez plus jamais Celui qui est mort par amour pour vous.

PAQUES

La fête de Pâques est la plus grande fête de l'année. C'est le glorieux anniversaire de la résurrection de N.-S. J.-C. : aussi l'Eglise quitte ses habits de deuil et chante sa joie. *Resurrexit sicut dixit, alleluia !* Nous étudierons : 1° *le fait* de la résurrection de N.-S. J.-C., 2° *ses conséquences.*

I. — *Le fait*

La résurrection de N.-S. se présente à nous comme un fait attendu, accompli, indéniable.

1° ATTENDU : car *a*) il a été prédit par les prophètes. « *Quoniam non derelinques animam meam in inferno : nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.* » (Ps. XV, 10).

b) Il a été figuré par l'histoire de Jonas : « *Generalio mala et adultera signum quærit : et signum non dabitur ei nisi signum Jonæ prophetæ.* » (Mt. XII, 39).

c) Il a été annoncé par N.-S. J.-C. lui-même. Ses ennemis en conviennent : « *Domine, recordati sumus quia seductor ille dixit adhuc vivens : Post tres dies resurgam.* » (Mat. XXVII, 63).

Aussi, même après la mort de N.-S., les Juifs se souviennent de ses prophéties et sont saisis de crainte. Ils prennent des précautions pour empêcher toute supercherie de la part des apôtres. (Mt. XXVII, 64-66).

2° ACCOMPLI. Voir le récit dans les Evangiles : Mt. XVIII, 1-8 ; Mc. XVI, 1-8 ; Lc. XXIV, 1-8 ; Jo. XX, 1-18).

3° INDÉNIABLE : car nier la résurrection de N.-S., c'est nier toute vérité historique. Que de faits sont admis comme certains dans l'histoire qui sont loin d'être prouvés par des témoignages aussi *nombreux*, aussi *divers*, aussi *catégoriques !* La résurrection de N.-S. est donc un fait qui s'impose...

II. — *Ses conséquences*

Il s'impose comme :

1° LE FONDEMENT LE PLUS SOLIDE DE NOTRE FOI. — Est-il en effet un plus grand miracle que celui de ressusciter par sa propre puissance et au moment prédit ? Rien ne prouve donc davantage la divinité de N.-S. J.-C. et de son Eglise. Aussi S. Paul n'a pas craint de dire : « *Si autem Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides nostra.* » (I Cor., XV, 14).

2° LE MOTIF LE PLUS PUISSANT DE NOTRE ESPÉRANCE. — Comment douter de notre propre ré-

surrection en voyant N.-S ressuscité ? Ne nous apparaît-il pas avec raison comme « le premier-né d'entre les morts » ? « *Si autem Christus prædicatur quod resurrexit a mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis, quoniam resurrectio mortuorum non est ?* » (I Cor. XV, 12).

3° LE MODÈLE PARFAIT DU CHRÉTIEN RESSUSCITÉ A LA VIE DE LA GRACE. — Jésus sorti du tombeau ne meurt plus : ainsi le chrétien ayant reçu la vie de la grâce dans le sacrement de baptême, ou l'ayant recouvrée dans le sacrement de pénitence, doit sortir du tombeau du péché pour devenir un homme nouveau. « *Expurgate vetus fermentum...* » (I Cor. V, 7-8).

Conclusion

Réjouissons-nous avec l'Eglise en cette grande solennité ; et renouvelons-nous dans l'esprit de foi, d'espérance et d'amour qui doit animer ici-bas le vrai chrétien : « *Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses qui sont en haut... et non celles qui sont sur la terre.* » (Col. III, 1-2).

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LA PRÉSENCE RÉELLE, LA COMMUNION ET LA VIE

Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi ; si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum.

Je suis le pain vivant descendu du ciel ; celui qui mange de ce pain vivra éternellement.

(Jo. VI, 51-52).

Mes frères,

La vie du corps consiste dans son union avec l'âme, et la vie de l'âme dans son union avec Dieu. Séparé de l'âme pour laquelle il a été créé, le corps devient immobile et glacé ; les éléments qui le composent sont encore là, mais ses organes sont éteints, il n'agit plus, il est mort. Il en est de même de l'âme : si elle se sépare de Dieu qui est le principe de son être, elle n'a plus sa vie propre, et dans la langue des choses de l'âme, nous disons qu'elle est morte.

Il nous paraît étrange que les conditions de notre existence se brisent ; nous étions faits pour la vie et il nous est resté, de notre première origine, une horreur instinctive de la mort ; nous sentons que c'est là le grand châtiment. Celle du corps est peut-être la seule qui nous saisit d'effroi, parce qu'elle frappe nos sens ; mais si nous n'étions pas déchus, nous verrions, nous sentirions que la mort de l'âme est mille fois plus terrible, et nous éprouverions une horreur semblable à celle de nos premiers parents quand ils tombèrent dans le péché. Quelle émotion amère dut saisir le premier homme quand il se sentit précipité dans la mort ! Toutes les lumières que Dieu lui avait données s'éteignent, toutes ses forces s'évanouissent, et un sentiment qu'il ne connaissait pas, le plus douloureux de tous, la honte, l'envahit, traînant à sa suite la tristesse et le remords. Bientôt la voix de Dieu se fait entendre et augmente toutes ses angoisses, en lui montrant qu'il a échangé l'amitié de son Père, de son Créateur, de Dieu, contre son inimitié, le bien contre le mal, la vie contre la mort !

Voilà, mes frères, le triste état dans lequel le péché auquel nous consentons jette notre âme, et il faudrait regarder comme perdu celui qui n'éprouverait plus aucune crainte de cette mort, qui en toute vérité est un malheur infiniment plus grand que la mort du corps.

Mais ce malheur, nous pouvons le réparer, nous pouvons l'écarter à tout jamais, nous pouvons vivre dans la plus belle acception du mot, nous pouvons atteindre ce but légitime de nos désirs, car parmi tous les désirs qui dorment ou qui veillent au fond du cœur de l'homme, le plus puissant est celui de la vie. Ce désir qui subsiste toujours au fond de notre âme, qui devient même plus fort à mesure que nous approchons du terme, aura sa satisfaction. Nous pouvons espérer vivre, même à travers la mort : Notre-Seigneur nous a apporté du ciel un pain mystérieux, qui donne la vie de l'âme en ce monde et en l'autre, qui communique même à notre corps un germe d'immortalité, et ce pain c'est Lui-même : « Je suis le pain vivant, descendu du ciel... Celui qui mange de ce pain, je le ressusciterai au dernier jour. »

Entrons, m. f., dans les réflexions que nous inspire un si beau sujet ; et voyons *d'abord* comment Notre-Seigneur a affirmé devant les hommes cette étonnante vérité : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. »

I. — *La présence réelle*

Quand ces paroles tombèrent pour la première fois de ses lèvres, elles excitèrent une protestation contre sa divinité. Mais Notre-Seigneur ne s'arrêta pas à ces protestations, il continua de mettre en lumière sa doctrine, et il ajouta : « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. »

A cette singulière proposition de manger la chair de Jésus, de nouveaux murmures s'élevèrent : « Comment cet homme peut-il nous donner sa chair à manger ? » Et toujours Notre-Seigneur, loin de se rétracter, appuya au contraire par un double serment : « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Ma chair est vraiment nourriture, mon sang est vraiment breuvage. Celui qui me mange vivra par moi. »

Mes frères, ne perdons jamais le souvenir de cette scène vraiment saisissante, des affirmations si nettes, si répétées de Notre-Seigneur

et des émotions diverses qu'elles produisirent en ceux qui l'écoutaient. La fermeté de Notre-Seigneur était telle que le moindre doute n'était plus possible, et ce ne furent plus seulement des ennemis et des indifférents qui furent choqués, mais des disciples même s'éloignèrent en disant : « Ce langage est dur, et qui veut continuer à l'entendre ? »

Leurs yeux ne furent point ouverts à la vérité et ce fut la punition de leurs basses pensées et de leur orgueil. Leur cœur était aveugle. Ils considéraient la matière et ne s'élevaient pas jusqu'à l'esprit ; ils ne croyaient qu'à leurs sens étroits et bornés, au lieu de se confier à la parole de Dieu, et quand le Sauveur leur parle du pain céleste qui donne la vie, ils ne voient qu'une chair morte.

Aujourd'hui, après dix-neuf siècles, y a-t-il encore de ces aveugles ? Hélas ! vous le savez bien, mes frères, vous en avez sans doute déjà rencontré, vous en rencontrerez encore ; ils tiennent exactement le même langage que leurs premiers ancêtres dans l'incrédulité, et ils sont plus coupables, car depuis dix-neuf siècles l'Eglise affirme, elle prouve, elle vit de ce dogme ; mais rien ne peut les tirer de leur aveuglement.

Notre-Seigneur, qui en nous apportant la vérité a poussé jusqu'au scrupule le respect de la liberté de l'homme, parce qu'il veut, s'il vient à nous, que nous ayons le mérite d'aller à lui, Notre-Seigneur laissa s'éloigner ces âmes grossières et présomptueuses, et se tournant vers ses apôtres il leur dit : « Et vous, voulez-vous aussi me quitter ? — Seigneur, s'écrie St Pierre, à qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la vie éternelle. » Ah ! la belle réponse ! L'humble confiance de l'apôtre, son amour vrai lui ont mérité un rayon d'En-Haut ; il croit, il voit, il fait d'inspiration la réponse la plus profonde et la plus vraie qui pût être faite : « Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle ! » Ah ! Voilà bien notre ancêtre dans la foi ! Si les premiers incrédules ont eu leurs successeurs à travers les siècles, S. Pierre et les fidèles disciples ont aussi les leurs. Oui, nous croyons après dix-neuf siècles comme croyait S. Pierre ; ses sentiments sont les nôtres, ses paroles nous sont familières et nous les répétons souvent. Comme les apôtres et les disciples fidèles groupés alors autour de S. Pierre, s'attachaient aux pas de Notre-Seigneur, ainsi aujourd'hui, prêtres et fidèles, nous nous groupons autour de nos évêques, successeurs des apôtres, et de Notre Saint Père le Pape, successeur de S. Pierre, et tous ensemble, d'un même cœur, nous disons à Jésus présent dans la Sainte Eucharistie : « Seigneur, vous avez les paroles de la vie éternelle, nous nous attachons à vous dans l'unité d'une même foi et d'un même amour, car loin de vous c'est la mort, et près de vous c'est la vie ! »

II. — *La communion*

Ainsi donc, Notre-Seigneur ne faisant qu'un avec Dieu son Père, la source de toute vie, la vie même, a revêtu une chair humaine, non seulement pour passer de la crèche au calvaire, pour nous laisser dans le récit de quelques-uns de ses disciples le souvenir incomplet de ses enseignements et de ses vertus ; non, sa puissance et son amour vont plus loin, sa sagesse est plus profonde. Il s'est incarné non pas seulement à la nature humaine en général, mais à la personne de chacun de nous, et par son intervention chaque homme est appelé dans son corps et dans son âme à l'honneur de toucher Dieu. La séparation élevée par le péché entre le Créateur et la créature, est tombée ; avec autant de familiarité, avec plus d'intimité encore qu'aux premiers jours de sa création, l'homme peut s'approcher de Dieu, s'unir à lui et puiser la vie à sa source éternelle.

C'est un mystère ; oui, sans doute, c'est un mystère ! Si nous montons par la pensée au plus haut des cieux, nous voyons Jésus dans le sein de son Père, tout éclatant de sa splendeur éternelle ; si nous descendons sur la terre, nous le voyons aussi dans le sein de l'homme pécheur. Il est fixé par l'amour aux deux termes extrêmes de la grandeur et de la faiblesse ! Il est partout, au ciel et sur la terre, en Dieu et en l'homme, dans notre cœur et sur l'autel : mystère ! mais mystère qu'il faut aimer, qu'il faut adorer, car c'est la plus grande preuve que Jésus-Christ est le médiateur entre Dieu et l'homme, et que ces hommes qui ne viennent pas à lui, qui s'éloignent de lui, se perdent. Ils se tiennent en dehors de cette union que Dieu a voulu établir entre lui et tous les hommes. Au lieu d'aller à leur but, à la vie par le Sauveur, ils vont à la mort.

Eh bien ! que dire, m. f., non pas de ceux qui voient et repoussent ce bienfait de Dieu, nous n'avons pas à en parler ici, — mais de ceux qui restent froids et indifférents devant ce miracle d'amour que Dieu a fait pour soutenir la vie de notre âme par son union avec elle ? Ils ne comprennent pas, ou ils ne veulent pas comprendre, et certainement ils ne répondent pas à la volonté de Dieu.

Car pour nous montrer que nous devons le recevoir souvent dans la Sainte Communion, Notre-Seigneur a pris l'image de la nourriture, et on peut faire de cette nourriture de l'âme avec la nourriture du corps, toutes les comparaisons. — C'est du pain, la nourriture la plus répandue et la plus commune à tous les hommes, on en mange tous les jours, plusieurs fois par jour, sans jamais s'en fatiguer. C'est donc une contradiction avec la nature même des choses que de donner rarement à l'âme sa nourriture nécessaire. Dieu l'a dit, et c'est lui aussi qui l'a faite tout exprès pour l'âme. —

Le corps ne conserve ses forces qu'à la condition de prendre sa nourriture régulièrement et souvent, il perdrait même la vie si on attendait un trop long temps. La loi est la même pour l'âme, car le monde de l'âme et le monde du corps ont été créés par le même Dieu. Le pain céleste ne peut soutenir la vie de l'âme, lui donner des forces réelles, qu'à la condition d'être pris régulièrement et souvent. C'est à cette condition seule que l'âme est réellement vivifiée par la présence de Dieu, qu'elle devient assez forte pour soutenir le combat de la vie, qu'elle va au devant de ses devoirs avec confiance. Quelque pénibles qu'ils soient, elle les accepte avec allégresse, elle se sent légère sous leur poids, elle sourit à leur amertune, ils sont la volonté du Dieu aimé qu'elle porte en elle et en qui elle vit.

III. — *La vie*

Car l'union avec Dieu par N.-S. Jésus-Christ est la vie de notre âme ici-bas ; elle est, avec une évidence plus grande encore, sa vie en l'autre monde. Cette terre n'est pas le royaume de Dieu, mais le royaume de l'homme ; voilà pourquoi il semble à un si grand nombre que l'homme éloigné de Dieu peut sur cette terre être très heureux, tandis que l'âme qui se donne à lui ne peut sentir sa présence qu'à travers les voiles qui enveloppent notre nature.

Mais, au-delà de ce monde, dans l'autre, dans le monde des âmes, là, c'est *le royaume de Dieu*. L'âme unie à Dieu le voit sans obstacle, face à face. Elle voit Celui qui existe par lui-même, qui est la beauté, l'ordre, l'harmonie, la vie éternelle, de qui procède tout ordre, toute harmonie, toute activité. L'âme est dans cette lumière, elle a sa place dans cette harmonie, dans ce bonheur, elle y est fixée dans son état définitif, la vie de Dieu est la sienne, c'est l'éternité !

Mais l'âme qui a repoussé Notre-Seigneur loin d'elle, et qui entre ainsi dans le royaume de Dieu, que va-t-elle devenir ? Quelle contradiction entre son principe immortel et sa séparation désormais irrémédiable d'avec la source de son être ! Elle ne peut pas disparaître, cette âme ; elle ne sera pas anéantie ; elle est dans le royaume de Dieu, cette fois et pour toujours, et elle ne peut le voir, jouir de son bonheur, de sa vie ; elle sent qu'elle a faim et soif de Dieu ; mais c'est trop tard, cette faim et cette soif ne seront jamais satisfaites ; elle ne peut s'approcher, s'unir à ce Tout-Puissant qui est son essence, son tout. Dieu est lumière, et elle est dans les ténèbres. Dieu est ordre, et elle est dans le désordre. Dieu est gloire et elle est dans la honte. Dieu est amour, et elle est dans la haine. Dieu est bonheur, et tout manque à cette âme pour être heureuse, et son sort est fixé pour toujours.

On n'évite ce malheur, cette mort éternelle, cet enfer, qu'en pratiquant le précepte de Notre-Seigneur : « Celui qui mange de ce pain vivra éternellement. »

Le ciel n'est pas seulement le royaume de Dieu, Notre-Seigneur a dit aussi que c'est *la maison de son Père*. Or, à quel titre pourrons-nous être admis à entrer et à vivre dans cette maison ? Ce ne peut être qu'à titre d'enfants de Dieu et de frères de Jésus-Christ. C'est pour cela que Notre-Seigneur, avant de retourner à son Père, nous a laissé sa chair et son sang pour régénérer notre chair et notre sang, nous rendre véritablement ses frères, et par lui et en lui enfants de Dieu son Père, nous donner des droits incontestables à l'héritage céleste... Que cela est simple et que cela est vrai ! Nous ne pouvions plus être admis au ciel par notre fraternité en Adam, qui est souillée par le péché, et notre Sauveur nous fait contracter avec lui une fraternité sainte qui nous rend tous nos droits, et le ciel est une assemblée de frères réunis autour du père de famille, et c'est par Jésus que nous sommes de cette famille.

Voyez-vous, mes frères, par ces deux raisons, que c'est la Sainte Communion qui nous fera vivre en l'autre monde ? Voyez-vous pourquoi Notre-Seigneur a tant insisté sur la nécessité de la Communion ; pourquoi, au moment suprême de l'institution du Sacrement, il nous a laissé ce précepte comme l'expression de sa dernière volonté : « Mangez-en tous, car ceci est mon corps ; buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle et éternelle alliance. »

— Et notre corps, me direz-vous, ne partagera-t-il en rien la destinée de notre âme ? Après avoir été son fidèle compagnon pendant cette vie, après avoir eu sa part de toutes ses luttes et de tous ses labeurs, va-t-il se séparer d'elle pour toujours et disparaître à jamais ?

— Non, mes frères, notre corps, nourri du corps et du sang de Notre-Seigneur, sera immortel. Je ne veux pas dire, vous le savez bien, qu'il évitera la mort ici-bas. Non, cette condamnation prononcée à l'origine du monde pèse sur tous les hommes, et Notre-Seigneur lui-même a voulu la subir. Mais, comme Notre-Seigneur s'est ressuscité, il nous ressuscitera aussi, et nous vivrons tout entiers dans cette vie promise par Dieu. Ce corps que nous avons, que nous voyons, sera au ciel, si nous le respectons, si nous le rendons digne de s'unir au corps de Notre-Seigneur. Ce n'est pas en vain que la chair divine s'unit à notre chair, que le sang divin coule dans nos veines. Dieu communique ainsi à notre corps un germe de vie que rien, si ce n'est le péché, ne peut étouffer. Il l'a dit et sa parole ne trompe pas : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

Une des tristesses les plus profondes que puisse éprouver l'homme est celle qui le saisit quand, au milieu de ses jours, il s'aperçoit que les forces commencent à l'abandonner, et qu'il s'incline vers sa tombe déjà entr'ouverte. Cette nécessité de mourir, qu'à vingt ans l'on n'entrevoit que de loin et presque sans y croire, se dresse tout à coup devant l'homme, et dès ce moment il n'en peut plus détourner ses regards inquiets ; il cherche à retenir le reste de ses années qui s'écoulent malgré lui, et il est travaillé, selon l'expression de l'Ecriture, par l'amertume la plus amère.

Les païens, est-il besoin de le dire ? n'ont point trouvé de remède à ce chagrin qui empoisonnait tous leurs plaisirs ; et aujourd'hui les hommes qui n'ont pas la foi, sont dans la même impuissance et les mêmes angoisses. C'est le divin Sauveur seul qui adoucit cette grande tristesse du cœur de l'homme, en lui ouvrant la source de la vie éternelle pour l'âme et pour le corps. « Celui qui mange ma chair, je le ressusciterai au dernier jour. » Pourquoi alors le chrétien s'attristerait-il en voyant approcher la mort ? Tout nous dit sur la terre que ce corps s'affaiblira et tombera en poussière ; mais, si nous sommes fidèles à l'Eucharistie, nous sommes assurés qu'il se relèvera un jour, tout brillant d'une beauté et d'une jeunesse éternelle. Dieu l'a dit, que voulons-nous de plus ? Il l'a dit de cette voix qui doit toujours dominer les bruits que la terre fait autour de notre âme : « Celui qui mange ma chair vivra éternellement et je le ressusciterai au dernier jour », c'est-à-dire au jour sans lendemain, au jour qui conclut tout.

* * *

Voilà donc, mes frères, le grand bienfait que Dieu a apporté au monde dans l'auguste sacrement de son amour. La vie donnée à l'homme au premier jour, l'homme par sa faute l'avait perdue. La miséricorde divine a voulu tout réparer. Le Verbe s'est fait chair et il est resté parmi nous, sous la forme d'un pain qui donne la vie. Il l'a dit, nous adorons sa parole avec une foi profonde, et nous sentons aussi que cette parole, conforme à la raison, s'accomplit en nous et autour de nous.

Comme le soleil, placé bien loin de notre terre, lui fait cependant subir sa présence, l'inonde de sa chaleur et de sa lumière ; comme les rayons bienfaisants de ce roi des astres pénètrent jusqu'à la plus petite semence tombée dans le sillon pour lui donner la vie : ainsi le Créateur du soleil, qui est lui-même le Soleil des âmes, du haut du ciel où il étincelle dans la gloire de son trône éternel, couvre la terre de sa présence par le sacrement de l'Eucharistie, il pénètre par les rayons sans cesse multipliés de ce sacrement jusqu'à l'âme la plus cachée, la plus humble, pour lui donner sa vie. Que dirions-nous d'un homme qui mettrait sa terre à l'ombre et empêcherait le soleil d'y parvenir ? Il faudrait le dire de celui qui ne voudrait jamais communier. N'arrêtons pas, mes frères, ces divins rayons, laissons-les venir jusqu'à nous, ouvrons-leur largement nos âmes. Que sous l'action vivifiante de ce soleil, nos cœurs grandissent, qu'ils se purifient, qu'ils s'élèvent vers le ciel, qu'ils portent leurs fleurs et leurs fruits en ce monde, pour s'épanouir après dans la vie éternelle. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XXXIX

LA CHARITÉ ENVERS DIEU. — SES MOTIFS

La troisième et dernière des vertus théologales est la *Charité*.

Charité vient de *cher*. On appelle de ce nom l'amour dont tout homme est pénétré pour les êtres qui lui sont chers.

Les chrétiens doivent aimer à la fois Dieu et leurs semblables. C'est pourquoi on distingue deux charités : *la charité envers Dieu*, et *la charité envers les autres hommes*. Nous étudierons l'une après l'autre ces deux vertus, ou plutôt ces deux moitiés de la même vertu.

L'entretien qui commence aura pour objet la charité envers Dieu. Il en expliquera les *motifs*.

Il est, dans les écrits des prophètes, une page où l'Esprit-Saint, manifestant le projet d'amener un homme à l'amour de Dieu, dit « qu'il parlera à son cœur : *loquar ad cor ejus*. » (Osée, II, 14). Voilà bien, en effet, où il faut porter la parole, quand on veut faire entendre une exhortation d'amour. Puisque je viens, à mon tour, parler d'amour, laissez-moi, moi aussi, m'adresser à vos cœurs. Et parce que l'amour auquel je veux vous amener a pour objet l'être le plus saint et le plus excellent, écoutez-moi avec ce qu'il y a de plus pur et de plus élevé dans votre cœur.

Qu'il me soit permis de dire, avant d'entrer en matière, combien je m'applaudis de traiter ce sujet pour des auditeurs fermement croyants et sincèrement pieux. Rien n'est agréable et utile comme de prêcher la charité. Non seulement celui qui parle gagne très vite la sympathie de ceux qui l'écoutent et leur fait du bien ; mais son cœur s'embrase aussi de ses propres paroles et jouit des sentiments qu'il exprime et qu'il inspire. « On est heureux, disait Bossuet, quand on peut parler de Dieu, de ses bontés, de son amour, à des âmes qui en sont touchées (1). »

Les raisons pour lesquelles nous devons aimer Dieu peuvent se ramener à trois principales.

(1) Lettre à Sœur Cornuau (édit. de Bar-le-Duc, t. XI, p. 290).

I

La première consiste *dans les exigences divines*. Dieu veut être aimé de nous. Il fait une loi, et une loi rigoureuse, de l'aimer.

Un jour, l'un des Pharisiens les plus assidus à circonvenir Jésus de leurs questions captieuses lui adressa celle-ci : « *Maître, quel est le plus grand des commandements ?* » Le Sauveur répondit : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit. C'est là le premier et le plus grand des commandements.* » (Mt, XXII, 37).

Quand on met en parallèle Dieu et l'homme, on constate entre les deux une telle différence qu'on s'explique difficilement comment le premier peut tenir à l'amour du second. Tenez-vous à l'amour du moucheron dont le bourdonnement se fait entendre autour de vous, ou du ver de terre qui rampe à vos pieds ? Vous êtes pourtant plus éloignés de Dieu que ces humbles créatures ne le sont de vous. Si vous n'êtes que néant, comment l'Etre infini ne peut-il se passer de votre amour ? S'il vous permettait seulement de lui offrir une place dans votre cœur, ne vous ferait-il point, par là, un grand honneur ?... Eh bien ! non seulement Dieu vous permet de l'aimer : il vous le commande ; et il veut posséder tout l'amour dont il vous a rendus capables. Cette exigence s'exprime dans la lettre même de son précepte, puisqu'il vous dit de l'aimer « *de tout votre esprit, de tout votre cœur, de toute votre âme* » ; en d'autres termes : jusqu'à épuiser la puissance d'aimer dont jouissent celles de vos facultés qui peuvent concevoir de l'amour.

Notre-Seigneur ajoute : « *Ce commandement est le premier et le plus grand de tous.* » Ainsi, quand il nous ordonne de croire en lui, d'espérer en lui, de l'adorer, de respecter la vie, la propriété, la réputation d'autrui, et d'avoir des mœurs pures: ces lois, si graves, si importantes, si rigoureuses, ne le sont pas autant que la loi de l'amour divin. Celle-ci passe avant elles. Ainsi, l'amour de Dieu sera, de toutes les vertus, la mieux récompensée. C'est de lui, en effet, que l'apôtre a dit : « *L'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, le cœur n'a rien rêvé dont nous puissions nous servir pour comprendre quel paradis Dieu lui a préparé.* » (I Cor., II, 9). Ainsi encore, le refus d'aimer Dieu comme il veut être aimé sera, de toutes les fautes, la plus sévèrement punie. Le cœur humain est un autel sur lequel ne doivent brûler que les flammes du saint amour. Quiconque y allume un feu capable de le profaner, mérite d'être traité comme ces lévites du désert qui avaient mis dans leurs encensoirs des charbons sacrilèges. La terre s'entr'ouvrit sous leurs pieds et ils tombèrent tout vivants dans les effroyables brasiers qui occupent le centre du globe. (Nomb., XVI). Si donc vous avez le désir du ciel et la crainte de l'enfer, aimez Dieu. La crainte et l'espérance doivent, l'une et l'autre, vous conduire à son amour.

Ce premier motif de la charité envers Dieu se présente à nous avec une telle précision qu'il n'appelle aucun développement. C'est pourquoi, content de l'avoir signalé, je passe à d'autres motifs.

II

La seconde des raisons pour lesquelles nous devons aimer Dieu s'emprunte à ses bontés pour nous. Elle nous commande de l'aimer par reconnaissance. « *Aimons-le*, dit S. Jean, *car il nous a aimés le premier.* » (I Jo., IV, 19).

« *Il nous a aimés le premier !* » C'est le plus ancien des amis. — Nés d'hier, nous ne pouvons pas avoir aimé Dieu depuis longtemps. Lui nous aime d'un amour qui remonte beaucoup plus haut. Il ne vit pas, comme nous, dans une durée prompte à s'écouler ; il vit dans une durée dont le caractère essentiel est la perpétuité. Nos affections naissent et meurent avec le temps ; les siennes sont éternelles. Ce qu'il éprouve une fois, il l'éprouve toujours. « Quand commença-t-il à vous aimer ? » demande S. François de Sales. Lui-même répond : « Il commença quand il commença à être Dieu. — Et quand commença-t-il à être Dieu ? — Jamais. Il l'a toujours été, sans commencement et sans fin (1)... » Combien cette éternité de l'amour de Dieu pour moi me semble douce et attendrissante ! Quoi ! des siècles et des siècles avant ma naissance, quand personne ne pensait à moi, quand il n'existait encore aucune créature capable de penser à moi, déjà l'Etre infini avait le regard fixé sur moi. Il m'aimait. Il combinait, avec une tendre sollicitude et un art merveilleux, la trame providentielle de mes destinées. Il préparait chacune des grâces dont mon existence terrestre devait être remplie. Il s'étudiait à embellir les gloires de mon éternité... Rien qu'à mesurer ce passé sans limites de l'amour de Dieu pour mon humble personne, je sens peser sur moi une dette de reconnaissance sous laquelle mon cœur défaille et dont je sens qu'il me sera impossible de m'acquitter jamais.

Mais Dieu n'est pas seulement le plus ancien des amis ; c'est aussi le plus tendre. — Sa tendresse, au témoignage des livres saints, est égale à sa grandeur. Vous savez combien Dieu est grand ; il l'est à un degré qui ne connaît aucune limite. « *Eh bien !* assurent-ils, *cette grandeur donne la mesure de sa bonté.* » (Eccli., II, 23). — Voilà, sans doute, pourquoi Dieu s'attribue vis-à-vis de nous les titres les mieux faits pour signifier l'affection la plus vive ; pourquoi il s'appelle, non seulement un ami, mais un père, mais une mère, mais un

(1) *Introd. à la vie dévote*, Ve P., ch. XIV.

époux, mais un frère. Il a le droit de prendre tous ces noms, car il a toute la tendresse à laquelle ils peuvent servir d'expression.

Quelle est donc la raison de tout ceci ? Pourquoi un être si grand et si puissant s'est-il si profondément épris d'êtres aussi faibles et aussi petits ? Son amour pour nous peut-il lui gagner quelque chose ? En nous aimant, a-t-il en vue quelque profit ? — Point du tout ! Dieu n'a aucun besoin, ni de nous, ni, comme dit le Psalmiste, « *de ce que nous avons.* » (XV, 2). Nous ne pouvons rien, absolument rien ajouter à sa béatitude infinie. Il nous aime, non point par calcul, mais par pure bonté.... C'est le rêve préféré des cœurs vraiment bons de chercher au dessous d'eux l'objet de leur amour, afin de pouvoir donner beaucoup sans recevoir l'équivalent. Ce rêve, Dieu l'a fait, et en nous aimant, l'a réalisé. Son amour pour nous est d'un désintéressement que n'altère aucune pensée d'intérêt.

Voyez encore de quelle générosité il a usé à notre égard ! — L'apôtre S. Paul demandait jadis aux fidèles de Corinthe : « *Qu'avez-vous que vous n'ayiez reçu ?* » (I Cor., IV, 7) C'est vrai ! Nous avons tout reçu ; car nous n'avons jamais rien pu donner à nous-mêmes ; et nous avons tout reçu de Dieu. — Qui nous a donné notre âme avec ses facultés, notre corps avec ses organes ? C'est Dieu. — Qui nous a donné tous les biens dont nous jouissons : la santé, la fortune, petite ou grande, qui est la nôtre, les dons de la nature et les dons de la grâce, les êtres chéris, parents, ou amis, dont nous sommes entourés ? C'est Dieu. — Et si nous espérons jouir là-haut d'une éternité bienheureuse, à qui le devons-nous ? Encore à Dieu. — Son amour nous a donné tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons ; il nous donnera, dans l'avenir, tout ce que nous espérons et tout ce que nous pourrons recevoir. Estimons tous ces dons à leur juste valeur : et nous comprendrons un peu combien Dieu nous aime...

Mais ici une considération s'impose à nous, qui doit doubler à nos yeux le prix de ses bienfaits. — Pour nous acorder tous les biens dont il nous a comblés, il n'a point suffi à Dieu d'ouvrir sur nous son cœur et d'en laisser tomber de tendres et généreuses effusions. Il a dû faire beaucoup plus. Un jour, ne l'oublions pas ! le péché est venu mettre obstacle à ses libéralités. Ce jour-là, Dieu offensé se devait à lui-même de renoncer à son amour pour nous et à tous les projets qu'il avait formés en notre faveur. En tous cas, il ne lui était plus possible de nous rien donner sans l'acheter à sa justice et sans le payer suivant sa valeur. Ce fut, pour son cœur, une rude épreuve. Pour nous, nous y courions le risque effroyable d'être à tout jamais abandonnés de Dieu... Dieu, pourtant, nous resta fidèle. Loin de nous délaisser, il prit le parti de satisfaire lui-même à sa justice et d'obtenir d'elle le droit de nous continuer ses bienfaits. Ceci l'obligeait à livrer son propre Fils. C'étaient, en perspective, l'Incarnation avec ses humiliations, la Rédemption avec ses souffrances, le Christianisme avec ses institutions où la grâce se donne avec une inépuisable libéralité. Dieu a accepté tout cela ; et il l'a accepté avec joie ; car il met son plaisir à nous faire du bien. Cette acceptation lui a permis de nous traiter, quoique pécheurs, avec la prodigalité dont s'étaient inspirés ses desseins primitifs ; mais ses bontés lui sont devenues beaucoup plus coûteuses. Elles devenaient aussi, pour nous, beaucoup plus précieuses. Chacune d'elles nous est un témoignage, non seulement de la générosité dont il use envers nous, mais encore des sacrifices que lui a demandés son amour. Regardons de près les grâces dont nous sommes comblés ! Elles nous apparaîtront toutes empourprées du sang de Jésus-Christ...

Rappelez-vous maintenant avec quelle persévérance et quelle fidélité Dieu vous aime ! — Les meilleurs amis se rebutent et se détachent bien vite, quand on semble méconnaître leur affection et quand on néglige de la payer de retour. Dieu ne fait point comme eux. Il ne se lasse pas aisément d'aimer. Vos ingratitudes et vos offenses l'ont-elles jamais découragé ? J'ai lu la réponse à cette question dans l'Evangile. Là, j'ai vu comment il a continué son affection à la brebis égarée ; avec quelle sollicitude il l'a recherchée; avec quelle joie il l'a retrouvée, combien paternellement il l'a chargée sur ses épaules, avec quels ménagements il l'a traitée (Luc, XV, 4-6). Au ciel, les élus seront émerveillés de bien des choses, mais ce ne sera pas un de leurs moindres étonnements de voir quelle adresse, quelle habileté, je dirais volontiers quelle diplomatie Dieu a déployées dans ses efforts pour se réconcilier ses ennemis. Afin de les toucher et de les vaincre, il s'est montré tour à tour bon et sévère. Il a employé, suivant l'opportunité, le bonheur et le malheur, les bénédictions et les épreuves, les succès et les revers. Il a cherché dans la vie des plus criminels un prétexte dont il puisse s'autoriser pour leur faire miséricorde ; et quand il l'a trouvé, il s'est écrié avec une inexprimable allégresse : « J'ai donc découvert de quoi être clément ! » (Job, XXXIII, 24). Il les a souvent attendus avec une telle patience que les justes s'en sont scandalisés. Et quand il a réussi à les gagner, il a célébré leur retour par des fêtes auxquelles toute la cour céleste a reçu l'ordre de s'associer. (Luc, XV, 7).

Et ne croyez point que cet amour de Dieu pour les hommes les enveloppe tous ensemble, sans prendre la peine de distinguer les uns des autres. Il va à la masse, mais il va aussi

aux personnes. Dieu aime la collectivité, mais il aime aussi chacun en particulier. Il vous aime donc individuellement, vous, mon frère, vous, ma sœur ; et suivant la règle en vertu de laquelle les choses divines ne peuvent subir de partage, il vous aime de la totalité de son amour et comme s'il n'avait que vous à aimer...

Ne résistons pas, Chrétiens, ne résistons pas aux élans de reconnaissance que de semblables considérations doivent exciter en nous ! Plus l'amour descend de haut, plus il a de valeur et mérite de toucher le cœur. Nous sommes heureux d'être aimés par des inférieurs. Nous jouissons davantage de nous sentir aimés par des égaux. L'amour d'un supérieur, d'un grand personnage, d'un roi, nous serait plus doux encore. Un amour venu de Dieu lui-même, et dans des conditions comme celles dont je viens de parler, ne peut pas, si nous en avons l'intelligence, nous laisser indifférents. Aimons donc Dieu à notre tour ! Rendons-lui son amour ! Prenons pour lui les sentiments dont il est animé pour nous ! On a dit : « *Dieu a tant aimé le monde !* » (Jo., III, 16). Il faudrait qu'on puisse ajouter : « Oui, Dieu a bien aimé le monde ; mais aussi, le monde a bien aimé Dieu ! »

III

Un troisième motif d'aimer Dieu, plus excellent que la reconnaissance elle-même, se trouve dans les perfections propres à l'être divin. Oui, quand même Dieu ne nous aurait pas fait le commandement de l'aimer, quand même, par impossible, nous n'aurions jamais reçu et ne devrions jamais recevoir de lui aucune marque d'amour, nous devrions encore l'aimer et le bien aimer ; car il est, par lui-même, infiniment digne d'amour. Nous touchons ici à la forme la plus élevée de l'amour divin, celle à laquelle appartient proprement le nom sacré de *charité*.

Toute perfection, toute qualité est aimable et rend digne d'amour l'être qui la possède. Plus un être a de perfections et plus ses perfections sont grandes, plus aussi il mérite d'amour. Or, toutes les perfections sont en Dieu, et toutes atteignent en lui des proportions infinies. Dieu est donc infiniment digne d'être aimé.

Ceci bien compris, il serait inexplicable que vous aimiez certaines créatures et que vous n'aimiez pas Dieu. Vous les aimez pour leurs qualités ; mais elles n'en ont aucune qui ne se retrouve en Dieu beaucoup plus parfaite et dans des proportions supérieures à toute mesure. Vous aimez la vertu : Dieu est vertu infinie. Vous aimez la vérité : Dieu est vérité infinie. Vous aimez la justice : Dieu est justice infinie. Vous aimez la bonté : Dieu est bonté infinie. Je dirai encore : Vous aimez la beauté : Dieu est beauté infinie. Vous aimeriez Dieu, s'il était ce ciel étoilé, cette belle nature, ce livre, cette harmonie, cet objet d'art, devant lesquels vous tombez en extase. Vous l'aimeriez, s'il était cette gloire, cette science, cet idéal pour lesquels vous vous êtes passionnés. Vous l'aimeriez, s'il était ce bon père, cette tendre mère, cet époux dévoué, cet enfant rempli de piété filiale, cet ami fidèle auxquels vous avez donné votre cœur. Eh bien ! il est tout cela au degré suprême ; et tout cela est en lui sans aucun de ces défauts dont l'alliage altère si souvent les amabilités de la créature. Pourquoi donc ne l'aimeriez-vous pas ? Est-ce juste de ne pas aimer en Dieu les qualités que vous aimez ailleurs ? Est-ce rationnel de ne pas les aimer chez lui d'autant plus vivement qu'elles y sont plus accomplies ? Le refus d'aimer Dieu, ou le refus de lui faire la première place dans votre amour ne sauraient se justifier. Quand la raison vous commande d'aimer les choses aimables ; quand, de concert avec la foi, elle vous montre rassemblées en Dieu et portées à un degré infini toutes les amabilités par lesquelles un être peut devenir digne d'amour, elle vous oblige à aimer Dieu et à l'aimer plus que tout le reste. Pour l'aimer comme il a le droit d'être aimé, il faudrait un amour infini, c'est-à-dire incomparablement supérieur à celui dont vous êtes capables. Livrez aux saintes ardeurs de la charité, comme il le demande, toute votre âme, tout votre esprit, toutes vos forces ; épuisez dans son amour toute votre capacité d'aimer. Jamais vous ne lui aurez donné tout l'amour qu'il mérite. « *Il est*, dit l'Ecriture, *beaucoup plus grand que votre cœur.* » (I Jo, III, 20).

* * *

Prenons tous, maintenant, prenons tous la peine de peser, dans de pieuses et attentives méditations, les trois raisons d'aimer Dieu dont nous venons d'entendre l'exposé rapide : je veux dire : son commandement, son amour pour nous, ses perfections et ses amabilités divines. Pesons-les, dis-je ; apprécions-les ; persuadons notre esprit ; échauffons notre cœur. Prions aussi Dieu de nous aider à l'aimer. Demandons aux saints, surtout à ceux dont la charité s'est montrée plus fervente, de nous prêter leur amour. Empruntons à Jésus-Christ son propre cœur. Et puis, exerçons-nous aux actes de l'amour divin. On apprend à aimer en aimant. Tout effort accompli avec un sentiment d'amour nous rendra capables d'aimer davantage. A mesure qu'il grandira dans notre âme, l'amour de Dieu épurera nos affections, sanctifiera nos actions, parera de son splendide reflet tout le détail de notre conduite. Ainsi, nous aurons accompli le premier et le plus grand des préceptes, celui auquel on ne peut être fidèle sans observer tous les autres. (Col. III, 14). Et parce que, dans l'autre vie, si la foi disparaît pour faire place à la vision, si l'espérance s'évanouit devant la possession, la charité reste et dure éternellement (I Cor., XIII, 8), nous aurons, en la pratiquant, commencé dès ici-bas la vie du Paradis. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 martii 1921.

AL. RAVAY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 17 mars 1921

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

RETRAITE DE COMMUNION SOLENNELLE

Plan de la Retraite

Instruction d'ouverture : Qu'est-ce que la Communion solennelle ?

Premier jour. — *1re Instruction :* Qui est-ce qui vient ? — C'est Dieu, votre Maître.

Conférence : Le secret des bonnes Retraites.

2e Instruction : Qui est-ce qui vient ? — C'est Dieu, votre Juge.

Deuxième jour. — *1re Instruction :* A qui vient Jésus ? — A des enfants pécheurs.

Conférence : Le secret des bonnes Confessions.

2e Instruction : A qui vient Jésus ? — A des enfants pécheurs, mais repentants et convertis.

Troisième jour. — *1re Instruction :* Pourquoi Jésus vient-il ? — Pour vous donner la vie.

Conférence : Le secret des bonnes Communions.

2e Instruction. — Pourquoi Jésus vient-il ? — Pour vous donner son pardon.

Ouverture de la Retraite

QU'EST-CE QUE LA COMMUNION SOLENNELLE ?

Accipite et manducate : Hoc est corpus meum.
Prenez et mangez, car ceci est mon corps. (I Cor., xi, 24).

Mes chers enfants,

La retraite préparatoire au grand jour de la Communion solennelle est commencée dès maintenant. Déjà j'entends Jésus vous dire les sublimes paroles qu'il adressa jadis à ses Apôtres au moment de leur première Communion, la plus solennelle de toutes : « Prenez et mangez, car ce que je vais vous donner c'est mon propre corps. » Ce corps de Jésus, uni à son sang, à son âme et à sa divinité, vous l'avez déjà reçu dans la communion privée ; car la communion à laquelle va vous préparer cette Retraite, n'est point la première rencontre de votre âme avec Dieu. L'Eglise, avec sa maternelle prudence et sa science divine des âmes, n'a pas voulu vous faire attendre la céleste nourriture dont vous aviez tant besoin, dès l'âge de raison, pour vous bien conduire et éviter le péché. Mais, en même temps, elle a prévu que votre extrême jeunesse, au moment de la communion privée, vous empêcherait de vous rendre un compte suffisant de la grandeur de l'acte que vous accompliriez. Aussi quand elle vous voit plus grands et plus instruits par deux ou trois années de catéchisme, elle commande à ses prêtres de vous faire faire une communion plus solennelle, une communion préparée, cette fois, avec toute la délicatesse et la piété possibles. Cette communion, où pour la première fois vous vous disposez à recevoir votre Dieu par trois jours de retraite, cette communion, faite avec un cérémonial extraordinaire, s'appelle aujourd'hui la communion *solennelle*, on pourrait presque dire aussi, la première communion *officielle*.

Qu'est-elle donc, au juste, cette communion solennelle ? C'est ce que je me propose de vous dire ce soir, à l'ouverture de cette retraite, en vous développant ces trois pensées :

La communion *solennelle* est 1° un acte *sacré ;* 2° un acte *officiel ;* 3° un acte d'une *souveraine importance.*

I. — *C'est un acte sacré*

Je le crois bien, mes enfants, que la communion que vous allez faire est un acte *sacré,* tout comme la communion privée que vous avez déjà accomplie ! Car, au fond et dans leur essence, la communion solennelle et la communion privée sont identiques puisque c'est toujours la *communion,* c'est-à-dire l'union de l'âme avec Jésus, la réception sacramentelle du corps, du sang, de l'âme et de la divinité de N.-S. Or, mes enfants, Dieu étant l'Etre infiniment grand, infiniment saint, le recevoir et s'unir à lui est le plus grand et le plus saint de tous les actes. La communion est donc, avec la messe à laquelle elle se rapporte — et dont elle est le complément nécessaire pour le prêtre et aussi, dans une certaine mesure, pour les fidèles, — la communion, dis-je, c'est l'acte le plus auguste et le plus sacré de la religion, par conséquent le plus solennel aussi. Et c'est ce grand acte que vous allez accomplir, dans trois jours, et que je voudrais essayer, en quelques mots, de bien vous faire comprendre au cas où vous ne vous en seriez pas rendu compte suffisamment dans vos communions privées précédentes.

Le catéchisme, mes enfants, vous apprend d'abord que communier c'est recevoir N.-S. J.-C. tout entier, comme homme et aussi comme Dieu. N'avez-vous jamais vu une mère embrasser passionnément son petit enfant qu'elle berce dans ses bras, en lui disant : « Je voudrais te manger, tellement je t'aime ! » En fait, si la mère ne peut dévorer son enfant autrement que par ses baisers, l'enfant, lui, se nourrit de sa mère en prenant le lait qu'elle lui fournit de sa propre substance. Or, mes enfants (et c'est là la merveille d'amour de l'Eucharistie), le bon Dieu a fait pour nous, ses enfants, ce que font les tendres mères pour leurs chers petits. Il a voulu nous nourrir de sa propre substance et c'est ce qu'il fait par l'hostie qui, une fois consacrée à la messe par le prêtre, devient la substance même de J.-C. notre Dieu et notre Sauveur. Et quand, par la communion, nous recevons l'hostie consacrée, nous nous nourrissons de Dieu aussi réellement que les enfants se nourrissent du lait de leur mère. Oh ! mes enfants, qu'il a fallu que le bon Dieu nous aime, n'est-ce pas ? pour accomplir en notre faveur un pareil miracle, et qu'on a raison d'appeler l'Eucharistie le plus grand prodige de l'amour divin !

Prodigieux dans son *principe* et dans son

accomplissement, le miracle de l'union eucharistique ne l'est pas moins dans ses *résultats*.

L'enfant, en se nourrissant du lait de sa mère, prend de plus en plus la nature de celle-ci qu'il a déjà par sa naissance. De même la communion, qui nous trouve déjà enfants de Dieu par le baptême et par la grâce qu'elle suppose, développe et augmente en nous la filiation et la parenté divines. Elle nous rend participants de la nature divine, au spirituel seulement bien entendu, car évidemment elle ne peut faire que nous devenions Dieu lui-même. Vous devenez spirituellement par la communion, mes enfants, si vous la faites bien, de vrais petits Jésus. Vous voyez, par conséquent, quels êtres quasi divins la communion va faire de vous et quel grand acte vous allez accomplir ! Oui, nous pouvons l'affirmer sans crainte, il n'y en a pas et il ne peut pas en exister de plus *sacré* et de plus *solennel*.

II. — *C'est un acte officiel*

L'Evangile nous raconte que l'Enfant Jésus étant arrivé à l'âge de douze ans, S. Joseph et la Sainte Vierge l'emmenèrent avec eux au pèlerinage annuel qu'ils faisaient à Jérusalem pour la fête de Pâques (Luc, II, 41). Ainsi le voulait la loi mosaïque, et c'est un acte légal et par conséquent *officiel* que Jésus voulut accomplir en faisant pour la première fois la Pâque. Pour vous aussi, mes enfants, l'Eglise a fixé une date pour votre entrée officielle dans la vie chrétienne. Jadis la première communion, qui est la première Pâque du catholique, ne se faisait qu'à l'âge où N.-S. a faite lui-même la première Pâque juive, c'est-à-dire à douze ans. Mais l'Eglise, toujours sage et vigilante, a reconnu que, vu la plus grande précocité intellectuelle des enfants aujourd'hui, il y avait lieu de devancer l'âge officiel de jadis. Elle a donc rappelé et maintenu l'obligation de communier à l'âge où l'on admet communément que l'enfant possède suffisamment la raison pour être capable d'un acte sérieux, c'est-à-dire vers l'âge de sept ans. Mais en même temps elle a permis qu'on gardât les anciennes coutumes et que, vers la douzième année, il y eût une communion plus solennelle que les autres, qui marquerait, pour l'enfant, son entrée définitive dans la vie sérieusement chrétienne.

C'est cet acte quasi *officiel* de christianisme que vous allez accomplir dans trois jours, mes chers enfants. Pour en bien marquer le caractère, l'Eglise l'a entouré de cérémonies spéciales qui n'accompagnent point la communion privée. C'est d'abord la solennité même qu'elle donne à cette fête. Les cloches vont sonner comme pour les plus grands jours. L'église va se parer de ses atours les plus magnifiques. Des chants plus harmonieux vont retentir et le temple saint ruissellera de lumières. Puis, comme pour les réceptions officielles de l'ordre civil, on vous fera revêtir un costume spécial qui sera, en même temps, symbolique. Vous, les petits garçons, vous porterez avec la cravate blanche, le brassard blanc, symbole de l'innocence conservée ou reconquise, mais toujours nécessaire à la réception officielle de votre Dieu. A vos côtés brûleront les cierges sacrés dont la flamme et la chaleur symbolisent la foi et la charité dont la communion solennelle sera l'affirmation publique devant Dieu et devant les hommes. Et vous, chères petites filles, drapées comme des anges dans les voiles immaculés qui témoigneront de votre candeur et de votre innocence, vous apparaîtrez plus que jamais, aux yeux du monde, comme les petites épouses du Christ Jésus.

Et une fois le grand acte de l'union eucharistique accompli, l'Eglise viendra vous demander deux promesses officielles ou plutôt deux serments : celui d'aimer le Fils et celui d'aimer la Mère. Le Fils de Dieu c'est celui qui se sera donné à vous, et en retour de ce don suprême il faudra que vous lui juriez éternelle fidélité en renonçant à son ennemi implacable : le démon incarné dans les scandales du monde. Et comme pour être fidèle à Jésus, il n'y a pas de plus sûre garantie que la protection de sa divine Mère, Marie, vous vous consacrerez en même temps, par un acte public et officiel, à la Reine des Anges et des Vierges. Et l'Eglise, votre Mère spirituelle de la terre, enregistrera vos serments et votre consécration sur ses livres et devant vos parents et vos amis, témoins émus mais authentiques de vos solennels engagements. Vous le voyez donc, mes chers enfants, j'avais raison de le dire : la Communion solennelle est bien un acte *officiel* et le plus officiel de tous de votre vie religieuse, et il en est aussi, je l'ajoute en terminant, un acte tellement important qu'il en est presque décisif.

III. — *C'est un acte souverainement important*

On le disait jadis, mes enfants, avant l'institution de la communion privée : « La Première Communion est un acte d'une souveraine importance dans la vie du chrétien. C'est d'elle que dépend en quelque sorte notre éternité. » Les modifications apportées par les décrets du Pape à l'ancien état de choses et l'institution de la communion privée, n'ont point modifié les résultats pratiques de votre première rencontre officielle avec le bon Dieu. Aujourd'hui, comme autrefois, il reste vrai de dire généralement parlant : « Telle première communion solennelle, telle éternité. » Et pourquoi, mes enfants ? C'est ce qu'il me reste à vous expliquer.

Pour aller au ciel il faut, on vous l'a répété souvent, réaliser dans sa vie cette parole du Psalmiste : éviter le mal et faire le bien (Ps. XXXVI, 27). L'exemption du mal, du péché, s'appelle l'*état de grâce,* et le grand ressort pour faire le bien et pratiquer la vertu s'appelle l'amour de Dieu, la *charité.* Or, mes enfants, quand donc auriez-vous ces deux pierres fondamentales de votre salut éternel, si vous ne les acquerriez pas dans votre communion solennelle ?

Pour ce qui est de l'*innocence* d'abord, de *l'état de grâce,* pensez-vous l'avoir plus tard plus facilement qu'aujourd'hui ? Croyez-vous qu'il vous sera

plus commode de réprimer vos passions lorsque, devenus plus grands, vous les aurez laissé grandir avec vous ? Quelle erreur ce serait, mes enfants, de renvoyer à plus tard les efforts qu'exige de vous la préparation sérieuse à la communion solennelle et surtout l'acquisition de l'innocence qu'elle réclame, au cas où vous l'auriez déjà perdue par le péché ! *Optio vobis datur.* Le choix vous est offert, vous dirai-je, mes enfants, comme Josué disait aux Juifs sur le point de sceller l'alliance avec Jéhovah (Jos. XXIV, 15). Vous pouvez choisir entre la communion solennelle bien faite, grâce à l'acquisition des dispositions nécessaires, et la communion mal faite ou sacrilège. Mais sachez d'avance que ce choix est de toute importance. « Celui qui mange indignement la chair du Christ mange sa propre condamnation, » a dit l'apôtre S. Paul. (I Cor., XI, 29). C'est donc, à un certain point de vue, votre éternité qui est en jeu. Soyez purs et innocents maintenant, si vous voulez le rester dans l'avenir, car le Saint-Esprit l'a dit : c'est s'exposer à mal finir sa vie que de la mal commencer. (Prov., XXII, 6).

Mais l'innocence, mes enfants, ne se garde ou ne se retrouve si on l'a perdue, que par des actes positifs, des actes de vertus indiqués par cette seconde partie de la parole du Psalmiste : *Fac bonum,* faites le bien, faites des œuvres de salut ! « Oui, me direz-vous, je le veux bien, mais c'est bien difficile et le courage risque de me manquer. » Non, mes enfants, il ne vous manquera pas si vos bonnes résolutions s'appuient sur une ardente *charité.* « *Ama et fac quod vis.* Aimez Dieu et faites ensuite ce que vous voudrez, » a dit un Père de l'Eglise, nous enseignant par là que lorsqu'on aime véritablement Dieu on ne peut faire que le bien. Mais, je vous le demande, mes chers enfants, la communion solennelle ne va-t-elle pas être justement pour vous la source féconde de la charité dans vos âmes ? Quand donc aimeriez-vous le bon Dieu, si vous ne l'aimiez pas maintenant, en ces jours bénis où il va se donner si généreusement et si totalement à vous ? Ah oui, mes chers enfants, cette communion que vous allez faire, peut être vraiment décisive pour votre avenir spirituel, car elle va faire naître dans vos âmes, par l'union eucharistique, l'auteur même de la grâce et de la charité. *Deus caritas est.* (I Jo., IV, 16). Dieu est amour et charité et c'est Dieu lui-même, oui, c'est Dieu que vous allez recevoir. Quel acte sacré et solennel, mais aussi et surtout quel acte souverainement important vous allez accomplir ! Pensez-y bien pendant la retraite qui commence, et que la cérémonie grandiose qui doit terminer ce pieux triduum de prières et de réflexions soit pour vous, vraiment, comme le vestibule du ciel.

* * *

Je termine, mes enfants, par deux exemples qui vous prouveront, mieux que toutes mes paroles, l'influence considérable, bonne ou mauvaise, que peut avoir une première communion, selon qu'elle est bien ou mal faite. Ces exemples, c'est l'Evangile lui-même qui nous les fournit en la personne du traître Judas et de l'apôtre S. Pierre.

Judas (au moins d'après la tradition populaire) assistait à la dernière Cène et y communia [1]. Le malheureux était déjà bien coupable, car S. Jean nous apprend que c'était un voleur qui gardait pour lui l'argent qu'on apportait à N.-S. pour pourvoir à son entretien et à celui de ses Apôtres, et de plus c'était un traître, car avant de se rendre au Cénacle pour y faire la Pâque avec Jésus, il avait été conclure avec les Princes des Prêtres l'infâme marché par lequel il devait livrer son divin Maître à ses bourreaux pour trente pièces d'argent. Pendant le repas qui précéda l'institution de l'Eucharistie, Jésus fit comprendre à l'apôtre infidèle qu'il connaissait le triste état de son âme et lui offrit son pardon en échange de l'humble aveu qu'il attendait. Mais, nous dit S. Jean, Satan était entré dans le cœur de Judas et ce fut avec l'éternel ennemi de Dieu dans son âme que Judas osa communier avec les autres apôtres. A partir de ce moment ce fut fini. La nuit se fit dans cette conscience criminelle et quand, au jardin des Oliviers, Jésus eut la touchante délicatesse de l'appeler encore son ami, Judas n'eut garde de se repentir de son crime. Il se borna à consommer sa trahison et à y ajouter ensuite le désespoir et le suicide par lequel il termina en damné sa honteuse existence. Voilà où l'avait conduit une mauvaise communion, conséquence d'une trahison sans autre exemple dans l'histoire.

Un autre apôtre trahit aussi Jésus, mes enfants, et son crime, à certains points de vue, est aussi grand que celui de Judas. Cet autre apôtre coupable, c'est Pierre, le chef des apôtres pourtant. Mais Pierre, heureusement, était encore en état de grâce, quand avant la dernière Cène Jésus lui lava les pieds, puisque le divin Maître l'affirma lui-même. Il fit donc une fervente communion avec sa foi ardente et son amour passionné pour J.-C. qui lui faisait dire, quelques heures à peine avant son triple reniement, qu'il était prêt à mourir pour son Maître. Et de fait, au jardin des Oliviers, au risque d'être arrêté lui-même, il tira son épée pour défendre J.-C. Mais aussi, S. Pierre, après sa trahison, ne se laissa pas aller au désespoir comme Judas. L'amour avec lequel il avait reçu son Dieu pour la 1re fois au Cénacle se réveilla tout à coup sous un regard attristé de Jésus, et Pierre sortit du Prétoire pour pleurer amèrement son péché. Et au pied de la croix, où sans doute il accompagna son Maître, il reçut avec l'effusion du sang divin le pardon total de son crime qu'avaient déjà lavé ses larmes et sa contrition parfaite. Sa première communion bien faite avait été décisive pour S. Pierre. Elle l'a sauvé de l'enfer et lui a gardé son rang à la tête des apôtres.

J'espère, mes enfants, qu'après ce double exemple donné par Dieu lui-même dans son Evangile, je n'ai plus besoin d'insister. La communion solennelle que vous allez faire dans trois jours sera

[1] Sur la question, voir *Ami* 1911, p. 1094-1098.

pour vous un acte sacré, officiel, et d'une telle influence sur votre vie qu'il vous établira à jamais dans l'amitié de votre Dieu, et ainsi se réalisera pour vous le souhait que formulera le prêtre en déposant sur vos lèvres émues le corps sacré de votre Dieu : « Que le corps de J.-C. garde vos âmes pour la vie éternelle ! » Ainsi soit-il.

PREMIER JOUR

Instruction du matin

DIEU, NOTRE MAITRE

Dominus meus et Deus meus.
Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu. (Jo., xx, 28).

Mes chers enfants,

C'était huit jours après la Résurrection de N.-S. Les Apôtres étaient réunis dans le Cénacle et S. Thomas, qui avait refusé de croire aux premières apparitions parce qu'il ne s'y trouvait pas présent, était, cette fois, avec eux. Les portes étant fermées, Jésus apparaît tout à coup au milieu de ses Apôtres, et avant qu'ils fussent revenus de leur surprise, il s'adresse à Thomas et lui dit : « Thomas, mets ton doigt dans les plaies de mes pieds et de mes mains ; mets ta main dans la plaie de mon côté, et ne sois plus incrédule, mais croyant. » Et l'apôtre, terrassé par tant d'amour et aussi d'évidence, tombe aux pieds du divin Maître en s'écriant : « Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

Cet acte de foi qu'arrachait à S. Thomas la vue des glorieuses cicatrices du Sauveur, je vous invite à le répéter avec moi, mes enfants. Nous y aurons plus de mérite que l'Apôtre, mais aussi plus de bonheur, car N.-S. lui-même l'a ajouté : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru quand même. »

Mais en proclamant que Jésus est notre *Seigneur*, il faut tâcher de bien comprendre la portée de ce titre que nous lui décernons.

Avant la dernière Cène, après avoir lavé les pieds de ses Apôtres, N.-S. J.-C. leur dit : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. » (Jo. xiii, 13). Le divin Sauveur proclamait ainsi qu'il est à la fois le Maître qui commande, *Dominus*, et le Maître qui enseigne, *Magister*. Et certes il avait bien raison de s'affirmer ainsi notre Maître à tous les titres, car il en a tous les droits, puisqu'il est Dieu. Mais s'il a des droits à se dire notre Maître, cela nous impose naturellement des devoirs envers lui, puisque droits et devoirs sont deux choses qui se répondent.

Voyons donc ensemble, mes enfants, quels sont les *droits* de J.-C. sur nous et comment il est notre Maître, et nous verrons ensuite quels *devoirs* nous impose sa divine autorité.

I. — *Les droits de J.-C. sur nous*

Un maître, l'étymologie du mot latin l'indique [1], c'est celui qui est placé au-dessus de quelqu'un, qui a des droits sur quelqu'un. Or, avant tout, et d'une façon générale, J.-C. est notre Maître parce qu'il est *Dieu* et que, comme Dieu, il est par définition le Souverain Maître de tous les êtres, hommes et choses. Mais, outre cette raison principale, et qui nous dispenserait de toutes les autres parce que toutes les autres ne sont que des conséquences de celle-ci, nous pouvons dire que J.-C. est notre Maître parce qu'il a, vis-à-vis de nous, toutes les qualités qui, ici-bas, assurent une supériorité, une emprise sur quelqu'un ou sur quelque chose.

a) On appelle « maître » d'abord celui qui a la *propriété* d'une chose, et la propriété s'acquiert par la *création*, par *l'héritage* ou par *l'achat* de l'objet possédé.

A ce triple point de vue nous sommes tous la propriété de J.-C. notre Dieu. — Nous lui appartenons comme *créatures*. C'est lui qui nous a faits et non pas nous qui nous sommes faits, dit le Psalmiste. (Ps. xcix, 3). — Nous lui appartenons par *héritage*, car il nous a reçus de son Père et lui-même l'a affirmé lorsque, au moment de mourir, il disait à Dieu : « Mon Père, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez donnés. » (Jo. xviii, 9). — Nous lui appartenons enfin par droit *d'achat*, puisqu'il nous a *achetés* ou plutôt *rachetés* par son sang, et certes, nous lui avons coûté assez cher pour qu'il ait des droits sur nous.

b) On est maître encore de quelqu'un, lorsqu'on a *autorité* sur lui pour l'instruire ou le gouverner, comme un roi qui est le maître de ses sujets, ou un instituteur qui est le maître de ses élèves. Or, vous le savez, mes enfants, J.-C. est notre Roi, puisque comme Dieu il gouverne le monde par sa Providence, et il est aussi le divin et unique instituteur de nos âmes, comme il le disait à ses Apôtres : « Votre unique maître c'est le Christ. » (Mt. xxiii, 10).

c) On est maître enfin de quelqu'un, quand on *réclame ses services* moyennant un juste *salaire*, comme les patrons pour leurs ouvriers et les maîtres de maison pour leurs domestiques. A ce point de vue encore, J.-C. est notre Maître, puisqu'il réclame notre service moyennant une récompense qui n'est autre que la possession éternelle de son royaume, le ciel.

Il est donc bien vrai, mes enfants, que J.-C. étant Dieu, est notre maître d'une façon absolue. Il a sur nous tous les droits : droit de création, droit d'héritage, droit de propriété, droit d'autorité, droit de rédemption. D'ailleurs, parmi les vrais chrétiens, qui donc a jamais songé à contester cette maîtrise ? Est-ce que dans nos prières et nos conversations nous n'aimons pas appeler Jésus, le *bon Maître*, le *divin Maître ?*

Mais j'ajoute, mes enfants, qu'il ne suffit pas de reconnaître l'autorité et la puissance de Jésus-Christ sur nous. Il faut aussi nous souvenir que cette majesté divine impose à notre pauvre humanité des devoirs aussi touchants qu'impérieusement obligatoires. Et ces devoirs, les voici.

[1] *Magister* vient de *major stare*, c.-à-d. être plus grand, se tenir au-dessus de quelqu'un. *Dominus*, comme le verbe *dominer*, implique également une idée de suprématie.

II. — *Nos devoirs envers lui*

L'autorité magistrale réclame de ses subordonnés trois devoirs : le *respect,* l'*obéissance* et, si elle en est digne, comme c'est toujours le cas quand il s'agit de l'autorité de Dieu, l'*amour*. Par conséquent, mes chers enfants, vous devez à J.-C. ces trois devoirs.

a) Le respect. — Le *respect* d'abord, et le respect, quand il s'agit de Dieu, porte un nom spécial : il s'appelle l'*adoration*. Adorer Dieu, nous dit le catéchisme, « c'est le reconnaître et l'honorer comme le Souverain Seigneur de toutes choses. » C'est, par conséquent, reconnaître notre complète dépendance vis-à-vis de Dieu, cette dépendance dont on ne veut plus aujourd'hui, en notre siècle de morale *laïque,* c'est-à-dire *indépendante* de Dieu et de sa religion. C'est incliner notre raison devant les enseignements et les mystères divins, comme c'est aussi incliner notre volonté devant les commandements de la loi divine. Ce respect, cette adoration bien comprise de Dieu et de ses adorables desseins, vous l'aurez, mes enfants, si vous voulez être vraiment chrétiens. La foi qui ne respecte pas Dieu et qui refuse de s'incliner devant lui, ce n'est plus la foi.

b) L'obéissance. — Je vous le disais tout à l'heure, mes enfants, il ne suffit pas d'écouter les leçons de son maître, il faut aussi, surtout quand ce Maître c'est Dieu, leur obéir, c'est-à-dire les mettre en pratique.

« La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ? » dit le grand-prêtre Joad à Abner, dans une immortelle tragédie de notre grand Racine. Et ce vers du poète n'est que la traduction affaiblie de la définition dogmatique de l'apôtre S. Jacques : « *Fides sine operibus mortua est*. La foi sans les œuvres est morte et ne vaut rien. » (Jac., II, 20). Or c'est par l'obéissance aux commandements divins que nous pratiquons notre foi et que nous ajoutons les œuvres aux principes.

Je reconnais que cette obéissance n'est pas toujours facile, et que ce n'est qu'à force de combats et de luttes que le chrétien arrive à mettre sa vie et ses actes en conformité avec la volonté de Dieu. Et pourtant, tout est là. Pas de salut possible sans cette obéissance. « L'homme obéissant, seul, chantera des victoires, » est-il dit au Livre des Proverbes (XXI, 28). Et cela est si vrai que J.-C. lui-même n'a pu nous racheter qu'en faisant la volonté de son Père et non pas la sienne. « Je ne cherche pas à faire ma volonté propre, disait-il, mais la volonté de mon Père qui m'a envoyé. » (Jo., V, 30). Or, mes enfants, quelle est la volonté de Dieu sur l'homme ? C'est que l'homme soit uni à lui par la charité et la grâce sur la terre, afin qu'il lui soit uni un jour aussi dans le ciel par la gloire éternelle.

Le troisième devoir que l'autorité souveraine de notre Maître éternel nous impose est donc

c) L'amour. — Oui, mes enfants, votre principal devoir envers votre Maître et votre Dieu, le voilà, et il est bien doux à remplir : c'est d'aimer de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, Celui qui vous a créés et qui est par conséquent votre premier principe et votre dernière fin : le bon Dieu.

Un homme illustre, qui fut pair de France et académicien, mais qui fut aussi et surtout un de nos grands chrétiens et un des grands défenseurs de la cause catholique au siècle dernier, le comte de Montalembert, se promenait un soir, triste et préoccupé, dans le parc de son château de La Roche-en-Breny. Au cours de sa promenade, il rencontre dans une allée l'une de ses filles, âgée de cinq ans, accompagnée de sa gouvernante : « Ma fille, lui demande-t-il gravement, pourquoi êtes-vous en ce monde ? » A cette question inattendue provoquée sans doute par les secrètes méditations de l'illustre orateur, l'enfant fit cette charmante et touchante réponse, en se jetant dans les bras de Montalembert : « Mon père, c'est pour vous aimer [1]. »

Si Dieu, mes enfants, vous posait en ce moment la question de Montalembert à sa fille, je suis sûr que tous vous y feriez la sincère et gracieuse réponse que je viens de vous rapporter. Car tous, mes enfants, je l'espère, vous comprenez ce que Dieu a fait déjà pour vous, et ce qu'il va faire pendant cette retraite, et ce qu'il attend de vous dans l'avenir. Et si vous ne le saviez pas encore assez, voici une éloquente comparaison que j'emprunte à un éminent écrivain et qui achèvera de vous apprendre pourquoi et comment, pendant cette retraite et à la veille de votre Communion solennelle, vous devez aimer Dieu.

« Dieu a fait pour nous, dit Mgr Baunard, ce qu'il a fait pour former ces beaux lacs que le voyageur rencontre sur le sommet des montagnes et que les savants regardent comme des cratères éteints. Il a fallu d'abord que le volcan vomît toutes ses impuretés de scories et de laves. Puis quand il se fut ainsi épuré, creusé, agrandi, à la manière d'une vaste et profonde coupe, l'eau du ciel y descendit et la remplit jusqu'aux bords. »

Ainsi en doit-il être pour vous, mes enfants, pendant cette retraite, si vous n'apportez pas d'obstacles à l'œuvre divine. Le bon Dieu, dans son amour infini pour vous, va travailler vos âmes par sa grâce. Sous cette influence divine, vous allez, j'en suis sûr, rejeter loin de vous toutes les scories et toutes les impuretés de votre conscience par des résolutions généreuses, un profond repentir et une sincère contrition. Puis vous ferez de votre âme comme une vaste et belle coupe du plus pur cristal. Et dans trois jours Dieu remplira cette coupe de l'eau salutaire de la grâce, ou plutôt il la remplira de lui-même et de sa personne sacrée. Et alors vos âmes deviendront comme autant de beaux lacs limpides où se reflètera ici-bas l'azur de ce ciel qui sera un jour votre bonheur et votre récompense. Préparez-vous, mes enfants, préparez-vous à ce troisième jour qui doit opérer un tel prodige. *Estote parati in diem tertium. Amen.* (Exod., XIX, 15).

[1] D'après Lecanuet, *Montalembert.*

Conférence de 10 h. ou 2 h. 1/2

LE SECRET DES BONNES RETRAITES

Præparate corda vestra Domino.
Préparez vos cœurs pour recevoir le Seigneur.
(I Reg., VII, 3).

Mes chers enfants,

Il me semblait, hier soir et ce matin, en vous voyant si attentifs et si bien disposés à faire la retraite, il me semblait que chacun de vous me posait cette question : « Mon Père, je veux *bien faire* ma retraite pour *bien faire* aussi ma communion solennelle. Mais je ne sais pas comment m'y prendre. Enseignez-moi la manière de faire ma retraite le mieux possible. » J'ai entendu ce langage muet de vos âmes, mes chers enfants. Avec la grâce de Dieu, j'ai deviné votre pensée et je viens répondre au désir intime de vos cœurs, en vous révélant un grand secret que j'appellerai : *le secret des bonnes retraites*.

Pour bien faire cette retraite, mes enfants, cinq conditions sont nécessaires : 1° la *bonne volonté ;* 2° le *recueillement ;* 3° la *prière ;* 4° la *réflexion ;* et 5° le *sacrifice*.

I. — *La bonne volonté*

S. Augustin, un grand Docteur de l'Eglise, a dit cette parole : « Dieu qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. » Pour faire le bien, il ne suffit pas que Dieu vous accorde sa grâce, il faut encore que vous y coopériez par votre volonté. Dieu vous a créés libres et il ne veut pas être servi par force. Pour faire donc une bonne retraite, avant toute chose, il faut *vouloir* la bien faire, il faut la *bonne volonté*. On raconte qu'une sœur de S. Thomas d'Aquin lui demanda un jour ce qu'il fallait faire pour devenir une sainte : « Il faut le vouloir, » répondit-il simplement. J'espère, mes enfants, que tous, ici, vous voulez devenir des petits saints et des petites saintes pendant cette retraite. Eh bien ! pour le devenir, la première condition c'est de le vouloir et d'y mettre toute votre bonne volonté. L'enfant qui aura le mieux fait sa retraite sera celui qui pourra dire, le soir de la communion solennelle, à la fin de ces saints exercices et de ce beau jour : « Mon Dieu, vous qui connaissez le fond des âmes, vous savez que j'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous, pendant cette retraite. »

On raconte que Mlle de la Vallière, — une grande dame dont la conduite n'avait pas été toujours bien édifiante, hélas ! mais qui fut convertie par Bossuet, entra ensuite chez les Carmélites et fit si bien pénitence de ses légèretés passées qu'elle mourut en odeur de sainteté, — Mlle de la Vallière, le jour de son entrée au Carmel, dit à la Prieure : « Ma Mère, voici ma volonté avec laquelle j'ai fait tant de mal. Prenez-la et gouvernez-la. » En entrant en retraite, mes enfants, adressez-vous à la Sainte Vierge, remettez entre ses mains votre âme tout entière et dites-lui : « Ma mère, voici ma volonté avec laquelle j'ai tant offensé Jésus. Prenez-la, gouvernez-la, faites-lui faire le bien pendant cette retraite et pendant toute ma vie. »

Donc, première condition d'une bonne retraite : la *bonne volonté*.

II. — *Le recueillement*

Le recueillement, mes enfants, vous le savez, c'est le contraire de la dissipation. Et une des causes de la dissipation, c'est généralement le bruit, au moins pour des enfants comme vous. Par conséquent au bruit qui dissipe, vous opposerez, pendant cette retraite, le *silence* qui recueille l'âme et la force à réfléchir. Voulez-vous une comparaison qui rende bien ma pensée ? Voici ce qui m'est arrivé un jour à moi-même.

Je travaillais pendant l'été sur une petite table placée devant ma fenêtre, ouverte à cause de la chaleur. Pour avoir moins chaud encore, j'eus la malencontreuse idée d'ouvrir aussi ma porte, placée juste en face de la fenêtre. Aussitôt la légère brise qui soufflait devint un courant d'air qui emporta par terre toutes les *feuilles volantes* (c'est le cas de dire) sur lesquelles j'écrivais. Je les ramassai et me remis à l'œuvre. Mais, presque ausssitôt, nouveau courant d'air et nouvel envol de mes manuscrits. Ce manège se renouvela encore deux ou trois autres fois jusqu'à ce que, impatienté d'être si souvent dérangé, je pris le parti de fermer la porte et la fenêtre, et je pus alors continuer, dans le calme le plus complet, le labeur commencé.

Mes enfants, nos sens sont les portes et les fenêtres de nos âmes. C'est par eux qu'entre le vent mauvais de la dissipation, qui nous interrompt et parfois nous arrête complètement dans le travail si important de notre sanctification. Voilà pourquoi je vous crie, dès le premier jour de cette retraite : Gare aux courants d'air du diable ! Fermez bien les portes et les fenêtres de votre âme ! Surtout, gardez le silence, car « le bon Dieu, est-il dit dans le livre des Rois, n'aime pas le bruit. » (III Reg., XIX, 11). En voulez-vous une preuve authentique tirée de l'Evangile lui-même ? S. Marc nous raconte que lorsque N.-S. J.-C. arriva à la maison de Jaïre dont la fille venait de mourir, il vit une troupe confuse de gens qui pleuraient et poussaient de grands cris. Et Jésus leur dit : « Pourquoi faites-vous tant de bruit ? Retirez-vous. » Et ce ne fut que lorsque tout le monde fut sorti et que le calme fut revenu, que Jésus entra dans la maison de Jaïre et ressuscita sa fille. (Mc., V, 38-42).

Vous le voyez donc, mes enfants, N.-S. J.-C. n'aime pas le bruit, même quand il semble légitime comme c'était le cas pour la fille de Jaïre, à plus forte raison quand le bruit et la dissipation sont défendus et coupables. Si vous voulez qu'il entre dans votre cœur pendant cette retraite pour ressusciter votre âme qui est peut-être morte comme la fille de Jaïre, il faut faire silence, c'est-à-dire éviter le bruit et la dissipation et garder un recueillement absolu.

III. — *La prière*

Au recueillement, mes enfants, ajoutez la prière. *Ille cœpit bene vivere qui bene cœpit orare,* a dit S. Augustin, c'est-à-dire en français : « On ne commence à bien vivre que lorsqu'on commence à bien prier. » Et pourquoi ? S. Augustin également en donne la raison : c'est qu'il est impossible de bien vivre sans la grâce miséricordieuse de Dieu, et que c'est justement la prière qui va au ciel nous chercher cette grâce. *Ascendit oratio, descendit miseratio.* Et parmi toutes les prières, la prière des enfants, surtout des enfants qui se préparent à recevoir leur Dieu et qui veulent aimer de tout leur cœur l'Ami divin qu'ils vont recevoir, est, sans contredit, la plus puissante de toutes et celle qui a le plus de chance d'être exaucée.

Voulez-vous encore une histoire? En voici une dont je puis vous garantir l'authenticité, car si je n'ai pas connu l'évêque lui-même dont il est question, j'ai connu son frère qui était économe et directeur au Grand Séminaire de Bordeaux et qui me l'a racontée.

Une petite sauvage de la Colombie britannique, pays situé au Nord de l'Amérique septentrionale, avait demandé à plusieurs reprises à Mgr Durieu, l'évêque missionnaire de cette contrée lointaine, de lui faire faire sa première communion. Mais toujours la pauvre petite fille avait reçu cette réponse : « Pas encore ! Tu es trop jeune et tu ne sais pas encore assez ce que c'est que Jésus et l'Eucharistie. » La petite sauvage, malgré la dureté apparente de cette réponse, ne se découragea point. Dans sa foi profonde et naïve, elle résolut d'obtenir de Jésus lui-même ce que lui refusait son évêque. Un jour, vers midi, Mgr Durieu entre dans l'église de la mission. Il y trouve la jeune enfant toute seule, à genoux devant le Saint-Sacrement et faisant à haute voix, dans sa langue maternelle, cette prière si pleine de foi et de saint désir : « Grand Chef, mon Père, — c'est ainsi qu'elle appelait Dieu, — Grand Chef, mon Père, la Robe noire (c'est le nom que les sauvages donnent aux missionnaires, même aux évêques, qui ne se mettent que rarement en violet dans les missions), la Robe noire dit que je ne te connais pas. Mais tu sais bien que je te connais, moi. Tu es le Fils de Dieu, tu es l'enfant qui est né dans l'étable de Bethléem, tu as vécu à Nazareth ; on t'a trouvé dans le temple, parmi les hommes de la prière ; tu as fait les apôtres ; tu es mort sur la croix ; tu es ressuscité le troisième jour. Tu vois que je te connais. Eh bien ! je te demande une chose que tu ne me refuseras pas : ouvre les yeux au Père, à la Robe noire, afin qu'il voie que je te connais. »

Mgr Durieu, qui était entré sans bruit, fut touché jusqu'aux larmes par cette naïve prière et se retira, comme il était venu, sans être aperçu de l'enfant. Le soir, après le chant des vêpres, il fait venir la petite fille au milieu de l'assistance et lui dit : « Viens ici. Combien de fois as-tu visité N.-S. aujourd'hui? — Quinze fois ! (Vous entendez, mes enfants : quinze visites au St-Sacrement dans une journée). — Que lui as-tu dit ? » — La petite hésite, puis d'une voix timide : « Père, je lui ai dit du mal de toi. » Et l'enfant répète la prière que je vous citais tout à l'heure. Alors Mgr Durieu, s'adressant à l'assemblée des fidèles, leur dit : « Vous voyez que le Grand Esprit (c'est ainsi que les sauvages de ce pays appellent le Bon Dieu) exauce les prières bien faites. Je n'avais pas coutume d'aller à l'église à l'heure où cette enfant s'y trouvait ce matin. Aujourd'hui le Grand Esprit m'y a poussé pour que j'y entende la prière de cette enfant. » Puis il dit à la petite fille : « Tu as bien fait de venir prier. Le Grand Chef d'En-Haut m'a ouvert les yeux et m'a éclairé. Je vois que tu connais Jésus-Christ. Aussi tu feras bientôt ta première communion. »

Voilà une jolie histoire, n'est-ce pas ? et qui prouve bien la puissance de la prière bien faite. Priez donc, mes enfants, comme cette petite sauvage qui est vraiment un modèle : priez ardemment, priez avec simplicité, foi et confiance, et vous serez exaucés. Vous ferez une bonne retraite.

IV. — *La réflexion*

Avez-vous déjà quelquefois, mes enfants, contemplé le firmament par une belle nuit d'été ? Si vous l'avez fait, vous avez pu remarquer qu'au premier aspect, vous n'aperceviez là-haut que de grosses étoiles, semblables à d'énormes clous dorés plantés dans la voûte céleste. Puis peu à peu, votre œil s'habituant à l'obscurité, vous découvriez d'autres étoiles de moindre grandeur, et enfin, au bout d'un moment, vous discerniez nettement ces milliards de petites étoiles qui forment ce qu'on appelle la *Voie lactée.* L'attention du regard vous avait fait apercevoir ce que tout d'abord vous ne soupçonniez même pas.

Ainsi en est-il de la réflexion. La réflexion, c'est le coup d'œil très attentif de l'âme se considérant elle-même, et c'est ce coup d'œil intime qui faisait voir aux saints, dans leur conscience, des taches et des défauts presque imperceptibles que personne ne remarquait dans leur entourage. C'est aussi la réflexion, mes enfants, qui, pendant cette retraite, fera apparaître aux yeux de votre conscience, non seulement les gros péchés de votre vie, mais même les fautes plus légères et jusqu'aux moindres imperfections qui, en ternissant la beauté de votre âme, rendrait moins agréable au Bon Dieu la visite qu'il doit vous faire dans trois jours. Réfléchissez, mes enfants, réfléchissez beaucoup à vos péchés et surtout à vos défauts qui en sont la cause première, si vous voulez que votre retraite soit bonne.

V. — *Le sacrifice*

Un célèbre sculpteur français, Pierre Puget, avait pris pour devise : « *Nul bien sans peine.* » Mes enfants, si l'on ne devient pas un grand artiste sans travail et sans peine, à plus forte raison on ne devient pas vertueux sans efforts. Le mot *vertu,* en latin *(virtus),* signifie *courage.* Il faut en effet un vrai courage pour résister au démon et à ses passions. N.-S. nous en a avertis dans l'Evangile, lorsqu'il a dit cette parole : « Le royaume des cieux

souffre violence et il n'y a que ceux qui se font violence, autrement dit, qui font des sacrifices, qui le conquièrent ! » (Mt., XI, 12).

Pour s'emparer de quelques tranchées, dans la Grande Guerre, nos vaillants soldats souffraient pendant des mois et même sacrifiaient leur vie. Et vous, mes enfants, pour conquérir la Patrie céleste et pour posséder Jésus, en ce monde d'abord par la communion que vous allez faire, et dans l'éternité ensuite, vous ne seriez pas capables de faire des sacrifices ? Ecoutez cette dernière histoire qui va vous faire honte, j'en suis sûr, si vous étiez tentés d'être lâches et de refuser au bon Dieu la générosité toute spéciale qu'il vous demande pendant cette retraite.

Un P. Jésuite, missionnaire au Maduré, raconte dans une lettre qu'ont publiée les *Annales de la Ste-Enfance*, que dans la mission qu'il évangélise il vit avancer vers lui, un jour, une petite Indienne, bien jeune, puisqu'elle avait encore ce qu'on appelle les *dents de lait*. Cette enfant venait lui demander d'être admise à faire sa communion privée. « Mais, ma petite, lui dit le bon Père en souriant, tu es encore beaucoup trop jeune. Je ne puis pas admettre à la communion une enfant qui a encore ses dents de lait. Quand tu les auras perdues, nous verrons ! » La petite Indienne ne répond rien et se retire timidement. Mais elle passe derrière un bosquet qui était dans le jardin du missionnaire et là, prenant une pierre, elle casse ses jolies petites dents et revenant, la bouche tout en sang, vers le Père, elle lui dit, en ayant encore la force de sourire malgré sa douleur : « Père, maintenant tu peux me faire recevoir mon Jésus, je n'ai plus mes dents de lait. » Inutile d'ajouter qu'en présence d'un tel héroïsme, le missionnaire n'hésita plus à admettre cette généreuse petite fille à la communion privée.

Mes enfants, le bon Dieu ne vous demande pas de pareils sacrifices, mais il en exige d'autres que vous lui ferez joyeusement, j'en suis convaincu. Ce sera un bavardage inutile que vous supprimerez, un mot déplacé ou une moquerie que vous retiendrez, une désobéissance que vous éviterez, une friandise dont vous vous priverez, un acte de charité que vous ferez, et autres choses semblables. Plus vous accomplirez de ces sacrifices, meilleure sera votre retraite, car le bon Jésus qui n'est jamais en reste envers nous, vous rendra, même dès ici-bas, et avant la fin de cette retraite, le centuple de ce que vous aurez fait pour lui. Ainsi soit-il.

Instruction du soir

LA MORT ET LE JUGEMENT

Deus, judex justus.
Dieu est un juge d'une justice infinie. (Ps. VII, 12).

Mes chers enfants,

La Fontaine, ce charmant poète dont vous avez sans doute appris à l'école les spirituelles *Fables*, La Fontaine, quelques jours avant sa mort, écrivait à son ami, le chanoine Maucroix, ces graves paroles : « Cher ami, je viens d'avoir encore une faiblesse et je sens que je vais mourir. Cette pensée m'épouvante au souvenir de la vie que j'ai menée. Mais ce qui est le plus terrible, *c'est que je vais être jugé,* et, ce qui met le comble à ma terreur, c'est que ce jugement pourra me précipiter en enfer pour l'éternité [1]. »

Ces paroles d'un grand écrivain, qui hélas ! avait composé des œuvres moins jolies que ses *Fables* et pour lesquelles il avait quelque raison, en effet, de redouter les jugements divins, nous allons les méditer ce soir, mes chers enfants, en nous rappelant que nous aurons, nous aussi, à subir un jour le jugement de Dieu, et en nous demandant ce qu'il sera pour nous.

I. — *Il y aura pour nous un jugement*

Qu'il y ait un jugement pour nous après la mort, je n'ai pas besoin, je l'espère, de le prouver à des enfants chrétiens comme vous et sortant du catéchisme. Le Symbole des Apôtres, que vous récitez chaque jour, affirme expressément cette vérité : « Je crois, dit-il, en J.-C... qui est assis à la droite de Dieu le Père tout-puissant d'où il viendra juger les vivants et les morts. » Et l'apôtre S. Paul confirme d'une manière absolue cet article de notre foi lorsqu'il dit dans son Epître aux Hébreux : « Il a été décrété que tous les hommes mourraient une fois, après quoi il y a un jugement. » (Hébr., IX, 27). Et ce n'est pas seulement au jugement général que nous serons soumis, mais aussi, et à l'instant même de notre mort, à un jugement particulier dont le jugement général ne fera que ratifier la sentence.

Oui, mes enfants, nous mourrons tous, c'est certain et vous le savez bien. Peut-être la mort a-t-elle déjà passé dans vos demeures, frappant un être bien cher. Hélas ! la dernière guerre a fait tant de victimes et tant de vides dans les familles !

Et vous-mêmes, mes chers enfants, vous n'échapperez pas à cette loi inexorable. Vous mourrez certainement un jour. Qui sait ? ce jour n'est peut-être pas éloigné. J'ai vu des enfants commencer leur retraite de première communion et mourir avant de l'avoir achevée. J'en ai vu d'autres, enfants de mon Catéchisme, mourir pendant leurs années de préparation, et d'autres mourir quelques jours à peine après leur première communion. Je me souviens, entre autres, d'une charmante petite fille de 12 ans, dont j'avais ramené le père au bon Dieu. Cette enfant mourut juste un mois après sa première communion, à laquelle elle s'était préparée comme un ange, en offrant, au milieu de ses souffrances, sa vie pour le salut de la France : c'était alors en pleine guerre.

Nous mourrons, mes enfants, c'est entendu, c'est évident et surtout c'est de foi. Mais après la mort, que deviendrons-nous ? S. Paul vient de nous le dire : « *Post mortem judicium.* Après la mort, le jugement. » Et que sera ce jugement ? Voilà, mes

[1] Cité par Artaud, *Retraite de 1re Communion,* p. 122.

enfants, ce que je veux vous dire et ce qui sera le principal objet de nos réflexions ce soir.

II. — *Qu'est-ce que le jugement ?*

Comme nous ne sommes pas en retraite pour nous amuser et pour rire, mais pour nous convertir par des méditations très sérieuses sur les grandes vérités de la foi, nous allons faire ensemble une supposition terrible.

Imaginons, mes enfants, que l'un d'entre vous, le plus mauvais peut-être, si du moins, ce qu'à Dieu ne plaise, il y avait quelqu'un qui fût méchant et bien coupable parmi vous, — imaginons que ce retraitant soit pris en rentrant chez lui, tout à l'heure, d'un mal subit; et qu'à peine étendu sur son lit dans sa chambre, il soit terrassé par la maladie; et qu'avant l'arrivée d'aucun secours et du médecin, il rende le dernier soupir. Le voilà mort, mort sans sacrements, hélas ! puisque je suppose que la mort a été foudroyante et n'a pas laissé au prêtre le temps d'arriver. Que se passe-t-il dans cette chambre mortuaire où votre camarade vient d'expirer ?... Je vais vous le dire.

Dieu est partout, vous le savez, mes chers enfants. Il était donc là, dans cette chambre, à l'instant où notre pauvre enfant a rendu l'âme. Cette âme n'a donc pas eu à aller bien loin pour rencontrer Dieu. Elle s'est trouvée instantanément devant lui, et cette entrevue a été un *jugement*. Je dis bien : un *jugement*, car tout ce qui constitue un jugement se retrouve dans cette première et définitive comparution de l'âme humaine devant Dieu, après la mort.

Un jugement, en effet, se compose de cinq éléments : 1° un *accusé*, 2° un *juge*, 3° un *examen* ou *procès*, 4° un certain nombre de *témoins*, et 5° enfin une *sentence*. Examinons ce qui se passe entre l'âme et Dieu à cet instant terrible de la mort, et nous y découvrirons sans peine ces cinq éléments constitutifs de tout jugement.

1° Un *accusé*. — L'accusé, ici, c'est ce pauvre retraitant, cet enfant qui inquiétait peut-être, et à juste titre, son catéchiste, son confesseur, le prédicateur de la retraite, ses parents eux-mêmes, par le peu de sérieux qu'il semblait devoir mettre à préparer sa communion solennelle. L'accusé, c'est ce pauvre enfant bien coupable que vous avez connu, donnant partout le mauvais exemple, à l'école aussi bien qu'à la maison ou au catéchisme, cet enfant désobéissant, paresseux, menteur, vicieux peut-être. L'accusé, c'est cet enfant auquel on aurait pu appliquer, hélas ! ce que S. Augustin dit par humilité de lui dans sa première enfance : « *Tantillus homo, tantus peccator*. Encore si petit homme et déjà si grand pécheur ! » Quel malheur, en pareil état, de devenir un *accusé* et surtout devant un Juge tel que Dieu !

2° Le *Juge*. — Car ne l'oubliez pas, mes enfants, le juge, à l'heure de la mort, c'est Dieu et Dieu seul. C'est ce Jésus dont ce malheureux enfant a méprisé l'amour en abusant de ses grâces, et qu'il se préparait peut-être à recevoir d'une façon sacrilège dans la communion solennelle, comme il l'avait fait déjà, sans doute, dans la communion privée. C'est ce Jésus dont il a profané le corps et le sang, qui le cite à son tribunal et qui lui crie comme jadis la voix de la justice divine à Caïn : « Malheureux, qu'as-tu fait de Jésus, ton Dieu, mais aussi ton frère comme homme ? Voici que son sang crie contre toi ! » (Gen., IV, 10).

Et ce Juge terrible, qui donc pourrait lui échapper ? Sa puissance est sans bornes. Voyez Jésus au Jardin des Oliviers. Tout faible qu'il paraît à ce moment-là, il n'a qu'à dire un mot quand les Juifs veulent s'emparer de lui : « *Ego sum,* c'est moi, Jésus de Nazareth. » Et, immédiatement, toute la valetaille du sanhédrin, terrassée par la force divine du Sauveur, tombe la face contre terre. (Jo., XVIII, 4-6). Et c'est devant ce Christ tout-puissant que vous comparaissez, pauvre enfant coupable ! Ah ! oui ! vous pouvez le dire : « *Quid sum miser tunc dicturus ?* Malheureux que je suis, je n'ai rien à faire ni à répondre. Je suis perdu ! »

3° L'examen ou le *procès*. — « *J'ai vu les morts debout devant le trône de l'Agneau et les livres furent ouverts,* » nous dit S. Jean dans son Apocalypse (XX, 12). Et l'Eglise fait allusion à ce texte lorsque elle parle, dans la prose *Dies iræ,* du grand livre du jugement :

Liber scriptus proferetur,
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur.

Evidemment, mes enfants, ce n'est là qu'une image employée par S. Jean et par l'Eglise. Car Dieu qui a tout vu, tout entendu, et qui est présent à toutes nos actions même les plus secrètes, n'a pas besoin d'inscrire nos péchés dans un livre pour s'en souvenir. Mais cette comparaison signifie que, de même qu'un négociant consciencieux marque sur ses livres, avec un soin minutieux, les moindres détails de ses opérations commerciales, de même au jour du jugement Dieu tiendra compte de notre vie jusque dans les plus petites fautes et les moindres circonstances. Et la base fondamentale, les articles de lois invoqués dans ce procès, ce seront les commandements de Dieu et les vertus chrétiennes qui en découlent. « Si vous m'aimez, observez mes commandements, » a dit N.-S. J.-C. dans l'Evangile (Jo., XIV, 15). Et comme au jugement il s'agira précisément de savoir si oui ou non nous avons aimé Dieu, notre Créateur et notre Père, toute la matière de notre procès sera fondée sur les commandements. Malheur donc à ce pauvre enfant s'il a manqué au 1er Commandement en négligeant le devoir de l'adoration, que nous accomplissons par les prières de chaque jour et surtout la prière du matin et du soir ! Malheur à lui s'il a juré, ce qui est défendu par le 2e Commandement, s'il a violé le 3e Commandement en manquant la messe et les vêpres le dimanche, s'il a contrevenu au 4e Commandement en désobéissant ou en répondant mal à ses parents ! Et ainsi de suite pour tous les autres commandements de Dieu et de l'Eglise et pour les péchés capitaux.

Quel examen, mes enfants, ou plutôt quel procès ! Et dire que c'est Dieu lui-même qui nous le fera subir, et que rien, rien ne pourra lui échapper, puisqu'il sait tout !

4° Les *témoins*. — Et, d'ailleurs, mes enfants, comment voulez-vous que quelque chose échappe à cet examen terrible, puisque auprès du Juge suprême il y aura des *témoins* incorruptibles et vengeurs de l'honneur divin et qui, eux aussi, auront tout vu et tout entendu ?

Le premier de ces témoins ce sera Satan, le *démon* qui vous aura tenté, qui vous aura poussé au mal et qui aura assisté, joyeux et triomphant, à vos chutes. Devant Dieu il réclamera sa proie : « Seigneur, dira-t-il, cet enfant m'a préféré à vous par le péché. Il m'appartient donc. » Et ce sera vrai, hélas ! pauvres coupables ; Dieu ne sera que juste en vous abandonnant à Satan que vous lui aurez librement préféré.

Puis votre *ange gardien* sera forcé de témoigner que vous avez résisté à tous ses bons conseils et que, malgré toute sa vigilance, vous avez suivi les sentiers du mal.

Ensuite ce sera le tour de vos *victimes* de venir vous accuser. Oui, j'ai bien dit : de vos *victimes*, car, hélas ! si vous n'avez pas assassiné votre semblable, vous avez peut-être tué son âme par le scandale de vos mauvais conseils et de vos mauvais exemples. Ce camarade, cette compagne que vous aurez entraînés à faire avec vous des choses honteuses, des actions coupables, viendront crier vengeance devant Dieu. « Seigneur, diront-ils, si je suis en enfer, c'est par la faute de cet accusé, de cet enfant qui vient de mourir. C'est lui qui m'a appris le mal, qui m'y a poussé, peut-être même un peu malgré moi. Je suis damné à cause de lui. Par conséquent, puisqu'il fut mon complice, il est de toute justice qu'il subisse la même peine que sa victime. »

Enfin, mes enfants, un dernier témoin sera cité par Dieu, et ce sera le plus terrible de tous. Ce témoin inflexible, ce sera notre propre *conscience*. Cette conscience, Dieu l'avait mise en nous pour être le guide de notre vie morale, pour nous indiquer le bien et nous avertir du mal. Elle ne nous a pas ménagé ses lumières, ses conseils, ses avertissements, ses menaces. Mais, hélas ! tout a été inutile, et nous sommes restés sourds volontairement à cette voix intérieure. Obligée de se taire, cette conscience a dû assister en silence à toutes nos chutes, être le témoin attristé de toutes nos lâchetés. Mais, à l'appel de Dieu, voici qu'elle se réveillera, plus terrible et plus inexorable que jamais, et quand, au jour du jugement, Dieu posera à vos consciences trop longtemps opprimées par votre mauvaise volonté la question de Josué au peuple d'Israël : « Etes-vous témoins que vous avez choisi le Seigneur et que ces enfants n'ont pas voulu vous écouter ? » vos consciences seront forcées de répondre : « Nous en sommes témoins ! » (Jos., XXIV, 22).

5° La *sentence*. — Tout jugement, mes enfants, appelle inévitablement une *sentence*, une décision définitive. Le jugement divin aura donc la sienne, et N.-S. a voulu nous la faire connaître à l'avance et d'une manière authentique dans son Evangile. Pour les justes, elle sera douce, joyeuse et triomphale. La voici : « Venez, les bénis de mon Père. » Mais, pour l'enfant coupable dont nous racontons ce soir la terrible et désolante histoire, elle sera épouvantable. Ecoutez-la, mes enfants, c'est J.-C. lui-même qui la prononce : « Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel ! » *Discedite a me, maledicti, in ignem œternum*. (Mt., XXV, 41).

Oh ! mes enfants, j'ai peur, rien qu'en vous rapportant ces paroles de la sentence divine, tant elles sont effrayantes ! *Retirez-vous de moi !...* — Mais, mon Dieu, vous êtes notre Père, et un enfant peut-il vivre séparé de son père ? — Justement, malheureux pécheurs, vous n'avez pas voulu que Dieu soit votre Père. Par le péché vous êtes devenus, comme N.-S. le reprochait aux pharisiens, les enfants du démon, *vos ex patre diabolo estis* (Jo., VIII, 44). Vous êtes les enfants du diable et non plus ceux de Jésus-Christ. Dieu a donc le droit de vous dire : « *Nescio vos*. Je ne vous connais plus. (Mt., XXV, 12). Retirez-vous de moi ! Arrière, maudits ! Oui, maudits ! »

Ah ! mes enfants, la malédiction d'un père ou d'une mère de la terre, c'est la chose la plus terrible qui se puisse imaginer. Mais celle de Dieu est plus terrible encore, car ses effets sont éternels. « *In ignem œternum*. Allez au feu et au feu éternel ! » Voilà la sanction suprême et définitive du jugement et de la malédiction divine : le feu de l'enfer et pour l'éternité ! Brûler avec les démons pendant des siècles et des siècles, toujours, toujours !...

* * *

Mes enfants, je m'arrête ! Cette vision est trop horrible, je n'ose pas la regarder davantage. Mais je sens que vous tremblez avec moi à la pensée des justices divines, et que la méditation de ce soir portera ses fruits. Pour éviter d'être condamnés à votre heure dernière, vous tâcherez ici-bas de rester fidèles à Dieu et d'éviter toute faute qui pourrait un jour faire de vous, au tribunal de Dieu, des accusés et surtout des damnés. *Amen*.

DEUXIEME JOUR

Instruction du matin

LE PÉCHÉ

Peccavi Domino.
J'ai péché contre le Seigneur. (II Rois, XII, 13. — Paroles de David coupable au prophète Nathan, qui lui reprochait son péché).

Oui, vous êtes pécheurs, mes chers enfants. Nous pouvons même dire tous ici, moi comme vous, et vous comme moi : Nous sommes pécheurs ! Vous l'étiez tous d'abord dès votre entrée en ce monde, par le péché originel. De ce péché, il ne saurait

plus être question, puisqu'il a été effacé en chacun de vous par le baptême. Mais hélas ! depuis votre naissance, vous avez commis beaucoup d'autres fautes aussitôt que vous avez eu la raison suffisante pour offenser Dieu. Et dès lors, comment, souillés par tant de péchés, pourrez-vous recevoir après-demain celui que l'Eglise appelle, à si juste titre, « le pain des anges, pain céleste qui ne doit pas être profané et jeté aux chiens ! *Ecce panis angelorum... non mittendus canibus.* » Car il n'est que trop certain, mes enfants, que vous n'êtes pas des anges, mais des pécheurs.

Mais rassurez-vous ! N.-S. J.-C. a dit précisément dans son Evangile qu' « il n'est pas venu sur la terre pour appeler les justes, mais pour appeler à lui les pécheurs. *Non enim veni vocare justos sed peccatores.* » (Mt., IX, 13). Sans doute, le péché avait creusé entre l'humanité coupable et Dieu un abîme qui eût été infranchissable si J.-C., dans sa miséricorde pour les pauvres pécheurs, n'avait pas imaginé un remède sublime contre le péché, en instituant un sacrement destiné à le guérir et à l'effacer. Ce sacrement, c'est le sacrement de Pénitence qui, ainsi que nous l'apprend le catéchisme, remet les péchés à ceux qui sont bien disposés. Et comme la première disposition, et la principale, pour obtenir la rémission de ses péchés, c'est de s'en repentir et de les regretter sincèrement, il faut d'abord concevoir une vive horreur de ce mal épouvantable de notre âme qui s'appelle le *péché*.

Mais cette horreur profonde, nous ne pouvons l'avoir que si nous savons bien ce que c'est que le péché et quel mal affreux il nous cause. C'est cette connaissance de la malice du péché que je veux, ce matin, enseigner à vos âmes, mes chers enfants, afin de vous en inspirer ainsi un sincère et profond repentir.

La gravité, et par suite l'horreur que nous devons avoir du péché, découlent de trois éléments : 1° sa *nature*, 2° ses *causes* et 3° ses *effets*.

Une parabole de l'Evangile, racontée par N.-S. J.-C. lui-même, vous fera comprendre, mieux que tous mes discours, ces trois aspects du péché. Cette parabole c'est celle du bon Samaritain, surtout dans sa première partie [1].

I. — *Sa nature*

« Un homme *descendait*, nous dit Jésus, de Jérusalem à Jéricho. » — Au point de vue purement géographique l'expression du Sauveur est absolument exacte. La ville de Jérusalem est à plus de 700 mètres [2] d'altitude, sur un plateau montagneux, et la ville de Jéricho, située à 28 kilomètres environ au Nord-Est, se trouve presque dans la plaine du Jourdain. C'est vous dire combien la descente est rapide. Cette « descente » a été choisie à dessein par N.-S. pour exprimer la chute de l'âme dans le péché. Car, remarquez-le bien, mes enfants, l'Eglise dans son langage admirable de précision, appelle le péché une *chute*. Elle ne dit pas qu'on va au péché, elle dit qu'on *y tombe*.

Le péché est bien cela, en effet : une chute, une déchéance, c'est-à-dire un acte qui d'une situation supérieure et élevée nous fait descendre à une situation inférieure, basse et même honteuse. Quelquefois cette déchéance est apparente et *physique* en même temps que morale. Voyez un ivrogne par exemple : en quel état de dégradation le fait tomber son péché favori ! On ne dit plus que c'est un homme : on dit qu'il est *abruti;* il a perdu la raison, il est devenu presque un animal. Aussi je ne m'étonne pas de lire dans la Sainte Ecriture, au livre des Psaumes, ces paroles énergiques : « L'homme placé par vous, ô Seigneur, dans un état plein d'honneur, n'a pas compris sa dignité. Par le péché il est devenu semblable aux bêtes de somme sans raison. » (Ps. XLVIII, 12).

Mais c'est surtout au point de vue *surnaturel* que le péché est une déchéance et une chute. « La couronne de notre tête est tombée, » s'écrie le prophète sur les ruines de Jérusalem. (Thren. V, 16). Voilà, mes enfants, la lamentation que peut exhaler votre âme, si elle a eu le malheur de commettre le péché. Par le baptême vous étiez devenus les fils de Dieu et les cohéritiers du Christ, comme vous le dit l'apôtre S. Paul. (Rom., VIII, 16-17). Vous péchez, et immédiatement de fils de Dieu vous devenez enfants du diable, comme je vous le disais hier après N.-S. dans l'Evangile. Cessant d'être les fils de Dieu, vous perdez par là-même vos droits à son héritage, c'est-à-dire au ciel, et vous devenez la proie de l'enfer où vous tomberiez immédiatement, si Dieu, dans sa miséricorde, ne vous laissait le temps de vous repentir.

De plus, vous perdez toute possibilité de mériter même votre pardon, car vous devenez un cadavre spirituel, puisque nous supposons que le péché que vous avez commis est grave, c'est-à-dire *mortel*. Or un cadavre, un mort, vous le savez, est un être absolument inutile, incapable désormais de quoi que ce soit, une chose incommode et même dangereuse dont il faut se débarrasser au plus vite.

Voilà, mes chers enfants, ce qu'est le péché : une chute, une déchéance, et même la mort, au moins pour votre âme quand il ne l'est pas hélas ! aussi pour votre corps. Il y a tant d'enfants qui sont sous terre aujourd'hui à cause de leurs péchés !...

II. — *Ses causes*

Mais continuons, mes enfants, l'explication de notre parabole du bon Samaritain et voyons la suite du récit. « Notre voyageur tomba entre les mains des voleurs. » Arrêtons-nous à ces paroles pour nous demander pourquoi cet homme devint la victime des voleurs.

La route de Jérusalem à Jéricho autrefois, comme de nos jours encore, était assez fréquentée. Mais précisément parce qu'il y passait beaucoup de monde, les voleurs pouvaient espérer un riche butin. Aussi les parages de cette route étaient-ils un repaire de bandits de la pire espèce, qui trou-

[1] Luc, x, 30-37. — Il faudra lire ou raconter la parabole en entier, avant de l'expliquer.

[2] De 700 à 720 m., altitude moyenne. Jéricho est à 250 m. environ.

vaient facilement à se cacher dans les replis du terrain, très accidenté comme nous l'avons vu, à cet endroit-là. Notre voyageur apparemment ignorait tout cela, puisque l'Evangile nous donne clairement à entendre qu'il était *seul* et sans escorte, et même qu'il n'était point armé, car il n'est pas question de la moindre lutte de sa part. Et si ce voyageur n'ignorait pas les dangers de la route, en s'aventurant seul en un pareil endroit, il poussait la témérité jusqu'à une folie qui devait lui coûter cher.

L'exemple de ce voyageur, mes enfants, nous indique quelles sont les causes les plus ordinaires du péché.

On tombe dans le péché d'abord parfois par *ignorance,* parce qu'on a omis *volontairement* de s'instruire de sa religion et des obligations qu'elle nous impose. Je dis *volontairement,* car si l'ignorance n'est pas coupable en elle-même, on est excusable de sa faute et il n'y a pas péché, comme, par exemple, un enfant qui ferait une chose défendue sans savoir que c'est mal. En ce cas-là il n'y aurait pas de péché. Mais l'ignorance voulue et coupable de la religion, comme l'est, par exemple, celle des enfants qui refusent d'apprendre leur catéchisme, ou celle des grandes personnes qui ne veulent jamais entendre parler de religion ni aller à l'église, cette ignorance-là est déjà un péché par elle-même, et elle est la cause d'une foule de fautes graves et même très graves.

Une seconde cause du péché, c'est la *négligence.* Le voyageur de l'Evangile avait fait preuve, s'il connaissait les dangers possibles de la route, d'une rare négligence en ne se faisant pas accompagner par une escorte, en n'apportant pas une attention suffisante, en n'étant pas assez sur ses gardes pendant la route. — De même, mes enfants, la négligence dans nos devoirs est trop souvent la cause de nos péchés. « Celui qui néglige les petites choses, tombera peu à peu dans les grandes fautes, » disent nos saints Livres (Eccli., XIX, 1). Le bon Dieu nous a avertis également dans la Sainte Ecriture qu'il y avait même un degré de négligence à son service qui méritait toutes ses malédictions (Jérém., XLVIII, 10). Donc, mes enfants, pas de mollesse, pas de négligence, pas de paresse surtout au service de Dieu, si vous voulez éviter le péché.

Enfin une dernière cause du péché c'est l'*imprudence.* Le voyageur de Jéricho n'était ni escorté ni armé lui-même, et malgré cela il s'était aventuré tout seul sur une route très dangereuse. — Oh ! mes enfants, que c'est bien là l'histoire de tous ceux qui tombent dans des fautes graves ! A leur départ dans le chemin de la vie, on leur a dit et répété sur tous les tons que la voie du ciel est semée non seulement de ronces et d'épines, mais aussi et surtout de dangers de toutes sortes et d'ennemis terribles de nôtre vertu. On leur a conseillé, comme je le ferai pour vous demain, de ne pas s'aventurer seuls dans ce voyage et de prendre avec eux, pour les guider et au besoin pour les défendre, tous les secours et toutes les lumières de la religion et de la foi. On leur a fourni des armes invincibles pour triompher du démon et de ses suppôts, c'est-à-dire les sacrements et la prière. Ces malheureux enfants n'ont rien voulu écouter. A peine leur première communion faite, ils sont partis seuls dans la vie, laissant de côté la religion, ses sacrements et ses ministres. Ils ont même peut-être mis tout à fait de côté le bon Dieu dans leurs pensées et dans leurs prières. Les armes spirituelles, c'est-à-dire la confession et la communion, ils n'en ont plus voulu... Aussi cela n'a pas été long ! A l'un des détours de leur existence, Satan les guettait. Ces sinistres bandits qui s'appellent l'orgueil, la volupté, l'avarice, l'ivrognerie, la luxure sous toutes ses formes, se sont jetés sur cet imprudent volontaire, et nous allons voir maintenant ce qu'ils en ont fait et dans quel état ils l'ont mis, en étudiant les *effets* épouvantables du péché.

III. — *Ses effets*

« Ce voyageur, continue l'Evangile, tomba entre les mains des voleurs, qui le dépouillèrent entièrement et le laissèrent à demi-mort sur le chemin. » Voilà, mes enfants, voilà ce que fait le péché d'une âme d'enfant et de chrétien ! Il la dépouille absolument de tout ce qui faisait sa beauté et sa richesse, et il la tue, plus méchant encore en cela que les brigands qui respectèrent, — sans le vouloir, sans doute, c'est entendu, — mais enfin qui épargnèrent la vie de leur victime.

Nous avons vu en effet tout à l'heure, en étudiant la nature du péché, à quel état honteux de nudité spirituelle il nous réduit. Il nous enlève tout : la robe de notre innocence baptismale, la couronne royale de notre filiation divine, le trésor de nos mérites, les espérances de notre bonheur éternel, l'amitié de Dieu, et parfois même l'estime des hommes. Il nous prend tout, absolument tout, ne nous laissant pas même la vie, puisqu'on l'appelle à juste titre *mortel,* car il fait de nous un cadavre hideux, bon tout juste à brûler éternellement en enfer.

Oh ! quel malheur, quel malheur de tomber dans le péché !... Mes chers enfants, je vous en supplie, ne sortez pas de cette église sans emporter une horreur invincible du péché et sans faire au bon Dieu la prière de Blanche de Castille pour son fils S. Louis : « Je préfère la mort que d'être coupable d'un seul péché mortel. » Que votre devise soit celle de notre fière et chrétienne Bretagne de jadis : *Potius mori quam fœdari.* Plutôt la mort que la souillure du péché !

* * *

Je viens de parler de la Bretagne. Laissez-moi, en terminant, pour vous récompenser de votre attention, vous raconter une vieille légende bretonne qui augmentera en vous l'horreur du péché et de ses conséquences épouvantables.

Dans une île située sur les côtes du Finistère, s'élevait autrefois la charmante ville d'Ys, capitale d'un petit royaume dont le roi s'appelait Grad-

lon. Entourée de tous côtés par la mer qui battait ses murailles, la cité bretonne était défendue contre les invasions de l'Océan par un bassin immense destiné à recevoir l'excédent des eaux à l'époque des hautes marées. Le roi seul avait la clef de ce bassin, et il ouvrait et fermait la porte quand c'était nécessaire. Le roi Gradlon avait une fille, nommée Dahut, dont la conduite, hélas ! était un scandale continuel. Or, une nuit, après une folle orgie, Dahut, profitant du sommeil de son père, déroba la clef du bassin, en ouvrit les portes et les flots envahirent la ville.

Heureusement S. Guénolé, un des patrons de la cité bretonne, veillait sur elle. Il vint en toute hâte éveiller le roi son ami, auquel il apparut en songe, et lui dit : « Gradlon, levez-vous, montez à cheval et fuyez : voici la mer qui arrive. Le bassin a été ouvert. » Le roi obéit, prend sa fille en croupe sur son cheval, et s'enfuit au galop. Mais les eaux avançaient plus rapides encore. Bientôt elles atteignirent le roi et sa monture, et le cheval, surchargé, commençait à ralentir sa course. Soudain, le roi entend une voix mystérieuse qui lui crie : « Laisse tomber dans la mer le démon qui se cramponne à toi. » Au même instant, soit intervention miraculeuse du ciel, soit fatigue, Dahut, la fille impie de Gradlon, lâcha prise et tomba dans la mer où elle fut aussitôt engloutie. Allégé de ce poids fatal, le cheval prit un nouvel élan et bientôt le roi Gradlon fut hors de danger.

Mes enfants, vous êtes le voyageur de l'Evangile en marche sur les routes dangereuses de ce monde ; mais vous êtes semblables aussi à ce roi d'Ys fuyant les flots et portant en croupe une fille maudite, symbole de vos fautes. Le péché est un poids terrible qui pèse lourdement sur vos âmes et menace de les faire engloutir dans l'océan de feu de l'enfer. Et moi, ce matin, mes enfants, je suis la voix mystérieuse de S. Guénolé qui vient vous dire : « Fuyez d'abord et évitez tous les dangers et les bandits qui menacent votre âme. Mais surtout débarrassez-vous du démon qui se cramponne à vous, qui voudrait vous empêcher de bien faire votre retraite, votre confession et votre communion. Rejetez-le loin de vous par un vigoureux effort de votre volonté, aidée du secours miraculeux de la grâce divine ; et, l'âme purifiée et sauvée, vous aborderez un jour, je l'espère, aux rivages célestes du bonheur éternel. » Ainsi soit-il.

Conférence de 10 h. ou 2 h. 1/2

LE SECRET DES BONNES CONFESSIONS

Non confunderis confiteri peccata tua.

N'ayez pas honte de confesser vos péchés.

(Eccli., c. IV.)

Mes chers enfants,

Je me suis promis de vous révéler trois grands secrets pendant cette retraite. Hier je vous ai dit le premier : le secret des bonnes *retraites*. Aujourd'hui j'en ai un autre à vous confier. Ce deuxième secret, c'est le secret des *bonnes confessions*.

Pour faire une bonne confession, comme pour faire une bonne retraite, il faut cinq choses : 1° l'*examen*, 2° la *contrition*, 3° l'*accusation*, 4° la *résolution* ou le *ferme propos*, et enfin 5° la *satisfaction*.

Voilà, mes enfants, en quoi consiste tout le secret des bonnes confessions. Voyons maintenant en détail à quoi vous oblige chacune de ces dispositions.

I. — *L'examen*

La première chose à faire avant de se confesser, c'est d'*examiner sa conscience*, c'est-à-dire de rechercher, par la réflexion sur vous-mêmes, les fautes que vous avez commises, soit depuis l'âge de la raison, si c'est la première fois que vous vous confessez ou si vous voulez faire une confession générale, soit autrement depuis la dernière confession *bien faite*. Je dis exprès : depuis la dernière confession *bien faite ;* car n'oubliez pas, mes enfants, qu'une confession *mal faite et sacrilège ne compte pas*, et que si vous aviez eu le malheur d'en faire une, il faudrait non seulement accuser ce sacrilège, mais encore recommencer toutes les confessions mal faites, depuis et y compris celle où vous auriez caché volontairement un péché grave.

Comment faire pour *bien* s'examiner ? J'ai déjà dit, mes enfants, que l'examen consistait dans la recherche de vos péchés par la réflexion sur vous-mêmes. Il faut donc d'abord réfléchir, et ne pas vous contenter de lire un examen tout fait, imprimé dans un livre, mais où peut-être ne sont pas tous vos péchés et où il y en a beaucoup qui ne vous concernent pas. N'allez pas, par exemple, imiter cette petite fille qui, à sa confession générale, lisait tout simplement un examen imprimé que sa maman lui avait donné pour lui faciliter la recherche de ses fautes. Arrivée au 5e commandement, elle voit sur le livre : « Mon père, je m'accuse d'avoir tué quelqu'un. » Naïvement, elle répète tout haut à son confesseur ce qu'elle venait de lire. Le confesseur, évidemment, ne la prit pas au mot ; mais pour mieux s'assurer qu'elle ne comprenait pas ce qu'elle faisait, et qu'elle lisait au hasard, il lui demanda : « Combien de fois ? » Et l'enfant, toujours inconsciente, de répondre : « Dix fois. » Vous pensez si le confesseur avait envie de rire !

Mes chers enfants, l'examen demande plus de sérieux et de soin qu'on n'en apporte habituellement. Il faut, pour le bien faire, suivre un à un tous les commandements de Dieu et de l'Eglise, puis les péchés capitaux, et enfin les devoirs de son état, ainsi que vous le conseille le catéchisme, en observant toutefois que plusieurs commandements se rapportent au même objet.

Vous voyez, mes enfants, qu'un bon examen demande une certaine science du catéchisme, un certain temps et beaucoup de réflexion et de sérieux, sans cependant, bien entendu, aller jusqu'au

scrupule et au casse-tête, car Dieu ne demande ni l'excès ni surtout l'impossible. Procurez-vous donc un bon examen de conscience fait spécialement pour les enfants ; au besoin servez-vous de votre catéchisme qui, dans sa seconde partie, vous marque tous les devoirs que vous avez à remplir et par conséquent vous indique, en même temps, tous les péchés que vous pouvez commettre. Puis examinez avec soin votre conscience pour voir si vous vous êtes rendu coupable de telle ou telle faute ; notez soigneusement dans votre mémoire, et mieux encore sur un papier, les *oui* ou les *non* que vous vous répondrez à vous-même ; au besoin faites-vous aider à cet examen par votre bonne mère, qui connaît bien vos fautes et vos défauts. Et soyez sûrs, ensuite, qu'une confession si bien préparée par un examen aussi sérieux, a bien des chances pour être bonne et même excellente.

II. — *La contrition*

Mais connaître, même en détail et à fond, ses péchés, n'est pas tout pour faire une bonne confession. Le principal n'est même pas de les dire ; il faut surtout s'en repentir, autrement dit, avoir la *contrition.*

Je n'ai pas à vous rappeler ici, mes enfants, ce que vous avez appris au catéchisme, ce que c'est d'abord que la contrition, les qualités qu'elle doit avoir pour être bonne, et enfin ses deux espèces : l'*attrition* et la *contrition parfaite.* L'essentiel est que vous ayez, au moins, la contrition suffisante qu'on appelle l'*attrition.*

Mais des enfants qui se préparent aussi bien que vous à leur communion solennelle sont évidemment des enfants qui veulent devenir parfaits, et par conséquent qui doivent avoir, ou du moins chercher à avoir, la contrition parfaite, celle qui déteste le péché non pour sa laideur seulement et ses terribles conséquences, mais surtout *par amour pour Dieu* et parce que le péché a torturé et fait mourir N.-S. J.-C. sur la croix.

En tout cas, mes enfants, ce qui est absolument nécessaire sous peine de faire une confession nulle ou sacrilège, c'est d'avoir une VRAIE contrition, qu'elle soit parfaite ou imparfaite. Et afin de l'exciter en vous, — car la contrition doit être *antécédente,* c'est-à-dire qu'elle doit précéder sinon la confession, du moins l'absolution sacramentelle, sous peine de nullité du sacrement, — afin, dis-je, d'exciter en vous un *vrai* repentir de vos fautes il faut, une fois votre examen de conscience fait, et bien fait, réfléchir quelque temps aux motifs de contrition de vos péchés. Ces motifs, je les ramène tous à quatre que voici : 1° un motif d'*amour pur,* parce que Dieu est infiniment parfait ; 2° un motif de *reconnaissance,* parce qu'il est infiniment bon pour nous et nous a comblés de ses bienfaits, spécialement la Rédemption ; 3° un motif d'*horreur,* à cause de la laideur du péché et du mal qu'il nous fait ; enfin 4° un motif de *crainte,* à cause de l'enfer que nous mérite le péché mortel.

Je me borne aujourd'hui, mes enfants, à vous indiquer ces motifs. Demain je les développerai et j'y insisterai davantage en vous préparant immédiatement au grand pardon de l'absolution sacramentelle.

III. — *L'accusation*

Je n'ai pas besoin, mes enfants, je l'espère, de vous rappeler que l'*accusation* de vos péchés est une des parties les plus importantes du sacrement de Pénitence et qu'elle constitue la *confession* proprement dite, qui doit être faite, pendant une retraite comme celle-ci surtout, avec le plus grand soin. Pour cela, il faut que votre accusation ou *confession* ait trois qualités. Elle doit être : 1° *méthodique* dans sa manière ; 2° *humble* dans ses formules ; et 3° *complète* dans sa sincérité ou dans son objet.

a) Votre confession, mes enfants, doit être d'abord *méthodique,* c'est-à-dire faite suivant un ordre, et cet ordre, comme celui de votre examen, c'est celui des commandements de Dieu et de l'Eglise, des péchés capitaux et des devoirs d'état. S'accuser de ses fautes sans ordre et au hasard, c'est s'exposer à en oublier quelqu'une et peut-être plusieurs, ce qui serait ensuite un sujet de justes inquiétudes ou tout au moins de scrupules pour le pénitent.

b) En second lieu, votre confession doit être *humble* dans ses formules. N'ayez pas l'air de raconter vos péchés comme une histoire, ni surtout de vous en vanter. Ce serait intolérable et criminel peut-être. Mais faites précéder l'aveu de chaque péché de cette formule d'humilité : « Mon Père, je m'accuse d'avoir fait telle chose... » Vous n'êtes pas au confessionnal pour vous vanter, ni pour vous excuser, mais pour vous accuser. Il n'y a donc pas lieu d'être bien fier !

c) Enfin votre accusation doit être d'une *complète sincérité.* Dites *tous* vos péchés graves, mes enfants, absolument tous, si vous voulez qu'ils soient pardonnés. C'est bien facile à comprendre : vous ne pouvez pas être à la fois l'ami et l'ennemi de Dieu, son ennemi en gardant sur votre conscience ne serait-ce qu'un seul péché mortel, son ami en recevant l'absolution des autres péchés. C'est l'un ou l'autre, ami ou ennemi !... Prions le Bon Dieu, mes enfants, pour qu'aucun d'entre vous ne manque de sincérité en confession, mais que tous vous disiez tout ce qui vous inquiète à votre confesseur.

En cas de doute sur un péché, pour savoir s'il est grave ou non, et s'il faut ou non l'accuser, il vaut beaucoup mieux le dire à votre confesseur, afin de n'avoir absolument aucune inquiétude.

IV. — *Les résolutions ou le ferme propos*

La conclusion habituelle et nécessaire quand on se repent vraiment d'une chose, c'est de dire : « Je ne la ferai plus. » C'est aussi la résolution qui s'impose à l'âme qui a vraiment la contrition de ses péchés. Et quand une résolution est sincère et énergique, elle se traduit immédiatement par des actes. Par exemple, mon soulier me blesse le pied

et me fait horriblement mal. Je le quitte le plus vite possible, je le porte chez le cordonnier, et si le défaut du soulier est irréparable, je le mets de côté et j'en commande, coûte que coûte, une autre paire.

Ainsi doit-il en être du *ferme propos* causé par le repentir et l'humble aveu de nos fautes. Il est de toute évidence que le péché me fait du mal, horriblement mal à l'âme. Comme avec lui il n'y a pas d'arrangement possible, puisque la défense ne vient pas de moi, mais de Dieu, il n'y a pas à tergiverser, il faut m'en défaire. Oui, mais par quels moyens ? Voilà, mes enfants, où entrent en scène ce qu'on appelle les *résolutions*, qui prouvent seules la réalité du ferme propos. Ces résolutions, pour être bonnes, doivent avoir trois qualités. Elles doivent être 1° *particulières*, 2° *fermes*, et 3° *pratiques*.

a) Particulières d'abord, c'est-à-dire porter sur un point précis, déterminé, et non vague et trop général. Ainsi, c'est une résolution banale et qui ne tend pas à grand'chose de se dire, même très sincèrement : « Je ne ferai plus de péchés. » Mais si, vous pécherez encore, mon cher enfant, je puis vous l'affirmer à l'avance, car le Bon Dieu a dit dans la Sainte Ecriture que le juste lui-même pèche sept fois par jour. (Prov., XXIV, 16). Dites plutôt : « Mon Dieu, je ne veux plus vous offenser volontairement en rien, mais surtout sur tel point particulier ; par exemple, je n'irai plus avec un tel, qui m'entraine au mal chaque fois que je me trouve avec lui ; je ne mentirai plus à maman dans telle circonstance, etc. » Voilà, mes enfants, d'excellentes résolutions, parce qu'elles sont très particulières.

b) Mais il faut aussi qu'elles soient *fermes*. Une résolution est *ferme* lorsqu'on ne dit pas : « Je *voudrais* être sage, » au conditionnel, mais lorsqu'on dit au présent : « Je *veux* être sage » et qu'on se met immédiatement à l'œuvre, coûte que coûte.

c) Enfin vos résolutions doivent être *pratiques*. Une résolution *pratique* est celle qui a pour but direct de nous corriger, qui est utile à notre âme et surtout réalisable sans miracle ou efforts extraordinaires. Il n'est pas pratique de dire : « Mon Dieu, pour ne plus mentir, je vais me couper la langue avec les dents ! » Mais c'est une résolution pratique de promettre au bon Dieu, par exemple, de se lever de bonne heure pour vaincre sa paresse, de demander pardon à ses parents pour réparer ses fautes et acquérir l'humilité, etc.

Voilà, mes enfants, ce que doivent être vos résolutions, si votre ferme propos est réel et sérieux.

V. — La satisfaction

Un aveu sincère et terminé, sur le confessionnal et devant Dieu, font les bonnes confessions : la satisfaction.

On appelle *satisfaction* d'abord et avant tout, la pénitence *sacramentelle* qu'impose le confesseur pour les péchés accusés. Cette satisfaction-là est un des trois actes essentiels du sacrement de Pénitence, et vous ne pourriez pas l'omettre volontairement sans faute grave et même sans sacrilège. Si l'omission a été involontaire, vous devez y suppléer au plus tôt en accomplissant l'œuvre prescrite, et non pas une autre à votre choix, car celle-ci n'aurait aucune valeur sacramentelle, n'ayant pas été ordonnée par le confesseur.

Pour que la pénitence sacramentelle soit bien faite et qu'elle soit vraiment une *satisfaction*, il faut qu'elle soit faite : *tout de suite*, autant que possible, afin de ne pas courir risque de l'oublier ; *avec piété*, et non d'une manière distraite et négligente ; enfin *en la forme voulue* et, s'il y a lieu, dans les conditions de temps, de lieu, de tenue (par ex., les bras en croix) ou autres, prescrites par le confesseur.

Outre la satisfaction *sacramentelle*, nous ne devons pas oublier, mes enfants, que nous sommes tenus à une *satisfaction générale* envers Dieu pour les péchés que nous avons commis. Cette pénitence générale consistera surtout dans les efforts que nous ferons après notre confession pour ne pas nous relâcher davantage, mais au contraire pour vivre plus saintement et éviter de plus en plus le péché.

* * *

Excusez-moi, mes enfants, d'avoir été si long. Mais j'avais à vous dire tant de choses, et des choses si importantes ! Car ce sont les bonnes confessions qui préparent les bonnes et ferventes communions. Vous en connaissez maintenant le secret. Il ne me reste plus qu'à vous redire la parole de N.-S. à l'un de ses auditeurs qui venait de lui répéter les grands préceptes de la charité envers Dieu et envers les hommes : « *Hoc fac et vives.* » (Luc, X, 28). Faites ce que je viens de vous dire et vous serez sauvés. Ainsi soit-il.

Instruction du soir

LA CONVERSION

Convertimini et agite pœnitentiam.
Convertissez-vous et faites pénitence. (Ezéch., XVIII, 30).

Mes chers enfants,

Déjà le second jour de la retraite touche à sa fin. Cette journée, comme je vous le disais ce matin, a dû être pour vous la journée de la *conversion*. Pour vous aider à mieux accomplir cette œuvre salutaire, je vous ai dit d'abord dans notre première méditation, après la messe, l'OBJET *de votre conversion* qui est la destruction totale du *péché* dans vos âmes. A notre conférence nous avons étudié en détail le grand MOYEN *de la conversion* qui est la confession bien faite. Ce soir enfin, je veux achever de bien vous faire comprendre ce que c'est que « se convertir » en vous offrant, dans une parabole évangélique bien connue, mais bien touchante à méditer, le MODÈLE *parfait de la*

conversion. Cette parabole est celle de l'*Enfant prodigue*.

J'aime à croire, mes enfants, que si, à la question du second jour de la retraite, qui était celle-ci : « *A qui* Jésus vient-il ? » nous avons été obligés de répondre, la tristesse et la honte dans l'âme : « C'est à de pauvres enfants *pécheurs*, » ce soir, après cette journée de prière et de repentir, nous pourrons ajouter à cette réponse ce correctif bien consolant : « Oui, J.-C. va venir dans le cœur d'enfants coupables et pécheurs jadis, mais aujourd'hui *repentants* et *convertis*, » comme l'enfant de la parabole évangélique dont je vais maintenant vous retracer la douloureuse histoire.

Un homme avait deux fils. Un jour le plus jeune dit à son père : « Mon père, donnez-moi la part de l'héritage qui doit m'appartenir. » Et le père leur partagea son bien.

Peu de jours après, ayant tout ramassé, le plus jeune fils s'en alla dans une région lointaine où il dissipa son bien en vivant dans la débauche. Après qu'il eut tout dépensé, il arriva une grande famine dans ce pays et il commença à manquer de tout. Il se mit alors au service d'un homme de ce pays qui l'envoya à sa maison de campagne garder les pourceaux. Et il eût bien voulu se rassasier des débris que mangeaient les pourceaux, mais personne ne lui en donnait.

Rentrant alors en lui-même, il se dit : « Combien de mercenaires, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et moi, je meurs de faim ici ! Je me lèverai et j'irai à mon père et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils : traitez-moi comme l'un de vos mercenaires. »

Il se leva, et vint vers son père. Comme il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion et, courant à lui, il se jeta à son cou et l'embrassa. Et son fils lui dit : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre fils. »

Mais le père dit à ses serviteurs : « Apportez vite la plus belle robe pour l'en revêtir ; mettez-lui un anneau au doigt et des chaussures aux pieds ; amenez un veau gras et tuez-le ; mangeons et faisons grande chère, parce que mon fils que voici était mort et il est ressuscité ; il était perdu et il est retrouvé. » (Luc, xv, 11-24).

Qu'elle est touchante, n'est-ce pas, mes enfants, cette magnifique parabole de l'enfant prodigue ! Mais surtout qu'elle est instructive ! Comme c'est bien l'histoire des pécheurs de tous les lieux et de tous les temps, et celle de leur conversion quand ils ont eu le bonheur de revenir à Dieu ! Aussi allons-nous méditer ensemble, ce soir, afin de nous les appliquer à nous-mêmes, les traits principaux de cette parabole. Nous verrons tout particulièrement que la conversion de l'enfant prodigue est le *modèle* de toute conversion et surtout de la nôtre, parce qu'elle nous offre les trois caractères de la conversion parfaite. Elle est 1° *prompte*, 2° *généreuse*, et 3° *persévérante*.

I. — *Prompte*

S. Ambroise nous dit que « la grâce du Saint-Esprit n'admet pas des efforts nonchalants et paresseux. *Nescit tarda molimina Sancti Spiritus gratia* [1]. » En quoi il ne fait que rappeler, sous une autre forme, l'avertissement solennel que Dieu nous a donné, au livre de l'Ecclésiastique, de nous convertir sans retard et de ne pas différer de jour en jour notre retour à Dieu, de peur que la colère divine ne fonde subitement sur nous et qu'au jour de sa vengeance le Seigneur ne nous anéantisse. (Eccli., v, 8-9).

La première condition d'une bonne conversion, c'est donc la docilité à la grâce, et la promptitude à répondre aux inspirations divines. C'est ce que fit le prodigue. La bonne pensée de sortir de son triste état et d'aller demander pardon à son père est aussitôt mise à exécution. « Je me lèverai et j'irai vers mon père, » dit-il. Et il fait comme il dit. « Et se levant, ajoute l'Évangile, il vint vers son père. » Quelle promptitude dans l'exécution de son bon dessein ! Mais aussi quelle récompense après, dans l'accueil qu'il reçoit de son père !

Vous devez faire comme le prodigue, mes enfants. Dieu vous a certainement fait entendre sa voix pendant ces jours bénis de la retraite. Il vous a fait comprendre le triste état où vous a réduits le péché, il vous a fait souvenir du temps meilleur où vous étiez innocents. La parole de Dieu, fécondée par sa grâce, a éveillé dans vos âmes le regret de vos fautes et le désir du retour à Dieu. Vous vous êtes dit comme l'enfant prodigue : « Allons, debout, mon âme, et reviens à Dieu ton Père que tu as si ingratement quitté pour t'en aller te jeter dans le péché ! » Et tout de suite vous êtes venu vous confesser ou vous allez le faire, et cette confession, vous la ferez avec la même humilité que le pauvre prodigue : « Mon Dieu, mon Père, je ne suis plus digne d'être votre enfant : acceptez-moi seulement pour votre serviteur. » Et sans plus tarder, mettez-vous à l'œuvre, réparez le passé, corrigez vos défauts, le plus vite et le mieux possible ; car, encore une fois, une conversion n'est bonne que si elle est *prompte*.

Je dirai même que la conversion dépend de votre promptitude, car, a dit S. Augustin, « il faut craindre Jésus qui passe et qui ne revient pas. » Dieu, mes enfants, n'est pas obligé de nous donner sa grâce, c'est un don gratuit de sa part. Il nous l'offre néanmoins plus abondante pendant la retraite. Mais la retraite va être bientôt finie, et demain il serait déjà presque trop tard pour en profiter. Vite à l'œuvre, mes enfants ! Dieu vous ouvre ses bras pour vous pardonner, ne le faites pas attendre. Mais cette hâte à répondre à l'appel de Dieu est elle-même une grâce, ne l'oubliez pas, *hæc est mutatio dexteræ Excelsi*. (Ps., LXXVI, 10). Demandez-la donc au bon Dieu par l'entremise de la T. S. V. Marie, le refuge et l'avocate des pauvres pécheurs comme vous.

II. — *Généreuse*

C'est déjà être généreux que de ne pas retarder l'exécution d'un projet aussi important et aussi difficile que la conversion. Mais la générosité de votre retour à Dieu doit être plus grande encore. Une conversion sincère demande, en effet, bien des sacrifices.

(La suite au prochain fascicule).

[1] *In Luc.*, lib. II, c. I.

Ami du Clergé du 24-31 mars 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Retraite de Communion solennelle. — Deuxième jour. *Soir :* La conversion (suite), 129. — Troisième jour. *Matin :* La vie chrétienne, 130. *Conférence :* Le secret des bonnes communions, 132. *Avant l'absolution :* Les motifs de contrition, 134.

Le grand jour de la Communion solennelle. — A la Messe. *Acte de pardon aux parents :* Deux formules, 136. *Avant la Communion :* I. « Veni, Domine Jesu, » 137. II. « Magister adest et vocat te, » 138. III. Les trois *Amen* du communiant, 139. *Après la Communion.* I. « Mane nobiscum, Domine, » 141. II. « Dilectus meus mihi, et ego illi, » 142. — Consécration a la Sainte Vierge. I. « Ecce Mater tua, » 143.

D'abord, un sacrifice d'*amour-propre*. Se reconnaître coupable et surtout bien coupable, coûte énormément à notre nature orgueilleuse, et c'est généralement pour ne pas être obligés de s'avouer coupables que tant de pauvres pécheurs refusent de se convertir. Et puis l'aveu de ses péchés, la confession de nos fautes nous est parfois bien, bien pénible. Aller s'humilier aux pieds d'un homme, fût-il prêtre et le représentant du Bon Dieu, c'est pour l'orgueil de certaines personnes un sacrifice dont elles ne veulent à aucun prix, même au prix du ciel, puisqu'elles refusent de se confesser parfois à l'heure même de la mort, préférant la damnation éternelle au sacrifice de leur amour-propre. — Ah ! l'enfant prodigue, lui, n'avait pas peur de s'humilier : « Je demanderai à mon père, dit-il, n'étant plus digne d'être son fils, d'être son domestique. » Et si, dans l'humble aveu qu'il fit à son père, il n'ajouta pas cette phrase, c'est que son père ne lui en laissa pas le temps, le couvrant de ses baisers et de ses larmes.

Ensuite, la conversion demande le sacrifice de la *cause* du péché, de l'*occasion* du péché. Ah ! c'est là encore le grand écueil de beaucoup d'âmes. Elles consentent bien à se repentir de leurs fautes, dont elles comprennent la malice et la honte ; mais elles ne consentent pas à se séparer de telle personne ou à se priver de telle chose qui est la véritable cause de tous ces péchés. Ainsi, un petit garçon promettra bien de ne plus dérober des fruits dans le verger voisin, mais il se gardera bien de rompre avec tel camarade qui lui inspire et l'aide à commettre d'aussi vilains tours. Une petite fille promettra bien de ne plus être coquette, mais elle continuera à garder dans sa poche ou dans son réticule une petite glace minuscule où de temps en temps elle regardera à la dérobée sa plus ou moins jolie figure.

La véritable conversion, mes enfants, n'admet pas ces compromis avec la conscience. Comme le meilleur moyen de ne pas se brûler, c'est d'éteindre le feu s'il y en a et surtout, si c'est possible, de ne pas en allumer, de même le meilleur, et même le *seul* moyen d'éviter le péché à l'avenir, c'est d'en supprimer la *cause*. — Voyez le prodigue ! Son ingratitude et son éloignement de la maison paternelle, qui le privaient des bons conseils dont il avait tant besoin, ainsi que les mauvaises compagnies, avaient été la grande cause de ses chutes. Aussi, sitôt converti, le voilà qui revient à son père et rentre au logis familial, se sauvant bien loin de ses anciens compagnons de débauche. Voilà la *vraie* conversion, celle qui supprime radicalement toute occasion volontaire de péché. Mais cette suppression totale de tout ce qui vous avait séduits jusqu'ici et entraînés au mal, demande une grande générosité et peut-être même plus que cela : de l'héroïsme. Vous aurez l'une et l'autre s'il en est besoin, j'en suis persuadé, mes enfants, car vous allez prier de tout cœur le bon Dieu de créer en vous un cœur nouveau, pur et généreux.

III. — *Persévérante*

« Celui qui persévérera jusqu'au bout, celui-là seul sera sauvé, » a dit N.-S. J.-C. dans l'Evangile. (Mt., xxiv, 13). La conversion que vous accomplirez pendant cette retraite, mes chers enfants, ne vous sera utile pour le salut de vos âmes que si elle est persévérante et définitive. Si vous veniez à retomber dans le péché, en effet, tout serait à recommencer. Or on se lasse vite de recommencer souvent des choses aussi pénibles à la nature qu'une sincère conversion. Il faut donc persévérer, mes enfants, comme fit l'enfant prodigue. — L'enfant prodigue persévéra, car le texte évangélique donne clairement à entendre que la leçon avait servi au jeune étourdi et que, touché du pardon de son père, il ne songea plus jamais à quitter la maison de famille.

Mes enfants, vous devez faire de même. Votre communion d'après-demain doit sceller un pacte indissoluble avec Dieu et, comme le Psalmiste, vous devez chanter : « Le Seigneur est mon partage non seulement pour le temps, mais aussi pour l'éternité. » (Ps. lxxii, 25). Et trois choses, surtout, assureront votre persévérance : le *souvenir,* l'*obéissance* et les *sacrements*. — Le *souvenir,* car le rappel fréquent à votre âme des péchés passés vous maintiendra dans la défiance de vous-mêmes, et la honte de vos fautes vous en préservera dans l'avenir. De plus, l'évocation fréquente des bontés de Dieu pour vous pendant cette retraite vous empêchera de devenir ingrats et de l'offenser de nouveau. — L'*obéissance* aux commandements de Dieu et aux conseils de ses représentants autorisés vous gardera dans le droit chemin. Ils verront pour vous les écueils que doit éviter votre vertu et, si vous êtes dociles à leurs sages avis, vous ne connaîtrez jamais le naufrage. — Enfin les *sacrements,* avec leur complément indispensable, la *prière,* répareront à temps les brèches causées à votre âme par Satan, votre ennemi, et vous donneront la force de résister sans faiblir aux plus terribles assauts du démon et du monde. Moyennant ces réflexions et ces secours vous resterez fidèles à

vos engagements jusqu'à la mort, ainsi que Dieu va vous le demander en échange de son pardon, et votre persévérance recevra un jour, comme juste récompense, la couronne de gloire dans le ciel.

* * *

Laissez-moi vous raconter en terminant, mes chers enfants, pour vous montrer ma satisfaction de votre attention si soutenue, une charmante histoire qui vient bien au sujet que nous avons traité ce soir.

Le curé d'Ettiswill, petite bourgade du canton de Lucerne, en Suisse, devait porter le viatique à un malade de sa paroisse habitant assez loin de l'église, en pleine campagne. Des pluies récentes et très abondantes avaient rendu les chemins impraticables. N'écoutant que son zèle et son devoir, le bon curé se mit en route néanmoins ; mais après quelque temps d'une marche fort pénible, il arriva dans un endroit où le sentier, rempli de boue, se transformait en véritable fondrière. Malgré les précautions qu'il prenait, n'ayant pas la liberté complète de ses mouvements, le prêtre glissa et tomba par terre. Dans sa chute, le petit ciboire où il portait le saint viatique s'ouvrit et l'Hostie sainte fut jetée dans la vase, où elle disparut sans qu'il fût possible de la retrouver.

Profondément affligé, le saint prêtre s'agenouille au milieu de la boue et, tout en larmes, il répète plusieurs fois cette ardente prière : « Seigneur, je vous en conjure, ayez pitié de moi ! Je ne me relèverai pas d'ici que vous ne m'ayez fait retrouver votre Très Saint Sacrement. »

Dieu, mes enfants, ne put résister, lui qui est si bon, à une prière faite avec tant de foi et d'humilité.

Tout à coup, ô miracle ! du milieu de cette fange sort une petite plante ayant à la cime un bouton. Cette plante grandit à vue d'œil et, à mesure que sa tige s'élève aux yeux du prêtre saisi d'étonnement et d'admiration, le bouton grossit, puis s'entr'ouvrant peu à peu, se transforme en une large et magnifique fleur dont les riches couleurs et le parfum suave étaient absolument inconnus dans ces contrées. Enfin, nouveau prodige ! la sainte Hostie, qui avait gardé sa blancheur immaculée, brillait dans le calice de cette fleur que les anges avaient fait éclore pour honorer Celui qui s'appelle lui-même, dans la Sainte Écriture, la fleur des champs et le lys des vallées. Vous devinez, mes chers enfants, avec quelle allégresse le bon curé recueillit la sainte Hostie ainsi miraculeusement retrouvée.

Le souvenir de ce miracle absolument authentique, car il est rapporté par beaucoup d'auteurs anciens, a été conservé par un magnifique tableau qu'on montre encore aujourd'hui dans l'église San-Lorenzo à Milan [1].

Mes chers enfants, le Jésus de votre baptême et de votre communion privée, ce Jésus que vous portiez, comme viatique de votre vie, non pas *sur* votre cœur, comme le bon curé d'Ettiswill, mais *dans* votre cœur où il aurait dû être en sûreté, ce Jésus-Hostie vous l'avez jeté dans la boue par le péché, et volontairement, hélas ! Ah ! du moins gémissez sur ce grand malheur, et priez ardemment le bon Dieu de vous faire retrouver le Jésus de votre âme par une sincère et définitive conversion. Et Dieu, mes enfants, exaucera cette prière si elle est faite avec beaucoup de foi et d'humilité. Il fera germer dans votre âme souillée la fleur céleste et magnifique du repentir et de la grâce. Cette fleur divine s'épanouira en un charmant calice qui sera votre cœur purifié et régénéré par la Pénitence. Et après-demain vous y verrez briller, dans cette fleur gracieuse et ce calice immaculé, l'Hostie bien-aimée du corps et du sang de Jésus-Christ, votre Sauveur et votre Dieu, à jamais retrouvé par une parfaite conversion. Ainsi soit-il.

[1] D'après le P. Couet, *Les Miracles Eucharistiques*.

TROISIÈME JOUR

Instruction du matin

LA VIE CHRÉTIENNE

Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.
Je suis venu pour que les hommes aient la *vie* et une *vie surabondante.*
(Jo., x, 10).

Mes chers enfants,

Un jour, un homme sortait, recueilli et méditatif, du couvent franciscain de Ste-Marie de Rabida, à Palos, en Espagne. Il venait de faire une retraite et pendant plusieurs jours, réfléchissant et priant, il avait consulté Dieu sur un grand projet qu'il nourrissait en son âme. Le 3 août 1492, Christophe Colomb, car c'est de lui qu'il s'agit, avait communié pieusement avec quelques compagnons, de la main du Père Pérès, son confident et son ami. Puis, éclairé d'en haut sur sa destinée et confiant dans la Providence, il s'embarqua dans le petit port de Palos, et après une navigation longue et pénible, il découvrait enfin l'Amérique, ce monde inconnu que lui avaient révélé le ciel et son génie et sur lequel, à peine débarqué, il s'agenouilla et planta la croix rédemptrice qu'il venait apporter à ce nouveau monde et à ces peuples nouveaux.

Comme pour Christophe Colomb, une retraite comme celle que vous faites a pour but, mes chers enfants, de vous préparer non pas à découvrir, car la foi vous l'a déjà révélé, mais à atteindre un monde supérieur à celui d'ici-bas, ces cieux nouveaux et cette terre nouvelle dont parle le Prophète (Is., LXVI, 22). Mais le voyage qui doit vous y conduire est long et pénible, incertain et dangereux. Pour l'accomplir sûrement et avec succès, il faut, avec les lumières d'en haut, une âme bien vivante, non pas une âme débile et languissante, *mens sana in corpore sano*. En d'autres termes il vous faut la *vie*, une vie surnaturelle intense. La retraite que vous faites actuellement et qui va bientôt s'achever, et surtout la communion de

demain, ont justement pour but de vous donner cette vie de l'âme, nécessaire à votre salut et au succès de votre voyage ici-bas. Car le Dieu qui se donne en ce moment à vous par sa grâce et qui, demain, se donnera tout entier à vous par son sacrement, ce Jésus de vos âmes, c'est la *vie*.

J'ai comparé la vie chrétienne à un voyage vers un monde plus beau. Pour bien accomplir un voyage, il faut d'abord savoir où l'on va, connaître son but, c'est-à-dire en un mot avoir les *lumières* et les notions nécessaires pour ne pas s'égarer. En second lieu, il faut connaître sa *route*, savoir par quels chemins il faut passer, et, s'ils sont dangereux, il faut prendre des précautions pour éviter les accidents. Enfin, si le voyage doit être long, il faut se munir de *provisions*. Vous voyez que pour accomplir heureusement votre voyage ici-bas vers votre destinée éternelle, il vous faut trois choses : un flambeau, un guide et un viatique ou des provisions.

I. — *Le flambeau*

Le flambeau de la vie chrétienne, du voyage de l'âme fidèle vers l'éternité, mes enfants, vous l'avez déjà deviné, c'est *la foi*. La foi, c'est cette vertu qui nous rend visibles, selon l'expression de S. Paul (Hébr., XI, 3), les choses invisibles, les choses surnaturelles, et qui nous fait apercevoir, au delà de cette vie, le monde nouveau et la patrie céleste où nous devons tendre sans cesse ici-bas. La foi, c'est la lumière divine qui éclaire tout homme venant en ce monde, à condition qu'il soit baptisé, et cette lumière dont parle S. Jean, c'est, ajoute-t-il, J.-C. lui-même. Car l'objet de la foi c'est la vérité surnaturelle, et J.-C. affirme dans son Evangile qu'il est lui-même la vérité (Jo., XIV, 6). Donc, il n'y a pas de vérité en dehors de Dieu, et par conséquent quiconque abandonne Dieu ici-bas et s'écarte de lui, tombe dans l'erreur, fait fausse route et manque le but de son voyage. Ah ! mes enfants, dans ce siècle où l'on croit pouvoir se passer de la foi et où l'on ne croit plus qu'à la science, rappelez-vous toujours ce que je vous dis en ce moment. Il n'y a pas et il ne peut pas y avoir de vérité en dehors de Dieu. Si donc vous voulez avoir la vie chrétienne en vous, si vous voulez aborder au port du salut à la fin de votre voyage terrestre, gardez dans vos âmes Jésus, le Dieu de vérité, afin de garder en même temps, avec lui, le flambeau divin de la foi.

II. — *Le guide*

Notre-Seigneur a dit dans l'Evangile : « Si un aveugle se mêle de conduire un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans le fossé. » (Mt., XV, 14). Dans le voyage de la vie chrétienne, il importe donc d'être bien guidé, afin de ne pas jeter nos âmes dans les précipices éternels. « Malheur à celui qui est seul, » nous dit la Sainte Ecriture. (Eccl., IV, 10). Quels seront donc vos guides officiels et sûrs, ici-bas ?

Vous avez à votre disposition, fournis par la Providence divine, des guides *naturels* et des guides *surnaturels*. — Vos guides *naturels*, mes enfants, ce sont, avant tout, vos bons parents que Dieu a placés auprès de vous pour être les éducateurs de vos âmes en même temps que les nourriciers de vos corps. Aussi votre premier devoir, c'est le respect et l'obéissance pour ces guides terrestres. Un enfant désobéissant et révolté contre ses parents, est un enfant perdu, fatalement voué aux pires malheurs ici-bas et à la mort éternelle.

Mais hélas ! on rencontre parfois, surtout à notre malheureuse époque d'impiété, des parents peu ou point chrétiens, ignorants de la mission dont le bon Dieu les avait investis sur la terre ou incapables de la remplir. Les pauvres enfants qui ont de tels parents doivent se souvenir que Dieu ne les a pas laissés néanmoins sans guides.

Car tous, mes enfants, ceux qui sont nés dans une famille chrétienne comme ceux dont le foyer ignore Jésus et sa religion, tous vous avez, ou vous pouvez avoir, si vous le voulez, un guide *surnaturel*, le plus autorisé et le plus sûr. Ce guide de votre voyage terrestre, c'est le *prêtre*. Oui, le prêtre, mes enfants ! Ce prêtre, dont vous avez peut-être déjà entendu dire du mal, bien à tort ; mais ce prêtre qui est le représentant officiel de Dieu sur la terre ; ce prêtre qui, par vocation et libre choix de son âme, s'est dévoué au service surnaturel de ses semblables ; ce prêtre qui vous aime comme un père, qui prie pour vous comme une mère et qui, si vous voulez l'écouter, vous enseignera mieux que personne le droit chemin qui conduit au ciel, car, ministre authentique de J.-C., il a, comme son Maître, les paroles de la vie éternelle. Ecoutez donc le prêtre, mes enfants, respectez-le, et je dirai même : aimez-le, car il vous aime, lui, comme un père, et ne demande qu'à vous guider vers le bonheur, c'est-à-dire vers le ciel.

III. — *Le viatique*

Il est raconté dans la Bible, au livre des Rois, qu'un jour le prophète Elie, fuyant la colère de Jézabel dont il avait confondu l'idolâtrie par un miracle, avait quitté la ville de Bersabée de Juda pour s'enfoncer dans le désert et s'y soustraire à la fureur de cette reine impie. Il fit dans ce désert une journée de marche et le soir venu, harassé de fatigue, il s'arrêta et s'assit sous un genévrier. Là, il fit cette prière au Seigneur : « Mon Dieu, c'est assez ; retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères, ni plus capable qu'eux de réformer le monde. » Et tombant par terre, épuisé, il s'endormit à l'ombre du genévrier. Et voici qu'un ange du Seigneur le secoua et lui dit : « Levez-vous et mangez. » Elie, qui n'avait rien emporté dans son voyage et qui mourait d'inanition, regarda autour de lui. Et il aperçut près de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase rempli d'eau. Il mangea et but, puis il se rendormit. Alors l'ange du Seigneur revint une seconde fois, le secoua et lui dit : « Levez-vous et mangez ; car il vous reste encore une longue route à faire. » A cet appel d'en haut, le prophète Elie se leva, mangea et but comme l'ange le lui ordon-

nait, et, fortifié par cette nourriture mystérieuse, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à l'Horeb, la montagne de Dieu. (III Reg., XIX, 3-8).

Comme le prophète Elie, mes enfants, vous êtes en route ici-bas pour la montagne de Dieu, pour l'Horeb éternel, autrement dit pour le ciel. Mais votre existence ici-bas est un désert long et pénible à traverser. Il faut, pour accomplir ce voyage surhumain, une âme bien vivante et dont les forces soient entretenues par une nourriture d'essence supérieure, sinon vous défaillerez en chemin, comme Elie. Mais Dieu a tout prévu, mes enfants, et quand vos forces viennent à manquer, Dieu vous offre le pain des anges, ce pain mystérieux de l'Eucharistie dont le pain d'Elie était une figure prophétique.

Ah ! l'Eucharistie, mes enfants, voilà votre viatique, voilà votre provision de voyage, voilà la nourriture indispensable de votre âme, et sans cette nourriture il n'y a pas de force ni même de vie possible pour vous au point de vue chrétien. « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, a dit N.-S., vous n'aurez pas la vie en vous ! » Est-ce assez clair et catégorique ? Empruntant la voix de l'ange qui parla à Elie, je viens donc vous dire, mes chers enfants : « *Surge et manduca.* » Levez-vous, c'est-à-dire, sortez de la torpeur du péché et de la mort spirituelle par une bonne retraite et une bonne confession ; et puis, une fois ressuscités à la vie de la grâce, une fois vivants et debout, mangez le pain céleste de l'Eucharistie, car la route de la vie que vous entreprenez est longue encore et pénible à faire : *Grandis enim tibi restat via.* Mais si dur et si long que soit le chemin, dût-il être de quarante jours et quarante nuits, c'est-à-dire presque interminable, si vous mangez la chair de J.-C. et si vous buvez son sang, vous aurez en vous la vie, et une vie tellement surabondante qu'aucun des obstacles que le démon dressera contre vous ne pourra vous arrêter.

Et ainsi vous arriverez sûrement un jour, sinon sans peine, du moins sans défaillance totale et irréparable, jusqu'à la montagne éternelle de l'Horeb, c'est-à-dire jusqu'au ciel. Ainsi soit-il.

Conférence de 10 h. ou 2 h. 1/2

LE SECRET DES BONNES COMMUNIONS

Qui manducat meam carnem, habet vitam æternam.

Celui qui mange ma chair, possède la vie éternelle. (Jo., VI, 55).

Mes chers enfants,

Je viens vous dire à cette conférence mon troisième et dernier grand secret : le secret des *bonnes communions*. Pour faire une bonne communion il faut deux choses : 1° une bonne préparation et 2° une bonne action de grâces.

I. — *La préparation*

Les théologiens et les maîtres de la vie spirituelle nous enseignent qu'il y a deux sortes de préparation à la communion : la préparation *prochaine* et la préparation *éloignée*. Généralement, et c'est un tort, on ne pense qu'à la préparation prochaine ou même immédiate. Quelle est donc cette préparation prochaine ?

Vous savez tous, mes enfants, par le catéchisme, qu'elle comprend deux dispositions : l'une concernant le *corps*, c'est le *jeûne* eucharistique, et l'autre concernant l'*âme*, c'est l'*état de grâce* conservé par l'innocence ou reconquis par le sacrement de Pénitence. Comme on vous a parlé souvent de cette préparation au catéchisme, je n'y insisterai pas. — Je me bornerai à vous rappeler que c'est un sacrilège de communier sans être à jeun, c'est-à-dire si l'on a avalé même une seule goutte d'eau, ou mangé une seule parcelle de nourriture solide, depuis minuit, alors même qu'on aurait bu ou avalé quoi que ce soit sans faire attention qu'on devait communier, par étourderie, ou même parce qu'on aurait été souffrant. Si l'on a rompu le jeûne, il n'y a plus qu'une chose à faire : renvoyer sa communion à une autre fois. — De même, communier en état de péché mortel, sans avoir recouvré l'état de grâce, soit faute de s'être confessé ou pour s'être mal confessé, c'est encore un épouvantable sacrilège que vous éviterez toujours et à tout prix, n'est-ce pas ? mes chers enfants.

Après ces quelques observations sur la préparation *prochaine*, je veux surtout attirer votre attention sur la préparation *éloignée*, c'est-à-dire, comme son nom l'indique, celle où l'on s'y prend *de loin*, autrement dit longtemps à l'avance, quelques jours au moins. Votre communion de demain, par exemple, a eu une préparation éloignée, car depuis longtemps vous y pensiez, vous vous y êtes préparés par deux ou trois ans de catéchisme, par des communions privées, et surtout par les trois jours de cette retraite.

« Mais, me direz-vous, comment voulez-vous que nous fassions à chaque communion une préparation éloignée ? Nous ne pourrons pas, lorsque nous serons devenus grands, faire une retraite de trois jours avant chaque communion, surtout si, comme on nous le conseille, nous voulons communier souvent, tous les mois par exemple. Nos occupations et nos affaires plus tard s'opposeraient absolument à cette façon d'agir. »

C'est vrai, mes enfants, vous ne pourrez pas préparer toutes vos communions comme celle-ci. Mais aussi ce n'est point nécessaire. La préparation éloignée dont je vous parle ne consiste pas à interrompre toutes ses occupations et à mettre de côté son travail et ses affaires. Elle consiste simplement en deux choses que vous pourrez faire partout et toujours, sans rien changer à vos devoirs d'état, au contraire. Ces deux choses, les voici : 1° *fuir le péché*, et 2° *pratiquer davantage les vertus chrétiennes*. Autrement dit, le programme de la préparation éloignée se résume dans ce verset du Psalmiste : « Eloignez-vous du mal et faites le bien. » (Ps. XXXVI, 27).

a) Le péché étant l'ennemi de Dieu, si vous vou-

lez recevoir votre Dieu comme il faut, commencez par éviter soigneusement le péché, quel qu'il soit. Dans ce but, les jours qui précèdent vos communions, la veille surtout, soyez plus vigilants sur vous-mêmes pour ne commettre aucune faute grave, bien entendu, et le moins possible de fautes vénielles. Faites mieux vos prières, pratiquez mieux la charité, évitez tout manquement à vos devoirs d'état, en un mot, avant même de vous approcher du sacrement de Pénitence, rentrez en grâce avec Dieu par le repentir et la fuite complète du péché et de ses occasions. C'est là le premier élément de votre préparation éloignée. *Declina a malo.*

b) Pour bien se préparer à la communion, non seulement il faut éviter le péché, mais il faut aussi préparer, comme disait S. Jean-Baptiste, les voies au Seigneur : *Parate viam Domini.* (Mc., I, 3). Et comment prépare-t-on ces voies ? Le prophète Isaïe nous l'apprend par le commentaire qu'il fait lui-même de ce texte (XL, 3-4), que le Précurseur lui a emprunté.

Préparer les voies au Seigneur, c'est d'abord rendre droits les sentiers qui doivent le conduire à nos âmes : *Rectas facite semitas ejus.* Qu'est-ce qui fait, en effet, dévier la grâce de Dieu dans nos âmes, qu'est-ce qui empêcherait Jésus d'aller droit à nos cœurs ? Ce sont nos défauts, si justement appelés des *travers :* en effet, lorsque nous nous y laissons aller, nous ne sommes plus dans le *droit chemin* de la vertu. La première chose à faire pour bien recevoir notre Dieu, c'est donc de balayer à l'avance notre âme, de la nettoyer de cette vanité, de cette paresse, de cette sensualité qui la souillent, d'en chasser en un mot tous nos défauts et tous nos travers. — Et puis : *Omnis vallis implebitur.* Il y a des creux et des vides dans nos âmes, des vallées désastreuses, des bas-fonds où croupissent nos vieux vices et nos mauvaises habitudes, véritables marais de pestilence qui infectent notre cœur et lui portent la mort. Il faut combler tout cela, mes enfants, par de généreuses résolutions et par des actes des vertus contraires. — *Omnis mons et collis humiliabitur.* A côté des vides et des défaillances dont nous avons honte, il y a nos qualités réelles ou supposées qui forment en nous une montagne d'orgueil. Comme l'orgueil est le père de tous les vices, vous abaisserez votre orgueil devant le Dieu de toute humilité, mes enfants, et l'une des meilleures préparations que vous pourrez faire, sera d'accumuler, pendant les jours qui précèdent vos communions, les actes d'humilité et de répéter avec le centurion de l'Evangile : « Seigneur, je ne suis pas digne de recevoir votre visite. *Domine, non sum dignus.* » — Enfin il est dit : *Erunt prava in directa et aspera in vias planas.* Préparer les voies au Seigneur, c'est transformer nos instincts dépravés et nos actes mauvais *(prava)* en pensées surnaturelles et en actes de vertu *(directa)* qui tendent directement à faire plaisir à Dieu ; c'est faciliter aux opérations de la grâce leur travail dans nos âmes ; c'est, en un mot, quitter le mal pour le bien.

Et ce n'est que lorsque la communion a été ainsi bien préparée par tous ces travaux d'approche, ce n'est que lorsque tout ce qui pouvait offusquer le regard et la personne sacrée du Sauveur a été soigneusement arrangé, aplani ou enlevé, qu'alors toute chair peut voir et recevoir Celui que le prophète appelle si bien le salut de Dieu, puisqu'il est le divin Sauveur, N.-S. J.-C. lui-même.

II. — *L'action de grâces*

Lorsqu'après une préparation *éloignée* et *prochaine* fervente, vous avez fait une excellente communion, tout est-il fini entre Jésus-Christ et vos âmes ? Non, certes, mes enfants ! Au contraire, tout commence avec la nouvelle vie que Jésus-Eucharistie est venu vous apporter. Et c'est dans ce qu'on a appelé l'*action de grâces* que vous allez recueillir les fruits de votre communion, et jeter les fondements de la vie plus parfaite que Dieu vous demande en échange du don de lui-même.

Qu'est-ce donc que l'*action de grâces,* mes enfants, cette chose si nécessaire à la ferveur et au succès de la communion ?

C'est, comme l'indique son nom, une *action* toute spirituelle mais énergique de notre âme, se traduisant au dehors par des effets pratiques. L'action de grâces, en d'autres termes, c'est un ensemble d'actes qu'on *formule* d'abord et qu'on *pratique* ensuite.

1° *Formuler les actes.* — « Je n'aime pas, disait dans un de ses catéchismes le B. Curé d'Ars, je n'aime pas, lorsqu'on vient de communier, qu'on se mette aussitôt à lire dans les livres. » Pourquoi en effet, mes chers petits enfants, emprunter à des livres des formules qui très souvent ne répondront pas à vos dispositions actuelles, que vous comprendrez mal parce qu'elles traduiront mal les vrais sentiments de vos cœurs, qui vous feront dire des choses que vous ne pensez pas, ou promettre des choses que vous ne tiendrez pas ! Avez-vous besoin de livres pour causer avec votre père ou votre mère et leur exprimer les affections de votre cœur ? Ne prenez donc pas vos paroissiens tout de suite en revenant de communier, mais parlez au bon Dieu cœur à cœur, puisqu'il est vraiment présent dans votre cœur.

Et pour vous aider à vous rappeler les sentiments que vous devez exprimer à Jésus dans l'action de grâces, voici un mot latin qui signifie *ferveur* et dont chacune des lettres est l'initiale d'un des actes que vous devez formuler. C'est le mot ARDOR. Dans ce mot, A désigne l'Adoration ; R, Remerciement ; D, Demande ; O, Offrande ; et le R final, Résolution. A vous, mes enfants, de dire à Jésus après chaque communion, comme vous l'entendrez et comme votre bon petit cœur vous l'inspirera, vos sentiments d'adoration pour sa majesté infinie qui se donne à vous ; vos remerciements pour le don sublime qu'il vous fait ; les demandes que

vous avez à lui faire pour vous, vos parents et les autres ; l'offrande de votre vie et de vous-même ; enfin les résolutions que vous prendrez, avec le secours de sa grâce, pour lui rester fidèle et le servir de mieux en mieux chaque jour.

2° Formuler des actes et exprimer à N.-S. d'excellents sentiments comme action de grâces après la communion, c'est bien, c'est très bien même ; mais ce serait insuffisant, si vous vous en teniez là. Je vous le disais avant-hier :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

Il faut donc *agir,* mes enfants, et agir énergiquement. La communion, ne l'oubliez pas, n'est pas une récompense, car d'une pareille récompense aucune créature humaine, si parfaite fût-elle, ne serait digne. Mais c'est un remède pour nos âmes, un fortifiant, une arme contre le démon. Ecoutez S. Jean Chrysostome : « Quittez la Sainte Table, dit-il, semblables à des lions dont les gueules vomiraient du feu, et par là terribles au démon. » Oui, mes enfants, il faut que le démon s'aperçoive que vous avez communié, aux victoires décisives que vous remporterez contre lui. Il faut aussi qu'autour de vous chacun s'aperçoive que vous avez reçu Jésus-Christ, en reconnaissant que vous devenez plus humbles, plus doux, plus chastes, plus obéissants. Car sachez-le bien, mes enfants : une communion sans résultat et sans fruit est une communion nulle, et alors, à quoi bon communier ? [1]

* *

En terminant, mes chers enfants, laissez-moi vous donner un dernier conseil. Vous connaissez le proverbe vulgaire : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron. » Eh bien ! ce proverbe dépasse les choses matérielles et je ne crains pas d'exprimer cette même idée en vous disant : « C'est en communiant qu'on apprend à bien commnnier. » Et je complète ma pensée et mon conseil, par cette pittoresque mais suggestive comparaison d'un grand et pieux ami de l'enfance et de la jeunesse, Mgr de Ségur :

« Lorsqu'on fait la lessive et que le linge est bien propre, dit-il, on l'étend sur des cordes soutenues par des piquets ; et afin que les cordes ne fléchissent pas sous le poids du linge mouillé et ne le laissent pas tomber à terre où il pourrait se salir de nouveau, on rapproche les piquets. De même, si vous voulez que votre âme ne fléchisse pas une fois purifiée par le sacrement de Pénitence, et qu'elle reste toujours bien pure et bien à l'abri des souillures terrestres, *rapprochez les piquets,* c'est-à-dire multipliez et rendez très fréquentes vos communions. »

Je vous laisse, mes enfants, sur cette parole originale, mais si juste. Que le bouquet spirituel de cet entretien soit ce mot du saint prélat qu'était Mgr de Ségur : « Mes enfants, *rapprochez les piquets !* » Ainsi soit-il.

[1] Cf. *Ami,* 1920, p. 679.

Instruction avant l'absolution

LES MOTIFS DE CONTRITION

Cor contritum et humiliatum,
Deus, non despicies.
Vous ne repousserez pas, mon Dieu, un cœur contrit et humilié.

Mes bien chers enfants,

Dans quelques instants, ce sera le moment le plus important et le plus décisif de la retraite. Vous vous présenterez l'un après l'autre devant le prêtre, ministre du bon Dieu, au tribunal sacré de la Pénitence, pour y recevoir l'absolution, c'est-à-dire le pardon de tous vos péchés. Mais à ce pardon, le bon Dieu a mis deux conditions absolument essentielles. La première, c'est l'*aveu* sincère et complet de vos fautes, et cela, mes enfants, j'en suis sûr, vous êtes tous disposés à le faire.

Mais il reste une autre condition à remplir, non moins essentielle pour obtenir le pardon divin. C'est de vous repentir sincèrement de vos fautes, d'en avoir une vraie et parfaite *contrition.* Aussi, afin d'exciter en vous ce repentir si nécessaire et de vous disposer, autant que je le puis, à l'absolution que vous allez recevoir, je veux repasser avec vous les quatre motifs de contrition que je n'ai fait que vous indiquer hier en vous parlant du secret des bonnes confessions. Ces quatre motifs sont, vous vous en souvenez :

1° Un motif d'*amour pur,* qui est la bonté et la sainteté de Dieu ;

2° Un motif de *reconnaissance,* tiré des bienfaits dont Dieu vous a comblés et spécialement de la Rédemption ;

3° Un motif d'*horreur* du péché, qui est sa laideur et la déchéance qu'il nous cause ;

4° Enfin un motif de *crainte,* qui est l'enfer et ses supplices éternels.

Comme je tiens à garder les motifs de *reconnaissance* et surtout d'*amour pur* de Dieu pour la fin, parce que ce sont les plus parfaits, je vais commencer par le moins élevé, mais le plus terrible de tous : par le motif de *crainte,* l'enfer.

I. — *Motif de crainte*

Quel bénéfice avez-vous retiré de vos péchés, mes enfants ? Peut-être une jouissance bien passagère, une satisfaction de plaisir, d'amour-propre ou de paresse ? Et c'est tout, pour le moment et pour ce monde. Mais ce n'est pas tout, hélas ! pour l'autre vie. Le péché vous mérite un bien triste sort auquel vous ne pensiez point en le commettant, car autrement vous l'auriez évité : ce sort épouvantable, c'est l'enfer et ses éternels supplices. Voilà, en définitive, le seul résultat que vous retirerez de vos fautes : la damnation éternelle !

Tout à l'heure, mes enfants, avant de vous présenter au prêtre au confessionnal, fermez un instant les yeux et par la pensée supposez que vous êtes morts avant d'avoir reçu l'absolution de vos péchés si nombreux et peut-être si graves, et que par conséquent, en punition de vos crimes, vous

êtes ensevelis en enfer. Voyez cette fournaise horrible, cette mer de flammes dans laquelle vous êtes plongés. Vous appelez au secours Dieu, vos parents et vos amis, et seul le ricanement effroyable des démons et des damnés vous répond. Et combien de temps cet effroyable supplice et cet atroce désespoir vont-ils durer ? Toujours, toujours, toujours ! Et après des siècles et des siècles de ces tortures sans nom, si vous posez à Satan qui se rit de votre éternelle agonie, la même question : « Quand donc cela finira-t-il ? » une voix implacable, voix de la justice éternelle de Dieu, répondra dans un écho épouvantablement désespérant : « Jamais, jamais, jamais ! »

Oh ! mes enfants, que c'est terrible, l'enfer, et quelle crainte salutaire du péché cette méditation est de nature à vous inspirer, si vous la faites bien, avant ce moment solennel de l'absolution !

II. — *Motif d'horreur*

Le péché, mes enfants, doit non seulement vous faire trembler de crainte, mais encore vous inspirer un dégoût et une horreur qui surpassent toutes les répugnances de la nature. Car le péché mortel a fait de vous des *dégradés* et des *assassins*.

Oui, nous l'avons vu hier, le péché vous dégrade, car il vous fait descendre de la dignité d'enfants de Dieu et d'héritiers du ciel au rang d'animaux ou de cadavres. En supprimant en vous l'exercice de la raison, car le péché, révolte contre Dieu, est un acte déraisonnable et fou, le péché fait de vous des brutes, ou tout au moins des insensés qui jouent leur âme et leur éternité pour un rien, pour un plaisir qui passe ou une satisfaction d'une minute. Il éveille en vous les plus basses convoitises et les plus vils instincts, il souille votre âme et la déshonore ; en un mot, il vous dégrade.

Mais il fait plus encore ; il fait de vous des assassins et les pires de tous : il fait de vous des *déicides*. Ah ! mes enfants, vous traitez les Juifs de canailles parce qu'ils ont crucifié Jésus, et vous avez raison. Mais réfléchissez un peu et vous verrez si vous avez le droit de leur jeter la pierre. A qui la faute si Pilate a condamné Jésus à mort ? A ceux surtout qui criaient : « Nous ne voulons pas que le Christ règne sur nous... Enlevez-le, et crucifiez-le ! » Or, mes enfants, qu'avez-vous fait en commettant le péché ? Vous avez poussé le cri des Juifs canailles et déicides : « Mon Dieu, je veux faire ma volonté et non la vôtre, j'entends être mon maître et faire ce qui me plaît. Vos commandements m'ennuient, je ne veux pas leur obéir. Je ne veux pas être à vos ordres, je ne veux pas que vous régniez sur moi et me commandiez. » Et, comme Pilate, vous avez livré Jésus à ses pires bourreaux : le démon et le péché. Vous voyez donc que, proportions gardées, vous ne valez pas beaucoup mieux que les Juifs déicides, et qu'en vous abandonnant au péché, vous avez, comme dit S. Paul, crucifié de nouveau Jésus. (Hébr., VI, 6).

Oh ! mes enfants, encore une fois, quel horrible crime que le péché mortel ! Et dire que ce n'est pas une fois, mais bien souvent peut-être, que vous avez eu le malheur de commettre un pareil forfait ! Quel sujet de douleur et de vraie contrition pour vous, si vous y pensez sérieusement au moment de vous présenter au prêtre pour l'absolution !

III. — *Motif de reconnaissance*

Mais j'ai hâte, mes enfants, d'arriver à des raisons plus pressantes encore et plus touchantes de vous repentir et de demander pardon à Dieu, et ces raisons les voici :

Je vous conjure, mes enfants, de regarder tout à l'heure, pendant deux minutes seulement, le grand crucifix qui est là, en face de la chaire. Et en le regardant, vous vous direz : « Celui qui est là, c'est Jésus, et si Jésus est sur la croix, c'est pour moi. C'est pour moi qu'il est né, qu'il a souffert et qu'il a été crucifié. La Rédemption et l'Incarnation, voilà les deux grands bienfaits de ce Dieu que j'ai tant offensé ! M'avait-il donc fait du mal, ce doux Jésus, pour que je le fasse clouer à la croix par la main des Juifs et mourir pour me racheter ? Non, certes, et S. Jean me dit expressément que s'il est mort pour moi, c'est qu'il m'aimait. Que je suis donc ingrat de n'avoir répondu à son amour que par des trahisons et des fautes bien graves peut-être ! »

Et après le grand bienfait de l'Incarnation et de la Rédemption, pensez à toutes les autres grâces que vous avez reçues de Dieu : il vous a tirés du néant pour vous appeler à un bonheur éternel, il vous a donné de bons parents qui vous ont élevés, par le baptême il vous a purifiés du péché originel, il vous a tant de fois pardonnés ! Et voyez si la plus élémentaire reconnaissance ne vous impose pas l'obligation de servir et d'aimer Dieu sans partage. Du moins, si vous avez été ingrats jusqu'ici, n'endurcissez pas vos cœurs, et qu'avec le cri de votre reconnaissance émue s'échappe en ce moment un cri de profond et durable repentir, avant de recevoir l'absolution.

IV. — *Motif d'amour pur*

Enfin, mes enfants, je vous invite à élever plus haut encore vos pensées et votre repentir. *Sursum corda !* Après être descendu en enfer par la pensée, après avoir contemplé la croix sur le Calvaire, que votre âme s'envole vers ce séjour glorieux où vit et règne sans fin le Dieu qui va vous pardonner vos fautes. Contemplez par la foi cet Etre infini, si beau, si puissant, si parfait. Aucune splendeur humaine n'est, même de très loin, comparable à la sienne. Dieu, c'est donc le *bien*, le bien suprême, la beauté et la sainteté infinies. Et le péché que vous avez commis, mes enfants, c'est le *mal*, c'est-à-dire le contraire absolu du bien, l'ennemi par essence du bien. Par le péché vous êtes devenus les adversaires, les ennemis de ce Dieu si bon et si parfait en lui-même. Or, de même qu'un ennemi ne vise qu'à anéantir son ennemi, par le

péché vous avez déclaré la guerre à Dieu, vous avez voulu détruire Dieu ! Quelle monstruosité, quelle folie sacrilège ! Non, il n'est pas possible de qualifier comme il convient une pareille conduite, et cette impuissance même à bien vous définir ce qu'est le péché et l'outrage sans mesure qu'il fait à Dieu, doit vous montrer la gravité de ce mal et l'immense regret que vous devez en avoir.

Et si, hélas ! mes enfants, si après tant de réflexions, votre cœur restait encore insensible à l'injure que vous avez faite au Seigneur, écoutez cette terrible histoire qui vous prouvera qu'on n'insulte pas impunément à la justice et à l'amour de Dieu.

Il est raconté dans la vie de S. François de Borgia qu'un jour ce saint, qui avait abandonné la situation princière qu'il avait dans le monde pour mieux servir Dieu, ce saint était dans son humble cellule de religieux, quand on vint l'avertir qu'un grand seigneur, un de ses anciens amis de la cour, se mourait et repoussait les secours suprêmes de la religion.

Brisé de douleur, François de Borgia se jette à genoux devant son crucifix et l'implore avec larmes : « Seigneur, dit-il, donnez-moi cette âme que j'aime si tendrement. » Et tout à coup, ô prodige ! il sort du crucifix une voix mystérieuse qui lui dit : « Prends-moi avec toi, et va trouver ce malheureux ; je te serai propice. »

François prend le crucifix, le cache sous son manteau et se rend en toute hâte chez son ami. Il le trouve agonisant : « O mon frère, ô mon ami, lui dit-il, je viens sauver ton âme ! Reviens à Dieu, car, je l'espère, tu ne voudras pas désoler ma vieille et fidèle amitié. »

Le moribond ne répond que par un mauvais sourire et en détournant la tête. Alors François tire son crucifix de dessous son manteau et le montrant au pauvre pécheur : « Regarde, lui dit-il, c'est Lui, c'est ton Dieu. Il est mort pour toi. Ses pieds sont percés, ses mains déchirées, son cœur est ouvert, regarde, regarde donc !... »

Mais brusquement, sans rien répondre, le mourant se retourne du côté de la muraille. Alors, ô miracle ! voici que du sang se met à couler de toutes les blessures du crucifix : « Mais vois, vois donc, malheureux ! s'écrie François de Borgia, Jésus verse encore son sang pour toi, pour te sauver ! Je t'en conjure, mon ami, mon frère, par le sang de l'amour divin, n'endurcis pas davantage ton cœur, convertis-toi, repens-toi ! »

Mais le mourant, persévérant dans sa diabolique résistance à la grâce, reste la tête toujours tournée du côté de la muraille.

Alors le Christ, détachant sa main droite de la croix, recueille un peu du sang qui coule de la plaie de son côté, et le jetant à la face de ce damné agonisant, il lui lance cette terrible parole que je ne puis, mes enfants, vous répéter qu'en frissonnant de terreur : « Va-t-en à ton malheureux sort ! *Abi in malam sortem* [1]. »

[1] D'après Pergeline, *Retraites Pascales*, t. II, p. 87.

Se pourrait-il, mes enfants, qu'il y eût tout à l'heure, à l'instant de l'absolution, un retraitant assez endurci dans le mal pour ne pas se repentir de tout son cœur et refuser le pardon que Dieu lui offre ?...

Que Jésus et sa très sainte Mère vous préservent tous d'un pareil malheur !... Ainsi soit-il.

LE GRAND JOUR DE LA COMMUNION SOLENNELLE

A LA MESSE

Acte de Pardon aux Parents

PREMIÈRE FORMULE [1]

Bien-aimés Parents, sur le seuil de la vie qui s'ouvre devant nous, nous nous sommes arrêtés, et, sous le regard de Dieu, nous avons fait un retour sur les années de notre enfance.

Nous tenons du Père des cieux notre existence et la conservation de notre vie ; mais combien nous vous sommes redevables, à vous aussi, tendres Parents ! Nous n'avions jamais compris, comme nous le sentons aujourd'hui, tout votre amour pour nous. Nous nous sommes rappelé la sollicitude dont vous avez entouré notre enfance, vos recommandations si souvent répétées, et aussi, hélas ! nos désobéissances et nos ingratitudes.

Vous nous avez procuré le Baptême : vous avez promis que nous serions de vrais enfants de Dieu et de l'Eglise ; vous en avez pris comme garants notre parrain et notre marraine. Tenant votre parole, vous nous avez fait connaître nos obligations envers le Père des cieux.

En ce « Grand Jour », reconduits par vous au saint autel, c'est à notre tour de ratifier ce que nous vous remercions d'avoir promis pour nous.

Hélas ! nous voyons bien que pour tenir ces promesses nous avons encore grand besoin que vous nous aidiez.

Oubliez donc notre légèreté, bien-aimés Parents, oubliez nos ingratitudes et continuez votre œuvre. Notre attention à bien faire, rendra votre sollicitude désormais plus consolante pour vous.

Le Père céleste nous réunit ici à sa Table Sainte pour signer solennellement, après vous et devant vous, le titre nouveau de nos engagements envers lui.

Nourris tout à l'heure du Pain des forts et munis de votre bénédiction, nous entreprendrons près de vous avec courage et confiance le chemin de la vie, et nous espérons qu'au terme de ce voyage, nous nous retrouverons réunis tout près de Dieu, sans crainte d'être séparés de vous ni de Celui qui fera le bonheur du ciel comme il fait déjà le bonheur de cette journée. Ainsi soit-il.

[1] Cette formule est donnée par M. le chanoine Laude, p. 198 de son *Directoire des Directeurs et Prédicateurs de Retraites et Communions d'Enfants* (3e édition ; Paris, Beauchesne, 1918), — et à la p. 34 de son *Manuel pour la Retraite et les Cérémonies de la Profession de foi solennelle, dite Communion solennelle,* pour les enfants (13e édition ; Paris, Beauchesne, 1918).

DEUXIÈME FORMULE [1]

O vous, qui dans ce beau jour prenez une si grande part à notre bonheur, vous surtout, Parents bien-aimés, écoutez la voix de notre repentir, et oubliez aujourd'hui les fautes de notre enfance. Vous nous les avez déjà pardonnées, nous en avons la confiance, mais nous éprouvons le besoin de les réparer publiquement.

Oui, nous nous repentons sincèrement de toutes nos désobéissances, du peu de zèle que nous avons apporté à profiter des soins que vous nous avez donnés, et de notre peu de reconnaissance envers vous, envers nos maîtres et maîtresses, envers tous ceux qui se sont occupés de nous, et que nous avons bien souvent affligés.

Nous demandons pardon à tous ceux que nous avons scandalisés, et nous promettons d'être à l'avenir pour tout le monde un sujet de joie et d'édification. Parents bien-aimés, nous allons désormais vous récompenser de vos soins et de votre tendresse.

Et vous, Pasteur charitable, nous serons votre consolation. Nous allons suivre en tout vos avis ; nous marcherons toute notre vie dans la bonne voie où nous sommes entrés et qui doit nous conduire à l'éternité bienheureuse, dont le Seigneur va nous donner à nouveau dans un instant le gage le plus assuré. Ainsi soit-il.

Avant la Communion

I

« VENI, DOMINE JESU »

Mes chers enfants,

Le grand jour est arrivé. Voici l'heure de votre rencontre solennelle avec Dieu. Tout est prêt. L'Agneau divin s'est immolé pour vous sur l'autel, il n'y a qu'un instant. Et le voici devant vous, présent dans son Eucharistie. Pour descendre en vos cœurs, il n'attend plus que votre appel. C'est le moment de lui redire la parole de son apôtre bien-aimé, S. Jean, dans son Apocalypse : « *Veni, Domine Jesu !* Venez, Seigneur Jésus ! » (XXII, 20).

« *Venez,* » allez-vous dire d'abord, car c'est le mot de tous les appels et de tous les désirs. On appelle par *besoin* et l'on désire par *amour*. C'est bien cela pour vous. Votre âme a tant besoin, on vous l'a dit pendant la Retraite, de ce puissant secours du corps et du sang de J.-C., de ce pain sacré et céleste, figuré par celui qui réconforta jadis dans le désert le prophète Elie, et qui doit vous donner les forces nécessaires pour accomplir sans trop de défaillances l'âpre voyage de la vie. Et puis, mes enfants, un ennemi terrible qui a nom Satan vous menace. Pauvres petits, que feriez-vous seuls contre cet ange maudit, si supérieur à tous les hommes en intelligence, en malice et en puissance ? Jetez à votre divin Ami du ciel l'appel humble et confiant de votre faiblesse : « Au secours, Jésus, venez à nous ! *Veni, Domine Jesu !* »

Mais ce cri de vos âmes, mes enfants, ne doit pas seulement exprimer un appel dicté par le besoin de votre faiblesse. Il doit renfermer aussi un acte de foi, d'adoration et d'amour en la divinité de Celui qui se donne à vous. Comme le disait, après le miracle de la pêche miraculeuse, S. Jean à S. Pierre : « Celui qui est là, c'est le Seigneur : *Dominus est.* » (Jo., XXI, 7). Oui, c'est le Seigneur, c'est-à-dire votre Dieu, et vous le confessez dans l'appel même que vous lui adressez : « *Veni, Domine.* Venez, *Seigneur !* » Et c'est cette conviction ardente de votre foi qui vous rend si fiers et si heureux à cette heure. — Oui, si fiers. J'ai bien dit, car ce n'est pas un roi de la terre que vous allez recevoir et qui va vous admettre à l'intimité de sa table sainte ; mais c'est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, et qui donc ne serait pas honoré et à juste titre d'approcher un Etre aussi parfait et aussi grand ? — Mais vous êtes heureux surtout, car ce Dieu que vous allez recevoir est aussi votre Père, et s'il vous commande et veut régner sur vous, c'est plus encore au nom de sa bonté et de sa tendresse qu'au nom de sa toute-puissance. Or quelle joie pour un enfant bien né et qui a bon cœur, de venir reposer sur le cœur d'un père, recevoir ses caresses et ses marques d'amour !

Ranimez donc votre foi, s'il en était besoin, en un pareil moment. Voyez dans cette hostie que le prêtre vous présente, non pas une parcelle de pain vulgaire, mais un simple rideau, une simple apparence derrière lesquels Dieu se trouve et J.-C. vous attend. Oui ! c'est bien lui qui est là, votre Seigneur et votre Dieu, votre Maître et votre Père adoré, voilant sa majesté et sa puissance pour ne pas vous effrayer. Et, l'âme transportée de foi, d'adoration et d'un ardent désir, dites-lui une fois encore avec l'apôtre bien-aimé : « *Veni, Domine Jesu !* Venez, Seigneur Jésus ! »

Je viens, Seigneur, de prononcer votre nom, ce nom à la fois si grand et si doux, ce nom devant lequel tout genou fléchit au ciel, sur la terre et jusque dans les enfers (Phil., II, 10) ; mais ce nom aussi que balbutie avec un sourire et en joignant ses mains innocentes, le petit enfant sur les genoux maternels. Je vous ai appelé *Jésus*, nom béni qui signifie *Sauveur*. Mais un Sauveur c'est un ami, et le plus aimant et dévoué de tous, puisqu'il pousse l'héroïsme de son amitié jusqu'à se sacrifier pour nous. Aussi, mes enfants, que votre cri d'appel à votre Dieu que je vous invitais tout à l'heure à jeter vers la Sainte Hostie, que ce cri se termine en un cri d'amour pour Jésus votre Sauveur. « La plus grande marque d'amour qu'on puisse donner à quelqu'un, disait-il jadis quand il était sur la terre, c'est de donner sa vie pour lui. » (Jo., XV, 13). Cette marque d'amour, il vous l'a accordée et vous savez dans quelle infinie mesure ! Mais ce que d'autres ne peuvent faire qu'une fois, parce qu'ils n'ont qu'une vie à donner, Jésus, lui, a trouvé moyen de le renouveler sans cesse et à per-

[1] En usage dans un certain nombre de paroisses du diocèse de Langres.

pétuité dans l'Eucharistie, et c'est grâce à ce sacrifice prolongé que vous allez pouvoir vous unir à lui ce matin. Ah ! mes enfants, chantez avec le Psalmiste le cantique de la reconnaissance : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits dont il m'a comblé ? » (Ps. cxv, 3 et suiv.).

Oui, mes enfants, qu'exige de vous la reconnaissance pour tant d'amour de la part de Dieu ? Un amour semblable, s'il était possible ; mais puisque, hélas ! votre condition de pauvres petites créatures ne vous permet pas d'égaler votre amour à celui de votre Dieu, venez à la table eucharistique en disant de tout votre cœur à votre Christ adoré l'appel de votre désir, de votre foi et de votre amour : « *Veni, Domine Jesu !* Venez, Seigneur Jésus, venez ! » *Amen.*

II

« MAGISTER ADEST ET VOCAT TE »

Mes chers enfants,

N.-S. Jésus-Christ venait d'arriver à Béthanie pour consoler Marthe et Marie de la mort de leur frère Lazare. Comme il allait entrer dans le bourg, Marthe accourut au devant de lui et, après avoir reçu du divin Maître, avec la consolation de sa présence divine, la promesse de la résurrection du cher défunt, elle revint chercher sa sœur Marie et lui dit tout bas : « Le Maître est là et il t'appelle. *Magister adest et vocat te.* » Et Marie courut se jeter aux pieds de Jésus, qui la consola en ressuscitant Lazare.

Je viens vous répéter ce matin, quoique pour des raisons différentes et dans une circonstance plus joyeuse, cette parole de l'Evangile : « Le Maître est là et il vous appelle. » A cette heure solennelle où Jésus, après avoir hier ressuscité vos âmes par son divin pardon, va se donner tout entier à vous, je vous invite à méditer cette phrase avec moi pendant quelques minutes, car elle est pleine de touchantes leçons.

* * *

D'abord, « le *Maître est là.* » Oui, mes enfants, Celui qui va se donner à vous est votre *maître.* C'est lui-même qui a revendiqué ce titre : « *Magister vester unus est Christus.* Le Christ est votre unique maître, » disait-il jadis à ses apôtres. (Mt., xxiii, 10). Mais contrairement à ce qui peut arriver pour les maîtres de la terre, le Maître qui est là n'a rien de dur ni de redoutable ; c'est votre ami, le meilleur et le plus tendre des amis. Car si Jésus remplit auprès de nous le rôle d'un maître, il le fait d'une manière et avec une douceur que jamais aucun maître ne pourra imiter, même de très loin.

Un maître, mes enfants, c'est celui qui *enseigne,* celui qui *corrige,* mais celui aussi qui *récompense.* Vous n'avez, pour vous en convaincre, qu'à rappeler vos souvenirs d'écoliers et à vous représenter vos instituteurs ou institutrices vous communiquant, en classe, leur science par leur enseignement, corrigeant vos devoirs et parfois aussi peut-être, hélas ! vos écarts de conduite, et enfin récompensant par de bonnes notes ou même par des prix votre assiduité et votre succès dans le travail. Eh bien ! mes enfants, Celui qui est là sur l'autel et qui vous appelle à lui, veut agir de même à votre égard.

* * *

D'abord, mes enfants, Jésus vient à vous pour vous *enseigner.* Et quoi donc ? Ecoutez. Ce Jésus que vous allez recevoir est Dieu, et Dieu c'est la science infinie : il sait tout, il connaît tout ; et j'ajoute en conséquence : il vous enseignera tout, au moins tout ce qu'il vous est utile de savoir dans l'ordre du salut. Cette communion que vous allez faire, on l'appelle « un mystère de foi, *mysterium fidei.* » Jésus vous y donnera donc des lumières plus grandes sur *la foi,* et vous devez dès maintenant lui demander cette grâce en lui adressant l'humble prière des apôtres : « Seigneur, augmentez notre foi ! » (Luc, xvii, 5).

Jésus, dans son Eucharistie, vous enseignera aussi l'*espérance ;* car la communion est justement le viatique du voyage éternel, et le divin Maître a fait lui-même des promesses de vie surnaturelle et éternelle à ceux qui mangeraient dignement sa chair et boiraient dignement son sang : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a-t-il dit, je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., vi, 55).

Enfin, dans la communion, Jésus, votre Maître, vous enseignera la *charité,* l'amour de Dieu et du prochain. — L'amour de Dieu d'abord. Car comment, s'écrie avec raison la sainte Eglise dans l'*Adeste fideles,* « comment ne pas aimer un Dieu qui nous a tant aimés jusqu'à se donner à nous ? *Sic nos amantem quis non redamaret ?* » — Et comment aussi ne pas aimer son prochain lorsque, comme vous allez le faire, chers enfants, et vous aussi, mes frères, qui allez accompagner ces chers communiants à la sainte Table, lorsque, dis-je, on s'est assis au même banquet et qu'on s'est nourri du même Dieu ? Comment ne pas devenir frères, si on ne l'était déjà, quand on a reçu le même Père en recevant le même Christ ? Ah ! cette fraternité dont on parle tant de nos jours, sans hélas ! la pratiquer beaucoup, la voilà réalisée ici, à cette table eucharistique, où tous les âges, tous les sexes et toutes les classes de la société se confondent dans la même foi, la même espérance et le même amour. Et cette fraternité sublime, c'est le divin Maître qui, seul, l'a créée, comme, seul aussi, il avait le pouvoir et le droit de l'enseigner.

* * *

Le Maître est là, mes enfants, et il vous appelle, en second lieu, pour vous *corriger.* Ah ! sans doute il vous a pardonné vos fautes, car sans cela vous n'auriez jamais eu l'audace sacrilège de venir vous asseoir à sa table ! Mais le plus grave dans une faute, ce n'est pas toujours la faute elle-même, c'est plutôt la cause de cette faute, autrement dit, le défaut dont elle procède, qui est à regretter et surtout à corriger. Et c'est cela que J.-C. vous de-

mande en vous appelant à lui : la correction de vos défauts. Mais comme il sait très bien que vous n'êtes qu'un faible roseau qui plie au moindre vent de la tentation, il vient servir de tuteur à votre faiblesse. Comme il connaît l'inconstance de votre nature qui change un peu comme la lune, nous dit la sainte Ecriture (Eccli., XXVII, 12), il vient fixer cette inconstance par la puissance de sa grâce. Comme il sait surtout, car c'est lui-même qui l'a dit, que vous ne pouvez rien, absolument rien, sans son secours, il vient, Père infiniment bon, tendre une main secourable à ses enfants.

Et cette communion que vous allez faire, sera pour vous une rosée rafraîchissante qui éteindra le feu de vos passions naissantes. Ce sera une force mystérieuse et toute-puissante qui communiquera une énergie nouvelle à votre volonté, et sous son influence bienfaisante on vous verra devenir bientôt, je l'espère, plus pieux, plus purs, plus obéissants, plus fidèles en un mot à tous vos devoirs d'enfants chrétiens. Et cette transformation sublime de votre âme, ce sera le Maître adorable que vous allez recevoir qui en sera l'auteur. Car non seulement il enseigne, mais il communique aussi la grâce, pour se corriger de ses défauts et pratiquer ses enseignements.

* * *

Le Maître est là, mes enfants, et il vous appelle. Mais s'il vous invite à venir à lui, ne croyez pas que ce soit seulement pour vous donner des leçons ou exiger de vous des sacrifices et du travail. Sans doute il vous imposera, si vous voulez être ses disciples, sa loi et ses commandements, son joug et son fardeau. Mais lui-même vous en donne sa parole : « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » (Mt., XI, 30).

Le service de ce Maître n'aura donc rien de pénible pour vous, si vous l'acceptez, comme disent nos saints Livres, de grand cœur et en bonne volonté. (II Macch., I, 3). Ce ne sera plus un travail, ce sera plutôt une joie et une *récompense* terrestre, en attendant les récompenses éternelles. Oui, mes enfants, comme tout maître ici-bas, Jésus votre divin Maître vient à vous aujourd'hui pour vous *récompenser*. Il veut récompenser, par son adorable présence et son union avec vous, les efforts vraiment méritoires que vous avez faits pendant la Retraite pour lui être agréables en devenant plus sages et meilleurs. Il veut récompenser votre foi, votre piété, vos sacrifices, vos prières, votre repentir et surtout vos généreuses résolutions.

Et quand vous l'aurez reçu dans votre cœur, il sèmera dans votre âme les germes de la moisson éternelle. Sous la douce influence de sa divine grâce, vous allez entrer sincèrement dans la pratique de la vertu ; vous allez renoncer à tout jamais, — vous en ferez ce soir le serment solennel, — à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Et, fortifiés par la présence et le secours de ce bon Maître, vous irez dans la vie, chers enfants, sans erreurs et sans défaillances trop graves pour compromettre votre salut. Et un jour, en arrivant dans la patrie céleste, vous serez tout étonnés d'apprendre que c'est à cette communion bien faite d'aujourd'hui et à celles qui l'auront suivie, autrement dit que c'est à Jésus-Eucharistie, au Maître qui est là et qui vous appelle, que vous devez cette gloire et cette récompense éternelles.

Vous connaissez tous, au moins de nom, mes chers enfants, ce génie grandiose, ce Docteur immortel de l'Eglise, qui s'appelle S. Thomas d'Aquin. Ce grand saint, aussi humble que puissamment intelligent, ne se mettait jamais à l'étude sans avoir longuement prié et médité aux pieds du crucifix, dans sa modeste cellule de religieux. C'était dans cette oraison ardente qu'il puisait cette science incomparable de la philosophie et de la théologie catholiques qu'aucun esprit humain n'a jamais égalée. Or un jour, Thomas d'Aquin, qui venait d'achever son immortel ouvrage appelé la *Somme Théologique,* priait avec plus de ferveur que jamais aux pieds de son crucifix, quand tout à coup celui-ci s'anime et s'inclinant avec bonté vers le saint en prières, lui dit ces paroles : « Tu as bien écrit à mon sujet, Thomas. Que désires-tu en récompense ? » Et l'illustre Docteur de répondre aussitôt : « Je ne désire que vous, ô mon Dieu ! »

Si le divin Maître qui est là sur l'autel et qui semble me reprocher de différer trop longtemps votre bonheur, vous adressait en ce moment la même question qu'à S. Thomas et vous demandait : « Quelle est la récompense que vous désirez après ces trois jours de retraite et d'efforts généreux ? » quel est celui d'entre vous qui voudrait faire une autre réponse que celle de S. Thomas d'Aquin ? Jésus l'a entendue d'avance, cette réponse, mes enfants, et il va se donner à vous comme Maître, comme Sauveur et comme récompense. Avancez, mes enfants, le Maître est là et il vous appelle. *Magister adest et vocat te.* Ainsi soit-il.

III

LES TROIS *Amen* DU COMMUNIANT

Mes chers enfants,

S. Ambroise nous apprend, dans une de ses homélies [1], que de son temps le prêtre, en présentant la sainte Hostie aux fidèles pour la communion, disait à chacun seulement ces deux mots : « *Corpus Christi.* Voici le corps du Christ. » A quoi le communiant répondait : *Amen,* c'est-à dire : « Je le crois, c'est vrai. »

Bien que la formule de la communion ait été modifiée par l'Eglise depuis S. Ambroise, je viens, mes chers enfants, vous inviter à répondre aux paroles du prêtre, quand il va vous donner le corps sacré de votre Dieu, par ce simple mot de vos âmes émues : « *Amen.* Oui, je crois. » Et cet *Amen* prononcé du fond de vos cœurs doit être, mes enfants, l'Amen de la *foi,* l'Amen de l'*espérance* et l'Amen de l'*amour* ou de la charité.

[1] Brev. Rom., Feria IV infra Oct. Corp. Christi, II Noct.

* * *

L'*Amen* de la *foi* d'abord. — Oui, cette petite hostie que le prêtre va déposer sur vos lèvres, c'est bien le corps même de J.-C., son corps de chair qui a souffert sur la croix, et avec lui son précieux sang, répandu pour vous, et son âme unie hypostatiquement à la seconde personne de la Sainte Trinité et divinisée par elle. « Je crois tout cela, » allez-vous dire dans un pieux recueillement et avec une foi profonde. « *Amen*, il en est ainsi. »

Et de penser que, à cette heure solennelle entre toutes, votre pauvre nature humaine s'unit au Verbe de Dieu fait chair, cela doit vous remplir d'une joie ineffable. Car il est bien vrai que la communion, comme son nom l'indique, établit entre vous et Dieu une union tellement intime qu'aucune autre union sur la terre ne peut vous en donner une idée même affaiblie. S. Paul s'écriait ravi, en pensant à l'union que la grâce produisait entre lui et Dieu : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est J.-C. qui vit en moi. » (Gal. II, 20). Mais ici, dans la communion, c'est plus qu'un lien d'amour et de grâce que Dieu va nouer avec votre âme ; c'est une sorte d'identification sublime. Vous allez devenir, selon la poétique et énergique expression d'un Père de l'Eglise, des *dieux en fleur*. La fleur n'est pas sans doute le fruit et souvent même elle ne le deviendra jamais ; mais elle en porte le germe. De même, mes enfants, sans devenir à proprement parler Dieu lui-même par la communion, ce qui serait une absurdité et un blasphème, vous allez recevoir dans vos âmes un être divin, qui y déposera un germe divin comme lui, et qui par conséquent vous divinisera jusqu'à un certain point vous-mêmes.

Oh ! quelle grandeur va vous être donnée ! A quel sublime degré d'enfants de Dieu vous allez être élevés ! Voilà, chers communiants, pour quel miracle Dieu réclame l'assentiment de vos âmes et l'*Amen* de votre foi. Oh ! de tout cœur, redites-le intérieurement, cet *Amen* de la foi catholique et de la communion !

* * *

L'*Amen* de l'espérance aussi ! « *In te, Domine, speravi.* Seigneur, vous êtes mon espérance, » chantait jadis le Roi-prophète dans un de ses psaumes les plus touchants (LXX, 1). Que ce soit là aussi, mes chers enfants, le second hymne de vos âmes en cet instant solennel. — Seigneur, pourrez-vous dire, je ne suis qu'une de vos petites créatures, bien faible et bien misérable. Et le péché m'a rendu plus misérable encore. Créature et pécheur, je ne suis rien devant votre majesté infinie et tout devrait m'éloigner de vous : la crainte et mon indignité. Mais à qui irai-je, Seigneur, si je refusais de répondre en ce moment à l'appel que vous m'adressez par la voix de votre prêtre ? A qui irai-je, puisque vous seul avez les paroles de cette vie éternelle que vous m'ordonnez d'attendre et d'espérer ? Comme vous ne commandez jamais l'impossible, je dois donc avoir confiance en vous, et espérer que vous me donnerez ce qui me manque pour être digne de vous recevoir. Oui, Seigneur, vais-je dire avec le centurion de l'Evangile, je ne suis pas digne que vous entriez dans la maison de mon âme, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. (Mt., VIII, 8). Hélas ! Seigneur, celui que vous aimez et à qui vous allez vous donner par amour, est bien malade. (Jo., XI, 3). Mais je vous entends me répondre, toujours par votre Evangile : « J'irai et je le guérirai. » Guérissez-moi, Seigneur, c'est là ce que j'attends de vous à cette heure et ce pour quoi j'entonne mon second *Amen*, celui de la plus douce et de la plus ferme espérance. Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. (Mt., VIII, 2).

* * *

Enfin, mes chers enfants, votre troisième *Amen* sera celui de la charité ou de l'amour. « *Sic nos amantem quis non redamaret ?* Qui donc n'aimerait pas en retour celui qui nous a tant aimés ? » chantons-nous à Noël devant la crèche. Mais le Jésus de l'Eucharistie serait-il moins aimable que l'Enfant Jésus de la crèche, et n'est-ce pas toujours le même Dieu et le même Sauveur ? Et je dirai qu'il me paraît plus aimable encore dans l'anéantissement de la petite hostie que dans celui de la crèche, parce que l'Eucharistie c'est par excellence le sacrement de l'amour. C'est là, en effet, que Jésus nous a aimés jusqu'à l'extrême limite possible de l'amour et même au-delà : *in finem dilexit.*

Ah ! sachez le reconnaître, mes chers enfants, et en recevant dans vos âmes émues le Dieu du tabernacle et de l'hostie, confessez que vous êtes les heureux participants d'un mystère insondable d'amour. Que votre cœur se donne sans réserve au Dieu qui se donne lui aussi sans réserve ! Que dans vos âmes si bien disposées s'allume le feu d'une telle charité que, comme l'apôtre S. Paul, vous puissiez vous écrier sans présomption ni forfanterie : « *Quis nos separabit a charitate Christi ?* Qui donc pourra briser en moi l'amour du Christ et m'en séparer ? » (Rom., VIII, 35). Rien, absolument rien ! « Car je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les puissances, ni les principautés, ni les choses présentes, ni celles à venir, ni la violence, ni ce qu'il y a de plus élevé, ni ce qu'il y a de plus bas, ni en un mot aucune créature, ne pourra me séparer de la charité de Dieu qui est en J.-C. notre Seigneur. » Et quand, descendu dans vos cœurs par l'adorable sacrement que vous allez recevoir, le divin Maître va vous poser la même question qu'il adressa jadis à S. Pierre : « *Amas me ?* M'aimez-vous ? » (Jo., XXI, 17), répondez, mes chers enfants, avec la même sincérité et le même enthousiasme que le Prince des apôtres, mais aussi avec la même respectueuse humilité : « *Amen.* Oui, Seigneur, vous qui savez toutes choses, vous savez bien que je vous aime. » *Amen, Amen, Amen !...*

Après la Communion

I

« MANE NOBISCUM, DOMINE »

Mes bien chers enfants,

Le soir de la Résurrection, deux disciples de Jésus, — dont l'un s'appelait Cléophas et l'autre était peut-être S. Luc lui-même qui nous raconte ce fait, — deux disciples de Jésus se rendaient à pied à la ville d'Emmaüs, à environ 10 kil. de Jérusalem.

Ils parlaient entre eux de tout ce qui s'était passé les jours précédents, c'est-à-dire de la passion et de la mort de J.-C., de leurs espérances déçues, et aussi des bruits étranges qui circulaient déjà sur la résurrection du Christ, arrivée, disait-on, le matin même.

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, un étranger s'approche ; mais comme leurs yeux étaient voilés, sans doute à cause de leur manque de foi, ils ne reconnurent pas le divin Maître, et pourtant c'était lui qui se joignait à eux.

Et Jésus leur demanda le sujet de leur conversation et le motif de leur tristesse. Alors étonné, l'un des deux, Cléophas, lui répondit : « Eh quoi ! êtes-vous seul si étranger à Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé ces jours derniers au sujet de Jésus de Nazareth, ce grand prophète? Nous espérions qu'il rachèterait Israël, et voilà aujourd'hui trois jours qu'il a été crucifié, et il n'est pas ressuscité comme il l'avait annoncé. Sans doute, il y a des femmes qui disent qu'elles ont vu des anges et qu'il est vivant. Mais quelques-uns des nôtres se sont rendus à son sépulcre, et bien qu'ils aient trouvé toutes choses comme le disaient ces femmes, ils n'ont point aperçu Jésus. »

Alors le divin Maître de leur dire : « O insensés ! ô cœurs trop lents à croire tout ce qu'ont annoncé les prophètes ! Mais ne fallait-il donc pas que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire? » Et commençant par Moïse et parcourant tous les prophètes, Jésus leur expliqua avec sa divine autorité toutes les Ecritures. Puis, comme ils arrivaient, tout en causant, à l'entrée d'Emmaüs, charmés et séduits par la conversation de celui qu'ils ignoraient encore, les deux disciples dirent à leur divin compagnon : « Maître, arrêtez-vous donc et demeurez avec nous, car il se fait tard et le jour est sur son déclin. » Jésus accepte l'invitation et se met à table avec eux ; puis, prenant du pain comme à la dernière Cène, il le consacre et en communie ses deux disciples. Alors, soudain, à cette fraction du pain céleste, ils reconnurent leur Dieu, mais aussitôt Jésus disparut, les laissant tout embrasés d'amour. (Luc, XXIV, 13-35).

Mes chers enfants, le miracle d'Emmaüs vient de se renouveler en votre faveur. Jésus vient de se donner à vous, jeunes voyageurs de la vie, sous les apparences du pain eucharistique. La retraite qu'il avait faite, invisiblement, avec vous, avait enflammé déjà vos âmes ; car c'était lui, plus encore que le prédicateur, qui vous instruisait et vous préparait à ce grand jour. Mais, en cet instant, vos yeux s'ouvrent et par la foi vous le reconnaissez présent dans votre cœur, ce Jésus si bon et si tendre. Et transportés de joie par cette présence si douce, vous lui dites avec les disciples d'Emmaüs : « Oh ! Seigneur, ne nous quittez pas ! Restez toujours avec nous ! *Mane nobiscum, Domine.* » Et vous avez raison, mes enfants, de faire à Dieu cette prière : car c'est votre *bonheur* et c'est votre *avantage* de garder Jésus avec vous.

* * *

C'est un *bonheur*, et le plus grand que vous puissiez avoir ici-bas, de posséder en votre âme Jésus-Eucharistie, c'est-à-dire Dieu lui-même. Car c'est le ciel en définitive, ce bonheur-là ! Qu'est-ce que le ciel en effet ? C'est la possession éternelle de Dieu, le bien suprême, par la vision et par l'amour béatifiques. Vous devez goûter en ce moment, mes enfants, quelque chose de ce double élément de la gloire éternelle, puisque en mangeant ce pain eucharistique qu'on appelle à juste titre le pain des anges, vous êtes devenus presque les égaux des anges et des élus du ciel. On peut même vous appliquer, dans une certaine mesure, ce mot du Psalmiste : « Vous êtes des dieux, » ou mieux, comme le dit si gracieusement un Père de l'Eglise, vous êtes des *dieux en fleur*. La fleur n'est pas le fruit sans doute et souvent même elle ne le deviendra jamais. Mais elle en contient le germe, et vous, mes chers enfants, c'est l'apôtre S. Pierre qui nous l'apprend, vous recevez par l'effusion de la grâce, surtout dans ce sacrement qui vous donne en Jésus l'auteur même de la grâce, vous recevez les germes de la vie même de Dieu, vous devenez *participants de la nature divine*. (II Petr., I, 4) [1]. Oui, en communiant, vous êtes devenus des *dieux en fleur*. Quel bonheur plus grand pourriez-vous donc souhaiter ?

* * *

Et votre joie, mes chers enfants, doit s'augmenter encore si vous songez aux précieux *avantages* que vous allez retirer de votre première rencontre solennelle avec Dieu. Ah ! comme c'est le cas de chanter dans votre âme le délicieux cantique :

> Le ciel a visité la terre,
> Mon Bien-Aimé repose en moi !

Oui, c'est votre Dieu bien-aimé qui repose maintenant dans vos poitrines, et c'est parce qu'il vous aime infiniment et que vous l'aimez vous-mêmes à cette heure, que vous vous sentez comme en visite dans le ciel auprès de votre Dieu.

Mais ne croyez pas, mes enfants, que votre Jésus bien-aimé va reposer inactif dans vos âmes. Il vient à vous pour vous enrichir de ses dons célestes, et plus que jamais il vous adresse en ce moment son appel de l'Evangile : « *Demandez et*

[1] Nous n'avons pas besoin de faire remarquer que nous ne voulons point dire que la communion nous fait participer *réellement* et *substantiellement* à la nature divine, ce qui serait du panthéisme, mais seulement *par analogie*.

vous recevrez ! » (Jo., XVI, 24). Ah ! comme les disciples d'Emmaüs, que votre première et principale demande soit celle-ci : « Restez avec nous, Seigneur ! *Mane nobiscum, Domine.* » Restez avec nous à cause du bonheur que nous cause votre adorable présence, mais aussi à cause du besoin que nous en avons.

Seigneur, restez donc *avec nous,* d'abord, pour nous bénir nous-mêmes, pour nous garder fidèles et nous fortifier contre les défaillances possibles de l'avenir.

Restez avec nous, Seigneur, *avec notre famille,* nos bons parents surtout, ce père et cette mère chéris qui partagent aujourd'hui notre allégresse, comme ils ont partagé déjà peut-être ou comme ils partageraient sûrement, le cas échéant, nos douleurs. Et si parmi les membres de la famille il en est, Seigneur, qui soient déjà partis pour l'éternité, nous adressons pour eux, à votre cœur qui ne peut rien nous refuser aujourd'hui, l'ardente et touchante supplication de l'Eglise : « *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis.* Donnez, Seigneur, le repos éternel à nos chers défunts et faites luire pour eux l'éternelle lumière. »

Restez avec nous, Seigneur, avec *nos maîtres* dans la vie spirituelle, avec ces prêtres dévoués qui ont élevé et purifié nos âmes par leurs enseignements et les grâces qu'ils nous ont distribuées avec les sacrements. Restez avec ces personnes charitables qui ont voulu, par amour pour Dieu et pour leur prochain, aider le prêtre dans l'œuvre si difficile aujourd'hui et si pénible des catéchismes. Restez, Seigneur, avec nos *dames catéchistes,* pour les récompenser et les bénir.

Restez avec nous, Seigneur, avec *l'Eglise catholique* qui est la vôtre et contre laquelle l'enfer s'acharne toujours, bien qu'il doive savoir que jamais, selon votre parole infaillible, il ne pourra prévaloir contre elle. Restez avec son Chef suprême, notre Pape et Père bien-aimé Benoît XV ; avec son représentant immédiat auprès de nous, notre évêque Mgr N... ; restez avec tous les évêques de France. Restez avec ce pasteur si dévoué et si pieux qui représente l'Eglise à la tête de cette paroisse et qui nous a entourés, pendant nos années de catéchisme, de tant de sollicitude, comme il nous entoure aujourd'hui de sa plus paternelle et touchante affection.

Restez enfin avec nous, Seigneur, avec nous tous, *fidèles* de cette paroisse et *citoyens* de notre beau pays de France. Restez avec notre patrie bien-aimée, si fière de son passé et si sûre de son avenir, car votre Vicaire sur la terre l'a proclamée un jour « *fille aînée de l'Eglise.* » Or quand la mère est immortelle comme l'est votre Eglise, la fille aînée, surtout quand vous restez avec elle pour la fortifier et la bénir, peut marcher d'un pas tranquille et sûr à ses glorieuses destinées.

Oui, Seigneur, vos jeunes communiants vous en supplient, et nous vous en conjurons avec eux de toutes les ardeurs de nos âmes : Restez avec chacun de nous par votre grâce et par votre protection divine, restez avec nos familles, avec notre Eglise, avec notre patrie bien-aimée ! « *Mane nobiscum, Domine.* » *Amen.*

II

« DILECTUS MEUS MIHI ET EGO ILLI »

Mes chers enfants,

Le grand acte de votre communion solennelle est accompli. Jésus, votre Dieu, est descendu en vous, et, comme l'Epouse des cantiques, vous chantez dans le ravissement de vos âmes l'hymne de l'union eucharistique : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. *Dilectus meus mihi et ego illi.* » (Cant., II, 16).

Je voudrais, en ce moment si doux et si solennel, essayer de vous faire comprendre un peu comment Jésus est à vous et comment vous devez être à lui ; essayer, en d'autres termes, de vous balbutier quelque chose de l'ineffable mystère de la communion de l'âme avec Dieu.

* * *

On est à quelqu'un ici-bas, on se donne à lui par *devoir,* par *intérêt* ou par *amour*. Or, mes enfants, il est de toute évidence que Jésus n'avait aucun devoir, aucune obligation de se donner à vous. Il était votre Maître, et non point votre serviteur ; votre Roi, et non point votre sujet ; votre Créateur et votre Dieu, et non point votre créature. Il ne saurait donc le moins du monde être question d'obligation de la part de Dieu pour se donner à vous.

Il ne pouvait être non plus question d'*intérêt :* Dieu étant infiniment riche et puissant n'a besoin de rien ni de personne.

L'*amour* seul a donc pu décider Jésus à se faire Eucharistie et à se donner à vous. Et, en effet, mes enfants, la communion c'est le témoignage suprême de l'amour divin, après lequel il n'y a plus rien que l'union éternelle de l'âme avec Dieu dans la gloire du ciel. « Dieu a aimé le monde, nous dit S. Jean, au point de lui donner son Fils unique. » (Jo., III, 16). Voilà, en définitive, la raison dernière de l'institution de l'Eucharistie. Jésus s'est fait homme parce qu'il nous aimait, et il s'est fait hostie encore et toujours parce qu'il nous aimait. Lui qui nous appelait ses petits enfants, en la personne de ses apôtres, quelques instants à peine avant sa Passion, ne pouvait pas se résoudre à nous laisser seuls ici-bas, privés de sa divine présence. « Je ne vous laisserai pas orphelins, » disait-il à ses apôtres (Jo., XIV, 18). Et il a tenu parole ; il s'est fait Eucharistie pour demeurer au milieu de nous dans les tabernacles de nos églises, pour nous donner sa chair à manger à la Table sainte, où vous venez de le recevoir tout entier, son corps, son sang, son âme et sa divinité. Oui, mes enfants, vous pouvez dire en toute vérité : « Mon bien-aimé, mon Jésus est à moi ! *Dilectus meus mihi.* »

* * *

Mais ne manquez pas d'ajouter : « *Et ego illi*, et moi je suis tout à lui. » Et ici, mes enfants, les trois titres de donation dont je parlais tout à l'heure ont leur application. Etre à Jésus, surtout à cette heure, pour vous, c'est non seulement un devoir d'amour et de reconnaissance, mais encore un devoir de justice absolue. Dieu a tous les droits, ne l'oubliez pas, à ce que vous soyez à lui. Et par suite, c'est un tel devoir de vous donner à lui qu'il aurait pu, s'il l'avait voulu, vous y obliger par la force, puisqu'il est votre Créateur, votre Maître, votre Roi, et que sa puissance sur vous n'a aucune limite. Mais Dieu, nous dit S. Paul (Gal., IV, 22-23), ne nous a pas créés fils de l'esclave, il nous a créés enfants d'une mère libre et souveraine, qui est l'Eglise, et il veut être servi librement. Tout au plus consent-il à ce que nous le servions par *intérêt* et que nous nous attachions à lui parce que lui seul a les paroles de la vie et de la félicité éternelles.

Oui, mes enfants, Dieu accepte que vous vous donniez et que vous soyez à lui par intérêt bien compris de vos âmes et pour assurer ainsi votre salut éternel. Mais il préfère autre chose et il vous le donne à comprendre en ce moment. Je suis sûr qu'en prêtant une oreille attentive à Celui qui réside maintenant dans vos chères petites âmes, vous l'entendrez vous dire avec le Prophète : « Mon fils, donne-moi ton cœur. » (Prov., XXIII, 26). Voilà, mes enfants, comment Jésus veut que vous soyez à lui : surtout par le cœur, c'est-à-dire par *l'amour*. Que votre action de grâces après cette communion solennelle sorte donc plus encore de votre cœur que de vos lèvres. Offrez à Jésus cet amour qu'il vous demande. Promettez de lui garder toujours la première place, en restant fidèles à ses commandements. Demandez-lui de vous apprendre à respecter et à mieux aimer les êtres chéris qu'il a placés près de vous pour le remplacer ici-bas. Et sans plus tarder, mes enfants, avant de quitter cette église, vous joindrez vos prières ferventes pour votre père, votre mère et tous vos parents de la terre, aux actions de grâces que vous rendrez à votre Père et à votre Frère du ciel, Jésus-Christ votre Sauveur et votre Dieu.

Oui, mes enfants, toute votre vie vous serez à Dieu par un amour sincère, comme vous l'êtes à cette heure. Vous serez à ce Jésus bien-aimé, en maintenant votre âme en union étroite avec lui par sa grâce conservée et par ses sacrements fréquemment et bien reçus. Et étant à Jésus à la vie, et toute votre vie, vous le serez aussi un jour, je l'espère, à la mort, à cette heure suprême où se donnant à vous pour toujours dans la communion éternelle, Jésus viendra vous inviter à achever près de lui et en lui ce cantique ineffable que nous entonnons ensemble ce matin : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui pour l'éternité. *Dilectus meus mihi et ego illi.* » *Amen.*

Consécration à la Sainte Vierge

I

« ECCE MATER TUA [1] »

Mes chers enfants,

Jésus allait mourir sur la croix. Il était là, tout pantelant et agonisant, sur ce gibet de douleur, lorsque soudain, abaissant son regard à demi-voilé par les larmes et par la mort prochaine vers un petit groupe de fidèles qui se tenaient à ses pieds, il aperçut Marie sa mère et S. Jean l'apôtre bien-aimé. Alors, comme dans un dernier souffle de son amour pour nous, il murmura à Marie en lui indiquant S. Jean : « Femme, voici votre fils. » Et à S. Jean il dit en lui montrant Marie : « Mon fils, voilà votre Mère. » Et comme S. Jean à ce moment solennel, nous disent tous les commentateurs de l'Evangile, représentait l'humanité toute entière, en donnant Marie pour mère à son disciple bien-aimé, Jésus en faisait en même temps la mère de tous les hommes.

Marie est donc votre Mère, mes chers enfants. Mais, si elle l'est en tout temps et de par la volonté formelle de son Fils, elle l'est bien davantage encore, en ce jour solennel, où vous n'êtes plus pour elle les bourreaux, mais au contraire les amis privilégiés de son divin Fils, auquel vous vous êtes unis ce matin. Puisque vous pouvez dire avec S. Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi » (Gal., II, 20), vous êtes devenus en quelque sorte d'autres Christs, les frères du divin Fils de Marie, et la Mère du Christ est bien, à cette heure, réellement votre Mère. *Ecce Mater tua.*

Et Marie a si bien accepté la maternité que Jésus lui conférait en mourant, qu'elle en remplit et en remplira toujours admirablement les fonctions à votre égard. Que fait une mère pour ses enfants quand ils sont dans quelque détresse morale ? Elle les *console* s'ils sont affligés ; elle les *garde* s'ils sont tentés ; elle les *réconcilie* avec l'autorité paternelle s'ils ont succombé. Ainsi fait Marie pour nous ses enfants.

I. — *Marie nous console*

Toute maternité doit être consolatrice. Quelques précautions que l'on prenne, l'enfant, et plus tard l'homme mûr aura toujours à souffrir ici-bas. Où donc trouvera-t-il la consolation et le réconfort dont l'âme humaine a tant besoin lorsqu'elle souffre, si ce n'est sur le cœur de sa mère ?

L'asile le plus sûr c'est le sein d'une mère,

a dit délicatement un poète, et cela est bien vrai ! Que faut-il en effet à une mère pour consoler son enfant ? Presque rien : un regard, une larme de ses yeux ; moins que cela encore : un souffle de sa bouche. Oui, le souffle de la mère emporte toutes les douleurs de l'enfant. C'est un proverbe reçu

[1] Cette allocution est inspirée dans les idées, et parfois même dans les termes, d'une belle instruction du P. Félix sur la T. S. Vierge.

que pour guérir la douleur de son enfant, une mère n'a qu'à souffler dessus.

La Sainte Vierge Marie, votre Mère, aura, elle aussi, un souffle maternel qui consolera toutes vos douleurs. La maladie vous cloue-t-elle sur un lit de souffrance, triste, désolé et meurtri ? Entendez la voix de l'Eglise qui chante dans ses litanies : « Santé des malades, priez pour nous. » Le péché a-t-il fait à votre âme une blessure profonde que rendent plus douloureuse encore le remords ou le désespoir ? Ecoutez encore cette invocation touchante : « Refuge des pécheurs, priez pour nous. » Votre cœur est-il en proie à la tristesse, au découragement, à ces tortures morales souvent plus cruelles que toutes les douleurs physiques ? La voix de l'Eglise en prière se fait entendre encore pour dire à Marie : « Consolatrice des affligés, priez pour nous. »

Ah ! mes chers enfants, on a dit qu'il était doux de pleurer sur le cœur d'une mère. C'est vrai, mais il est plus doux encore de pleurer sur le cœur de Marie. C'est sur ce cœur maternel que dans vos moments de deuil, de découragement, de souffrance et d'angoisses de toutes sortes, vous irez, selon la belle expression de Bossuet, verser vos larmes avec vos prières. Et soyez certains d'avance que vous ne quitterez cette divine Mère que ranimés, réconfortés et surtout admirablement consolés.

II. — *Elle nous garde*

Un des premiers devoirs d'une mère, sinon le premier, est de veiller sur son enfant pour lui conserver non seulement la vie du corps, mais aussi, et surtout, la vie de l'âme. Une mère qui ne prendrait pas soin du salut corporel et spirituel de ses enfants, passerait pour un monstre, pour une mère dénaturée. Aussi Dieu a-t-il mis au cœur de toutes les mères un amour particulier qui leur rend facile et doux l'accomplissement de ce devoir primordial. Et N.-S. lui-même a voulu nous donner dans l'Evangile une touchante image de cette sollicitude maternelle : c'est la poule rassemblant ses poussins et les abritant sous ses ailes au moindre danger. De même Dieu a fait des ailes à toute maternité, et il a fait par-dessus tout des ailes puissantes à la Sainte Vierge pour protéger sa grande famille, et particulièrement les plus jeunes et les plus faibles de ses enfants. Refuserez-vous, chers communiants de ce matin, la protection maternelle de Marie ? Direz-vous que celle de Dieu vous suffit ? Non, certes !

Si l'un de vous, chers enfants, était sur le bord d'un précipice, qu'il risquât d'y tomber et de s'y tuer peut-être, vous contenteriez-vous d'attendre que Dieu vienne à votre secours, surtout si vous saviez votre mère tout près de vous ? Non, vous appelleriez à l'aide votre bonne mère, qui sans mesurer le danger et dût-elle mourir avec vous, ferait l'impossible pour vous arracher à cette situation périlleuse. Ainsi Marie a été établie par Dieu votre Mère pour vous protéger et vous défendre, et ce serait à la fois ingratitude et folie que de vouloir se passer de sa protection. Aussi l'instinct catholique a-t-il dicté à S. Bernard ces magnifiques paroles : « Oh ! s'écriait-il, lorsque vous vous sentirez dans les dangers, dans les angoisses, regardez votre étoile céleste, appelez Marie. *Respice stellam, voca Mariam.* Quand l'orage se lèvera à l'horizon de votre âme, quand il vous semblera que votre navire va se briser au rocher de la tentation, regardez votre étoile, appelez Marie. *Respice stellam, voca Mariam.* Lorsque enfin, écrasé et comme vaincu par le poids de vos péchés, vous commencerez à être englouti dans le gouffre sans issue et sans fond de la désespérance finale, regardez votre étoile céleste et appelez Marie. C'est sa maternité toute-puissante qui seule alors pourra vous délivrer et vous sauver. *Respice stellam, voca Mariam.* »

III. — *Elle nous réconcilie*

Enfin Marie nous *réconcilie* avec Dieu quand nous sommes pécheurs.

Le rôle d'une mère au foyer domestique est surtout un rôle pacifique. C'est au père de famille qu'il appartient de gouverner et de punir. La mère, sans aller cependant jamais contre l'autorité paternelle, a la douce mission de s'interposer entre le père irrité et l'enfant coupable. Ainsi fait Marie à notre égard. Quand la main de Dieu, justement appesantie par nos péchés, menace de nous frapper, Marie se fait médiatrice et avocate pour obtenir le pardon de ses enfants coupables et nous réconcilier avec Dieu. Et son intercession est toujours exaucée parce qu'elle est la toute-puissance suppliante. Comment, en effet, Dieu pourrait-il résister à sa tendre et virginale Mère ?

Ecoutez à ce propos, mes enfants, ce trait de l'histoire ancienne.

Un jour, dans la République romaine, il se trouva un fier patricien qui, après avoir rendu à sa patrie des services illustres, avait reçu l'exil en récompense. Coriolan, c'était le nom de ce patricien, s'en alla, mais en emportant dans son cœur de terribles ressentiments. La haine le rendit traître à son pays. Il leva des troupes parmi les ennemis de Rome et revint assiéger sa ville natale. Grande fut la terreur dans cette cité fameuse à l'approche de Coriolan. On ne savait à quelle protection se vouer. On envoya une députation à l'illustre proscrit pour le conjurer par la majesté de la patrie de déposer les armes ; Coriolan résista. La religion vint avec la majesté des dieux ; elle parut suppliante devant ce fils révolté ; Coriolan résista encore. Mais voilà que tout à coup le bruit se répandit dans Rome que la colère de Coriolan venait de céder. Que s'était-il donc passé ? Une femme avait paru dans le camp. Elle s'appelait Véturie, c'était la mère de Coriolan. C'était aussi la dernière et suprême ressource de la patrie menacée. Quand il vit s'approcher Véturie, le fier Romain crut d'abord qu'il triompherait aussi de la prière de sa mère. Mais il s'était trompé ; il n'avait pas assez compté avec la

(La suite au prochain fascicule).

Ami du Clergé du 7 avril 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Le grand jour de la Communion solennelle. — Consécration a la Sainte Vierge. I. « Ecce Mater tua » (suite), 145. II. Marie, Mère miséricordieuse, 145. III. Marie, notre Reine, 147. — Sermons sur la Persévérance. I. Les trois anges de la persévérance, 148. II. Les trois marques d'amitié à Jésus, 152. III. Les trois serments du jeune communiant, 154. IV. Les trois mots d'ordre, 157. V. Les obstacles à la persévérance, 160.

nature. Véturie arrive au camp en longs habits de deuil et se précipite aux genoux de son fils. Elle lui dit, à travers ses larmes, de ces choses qu'une mère seule peut trouver pour ébranler enfin la résistance de son enfant. Coriolan n'y peut tenir, et se jetant dans les bras de sa mère, il s'écrie : « O ma mère, vous avez triomphé de Coriolan ! Rome est sauvée, mais votre fils est perdu. » Il était perdu, en effet, car en épargnant Rome, il se vouait à la vengeance de ses soldats.

Voilà, mes enfants, ce que fait Marie, la mère de Jésus et en même temps notre mère. Quand elle nous voit révoltés contre Dieu et menacés d'être écrasés par sa colère, elle se jette aux pieds de son divin Fils et arrache sûrement à la miséricorde divine l'oubli du passé et le pardon, car J.-C., moins farouche que Coriolan, ne demande qu'à nous faire grâce en accueillant, par l'entremise de sa mère qui nous a rachetés avec lui, notre repentir et notre conversion.

* * *

Un dernier trait, mes enfants, qui résume toute cette allocution sur la Sainte Vierge[1]. — Un jour, deux saints anachorètes venaient de lire ensemble la belle parabole dont on vous a parlé pendant la retraite, la parabole de l'Enfant prodigue. « Il ne manque rien à ce divin tableau de la famille, disait l'un. J'y trouve le plus jeune fils avec ses folles présomptions, le père avec sa tendresse miséricordieuse, le frère aîné avec ses prétentions jalouses. Mais quelqu'un y manque cependant. J'y cherche la mère et je ne la trouve point. — Mais, mon frère, reprit l'autre qui était un vieillard, si l'enfant prodigue avait eu une mère, aurait-il pu jamais quitter la maison paternelle ? »

Je vous laisse, mes enfants, sur cette réflexion si profonde et si touchante. Hélas ! pires peut-être que l'Enfant prodigue, vous avez quitté autrefois la maison de votre Père céleste, où cependant il y avait pour vous retenir la meilleure et la plus tendre de toutes les mères, c'est-à-dire Marie. Cette Mère céleste n'a pu vous empêcher de commettre le mal et d'abandonner son Fils Jésus. Ah ! du moins qu'à partir de ce jour où Dieu vous a rouvert toutes les portes de sa grâce, où il s'est donné à vous et où vous vous êtes nourris de lui, qu'à partir de ce jour, mes enfants, vous ne sépariez plus Jésus de sa Mère et Marie de Jésus. Le Dieu de votre communion solennelle vous consacre par nos mains à sa divine Mère, il vous répète ce soir par ma bouche sa grande parole du Calvaire : « *Ecce Mater tua.* Voilà votre Mère ! » Restez, mes chers enfants, restez toujours les enfants de Marie sur la terre, pour devenir un jour les frères et les élus du Christ dans l'éternité. Ainsi soit-il.

[1] Il est emprunté à Mgr Baunard.

II

MARIE, MÈRE MISÉRICORDIEUSE

Salve, Mater misericordiæ !
Salut, ô Mère miséricordieuse !

Mes chers enfants,

Oui, c'est une vérité incontestable : Marie est bien notre Mère, et une Mère toute miséricordieuse ! Sa maternité est bien authentique, car elle a été proclamée du haut de la croix par Jésus-Christ lui-même lorsqu'il a dit à S. Jean, et en sa personne à tous les hommes : « *Ecce Mater tua.* Voilà votre Mère ! » Mais elle est de plus une Mère pleine de miséricorde, c'est-à-dire de bonté. C'est une Mère qui fait plus que d'accepter le titre que lui a conféré son divin Fils : elle entend aussi en remplir tous les devoirs. Et parmi ces devoirs, il en est trois principaux dont elle s'acquitte admirablement vis-à-vis de vous dans sa bonté miséricordieuse et que je voudrais méditer quelques instants avec vous, afin de faire grandir encore votre amour et votre confiance. Comme font les mères de la terre pour leurs enfants, Marie vous *nourrit*, vous *guide* et vous *défend*.

I. — *Marie vous nourrit*

Marie vous *nourrit* d'abord, mes chers enfants, non point, il est vrai, de son lait virginal, comme elle le fit pour l'Enfant Jésus, ni même seulement de ce lait de la doctrine évangélique dont parle S. Paul dans sa Ire Epître aux Corinthiens (III, 2). Elle vous nourrit de mieux et de plus sacré encore que tout cela : du corps et du sang de son divin Fils qu'elle vous offre dans l'Eucharistie, ainsi que le chante l'Eglise : *Ave, verum corpus natum de Maria Virgine.*

Le voilà, ce pain quotidien absolument nécessaire à la vie de vos âmes et que vous demandez à Dieu chaque jour, sans y penser peut-être, en même temps que le pain matériel de vos corps, par ces paroles du *Notre Père :* « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, » ou, comme le dit S. Mathieu (VI, 11), « notre pain *supersubstantiel.* » Le voilà ce pain divin que le Souverain Pontife a voulu que vous preniez plus tôt et plus souvent que jadis, à notre époque où le besoin s'en fait sentir davantage et où tant d'âmes meurent de faim spirituelle ! Le voilà surtout ce pain céleste que depuis si longtemps les petits enfants comme vous réclamaient en vain, comme aux temps du prophète Jérémie ! (Thren., IV, 4). Marie

a entendu leurs prières et les nôtres, et elle vous l'offre en abondance, ce pain céleste et quotidien. Ce pain délicieux et divin dont elle vous nourrit par les mains du prêtre, c'est Jésus, son Fils bien-aimé. Oh ! quelle admirable nourriture, et jamais une mère a-t-elle nourri pareillement ses enfants ?...

II. — *Elle vous guide*

Une mère élève, instruit, *guide* surtout ses enfants. Ainsi fait Marie pour vous. Elle a présidé à votre formation religieuse avec la même sollicitude qu'elle apporta jadis à l'éducation du divin Enfant Jésus. Voyez Marie, par exemple, dans cette circonstance de la vie du Sauveur rapportée par les Saints Evangiles.

Quand Jésus eut atteint l'âge de douze ans, la Sainte Vierge accompagnée de S. Joseph le conduisit pour la première fois au temple de Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques. (Luc, II, 41). — Or Marie n'a-t-elle pas fait la même chose pour chacun de vous ? Votre rencontre solennelle d'aujourd'hui avec Dieu par la communion, n'a-t-elle pas été faite sous la conduite et par la protection de la T. S. Vierge ? Et n'est-ce pas pour reconnaître l'intervention maternelle de Marie dans votre communion solennelle, et surtout pour l'en remercier, que vous allez vous consacrer à elle ? Et plus tard, mes enfants, quand restés chrétiens, je l'espère, vous voudrez aller à Jésus, au grand jour de Pâques, ce sera, à votre insu peut-être, mais bien réellement néanmoins, ce sera Marie qui vous ramènera à Dieu en vous ramenant chaque année à la table eucharistique.

Mais ce que je prie Dieu de vous éviter à jamais, mes chers enfants, c'est d'être semblables à ces fils ingrats qui, après avoir choisi Marie pour Mère au jour de leur communion solennelle, renient leur passé, refusent de se mettre sous la conduite de leur Reine du ciel et se révoltent ouvertement contre Dieu en désertant leur devoir. Ah ! ceux-là sont bien à plaindre, car la raison aussi bien que la foi nous dit que si le Fils de Dieu, Jésus, a voulu être conduit par Marie et guidé par elle, si pendant trente années de sa vie il a voulu lui obéir avec une soumission exemplaire, il serait vraiment étrange que des créatures humaines, comme nous, prétendissent agir à leur guise et se soustraire impunément à l'autorité maternelle de Marie !

Ah ! mes chers enfants, ne soyez pas de ces fils ingrats et insensés qui renient leur Mère ; mais au contraire répétez souvent à la T. S. Vierge, comme gage de votre piété filiale envers elle, la parole du jeune Samuel à Dieu dans le temple : « *Loquere, quia audit servus tuus.* » (I Reg., III, 10). Parlez à nos âmes, ô Marie, car vos serviteurs et vos servantes vous écoutent et ne demandent qu'à vous obéir.

III. — *Elle vous défend*

Le troisième devoir d'une mère, c'est de défendre ses enfants contre tous les dangers non seulement corporels, mais aussi moraux et spirituels qui les menacent. Et sur ce point encore la Sainte Vierge se conduit à notre égard comme une véritable mère, ainsi qu'elle le fit jadis pour son Jésus lorsque Hérode cherchait l'Enfant-Dieu pour le faire mourir. Elle vous *défend* et vous sauve des fureurs des Hérodes modernes qui s'attaquent à vos âmes.

Hérode, pour vous, mes chers enfants, c'est en effet surtout l'ennemi de vos âmes. Il est question dans l'Evangile de trois Hérodes différents dont nous retrouvons hélas ! à notre époque, trop de coupables et méchants imitateurs.

Le premier Hérode, c'est celui des Saints Innocents, c'est le tyran ambitieux et cruel qui pense affermir son trône en l'arrosant du sang de pauvres petits êtres sans défense. Hélas ! mes chers enfants, cet Hérode-là n'est pas mort en la personne de son infâme devancier. Il en veut toujours à l'enfance aimée du Christ, et si je parlais devant un autre auditoire que le vôtre, j'en aurais long à dire sur les massacres d'âmes qu'il a commis durant les années qui ont précédé la guerre et qu'il commet peut-être encore aujourd'hui dans ces écoles soi-disant neutres qui sont trop souvent, hélas ! des écoles sans Dieu.

Mais il y a dans l'Evangile un autre Hérode que le bourreau des Saints Innocents. Hérode, c'est encore le voluptueux sanguinaire qui fait cadeau de la tête de S. Jean-Baptiste à une danseuse, parce que l'illustre Précurseur a condamné les vices royaux par ces deux mots qui ont traversé les siècles comme la plus énergique protestation lancée contre tous les désordres de l'humanité : « *Non licet*. Cela n'est pas permis ! » (Mt., XIV, 4). Cet Hérode-là pour vous, mes enfants, c'est tout ce qui est défendu par l'Evangile comme nuisible à vos âmes : ce sont les mauvaises passions, les mauvaises lectures, les mauvais journaux, et par-dessus tout les mauvaises compagnies. Hérode, en un mot, c'est le péché mortel auquel vous allez (*ou* vous venez de) renoncer sous toutes ses formes, quelles qu'elles soient.

Il y a enfin dans l'Evangile un troisième Hérode, mentionné dans le récit de la Passion. C'est le misérable prince qui traita de fou le divin Sauveur et ordonna à ses infâmes valets d'en faire par leurs insultes un roi de dérision. Hélas ! mes chers enfants, cet Hérode-là se retrouve également de nos jours. Ce sont ces propagateurs de fausses doctrines qui par leurs paroles, leurs livres et surtout leurs journaux, s'efforcent de chasser la foi catholique de France et de l'anéantir dans l'âme populaire, en couvrant de ridicule ou de blasphèmes nos augustes croyances. Ces Hérodes-là, j'espère que vous ne les écouterez jamais, et surtout que vous n'accepterez jamais, en vous faisant l'écho de leurs railleries sacrilèges contre notre sainte religion, d'en devenir les tristes complices ou, ce qui serait pire encore, les vils et misérables valets !

Mais qui vous défendra contre tous ces succes-

seurs des Hérodes antiques ? C'est encore et toujours la T. S. Vierge, mes enfants ! C'est celle dont parlait l'Ange qui dit à Joseph : « Prends l'Enfant et sa Mère et fuis en Egypte. » Vous aussi, prenez l'Enfant Jésus dans vos âmes par la sainte communion et fuyez, protégés par lui, loin des dangers qui vous menacent. Mais si votre amour pour Dieu plus tard n'allait pas jusqu'à la fréquentation des sacrements, au moins prenez Marie avec vous, prenez votre Mère qui est celle de Jésus votre Sauveur et votre Dieu. Elle vous défendra et vous sauvera, en vous ramenant tôt ou tard au Dieu de votre première communion. Comme le dit si bien S. Bernard : « En suivant Marie, vous ne dévierez point du droit chemin : *Ipsam sequens, non devias.* Tant que vous la prierez, il n'y aura pas lieu pour vous de désespérer : *Ipsam rogans, non desperas.* Sa pensée et son culte vous maintiendront toujours dans la bonne voie : *Ipsam cogitans, non erras.* Tant qu'elle vous conduira comme par la main, vous ne tomberez point dans le péché : *Ipsam tenente, non corruis ;* mais, sans fatigue comme sans crainte elle vous mènera au port éternel du salut : *Ipsa duce non fatigaris, ipsa propitia pervenis.* » Ainsi soit-il.

III

MARIE, NOTRE REINE [1]

Salve, Regina !
Salut, ô Marie, notre Reine !

Mes chers enfants,

Il est raconté dans la vie de S. Bernard, l'illustre fondateur de l'ordre de Cîteaux, que ce saint avait coutume, dès qu'il entrait dans un lieu consacré à la T. S. Vierge, de s'incliner devant l'image de cette bonne Mère en lui disant : « *Ave Maria.* Je vous salue, Marie. » La T. S. Vierge ne voulut pas rester en dette de sainte gracieuseté vis-à-vis de son dévot serviteur et, un jour, à l'abbaye d'Affighem, en Belgique, S. Bernard ayant renouvelé sa pieuse pratique devant une statue de la Reine du Ciel, cette statue s'anima soudain et lui répondit : « *Ave, Bernarde.* Je vous salue, Bernard ! »

Sans espérer entendre, comme S. Bernard, la voix même de la T. S. Vierge répondre à votre filiale salutation, je viens vous demander, mes chers enfants, au soir de votre communion solennelle, de vous consacrer à Marie par cette invocation et sous ce beau titre que lui donne l'Eglise dans le texte que je rappelais tout à l'heure : *Salve, Regina.* Nous vous saluons, ô Marie, comme notre Reine et nous voulons à jamais être vos sujets en même temps que vos enfants dévoués.

Marie est votre Reine, mes chers enfants, parce qu'elle porte au front une triple couronne que Dieu lui a donnée : 1° une couronne de *beauté,* 2° une couronne de *puissance,* et 3° une couronne de *douleurs.* La première couronne la fait reine de vos *intelligences* qu'elle doit séduire par ses attraits divins ; la seconde, reine de vos *volontés* et de vos consciences par l'exemple tout-puissant de ses vertus ; et la troisième enfin la fait reine des *cœurs* par le charme touchant de la souffrance qui attire invinciblement à elle les cœurs endoloris et les âmes endeuillées, si nombreux hélas ! dans cette vallée d'exil qu'est la terre et la vie d'ici-bas.

I. — *Marie, Reine des intelligences*

Marie est d'abord la reine des intelligences : c'est la reine de l'esprit humain, la reine des belles-lettres, la reine des arts. Le christianisme vient à peine de naître qu'elle inspire déjà les peintures des catacombes, les cantiques des solitaires du désert, les chastes amours des vierges, l'éloquence des apologistes, et l'héroïsme des martyrs. Au siècle des Pères et des Docteurs de l'Eglise, elle dépose le miel sur les lèvres de S. Ambroise, embrase la parole de S. Augustin, fait couler des flots d'or de la bouche de S. Jean Chrysostome. Puis voici le moyen âge : S. Jean Damascène, S. Anselme, S. Bernard, S. Dominique, S. François d'Assise, S. Bonaventure, S. Thomas d'Aquin et combien d'autres lui font un concert d'admirables études théologiques et d'harmonieuses prières. Rappelez-vous seulement les hymnes comme le *Stabat Mater,* les homélies comme celles de S. Bonaventure et de S. Bernard et la prière sublime du *Memorare* ou *Souvenez-vous.* Et voici qu'un art nouveau naît pour sa gloire ; l'architecture élève en son honneur les superbes cathédrales gothiques ; la peinture produit, en s'inspirant d'elle, les merveilleuses et suaves vierges du Corrège, de Raphaël et de Fra Angelico ; à la poésie elle dicte les plus belles stances de Dante ou de Pétrarque ; à la musique les touchantes mélodies de Pergolèse ; à l'éloquence enfin les sublimes méditations de Bossuet. Citez-moi un seul grand esprit qui soit en même temps un grand cœur qui n'ait voulu, ne fût-ce qu'une fois, lui consacrer sa voix, son pinceau, ou sa plume !

Oui, Marie est vraiment la reine du beau comme du vrai, la reine de l'art comme de la nature, la reine de l'intelligence et de l'esprit humain. C'est à bon droit que tous les siècles, devenus ses tributaires, ont été heureux de venir déposer à ses pieds leurs trésors et placer sur sa tête une couronne d'idéale beauté, réalisant ainsi les prophéties des oracles sacrés : « *Tota pulchra es. Veni de Libano, veni, coronaberis.* Vous êtes toute belle, ô Marie : aussi, venez du Liban et vous serez couronnée. »

II. — *Marie, Reine des volontés*

Reine des intelligences, Marie est aussi, mes chers enfants, la reine des *volontés* et des consciences, car elle fait mieux qu'élever les esprits par l'attrait du beau et du vrai : elle purifie et moralise les âmes par le charme tout-puissant et l'exemple souverain de ses vertus.

Sa royauté est surtout morale. Regardez ses emblèmes royaux ; son sceptre, c'est un lys. Son nom signifie l'innocence même : nous l'appelons

[1] D'après Mgr Baunard, *Le Collège chrétien,* t. I.

la Très Sainte Vierge. Elle virginise tout ce qui l'approche : la blancheur du vêtement est de rigueur à sa cour. On ne s'imagine pas du tout un chrétien ou une chrétienne corrompus et débauchés qui soient en même temps un fidèle serviteur ou une fidèle servante de Marie.

Et, — permettez-moi, mes frères, cette remarque, même devant ces enfants si purs et si dignes aujourd'hui de leur divine Mère, — si la dévotion à la T. S. Vierge semble hélas ! diminuer un peu de nos jours, surtout parmi la jeunesse féminine, si les fêtes de la Reine du ciel et de la terre ne sont plus célébrées comme jadis, avec le même empressement ni surtout la même piété et la même fréquentation des sacrements, n'est-ce pas, hélas ! parce que le lys de la vertu s'est fané dans trop de consciences et que Marie qui devrait en être la reine aimée et imitée, n'y règne malheureusement plus que par un trop vague amour et une dévotion plus vague encore ?

De grâce, mes chers enfants, vous surtout les petites filles, fleurs privilégiées de la Reine des Vierges, qu'il n'en soit pas ainsi pour vous, et que votre dévotion à Marie ait toujours pour principe et pour but le culte de la vertu préférée de votre divine Mère, c'est-à-dire le culte de la plus belle, de la plus délicate et de la plus aimable des vertus !

III. — *Marie, Reine des cœurs*

Marie est enfin la reine des *cœurs* et, comme je l'ai déjà dit, la reine surtout des cœurs endoloris et affligés, car elle est Notre-Dame des Sept-Douleurs et la Reine des Martyrs. *Regina Martyrum.*

Ah ! mes chers enfants, que l'Eglise a raison dans l'Antienne *Salve Regina,* d'appeler la terre une vallée de larmes où nous ne faisons guère que gémir et pleurer : *Gementes et flentes in hac lacrymarum valle !* Faut-il donc nous plaindre de ce triste sort ? Non, mes chers enfants, puisque J.-C. a proclamé dans l'Evangile la béatitude des larmes : « Bienheureux ceux qui pleurent. » (Mt., v, 5). Et pourquoi *bienheureux ?* C'est, ajoute le divin Maître, « parce qu'ils seront consolés ». Et par qui seront-ils consolés ? Par Dieu lui-même, un jour, dans la céleste patrie ; mais aussi, dès ici-bas, par celle en qui nous mettons notre espoir et notre consolation, par la T. S. Vierge Marie. Oui, mes chers enfants, quand plus tard vous connaîtrez ce que votre âge heureux vous permet d'ignorer aujourd'hui, c'est-à-dire l'amertume de la douleur et des larmes, tâchez alors de vous souvenir que vous avez en la T. S. Vierge une aimable et puissante consolatrice, car c'est la Reine des cœurs qui souffrent, et la consolation des affligés, *Consolatrix afflictorum.*

S. Bernard, dans une page célèbre qui me servira de conclusion, nous indique les diverses circonstances où le rôle consolateur de Marie se fait surtout sentir aux âmes chrétiennes.

Si la tentation, nous dit-il, cette torture morale pire souvent que toutes les douleurs physiques, fait souffler sur vos âmes sa tempête maudite, regardez votre étoile du salut, appelez Marie à votre secours. *Si insurgant venti tentationum, respice stellam, voca Mariam.* Si, au lieu des tentations, ce sont les douleurs et les tribulations de la vie qui menacent, écueils dangereux, de faire sombrer vos âmes, c'est encore à Marie que vous devez recourir. *Si incurras scopulos tribulationum, respice stellam, voca Mariam.*

Si ce sont vos défauts qui vous portent tort, comme l'orgueil, la jalousie, l'ambition, ou si ce sont même les défauts d'autrui qui vous font souffrir, Marie peut guérir le mal et vous consoler. *Si jactaris superbiæ undis, si ambitionis, si detractionis, si æmulationis, respice stellam, voca Mariam.*

Si le frêle esquif de votre cœur est par trop rudement secoué et en danger de se perdre sous le choc de la colère, de l'avarice ou d'autres tentations plus délicates encore, regardez et invoquez toujours Marie. *Si iracundia, aut avaritia, aut carnis illecebra naviculam concusserit mentis, respice stellam, voca Mariam.*

Enfin, mes chers enfants, fussiez-vous un jour, ce qu'à Dieu ne plaise, arrivés au fond de l'abîme et presque engloutis dans le gouffre du désespoir par suite de l'énormité de vos crimes, il faudrait même et surtout alors recourir à Marie, invoquée sous le titre de N.-D. de Bonne Espérance, comme dernière chance de salut. *Cogita Mariam.*

Et Marie, mes chers enfants, quelle que soit la nécessité qui vous poussera à l'implorer, Marie entendra votre prière. Et comme une mère se penche vers le berceau de son enfant qui crie et qui pleure, le soulève et le prend dans ses bras et d'un geste d'amour calme ses larmes par un baiser, ainsi la T. S. Vierge ira vous prendre dans vos peines, vos tentations ou même votre remords et votre désespoir, et vous élevant jusqu'à son cœur, elle calmera d'un acte de sa puissance maternelle vos douleurs terrestres, en attendant qu'elle sèche définitivement vos larmes dans l'ineffable baiser du ciel. Ainsi soit-il.

Sermons sur la Persévérance

I

LES TROIS ANGES DE LA PERSÉVÉRANCE

Sit Deus in itinere vestro et angelus ejus comitetur vobiscum.
Que Dieu soit avec vous pendant votre voyage et que son ange vous accompagne.
(Tob., v, 21).

Mes chers enfants,

Au moment où son fils allait partir pour la Médie en compagnie d'un guide mystérieux qui n'était autre que l'archange Raphaël, le vieux Tobie, sans se douter que son désir était déjà réalisé, lui adressa ce souhait prophétique : « Puissiez-vous, ô mon fils, faire un heureux voyage ! Que Dieu soit dans votre chemin et que son ange vous accompagne. »

Comme le fils du vieux Tobie, vous allez entre-

prendre, vous aussi, mes chers enfants, un grand voyage : le voyage de la vie sérieuse à travers les dangers de ce monde. Et votre bon et dévoué curé, dont le cœur paternel tremble déjà à la pensée des obstacles que va rencontrer votre persévérance, votre excellent curé a voulu, et je l'en remercie, me confier l'honorable mais délicate mission de vous adresser ce soir, en son nom, le souhait de Tobie à son fils bien-aimé. — Je sais bien qu'il manquera à ma parole ce je ne sais quoi de fin, de surnaturel et d'aimable qui distingue les conseils de votre vénéré pasteur. Néanmoins, avec mon cœur plus encore qu'avec mes lèvres, je viens vous répéter ce soir, à la fin de cette journée inoubliable de votre communion solennelle, les adieux paternels de Tobie : « Que le Bon Dieu, mes enfants, soit avec vous dans le chemin de la vie et que son ange vous accompagne toujours. »

Le Bon Dieu est avec vous, mes enfants ! Ce matin il est descendu dans vos jeunes âmes si bien disposées. Vous avez goûté sur son cœur, comme l'apôtre S. Jean, les délices eucharistiques et je vois avec bonheur que la première partie de mon vœu est déjà réalisée, puisque Dieu est avec vous, dans votre cœur, par sa présence et par sa grâce. Mais souvenez-vous que la grâce de Dieu est, comme nous dit S. Paul, « un trésor précieux que nous portons dans des vases bien fragiles. *Habemus autem thesaurum istum in vasis fictilibus.* » (II Cor., IV, 7). Dans ce voyage de la vie que vous entreprenez, vous rencontrerez, presque à chaque pas, des ennemis terribles, des voleurs redoutables qui s'attaqueront à votre âme et essaieront de lui ravir son trésor, c'est-à-dire votre Dieu, le doux Jésus de votre communion solennelle. Pour vous protéger contre de pareilles attaques, pour vous aider à garder intact le trésor de la grâce et vous maintenir à jamais dans l'amour et la possession de votre Dieu, il vous faut, mes chers enfants, non pas *un* ange seulement, comme au jeune Tobie, mais *trois* anges. Ces trois anges quels seront-ils ? Je les appellerai l'ange du *conseil*, l'ange de la *force* et l'ange de la *dévotion à Marie*.

I. — *L'ange du conseil*

Le premier ange dont vous devez faire votre compagnon de route en ce monde, mes chers enfants, c'est l'ange du *conseil*.

Le conseil ? On en a besoin à tout âge, mais surtout au vôtre. Vous êtes encore peut-être dans toute la candeur de votre première innocence, ou du moins vous ignorez le nombre et la grandeur des dangers qui vous attendent dans la vie. Il vous faut, par conséquent, des conseillers sages et éclairés qui vous mettront en garde contre les chutes possibles, en vous montrant les écueils à craindre et les moyens les plus sûrs de les éviter.

Mais ces conseillers, quels seront-ils ? Seront-ce vos petits amis ou vos petites compagnes, vos camarades d'enfance et d'école, aussi ignorants que vous de la vie et aussi portés que vous à suivre tous les entraînements de leurs passions naissantes ? Assurément, mes enfants, vous comprenez que ce n'est pas dans ce milieu-là qu'il faut aller chercher vos conseillers. Seront-ce donc vos bons parents qui vous guideront dans les voies de la persévérance ? Certes, mes enfants, pour bien des choses vos parents sont et doivent être les premiers conseillers auxquels il vous faut recourir. Leur âge, leur expérience de la vie et surtout les liens du sang et leur affection pour vous en feront, pour la plupart des cas, vos guides les meilleurs et les plus avertis.

L'asile le plus sûr, c'est le sein d'une mère, a dit un charmant fabuliste, le doux Florian. Cependant si éclairée que soit pour vous la tendresse paternelle et maternelle, elle risque d'être aveuglée parfois par les préjugés du monde ou même par sa propre affection. Elle risquerait surtout, si, ce qu'à Dieu ne plaise, le milieu de la famille n'était pas absolument chrétien, de vous fausser l'esprit sur les principes religieux qui doivent diriger votre vie, ou d'égarer votre cœur et votre âme dans des sentiers où vous ne retrouveriez plus le Dieu de vos premières communions. A la direction paternelle et maternelle il faut donc, mes chers enfants, que vous en ajoutiez une autre, plus sûre parce qu'elle est plus désintéressée et presque divine. Cette direction, ce conseiller de votre persévérance, c'est le *prêtre*.

Ah ! je sais bien que parfois, au lendemain même de l'acte solennel que vous venez d'accomplir et jusque dans des milieux qui se prétendent chrétiens, des influences néfastes, dont des parents trop indifférents ou trop aveugles se font inconsciemment, j'aime à le croire, les complices, je sais bien, dis-je, que certaines influences néfastes essaient de soustraire l'enfant à la direction du prêtre. J'ai eu souvent déjà, dans mon ministère, la douleur de voir des parents, égarés par je ne sais quels préjugés, arracher leurs enfants à l'influence bienfaisante de la religion et du prêtre, sous prétexte de les débarrasser d'un joug incommode et importun. Ah ! chers bons parents qui m'écoutez, qu'il n'en soit pas ainsi pour vous ! Vous encourreriez, en agissant de la sorte, des responsabilités terribles et peut-être auriez-vous à pleurer plus tard un de ces châtiments épouvantables dont Dieu punit quelquefois dans les enfants, même dès cette vie, l'audace sacrilège des parents. Vos enfants sont bien à vous sans doute, mais n'oubliez pas qu'avant tout ils appartiennent à Dieu qui vous les a donnés, et qui peut les reprendre quand bon lui semblera.

Donc, mes chers enfants, puisque, j'en ai la douce confiance, vous ne rencontrerez point de difficultés du côté de vos parents, venez chercher conseil et lumière auprès du prêtre. Soyez sûrs, car je connais assez les sentiments de votre dévoué pasteur pour pouvoir en répondre, soyez sûrs que vous trouverez toujours dans le prêtre le plus sage et le plus éclairé des amis. Il enseignera peu à peu, et avec la prudence voulue, à vos âmes inex-

périmentées les dangers et les écueils de la vie. Il vous encouragera dans vos efforts pour rester fidèles au devoir et à la vertu. Il vous réconfortera et vous aidera dans vos tentations. Il vous consolera dans vos peines et dans vos deuils de famille. En un mot, je l'affirme sans crainte d'être démenti par les faits, il ne négligera rien, absolument rien, pour faire de vous des jeunes gens et des jeunes filles sages et sérieux, afin que vous soyez plus tard de bons Français et, ce qui vaut mieux encore, d'excellents chrétiens et de parfaites chrétiennes.

II. — *L'ange de la force*

Lorsque le saint roi David vit approcher l'heure de sa mort, il fit venir auprès de lui son fils Salomon, afin de lui faire ses suprêmes recommandations en même temps que ses derniers adieux. Le premier conseil qu'il lui donna fut celui-ci : « *Confortare, et esto vir*. Sois fort pour être un homme. » (III Reg., II, 2).

Laissez-moi, mes chers enfants, vous répéter ce soir les paroles du saint roi David à son fils. Soyez forts si vous voulez être des hommes, et j'ajouterai, si vous voulez surtout être des chrétiens.

Vous êtes encore trop jeunes, mes enfants, pour avoir jamais réfléchi sérieusement à ce qu'il y a de grand et même d'héroïque dans ces mots : *être un homme*. Le plus bel éloge, en effet, qu'on puisse faire de quelqu'un dans le monde, c'est de dire : « Celui-là, c'est un homme. » C'est que, mes chers enfants, *être un homme,* ce n'est pas seulement avoir atteint la plénitude de l'âge ; ce n'est pas même être parvenu à ce qui vous semble l'idéal de l'âge mûr, c'est-à-dire être affranchi du joug ennuyeux de l'école, des livres et des maîtres. Non, mes enfants, *être un homme* ce n'est pas cela et la preuve, c'est que s'il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes sur la terre, il y en a peu qui soient *des* hommes, c'est-à-dire qui aient cette force de raison et de caractère qui est le plus bel apanage de l'humanité, cette force qui est l'une des quatre vertus cardinales, parce que, comme les autres vertus, elle est fille du ciel et vient de Dieu. Invoquez donc l'ange de la *force* divine, en ce jour mémorable de votre communion solennelle, et demandez-lui de vous apprendre où se trouve cette vertu et quel est le moyen de l'acquérir.

Où se trouve la force, nous venons de le voir : elle réside en Dieu et en Dieu seul ! Par conséquent le moyen d'avoir la force, c'est de prendre Dieu avec soi pour faire le voyage de la vie. Et l'on prend Dieu en soi et avec soi par les sacrements : par la Pénitence d'abord et surtout par l'Eucharistie. La Pénitence vous purifiera de vos fautes, c'est-à-dire de vos faiblesses, et par là-même elle vous affermira déjà dans le bien. Mais c'est surtout par l'Eucharistie que la force divine vous sera communiquée. L'Eucharistie c'est la nourriture de l'âme, et la nourriture fortifie. L'Eucharistie, c'est le vin qui fait germer les vierges, et comme le vin généreux réconforte les corps anémiés, ainsi le vin eucharistique transsubstantié en sang de Jésus-Christ sera pour vous un germe d'héroïsme dans la garde de la plus délicate des vertus. L'Eucharistie c'est le pain des forts, le pain divin qui a fait les confesseurs, les apôtres et les martyrs de tous les siècles de l'Eglise. Communiez donc, mes chers enfants, prenez, une fois purifiés par le sacrement de Pénitence, prenez et recevez souvent le sacrement de l'Eucharistie et je réponds, autant qu'il est possible, de votre persévérance. L'ange de l'Eucharistie qui est l'ange de la force par excellence, fera de vous non seulement des âmes vraiment chrétiennes, mais même, s'il en était besoin, des héros et des martyrs.

En voulez-vous une preuve par un exemple ? Je pourrais en choisir dans l'immense variété d'actions héroïques qu'a suscitées la terrible et glorieuse guerre que vient de subir notre chère France. Mais les acteurs de ces gestes sublimes vivent encore ou, s'ils sont morts, m'interdisent de les célébrer trop haut pour ne point raviver des blessures d'affection qui ne sont pas encore fermées. J'emprunterai donc mon exemple à une guerre déjà bien éloignée de nous, mais glorieuse cependant elle aussi et toujours digne d'être rappelée à la mémoire des Français.

C'était pendant la guerre de Crimée en 1855. Il s'agissait de tenter l'assaut d'une redoute ennemie, très fortement défendue. L'attaque était périlleuse et le commandant en chef, le général qui fut plus tard le maréchal Pélissier, ne savait à qui confier cette glorieuse mais très difficile mission. L'ordre de l'assaut est donné cependant, et voici qu'une compagnie commandée par un capitaine connu dans toute l'armée pour sa piété autant que pour sa bravoure, s'élance la première. Malgré un feu terrible qui fait dans sa petite troupe d'épouvantables ravages, le capitaine, superbe d'audace, avance toujours. Electrisés par son exemple, ses vaillants soldats font des prodiges de valeur et la redoute est emportée. Le combat fini, le général Pélissier, un vaillant chrétien lui aussi, fait appeler le capitaine et, devant les troupes assemblées, le félicite, le décore et lui demande comment il a pu avoir le courage de braver ainsi, sans reculer d'un pas, la mitraille des ennemis. « Mon général, répondit simplement le capitaine, j'avais communié ce matin. »

Voilà un homme, mes enfants ! Bien plus, voilà un héros, n'est-ce pas ? et je suis sûr que, vous, les petits garçons, si vous aviez pu prendre part à la dernière guerre, ou si, ce qu'à Dieu ne plaise, il en survenait plus tard une autre, vous auriez voulu ou vous voudriez à l'avenir ressembler à ce vaillant capitaine. Dieu, mes enfants, ne vous demande pas pour le moment, et qu'il en soit remercié, de semblables sacrifices. Vos pères et vos parents les ont faits à votre place, pour vous conquérir la paix et la liberté. Mais à côté des combats livrés pour la défense du territoire, il y a des combats livrés pour la défense de votre vertu

et de vos âmes. « La vie de l'homme sur la terre est un combat, » a dit le Saint-Esprit par la bouche du saint homme Job. *Militia est vita hominis super terram.* Vous êtes donc tous, mes enfants, garçons et filles, les soldats du Christ Jésus. Mais aux soldats il faut des armes, et vos armes spirituelles seront la prière d'abord et surtout les sacrements et en particulier le sacrement de l'Eucharistie, ce pain des forts qui rendait jadis nos soldats si courageux en face de l'ennemi. Quand le démon tentera l'assaut de votre âme par la séduction du plaisir ou l'appât d'une autre tentation quelconque, s'il rencontre devant lui le Dieu de l'Eucharistie reposant dans votre cœur, il fuira honteusement, vaincu par la puissance divine qui sera en vous. Et ainsi, grâce à la communion fréquente et fervente, vous resterez toute votre vie ce que vous êtes aujourd'hui : les anges de la terre, les bons soldats du Christ et les enfants bien-aimés du Bon Dieu.

III. — *L'ange de la dévotion à la Sainte Vierge*

Enfin, mes chers enfants, le dernier ange qui doit vous maintenir dans le devoir et la vertu, c'est l'ange de la protection tutélaire de Marie, l'ange de *la dévotion à la T. S. Vierge.*

La dévotion à Marie, mes enfants, sera, je ne crains pas de l'affirmer, le plus sûr garant et la cause la plus efficace de votre persévérance. Car vous y trouverez les deux choses qui sont pour l'homme, ici-bas, la meilleure sauvegarde de son honneur et de sa vertu : l'*amour* et les *exemples* d'une mère. Marie est, en effet, par son *amour* pour vous la meilleure des *mères,* et elle est par l'*exemple* admirable de ses vertus votre plus parfait *modèle.*

Je dis d'abord, mes chers enfants, que Marie est votre *mère* par l'amour qu'elle a pour vous. Elle vous a engendrés à la vie de la grâce en s'unissant aux souffrances de J.-C. sur la croix et en devenant ainsi la co-rédemptrice du genre humain. Elle vous a adoptés officiellement pour ses enfants lorsque, sur le Calvaire, elle reçut de J.-C. lui-même la maternité spirituelle de tous les hommes et devint, de par la volonté divine, la mère adoptive de S. Jean. — Marie est encore votre mère par le libre choix de vos âmes. Vous lui avez été probablement tous consacrés au jour de votre baptême, comme c'est l'usage à peu près général parmi les familles chrétiennes, et vous allez, à la fin de cette journée mémorable, ratifier cette consécration par un acte encore plus solennel que celui de votre baptême. Ce don de vos âmes à Marie vous l'aviez fait bien des fois sans doute déjà, dans l'intime de votre conscience. Marie a souri à votre prière et elle a accepté volontiers ce doux titre de Mère que vous lui décerniez. Marie vous aima au jour de votre baptême, quand pour répondre au désir de vos mères terrestres on vint vous offrir, au pied de ses autels, à votre Mère du ciel. Elle vous a aimé dans votre première enfance en gardant votre âme et peut-être aussi votre corps de bien des dangers. Elle vous aime surtout aujourd'hui, en ce jour heureux où elle voit reposer dans vos chastes poitrines son fils bien-aimé Jésus. Oh ! oui, mes enfants, Marie est bien votre Mère; et sans vouloir faire injure à vos mères de la terre si bonnes et si tendres, j'affirme sans hésiter qu'elle est et qu'elle sera toujours pour vous la meilleure et la plus dévouée de toutes les mères. Aimez donc beaucoup la Sainte Vierge, mes chers enfants. Aimez-la parce qu'elle vous aime, mais aussi parce que cet amour et cette dévotion envers elle vous feront voir en cette divine Vierge un parfait *modèle* de toutes les vertus qui pourront assurer votre persévérance.

Car sachez-le bien, mes enfants, et surtout ne l'oubliez pas : Marie est votre *modèle* et le plus beau de tous ceux que vous pourriez vous proposer. Cherchez, si vous le pouvez, une vertu qui ne soit pas en Marie. Et, — remarquez-le bien, — lorsque je vous propose Marie comme modèle, ce ne sont pas ses vertus spéciales de Mère de Dieu que j'offre à votre imitation. Ce sont plutôt ses vertus d'enfance, les vertus de votre âge, celles que vous avez l'occasion d'imiter dans vos actions de chaque jour.

La vie de la T. S. Vierge, à la maison de S. Joachim et de sainte Anne, jusqu'à l'âge de trois ans, vous apprendra le respect dû à l'autorité paternelle et maternelle. Sa vie au temple, faite toute entière de travail, d'obéissance et de prière, est le plus bel exemple qu'on puisse offrir aux jeunes écoliers et aux jeunes écolières. Marie au temple avait, elle aussi, des leçons à apprendre et des devoirs à accomplir, et elle s'acquittait de toutes ces obligations avec le plus grand soin, n'ayant d'autre désir que celui de plaire à Dieu. Et de même pour toutes les autres vertus de votre âge et de votre condition. La pureté admirable de Marie, sa douceur, sa charité parfaite pour ses compagnes, l'édification qu'elle répandait autour d'elle, seraient encore autant d'exemples à vous proposer. Or, mes chers enfants, si vous voulez avoir une véritable dévotion à la T. S. Vierge, il faut l'imiter, car, pas plus que le Bon Dieu, Marie ne se contente de belles paroles et de belles promesses sans effets. Il lui faut, pour croire à votre amour, des témoignages pratiques de votre dévotion. Il faut qu'en vous voyant toujours dignes d'elle par votre vie vraiment chrétienne, elle puisse dire de chacun de vous ce que disait autrefois de ses fils une grande Romaine, la noble Cornélie : « Ma plus belle couronne, ma plus belle parure, ce sont mes enfants. »

* * *

Lorsqu'après avoir sauvé des eaux le petit Moïse, la fille du Pharaon le remit à Marie, la sœur aînée du futur libérateur d'Israël, pour qu'on élevât avec le plus grand soin celui que sa pitié généreuse venait d'arracher à la mort, elle dit à celle-ci : « *Accipe puerum istum et nutri mihi, ego dabo tibi mercedem tuam.* Recevez cet enfant

et élevez-le moi bi n, et je vous donnerai une bonne récompense. » (Exod., II, 9).

C'est à vous, parents chrétiens qui m'écoutez, que j'adresse, en terminant, ces paroles de la sainte Ecriture, car Dieu semble les avoir dictées exprès pour cette solennelle circonstance. La tâche de votre pasteur et du prêtre vis-à-vis de vos chers enfants est maintenant presque finie. Pendant trois années entières il a apporté tout le dévouement et tout le zèle possibles à préparer vos enfants au grand acte qu'ils viennent d'accomplir. Comme la fille du Pharaon, il a eu peut-être à sauver l'âme de vos fils et de vos filles d'un naufrage plus terrible encore que celui auquel échappa le petit Moïse, il a eu peut-être à les arracher aux premiers abîmes du vice et à la mort spirituelle qui les menaçait. Tout nous porte à croire que, Dieu aidant, il y a parfaitement réussi. Mais, à présent, sa mission achevée, il vous remet, ou plutôt Dieu vous remet par son entremise, vos enfants sauvés, purifiés, divinisés même, en vous disant : « Recevez ces enfants qui sont les vôtres sans doute, mais qui sont aussi les miens, puisque je les ai rachetés de mon sang et nourris ce matin de ma divinité. Elevez-les désormais dans ma crainte et dans mon amour. Et plus tard, quand après votre mort vous paraîtrez devant moi, entourés de vos enfants restés, grâce à vos bons conseils et à vos bons exemples, purs et saints comme ils le sont aujourd'hui, je vous donnerai à tous, parents chrétiens et enfants fidèles, la même et ineffable récompense d'un bonheur sans limite et sans fin. » Ainsi soit-il.

II

LES TROIS MARQUES D'AMITIÉ A JÉSUS

Jam non dicam vos servos,... vos autem dixi amicos.
Désormais je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais je vous appellerai mes amis. (Jo., XV, 15).

Mes chers enfants, Mes frères,

Jésus-Christ venait d'instituer la Sainte Eucharistie. Il était encore au Cénacle, mais sur le point de le quitter pour aller au jardin des Oliviers et de là au Calvaire, lorsque épanchant son cœur avec ses apôtres, dans une dernière conversation, il leur dit tout à coup ces paroles si touchantes : « Maintenant je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais je vous nommerai mes amis. *Jam non dicam vos servos,... vos autem dixi amicos.* »

Il me semble, mes chers enfants, entendre le bon Maître vous répéter ce soir ces mêmes paroles au fond de vos âmes, ces nouveaux cénacles où ce matin il est venu sacramentellement. Et me souvenant que cette tendre interpellation me fut adressée jadis, au jour de mon ordination sacerdotale, en des circonstances analogues à la fête d'aujourd'hui, je me sens tout bouleversé d'une douce émotion que je voudrais essayer de vous faire partager en vous faisant comprendre ce que c'est qu'être les *amis de Jésus,* et surtout quelles sont les *manifestations* sublimes de cette divine et incomparable amitié.

L'amitié peut se manifester de bien des manières. Nous en retiendrons ce soir trois principales qui sont les *conversations,* les *visites* et les *repas.* Cette triple marque d'amitié, J.-C. vous l'a donnée aujourd'hui, mes chers enfants, et il vous la donnera chaque fois que vous le voudrez dans le cours de votre vie. En retour, vous devrez vous aussi prodiguer à Jésus les mêmes marques d'amitié que vous recevrez de lui. Ainsi se vérifiera pour vous sa touchante déclaration : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais désormais vous serez mes amis. *Jam non dicam vos servos,... vos autem dixi amicos.* »

I. — *Les conversations*

Et d'abord, mes chers enfants, J.-C. vous a déjà parlé pendant votre enfance et pendant la retraite que vous venez de faire; il vous parle aujourd'hui au fond du cœur, en ce grand jour de votre communion solennelle ; et il vous parlera encore tous les jours de votre vie, si vous voulez bien l'écouter.

Quand deux êtres ici-bas sont liés d'amitié, c'est pour eux un besoin de s'entretenir ensemble, d'échanger leurs sentiments, de converser entre eux, en un mot. Or N.-S. est venu sur la terre pour engager avec les hommes une conversation d'amitié : *In terris visus est et cum hominibus conversatus est.* (Bar., III, 38). De ses lèvres sont tombées les paroles les plus affectueuses, les plus instructives et les plus consolantes. Vous les rappeler en détail m'entraînerait trop loin et, d'ailleurs, vous avez l'Evangile, ce sublime résumé des enseignements et des conversations de J.-C., où vous pourrez lire, et où vous devriez lire chaque jour, ses adorables paroles.

Mais ne croyez pas, mes chers enfants, que les touchants colloques du divin Maître avec l'humanité aient cessé le jour de l'Ascension quand Jésus-Christ remonta au ciel. Non, certes. Le bon Dieu continue à parler à ses créatures et vous le savez bien. Il vous a parlé dans votre première enfance par la bouche de vos tendres mères qui, sur leurs genoux, vous apprenaient à balbutier son nom sacré et joignaient vos petites mains pour la prière. Il vous a parlé ensuite au catéchisme par la voix de vos prêtres, écho de la grande voix de l'Eglise. Il vous a enseigné par ces bouches autorisées les grandes vérités qui rendent saints et qui sauvent. Il a montré par elles à vos jeunes âmes la voie qui mène à Dieu et par lui à l'éternel bonheur du ciel. Il vous a parlé surtout directement par sa grâce qui éveilla dans les profondeurs de votre conscience le sentiment du devoir et la notion de la vertu. Il vous a parlé pendant cette retraite pour préparer vos cœurs au grand jour de la communion solennelle. Il vous a inspiré enfin, par des paroles intimes qu'on n'entend pas mais qu'on comprend quand même, les sacrifices et les généreuses résolutions qui vous ont rendus meilleurs et mieux

disposés au grand acte que vous avez accompli ce matin.

Enfin, mes chers enfants, Jésus vous parlera encore demain et dans l'avenir pour assurer votre persévérance, si du moins vous voulez bien lui prêter une oreille attentive. Il vous invitera à le suivre dans le rude pèlerinage terrestre et à gravir avec lui les pentes escarpées du Calvaire, mais aussi les radieux sommets du Thabor.

Ecoutez Jésus, mes enfants. Aimez à converser avec lui, puisqu'il aime tant à le faire avec vous. Parlez-lui par la prière, la prière du matin et du soir, avant tout, et aussi par cette prière intime de la pensée qui n'a pas besoin de paroles pour s'exprimer, mais que Dieu entend néanmoins et qui va tout droit à son cœur. Que le cri habituel de vos âmes soit la prière du jeune Samuel à Dieu dans le temple : « Parlez, Seigneur, car vos serviteurs et vos servantes ne demandent qu'à vous écouter et à engager conversation avec vous. *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* » (I Reg., III, 10).

II. — *Les visites*

Pour converser ensemble, il faut se voir, et pour se voir il faut se visiter. Aussi les visites ont-elles été de tout temps une des manifestations les plus exquises de l'amitié. La séparation, — demandez-le, mes enfants, à vos parents et à ceux qui s'aiment ici-bas, — est le plus grand tourment de l'amitié. Aussi le bon Jésus, qui nous aime tant, ne pouvait pas accepter d'être séparé de nous. Et comme nous ne pouvions pas aller le visiter dans son ciel, c'est lui qui, délaissant les splendeurs éternelles, est descendu nous voir ici-bas. « *Visitavit nos oriens ex alto... Descendit de cœlis.* » La visite fut longue, puisqu'elle dura trente-trois années. Elle dure même encore, car son amour pour nous était tel qu'il n'a pas pu se résoudre à nous quitter complètement et qu'il s'est engagé à rester parmi nous jusqu'à la consommation des siècles : *Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.* (Mt., XXVIII, 20). Et il a tenu parole, car voilà vingt siècles qu'il est constamment parmi les hommes par la présence réelle de son Eucharistie. Chaque jour, si vous le voulez, vous pouvez aller le voir chez lui, c'est-à-dire à l'église où il réside sacramentellement mais bien réellement aussi. C'est là son salon de réception, et s'il a un jour d'audience plus particulière qui est le dimanche, il est quand même disposé à vous recevoir chaque jour. Chaque jour il vous dit, comme il l'a fait ce matin, les touchantes paroles qu'il adressait jadis au publicain Zachée : « Zachée, viens vite, car aujourd'hui je veux te visiter dans ta maison. » (Luc, XIX, 5).

Ah ! chers enfants, oserez-vous résister à une invitation pareille ? Le Maître est là et il vous appelle, *Magister adest et vocat te,* comme il appelait jadis Marie, la sœur de Lazare. Il vous demande d'aller le voir chez lui, à l'église, les dimanches et les jours de fête en assistant à la messe et aux vêpres, et vous refuseriez d'aller lui faire cette douce visite ! Mais, alors, vous n'êtes donc plus les amis de Jésus ? Quand on s'aime, on se voit souvent, et où sont aujourd'hui les chrétiens qui aiment vraiment Jésus, puisqu'il y en a si peu qui acceptent de le visiter, même le dimanche ? Ah ! mes chers enfants, vous ne serez pas de ces amis ingrats qui oublient trop vite un bienfait et qui abandonnent leur bienfaiteur. Vous resterez fidèles à l'amitié de votre Dieu et vous l'entretiendrez par de fréquentes visites à l'église.

Vous ferez à Jésus, d'abord et avant tout, les visites *officielles* qui sont celles de la messe et même des vêpres, le dimanche et les jours de fêtes d'obligation. Mais vous lui ferez aussi des visites particulières, celles que les livres de piété recommandent sous le nom de *visites au St-Sacrement.* Dans chacune de vos journées, aujourd'hui et plus tard, quelles que soient vos affaires et vos occupations, tâchez de trouver quelques minutes au moins pour venir faire une station à l'église et dire un bonjour affectueux de votre cœur à l'hôte divin de nos tabernacles. Vous lui raconterez vos petites et plus tard, hélas ! vos grandes peines, et vous lui exprimerez toute la foi, toute la confiance et tout l'amour de votre âme.

Et soyez sûrs, mes chers enfants, et vous aussi, mes frères, — car ce que je dis à ces enfants, je le dis aussi à vous tous qui êtes venus entendre ce soir la parole de Dieu, — soyez sûrs que vous sortirez toujours de ces entretiens célestes plus courageux, plus consolés et plus affermis dans le bien et la vertu.

III. — *Les repas*

Quand on s'aime, on se parle, on se visite, mais aussi l'on s'invite à dîner. Les repas ont toujours été l'une des manifestations et des douceurs de l'amitié.

N.-S. ne pouvait pas manquer d'adopter cette manière de nous témoigner son amour. Aussi l'Evangile nous montre-t-il Jésus assistant au repas de noces des époux de Cana et y faisant son premier miracle ; allant dîner chez Simon le Pharisien pour y avoir l'occasion d'accueillir le repentir de Madeleine ; aimant enfin à se retirer et à prendre ses repas chez ses amis de Béthanie, Lazare, Marthe et Marie.

Mais ces repas que l'amitié lui offrait et qu'il acceptait lui-même par amitié pour ses hôtes, n'étaient pour Jésus que la figure et le prélude d'un repas sublime vers lequel tendaient toutes les aspirations de son âme. Ce repas, c'était celui du Cénacle, ce dernier festin du Dieu fait homme, ce banquet suprême que, selon sa propre expression, J.-C. avait désiré d'un grand désir : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* (Luc, XXII, 15). Et vous savez pourquoi, mes chers enfants ? C'est qu'à cette dernière Cène, Jésus offrit à ses apôtres un aliment divin, ce pain de la vie éternelle qu'il leur avait promis et qui n'était autre que son corps adorable. C'est ce repas céleste que chante l'Eglise dans son office magnifique du Saint-Sacrement : « *O sacrum convivium in quo*

Christus sumitur! O banquet sacré, s'écrie-t-elle, dont l'aliment c'est le Christ lui-même ! » Et c'est à ce festin royal de l'amitié divine que vous avez été invités ce matin, mes chers enfants ! Oh ! quel *honneur* et quel *bonheur!*

Quel *honneur,* en effet, d'être l'invité et le convive de Dieu lui-même ! Etre invité chez un roi de la terre, certes, c'est une distinction dont l'homme est justement fier. Or, mes chers enfants, c'est un roi qui vous a reçu, ou plutôt que vous avez reçu vous-mêmes ce matin, un roi persécuté, un roi qui semble déchu de sa gloire, un roi en exil, mais un roi qui n'en garde pas moins tous ses droits au respect et à l'amour de ses sujets et qui retrouvera un jour, dans un royaume qui n'est pas de ce monde, sa divine et éternelle majesté. Ce Roi qui s'est donné à vous en même temps qu'il vous admettait à sa table, c'est le Roi immortel des siècles, c'est le Dieu tout-puissant du ciel et de la terre, auquel, selon la parole de l'apôtre S. Paul, sont dus tout honneur et toute gloire. *Soli Deo honor et gloria.* (I Tim., I, 17).

Mais si grand que soit l'*honneur* qui vous est fait dans le banquet eucharistique, ce repas de l'amitié divine, il me semble que votre *bonheur* doit être plus grand encore !...

J'aime à croire, mes chers enfants, que vous n'êtes pas gourmands et que, quand vous êtes invités à un repas d'amis, votre plus grand plaisir n'est pas le repas lui-même, mais la société aimable où vous vous trouvez. A plus forte raison, le festin eucharistique sera-t-il pour vous la source des plus pures et des plus douces jouissances, car, ici, ce n'est plus la société des hommes qui fera votre bonheur, mais celle de votre Dieu, de Jésus-Christ lui-même. « Etre avec Jésus, c'est un paradis de délices, a dit l'auteur de l'*Imitation. Esse cum Jesu, dulcis paradisus.* » (Liv. II, ch. VIII, 2). La communion que vous avez faite ce matin, c'est donc le paradis commencé sur la terre, puisque c'est être avec Jésus. C'est ce qu'avait admirablement compris cet enfant dont la parole a été souvent citée et à qui l'on demandait, au soir de sa première communion, ce qu'était le ciel : « Le ciel, répondit-il avec un angélique sourire, le ciel, c'est une première communion qui dure toujours. »

Ah ! mes chers enfants, il ne tient qu'à vous de commencer votre ciel dès ici-bas ! Pour cela, il faut communier, c'est-à-dire, être avec Jésus comme vous l'êtes aujourd'hui, et persévérer toute votre vie dans ce repas sublime de l'Eucharistie et de l'amour. Et contrairement aux repas de la terre dont la multiplication nous serait plutôt fatale, le festin de la communion ne saurait jamais être trop souvent répété. Le désir de l'Eglise et du Pape serait que le pain eucharistique devînt votre pain quotidien. Si cela ne vous est pas possible, au moins, mes enfants, faites-en votre pain mensuel, et, ce qui serait encore mieux, votre pain de tous les dimanches. J'ai connu certaines familles, restées fidèles aux traditions patriarcales et où, tous les dimanches, on se réunissait, enfants et petits-enfants, pour dîner en famille. Dieu, notre Père à tous, veut aussi réunir à sa table sa grande famille chrétienne, au moins tous les dimanches. Ne manquez pas, mes chers enfants, à ce banquet hebdomadaire et divin. Il y va de votre bonheur en ce monde et surtout de votre bonheur éternel, car, ne l'oubliez pas, J.-C. a dit lui-même ces mémorables paroles : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour. » (Jo., VI, 55).

* * *

Dans un instant, mes chers enfants, vous allez, à la face du ciel et de la terre et devant vos parents, témoins recueillis et émus, vous allez prononcer des serments immortels. Vous allez jurer de répondre toute votre vie à la douce invitation de Jésus qui a fait le sujet de cette instruction et de demeurer fidèles à son amitié dans les diverses manifestations auxquelles elle vous convie. A cette heure solennelle entre toutes, promettez à Jésus, dans toute l'ardeur et la sincérité de vos âmes, de rester les soldats invincibles de sa cause et de son drapeau. Au bon Maître qui s'est donné si généreusement à vous, faites le serment de fidélité du prince des apôtres : « Vous quitter, Seigneur ? Oh ! non ! jamais ! Car qui donc pourrait vous remplacer dans nos âmes, puisque vous seul avez les paroles et les festins de la vie éternelle ? *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes!* » (Jo., VI, 69). *Amen.*

III

LES TROIS SERMENTS DU JEUNE COMMUNIANT

Esto fidelis usque ad mortem.
Soyez fidèles jusqu'à la mort.
(Apoc., II, 10).

Mes chers enfants,

Il est raconté dans l'histoire ancienne, qu'un jour le roi Denys le Jeune, le trop fameux tyran de la ville de Syracuse, reçut en son magnifique palais la visite du célèbre philosophe grec, Platon.

Fier de ses immenses richesses, le roi voulut les faire admirer à son hôte. Il lui fit donc parcourir d'abord les salles somptueuses de son palais, les appartements aux marbres variés, aux riches décors, aux dorures étincelantes. Il pensait éblouir Platon par ce luxe inouï. Mais le grand philosophe restait silencieux devant toutes ces merveilles et semblait poursuivre une méditation profonde. Comme Denys lui demandait son avis sur toutes ces splendeurs, Platon se borna à répondre, en secouant la tête d'un air dédaigneux : « *Vidi pulchriora*. J'ai vu plus beau que cela. »

Etonné, le roi conduit Platon dans les immenses jardins de son palais. Il lui fait voir des fontaines jaillissantes, des statues superbes, des bosquets délicieux où chantaient des oiseaux d'une espèce rare. Mais Platon restait impassible et à toutes les questions il répondait toujours : « *Vidi pulchriora.* J'ai vu plus beau que cela. »

Alors Denys le mena sur une magnifique terrasse d'où l'on découvrait un des plus beaux panoramas du monde ; il lui fit contempler Syracuse avec son port admirable et sa flotte puissante, et, enivré d'orgueil, le roi demanda de nouveau à Platon ce qu'il pensait de tant de merveilles. Mais, une fois encore, le grand philosophe, de plus en plus rêveur, hocha la tête, et détournant les yeux de ce spectacle pourtant si ravissant, il répéta d'un ton de plus en plus dédaigneux : « *Vidi pulchriora.* J'ai vu plus beau encore que tout cela. »

Mais qu'avait-il donc vu de si beau, ce philosophe païen, pour rester ainsi insensible à tout ce qui peut séduire et charmer l'âme humaine ? Ah ! mes enfants, je vous l'ai dit : Platon était un grand philosophe et un profond penseur, et dans ses méditations sublimes, entraîné par la puissance de sa raison et de son génie, il s'était élevé jusqu'à une notion inconnue des païens de son temps, la notion du vrai Dieu. Il avait entrevu un rayon de la vérité et de la beauté éternelles, et ce simple rayon l'avait tellement ébloui que désormais rien ne lui semblait comparable à la grandeur et à la beauté de Dieu.

Eh bien ! mes enfants, ce n'est pas le Dieu de la raison seulement qui s'est révélé ce matin à vos âmes, c'est le Dieu de la foi, le Dieu de l'Eucharistie, le Jésus de votre communion solennelle. Et si, comme Denys de Syracuse, je venais étaler devant vous, ce soir, toutes les splendeurs terrestres, je suis convaincu que, ravis encore par le charme inoubliable du Dieu que vous avez reçu, vous me répondriez tous ensemble et sans hésiter : « *Vidi pulchriora.* Oh ! ce matin j'ai vu quelqu'un de bien plus beau ! »

Ce que moi, prêtre du Dieu de vos âmes, je n'oserai point faire, de peur de commettre un sacrilège, un tyran pire que celui de Syracuse va le tenter contre vous, mes chers enfants. Ce tyran, vous l'avez déjà deviné, c'est le démon et son suppôt l'esprit du monde. Faux mirages, conseils perfides, mauvais exemples, plaisirs dangereux, il va tout mettre en œuvre pour vous perdre. Répondez-lui fièrement ceci : « *Vidi pulchriora.* J'ai vu plus beau que tous ces faux biens, et je resterai fidèle au triple serment que j'ai fait en ce jour. J'ai fait d'abord un serment de fidélité à mes promesses du baptême : c'est un serment d'*honneur,* et je le tiendrai coûte que coûte. J'ai fait ensuite un serment d'*amour* à mon Jésus, au Dieu qui s'est donné à moi, et ce serment j'entends y rester toujours fidèle. Enfin j'ai fait un serment de *dévouement filial* à l'Eglise ma mère, de laquelle j'ai reçu mon Jésus, et ce serment, plutôt mourir que d'y manquer jamais ! »

Voilà, mes chers enfants, les trois serments de fidélité du jeune communiant. Permettez-moi, pour clôturer dignement les belles cérémonies de cette journée inoubliable, de vous en rappeler la portée et les obligations en quelques mots bien simples, mais sortis, soyez-en convaincus, du plus intime de mon cœur.

I. — *Serment d'honneur à vos promesses*

Le monde, qui n'a pas le culte de grand'chose en dehors du plaisir et du mal, le monde a cependant, il faut le reconnaître, le culte de l'*honneur.* Sans doute, il a parfois une singulière façon d'entendre ce mot, mais enfin son culte pour l'honneur est certain, et quand un homme a failli gravement à ce principe, le monde n'a pour cet homme que le plus profond mépris. Aussi est-ce une chose très grave aux yeux du monde que de faire un serment ou de donner sa parole d'honneur. Malheur à celui qui viendrait à trahir cette parole ! Il serait à tout jamais disqualifié aux yeux de ses semblables et perdu de réputation.

Mais réfléchissez bien à ceci, mes chers enfants. S'il est si grave et si mal de manquer à sa parole quand il s'agit de promesses ou de déclarations faites à un homme, ce doit être bien plus grave et bien plus mal encore de manquer à des promesses faites à Dieu. Or à qui et devant qui allez-vous tout à l'heure renouveler vos promesses du baptême et prêter solennel serment d'y être fidèles ? C'est précisément à Dieu, à ce Dieu que vous avez reçu ce matin dans vos âmes et dont le cœur palpite encore dans votre cœur ! C'est à Dieu l'Etre infini, le Créateur du monde et des hommes.

Et devant qui allez-vous jurer, sur votre âme et votre honneur de chrétiens et de chrétiennes, de rester fidèles à J.-C. en renonçant au démon, à ses pompes et à ses œuvres ? C'est devant ce même Dieu de l'Eucharistie, devant Celui qui, selon la parole de nos Saints Livres, *sonde les cœurs et les reins* (Jér., XVII, 10), devant Celui qui doit, au jour des suprêmes justices, juger dans sa toute-puissance les vivants et les morts.

Et devant qui encore allez-vous prêter serment ? Quels seront les témoins terrestres, mais augustes, de vos promesses de fidélité ? Ce sera ce prêtre vénéré, ce Pasteur plein de zèle, qui représente Dieu dans cette paroisse puisqu'il en est le ministre officiel, et qui pendant trois années de catéchisme s'est dévoué si complètement à façonner vos âmes à ces vertus que vous allez promettre à Dieu. Ce seront vos parents émus qui entendront vos affirmations solennelles et dont le devoir sera de vous les rappeler plus tard, si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous veniez un jour à les méconnaître ou à les oublier. Ce sera enfin toute cette assistance si recueillie et si sympathique, cette paroisse tout entière qui se lèverait au tribunal de Dieu pour vous condamner comme traîtres si vous aviez le malheur d'être parjures à vos serments.

Voilà, mes enfants, à qui et devant qui vous allez donner votre parole de fidélité à la loi chrétienne, voilà la portée immense et la gravité solennelle du serment d'honneur que vous allez faire ! Jurez, oui, jurez dans toute la joie et la sincérité de votre âme, jurez à votre Dieu de lui rester fidèles, mais prenez ensuite, mes chers enfants, tous les moyens possibles d'assurer à jamais cette fidélité. Quel malheur et quelle honte pour vous,

si vous trahissiez plus tard des serments aussi solennels !

II. — *Serment d'amour à Dieu*

« *Quam bonus Israël Deus !* Oh ! qu'il est bon le Dieu d'Israël ! » s'écriait jadis le Psalmiste (Ps. LXXII, 1). Puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, mes chers enfants, le Dieu d'Israël est aussi le vôtre ; mais il a pris pour se manifester à vous une forme qui le rend plus aimable encore, si c'était possible. Il s'est fait la petite hostie que vous avez reçue ce matin et sous les apparences de laquelle se voilaient non seulement la divinité mais aussi le corps, le sang et l'âme du Fils unique de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous pouvez donc vous écrier à votre tour, en modifiant un peu les paroles du Psalmiste : « Oh ! qu'il est bon, le Dieu de ma communion solennelle ! »

Or, mes enfants, je suis sûr que vous aimez beaucoup tous ceux qui sont bons pour vous ici-bas : vous aimez votre père et votre mère, vous aimez tel ou tel de vos camarades qui vous témoigne de son côté plus de sympathie, vous aimez ceux qui vous sont utiles par leurs conseils ou leurs enseignements, comme vos maîtres et surtout votre excellent curé, en un mot vous aimez tous ceux qui vous font du bien, et ce n'est que justice. Agir différemment, ce serait vous conduire en abominables ingrats.

Mais existe-t-il un Etre qui pour vous ait été meilleur que Dieu ? Non, certes, et vous le savez bien, mes chers enfants. Vous avez appris pendant vos années de catéchisme que Dieu est votre *Créateur,* puisqu'il vous a tirés du néant par un acte de sa volonté toute-puissante. Vous savez qu'il est votre *Père,* puisqu'il vous a donné la vie totale du corps et de l'âme et qu'il veille sur vous par sa Providence pour la conserver. Vous savez qu'il est votre *Rédempteur* par son Fils unique, Jésus-Christ, qu'il a envoyé sur terre pour expier les péchés de l'humanité et réconcilier le monde avec la justice divine irritée par nos fautes. Vous savez qu'il est votre *Sanctificateur* par son Esprit-Saint qu'il envoie dans les âmes par la grâce et surtout par le sacrement de Confirmation, cette nouvelle Pentecôte qui reproduit à travers les siècles tous les prodiges surnaturels de la première.

Et sachant tout cela, mes enfants, serait-il possible qu'en ce moment vous refusiez à Dieu le serment d'*amour* fidèle qu'il vous demande ? Ah ! il me semble l'entendre vous dire, comme autrefois à ses Apôtres, avec une voix où tremblent presque des larmes : « *Numquid et vos vultis abire ?* (Jo., VI, 68). Chers communiants d'aujourd'hui, serez-vous les déserteurs de demain ? Vous verrai-je vous éloigner, vous aussi, comme tant d'autres, de mon cœur en même temps que de ma table sainte ? Voulez-vous, oui ou non, m'aimer toujours ou me trahir ? »... A cet appel du bon Maître si touchant de tristesse et de désir, vous allez vous lever fièrement, mes chers enfants, et avançant vers le prêtre, vous aller jurer de rester fidèles au doux Jésus de votre communion solennelle, et de l'aimer sans partage et sans défaillance, en lui disant avec le prince des Apôtres : « Seigneur, je vous aime trop pour vous abandonner. Et d'ailleurs, à qui irai-je si je vous quittais, puisque vous seul avez les paroles et la grâce de la vie éternelle ! *Domine, ad quem ibimus ? Verba vitæ æternæ habes !* » (Jo., VI, 69).

III. — *Serment de dévouement à l'Eglise*

Vous arrivez aujourd'hui, mes chers enfants, au terme de votre première éducation religieuse. A la vie naturelle que vous aviez reçue, par un bienfait de Dieu, de vos bons parents, l'Eglise en avait déjà ajouté une autre par le baptême. Elle vient de l'augmenter et de la rendre plus durable et plus excellente encore en vous donnant Jésus-Christ et avec lui le principe et l'auteur de la grâce et de la vie éternelle. L'Eglise est donc vraiment la mère de vos chères petites âmes, puisqu'elle leur a donné la vie surnaturelle. Aimez donc l'Eglise, mes chers enfants, comme on aime une mère. Et l'on aime véritablement sa mère, non pas seulement quand on lui prodigue de vaines caresses, mais surtout en se dévouant pour elle dans la mesure, autant que possible, où elle s'est dévouée pour nous. Et cette mesure, vous le savez, est immense. Ce dévouement des enfants à leurs parents s'appelle la *piété filiale* et c'est cette piété, mes enfants, que vous allez faire serment tout à l'heure de pratiquer toujours vis-à-vis de l'Eglise.

Or, la piété filiale impose aux enfants trois grands devoirs envers leurs parents : 1° le *respect,* 2° l'*obéisssance,* 3° la *défense* et *protection* des parents quand ils en sont devenus incapables par eux-mêmes. De même, mes chers enfants, vos trois grands devoirs envers l'Eglise votre mère seront de la *respecter,* de lui *obéir* et de la *défendre.*

a) D'abord, mes enfants, *respect à l'Eglise.* Et avant tout, respect à la religion qu'elle représente, aux dogmes qu'elle enseigne, à la morale dont elle exige la pratique. Respect aussi aux représentants de l'Eglise, à ses ministres officiels ; au Pape surtout, au Pontife suprême qui est le Vicaire infaillible du Christ ici-bas, le Chef et le Père vénéré de la grande famille catholique. Ne parlez jamais du Pape, mes enfants, avec cette légèreté irrespectueuse qui est hélas ! de mode aujourd'hui dans un certain monde et une certaine presse. Respectez aussi vos Evêques, délégués officiels du Pape auprès de vous et membres vénérables de l'Eglise enseignante. Enfin respectez et aimez vos supérieurs ecclésiastiques immédiats, votre bon et paternel curé surtout, et d'une façon générale tous les prêtres avec qui vous aurez des rapports dans votre vie. Et si parfois votre respect pour eux s'effarouchait des quelques défauts que vous pourriez découvrir ou peut-être hélas ! inventer en eux, souvenez-vous qu'il y a des taches même dans le soleil, ce qui n'empêche pas cet astre de demeurer le roi de la création, et de vous garder la vie par le bienfait de sa lumière et de sa chaleur.

b) Ensuite, *obéissez* à l'Eglise, mes enfants, observez ses commandements comme étant ceux de Dieu lui-même qu'elle représente en vertu de cette affirmation de N.-S. à ses Apôtres dans l'Evangile: « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » (Luc, x, 16). Mépriser les directions de l'Eglise et surtout ses ordres, ce serait donc mépriser J.-C. lui-même et cesser par là de lui être fidèle et d'être son disciple.

c) Enfin, mes chers enfants, et j'insisterai un peu sur ce point, *défendez* l'Eglise, comme on défend une mère lorsqu'un misérable ose l'attaquer. Sans doute, je le sais bien, elle a pour la protéger quelqu'un de plus puissant que ses enfants : c'est son divin Epoux et son divin Fondateur, Jésus-Christ lui-même, qui lui a promis solennellement d'être avec elle jusqu'à la fin des siècles et d'empêcher l'enfer de prévaloir contre elle. Mais néanmoins, fils dévoués de l'Eglise vous la défendrez de toutes vos forces et de tout votre amour, contre ceux qui l'*abandonnent,* contre ceux qui l'*insultent* et contre ceux qui l'*attaquent*.

A l'*abandon* des premiers, vous répondrez en restant fidèles à votre foi et à la pratique des sacrements. Vous ne déserterez pas lâchement, comme tant d'autres, l'église de votre baptême et de votre première communion, et chaque dimanche et jours de fêtes on vous y verra prier et communier sans respect humain et sans peur.

Aux *insultes* dont on accable l'Eglise dans les lieux de plaisir et les mauvais journaux, vous répondrez d'abord en fuyant la société de pareils blasphèmes et la lecture de pareilles ordures : le mot n'est pas trop fort, je crois. Puis, au besoin, vous n'hésiterez pas à bénir tout haut cette Mère qu'on outrage et à vanter ses bienfaits et sa vitalité divine, en face de ceux qui proclament trop à l'avance ses prochaines funérailles.

Enfin, si de l'insulte on passe aux *attaques* trop vives, soldats de l'Eglise en même temps que soldats du Christ, vous saurez la défendre comme elle le mérite, chacun selon vos moyens. Les uns par la parole, s'ils sont suffisamment instruits de leur religion. D'autres par une action catholique et sociale énergique, pour faire triompher les droits de Dieu et de l'Eglise. Quelques-uns enfin, la majorité sans doute, impuissants à faire autre chose, vous répondrez à ces attaques furieuses de l'erreur par un amour plus grand de la vérité enseignée par l'Eglise, et quelles que soient les conséquences et les dangers de l'attaque, vous ne permettrez jamais à personne de blesser ni surtout de mépriser votre foi. Fidèles, malgré tout, à l'Eglise votre Mère, vous irez dans la vie, inébranlables et confiants dans ses destinées immortelles et au chant triomphal de votre *Credo :* « Je crois en Dieu, je crois en Jésus-Christ, je crois en la Sainte Eglise, je crois en la vie éternelle ! » Ainsi soit-il.

IV

LES TROIS MOTS D'ORDRE

Quodcumque dixerit vobis, facite.
Faites tout ce qu'il vous dira. (Jo., II, 5).

Mes chers enfants, Mes frères,

On raconte que le jour de la première victoire de la Marne qui sauva Paris et la France de l'invasion allemande, le mot d'ordre donné à nos troupes par le maréchal Joffre était ce mot d'heureux augure et de triomphe : « *France et Jeanne d'Arc.* » Ce mot d'ordre était un appel à la protection de l'illustre bergère de Domremy, et ce jour-là notre Sainte nationale ne pouvait qu'y répondre, puisqu'il s'agissait de refaire ce qu'elle avait fait une première fois au prix de sa vie, de sauver le pays de France !

Il y a donc des mots d'ordre *vainqueurs,* parce qu'ils savent électriser les troupes et leur inspirer une confiance sans bornes dans le succès final. Il y a des mots d'ordre *bénis du ciel,* parce qu'ils en viennent directement ou qu'ils lui font appel par les saints qu'ils invoquent, comme c'était le cas pour le mot d'ordre du 8 septembre 1914. Mais il y a aussi des mots d'ordre *divins*, et ceux-là sont tout-puissants pour le ciel aussi bien que pour la terre, parce qu'ils viennent directement de Dieu qui les a inspirés ou prononcés et leur a ainsi communiqué une vertu spéciale et toute divine. Or, vous le savez, mes enfants, car on vous l'a dit au catéchisme, les chrétiens sont des soldats, les soldats du Christ, et notre Chef divin nous a donné non pas un mot d'ordre, mais plusieurs, tous efficaces et glorieux. Parmi ces sublimes appels du Christ Jésus, je voudrais ce soir en rappeler trois principaux à vos âmes, car ils seront pour vous des exhortations puissantes et des gages assurés pour les victoires éternelles. Ces trois mots d'ordre magnifiques, les voici ; je les emprunte à l'Evangile.

Le premier, c'est : « Arrière, Satan ! *Vade retro, Satana!* » (Mt., IV, 10). — Le second, c'est : « Suivez-moi ! *Sequere me.* » (Lc., XVIII, 22). — Le troisième : « Venez et mangez ! *Venite, prandete.* » (Jo., XXI, 12).

Ces trois mots d'ordre donnés à ses disciples par notre aimable Sauveur, — et vous en êtes, de ses disciples ! — je viens vous les répéter ce soir et vous en expliquer le sens. Et avec la T. S. Vierge, dont je vous citais les paroles tout à l'heure dans mon texte, je vous dirai, comme elle le disait elle-même aux serviteurs des noces de Cana : « Faites, mes enfants, tout ce que vous dit Jésus ! *Quodcumque dixerit vobis, facite.* »

I. — *Arrière, Satan !*

Après la communion solennelle que vous avez faite ce matin, il n'y aura pas dans votre vie d'acte plus auguste et plus important que celui que vous

allez accomplir tout à l'heure. En présence de Dieu, de votre curé, de vos parents et amis et de toute la paroisse, représentée dans cette église par cette assistance si nombreuse et si sympathique, vous allez jurer de renoncer au démon, à ses pompes et à ses œuvres pour rester à jamais, comme vous l'êtes par le baptême, les disciples fidèles de Jésus-Christ. Vous allez jeter à la face de l'enfer rugissant de rage le mot d'ordre victorieux que Jésus prononça au désert quand Satan osa le tenter : « *Vade retro, Satana.* Arrière, Satan ! »

Arrière d'abord et avant tout les œuvres de Satan, c'est-à-dire le péché mortel ! Car Satan et le péché cela ne fait qu'un, et renoncer à l'un c'est renoncer à l'autre. Le péché grave, en effet, c'est l'ennemi de Dieu, ennemi mortel puisqu'il a été cause de la mort du Christ Rédempteur. Mais c'est aussi l'ennemi de l'homme, dont il tue l'âme en tarissant en elle la source de la vie surnaturelle et en lui faisant perdre la grâce et l'amitié de Dieu. Le péché, c'est l'ennemi de l'homme encore parce qu'il en fait l'esclave du démon et, comme tel, il le voue aux tourments éternels de l'enfer. Arrière donc le péché grave ! Que ce soit là, mes enfants, le premier sens et la résolution la plus décisive du serment solennel que vous allez faire devant Dieu et devant les hommes.

Arrière aussi les *pompes* de Satan, c'est-à-dire tout ce qui de près ou de loin peut vous conduire au mal et vous entraîner au péché ! — Donc, guerre acharnée d'abord au péché véniel volontaire, car le Saint-Esprit a dit que les petites fautes, répétées trop souvent, finissent par aboutir aux grandes : *Qui spernit modica, paulatim decidet.* (Eccli., XIX, 1). — Et pour éviter le mal quel qu'il soit, grave ou véniel, le meilleur moyen, mes chers enfants, c'est d'en surveiller et d'en guérir les *causes*, c'est-à-dire de corriger vos défauts et de fuir les occasions dangereuses.

Corrigez vos défauts, car ils sont toujours en contradiction avec la volonté divine qui est de vous voir grandir chaque jour en sainteté : *Hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra.* (I Thess., IV, 3). Et puis trouvez-moi, si c'est possible, un péché, véniel ou mortel, qui n'ait pas pour premier principe quelqu'une des trois concupiscences, plaisirs des sens, soif de l'or et ambition, ou quelqu'un de ces mille travers et mauvais penchants dont le péché originel a, hélas ! déposé en nous les racines !

Fuyez surtout, mes enfants, *les occasions dangereuses*, car le Saint-Esprit l'a dit : « Celui qui touche la poix en sera souillé. *Qui tetigerit picem, inquinabitur ab ea.* » (Eccli., XIII, 1). Et le proverbe populaire ne dit-il pas aussi : « Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es. » Par conséquent, veillez sur vos fréquentations et sur vos amitiés ; veillez sur vos passions naissantes ; ne suivez pas tous vos caprices, ne contentez pas tous vos désirs et ne prenez pas toutes vos aises. Autrement, vous seriez sûrs, en manquant ainsi de prudence et de vigilance, de tomber un jour ou l'autre dans les griffes de Satan, auquel pourtant vous allez renoncer aujourd'hui de tout cœur.

Au contraire, veillez et priez, ainsi que vous le recommande N.-S. dans l'Evangile, afin qu'à l'heure de la tentation qui viendra vous assaillir bientôt, soyez-en certains, vous ne succombiez pas lâchement et tristement, mais que, bien au contraire, vous résistiez courageusement au démon en lui criant avec Jésus : « *Vade retro, Satana !* Arrière, Satan ! » Et le démon, désespérant de triompher d'une âme si vigilante et si vertueuse, s'enfuira, honteusement vaincu. *Resistite autem diabolo et fugiet a vobis.* (Jac., IV, 7).

II. — *Suivez-moi !*

« *Sequere me !* Suis-moi ! » C'est le mot que Jésus adressa jadis à un jeune homme à l'âme noble et qu'il s'était pris à aimer. Mais ce malheureux enfant, déjà victime de son amour du bien-être et du luxe, refusa d'entendre et de suivre l'appel divin. (Mt., XIX, 16-22).

Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi de vous, mes chers enfants, car pour vous, comme pour ce jeune homme, ce serait votre perte éternelle si vous résistiez à l'invitation du divin Maître ! Quel beau mot d'ordre d'ailleurs et combien sonore et triomphal : « *Veni, sequere me !* En avant et suivez-moi ! » Que penseriez-vous des soldats, français ou autres, peu importe, qui, à l'heure des héroïques batailles de la dernière guerre, au cri d'appel de leurs chefs : « En avant, suivez-moi ! » n'auraient répondu que par l'inertie ou la fuite ? « Oh ! les lâches, diriez-vous, et quelle honte éternelle doit s'attacher à leur nom ! Ils ne méritaient que la mort des traîtres. » Oui, le voilà, le mot qui conviendrait aux enfants, aux chrétiens qui, au soir d'une pareille journée et au moment où va commencer pour eux la grande bataille de la vie, resteraient sourds au second et magnifique mot d'ordre que leur jette le Christ qu'ils ont reçu ce matin : « En avant ! Suivez-moi ! *Veni, sequere me !* »

Oui, ce seraient des *traîtres*, traîtres à leur Dieu, traîtres à leur baptême, traîtres à leur foi, traîtres à leurs promesses les plus sacrées ! Quel est celui d'entre vous qui à cette heure, et en entendant mes paroles, restera insensible et refusera tout bas de répondre : « Présent ! » et de suivre Jésus ?... Il n'y en a pas, j'en suis bien sûr !

Mais qu'est-ce donc que suivre Jésus et que faut-il faire pour cela ? Oh ! je l'avoue, le programme est un peu effrayant pour une pauvre petite nature humaine. Le voici, tracé par N.-S. lui-même dans l'Evangile : « *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.* Si quelqu'un veut venir après moi et être mon disciple, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. » (Mt., XVI, 24). Donc, suivre Jésus comporte deux choses : *se renoncer* et *porter sa croix*.

Se renoncer, le mot l'indique, c'est se dire *non* à soi-même toutes les fois que nos défauts voudraient

dire *oui ;* c'est faire généralement le contraire de ce qui nous plaît ; c'est, en un mot, faire toujours et partout son devoir, c'est-à-dire ce que nous devons et non pas ce que nous désirons. Cela est évidemment très dur, mais c'est nécessaire si nous voulons être les disciples de ce Jésus qui a dit le premier, en joignant l'exemple au précepte : « Je ne fais pas ma volonté propre, mais celle de mon Père qui est au ciel. » (Jo., VI, 38). Est-ce que par hasard, mes enfants, vous seriez ou plutôt vous voudriez être plus que Notre-Seigneur, en ne voulant faire, vous, que votre volonté et non pas celle de Dieu ? Certainement non. Aussi vous allez désormais pratiquer un peu mieux, beaucoup mieux, l'obéissance à la loi de Dieu et de l'Eglise et à vos parents.

Et si cela vous coûte, si cela vous fait parfois beaucoup souffrir, vous vous rappellerez que la seconde condition pour être les soldats du Christ, pour le suivre au combat et à la victoire, c'est de *porter sa croix,* c'est-à-dire de souffrir et au besoin de mourir pour lui. Il en coûte, en effet, à notre nature de se vaincre et de toujours sacrifier sa volonté à celle de Dieu ; mais où donc serait le mérite s'il n'y avait pas de souffrance ?

A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire [1],

et même, quand il s'agit des choses de Dieu, on ne triomphe pas du tout. Car, nous dit N.-S. lui-même, « il a fallu que le Fils de l'homme souffrît pour entrer dans sa gloire, » et « le disciple, a-t-il ajouté et c'est d'ailleurs de toute évidence, le disciple n'est pas au-dessus du maître. » (Luc, XXIV, 26 ; VI, 40).

Donc, mes enfants, tout à l'heure, en faisant le serment sacré d'être toujours les disciples du Christ, rappelez-vous à quoi ce serment et cet honneur vous obligent. Et que, loin de vous effrayer, ce programme magnifique, que je viens de vous résumer, excite votre générosité et enflamme votre courage. Et l'œil fixé sur le tabernacle, et la main tendue et levée vers le ciel, répondez au mot d'ordre et à l'appel sublime du Christ : « *Sequere me !* Suivez-moi ! » répondez par ce cri non moins généreux et sublime de S. Thomas à ses compagnons d'apostolat et plus tard de martyre : « *Eamus et nos ut moriamur cum eo !* En avant nous aussi et, s'il le faut, mourons avec notre Christ adoré ! » (Jo., XI, 16).

III. — *Venez et mangez !*

Mais où donc, mes enfants, puiserez-vous cet héroïsme (car il en faut souvent ici-bas pour faire son devoir, à l'heure actuelle surtout), où donc puiserez-vous cet héroïsme auquel je vous convie, en vous invitant à suivre le Dieu des vrais chrétiens, des héros et des martyrs ? Jésus lui-même va vous répondre, en vous adressant son troisième et décisif mot d'ordre : « *Venite, prandete !* Venez et mangez. » (Jo., XXI, 12).

Mais à quel festin vous invite-t-il donc, ce bon Maître ? Est-ce à un repas ordinaire comme jadis, lorsqu'il prononça ces paroles, lors de la seconde pêche miraculeuse qu'il fit faire à ses apôtres, après sa résurrection ? Non, certes, car les repas matériels ne peuvent nourrir que le corps, et quand il s'agit de vertu et d'héroïsme, c'est à l'âme d'abord qu'il faut s'adresser. C'est donc à un festin de l'âme, à ce festin tout spirituel auquel vous avez pris part ce matin, que le divin Sauveur vous appelle. Et ce festin, c'est lui seul qui en fera tous les frais et qui en sera le mets unique mais infiniment substantiel. La table eucharistique, voilà désormais, mes enfants, où se trouvera l'aliment de votre vie surnaturelle, et en dehors d'elle il vous serait impossible d'exécuter les deux autres consignes du Christ, c'est-à-dire la fuite de Satan et le service de Dieu. N.-S. a dit en effet cette parole : « Sans moi vous ne pouvez rien faire » dans l'ordre du salut. (Jo., XV, 5). Jésus nous est donc absolument nécessaire. Mais où le trouverons-nous davantage, et surtout, où serons-nous plus unis à lui et par conséquent plus forts, puisque l'union fait la force, que dans l'Eucharistie reçue par la communion ? « O banquet sacré dont la nourriture est le Christ lui-même ! s'écrie l'Eglise dans l'office du St-Sacrement. C'est là que l'âme est remplie de la grâce divine et que nous est donné le gage le plus certain de la gloire qui nous attend dans l'éternité. *O sacrum convivium...* »

Jésus, mes enfants, savait et voulait tout cela quand il instituait la Sainte Eucharistie, et quand il affirmait qu'il était impossible d'avoir en soi la vie surnaturelle si l'on ne mangeait pas sa chair et si l'on ne buvait pas son sang. Puisque vous allez jurer, à la face du ciel et de la terre, de garder en vous la vie divine en renonçant au démon et au péché et en promettant d'être les disciples du Christ, il faut prendre en même temps la ferme résolution de rester fidèles à la communion fervente et fréquente. Toutes vos autres résolutions, tous vos autres serments seraient inutiles sans cela, car si vos intentions demeuraient sincères, la grâce vous manquerait pour tenir vos promesses.

Prenez donc pour troisième et suprême mot d'ordre de votre vie chrétienne l'aimable invitation du Christ à ses apôtres : « *Venite, prandete.* Venez et mangez. » Et venez sans crainte, au moins chaque mois ou plus souvent encore, à ce festin sacré qui gardera votre âme non seulement pour cette vie terrestre, mais aussi et surtout pour l'éternelle vie. *Corpus Domini N. J. C. custodiat animam tuam in vitam æternam.*

* * *

Ecoutez, en terminant, ce beau trait de la dernière guerre, qu'on pourrait intituler la dernière communion d'un héros chrétien.

Un caporal d'un de nos régiments d'infanterie était dans son abri aux premières lignes. Survient un obus qui broie l'abri et enterre le pauvre petit. Des camarades accourent pour le délivrer ; ils dégagent la tête et la partie supérieure du corps, mais s'aperçoivent que les membres inférieurs sont

[1] Corneille, *Le Cid,* Acte II, Scène II.

en bouillie et ne forment plus qu'un bloc avec la terre qui doucement s'imbibe de sang. Essayer de dégager totalement le corps serait hâter le moment de la mort. « Laissez-moi ! dit le caporal à ses camarades. Et vous, ajoute-t-il à un séminariste brancardier qui est là, aidez-moi à prier. » Prière toute d'abandon, de paix et de calme, faite avec la plus sublime résignation. Tout à coup le mourant s'écrie : « Ah ! je savais bien que vous viendriez ! Je désirais tant recevoir Jésus. » C'était l'aumônier du régiment qui arrivait. Comme il portait constamment sur lui les Saintes Espèces, il communia le mourant. Puis il lui dit : « Voulez-vous que nous priions à haute voix pour vous ? — Non, répondit-il, je préfère m'entretenir tout bas avec Jésus. » Et quelques instants après, le petit soldat de la France s'endormait doucement pour l'éternité. Il laissait une veuve et trois enfants [1].

Voilà, mes enfants, et vous, mes frères, quand on est chrétien et qu'on communie, comment on vit, comment on lutte, et, surtout, comment on meurt !... Que Dieu vous fasse la grâce de vivre aussi fidèlement, afin de mourir aussi saintement ! Ainsi soit-il.

V

LES OBSTACLES A LA PERSÉVÉRANCE [2]

Surge et manduca, grandis enim tibi restat via.

Levez-vous et mangez, car il vous reste encore un long voyage à faire.

(III Rois, XIX, 7).

Mes chers enfants, Mes frères,

Il est raconté dans la Bible, au 3e Livre des Rois, qu'un jour, fuyant la colère de la reine Jézabel dont il avait confondu l'idolâtrie par un grand miracle, le prophète Elie avait quitté la ville de Bersabée de Juda pour se cacher dans le désert voisin et s'y soustraire à la fureur de cette reine impie. Il fit, dans ce désert, une journée de marche et, le soir venu, harassé de fatigue, il s'arrêta et s'assit sous un genévrier qui se trouvait près de là. Découragé et n'en pouvant plus, il fit alors cette prière au Seigneur : « Mon Dieu, c'en est assez : retirez mon âme de mon corps, car je ne suis pas meilleur que mes pères ni plus capable qu'eux de réformer le monde. » Et, tombant épuisé par terre, il s'endormit profondément sous le genévrier. Et voici qu'un ange du Seigneur le secoua et lui dit : « Lève-toi et mange. » Elie qui n'avait emporté aucune provision tant sa fuite avait été précipitée et qui mourait d'inanition, Elie regarda, tout étonné, autour de lui. Il aperçut alors près de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase rempli d'une eau mystérieuse. Il mangea et but, puis il se rendormit. Mais l'ange du Seigneur revint une seconde fois, le secoua de nouveau et lui dit : « Lève-toi et mange, car il te reste encore une grande route à faire. » A cet appel céleste, le prophète Elie se leva, mangea et but comme l'ange le lui ordonnait, et fortifié par cette nourriture mystérieuse, il marcha dans le désert pendant quarante jours et quarante nuits jusqu'à ce qu'il atteignit la montagne d'Horeb où Dieu l'attendait pour se révéler à lui.

J'ai tenu, mes enfants, à vous rappeler, ce soir, cet épisode miraculeux de la vie du prophète Elie, parce que non seulement il vous indique les moyens d'assurer votre vie spirituelle, après la communion solennelle que vous venez de faire aujourd'hui, mais parce qu'il vous révèle aussi les obstacles qui menacent votre persévérance en risquant de paralyser la marche et l'ascension de votre âme vers Dieu.

Ces obstacles sont au nombre de trois. Ce sont : 1° le *scandale*, 2° la *lassitude* et 3° le *découragement*. Laissez-moi ce soir, mes chers enfants, en m'inspirant des enseignements du récit sacré que je viens de vous faire, vous mettre en garde contre ce triple danger. Aussi bien, je ne saurais rien vous dire de plus utile et de plus pratique, au soir de cette belle journée, et au moment où vous allez faire à Dieu de tout votre cœur les plus solennels serments.

I. — *Le scandale*

Ce qui avait conduit le prophète Elie dans ce désert aride où il faillit mourir de fatigue et de soif, c'étaient les scandales et l'impiété de la fameuse reine Jézabel, contre lesquels il avait dû protester au nom du Très-Haut. — Pour vous aussi, mes chers enfants, le premier, et peut-être le plus grand obstacle à votre vie chrétienne et à votre persévérance, ce seront les scandales de ce monde que J.-C. a maudit précisément à cause de cela : « Malheur au monde, a-t-il dit, à cause de ses scandales ! *Væ mundo a scandalis.* » (Mt., XVIII, 7).

Ecoutez, mes enfants, ce que disait jadis, en termes exquis, un académicien doublé d'un grand catholique, le duc Albert de Broglie :

« A l'école, et tant qu'il ne s'agit que de l'enseigner, le devoir est la règle. Dans la vie, et dès qu'il s'agit de le pratiquer, le devoir n'est plus que l'exception. Le spectacle de la corruption sociale saisit à la gorge le jeune stoïcien dès qu'il est revêtu de la robe virile... C'est le jour des révélations qui naît ; c'est l'égoïsme savant qui se dévoile sous la sagesse des sages du monde ; c'est l'hypocrisie qui perce sous la piété ; c'est la trahison qui enfonce sa griffe dans le cœur, sous l'étreinte même de l'amitié. Déçu, désenchanté, le jeune homme, le stoïcien, rentre en lui-même pour y retrouver, au moins dans la paix de son cœur, la vertu bannie de la société des hommes. Vain espoir !... Un matin, on se réveille du rocher d'Epictète dans la boue de son quartier, où l'on va désormais piétiner comme le plus vulgaire des passants. »

(La fin au prochain fascicule).

[1] Extrait du *Messager du Cœur de Marie*, nov. 1916.
[2] D'après Mgr Baunard, *Le Collège chrétien*, tome II, Le but de la vie.

Ami du Clergé du 14 avril 1921

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Le grand jour de la Communion solennelle. — Sermons sur la Persévérance. V. Les obstacles à la persévérance *(fin)*, 161.

Plans de sermons. — L'Annonciation, 162. — L'Ascension, 163. — La Pentecôte, 163.

Pour une bénédiction de cloches. — I. La voix de la cloche, 164.

Pour la fête d'un Syndicat agricole. — Pour la Patrie et pour Dieu, 167.

Panégyrique de sainte Catherine de Sienne. — Docteur et martyre, 169.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XL. La charité envers Dieu : sa pratique, 173.

Un autre écrivain, éminent lui aussi, M. Augustin Cochin, dont le fils a été ministre pendant la guerre, a exprimé la même idée en termes plus frappants peut-être encore, et décrit ainsi les tristes effets du scandale de l'impiété et des mauvaises mœurs qui règne dans le monde et qui fait tant de victimes :

« Quand on rencontre, quand on coudoie tant d'imbéciles contents, avec tant d'impudents éhontés, lorsqu'on traverse la région des affaires acharnées, des plaisirs faciles, des vieux vices ignobles,... tout à coup, on baisse, on vacille et l'on se demande si la raison; la foi, la justice, la vertu, l'honneur, sont quelque chose ici-bas et si nous ne poursuivons pas des illusions laborieuses. On se sent renard, dindon, pourceau, paon avec les autres ; et, un instant, les bonnes fortunes, les bons dîners, les belles toilettes, semblent les vrais biens de la vie. »

Oui, mes enfants, voilà ce que c'est que le scandale. C'est le vice qui s'étale et qui impressionne par son impudence même. C'est le mal qui se fait mauvais apôtre de la corruption et du péché. Vous le trouverez bientôt, hélas ! autour de vous, surtout quand vous aurez grandi et atteint à peu près l'âge d'homme. Vous le trouverez partout : dans la rue, à l'atelier, peut-être même, hélas ! faut-il le dire ? à la maison paternelle. Ah ! chers enfants, fuyez le scandale si vous le pouvez ; en tout cas, avec la grâce de Dieu, soyez plus forts que lui. Comme le chaste Joseph de l'Ancien Testament, sollicité au crime par une misérable femme, sachez répondre énergiquement aux apôtres du vice : « Comment, après l'avoir reçu dans mon cœur au jour de ma communion solennelle et après l'avoir aimé, comment pourrai-je pécher contre mon Dieu et en sa présence ? *Quomodo peccare possum in Deum meum ?* » (Gen., xxxix, 9).

II. — *La lassitude*

On se lasse de tout, dit-on, même et surtout du bien. La lassitude c'est la fatigue, c'est l'épuisement moral qui nous fait dire, comme le prophète Elie : « Mon Dieu, c'est assez ; c'est même trop : je n'en puis plus ! » Cette lassitude de l'âme, fatiguée de la lutte contre elle-même et contre les scandales du monde, vous la connaîtrez par expérience un jour ou l'autre, mes enfants, et ce jour-là vous serez tentés de jeter, comme on dit, le manche après la cognée et de vous coucher, comme le prophète, sur le chemin de la vie en refusant d'aller plus loin et en renonçant à la vertu. Gardez-vous-en bien, chers enfants, sinon vous seriez perdus en ce monde et surtout dans l'éternité.

Ecoutez plutôt en quels termes délicats un éminent prélat qui a consacré toute sa vie à l'éducation de la jeunesse, et qui doit par conséquent s'y connaître, écoutez comment il décrit cette triste et dangereuse lassitude :

« On part, dit-il, pour le combat de la vie ; on est jeune, c'est le matin. On est plein d'enthousiasme ; on est radieux d'espérance ; le soleil brille sur notre armure ; la journée sera à nous ; on marche à la victoire et l'on s'avance en chantant. Mais l'étape est longue, la route poudreuse et le soleil ardent ; on se fatigue, on se ralentit ; on a la sueur au front, les chants baissent, l'ardeur s'éteint, les armes tombent des mains, on ne marche plus, on se traîne et finalement on se trouve assis sur le bord d'un fossé, tout souillé de poussière, ne rêvant plus les grands coups d'épée et les actions d'éclat, mais un peu de pain et d'eau et un lit de feuillage pour s'y coucher et y dormir. » (Mgr Baunard, *loc. cit.*).

Pas de lassitude, mes enfants, pas d'arrêt dans votre vie chrétienne et dans votre élan vers Dieu. Rappelez-vous souvent cette parole de N.-S. au sujet du disciple hésitant dont parle S. Luc, parole qui condamne les chrétiens las et paresseux : « Quiconque, ayant mis la main à la charrue, s'arrête et jette en arrière un regard de regret, celui-là n'est pas apte au royaume de Dieu. » (Luc, ix, 62). Du courage, donc, et en avant toujours, pour Dieu et pour le ciel !... Pas de lassitude ! Pas de découragement !

III. — *Le découragement*

Oui, j'ai bien dit, mes enfants : pas de découragement !... Se décourager, le mot l'indique, c'est perdre courage, et dans une bataille comme celle de la vie et surtout de la vertu, les gens sans courage sont des lâches, déjà vaincus d'avance.

Et pourtant, mes enfants, que de découragés ici-bas, et par conséquent que de vaincus, à l'heure actuelle ! Au jour de la communion solennelle on avait fait à Dieu des serments de fidélité tellement sincères qu'on se croyait invincible et assuré contre toute défaillance. Mais un jour arrive, — et pour qui n'arrive-t-il pas, hélas ! — où, sur cette route de la vie que nous croyions pouvoir faire sans encombre, nous faisons une chute, bien lourde peut-être. Néanmoins nous nous relevons, mais c'est pour retomber de nouveau, et plusieurs autres fois peut-être encore. Alors il se produit en nous un

état d'âme qui nous fait dire : « Je ne pourrai pas arriver au ciel. C'est trop difficile ! La vertu est au-dessus de mes forces et l'idéal du chrétien que je m'étais promis n'était pas fait pour moi. »

Voilà le découragement, l'horrible et dangereux découragement. Et ce qui serait plus grave encore, ce serait, au lieu de vous en prendre de ces chutes à vous-même et à votre lâcheté, au lieu de vous dire : « Je suis un misérable qui manque à son devoir, » ce serait d'en venir à douter de la vérité de vos convictions passées et à vous persuader que la vertu, parce qu'elle vous coûte beaucoup, n'est qu'un leurre et qu'un vain mot. Oh ! alors, mes enfants, ce ne serait plus seulement le découragement, ce serait le pire des péchés, car ce serait le désespoir satanique, le blasphème et l'apostasie.

Que Dieu, mes chers enfants, vous préserve à jamais de cet épouvantable malheur comme il en préserva son prophète Elie dans le désert, fallût-il pour cela un miracle et dût-il vous envoyer un ange du ciel pour vous réconforter. Il est vrai que cet ange, vous l'avez déjà en la personne de votre ange gardien, ce protecteur invisible mais puissant contre toutes les tentations et tous les découragements. Mais si vous aviez besoin, outre ce céleste appui, d'un ange visible sur la terre, rappelez-vous, mes enfants, ce que l'on vous a dit du prêtre pendant la retraite. C'est lui, c'est le prêtre que Dieu a établi officiellement pour être le soutien terrestre de vos âmes aux heures d'épreuve, d'angoisse et de tentations. C'est lui, si du moins vous continuez à lui donner votre confiance, c'est lui qui écartera de votre âme, aux moments critiques de la vie, l'écueil du découragement et peut-être même du désespoir.

Et puisque je suis moi-même le prêtre du Seigneur et que je le représente officiellement dans cette chaire, pour commencer dès aujourd'hui auprès de vos jeunes âmes ce ministère de paix, de cousolation et de force, je viens ce soir, mes chers enfants, vous crier comme l'ange au prophète Elie : « Debout et mangez, car la route qui vous reste à parcourir est difficile. *Surge et manduca, grandis enim tibi restat via.* »

Surge ! Debout ! mes enfants, car désormais, après avoir reçu comme vous l'avez fait ce matin votre Dieu, il vous est interdit, à moins d'être des monstres d'ingratitude, de retomber dans la fange du péché et dans les ornières du vice ! Debout pour le grand voyage vers la sainte montagne de l'Horeb, c'est-à-dire vers le ciel ! Debout pour les luttes de la vie et de la vertu ! Debout, surtout, pour les victoires et les triomphes éternels !

Mais pour cela il faut manger. *Et manduca.* Il faut manger ce pain mystérieux qui n'est autre que le pain des anges, c'est-à-dire Jésus-Christ lui-même. Communiez souvent et communiez avec ferveur. Là seulement, dans l'Eucharistie, se trouve la vie et la force qui vous est nécessaire pour le voyage d'ici-bas. Mangez cette nourriture angélique dont celle d'Elie n'était que la pâle figure, et grâce à elle vous deviendrez les vaillants chrétiens que nous désirons voir se dresser en France pour nos luttes et nos grandeurs futures.

O mon Dieu, vous qui avez nourri ce matin ces chers petits enfants de votre chair sacrée, de ce pain céleste qui fait germer les vierges, les martyrs et les saints, faites, je vous en supplie, de ces aimables et pieux communiants des anges sur la terre, afin qu'ils soient plus tard les prophètes de votre nom et les apôtres de votre foi ! Et qu'ils arrivent ainsi, ô Seigneur, comme le patriarche Elie et sans trop de défaillance, jusqu'à votre Horeb éternel ! Ainsi soit-il.

FIN

PLANS DE SERMONS

L'ANNONCIATION

A l'heure marquée par Dieu et attendue avec impatience par tous les peuples, l'ange Gabriel est envoyé à Marie dans la petite ville de Nazareth. Il est porteur d'un message divin. Méditons ce que nous dévoile : 1° *le message de Gabriel,* et 2° *la réponse de Marie.*

I. — *Le message*

Le message de Gabriel nous dévoile les grandeurs de Marie. Il nous la présente en effet comme :

1° La Fille du Père. Marie est la créature privilégiée que Dieu a choisie avec amour de toute éternité en vue de l'Incarnation. A cause de cela, elle a été préservée du péché originel, elle est immaculée, elle est pleine de grâce, elle est bénie entre toutes les femmes, elle fait l'admiration du ciel... « *Ave, gratia plena, Dominus tecum, benedicta tu in mulieribus.* » (Luc, I, 28).

2° La Mère du Fils. « *Ecce concipies in utero, et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum.* » Ainsi Marie est la mère de Dieu dans le sens le plus strict et le plus rigoureux. Elle est la mère d'un fils qui s'appelle Jésus ; or Jésus est Dieu ; donc elle est vraiment la mère de Dieu. Anathème à tous ceux qui oseraient soutenir le contraire !

3° L'Epouse du Saint-Esprit. « *Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi.* » C'est en effet au Saint-Esprit qu'est appropriée l'Incarnation, œuvre du divin amour, don de la bonté infinie et source de toute sainteté.

Reconnaissons avec S. Bonaventure que Dieu ne pouvait rien faire de plus grand que Marie, et avouons notre impuissance à louer une telle créature : « *Quibus te laudibus efferam nescio.* »

II. — *La réponse*

La réponse de Marie nous révèle ses vertus. Admirons en effet :

1° Sa foi. Quand l'ange lui annonce les merveilles que le Tout-Puissant veut opérer en elle, elle est émue, elle suspend sa réponse, mais elle ne doute pas un instant.

2° Sa pureté. Si elle est émue et si elle suspend sa réponse, c'est parce qu'elle songe à son vœu de

virginité ; aussi ose-t-elle provoquer une explication : « *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ?* » Comment devenir mère et rester vierge ? Les Pères nous affirment que Marie n'aurait pas hésité à renoncer à l'honneur infini d'être la mère de Dieu, s'il lui avait fallu pour cela perdre sa virginité.

3° Son humilité. Dès que l'ange a donné son explication, — explication étonnante cependant, — Marie n'interroge plus ; elle s'en rapporte à Dieu. N'est-elle pas d'ailleurs son humble servante ? « *Ecce ancilla Domini.* »

4° Son obéissance. Elle prononce alors le *Fiat* si impatiemment attendu au ciel, sur la terre et dans les limbes ; et le mystère s'accomplit : « *Et Verbum caro factum est.* » Ainsi un *Fiat* de Dieu a créé le monde, un *Fiat* d'Adam l'a perdu, un *Fiat* de Marie va le sauver !

Conclusion

Quel grand jour que celui qui a vu s'accomplir le mystère de l'Annonciation et le mystère de l'Incarnation ! C'est le centre de l'histoire du monde et le point de départ des temps nouveaux. Célébrons-le donc avec l'Eglise dans les sentiments les plus vifs de reconnaissance et d'amour, non seulement tous les ans, mais aussi tous les jours et même trois fois par jour par la récitation de l'*Angelus*.

L'ASCENSION

N.-S. J.-C. avait prédit son Ascension à ses apôtres et à ses disciples : « *Ascendo ad Patrem meum et Patrem vestrum, Deum meum et Deum vestrum.* » (Jo., xx, 17). Ce glorieux événement s'accomplit en effet quarante jours après la Résurrection ; et on le célèbre tous les ans avec solennité. S. Augustin affirme même qu'avec la Passion, la Résurrection et la Pentecôte, cette fête est d'origine apostolique. Considérons dans ce mystère : 1° *le triomphe de N.-S. J.-C.*, et 2° *les leçons qui en découlent pour nous.*

I. — *Triomphe de N.-S. J.-C.*

Jamais triomphe ne fut plus éclatant, ni mieux mérité.

1° Eclatant. Trois tableaux nous en donnent une idée :

a) Elévation de Jésus. Vers midi, sur la montagne des Oliviers, près de la ville où il a tant souffert, N.-S. dit adieu à la T. S. Vierge, à ses apôtres et à ses disciples, et il s'élève par sa propre vertu. (Voir le récit dans les Actes, i, 9-13 ; Mc., xvi, 19 ; Lc., xxiv, 50-53).

b) Son cortège. Il est formé par toutes les âmes des justes enfin sorties des Limbes, et par les neuf chœurs des Anges qui sont présents pour chanter sa gloire.

c) Son entrée au ciel. Il est reçu par Dieu le Père à qui il présente les âmes conquises, et il prend place à la droite de la divine Majesté. Il est donc élevé en gloire et en puissance au-dessus de toute créature (Eph., i, 20-23).

2° Mérité. Jésus est en effet le plus grand des vainqueurs. Il a remporté la victoire :

a) Sur les enfers : car c'en est fait du règne de Satan, le prince des ténèbres.

b) Sur le monde : car en dépit des rois, des sages et des philosophes, il est la Vérité par sa doctrine, la Voie par ses commandements, la Vie par sa grâce et ses sacrements. « *Ego sum via et veritas et vita.* » (Jo., xiv, 6).

c) Sur le ciel même : car il a fait déchirer la sentence de condamnation portée contre l'humanité coupable, il a fait ouvrir les portes du ciel jusque-là fermées, et il a fait rendre aux hommes le droit à l'héritage du royaume des cieux.

Le glorieux triomphe de Jésus est donc mérité. Aussi à la suite des anges, les élus chantent : « *Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam, et honorem, et virtutem.* » (Ap., iv, 11).

II. — *Leçons qui en découlent*

Nous avons à retirer de ce mystère une leçon :

1° De détachement. Jésus, nous disent les Actes, s'élève au ciel, *elevatus est.* A son exemple, ne nous laissons point captiver par les biens de ce monde : ils sont si peu de chose ! Elevons nos regards plus haut. « *Quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens : quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram.* » (Col., iii, 1-2).

2° D'espérance. Jésus s'élève au ciel pour nous préparer une place : « *Vado parare vobis locum.* » (Jo., xiv, 2). Notre exil ici-bas aura donc une fin. Que cette pensée nous éclaire, nous encourage et nous soutienne dans les peines et les afflictions de cette vie !

3° D'activité surnaturelle. S'il faut penser au ciel, ce n'est pas pour nous endormir dans l'indolence. Il faut aussi travailler et souffrir, à l'exemple de Jésus, pour gagner la couronne des élus. « *Nonne hæc oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam ?* » (Lc., xxiv, 26). C'est la leçon que donnent les anges aux apôtres et aux disciples restés en extase après la disparition de Jésus : « *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum ?* » (Act. i, 11).

Conclusion

Que toutes nos pensées, nos désirs, nos paroles, nos actions se rapportent au ciel ! Nous remporterons ainsi la victoire sur nous-mêmes, sur le monde et sur l'enfer ; et nous mériterons à notre tour les honneurs du triomphe pour l'éternité.

LA PENTECÔTE

N.-S. avait promis aux Apôtres de leur envoyer l'Esprit-Saint ; et de fait, cinquante jours après Pâques, l'Esprit-Saint descendit sur les Apôtres réunis au Cénacle. (Voir le récit dans les Actes, ii). Nous célébrons donc trois glorieux anniversaires en

cette fête de la Pentecôte : 1° *la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres,* 2° *la promulgation de la loi nouvelle,* et 3° *l'établissement de l'Eglise.*

I. — *Descente du Saint-Esprit*

Pour nous rendre compte de ce prodige, étudions ce qu'étaient les Apôtres et ce qu'ils deviennent.

1° Ce qu'ils étaient. — *a) Des ignorants ;* car malgré les trois années passées à l'école de Jésus, ils ne comprennent pas encore la doctrine de l'Evangile. — *b) Des hommes terrestres ;* car ils ne rêvent que le rétablissement du royaume d'Israël, dans l'espoir de récolter des honneurs et des dignités. — *c) Des faibles ;* car ils se sont enfuis à l'heure de la Passion, et leur chef lui-même a renié Jésus trois fois, par peur d'une servante.

2° Ce qu'ils deviennent. — *a) Des hommes instruits ;* non pas des choses de la terre, mais des choses du ciel. — *b) Des saints ;* car ils ne songent plus à leur gloire personnelle, ils ne songent qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes. — *c) Des héros ;* car pour rendre témoignage à Jésus, ils sont prêts à subir les persécutions, les souffrances et même la mort.

II. — *Promulgation de la loi nouvelle*

1° La loi ancienne avait été promulguée cinquante jours après le départ de l'Egypte, du haut du Sinaï, au milieu de la foudre et des éclairs. C'était *a) une loi de crainte, b) une loi réservée au peuple juif.*

2° La loi nouvelle est promulguée cinquante jours après la Résurrection ; mais la foudre est remplacée par le vent, et les éclairs par les langues de feu. C'est *a) une loi d'amour, b) une loi donnée au monde entier :* aussi S. Luc nous fait remarquer qu'au jour de la Pentecôte, il y avait devant le Cénacle des représentants des trois grandes branches qui se partagent l'humanité, c'est-à-dire, des enfants de Sem, de Cham et de Japhet. (Act. II, 5-12). Tous les hommes se trouvaient donc appelés à ne plus former qu'une seule famille et à ne plus reconnaître qu'un même Père : *Pater noster.*

III. — *Etablissement de l'Eglise*

Au jour de la Pentecôte, l'Esprit-Saint donne à l'Eglise :

1° La vie. Avant de remonter au ciel, N.-S. avait réuni et préparé tous les éléments constitutifs de son Eglise ; en descendant du ciel, l'Esprit-Saint les anime. Il devient à l'Eglise, dit S. Augustin, ce que l'âme est au corps. C'est lui en effet qui l'inspire, l'embellit, la dirige, la conserve et la protège.

2° La fécondité. Comme les prodiges qui s'étaient déroulés autour du Cénacle avaient attiré une foule nombreuse, S. Pierre prend la parole au nom des apôtres : aussitôt trois mille personnes demandent le baptême... Depuis ce jour, l'Eglise n'a cessé d'enfanter à la vie de la grâce ; et ni la force brutale, ni les passions humaines, ni l'habileté politique n'ont réussi à entraver sa merveilleuse fécondité.

Conclusion

Réjouissons-nous en ce jour de triple anniversaire; et puisque c'est l'Esprit-Saint qui a accompli les prodiges de la Pentecôte, adorons-le, remercions-le, demandons-lui ses grâces ; et promettons-lui de nous conduire toujours d'après sa loi, en fidèles enfants de l'Eglise.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

I

LA VOIX DE LA CLOCHE

Nil sine voce est.
Il n'est pas un être qui n'ait une voix.
(I Cor., XIV, 10).

Mes frères,

L'apôtre S. Paul nous dit que tout a une voix ici-bas, que tout vibre et tressaille pour glorifier Dieu. A la naissance du Christ, les anges chantaient : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux ! » C'était, sur la terre, comme un écho des voix célestes des cantiques de l'éternité. Dans la nature, il y a mille voix qui s'unissent et se fondent dans une harmonie universelle. Ah ! si nous pouvions entendre ces voix, les voix des astres qui peuplent le firmament et qui suivent leur route, toujours la même, de lumière et de flamme, les voix des vents qui soufflent la tempête ou qui s'éteignent dans les caresses d'une brise matinale, les voix des flots qui mugissent et des ruisseaux qui murmurent, les voix des fleurs qui s'épanouissent aux baisers du soleil, les voix des prés, des champs, des forêts, des montagnes et des vallées, où se répètent à l'infini les chants des brins d'herbe, des insectes et des oiseaux, les voix enfin qui, jour et nuit, ne cessent jamais et semblent venir d'une âme qui parle à notre âme, — si nous pouvions entendre toutes ces voix, et saisir tout ce qu'elles expriment d'adoration et de louanges pour Dieu, nous en serions ravis en extase.

L'homme aussi, le roi de la création, a une voix. Ah ! qu'elle est belle ! qu'elle est pénétrante ! Comme elle nous remue quand elle entonne un chant sacré, quand, devant les autels, ou pour une noble cause, elle parle à la foule et fait passer en elle un frisson de pitié, de crainte ou d'amour !...

* * *

Mais si, dans le monde, tous les êtres créés, depuis le grain de sable du rivage jusqu'au séraphin des cieux, ont une voix, ne fallait-il pas que l'Eglise, qui est la société des âmes fondée par le Verbe de Dieu, eût la sienne ?

Remarquez-le bien, m. f. : l'Eglise se présente à nous sous un double aspect. — Il y a l'Eglise vivante, l'Eglise des âmes, répandue à travers toute la terre, sous tous les climats, et parmi tous les peuples. Et l'Eglise ainsi considérée, ne le

savez-vous pas, vous qui l'entendez si souvent, vous qui en recueillez les accents? l'Eglise a une voix qui emplit le monde.

C'est la voix même de Dieu qui est passée sur les lèvres du Pape, et par lui, dans la bouche des évêques et des prêtres. Ah ! la grande et admirable voix ! Elle a commencé avec les prophètes pour atteindre sa perfection dans le Christ : « Jamais homme, disait-on, n'a parlé comme lui. » Et J.-C. l'a confiée à ses apôtres, *ite, docete,* et depuis lors la voix de l'Eglise n'a pas cessé ; elle s'en est allée, en ondes sonores, depuis Jérusalem jusqu'aux extrémités de la terre, *in omnem terram exivit sonus eorum,* et aujourd'hui, demain, toujours, l'Eglise parlera... Et elle ne peut pas ne pas parler : c'est l'ordre de Dieu, et aucun homme si puissant qu'il soit, quelque glaive qu'il porte, ne pourra lui imposer silence, lui fermer les lèvres, en lui disant : « Tais-toi ! » L'Eglise a, comme le Christ, les paroles de la vie éternelle, et toutes les voix humaines s'éteindront que l'Eglise encore, remontée au ciel, continuera dans les louanges et les cantiques de l'amour, les prédications de la foi.

J'avais besoin, m. f., de vous rappeler cette grande vérité, à l'heure où l'on voudrait étouffer, dans le bruit et le tumulte des revendications sociales, les enseignements de l'Eglise ; et d'ailleurs vous comprendrez mieux ce que je vais vous dire maintenant.

* * *

Il n'y a pas que l'Eglise vivante, société des âmes. Il y a aussi l'église matérielle, et à celle-ci il faut une voix : c'est la cloche.

I. — Je n'ai pas besoin de vous apprendre d'où vient la cloche, comment et de quel métal elle est faite. C'est le génie chrétien qui l'a trouvée, qui s'en est emparé, et qui, la plaçant au faîte de nos temples, dans des tours ajourées, plus près du ciel, lui a dit : « Parle, et que d'écho en écho, ta voix se mêle à d'autres voix pareilles à la tienne, pour aller plus loin, toujours plus loin, par toute la terre ! »

Je ne saurais, sans douleur, penser à nos provinces dévastées. Parmi tant de ruines qui accusent la barbarie de nos ennemis, il faut compter celles de tant d'églises jetées par terre, anéanties, avec leurs cloches fondues par le feu, ou bien, ce qui a dû être pour elles une plus effroyable torture, emportées pour devenir, elles les messagères de Dieu, des instruments de mort... O cloches de France, quel n'a pas été votre deuil, en ces jours de carnage et de sang !... Mais vos sœurs ont enfin sonné la victoire, et voici qu'aujourd'hui des cloches tout éclatantes de jeunesse remplacent les anciennes *tombées au champ d'honneur,* et dans les concerts aériens d'autrefois il ne manquera bientôt plus aucune voix.

Pour les nouvelles cloches de cette paroisse, chacun a voulu donner son obole, et j'imagine que leurs premiers sons tout à l'heure seront pour dire : *Merci !...* Merci aux généreux donateurs, merci à tous les fidèles ; merci aux parrains et marraines qui les ont couvertes de dentelles et dont il faut louer la foi et les vertus chrétiennes ; merci au clergé, au prêtre qui les aura bénites ; merci au fondeur lui-même qui les a tirées de la fournaise !...

II. — La bénédiction d'une cloche, m. f., se rapproche autant que possible du baptême d'un nouveau-né. Vous allez voir, en effet, qu'elle sera purifiée par l'eau bénite répandue sur elle ; vous allez voir qu'elle recevra l'onction des saintes huiles, qu'elle sera tout entourée des parfums de l'encens, qu'elle sera vêtue d'une robe blanche et couronnée de fleurs ; vous allez voir tous les signes de croix qui seront tracés sur elle, les inscriptions qu'elle portera, les noms de ses parrain et marraine, le nom du cher et dévoué pasteur de la paroisse, le nom du Saint qui va devenir son nom ; et puis, au sortir de la cérémonie qui nous assemble, les enfants eux-mêmes seront appelés à prendre part à la fête, et par leurs cris joyeux, achèveront la louange qui doit retentir aujourd'hui en l'honneur de Dieu et de son Eglise.

Voilà donc la cloche bénite ; elle est sortie du domaine des choses profanes et elle est appelée à des fonctions et à un rôle, si je puis ainsi dire, magnifiques.

III. — La cloche est mêlée à notre vie, et par ses battements, par ses carillons et ses glas, elle devient une voix qui nous avertit, qui nous appelle, qui chante, qui pleure et qui nous accompagne jusqu'au seuil de l'éternité.

a) Elle nous *avertit* dans les calamités publiques. Est-ce un incendie qui vient d'éclater et qui menace de tout réduire en cendres ? Est-ce une inondation subite qui met en péril des vies humaines ? Est-ce quelque fléau redoutable qui réclame contre lui, pour le combattre, pour le détourner, l'union et le concours de tous ? La cloche se met en branle, et par ses coups répétés, haletants, elle signale le danger : « Allons, dit-elle, vite, hâtez-vous ! » et plus ses tintements se précipitent, se prolongent, plus il faut que les secours soient prompts et les cœurs vaillants.

Vous vous rappelez comme si c'était hier, vous vous rappelez comment, le premier samedi du mois d'août 1914, les cloches de France se mirent à sonner. C'était la guerre. C'était l'ennemi à la frontière ; c'était notre pays envahi ; c'était le sang qui coulait déjà ; c'était le deuil, un deuil immense, dans toutes les familles, dans tous les foyers... Oh ! qui donc, à cette heure tragique, n'a pas senti son cœur saisi d'angoisse ? Qui donc n'a pas entrevu les sacrifices, les immolations nécessaires ? Qui donc n'a pas eu des sanglots dans la gorge et des larmes dans les yeux ?

Et nos cloches sonnaient longtemps... longtemps !... O épouses, ô mères, c'est l'heure des adieux. Entendez-vous l'airain sacré qui retentit ? Vous voudriez retenir vos bien-aimés ; mais non, la cloche c'est la Patrie qui parle et qui jette à tous ses fils le cri d'alerte : *Aux armes !* Et ils sont

partis, et combien ne sont pas revenus!... Leur liste funèbre — et si glorieuse! — est là, dans cette église, pour sauver leurs noms de l'oubli, pour rappeler leur héroïsme aux générations futures et demander pour eux la prière de la reconnaissance.

b) La cloche nous *appelle*. Elle nous appelle, chaque jour, à louer Dieu, à l'adorer, à le prier; elle nous appelle le matin, à midi et le soir, à invoquer notre Mère du ciel, la Vierge Marie. C'est l'*Angelus*, l'*Ave Maria*. C'est le salut de l'Ange, c'est le lis de la pureté, c'est la rose de l'amour! O cloches, tintez par trois fois et portez à toute la paroisse, aux travailleurs des champs, aux voyageurs de la route, aux bûcherons des forêts, la grande nouvelle du Fils de Dieu fait homme...

Vous connaissez un tableau célèbre : l'*Angelus* de Millet. Rien n'est plus touchant que de voir, au milieu d'un sillon, pendant que l'attelage arrêté se repose, un homme et une femme inclinés qui, au son lointain de la cloche, récitent l'*Ave Maria*. Ah! puisse cette scène se renouveler souvent dans nos campagnes!... Puissent nos cloches, en égrenant leurs notes si douces, si suaves, sur le front des chrétiens au travail, éveiller dans leur âme la foi en Dieu et l'amour de Marie!...

La cloche nous appelle, le dimanche, aux offices de l'Eglise. Le dimanche est le jour du Seigneur, et ce jour-là les cloches, à plusieurs reprises, redisent le grand commandement :

Les dimanches tu garderas
En servant Dieu dévotement.

Pour les uns, la cloche est une amie; elle les invite, elle les presse; ils l'entendent et ils accourent dans le saint lieu. Pour les autres qui ont désappris le chemin de l'église, qui ne veulent plus suivre les pas de leurs pères, ah! qu'elle soit un remords! — Un matin, après une nuit passée dans les plaisirs et les fêtes du monde, deux hommes, jeunes encore, rentraient chez eux. Une cloche se mit à sonner, et l'un d'eux dit à l'autre : « Entends-tu? Il y a des chrétiens qui vont à la messe, et nous, nous outrageons Dieu! »

c) La cloche *chante*. Elle chante aux baptêmes des nouveaux-nés, et c'est elle qui annonce au ciel et à la terre que Dieu et l'Eglise ont de nouveaux enfants qui vont grandir, se presser un jour à la table du Christ et croître pour peupler les cieux.

La cloche chante à la cérémonie des noces, et les jeunes époux s'avancent tout radieux vers les autels où les accompagnent leurs parents attendris, et où l'Eglise va recevoir leurs serments de fidélité et d'amour; et la cloche salue la nouvelle famille qui se fonde, le nouveau foyer qui commence et où l'on verra se perpétuer le nom, les vertus et les traditions des ancêtres.

La cloche chante à tous les événements heureux de notre vie; elle est de toutes nos joies, de toutes nos fêtes, et quand elle vibre, là-haut, dans nos tours, il semble que ce soit pour ajouter ses souhaits et ses vœux à tous ceux que l'affection et l'amitié forment pour nous.

La cloche chante aux victoires du pays; elle accompagne nos *Te Deum*, et pendant que les clairons sonnent et que les tambours battent, que les troupes défilent, que les drapeaux frissonnent, c'est sa voix mêlée à la voix de tout un peuple debout et triomphant qui fait monter jusqu'à Dieu l'hymne de la reconnaissance et de l'amour.

d) La cloche *pleure*. Elle a des sons d'infinie tristesse, quand elle tinte l'agonie du chrétien, qu'elle apprend sa mort à la paroisse qui s'émeut d'un départ parfois prématuré. La cloche pleure aux funérailles de l'enfant, du jeune homme, de la jeune fille, du père, de la mère, rappelés de ce monde et entrés dans leur éternité. Elle pleure, et elle fait pleurer ceux qui l'entendent... Elle les fait aussi prier pour la chère âme citée au tribunal de Dieu et qui doit rendre compte de sa vie tout entière.

La cloche pleure, au jour que l'Eglise a consacré au souvenir des morts. L'oubli vient vite, le temps fait un pas, et déjà sur les tombes les noms des défunts s'effacent. Il n'y a plus personne pour les épeler, pour les redire avec une prière jaillie du cœur. O néant que nous sommes! O poussière du sépulcre! Mais l'Eglise se souvient; l'Eglise ne vieillit pas; l'Eglise pense à tous ses enfants et n'en oublie aucun; et la cloche convie les fidèles à se rendre au pied des autels et de là au cimetière où sur les tombes les plus délaissées, sur les cendres les plus refroidies, elle va répandre son *Libera* et des promesses d'immortalité.

* * *

Voilà, m. f., ce qu'est la cloche, voilà la place insigne qu'elle occupe parmi nous, et comme on l'a si bien dit, « l'homme ne peut naître, vivre, souffrir, mourir, sans que, grâce à la cloche, on donne un sourire à sa naissance, un souhait à son bonheur, un regret à sa souffrance, une larme et une prière à son tombeau. » (Mgr Besson).

O cloche bénite en ce jour, ô cloche couverte des onctions de l'Eglise, ô cloche, voix de Dieu sur la terre, tu vas bientôt sonner! Ah! je souhaite que toute la paroisse t'entende et s'émeuve à tes accents; je souhaite que tu salues beaucoup de naissances et de mariages; je souhaite que dans nos solennités religieuses, tu amènes ici dans cette église des foules de plus en plus nombreuses; je souhaite que les fils de ce pays, partis ailleurs, te reconnaissent en y revenant et retrouvent en toi l'amie de leur enfance; je souhaite que tu n'aies jamais à annoncer de calamité, de désastre public; et puisque nous devons tous mourir, si tu sonnes notre agonie, et notre mort, sonne, sonne aussi notre entrée au Paradis, *in Paradisum!...* Ainsi soit-il [1].

[1] Voir la *Prédication* du 22 juin [illegible] cantiques de la cloche »; — et du 26 [illegible] voix des cloches ».

POUR LA FÊTE D'UN SYNDICAT AGRICOLE

POUR LA PATRIE ET POUR DIEU

Reddite ergo quæ sunt Cæsaris Cæsari, et quæ sunt Dei Deo.
Rendez à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui est dû à Dieu.
(Luc, xx, 18).

Chers agriculteurs,
Syndiqués des Jumeaux,

Les tragiques événements qui, pendant plus de quatre années, ont ensanglanté la France, la mettant à plusieurs reprises au bord de l'abîme avant qu'elle ne sorte glorieuse et triomphante de la lutte, ne vous ont pas laissé la liberté de tenir les réunions annuelles de votre Syndicat ; et aujourd'hui, après cette si longue interruption, groupés dans cette église, vous êtes heureux de vous retrouver unis et de renouer une tradition qui vous est chère.

C'est à la bienveillance de votre Comité que je dois l'honneur de vous adresser la parole dans cette solennité. Sans doute, il aurait pu facilement trouver un orateur mieux qualifié. Mais enfin, puisque il me faut vous parler, je veux simplement, m'inspirant du texte sacré que je citais tout à l'heure, vous *féliciter* d'avoir rempli si noblement vos devoirs de patriotisme envers la France, et vous *exhorter* à vous acquitter aussi fidèlement de vos devoirs envers Dieu.

I

Oh ! la France, notre chère Patrie, quand l'avons-nous aimée davantage que pendant les années terribles de la grande guerre ? Quand avons-nous jamais été plus fiers d'être Français que depuis le jour inoubliable où nous avons vu la France revenir des champs de bataille, affaiblie sans doute par de trop nombreuses blessures, mais le front couronné des lauriers de la Victoire ? Mais cette victoire, à qui la France en est-elle redevable ? A tous ses enfants sans distinction ; à tous ceux qui, oublieux des luttes et préférences politiques, ont su former ce Bloc si justement appelé l'*Union sacrée*.

Mais ce n'est pas l'éloge des fils de France en général que je viens faire aujourd'hui devant vous, c'est le vôtre plus spécialement à vous, agriculteurs Syndiqués des Jumeaux !

1. Un grand Français, qui fut à la fois un illustre soldat et un intrépide colonisateur en Afrique, avait pris pour devise ces deux mots, qui caractérisent si parfaitement sa noble carrière : Ense et Aratro ! *Par l'Epée et la Charrue !*

S'il fallait choisir pour vous aussi une devise, nulle autre, à mon avis, ne vous conviendrait mieux que celle de l'illustre Maréchal Bugeaud. *Ense et Aratro*. Oui, paysans de France, par les armes et par la charrue vous avez travaillé au salut et à la grandeur de la Patrie.

A la France, vous, nos soldats d'hier, que dans ces rangs je salue avec admiration, vous avez donné sur le front, dans les tranchées et dans les camps de réserve, sans défaillance, les exemples de l'endurance et du courage militaire, vous avez *tenu* obstinément et vous avez vaincu !

Quelques-uns, nobles mutilés, — j'en distingue parmi vous, — ont donné sans regret le sang de leurs blessures et sacrifié sans une plainte, pour le salut de la France, leurs membres amputés.

D'autres... ah ! ceux-là, c'est avec des larmes plein les yeux que nous évoquons leur souvenir si cher ! Ce sont les victimes de l'horrible guerre, tombées au champ d'honneur pour la France... Ils sont dix-sept de votre Syndicat : Syndiqués ou fils de Syndiqués ; dix-sept victimes ! Quelle proportion effrayante, pour le si petit nombre que vous êtes !

Chers morts, héros glorieux, en cette journée, nous ne pouvions pas vous oublier ! Ah ! vos restes sacrés ne reposent pas ici, sous ce drap mortuaire, pendant cette cérémonie ; vos cendres sont là-bas, mêlées à celles de vos compagnons d'armes, sous cette terre empourprée de votre sang ; mais vos âmes en ce moment sont ici, au milieu de nous, pour sourire à nos larmes. Et puis, morts bien-aimés, si peut-être nos prières ne devaient plus vous être utiles, parce que vous êtes déjà dans la gloire du ciel, récompensés par le Dieu des Justices, du moins qu'elles retombent en rosée consolante sur les cœurs brisés de tous ceux qui vous pleurent pendant cette cérémonie !

2. Pendant que vous, les jeunes — et chez les cultivateurs, à 50 ans l'on est encore jeune ! — pendant que vous sauviez la France par les armes, nous, les vieux, de quels spectacles d'héroïsme n'étions-nous pas les témoins, *à l'arrière !*

Durant toute la guerre, dans nos campagnes, nous avons vu des vieillards à cheveux blancs s'arracher du repos qui convenait à leur âge pour reprendre au foyer la place du fils et du petit-fils absents, se remettre sans murmure, parce que c'était pour la France, aux labeurs d'un rude travail dont ils étaient déshabitués. Nous avons vu des pères de famille, exemptés par l'âge du service aux armées, assumer double et triple tâche, dans la besogne quotidienne.

Nous avons vu des femmes, des mères, des épouses, des sœurs, toutes vaillantes Françaises, vaquer aux rudes travaux des champs, heureuses d'alléger le fardeau trop pesant aux bras de l'aïeul ou du vieux père. Nous les avons vu guider des attelages, manœuvrer la herse et la charrue, retourner les sillons, conduire les machines et se donner avec un inlassable courage à tant d'autres travaux, qui d'ordinaire n'étaient ni de leur âge ni de leur sexe.

Nous avons vu des enfants, des adolescents, dont les jeunes années ne trahissaient pas le courage, se rendre utiles, en prenant large part à la tâche commune.

Et nous, prêtres, ministres de Dieu, conscients de nos devoirs de patriotisme, nous levions sans nous lasser nos bras et nos cœurs vers le ciel,

priant Dieu pour les chers absents, soutenant par nos exhortations les admirables énergies de ces martyrs du dévouement en répétant à tous : « Pour Dieu et pour la France ! »

Soldats et agriculteurs, vous avez été l'admiration du monde ; une fois encore soyez félicités, soyez remerciés !

3. L'horrible guerre avait cessé, et vous goûtiez enfin au foyer domestique la douceur de retrouver tout ce que vous aimiez ; mais la tâche n'était pas achevée.

Soudain le spectre de la faim se dressa devant la France, et c'est encore à vous, agriculteurs, que la Patrie a demandé de nourrir ses enfants. Sans trêve, sans repos, vous vous êtes remis aux tâches pénibles, vous avez arrosé de vos sueurs la vieille et toujours féconde terre de France, et à vos efforts elle a répondu généreusement.

Ah ! sans doute, vos peines ont été rétribuées, vos labeurs récompensés par les biens de la fortune ; mais la réussite n'a pas fait de vous des *égoïstes*, et quand la pauvre France, au retour des champs de bataille, trouva ses finances épuisées et tendit vers tous ses fils une main suppliante, vous, agriculteurs, vous avez répondu noblement à son geste d'appel, vous lui avez porté ce qui vous restait d'or, vous lui avez confié la meilleure part de vos économies, si bien que notre ministre des Finances s'écriait à la tribune française, en rendant compte du dernier emprunt national : « Son succès est à l'honneur des paysans de France ! »

N'avais-je donc pas raison de proclamer que, rendant à César, c'est-à-dire à la Patrie, ce qui lui est dû, vous avez été toujours de bons Français !

II

« *Quæ sunt Dei Deo*. Rendez à Dieu ce que vous lui devez. » Pour Lui, allez-vous être moins généreux que vous ne l'avez été pour la Patrie ?

A la France vous avez donné du dévouement, de l'or et du sang ! Je ne veux pas et vous ne voulez pas non plus, parce que vous êtes conscients de vos devoirs de catholiques, faire à Dieu la part moins belle que celle de la France.

Pour Dieu donc je vous demande du *dévouement*, un peu *d'or*, et *du sang !*... Oh ! mes chers amis, ne vous effrayez pas ; ce que je vous demande, au nom du Bon Dieu, ne dépasse pas vos moyens. Ecoutez-moi, vous allez en juger.

1. Vous n'oubliez jamais que vous êtes Français, c'est bien, je vous en ai félicités ; mais peut-être avez-vous oublié parfois qu'étant catholiques, il vous faut toujours agir en catholiques.

Votre premier devoir c'est donc d'être dévoués au service de Dieu. Servez Dieu, mes chers amis, parce que c'est le seul moyen de sauver vos âmes et d'arriver au bonheur éternel. Servez Dieu, parce que c'est le meilleur moyen d'assurer votre bonheur temporel. Vous êtes des hommes de labeur, et nous savons tous la somme de travail qu'il vous faut pour rendre la terre féconde. Mais prenez garde que, si Dieu n'est pas servi, il ne vous retire sa protection et ne vous fasse payer par de dures épreuves vos infidélités. Est-il donc inouï d'avoir vu chez nous des récoltes qui s'annonçaient pleines d'espérances, péricliter et devenir à rien en quelques jours, en quelques heures ? Est-il donc si rare d'avoir vu les vignes jaunir avant l'automne et leurs grappes cesser de se développer avant la maturité ? Qui donc commande aux éléments ? Qui les déchaîne ou les modère à son gré ? Qui commande au soleil de féconder vos sillons, de dorer vos raisins ? Qui commande à la grêle, aux brouillards ou aux gelées de ruiner vos espérances ? A n'en pas douter, c'est le Dieu qui, comme le chantait le poète :

Qui fait naître et mûrir les fruits,
Qui leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits ;

mais aussi le Dieu qui sait maudire et rendre stérile le champ ou le verger du serviteur infidèle.

Vous, soyez fidèles à Dieu, fidèles à le servir le jour qu'il s'est réservé chaque semaine... Mais vous m'avez compris, vous savez que le travail du dimanche n'a jamais enrichi ; je n'insiste pas.

2. On a dit, et c'est devenu monnaie courante, que les agriculteurs de France ont fait des bénéfices étonnants ! Laissons la part de la légende et disons seulement et plus justement que vous avez bien réussi et que vos affaires ont fructifié. Vous n'allez donc pas trouver étrange que je réclame de votre générosité la *petite part* du Bon Dieu, c'est-à-dire un peu de votre superflu, quelques miettes de votre gain.

Quand je réclame la part du Bon Dieu, je veux dire la part de l'Eglise, qui le représente. L'Eglise ! Vous savez comment on l'a spoliée, dépouillée de ses biens. Il y a quelque quinze ans, ils n'étaient pas rares ceux qui se gaudissaient dans l'espérance de la voir bientôt vaincue par la famine. Mais ces affameurs ont été déçus. Les catholiques de France, riches et pauvres, n'ont pas voulu que leur Eglise disparaisse, ils l'ont sauvée et nourrie comme on nourrit sa mère.

Donnez encore, mes chers amis, donnez généreusement ; soutenez de vos deniers votre clergé, subventionnez vos œuvres de paroisse, aidez les œuvres du diocèse, les Séminaires, les écoles chrétiennes ; participez aux grandes œuvres catholiques de la France : Propagation de la Foi, Sainte-Enfance, St-François de Sales, que sais-je ? En un mot, donnez pour Dieu quelques-uns de vos petits ou gros billets de banque : il est assez riche et assez généreux pour vous rendre au centuple, en ce monde ou en l'autre.

3. Mais il vous demande encore plus : du sang ! Non pas qu'il veuille prélever parmi vous de nouvelles victimes ; oh ! non !... L'on peut donner son sang ailleurs que sur les champs de bataille ; vous pouvez en donner sans danger pour votre vie.

A vous donc qui êtes engagés dans les liens du mariage, Dieu vous redit les paroles qu'il fit entendre au Paradis terrestre à nos premiers parents : « *Crescite et multiplicamini*. Croissez et

communiquez votre vie ! » Oui, votre sang c'est de la vie, et cette vie Dieu vous demande de la transmettre. Il faut, en compensation des deuils de guerre, que les berceaux se multiplient dans les familles françaises. Plus de calculs égoïstes, plus de barrages au fleuve de vie qui doit couler largement ! Communiquez la vie, Dieu vous le demande pour la France, pour l'Eglise.

Pour la France ! N'avez-vous pas lu, comme moi, le défi de l'orgueilleuse Allemagne tout après sa défaite ? C'est un de ses chefs militaires, qui hier jetait aux quatre coins du monde cette bravade : « La France n'aura pas toujours des Alliés, et d'elle nous aurons facilement raison bientôt, quand seuls à seuls, nation contre nation, nous opposerons les enfants de nos familles fécondes aux fils uniques de la famille française. » L'Allemagne, vous le savez aussi bien que moi, l'Allemagne nous guette déjà ; mais à son défi vous saurez répondre, en faisant tout votre devoir de pères de famille, et le Boche, n'osant pas se mesurer à nombre égal, ne franchira plus la frontière française.

Et puis, agriculteurs, vous vous plaignez de manquer de bras, parce que les jeunes gens abandonnent la terre pour s'en aller dans les villes. Vous êtes inquiets pour l'avenir de vos campagnes... Le remède, où se trouve-t-il ? Vous l'avez compris : il sera dans les familles nombreuses — nous en avons des exemples — qui sauront se passer de ces bras mercenaires. L'avenir en agriculture, vous n'en doutez pas, l'avenir est aux seules familles qui compteront de nombreux enfants.

Du sang pour l'Eglise ! ai-je ajouté. Eh oui, chers amis, du sang pour l'Eglise... Hélas ! avec vos fils et vos frères ils sont tombés par milliers sur les champs de batailles, nos prêtres et nos séminaristes de France, espérances de l'Eglise. Et notre beau diocèse qui autrefois avait l'honneur de prêter de ses prêtres aux diocèses plus pauvres en vocations, voit maintenant se multiplier les paroisses sans pasteurs, à cause des deuils de la guerre et de la stérilité des familles.

Mais les campagnes ont toujours été les pourvoyeuses de nos Séminaires. A de rares exceptions, nous, prêtres, nous sommes des fils de paysans, et c'est notre gloire que Dieu nous ait choisis dans l'humilité de notre condition pour faire de nous ses ministres, des conducteurs de son peuple sur le chemin de la vraie Terre promise.

A vous donc encore, agriculteurs, l'Eglise demande de votre sang, c'est-à-dire quelques-uns de vos enfants. Le jour où vos familles auront, comme aux époques de foi, de nombreux rejetons, Dieu prélèvera sa part pour le service de ses autels, et ce sera pour votre bonheur à vous, parents privilégiés qui donnerez des prêtres à l'Eglise.

* * *

J'ai abusé de votre patience, mes chers amis. Pardonnez-moi. J'ai voulu glorifier la France, en rappelant que vous avez été ses loyaux serviteurs, et j'ai plaidé la cause du Bon Dieu, en vous exhortant à remplir vos devoirs de bons catholiques.

« Catholiques et Français toujours ! » C'est le refrain du cantique populaire.

« Catholiques et Français toujours ! » Que ce soit votre devise, et en avant sur le chemin de l'honneur, en avant sur le chemin du ciel ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

(30 avril)

DOCTEUR ET MARTYRE

Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes.
Ceux que le monde regarde comme des ignorants, Dieu les a choisis pour confondre les sages.
(I Cor., I, 27).

Mes frères,

Le cachet particulier de la science humaine, c'est qu'elle s'acquiert lentement, au prix de beaucoup d'efforts, et qu'elle est le partage d'un petit nombre de privilégiés qu'on appelle, avec une certaine pompe, les princes de la science. Nous ne la méprisons point, nous nous inclinons même avec admiration devant ses utiles et féconds résultats matériels ; mais nous ne la mettons point cependant en parallèle avec la science divine, car celle-ci nous révèle les incomparables mystères de la bonté de Dieu, qui illumine les esprits, console les cœurs et sauve les âmes. Cette science divine, Dieu se plaît à l'accorder aux humbles, à ceux que le monde méprise pour leur ignorance. Ce sont ces ignorants qu'il choisit pour parler, alors que les savants se taisent, pour exécuter sa volonté, et même diriger les événements, alors que les forts, les habiles, les fins politiques ont échoué. Jamais peut-être cette parole de S. Paul n'a trouvé son application avec autant d'éclat que dans cette douce servante de Dieu qui s'appelle sainte Catherine de Sienne. Née d'une famille des plus modestes, elle n'apprit à lire et à écrire que par miracle, elle ne reçut aucune instruction humaine, et cependant elle eut des disciples qui recueillaient avidement ses leçons, elle ramena à Rome les Papes qui depuis soixante-dix ans s'étaient réfugiés à Avignon, elle servit de médiatrice entre les princes, elle travailla à réconcilier des cités, mais tout cela, au prix de souffrances et d'épreuves incroyables.

Cette fille du peuple *enseigna comme un docteur*, et *souffrit comme une martyre*. Ces deux mots résument la vie extérieure de cette sainte, l'une des plus étonnantes que l'on rencontre dans l'histoire de l'Eglise. Daigne sainte Catherine de Sienne nous obtenir quelque chose de ses lumières, de sa simplicité et de son zèle apostolique !

I

Tout enfant elle se sentait invinciblement attirée vers l'Ordre des Frères Prêcheurs. « Quoiqu'elle

ne lui fût attachée que comme tertiaire séculière, elle l'aimait de toute son âme. On dirait que cet amour était, chez elle, dans le sang, comme une grâce de son baptême. Dieu l'avait créée fille de S. Dominique [1]. » Comme elle craignait de ne pouvoir embrasser l'Ordre qu'elle avait choisi dans son cœur, elle vit en songe S. Dominique qu'elle reconnut à son beau lis blanc lumineux. Il lui dit : « Ma très douce fille, aie bon courage, ne crains aucun empêchement, tu prendras certainement l'habit que tu désires. » Elle en fut ravie, car elle trouvait de grands obstacles auprès de ses parents, surtout auprès de sa mère Lapa qui voulait pour elle un mariage fortuné.

1. Ces obstacles, Dieu permet qu'elle les surmonte. Elle se fait un petit oratoire au fond de son cœur, dit S. François de Sales, où elle se retire en esprit au milieu des soucis pénibles qui l'accablent, et « elle ne ressent plus aucun trouble des peines que le monde lui fait, » et qu'il s'ingénie à rendre cuisantes.

La grâce de l'Ordre déborde en elle, et comme elle comprend cette vie surnaturelle qu'il a puisée à sa meilleure source, et qui produit la perfection de l'âme !

Elle vit cette vie spirituelle idéale, à la fois active et contemplative, où l'on s'exerce non seulement à l'apostolat, mais à la prière publique, à l'oraison intime, et à la pénitence, qui forment le foyer de l'apostolat.

L'Apôtre doit être docteur. Sainte Catherine qui était dépourvue de toute culture intellectuelle fut éclairée des lumières divines au point qu'elle expliquait aux savants de l'Eglise les profondeurs de la doctrine chrétienne. Elle eut pour disciples ses directeurs eux-mêmes, des Maîtres de l'Ordre, des docteurs qui venaient en foule écouter son enseignement miraculeux. Elle leur parlait, leur exposait surtout les mystères de la miséricorde de Dieu, puis elle les transformait en apôtres. Elle forma ainsi une légion modeste de religieux fervents, qui travaillèrent à la réforme de l'Ordre, et s'élancèrent dans le champ du Père de famille pour y recueillir une abondante moisson d'âmes.

Mais elle-même, malgré ses résistances, elle dut se produire, sur l'ordre de Jésus-Christ qui lui dit : « Je veux que tu quittes les douceurs de la contemplation pour travailler au salut des âmes. Il faut que tu sortes, que tu ailles au milieu du monde. N'as-tu pas choisi l'Ordre des Prêcheurs à cause même de son but apostolique ? J'ai décidé d'humilier les savants et les docteurs enflés de leur science, en envoyant au peuple chrétien, pour l'instruire et l'édifier, de pauvres femmes comme toi. Va, je ne t'abandonnerai jamais ! »

Qu'elle eût mieux aimé goûter les douces joies de la prière et de l'union avec Dieu, plutôt que d'aller au milieu du monde qui ne lui inspirait que de l'aversion ! Mais elle est fille d'obéissance, elle surmontera ses répugnances et s'en ira parler de Dieu au peuple qui ne le connaît pas. Si elle n'a point cultivé les lettres humaines, elle est allée à une autre école, supérieure à toutes les écoles d'ici-bas, elle a écouté la Sagesse divine qui lui enseignait ces deux grandes choses qui ravissaient S. Augustin et S. Thomas d'Aquin : ce qu'est Dieu, et ce qu'est l'homme au regard de Dieu.

A la lumière divine elle a vu les devoirs qu'elle doit accomplir, son union d'amour avec Jésus-Christ, l'amour de Jésus-Christ pour son âme ; elle est convaincue qu'elle ne fera jamais assez pour lui ; c'est pourquoi elle va, généreuse et joyeuse.

2. Elle a beaucoup de choses à dire. Elle enseignera surtout deux vérités. Au peuple elle dira : « Dieu est infiniment bon, venez à lui, convertissez-vous à lui, pratiquez la belle doctrine de l'Evangile. » Et aux chefs de l'Eglise, — car elle a reçu aussi une mission qui les concerne, — elle déclarera qu'ils doivent être plus saints, eux pasteurs, que le troupeau qu'ils conduisent. Enfin, parce que le pape Grégoire XI réside à Avignon, elle ne cessera de lui rappeler qu'il faut qu'il revienne à Rome, le centre de la chrétienté, à Rome où S. Pierre a établi son siège pour jamais.

C'est pourquoi nous la voyons d'abord se prodiguer au chevet des malades, panser leurs plaies, leur donner des soins empressés autant qu'affectueux, afin qu'un jour Jésus-Christ lui dise : « J'ai été malade et vous m'avez visité. » Mais les soins qui s'adressent au corps sont un moyen de pénétrer jusqu'à l'âme. Elle veut leur rendre la santé, les guérir, mais elle veut surtout ouvrir le ciel à ces âmes qui ont oublié Dieu pendant la vie et que Dieu rappelle à lui pour leur demander compte de cet oubli.

Elle est tellement passionnée pour le salut des âmes qu'elle les poursuit jusqu'au pied de la potence où les malfaiteurs publics vont expier leurs crimes, qu'elle les cherche sur tous les chemins de la Toscane, à Pise, à Florence surtout, avec tant d'amour et de pitié qu'elle finit par ramener les pécheurs les plus endurcis.

Les détracteurs ne lui manquent pas. « Qu'est-ce que cette fille sans lettres, sans études, sans mandat, s'entredisent-ils, qui veut jouer un rôle public et qui enseigne, qui a des disciples à qui elle communique ses prétendues lumières, qui écrit des lettres de direction à quantité de personnages et dont beaucoup d'hommes aveuglés et abusés recueillent jusqu'aux conversations spirituelles ? »

Leurs clameurs et leurs critiques se firent si pénétrantes que le Général de l'Ordre l'obligea à comparaître devant le Chapitre réuni à Florence. Elle y vint et parut à tous si modeste, si éclairée, et d'une doctrine si pure, qu'on la laissa retourner en paix dans sa patrie.

3. C'est alors qu'elle commence vraiment la mission publique dont elle est investie, et qui a reçu à Florence une sorte de consécration officielle.

Rien n'échappe à son zèle, ni à son coup d'œil extraordinaire. Elle voudrait affranchir les Lieux Saints de la tyrannie musulmane, et projette une

[1] Le R. P. Mortier, *Histoire des Maîtres Généraux de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, t. III, p. 434.

nouvelle croisade. Elle écrit au roi de France, à la reine de Naples, même à un chef de brigands anglais dont les bandes dévastaient l'Italie méridionale, et le cœur de cet aventurier se laisse toucher. Il se déclare prêt à partir pour l'Orient et il se serait embarqué aussitôt si les paroles de la sainte avaient trouvé de l'écho auprès des princes chrétiens. Seul le duc d'Anjou, le frère du roi de France, est gagné ardemment à sa cause, et s'il ne devint pas un conquérant libérateur du tombeau du Christ, du moins elle aura réussi à l'engager résolument dans la voie chrétienne.

Mais la révolution règne dans les villes d'Italie. Florence a massacré le Nonce apostolique, et le Pape entend exercer sur cette cité criminelle sa juste vengeance. Catherine oublie alors son projet de croisade pour implorer la grâce des Florentins, elle supplie Grégoire XI de les frapper, non « avec le bâton de la guerre, mais avec le bâton de la douceur, de l'amour et de la paix. » Avec quels accents d'espérance et de douceur elle lui crie miséricorde : « La paix, la paix, Très Saint Père, pour l'amour de Jésus crucifié ! Ne regardez pas à l'ignorance et à l'orgueil de vos enfants ! Rendez-nous la paix, à nous qui vous avons offensé ! Je vous dis cela, doux Christ de la terre, au nom du Christ qui est au ciel ! »

Puis elle s'enhardit à lui exposer le désir profond de son âme, qui est aussi le désir de tous les chrétiens d'Italie : qu'il revienne à Rome. Tout le pays souffre de son absence. Ses légats manquent d'autorité ou d'expérience, les troubles augmentent, l'impiété fait invasion, Rome est livrée à des mains mercenaires : « Venez ! venez ! lui dit-elle, ne résistez plus à la volonté de Dieu qui vous appelle ; vos brebis affamées vous attendent ; venez prendre et posséder la place de votre prédécesseur Pierre, car vous, Vicaire du Christ, vous devez demeurer dans vos Etats ! »

Et c'était une pauvre petite femme du peuple qui osait parler ainsi au Pape, la plus haute autorité de la terre, et qui n'hésitait pas à lui dire hardiment : « Votre devoir, c'est de revenir à Rome ! » Et loin de la rebuter, le Souverain Pontife lui permettait de lui tout dire « à cause de la sainteté de sa vie, » dit S. Antonin.

Aussi ne reculera-t-elle même pas devant le voyage lointain d'Avignon.

Elle ira, afin d'accomplir une double mission. D'abord, pour apaiser le Pape qui n'avait pas pardonné aux révolutionnaires de Florence. Elle est si persuasive, ses paroles semblent si bien inspirées du ciel que Grégoire XI vaincu lui dira : « Afin que vous sachiez combien je désire sincèrement la paix, je la remets entre vos mains. Je vous recommande toutefois l'honneur de l'Eglise. » Nous verrons qu'elle se souviendra de ces paroles. Mais la mission qu'elle a surtout à cœur, c'est de ramener le Pape à Rome.

On l'a appelée la Jeanne d'Arc de la Papauté. De fait, entre ces deux saintes, il existe des ressemblances saisissantes qu'il serait trop long de faire ressortir. Mêmes origines, même pureté, même zèle, mêmes regards jetés vers le ciel. Jeanne se dirige vers Chinon pour convaincre le roi qu'il doit agir en roi, avec confiance, avec énergie, avec autorité, et elle lui révèle un secret qui lui apprend qu'elle est vraiment l'envoyée de Dieu. Catherine un demi siècle plus tard se présente devant le Souverain Pontife et, seule avec lui, elle lui dit avec une assurance, un accent irrésistibles :

« Saint Père, Dieu m'a révélé le vœu que vous avez fait en secret, de retourner à Rome. Je lis cette pensée dans votre cœur avec plus d'évidence que mes yeux ne voient votre corps. Accomplissez votre promesse. Dieu vous le demande par ma bouche. C'est à Rome qu'il faut aller ! »

Jamais le Pape n'avait parlé de ce vœu intime. Comment le connaissait-elle, sinon par révélation divine ? La résolution est dure à prendre, mais il sait maintenant qu'il doit la prendre. Une humble fille a été plus puissante sur son esprit que tous les raisonnements humains. Moins de trois mois après, il reprend le chemin de la Ville Eternelle. Catherine le conduit à Rome, comme Jeanne d'Arc a conduit Charles VII à Reims. Mais on chercherait vainement la douce vierge de Sienne dans le magnifique cortège qui accompagne Grégoire XI à son entrée dans la cité. Elle a été à la peine, elle ne veut pas être à l'honneur, et s'en va, sa mission achevée, dans sa patrie de Sienne pour rendre grâces à Dieu et prier pour le Pontife romain.

II

Sa doctrine a triomphé, doctrine d'amour, doctrine d'autorité, écrite sous sa dictée par ses disciples, répandue sur le peuple en œuvres de charité, et rejaillissant même jusqu'à celui qui a été établi par J.-C. le chef de l'Eglise. Les portes de l'enfer allaient prévaloir, la Papauté perdait chaque année des chances de retour sur le glorieux siège de S. Pierre ; c'est une humble tertiaire de S. Dominique qui replace le Souverain Pontife sur le roc indestructible de l'Eglise romaine. Or pendant qu'elle se réjouit de ce triomphe, de la paix rendue au monde, de l'accomplissement de cette parole du Sauveur : « Voici que Satan vous a demandés pour vous cribler comme du froment, mais j'ai prié pour toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point ; » pendant qu'elle remercie Dieu de cette magnifique unité de l'Eglise qui éclate à Rome où viennent les hommages de tous les rois, de tous les princes, de tout l'univers, voici que cette unité elle-même sera ébranlée, voici que l'Eglise se divisera en deux fractions presque d'égale valeur, chez lesquelles on rencontrera des hommes également respectables, de saints personnages, des lumières de doctrine, de savantes Universités, des prélats selon le cœur de Dieu.

1. Mais auparavant elle aura à souffrir de la part de ses chers Florentins, qui de nouveau se sont révoltés et signalés par les pires excès. Grégoire XI lui mande de se rendre dans cette cité ingrate à qui il avait si généreusement pardonné. Elle se souvient que le Pape lui a recommandé

« l'honneur de l'Eglise » : or elle donnerait sa vie pour l'honneur de l'Eglise. Elle se présente aux rebelles, sans peur, offrant d'avance son sang pour le rétablissement de la paix. La populace ne se laisse point attendrir par ses paroles, par son attitude confiante, mais énergique, par le respect qu'inspire son extérieur virginal, son visage céleste ; elle se rue sur la vierge, et déjà un scélérat lève sa hache pour la frapper : « Vous cherchez Catherine, dit-elle, c'est moi ! Faites ce que Dieu vous permet ; mais au nom de Dieu je vous défends de faire aucun mal à ceux qui m'accompagnent ! » On eût dit une des généreuses martyres des premiers siècles de l'Eglise. A la vue de cette vierge intrépide et douce, ces rudes figures se détendent ; la haine s'éteint dans les yeux et dans les cœurs ; Florence se soumet au Souverain Pontife, la paix règne. C'est ainsi qu'elle a fait triompher « l'honneur de l'Eglise » en face de la révolution.

Cet honneur si cher à Dieu va subir, hélas ! de terribles atteintes.

2. Grégoire XI vient à mourir, et c'est un pape vertueux, mais austère, Urbain VI, qui monte sur le siège de S. Pierre. Un parti s'élève contre lui et sous prétexte que son élection n'aurait pas été libre, ce parti nomme un autre pape, Robert de Genève, allié aux princes d'Allemagne, qui prend le nom de Clément VII et revient s'établir au palais des Papes, à Avignon.

Ainsi Clément VII se concilie à la fois l'Allemagne et le roi de France. Or le roi de France était alors l'autorité politique prépondérante.

A qui recourra Urbain VI ? Il songe à Catherine de Sienne, il l'appelle à Rome. Elle y vient sur son ordre, passe à Florence qu'elle attache définitivement au Pape de Rome, puis devant le Souverain Pontife entouré de cardinaux et d'évêques, elle parle avec force, elle signale les fautes et les vices, mais elle leur rend si bien la confiance qu'Urbain VI dit aux cardinaux : « Nous autres hommes, nous tremblons comme des peureux, tandis que cette petite femme nous confond. Les rôles sont renversés, c'est elle qui nous fortifie ! »

Elle les laisse subjugués et résolus, parce qu'elle est convaincue. Elle écrit au Pape de Rome : « C'est vous qui êtes le vicaire de Jésus-Christ, c'est vous qui tenez les clefs du sang de l'Agneau ! » Elle écrit aux cardinaux d'Avignon pour leur reprocher d'avoir « déclaré Pape celui qui ne l'était pas. » Elle écrit au roi de France, Charles V, pour l'éclairer sur la valeur de ceux qui ont fait l'élection d'Avignon : « Tant que le Saint-Père n'a pas voulu corriger leurs vices, dit-elle, ils l'ont regardé comme Pape, mais quand il a commencé à les reprendre, à leur montrer les fautes de leur vie, ils ont relevé la tête ! » Seule sa piété sincère et hautement reconnue pouvait se permettre cette hardiesse. On savait qu'elle aimait profondément l'Eglise et l'on s'inclinait devant l'autorité de cette petite tertiaire qui n'avait pas trente-deux ans et dont la vertu s'imposait à tous les royaumes chrétiens.

3. Et comme elle craint que sa lettre au roi de France ne suffise pas à éclairer sa religion, elle lui députe son confesseur, Raymond de Capoue, en lui disant : « Soyez convaincu que le pape Urbain VI est le véritable et seul vicaire de Jésus-Christ. Je vous en donne la certitude. Je veux que vous vous exposiez pour défendre cette vérité, comme vous le feriez pour défendre la foi catholique ! » Si elle le presse de parler, c'est qu'elle n'ignore point que les jours de son pèlerinage s'achèvent. Elle est brisée par toutes les calamités qui affligent l'Eglise et qui l'accablent de douleur. Elle lui dit : « Allez maintenant avec Dieu, car je crois que nous ne nous entretiendrons plus en ce monde. » Elle l'accompagne jusqu'à la galère qui doit le conduire en France, et quand on lève l'ancre elle se met à genoux sur le rivage, et trace sur le navire un grand signe de croix ; ce navire portait les espérances de l'Eglise. Ses larmes coulaient. « Elle semblait me dire, écrit Raymond de Capoue : « Va, mon fils ; tu seras à l'abri de tout danger sous ce signe sacré de la croix, mais tu ne verras plus ta mère ici-bas ! »

Le bienheureux Raymond devait en effet échapper à tout danger, mais entouré de pièges il lui fut impossible de passer en France pour accomplir sa mission.

La sainte en fut consternée. Elle offre à Dieu ses souffrances, ses tristesses pour le salut de l'Eglise, c'était sa seule consolation dans ses inénarrables tourments. Car les douleurs s'accumulent. C'est la France qui fait défection, c'est l'Eglise gallicane qui, par la voix de l'Université de Paris, ordonne de reconnaître le Pape d'Avignon comme le vrai Pape ; c'est enfin l'Ordre de S. Dominique lui-même qui se divise. Elie de Toulouse, le Maître de l'Ordre, adhère aux décisions de l'Eglise gallicane, Catherine de Sienne est donc atteinte même dans sa famille religieuse ; aussi cette douleur, plus intime, est-elle plus cruelle aussi que toutes les autres...

Elle a épuisé tous les moyens de conciliation et de lumière, tenté toutes les démarches, écrit aux princes qui tenaient en leurs mains la concorde ou la division ; ils avaient choisi la division. Que pouvait-elle faire alors que se présenter à Dieu comme une victime expiatoire et propitiatoire ? Elle semblait dire et elle disait par ses soupirs, sa tristesse profonde : « Seigneur, frappez-moi, mais épargnez votre sainte Eglise ! Rendez-lui la paix, sauvez les âmes qui se perdraient par le schisme. Accablez mon corps de souffrances, accablez mon âme de douleurs, mais gardez à votre Eglise la sainte et nécessaire unité. »

Dieu accepta son sacrifice. Son pauvre corps exténué par la pénitence subit les souffrances les plus terribles. Son âme connut les angoisses les plus cruelles. Ses disciples en étaient effrayés. Mais à mesure que Dieu la frappait, elle répondait à ses rigueurs par des actes d'amour plus pénétrants. Elle soutenait, elle encourageait les siens, elle demeurait souriante parmi les afflictions les

plus aiguës, et, soucieuse de leur laisser, à eux et à tout l'Ordre, un guide sûr, elle leur dit : « Vous vous adresserez au Frère Raymond dans tous vos doutes et vos embarras. Dites-lui de ma part qu'il ne faiblisse jamais, qu'il ne craigne rien, quoi qu'il puisse lui arriver. Je serai sans cesse avec lui, je le protégerai dans les dangers. »

Elle invoqua la vertu du sang de Jésus-Christ et dit comme le Sauveur : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains ! » Puis elle expira. Comme Jeanne d'Arc qui offrit sa mort pour sauver la France et qui ne vit pas le triomphe de son roi, sainte Catherine s'offrit corps et âme pour la paix, et ne vit pas le triomphe de l'Eglise. Mais après l'avoir préparé par son enseignement, elle le procura par ses souffrances, on peut dire par son martyre.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XL

LA CHARITÉ ENVERS DIEU. — SA PRATIQUE

Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua.

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et de tout votre esprit. (Luc, x, 27).

L'amour qui monte de l'homme à Dieu occupe, sans contredit, le premier rang parmi les vertus chrétiennes.

D'abord, cette vertu oblige plus rigoureusement qu'aucune autre. Le précepte d'aimer Dieu est le premier et le plus grand des commandements. (Mt., XXII, 38).

C'est aussi, par son objet, la plus noble et la plus excellente. Elle s'adresse à Dieu lui-même et l'envisage dans ce qu'il a de plus élevé et de plus essentiel : ses perfections infinies ; ou dans ce qu'il nous a donné de meilleur : l'amour par lequel il nous a aimés le premier.

Enfin, elle jouit des privilèges les plus considérables. Elle obtient le pardon des péchés (Prov., X, 12), porte au bien sous toutes ses formes (I Cor., XIII, 4-7), suffit à réaliser la perfection (Col., III, 14), fait demeurer Dieu en l'homme et l'homme en Dieu (I Jo., IV, 16), et donne leur utilité aux actes des autres vertus. Sans elle, dit l'apôtre S. Paul, l'aumône la plus généreuse, la foi la plus puissante, le martyre lui-même, n'auraient aucune valeur (I Cor., XIII, 2-3). Enfin, elle facilite les actes qu'elle inspire ; elle y fait prendre goût et, si coûteux soient-ils, leur prête des douceurs incomparables.

Telles étant les conditions faites à la charité, quel croyant, s'il comprend ce qu'il croit, ne voudra posséder cette vertu ? Qui ne voudra s'assurer, en la pratiquant avec assiduité, les grandeurs et les avantages dont elle peut être la source ? Enfin, qui ne voudra, pour l'exploiter avec compétence, connaître en détail les formes variées et les différents actes dont elle est susceptible ?

Dans le dessein de satisfaire ces légitimes désirs, je vais énumérer et définir les principales manières d'aimer Dieu dont les saints ont fait usage et que nous pouvons utiliser après eux.

Le précepte de la charité est ainsi conçu : « *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces et de tout votre esprit.* » — On n'aime pas avec l'esprit comme on aime avec le cœur ; on n'aime pas, non plus, avec le cœur comme on aime avec les forces actives. En donnant à l'amour de Dieu des instruments aussi variés, l'Esprit-Saint indique nettement que l'amour dont il nous fait une obligation pourra revêtir des nuances multiples et se traduire par des manifestations distinctes les unes des autres.

Ces manifestations de l'amour envers Dieu sont de deux sortes. Les unes empruntent leur caractère propre *au motif dont elles s'inspirent.* Les autres l'empruntent *à la nature des actes qu'elles produisent.*

I

Nous l'avons assez expliqué : les motifs pour lesquels nous pouvons aimer Dieu sont : — d'abord, la loi par laquelle il exige notre amour, et les punitions et récompenses dont cette loi a reçu la sanction ; — puis, son amour pour nous et les bienfaits dont il nous a comblés ; — enfin les perfections dont il jouit et qui le rendent personnellement digne d'un amour infini.

Ces trois raisons d'aimer Dieu donnent naissance à trois amours différents.

Quand on aime Dieu dans le but d'éviter les châtiments dont il menace ceux qui ne l'aiment pas et de mériter les récompenses promises à ceux qui l'aiment, on obéit à un sentiment fait à la fois de crainte et d'espérance. On aime par crainte de l'enfer et dans l'espoir du ciel. Comme cette crainte et cette espérance se réunissent ensemble dans un même désir, savoir, le désir du salut éternel, la tradition a donné à l'amour qu'elles inspirent le surnom d'*amour de désir,* ou, suivant l'appellation latine, d'*amour de concupiscence.*

Si nous aimons Dieu parce qu'il nous aime et s'est montré bon pour nous dans le passé, notre amour devra se nommer *amour de reconnaissance.*

Ces deux premières formes de l'amour divin s'expliquent d'elles-mêmes. Aussi me suffira-t-il d'en avoir fait mention.

Si votre amour pour Dieu se motive par l'ensemble de ses perfections ou seulement par l'une d'elles, ce sera *l'amour de Dieu pour lui-même.* Cet amour constitue la *charité parfaite.* On lui réserve souvent le nom même de *charité.* D'où

cette définition si connue : « *La charité consiste dans l'amour de Dieu pour lui-même* [1]. » La charité répond aux perfections de Dieu, comme la foi répond à ses enseignements, la crainte à ses menaces et l'espérance à ses promesses.

Si l'amour de Dieu ainsi entendu s'appelle charité *parfaite,* sa perfection lui vient, — il est bon de le dire, — non point de son ardeur ou de son intensité, ni des sacrifices auxquels il détermine les âmes, ni de la mesure dans laquelle il exclut tout autre amour, mais uniquement de son motif. Quiconque aime réellement et sérieusement Dieu pour lui-même a la charité parfaite. C'est qu'on ne peut pas aimer Dieu pour lui-même, d'un amour véritable et réfléchi, sans l'aimer par-dessus toute chose, même au-dessus de soi, et être prêt à tout sacrifier pour lui, même la vie. Cet amour, en effet, apprécie les perfections divines, puisqu'il leur emprunte sa raison d'être. S'il les apprécie, il lui est impossible de ne pas tenir Dieu pour infiniment plus digne d'amour qu'aucune créature et que toutes les créatures ensemble. Ou cet amour ne sera qu'une illusion, ou il aimera Dieu par-dessus tout. — Remarquons-le toutefois : plus l'amour de Dieu pour lui-même est vif, tendre, embrasé, généreux, capable d'absorber l'âme et de sanctifier la vie, plus il a de valeur et de mérite. Il existe, sous ce rapport, toute une série de degrés superposés, même dans la charité parfaite.

La charité parfaite peut très bien coexister avec l'amour de désir et l'amour de reconnaissance. La coexistence de ces trois amours constitue même l'état normal de l'âme chrétienne. Effectivement, tous s'imposent à elle ; car Dieu exige la crainte, l'espérance, la reconnaissance, aussi bien que la charité. Ils envisagent leur objet sous des aspects différents, mais également vrais. Dieu les mérite tous les trois ; et, parce qu'il les mérite tous, nous devons les avoir tous. — Mais la théorie de l'amour de Dieu pour lui-même a donné lieu à des erreurs contre lesquelles il me faut vous prémunir.

Les Protestants, les Jansénistes et d'autres encore ont prétendu que toute action non inspirée par l'amour de Dieu pour lui-même est un péché. — L'Eglise a rejeté cette doctrine [2]. Pour elle, tout acte de vertu, même quand son auteur n'a point la charité, est un acte bon. Ces actes mériteront ou ne mériteront pas les récompenses éternelles, suivant qu'ils seront, ou non, faits en état de grâce. Mais même s'ils sont accomplis dans l'état du péché, ce seront des actes vertueux. Ils plairont à Dieu dans une certaine mesure, et ne pourront qu'attirer ses bénédictions.

Les Quiétistes ou Semi-quiétistes, sans aller aussi loin que les hérétiques dont il vient d'être question, sont tombés pourtant dans une erreur analogue. Ils n'ont voulu tenir pour charité parfaite que celle dont la raison d'être se prend uniquement dans les perfections divines, sans aucun mélange de l'amour inspiré par la crainte ou l'espérance. Le *pur amour,* disaient-ils, exclut tout souci d'intérêt personnel. Ils ajoutaient que cet amour n'est point au-dessus des forces humaines, que l'homme peut en faire des actes très sincères, et même s'élever à un état habituel d'amour tellement désintéressé qu'il en deviendrait complètement indifférent à son propre salut. — L'Eglise n'a pas davantage accepté ces théories [1].

Quand on étudie de près et les condamnations qu'elle a portées et les écrits dont elle a consacré la doctrine, on aboutit à cette conclusion que la pensée catholique sur la théorie et la pratique du pur amour de Dieu peut se formuler à peu près comme il suit :

1° Si l'amour de Dieu pour lui-même est, en théorie, plus parfait que l'amour inspiré par les considérations d'intérêt personnel, il ne gagne cependant rien à s'en séparer. La crainte et l'espérance sont, comme la charité, des vertus ; des vertus moins excellentes, c'est vrai, mais enfin des vertus, par conséquent des sentiments dont l'alliage ne saurait ni déprécier la charité ni altérer sa pureté. Dieu les recommande à chaque page des Ecritures. Les saints que celles-ci nous présentent comme des modèles ne s'en sont jamais écartés. Enfin, ces vertus se justifient par des raisons impérieuses auxquelles il n'est point permis de refuser satisfaction. L'amour de Dieu pour lui-même doit s'ajouter à la crainte et à l'espérance, non les supprimer. Ce serait une faute égale, soit de craindre et d'espérer sans aimer, soit d'aimer sans craindre ni espérer.

2° En pratique, nous n'avons aucun motif de faire effort pour devenir indifférents aux peines et aux récompenses de l'autre vie. Cette indifférence ne saurait être agréable à Celui qui a mis le sentiment contraire au plus profond de notre nature, nous a imposé la charge de notre salut, et commandé de le prendre à cœur comme étant l'unique nécessaire. Au surplus, elle est très difficile à réaliser. S. Bernard, l'un des plus tendres amis de Dieu, la tient pour impossible [2], tant elle s'élève au-dessus des forces humaines. En tout cas, ce serait se leurrer, de croire que ce renoncement à nos intérêts les plus considérables puisse devenir un état d'âme quelque peu durable et, suivant l'expression théologique, un état habituel. D'ailleurs, cet état n'ayant rien de plus parfait que celui où la crainte et l'espérance restent unies à la charité, ce n'est vraiment point la peine de chercher à y parvenir.

Alléguera-t-on, contre cette doctrine, le langage de tel ou tel saint assurant, comme dit S. François

[1] Charitas Dei est dilectio... qua diligitur Deus propter seipsum. (S. Antonin, Part. 4, tit. 6 de charitate, cap. 1).
[2] Propositions condamnées par S. Pie V, Grégoire XIII, Urbain VIII, Alexandre VIII, etc.

[1] Bref d'Innocent XII du 12 mars 1689, condamnant 23 propositions extraites du livre *Explication des maximes des Saints,* par Fénelon, archevêque de Cambrai.
[2] In hac vita... ut se diligat homo tantum propter Deum... Asserant hoc, si qui experti sunt ; mihi, fateor, impossibile videtur... *(Tractatus De diligendo Deo,* cap. 15).

de Sales, « qu'il préférerait l'enfer au paradis, s'il savait qu'en celui-là il y eût un peu plus du bon plaisir divin qu'en celui-ci ; en sorte que, par imagination de chose impossible, s'il savait que sa damnation fut un peu plus agréable à Dieu que sa salvation, il quitterait sa salvation et courrait à sa damnation [1] » ? — La réponse serait facile. En disant que ce langage se tient « par imagination de chose impossible, » S. François de Sales indique assez qu'il faut y voir, non pas un sentiment vrai, mais un simple jeu d'esprit ou de parole. Jamais aucun saint n'a pu se placer dans l'hypothèse où Dieu jouirait plus de sa réprobation que de son salut : car cette hypothèse ferait injure à la bonté divine. Jamais, par conséquent, aucun n'a pu renoncer au ciel et accepter l'enfer pour plaire à Dieu. Ces manières de dire expriment des élans d'amour dans lesquels une âme ardente perd de vue, à certaines heures, les motifs d'intérêt personnel, mais sans vouloir les exclure... C'est à peu près comme quand S. Augustin disait à Dieu qu'il voudrait être Dieu et que Dieu fût Augustin, afin de pouvoir, pour lui témoigner son amour, le faire Dieu et redevenir lui-même Augustin.

Laissons donc de côté ces raffinements inconnus dans les livres inspirés et ces suppositions étrangères à l'état réel des choses. Prenons Dieu comme il est et nous-mêmes comme nous sommes. En charité, comme en toute autre vertu, la perfection est encore dans la simplicité. Le mieux et le plus sûr sera d'aimer Dieu pour tous les motifs qui nous pressent de l'aimer, sans en excepter ni en négliger aucun, et de nous livrer, loyalement et sans arrière-pensée, aux ardeurs sacrées que chacun d'eux peut et doit allumer dans nos cœurs.

II

Les autres manières d'aimer Dieu se caractérisent, non plus par le motif dont elles s'inspirent, mais par la nature des *actes* qu'elles produisent. — Nous en distinguerons quatre.

La première se nomme l'*amour de complaisance*. — Elle consiste, comme ce mot l'indique, à trouver du plaisir dans les perfections divines, et dans tout ce qui plaît à Dieu ou procure sa gloire. C'est sous l'inspiration de cet amour que les amis de Dieu prenaient souci de ses intérêts, applaudissaient à ses grandeurs, célébraient la magnificence de ses œuvres, se réjouissaient de la conversion des pécheurs et des triomphes de l'Eglise. Le même sentiment leur faisait aimer la prière et les exercices de piété, les cérémonies du culte divin, la décoration des autels, les cantiques sacrés, et jusqu'à la paix tranquille et silencieuse du lieu saint. C'est lui encore qui leur faisait éprouver un tressaillement d'allégresse quand ils portaient leurs regards vers un ciel étoilé, où se racontait en lettres d'or la gloire du Créateur ; quand ils étaient en présence d'une riche moisson ou d'une prairie émaillée de fleurs : témoins éloquents et pleins de charmes de la puissance et de la fécondité divines ; ou quand les éclats de la foudre venaient rappeler à tous qu'il existe dans les cieux une souveraine et redoutable justice. — Le principe auquel obéit dans toutes ses manifestations l'amour de complaisance s'exprime dans cette juste et belle définition de l'amour : « Aimer, c'est être heureux de la félicité d'autrui [1]. »

La seconde manière d'aimer Dieu dont j'ai à parler ici s'appelle, dans les livres des écrivains spirituels, *amour de bienveillance*. Elle veut du bien, suivant son nom, au Très-Haut lui-même ; et, non contente de souhaiter sa gloire, travaille à la procurer, quand elle le peut.

Ecoutez ici l'aimable docteur de la charité divine :

« Cet amour de bienveillance envers Dieu, dit-il, se pratique ainsi.

« Nous ne pouvons désirer d'un vrai désir aucun bien à Dieu, parce que sa bonté est infiniment plus parfaite que nous ne saurions ni désirer ni penser... Ne pouvant donc point faire aucun désir absolu pour Dieu, nous en faisons des imaginaires et conditionnels... Seigneur, si, par imagination de chose impossible, je pouvais penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserais jamais de vous le souhaiter, au prix de ma vie, de mon être et de tout ce qui est au monde. Que si, étant ce que vous êtes et que vous ne pouvez jamais cesser d'être, il était possible que vous reçussiez quelqu'accroissement de bien, ô mon Dieu, quel désir aurai-je que vous l'eussiez ! Alors, ô Seigneur éternel, je voudrais voir convertir mon cœur en souhait et ma vie en soupir pour vous désirer ce bien-là. Ah ! mais pourtant, ô le sacré bien-aimé de mon âme, je ne désire pas de pouvoir désirer aucun bien à votre majesté ; ains je me complais de tout cœur en ce suprême degré de bonté que vous avez auquel ni par désir, ni même par pensée, on ne peut rien ajouter. Mais si ce désir était possible, ô divinité infinie, ô infinité divine, mon âme voudrait être ce désir et n'être rien autre chose que cela, tant elle désirerait de désirer pour vous ce qu'elle se complait infiniment de ne pouvoir désirer [2]. »

L'amour de bienveillance inspire autre chose que ces affectueux mais stériles désirs. Si nous ne pouvons rien ajouter à l'heureuse plénitude que Dieu tient de sa propre divinité, nous pouvons beaucoup pour augmenter la gloire qui lui vient soit de nous-mêmes, soit du prochain. — Nous augmenterons la gloire qui lui vient de nous-mêmes, par la pratique sans cesse plus parfaite des vertus chrétiennes et l'accomplissement chaque jour plus exact de tous nos devoirs. — Nous augmenterons la gloire qui lui vient des autres hommes, en le faisant connaître, aimer et servir par ceux sur qui peut s'exercer notre influence, et en prenant part, tout au moins par la prière, aux combats engagés pour sa cause et aux œuvres

[1] *Traité de l'amour de Dieu*, livre IX, ch. 4.

[1] Leibnitz.

[2] S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. V, ch. 6.

d'apostolat. Toutes les industries du zèle servent de moyens à cette manière d'aimer. C'est à elle, sans doute, que Notre-Seigneur pensait quand il disait au chef des apôtres : « *Si tu m'aimes, pais mes agneaux, pais mes brebis !* » (Jo. XXI, 15-17).

L'amour de bienveillance donne naissance à l'*amour de condoléance*. Celui-ci a pour objet de compatir et de prendre part aux peines que les méchants font à Dieu. — Une âme vraiment amie de Dieu pense souvent aux outrages dont il est l'objet. Elle l'a peut-être offensé elle-même ; en tout cas, d'autres l'offensent sans cesse et de la manière la plus injurieuse. Au souvenir de ses fautes, au spectacle de celles dont le monde est rempli, toute sa complaisance pour Dieu se tourne en repentir et toute sa bienveillance en un ardent désir de réparation. Elle se prosterne alors en face de Dieu crucifié ; elle pleure à ses pieds ; elle s'offre avec lui en sacrifice ; et, pour lui faire oublier ses propres péchés et ceux d'autrui, elle les punit sur elle-même par les austères pratiques de la pénitence et de la mortification. — Vous reconnaissez dans ces traits l'un des caractères distinctifs de la piété chrétienne. Elle a toujours aimé, sous les inspirations de l'amour de condoléance et suivant une parole bien connue de S. Paul, à « se crucifier avec Jésus-Christ : *Christo confixus sum cruci.* » (Gal., II, 19).

La dernière forme de l'amour divin qu'il me reste à signaler est l'*amour de conformité* ou de *soumission*. — Ici, comme ces appellations l'expriment, l'amour se donne pour but de soumettre l'homme à Dieu, d'amener l'homme à vouloir ce que Dieu veut, d'établir en l'homme une étroite ressemblance morale avec Dieu, en lui faisant partager ses pensées, ses sentiments, ses vertus. Autant il existe de traits par lesquels peut se réaliser cette soumission ou cette conformité d'une âme à Dieu, autant cette manière d'aimer peut produire des manifestations distinctes. J'en citerai seulement deux.

La première consiste dans la fidélité aux règles de la morale chrétienne. — Ces règles expriment, on n'en saurait douter, les exigences de Dieu. Lui-même les a tracées ; et il nous demande de les observer, non seulement pour lui montrer notre obéissance, mais encore pour lui témoigner notre amour. « *Si vous m'aimez*, dit-il, *observez mes préceptes.* » (Jo., XIV, 15). Les règles de la morale évangélique ne sont pas toutes également rigoureuses. Il y a les commandements qui obligent, soit sous peine de faute mortelle, soit sous peine de faute vénielle ; et il y a les conseils, auxquels viennent souvent s'ajouter les sollicitations individuelles de la grâce. Mais les uns et les autres composent ensemble le champ d'action dans lequel doit s'exercer de préférence l'amour de conformité. Il n'est permis à personne d'enfreindre les préceptes, et les vrais amis de Dieu l'aiment trop pour ne pas tenir compte même de ses conseils.

Secondement, l'amour de conformité se manifeste heureusement aussi dans la soumission aux épreuves, telles que les permet ou les envoie la Providence divine. Vous reconnaissez là le malade résigné à sa maladie, le pauvre acceptant sa destinée, l'homme qui, se sentant mourir, répond docilement à l'appel divin. Tous ceux-là et ceux qui leur ressemblent, en se conformant à la volonté divine, accomplissent un excellent acte d'amour. Ils disent à leur façon, avec le saint homme Job : « *Il a été fait suivant le bon plaisir du Seigneur : que son Nom soit béni !* » (I, 21). Et comme le Sauveur lui-même : « *Père, qu'il se fasse, non pas comme je veux, mais comme vous voulez !* » (Mt., XXVI, 39).

* * *

Un mot encore, et je termine.

On l'a vu par l'exposé qui vient d'être fait, l'amour de Dieu peut revêtir bien des nuances et dispose, pour se manifester, de bien des moyens. C'est une harpe aux cordes nombreuses, aux timbres variés, et dont le jeu excelle à traduire, dans leur diversité, tous les sentiments du cœur.

Il nous appartient, maintenant que nous connaissons l'instrument, d'en exploiter les ressources.

Ne perdons jamais de vue les différentes manières d'aimer Dieu. Et comme chacune d'elles peut donner naissance à tout un ensemble de pensées, d'affections, d'intentions, prenons souvent, suivant l'inspiration ou le besoin du moment, l'une ou l'autre de ces pensées ou de ces affections, et mettons toujours l'une ou l'autre de ces intentions dans nos actes. Lions ainsi avec Dieu des relations de charité qui ne cessent jamais. Rien n'ennoblira notre vie, rien ne la sanctifiera, rien ne la rendra méritoire comme d'en faire, tantôt sur un mode, tantôt sur un autre, une hymne ininterrompue d'amour divin. Ainsi soit-il !

En vente à nos Bureaux

LE PARADIS SUR TERRE, *ou le Mystère eucharistique étudié au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 97 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation,* par M. le chanoine ROLLAND. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 576 p. — Prix *franco :* 10 fr. ; Etranger, 11 fr.

DU MÊME : LA REINE DU PARADIS, *ou le Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — 7e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 p. — Prix *franco :* 10 fr. ; Etranger, 11 fr. 20.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 13 aprilis 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 21 avril 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyriques de sainte Jeanne d'Arc. — I. La sainteté de Jeanne, 177. — II. Sa Passion, 179.
Plans de sermons. — La Sainte Trinité, 184.
Pour une bénédiction de cloches. — II. Les beautés de la cloche, 185.
Lectures pour le Mois de Marie. — *Notre-Dame des Ermites.* — I. S. Meinrad, 187.
Entretiens sur la vie chrétienne. — XLI. La charité envers le prochain : ses raisons d'être, 189.

PANÉGYRIQUES DE SAINTE JEANNE D'ARC

I

LA SAINTETÉ DE JEANNE

Mes frères,

Le 7 novembre 1455, à Notre-Dame de Paris, Isabelle Romée, veuve d'Arc, se présenta humblement devant le Très Révérend Père en Dieu Jean, archevêque de Reims, et les Révérends Seigneurs, Guillaume évêque de Paris, Richard évêque de Coutances et Jean Bréhal, inquisiteur de la foi, et parmi de grandes larmes, présentant un ordre certain et un rescrit du Saint-Siège apostolique, assistée de son fils Pierre d'Arc, demanda que fût frappé d'annulation l'inique procès institué contre sa fille Jeanne.

Celle-ci en avait appelé au pape, mais les bourreaux de Rouen étaient demeurés sourds à sa voix. — La mère fut plus heureuse. L'année suivante, le 7 juillet 1456, le pape Calixte III rendait pleine et entière justice à Jeanne d'Arc. La condamnée de Rouen est réhabilitée. Les Anglais avaient voulu souiller son nom, et cette gloire française se relève nimbée d'une auréole dont l'éclat devra grandir encore avec le temps. Le crime a été immense, la réparation sera parfaite. Les siècles passent, mais le souvenir de Jeanne demeure vivant. Le peuple d'Orléans lui conserve sa reconnaissance, son affection, sa vénération. Il l'aime comme on aime une sœur. Il la prie comme on prie une sainte. Et cette foi orléanaise devient tellement universelle que nos grands papes Léon XIII en 1894, Pie X en 1909, proclament la Vierge de Domremy Vénérable, Bienheureuse.

Aujourd'hui la réparation est achevée. Jeanne d'Arc, notre Jeanne d'Arc, belle comme une enfant, pure comme une vierge, bardée de fer comme un chevalier, a monté le plus haut degré de nos autels. Les trompettes d'argent de la basilique de St-Pierre de Rome ont annoncé la décision du Pontife suprême : Jeanne d'Arc est une Sainte.

Rapidement, m. f., j'essaierai de vous faire entrevoir la sainteté de Jeanne dans sa *jeunesse*, dans sa *mission*, dans son *martyre*.

I

Etre chrétien, c'est pratiquer les vertus enseignées par N.-S. J.-C. dans son Evangile.

Etre un saint, c'est être fidèle à toutes ces mêmes vertus jusqu'à l'héroïsme.

Or dès son jeune âge la petite fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée se révèle douce, obéissante, charitable, pieuse. La chaumière de ses parents touchant à l'église, elle y va chaque matin faire sa prière et entendre la messe, avant de partir au travail des champs.

Quand la cloche sonne les Complies ou l'*Angelus*, on la voit s'agenouiller dans la prairie et dévotement réciter ses prières.

Malgré l'innocence de son cœur, fréquemment elle a recours au sacrement de Pénitence, ne pouvant supporter que le moindre péché souille son âme. Les jeunes gens se moquent d'elle parfois. Ses petites amies, même les plus fidèles, Mengette et Hauviette, lui disent qu'elle est trop dévote. Elle en ressent un peu de confusion, mais cela ne l'arrête pas.

Cette piété profonde, m. f., est pour Jeanne le motif de son application à tous ses devoirs.

Cette enfant n'est pas une rêveuse, une illuminée. C'est une bonne fille de la campagne qui, le jour, va à la charrue avec son père, conduit la herse, fait paître les troupeaux ; qui, le soir, reste à son rouet ou à son fuseau avec sa mère, et pour filer ne craindra plus tard aucune femme de Rouen.

Elle est charitable, elle visite et console les malades de son village, reçoit dans la maison paternelle les voyageurs, les indigents, et une de ses compagnes atteste qu'il lui arriva souvent de leur céder son lit.

C'est cette enfant que Dieu appelle à l'héroïque mission de sauver la France. Jeanne d'Arc est dans sa 13e année. Un jour, vers midi, dans le jardin de son père, tout proche de l'église, elle voit une très grande lumière et l'Archange S. Michel lui apparaît. Mais la lumière intérieure qui inonde son âme est plus brillante encore que celle qui illumine ses yeux. Elle se sent comme détachée de toutes les affections humaines et comme irrésistiblement portée vers Dieu ; et dans le saint élan de son amour, Jeanne se consacre au Seigneur par le vœu de virginité.

A partir de ce jour, très fréquemment l'apparition se renouvelle. S. Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite viennent s'entretenir avec cet ange de la terre. Ils lui révèlent sa vocation : « Il y a grande pitié au royaume de France. Va, fille de Dieu, va secourir le roi et délivrer Orléans. — Mais je ne suis qu'une pauvre fille ; je ne sais ni chevaucher, ni guerroyer. » Pendant quatre années Jeanne reste à l'école de ses Voix, jusqu'à l'heure où la volonté de Dieu est qu'elle parte. Alors elle n'hésite plus. Rien ni personne ne pourra la faire fléchir : ni son père, qui menace de la noyer lui-même plutôt que de la laisser s'en aller avec des hommes de guerre ; ni son oncle, qui malgré son affection la traite d'insensée ; ni le sire de Baudri-

court, qui pense que quelques bons soufflets la guériront de sa folie. « J'irai trouver le roi ; dussè-je y aller sur mes genoux, j'irai. » Et plus tard, dans le procès de Rouen, elle dira : « Quand j'aurais eu cent pères et cent mères et que j'eusse été fille de roi, je serais partie. — Certes, dit-elle à quelques chevaliers qui veulent bien l'entendre, j'aimerais bien mieux filer près de ma pauvre mère, parce que la guerre n'est pas mon état, mais il faut que j'aille et que je le fasse parce que mon Seigneur le veut. — Qui donc est votre Seigneur ? — C'est le Roi du ciel ! »

Alors le brave chevalier Jean de Metz, mettant sa main dans la sienne, jura sur sa foi de la conduire à Chinon. « Quand voulez-vous partir ? — Plutôt aujourd'hui que demain ; plutôt demain qu'après. »

Ah ! m. f., combien Jeanne est déjà grande et belle ! Elle n'est en apparence qu'une enfant, une jeune fille de 17 ans, qui se lance dans l'aventure la plus formidable qu'on puisse imaginer. Mais sa foi dans sa vocation est tellement intense, son espérance dans le secours de Dieu est tellement invincible, son cœur est tellement rempli de l'amour divin, la dignité de sa vie impose à tous un tel respect et une telle confiance, qu'avec Bertrand de Poulangy, un de ses compagnons de voyage, nous pouvons dire : « Je la croyais une envoyée de Dieu et en toutes choses elle me paraissait une sainte, *sicut fuisset sancta!* »

II

C'est au milieu des soldats, dans l'accomplissement de sa mission, que Jeanne va maintenant faire fleurir la vertu.

Comment pourrait-il en être autrement ? Elle n'a qu'un désir : avant tout, faire la volonté de son Seigneur. « J'aimerais mieux être écartelée et tirée à quatre chevaux que d'aller à Orléans, si ce n'était la volonté de Dieu. »

Elle part, mais le croiriez-vous ? elle a voulu que tous ses soldats se missent en état de grâce, et comme elle dira plus tard avant un combat, elle peut dire dès maintenant : « Laissez-moi faire, ils sont tous bien confessés, pénitents et de bonne volonté, tout ira bien ! » Et l'on voit une armée qui s'avance en chantant des cantiques, ayant pour drapeau un étendard sur lequel brillent les noms de Jésus et de Marie.

La piété de ce chef d'armée est intense. « Elle était presque continuellement en prières, » dit le chevalier Dunois. Elle entendait la messe tous les jours, se confessait souvent et recevait fréquemment la T. S. Eucharistie. Chaque soir, au son de la cloche, elle réunit les religieux qui suivent ses soldats, se met en oraison, et leur fait chanter des hymnes en l'honneur de la Sainte Vierge. Avant de livrer un combat, elle demande qu'on célèbre la messe. Après la victoire, c'est vers Dieu que se tourne sa reconnaissance. Les Tourelles prises, Jeanne se rend à la cathédrale chanter un *Te Deum*. Le lendemain, toute son armée entend deux messes, et les Orléanais conduits par elle vont en procession remercier en l'église Saint-Paul la Vierge des miracles et d'église en église Celui qui les a délivrés.

Au milieu des camps Jeanne est *la pureté* même. Et n'est-ce pas là un des plus beaux fleurons de sa couronne ? Elle apparaît comme un lis d'une éclatante blancheur que nul contact impur n'a pu ternir et qui répand son parfum sur tous ceux qui l'approchent. La Sainte a un regard si pur que Dunois ne croit pas « qu'une femme puisse être jamais plus chaste que Jeanne d'Arc. » Elle inspirait une telle retenue qu'elle ne fut jamais l'objet d'une parole irrespectueuse, sauf de la part des Anglais, de quoi elle versait d'abondantes larmes.

Odieux accusateurs, faites votre enquête, essayez de découvrir une ombre dans cette âme plus limpide que la pureté du jour : devant vous se lèveront les compagnons de Jeanne, ceux qui la conduisirent à Chinon, qui l'accompagnèrent jour et nuit dans les camps, dans les batailles ; ils vous diront que non seulement elle fut la plus pure des jeunes filles, mais qu'elle leur inspirait à tous la vertu, que jamais sa vue n'éveilla en eux aucun désir dont elle eût eu à rougir, que près d'elle ils ne croyaient pas possible même la pensée du mal, et Dunois ajoute : « C'était là une chose presque divine. »

M. f., dans ce milieu de soldats, hier encore licencieux, une telle pureté, et une pureté qui s'impose au point de se communiquer aux âmes qu'elle approche, n'est-ce pas la caractéristique de la sainteté ?

Si les maîtres de la vie spirituelle affirment qu'il n'y a pas de vertu véritable qui n'ait à sa base *l'humilité,* Jeanne d'Arc occupe encore ici le premier rang. La voyez-vous cette enfant, hier inconnue, pauvre petite paysanne ignorée dans sa vallée meusienne, aujourd'hui l'idole de tout un peuple ? Elle dirige des armées, elle engage des batailles, elle remporte des victoires, elle conduit son roi vers le triomphe. Elle vient de délivrer Orléans, la population l'entoure, l'acclame ; hommes, femmes, petits enfants s'empressent pour toucher ses vêtements. Jeanne s'en étonne : « Mais, dit-elle, je ne suis qu'une pauvre fille ! » — A Bourges, des gens veulent lui faire bénir des croix, des médailles : « Mes braves gens, bénissez-les vous-mêmes, elles seront tout aussi bonnes. » — A Reims, elle est debout près du Pontife, près du Roi, heureuse de sa mission remplie, fière pour son pays qui se relève, mais toujours simple et modeste : « Je ne suis rien. Mon fait n'est qu'un ministère ; je n'ai rien fait que par ordre de Dieu. »

M. f., Jeanne remporte ses victoires par la prière plus que par l'épée ; elle sanctifie ses soldats par sa pureté virginale ; elle domine ses triomphes par une humilité étonnante ; n'est-ce pas là la merveille, le fait divin, le témoignage irrécusable de sa sainteté ?

III

« Le plus grand acte d'amour, a dit N.-S., est de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

Comme couronnement de sa mission, pour placer sur son front le plus éclatant rayon de la sainteté, Dieu demanda à Jeanne d'Arc le sacrifice de sa vie.

C'est un grand acte d'accepter la mort, même quand on est arrivé à l'extrême vieillesse, entouré d'une famille aimée qui adoucit dans la mesure du possible l'horreur de ce dernier moment.

Il est plus grand encore de faire ce sacrifice à l'âge où tout sourit, où l'avenir s'ouvre rempli d'espérance.

Mais le plus beau, le plus méritoire des sacrifices, n'est-il pas le sacrifice de la vie fait en pleine jeunesse, alors qu'on est entre les mains d'ennemis acharnés, accablé par les accusations les plus ignominieuses et les plus fausses, sans défense, lié à un poteau, n'ayant pour consolation que le témoignage de sa conscience et la pensée de Dieu ?

Telle est la mort réservée à notre grande héroïne.

Trahie, vendue, elle est conduite dans la grosse tour de Rouen. Pendant près de six mois, enfermée dans un cachot, elle vivra sous le perpétuel regard de geôliers insolents. De lourdes chaînes sont attachées à ses pieds et à ses mains ; au caprice de ses bourreaux, elle est enfermée dans une cage de fer. Un pain dur et de l'eau pour l'empêcher de mourir trop tôt, si bien que par deux fois la maladie faillit l'emporter.

Que dire des souffrances de son âme ? Se sentir abandonnée de tous, être privée de la sainte communion, sa grande force hier ; puis, cette enfant simple comme une colombe, douce comme un agneau, doit soutenir de longs et incessants interrogatoires qui ne sont qu'un tissu de pièges diaboliques. Mais Jeanne se retrouve noble, digne, intrépide devant ses juges comme elle l'était dans le combat. Elle en appelle au Pape, elle en appelle à Dieu du jugement qui la condamne : « Evêque, dit-elle à l'évêque de Beauvais, je meurs par vous. Vous dites que vous êtes mon juge, je ne sais si vous l'êtes, mais avisez bien que vous me jugiez mal, car vous vous mettriez en grand danger, et je vous en avertis afin que si N.-S. vous en châtie, j'aie fait tout mon devoir de vous le dire. »

O sainte victime des faiblesses, des lâchetés, des fourberies, des cupidités humaines ! Nourrie de la chair glorifiée du Christ dans une communion suprême, montez sur le bûcher de Rouen ! S. Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite ne vous ont pas trompée quand ils vous disaient : « Prends tout en gré, ne te chaille pas de ton martyre, tu viendras au royaume du paradis. »

Les flammes montent. Le feu fait son œuvre de destruction, et Jeanne quitte la terre en appelant Celui qui a été le soutien, le guide, l'amour de toute sa vie : « Jésus ! Jésus ! »

* * *

Le 8 mai 1869, Mgr Dupanloup, d'illustre mémoire, prêchant pour la seconde fois le panégyrique de la Pucelle d'Orléans, affirmait sa sainteté.

« Ce grand et solennel hommage, disait-il, peut-être un jour la Sainte Eglise Romaine le décernera-t-elle à Jeanne d'Arc. Ce jour, il m'est permis de dire que je l'attends, que je l'appelle...

« O France, ô ma patrie, mère de Jeanne d'Arc, ce jour-là de quel diamant incomparable l'Eglise aura orné ton front ! »

Ce rêve que le grand Evêque d'Orléans avait fait, l'Eglise l'a réalisé : Jeanne d'Arc, casque en tête, montée sur son destrier, la bannière à la main, Jeanne a passé sous le portail de St-Pierre, Rome a reconnu l'héroïcité des vertus de la vierge de Domremy et a proclamé *Urbi et Orbi* sa sainteté.

Sainte Jeanne, vous qui dans le ciel des élus brillez de l'éclat le plus pur, vous êtes notre modèle ! Donnez-nous votre grand amour de Dieu ; car votre piété, votre charité, votre pureté, votre humilité ont trouvé leur source et leur épanouissement dans votre tendre amour pour Jésus et sa très sainte Mère.

Sainte Jeanne, la plus noble incarnation de la race française, vous êtes notre sœur, vous êtes notre protectrice ! Donnez-nous votre grand amour de la France ! Que votre glorification soit une source d'apaisement, d'union morale et de relèvement pour notre pays.

Du haut du ciel, ô sainte Jeanne, protégez-nous ! Sainte Jeanne, priez pour nous, afin qu'un jour nous allions vous rejoindre ! Ainsi soit-il.

II

LA PASSION DE JEANNE D'ARC

Mes frères,

Quand il parcourt les annales de l'humanité, l'historien rencontre beaucoup d'iniquités, d'injustices et de crimes, nulle part toutefois un drame aussi poignant que celui du procès et de la mort de Jeanne d'Arc, la Passion du Sauveur exceptée. Mais Jésus est le fils de Dieu ; dans son procès devant Anne et Caïphe, dans sa flagellation par Pilate, dans le douloureux trajet de Gethsémani au Calvaire, tout est effrayant de souffrances, de tortures morales, d'humiliations, mais aussi tout est divin. Je n'oserais donc comparer les tourments de Jeanne d'Arc à ceux de Jésus-Christ, et cependant je n'hésiterai point à vous raconter ce que j'oserai appeler la Passion de Jeanne d'Arc, tant il y a de ressemblance entre les angoissantes épreuves de la Vierge de Domremy et la Passion même du Fils de Dieu.

Elle avait dit un jour à ses fidèles amis de Compiègne : « On m'a vendue et trahie ! » Et c'est à Compiègne qu'elle est livrée. Jean de Luxembourg reçut dix mille livres pour la remettre au duc de Bourgogne, qui la conduisit aux Anglais.

Sa Passion commence donc à Compiègne. Elle se continue aux châteaux de Beaulieu puis de Beaurevoir, qui appartiennent à Jean de Luxembourg. C'est là son Gethsémani, où ses Saintes l'encouragent tout en lui laissant entrevoir l'issue fatale, où S. Michel la réconforte, comme l'Ange de l'agonie fortifia Jésus.

« Prends tout en gré, lui disent ses Voix, tu ne

seras point délivrée que tu n'aies vu le roi anglais !... » Et elle leur répond en pleurant : « Vraiment je ne voudrais point le voir ! J'aimerais mieux mourir que d'être remise à mes mortels ennemis ! »

Mais elle doit expier pour la France, pour son roi, pour les courtisans insouciants, lâches ou perfides qui l'ont abandonnée. Ses Saintes le savent, tandis qu'elle l'ignore encore, et elles la consolent : « Ne t'inquiète pas de ton martyre, tu viendras enfin au royaume du paradis. »

Ce martyre, elle croit alors qu'il se bornera « à la peine et à l'adversité qu'elle souffre en sa prison. » Mais ses ennemis implacables entendent bien la faire mourir sur le bûcher. C'est pourquoi ils vont la traîner devant un tribunal aussi inique que celui d'Anne et de Caïphe, pour faire, suivant le mot de Pierre Cauchon, « un beau procès contre elle. »

Nous allons étudier ce « *beau procès* » ainsi que *la sentence de sang* qui le termina. Je n'hésiterai pas plus à flétrir Pierre Cauchon, évêque de Beauvais, que les siècles chrétiens n'ont hésité à maudire la mémoire de Caïphe. Cauchon était évêque ; Caïphe, grand-prêtre. Celui-ci a déshonoré la Synagogue, celui-là a été la honte de l'Eglise. Plus un malfaiteur est intelligent et constitué en dignité, plus il est coupable. C'est le cas de l'évêque de Beauvais qui fut un des hommes les plus distingués de son temps par son esprit, mais des plus vils pour son caractère.

Juge prévaricateur, homme cupide et vendu aux Anglais, c'est pour l'appât de l'argent et des honneurs qu'il condamna l'innocence ; mais il n'est pas l'Eglise. L'Eglise en effet a réprouvé les crimes qu'il a si hardiment commis, elle a réprouvé sa personne, elle a condamné et flétri sa mémoire ; et s'il fut un de ses fils, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il fut un mauvais fils.

I

Jeanne d'Arc fut donc enfermée à la fin de décembre 1430 au donjon du château du Bouvreuil à Rouen, qui servait de prison d'Etat. Les Anglais avaient décidé de lui faire un procès d'Eglise *en matière de foi,* assurés que Pierre Cauchon saurait le conduire à leur gré.

Voici ce qu'étaient les procès d'Eglise.

L'Eglise gardienne de la vérité, et, par la vérité, de l'ordre social, veillait à empêcher l'hérésie de pénétrer dans la société chrétienne. Elle sait que l'hérésie est le fléau des âmes et que l'erreur est la cause de tous les troubles, de toutes les révolutions qui ravagent les nations.

C'est pourquoi elle avait établi des inquisiteurs, chargés de rechercher le mal et de l'éteindre dans son foyer. Ils avaient mission d'arrêter ceux qui étaient légitimement soupçonnés d'hérésie, de magie ou de maléfices. Ils les interrogeaient, et si leur crime n'était pas prouvé, ils les rendaient à la liberté. S'ils les trouvaient coupables, ils les obligeaient à se rétracter. Quand les hérétiques s'obstinaient dans leurs erreurs, l'Eglise portait un jugement contre eux, puis les remettait aux tribunaux ordinaires, aux magistrats civils qui se montraient souvent forts sévères. Pour elle, jamais elle ne versait le sang.

Telle était donc la procédure suivie alors. L'accusé était mis dans une prison d'Eglise pendant qu'on instruisait sa cause, et cette prison était très douce, comparée surtout aux prisons d'Etat. Quand il avait avoué sa faute et qu'il s'en repentait, il recevait son pardon avec une pénitence, et même quand il était déclaré coupable et livré aux juges séculiers, il lui restait encore le droit d'en appeler de son évêque au métropolitain, et du métropolitain au Pape.

En outre, pendant l'instruction, il était assisté d'un avocat, d'un défenseur. Ainsi ses droits étaient sauvegardés autant que possible.

Ces règles humaines et juridiques, l'évêque de Beauvais les violâ outrageusement. Il fait jeter dans une prison séculière et enfermer dans une cage de fer comme une bête sauvage, la pure et délicate vierge, avec, comme gardiens, cinq misérables, cinq bandits chargés de la tourmenter nuit et jour. Il la prive d'avocats qui la conseillent, et il terrorise les juges. « Le roi m'a ordonné de vous faire un procès, lui dit-il, et je le ferai. » Aussi le vice-inquisiteur, Jean Lemaître, qui ne se montra point héroïque, disait-il en gémissant : « Si l'on ne procède pas selon la volonté des Anglais, c'est la mort qu'il faut redouter. »

Cauchon d'ailleurs est aussi habile et retors qu'instruit. S'il pèche, s'il commet une injustice, il ne l'ignore point. Personne ne connaît mieux que lui tous les détails de la procédure et toutes les ressources de la chicane. En cela il ressemble plutôt à Anne, le grand-prêtre avisé et perfide, qu'à Caïphe, plus borné et plus brutal.

Le procès de Jeanne *touchant la foi* n'eût même pas dû s'engager. Elle avait été examinée déjà par les juges de Poitiers avant qu'on lui permît d'aller au secours d'Orléans. Regnault de Chartres, archevêque de Reims et métropolitain de Beauvais, présidait alors le tribunal, qui l'avait reconnue envoyée de Dieu pour sauver la France. Sa cause avait donc été jugée en *matière de foi.* Cauchon n'en tint nul compte, il voulut la juger pour la condamner, par ordre des Anglais.

En revanche, il sollicite avec soin des chanoines de Rouen la juridiction qu'ils détenaient, le siège de cette ville étant vacant. Il voulait être en règle, sinon avec sa conscience, au moins avec la lettre du droit canonique.

Ces précautions prises, il s'applique à la torturer, à l'embarrasser par des questions captieuses, par de subtiles distinctions théologiques, à l'enlacer dans ses filets perfides : ce qui lui est d'autant plus facile qu'elle est pleinement entre ses mains, dans une cité anglaise, entourée d'ennemis, seule, sans nul conseil, sans protection, sans un ami qui avertisse son inexpérience et sa simplicité. Elle est bien là, pauvre victime sacrifiée d'avance, pantelante sous la griffe du léopard anglais.

Elle a toutefois ses Voix qui lui parlent et l'éclairent, ses douces Saintes qui lui apparaissent partout, S. Michel qui vient à son aide, la prière qui la soutient ; elle possède aussi son admirable bon sens qui déroute et confond ses juges prévenus.

D'abord elle demande par l'huissier Jean Massieu qu'on adjoigne au tribunal « des ecclésiastiques du parti de la France, en nombre égal à ceux du parti d'Angleterre ; » ensuite qu'on lui permette d'entendre la messe ; enfin elle exige qu'on la mette dans une prison d'Eglise, puisqu'on lui fait un procès d'Eglise.

Ces justes réclamations sont rejetées par ses juges iniques, et ce ne fut pas la moins poignante des douleurs de sa Passion que celle d'être privée de la messe et de la sainte communion, sous prétexte qu'elle en était indigne parce qu'elle voulait garder ses vêtements d'homme, vêtements de protection et de chef de guerre. Un jour, elle se dédommage. Jean Massieu pour l'amener au tribunal la faisait passer devant la chapelle : « Le corps de Jésus-Christ est-il bien là ? » demanda-t-elle. — Oui, répondit l'huissier. — Alors elle s'agenouilla près de la porte sur le pavé et elle y demeura longtemps plongée dans l'adoration et l'extase.

Elle apporte une douceur, une patience inaltérable à répondre aux questions captieuses que les juges multiplient à dessein, passant d'un sujet à un autre, à bâtons rompus, pour la déconcerter : « Faites l'un après l'autre, » leur dit-elle avec calme, en souriant. « Un homme instruit, dira plus tard Jean Massieu, aurait eu peine à répondre. »

Mais son énergie égale sa longanimité. Elle se plaint vivement à Cauchon de sa mauvaise foi : « Vous dites que vous êtes mon juge. Prenez garde à ce que vous faites, car, en vérité, je suis envoyée de Dieu et vous vous mettez en grand danger. Vous assumez une lourde responsabilité. Vous me chargez trop ! »

C'est qu'on lui tend sans cesse des pièges, on accumule les accusations injurieuses. Elle peut bien dire comme David faisant parler le Sauveur : « Je suis entourée d'ennemis, des chiens nombreux aboient autour de moi et veulent me dévorer. » Elle rencontre aussi son Judas dans la personne de Nicolas Loyseleur, maître ès arts et assesseur. Le misérable se fait enfermer avec elle, il lui persuade qu'il est cordonnier, originaire des marches de Lorraine et qu'il a été persécuté pour sa fidélité au roi Charles VII. Surtout il lui recommande de ne pas se soumettre à ces gens d'Eglise qui trament sa perte et qui, à son dire, représentent l'Eglise militante. De là cette équivoque soigneusement entretenue et exploitée : « Voulez-vous vous soumettre à l'Eglise militante ? »

On comprend qu'elle ait hésité, car pour elle l'Eglise militante, ainsi que le lui a dit Loyseleur, c'est Cauchon avec son inique entourage, ce sont ces juges haineux qui, comme les assesseurs du Sanhédrin, ne cherchent qu'un prétexte pour s'écrier : « Elle mérite la mort ! »

Cependant elle ne s'abandonne pas. Elle est faible et délaissée de tous, elle se voit condamner sans rémission, elle n'a personne qui la soutienne, en qui elle puisse mettre sa confiance. Alors elle en appelle à celui qui est le grand protecteur de la faiblesse, qui ne délaisse aucune innocence ici-bas, qui prend le parti de tous les opprimés, elle en appelle au Pape :

— Je demande à être menée jusqu'à lui et je répondrai devant lui tout ce que je dois répondre... Oui, menez-moi au Pape et je lui répondrai ! Je tiens et je crois que nous devons obéir à Notre Seigneur le Pape qui est à Rome.

Devant le Sanhédrin deux docteurs prirent hardiment la défense de Jésus-Christ : Joseph d'Arimathie et Nicodème. Deux docteurs aussi protestent devant le tribunal de Rouen. D'abord un prêtre de Rouen, Nicolas de Houppeville qui, même avant le procès, fait cette déclaration à Cauchon :

« D'après le droit, ni vous ni le gouvernement anglais ne pouvez juger l'accusée, puisque vous êtes ses ennemis déclarés. D'ailleurs vous, évêque de Beauvais, il vous est interdit d'examiner une cause qui a été tranchée déjà à Poitiers par l'archevêque de Reims votre métropolitain ! »

Puis, au cours du procès, voici le célèbre canoniste Jean Lohier, un prêtre normand qui enseigne à Rome. Il affirme que le procès est nul, parce qu'il n'y a pas eu d'information préalable ; parce que Jeanne n'est pas détenue dans une prison d'Eglise, mais confinée dans une prison d'Etat ; parce que les assesseurs ne sont pas libres ; parce qu'on n'a pas cité juridiquement le roi de France qui est attaqué dans son honneur et qui ne peut pas se défendre puisqu'il n'est pas représenté ; parce qu'elle n'a pas reçu communication des pièces ; enfin parce qu'elle n'a pas de défenseur :

— Vous faites comparaître cette pauvre fille seule, sans appui, sans lumière, devant tant de docteurs et de maîtres pour répondre sur des matières aussi graves que des révélations ! Vous procédez contre elle uniquement poussés par des mobiles de haine !

Ces deux courageux docteurs toutefois, après avoir ainsi protesté, crurent bon de s'éloigner pour échapper à la vengeance de Cauchon ; car celui-ci ne recherche en rien la justice : il entend seulement sauver les formes. C'est pourquoi il s'abrite derrière la puissante Université de Paris, toute dévouée au roi d'Angleterre et qui a rendu sa sentence contre la libératrice de la France.

Et pourtant qui ne serait touché de son attitude, de sa douceur, de la lucidité de ses réponses, de sa confiance dans les juges qu'elle persiste à croire bienveillants ? Elle va jusqu'à les remercier de l'intérêt qu'ils lui portent :

« Je vous remercie, dit-elle avec humilité, de ce que vous m'admonestez pour mon bien, et notre foi, et toute la compagnie aussi. »

Même le 18 avril quand elle est malade dans sa prison et que Cauchon vient l'y interroger, elle lui dit encore : « Je vous remercie de tout ce que vous me dites pour mon salut. Il me semble, vu le mal

que j'ai, que je suis en grand danger de mort. Je vous demande donc de pouvoir me confesser, recevoir mon Sauveur et être ensevelie en terre sainte ! »

Mais rien ne saurait attendrir ces tigres. Ils ont juré sa perte. Pour la condamner ils ont reçu de l'argent et des faveurs, ils la condamneront. L'Anglais l'ordonne et un jour qu'elle était mourante, Warwick dit brutalement aux médecins : « Pour rien au monde le roi ne veut qu'elle meure de mort naturelle. Il l'a payée trop cher pour cela. S'il a donné tant d'argent pour l'acheter, c'est qu'il prétend bien qu'elle meure de la main du bourreau, ou sur un bûcher. »

Son procès est instruit dans les formes les plus iniques et les plus illégales, la sentence ne saurait être non plus qu'inique et illégale.

II

1. Cette sentence, Cauchon a décidé qu'il la rendrait publiquement, dans un appareil imposant, au cimetière de Saint-Ouen, voisin de la cathédrale de Rouen.

Que lui reproche-t-on, en somme, à la Vierge guerrière ?

D'abord son vêtement d'homme. Mais elle en a donné les raisons. Vivant parmi des hommes de guerre, elle devait être vêtue comme les hommes de guerre. « J'ai pris ce vêtement par le commandement de Dieu, dit-elle, je ne puis le quitter sans son ordre. »

Quoi encore ? De s'être jetée du haut de la tour de Beaurevoir pour recouvrer sa liberté ? Elle a déclaré que le droit de s'évader est le droit de tout prisonnier.

Ensuite sa répugnance à obéir à « l'Eglise militante. » Mais elle ignore le sens précis de ce mot que Loyseleur lui a embrouillé à plaisir, et elle en a appelé au Pape ou au Concile général qui se tient alors à Bâle.

Ce qu'on lui reproche surtout, c'est sa mission divine qu'elle affirme, ce sont ses Voix qui lui parlent et qui lui parlent « en français ». Son procès est donc un procès de foi et de patriotisme.

Donc le jeudi 24 mai 1431 elle est conduite au cimetière de St-Ouen. Ses voix lui disent : « Prends garde, des ennemis t'environnent qui cherchent à t'abuser et qui te tromperont ! » Les rues sont remplies d'une foule compacte où elle aperçoit beaucoup de figures compatissantes, mais aussi des visages méchants.

Judas Loyseleur est là qui, en chemin, la circonvient :

— Jeanne, reprenez votre habit féminin, et faites ce qui vous sera ordonné ; autrement vous seriez en danger de mort. Si vous m'écoutez, vous serez remise à l'Eglise.

Elle monte sur l'estrade. En face d'elle Guillaume Erard, chanoine de Langres et de Laon, l'accuse d'hérésie. Elle se tait, mais quand il insulte son roi, ses Voix lui disent : « Parle ! » Alors elle s'écrie : « Je jure que le roi est le plus noble chrétien de tous les chrétiens et que nul mieux que lui n'aime la foi et l'Evangile ! »

Erard décontenancé, après s'être adressé personnellement à elle, demande qu'on la fasse taire. Puis il la requiert de se soumettre à l'Eglise.

— J'ai demandé, répond-elle, que tout ce que j'ai dit et fait soit envoyé à Rome, vers Notre Saint Père le Pape auquel, après Dieu, je m'en rapporte. Mes paroles je les ai dites, et mes actes je les ai faits sur l'ordre de Dieu.

C'est au tour de Cauchon de trembler, car cette requête met fin au procès. Alors d'un ton irrité et rogue : « On ne peut chercher Notre Saint Père le Pape si loin. Les Ordinaires sont juges chacun en son diocèse. »

Voilà bien, prise sur le fait, la doctrine gallicane, celle qui allait se débattre au concile de Bâle, dont le Pape réprouva plusieurs sessions. L'évêque est pape dans son diocèse et son jugement demeure sans appel. Le Saint Père est trop loin ! Jeanne a donc été victime des théories gallicanes.

Trois fois Erard répète sa monition, trois fois Jeanne répond par la même protestation. Alors Cauchon, nouveau Caïphe, se dispose à prononcer la sentence.

Erard se fait pressant, il montre à la vierge un papier qu'il l'engage à souscrire. Jean Massieu lui lit cette cédule « qui contenait huit lignes environ et pas davantage, » a-t-il déclaré. Elle écoute, mais sans en répéter les termes, ainsi qu'on l'a prétendu.

Elle promettrait de reprendre son vêtement de femme, de se soumettre aux décisions de l'Eglise, et alors on la mettrait dans les prisons d'Eglise. Pour l'effrayer, Cauchon lui montre le bourreau sur la charrette qui attend sa victime. De nouveau elle crie vers le Pape, elle s'en remet à la cour de Rome. Loyseleur lui dit avec des paroles caressantes : « Acceptez ! Signez, vous serez alors remise aux gens d'Eglise. Vous aurez une femme pour gardienne, vous irez à la messe, vous recevrez la Sainte Eucharistie, vous serez délivrée de vos chaînes. »

Elle signe en traçant une petite croix.

Tout à coup Laurent Calot, secrétaire du roi Henri VI, monte auprès d'elle, et lui présente à signer une autre cédule. Elle croit que c'est une simple formalité, et qu'on lui demande simplement de signer le double de la première.

Elle signe de nouveau de la même manière, en souriant.

Si elle signe, pensez-vous, c'est donc qu'elle approuve ?

Nullement. Jeanne savait signer son nom, ainsi que l'attestent trois lettres qui nous restent d'elle. A la cour du roi elle a appris à lire et à écrire. Si elle n'a pas apposé la signature de son nom, c'est qu'elle l'a refusée à ces deux cédules, dont la seconde ne lui fut pas lue et constitue un abominable abus de confiance. D'ailleurs au procès elle avait dit, en parlant de ses lettres : « Quelquefois je mettais une croix comme un signe — celui de mon parti — à celui à qui j'écrivais de ne pas faire

ce que je lui écrivais. » La croix était donc un signe conventionnel, négatif pour elle et pour ceux avec qui elle correspondait.

Si elle n'a pas signé de son nom, c'est qu'elle n'a pas voulu accepter d'accomplir ce qu'on exigeait d'elle et d'abjurer.

Le reste n'est que pure iniquité. Par hâte d'en finir, Pierre Cauchon omet les formalités les plus indispensables. D'après le droit, « l'accusé devait mettre la main sur l'Evangile, puis lire à haute voix la formule d'abjuration, ou la répéter phrase par phrase après un notaire. » L'évêque de Beauvais passe outre, sachant bien que Jeanne ne consentira jamais à renier quoi que ce soit des détails de sa mission surnaturelle. Les Anglais se plaignent de cette grave omission et le déclarent hautement traître. Il faut que le cardinal Winchester, qui était de connivence, prenne sa défense.

Alors Cauchon solennellement lit en latin le jugement qu'il a préparé et qui condamne définitivement Jeanne à la prison perpétuelle, avec le pain de la douleur et l'eau de l'angoisse afin qu'elle y pleure sa vie. Mais il omet encore la seconde partie où elle déclare qu'elle reconnaît ses fautes et qu'elle a abjuré ses erreurs [1]. Il craint que quelqu'un n'explique à la douce accusée le sens odieux et contraire à toute vérité de ce latin qu'elle ne comprend pas ; il craint qu'une protestation indignée ne renverse l'échafaudage de ses perfidies et de ses mensonges.

Enfin, pour terminer cette comédie scélérate, le cardinal Winchester donne l'ordre de recevoir Jeanne à pénitence. Puis l'évêque de Beauvais ordonne durement aux gardes :

— Menez-la où vous l'avez prise.

2. Les Anglais cependant étaient mécontents de voir qu'elle n'était condamnée qu'à la prison perpétuelle : ils insultèrent même Cauchon dont ils ne comprenaient pas encore la tactique scélérate. Mais il avait son plan dont je n'indiquerai que les grandes lignes sans entrer dans les détails odieux.

Il la poursuit jusque dans sa prison et lui recommande de reprendre son costume féminin. Elle obéit, tout en réclamant que soient tenues les promesses qu'on lui a faites, que ses chaînes lui soient enlevées et qu'elle jouisse de la compagnie d'une femme.

Or, après qu'elle a consenti à revêtir l'habit de femme, pendant qu'elle prend son repos, la nuit, on le lui enlève et on ne lui laisse que les vêtements d'homme qu'elle est bien obligée de reprendre le lendemain, puisqu'elle n'a que ceux-là. Il y eut d'autres tentatives répugnantes sur lesquelles nous devons passer.

Quand on vient annoncer à Cauchon cet événement qu'il avait préparé, il ne se tient pas de joie. Voilà le fait nouveau qu'il cherchait et qu'il a fait naître ! Elle est retombée dans sa faute, elle est *relapse,* il sera possible enfin de la condamner légalement au bûcher. Un assesseur, André Marguerie, fait bien cette remarque : « Il faudrait savoir pour quel motif Jeanne s'est revêtue de nouveau de ses habits d'homme ! » Les Anglais furieux lèvent la hache sur lui.

Mais quand elle apprend son abjuration, sa rétractation prétendue qu'elle a signée, elle éclate : « Non, je n'ai point dit cela, je n'ai pas voulu rétracter mes apparitions, c'est-à-dire que ce fussent sainte Catherine et sainte Marguerite. Je n'ai rien fait contre Dieu et contre la foi, malgré tout ce qu'on m'a fait révoquer. Ce qui était en la cédule d'abjuration, je ne le comprenais pas ! » Voilà ce qu'elle crie à Cauchon le lundi 28 mai, tout en y ajoutant qu'elle a revu ses Saintes et réentendu ses Voix. Le misérable écrit en marge du procès-verbal : « *Responsio mortifera.* Cette réponse lui vaudra la mort ! » Et au bas du même procès-verbal : « Nous nous sommes ensuite retiré pour agir et procéder ultérieurement selon le droit et la raison. »

« Le droit et la raison » : comme ces nobles et saintes expressions grimacent dans sa bouche et sous sa plume !

Le lendemain en effet il réunit les assesseurs et leur lit la fausse abjuration de Jeanne. Presque tous, l'abbé de Fécamp excepté pourtant, rediront comme la tourbe des Juifs au prétoire : « *Qu'elle disparaisse, qu'elle meure ! Tolle, crucifige !* »

Mais si elle a faibli un instant, la douce enfant, à la vue du bourreau, à la perspective du feu, comme elle s'est noblement ressaisie ! Quelle fierté chrétienne dans son attitude ! Quelle foi et quelle énergie dans ses paroles !

Nous sommes au matin du mercredi 30 mai : Cauchon qui a toutes les audaces vient encore la visiter dans sa prison, avant qu'on la conduise au supplice, il vient jouir sans doute de ses angoisses, de ses tourments. Il paraît content, son « beau procès » est terminé. Déjà il entrevoit pour prix de ses services l'archevêché de Rouen. Mais du moins il n'aura pas le spectacle des pleurs de Jeanne. Elle se redresse en face de lui et lui dit avec force, en le regardant, mais sans aucune haine ni dans les yeux ni dans le cœur :

— Evêque, je meurs par vous !

C'est lui maintenant qui est déconcerté, humilié, cinglé par cette innocence vengeresse qui proteste contre son bourreau, qui lui rappelle qu'il a violé toutes ses promesses et qu'il est complice de toutes les cruautés, de toutes les brutalités qu'elle a subies. Il s'en va, la tête baissée, comme le plus méprisable des criminels.

Alors délivrée de sa perfide présence, — comme Jésus lorsque Judas sort de la Cène, — la jeune fille reparaît avec son expansion naïve et ses craintes. Elle dit à Pierre Maurice qui a été bon pour elle : « Ah ! maître Pierre, où serai-je ce soir ?

— N'avez-vous pas bonne espérance en Dieu ?

[1] Courcelles a témoigné formellement que cette partie de l'abjuration commençant par ces mots : *Tu Johanna...* ne fut pas lue par l'évêque de Beauvais. De même Jean Massieu a affirmé que la cédule qu'il a lue à Jeanne n'est pas celle qui fut versée au procès.

Voir pour les détails concernant la signature de Jeanne d'Arc *Lettres de Jehanne d'Arc et la prétendue abjuration de Saint-Ouen,* par M. de Maleissie, qui appartient à la famille de Jeanne d'Arc ; et *Revue des Deux Mondes* du 1er avril 1914.

— Oh oui ! et avec l'aide de Dieu je serai ce soir au Paradis. »

Elle se confesse à un Dominicain frère Martin l'Advenu, puis demande à recevoir la sainte Eucharistie dont elle est privée depuis six mois. Cauchon n'ose lui refuser cette consolation, bien qu'il l'ait déclarée « hérétique et schismatique, » et cette prétendue hérétique va être, par un acte solennel, proclamée en communion avec l'Eglise.

Une procession magnifique s'organise qui accompagne le corps du Sauveur, et rien qu'à voir l'humble vierge, résignée, rayonnante, tous, prêtres, clercs et assistants fondent en larmes.

Maintenant elle est forte, elle se dirige d'un pas assuré vers la charrette qui la conduira à la place du Vieux Marché. Sur son passage elle aperçoit Loyseleur, brisé de remords, qui se traîne jusqu'auprès d'elle, accablé par le souvenir de sa trahison. Et quand elle monte sur la charrette, il lui murmure d'une voix coupée de sanglots : « Pardon ! »

C'est ainsi que Judas s'écria : « J'ai péché en livrant le sang du Juste ! »

Les soldats repoussent Loyseleur, comme les princes des prêtres ont chassé Judas. Mais sûrement, dans son âme si bonne, Jeanne avait pardonné.

Elle jette un suprême regard sur la ville aux belles églises, aux monuments splendides, et elle dit à haute voix : « Rouen ! Rouen ! est-ce donc ici que je dois mourir ! » Pierre Cauchon prononce longuement en français la sentence pleine de calomnies et de mensonges. Elle se souvient que le Sauveur a gardé le silence au moment de sa condamnation et elle se tait. Elle ne pense plus qu'à sa fin prochaine, à son éternité. Elle sait qu'elle va paraître devant Dieu, et alors agenouillée elle élève la voix qu'on entend sur toute la place. Elle prie la Sainte Trinité, S. Michel, ses Saintes. Elle proteste qu'elle veut mourir en bonne chrétienne, en fidèle enfant de l'Eglise, elle pardonne à ses ennemis, elle demande pardon à ceux qu'elle a pu offenser et blesser.

La multitude qui l'écoute pleure. Cauchon lui-même essuie furtivement ses larmes. Jamais on n'a vu victime ainsi pleurée par ses bourreaux.

Elle veut que jusqu'à la fin on tienne devant elle la croix de son Jésus et sur le bûcher on l'entend s'écrier : « Mes Voix étaient de Dieu ! J'ai fait par l'ordre de Dieu tout ce que j'ai fait de bien. Non, non, mes Voix ne m'ont pas trompée, elles venaient vraiment du ciel ! »

Et après avoir prononcé une dernière fois le nom de Jésus, elle mourait étouffée par les flammes.

Elle voyait maintenant, elle comprenait ces paroles de ses Saintes : « Ne t'inquiète pas de ton martyre, tu viendras enfin au royaume du Paradis ! »

Elle était au Paradis. Sa Passion était finie, Passion douloureuse mais admirablement glorieuse devant Dieu et devant les hommes, au regard de la terre et au regard du ciel !

* * *

Non, « il n'est pas de page d'histoire qui rappelle mieux le drame divin du Calvaire. Sur ce visage transfiguré par le martyre, je retrouve un reflet de l'adorable Victime morte pour le salut du monde, et sur ces lèvres qui s'écartent pour murmurer le pardon, un écho de la grande voix qui retentit depuis dix-huit siècles au fond de nos cœurs [1]. »

Elle a souffert pour la cause française ; elle s'est offerte comme victime pour son roi, pour son pays, afin que la patrie reste la patrie, que la France reste la France. Sans elle nous ne serions pas Français, mais courbés sous la domination de l'Angleterre, comme une simple colonie. Nous lui sommes redevables de notre nationalité. Mais maintenant que l'Eglise l'a déclarée sainte, c'est pour nous à la fois une joie chrétienne et patriotique de l'invoquer. Elle nous a gardé notre patrie, nous l'invoquerons pour la patrie. Et nous bénirons l'Eglise qui ne l'a pas condamnée, ainsi que le prétendent des écrivains mensongers, mais qui vingt-cinq ans après sa mort, a cassé son procès, l'a pleinement réhabilitée et enfin l'a placée sur nos autels. Notre confiance en Jeanne d'Arc ne sera égalée que par notre reconnaissance pour l'Eglise ! Ainsi soit-il.

PLANS DE SERMONS

LA SAINTE TRINITÉ

Jusqu'au XIVe siècle il n'y avait point de fête particulière de la Sainte Trinité ; et de fait il n'y a point de mystère qui ne soit si souvent rappelé, et dans le signe du chrétien, et dans les prières de l'Eglise, et dans l'administration des sacrements, et dans la célébration des dimanches et des fêtes. C'est le pape Jean XXII qui établit cette fête et la fixa au premier dimanche après la Pentecôte, dans le but de ranimer 1° *notre foi* et 2° *notre dévotion envers ce grand mystère.*

I. — *Notre foi*

Le mystère de la Sainte Trinité est un mystère incompréhensible, mais raisonnable.

1° Mystère. — Que nous enseigne l'Eglise ? Elle nous enseigne : *a)* qu'il n'y a qu'un seul Dieu ; *b)* qu'il y a trois personnes en Dieu : le Père, le Fils et le St-Esprit ; *c)* que ces trois personnes sont distinctes et égales en toutes choses ; *d)* que le Père est le principe incréé des deux autres personnes ; *e)* que le Fils est engendré de toute éternité par le Père ; *f)* et que le St-Esprit procède de toute éternité du Père et du Fils, comme d'un seul principe. Anathème à qui oserait déformer cet enseignement !

2° Incompréhensible. — Ce mystère est assurément au-dessus de notre pauvre raison. S. Augustin essayant de le scruter vit un ange caché sous la forme d'un enfant qui s'efforçait de renfermer la mer dans un petit trou qu'il avait creusé dans le sable. A une juste observation du saint, l'ange répondit : « Vous aurez encore plus difficile d'arriver à comprendre le mystère de la Sainte Trinité. »

[1] Mgr Freppel, 2e Panégyrique de Jeanne d'Arc.

3° Raisonnable. — Si ce mystère est au-dessus de notre pauvre raison, il ne lui est pas contraire.

a) La raison en effet n'y trouve pas de contradiction : l'Eglise n'enseigne pas que trois font un et que un égale trois.

b) La raison découvre même dans le monde des images de la Sainte Trinité. Ainsi, dans un corps il y a trois dimensions ; dans le soleil il y a le foyer, la lumière et la chaleur ; dans l'âme, si simple qu'elle soit, il y a trois facultés bien distinctes, l'intelligence, la mémoire, la volonté, etc. Aussi les plus grands génies n'ont pas hésité à dire : « *Credo.* »

II. — *Notre dévotion*

Nous devons croire, adorer, aimer et imiter la Sainte Trinité.

1° Croire. — Dieu nous a révélé ce mystère ; et il ne nous est pas permis de douter de la science et de la véracité de Dieu. Les obscurités du mystère rendront notre foi plus méritoire.

2° Adorer. — Les Anges louent sans cesse Dieu un et trine : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.* A leur exemple et sur l'invitation de l'Eglise, que nos journées, nos prières et nos actions commencent et finissent par le signe de la croix et l'invocation aux trois personnes : *In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti.*

3° Aimer. — Nous devons tout à la Sainte Trinité : au Père, la création et l'adoption divine ; au Fils, la Rédemption ; au St-Esprit, la sanctification. Comment ne pas être enflammés de reconnaissance et d'amour ?

4° Imiter. — La Sainte Trinité est en effet le modèle de notre perfection :

a) A l'égard de Dieu : « *Estote ergo vos perfecti, sicut et pater vester cœlestis perfectus est.* » (Mt., v, 48).

b) A l'égard du prochain : « *Ut sint unum sicut et nos.* » (Jo., xvii, 11).

c) A l'égard de nous-mêmes. Ne travaillerons-nous pas à notre salut avec autant de zèle que les trois personnes de la Sainte Trinité y ont travaillé ?

Conclusion

S. François-Xavier avait une telle dévotion à la Sainte Trinité qu'on l'entendait soupirer à chaque instant : « *O Sanctissima Trinitas!* » Heureux celui qui partage ces sentiments ; car après avoir été en ce monde l'objet de sa foi et de son amour, la Sainte Trinité fera dans l'autre son éternelle félicité.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

II

LES BEAUTÉS DE LA CLOCHE

Ostende mihi faciem tuam, sonet vox tua in auribus meis, vox tua dulcis et facies tua decora.

Montre-nous combien tu es belle, que ta voix si douce retentisse à nos oreilles. (Cant., ii, 14).

Lamairé-Le Chillou, paroisse bénie, où sous le souffle de l'enthousiasme chrétien éclosent des manifestations de foi, de grandioses cérémonies, qui charment tous ceux qui en sont les heureux témoins ! Il y a quelques jours, ici-même, nous avons vu toute une population debout, le cœur enflammé, acclamer sainte Jeanne d'Arc, la grande Française, marcher fièrement sous son étendard, suivre avec recueillement et piété les chars pittoresques qui rappelaient à tous la surnaturelle mission de la *pastourelle* de Domremy, de la *guerrière* et de la *martyre*. Aujourd'hui c'est encore une cérémonie peu commune qui nous rassemble dans cette église, c'est un baptême de cloche.

Cher pasteur, vous êtes l'initiateur de ces solennités ; permettez-moi d'interpréter les sentiments de tous, en vous disant : Merci !... Merci, au nom de vos paroissiens, que ces cérémonies religieuses unissent plus étroitement à Dieu ! Merci, au nom de vos confrères, qui ont répondu aujourd'hui encore à votre appel et sont venus, joyeux, profiter une fois de plus des exemples du zèle apostolique qui embrase votre cœur de prêtre !

Merci encore à ce bon vieillard, qui est heureux de doter sa paroisse d'une nouvelle cloche et fier de présenter lui-même au baptême sa gentille fillette : *Delphine.*

Mes frères, j'ai demandé à nos Saints Livres un texte qui fût comme le résumé de cette cérémonie, et je n'en ai pas trouvé de mieux approprié à notre fête que celui que je vous citais en commençant : « Montre-nous combien tu es belle et que ta voix si douce retentisse à nos oreilles ! »

* * *

Je me souviens que, voyageant en Palestine avec un groupe de pèlerins, nous visitâmes un monastère grec. A l'entrée de la chapelle, nous vîmes une sorte de poutre de bois de cèdre, qui se balançait dans le vide, suspendue à une corde. Intrigués, nous demandâmes au vieux moine, notre guide, l'utilité de cet instrument bizarre. Et lui, de sa voix la plus grave, nous répondit : « C'est la cloche du monastère. » Un sourire de pitié effleura nos lèvres. Hélas ! nous étions une fois de plus témoins de la triste déchéance de la secte schismatique.

La visite achevée, pendant que mes compagnons de voyage échangeaient leurs impressions, moi, j'évoquai des souvenirs. Je me rappelais que, pendant mes années de séjour à Rome, c'était une de mes plus douces joies de gravir le plus souvent possible la pente du Janicule. Là, du haut de cette colline qui domine la Ville Eternelle, à l'heure de midi, quand le canon du château Saint-Ange avait donné le signal, j'entendais les cloches des 300 églises et chapelles s'ébranler à la fois et jeter à tous les échos de la campagne romaine la gamme de leurs notes sonores. Mon âme alors se grisait d'harmonie religieuse. J'étais fier de l'Eglise catholique, ma mère, et de tout ce qui rehausse son culte... Oui, soyons fiers de nos cloches, elles sont la grande voix de nos églises, qui sans elles seraient désolées comme celles de l'Orient schismatique.

Mais vous êtes-vous parfois enquis, m. f., de

l'origine de nos cloches, et savez-vous qu'elles sont presque aussi anciennes que le christianisme?

Quand la liberté de pratiquer publiquement leur culte fut accordée par Constantin le Grand aux chrétiens, jusque-là réduits à cacher leurs réunions, on vit partout, en Italie et en Gaule, germer du sol les basiliques et les églises. A ces temples muets il fallait une voix. Le génie chrétien prit les clochettes en usage dans la vie quotidienne, les agrandit à la mesure de leur nouvelle destination et les plaça dans des logis aériens d'où leur appel pût descendre jusqu'aux extrémités des paroisses et retentir aux oreilles de tous les fidèles. Les écrits manquent pour nous retracer l'histoire de cette période qui vit naître les cloches de nos églises [1]; mais un vieux document a enregistré qu'en 570, S. Loup, évêque de Sens, fit sonner toutes les cloches de sa ville épiscopale et qu'en les entendant, Clotaire II, le roi des Francs, et ses soldats levèrent précipitamment le siège de la cité et s'enfuirent épouvantés.

Et nous savons aussi que dans les vieilles chartes poussiéreuses du moyen âge nos chercheurs modernes ont découvert qu'au temps de Charlemagne les évêques baptisaient solennellement les cloches.

* * *

Ostende faciem tuam, facies tua decora. O cloche, montre-toi donc à nous, nous voulons jouir de ta beauté! Tu es belle dans ton manteau d'airain, marquée de la croix du Christ, auréolée de pieuses inscriptions qui rediront ta gloire à nos petits-neveux. Mais plus belle encore tu nous apparaîtras après ton baptême, quand tu seras devenue un objet sacré!

M. f., tout ce que l'Eglise emploie au culte du Seigneur doit être purifié et sanctifié. Aussi bientôt vous allez voir les ministres de Dieu laver cette cloche au dedans et au dehors avec l'eau bénite, la purifier de toutes les souillures que le feu n'a pu lui enlever. Et pour la séparer de tout usage profane, pour vous signifier qu'elle n'appartient plus qu'à Dieu et à son temple, le prêtre, délégué de l'Evêque, par de multiples onctions, tracera sur elle le signe auguste de la croix avec l'huile sainte et le chrême sacré en disant : « Seigneur, que cette cloche soit sanctifiée et consacrée, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit! »

O cloche, oui, tu seras belle! Dieu et ses anges, en te contemplant, pourront s'écrier : « Tu es belle, il n'y a pas de tache en toi! » Et nos acclamations s'uniront à celles du ciel : « Oui, cloche, tu es belle et sans tache. » Aussi quels honneurs va lui décerner l'Eglise, après son baptême! Vous verrez encore les ministres de Dieu la couronner, comme une reine, de verts feuillages et de fleurs odorantes, la revêtir de la robe blanche des épousées, la parfumer dans des nuages d'encens, pour qu'elle soit toute imprégnée de la bonne odeur du Christ. Et c'est alors pour la première fois que sa voix retentira et montera vers le ciel comme une prière.

* * *

Sonet vox tua in auribus meis, vox tua dulcis. J'ai lu que Pythagore, le fameux philosophe grec, écoutait avec émotion les vibrations harmonieuses de l'enclume, heurtée par les coups cadencés du marteau d'un forgeron. Quel charme s'il eût entendu la voix de nos cloches, voix si douce, si harmonieuse, qu'elle a captivé et inspiré nos plus illustres poètes! On dit que Napoléon aimait à écouter, le soir, la voix des cloches qui chantaient dans la vieille tour de la Malmaison, comme si elles avaient eu une âme qui parlait à son âme.

Pour vous aussi, paroissiens du Chillou, elle sera douce la voix de votre cloche, quand elle vous rappellera vos devoirs chrétiens et sonnera vos joies de famille.

La terre est un temple immense d'où s'élève vers le ciel la voix de tous les êtres qui la peuplent : supplications de l'homme, soupirs des vents, souffle des tempêtes, fracas des flots impétueux, frisson des feuilles, ramage des oiseaux, bruissement des insectes, c'est l'hymne de la Création, qui monte jusqu'à Dieu. Et à ces voix de la nature, dès l'aurore s'unit celle de nos cloches. Le matin, quand elles s'ébranlent dans leurs demeures aériennes, c'est la note de la prière qu'elles rendent; leurs vibrations sont pures comme les soupirs d'un cœur fervent. La cloche prie : c'est le rôle que lui assigne l'Eglise, afin de nous rappeler à nous-mêmes le grand devoir de la prière. Quand vous l'entendrez à votre réveil, elle vous dira : « Laboureurs, ouvriers des campagnes, qui allez bientôt semer vos labeurs sur le vieux sol de France et jeter vos sueurs aux sillons qu'elles féconderont, à genoux, je vous y invite, priez avec moi! »

Mais, prie-t-on encore le matin dans vos demeures, et avant d'aller reprendre votre rude tâche quotidienne, vous prosternez-vous, sous le regard de Dieu? Lui offrez-vous le jour qui commence? Le suppliez-vous qu'il bénisse votre travail? Ah! peut-être le souffle de l'indifférence a-t-il passé sur vos fronts et attiédi vos cœurs!... O cloche, s'il y a des endormis spirituels dans cette paroisse, tu les réveilleras et tu les inviteras à revenir aux pieuses pratiques de leurs ancêtres. Fais-toi bien douce, ô cloche, et que ta voix retentisse dans le cœur des pécheurs, de ceux qui ne prient plus, qui n'aiment plus leur Dieu. Pour tous ces coupables, ô cloche, tu sonneras l'heure du remords et du repentir!

Et le soir, quand le soleil aura fui à l'horizon, sous le grand ciel bleu criblé d'étoiles, vous l'entendrez encore la voix si douce de la cloche, jetant lentement, pieusement, la mystérieuse sonorité de ses tintements. A cette heure tardive elle prendra je ne sais quelle voix plaintive et brisée pour vous rappeler aux graves et saintes pensées. Dans les pays où la foi ne s'est pas amoindrie, cette sonnerie du soir c'est l'appel aux fidèles qui viennent

[1] En tout cas, l'on ne saurait retenir la légende, née au XVIe siècle environ, d'après laquelle S. Paulin de Nole aurait inventé les cloches; car dans la minutieuse description qu'il nous a laissée de sa basilique, il n'en fait aucune mention.

une dernière fois prier dans le saint lieu. Au moins, pour vous, ce sera l'invitation à suspendre votre tâche et à rentrer au foyer, là où le repos est si doux après une dure journée.

O cloche aimée, à tous tu crieras le soir dans le village : « Chrétiens, je sonne le recueillement et le repos. Mais avant de réparer vos forces dans les douceurs du sommeil, à genoux encore, envoyez vers Dieu une dernière prière avec un dernier élan d'amour ; repassez dans l'amertume de votre cœur les fautes du jour qui s'achève, car cette nuit peut-être Dieu viendra vous juger ! »

Mes frères, vous ne resterez pas insensibles à la voix de la cloche du soir...

Mais la sanctification de la journée par la prière du matin et du soir, ce n'est pas là toute la religion du chrétien fervent. Il a d'autres pieux devoirs à remplir. Dieu s'est réservé des jours, qu'il a faits siens et qui sont « les jours du Seigneur. » Aussi, dimanches et fêtes, quand vous entendrez les appels pressants de votre cloche, vous direz : « C'est dimanche, le jour des pensées graves et salutaires ; allons vite au temple du Seigneur, pour prendre notre part au sacrifice de la croix renouvelé sur l'autel, pour entendre les enseignements de Celui qui a les paroles de la vie éternelle et enrichir nos âmes de ses dons et de ses grâces. » Quand tu sonneras, ô cloche, les réjouissances de Noël ou les *Alleluia* de Pâques, tous nous serons fidèles à ta voix.

M. f., la cloche vous rappellera aussi les grands devoirs de la charité chrétienne. Quand elle égrènera ses tintements lugubres, comme des sanglots, vous penserez : « Parmi nous une âme est en péril, pour elle c'est l'agonie, la lutte suprême. » Et de vos suffrages, de vos prières, vous aiderez cette âme, qui bientôt sera en présence de son Juge.

Dans les calamités, dans les épreuves publiques, à sa voix vous volerez où vous appellera le dévouement.

Et si le lugubre tocsin dont naguère les échos ont ému si douloureusement nos cœurs de Français, vous appelait, vous, les jeunes, au secours de la France ; comme vos aînés, avec le même courage et le même patriotisme, vous courriez à la frontière protéger la Patrie menacée.

Mais non, ô cloche, Dieu ne permettra pas que tu aies à sonner les deuils de la France... Il te réserve bien plutôt pour chanter à tous les alentours les joies familiales de la paroisse. Oui, m. f., votre cloche, messagère de bonheur, jettera à pleine voix ses carillons les plus joyeux sur les berceaux des nouveaux baptisés, et sur les âmes pures de vos petits enfants, visitées pour la première fois par le Dieu de l'Eucharistie ; elle réjouira les cœurs des nouveaux époux, et sonnera, joyeuse, leur marche nuptiale.

* * *

Je m'arrête... Paroissiens du Chillou, gardez bien votre nouveau trésor, gardez bien votre cloche ; qu'aucune main sacrilège ne la souille, et que sa voix ne se taise plus...

Et toi, ô cloche aimée, sans te lasser jamais, remplis ta noble mission ; redis à cette paroisse les grands devoirs de la piété et de la charité chrétienne, dont l'accomplissement seul donne la joie ici-bas avec le prélude du bonheur éternel du ciel ! Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE [1]

Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln

I

SAINT MEINRAD

De Zurich à Einsiedeln on ne compte guère qu'une douzaine de lieues. On longe la rive droite du lac jusqu'à Wœdenswill ; les rivages sont émaillés de villas qui se chauffent au soleil. On quitte ensuite le bateau pour prendre une petite ligne charmante d'où l'on aperçoit en arrière toutes les beautés du lac avec les silhouettes nuageuses des Mythen de Schwitz. A vos pieds coule la Sihl, tumultueuse dans son lit de cailloux, qui reçoit plus loin l'Alp, plus révoltée encore, mais qui se débat vainement au fond d'une gorge étroite et profonde.

A Biberbruck on n'est plus qu'à cinq kilomètres, on remonte le vallon très resserré de l'Alpthal et l'on aperçoit Einsiedeln et Notre-Dame des Ermites.

La petite ville ne se compose guère que d'hôtelleries. Rien de frappant dans ses rues ni dans ses édifices, sauf l'abbaye qui est vraiment imposante.

L'ensemble a quelque très vague ressemblance avec la place Saint-Pierre de Rome, si l'on accorde que les deux hémicycles de la vaste cour rappellent la colonnade du Bernin et que la fontaine tient lieu de l'obélisque.

Vous gravissez cette cour en pente, assez mal pavée, jusqu'à l'église, magnifique avec ses deux tours grecques. Elle occupe, comme il est juste, la place d'honneur. A droite et à gauche, c'est la façade des bâtiments de l'abbaye avec leurs quatre étages de fenêtres froidement rectangulaires. Vous montez : les saints de pierre qui dominent les deux hémicycles vous appellent et vous encouragent ; ils vous indiquent l'église, d'où s'approchent lentement et religieusement les pèlerins.

Vous entrez. A dix-huit mètres du portail, voici la Sainte Chapelle, qui s'élève à l'endroit même où S. Meinrad avait bâti son humble cellule.

Mais il convient de rappeler ce qu'était S. Meinrad, dont le souvenir et les reliques, après douze siècles, attirent encore chaque année cent cinquante mille pèlerins.

I

Meinrad était le fils du puissant seigneur Berthold de Hohenzollern, qui habitait une petite ville de Souabe nommée Sulgen.

[1] Les six *Lectures* que nous allons donner complètent le *Mois* commencé en 1914 avec les vingt-cinq *Lectures sur N.-D. de Pellevoisin*.

L'enfant annonçait de belles dispositions pour la piété et la vertu. Son père le confia aux Bénédictins de Reichenau, à deux lieues de Constance, où enseignait un de ses parents, Erlebald. Celui-ci devenu bientôt abbé de Reichenau s'occupa avec sollicitude de l'éducation de l'adolescent, qui fit des progrès rapides dans la science humaine. Ses maîtres étaient étonnés de son esprit, de l'étendue de ses connaissances, et plus encore de sa simplicité, de sa modestie et de son zèle apostolique.

Erlebald considérait, non sans inquiétude, ce jeune homme qu'il voyait sur le seuil d'un brillant avenir, et qui pouvait se promettre toutes les gloires humaines. Il redoutait pour lui les épreuves du monde, au sortir du cloître où Meinrad avait grandi comme une fleur délicate, éclatante et parfumée, soustraite à l'orage et aux duretés de l'hiver. Que deviendrait-il dans ce monde qu'il ignorait, et dont les attraits trompeurs séduiraient peut-être son imagination, son esprit et son cœur ? Pourquoi ne demeurerait-il pas dans cette école dont il était l'orgueil, et dont il accroîtrait encore l'honneur et le renom ?

Il interrogea Meinrad. Le jeune homme n'avait aucune attache au monde, mais il se demandait ce que dirait son père s'il renonçait au siècle, — son père qui le regardait comme l'ornement et l'espoir de sa maison.

Berthold était sincèrement chrétien : il déclara qu'il ne se croyait pas le droit de disputer à Dieu le cœur de son fils. Meinrad se déterminerait donc lui-même, il suivrait librement sa vocation.

Le jeune étudiant revêtit l'habit de S. Benoît, il continua à s'appliquer aux sciences humaines, à se fortifier dans la piété, et ses heureuses qualités le firent chérir de tous ses frères. Il était simple, obligeant et bon, ne se targuant point de son illustre origine, ni de son esprit, ni des biens auxquels il pouvait prétendre et auxquels il avait renoncé sans retour.

C'était en l'an 822.

Deux années après, Erlebald l'envoya professer à Benken dans un petit monastère sur les bords du lac de Zurich, dépendant de l'abbaye de Reichenau. Le jeune religieux obéit, mais effrayé par les dangers de l'orgueil, dans une situation où il réussissait trop brillamment, alarmé par le bruit qui déjà s'attachait à son nom aussi bien qu'à sa science, après quatre ans consacrés à l'enseignement des choses humaines, il se retira sur le mont Etzel pour ne plus s'occuper que des choses divines.

Dans ce désert qui domine le lac de Zurich, il se croyait bien seul avec Dieu, mais sa retraite fut bientôt découverte, et l'on accourut de partout pour le consulter, pour s'édifier de ses paroles et de ses exemples. Il parlait comme Jean-Baptiste, sévère pour les riches, dur pour les gens vicieux, plein de compatissance pour le peuple.

Après sept années de prédications incessantes, il éprouva des scrupules touchant cette mission qu'il avait assumée. Il craignit que ce concours de fidèles de toutes classes ne lui rappelât les attraits du monde qu'il avait quitté ; il craignit aussi la reconnaissance trop démonstrative des foules. Il se mit donc à rechercher une retraite moins accessible.

II

Au delà du mont Etzel, il trouva une solitude sauvage, dans une vaste forêt qu'on appelait *la Forêt sombre,* à cause des noirs sapins aux cimes pressées qui la couvraient. C'est là qu'avec le secours de quelques moines, et grâce à la générosité de l'abbesse Heilwige, il établit une hutte avec un petit oratoire, où il plaça une Vierge que lui avait donnée une sainte femme nommée Hildegarde.

En entrant dans son ermitage il dit : « Voici le lieu de mon repos à jamais ! *Hæc requies mea in sæculum sæculi.* » Et de fait il ne la quitta plus.

Les visites du monde se faisaient plus rares et il en bénissait Dieu, car il pouvait prier à son gré, méditer sur les mystères de la vie du Christ, et, au pied de la Vierge d'Hildegarde, sur les grandeurs et les miséricordes de Marie, sur les douceurs qu'on goûte à la servir.

Ceux qui l'abordaient venaient de loin et ils avaient dû vaincre, pour parvenir dans la *Forêt sombre,* les plus grandes difficultés. C'étaient, pour la plupart, des pécheurs qui se rendaient dans sa retraite pour lui ouvrir leur conscience, des âmes affligées qui déversaient dans son cœur les peines qui les accablaient. Dieu lui avait accordé le don de consolation, il savait pardonner au nom de Jésus-Christ, et relever efficacement les pauvres âmes tombées.

Ceux dont le cœur était endurci, il les conduisait aux pieds de sa pieuse statue, il leur parlait avec tant de force, de persuasion et de piété qu'il les touchait. De ses entretiens on sortait plus confiant en Dieu et dans la vie, joyeux et pardonné.

Il recevait aussi des visites du ciel. Une nuit, un religieux de Reichenau qui le visitait quelquefois le suivit dans l'humble sanctuaire où le pieux solitaire avait coutume de réciter l'office du soir. La pauvre chapelle était illuminée, et Meinrad, agenouillé sur les degrés de l'autel, récitait les psaumes avec un jeune enfant beau de la beauté radieuse des anges.

On dit qu'il pria trente ans dans cette sombre et sainte solitude. Deux corbeaux qui s'étaient apprivoisés à lui, attirés par cette vertu secrète qui est le partage de la sainteté, demeuraient auprès de lui comme ses fidèles compagnons.

Or, un jour, le 21 janvier 861, deux misérables vinrent lui demander l'hospitalité. Il les accueillit dans sa pauvre cabane avec son habituelle et confiante bonté. Il avait cependant lu dans leurs âmes leur dessein sacrilège : ils voulaient le tuer et s'emparer de ses trésors, car ils s'imaginaient que, fils d'un prince puissant, visité par des pèlerins riches, il devait jouir d'une opulence cachée. Il se contenta de leur dire :

— Vous auriez dû venir plus tôt afin d'assister à ma messe, pour conjurer les saints de vous être

propices à votre dernière heure. Vous ne me tuerez pas sans avoir reçu ma bénédiction et votre pardon, de ma propre bouche. Quand je serai mort, je vous recommande d'allumer ces deux cierges, l'un à ma tête, l'autre à mes pieds, près de ma couche. Après cela fuyez au plus vite, car vous pourriez être trahis par ceux qui viennent me voir.

Ils le tuèrent en effet, puis se mirent à la recherche de ses trésors. Mais ils ne trouvèrent que son calice et ses livres. Alors ils s'enfuirent dans l'espoir que sa mort ne leur serait pas attribuée, parce qu'ils avaient commis leur crime sans témoins.

Ils se hâtent dans la direction de Zurich, parmi la forêt, dans les ombres de la nuit ; mais les corbeaux s'attachent à leurs pas, les poursuivent de leurs cris, les harcèlent de coups de bec jusqu'à Zurich où ils les arrêtent sur la porte d'une hôtellerie, leur défendant, par leurs ongles, par leur bec, d'en franchir le seuil.

Les magistrats accourent, avertis par la clameur populaire, et interrogent les meurtriers. Ceux-ci avouent leur forfait et racontent qu'ayant oublié, dans leur effroi, d'allumer les deux cierges ainsi que le saint le leur avait recommandé, des mains invisibles l'avaient fait pour eux, plaçant les cierges à la tête et aux pieds du pieux ermite.

C'est en souvenir de ces deux corbeaux qui poursuivirent les meurtriers et les signalèrent à la justice des hommes, que les armoiries du couvent portent « d'or aux deux corbeaux essorants, de sable. »

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XLI

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN. — SES RAISONS D'ÊTRE

Diliges proximum tuum sicut teipsum.
Tu aimeras ton prochain comme toi-même.
(Math., XIX, 19).

Quand nous avons défini les vertus théologales, nous avons justifié cette appellation de *théologales* en disant qu'elles ont Dieu pour objet direct et immédiat. Plus tard, c'est-à-dire quand nous les avons étudiées l'une-après l'autre, nous avons montré comment elles unissent nos âmes à Dieu directement et dans une adhésion qui ne supporte aucun intermédiaire. Vous expliquerez-vous, après cela, que l'amour des hommes trouve place, à côté de l'amour de Dieu, parmi ces vertus d'ordre divin ? Telle est, pourtant, la doctrine chrétienne. Elle traite l'amour de nos semblables comme une annexe de l'amour de Dieu. Et voilà pourquoi aujourd'hui, avant de passer à d'autres sujets et pour achever l'étude des vertus auxquelles Dieu lui-même sert d'objet, nous devons nous occuper de la charité envers le prochain.

« *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » — Avant d'aimer autrui, faut-il donc s'aimer soi-même ? — N'en doutez point ! Le précepte de l'amour de soi n'est point écrit dans l'Evangile ; mais il est écrit dans le cœur de tout homme. S'aimer soi-même est une des exigences les plus impérieuses de la nature humaine. Personne n'a jamais eu la pensée de s'y soustraire. On peut s'aimer mal ; on ne peut pas ne point s'aimer. Chacun même doit s'aimer avant d'aimer les autres et plus que tout autre. Inutile d'insister sur ce point.

Laissez-moi seulement remarquer que, parmi les éléments dont chacun de nous est composé, l'amour de soi doit établir un certain ordre. Tous, en effet, ne sont ni d'égale excellence, ni d'égale durée, ni d'égale nécessité. L'amour doit tenir compte de ces variétés ; car elles élargissent ou restreignent le droit d'être aimées propre aux différentes parties de la personne humaine. Ainsi, chacun devra aimer son âme de préférence à son corps, ses facultés spirituelles avant ses organes de chair, son corps entier plus que tel ou tel membre ; et ainsi du reste.

Ceci bien compris, je reviens à mon texte.

« *Tu aimeras ton prochain.* » — Avant tout, il nous faut préciser les raisons pour lesquelles nous devons aimer les autres hommes, non pas d'un amour aussi grand que l'amour de nous-mêmes, mais d'un amour analogue à celui que nous avons pour nous-mêmes.

Ces raisons sont au nombre de trois ; savoir : 1° *le commandement de Dieu ;* 2° *les droits de l'être humain ;* et 3° *nos intérêts personnels.*

I

Le précepte de l'amour d'autrui est propre à la véritable religion. L'antiquité idolâtrique ne semble point l'avoir connu. Il y avait, sans doute, parmi les païens, des enfants fidèles aux devoirs de la piété filiale, des obligés pleins de gratitude envers leurs bienfaiteurs, des amis sincèrement attachés à leurs amis. Ceux-là obéissaient à la voix du sang, aux impulsions du cœur, aux suggestions de la reconnaissance. Leur religion le leur demandait peut-être. Mais elle ne leur ordonnait certainement pas d'aller plus loin et d'aimer tout homme pour cette seule raison qu'il est homme, fût-il d'ailleurs pour eux un inconnu, un étranger, un rival, ou un ennemi.

La loi donnée par Dieu à Moïse est, avant Jésus-Christ, la seule qui ait osé commander la charité universelle. Le nom même de *prochain* ne se rencontre nulle part ailleurs. Elle l'a créé, pour exprimer combien tout homme tient de près aux autres hommes et pour justifier l'obligation où elle le met de les aimer tous.

Après Moïse, hélas ! d'autres docteurs se levèrent en Israël, qui interprétèrent dans un sens odieusement étroit, et de manière à le réduire à fort peu de chose, ce précepte d'amour. Quand Notre-Seigneur parut au milieu des Juifs, ceux-ci

ne pratiquaient plus guère la charité prescrite par les Tables du Sinaï. Aussi, Jésus-Christ se trouva-t-il en droit de dire, quand il renouvela l'ancien précepte : « *Ce commandement est le mien* (Jo., xv, 12) ; *c'est un commandement nouveau.* » (Jo., xiii, 34). Ses concitoyens, en effet, devaient le trouver nouveau, tant ils l'avaient oublié.

Il faut le reconnaître, la loi de charité envers autrui occupe, dans le Nouveau Testament, une grande et large place. Le Sauveur et ses apôtres paraissent avoir tenu à nous la présenter comme une loi souverainement rigoureuse et de la plus haute gravité. Ils voulaient, sans doute, empêcher par avance qu'on ne lui fît subir, dans le christianisme, les mêmes atténuations dont elle avait été l'objet dans la religion d'Israël.

Jugez-en vous-mêmes !

Avant tout, Notre-Seigneur prend soin de rappeler le commandement mosaïque.

Un jour, quelqu'un lui demanda quel était le premier des commandements. Jésus lui répondit : « *C'est celui-ci : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit et de toute ta force.* » — On ne lui en demandait pas davantage. Mais, de lui-même, il ajouta : « *Le second commandement ressemble au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Aucun précepte n'est plus grand que ces deux-là.* » (Mc., xii, 28-31). Voilà l'obligation de l'amour d'autrui rappelée en termes exprès, et avec une appréciation qui l'associe au commandement de l'amour de Dieu lui-même et l'élève au-dessus de tous les autres.

Le divin Maître est souvent revenu sur cet article essentiel du code évangélique. Et il en a rarement parlé sans employer des termes choisis pour lui faire attribuer, par tout esprit capable d'une interprétation loyale, une importance exceptionnelle.

Par exemple : il ne veut pas que nous nous contentions d'aimer nos amis. « *Les publicains,* dit-il, *n'en font-ils pas autant ?* » (Mt., v, 46). — On devine qu'il ajouterait volontiers : « C'est assez, à leur gré ; mais vous devez vous élever au-dessus d'eux et faire davantage. »

Bientôt, en effet, il déclarait expressément qu'il exigeait de ses disciples une charité beaucoup plus large et qu'elle constituerait la marque distinctive à laquelle on les reconnaîtrait. (Jo., xiii, 35).

Rappelez-vous ce passage de l'Evangile où il est dit : « *Si, quand vous venez à l'autel, vous vous souvenez d'avoir donné à votre frère lieu d'être mécontent de vous, laissez là votre présent, et allez réparer votre faute. Vous reviendrez ensuite offrir votre don.* » (Mt., v, 23-24). Cette parole de l'Homme-Dieu montre combien il tient à vous voir observer sa loi d'amour pour le prochain. Si vous vous y refusez, lui, de son côté, rejettera vos offrandes et vos sacrifices.

Ailleurs, il affirme qu'il prend comme s'adressant à lui-même les procédés dont on use envers autrui. (Mt., xxv, 40).

Enfin, dans cette page bien connue où il décrit en traits de feu ses jugements du dernier jour, bien que ces jugements doivent porter sur toutes nos actions, il affecte d'en parler comme s'ils devaient avoir pour objet propre notre conduite envers les malheureux. (Mt., xxv, 31-45).

Les apôtres se sont gardés avec soin de diminuer, comme l'avaient fait les Pharisiens, la rigueur des lois de charité. Ils en ont toujours parlé dans le même sens que leur Maître. Peut-être n'est-il pas une de leurs épîtres où ils ne les rappellent, en y ajoutant leurs recommandations personnelles. A les en croire, ce commandement résume tous les autres (Rom., xiii, 8) ; il faut y être fidèle « *avant tout* » (I Petr., iv, 8) ; et l'on doit prendre pour un menteur quiconque prétendrait aimer Dieu sans aimer les autres hommes (I Jo., iv, 20).

Il serait difficile, reconnaissons-le, d'affirmer plus fortement et de mieux mettre en relief l'obligation imposée à tout chrétien d'aimer ses semblables. Aussi le christianisme s'est-il présenté au monde, dès son premier jour, comme une religion de charité réciproque. Non seulement il en prêchait hautement la théorie, mais il déterminait si bien ses disciples à la mettre en pratique que les païens se disaient l'un à l'autre, avec étonnement et admiration : « Voyez donc comme ils s'aiment ! » — L'esprit évangélique n'a point changé depuis lors ; et, dans la suite des âges, personne ne s'en est inspiré sans se montrer bon pour autrui et se faire un devoir de porter secours à ses misères.

Mais pourquoi une pareille loi, et pourquoi ses exigences et sa sévérité ? — Je l'expliquerai en montrant comment elle répond à un droit. L'homme est, par lui-même, un être digne d'amour : il a, par conséquent, le droit d'être aimé.

II

Tout homme, par cela seul qu'il est homme, mérite d'être aimé. Dieu, soit comme auteur de la nature, soit comme auteur de la grâce, l'a paré d'amabilités inhérentes à sa personne même et dont aucune infortune, ni même aucune faute, ne saurait le dépouiller.

Suivez avec attention mon raisonnement.

Les hommes se ressemblent tous. Ils sont tous de même nature ; ils ont tous un corps et une âme. Ils possèdent les mêmes facultés et les mêmes organes, jouissent des mêmes qualités ou souffrent des mêmes défauts, viennent des mêmes causes et vont aux mêmes fins. Or, l'amour des semblables s'impose à tout être vivant. L'oiseau le plus timide, celui qu'un souffle léger ferait envoler, ne fuit point ceux qui lui ressemblent ; il accepte volontiers d'habiter le même ciel et de reposer dans le même nid. L'animal le plus féroce obéit aux mêmes attraits ; et lui, qui attaque avec rage et dévore sans pitié tout ce qu'il rencontre, il ménage son semblable et s'unit à lui. Serai-je, en face de l'homme, plus pressé de fuir que l'oiseau en face de l'oiseau, ou plus inconciliable que le tigre avec le tigre ? Cette seule question révolte mon cœur.

Il m'est impossible de m'aimer, sans aimer mes pareils. Ce que j'estime dans ma personne, ce qui m'attache à elle, se retrouvant en eux, je me sens le devoir naturel de l'apprécier et de l'affectionner chez eux comme je l'apprécie et l'affectionne en moi-même. En aimant le prochain, c'est encore moi que j'aimerai. Mon amour pour lui sera une conséquence logique de mon amour pour moi.

Mais la ressemblance n'est pas, il s'en faut, le seul lien formé entre les hommes. En voici un autre, plus intime encore et plus auguste. — Les anges s'aiment parce qu'ils se ressemblent; mais ils ne descendent pas d'ancêtres communs. Au contraire, tous les hommes sont frères, et frères au sens le plus rigoureux du mot : ils ont le même père et la même mère. Cette communauté d'origine, établie en Adam, s'est rajeunie en Noë, établissant et resserrant entre eux tous le lien du sang, c'est-à-dire le lien le plus étroit que la nature puisse former entre les êtres et le mieux fait pour inspirer de l'amour... Vous comprenez aisément, après cela, combien la charité envers le prochain doit nous être naturelle. Il ne s'agit plus seulement, pour nous, d'aimer des pareils; il s'agit d'aimer des frères. Tout frère est pour son frère un autre lui-même. L'amour d'autrui n'est donc, ici encore, qu'une extension de l'amour de soi.

Ainsi, à vrai dire, il ne serait pas besoin d'être chrétien pour pratiquer la charité, même dans ce qu'elle a de plus difficile. Il suffirait d'être docile aux lois de la nature. L'on ne peut contester, toutefois, que le christianisme n'ait rendu cette vertu plus facile, en lui donnant des motifs plus pressants et plus sacrés. A ce nouveau point de vue, l'amour d'autrui n'est plus seulement une extension de l'amour de soi, c'est encore une extension de l'amour de Dieu.

Que personne ne s'étonne de ce dernier mot! Il exprime l'exacte vérité.

Dieu est-il donc dans le prochain ? Parfaitement! Et il y est de trois manières ; je veux dire : par son amour, par son image et par sa grâce.

a) J'ai nommé son amour. — Si Dieu « *aime tout ce qui existe et ne hait rien de ce qu'il a créé* » (Sag., XI, 25), il a réservé ses prédilections pour les hommes. Quand il a voulu se donner un surnom emprunté à l'objet de ses préférences, il s'est appelé : « *Celui qui aime les âmes.* » *(Ibid.*, 27). De fait, sa tendresse pour elles n'a reculé devant aucun sacrifice. L'Incarnation avec ses humiliations, la Rédemption avec ses souffrances, l'Eglise avec ses institutions, la grâce avec ses industries et ses largesses, l'Eucharistie avec ses prodigalités, le ciel avec ses promesses : voilà, en quelques mots, ce que Dieu a fait pour les âmes. Il l'a fait, non seulement pour toutes ensemble, mais pour chacune en particulier. Prenez à part celle qui vous est la plus étrangère, la plus indifférente, la plus antipathique : elle a sa part dans les dons divins, et tous les mystères auxquels je viens de faire allusion se sont accomplis en sa faveur. C'est pour elle, individuellement, que le Verbe divin a pris un corps, enduré ses souffrances, versé son sang... Mais, dites-moi, si Dieu l'aime de la sorte, pouvez-vous vous dispenser de l'aimer ? Son amour pour elle ne la rend-il pas aimable ? Quand on aime Dieu, on aime aussi ses amis.

b) En second lieu, Dieu réside dans le prochain par son image. — Non content de faire les hommes semblables l'un à l'autre, il les a faits semblables à lui-même. Il paraît avoir redit, sur le berceau de chacun d'eux, ce qu'il disait avant de créer leur premier père : « *Faisons-le à notre image et ressemblance.* » (Gen., I, 26). C'est pourquoi il a fait reluire sur leur visage un rayon de son infinie beauté. C'est pourquoi il leur a donné une attitude qu'aucun autre animal ne partage et dans laquelle paraît un reflet de sa divine majesté. C'est pourquoi, surtout, il a mis en eux une âme qui est, comme lui, un esprit, et possède des facultés analogues à ses propres attributs. — Cette ressemblance divine, comprenez-le, est souverainement digne d'amour... — Quand le jeune Tobie franchit le seuil de Raguel, celui-ci, qui ne l'avait jamais vu, mais connaissait son père dont il était le parent, s'écria : « Comme ce jeune homme ressemble à mon parent ! » Puis, venant à lui, il lui dit avec larmes : « Sois béni, mon enfant; tu es le fils d'un bon et très bon père. » (Tob., VII, 1-7). — Voilà quels sentiments le chrétien doit éprouver en présence du prochain : « Comme cet homme ressemble à Dieu ! Oh! sois béni, mon frère; tu es le fils d'un bon et très bon père ! » — Cet amour pour les autres hommes à cause de leur ressemblance avec Dieu, s'impose à nous d'autant mieux que Dieu échappe à nos regards. S'il ne se laisse point voir, n'est-ce pas pour nous inviter à concentrer nos affections sur les êtres qu'il a marqués de son empreinte ? Ainsi fait-on dans nos familles : le père une fois disparu, les enfants se prennent à honorer et à aimer son image...

c) Enfin, il entre dans les desseins de Dieu que tous les hommes lui soient unis par la grâce. — L'état de grâce sanctifiante, vous ne l'ignorez point, met Dieu dans les âmes et leur communique sa vie. Le juste est comme une incarnation nouvelle, moins parfaite que la première, car elle ne donne point à l'être humain la personnalité divine; réelle cependant, et qui offre à notre amour, non plus seulement l'image de la divinité, mais la divinité même. « Celui qui verrait, dit Bossuet, une âme en qui Dieu est par sa grâce, croirait en quelque sorte voir Dieu [1]. » Si vous aviez assez de foi pour voir ainsi Dieu dans les justes, qu'il vous serait facile de l'aimer en eux !...

J'ai parlé des justes. Est-ce à dire que les pécheurs doivent être exclus de l'amour mérité par la présence de Dieu dans les âmes ? — Point du tout ! Les pécheurs sont appelés, eux aussi, à la grâce et peuvent y parvenir un jour. Ce larron, ce publicain, ce Saul, cet Augustin pourront devenir

[1] Lettre 25e à Sœur Cornuau.

des saints. Peut-être mériteront-ils, dans l'amitié du Très-Haut, et plus tard dans les gloires éternelles, une place aussi élevée, plus élevée même que la vôtre... En tout cas, Dieu ne leur refuse aucune grâce et leur offre les plus belles destinées.

Et maintenant, dites-moi, toutes ces amabilités réunies dans la personne humaine, peut-il nous être permis de les méconnaître? En les lui donnant, Dieu pouvait-il ne pas nous commander de leur rendre hommage? — Vous ne sauriez faire à ces questions aucune réponse raisonnable, sans m'accorder que la loi d'aimer le prochain résulte directement de celles qui nous obligent soit à nous aimer nous-mêmes, soit à aimer Dieu.

Ai-je besoin, après cela, d'en faire la remarque, tant le sens des mots paraît évident ? L'amour dont parle le précepte que j'explique, est un amour d'ordre très élevé, essentiellement religieux, totalement étranger aux affections sensuelles. Il a pour objet, non point la chair, mais l'esprit, mais la dignité humaine envisagée dans ce que la nature et la grâce lui ont apporté de plus grand et de plus noble. Il s'agit d'aimer les âmes ; il s'agit d'aimer Dieu ; et il s'agit de les aimer, l'Evangile le déclare, « *comme Notre-Seigneur nous a aimés* » (Jo. XIII, 34), c'est-à-dire en Dieu, avec Dieu et pour Dieu. Cet amour doit donc être idéalement pur, et les sens n'y peuvent entrer pour rien.

Mais il est temps de dire un mot de la troisième raison pour laquelle nous devons aimer nos semblables.

III

Elle se tire de notre intérêt personnel.

Parmi les règles suivant lesquelles nous devons être jugés, il en est une qui attribue à notre conduite envers autrui une influence décisive sur nos propres destinées. N'avez-vous jamais lu cette déclaration du divin Maître : « *La mesure dont vous vous servirez pour autrui servira pour vous-mêmes ?* » (Luc, VI, 38). Et ces autres sentences, qui font précisément l'application de ce principe : « *Dieu vous fera miséricorde, si vous êtes miséricordieux.* » (Mt. V, 7). Au contraire, « *le jugement sera sans miséricorde pour quiconque n'aura point fait miséricorde.* » (Jac. II, 13). C'est comme s'il était dit : « Dieu vous aimera comme vous aurez aimé vos semblables. Il vous traitera comme vous les aurez traités. Il vous jugera comme vous les aurez jugés. » — S'il en va de la sorte ; si la manière dont nous observons la loi de l'amour d'autrui doit exercer sur nous, en cette vie et dans l'autre, de tels retours : n'est-ce pas l'évidence même que nous sommes souverainement intéressés à la pratique assidue de la charité ? Soyons donc, pour nos semblables, aussi affectueux, aussi bons, aussi généreux que nous désirons voir le Très-Haut affectueux, bon et généreux pour nous-mêmes !

* * *

Une réflexion, et je termine.

J'ai dit tout à l'heure que l'amour de soi doit distinguer entre les éléments dont se compose la personne humaine et les aimer plus ou moins, suivant leurs qualités respectives. Il n'en va pas autrement de l'amour du prochain. Ici encore, il y a lieu d'établir un ordre. Nous devons aimer tous les hommes, mais non pas tous au même degré.

C'est que, si le seul fait d'être homme les rend tous aimables, d'autres amabilités peuvent se joindre à celle-là, conférant à quelques-uns d'entre eux un droit supplémentaire à notre amour. — Quelles amabilités ? demanderez-vous. — Mais celles que créent les liens du sang, les services rendus, l'amitié, les vertus personnelles, et le reste. En d'autres termes, tout homme est mon prochain ; mais le bienfaiteur et l'ami me sont plus prochains que beaucoup d'autres ; et le proche parent m'est même très prochain. Ces droits nouveaux qu'ils ont d'être aimés de moi, je dois les reconnaître et leur donner satisfaction.

Ainsi, l'obligation d'aimer tout le monde ne cause aucun préjudice à quiconque mérite un amour plus tendre ou plus intense. Elle supporte très bien les différences vraiment justifiées. Dieu approuve certainement cette gradation dans la charité ; et celui qui l'observe peut se flatter non seulement de ne point lui déplaire, mais d'entrer dans ses intentions et de rester fidèle à l'esprit dont se sont inspirés ses conseils et parfois même ses lois les plus formelles, comme la loi de la reconnaissance et celle de la piété filiale.

En vente à nos Bureaux

LE PARADIS SUR TERRE, *ou le Mystère eucharistique étudié au point de vue dogmatique, liturgique, ascétique et moral, en 97 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation*, par M. le chanoine ROLLAND. — 15e édition. — 2 vol. in-12 de 527 et 576 p. — Prix *franco :* 10 fr. ; Etranger, 11 fr.

DU MÊME : **LA REINE DU PARADIS,** *ou le Mystère de la T. S. Vierge exposé au point de vue historique, liturgique, dogmatique et moral, en 123 discours pouvant servir d'instructions, de lectures pieuses et de sujets de méditation.* — 7e édition, revue et augmentée. — Deux forts vol. in-12 de XIX-588 et 711 p. — Prix *franco :* 10 fr. ; Etranger, 11 fr. 20.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 aprilis 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 5 mai 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Pentecôte. — L'Esprit-Saint, vie, lumière, amour, 193.

Lectures pour le Mois de Marie. — *Notre-Dame des Ermites.* — II. La Dédicace miraculeuse, 195. — III. La Sainte Chapelle et l'église, 197.

Pour une bénédiction de cloches. — III. Voix du ciel, voix de l'Eglise, voix de l'âme, 199.

Je crois en Dieu. — *Avant-Propos :* But, méthode et plan, 201. — Première Partie : *Le besoin de Dieu,* 202. — I. Le besoin de la sensibilité, 202. — II. Le besoin de l'intelligence, 204.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XLII. La charité envers le prochain : les œuvres de charité corporelle, 205.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECOTE

L'ESPRIT-SAINT, VIE, LUMIÈRE, AMOUR

Nolite Spiritum exstinguere.
N'éteignez pas l'Esprit.
(I Thess., v, 19).

Mes frères,

Des recommandations de l'apôtre S. Paul à ses chrétiens, celle-ci est une des plus pressantes : « N'éteignez pas l'Esprit. »

C'est que sans lui, il n'y a point de vie, point de lumière, point d'amour, mais la mort, les ténèbres, le péché.

L'Esprit-Saint, en effet, c'est le souffle de la Vie. Il jaillit du sein de Dieu, de l'essence infinie commune au Père et au Fils, comme le souffle jaillit de notre poitrine. C'est l'Esprit de Vie.

Le Saint-Esprit, c'est encore l'expression de la Vérité, car il connaît la pensée de Dieu et la révèle. C'est l'Esprit de Lumière.

Le Saint-Esprit enfin, c'est l'amour que Dieu se porte à lui-même, l'amour infini du Père et du Fils, le souffle embrasé de la divine charité. C'est l'Esprit d'Amour.

Ne l'éteignez donc pas en vous, car vous auriez éteint la vie, la lumière, l'amour, car il est l'auteur de la Vie, la source de la Lumière, le foyer de l'Amour.

Ce sont les pensées auxquelles je voudrais m'arrêter. Daigne, en cet anniversaire de la Pentecôte et par l'intercession de son Epouse immaculée, le divin Paraclet visiter les âmes des fidèles qui m'écoutent et mettre sur mes lèvres sa féconde parole ! *Veni, Creator Spiritus, mentes tuorum visita... sermone ditans guttura.*

I

L'Esprit-Saint est l'auteur de la vie surnaturelle : c'est avec lui qu'elle vient du ciel sur la terre.

Quand les temps arrêtés par le Père pour racheter le monde pécheur sont accomplis, c'est le Saint-Esprit qui dans le sein de la Vierge forme au Verbe de Dieu un corps mortel : « L'Esprit-Saint viendra en vous, dit l'ange à Marie, et l'être saint qui naîtra de vous sera fils de Dieu. » (Luc, I, 35). C'est parce qu'il est conçu du Saint-Esprit que le fils de Marie sera fils de Dieu.

Plus tard, quand le Christ quittera sa retraite pour préparer les éléments de son Eglise future, le Saint-Esprit présidera à son ouvrage. Pareil à l'aigle qui plane sur ses petits en agitant ses ailes pour leur donner la vie et la force, ou à l'esprit qui couvait les eaux à l'origine pour en faire sortir la vie et la fécondité, l'Esprit-Saint plane sur l'Eglise que le Christ va animer d'un souffle ardent tiré de sa poitrine en disant : « Recevez le Saint-Esprit. » (Jo., XX, 22).

Ainsi, m. f., en va-t-il pour nous. Si nous voulons vivre ici-bas de la vie de Dieu, il nous faut comme le Christ naître du Saint-Esprit, il nous faut comme l'Eglise recevoir le souffle de Dieu, le Saint-Esprit. Mais, mon Dieu, quel mortel serait assez audacieux pour l'aller dérober aux cieux ?... Voilà pourquoi le Fils de Dieu incarné retourne à son Père. Il va chercher le souffle de vie : « Il faut que je m'en aille. Si je ne m'en vais pas, l'Esprit-Saint ne viendra pas ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » (Jo., XVI, 7). Ah ! il savait bien que ceux-là ne sont pas de Dieu qui ne possèdent pas son Esprit. Dix jours après son Ascension, apôtres et disciples, réunis au Cénacle, au jour de la Pentecôte, reçoivent le baptême de l'Esprit-Saint.

M. f., au baptême, vous êtes renés de l'eau et du Saint-Esprit, et vous avez reçu le Saint-Esprit. Prenez donc bien garde de l'éteindre en vous. N'obligez pas Dieu à vous retirer ce souffle de Vie, car la parole du Prophète est angoissante : « Que Dieu retire son souffle, dit-il, et toute chair expire sur-le-champ. » Au contraire, « qu'il l'envoie, tout est créé et la face de la terre sera renouvelée. » (Ps. CIII, 30).

Vous souvient-il d'avoir lu dans nos Livres Saints la vision du Prophète au pays de Chanaan, dans la plaine où gisent les ossements desséchés ? Dieu l'appelle et lui dit : « Prophétise sur ces ossements et fais venir la vie en eux ! » Ezéchiel obéit et voici qu'à sa voix tous ces ossements se couvrent de chair. Mais « ils ne vivent pas, dit le texte sacré, parce qu'il n'y a point d'esprit en eux. » Alors Dieu de s'écrier : « Appelle donc l'esprit, fils de l'homme. » Et des quatre vents du ciel le prophète appelle l'esprit. Et l'esprit accourt, souffle sur ces cadavres qui se dressent comme une armée nombreuse. L'esprit les a vivifiés, car il est la source de la vie.

Ainsi, m. f., un jour, le grand Prophète, le Fils de l'Homme viendra et des quatre vents du ciel, comme son précurseur, il rappellera sur ces os que la mort aura séchés l'Esprit qui les animait pendant leur vie mortelle. Ils se lèveront aussi du tombeau et ils vivront de l'éternelle vie. « Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, affirme S. Paul, habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts rendra aussi

la vie à vos corps mortels, à cause de son Esprit qui habite en vous. » (Rom., VIII, 11).

Prenez donc garde, m. f., d'éteindre par le péché l'Esprit qui habite en vous et que Dieu vous a donné à titre d'arrhes et de prémices de votre résurrection glorieuse à la vie éternelle ; bien au contraire, appelez-le par vos incessantes prières : *Veni, Creator Spiritus.*

II

L'Esprit-Saint est la source de toute lumière. En descendant sur les apôtres, il a pris la forme du feu pour signifier qu'il apportait à l'Eglise la lumière de la vérité. Source éternelle de lumière, c'est lui qui éclaire le monde. « L'Esprit scrute tout, dit S. Paul, même les profondeurs de Dieu ; car qui des hommes connaît ce qui est de l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en l'homme ? Ainsi nul ne connaît ce qui est de Dieu, sinon l'Esprit de Dieu. » (I Cor., II, 10 et s.). Il sait donc tout ce qui est en Dieu, et il le révèle aux hommes.

Quand les Prophètes inspirés annonçaient les mystères cachés du royaume de Dieu, qui donc les enseignait ? L'Esprit de Dieu qui les avait saisis et parlait par leur bouche. C'est lui qui les poussait à parler ou à écrire, et qui mettait sur leurs lèvres ou sous leur plume les vérités d'en haut et les secrets de l'avenir. « Sachez avant tout, dit saint Pierre, que ce n'est point par une volonté d'homme qu'une prophétie a jamais été apportée, mais c'est poussés par l'Esprit-Saint que les saints hommes de Dieu ont parlé. » (II Petr., I, 21). N'est-ce pas aussi ce que nous chantons dans notre *Credo ?* « Je crois au Saint-Esprit qui a parlé par les Prophètes, *qui locutus est per prophetas.* »

Pour annoncer au monde la bonne nouvelle et achever la Révélation, les apôtres reçoivent aussi le Saint-Esprit : « Le Consolateur, l'Esprit-Saint que mon Père vous enverra en mon nom vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit. » Puis pour que ces maîtres établis ne manquent pas à leur mission, l'Esprit-Saint les assistera encore : « Quand le Consolateur, l'Esprit de vérité sera venu, il vous guidera dans toute la vérité. » Ainsi voilà nettement affirmée la source d'où vient toute vérité, toute lumière : le Saint-Esprit envoyé par Dieu, le Saint-Esprit qui ne parle pas de lui-même, mais qui reçoit du Fils tout ce qu'il annonce. (Jo., XIV, 26 ; XVI, 13-15).

Prêchée, la vérité pour porter fruit doit être acceptée avec docilité. C'est encore l'œuvre du Saint-Esprit de préparer les âmes par la collation de ses dons. Il leur donne l'intelligence de la foi pour saisir le sens et la portée des vérités proposées. Avant la Pentecôte, les apôtres n'ont pas compris et n'ont pas pu comprendre le Sauveur : « Ne cherchez pas à comprendre maintenant, leur dit-il parfois, car ce que je vous dis est au-dessus de votre portée, *non potestis portare modo.* » (Jo., XVI, 12). Mais quand ils ont reçu le Saint-Esprit, la lumière se fait grande en eux, et ils comprennent ce qu'ils avaient à peine soupçonné, les desseins de Dieu qui a voulu sauver le monde, ils réforment leurs jugements et leurs pensées, contractent les sentiments de Jésus, prennent le sens du Christ et s'attachent à lui avec une telle fermeté que rien ne peut désormais les séparer de son amour. D'où vient cette transformation ? Du Saint-Esprit qui illumine leurs âmes de la lumière surnaturelle. Il est donc bien l'Esprit de lumière.

« N'éteignez donc pas l'Esprit, » vous marcheriez dans les ténèbres comme les païens. Demandez-lui de vous donner la science du Père et la connaissance du Fils, *Per te sciamus da Patrem, noscamus atque Filium.* Demandez-lui l'intelligence de la foi afin que vous entriez plus avant dans la connaissance de la religion pour vous y attacher avec la fermeté des apôtres et que rien ne puisse plus vous séparer de l'amour de Jésus-Christ. Faites appel à ses dons de science, de sagesse et d'intelligence. *O lux beatissima, reple cordis intima tuorum fidelium,* ô lumière bienheureuse, remplissez le cœur de vos fidèles !

III

Le Saint-Esprit est le souffle de la divine charité, le foyer de l'amour. Sans lui, il n'y a dans l'homme que péché, car là où la charité fait défaut règne la méchanceté. Mais l'homme saisi par l'Esprit adhère au Seigneur jusqu'à n'être plus qu'un avec lui. Le Saint-Esprit est le lien d'amour qui fait l'unité entre les Personnes divines ; donné aux hommes, il crée en eux l'amour surnaturel et réalise leur union avec Dieu et entre eux. C'est là, m. f., tout le mystère de notre adoption, la consommation de notre salut.

Pour le comprendre, écoutez une comparaison empruntée au P. Monsabré. Quand j'aime et que je suis aimé, entre moi et ceux qui m'aiment, n'y a-t-il, croyez-vous, que le mouvement des cœurs qui se cherchent et qui se veulent donner l'un à l'autre ? Non, mais il y a quelque chose entre nous qui n'est pas mon amour, qui n'est pas leur amour, mais quelque chose de commun et de réciproque qui est notre amour, mystérieuse résultante de nos deux affections, qui nous unit et établit entre nous une sorte d'égalité et d'unité. Ah ! si nous pouvions faire subsister cet amour qui nous unit, il témoignerait d'une manière vivante que nous nous sommes donnés, que nous nous appartenons. Eh bien ! ce que les affections humaines sont impuissantes à produire, Dieu le réalise, car en lui tout est parfait. Le Père aime son Fils, le Fils aime son Père, le souffle de leur amour infini ne passe pas comme le nôtre, c'est un acte pur, il subsiste, il vit, c'est un amour vivant, une personne, c'est le Saint-Esprit. C'est donc en ce commun amour du Père et du Fils que se fait l'union du Père et du Fils, que se conclut l'unité des trois Personnes divines. Le Saint-Esprit est la conclusion de la Sainte Trinité.

Or, voici que cet Amour nous est donné. Jésus-Christ est allé le demander pour nous et Dieu l'a envoyé dans nos cœurs : « *Misit Deus Spiritum Filii sui in corda nostra.* » En le possédant, nous possédons aussi par voie de conséquence les deux

termes dont il est le lien, le Père et le Fils. Avec lui, les trois personnes de la Sainte Trinité habitent en nous. Avec lui, nous entrons dans ce courant d'amour qui unit les Personnes divines entre elles, nous entrons dans l'amour du Père et du Fils, dans la vie intime de Dieu, dans l'unité divine pour participer, suivant l'expression de S. Bernard, au « baiser mutuel du Père et du Fils » et partager leur éternelle vie. En lui, nous sommes les enfants du Père. Le Verbe, dit S. Jean, nous a donné la puissance de devenir enfants de Dieu, mais c'est le Saint-Esprit qui réalise cette merveille, et il rend témoignage au-dedans de nous que nous avons reçu l'adoption en nous faisant réciter la prière du Fils : « Notre Père. » En lui, nous connaissons le Père et le Fils et les aimons ; en lui nous sommes unis à Dieu par des liens divins de charité et d'amour surnaturel.

Enfin en nous unissant à Dieu, le Saint-Esprit nous unit tous comme les membres d'un même corps. Et ainsi, m. f., se trouve réalisée dans l'Esprit-Saint la prière du Christ quittant ce monde : « Que tous ils soient un, comme vous, mon Père, vous êtes en moi et moi en vous ; qu'ils soient un en nous et que l'amour dont vous m'aimez soit en eux. » (Jo., XVII, 21).

M. f., n'éteignez pas l'Esprit qui est en vous, car vous auriez éteint l'amour, banni la charité, rompu les liens qui vous unissent à Dieu ; vous ne seriez plus les enfants de la promesse, mais des enfants de colère et de malédiction. Jetez-lui plutôt votre appel suppliant : — Venez, Esprit Créateur ; visitez les âmes de vos fidèles ; remplissez de la grâce céleste les cœurs que vous avez créés. *Veni, Creator Spiritus, mentes tuorum visita ; imple superna gratia quæ tu creasti pectora.*

* * *

M. f., j'ai essayé de balbutier quelques mots sur le Saint-Esprit. Mais tandis que ma voix frappait vos oreilles, il a dû secrètement parler à vos cœurs. Ecoutez-le ; soyez dociles à ses inspirations ; laissez-vous conduire par lui et « emporter dans l'adorable flux et reflux d'amour qui nous consommera un jour dans l'extase ineffable que causent éternellement au Père et au Fils les étreintes de leur Esprit d'amour. » Et pour cela, avec l'Apôtre qui m'a fourni le texte de ce discours, je souhaiterai « que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication du Saint-Esprit soient avec vous tous. » (I Cor., XIII, 13). Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln

II

LA DÉDICACE MIRACULEUSE

On connut bientôt à Reichenau la mort de S. Meinrad. Aussitôt l'abbé Walther, accompagné de plusieurs frères, se dirige vers la *Forêt sombre,* pour lui rendre pieusement les derniers devoirs. Il dépose le cœur du vénérable ermite dans l'oratoire de l'Etzel où celui-ci avait prié pendant sept ans, et transporte le corps à Reichenau. Les reliques de S. Meinrad y demeurèrent pendant 178 ans.

Mais le petit oratoire de la *Forêt sombre* ne fut pas délaissé ; il devint un lieu de prière ; et le souvenir du saint restait si puissant, si vivace que, sous la pression populaire, on dut ramener son corps, en 1039, dans sa cellule où on le vénère encore. Le chef du saint porte toujours la trace des coups assénés par les deux assassins ; on l'a renfermé dans une sorte de tabernacle, au pied de la Vierge qu'il avait tant invoquée durant sa vie.

Chaque année, le 21 octobre, cette relique insigne est portée dans une châsse magnifique, processionnellement, autour de la place de l'église.

I

Nous avons dit que le souvenir de S. Meinrad était resté vivant à la *Forêt sombre* et aux alentours, après sa mort. Il avait consolé tant d'infortunes, relevé tant d'âmes désespérées, que les pèlerins y affluèrent. Ils s'attachaient à ses traces, priaient dans tous les endroits où il avait prié, et considéraient ce sol, purifié par sa présence et par ses vertus, comme un sol sacré. La cellule n'était plus habitée, mais on croyait encore l'y voir ; et l'on se plaisait à parcourir ces lieux sanctifiés, à y respirer le parfum de ses exemples.

Les sites, les forêts, les vallons où les saints ont promené leurs prières et leurs méditations ont une attraction surnaturelle irrésistible. On ne fut donc pas surpris quand quarante-six ans après la mort de S. Meinrad, S. Bennon, chanoine de Strasbourg, vint s'établir, avec plusieurs compagnons, dans les solitudes de la *Forêt sombre,* afin de s'inspirer de la ferveur et de la vie de l'austère et doux anachorète. Il défricha le sol autour de la cellule du saint, et construisit de petites cabanes alentour. Puis, après avoir coupé la forêt, il la remplaça par une prairie, le *Bruel,* qui entoure le monastère. S'élevant ensuite sur les sommets, jusqu'à une lieue de là, il continua à défricher et l'on vit bientôt l'endroit de ces bois impénétrables occupé par une vaste prairie qui s'appelle encore aujourd'hui *Bennau,* pour rappeler qu'elle fut aménagée par le travail de S. Bennon, fertilisée et arrosée par ses sueurs.

Le roi d'Allemagne, Henri Ier, eut connaissance des vertus de ce saint, dont la réputation avait franchi, grâce aux pèlerins qui le visitaient, la limite du terrain qu'il défrichait ; il pensa qu'il défricherait mieux encore le terrain des âmes et le fit nommer évêque de Metz. Bennon quitta avec peine cette chère solitude où il priait depuis vingt et un ans, et il apporta à gouverner les âmes qui lui étaient confiées le même zèle qu'à exhorter ses religieux. Mais il flétrit le vice avec tant d'énergie que des misérables firent irruption dans sa maison épiscopale d'où ils le chassèrent, puis ils lui crevèrent les yeux. Il avait deux ans seulement d'épiscopat.

Le roi fit mettre à mort les auteurs de ce crime et le pressa de ne pas abandonner sa bonne ville de Metz. Or il était épuisé par les souffrances, par l'épreuve, et il regrettait souvent sa chère solitude. Il y retourna auprès de ses compagnons. Il ne pouvait les diriger comme autrefois, mais un autre lui avait succédé, S. Eberhard ; il demeura parmi eux, écouté comme un oracle, aimé comme un père, les édifiant tous par son admirable patience et par sa non moins admirable charité. Il avait pardonné à ses persécuteurs, enseignant ainsi le véritable amour du prochain, lui qui avait tant souffert du prochain.

Il mourut en 940 et son corps fut déposé devant la Sainte Chapelle.

Depuis plusieurs années S. Eberhard continuait cette œuvre qu'il avait faite sienne, au point qu'il est regardé comme le vrai fondateur du monastère d'Einsiedeln. Descendant d'une illustre famille de Souabe, il était grand prévôt à la cathédrale de Strasbourg, quand il se sentit appelé à la vie solitaire. Loin du monde dont il connaissait les attraits, il espérait n'appartenir désormais plus qu'à Dieu et ne s'entretenir plus que de Dieu avec des compagnons, comme lui épris de la solitude. Il consacra sa grande fortune à construire un monastère et une église dans laquelle il enferma le modeste sanctuaire de S. Meinrad. Jusque-là les ermites habitaient des cellules dispersées dans la forêt avec, pour centre, l'humble petite chapelle ; désormais ils s'installèrent dans le nouveau bâtiment où ils menèrent la vie de communauté sous la sage et pieuse direction d'Eberhard, qui devint leur premier abbé.

Cette chapelle de S. Meinrad dédiée à Notre-Dame, et ces premiers ermites qui se réunirent alentour pour y prier, firent appeler cet endroit Notre-Dame des Ermites ou Notre-Dame d'Einsiedeln, d'un mot allemand qui signifie *ermites*.

S. Eberhard consacra dix années à la construction de son œuvre, qui fut achevée en 947. Un de ses confrères, Thietland, parent d'Hermann Ier, duc d'Alemanie, l'avait aidé à terminer les travaux de l'église et de l'abbaye. C'est grâce à lui qu'Hermann donna au couvent d'Einsiedeln, à perpétuité, le domaine de la *Forêt sombre*.

II

Einsiedeln faisait partie du diocèse de Constance. C'est pourquoi, en septembre 948, l'abbé Eberhard pria l'évêque de cette ville, S. Conrad, de venir consacrer l'église. Le prélat vint, accompagné d'Ulric, évêque d'Augsbourg, et de nombreux gentilshommes. Alors il se passa un fait extraordinaire qui est ainsi relaté dans une bulle du pape Léon VIII datée du 10 novembre de la même année :

« Léon, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu... Il est de notre sollicitude pastorale d'avoir des égards particuliers pour tous ceux qui s'intéressent spécialement au bien et à l'extension de la religion, comme aussi de donner notre avis à ceux qui le demandent. Nous croyons bien mériter de Dieu, l'auteur de toutes choses, en faisant rendre aux lieux saints, autant qu'il est en nous, l'honneur qui leur est dû.

« A ces causes, nous informons tous les fidèles présents et à venir que notre vénérable frère, l'évêque de Constance, nommé Conrad, nous a fait savoir en présence de notre très cher fils, l'empereur Othon, d'Adélaïde, son épouse chérie, et de plusieurs autres princes, qu'il était allé l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ neuf cent quarante-huit, en un lieu de son diocèse appelé *cellule* ou *ermitage* de Saint Meinrad, où il avait été invité à consacrer, le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, une chapelle en l'honneur de la Mère incomparable de Dieu, toujours Vierge ; mais que s'étant, selon sa coutume, levé pour prier, il avait entendu, ainsi que quelques religieux du monastère, un chant très suave qu'il avait reconnu provenir d'un chœur d'anges qui, entourant ladite chapelle, exécutaient des mélodies et procédaient aux cérémonies prescrites pour la dédicace des églises. »

La bulle poursuit :

« Le matin, tout étant prêt, l'assistance se rendit à la chapelle. L'évêque toutefois tardant à paraître, on alla vers la douzième heure du jour le prier de venir faire les cérémonies de la consécration du sanctuaire. Sur son refus, motivé par la vision de la nuit précédente, on se mit à le blâmer vivement. A la fin, cédant aux instances de son entourage, le prélat se mit en devoir de commencer la dédicace. C'est alors qu'on entendit distinctement une voix qui cria par trois fois : « *Frater, cessa ; divinitus consecrata est.* Arrêtez, frère ! la chapelle a été consacrée par Dieu même. » Les assistants, pleins de stupeur, proclamèrent la véracité du récit de l'évêque et reconnurent que le ciel lui-même s'était chargé de la dédicace de la chapelle. »

Puis le pape Léon VIII déclare que, sur le témoignage de quatre évêques et de deux abbés, il ratifiait la consécration du 14 septembre 948, et menaçait d'anathème ceux qui oseraient la renouveler.

Il ajoutait : « Nous rendons tous ceux qui visiterons ledit lieu, après une confession sainte et un égal repentir, absous de *coulpe et de peines*. »

Cette bulle doit être considérée comme authentique, car elle a été confirmée par plus de douze bulles pontificales. Pie VI couronna l'œuvre de ses prédécesseurs en publiant, le 17 mai 1793, un Bref approbatif dans lequel il donna le texte intégral de la bulle de Léon VIII.

Une légende acceptée dès le XIVe siècle, mais qui ne figure dans aucun document pontifical, donne ces détails sur la dédicace miraculeuse :

« La chapelle s'illumina tout à coup d'une lumière céleste et Jésus-Christ lui-même, assisté des quatre Evangélistes et des quatre Docteurs de l'Eglise, célébra à l'autel l'office de la dédicace. Des anges répandaient mille parfums, à droite et à gauche du divin Pontife. Devant l'autel, était la

Sainte Mère de Dieu, entourée d'une auréole de gloire. Un chœur d'anges, dirigé par l'archange S. Michel, fit retentir les voûtes de chants angéliques. Les SS. Etienne et Laurent, les premiers qui aient honoré le diaconat par le martyre, remplissaient les fonctions de leur ordre. »

Toujours d'après la légende, le texte du *Sanctus* fut ainsi modifié par les voix angéliques : « *Sanctus Deus in aula gloriosæ Virginis, miserere nobis. Benedictus Mariæ Filius in æternum regnaturus qui venit.* Ayez pitié de nous, ô Dieu, dont la sainteté se révèle dans le sanctuaire de la Vierge glorieuse. Béni soit le Fils de Marie qui vient régner à jamais. »

« Il en fut de même à l'*Agnus,* qui fut ainsi transformé : « *Agnus Dei, miserere vivorum in te credentium, miserere nobis.* Agneau de Dieu, ayez pitié des vivants qui croient en vous, ayez pitié de nous. *Agnus Dei, miserere mortuorum in te pie quiescentium, miserere nobis.* Agneau de Dieu, ayez pitié des morts qui reposent pieusement en vous, ayez pitié de nous. *Agnus Dei, da pacem vivis et defunctis in te pie regnantibus.* Agneau de Dieu, donnez la paix aux vivants et aux défunts qui règnent pieusement en vous. »

« Au *Dominus vobiscum* les anges répondaient : *Qui sedes super Cherubim et intueris abyssos.* »

Telle est l'origine de cette grande fête de la Dédicace miraculeuse, qui attire chaque année, le 14 septembre, des milliers de pèlerins.

III

Le monastère d'Einsiedeln fut pendant tous les siècles chrétiens une pépinière de saints et de savants. Le plus célèbre d'entre eux fut S. Wolfgang qui prit l'habit religieux en 965. Envoyé comme missionnaire en Hongrie par S. Ulric d'Augsbourg, il devint ensuite le premier évêque de Ratisbonne. Sur son siège épiscopal il resta un vrai moine, et introduisit « l'Observance » d'Einsiedeln en plusieurs monastères allemands. Einsiedeln devança ainsi Cluny dans la voie des réformes. S. Wolfgang mourut en 994.

Les honneurs ne furent point refusés au monastère d'Einsiedeln, dont l'abbé devint prince de l'Empire ; et Othon le Grand, ainsi qu'Henri II, accorda aux religieux de vastes territoires tout à l'entour. Leurs statues ornent encore le grand escalier de la place de l'église. Les rois de France et d'Espagne leur firent aussi de magnifiques présents. Ces richesses ne contribuèrent pas à la ferveur des moines, et nous voyons au quinzième siècle le couvent presque désert. Puis vint le protestantisme, qui pilla les biens et dispersa les revenus. Un bénédictin de St-Gall, Louis Blarer, vint alors relever les ruines accumulées par l'hérésie, et grâce à l'appui des cantons catholiques il fit restituer les richesses spoliées et rendit au monastère son antique splendeur. Jusque-là on n'acceptait parmi les religieux que des hommes appartenant à des familles nobles, désormais on reçut tous ceux qui donnaient des marques sérieuses de vocation.

Fidèle à la devise de l'Ordre des Bénédictins : *Ora et labora,* les religieux se consacrèrent à la prière et au travail, ils produisirent de nombreux évêques, abbés ou fondateurs d'Ordre, des recteurs et professeurs aux Universités d'Allemagne ; ils réunirent une magnifique bibliothèque et écrivirent de beaux livres de théologie, de direction, de dévotion et de science.

La Révolution française chassa d'Einsiedeln les moines, qui se réfugièrent dans le Vorarlberg. Avant de partir, ils cachèrent la sainte image sous terre, au delà du col de Haggen, puis ils la transportèrent à Saint-Gérold. Pendant ce temps les troupes révolutionnaires, commandées par Schauenbourg, avaient pillé le monastère, détruit la Sainte Chapelle, et fait prisonnier le seul Père qui était resté dans le cloître comme gardien, dom Martin du Fay de Lavallez (3 mai 1798).

Les religieux rentrèrent au couvent après le Concordat, à la fin de 1801 ; l'abbé Béat Kuttel les y rejoignit, mais ce ne fut qu'en 1803 que tous les moines bannis se retrouvèrent réunis. Ils replacèrent solennellement dans son sanctuaire la statue de Marie, le 29 septembre 1803 ; peu à peu les pèlerinages reprirent et le monastère se releva de ses ruines. L'intelligente direction de l'abbé Conrad Tanner, qui avait une grande réputation comme écrivain ascétique, lui rendit son antique renom avec la paix et la prospérité.

L'œuvre fut encore menacée pendant les tragiques événements du Sonderbund en 1847, mais Dieu veillait sur elle. Il suscita pour la défendre un homme de haut talent et de forte volonté, l'abbé Henri IV qui sut gouverner pendant la tempête et qui eut ensuite la joie de présider en 1861 les fêtes millénaires de l'abbaye.

Ses successeurs, les abbés Basile Oberholzer (1875-1895), Colomban Brugger (1895-1905), et Thomas Bossart se signalèrent par des qualités et des vertus exceptionnelles. Grâce à eux le monastère est devenu un foyer de science par sa belle école de 200 élèves, ses magnifiques collections, sa superbe bibliothèque de 50.000 volumes ; et surtout un foyer de piété, par ses édifiants pèlerinages, plus nombreux et plus florissants que jamais.

III

LA SAINTE CHAPELLE ET L'ÉGLISE

Nous ne décrirons pas les vastes édifices de l'abbaye ; nous nous bornerons à jeter un coup d'œil sur l'église et sur la chapelle, desquelles S. Charles Borromée disait : « Après la maison de la Sainte Famille qu'on dit avoir été transportée sous d'autres cieux par la main des Anges, je ne sache pas d'endroit où mon âme ait été, plus qu'à Einsiedeln, transportée de pieuses ardeurs. »

I

L'église où nous entrons n'est plus celle où a prié le grand archevêque de Milan, mais on y

trouve toujours la chapelle de S. Meinrad et la Vierge noire.

L'église actuelle domine le couvent ; elle est imposante, avec ses deux belles tours garnies de colonnes et de pilastres. La première pierre en fut posée le 20 juillet 1721, et elle fut consacrée en 1735.

A l'entrée, la Sainte Chapelle retient tout d'abord les pèlerins. Tous s'en approchent, s'agenouillent longuement et prient. Elle s'appelle la Chapelle des grâces, *Gnadenkapelle*. Chacun y recueille en effet les grâces que la pieuse Vierge y distribue abondamment. Elle est à l'endroit même, nous l'avons dit, où s'élevait la cellule de S. Meinrad. Elle fut reconstruite en 1817, mais on lui a conservé le genre d'ornementation d'autrefois, ainsi que les mêmes proportions. L'extérieur est en marbre noir, sauf les chapiteaux, qui sont en marbre blanc.

On voit alentour, calmes et pieux, une quantité de pèlerins suisses, allemands, français, dans une attitude de foi qui vous porte à prier. Ils ont les yeux fixés sur la Vierge de S. Meinrad, mais ils regardent aussi leur âme qu'ils répandent aux pieds de Celle dont les prérogatives sont célébrées par cette inscription, au pied de l'autel : *Salve Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra, Salve.*

Le fond de la Chapelle est en marbre de Carrare. C'est là qu'est placée, au-dessus de l'autel, la Vierge éclatante dans sa chape d'or. Elle tient dans sa main droite des fleurs ainsi qu'un scapulaire, et sur son bras gauche l'Enfant Jésus, un peu raide dans sa robe qui tombe droite, et portant le globe dans ses doigts. Tous deux ont la couronne royale ; les traits sont fermes, empreints d'autorité, mais ce qui ressort le mieux, c'est une expression de bonté. Elle anime ces visages qui n'ont rien d'artistique, elle rayonne sur ces deux fronts illuminés par des reflets plus suaves que ne saurait les peindre le pinceau le plus savant : des reflets célestes.

Mille ans se sont agenouillés devant ces vénérables statues, des millions de regards humains les ont contemplées dans leur nimbe de nuages brillants, et il semble qu'ils leur aient laissé quelque chose de la confiance qui éclatait dans les prunelles suppliantes de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants qui les imploraient. Vous admirez la *Vierge au donataire* de Raphaël ; ce chef-d'œuvre du génie humain vous arrête, vous ravit, et vous ne pouvez en détacher vos yeux. Pourquoi cependant le chrétien trouve-t-il dans ces images frustes un autre idéal, un charme supérieur et mystérieux qui le retient autrement et plus puissamment, qui s'empare de son âme, la réjouit, la fait espérer, l'amène doucement à prier ?

C'est qu'ici l'on touche au surnaturel.

Les statues de bois qui se dressent aux quatre angles représentent S. Meinrad, S. Adelric, S. Bennon, S. Conrad. Elles sont toutes modernes ; l'autel de marbre lui-même n'a été achevé qu'en 1835 ; mais la Vierge, c'est la même qu'a priée le solitaire S. Meinrad, dont le chef est conservé là dans un grand reliquaire qui occupe la place du tabernacle.

Des empereurs, des rois, des princes, des savants, des évêques, des prêtres, des publicistes, des poètes, des hommes de génie, dont un gros volume ne suffirait pas à contenir la longue liste, sont venus s'incliner devant la Vierge d'Einsiedeln, et tous ont été fortifiés, exaucés, transportés, émus. Jusqu'à Gœthe, que ses passions rendirent incrédule, qui déclare qu'il n'a rencontré nulle part rien d'aussi extraordinaire que cette antique demeure de l'ermite S. Meinrad :

« La vue de l'édicule environné de piliers et surtout de voûtes, écrit-il dans ses *Mémoires,* m'a entraîné à de sérieuses réflexions. C'est là qu'une seule étincelle de sainteté et de crainte de Dieu a allumé une flamme toujours vive, éclairant toujours ; une flamme au foyer de laquelle des âmes fidèles devaient venir, non sans de pénibles sacrifices, allumer aussi leur petit flambeau. C'est ce qui nous fait comprendre que le genre humain a un besoin infini de la même lumière et de la même chaleur que le premier solitaire qui vint habiter ces lieux voyait et sentait dans le fond de son âme. »

Louis Veuillot a mieux dit encore dans ses *Pèlerinages de Suisse,* parce qu'il a écrit d'une plume croyante : « Nous sentîmes une émotion bien puissante et bien pure, lorsqu'à notre tour nous pûmes fléchir le genou sur ce sol d'où tant de cœurs purifiés par la pénitence ont élevé à Dieu des prières pleines de reconnaissance, des vœux pleins de foi. Quelque chose qui ne s'exprime point dans la langue de l'homme nous fit comprendre qu'en effet le Souverain Maître devait regarder avec amour ce coin de terre béni, et, par l'intercession de Marie, y semer ces miracles que toutes les douleurs obtiennent de sa bonté. »

II

L'église est de style grec avec des proportions considérables : 113 mètres de long et 41 mètres de large. Trois nefs, qui seraient bien froides, si elles n'étaient animées et réchauffées par des fresques jeunes, éclatantes, ornées de sobres et brillantes arabesques d'or. Quatorze autels très riches et du même style. Au fond du maître-autel une fresque magnifique représente la Sainte Vierge s'élevant au ciel, pendant que les Apôtres ont ouvert son tombeau qu'ils trouvent seulement rempli de roses odorantes. Seul S. Jean a deviné le mystère et il regarde avec envie Celle qui a été conviée par le Sauveur et qui monte dans l'espace, environnée et soutenue par les anges.

Au-dessus de ce tableau se trouve le haut chœur réservé aux religieux pour leurs offices conventuels. De là le regard plonge dans la nef et s'arrête sur le lustre colossal suspendu sous la coupole du milieu, donné par Napoléon III en 1865, en souvenir d'un voyage qu'il avait fait autrefois à Einsiedeln avec sa mère, la reine Hortense. Sur un

des cercles sont tracées, en émail brillant, ces paroles extraites d'une lettre de la reine au Père Abbé du monastère : « Je désire mettre moi et mes enfants sous la protection de la Sainte Vierge. »

Il faudrait étudier chacune des chapelles, chaque autel, chaque coupole, avec les peintures admirables qui les décorent. C'est un livre constamment ouvert sous les yeux des pèlerins, qui en même temps s'instruisent et prient.

Allons seulement à la chapelle de la Pénitencerie. Au fond de la nef latérale gauche une porte y donne accès et l'on se trouve dans une vaste chapelle remplie de confessionnaux. On y confesse surtout en allemand, mais un Père est aussi à la disposition des pèlerins français.

Cette chapelle a trois nefs, les bas-côtés sont occupés par une rangée de trente-deux confessionnaux dont l'entrée est voilée par des rideaux de serge verte. Cette ombre pieuse y porte au recueillement. C'est là que nombre de pèlerins viennent avec bonheur déposer le fardeau de leurs fautes. La maîtresse voûte est surbaissée, presque écrasée, comme si elle voulait garder l'écho des sanglots étouffés des pécheurs avec le parfum de leur repentir.

Des peintures d'une étonnante fraîcheur, restaurées en 1902 par l'habile pinceau de M. Bertle, redisent l'histoire des péchés et des regrets de l'humanité, depuis la désobéissance d'Adam et d'Eve jusqu'à la Samaritaine, au puits de Jacob. David écoute, consterné, la parabole de Nathan qui lui dit : « Cet homme criminel, c'est toi ! » et Théodose pensif se courbe sous les menaces de S. Ambroise évoquant les massacres de Thessalonique. S. Augustin entend dans son jardin la voix mystérieuse qui chante : « Prends ! lis ! » il ramasse le livre des Epîtres de S. Paul qui gisait à ses pieds, l'ouvre et y trouve la lumière. L'Enfant prodigue revient humilié et repentant chez son père à qui il dit : « Père, j'ai péché, contre le ciel et contre vous ! » On comprend que les pèlerins s'arrêtent devant ces murailles parlantes, qu'ils réfléchissent, et qu'ensuite ils entrent dans un de ces confessionnaux.

Non loin de l'église, en montant, à gauche on aperçoit un champ clos de murs et planté de croix : c'est le cimetière d'Einsiedeln, un cimetière chrétien, ainsi que le révèlent les inscriptions pieuses, dictées par un admirable esprit de foi. Elles chantent sur le bois ou sur le marbre les espérances saintes, elles redisent sans se lasser que ces défunts « reposent et vivent en Dieu », et qu'ils sont morts « dans la paix du Christ ». Un monument y fut érigé aux frais des habitants d'Einsiedeln, à quatre soldats français morts dans cette cité en 1871. Leurs noms sont gravés sur la pierre. Quatre familles françaises ont été consolées par la charité de ces bons habitants qui ont fermé les yeux à ces fils de la France, au nom de leurs mères absentes.

De là le regard plane sur les montagnes, les âpres vallées, la ville, le monastère, les deux tours qui portent au ciel nos prières et dont les cloches troublent seules le silence du soir, pour rappeler aux âmes les idées religieuses, la confiance en Marie, et pour leur dire que la paix qu'elles n'ont pas rencontrée dans le monde est là, tout près, à leur portée.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

III

VOIX DU CIEL, VOIX DE L'ÉGLISE, VOIX DE L'AME

Gloria in altissimis Deo.
Gloire à Dieu dans les hauteurs. (Luc, II, 14).

Mes frères,

De toutes les cérémonies de notre sainte religion, celle qui se prépare a gardé le privilège d'être une des plus populaires. A l'annonce d'un baptême de cloche, on voit les fidèles accourir de toutes parts et témoigner, par leur empressement joyeux, de l'importance qu'ils attachent aux cérémonies qui vont s'accomplir.

Dans quelle autre circonstance, du reste, a-t-on vu l'Eglise étaler plus de pompe ? Convocation du clergé, profusion de dentelles et de blancs tissus ornés de fleurs, fumées de l'encens, chants sacrés, longues prières et ablutions multiples, imposition de noms faite par les voix les plus dignes, onctions répétées de l'huile des infirmes et du saint chrême, rien n'y manque. Il faut que quelque chose de bien grand se prépare, pour que l'Eglise y emploie ce qu'elle a de plus saint et de plus vénérable dans le trésor de ses rites sacrés.

Ah ! m. f., c'est que la cloche chrétienne est appelée à exercer une mission importante ; elle doit nous faire entendre les appels de Dieu, les enseignements de l'Eglise, les besoins de notre âme. En un mot, la cloche est la *voix du ciel,* la *voix de l'Eglise,* et la *voix de l'âme.*

I

La cloche est la voix *du ciel.*

L'apôtre S. Paul écrivait aux Hébreux : « Nous n'avons pas ici-bas de cité permanente. » Notre patrie est là-haut et nous portons dans notre âme des aspirations éternelles. Un de nos poètes l'a dit :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des [cieux.

Hélas ! que de causes concourent à oblitérer ce souvenir ! Les vanités, les plaisirs, les séductions nous attachent, nous enchaînent, de telle sorte que nos pensées, nos désirs, nos affections sont tout entiers pour ce monde sensible et corrupteur. Il nous faut une voix qui, nous arrachant aux sens, à la matière, nous élève plus haut, nous transporte dans les régions de l'infini, attire nos pensées vers le ciel. Cette voix, m. f., c'est celle de la cloche chrétienne.

Ah ! vous l'entendez, cette voix ; elle tombe en mille tons variés des hauteurs du temple, elle des-

cend en mille ondulations diverses du faîte de ces tours qui dominent nos églises. Tantôt elle anime les airs de ses volées pleines d'allégresse, tantôt elle les attriste de ses tintements lugubres ; toujours elle retentit à nos âmes comme un écho de la voix du ciel ; toujours elle fait vibrer tour à tour en nos cœurs les sentiments de l'exilé qui pleure et les consolations de l'espérance qui attend. Elle nous dit que si nous souffrons ici-bas, nous nous réjouirons là-haut. Par l'étendue de sa voix qui remplit l'espace et qui ébranle les airs, par cette harmonie d'une beauté de premier ordre, elle éveille dans les âmes des pensées qui ne sont pas de la terre, des désirs qui ne sont pas du temps ; et ces pensées et ces désirs se concentrent sur Dieu, sur le bonheur de le voir et de le posséder dans les splendeurs de son éternel séjour.

J'en appelle, m. f., à vos souvenirs. Qui de vous, sous l'influence des vibrations de l'airain sacré, sous l'influence de la cloche, ne s'est pas senti pénétré, ému, ravi ? A cette heure, vous vous êtes élevés comme par degrés au-dessus des bruits profanes de la terre et, montant de ce monde des corps plus haut toujours vers les régions de l'infini, vous vous êtes écriés comme S. Augustin : « Quand irons-nous au ciel ? » Voix de la cloche, voix de Dieu qui vous rappelait votre destinée !

Oui, elle est bien la voix du ciel, cette voix de la cloche que les transfuges de la foi voudraient faire taire, parce qu'elle les importune et les blesse ! Elle est bien la voix du ciel, cette voix de la cloche à laquelle les impies voudraient imposer silence ! Elle est bien la voix du ciel, cette voix qui a le don d'irriter les oreilles de ceux qui restent rivés aux choses d'ici-bas, parce qu'elle leur crie avec le poète :

> Passer comme un troupeau les yeux fixés à terre,
> Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
> Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme[1].

II

La cloche est encore la voix *de l'Eglise*.

L'Eglise, c'est la société vivante des consciences unies dans une même foi et dans l'adhésion aux mêmes enseignements ; et la cloche, c'est cette voix qui proclame la même foi à des milliers d'intelligences.

L'Eglise, c'est l'autorité qui s'impose à tous, aux grands et aux petits, aux savants et aux ignorants, aux riches et aux pauvres ; la cloche a une voix qui, elle aussi, s'impose à tous et domine tous les bruits du monde.

L'Eglise, c'est cette force d'expansion qui triomphe des cœurs et qui ne connaît pas plus les limites de l'espace que celles du temps ; la cloche a une voix qui retentit au loin, va saisir les foules et leur parler.

L'Eglise enfin est une mère, la mère féconde des âmes ; une mère qui connaît les joies et les douleurs. La cloche est la voix qui traduit ces émotions diverses. — Quelles sont, m. f., ces ondulations musicales et joyeuses de l'airain sacré qui retentissent au sommet de nos tours ? C'est la voix de l'Eglise qui salue avec bonheur l'entrée d'un nouveau-né dans la vie surnaturelle, et qui annonce l'inscription de ce fils adoptif de Dieu au catalogue des futurs héritiers du ciel. — Quels sont ces tintements lugubres qui tombent lentement de nos clochers, comme des sanglots et des gémissements ? C'est l'Eglise qui mêle ses pleurs aux pleurs d'une famille en deuil ; c'est l'Eglise qui nous invite à « verser des larmes avec des prières » sur cette âme qui vient de quitter la terre pour comparaître au tribunal du souverain Juge.

L'Eglise a reçu la mission de guider nos pas dans ce voyage de la vie vers l'éternité, en nous rappelant nos devoirs ; la cloche lui sert d'organe pour remplir sa mission. N'est-ce pas la cloche qui nous invite, chaque matin, à chanter, avec la création qui s'éveille, l'hymne de la reconnaissance au Dieu qui nous accorde une journée nouvelle ? N'est-ce pas la cloche qui, à midi, nous convie à porter nos regards vers Dieu, à relever notre front, et à tourner notre cœur vers Celui qui doit bénir notre travail ? Enfin, quand la nuit arrive avec ses ombres, n'est-ce pas la cloche qui réunit au foyer tous les membres de la famille dispersés pour la tâche du jour, et les fait tomber à genoux devant Celui que nous appelons notre Père, pour lui consacrer notre sommeil ?

C'est par la cloche que l'Eglise annonce au peuple les grandes solennités de la foi ; c'est par elle que, chaque dimanche, nous sommes convoqués à déposer nos fardeaux et à venir goûter les joies de la prière dans la maison du Seigneur.

L'Eglise, bien que fille du ciel, embrasse dans son sein la patrie de la terre, et s'associe à ses infortunes comme à ses gloires. Au jour heureux de la victoire, — vous vous en souvenez, — avec quelle allégresse et quel joyeux carillon elle nous a appelés dans le temple pour faire monter vers Dieu l'hymne de l'action de grâces ! Vous vous souvenez aussi de ce jour de deuil national, quand la patrie en détresse appela tous ses enfants à son secours par la voix des cloches... O glorieuse mission de la cloche ! Non seulement elle rapproche le chrétien de son Dieu, mais encore elle unit tous les hommes entre eux, en les convoquant dans une même demeure, au pied des mêmes autels ; elle resserre les liens d'une touchante fraternité ; elle fait épanouir la vie religieuse et sociale de tout un peuple dans une communion de toutes les âmes aux mêmes douleurs et aux mêmes joies.

III

Enfin la cloche est la voix *de l'âme*. C'est elle qui, par chacun de ses sons, qui sont comme autant de mots d'un mystérieux et tout divin langage, éveille au fond de l'âme des pensées qui purifient, des sentiments qui sauvegardent. Elle parle à l'âme dans toutes les situations ; tour à tour, elle enseigne, elle console, elle encourage, elle menace.

[1] A. de Musset, *L'espoir en Dieu*.

Quand notre âme est brisée par le chagrin, accablée par l'épreuve, la voix de la cloche renferme une onction qui calme et console. A celui qui a la foi, elle redit cette parole du divin Maître : *Beati qui lugent ;* elle lui répète que Dieu voit toutes nos larmes, toutes nos peines, et qu'il saura nous dédommager.

Voix qui console, la cloche est aussi la voix qui encourage et qui soutient. A qui combat, elle promet la couronne ; à qui se dévoue et s'immole, elle annonce la récompense ; à qui est délaissé et abandonné des hommes, elle fait entrevoir Dieu et l'éternité.

La voix de la cloche a la vertu de faire sortir l'âme de la tiédeur, de l'engourdissement dans lesquels les plaisirs, les affaires, les créatures ont pu la jeter. Elle lui redit cette parole du prophète (Joël, I, 5) : « *Expergiscimini, ebrii.* Réveillez-vous, ô vous qui êtes fascinés, enivrés par les séductions du monde ! Secouez votre torpeur, c'est l'heure de penser à Dieu ! »

Voix qui réveille, la cloche est aussi la voix qui trouble. En vain s'efforce-t-on de ne pas vouloir l'entendre, cette voix retentit avec des accents qui grondent et qui sont répétés par tous les échos de notre âme ; elle ne nous laisse de repos que quand, vaincus, nous tombons aux pieds de notre Souverain, de notre Dieu, en lui disant du fond du cœur : « Maître, que voulez-vous que je fasse ? »

Elle est enfin la voix qui menace. Si nous persistons à nous raidir contre l'appel de Dieu, si nous voulons continuer la lutte contre la force d'en-haut, voici que la cloche prend pour nous les sons de cette trompette effrayante qui jetait autrefois tant d'épouvante dans le cœur de S. Jérôme; en nous apportant les terreurs de la vie future et la terrible sanction du jugement dernier, elle nous crie qu'il « est affreux de tomber entre les mains du Dieu vivant. » (Hébr., x, 31).

* * *

Je termine.

L'éloquent historien des *Moines d'Occident* nous parle d'une cloche qui sauva longtemps un grand nombre de voyageurs égarés dans des montagnes désertes. Elle portait pour inscription deux mots latins qui caractérisaient sa charitable mission : ERRANTES REVOCO, et le peuple la nommait « la cloche des perdus. » J'ose le dire, cette dénomination populaire, cette inscription touchante peuvent s'appliquer en toute rigueur aux cloches de nos églises. Combien de voyageurs égarés et comme perdus en ce pèlerinage de la vie, elles ont rappelés par leurs pénétrantes harmonies dans le vrai sentier qui conduit à Dieu, au ciel, au bonheur ! Combien d'âmes loyales et sincères auxquelles la cloche a fait de touchants appels et a arraché ce cri : *Sursum corda !* Combien de chrétiens trompés par les déceptions et les mécomptes de ce monde, auxquels la cloche a apporté la consolation et la paix !

Oh ! m. f., écoutez la voix de votre nouvelle cloche ! Fermez les oreilles aux mille bruits de la terre, au tumulte dissipant de cette vie enfiévrée, et vous entendrez les enseignements de la cloche, vous en recueillerez les fruits salutaires. Ainsi soit-il.

JE CROIS EN DIEU

Avant-Propos

BUT, MÉTHODE ET PLAN

Les articles qui composent cet « Essai de Théodicée populaire » ont été rédigés pour un Cercle d'études. On a pensé qu'ils pourraient intéresser, et aider au besoin quelques confrères. C'est la raison de leur publication dans l'*Ami*.

L'auditeur que l'on a eu en vue, n'est ni le savant, ni le philosophe. Non pas que l'auteur ait négligé les Sciences, non plus la Philosophie. Il les a au contraire étudiées, avec sympathie, il les a professées, il s'est appliqué à se tenir toujours au courant. Au fond, c'est le résultat de ses études et de ses réflexions qu'il a ici noté.

Il aurait voulu le faire spécialement *pour l'homme du peuple,* — celui qui n'a pas le temps, les moyens, ou l'occasion d'étudier, et qu'inquiètent cependant les grands problèmes : incroyant travaillé, et qui voudrait savoir, croyant troublé, soucieux de vérifier sa foi. On aimerait les aider en leur enquête.

* * *

On a pensé que pour ce but il n'était point utile d'apporter des solutions toutes faites, longuement discutées, et solidement étayées de références. Il a paru préférable de proposer, sous une forme simple, des sujets de réflexion. Aussi bien le désir n'était-il *point de tout dire,* mais de *faire penser ;* point d'exposer des conclusions achevées, mais d'amorcer la méditation, de la diriger, et de la conduire progressivement à trouver ou à retrouver Dieu.

* * *

A cet effet, comment procéder ?

On a voulu tout d'abord intéresser au sujet ; analyser les besoins profonds de l'âme, montrer l'insuffisance des biens créés, et conduire ainsi au désir de Dieu.

Mais Dieu souhaité, existe-t-il réellement ? La raison l'affirme ; le monde matériel, le monde moral, le monde spirituel exigent en effet son existence. Ils ne sont que par Lui, et ne seraient point sans Lui. Ils sont ; donc Il est, Lui aussi.

Telle est la conclusion logique. Elle s'impose à l'esprit ; mais le convainc-t-elle pleinement ? Il y faudrait en outre une confirmation expérimentale. Cette confirmation est-elle après tout illusoire ? ne serait-il pas possible de vérifier l'existence de Dieu ?

En somme, *le besoin de Dieu, — l'affirmation de Dieu, — le sentiment de Dieu,* — tel est le plan de cet essai.

* * *

En voici les grandes lignes :

1re Partie : LE BESOIN DE DIEU :

Besoin de la sensibilité.
— de l'intelligence.
— du cœur.
— de la volonté.
— de la conscience.
— du sentiment social.

2e Partie : L'AFFIRMATION DE DIEU :

La preuve par le monde.
— par le mouvement.
— par l'ordre.
— par la loi morale.
— par les aspirations de l'âme.
— par les idées.
— par l'idée de Dieu.

3e Partie : Le sentiment de Dieu :
La croyance des peuples.
L'affirmation de l'élite.
L'expérience personnelle.
Conclusion : L'unique Nécessaire.

1re Partie : LE BESOIN DE DIEU

Il pourrait sembler au premier abord que l'homme n'ait pas besoin de Dieu, et puisse facilement s'en passer. De fait, il se lève, va à son travail ou à ses plaisirs, mange, boit et dort ; il rit, il pleure, il chante ; il naît, il grandit, il meurt. Ainsi se déroulent ses jours ; Dieu n'y a point de place, et l'homme ne paraît point en souffrir. Telle est l'apparence.

Qu'en est-il en réalité ? Cette activité extérieure et superficielle peut bien distraire ; elle ne satisfait pas. Quand, sortant de l'étourdissement du monde, l'homme se recueille et réfléchit, il constate au fond de son âme des besoins puissants. Ce sont les sourds *appels de sa sensibilité, de son intelligence, de son cœur, de sa volonté, de sa conscience et de ses sentiments vers le bien-être, la certitude, le bonheur, l'idéal, la justice et la paix ;* et ces appels réclament impérieusement satisfaction. Où la trouver ? La réflexion et l'expérience ont bien vite montré l'insuffisance du monde présent. Alors, lassé, déçu, l'homme se prend à souhaiter autre chose de plus grand et de mieux. C'est l'éveil en son âme du besoin de Dieu. Quel en est le déroulement ? C'est ce qu'il importe maintenant d'analyser.

I

LE BESOIN DE LA SENSIBILITÉ

« *L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant...* » On peut se demander si la pensée, qui permet à l'homme de se rendre compte de son état, ne lui fait pas sentir davantage encore sa faiblesse, et par suite, le besoin d'un soutien.

* * *

Quel être fragile en effet que l'homme !

1. Il est si faible devant *les forces* de la nature. Les ténèbres de la nuit l'effraient ; de même, la solitude des grands bois : comme si l'obscurité ou le silence abritaient des forces méchantes toutes prêtes à lui faire mal.

La majesté des montagnes l'impressionne. Il admire la hardiesse de leurs pics qui se perdent dans les nues, et la profondeur de leurs abîmes où roulent de mystérieux torrents ; et en même temps, il frissonne à la pensée de ces masses qui pourraient l'écraser, et de ces crevasses qui l'ensevelliraient sans retour. Il se rappelle que la montagne a exposé et pris bien des vies. — L'immensité des océans lui donne le même frisson. Il contemple, étonné, l'étendue de leurs eaux dont le déroulement infini fatigue son imagination ; et il tremble à la pensée de leurs abîmes inviolés où sont venus s'engouffrer tant de victimes. Comme il se sent petite chose en face des éléments, alors même qu'ils restent dans le calme !

Leur colère le fait frémir. C'est l'inondation gonflée par les pluies, qui se lève, et se jette sur ses champs qu'elle dévaste, contre ses maisons qu'elle mine, et qui roule parfois des cadavres. C'est l'incendie, excité par le vent, qui dévore rageusement ses forêts, ses villages, ses villes même, et qui étouffe parfois ses enfants, ses frères, sa femme surpris dans les flammes. C'est l'orage qui se déchaîne, la grêle qui brise ses moissons, les coups de tonnerre qui se rapprochent et se précipitent formidables, les éclairs pressés qui, de leurs traits de feu crépitant, frappent et tuent autour de lui. C'est la tempête sur les eaux dont les flots se ramassent et bondissent, soulèvent et retournent les barques des pêcheurs, brisent aux écueils des côtes les bateaux des marchands, ou bien les engloutissent au milieu des mers, insensibles à l'angoisse des marins qu'ils étouffent. C'est le tremblement de terre qui secoue et abat les maisons, broyant sous leurs ruines les habitants surpris dans leurs occupations ou leur sommeil. Ah ! que l'homme se sent faible devant les colères de la nature !

Il est peut-être plus faible encore devant la traîtrise de *ses coups ordinaires.* On dirait que méchante elle le guette, prête à lancer sur lui quelqu'une de ses armes variées.

Elle a *les infirmités.* Elles peuvent le frapper dans ses membres, et le laisser mutilé pour la vie ; dans ses muscles, et le plonger dans l'inerte paralysie ; dans ses nerfs, et le jeter dans une déprimante neurasthénie ; dans son cerveau, et c'est la redoutable folie. On voit dans les hôpitaux et les maisons de santé, des éclopés et des infirmes, des énervés et de ceux que l'on appelle « innocents. » Leur vue provoque la compassion ; elle éveille aussi dans l'âme une indéfinissable angoisse. Ils étaient hier pleins de vie et d'espérance, et les voilà frappés. Qui me garantit que ce ne sera point là demain mon propre sort ?

Elle a *les maladies.* Il en est de brutales et qui tuent tout d'un coup. Avant que l'on ait pu parer le mal, c'est le deuil. Il en est de lentes et qui minent sourdement. Tantôt sans douleur, elles sont tantôt crucifiantes. En tout cas elles emportent. On lutte contre le mal ; on triomphe parfois. Le plus souvent, on demeure impuissant, et l'on voit dépérir l'être cher, ou bien l'on dépérit soi-même. On s'exaspère à la recherche du remède ; on multiplie ses efforts. Et cependant la vie décline. Oh ! se sentir impuissant à arrêter, à enrayer le mal, à retenir la vie. Oh ! *se sentir impuissant à empêcher de mourir* son frère, ses enfants, sa mère : quelle douleur et quelle faiblesse !

2. Faible devant la nature, *l'homme est également faible devant* les hommes. Il en est de bons, et qui nous aident ; mais il en est de mé-

chants, et qui nous nuisent ! Le voleur s'attaque sournoisement à nos biens et les ravit. Le jaloux en veut à notre prospérité ; il nous calomnie, il nous perd dans l'estime de nos concitoyens et de nos bienfaiteurs ; et l'on s'écarte, et l'on nous laisse dans le besoin. Il se trouve parfois des bandits, des assassins, qui dans la solitude et la nuit blessent et tuent... Comme, devant le méchant, l'homme se sent faible encore !

3. Que dire quand le génie de l'homme s'unit aux forces de la nature pour nuire plus efficacement à l'homme, pour lui faire la guerre ? LA GUERRE, *hélas ! nous en avons savouré les horreurs*. — C'étaient les pauvres évacués, obligés, devant l'envahisseur, d'abandonner maisons, meubles, foyer et tant de souvenirs chers, pour s'en aller ailleurs chercher l'hospitalité et le vivre. Si sympathique que fût l'accueil de leurs compatriotes, ce n'en était pas moins pour eux l'exil, avec ses dépendances, parfois ses servitudes. — C'étaient les malheureux habitants des régions envahies, et tous les prisonniers. Ils ont vu l'ennemi s'installer en leur place, et s'emparer de leurs biens ; et les voilà réduits à attendre de son bon plaisir un pain parcimonieux ; et les voilà exposés, sans soutien ni défense, à des brutalités, à des violences dont la seule pensée fait frémir. — C'étaient nos soldats. Oh ! nos soldats, ce qu'ils durent supporter ! Il y eut les heures énervantes d'attente sous un bombardement d'enfer ; les obus sifflaient, envoyant sans trêve et dans toutes les directions leurs éclats de mort ; pour protection, rien que le creux d'une tranchée ou la profondeur d'un abri : faible défense ! De fait, on voyait tomber à ses côtés un ami, et d'autres ensevelis sous les terres soulevées ; et l'on pensait que d'une seconde à l'autre ce pouvait être son tour. Il y eut la charge à travers la mitraille qui sifflait méchante, sous les barrages d'obus qui arrêtaient et foudroyaient dans leur élan tant de vaillantes victimes. Il y eut les blessés tombés dans l'assaut, qu'on ne pouvait relever, et qui mouraient lentement, cruellement, seuls... *Dans cette angoisse constante, sous cette perpétuelle menace de mort, quelle chose fragile que le petit soldat, et tous ces malheureux que la guerre frappait !*

Et cependant la guerre a passé. Nous espérions que ce serait à jamais. Et voici que de nouvelles menaces se sont levées, et demeurent suspendues. La guerre ! En reverrons-nous les horreurs ? Vous faudra-t-il, soldats, entrer à nouveau dans son enfer ? et vous, mères, devrez-vous encore livrer vos chers enfants ? Nous ne savons. Mais ces seules menaces suffisent à mettre dans les cœurs un frisson de crainte.

Oui, vraiment, « l'homme est un roseau, le plus faible de la nature ; » *de partout le danger* le menace ou l'étreint. Le malheureux qui a été frappé le sait et craint ; celui qui a été jusqu'ici épargné peut bien n'y pas penser, mais la menace demeure ; qu'il réfléchisse, il la perçoit, et s'inquiète à son tour.

* * *

Dans son malheur, et sa faiblesse, *où donc trouvera-t-il un appui ?*

Le premier qu'il cherche est auprès de SA MÈRE. L'enfant effrayé ou malade, jette vers elle ses regards et ses cris. On dit que les blessés sur le champ de bataille appelaient : « Maman ! » — Pauvre mère, elle donne bien sa tendresse, ses soins, sa vie même. *Elle ne peut pas empêcher son enfant de souffrir, de mourir.* Elle ne peut détourner de son fils la balle meurtrière ; et elle n'est point là pour panser sa blessure et bercer son agonie.

LES AUTRES HOMMES ? Oui, ils offrent leurs sympathies aux malheureux, et c'est un soutien moral. De plus ils se sont organisés pour leur venir effectivement en aide. Nous avons nos sociétés de secours mutuels, et nos groupements de sauveteurs, nous avons une police et puis nos tribunaux. — Mais sociétés de défense, institutions judiciaires, nous ne savons que trop qu'elles ne mettent à l'abri ni de tous les fléaux, non plus de tous les crimes. *Malgré ses organisations* de secours et de lutte, *l'homme continue à souffrir et à trembler.*

Restent du moins LES SCIENCES. Elles se sont ingéniées à protéger notre faiblesse, et nous ont dotés de précieuses découvertes. Les paratonnerres nous défendent de la foudre. Des instruments de précision nous avertissent à l'avance de la venue des tempêtes et des mouvements du sol. L'industrie a multiplié les ressources et porté remède à bien des misères. Les médecins sont puissamment outillés pour lutter contre les maladies et les blessures ; la pharmacie, la chirurgie ont rendu d'inappréciables services ; des souffrances ont été adoucies, des vies ont été prolongées. Peut-être fera-t-on mieux encore. — Tout de même on n'a pas empêché, et l'*on n'empêchera pas finalement, de craindre, de souffrir et de mourir ;* ce sont là des effets qui dépassent la science. *Elle peut malheureusement le contraire, c'est-à-dire, torturer et tuer.* La guerre nous en a donné une preuve douloureuse. De quelles armes meurtrières les physiciens et les chimistes n'ont-ils point doté les combattants ? Ils ont blessé et tué par le fer, par le feu, par les gaz ; ils ont blessé et tué sur terre, sous les eaux, dans les airs.

Ainsi donc, *pas plus que la tendresse ou que les sympathies sociales, le génie n'apporte un secours efficace à la détresse humaine.* Malgré ses appels et malgré ses efforts, *l'homme reste faible, douloureusement faible.*

* * *

Serait-il donc condamné sans recours ?

Il *ne peut cependant s'abandonner à sa misère ;* l'instinct de vie proteste en lui contre pareille abdication ; il se révolte contre la meurtrissure et contre le mal, il se tend pour la défense, il recherche un appui. La terre est impuissante à le donner ; la terre ne lui suffit donc pas ! *Et voici*

qu'il souhaite trouver ailleurs le Soutien que le monde n'a pas. Il le voudrait attentif à toutes ses angoisses, compatissant à toutes ses épreuves, puissant contre tous ses maux. Tel est l'appui qu'il faut à sa faiblesse. *Ne pourra-t-il le trouver dans les cieux ?*

II

LE BESOIN DE L'INTELLIGENCE

« *Qui suis-je, d'où je viens, où je vais ?* » Je les ai entendu poser plus d'une fois, ces questions, et je n'y ai pas prêté attention. On m'a dit que l'homme réfléchi ne pouvait s'en désintéresser ; j'ai souri. Et voici qu'aujourd'hui le problème m'étonne et m'inquiète !

C'est vrai : *Qui suis-je ?* Un animal perfectionné, simple produit d'une évolution aveugle, destiné à finir dans la tombe où les débris de mon corps se perdront dans les terres d'alentour ? On l'a dit ; on le soutient peut-être encore. Suis-je au contraire une *créature supérieure douée d'une âme immortelle,* qu'un Créateur souverainement sage aurait tirée du néant ?

Oui, *qui suis-je ?* La question ne mît-elle aucun intérêt en jeu, qu'il y aurait encore motif à la poser. C'est une curiosité légitime, après tout, de rechercher qui l'on est. Mais il y a plus, et la recherche s'impose si l'on songe aux conséquences pratiques. Si je ne suis qu'un animal perfectionné dont les jours sont enfermés entre le berceau et la tombe, sans plus, mon plan de vie est clair : c'est de retirer de ce monde tout le plaisir possible, c'est de jouir de toutes mes forces pendant que le temps m'en est encore donné. Il en sera tout autrement s'il est établi que je suis une créature supérieure, et que je dois compte de ma vie au Créateur. En ce cas, *c'est sa volonté que je dois suivre, et non mon plaisir ; ma vie doit être réglée.* Vie de plaisir ou vie de règle : voilà l'alternative. Et voici mon angoisse. Jouir ? Mais si j'ai une âme et qu'il y ait une autre vie, je me perds sans ressource ! Accepter une règle ? Mais s'il n'y a pas d'au-delà, j'aurai gâté mes jours, et n'aurai rien retiré de mes peines ! Il y va du bonheur ou du malheur de ma vie présente ; il y va peut-être du malheur ou du bonheur de ma vie éternelle. Que faire ? Oh ! l'angoissant problème ! Qui me donnera la réponse ?

* * *

Je me suis tout d'abord tourné vers les *Savants.*

Ils m'ont dit quelle était la structure de mon corps, et décrit les délicats organes qui le constituent. Ils m'ont dit le jeu et le fonctionnement de chacun de ces organes, et puis leur harmonieux rapport. Mais quand j'ai demandé d'où venait à ce corps l'harmonie et la vie, et s'il n'y fallait pas une âme, les savants m'ont répondu que ce problème ne les intéressait pas. Ils n'étudient, eux, que ce qui se voit et se touche : les faits. Les principes, l'âme, ne sont pas du domaine de leur recherche.

* * *

Je me suis adressé alors aux *Philosophes.*

Quelques-uns m'ont dit : Il n'y a à exister que les réalités qui tombent sous nos sens, les corps, la matière. Tout s'y ramène finalement, et en particulier les prétendues réalités spirituelles. La pensée n'est qu'une « sécrétion du cerveau. » Il n'y a donc pas d'âme.

D'autres repoussent ces prétentions des Matérialistes. Ils les trouvent arbitraires. Car enfin l'expérience montre bien qu'*il y a en l'homme autre chose que le corps.* Le monde intérieur des pensées, des sentiments, des affections, des vouloirs constitue une réalité originale et irréductible à la matière. C'est un domaine nouveau : l'esprit. Nous pouvons en recueillir, analyser et classer les faits. Mais, ajoute-t-on, quant à remonter plus haut et dire s'ils supposent une âme, il y faut renoncer. Notre pouvoir de connaître est en effet limité. Il s'arrête au domaine des faits sensibles ; il est impuissant à s'élever à celui des causes. Impossible donc de savoir si nous avons une âme, à plus forte raison si elle est immortelle. « C'est un risque à courir, c'est un appel à l'inconnu et un appel auquel il ne semble guère qu'il soit jamais répondu. »

La réponse est désespérante ; serais-je réduit à m'y tenir ? Non. Un groupe imposant de *penseurs* a foi en la puissance de la raison. Nous pouvons connaître, assurent-ils, non seulement les faits, mais aussi leurs causes. En particulier *pour ce qui est de l'homme, on peut et on doit conclure de ses manifestations de vie, à l'existence d'une âme.* Et j'ai examiné les solutions apportées.

Les uns raisonnent ainsi : On s'entend à admettre la présence d'un monde de pensées, sentiments et vouloirs. C'est un fait. Comme tout fait, il réclame une cause, et une cause proportionnée. Cette cause ne peut être le corps ; il y a disproportion, en effet, entre lui et ces faits ; ce ne sont pas les cellules cérébrales qui peuvent penser, non plus les muscles du cœur aimer, non plus les nerfs vouloir. *Force est donc d'admettre en nous une autre réalité capable de vouloir, d'aimer et de penser. Cette autre réalité est précisément ce que nous appelons âme. Notre raison conclut donc à l'existence de l'âme.*

La conclusion, on l'a remarqué, repose sur un raisonnement. Certains penseurs se défient de cette démarche de l'esprit. Elle ne conduit pas immédiatement au but. Ils préféreraient une méthode qui les mît directement en face du fait, et leur permît de le sentir, de l'expérimenter. Ils prétendent la posséder ; c'est *l'intuition.* Observez attentivement le déroulement de vos pensées, disent-ils ; n'apparaît-il pas qu'elles sortent d'une activité profonde que vous sentez agir en vous ? Il y faut, sans doute, un effort de recueillement. Qu'on le donne ; nul doute que l'on ait l'intuition de cette réalité intime. On en constaterait de même

la mystérieuse action à la base des sentiments et des vouloirs. L'expérience nous fait donc en quelque sorte sentir l'âme.

La méthode intuitioniste serait-elle trop subtile ? Le fait est qu'une école croit avoir trouvé un procédé plus rapide et pratique. C'est aux fruits qu'on reconnaîtra la valeur d'un arbre. Ce sera de même à ses bienfaits qu'on reconnaîtra la valeur, et du même coup la vérité d'une doctrine. *Nul doute,* en particulier, *que la croyance en l'existence de l'âme ne soit bienfaisante.* Elle donne à l'homme une plus haute idée de lui-même; elle l'invite conséquemment à une belle tenue morale, et le conduit ainsi à être plus homme. Celui qui n'aurait pas cette foi, est en danger de s'avilir. *La croyance à l'existence de l'âme est bienfaisante; donc elle est vraie.*

* * *

Tel est le bilan de mon enquête. J'ai vu les savants se désintéresser de la question. Quant aux philosophes, les uns hésitent et nient. Je veux bien que leurs raisons soient justement contestables, et que le plus grand nombre affirment. Soit. Mais s'ils s'entendent en ce point, ils contestent mutuellement la valeur des arguments par lesquels ils prétendent établir leur dire. De ce fait l'affirmation ne prend pas à mes yeux une valeur décisive.

Pourtant, c'est une certitude qu'il me faut. Il y va du bonheur de ma vie. Je ne veux l'engager qu'en parfaite connaissance de cause. On ne me donne qu'une réponse hésitante. Et de ce côté, rien de plus à attendre : j'ai interrogé les penseurs les plus réputés et les plus brillants génies. Si leur sagesse est impuissante, à qui donc désormais m'adresser ?

Ah ! s'il était une Sagesse supérieure ! S'il était un Maître de lumière, plus instruit que les plus instruits des hommes, et s'il daignait me révéler l'énigme de ma destinée ! Lui du moins pourrait dissiper mon angoisse, et donner à mes doutes la seule réponse autorisée qui les pût satisfaire. C'est mon dernier espoir. Est-il vain ? *Ah ! s'il pouvait exister, ce Maître de Sagesse...!*

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XLII

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN. — LES ŒUVRES DE CHARITÉ CORPORELLE

Filioli mei, non diligamus verbo neque lingua, sed opere et veritate.
Mes petits enfants, n'aimons pas seulement de parole ; mais aimons en œuvres et en vérité.
(I Jo., III, 18).

C'est de l'amour d'autrui que l'apôtre bien-aimé parle en ces termes ; et, comme il le dit, c'est bien vrai que cet amour doit s'affirmer non seulement par le langage, mais encore et surtout par les œuvres. Les protestations verbales ne suffisent point à démontrer la sincérité d'un sentiment ; cette démonstration ne sera décisive que si elle se fait par des actes.

Les actes inspirés par la charité envers le prochain revêtent des formes nombreuses et variées ; mais la plus noble et la plus commune est celle d'un secours porté aux victimes du malheur. Celles-ci pouvant être frappées et secourues soit dans leur corps, soit dans leur âme, nous distinguerons deux sortes principales d'œuvres de charité : les œuvres de charité *corporelle* et les œuvres de charité *spirituelle.*

Nous ne nous occuperons, dans cet entretien, que des premières.

* * *

Personne n'ignore ce qu'elles sont et quel est leur objet. Comme elles ont pour but de venir en aide aux souffrances corporelles d'autrui, elles répondent à ces souffrances et varient avec elles. Les maux dont un homme peut être affligé dans sa chair sont : la maladie, la faim, la soif, la captivité, le manque de vêtements, le manque d'abri et la mort. A chacun de ces maux correspond une œuvre de charité. Ainsi, ces œuvres consistent à visiter et à soigner les malades, à donner à manger à ceux qui ont faim, à boire à ceux qui ont soif, à assister et même, en certains cas, à délivrer les captifs, à fournir des vêtements à ceux qui n'en ont pas, à héberger les sans-abri, enfin à ensevelir les morts [1]. Toutes ces œuvres peuvent être appelées des aumônes. Elles font toutes l'aumône sous des formes différentes.

Nous avons déjà observé que l'amour du prochain était à peu près inconnu de l'antiquité païenne. Cette remarque est surtout vraie de la charité envers les malheureux. Le paganisme contemporain du Sauveur a parfois glorifié et recommandé l'aumône. Il subissait là, très probablement, quelque infiltration chrétienne. Peu auparavant, le plus élégant des poètes latins, exprimant certainement l'opinion de ses contemporains, la tenait pour une faiblesse. C'était également répréhensible, à son dire, d'avoir compassion des indigents et d'être jaloux des riches [2]. Et nous savons, par les écrivains plus anciens, que sous le règne des faux dieux, la condition faite, à peu près partout, aux indigents, aux esclaves, même aux étrangers, était effroyablement douloureuse [3].

La compassion pour les malheureux et le souci de leur porter secours sont donc des vertus propres au culte du vrai Dieu.

Quand on lit l'Ancien Testament, on est frappé de l'efficacité surnaturelle qu'il attribue à l'aumône. « *Elle délivre de tout péché,* dit-il, *et même de la mort ; elle ne laissera point l'âme descendre*

[1] Le moyen âge a résumé les œuvres de charité matérielle dans ce vers :
Visito, poto, cibo, redimo, tego, colligo, condo.
[2] Virgile dit que l'homme heureux : « ...neque ille
« Aut doluit miserans inopem, aut invidit habenti. »
(Géorg., II).
[3] La plupart des guerres civiles de l'antiquité ont eu pour causes les cruautés des riches et des grands pour les pauvres et les petits.

dans les ténèbres [1]. » Il la représente comme prenant, dans le sein de celui qui la reçoit, une voix afin de prier pour celui qui l'a faite. (Eccli., xxix, 18). Et quand les crimes d'un grand pécheur avaient attiré sur lui toutes les malédictions du ciel, les prophètes la lui conseillaient comme le plus sûr moyen de les éloigner. Ainsi Daniel, appelé par Nabuchodonosor pour interpréter un songe plein des plus terribles menaces, lui disait : « *Rachetez vos fautes en faisant aumône et vos crimes en portant secours aux indigents : peut-être Dieu vous pardonnera-t-il.* » (Dan., iv, 24). — Dieu s'était-il engagé à récompenser l'aumône faite en son nom par des grâces de pardon et de salut ? A lire l'Ancien Testament, on le croirait volontiers, tant son langage suppose et exploite cette promesse.

Loin d'annuler cet engagement divin à payer de retour le bien fait aux affligés, le Nouveau Testament l'a confirmé. « *Le Père céleste,* assure-t-il, *vous rendra ce que vous aurez donné ;* » il ne laissera pas même « *un verre d'eau sans récompense.* » (Mt., vi, 4 ; x, 42). Notre-Seigneur est allé plus loin encore et beaucoup plus loin. L'Ancien Testament avait laissé aux œuvres de charité leur caractère propre de services rendus à des hommes ; lui leur a donné un caractère nouveau, beaucoup plus excellent : il en a fait des services rendus à Dieu. Il a dit un jour, et en faisant de sa parole un commentaire souverainement solennel : « *Ce que vous aurez fait pour les victimes de la faim ou de la soif, les gens sans abri ou sans vêtements, les malades et les captifs : c'est à moi que vous l'aurez fait... Si vous le leur refusiez, c'est à moi que s'adresserait ce refus.* » (Mt., xxv, 40 et 45). Cette déclaration résultait logiquement de ce fait que les chrétiens, par leur baptême, et tous les hommes, par vocation, sont les membres du grand corps dont l'Homme-Dieu est le chef. Mais quand le Christ l'a prononcée, il a élevé l'aumône au rang des œuvres divines ; il lui a conféré la dignité et la valeur du sacrifice [2], il nous a autorisés à croire qu'en la faisant, le laïque lui-même, comme dit l'un de nos Pères [3], devient prêtre et exerce un véritable sacerdoce.

Plusieurs fois, dans la suite des siècles, Notre-Seigneur a pris soin de rappeler au monde chrétien le grand principe qu'il avait ainsi proclamé. C'est dans ce but que, de temps à autre, il s'est caché sous les haillons du mendiant, a jeté sur ses épaules divines la besace de l'indigent ou pris dans ses mains la gourde du pèlerin, et s'en est venu attendre, à la porte de ses fidèles, l'effet de leur charité. Quand ils lui ont fait l'accueil indiqué dans l'Évangile, il n'a jamais tardé à se faire connaître. Ceux-là s'apercevaient alors avec étonnement, ou plutôt avec ravissement, qu'en portant secours à l'un de leurs frères les plus humbles, ils avaient porté secours à l'Homme-Dieu lui-même. Et alors, se vulgarisait et s'affermissait, parmi les croyants, cette idée que sous la main du pauvre Notre-Seigneur tend sa propre main, et qu'un service rendu aux nécessiteux va toujours à lui. La compassion envers eux en devenait éminemment populaire, et tous s'étudiaient à mettre, dans tout acte de charité envers autrui, autant de foi, de dévotion, de générosité, de bonne grâce, de désir de bien faire, que s'il s'adressait à Jésus-Christ.

Je n'ai pas besoin d'insister davantage pour rendre attrayante aux chrétiens la pratique de l'aumône, démontrer son excellence, dire enfin par quels liens étroits elle se rattache au culte divin et quels insignes mérites elle produit. Je puis en venir maintenant aux conseils les plus utiles à sa pratique.

* * *

Parmi ces conseils, deux surtout s'imposent par leur opportunité. Ils veulent que l'aumône soit à la fois *religieuse* et *intelligente.*

1. L'aumône religieuse, ou faite chrétiennement, est celle qui s'inspire d'une intention pieuse et tend à rapprocher de Dieu celui qui la reçoit.

Tout acte humain se caractérise par l'intention dans laquelle on l'accomplit. Cette intention en détermine la moralité et en fixe le mérite. Ce que nous disions tout à l'heure de l'excellence et du prix des services rendus aux affligés ne se vérifie pas, il s'en faut, dans toute manière de les rendre. Notre-Seigneur s'est clairement expliqué, dans l'Evangile, sur le néant de l'aumône pharisaïque, c'est-à-dire de celle qui se fait par ostentation et avec une pensée d'amour-propre. La vaine gloire a été son but ; la vaine gloire sera toute sa récompense. (Mt. vi, 2). Il faut en dire autant de tout acte de bienfaisance fait dans une intention d'ordre profane. Dieu ne peut agréer en hommage et payer d'un salaire que ce qu'on fait pour lui. Il ne doit donc rien à celui qui donne par pure philanthropie, pour ne pas indisposer un solliciteur, pour se créer une popularité, pour satisfaire aux exigences de sa condition, et le reste. Les bienfaits de cette sorte ne visent que des fins humaines : ils sont récompensés quand ils les ont obtenues. Si vous voulez assurer à vos aumônes le mérite et les avantages promis par Jésus-Christ, faites-les dans des vues chrétiennes, avec humilité aussi, de bonne grâce, telles enfin qu'elles répondent aux désirs de Jésus-Christ.

Il convient également de les rendre utiles aux âmes et capables de les conduire à Dieu. — Les services rendus aux corps s'adressent au moins noble et au plus fragile des deux éléments dont se compose l'être humain. Ne trouveraient-ils pas un heureux complément dans un service quelconque rendu aux âmes ? Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'ils permettent habituellement d'agir sur les âmes et prêtent à cette action une efficacité singulière. Je suis très loin de recommander ici un prosélytisme indiscret ou abusif ; mais un mot dit

[1] *Ab omni peccato et a morte liberat, et non patietur animam ire ad tenebras.* (Tobie, iv, 11).

[2] Sacrificium Christiani est eleemosyna in pauperem. (S. August., Homil. 29, ch. 1, ex. 53 homil.).

[3] Qui potum das, laïcus sacerdos factus es. (S. Jean Chrysost., Hom. 45 in Matthæum).

pour tourner en haut l'esprit et le cœur, un sage conseil, une parole moralisatrice, même un doux reproche sont bien venus et bien reçus, quand ils accompagnent quelque largesse ou quelque bon office. Ils lui empruntent une force de persuasion contre laquelle on réussit rarement à se défendre complètement. Le pauvre qui les recevra se sentira pressé, sinon par conscience, du moins par intérêt, de leur obéir. Et s'il n'en tire présentement aucun profit, ceux-là auront toujours jeté dans son cœur un germe salutaire qui, tôt ou tard, pourra éclore et donner son fruit.

2. Mon second conseil sera de faire l'aumône avec intelligence.

L'aumône est intelligente quand elle discerne les besoins dignes d'intérêt et leur porte secours avec adresse.

Ceux qui se présentent comme nécessiteux ne le sont pas toujours, et quand ils le sont, ne méritent pas toujours les libéralités du riche. — Il est, en effet, des pauvres fictifs. Ils font les malheureux, quand ils ne le sont pas. L'aumône qui leur est donnée est une aumône mal placée. — Il est des pauvres paresseux. Ils pourraient gagner leur vie ; on leur offre peut-être même des travaux lucratifs et auxquels ils pourraient parfaitement suffire. Mais la honte de mendier leur pèse moins que le travail. La meilleure aumône sera de leur rappeler la loi portée dès l'origine : « *Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front* » (Gen., III, 19), et la sanction que l'Esprit-Saint y a mise : « *Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger.* » (II Thess., III, 10). — Il est encore des pauvres vicieux et dont les désordres sont tels qu'il est impossible d'établir à aucun degré, entre eux et Jésus-Christ, ce rapprochement dont nous avons parlé tout à l'heure et dans lequel se complaît la foi chrétienne. Ce qu'on leur donnera ne servira à rien d'utile, mais à l'ivrognerie ou à quelque autre passion de bas étage. Il faut exiger d'eux une réforme et voir quel emploi ils font de ce qu'ils reçoivent. — Les libéralités qui se refusent à discerner entre les malheurs vrais et les malheurs simulés, entre le vice et la vertu, ne sont pas des libéralités intelligentes.

J'ai parlé d'adresse dans l'aumône. Oui, l'aumône demande à être faite avec une certaine habileté. Il faut éviter de la rendre dédaigneuse et offensante. Il faut la donner au temps où elle est le plus utile. Il faut la proportionner aux nécessités à soulager. Souvent, pour éviter les abus, il vaut mieux la donner par parties successives et la faire durer plus longtemps, que de la donner toute entière de prime abord. Enfin, si l'on veut y joindre une bonne parole, celle-ci doit ménager toutes les susceptibilités, observer la juste mesure, rester dans les limites d'une irréprochable discrétion.

* * *

Il me convient, maintenant, de rappeler la distinction existante entre les deux grandes classes d'œuvres charitables : les œuvres *individuelles* et les œuvres *collectives,* et de vous offrir à leur sujet quelques conseils.

1. Les œuvres *individuelles* sont celles que chacun d'entre vous fait en son particulier. Elles vous offrent cet avantage que vous en recueillerez seuls tout le profit spirituel et n'en partagerez avec personne ni le mérite ni la récompense. Je voudrais seulement qu'elles fussent réellement personnelles ; c'est-à-dire : accomplies par vous-mêmes, sans intermédiaire, et de vos propres mains. — Effectivement, il faut les accomplir vous-mêmes, si vous voulez y joindre ces leçons moralisatrices dont je viens de parler, ou les consolations et les encouragements dont les victimes de la mauvaise fortune peuvent avoir besoin. Vos commissionnaires remettront bien une somme d'argent et porteront bien un remède ; mais ils n'auront ni l'autorité nécessaire, ni peut-être les sentiments voulus, pour exprimer et rendre persuasive une réflexion pieuse ou morale, donner un conseil, faire accepter une observation. — Et puis, il est bon que vous voyiez de vos yeux les misères de l'humanité souffrante. Ce spectacle exercera sur vos âmes une influence salutaire. Il éveillera en vous toute sorte d'instincts vertueux et bons. Il vous fera comprendre la vanité des choses terrestres et des plaisirs mondains. Il rapprochera aussi et tendra à réconcilier les classes sociales. Enfin, il vous fera éprouver des jouissances à la fois très nobles et très douces. Les démonstrations de joyeuse gratitude avec lesquelles vos aumônes seront accueillies et les touchantes marques d'affection qu'elles provoqueront, vous parleront un langage attendrissant et susciteront en vous des émotions que vous vous applaudirez d'avoir éprouvées. Vos aïeux avaient raison de visiter eux-mêmes les pauvres et les malades et d'en faire contracter l'habitude à leurs enfants. Cette visite occupait dignement sa place dans leur vie, à côté de l'oraison ou de la lecture spirituelle. Elle les rendait utiles aux hommes et agréables à Dieu. Les chrétiens et les chrétiennes d'aujourd'hui n'ont rien gagné à laisser tomber cet usage. Ils y ont perdu l'une des meilleures occasions et l'un des moyens les plus sûrs de se former à une piété conforme à l'esprit évangélique, de mettre un peu de sérieux dans leurs idées, et d'apprendre que le meilleur usage à faire de leurs richesses n'est ni dans la bonne chère, ni dans le luxe, ni dans les plaisirs. Qu'ils reviennent donc à la pratique personnelle des œuvres de charité !

2. Les bonnes œuvres *collectives* sont celles qui se font, non plus par le ministère d'une seule personne, mais à plusieurs. Elles groupent les adhésions, centralisent les aumônes, possèdent enfin une organisation sociale déterminée. Ces œuvres sont aujourd'hui très nombreuses. Je citerai en exemple les *Conférences de S. Vincent de Paul,* si heureusement créées pour initier les hommes à l'art de faire l'aumône, et pour les femmes, les *Sociétés de Dames de Charité.*

Quand l'une de ces œuvres existe dans une localité, aucun des habitants vraiment chrétiens de la

ville ou du village, s'il peut quelque chose en leur faveur, ne doit leur refuser son concours. Quelles que soient ses œuvres personnelles, il n'en prendra point prétexte pour se soustraire à l'œuvre collective. Celle-ci, en effet, jouit de trois privilèges auxquels toute bonne volonté doit se montrer sensible et qu'une initiative purement individuelle ne possèdera jamais.

D'abord, elle dispose de moyens plus considérables que la plupart des particuliers et peut, en conséquence, soulager plus de misères. Elle demande peu à chacun de ses membres ; mais ces faibles sommes, en se réunissant, forment des capitaux plus ou moins puissants. C'est un trésor à l'aide duquel la charité peut se pratiquer en grand.

D'autre part, les associations charitables sont généralement outillées pour faire le bien dans d'excellentes conditions. Leurs directeurs jouissent d'une expérience, d'un savoir-faire, d'une connaissance des hommes et des choses assez rares chez les individus. Ils savent distinguer les besoins réels des besoins simulés, et éviter le péril de donner aux pauvres vicieux plutôt qu'aux pauvres honnêtes. Grâce aux moyens d'information dont ils disposent, il leur est facile de savoir quel usage on fait de leurs secours, et, par suite, s'il convient de les augmenter ou de les restreindre. Ils partagent aussi l'aumône avec plus d'égalité. L'ignorance où sont les particuliers des libéralités d'autrui les expose à venir tous en aide aux mêmes misères, plus audacieuses et plus bruyantes, et à négliger les autres, plus dignes peut-être de compassion et de soulagement. Le chef d'une association bienfaisante sait ce que chacun reçoit d'elle, et peut-être aussi des associations similaires ou rivales. Il lui est donc possible d'égaliser les secours et de soumettre l'ensemble des aumônes aux lois de la justice distributive.

Enfin, — c'est là leur troisième prérogative, — les œuvres collectives de charité donnent à tous leurs membres une part du mérite acquis par tout le bien qu'elles réalisent. Chacun d'eux y contribue en quelque chose : donc, chacun d'eux a droit à ses récompenees. L'aumône faite par une association ressemble de près, ce me semble, au sacrifice public et à la prière faite en commun. Elle jouit, comme eux, d'une certaine supériorité.

Je ne voudrais pas quitter ce sujet sans exprimer le désir que les chrétiens réservent leur concours aux œuvres chrétiennes. Il existe aujourd'hui des sociétés philanthropiques profondément irréligieuses. Elles ont été imaginées pour ravir à Jésus-Christ la gloire d'avoir rendu populaire la pratique de l'aumône et soustraire à son influence les classes nécessiteuses. Tout croyant qui leur apporte sa coopération travaille contre ses propres convictions, donne une arme à ses ennemis et trahit son drapeau. — Ce n'est point permis, non plus, de prendre part à des fêtes libre-penseuses ou libertines pour ce motif que leur produit doit servir à quelque œuvre de bienfaisance. Le bien ne supporte point d'être mêlé au mal. Si vous voulez faire le bien, faites-le sans alliage. De même, c'est profaner la charité que d'en prendre prétexte pour offenser ou s'exposer à offenser Dieu. Enfin, l'expérience en fournit la preuve, les réjouissances de cette sorte rapportent habituellement fort peu de chose. Les âmes y perdent beaucoup plus que les pauvres n'y gagnent.

* * *

Personne n'ignore avec quelle énergie le christianisme affirme et défend le droit de propriété. Il l'enseigne comme un dogme ; et sa loi interdit non seulement de commettre aucun attentat contre lui, mais même d'en avoir le désir. Cependant, il ne le tient pas pour un droit absolu. A son sens, le droit de propriété reste subordonné à un droit supérieur : le droit de Celui de qui viennent aux hommes toutes leurs fortunes, le haut et souverain domaine de Dieu.

Le riche doit donc se considérer beaucoup moins comme un propriétaire, pouvant à son gré user et abuser, que comme un administrateur lié par des lois, soumis à des charges, appelé à rendre des comptes. — Les lois qui le lient résultent des intentions dans lesquelles Dieu lui a donné les biens terrestres. Or, Dieu n'a jamais voulu fournir aux fantaisies du gaspillage ou aux caprices des passions. — Les charges auxquelles il est soumis l'obligent à faire l'aumône, dans la proportion déterminée par ses ressources personnelles et par les nécessités d'autrui. — Quant à ses comptes, il les rendra à Dieu lui-même, au jour fixé par l'éternelle justice.

Telle est la doctrine chrétienne. Puisse-t-elle bientôt rentrer dans la mentalité des croyants, et particulièrement de ceux qui jouissent des dons de la fortune ! Leur salut, dont l'Evangile parle comme d'une œuvre si difficile (Mt. XIX, 23), leur deviendrait beaucoup plus facile. Les misères d'ici-bas seraient assez soulagées pour disparaître dans une large mesure. Et les classes laborieuses et souffrantes cesseraient de faire entendre, contre la propriété, ces menaces bruyantes dont l'écho ébranle aujourd'hui toutes nos vieilles sociétés et inspire aux hommes sérieux la crainte d'assister, peut-être bientôt, à la plus radicale et à la plus terrible de toutes les révolutions.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 4 maii 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 12 mai 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une bénédiction de cloches. — IV. La cloche chrétienne parle bien, 209.

Lectures pour le Mois de Marie. — *Notre-Dame des Ermites.* — IV. Miracles et guérisons, 212. — *Notre-Dame de Liesse.* — I. La statue, 214. — II. Vers la France, 217.

Je crois en Dieu. — III. Le besoin de la volonté, 219.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XLIII. La charité envers le prochain : les œuvres de charité spirituelle, 221.

POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES

IV

LA CLOCHE CHRÉTIENNE PARLE BIEN [1]

« Sa langue fut déliée, et il se mit à bien parler... »
(S. Marc, VII, 35).

Monseigneur [2],
Mes bien chers frères,

Un jour, nous raconte l'Evangile, on amena à Jésus un homme qui était muet en même temps que sourd, et on le supplia de lui imposer les mains. Cédant à cette prière, le Sauveur mit ses doigts dans les oreilles du malade et lui toucha la langue, et ses oreilles s'ouvrirent et il se mit à bien parler.

Mes frères, nous avons ici, sous les yeux, deux muettes ; ce sont ces cloches dont le zèle industrieux et toujours en éveil de votre cher Curé a entrepris de doter votre église : JEANNE-MARGUERITE-MARIE, due à une souscription de la paroisse, dont vous avez, mes frères, tout l'honneur, et LOUISE-DÉSIRÉE-OCTAVIE, offerte par une famille d'Issy qui cache sa générosité sous le voile d'un méritoire anonymat.

Eh bien ! mes frères, ces deux cloches ne demandent qu'à prendre la parole. Elles ont hâte de joindre leurs voix à celle de cette vénérable aïeule qui les attend dans le clocher, et qui, depuis l'an 1618, y remplit sa sainte et utile mission. Elles ont hâte d'aller y remplacer ces trois autres cloches dont votre église, autrefois, si je suis bien informé, s'enorgueillissait et dont les événements malheureux au cours des âges vous ont privés. Elles ont hâte de faire tout cela. Mais pour le moment, elles sont muettes, elles sont condamnées au silence, elles ne peuvent pas se faire entendre pour les saints usages auxquels elles sont destinées : l'Eglise le leur interdit. Pourquoi ? Parce que ce sont encore des profanes ; quelque habiles et respectables à coup sûr que soient les mains qui les ont façonnées, c'étaient des mains profanes ; profane le métal avec lequel on les a composées, le moule où elles ont été coulées. Or, rien de profane ne doit entrer au service du Seigneur ; avant que ces cloches prennent leur place dans le clocher du temple, il faut qu'elles soient purifiées, sanctifiées, soustraites aux usages communs ; il faut qu'elles soient véritablement ointes et consacrées. Tel est le sens de la cérémonie à laquelle vous êtes conviés ce soir.

Monseigneur, dans quelques instants, à l'exemple du Sauveur, vous allez donner la parole à ces muettes ; vous allez délier la langue des cloches en les aspergeant d'eau purifiante ; en les oignant d'huile sainte, vous allez consacrer au culte du Seigneur et à l'usage des fidèles ces servantes sonores.

Oserai-je dire, Monseigneur, que nul n'est mieux désigné pour un tel ministère que Votre Grandeur ? Vous êtes à un si haut point le *vir bonus, dicendi peritus !* Vos paroles sont toujours si lumineuses, si réconfortantes, si pleines d'à-propos, de sagesse humaine et surnaturelle ! Nos oreilles, nos esprits et nos cœurs y trouvent toujours charme et profit. Il vous appartient donc, Monseigneur, mieux qu'à personne, il me semble, de faire descendre sur ces cloches la grâce du bien dire. Que par vos bénédictions elles prennent quelque chose de cette ferveur de votre âme d'évêque ardemment zélée pour toutes les bonnes causes ; que par vos prières leur langue soit déliée et qu'elles se mettent à bien parler, comme le muet de l'Evangile et comme Votre Grandeur elle-même !

* * *

Bien parler ! Mes frères, dans ces deux mots, se trouve l'éloge de la cloche chrétienne : elle parle bien !

Un des pires fléaux de cette terre, ce sont les langues mauvaises, qui parlent mal. Innombrables de par le monde, ces langues qui, tous les jours, à l'envi mutilent, déchirent la vérité et la charité, ces deux saintes choses dont Dieu pourtant a confié la garde à la parole humaine, car si Dieu a fait aux hommes le présent inestimable de la parole, c'est afin qu'ils puissent communier ensemble par l'expression des pensées qui éclairent et des sentiments qui unissent et qu'ainsi ils puissent assurer au milieu d'eux le règne de la vérité et de la charité.

Hélas, hélas ! les langues humaines, combien y en a-t-il qui sont devenues, au contraire, des ouvrières de mensonge et des ouvrières de discorde ! On parle, mais c'est pour déguiser ou dissimuler sa pensée, pour tromper autrui, pour faire prendre le change à son prochain. On parle, mais c'est pour semer l'erreur, le mal, les pires doctrines. On parle, mais c'est pour faire du mal, pour faire tort, pour nuire. On parle, mais c'est pour assouvir sa vengeance. On parle, pour exciter les inimitiés, pour dresser les citoyens les uns contre les autres. Ah ! langues humaines, mauvaises langues ! Comme la cloche vous ressemble peu ! La cloche

[1] Allocution de M. l'abbé Verdrie, curé de la Basilique Sainte-Clotilde, à Paris, à l'occasion du baptême des cloches de la paroisse St-Etienne d'Issy, le 12 décembre 1920.
[2] Mgr Roland-Gosselin, Evêque auxiliaire de Paris.

parle, mais elle parle toujours selon la vérité et selon la charité ; ce sont là ses deux titres de gloire : fidèle à cette consécration qu'elle a reçue à son baptême, se souvenant, pour ainsi dire, de ce bain salutaire dans lequel elle a été purifiée, la cloche ne laisse échapper de ses lèvres de bronze aucune parole mensongère, aucune parole méchante.

I

Pas de parole mensongère ! Ecoutons la cloche, mes frères, elle ne nous trompera jamais !

Que dit-elle ?

Voici l'aube, c'est l'heure où le soleil s'apprête à s'élancer dans la carrière comme un géant, selon la parole du psaume.

Mais ce soleil visible qui éclaire notre univers matériel est l'image d'un autre soleil vivant qui illumine le monde des intelligences et des âmes. La cloche, à l'aube, le proclame :

« *Angelus Domini nuntiavit Mariæ et concepit de Spiritu sancto.* L'Ange du Seigneur a fait sa visite à Marie et elle a conçu du Saint-Esprit. »

Voilà ce que la cloche dit d'abord. Puis elle se tait. C'est Marie qui se recueille : *Ave Maria.*

Et la cloche reprend :

« *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* Je suis la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. »

Nouveau silence. C'est le grand mystère qui s'accomplit, Dieu s'incarne, le Verbe se fait chair dans le sein de la Vierge. La cloche le publie par une troisième reprise :

« *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. »

Et alors, comme enivrée de joie, elle prend son vol, elle sonne, elle sonne encore, comme impuissante à célébrer dignement l'accomplissement de la plus grande des œuvres de Dieu parmi les hommes... Voilà ce que dit la cloche le matin, ce qu'elle redit à midi, ce qu'elle répète le soir.

Eh bien ! la cloche a raison. La cloche ne se trompe pas, la cloche ne nous trompe pas ; voilà bien la grande nouvelle : un Dieu s'est fait homme, le monde possède en lui son Sauveur, le monde possède la Vérité, la Voie et la Vie.

Cette nouvelle, mes frères, publiée à tous les horizons, trois fois chaque jour, par la télégraphie mélodieuse de nos cloches catholiques, combien l'emporte-t-elle en importance, en beauté, en fécondité, sur toutes les autres nouvelles que disperse à travers l'espace la télégraphie électrique, avec ou sans fils ! Importent-elles beaucoup au bonheur des hommes toutes ces dépêches qui viennent des quatre coins du globe et qui encombrent les colonnes de nos journaux, dépêches si souvent trompeuses, presque toujours insignifiantes, trop souvent attristantes, quelquefois scandaleuses ? Ah ! c'est là une pauvre, bien pauvre pâture pour l'esprit, le cœur de l'homme, surtout si l'homme ignore la grande nouvelle, à savoir qu'il y a un Dieu dans le ciel, Père, Maître et Juge, que ce Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils, et que ce Fils est venu et a habité parmi les hommes. Voilà la grande vérité hors de laquelle il n'y a véritablement pour l'humanité que ténèbres et que mort, celle dont dépend la prospérité même temporelle des peuples, en tout cas le salut éternel des âmes, ce qui seul vaut et compte. C'est cette grande vérité que chaque jour la cloche chrétienne nous rappelle.

De ce mystère des mystères, d'ailleurs, elle célèbre les phases successives tout le long de l'année liturgique. Bientôt, mes frères, au jour de Noël, la cloche reprendra cet admirable nocturne qu'exécutèrent jadis les Anges au-dessus du berceau de Jésus ; toutes nos cloches et celles-ci mêmes, enfin libres de leurs accents, chanteront dans leurs clochers le cantique angélique : *Gloire à Dieu, Paix sur la terre !*

Quelques semaines après, la cloche modèrera ses accents, en signe d'austérité et de sévérité, puis elle se taira et par son silence de trois jours elle portera, à sa manière, le deuil du Sauveur, immolé pour le salut du monde. Et puis ensuite vienne Pâques : alors elle reprend son vol, elle chante *Alleluia !* Le Christ est ressuscité ! et désormais elle va l'accompagner pour ainsi dire de ses accents jusqu'au ciel où il entre en triomphateur.

Qu'ils sont beaux, salutaires, réconfortants, consolants, les enseignements de la cloche catholique !

Ne dit-elle pas encore autre chose ?

Oui, le matin elle dit : « Chrétien, unis ta voix à la mienne et prions ensemble. » La cloche dit vrai ! C'est l'heure où l'homme sortant de son repos doit tourner vers son Créateur ses yeux et son âme. — En même temps, la cloche dit : « Chrétien, c'est l'heure du travail. » La cloche dit vrai ! Le travail est la grande loi imposée à l'humanité, à laquelle il n'est permis à personne de se soustraire.

Un peu plus tard, la cloche dit : « Chrétien, c'est l'heure de la Sainte Messe. Ah ! comme il serait désirable que tu vinsses dans la maison de Dieu, assister au sacrifice de Jésus-Christ qui s'offre pour toi, s'immole pour toi sur l'autel ; du moins mets ton âme à l'unisson de ton prêtre, de ton pasteur, de ceux qui l'entourent, et avec lui adore et prie. » La cloche dit vrai !

A midi, la cloche dit : « Chrétien, assieds-toi à la table où est servi le pain que la Providence te procure. Mange-le avec un sentiment de reconnaissance pour cette bonté paternelle qui ne te laisse manquer de rien. » La cloche dit vrai !

Le soir, elle dit : « Chrétien, tu vas bientôt prendre ton repos ; unis encore ta voix à la mienne, regarde vers le ciel, rends grâces à ton Créateur de tous les biens dont il t'a comblé et ne t'endors pas sans t'être jeté avec confiance dans les bras de sa providence. » La cloche dit vrai !

Le Dimanche, elle parle plus longtemps, plus fort. Elle dit : « C'est le jour du Seigneur, interromps tes travaux afin de mieux prier, viens dans ton église, consacre cette journée à honorer Dieu. » La cloche dit vrai !

En vérité, mes frères, la cloche chrétienne ne nous trompe pas, elle parle selon la vérité.

Puissiez-vous, chrétiens, en cette cérémonie, prendre la résolution d'écouter docilement la voix de ces cloches, qui bientôt vont se faire entendre dans le clocher de votre église. « Faites tout ce qu'elles vous diront. » C'est la parole de Marie aux serviteurs de Cana. Ils se trouvèrent bien de l'avoir écoutée. Nous nous trouverons bien aussi de faire tout ce que nous diront les cloches, parce que tout ce qu'elles nous diront est lumière et vérité.

II

Jamais de parole mensongère, mais non plus jamais des lèvres de la cloche ne tombe une parole qui nuise, qui fasse du mal. La cloche ne médit de personne, ne calomnie personne ; la cloche ne dit que des paroles d'amour, de réconciliation et de paix. Elle dit : « Aimez-vous les uns les autres. » C'est la voix d'une mère, qui nous prêche la grande loi de la charité.

L'Eglise, mes frères, est la mère de nos âmes, et ne semble-t-il pas que ces temples de pierre, nos églises, soient comme la personnification de cette maternité ? Est-ce que par leur structure extérieure elles ne font pas penser à la comparaison si touchante qu'employait jadis Jésus-Christ pour traduire la tendresse de son cœur ? Il disait : « Ah ! combien de fois j'ai voulu vous rassembler autour de moi comme la poule rassemble ses petits poussins sous ses ailes !... »

Est-ce que nos églises ne semblent pas exprimer ce sentiment de sollicitude tendre et aimante qui a passé du cœur de Jésus-Christ dans le cœur de l'Eglise notre Mère ?

Avec leurs voûtes étendues comme des ailes déployées, avec leur clocher qui est comme une tête vigilante au regard perçant et scrutateur, nos églises n'apparaissent-elles pas comme autant de mères attendries, qui s'efforcent d'abriter sous leurs ailes leurs enfants ! Le rôle de la cloche c'est de donner une voix à ce sentiment ; elle est la voix de la mère, voix puissante, mais si douce qui va jusqu'au cœur, qui fait palpiter les âmes. Les incrédules eux-mêmes ont exprimé l'émotion profonde qu'ils ressentaient en entendant sonner la cloche de nos églises. — Voix aussi qui se fait entendre de tous, comme il convient à une mère, parce qu'une mère ne se désintéresse d'aucun de ses enfants. La cloche va trouver le paysan dans son champ, l'ouvrier dans son usine, le batelier sur la rivière, l'enfant à l'école, le commerçant à son comptoir, le malade dans sa chambre ; personne n'est ignorant de ses accents. Elle va les trouver tous, et à tous elle dit : « Rappelez-vous que vous avez une Mère, chrétiens, qu'une même maison vous attend, votre église ; dans cette maison la table se dresse, la table de tous où est servi le pain de tous, Jésus-Christ ; je suis votre voix à tous, et là où il n'y a qu'une voix il faudrait qu'il n'y eût qu'un cœur et qu'une âme !... »

La cloche dit aussi : « Réjouissez-vous les uns avec les autres, les uns à cause des autres. Mettez vos joies en commun. »

Un enfant vient de naître ; lorsque le baptême a lavé son front et son âme, la cloche s'ébranle, elle chante, elle fait part à tous de cette bonne nouvelle ; c'est une joie pour la grande famille qu'est la paroisse ; la cloche ne veut pas que personne l'ignore ; elle dit à tous : « Réjouissez-vous ! »

Deux époux s'avancent vers l'autel ; grande joie dans leur cœur ! et dans le cœur de ceux qui les entourent ! Mais il faut qu'elle soit partagée par tous. Et la cloche chante ! Ainsi dans toutes les solennités, dans toutes les fêtes, la cloche fait entendre sa voix, elle s'efforce d'unifier tous les cœurs dans la joie.

Elle dit aussi : « Pleurez, pleurez les uns avec les autres, pleurez les uns à cause des autres. » La mort a passé, un vide s'est fait ; de sa main cruelle elle a creusé une tombe, elle a construit un cercueil. C'est une mère dont les yeux se baignent de larmes devant la dépouille d'un petit enfant chéri. C'est une épouse qui pleure près de la dépouille de l'époux ; des fils, des filles dont le cœur est brisé par la disparition d'un père, d'une mère. La cloche participe à ces douleurs ; elle prend son ton grave et pleure, et elle dit à tous : « Pleurez avec moi, avec ceux qui sont dans le deuil et les larmes, que vos douleurs soient communes. »

Et surtout, dans toutes ces circonstances, elle dit : « Prions les uns pour les autres ; pour ce petit enfant que l'eau sainte a régénéré, et dont elle a fait un chrétien, pour qu'il grandisse, qu'il persévère, qu'il soit fidèle ; pour ces époux qui viennent de s'unir devant le Christ, pour que leur foyer soit béni et fécond ; pour ces petits enfants qui s'approchent en un jour de fête de la Table sainte, et y mangent, pour la première fois, le pain sacré ; que Jésus fasse descendre en eux ses grâces et leur soit un viatique qui les accompagne fidèlement jusqu'au terme du chemin. Prions pour ceux qui pleurent, qui sont tentés de désespoir, qui sont écrasés sous l'épreuve, pour qu'ils aient la force et le courage de ne pas défaillir sous le poids ; pour les défunts qui ont paru au tribunal du Souverain Juge. Prions pour ces enfants de la paroisse qui ont donné leur sang, naguère, pour la défense de la Patrie, et à la mémoire desquels, tout à l'heure, un vitrail de cette église va être consacré ; que la récompense merveilleuse réservée dans le ciel aux héros du devoir, ne leur soit pas refusée ! »

Voilà le langage de la cloche. Oh ! voix d'union, voix d'amour, cloche sainte, si l'on vous écoutait bien, comme les dissensions disparaîtraient ! comme les inimitiés s'effaceraient ! La charité et la vérité règneraient enfin parmi les hommes !

* * *

Mes frères, puisse-t-il en être ainsi ! Puissiez-vous entendre docilement la voix de vos cloches ! Puissent les bénédictions qui vont tomber sur elles rendre féconds dans vos âmes tous leurs enseignements ! Puissent aussi ces mêmes bénédictions,

selon le souhait de l'Eglise dans les oraisons qui vont être récitées, faire de vos cloches des protectrices et des gardiennes qui vous défendent, et Pasteur et Fidèles, contre tous les maux de l'âme et du corps ! Et enfin, que nous obtenions nous-mêmes la grâce de bien parler, de parler nous aussi selon la vérité et selon la charité, et celle d'aller un jour chanter, comme les cloches et bien mieux qu'elles cette fois, au sein de Dieu, l'éternel cantique de la lumière et de l'amour. Ainsi soit-il.

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE

Notre-Dame des Ermites, à Einsiedeln

IV

MIRACLES ET GUÉRISONS

Le peuple ne donne qu'à bon escient, a dit un historien célèbre, M. Taine. Si le peuple a témoigné à la Sainte Vierge tant de reconnaissance à Einsiedeln, c'est qu'il a beaucoup reçu de sa main puissante et maternelle. La plupart de ces bienfaits demeurent inconnus, ce sont des grâces intimes qu'elle connaît seule et que les âmes ne révèlent point, parce qu'elles aiment à garder le secret du Roi. Les âmes sont meilleures qu'on ne pense, parce qu'elles ont été toutes l'objet de faveurs célestes qui les ont illuminées et consolées ; par délicatesse, par discrétion ou par respect humain, elles s'en taisent, mais s'en souviennent, et pendant une maladie, ou un jour de mission, l'on est surpris de leur retrouver tant de foi.

C'est que la Sainte Vierge a préparé la voie.

I

Les grâces qu'elle répand à Einsiedeln sur les pèlerins, sont innombrables. C'est déjà une grâce de tenter le pèlerinage, et Marie, qui les y a doucement amenés, les récompense par des lumières qui les remettent sur le chemin, et par des forces surnaturelles qui les aident à y marcher avec courage.

C'est pourquoi il convient d'engager toute personne qui aime la Sainte Vierge à venir la prier dans son antique sanctuaire d'Einsiedeln.

Elle y a signalé aussi sa bonté par des actes étonnants, des guérisons merveilleuses. Nous rapporterons seulement quelques faits pleinement authentiques.

En 1534, l'abbé du monastère de Saint-Blaise avait porté une juste plainte contre Jacques Loubi de Baden, en Argovie. Loubi fut donc arrêté par le bailli Gilg Tschudi, et enfermé, les menottes aux mains, dans une prison du château de Baden, construit sur un rocher, au-dessus de la Limmat.

Le prisonnier savait qu'il n'avait à attendre que la torture et puis la mort. Il implora, dans son angoisse, la Vierge d'Einsiedeln, pour laquelle il avait une grande dévotion, et il fit vœu, s'il était délivré de sa prison, d'aller visiter son sanctuaire, comme il avait coutume de le faire, mais cette fois en action de grâces.

Une nuit, pendant son sommeil, il vit une femme revêtue d'une robe éclatante de blancheur, qui s'approcha de lui et qui lui dit :

— Lève-toi, et va-t-en, tu es libre.

Il s'éveille en sursaut et regarde ses chaînes. Elles sont détachées de ses poignets, et reposent sur son bras. C'est donc la Sainte Vierge qui a entendu sa voix, qui est accourue à son appel et qui l'a délivré. Maintenant il faut sortir de la prison. Or la porte est verrouillée et munie de fortes ferrures. Il est donc impossible ou de l'ouvrir ou de la briser. Loubi cependant n'hésite pas :

— La Sainte Vierge ne fait rien à demi, pense-t-il. Puisqu'elle m'a délivré de mes fers, elle m'aidera aussi à m'échapper.

Alors, sans plus calculer, il enjambe la fenêtre et s'élance dans le vide.

C'était s'exposer à une mort certaine. Il devait ou se briser sur les rochers, ou se noyer dans la Limmat dont les eaux tumultueuses battaient les fondations du château.

Mais la Sainte Vierge le protégeait. Il tombe dans la rivière, la traverse à la nage et gagne l'autre bord. Puis sans délai, il se hâte de s'acquitter de son vœu et se dirige vers Einsiedeln, les bras chargés de ses chaînes qu'il garde comme un trésor, comme la preuve de la puissance protectrice de la Reine du ciel.

Là il se confesse, s'engage à réparer ses torts envers l'abbé de Saint-Blaise et suspend ses chaînes de fer au-dessus de la porte de la Sainte Chapelle pour perpétuer le souvenir de sa merveilleuse délivrance.

Cet événement extraordinaire a été attesté par le bailli lui-même qui en a fait le récit authentique, consigné dans les archives du monastère. Il est également relaté dans la collection des « Abschieds » fédéraux, et confirmé par la déclaration des députés de huit cantons, dont trois protestants.

Autres faits merveilleux.

A Pontarlier, dans l'église paroissiale, on a dédié une chapelle à Notre-Dame des Ermites. La statue de la Vierge qu'on y vénère a été faite sur le modèle exact de celle d'Einsiedeln. Tous les jours on y célèbre la messe et de nombreuses personnes y assistent. Cette chapelle fut érigée en 1680 en action de grâces pour la protection visible de Notre-Dame d'Einsiedeln sur Pontarlier. Un incendie terrible menaçait de détruire la ville en 1675, le vent activait les flammes, et, sans un miracle, tout était perdu. On invoqua la Vierge de Saint Meinrad, et les flammes prirent une autre direction, puis s'apaisèrent.

Même faveur à Appenzell le 8 août 1701. Le feu avait déjà dévoré en peu de temps dix maisons, et s'était communiqué à plus de trente autres. Aucun espoir désormais de sauver le bourg. Dans ce péril extrême, le landammann et le Conseil d'Appenzell font vœu, au nom de tous les habitants, d'organiser un pèlerinage à Notre-Dame des Ermites ; aussitôt

la violence du feu diminue et en moins d'une heure l'incendie est éteint.

II

Parmi les guérisons merveilleuses dues à Notre-Dame d'Einsiedeln, citons seulement celle de Marie-Françoise Petitot, née en 1807, à Neuchatel, dans le Doubs.

A l'âge de onze ans elle se vit poursuivie par un libertin dangereux qui voulait attenter à son honneur. Elle s'enfuit et les efforts qu'elle fit, ainsi que les transes qu'elle subit, la bouleversèrent et lui causèrent des désordres irréparables dans sa santé. Elle fut prise de convulsions ; ses jambes se crispèrent et se replièrent sur elles-mêmes, ses nerfs se contractèrent, et elle ne fut plus qu'une malheureuse estropiée sans espoir de guérison. Les pieds tordus étaient ramenés sur le haut de la cuisse, et il lui était impossible non seulement de marcher, mais même de s'asseoir. Infortunée loque humaine, elle restait dans la situation où on l'avait mise, sans qu'elle pût elle-même seule se déplacer ou faire un mouvement. Les médecins l'envoient aux eaux de Luxeuil et de Bourbonne, sans nul résultat. Un docteur de Paris, après deux ans de traitement, parvient à calmer ses souffrances, mais les nerfs restent contractés, les pieds tordus, les jambes repliées et percluses.

C'était une chrétienne. Dans cette épreuve, elle vit la volonté de Dieu, et elle s'y soumit. On l'asseyait dans un fauteuil comme on eût fait d'un enfant, elle y restait et remerciait Dieu de lui avoir laissé l'usage de ses doigts pour travailler.

Elle demeura trente-deux ans dans cet état.

Dès longtemps elle désirait faire le pèlerinage d'Einsiedeln, sans pouvoir réaliser son projet. Mais elle était patiente, elle avait confiance, et attendait, sans se plaindre, que Dieu disposât les événements en sa faveur. Enfin, le 11 mai 1850, elle se met en route sur une pauvre charrette traînée par un âne. Une femme dévouée l'accompagne, Virginie Piot. Quel voyage ! quelles fatigues, quelles difficultés, parfois quelles avanies ! Elles arrivent enfin à Einsiedeln après sept jours, le samedi soir, 18 mai.

Le lendemain, c'était la fête de la Pentecôte. Françoise se fait transporter devant la Sainte Chapelle, où elle entend la messe, à dix heures. Au moment de l'Elévation elle sent quelque chose d'extraordinaire qui s'opère en elle, les nerfs se détendent, les os craquent, elle allonge ses deux pieds qui viennent se poser sur le pavé.

Alors elle se lève, et se jette à genoux pour remercier la Sainte Vierge.

Cette guérison produit un grand émoi, surtout quand, la messe finie, on voit retourner à son hôtel, soutenue seulement par deux personnes qui lui donnent le bras, Françoise, qu'on avait hissée péniblement à l'église, et déposée inerte, percluse, aux pieds de Notre-Dame des Ermites.

Pendant les trois jours qui suivent sa guérison elle se rend à la basilique, ferme sur ses pieds, avec l'aide, qui devient de plus en plus inutile, de deux compagnes. La nouvelle de ce fait merveilleux se répand rapidement dans les pays d'alentour, et jusque dans les départements français limitrophes. Aussi, à son retour, les habitants des villages catholiques de Suisse se pressent sur son passage pour constater qu'elle est bien guérie, pour voir de leurs yeux cette heureuse réalité. Sur leur demande, elle descend de voiture, et marche, alerte, devant eux.

Quand elle arrive dans le Doubs, à Pont-de-Roide, le chef-lieu de canton de Neuchatel, une procession de plus de trois mille personnes conduite par une dizaine de prêtres vient à sa rencontre et tous redisent avec enthousiasme, avec émotion, avec foi, les louanges de Marie.

III

Nous pourrions rapporter des milliers d'autres guérisons qui témoignent de la puissance et de la bonté de Notre-Dame d'Einsiedeln. Ces grâces publiques expliquent le nombre considérable de pèlerins qui viennent la prier chaque année. Ils y viennent aussi poussés par d'autres sentiments intimes qui échappent même à ceux qui les accompagnent. Les uns sont accablés de peines secrètes que Dieu seul peut soulager ; d'autres ont besoin de se décharger d'un poids accumulé de fautes qui sont lourdes sur leur conscience. Ils se disent qu'ils seront bien accueillis dans cette maison de la Mère de famille et ils y accourent en toute confiance, ils prient, ils s'agenouillent aux pieds du prêtre et ils laissent là leur fardeau. Puis ils reprennent avec courage, avec joie, leur marche à travers la vie, consolés, éclairés, avec de nouvelles perspectives, rassurantes, éternelles.

Mais que d'âmes vertueuses, accablées se sont rendues aussi au sanctuaire d'Einsiedeln ! Elles allaient dans la voie qu'elles s'étaient tracée et qu'elles croyaient la voie de Dieu, quand tout à coup elles se sont senties inquiètes, arrêtées, comme un homme qui voyage dans la nuit noire et qui ne sait de quel côté porter ses pas. Elles hésitent, elles sont prises de tristesse, de désespoir même, elles ne voient plus clair en elles-mêmes ni autour d'elles. Alors elles arrivent ici en pèlerinage, elles y arrivent souvent de loin ; elles ont donc des difficultés diverses à vaincre, mais chacun de ces obstacles dont elles triomphent leur vaut une grâce, et avec quel bonheur elles saluent les deux tours de l'église qui les attirent et les appellent !

Il semble qu'on prie à Einsiedeln mieux qu'ailleurs, il y a plus de recueillement, sinon plus de foi. Vous entrez dans la basilique. Ce qui vous frappe, c'est la tenue calme, presque immobile, des pèlerins. Ils prient en silence, et ils glissent plutôt qu'ils ne marchent sous les voûtes radieuses qui sont l'image du ciel. Ils y rencontrent des fidèles de tous les pays, de toutes les conditions. Chacun est venu avec son attrait, avec ses demandes à formuler ; chacun parle filialement à la Vierge de

S. Meinrad qui a répondu ici déjà à tant de millions d'âmes anxieuses ou angoissées.

Les offices y sont célébrés avec une piété et une majesté qui vous émeuvent, rehaussés par la musique religieuse, et par le charme, la simplicité suppliante du chant grégorien, accompagné par de magnifiques orgues électriques. A la messe conventuelle, c'est un ravissement. Les élèves de l'Ecole de l'Abbaye exécutent les chants ; les voix sont pures et chantent sans effort. Point d'éclat, mais des modulations suaves qui soulignent les paroles et en font ressortir la beauté. A l'*Et incarnatus est,* l'orgue retentit à peine, et laisse parler les voix d'enfants. Elles-mêmes n'envoient plus que des accents affaiblis, lents et mystérieux, qui se relèvent ensuite en intonations vives et triomphales. Cela vous laisse de grandes et pieuses impressions.

Le chant des foules est aussi particulièrement touchant. C'est la prière de tous, qui s'exhale de tous les cœurs, qui mêle, reproduit et exprime les désirs intimes de chacun. On y retrouve tous les sentiments, toutes les expressions de l'âme. « Avec quelle émotion, écrit M. le vicomte de Melun, mon âme s'enivrait de cette harmonie ! Comme je sentais à ce moment se réaliser tout ce que j'avais pensé du pèlerinage et de cette fraternité des enfants de Dieu ! Quels désirs de miséricorde, quelle ambition de charité s'allumaient en moi ! Par quels sacrifices n'aurais-je pas acheté, pour un instant seulement, la puissance de ces martyrs et de ces pieux solitaires dont la parole faisait des miracles, et le droit de dire à ces afflictions : « Ne pleurez pas ! » à ces malades : « Levez-vous ! » et surtout à cette pauvre mère : « Allez, votre fille est sauvée ! »

« Puis en jetant les yeux sur la Vierge qui brillait au milieu de tous comme l'étoile du matin, je me rappelais ses miracles et sa prédilection pour les humbles et pour les petits et je reconnus, dans cette multitude, tout ce que Jésus-Christ aimait sur la terre, toutes ces béatitudes auxquelles il a promis le ciel. Alors ce ne fut plus sur elle que tomba ma pitié, mais sur nous, sur notre science si loin de cette humble foi, sur notre supériorité dont Dieu se rit, pendant qu'il prête une oreille attentive à tout ce qui s'échappe de ces âmes si dédaignées du monde. »

Les pèlerinages sont un besoin de l'homme. Quand nous retournons visiter la maison où nous sommes nés, l'église où nous avons été baptisés, l'école où nous recevions les leçons et les conseils de nos maîtres, les lieux où nous avons souffert, joui, travaillé, aimé, ce sont autant de pèlerinages. Nous nous y complaisons, nous rappelons les souvenirs d'autrefois, les figures disparues, nous comparons notre état d'âme à celui où nous étions alors, nous nous abandonnons à l'évocation du passé, et nos pensées émues ou fortifiantes sont autant de grâces que Dieu nous ménage pour nous amener à réfléchir. Mais quand nous parcourons les Lieux saints par exemple pour y retrouver les pas du Sauveur, les sanctuaires où Marie s'est signalée par une incessante bonté, notre âme s'illumine de clartés nouvelles, notre cœur s'enflamme d'une dévotion que nous ne nous connaissions pas. C'est peut-être là que Dieu nous attendait.

Aussi bien les pèlerinages sont dans l'esprit de l'Eglise, elle les encourage et se plaît à nous redire avec S. Paul qu'ici-bas nous ne sommes que des pèlerins, en route pour la patrie.

Notre-Dame de Liesse

I

LA STATUE

Les Musulmans occupaient les Lieux Saints et persécutaient indignement les chrétiens. Ils les chargeaient de fers, les traînaient en esclavage, les attelaient au joug, comme des bêtes de somme ; ils vendaient à prix d'or aux enfants du Christ la permission de saluer leur Dieu au Saint-Sépulcre et les abreuvaient d'avanies. Un moine du diocèse d'Amiens, Pierre l'Ermite, vint raconter au concile de Clermont-Ferrand, en novembre 1095, toutes ces horreurs dont il avait été lui-même témoin ; le pape Urbain II, un pape français, l'appuya aussitôt de sa parole ardente :

« Si Dieu lui-même n'arme ses enfants, s'écria-t-il, s'il n'arrête les fils de Mahomet dans leur marche triomphante, quelle nation, quelle puissance pourra leur fermer les portes de l'Occident ? Soldats du Dieu vivant, qu'aucune lâche affection, qu'aucun sentiment profane ne vous retienne dans vos foyers ! N'écoutez plus que les gémissements de Sion, brisez tous les liens de la terre, et souvenez-vous de ce qu'a dit le Seigneur : Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi !... »

En entendant ces paroles, l'assemblée des fidèles se leva tout entière et fit entendre ce cri, des milliers de fois répété : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

L'élite de la noblesse française prend la croix. Hugues le Grand, frère du roi Philippe ; Godefroi de Bouillon et ses deux frères, Baudoin et Eustache ; les deux Robert, comte de Flandre et duc de Normandie ; Raymond de Toulouse, Tancrède, Etienne de Blois forment l'avant-garde, ils s'avancent à la tête d'une armée immense, et, après vingt batailles, ils arrivent le 7 juin 1099 en vue de Jérusalem.

Les premiers qui aperçurent la cité sainte s'écrièrent avec transport : Jérusalem, Jérusalem ! « O bon Jésus ! dit l'historien Robert le Moine, témoin oculaire, lorsque vos guerriers virent les murs de cette Jérusalem terrestre, combien de larmes coulèrent de leurs yeux ! Tous, prosternés à terre, saluèrent de la voix et de leurs gestes votre Saint-Sépulcre. Vous qui y fûtes enseveli, ils vous adoraient assis à la droite du Père, et devant venir pour juger les vivants et les morts. Puis, se relevant tous, ils répètent ensemble : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » et renouvellent le serment qu'ils ont fait tant de fois de délivrer Jérusalem. »

La sainte cité est prise le 14 juillet, Godefroi de Bouillon est proclamé roi du nouveau royaume français de Palestine, et il s'applique à le conquérir ville par ville. Trente ans après, il ne restait plus guère qu'Ascalon qui fût encore au pouvoir des infidèles. Foulques, le troisième successeur de Godefroi de Bouillon, résolut de s'en emparer.

I

C'était une entreprise difficile. Les musulmans défendaient pied à pied les lambeaux de territoire qui leur appartenaient encore, et ils avaient fortifié la cité, résolus à s'y défendre jusqu'au dernier. Foulques, gendre de Baudoin II, était lui-même vaillant et déterminé. Il reconstruit la ville de Berbabée et y cantonne ses troupes, particulièrement les chevaliers de Saint-Jean. Ceux-ci dirigent tous leurs efforts sur Ascalon, et c'est entre eux et les musulmans assaut de bravoure, d'adresse, de hardiesse et d'embuscades.

Un jour trois d'entre eux, plus courageux que prudents, s'avancent à portée des assiégés, se laissant emporter par leur audace. Tout à coup l'ennemi fond sur eux, les enveloppe et les emmène prisonniers.

C'étaient trois frères : l'aîné, seigneur d'Eppes, non loin de Laon ; le second, de Marchoys (dont on a fait Marchais) ; le troisième, simple chevalier.

Les musulmans sont d'autant plus fiers de leur capture qu'ils n'ignorent point la valeur ni la race illustre de ces trois guerriers, ni la grande estime où les tiennent les chrétiens. Ils les envoient donc au Caire, au Soudan, gouverneur de l'Egypte. Celui-ci, ravi de tenir des chrétiens de si haute famille en son pouvoir, s'applique à les pervertir, et il les presse d'embrasser la foi musulmane.

— Embrassez la religion de Mahomet, leur dit-il, et vous aurez la vie sauve. Ensuite vous serez comblés chez nous de biens et d'honneurs.

Les trois chevaliers rejettent avec horreur ces propositions. Ils sont chrétiens, ils ont quitté leur patrie pour défendre le tombeau du Christ, ils resteront chrétiens, et, plutôt que de renier le Christ, ils subiront tous les supplices !

En présence d'âmes aussi fortement trempées et ancrées dans leur foi, le Soudan comprend qu'il vaut mieux employer les caresses, la douceur, que les menaces ; il leur dépêche donc les meilleurs marabouts, pour raisonner avec eux, leur montrer les avantages et les jouissances de la religion musulmane, leur exposer les doctrines commodes du Coran, et les amener, par persuasion, à les embrasser.

Ces doctrines, ils les connaissaient, elles leur répugnent, à eux qui en méprisent l'esprit de jouissance, et dont toute la vie a été dominée par l'esprit de sacrifice.

Ils demeurent donc inébranlables.

Alors il emploie des armes plus dangereuses, il leur prépare un piège où il est assuré qu'ils succomberont : il leur envoie dans leur prison sa propre fille, Ismérie, pour les convaincre par sa parole aimable, et les séduire par les charmes et la grâce de sa personne.

La jeune fille est en effet douée d'une ravissante beauté, et il y a dans sa voix un accent irrésistible. Elle sait parler ; tout ce qu'elle dit passe par son cœur, attire, éblouit et renferme ces raisons captivantes qui sont ordinairement victorieuses sur l'esprit des jeunes gens.

Les entretiens se succèdent, roulent toujours sur les mêmes sujets. C'est surtout le seigneur d'Eppes, l'aîné, qu'elle entreprend :

— Vous ne savez pas, leur dit-elle, combien mon père vous porte intérêt. Il aime votre jeunesse et il a pitié de l'erreur où vous vous obstinez. Si vous le vouliez, vous obtiendriez tout de lui. Il serait heureux de vous admettre dans son palais, vous auriez toutes les jouissances, toutes les dignités, et comme chacun vous porterait envie !

— Non, répondait le seigneur d'Eppes, nous ne renoncerons pas à notre religion. Nous sommes les enfants du Christ. A lui toutes nos pensées, toutes nos journées, toute notre vie.

— Mais votre religion est austère, combien elle est moins agréable que la nôtre ! Notre Mahomet est le prophète de Dieu. Nous honorons aussi votre Christ, mais Mahomet est plus grand devant Dieu que le Christ.

— Le Christ est le fils de Dieu né de la Vierge Marie. Si vous le connaissiez, vous ne parleriez pas ainsi ! Et si vous connaissiez Marie, sa Mère, si belle, si puissante, si pure et si bonne, vous-même vous voudriez devenir la fille de Marie.

Chaque fois qu'Ismérie revenait les visiter dans leur prison, leur conversation se poursuivait sur le même sujet. Le chevalier d'Eppes s'apercevait que la jeune fille devenait songeuse quand il lui parlait de la Sainte Vierge. Elle l'écoutait, elle l'interrogeait, elle lui faisait raconter tout ce qu'il savait de Marie. Et lui, son amour pour la divine Mère le rendait éloquent. Il lui redisait sa naissance à Jérusalem où il avait vu les traces de sa maison ; comment à trois ans elle se présenta au temple, et promit à Dieu de rester vierge ; puis les histoires évangéliques, depuis Bethléem où elle met au monde l'Enfant-Dieu, jusqu'au Calvaire où elle est debout, abîmée de douleur, au pied de la croix de son fils. Il ne cessait de redire que la Sainte Vierge est la bonté, la pureté, la beauté parfaites.

Un jour Ismérie charmée de ces paroles leur dit :

— Je désirerais beaucoup posséder une image de celle que vous appelez la Mère de Dieu, son portrait, ou sa statue.

— Nous n'en avons pas, dirent-ils avec tristesse, on nous a dépouillés de tout quand on nous a faits prisonniers. Il nous est impossible de satisfaire votre désir, et c'est pour nous un très grand regret.

— Eh bien ! dit-elle, faites-moi une statuette qui la représente. Je voudrais voir quelque chose de cette pureté, de cette beauté avec laquelle vous me la dépeignez. Si vous y consentez, je vous fournirai du bois, des outils pour façonner cette œuvre.

— Nous acceptons, dit simplement le chevalier d'Eppes.

Elle leur apporta donc le bois et des instruments pour le travailler. Mais aucun d'eux n'avait jamais manié les outils de sculpteur ; aussi le soir, après de vains essais, les deux plus jeunes, découragés, firent-ils de vifs reproches à leur aîné :

— Comment avez-vous pu accepter de sculpter une statue de la Sainte Vierge, alors que nous n'avons jamais fait, de près ni de loin, un travail de ce genre ?

— Ne craignez rien, répondit le chevalier d'Eppes. Par nous-mêmes nous ne pouvons et nous ne savons rien, mais prions du fond du cœur la Sainte Vierge et Notre-Seigneur Jésus-Christ de venir à notre aide.

Et ils s'endormirent paisiblement, l'âme pleine de foi et d'espérance.

Vers le milieu de la nuit, ils furent réveillés par des chants très doux. C'étaient les Anges qui chantaient les louanges du Christ et de la Vierge Marie. Une lumière éblouissante remplissait leur cachot obscur, transformé soudain, et devenu comme le vestibule du paradis. Cette lumière était plus pure que celle de l'aube, et l'air était embaumé de parfums plus suaves que celui des lis et des roses. Comme ils jouissaient de cette félicité de paradis, oubliant leur misérable état de prisonniers, le chevalier d'Eppes aperçut tout à coup une statue de la Sainte Vierge, qu'un ange du ciel sans doute lui avait apportée et déposée près de lui.

Les trois chevaliers se croient d'abord le jouet d'un songe, mais peu à peu la réalité s'impose à leurs yeux : c'est bien une statue de Marie merveilleusement belle. La Sainte Vierge qu'ils ont invoquée avec tant de foi a fait un miracle pour eux.

Ils ne s'endormirent pas le reste de la nuit. La prison était restée lumineuse ; ils ne se lassaient point de regarder la statue, et, agenouillés devant elle, ils priaient avec larmes, laissant déborder leur reconnaissance.

Marie en effet les avait exaucés au delà de leurs désirs, car jamais ils n'auraient osé attendre une pareille faveur.

II

Ismérie vint à la prison de grand matin ; elle apportait aux chevaliers du pain, du vin, d'autres provisions ; mais surtout elle voulait voir leurs premiers essais, la première ébauche. Et son cœur était partagé entre des pensées diverses. Elle songeait à la Vierge toute pure dont ils l'avaient entretenue, mais elle n'espérait point que jamais ils puissent rendre ses traits, avec l'expression sainte et virginale qu'ils lui avaient dépeinte.

Quand elle arrive, elle aperçoit une grande lumière, plus belle et plus douce que celle du soleil ; elle respire des parfums d'une suavité qui n'a rien de terrestre ; elle est saisie d'admiration, de stupeur ; elle s'écrie :

— O chevaliers chrétiens ! D'où vient cette lumière qui est incomparable ? D'où vient cette odeur exquise, telle que jamais je n'ai respiré baume aussi agréable ?

Mais ils ne la voient pas, ils ne l'entendent pas. Ils demeurent absorbés dans leur ardente prière, dans la contemplation de la statue de Marie.

Eblouie par cette lumière éclatante, charmée par ce parfum céleste, la jeune princesse n'a pas vu la pieuse image, elle est toute saisie par la vision de ce cachot fétide qui est devenu un séjour de délices, par ces rayons qui brillent dans ce lieu ténébreux, par l'attitude des chevaliers à genoux, en extase.

Cependant le son de sa voix les tire de leur contemplation. Ils se retournent, se lèvent et lui montrant la statue :

— Princesse, disent-ils, voici la sainte image que nous vous avons promise.

Ismérie la regarde avec ravissement, n'en croyant pas ses yeux, et pensant qu'elle est victime d'un beau rêve. Cependant il faut bien qu'elle se rende à l'évidence. La réalité est là saisissante, merveilleuse :

— Quel beau talent de sculpteur vous possédez ! leur dit-elle. Quoi ? vous avez fait une si belle œuvre et en si peu de temps ! Vous êtes d'admirables artistes.

— Non, répond le chevalier d'Eppes, ce n'est pas nous qui avons fait cette merveille. Nous sommes absolument ignorants dans l'art de la sculpture, et jamais par nous-mêmes nous n'aurions réussi à produire même une œuvre médiocre. Mais c'est elle, la Sainte Vierge, qui nous l'a apportée cette nuit. Vous avez vu quelque chose encore de la lumière divine qui l'accompagnait, vous avez respiré les parfums délicieux qu'elle a laissés.

La jeune fille contemple longuement la petite statue :

— Elle est si belle ! dit-elle, et comme elle sourit avec bonté ! Non, ce n'est pas là un ouvrage fait de main d'homme, mais une œuvre qui a été façonnée au ciel. Ah ! je l'aime, cette sainte et glorieuse Vierge ! Je veux l'aimer et la servir toute ma vie, ainsi que son divin Fils. Si vous consentez à me la donner, eh bien ! je quitte la religion musulmane, je l'abandonne entièrement et je me fais baptiser.

Avec quelle joie ils lui accordent cette précieuse image ! Sans doute ils y tiennent beaucoup : c'est le témoignage céleste de l'amour de la Sainte Vierge pour eux. Jamais ils n'oublieront cette faveur reçue dans leur prison, qui leur est devenue si douce, ni la lumière aimable qui les a réjouis, ni les parfums qui signalaient la présence même de Marie. Mais avant tout et plus que tout cela ils aiment l'âme sincère et bonne de la princesse ; ils ont demandé souvent à la Sainte Vierge de la convertir, de la prendre pour sa fille. Aussi n'hésitent-ils pas à lui faire ce présent du ciel, qui enchaînera son cœur au Dieu des chrétiens, et qui devient ainsi le gage de son baptême.

Elle leur exprime toute sa reconnaissance et ajoute :

— Non seulement je veux tenir ma promesse,

mais je m'engage à vous tirer de cette prison pour vous rendre la liberté.

Alors ils s'agenouillent tous de nouveau devant la sainte image, et rendent grâces à Dieu du miracle qu'il accomplit pour eux.

— Cette statue de la Sainte Vierge, dit le chevalier d'Eppes, nous l'appellerons Notre-Dame de Liesse.

On sait que liesse signifie « joie, allégresse ».

II

VERS LA FRANCE

La jeune princesse prend avec respect la pieuse statue et l'emporte en secret dans sa chambre. Elle est toute joyeuse de la posséder, mais comme elle ne veut pas que personne du palais connaisse le trésor qui lui est échu, ni surtout les dispositions intimes de son cœur, elle s'enferme dans ses appartements, dépose la statue sur un riche tapis, puis elle prie avec ferveur la Sainte Vierge :

— O vous qui êtes si belle, et que l'on dit si bonne, parce que vous êtes la Mère de Dieu et la Vierge très pure, veuillez m'inspirer et me protéger. Je veux être à vous, mais guidez-moi, aidez-moi !

A peine sa prière est-elle achevée qu'elle retrouve et respire dans sa chambre les mêmes suaves parfums que dans la prison. Son cœur déborde de joie, elle est heureuse d'un bonheur qu'elle ne connaissait pas, elle se croit au ciel.

I

Pendant la nuit, elle vit en songe Marie qui lui dit :

— Tu délivreras mes pieux chevaliers, et je veux que tu te fasses baptiser. Je te guiderai, je t'inspirerai, ainsi que tu me l'as demandé. Il y a par delà les mers un beau royaume qui est le mien, car j'y ai beaucoup de bons serviteurs et de servantes qui m'aiment : c'est la France. Eh bien ! c'est par toi que la France sera enrichie du trésor inestimable que tu possèdes. Par toi le nom de Notre-Dame de Liesse deviendra célèbre dans tout l'univers ; et, pour toi, tu viendras un jour avec moi au royaume du Paradis où tu jouiras des plus suaves délices et d'une félicité éternelle.

A son réveil Ismérie réfléchit sur les paroles qu'elle a entendues. Sans doute il faudra qu'elle quitte son pays, son père, le palais, ses amies du Caire, tout son passé d'heureuse musulmane à qui l'on n'a jamais rien refusé. Mais tous ces honneurs, toutes ses brillantes espérances n'entrent pas en considération dans son âme qui est chrétienne déjà, et qui veut pour jamais appartenir à la Sainte Vierge, être auprès d'elle dans le ciel. Elle veut sauver son âme ! Sa résolution est rapidement prise.

Elle emporte avec elle ses bagues, ses joyaux, son or, et surtout la sainte image de Marie. La nuit suivante, elle quitte ses appartements, en secret, sans bruit, elle se rend à la prison des trois chevaliers. La porte s'ouvre miraculeusement devant elle. Ils dorment comme des chrétiens qui se confient en Dieu. Elle les éveille :

— La Sainte Vierge m'a apparu, dit-elle. Elle m'a ordonné de vous délivrer et de me faire baptiser. Elle veut que je porte en France le trésor céleste que vous m'avez remis. Je vais donc vous rendre la liberté, et je partirai avec vous pour votre beau pays de France.

Et comme ils sont saisis de stupeur à cette nouvelle, et qu'ils se demandent comment elle pourra exécuter son difficile projet :

— Suivez-moi hardiment, ajoute-t-elle. Ne craignez pas. Je me confie en votre Dieu, ainsi qu'en la Très Sainte Vierge dont je porte l'image. Ils nous guideront, nous aideront et nous sauveront.

Elle apparaît aux chevaliers comme l'Ange de Dieu, descendu lui-même dans leur prison, comme l'Ange de S. Pierre. Ils se lèvent, pleins de foi, ils quittent leur cachot où ils ont tant souffert d'abord, où ils ont ensuite goûté des joies du ciel, ils la suivent en toute confiance.

Elle marche rapidement. Ils traversent avec elle les rues du Caire où ils rencontrent beaucoup de gens qui se rendent à leurs affaires ou à leurs plaisirs ; personne ne les arrête, ni ne leur demande : « D'où venez-vous, et où allez-vous ? » Ils sont reconnaissables pourtant à leur costume de chevaliers chrétiens ; mais aucun passant ne paraît les remarquer. Ils arrivent aux portes de la ville, elles sont ouvertes ; ils les franchissent et les voilà près du Nil, très large à cet endroit. Il faut absolument qu'ils le traversent, car le Sultan ne manquera pas de s'apercevoir de leur disparition et de les faire poursuivre. Ils sont inquiets un instant, mais leur douce conductrice ne partage en rien leur anxiété, sa foi de néophyte est plus voyante que leur foi de chrétiens.

Tout à coup, alors qu'ils sont arrêtés sur le bord du fleuve, un jeune homme se présente à eux, les salue avec bonté et leur dit :

— C'est pour vous que je viens, car je connais votre désir. Vous voyez ma petite barque, elle est destinée à vous conduire.

Ils montent tous les quatre dans la barque, et il leur semble qu'ils n'ont fait que traverser le fleuve. Quand ils sont à l'autre bord, le jeune homme et la barque disparaissent à leurs yeux.

Ils poursuivent leur voyage et marchent toute la nuit, emportant avec eux la chère statue. Quand le jour paraît, ils quittent le chemin battu et s'enfoncent parmi les buissons des champs où ils s'endorment épuisés de fatigue.

Quand ils se réveillent, Ismérie dit aux chevaliers :

— Je crois bien que ma vision s'est réalisée et que nous sommes en France.

Ils avisent un pâtre et lui demandent en quel pays ils se trouvent :

— Vous n'êtes, dit-il, qu'à quelques centaines de

pas du château de Marchoys, à peu de distance de Laon, en Picardie.

II

Ils comprirent alors que pendant leur sommeil ils avaient été transportés miraculeusement auprès du château où ils étaient nés. Ils ont déposé pendant ce temps la statue de la Sainte Vierge au bord d'une petite fontaine où ils se sont désaltérés. Dans leur ravissement de se savoir tout près du château de leurs aïeux, et d'être arrivés ainsi, par un prodige céleste, si rapidement au but de leur voyage, ils s'empressent de gagner leur foyer paternel accompagnés du jeune berger, et ils oublient un instant la statue. Aussitôt qu'ils s'en aperçoivent ils retournent à la fontaine pour la reprendre.

Là ils sont témoins d'un nouveau fait extraordinaire. Par l'attraction de la sainte image, les eaux de la fontaine ont débordé et sont venues jusqu'à elle, la baignant et l'entourant de leurs petits flots pressés. Ismérie s'approche avec respect et la prend dans ses bras.

— C'est un signe du ciel, s'entredisent-ils, que ces eaux qui sont venues d'elles-mêmes auprès de la statue de la Sainte Vierge. C'est ici, auprès de cette bénie fontaine, que nous bâtirons une église à Notre-Dame de Liesse.

Puis en y réfléchissant, ils reconnaissent que cet endroit écarté ne convient guère pour y construire une église.

Le jeune pâtre qui les conduit et qui les renseigne, leur montre non loin de là un hôpital :

— Cet endroit sera plus propice pour l'exécution de notre projet, pensent-ils. C'est bien l'emplacement qui convient et que nous choisirons.

Et ils continuent leur voyage. La vierge Ismérie porte toujours la pieuse image, c'est un honneur et une jouissance qu'elle tient à se réserver. Elle est si heureuse, et le poids lui en paraît si léger !

Tout à coup la petite statue se fait si lourde qu'il lui est impossible de la tenir, et qu'elle est contrainte de la déposer à terre. Les chevaliers accourent à son aide et s'efforcent de la soulever, ils y emploient toutes leurs forces : elle demeure immobile. On dirait qu'elle soit enracinée dans le sol.

Ils délibèrent un instant sur ce nouveau prodige, et s'en demandent l'explication :

— Il y a là, dit l'un d'eux, quelque chose de divin. C'est une indication du ciel pour nous faire connaître la volonté de Dieu.

— Oui, dit un autre, la volonté de Dieu est claire. La Vierge Marie elle-même nous déclare ainsi qu'elle veut que nous lui élevions ici un sanctuaire.

Ils font vœu sur-le-champ d'obéir à cette inspiration et marquent ce lieu où ils bâtiront un temple à la Mère de Dieu.

Aussitôt la statue redevient toute légère, Ismérie la relève pieusement de terre, l'emporte de nouveau dans ses bras ; puis elle continue son chemin avec les trois chevaliers jusqu'au château de Marchoys où leurs parents et leurs amis les accueillent avec d'autant plus de joie qu'ils commençaient à désespérer de les revoir jamais.

Ils racontent longuement leur histoire, et présentent à leurs nobles parents la princesse Ismérie qui les a sauvés de la prison, et qu'un miracle a conduite avec eux depuis l'Egypte jusqu'en Picardie. On comprend aussi le bonheur de la jeune fille et son empressement à se faire baptiser suivant sa promesse, afin qu'elle devienne l'enfant de Dieu, et plus particulièrement aussi la fille de Marie.

L'évêque de Laon, Barthélemy, la baptisa quelques jours après, et lui donna le nom de Marie.

Ils lui demandèrent alors l'autorisation de construire un sanctuaire en l'honneur de la Sainte Vierge, une église où ils placeraient la statue miraculeuse de Notre-Dame de Liesse, et il y consentit volontiers.

— Seulement, dit-il, vous la bâtirez auprès de l'hôpital, c'est l'endroit qui convient le mieux.

Les chevaliers se conformèrent à sa volonté un peu malgré eux, car telle n'était pas leur intention première et ils se souvenaient bien qu'ils avaient fait vœu de bâtir l'église à l'endroit où la Vierge s'était faite si pesante que la pieuse Ismérie avait dû la déposer à terre. Cependant, puisque l'évêque avait parlé, ils se soumirent à son ordre.

Ils se mirent donc à l'œuvre et élevèrent une petite chapelle auprès de l'hôpital, puis ils y placèrent la statue miraculeuse.

Mais la Sainte Vierge tenait à sa volonté. Quand on visita le lendemain la chapelle, la statue n'y était plus, elle s'était transportée dans le jardin où elle s'était si fort appesantie comme pour dire : « C'est ici que je veux rester. »

Les chevaliers essayèrent bien de la reprendre pour la rapporter à la chapelle, mais elle était redevenue si lourde qu'ils ne purent la mouvoir.

Aussitôt ils décorent une sorte d'oratoire avec des ramées, des branchages et des fleurs, ils y disposent un humble autel avec une niche de verdure, et y mettent la statue qui se fait légère et semble s'empresser d'occuper cette place qu'elle-même a désignée.

Ils savent maintenant que c'est bien là que Marie veut résider. Alors, ils achètent le terrain et y construisent l'église de Notre-Dame-de-Liesse, qui est devenue l'un des sanctuaires les plus célèbres du monde.

La Sainte Vierge y multiplia ses faveurs. Les eaux de la fontaine guérirent des fièvres, des maladies, des infirmités graves. Tous ceux qui venaient prier dans ce lieu béni s'en retournaient consolés, fortifiés, exaucés. Il s'y accomplit de grandes merveilles, si bien qu'un village vint s'établir alentour. L'affluence des pèlerins appela d'autres affluences. Il règne dans ce sanctuaire une atmosphère de prière confiante et de paix joyeuse. C'est bien Notre-Dame de Liesse.

Quant à la pieuse Ismérie, qui s'appelait maintenant Marie, elle vécut saintement au château de Marchoys, avec la mère des chevaliers qui la re-

gardait comme sa fille. N'avait-elle pas sauvé ses fils qu'elle lui avait ramenés par une miraculeuse intervention de la Sainte Vierge ? Aussi quand elle mourut, son corps fut inhumé dans l'église de Notre-Dame de Liesse.

* * *

Telles sont les origines gracieuses de ce touchant pèlerinage. Le souvenir des trois bons chevaliers et de la douce Ismérie y demeure vivant. On aime à prier devant la statue miraculeuse qui les a fortifiés et sauvés ; Marie continue à répandre ses grâces sur les milliers d'âmes qui chaque année viennent la visiter et l'implorer [1]. Elle répand sur elles surtout des grâces d'allégresse et l'on se plaît à répéter auprès de son image la pieuse invocation des Litanies : *Causa nostræ lætitiæ, ora pro nobis*. Vous qui êtes la cause de notre joie, car vous nous avez donné Jésus-Christ, priez pour nous, priez pour nos familles, priez pour la France qui vous aime toujours !

JE CROIS EN DIEU

III

LE BESOIN DE LA VOLONTÉ

« *Je ne fais pas le bien que je veux, je fais le mal que je ne veux pas. Le bon vouloir est bien à ma portée, mais non le pouvoir de l'accomplir*. Quand je veux faire le bien, le mal est près de moi. Je prends plaisir à la loi de raison qui est en mon âme, mais je sens en mon corps une autre loi qui s'y oppose. *Qui donc me délivrera ?* »

Oh ! le douloureux conflit exprimé en cette plainte ! Oh ! le tragique appel !... Et c'est ma propre histoire.

* * *

Oui, j'ai formé le PROJET D'UNE VIE IDÉALE. Je me suis promis de n'accueillir en mon esprit que de nobles pensées. Aucun désir vulgaire, aucune affection trouble ne germera en mon cœur, il se gardera pur. Je ne me permettrai, même dans le secret, aucun acte équivoque ; ma conduite intime restera toujours digne. De même ma vie sociale. Je serai juste, honnête et délicat dans mes relations avec le prochain ; pas un geste qui pourrait lui faire tort. Pas une parole non plus qui pourrait le blesser ; j'éviterai toute critique. Même je veillerai à n'accepter en mon esprit que des jugements favorables sur son compte, et je ne retiendrai que le beau côté de tous ses agissements. Je saurai me garder de l'envie, et me défendre de la jalousie. Mais la justice ne suffit pas ; je serai charitable. On me trouvera toujours prêt à aider mes frères ; aux secours matériels, je joindrai l'aide morale ; avertissements discrets, témoignages de sympathie ou d'affection me seront toujours agréables à donner. Ainsi pour mes devoirs particuliers ; de même pour mes devoirs généraux : si la Patrie m'appelle, je répondrai bravement.

Et voici qu'à l'heure même où je forme ces résolutions, qu'au moment où je songe à les mettre en pratique, je sens se lever en moi des TENDANCES CONTRAIRES.

Des images se forment et se présentent à l'esprit, que je dois écarter. Partant des mystérieuses profondeurs de l'être, les sourds appels des passions se lèvent et me sollicitent. Non, je ne veux pas ; je les repousse ! Mais elles persistent ; je dois lutter pour ne plus les entendre, et cette lutte m'attriste et m'humilie. Je voulais être juste, je voulais être bon ; et me voici surpris de sentir naître en moi des mouvements d'antipathie et d'aversion ; il me faut faire effort pour être aimable. Eh quoi ! de l'envie aussi, et de la jalousie ! C'est vrai, je suis attristé du succès de mon ami, je souffre de l'estime qu'on lui donne, comme si cette estime et ce succès me diminuaient. Bien plus, je sens mon cœur se durcir : voici qu'il germe du mépris, de la dureté, de la méchanceté ; j'aurais comme un méchant plaisir à blesser, à faire couler des larmes. Plus encore, de troubles appels à la lâcheté ! à l'heure où le devoir est dur, je songe à ces habiles qui facilement l'esquivent, et je me surprends à les envier.

Et c'est ainsi que s'il y a dans mon cœur de nobles aspirations, il en est aussi de bien tristes. Oh ! le pénible conflit ! Et ce qui m'effraie, c'est qu'il n'est point seulement le fait d'un moment, après quoi viendrait la paix ; il est de tous les jours. Et ce qui m'épouvante, c'est que la lutte est parfois bien dure. Peut-être que jusqu'ici, j'en suis sorti victorieux ; mais qui m'assure le succès de l'avenir ? N'ai-je pas à craindre des défaillances ? Peut-être par contre que j'ai déjà succombé ; j'ai connu des échecs, des capitulations, et de nombreuses peut-être. Je veux bien que je me sois relevé et repris ; du moins, de ces chutes, j'ai gardé le sentiment de ma faiblesse.

Aussi bien, faiblesse et crainte appellent une réflexion. *Seul, je ne pourrai sortir indemne de cette lutte intime ; il me faut un appui.* Il me le faut à la fois majestueux et noble pour qu'il me garde, compatissant et fort pour qu'il m'aide.

* * *

Où le trouver ?

DANS LA SOCIÉTÉ, me répond-on.

Ecoutez votre cœur, suivez ses impulsions. Il vous demande cet effort moral pour les vôtres. Oui, pour vos parents, pour vos amis, pour votre classe sociale, pour votre Patrie, faites-le ; ils en seront contents, et vous-même satisfait ; n'hésitez pas. — C'est d'ailleurs un devoir. La Société est généreuse à votre égard. Elle vous donne le vivre,

[1] Les Jésuites de la province de Champagne ont voulu faire hommage à la Vierge de Liesse des décorations gagnées par eux pendant la guerre. Le 11 novembre 1918, 841 Jésuites français avaient passé par l'armée. En août 1919, 163 étaient morts au service de la France (presque un sur cinq) ; 68 avaient reçu la croix de la Légion d'honneur et 18 la Médaille militaire. (Cf. *Les Jésuites morts pour la France*, in-8 de 300 p., Tours, A. Mame, 1921).

le vêtement et l'abri ; elle vous fournit à l'occasion l'utile et l'agréable. D'elle vous recevez tout ; sans elle la vie vous serait impossible. « Nul ne peut se vanter de se passer des hommes. » Mais l'acceptation de ces bienfaits vous constitue débiteur ; vous avez une dette envers la Société. Or la manière de l'acquitter, c'est précisément la pratique du devoir, qui vous fera meilleur, et par là-même, plus utile aux autres. — C'est une obligation ; et c'est de plus, une loi. L'histoire de l'évolution humaine montre que l'homme n'est que dans et par la Société. S'il en rejette les exigences, il est impitoyablement rejeté lui-même. Il a au contraire tout intérêt et profit à les accueillir et à les suivre, c'est-à-dire à accomplir ce qu'on est convenu d'appeler ses devoirs. En attendant que la pratique lui en soit devenue habituelle, et ne lui coûte plus de peine, qu'il les accueille et fasse effort pour les remplir.

D'un mot : *pour les autres, — vous le devez, et c'est bon, — appliquez-vous à vous vaincre et à mener une vie sans reproche.*

Je reconnais qu'*une âme droite et généreuse peut trouver en ce principe aide et stimulant.* De fait il est des hommes que la pensée de la famille, de la Patrie, de la solidarité sociale a soutenus et soutient.

Tout de même, *cet idéal n'en apparaît pas moins insuffisant.* Le devoir demande toujours un effort ; il veut parfois le renoncement au plaisir, à l'intérêt ; il exige présentement le sacrifice du bien-être, des affections de la vie pour la défense du Pays. Or effort et sacrifice sont durs ; j'hésite à les accomplir. Pourquoi les ferai-je, après tout ? Pour les autres ? Mais ma personne et ma vie me sont chères ; je les préfère à la personne et à la vie des autres. Pourquoi seraient-ils, eux, les avantagés ; et moi, le sacrifié ? Quel droit ont-ils à l'exiger ?

Supposé que j'accepte leur droit et mon devoir, où trouver l'aide pour l'accomplir ? Sentiments, générosité, progrès sont bien des stimulants ; mais ils sont variables et passagers, et leur effet reste toujours mesuré. Ils n'apportent pas à mon intelligence la lumière qui me montrerait la nécessité du devoir ; non plus à ma volonté, la tension pour l'effort ; non plus à mon être, l'énergie multipliée pour la vertu. Ce secours n'est ni assez intime, ni assez puissant. Il m'en faut donc un autre.

* * *

Vous le trouverez EN VOTRE PROPRE PERSONNE, me dit-on.

Regardez en effet qui vous êtes : une intelligence faite pour connaître et dominer le monde ; un cœur capable d'enthousiasme, d'élan et d'amour ; une volonté assez puissante pour choisir et réaliser librement sa destinée. Or de pareils privilèges vous élèvent au-dessus de tous les êtres ; ils font de l'homme le roi de la nature, et le propre maître de sa vie. Quelle grandeur ! Mais noblesse oblige. Que l'homme se montre donc digne de sa propre grandeur, qu'il respecte donc en lui la majesté de la personne humaine !

Soit. J'accepte que *pareil idéal ait pu soutenir certains penseurs d'élite. Il est permis de douter qu'il convienne à l'ensemble des hommes.* Si je suis, en vérité, indépendant et maître de ma destinée, qu'on me laisse le soin d'apprécier et de choisir la direction à lui donner. Or je sens en moi deux inclinations contraires. Vous voulez que je suive celle qui exige le sacrifice, et qui doit me donner à vos yeux la dignité. Mais je préfère celle qui m'appelle au plaisir et semble m'assurer le bonheur. Pourquoi ne la suivrai-je pas ? N'en suis-je pas le juge et le maître puisqu'aussi bien, pour vous, je ne relève que de moi-même ?

Si je finis par me laisser gagner à vos théories, l'idéal proposé m'apparaît bien froid. J'aurais besoin d'être soutenu dans cette lutte contre moi-même. Or je doute que la seule pensée de ma grandeur personnelle et même de ma dignité, m'apporte une aide suffisante. Soutiendra-t-elle ma volonté chancelante ? Glissera-t-elle en mon âme l'énergie nécessaire à l'accomplissement des devoirs difficiles ? J'hésite à le croire.

* * *

Reste-t-il à m'offrir un secours plus efficace ? Oui, reprend-on, et c'est L'IDÉAL.

Considérez les nobles idées de Justice, de Beauté, d'Honneur. Ne sentez-vous pas comme elles vous sollicitent, comme elles vous appellent à vous élever au-dessus de vous-même, et à vivre en noblesse ? Quand tous les autres principes auraient révélé leur impuissance, et puis « démissionné », ils restent toujours, nos radieux idéals ; on les trouve en toute âme ; il suffit de les accueillir pour les goûter et se laisser entraîner à leurs charmes.

Nobles idéals, assurément ; et je sais de belles âmes qui en ont vécu. Toutefois ils n'apparaissent pas encore suffisants. Sont-ils si généralement répandus ? Ont-ils assez d'autorité pour s'imposer ? Si je trouve qu'ils me demandent un effort trop pénible, et me refuse à les suivre, qui pourra me contraindre ? Si je veux bien les accepter, m'aideront-ils du moins, et soutiendront-ils ma volonté fatiguée dans l'accomplissement du devoir ? Hélas ! je crains que ces idéals soient trop hauts et trop froids, qu'ils ne versent pas la chaleur et l'élan dans mon âme. Certains penseurs ont même prétendu qu'ils n'étaient que des mots sans vertu.

* * *

Et voilà que mon enquête s'achève, sans que j'aie rencontré l'Idéal désiré. De ceux qui me furent présentés, je ne méconnais pas la valeur relative. Tout de même je les trouve insuffisants. *Ni ils n'ont assez d'autorité pour s'imposer, ni ils n'ont assez de force pour soutenir.*

Ce qui redouble mon angoisse, c'est qu'*on n'en a pas d'autres ici-bas à m'offrir.*

Et pourtant je veux « vivre » ; je veux triompher de mes tendances inférieures, et faire règner

en moi les inclinations supérieures ; je veux poursuivre mon idéal de beauté ; j'aspire à une vie digne et noble.

Si la terre est impuissante à m'y aider, il me reste l'au-delà. J'ai besoin d'un idéal qui impose le respect, et tout à la fois apporte un appui. Il me faut un Maître auguste et bon. *Ne le trouverai-je pas dans les cieux ?*

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XLIII

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN. — LES ŒUVRES DE CHARITÉ SPIRITUELLE

Alter alterius onera portate ; et sic adimplebitis legem Christi.
Portez le fardeau l'un de l'autre ; et ainsi, vous accomplirez la loi du Christ. (Gal., VI, 2).

L'ordre des matières nous amène à traiter, dans cet entretien, des *œuvres de charité spirituelle*.

On appelle de ce nom celles qui s'adressent aux âmes et leur viennent en aide dans leurs malheurs ou dans leurs épreuves. Elles consistent : à donner de bons conseils, à reprendre celui qui fait mal, à instruire l'ignorant, à consoler l'affligé, à pardonner les offenses, à supporter les travers, à prier pour ceux qui ont besoin de prières, vivants ou morts [1].

Si nos contemporains éprouvent une vive sympathie pour les actes de charité corporelle, ils apprécient beaucoup moins les actes de charité spirituelle. — Pourquoi cette défaveur si peu chrétienne ? Faut-il l'attribuer aux défaillances de la foi, comme si celle-ci n'était plus assez vive pour faire comprendre aux masses populaires l'excellence et le mérite du bien fait aux âmes ? Ne viendrait-elle pas aussi d'un respect exagéré de la liberté de conscience ? Et ce mensonge-là n'y serait-il pour rien, au sens duquel toute âme est indépendante d'autrui, tellement indépendante que ses affaires ne regardent personne ? Chacune de ces raisons l'explique en quelque chose. Quoi qu'il en soit, rien n'est rare aujourd'hui, même parmi les croyants, comme la disposition à venir en aide au prochain dans ses infortunes spirituelles. Contents de travailler, — quand ils y travaillent, — à leur sanctification personnelle, la plupart se désintéressent de la sanctification d'autrui. Chacun y est pour soi, pensent-ils. Et volontiers ils s'approprieraient cette parole déjà bien vieille, mais qui ne devrait jamais se rencontrer sur des lèvres chrétiennes, car c'est une parole de Caïn : « *Suis-je donc le gardien de mon frère ?* » (Gen., IV, 9).

Je voudrais faire comprendre à mes auditeurs que ce n'est pas assez, pour accomplir leur devoir, de faire leur propre salut, mais qu'il leur faut collaborer, quand ils en ont l'occasion et la faculté, au salut d'autrui, et que le zèle des âmes mérite d'occuper une place d'honneur parmi leurs vertus préférées.

On lit dans une des épîtres de S. Paul ces mots qui ont toute l'allure d'un commandement : « *Portez le fardeau l'un de l'autre ; et ainsi vous accomplirez la loi du Christ.* » Cette prescription s'adresse à tous. Le fardeau dont elle parle consiste surtout dans les maux d'ordre moral, ceux dont souffrent les âmes, ceux auxquels portent secours les œuvres de charité spirituelle. Et l'Apôtre ajoute qu'il existe une loi venue du Christ, en vertu de laquelle nous sommes obligés de porter ainsi secours aux âmes mises en péril.

Où se trouve cette loi du Christ ? En quels termes est-elle conçue ? Quand le Christ l'a-t-il portée ? — L'Evangile ne contient aucun texte dans lequel elle soit exprimée en termes formels. Mais elle rentre certainement dans son esprit et découle de sa doctrine. J'espère le démontrer dans les deux réflexions suivantes.

I

C'est un principe incontestable que toute puissance d'action dont un homme jouit sur ses semblables lui a été donnée pour leur faire du bien. D'où il suit que, quand ils souffrent dans leurs âmes, cette puissance lui est donnée pour faire du bien aux âmes. Elle porte donc toujours avec elle charge d'âmes, c'est-à-dire l'obligation de prendre soin des âmes.

Ils ont ainsi charge d'âmes, les pasteurs à qui Notre-Seigneur confie une portion quelconque de son troupeau. Ils sont voués, par profession, à la culture des âmes. Elle fait partie de leurs devoirs d'état. L'Homme-Dieu la leur a prescrite, quand il leur a dit de paître ses agneaux et ses brebis, et quand il leur a conféré, pour les rendre capables de faire face à tous leurs besoins spirituels, les pouvoirs surhumains du sacerdoce.

Ils ont charge d'âmes, les parents à qui Dieu a donné des enfants. C'est une des conséquences les plus rigoureuses de leur paternité. Aussi, rien ne saurait les dispenser d'assurer à leurs fils l'instruction religieuse compatible avec leur âge et leurs facultés, de punir leurs fautes, de les amener à corriger leurs défauts, de les initier enfin aux saintes pratiques du culte divin et de la vie chrétienne. Ils useront d'autorité, pour accomplir cette tâche, aussi longtemps qu'ils le pourront. Quand l'usage de l'autorité ne leur sera plus possible, ils emploieront d'autres moyens. Mais il ne leur sera jamais permis de rester indifférents en face des désordres de leurs enfants. « *Elevez-les,* leur dit S. Paul, *dans la discipline du Seigneur.* » (Eph., VI, 4).

Ils ont charge d'âmes, les tuteurs, instituteurs, maîtres et patrons, auxquels les familles confient leurs enfants. En acceptant de remplacer les parents auprès de ces jeunes âmes, ils contractent les obligations inhérentes à la dignité paternelle.

[1] Le moyen âge a résumé les œuvres de charité spirituelle dans ce vers :
Consule, carpe, doce, solare, remitte, fer, ora.

Ils commettraient, s'ils essayaient de s'y soustraire, une faute bien grave ; car l'Apôtre la compare au crime d'apostasie et met ceux qui s'en rendent coupables au-dessous des infidèles. (I Tim., v, 8).

Ils ont charge d'âmes, les dépositaires de la puissance publique. Il ne leur appartient pas, sans doute, de s'ingérer dans les affaires spirituelles des citoyens ; mais ils ont le devoir d'empêcher et de punir les scandales, d'assurer à tous la faculté de vivre chrétiennement, de récompenser les bons et de réprimer les méchants. Dieu, dit l'Ecriture, leur en a donné la mission, quand il les a investis de leur autorité. (Rom., xiii, 4 ; I Petr., ii, 13-14).

Ils ont aussi charge d'âmes, les amis vis-à-vis de leurs amis. L'amitié confère toujours, entre les personnes qu'elle attache l'une à l'autre, une influence réciproque. Cette influence, elle encore, doit s'exercer pour le bien, par conséquent de manière à être utile aux âmes. Il faut être, même entre amis, je le sais, prudent et réservé en matière de conscience et de vie spirituelle. Il faut éviter, sans doute, ce qui pourrait nuire au succès d'une intervention salutaire au lieu de l'assurer, offenser au lieu de convaincre, exciter à la révolte au lieu de persuader la soumission. Pourtant, il n'est point acceptable que des croyants s'aiment sans avoir le désir de servir réciproquement les intérêts de leurs âmes. La grande loi des amis chrétiens est de s'aimer comme le Christ les a aimés. (Jo., xv, 12). Or, Jésus-Christ les a aimés surtout en vue de leur sanctification et de leur salut.

J'irai plus loin encore, et je dirai que tout homme a charge d'âmes à l'égard des hommes dont se compose son milieu. L'Esprit-Saint, parlant des premiers hommes, disait que « *Dieu a donné à chacun d'eux un commandement relatif à son prochain.* » (Eccli., xvii, 12). Cette parole peut s'entendre de tous les hommes. Pourquoi serait-elle vraie des générations les plus anciennes, et non pas des générations suivantes ? L'Evangile suppose qu'elle s'applique aux chrétiens de tous les siècles, car il les appelle tous « *le sel de la terre et la lumière du monde.* » (Mt., v, 13-14). S'ils sont un sel, c'est pour préserver de la corruption les âmes avec lesquelles ils sont en contact. S'ils sont une lumière, c'est pour les éclairer de leur rayonnement. Que leur action se montre discrète et délicate, je le veux bien. Mais elle doit rester active et zélée ; je n'accepte pas qu'elle se réduise à néant.

Voilà, si je ne me trompe, voilà mise en évidence la loi dont parle S. Paul et qui prescrit à chacun de porter le fardeau spirituel d'autrui. Elle découle du précepte qui impose à chacun, dans la mesure de ses moyens d'action respectifs, la charge des âmes.

A cette première démonstration, j'en ajouterai une seconde.

II

Nous l'avons expliqué en son temps : le premier des commandements nous oblige à aimer Dieu ; le second nous ordonne d'aimer le prochain ; entre les deux, se place le devoir de nous aimer nous-mêmes. Aucune loi ne l'a formulé ; mais il est écrit dans nos cœurs et fait partie de ces instincts profonds dont le caractère impératif est trop évident pour avoir besoin d'être affirmé dans un texte quelconque. — Or, ces trois amours, rigoureusement obligatoires, conduisent à l'amour des âmes, comme à leur dérivé le plus prochain, comme à leur conséquence la plus directe, comme au moyen le plus expressif qui leur soit donné de se rendre témoignage. Quelques réflexions le feront comprendre.

L'homme est un tout composé de deux éléments : le corps et l'âme. La meilleure et la plus noble de ces deux moitiés n'est point le corps, mais l'âme. — Le corps, pétri d'un limon grossier, a toutes les imperfections de la matière. Par lui-même, il ne peut ni penser, ni parler, ni agir, ni se mouvoir, ni même vivre. Il a besoin, pour accomplir ces opérations, d'être animé par un esprit ; et encore ne sera-t-il, pour l'esprit auquel il sera associé, qu'un organe difficile à manier, paresseux et rebelle. Enfin, il ne dure jamais bien longtemps. Quand il a vécu et travaillé quelques années, la mort le rejette dans la poussière dont l'avait fait sortir la main du Créateur. Somme toute, il n'a rien qui l'élève au-dessus de l'animal. — L'âme appartient à un ordre de choses beaucoup plus noble et plus excellent. S'il n'entrait point dans sa destinée d'animer une chair humaine, je vous la présenterais comme l'égale des anges. Dieu ne l'a pas faite de terre ; mais il l'a créée d'un souffle, comme dit l'Ecriture (Gen., ii, 7), ou, comme la tradition l'explique, dans un élan d'amour, et l'a formée à son image. De fait, elle est esprit comme lui. Elle possède une intelligence, une sensibilité, une volonté, une conscience, une providence qui ressemblent à ses propres attributs. Enfin, elle est immortelle, comme il est éternel. Elle n'a pas toujours existé ; mais quand elle a commencé, ç'a été pour ne jamais finir. Ces puissances et ces qualités de l'âme l'élèvent bien au-dessus des êtres matériels. « Le monde des corps, dit S. Bernard, pris dans son entier, ne vaut pas une seule âme [1]. »

Dieu a rendu témoignage à l'excellence des âmes par l'amour qu'il leur a témoigné. Il aime tous les êtres (Sag., xi, 25) ; mais chacun d'eux reçoit la mesure d'amour dont il est digne. Les âmes doivent être bien dignes d'amour, car il les a aimées sans mesure. Quand elle veut le définir par ce qu'il aime davantage, l'Ecriture l'appelle : « *Celui qui aime les âmes.* » *(Ibid.,* 27*).* — J'ai fait allusion tout à l'heure au sentiment d'amour avec lequel il les a créées. Il est allé beaucoup plus loin encore. Il les a invitées, comme les anges, à recevoir sa grâce et à partager éternellement sa propre gloire ; mais, afin de leur rendre réalisables ces merveilleuses destinées, il a fait infiniment plus qu'il n'avait fait pour les anges. Il s'est in-

[1] Totus iste mundus ad unius animæ pretium æstimari non potest. *(Meditat.,* cap. 3).

carné et est venu vivre au milieu d'elles. Il s'est soumis, pendant trente-trois ans, aux misères de leux exil. Ses mérites leur ont acheté les faveurs les plus précieuses. Ses exemples leur ont rendu attrayantes les plus difficiles vertus. Son Evangile leur a révélé les secrets de l'éternelle sagesse. Il a institué une Eglise, un sacerdoce et des sacrements qui ne cessent de leur porter, à travers les temps et les espaces, et à force de miracles, les largesses de son amour. C'est à peine, dit S. Paul, si quelqu'un donnerait sa vie pour sauver celle d'un juste (Rom., v, 7); Jésus a donné la sienne — et au milieu de quels supplices ! — pour le salut des pécheurs. Enfin, la mort elle-même n'a pas mis fin à ses démonstrations de dévouement aux âmes et d'amour pour elles. Au ciel, il intercède en leur faveur ; du haut de son trône, il veille sur elles ; il les assiste de ses inspirations ; il leur envoie tantôt ses anges, et tantôt son Esprit ; il descend sur les autels pour redevenir leur victime et se faire leur nourriture.

Ces grandeurs surnaturelles s'étendent, sans doute, à la personne humaine toute entière. Cependant, prenez-y garde, elles se concentrent dans l'âme et, par là, elles ajoutent à sa supériorité sur le corps. C'est à l'âme surtout que s'adresse la vocation à l'état surnaturel. C'est l'âme que la grâce unit à Dieu et associe à la vie divine. C'est l'âme qu'elle investit des forces et des vertus d'en haut. C'est l'âme qu'elle appelle à posséder Dieu dans l'éternité et à partager sa félicité. « Dieu, disait S. François de Sales, ne veut l'homme que pour l'âme [1]. » Le corps ne reçoit rien de la grâce et ne recevra rien de la gloire qu'à titre d'intermédiaire, d'instrument ou d'associé, par conséquent à titre secondaire et dans une mesure beaucoup moins étendue.

Autre chose. La nature des âmes et leur vocation surnaturelle ont ce commun résultat qu'elles les rendent susceptibles à la fois des biens les plus précieux et des maux les plus considérables. L'âme peut parvenir à la vérité, pratiquer la vertu, se faire une vie de haute valeur morale, s'élever jusqu'à Dieu, jouir de son amour et de ses bontés, s'assurer une éternité de bonheur. Mais elle peut aussi rester dans l'ignorance et tomber dans l'erreur, s'asservir à tous les vices, descendre aux abjections les plus honteuses, vivre loin de Dieu, l'offenser et, par là, soulever ses colères et mériter les tortures sans fin des réprouvés. Ainsi, les conditions dans lesquelles elle doit vivre la mettent entre deux destinées contradictoires : l'une très heureuse, l'autre très malheureuse ; et lui donnent la redoutable faculté d'aller à l'une ou à l'autre, même de l'une à l'autre, suivant son libre choix, sans doute, mais aussi suivant que les circonstances se montreront favorables ou défavorables. Il suit de là que les plus grands biens de l'homme et ses plus grands maux ne sont point ceux dont jouissent ou souffrent les corps, mais ceux dont jouissent ou souffrent les âmes. Ceux-là dépassent tous les autres par leur importance propre et souvent par leur durée. Les biens et les maux corporels sont nécessairement temporaires : ils finissent au plus tard à la mort. Les biens et les maux spirituels peuvent être éternels : l'âme ne devant jamais mourir.

Ces vérités une fois comprises, c'est l'évidence même que l'amour de Dieu, l'amour du prochain et l'amour de soi conduisent directement à l'amour des âmes et commandent de leur venir en aide, quand il en est besoin.

Comment aimer Dieu sans aimer les âmes, quand il les a tant aimées, quand il a tant fait et tant souffert pour elles ? S'il les a jugées si hautement dignes de son amour, pouvons-nous les trouver indignes du nôtre ? Et si elles ne méritaient point, par elles-mêmes, que nous les aimions, son amour pour elles ne suffirait-il pas à le leur mériter ? D'ailleurs, Jésus-Christ a positivement demandé à notre amour pour lui de s'étendre jusqu'à elles. Rappelez-vous le mot dit à S. Pierre : « *Si tu m'aimes, sois le pasteur de mes agneaux !* » (Jo., xxi, 15). L'une des meilleures manières de montrer à Dieu combien nous l'aimons consiste à aimer ses agneaux et à en prendre soin.

Comment aimer notre prochain sans aimer son âme, puisque, des deux moitiés dont il se compose, l'âme est la plus essentielle, la plus noble, la mieux honorée de Dieu, la plus durable ? Serait-ce raisonnable de lui préférer le corps, quand son infériorité et la fatalité qui le conduit à la mort le mettent si manifestement au second rang ? — Au surplus, l'amour d'autrui ne se conçoit pas sans un sincère désir de lui être utile. Certes, les manières d'être utile au prochain ne manquent pas. Mais, en principe et tout cas d'urgence mis à part, celle à laquelle il convient de donner la préférence se trouve dans l'aumône faite aux âmes. Vous rendez service aux affamés, quand vous leur donnez du pain ; mais vous rendriez un service bien plus important et plus précieux aux ignorants, si vous leur faisiez connaître la vérité ; aux pécheurs, si vous leur rendiez plus facile la pratique de la vertu ; aux ennemis de Dieu, si vous les remettiez en grâce avec lui ; à ceux qui courent à la réprobation éternelle, si vous les rameniez sur le chemin du paradis. Voilà, n'en doutez point, ce que Dieu vous invite à faire, non pas exclusivement, car il recommande hautement les œuvres de charité corporelle, mais avec un soin particulier, quand il vous ordonne d'avoir de la charité pour eux et de leur porter secours.

Enfin, comment s'aimer soi-même, sans en être porté aux œuvres de bienfaisance spirituelle ? Quiconque s'aime soi-même cherche son plus grand bien. Le plus grand bien des hommes est en Dieu. Mais Dieu ne se donne à eux qu'en proportion de leurs mérites. La poursuite du plus grand bien se ramène donc à la poursuite du plus grand mérite. Or, le plus grand mérite se trouve dans le service des âmes. Rien n'est méritoire comme le bien fait

[1] *Introd. à la Vie dévote*, 3e Partie, ch. 18.

aux âmes, parce que rien n'est aussi excellent, ni aussi agréable à Dieu, ni aussi utile au prochain. Tout ce qui peut donner du mérite aux actions humaines se rassemble dans celle-là. Au dire de S. Paul, l'apostolat est le premier de tous les ministères établis dans l'Eglise. (I Cor., XII, 28). C'est le premier, entendez-vous ? non seulement parce qu'il est le plus auguste, mais parce que Dieu lui réserve ses miséricordes les plus larges, ses grâces les plus précieuses, ses plus belles récompenses. Il se recommande donc à tous, au nom de l'amour de soi, aussi bien qu'au nom de l'amour de Dieu et de l'amour d'autrui. Quand il porte le fardeau des âmes, l'apôtre observe une loi implicitement contenue dans les deux premiers commandements du Christ.

* * *

C'est pourquoi vous reviendrez, n'est-ce pas ? aux œuvres de charité spirituelle et leur rendrez cette popularité qu'elles n'auraient jamais dû perdre. Prenez part, dans la proportion de vos moyens, aux entreprises connues parmi vous d'évangélisation, d'éducation chrétienne, de préservation, d'intercession pour les vivants et pour les morts. Non contents d'aider ceux qui travaillent au salut des hommes, travaillez-y aussi vous-mêmes. Pensez aux pécheurs qui vivent à côté de vous, dans votre cercle de relations, dans le milieu où s'exerce votre influence. Il vous serait souvent facile, avec un peu de zèle et de savoir-faire, de leur faire entendre un bon conseil, de les préserver d'un écart, de préparer leur retour. N'eussiez-vous d'autres moyens à employer que le bon exemple, la prière et l'expiation, vous pourriez encore beaucoup. Mais, de grâce ! qu'on ne voie plus parmi vous de ces pécheurs avérés auxquels personne ne s'intéresse, dont personne ne prend souci, pour qui personne n'intercède auprès de Dieu, pas même leur mère ou leur fille, leur épouse ou leur sœur.

Et puis, reprenez, je vous prie, l'habitude de voir, dans vos semblables comme en vous-mêmes, non plus seulement et uniquement le corps, mais aussi et premièrement l'âme. Vous offensez tout ensemble la raison et la foi, quand vous bornez vos regards à ces membres de chair qui sont la moitié la moins noble de l'être humain, et quand vous limitez vos préoccupations aux vicissitudes par lesquels ils peuvent passer. Venez à leur aide, quand ils en ont besoin : c'est mon ardent désir. Mais je voudrais aussi que, dans cette statue de boue organisée, vous sachiez reconnaître le principe de vie dont elle est animée, l'esprit auquel elle sert d'instrument, l'âme enfin : l'âme, beaucoup plus excellente et plus voisine de Dieu ; l'âme, appelée à de si grands biens, mais exposée à de si grands maux ; l'âme, que son immortalité prédestine à une éternité de bonheur ou de malheur. Cette vision des âmes vous ferait du bien et vous donnerait l'idée d'en faire à autrui. Elle élèverait vos pensées ; elle toucherait votre cœur ; elle vous presserait de prêter votre concours au Sauveur des hommes ; elle vous porterait à ces œuvres de charité spirituelle dont l'amour et la pratique tiennent, plus étroitement encore que les œuvres de charité corporelle, à l'essence même de l'esprit chrétien.

POUR LA FÊTE DE LA SAINTE TRINITÉ

LA SAINTE TRINITÉ ET LE CHRÉTIEN

L'évangile d'aujourd'hui est court ; mais il convient admirablement à l'objet de la fête : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant *au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* » C'était l'ordre de prendre possession du monde des âmes au nom de la Sainte Trinité. Voyons donc 1° les rapports de la Trinité avec notre vie de chrétiens, et 2° comment nous avons à la payer de retour.

I. — *La Trinité et la vie du chrétien*

a) L'homme ne *devient chrétien* qu'en recevant le baptême au nom de la Sainte Trinité. Et il y est marqué d'un caractère indélébile qui le distinguera à jamais comme étant la propriété des trois Personnes divines.

b) Il ne *vit en chrétien* qu'au nom de ces trois Personnes : et dans sa vie individuelle et dans sa vie comme membre de la société chrétienne. — C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit qu'il est fortifié par la Confirmation, pardonné par la Pénitence, encouragé et préparé à la mort par l'Extrême-Onction et la recommandation de l'âme ; et quand déjà il est entré dans son éternité, pour attirer sur lui la miséricorde divine, l'Eglise rappelle au souverain Juge qu' « il fut marqué durant sa vie du sceau de la Sainte Trinité. » C'est le signe de la Trinité qui le défend contre les tentations ; c'est avec lui qu'il accomplit toutes ses œuvres. — C'est au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit qu'il est uni par le lien matrimonial pour fonder une famille, ou consacré par l'Ordre pour remplir les fonctions du ministère sacré. C'est au même nom que se font tous les rites, toutes les cérémonies, toutes les bénédictions du culte, par dessus tout l'auguste sacrifice de la messe et la consécration de l'Eucharistie.

Ainsi, la Trinité pénètre la vie du chrétien tout entière.

II. — *En retour, il faut :*

1° L'*adorer* par la foi. Croyez, puisque c'est Dieu infaillible et l'Eglise infaillible qui vous y invitent.

2° L'*honorer* par notre conduite. Néanmoins, que voit-on ? — *a)* Beaucoup, au lieu d'honorer, blasphèment et offensent. — *b)* D'autres, au lieu de ne servir que la Sainte Trinité, honorent aussi la trinité satanique que S. Jean appelle « concupiscence des yeux, convoitise de la chair et orgueil de la vie » (I Jo., II, 16). — *c)* D'autres, au lieu de servir en esprit et en vérité, n'honorent que des lèvres.

Ne soyons point de ceux-là. Mais rendons à la Trinité la place qui lui revient dans notre vie, en restant fidèles à notre vocation de chrétiens. Et pour nous y aider, rien de plus salutaire que de réciter pieusement le *Gloria Patri* ou les paroles du signe de la croix. Le nom du *Père* vous rappellera votre ineffable dignité d'enfant de Dieu, et jamais vous ne voudrez redevenir l'esclave de Satan. Le nom du *Fils* vous rappellera la passion et la mort du Sauveur, et cette pensée vous aidera à vaincre toutes les voluptés. Le nom du *Saint-Esprit* vous rappellera que sa grâce vous a sanctifié, que votre corps est son temple, et vous ne voudrez jamais le profaner par le péché.

Croyez donc fermement et humblement au mystère de la Sainte Trinité ; honorez-la par une vie conforme à votre croyance ; et ainsi vous mériterez de la contempler et d'en jouir pendant l'éternité.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 11 maii 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 26 mai 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Sacré-Cœur. — L'amitié personnelle avec Jésus, 225.

Panégyrique de S. Antoine de Padoue. — L'homme du peuple, 228.

Je crois en Dieu. — IV. Le besoin du cœur, 231. — V. Le besoin de la conscience, 233.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XIX. Jésus monte à Jérusalem, 234. — XX. Il pleure sur la Ville sainte, 236.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XLIV. La charité envers le prochain : l'amitié chrétienne, 237.

POUR LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

L'AMITIÉ PERSONNELLE AVEC JÉSUS

Mes frères,

Vous l'avez déjà remarqué : dans nos églises et nos chapelles, toutes les lignes architecturales convergent vers l'autel. Le tabernacle est le centre et comme le cœur du temple chrétien ; et, pour accentuer encore ce symbolisme, la flamme pourpre de la lampe du sanctuaire, rappel constant d'une présence vivante, attire sur ce point notre regard et nos pensées. De même, dans l'ordre moral, Jésus est le centre où conduisent toutes les avenues de notre âme. Il est le terme des plus nobles aspirations de notre cœur, le bien suprême que nous cherchons tous, à notre insu parfois et en lui donnant d'autres noms. Pas un de nos besoins spirituels qui ne trouve en lui son aliment. Voulons-nous connaître le secret de notre origine et de notre destinée? Consultons-le et il nous éclairera, car il est la lumière. Voulons-nous réparer les forces de notre âme qui s'usent dans un perpétuel combat? Recevons-le dans l'Eucharistie et il nous nourrira, car il est le pain de vie. Enfin, et c'est sur ce point que je voudrais insister, voulons-nous satisfaire notre besoin d'aimer ? Jetons-nous entre ses bras, donnons-nous à lui sans réserve et il comblera la capacité de notre cœur, car il est la beauté même et la charité faite homme.

L'amitié est un nom qu'on a singulièrement profané en l'appliquant à des sentiments frivoles, ou malsains, ou coupables. Mais les contrefaçons, si inférieures soient-elles, n'ôtent rien de sa valeur à l'original. Parce qu'on a abusé de son nom, l'amitié n'en reste pas moins infiniment respectable. Il n'y a rien en elle que de noble et de pur. Elle est faite d'oubli de soi et de dévouement : c'est la donation complète et absolue de soi-même. « Je cherche un ami, disait un ancien, afin d'avoir quelqu'un pour qui je puisse mourir. » Il y entre aussi un peu d'admiration et de vénération. Un ami est pour nous comme un idéal vivant qui nous présente l'image visible de ce que nous voudrions être. Par son origine, l'amitié se rattache donc aux plus hautes parties de notre être : c'est une fleur exquise qui ne s'épanouit qu'à la cime de l'âme.

De là sa rareté. Elle suppose chez celui qui l'éprouve tant de générosité et de délicatesse ! D'autre part, elle ne trouve pas toujours un objet qui lui convienne. Nul n'est parfait de tout point. Les meilleurs ont leurs imperfections, leurs lacunes ; et si disposé qu'on soit à l'indulgence et même à l'illusion, on ne peut s'empêcher de les voir et d'en souffrir. Parfois même on en vient à se demander si ce qu'on aime est une personne réelle ou un fantôme paré de qualités imaginaires.

C'est pour cela, parce que tout leur semble médiocre autour d'eux, que beaucoup s'éprennent des grands hommes du temps passé.

Leurs puissances d'admiration et d'enthousiasme s'exercent sur ces héros qui, par leur science, leur génie ou leur courage, ont immortalisé leur nom. Ils les prennent pour guides et pour maîtres ; ils leur vouent un culte fervent et passionné. Mais outre que leur gloire n'est pas sans ombres, ces amis qu'on va chercher dans les lointains de l'histoire ont ceci de déconcertant qu'ils ne paient jamais de retour. Ils ne sont point touchés de notre estime : ce sont des idoles insensibles aux hommages de leurs adorateurs.

Mais, parmi ces personnages historiques, il en est un dont la figure se détache avec un relief incomparable et qu'il faut mettre hors de pair, à cause de l'éclat de ses qualités, de la grandeur de son œuvre et de la perpétuité de son existence. Bien que sa vie mortelle se soit écoulée il y a vingt siècles et dans un pays lointain, il est toujours présent parmi nous. Partout dans nos monuments, dans nos institutions et nos mœurs, nous retrouvons des traces de son passage. Ce qu'il y a de meilleur en nous, ce que nous avons de douceur, de bonté, de pureté, il nous l'a communiqué par son exemple et ses enseignements. Et chose plus extraordinaire encore, il n'a jamais cessé de vivre parmi nous d'une vie réelle et personnelle. Ce n'est pas un souvenir que la science historique reconstitue à grand renfort de documents : en un sens très vrai, il est notre compatriote et notre contemporain. Chacun de nous peut l'aimer comme l'aimèrent ses disciples ; et cette amitié, bien que surnaturelle et divine, aura les caractères communs à toute amitié humaine. Cet ami divin, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

I

Ce que nous demandons d'abord à nos amis, c'est d'être nôtres. Nous voulons qu'ils soient *nos* amis, et non les amis de tout le monde. Toute amitié vraie est nécessairement particulière ; et celle qu'on appelle ainsi, par euphémisme sans doute, mériterait une dénomination plus sévère. Or Jésus est l'ami particulier de chacun de nous. Ce n'est pas un Dieu lointain, régissant le monde par des lois générales qui ne comportent aucune

dérogation. Il n'est pas comparable à un chef d'armée qui ne voit ses hommes que par grandes masses et pour qui les bataillons eux-mêmes ne sont que des unités de combat. Comme le bon pasteur dont il parle lui-même dans l'Evangile, il connaît ses fidèles un par un et par leur nom. Pascal lui fait dire dans son célèbre *Mystère :* « J'ai pensé à toi dans mon agonie; j'ai versé telle goutte de sang pour toi. » Oui, mes frères, le Christ a souffert pour tous les hommes et pour chacun d'eux en particulier; et soyez sûrs que de l'ostensoir où il repose en ce moment, il regarde chacun d'entre vous avec tendresse. Chacun de vous existe pour lui. Il connaît votre origine, votre famille, votre passé, vos habitudes, vos fautes, vos pensées intimes, mieux que vous ne les connaissez vous-mêmes. Le meilleur de vos amis n'est qu'un étranger à côté de celui-là, car l'idée qu'il se fait de vous est insignifiante et nulle, à côté de la science infinie d'un Dieu.

Et ne craignez pas, mes frères, que pour être universelle la charité de Jésus soit moins intense, ni qu'elle s'affaiblisse en se partageant. Un de nos grands poètes a dit :

> O l'amour d'une mère, amour que nul n'oublie,
> Pain merveilleux qu'un Dieu partage et multiplie,
> Table toujours servie au paternel foyer :
> Chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier !

Je ne sais si ces vers sont aussi exacts qu'ils sont touchants. Je ne sais si, à mesure que les enfants se multiplient, la mère continue de donner à chacun d'eux la même somme de tendresse et si les nouveau-venus ne prennent pas un peu de la part des autres. Le cœur humain a ses limites, mais le cœur de Jésus n'en a pas. L'infinité de son amour lui permet de se donner tout entier à tous et à chacun. Aussi chacun de nous peut-il lui dire en toute vérité : « Mon Dieu ! mon Sauveur ! mon Jésus ! » Il est bien nôtre en effet; il est notre bien, j'allais dire notre propriété particulière. Il se donne à chacun de nous comme s'il était seul au monde. Nous sommes par rapport à lui comme les innombrables fleurs d'une prairie par rapport au soleil qui les échauffe : toutes reçoivent sa lumineuse caresse, et chacune d'elles en jouit comme si elle ne la partageait avec aucune autre.

II

Un autre trait de ressemblance entre l'amitié de Jésus et l'amitié humaine, c'est qu'elle se manifeste sous une forme sensible. Composés de corps et d'âme, notre manière de connaître et d'aimer se ressent de notre double nature. Nous allons généralement de l'extérieur à l'intérieur, des sens à l'esprit, du visible à l'invisible. C'est pourquoi il est si difficile d'aimer le Dieu des philosophes, principe spirituel qui n'a ni forme ni visage. Nous pouvons l'adorer, le craindre; mais l'aimer, non pas. Comment aimer ce dont nous n'avons point senti le charme ?

C'est parce qu'il savait cette impuissance, que notre Dieu a voulu se manifester à ses créatures. Il a pris, pour gagner nos cœurs, une chair semblable à la nôtre. Il est venu habiter parmi nous et, selon les fortes expressions de S. Jean, les hommes ont pu entendre de leurs oreilles et toucher de leurs mains le Verbe de vie. (I Jo., I, 1). Ils ont vu dans ses yeux le reflet des splendeurs célestes qu'il contemplait intérieurement, et perçu dans sa voix l'accent inexprimablement profond d'une âme unie à la divinité.

Aujourd'hui cette voix de Jésus est muette. Pour s'unir plus intimement à nous et se faire notre nourriture, il a pris la forme d'un peu de pain. Il s'est humilié, anéanti en quelque sorte. Il est là cependant tout entier, caché sous les espèces eucharistiques ; et, si nous avions une foi plus vive, nous pourrions en nous penchant sur sa poitrine, comme S. Jean à la Cène, entendre les pulsations de ce cœur adorable qui, triomphant de la mort par son immense amour, n'a cessé depuis vingt siècles de vivre et de battre pour nous.

III

L'amitié humaine a encore ceci de particulier que son origine est mystérieuse. Ce qui nous attire vers un de nos semblables, c'est moins telle ou telle qualité que l'ensemble de sa personne. Or, pas plus que le parfum d'une fleur ou le timbre d'une voix, ce qui fait l'individualité d'une personne ne peut se définir. Et à qui nous demanderait de rendre raison de notre amitié et de justifier notre choix, nous ne pourrions que répondre avec un moraliste célèbre : « Je l'ai aimé parce que c'était lui et parce que c'était moi. »

De même, il est impossible d'expliquer par ordre nos raisons d'aimer Jésus. Elles sont innombrables, et toutes se résument en un seul mot : *parce que c'est lui.* Comment analyser le charme qui se dégage de sa personne ? Les Evangélistes eux-mêmes, témoins de sa vie mortelle, ne font que le constater sans le définir. Ils nous disent qu'à la grande fureur des Pharisiens et des Princes des prêtres, tout le monde courait après lui. Ils notent la fascination extraordinaire qu'il exerçait sur ses disciples. Passant sur la grève de Tibériade, il dit à deux jeunes pêcheurs : « Suivez-moi ; » et sur l'heure ils abandonnent leurs filets et leur père. Il dit au péager Lévi : « Sois mon apôtre ; » et sans hésiter, celui-ci renonce à son emploi. Ces faits, et combien d'autres ! ne s'expliquent que par le prestige surhumain de la personne du Sauveur.

Ce prestige tenait en partie à son éloquence qui fut prodigieuse. Si prenante, si captivante était sa parole, qu'oublieuse des nécessités corporelles, la foule l'écoutait sans se lasser pendant des journées entières et murmurait ravie : « Jamais homme n'a parlé comme celui-là. » Comment aussi ne pas subir l'ascendant de cet incomparable thaumaturge qui d'un mot pouvait assainir les plaies des lépreux et rappeler les morts à la vie ? Comment douter qu'il ne fût investi d'une mission surnaturelle et qu'il ne disposât, pour la remplir, de la puissance même de Dieu ? Quand il disait : « Celui qui me

voit, voit aussi mon Père, » on sentait que c'était la vérité, que Dieu était en lui et ne faisait qu'un avec lui. De là l'immense autorité de sa parole. Pourtant ceux mêmes qui le reconnaissaient pour le Messie, pour le Fils de Dieu, l'abordaient familièrement. Ils étaient moins intimidés de sa puissance que touchés de sa bonté. Le soleil divin volontairement voilé ne blessait pas leurs regards ; et le rayon qu'en laissait transparaître l'humanité du Sauveur, faisait pressentir dans les mystérieuses profondeurs de son âme d'ineffabies merveilles.

Ce rayon qui enchanta les contemporains de Jésus, semble maintenant éteint. La beauté de son visage, l'éclat de son regard, la magie de sa voix, tout cela semble évanoui à jamais. Dans l'hostie consacrée nous n'apercevons qu'une apparence de pain, qui encore dans la manducation perd jusqu'au dernier vestige de beauté et de forme. Jésus se cache dans l'Eucharistie, il y sommeille comme sur la barque de Pierre ; mais quand il le veut, il se réveille et fait des prodiges qui étonnent le monde. Ecartant les voiles qui le recouvrent, il se manifeste parfois à quelques privilégiés dans tout l'éclat de sa gloire. Les miracles qu'il multiplie sur la terre de Lourdes, devenue pour nous une autre Galilée, prouvent à l'évidence que son bras n'est pas raccourci. Nous savons d'autre part que s'il se condamne d'ordinaire à l'immobilité et au silence, c'est par amour pour ses fidèles, pour leur permettre d'approcher de lui sans nulle crainte.

Beauté, bonté, puissance, nous retrouvons donc dans l'Eucharistie tout ce qui faisait le charme de Jésus. Nous y retrouvons son adorable personne, et il ne tient qu'à nous de ressentir comme les Juifs du temps de Tibère sa bienfaisante séduction.

IV

S'il est vrai que l'amitié d'un grand homme est un bienfait de Dieu, que dire de l'amitié de Dieu pour l'homme ? Rien n'égale la douceur de ce commerce intime où le cœur peut s'épanouir librement et se laisser aller, sans crainte de tomber dans l'excès, car la mesure d'aimer Dieu est de l'aimer sans mesure. — En se livrant à cette affection sainte, il n'appréhende pas non plus d'être dupe. Avec Jésus pas de désillusion possible : au contraire, plus on pénètre dans son intimité, plus on le trouve aimable. — Qui dira enfin la bienfaisante influence de cette divine amitié ? Deux amis ne peuvent se fréquenter longtemps sans déteindre l'un sur l'autre. Ils s'empruntent mutuellement des idées, des habitudes et jusqu'à des expressions et des gestes : c'est une compénétration réciproque, une sorte d'endosmose morale. A plus forte raison le commerce journalier avec Jésus sera-t-il efficace. Comment avoir constamment devant les yeux ce divin modèle sans être porté à l'imiter, sans se demander en toute circonstance : « Qu'aurait-il fait s'il avait été à ma place ? » Comment approcher journellement de cette fournaise d'amour, sans sentir fondre la glace de son indifférence et de son égoïsme ?

Lorsque le diamant est tiré de la mine, taillé et poli, il rayonne d'un vif éclat. Sa beauté ne vient pas de lui-même, car dans l'obscurité ce n'est plus qu'un caillou vulgaire, mais de la lumière dont son cristal s'imbibe et que ses facettes renvoient. C'est l'image de l'âme qui, détachée du monde et purifiée par le sacrifice, se prête à l'action divine. Elle est belle de la beauté même du Christ qui, demeurant en elle, l'éclaire à fond et la transfigure.

* * *

Pendant sa vie mortelle, Jésus parcourait la Judée et la Galilée, prêchant sa doctrine et annonçant le royaume de Dieu. Quand il rencontrait une âme disposée à l'entendre et ouverte à la grâce, il ne cachait pas sa joie. L'Evangile nous rapporte les éloges qu'il fit de la Chananéenne, du centurion et du publicain Zachée. Quand ce jeune homme riche dont nous ignorons le nom, vint lui demander le chemin de la vie éternelle, Jésus le considéra avec tendresse... Il semble que, pendant tout son ministère public, il n'ait fait que chercher des âmes d'élite pour les conquérir et s'en faire aimer.

Jésus n'a point cessé ses pérégrinations apostoliques. Eternel mendiant d'amour, il chemine encore invisible au milieu de nous. Que de fois n'a-t-il pas frappé à la porte de votre cœur en vous demandant comme à Simon-Pierre : « Mon enfant, m'aimes-tu ? » Heureux si vous avez pu lui répondre avec sincérité : « Seigneur, vous savez tout : vous savez que je vous aime. » Mais si, conscient de vos fautes et de votre fragilité, vous n'osez pas encore lui tenir ce langage, dites-lui du moins : « Seigneur, je désire vous aimer. » Demandez-lui de trouver dans son amour plus de force contre les tentations, plus d'élan vers le bien, plus de zèle pour le salut de vos frères. Demandez à cet incomparable éducateur qui des bateliers de Génésareth fit des apôtres et des saints, de vous transformer à votre tour. Faites-lui chaque jour cette prière :

« Cœur de Jésus, profond abîme qui embrassez dans votre tendresse l'humanité entière, pauvres et riches, justes et pécheurs, croyants et infidèles, élargissez mon cœur si petit et si étroit, afin qu'il aime désormais tous ceux que vous lui commandez d'aimer et qu'il n'ait d'autres limites que celles de la charité chrétienne ! — Cœur de Jésus si généreux dans l'oblation de vous-même, qui pour nous, pécheurs, avez répandu votre sang jusqu'à la dernière goutte, faites-moi honte de mon égoïsme ; apprenez-moi à donner largement, simplement, joyeusement, et à regarder le sacrifice comme une chose toute naturelle ! — Cœur de Jésus qui avez eu pitié de la foule affamée, qui avez eu des larmes pour votre ami Lazare et pour Jérusalem votre patrie, donnez-moi un cœur compatissant qui s'attendrisse sur la misère humaine, sur la détresse des infirmes, des indigents, des malades, des pécheurs, et qui s'empresse à les soulager ! — Cœur de Jésus qui avez supporté avec tant de patience la trahison de Judas, le reniement de Pierre, les

soufflets des soldats et les tortures des bourreaux, faites-moi la grâce d'être doux envers la souffrance et la mort elle-même ! — Cœur de Jésus si beau, si grand, si pur, communiquez-moi un peu de votre noblesse, de votre générosité, de votre pureté, afin que, témoins de cet heureux changement, ceux qui me connaissent vous en rendent grâces et aiment davantage en ma personne Celui qui m'aura sanctifié ! » Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE S. ANTOINE DE PADOUE

L'HOMME DU PEUPLE

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.

Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui succombez sous le fardeau, et je vous relèverai. (Matth., xi, 28).

Mes frères,

Il n'a jamais été prononcé sous le ciel de paroles aussi tendres, aussi fortifiantes ; c'est pourquoi elles ont été entendues par tous ceux qui travaillent et qui souffrent. Les Saints qui ont recueilli l'esprit du Sauveur les ont reprises, et, parlant en son nom, ils ont attiré les peuples au devoir, à la patience, au courage, à Jésus-Christ ; ils ont rendu la vie supportable, même aux plus éprouvés, et, par là, ils sont devenus les meilleurs bienfaiteurs de l'humanité. Que demande-t-elle en effet, sinon l'espérance qui la soutienne, un bras miséricordieux qui l'aide à porter son fardeau, afin qu'elle puisse continuer sa route avec un peu de joie au cœur, et avec la certitude que la tristesse d'aujourd'hui se changera en allégresse demain ?

Parmi ceux qui ont le mieux servi le peuple, qui lui ont fait le plus de bien, il faut compter S. Antoine de Padoue. Homme de Dieu, il savait que la charité a deux ailes, sans lesquelles elle ne peut s'élever jusqu'à Dieu : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Il avait goûté dans l'oraison les plus grandes faveurs célestes, mais il avait appris que, pour être agréable à Dieu, il faut sauver les âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ. Aussi s'élança-t-il, comme un géant, dans le ministère des âmes et dans le service du peuple, *pour l'instruire d'abord,* car l'ignorance du devoir est mortelle ; pour *le défendre ensuite contre ses ennemis,* car il est faible et devient facilement la proie des hérétiques, des sectaires ou des tyrans, qui l'exploitent et le pressurent si on ne lui vient pas en aide.

I

Ce qui distinguait l'Ordre de St-François, c'était son amour pour tout ce qui était humble, faible et petit, pour les pauvres, pour le peuple. Son fondateur aimait à se faire appeler « le petit Pauvre, » et dans son cœur plein d'amour il y avait des compassions, des trésors de bonté, des accents de miséricorde pour tous ceux qui souffrent, mais en particulier pour les victimes qui ne peuvent que se plaindre, comme l'agneau, pour tous les infortunés, les écrasés de la vie. On sait avec quel amour il avait épousé dame Pauvreté, et comment il faisait profession de ressembler à Jésus-Christ qui n'avait même pas une pierre où reposer sa tête.

Personne n'eut comme lui le culte de la nature, parce que son esprit et son cœur lui faisaient voir Dieu dans la création, et, à travers les rayons de son frère le soleil, la beauté de la campagne ou la splendeur des montagnes vêtues de lumière. Cet amour des pauvres, ce sens de la nature, le patriarche Séraphique le transmit à ses fils, tout en leur montrant que les âmes créées à l'image de Dieu et rachetées par les souffrances de la croix, sont d'un prix divin, et que si Dieu les a créées pour lui, il a créé pour elles toutes les merveilles qui nous environnent et qui sont destinées à les élever jusqu'à lui.

1. S. Antoine fut peut-être le plus fidèle disciple de S. François, celui qui comprit le mieux son *esprit d'amour,* sa doctrine, très attirante et très tendre. Dieu en outre lui avait donné le génie de l'éloquence, qui s'enflammait à la pensée des âmes qui ne connaissent pas Dieu et qui se perdent, à la vue des effets pervers des passions humaines et des oppressions qui pesaient sur les faibles.

Il se prépare à la prédication par la prière, il ne prêche même habituellement qu'après avoir célébré la sainte messe, quand il est encore tout pénétré des sentiments d'amour qu'il a puisés au contact du divin Maître.

Alors, à l'exemple de S. Jean, il dit ce que le Sauveur lui a suggéré, ce qu'il a entendu, ce qu'il a touché en quelque sorte ; chacune de ses paroles est un acte d'amour qui glorifie Dieu, et puisqu'il aime Dieu ardemment, il se sent pressé de lui ramener les âmes :

« Je vais prêcher ce qu'il faut que vous fassiez, dit-il, et les moyens que vous devez employer pour plaire à Dieu, pour accomplir votre devoir chrétien. »

Et il les instruit d'abord des vérités nécessaires ; il ouvre les trésors d'érudition et de piété qu'il a amassés dans sa solitude, il explique l'Ecriture Sainte, se sert de comparaisons populaires, expose les paraboles de l'Evangile, et après avoir fait ressortir la bonté de Dieu, il insiste sur la facilité de la conversion, sur l'ineffable douceur de l'amitié divine.

2. Il est tour à tour simple et familier, avec des digressions charmantes et des histoires qu'il conte avec un art accompli ; puis énergique, pressant, entraînant, terrible. Il s'en prend d'abord à *l'orgueil,* qui a perdu Lucifer et qui est pour les âmes les plus élevées, mais peu clairvoyantes et mal équilibrées, la cause de la ruine éternelle : « Cruel orgueil, s'écrie-t-il, toi qui as conçu le dessein de monter plus haut que les nues, et d'asseoir ton trône par-dessus les astres du ciel, pour t'établir sur la montagne du Testament, descends, car Jésus est descendu ! »

Et si l'orgueilleux s'obstine dans son mépris des autres et sa hauteur sacrilège, il lui dit : « Quoi ! toi, toute petite créature, tu te dresses en face de Celui qui soutient de ses trois doigts toute la masse de la terre ? Regarde donc Jésus le Fils de Dieu. C'est lui, c'est ce grand Dieu qui leur était soumis. Et à qui donc était-il soumis ? A un ouvrier, à une pauvre petite vierge ! »

C'est donc à l'orgueil qu'il déclare la guerre d'abord, parce qu'ayant perdu Satan, il est aussi l'ennemi le plus redoutable de l'homme. Satan refusa d'adorer la sainte humanité du Verbe fait chair : telle fut l'épreuve qui lui fut proposée, et à laquelle il succomba, entraînant à sa suite d'innombrables légions angéliques. Et aujourd'hui l'orgueil porte l'homme à s'adorer lui-même, dans ses qualité, dans ses travaux, dans ses découvertes. La science orgueilleuse prétend détrôner Dieu et conduire le monde à sa place ; l'homme devient ainsi son propre Dieu, il divinise l'humanité, qui se transmet le flambeau de la science qui sait tout, qui peut tout, et qui prétend bien se passer de Dieu.

Telle est notre folie actuelle, mais elle était déjà la folie de l'époque où prêchait S. Antoine, et de quels coups de massue il l'accablait !

3. Par contre, comme il était *bon pour le peuple* qui souffre, pour le pécheur qui s'humilie et qui n'ose revenir à Dieu parce qu'il a peur d'être repoussé ! « Pauvre pécheur, lui dit-il, pourquoi désespérer de ton salut, puisqu'ici tout te parle de miséricorde et d'amour ? Vois donc ces deux avocats ! Comme ils plaident bien ta cause au tribunal de la justice divine : une Mère et un Sauveur !... Marie qui présente à son Fils son cœur transpercé par le glaive de la douleur !... Jésus qui présente à son Père les plaies de ses pieds et de ses mains, et son cœur ouvert par la lance du soldat !... Non, non, avec un tel médiateur, avec une telle médiatrice, la miséricorde divine ne te repoussera point ! »

Comment les pécheurs n'auraient-ils pas été rassurés par cette parole aimante et douce qui rendait Dieu si accessible ? Aussi s'empressaient-ils d'accourir. A Padoue, l'affluence est telle que le Saint est obligé de prêcher en rase campagne. Pour se mettre à la portée de tous et ne pas gêner les travaux, il prêche de très grand matin. Dès le milieu de la nuit on voit accourir des personnes délicates et mondaines qui s'arrachent à leur lit, des hommes de tout âge et de toute condition. L'évêque donne l'exemple et se montre assidu à toutes les prédications ; et dans l'immense multitude, pas un cri, pas une parole : tous écoutent, songent à leur âme, regardent dans leur conscience.

Cependant il ne flatte point son auditoire, il ne caresse point ses passions, il ne cherche même pas à le bercer par la musique d'un beau langage. Son éloquence est naturelle, parce qu'elle vient de la conviction. S'il est bon pour les pécheurs qui reviennent sincèrement à Dieu, il est terrible pour ceux qui affichent leurs désordres ou qui scandalisent le peuple, pour les usuriers qui le ruinent, pour les femmes perdues qui le dépravent, pour les factions qui entretiennent les discordes civiles.

4. Mgr Berteaud, dans son éloge funèbre de Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, disait : « Quand la foi était attaquée, quand l'impiété s'insurgeait contre l'Eglise et son Christ, alors son génie s'enflammait, il connaissait la *colère aimante* et la *haine parfaite*. » Ces paroles s'appliquent admirablement à notre Saint. Lui aussi connaissait la colère aimante, c'est-à-dire que c'était l'amour qui lui dictait ses véhémences. Telle est d'ailleurs la marche de la Providence : c'est pour ramener à l'amour, et par amour, qu'elle châtie. Elle voit ses enfants qui s'égarent, et elle en conçoit le ressentiment de l'amour méconnu et offensé ; elle tonne, elle éclate pour les avertir. Elle ne les hait point dans leur âme, dans leur personne, mais elle hait profondément le mal qui les souille, les pervertit et les corrompt ; comme un jardinier qui aime les roses ne hait point la rose qui est tombée dans la boue, mais il hait la boue qui enlève à la rose son éclat, sa beauté et son parfum.

Ainsi S. Antoine haïssait les vices, les erreurs, les mauvaises habitudes, les désordres ; mais il avait une compassion indicible pour les pauvres âmes qui, par faiblesse ou par perversité, se laissent entraîner. Il les arrêtait alors à coups de miracles, car Dieu lui avait conféré ce don précieux et puissant.

Un jour qu'il prêchait devant le Pape et les cardinaux, au Consistoire où se trouvaient réunis des hommes de toutes les nations, il annonça la parole de Dieu avec tant de force, de science et de clarté que tous ceux qui étaient présents le comprirent et qu'ils se disaient : « N'est-il pas un étranger ? Comment se fait-il que nous entendions dans son langage le langage de notre pays ! »

Dieu avait renouvelé pour lui le miracle de la Pentecôte, et le pape Grégoire IX qui l'entendit s'écria : « En vérité celui-ci est l'arche du Testament et le trésor de l'Ecriture Sainte ! »

II

1. La foi du peuple était alors attaquée par une hérésie sournoise, d'autant plus dangereuse qu'elle affectait la gravité et même l'austérité. C'étaient d'ailleurs les traditions manichéennes. S. Augustin n'avait-il pas été séduit par les dehors, les paroles suaves et brillantes de Fauste ? Les Albigeois descendaient en ligne directe des vieux Manichéens. Ils se dérobaient, ils se murmuraient en secret leur doctrine à l'oreille, mais ils ne la prêchaient pas. Au lieu que les autres hérétiques, dit S. Bernard, poussés par l'esprit d'orgueil ne cherchent qu'à se faire connaître, ceux-ci au contraire ne travaillaient qu'à se cacher : « Ils se cachaient sous l'herbe, ajoute Bossuet, pour inspirer plus sûrement leur venin par une secrète morsure. C'est que leur erreur découverte, était à moitié vaincue par sa propre absurdité. C'est pourquoi ils s'attachaient à des ignorants, à des gens de métier, à des femmelettes, à des paysans et ne leur recom-

mandaient rien tant que ce secret mystérieux[1]. » Ils minaient la société par leur impiété, leurs infâmes pratiques, la négation de tout dogme, et ils étaient un danger égal et pour les nations et pour l'Eglise. L'Eglise, pour eux, c'était la grande ennemie, car seule elle était capable de les démasquer, assez puissante pour condamner leurs excès et pour se faire écouter. Aussi s'écriaient-ils : « Nous condamnons tout ce que l'Eglise fait et enseigne. »

L'erreur avançait à travers la France, elle montait dans toutes les classes de la société, comme un fleuve de boue ; elle était protégée par les passions humaines, incarnées, semble-t-il, dans les comtes de Toulouse. Innocent III accusait hautement Raymond VI « d'abominations détestables, » il l'appelait « un homme de pestilence. » Le péril était si grand que les princes prirent les armes. Simon de Montfort remporta des victoires miraculeuses, comme celle de Muret ; mais le glaive ne convertit pas : il faut l'éloquence calme, la lumière, la persuasion et la grâce de Dieu. C'est pourquoi S. Antoine fut envoyé *pour défendre le peuple* contre les doctrines dépravées des Albigeois, avec mission d'éclairer et d'attirer les âmes abusées et ignorantes.

2. Il parut, armé de sa science profonde de la vérité, de sa connaissance des Ecritures, armé surtout de sa vertu, de ses exemples qui faisaient plus de conquêtes encore que ses plus beaux discours. Il appelle ses adversaires à des conférences publiques, il les visite chez eux, confère avec eux dans leurs maisons, suivant la pratique de S. Paul, et là, dans l'intimité, il les instruit, leur montre la perfidie, la méchanceté et le dissolvant de leurs erreurs. A force d'énergie, de discussions, de patience, et de prière, il déjoue leurs ruses, il confond ceux qui sont de mauvaise foi, il poursuit les hérétiques jusque dans leurs derniers retranchements, convertit les âmes sincères et écrase par sa logique, son ironie et la force de ses preuves, les irréconciliables, ceux qui ferment irréductiblement les yeux à la lumière ; c'est pourquoi il est surnommé « le marteau des hérétiques. »

A Verceil, à Montpellier, à Toulouse, il est également désiré et redouté. Dans cette dernière ville, devenue le boulevard de l'erreur, il se dépense sans mesure, surtout dans les conférences où il excelle. Là il peut discuter plus familièrement avec ceux qu'intimide la solennité de la chaire au pied de laquelle ils n'osent formuler leurs objections, il apporte une condescendance infinie à les écouter, à résoudre leurs doutes. Là encore, le miracle vient à son aide.

Un des plus perfides sectaires l'entreprend un jour sur le dogme de la présence réelle. En vain S. Antoine invoque l'Ecriture, la parole souveraine de Jésus-Christ, l'autorité du temoignage, que tous reconnaissent ; le manichéen trouve comme les Pharisiens de Capharnaüm que « ce discours est dur à entendre, » et qu'il ne saurait l'accepter : « Je voudrais voir, dit-il. Prouvez-moi par un miracle que Jésus-Christ est vraiment présent dans l'Eucharistie, et je croirai, et j'embrasserai la foi de l'Eglise. »

Antoine vit sans doute que dans cette âme il y avait une certaine bonne foi, et qu'elle voulait vraiment connaître la vérité ; il fit alors le fameux miracle de la mule. Cet animal sans raison, qu'on avait privé de nourriture pendant plusieurs jours, au lieu de courir aux aliments qu'on lui présentait vint se prosterner devant la Sainte hostie et demeura là longtemps, immobile, dans une attitude recueillie, comme si elle avait compris qu'elle était devant son Créateur. Le manichéen crut et se convertit, lui ainsi que tous les siens. Il bâtit même de ses deniers une église placée sous le vocable de S. Pierre, le prince des Apôtres, le chef de la foi.

Ainsi notre Saint gardait intact parmi les peuples le dépôt sacré de la foi qu'il défendait contre l'hérésie, le plus subtil et le plus dangereux des poisons.

3. Les Papes avaient remarqué que les progrès de l'hérésie étaient dus en partie à l'inertie, à la mollesse, sinon à la complicité des chefs de l'Eglise. Un concile se réunit donc à Bourges sous la présidence du légat romain en 1225. Il y a plus de cent évêques. Antoine est appelé pour leur parler, pour réveiller leur zèle et leur vigilance. C'est une mission délicate et difficile, mais le Souverain Pontife l'a ordonné, il la remplira avec énergie. Ecoutez ces accents dignes du prophète Ezéchiel :

« Malheur au pasteur infidèle qui égare ses brebis ! Malheur au pasteur mercenaire qui ne les défend pas contre les morsures des loups ravisseurs ! »

Parmi ces prélats on en comptait beaucoup qui étaient pleins d'amour pour l'Eglise et de vaillants pasteurs. Antoine eut soudain une sorte d'intuition prophétique qui lui montra que l'évêque même de Bourges, Simon de Sully, n'était pas du nombre des vaillants, mais des mercenaires. Pendant que les loups pénétraient dans le bercail et dévoraient les brebis, lui, il laissait faire, il se taisait, il ne revendiquait point, par timidité peut-être, les droits de la vérité, il ne soutenait pas les intérêts de l'Eglise. Et il ne paraissait point comprendre que les paroles du Saint le visaient nettement. Le courageux franciscain n'hésita point : « C'est à vous, lui dit-il, que je m'adresse ! »

Et il fit longuement et publiquement la confession de ce prélat, qui, soudain touché de la grâce, et frappé par cette hardiesse apostolique, baissa la tête, se repentit de sa tiédeur et vint se jeter aux pieds du religieux qui lui avait montré ses défaillances et tracé sa voie. D'ailleurs la parole d'Antoine revêtait la plus haute autorité, puisqu'il avait été désigné par le Souverain Pontife lui-même pour éclairer les chefs de l'Eglise comme il avait éclairé les peuples.

4. Je n'ai pas à vous redire son courage en face *des princes* qui exploitaient le peuple. Frédéric II régnait alors sur la Germanie, lui que le pape Grégoire IX appelait « la bête de l'Apocalypse qui sort de la mer, chargée de noms de blasphème, la bête féroce qui n'ouvre la bouche que pour vomir

[1] *Histoire des variations...*, liv. X.

des injures contre le nom de Dieu et lancer ses flèches contre son tabernacle et contre les Saints qui habitent dans les cieux. » Un de ses gendres, Ezzelin le féroce, exerçait une tyrannie inouïe sur Vérone. Toute l'Italie était divisée, deux factions la ravageaient, les Guelfes qui étaient le parti national, et les Gibelins, attachés à la domination germanique. Les Dominicains et les Franciscains s'appliquèrent avec une intrépidité héroïque à étouffer les discordes et à discréditer les tyrans. Pierre des Vignes, dévoué au César germanique, s'en plaint amèrement : « Ils ont réprouvé publiquement, dit-il, notre vie et notre conversation, ils ont brisé nos droits et nous ont réduits à rien. Enfin, pour nous affaiblir encore davantage, et nous enlever l'attachement des peuples, ils ont créé deux nouvelles confréries qui embrassent la totalité des hommes et des femmes. » Il parlait des deux tiers ordres établis pour ramener parmi les peuples la paix, la concorde et la charité. S. Antoine fut le soldat le plus vaillant de cette croisade salutaire, et vous savez avec quel zèle intrépide il vint reprocher à Ezzelin ses crimes, à Vérone même, dans son propre palais. Le tyran s'inclina, et s'adoucit, au moins pour un temps.

* * *

Nos saints n'auraient-ils fait que maintenir et exalter dans le monde la liberté des peuples, le caractère, ce qui fait qu'on est homme, qu'on pense par soi-même, qu'on n'est pas une girouette qui tourne à tout vent, — qu'ils auraient rendu à l'humanité le plus signalé des services en l'empêchant de rouler dans le servilisme abject qui est pire que la barbarie. Ils ont fait mieux encore. Ils ont rappelé à l'homme sa dignité, mais ils lui ont montré qu'elle réside dans la foi. Nous sommes grands parce que Jésus-Christ a fait de nous ses frères. Et ils ont gardé parmi nous la foi, le plus précieux des biens, ils l'ont préservée et défendue au péril de leur vie et au prix de leur sang. Ne l'oublions jamais et demeurons fidèles à leurs enseignements. Ainsi soit-il.

JE CROIS EN DIEU

IV

LE BESOIN DU CŒUR

De toutes les aspirations de l'homme, la plus profonde est, sans conteste, celle qui le porte au bonheur. Le bonheur ! c'est l'objet de ses rêves, le but de ses efforts. C'est lui que recherche l'enfant dans ses jeux, vers lui que tend l'adolescent en quête d'une situation d'avenir. C'est lui qu'espère trouver l'homme aux termes de ses travaux, lui dont veut jouir le vieillard en ses jours de repos. Le mondain le cherche dans la fête ; le sage, dans la vertu. Le privilégié de la fortune croit l'avoir trouvé et se félicite ; le pauvre gémit parce qu'il ne l'a pas rencontré. D'un mot, quels que soient son âge ou bien sa condition, *l'homme veut être heureux,* et tend de toutes ses énergies au bonheur.

* * *

Le bonheur : en quoi consiste-t-il donc ?

Dans les richesses, ont pensé certains. C'est vrai que l'argent permet bien des satisfactions. Bonne table et beaux habits, confort et luxe, voyages et plaisirs : le riche peut se payer tout cela, et le pauvre l'envie ! — Pourtant, il faut plus pour être heureux. Il faut la santé, la paix, la joie intime ; et ces trésors ne s'achètent pas à prix d'argent. Pour ne les avoir pas, bien des riches ont pleuré, et sont restés toute leur vie malheureux. De lassitude, de dégoût, il est des millionnaires, dit-on, qui se sont suicidés. Non, si avantageuses qu'elles soient, les richesses ne suffisent pas à rendre heureux, et le proverbe a raison qui dit que « *l'argent ne fait pas le bonheur.* »

Non plus les faveurs populaires. Quelques-uns les envient et s'en grisent, c'est vrai. Ils tendent leurs efforts à se faire remarquer, à se distinguer, à s'élever, à arriver aux situations en vue, aux honneurs. S'ils réussissent, ils jouissent de leur succès : on parle d'eux, on les admire, on les recherche ! Ils sont heureux. — Sans doute les succès, les honneurs apportent bien leurs joies. Sont-elles *suffisantes à faire pleinement heureux ? Il est permis d'en douter.* D'ailleurs, il leur manquera toujours la stabilité : pas de triomphateur qui n'ait eu tôt ou tard son Sainte-Hélène.

Aussi bien faut-il autre chose pour donner le bonheur : c'est l'affection. Aimer, se sentir aimé ! Le mot seul met un sourire aux lèvres. Savoir que l'on emplit une pensée, que l'on fait battre un cœur, que quelqu'un vit de vous, pour vous : ah ! voilà la condition même du bonheur. De fait, considérez l'homme qui se sait aimé. Il avait peut-être tout à l'heure un regard terne, des traits vulgaires, un visage banal. Voyez-le maintenant : son front s'est éclairé, ses yeux se sont animés ; tous les traits se sont harmonisés, embellis, ils traduisent la joie ; la voix s'est faite plus assurée, et le timbre plus chaud ; la démarche redressée et fière exprime la confiance. Cet homme est changé ; *il est aimé, il est heureux.*

C'est donc bien l'affection qui donne le bonheur.

* * *

Mais où trouver cette heureuse affection ?

Dans les amours sensibles ?... Beaucoup, de fait, sont allés l'y chercher. Ils ont parlé de jouissances, de délices, d'ivresses. Et peut-être bien que pendant un temps, ils ont pensé être heureux. — Mais voici qu'insensiblement leur joie s'est troublée. Le remords s'est levé ; la façon dont ils avaient pris la vie, ne leur apparaissait pas sage ; elle contredisait leur éducation, et compromettait en tout cas leur avenir. D'ailleurs, le plaisir perdait peu à peu du charme et du prestige qui les avaient au début captivés, et il devenait moins vif. Ils n'en vibraient plus ; ils s'en lassaient ; ils y prenaient du dégoût :

voilà donc ce qui les avait retenus ! Ils croyaient y trouver le bonheur : ils y rencontrent finalement le vide et la laideur. Oh ! *le douloureux désenchantement !* Le Sage oriental s'en est fait jadis l'interprète en une plainte attristée : « J'ai dit à mon cœur : allons, je t'éprouverai par la joie ; goûte le plaisir. Je me procurai des chanteurs et des chanteuses, et les délices des hommes, des femmes en abondance. Tout ce que mes yeux désiraient, je ne les en ai pas privés ; je n'ai refusé à mon cœur aucune joie... Et puis j'ai considéré le profit, et j'ai vu que tout est *vanité et poursuite de vent*... J'en suis venu à livrer mon cœur au découragement. » Et de la plainte ancienne le poète moderne s'est fait l'écho :

Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide,
Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir.

Mais s'il n'est point dans le plaisir, le bonheur se trouve-t-il DANS L'AMOUR LÉGITIME ?... Un proverbe chinois compare le mariage à une forteresse assiégée : ceux qui sont au dehors s'efforcent d'y entrer, et ceux qui sont dedans voudraient bien en sortir. La note est trop pessimiste. S'il est des unions dont le printemps fut court, et qui connurent bientôt les orages de l'été, et les glaces de l'hiver, il faut reconnaître qu'il en est bien aussi d'heureuses. Quand de jeunes époux ont la santé ; quand ils ont le même idéal, la même foi ; quand ils n'ont qu'un seul cœur ; quand ils voient leur amour revivre en de charmants enfants, que manquerait-il à leur bonheur ? Leur sourire, leur confiance en la vie disent assez qu'ils sont heureux. — Laissez passer quelques années. Oui, l'on s'aime toujours, peut-être même plus encore qu'au début. Mais ce n'est plus l'ardente confiance d'autrefois ; on la croirait teintée de mélancolie. Que s'est-il donc passé ? L'habitude de la vie commune a pu révéler des insuffisances d'esprit, des froideurs de cœur, des défauts de caractère, que l'on n'avait point vus, ou point voulu voir jusqu'alors. De nouvelles préoccupations d'affaires, d'études ou d'œuvres, n'ont pas été comprises, ni partagées. Des délicatesses de conscience ont été méconnues, froissées... Ou bien l'on se demande si l'on a bien pénétré le cœur aimé, si quelque coin n'a pas échappé ; et c'est la crainte de n'être pas aimé autant qu'on voudrait l'être, ou la mélancolie de ne pas l'être comme on eût voulu l'être... On avait cru au début pouvoir se suffire pleinement et se passer des autres ; des déceptions légères, mais répétées, ont montré le contraire. C'est bien le même amour, mais plus la même confiance. *Cet amour reste bon ; mais il ne suffit plus.* Il faudrait autre chose encore.

Quoi donc ? L'AMITIÉ ? L'amitié est un sentiment moins ardent, moins chaud que l'amour ; mais son calme et sa douceur font précisément sa bonté. Il est aussi moins égoïste, et tend plus à donner qu'à recevoir. Il est idéal. C'est un mélange de sympathie, d'estime et de confiance qui le forment. Quand deux créatures ont trouvé l'une chez l'autre ces sentiments, elles se sentent doucement portées à se rapprocher, elles deviennent amies. L'ami, c'est celui en qui l'on a toute confiance, celui à qui l'on peut tout dire ; on sait qu'il comprendra, et qu'il sympathisera. A-t-on besoin d'un conseil ? on peut aller à lui, il est désintéressé, il ne veut que le bien de son ami, et l'éclairera de son mieux. C'est le confident désigné pour les joies et les peines, et quand le cœur est lassé de pleurer en dedans pour des tristesses intimes, il peut se décharger dans le cœur de son ami ; il est assuré de sa discrète sympathie. *L'amitié est belle, l'amitié est douce.* Les anciens la regardaient *comme un présent des cieux. Heureux qui rencontre un ami !* — Mais il en est de l'amitié comme de toutes les bonnes choses ici-bas ! L'amitié est rare ; et qui a le bonheur de la trouver, n'a pas toujours la consolation de garder près de lui son ami. La vie et ses nécessités obligent aux séparations. Lorsqu'elle ne le fait pas, la mort implacable les réalise. *Si belle qu'elle soit, l'amitié ne suffit donc pas* à donner le bonheur.

Reste du moins un refuge : c'est L'AMOUR MATERNEL. La mère a suffi au cœur de l'enfant ; c'est à elle que revient l'homme blessé par les déceptions de la vie. La mère aime ardemment, elle aime purement, elle aime généreusement ; il semblerait que *l'amour maternel soit fait d'une harmonie de tous les autres amours purifiés.* Bien plus que d'elle-même, la mère s'inquiète de son enfant. Elle l'a bercé petit, elle s'ingénie à le gâter grandi ; elle souffre de ses souffrances, elle se réjouit de ses joies ; s'il est triste, elle cherche à le consoler, et ne s'arrête que lorsque le front plissé s'est détendu ; si le cœur est gros, elle facilite la confidence et délicatement encourage ; s'il y a danger, elle avertit doucement. La déchéance ne l'arrête pas : ses bras sont toujours tendus pour recevoir le fils prodigue. Surtout, que l'on n'attaque pas son enfant ! Elle est là, en tout cas, pour le défendre et le protéger ; elle ne faillira pas à la tâche ; elle se sacrifiera s'il le faut. Oh ! l'amour d'une mère ! Amour que nul n'égale ; chacun en a sa part, et tous l'ont tout entier ! L'on comprend que l'homme, comme autrefois l'enfant, aime à venir se blottir dans les bras de sa mère. Celle-là du moins *ne trompe pas, ne manque pas ; et son affection rend la paix, la force et la joie.* — Hélas ! les mères ne sont pas toujours présentes ; les circonstances ont dispersé les enfants... Hélas ! les mères ne sont souvent plus ; la mort les a prises... Si bien que l'amour maternel, qui pouvait et devait consoler, est *trop souvent ravi à l'homme* quand il en a senti et compris le besoin.

* * *

Telle est donc notre condition. Nous sommes faits pour l'affection et le bonheur, et voilà que les amours d'ici-bas sont impuissants à nous donner l'affection et le bonheur désirés. Ou bien ils ne sont point purs, ils laissent encore inassouvies certaines aspirations ; ou bien, s'ils peuvent y répondre pleinement, ces rencontres sont rares, et la mort vient finalement les détruire.

Non, la terre n'est point le séjour du bonheur.

Peut-être est-ce la douloureuse expérience de ce fait qui a mis au cœur de l'homme l'immense mélancolie dont parle le poète...

Quoi qu'il en soit, elle n'a point détruit son besoin de bonheur. Il semblerait au contraire qu'il se soit accru de toutes ses déceptions. Plus il a souffert, et plus l'homme rêve de compensation. Il veut être heureux malgré tout.

La terre est impuissante à le satisfaire. Soit... Mais *il reste les cieux.* Pourquoi ne pourraient-ils pas offrir *cet idéal Ami, et avec lui, tout le Bonheur rêvé?*

V

LE BESOIN DE LA CONSCIENCE

Le *sentiment de la justice est l'un des plus nobles* de l'âme humaine. Il est aussi l'un *des plus délicats et des plus exigeants.*

* * *

C'est un fait, l'homme veut la justice. Le triomphe du vice et l'insuccès de la vertu le scandalisent. Il veut que le bien soit récompensé et que le mal soit puni.

Il veut que le jeune homme honnête et sérieux réussisse dans la vie; il approuve que le « joueur » qui gaspille son argent et ses forces en futiles amusements soit puni de ses folies. Il désire que l'épouse dévouée et la mère vigilante soit payée de ses peines par une vie heureuse; il trouve juste que la coquette qui néglige son intérieur pour la poursuite des vanités et plaisirs mondains rencontre l'épreuve. Il entend que l'honnête employé et l'ouvrier consciencieux soient favorisés; il s'indigne de la prospérité des chevaliers d'industrie et de tous les exploiteurs. Il estime la femme ou la veuve du mobilisé qui garde fidèle et fière la mémoire de son soldat; il se révolte de la conduite (pour ne pas dire de l'inconduite) de celle qui a trop vite et trop facilement oublié. Il loue le soldat brave et généreux; il méprise le lâche et le traître. Il souhaite que le noble défenseur d'une patrie injustement attaquée, triomphe; il se révolterait du succès de l'injuste agresseur.

D'un mot, il veut la justice.

Et il la veut — si l'on peut dire — *dans la justice.* Il désire qu'elle connaisse et sanctionne tous les actes, ceux du dedans aussi bien que ceux du dehors, les bonnes intentions tout comme les crimes. Il veut qu'elle s'applique également à tous les hommes; quel que soit leur âge, et quelles que soient leurs conditions, il faut qu'elle n'en néglige aucun. Pour tout dire, elle doit être *universelle.* — Elle doit être aussi *proportionnée.* Que la bonne conduite soit récompensée autant qu'elle le mérite, que la mauvaise soit réprimée dans la même mesure. Ni faiblesse, ni exagération : la justice simplement, absolument.

Tel est, avec ses exigences, le sentiment de la justice.

* * *

Trouve-t-il ici-bas satisfaction ? Certes, *le monde présent a ses sanctions;* quelle en est la valeur ?

Il y a LES SANCTIONS NATURELLES : celles qui découlent de l'ordre même des choses. Tout de même, remarque-t-on, que le bon arbre porte de bons fruits, et que la ronce ne donne que des épines, ainsi le vice entraîne le malheur, la vertu apporte la prospérité. C'est ce qu'on appelle la *Justice immanente.*

Il est vrai : l'on a vu des jeunes gens sérieux et d'honnêtes ouvriers réussir en la vie, du fait même de leurs efforts et de leur valeur; et l'on a vu aussi des libertins, des exploiteurs, que l'inconduite ou la fraude ont conduits au malheur. Telle mère de famille s'est fait, par sa vertu, un intérieur heureux, tandis que la négligence ou la coquetterie de cette autre ont amené le trouble au foyer. Tel soldat a vu sa bravoure couronnée de succès. Le traître est tombé plus d'une fois victime de ses méfaits.

Soit. Mais il arrive aussi malheureusement le contraire. — Il est d'honnêtes gens, d'honnêtes familles, d'honnêtes industriels qui n'ont pas prospéré, et précisément, ce semble, parce que, dans l'attitude, les relations ou les affaires on a porté trop de scrupules. Si l'on s'en fût débarrassé, il est bien possible que l'on eût réussi. De fait, ne voit-on pas plus d'une fois, la ruse, la fraude, le vice, enrichir leurs adeptes? Tel a réussi qui a su habilement distribuer des « pots de vin ». On parle d'entreprises louches qui ont magnifiquement prospéré. Le vice est souvent adulé et grassement payé. — Par ailleurs, s'il honore, le courage expose. Combien de nos braves soldats sont tombés sur les champs de bataille, victimes de leurs exploits! Cependant les « embusqués » demeuraient à l'arrière bien à l'abri des coups. La justice même d'une cause n'est pas une garantie de succès; la France fut vaincue en 70, et la force brutale a triomphé; c'est le falsificateur de la dépêche d'Ems, le Chancelier de fer, qui l'a emporté, et non nos nobles combattants! Hélas! ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a constaté la prospérité des impies et le malheur des justes, et qu'on s'en est scandalisé!...

Les sanctions de la nature sont donc insuffisantes. Le fait s'explique, d'ailleurs. La nature aveugle ne connaît que l'ordre matériel, elle ignore l'ordre moral. Dès lors, elle récompense la force, l'habileté matérielle; elle se désintéresse de l'honnêteté, de la droiture morale.

Pour combler cette lacune et remédier aux injustices du sort, les hommes sont intervenus. Au-dessus des sanctions naturelles, nous avons LES SANCTIONS HUMAINES.

C'est d'abord *l'opinion publique.* Elle dispose de précieuses ressources : l'estime qu'elle donne à la vertu, le mépris qu'elle réserve aux vices. Comme l'homme est très sensible aux jugements de ses frères, il trouve en leurs applaudissements une récompense enviée, et dans leur blâme une sévère

punition. Le stimulant aura à ses yeux une plus grande valeur, si l'opinion traduit ses appréciations par des signes sensibles.

De fait, la Société a institué tout un *système de sanctions*. Elle a ses récompenses, médailles et rubans de tous ordres. Elle récompense le mérite agricole et diplôme l'enseignement. Elle a ses prix de vertu. Aux braves soldats, elle donne la croix de guerre et la médaille militaire. Elle réserve à ses héros la Légion d'honneur. — Contre les méchants, elle a institué sa police : ses gardes champêtres, ses gendarmes, ses agents. Ses tribunaux condamnent les malfaiteurs, et, à l'occasion, les forcent à restituer. La prison, et parfois le bagne, châtient la fraude, le vol, la trahison, le crime.

Ces institutions sociales complètent heureusement les sanctions naturelles. Elles n'en sont pas moins *très insuffisantes*. Elles ne portent que sur les actes extérieurs : tout le domaine des vertus ou des vices intimes, des nobles intentions ou des méchants projets, tout ce qui souille ou ennoblit le cœur, tout cela leur échappe. Et encore, parmi ces faits extérieurs ne saisit-elle que ceux qui sont publics. Combien de crimes cachés resteront à jamais impunis ! Par contre, que de dévouements ignorés : dévouements d'épouses et de mères, sacrifices silencieux, ou perdus dans l'action commune, de tant de nos soldats ! Ah ! saurons-nous jamais leurs hauts faits ? Que de croix devraient briller sur des poitrines, qui n'y rayonneront jamais ! — Et même en ce domaine des actes publics, on peut se demander si la justice humaine est toujours équitable. Ne l'a-t-on pas accusée d'être parfois trop lourde pour les uns et trop complaisante pour les autres ?

En somme, *à côté de précieux avantages*, la justice humaine est entachée de *faiblesses*, elle ne voit pas tout, elle n'apprécie pas toujours équitablement.

Reste la ressource de LA CONSCIENCE. C'est un juge apparemment plus équitable : elle est désintéressée. Elle est surtout plus éclairée. Aucun acte ne lui échappe ; elle connaît ceux du dedans, aussi bien que ceux du dehors. Et pour récompenser ou punir, elle dispose de sanctions de valeur : on a célébré la paix, les joies délicates de la bonne conscience ; on a dramatisé le remords, cet œil sévère qui poursuit le coupable jusque dans la tombe.

Tout cela est vrai. Il ne l'est pas moins que la joie du devoir et le remords du vice sont d'essence si fine, si ténue, que, pour certains, leur jouissance ou leur peine ne sont pas proportionnées à l'effort de la vertu, à la malice du vice. Elles le sont peut-être pour les âmes délicates ; elles ne paraissent pas l'être pour la généralité. — D'autant que la conscience n'est pas toujours équitable. Elle reprend sévèrement le juste pour des fautes minimes, et fera par exemple regretter jusqu'aux larmes un mouvement d'impatience qui aura attristé le prochain. On dit au contraire qu'elle s'endurcit chez le criminel, et que, plus il s'enfonce dans le mal, moins elle se fait entendre. Plus il deviendrait méchant, moins donc il aurait à souffrir du remords — D'ailleurs, fût-elle équitable, qu'elle ne pourrait pas toujours appliquer ses sanctions. C'est le cas, lorsque le malfaiteur meurt dans l'acte du crime ; il s'en sera donc allé sans punition. C'est le cas, de même, lorsque le héros meurt dans l'acte de dévouement. Combien de nos soldats par exemple sont tombés dans l'assaut ! le temps ne leur aura pas été donné de jouir des applaudissements de leur conscience, leur sacrifice n'aura pas été couronné.

Malgré sa valeur, la sanction de la conscience paraît donc à son tour *insuffisante*.

* * *

C'est ainsi que l'examen établit *l'insuffisance des sanctions d'ici-bas*. Elles ne sont ni universelles, ni proportionnées. Il leur manque la lumière qui révèlerait tous les actes avec leur degré de mérite ou de faute ; l'équité qui établirait les justes titres à récompense ou châtiment ; la puissance qui assurerait l'exécution du jugement porté.

Or la *constatation de cette insuffisance réveille dans l'âme une douloureuse impression*. Eh quoi ! il serait établi que le voleur, le criminel ou le traître pourraient impunément échapper, peut-être même prospérer ; que le juste, l'honnête, le héros pourraient ne retirer aucun fruit de leur dévouement ! Eh quoi ! l'on pourrait voir un injuste agresseur, chargé de quatre ans de guerre, et de millions de morts et de deuils, finalement échapper au châtiment, et même triompher ; tandis que le petit soldat qui a quitté femme et enfants pour la défense de la plus juste des causes, succomberait invengé, sans espoir !

Mais non ! Le crime ne peut finalement l'emporter, et la vertu s'effondrer sans retour ! L'âme se révolte à cette pensée, elle en appelle *à la justice*, elle veut un juste rétablissement des choses. Oui, il lui faut un Juge souverainement éclairé, équitable, puissant, qui venge le crime et récompense la vertu.

La terre le lui refuse ; eh bien ! *pourquoi le ciel ne le lui donnerait-il pas ?*

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR [1]

XIX

JÉSUS MONTE A JÉRUSALEM

Jésus est arrivé le vendredi soir à Béthanie, venant de Jéricho, où il a reçu l'hospitalité de Zachée. Là il se repose une dernière fois en ce monde dans la maison amie de Marthe. Le lendemain Simon le Lépreux lui offre un festin, Marthe sert les convives, heureuse de la résurrection de Lazare, et Madeleine répand sur la tête et sur les pieds du

[1] Sous ce titre nous avons donné, en suivant l'ordre chronologique, un exposé populaire des Evangiles. Le dernier n° paru remonte à l'année 1912 ; nous allons essayer de terminer la série assez rapidement.

Sauveur son vase d'albâtre rempli de parfums précieux.

Cet acte qui scandalise les disciples excités par Judas, réjouit le cœur du bon Maître. Il l'exalte, il le glorifie, il l'explique : « Elle a embaumé par avance mon corps pour ma sépulture. » (Mc., XIV, 8).

Les pensées tristes commencent donc à l'assiéger. Car l'heure est très proche où il consommera son suprême sacrifice. Mais auparavant, pour que ses ennemis soient inexcusables de ne pas croire, il veut affirmer sa puissance divine.

A Jérusalem les princes des prêtres ourdissent leurs complots : ils ont résolu de le tuer s'il vient à la fête. Car il n'a pas encore paru et le peuple qui l'aime s'en inquiète : « Qu'en pensez-vous, se demande-t-il, qu'il n'est pas venu ? Est-ce qu'il ne viendra pas pour la Pâque? » (Jean, XI, 56).

Le soir du Sabbat, le bruit se répand qu'il est arrivé à Béthanie, qui n'est qu'à quinze stades [1] de Jérusalem, et qu'il fera le lendemain son entrée dans la cité. Le Sabbat se termine à six heures du soir, c'est pourquoi beaucoup de Juifs se transportent à la maison de Marthe pour le voir, mais pour voir aussi Lazare ressuscité des morts. (Jean, XII, 9).

Lazare, voilà le témoin irrécusable ! Les Pharisiens ont assisté en grand nombre à ses funérailles, ils ont vu rouler la pierre qui ferma son sépulcre ; et quatre jours après Jésus vient : il fait enlever la pierre du tombeau, il appelle : « Lazare ! viens, sors ! » Et Lazare qui déjà sentait l'odeur repoussante de la mort, apparaît devant la foule avec le suaire qui lui couvre le visage, et il marche, il est vivant, il a assisté au festin de Simon le Lépreux. Qui pourrait douter de la puissance divine de celui qui l'a ressuscité?

Aussi les hommes sincères redisent-ils la parole de Marthe : « Je crois que vous êtes le Fils du Dieu vivant, venu dans ce monde. » (Jean, XI, 27).

Ainsi pensent, ainsi parlent tous ceux qui sont arrivés à Béthanie ce soir du Sabbat et qui ont vu Lazare. Mais les Scribes et les Anciens ne sont pas venus. Seraient-ils venus qu'ils auraient résisté à l'évidence. C'est une erreur de penser que les miracles convertissent; la foi est un don de Dieu et Dieu ne la donne qu'à ceux qui la demandent, qui prient humblement, qu'aux âmes de bonne foi et de bonne volonté.

Toutefois ceux qui ne veulent pas croire, malgré des preuves solides, vivantes, ceux-là sont coupables et seront justement châtiés. Il sera trop tard pour eux de dire : « Nous nous sommes donc trompés ! *Ergo erravimus !* » Car ils ont voulu se tromper.

* * *

Le matin du dimanche, jour des Rameaux, Jésus fait ses adieux à ses amis de Béthanie, il ne les reverra sans doute plus qu'au moment où ils viendront s'agenouiller au pied de la croix quand il y sera cloué pour le salut du monde. Il le sait, lui qui sait tout ; et cette pensée accable de chagrin son cœur divinement bon. Mais c'est pour nous, pour les hommes, *propter nos homines,* pour nous qu'il aime infiniment, quoique nous le méritions si peu ; et il accomplit vaillamment ce sacrifice qui commence la série terrible des douleurs de sa Passion.

Il suit le sentier qui passe sur la crête du mont des Oliviers. On est au printemps, qui est si beau en Palestine. Les palmiers, les figuiers, les oliviers sont parés de leur jeune verdure ; les figuiers laissent même déjà apparaître leurs fruits. Le mont des Oliviers n'avait pas alors l'apparence désertique que lui ont donnée les siècles de domination musulmane. Il était couvert de la gracieuse et fine frondaison des oliviers qui lui avaient valu son nom.

Les Apôtres l'accompagnent, heureux et confiants : ils ne connaissent point les soucis de leur Maître. Il les arrête auprès de Bethphagé et il envoie deux de ses disciples, Pierre et Jean, croit-on, la foi et la charité, en leur disant :

— « Allez dans ce village qui est devant vous. Quand vous y entrerez, vous trouverez attachés une ânesse et son ânon que personne n'a jamais monté. Déliez-les et me les amenez. Si l'on vous demande : « Que faites-vous ? » répondez : « Le Seigneur en a besoin » ; et aussitôt on les laissera aller. »

Il connaît l'avenir, il sait les pensées des cœurs. Les Apôtres vont sans nulle hésitation, et les choses se passent comme Jésus l'a dit. Ils lui amènent l'âne et l'ânon : l'âne, disent les Pères, symbole de la Synagogue ; l'ânon qui figure l'Eglise, le peuple neuf et plein de vie qui est le peuple de l'avenir.

Une pierre mise au jour en 1877, et qui est couverte de peintures du temps des Croisés, représentant la résurrection de Lazare et les Apôtres partant pour Bethphagé, marque la place traditionnelle où Jésus reçut l'ânesse, ou du moins fixe l'endroit où s'élevait ce village, *castellum.*

Les Apôtres observent tous ces détails, recueillent toutes les paroles, tous les gestes du Maître. Ils conduisent auprès de lui sa monture sur laquelle ils jettent leurs vêtements par honneur et comme ornement. Ils ne savaient pas qu'ils accomplissaient ainsi une prophétie. Zacharie en effet avait écrit :

« Réjouis-toi, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem, voici que ton roi vient à toi humble et doux, juste et sauveur ; il est pauvre et monté sur une ânesse avec son ânon. » (Zach., IX, 9 ; Is., LXII, 11).

L'âne c'est la monture d'Orient, la monture du riche et du pauvre, d'Abraham et de David, celle qui porta Marie de Nazareth aux montagnes de Juda, à Bethléem et à Aïn Karem, le pays de S. Jean-Baptiste. Jésus montre ainsi qu'il est roi, comme son aïeul David : il va entrer triomphalement à Jérusalem en roi ; mais le trait qu'ont signalé les Prophètes, c'est surtout sa douceur et

[1] Le stade valait 185 mètres.

sa pauvreté. Il est juste, *justus*, mais ce qu'il va faire éclater, c'est sa bonté. Il n'est pas armé du glaive, il n'inspire pas la terreur, il n'est pas entouré de gardes portant l'épée haute. Ses gardes ce sont ses Apôtres inoffensifs et qui crient des vivats dans leur enthousiasme et leur bonheur, qui l'ont fait asseoir sur l'ânesse et lui prodiguent de naïfs honneurs royaux. Il ne veut pas effrayer, mais attirer.

Ces prophéties, ils ne les connaissaient pas alors, dit S. Jean, ou ils n'y songeaient pas, ils s'en souvinrent seulement, *recordati sunt,* lorsque Jésus fut glorifié. (Jean, XII, 16).

Jérusalem, c'est la figure de notre âme. Jésus l'appelle, il emploie pour l'attirer ses douces séductions surnaturelles, lui « l'enchanteur des âmes ; » il lui parle par mille moyens, par mille voix, il veut s'unir à elle surtout par la Sainte Communion. Quand ce doux moment arrive, « Réjouis-toi, fille de Sion, car il vient, ton roi, *rex tuus,* plein de douceur. »

Ayez alors l'empressement des Apôtres ; ils jetaient aussi leurs vêtements sous les pieds de sa monture, jetez votre cœur au-devant de lui.

Il est « roi, » il a donc le droit de régner, de commander.

Il est « votre roi, » des relations intimes de sujet à souverain vous unissent à lui. Il est votre bien, votre chose en quelque sorte ; combien doit être puissant votre amour pour lui, docile votre obéissance à son autorité que vous avez mille fois reconnue !

Il est doux et humble, *mansuetus,* afin de vous apprendre à lui ressembler, à être doux parmi les violents, humble dans l'adversité, quand les événements, les hommes, les superbes, les fléaux, les maladies paraissent vouloir vous écraser. Même humainement parlant, la douceur est la plus grande habileté, elle vous concilie l'affection, elle vous rend maîtres des cœurs et « possesseurs de la terre. »

De même rien ne relève l'âme comme l'humilité. Elle nous courbe sous la main de Dieu, nous fait reconnaître que s'il nous frappe nous l'avons mérité, que nous ne sommes rien devant lui que des pécheurs, et qu'il s'est toujours montré pour nous infiniment miséricordieux. Alors la confiance nous revient, avec la force qui nous fait porter la vie.

XX

IL PLEURE SUR LA VILLE SAINTE

Le chemin que suivait Jésus pour se rendre à Jérusalem gagnait le sommet de la montagne des Oliviers. Jérusalem, il n'y était pas entré depuis la fête de la Dédicace où se voyant déjà entouré de pièges homicides il s'était écrié :

« Jérusalem ! Jérusalem ! toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu ! Et voilà que vos maisons seront désertes. Car je vous le dis, vous ne me verrez point jusqu'à ce que vous disiez : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » (Luc, XIII, 34).

Jérusalem, ce seul nom fait battre son cœur de joie ou de chagrin. C'est la cité où s'élève le temple, le temple où la majesté divine repose sur l'arche entre les deux Chérubins ; c'est la cité de David, le grand ancêtre : c'est la patrie. Et c'est parce que Jérusalem, toujours ingrate, l'a repoussé, malgré son amour et ses efforts d'union, qu'il lui avait prédit qu'elle serait changée en désert.

Il est maintenant sur la crête de la montagne, la multitude l'a suivi, composée surtout des pèlerins accourus pour la fête et qui campent dans les vallons ou sur les collines, tous joyeux de le voir, dépouillant les figuiers et les oliviers de leurs branches vertes, de leurs rameaux printaniers pour les jeter sur ses pas et s'écriant : « Béni celui qui vient au nom du Seigneur ! »

D'un coup d'œil il embrasse toute la ville qui se dresse en face de lui sur ses magnifiques remparts, la porte Dorée, ses édifices splendides, ses palais, le temple surtout, le temple avec ses toits lamés d'or qui étincellent au soleil. Il s'arrête devant ce spectacle imposant de gloire et de piété, il adore le Père qui veut demeurer particulièrement dans le Saint des Saints, puis de son regard divin il perce les voiles de l'avenir. L'avenir tout prochain, en dépit des cris de joie qui le saluent, c'est sa Passion. L'avenir plus éloigné, mais que verra encore cette génération qui l'acclame, c'est la ruine de cette cité qui sera démantelée et rasée. Son âme est profondément affligée, son cœur de patriote s'émeut, car jamais patrie ne fut aimée comme le fut par lui Jérusalem, la capitale de sa patrie. Il contemple cette cité à qui il a prodigué ses enseignements, ses avertissements, ses miracles, il pleure sur elle et laisse échapper ces paroles où il exhale sa tristesse, ses plaintes, avec quelque reste d'espérance :

« Ah ! si tu savais, au moins dans ce jour qui t'est encore donné, ce qui peut t'apporter la paix ! Mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Car viendront les jours où tes ennemis t'environneront de tranchées ; ils t'entoureront et te serreront de toutes parts, ils te renverseront à terre, toi et tes enfants qui sont au milieu de toi, et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. » (Luc, XIX, 42).

C'est la description exacte et réaliste du siège de Jérusalem en 70. Avant quarante ans les légions de Titus viendront, elles entoureront la cité d'un mur de circonvallation, elles l'enfermeront ainsi comme dans une prison d'où ses enfants ne pourront pas sortir. Onze cent mille Juifs périront pendant ce siège, unique dans l'histoire, châtiment juste du plus grand de tous les crimes, et quand les Romains se retireront, les remparts seront démolis, le temple que Titus voulait conserver sera détruit, l'arche disparaîtra dans l'incendie avec les tables de la Loi qu'elle contenait, afin de montrer que

l'ancienne loi n'est plus et qu'elle est remplacée par la loi nouvelle, empreinte d'un autre esprit, toute spirituelle, la loi de charité ; et, de cette cité splendide, de ce temple, la merveille de l'Orient, l'orgueil des Juifs, il ne restera pas pierre sur pierre.

Les Apôtres voient Jésus pleurer, ils entendent ces tristes prédictions dont ils savaient déjà quelque chose. Ils en sont attristés sans doute, comme ils s'affligent toujours quand ils voient une ombre passer sur le front de leur bon Maître ; mais cette impression passe vite, ils sont tout à la joie des acclamations et du triomphe.

* * *

Ces paroles s'adressent aussi à la pauvre âme qui n'est pas fidèle à Jésus-Christ, qui renie ses saints engagements et oublie les grâces ineffables et constantes qu'elle a reçues.

1. Jésus nous dit aussi : « Ah ! si tu savais, même encore en ce moment, ce qui peut t'apporter la paix ! »

C'est lui qui est la paix et le Prince de la paix. Quand les peuples le méconnaissent, quand ils n'écoutent plus l'Eglise, n'acceptent plus l'influence chrétienne, ils se font la guerre. D'où vient la guerre, sinon de l'orgueil, de l'ambition, de la cupidité ? Or rien n'est plus opposé à l'esprit de Jésus-Christ qui est un esprit de douceur, d'abnégation et d'humilité. Voilà les vertus qui procurent aux peuples la paix, et nous savons par une dure expérience que les peuples et ceux qui les conduisent ne les pratiquent pas. De là ces horribles massacres, ces cruautés, ce mépris de la vie humaine, toutes ces horreurs qui déshonorent l'histoire et l'humanité. L'orgueil rend féroce et ramène l'homme à l'état sauvage. Le bonheur est dans la paix, et seul l'Evangile du Christ peut donner la paix au monde.

Seul aussi il peut procurer à l'âme la paix qui est ici-bas le plus grand bonheur. Ce qui enlève la paix, c'est, avec l'orgueil, l'esprit de jouissance, la pratique du matérialisme contemporain, la recherche du plaisir. La conscience alors vous fait des reproches, elle proteste, elle est mal à l'aise, comment votre âme serait-elle heureuse ? Ah ! si vous saviez cela seulement, si votre cœur se laissait émouvoir par ces graves vérités, entraîner par les douces paroles du Sauveur, il serait temps encore de reprendre une autre voie, celle qui conduit à la paix du cœur, et au ciel qui est la cité de la paix.

Mais pour beaucoup d'âmes ce sont des choses qui leur sont cachées. Le démon les aveugle, elles ne voient plus, et il profite de ces ténèbres pour faire leur siège. Il les entoure de pièges, il les enferme dans ces murailles d'impiété et de plaisir grossier d'où elles ne sortiront plus. Alors commence une sorte de combat corps à corps, où il achève de détruire en elles la foi, où il démolit les convictions pierre à pierre, où il les affaiblit peu à peu et les rend impuissantes à lutter, jusqu'au jour où il les renverse à terre sans qu'elles puissent désormais résister, proie vivante pour l'enfer.

« Ah ! si tu voyais ces maux imminents, dit S. Grégoire, tu ne te réjouirais pas dans la prospérité présente ! » Prospérité apparente, joie mondaine qui ouvre de si terribles lendemains.

2. Et pourquoi ces chutes lamentables et cette issue fatale ? Jésus le déclare par ces paroles attristées et lumineuses : « C'est parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. » Il a parlé à Jérusalem, il lui a multiplié les enseignements pressants, les miracles, les témoignages d'amour, et elle a refusé de l'écouter. Bien plus, elle l'a injurié, chassé, persécuté, et elle se prépare à le faire mourir.

Ainsi de l'âme. Dieu la visite sans cesse, lui parle toujours, l'avertit, la reprend, l'éclaire. « Il veut la sauver », c'est une vérité de foi. Alors il s'attache à elle, s'entretient avec elle, lui fournit des milliers d'occasions de se convertir. C'est sa manière à lui de visiter les âmes. Vous rencontrez une personne qui vous aime et qui vous invite à fuir telle compagnie, à ne pas lire tel livre, tel journal : visite d'âme. Vous passez devant l'église, la pensée vous vient que Jésus est là sur l'autel, qu'il vous voit, vous entend, sollicite de votre cœur un mot d'amour : visite d'âme. Vous entendez un prédicateur qui vous explique les vérités évangéliques, un confesseur qui vous donne de justes et précieux avis : visites d'âmes toujours. En vérité il faut vouloir de propos délibéré perdre son âme, pour ne pas la sauver, tant nous sommes entourés de secours célestes, assiégés de grâces actuelles.

Soyons donc attentifs à connaître le temps et l'heure de ces visites divines ; prêtons l'oreille aux paroles de grâces qui retentissent dans notre âme, qui nous appellent, et nous éprouverons la suave vérité de cette sentence de l'*Imitation* : « Heureuse l'heure où Jésus nous appelle des larmes à la joie de l'esprit ! »

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XLIV

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN. — L'AMITIÉ CHRÉTIENNE

Facite vobis amicos,... ut, cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.

Faites-vous des amis,... qui, quand vous viendrez à mourir, vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

(Luc, XVI, 9).

Nous allons étudier la charité envers le prochain sous sa forme la plus affectueuse, la plus active, et je dirais volontiers la plus élevée : *l'amitié chrétienne*.

En nous faisant une loi d'aimer tous les hommes, Dieu n'a pas entendu nous obliger à les aimer tous au même degré. Il accepte parfaitement que, sans refuser à personne l'amour prescrit, nous ayons pour quelques-uns des préférences. Ainsi l'amitié, chose si conforme aux aspirations de la nature, a trouvé place dans la vie surnaturelle.

Pour lui faire cette place, Dieu ne lui a demandé que de s'ennoblir encore et de s'inspirer de son esprit. L'amitié ainsi transformée a séduit les plus grands saints et leur Maître lui-même. Les amitiés des saints ont laissé dans l'histoire et celles du Sauveur ont laissé dans l'Evangile de solennels et touchants souvenirs. Et le Christ, joignant le conseil à l'exemple, nous a dit : « Faites-vous des amis ! *Facite vobis amicos !* »

Quand, il y a bien longtemps, l'Esprit-Saint a dicté aux Prophètes les livres de l'Ancien Testament, il a cru devoir parler longuement et à maintes reprises de l'amitié. Il a flétri les faux amis. Il a glorifié les vrais amis. Il a formulé en termes précis les lois auxquelles devrait se soumettre, dans la suite des siècles, quiconque prétendrait remplir, auprès d'un de ses semblables, le rôle d'un ami. — Je vais l'ouvrir, ce code divin des saintes amitiés ; et il me suffira d'en rappeler les principales prescriptions pour dire ce que doit être l'amitié chrétienne.

* * *

Les mots *ami, amitié,* viennent du latin. Ils ont leur origine dans certaines expressions au sens desquelles l'amitié serait un lien d'amour [1], et tout ami le gardien de l'âme de ses amis [2]. — Nous verrons bientôt comment un ami digne de ce nom est un gardien d'âmes. Mais disons tout de suite que l'amitié est vraiment un lien d'amour. *Amitié* vient manifestement d'*aimer*. Il est essentiel à l'amitié d'être affectueuse. Mes amis sont ceux qui m'aiment.

Pourtant, l'amitié se distingue de l'amour. Toute amitié est un amour ; mais tout amour n'est pas une amitié. Dans la notion de l'amitié, l'idée de réciprocité s'ajoute à l'idée d'amour. Si la personne aimée de vous ne vous aime pas, il n'y a pas, entre vous, d'amitié. Il y en aura, si elle vous aime. L'amitié est un amour partagé et rendu. On l'appelle volontiers un commerce. S. Thomas d'Aquin la tenait pour une sorte d'échange ou de mise en commun [3]. C'est vrai : les amis mettent en commun leur esprit et leur cœur, échangent leurs bons procédés et leurs services.

Gardez-vous de confondre l'amitié avec l'amour sensuel. Elle prend son objet beaucoup plus haut et dans ce que l'être humain a de plus noble. Elle aime, chez lui, non pas la chair, mais l'esprit. C'est l'amour d'une âme pour une autre âme. « De deux âmes, disait Cicéron, l'amitié ne fait qu'une âme [4]. » « Les amis sont unis par l'esprit, » ajoutait S. Ambroise [5]. Et quand l'histoire sainte a voulu caractériser l'amitié de deux de ses héros, elle a dit : « *Leurs âmes adhéraient l'une à l'autre.* » (I Reg., XVIII, 1). — Ceux qui prêtent le nom d'amitié à de honteuses passions le profanent et le déshonorent. L'amitié est chose pure, et son nom ne doit être donné qu'à des affections pures.

Enfin, si elle veut être chrétienne, l'amitié se distinguera même des affections spirituelles, mais profanes. Elle s'inspirera d'une pensée religieuse, prendra les allures de la piété et mettra Dieu entre les amis. Au moment où David et Jonathas contractèrent cette alliance à laquelle doit ressembler toute amitié chrétienne, ils se dirent l'un à l'autre : « *Que le Seigneur soit entre toi et moi !* » Et ils appelèrent leur union « un pacte divin : *fœdus Domini.* » (*Ibid.*, XX, 42, 8). De même, ceux qu'unit une amitié chrétienne ont Dieu entre eux. Dieu est le lien qui les unit. Chacun d'eux aime dans son ami, non plus les qualités de l'homme, mais l'œuvre de Dieu. Ils se proposent, non point de jouir l'un de l'autre, mais de s'aider à jouir de Dieu. Leurs sentiments ne sont qu'une extension spontanée de leur amour pour Dieu. Et l'échange ou la mise en commun auxquels, suivant le mot de S. Thomas cité tout à l'heure, leur amitié donne lieu, a pour objet les biens surnaturels, c'est-à-dire des biens divins.

Voilà en quoi consiste l'amitié chrétienne.

Je ne sais pas si vous pensez comme moi ; mais je la trouve merveilleusement belle. Comme elle élève l'esprit et le cœur ! Qu'il doit faire bon d'aimer et d'être aimé de cette manière ! N'est-ce pas ainsi, ou à peu près, que s'aiment les anges du Paradis ? Une affection aussi sublime pourrait-elle connaître les petitesses, les caprices, les déceptions, les déchéances qui font si souvent cortège aux amitiés purement humaines ?

* * *

Si, après cela, vous désirez ajouter à vos amitiés existantes quelques amitiés chrétiennes, apprenez comment il faut vous y prendre.

Avant tout, il faudra bien choisir vos amis.

Le choix des amis se fait souvent dans des conditions déplorables. Il résulte du hasard des rencontres, de la séduction exercée par certains agréments extérieurs ou certaines qualités superficielles, d'une ressemblance de tempérament, même d'une communauté de défauts, parfois aussi de calculs inspirés par l'ambition ou la cupidité. Mais la pensée de Dieu, la pensée des âmes, la pensée d'un profit spirituel quelconque, n'y entrent pour rien. Des amitiés ainsi contractées ne peuvent se trouver chrétiennes qu'à la faveur du hasard. La plupart du temps, ce seront des amitiés vulgaires. Car la logique des choses les condamne à valoir ce que valent leurs origines, c'est-à-dire les raisons pour lesquelles elles ont été formées.

Les amis que l'Evangile nous recommande doivent être choisis suivant d'autres principes. — Premièrement, nous dit l'Esprit-Saint, *prenez un homme profondément vertueux, un saint :* « *cum viro sancto.* » On ne peut nouer une amitié chrétienne, c'est l'évidence même, qu'avec un vrai chrétien. Seul, un vrai chrétien en appréciera et

[1] Amicitia amoris est vinculum : unde nominis duxit exordium. (S. Joan. Chrys., Homil. 2 in dictum Joannis XV : *Vos amici mei estis).*

[2] *Amicus* dicitur quasi *animi custos.* (S. Isidore, Lib. 10 Etymolog., *Amicus).*

[3] Amicitia est amor... fundatus super aliquam communicationem. *(Summ. theol.,* 2ª 2æ, q. 23, art. 1).

[4] Cujus animum ita cum suo misceat, ut efficiat... unum ex duobus. *(De Amicitia).*

[5] Unitas animorum in amicis est. *(De Offic.,* lib. III, cap. 16).

en poursuivra l'idéal. Et puis, comme votre ami déteindra nécessairement sur vous, son commerce ne saurait vous faire du bien que si vous le choisissez parmi les bons. — Deuxièmement, prenez un homme dont l'âme puisse s'harmoniser avec votre âme : « *cujus anima est secundum animam tuam.* » Entre amis, la bonne entente est une nécessité. Jamais amitié n'a pu durer sans elle. Mais, si vous avez de la piété, vous ne trouverez point ailleurs que parmi les pieux fidèles l'âme faite pour vivre à l'unisson de la vôtre. — Troisièmement, prenez un homme qui ait du cœur, assez de cœur pour s'attacher à vous, avoir pitié de vous quand viendront les ténèbres, et souffrir avec vous : « *qui... in tenebris condolebit tibi.* » Ceci demande de hautes vertus ; et ces vertus ne se trouvent guère chez les mauvais chrétiens. — Quatrièmement enfin, prenez un homme instruit et sage. Il aura besoin de ces qualités, et peut-être à un degré fort élevé, pour vous donner plus tard les conseils dont l'amitié lui fera un devoir : « *Cor boni consilii statue tecum.* » (Eccli., XXXVI, 15-17).

Telles sont les qualités qu'il faut demander à vos amis, si vous voulez des amitiés chrétiennes : la sainteté, la sympathie du caractère, la bonté, la sagesse. Telles sont aussi les intentions dans lesquelles vous devez aller à eux. Allez-y, je le répète, pour créer autour de vous une influence salutaire et vous assurer de bons exemples, des encouragements, des conseils capables de vous conduire à Dieu.

De pareils amis sont assez rares. Leur découverte demande du temps, une étude attentive des hommes, et aussi les lumières et la bénédiction d'en haut. Il existe, dans notre société déchristianisée, des milieux où il n'y en a point ; là, Dieu se réserve d'être l'unique ami des justes. Ailleurs, on n'en peut trouver que d'imparfaits. Pourtant, l'Ecriture en promet un à ceux qui ont la crainte du Seigneur. (Eccli., VI, 16). Cette promesse se vérifie le plus souvent. Cherchez donc l'ami de vos rêves ; demandez-le ; méritez-le : un jour viendra, je l'espère, où il se rencontrera sur votre route.

* * *

Il est temps de dire quels sont les devoirs de l'amitié chrétienne.

L'apôtre S. Paul exhorte les chrétiens à se montrer en toute chose, comme leurs croyances le leur commandent, plus parfaits que les autres hommes. (Tit., III, 8). Il a raison. Un chrétien doit être le meilleur des fils et le meilleur des pères, le meilleur des serviteurs et le meilleur des maîtres, le meilleur des citoyens et le meilleur des magistrats. Il doit être aussi le meilleur des amis. Sur quels points portera sa supériorité ? Ce code divin de l'amitié, dont nous avons parlé tout à l'heure, a pris soin de le lui indiquer. Il lui recommande de se montrer, en particulier, le plus *sincère,* le plus *dévoué,* et le plus *fidèle* de tous les amis.

L'ami chrétien sera le plus *sincère*. — « *Tu aimeras ton ami* » (Lév., XIX, 18), lui dit l'Esprit-Saint. En se superposant au commandement d'aimer tous les hommes, ce précepte l'oblige à aimer ses amis d'un amour de préférence. Pour devenir de l'amitié, la charité envers le prochain doit, si je puis ainsi parler, se doubler elle-même, c'est-à-dire se faire plus vive, plus intime et plus tendre.

Un homme d'esprit écrivait un jour ce qui suit : « Mes amis se partagent en trois classes : il y a mes amis qui m'aiment, mes amis qui ne se soucient pas du tout de moi, et mes amis qui me détestent [1]. » Que d'hommes pourraient en dire autant ! — Mais, laissez-moi en faire la remarque : jamais un vrai chrétien ne consentira à prendre place parmi les amis qui ne se soucient aucunement de leurs amis, encore moins parmi ceux qui les détestent. L'ami chrétien est un ami qui aime, et dont l'affection est sérieuse, loyale et sincère.

Non seulement il aime ses amis, mais il les aime avec désintéressement et pour eux-mêmes. Il ne s'attache point à eux afin d'avoir place à leur table, ou de recevoir leurs libéralités, ou d'exploiter leurs influences, ou de satisfaire son amour-propre ; il s'unit à eux en vue du bien. Il attend d'eux, je le reconnais, certains avantages ; mais ce sont des avantages d'ordre supérieur : ces profits spirituels dont l'espérance honore quiconque l'inspire. Il entre d'ailleurs dans sa pensée, de les leur rendre dans toute la mesure possible.

L'ami chrétien sera le plus *dévoué*. — L'amitié s'accorde toujours mal avec l'égoïsme ; elle est au contraire, et par définition, serviable et généreuse. Mais ceci est surtout vrai de l'amitié chrétienne. Car Dieu a dit : « *Tu feras du bien à ton ami.* » (Eccli., XIV, 13). Il y tient à tel point que le saint homme Job a pu faire cette réflexion : « *Quiconque cesse d'être bon pour son ami, donne la preuve qu'il perd la crainte de Dieu.* » (VI, 14). Et l'Esprit-Saint ne permet pas même de remettre au lendemain les services qu'on peut lui rendre tout de suite. (Prov., III, 28).

L'ami chrétien sera donc tout dévoué à ses amis. Il leur prêtera non seulement une place dans son cœur, mais, suivant l'occasion, le secours de sa parole, de son crédit, de ses talents, de sa bourse. Il est allé parfois plus loin encore et a donné sa vie pour sauver la leur... Le désintéressement et la noblesse de son affection, sa foi religieuse et ses éternelles espérances le lui rendaient facile. Il était aussi encouragé par l'exemple de son maître et de son modèle, l'Ami divin « *qui nous a aimés et s'est livré pour nous.* » (Gal., II, 20).

Mais il sera surtout dévoué aux intérêts spirituels de ceux qu'il aime. Ces intérêts-là ne sont-ils pas, à ses yeux, les plus importants et les plus durables ? Il priera donc pour ses amis ; il leur donnera de bons exemples et de sages conseils ; il leur rendra plus facile l'accomplissement du devoir ; il aura même le courage de les reprendre, s'ils font mal ou s'exposent au danger de faire mal.

Flatter les vices d'un ami, lui donner raison quand il a tort, encourager ses désordres, c'est lui

[1] Chamfort.

rendre le plus mauvais des services. « Tout flatteur, disait Bossuet, est un animal traître et odieux [1]. » Quand cette trahison se pare des dehors de l'amitié, elle en devient plus criminelle. — J'en dirai autant de l'ami qui, sans applaudir aux fautes de ses amis, ne sait rien dire pour les corriger. Son silence constitue, quoi qu'il fasse, sinon une approbation, tout au moins une tolérance injustifiable. L'amitié ne lui donne-t-elle pas, de préférence à tout autre, le droit de parler? N'y ajoute-t-elle pas l'espoir d'être écouté? Qui donc parlera, s'il se tait? Et à quoi servira son amitié, si elle ne procure point à ceux qui en jouissent l'avantage d'entendre la vérité? La charité ne lui permet de se désintéresser du salut de personne ; mais elle l'oblige surtout à s'occuper du salut de ses amis. Caïn a pu douter qu'il eût mission de garder son frère; ce doute ne viendra jamais à l'esprit d'un ami chrétien. D'ailleurs, le précepte divin est formel : « *Reprenez vos amis ; corrigez vos proches.* » (Eccli., XIX, 13-14).

Mais je l'ajouterai bien vite : l'obligation de se faire, entre amis, les corrections utiles emporte celle de les bien recevoir. Celui qui ne sait pas supporter les remontrances d'un ami n'est pas digne d'en être aimé. Si peu agréables que soient ces reproches, l'affection dont ils s'inspirent doit leur assurer bon accueil. « La plus grande preuve d'amour, a dit quelqu'un, c'est de s'exposer à déplaire à un ami pour le servir [2]. » Recevons donc avec humilité et reconnaissance les observations de ceux qui nous aiment. « *Leurs coups, même quand ils ouvriraient des plaies, seraient,* dit l'Ecriture, *préférables aux baisers des ennemis.* » (Prov., XXVII, 6). C'est le propre d'un vrai chrétien d'être assez tendre pour aimer beaucoup ses amis, mais assez dur pour ne pas se blesser de leurs fraternelles corrections. « Avec les miens, disait le P. Lacordaire, je suis dur comme du bronze [3]. »

Enfin, l'ami chrétien doit être l'ami le plus *fidèle*. Ce mot ne veut point dire qu'il lui sera interdit d'avoir plusieurs amis. Cette manière d'aimer, étroite et exclusive, irait contre les tendances du christianisme. Personne, si ce n'est Dieu, n'a le droit de monopoliser le cœur d'un chrétien. — Par amitié fidèle, nous entendons ici une amitié qui remplit exactement tous ses devoirs, une amitié qui ne trahira point, une amitié capable de résister aux tentations d'inconstance dont les caprices de la nature ou le malheur des événements peuvent être la cause.

Dieu s'est exprimé, sur ce point, avec une énergie digne de remarque. Il a flétri avec indignation l'infidèle qui se plaît à déprécier ses amis et à mettre en lumière leurs fautes ou leurs défauts (Prov., XI, 12); celui qui livre leurs confidences (Eccli., XXVII, 17) ou en abuse pour leur faire du tort (Prov., III, 29) ; celui dont l'amour s'évanouit quand il voit venir pour eux l'ère des tribulations (Eccli., VI, 8). « *Je saluerai,* dit l'auteur inspiré, *je saluerai sans rougir mes amis humiliés ; je n'éviterai point leur rencontre ; et si ce salut ou cette rencontre me compromettent, je saurai le supporter.* » (Eccli., XXII, 31).

Cet idéal d'un attachement sincère, dévoué, fidèle, capable d'aimer tendrement, activement et malgré tout, ne vous semble-t-il pas admirable? Ne comprenez-vous point qu'une affection de cette sorte suffirait à faire le bonheur de la vie? « *Heureux,* s'écriait le Sage, *celui qui trouve un ami véritable !* » (Eccli., XXV, 12). Oui, celui-là est heureux et très heureux. Il aime, et se sent aimé. Il échappe aux tristesses et aux périls de l'isolement. Il peut sans crainte ouvrir son cœur et se décharger de ses secrets. Quelqu'un l'aimera, lui portera intérêt, l'assistera de ses sympathies et de ses prières parmi les difficultés de la vie. Quelqu'un lui dira la vérité, l'avertira des dangers, le reprendra de ses écarts. Quelqu'un lui fera entendre ces paroles affectueuses et ces sages conseils auxquels une âme endolorie trouve tant de douceur. (Eccli., XXVII, 9). Il saura avec qui partager les joies des jours heureux et les douleurs des jours malheureux. Un cœur battra à l'unisson du sien ; une âme vivra avec la sienne, conservera son souvenir et appellera sur lui, quand il s'en ira, les miséricordes divines... On l'a bien dit : « *Quiconque trouve un ami fidèle trouve un trésor. Ni l'or, ni l'argent, quel qu'en soit le poids, ne peuvent être mis en balance avec lui. Un ami fidèle ! c'est un principe de vie et d'immortalité.* » (Eccli., VI, 14-16).

Il sera bon de rappeler ici que l'amitié s'appuie sur un principe d'échange et de réciprocité. Elle ressemble à ces conventions bilatérales qui imposent aux deux parties contractantes les mêmes devoirs et leur confèrent les mêmes droits. Ce que vous croyez pouvoir exiger de vos amis, ils peuvent l'exiger de vous ; et les obligations qui, à votre sens, sont les leurs, sont aussi les vôtres. Soyez donc, pour eux, sincèrement affectionnés, dévoués et fidèles, comme ils doivent l'être pour vous. L'amitié s'encourage et s'affermit de ce commerce, où chacun rend à l'autre ce qu'il en reçoit. Et ainsi s'explique ce fait d'expérience, que les bonnes amitiés sont, généralement, pour les bons amis.

* * *

Et maintenant, combien doit durer une amitié chrétienne ? — Elle durera tant qu'elle restera chrétienne. — Elle le sera toujours, direz-vous. — Eh bien ! qu'elle dure toujours et ne finisse jamais ! — Vous devriez la briser impitoyablement, laissez-moi le dire, si, par malheur, elle venait à dégénérer, cessait de vous élever à Dieu, mettait en danger votre piété, votre foi ou votre vertu. — Mais si elle reste fidèle à son idéal, les raisons pour lesquelles elle a pris naissance lui commandent de vivre. Elle vivra donc, et durera jusqu'à la mort. — Qu'ai-je dit : jusqu'à la mort? L'Evangile enseigne qu'elle ira plus loin et se retrouvera dans la vie future. Quand le Christ nous engage à nous faire des amis chrétiens, il ajoute que les premiers montés là-haut viendront, à l'heure voulue, au devant des autres, comme étant toujours leurs amis, pour « *les recevoir dans les tabernacles éternels.* » Ainsi soit-il.

[1] Cinquième avertissement aux Protestants, XXXI.
[2] Montaigne.
[3] Chocarne, *Vie du P. Lacordaire,* p. 212.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 25 maii 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 2 juin 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Jean-Baptiste. — Comment il faut faire son salut, 241.

Panégyrique de sainte Jeanne d'Arc. — III. Le caractère divin de sa mission, 243.

Je crois en Dieu. — VI. Le besoin du sentiment social, 245. — Deuxième Partie : *L'affirmation de Dieu.* — I. Preuve par le monde, 247. — II. Preuve par le mouvement, 248.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXI. Jésus entre à Jérusalem, 250. — XXII. Le figuier maudit, 252.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XLV. La charité envers le prochain : l'amour des ennemis, 253.

POUR LA FÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE

COMMENT IL FAUT FAIRE SON SALUT

Mes frères,

C'était le huitième jour après la naissance du Précurseur. Parents et amis s'empressaient à la pieuse cérémonie de la circoncision ; le père du nouveau-né venait de retrouver l'usage de la parole après avoir donné à son fils un nom qui n'était pas le nom de famille ; on se demandait quelles seraient bien un jour les destinées de celui dont la première apparition à la vie était environnée de tant de merveilles, quand soudain, pleinement inspiré de l'Esprit-Saint, Zacharie s'écria : « Petit enfant, tu marcheras devant le Seigneur pour enseigner à son peuple la science du salut, *ad dandam scientiam salutis plebi ejus.* » (Luc, I, 59 et s.). C'est aussi, m. f., la mission du prêtre : c'est pour vous aider à faire votre salut qu'il est au milieu de vous. J'essaierai donc aujourd'hui, sous le patronage du Saint Précurseur, de vous dire *de quelle manière* vous devez travailler à votre salut.

I. — *Effectivement*

Quand il s'agit du salut, la théorie ne suffit pas, il faut la pratique. Ce n'est pas assez d'en concevoir le projet, d'en former le dessein, d'en étudier les conditions ; ce n'est pas assez d'en avoir le désir et la volonté inefficace, il faut en prendre les moyens et mettre la main à l'œuvre ; la connaissance, la science, l'étude ne suffisent pas, il faut l'effort et le travail, il faut l'ouvrage : *vestram salutem operamini.* (Phil., II, 12). Un jour, un jeune homme se présente à N.-S. et lui dit : « Quelle bonne œuvre ferai-je pour avoir la vie éternelle ? *Quid boni faciam ut habeam vitam æternam ?* » (Mt., XIX, 16). De même un Docteur de la loi : « Que ferai-je pour avoir la vie éternelle ? » (Luc, X, 25). Ils ne disent pas : Que dois-je dire, penser ou projeter ? mais : Que dois-je *faire ?* Et le Sauveur, après avoir exposé à ce jeune homme les commandements et les bonnes œuvres qui y sont recommandées, ajoute : « Faites cela et vous aurez la vie éternelle. » Et après avoir proposé au Docteur l'exemple du bon Samaritain qui accomplit plusieurs exercices de charité, il dit : « Faites de même. » C'est pourquoi, au ch. XX de S. Matthieu il appelle les prédestinés non pas des parleurs, non pas des hommes à grandes phrases et à beaux compliments, mais des « ouvriers : *Voca operarios,* » et en plusieurs endroits de l'Ecriture il est dit que Dieu rendra à chacun non pas selon ses paroles et ses beaux projets, mais selon ses œuvres.

Ne l'oubliez pas, m. f., selon la parole de S. Augustin, « Dieu qui vous a faits sans vous, ne vous sauvera pas sans vous. » Vous devez être, tous, les ouvriers du bon Dieu ; il vous a mis sur la terre non pas seulement pour penser à votre salut et pour en discourir, mais pour y travailler : *operamini.* Or, m. f., est-ce un ouvrier celui qui ne travaille pas à son métier, ou qui ne s'en occupe qu'une ou deux fois l'année ? Vous en connaissez peut-être de ces ouvriers qu'on trouve partout, excepté dans leur atelier ; qui s'occupent de tout, excepté de leur métier. Est-ce à eux que vous confiez vos travaux ? Non, n'est-ce pas ! Vous cherchez de préférence un ouvrier qui aime son métier, et ce n'est pas difficile à deviner : si vous entrez dans sa maison, vous y voyez les instruments de sa profession ; si vous causez avec lui, il vous parlera de son gain, de son travail, de ce qu'il fait tous les jours, bref, de ce qui est sa vie. — Et maintenant, m. f., je vous le demande, peut-on reconnaître en vous de vrais ouvriers du salut ? Si j'entre dans vos maisons, puis-je y trouver des crucifix, des chapelets, des livres de dévotion ? Priez-vous Dieu matin et soir ? Fréquentez-vous l'église et les sacrements ? Votre conversation dénote-t-elle un chrétien ? Les choses de la religion et les intérêts du salut tiennent-ils quelque place dans vos paroles ? Ce sont là les outils de votre métier de chrétien : en usez-vous ?

La Sainte Ecriture, en parlant de la gloire du ciel, nous la représente comme un salaire, comme une moisson, une couronne ; par conséquent, pour être sauvé il faut travailler, servir et combattre. Chacun, dit S. Paul, recevra la récompense selon son travail ; le laboureur ne moissonnera que ce qu'il aura semé, et personne ne sera couronné s'il n'a légitimement combattu. Or, un journalier qui n'a pas volé son maître, il est vrai, mais qui est resté tout le jour les bras croisés sans rien faire, aura-t-il l'impudence de réclamer le prix de sa journée ? Le laboureur qui n'a ni semé ni planté, peut-il avoir l'espérance de moissonner quelque chose ? Et un soldat qui est resté embusqué à l'arrière pendant que les autres combattaient, peut-il prétendre à la croix d'honneur ?

M. f., considérez votre vie. A quoi employez-vous votre temps depuis le matin jusqu'au soir, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin ? Quel travail faites-vous pour Dieu ?... Hélas ! si le saint Précurseur revenait au milieu de nous, peut-être aurait-il lieu de s'écrier comme jadis : « Faites de dignes fruits de pénitence ! » Ecoutons-le, m. f., et souvenons-nous que N.-S. J.-C. ne s'est pas contenté de parler de notre salut, de le désirer, de le

demander à son Père ; il a travaillé et peiné pour le faire.

II. — *Premièrement*

Un jour, à Béthanie, N.-S. disait à Marthe : « *Martha, Martha, sollicita es et turbaris erga plurima, porro* unum *est necessarium*. Marthe, Marthe, vous vous embarrassez et vous dissipez votre esprit pour beaucoup de choses ; cependant une seule est nécessaire. »

M. f., il y a diverses vocations dans la société chrétienne, et la plupart sont licites et honnêtes. Mais, à vrai dire, nous n'avons tous qu'une affaire qui est la même pour tous, l'affaire de notre salut. C'est là l'*unum necessarium,* c'est l'affaire importante, l'affaire des affaires, en comparaison de laquelle les autres ne sont que des jeux d'enfants. Aussi S. Augustin remarque que N.-S. ayant dit : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu, » n'a pas ajouté : « En second lieu, cherchez les biens de la terre, » parce que le royaume de Dieu est le seul bien véritable qui suffit à emplir et occuper notre âme.

Mais, m. f., que nous sommes loin d'obéir à Dieu ! Nous nous occupons de tout autre chose. Permettez-moi des comparaisons. Vous envoyez votre fils à l'école, pour qu'il y étudie et devienne capable de tenir vos livres et de vous aider dans votre commerce ; mais, souvent, il fait son école dans la rue ou sur la place publique, ou s'il est en classe, il s'occupe plus de causer avec son voisin que d'apprendre sa leçon. Vous envoyez votre domestique faire une commission importante ; au lieu de se hâter, elle s'arrêtera à écouter des compliments ou les derniers commérages. — M. f., c'est ainsi que nous faisons. Dieu nous a mis sur la terre pour travailler à notre salut ; et nous nous amusons à tout autre chose, à notre plaisir, à notre commerce, à nos affaires ; puis, quand viendra l'heure de la mort et qu'il faudra subir le jugement du bon Dieu, nous serons dépouillés de mérites et peut-être couverts de péchés.

« Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, disait le saint roi David, je l'ai recherchée, je l'ai obtenue par mes œuvres : c'est de me rendre digne d'entrer un jour dans la maison du Seigneur. » (Ps., XXVI, 4).

Le Fils de Dieu nous a donné l'exemple : il a travaillé à notre salut avec tant de zèle, qu'il ne pensait et ne travaillait pas à autre chose. Dans ses discours, ses instructions publiques et particulières, pas un mot des affaires du monde, toujours la gloire de Dieu et notre salut. Un jour on lui apporta une nouvelle : Pilate avait fait égorger quelques Galiléens au milieu d'un sacrifice. Il ne s'arrête point à demander les détails et les circonstances du fait ; simplement il en prend occasion de nous exhorter à la pénitence, de peur d'être ainsi surpris par la mort : *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis.* (Luc, XIII, 3). Quand on lui parle de sa sainte Mère, qui était pourtant si chère à son cœur, il oublie son affection filiale pour nous instruire des choses du salut : « Bienheureux est le sein qui vous a porté ! » lui dit une femme. — « Mais plutôt, répond-il, bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. » (Luc, XI, 27). — « Votre mère et vos parents vous attendent, » lui dit quelqu'un. — « Celui qui fait la volonté de mon Père, répond-il, je le regarderai comme ma mère et comme mon frère. » (Mt., XII, 47-50).

Est-ce à dire, m. f., qu'il soit défendu de s'occuper des affaires temporelles, de votre commerce, de votre état, de la gestion de vos biens ? Non, sans aucun doute. Ces choses rentrent dans les devoirs qui vous sont imposés. Mais n'y attachez pas votre cœur, ne vous y laissez pas absorber, ne négligez pas le plus important qui est le salut. Élever vos enfants, bâtir une maison, améliorer une propriété, gagner quelque chose pour vos vieux jours, Dieu ne vous le défend pas. Mais ce qu'il défend, c'est d'oublier pour ces choses votre devoir de chrétiens, c'est de profaner le dimanche pour gagner davantage, c'est de ne pas faire vos Pâques sous prétexte que vous n'en avez pas le temps ; ce que Dieu défend, c'est de ne penser qu'à l'argent, de ne désirer que vous enrichir, d'amasser toujours comme si vous deviez vivre toujours, et de négliger à cause de cela l'unique chose nécessaire qui est le salut. *Turbaris erga plurima, porro unum est necessarium.*

III. — *Sûrement*

L'affaire du salut est très importante ; mais elle est pleine de dangers. Il faut donc la traiter avec prudence, prendre le parti le plus sûr et mettre toutes les chances de notre côté. C'est un signe de grande légèreté de quitter le certain pour l'incertain, et l'on doit prendre d'autant plus de précautions que le mal que l'on craint est plus redoutable. Si en voyage vous avez à traverser une rivière grossie par l'orage, vous préférez la traverser sur un pont de pierres plutôt que dans une barque. Quand vous mariez votre enfant, que d'enquêtes, que d'informations, parce qu'il s'agit du bonheur ou du malheur de sa vie ! Or, la perte du ciel n'est-ce pas un grand mal ? n'est-ce pas un mal infini ? Nous devons donc éviter non pas seulement le danger, mais l'ombre, l'apparence du danger.

Or, l'Evangile, les Pères, les docteurs, tous les prédicateurs sont unanimes à condamner, par leurs paroles et par leurs exemples, l'ambition, le luxe, l'attachement aux biens de la terre, les cabarets, les danses, les blasphèmes, les fréquentations dangereuses ; il y a donc au moins du péril en tout cela. Ne seriez-vous pas insensés de vous y exposer et de vous mettre ainsi en danger de damnation ? Ne vaut-il pas mieux jouer au plus sûr, dans une chose de si grande importance ?

* * *

M. f., c'est pour notre salut, *propter nostram salutem,* que le Fils de Dieu s'est fait homme ; c'est pour nous donner la science du salut, *ad dandam scientiam salutis,* que votre saint Patron a reçu sa mission de Précurseur. Ayons donc tous à cœur de faire notre salut.

Ne vous contentez pas, m. f., de paroles ni de projets en l'air ; mettez la main à l'œuvre. Voyez ce qui vous empêche d'espérer le ciel, et ôtez-le résolument. Les affaires ne se font pas toutes seules : on les fait. Vous qui êtes dans le commerce vous le dites souvent, et vous rappelez volontiers ce qu'il en coûte de fatigues pour réussir. Il en est ainsi du salut : vous n'y arriverez pas si vous n'y travaillez pas. Faites le salut de votre âme : vous n'en avez qu'une. Vous avez deux yeux ; si vous en perdez un, peut-être verrez-vous plus clair de l'autre. Vous avez deux mains, deux pieds ; si l'on vous en coupe un, vous vous servirez de l'autre. Mais vous n'avez qu'une âme ; si vous la perdez, tout est perdu. Pour ne pas perdre la sienne en trahissant la vertu, S. Jean n'a pas voulu taire son *Non licet* vengeur. Que sa protection vous aide à sauver les vôtres ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE JEANNE D'ARC

III

LE CARACTÈRE DIVIN DE SA MISSION [1]

« *De par Dieu, en avant !* »

Mes frères,

C'était là le cri de Jeanne d'Arc en marchant au combat. C'est en ce nom trois fois saint qu'il faut la glorifier, en ces jours où la France retrouve ses gloires.

Hier, Napoléon ; aujourd'hui, Jeanne d'Arc ; demain, ce sera Dieu, car c'est Dieu qui donna Jeanne d'Arc à la France, et Jeanne d'Arc rendra la France à Dieu.

N'en est-elle pas l'augure déjà, cette coïncidence où *Dieu* et la *Patrie* veulent honorer Jeanne ; où l'Eglise et la France, — s'accordant sans entente, — lui décernent en même temps les honneurs de l'autel et ceux d'une Fête nationale, où se refait plus que jamais l'union sacrée ? Elle est Sainte Jeanne ; elle est la Sainte de la Patrie !

Plus qu'en cette heureuse concordance, la France et Dieu se rencontrèrent dans la mission même de Jeanne, quand Dieu voulut, par elle, sauver notre pays.

Aussi m'a-t-il paru opportun de vous redire, — à vous, Français, — à vous, chrétiens, — LE CARACTÈRE DIVIN DE LA MISSION DE JEANNE D'ARC.

Il est tout en son cri familier de guerre : « De par Dieu ! »

Il apparaît dans sa *vocation,* dans ses *victoires,* dans son *martyre.*

I

« Va, Fille de Dieu, va ! » J'en crois Jeanne elle-même : c'est Dieu qui l'appela.

« Le roi de France est mort, » avait crié le héraut d'armes de Saint-Denis, sur le caveau de Charles VI. Il avait, en effet, aussitôt ajouté : « Dieu donne longue vie à Henri de Lancastre, roi de France et d'Angleterre ! »

A cette heure, bien loin, tout au pied des Cévennes, au château d'Espally, en Charles VII il ne restait plus que le Dauphin, bientôt le « petit roi de Bourges, » qui ne songerait plus qu'à perdre gaiement son royaume. Les Anglais tenaient tout le pays jusqu'à la Loire. Partout des ruines. Ruines matérielles ; il a fallu la Grande Guerre pour en revoir de semblables : cent mille villages détruits. Ruines morales : des grands et des ducs, des gens d'Eglise, l'Université de Paris sont aux Anglais ; des Français livrent la France à l'étranger. La pauvre France était perdue.

Les heures désespérées sont les heures de Dieu. « Quand Dieu veut montrer sa puissance, il réduit tout à l'extrême, et se sert des moyens les plus faibles pour assurer le triomphe. » C'est le mot de S. Paul : *Infirma mundi elegit Deus...*

Il choisit une bergerette de nos pays. Aux Marches de Lorraine, sur notre terre de Champagne, au bailliage de Chaumont, il choisit Jeanne d'Arc.

Une bergerette de 13 ans !... Eût-elle pu, d'elle-même, faire ce rêve ?

Oui, par mysticisme ou par patriotisme ! a-t-on dit.

Mystique, Jeanne l'eût été d'après son pays et son tempérament. — D'après son pays ? Oh ! le mysticisme des terres de Champagne et même de Lorraine ! — Mystique de tempérament ? Portée à la piété, oui, mais non pas à l'hypnose. Jeanne était « bonne et pieuse, » témoignèrent plus tard ses compagnes, mais elle était aussi d'équilibre parfait, le bon sens incarné : les courtisans de Chinon, les docteurs de Poitiers et même ceux de Limoges l'apprirent à leurs dépens.

Patriote ? Oh ! oui, Jeanne le fut, et le patriotisme, — nous le savons de preuves récentes et multiples, — enfante des merveilles. Il était si grande pitié au royaume de France qu'elle pouvait en être émue ; mais ce noble sentiment, si ardent qu'il fût en elle, ne pouvait lui préciser son but, comme elle le précisa, lui dicter ses moyens, ses prédictions, ses certitudes.

J'aime mieux croire ce que Jeanne en dit elle-même.

A 13 ans, elle entendit « ses Voix ; » elle hésita longtemps ; près de cinq ans, les Voix lui parlèrent ; elles ne conseillaient que de bonnes choses ; elles l'invitaient à prier ; elles redisaient la « grande pitié du royaume de France ; » elles se faisaient de plus en plus pressantes, et Jeanne se rendit. Et cependant, plutôt que de se rendre, « elle aurait mieux aimé être tirée à quatre chevaux. Mais Dieu le voulait ainsi. » Car ses Voix étaient du ciel ; elles s'appelaient S. Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite, et elles disaient : « Va, Fille de Dieu, va ! »

Où donc aller ? — Faire lever le siège d'Orléans ; faire sacrer le dauphin Charles à Reims. « Bientôt elle ne put plus durer où elle était. » Elle le dit au sire de Baudricourt : « Il faut que j'aille et que je le fasse, parce que mon Seigneur le veut. » — « Et quel est ton Seigneur ? » demanda Baudricourt. — « C'est Dieu, le Roi du Ciel ! »

[1] Discours prononcé à la Cathédrale de Langres le 8 mai 1921 par M. le vicaire général Lindecker, à la messe officielle de la Fête nationale.

Sa mission fut de Dieu. Il apparaît aussi dans ses victoires.

II

« De par le Roi du Ciel, je vous mande, écrit-elle aux Anglais, de retourner en votre pays. »

Par sa divine Providence, Dieu donne, en tout, concours à l'homme ; mais fidèle aux lois qu'il posa, il laisse les effets correspondre à leurs causes. Si les effets dépassent les causes, c'est que lui-même y glissa sa puissance souveraine.

Ainsi de Jeanne d'Arc en ses victoires.

Orléans succombait ; le roi de Bourges s'amusait ; plus d'argent, peu de troupes ; intrigues des courtisans et jalousie des chefs. La Trémouille, Richemont, Dunois, La Hire, Xaintrailles, les ducs d'Orléans, d'Alençon, se chamaillaient entre eux ; ils avaient à combattre et Bedfort et Falstolf, et Suffolk et Talbot, et bien d'autres.

Que pouvaient bien espérer les gens d'Orléans et les Français et leur Dauphin ? On disait à ce dernier de s'enfuir en Espagne, à moins que ce ne soit en Ecosse.

En moins de trois mois tout est changé.

En douze jours d'abord, une armée de secours entrait dans la ville assiégée ; les bastilles qui l'encerclaient, une à une tombaient. Au soir du 7 mai, la dernière de toutes, les Tourelles, est prise d'assaut, et par le pont de la Loire qu'elle commande, rétabli en quelques heures, les vainqueurs rentrent en cortège triomphal dans la ville en délire.

Puis, c'est la campagne de la Loire ; le 8 mai, grâce au dimanche qu'il faut respecter, les Anglais ont pu fuir, mais l'armée bientôt les poursuit. Chaque jour compte une victoire ; les noms glorieux s'accumulent : Jargeau, Meung, Beaugency, Patay surtout ; la route de Reims marque ses étapes par les villes qui se rendent, Auxerre, Troyes, Châlons ; Reims elle-même ouvre ses portes, et dans sa cathédrale en fête, le 17 juillet, le dauphin Charles se fait sacrer.

Voilà de splendides effets ! Il nous faut en chercher les causes. Quel est le capitaine de génie qui, en quelques semaines, balaya l'ennemi ? Est-ce un Napoléon d'hier ? Notre Foch d'aujourd'hui ? — C'est Jeanne la Pucelle !

« Et cependant, je ne savais ni A, ni B, » dira-t-elle à ses juges. « Je ne suis qu'une pauvre fille, avait-elle dit au sire de Baudricourt ; je ne saurai chevaucher, ni conduire hommes d'armes. » — Où prit-elle ses troupes et ses plans, ses armes et son drapeau ?

Ses troupes ? — Aux premiers bourgeois d'Orléans venus à sa rencontre avec Dunois, elle avait dit : « Je vous amène le meilleur secours qui jamais ait été envoyé à qui que ce soit ; c'est le secours du Roi des cieux. »

Son plan ? — Aux chefs qui ne l'avaient point admise en leur conseil, elle disait : « En nom Dieu, le conseil de Messire est plus sûr et plus sage que le vôtre. »

Ses armes ? — « Avez-vous bons éperons ? » demande-t-elle au duc d'Alençon avant la bataille de Patay. — « Leur tournerons-nous donc le dos ? — Nenni, en nom Dieu ; ce seront les Anglais, et vous aurez besoin d'éperons pour les suivre. » Elle avait pour épée celle de Sainte-Catherine-de-Fierbois, mais jamais elle ne s'en servit ; elle aimait quarante fois mieux son étendard aux noms de *Jhesus, Maria*.

Son étendard, elle l'emporte au combat : « Voyez, dit-elle, quand il touchera la muraille. — Jeanne, il y touche. — Entrez-y donc ; tout est vôtre. » A Reims, l'étendard fut à l'honneur, parce qu'il avait été à la peine. — Finalement, elle avait dit des ennemis : « Quand ils seraient pendus aux nues, nous les aurons ! » A cinq siècles de distance, ce mot eut un écho fameux. Pour elle, elle « les eut » ...parce que « Dieu voulait par elle les châtier, » et, par elle, les « bouter hors de France. »

Après le sacre, Jeanne conclut elle-même : « Gentil Roi, ores est exécuté le bon plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre. » Et ce disant, Jeanne pleurait.

Le bon plaisir de Dieu ! « Les gens d'armes avaient bien bataillé, mais Dieu avait donné la victoire. »

Dieu, toujours Dieu près de Jeanne ! Comme sa vocation, ses victoires sont de Dieu. Il apparaît jusque dans son supplice.

III

« Ne te trouble de ton martyre, tu t'en viendras en Paradis. »

Comment l'apothéose du sacre eut-elle de si douloureux lendemains ? La foudre frappe volontiers les sommets. Et il est assez dans la manière de Dieu de briser les puissants de ce monde ...pour nous donner en eux de grandes et terribles leçons. Napoléon s'en va mourir à Sainte-Hélène, et Jeanne d'Arc sur le bûcher de Rouen.

Mais il est des explications diverses de si tragiques destinées.

L'orgueil démesuré d'un homme, l'abus de sa puissance, l'épuisement de la nation, la haine de l'ennemi assoiffé de revanche expliquent parfois suffisamment le destin.

En Jeanne, il n'est rien de semblable, sinon peut-être la haine toujours la même d'un peuple dont l'intérêt froissé n'a jamais pardonné, ni fléchi.

Il y fallut de plus l'abandon égoïste de ses compagnons d'armes, la trahison peut-être d'un Flavy, la vénalité d'un sire de Luxembourg, l'ingratitude inouïe du roi qu'elle avait sauvé, l'aveuglement de toute une Université, l'aberration de gens d'Eglise, la honte d'un Cauchon, la partialité de juges vendus, une foule d'erreurs juridiques et la raison d'Etat.

Et Jeanne fut prise à Compiègne, enfermée à Beaulieu, transférée à Beaurevoir, à Arras, à Rouen. Elle y trouva ses juges ; elle y subit des interrogatoires captieux, des suggestions perfides, des tracasseries sans nom, les comédies de l'abjuration, bref, le procès, le jugement, la sentence. La place du Vieux-Marché la vit monter sur le bûcher.

Comment Dieu permit-il un tel concours de circonstances, ces conséquences et cette fin ?

C'est encore là marque divine. Dieu ne veut

point que les siens se perdent ici-bas dans l'orgueil, — ou se contentent, pour récompense, des triomphes éphémères d'ici-bas.

Pour Jeanne d'Arc, comme pour son fils Jésus, il voulut la consécration du martyre qui n'a sa récompense qu'aux cieux ; maintes circonstances de ce long martyre d'un an rappelèrent celles de la Passion du Christ. Jeanne eut les défaillances de l'agonie, elle en eut le réconfort ; elle entendit ses Voix : « Prends tout en gré ; ne te trouble point de ton martyre, lui avaient-elles dit ; tu t'en viendras au royaume du Paradis. » Elle crut encore à ses Saintes. Elle mourut en invoquant « Jésus ! Jésus ! Jésus ! »

Sur le bûcher comme dans la prison, devant la mort comme devant ses juges, elle affirma que « ses Voix étaient de Dieu et qu'elles ne l'avaient point trompée. »

Après sa vocation, après ses victoires, son supplice même était de Dieu. C'est ce que nous voulions souligner.

* * *

En s'éloignant du bûcher, émus comme Longin en descendant du Calvaire, les bourreaux répétaient : « Nous avons brûlé une sainte. »

Sainte, Jeanne le fut. Déjà le pape Calixte III, en 1456, réhabilita sa mémoire. Léon XIII, Pie X, Benoît XV ont achevé son œuvre. Pour l'Eglise, devant Dieu, Jeanne d'Arc est *Sainte*. Aujourd'hui, tous les Français la proclament *Sainte de la Patrie*. Dieu et Patrie, grâce à Jeanne, se retrouvent enfin ! Dieu veut sans doute encore « faire ses gestes par les Francs. »

Dieu le veuille longtemps ! Français, consentez-y. O sainte Jeanne d'Arc, exaucez-nous : Dieu vous rendit la France ; rendez la France à Dieu ! *Amen.*

JE CROIS EN DIEU

VI

LE BESOIN DU SENTIMENT SOCIAL

Malheur à l'isolé ! — Le fait est que *l'homme* ne peut se suffire à lui-même ; il *a besoin des autres pour vivre.*

Il a besoin de leur concours pour l'entretien de la vie physique. N'est-ce pas le travail des autres hommes qui a produit la maison qui l'abrite et les meubles dont il se sert, les vêtements dont il se couvre, et le pain qui le nourrit ? — Il en est de même pour la vie morale. Son instruction et son éducation ne s'est faite que par des maîtres, soit qu'ils aient donné oralement leurs leçons, soit qu'ils les aient consignées dans les livres. Aussi bien est-il vrai qu'au temps passé comme « au siècle où nous sommes, nul ne peut se vanter de se passer des hommes. »

Mais pareille condition pourrait devenir pénible. Car enfin, elle fait dépendre absolument l'individu de la société ; et c'est une sujétion pesante. La nature a pourvu à cet inconvénient. Elle a mis *au cœur de l'homme une inclination* qui le porte *vers l'homme ;* il aime la société de ses frères, et il s'y complaît. S'il a besoin d'eux, il va naturellement à eux.

Besoin et *inclination* s'unissent ainsi pour faire de l'homme un être social.

Il va sans dire que la société qu'il désire et dont il a besoin, est *une société sagement ordonnée.* Il faut que les membres s'y respectent et s'entr'aident. Alors seulement il fait bon vivre, alors seulement il est possible de s'épanouir. Que si, au contraire, c'est l'anarchie qui sévit, que si les hommes de désordre l'emportent et tyrannisent les autres, la société est devenue un enfer ; plus de place pour la joie de vivre, plus de place pour le progrès. Et s'il fallait de ce fait un exemple, l'histoire actuelle de la Russie en fournirait un tragique.

En somme, l'homme est fait pour la société, et pour une société ordonnée.

* * *

Ordonnée, *à quelles conditions* le sera-t-elle ?

Il faut à cet effet qu'il y règne LA JUSTICE et puis LA CHARITÉ.

La justice demandera à chacun le respect des droits des autres. Aucune atteinte ne sera dès lors portée ni à la vie, ni aux biens des individus ; leur liberté, leurs convictions seront sauvegardées ; mensonge, médisance, calomnie seront également proscrits ; plus de dispute, plus de fraude, plus de vol, plus de crime ; chacun pourra dans la paix demander à la société tout ce qu'il faut à ses besoins. — La charité, d'autre part, mettra dans les relations un charme nouveau. Elle portera les individus à se donner réciproquement de l'affection et de l'entr'aide ; les miséreux seront secourus ; les souffrances seront partagées et les malheureux soulagés par les marques de sympathie ; le sourire de l'amabilité présidera à tous les rapports.

Ah ! *si la justice et la charité régnaient, quelle idéale société,* et qu'il y ferait bon vivre !

* * *

Le malheur, c'est que la justice et la charité n'éclosent pas spontanément au cœur des humains. Elles y sont bien en germe, sous formes d'inclinations naissantes, et nul ne naît injuste ou méchant. Mais elles n'y sont pas seules. A côté d'elles, germent aussi les inclinations égoïstes, et peut-être (comme il arrive pour les mauvaises herbes) la croissance de celles-ci est plus vigoureuse, et il arrive qu'elle étouffe ou retarde le développement des autres.

Toujours est-il que dans l'homme les exigences égoïstes sont fortes et tendent à faire taire tous les appels désintéressés. Ainsi la justice veut qu'à l'occasion on n'écoute point son intérêt, pour respecter celui des autres ; plus exigeante encore, la charité demande que l'on sache se gêner, se priver, se sacrifier parfois. Et devant ces appels, *l'égoïsme réclame.* « Pourquoi à moi-même, après tout, préférer les autres ? Juste et charitable, soit, mais quand j'y trouverai mon avantage ! Que s'il doit m'en coûter, non vraiment, ce serait sottise !... » Et peut-être qu'à suivre les seules inspirations naturelles, tel serait le raisonnement de beaucoup.

Y aurait-il dès lors exagération à conclure que *si la justice et la charité dépendaient de la libre interprétation* et du bon plaisir de chacun, il y aurait risque qu'elles fussent trop souvent *méconnues et violées ?* Et ce serait le malaise, sinon la ruine, de la Société.

* * *

La Société l'a compris. Et comme elle se sent au fond bonne et nécessaire, et qu'elle veut vivre, elle s'est appliquée à stimuler la bonne volonté défaillante des individus. Elle avait à cet effet deux moyens : la *conviction* et la *contrainte ;* elle a usé de l'un et de l'autre.

Par ses maîtres de l'Université, elle a retenu l'attention sur le grand fait de LA SOLIDARITÉ.

Elle a rappelé aux individus les bienfaits qu'ils reçoivent de la Société : le pain du corps et le pain de l'esprit, les outils de progrès et les moyens de plaisir : tout leur vient d'elle en effet. Dès là qu'ils acceptent ces avantages, ils contractent pour ainsi dire une dette *vis-à-vis de la Société,* et ceci les oblige (c'est de la justice) à lui rendre ce qu'ils en ont reçu. Mais le procédé de paiement ? C'est de ne point nuire aux autres, c'est de respecter leur esprit, leur corps et leur bien, et c'est de les aider. — A le faire, d'ailleurs, ils ont tout avantage. En servant les autres, ils se servent finalement eux-mêmes. S'ils font la Société prospère, ils seront les premiers à en tirer bénéfice.

Que s'ils se refusent à cette dette de justice, la Société saura bien les contraindre. Là où la conviction ne suffit pas, elle emploiera *la force.* Elle a érigé à cet effet des institutions pour poursuivre l'injustice. Son service de police recherchera les délinquants ; ses tribunaux examineront leurs cas, et porteront des condamnations proportionnées aux méfaits. Ainsi aucune atteinte ne sera impunément portée à la personne, aux biens et à l'honneur d'autrui. Insultes, vols, crimes seront poursuivis et châtiés.

La Société veut la justice. Si elle ne l'obtient par persuasion, elle l'aura par la force ; la justice doit régner, elle règnera.

Que si l'on juge bon de faire appel encore à la vieille charité, la Société saura également la promouvoir. Elle s'adressera, à cet effet, AUX SENTIMENTS ALTRUISTES, HUMANITARISTES, qui sommeillent en toute âme.

Elle montrera à l'homme par quels liens il tient aux autres hommes. Non seulement il a reçu d'eux la vie physique, mais en même temps un héritage moral ; et cette vie, et cet héritage moral grossi par ses propres efforts, il le transmettra à ses descendants. *Un lien multiple et puissant unit ainsi tous les individus ;* ils se tiennent tous comme les anneaux d'une chaîne et forment ainsi une grande et unique famille en laquelle ils sont tous frères. Qu'ils prennent conscience de ce fait, et l'amour fraternel inspirera leur conduite. Plus qu'à eux-mêmes, ils songeront à leurs frères, et se dévoueront pour eux : « *L'amour pour principe,* et le progrès pour base. »

Qu'ils soient ainsi charitables, et la Société leur promet que leurs noms seront bénis. Leurs contemporains les loueront, et leur souvenir vivra dans la mémoire de l'Humanité future. Par contre, indifférence, mépris et honte seront le partage des égoïstes.

* * *

Conviction et *contrainte,* tels sont donc les moyens de la Société pour promouvoir la justice et la charité, et conséquemment le bon ordre social. *Sont-ils suffisants ?*

Nul doute qu'ils n'aient de l'efficacité. Des professeurs les ont enseignés avec conviction ; des élèves furent gagnés. Mais s'ils peuvent suffire à l'élite, ces appels suffiront-ils à la masse dont la Société (qu'on ne l'oublie pas) est principalement faite ? Contrainte et sensibilité, solidarité et humanitarisme ne semblent pas être des moyens efficaces pour convaincre et retenir la foule ; ni elle ne les comprend, ni elle ne les craint assez. — De fait, depuis les vingt dernières années où l'on a voulu essayer ces morales nouvelles, on n'a cessé de parler de « *décadence de la moralité* » et même de « *crise morale.* » Crimes et délits ont augmenté ; jamais les conflits sociaux n'apparurent plus aigus.

Force est donc de *conclure à l'impuissance des Morales sociales.* Ni la crainte qu'elles inspirent n'est suffisante à imposer le respect des droits et à faire règner la justice ; ni la conviction qu'elles essaient d'éveiller n'est assez forte pour allumer la charité et introduire l'amour des hommes. *Elles ne peuvent* donc à elles seules *écarter l'anarchie et faire règner l'ordre désiré.*

* * *

Et *pourtant* l'homme demeure avec son besoin social. Sans la Société, il ne peut vivre ; par elle seule il prospère en sa vie physique et morale. *Il lui faut* donc *la Société ;* il la lui faut *sagement ordonnée.*

Si les ressources humaines sont impuissantes à la faire naître et à la conserver, *il reste du moins le recours à l'Au-delà. Ce qui manque ici-bas, c'est une Autorité aimée et respectée. Cette Autorité aimée et respectée, ne pourrait-on la rencontrer dans les cieux ?*

* * *

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE

En résumé, sensibilité, intelligence, cœur, volonté, conscience et sentiments réclament Dieu, et leur voix réunie fait comme un profond et formidable appel. Les préoccupations extérieures peuvent bien un temps le couvrir ; elles ne sauraient l'étouffer. Il demeure toujours présent, pressant, impérieux, et il éclate à la première occasion, au premier recueillement. En lui se révèle le mystérieux, l'incoercible besoin de Dieu. *Sans cet Unique nécessaire, l'homme reste inachevé, malheureux.* Il lui faut Dieu ; c'est une nécessité de vie.

Mais Dieu, n'est-ce point un Idéal irréel ? Existe-t-il en réalité ?

2e Partie : L'AFFIRMATION DE DIEU

Dieu existe, proclame la raison ; et voici comment elle établit son affirmation.

Elle distingue dans l'ensemble des choses trois ordres de réalité : le monde matériel *avec ses êtres, ses mouvements et son ordre ;* — le monde moral *avec ses exigences et ses aspirations ;* — le monde spirituel *avec ses idées,* et en particulier l'*idée d'infini.*

Or, estime-t-elle, si l'on considère à part chacune de ces réalités, on trouve en elle un caractère de déficience, — de contingence, si l'on veut, et pour prendre le terme philosophique, — qui suppose *nécessairement l'existence de Dieu.*

C'est ce qu'il importe maintenant de démontrer.

I

PREUVE PAR LE MONDE

Vous est-il arrivé, par un jour clair, de monter sur un sommet qui se dresse au milieu d'une plaine ? Vous avez eu alors sous les yeux un large panorama : des jachères et des champs, des prairies et des forêts, des ruisseaux et des rivières, des villages et des cités.

Essayez de vous représenter *la multitude d'êtres* qui vivent dans l'espace embrassé par votre regard : les plantes, de l'humble graminée au grand chêne, les insectes de dessus et de dessous la terre, les poissons dans les eaux, les oiseaux dans les airs, les animaux sur terre, et enfin les hommes. C'est par dizaines, peut-être même par centaines de milliers qu'il les faut compter.

Encore, l'espace parcouru n'est qu'un petit canton. Ajoutez-en des milliers et des milliers d'autres, et peut-être votre imagination ne parviendra pas à en enfanter et en souder autant qu'il en faudrait pour couvrir la surface du globe. Car *notre terre est immense.* Vaste sphère voguant dans l'espace, il faudrait à un aéroplane qui vole à 150 kilomètres à l'heure, tout près de vingt jours pour en faire le tour, à supposer encore qu'il poursuive sa course jour et nuit.

Immense en elle-même, elle n'est pas moins *l'une des plus petites* d'entre les huit planètes qui forment le cortège du soleil. *Jupiter,* par exemple, est 1300 fois plus gros. Mais ces astres eux-mêmes sont *minimes en comparaison du soleil* leur chef. Ce géant à lui seul vaut un million trois cent mille terres.

Il semblerait que la masse du soleil et des planètes qui l'escortent dût remplir tout l'espace. Il s'en faut. *Notre système solaire n'est qu'un tout petit point au milieu des autres systèmes stellaires.* Chaque étoile, en effet, est comme notre soleil le centre d'un groupe de planètes. Et le nombre des étoiles est immense. L'œil nu peut en découvrir 8500 environ. La photographie a permis d'en fixer plus de 200 millions. Et leur masse est immense. Si un certain nombre sont plus petites que notre soleil, bon nombre sont plus grosses. *Sirius* vaudrait seize soleils comme le nôtre ; *Arcturus du Bouvier,* un million de soleils ; et *Canopus,* trois millions !

Les distances qui séparent ces astres *sont en proportion de leur masse.* Pour aller de la terre au soleil, il faudrait à notre aéroplane cent ans. Trop long voyage ! Prenons un véhicule plus rapide, la lumière. A raison de 300.000 kilomètres à la seconde, il lui suffira de 8 minutes pour parcourir les 150 millions de kilomètres qui nous séparent de l'astre du jour. Distance formidable, et pourtant toute petite comparée à celle qui nous sépare des autres astres. Pour monter de la terre à l'étoile la plus proche (l'α du *Centaure),* il faut à la lumière 4 ans et 4 mois. Il en faudra 46 et 7 mois pour atteindre la *Polaire.* Calculez combien il y a de secondes en 46 ans et 7 mois, multipliez ce nombre par 300.000, et vous obtiendrez le chiffre fantastique de kilomètres qui nous séparent de la Polaire. Encore cette étoile est une de nos voisines. Mais les autres, mais les plus éloignées ? *Il en est dont la lumière* qui nous arrive aujourd'hui *est en route depuis dix mille ans !*

Et voici qu'on nous dit aujourd'hui que l'ensemble de ces étoiles ne constitue qu'un monde, celui de notre *Voie lactée.* A côté de ce monde il en faudrait compter environ un million d'autres ; et chacun de ces autres aurait ses étoiles dans les mêmes proportions de nombre et de grandeur que le nôtre. Du coup, les limites de l'Univers se trouvent portées à des distances qui défient l'imagination. De ces mondes à nous, ce n'est plus par dizaines ni par centaines de siècles qu'il faut compter le temps que mettent leurs rayons lumineux à nous parvenir ; c'est par milliers et dizaines de milliers. Les astronomes avancent le chiffre écrasant de 36.000 siècles. *Trente-six mille siècles pour que nous arrive la lumière* émise par ces astres, à la fantastique vitesse de 300.000 kilomètres à la seconde !

« Dès maintenant donc, écrivait hier un savant distingué, le *Cosmos* nous apparaît comme formé par un million de systèmes stellaires aussi vastes que notre Voie lactée, et séparés les uns des autres par des océans de vide glacé que, reptilienne, et follement rapide, la lumière ne peut franchir qu'en des myriades de siècles. »

Tel est notre **formidable Univers !** Notre esprit se perd à le vouloir embrasser, et s'arrête écrasé. Mais du fond même de son étonnement monte pressante une question : Cet Univers, **d'où vient-il ?** *D'où viennent tous ces mondes, notre terre et les vivants* qui la peuplent ?

* * *

Ces vivants ? Mais ils viennent d'un ancêtre ; le chêne sort du gland, le fils vient de son père. — Et cet ancêtre lui-même ? — Il vient également d'un ancêtre antérieur ; celui-ci d'un autre ; ainsi de suite. Et l'on s'efforcera d'établir la filiation entre les êtres d'aujourd'hui et les êtres d'hier, et de la poursuivre à travers la série des âges géologiques. Et l'on conclura que les vivants actuels et toutes leurs variétés sont des descendants plus ou moins transformés *des premiers vivants de l'âge pri-*

maire. — Soit. Seulement cette explication suppose établie la loi du transformisme. Or, on sait qu'elle est justement contestable, et qu'on pourrait arrêter là l'adversaire. Mais passons ; il nous plaît de le suivre jusqu'à ses derniers retranchements.

Et *ces premiers vivants, ces « monères, »* comme ils les appellent? — Elles seraient le produit de vases marines, spontanément écloses à la vie, grâce à des conditions favorables de milieu. — C'est maintenant l'hypothèse de la génération spontanée, plus justement contestable et contestée ! Mais passons encore.

Ces vases marines, ces conditions de milieu : d'où viennent-elles donc elles-mêmes? — Elles sont le *produit nécessaire de l'évolution de notre globe.* Masse de matière primitivement en fusion, il s'est peu à peu refroidi au contact glacé des espaces interstellaires ; une croûte s'est formée à sa surface ; les vapeurs s'y sont déposées en océans, l'atmosphère s'est purifiée : la vie, devenue possible, a alors commencé. — Soit ; et passons encore !

Mais *ce globe lui-même,* d'où vient-il donc ? — Il vient, comme viennent d'ailleurs tous les autres astres — étoiles, soleils et satellites, — de *particules détachées de la Nébuleuse primitive.* Celle-ci aurait d'abord été comme une gigantesque sphère de matière en fusion, tournant sur elle-même avec une formidable vitesse. Or, du fait de ce mouvement, des particules extérieures se sont trouvées arrachées et projetées dans l'espace, comme jaillissent les étincelles d'un charbon allumé qu'on tourne à bout de bras. Ces lambeaux de nébuleuse, par l'effet de la force de projection, se sont enroulés sur eux-mêmes, formant à leur tour autant de sphères animées de mouvement de rotation. Ainsi sont nés chacun des astres. — Soit encore !

Mais *cette Nébuleuse primitive,* d'où vient-elle à son tour ? — Vraisemblablement de particules *d'éther* d'abord diluées dans les espaces infinis, et qui, à un moment, se précipitèrent sur leur centre de haut et de bas, de droite et de gauche. Leur chute forma l'agglomérat de la nébuleuse et lui communiqua une somme infinie de chaleur.

Reste *cet éther primitif, cette Matière originelle,* si l'on veut, d'où sont sortis les mondes. D'où vient-elle donc, enfin? — Ici l'adversaire a été repoussé en son dernier retranchement. Impossible à lui de remonter plus haut. Peut-être essayera-t-il alors d'échapper à notre implacable pression par des détours.

La matière primitive est *éternelle,* dira-t-il ; dès lors la question d'origine ne se pose pas. Le Monde n'a pas eu à commencer, il a toujours été. — Mais c'est là introduire une confusion. Autre la question de temps, autre celle de cause. Il ne nous intéresse pas présentement de savoir *quand* la matière est apparue, et si elle est éternelle ; nous recherchons seulement *comment* elle est apparue, et si elle a été créée ; et cette dernière question demeure, quelle que soit la réponse donnée à la première. Qu'on admette que le monde soit éternel ou qu'il ait commencé dans le temps, reste toujours à savoir comment il a été produit et quelle en est la cause. *Le problème d'origine demeure,* aussi pressant.

Peut-être encore essayera-t-on de l'éluder en disant qu'il se pose *pour l'esprit,* mais que nous ignorons s'il se pose pour les choses. Sans doute notre esprit ne peut concevoir que la matière originelle apparaisse sans cause ; est-ce une raison pour affirmer qu'elle ne saurait, de fait, apparaître sans cause ? — Ainsi, dans sa subtilité, raisonne le « critique. » Le sens commun est plus simple et plus vrai. Il estime que les exigences de l'esprit sont aussi celles des choses ; s'il ne comprend pas qu'un fait apparaisse sans cause, c'est qu'en réalité il n'y a pas de fait sans cause. L'expérience d'ailleurs confirme la croyance. Oui, il ne comprend pas que croisse le chêne sans gland dont il sorte, que coule le ruisseau sans source qui l'alimente, qu'écrive la plume sans main qui la manie. Mais c'est qu'en réalité la plume n'écrit pas sans main, le ruisseau ne coule pas sans source, le chêne ne croît pas sans gland. Ainsi se trouve écartée la prétention du critique, et *justifiée la croyance* qu'il ne peut pas y avoir et qu'il n'y a *pas de fait sans cause ;* et en particulier le fait qui nous intéresse, le Monde.

* * *

Le problème demeure donc en toute son ampleur. *La Matière originelle a eu nécessairement une cause, Quelle est-elle ?*

Deux hypothèses sont seules possibles. Cette cause, ou la Matière l'a en elle-même, et alors, si l'on peut dire, elle s'est *faite toute seule ;* ou elle l'a dans une autre, et alors elle a été *créée.*

Or la *première hypothèse est inadmissible* parce que contradictoire. Si l'on accepte que la Matière originelle a en elle-même sa raison d'être, qu'elle a la vertu de se poser d'elle-même dans l'existence, il faut lui attribuer du même coup la Perfection qui sort nécessairement de cette toute-puissance. Mais la Matière est loin d'être parfaite ; en preuve, son caractère informe qu'on lui reconnaît au début, et sa lente organisation qui aurait déjà demandé des milliers de siècles, et serait loin d'être achevée. Non, le monde n'est point parfait ; il ne s'est point fait tout seul.

Reste *donc que la Matière originelle ait sa cause en un autre Etre,* par lui-même assez riche d'énergie — si l'on peut dire — et pour se poser dans l'existence, et pour créer les mondes. Cet être *nécessaire et tout-puissant,* nous le connaissons, c'est DIEU.

II

PREUVE PAR LE MOUVEMENT

Admirable par la masse et le nombre de ses corps, le Monde ne l'est pas moins *par la multitude et l'intensité de ses mouvements.*

* * *

Le mouvement s'y présente *sous deux formes* principales, *l'activité mécanique* et *l'activité vitale.*

Jetée en terre, la graine ramasse ses énergies, entr'ouvre son enveloppe extérieure et pousse ses radicelles dans le sol en même temps qu'elle dresse sa tige vers le ciel. Elle peut dès lors se nourrir. Par ses racines, elle puise les sucs de la terre, et par ses feuilles, le carbone de l'air. Du mélange de ces éléments, elle fait la sève nourricière qui assure sa croissance. Et ce travail d'élaboration et de croissance va se poursuivre sans arrêt ; il est de tous les instants ; il se réalise sans cesse. Il peut paraître plus actif à certaines époques, au printemps par exemple ; il ne s'arrête en aucun moment ; sous la mort apparente de l'hiver, il prépare les bourgeons qui éclateront aux premiers soleils. Grâce à cette énergie tendue sans arrêt, la plante croît, porte des fleurs et des fruits, et assure par là sa reproduction, son indéfinie continuité.

C'est ainsi que *chaque plante est le siège d'une série merveilleuse d'incessantes activités.* Qu'on se représente maintenant — si l'on peut — le nombre de plantes que porte notre globe, depuis la petite herbe des champs jusqu'aux grands arbres des forêts ; qu'on multiplie par ce nombre la série d'activités réalisées en chacune d'elles, et l'on aura peut-être une idée de la *somme formidable d'énergie que suppose la vie végétative.*

Une activité analogue, et peut-être plus prodigieuse encore, *se déploie parallèlement dans le monde animal.*

Animée d'une mystérieuse énergie, la cellule de l'œuf initial s'est fragmentée, et a donné ainsi naissance à deux autres cellules. Celles-ci à leur tour se multiplient et s'organisent ; un embryon se forme ; le petit animal apparaît à la vie. Il doit dès lors déployer une continuelle activité pour se défendre et se conserver, pour se nourrir et croître. Respiration, circulation, assimilation, se poursuivent en lui sans arrêt ; jours et nuits, qu'il repose ou s'agite, le travail vital continue. L'arrêt serait la mort. Cependant le mouvement s'est poursuivi ; l'animal a grandi ; le voici adulte, il pourra se reproduire.

La *vie apparaît donc comme un continuel déploiement d'énergies.* Et cette activité se trouve autant de fois répétée qu'il y a de vivants, sur terre et sous terre, dans les eaux et dans les airs. C'est dire un nombre et une intensité que l'imagination ne peut même pas se représenter.

Si merveilleux que soit ce déploiement de *l'activité vitale* dans les plantes et les bêtes, il *reste bien minime au prix des énergies mécaniques qui meuvent les Mondes.*

On sait que, contrairement aux apparences, *notre globe n'est pas immobile.* Il tourne d'abord sur lui-même. Vingt-quatre heures lui suffisent à l'achèvement de ce tour, soit, pour les points situés à l'équateur, une vitesse de 465 mètres à la seconde. Jolie vitesse déjà ! Le second mouvement est encore plus rapide. En même temps que sur elle-même, la terre en effet tourne autour du soleil ; et la course est ici vertigineuse. C'est une moyenne de 30 kilomètres à la seconde, et elle dure 365 jours un quart. La terre a alors accompli sa révolution. Mais aussitôt, sans arrêt, elle repart pour un nouveau cycle, emportée dans le même mouvement ; et ainsi, depuis des siècles.

Mais notre globe n'est pas seul à voler de la sorte. *Les autres planètes sont animées du même double mouvement.* Elles tournent aussi sur elles-mêmes, et puis autour du soleil ; et l'on sait que pour certaines, Jupiter et Saturne notamment, leur vitesse est beaucoup supérieure à celle de la terre.

Mais le *Soleil,* centre de ces mondes, est-il fixe, lui du moins ? On l'a cru longtemps. Mais l'examen de ses taches a permis de conclure qu'il *tourne lui aussi* sur lui-même ; bien plus, qu'il serait entraîné dans un immense et vertigineux voyage, où il emporterait avec lui ses planètes.

Et ce qui est vrai en notre système solaire est *également vrai des autres systèmes* dont chaque étoile est le centre ; et le formidable mouvement solaire se trouve ainsi répété des millions de fois.

Les espaces infinis se trouvent donc de la sorte traversés en tous sens par des globes gigantesques, lancés à de vertigineuses vitesses en des courses immenses. L'imagination étonnée s'arrête à ce spectacle ; jamais peut-être elle n'a senti si vivement ses limites et son impuissance que lorsqu'elle essaye de se représenter tous ces mondes en mouvement. Leur nombre et leur masse, leur élan et leur vitesse l'étonnent et la confondent. Mais à ce moment même, du fond de l'étonnement jaillit la question : **D'où vient ce formidable mouvement ? D'où procèdent ses deux formes ?**

* * *

Le mouvement vital, d'abord. *Il aurait sa raison dans un mouvement vital antérieur ;* ainsi l'énergie du chêne vient de l'énergie du gland ; l'énergie du fils, de l'énergie du père. Celle-ci vient elle-même de l'énergie de l'ancêtre ; et ainsi de suite. Et l'on prétend, de filiation en filiation, nous faire traverser les âges géologiques, jusqu'à ce qu'enfin l'on aboutisse aux premières énergies vitales.

Mais *ces premières forces elles-mêmes ?* — Elles ne seraient rien autre que des *transformations d'énergies mécaniques.* La vie se réduirait ainsi à une somme de mouvements. Ces mouvements peuvent être très complexes, d'une analyse délicate ; ils n'en restent pas moins de simples mouvements. Il y aurait ainsi continuité entre l'énergie mécanique et l'énergie vitale.

Pareille assertion est justement contestée. Que la vie se traduise en mouvements, soit ; mais qu'elle s'y réduise toute entière, non ; l'expérience le montre : la vie est ordre aussi. Comme telle, elle suppose, en outre des mouvements qui la réalisent, une force ordonnatrice, un principe vital. Pour l'avoir méconnu, l'adversaire est impuissant à expliquer la vie, et l'on pourrait dès ce point l'arrêter. Mais il nous plaît de le laisser échapper, et de le suivre jusqu'à son dernier retranchement. Acceptons donc, pour l'instant, que la vie n'est qu'une transformation d'énergies, qu'elle vient du mouvement mécanique.

Mais ce mouvement lui-même, et considéré non

plus seulement dans les vivants qu'il animerait, mais dans notre globe, dans les planètes, dans le soleil, dans ces millions d'astres, dont il soutient le vertigineux élan, — *mais le Mouvement, d'où vient-il ?*

Il aurait sa raison dans le mouvement même de *la Nébuleuse primitive.* Celle-ci devait tourner sur elle-même avec une rapidité formidable. De ce fait, projetés par la force centrifuge, des lambeaux se sont détachés, qui se repliant sur eux-mêmes ont formé les différents astres ; et chacun de ces astres nouveaux a gardé du mouvement d'origine le mouvement de rotation sur lui-même et de translation dans l'espace.

Mais le mouvement de la Nébuleuse, d'où procède-t-il enfin ? — *Du fait même de sa formation,* nous est-il répondu ; et voici comment. Les particules de la matière primitive auraient d'abord été disséminées dans les espaces infinis. A un certain moment, elles se sont précipitées sur un noyau central. Venant de haut et de bas, de droite et de gauche, elles n'ont pu s'agglomérer sans déterminer un mouvement de rotation, et le mouvement a été d'autant plus rapide que les particules étaient plus éloignées, et, partant, l'élan de leur chute plus puissant.

Soit. *Mais la cause qui a provoqué* la chute des particules et provoqué ainsi la formation et *le mouvement de la Nébuleuse ?* — C'est la *loi d'attraction.* — Soit encore. Mais qu'entendre par là ? Veut-on dire simplement qu'à un moment les particules, d'abord disséminées, se sont précipitées sur leur centre pour former une sphère en mouvement ? Mais alors, c'est la simple affirmation du fait, nullement l'indication de sa cause. Veut-on dire plus, et exprimer qu'à un certain moment une énergie attractive est apparue, qui a groupé les particules disséminées ? J'accepte. Mais aussitôt je demande *la cause de cette énergie attractive,* car pour s'être progressivement simplifié, le problème demeure, et plus pressant : *D'où vient cette première énergie, dont les autres auraient successivement découlé ?* D'où vient la première « chiquenaude ? »

Sans doute on a prétendu éluder le problème en disant que le Monde était éternel, et que, dès lors, la question d'origine ne se posait pas. Nous savons ce que vaut l'échappatoire. Il introduit une confusion. L'éternité a rapport au moment d'apparition du Mouvement ; ce qui intéresse présentement, c'est la cause d'apparition. Et *même si l'on admettait l'éternité du mouvement,* le problème demeure inchangé : **Quelle est la cause du mouvement éternel ?**

* * *

Oui, quelle est donc la Cause d'où procède ce formidable Mouvement qui anime tous les êtres, et soutient tous les mondes, et dont la durée, l'ampleur et l'intensité écrasent la raison ? Oui, quelle est la cause du Mouvement ?

Pas plus que la Matière, et pour le même motif, *on ne peut dire qu'il ait en lui-même sa raison d'être et qu'il se soit fait seul.* Tout comme pour la Matière, et pour le même motif, *force est de reconnaître que le Mouvement vient d'une cause supérieure et toute-puissante ;* et cette cause a nom : DIEU.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXI

JÉSUS ENTRE A JÉRUSALEM

Après avoir pleuré amèrement les malheurs prochains de Jérusalem, Jésus jeta encore un long et douloureux regard sur la ville sainte. C'est la cité de David, magnifique avec ses remparts et ses tours, seule honorée de la présence réelle de Dieu dans son temple, la noblesse et la fierté du peuple juif. Il ne la verra plus que le soir où il annoncera sa ruine, et que le jour où avec ses disciples il reprendra dans son corps glorifié le chemin de la montagne des Oliviers pour faire ses adieux à la terre et s'élever au ciel. Mais jusque-là quelles épreuves, quelles humiliations, quelles souffrances ! Son âme divinement généreuse embrasse toutes ces douleurs d'un coup d'œil vaillant, ses pleurs cessent de couler. En route pour le sacrifice !

Des cris de triomphe s'élèvent, poussés par les Apôtres et par les pèlerins qui se sont joints à eux : « Hosanna au fils de David ! Béni soit le roi d'Israël qui vient au nom du Seigneur, et béni soit le règne de notre père David qui arrive ! Hosanna ! Salut, paix et gloire et sur la terre et jusqu'au plus haut des cieux ! »

C'est bien le sens du mot *Hosanna,* qui signifie à proprement parler d'après S. Jérôme : « Sauvez-nous ! Secourez-nous ! »

« Béni soit le règne de notre père David qui arrive ! » Il est clair que cette foule enthousiaste et croyante saluait ainsi le Messie et qu'elle proclamait la divinité du Sauveur ! L'air était donc rempli d'actes de foi et d'adoration, de prières et de supplications à Jésus, Fils de Dieu.

Ces acclamations retentissent sur toute la montagne et dans la vallée du Cédron ; elles se font entendre jusqu'à Jérusalem. La foule accourt sur les remparts ; et voyant le cortège qui se forme sur le mont des Oliviers, elle sort de la cité et vient à la rencontre de la multitude sans cesse accrue des Juifs et des pèlerins célébrant le règne de David qui arrive en la personne du Messie, prédit par les Prophètes. C'est un spectacle, une émotion indescriptible. Le peuple a le sentiment que ce règne nouveau lui apporte toute espérance et toute liberté. C'est un passé triste qui finit, et un avenir de bonheur qui commence.

Aussi dans ces cris, que de bonheur et de joie !

Les deux cortèges se rencontrent dans la vallée, mêlant leurs acclamations et exaltant le Sauveur, poussant des Hosannas avec plus de force à mesure qu'ils approchent de Jérusalem, et avec une foi plus ardente. Tous portent dans leurs mains, en

signe de paix et d'allégresse, des palmes dont ils ont dépouillé les arbres. Jésus sur sa monture se trouve entre deux multitudes immenses qui le regardent avec vénération, avec adoration, et dont tous les cris sont aussi des cris d'amour. Jamais il n'a été ainsi aimé. Il recueille le fruit de trois ans de prédications, de miracles et de bienfaits. Tel doit être le peuple chrétien, le peuple à venir qui connaîtra Jésus, semblable à cette foule qui le célèbre, le bénit, le porte en triomphe, parce qu'elle sait qu'il est le bien suprême et que partout où il a passé, il a semé le bien, nourri les peuples affamés, guéri les infirmes, consolé tous ceux qui l'approchaient, couru au devant de toute brebis égarée, tout à tous et ne repoussant personne.

Tous cependant ne partagent pas les sentiments de la troupe considérable « qui le précède et qui le suit ». Quand il entre à Jérusalem, loin de cesser, les Hosaunas éclatent avec plus de conviction et de force encore, dans les rues étroites qui les répercutent. La multitude s'avance, calme, dans un ordre parfait, les légions romaines n'ont pas à intervenir dans ce défilé imposant, pacifique et irrésistible. Mais voici des figures hostiles : ce sont les Pharisiens, consternés de ces démonstrations éclatantes et respectueuses.

Toute la cité est remuée par ce concours tel qu'elle n'en a jamais vu, *commola est universa civilas* (Mt. XXI, 10), et l'on se disait : « Qui est donc celui-ci? » Et des voix du peuple répondaient : « C'est Jésus, le prophète de Nazareth ! »

Tous s'entretenaient de lui. Beaucoup étaient venus se ranger à sa suite, parce qu'il avait ressuscité Lazare d'entre les morts, et ils disaient autour d'eux : « C'est lui qui a fait sortir Lazare de son tombeau ! » Et l'enthousiasme redoublait. (Jo., XII, 17).

Mais les Pharisiens rongeaient le frein et prédisaient des malheurs. On criait : « Béni soit le roi d'Israël ! Béni soit le règne de notre père David qui arrive ! » Que pensaient les légionnaires qui entendaient ces acclamations de la royauté? Que dirait le Sénat romain quand il apprendrait qu'une sédition a éclaté en faveur « d'un roi fils de David ? » Mais leurs plaintes n'avaient pas d'écho, les légionnaires eux-mêmes n'ayant rien à réprimer étaient gagnés par l'allégresse universelle. Quelques scribes s'approchent de Jésus et lui disent :

— Maître, reprenez donc vos disciples.

— S'ils se taisent, répond Jésus, les pierres elles-mêmes crieront. (Luc, XIX, 39).

Alors, irrités et découragés, ils s'entredisent : « Vous voyez que nous ne gagnons rien. Tout le monde court après lui ! » (Jo., XII, 19).

* * *

Jésus entrant à Jérusalem, c'est le Sauveur venant dans notre âme.

Si nous avons une foi profonde, tout notre être, comme Jérusalem, en éprouvera une joyeuse et forte « commotion ». C'est Jésus « le roi d'Israël » qui vient régner en nous. Il arrive en nous, le règne de Dieu, annoncé par David et par les prophètes. C'est Jésus qui a ressuscité Lazare, et qui veut ressusciter en nous tout ce qui y est plus ou moins mort, tout ce qui y languit, nous rendre des convictions plus vivantes, une foi plus vivace. Ayons le pieux enthousiasme des foules qui criaient l'Hosanna sur les pas de Jésus ; que toutes les puissances de notre âme « le précèdent et le suivent », le précèdent pour lui souhaiter la bienvenue, le suivent pour chanter l'hymne d'action de grâces et lui promettre une indéfectible fidélité.

Ne nous laissons pas détourner par les Pharisiens qui n'aiment pas Jésus-Christ, par les incroyants qui le haïssent, ils ne savent pourquoi, et qui voudraient entreprendre sur notre liberté. Allons à lui, calmes et aimants, comme les bons pèlerins qui accompagnaient le Sauveur le jour des Rameaux ; comme eux jetons nos vêtements sous ses pas, c'est-à-dire dépouillons-nous de nos mauvaises habitudes, de nos péchés, de nos défauts, de tout ce qui en nous n'attire pas les autres vers Jésus-Christ. Nous goûterons alors combien le Seigneur est doux, nous recevrons des grâces précieuses, nous entraînerons nos frères par notre charité, par notre exemple, et les Pharisiens voyant que le nombre des fidèles s'accroît, que Jésus est le grand séducteur des âmes sincères, diront aussi : « Nous ne gagnons rien. Tout le monde court après lui. »

* * *

Jésus conduit au temple la foule qui se répand dans les immenses parvis. Après avoir adoré son Père, il regarde les groupes des vendeurs et des acheteurs, les troupeaux de bœufs et de brebis, les changeurs qui envahissent avec leurs tables les abords du Saint. En ce jour, le 10 du mois de Nisan, il y a plus de tumulte que d'ordinaire parce que c'est la journée où l'on choisit l'agneau qui doit être immolé le jour de Pâques. Il y avait donc quelque excuse à ce désordre. Jésus inspecte tout, *circumspectis omnibus* (Mc., XI, 11), il voit jusqu'au fond des cœurs et des intentions, et sans doute qu'il n'y découvre pas l'irrespect qu'il punira le lendemain, car il se tait. Mais il a regardé aussi dans les âmes des Pharisiens chargées de haine, qui épient toutes ses actions, tous ses gestes et qui préparent leurs complots de mort, car ils ne lui pardonnent point son triomphe et leur humiliation. D'ailleurs le soir est venu, il prend avec lui ses douze Apôtres et se dirige du côté de Béthanie, *in Bethaniam*. (Luc, XXI, 37 ; Matth., XXI, 17).

Ira-t-il encore demander l'hospitalité à Marthe et à Marie? L'Evangile ne le dit pas explicitement. Une tradition veut que, cette nuit et les suivantes, il les ait passées dans la grotte du sommet des Oliviers qui était « son logement habituel », avec ses disciples, ainsi que l'insinue Eusèbe. Grotte sacrée entre toutes où il aimait à enseigner et que sainte Hélène enchâssa plus tard dans l'Eléona [1], la basilique la plus vénérée, après celles de Bethléem et du St-Sépulcre.

---

[1] Cette basilique se relève de ses ruines, et la première pierre en a été posée en 1919 par le cardinal Dubois. (Voir *Le Sacré-Cœur de Jésus et l'Eléona*, par le P. Léon Cré, des Pères Blancs de Jérusalem).

XXII

LE FIGUIER MAUDIT

Dès l'aube, le lendemain, — le Lundi Saint, — Jésus revint avec ses disciples à Jérusalem. Sur le chemin il ne rencontra rien qui pût le sustenter, et il eut faim, *esuriit*. Il y avait là beaucoup d'arbres que le printemps avait épanouis. Il distingua un figuier, qui se trouvait seul, au bord de la route, il s'en approcha pour y chercher des fruits : il n'y trouva que des feuilles. Alors il dit : « Que jamais il ne naisse de fruits de toi ! » Et aussitôt l'arbre se flétrit.

Le lendemain, quand il repassa par le même endroit, se rendant de nouveau à Jérusalem, non seulement le figuier avait perdu son beau feuillage, mais il était desséché jusqu'à la racine. (Mt., XXI, 19 ; Mc., XI, 20).

Pierre se rappela que la veille le Seigneur l'avait maudit :

— Maître, dit-il, voyez, le figuier que vous avez maudit est séché.

Les apôtres paraissaient surtout frappés de la puissance de la parole de Jésus. Il répondit à leur pensée en leur montrant le pouvoir admirable de la foi et de la prière :

« Ayez foi en Dieu, dit-il.

« Je vous le dis en vérité : si quelqu'un dit à cette montagne : Ote-toi de là et jette-toi dans la mer, s'il ne doute pas dans son cœur et qu'il croie que tout ce qu'il dit arrivera, il le verra s'accomplir. »

Ils regardèrent la masse imposante de la montagne des Oliviers que Jésus leur montrait ; ils écoutaient rêveurs, et comme ils avaient une foi absolue en la parole du Maître, dans leur imagination ils soulevaient cette montagne. Jésus se servait de cette forte image pour les frapper davantage. La puissance infinie de Dieu peut à coup sûr déplacer une montagne, mais le sens de la parole du Sauveur était surtout spirituel, il voulait les amener à comprendre combien puissante est la prière sur le cœur de Dieu. C'est pourquoi il ajouta :

« Tout ce que vous demanderez dans votre prière, croyez que vous l'obtiendrez et que vous le verrez s'accomplir. »

Prions donc avec confiance, Dieu nous exaucera, si nous avons *la foi*. Prions avec la certitude qu'il nous accordera ce que nous lui demandons si notre demande est juste et raisonnable à ses yeux. La parole du Sauveur nous assure que nous l'obtiendrons, et sa parole est vérité.

Cependant nous n'obtenons pas toujours. Pourquoi Dieu ne nous exauce-t-il pas, malgré la promesse de Jésus-Christ ?

C'est qu'il manque souvent à notre prière une condition essentielle. La foi ne suffit pas, il faut *la charité*. Jésus va l'expliquer à ses apôtres :

« Lorsque vous allez prier, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui afin que votre Père qui est dans les cieux vous pardonne aussi vos offenses.

« Et si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. »

« Quand même j'aurais une foi capable de transporter les montagnes, nous dit S. Paul, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien, » je ne peux rien, je ne puis être exaucé. Si nous ne pardonnons pas tout au prochain, nous n'avons pas la charité, et donc Dieu ne nous pardonnera pas.

* * *

Cet épisode du figuier maudit comporte de précieux enseignements.

Jésus passe de grand matin et il a faim. Il s'agit sans doute de la faim du corps, car il était, comme nous, assujetti aux infirmités humaines, mais il s'agit aussi de la faim spirituelle. Après son entretien avec la Samaritaine, les apôtres revinrent de la cité voisine, lui apportant des vivres. Jésus leur dit : « Ma nourriture, c'est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » (Jo., IV, 34). « Ici il avait faim, dit S. Bernard, non pas de figues, mais de foi. » *Esurit non ficus sed fidem*. Il est venu sur la terre pour y répandre la foi, pour y allumer le feu de la charité : voilà le grand but, la grande raison de l'Incarnation. C'est pourquoi dans sa vie tous les faits sont réels, sa faim est réelle, sa soif est réelle, mais ils ont tous aussi leur côté symbolique, leur sens spirituel fécond et profond.

Il a faim, il s'approche d'un figuier, sachant très bien qu'il n'y trouvera pas de fruits, car la saison des fruits n'est pas encore venue, mais il veut instruire ses apôtres, à la manière des prophètes, par une action symbolique frappante. Non seulement sur cet arbre il ne voit pas de fruits, même en espérance, il n'y voit que des feuilles. C'est donc un arbre stérile.

Ce figuier est la figure du peuple juif et de toute âme qui ne donne pas de fruits.

Le peuple juif était le peuple choisi de Dieu. Pendant toute son histoire il est conduit par Dieu comme par la main. Sa vie est un prodige perpétuel. Dieu l'arrache à la servitude d'Egypte à coups de miracles et il l'instruit, il lui parle sur le mont Sinaï, il lui donne sa Loi qui le suivra partout, renfermée dans l'arche. Seuls les Juifs connaissent Dieu, adorent Dieu, le vrai Dieu, tandis que les païens se prosternent devant de viles idoles. Il leur accorde même la prospérité matérielle, quand ils le servent avec fidélité, et alors Israël vit heureux, « à l'ombre du figuier » ou de la vigne. C'est pourquoi Isaïe parlant au nom de Dieu à ce peuple ingrat, figuré par la vigne, lui dit : « Qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie pas fait ? »

Ces paroles s'adressent aussi à l'âme infidèle qui se révolte contre Dieu, ou simplement qui s'éloigne de lui avec indifférence. Il l'a choisie, baptisée, comblée de grâces ; il l'a instruite au catéchisme où elle a appris la justice, la vérité qui guide et sauve ; il s'est donné à elle, et elle-même s'est donnée à lui généreusement. Puis elle l'a quitté et n'est plus revenue. Un jour Jésus passe, il la ren-

contre, il s'approche d'elle, il cherche en elle des fruits de vie, des œuvres, la grâce dont il l'a ornée au baptême, qu'il lui a rendue au confessionnal quand elle l'avait perdue, qu'il a augmentée par la sainte communion, et il ne trouve rien que des feuilles, c'est-à-dire encore quelques habitudes, quelques apparences chrétiennes ; mais la réalité, le fruit est absent.

Il y cherche au moins quelque trace du passé divin, le souvenir, la pensée de Dieu. Plus rien. Elle ressemble à ce qu'on appelle en notre malheureuse époque une église désaffectée. Vous entrez dans ce qui fut autrefois un beau temple élevé à Jésus-Christ, d'où la prière s'élevait au ciel pure et parfumée comme l'encens. Il reste les piliers, les voûtes, des sculptures, des débris d'autel, quelques peintures salies et mortes. Mais celui qui l'habitait, qui l'animait, qui le remplissait de grâce et de splendeur, de vie et de beauté, Jésus-Christ n'est plus là, dans son tabernacle, qui regarde, règne, attire, salue avec un amour infini celui qui entre pour l'adorer. Dans cette église désaffectée le froid vous saisit, une tristesse profonde vous envahit. Elle a conservé quelque chose de ses magnifiques proportions, de ses belles lignes architecturales, comme l'arbre stérile qui garde des feuilles, mais elle est vide de Dieu.

N'est-ce pas là l'image de l'âme chrétienne qui a abandonné Dieu ? Elle est désaffectée. Jésus-Christ y régnait, l'embaumait de son parfum divin. Il n'y est plus, car elle n'accomplit plus ses devoirs, elle est en état de péché mortel, elle est vide de Dieu. Faite pour le connaître, pour l'aimer, le servir, pour être le temple de Dieu et pour conserver la vie divine, elle s'est dépouillée de tout cela. A la veille du jour où le temple de Jérusalem devint la proie des flammes, on entendit des voix mystérieuses qui disaient : « Sortons d'ici ! » Dieu est sorti ainsi de l'âme pécheresse et incroyante qui était le temple du Saint-Esprit, et il la laisse désolée, inerte et morte.

Hâtez-vous de le rappeler, afin qu'il vous rapporte la vie et la joie.

Le peuple juif, nous apprend S. Paul, reviendra à Dieu à la fin des temps, et il sera sauvé. (Rom., XI, 25-26). L'arbre renaîtra de ses racines desséchées. Qu'il est facile aussi à l'âme morte de renaître à la vie ! Qu'elle accuse sincèrement ses fautes, qu'elle s'en repente, et Jésus lui pardonnera, elle recouvrera son innocence, elle sera heureuse. Alors elle ressemblera à cet arbre planté sur le bord d'un ruisseau dont les eaux ne tarissent pas, qui élève gracieusement vers le ciel ses rameaux chargés de promesses, et qui donnera du fruit en son temps. *Dabit fructum in tempore suo.*

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XLV

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN. — L'AMOUR DES ENNEMIS

Sitis filii Patris vestri..., qui solem suum oriri facit super bonos et malos et pluit super justos et injustos.

Soyez les fils de votre Père..., qui fait lever son soleil sur les bons et les méchants et tomber sa rosée sur les justes et les injustes.

(Math., V, 45).

Je ne puis pas continuer plus longtemps à parler de la charité envers le prochain sans rappeler qu'elle oblige à l'amour des ennemis, lequel suppose logiquement le pardon des offenses.

De tous les commandements divins, celui-ci est peut-être le plus difficile à observer. Vous ne comprendriez guère ces difficultés, si vous n'aviez jamais rien eu à pardonner. Mais si, à telle date que vous n'avez pas oubliée, quelqu'un vous a, sans motif raisonnable, déclaré la guerre ; s'il vous a couvert d'outrages ; s'il a méconnu vos droits ; s'il a lésé vos intérêts ; s'il a flétri votre réputation ; n'est-ce pas qu'aimer cet homme-là vous a paru coûteux ? Vous bondissiez sous l'injure ; le sang bouillonnait dans vos veines ; vos lèvres écumaient d'indignation ; tous vos instincts d'honneur et de justice s'étaient révoltés ; et une voix puissante, qui vous semblait venir du fond même de la conscience, vous criait de rendre haine pour haine et de traiter votre ennemi en ennemi... Oui ! pour rester maître de vous pendant cet orage, qui a dû se renouveler souvent, pour vous contenir et vous apaiser, pour vous amener à un sentiment d'indulgence et à une parole d'amour, il vous a fallu faire appel à toutes vos forces morales et déployer cet effort suprême dont on a dit qu'il n'est pas humain, mais divin [1].

Je voudrais expliquer cette grande loi du pardon. Je dirai ; 1° *son existence,* 2° *ses raisons d'être,* et 3° *son étendue et ses limites.*

I

Le Christ fait défense à tout chrétien de prendre, vis-à-vis de qui que ce soit, l'initiative des inimitiés ou des offenses. Cette initiative irait directement contre la loi de l'amour d'autrui.

Si Notre-Seigneur s'était borné là, il aurait déjà, par cela seul, largement contribué à la conservation de la paix entre les hommes. Mais il est allé plus loin. Il a interdit à ses disciples, lorsque d'autres commencent la guerre, de la continuer. Il leur ordonne de pardonner et d'aimer toujours.

Moïse avait donné aux Juifs un précepte semblable. Il leur avait dit de rendre service même à leurs ennemis. (Ex., XXIII, 4). Les Prophètes avaient ajouté : « *Servez-leur à manger, s'ils ont faim ; et à boire, s'ils ont soif.* » (Prov., XXV, 21). Mais d'autres docteurs étaient venus, qui avaient con-

[1] Diligere inimicos magis divinum est quam humanum, (S. Bernard, *Liber de Pass. Domini,* cap. 11).

tredit ces nobles et belles leçons et leur avaient substitué des traditions toutes contraires. — Notre-Seigneur a renouvelé et développé les prescriptions de l'Ancien Testament. Ecoutez-le : « *On vous a dit de prendre œil pour œil et dent pour dent, et de haïr vos ennemis. Moi, je vous dis : Aimez vos ennemis ; faites du bien à qui vous hait ; priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.* » (Mt., v, 38, 43, 44). Puis, pour donner à cette loi une sanction qui engage nos intérêts personnels, il a mis sur nos lèvres cette formule bien connue où nous prions le Père céleste de nous pardonner comme nous pardonnons, c'est-à-dire de nous traiter comme nous traitons nos ennemis. Et, pour confirmer la leçon, il ajoutait : « *Si vous pardonnez à autrui, le Père vous pardonnera ; il ne vous pardonnera point, si vous refusez votre pardon.* » (Mt., vi, 12-15).

Les apôtres avaient, sans doute, trouvé cette doctrine assez austère ; car, un jour, ils ramenèrent de ce côté l'attention du Sauveur. L'un d'eux lui demanda : « *Seigneur, ce pardon que vous exigez, combien de fois devrons-nous l'accorder ? Nous suffira-t-il de pardonner sept fois ?* » Et Jésus répondit : « *Je ne vous dis pas sept fois, mais soixante-dix fois sept fois.* » (Mt., xviii, 21-22). Autant valait dire de pardonner toujours. — Puis, Notre-Seigneur mit en scène, dans une parabole d'extrême transparence, un serviteur à qui son maître avait remis une dette énorme, mais qui refusait de remettre à l'un de ses compagnons de servage une dette beaucoup moindre. Le maître en fut irrité : « *Mauvais serviteur*, lui dit-il, *ne devais-tu pas avoir pitié de ton camarade comme j'ai eu pitié de toi ?* » Et il le livrait au bourreau jusqu'à ce qu'il eût tout payé. Le Christ ajoutait : « *Ainsi mon Père fera-t-il à votre égard, si vous ne pardonnez point du fond du cœur à ceux qui vous auront offensés.* »

Convaincus par cette nouvelle leçon, les apôtres ont transmis à l'Eglise, dans toute sa rigueur, la doctrine du pardon. Ils ont enseigné, eux aussi, « *qu'il ne faut rendre à personne le mal pour le mal ;* » mais qu'on doit « *vaincre le mal par le bien ;* » et que « *Dieu jugera sans miséricorde ceux qui n'auront point fait miséricorde.* » (Rom., xii, 17, 21 ; Jac., ii, 13).

C'est donc bien établi : la charité chrétienne nous oblige à pardonner à nos ennemis et à les aimer. Si nous nous y refusions, nous commettrions une faute ; et, à cause des répercussions propres à cette faute, nous nous ferions beaucoup plus de mal que toutes nos vengeances n'en sauraient faire à ceux dont nous avons à nous plaindre. En voulant les punir, nous frapperions moins sur eux que sur nous-mêmes.

II

Et maintenant, pourquoi ce précepte ? — Je crois nécessaire de le dire avec quelques détails. Vous vous soumettrez plus volontiers à cette loi, quand vous saurez ses raisons d'être.

Ces raisons sont assez nombreuses. A vrai dire, j'en rencontre partout.

1. Les premières tiennent au christianisme lui-même.

Le christianisme réalise, non seulement sur les religions fausses, mais sur les formes anciennes de la vraie religion, un progrès qui ne sera jamais dépassé. Il atteint le plus haut degré de perfection dont les relations de l'homme avec Dieu soient ici-bas susceptibles. Or, cette supériorité ne lui permet pas de laisser de côté une vertu que Moïse a prescrite, que des Juifs ont pratiquée, à laquelle se sont élevés des païens eux-mêmes. Quoi ! L'ancien Joseph a pardonné à ses frères ; David a épargné Saül ; Périclès, Pythagore, Socrate, César, bien qu'idolâtres, ont oublié les pires offenses. Et les chrétiens pourraient, sans aller contre l'Evangile, haïr leurs semblables, exercer des vengeances, et, par là, rester au-dessous d'eux ?

Le christianisme est essentiellement une religion de charité pour le prochain. Cette charité y tient une place très large et constitue, on peut le dire, sa vertu caractéristique. Ses livres sacrés ne la mettent-ils point au-dessus de toutes les vertus et ne disent-ils pas qu'elle résume toute sa loi ? (Rom., xiii, 8). Ce caractère particulier du christianisme l'oblige à exiger de ses fidèles l'amour d'autrui dans ce qu'il a de plus excellent et de plus difficile. Une charité toute vulgaire et limitée à l'amour des amis serait, dans la doctrine du Christ, une sorte d'illogisme et une inconséquence.

Et puis, comme nous l'avons dit en son temps, le christianisme a pour but d'établir entre Dieu et l'homme une ressemblance morale qui fasse imiter à celui-ci la conduite de celui-là. Pour atteindre ce but, qui ne le comprend ? il doit lui demander d'agir envers ses ennemis comme Dieu agit envers les siens. Or, Dieu aime ses ennemis. S'il déteste leurs fautes, il ne cesse jamais, tant qu'ils sont dans la vie présente, d'aimer leurs personnes. Une religion créée pour amener les humains à la ressemblance divine peut-elle les dispenser d'imiter cet exemple ?

2. Il est, dans ceux-là mêmes qui vous haïssent et vous persécutent, d'autres raisons encore. C'est qu'ils restent, malgré leurs défauts et malgré leurs torts, dignes d'indulgence et dignes d'amour.

Ils sont dignes d'indulgence par tout ce qui peut excuser leur conduite. Et ces excuses ne leur manquent pas.

D'abord, ce sont vos pairs, ou, si vous l'aimez mieux, vos pareils. Ils sont de même espèce que vous et de même famille. Et vous, vous êtes comme eux, des pécheurs. Les différences par lesquelles vous vous distinguez d'eux ne peuvent pas grand' chose contre ce nivellement résultant de votre commune nature et de vos communes faiblesses. Or, ne doit-on rien se passer entre égaux, et, disons mieux, entre frères ?

De plus, ils comprennent rarement tous leurs torts. S. Paul a écrit, en parlant du temps où il persécutait les chrétiens : « *J'ignorais ce que je faisais.* » (I Tim., i, 13). Notre-Seigneur disait de ses bourreaux : « *Ils ne savent ce qu'ils font.* » Ainsi en va-t-il de vos ennemis. Ils vous connaissent

mal. Ils vous croient certains devoirs et se croient certains droits. Ils subissent des illusions qui les amènent à tenir pour équitable, ou à peu près, ce dont vous vous plaignez... Que ces illusions ne les justifient point, je le concède. Elles diminuent cependant leur faute et leur responsabilité.

Et puis, ils ne jouent, dans leurs propres méfaits, qu'un rôle secondaire : le rôle de simples instruments. Ils obéissent à des inspirations étrangères : celle de quelque homme méchant, qui les pousse ; celle d'une doctrine subversive, jetée dans leur cerveau par quelque agitateur ; celle, en tout cas et en dernière analyse, de cet esprit infernal de qui viennent tous les crimes. Chacun d'eux pourrait dire, comme la première femme : « *Le serpent m'a trompé...* » Frappez de vos malédictions, non pas l'instrument, mais ce maudit serpent qui l'a conduit !

Dignes d'indulgence, nos ennemis sont aussi dignes d'amour. — L'homme le plus méchant et le plus coupable est toujours un homme. Comme tel, il conserve nécessairement certaines amabilités que nous ne pouvons pas refuser de lui reconnaître. — Quelles amabilités ? demanderez-vous. — C'est la nature humaine, qui reste la sienne. C'est l'image divine, dont le Créateur l'a honoré, et que ses fautes laissent en partie subsister. C'est l'amour dont il a été, est encore et sera peut-être longtemps l'objet de la part de Dieu : amour qui ne peut pas ne point le rendre aimable à nos yeux. C'est sa destinée surnaturelle : s'il y répond un jour, il pourra nous égaler et même nous dépasser, ici-bas dans la grâce, et là-haut dans la gloire. C'est aussi tout l'ensemble des vertus ou des qualités qu'il conserve : car personne ne devient assez entièrement mauvais pour ne plus rien avoir de bon. — La justice nous oblige à rendre hommage à ces amabilités, comme à tenir compte des excuses dont j'ai parlé tout à l'heure. Et voilà pourquoi la double loi chrétienne du pardon et de l'amour.

3. Cette loi se justifie, en troisième lieu, par des raisons qui sont en Dieu ; je veux dire : par ses exemples et par ses mérites.

Je rappelais tout à l'heure comment, ici-bas, Dieu aime tous les hommes. Il traite, en cette vie, les méchants comme les bons avec une inépuisable générosité. Il donne à tous, dit l'Evangile, son soleil et sa rosée ; aussi bien, il leur offre à tous ses grâces et ses lumières. Notre-Seigneur n'a-t-il pas comblé de ses bontés le peuple qui devait demander sa mort ? N'a-t-il point mis le traître Judas au nombre de ses apôtres, et fait de Pierre, un renégat, le chef de son Eglise ? N'a-t-il pas prié pour ceux qui l'ont attaché sur la croix ?... Les chrétiens doivent faire comme lui, et cela d'autant plus qu'ils n'ont point reçu de leurs ennemis des offenses comparables à celles que le Christ a reçues des siens. Ils ne peuvent, dit Bossuet, montrer à leurs ennemis « un visage chagrin, » quand Dieu montre à ses propres ennemis « un visage si serein et si doux [1]. »

[1] *Médit. sur l'Evangile :* Sermon sur la montagne, huitième jour.

Et puis, à l'exemple Dieu ajoute le mérite. — C'est qu'en nous pardonnant et en nous aimant, il nous a, pour ainsi dire, payé par avance l'amour et le pardon auxquels il nous oblige. Nous étions plus indignes de son amour que le dernier des hommes ne peut être indigne du nôtre ; en nous aimant malgré nos indignités, il a acheté de nous le pouvoir de disposer de notre cœur. Nous lui devions, pour nos péchés, beaucoup plus que personne ne peut nous devoir ; en nous remettant nos dettes, malgré leur énormité, il s'est assuré le droit d'exiger que nous remettions à nos semblables le peu qu'ils nous doivent. Cessons donc de regarder nos ennemis comme indignes de toute miséricorde. Ils ne la méritent point peut-être ; mais Dieu l'a méritée pour eux. Si l'amour et le pardon des offenses, dit encore Bossuet, sont « une grâce à l'égard des hommes, ils sont toujours une justice à l'égard de Dieu [1]. »

Enfin, ce que Dieu nous demande en faveur de nos ennemis, offre des avantages assez considérables pour nous faire braver toutes les répugnances.

N'est-ce rien, en effet, d'accomplir un acte de haute vertu, de remporter sur soi-même une victoire éclatante, et, si vous voulez que j'emploie ces expressions peut-être excessives, d'atteindre à l'héroïsme ? Un acte de cette excellence n'a-t-il pas des attraits auxquels toute âme bien née doit être sensible ?

N'est-ce rien de donner à un ennemi la preuve qu'on vaut mieux que lui, de l'obliger à reconnaître son infériorité morale, « *d'amasser sur sa tête,* comme dit l'Ecriture, *ces charbons ardents* » (Rom., XII, 20) dont le feu peut amollir la dureté de son cœur et transformer toutes ses haines en de vifs sentiments d'admiration et d'attachement ?

N'est-ce rien de pouvoir, par l'oubli d'offenses minimes, attirer sur soi, pour des fautes bien plus graves, le pardon de Dieu ? Qui ne gagne à ce commerce ? Qui ne reçoit, dans cet échange, beaucoup plus qu'il ne donne ?

Réfléchissez à toutes ces choses. Vous en viendrez bientôt à reconnaître que la loi du pardon des injures, contre laquelle nous nous révoltons si fort, est une loi juste, fondée en raison, bienfaisante même. Et vous comprendrez ces paroles des saints : — qu'on trouve du bonheur à l'observer ; — que, si Dieu défendait l'amour des ennemis, on aurait de la peine à lui obéir [2] ; — et qu'un chrétien qui n'aurait point d'ennemis devrait le regretter et se sentir tenté, comme on l'a dit, « d'en acheter au poids de l'or [3]. »

III

Je voudrais, en terminant, établir avec précision l'étendue et les limites du précepte qui nous occupe ; en d'autres termes, dire au juste ce à quoi il oblige et ce qu'il permet. Je répondrai, par là, aux exagérations et aux atténuations dont il est souvent l'objet.

[1] Sermon pour le Dim. des Rameaux : Troisième point.
[2] *Esprit de S. François de Sales,* Première partie, section 32.
[3] « Un chrétien devrait acheter des ennemis au poids de l'or. » (Abbé de Rancé).

La charité envers les ennemis fait à la fois une défense et un commandement. Elle défend la haine et la vengeance. Elle commande l'amour.

Ce qu'elle défend n'est jamais permis. Ainsi la haine, ainsi la vengeance, soit de fait, soit de désir, sont toujours des fautes. — Cependant, il faut prendre ces mots de haine et de vengeance dans leur sens propre. Ne confondez point la haine avec un simple mécontentement, avec une antipathie naturelle ou raisonnée, avec le dégoût ou l'irritation causés par les torts d'autrui. Ce mécontentement, cette antipathie, ce dégoût, cette irritation peuvent être et sont souvent parfaitement légitimes. Notre-Seigneur n'a jamais voulu exiger de nous que nous soyons heureux des injures et prenions plaisir à subir des offenses. — Aussi bien, ne voyez point une vengeance dans l'emploi des moyens légaux en vue d'obtenir réparation des dommages, ni même dans une manière d'agir calculée non pour faire du mal au coupable, mais pour lui faire comprendre, quand il en a besoin, la gravité de ses torts. Dieu interdit la vengeance ; il permet, à moins qu'on ne s'en serve pour se venger, les poursuites légales et les attitudes calculées comme il vient d'être dit.

Quant à l'amour dont la charité nous fait un devoir à l'égard de nos ennemis, il donne lieu à une distinction importante. Il existe, en effet, deux manières d'aimer le prochain. — L'une s'inspire des raisons que nous avons d'aimer tous les hommes, et leur donne les marques d'affection motivées par ces raisons générales. — L'autre va plus loin. C'est un amour de préférence, plus intime, plus tendre, plus démonstratif, tel qu'on l'éprouve, par exemple, pour des parents, des bienfaiteurs et des amis. — L'Evangile ne demande, pour les ennemis, que le premier ; mais nullement le second. On n'est donc point tenu de les affectionner comme des proches ou comme des amis, ni de les traiter comme tels. C'est assez de les aimer comme on doit aimer tous les hommes, même les étrangers et les inconnus, et de leur montrer cet amour comme on le montre à tous les autres. En principe donc, et sauf les exigences propres à certaines situations, il nous suffira de ne point les exclure de nos prières, de leur rendre leur salut, de leur porter secours dans le besoin, comme on le ferait à tout nécessiteux. Les théologiens conviennent même que l'offensé, tout en pardonnant au fond du cœur, — ce qu'il doit faire dès le premier instant, — peut attendre, pour faire paraître extérieurement cet amour et ce pardon, que l'offensant ait, comme il le doit, reconnu ses torts, témoigné du regret, présenté ses excuses d'une façon quelconque.

Ajoutons que ni la loi du pardon ni celle de l'amour n'obligent à perdre la mémoire des méfaits dont on a été l'objet, de rendre à leurs auteurs l'estime et la confiance dont ils se sont montrés indignes, de négliger à leur égard les précautions dont les événements ont démontré l'opportunité. Autrement, on ne pourait tirer aucun profit de l'expérience acquise dans le commerce des hommes. Il est donc permis de se rappeler les offenses, de tenir à distance les envieux, les espions, les traîtres, et de regarder comme des hommes méchants ceux qui se sont montrés tels. Chacun devra seulement veiller sur soi pour écarter les sentiments défendus. Ceux-ci, en effet, s'insinuent aisément dans les âmes, quand elles s'ouvrent à cette sorte de souvenirs.

En précisant la portée du commandement, je l'ai interprété, bien entendu, dans son sens étroit. Mais la charité, comme toute vertu, a son esprit, qui complète la loi ; en d'autres termes, elle ajoute au précepte certains conseils. Ces conseils invitent à un amour plus grand que l'amour prescrit et à un pardon plus large. Le divin Maître et les saints ses disciples se sont montrés, sous ce rapport, d'une générosité merveilleuse. Je ne puis, évidemment, que vous exhorter à faire comme eux. Je me permettrai seulement de vous recommander un certain discernement. Si votre ennemi est un être dépourvu et d'esprit et de cœur ; si, de bonne foi, vous le croyez disposé à exploiter contre vous l'indulgence dont vous feriez preuve à son égard ; si vous le sentez prêt à profiter de vos bontés pour préparer des attentats nouveaux et des trahisons nouvelles : contentez-vous d'observer le précepte, et restez-en là. L'Ecriture elle-même vous engage à vous tenir sur vos gardes : « *Défiez-vous de cet ennemi,* vous dit-elle, *quand même il serait assez fourbe pour s'humilier devant vous et se livrer à des réparations hypocrites.* » (Eccli., XII, 11).

Si, au contraire, vous avez à faire à un homme capable d'apprécier un pardon magnanime et sans réserve ; s'il doit en être apaisé, touché, édifié : oh ! alors, allez-y bravement ! Imitez les exemples les plus parfaits ! Aimez et pardonnez à la manière des saints, à la manière de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Et N.-S. Jésus-Christ vous le rendra.

* * *

Jean Gualbert avait cessé d'obéir aux conseils de sa pieuse mère. Riche, noble, d'une nature ardente et passionnée, il s'était mis à la poursuite de la gloire et des plaisirs. Un jour de Vendredi Saint, le meurtrier d'un de ses frères se rencontra sur sa route, désarmé et dans un passage étroit qui ne permettait point la fuite. Jean, prompt à saisir l'occasion, tire son glaive et s'apprête à frapper l'assassin. Celui-ci tombe à genoux, implore sa grâce et, pour l'obtenir, étend les bras en croix, en parlant au nom de Celui qui, à pareil jour, est mort pour tous les hommes. A cette vue, à ce souvenir, Jean s'attendrit. Il remet l'épée dans le fourreau, pardonne au coupable et l'embrasse. Quelques pas plus loin, rencontrant une église, il y entre pour prier. Sa prière l'amène à lever les yeux vers le grand Crucifix qui domine l'autel. Et voilà, ô merveille, que le Christ s'anime et incline vers lui sa tête, comme pour le remercier de ce qu'il a fait... Touché de ce miracle, Jean Gualbert se convertit, renonce à ses désordres, et devient l'un des saints les plus illustres du onzième siècle. — Je reconnais là un symbole de ce que fera pour vous Jésus-Christ, si vous pardonnez comme lui. Il vous saura gré, à vous aussi, de votre charité. Son cœur en sera consolé et son front s'inclinera vers vous, comme dans un salut fraternel. Il vous comblera de ses grâces et vous fera entrer dans les voies qui conduisent à la sainteté. Il n'en faudra pas davantage, peut-être, pour transformer votre avenir et vous préparer, pour la vie présente et pour la vie future, les plus belles destinées. Ainsi, votre pardon vous aura sauvé. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 1 junii 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 9 juin 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — I. La souffrance rédemptrice, 257. — II. Trois questions à propos de S. Pierre (plan), 259.

Pour une Adoration perpétuelle. — Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, 260.

Je crois en Dieu. — III. Preuve par l'ordre, 262. — IV. Preuve par la loi morale, 264.

Allocution d'un jeune prêtre. — Le prêtre, messager de la bonne nouvelle et ministre de la paix, 266.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXIII. « Ma maison est une maison de prière, » 267.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XLVI. Le scandale, 269.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

I

LA SOUFFRANCE RÉDEMPTRICE

Vas electionis est mihi iste... Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.

Cet homme est un instrument que j'ai choisi... Et je lui montrerai moi-même tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom. (Act., IX, 15-16).

Mes frères,

La souffrance est la grande loi qui préside au salut des âmes. La Rédemption s'est accomplie dans le drame sanglant du Calvaire. Quiconque est appelé à coopérer à ce grand mystère du rachat des âmes, est du même coup appelé à s'immoler. Qu'il s'agisse du salut personnel ou du salut de ses frères, ce n'est qu'en vertu d'une mystérieuse identité avec Jésus-Christ qu'on fait descendre sur soi et sur les autres les mérites rédempteurs. Voilà pourquoi, appelé à prendre rang parmi les disciples et les apôtres du Seigneur, S. Paul est appelé à souffrir : « Cet homme est un instrument que j'ai choisi... Aussi je lui montrerai moi-même tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom. »

Chrétiens, afin que vous soyez les fidèles imitateurs de Paul marchant lui-même sur les traces du Christ, afin qu'ici-bas vous répondiez à la vocation à laquelle tout chrétien est appelé, annonçant avec succès autour de vous les perfections de Dieu et faisant bénir le nom de Jésus, je me propose : 1° de vous rappeler cette grande loi de la souffrance imposée par Dieu comme condition du salut, et 2° de vous présenter l'exemple de S. Paul souffrant avec Jésus-Christ pour être rédempteur avec lui.

I

Souffrir, c'est la loi de la Rédemption, car « sans effusion de sang, il n'y a point, dit S. Paul lui-même, de rémission. » (Héb., IX, 22).

Quand le Verbe, dans le dessein de sauver le monde, se présenta à son Père, les anges lui apportèrent le livre des décrets éternels. Aussitôt il en brisa les sceaux pour prendre connaissance des vouloirs divins. Or qu'y avait-il d'écrit ? En tête du Livre ces mots significatifs : « Volontés du Seigneur. » En parcourant successivement les feuillets de ce cahier des charges, il trouve : *1re page,* Je veux sauver tous les hommes ; *2e page,* Ils seront sauvés dans le sang ; *3e page,* Le juste prendra la forme de l'esclave... Il passera chez les siens sans être reçu, sans avoir une pierre pour reposer sa tête... Les siens le délaisseront... ; *dernière page* enfin : Il versera son sang jusqu'à la dernière goutte et mourra cloué sur la croix.

Alors refermant le livre, le Verbe de s'écrier : « Mon Père, puisque vous n'agréez ni oblations, ni holocaustes, ni sacrifices pour le péché, me voici. Je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté inscrite dans le livre. » (Héb., X, 8).

Comprenez-vous alors, m. f., pourquoi le Fils de Dieu est mort sur une croix, alors que la moindre de ses actions, une prière, une larme aurait suffi ? Parce que Dieu l'a ainsi voulu. La Rédemption se fera dans la souffrance : « Sans effusion de sang, point de rémission. » Le Rédempteur sera un « homme de douleur. » L'ordre divin est formel. Jésus s'est présenté librement, volontairement, mais aussi il accomplit intégralement le mandat du Rédempteur.

Point de scandales donc parmi vous, m. f., comme chez les disciples d'Emmaüs, à la vue de la croix. Jésus vous tiendrait le même reproche : « O hommes sans intelligence et lents à croire, ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses pour entrer dans sa gloire ? » Oubliez-vous donc que c'était la volonté du Seigneur ? « Sans effusion de sang, il n'y a point de rémission. » C'était écrit au Livre des volontés du Maître souverain, et les prophètes l'ont annoncé.

Or, m. f., la Rédemption ne sera pas achevée tant que sur terre il restera une âme à sauver. Elle finira avec la mort du dernier des vivants. La loi de souffrance qui préside au salut du monde sera donc appliquée jusqu'à la fin des temps, et la Passion et la mort du Sauveur se poursuivront et le sang du Rédempteur coulera encore jusqu'à la fin. C'est pourquoi, m. f., après avoir souffert dans son corps mortel alors qu'il passait sur la terre dans la forme de l'esclave, le Rédempteur a prolongé sa vie dans un corps mystique, et continuant de passer sur la terre en forme d'Eglise, il souffre dans ce nouveau corps, l'Eglise, dont les chrétiens sont les membres : il souffre afin d'achever sa Passion.

Vous devinez, à présent, pourquoi le chrétien doit souffrir. C'est parce qu'il est membre vivant et souffrant de Jésus : il souffre, ou plus exactement, c'est Jésus qui souffre en lui. Au reste, le Sauveur n'a-t-il pas pris la peine de nous le faire entendre ? « Si quelqu'un, dit-il, veut être mon disciple et venir après moi, qu'il prenne sa

croix chaque jour et me suive » (Luc, IX, 23), c'est-à-dire, qu'il souffre avec moi. Refuser la souffrance, c'est donc refuser l'union avec Jésus-Christ, union nécessaire pour être sauvé ; c'est refuser le salut.

Toutefois, m. f., parmi les disciples, ceux-là sont soumis spécialement à cette loi suprême qui sont officiellement appelés à l'apostolat, ceux que Jésus choisit pour être ses collaborateurs de Rédemption et qu'il députe pour exercer en son nom une légation de salut. Ambassadeurs du Christ, les Apôtres exercent une légation de souffrance.

C'était à une heure solennelle. Jésus venait de confier à Pierre son troupeau : « Sois le pasteur de mes agneaux et de mes brebis ! » Et voici qu'il ajoute : « Pierre, en vérité, en vérité, je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais ; mais quand tu seras vieux, tu étendras les mains et un autre te ceindra, et te mènera où tu ne voudras pas. » « Il dit cela, remarque l'Evangéliste, indiquant de quelle mort Pierre devait glorifier Dieu. » Après quoi, Jésus d'ajouter avec le ton du commandement : « Suis-moi. » (Jo., XXI, 18).

Ainsi, m. f., c'est après lui avoir présenté le calice de la souffrance, lui avoir révélé le calvaire où l'attend la croix, que Jésus crée Pierre son apôtre, qu'il l'engage à son service en disant : « Suis-moi ! » Etre apôtre et souffrir, c'est tout un.

Une scène identique mais plus significative se passe à Damas où Jésus vient de terrasser le loup dévorant son troupeau : « Va, dit-il à Ananie qui hésite à se rendre auprès de Paul, mal famé à cause de son fanatisme haineux contre les chrétiens, va sans crainte : cet homme est un vase d'élection, un instrument de choix au service de mes desseins. Il doit porter mon nom devant les Gentils, les Rois et les Fils d'Israël, en propager la connaissance, en soutenir l'honneur au prix de mille souffrances. Va, c'est un ouvrier d'élite. Et je me réserve de lui faire connaître moi-même, en les lui apprenant par une douloureuse expérience, tous les maux qu'il devra souffrir pour moi. *Ego enim ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati.* »

Voilà comment Jésus traite un instrument de choix, un ouvrier d'élite : il lui réserve de grandes souffrances. Ah ! c'est que souffrir, c'est la loi suprême du salut : « *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* Sans effusion de sang, point de rémission. »

Vive donc la souffrance et le sang versé ! la souffrance qui délivre et le sang qui efface les péchés !

C'est le cri qui monte de vos cœurs, ô prêtres, au soir de votre ordination sacerdotale [1]. Le Seigneur en ce jour vous a investis d'une ambassade à remplir en son nom. Vous êtes ses apôtres, comme Pierre, comme Paul. Il vous tarde, n'est-il pas vrai ? de connaître déjà, pour les embrasser avec amour, les souffrances que Jésus vous tient en réserve pour la gloire de son nom et le salut des âmes.

[1] Ce sermon a été prêché dans une cathédrale au soir de l'ordination du 29 juin.

Partagez leur zèle, bien-aimés frères, car vous êtes aussi investis d'un sacerdoce : *vos regale sacerdotium.* « Vous qui croyez, dit S. Pierre, vous êtes une race choisie, un royal sacerdoce, un peuple que Dieu s'est acquis afin que vous annonciez — voilà votre mission apostolique — les perfections de Celui qui vous a appelés à son admirable Lumière. » (I Pet., II, 9). Soyez fiers d'une si sublime vocation. Mais ne l'oubliez pas, la souffrance sera votre partage. Et afin que nous soyons tous les ouvriers d'élite du bon Dieu, les apôtres zélés de sa gloire et du salut des âmes, à l'école de S. Paul prenons une leçon de souffrance.

II

En face du Crucifié du Calvaire qui lui apparaît vivant et glorieux, Paul, à genoux, rendu, s'est écrié soudain : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* » Cri sublime de foi et d'amour et profession de total et éternel abandon au bon plaisir divin. « Que voulez-vous que je fasse ? » Ne sentez-vous pas que déjà il est le serviteur du Christ, l'esclave de Jésus, *Paulus servus Jesu Christi,* titre dont il aimera à se glorifier ? Dès cette heure, il est prêt, s'il le fallait, comme il arrivera plus tard, à porter des chaînes.

Mais Jésus va lui dicter ses volontés : dans des visions successives, il va lui montrer tout ce qu'il devra souffrir pour son nom. Porter l'Evangile au monde païen, à des peuples hostiles, à travers des périls sans nombre, au prix de mille fatigues, voilà sa mission. Paul, sans mesurer la grandeur de sa tâche, « une folie aux yeux du monde, » se jette éperdument à la besogne. Voyez-le parcourant les nations, « toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable ; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre et trouve partout de nouveaux dangers ; des naufrages dans ses voyages sur mer, des embûches dans ceux de terre ; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs ; des calomniateurs dans tous les tribunaux, des supplices dans toutes les villes ; dans l'Eglise même et dans sa maison, des faux frères qui le trahissent ; tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple, il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu, *quotidie morior,* et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand. » Oh ! dites-moi, m. f., parmi ces étrangers, n'est-ce pas le Grand Délaissé qui passe? Et ce n'est pas assez de passer en faisant le bien, il lui faut passer avec une croix sur les épaules.

De ces tribulations sans nombre l'Apôtre se réjouit, car le disciple n'est pas au-dessus du maître. Il se plaît dans ses souffrances. Bien plus, la vision du chemin de Damas ne quitte point sa mémoire : il se souvient et ne veut rien savoir autre chose que Jésus crucifié. A tous ces peuples qu'il évangélise, il veut en montrer la vivante image. Alors il s'efforce de reproduire en lui-même la mort du Sauveur, de renouveler dans sa chair le crucifiement de Jésus. Tourmenté dans sa chair, il tire

profit de cette écharde messagère de Satan, il châtie son corps et le réduit en servitude. Oh ! regardez-le donc, cet Apôtre, dans son corps chétif tuméfié par les meurtrissures de la douleur. Ne dirait-on pas le Christ qui monte au Calvaire? Dans sa chair, il porte des cicatrices, traces sanglantes des verges qui l'ont flagellé. N'est-ce pas l'Homme de douleur qui accomplit sa passion ? C'est son serviteur, son ambassadeur, son apôtre qui achève dans sa chair ce qui manque à la passion de son maître : les stigmates qu'il porte rendent témoignage de son ambassade au nom de Jésus.

Oh ! qu'ils furent insensés les fidèles de Galatie, *o insensati Galatæ,* qui se sont laissés séduire, quand l'image du Crucifié sous leurs yeux était si parfaite qu'on eût dit que Jésus avait été crucifié chez eux ! Oui, crucifié chez eux, Jésus l'était dans la personne de Paul. Car l'Apôtre est entré dans une si intime et si parfaite communion de sentiments avec le Maître qu'il peut dire en toute vérité : « *Christo confixus sum cruci : vivo autem, jam non ego, vivit vero in me Christus.* J'ai été crucifié avec le Christ : et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. » (Gal., II, 19).

Voilà l'Apôtre, l'ambassadeur du Christ : c'est un autre Jésus qui exerce comme son Maître une légation de souffrance, qui continue pour lui et achève la passion rédemptrice. Sans souffrance, point d'apôtre.

* * *

Mes bien chers frères, une légende bien vieille rapporte que Pierre, un soir, à la faveur de la nuit, quittant son troupeau ravagé par la persécution, franchissait les portes de Rome, quand il rencontra le Christ portant sa croix. « *Quo vadis, Domine?* Seigneur, dit-il, où allez-vous ? — Je vais à Rome, répondit Jésus, pour y être crucifié une seconde fois. » Le vieil apôtre alors comprenant qu'il manquait au devoir rebroussa chemin. Quelques jours plus tard, il partageait avec Paul la gloire du martyre : l'un était décapité, l'autre suspendu à la croix. L'apôtre doit donner sa vie, être en passion toujours, et, si la nécessité l'exige, verser son sang.

O prêtres, appelés à continuer l'apostolat des glorieux Apôtres Pierre et Paul, c'est dans la souffrance que doit s'exercer votre sacerdoce. La récolte des âmes est en proportion des souffrances du pasteur. Paul a confiance quand il a souffert. Portez donc en vous chaque jour la mort de Jésus, afin de gagner des âmes.

Et vous, m. f., réjouissez-vous, puisque vous partagez le sacerdoce : *vos regale sacerdotium.* Qui donc alors ne serait pas dans l'enthousiasme en songeant à la sublime vocation qui lui échoit ? Etre rédempteur avec Jésus-Christ ! Relevez donc vos mains languissantes et vos genoux défaillants, pour bénir le paternel amour de Dieu qui vous presse, la souffrance. Désormais soyez heureux de souffrir : pour sauver votre âme d'abord, celles des autres ensuite, de ceux particulièrement qui vous sont chers, unis à vous par les liens du sang ou de l'amitié, père, mère, frères, sœurs, époux, amis qui seraient loin de Dieu.

Puissions-nous tous retenir la leçon de S. Paul et la mettre en pratique, porter en nous les sentiments du Christ Jésus, avec lui être attachés à la croix, vivre de Lui et mourir pour Lui, afin de ressusciter et de vivre avec Lui dans la gloire éternelle ! Daigne en ce jour nous obtenir cette grâce la prière des Saints Apôtres Pierre et Paul ! Ainsi soit-il.

II

TROIS QUESTIONS A PROPOS DE S. PIERRE

Aujourd'hui, nous faisons la Solennité de S. Pierre et S. Paul, réunis parce que c'est le jour anniversaire de leur martyre commun. — Mais, dans l'office, c'est S. Pierre qui domine, tandis que le lendemain est réservé à S. Paul.

Entrons dans la pensée de l'Eglise, et parlons de S. Pierre. — Trois questions : 1° Qu'est-ce que S. Pierre ? 2° Qui est Pierre, aujourd'hui ? 3° Quels devoirs envers lui ?

I. — *Qu'est-ce que S. Pierre ?*

1° S. Pierre, c'est ce *batelier* qu'André son frère amène à J.-C. en lui disant : « Invenimus Messiam... » — « Intuitus autem eum Jesus, dixit : Tu es Simon filius Jona, tu vocaberis Cephas... » (Jo., I, 41-42).

Coup d'œil de l'architecte, qui parmi toutes les pierres d'une carrière en distingue *une* dont il fera la pierre angulaire : « Tu vocaberis Cephas, quod interpretatur Petrus... Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam. » (Mt., XVI, 18). C'est SUR LUI que reposera l'édifice de l'Eglise,... que rien ne pourra ébranler : « Et portæ inferi non prævalebunt. » Sa solidité... sa perpétuité...

2° S. Pierre, c'est ce *pêcheur de poissons* dont J.-C. veut faire un *pêcheur d'hommes* : « Venite post me, et faciam vos fieri piscatores hominum » (Mc. I, 17), et auquel il dit : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sera délié... » (Mt., XVI, 19). C'est EN LUI que reposera la double autorité *doctrinale* et *administrative* de l'Eglise.

3° S. Pierre, c'est ce *renégat de J.-C.* qui, après avoir réparé par une triple confession d'amour son triple reniement de son Maître, entend sortir de la bouche de J.-C. cette solennelle parole : « Pasce agnos meos,... pasce oves meas » (Jo., XXI, 15, 17), et est constitué ainsi le Pasteur suprême de l'Eglise tout entière : des agneaux, c.-à-d. des fidèles, et des brebis, c.-à-d. des pasteurs eux-mêmes. C'est DE LUI que vient la légitimité et par suite la fécondité du ministère apostolique...

— Oui, voilà ce que c'est que S. Pierre : le fondement indestructible de l'Eglise ; le centre infaillible de l'unité catholique ; le Père commun des fidèles et des pasteurs,... qui les engendre,... qui les nourrit,... qui les dirige tous.

II. — *Qui est Pierre, aujourd'hui ?*

Crucifié comme son Maître, au moment même où Paul est décapité,... Simon, fils de Jean, laisse son corps sur la terre, pendant que son âme remonte vers Dieu... Mais, Pierre est-il mort avec Simon fils de Jean ? Non, Pierre demeure vivant dans celui qui lui succède, et cette vie immortelle se transmet de successeur en successeur... Les plus jeunes d'entre nous ont connu Pie IX ; avant-hier, c'était Léon XIII ; hier c'était Pie X ; aujourd'hui c'est Benoît XV ; demain, ce sera l'élu de Dieu. Quand Pierre meurt, Pierre vit encore, et c'est dans l'Eglise surtout qu'il est et qu'il sera toujours vrai de s'écrier : « Le Pape est mort. Vive le Pape ! »

Et, en effet, 1° Benoît XV est, ainsi que Pierre lui-même, *le fondement indestructible de l'Eglise,* et que

le Pape soit à Rome, ou à Avignon, ou à Gaëte, ou à Fontainebleau : « Ubi Petrus, ibi Ecclesia ; » et ce n'est pas en vain que Jésus-Christ lui a dit : « Tu es Petrus, et super hanc petram... » Et quand ceux qui enlèvent ou chassent de Rome le Souverain Pontife sont morts, Pierre vit encore, Pierre vit toujours...

2° Benoît XV est, comme Pierre lui-même, le *centre infaillible de l'unité catholique,* doctrine et discipline... Pie X a condamné le modernisme ; Benoît XV a promulgué le nouveau Code... Et si les branches séparées du tronc de l'Eglise veulent reprendre la vie de J.-C. et la faire circuler dans leurs veines, il faut que, comme jadis les Arméniens dissidents, elles viennent faire leur soumission au Siège de Pierre : « Ubi Petrus, ibi Ecclesia. »

3° Benoît XV est, comme Pierre, le *Père commun* des fidèles et des pasteurs. Et pendant que les Evêques vont à Rome *ad limina,* « videre Petrum, » lui renouveler obéissance et fidélité,... les fidèles, en groupes nationaux, s'y rendent en pèlerinages, et leur plus grand bonheur est d'être admis à voir N. S. Père le Pape.

III. — *Ce que nous lui devons*

1° Le respect : *a) de sa personne,* comme Vicaire de J.-C. et Chef visible de l'Eglise, et cela d'autant plus qu'il est plus calomnié ; — *b) de sa parole :* encycliques, discours, ordres ou conseils... « Qui vos audit me audit. » (Luc, x, 16).

2° Respect se traduisant par l'obéissance,... mais obéissance filiale : *a)* au point de vue doctrinal : « Roma locuta est, causa finita est » ; — *b)* au point de vue disciplinaire...

3° L'amour, pas platonique, mais effectif, se traduisant par : *a)* la prière : « Oremus pro Pontifice nostro... » ; — *b)* la défense, quand il est attaqué devant nous... ; — *c)* l'assistance : Denier de S. Pierre...

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

LE SACRÉ-CŒUR ET L'EUCHARISTIE

Præbe, fili mi, cor tuum mihi.
Mon fils, donne-moi ton cœur.
(Prov., xxiii, 26).

Mes frères,

Pourquoi cette invitation pressante que Dieu nous adresse à tous de lui donner notre cœur ? C'est que si l'on possède le cœur de quelqu'un, on possède le tout de lui, ou, à coup sûr, le meilleur de lui-même. « La chute originelle, dit le cardinal Pie, a laissé en nous tous de profonds ravages, elle a presque tout vicié, et pourtant, mon frère, malgré les inclinations de la nature corrompue, malgré les entraînements des sens, malgré les préjugés de votre éducation, votre cœur est demeuré meilleur que votre esprit [1]. »

Notre esprit en effet s'est faussé au contact des idées du jour, il ne sait plus où est la vérité, il ne croit plus aux hommes, et quand nous entendons certains écrivains développer leurs théories haineuses, subversives, égoïstes, révolutionnaires en un mot, nous nous demandons s'ils sont des chrétiens ou des sauvages.

Rassurons-nous : c'est leur esprit qui déraisonne, et malgré la conviction qu'ils paraissent apporter dans leurs dires malsains, leur cœur est meilleur qu'eux et que leurs paroles. Jamais ils n'oseraient aller jusqu'aux conclusions logiques de leurs doctrines. Ils aiment encore, et tout ce qui est vraiment élevé, généreux et grand, les touche.

C'est parce que le cœur est le meilleur de nous-mêmes que Dieu, que Jésus-Christ nous le demande. Allons donc au Cœur de Jésus, car *il est bon,* « si bon que meilleur ne peut être », et la plus grande preuve qu'il nous ait donnée de sa bonté, avec sa mort pour nous sur la croix, c'est qu'*il a fait l'Eucharistie.*

I

Le Cœur de Jésus est bon, infiniment bon.

1. Qu'est-ce donc que le cœur, sinon l'organe et le siège de l'amour ? Or qu'est-ce que je vous demande, moi, humble et faible créature perdue dans le tourbillon humain et qui ai besoin de tout le monde ? Je vous demande que vous m'aimiez. J'ai besoin de votre aide, de votre compatissance, de votre affection, car si vous ne m'aimez pas, vous ne me tendrez pas la main et vous me laisserez mourir. Que m'importe que vous possédiez un esprit éminent, une grande science, si vous voulez m'ignorer, ou si vous vous servez des ressources exceptionnelles que vous avez reçues pour m'écraser de votre mépris ou me torturer, me persécuter plus savamment !

Mais si vous m'aimez, vous pensez à moi, vous vous préoccupez de mes ennuis, de mes détresses ; quand vous me voyez dans la peine, votre cœur s'émeut douloureusement, vous vous dites : « Il est malheureux, il faut l'aider, le consoler ! »

Or si vous faites cela, vous hommes de peu de foi, et qui n'avez reçu en quelque sorte qu'une parcelle de bonté, *cum sitis mali,* que ne fera pas, que n'a pas fait pour nous le Cœur de Jésus qui est divinement bon ? Est-ce que chacun des battements de ce cœur miséricordieux n'a pas été pour nous ? Est-ce qu'il n'a pas distillé goutte à goutte tout le sang qu'il a versé pour nous sur la croix ?

2. Suivez-le pendant sa vie mortelle. Dans sa crèche où Jésus sourit aux bergers, sur la montagne des Béatitudes où il instruit le peuple après avoir guéri ses malades, dans le désert, dans ses voyages apostoliques, au temple, où, tout enfant, « il est aux choses du Père », où plus tard il enseigne, enfin au Calvaire, que fait-il ?

Il nous aime, il pense à nous, il se penche sur toute misère, il recherche les brebis égarées, il les appelle, il les accueille, il les charge sur ses épaules, si elles sont lassées de la route ou blessées. Il ne fait pas acception de personnes ; s'il a des tendresses plus délicates, plus empressées, c'est pour les plus délaissés.

Jérusalem résiste à son amour, il pleure sur elle : « Ah ! si du moins tu avais connu le jour où tu as été visitée ! » Il laisse Madeleine coller ses lèvres déshonorées sur ses pieds divins, et quand Simon le Pharisien pense mal d'elle et de lui, il répond à ses pensées intimes par ces adorables paroles : « Beaucoup de péchés lui sont pardonnés

[1] Homélie du 16 octobre 1870 (t. vi, p. 612).

parce qu'elle a *aimé* beaucoup. » C'est-à-dire : « Son cœur s'efforce de ressembler au mien, car il n'était pas perverti à fond ; les passions n'en ont troublé que la surface. » Il ne repousse ni la Samaritaine, ni la femme adultère ; il ne désespère jamais, et il attire toujours : *attraxi te miserans.* (Jér., XXXI, 3).

Il est toujours en quête d'amour. Malgré les ingratitudes de ses compatriotes, il cherche sans cesse à les rassembler, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et comme il souffre de voir qu'ils ne veulent pas, *Et noluisti !*

Un jour il rencontre un jeune homme pur, bien doué et riche, qui désire devenir parfait, « il le regarde au fond de l'âme et il l'aime. » Mais ce jeune homme est trop attaché à ses richesses et s'éloigne triste. Avec quelle tristesse plus profonde encore Jésus le suit de son long regard du cœur ! Sur la tombe de Lazare, il pleure à fairer pleurer les Pharisiens qui ont un cœur de bronze. Il n'est pas jusqu'à Judas que son amour ne poursuive même après la trahison, car après le baiser sacrilège il lui donne encore le doux titre d'ami : *Amice, ad quid venisti ?* (Matth., XXVI, 49-50).

3. Ah ! ces grandeurs, ces délicatesses ne sont pas d'un cœur humain, toujours accessible à la vengeance, à la rancune, au mépris et à l'orgueil. Seul le Fils de Dieu pouvait posséder un cœur aussi bon, doux comme la miséricorde, immense comme Dieu, supérieur à toutes les méchancetés humaines et ne se lassant jamais. Il n'achève point le roseau rompu, il n'éteint pas la mèche qui fume encore, car l'amour veut toujours espérer.

Voilà le Cœur de Jésus qui a tant aimé les hommes, qui a répandu tout le sang de la croix, qui a voulu être brisé, broyé, abreuvé d'amertume, enfin percé pour nous afin de nous témoigner ainsi son inépuisable tendresse : car il ne s'est pas réservé une seule goutte du sang divin, et il est resté ouvert afin que nous puissions voir jusqu'au fond et que nous ayons une preuve palpable de son amour sans bornes.

Arrêtons-nous donc avec amour, avec reconnaissance, avec une indicible émotion devant le Cœur de Jésus. Adorons-le de toute notre âme, parce qu'il est infiniment bon. Ce n'est pas le cœur d'un homme, mais le cœur d'un Dieu.

II

Et cependant nous n'avons pas encore épuisé les richesses du Sacré-Cœur. Il est bon, nous le savons. Nous sommes touchés des miracles miséricordieux de Jésus et de ses larmes. C'est ainsi que Dieu devait aimer. Jésus est le père, la mère, l'ami, le plus affectueux et le plus indulgent des maîtres. Mais l'amour, qui est le plus doux des bonheurs, devient aussi le plus cruel des tourments.

1. Je vous aime, mais je ne serai pas toujours avec vous. Il y a les heures dures du départ, surtout le moment affreux de la séparation définitive. Oh ! l'absence de ceux qui vous sont chers, quelle détresse elle vous fait éprouver ! Vous avez besoin d'eux, dans la peine qui vous survient, dans le malheur qui vous frappe, et vous vous dites : « Ah ! s'ils étaient là ! »

Et quand ils ne sont plus, nous vivons sans doute de leur souvenir, mais avec quel chagrin et quelles angoisses ! C'est vrai, « l'espérance est toujours là, » elle nous soutient, mais elle ne nous console pas pleinement, elle nous aide seulement à vivre. Nous savons que ceux que nous avons aimés vivent et même qu'ils ne sont pas loin de nous ; peut-on toutefois s'habituer à cette pensée qu'ils sont peut-être tout près, mais dans une maison inaccessible, derrière une porte fermée !

Voilà ce que nous éprouvons, ce que nous souffrons, nous avec notre cœur, bon sans doute, mais d'une bonté limitée, et si imparfait. Et Jésus qui aimait tant les hommes, qui les a aimés jusqu'à mourir pour eux, n'a-t-il pas songé à l'heure du départ, de la séparation ? N'a-t-il pas infiniment souffert à la pensée qu'il vivrait après sa mort loin de ceux qu'il avait infiniment aimés ?

Aussi bien ne s'y est-il pas résigné. Pouvait-il demeurer loin de nous, le Sauveur qui était venu sur terre pour nous, par amour pour nous, hommes, *propter nos homines ?* Les absents ont toujours tort, et il faut que la présence se traduise par quelque chose de sensible. Jésus n'a pas voulu être l'absent, il nous aimait trop pour ne pas rester avec nous. C'est pourquoi il a institué la sainte Eucharistie. Ainsi il est avec nous dans nos églises, avec son corps, son âme et sa divinité. Il est au milieu de ses enfants, il les voit, il les entend, il écoute les soupirs de leurs cœurs. Car dans l'Hostie sainte, où il est avec son corps, il a des yeux qui voient, des oreilles qui perçoivent, des pieds qui courent après le pécheur, des mains qui l'attirent, pieds et mains percés et sanglants, comme son Cœur que nos ingratitudes ont fait saigner.

Ici nous sommes en sa présence, il m'entend parler, il scrute le fond de nos cœurs, il voit nos pensées les plus secrètes, nos dispositions intimes, nos généreuses résolutions.

2. Aussi l'Eucharistie est l'œuvre sublime, le prodige du Sacré-Cœur.

C'est de là qu'il nous parle et qu'il nous dit à chacun : « Mon enfant, donne-moi ton cœur. *Præbe, fili, cor tuum mihi !* »

Quoi ! Seigneur, ce cœur si pauvre, si dénué, si misérable, perdu dans l'immensité de la création ; ce cœur qui ne vaut rien, qui n'est bon à rien, vous le demandez ! vous le réclamez ! Comment pouvez-donc vous occuper de si peu, songer à cet atome qu'il est ? Et qu'en voulez-vous faire de ce pauvre cœur ?

Ce qu'il en veut faire ? Il veut le posséder. Ce cœur que vous croyez si petit et qu'il a fait si grand, il l'aime au-delà de tout, car notre cœur vaut mieux que tout. Un acte d'amour fait par un être doué de raison et d'intelligence est pour Jésus d'un plus haut prix que tous les mondes matériels, cependant si beaux dans une nuit pleine d'étoiles, ou quand le soleil brille dans l'immense azur du ciel.

Ce qu'il veut en faire ? Il veut le rendre semblable au sien, doux, aimable, bon comme le sien. Oh ! ne lui refusons pas ce qu'il sollicite de nous ! Apprenons à l'aimer et, pendant cette vie, à faire tout pour l'amour de lui. Ceux-là seuls sont pleinement honorables et pleinement honnêtes qui observent strictement tout l'Evangile. Or, que nous ordonne avant tout l'Evangile ? D'aimer Dieu de tout notre cœur : voilà le grand commandement.

La dévotion au Sacré-Cœur a été chère à tous les saints, surtout à ceux qui ont vécu pendant « la froide » époque moderne, dans les siècles troublés par le protestantisme. Plus on a répandu de haine dans le monde, plus les âmes élevées ont éprouvé le besoin d'y répandre l'amour et de s'approcher du Cœur de Jésus, la source de tout amour.

* * *

S. François de Sales, pendant une des dernières nuits de sa vie, occupées soit par des visions pieuses, soit par de longues prières, presque à l'agonie, dicta d'une voix claire, bien qu'entrecoupée, à l'un de ses plus chers enfants spirituels les invocations suivantes au Cœur de Jésus : « Cœur de la douceur et de la bonté ! — Cœur très miséricordieux ! — Cœur, trésor d'amour ! — Cœur doux et humble ! — Cœur si écrasé par la souffrance ! — Cœur rayonnant d'amour ! — Cœur affectueux ! » — Puis il s'arrêta. Mais après un silence de quelques minutes, il reprit vivement : « Encore une, la dernière. Ecrivez : un Cœur qui donne le Paradis ! [1] »

Allons donc avec confiance, avec amour à ce divin Cœur, qui est si bon. Et puisqu'il est vivant dans la T. S. Eucharistie, aimons à l'y visiter, à l'y adorer, à l'y recevoir ; rendons-lui amour pour amour, et il nous emmènera un jour près de lui au Paradis. Ainsi soit-il.

JE CROIS EN DIEU

III

PREUVE PAR L'ORDRE

Le monde n'est pas un simple agrégat de corps et de mouvements ; il est une harmonie de ces mouvements et de ces corps ; d'un mot, *il est ordre*.

On entend par *ordre* un groupement d'éléments tel qu'il réalise un tout ; c'est une réduction du multiple à l'unité.

Dire que le monde est ordre revient donc à dire que la somme des éléments qui le composent se trouve harmonisée de façon à ne faire qu'un tout, est ordonnée à l'unité.

* * *

De fait, *c'est ce que nous révèle* **l'examen de la nature.**

L'ordre apparaît déjà *dans le monde minéral.*

On sait que chaque corps est constitué par un groupement de molécules, elles-mêmes formées par un groupement d'atomes. On a regardé longtemps *l'atome* comme un élément indivisible. L'analyse chimique est parvenue à le décomposer. Elle en a révélé du coup la merveilleuse constitution. Il serait formé d'une centaine, peut-être même de milliers de particules infiniment petites, disposées autour d'une particule centrale ; celle-ci serait vraisemblablement immobile, cependant qu'autour d'elles graviteraient à des vitesses relativement formidables, les particules extérieures ; *ce serait, réduit à l'infiniment petit, un véritable système sidéral.* En somme, une multitude d'éléments et de mouvements harmonisés, ordonnés à l'unité, tel est l'atome.

Voilà donc l'ordre installé dans le premier élément constitutif des corps. Et cet ordre va se poursuivre dans la formation des mondes.

De fait, les atomes associent leurs masses et leurs mouvements et constituent l'*harmonieux édifice moléculaire.* Les molécules se groupent à leur tour, et forment les différents corps que nous révèlent les sens. Il se trouve donc que les corps qui nous apparaissent comme formant bloc, faisant un tout, sont en réalité les composés d'une multitude d'éléments et d'activités plus simples. Seulement cette multitude a été embrassée et ramenée à l'unité ; *les corps sont eux aussi régis par la loi d'harmonie,* par l'ordre.

Ainsi l'ordre apparaît comme dominant, en ses éléments et en leurs groupements, tout le règne minéral.

Il éclate plus vivement encore *dans le règne végétal.*

Les sciences naturelles nous disent la complexité des éléments dont se compose la plante. Le plus simple est *la cellule,* d'une structure plus merveilleuse encore que celle de l'atome. Les cellules se différencient et se groupent suivant leur affinité pour constituer les différents *tissus.* L'ensemble harmonisé des tissus forme la *plante.* — Cependant, en cet ensemble, règne une activité complexe. Elle a son siège d'abord en chaque cellule, qui se développe et se répare. Puis les activités cellulaires s'unissent et s'ordonnent en ces fonctions variées qui assureront la croissance de la plante et sa reproduction : succion par les racines, respiration par les feuilles, élaboration et transport de la sève nourricière, assimilation et déchet, tout est *incessante et harmonieuse activité.*

La plante nous apparaît donc, elle aussi, comme une multitude d'éléments et d'activités harmonisés. Le désordre, en cet ensemble, la tuerait. Elle n'est et ne vit que par cette harmonie intime, que par l'ordre.

De même l'animal.

On sait qu'il est, lui aussi, un prodigieux composé de cellules et d'activités vitales. Pour en donner une plus vive idée, on se complaît ordinairement à la description d'un *organe,* de *l'œil par exemple.* On note la multitude d'éléments qui le constituent ; on décrit la délicatesse de leur jeu ;

[1] *Bulletin de S. François de Sales,* juin 1888.

et une complexité si bien ordonnée ne laisse pas en effet de frapper. Qu'on se rappelle en outre que le corps est constitué d'une série d'organes également compliqués ; qu'il est le siège d'activités également délicates ; que ces organes et ces fonctions, loin de se disperser et de se combattre, s'ordonnent et s'harmonisent eux-mêmes pour former et entretenir le corps ; — et peut-être on aura une idée de *l'ordre merveilleux qui préside* à la *constitution* et aux *activités des vivants*.

Dans *le corps humain*, en particulier, il atteint son plus haut degré de développement.

L'ordre régit donc chaque individu en chaque règne. Il régit *aussi les relations de règne à règne*. Le règne minéral qui est apparu le premier dans le temps, a servi et sert de support et de milieu au règne végétal. L'un et l'autre fournissent au règne animal les conditions de sa vie. L'homme se sert des trois pour son entretien physique, condition de son développement moral sans cesse en progrès.

L'ordre règne donc *sur la terre*. Il n'est possible que parce que notre terre se trouve elle aussi ordonnée *dans le système solaire*. Sa situation relativement fixe par rapport aux autres planètes et au soleil, la régularité de son double mouvement coordonnée aux mouvements variés des autres astres, évitent les rencontres qui la briseraient, et lui assurent d'autre part lumière, température et toutes les autres conditions de sa conservation.

Cet ordre de notre système n'est possible lui-même qu'à condition de sa coordination avec les autres systèmes qui, par milliers, peuplent *l'Univers*. Qu'on se représente ces masses formidables lancées, à de vertigineuses vitesses, dans les espaces infinis, poursuivant sans écart ni retard leurs courses gigantesques, s'entrecroisant sans choc ; qu'on se rappelle que ce formidable déroulement se produit depuis des siècles, des milliers de siècles peut-être, sans que l'ordonnance primitive soit faussée : *cette prodigieuse régularité* dans ces monstres, ces vitesses, ces courses, cette durée, pourra peut-être donner *une vive image* de *l'ordre des choses*.

Il reste en tout cas établi que *l'Univers est ordre, et ordre tout entier ;* qu'*il n'est* et qu'il *ne dure que parce qu'il est ordre*.

* * *

De cet ordre d'ensemble, et des ordres particuliers qui le réalisent, **quelle est la Cause ?**

L'ordre, a-t-on dit, *serait une résultante fortuite*, en d'autres termes, *le fait du hasard*. En effet, les particules primitives, en leurs mouvements, se seraient rencontrées en d'heureuses combinaisons ; elles y seraient demeurées, donnant ainsi successivement naissance aux différents corps et à leurs propriétés, puis aux vivants et à leur activité. Matière et Mouvement suffiraient donc à tout expliquer ; inutile de faire appel à un nouveau principe.

Le hasard ! L'explication paraît dès l'abord insuffisante. Mais puisqu'elle a été effectivement soutenue par des savants — plus soucieux peut-être d'écarter l'Ordonnateur possible, que de fournir une juste explication, — il convient d'en montrer la vanité.

Elle n'*explique même pas l'atome*. On sait que l'atome est composé de centaines de particules et de mouvements. On sait peut-être moins le nombre de combinaisons où étaient susceptibles d'entrer ces mouvements et ces particules. Une comparaison aidera à l'imaginer. On a calculé que douze billes peuvent être disposées en 479.001.600 arrangements différents ! Qu'on se représente, après cela, les milliards de combinaisons qu'étaient susceptibles de former les éléments constitutifs de l'atome ! Or, de toutes ces formes, une seule réalisait l'équilibre et l'harmonie et constituait l'atome. Toute autre introduisait un dérangement, et par le fait même, brisait l'équilibre et ébranlait l'édifice. Or, il se trouve que la seule forme stable est précisément celle qui est réalisée. On aura peine à croire qu'elle soit l'effet fortuit de mouvements aveugles, le produit du hasard !

La difficulté grandit si l'on passe de l'atome à la cellule, de la cellule à *l'organe*. Soit l'œil, déjà pris pour exemple. Le nombre de cellules entrant dans la constitution de ses différents tissus est formidable, et leur activité est d'une complexité prodigieuse. Il faut dès lors, pour les ordonner et les régler, un rigoureux équilibre. Le moindre écart, et c'est le trouble, la destruction ! Qu'une cellule rétinienne, par exemple, vienne se placer dans l'iris ; que les muscles du cristallin agissent sur le nerf optique : plus d'organe sain, plus de vision. Une seule combinaison de cellules et d'activités permet donc l'organe et sa fonction. Mais il y avait, de ces cellules et de ces activités — si on les prétend animées de seuls mouvements aveugles — des combinaisons par milliards de milliards. Une seule cependant était heureuse ; c'est celle qui se réalise ; et le fait serait fortuit !

Eût-on d'ailleurs ainsi expliqué la formation d'un atome et d'un organe, que le problème demeurerait avec toutes ses exigences. C'est qu'il y a des millions et des millions d'atomes en un corps ; c'est qu'il y a multiplicité d'organes en un vivant. Dès lors, pour les expliquer, *c'est à une multitude invraisemblable de chances heureuses que doit faire appel le partisan du hasard*. Et il ne sera pas à bout de peines. Un corps d'un vivant fût-il expliqué, resterait à rendre compte de la multitude des vivants et des corps qui composent l'Univers, de l'ordre qui règne en cet ensemble, de la constance de cet ordre. La somme des chances heureuses, requise dès lors, cesse d'être imaginable. Du même coup se révèlent *l'impuissance et l'invraisemblance de l'hypothèse* des rencontres fortuites, de l'explication du hasard.

Si l'ordre n'est pas un produit du hasard, il suppose donc une *cause proportionnée*.

La philosophie nouvelle accepte cette conclusion.

Elle prétend découvrir la cause de l'ordre, dans ce *principe interne d'organisation et d'activité* qui se trouve en chaque être, et en assure la conservation et le développement.

La vieille philosophie disait déjà que « *tout être tend à son bien.* » De fait, cette tendance se manifeste déjà dans l'atome, la molécule et le corps, qui tendent à se conserver et se défendent contre les causes destructrices. Elle est plus sensible chez les vivants où, en plus de la conservation, elle dirige la croissance; la plante, l'animal, en effet, tendent à se maintenir et à se développer en vie. Chez l'homme cette tendance apparaît plus intense encore.

Comme d'ailleurs la conservation et le développement de l'individu n'est assuré que par son adaptation au milieu, par sa mise en harmonie avec l'ensemble, les *tendances particulières assurent,* en même temps que l'ordre intime et particulier, *l'ordre externe et général.*

Ainsi s'expliquerait l'ordre.

Reste à savoir *d'où procèdent ces tendances* individuelles. Elles seraient une émanation du principe originel d'organisation. En même temps que la matière, en effet, serait apparue en elle une énergie de développement, un « *élan créateur.* » S'emparant de la masse informe, cette énergie aurait tendu à l'organiser. Du fait même de cette tension, elle se serait divisée en différentes branches qui seront les différents mondes. En chaque voie, elle pousse son développement, arrêtée et comme retombant sur elle-même dans le monde minéral, agissant toujours dans le monde végétal et animal sous forme d'élan vital et d'instinct, continuant en particulier dans l'homme une merveilleuse ascension.

Soit; et l'on peut admettre en effet l'existence de ces énergies organisatrices, de ces principes dérivés d'ordre. Ne sont-ce point précisément ces lois mécaniques, physiques et chimiques que les sciences s'appliquent à découvrir et formuler? Seulement *reste toujours à savoir d'où provient* cette force originelle de propulsion et d'organisation dont ils dérivent, cet *élan créateur* qui soulève et dirige le monde, ce principe qui fait du formidable Univers un Ordre merveilleux.

* * *

Quel est-il donc?

Pas plus que pour la Matière et le Mouvement, ce ne serait l'expliquer que de le dire éternel, ou que de prétendre qu'il s'est fait seul. Comme pour la Matière et le Mouvement, et pour les mêmes raisons, *c'est dans une Cause extérieure, toute-puissante et toute sage, qu'il en faut finalement chercher l'origine.* Qu'on fasse taire les préjugés, qu'on examine sans parti pris cet harmonieux Univers, et l'on entendra, dans le silence de l'âme, la raison répondre : *La Cause première de l'Ordre, le principe organisateur du Monde, c'est Celui-là même qui a créé la Matière et le Mouvement, c'est* Dieu.

IV

PREUVE PAR LA LOI MORALE

« *Le ciel étoilé au-dessus de nos têtes, la loi morale au-dedans de nos cœurs : deux objets qui remplissent l'âme d'une admiration et d'un respect toujours renaissant.* »

On entend par *loi morale,* la voix du devoir qui retentit en la conscience de l'homme pour lui commander de faire le bien et d'éviter le mal.

Qu'une telle voix *retentisse en tout cœur,* nul n'oserait sérieusement le contester. Qu'elle s'y révèle *avec ce caractère d'autorité* qui impose admiration et respect, c'est ce qui n'apparaît peut-être pas si nettement au premier abord, mais *que du moins l'examen* fait connaître.

* * *

Donc, je dois payer mes dettes, et ne dois pas voler; je dois aider mon frère dans le besoin, et ne dois pas mentir; d'un mot, je dois faire les actes que ma conscience juge bons, éviter ceux qu'elle estime mauvais. J'ai très net, en moi, le *sentiment* de cette *obligation.*

Quels en sont les caractères?

Le devoir m'apparaît d'abord comme *absolu.* Il ne me dit pas : « Evite le mensonge et le vol afin de n'encourir ni mésestime, ni ennui; » non plus : « Sois juste et charitable si tu veux obtenir faveur et succès dans le monde. » Non; ses ordres ne sont soumis à aucune condition, ils sont catégoriques. Que tu en retires avantage ou détriment, qu'on t'en estime ou mésestime, il n'importe; ne mens pas, sois loyal : c'est *ton devoir; fais-le, sans plus.*

Impossible, d'ailleurs, d'échapper à son *obligation.*

Il est austère parfois, et demande effort et sacrifice : « Ne prends pas cette jouissance; elle te serait facile, je le sais; mais elle n'est pas permise, prive-toi. » Ou bien, au contraire : « Tu as trente ans, tu tiens à la vie et à ta famille; quitte ta maison, va affronter la mort pour la défense du pays. » Voix importune! On aimerait, en ces cas, l'attendrir et transiger avec elle, ou du moins, la faire taire si elle s'obstine. Impassible et sereine, elle maintient son appel : « Fais ton devoir. » — Mais j'ai des amis, ils m'aiment, et me sont tout dévoués; mais j'ai des protecteurs, ils sont haut placés, tout-puissants : peut-être que ces appuis et ces tendresses pourraient me garder du sacrifice et me dispenser d'un trop pénible devoir. — Impossible! Plus fort que ces interventions l'appel demeure : « Fais ton devoir. » — Du moins, je reste libre; le devoir peut bien me commander mais non me contraindre; je sens très bien que je reste le maître de ma conduite, et qu'il est en mon pouvoir de suivre ces appels ou de les négliger. — C'est vrai. Mais je sens aussi qu'à ne les pas suivre, je me diminue, je m'abaisse; et donc, ou faire le devoir et je me grandis, ou l'omettre et je m'avilis à mes propres yeux; impossible d'échapper. Et par là encore le

devoir me tient; toujours et partout il me domine.

Il me domine DANS *ses ordres*; *il me domine* APRÈS.

Si je les ai suivis, si j'ai accompli les prescriptions de ma conscience, j'éprouve un *sentiment de joie*. De quoi est-il fait? De la satisfaction d'avoir bien agi, en homme ; et de m'être ainsi rendu « digne » à mes propres yeux. C'est ce qu'on appelle communément *la joie d'une bonne conscience.* Il y a plus : j'éprouve le sentiment d'être en règle, point seulement avec moi-même, mais aussi avec le devoir ; je me suis respectueusement soumis à ses appels, je les ai suivis : j'ai conscience de m'être ainsi créé un titre à sa bienveillance, un droit à sa bienfaisance, et je jouis de cette assurance.

Tout autrement *si j'ai désobéi* à sa voix. C'est en mon âme un *sentiment de tristesse*. Il est fait tout d'abord de la pensée de ma lâcheté, et par suite, de ma diminution morale : je n'ai pas bien agi, je ne me suis pas conduit en homme ; *c'est le remords*. Et c'est en outre le sentiment de n'être point en règle avec le devoir. Ne l'ayant point respecté, ne l'ayant pas suivi, je me suis établi, vis-à-vis de lui, en un état d'infériorité, je me suis ainsi constitué son débiteur ; j'ai conscience qu'il est en droit de me réclamer une réparation, d'exiger une *restitution pour son ordre violé*. Et ce sentiment d'une dette morale, cette perspective d'une réparation, d'une expiation à fournir peut aller, si le manquement est grave et la conscience délicate, jusqu'à créer un profond malaise. En vain voudrait-on s'en libérer ; en vain en appellerait-on à la tendresse de ses amis, à la puissance de ses protecteurs : rien n'y peut ; la dette est contractée, elle appelle nécessairement réparation : la faute est personnelle, l'expiation sera personnelle.

C'est ainsi que, même *après nos actes,* nous continuons à rester sous la dépendance de la loi morale : *nous sommes responsables* de notre conduite.

En somme, *l'examen de la conscience morale a révélé en nous l'existence d'un double sentiment :* celui de *l'obligation* AVANT L'ACTE, *de la responsabilité* APRÈS.

* * *

Or, obligation et responsabilité supposent une autorité qui commande et sanctionne et régit ainsi notre vie.

Cette autorité, quelle est-elle?

1. On a prétendu qu'elle n'était qu'une idée et un sentiment *produits en nous par l'Evolution.* Nos ancêtres auraient d'abord vécu à l'état isolé et sans conscience morale. D'heureuses expériences leur ont fait sentir l'utilité du groupement, et ont ainsi amené la fondation de sociétés. Mais la vie commune impliquait certaines exigences de respects et de services réciproques. Il fallait par exemple ne pas se frapper, ne pas se voler ; s'aider, se secourir. Les individus l'ont compris, et se sont, de plus ou moins bon gré, pliés à ces pratiques. Ils avaient, en tout cas, avantage à le faire : car toute désobéissance amenait des inconvénients, des heurts douloureux. Ils ont ainsi compris dès lors qu'*il fallait* s'y soumettre.

L'idée d'utilité et de nécessité s'est ainsi petit à petit associée, dans la conscience, aux pratiques sociales. Ces pratiques ont fini par apparaître rigoureusement obligatoires : *le sentiment de devoir et de sanction* était né. On le voit, *il ne serait au fond qu'un souvenir idéalisé de l'autorité et de la crainte* des chefs sociaux.

L'hypothèse n'est point vérifiée. Elle est même invraisemblable, et n'est-ce pas une *prétention étrange* que de prétendre expliquer, sans un germe au moins de conscience, la formation d'une conscience? La théorie fût-elle d'ailleurs vérifiable et vérifiée, qu'elle *n'expliquerait pas* le problème proposé. Tout au plus montrerait-elle, vis-à-vis de certaines pratiques, la naissance du sentiment de l'utilité à les suivre et de la crainte d'y manquer. Or, il s'agit d'expliquer le sentiment d'obligation et de responsabilité ; et ce sont là réalités d'un ordre essentiellement différent. L'animal connaît les premiers, l'homme seul possède les seconds. L'on ne passe pas, l'on ne peut passer des uns aux autres. Et c'est heureux ! S'il était loisible de le faire, comme le suppose l'hypothèse matérialiste, si l'on pouvait montrer que le sentiment d'obligation et de responsabilité n'est, au fond, qu'une crainte sublimée, l'homme pourrait se délivrer du « préjugé du devoir » et en agir désormais à sa guise. Plus de loi morale, dès lors, et plus de société possible. Une théorie qui conduit à pareille conséquence est jugée par le fait.

Non, la loi morale n'a pas été accidentellement acquise; elle tient à l'essence même de l'homme.

2. Ce serait, pour certains, *la voix de notre propre personnalité.* La personne humaine est grande et noble par elle-même, sans qu'elle ait besoin de tirer d'ailleurs sa majesté. Sa propre dignité suffit à expliquer l'autorité de sa voix dans les prescriptions du devoir.

Que la voix de ma raison s'ajoute à la voix du devoir pour en approuver la sagesse et la justice, c'est possible, c'est réel. Reste qu'il convient de *distinguer le jugement personnel qui s'y surajoute et la voix du devoir qui apparaît impersonnelle.* Pour être donnée en moi et comme par moi, elle ne s'en révèle pas moins comme venant d'un autre que moi, aussi bien dans ses ordres que dans ses sanctions. Et la preuve, c'est qu'elle commande parfois au rebours de ma sensibilité et de ma volonté ; je sens très nette l'opposition entre ses exigences et mes désirs, et cette opposition, je sens bien aussi qu'il ne m'appartient pas de la réduire à mon gré. Je devrais le faire, pourtant, si cette voix était mienne, et l'accueillir ou la rejeter à ma volonté ! Mais non, le devoir me domine ; malgré mes répugnances, mes résistances et mes refus, il demeure et me presse. J'ai bien nette l'impression que *ce n'est pas moi qui me le*

donne, mais *qu'il me vient d'une autorité étrangère.*

3. Quelle est-elle? *La Société?*

On a dit en effet que la conscience n'était en nous que l'écho des lois portées par les chefs des sociétés civiles et religieuses, et que notre responsabilité naissait du sentiment de dépendance où nous sommes, vis-à-vis de ces chefs.

A la vérité *nos codes ont érigé en lois positives nombre de prescriptions de la loi morale;* de même encore, conformément à la loi morale, ils ont *prévu récompenses ou châtiments* pour la bonne ou mauvaise conduite.

Est-on, pour ce fait, autorisé à les confondre et à ramener les devoirs naturels aux lois positives? Non, *la distinction s'impose.* — Le champ du devoir d'abord est plus étendu. Les lois civiles ne peuvent prescrire et sanctionner que des actes extérieurs. Prétendraient-elles d'ailleurs aller plus loin, et vouloir régler mes pensées, mes sentiments, que je me révolterais justement. Mon âme est un domaine fermé. Je ne connais à aucun homme, fût-il président ou roi, le droit d'y pénétrer. La loi morale, au contraire, règne en ce domaine et régit ma conduite intime aussi bien que mes actes extérieurs. — De plus, en ce domaine des actes extérieurs lui-même, la distinction demeure. Elle est évidente lorsqu'il y a conflit. En vain la loi civile prétendrait me prescrire un acte qui répugne à ma conscience; ma conscience se redresse et proteste, et je sens bien que son autorité est plus forte, que c'est elle que je dois suivre. Et même lorsque les règlements civils s'accordent avec les prescriptions morales, l'opposition demeure. Autre l'ordre qui me vient du législateur, autre l'ordre qui me vient de la conscience; autres les sanctions honorifiques ou pénales, autres la joie et le remords de conscience.

Aussi apparaît-il que c'est d'ailleurs et *de plus haut que la Société, que vient l'autorité de la loi morale.*

* * *

Il est donc établi, en somme, que *l'autorité qui se révèle en la loi morale ne vient ni de la Société, ni de la Personne humaine, ni de la Nature. Elle se distingue* de ces différents ordres *et s'élève au-dessus.* Elle demeure quand ils la prétendent modifier, elle s'oppose et domine quand ils la voudraient supprimer.

Quelle est donc cette autorité, assez puissante pour s'élever au-dessus de tout le créé, assez pénétrante pour entrer dans les consciences, assez majestueuse pour imposer respect et admiration?

Que l'on cherche, que l'on discute, que l'on retourne le problème, on ne pourra éluder la réponse : *force est à la raison de conclure à l'existence d'un* MAÎTRE *de la vie morale, et ce Maître c'est* DIEU.

ALLOCUTION D'UN JEUNE PRÊTRE

LE PRÊTRE, MESSAGER DE LA BONNE NOUVELLE ET MINISTRE DE LA PAIX

Mes frères,

« Ah ! qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pas des messagers, ministres de la paix ! » C'est ainsi qu'empruntant un vieux texte du prophète Isaïe, l'Eglise, dans le cantique que vous chantiez tout à l'heure, salue ses jeunes prêtres. Messagers de la bonne nouvelle, ministres de la paix, tel est bien leur rôle. Et si je suis monté dans cette chaire, c'est pour vous redire que tel est vraiment le programme de ma vie sacerdotale. A la fin de cette première grand'messe qu'il m'a été si doux de célébrer parmi vous, il me semble que vous attendez de celui que vous avez connu tout enfant, la confidence de ses désirs, de ses espoirs, de ses rêves. Mes frères, ils se résument tous dans le chant du prophète : être le messager de la bonne nouvelle et le ministre de la paix.

* * *

Vous savez, m. f., comment se produisit le plus grand événement de l'histoire humaine. La nuit, aux portes d'une petite ville juive où tout le monde dormait, dans une étable presque inconnue, Jésus naquit. Et son apparition, dans une telle solitude, au milieu d'une telle obscurité, aurait dû fatalement passer inaperçue. Mais des anges vinrent annoncer le fait merveilleux à des bergers. Ils leur révélèrent la naissance de ce Sauveur, auquel peut-être ils ne pensaient plus, et leur indiquèrent le moyen de le reconnaître.

Voilà la bonne nouvelle qu'apportaient les messagers d'en haut, et telle est toujours la bonne nouvelle que vous apporte le prêtre.

D'autres, ici-bas, vous apprennent des choses précieuses que vous ne connaissez pas. Ils vous montrent les secrets de la science. Grâce à eux, vous pouvez mieux utiliser les ressources de vos riches campagnes, mieux diriger vos affaires, exécuter de plus grands travaux, discipliner, mettre à votre service les forces mêmes de la nature, pourvoir, en un mot, votre vie de plus de confortable et de plus d'aisance.

Mais prenez garde, mes frères ! L'homme ne vit pas seulement de pain. Une autre faim le tourmente, et pour cette faim mystérieuse, ces professeurs-là ne fournissent rien... Prenez garde ! Quand vous aurez mis tout le confortable dans votre vie terrestre, vous n'aurez pas encore contenté votre cœur, et quand vous saurez tout ce que ces maîtres vous auront appris, vous n'aurez encore aucune réponse à la question capitale de notre destinée : « Où allons-nous ? Qu'y a-t-il après la mort? Le néant ou Dieu ? »

Le prêtre vient dissiper cette ignorance et crier dans ces ténèbres, comme l'ange dans la nuit de Noël, la bonne nouvelle dont il est le messager : « Il vous est né un Sauveur !... Gloire à Dieu au

plus haut des cieux ! » Et par ces simples mots, tout le problème angoissant s'éclaire. Vous cherchez pourquoi vous êtes en ce monde ; vous vous demandez si, au fond du ciel inaccessible, quelqu'un s'intéresse à vous, s'occupe de vous et s'émeut de vos misères ? Regardez Jésus et vous ne douterez plus. Le maître, l'ami, le guide que vous désirez, c'est Lui. Et pour mieux vous le faire connaître, le prêtre vous racontera sa vie, il vous dira ses miracles, il vous répètera surtout ses enseignements. Ainsi vous n'ignorerez plus ce que Jésus pense, ce que Jésus aime, ce que Jésus veut. Vous verrez la grandeur de son amour et l'étendue de ses exigences... Toute la bonne nouvelle, le prêtre vous l'aura transmise.

Parfois aussi, par son intermédiaire, la volonté plus précise de Dieu vous sera signifiée. Dans l'incertitude du devoir, comme S. Paul sur le chemin de Damas, vous interrogerez le Seigneur : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et comme à l'apôtre le Seigneur vous répondra : « Lève-toi, on te dira ce que tu dois faire. » Le prêtre vous indiquera la route à suivre, l'écueil à éviter, l'obstacle à vaincre, la tâche à accomplir. Et en étant ainsi, au nom du Maître, le conseiller de vos âmes, le prêtre sera pour vous plus spécialement le messager de la bonne nouvelle.

* * *

Mais ce n'est pas tout. Le prêtre ne se contente pas d'enseigner le bien, il veut aider à le faire, il veut guérir du péché, il veut être un médecin des âmes, il veut continuer parmi vous la mission du Sauveur et, en vous mettant d'accord avec Dieu, remplir le rôle magnifique de ministre de la paix. Donner la paix, non pas la paix trompeuse dont parle le monde, mais la vraie paix, y a-t-il rien de plus beau ? Et comme nous sommes en paix dans la mesure où la grâce divine remplit nos cœurs, le prêtre, par qui cette grâce nous vient, est véritablement le ministre de la paix.

Sans doute, ce n'est point par ses propres forces qu'il peut donner aux autres cette vie surnaturelle. Ici encore il n'est qu'un instrument : il agit au nom de Jésus-Christ. Mais par Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, le prêtre est tout-puissant : par Jésus-Christ, il peut remettre les péchés, consacrer l'Eucharistie, distribuer à tous les célestes bienfaits, et redire, en toute vérité, la parole du Seigneur : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance... Je vous donne la paix, je vous laisse ma paix... La paix soit avec vous ! »

Aussi, voyez, mes frères : le prêtre recourt sans cesse aux moyens divinement établis pour communiquer la vie éternelle : la prière et les sacrements. Beaucoup d'hommes, trop accaparés par les soucis terrestres, ne prient pas ou prient mal : le prêtre prie à leur place. L'Eglise, dès son sous-diaconat, lui met dans les mains un livre, le bréviaire, composé de ses plus beaux cantiques et de ses plus belles oraisons, et chaque jour, pendant plus d'une heure, en union avec tous ses confrères dans le sacerdoce, avec tous les saints du ciel, avec la Vierge Marie, avec N.-S. Jésus-Christ, il intercède auprès du Dieu vivant de la Trinité pour les pécheurs et pour les fidèles, pour les vivants et pour les morts.

Mais son ministère de paix est encore plus actif quand il confère les sacrements. C'est lui qui par le baptême ouvre les portes du ciel, et, des fils déchus d'Adam, fait des enfants de Dieu ; c'est lui qui renouvelle, à l'autel, le mystère de la Cène et du Calvaire et qui donne, à la table sainte, le Pain des anges, sans lequel vous n'auriez pas la vie en vous ; c'est lui qui absout le coupable repentant, et qui, guérissant ainsi les secrètes blessures des âmes, rend la joie aux consciences troublées et le calme aux cœurs tourmentés ; c'est lui qui fortifie les mourants pour le suprême passage ; c'est lui qui constate les engagements indissolubles des époux et qui bénit leur mariage... Oui, le prêtre est vraiment celui qui apporte la paix.

* * *

Le Curé d'Ars disait : « Le prêtre ne se comprendra bien que dans le ciel. Si on le comprenait sur la terre, on mourrait non de frayeur, mais d'amour ! »

Aidez, mes frères, aidez vos prêtres à mieux comprendre leur mission merveilleuse, à ne pas rester trop inférieurs à leur idéal ; et vous les aiderez en priant pour eux. Demandez au Seigneur qu'ils soient nombreux, car la moisson est abondante et les ouvriers font défaut. Demandez-lui surtout qu'ils soient saints, car seuls des prêtres saints pourront faire connaître le Dieu trois fois saint et entraîner les âmes vers le ciel. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXIII

« MA MAISON EST UNE MAISON DE PRIÈRE »

Après avoir maudit le figuier, le lundi matin, Jésus remonta à Jérusalem. Le jour des Rameaux il avait remarqué du désordre au temple, mais c'était le jour désigné pour choisir l'agneau pascal ; cette affluence du peuple ne marquait pas l'irrespect. C'était simplement un empressement qui au fond n'avait rien que de louable. Toutefois il avait été affligé de la cupidité des vendeurs qui exploitaient la piété des pèlerins, et cela, dans le lieu saint.

Il était entré dans la cité en roi ; aujourd'hui il arrivait au temple en maître.

Une première fois, au début de sa vie publique, au lendemain de Cana, il s'était signalé au temple par un acte d'autorité (Jo., II, 15) ; mais alors il n'était pas connu et cette exécution, qui avait toutefois irrité les Pharisiens, était peut-être oubliée. Il allait la renouveler avec éclat, comme un maître qui vient chez lui et qui agit dans la plénitude de sa puissance.

Il entre donc dans les parvis du temple ; ils étaient déjà envahis par les marchands qui les avaient remplis de leurs bestiaux, encombrés de leurs cages de colombes et de leurs tables de changeurs. Il dut s'armer comme la première fois d'un fouet de cordes et s'avança vers eux, indigné des profanations qui souillaient la maison du Père.

« Et il chassa tous ceux qui vendaient et achetaient dans le temple. Il renversa les tables de change et les étalages de ceux qui vendaient des colombes, et il leur dit : « Il est écrit : Ma maison sera appelée une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs. » (Mt., XXI, 12-14).

« Il ne souffrit même pas qu'on passât par le temple en transportant un objet profane. » (Mc., XI, 16).

Les princes des prêtres et les Scribes frémissaient de rage en voyant qu'il parlait, qu'il agissait avec autorité, et que les marchands lui obéissaient docilement, tant sa puissance était irrésistible, et ils s'affermissaient dans leur dessein de le faire mourir. Ils se demandaient « comment ils le perdraient, » mais ils le craignaient, car toute la foule admirait et son acte et ses paroles. Elle avait été saisie de cette « doctrine » : « Ma maison est une maison de prière. » Elle reconnaissait donc qu'il était chez lui dans le temple, et donc qu'il était le Fils de Dieu.

Le peuple a de ces intuitions qui frappent sa droiture. Non seulement il admirait, mais il lui amenait ses infirmes, aveugles et boiteux, dans le temple ; et le Sauveur les accueillait avec sa douce bonté, les guérissait et laissait aussi guérie leur âme repentante et inondée des clartés de la foi. (Mt., XXI, 14).

Les Scribes assistaient, haineux, à ce spectacle de miséricorde. Ils voyaient ces malades guéris qui s'en retournaient heureux, l'âme pénétrée de reconnaissance ; ils entendaient les enfants, ces cœurs droits, qui reprenaient les hosannas de la veille, et qui criaient dans le temple : « Hosanna au fils de David ! » Leur colère éclata enfin :

« Ils lui dirent : Entendez-vous ce qu'ils disent ? — Oui, leur répondit Jésus ; n'avez-vous jamais lu : « De la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle, vous avez tiré une louange parfaite ? » (Mt., XXI, 15-16).

Ce qui les indignait surtout, c'est que c'étaient les enfants du temple, qu'ils avaient eux-mêmes élevés pour le service des autels, pour le chant des psaumes de David, comme d'autres petits Samuels. Dans leur âme simple et innocente ceux-ci avaient compris aussi que le Sauveur qui était si bon, et qui opérait tant de merveilles, parlait en Dieu, était Dieu, et ils célébraient par leurs cantiques le fils de David en qui ils voyaient le Fils de Dieu.

* * *

Pourquoi Jésus chassa-t-il avec tant d'énergie les vendeurs et les acheteurs des parvis du temple ? C'est parce qu'ils profanaient la sainteté de la maison de Dieu.

1. Il y avait là non seulement des Juifs, mais beaucoup d'étrangers qui étaient venus pour assister aux fêtes pascales. Ils y étaient venus, poussés par la grâce, par le désir de connaître la vérité, charmés par la doctrine, par la morale pure des Livres saints. Les Juifs étaient déjà répandus dans tout le monde romain, ils avaient apporté avec eux les Saintes Lettres qu'ils communiquaient aux païens de bonne volonté. Ceux-ci étaient frappés de leur vie plus honnête, plus sainte, des cérémonies de leur culte, le jour du Sabbat, qu'ils observaient pieusement et rigoureusement, et beaucoup d'entre eux devenaient leurs adeptes. C'étaient les Prosélytes. Ils accouraient à Jérusalem, au temple, de l'Italie, de l'Asie, de l'Afrique, afin de s'édifier et d'achever de se convertir, et quand ils arrivaient, ils se trouvaient en face de spectacles sacrilèges de lucre, de désordre, d'impiété qui les scandalisaient ! C'est pourquoi le Sauveur se montre si sévère pour les marchands du temple qui abusaient de la candeur des pèlerins, qui vendaient des victimes, non pour obéir aux prescriptions de la Loi et rehausser la beauté du culte, mais uniquement pour s'enrichir en exagérant outrageusement les prix. Il n'est pas moins dur pour les prêtres, chargés de maintenir le respect, l'honneur du temple, et qui laissent faire, car ils ne sont pas insensibles aux présents des vendeurs.

Alors, dit S. Jérôme, « quelque chose d'enflammé et de céleste rayonnait de ses yeux et la majesté de la divinité brillait sur son visage. » Il chasse du temple ces ouvriers d'iniquité avec une autorité suprême et irrésistible, et il prononce ces terribles et adorables paroles : « Ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs. » Là où l'on ne doit venir que pour adorer Dieu, des marchands iniques volent impunément, dépouillent le faible et se servent des choses saintes pour se faire une fortune injuste.

« Ma maison est une maison de prière. » Cela est écrit en effet dans Isaïe : « J'amènerai le fils de l'étranger, dit le Seigneur, sur ma montagne sainte, je le remplirai de joie dans la maison de ma prière. Leurs holocaustes et leurs victimes me seront agréables sur mon autel, car ma maison sera appelée par tous les peuples une maison de prière. » (Is., LVI, 7). Ces paroles des Livres saints que connaissaient bien les Scribes et les Anciens sont pour eux une leçon cruelle, une profonde humiliation, car, cela, ils l'enseignent et ne le pratiquent pas.

Respectons nos églises qui sont nos « maisons de prière ; » n'y entrons que pour prier, avec des intentions pures, une âme pieuse et adoratrice d'où nous bannirons toute pensée d'envie, de haine, d'immodestie et de colère, de peur qu'elle ne ressemble à une caverne de voleurs.

Mais si Jésus est terrible pour ces sacrilèges et ces hommes sans conscience, il demeure doux et bon pour le peuple simple et croyant ; c'est pourquoi les malades, « les aveugles et les boiteux » s'empressent autour de lui.

2. Cependant les Scribes et les Pharisiens ne cachent pas leur mécontentement, qui éclate lorsque

les enfants s'écrient : « Hosanna au Fils de David ! » Quoi ! c'est non seulement le peuple qui le glorifie et l'acclame, mais ce sont même des enfants, leurs enfants, qui chantent la louange du Fils de Dieu et qui osent les condamner publiquement ? Et leurs cris sont pour les Scribes autant de blasphèmes, car, à n'en pas douter, ils affirment ainsi leur foi en la divinité du Christ !

Aussi les princes des prêtres se présentent-ils avec insolence devant Jésus et lui disent : « N'entendez-vous pas ce qu'ils disent ? » Leur but évident est d'arracher au Sauveur une parole imprudente qu'ils retourneront ensuite contre lui, car ils cherchaient à « le prendre dans ses discours. » Mais Jésus répond à son ordinaire par une parole lumineuse qui les éclairerait s'ils voulaient voir, et habile, car elle se couvre de l'autorité de l'Ecriture : « Ne voyez-vous pas qu'elle s'accomplit aujourd'hui la prophétie de David : De la bouche des enfants, Seigneur, vous avez tiré une louange parfaite ? »

Il n'achève pas le texte : « Vous avez tiré de leur bouche cette louange pour confondre vos adversaires, comme pour détruire l'ennemi et celui qui veut se venger. » (Ps. VIII, 3). Mais ceux qui l'écoutent sont tous instruits dans les Saintes Lettres, et ce texte que leur mémoire a achevé, ils le méditent dans leur esprit.

Ces petits enfants sont donc plus près de Dieu, ils comprennent mieux l'Ecriture qu'eux, qui sont les fils des prophètes. Ils sont glorifiés, et les fils des prophètes sont condamnés. Voilà ce qu'ils se disent dans leur conscience troublée, inquiète, et qui se sent coupable. Il serait temps encore, s'ils le voulaient, de reconnaître simplement, comme ces enfants, que Jésus est le Messie, le Fils de Dieu. Voilà ce qui leur ramènerait la paix dans l'âme, *quæ ad pacem tibi.* Mais l'envie, l'orgueil, la haine les aveuglent et ces beaux enseignements les rendent plus méchants encore, *pejores fiunt.*

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XLVI

LE SCANDALE

Qui diligit fratrem suum, in lumine manet et scandalum in eo non est.

Celui qui aime son frère demeure dans la lumière, et il n'y a en lui aucun scandale.

(I Jo., II, 10).

L'apôtre préféré du Sauveur nous rappelle, dans cette grave parole, une œuvre qui est la plus noble, la plus sainte, la plus utile des œuvres de charité. Cette œuvre a reçu un nom bien connu : elle s'appelle *le bon exemple,* ou, si vous l'aimez mieux, *l'édification.*

La loi de l'édification est inscrite en toutes lettres dans l'Evangile. Notre-Seigneur l'a promulguée quand il a ordonné aux chrétiens de vivre de manière à être « *la lumière du monde* » (Mt., V, 14-16) et à donner de tels exemples qu'il suffise à tout homme d'en être témoin pour se sentir porté à « *glorifier le Père qui est au ciel.* »

S'il est facile, en cette matière, d'établir la règle, il est difficile d'en faire une application précise. — Jusqu'où va le devoir d'édifier ? Quelles limites accepte-t-il ? Quels sont, parmi les bons exemples possibles, ceux auxquels nous sommes obligés et ceux qui restent facultatifs ? — Ces questions ne peuvent guère se résoudre par une réponse positive. Leur solution doit, pour être exacte, revêtir une autre forme. Au lieu de dire ce que le Christ commande, elle dira ce qu'il défend. En d'autres termes, elle rappellera qu'il est rigoureusement interdit de scandaliser personne.

Il sera donc question, dans cet entretien, moins du bon exemple que du mauvais, moins de l'édification que du scandale. Nous expliquerons successivement : 1° *quelle est la malice du scandale,* 2° *quelles responsabilités il entraîne,* et 3° *à quels châtiments il expose.*

I

Scandale vient d'un mot grec qui signifie *pierre d'achoppement.* L'on appelle de ce nom tout obstacle mis sur les pas du prochain dans les voies du salut ; c'est-à-dire toute parole, toute action, toute omission capable de le détourner du bien ou de le porter au mal.

Rappelons, ici, la distinction classique entre les scandales que le prochain *prend* sans qu'on les lui donne, et les scandales qu'on lui *donne.* — Le prochain *prend* du scandale sans qu'il lui en soit donné, quand, soit par erreur, soit par malice, il se scandalise d'actions ou de paroles permises ou même vertueuses, dans lesquelles il devrait voir l'usage d'un droit ou l'accomplissement d'un devoir. — On *donne* du scandale au prochain lorsque, soit par des fautes réelles, soit par des fautes apparentes que la nécessité ne justifie point, on l'excite à offenser Dieu. Voilà le vrai scandale, celui dont l'auteur mérite le nom de *scandaleux,* celui que la loi divine défend, celui enfin dont nous allons parler.

Le scandale, avons-nous dit, détourne du bien ceux qui subissent son action, ou les porte au mal. En les détournant du bien, il les prive du mérite et de la récompense auxquels les aurait conduits la pratique du bien. En les portant au mal, il leur fait contracter la souillure et la responsabilité qu'entraîne toujours avec elle la pratique du mal. En d'autres termes, il leur ôte l'innocence, leur fait perdre, s'il s'agit de fautes mortelles, la grâce et l'amitié de Dieu, les livre au caprice de leurs passions, les soumet à l'esclavage du démon, les fait sortir du chemin qui monte vers le ciel et les fait entrer dans celui qui descend aux enfers. Pour tout dire d'un mot : il les empêche d'être des élus et leur apprend à devenir des réprouvés... Rappelez-vous, je vous prie, rappelez-vous ce que sont, aux yeux de la foi, ces biens dont il les dépouille et ces maux dans lesquels il les précipite : vous direz ensuite s'il est possible de nuire davantage

au prochain et si le scandaleux n'est pas mille fois plus criminel qu'un voleur ou un assassin.

Cette considération, si décisive soit-elle, ne ferait point comprendre dans son entier la malice du scandale. C'est une grande faute, sans doute, et une très grande faute de causer à qui que ce soit le double préjudice dont il vient d'être question. Mais, dans le scandale, ce péché s'aggrave de deux circonstances qui doivent exciter contre lui toute l'horreur des hommes, comme elles attirent sur son auteur toutes les malédictions de Dieu.

L'apôtre S. Paul, parlant aux Corinthiens de certaines manières d'agir dont s'offensait la conscience de quelques-uns d'entre eux, les engageait à s'en abstenir. « *Si vous scandalisez ceux-ci,* disait-il, *vous péchez à la fois contre vos frères et contre Jésus-Christ.* » (I Cor., VIII, 12). — Remarquez ces deux mots : « Vous péchez *contre vos frères ;* vous péchez *contre Jésus-Christ.* » Ce sont là les deux circonstances aggravantes qui portent la malice du scandale au-delà de toute mesure.

Oui, le scandale est « un péché contre des frères : *peccantes in fratres.* » — Le scandaleux et le scandalisé sont unis l'un à l'autre par des nœuds étroits. Ils sont issus de la même race et font partie de la même Eglise. Ils sont frères en Adam et en Jésus-Christ. Peut-être que d'autres liens encore, comme ceux qui résultent d'une affection réciproque ou de services rendus, ont créé entre eux quelque affinité plus intime. Tout cela devrait leur inspirer, n'est-ce pas ? un sincère et ardent désir de se rendre mutuellement utiles et de se faire du bien. Où trouvera-t-on du dévouement, si ce n'est pas entre des amis ou des frères ? D'où viendront aux faibles le secours et l'appui dont ils ont besoin, si ce n'est point de leurs amis et de leurs frères ? Qui tendra la main aux fragiles et leur rendra le salut plus facile, si ce n'est leurs amis et leurs frères ? — Or, les scandaleux font tout le contraire de ce qu'exigent les traits d'union établis entre eux et leurs victimes. Ils renversent ceux qu'ils doivent soutenir. Ils abusent, pour les porter au mal, de cette puissance de persuasion d'où vient, pour eux, le devoir de les édifier. Et non contents de ne point les aider à faire leur salut, ils les en détournent et les jettent dans leur perte éternelle... Ainsi Caïn tuait Abel, dont il aurait dû se faire le défenseur. Et il avait l'audace de dire à Dieu : « *Suis-je donc le gardien de mon frère ?* » (Gen., IV, 9). Oui ! un frère doit être un gardien. En tout cas, s'il ne croit pas au devoir de garder son frère, pourquoi croirait-il au droit de le tuer ?

Le scandale, vous le voyez, se double toujours d'un fratricide. Mais il ne s'en tient pas là. Ses coups vont plus haut encore ; au-dessus de l'homme, ils atteignent Dieu lui-même. C'est « un péché contre Jésus-Christ : *in Christum peccatis.* »

Toutes les fautes commises contre les lois divines sont des fautes contre Jésus-Christ. Toutes, en effet, enfreignent ses commandements, méconnaissent son autorité, offensent son amour, retombent sur lui sous la forme d'expiations souverainement douloureuses. Aucune, cependant, ne va contre lui comme le scandale. Bien qu'ils lui fassent injure, les autres péchés respectent les dispositions de sa Providence pour le salut d'autrui ; ils les renversent à l'égard du coupable, mais les laissent subsister à l'égard du prochain. Au contraire, les mauvais exemples font du mal aux autres hommes comme à ceux qui les donnent. Ils entrent ainsi ouvertement en lutte avec le Sauveur des âmes. Celui-ci était venu pour « *ôter le péché du monde* » ; ceux-là l'y font entrer. Il s'était fait homme pour rapprocher les hommes de Dieu ; eux les en éloignent. Autant il s'est efforcé de sanctifier les âmes, autant ceux-là travaillent à les pervertir. Ils neutralisent ainsi, dans toute la mesure où ils le peuvent, le ministère du Christ, ses exemples, ses prières, ses enseignements, ses institutions, ses souffrances et sa mort. Ils opposent leur influence à son influence, leurs trahisons à sa rédemption, leurs préceptes et leurs conseils à ses préceptes et à ses conseils. C'est l'apostolat du mal se dressant contre l'apostolat du bien, pour empêcher ou lui arracher ses conquêtes. C'est l'homme prêtant au démon, pour lui assurer la victoire, l'appui de sa puissance de persuasion et de son action personnelle. Le scandaleux remplit, par avance, le rôle néfaste et sacrilège auquel « *l'homme du péché,* » comme l'appelle l'Ecriture (II Thess., II, 3), consacrera, vers la fin des temps, sa redoutable puissance. Il mérite lui aussi, par ses combats contre le Christ, le nom infâme et maudit d'*Antéchrist*...

Ce double péché contre des frères et contre le Christ, odieux chez tous les hommes, atteint son plus haut degré de malice quand il est commis par des chrétiens. La charité pour autrui n'est-elle point la vertu distinctive du chrétien ? Et le nom qu'il porte, ce beau nom de chrétien, n'exprime-t-il pas cette vérité qu'il est, par profession, le défenseur-né des intérêts de Jésus-Christ ? Que des mécréants et des impies consentent à faire la guerre aux âmes et au Christ, cela s'explique : le rôle d'Antéchrist convient aux ennemis du Christ. Mais n'est-ce point contraire à la nature même des choses qu'on ose se l'attribuer et le remplir, quand on prétend, par les croyances et les pratiques, avoir place parmi les amis du Christ ? — C'est donc un incompréhensible mystère d'iniquité qu'il y ait des enfants chrétiens pour enseigner à leurs frères et à leurs camarades ce qu'ils peuvent connaître des secrets du vice ; des jeunes filles et des jeunes gens chrétiens pour apprendre ou rappeler à leurs amis des choses que leur âge doit tenir à ignorer ou à oublier ; des femmes chrétiennes pour se transformer, au milieu de leurs concitoyens, en agents de séduction ; des pères de famille chrétiens pour donner à leurs enfants et à leurs serviteurs l'exemple de l'ivrognerie, du blasphème, du libertinage et de l'irréligion ; des écrivains chrétiens pour jeter au sein des masses populaires des

publications capables de leur ôter la foi ou de les porter au désordre des mœurs ; des artistes chrétiens pour étaler en présence des multitudes des spectacles sur lesquels aucun regard ne pourra s'arrêter sans devenir, par là-même, un regard de libertin ; des hommes publics chrétiens pour enchaîner les amis du bien et donner toute liberté aux amis du mal. Il y a là, qui ne le comprend ? un illogisme, une contradiction, une trahison, qui portent au degré suprême la malice du scandale et font de lui le plus méprisable et le plus haïssable de tous les crimes...

Je m'explique, après cela, que Notre-Seigneur, si indulgent cependant pour les pécheurs, se soit montré, pour les scandaleux, si impitoyable. Il savait que ces hommes-là seraient, d'âge en âge et jusqu'à la fin des temps, ses pires ennemis et les pires ennemis des âmes. Il les voyait, à l'avance, traverser tous ses desseins, ruiner ses œuvres, réduire à néant son ministère parmi les hommes, rendre au démon ceux qu'il aurait ramenés à Dieu, conduire à leur perte des légions d'âmes, dont le salut lui coûtait si cher. Ce spectacle torturait son cœur. Et telles étaient sa colère et sa douleur que, faisant taire toutes ses miséricordes, il s'écriait : « *Malheur au monde, à cause de ses scandales ! Malheur à celui par qui le scandale arrive !* » (Mt., XVIII, 7).

Pourquoi « malheur » ? C'est que les scandaleux portent devant Dieu, avec le fardeau de leurs fautes personnelles, celui des fautes dont ils se font la cause au moyen de leurs scandales.

II

Le scandale est un péché qui ne va presque jamais seul. Il tend essentiellement à en faire commettre d'autres ; et quand il y réussit, il jouit, le plus souvent, de la plus regrettable fécondité. Par là, il fait peser sur son auteur la responsabilité d'un désastre spirituel dont il est impossible, soit de préciser l'étendue, soit de réparer les dommages.

Voyez en effet quels sont ces malheureux résultats !

Quand la personne qu'il a portée au mal a une fois fait violence aux sentiments de foi, de crainte ou de pudeur, sous l'empire desquels elle restait fidèle à ses devoirs, le péché lui devient plus facile. Elle se familiarise avec lui. Elle y tombe et y retombe. Elle en contracte l'habitude. Elle s'en fait une seconde nature. Elle va très probablement mener désormais une vie criminelle, et se faire une éternité de réprouvé... Elle restera toujours libre, c'est vrai, de revenir à Dieu et de réaliser son salut. Mais, si jamais elle s'y détermine, elle n'en viendra à bout qu'au prix de luttes violentes, pénibles, opiniâtres. Sa persévérance, comme sa conversion, sera essentiellement militante et douloureuse. De sorte que, si le scandale ne la conduit pas en enfer, il aura empoisonné son existence. — Ce n'est pas tout. Cette victime du scandale court grand risque d'être scandaleuse à son tour. Elle communiquera à d'autres les vices dont on lui a inoculé le germe. Ceux-ci en infecteront d'autres encore. Et ainsi éclatera une véritable épidémie, dont la contagion peut aller loin, dans l'espace et dans le temps, et perdre les âmes par centaines et par milliers. Quels ravages les hérésiarques, les écrivains impies ou lubriques et tous les grands scandaleux n'ont-ils pas exercés ? Ils ont perverti des nations entières ; et aujourd'hui, après des siècles écoulés, ils accumulent encore les ruines... Le mal qu'ils ont fait dans le monde, vous, scandaleux de moindre envergure, vous le ferez dans la famille, dans l'école, dans le village ou la cité. Je tremble, quand je pense aux crimes dont vous serez la cause, et aussi quand je cherche à calculer vos responsabilités.

Car, il faut bien le dire, tout homme répond non seulement de ses propres péchés, mais aussi, quand il en est sciemment et volontairement la cause, des péchés d'autrui. La justice humaine ne punit-elle pas, avec les voleurs et les assassins, quiconque, par ses conseils ou son concours, a fait siens leurs meurtres ou leurs rapines ? Il n'en va pas autrement de la justice divine. L'auteur d'un scandale devra lui rendre compte, dans la mesure où il les a prévus et voulus, des crimes auxquels son scandale aura donné lieu. Mais ce compte, comment pourrait-il, ici-bas, en connaître les éléments ? Le nombre et la gravité des fautes dont il répond échappent à toute investigation humaine ; il est donc dans l'impossibilité absolue d'établir avec quelque exactitude l'état de sa conscience et de fixer le montant de ses dettes spirituelles. Si jamais il prend souci de ses destinées éternelles, cette impossibilité lui causera d'inexprimables angoisses. Rien n'est pénible, quand on craint Dieu, comme un inconnu de cette nature et de cette importance. Hélas ! le mot de l'énigme ne sera donné au scandaleux qu'au tribunal du souverain Juge ; et il lui apportera, je le crains, de douloureuses et terrifiantes révélations...

Il aimerait peut-être, en attendant et pour soulager sa conscience, relever ces ruines dont il a été la cause et qu'il ne peut même soupçonner. Il le doit, d'ailleurs ; car les torts d'ordre moral obligent à restitution comme les torts d'ordre matériel. Les larrons sont tenus de rendre ce qu'ils ont pris, et les scandaleux, les biens surnaturels dont ils ont dépouillé leurs victimes. Mais, ici encore, ils se verront frappés d'impuissance. C'est facile d'allumer un incendie ; c'est beaucoup plus difficile de l'éteindre, et surtout de rendre l'existence à ce qui a été brûlé. Lorsqu'on a livré une âme au feu des passions ; lorsque celle-ci a communiqué sa flamme à d'autres ; lorsque l'embrasement s'est étendu au loin : comment l'arrêter ? Comment remettre les esprits, les cœurs, les consciences, dans leur état antérieur ? Comment rendre l'innocence à qui l'a perdue ? Comment imposer silence aux tentations déchaînées ? Et surtout, comment faire sortir de l'enfer les malheureux qu'une mort trop hâtive y a déjà jetés ?... Cette seconde impossibilité ne sera pas moins effrayante au scandaleux que la

première. C'est toujours une épouvante, pour un pécheur, d'avoir à subir les jugements de Dieu ; mais l'épouvante se centuple quand, à la certitude d'avoir fait beaucoup de mal, se joignent et l'ignorance des limites auxquelles il s'étend, et l'incapacité d'en accomplir une digne réparation.

III

Un mot seulement des châtiments particuliers réservés au scandale.

De toutes les fautes que puisse commettre la malice humaine, le scandale est peut-être celle que Dieu punit avec le plus de sévérité. Les malédictions dont il l'a menacée s'étendent à la vie présente comme à la vie future.

Personne n'ignore cette parole de Notre-Seigneur : « *Malheur au scandaleux ! Mieux vaudrait pour lui être jeté, avec une meule de moulin au cou, dans les abîmes de la mer !* » (Mt., XVIII, 6). Les prophètes avaient déjà dit que les scandales conduisent leurs auteurs « *à la perdition,* » c'est-à-dire à toute sorte de maux (Eccli., XXXVI, 11), les exposent à devenir des exemples de ce que peut causer de malheurs l'explosion de la colère de Dieu et font souvent de leur nom comme un proverbe dans lequel s'exprime, en termes effroyables, la rigueur de ses vengeances (Ez., XIV, 7-8). Il faut craindre surtout, pour ces malheureux, les infortunes ou du moins les épreuves d'ordre spirituel auxquelles ils semblent destinés. Quelles tentations leur viendront du démon ? Quelle sera la violence de leurs passions ? Quels abandons la Providence leur fera-t-elle subir ? Elle aime à punir les pécheurs par où ils ont péché. Il est donc à craindre que les grâces dont ils ont éloigné le prochain leur soient refusées ; que les dangers en face desquels ils l'ont mis se retrouvent sur leurs pas ; que les flammes allumées par eux dans ses sens et dans son cœur brûlent aussi dans leurs sens et dans leur cœur. Il est à craindre même que leur état d'âme devienne plus triste et plus alarmant que celui de leurs victimes. En portant les autres au péché, ils ont mérité de pécher plus qu'eux. Quand le serpent de l'Eden eut déterminé la première femme à manger le fruit défendu, Dieu le condamna à manger la poussière ou la boue du chemin. (Gen., III, 14). Que d'hommes doivent à leurs scandales de vivre dans la fange, de s'y vautrer, de s'en nourrir ! je veux dire : de ne penser qu'au mal, de n'aimer que le mal, de ne se sentir portés qu'au mal, enfin de descendre aux derniers degrés de l'abjection morale !...

Si, par impossible, Dieu les laissait vivre en paix, sa justice — à moins qu'ils n'aient fait pénitence — les saisirait à la mort et les jetterait dans cette fournaise où seront brûlés, comme dit l'Evangile, « *tous les scandales rassemblés.* » (Mt., XIII, 41-42). Là, ils rendront âme pour âme, comme les malfaiteurs doivent rendre œil pour œil et dent pour dent. Chaque nouvelle suite de leurs scandales, en d'autres termes, chaque faute nouvelle commise à cause d'eux avivera leurs supplices. A mesure que leurs victimes viendront grossir le nombre des réprouvés, ils souffriront eux-mêmes des peines auxquelles elles seront condamnées. Leur damnation s'aggravera de toutes ces damnations accumulées, et l'enfer centuplera pour eux ses effroyables tortures.

* * *

Et maintenant, quelle doit être, à propos du scandale, quelle doit être notre conduite ?

Avant tout, si nous n'avons pas encore donné de mauvais exemples, gardons-nous toujours avec le plus grand soin d'en donner aucun. Que notre conduite soit exemplaire et évite sévèrement tout ce qui pourrait détourner quelqu'un du bien ou le porter au mal. Il nous faut, en cette matière, attacher de l'importance aux moindres choses et nous traiter nous-mêmes avec une inexorable sévérité. Il n'y a pas de petits scandales. Ménageons même, quand nous n'avons aucun motif sérieux de faire autrement, la conscience et les susceptibilités des faibles. « *Je voudrais,* disait S. Paul, *m'abstenir à jamais d'aliments permis, si je devais, en les prenant, scandaliser mon frère.* » (I Cor., VIII, 13). Et le vieil Eléazar portait au dernier supplice ses quatre-vingt-dix ans, plutôt que de manger une chair permise, dans des circonstances où on pouvait la prendre pour une chair défendue. (II Mac., VI, 23-26).

Que si, au contraire, nous avons donné du scandale, faut-il nous livrer au désespoir ? N'y a-t-il plus de salut pour nous ? — Evitons cet excès. Mais appliquons-nous, dans toute la mesure de nos forces, à regretter, à réparer, à corriger le mal dont nous avons été la cause. Demandons-en pardon à Dieu et pressons-le d'user de sa toute-puissance afin d'y porter remède. Prions chaque jour, et du fond du cœur, pour ceux que nous avons portés au péché. Offrons-nous en sacrifice pour le bien de leurs âmes et obtenons la guérison des blessures que nous leur avons infligées... Il faudra encore, si nous le pouvons, nous adresser à eux pour démentir nos mauvais conseils, mettre sous leurs yeux des exemples édifiants, faire enfin tout le possible afin de les ramener au droit chemin dont nous les avons écartés. — Quant à ceux dont la perte éternelle serait consommée, nous resterons éternellement incapables de leur porter secours. Mais, du moins, nous répandrons sur leur malheur des larmes sincères et nous en conserverons un vif et inconsolable chagrin. Nous dirons d'eux ce qu'un hérésiarque converti disait de ceux qui étaient morts dans son hérésie : « O pauvres âmes, damnées par mes fautes, vous, le prix du sang de mon Sauveur, que ne puis-je verser le mien pour éteindre les brasiers qui vous dévorent ! » — Enfin, pour obtenir miséricorde auprès du souverain Juge, nous deviendrons les apôtres de la vertu, comme nous avons été les apôtres du vice ; nous travaillerons à donner à Jésus-Christ autant d'amis que nous lui avons donné d'ennemis ; nous sauverons autant d'âmes que nous en avons perdu. Dieu se laissera toucher par notre repentir. Il exaucera nos prières et agréera nos efforts. Il oubliera, en considération du bien que nous ferons, le mal dont nous avons été les auteurs. Et nous pourrons encore espérer de trouver place dans ces gloires éternelles dont il a voulu que l'accès restât toujours ouvert aux pécheurs pénitents. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR
Lingonis, die 8 junii 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 16 juin 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour le Premier Vendredi. — LXXVIII. La bonté du Sacré-Cœur envers ses apôtres, 273.

Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — III. La faute et l'expiation (plan), 274. — IV. Un miracle de la grâce (plan), 275.

Pour une Première Messe. — Le prêtre distribue la vérité et la grâce, 275.

Je crois en Dieu. — V. Preuve par les aspirations, 277. — VI. Preuve par les vérités éternelles, 279. — VII. Preuve par l'idée de Dieu, 280.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXIV. « Nous voulons voir Jésus, » 282. — XXV. Les deux fils, 284.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XLVIII. La prudence chrétienne : ses exigences et nos imprudences, 285.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXVIII

LA BONTÉ DU SACRÉ-CŒUR ENVERS SES APOTRES

Mes frères,

Nous fêtons après-demain la solennité des Saints Apôtres Pierre et Paul. Rappelons-nous à cette occasion que c'est le Sacré-Cœur qui a apporté sur la terre l'apostolat. C'est lui qui, ayant aimé les hommes jusqu'à la mort de la croix, a voulu que nous nous intéressions au salut de nos frères, et que nous y travaillions de toutes nos forces.

Dieu a confié à chacun de nous l'âme de son prochain. De chacun de nous, on peut répéter ce que le saint vieillard Siméon disait de l'Enfant-Dieu : « Celui-ci a été placé pour la ruine et la résurrection de beaucoup en Israël. » Nos actions, nos démarches, nos paroles, ne servent pas seulement à notre salut ; elles influent également et nécessairement, par la volonté de Dieu, sur le salut de ceux qui nous entourent, qui nous voient et qui nous entendent. C'est, par conséquent, à chaque instant que nous avons l'occasion et le devoir de faire du bien.

C'est une grande responsabilité, qui étonne notre égoïsme. Ne nous en plaignons pas. Loin de là, sachons y voir une preuve nouvelle de l'amour du Sacré-Cœur pour nous, et voyons aujourd'hui 1° qu'il est bien bon de se servir de nous, 2° qu'il est bien bon de faire appel à notre faiblesse, et 3° qu'il est bien bon d'accorder à nos pauvres efforts des résultats aussi merveilleux.

I

Premièrement, Dieu est bien bon de se servir de nous.

Quel besoin a-t-il de notre concours ? Celui qui, par un acte de toute-puissance qui échappe à notre compréhension, a créé les âmes, ne peut-il pas les sauver sans nous ? Il le peut assurément. Et si, par impossible, il ne le pouvait pas seul, s'il lui fallait une aide pour mener à bien cette œuvre de sa bonté, n'a-t-il pas les anges, ces esprits lumineux, qui, sur un signe de lui, accourraient en légions innombrables, pour exécuter ses desseins ?... Non, il n'a de nous aucun besoin.

Mais le Sacré-Cœur nous aime ; il veut nous accorder la gloire et la joie de travailler efficacement au salut de ceux qui nous sont chers ; il veut que nous puissions leur donner, à eux comme à lui, une marque sublime de notre dévouement : à eux, en leur procurant le bien suprême qui est Dieu ; à lui, en faisant éclater sa bonté et sa gloire.

Réjouissez-vous donc, vous qui aimez ; la miséricorde de votre Dieu vous permet de servir vraiment vos frères, en leur donnant ce qui seul peut leur assurer le bonheur. Vous êtes conviés à devenir les collaborateurs du Christ Jésus, ses apôtres et ses instruments, et ainsi vous êtes appelés à la dignité la plus haute qui puisse exister. Les collaborateurs, les apôtres, les instruments d'un Dieu, ses associés dans l'œuvre de la Rédemption : est-il un honneur plus élevé ?

Mais cet honneur, est-ce que nous pouvons encore y aspirer, après les fautes dont nous nous sommes si souvent rendus coupables ? Dieu peut-il encore se servir des instruments souillés que nous sommes ?

Ce fut le sentiment qui terrifia le premier des apôtres, après la pêche miraculeuse. Quand il vit que ses filets s'étaient remplis soudainement des poissons qui s'y étaient pris, lui, qui avait suivi Notre-Seigneur jusqu'alors, fut saisi d'une grande crainte. Qu'est-ce qui l'effrayait ainsi ? C'étaient ses péchés. Au souvenir des fautes qu'il avait commises, il crut qu'il lui serait impossible de travailler avec Jésus, et, tombant à genoux, il s'écria : « Seigneur, laissez-moi, car je ne suis qu'un pécheur ! — Ne craignez point, lui répondit le Maître divin, désormais vous serez des pêcheurs d'hommes. » (Luc, v, 2-10).

Cette parole, il nous l'adresse à nous aussi.

Eh oui ! Nous avons été bien coupables, parce que, bien souvent, nous avons résisté à la bonté de notre Dieu. Mais cela n'arrête pas la miséricorde du Cœur adorable. Malgré nos péchés, il ne veut pas nous priver de travailler au salut de nos aimés. Il ne veut pas nous priver de cette joie. A nous, comme à Pierre, il dit : « Ne craignez point, désormais vous serez des pêcheurs d'âmes ! »

II

Deuxièmement, le Sacré-Cœur est bien bon de faire appel à notre faiblesse.

Car, non seulement nous sommes indignes de travailler au salut des âmes, mais encore nous sommes bien impuissants à le faire. Que pouvons-nous pour le servir ?

Quand Notre-Seigneur eut rassuré S. Pierre et les autres apôtres, effrayés par le prodige de la pêche miraculeuse, ils quittèrent tout pour le

suivre. C'est encore ce que font les religieux et les missionnaires qui laissent leur famille, leurs biens et leur patrie pour se dévouer à la conversion des infidèles. Mais nous, qui n'avons pas la même vocation, que les devoirs d'état de la vie commune retiennent parmi les occupations de la famille, quelles ressources aurons-nous pour faire du bien ?

Ne nous inquiétons pas. Si nous ne pouvons pas tout quitter pour suivre Jésus et pour courir bien loin à l'appel des âmes, nous pouvons nous dévouer, nous pouvons être aimables, nous pouvons parler avec bonté, nous pouvons être humbles, nous pouvons sourire avec affection, nous pouvons supporter sans impatience et sans murmure les désagréments de la vie, nous pouvons prier.

— Quoi ? dirons-nous, le Sacré-Cœur peut-il faire tourner à sa gloire et au bien de ceux qui nous sont chers, des choses aussi simples qu'un salut gracieux, qu'une parole aimable, qu'un léger service rendu avec empressement, qu'un *Ave Maria* récité avec ferveur ?

— N'en doutons pas. Pour faire un épi, il suffit d'un grain de blé. Le Dieu qui sut, avec quelques pains d'orge et quelques poissons, nourrir une multitude affamée, aime à multiplier ce qu'on lui offre, et, du presque rien qu'est notre concours, il fera une prodigieuse moisson de salut.

III

C'est ici, en effet, qu'apparaît le dernier trait de la bonté du Sacré-Cœur envers ses apôtres. De leurs pauvres efforts, il tire des résultats prodigieux.

Que dis-je ? Il aime à susciter ses ouvriers parmi les hommes les moins influents. Ses premiers apôtres sont des pêcheurs ignorants et pauvres, et, dans la suite des siècles, quand une grande œuvre germera et s'épanouira dans son Eglise, presque toujours elle aura pour point de départ une faiblesse qui a su rester humble. C'est ainsi que, pour prêcher au monde l'amour de son Cœur, il a choisi non un grand pontife, ni un orateur éloquent, mais une petite religieuse cloîtrée, incapable, semblait-il, d'exercer, en dehors de son couvent, la moindre influence.

De même, il aime à se servir du peu que nous pouvons pour lui. Ce salut, cette parole, ce service, cette prière, qu'il nous demande, il y attachera sa grâce, et, avec sa grâce, des effets merveilleux.

Voyez ce qu'il nous permet : c'est d'abord de collaborer avec lui au salut des âmes qui nous sont chères. Il fait de nous des sortes de sacrements qui éclairent, qui apaisent, qui convertissent. Cette parole, cette prière, ce salut, ce sourire, ce service, rapprocheront de Dieu des âmes qui étaient éloignées. Ils seront le point de départ d'une émotion, d'une réflexion, d'un regret et d'une résolution, et ce petit grain de sénevé, déposé dans un cœur tourmenté, y croîtra pour le salut de ce cœur.

Car le bien qu'on fait aux âmes ne ressemble en rien au bien qu'on fait aux corps et qui disparaît si vite. Celui-là dure, et, si la grâce continue à le féconder, il s'épanouit au ciel pour l'éternité, au milieu d'un bonheur que rien ne peut égaler ici-bas.

* * *

Comment ne serions-nous pas, en méditant ces bontés du Cœur de notre Dieu, émus d'une reconnaissance et d'une admiration sans bornes ? « Seigneur, lui dirons-nous, il n'y a qu'un Dieu pour offrir à ses créatures une telle joie et une telle gloire. Ne permettez pas que nous les méconnaissions ; sachons, au contraire, que nous ne pouvons pas faire un emploi plus beau de la vie que vous nous avez donnée ; et puissions-nous mériter, par notre empressement à vous donner aux âmes qui nous entourent, que vous vous donniez vous-même à nous ! » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE S. PIERRE ET S. PAUL

III

LA FAUTE ET L'EXPIATION

Certains pécheurs osent douter de la miséricorde de Dieu à leur égard quand ils songent à la gravité de leurs fautes. Qu'ils lisent la vie de l'apôtre Pierre ! Ils seront rassurés. Après avoir été parjure, traître, apostat, le chef des apôtres n'en est pas moins devenu le premier des papes et la pierre angulaire de l'Eglise. Etudions : 1° *la faute,* 2° *l'expiation* de l'apôtre Pierre.

I. — *La faute*

Sa faute est triple : présomption, lâcheté, apostasie.

1° Présomption. — Pierre a trop de confiance en ses propres lumières et en ses propres forces. Quand N.-S. J.-C. annonce, la veille de sa Passion, qu'il sera une occasion de scandale pour ses apôtres, Pierre ose protester ; et malgré les avertissements de Jésus, il va jusqu'à dire : « *Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego nunquam scandalizabor.* » (Mt., xxvi, 33).

2° Lacheté. — Quand N.-S. est arrêté au jardin des Olives, Pierre essaie de tenir sa parole en tirant l'épée, mais bientôt il se perd dans la foule ; et s'il se glisse dans le prétoire, c'est par curiosité et avec l'espoir de ne pas être reconnu. Où sont ses résolutions et ses serments ?

3° Apostasie. — Une servante vient à passer ; elle reconnaît Pierre, et Pierre est dans l'épouvante... Lui qui avait promis de mourir pour Jésus, lui qui voulait donner l'exemple à ses frères, il renie son Maître ; il le renie même trois fois !

N'est-ce pas là l'histoire de nombreux chrétiens de nos jours ? Tant qu'ils n'ont rien à craindre, ils se vantent d'être *fidèles ;* mais à la première difficulté venant de l'ambition, des affaires ou des plaisirs, ils se révèlent lâches, ils se font même apostats.

II. — *L'expiation*

Grande fut la faute, mais combien belle l'expiation ! Pierre expia en effet :

1° Par ses larmes. Un simple regard de Jésus les fit couler (Luc, xxii, 61-62). La tradition rapporte que depuis ce jour Pierre ne cessa de pleurer sa faute, au point que deux sillons finirent par se creuser profondément dans ses joues.

2° Par ses protestations d'amour à Jésus. Triple fut la faute, triple fut l'acte d'amour. Mais il ne parle plus cette fois qu'avec humilité et sage défiance de lui-même : « *Domine, tu omnia nosti ; tu scis quia amo te.* » (Jo., xxi, 15-17).

3° Par ses prédications. Il est le premier à rendre témoignage à Jésus le jour de la Pentecôte, à Jérusalem ; il continue à Antioche, à Rome. La tradition nous rapporte qu'il se plaisait à raconter sa faute aux premiers chrétiens, afin de s'humilier et de faire pénitence, et de les encourager à la confiance.

4° Par ses souffrances. Autant il avait craint de souffrir à l'heure de la Passion, autant il brûle du désir de souffrir comme son Maître. Il connut les outrages, les calomnies, les tribunaux, les verges, la prison...

5° Par sa mort. Condamné à être crucifié, il ne se juge pas digne de mourir de la même façon que Jésus. Il demande à ses bourreaux d'être crucifié la tête en bas. On fait droit à sa requête, et Pierre meurt dans un acte suprême d'humilité, de repentir et d'amour.

Conclusion

Que ceux qui ont imité Pierre dans le péché, l'imitent dans sa pénitence ! Dieu leur sera aussi bon et aussi miséricordieux. Non seulement il leur rendra sa grâce et son amitié, mais il leur rendra même tous les biens que le péché leur a fait perdre.

IV

UN MIRACLE DE LA GRACE

Rien n'est plus merveilleux que les effets de la grâce en certaines âmes. Nous en avons un exemple saisissant dans la vie de l'apôtre S. Paul. *Gratia autem Dei sum id quod sum.* (I Cor., xv, 10). Pour nous en rendre compte, nous considérerons : 1° ce qu'était S. Paul *avant sa conversion,* 2° ce qu'il est devenu *après sa conversion.*

I. — *Avant sa conversion*

De son propre aveu (Gal. i, 13-14), Saul était :

1° Un ennemi du Christ. Il naquit à Tarse d'une famille juive de la tribu de Benjamin. Ses parents étaient pharisiens ; il devint pharisien lui-même. A Jérusalem il fut élève de Gamaliel. Il prit en haine Jésus qu'il regardait comme l'ennemi acharné des observances de l'ancienne Loi.

2° Un persécuteur des chrétiens. D'une nature vive et emportée, et d'un âge où le zèle conduit souvent aux dernières extrémités, il ne se contente pas de haïr Jésus et sa doctrine ; il s'applique à découvrir dans Jérusalem les premiers chrétiens et il prend plaisir à les dénoncer pour les faire mettre en prison. (Act. viii, 3).

3° Un bourreau même. Les Actes nous en donnent deux preuves. — *a)* Paul assiste au martyre de S. Etienne et il y participe en y applaudissant et en gardant les habits de ceux qui lapidaient l'héroïque diacre (Act. vii, 57-59). — *b)* Il demande au grand-prêtre des lettres pour se rendre à Damas et procéder lui-même à l'arrestation de ceux qui se disent chrétiens (Act. ix, 1-2).

Et c'est pourtant cet homme que Jésus choisit avec amour et convertit par miracle « pour porter son nom devant les Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël. » (Act. ix, 15).

II. — *Après sa conversion*

Transformé par la grâce, S. Paul devint :

1° Apotre du Christ : *a)* par *sa parole :* il prêcha dans tous les pays et dans tous les milieux ; *b)* par *ses écrits :* ses épîtres en font foi ; *c)* par *ses miracles :* il guérit un boiteux à Listres, une possédée à Philippe, de nombreux malades à Ephèse, à Malte, etc. ; *d)* par *sa sainteté* qui lui gagnait les cœurs et lui mérita d'être ravi au troisième ciel (II Cor., xii, 1-7).

2° Persécuté pour la foi : *a)* par *les Juifs ; b)* par *les païens ; c)* par *les philosophes ; d)* par *les faux apôtres ; e)* par *les autorités romaines.* Lui-même nous raconte avec une joie non dissimulée tout ce qu'il a souffert pour Jésus (II Cor., xi, 23-33).

3° Martyr. Arrêté à Rome par ordre de Néron, il est jeté dans la prison Mamertine. Il y resta neuf mois et s'y rencontra avec S. Pierre. Comme il était citoyen romain, il ne put être condamné à subir de tortures ; il fut décapité, le jour même où S. Pierre fut crucifié la tête en bas, le 29 juin de l'an 67.

Conclusion

Quelles merveilles opérées par la grâce dans l'âme de S. Paul ! Un tel exemple doit nous encourager. La grâce en effet ne nous fait jamais défaut ; elle continue d'opérer des merveilles dans les âmes de bonne volonté. A nous de suivre toujours son impulsion. *Gratia autem Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit.* (I Cor., xv, 10).

POUR UNE PREMIÈRE MESSE

LE PRÊTRE DISTRIBUE LA VÉRITÉ ET LA GRACE [1]

La Providence nous a ménagé, dans notre exil, plusieurs consolations ; mais rien d'inattendu et de touchant comme celles-ci : dimanche, une ordination sacerdotale ; aujourd'hui, une Première Messe solennelle au milieu d'un camp de prisonniers. Une atmosphère de fête nous environne ici, vous le sentez vous-mêmes, vous tous qui êtes venus remplacer auprès de ce jeune prêtre la famille, les frères en religion et la patrie absente. Vous tenez à recevoir une de ses premières bénédictions ; vous voulez unir vos cœurs au sien pour dire à Dieu *merci* et de l'honneur qu'il vient de faire à son élu en l'élevant au sacerdoce, et de la grâce qu'il vient de faire au monde en lui donnant un prêtre.

A quoi donc sert le prêtre ? L'occasion m'invite à vous le rappeler. Jésus-Christ est venu répandre sur la terre la vérité et la grâce dont il était lui-même rempli. Or, ce double trésor, c'est le prêtre qui le porte et le distribue maintenant. La *vérité divine* qui montre à l'homme son chemin, et la *grâce divine* qui l'aide à y marcher, voilà ce que le prêtre donne au monde et ce que le monde n'a pas sans lui.

I

D'abord, le prêtre est porteur de la vérité divine. Nous, prêtres, nous avons toujours revendiqué le droit de parler aux hommes et de les instruire. Ici-même, aussitôt que nous avons pu vous rassembler, nous avons tenu à vous adresser la parole, et non seulement en public, mais en particulier ; nous vous avons invités et vous invitons encore, si quelque chose manque à votre instruction religieuse, à venir la compléter ou la refaire auprès de nous. Si quelqu'un nous trouve trop hardis et nous demande nos titres à la prédication, nous ouvrirons l'Evangile et y lirons cet ordre formel : « Allez, enseignez toutes les nations. » (Mt., xxviii, 19). Cette parole a traversé les siècles, et, par une série ininterrompue de pasteurs, elle est arrivée jusqu'à nous. C'est pour l'avoir entendue que je me permets de vous parler en ce moment, et c'est pour l'avoir entendue vous aussi, mon cher ami,

[1] Allocution prononcée le 27 décembre 1914 au camp des prisonniers français de Lechfeld (Bavière), à la Première Messe solennelle d'un jeune prêtre prisonnier.

que vous le ferez bientôt à votre tour. Voilà d'où vient notre droit : c'est Jésus-Christ lui-même qui nous envoie, et je ne sache pas que personne au monde ait reçu d'aussi haut la mission d'enseigner.

Elle nous vient de Dieu, mais par l'intermédiaire de l'Eglise, et l'Eglise veille à ce que le prêtre soit à la hauteur de sa mission. De longues et laborieuses études ont précédé pour ce jeune prêtre le jour qui luit en ce moment, et, par son savoir, il est devenu l'égal de ceux qui aspirent aux plus hautes situations dans le monde. Avant de lui imposer les mains, l'Eglise s'est assurée qu'il est en état de porter l'Evangile, et elle continuera à veiller à ce que, par sa science acquise, il s'impose toujours à la confiance des populations qu'il aura à instruire.

Et quelle doctrine apporte-t-il, cet homme? Ce n'est pas la sienne; ce n'est pas lui qui l'a forgée dans son cerveau. C'est la doctrine même de Dieu, la doctrine de Jésus quand il vivait parmi nous. C'est par conséquent l'infaillible vérité. Ne craignez donc pas d'être trompés ici : c'est la parole divine qui vous est transmise, et par quelqu'un qui a qualité pour le faire.

Je ne vous dirai pas l'importance de cette Parole. Si vous êtes justement reconnaissants à l'homme qui vous a appris à lire et à écrire, vous le serez davantage encore à celui qui vous a appris que vous avez une âme et ce que vous devez faire pour la sauver. Mais ce que je veux affirmer bien haut devant cette assemblée, c'est que, quand cette vérité divine n'a pas au milieu des populations le prêtre qui la représente et qui la prêche, elle est vite oubliée, et vous savez que ce n'est pas pour le bonheur des hommes. On a essayé chez nous, à une certaine époque, de supprimer le prêtre, et — permettez cette parenthèse — pendant que la France chassait ses prêtres, la Bavière catholique les recevait pour sa large part. Dans les tristes années 1796 et 1797, plusieurs centaines de nos prêtres bannis ont vu s'ouvrir devant eux les portes de l'église de Lechfeld, qui se sont ouvertes pour vous maintes fois déjà jusqu'ici, grâce à l'hospitalité traditionnelle, toujours vivante, toujours actuelle, des fils de S. François... On a donc alors chassé les prêtres de chez nous. Voulez-vous me dire ce que la morale, la civilisation, la paix publique y ont gagné? Entendez l'aveu d'un homme qui n'était pas sympathique à l'Eglise, mais simplement honnête et loyal, Taine : « Le christianisme est encore la grande paire d'ailes indispensable pour soulever l'homme au-dessus de lui-même,... de sa vie rampante et de ses horizons bornés... Toujours et partout depuis 1800 ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs privées et publiques se dégradent... Sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen... et retourner à la barbarie des pires époques de Tibère ou de Néron... » Ne souhaitez donc pas que la parole sacerdotale se taise jamais dans notre pays. S'il y a encore en France beaucoup d'hommes qui, après avoir servi leur patrie terrestre pour le moins aussi bien que les autres, connaissent le chemin de la patrie céleste et y marchent d'un pas décidé, reconnaissez que c'est parce qu'il y a des prêtres pour le leur montrer.

Voilà, mon cher ami, quel sera votre rôle. Vous viendrez avec nous jeter en France, ou plus loin encore, s'il plaît à Dieu [1], la bonne semence de l'Evangile; et, avec tous les hommes qui sont ici, je me réjouis de votre sacerdoce, parce qu'un prêtre de plus, ce sont des hommes de plus qui apprendront à connaître Dieu et à l'aimer, ce sont des étoiles que vous allumerez, vous, au firmament des âmes, ce sont des élus de plus qui, grâce à vous, regarderont du côté du ciel.

II

Orienter les hommes vers le ciel, ce n'est qu'une partie de la mission du prêtre : il leur communique de plus la grâce dont ils ont besoin pour y monter.

La première source de grâces confiée au prêtre, c'est le *sacrifice*. Tous les jours, le prêtre fait monter vers Dieu, avec celle du Christ-Sauveur, l'adoration de toutes les créatures. Tous les jours, par le ministère du prêtre, la Victime sainte qui porte les péchés du monde est élevée entre le ciel et la terre comme un gage de réconciliation et de pardon. Et le Père céleste, apaisé par Celui qui est son fils, et par conséquent toujours exaucé, le Père céleste pardonne au monde coupable et ouvre encore sur lui ses mains remplies de grâces. Qui sait ce que nous deviendrions si ce contre-poids journalier de la messe ne venait pas devant Dieu faire échec à la marée montante du péché? Vous avez la messe ici au camp; soyez contents, catholiques qui m'entendez, car la présence de vos prêtres met à votre disposition, par là, un trésor infini. Beaucoup parmi vous ont su l'apprécier déjà et y puiser. Que leur exemple soit suivi, et que tous les baptisés qui sont ici réapprennent, s'il est besoin, à estimer et à aimer la sainte messe.

Le Sacrifice par lequel Dieu est incliné à la miséricorde envers nous, c'est l'œuvre du prêtre. A ses mains aussi sont confiés les *sacrements* ou canaux mystérieux qui transmettent la grâce à chacune de nos âmes. Dans cet ordre de choses, voulez-vous me dire ce que, du berceau à la tombe, vous pouvez sans le prêtre?

C'est lui qui, par l'eau du baptême, vous a faits chrétiens, enfants de Dieu et de son Eglise, qui a communiqué pour la première fois à vos âmes la grâce sanctifiante qui faisait de vous les enfants bien-aimés du Père céleste. Quand, plus tard, vous avez eu le malheur de perdre cette parure d'innocence par le péché, à qui êtes-vous allés, sinon au prêtre à qui Jésus-Christ a dit : « Les péchés seront remis à qui vous les remettrez et retenus à qui vous les retiendrez »? Et vous avez trouvé auprès de lui pardon et réconfort. Plus que cela, vous y avez trouvé l'aliment surnaturel préparé par Dieu

[1] Le jeune prêtre appartenait à la Congrégation du Saint-Esprit.

à vos âmes fatiguées. La Sainte Eucharistie, c'est « le pain vivant qui donne la vie au monde, » a dit J.-C., et qui donc le distribue si ce n'est le prêtre ? Le prêtre, nous le retrouvons encore quand la maladie nous a visités. L'Eglise a placé en ses mains pour ce moment d'ineffables consolations, en particulier un sacrement destiné à relever la confiance et le courage de l'âme inquiète ou abattue et à lui assurer par une purification plus complète la prochaine vue de Dieu. J'ai parlé de « malades, » j'aurais pu parler aussi de « blessés. » Combien de nos blessés ont accepté, désiré, demandé notre ministère sacerdotal, dans les quelques semaines que nous avons faites de cette campagne ! Et, laissez-moi vous le dire, nous avons été heureux, nous prêtres, que notre vie fût mêlée intimement à la vie de notre armée dans les tristes circonstances que nous traversons, car il y avait là bien des âmes à soutenir et à consoler, il y avait bien des mourants à assister et à bénir ; et, partout où il y a cela à faire, nous nous sentons à notre place.

Le prêtre suit le chrétien jusqu'à la tombe et même au delà. Lorsque, dans l'autre monde, la justice divine purifie les âmes par la souffrance, c'est le prêtre encore qui intercède et qui prie ; que la tombe du fidèle soit au cimetière de son village ou sur un champ de bataille, ou même sur une terre étrangère, c'est le prêtre, vous le savez bien, qui la visitera le plus souvent et qui y laissera le plus de prières.

* * *

Voilà, mon cher ami, la vie qui sera la vôtre maintenant. Vous inaugurez votre sacerdoce dans un camp de prisonniers, au milieu d'hommes qui souffrent de l'absence de la patrie. Lorsque, tout à l'heure, vous tiendrez Notre-Seigneur entre vos mains, voulez-vous lui demander de consoler et de bénir lui-même ces chrétiens fidèles, dont l'affectueuse sympathie vous a accompagné jusqu'ici ? Demandez-lui d'étendre sa miséricorde même aux absents, à ceux dont la foi timide ou endormie n'a pas encore été secouée par la rude leçon des événements. Et puisque vos mains elles aussi viennent d'être consacrées pour bénir, quand vous tracerez sur nous le signe de la Croix, que votre bénédiction de nouveau prêtre descende sur nous, sur tous les habitants de cette large prison, qu'elle descende même bien au delà, j'ose vous le demander, sur notre chère Patrie toute entière ! Ainsi soit-il !

JE CROIS EN DIEU

V

PREUVE PAR LES ASPIRATIONS

Tout être tend à son bien, dit la philosophie ; et elle définit *bien* l'objet qui répond aux aspirations de l'être, et satisfait ainsi ses besoins. Ce bien, évidemment, varie suivant les tendances et la nature des êtres. Il est autre pour la plante, autre pour l'animal, autre pour l'homme.

* * *

Quel est-il donc en l'homme ?

Pour le savoir, il n'y a qu'à examiner les aspirations auxquelles ce bien doit répondre. Or, les tendances propres de l'homme, — celles qui le distinguent des animaux, et le font vraiment homme, — sont l'intelligence, la volonté et le cœur. C'est dire que *l'homme tend à savoir, à aimer, à jouir* de ce qu'il connaît et aime.

Ces aspirations, d'ailleurs, ne sont pas limitées, bornées, comme le sont les tendances physiques. L'estomac qui a reçu la nourriture est rassasié, et ne demande plus rien. Au contraire, l'intelligence, plus elle a reçu et plus elle désire, plus elle sait et plus elle veut savoir ; les savants n'ont-ils pas parlé du « tourment » de la curiosité intellectuelle, toujours en éveil et jamais satisfaite ? De même le cœur, de même la volonté : plus on aime et plus on veut aimer ; plus on jouit et plus on veut jouir. L'expérience l'atteste sans conteste.

Infinie en intensité, la tendance morale l'est aussi en durée. Elle n'est point satisfaite d'une science qu'elle pourrait perdre un jour ; non plus d'une affection, ni d'une jouissance passagères. Elle veut un savoir assuré ; l'amour et la jouissance rêvent d'éternité ; leurs mots sont : « Pour toujours, à jamais. »

En somme, l'homme aspire à une vérité, à une beauté, à une bonté infinies ; il tend à un Idéal qui soit toute lumière, tout amour et toute joie ; pour tout dire d'un mot : **il tend à un bien infini.**

* * *

Tel est le fait. Quels en sont les caractères ?

Cette aspiration est universelle ; on la retrouve en tous les hommes. Non pas, sans doute, d'une façon explicite chez tous. De l'Infini, l'enfant par exemple, et le sauvage, et même l'homme du peuple, n'ont pas la notion, bien loin qu'ils en aient le clair désir. Leur rêve a en effet une forme plus modeste : il leur suffit d'être heureux, d'atteindre au bonheur. Soit ! Mais le bonheur, on le reconnaîtra, est bien, du moins, l'aspiration de tout homme. Quel que soit son âge, ou bien sa condition, quel que soit son milieu ou son temps, l'homme aspire au bonheur.

Or voici qu'à l'analyse l'aspiration au bonheur apparaît précisément s'identifier avec l'aspiration à l'Infini.

Qu'est-ce en effet qu'être heureux ? C'est avoir tous ses désirs satisfaits et jouir de leur satisfaction. Mais encore, que faut-il pour les satisfaire pleinement ? Les biens de la terre ? Mais l'expérience a montré et montre tous les jours leur insuffisance, et précisément en ce qu'ils sont imparfaits, instables ; en un mot, en ce qu'ils sont finis. Si bien que la condition du bonheur apparaît dans un bien parfait et stable ; en un mot, dans un bien infini.

L'homme donc qui croyait ne tendre qu'au

Bonheur tend en réalité à l'Infini ; et comme la tendance au bonheur est universelle, il sent que *l'aspiration à l'Infini* est, elle aussi, implicitement peut-être, mais réellement, *universelle*.

Bien plus, elle est nécessaire. C'est dire qu'elle est essentielle à la nature humaine, et la caractérise. Sans elle, l'homme ne serait pas un homme ; il n'est homme que par elle.

Supposez, de fait, un individu privé de cette aspiration : il ne lui restera plus que les tendances sensibles, animales. Il pourra, sous leur impulsion, poursuivre son développement physique, rechercher le bien de son corps ; mais il ne dépassera pas ce terme. Il pourra être encore un animal, il ne sera pas un homme.

Homme il ne sera, qu'à condition de dépasser le stade du développement physique, et de s'élever à un degré plus élevé, celui du développement de l'âme. Mais alors, qu'est-ce qui le porte à ce niveau, sinon ses aspirations morales que ne satisfont pas les biens sensibles et finis, et qui tendent de toute leur énergie à un bien immatériel et infini, qui soulèvent l'homme au-dessus de la terre et l'orientent vers l'Idéal ? De sorte que *l'homme ne fait figure d'homme que par ses aspirations vers l'Infini*.

Nécessaires et universelles, les aspirations vers l'Infini sont, *par suite, naturelles*.

Prétendre le contraire, et supposer qu'elles ne seraient apparues seulement qu'avec un degré supérieur de civilisation, — comme est apparu par exemple le besoin de confort en nos civilisations modernes, — ne rend compte ni de leur présence en tous les hommes, et par exemple chez le non-civilisé, ni de leur nécessité, puisqu'un besoin acquis a pu être et peut n'être pas. Force est donc de conclure que nous apportons en naissant ces aspirations ; qu'elles tiennent aux fibres mêmes de notre être ; d'un mot, qu'elles *sont dans notre nature*.

L'aspiration au Bonheur, à l'Infini, est donc naturelle.

* * *

De là découle une importante conclusion : et c'est que **cette aspiration, précisément parce que naturelle, est vraie, et suppose un objet infini.**

La Nature en effet, — et il nous suffit présentement d'entendre, par ce mot, la force organisatrice du Monde, — *la Nature est sage,* et ne fait rien de vain. En particulier, *elle ne donne pas un besoin, qu'elle n'ait prévu et également donné un objet capable d'y répondre*. Des individus peut-être, en raison de causes exceptionnelles, pourront ne pas rencontrer l'objet désiré. Mais il reste vrai que dans l'ensemble, et dans les conditions normales, l'objet reste à portée.

Voyez *la plante*. Elle tend à se développer. Il lui faut à cet effet les sucs de la terre et les gaz de l'air. Ses radicelles trouvent et recueillent les humeurs du sol ; ses feuilles absorbent le carbone de l'air ; et ses tissus combinent les deux éléments pour en faire la sève nourricière.

La plante trouve donc l'objet qui répond à ses besoins.

Elle le trouve, depuis l'humble graminée de nos prairies, jusqu'au grand chêne des forêts ; depuis l'algue marine, jusqu'aux mousses des montagnes. Elle le trouve, quelle que soit la saison où elle s'épanouit, la violette au printemps, le chrysanthème à l'automne. Elle le trouve quel que soit son milieu, palmier de l'équateur et lichen des pôles.

La Nature a bien servi la plante.

De même l'*animal*. Il lui faut la pâture pour la nutrition, et l'oxygène pour la respiration. Or il trouve sa pâture : l'insecte sous la terre, le poisson dans les eaux, l'oiseau dans les airs, les animaux sur la terre. Il trouve l'oxygène : l'animal et l'oiseau par ses poumons, le poisson par ses branchies, l'insecte par ses trachées. Et assimilation et respiration combinées assurent la conservation et le développement de l'être.

Et ainsi, pour des millions de vivants. Ils trouvent chacun l'objet qui répond à leurs besoins. Ils le trouvent quelle que soit leur taille, du plus petit ciron à l'énorme baleine ; ils le trouvent quelle que soit la complexité ou la simplicité de leur organisation ; ils le trouvent quel que soit leur milieu, dessus ou dessous terre, dans l'eau ou dans les airs ; ils le trouvent quel que soit le canton où la Nature les a placés.

La Nature a bien servi l'animal.

Et *l'homme ?* Comme la plante et l'animal, il trouve préparés les objets qui satisfont ses tendances corporelles et assurent sa vie physique. Mais ne trouvera-t-il pas aussi l'objet qui assure sa vie morale, l'Infini qui répond aux aspirations de son âme ? Eh quoi ! *la Nature, si sage jusqu'ici, aurait-elle donc failli à son terme ?* Quoi ! elle aurait tout disposé avec mesure pour les êtres inférieurs, et se serait révélée incapable pour l'homme, son chef-d'œuvre ! Encore aurait-elle assuré réponse à ses besoins inférieurs. Mais serait-il possible qu'elle s'en soit tenue là, et n'ait rien préparé pour ses aspirations morales ? Eh quoi ! *tous les autres êtres seraient réussis, et l'homme seul, l'homme sur le point d'être achevé, resterait éternellement un manqué ?* « Toute marée dénonce au-delà des nuages un astre vainqueur ; l'incessante marée des âmes serait-elle seule à palpiter vers un ciel vide ? »

On avouera que *pareille hypothèse paraît bien invraisemblable*. Elle le paraît d'autant plus que plus nombreux ont été les coups de succès, que plus unique et plus étrange serait le coup d'échec. Il est donc *sage de conclure que la Nature n'a pu moralement faillir à son terme ; que nos aspirations morales ne sont pas sans objet, et que le Bien Infini existe*.

* * *

Ce n'est, il est vrai, encore qu'une quasi-certitude. *Est-il possible d'aller plus avant, jusqu'à la pleine certitude ? La philosophie de l'action prétend bien y conduire.*

Il faudrait, de ce point de vue, examiner les fruits que porte l'aspiration vers l'Infini, en ceux qui s'appliquent à y tendre. Il serait facile de constater qu'ils ont une vie plus intense, plus riche, et plus belle. Tandis que le matérialiste, en effet, se laisse vivre et bien souvent déchoir, l'idéaliste au contraire réagit et s'élève. Dès lors la conclusion s'imposerait. On ne se nourrit pas, on ne vit pas de mots vides, mais bien de réalités. Si l'Infini fait vivre et nourrit ses disciples, c'est qu'il est plus qu'un mot, c'est qu'il est une réalité.

Cette pensée fera plus tard l'objet d'un argument spécial. On a voulu l'indiquer ici, seulement pour montrer que le fait des aspirations vers l'Infini peut conduire à plus qu'une vraisemblance, à une preuve effective de l'existence de l'objet infini.

De sorte qu'il y a non seulement les plus fortes probabilités, mais aussi la certitude que le Bien infini existe.

* * *

Oui, il existe une Réalité infinie, capable de répondre à nos aspirations morales, capable de donner à notre intelligence, à notre cœur, à notre volonté, la Beauté, la Bonté, la Vérité cherchées. *Il y a donc un être qui réunit en soi la Vérité, la Bonté, la Beauté ;* ou plutôt, *qui est la Beauté, la Bonté, la Vérité mêmes.* Or cet être, quel est-il ? Le nom en vient naturellement aux lèvres : c'est Dieu.

VI

PREUVE PAR LES VÉRITÉS ÉTERNELLES

« *Rien ne sert tant à l'âme pour s'élever jusqu'à son auteur, que la connaissance qu'elle a d'elle-même, et de ses sublimes opérations qu'elle appelle intellectuelles.* » Des idées, en effet, et des jugements qu'elles forment, il semble que l'on puisse et que l'on doive remonter à Dieu. Seul, en effet, il peut expliquer l'existence des unes et des autres.

C'est l'argument « des vérités éternelles. »

Est-ce en raison de son caractère abstrait qui pourrait au premier abord rebuter, le fait est qu'il est peu communément exposé. Pourtant c'est à lui que semblaient aller les préférences des puissants esprits, d'un Bossuet, d'un Fénelon, comme s'il leur eût paru entre tous convaincant.

Peut-être y aurait-il intérêt à le reprendre. On s'efforcera de le faire sous une forme qui ne soit pas trop abstraite.

* * *

Si l'on examine son contenu, notre *intelligence nous apparaît peuplée d'idées et de jugements.*

a) Nous avons l'*idée* de chacun des êtres concrets révélés par l'expérience : l'idée de soldat, par exemple, de chien, d'orange, d'or. Bien plus, nous avons l'idée des catégories ou groupes d'êtres : telles nos idées d'homme, d'animal, de plante, de minéral. Nous avons l'idée des qualités de ces êtres ou de ces groupes : comme les idées de liberté, d'utilité, de saveur, de dureté.

Les idées expriment le caractère essentiel et profond qui constitue les êtres, les groupes et les qualités, et qui du même coup les distingue de tout autre. Ainsi l'idée d'homme, c'est-à-dire d'un animal raisonnable, exprime les deux caractères constitutifs de tout homme : la raison et l'animalité ; le fait qu'il a un corps et une âme, ce par quoi il est homme, ce sans quoi il ne serait pas homme. Elle le distingue du même coup de l'animal qui n'a que le corps, et de l'ange qui n'est qu'une âme. Ainsi en est-il d'ailleurs pour toutes autres idées.

Ce fait nous révèle leur rôle : les idées nous permettent de connaître les choses. Nous ne les connaissons vraiment que si nous avons l'*idée* de ce qu'elles sont ; tout simplement, que si nous en avons l'idée.

b) Mais les idées ne restent pas isolées dans l'esprit, et sans relations entre elles. Ainsi je n'ai pas l'idée d'*homme,* et puis d'*animal,* et encore de *raisonnable ;* non plus l'idée d'*orange,* et puis de *fruit,* et encore de *délicieux.* Non. Au contraire, les idées tendent à se grouper, à s'unir suivant leurs affinités, et à constituer de la sorte des *jugements.* Pour reprendre l'exemple précité, les éléments dispars s'appellent, et je constate que l'homme *est* un animal raisonnable, que l'orange *est* un fruit délicieux.

Le jugement exprime donc les convenances ou les oppositions des idées entre elles, et par suite des choses qu'elles représentent. Il dit leur rapport mutuel ; il les situe dans l'ensemble et permet de reconnaître ainsi leur origine et leur conséquence, en un mot les causes qui les expliquent.

Le caractère du jugement nous révèle son rôle : c'est de faire comprendre les idées et les choses ; il ne les désigne pas seulement, il les éclaire.

Et c'est ainsi que commencée dans les idées, la connaissance s'achève dans les jugements. *L'idée me dit la chose et le jugement me l'explique.*

* * *

Bref, j'ai constaté en mon intelligence la présence d'idées et de jugements. Il convient de se demander maintenant *quel est leur mode d'existence.*

C'est qu'il y a pour une chose deux façons d'exister. Ou bien elle existe par elle-même, à elle seule ; ou bien elle existe dans une autre, et par cette autre. Un homme, une orange, par exemple, existent par eux-mêmes ; ils n'ont pas besoin d'un autre être pour les porter. Au contraire, la taille, la saveur, n'existent point par elles-mêmes, elles ont besoin d'un soutien, par ex., de l'homme, de l'orange où elles sont réalisées. Tandis que l'homme et l'orange sont des êtres complets, taille et saveur ne sont que des modes d'être.

Qu'en est-il des idées et jugements ? Sont-ils des êtres indépendants ou seulement des modes d'être ?... Point n'est besoin d'un long examen pour constater qu'ils ne sont point des réalités indépendantes, mais seulement des modalités. Ils *n'existent pas par eux-mêmes, ils supposent un*

autre être en qui ils trouvent leur fondement, leur appui, leur *lieu,* comme on a dit.

* * *

C'est précisément la question de savoir *quel est le lieu des idées,* en quel être elles résident.

Serait-ce mon esprit ? Il pourrait apparaître au premier abord qu'il en est ainsi. De fait, où chercher les idées, sinon dans l'intelligence ? Ne semble-t-il pas qu'elles y ont leur demeure, où elles vont, viennent, s'unissent ou s'opposent en différents jugements ? Elles sont là comme chez elles, l'esprit est leur fondement.

A ce fait, d'ailleurs, aucune opposition. Puisqu'il est de même ordre, immatériel, idéal comme elles, l'esprit peut bien contenir les idées.

Et cependant la réalité est autre. En fait, les idées débordent mon esprit, bien loin qu'elles y soient renfermées. C'est ce que montre l'histoire de leur formation. L'enfant ne les apporte pas toutes faites en naissant : son esprit est table rase ; il les acquiert peu à peu avec l'âge et l'expérience. Si l'on suit ce progrès, on remarque qu'il les dégage des représentations imagées, qu'il les en abstrait. C'est comme si elles reposaient au fond des choses, enveloppées du vêtement des qualités sensibles de forme et de couleur ; l'esprit est parvenu à percer l'enveloppe et à découvrir l'armature idéale. C'est ainsi que sous la variété de tailles et de couleurs des multiples individus rencontrés, il a su dégager le type essentiel, l'idée de l'homme.

Il en est de même du jugement, d'ailleurs. Le rapport de convenance ou d'opposition qu'il exprime, est donné dans les choses ; l'esprit ne fait que le percevoir et l'exprimer.

Ainsi l'esprit n'apporte pas tout faits ses *idées,* ni ses *jugements ;* il *les découvre dans les choses,* ils lui sont *antérieurs.*

Est-ce donc que les idées auraient leur fondement *dans les choses ?* Il le pourrait sembler, maintenant que nous avons vu l'esprit les découvrir en elles.

L'examen révèle le contraire. C'est qu'en effet les choses sont des réalités matérielles ; comment dès lors pourraient-elles contenir les idées immatérielles ? On concevrait plutôt que les choses soient comme des reflets, comme des copies des idées.

En réalité, la réflexion confirme et justifie ce point de vue. Les choses et conséquemment leurs relations ont commencé. Mais pour qu'elles aient pu commencer, entrer dans l'existence, il a bien fallu qu'elles soient tout d'abord possibles, réalisables, c'est-à-dire qu'elles existent déjà en pensée. Avant leur existence matérielle, elles auraient donc joui d'une existence idéale. Tout de même que l'idée de la statue préexiste à son exécution, tout de même les idées des choses préexistent à leur réalisation, comme autant de possibles, comme autant de modèles. Avant les choses, il y a leurs idées. Bien loin d'être antérieures aux idées, les choses ne sont venues qu'après elles. *Les idées existent avant et en dehors des choses.*

Antérieures aux choses qui les réalisent, à l'esprit qui les découvre ; d'où cela vient-il donc ? C'est que *les idées sont éternelles.* Que l'homme soit un animal raisonnable, que l'orange soit un fruit délicieux, que 2 et 2 fassent 4, que tout fait suppose une cause : ce sont là des idées et jugements qui ne sont pas vrais au seul moment que je les pense ; ils étaient vrais avant que je les perçoive, ils restent vrais après que j'ai cessé de les penser. Ils sont vrais avant, ils sont vrais après : ils sont vrais toujours. Il était vrai au commencement du monde, il sera vrai à la fin, que 2 et 2 font 4, que l'homme est un animal raisonnable. Et cela même est vrai avant le commencement du temps, et cela le restera après la fin des temps. D'un mot, idées et jugements sont éternels.

A ce titre ils dépassent des deux côtés et infiniment toute intelligence humaine et toute réalité matérielle : ils ne peuvent donc *avoir leur lieu ni dans l'esprit humain ni dans les choses.*

* * *

Où *l'ont-ils donc,* dès lors ?

Leur lieu doit, de toute évidence, être proportionné à leurs qualités.

Puisqu'ils sont éternels, la réalité qui les porte doit elle-même être éternelle.

Puisqu'ils sont idéaux, elle doit elle-même être idéale, être un esprit.

En somme, *l'existence des idées éternelles suppose l'existence d'une Intelligence éternelle.* C'est en elle et par elle qu'elles éclosent, c'est en elle et par elle qu'elles vivent, c'est en elle et par elle qu'elles traversent l'éternité. *Mais qu'est-ce donc que cette intelligence éternelle, sinon l'Esprit divin,* sinon DIEU LUI-MÊME ? *Donc Dieu existe.*

VII

PREUVE PAR L'IDÉE DE DIEU

Ne pourrait-on trouver, de l'existence de Dieu, un argument simple, décisif, capable de convaincre à lui seul tous les esprits ? C'est le problème qui, pendant plus de dix ans, hanta l'esprit de *S. Anselme.* Il crut enfin avoir trouvé. C'est le fameux *argument à priori,* qui prétend, de la seule idée de Dieu, conclure son existence. Accueilli avec enthousiasme par les uns, les autres s'en méfient et l'écartent. Aujourd'hui encore il est un objet de contradiction, tour à tour accepté et rejeté. Que faut-il en penser ?

* * *

En voici *d'abord l'exposé.* Tout le monde a l'idée de Dieu, et même l'impie, même l'athée. On ne discute pas en effet ce dont on n'a pas l'idée ; le fait même qu'ils nient Dieu, prouve à tout le moins qu'ils en ont l'idée. Or l'idée de Dieu est l'idée de l'être tel qu'on n'en peut concevoir *de plus grand, de plus parfait.* Mais l'être parfait ne saurait exister seulement en idée, et demeurer simple objet de pensée. En ce cas, en effet, on en

pourrait concevoir un plus grand : ce serait un parfait qui existerait et en idée et en réalité. Aussi bien, l'être tel qu'on n'en peut penser de plus grand doit donc exister et dans la pensée et dans la réalité ; il n'est pas seulement pensé, il est aussi réel ; ou, comme l'on dit, « son concept logique implique son existence objective. » Tel est en substance l'argument de S. Anselme.

* * *

Les *critiques* n'ont point manqué. La première est du moine *Gaunilon,* de l'abbaye de Marmoutiers. « J'ai, dit-il, l'idée des *îles Fortunées,* et ce serait par hypothèse les îles les plus parfaites qui puissent exister. Or vous reconnaîtrez bien que, de la seule idée de ces îles, je ne puis passer à l'affirmation de leur existence ; le fait de les penser parfaites ne m'autorise pas à les affirmer réelles. Ainsi en est-il de l'idée de Dieu. Cette idée de Dieu ou de parfait peut bien impliquer l'idée que ce parfait doit exister. Mais la seule pensée qu'il doit exister ne m'autorise pas à affirmer qu'il existe de fait. De la seule idée du parfait, en somme, je ne puis passer à l'affirmation de l'existence du parfait. »

Mais l'*objection* a été à son tour critiquée. Elle ne *reposerait au fond* que *sur une comparaison,* et cette comparaison serait *fautive.* C'est qu'en effet *îles Fortunées* et *Etre parfait* sont deux idées d'ordre bien différent. — La première est un produit de notre imagination ; nous pouvons la prendre ou la poser à notre gré, l'embellir comme il nous plaît, la doter en pensée de l'existence ou la lui refuser. Par suite, évidemment, il ne viendra à personne de dire que la seule idée des *îles Fortunées* autorise à affirmer leur existence objective. Et il en serait ainsi de toute autre idée de « *Fortuné* » que je pourrais concevoir. — Tout autre, l'idée de l'Etre parfait. Si mystérieuse qu'en soit l'apparition en notre esprit, nous sentons bien qu'elle n'est pas de notre invention, qu'il ne dépend pas de nous d'en modifier la nature. Dès là que je conçois l'idée de Dieu, je perçois qu'elle appelle l'idée d'existence, et que je me contredirais à le nier. Si je puis concevoir les *îles Fortunées* sans les doter d'existence, je ne puis concevoir l'idée de Dieu sans avoir du même coup l'idée de son existence. De sorte que la comparaison qui donnait de l'éclat à l'objection de Gaunilon, et pouvait ainsi faire impression, ne paraît pas fondée.

S'il niait que l'idée de Dieu impliquât l'existence objective, Gaunilon reconnaissait du moins qu'elle impliquait l'idée d'existence. La critique de *Kant,* l'allemand, est plus radicale. « Est-il bien vrai que l'idée d'Etre parfait implique l'idée d'existence de cet être ? Soit l'idée de cent francs ; c'est celle du franc répété cent fois, sans plus. Que ces cent francs soient réels ou non, elle reste essentiellement l'idée du franc cent fois répété ; l'existence n'y ajoute ni ne retranche rien, elle n'est pas essentielle, elle n'est pas exigée par l'idée. Ainsi en est-il de l'idée de l'Etre parfait. C'est par hypothèse celle de l'être éternel, infini, etc. Or, que cet être soit réalisé ou qu'il ne le soit pas, son idée n'est pas modifiée ; l'existence ou la non-existence n'ajoute ni ne retranche rien à son essence. L'idée de l'être parfait ne sera rien plus que celle de l'être éternel, infini, etc., s'il existe ; elle restera encore celle de l'être éternel, infini, etc., même s'il n'existe pas.

« Preuve que l'existence n'est pas impliquée dans sa nature : je puis *le concevoir parfait, sans le concevoir existant.* »

La critique ne semble pas fondée. On a tort ici encore de comparer l'Etre parfait, infini, aux êtres imparfaits, finis, et de croire que ce qui vaut pour eux, vaut aussi pour lui. Il est très vrai que chez ces derniers la seule idée de leur nature n'implique pas l'idée de leur existence ; et l'on peut bien penser cent francs sans penser qu'ils existent. Il n'en est plus de même pour l'Etre parfait ; il est unique en son espèce ; et son caractère unique de perfection vient précisément de ce qu'on ne peut le concevoir sans le concevoir du même coup comme existant.

* * *

Aussi bien les objections ne semblent pas d'une valeur décisive. On peut d'ailleurs étayer l'argument par des *preuves positives.*

On montrera d'abord que l'*idée de perfection implique* bien en effet l'*idée d'existence.* Qu'on en juge. Du point de vue de l'adversaire, on se représente l'Etre parfait comme éternel, infini, etc., doté de toutes les perfections en un mot, mais non de l'existence. Du point de vue de la thèse, on se le représente comme éternel, infini, etc., doué de toutes les perfections, y compris l'existence. Nul doute qu'entre les deux idées la seconde est plus riche ; elle exprime quelque chose de plus, elle apporte un appoint à la première. Dans le premier cas, l'Etre parfait n'est que pensé parfait, dans le second il est pensé parfait et de plus existant. Il en ressort que l'existence est bien un élément de perfection. Comme telle, elle est comprise dans l'idée d'être parfait.

On peut donc dire en résumé : *L'idée de l'être parfait implique en ce Parfait l'idée de toutes les perfections. Or l'existence est une perfection. L'idée de l'Etre parfait implique donc l'idée d'existence de cet être.*

Reste à savoir si je puis aller plus loin, si je puis *passer de l'idée d'existence à l'affirmation de l'existence.* Là est le point délicat en effet. Est-il possible de lancer un pont qui relie les deux rives et permette de passer de l'idée à la réalité ; de conclure de la seule idée de Dieu à la réalité de son existence ? Il semble que la raison nous en donne les moyens.

Elle a un *premier principe* qu'il serait difficile de contester, et le voici : « Ce qui est exigé par une idée sous peine de contradiction, doit être affirmé de cette idée comme vrai. Soit par exemple l'idée de triangle : elle exige dans le triangle la présence de trois angles. Je ne saurais le nier sans me contredire : j'affirme donc comme vrai du

triangle qu'il a trois angles. Soit encore l'idée de fumée : je sais qu'il n'y a pas de fait sans cause proportionnée, je sais par ailleurs que la cause proportionnée de la fumée est le feu : le nier serait contradictoire : j'affirmerai donc comme vrai qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Ainsi pour le reste.

Le principe général étant reconnu, reste à en faire *application* à l'idée de Dieu. L'idée de Dieu exige, sous peine de contradiction, l'idée d'existence : le point a en effet été précédemment établi, et l'on croit avoir démontré que l'existence étant une perfection, elle est impliquée dans l'idée de Dieu, qui possède par hypothèse toutes les perfections. Il serait contradictoire de le nier.

La conclusion suit dès lors : c'est que, de l'idée de Dieu, en vertu des exigences de la raison, je suis en droit et en devoir d'affirmer son existence.

Pour tout résumer en termes précis : *Ce qu'exige une idée sous peine de contradiction, doit être affirmé comme vrai. Or l'existence de Dieu est exigée par l'idée de Dieu. Donc l'existence de Dieu doit être affirmée comme vraie.*

La valeur de l'argument reposerait ainsi sur *la valeur même de la raison.* Avons-nous foi en notre raison ? nous croyons-nous autorisés à affirmer comme vrai ce qu'elle nous dit être tel, et à reconnaître comme existant ce qu'elle nous dit exister ? Alors notre conclusion est légitime. La rejeter, reviendrait à n'estimer point vrai ce que la raison dit être vrai, en un mot à douter de la valeur de la raison. « Le problème qui s'est posé en ce débat est celui de l'objectivité des idées, et le doute qu'on élève sur la valeur de la preuve ontologique est en somme un doute élevé sur la valeur même de la raison. »

* * *

Cette considération qui fait la force de l'argument aurait-elle échappé ? Force est bien de reconnaître que la preuve de S. Anselme ne satisfait pas tous les esprits. Elle ne serait pas décisive, comme l'eût voulu son auteur, et le passage de l'idée à la réalité resterait toujours obscur. Serait-elle probante, d'ailleurs, qu'ils l'estiment trop abstraite ; c'est un laborieux échafaudage d'idées, d'ascension difficile et ingrate ; en somme, un argument plus ingénieux que solide. — D'autres au contraire s'y complaisent : ils aiment découvrir Dieu dans le concept qu'ils se sont formé de lui ; dépassant l'abstraction pour se plonger en la réalité, il leur plaît de *communier avec Dieu dans l'idée même* qu'ils en ont.

RÉSUMÉ DE LA SECONDE PARTIE

En somme, ni le monde matériel, ni le monde moral, ni le monde spirituel n'ont en eux-mêmes leur raison d'être. Ils supposent l'un et l'autre une *cause* extérieure et toute-puissante ; et de cette exigence, la Raison conclut nécessairement à l'existence de Dieu.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXIV

« NOUS VOULONS VOIR JÉSUS »

La prodigieuse entrée de Jésus à Jérusalem, le concours du peuple, l'exécution des vendeurs du temple, avaient remué toute la cité et frappé particulièrement les Gentils. Ils venaient en grand nombre pour les fêtes de Pâques, comme fit le ministre de la reine Candace ; pour voir le temple, pour écouter les instructions qui s'y donnaient d'une manière permanente et pour connaître la vérité.

Il y avait des Grecs qui se tenaient dans le parvis des Gentils, et qui cherchaient Jésus. On dit qu'ils avaient une mission d'Abgar, roi d'Edesse, qui sachant les dangers que courait le Sauveur, lui avait offert un asile dans ses Etats : Jésus lui aurait répondu en le guérissant de la lèpre et en lui envoyant un message qu'Eusèbe nous a conservé. Cette lettre à coup sûr est apocryphe, mais elle nous renseigne sur l'état d'âme des Gentils à cette époque.

Ces Grecs s'adressèrent à Philippe, soit parce que son nom d'origine grecque les avait attirés, soit parce qu'il leur parut aimable et accueillant. Ils lui dirent : « Nous voulons voir Jésus ! » (Jo., XII, 21).

Voir Jésus, tel était déjà le grand désir de Zachée, *videre Jesum quis esset.* Celui qui l'avait vu, ne pouvait se défendre de s'attacher à lui ; il voyait en lui le reflet de la divinité et s'en retournait ravi, emportant et gardant de lui le plus suave et le plus fidèle des souvenirs.

Philippe le dit à André, le disciple que le Sauveur avait appelé le premier et pour lequel il avait de la prédilection. Ensemble ils les présentèrent à Jésus.

Le Fils de Dieu les attendait, et il les aimait pour la simplicité de leur cœur. Répondant à leur pensée il leur dit : « L'heure est venue où le Fils de l'homme va être glorifié. »

Ces honnêtes Gentils se demandaient en effet pourquoi les Juifs avaient seuls le privilège de connaître Jésus et pourquoi ce privilège glorieux ne s'étendait pas aussi à eux. Le Sauveur leur annonce que l'heure est venue où il sera connu de tous, où les païens eux-mêmes le glorifieront. Mais, soudain, il voit dans sa pensée ce que lui coûtera cette glorification ; sa Passion prochaine se dresse devant lui et il ajoute : « En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt pas, il demeure seul ; mais s'il meurt, il porte beaucoup de fruit. »

Il parlait de sa mort, et il tenait aussi à apprendre à ces Gentils que cette vie est peu de chose, qu'elle n'a de valeur que pour les fruits qu'elle porte, que pour la vie éternelle. Il ne faut pas l'aimer pour elle-même : « Celui qui aime sa

vie la perdra ; et celui qui hait sa vie en ce monde la conservera pour la vie éternelle. »

Haïr sa vie, c'est la sacrifier volontiers, c'est souffrir, c'est accepter les souffrances pour rester fidèle à Dieu et à sa loi, pour demeurer dans sa grâce.

« Si quelqu'un veut être mon serviteur, qu'il me suive, et là où je suis, là sera mon serviteur. Si quelqu'un me sert, mon Père l'honorera. »

Pour être serviteur du Christ, il faut donc le suivre. Il ne nous conduira pas dans les plaisirs, les jouissances, les attraits de la terre, mais dans les peines, les persécutions, les douleurs de tout genre. Il nous conduira enfin « là où il est », c'est-à-dire dans l'éternelle félicité. Et le Père nous « honorera » d'une gloire semblable à celle de son Fils.

Comme Jésus vient de formuler ces graves enseignements que les Gentils écoutent songeurs, car c'est une doctrine toute nouvelle pour eux, tout à coup surgit de nouveau dans son esprit la vision aiguë de sa Passion. Il en est saisi et effrayé, car s'il est Dieu, il est homme aussi, et il est possédé par toutes les appréhensions, les angoisses de la nature humaine. Et il exhale ainsi la plainte intime de son cœur : « Maintenant, mon âme est troublée. Que dirai-je ? »

Sa douleur est effrayante, il ne sait même plus l'exprimer, et, comme dans la grotte de Gethsémani, il demande que le calice amer s'éloigne : « Mon Père, sauvez-moi de cette heure ! »

Puis, par un prodige de volonté et de raison, il domine cette faiblesse en ajoutant : « Mais c'est pour cette heure-là que je suis venu ! »

Et il fait cette prière : « Mon Père, glorifiez votre nom ! » Pour qu'il soit glorifié, j'accepte toutes les épreuves !

Une voix imposante se fait alors entendre dans le ciel : « Je l'ai glorifié déjà et je le glorifierai de nouveau. »

Le Père a déjà glorifié son nom en glorifiant le Fils qui vient nous apprendre la grandeur et la beauté du nom divin. Il l'a glorifié au baptême que Jean lui a conféré au Jourdain ; il l'a glorifié sur le Thabor ; il le glorifie maintenant ; et il le glorifiera de nouveau par l'œuvre manifestement divine de la résurrection.

La foule était là, attentive, elle écoutait, partagée entre la crainte et l'amour, car elle avait bien entendu la voix du ciel, mais elle n'avait pas compris la valeur magnifique de ce témoignage. Les uns disaient : « C'est le tonnerre ! » D'autres : « C'est un ange qui lui a parlé ! »

Alors Jésus leur dit : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre, mais pour vous. Car voici que le monde va être jugé, et que Satan, le prince de ce monde, sera jeté dehors. Et moi quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » (Jo., XII, 20-32).

* * *

Avec quelle joie ils écoutaient, ces bons Gentils ! Ils avaient voulu voir Jésus, ils le voyaient, leurs yeux ne se détachaient point de son adorable visage, ils l'entendaient, ils réfléchissaient. C'est pour eux que le ciel s'était ébranlé, que la voix du Père avait retenti pour glorifier le Fils. Et le Fils avait parlé à son tour pour condamner ceux qui ne le recevaient pas, ne l'écoutaient pas. Mais eux, comme ils goûtaient ses paroles, même celles qu'ils ne comprenaient pas pleinement, mais qu'ils conservaient dans leur mémoire et dans leur cœur ! « Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi ! » Ils ne savaient pas que Jésus parlait de la manière dont il devait mourir ; mais ce qu'ils savaient bien, c'est qu'ils étaient attirés par lui comme par un invincible aimant ; ils se sentaient tellement attachés à lui qu'ils ne pensaient que ses pensées, et qu'ils ne s'appartenaient plus. Ils étaient à lui et à lui seul.

Jésus attire ainsi à lui les âmes de bonne volonté, les âmes sincères « qui veulent le voir ». Quand elles l'ont vu, compris, qu'elles se sont enivrées de son amour, de sa doctrine, éprises de souffrance, de sacrifice, de renoncement pour lui, parce qu'il a souffert et s'est renoncé pour nous, elles ne peuvent plus désormais vivre sans lui, vivre en dehors de sa pensée, de son atmosphère divine, se déprendre de lui. Tous ne le voient pas, mais tous l'ont au moins entrevu. Aussi tous, sauf ceux qui sont possédés par le prince de ce monde, Satan, le respectent, l'aiment, regardent au moins quelquefois les traits sublimes du Crucifié, qui leur apparaît comme le seul idéal qui puisse retenir l'esprit et le cœur de l'homme. Pour eux la lumière peut s'obscurcir, c'est comme le soleil caché derrière des nuages sombres, mais qui brille, qui illumine toujours, qui éclaire ceux qui ne le voient pas ou même qui ne veulent pas le voir et qui le nient. Sa lumière règne quand même.

Le démon est jugé et condamné. Il a perdu son antique puissance. Il nous persécute et nous tente toujours, mais « autre chose est de régner à l'intérieur, dit S. Augustin, autre chose d'assiéger du dehors, *aliud est intrinsecus regnare, aliud forinsecus oppugnare.* » Ce qui est sûr, c'est qu'il a été jeté dehors, *foras.*

Toutefois, dans la foule il y avait des scribes contradicteurs qui avaient bien saisi ses paroles et qui le pressaient de questions tendancieuses. Si le Christ devait mourir, pour être exalté, comment l'Ecriture peut-elle dire que son règne est éternel ? Qu'est-ce donc que ce Fils de l'homme ? Est-ce le Messie ?

Jésus ne veut pas disputer avec eux, mais enseigner. Avant tout, qu'ils soumettent leur intelligence, qu'ils croient, comme ces bons Gentils. « La lumière ne luit plus que pour un peu de temps. Marchez pendant que vous avez la lumière, de peur que les ténèbres ne vous surprennent. Vous saurez alors où vous allez. Croyez à la lumière, afin que vous soyez des enfants de lumière. » (Jo., XII, 36).

Mais dans la foule grondaient les voix haineuses de ceux qui voulaient faire mourir Jésus-Christ,

pour se débarrasser et de sa personne et de sa doctrine, les voix de ceux qui, aveugles volontaires, repoussaient la vérité et qui « aimaient mieux la gloire des hommes que la gloire de Dieu » (43).

Le soir du lundi était venu. Jésus s'éloigna sans bruit (36) et s'en alla vers Béthanie (Mt., xxi, 17), c'est-à-dire sans doute vers la grotte sainte de l'Eléona sur le mont des Oliviers, où il passa ses trois dernières nuits avec ses fidèles Apôtres.

XXV

LES DEUX FILS

De bon matin, le mardi, Jésus monte à Jérusalem ; il passe à côté du figuier maudit, et arrive au temple alors que la foule y était encore peu considérable. C'est une journée décisive, la dernière de son Apostolat, où il va exposer encore sa doctrine devant les Scribes prévenus, qui ont juré sa mort, et devant la foule qui l'aime, mais qui craint les Princes des Prêtres.

Comme il se promène sous les portiques du temple, le peuple, dont les rangs grossissent, s'approche. Il l'instruit avec bonté, car il aime ces humbles dont l'âme est simple et sans arrière-pensée. Comme il leur parle, voici que s'avance une députation importante de pontifes, d'Anciens et de Docteurs de la loi. Ils viennent avec des intentions hostiles. Furieux de voir que depuis deux jours « tout le monde court après lui, » ils viennent l'interroger sur ses actes. De quel droit enseigne-t-il ? Pourquoi s'affirme-t-il avec tant d'autorité ? Qui lui a permis de chasser les vendeurs du temple ?... Ils avaient beaucoup de questions à lui poser.

Le peuple s'écarte à la vue des pontifes. Ceux-ci s'approchent avec arrogance et lui disent en manière de défi : « Au nom de quelle puissance faites-vous ces choses, et qui vous a donné le pouvoir » d'enseigner et de commander dans le temple ?

Jésus les regarde, de ce regard qu'ils ne pouvaient soutenir, et leur répond :

— Moi aussi je vous ferai une question, et si vous me répondez, je vous dirai par quelle puissance je fais ces choses. « De qui était le baptême de Jean ? Du ciel ou des hommes ? »

Les pontifes voulaient l'amener à déclarer qu'il tenait sa puissance de Dieu, et qu'il était le Fils de Dieu, afin de crier au blasphème. Ainsi ils le prendraient dans ses discours et en tireraient un argument décisif pour le faire condamner à mort. Mais Jésus a lu dans leurs perfides pensées, et par la question qu'il leur pose, il les met en demeure de se prononcer d'abord, devant la foule attentive qui écoute avec une curiosité passionnée.

Déconcertés, ils se retirent à l'écart. Qu'était le baptême de Jean ? Une préparation au royaume de Dieu qui venait. Jean-Baptiste ne cessait de dire : « Voici le royaume de Dieu qui approche ! Voici le Messie qui vient l'annoncer ! Voici l'Agneau de Dieu qui efface le péché du monde ! Il est plus grand que moi et je ne suis pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure. » Cela, tous les Juifs l'avaient entendu ; les échos de cette grande voix s'étaient transmis, et le nom de Jean-Baptiste restait en vénération comme celui d'un homme intègre et qui ne pouvait pas mentir, d'un homme de Dieu, d'un prophète et d'un martyr, mort pour avoir affirmé la vérité de la Loi, la sainteté des prescriptions mosaïques : « Il ne t'est pas permis de garder la femme de ton frère. »

Très perplexes, comme des hommes qui veulent ruser avec la vérité, ils discutent entre eux touchant la réponse, et ils s'entredisent : — Si nous disons que le baptême de Jean était du ciel, il dira : « Pourquoi ne l'avez-vous pas cru quand il a déclaré : Jésus est le Messie ? » Et si nous disons : « Il est des hommes, » le peuple nous lapidera ; car tous le regardent comme un prophète, un homme de Dieu.

Ce n'est pas la vérité qui les dirige : ils sont habitués à la fouler aux pieds. Ce n'est pas le respect de la mémoire de Jean qui les retient : ils le haïssent du moment qu'il les condamne. Ce n'est pas la pensée de Dieu qui les arrête, mais la crainte de la foule, qui a le culte de Jean-Baptiste. Ils l'avouent cyniquement : *Timemus turbam.* (Mt., xxi, 26).

Alors ils s'avancent pleins de confusion vers Jésus et lui disent : « Nous ne savons pas ! » *Nescimus.*

Ainsi ces maîtres en Israël, si fiers de leur science, si habiles à résoudre les questions les plus subtiles sur la Loi, qui marchent avec importance au milieu du peuple, dans l'orgueil de leur vanité, préfèrent se déclarer ignorants, plutôt que de reconnaître la mission divine du Précurseur. Jean-Baptiste qui a fait accourir toute la Judée sur le Jourdain, les hommes du peuple comme les Docteurs, les pontifes, les publicains, les plus humbles et les plus grands, ils ne peuvent, ne veulent, n'osent dire qui il est. Ils ne le connaissent pas, du moment qu'il a annoncé que Jésus est le Messie envoyé par Dieu ; et devant la foule stupéfaite ils font profession d'ignorance.

Ils sont assez humiliés, assez punis. Aussi Jésus se contente de leur dire : — « Eh bien ! moi non plus je ne vous dis pas de quel droit je fais ces choses. »

Il montrait ainsi, dit S. Jérôme, qu'ils savaient, mais ne voulaient pas dire ce qu'ils savaient.

* * *

« Nous ne savons pas, » disent-ils, *nescimus*, espérant ainsi échapper à la logique du Sauveur qui les presse de lui répondre. Jésus veut achever de les confondre en les contraignant de prononcer eux-mêmes leur condamnation.

Il leur propose cette parabole :

Un homme avait deux fils. Il s'adressa au premier et lui dit : « Mon fils, va travailler aujourd'hui à ma vigne. » Celui-ci répondit : « Je ne veux pas ! » Puis, touché de repentir, il y alla. Alors il s'adressa à l'autre et lui donna le même ordre. Celui-ci répondit : « J'y vais,

Seigneur. » Et il n'y alla point. Lequel a fait la volonté de son père ? — Le premier ! lui dirent-ils.

Alors Jésus leur dit : « Je vous le dis en vérité, les publicains et les femmes perdues vous devanceront dans le royaume de Dieu. Car Jean est venu à vous dans la voie de la justice, et vous n'avez pas cru en lui. Mais les publicains et les femmes perdues ont cru en lui ; et vous qui avez vu cela, vous ne vous êtes pas repentis ensuite pour croire en lui. »

C'est toujours la pensée du baptême de Jean qui inspire Jésus.

Le premier des deux fils, ce sont les pécheurs publics. Le Père les appelle à travailler à sa vigne, c'est-à-dire à faire leur salut. Jean qu'ils sont allés trouver les presse de faire pénitence ; mais le souvenir de leurs fautes, les vieilles habitudes, la nécessité de changer de vie, tout les retient, et à ses exhortations pressantes ils répondent délibérément : « Je ne veux pas ! » Ils ont gardé toutefois en eux-mêmes de la conscience, de la foi qui n'a pas été éteinte par leur mauvaise vie. Cette foi se réveille à la parole de Jean-Baptiste qui retentit comme le tonnerre dans leur âme. Ils sont touchés par la grâce du repentir et ils font pénitence.

Le second fils, ce sont les Scribes, les Docteurs de la Loi, les ennemis de Jésus, qui s'appliquent à le surprendre dans ses paroles. En apparence, ce sont des Juifs zélés, observateurs rigides des moindres prescriptions légales, imposées non par la loi de Moïse, mais par les écoles des rabbins qui font peser sur les épaules des fidèles des fardeaux qu'ils n'osent toucher du doigt. Or leurs âmes sont noires de perfidies et de pensées homicides. Ils sont aussi allés voir Jean, qui leur a parlé sévèrement : « Faites de dignes fruits de pénitence ! » Ils savaient, eux, hommes instruits, très versés dans l'étude de la loi de Moïse, que la vérité sortait de sa bouche. L'exemple de sa vie intègre et austère confirmait encore la vérité et la force de son enseignement. Ils eussent été mal venus de le contester et ils ne le contestaient point, parce que le peuple les observait, le peuple simple et droit qui acclamait le sublime Baptiseur. Aussi quand celui-ci les appelait à la pénitence, ils disaient : « Nous y allons ! » Et ils n'y allaient pas.

— Lequel des deux fils a fait la volonté de son père ? leur demande Jésus.

Et ils sont contraints de répondre avec la foule : « C'est le premier ! » condamnant ainsi leur conduite et leur conscience criminelle.

Et le Sauveur appuie ce verdict populaire :

« Les publicains et les femmes perdues vous précéderont dans le royaume de Dieu. » Zachée, « qui voulait voir Jésus et savoir qui il était, » l'a vu et s'est converti. Madeleine, qui était possédée de sept démons, donne des exemples éclatants de pénitence et elle ne goûte plus que les enseignements qu'elle reçoit aux pieds du Sauveur. Les princes du peuple ont entendu Jean qui leur a montré « la voie de la justice » : « Et vous n'avez pas cru en lui ! s'écrie Jésus ; vous l'avez vu, *videntes*, austère, d'une haute sainteté, parlant avec autorité à Hérode, martyr de la vérité et du devoir. Sa vie prêchait encore plus éloquemment que sa voix, et vous n'avez pas fait pénitence, vous n'avez pas cru en lui, ni en celui qu'il annonçait ! »

Ne ressemblons pas au second fils, aux Pharisiens. L'Eglise continue envers nous la mission de Jean-Baptiste ; le Père nous envoie travailler à sa vigne ; allons-y docilement et joyeusement. Il n'est pas de bonheur comparable à celui d'obéir, sauf celui de savoir qu'on fait la volonté du Père.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XLVIII [1]

LA PRUDENCE CHRÉTIENNE. — SES EXIGENCES ET NOS IMPRUDENCES

Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.
Tous les biens me sont venus avec elle. (Sag., VII, 11).

Nous avons achevé l'étude des trois vertus auxquelles Dieu sert d'objet et qui, pour ce motif, portent le nom de vertus *théologales*.

Ces vertus ne sont point les seules dont la pratique s'impose au chrétien. L'Evangile lui en demande d'autres encore. Comme celles-ci ont pour but immédiat de faire éviter le mal et pratiquer le bien, comme elles trouvent leur objet propre dans le gouvernement des mœurs, la tradition les appelle des vertus *morales*.

Parmi toutes les vertus morales, se distinguent les vertus de *prudence*, de *force*, de *tempérance* et de *justice* [2]. Vous reconnaissez là les quatre vertus *cardinales*. — Ce surnom de *cardinales* vient d'un mot latin, qui signifie *gond*. On le leur a donné parce qu'elles sont comme les gonds sur lesquels s'appuie et roule toute la vie chrétienne. Effectivement, elles fournissent leur raison d'être aux autres vertus morales, et tout acte doit satisfaire à leurs exigences pour être un acte vertueux. L'acte qui offenserait les lois de la prudence ou de la force, de la tempérance ou de la justice, serait par là-même un acte vicieux.

Nous étudierons d'abord la première des vertus cardinales : la *prudence*.

La *prudence* peut se définir, comme le faisait un ancien : « *l'art de régler la vie* [3] » ; ou bien, suivant S. Augustin : « *la science de ce qu'il faut faire et de ce qu'il faut éviter* [4] » ; ou encore, avec S. Thomas : « *la sagesse mise en pratique* [5] ».

Il y a deux prudences, comme il y a deux sagesses. — La sagesse des méchants donne naissance à « *la prudence de la chair.* » (Rom., VIII, 6). S. Paul appelle de ce nom celle qui ne conduit

[1] Nous publierons en octobre le nº XLVII, qui termine l'explication de « La charité envers le prochain » en traitant de « L'intercession pour les âmes du Purgatoire. »

[2] Quatuor sunt virtutes cardinales : prudentia, fortitudo, temperantia et justitia. (S. Thom. Aquin., *De vitiis et virtut.*).

[3] Prudentiam artem vitæ dicimus. (Cicéron, Lib. 5 De finib., n. 18).

[4] Prudentiam esse rerum appetendarum et fugiendarum scientiam. (Lib. 5 De lib. arbitrio, cap. 13).

[5] Prudentia est recta ratio agibilium. (1ª-2æ, q. 58, art. 2).

pas à Dieu. Telle est la prudence naturelle ou philosophique. Telle encore l'adresse que les mondains déploient à la poursuite des biens périssables. Telle enfin et surtout l'habileté avec laquelle l'impie et le libertin cherchent à contenter leurs passions et à faire le mal. — La sagesse des bons produit « *la prudence de l'esprit.* » Ce mot désigne, suivant une expression des Ecritures, « *l'art de devenir des saints.* » (Prov., IX, 10). Cette sorte de prudence n'est plus simplement, comme la prudence profane, une habileté, une industrie, un calcul, un artifice; c'est une vertu, et une vertu surnaturelle, dont la source est en Dieu. Les justes la reçoivent de lui avec la grâce qui les sanctifie. Voilà celle dont nous allons nous entretenir.

Prudence ressemble de près à *Providence*. La Providence est la prudence de Dieu ; la prudence est la providence de l'homme. La Providence divine comprend à la fois l'action de *prévoir (prævidere)* et l'action de *pourvoir (pro-videre)*. Par elle, Dieu prévoit les fins, soit individuelles, soit collectives, soit prochaines, soit éloignées, qu'il assigne aux créatures, et pourvoit à les y conduire. La prudence commande aux hommes ces deux actes ensemble ; il entre dans son rôle de prévoir ce qu'il convient de faire ou d'éviter, et aussi d'y pourvoir, c'est-à-dire de prendre les moyens voulus pour y réussir.

La prudence oblige. Ce n'est point une vertu facultative, mais une vertu prescrite. — D'abord, le précepte qui l'impose est dans la nature des choses. Nous sommes tenus de vivre saintement. Donc, nous sommes tenus d'apprendre l'art de devenir des saints ; et, nous venons de le dire, cet art se trouve dans la pratique de la prudence. — D'autre part, les Livres inspirés de Dieu ne cessent de nous redire qu'il faut « *apprendre avec attention la prudence* » (Prov., IV, 1), et « *marcher dans ses sentiers* » (IX, 6). Notre-Seigneur a confirmé leur enseignement, quand il a prononcé cette parole bien connue : « *Soyez prudents comme des serpents.* » (Mt., X, 16).

Ceci posé, voyons rapidement quelles sont les exigences de cette vertu capitale. Ce sera voir en même temps combien fréquentes et combien graves sont nos imprudences.

* * *

La prudence chrétienne nous commande, tout d'abord, de *prévoir*, c'est-à-dire de voir en avant. — Il est, dans la vie des âmes, bien des choses qu'elles doivent prévoir. Pour m'en tenir à l'objet principal de leurs prévisions, je dirai qu'elles doivent, avant tout, déterminer les fins dernières auxquelles elles se proposent de parvenir et dont elles font le but suprême de leur existence.

Cet acte doit précéder tous les autres. Ceux-ci, en effet, devant prendre la direction indiquée par celui-là, viennent logiquement par après. Les vies humaines s'orientent d'elles-mêmes vers le résultat qu'elles se proposent, comme les voyageurs font route vers le but de leur voyage. — C'est aussi un acte d'importance capitale : la conduite des hommes devant être profondément différente, suivant qu'ils auront en vue de se faire telles ou telles destinées.

Celui de qui nous avons reçu l'être ne nous a point laissé le droit de nous donner, suivant nos caprices, un but d'existence. Il l'a fixé lui-même ; et, en vertu de la souveraineté absolue qu'il tient de son titre de créateur, il nous l'a imposé. Nous restons libres de ratifier ou de rejeter son choix. Mais cette ratification ou ce rejet entraîneront les plus graves conséquences. Celui-ci serait puni de châtiments effroyables et sans fin ; celle-là sera payée d'une magnifique et éternelle récompense. Je m'empresse d'ajouter que la fin dernière proposée aux hommes par le Créateur est si belle, si honorable, si avantageuse, qu'elle dépasse tous nos rêves. Jamais nous n'aurions osé nous proposer nous-mêmes un but de vie aussi élevé et aussi capable de nous donner le bonheur. C'est Dieu lui-même. Oui, Dieu nous invite à vivre pour lui, à aller à lui, et après l'avoir atteint, à partager pour toujours sa propre gloire et sa propre félicité.

Dans cet état de choses, que nous ordonne la prudence ? Elle nous commande, évidemment, d'accepter et de faire nôtre le choix de Dieu. Aucun ne mérite mieux nos préférences. Aucun ne nous rendra plus heureux soit en deçà du tombeau, soit au delà. Et tout autre, en offensant, dans la première et la plus grave de ses dispositions, la Providence divine, nous conduirait au plus certain et au plus redoutable des malheurs. Refuser d'aller à Dieu, refuser de vivre pour Dieu, refuser de servir Dieu et de faire ainsi notre salut, serait donc, pour nous, la pire de toutes les imprudences.

Hélas ! cette imprudence est aujourd'hui très commune. Demandez à ces hommes qui, à certains jours et à certaines heures, remplissent vos rues et vos places publiques de leurs courses bruyantes, quel but ils se proposent dans la vie. Les uns vous parleront de leurs affaires, les autres de leurs plaisirs, ceux-ci de leurs études, ceux-là des exploits dont ils se font gloire. Ils vivent pour s'enrichir, pour s'amuser, pour s'instruire, pour se faire un nom illustre. Vous serez épouvantés du petit nombre de ceux qui vous diront : « Nous vivons pour Dieu, pour aller à lui et assurer notre salut. »

Les vrais chrétiens, je le sais bien, ne se trompent point sur leur fin dernière. Ils n'ont même embrassé la vie chrétienne que pour y parvenir plus sûrement. Mais donnent-ils toujours, dans leurs appréciations et leurs sollicitudes, la première place à ce que l'Evangile appelle « *l'unique nécessaire* » ? Ils l'oublient, eux aussi, bien souvent ; attachent plus d'importance à des biens qui en ont beaucoup moins ; et éprouvent, pour les choses d'en bas, des aspirations qu'ils n'ont pas toujours pour le ciel lui-même.

Cette première imprudence, d'ordre capital, n'a-t-elle pas été quelquefois la nôtre ?

* * *

La prudence chrétienne oblige non seulement à *prévoir* la fin dernière de l'existence, mais encore

à *pourvoir* à sa réalisation, c'est-à-dire à prendre les moyens de l'atteindre. — Ici, je touche au détail de la vie.

Les moyens du salut sont variés et nombreux. Je puis, toutefois, les ramener à deux groupes : l'un comprendra la pratique du bien et tout ce qui aide à l'accomplir ; l'autre, la fuite du mal et tout ce qui aide à s'en préserver.

a) La pratique du bien se confond, en grande partie, avec l'accomplissement du devoir. Or, le devoir revêt, pour les chrétiens, des formes multipliées. Ce sont les devoirs envers Dieu, les devoirs envers le prochain, les devoirs d'état, les devoirs envers soi-même. Ces devoirs les suivent partout et ne leur laissent pas une minute de liberté. Il n'est, en cette vie, aucun instant où quelqu'un puisse se dire : « Je ne suis, maintenant, lié par aucun devoir ; je suis pleinement maître de mes actes. » Or, il en coûte toujours à l'homme de faire son devoir. Il lui faut, pour y être fidèle, certaines forces morales. Ces forces s'obtiennent de Dieu par la prière ; et il les donne, en particulier, dans les pratiques religieuses et surtout par les sacrements. La prudence chrétienne oblige donc à prier, à vaquer aux exercices de piété, à fréquenter les sacrements. Or, que fait-on, le plus souvent ? Quand il conviendrait de prier, on ne prie pas, ou on prie mal. On néglige ou l'on accomplit sans attention et sans dévotion les saintes observances inspirées par l'esprit de religion. On s'éloigne des sacrements ou on les reçoit avec des dispositions insuffisantes qui les rendent stériles et les empêchent de porter leurs fruits. Ainsi commet-on trop souvent, soit l'imprudence qui consiste à négliger les moyens d'être fort et de pouvoir pratiquer le devoir, soit l'imprudence qui consiste à les employer sans utilité. D'où cet état de faiblesse morale, par suite duquel on est radicalement incapable de faire le bien, même celui auquel on est rigoureusement obligé.

Il est, dans l'Evangile, une page où Notre-Seigneur fait clairement ressortir cette imprudence et la caractérise comme elle mérite de l'être, en l'appelant une véritable folie (Mt., xxv, 1-13). Un groupe de dix vierges, dit-il, fut invité à une cérémonie nuptiale. Au temps et dans le pays du Sauveur, les cérémonies de cette sorte se célébraient habituellement pendant la nuit. Aussi, les membres du cortège de l'époux et du cortège de l'épouse, quand ces deux cortèges allaient à la rencontre l'un de l'autre, avaient-ils besoin d'éclairer leur marche. A cet effet, ils devaient apporter une lampe avec eux. Sur les dix vierges dont se composait le cortège de l'épouse, cinq eurent soin de prendre, avec leurs lampes, l'huile nécessaire à les alimenter. Les cinq autres prirent bien leurs lampes ; mais, ne se souvenant pas qu'elles auraient à pourvoir à leur alimentation, elles ne prirent pas l'huile dont elles allaient avoir besoin. Ce qui devait arriver arriva. Leurs lampes s'éteignirent. Pendant qu'elles allaient chercher de quoi les ranimer, l'époux vint avec son cortège. Chacun prit sa place dans la salle des noces. Puis, on en ferma les portes. Et quand ces insensées se présentèrent, on refusa de leur ouvrir. Ainsi, leur imprudence les fit exclure du festin nuptial.

Cette parabole est une des plus transparentes du livre sacré. Elle personnifie, dans les vierges sages, cette prudence qui, non contente de se déterminer à la poursuite du salut et à la pratique du bien, prend les moyens d'y réussir. Elle personnifie, dans les vierges folles, l'imprudence de ceux qui, tout en voulant mener une vie chrétienne, négligent d'en employer les moyens. Ils ont la lampe ; mais ils omettent de prendre l'huile. Leur lampe s'éteindra fatalement. Ils courent grand risque, eux aussi, d'être exclus du lieu où se célèbreront les noces éternelles.

b) Faire le bien n'est qu'une moitié de la vie chrétienne. Il faut encore, pour la pratiquer dans son intégrité, éviter le mal. — Ici, la prudence chrétienne demande, entre autres garanties pouvant assurer la persévérance, de grandes et minutieuses précautions.

Nous gardons tous en nous un ensemble d'instincts vicieux toujours prêts à tirer parti, pour nous porter au mal, de ce qui peut favoriser leur action. Toute concession les grandit. Ils s'enhardissent des moindres faiblesses et profitent des occasions les plus inoffensives. Pour les tenir sous le joug, il nous est nécessaire d'apporter toute notre attention à prévoir leurs révoltes, et toute notre vigilance à éviter ce qui serait capable de les exciter.

Or, que faisons-nous, pour la plupart ? Nous laissons libre cours à notre imagination. Nous ne savons ni détourner à propos nos regards, ni contenir notre langue. Nous voulons tout connaître, tout lire, tout entendre. Nous nous jetons dans les rêves dangereux et les affections sensibles. Nous ne refusons rien à notre soif de bien-être, à nos appétits, à nos convoitises. Nous contractons les habitudes les plus périlleuses et les plus tyranniques. Nous fréquentons les compagnies les plus compromettantes et nous nous livrons aux divertissements les moins favorables à la conservation de l'innocence. Beaucoup même affectent d'adopter ces libertés d'allures et ces manières de provoquer au mal qu'a imaginées l'esprit de luxure... Autant de maladresses ! Autant de folles témérités ! Autant d'imprudences ! La prudence défend, n'est-ce pas ? quand on ne veut pas brûler, de mettre le feu ; quand celui qui le met brûle, il n'a que ce qu'il mérite...

L'Ecriture a signalé ce péril et les tristes conséquences auxquelles il conduit, comme par une sorte de fatalité, quand elle a dit : « *Celui qui aime le danger y périra.* » (Eccli., III, 27). On ne joue qu'avec des amis ; c'est donc aimer le danger que de jouer avec lui.

* * *

Après avoir parlé des imprudences commises à l'égard de soi-même, je dois dire un mot des imprudences commises à l'égard d'autrui.

Tout homme exerce sur son entourage un empire ou une action quelconque. Il n'en est peut-être pas un dont on puisse dire que son langage et son exemple n'influencent personne. Il y a autour de chacun quelques âmes auxquelles ce qu'il dit ou fait peut être soit utile, soit nuisible. Aussi est-ce, pour lui, une obligation de composer son langage et sa conduite de telle sorte que personne n'en éprouve de préjudice moral. Le scandale n'est pas seulement un grand malheur ; c'est encore une grande faute, du moins quand on peut le prévoir et l'éviter. Et pour se préserver de ce malheur et de cette faute, il faut user d'une prudence consommée. Or, voilà encore un ordre de choses dans lequel tout chrétien est rigoureusement tenu et de prévoir et de pourvoir.

Que d'imprudences, sous ce rapport, je ne dis pas dans la vie des hommes vicieux : elle en est toute pleine ; mais même dans la vie des hommes qui prétendent être vertueux ! — Ce sont les imprudences des pères et des mères qui gâtent leurs enfants, applaudissent aux premières saillies de leurs défauts comme à des prouesses, ne corrigent point, ou avec pas assez de sévérité et de persévérance, leurs vices naissants, n'ont pour eux aucun secret, ni dans leurs paroles, ni dans leur conduite, laissent à la portée de leurs mains des publications malsaines, leur permettent de fréquenter des compagnies dangereuses ou les abandonnent à la promiscuité de la rue ou de la place publique, les placent dans des écoles où leur éducation sera livrée aux leçons de maîtres sans foi et sans loi morale. Ceux-là perdent leurs enfants. Ils se préparent aussi, pour leurs vieilles années, des chagrins domestiques souverainement douloureux. — Ce sont les imprudences des maîtres et maîtresses qui ne surveillent pas, ou pas assez, leurs serviteurs et leurs servantes, leur laissent une liberté excessive, et, par leur sans-gêne vis-à-vis d'eux, trompent la confiance des mères. — Ce sont les imprudences de ceux qui, en présence des ignorants et des faibles, prononcent des paroles, accomplissent des actes, font des démarches, susceptibles d'être mal interprétés et de devenir, dans toute la force du terme, de mauvais exemples. — Ce sont les imprudences des hommes bien intentionnés mais maladroits qui, tout en défendant la cause de Dieu et du bien, n'observent point la juste mesure, outrent ou sacrifient les principes, diminuent ou exagèrent la vérité, et, par là, rendent la foi et la vie chrétienne soit insignifiantes, soit trop difficiles.

Vous reconnaissez là ces maladresses criminelles que l'Evangile a flétries ; je veux dire : et la négligence des gardiens qui dorment quand l'ennemi sème l'ivraie dans le champ confié à leur garde (Mt., XIII, 25) ; et la faiblesse des mercenaires qui laissent le loup dévorer leurs brebis (Jo., X, 12) ; et les erreurs des docteurs incompétents qui faussent les révélations divines (Mt., XXIII, 13 et s.) ; et les funestes libertés contre lesquelles S. Paul se défendait quand il écrivait : « *Je puis manger de la chair ; mais je n'en mangerai jamais, si mon frère doit en être scandalisé.* » (I Cor., VIII, 13).

Quoi qu'il en soit, si vous réunissez ensemble les imprudences commises par les chrétiens contre eux-mêmes et celles qu'ils commettent à l'égard d'autrui, vous reconnaîtrez aisément que, si la prudence est une vertu des plus excellentes et des plus nécessaires, c'est aussi l'une des plus désapprises et des plus méconnues.

* * *

A la suite de ces considérations, deux réflexions me viennent à la pensée.

Notre-Seigneur disait un jour : « *Les enfants du siècle sont, à leur manière, plus prudents que les enfants de lumière.* » (Luc, XVI, 8). Hélas ! c'est bien vrai ! Les enfants du siècle déploient, dans la poursuite des intérêts profanes et des satisfactions sensuelles, une prudence bien digne d'un meilleur objet. Ils prévoient tout avec clairvoyance ; et ils pourvoient à tout avec une activité inlassable et un savoir-faire consommé. Si nous apportions la même sagesse dans le service de Dieu et la culture de nos âmes, nous serions bientôt de grands saints. Au contraire, nos vies ne sont souvent qu'un tissu d'imprudences. Et pourtant, nous poursuivons un but d'existence si noble, si digne de toutes nos ambitions, si essentiellement lié à nos intérêts personnels !... Prenons donc pour modèles, sous ce rapport, les enfants du siècle. Montrons-nous, comme eux, mais dans la pratique du bien, avisés, adroits, énergiques. En d'autres termes, observons fidèlement les prescriptions sacrées de la prudence chrétienne.

Autre chose. — Quand on se rend compte du rôle considérable qui revient à la prudence dans le gouvernement de la conduite, on se prend à penser que la pratique de cette seule vertu entraînerait nécessairement la pratique de toutes les autres. C'est bien un peu vrai. Tout acte bon est un acte de prudence, comme toute faute est une imprudence. Le chrétien vraiment prudent observe toute la loi. Il suffirait donc d'être prudent pour mener, par cela même, une vie capable de plaire à Dieu et digne de ses récompenses.

Et ainsi éclate la vérité de cette parole de Salomon que j'ai citée au début de notre entretien et que je vous souhaite à tous de pouvoir dire un jour. Dieu lui avait, sur sa demande, accordé l'esprit de prudence. Le sage roi s'en applaudissait avec enthousiasme. Avec la prudence, disait-il, j'ai reçu toutes les qualités, toutes les grâces, toutes les bénédictions, le droit à toutes les gloires. En un mot, « tous les biens me sont venus avec elle : *Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa.* »

IMPRIMATUR
Lingonis, die 15 junii 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 23-30 juin 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour l'inauguration d'un monument aux Morts de la guerre. — Gardons le souvenir de nos héros, 289.

Je crois en Dieu. — Troisième Partie : *Le sentiment de Dieu.* — I. La croyance des peuples, 294. — II. L'affirmation de l'élite, 296. — III. L'expérience personnelle, 298. — Conclusion, 300.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XLIX. La prudence chrétienne : la fidélité à la vocation, 301.

POUR L'INAUGURATION D'UN MONUMENT AUX MORTS DE LA GUERRE

GARDONS LE SOUVENIR DE NOS HÉROS

Laudemus viros gloriosos et parentes nostros.
Louange à nos héros, ils sont la gloire de notre famille.
(Eccli., XLIV, 1).

Mes frères,

Sur cette pauvre terre, il n'est rien de durable ; tout s'efface, tout tend à disparaître, même les plus nobles sentiments. « Bientôt, dit plus explicitement Lacordaire, l'oubli descend, le silence nous couvre, et aucun souffle n'éveille plus sur notre tombe le souvenir ni l'amour. La gloire même s'éteint. »

Il faut donc lutter contre la violence d'une inconsciente ingratitude si nous voulons assurer et garantir à nos grands morts l'hommage du souvenir, d'un souvenir perpétuel, en même temps que nous continuerons à leur obtenir par nos prières, s'ils ne l'ont déjà, la resplendissante et indéfectible Immortalité.

Il faut, sur terre, immortaliser nos héros.

Les peuples l'ont compris, et, dans le dessein de perpétuer la mémoire des soldats qui ont donné leur vie sur les champs de bataille, ils ont inscrit leurs noms dans les fastes de l'histoire, ils les ont gravés sur le bronze des statues, des arcs de triomphe, des colonnes commémoratives ou, à l'ombre des autels, sur le marbre des tables funéraires.

Avais-je besoin de vous dire le sens de cette cérémonie ? Vous en connaissez si bien la raison d'être que vous avez répondu en grand nombre, en foule même, à l'appel du pasteur zélé et infatigable que vous aimez tous.

En son nom, comme au nom des morts de la paroisse, au nom des pères, des mères, des épouses, des frères et des sœurs en larmes, au nom de Monsieur le Maire et de Messieurs les Conseillers municipaux, au nom des membres des diverses Sociétés que je suis heureux de saluer ici, au nom de la France qui pleurera toujours ses 1.500.000 morts, au nom de l'Eglise qui nous demande de prier pour eux, soyez tous remerciés de votre chaleureux empressement !

Il m'est un précieux encouragement à moi-même, mais il ajoute encore à mon émotion et me fait mieux comprendre ma témérité.

C'est maintenant surtout que je reconnais que j'ai trop facilement cédé aux sentiments d'une belle amitié sacerdotale ; j'ai cédé, j'ai obéi comme l'inférieur doit obéir à son supérieur. Vous ignorez, sans doute, que votre si bon et si sympathique curé a été mon supérieur pendant la guerre, non pas qu'il fût mon caporal, — malgré son âge respectable il n'avait pas encore de galon en 1914 et 1915 ; — mais il a été mon supérieur en ce sens que pendant un an, près des ravins et des sapinières de l'Argonne, j'ai été placé à son école pour apprendre les leçons de bon entrain, de belle humeur inaltérable, de courage, d'intrépidité, de mépris de la mort : autant de qualités et de vertus qui ont valu à votre curé l'élogieuse citation que vous connaissez.

Eh bien ! oui, je comprends ce matin que j'ai trop fait de sentiment, je me suis trop rappelé les doux souvenirs du front, lorsque j'ai osé accepter de prendre la parole en une semblable solennité.

J'ai obéi, je m'en excuse : car c'est à d'autres qu'il appartenait d'entonner l'hymne de gloire, de payer la dette de gratitude, d'exalter les incomparables vertus, de chanter la mort de vos héros et de prêter une oreille attentive aux grandes et utiles leçons que du haut de leur éternité ils ne cessent de nous donner.

Je renonce plutôt à la tâche ; j'aurais honte de mettre une voix si faible au service d'une si grande cause.

Je viens simplement m'associer à votre deuil, à vos souvenirs, à votre admiration, à votre reconnaissance ; je viens accomplir avec vous mon pieux et patriotique pèlerinage au monument funèbre que vous inaugurez par votre présence : n'en dit-il pas plus long que tous les discours ?

Et j'accepte, en accomplissant mon pèlerinage, de vous donner quelques explications indispensables.

I

1. Tout d'abord, pourquoi des *fleurs,* choisies avec soin et disposées avec art ?

Elles me rappellent les fleurs champêtres, les bluets, les marguerites, les coquelicots que nous portions parfois dans les grands et les petits cimetières de là-bas. Elles me rappellent les fleurs charmantes en leur simplicité rustique qui recouvraient les tombes de nos camarades égarées dans la plaine, perdues au flanc des coteaux ou abandonnées sur le bord des chemins. Nous les aimions, ces fleurs champêtres qui mêlaient leur timide éclat, leur modeste parfum printanier à la lumière et aux parfums de vertu que renferment les plus humbles tertres.

Pourquoi des fleurs ? Mais ne sont-elles pas de toutes les fêtes humaines et religieuses, au point de devenir trop souvent un abus ? On en jette sur les berceaux, on les prodigue sur les cercueils. Elles sont remplies de poésie, elles parlent d'espérance, elles expriment les secrets des cœurs, elles cachent les regrets et les douleurs des séparations.

Quoi d'étonnant que la Patrie et la Religion leur aient emprunté leur symbolisme pour célébrer la mémoire de nos grands hommes ? Quoi d'étonnant qu'à l'instar de la Rome antique, on y ajoute des branches de laurier ou des guirlandes de lierre ? Quoi d'étonnant que vous en ayez tapissé votre grande avenue avec vive joie et profond enthousiasme ? Quoi d'étonnant que vous ayez dressé un gigantesque arc de triomphe comme pour fêter le retour d'un régiment vainqueur ? Quoi d'étonnant que des guirlandes de lierre, des plantes et des fleurs donnent aujourd'hui à votre vieille église un caractère de fête ?

2. Ce n'était point assez. Il convenait que notre *drapeau* eût sa place ici comme dans la plus belle apothéose.

Il symbolise la Patrie française ; son beau territoire « que nous ne vantons pas assez, pèlerins passionnés que nous sommes des rives étrangères » ; sa langue claire et précise, harmonieuse et sonore ; son épée si souvent victorieuse ; sa mission qui, dès le premier jour, la rend à jamais chrétienne et apôtre ; son histoire qui n'est faite que de gestes surhumains.

Oui, mes frères, le drapeau, c'est tout cela. Aussi vous étonnerez-vous qu'on l'aime et que pour le défendre, pour défendre les idées qui flottent dans ses plis, nos héros de la Grande Guerre se soient fait trouer la poitrine ou broyer le crâne ?

Ils l'avaient reçu des mains des vétérans infortunés de 1870, ils le rendent et ils le présentent à la postérité tout couvert d'une gloire immortelle.

Saluez-le avec vénération, avec attendrissement, avec amour ! Saluez-le comme vous le salueriez si vous l'aperceviez à la tête d'un régiment ! Car il vous dit, à vous et à la France entière, que les vôtres furent aussi grands, plus grands même avec des Joffre, des Pétain, des de Castelnau, des Foch, que leurs ancêtres avec Napoléon.

Saluez le drapeau, mes frères : c'est presque une relique ; il concentre tout le courage, toute l'ardeur, tout l'héroïsme, toutes les souffrances et tous les regards de vos compatriotes.

Sans doute, dans une guerre aussi horrible que sauvage, ses plis ont bien peu claqué au vent des batailles. Mais son âme a suffi pour remuer, jusqu'au fond de l'être, tous les généreux sentiments de notre race, tout ce qui nous porte d'instinct vers le dévouement, le sacrifice, l'abnégation, le devoir, tout ce qui nous crie : En avant ! quand il y a une faiblesse à défendre, une injustice à venger, une victoire à gagner, une défaite à éviter.

Ah ! nous l'aimons, notre drapeau, et ne l'ont-ils pas aimé, ceux que nous pleurons, au point d'être les esclaves et les victimes de son amour ?

N'en est-il pas, parmi eux, qui sont tombés en promenant nos étendards sur tous les points de l'immense champ de bataille ?... L'ennemi redoublait de rage ; les Alliés avaient faibli ; la situation était gravement compromise... quand tout à coup, un éclair de joie vint illuminer les regards et un frisson fit battre les cœurs. La France accourait, son drapeau flottait, puis prenait pied ; et l'Allemand, l'Autrichien, le Bulgare et le Turc battaient en retraite ou s'arrêtaient net.

Sentez-vous maintenant tout ce que contient dans ses plis cette chose sacrée qu'on appelle le drapeau français ?

Il convenait donc qu'il eût sa place aujourd'hui à notre réunion patriotique, et que vous le saluiez sous ses « trois » couleurs. Sans doute, à certaines époques de notre histoire, il a pu apparaître simplement bleu ou simplement blanc ; mais qu'il devienne simplement rouge, qu'il n'ait pour couleur que celle du sang, de l'anarchie et de la révolution, un vrai Français ne peut pas le permettre.

3. Il convenait, dis-je, que notre drapeau national abritât les *noms* glorieux que dans un instant vous entendrez proclamer.

Avant 1914, c'étaient simplement des noms de parents, d'amis, de camarades, de compatriotes.

Le tocsin de la mobilisation a sonné.

Vos compatriotes, vos camarades, vos amis, vos parents sont partis au feu, laissant ici leurs noms pour devenir de simples unités, des numéros, des matricules dans la « grande armée française. »

La mort un jour a frappé l'un d'eux. Un camarade aussitôt a relevé son nom, puis on l'a inscrit sur un carnet, dit « Carnet de champ de bataille. » J'y ai peut-être inscrit des noms qui figurent là...

Le lendemain, le nom était envoyé au Ministère de la guerre. Un peu plus tard il arrivait jusqu'à vous, et vous avez appris, hélas ! par un avis officiel, que votre fils, votre époux, votre ami était « tombé au champ d'honneur. »

Pendant 52 mois, l'horrible nouvelle s'est répandue jusqu'à 30 fois dans cette paroisse. Chaque fois elle a mis des deuils dans les foyers, des larmes dans les yeux, du chagrin dans les cœurs.

Oh ! ne croyez pas, mes frères, que j'aie voulu raviver de poignantes douleurs en évoquant les pénibles souvenirs qui vont revivre encore quand vous entendrez proclamer les noms des vôtres... Bien au contraire, je viens vous dire : — Ne pleurez plus, car ces noms qui figurent sur le marbre, ce ne sont plus seulement des noms de parents, d'amis, de compatriotes ; ce sont des noms glorieux, des noms d'hommes illustres qui doivent passer à la postérité.

Vos enfants, vos petits-enfants pourront les lire et les apprendre, de préférence à ceux qu'ils cherchent d'ordinaire dans les livres d'histoire, les *Selectæ* ou les *De Viris illustribus*, manuels classiques, je le sais, mais capables, sans l'explication sérieuse du professeur, de fausser l'esprit de l'élève et de lui laisser croire que l'antiquité et les siècles passés seuls ont enfanté de grands hommes.

On aura beau opposer les preux légendaires de Charlemagne, les chevaliers des Croisades, les soldats de Bouvines, les paladins d'Henri IV et de François Ier, les fantassins de Rocroy, les vainqueurs de Valmy, les grognards du Premier Empire, les sacrifiés de Reischoffen... Est-ce que tous ces héros ne pâlissent pas devant le plus petit « poilu » de la Grande Guerre ?

Bien des fois cette idée m'a frappé, et en parti-

culier en février 1917 pendant le plus fort des attaques de Maisons-de-Champagne. Je me trouvais précisément à Valmy ; j'aimais aller rendre visite à la statue du grand Kellermann, mais il me semblait, avec cet air crâne et arrogant que certains d'entre vous, Messieurs, ont pu remarquer, il me semblait insulter toujours, dans la rigidité de son bronze, les pauvres malheureux qui luttaient et luttaient furieusement, à quelques kilomètres de là, contre un ennemi dont le héros de 92 ne connut pas tout l'esprit satanique.

Je n'exagérerai donc rien, mes frères, en disant que si les héros de la France célébrés par l'histoire ont traversé les siècles, ceux de l'Alsace, de la Marne, de l'Yser, de l'Argonne, des Dardanelles, des Eparges, de Verdun, de l'Artois, des Vosges, de Salonique... leur donneront jusqu'à la fin des temps une victorieuse réplique.

Voilà pourquoi leurs noms ont été gravés sur les murs de l'église qui a inscrit leur baptême.

Ils sont écrits en lettres d'or. Ils pourraient aussi bien l'être en caractères de sang. N'y a-t-il pas eu trop de sang versé, trop de souffrances, trop de martyrs ?

4. C'est ce que nous rappelle la *Croix* qui couronne le monument commémoratif de vos morts et dont il me reste à vous parler.

Je salue la petite croix de bois qui plane sur leurs tombes et qui chante leur immortalité.

Je salue la Croix qui a béni leurs berceaux comme elle a béni le berceau de la France dans « cette cathédrale de Reims qui nous est deux fois sacrée, depuis que le Barbare a brutalement assouvi sur sa robe de dentelles sa haine monstrueuse et impie. »

Je salue la Croix qui a guidé leurs pas comme elle continuera à guider la marche de la France.

Je salue la Croix qui a consacré leurs mérites en les unissant à ceux de la Grande Victime qui, la première, tomba au champ d'honneur et du sacrifice.

D'autres, avant moi, ont comparé le soldat de la Guerre au Christ sur le Calvaire.

La Passion sans nom du combattant a duré des mois et des mois, des années.

Son âme aussi fut triste. Elle était triste dès qu'il songeait à celle qui l'avait bercé et enveloppé de caresses, à l'épouse bien-aimée dont il avait eu à peine le temps d'apprécier la douce compagnie, à l'enfant chéri qu'il avait quitté en sanglotant.

Son âme était triste quand, malgré son courage, il entrevoyait le danger, quand il guettait la mine qui allait sauter, quand les balles claquaient, miaulaient ou sifflaient à ses oreilles, quand les grenades pleuvaient, quand la sirène annonçait les gaz, quand l'ordre était donné de gravir les escaliers que le Génie avait dressés, quand il fallait partir « à la fourchette, » faire le coup de feu sous un ouragan de mitraille, à travers les chevaux de frise.

Son âme était triste dans les couloirs des tranchées que Dante eût prises pour l'entrée de l'enfer.

Son âme était triste dans les granges et les baraquements, sur la litière de paille, dans ce que d'un mot d'argot, ou plutôt de sublime réalisme, il appelait sa « crèche. »

Son âme était triste pendant les nuits sans sommeil, les jours sans repos et sans nourriture.

Son âme était triste quand il se prenait à réfléchir, quand il se comparaît, lui, pioupiou d'un ou cinq sous, au superbe gentleman et qu'il se disait : « C'est toujours le Français qui se fait tuer ! »

Son âme était triste quand le succès final lui semblait incertain,... quand, en un mot, suivant l'expression d'un héros de Vauquois, « s'éveillait en lui ce mystérieux mal, ce démon des tranchées, amer, dur, noir, fourmillant, obstiné, qu'on nomme le cafard ».

Et son corps ! Son corps était meurtri, transi de froid, souillé de boue, et pourquoi ne pas le dire ? couvert de vermine.

Ecce homo ! Voilà l'homme, l'homme de douleurs qui marche avec sa Croix : s'il tombe, nul Cyrénéen pour le relever, nulle Véronique pour essuyer son front.

Aussi va-t-il sans se plaindre, sans trop répéter le *transeat a me calix iste,* calme, tranquille, obéissant jusqu'à la mort, *obediens usque ad mortem,* à l'exemple du Maître.

Il avance... Le voici au sommet du Calvaire...

Son sacrifice est accompli. *Consummatum est,* c'est fini...

Ses compagnons de supplice — autres porteurs de croix — enlèvent le corps de la victime. Ils n'ont pas de linceul, ils l'enveloppent dans les vêtements raidis par la boue et par le sang.

Sans aucune des pompes accoutumées, gravement, religieusement, ils déposent dans la glaise ou le sable, dans la craie ou la terre trempée, ce cadavre inerte, cette loque humaine, ce corps déchiqueté, broyé, qui n'a plus de nom dans aucune langue, tandis que l'âme s'envole dans les régions sublimes et entre dans la gloire.

Ainsi se couronna la Passion du Christ : « *Oportuit pati et ita intrare in gloriam*... il fallait qu'il souffrît pour entrer dans la gloire... »

Je tenais à poursuivre la comparaison jusqu'à son terme, mais je tenais surtout à évoquer les souvenirs du Vendredi-Saint. Je le devais à la mémoire de ceux qui par leur passion, leur calvaire, leur agonie, leur sanglant Golgotha, sont devenus nos sauveurs et nos rédempteurs.

Je devais définir la Croix du monument. Elle prêche à ceux qui pleurent le courage, la consolation et la force, et à vous tous, mes frères, le sérieux et la gravité qui conviennent à une nation en deuil. Je devais vous inviter à la regarder souvent et à écouter ses leçons. Elle vous préservera et au besoin vous guérira de la fièvre des plaisirs effrontés, du luxe insolent, des modes tapageuses, des joies honteuses, des réjouissances grossières qui désolent notre société et risqueraient de nous ramener aux pires époques de Byzance et de Rome décadente... Vous voyez tout ce à quoi je fais allusion. Le moins que je puisse dire, c'est qu'il y a là une insulte à la douleur des familles que l'épreuve

à visiter, un *manquement* aux plus élémentaires convenances, et un outrage à nos *quinze cent mille morts*.

Ceux qui piétinent et souillent aussi sacrilègement les tombeaux les plus sacrés n'ont pas dû faire la guerre !

J'en appelle à vous, chers Messieurs, qui l'avez faite ; à vous que les désordres de l'intérieur écœuraient au cours de vos permissions ; à vous qui auriez volontiers répété, en regagnant le front, la parole de nos Livres Saints : « *Melius est nos mori in bello quam videre mala gentis nostræ et sanctorum...* Il est préférable pour nous de mourir dans la guerre que de voir les tristesses qui désolent notre Patrie et l'Eglise ».

J'en appelle à vous que la guerre a mûris ; à vous qui avez appris le sérieux et la gravité ; à vous qui comprenez maintenant que la vie, suivant le langage de Mgr Tissier, est « une épreuve et un devoir et non pas une fête ou une kermesse de dilettante ».

J'en appelle à vous et je vous en conjure : ô vous, du moins, gardez le souvenir respectueux des camarades tombés à vos côtés ! Montrez-vous dignes de tous nos morts !

Vous aussi, vous avez gagné la victoire. « Soyez fiers ! vous a dit le maréchal Foch dans la proclamation du 12 novembre 1918. Soyez fiers ! D'une gloire immortelle vous avez paré vos drapeaux ! La postérité vous garde sa reconnaissance ! »

Vous avez gagné la victoire, Messieurs ! Ah ! n'en perdez pas les fruits par le retour aux folies, à la légèreté, qui empêcheraient la restauration qu'avec l'aide de Dieu nous attendons et que tous vous devez préparer !

II

Au-dessus donc du nom de vos braves vous découvrirez une Croix ; elle vous rappellera leurs souffrances et leur martyre et elle vous prêchera, je le répète, le sérieux et la gravité qui conviennent à une nation en deuil.

Mais pourquoi parler de prédication ? N'entendez-vous pas ce matin celle des grands morts ? On a dit — et c'est l'un de nos anciens Présidents, M. Poincaré — que les morts sont « les conseillers des vivants ». Maxime d'une belle concision et pleine de sens ! Vous me dispenserez de la commenter. Vous ne niez pas que nos morts aient le droit de nous donner des conseils, d'abord à cause de ce qu'ils ont fait, surtout à cause du lieu où ils sont. C'est le séjour de l'immortalité ; ils sont là où les réalités apparaissent saisissantes, dégagées des mystères des passions, des insouciances qui les obscurcissent.

Ils ont le droit de parler, écoutons-les.

1. Ils nous disent : « Français de la terre, continuez notre œuvre. Mais pour cela, avant tout, *Aimez-vous les uns les autres.* »

Ah ! ils peuvent parler d'amour, d'union, de fraternité ! Ils se sont tant aimés !

Citadins ou paysans, riches propriétaires ou modestes ouvriers, intellectuels ou artisans, instituteurs enlevés à leur école ou prêtres arrachés à leur paroisse, ils ont vécu pêle-mêle et côte à côte, durant des mois et des mois, à travers les bons et les mauvais jours, partageant les mêmes souffrances, parfois le même morceau de pain, se disputant la même botte de paille, s'allongeant sous la même toile de tente, buvant dans le même quart lorsque l'occasion se présentait... Ils sont devenus camarades ; bien plus que cela ! car c'est bien mieux qu'une camaraderie superficielle de temps de paix susceptible d'exister « entre pays » ; il s'est formé au front une véritable amitié, bien plus encore, une tendre et profonde fraternité et elle se continue n'est-il pas vrai, chers Messieurs? entre les « vieux frères » du même régiment, de la même batterie.

Pourquoi ne serait-elle point partagée par tous les Français comme elle l'est encore par le libre-penseur et le prêtre qui se sont connus là-bas, le premier voyant désormais dans son ennemi d'avant-guerre autre chose que le représentant d'une classe ou d'un parti, mais le prêtre tel qu'il existe et doit exister dans la réalité, l'ami de tous et le grand défenseur de la société...

Tous se sont aimés, et comme l'amour va jusqu'aux sacrifices et jusqu'à la mort, que de fois ne les avons-nous pas vus exposer leur vie pour arracher l'un des leurs au danger ! Que Dieu récompense ces dévouements modestes mais sublimes, qu'aucune citation peut-être n'a signalés !

Ils se sont aimés ! Ils ont vécu, lutté, souffert, ils sont morts coude à coude afin que dorénavant nous vivions cœur à cœur.

Ils se sont aimés, ils étaient unis et c'est leur union qui nous a sauvés. Quelle leçon pour nous !

Ils se sont aimés. Eh bien alors, aimons-nous les uns les autres !

Aimez-vous dans la famille, aimez-vous entre époux, aimez-vous entre frères et sœurs... Aimez-vous dans le village. Ah ! comme elle est belle aujourd'hui votre « grande famille de L... » ! Reprendrez-vous — oh non ! — les discordes, les jalousies, les rivalités ?... Aimez-vous dans la même France, bannissant à tout jamais les luttes de parti, les malentendus, les haines

Ils étaient unis. Eh bien ! soyons unis. N'est-ce pas le sage avertissement que M. Millerand faisait entendre tout dernièrement à Meaux, dans une belle journée d'union sacrée : « Restons unis pour vivre, disait le Président de la République, comme ils le furent pour mourir ! »

Ecoutez donc la voix des grands morts. Ils nous crient : « Aimez-vous les uns les autres ».

2. Ils nous disent aussi : « *Aimez-nous.* Pensez à nous, ne fermez pas les oreilles aux supplications de l'Eglise, mais portez vers Dieu pour nous les prières qu'elle vous demande ».

3. Ils nous disent encore, nos grands morts : « *Aimez la France* ».

Ah ! ils peuvent parler de l'amour de la France ! Ils l'ont tant aimée ! On la disait frappée de décadence ; elle s'est réveillée sous la menace et devant la ruée des Barbares, et elle a rendu toutes les autres nations jalouses d'elle.

Aimez la France. Ils l'ont tant aimée ! Ils l'ont défendue, ils l'ont sauvée. A vous d'exploiter leurs succès, à vous de prendre conscience et souci de vos responsabilités. A vous maintenant de surveiller l'ennemi farouche qui n'a pas désarmé et qui saisira l'occasion favorable d'une revanche. A vous de relever les ruines de la guerre en préparant une France prospère et féconde : prospère, par une plus grande activité dans le travail et un plus grand développement de l'agriculture, de l'industrie et du commerce ; féconde... Ah ! il m'en coûte de vous signaler le mal et il pourra vous en coûter d'entendre la vérité. C'est mon devoir de la dire.

Est-ce que toutes les voix ne parlent pas de la « grève des berceaux » chez nous ? Est-ce que toutes les voix ne répètent pas le cri angoissé de l'ancien président des Etats-Unis, M. Roosevelt : « La belle nation française se suicide » ? Est-ce que tous les hommes de bon sens ne reconnaissent pas que, quelques mois avant la guerre, un allemand, le docteur Rommel, avait raison de dire sur un ton quasi prophétique : « Le moment approche où les cinq fils pauvres de la famille allemande viendront facilement à bout du fils unique de la famille française » ? Vous me direz que nous avons pu triompher de la race prolifique de là-bas. Je le sais, mais c'est le monde entier qu'il a fallu appeler à notre secours ! Aurions-nous le monde entier avec nous si l'ennemi revenait souiller notre territoire ? Après les conditions de paix wilsoniennes, il est malheureusement permis d'en douter.

Pour conjurer tout nouveau péril national, sachez donc bien vous dire ceci : « Refuser des berceaux aujourd'hui, c'est préparer de nouvelles tranchées ». Il y va de la tranquillité de notre pays, il y va de son simple relèvement. On aura beau développer le commerce, l'industrie, l'agriculture, multiplier les impôts et les emprunts, vulgariser l'aviation, perfectionner les écoles, accroître le bien-être : qu'est-ce que tout cela, tant que chez nous le chiffre des naissances sera inférieur à celui des décès ?

Ainsi s'éteignent les peuples. Plaise à Dieu que notre beau pays échappe à cette déchéance, à cet anéantissement, à cette ruine ! Plaise à Dieu qu'il n'ait pas à subir les immigrations de gens de toutes races, de toutes couleurs, de toutes langues et de toutes moralités, invasions lentes, sans doute, mais aussi redoutables que l'invasion allemande ! Plaise à Dieu, par conséquent, que la France comprenne son devoir et que ses enfants l'accomplissent !

Je parle ici un langage accessible à toute intelligence. Ce sont de fortes vérités ; je les prêche en ville, je les redis à la campagne, où l'on se plaint tant du manque de bras. Ah ! oui, les bras manquent parce qu'on déserte la campagne pour aller chercher misère en ville ou à la capitale. Je ne retire pas ces mots : « chercher misère ». Allez vous-mêmes à Paris, dans quelques semaines venez à A..., et vous me direz le nombre de chômeurs, vous me direz si pour ceux qui ont quitté la terre ce n'est pas la misère ! Les bras manquent, dis-je, parce qu'on déserte la campagne, mais les bras manquent surtout parce que les corps manquent, et les corps manquent parce qu'on refuse de donner la vie...

Ecoutez donc la voix des grands morts : « Préparez une France prospère et féconde ! »

Ainsi vous l'aimerez, la France. Mais, pour l'aimer, souvenez-vous de son origine, de ses traditions et de ses destinées nationales.

Aimez la France en demandant au Christ, « le bon Français », comme on l'a appelé, qu'il continue à veiller sur elle, à inspirer et à guider ses enfants. Nul ne peut oublier que c'est à Lui que nous sommes redevables des grandes idées de justice, de liberté, d'égalité, de fraternité, de charité, de solidarité, de tous les nobles sentiments et des généreux dévouements de notre race. Il suffit d'un peu de réflexion, il suffit de regarder sérieusement au fond de soi-même et d'étudier le fond de notre race pour se persuader que le Français est tout embaumé de l'enseignement du Christ et du parfum de son Evangile. C'est, mes frères, cet embaumement qui, si nous saisissons la gravité de l'heure et comprenons notre devoir, nous préservera de l'affreuse corruption et de la ruine inévitable dans laquelle sont tombés les peuples de l'antiquité.

Sachez donc garder pour le Christ l'amour que vous lui devez. Sachez témoigner à sa sainte religion l'estime qu'elle mérite.

Sachez vous persuader qu'elle seule est capable de diriger la famille et la société.

Elle seule est capable de dire à l'enfant : « Aime, honore et respecte tes parents. »

Elle seule est capable de dire aux parents : « Veillez sur l'innocence de vos enfants. »

Elle seule est capable de dire au jeune homme et à la jeune fille, tourmentés par les passions : « Gardez votre vertu. »

Elle seule est capable de dire aux époux : « Aimez-vous, supportez vos torts, s'il en est. Acceptez les peines, les contrariétés et les soucis de l'existence. »

Elle seule est capable de dire au vieillard qui a déjà un pied dans la tombe : « Confiance ! Courage ! Et si tu as conservé la foi, si tu as chrétiennement suivi le chemin qui t'était tracé, élève les yeux vers le Ciel, espère ! »

Elle seule est capable de maintenir la justice et la charité parmi les hommes et de prêcher énergiquement le respect de la propriété.

Elle seule est capable d'endiguer le triple mal dont nous souffrons aujourd'hui. Je veux parler de l'égoïsme qui fait dire à l'homme : « Tout pour toi, ne t'occupe pas des autres » ; de la soif des plaisirs qui sévit en France avec une intensité inquiétante ; de l'amour et de la passion de l'argent qui dévore toutes les classes de la société, comme si toute la vie de l'homme devait consister à gagner et à entasser de l'argent !

Et puis, elle seule, la sublime religion du Christ, est capable de vous apporter, à vous qui pleurez, la vraie consolation, en murmurant à vos oreilles la « chanson » de vos pères et en vous disant : « Ne soyez pas comme ceux qui n'ont point d'espé-

rance. Les âmes de ces glorieuses victimes ont conservé et perfectionné leur vie. Leurs cœurs rebattront un jour à l'unisson des vôtres et leurs membres, que la mitraille a brisés, que la mine a déchiquetés, que la mer a engloutis ou que la maladie a réduits avant l'âge, avec les vôtres tressailleront d'allégresse... *Exultabunt ossa humiliata !* » Ainsi soit-il.

JE CROIS EN DIEU

3e Partie : LE SENTIMENT DE DIEU

Dieu existe, telle est la conclusion de la Raison ; et l'on a vu que cette conclusion est rigoureuse, qu'elle s'impose nécessairement à l'esprit ; la rejeter serait folie.

L'esprit le sait ; et pourtant il se peut qu'il ne soit pas encore pleinement satisfait. Le raisonnement le force à s'incliner, mais ne le convainc pas. Il sait, mais il aimerait *sentir*. Bien mieux que le raisonnement, l'expérience en effet lui donne l'impression de la réalité.

Mais *Dieu tombe-t-il sous l'expérience ?* Peut-il être senti en quelque façon ? Question délicate en vérité, mais qu'il n'est peut-être pas impossible de résoudre. L'*humanité*, l'*élite en particulier, nous-mêmes, n'avons-nous pas eu quelque expérience de Dieu ?* C'est ce qu'on essayera d'établir.

I

LA CROYANCE DES PEUPLES

Tous *les peuples ont cru et croient à l'existence de Dieu.*

Non pas sans doute qu'ils ne se soient pas rencontrés et ne se rencontrent pas des athées. On ne méconnaît pas le fait ; on estime seulement qu'il n'empêche pas de porter une affirmation générale. Est-ce qu'il n'y a pas eu, est-ce qu'il n'y a pas encore des manchots ? le fait n'empêche pas, et justement, d'affirmer que les hommes ont deux bras. Ainsi le fait qu'il a existé et existe des athées n'empêche pas, et justement, d'affirmer que tous les hommes croient à l'existence de Dieu.

Sans doute, encore, il convient de préciser. Le « dieu », objet de cette croyance, n'a pas présenté et ne présente pas partout les mêmes qualités. Autre, le dieu — ou plus exactement les dieux — des païens et des sauvages ; autre, le Dieu des juifs et des chrétiens. Du moins l'idée essentielle demeure : c'est la croyance à des Forces, à un Esprit supérieur, à la Divinité en somme, dont dépendent les mondes et leur évolution, les hommes et les choses ; qu'il faut honorer par un culte, apaiser par des sacrifices.

Sous la réserve de l'une et l'autre remarque, on est en droit d'affirmer que tous les peuples ont cru et croient à l'existence de Dieu.

* * *

Nul doute pour *les civilisations chrétiennes* d'Europe et d'Amérique : c'est la foi au Christ-Dieu qui les a faites et les conserve.

Les civilisations asiatiques contemporaines sont en grande partie païennes, mais elles sont imprégnées de religion. On sait le culte de l'Islam pour *Allah*. L'Inde brahmaniste et boudhiste a une religion plus morale que dogmatique ; elle a du moins, au-dessus des dieux secondaires, l'idée du *Brahman*, principe suprême, « l'unique sans second. » La Chine a eu Confucius ; avec sa morale de résignation, il a accepté et défendu l'ancienne foi au *Tao-tei*, premier principe, créateur et providence. Le Japon a une religion hospitalière ; elle honore dans un même culte, et ses dieux nationaux, les *Kami* du Shintoïsme, et les dieux du Boudhisme et du Confucianisme.

Les civilisations anciennes furent également religieuses. Aucun peuple peut-être ne connut autant de dieux que les Romains : ils avaient divinisé les forces de la nature ; ces divinités secondaires étaient du moins soumises à des puissances supérieures, et finalement à *Jupiter et Junon*. Les Grecs honorent les dieux de l'Olympe, organisés en monarchie, avec *Zeus* au sommet, dieu souverain, dont un froncement de sourcils ébranle les mondes. En Assyrie et Babylonie, chaque cité, chaque province a son dieu protecteur ; ces dieux secondaires sont soumis au grand dieu de l'Etat : *Mardouk* babylonien, l'*Assour* assyrien. Divinités secondaires et divinités supérieures y sont très respectées : rois et chefs prétendent n'être que leurs lieutenants. L'Egypte honore *Amoura* créateur de toutes choses et chef d'une série de dieux célestes : on sait quels magnifiques temples leur furent très anciennement construits à Héliopolis et à Thèbes.

Et cependant à côté de ces civilisations anciennes et nouvelles vivaient et vivent encore des *peuplades sauvages*. En raison de leur état de stagnation intellectuelle, on estime que leurs idées religieuses n'ont pas sensiblement varié ; elles seraient donc aujourd'hui ce qu'elles étaient dans le passé, et représenteraient ainsi les croyances primitives de l'humanité. D'où l'intérêt de leurs études. On s'y est de fait porté avec ardeur ces derniers temps. La première conclusion avait été que ces peuplades n'avaient que des conceptions bien grossières. Une investigation plus serrée des faits conduit aujourd'hui à des affirmations tout opposées. Les indigènes australiens du Sud-Est qui en sont encore à l'âge de pierre ont une croyance religieuse relativement élevée ; ils reconnaissent un Etre suprême, un Père de tous, qu'ils appellent suivant les lieux *Baiamé*, ou *Bunjil*. En Afrique équatoriale, les Pygmées croient à *Puluga*, auteur de toutes choses qui habite le ciel et a souci de la morale ; les Bantous connaissent *Lera*, le tout-puissant, créateur de l'homme et maître de la vie ; les Batongos rendent un culte à *Mzambi* qui a créé le monde et le conserve. Chez les Indiens de l'Amérique du Nord, nous découvrons la dualité d'un dieu bon qui ne fait pas le mal, et d'un dieu juste qui punit les fautes. Les Incas du Centre adoraient l'être suprême sous le nom de *Viracocha*. Chez les Indiens de la Terre de Feu, l'Etre supérieur surveille la conduite morale. Ainsi, des peuples d'une civili-

sation rudimentaire professent des notions relativement élevées sur la Divinité ; chez d'autres, le développement de la civilisation matérielle, la complexité des relations sociales ont pu amener une dégradation des croyances. Mais pour matérialisée qu'elle ait pu devenir, l'idée de Divinité subsiste : elle est générale chez les peuples primitifs.

En somme, *l'idée de la Divinité* se trouve chez les sauvages et les civilisés, chez les païens et les chrétiens ; elle est *universelle* dans le temps et l'espace : et l'on est en droit d'affirmer que les peuples ont cru et croient à l'existence de Dieu.

* * *

Quelle est la valeur de cette croyance ?

On a pensé que son *universalité* était une preuve de sa vérité. En effet, dit-on, il est invraisemblable que l'ensemble des hommes, et dans tous les temps, se soient trompés, et aient ainsi tous et toujours admis comme vrai ce qui en réalité serait faux. Pareille erreur, en vérité, serait possible, s'il s'agissait d'une affirmation toute spéculative, et sans contre-coup pratique : ainsi fut-il pour la croyance à la rotation du soleil autour de la terre. Mais il s'agit ici d'une vérité dont les conséquenees pratiques sont des plus graves. Qu'on admette un Dieu, et donc un Souverain Maître, ou qu'on n'en admette pas, tout le sens de la vie en sera changé ; on sera soumis ou l'on sera indépendant ; c'est là une connaissance qui nous importe souverainement. A ce titre d'ailleurs la Nature devait nous éclairer : « elle ne manque pas en effet dans les choses nécessaires » : or c'était nécessaire à l'ordonnance de notre vie de savoir, et en vérité, s'il existait un Dieu.

La vérité de la croyance se trouverait donc ainsi prouvée. Soit. Mais que la nature ne puisse être en défaut, encore est-ce là un principe qui n'apparaît pas évident et qu'il faudrait prouver. Or il semble bien qu'on ne le puisse établir qu'à condition précisément d'admettre ce qui est en question, à savoir que la nature est l'œuvre d'un Dieu sage, et que en conséquence — mais en conséquence seulement — elle ne trompe pas ! Il semblerait donc que le fait de l'universalité ne suffise pas à constituer un critère de vérité. Il donne une vraisemblance, et très grande — on le reconnaît, — mais il ne paraît pas fournir une preuve.

Cette preuve on a essayé de l'établir par une autre voie, celle de *l'origine* de la croyance. Certains avaient prétendu que cette croyance avait été introduite à un moment de l'histoire, peut-être par certains chefs intéressés à la répandre ; ils y auraient trouvé un moyen de contenir leurs sujets et de soutenir leur autorité. Sans insister sur l'insuffisance de cette hypothèse à expliquer le succès et l'universalité de la foi en Dieu, on a montré qu'elle est contredite par les faits. L'hisioire établit que la croyance en Dieu est universelle dans l'espace et dans le temps ; qu'on la retrouve en particulier chez les primitifs. Chez eux, même, on l'a noté, la morale apparaît plus pure que chez certains civilisés, les Grecs par exemple : comme si l'évolution, au lieu d'ascendante, avait été descendante.

Quelle serait donc l'origine de cette croyance qui apparaît si pure dès le berceau de l'humanité? Serait-elle la conclusion de l'intelligence, placée devant le monde, curieuse d'en rechercher la cause, et s'élevant ainsi à l'idée suprême ? Ou bien encore, serait-elle le produit d'une révélation faite par Dieu lui-même à sa créature, à l'origine des choses? L'une et l'autre hypothèse sont vraisemblables : elles ne sont pas d'ailleurs exclusives, si bien qu'il se pourrait qu'elles fussent toutes deux vraies ; il y aurait eu révélation dont l'intelligence aurait vérifié la valeur. Quoi qu'il en soit, il reste qu'en l'un et l'autre cas, *la croyance serait originelle,* et *son objet vérifié.*

Mais de sa vérité, il est possible d'apporter un autre argument qui paraît plus probant. Il est tiré de la *persistance même de cette croyance.*

Une affirmation vraie est celle que l'objection ne peut dissoudre et qui résiste aux critiques. Si elle était fausse et vide, elle ne résisterait pas à l'examen, la critique la percerait et la ferait éclater comme une bulle de savon. Elle ne résiste aux coups, elle n'en sort plus brillante que parce qu'elle est solide et forte comme un diamant. Ainsi, par exemple, la croyance à l'inégalité de nature des hommes qui aurait fait les uns esclaves et les autres libres : elle n'a pas tenu à l'examen, elle s'est dissoute à la critique ; sa fausseté est apparue et l'égalité naturelle est aujourd'hui établie. — Au contraire pour la croyance à la liberté. Elle a pu être contestée, elle l'est encore, et cependant elle résiste et si bien que ceux-là mêmes qui la nient en théorie, la défendent en pratique. — La persistance à la critique apparaît donc comme une marque de vérité ; on peut même ajouter que la vérité se trouve d'autant mieux établie que la critique a été plus longue et qu'elle a été plus vive.

C'est le cas pour la croyance en Dieu. Cette croyance était en effet de nature à soulever des critiques. Elle apparaît au premier abord comme une gêne pour l'intelligence. S'il y a un Dieu, voilà la raison limitée dans le choix des systèmes d'explication, et elle doit écarter tous ceux qui iraient à rejeter le Créateur. De fait, s'est-on assez plaint de la sujétion du dogme, des restrictions qu'il apporte à la liberté de pensée, de l'esclavage où il voudrait soumettre la raison ! Gênante pour l'intelligence, la croyance en Dieu l'est plus encore, apparemment du moins, pour le cœur. Le Créateur admis, on cesse d'être libre dans la direction à donner à sa vie : il faut suivre les commandements de Dieu, se soumettre à sa volonté : qu'on ne cherche plus le plaisir, il le défend ; qu'on se fasse violence à soi-même, il l'ordonne. Décidément Dieu est le grand Gêneur ! Ah ! s'il était possible de l'écarter, cet importun...

La critique s'y est de fait exercée. De tout temps, il y a eu des athées. La Grèce a ses sophistes ; le Bas Empire Romain, ses matérialistes ; la Renaissance, ses impies ; la Révolution, ses sectaires. De nos jours surtout, la philosophie positiviste

tend à écarter Dieu comme étant l'Inconnu, « Dieu n'est pas objet de science » ; l'orientation officielle est nettement athée : et elle n'a été que trop suivie. On affecte dans les discours de ne point prononcer le nom de Dieu, on le supprime dans les manuels scolaires ; des conférences, des livres ont été rédigés contre lui. On a paru faire la guerre à Dieu.

Et malgré *ces critiques*, et malgré *ces passions*, et malgré *ces luttes*, que voyons-nous? La *croyance en Dieu a traversé* les siècles, nous la retrouvons toujours et partout, et l'épreuve présente a montré que bien loin d'être éteinte en les cœurs, elle y brille plus vivement ; déjà la réaction a commencé, profonde et puissante, contre le mouvement athée. Et c'est ainsi qu'au milieu des contradictions, la croyance en Dieu a persisté ; elle subsiste vivante. Vaine et vide, eût-elle pu durer ? Elle n'a tenu et ne tient que parce que fondée et ferme : elle est donc vraie.

* * *

Nous avons ainsi en la croyance des peuples une *vérification en quelque sorte expérimentale* de l'existence de Dieu. Elle apparaît justifiée dans et par la foi qu'on a en lui.. On peut vraiment dire qu'ici la foi vérifie son objet.

II

L'AFFIRMATION DE L'ÉLITE

Il est parmi les hommes certains individus que nous entourons d'une admiration respectueuse. Ils paraissent s'être élevés au-dessus du niveau commun par leur vertu ; mais leur bonté les a maintenus en communion sympathique avec leurs frères. Ils forment ce qu'on appelle l'élite.

* * *

Encore convient-il de préciser, et de bien marquer quels sont ceux que nous rangeons en ce *groupe privilégié*.

Ce ne sont *pas les heureux*, les privilégiés de la fortune. Il en est sans doute à qui le sort sourit ; tout leur réussit : santé, richesses, succès, ils ont tout réuni ; on les appelle les heureux de la terre. Ceux-là on peut les envier, mais pas nécessairement les estimer comme tels. Au contraire même, s'ils ont manqué de droiture dans l'acquisition de leur prospérité, s'ils en font un usage tapageur, et sans compassion et générosité pour les misères voisines, ils auront beau être riches, heureux : ils seront, moralement, ordinaires ou petits, et le jugement populaire ne les classera pas dans l'élite.

Non plus les puissants du monde : députés ou ministres influents, princes ou empereurs respectés. A la vérité, la valeur du crédit et l'éclat de la puissance, les revêtent de prestige. Ils pourront être comme tels, redoutés ou estimés, enviés ou jalousés. Ils ne forceront pas pour autant l'admiration. Que même, ils mésusent de leur puissance et commettent injustice et tyrannie, nous leur refuserons l'estime, nous les mépriserons, bien loin de voir en eux des représentants de l'élite sociale.

Pas plus nous n'en verrons dans *les princes de la pensée*, du moins comme tels. Sans doute la puissance intellectuelle donne à ses favoris un prestige, particulièrement apprécié de nos jours. La science nous en impose. C'est vrai. Mais si elle provoque l'étonnement, l'admiration, elle n'appelle pas nécessairement l'estime. Il faudrait qu'elle écarte en ses disciples tout défaut qui choque. Or ce n'est pas toujours le cas, et c'est ce qui explique que malgré leur génie le philosophe de Genève et le littérateur de Ferney, en particulier, ne seront pas rangés parmi l'élite de l'humanité.

Il apparaît de ces constatations que ce ne sont pas les avantages extérieurs qui constituent l'élite. De pareils avantages sont donnés par la nature et ne supposent pas l'effort, le mérite. Ce qu'il faut, en effet, ce sont *les qualités morales*, la droiture, la bonté, la beauté ; et il est requis de plus que ces qualités soient poussées à un haut degré de développement. Qu'un homme s'efforce d'acquérir la vertu, que par un travail continu il s'élève, et se distingue : alors nous reconnaîtrons en lui un type supérieur d'humanité. Il appartiendra à l'élite.

Or parmi cette élite, brillent d'un éclat tout particulier ceux que nous appelons *les Saints*. Quelle que soit l'opinion que l'on professe, que l'on soit libre-penseur ou croyant, force est d'admettre cette conclusion. Les faits sont là ; ils révèlent dans les saints, regardés même du seul point de vue humain, les plus beaux représentants de l'humanité : par leur vertu, leur force et leur grandeur morale, ils constituent sans contredit une élite, on peut même dire *l'élite*.

* * *

Le fait admis, une question se présente aussitôt. *Qu'est-ce donc qui a permis aux Saints de s'élever ainsi ?* Interrogeons-les, ils donneront eux-mêmes la réponse. L'enquête serait immense s'il fallait les interroger tous. Heureusement qu'il est parmi eux des individualités typiques. Il suffira de s'en tenir à celles-là et de généraliser leur réponse.

Certains Saints se distinguent surtout par leurs *vertus intimes*. On connaît *S. François d'Assise :* quelle âme limpide et lumineuse, candide et chaude ! Quelle aimable et jolie figure ! Elle rayonne sur ses contemporains ; et son charme s'est depuis étendu et continué. La légende des *Fioretti* l'a popularisée, et aussi la peinture ; l'histoire, aussi bien protestante que catholique, s'est efforcée de nos jours à la faire revivre. — Or pareille beauté d'âme a reparu récemment en la petite *sœur Thérèse :* même limpidité, même candeur, même beauté ; même rayonnement aussi, doux et bienfaisant ! — Et si nous demandons à ces Saints le secret de leur beauté, voici leur réponse. Pour S. François, c'est sa vie de prière, de communion avec Dieu dont il nous a laissé un écho dans son cantique au soleil : « Loué sois-tu, Seigneur, pour toutes les créatures et tout particulièrement pour notre frère le soleil qui est beau et rayonnant... Loué sois-tu, pour nos sœurs la lune et les étoiles... claires et précieuses et belles... » Même élan en petite sœur Thérèse :

« Mon Dieu, que votre petite reine ne cherche et ne trouve jamais que vous seul : je m'offre à vous, afin que vous accomplissiez en moi votre volonté, sans que jamais les créatures y puissent mettre obstacle. »

Voilà la beauté d'âme. Voici la *grandeur intellectuelle*. Elle a jeté un vif éclat avec *S. Augustin*. Le brillant professeur de rhétorique, le profond penseur, devenu évêque, déploie tout son génie à la défense de la cause religieuse. Partout il poursuit l'erreur en ses discours, en ses traités il expose, sans relâche et brillamment, la vérité ; et son immense travail fait de lui incontestablement le docteur le plus puissant de son siècle et l'un des maîtres les plus influents de la pensée dans tous les temps. Qui le soutenait en ses efforts, quelle ardeur allumait son génie ? Il le dit : le zèle et l'amour de son Dieu : « Beauté toujours ancienne, beauté toujours nouvelle, qu'il a connue trop tard, et trop tard aimée, » — mais qu'il veut du moins comme en compensation et de toutes ses forces faire connaître et aimer. La même pensée a inspiré son émule du XIIIe siècle. *S. Thomas* s'est efforcé de pénétrer et de ramasser toute la science de son temps : et lorsqu'il en fut maître, il l'ordonna à la défense et à l'exposition de sa foi. Il l'a fait avec un succès tel que ses ouvrages, que la *Somme* en particulier, sont demeurés les guides de la pensée chrétienne. Or il trouvait lui aussi ardeur et inspiration auprès de son Dieu. Il avoue avoir recueilli beaucoup plus de lumière en la méditation, au pied du crucifix, que dans les livres.

D'autres Saints se sont distingués par leur *dévouement* à leurs frères. Avec sa bonhomie souriante et son cœur généreux, *S. Vincent de Paul* présente bien le type du saint français. Il est d'ailleurs universellement connu par ses œuvres de charité. Apitoyé par la misère des pauvres, il se fait leur avocat auprès des riches. Il apporte à son ministère une telle conviction que les mains et les cœurs s'ouvrent. Il peut, de ses charités, ravitailler les provinces de l'Est ravagées, dépouillées par les guerres de la Fronde ; il recueille, nourrit et élève les enfants trouvés. Il fonde pour les malades l'Ordre de la Charité. Il a pour l'aider en cette œuvre *Mademoiselle Le Gras*. Jeune veuve, riche et belle, elle a renoncé au plaisir qui l'attend dans le monde, et sous la conduite de Monsieur Vincent elle se dévoue elle aussi à l'œuvre des pauvres. Ensemble ils forment les admirables Filles de la Charité. Sous la robe bleue et la cornette blanche, elles restent aujourd'hui, comme jadis, universellement connues et aimées. Or, la source de cette charité n'est pas un humanisme sentimental, — il eût failli à la tâche, — c'est la foi. Le père et la fille spirituelle voient Dieu en l'âme de leurs frères souffrants et cette pensée allume et soutient leur charité admirable.

C'est la charité encore sous la forme du patriotisme qui inspire « les saintes guerrières, » comme on a dit, dont notre France s'honore. Au Ve siècle l'invasion des Huns menace Paris : les habitants effrayés ne songent qu'à s'enfuir. *Geneviève* les rassure : qu'ils restent, aucun mal ne leur sera fait. Et l'invasion passe sans les meurtrir : Geneviève veillait sur sa bonne ville. Mais d'où lui venait sa confiance et sa réconfortante influence ? De sa foi toujours. Consacrée à Dieu dès l'enfance, elle le servait dans la retraite et la méditation : et c'est dans la prière, dans la communion avec son Dieu, qu'elle puisait inspiration et courage. Le patriotisme éclairé et bienfaisant de *Jeanne d'Arc* n'a pas une autre source. On sait son œuvre admirable : la France vaincue, découragée, rendue à la confiance et au succès. On sait les difficultés qu'eut à surmonter la jeune fille. Mais elle a foi en sa mission. « Fille de Dieu et venant de par Dieu, elle ira jusqu'au bout. » Si l'épreuve est trop forte « elle se retire à part et prie Dieu..., » et la prière achevée, elle entend une voix qui lui dit : « Fille de Dieu, va ; je serai à ton aide, va..., » et quand elle entend cette voix, « elle est heureuse, elle y a puisé force. »

La foi a inspiré de grands actes dans l'amour du prochain : elle en a inspiré d'aussi beaux dans l'*amour de Dieu*. Voici *S. Martin* de Tours, l'apôtre des Gaules. Il ne peut souffrir que ses frères restent dans les ténèbres et les misères du paganisme. Pour les éclairer, il va partout prêcher la foi : villes et campagnes l'entendent successivement, et s'il fallait énumérer les pays où l'a poussé son zèle, c'est toutes les provinces de France qu'il faudrait citer. Or une seule pensée le soutenait en ces voyages missionnaires : le service de son Dieu par la conversion de ses frères. Il le révèle lui-même sur son lit de mort, en de touchantes paroles que l'histoire a conservées. Il entrevoit donc, — après tant de labeurs, — le repos du ciel, mais cependant ses disciples le prient de rester encore près d'eux à leur aide : « Mon Dieu, soupire le saint, si je puis être encore utile à mon peuple et à votre gloire, je veux bien, je ne refuse point le labeur. » Le saint apôtre a eu de nos jours un émule : le *Curé d'Ars*. S. Martin allait aux foules ; les foules viennent au Bienh. Vianney. Il y a dans l'éclat de ses regards, l'ascétisme de ses traits, l'onction de ses exhortations, la chaleur de ses prédications, un tel accent de zèle qu'il pénètre et gagne les cœurs, qu'il attire et retient, et convertit par dizaine de milliers. Or c'est le zèle pour son Dieu qui soutient cet apostolat : « Quel dommage que des âmes si chères à Dieu se perdent pour l'éternité ! Oh ! arracher une âme à ce malheur est plus agréable à Dieu que tous les sacrifices. » Et, à cet effet, le saint prêtre eût accepté lui aussi, au lieu du ciel tout de suite, de rester sur la terre jusqu'à la fin du monde, pour se dévouer à la conversion des pécheurs.

Les apôtres donnent leur vie ; *les martyrs* offrent leur mort. Des femmes, des jeunes filles, en ont donné d'admirables exemples. Ici, c'est une servante : *Blandine de Lyon*. On la presse de renoncer à sa foi ; vainement. On la condamne aux bêtes ; elle attend, douce et résignée, l'heure du martyre. Bien plus, dans la prison, elle exhorte ses compagnons de supplice et leur passe son ar-

deur. Loin d'abattre son courage, les menaces, les coups, le spectacle de ses frères déchirés l'exaltent bien plutôt : et elle va au supplice douce et forte. Douceur et force, elle les puisait en sa foi, en sa prière, dit le récit du martyre, qu'elle répandait abondamment. Et de même *sainte Reine d'Alise*. Ni les promesses, ni les menaces ne parviennent à la détacher de sa foi. Prison, verges, ongles de fer, rien ne l'ébranle ; ni les chevalets, ni les flammes non plus ; et non plus l'interruption et la reprise du supplice. Elle reste et meurt forte : elle pouvait avoir quinze ans. Le secret de sa confiance ? sa foi. « Mon Dieu, disait-elle durant le supplice, brisez les liens qui me retiennent à la terre ; que je monte bientôt dans les cieux vous offrir le sacrifice de louange. »

Et *ce mouvement de sainteté ne s'est point ralenti.* Sous forme d'idéal de pureté ou de grandeur morale, de charité ou de dévouement, de zèle ou d'apostolat, il se continue de nos jours. Il se poursuit dans les cloîtres et dans les hôpitaux, à la maison ou sur les champs de bataille, en notre pays et dans les missions. Des religieux et des religieuses en sont les héros, des prêtres et des laïques, des infirmières et des combattants, des mères de famille et des jeunes filles. Des prix de vertu solennellement décernés de temps à autre, des monographies, des récits, des constatations personnelles ont pu le révéler. Et chez les Saints d'aujourd'hui, comme chez ceux du passé, l'idéal s'alimente aux mêmes sources : la prière, la foi, la croyance en Dieu.

* * *

Il apparaît donc que dans cette élite que constitue la sainteté, *la croyance en Dieu a été féconde,* magnifiquement féconde.

De ce fait une importante conclusion doit être dégagée : si la croyance en Dieu est féconde, *c'est qu'elle est vraie.*

En effet, tout de même que c'est aux fruits qu'on reconnaît l'arbre, c'est à sa fécondité qu'on reconnaît la vérité d'une doctrine. Supposez qu'elle soit vide, elle ne saurait nourrir, fortifier, élever, grandir encore, et faire des martyrs. S'alimente-t-on avec le néant ? De toute évidence, non. Les faits le montrent d'ailleurs. Voici le stoïcisme. Il a pu avoir, il peut avoir des partisans, en théorie à tout le moins : mais quelle fut, quelle est son influence pratique ? Serait-ce bien s'éloigner de la vérité que de l'estimer à peu près nulle ? Ce n'est pas étonnant : il ne nourrit pas, il ne soutient pas ses adeptes : il est vide. On parle encore de la religion du progrès : il ne paraît pas qu'elle ait beaucoup de partisans, ni surtout qu'elle les ait élevés, grandis ; pas étonnant non plus : le progrès n'est qu'un mot. Il demeure donc qu'une doctrine vide ne nourrit pas.

Tout au contraire pour la croyance en Dieu. Les faits sont éclatants qui révèlent son action. Elle a illuminé les intelligences, purifié les cœurs, elle a allumé la charité, elle a soutenu les dévouements, elle a enthousiasmé les courages et décuplé les forces ; elle a nourri, entretenu, fortifié ses fidèles ; elle les a élevés et portés au-dessus du niveau commun : elle les a grandis d'autant plus qu'ils croyaient plus.

* * *

Mais si cette croyance agit, et si magnifiquement, c'est donc qu'elle n'est point vide, c'est donc qu'elle est vraie, c'est donc qu'il y a effectivement un Dieu, qui se communique à ses fidèles et agit en eux.

Et c'est ainsi que *la foi* même de cette élite que sont les Saints *porte en elle-même sa vérification,* et confirme ainsi la vérité de la croyance en Dieu.

III

L'EXPÉRIENCE PERSONNELLE

« *Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé.* » Pascal veut désigner par là cette mystérieuse inquiétude, cette étrange activité qui serait dans l'âme le travail même de Dieu. Ne l'aurions-nous point personnellement ressentie, cette action mystérieuse et divine ?

* * *

Il semble qu'elle se traduise sous une double forme. C'est, d'une façon générale, *le sentiment d'un besoin,* d'un appel. A de certains moments privilégiés, c'est l'*impression d'une rencontre,* d'un apaisement.

Qui n'a senti un jour ou l'autre la *mélancolie,* la *tristesse de la vie ?* C'est l'impression d'une déception, d'une désillusion, comme d'une attente frustrée... et puis c'est comme la sensation d'un malaise, d'un vide au cœur... parfois même de lassitude et dégoût.

Elle naît parfois sans cause apparente. Libérée des occupations et des soucis qui tout à l'heure l'absorbaient, l'âme s'est retrouvée seule en face d'elle-même ; et voici que, sans qu'elle sache pourquoi, elle s'est sentie envahie par une mystérieuse tristesse ; elle en est étonnée et surprise... et cependant la mélancolie s'étend, et fait mal, au point de faire pleurer.

Parfois c'est à la fin d'un plaisir, au soir d'un jour de fête. « Eh quoi ! si tôt passé ! » On avait eu un moment de distraction, l'illusion du bonheur, et voici que va reprendre la banalité de la vie ordinaire...

D'autres fois c'est à l'occasion d'un mécompte insignifiant en soi, mais point tout de même pour une âme délicate : une injustice, un geste offensant, un mot piquant de la part du prochain moins : un manque d'égard, de la froideur, une attention de notre part qu'il n'a pas comprise ; ou bien c'est, vis-à-vis de soi-même, un échec ; on avait une résolution, on s'était promis un effort, et puis l'on a failli ! Et pour ces causes, ou autres semblables, la tristesse est venue.

Plus ordinairement, elle vient à l'occasion d'une souffrance : un mal physique qui nous déprime, ou qui s'est attaqué à un ami qu'il mine ; une meurtrissure intime ou des angoisses d'affection ; une séparation, un deuil. On a pu réagir sur le coup et paraître froid ; mais la dépression est venue, et la lassitude, et le dégoût.

Mais quelles que soient les occasions qui la provoquent, cette tristesse n'a qu'une cause, au fond. De toute l'énergie de notre être, nous tendons à la vie, au bonheur : nos besoins sont immenses ; les satisfactions sont minimes. Que nous recherchions les plaisirs sensibles, ou les joies de l'affection, les richesses ou les sciences, la gloire ou le dévouement social, l'effort est toujours douloureux et les satisfactions toujours parcimonieuses. Notre monde n'est ni riche, ni généreux. Il y a disproportion entre notre attente et les réponses qu'il y fait. Il nous apparaît bientôt comme trop petit pour nous suffire : de là cette *impression de vide,* et la tristesse de la vie.

Elle n'est heureusement pas déprimante. Au lieu de nous abattre, elle vient nous stimuler. Elle provoque la réflexion : et celle-ci éclaire et précise l'impression et nous montre qu'en effet la terre est insuffisante à nos besoins. Il nous faudrait autre et mieux. Nous ne nous arrêtons pas d'ailleurs à cette conclusion spéculative ; c'est qu'elle n'apaise pas les besoins : ils réclament toujours, et sous la pression de leurs appels nous en venons à souhaiter, à rechercher en effet autre et mieux, à nous élever au-dessus de notre terre pour nous orienter vers je ne sais quelle mystérieuse région, plus riche et plus généreuse. Il se peut bien que nous ne la connaissions pas encore, mais nous en sentons le besoin, et dans ce besoin même, cet appel, ce travail intime, nous commençons à la pressentir. C'est ainsi que la tristesse, que le vide de la vie nous *excite à la recherche d'une plénitude bienfaisante*.

Il a pu paraître qu'à de certains moments nous entrons en *contact avec cette plénitude,* comme si elle voulait par là nous assurer de la justesse de nos recherches, et tout à la fois nous stimuler.

Ce fut peut-être à l'occasion d'une souffrance ou d'une épreuve. La perspective, la seule pensée de son approche m'avait déjà effrayé : vainement j'avais cherché à fuir, le mal était venu et me tenait sous son étreinte. Ou du moins c'était l'un des miens qui était dans la souffrance, et l'angoisse de son sort me tenaillait. Peut-être même la mort avait frappé, et c'était maintenant l'amertume du deuil. Et dans l'épreuve j'avais cherché autour de moi protection, soutien, défense, consolation. Vainement... Je me trouvais seul dans la lutte ou dans ma tristesse : tout espoir avait fui ; lassé, je m'étais replié sur moi-même, et j'avais mieux encore senti ma faiblesse et mon impuissance. Et c'est alors, qu'à bout de tout secours, j'ai jeté vers les cieux un appel à l'aide... Peut-être que quelque force supérieure entendrait... Et voici que j'ai effectivement senti l'apaisement descendre en mon âme, la confiance est revenue, et avec elle la force et le courage : c'était comme si une protection et un secours d'en haut m'avait été accordé ; de fait un mystérieux changement s'était opéré en moi : j'étais consolé, affermi et vaillant désormais.

D'autres fois, ce fut comme si mon intelligence avait été tout d'un coup illuminée. Ayant telle affaire difficile à traiter, telle relation délicate à conduire, je m'étais recueilli, et voici qu'une ligne de conduite m'est apparue, à laquelle, semblait-il, rien ne m'avait préparé : elle s'est trouvée heureuse, cependant, et les événements en ont depuis montré la sagesse. Ou bien c'était à un moment plus important de ma vie : le choix d'une carrière ; un attrait, un appel s'est manifesté soudain et j'ai compris ma voie, ou bien ce fut une lumière sur l'orientation de la vie. Je *savais* par expérience qu'est-ce qui en fait la grandeur, et que ce ne sont pas les plaisirs ou les richesses, mais la beauté morale : seulement je ne l'avais pas *senti ;* et voici qu'à l'occasion d'une réflexion, d'une lecture, d'une conversation ou d'une prière, j'ai senti, et ce fut le point de départ d'une conversion morale. Il y a dans la vie de ces rayonnements, de ces coups de lumière, qui viennent on ne sait comment, mais qui sont toujours bienfaisants.

Il peut y avoir aussi *de bien consolantes impressions*. J'ai senti par exemple très vive, à de certains moments, la détresse du cœur. J'aurais aimé la bonne harmonie, l'entente avec mes frères, bien plus la sympathie. Et j'ai trouvé l'incompréhension, la froideur, la méchanceté... J'avais du moins recherché l'affection de quelque ami, je n'en ai pas rencontré, ou si j'ai eu ce bonheur, la séparation ou la mort me les a pris, et je suis resté seul. J'ai goûté l'isolement. Mais la solitude n'est pas naturelle. La terre ne répondant pas, j'ai appelé au ciel... Et l'impression est venue, réconfortante, que je n'étais pas seul, que de là-haut on pleurait sur moi, on veillait sur moi, on m'aimait.

Que l'on me soutenait aussi... J'ai fait l'expérience de ma faiblesse et de ma misère morale. Avec une douloureuse surprise, j'ai senti naître en moi les pensées méchantes et troubles et j'ai vu que le mal avait des attraits. J'ai voulu lutter : hélas ! j'ai constaté des échecs, des défaillances. J'ai renouvelé des résolutions, j'ai connu de nouvelles chutes : j'ai éprouvé la faiblesse de ma volonté. Malheureux homme que je suis, méchant et faible ! Défiant de mes forces, j'ai appelé à l'aide, j'ai prié. Et voici que peut-être l'estime que j'avais eue jusqu'ici pour le bien, a été sentie, en de certaines occasions, plus vive, et qu'il en est resté un goût, un aimable attrait pour la beauté morale ; et voici que ma volonté soutenue a pu se redresser et triompher : c'est comme si *une assistance* d'en haut m'avait été donnée.

En somme, soit dans l'ordre physique soit dans l'ordre intellectuel, affectif et moral, nous avons pu *sentir à de certains moments privilégiés une bienfaisante intervention* passer sur notre vie.

Est-ce à dire que ce mystérieux travail d'appel et d'assistance soit également ressenti par tous ? Non, il est des âmes dissipées qui ne l'ont peut-être jamais éprouvé. Tout entières retenues au dehors par les occupations et les soucis matériels, elles n'ont ni la facilité, ni le goût de se replier sur elles-mêmes pour écouter les battements de leur intérieur ; elles n'y saisiront donc aucun écho de l'au-delà. Tout autres les âmes réfléchies. Du fait

qu'elles savent se distraire du monde extérieur pour se regarder et se sentir vivre, il serait bien étrange qu'elles n'aient pas constaté en elles la présence de cette mystérieuse action. Elle leur sera d'autant plus sensible qu'elles seront elles-mêmes plus délicates et plus pieuses : les touches seront plus vives et plus sensibles. L'expérience des mystiques en fait foi.

* * *

Reste à savoir *d'où procède* cette mystérieuse et bienfaisante activité.

Elle ne vient *ni de la terre ni de ses biens.*

En effet le sentiment du vide, l'appel à un complément est éprouvé malgré leur présence. Ils ont paru un moment donner satisfaction, mais il a été bien senti qu'elle était imparfaite. Ni les biens sensibles, ni les sciences, ni les affections, ni les dévouements n'ont suffi à l'apaiser. Bien plutôt ils l'auraient encore excité. La part de satisfactions apportées a prouvé la valeur du besoin ; de la sorte elle l'a confirmé, grandi. Mais par suite même de ce développement, l'insuffisance des biens présents est apparue davantage, et l'appel vers plus et mieux est devenu plus pressant.

Pas plus qu'ils ne sont l'objet de nos aspirations profondes, la terre et ses biens ne sont cause de la plénitude de vie éprouvée à de certains moments. En vain j'avais eu recours à eux : je n'avais trouvé ni la lumière, ni la consolation, ni le réconfort, ni l'énergie nécessaire. Des expériences répétées m'ont confirmé qu'ils n'avaient pas ces privilèges. Et la réflexion est venue me montrer qu'elles supposaient en effet une vertu supérieure. Si donc je fus parfois aidé, si j'ai ressenti se répandre en mon âme une plénitude de vie, elle venait d'ailleurs que des biens terrestres.

Mais cette mystérieuse activité n'aurait-elle pas jailli en ce cas d'énergies insoupçonnées enfermées au plus profond de mon propre être, de ce qu'on appelle *la subconscience ?* Ne viendrait-elle pas de moi, en somme ?

Elle n'en procède pas d'abord dans sa forme de besoin et d'appel. Il pourrait sembler à première vue qu'il en est autrement. Rien de plus intime, de plus personnel qu'un besoin : mais si c'est en nous-mêmes que s'élabore le besoin, reste à savoir si c'est nous-mêmes qui le formons. Evidemment il n'y a besoin que de ce que nous n'avons pas, que de ce que nous ne sommes pas. Ce vers quoi nous tendons, c'est précisément tout ce qui nous manque, tout ce que nous ne sommes pas : en sorte que l'objet qui provoque nos besoins et sollicite nos efforts, tout en nous étant très intime, n'en est pas moins distinct de nous. Il est, de plus, supérieur à nous. C'est en effet l'aspect sous lequel il se révèle à moi aux heures privilégiées de rencontre : il me donne le soutien, la lumière, le réconfort, l'énergie qui me manquait ; il me redresse, me grandit, et m'élève. De là cette impression d'épanouissement, de plénitude d'être, lorsqu'il agit en moi. J'ai sensation alors d'une vie plus large, plus haute, meilleure. De tels effets supposent une activité supérieure.

Qu'est-elle donc enfin cette mystérieuse activité ?

Elle est tout ce qui me manque et manque aux biens créés, elle est tout ce qu'ils ne sont pas, et ce que je ne suis pas. Et d'autre part elle agit en moi, elle ne permet pas que je m'arrête aux biens créés, elle stimule les efforts vers une vie plus riche, et comme pour me soutenir et m'encourager en cette voie, elle m'en offre à l'occasion les prémices : d'un mot, elle m'appelle et m'aide à me dépasser vers la plénitude d'être et de vie.

Mais *transcendance et plénitude* sont deux caractères divins ; cette activité mystérieuse serait donc l'action même de Dieu en moi ? « Sans en connaître le nom et la nature, dit le philosophe, on peut deviner son approche, et comme éprouver son contact, tout ainsi que dans le silence de la nuit on entend les pas, on touche la main d'un ami qu'on ne reconnaît pas encore. » Les mystiques l'ont senti et affirmé. Pas de doute pour une sainte Thérèse ou un S. Ignace, par exemple : ils ont la certitude que Dieu agit en eux.

Que l'âme réfléchisse donc et se recueille, qu'elle appelle et qu'elle prie ; il lui sera possible de constater en elle ce sentiment de l'insuffisance du créé, et cet appel vers l'Infini, et peut-être aussi l'action même de l'Infini qui l'attire, l'éclaire et la soutient. Alors elle pourra vérifier en sa propre vie l'*action de Dieu :* et ce serait *de la divine existence* une *preuve décisive.*

RÉSUMÉ DE LA TROISIÈME PARTIE

En résumé, la croyance des peuples, les affirmations de l'élite, l'expérience personnelle même, nous apparaissent comme autant de faits qui vérifient l'existence de Dieu. En eux, il se révèle, il agit, il traduit sa présence d'une façon en quelque sorte sensible. Tout à l'heure, elle n'était que conclue — d'une manière rigoureuse, c'est vrai, mais tout de même abstraite et froide, — et l'esprit hésitait. La voici maintenant — au sens où nous l'avons précisé — vérifiée, expérimentée ; et la certitude est venue. Aux démonstrations intellectuelles se sont ajoutées les raisons du cœur. L'expérience a confirmé le raisonnement. Plus de doute ; en vérité, Dieu existe.

CONCLUSION : L'Unique nécessaire

Dieu existe. La vie de l'homme reçoit de ce fait toute sa valeur.

Sans Dieu, en effet, *sa vie reste misérable.* Ses besoins sensibles, intellectuels, affectifs, idéaux, moraux et sociaux, — on le sait, — ne sont pas satisfaits par les biens de la terre, et ne le seront jamais. Leur appel est trop vaste, et ces biens trop petits. Limité aux créatures, l'homme resterait donc, à jamais, inachevé, malheureux.

Avec Dieu, tout change ; et des possibilités d'*achèvement* et de *bonheur* apparaissent. A la faiblesse humaine il fallait une protection contre les forces sournoises ou brutales d'une nature formidable et bien souvent hostile. Voici Dieu, il est le Créateur de l'homme et le souverain Maître de toutes choses ; il pourra donc assurer à sa

créature préférée l'appui nécessaire. — A son intelligence il fallait des lumières et des certitudes sur le sens de la vie, et le but à lui donner. Voici Dieu. Il est la souveraine sagesse : il pourra fournir les connaissances désirées. — A sa volonté défaillante il fallait un soutien discret et puissant. Voici Dieu. Il est délicatesse et force : il pourra donner l'aide requise. — A son cœur il fallait les joies d'une affection immense donnée et reçue. Voici Dieu. Il est toute Beauté et toute Bonté : il sera par excellence l'ami attendu. — A sa conscience il fallait des garanties que le mal ne serait pas toujours triomphant et que la vertu aurait un jour sa récompense. Voici Dieu. Il est la justice même : il assurera l'ordre moral. — A ses sentiments il fallait une société respectueuse et bienfaisante. Voici Dieu. Il est le Droit et l'Amour : par lui règneront parmi les peuples la justice et la charité.

Dieu se révèle donc dès maintenant comme le Bien suprême, capable de satisfaire toutes nos tendances. La raison qui affirme son existence a entrevu du même coup ses richesses, et le surcroît de vie et de bonheur qu'il promet. Dieu lui apparaît comme l'*Unique désirable,* comme l'*Unique nécessaire*.

Mais ces prévisions, mais ces espérances seront-elles réalisées? *La Raison* le soupçonne bien, mais comme en énigme et à travers un voile. Il appartient à *la Foi* d'écarter le voile, et de conduire l'homme à l'intimité de son Dieu et à la réalisation de ses espoirs.

FIN

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XLIX

LA PRUDENCE CHRÉTIENNE. — LA FIDÉLITÉ A LA VOCATION

Obsecro vos ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis.
Je vous conjure de marcher dignement dans la vocation par laquelle vous êtes appelés.
(Ephes., IV, 1).

Il n'est rien, dans la vie chrétienne, qui soit dépourvu d'importance et puisse être impunément négligé. Les moindres actes de vertu ont leur grandeur et leur mérite ; les plus petites fautes ont leur malice et leurs responsabilités ; les exercices de piété les moins considérables ont leur profit, et leur omission exerce toujours des répercussions défavorables. Le chrétien ne peut donc traiter légèrement aucun détail de sa conduite. Il doit pratiquer, dans le gouvernement de sa vie, une prudence qui fasse attention à tout, et, comme la Providence divine, « atteigne d'une extrémité jusqu'à l'autre : *attingit a fine usque ad finem.* » (Sag., VIII, 1).

Il se présente pourtant, au cours de l'existence humaine, des circonstances particulièrement graves, dans lesquelles il est plus nécessaire qu'en toutes les autres d'agir avec sagesse. Là, l'imprudence pourrait avoir des conséquences redoutables, et son auteur s'exposerait aux plus grands des malheurs.

Nous nous occuperons, dans cet entretien, d'une de ces circonstances. Elle se présente à tout homme au moment où, l'enfance écoulée, son âge le met en demeure de choisir un genre de vie et de prononcer sur ce qu'on appelle *sa vocation.*

Que la prudence lui soit alors souverainement nécessaire, je le montrerai en rappelant brièvement *la théorie traditionnelle de la vocation.* — Il ne me restera plus, ensuite, que d'en venir à *la pratique,* en disant quels sont, à l'égard de la vocation, *les préceptes dictés par la prudence chrétienne.*

I

Vocation veut dire *appel.* — On se sert de ce mot pour désigner l'appel par lequel Dieu invite les hommes à accepter et à remplir ici-bas le rôle pour lequel il les a créés.

Il est des vocations *collectives* et des vocations *individuelles.* — Tous les hommes ensemble sont appelés à la pénitence, à la vie chrétienne et au salut éternel. Aussi bien, les peuples ont leur vocation nationale. Le peuple juif avait la sienne, dont parlent longuement les Ecritures ; et vous n'êtes pas sans avoir quelquefois entendu parler de la vocation de la France. — Quant aux vocations *individuelles,* elles sont aussi nombreuses que les hommes ; car, au dire des écrivains spirituels, tout être humain a la sienne.

Ecoutez ce qu'en a écrit l'un des auteurs les mieux appréciés du XIXe siècle. — Il part de ce principe que la Providence divine n'envisage point les hommes « seulement en masse et par multitudes », mais en particulier, et qu'elle s'individualise à l'égard de chacun d'eux. « De toute éternité, dit-il, Dieu a déterminé de me créer, moi, et non pas simplement un homme de plus. Par cette création, il me choisit, de préférence à des créatures sans nombre qu'il laissa dans le néant. Il y eut en moi quelque chose qui n'a pas de nom et qu'il a préféré, une spécialité qui a fixé son amour... Cette attention spéciale ne cesse jamais... Il y a sans cesse d'autres hommes qui meurent ; et moi, je suis marqué pour la conservation... Ne dois-je pas en conclure qu'aux yeux de Dieu j'ai ma place particulière dans les proportions de son vaste univers ? Evidemment, j'appartiens à un plan ; j'ai une place à remplir, une œuvre à faire ; et c'est moi, c'est ma spécialité individuelle, à qui cette œuvre et cette place sont réservées... Chaque homme a une vocation distincte, une vocation personnelle, qui peut ressembler à celle des autres, mais qui n'est pas précisément la même... Oui, chacun de nous a sa vocation à lui... Il n'y a pas d'homme ni de femme qui soit un double emploi sur la terre... Cette vocation, quelle qu'elle soit, est la volonté de Dieu sur nous » [1].

Une comparaison vous expliquera cette vérité.

[1] P. Faber, *Conférences spirituelles :* Tous les hommes ont une vocation spéciale (p. 387-394).

Quand un ingénieur veut construire un mécanisme, il ne se met point à produire au hasard les roues, les leviers de transmission, les soupapes et les autres pièces d'une machine. Il trace, de son ouvrage, un plan détaillé. Ce plan contient, en figure, tous les organes du mécanisme à créer. Il prévoit avec une rigoureuse exactitude quels ils seront, les proportions de chacun, la place qu'il occupera, le rôle qu'il remplira. L'art du constructeur l'ordonne ainsi, dans ses prescriptions les plus élémentaires et les plus essentielles. Et cela se comprend aisément. Or, Dieu, l'éternel et tout-puissant artisan qui a créé le monde, et dont la Providence appelle les êtres à l'existence suivant les indications d'une sagesse infinie, procède de même. Tous les hommes sont des rouages de cet immense mécanisme qu'est l'univers, ou, si vous aimez mieux, le monde humain. Ces rouages sont faits, eux aussi, pour des places déterminées, pour des missions précises. Et comme le divin Auteur de toutes choses ne peut pas leur assigner une place sans les inviter à l'occuper, ni une mission sans les inviter à l'accomplir, chacun d'eux a sa vocation, et sa vocation individuelle, propre et personnelle.

Je dois ajouter qu'au sens des docteurs chrétiens, toute vocation porte avec elle l'ensemble des grâces dont celui qu'elle appelle aura besoin pour accomplir son rôle. Ces grâces s'attachent à sa vocation même, et vont avec elle. Elles seront là, et nulle part ailleurs.

Voyez-vous à quelles conclusions conduisent ces théories ? Elles sont assez nombreuses. Mais voici les principales.

D'abord, tout homme doit suivre sa vocation, c'est-à-dire embrasser le genre de vie auquel Dieu l'appelle. — C'est dans l'ordre, car Dieu a le droit d'assigner une destinée à ses créatures. Si, quand il la leur donne, il use d'un droit, cette disposition s'impose à eux ; et, parce que tout droit produit un devoir, ils ont le devoir de s'y soumettre. — De plus, c'est pour eux un élément essentiel de bonheur. Rien ne rend un homme heureux comme de mener un genre de vie conforme à ses capacités et à ses aspirations, comme d'avoir lieu de se croire dans sa place, comme de se savoir fait pour l'œuvre qu'il accomplit. Il en éprouve une satisfaction d'esprit et de cœur, une paix de conscience, et quand il a la foi, un bien-être spirituel dont je ne saurais exprimer toute la douceur. Au contraire, il endure le plus douloureux des supplices, s'il n'a de goût à rien de ce qu'il fait, se sent hors de sa route et soupçonne qu'au regard de Dieu, il n'est qu'un dévoyé. — Enfin, c'est souvent une condition du salut éternel lui-même. J'expliquais tout à l'heure comment, parmi les grâces que la bonne Providence prépare à chacun de nous, beaucoup s'attachent à notre vocation. Nous les rencontrerons, si nous la suivons ; nous les perdrons, si nous prenons un autre chemin. Cette perte de grâces nous mettra fatalement dans une situation périlleuse. Elle nous rendra plus difficile l'accomplissement de nos devoirs, surtout de nos devoirs d'état. Et, par là, elle ajoutera un risque de plus aux risques de ruine spirituelle et de réprobation que nous courons, même quand nous sommes dans notre voie.

L'Evangile contient un exemple frappant de cette importante vérité. — Un jour, dit l'apôtre S. Mathieu, Notre-Seigneur rencontra un jeune homme qui, chose rare sans doute à cette époque comme elle l'est aujourd'hui, avait observé toute la loi et conservé son innocence jusqu'à l'âge d'homme. Jésus scruta, d'un coup d'œil, les secrets de cette âme et, la trouvant bien belle, il dit : « *Viens et suis-moi !* » C'était une vocation nettement caractérisée, une vocation indubitable, une vocation s'affirmant par une parole divine. C'était aussi une vocation bien belle. Le jeune homme ne sut point y répondre. Le courage lui manqua ; et l'Evangéliste ajoute qu'il s'en alla fort triste... (Mt., XIX, 16-22). Oh oui ! pauvre jeune homme, tu avais toute raison d'être triste. Tu perdais ta vocation, et avec ta vocation, une destinée digne d'envie ; car elle devait être des plus nobles et des plus glorieuses. Suivre Jésus-Christ, c'était devenir apôtre, tout au moins disciple. C'était la sainteté assurée et facile, un ministère fécond et heureux, une place de choix dans les splendeurs du Paradis. En la refusant, tu t'es condamné à l'obscurité : l'histoire ne dit plus un mot de toi ; à une existence stérile et rongée de regrets. Et je n'oserais point affirmer que, pour te retrouver aujourd'hui, il ne soit point nécessaire de te chercher ailleurs que dans les gloires éternelles...

Comprenez-vous maintenant combien la prudence est nécessaire à quiconque traite une question de vocation et quelles conséquences effroyables peuvent avoir les imprudences commises en cette matière ?

Mais il est temps d'en venir à la pratique, et de dire ce que la sagesse commande relativement à la vocation.

II

La prudence chrétienne vous donne, à cet égard, trois préceptes principaux.

1. Le premier vous oblige à rechercher avec grand soin quelle est votre vocation ; en d'autres termes, pour quel état Dieu vous a créés.

Envisagés dans ce qu'ils ont d'essentiel, et en laissant de côté les différences de détail par lesquelles se distinguent les professions similaires, les genres de vie auxquels vous pouvez être destinés se ramènent à un tout petit nombre. Ce peut être : — la consécration à Dieu, soit dans l'état ecclésiastique, soit dans l'état religieux ; — ou la vie séculière, soit dans l'état conjugal, soit dans le célibat.

Quelle est, parmi ces manières de vivre, celle à laquelle la Providence vous invite ?

L'appel divin s'affirme parfois avec une évidence saisissante, qui dispense de toute recherche. C'est une révélation expresse. C'est une impulsion intérieure irrésistible. C'est un concours d'événements et de circonstances qui ferme devant une âme presque toutes les portes de l'avenir, ne lui en

laisse ouverte qu'une seule, et, par suite, la contraint d'y passer. — Mais ces vocations manifestes sont assez rares. Le plus souvent, Dieu laisse aux hommes le soin de rechercher eux-mêmes la voie à laquelle ils sont appelés.

Pour la reconnaître, ils emploieront les moyens suivants :

a) D'abord, *la prière*. La question de la vocation est une question que Dieu a résolue dans son éternité. Il s'agit, pour ceux qui l'étudient, d'obtenir de Dieu communication de sa propre solution. Dieu la leur accordera, s'ils implorent et méritent cette faveur. Or, elle se demandera et s'obtiendra par de ferventes instances ; et elle se méritera par une vie vertueuse et pure.

b) A la prière, il faudra ajouter *l'étude des marques de vocation*.

Les principales marques de vocation sont *l'aptitude* et *le goût*.

L'aptitude résulte de ce fait qu'en appelant quelqu'un à un genre de vie déterminé, le Créateur lui a donné les facultés nécessaires pour en remplir les devoirs. Quand cet homme-là recherchera sa vocation, il n'aura qu'à examiner ses facultés : il verra facilement à quels devoirs elles correspondent ; et, par les devoirs, il reconnaîtra le genre de vie. — Cette indication n'est pas toujours décisive au point de vue de l'état à embrasser, parce que la même personne peut être également apte à plusieurs états. Mais elle est infaillible au point de vue des genres de vie à éviter. Quand un homme, quand une femme n'ont pas ce qu'il faut pour remplir telles ou telles fonctions, c'est une preuve certaine qu'ils n'y sont point appelés.

J'ai nommé aussi *le goût*. — Le goût d'une vocation consiste dans un attrait intérieur qui la fait préférer à toute autre. Cet attrait n'est point toujours facile à reconnaître. Beaucoup croient l'éprouver, qui sont le jouet de leur imagination, d'une impression passagère, ou d'un caprice. On pourra le tenir pour vrai, sérieux et inspiré de Dieu, s'il est :

Premièrement, *éclairé ;* c'est-à-dire, s'il connaît à fond le genre de vie auquel il aspire. Je ne me fierais guère, par exemple, à ces aspirations qu'éprouvent, pour la vie religieuse, certaines personnes, parce qu'elles n'en aperçoivent que la poétique et délicate beauté, sans savoir les immolations dont elle est remplie. Au contraire, j'apprécierai l'attrait de celles qui aiment la vie religieuse précisément parce qu'elles y reconnaissent, après une étude approfondie, une vie austère et mortifiée ; parce qu'elles aiment ce sacrifice continuel ; parce qu'elles ont le sincère et vif désir de s'associer à Jésus-Christ souffrant, de faire pénitence, de se sanctifier, de se vouer corps et âme au service du prochain.

Le goût d'une vocation doit encore être *pur ;* je veux dire, animé d'intentions droites et ne cherchant que l'accomplissement des volontés divines. Si quelqu'un, en embrassant un état, se proposait un bonheur purement temporel, ou une façon de vivre plus commode, si surtout il s'inspirait d'intentions coupables, il courrait grand risque de se tromper et de faire fausse route. Je voudrais qu'en fixant son choix, il pût se rendre témoignage qu'il l'abandonnerait, s'il ne le croyait pas conforme aux desseins de Dieu ; qu'il le conseillerait sans crainte à l'âme à laquelle il est le plus dévoué, s'il la savait dans la situation où il est lui-même ; qu'il y persisterait, avec la confiance d'avoir rempli un devoir, même en présence du tribunal de Jésus-Christ. — Ce sera un signe que ce goût est pur, si on réussit à s'établir, vis-à-vis du genre de vie à adopter, dans un état de sincère indifférence, pour n'avoir plus en vue que le bon plaisir divin ; si l'attrait exercé par ce genre de vie se fait sentir dans les instants de ferveur, quand l'âme est sous l'action de l'Esprit-Saint ; et s'il est accompagné d'une promesse intime qu'on y mènera une existence utile, méritoire et même agréable.

Troisièmement enfin, l'attrait dont nous parlons doit habituellement avoir *la consécration du temps et même celle de l'épreuve*. — Il faudra donc, avant de prendre une décision, se rendre compte de ce qu'ont été les aspirations de la jeunesse et aussi de l'enfance, étudier leur caractère et mesurer leur portée. — Quant aux épreuves, le Directeur aura soin de les choisir convenables et concluantes, surtout s'il est question d'un genre de vie exigeant de hautes vertus. Dans ce cas, d'ailleurs, la bonne Providence se chargera souvent de susciter les épreuves ; et quelquefois elle semblera prendre plaisir à les prolonger et à les faire paraître invincibles.

J'ai prononcé le mot de *Directeur*. On me comprendra aisément, si je dis que l'examen d'une vocation est une étude assez importante et assez difficile pour que personne ne l'entreprenne sans solliciter l'assistance d'un guide sage et expérimenté. A lui, et à lui seul, revient le soin de vérifier l'appel de Dieu, de cultiver l'âme qui doit y répondre, de donner une décision. Toute ingérence étrangère dans une pareille affaire est une sorte d'usurpation. Les parents eux-mêmes n'y doivent intervenir qu'avec réserve. Ils prendraient une lourde responsabilité s'ils se permettaient d'imposer à leurs enfants une carrière qui leur répugne, ou de les détourner de celle à laquelle Dieu les appelle.

J'ajouterai ici un mot pour dire que, quand il s'agit de la vocation à l'état ecclésiastique, l'Evêque diocésain ou ses représentants ont quelque chose à dire. Leur appel doit venir garantir l'appel divin.

2. Quand un jeune homme ou une jeune fille se sont reconnus faits pour un genre de vie, la prudence chrétienne les invite à s'y préparer. — C'est là son second précepte.

Chaque état a ses vertus propres, qui demandent toujours un certain apprentissage. C'est en faisant cet apprentissage qu'on doit se préparer à y entrer. — Vous vous croyez appelés à l'apostolat ? Cultivez avec soin l'amour de Dieu et des âmes. Exercez-vous aussi à l'emploi des moyens d'action dont se

servent les apôtres. — Vous avez résolu d'embrasser l'état religieux? Façonnez-vous à la parfaite pratique de la chasteté, de la pauvreté, de l'obéissance, à l'observation d'une règle, à toutes les souplesses de caractère que vous demandera la vie commune. — Vous voulez demeurer dans le célibat? Ayez cette parfaite pureté de mœurs, sans laquelle vous ne sauriez jamais pratiquer qu'un célibat indigne de ce nom. — Vous vous croyez appelés à fonder une famille? Vivez de manière à vous rendre possibles et même faciles le don irrévocable de votre cœur, la fidélité conjugale, le gouvernement d'un foyer, l'éducation des enfants. C'est une imprudence insigne de se livrer, en attendant le temps où il faudra pratiquer des vertus qui seront vertus d'état, aux vices contraires. A ce point de vue, l'idée si commune d'user et d'abuser de sa liberté avant de l'enchaîner, et, comme on dit, *de jouir de son reste,* est une des plus exécrables qui soient jamais entrées dans les cervelles humaines.

3. Troisième précepte : la prudence commande d'entrer résolument, quand l'heure en est venue, dans le genre de vie auquel on s'est reconnu appelé. — Les délais excessifs n'ont jamais été utiles. Que de fois n'ont-ils pas eu pour résultat d'amener ceux qui les acceptaient à manquer leur vocation ! — Il faut aussi savoir surmonter les difficultés injustifiées et les obstacles déraisonnables. Les saints ont souvent, sous ce rapport, fait preuve d'un courage admirable et vraiment héroïque. Qui n'a frémi, par exemple, en lisant la vie de sainte Jeanne de Chantal, quand il l'a vue passer, pour aller à ses destinées, sur le corps même de ses enfants ?

* * *

C'est bien compris, je l'espère : reconnaître l'état auquel on est appelé, s'y préparer, l'embrasser : telles sont, au sujet de la vocation, les trois prescriptions pratiques de la sagesse chrétienne.

Je ne saurais, après cela, trop déplorer les imprudences sans nombre auxquelles donnent lieu, dans le monde, les questions de vocation. Il est des hommes qui les négligent entièrement, et entrent en aveugles dans un genre de vie, sans se demander s'il répond à leur destinée. D'autres étudient bien un peu ce grave problème ; mais, pour le résoudre, ils se déterminent par des considérations qui ne s'inspirent en rien, ni de la foi, ni même de la raison. Il en est aussi qui, l'appel de Dieu bien connu, refusent d'y répondre et s'engagent dans une voie toute opposée à celle à laquelle il les invite. — Ces imprudences se paient toujours très cher. Elles égarent les âmes loin de leur prédestination ; elles les jettent au milieu de devoirs pour lesquels elles ne sont point faites ; elles les écartent du sentier où les attendaient les meilleures grâces ; elles multiplient les vies malheureuses et sèment, sur la face de notre terre, d'innombrables germes de dégoût et de désespoir... Revenons donc à la pratique des principes chrétiens ; et, à mesure que le nombre des années nous amène, les uns et les autres, à choisir une carrière, cherchons, avant tout, à nous mettre exactement à notre place.

* * *

Je voudrais, en terminant, dire un mot d'encouragement à ceux qui, par leur faute ou non, ont eu le malheur de manquer à leur vocation, et sont entrés dans une voie qui ne devait pas être la leur, et peut-être n'ont plus la liberté d'en sortir. — Ceux-là vont-ils se tenir pour irrémédiablement perdus ? Après ce que nous avons dit, doivent-ils se désespérer ? — Point du tout. Grâce aux miséricordes divines, il n'est, ici-bas, aucune situation tellement compromise qu'il y faille perdre toute espérance. Tous les maux ont leur remède, même celui qui nous occupe. Oui ! les dévoyés peuvent retrouver, tout au moins en partie, ce qu'ils ont perdu. Ils ont perdu, comme il résulte de nos explications, des aptitudes et des grâces. Or, les aptitudes peuvent se créer, et les grâces peuvent s'obtenir. — Appliquez-vous à vos devoirs d'état avec une bonne volonté sincère. Demandez à la vertu cette bonne manière de les accomplir que la vocation ne vous a pas donnée. Par des efforts persévérants et courageux, vous aboutirez à l'acquérir. Tout à l'heure, je comparais l'homme à un rouage fait pour une place déterminée dans un mécanisme. La comparaison, vraie en un sens, n'est pas exacte de tout point. Un rouage de métal reste exactement ce qu'on l'a fait. Il ne sait point s'allonger ou se contracter pour s'adapter à des différences de situation. Vos âmes, au contraire, sont douées d'une certaine élasticité et peuvent, à force d'énergie, se prêter à un rôle plus ou moins différent de celui pour lequel elles ont été créées. Cela vous coûtera, et peut-être beaucoup. Mais, si vous savez vouloir, vous y aboutirez. — Quant aux grâces de Dieu, il les accordera à vos prières, si vous priez bien. Vous vous ferez ainsi ce qu'on a appelé une *seconde vocation*. Elle n'aura probablement pas toutes les joies de la première ; mais elle réparera, dans la mesure possible, les imprudences dont vous êtes victimes. Elle satisfera aux exigences de votre conscience. Elle vous conciliera l'amitié divine. Et vous aussi, comme ceux qui ont suivi leurs voies, vous pourrez marcher dans les sentiers du salut et trouver place dans les demeures éternelles. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 29 junii 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 7 juillet 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour une Distribution de prix. — I. *Dans une Ecole libre de filles :* Les trois éléments de l'éducation qu'elle donne, 305.

Sermons sur des Œuvres. — I. Pour une réunion de l'Œuvre des Tabernacles, 306. — II. Les Conférences de St-Vincent de Paul, 308.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXVI. La parabole des vignerons, 312. — XXVII. Les noces du fils du roi, 313.

Varia. — Allocution aux anciennes élèves d'un Catéchisme de persévérance, 315. — *Pour une Profession religieuse :* Les avantages de la vie religieuse (plan), 316.

Entretiens sur la vie chrétienne. — L. La prudence chrétienne : la préparation à la mort, 317.

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX

I

Dans une Ecole libre de filles

LES TROIS ÉLÉMENTS DE L'ÉDUCATION QU'ELLE DONNE

Mes chères enfants,

Il y a, dans l'œuvre de votre éducation, trois éléments qui concourent, chacun pour sa part, au but final que se sont proposé ceux qui ont contribué, soit à la fondation, soit à l'entretien de votre Ecole libre. Ce but, c'est de faire de vous des jeunes filles *bien élevées,* c.-à-d. préparées simplement, mais fortement, et surtout chrétiennement, à la vie sérieuse et laborieuse qui vous attend au sortir de vos classes. Vos parents, eux aussi, n'en ont pas d'autre, et c'est ce qui explique le choix qu'ils ont fait pour vous de cette Ecole libre.

* * *

Le premier élément de votre éducation, mes enfants, c'est l'*instruction ;* l'instruction réduite sans doute au modeste programme de l'enseignement primaire, c.-à-d. aux premiers principes de la lecture, de l'écriture, de l'orthographe, du style, de l'histoire, de la géographie, du calcul, etc. ; instruction, néanmoins, comprenant tout ce dont vous aurez besoin plus tard pour traiter vos propres affaires vous-mêmes, sans le secours plus ou moins humiliant d'une main étrangère ; pour tenir votre maison, diriger votre commerce, ou votre industrie ; pour ne pas vous trouver non plus, comme celles qui ne savent rien, absolument inintelligentes et stupéfaites, devant un récit ou une allusion à quelqu'un des grands faits ou des grands noms de l'histoire, à quelqu'une des grandes découvertes de la science actuelle.

Et il faut bien reconnaître, mes chères enfants, que vos études sont assez bien dirigées vers ce premier but, puisque cette année encore, comme les années précédentes, plusieurs d'entre vous, sans autre préparation que leurs classes journalières, ont mérité devant un jury difficile leur Certificat d'études primaires, c.-à-d. la constatation officielle de leur *petit savoir.* Je les en félicite, elles et leurs maîtresses.

Ce n'est pas, mes chères enfants, que nous attachions à ce certificat d'études plus de valeur qu'il n'en mérite. De bons esprits, éclairés par l'expérience, le regardent comme moins important, pour les filles, qu'un certificat spécial de travail à l'aiguille. Je suis de cet avis. Et voilà pourquoi, mes enfants, on a voulu que le second élément de votre éducation fût *le travail des mains.*

* * *

Ce travail *manuel,* il est ici en honneur. Il a chaque jour son temps réglé, et je suis heureux de le dire, un temps assez notable, et chaque trimestre en manifeste le développement et les progrès. *L'exposition de vos travaux* en fait foi, et je ne saurais trop engager vos mères à se rendre compte par elles-mêmes de la vérité de mes paroles. Ce n'est pas que je sois un juge bien compétent en cette matière, mais je répète ce que j'ai entendu dire aux dames qui s'intéressent à vous, qui sont venues visiter vos ouvrages, qui les ont examinés, appréciés et jugés favorablement. L'une d'elles ajoutait, dans son admiration : « Il est difficile, pour ne pas dire *impossible,* qu'on apprenne mieux à des enfants de cet âge, à ourler, à coudre, à repriser, à assembler, » et autres termes du métier que je n'ai pas bien retenus. — Que diront-elles donc, ces dames, quand elles auront regardé de près aussi les échantillons confectionnés par les plus grandes d'entre vous qui suivent depuis deux ans le cours supérieur de travaux à l'aiguille, et les Cours d'école ménagère annexés, comme un couronnement, à vos classes primaires !

Grâces en soient rendues, à Dieu d'abord, et ensuite à vos bonnes maîtresses.

Et savez-vous, mes enfants, le grand mérite de ces chères Demoiselles, si dévouées et si modestes ? Eh bien ! c'est de préparer ainsi en chacune de vous, pour l'avenir, le plus beau trait de ressemblance que vous puissiez avoir avec la *femme forte* dont parlent nos saints livres : « *Elle tisse merveilleusement la laine et le lin, et ses mains industrieuses en font d'utiles ouvrages. Aussi, chacun dans sa demeure possède un double vêtement, et n'a point à redouter les rigueurs de l'hiver.* » Et quel trait pour finir : « *Celle-là ne mange pas son pain dans l'oisiveté !* »

Le pain de l'oisiveté, mes enfants, c'est nécessairement le pain de l'aumône, qui, retenez-le bien, ne vaut jamais le pain du travail.

Apprenez donc à travailler de vos mains pendant que vous êtes enfants, et ne vous exposez point, par une négligence aussi funeste que coupable, à les tendre un jour honteusement à la charité publique, qui veut bien secourir le malheur, mais non pas encourager la paresse.

* * *

Enfin, mes chères enfants, le 3e élément de votre éducation et le plus important de tous, ne vous y trompez pas, c'est l'*instruction religieuse.*

Toute grande éducation, vous ne le savez peut-être pas, mes enfants, se couronne par ce qu'on appelle *le Cours de Philosophie,* qui enseigne : 1° *ce que c'est que Dieu,* et quels sont nos devoirs envers lui ; 2° *ce que c'est que l'homme,* de quelles admirables *facultés* Dieu l'a pourvu en le créant à son image et à sa ressemblance, et quel *emploi* il doit en faire pour accomplir sa mission et atteindre sa destinée ; 3° enfin, *quelles règles de morale* doivent le diriger dans sa vie pour en faire *un honnête homme,* et, ce qui en est le complément surnaturel, *un bon chrétien.*

Eh bien ! mes chères enfants, l'instruction religieuse est votre Cours de philosophie à vous, et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il est comme mêlé et fondu dans tout l'ensemble de votre éducation, depuis son commencement, c.-à-d. depuis votre plus tendre enfance, jusqu'à sa fin, c.-à-d. jusqu'à cet âge de votre adolescence où vous quittez les bancs de l'école pour faire votre entrée dans le monde. Encore, avez-vous ce privilège d'en trouver le complément et comme l'épanouissement définitif dans ces Catéchismes de persévérance, où s'achèvent et votre science religieuse et votre éducation chrétienne, et où nous sommes si heureux de vous voir fidèles et assidues.

Oui, mes enfants, cette instruction religieuse est la plus importante et la plus nécessaire, parce qu'avec elle vous pourrez résoudre tous les plus graves problèmes de la vie présente, qu'il s'agisse de la vie *individuelle,* ou de la vie *de famille,* ou de la vie *sociale,* et vous n'aurez point à vous inquiéter de cet autre problème *de la vie future,* résolu pour vous comme tous les autres, tandis qu'il inquiète tant d'âmes, non abreuvées comme les vôtres aux sources de l'*enseignement chrétien.*

Ah ! qu'ils ont mal compris la mission des éducateurs de l'enfance et de la jeunesse, ceux qui ont exclu systématiquement de leurs programmes cet enseignement religieux ! Qu'ils sont à plaindre, les enfants, les jeunes gens, les jeunes filles qui ne rencontrent sur le chemin de leur éducation, ni Dieu, ni Jésus-Christ, ni la prière, ni les pratiques de la religion ! Semblables à de pauvres petits oiseaux auxquels il manquerait une aile, ils ne prendront jamais leur essor dans les régions supérieures de la vie, et se traîneront misérablement dans ces bas-fonds où la morale n'a d'autre base que l'intérêt, et la vertu d'autre récompense que le néant.

* * *

Oui, mes chères enfants, remercions Dieu du sort qui vous est fait, à vous, ses enfants privilégiées. Remercions sa bonne Providence qui vous a ouvert ce saint asile où vous recevez, à l'abri de toute influence contraire, une éducation si complète. Remercions aussi les âmes charitables qui n'ont reculé et ne reculent encore devant aucun sacrifice pour vous la procurer.

Demandons à Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne permettez pas qu'on les éloigne de moi, » et qui a daigné ajouter : « En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que vous aurez fait pour l'un de ces petits, c'est à moi-même que vous le ferez ; » demandons-lui qu'il bénisse, d'une bénédiction toute particulière, et ces généreux bienfaiteurs et leurs enfants ; demandons-lui qu'il leur rende, comme il l'a promis du reste, le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. C'est le vœu le plus ardent de votre jeune et infatigable curé, qui n'a pas de préoccupation plus grande que le maintien et le progrès de sa chère Ecole libre.

SERMONS SUR DES ŒUVRES

I

POUR UNE RÉUNION DE L'ŒUVRE DES TABERNACLES

Quæsivit lanam et linum, et operata est consilio manuum suarum.

Elle a fait provision de laine et de lin, et elle les a mis en œuvre de ses adroites mains. (Prov., XXXI, 13).

Qui ne connaît le beau portrait que fait Salomon de la femme forte ? Vous l'avez sûrement médité souvent et admiré, car il est admirable. Vous diraije cependant qu'il manque un élément de beauté à la figure de cette femme si grande, une perfection à son gracieux et énergique visage, un rayon de lumière à son front, une perle à l'écrin de ses vertus ? C'est une maîtresse femme, craignant Dieu, gouvernant avec ordre son intérieur, célébrée par son mari et ses enfants, généreuse pour les pauvres, ayant une demeure pourvue, et, pour elle-même, vêtue, quand les conventions sociales l'exigent, de fin lin et de pourpre. Elle a fait provision de laine et de lin, mais c'est pour ses enfants, ses servantes, les gens de sa maison. Je ne vois pas la part qu'elle aurait dû consacrer au service de Dieu, au temple.

C'est une lacune que vous travaillez à combler, afin d'être la femme forte de la loi nouvelle, plus noble, élevée et pieuse que la femme forte de l'ancienne loi.

Jésus-Christ aura sa grande part de « laine et de lin ». Il se présente à vous comme un pauvre qui sollicite votre pitié. Il a besoin de vêtements, vous lui en donnerez. En travaillant pour lui, votre pensée ne se détache point de son adorable visage ; votre affection empressée et pleine de sollicitude console son divin Cœur. En un mot, vous accomplissez envers Dieu qui s'est fait pauvre, afin que nous ayons le mérite de lui venir en aide, les œuvres de miséricorde *corporelle* et *spirituelle.*

I

Quelle jouissance éprouva la Sainte Vierge, quand elle prit son petit enfant qui venait de naître et qu'elle l'enveloppa des langes dont elle s'était munie ! *Pannis eum involvit.* Regardez une mère qui habille son enfant encore au berceau. Quelle grâce et quelle dextérité dans ses mouvements ! Elle le sait par cœur en quelque sorte. Elle le dresse sur

ses petits pieds, étend et ramène ses petits bras, le retourne doucement et hardiment, sans craindre de le blesser. Et pendant ce temps, elle le couve sous son regard plein d'amour, elle jouit de le regarder, de sentir qu'il lui appartient et de se dire : « C'est ma chair et mon sang, mon âme et ma vie, c'est mon enfant ! »

Mais Jésus n'était pas seulement le Fils de l'homme, il était aussi le Fils de Dieu. Il était le plus beau des enfants des hommes, revêtu en plus des splendeurs de la divinité. Pour Marie, le contempler, le toucher, le vêtir, était la plus douce des extases. Elle disait : « C'est mon Fils ! » Et aussitôt elle ajoutait : « C'est mon Dieu ! » Aussi rien ne saurait rendre ni ses élans de tendresse, ni la plénitude de son bonheur.

Or ce que Marie a fait pour son petit Jésus, lorsque chaque jour elle le vêtait, elle l'enveloppait de langes proprets, ou tissait pour lui sa robe sans couture, Notre-Seigneur veut que vous le fassiez également pour lui en prenant soin de l'autel, en confectionnant les vêtements sacerdotaux, en préparant les linges d'honneur, le fin lin qui doit recevoir son corps, la laine sacrée qui tapisse les ornements d'église.

La ressemblance est parfaite en tout point.

Dans la sainte Hostie n'avons-nous pas en effet notre Christ vivant, doué de sa parfaite humanité glorifiée, et unie à la Divinité, à la Trinité Sainte ? Oui, c'est J.-C. tout entier avec son corps, avec son âme, c'est le Verbe de Dieu uni à l'humanité d'une manière indissoluble par l'union hypostatique !

Le prêtre tenant en mains le pain du sacrifice a dit au nom de J.-C., avec la vertu créatrice qui lui a été conférée le jour de son sacerdoce : « Ceci est mon corps. » Entendez bien ces paroles qui opèrent ce qu'elles signifient. C'est donc bien le corps de J.-C. qui est là sur l'autel, son corps réel, avec ses membres, avec ses sens. J.-C. est là, il nous voit de ses yeux, il nous entend de ses oreilles, son cœur palpite d'amour pour nous, et quand dans notre âme se pressent les sentiments de repentir et de reconnaissance, les élans de bonne volonté, les fermes résolutions de dévouement jusqu'à l'extrême peine, de fidélité jusqu'à mourir, ce cœur divin bat plus fort sous l'afflux de sang et d'amour qui l'envahit. Le Sauveur nous regarde alors réellement avec un sentiment de tendresse infinie, les anges voient la douce flamme de ses yeux qui les réchauffe et les enivre de félicité.

Et n'allez pas croire que ceci soit une doctrine hasardée, le rêve d'une pieuse imagination. Non, c'est la doctrine des théologiens la plus autorisée et établie par la raison théologique la plus solide. Puisque Jésus-Christ est tout entier dans la Sainte Hostie, il doit y résider dans la perfection de son humanité, donc dans la perfection de ses sens [1].

C'est sur les langes que vous lui avez préparés, comme Marie avant son départ pour Bethléem, qu'il repose. Il descend sur ce corporal que vos mains ont arrangé, comme il est descendu dans la crèche qui l'a reçu. Etendu sur ce lin blanc que vous avez orné et brodé, il vous sourit de son sourire glorifié qui ravit le ciel, il vous remercie, il vous ouvre ses bras comme il fit aux bergers lorsqu'il accueillit leurs présents sur la paille en quelque sorte divinisée. Oh ! mériter le sourire de Jésus, et recevoir Jésus, quelle précieuse et infinie récompense !

Il est là sur les nappes de l'autel comme sur un trône, dans le saint ciboire couvert d'un voile de soie et d'or, ou sous la pale modeste, dans cet appareil d'honneur dont il vous est redevable. Il voit la chasuble du prêtre, son autre lui-même, l'étole brillante que vos doigts ont artistement façonnée ; il pense aux généreuses initiatives qui lui ont valu ces trésors ; et heureux d'être votre débiteur, parce qu'il a ses bénédictions infinies pour vous payer, il vous dit : « C'est pour moi que vous avez fait cette provision de laine et de lin, *quæsivit lanam et linum ;* vous êtes des femmes fortes selon mon cœur. Je ne me plaindrai plus maintenant que les renards ont leurs tanières, les petits oiseaux leurs nids, et que le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. Le passereau a trouvé son abri, la colombe un asile où elle dépose ses petits, et le Fils de l'homme a ses autels, décorés par vos soins, où il se plaît à résider et d'où il vous bénit, car vous avez exercé envers lui les œuvres de miséricorde corporelle. »

II

Dieu vous aime parce que vous ouvrez vos mains à sa pauvreté, parce que vous lui donnez des vêtements. Un jour il vous dira, devant la foule des égoïstes et des avares qu'il répudiera : « J'ai été nu, et vous m'avez vêtu. » Comment pourrait-il alors vous méconnaître, lui à qui vous avez fait l'aumône à laquelle il est le plus sensible, une aumône d'honneur ?

Cependant il vous demande encore quelque chose de plus. Ne savez-vous pas qu'un jour il se présenta à sainte Marguerite-Marie sous les traits d'un *Ecce Homo,* et qu'il lui dit avec un accent d'indicible tristesse : « Je n'ai trouvé personne qui m'ait voulu donner un lieu de repos en cet état souffrant et douloureux ! » Ne l'avez-vous pas entendu se plaindre à la même sainte des épines qu'une âme infidèle lui avait enfoncées sur la tête, la supplier de les lui arracher, et l'appeler à son secours en ces termes désolés : « N'y aura-t-il donc personne qui aura pitié de moi ? » Et n'est-ce pas à notre époque surtout que le Cœur de Jésus vous demande, parce qu'il est abreuvé d'amertume, l'aumône d'une consolation ?

L'athéisme pratique continue à régner en France, Dieu est toujours officiellement banni de nos lois, J.-C. officiellement inconnu. Dans cette société chrétienne, malgré tout, que Jésus-Christ a faite, il est comme s'il n'était pas.

Ah ! pour le Cœur de Jésus quels amers sujets

[1] Videtur dignitas SS. Humanitatis exigere, vel saltem ejus dignitatem decere ut Verbum supernaturali modo tribuat suæ humanitati etiam in hoc statu *exercitium sensuum corporis* quantum id mysterio fidei et fini sacramenti congruit. Mihi hæc sententia videtur probabilissima et pia. (Card. Franzelin, *Tract. de Eucharistia).* — Cf. *Ami* 1912, p. 844.

de tristesse, et comme les événements eux-mêmes vous pressent d'être des âmes réparatrices !

Sans doute Jésus-Christ est là qui sans cesse intercède et s'immole pour nous ; mais il nous suffit de nous rappeler certains traits de sa vie pour conclure qu'il n'a jamais voulu réparer seul. A son œuvre de Rédemption, sans parler de sa Mère, il a associé Marthe et Marie, dont il a transformé la demeure en maison de réparation. Durant la Passion, il appelle à lui les âmes compatissantes, et particulièrement les saintes femmes, comme sainte Véronique. Pendant que les Apôtres s'enfuient, Véronique accourt, elle essuie son visage souillé de boue et de sang ; les autres, comme Madeleine, apportent des parfums qui doivent servir à l'embaumer. C'est ainsi qu'elles prennent leur part de ses souffrances et qu'elles consolent son divin Cœur gonflé de tristesse et percé enfin par la lance du soldat. Elles étaient là, elles ont vu l'intérieur de cette poitrine palpitante d'amour, et avant que Madeleine eût apporté son baume pour cette plaie béante, elles avaient versé le parfum de leur piété réparatrice et de leur adoration.

Vos modèles, les voilà ! Ici vous les remplacez, car ce sont les mêmes réalités douloureuses qui se passent sous vos yeux. Le Cœur de Jésus est toujours outragé et agonisant. La grande bataille se continue qui est livrée autour de la Croix, autour de la Sainte Hostie. Tous les efforts des combattants se concentrent alentour. Ecoutez les cris de la mêlée, et les blasphèmes qui s'entrechoquent, et les hurlements de haine qui s'élèvent. Or si l'Hostie sainte voit les péripéties de la lutte, regarde et ses ennemis et ses fidèles, entend les clameurs furieuses et les protestations d'amour, elle n'a pas seulement des yeux et des oreilles, mais elle a un cœur, puisqu'elle renferme l'humanité parfaite de Jésus-Christ.

Lorsque vous travaillez pour l'honneur des autels, si votre travail est chrétien, inspiré par la foi, vous ressemblez alors à sainte Véronique brodant son voile miraculeux. Votre lin et votre laine, vous les employez à essuyer aussi la face de Notre-Seigneur ; et son Cœur, dans la Sainte Hostie, son Cœur qui vous voit et vous aime, bat plus tendrement, il jouit de se sentir consolé par vos pieuses attentions.

Oh ! rappelez-vous alors que vous faites œuvre sainte. Que vos âmes donc soient plus élevées, vos langues plus prudentes, vos doigts plus recueillis ; autrement, au lieu du voile réparateur de Véronique vous travaillerez à la tunique blanche que, par dérision, Hérode jeta sur les épaules du Sauveur.

Vous serez donc des âmes réparatrices. Jésus-Christ vous le demande, comme il faisait à sainte Marguerite-Marie. La France vous le demande, car l'impiété continue à l'habiter et attire la vengeance divine. Pendant la dernière guerre, la réparation des femmes chrétiennes a grandement contribué à nous sauver. Rappelez-vous comme vous avez prié alors et accompli les sacrifices les plus généreux pour le salut de la patrie. Mais tout danger est-il écarté pour l'avenir ? Et l'avenir n'est-il pas toujours entre les mains du Dieu des armées ? Une première fois il nous a fait triompher, parce que nous avons beaucoup prié et réparé. Continuons à le prier, à l'honorer, à proclamer sa royauté sur le monde, à reconnaître qu'il est le Maître des événements ; conjurons-le de protéger la France, malgré ceux qui ne le reconnaissent pas et qui l'insultent. Plus l'impiété monte, plus la prière doit s'élever pour la couvrir de ses flots protecteurs.

* * *

Je terminerai par une allégorie que j'ai lue dans une légende du Nord.

Un jour, dit cette légende, Dieu voulut donner une fête aux Vertus, dans le Paradis.

Elles vinrent toutes, heureuses de paraître devant lui, parées de leurs mérites comme d'autant de diamants, heureuses aussi de se trouver réunies, et de s'entretenir ensemble. Elles se connaissaient d'ailleurs, s'étant rencontrées souvent au chevet des malades, dans la mansarde du pauvre, dans la douce atmosphère des maisons religieuses, et un peu sur tous les chemins de la vie. Aussi les relations furent-elles vite renouées, et dans les coins bleus du Paradis les Vertus formaient des groupes charmants, aimables et joyeux.

Deux cependant se regardaient avec quelque curiosité et quelque embarras ; elles ne se connaissaient pas, ne s'étant jamais vues. Le bon Dieu, qui faisait les honneurs de la fête, dut les présenter l'une à l'autre. — C'était le *Bienfait* et la *Reconnaissance*.

Sous ce gracieux symbole se cache une grande finesse, avec une observation un peu amère des choses de la vie humaine.

L'auteur cependant n'avait point prévu une éclatante exception. C'est pourquoi je dois compléter son allégorie.

Si le bon Dieu donnait ce soir cette fête aux Vertus, je me figure que le Bienfait et la Reconnaissance arriveraient les premiers. Non seulement ces deux Vertus se reconnaîtraient ; mais avant même de saluer leurs compagnes, elles se seraient jetées déjà dans les bras l'une de l'autre. La Reconnaissance, dont la démarche est ordinairement lente, en prendrait la rapide initiative, — car le Bienfait, c'est vous qui l'avez procuré, et la Reconnaissance, c'est Dieu qui l'éprouve pour tout ce que vous avez fait pour lui, vous qui l'avez vêtu et consolé, et Dieu n'est jamais en retard !

II

LES CONFÉRENCES DE ST-VINCENT DE PAUL

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem, in die mala liberabit eum Dominus.

Bienheureux celui qui comprend l'indigent et le pauvre, au jour mauvais le Seigneur le délivrera. (Ps. XL, 2).

Mes frères,

Parmi les devoirs imposés aux hommes, il n'en est guère de plus souvent enjoint dans nos Livres

Saints que l'assistance des pauvres, il n'en est guère que Dieu ait encouragé par de plus magnifiques promesses et dont il ait poursuivi la violation d'anathèmes plus terribles.

Ecoutez, choisies entre mille, quelques-unes de ces injonctions, de ces menaces, de ces promesses :

« Mangez votre pain avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, et couvrez de votre vêtement ceux qui sont nus. Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre ; car ainsi il arrivera que le Seigneur ne détournera pas de vous son visage. Soyez charitables de la manière que vous le pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, ayez soin de donner de bon cœur de ce peu. » Ces paroles inspirées que nous trouvons au livre de Tobie (IV, 7-12) sont claires et démontrent jusqu'à l'évidence la nécessité de l'aumône.

Ecoutez maintenant N.-S. Jésus-Christ dépeignant dans l'Evangile ce qui se passera au Jugement. S'adressant à ceux qui pendant leur vie n'ont pas fait l'aumône, il leur dira : « Retirez-vous de moi, maudits, car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire, j'étais nu et vous ne m'avez pas vêtu. — Mais quand donc, Seigneur, diront d'une voix tremblante les maudits, avons-nous refusé de vous donner à manger et à boire, refusé de vous vêtir ? — Ce que vous avez refusé aux pauvres, c'est à moi-même que vous l'avez refusé, » reprendra le Sauveur, et il ajoutera : « C'est pourquoi je vous dis : Allez, maudits, au feu éternel. »

Or, dit S. Jean Chrysostome, « ce Dieu si juste et si équitable ne réprouvera jamais les hommes pour avoir omis de simples conseils, mais pour avoir violé ses préceptes. »

Dans la parabole du mauvais riche, Notre-Seigneur nous le fait voir enseveli dans l'enfer, uniquement pour s'être montré sans entrailles envers l'indigent.

Non seulement Dieu a prescrit en termes formels de pratiquer l'aumône, non seulement il a accompagné ses prescriptions de menaces formidables contre ceux qui les violeraient, il a voulu de plus encourager à s'y soumettre par les promesses les plus magnifiques. Il a promis à ceux qui pratiqueraient l'aumône la délivrance de tout péché, la miséricorde et la vie éternelle ; il a promis que l'aumône serait une prière puissante pour toucher son cœur, qu'elle adoucirait pour eux les amertumes du terrible passage de la vie au trépas, et qu'elle serait devant lui le sujet d'une grande confiance. Dans l'Evangile, Notre-Seigneur va jusqu'à affirmer qu'il ne laissera pas sans récompense même un verre d'eau donné aux pauvres en son nom. Il déclare comme faite à lui-même l'aumône faite aux pauvres, et que ceux qui la pratiquent entendront au jour du Jugement ces paroles : « Venez, les bénis de mon Père, venez, possédez le royaume que je vous ai préparé ; car j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'ai été dépouillé dans la personne des pauvres, et vous m'avez rassasié, vous m'avez désaltéré, vous m'avez vêtu. »

Obéissons donc au précepte que Dieu nous fait de pratiquer l'aumône. Mais voulez-vous, m. f., y obéir plus pleinement, voulez-vous avoir une part plus assurée aux magnifiques récompenses qui sont réservées à l'aumône ? Devenez membres des Conférences de St-Vincent de Paul, prêtez votre concours à cette Œuvre, dont je viens vous entretenir.

I. — *Nature, but et historique de l'Œuvre*

Les Conférences de St-Vincent de Paul sont une Association qui a pour but le soulagement de l'humanité dans toutes les souffrances qui peuvent l'atteindre, souffrances morales et souffrances physiques, besoins du corps et besoins de l'âme. L'Œuvre des Conférences se présente à nous comme l'encyclopédie de la charité.

C'est à Paris que fut son berceau, et voici dans quelles circonstances elle naquit. De jeunes étudiants chrétiens à la foi ardente s'efforçaient de défendre leurs croyances communes, dans des conférences d'histoire instituées par la Société des bonnes études et auxquelles étaient admis des contradicteurs. Un jour, quelques-uns de ceux-ci, s'adressant aux étudiants catholiques, leur firent ces questions ou plutôt ces reproches : « Vous qui vous vantez d'être catholiques, que faites-vous ? où sont vos œuvres ? »

Au sortir de la conférence où on leur avait posé ces questions qu'ils avaient laissées sans réponse, Frédéric Ozanam, un brillant étudiant en droit, jeune lyonnais de 20 ans, à l'âme ardente de toutes les ardeurs de la charité du Christ, lumineux de toutes les lumières de la foi et de la science, réunit les compagnons qui partageaient ses croyances et ses aspirations et leur dit : « Mes amis, restons sur la brèche pour faire face aux attaques. Mais n'éprouvez-vous pas comme moi le désir d'avoir, en dehors de cette Conférence militante, une réunion composée toute d'amis chrétiens et toute consacrée aux choses de la charité ? Ne vous semble-t-il pas qu'il est temps de joindre l'action à la parole, et d'affirmer par les œuvres la vitalité de notre foi ? »

« Quand le petit groupe se sépara, chacun des membres, raconte l'un d'eux, emportait au cœur le trait enflammé que Notre-Seigneur venait d'y faire entrer par la parole d'un des nôtres. » Quelque temps après, ces étudiants se réunirent aux bureaux de la *Tribune catholique*. C'étaient Ozanam, Lamarche, Lallier, Clavé, étudiants en droit ; Jules Devaux, étudiant en médecine ; M. Emmanuel Bailly, directeur de la *Tribune catholique*. Ils convinrent de se réunir toutes les semaines et de faire une quête après chaque réunion, afin de se procurer les ressources nécessaires pour secourir les pauvres. Sœur Rosalie, alors si populaire au XIIe arrondissement, se chargeait de fournir les familles à visiter, auxquelles on donnait des bons de pain et de vêtements. L'Œuvre des Conférences de St-Vincent de Paul était fondée. C'était en mai 1833.

Visiblement bénie de Dieu, elle fit de rapides progrès. L'année même de sa fondation, à la rentrée des cours, elle comptait vingt-cinq membres ; l'année suivante, plus de cent. En 1835, elle devait créer des sections dans quatre quartiers de Paris ; en 1837 il y avait quatre sections en province, et après dix années seulement, en 1843, Ozanam pouvait dire dans un discours à Florence : « Nous étions huit d'abord ; aujourd'hui, à Paris seulement, nous sommes deux mille et nous visitons cinq mille familles, c'est-à-dire environ vingt mille individus. Les Conférences, en France seulement, sont au nombre de cinq cents, et nous en avons en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Amérique et jusqu'à Jérusalem. »

En 1900, le nombre des Conférences répandues sur le globe s'élevait à 5000, comprenant environ 100.000 membres. La France, à elle seule, possède présentement 1.224 Conférences, plus 17 en Algérie et Tunisie.

II. — *Son excellence*

Et comment dépeindre l'excellence des Conférences, comment faire toucher du doigt les services qu'elles rendent ? Essayons d'en dire au moins quelque chose.

1. Pour comprendre l'excellence de l'Œuvre des Conférences de St-Vincent de Paul, il faut d'abord se pénétrer de l'excellence de l'aumône. Or, voici ce qu'en dit S. Jean Chrysostome : « L'aumône rend l'homme semblable à Dieu. Rien n'égale sa puissance, c'est la plus grande des vertus. A ceux qui l'aiment, elle donne la place la plus rapprochée de Dieu, et certes avec raison, car la virginité, le jeûne, la pénitence ne servent qu'à celui qui la pratique, tandis que l'aumône se répand sur tous les membres de Jésus-Christ... Elle est la mère de la charité, qui est le plus bel ornement des chrétiens ; elle est le signe auquel on reconnaît le vrai disciple de l'Evangile ; elle est le grand remède de nos péchés, l'échelle dressée entre la terre et le ciel, le lien qui réunit ensemble les diverses parties du corps du Seigneur... C'est une grande chose et d'un très grand prix qu'un homme appliqué à faire l'aumône. Cette grâce vaut plus que celle de ressusciter les morts. Nourrir Jésus-Christ quand il a faim, n'est-ce pas plus parfait que de tirer un homme de la tombe au nom de Jésus-Christ ? Dans le premier cas on donne à Dieu, dans le second on reçoit de lui. Or, la récompense est promise non pas à ceux qui reçoivent, mais à ceux qui donnent [1]. »

Faire la charité, tel est le but des Conférences de St-Vincent de Paul. Jugez déjà par là quelle est leur excellence.

2. J'ajoute que l'Œuvre des Conférences est aussi une « œuvre de foi, de défense de la foi, de préservation et d'affermissement dans la foi. C'est une œuvre d'apostolat, par le moyen de la charité et de l'exemple plus que de la parole ; c'est une œuvre de personnelle et mutuelle sanctification par des exercices et habitudes de piété ; c'est une œuvre sainte : on y prie, on y communie, on y fait des retraites. Rattachée à Dieu et rattachant tous ses membres entre eux, elle forme un lien de religion et d'amour entre toutes les classes de l'humanité. En elle tous les chrétiens dispersés, d'où qu'ils viennent, se rencontrent, se connaissent, s'entendent, s'embrassent, s'entr'aident. Par elle est tué le respect humain [1]. »

3. Mais pour mieux comprendre encore l'excellence de l'Œuvre des Conférences, examinons en détail quelques-uns des grands services qu'elle rend aux pauvres, à l'Eglise, à la société et à ses membres eux-mêmes.

a) L'Œuvre des Conférences rend aux pauvres de grands, d'immenses services matériels et spirituels. — Voici quelques chiffres qui indiqueront les services matériels. En 1898, les dépenses de l'Œuvre en faveur des pauvres dépassaient, pour tout l'univers, le chiffre de treize millions ; la moyenne des dépenses annuelles pour l'Europe est d'environ cinq millions, et pour la France elle atteint presque trois millions. Que de misères soulagées, que de larmes séchées, que de vies sauvées chaque année, grâce à l'Œuvre des Conférences ! — Et ces avantages matériels procurés aux pauvres par l'Œuvre des Conférences ne sont rien cependant à côté des services et des avantages spirituels. Elle fait de ses membres les pères, les mères, les apôtres, les missionnaires des pauvres ; elle s'occupe de guérir les âmes autant sinon plus que de secourir les corps, car elle secourt les corps surtout pour parvenir aux âmes, et ainsi elle est le meilleur auxiliaire du clergé pour la sanctification et le salut des âmes. Sous leur habit laïque, ses membres pénètrent partout, là surtout où le prêtre ne serait pas admis, et grâce à eux, que d'ignorances sont éclairées, que d'idées fausses, que de préventions disparaissent, que de haines sont éteintes ! « L'humanité de nos jours, disait Ozanam, me semble comparable au voyageur dont parle l'Evangile. Elle aussi, tandis qu'elle poursuivait sa route dans les chemins que le Christ lui a tracés, a été assaillie par des ravisseurs, par des larrons de la pensée, par des hommes méchants qui lui ont ravi ce qu'elle possédait, le trésor de la foi et de l'amour ; et ils l'ont laissée nue et gémissante, couchée au bord du sentier. Les prêtres et les lévites ont passé, et, cette fois, comme ils étaient des prêtres et des lévites véritables, ils se sont approchés de cet être souffrant et ils ont voulu le guérir. Mais dans son délire il les a méconnus et repoussés. A notre tour, faibles Samaritains et gens de peu de foi que nous sommes, osons cependant aborder ce grand malade. Peut-être ne s'effrayera-t-il point de nous ; essayons de sonder ses plaies et d'y verser l'huile ; faisons retentir à son oreille des paroles de consolation et de paix. Et puis quand ses yeux seront désillés, nous le remettrons entre les mains de ceux que Dieu a constitués les gardiens et les médecins des âmes.

[1] Sur la 2e Ep. aux Corinthiens, Hom. 16.

[1] Mgr Baunard, *Un siècle de l'Eglise de France,* chap. XIII.

Voilà ce qui nous est proposé, voilà quelle est la vocation sublime que la Providence nous a faite. »

b) C'est ainsi que l'Œuvre des Conférences de St-Vincent de Paul rend de grands, d'immenses services à l'Eglise, à la religion, à Dieu, en leur gagnant une multitude d'âmes qui, sans elle, ne leur seraient jamais venues.

c) J'ai dit aussi qu'elle rend de grands, d'immenses services à la société et à la patrie.

Dieu n'a pas créé les hommes pour que les uns jouissent de tout et que les autres soient privés de tout. Non ! S'il a créé des riches et des pauvres, c'est afin que les riches viennent en aide aux pauvres et que la société se cimente par les bienfaits accordés et reçus. L'Œuvre des Conférences, en se faisant la providence visible des pauvres et des malheureux, contribue donc grandement à cimenter, à affermir la société. Elle y contribue encore grandement parce qu'elle apaise ou éteint les haines des classes, parce qu'elle fait connaître, aimer, bénir et pratiquer la religion catholique, qui est le plus grand frein qu'on puisse imposer aux passions mauvaises ennemies de la société parce qu'elle est la plus grande école de respect envers l'autorité, base de toute société.

Et quels services ne rend-elle pas à la patrie ! Oui, quand Dieu additionnera, là-haut, ces millions versés par la libre charité des membres des Conférences, qui ne se contentent pas de donner beaucoup, mais qui s'ingénient encore à arracher, en faveur des pauvres, le plus de secours possible à la froideur des indifférents, quand Dieu additionnera tant de dévouements inconnus, tant de sacrifices obscurs, j'ai la confiance qu'il les fera compter pour la rançon de la France. Les membres des Conférences de St-Vincent de Paul ne sont donc pas seulement de bons chrétiens, ce sont de bons citoyens. Ils n'ont pas seulement bien mérité de l'Eglise, de la religion, ils ont bien mérité aussi de la société et de la patrie.

d) Mais c'est à eux-mêmes qu'ils se rendent le meilleur service. La loi de l'aumône, en effet, comme le déclare le grand philosophe et le grand théologien qu'était S. Thomas d'Aquin, a été portée par Dieu plus encore à l'avantage des riches qu'à celui des pauvres, car si l'aumône procure aux pauvres un bien temporel et passager, elle procure à ceux qui la font un bien spirituel et durable, une brillante couronne et des délices éternelles dans la société des élus.

« Le peu de bien que nous pouvons faire au pauvre, disait un membre des Conférences, n'est rien en comparaison de celui que Dieu nous fait par le pauvre. » Par les pauvres, Dieu communique aux membres qui se sont voués à leur soulagement de grandes lumières sur la direction qu'il convient de donner à leur vie. En étalant sous leurs yeux tant de misères, il leur apprend à se détacher, à se dépouiller de tout le factice, de tout le convenu, de tout l'artificiel, de tout le luxe qui encombre la vie moderne ; il leur fait comprendre cette parole de Lacordaire, que quand une infinité de familles meurent de faim et de désespoir, « tout ce qui n'est plus nécessaire et tout ce qui n'est plus utile, en fait d'or, le garder c'est une scélératesse. »

En étalant sous les yeux des membres des Conférences tant de misères, tant de souffrances, Dieu leur offre le remède le plus sûr et le plus prompt contre les attraits d'une vie sensuelle. « Il est impossible d'avoir devant les yeux de tels spectacles et de ne penser alors qu'à se bien traiter, qu'à se divertir et qu'à se réjouir. Il faudrait avoir pour cela éteint dans son cœur tout sentiment de religion et même tout sentiment d'humanité. La triste image que forment dans l'esprit toutes ces misères, y demeure profondément imprimée ; on la remporte avec soi, et par un effet très naturel, on ne trouve presque plus de goût à rien. Heureuse préparation à la grâce qui survient dans une âme et qui souvent achève ainsi de la déprendre absolument des vains attraits du monde, et de tous les attachements sensuels qui servaient à l'amollir ![1] »

Enfin les œuvres de charité dont l'Œuvre des Conférences donne à ses membres l'occasion, étant plus communément pratiquées avec une intention sainte et en vue de Dieu, leur inspirent la dévotion, la nourrissent en eux et la rallument lorsqu'elle commence à s'éteindre. Et puis, que de leçons de patience, de résignation, de reconnaissance envers Dieu les membres des Conférences ne puisent-ils pas dans leurs visites aux pauvres ! Oseraient-ils se plaindre, murmurer contre les épreuves que Dieu leur envoie, lorsque chaque jour ils sont témoins chez les pauvres d'épreuves beaucoup plus grandes ? Pourraient-ils ne pas témoigner à Dieu leur reconnaissance pour tous les bienfaits dont il les a comblés, lorsqu'ils voient tant de familles privées de ces mêmes bienfaits ?

* * *

Voilà, mes bien chers frères, n'est-il pas vrai ? des motifs bien puissants pour vous attacher à l'Œuvre des Conférences de St-Vincent de Paul, pour déterminer ceux qui sont déjà membres de cette Œuvre à lui continuer le concours de leur intelligence, de leur cœur, de leurs subsides, de tout leur dévouement. Voilà des motifs bien puissants pour déterminer ceux qui ne sont pas encore membres de cette Œuvre à s'y associer enfin.

— « Nous faisons l'aumône chez nous, » me répondront peut-être ces derniers.

— C'est bien, c'est très bien, leur dirai-je ; mais il serait infiniment mieux de vous associer pour faire l'aumône, car l'association centuple les forces de celle-ci. Les aumônes individuelles faites sans ordre sont comme de petits ruisseaux qui se perdent dans le sable, a-t-on dit avec raison, tandis que les dons de la charité organisée ressemblent au fleuve qui favorise l'aisance des villes situées sur son cours, arrose et fertilise les campagnes environnantes.

— Nous faisons l'aumône chez nous.

[1] Bourdaloue, *Exhortation à la Charité.*

— C'est bien, c'est très bien. Mais il serait infiniment mieux de vous associer pour faire l'amône, car les aumônes mises en commun, outre qu'elles secourent mieux et plus intelligemment le pauvre, laissent moins de place ou plutôt ne laissent plus de place du tout à l'orgueil, à la vaine gloire qui, la plupart du temps, enlèvent totalement ou du moins en partie le mérite de l'aumône devant Dieu.

Entrez donc en grand nombre, vous surtout à qui Dieu a donné la fortune ou l'aisance en partage, dans l'Œuvre des Conférences de St-Vincent de Paul : c'est plus encore votre intérêt que l'intérêt des pauvres.

— Mais pour cela, qu'y a-t-il de requis?

— Ce qui est requis pour être un bon chrétien, c'est-à-dire une foi et une charité sincères.

Les membres des Conférences ne sont liés par aucun vœu ni par aucun secret. Entre eux il n'y a pas d'autre lien que celui d'une obligation tacite de pratiquer plus exactement et plus intégralement tous les préceptes de la religion catholique, de développer en eux par une édification mutuelle le sentiment chrétien, l'esprit catholique, de propager pacifiquement dans leur action extérieure surtout auprès des familles pauvres l'influence religieuse.

L'Œuvre des Conférences n'ajoute donc rien aux devoirs essentiels du chrétien, mais elle aide puissamment à les accomplir. C'est un instrument providentiel de salut, c'est comme l'arche de Noé qui sauve ceux qui entrent en elle. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXVI

LA PARABOLE DES VIGNERONS

Dans la parabole des deux fils, Jésus a montré la mauvaise foi des docteurs de la loi ; il va faire ressortir dans celle des vignerons le crime de leur conduite.

Ecoutez une autre parabole.

Un père de famille planta une vigne. Il l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir, et y bâtit une tour. Puis il la loua à des ouvriers et partit pour un voyage.

Quand vint le temps des fruits, il envoya ses serviteurs aux vignerons pour recevoir le produit de sa vigne. Ceux-ci s'étant saisis des serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre et lapidèrent le troisième.

Il envoya de nouveau des serviteurs en plus grand nombre que les premiers et ils les traitèrent de même.

Enfin il leur envoya son fils, en disant : « Ils respecteront mon fils ! » Mais quand les vignerons virent le fils, ils s'entredirent : « Voici l'héritier, venez, tuons-le, et nous aurons son héritage. » Et s'étant saisis de lui, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent.

Maintenant, quand le maître de la vigne viendra, que fera-t-il à ces vignerons ?

Le peuple répondit : « Il frappera sans pitié ces misérables et louera sa vigne à d'autres vignerons qui lui en donneront les fruits en leur temps. »

Cette parabole était transparente, aussi fut-elle écoutée avec grande attention et dans un profond silence. Le père de famille c'est Dieu. Il plante une vigne, c'est son peuple d'Israël, le peuple choisi qu'il entoure de soins, qu'il ceint d'une haie pour le protéger, pour l'isoler des autres peuples. Telle est d'ailleurs la configuration géographique de la Judée. Elle est défendue au nord par le Liban, au sud par le désert, à l'est par la mer Morte et les montagnes, à l'ouest par la Méditerranée. Elle se suffit ainsi à elle-même et échappe à la contagion des voisins. Ses chefs veillent dans la tour, et les fruits mûrissent. Les raisins rougissent avec la bénédiction de Dieu jusqu'au jour où le vin coulera dans le pressoir.

Du haut du ciel, Dieu regarde son peuple, sa vigne. Il lui a donné sa loi avec des prescriptions minutieuses pour régler sa conduite et son travail ; il lui envoie ses serviteurs, les prophètes, pour l'instruire, le guider, le préserver de l'idolâtrie, et recueillir les fruits au moment de la vendange. Nul peuple ne fut plus aimé de Dieu, nulle vigne mieux cultivée. Et cependant les prophètes sont mal accueillis, ils sont maltraités, et plusieurs mis à mort.

Alors, dans son extrême bonté, le Père leur envoie son fils, en disant : « Celui-ci, mon fils, ils le traiteront avec respect. » Mais ils s'emparent de sa personne, ils le traînent hors de la vigne et ils le tuent. Jésus en effet a été crucifié hors de Jérusalem.

Voilà le crime des crimes, le déicide. Ils ont fait mourir le Fils de Dieu !

Quand il eut exposé cette parabole qui les tenait haletants, suspendus à sa parole, Jésus leur demanda : « Que fera le maître de la vigne à ces vignerons quand il viendra ? » Et il regardait les Scribes et les Anciens.

Tout d'une voix le peuple répondit : « Il punira ces méchants et donnera sa vigne à d'autres ! » Les Sanhédrites comprirent que c'est d'eux que parlait Jésus, qu'ils seraient chassés de cette vigne qui leur avait été confiée, et ils dirent avec terreur : « A Dieu ne plaise ! *Absit !* » (Lc., xx, 16).

Alors Jésus les regardant en face leur dit avec sévérité : — Ne connaissez-vous pas cette parole de l'Ecriture : « La pierre qu'ont rejetée ceux qui bâtissaient est devenue la pierre de l'angle. Quiconque tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui elle tombera sera écrasé. » (Mt., xxi, 33-46).

Irrités et humiliés, car ils sentaient que ces paroles tombaient directement sur eux et que le peuple les regardait avec des yeux interrogateurs, ils auraient voulu se saisir de lui à l'heure même pour le faire mourir ; mais la crainte du peuple les retint (Luc, 19). Au lieu du repentir, c'était la haine qui entrait dans leur cœur et les possédait.

* * *

Cette parabole terrible ne s'applique-t-elle pas en quelque chose à chacun de nous ? Notre âme n'est-elle pas semblable à cette vigne chérie que le Père de famille a plantée avec amour ! Il l'a entourée

d'une haie, pour la défendre des incursions des bêtes sauvages, c'est-à-dire des vices et des mauvais exemples. Cette haie ce sont les commandements, les conseils évangéliques que l'Eglise prodigue à notre âme dès l'enfance. Elle nous dit ce qui est bien, ce qui est mal, ce que nous devons faire et éviter, et, dans notre droiture, nous écoutons sa parole avec joie, et notre âme s'ouvre à ses rayons comme une terre bien préparée reçoit le soleil qui lui fera produire de jolies fleurs et de jeunes moissons. D'ailleurs il a bâti une tour où il s'est établi en observation, c'est notre conscience, éclairée de ses lumières et qui nous dit : « Voici la vérité et voilà l'erreur ! Voici ce qui est agréable à Dieu et voilà ce qui lui déplaît ! » C'est tellement clair alors que nous ne comprendrions pas qu'on pût agir autrement que nous l'indiquent ces augustes suggestions. Est-ce que l'on peut oser, la nuit, s'engager dans une forêt remplie de bêtes féroces dont on entend les hurlements ?

D'ailleurs Dieu nous envoie ses serviteurs, ses ministres qui nous instruisent et nous exhortent. D'où vient que peu à peu leur voix nous laisse indifférents et quelquefois nous indispose ? D'où vient que, à mesure que notre raison se développe, nous allons du côté du mal qu'elle condamne ? D'où vient que cette religion que nous avons tant aimée et trouvée si belle, rencontre en nous des ennemis secrets d'abord, honteux et rougissant d'elle, puis déclarés ?

Car Dieu nous a adressé non seulement ses prêtres, mais son Fils lui-même. Après tant de grâces qui nous ont réjouis, grâces du baptême, grâces de l'instruction divine qui épanouissait notre esprit et notre cœur, grâces d'un ami vertueux ou d'un bon livre, voici les grâces de la sainte Communion : Jésus, le Fils de Dieu, est venu dans notre âme d'enfant, il l'a embaumée et fortifiée de sa présence adorable. Nous avons senti que c'était lui, nous avons cru en lui, et avec quels transports nous lui avons dit : « Seigneur ! c'est vous ! Quel bonheur pour moi, et comme je vous aime ! Comment pourrais-je cesser jamais d'être à vous ? »

Et cependant combien de chrétiens en sont arrivés à renier J.-C., à se défier de l'Eglise leur mère, qui les a bercés sur ses genoux, à mépriser les prêtres qui les ont élevés, à les outrager par leurs paroles et par leur conduite ! Cela, c'est le mystère des passions naissantes qu'on laisse grandir, que l'on cultive dans son esprit soudain enivré d'orgueil, dans son cœur qui, par les faux plaisirs du mal, se rue à la dépravation.

Les pensées matérialistes l'emportent, l'esprit de jouissance prévaut, la vie qui était un pur et doux banquet où l'âme se nourrissait de tout ce qui est beau et grand, du Dieu qui a réjoui saintement notre jeunesse, n'apparaît plus que comme une bruyante orgie d'où Dieu si aimable et si bon est chassé et remplacé par Satan. La haie est détruite, la tour renversée, la conscience faussée par un ami pervers, par des idées ennemies de toute société, par des passions coupables, par des mauvais livres où il n'y a plus ni théories honnêtes, ni affections avouables.

Le Fils de Dieu a été tué dans ces âmes malheureuses et qui promettaient si bien ! Elles n'aiment plus Jésus-Christ, et voilà l'irréparable malheur. Que fera d'elles Dieu qui avait eu pour elles tant de prédilection, qui les avait inondées de faveurs, de douceurs et de joies, qui, à certaine époque, les voyait comme transformées en un paradis délicieux avec les fleurs charmantes des bonnes pensées et les fruits splendides des bonnes actions !

Il les perdra, puisqu'elles veulent se perdre, et les grâces qu'il leur distribuait sans mesure, il les donnera à d'autres plus fidèles et meilleures. Ce qu'elles ont méprisé, les orgueilleuses, il le distribuera aux humbles.

« A Dieu ne plaise ! » *Absit !* nous écrierons-nous douloureusement, comme les Pharisiens qui reconnaissent que cette parabole est pour eux. Jésus est la pierre rejetée, la pierre d'angle, la pierre choisie et dont le grain solide n'est jamais écrasé. C'est elle qui écrasera les orgueilleux et les méchants. Car il n'y a pas de nom sous le ciel qui nous sauve, sinon le beau nom de Jésus, et de même il n'y a pas de nom terrible comme ce nom, apporté du ciel par les anges. Il faut choisir : ou être sauvé ou être écrasé par lui. Revenons donc à l'heureux temps où ce doux nom était dans notre bouche comme un miel, une musique, un chant joyeux.

XXVII

LES NOCES DU FILS DU ROI

Jusque-là les Pharisiens entouraient Jésus d'un certain respect ; ils s'honoraient même de le recevoir à leur table. Maintenant ils le haïssent, ils ont juré sa mort, c'est ce que le Sauveur vient d'affirmer hardiment dans la parabole des vignerons. Répondant à leur pensée intime, il va leur annoncer, dans une nouvelle parabole, l'inanité de leurs complots et le châtiment qui les attend. C'est la parabole des noces du fils du roi. Il la leur a déjà exposée, mais les invités du premier festin qui refusaient de venir, alléguaient du moins des excuses courtoises (Luc, XIV) ; tandis que les invités du second maltraitent et tuent les serviteurs qui viennent de la part du roi. Les circonstances ont changé ; le respect forcé est devenu une haine inextinguible.

Le royaume des cieux est semblable à un roi qui faisait les noces de son fils. Il envoya ses serviteurs appeler ceux qui avaient été invités aux noces, et ils ne voulaient pas venir.

Il envoya encore d'autres serviteurs en disant : — Dites aux conviés : « Voilà que j'ai préparé mon festin, on a tué mes bœufs et mes animaux engraissés, tout est prêt : venez aux noces. » Mais ils n'en tinrent pas compte, et ils s'en allèrent, l'un à son champ, l'autre à son négoce. Les autres se saisirent des serviteurs et, après les avoir frappés, les tuèrent.

Le roi entra en colère, il envoya ses armées, extermina ces meurtriers et brûla leur ville.

Alors il dit aux serviteurs : « Le festin des noces était prêt, mais les invités n'en étaient pas dignes. Allez donc dans les carrefours, et, tous ceux que vous trouverez, invitez-les aux noces. » Ces serviteurs s'étant répandus par les chemins, rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle des noces fut remplie de convives. (Mt., XXII, 2-10).

La scène est imposante et rappelle la magnificence des rois d'Orient. Parmi les conviés, les uns ne témoignent que du mépris pour l'invitation royale, les autres mettent à mort les serviteurs. Le roi extermine ces misérables et brûle leur ville.

C'est l'histoire des Juifs qui ont repoussé avec dédain l'invitation divine au banquet de la vérité et crucifié Jésus-Christ. Ils en ont été punis par l'extermination du peuple déicide, et par les horreurs du siège de Jérusalem. Alors les Apôtres, les serviteurs du Christ, ont pressé les Gentils d'accourir au festin où les Juifs ont refusé de se rendre. Ils viennent, « bons et mauvais, » les bons pour devenir meilleurs, par la reconnaissance de leur cœur ; les autres, pour être changés par la grâce de Dieu, touchés par tant de bonté, de délicatesse et de munificence. Mais il est des âmes que rien ne touche et que le bienfait même exaspère.

Le roi voulut visiter les invités. Il entra pour voir ceux qui étaient à table, et ayant aperçu là un homme qui n'était pas revêtu d'une robe nuptiale, il lui dit : « Mon ami, comment es-tu venu ici sans avoir une robe de noces ? » Et cet homme resta muet.

Alors le roi dit à ses serviteurs : « Liez-lui les pieds et les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. »

Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. (Mt., *ibid.*, 11-14).

Les Juifs ont dédaigné de s'asseoir au banquet de l'Evangile, voici donc les païens, les Gentils qui prennent leur place. Ils montrent beaucoup de zèle et de joie sincère ; mais les désordres se glissent parmi eux, comme on le voit dans la première Epître aux Corinthiens (ch. XI) ; plusieurs viennent sans être vêtus de la robe de justice et d'innocence reçue au baptême ; ils sont chassés de l'Eglise, séjour de lumière et de vérité, et, au dehors, ils tombent dans les ténèbres de l'erreur et du vice. Ils pleurent, mais ce ne sont pas des pleurs de repentir.

Jésus achève sa parabole par ces mots : « Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. » Ces paroles paraissent s'appliquer aux Juifs qui furent appelés tous dès la première heure et qui furent sauvés en si petit nombre, car les uns ne voulurent pas venir et les autres crucifièrent Jésus et ses serviteurs.

* * *

La vie est le banquet où nous sommes venus nous asseoir. Dieu, le roi souverain qui nous y convie, nous l'a préparé double : le banquet de la nature et celui de la grâce.

1. Au sein de l'éternité où d'un seul coup d'œil il embrassait le présent, le passé, l'avenir, nous étions déjà l'objet constant de sa pensée, de son désir, de sa tendresse. Tout en gouvernant les cieux, depuis l'étoile la plus brillante jusqu'au plus humble des insectes, il nous aimait, nous, chacun de nous, sa créature choisie.

Le jour de notre naissance fut une joie pour Dieu, pour le ciel, pour notre bon ange, pour l'Eglise, qui salua avec transport notre baptême parce que, à cette heure-là, Jésus-Christ prenait réellement et comme officiellement possession de notre âme. La société nous accueillit et nous offrit une place au festin. Elle donna à notre corps les soins qui procurent la santé et la vigueur. Pour cela elle se servit des soins de notre mère, et quand, pour les premières fois, nos yeux s'ouvrirent sur le monde, ils rencontrèrent son sourire qui dans notre cœur fit éclore la bonté et l'amour. Ah ! nous avons trouvé bien doux ce banquet où parmi nos frères et nos sœurs, sous le regard attendri de notre père et de notre mère, nous avons goûté le bonheur de nous aimer en famille.

Pendant ce temps notre esprit se remplissait de connaissances précieuses qui nous faisaient comprendre le monde et la vie. Au-dessus de cet univers, nous voyions Dieu, le plus paternel des pères, qui nous avait préparé, avec ce doux nid qui s'appelle la famille, ce grand foyer qu'on nomme la patrie où nous avons vécu des traditions de vertu, de foi, d'héroïsme qui ont illustré quatorze siècles, et qu'on aime davantage quand il s'appelle la France, le plus beau royaume après celui du ciel, le rendez-vous des hommes les plus éminents, la passion des plus nobles cœurs, l'honneur de l'humanité.

2. Voici maintenant l'autre banquet où Dieu nous convie, le banquet de la grâce. Il envoie ses serviteurs, les prêtres, pour nous dire : « Venez, tout est prêt ! venez aux noces ! » Nous avons trouvé en effet dans l'Eglise une autre table à la fois plus délicate et plus somptueuse, une famille de frères si nombreux qu'on ne les compte plus, si aimants qu'on ne peut plus se séparer d'eux ni pour le temps ni pour l'éternité, une patrie des cœurs et des âmes.

C'est dans ce banquet que nous célébrons les noces de Jésus-Christ et de notre âme. Car si Dieu a créé pour nos yeux les cieux matériels dont nous admirons l'azur et l'imposante courbure, il a créé pour notre âme d'autres cieux immatériels où il se réserve, dit S. Grégoire, de nous rassasier des douceurs éternelles.

Par la grâce il ouvre notre âme à l'ampleur des enseignements de l'Evangile, à la beauté des dogmes et de la doctrine. Etes-vous des âmes fortes, généreuses, intrépides ? Marchez dans la voie du sacrifice et du renoncement. Préférez-vous la suavité de la prière, la pieuse contemplation de la croix ? Venez avec Marie, avec Jean, avec Madeleine sur le Calvaire, écouter les plaintes de l'amour blessé, les paroles de pardon, recueillir ces accents, ces pensées qui sont le grand aliment, la seule consolation efficace des âmes saintes et fidèles. Venez surtout vous nourrir du pain céleste que le Sauveur vous a préparé, le pain des forts, le pain des anges devenu notre nourriture pendant le voyage

de la vie, le pain des enfants, seuls admis à la table du père de famille. *Venite, comedite panem meum.*

Ne craignez pas de manger le pain de l'Eucharistie, qui est le froment des élus, de boire ce vin, le sang de Jésus-Christ qui fait germer les vierges. « Il n'y a que les malades, dit le cardinal Pie, qui ne prennent plus de pain et de vin ». Or vous avez la santé spirituelle.

Ne soyons pas arrêtés par de vaines excuses mondaines qui, lorsqu'on les considère à la lumière de la raison, et surtout de la foi, ne sont valables en rien et qui nous laisseraient à la porte du banquet, c'est-à-dire du paradis. Obéissons à la voix des serviteurs du roi, de l'Eglise qui nous convie au festin spirituel, à la sainte communion. Nous y sommes tous appelés, « bons et méchants », les saints pour qu'ils se sanctifient encore, les pécheurs pour qu'ils se purifient de leurs péchés. Mais entrons tous à la salle du festin, revêtus de la robe nuptiale, la conscience nette de ses fautes, le cœur simple et droit. Le roi vient dans la salle pour voir les convives, il n'en trouve qu'un seul qui ait négligé de l'honorer par sa belle tenue, et vous savez avec quelle sévérité il le punit. Que nul d'entre nous du moins ne soit jamais celui-là !

VARIA

ALLOCUTION AUX ANCIENNES ÉLÈVES D'UN CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

Mesdames,

Votre présence, ce matin, dans la chapelle souterraine de Saint-Laurent, doit éveiller en votre mémoire de bien doux souvenirs : les souvenirs de votre enfance, de votre jeunesse, souvenirs tout remplis de joie sans nuage, parce qu'à cette époque de la vie les nuages n'existaient pas, ou ils étaient si légers que le gai soleil de vos douze ans, de vos vingt ans, les avait vite dissipés.

La chapelle souterraine, ce fut pour vous vos catéchismes d'enfants. — En vous retrouvant assises sur ces bancs, je suis certain que vous vous revoyez petite fille, quittant le pensionnat Saint-Joseph, ou l'Externat, ou l'école Sainte-Marie, pour vous rendre à la leçon de catéchisme. Vous vous revoyez tremblante d'émotion parce que votre mémoire mal assurée allait vous couvrir de honte et de confusion devant vos petites amies ; parce que, en rentrant en classe, vos maîtresses, les très aimées religieuses de la Providence, vous puniraient peut-être ; — ou, plutôt, vous vous revoyez joyeuse, victorieuse pour une leçon bien sue.

Vous vous retrouvez ici aux places que vous occupiez à la messe du jeudi matin, à l'époque où vous avez préparé votre Première Communion, et vous revoyez ce jour idéalement beau...

La chapelle souterraine, ce fut votre Catéchisme de Persévérance. — Tous les dimanches à 2 heures, vous descendiez fidèlement les marches de cette crypte ; vous preniez vos places pour chanter des cantiques, réciter l'Evangile, entendre une instruction, une homélie, les avis de vos Directeurs, que d'habitude vous trouviez trop sévères et qui devaient passer par les cribles de votre critique.

La chapelle souterraine, ce fut les fêtes du Catéchisme avec ses dialogues, ses pastorales. — Je revois, Mesdames, cet autel transformé en crèche, au-dessus de laquelle un ange chantait de sa plus belle voix. Je revois les murs de ce sanctuaire transformés en habitations, en auberges de Bethléem, où la Vierge et S. Joseph ne pouvaient pas trouver de place.

La chapelle souterraine, ce fut, chaque année, vos retraites de jeunes filles, dans lesquelles vous avez cherché à mieux connaître Dieu, à mieux connaître votre vie, à devenir meilleures. — Et cette table de communion, vous ne pouvez pas la revoir sans penser aux émotions profondes que Dieu vous fit ressentir ici.

Voilà, Mesdames, en abrégé, les souvenirs de la chapelle souterraine. Et ces souvenirs sont en même temps des leçons.

* * *

1. D'abord, des leçons pour *vous toutes,* tant que vous êtes. Dites-moi, est-ce que la chapelle souterraine de St-Laurent n'a pas joué un rôle véritable dans votre éducation ? Si aujourd'hui vous êtes bonnes chrétiennes, c'est parce qu'ici vous avez appris à connaître, à prier et à aimer Dieu ; et les souvenirs d'enfant que nous venons de réveiller vous demandent de persévérer dans ces dispositions.

Vous vivez actuellement dans un monde corrompu et corrupteur ; vous le savez bien, aujourd'hui on cherche le plaisir, la toilette, la fortune, et si pour arriver à ses fins on est obligé de s'éloigner un peu de Dieu, eh bien ! on s'éloigne de Dieu, mais du moins on réussit. Aujourd'hui, de la religion, « on en prend et on en laisse, » pourvu qu'extérieurement la réputation soit sauve.

Mesdames, méfiez-vous des influences du dehors ; ne vous laissez pas circonvenir par ce que vous voyez, par ce que vous entendez. Restez la chrétienne que vous étiez enfant, jeune fille. Que vos pensées, que les jugements que vous portez, que les décisions que vous prenez, que vos démarches, soient toujours éclairés par votre foi.

Demeurez fermes dans le devoir, coûte que coûte. Vous avez pour vous soutenir le Jésus de votre Première Communion et la Vierge Marie dont vous êtes les enfants. Avec cela, soyez bonnes envers le prochain, même envers les méchants, ne les méprisez jamais ; soyez douces dans votre intérieur, avec les personnes qui partagent vos journées. Aux yeux des impies, vous paraîtrez peut-être un peu extraordinaires, étranges, ne vivant comme personne ; aux yeux de vos familles, vous apparaîtrez avec l'auréole de la bonté, qui vous attirera l'affection de tous ; aux yeux de Dieu, vous resterez la petite enfant qu'il a élevée, qu'il a aimée en ce temps-là, qu'il aime toujours et à laquelle il veut faire beaucoup de bien.

2. La seconde leçon que je veux tirer des souvenirs de cette chapelle, je me permettrai de vous l'appliquer à vous, Mesdames, auxquelles Dieu a fait l'insigne honneur d'être des *mères*, et je vous dirai : Votre chapelle vous demande d'être des mères véritables, aimant leurs enfants véritablement. — Je m'explique. Sans doute, vous aimez vos enfants de tout votre cœur ; vous aimez les traits réguliers de leur physionomie, leur regard si pur et leur sourire si doux, et vous les traitez comme des anges quand ils sont petits. Puis vous aimez les voir grandir, vous admirez la force de leur taille, la souplesse de leurs muscles, l'agilité de leurs mouvements ; vous aimez leur nature humaine parce que, en elle, vous vous revoyez vivre, par eux vous redevenez jeunes. — Mais cela, si je puis ainsi parler, ce n'est que le côté inférieur de la maternité, le petit côté de l'amour maternel. Votre enfant, c'est surtout son âme ; son corps en effet n'est qu'un véhicule, un instrument, qu'un jour ou l'autre il abandonnera ; c'est donc surtout de son âme que vous devez être la mère, c'est tout spécialement son âme que vous devez aimer. — Comment cela ? me direz-vous. — Pour répondre à la question c'est tout un traité d'éducation qu'il faudrait développer devant vous. Je vous dirai seulement :

Vous voulez être véritablement mère ? 1° Gagnez la confiance de vos enfants par une bonté sans faiblesse ; habituez-les à tout vous dire, leurs joies comme leurs petits chagrins ; qu'ils sentent que vous pouvez et que vous voulez toujours les consoler, et aux jours difficiles, vous les verrez venir vers vous comme ce petit soldat auquel la vie de caserne pesait trop lourd et qui, s'en plaignant à sa mère, lui disait : « Ce que je t'écris va peut-être te faire de la peine pour moi, mais cela me soulage, et à qui donc pourrais-je le dire, si ce n'est à toi, ma mère bien-aimée ? »

Vous voulez être véritablement mère ? 2° Faites pour vos enfants ce que la chapelle souterraine a fait pour vous.

a) Ne vous contentez pas de les envoyer au catéchisme, faites-vous leur catéchiste. — Mais le temps me manque ! direz-vous. — Prenez-le, Mesdames, il ne vous manquera pas.

b) Vous avez grandi, et la chapelle souterraine vous a offert la persévérance. Donnez à vos enfants les moyens de persévérance ; envoyez-les dans les réunions de jeunes filles, dans les patronages de jeunes gens ; sachez, s'il le faut, de temps à autre vous priver d'eux. Ils ont besoin de ces réunions pour demeurer fidèles, et ils ont l'obligation de donner le bon exemple en y venant.

c) La chapelle souterraine vous a donné des communions fréquentes. Donnez à vos enfants la facilité de s'approcher fréquemment des sacrements. Croyez-moi, les meilleurs peuvent se voir atteints par le mal, la contagion est si rapide !... Vous voulez n'avoir jamais à rougir de vos jeunes gens, de vos jeunes filles ; vous voulez que dans leurs yeux brille toujours la pureté de leur enfance ? Encouragez-les à s'approcher fréquemment du sacrement d'Eucharistie. Si à certaines heures vous les voyez hésiter, c'est que l'orage gronde ; alors faites-vous plus tendres, pour être plus persuasives et plus fortes, et vous verrez vos enfants revenir de la Communion rayonnants de joie, parce que Dieu, en leur donnant sa force, les aura conservés dans sa pureté.

* * *

Ce matin, Mesdames, par la pensée, nous sommes redevenus des enfants. Restons des enfants pendant tout le saint sacrifice de la messe. Prions comme des enfants, chantons nos cantiques comme des enfants, préparons notre communion comme des enfants, aimons le Bon Dieu comme des enfants, c'est-à-dire, redevenons enfants par la pureté, par la simplicité, par l'abandon, par la confiance absolue en la bonté divine ; c'est la volonté de Notre-Seigneur qui a dit : « Si vous ne redevenez comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux » (Mt., XVIII, 3) ; et ce sera notre bonheur, puisqu'il a ajouté : « Le royaume des cieux est pour les enfants et pour ceux qui leur ressemblent. » (Mt., XIX, 14). Ainsi soit-il.

Pour une Profession religieuse

LES AVANTAGES DE LA VIE RELIGIEUSE

Suscipe me, Domine, et vivam.
Prenez-moi, Seigneur, et je vivrai.
(Ps. CXVIII, 116).

Quelle vie cherchez-vous ?... Il y en a trois. — La vie simplement *naturelle*. Mais « si secundum carnem vixeritis, moriemini » (Rom., VIII, 13). Vous n'en avez point voulu. — La vie *chrétienne* ordinaire : « Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. » (Mt., XIX, 17). Elle ne vous a pas suffi ; vous aviez des aspirations plus hautes ; vous aviez compris que... — La vie *religieuse :* « Si vis perfectus esse... » (Mt., XIX, 21). C'est celle-là que vous avez choisie, dont vous avez fait déjà l'apprentissage, et où vous avez goûté tant d'intime bonheur que vous voulez vous y fixer de façon définitive.

Quels avantages devez-vous donc trouver dans la vie religieuse ? — Trois, incomparables : la vie de *règle*, la vie de *communauté*, la vie de *progrès*. Triple source de sanctification, c'est-à-dire de vie véritable.

I. — *La vie de règle*

C'est, en effet, une vie où la volonté de Dieu se met à chaque instant à la place de notre volonté propre... En sorte que : « Quæ placita sunt ei, facio semper, » comme Notre-Seigneur, qui a dit cela de lui-même (Jo., VIII, 29).

Cette vie-là, le monde n'en veut pas, parce qu'elle enchaîne la liberté. Vous, vous l'avez voulue et choisie, parce qu'elle est la seule qui fasse vivre pour Dieu.

1° Elle *montre* la voie qui mène à Dieu... La Règle parle : point d'hésitation, point d'observation, point de récrimination... « Notam fac mihi, Domine, viam in qua ambulem. » (Ps. CXLII, 8).

2º Elle *dirige* dans la voie qui mène à Dieu. Les supérieurs l'expliquent et l'interprètent..., la tradition confirme... Point de fausses routes, point d'égarements... « Omnes viæ Domini misericordia et veritas. »

3º Elle *soutient* contre les caprices ou les défaillances...

Voilà pourquoi les Saints Pères : « Qui regulæ vivit, Deo vivit. » Voilà pourquoi S. François d'Assise : « Qui hanc regulam secuti fuerint,... pax super illos et misericordia... »

Ah ! mes bien chères Sœurs, tenez à votre règle ! Soyez fidèles à vos constitutions... Vous surtout, supérieures, qui avez la responsabilité. *Suaviter*, sans doute, mais *fortiter*.

II. — *La vie de communauté*

C'est la vie à plusieurs *in uno spiritu*. Ecoutez ce qu'en ont dit David, Notre-Seigneur, S. Bernard.

1º David en a célébré *les joies* et *les douceurs :* « Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ! » *Fratres :* c'est la vie de famille ; aussi vous appelle-t-on « Sœurs, Mères », comme chez les religieux « Frères, Pères. »

2º Notre-Seigneur en exalte la *puissance : a)* Puissance de l'union avec lui-même : « Ubi sunt duo vel tres congregati... » (Mt., XVIII, 20). *b)* Puissance de la prière en commun *(ibid.*, 19). *c)* Puissance de l'exemple qui entraîne.

3º S. Bernard en proclame le *mérite : a)* Mérite de la pénitence : « Mea maxima pœnitentia vita communis. » *b)* Mérite de l'humilité : au service de tous... *c)* Mérite de la charité : support mutuel... *d)* Mérite du sacrifice de soi : aux pauvres, aux enfants, aux malades...

III. — *La vie de progrès*

« *Quo non ascendam ?* » c'était la devise d'un financier du Grand Siècle, qui d'ailleurs mourut en prison. — « Ascensiones in corde suo disposuit » (Ps. LXXXIII, 6) ; c'est le programme de l'âme fervente, c'est l'essence de la vie religieuse, qui est de tendre à la perfection...

Pour y arriver, elle offre trois grands moyens, en dehors des trois vœux qui en sont le principe :

1º Le *silence :* c'est le moment des opérations de l'Esprit-Saint dans les âmes : « Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. » (Os., II, 14)... Le grand silence... Le silence dans les lieux réguliers... Le silence habituel, intérieur, extérieur.

2º L'*oraison :* élévation de l'âme vers Dieu... « In meditatione mea exardescet ignis. » (Ps. XXXVIII, 4).

3º La *communion :* union de l'âme avec Dieu, d'autant plus intime qu'elle est mieux préparée et goûtée. « Qui manducat me, et ipse vivet propter me. »

— Sans doute, on le peut dans le monde. Mais, combien est plus difficile : le silence, au milieu du tumulte et du bruit ; l'oraison, au milieu des préoccupations de toute sorte ; la communion, quand le temps manque pour la préparation ou l'action de grâces...

* * *

Finale. — « Qui reliquerit domum, aut patrem aut matrem... » (Mt., XIX, 29). Ma Sœur, vous avez quitté... C'est à vous que la récompense est promise... Et cependant, ceux que vous avez quittés ont eux aussi le mérite du sacrifice... Demandez à Dieu de les aider à le porter, afin qu'un jour vous soyez tous réunis...

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

L

LA PRUDENCE CHRÉTIENNE. — LA PRÉPARATION A LA MORT

Moriatur anima mea morte justorum, et fiant novissima mea horum similia.

Puissè-je mourir de la mort des justes, et puissent mes derniers instants ressembler aux leurs ! (Nombr., XXIII, 10).

Quand un jeune homme, quand une jeune fille atteignent l'âge auquel ils doivent décider de leur avenir, la prudence chrétienne les oblige à étudier et à suivre leur vocation. Si, pour n'avoir point consulté l'appel divin ou n'avoir pas voulu le suivre, ils entraient dans une carrière pour laquelle ils ne sont point faits, ils commettraient la plus grave et la plus funeste des imprudences.

Je me trompe : cette imprudence n'est ni la plus grave, ni la plus funeste. Il en est une autre qui la dépasse, et par ses proportions, et par ses conséquences. Celle-là peut, en partie, se réparer ; celle-ci ne le peut pas. Elle constitue le seul mal qui soit sans remède, le seul malheur auquel il soit impossible de s'arracher, quand on y est tombé. Cette imprudence consiste, vous l'avez peut-être deviné, à mourir sans s'y être préparé. Je vais donc vous redire : 1º *pourquoi,* 2º *quand,* 3º *comment* il faut se préparer à la mort.

I

Les raisons pour lesquelles chacun doit prévoir et préparer sa dernière heure résultent du rôle dont il a plu à Dieu d'investir la mort, soit à l'égard de la vie présente, soit à l'égard de la vie future.

Avez-vous jamais réfléchi à cette sorte de toute-puissance dont jouissent les derniers instants qu'un homme passe ici-bas, pour fixer le caractère de sa vie terrestre, arrêter son degré de valeur morale, fixer la mesure de ses mérites ou de ses démérites, dire s'il doit être récompensé ou puni, et dans quelle mesure ? — Dieu aurait pu, en toute équité, établir cette règle que quiconque aurait une fois commis une faute grave en porterait la peine, et que cette unique faute suffirait à faire de lui un réprouvé. Cette manière de refuser tout pardon pour une heure d'illusion, d'égarement ou de passion, lui a semblé avec raison trop sévère. Il n'a voulu jeter en enfer que les pécheurs opiniâtres et assez attachés au mal pour s'y obstiner jusqu'à la

mort. Il s'est donc déterminé à permettre que toute faute pût, jusqu'au dernier souffle de vie, être regrettée, désavouée, pardonnée. — Cette disposition de miséricorde entraînait logiquement une disposition de justice corrélative. La possibilité, pour les méchants, d'échapper jusqu'au dernier instant à la punition méritée par leurs iniquités devait recevoir sa contre-partie dans la possibilité, pour les bons, de perdre jusqu'à la dernière heure leurs droits à la récompense de leurs vertus. Le moment de la mort devenait ainsi, pour les uns et pour les autres, l'arbitre suprême de leurs destinées éternelles. Il recevait la faculté d'annuler : d'une part, toutes les menaces ; d'autre part, toutes les promesses du passé. Désormais, les autres périodes de la vie ne feront plus qu'œuvre provisoire ; celle-là seule fera œuvre définitive. Elle prononcera en dernier ressort sur le salut ou la damnation des hommes. Elle pourra faire d'un bandit un saint, et d'un saint un damné. Effectivement, après une vie de crimes, le bon larron a été sauvé par elle ; et, après un long et laborieux apostolat, S. Paul craignait d'être maudit (I Cor., IX, 27).

Rappelez-vous aussi à quel avenir conduit cette irréformable décision de la dernière heure ! — C'est le ciel. Là, on jouit d'une gloire et d'un bonheur qui surpassent toute imagination et sont une véritable communication du bonheur et de la gloire de Dieu lui-même. — C'est l'enfer. Là, on subit des souffrances auprès desquelles ne sont rien toutes les douleurs d'ici-bas. — Et ce ciel et cet enfer doivent être éternels. L'éternité est une durée sans fin. Ajoutez, tant qu'il vous plaira, les siècles aux siècles, les séries de siècles aux séries de siècles, et cela jusqu'à égarer, jusqu'à affoler votre imagination : jamais vous n'obtiendrez, dans cette addition colossale, un total capable de représenter même la plus minime partie de l'éternité...

L'heure qui porte une sentence aussi grave et engage à ce point nos destinées ne mérite-t-elle pas d'être préparée ? Est-ce raisonnable de la laisser venir, sans faire tout le possible pour se la rendre propice ? N'est-ce pas, en un mot, la pire des imprudences de ne point se préparer à la mort ?

II

Mais *quand* faut-il accomplir cette préparation ?

A vrai dire, c'est pendant toute la vie. — D'abord, parce qu'il n'est dans l'existence aucun instant qui, sans faire, comme je viens de l'expliquer, œuvre décisive, ne puisse cependant, par ses mérites ou ses démérites, exercer une influence quelconque sur les derniers moments. Tout acte moral dispose les âmes à finir bien ou mal, et contribue à leur assurer ou à éloigner d'elles la grâce d'une bonne mort. — Et puis, elles sont toujours exposées aux surprises du trépas. Le souverain Juge n'a fait à aucune la promesse de choisir, pour venir à elle, l'instant où elle l'attendrait ; au contraire, il a inséré dans son Evangile la menace formelle de venir quand elle ne l'attendrait pas. (Luc, XII, 40). On peut avoir la probabilité d'un lendemain ; on n'en a jamais la certitude. Personne n'est donc sûr d'avoir le temps de faire, avant de paraître devant Dieu, même une préparation sommaire et hâtive. Et la bonne Providence prend soin de nous rappeler souvent cette vérité, par les morts rapides et imprévues qu'elle permet autour de nous... Ainsi, la prudence nous oblige à nous préparer toujours, ou, pour parler plus exactement, à nous tenir toujours prêts.

Mais il est, dans le cours de toute vie normale, des heures où le précepte de la préparation à la mort devient plus rigoureux et plus pressant.

Quand un homme a dépassé l'année qui marque le faîte de l'existence humaine ; quand il glisse sur le second versant de la vie, celui qui descend vers les tombeaux ; quand ses cheveux tombent ou blanchissent ; quand ses organes corporels et les facultés de son âme s'affaiblissent sous l'action de la fatigue ; quand il doit dire, comme l'apôtre S. Paul : « *Je meurs tous les jours* » (I Cor., XV, 31), parce que chaque jour il perd quelque chose de lui-même ; quand les infirmités de la vieillesse lui viennent, s'aggravent et se multiplient ; ne lui convient-il pas, plus qu'auparavant, de se préparer à la mort ?

Quand aux années s'ajoute la maladie, surtout l'une de ces maladies dont l'expérience atteste que, suivant l'expression populaire, elles *ne pardonnent pas ;* quand elle va s'aggravant ; quand son évolution l'amène vers ses phases les plus redoutables ; quand le Juge suprême semble, comme disent les Livres saints, « *frapper à la porte* » (Luc, XII, 36) : oh ! alors, qui ne le comprend ? le devoir se fait, pour lui, particulièrement impérieux de se préparer à la mort.

Et quand l'agonie approche ; quand le moribond, — car ce n'est plus que cela, — commence à se débattre dans les affres des derniers moments ; quand les extrémités se refroidissent ; quand le cœur commence à perdre son rythme ; quand la parole devient moins nette, que l'oreille s'assourdit, que les yeux se ferment, que l'esprit divague : a-t-il encore, je vous le demande, le temps de se préparer à la mort ?

Notre-Seigneur a fait cette recommandation : « *Marchez pendant que vous avez la lumière.* » (Jo., XII, 35). Cette parole a plus d'un sens. Mais on peut, en particulier, lui attribuer celui-ci : Préparez-vous à la mort pendant que vous êtes capables de le faire, pendant que vous pouvez parler, comprendre, former des sentiments, prendre des résolutions. Il ne sera plus temps, quand seront éteintes ces lumières de l'esprit et du cœur qui seules rendent possibles les actes sacrés par lesquels les âmes se purifient de leurs souillures et se réconcilient avec Dieu.

III

J'en viens à ma troisième et plus pratique réflexion. Elle a pour objet de dire *comment* on doit se préparer à la mort.

La sainte Ecriture distingue deux morts : la mort

des pécheurs, qu'elle qualifie de « *très mauvaise* » (Ps. XXXIII, 22) ; et la mort des justes, dont elle dit qu' « *elle est précieuse devant Dieu* » (Ps. CXV, 15). Nous aspirons tous, évidemment, à cette dernière. — Mais les justes ne font pas tous la même mort. Entre la mort des uns et celle des autres, il existe des différences innombrables. C'est toute une hiérarchie, avec des degrés multipliés. Pour vous dire comment vous devez vous préparer à la mort, il me faut savoir quelle mort vous voulez faire, c'est-à-dire quelle mesure de sainteté vous voulez donner à vos derniers moments.

Il est parmi nous, hélas ! bien des chrétiens qui ne souhaitent rien de plus qu'une mort capable de leur épargner les peines de l'enfer. Ils se contenteront d'aller en paradis, fût-ce, comme ils disent, *derrière la porte*. Ceux-là, évidemment, n'entendent faire que la préparation rigoureusement indispensable au salut. Le sacrement de Pénitence à l'instant suprême, et, tout au plus, celui d'Extrême-Onction ; à défaut de l'un et de l'autre, une contrition quelconque : toutes leurs ambitions se bornent là. — Je ne saurais dire quelle impression pénible et quelles craintes me causent de semblables dispositions. Sans doute, les sacrements de Pénitence et d'Extrême-Onction, reçus avec les dispositions voulues ; sans doute, la contrition, à défaut des sacrements, pourvu qu'elle soit parfaite, suffisent au salut. Mais une mort faite sans autre préparation conduit généralement à un long et douloureux purgatoire. Et puis, quiconque attend à la dernière heure pour tenter cette préparation réduite au nécessaire, s'expose à des risques formidables : le risque de n'avoir pas le temps, le risque d'être privé de ses facultés, le risque de n'avoir aucun prêtre à son chevet. Il livre l'affaire la plus importante qui soit, celle que l'on peut qualifier d' « *unique nécessaire,* » à des hasards dont je suis effrayé.

Vous ne voulez point pour vous, j'en suis certain, d'une mort aussi peu rassurante. Vous voulez ne quitter la terre que pour monter sûrement au ciel et y monter très haut. Vous voulez faire la mort des saints. — Envisagée de ce point de vue, la préparation à la mort devient une entreprise de longue haleine et prend une ampleur qui embrasse l'ensemble de la conduite. Vous vous en rendrez compte, si vous me laissez énumérer les principaux éléments dont elle se compose. — Je ne m'attarderai point à recommander la prière. La prière sert à obtenir toutes les grâces, la grâce d'une bonne mort aussi bien que toutes les autres. Elle est même, ici, d'autant plus nécessaire qu'il s'agit d'une grâce plus importante. Elle s'adressera utilement aux saints patrons de la dernière heure, particulièrement à S. Joseph.

J'en viens de suite à la préparation pratique.

Elle demande, en premier lieu, qu'on vive toujours en état de grâce et qu'on s'efforce sans cesse d'y grandir. — Ce n'est plus l'état de grâce des derniers instants ; c'est l'état de grâce permanent. — C'est aussi le progrès continu dans la grâce. Cet accroissement s'impose aux âmes désireuses de se faire là-haut une place de choix, parce que le degré de gloire dont elles jouiront pendant l'éternité correspondra au degré de grâce qu'elles auront atteint au moment de la mort. Je dois dire aussi que l'augmentation continuelle de la grâce est le seul moyen dont elles disposent de s'affermir dans la grâce, de se lier à elle par des liens plus solides, et, par là, de rendre — non pas certaine, — mais probable, leur persévérance finale.

Pour nous assurer la mort des saints, nous devrons, en second lieu, faire notre purgatoire avant de mourir. — Toutes les indications venues d'outre-tombe portent à croire qu'il vaut beaucoup mieux expier nos fautes en ce monde qu'en l'autre. Les expiations d'ici-bas, sans doute parce qu'elles sont volontaires et que la souffrance y est accompagnée de toute sorte de vertus, satisfont plus vite et à moins de frais la justice divine. Les moyens de payer ainsi notre dette ne nous manquent pas. Sans compter les sacrifices et les immolations que peut suggérer le regret du péché, nous pouvons offrir nos travaux, nos peines, nos épreuves, nos maladies, et, à mesure qu'elles viennent attrister nos dernières années, les mille douleurs de la vieillesse ; puis, le sacrifice de notre vie, avec les déchirements et les angoisses de la mort. N'omettons jamais, pour donner à cette oblation toute l'efficacité dont elle est susceptible, de l'unir aux souffrances et à la mort de N.-S. Jésus-Christ. — Quelle joie serait la nôtre, si, au moment où nous sortirons de ce bas monde, nous avions à constater que notre purgatoire est entièrement achevé, et que nous pouvons entrer de suite dans le lieu béni des récompenses éternelles !

Le troisième élément de préparation à une sainte mort consiste à amasser, pendant la vie, de grands trésors de mérites. — « *Il y a,* disait le divin Maître, *de nombreuses demeures dans la maison de mon Père.* » (Jo., XIV, 2). Ce mot signifie qu'entre les élus il existe d'innombrables différences de gloire et de félicité. Il n'en saurait être autrement, puisque, là-haut, chacun reçoit suivant ses œuvres, et que, parmi les habitants du ciel, il n'en est peut-être pas deux dont les œuvres, et par conséquent les droits soient exactement les mêmes. Ces différences ne doivent pas être négligées. C'est quelque chose, allez ! et c'est beaucoup, d'être éternellement plus voisin de Dieu, de le mieux voir, d'en jouir plus largement, de l'aimer mieux et d'en être mieux aimé. Faisons-nous donc, afin d'être aussi près de lui qu'il se pourra, une abondante moisson de mérites. Le Psalmiste a chanté par avance la joie avec laquelle, portant nos gerbes dans nos bras, nous irons occuper notre place. (Ps. CXXV, 6).

Je vous conseillerai encore, — et ceci donnera à votre préparation une grandeur morale incomparable, — de vous appliquer à faire ce qu'on pourrait appeler : l'apprentissage du paradis. — Je m'explique. Quand je considère la vulgarité, la trivialité, le terre-à-terre dans lequel vit un si

grand nombre de chrétiens, et que je compare cet abaissement à la sublimité des pensées, des sentiments, des contemplations auxquels ils sont appelés dans l'autre vie, je ne puis me défendre de me dire qu'il leur faudra subir, avant d'être admis auprès de Dieu, une profonde transformation d'âme. Ne serait-il pas avantageux de réaliser cette transformation dès la vie présente ? S. Paul voulait que la mentalité des croyants fût une mentalité toute céleste. (Phil., III, 20). Prenez pour vous cette recommandation, vous qui pensez à la mort ! Rien ne vous assurera une sainte mort comme de faire dès ici-bas ce que vous ferez là-haut ; c'est-à-dire : de penser, de vouloir, d'agir, comme vous le ferez dans le ciel ; d'aimer Dieu comme vous l'aimerez ; de prier comme vous prierez ; d'apprécier toutes choses comme vous les apprécierez. Cette pratique est le plus sûr moyen de vous rendre dignes de Dieu. Si vous avez commencé sur terre cette vie toute divine, il n'est pas possible que vous ne soyez point appelés à la continuer au ciel. Vous entrerez donc de plain-pied dans les gloires éternelles.

Un dernier conseil. Ce n'est point un conseil d'ordre proprement religieux ; mais sa mise en pratique aurait d'heureuses conséquences spirituelles. C'est le conseil de prévoir les séparations que la mort vous imposera et de les accepter dès maintenant. — Quiconque quitte ce monde abandonne tout ce qu'il a possédé, tout ce dont il a joui. Il s'en va seul, absolument seul, et sans rien emporter que ses mérites ou ses démérites. Ces séparations causent habituellement de grandes et indicibles douleurs. Non seulement elles rendent les dernières heures plus pénibles ; mais elles ont encore l'inconvénient d'absorber les âmes, au temps où elles ont besoin de toutes leurs facultés pour traiter avec Dieu de leurs destinées éternelles. C'est donc prudent et utile de briser pendant la vie, ou, du moins, d'affaiblir ces liens dont la rupture serait si dommageable pour qui ne l'aurait point prévue. On raconte, à ce propos, que le grand cardinal Mazarin s'imposait, de temps à autre, la démarche suivante. Il parcourait lentement les splendides galeries dans lesquelles s'étalaient ses richesses, et, s'arrêtant un instant devant chaque objet, il se disait : « Je quitterai ceci ; je quitterai encore cela ; » et ainsi de tous. Il s'assurait ainsi, pour l'heure de la mort, le bénéfice d'un sacrifice déjà consenti et l'avantage considérable d'une entière liberté d'esprit et de cœur.

Voilà comment se prépare la mort des saints.

Si Dieu vous inspire le désir de commencer bientôt cette préparation, laissez-moi expliquer rapidement comment il convient de vous y prendre. — J'aimerais qu'à une date bien choisie vous entriez en retraite pour quelques jours ; j'entends une retraite sérieuse et réfléchie. Là, vous mettriez ordre à votre conscience, comme si vous étiez destinés à une mort prochaine. Vous feriez telle confession que vos confessions passées peuvent rendre nécessaire ou utile. Vous exciteriez en vous un regret du péché aussi sincère et aussi vif que vous pouvez le concevoir. Vous recevriez l'absolution sacramentelle, puis la sainte communion, dans les conditions les plus capables de vous donner la certitude d'une parfaite réconciliation avec Dieu. Vous n'auriez plus ensuite qu'à mener la vie dont je viens de décrire les principaux traits : une vie de persévérance et de progrès dans l'état de grâce, une vie assez pénitente pour accomplir votre purgatoire, une vie de vertus et de mérites, une vie faisant l'apprentissage du paradis, une vie prévoyant et réalisant en esprit les séparations de la dernière heure. Vous pourriez alors attendre sans crainte et avec confiance l'appel de Dieu. Vous auriez satisfait, pour vous y préparer, aux prescriptions de la prudence chrétienne. Vous auriez vécu de manière à bien mourir. Vous finiriez alors, suivant un vœu qui doit être le vôtre, « comme finissent les justes, et vos derniers instants ressembleraient aux leurs ! »

* * *

Je ne voudrais pas terminer cet entretien sans faire remarquer que les prescriptions de la prudence relatives à la préparation de notre propre mort, peuvent nous obliger et nous obligent souvent à l'égard de la mort d'autrui. Chacun a autour de soi des hommes à la mort desquels il doit penser. Ce sont des parents, des alliés, des amis, des bienfaiteurs, que sais-je ? Là aussi, il est des précautions à prendre, des risques à conjurer, des retards à éviter. Là aussi, les imprudences seraient d'extrême gravité ; là aussi, elles auraient des conséquences déplorables. Vous devez tenir au salut des vôtres comme à votre salut personnel. Je suis bien loin, en vous pressant d'y pourvoir, de vous conseiller des indiscrétions ou des maladresses, puisqu'au contraire je vous prêche la prudence. Mais, tout en ménageant les susceptibilités, tout en évitant de susciter des refus qui seraient une faute de plus et pourraient devenir définitifs, vous ne devez omettre aucun des efforts que peut suggérer un zèle de bon aloi. Vous devez surtout entreprendre votre campagne assez longtemps à l'avance pour la faire réussir. — Je ne veux, en ce moment, entrer dans aucun détail à cet égard, ni même développer aucun motif. Je me contenterai de dire, — et ce sera mon dernier mot, — que vous sauver sans sauver ceux qui vous sont chers serait vous sauver à moitié, et qu'après votre préparation personnelle, rien ne saurait vous obtenir plus certainement la grâce d'une bonne mort que de la leur procurer. Ceux qui assurent le salut d'autrui en sont toujours récompensés par leur propre salut.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 6 julii 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 21 juillet 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Assomption. — I. Marie, avocate des chrétiens, 321.

Pour une Distribution de prix. — II. *Dans une Ecole libre de garçons :* L'éducation est une œuvre d'amour, 324.

Sermons sur des Œuvres. — III. En faveur des Petites Sœurs des pauvres, 326.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXVIII. Le denier de César, 329. — XXIX. La résurrection des morts, 331.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LI. La prudence chrétienne : la simplicité, 333.

Varia. — A des pèlerins de Lourdes (plan), 336.

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

I

MARIE, AVOCATE DES CHRÉTIENS

Eia ergo, advocata nostra !

Mes frères,

Quand un homme a un grave procès à soutenir, son premier soin est de chercher un avocat capable de défendre sa cause et de la faire triompher. S'il s'agit surtout d'une de ces affaires capitales où son honneur, sa fortune, sa vie même sont en jeu, il s'adresse à quelqu'un de ces princes de la parole dont le talent ne connaît pas de défaite, et il n'épargne ni démarches, ni prières, ni argent, jusqu'à ce qu'enfin il l'ait déterminé à se charger de sa défense.

Le genre humain tout entier, semblable à cet homme, a une cause à soutenir d'une importance décisive, car il s'agit, non de son intérêt temporel, mais de ses intérêts spirituels, du salut éternel des âmes ou de leur perte éternelle.

Depuis la chute originelle, mille ennemis acharnés s'efforcent de lui faire perdre ce grand procès. Le démon et ses tentations, le monde avec ses scandales, les passions mauvaises que chacun porte dans son sein, voilà les adversaires redoutables contre lesquels tout homme doit se défendre sans cesse, s'il veut entrer un jour dans la possession de son céleste héritage.

Oh ! qui donc nous aidera dans une entreprise aussi difficile ? Qui donc voudra bien prendre notre cause entre ses mains, plaider pour nous, et gagner enfin le Juge suprême irrité par nos trop fréquentes infidélités ?

Mes frères, ayons bon espoir : Dieu lui-même, dans son infinie miséricorde, a pris soin de nous désigner un avocat qui nous fera triompher. Il nous a donné la T. S. V. Marie : *Eia ergo, advocata nostra !*

En ce jour où nous fêtons le triomphe de Celle que votre paroisse a choisie pour patronne, j'ai pensé, mes frères, qu'il convenait de vous la présenter sous le titre consolant d'*Avocate des chrétiens,* car aucun ne peut mieux que celui-là ranimer votre piété envers elle, et faire naître en vos âmes les sentiments d'une plus vive et plus durable confiance.

Selon le jugement des sages, un avocat doit posséder certaines qualités pour remplir efficacement sa mission. Il doit avoir le mérite d'une vertu qui commande le respect à tous, l'autorité d'un talent éminent, et une grande bonté d'âme pour compatir aux douleurs de ses semblables.

Or Marie possède incontestablement *la vertu, l'autorité* et *la bonté,* qui font d'elle la toute-puissante avocate des chrétiens.

I

La première qualité que nous désirons dans l'avocat auquel nous confions nos intérêts, c'est *une vertu* incontestée. Nous demandons avant tout, comme le voulait déjà un illustre orateur romain, qu'il soit un homme honnête, *vir bonus,* recommandable par l'intégrité de sa vie, juste objet de la considération respectueuse de ses concitoyens.

Si la vertu lui manque, fût-il doué d'ailleurs du plus beau talent, nous hésiterons à nous confier à lui ; car nous savons bien que son influence sur les juges sera d'autant diminuée qu'ils auront pour lui moins d'estime. Si au contraire il jouit de la réputation méritée d'être un homme de conviction inébranlable et d'irréprochable conduite, le seul fait de l'avoir choisi formera déjà une présomption favorable à son client.

Mais qui donc, je vous le demande, a jamais été plus parfait en sa vie que la Vierge Marie ? Qui donc a jamais mieux fait briller ici-bas l'éclatante splendeur d'une vie immaculée ?

Depuis plus de quatre mille ans, le péché souillait tout homme venant en ce monde, quand enfin sur cette terre si longtemps maudite paraît une enfant de bénédiction, préservée de la tache originelle par un miracle de la grâce. Une fille d'Adam est conçue dans l'innocence et naît dans la sainteté. Avec quelle joie le Seigneur contemple cette belle âme qu'aucun péché ne défigure, qu'aucun germe de passion ne corrompt, qu'aucune faute même légère ne rendra jamais moins digne de son amour ! Lui-même exprime sa tendresse pour cet être chéri dans ces paroles que nous a transmises l'auteur inspiré des Saints Livres : « Vous êtes toute belle, lui dit-il, ô ma bien-aimée, *tota pulchra es, amica mea.* Mes yeux qui découvrent des taches dans les astres les plus brillants, et des imperfections dans les pures intelligences qui entourent mon trône, n'aperçoivent en vous aucun défaut, *et macula non est in te.* »

Si maintenant, mes frères, nous voulons étudier le détail de ses incomparables vertus, quelle pureté, quelle humilité, quelle perfection nous y admirerons !

Son innocence d'abord. L'âme de Marie ne con-

naissait pas les penchants déréglés de la nature humaine. Grâce au privilège de sa conception immaculée, elle n'avait pas à craindre de jamais les connaître. Cependant, quelles précautions elle prenait pour conserver un si précieux trésor ! Pour fuir le monde et ses occasions dangereuses, elle se retire au tempie dès l'âge le plus tendre, elle y vit dans le recueillement et la prière. Que dire d'une pudeur qui, plus tard, se trouble à la vue d'un ange ? Que dire de la chasteté d'un cœur qui, sans hésiter un instant, sacrifie tout à la conservation de sa virginité, et n'accepte l'ineffable honneur de la maternité divine que quand il est rassuré sur ce point ?

A cette héroïque vertu se joint l'humilité la plus profonde. Voyez cette fille de David qui se condamne à une obscurité volontaire à Nazareth, qui devient l'épouse d'un artisan, et se voue à tous les abaissements d'une condition médiocre aux yeux des hommes. Observez ses démarches, écoutez ses paroles, et vous comprendrez jusqu'à quel point elle est attentive à s'humilier. Quand un archange la salue avec respect et lui annonce quelles grandes choses vont s'accomplir en elle, elle s'empresse de répondre qu'elle n'est qu'une servante : *Ecce ancilla Domini.* Quand Elisabeth l'appelle bénie entre toutes les femmes, Marie ne voit que sa bassesse et sa qualité de servante : *respexit humilitatem ancillæ suæ.* Quand elle a mis au monde son Fils, Marie toujours humble se purifie, et couvre sous le voile de cette cérémonie humiliante la sainteté de son divin enfantement.

Sa vie entière fut un silence continuel. Elle méprise les richesses et se réduit, dès sa première jeunesse, à toutes les privations, à toutes les rigueurs de l'indigence. Sa demeure, ses vêtements, ses occupations sont celles des pauvres.

Que dire encore ? Pourrais-je jamais louer toutes les vertus de cette Vierge si parfaite ? Parlerai-je de sa foi, de cette foi si vive qui lui faisait adorer le Fils de Dieu dans le fruit de ses entrailles ? De son espérance, que ne peuvent ébranler ni les souffrances, ni la mort de ce Fils en qui elle avait mis son entière confiance ? De sa charité enfin, qui lui fait accepter d'inénarrables douleurs pour coopérer à notre rédemption ? O charité de Marie, vaste comme le genre humain, quelle bouche mortelle pourra jamais exprimer vos ardeurs !

Parmi les femmes qui sont l'honneur de l'humanité et la gloire de leur sexe, beaucoup ont donné au monde le spectacle des plus admirables vertus. Les Débora, les Judith, les Esther dans l'Ancien Testament ; et dans le Nouveau, les Elisabeth, les Françoise Romaine, les Thérèse de Jésus, les Jeanne de Chantal, et tant d'autres, qu'il serait impossible d'énumérer, ont acquis des mérites sans nombre par la perfection de leurs actes. Mais à côté de ces éclatantes vertus, l'auteur inspiré nous montre une femme qui les surpasse infiniment : *Tu supergressa es universas...* Cette femme, c'est vous, ô Marie, la Vierge parfaite, la sainte par excellence, vous que le privilège de la maternité divine et d'une vie sans tache ont élevée au-dessus de toutes vos sœurs ; vous enfin qui seule possédez dans leur plénitude les trésors de la grâce et de la gloire, *tu supergressa es universas.*

O Marie, ô Vierge Immaculée, venez maintenant prendre la défense des pauvres pécheurs qui vous implorent ! Vous avez plu à Dieu ; vous avez charmé son cœur ; vous avez pour toujours gagné ses bonnes grâces. C'est pourquoi il ne voudra jamais rien refuser à votre demande ; et nous sommes assurés que tout ce que vous solliciterez pour nous, il vous l'accordera. Voyez donc notre misère ; comptez nos péchés. Mais aussi voyez notre repentir, et les larmes qu'il nous fait verser. O Marie, notre sainte avocate, intercédez pour nous ! *Eia ergo, advocata nostra !*

II

Marie possède incontestablement les vertus propres à la faire bienvenir du Juge suprême de notre destinée. Elle possède aussi *l'autorité* qui impose la conviction et donne à son intervention une irrésistible efficacité.

Pourquoi ? Parce que les relations qui l'unissent aux trois personnes de l'auguste Trinité lui donnent sur elles un pouvoir que je dirai sans bornes.

« Ses alliances sont toutes royales ; je ne vois que des rois autour d'elle, » disait Bossuet, parlant d'une illustre princesse. Et moi, de quelque côté que je considère Marie, je n'aperçois auprès d'elle que des personnes divines. Elle puise dans ces rapports une autorité souveraine, qui n'a de supérieure que celle de Dieu lui-même.

Elle est la Fille du Père. Mais un père peut-il refuser quelque chose à son enfant chérie ? Parents chrétiens, répondez vous-mêmes !... Que Marie se présente donc devant Celui qui par la bouche de ses prophètes l'a nommée tant de fois « sa toute belle, *tota pulchra es,* sa bien-aimée, *dilecta mea,* » et il lui accordera sur-le-champ l'objet de sa prière.

Quand un homme a une fille, jeune, pure et belle, peut-il rien lui refuser ? Sa fille ! Mais c'est son trésor, c'est sa vie ! Comment voulez-vous qu'il ait le courage de l'attrister en ne lui accordant pas ce qu'elle sollicite, surtout quand elle ne désire que des choses justes et bonnes ? N'est-ce pas là, mes frères, ce que vous faites tous les jours à l'égard de vos enfants ? Comment alors voulez-vous que Dieu, qui a mis ces tendres sentiments dans vos cœurs, Dieu qui est meilleur que le plus excellent des pères, et qui résume en lui toute paternité, comment voulez-vous qu'il agisse autrement envers sa fille bien-aimée, la plus soumise de toutes, la plus belle et la plus parfaite ? Non, il ne peut rien lui refuser ; et chaque fois qu'elle s'approche de son trône pour intercéder en notre faveur, elle est certaine de se voir exaucée.

En outre de ce premier titre, Marie mérite encore celui de mère de Jésus-Christ, de mère de la seconde personne de la Sainte Trinité, du Dieu fait homme pour nous sauver. Avez-vous jamais exa-

miné, mes frères, dans une sérieuse réflexion de votre pensée, quelle incomparable autorité doit avoir Celle à qui Dieu même dit un jour : « Vous êtes ma mère, *mater mea es tu,* » et qui a pu dire à Dieu en toute vérité : « Vous êtes mon fils, *filius meus es tu !* »

Un fils refuse-t-il quelque chose à sa mère ? Surtout quand il est le meilleur, le plus aimant des fils, ne se fera-t-il pas un devoir de prévenir jusqu'au désir de celle qui lui a donné le jour ? Mais Jésus-Christ n'est-il pas, maintenant au ciel comme jadis sur la terre, le fils de Marie ? Il conserve donc pour elle les sentiments du plus tendre des fils, et laisse toujours entre ses mains la disposition de sa puissance infinie.

Mais est-ce tout ? Non, mes frères. A ces qualités de Fille du Père et de Mère du Verbe incarné, Marie ajoute celle d'Epouse du Saint-Esprit, et c'est là encore pour elle une source de réelle autorité. Car un sage époux ne repousse jamais une épouse aimée ; entre eux tout est commun ; ce que l'un veut, l'autre le veut aussi ; ce que l'un demande, l'autre l'accorde. Ainsi l'Esprit-Saint, divin époux de la Vierge royale de Juda, ne pourra rien refuser à sa prière.

En l'année 1347, Edouard III, roi d'Angleterre, assiégeait la ville de Calais. Après onze mois, les habitants épuisés demandent à se rendre. Le roi irrité par cette longue résistance veut leur faire sentir le poids de sa colère. Il leur accorde la vie sauve, mais à la condition que six des notables de la ville viendront dans son camp, pieds nus et la corde au cou, pour être livrés au supplice. Ils viennent donc tous les six, Eustache de Saint-Pierre, prévôt de Calais, à leur tête, et offrent leur vie avec résignation pour le salut de leurs concitoyens. Touchés de leur sublime dévouement, les capitaines et les seigneurs anglais, les soldats eux-mêmes versent des larmes, et supplient le roi de leur faire grâce. Mais Edouard demeure inflexible : « Va, dit-il au bourreau, et fais ton office. » Déjà celui-ci les conduit à l'échafaud, quand on voit une femme accourir à travers la foule. C'était Philippine de Hainaut, l'épouse du roi. Elle se jette à ses pieds ; et mêlant ses larmes à ses prières, elle le conjure de lui accorder la vie de ces malheureux. — « Ha ! dame, répond enfin Edouard, j'aimerais mieux que vous fussiez ailleurs qu'ici... Je vous les donne : faites-en à votre plaisir... »

O Marie, Reine du ciel, ô vous l'épouse fidèle de l'Esprit-Saint, venez et sauvez-nous ! Hélas ! pendant de longues années nous avons résisté aux sollicitations de la grâce divine ; nous avons commis des péchés sans nombre, et maintenant voilà que Dieu veut prononcer contre nous une sentence trop méritée d'éternelle condamnation. Qui donc intercédera ? Qui donc aura assez de pouvoir pour nous sauver, si ce n'est vous, ô notre avocate ! *Eia ergo, advocata nostra !*

O mes frères, je vous en conjure, ouvrez votre âme aux sentiments d'une confiance sans bornes ! Ce que tant de filles, tant d'épouses, tant de mères ont obtenu par leurs prières, vous l'obtiendrez aussi. Allez donc, les yeux baignés des larmes d'un sincère repentir, présenter à Marie vos regrets pour le passé, vos fermes résolutions pour l'avenir ; et cette mère de miséricorde, *Maria, mater misericordiæ,* les prenant dans ses mains, les offrira elle-même à Dieu que vous avez offensé. Elle priera avec vous et pour vous, et le Souverain Juge ne pourra pas résister ; car quand Marie supplie, elle est toute-puissante !

III

Cependant, mes frères, si l'avocat vainqueur dont je vous parlais, malgré sa vertu et sa haute autorité, a le cœur dur et refuse de prendre votre défense, à quoi vous serviront son éloquence et ses hautes relations ? S'il n'a pas la bonté d'âme qui s'intéresse à votre misère, qu'allez-vous devenir ? En un mot, pour qu'il vous sauve, il faut encore et par dessus tout qu'il le veuille.

Marie peut certainement assurer votre salut ; mais le voudra-t-elle ?

Oui, mes frères ! Marie veut nous sauver, car elle possède plus que personne au monde *la bonté,* puisqu'elle est notre Mère. Elle est notre Mère ; car son divin Fils, avant d'expirer sur sa croix, nous a légués à elle pour enfants. « Femme, voilà votre fils, » lui dit-il en lui présentant S. Jean [1], et dans la personne de celui-ci l'humanité tout entière. Marie a accepté cet échange, et depuis lors elle a pour nous toutes les tendresses de la maternité, comme elle en a eu toutes les douleurs sur le Calvaire.

Marie est notre mère. Ah ! qui pourra jamais dire tout ce que ce mot renferme d'amour et de bonté ! La mère travaille pour son enfant ; elle lui donne son temps, ses soins, ses fatigues ; elle le défend, elle donnera sa vie, s'il le faut, pour le sauver. Eh bien ! Marie, la meilleure des mères, pourrait-elle refuser son assistance au pécheur qui l'implore ? Oh non ! Le penser seulement serait un crime ; le dire, un blasphème. Elle prie pour l'homme coupable ; elle intercède en sa faveur ; et, si je puis parler ainsi, elle n'a de repos qu'après l'avoir fait rentrer en grâce avec Dieu.

Laissez-moi vous rappeler ici, mes frères, une touchante pensée d'un pieux serviteur de Marie. « Elle est, dit S. Anselme, comme une bonne mère qui a deux fils, et sait qu'il existe entre eux une inimitié mortelle. Elle met tout en œuvre pour les réconcilier, et n'est satisfaite que quand elle les voit rentrés dans les sentiments d'une sincère amitié fraternelle. Ainsi Marie est tout à la fois mère de Jésus-Christ et mère des hommes. Quand donc elle voit un pécheur devenu l'ennemi de son divin Fils, il n'y a rien qu'elle ne fasse pour le ramener à lui. Elle est mère du Juste ; mais elle est mère

[1] Ce passage signifie littéralement que Notre-Seigneur, avant de mourir, confia sa sainte Mère, désormais privée de soutien, au plus aimant de ses disciples. La signification mystique ne fut tout d'abord aperçue que par quelques écrivains orientaux ; mais depuis le moyen âge elle est unanimement admise dans l'Eglise, et par suite s'impose à notre croyance.

aussi du coupable, et ne peut pas supporter qu'il y ait discorde entre eux. »

Mais, ô Marie, est-il possible que vous agissiez d'une pareille manière ?... Car enfin c'est l'homme qui par ses péchés a fait souffrir Jésus-Christ, votre Fils bien-aimé. Il a percé ses pieds et ses mains ; il a couronné sa tête d'épines, et abreuvé ses lèvres de fiel ; il l'a fait mourir sur une croix ; et vous, vous voulez quand même le sauver ? — Je sais tout cela ; mais cet homme est toujours mon enfant, et je l'aime.

Que de fois n'a-t-il pas repoussé vos sollicitations maternelles ! Il a méprisé les grâces que vous lui avez offertes ; et sa cruelle ingratitude ne fait qu'insulter à vos bienfaits. — Je le sais encore ; mais il n'a pas cessé d'être mon enfant, et je l'aime.

O Marie, ignorez-vous donc jusqu'où se porte sa méchanceté ?... Cet homme, orgueilleux, avare, adonné aux plaisirs mauvais, s'obstinera de longues années dans ses désordres ; et s'il se convertit jamais, ce ne sera qu'à son lit de mort. Et vous voulez encore solliciter son pardon ? — Et Marie répond toujours : « Il est mon enfant, et je l'aime. Puis-je mettre des limites à mon amour ? »

Pourrez-vous, mes frères, douter de la bonté de Marie, après de telles paroles ? Ce n'est pas d'un étranger, d'un inconnu, qu'elle parle ainsi : c'est de chacun d'entre nous ! C'est vous, pauvres pécheurs, qu'elle aime d'un amour si tendre et si fort. C'est votre cause qu'elle défend auprès de Dieu. C'est vous qu'elle veut sauver ; elle vous inspirera le regret de vos fautes, vous en facilitera l'aveu et vous en obtiendra le pardon.

* * *

O Marie, dans ce jour où nous sommes heureux de fêter votre patronage comme Reine du ciel, écoutez favorablement vos enfants de la terre, exaucez-nous ! Soyez notre avocate auprès de Dieu, dans les jours de la jeunesse menacée de tant de périls ; dans les fatigues de l'âge mûr, absorbé par le souci du travail quotidien ; dans les angoisses de la vieillesse tremblant à l'approche de la mort ! *Eia ergo, advocata nostra !* Ainsi soit-il !

POUR UNE DISTRIBUTION DE PRIX

II

Dans une Ecole libre de garçons

L'ÉDUCATION EST UNE ŒUVRE D'AMOUR

Mesdames, Messieurs,
Mes chers enfants,

Mgr Dupanloup, dans son livre sur l'Education, a un chapitre qu'il a intitulé : *L'Education est une œuvre de force.* Et voici comment débute ce chapitre : « L'Education est une œuvre de force : je me sers à dessein de cette expression. En effet, je ne sais si, parmi les œuvres humaines, il en est une qui demande plus de force, plus de courage, plus de patience, plus d'énergie en celui qui se dévoue à l'accomplir. »

Eh bien ! MM., Mgr Dupanloup aurait pu ajouter à son livre un autre chapitre en tête duquel il aurait inscrit : *L'Education est une œuvre d'amour.* Je vais tâcher de le démontrer, en suivant d'ailleurs les traces et en reproduisant la doctrine de ce grand éducateur de la jeunesse.

* * *

« Fénelon, dit-il, parle quelque part d'un enfant qui lui fut confié, et qui, fort jeune encore, avait de l'esprit, de la hardiesse, de la facilité pour parler ; mais un naturel fort jusqu'à la dureté, des passions très vives, des fantaisies violentes, une humeur impétueuse, et nulle raison encore assez ferme pour se retenir. Une fois emporté, il ne revenait jamais de lui-même. On ne parvenait même pas à lui faire sentir son tort. Il se raidissait de sang-froid, et méprisait la correction. »

Avouez, MM., que le portrait n'est pas flatté, et que le sujet était assez ingrat.

Eh bien ! si étrange que cela puisse paraître, « c'étaient tous ces défauts-là mêmes qui donnaient à Fénelon de grandes espérances pour l'avenir de cet enfant. — « *Ses défauts,* écrivait-il, *viennent de son tempérament et de son âge. Il y a tout lieu de croire que la bonne éducation et une raison plus mûre les tourneront en vrais talents. C'est un vin dont la verdeur se change en force. C'est un naturel très fort ; il ne s'agit que de l'adoucir. L'âge qui fortifie la raison, l'exemple, l'instruction, l'autorité tempèreront cette impétuosité enfantine.* »

Puis, indiquant la méthode à suivre : « *Il faut avec lui beaucoup de douceur, de patience et de fermeté.* »

Et il insiste sur ce dernier chef : « *Une fermeté,* dit-il, *douce, patiente, et égale... Il y a un fond de raison et de force duquel on peut attendre beaucoup ; pourvu qu'on l'accoutume peu à peu à se modérer, cet enfant aura des qualités très avantageuses.* »

Fénelon, dit à ce propos Mgr Dupanloup, « révèle ici un des secrets les plus profonds de la nature humaine, et le plus important à bien comprendre quand on se dévoue à l'éducation de la jeunesse. »

En effet, MM., les natures les plus vives, les plus fortes et les plus heureuses ne sont pas les natures sans défauts, sans passions, sans combats. D'ailleurs, il n'a jamais été question d'élever des enfants sans passions et sans défauts. N'hésitons pas à le dire, rien ne serait pire que ces enfants-là, rien ne serait plus problématique que le succès de leur éducation. « *Ce sont,* ajoute le grand Evêque, *des eaux dormantes et trompeuses. Il est à craindre qu'il n'en sorte plus de mal que de bien... Mieux valent mille fois les natures vives, impétueuses, passionnées. Celles-ci, sans doute, ont besoin d'être fortement gouvernées, mais aussi, elles offrent de plus grandes ressources.* »

Voilà, MM., qui est incontestable et prouvé

par l'expérience. Que les enfants soient ardents, emportés, fougueux, qu'ils aient une imagination vive, un esprit quelquefois altier, un caractère irritable, une sensibilité excessive, il ne faut pas trop s'en effrayer pour leur éducation. Ceux-là du moins ne languiront pas, sans défauts, sans reproches, il est vrai, mais aussi sans vertus, et dans la médiocrité. Il ne faut qu'une main capable de saisir les rênes et de diriger habilement leur forte et généreuse nature.

Voilà la doctrine du maître, MM., et quiconque aura été appelé à la délicate mission de l'éducation, reconnaîtra avec lui que ces enfants qui donnent tant de peine au début, ont souvent, au fond, un cœur excellent, un esprit élevé, une âme généreuse. On les trouve d'ordinaire vrais, sincères, pleins de franchise et de loyauté. Ils se montrent quelquefois, sinon plus dociles, au moins plus reconnaissants, et il n'est pas rare qu'ils deviennent les plus courageusement appliqués au travail, à l'amour du devoir, et à la correction de leurs défauts. Et quand enfin l'heureux naturel qui était en eux, triomphant, par la grâce de Dieu et l'influence de l'éducation, des faiblesses et des défaillances de leur âge, s'affermit et se fixe dans la sagesse et dans la vertu, ils sont, — selon l'expression bien connue d'un malheureux philosophe, qui ce jour-là a rencontré le vrai, — ils sont de ces enfants qui promettent à 20 ans d'être *les plus aimables et les plus généreux des hommes.*

* * *

Eh bien ! MM., je le dis par conviction et par expérience, et vous me permettrez de constater que c'est le caractère particulier et la note dominante de notre modeste Ecole :

Pour être utile aux enfants, pour ne pas se laisser décourager par leurs défauts, pour découvrir et développer leurs qualités latentes, pour les transformer, en un mot, par le travail lent et délicat de l'éducation, IL FAUT LES AIMER.

Oui, il faut avoir pour eux, surnaturellement, et par une vocation divine, cette tendresse et ces dévouements que donne la nature aux pères et aux mères. Il faut mettre sa joie et le bonheur de sa vie à se dépenser pour eux, à les suivre et à les étudier avec cette intelligence *du cœur* dont parlent nos Saintes Ecritures, avec ce flair *de l'affection* qui les devine, les pénètre et les subjugue. — Et quand ce n'est pas seulement un enfant, mais toute une famille d'enfants qu'il s'agit d'élever, il faut prendre plaisir à se faire tout à tous, à s'intéresser à tout ce qui les touche, à descendre au besoin jusqu'à causer familièrement avec eux de leurs petites affaires, comme si elles étaient les nôtres; *et elles le sont en effet,* MM.; et provoquer ainsi de ces ouvertures, de ces confidences où l'âme de l'enfant se livre et s'abandonne à celle du maître. Dès lors, la victoire est assurée, la place est conquise.

Qu'arrive-t-il, en effet ? C'est que dans ces âmes touchées, l'humeur difficile et rebelle se tempère et s'adoucit. Toute hauteur s'abaisse, toute âpreté disparaît. On voit ces enfants se modifier comme par enchantement. Non seulement ils deviennent malléables, mais polis, aimables, complaisants, tendres même et affectueux. Et en même temps leur esprit s'élève, leur cœur se forme, leur volonté s'affermit dans le bien, et chez ces natures transfigurées, à la place de tristes défaillances et de plus tristes pressentiments, on découvre souvent de rares énergies et de touchantes espérances, un avenir qu'on ne soupçonnait pas.

Quel instituteur, MM., digne de sa haute mission, n'a pas éprouvé ce que je viens de dire, *s'il a fait son œuvre avec amour, avec cet amour intelligent, dévoué, fort et persévérant ?* Qui n'a vu, avec un profond attendrissement, naître et se développer dans ces jeunes cœurs, cette ardeur si belle, cette docilité si courageuse, ces vives et fortes aspirations pour tout ce qui est bon, beau, grand, noble et élevé, et enfin, quand le jour est venu, ce goût sublime, cet enthousiasme d'admiration qui les transporte comme irrésistiblement pour la vérité et la vertu ?

Ah ! qu'ils se trompent, ceux qui ont la vaine prétention de faire de l'éducation sans affection, sans amour ! Comme ils se condamnent d'avance à voir échouer leur travail ingrat sur la jeunesse et l'enfance !

* * *

« L'enfance, la jeunesse ! Age pur et brillant, âge noble et sincère, temps héroïque de la vie, âge admirable, lorsqu'une éducation religieuse en inspire les affections, en dirige les efforts, en consacre l'ardeur, en modère les passions, en corrige les défauts, en prévient les écarts, en embellit les vertus ! C'est l'âge des plus pures pensées, des affections les plus généreuses, des amitiés les plus fidèles, du courage intrépide pour le bien, et, quand il le faut, même des dévouements les plus magnanimes. »

Vous reconnaissez là, MM., les élans du grand Evêque éducateur. Aussi ajoute-t-il : « Voilà ce qui rend la jeunesse et l'enfance dignes des soins les plus assidus et *de l'amour* le plus tendre. Et ce sera toujours avec une consolation inexprimable et avec un doux respect qu'un religieux instituteur reposera ses regards sur l'enfance, où ramènera ses souvenirs vers ces vertus si vraies et quelquefois si fortes, si naïves et si simples du premier âge. »

N'est-ce pas, ardent et infatigable Directeur de cette modeste Ecole, n'est-ce pas ce que vous commencez à constater et à goûter comme la plus juste et la plus légitime récompense de votre amour et de votre dévouement pour les enfants bienheureux qui vous sont confiés ? — N'en est-il pas, dites-moi, parmi ceux dont vous avez commencé si péniblement l'éducation, n'en est-il pas dont les imperfections, les défauts, l'indocilité, la paresse, l'indiscipline, le mauvais esprit, par exemple, vous ont, à certaines heures de crises, désolé, épuisé, découragé, auxquels cependant vous

avez prodigué, vous et vos jeunes adjoints, les soins les plus assidus et les plus persévérants ? C'est que votre regard pénétrant en avait aperçu aussi les qualités sérieuses et solides. N'en est-il pas qui sont aujourd'hui votre consolation et votre honneur ? Et parmi ceux que vous avez conduits ainsi jusqu'au seuil d'une autre maison, quelle qu'elle soit, où ils devaient trouver le complément de leur instruction et de leur éducation premières, pour entrer dans les diverses carrières où la divine Providence les appelait, et dont vous avez posé les premières assises, n'en comptez-vous pas dont les succès sont notoires, et qui vous rapportent chaque année, avec le prix du travail auquel vous les avez formés, l'attestation d'une conduite exemplaire, dont vous avez été le premier instigateur ? Je ne dis ici que la plus exacte vérité.

Courage donc, mon cher ami ; continuez à aimer ces petites âmes qui sont entre vos mains ; continuez à révéler aux enfants ravis, et à leurs parents reconnaissants, *cet amour* qui déborde en votre cœur sacerdotal. Ne vous lassez pas, malgré les difficultés et les obstacles sans cesse renaissants, de jeter dans leurs intelligences la précieuse semence de la science, et dans leurs cœurs la semence plus précieuse encore de la vertu. Vous recueillerez un jour une moisson abondante et fructueuse. C'est d'ailleurs la devise de votre Ecole : SPES MESSIS IN SEMINE.

SERMONS SUR LES ŒUVRES

III

EN FAVEUR DES PETITES SŒURS DES PAUVRES

Ego mendicus sum et pauper,
Dominus sollicitus est mei.
Je suis pauvre, je mendie et le Seigneur a eu pitié de moi.
(Ps., XXXIX, 18).

Mes frères,

Un pauvre, et un pauvre qui mendie, comme il tient peu de place dans le monde ! Il n'est presque rien. — Les grands, les puissants passent près de lui sans même le voir. Leur front est trop orgueilleusement levé pour que leurs regards puissent descendre jusqu'à cette misère qui leur tend la main. — Les affairés ne peuvent penser à lui, trop préoccupés qu'ils sont de leurs entreprises, de leurs succès. D'ailleurs, usé par la vie, ce pauvre est incapable de travailler, il est donc quantité négligeable. — Le mauvais riche, celui que Jésus a condamné pour avoir méprisé le pauvre Lazare, détourne les yeux du loqueteux qui s'approche sur son passage, pour ne point donner la pièce de monnaie dont il fera dans un instant, peut-être un usage inutile, pour ne pas dire mauvais. — L'enfant même, s'il est élevé sans Dieu, trouve dans le pauvre mendiant un objet de risée et l'occasion d'une récréation inconsciemment méchante.

Mes frères, un pauvre, et un pauvre qui mendie, comme il tient de la place dans le cœur de Dieu ! Il est presque Jésus-Christ en personne. « Bienheureux les pauvres, parce que le royaume des cieux est à eux... J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous m'avez couvert ; j'étais infirme, et vous m'avez soigné. Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait. »

Et cette mystérieuse présence de Jésus-Christ dans la personne du pauvre a suscité des œuvres de charité innombrables qui sont la gloire de l'Eglise catholique. Parmi elles, une des plus sympathiques est l'œuvre des « Petites Sœurs des Pauvres. » Humbles et modestes, le sourire sur les lèvres, les bonnes Petites Sœurs n'ont qu'à se présenter, les portes et les mains s'ouvrent. Je ne sais pas si quelqu'un a jamais pu leur refuser la charité.

J'essayerai ce soir d'augmenter votre dévouement pour cette grande œuvre en vous montrant ce qu'est une Petite Sœur des pauvres. Et si je suis un mauvais avocat pour une aussi belle cause, que les bonnes Petites Sœurs me pardonnent, et surtout que votre charité pour elles n'en diminue point : la cause des pauvres est la cause de Jésus-Christ, qui donne aux pauvres prête à Dieu.

I

On peut dire que la vocation entière d'une Petite Sœur des pauvres se résume en ce mot : l'amour. Pourquoi donc la jeune fille a-t-elle quitté la famille où elle était si tendrement aimée ? Pourquoi a-t-elle méprisé un avenir qui s'ouvrait devant elle, rempli de promesses attrayantes ? Venue de tous les rangs de la société, pourquoi a-t-elle accepté de vêtir la robe noire et grossière des quêteuses à domicile ? Pourquoi échange-t-elle le printemps de sa vie pour des années passées au milieu des vieillards, on peut dire au milieu des mourants ?... A ces questions que moi-même je me suis permis de poser, une Petite Sœur tendant la main vers ses vieillards me répondit : « Nous les aimons. »

Et c'est qu'en effet, si l'amour, cette lumière divine, n'avait pas brillé pour guider la jeune fille du foyer familial au seuil du couvent, si cette flamme ardente n'avait allumé en son cœur la sainte passion du dévouement, si ce feu dévorant n'entretenait en son âme la générosité au service des pauvres, la vie de la Petite Sœur deviendrait impossible. Elle manquerait sa vocation, elle ne pourrait en remplir les devoirs, car ses pauvres à elle, ses « petits vieux, » comme elle les appelle, ont besoin d'être aimés. Or, précisément la première chose qui manque aux vieillards, c'est l'affection.

Mes frères, l'histoire en est banale à force d'être vraie.

Relégués dans leur chaumière, tant qu'ils ont été deux, les vieillards ont supporté la vie assez courageusement. *Elle,* faisait durer indéfiniment les vieux vêtements, raccommodant sans cesse les

pièces usées ; elle avait encore sa robe de lendemain de noces. *Lui,* allait aux champs, pour se donner l'illusion d'une journée bien remplie. Le gain était insignifiant ; on mangeait maigre ; le soir on se couchait tôt, pour épargner la lumière et pour tromper la faim. On était pauvre, mais on s'aimait beaucoup ! On se rappelait la joie du jeune temps ; le bonheur, quand les enfants avaient grandi ; la fierté, quand on avait pu acheter une vache, un lopin de terre. Ensemble on avait pleuré, ensemble on avait vieilli, et malgré la pauvreté, il semblait que la vie devait se prolonger ainsi indéfiniment...

Hélas ! un jour, il a fallu rentrer seul au logis. La femme qui, malgré ses cheveux blancs et sa face ridée, mettait encore un peu de bonheur dans cette misère, s'en était allée vers sa dernière demeure.

Que va-t-il devenir, *lui,* l'abandonné, incapable de gagner sa vie et si faible pour porter le coup qui vient de le frapper ? Aller chez ses enfants ?... C'est peut-être la première pensée qui lui est venue, mais c'est la dernière qu'il mettra à exécution. Il essayera de vivre seul, de tromper son chagrin. Puis manquant de tout, ne pouvant se mettre aux soins du ménage, son fils lui fera comprendre qu'il serait mieux chez lui ; sa fille trouvera plus facile de lui donner ses soins dans sa maison ; et le vieillard se laissera faire, il partagera et donnera le peu de bien qui lui reste, et s'en ira un mois chez l'un, un mois chez l'autre... Pauvre vieux ! Après plusieurs mois de cette existence, comme vous trouvez amer le pain que vous mangez ! On ne vous le refuse pas, mais l'attitude de vos enfants vous fait sentir qu'il y a une bouche de trop dans la maison ; on vous relègue au bout de la table, souvent vous dînez seul, et si des amis doivent venir, on vous fait comprendre que vous devez ce jour-là vous hâter de gagner votre lit. Jamais une parole affectueuse pour vous consoler. Vos plaintes, on les traite de radotages et on lève les épaules quand, dans le silence, vous versez des pleurs. Tout cela, vous le savez, parce que vos intrépides petits-enfants disent tout haut ce que l'ingratitude de vos enfants pense tout bas. Pour être heureux, vous ne demandez qu'une chose : un peu d'affection de la part de ceux auxquels vous en avez tant donné ; mais vous êtes vieux et l'on ne vous aime plus.

Mes frères, avez-vous jamais franchi le seuil de la maison des Petites Sœurs des pauvres ? Si un jour vous avez ce bonheur, examinez la physionomie des vieillards quand la Petite Sœur pénètre dans leur salle. Dès qu'elle s'approche, les mains tremblantes se tendent vers elle, les paroles les plus aimables lui sont adressées ; on dirait que sa jeunesse et son doux sourire se reflètent sur tous ces visages fanés ; jusqu'au pauvre vieil impotent lui-même, qui fait passer un brillant éclair dans ses yeux, pour donner, lui aussi, un témoignage de son affection.

Ah ! le jour où il entra dans la maison des Petites Sœurs, il avait le cœur gros, il lui en coûtait de quitter sa liberté, son indépendance, sa misère même... Mais depuis, le vieillard a senti qu'il se trompait, que le bonheur réel n'est pas dans l'indépendance, qu'il est dans l'affection. Et qui donc, sur terre, l'aime plus maintenant que la Petite Sœur qui est près de lui ? Elle vient à lui comme on vient à un enfant. Elle a la patience d'écouter pour la centième fois ses vieilles histoires ; ses paroles sont toutes inspirées par la bonté ; et alors même qu'elle est obligée de le reprendre pour une faute, elle le fait si doucement que « le petit vieux » sent une larme mouiller ses paupières et son cœur battre plus fort.

Une femme du monde, victime d'une de ces catastrophes qui brisent toute une vie, après avoir vu sa fortune et ses affections s'effondrer autour d'elle, demeurant comme une triste épave sur une mer agitée, alla demander un refuge et la paix aux Petites Sœurs. Quel contraste ! Hier, elle avait un train de maison, elle se faisait servir, elle était quelqu'un ; aujourd'hui, elle n'est plus qu'un membre de cette grande famille des malheureux. Elle doit vivre à une table commune, prendre son repos dans un dortoir, ne plus être qu' « une petite vieille. » Et comme on lui demandait si elle s'habituait à tous ces sacrifices : — « Non, répondit-elle, à cela je ne m'habituerai jamais ; mais il y a quelque chose ici qui compense tout : on nous aime tant ! »

Oui, la Petite Sœur des pauvres, c'est *une sœur qui aime !*

II

C'est en même temps *une mère qui soigne* avec un dévouement sans égal. Ses « petits vieux » sont ses enfants, et parce qu'elle est leur mère, elle les veut heureux !

Hier, en effet, c'était la grande misère ! Une maison sans toit, un foyer sans feu, une huche sans pain !

Hier, c'était la douleur de se sentir abandonné par des enfants sans cœur. Pensez donc, on n'a pas le temps d'aller chercher un médecin pour son père, pour sa mère. Et le travail ?... — Des remèdes, mais il n'y en a plus pour ces âges-là ! « Entre nous, ne croyez-vous pas que les vieux seraient bien mieux s'ils étaient morts ? » Et c'est dans notre siècle de lumière, de progrès, de solidarité, de bien social, que nous voyons encore des enfants, des neveux, abandonner au fond d'une vieille cour, dans un taudis infect, le vieux père, la vieille tante qui a eu l'imprudence de léguer trop tôt son héritage. Chaque jour, le matin, on lui porte une soupe qui sera le repas de la journée, et c'est tout ! Pas un rayon de soleil, pas un sourire, pas une parole ne viendra égayer le vieillard, ni l'aider à attendre la mort.

Hier, c'était cela !

Aujourd'hui, que le pauvre a reçu l'hospitalité des Petites Sœurs, c'est pour lui l'abri du besoin, presque le bien-être.

Sa demeure est spacieuse, un petit palais où les

grandes fenêtres laissent pénétrer le soleil du Bon Dieu qui apporte sa chaleur et sa gaieté.

Le pauvre retrouve la famille qu'il a perdue. Chose étrange ! Lui, arrivé aux limites extrêmes de la vie, voit renaître sur ses lèvres, comme d'instinct, les expressions si affectueuses de son enfance. Il voit près de lui une femme qu'il appelle sa « petite sœur, » à qui il confiera sans crainte tous les secrets du passé, et Dieu sait tout ce qu'il lui dira ! Il voit près de lui une femme qu'il appelle sa « bonne petite mère » et qui lui rappelle la bonté, la tendresse, le dévouement de la mère que Dieu lui avait donnée. Et chaque jour, il trouve son repas servi, ses vêtements raccommodés, son lit bien fait.

Que la maladie ou les infirmités de la vieillesse viennent s'abattre sur le petit vieux, et celui-ci devient l'objet d'une sollicitude plus grande, d'un dévouement plus complet. La Petite Sœur devient petite mère, le lève, le couche, le soigne, le dorlote, tout comme un petit enfant. Vraiment, le pauvre a retrouvé sa famille, sa maison !

Et, mes frères, si vous disiez à une Petite Sœur combien vous admirez son dévouement maternel, elle vous répondrait... par un sourire étonné.

Et cependant, vous soupçonnez bien un peu combien il lui a fallu d'efforts, d'abnégation, combien il lui a fallu sacrifier sa volonté, son orgueil, sa délicatesse même, pour exercer les devoirs d'une telle maternité...

Oui, la Petite Sœur des pauvres est une mère pour ses vieillards, elle les soigne comme ses petits enfants. Oui, la Petite Sœur des pauvres est une femme de haute vertu. Et s'il y a des saintes sur la terre, elles doivent être là !

Aussi, parce que la Petite Sœur est une mère, elle veut gagner chaque jour le pain de son vieillard. Et nous la voyons parcourir les rues de notre ville. Elle qui dans sa famille avait le nécessaire, le bien-être, le superflu peut-être, elle mendie un morceau de pain. Elle se présente aux portes des restaurants, des hôtels, aux cuisines des collèges, aux cantines des casernes. Les commerçants lui offrent les friandises que l'étalage a un peu défraîchies ; jusqu'aux aimables revendeuses des halles qui lui font de copieux présents.

Aussi parce que la Petite Sœur est une femme de haute vertu, elle a confiance en la Providence de Dieu, et par conséquent elle a confiance en vous, mes frères. Dépositaires des biens de ce monde, Dieu vous en a fait les répartiteurs. Et qu'attend-elle de vous ? Tout. Le vivre et le vêtement. Vous n'ignorez pas que ces bonnes religieuses ne possèdent rien, absolument rien, car c'est contraire aux constitutions de leur Ordre. Et qui les fera vivre ?... Votre charité.

Mes frères, dans cette admirable maison, tout est utilisé, tout sert. Je connais une aveugle qui effiloche des échantillons de lainage pour remplacer le duvet des couvre-pieds, et j'ai vu des petites vieilles repeindre le feuillage d'une garniture de chapeau, pour offrir un bouquet tout neuf à l'autel de la Vierge. — Ne perdez donc rien. Un cordonnier retiré des affaires trouvera le moyen de tirer parti des vieilles chaussures délaissées. La tricoteuse détricotera vos vieux lainages pour les retricoter ; vos débris de rubans ou de dentelles orneront les bonnets des dimanches des petites vieilles, et une ancienne couturière retrouvera bien son aiguille et son bon goût pour refaire des jupons bien chauds avec vos vieilles robes.

Vos vieilles robes ! Mesdames, il en faut bien trois pour habiller une petite vieille. Elle ne porte pas la crinoline de jadis, cependant elle ne peut guère s'accommoder de la mode du jour. — Ceci dit, pour vous demander d'être très généreuses. — Donnez vos vieux vêtements, donnez votre vieux linge : il en faut tant pour soigner des malades, des vieillards ! Donnez tout ce qui vous paraît hors d'usage : quelle qu'en soit la nature, on en tirera profit.

Je sais, Mesdames, qu'un certain nombre d'entre vous payent chaque semaine, chaque quinzaine ou chaque mois, à leur boulanger, un pain pour les Petites Sœurs. Avant de vous asseoir à votre table qui est bien servie, vous prélevez la part du pauvre, la part à Dieu ; soyez-en félicitées. Mais il faudrait que le nombre de celles qui ont suivi cette bonne inspiration grandisse, que les Petites Sœurs ne soient pas obligées de payer encore six cents francs de pain chaque mois ; votre charité devrait, au moins, leur donner le pain de leurs enfants. Mes frères, soyez généreux !

D'ailleurs, si vous manquez de générosité, c'est S. Joseph, le patron de la maison, qui sera puni, et vous le verrez, cela lui est déjà arrivé, le visage tourné vers la muraille et un bonnet de coton sur la tête, ou descendu en pénitence à la cave entre deux fûts vides, jusqu'à ce qu'il ait envoyé à ses petits vieux des bonnets pour dormir et un peu de ce vin qui est le lait des vieillards !

Mes frères, quand une Petite Sœur frappe à votre porte, ouvrez celle-ci toute grande et soyez très généreux. C'est une mère qui vient implorer votre charité pour ses enfants.

III

La Petite Sœur est *une apôtre qui convertit.*

En effet, les « petits vieux » qui entrent dans sa maison ne sont pas toujours des saints quand ils arrivent. Est-ce que les affaires, le travail, l'établissement des enfants, le désir d'un peu plus de bien-être, les passions, la pauvreté même, n'ont pas été autant d'occasions pour s'éloigner du service de Dieu ? On l'a d'abord délaissé ; puis, entraîné par les exemples mauvais, on a suivi la grande foule des indifférents ; pour quelques-uns, peut-être, la vie a été une succession de chutes lamentables... Mais la Providence veille !

La Petite Sœur ne dira rien. Elle connaît son enfant prodigue. Elle sait bien, par l'expérience du passé, qu'un jour cette conscience surchargée, meurtrie, ne pourra plus y tenir, qu'elle éclatera et que son petit vieux lui fera à elle-même toute

sa confession. — Son apostolat est l'apostolat de la prière et du dévouement.

Chaque matin, alors que ses pauvres reposent encore, la Petite Sœur agenouillée dans la chapelle demande à N.-S. le pardon et la conversion du coupable. Puis, emportant Jésus-Christ dans son cœur, forte de sa présence, elle va vers ces pauvres souffrants. Chaque jour elle se fait plus douce, plus aimable, plus compatissante, plus affectueuse, et elle attend l'heure de Dieu !

Avec le temps, le calme s'établit dans l'âme du vieillard. La bonté, le dévouement incomparable de l'ange que Dieu a placé près de lui le fait réfléchir. La foi, petite étincelle enfouie sous les cendres accumulées de toute une vie, se ranime au souffle de la grâce. Le petit vieux ouvre son cœur, la Petite Sœur en panse les plaies, et l'œuvre de Dieu est faite.

Les exemples de conversion ici sont bien touchants. Il y a quelques mois, un vieillard qui n'avait donné jusqu'alors aucun signe réel de christianisme, touché par le dévouement désintéressé et inlassable dont il était l'objet, dit à la Petite Sœur : « Ici, je suis vraiment dans la maison du Bon Dieu, je ne suis pas à ma place. Pour y rester, il faut que je commence par régler mon compte avec lui. »

Et cet autre qui refuse à son fils, devenu plus aisé, de retourner en sa maison : « Non, ici j'ai retrouvé la foi et la piété de mon enfance, c'est ici que je veux mourir. »

Un petit vieux ne veut pas se convertir ? Alors les petites vieilles se mettent en prières. A la dernière retraite prêchée aux pensionnaires des Petites Sœurs, le prédicateur avait demandé des prières pour une brebis égarée. Un certain jour la chapelle était tellement remplie qu'il était impossible de s'y déplacer pour faire le Chemin de la Croix, et le soir la brebis rentrait au bercail.

Et cette sainte émulation n'est-elle pas touchante ? — « Ma bonne mère, puisque les petites vieilles vont en adoration à la chapelle, pourquoi n'irions-nous pas ? » Et pendant plusieurs heures du jour, les petits vieux à leur tour sont en prières devant le Tabernacle. Exemple de foi admirable ! Un jour, la chapelle se trouvant fermée, quatre petits vieux demeurèrent derrière la porte pendant l'heure d'adoration.

Mes frères, vous pouvez entrevoir ce que doit être la dernière heure du vieillard dans la maison des Petites Sœurs !

Chez lui, ce pauvre qui avait abandonné Dieu et qui à ce moment suprême reviendrait sans doute à lui avec joie, n'est entouré que d'indifférents. — Appeler un prêtre ? on n'y pense pas. Pourquoi y penserait-on ? le malade lui-même s'en est passé pendant toute sa vie. — Ou bien, on y pense peut-être ; mais on craint d'effrayer le mourant. Celui-ci hésite à le demander, ses forces disparaissent, il se débat contre la mort qu'il sent venir, et il part pour l'autre vie sans une parole de pardon, sans une lueur d'espérance !

Auprès des Petites Sœurs, le pauvre a retrouvé l'amitié divine. La foi, l'espérance, l'amour de Dieu ont reconquis leur place ; subissant l'inévitable influence des âmes saintes, son âme s'est refaite, et à cette heure où la terre disparaît, où la vie qui lui avait apporté tant de déceptions s'enfuit, le pauvre entend murmurer à ses oreilles des paroles si douces, si confiantes, si remplies d'espérance en un monde meilleur, qu'il s'endort plein de paix, et le dernier sourire qu'on découvre sur ses lèvres pâlies est la preuve que le « petit vieux » pensait bien ne quitter son Ange de la terre que pour retrouver les Anges du Paradis.

* * *

Mes frères, voilà l'œuvre que vous êtes invités à soutenir par votre charité. N'est-elle pas digne d'émouvoir vos cœurs généreux ? Pensez au nombre de vieillards que la Petite Sœur des pauvres doit vêtir et nourrir chaque jour ! Et pour cela, elle n'a pas un sou devant elle.

« Imprudence ! Présomption ! vous écrierez-vous. Entreprendre une pareille tâche sans argent ! » — Oui, si nous jugeons la Petite Sœur avec nos vues humaines, par ces temps de vie chère nous la jugerons très imprudente. Mais son imprudence est sublime, car elle est basée sur la promesse du Père, qui ne doit pas laisser sans secours aucun de ses enfants.

Mes frères, vous voudrez être, entre les mains divines, les instruments de cette Providence paternelle ; vous voudrez avoir votre part dans l'œuvre de charité admirable de nos Petites Sœurs ; vous voudrez contribuer largement au bien matériel, au bien moral de leurs vieillards. Quand vous n'auriez d'autre récompense que le bonheur d'avoir fait un peu de bien, ce serait déjà beaucoup. Mais je puis vous assurer davantage. Vous aurez les prières des religieuses et de leurs bons vieux. Vous aurez ici-bas, et vous aurez dans l'autre vie, la visite et la possession de N.-S. Jésus-Christ : « Celui qui reçoit un de ces petits, me reçoit. » Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXVIII

LE DENIER DE CÉSAR

Les Docteurs de la loi étaient des ennemis redoutables, car ils étaient déterminés, intelligents et perfides. Les dernières paraboles du Sauveur les avaient blessés au vif. C'étaient eux, les vignerons homicides, les conviés qui avaient refusé de venir au festin du roi. Les vignerons seraient remplacés par d'autres « qui produiraient du fruit » ; les conviés rebelles, par d'autres conviés dociles et joyeux que le roi viendrait visiter. Parmi eux, les appelés, il n'y aurait guère d'élus.

Il fallait faire taire cette voix importune qui les humiliait devant le peuple, se débarrasser de la

présence de Jésus qui leur était odieuse, et le faire mourir. Ils cherchaient au moins des prétextes, car, des raisons, ils étaient assurés de n'en trouver jamais. Alors ils firent une de ces compromissions que réprouve la conscience et que la haine explique seule : ils se liguèrent avec leurs mortels ennemis, les Hérodiens, contre le Sauveur. Les Pharisiens avaient du moins une qualité qui les honorait : ils étaient patriotes, hostiles aux Romains, à l'étranger. En donnant la main aux Hérodiens, partisans des Romains, ils sacrifiaient leur patriotisme, leurs convictions. Mais pour perdre Jésus, ils étaient prêts à toutes les lâchetés, à tous les crimes.

Ils se concertèrent donc avec les Hérodiens pour « surprendre le Sauveur dans ses paroles. » Eux-mêmes se retirèrent, parce qu'ils étaient trop connus, et ils lui envoyèrent une députation composée de leurs disciples et de partisans d'Hérode pour lui dire :

« Maître, nous savons que vous êtes vrai, et que vous enseignez la voie de Dieu en toute sincérité, sans souci de qui que ce soit, car vous ne prenez point garde à la personne des hommes. »

Ces paroles étaient accompagnées de signes d'une révérence affectée. Ils prenaient l'attitude d'hommes justes qui cherchent la vérité. Ils feignaient même d'être en contestation avec les Hérodiens sur un point grave qui les divisait. Alors ils lui posèrent brusquement cette question :

— Nous est-il permis ou non de payer le tribut à César ?

Si le Maître répondait : « Cela est permis, » il était condamné par les Juifs patriotes, car la Loi défendait d'accepter un roi étranger. (Deut., XVII, 15). S'il disait au contraire : « Cela n'est pas permis, » il tombait sous le coup des vengeances romaines et se constituait parmi les rebelles, comme Jean le Gaulonite.

Mais Jésus voyait le piège : « Hypocrites, dit-il aux Scribes, pourquoi me tentez-vous ? Montrez-moi la monnaie du tribut. »

On lui apporta un denier sur lequel était gravée l'effigie de Tibère avec ces mots : « Tibère César, fils du divin Auguste. »

« De qui est cette image et cette inscription ? » demanda-t-il. Ils répondirent : « De César. » Or les docteurs juifs les plus célèbres enseignaient qu'en acceptant la monnaie d'un roi on reconnaissait son pouvoir. Ceux qui bénéficiaient de la protection de César devaient en effet payer la charge de cette protection. C'est pourquoi Jésus ajouta avec une logique qui n'admettait aucune réplique : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

« Et ils ne purent le reprendre sur aucune parole devant le peuple, et admirant sa réponse, ils gardèrent le silence et s'en allèrent. » (Mt., XXII, 15-22 ; Luc, XX, 20-26).

* * *

1. L'histoire de l'Eglise reproduit constamment l'histoire de Jésus-Christ. Rien d'étonnant donc qu'on lui dresse les mêmes pièges.

Sous les empereurs païens, les deux pouvoirs étaient réunis dans la même personne. Tibère était à la fois souverain temporel, empereur, et souverain spirituel, grand-prêtre du paganisme. Les consciences n'étaient pas libres. L'homme, le citoyen devait penser comme le maître de l'Empire, et c'est parce que les chrétiens gardaient leur liberté de conscience qu'ils étaient persécutés et soumis aux plus affreuses tortures.

Rendons grâces à Jésus-Christ qui a délivré nos consciences, ce qui nous a permis d'adorer Dieu librement, et de nous affranchir des idoles impures et cruelles devant lesquelles l'univers était contraint de se prosterner.

C'est Jésus-Christ, ce sont les millions de martyrs qui nous ont acheté la liberté au prix de leur sang, mais il a fallu des siècles pour que nous puissions en jouir en toute tranquillité. Encore cette tranquillité est-elle constamment troublée. Le despotisme est une passion qui ne meurt jamais dans la nature hnmaine. Celui qui est un peu plus haut que les autres veut les dominer et s'élever sur leur abaissement. L'exercice du pouvoir a de grandes séductions. Penser qu'on est le maître, que, suivant le mot de Pharaon, personne n'a le droit de faire un geste, d'avoir une idée personnelle sans la permission et l'aveu du souverain, quelle fête pour l'orgueil ! Aussi les princes ont-ils travaillé sans cesse à s'arroger avec le pouvoir temporel le pouvoir spirituel. L'Empereur a voulu devenir Pape. L'Eglise n'a jamais consenti à céder un pouce de la liberté que le Christ lui a conquise par son sang. De là ces luttes fameuses que l'histoire a enregistrées sous le nom de « luttes du Sacerdoce et de l'Empire. »

Les monarques ont environné l'Eglise d'embûches. Comme elle refusait de se laisser asservir, ils ont déclaré qu'elle se révoltait contre les puissances légitimes. Elle leur a répondu par la parole lumineuse de Jésus-Christ : « Je rends à César ce qui est à César. » Je veux que mes fidèles lui obéissent comme à Dieu, parce qu'il commande au nom de Dieu ; je veux qu'ils paient le tribut exigé, qu'ils soient les meilleurs des sujets. Mais au-dessus des droits des Etats, il y a les droits de Dieu. Rendez à Dieu ce qui est à Dieu. Que chacun puisse l'adorer librement, comme le Créateur tout-puissant, comme le Rédempteur tout miséricordieux, comme le Maître des consciences qu'il a affranchies, afin que les âmes puissent se sauver en pratiquant librement l'Evangile. L'Etat possède un grand pouvoir que Dieu lui accorde, il peut demander l'obéissance au nom de Dieu, mais il n'est pas Dieu. S'il ne parle pas au nom de Dieu, les peuples se dispensent de lui obéir, alors c'est la lutte entre la force brutale du pouvoir et la Révolution, lutte qui fait verser le sang et ne produit que des ruines.

Comme l'Eglise revendique les droits de Dieu tout en proclamant ceux de César, l'ambition inassouvie de César la persécute, et comme il faut inventer des raisons, parce qu'il est impossible d'en trouver, il en vient à la calomnie.

Jésus-Christ a dit publiquement : « Payez le tribut à César ! » et trois jours après, les Scribes se présentaient devant le prétoire de Pilate et déclaraient : « Nous l'avons trouvé qui empêchait de payer le tribut à César. » (Luc, XXIII, 2). Telle est la scène qui s'est renouvelée sans cesse contre l'Eglise pendant vingt siècles. C'est pourquoi Léon XIII disait : « L'Eglise n'a besoin que de la vérité. » Elle n'a jamais été tourmentée et persécutée que pour des prétextes fournis par la calomnie.

2. Mais notre âme porte en elle-même l'image et l'inscription divines. Elle reproduit dans ses trois facultés l'image de la Sainte Trinité. Nous voyons en elle l'unité, la vérité, la bonté, la foi, l'espérance et la charité. Dieu a créé l'homme droit, *rectum*, innocent et sans tache, il lui a conféré la justice originelle qui le rendait si beau à ses yeux, si cher à son cœur. Il était fier de son œuvre. Sans doute, par le péché d'Adam l'homme perdit les plus nobles rayons de sa gloire ; mais Dieu aimait tant son œuvre que non seulement il ne la laissa point périr, mais il la releva par l'Incarnation et la rendit plus belle qu'elle n'avait été : « O heureuse faute, s'écrie l'Eglise, qui nous a valu un tel et si grand Rédempteur ! » et j'ajouterai : une Mère aussi bonne, aussi aimante, aussi miséricordieuse que Marie !

Tout cela nous confère aussi des devoirs.

Cette image de Dieu qui est en nous, réparée, restaurée, brillante, Dieu nous la redemandera un jour. Il nous dira, conformément à la parole du Sauveur, dit Tertullien : « Rendez à César l'image de César qui est gravée sur le denier ; et rendez à Dieu l'image de Dieu qu'il a gravée dans l'homme. Donnez à César l'argent, à Dieu vous-même. *Ut Cæsari quidem pecuniam reddas, Deo temetipsum*[1]. »

Il nous redemandera ce qu'il a mis en nous. Rafraîchissons sans cesse les traits de l'image divine, car ils s'altèrent sans cesse. Nous savons « qu'il a mis premièrement dans notre cœur la bonté » qui est son exquise perfection. Pour lui ressembler mieux, cultivons en nous cette vertu principale ; nous sommes assurés alors qu'il nous reconnaîtra, parce qu'il se reconnaîtra en nous.

XXIX

LA RÉSURRECTION DES MORTS

Pontifes, Docteurs, Scribes, Hérodiens même s'étaient en vain concertés pour vaincre Jésus et le perdre en le surprenant dans ses discours. Les Pharisiens mêmes avaient dû reconnaître qu'ils étaient battus, et ils s'étaient retirés pleins d'admiration pour ses sages et fortes réponses, mais non convertis.

Les Saducéens s'approchent alors à leur tour pour l'interroger, ou plutôt pour le tenter. C'étaient les matérialistes de ce temps-là. Ne croyant pas à l'âme immortelle, ils ne recherchaient que la jouissance, et comme malgré tout leur conscience protestait, ils s'ingéniaient à trouver des raisons pour justifier leur conduite. Comme, pour eux, il n'y avait rien au delà de ce monde, ils niaient la résurrection, et raillaient les Pharisiens qui y croyaient.

Ils abordent donc le Sauveur avec respect et lui content une histoire, forgée dans leur école, absolument invraisemblable. « Il y avait chez nous sept frères, disent-ils. Le premier épouse une femme et meurt sans enfant. Suivant les prescriptions de la Loi, le second l'épouse et meurt aussi sans enfant. De même le troisième jusqu'au septième. Après tous, la femme meurt à son tour. Dans la résurrection, de qui sera-t-elle la femme, puisqu'elle l'a été de tous ? » Les Pharisiens protestaient qu'elle appartiendrait au premier ; et comme cette décision leur paraissait absurde, les Saducéens en concluaient que tout mourait avec le corps.

Ecoutez la haute et noble réponse de Jésus :

« Vous êtes dans l'erreur, parce que vous ne comprenez pas les Ecritures, ni la puissance de Dieu.

« Dans ce siècle les hommes prennent des femmes, et les femmes prennent des maris ; mais ceux qui seront trouvés dignes d'avoir part au siècle à venir et à la résurrection des morts, ne prendront point de femme et n'auront point de mari. Ils ne pourront plus mourir, puisqu'ils sont comme les anges et qu'ils sont les fils de Dieu, étant fils de la résurrection. » (Mt., XXIII, 23-33 ; Luc, XX, 27-38).

* * *

Jésus montre d'abord la cause de leur erreur : ils ne connaissent pas, ils n'étudient pas l'Ecriture. S'ils lisaient les saintes lettres, ils sauraient que nous avons une âme et une âme immortelle. Cette grande vérité y éclate à chaque page.

Et pourquoi en outre n'admettent-ils pas la résurrection ? C'est parce qu'ils la croient impossible. Ils méconnaissent donc la puissance infinie de Dieu qui peut ressusciter de la poussière l'homme qu'il a créé de la poussière.

Ensuite ils n'ont pas une idée exacte du siècle à venir. Dans le siècle présent on se marie pour avoir des enfants qui remplacent les pères emportés par la mort, on se marie pour peupler la terre, et pour peupler aussi le ciel. Dans le siècle à venir il n'en est pas ainsi ; les cieux sont peuplés par les élus. Ceux-ci ne sont pas des anges, puisqu'ils ont un corps, mais ils ressemblent aux anges. Ils ne sont pas spirituels, puisque le corps garde les principes de la matière, mais spiritualisés et immortels. Ils n'ont donc pas besoin, comme les hommes de la terre, de conserver leur race par le mariage. Ils sont vivants pour l'éternité : l'âme n'a rien perdu de la vie qu'elle a reçue, puisqu'elle ne peut pas mourir, et par la résurrection le corps reprendra la vie pour jamais.

Jésus confirme cet enseignement lumineux non par les Prophètes, que les Saducéens n'acceptent

[1] *De idololatria*, XV.

pas, mais par les livres de Moïse, le grand législateur, dont ils reconnaissent la haute autorité :

« Que les morts ressuscitent, ajoute-t-il, c'est ce que Moïse lui-même nous apprend dans le passage du Buisson, lorsqu'il nomme le Seigneur « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. » Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants, car tous vivent en lui. » (Luc, xx, 38; Ex., III, 6).

Si Abraham, Isaac, Jacob, n'existaient pas, ne vivaient pas toujours, Dieu ne pourrait pas s'appeler leur Dieu. « Il n'est pas le Dieu des morts, dit Bossuet, il n'est pas digne de lui de ne faire, comme les hommes, qu'accompagner ses amis jusqu'au tombeau, sans leur laisser au delà aucune espérance; et ce lui serait une honte de se dire avec tant de force le Dieu d'Abraham, s'il n'avait fondé dans le ciel une cité éternelle où Abraham et ses enfants pussent vivre heureux. »

Ces paroles produisirent une telle impression sur le peuple qui écoutait et sur les Saducéens que « quelques-uns des Scribes lui dirent : « Maître, vous avez bien parlé ! » Et ils n'osaient plus lui poser aucune question. » (Luc, xx, 40).

* * *

Les prophètes avaient enseigné le dogme de la résurrection : « Ceux de votre peuple qu'on avait fait mourir revivront, s'écrie Isaïe, ceux qui ont été tués pour moi ressusciteront. Réveillez-vous de votre sommeil et chantez les louanges de Dieu, vous qui habitez dans la poussière, parce que la rosée qui tombe sur vous est une rosée de lumière. » (XXVI, 19).

Mais l'Eglise a précisé cet enseignement.

Les corps ressusciteront, et rien n'est plus juste, plus rationnel. Le corps constitue avec l'âme le composé humain. Ces deux éléments sont nécessaires pour former l'être de l'homme. Le corps agit avec l'âme. S'il concourt à faire le mal, il doit être puni; si au contraire il a été à la peine avec l'âme, il doit être aussi à l'honneur.

Ils ressusciteront dans une complète intégrité, avec tous leurs membres, car les œuvres de Dieu sont parfaites. — Ils ressusciteront enfin revêtus d'une perfection plus grande que celle qu'ils avaient sur la terre. Si un artiste, dit S. Augustin, a ce pouvoir sur la statue qu'il a créée d'abord imparfaite de l'élever ensuite à la forme et à la beauté, quel ne sera pas le pouvoir de Dieu, le suprême artiste?

S. Paul a projeté sur cette question des lumières merveilleuses. Notre corps, après le départ de l'âme, est semblable, dit-il, à une semence confiée à la terre. Cette semence lève et vous voyez apparaître quelque jour une tige gracieuse et fleurie. Cette tige ce sont nos corps ressuscités, qui se lèveront de la poussière, éclatants de beauté. Un jour, ajoute l'Apôtre, Jésus-Christ donnera à nos corps une forme nouvelle, semblable à la gloire de son propre corps ressuscité. (Philip., III, 21).

Ils seront doués d'*impassibilité,* c'est-à-dire affranchis de la maladie, des infirmités, de la souffrance, de la mort.

Ils seront doués de *clarté,* comme les astres qui brillent au firmament. La clarté, c'est la splendeur de la félicité de l'âme rejaillissant sur le corps et lui communiquant quelques rayons de la béatitude dont elle jouit. La gloire de l'âme brillera à travers le corps, comme le soleil à travers le cristal. La beauté du corps ne sera point détruite, mais rendue plus parfaite, car la clarté de l'âme resplendira à travers, ajoutant ainsi à sa beauté.

Ils seront doués d'*agilité;* ils seront tellement soumis à l'âme et aptes à accomplir sa volonté que sans fatigue, sans travail, ils pourront se transporter en un clin d'œil à la plus grande distance, *current et non laborabunt.* Ils s'élanceront dans le sein de l'infini avec un bonheur sans cesse renouvelé parce que partout ils rencontreront l'amour, la béatitude, le cœur de Dieu, *intra Deum currunt.*

Enfin ils seront doués de *subtilité.* C'est le propre des êtres spirituels de ne pas être arrêtés par la matière et de pénétrer à travers les corps. Notre chair ne sera pas spirituelle, mais spiritualisée. Car, dit encore S. Augustin, si i'on peut appeler charnel l'esprit esclave de la chair, ne peut-on pas appeler aussi spirituelle la chair esclave de l'esprit? Celle-ci n'emprunte plus sa force aux aliments corporels : elle n'en a plus besoin, son âme lui suffira. La vie de l'âme c'est sa vie; son bonheur, son bonheur; sa patrie, sa patrie.

Mais tant que l'âme et le corps sont séparés, l'âme soupire après la réunion. Pendant que notre chair repose dans l'espérance, l'âme désire retrouver son corps. Ils ont souffert ensemble, mais c'est fini, maintenant ils seront heureux ensemble. « Quel cri de joie, s'écriait le curé d'Ars, quand le jour de la résurrection, l'âme viendra se réunir à son corps glorifié, à ce corps qui ne sera plus pour elle un instrument de péché, ni une cause de souffrance ! Elle se roulera dans le baume de l'amour; comme l'abeille dans les fleurs, elle embaumera son corps pour l'éternité. »

Il n'en sera pas ainsi, hélas ! des corps des impies, qui seront au contraire assujettis à des douleurs de tous genres et punis dans les sens où ils ont péché. Ce sont là les mystères redoutables de la justice divine. Arrêtons plutôt nos regards sur la gloire des corps bienheureux, gloire immense, mais qui sera différente suivant les mérites. Les étoiles n'ont pas la même clarté, mais leur éclat est varié, dit S. Paul, *stella differt a stella in claritate.* Autre est la clarté du soleil, autre est celle de la lune et des autres astres. Ainsi en sera-t-il de la résurrection des morts. *Sic et resurrectio mortuorum.* (I Cor., XV, 41-45). Contemplons ce spectacle, méditons sur ces pensées; cela nous inspirera un grand respect pour ce corps si humble, qui est appelé à se revêtir de tant de gloire.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LI

LA PRUDENCE CHRÉTIENNE. — LA SIMPLICITÉ

Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ.
Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.
(Math., x, 16).

Vous reconnaissez cette parole. Elle vient du divin Maître. Il l'a prononcée pour nous commander à la fois *la prudence* et *la simplicité*.

Pourquoi Notre-Seigneur nous a-t-il donné ensemble ces deux préceptes d'apparences si contraires et les a-t-il unis de si près, comme s'ils avaient pour objet une seule et même vertu ? Je crois en découvrir deux raisons principales. — D'une part, il a voulu tracer une ligne de démarcation profonde entre la prudence chrétienne et la prudence des enfants du siècle. Celle-ci est habituellement faite de ruse et de fourberie ; celle-là est toute franche et toute loyale. En ordonnant d'y joindre la simplicité, le Sauveur fixait pour toujours les différences par lesquelles les deux prudences doivent se distinguer l'une de l'autre, et détournait à jamais ses disciples de la prudence mondaine. — D'autre part, il avait en vue de conserver à la prudence chrétienne son juste milieu. Vous le savez : toutes les vertus, — excepté l'amour de Dieu, qui ne peut avoir de limites, — tiennent le milieu entre le trop et le trop peu, l'exagération et l'insuffisance. Le précepte qui les impose, quand il est bien compris, les garde contre l'insuffisance. Pour les préserver de l'exagération, elles ont besoin d'être unies à des vertus modératrices, dont l'action les maintienne dans leurs limites normales ; ainsi, la crainte des menaces de Dieu empêche l'espérance en ses promesses de tomber dans la présomption. La simplicité jouera le même rôle à l'égard de la prudence. Grâce à elle, le chrétien restera prudent, sans devenir ni trop subtil, ni méticuleux et irrésolu. — La prudence et la simplicité sont donc deux vertus sœurs. Elles se complètent et se conservent mutuellement.

Ceci vous expliquera qu'après vous avoir parlé de la *prudence* chrétienne, je vous entretienne de la *simplicité*.

Je dirai : 1° *quel est le rôle de la simplicité dans la vie spirituelle ;* et 2° *quels avantages* elle assure à celui qui la pratique.

I

« On appelle *simple*, écrivait S. Antonin, ce qui n'est point replié sur soi-même [1]. » Ainsi, au sens matériel, une fleur est simple, quand elle n'est pas double. Au sens artistique, un plan, un dessin, un chant sont simples, quand ils ne sont pas compliqués. Au sens moral, une âme est simple, quand elle évite la duplicité. Entendue dans ce dernier sens, le seul dont je veuille m'occuper, la simplicité est faite à la fois de naturel et de modestie, de bonne foi et de franchise, de loyauté et de droiture. Elle montre l'homme tel qu'il est, sans déguisement, et les choses comme elles sont, sans les atténuer ni les surfaire. — Et vous voyez, par là, comment la prudence et la simplicité vont ensemble. « Otez la simplicité, dit un pieux auteur, et la prudence deviendra malice ; enlevez la prudence, et la simplicité deviendra sottise [1]. » Il leur est nécessaire d'aller ensemble, pour être et rester toutes les deux des vertus.

Dans le dessein de faire comprendre exactement quel rôle la simplicité chrétienne doit remplir dans la vie des âmes, je signalerai ses principales formes. En même temps, je les mettrai en regard des défauts contraires.

1. La première de ces formes est *la simplicité de l'esprit*. — L'esprit fait preuve de simplicité, quand il apprécie toutes choses conformément aux lois du bon sens et de la saine raison ; quand il tient une vérité pour une vérité, une erreur pour une erreur, une loi pour une loi, une vertu pour une vertu, un vice pour un vice, une faute pour une faute, une bonne œuvre pour une bonne œuvre ; quand, mis en présence d'une parole des Evangiles, d'un enseignement de l'Eglise, d'une leçon des saints, il les prend au sens obvie ; enfin, quand il envisage les doctrines d'un regard serein, sans ergoter, ni subtiliser, ni soulever de vaines discussions, et les saisit dans leur réalité pure et telles qu'elles sont. Cette simplicité, vous le comprenez à sa définition, porte avec elle une facilité de croire, une aisance à se soumettre, une stabilité dans les convictions, qui favorisent au plus haut point l'éclosion et la persévérance de la vie chrétienne.

Mettez en face de cette noble simplicité, un esprit qui en est dépourvu : et voyez quelle différence ! Celui-ci conteste, épilogue, chicane à propos de tout. Il ne prend rien avec droiture et conformément aux indications du sens commun. Il voit à toutes choses des significations étranges, que personne n'a jamais aperçues. Aussi trouve-t-il toujours matière à objection, si ce n'est pas à contradiction. Chaque dogme lui offre l'occasion d'un débat ; chaque précepte lui paraît en conflit avec d'autres préceptes ; chaque texte lui rappelle un texte qui le dément. Il n'est peut-être pas une seule partie de l'édifice religieux qui se présente à lui comme assise sur des bases inattaquables. Et cette tendance à d'incessantes subtilités constitue, pour lui, un grand malheur. Il en souffre, tantôt dans sa foi, tantôt dans sa conscience. Il ne peut rien croire avec cette tranquillité de conviction que donne la certitude absolue d'être dans la vérité. Il éprouve, en face de tous les préceptes, des hésitations qui nuisent à la sincérité de son obéis-

[1] Simplex dicitur quasi sine plica. (S. Antonin, Part. 4, tit. 5 *de Justitia*, cap. 15, § 1).

[1] Prudentia sine simplicitate astutia est ; simplicitas sine prudentia fatuitas est. (Hugo a S. Victore, *Annot. sup. Ep. ad Romanos*).

sance. Ou bien, il tombe dans cet état douloureux où l'âme est assaillie de tentations extravagantes, voit partout matière à péché, trouve des défauts à tout ce qu'elle fait, subit la torture d'inguérissables scrupules.

Laissez-moi le dire en passant : c'est ce défaut de simplicité dans l'intelligence des dogmes et des vertus chrétiennes qui a produit, dans la suite des siècles, la plupart des hérésies dont l'Eglise a été affligée et des fausses spiritualités où tant de nobles âmes se sont égarées. Ces maux sont venus des raffinements, des exagérations, des déformations qu'on a fait subir, soit aux enseignements du christianisme, soit aux lois et aux conseils dont la pratique compose la vie spirituelle. Rien de tout cela ne se serait produit, si l'on avait toujours su croire, espérer ou craindre, aimer Dieu et les âmes, avec simplicité.

2. A la simplicité de l'esprit, il faut joindre *la simplicité du langage*. — Celle-ci consiste à dire les choses comme elles sont, ou du moins comme on les croit, sans les diminuer ni les agrandir.

Cette manière de parler n'est plus guère en usage parmi ceux que Jésus-Christ appelle « *les enfants du siècle.* » Ce n'est, certes, pas d'aujourd'hui ! Il y a douze cents ans, S. Grégoire le Grand écrivait : « La sagesse de ce monde consiste à cacher avec art les sentiments du cœur et à les dissimuler dans la parole. Elle fait passer pour vrai ce qui est faux, et pour faux ce qui est vrai. [1] » Depuis ce temps, les mondains n'ont pas changé. Loin de ramener la parole à son rôle normal, qui est d'exprimer la vérité, ils l'ont rendue plus trompeuse qu'elle ne l'a jamais été. Vous savez à quoi sert aux peuples modernes leur diplomatie. Elle leur sert à se tromper mutuellement le plus possible, à se donner l'un à l'autre des illusions sur leurs projets, leurs ressources, leurs alliances, et ainsi du reste. Plus un ambassadeur réussit à induire en erreur le gouvernement près duquel il est accrédité, plus on apprécie son habileté et plus on le tient pour un bon diplomate. Or, cette diplomatie est passée, avec toutes ses fourberies, des relations internationales dans les relations entre individus. De nos jours, chacun fait de la diplomatie avec ses concurrents, ses égaux, ses amis, même ses parents : chose déplorable et qui enlève au commerce des hommes tout agrément et toute sécurité, en permettant à l'art de tromper d'y déployer toutes ses ressources.

Mais c'est surtout quand on le transporte dans les relations avec Dieu que ce défaut de simplicité dans les paroles produit les effets les plus malheureux et les plus dommageables.

Il a défiguré la prière. — Nous ne savons plus aujourd'hui exposer franchement à Dieu les misères dont nous sollicitons la guérison, ni les fautes pour lesquelles nous demandons pardon. Nous ne savons plus dire avec candeur : « *Ayez pitié de moi, qui suis un pécheur !* » (Luc, XVIII, 13). Ou encore : « *J'ai péché contre le ciel et contre vous !* » (Luc, XV, 21). Mais nous voulons des formules moins humiliantes, faites d'expressions étudiées, savamment combinées, capables de nous excuser et de diminuer nos torts.

Il en va de même dans la confession. Au lieu de mettre à nu, sous l'œil du prêtre, les fautes commises et les vices dont elles proviennent, on cherche des manières de dire qui, tout en laissant croire qu'on satisfait au devoir de ne rien cacher, ménagent l'amour-propre et atténuent la culpabilité. Et puis, quels calculs ne fait-on pas pour amener le prêtre à dire ce dont on veut qu'il le dise, ou à tolérer ce dont on veut qu'il le tolère !

Et la piété, n'a-t-elle point subi, elle aussi et dans une large mesure, les transformations commandées par le défaut de simplicité ? On ne veut plus, aujourd'hui, de ces dévotions simples qu'affectionnaient nos aïeux. Il faut des dévotions subtiles, raffinées, capables de flatter la vanité personnelle, de donner une sensation de nouveauté, de s'harmoniser avec les singularités de l'esprit ou les faiblesses du cœur.

3. En troisième lieu, la simplicité chrétienne doit régner sur tout l'ensemble *de la conduite*. — Ici, je renonce à entrer dans les détails : ce serait trop long. Je demanderai seulement ce que sont devenues : — la simplicité des vêtements, quand l'immense majorité s'habille de manière à donner le change sur son état de fortune et son rang social ; — la simplicité de la table, quand plus personne, ou à peu près, ne veut observer les lois de la frugalité chrétienne ; — la simplicité de l'attitude et de la démarche, quand presque tous y mettent une affectation calculée et n'ont guère, quand ils paraissent en public, d'autre préoccupation que celle de l'effet à produire ; — la simplicité des actions, quand le plus grand nombre s'y inspire surtout d'une pensée d'hypocrisie ou de recherche de soi. — Le moraliste trouverait, dans tout cela, beaucoup à blâmer ; car il y a là des défauts, des fautes même, ou, tout au moins, des dangers de toute sorte. Et voilà de quels maux la simplicité préserve ceux qui la pratiquent.

Est-ce à dire que, pour observer ses lois, il vous faille livrer à tout le monde tous vos secrets, et que vous ne puissiez suivre en rien ni les progrès de la civilisation, ni les règles de la bienséance, ni même les usages reçus ? — Point du tout ! Mais, s'il y a dans ces progrès, ces règles et ces usages, quelque chose à prendre, il y a aussi quelque chose et beaucoup à laisser. En tous cas, vous pourriez n'adopter que ce qui est vertueux ; et ce qui est vertueux s'alliera naturellement avec la simplicité chrétienne.

Comprenez-vous maintenant quel rôle revient à la simplicité dans la vie des âmes ? Voyez-vous quelle grande place elle devrait y occuper ? Et ne vous rendez-vous point compte qu'à s'en écarter, les chrétiens de nos jours se sont largement éloignés de l'esprit évangélique ?

Ils y ont perdu d'autres avantages encore, sur

[1] *Moralium*, lib. X, cap. 16.

lesquels, avant de terminer, je voudrais appeler votre attention.

II

1. Le premier avantage de la simplicité ressort des considérations que je viens d'exposer. Il consiste dans les services spirituels qu'elle rend ; c'est-à-dire dans l'efficacité avec laquelle elle fait éviter certains périls, préserve de certaines fautes, aide à observer certaines vertus. Rien n'est utile aux hommes comme la sérénité d'esprit, la foi tranquille et ferme, la franchise de langage, la piété de bon aloi, la correction de vie auxquelles elle conduit. « Il y a, dit un saint, une certaine simplicité de cœur, en laquelle consiste la perfection de toutes les perfections [1]. » N'eût-elle pas d'autre résultat que ce perfectionnement général, celui-là devrait suffire pour la faire apprécier de tous les vrais chrétiens et leur inspirer le désir de se soumettre docilement à ses lois. L'esprit de prudence et de simplicité et l'esprit evangélique sont un seul et même esprit.

Mais la simplicité a d'autres avantages encore.

2. Elle édifie le prochain et excite généralement ses sympathies les plus sincères. — S. Jérôme, dans une de ses lettres, fait profession d'avoir toujours éprouvé pour elle une profonde et cordiale vénération [2]. Tout cœur droit subit, comme l'illustre docteur, la séduction de cette aimable vertu. Car il n'est rien de beau comme l'âme chrétienne ; et la simplicité, en éloignant d'elle tout déguisement étranger, en lui faisant pratiquer la loyauté du langage, des paroles et de la conduite, la laisse voir telle que Dieu l'a faite... D'où vient au ruisseau qui court dans la prairie son mystérieux et irrésistible attrait ? De sa limpidité. Quand vous apercevez, à travers son cristal, les cailloux dont il a pavé son lit et les poissons qui se jouent dans ses eaux, vous vous arrêtez émerveillés, et vous contemplez... D'où vient aux livres des grands écrivains leur grâce et leur puissance ? De leur naturel et de leur clarté. Ils rendent si bien la pensée de leurs auteurs ; ils dépeignent avec tant de fidélité ce qu'ils racontent ; ils expriment si exactement les sentiments du cœur, que le lecteur cesse, en quelque sorte, d'être lecteur pour devenir témoin. Madame de Sévigné disait avec raison : « Ne quittez jamais le naturel : cela compose un style parfait. » Or, la simplicité est aux âmes ce que la limpidité est au ruisseau, ce que le naturel est au style. En permettant à autrui de les voir, elle met sous ses yeux un spectacle ravissant et plein de charmes.

L'un des saints les plus illustres de la catholique Pologne, S. Jean de Kenty, venait à Rome. Chemin faisant, il tomba entre les mains des voleurs. Ceux-ci, après lui avoir pris tout ce qu'ils trouvèrent sur sa personne, lui demandèrent s'il portait encore autre chose. Jean répondit comme s'il n'avait plus rien. Il croyait, en effet, ne plus rien avoir. Les bandits s'en allèrent. Ils s'étaient à peine éloignés de quelques pas, que le pieux pèlerin se souvint d'une certaine somme cachée dans son manteau. Tel était son amour de la franchise qu'il les appela à grands cris pour rétracter son erreur et leur faire connaître la vérité. — Je l'avouerai sans difficulté : Jean de Kenty dépassait, en agissant de la sorte, toutes les limites du devoir. Ni les lois de l'Evangile, ni même ses conseils, ne l'obligeaient à se faire voler de nouveau. Mais, entendez-le bien : sa candeur toucha le cœur pourtant fort endurci des scélérats ; loin de lui prendre ce qui lui restait, ils lui rendirent tout ce qu'ils lui avaient enlevé. Tant sont puissantes, même sur les âmes perverses, les séductions de la simplicité !

3. Enfin, — et ceci est le troisième avantage de cette vertu, — il suffit d'être simple pour se rendre digne des prédilections divines.

Non content de recommander avec instances la pratique de la simplicité, l'Ancien Testament n'en parle jamais que comme d'une vertu bien-aimée de Dieu. « *Je sais,* dit à Dieu l'un de ses écrivains, *que vous aimez la simplicité.* » Il la glorifie, quand il la rencontre dans les anciens justes : « *Jacob était un homme simple* » ; « *Job était simple et droit.* » Il lui fait aussi les plus belles promesses. A l'en croire, elle conduit à Dieu ; elle le rapproche des âmes et leur mérite ses confidences ; elle fait le meilleur appui de leurs espérances ; et les bénédictions qu'elle obtient passent des pères aux enfants et assurent le bonheur de leur postérité [1].

N.-S. Jésus-Christ a parlé dans le même sens. Il assure que la seule pratique d'une simplicité de bon aloi sanctifie toute la conduite (Mt., VI, 22) ; et, pour la faire aimer, il emploie les comparaisons les plus poétiques et les plus expressives. — Qu'y a-t-il de simple comme la colombe ? « Naïve et joyeuse, dit un Père, elle n'a point de fiel. Elle ne mord jamais et ne déchire point les chairs. Elle aime à vivre avec les hommes et à s'abriter sous leurs toits. Quand elle éclôt ses petits, c'est avec ses sœurs ; si plusieurs s'en vont, elles volent l'une à côté de l'autre. La vie commune est leur vie. Elles échangent volontiers entr'elles le baiser de la paix et de la concorde [2]. » Telle doit être la conduite des chrétiens. Car l'Evangile leur ordonne d'imiter la simplicité de la colombe. — Qu'y a-t-il encore de charmant comme le petit enfant ? « Il suit son père, aime sa mère, ne veut de mal à personne, néglige la poursuite des richesses, ne profère aucune injure, n'a point de haine, ne dit aucun mensonge, croit ce qu'on lui dit, tient pour vrai ce qu'il entend [3]. » Voilà notre modèle. « *Si vous ne ressemblez aux jeunes enfants,* disait Notre-Seigneur, *vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* » (Mt., XVIII, 3). Puis, pour appuyer sa parole par un acte significatif et mon-

[1] S. François de Sales, *Entretiens spirituels,* Entret. 13.
[2] Veneràtioni mihi semper fuit sancta simplicitas. (Epist. 59, ad Pammachium).

[1] I Par., XXIX, 17 ; Gen., XXV, 27 ; Job, I, 1 ; Prov., XI, 3 ; III, 32 ; X, 9 ; XX, 7.
[2] S. Cyprien, *De unitate Ecclesiæ,* 9.
[3] S. Hilaire, *in Math.*, XVIII.

trer quelles faveurs il réservait aux simples, il ordonnait de laisser venir à lui ces petits, il les baisait avec amour, les bénissait et les pressait tendrement sur son cœur. (Mc., x, 13-16).

* * *

Revenons donc, chrétiens, à la simplicité de la colombe et de l'enfant ! Non pas, sans doute, à cette simplicité sotte et inintelligente qui va contre les lois de la prudence, aveugle les yeux, désarme les bras et laisse sans défense l'homme aux prises avec les ruses des méchants ; mais à cette simplicité sage et clairvoyante qui, tout en déjouant les pièges de l'ennemi, ne se rend coupable ni d'affectation ni de fourberie. Nous devons être tout ensemble, comme Jésus-Christ l'exige, simples et prudents.

« Simples et prudents ! Il n'en faut pas plus, dit S. Jean Chrysostome, pour atteindre les plus hauts sommets de la sagesse [1] ». Or, la sagesse, réduite à ces deux éléments, n'est inaccessible à personne. Tous les hommes ne sont point capables d'étudier ; mais qui osera dire : « Je ne puis être ni simple ni prudent ? » Apprenons donc, pour notre part, à pratiquer cette double vertu. Il y a là une philosophie plus noble qu'aucune autre, et aussi plus utile. Elle assure le bonheur et la dignité de la vie présente ; et puis, ce qui vaut mieux encore, elle donne droit aux joies et aux gloires de la vie future. Ainsi soit-il.

[1] Hoc est philosophiæ culmen, simplicem esse cum prudentia. (Hom. 62 in Math.).

VARIA

A DES PÈLERINS DE LOURDES

Nous allons (ou nous sommes) à Lourdes... en pèlerinage... Laissez-moi donc 1° vous dire le véritable caractère du pèlerinage de Lourdes, afin 2° de bien comprendre les dispositions avec lesquelles il faut le faire.

I. — *Véritable caractère du pèlerinage*

I. Lourdes, on l'a nommée « la terre des miracles. » Quel but se proposait Notre-Seigneur en faisant ses miracles durant sa vie mortelle ?

a) Etait-ce de *satisfaire la curiosité* des gens qui couraient après lui ? — Non : il les renvoie à sa résurrection (Mt., xii, 38 : « Magister, volumus a te signum videre... » ; Luc, xxiii, 8 : Jésus devant Hérode).

b) Etait-ce de *faire du bien* à ceux qu'il guérissait ? — Oui, sans doute ; tous les miracles de Jésus ont eu un but de bienfaisance : « Pertransiit benefaciendo » (Act., x, 38).

c) Mais en plus de ce but, N.-S. Jésus-Christ en avait un autre bien plus important. C'était d'*établir sa divinité*, de faire croire en lui et d'amener ainsi les âmes au salut. Sa réponse aux envoyés de Jean-Baptiste (Luc, vii, 17 et s.), aux Juifs (Jo., x, 24-38).

II. Quel but se propose la Sainte Vierge en faisant, avec l'eau de Lourdes, des guérisons miraculeuses ? — Est-ce de satisfaire la curiosité ? Non. Un jour, pèlerins nombreux, mais pas de guérisons. On en demande la cause à une possédée qu'on exorcisait : « Trop de curiosité, pas assez de piété, point de miracles. » — Est-ce de faire du bien aux malades ? Oui, sans doute, mais ce n'est pas le but dernier. Ce n'est qu'un moyen. — Le vrai but c'est de sauver les âmes : 1° réveiller la foi au surnaturel ; 2° faire passer de la foi à la pratique ; 3° renouveler l'esprit chrétien en France et dans tout l'univers catholique.

1° *Réveiller la foi au surnaturel.* — Le monde ne veut plus croire au surnaturel. Or, il se passe ici des faits extraordinaires de guérisons. Attestations des médecins... Publication dans les journaux... Vue des miraculés.... Et l'idée du surnaturel fait son chemin, bon gré, mal gré.

2° *Faire passer de la foi à la pratique.* — Les malades prient, se confessent, communient. — Les parents et amis s'associent, se confessent, communient. — Les pèlerins voient et reconnaissent que « digitus Dei est hic. » Un travail se fait dans les âmes, qui sont affermies, réveillées ou converties.

3° *Renouveler l'esprit chrétien.* — En France : Pèlerinage national, pèlerinages diocésains, pèlerinages individuels. — Dans toute l'Eglise, car de partout on vient à Lourdes.

II. — *Dispositions*

Il faut faire de ce pèlerinage :

1° Un *acte de religion.* — Deux sortes de voyageurs pour Lourdes : les pèlerins et les touristes... — A quels signes on les reconnaît. — Influence différente des uns et des autres. Les pèlerins prient ; les touristes se promènent. Les pèlerins animent le pèlerinage ; les touristes l'entravent. Les pèlerins attirent l'effusion des grâces ; les touristes l'arrêtent [1]...

2° Un *acte d'apostolat :* vis-à-vis de soi-même : chacun de nous n'a-t-il pas besoin de conversion, soit du mal au bien, soit du bien au mieux ?...; vis-à-vis des malades...; vis-à-vis des pécheurs... Les miracles de la grâce sont plus merveilleux que les miracles des piscines.

3° Un *acte de patriotisme*... La promesse des Evêques de France pendant la guerre (Lettre du 15 sept. 1916). La France a été victorieuse, mais qu'elle a été profondément blessée !... Et à côté des ruines matérielles, si l'on songe à la décadence des mœurs..., aux dangers qui subsistent toujours à la frontière de l'Est... Combien elle a besoin que l'on prie pour elle !...

[1] Franc écrivait dans la *Croix* du 6 juillet dernier :

« Que tous les amis de Lourdes nous permettent de nous élever ici sur les sommets de la doctrine de la grâce et de leur rappeler cette parole qui est souvent citée dans les livres spirituels : « *Timeo Jesum transeuntem et non regredientem.* Je crains que Jésus passe et ne revienne pas. »

« Lourdes a été dans l'histoire un fait éclatant, exceptionnel, par la multiplication presque régulière du miracle.

« Rien n'oblige le ciel à continuer ces prodigalités spirituelles. Un seul moyen peut obtenir à la France et au monde cette faveur, c'est celui qui résume les paroles des apparitions gravées en lettres d'or à côté de la grotte : *Prière* et *Pénitence.* Marie n'a pas demandé qu'on vienne visiter les Pyrénées, elle a demandé que l'on « construise un sanctuaire » et qu'on « y vienne en procession. » Et elle a recommandé la « pénitence. »

« Dieu peut punir le monde coupable par des fléaux. Il peut le punir — peut-être plus gravement encore — par le retrait de ses grâces...

« Ne laissons pas Lourdes être laïcisé par le tourisme. Redoublons au contraire de dévotion vraie et de foi strictement religieuse. »

IMPRIMATUR

Lingonis, die 20 julii 1921.

Al. Ravry, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 4 août 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour l'Assomption. — II. Le triomphe de Marie, 337. — III. La mort, la résurrection et le triomphe de Marie (plan), 339.

Pour le Premier Vendredi. — LXXIX. Pour aller au Sacré-Cœur, 339.

Panégyrique de sainte Jeanne de Chantal. — La vocation, 341.

Sermons sur des Œuvres. — IV. L'Œuvre des Écoles d'Orient, 344.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXX. Le premier des commandements, 346. — XXXI. Le second commandement, 348.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LII. La prudence chrétienne dans la gestion des intérêts temporels, 349.

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

II

LE TRIOMPHE DE MARIE

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora, pulchra ut luna, electa ut sol ?
Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, belle comme la lune, éclatante comme le soleil ? (Cant., VI, 9).

Mes frères,

La réponse à cette question, nous la trouvons dans l'office liturgique de ce jour : celle qui s'avance ainsi, c'est la Vierge Marie s'élevant rayonnante vers le ciel en sa triomphante Assomption. Le tombeau où s'ensevelissent dans la corruption les restes des autres mortels, est glorieux pour cet auguste sanctuaire de la Divinité. Marie n'est pas plus tôt endormie dans la mort, qu'elle se réveille. Son âme, après trois jours seulement, se réunit à son corps, et Marie quitte les régions terrestres pour monter sur l'aile des anges au royaume de son Fils. Et l'armée des anges et des élus, en la voyant s'avancer, chante en un puissant et enthousiaste concert d'admiration : « Quelle est celle-ci qui s'avance comme l'aurore, belle comme la lune, éclatante comme le soleil ? »

I. — *Marie est mère de Dieu*

Celle qui s'avance, c'est la mère de Dieu. C'est cette créature incomparable de laquelle est née cette chose sacrosainte, divine, adorable, qui est Jésus ; c'est celle à qui un Dieu a dit : *Ma mère,* comme il disait à Dieu le Père : *Mon Père...* Au Ve siècle un hérésiarque se leva. C'était un évêque, le patriarche de Constantinople ; et de ses lèvres sortait ce blasphème : « Marie n'est pas mère de Dieu. » La chrétienté, épouvantée autant que désolée, s'émeut. Des quatre coins du monde 200 évêques accourent à Ephèse pour un Concile. Autour de la basilique conciliaire le peuple attend, impatient, haletant, prêtant l'oreille. Tout à coup il entend cette acclamation : « Marie est mère de Dieu ! Marie est mère de Dieu ! Marie est mère de Dieu ! » A cette acclamation il répond par une acclamation puissante comme le bruit des grandes eaux : « Marie est mère de Dieu ! Marie est mère de Dieu ! Marie est mère de Dieu ! » En leur enlevant, à ces fiers chrétiens, la mère de Dieu, on leur avait enlevé leur mère, et ils la retrouvaient, et ils ne pouvaient contenir les transports de leur joie débordante, et ils firent à ces Pères de l'Eglise une ovation digne des victorieuses allégresses de leur cœur... Hélas ! où est ce temps de la jeunesse du christianisme, où les esprits s'exaltaient pour leur foi, s'alarmaient de ses mécomptes et triomphaient de ses victoires ?...

Marie est mère de Dieu : qu'est-ce que cela veut dire ? — C'est, me répondrez-vous, un miracle de la toute-puissance, de la toute-sagesse et de la toute-bonté de Dieu. Oui, ô Marie, Celui que les cieux ne pouvaient contenir, vous l'avez porté dans votre sein. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni !

O mon Dieu, visiblement vous l'avez faite pour vous, cette créature unique entre toutes ! Que vois-je en elle ? Pas même l'ombre d'une souillure ; mais un parterre enchanteur où se marient dans un merveilleux mélange les divines fleurs de toutes les vertus chrétiennes.

II. — *Son humilité récompensée*

Mais dans ce magnifique parterre je distingue une fleur plus cachée et plus délicate : la violette de l'humilité. Et il me semble que si Marie fut ainsi exaltée dans son Assomption, c'était pour accomplir la parole de son divin Fils : « Celui qui s'humilie sera élevé. » (Mt., XXIII, 12). Marie s'est humiliée et fut humiliée plus qu'aucune autre créature ; c'est pourquoi elle eut un triomphe à nul autre pareil.

Mais où donc Marie a-t-elle pratiqué cette humilité ? — A Bethléem, à Nazareth et au Calvaire.

A Bethléem, on lui dit cette parole insolente : « Il n'y a pas de place pour vous dans l'hôtellerie ; » et, sans murmurer ni se plaindre, Marie se retire dans une étable où, pour recueillir et réchauffer Jésus, elle n'a que de misérables langes. Elle ne sera pas étonnée quand, peu après, il lui faudra prendre le chemin de l'exil et manger le pain du pauvre. — Oui, mais voici le jour du triomphe : *Cœlos ascendit.* O Marie, vous êtes désormais la Reine de l'univers ! Toute la terre est à vous, Jésus-Christ vous appelle pour régner à sa droite. Quelle exaltation ! Pour la triste patrie de la Judée, le pays de Dieu ; pour l'étable, la demeure de la lumière et de la vie ; pour la nuit, le froid et la pauvreté, le jour de Dieu, l'amour et la richesse de Dieu ; pour l'escabeau chancelant et vermoulu, le trône du Verbe Incarné. *Hodie.* « Celui qui s'humilie sera exalté. » C'est la fête de l'*Assomption !*

A Nazareth, la Pauvreté dit à Marie : « Prends ce fuseau et travaille, gagne ton pain dans le

silence, l'obscurité et la fatigue de chaque jour ; passe pour la plus ordinaire des femmes. » Et la fille de tant de rois, l'héritière universelle de toutes les richesses de la création, la Mère de Dieu, obéit à la parole de la Pauvreté. — Oui, mais c'est aujourd'hui le triomphe : *Hodie cœlos ascendit ;* c'est la revanche de Dieu. Jésus dit à Marie : « Venez vous asseoir et vous reposer dans mon éternité, pendant que le ciel et la terre, les anges et les hommes travailleront à votre gloire : *Beatam me dicent omnes generationes.* »

Enfin, sur le Calvaire, Marie avait entendu une parole lugubre. En parlant de Jésus, Caïphe et le peuple avaient dit : « *Reus est mortis ;* il est digne de mort ! » C'est-à-dire, ô Marie, ton fils est un séducteur, un perturbateur, un blasphémateur. Il va mourir. Ainsi, ta vie n'ira pas plus loin ; ta postérité va être étouffée ; il ne te restera que des larmes, la solitude horrible et la mort. — Ne fallait-il pas, ici encore, une réponse digne de Dieu et digne de Marie ? Elle est éclatante aujourd'hui : *Hodie cœlos ascendit.* Marie humiliée par la mort de Jésus, devait pouvoir se jouer de la mort. A peine a-t-elle été ensevelie trois jours, pour être en tout semblable à son Fils, qu'elle s'éveille à la voix de son bien-aimé : *Surge, amica mea, et veni ;* puis, par la toute-puissance divine, elle monte au ciel en corps et en âme : *Cœlos ascendit.* Nous sommes loin du Calvaire et de la parole de menace qui fit courber la tête de notre Mère.

En entrant dans la cité éternelle, Marie voit le peuple innombrable des rois et la légion des élus prosternés devant le trône de l'Agneau, elle entend leurs acclamations : « *Au Fils de Dieu, au Roi immortel des siècles, gloire, honneur et bénédiction !* » Et tous les échos de l'éternité redisent ces paroles qui se propagent par tout l'univers. Marie regarde ce triomphe qui lui fait oublier les tristesses de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire ; elle s'avance pour le partager, car le Seigneur lui dit : « *Tu es toute belle, ô ma Mère ; viens du Liban, viens ceindre la couronne tressée pour ton front immaculé !* »

III. — *Les triomphes de sa maternité*

Mais Marie qui est la mère de Dieu est aussi notre mère ; son triomphe ne la satisferait pas entièrement s'il n'était point partagé par ses enfants. Aussi bien l'Esprit-Saint son époux lui en a donné sa parole : « *Adducentur Regi virgines post eam.* D'autres vierges après elle seront amenées au Roi. »

Quelle est celle-ci qui pareillement s'élève comme la fumée odoriférante ? « *Quæ est ista quæ ascendit sicut virgula fumi ?...* » C'est une jeune vierge qui a gardé dans l'éclat de sa blancheur le lys de sa pureté. Son cœur était un vase tout rempli des parfums des vertus chrétiennes. Sa vie était celle d'un ange, une merveilleuse ressemblance de celle de l'angélique Vierge Marie. Vierge, elle l'est demeurée comme Marie, sa mère et son modèle, et comme elle elle est mûre pour le ciel. O mort, ô céleste messagère, viens faire ton œuvre, viens cueillir ce fruit parfumé et le placer dans les celliers du Paradis ! « O princes, élevez vos portes ; ô portes éternelles, élevez-vous. » Et les anges et les saints de chanter en chœur cette nouvelle assomption, et Marie de recevoir en ses bras son enfant chérie et de placer sur sa tête la couronne des Vierges. Gloire à toi, ô jeune vierge, suis désormais et à toujours les pas de l'Agneau divin, Jésus-Christ !

Quel est celui-ci qui s'élève encore comme la fumée odoriférante ?... C'est un jeune chrétien mourant à la fleur de ses ans. Pieux enfant, il a conservé avec un soin jaloux l'intégrité de son innocence baptismale. Toujours il a fui les fêtes et les plaisirs du monde ; il ne trouvait ses délices qu'auprès des autels du Seigneur. Son cœur, à lui aussi, était un vase de myrrhe, d'encens et de parfums précieux. Sa vie exhalait la bonne odeur de Jésus-Christ. C'est pareillement un fruit mûr pour le ciel. Viens le cueillir, ô mort, ô céleste messagère, et le placer dans les celliers du Paradis ! « O princes, élevez vos portes ; ô portes éternelles, élevez-vous. » Et le ciel d'applaudir encore à cette nouvelle entrée virginale, et le disciple bien-aimé S. Jean, et avec lui les Louis de Gonzague, les Stanislas, les Berchmans et des myriades d'autres, d'accueillir le nouvel ange et de le conduire parmi les vierges à la suite de Jésus. Gloire à toi, ô jeune saint, suis désormais et à toujours les pas de l'Agneau divin, Jésus-Christ !

Quelle est celle-ci enfin qui s'élève comme la fumée odoriférante ?... C'est une sainte femme. Engagée dans les liens du mariage, elle a gardé constamment la chasteté de son état. Jamais son âme n'a été souillée par aucun amour défendu. La sainteté nuptiale n'a fait que succéder dans cette âme à la virginité. Ç'a été une sorte d'épouse-vierge, si délicate était sa pudeur. Elle a embaumé toute la famille à l'odeur de ses vertus. Privée, à la fleur de l'âge, de l'époux que lui avait donné le ciel, elle a foulé aux pieds toute recherche mondaine. Elle n'a plus vécu que pour la sainteté de son état et l'éducation chrétienne de ses enfants. O chaste viduité, en un sens supérieure à la virginité, je te salue ! O mort, ô céleste messagère, viens à ton heure cueillir ce fruit mûr et le placer dans les celliers du Paradis ! « O princes, élevez vos portes ; ô portes éternelles, élevez-vous. » Et le ciel encore de se réjouir. Et Esther et Judith, toutes deux figures de Marie, l'une par la sainteté de l'amour conjugal, et l'autre par la sainteté de la viduité, d'introduire triomphalement cette âme dans le chœur des saintes femmes. Gloire à toi, ô épouse, ô mère, ô veuve ; suis désormais et à toujours les pas de l'Agneau divin !

O Dieu, soyez béni ! O Marie, vous êtes vraiment admirable dans tous ceux qui marchent sur vos traces, à la vie et à la mort, et jusque dans les splendeurs de l'au-delà ! Obtenez-nous la grâce d'en être tous. Ainsi soit-il !

III

LA MORT, LA RÉSURRECTION ET LE TRIOMPHE DE MARIE

La fête de l'Assomption est très ancienne ; on la célébrait déjà au VIe siècle. Elle nous rappelle les dernières merveilles de la vie de la T. S. Vierge. Nous parlerons donc : 1° de la *mort,* 2° de la *résurrection,* et 3° du *triomphe de Marie.*

I. — *La mort*

Après l'Ascension Marie aida l'Eglise de ses prières et de ses conseils jusqu'au jour où elle mourut d'amour.

1° ELLE MOURUT. — C'est un fait certain, bien que S. Epiphane en ait douté ; aussi lisons-nous dans la collecte de la messe : « *mortem subiit temporalem.* » A quel âge ? Les auteurs varient depuis 50 jusqu'à 72 ans. Dans quelle ville. A Jérusalem selon les uns ; à Ephèse selon les autres. — En tout cas, rien ne fut capable de troubler sa fin. Elle n'avait en effet :

a) Rien à regretter, puisqu'elle ne s'était jamais attachée aux choses d'ici-bas ;

b) Rien à pleurer, puisqu'elle n'avait pas commis le plus petit péché dans le cours de son existence ;

c) Rien à redouter, puisqu'elle était sûre de son salut.

2° D'AMOUR. — Elle ne mourut en effet ni de vieillesse, ni de maladie, mais par la violence de l'amour divin. « Point d'autre cause de la mort de Marie, dit Bossuet, que la vivacité de son amour. » (2e Sermon sur l'Assomption).

II. — *La résurrection*

Le corps de Marie fut déposé dans un sépulcre, mais la mort ne jouit pas longtemps de sa victoire.

1° Convenait-il que cette chair virginale, sainte et immaculée, connût les horreurs de la corruption et devînt la proie des vers ? S. Augustin qui se pose la question répond : « Je ne puis le croire, j'aurais horreur de le dire ! »

2° Nous avons d'ailleurs une preuve de fait. S. Thomas étant le seul apôtre absent le jour des funérailles de Marie, voulut contempler une dernière fois les traits de Celle qui avait eu la gloire d'être la mère de Dieu. Il fit ouvrir le tombeau, mais à la surprise de tous, on ne trouva que les linges embaumés qui avaient servi à la sépulture.

Marie était ressuscitée comme Jésus. « *Surge, Domine, in requiem tuam, tu et Arca sanctificationis tuæ.* » (Ps. CXXXI, 8).

III. — *Le triomphe*

Comment le décrire ?... Trois tableaux nous en donneront une faible idée.

1° L'ASSOMPTION. Salomon l'avait déjà entrevue et chantée. Il nous laisse entendre que Jésus vint au devant de sa mère ainsi que les anges et les saints : « *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ?* » (Cant., VIII, 5).

2° L'ENTRÉE AU CIEL. Marie est accueillie dans la gloire par les trois personnes de la Sainte Trinité. Dieu le Père bénit sa fille, Dieu le Fils sa mère, Dieu le St-Esprit son épouse.

3° LE COURONNEMENT. Marie va occuper son trône à la droite de Jésus et elle reçoit la couronne de Reine des reines. Anges, patriarches, prophètes, vierges, docteurs, martyrs, confesseurs, inclinez-vous ! *Salve, Regina !...* Un nouveau prodige vient d'apparaître dans les cieux. (Apoc., XII, 1).

Conclusion

Réjouissons-nous du triomphe de Marie ; et puisqu'elle est la Reine des reines, plaçons-nous sous sa protection aussi bienveillante que puissante. Nous nous appliquerons à imiter ses vertus et nous aurons un jour notre assomption glorieuse dans les cieux.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXIX

POUR ALLER AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

« Venez à moi, » telle est l'invitation pleine de tendresse que le Sacré-Cœur nous adresse à tous, comme il l'a fait entendre aux âmes de tous les siècles, comme il l'a fait entendre aux hommes qui étaient sur son passage, au temps de sa vie mortelle.

Aller au Sacré-Cœur, c'est bien notre désir, désir d'autant plus cher que nous voyons ce divin Cœur méconnu par la plupart des hommes, et que nous voudrions le dédommager de tant d'ingratitudes, par notre attachement le plus fidèle.

Mais comment pouvons-nous aller à lui ? Voilà ce qu'il nous faut savoir tout d'abord, afin d'éviter de nous égarer dans cette recherche, qui est d'un si grand prix pour nous.

Or, il y a trois voies qui conduisent à l'amour de Jésus, et ces trois voies sont : la consolation sensible, l'effort de la volonté, et le sacrifice des joies intérieures.

Efforçons-nous d'en bien saisir les différences.

I

Un jour, raconte le saint Evangile, le Sauveur conduisit ses trois Apôtres préférés sur le Thabor, et il fut transfiguré devant eux. Ses vêtements devinrent blancs comme la neige, et son visage resplendit comme le soleil. Moïse et Elie apparurent, s'entretenant avec lui, et une voix descendit du ciel qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances ; écoutez-le ! »

C'était un éclair de bonheur et de gloire dans une vie toute remplie d'épreuve et d'obscurité. De-

puis sa naissance, l'âme de Jésus avait vécu de sacrifice. Illuminée par la sagesse même de Dieu, elle voyait par avance toutes les souffrances indicibles qu'elle aurait à supporter pour accomplir sa mission rédemptrice. Dieu le Père avait voulu qu'un jour ce long martyre fût interrompu, et inonder de sa joie cette âme qui ne connaissait pas la joie. Il voulait aussi que les trois Disciples fussent encore affermis dans leur foi en Celui qui était leur Maître.

C'est à cette grâce de la Transfiguration que le Sacré-Cœur associe les âmes qu'il veut consoler. Par moments, dans notre vie de combats perpétuels, il fait briller une éclaircie de bonheur. Tel est souvent le jour inoubliable de la Première Communion, cette révélation de l'amour divin qui se fait à des âmes d'enfants. Tels sont les instants du ciel où Notre-Seigneur, soit dans l'action de grâces, soit dans la prière, se rend parfois presque visible à nous, tant sa présence est douce et tant son action est vive dans notre cœur.

Il faut lire dans l'*Imitation* la description, qu'on dirait inspirée, de ces moments bénis.

« Jésus-Christ, dit-elle, visite souvent l'homme intérieur, et ses entretiens sont doux, ses consolations ravissantes, sa paix inépuisable et sa familiarité incompréhensible. » (Liv. II, ch. I, 1).

Que cela est vrai ! Oui, rien n'est plus doux que d'entendre la voix si suave du Bien-Aimé ! Il explique si bien toutes les énigmes de notre vie ! Il compatit si tendrement à toutes nos tristesses ! Il nous révèle si lumineusement tous les secrets de son Cœur ! S. Jean, inclinant sa tête sur la poitrine de son Maître, à la dernière Cène, ne goûta pas un bonheur plus profond que l'âme à qui Jésus daigne ainsi se communiquer.

Heureuse cette âme, à qui l'amour de son Dieu rend tout facile ! Comme le dit encore l'*Imitation :* « Il avance aisément et avec joie, celui que la grâce soulève. Comment sentirait-il son fardeau, quand il est porté par le Tout-Puissant et conduit par le guide suprême? » (Liv. II, ch. IX, 1).

Vivre ainsi, c'est connaître par avance les joies du paradis, et c'est répéter la parole de S. Pierre au Thabor : « Seigneur, comme on est bien ici ! Laissez-nous y dresser nos tentes ! »

Qu'il soit béni, le Cœur de notre Dieu, de ménager de telles béatitudes à ceux qui le servent ! Qu'il soit béni, surtout, de les leur accorder, en général, au début de leur conversion, afin que le souvenir leur en reste toujours, et les encourage quand le temps de l'épreuve sera venu !

II

Car, hélas ! le Thabor dure peu ! C'est une éclaircie entre deux orages. Le Sauveur est à peine descendu de la montagne éblouissante, qu'il est aussitôt ressaisi par la lutte et par la fatigue qui ont rempli toute sa vie.

De même dans la vie chrétienne. Nous faisons partie de l'Eglise militante et non pas de l'Eglise triomphante. La grâce sensible, qui nous rendait tout facile, s'atténue bien vite. Elle n'est pas moins forte, mais elle est moins douce. Elle est toujours là, bien qu'elle se cache. C'est l'heure de la tentation et de l'effort, et c'est encore bien plus l'heure de l'amour, puisque c'est là que nous avons à montrer à Dieu notre reconnaissance et notre fidélité.

C'est à ce moment-là qu'il faut nous souvenir que l'amour ne consiste pas dans la sensibilité, mais bien dans la volonté. Vouloir aimer Dieu, c'est l'aimer déjà, et vouloir l'aimer davantage, c'est l'aimer encore plus.

Regardez Notre-Seigneur. Comment nous a-t-il aimés ? Est-ce que c'était en passant sa vie dans de doux entretiens avec son Père ? Non ; il a marché, il a couru, il s'est fatigué, il a parlé, il a peiné, il a eu faim, il a lutté contre le mauvais vouloir de ses ennemis. Rien ne l'a découragé, parce que c'était pour nous sauver. De même, il faut que nous l'aimions en nous donnant du mal pour lui. Sachons lutter, contre le démon, contre le monde, contre nous-mêmes. Sachons ne pas nous décourager à la vue de nos dangers, de nos travaux et même de nos défaites. La seconde voie, plus parfaite que la première, qui mène à son Cœur, est l'effort de la volonté.

III

Et la troisième, qui est la plus parfaite de toutes, est le sacrifice des joies intérieures.

Cette voie, notre divin Maître la suivit quand, au jardin des Oliviers, il agonisa pendant de longues heures, meurtrissant ses genoux et son front sur la pierre, implorant son Père qui semblait rester sourd à sa voix, et souffrant dans son âme un tel martyre que le ciel, enfin ému, envoya un ange, à lui, le Fils de Dieu, pour l'encourager.

Cette agonie, Notre-Seigneur permet quelquefois qu'elle soit le partage des âmes qui l'aiment le plus. Alors, ce sont pour elles des moments de ténèbres et de désolation, dans lesquels elles ne savent plus où elles en sont. Elles veulent prier, dire à leur Dieu qu'elles l'aiment ; et elles ne trouvent en elles que des paroles de blasphème, de doute et de désespoir. Où est leur foi, leur confiance, leur charité de jadis ? Tout ce qui faisait leur bonheur, tout ce qui leur semblait leur seule raison de vivre, a été emporté, leur paraît-il, par le vent de la tentation. La prière ne leur dit plus rien ; la communion elle-même leur est un supplice auquel elles se traînent. Elles se croient damnées, et elles entendent par avance le ricanement de Satan, qui s'apprête à les emporter avec lui dans l'enfer éternel.

Oh ! que ces moments sont donc cruels !... Et pourtant, c'est alors que ces âmes aiment le plus, puisque c'est alors que leur amour est le plus pur. Alors, si elles persévèrent dans leur volonté de rester fidèles, ce n'est pas leur bonheur qu'elles cherchent, puisqu'elles n'éprouvent que chagrin et douleur ; c'est Jésus, seul, et Jésus crucifié.

C'est pour cela que les âmes les plus saintes renoncent à toute joie sensible et, acceptant l'immo-

lation, se livrent à toutes les agonies que Dieu voudra leur envoyer ; âmes bénies, auxquelles Dieu sourit, parce qu'il reconnaît en elles l'image de son Fils à Gethsémani.

* * *

Quelle que soit la voie que vous nous fassiez suivre, ô Cœur adorable de notre Dieu, faites que nous ne la quittions jamais ! Et, après tout, qu'importe celle que vous nous assignerez, pourvu qu'elle nous mène à vous ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINTE JEANNE DE CHANTAL

(21 août)

LA VOCATION

Audi, filia, et vide... et obliviscere populum tuum, et domum patris tui.
Ecoute, ma fille, et réfléchis... Oublie ton peuple et la maison de ton père. (Ps. XLIV, 11).

Mes frères,

Les voies de Dieu sur nos âmes sont mystérieuses, et nous ne pouvons les connaître qu'en l'écoutant lorsqu'il nous parle, qu'en réfléchissant lorsqu'il nous a parlé, qu'en priant sans cesse afin de mieux l'entendre. Il est jaloux de son domaine souverain sur les âmes, et il n'entend pas que le monde les lui dispute. Les événements qui traversent notre vie n'ont d'autre but que de nous amener ou de nous ramener à lui, et comme ils vont ordinairement à l'encontre de nos secrets désirs, nous ne les comprenons pas tout d'abord, et nous sommes lents à en prendre notre parti.

Ces vérités éclatent surtout dans la vie de sainte Jeanne de Chantal. Mariée à un époux qu'elle aimait et dont elle était justement fière, jouissant d'une situation honorée, mère de beaux enfants, voilà que tout à coup son mari est tué à la chasse, elle reste veuve avec son beau-père d'humeur difficile, elle revêt des habits de deuil qu'elle ne veut plus quitter et se consacre entièrement à la direction de sa maison ainsi qu'à l'éducation des quatre enfants qui lui restent. Vous la plaignez, et vous pensez que sa vie si éprouvée se terminera ainsi dans l'exercice de ses devoirs de famille, vous vous dites qu'elle n'aura pas joui beaucoup des agréments de ce monde et des jouissances qu'elle était en droit de se promettre, puisqu'elle reste veuve à vingt-huit ans, et vous déplorez les afflictions poignantes d'une existence faite cependant pour être heureuse. Vous jugez ici suivant les vues courtes du monde, qui n'envisage que les biens matériels et ne regarde pas au-delà de cet étroit horizon.

Car ces événements terribles, Dieu les a disposés pour le plus grand bien de l'âme du baron de Chantal et de sa jeune épouse. Celle-ci est une de ces âmes de choix qu'il se réserve. Il veut qu'elle lui appartienne tout entière, et qu'après avoir été le modèle des épouses et des mères elle devienne une religieuse parfaite. Ainsi elle aura vécu en quelque sorte deux existences : l'une où elle aura donné au monde le spectacle de ses vertus, l'autre où elle embaumera le cloître du parfum de ses leçons et de ses exemples.

Un jour, en effet, elle entend la voix de Dieu qui lui dit : « Ecoute, réfléchis, quitte la maison de ton père. *Audi, filia, et vide.* » C'est l'appel divin, c'est sa nouvelle vocation qui se dessine.

Deux choses caractérisent la vocation : la maturité et la décision. Il faut écouter longtemps, afin d'être bien sûr qu'on n'est pas l'objet de quelque illusion : c'est la *maturité.* Puis, lorsqu'on a longuement réfléchi et qu'il ne reste plus aucun doute, il faut marcher à l'appel de Dieu. Alors le démon et le monde vous livrent mille combats, suscitent mille regrets, vous arrêtent par mille hésitations ; mais avec la grâce de Dieu, qui est plus forte que le monde et le démon, vous suivez votre voie : c'est la *décision. Obliviscere domum patris tui.*

I

« Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre cœur demeure inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous ! » Ainsi parlait S. Augustin, et comme il traduit bien notre habituel état d'âme ! L'inquiétude fait le fond de notre nature. Même quand nous avons embrassé définitivement une situation, un genre de vie, nous nous demandons toujours : « Suis-je bien à ma place ? Ne serais-je pas mieux ailleurs ? Est-ce bien ici que Dieu me voulait ? » Et ces pensées nous troublent, nous accablent de perplexités, nous rendent malheureux. Sainte Chantal connut ces angoisses. Jeune veuve, son père le président Frémyot insiste pour qu'elle prenne un autre époux. Les bonnes raisons ne manquaient pas, et les plus belles alliances se présentaient. Sa résolution est bien affermie de sanctifier son veuvage, mais elle a besoin d'être fortifiée, et S. François de Sales lui est envoyé à point pour l'armer de lumière et de courage : « Il faut être toute simple en cet endroit, lui dit-il, et ne point ouïr de capitulation. » Elle avait besoin de ces énergiques conseils, car les persécutions se faisaient pressantes : « Tant que je pouvais, écrit-elle, je me tenais serrée à l'arbre de la sainte croix, crainte que tant de voix charmeresses ne fissent endormir mon cœur en quelques complaisances mondaines. »

C'est alors que par une de ces saintes imprudences que d'ailleurs le doux évêque de Genève blâma, à l'aide d'un burin chauffé au feu, elle se grava le nom de Jésus sur la poitrine, afin de bien affirmer son irrévocable détermination.

1. Elle n'appartiendrait donc pas au monde. Mais que ferait-elle de sa vie ? Ses enfants s'élevaient, aussi bien étaient-ils en bonnes mains, car son fils, Celse-Bénigne, étudiait et grandissait sous l'œil vigilant du président Frémyot. Dieu parlait à l'âme de Jeanne de Chantal et lui suggérait des desseins de haute perfection ; mais elle ignorait où il la voulait et son imagination se donnait libre

carrière. Serait-elle franciscaine, religieuse à l'hospice de Beaune, ou carmélite ? Elle ne savait et se perdait dans ces idées, se berçait de ces projets divers. Son guide la remet en son bon chemin en lui apprenant deux choses : la première, c'est qu' « il n'y a rien qui nous empêche tant de nous perfectionner dans notre vocation que d'aspirer à une autre ; » la seconde, c'est qu'il faut savoir attendre que Dieu manifeste sa volonté.

Puisqu'elle était dans sa vocation de sainte veuve, pourquoi en effet aspirer à l'incertain ? Qu'elle écoute, qu'elle prie, l'heure de Dieu sonnera quelque jour. Mais S. François ne veut pas encore lui parler « de la sortie de la contrée et de la maison de ses parents. » Cela, c'est l'affaire de Dieu, qui sait ce qu'il veut et qui le dira en son temps.

Dans son ardeur pour le sacrifice, dans son désir « du grand abandonnement de toutes choses et de soi-même pour Dieu, » elle languit, elle s'impatiente, elle demande une décision, elle insiste pour l'avoir promptement.

« Ayez patience, lui répond son prudent directeur, nous en parlerons l'année prochaine si Dieu nous conserve ici-bas. Tout cela est trop important pour être traité sur le papier. Il y a du temps assez ! »

Il estime en effet que c'est une grave résolution que celle d'enlever une fille à son père, un appui nécessaire à son beau-père, surtout une mère à ses enfants. Pour qu'il s'y décide, il lui faut des preuves formelles de la volonté de Dieu. Lui-même prie beaucoup, il interroge le ciel en même temps qu'il pèse les raisons de la terre, et quand un jour elle lui déclare qu'elle a de l'attrait pour le Carmel, il lui dit qu'il a beaucoup réfléchi, qu'il y a « employé la dévotion et les prières des autres, meilleurs que lui, » et qu'il ne voit pas encore pleinement clair dans sa situation. Cependant il sait déjà quelque chose : « Qu'ai-je appris jusqu'à présent ? C'est qu'un jour, ma fille, vous devez tout quitter. » Toutefois pour ce qui est « d'entrer en religion chez les Carmélites, il ne m'est point encore arrivé d'en être d'avis. »

Les desseins de Dieu se déroulent lentement. Cependant une chose est acquise : c'est qu'elle doit un jour « quitter tout. » Il faut donc qu'elle s'y prépare, et quelle meilleure préparation que l'attente dans la prière ?

2. Or la prière elle-même, le croirait-on ? l'oraison qui unit intimement notre âme à Dieu, a ses écueils. Jeanne rencontre une pieuse Carmélite, Marie de la Trinité qui, éprise de son âme, veut la diriger et la conduire tout de suite sur les sommets du pur amour de Dieu. Elle lui conseille de renoncer à la préparation à l'oraison, et de s'abandonner à l'action de l'Esprit-Saint. Qu'elle laisse de côté les considérations de l'esprit, le secours de l'imagination et laisse agir son cœur. Ainsi l'âme prend tout de suite possession de Dieu, le contemple, l'aime, le quitte sans actions de grâces, comme elle est venue à lui sans recueillement préalable.

Comme Jeanne est avant tout obéissante et qu'elle veut se conduire avec la simplicité et la confiance de l'enfant, elle interroge S. François touchant cette méthode. Quels lumineux avis elle reçoit aussitôt ! Pour lui, il n'a jamais osé abandonner le grand chemin : « J'aime le train des saints devanciers et des simples. Je ne dis pas que quand on a fait la préparation, et qu'en l'oraison on est attiré à cette sorte d'oraison, il n'y faille aller. Mais prendre pour méthode de ne point se préparer, cela m'est un peu dur. »

De même il l'empêche d'abuser des mortifications et des pénitences dont les Carmélites lui avaient inspiré le goût. Il entend qu'elle ne s'exténue point par le jeûne, qu'elle n'use de la discipline qu'à certains jours, qu'elle ne se lève point au milieu de la nuit pour faire des prières, car il ne faut pas accabler l'esprit « à force de travailler le corps. » Qu'elle prenne donc toujours sept ou huit heures de sommeil. Autrement « on se détraque, » et « après, on ne vaut rien tout le long du jour. »

Mais il est une dévotion dont elle ne saurait abuser : la dévotion à la sainte Eucharistie. Elle ne communiait que les dimanches, il lui ordonne de communier aussi les jeudis. Puis il l'excite à manger encore plus souvent de « la divine chair » de Jésus-Christ, « si suave et nourrissante, » et pendant le Carême de 1608 il lui permet de communier « les mercredis et vendredis et le jour de Notre-Dame, outre les dimanches. » Il estime que plus elle sera sainte, plus elle verra clair dans sa vocation.

Quel travail, que de temps et que de grâces pour façonner une âme, pour la mettre ensuite sur sa voie, pour la fournir d'énergie afin que, le jour venu, elle puisse rompre tous les liens terrestres et s'attacher à Dieu seul ! Car dans les rêves de vocation il arrive que le sacrifice même revête de séduisantes couleurs ; mais quand l'heure est venue, c'est la croix qui vous apparaît toute nue, avec ses aspérités sanglantes, c'est la couronne d'épouse du Christ qui semblait toute blanche et toute glorieuse, et qui se montre à vous, s'enfonce sur la tête avec ses épines.

C'est seulement après quatre années de prière, de réflexion, de vie sanctifiée par la pénitence, l'obéissance, l'oraison sagement comprise et la Sainte Eucharistie que Jeanne de Chantal est fixée sur sa vocation. Elle n'entrera pas chez les Carmélites, mais elle fondera un ordre nouveau, l'Ordre de la Visitation, dont son directeur lui a exposé les grandes lignes ; elle est assurée que telle est la volonté du ciel, car le projet a été mûri devant Dieu : « Courage, ma fille, lui dit son directeur, en forme de conclusion, toutes choses concourent à affermir ce projet dans mon âme. J'y vois de grandes difficultés pour l'*exécution,* et je n'y vois goutte pour les démêler ; mais je m'assure que la divine Providence le fera par des moyens inconnus aux créatures. »

Oui, l'exécution d'un projet, c'est la grande

chose. Le concevoir, s'y arrêter avec complaisance, se dire : « Je ferai cela, j'accomplirai ainsi la volonté de Dieu qui m'est maintenant bien connue ! » dans ces pensées il y a une grande douceur, car tout vous paraît facile, à distance. Et quand il faut l'accomplir, tout est difficile, imprévu, hérissé d'obstacles.

C'est ce dont Jeanne va maintenant se convaincre. Aussi la verrons-nous hésitante d'abord, mais combien ferme ensuite dans sa *décision !*

II

S. Augustin nous décrit avec une éloquence qui n'a pas été surpassée, les luttes qu'il eut à soutenir au moment de sa conversion. Il avait renoncé à tout ce qui l'attachait à son brillant et capiteux passé, il le croyait du moins, quand tout à coup ses passions prirent corps en quelque sorte et lui apparurent, séduisantes, attristées, pleines de reproches. Elles lui rappelaient tant d'heures où la vie lui semblait bonne, heureuse, remplie de charmes, et elles lui disaient : « Que feras-tu désormais sans nous ? Est-ce que tu pourras te passer de nous ? Est-ce que tu pourras goûter quelque bonheur là où nous ne serons pas ? » Et elles le retenaient par sa robe de chair, dit-il, et il éprouvait de grandes angoisses, nées de mille souvenirs qu'il eût voulu chasser et qui s'imposaient malgré lui à son esprit et à son cœur.

Jeanne de Chantal eut à subir des luttes semblables, mais plus terribles, car S. Augustin renonçait à des jouissances illégitimes auxquelles il pouvait opposer la voix de sa conscience, tandis qu'elle s'aperçut tout à coup qu'elle allait peut-être tout simplement renoncer à son devoir.

1. Il lui faudrait en effet dire adieu aux justes joies de la famille, à son vieux père d'abord, resté seul dans la vie et privé de la présence de sa fille qui lui remplaçait tout. Sans doute le président Frémyot avait une grande foi, mais pouvait-elle lui imposer un si terrible sacrifice ? Pourquoi n'attendrait-elle pas l'heure, prochaine peut-être, où elle lui aurait fermé les yeux ? Il y avait aussi le père de son mari, le baron de Chantal, âgé de quatre-vingts ans, qui s'était montré souvent dur pour elle et ne lui avait point ménagé les boutades peu aimables de son caractère bourru. Mais au fond, ce vieillard l'adorait, et depuis qu'il connaissait le dessein arrêté de son départ, il ne vivait plus, il ne faisait plus que pleurer. Ne devait-elle pas rester auprès de lui comme elle faisait depuis de longues années, épargner à ses cheveux blancs la peine violente de la séparation, et le préparer à mourir ?

Mais surtout que deviendraient ses quatre enfants, son fils âgé de quinze ans et qui annonçait un caractère fier, téméraire, difficile à tenir et à diriger, et ses trois petites filles dont l'aînée n'avait pas douze ans ? La place de la mère n'est-elle pas auprès de ses enfants ? Et s'ils s'écartaient plus tard, n'en serait-elle pas responsable ? N'aurait-elle pas à se dire dans sa vieillesse : « Pourquoi les ai-je laissés ? Leur jeunesse a été semblable à un navire privé de gouvernail ; le gouvernail pour la vie des enfants, c'est la mère ! Ne suis-je pas coupable d'avoir déserté mon poste ? »

Elle se disait ces choses et beaucoup d'autres, et le démon lui grossissait encore et ses difficultés et ses responsabilités. Il ajoutait : « Puisque rien n'est encore engagé à fond, il faut renoncer à une entreprise grosse de tant de conséquences. » Elle se prit à douter même de sa vocation, même des lumières de son guide, si éclairé pourtant et si prudent. Cet appel de Dieu, n'était-ce pas une pure illusion ? Que ferait-elle d'ailleurs ? A quelle œuvre se consacrerait-elle ? Rien de tout cela n'était nettement défini. Pourquoi alors quitter le certain pour l'incertain ? Son devoir c'était de rester où elle était, où elle faisait le bien dans sa famille, où elle pourrait élever ses enfants dans la vertu et faire d'eux des sujets dignes d'elle, dignes de leurs aïeux. Pourrait-elle s'occuper d'eux depuis ce pays perdu qu'était Annecy ?

C'est ainsi que le démon la tourmentait, à l'aide de raisonnements qui n'étaient pas sans valeur, et qu'il développait en se transformant en ange de lumière.

Cela l'impressionnait d'autant plus qu'elle aimait beaucoup ses enfants, son père, son frère André évêque de Bourges, et même le vieux baron, si rude, mais si bon. Elle qui paraissait si ferme ne pouvait se consoler de la mort de la petite Jeanne de Sales qui lui avait été confiée, et il fallut que le saint évêque lui écrivît pour lui exprimer ses alarmes de ce qu'elle avait offert sa vie pour la vie de cette enfant et pour lui rappeler que Dieu doit nous suffire : « Vous avez quatre enfants, vous avez un bon père, un si cher frère, et puis encore un père spirituel : tout cela vous est fort cher : eh bien ! si Dieu vous ravissait tout cela, n'auriez-vous pas encore assez d'avoir Dieu ? »

Cette fois enfin elle est bien confirmée dans son dessein et elle écrit cette admirable résolution : « O Seigneur Jésus ! je ne veux plus de choix. Touchez quelle corde de mon luth qu'il vous plaira : à jamais et pour jamais il ne sonnera que pour cette seule harmonie. Oui, Seigneur Jésus, sans si, sans mais, sans exception, votre volonté soit faite sur père, sur enfants, sur toutes choses et sur moi-même ! »

2. Sa décision est prise. Jamais elle n'avait osé parler à son père de sa vocation, elle s'en ouvre à lui simplement, entièrement ; elle s'en ouvre à son frère, l'évêque de Bourges. Partout elle rencontre la tristesse, des récriminations, des désaveux. Elle revoit son père en larmes, ses enfants abandonnés, son départ qui est une ingratitude pour ceux qui l'ont comblée de tant d'amour. C'est le démon qui lui livre les suprêmes combats. Elle se réfugie alors dans la prière et se sent plus difficile à ébranler, presque victorieuse. Un jour qu'elle prie avec ardeur, Dieu lui montre comment le démon joue de toutes ces tendresses pour l'abattre, pour l'amener à renoncer pour jamais à son dessein ; et elle entend

retentir au fond de son cœur ces paroles de S. Paul : « Si je plaisais aux hommes, je ne serais pas le serviteur de Jésus-Christ ! » Or c'est à Jésus-Christ seul qu'elle veut plaire, c'est uniquement sa volonté qu'elle est résolue à accomplir.

Dès lors elle répand autour d'elle comme le parfum de la sainteté qui est née du sacrifice, du brisement de son âme. C'est ainsi qu'une fleur broyée exhale une odeur plus exquise. Pendant son voyage à Annecy au Carême de 1609, les dames de la ville viennent la visiter et jouir de ses entretiens. Elle n'est pas encore entrée en religion, mais elle a l'esprit de la religieuse. Aussi leur parle-t-elle de leur âme, de leurs devoirs, des exemples qu'elles doivent donner, de la modestie qu'il leur est ordonné par leur conscience d'observer dans leur tenue extérieure. Et l'on remarque qu'au sortir de ses entretiens, elles s'en vont se vêtir avec une décence plus sévère. Plusieurs déposent leurs bijoux et ne permettent plus à leurs filles d'en porter « ni d'aller au bal, dit la mère de Changy, tant les discours de cette sainte veuve les avaient solidement et efficacement touchées. »

Elle est donc bien dans l'esprit de sa vocation. Il ne lui reste plus qu'à « sortir de la maison de son père ». Dieu l'y a préparée par une nouvelle séparation. Sa petite fille Charlotte, âgée de dix ans, meurt presque subitement en même temps que la mère de S. François de Sales !... Plus nos œuvres sont grandes et bonnes, plus elles ont besoin d'être épurées, sanctifiées, plongées en quelque sorte dans la douleur qui est comme le sang de l'âme. Or cette œuvre de la Visitation était commune à l'évêque de Genève et à sainte Chantal, c'est pourquoi Dieu la marque de leur sacrifice commun. Il y a là des mystères dont nous ne pourrions rien nous expliquer, si nous ne savions que la rédemption du monde a exigé tout le sang de Jésus-Christ et tous les tourments de la croix.

Je ne vous raconterai point les scènes du départ, où éclate particulièrement l'esprit de décision de notre sainte, les adieux du village de Monthelon, les pauvres qui se pressent autour d'elle, le vieux baron qui ne peut s'arracher à ses bras, tous les serviteurs, tous les habitants qui pleurent; ni, deux jours après, les mêmes douleurs renouvelées à Dijon, ses paroles émues et filiales à son père ; Celse-Bénigne qui se couche en travers de la porte, elle qui passe sur le corps de son fils et s'excuse de ses larmes en disant : « Que voulez-vous ? Je suis mère ! » Elle s'en va enfin, avec la bénédiction de son admirable père, et au sortir de Dijon, elle entonne le cantique de délivrance.

* * *

Nous n'avons pas tous sans doute une vocation extraordinaire comme notre sainte, mais tous nous avons une vocation. Nos enfants ont aussi leur vocation qu'il nous faut étudier, connaître et favoriser. La volonté de Dieu doit toujours primer la nôtre, et il convient de nous pénétrer de cette idée que quiconque n'est pas dans sa vocation est engagé dans une fausse voie. Je ne dis pas qu'il lui sera impossible de faire son salut; j'affirme simplement qu'il souffrira, comme un homme qui s'aperçoit, au milieu d'une forêt, qu'il a perdu son chemin. Notre premier devoir est donc de nous enquérir dans notre jeunesse de la volonté de Dieu sur nous. Prions pour qu'elle nous soit révélée, et ce n'est pas l'œuvre d'un jour. Que le temps, la patience, la maturité président à notre décision. Cherchons dans la simplicité de notre cœur ce que Dieu veut de nous et de nos enfants ; ensuite, comme sainte Chantal, prenons courageusement la décision suprême. Nous l'exécuterons peut-être dans les larmes, mais le sacrifice sera suivi d'une grande allégresse. Ainsi soit-il.

SERMONS SUR DES ŒUVRES

IV

L'ŒUVRE DES ÉCOLES D'ORIENT

Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.
Pour éclairer ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.
(Luc, I, 79).

Mes frères,

Ces paroles par lesquelles Zacharie indiquait à l'avance l'œuvre du Messie, il me semble qu'elles résument d'une façon parfaite le but de l'Œuvre pour laquelle je viens aujourd'hui solliciter votre charité. — Cette Œuvre ne date pas d'hier. Elle remonte aux lendemains de l'expédition de Crimée. Le succès de cette expédition, qui fut salué par les chrétiens orientaux, par beaucoup d'évêques et de publicistes comme une véritable croisade, eut pour conséquence non point de refouler la puissance musulmane, comme se l'étaient proposé les croisades du moyen âge, mais d'empêcher l'extension du schisme russe aux dépens de l'Islam et de préparer le triomphe du catholicisme en Turquie.

Afin de couronner le succès de cette campagne en régénérant les peuples asservis au mahométisme, dès l'année suivante, en 1856, un laïc, un des plus illustres mathématiciens de France, le baron Cauchy, fonda l'Œuvre des Ecoles d'Orient, destinée à exercer en Orient « une action religieuse et morale moyennant la création d'œuvres scolaires et hospitalières qui y feraient connaître et aimer notre pays et notre Eglise. Les plus grands noms militaires, politiques, artistiques, littéraires d'alors, inscrits dans son comité d'administration, jetèrent sur son berceau une illustration inconnue d'ordinaire aux débuts des œuvres de Dieu. La direction de l'abbé Lavigerie, de 1858 à 1860, lui imprima l'élan qui, en deux ans, quadrupla ses recettes [1]. »

L'Œuvre des Ecoles d'Orient fut recommandée par Léon XIII dans l'Encyclique *Sancta Dei civi-*

[1] Mgr Baunard, *Un siècle de l'Eglise de France,* ch. XIX, p. 429.

tas du 3 décembre 1880. « Elle s'occupe, disait le Pape, des adolescents et s'efforce par tous les moyens de leur inculquer la saine doctrine, en même temps qu'elle veille à écarter d'eux les périls de la fausse science à laquelle ils sont souvent exposés en raison de leur imprudente curiosité d'apprendre. Avec l'Œuvre de la Sainte-Enfance, elle vient au secours de la Société plus ancienne qui a le nom de Propagation de la Foi, et, unies avec elle par un pacte amical, elles aspirent au même but, en s'appuyant aussi sur l'aumône et les prières des nations chrétiennes ; car toutes trois *ont pour objet de faire que, par la diffusion des lumières de l'Evangile, le plus grand nombre possible de ceux qui sont en dehors de l'Eglise soient amenés à la connaissance de Dieu et l'adorent avec celui qu'il a envoyé, Jésus-Christ.*»

La différence qui existe entre l'Œuvre des Ecoles d'Orient et celles de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, c'est que la première travaille surtout à répandre la saine doctrine et les principes de la religion catholique parmi la jeunesse orientale, tandis que la Propagation de la Foi aide les missionnaires à répandre l'Evangile dans tous les pays infidèles et par tous les moyens réunis, et que la Sainte-Enfance travaille surtout à recueillir les enfants abandonnés par leurs parents pour les arracher à la mort et en faire des enfants de Dieu par le baptême. L'Œuvre de la Propagation de la Foi exerce une action générale, en faveur du catholicisme, sur tous les pays infidèles ; l'Œuvre de la Sainte-Enfance exerce une action spéciale surtout sur les petits enfants abandonnés ; et l'Œuvre des Ecoles d'Orient exerce une action spéciale sur la jeunesse de l'Orient.

* * *

Excellente par son origine et par le but qu'elle poursuit, cette Œuvre nous apparaît surtout excellente par les éminents services qu'elle rend, par les nombreux bienfaits et avantages qu'elle procure d'abord à la jeunesse orientale, puis à la société orientale tout entière, à N.-S. Jésus-Christ, à l'Eglise, à la France, et à tous ses associés.

1. Elle procure de grands bienfaits d'abord aux adolescents qu'elle atteint, en leur inculquant la saine doctrine, en les éclairant des lumières de la foi, en les arrachant aux turpitudes de l'islamisme, en leur procurant tous les secours, tous les moyens nécessaires pour sauver leur âme, pour conquérir le ciel.

2. J'ai dit qu'elle rend aussi de grands services à la société orientale tout entière ; car l'avenir d'une société est préparé dans les doctrines dont on nourrit sa jeunesse, dans les sentiments qu'on lui inspire, dans les habitudes qu'on lui fait prendre. « J'ai toujours pensé, disait avec raison Leibniz, qu'on réformerait le genre humain si l'on réformait l'éducation de la jeunesse. » Ils l'ont bien compris, les sectaires de nos jours qui avaient entrepris la triste besogne de déchristianiser la France, et voilà pourquoi ils ont voulu mettre la main sur l'éducation de la jeunesse en supprimant l'enseignement religieux. L'Eglise le comprend bien aussi, et voilà pourquoi elle montre tant de zèle, tant de dévouement pour l'éducation de la jeunesse ; voilà pourquoi elle défend avec tant d'acharnement et par tant de sacrifices le droit et le devoir d'enseigner qu'elle a reçu immédiatement du Christ : droit qu'on ne peut lui ravir, devoir qu'on ne peut l'empêcher d'accomplir sans commettre un crime non seulement contre la liberté, mais contre la religion, contre Dieu. L'Eglise est tellement persuadée que l'avenir de la société dépend de l'éducation de la jeunesse qu'elle a approuvé, béni, encouragé, inspiré la fondation des Universités catholiques et des écoles libres. Et voilà pourquoi également elle bénit, elle encourage l'Œuvre des Ecoles d'Orient, car elle sait que cette Œuvre est une œuvre de christianisation et de civilisation pour l'Orient.

Mais c'est pour lui autre chose encore : c'est une œuvre de bienfaisance matérielle, une œuvre humanitaire. Même au point de vue matériel, l'Œuvre des Ecoles d'Orient a rendu d'immenses services à l'Orient ottoman. « En 1860 l'abbé Lavigerie, directeur de l'Œuvre, s'embarque lui-même et prend la mer pour Beyrouth. C'était l'époque des horribles massacres de Syrie. Porteur des ressources recueillies par son Œuvre, il arriva au Liban avec trois millions à distribuer aux victimes, et il fut pour tout un peuple en deuil, l'ange de la résurrection [1]. » Et quand, à une date qui n'est pas encore éloignée, la France apprit avec stupeur les massacres d'Arménie et du Kurdistan, ce fut encore l'Œuvre des Ecoles d'Orient qui vint en aide à un peuple malheureux entre tous et pourtant si délaissé, à la honte de l'Europe. Mgr Charmetant, un des anciens fils du cardinal Lavigerie, le vaillant Directeur que la mort seule a pu arracher à son Œuvre [2], recueillit 800.000 francs pour les victimes de ces ignobles attentats. Que de vies sauvées, que de douleurs et de désespoirs consolés, que d'affamés nourris, grâce à l'Œuvre des Ecoles d'Orient !

3. Comme la Propagation de la Foi et la Sainte-Enfance, l'Œuvre des Ecoles d'Orient rend service à N.-S. Jésus-Christ et à l'Eglise, en travaillant à l'extension de l'Evangile et de l'Eglise catholique. Que d'adolescents, grâce à elle, connaissent, aiment, bénissent et servent N.-S. Jésus-Christ, et avec eux et par eux, que de familles le connaissent, l'aiment, le bénissent et le servent, qui sans elle ne l'auraient jamais connu ! Et c'est ainsi qu'elle aide l'Eglise catholique à remplir la mission qu'elle a reçue du Christ de prêcher l'Evangile à toutes les nations, d'être la lumière et le salut de tous les peuples.

Combien aussi ces peuples d'Orient qui ont bénéficié des bienfaits matériels si largement répandus par cette Œuvre catholique, doivent se faire une grande idée de la charité des chrétiens, et combien

[1] Mgr Baunard, *Oraison funèbre du Cardinal Lavigerie.*
[2] En juillet 1921.

ils doivent être disposés à s'attacher de plus en plus à cette Eglise catholique qui enfante de si beaux dévouements, ou à entrer dans son sein s'ils ne lui appartiennent pas encore !

4. En même temps qu'à l'Eglise, l'Œuvre des Ecoles d'Orient rend de grands services à la France. Par les écoles et les hôpitaux qu'elle a fondés et qu'elle entretient, par les secours qu'elle distribue dans les crises de calamités publiques, elle attire et conserve à notre pays la sympathie et la reconnaissance de ces populations, chez qui peu à peu grandissent le respect et l'amour de la France. C'est là un fait d'expérience qui a été maintes fois constaté.

5. Mais j'oserai dire, m. f., que c'est surtout à ceux qui l'aident, que l'Œuvre des Ecoles d'Orient rend service. Sœur Rosalie répétait souvent qu'elle quêtait par amour et par pitié pour les riches plus que par amour et pitié pour les pauvres. Elle avait raison, car l'aumône est plus profitable encore à ceux qui la font qu'à ceux qui la reçoivent. Mais, si cela est vrai de l'aumône qui soulage simplement les besoins matériels de l'homme, à combien plus forte raison cela est-il vrai de l'aumône faite à une Œuvre qui, tout en soulageant les besoins matériels, a surtout pour but de répandre les lumières et les bienfaits de la foi, de procurer le salut des âmes !

L'Œuvre des Ecoles d'Orient procure à ses membres le secours de nombreuses prières pendant leur vie et après leur mort. Chaque mois, en effet, une messe est dite pour les Associés vivants et défunts, et sur la terre ceux qui doivent à cette Œuvre les bienfaits de la foi, et dans le ciel ceux qui lui doivent les joies du paradis, ne cessent d'adresser à Dieu de ferventes prières pour leurs bienfaiteurs. — Ceux-ci ont également part aux mérites de ces missionnaires qui, grâce à l'Œuvre, fondent, entretiennent et dirigent les écoles, les séminaires, les noviciats, les ouvroirs, les crèches, les orphelinats, les refuges au moyen desquels ils préparent les nouvelles générations à revenir à la vraie foi et à l'unité catholique. — Enfin l'Œuvre des Ecoles d'Orient procure à ses membres l'occasion et la facilité de gagner un très grand nombre d'indulgences pour eux ou pour les âmes du purgatoire.

* * *

Mais quelles conditions sont donc requises pour rendre, au moyen de cette Œuvre, à l'Orient, à l'Eglise et à la France les grands services dont nous venons de parler, pour participer aux avantages qu'elle procure à ses associés ? — Elles ne sont pas bien compliquées, puisqu'elles se réduisent à un seul point essentiel, qui est de verser une cotisation annuelle d'un franc, c'est-à-dire un peu plus d'un sou par mois. L'Œuvre étant placée sous la protection de la T. S. Vierge, des saints Apôtres, des Docteurs de l'Eglise orientale et de S. Jean Chrysostome qui en est le patron principal, les associés sont invités en outre à prier tout spécialement pour l'union des Eglises, en récitant chaque jour un *Pater* et un *Ave Maria* avec l'invocation : « S. Jean Chrysostome, priez pour nous ! »

On peut assurer à perpétuité sa souscription à l'Œuvre [1], en envoyant un titre de rente de dix francs ou la somme suffisante pour acheter ce titre. Le versement de ce capital donne droit au diplôme de Fondateur.

Les services que rend l'Œuvre des Ecoles d'Orient sont si hautement appréciés qu'elle a été légalement autorisée en France par décision ministérielle du 12 avril 1869, qu'elle a été approuvée par Rome dès son origine, et spécialement recommandée à l'Univers catholique par S. S. Léon XIII dans trois Encycliques. De plus Léon XIII a adressé aux directeurs de l'Œuvre plusieurs lettres pontificales, pour les supplier d'employer tous leurs efforts « afin que le bien déjà accompli par l'Œuvre ne soit pas rendu stérile par le manque de ressources. — J'ai cette confiance, dit le grand Pontife dans une de ses lettres, que la charité des fidèles ne vous fera pas défaut, excités comme ils l'auront été par les pieuses exhortations de leurs évêques... Nous prions instamment le Seigneur, qui tient en ses mains le cœur des hommes, d'augmenter de jour en jour les largesses des fidèles d'Occident en faveur de votre Œuvre qui a si éminemment mérité des nations orientales, desquelles nous avons reçu nous-mêmes la foi et la civilisation... C'est pourquoi nous avons la ferme confiance que tous ceux qui se font un honneur du titre de Chrétien *ne manqueront pas de s'employer à une Œuvre qui nous tient à cœur*, et qu'ils ne souffriront pas que le zèle à propager le règne de Jésus-Christ soit surpassé par l'ardeur de ceux qui travaillent à étendre la domination du Prince des ténèbres. »

* * *

En réalité, m. f., l'Œuvre des Ecoles d'Orient, c'est l'œuvre des anciennes Croisades qui renaît, comme jadis, au cri de *Dieu le veut !* non plus, il est vrai, en vue des conquêtes guerrières, mais par les armes plus fécondes de la prière et de la charité ! Que tous les catholiques de France, même les femmes, les enfants, les jeunes filles, s'enrôlent donc en phalanges nombreuses parmi les adhérents de cette dernière et pacifique Croisade. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXX

LE PREMIER DES COMMANDEMENTS

Un Pharisien écoutait, qui fut frappé de l'enseignement lumineux de Jésus. Il s'approcha de lui, poussé par les autres pour le tenter, dit S. Matthieu, mais sûrement désireux de s'instruire davantage, et il lui posa cette question : « Maître, quel est le premier de tous les commandements ? »

[1] Le siège est à Paris, 20, rue du Regard (6e).

Les écoles juives avaient entouré la Loi de tant de prescriptions puériles faites pour inquiéter et abuser les âmes timorées que celles-ci se perdaient dans un dédale de préceptes, de détails subtils et déconcertants. On en comptait jusqu'à 613. Quel était au moins le premier de tous ces préceptes que les scribes mettaient sur le pied d'égalité, celui qu'il fallait accomplir avant tout, le plus important ?

Jésus lui répond en lui montrant les phylactères des Pharisiens sur lesquels étaient inscrits ces mots : « Ecoute, ô Israël ! Le Seigneur ton Dieu est le seul Dieu. Et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. » (Deut., VI, 4-5).

« Le second lui est semblable, ajoute-t-il : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » (Lévit., XIX, 18). Il n'y a pas d'autre commmandement plus grand que ceux-là. »

Ces paroles furent une révélation pour le Pharisien. Il les avait sûrement entendues déjà ; mais les centaines de préceptes, mélangés ensemble dans son esprit, n'y avaient produit que de la confusion.

« Maître, dit-il, vous avez bien dit, et selon la vérité. »

Et il se répétait à lui-même : « Vraiment, Dieu est un, et il n'y en a pas d'autre que lui... Il faut l'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute son âme, de toute sa puissance. Aimer son prochain comme soi-même est plus que les holocaustes et les sacrifices. » (Osée, VI, 6).

C'était une âme de bonne foi. « Jésus voyant qu'il avait répondu avec sagesse lui dit : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu. » (Mc., XII, 28-35).

* * *

Jésus, avec sa lucidité divine, embrasse d'un coup d'œil toute la Loi telle qu'elle a été définie dans les livres de Moïse, et écartant comme indignes de Dieu toutes les mesquines prescriptions pharisaïques, il la résume en deux commandements, en deux sentences de quelques lignes seulement. Et ces sentences sont l'abrégé exact et complet de tous nos devoirs, devoirs envers Dieu et envers les hommes.

La première résume nos devoirs envers Dieu, la première table de la Loi ; l'autre, la seconde, ce que nous devons à nos semblables. Avec ce fil conducteur nous pouvons marcher, sans nous égarer jamais, à travers toutes les prescriptions des livres saints et toutes les difficultés de la vie. Car Jésus ne se contente pas de formuler deux commandements en quelques paroles sèches, et de telle sorte qu'en les observant extérieurement, l'on soit quitte de toutes ses obligations. Non, la loi nouvelle qu'il nous apporte est esprit et vie, il nous révèle le principe qui doit nous faire agir, si nous sommes vraiment ses disciples, l'amour. C'est pourquoi rien n'est plus facile pour nous que d'accomplir nos devoirs, attendu que l'amour rend tout facile ; et cependant nous n'arrivons jamais au bout de nos obligations, attendu que l'amour n'est jamais pleinement satisfait et trouve toujours qu'il n'en a pas fait assez. Tel est l'esprit de l'Evangile.

Réfléchissons en effet sur le premier commandement que Jésus prend dans l'ancienne loi, mais pour y infuser un esprit nouveau.

« Ecoute, ô Israël ! » Dieu veut ainsi attirer l'attention de son peuple. « Ecoute », car c'est Dieu qui daigne te parler. « Ecoute », non pas seulement des oreilles du corps, mais écoute avec ton âme, avec ton cœur, afin que tu aimes l'enseignement que tu vas recevoir, qu'il éclaire et échauffe pour jamais ton âme de la flamme divine.

« Ecoute : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu ! » La petite créature que nous sommes est appelée à connaître le Dieu infiniment vrai. Il daigne s'occuper de nous malgré notre petitesse ; et lui, dont la main providente gouverne les mondes et conduit les peuples de l'univers, règle les destinées des empires, élève les rois ou les brise comme verre, il se plaît à regarder cette petite âme de rien, il l'aime parce qu'il voit en elle son image, et il demande, il veut, il ordonne qu'elle l'aime à son tour.

Est-ce donc si difficile d'aimer ? Rien au contraire n'est plus naturel. Pour aimer, le cœur n'a qu'à suivre sa pente, car il est fait pour aimer, comme l'oiseau pour voler, il est si bien fait pour s'attacher qu'il ne peut plus se déprendre, et qu'il souffre du départ d'un ami, d'une déception, d'un abandon.

Mais qui faut-il aimer ? « Ecoute, le Seigneur ton Dieu est *le seul Seigneur !* » Il est donc le seul que nous devions adorer, parce qu'il est notre Créateur ; et le seul que nous devions aimer, parce qu'il est notre souverain bienfaiteur. Pouvons-nous, sans une absolue déraison, aimer autre chose que Dieu ? Nous avons des amis pourtant qu'il ne nous est pas défendu d'aimer, mais nous ne les aimons pas pour eux-mêmes, — Dieu seul étant infiniment bon doit être aimé pour lui-même, — nous les aimons dans l'amour divin, dans ce que Dieu leur confère de divin, dans la beauté de leur âme où nous retrouvons Dieu et la splendeur de sa grâce, dans la beauté de leur corps qui est aussi l'image de Dieu.

Et comment devons-nous aimer Dieu ? Jésus-Christ nous l'apprend avec un luxe de détails : « de tout notre cœur, de tout notre esprit, de toute notre pensée, de toute notre intelligence, de toute notre âme, de toutes nos forces ». Mais, fait remarquer Bossuet, « il ne faut pas se tourmenter l'esprit à distinguer la vertu de chacune de ces paroles, ni à distinguer par exemple le cœur d'avec l'âme. Il faut seulement entendre que le langage humain étant trop faible pour expliquer l'obligation d'aimer Dieu, le Saint-Esprit a ramassé tout ce qu'il y a de plus fort, pour nous faire entendre qu'il ne reste plus rien à l'homme qu'il se puisse réserver à lui-même ; mais que tout ce qu'il a d'amour et de force pour aimer doit se réunir en Dieu. Pesons donc toutes ces paroles dans cet esprit, et par le cœur et par l'affection, plutôt que par la méditation et par la pensée. » (Bossuet, *Médit. sur l'Evangile).*

Nous aimerons donc Dieu de tout notre être, parce que nous ne pouvons faire plus. Il n'y a de degrés dans notre amour que suivant notre capacité d'aimer. Car nous devons à Dieu tout ce que nous sommes. Les saints aimaient Dieu plus que nous, parce que leur âme était détachée des affections terrestres et que leur cœur était plus grand que le nôtre. Ils ne pensaient qu'à Dieu, n'étaient occupés que de lui, même dans leurs travaux les plus absorbants. Ils allaient et venaient en lui, ils travaillaient en lui, ils demeuraient à ses pieds par la pensée comme Madeleine restait aux pieds de Jésus, l'écoutant et savourant sa parole. Leur action continuelle, leur pensée constante, leur emploi c'était d'aimer Dieu et Dieu seul.

Or qu'est-ce qu'aimer, sinon obéir? Un ami vous demande un service, vous témoigne un désir : vous vous empressez de lui rendre ce service, vous êtes heureux de pouvoir répondre à son désir, pour lui être agréable, pour lui plaire. Et quand vous l'avez fait, votre cœur est rempli d'une douce joie. Eh bien ! Dieu est non seulement le Maître qui dit à Israël impérieusement : « Ecoute ! » Il est aussi l'Ami, le grand Ami, le seul Ami. C'est pourquoi si nous l'aimons, nous obéirons en tout à sa loi, nous accomplirons en tout sa volonté et ses désirs ; tout cela joyeusement et de plein cœur.

Les Pharisiens portaient les sentences de la Loi écrites sur leurs vêtements, dans de larges franges. Les préceptes de Dieu étaient en dehors, et servaient de façade. Ils n'aimaient pas Dieu, ils ne cherchaient pas Dieu, n'aimant et ne cherchant qu'eux-mêmes. Il n'en va pas ainsi d'un chrétien, d'une chrétienne. La loi de Dieu est gravée dans son cœur, son cœur l'aime, son cœur la pratique et l'accomplit, quelque dures qu'en soient parfois les prescriptions. N'est-ce pas déjà une grande faveur que Dieu ait daigné s'occuper de nous, pauvres petites âmes, nous éclairer par la lumière de son Evangile, nous manifester sa volonté? Quel honneur pour nous ! Il nous a choisis de préférence à tant de millions d'autres qui l'auraient mieux aimé, mieux servi que nous, et nous ne lui obéissons pas ! Quelle ingratitude !

Rappelons-nous les grâces de choix dont nous avons été l'objet depuis que notre âme sait réfléchir et notre cœur aimer ; et nous resterons sans cesse occupés de lui, la nuit et le jour, occupés à l'aimer, avec le désespoir de ne pouvoir l'aimer davantage.

XXXI

LE SECOND COMMANDEMENT

Le Pharisien demandait seulement à Jésus : « Maître, quel est le premier des commandements ? » Le Sauveur lui répond ; puis il ajoute cette chose importante que cet homme qui cherchait pourtant la vérité ne lui demandait pas : « Voici le second qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Les Juifs, très occupés de creuser leur doctrine et d'ajouter à la Loi de nouvelles subtilités, des rigueurs que Moïse n'y avait point mises, demeuraient des égoïstes, même dans leur pensée, et négligeaient les rapports sociaux. Jésus veut leur apprendre l'essence de la nature de l'homme qu'ils ignorent. L'homme est un être de pensée et d'amour, mais il est aussi un être social. Il n'est pas fait pour s'enfermer dans sa maison comme dans une forteresse verrouillée ; sa maison doit être ouverte à tous ; il est fait pour vivre en société. L'homme doit aimer l'homme et trouver ainsi dans la société des secours et des attraits.

C'est le second commandement, qui est *semblable* au premier.

Ainsi le devoir d'aimer l'homme est semblable au devoir d'aimer Dieu ! Comme l'Evangile, qui nous prêche l'humilité, établit aussi la grandeur de l'homme !

« Comme l'homme est fait à la ressemblance de Dieu, dit Bossuet, ainsi le commandement d'aimer l'homme est fait à la ressemblance du commandement d'aimer Dieu : *le second qui lui est semblable.* »

Il faut donc aimer en l'homme la ressemblance divine, et non pas ce qui plaît à nos vues intéressées et à nos yeux de chair, aimer en l'homme, non ce qui est terrestre et charnel, mais ce qui est spirituel, ce qui est divin.

Comme cette seule considération élève, épure notre amour pour nos frères ! Nous aimons en eux un caractère gai, une conversation enjouée, un visage charmant, une voix agréable et douce ; en tout cela il n'y a rien que d'humain, rien de divin. Ce n'est pas l'amour que nous prescrit Jésus-Christ. Je ne dis pas que cet amour soit coupable, mais il demeure éloigné de l'idéal de l'Evangile, il ne nous comptera point pour l'éternité ; ce n'est pas l'amour chrétien. Car nous n'aimons pas nos frères parce qu'ils sont les enfants de Dieu comme nous, qu'ils sont chers à Dieu, qu'ils sont les temples du Saint-Esprit comme nous.

Cet amour humain n'unit pas, ou n'unit que dans certaines conditions, car il laisse subsister l'intérêt personnel, la jalousie, l'esprit propre, l'amour égoïste, toutes choses qui appellent l'inimitié et sont le contraire de l'amour.

* * *

Mais comment devons-nous aimer le prochain ? — « Comme nous-mêmes. »

Jésus ne s'est point servi de cette expression pour formuler le premier commandement. Nous n'aimons pas Dieu « comme nous-mêmes, » mais plus que nous-mêmes. Nous ne nous aimons nous-mêmes que pour Dieu et selon Dieu. Que sommes-nous devant Lui, l'Absolu, l'Infini, l'Eternel, que des créatures contingentes, qui n'ont d'autre avenir que celui que Dieu leur fait, créatures d'une heure qui passent et que Dieu pourrait anéantir, s'il le voulait !

Jésus n'a pas dit non plus : « Tu aimeras ton prochain de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces. » Il n'y a que Dieu qu'on doive

aimer ainsi : mais « comme toi-même, » parce qu'il y a égalité entre nous et le prochain. Il ne dit pas toutefois « autant que toi-même, » parce que notre âme nous est plus précieuse que l'âme du prochain.

Le prochain n'est pas notre inférieur, puisque nous sommes tous égaux devant Dieu. Il est notre égal, c'est pourquoi nous devons l'aimer « comme nous-mêmes. » Mais le principe de cet amour, c'est l'amour de Dieu. Si nous n'aimons pas Dieu, nous n'aimons que nous-mêmes. Car il est bien entendu que nous avons un cœur qui veut être actif, qu'il faut que nous aimions nécessairement quelque chose. Alors nous aimons ce qui nous est le plus cher, c'est-à-dire nous-mêmes. Cet amour devient bientôt exclusif ; d'où il suit que, si nous n'aimons pas Dieu, nous devenons fatalement de parfaits égoïstes.

Or telle n'est pas la doctrine de l'Evangile. S. Paul compare les fidèles, l'Eglise, à un grand corps dont les membres n'accomplissent pas les mêmes actes, mais forment un tout harmonieux, concourent tous au bien de l'individu, et s'accordent tous pour procurer ce bien. Ils travaillent ensemble, naturellement, l'un vient au secours de l'autre sans en être prié. C'est l'amour qui les conduit, les guide, les dirige. Cependant il en est qui s'aiment mieux : les deux mains, les deux yeux s'appellent, sont plus unis, ont plus besoin l'un de l'autre et, comme s'ils se devinaient, se prêtent aussitôt une aide mutuelle.

Ainsi du prochain. Nous aimons tous nos frères, mais il y a des degrés dans l'amitié. Il en est que nous aimons mieux que les autres, parce qu'ils se rapprochent davantage de nous par leur goût, leurs aptitudes, leurs sentiments. Mais cette amitié plus intime n'empêche pas la grande amitié qui unit tout le corps social, elle la fortifie même, comme la main gauche vient fortifier la main droite. Elles apportent ainsi à tout le corps un bien-être, des jouissances, une énergie qu'il n'aurait pas sans cette union dans la pensée et le labeur.

Aussi quand un membre souffre, tous les membres souffrent. Tous doivent alors aider à procurer la santé du membre malade, tous y sont intéressés, et la pleine harmonie n'est rétablie qu'à l'heure où le membre souffrant a recouvré toute sa vigueur.

* * *

Comment se fait-il que dans le corps social il y ait tant de membres indifférents l'un à l'autre ? Comment rencontre-t-on tant de chrétiens qui ne se soucient pas des maux, des peines, des détresses de leurs frères ? C'est qu'ils ne sont pas vraiment disciples de Jésus-Christ. C'est qu'ils n'aiment pas Dieu véritablement, Dieu qui est toute ardeur et toute flamme, et qui embrase les cœurs qui l'aiment. Qui n'aime pas Dieu n'aime pas le prochain ; le second commandement dépend donc logiquement du premier. Dieu est la seule source d'amour, lui seul nous fait aimer nos frères. Alors quand nous sommes pénétrés de cette doctrine, enflammés de cet amour, nous allons, comme S. Paul, pleurer avec ceux qui pleurent, nous réjouir avec ceux qui se réjouissent, *flere cum flentibus*. Et voyez-vous comme la société serait changée, comme il y ferait bon vivre, comme on y serait heureux, si l'on y observait ce second commandement, si la charité y régnait, en un mot si l'on y aimait Dieu !

Vous comprenez aussi pourquoi le corps social est si malade, pourquoi, suivant le mot d'un ancien, l'homme redevient un loup pour l'homme, pourquoi les uns jouissent scandaleusement de tous les biens terrestres, tandis que d'autres meurent de faim à leur porte, comme le pauvre Lazare à la porte du mauvais riche, comment nous en arrivons à être semblables à l'animal, inférieurs même à lui, car les chiens du mauvais riche, plus humains que leur maître, venaient lécher les plaies de Lazare pour les panser.

Voilà ce que devient, avec les doctrines qui ne s'inspirent pas de Dieu, qui bannissent même sa pensée de la conscience et des lois, l'homme, cette sublime créature faite semblable à Dieu. Elle retombe dans l'animalité et la barbarie.

Nous qui sommes chrétiens, soyons-le pleinement. Chrétiens, nous aimons, nous ne pouvons pas ne pas aimer. Comment ne pensons-nous pas toujours à Dieu et au prochain que nous aimons ? Secouons cette indifférence, stimulons notre charité. Demandons à Dieu qu'il l'accroisse en nous, car l'amour est un feu qui embrase et qui ne s'arrête pas, tant qu'il y a matière à brûler. La matière ne nous manquera pas, tant qu'il y aura des pauvres parmi nous, des âmes désolées, des consciences mal à l'aise, des intelligences qui ne connaissent pas la vérité et qui sont en péril éternel.

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Il n'y a pas de commandement plus grand que ces deux-là. » (Marc, XII, 31). Quand le Scribe eut entendu cette belle doctrine, il ne put se défendre de s'écrier : « Maître, comme vous avez dit la vérité ! » Et Jésus de lui répondre : « Tu n'es pas loin du royaume de Dieu ! »

Et nous non plus, si nous comprenons la doctrine de la charité envers le prochain, nous ne serons pas loin du royaume de Dieu ; et si nous la pratiquons, nous sommes assurés d'y entrer.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LII

LA PRUDENCE CHRÉTIENNE DANS LA GESTION DES INTÉRÊTS TEMPORELS

Prudentes..., domus curam habentes.
Qu'ils soient prudents, et prennent soin de leur maison. (Tit., II, 5).

Rien n'est fréquent, dans la vie spirituelle, comme l'occasion de pratiquer la prudence chrétienne. Cette occasion est de tous les jours, sinon

de tous les instants. Il est pourtant, au cours de l'existence humaine, certaines heures où cette vertu s'impose avec plus de rigueur que jamais. Telles sont celle où le jeune homme, la jeune fille, ont à faire choix d'un genre de vie, et celle où chacun doit se préparer à la mort. Mais, pour se préserver des exagérations et conserver son caractère propre, soit à ces heures d'exceptionnelle gravité, soit à toute autre, la prudence a besoin d'être unie à une vertu modératrice, qui est la simplicité évangélique. — Voilà, vous le reconnaissez aisément, quelles vérités nous avons étudiées dans nos derniers entretiens. A mesure que cette étude avançait, nous avons dû constater que nous commettons, pour la plupart, de nombreuses et graves imprudences et que nous avons grand besoin de réapprendre les leçons de la sagesse chrétienne.

Mais l'action de la prudence chrétienne sur la conduite des croyants ne se renferme pas toute entière, comme on pourrait être tenté de le croire, dans la sphère des intérêts spirituels. Elle doit s'étendre aussi, — c'est même là un de ses champs d'opération les plus pratiques, — à la gestion des intérêts matériels. Effectivement, cette gestion peut être chrétienne, comme elle peut être non chrétienne. Quand elle ne tient nullement à être chrétienne, la prudence naturelle lui suffit. Lorsqu'elle veut être chrétienne, il lui faut faire usage de la prudence surnaturelle et obéir à ses prescriptions.

Quelles sont ces presciptions ? — Elles peuvent toutes se résumer dans ce principe que le chrétien doit se conformer, dans le gouvernement des intérêts temporels, aux enseignements du christianisme. Car, parmi les dogmes et les lois du christianisme, il en est qui donnent naissance, sur ce point déterminé, à des conclusions impératives et à des directions pratiques. Ces conclusions s'imposent, comme une des conséquences directes de leur foi, aux fidèles dignes de ce nom. Ils ne peuvent s'en affranchir sans que, par le fait même, leur prudence, si avisée soit-elle par ailleurs, ne cesse d'être chrétienne.

Je crois résumer assez exactement les directions auxquelles je viens de faire allusion, dans les quatre propositions que je vais exposer.

I

Avant tout, un chrétien doit mettre, dans son estime et dans ses aspirations, les biens terrestres à leur place, c'est-à-dire au second rang.

L'Ancien Testament leur attribuait une importance excessive. Il en faisait une récompense de la vertu. « *Heureux,* disait-il, *l'homme qui craint le Seigneur et observe ses commandements : il sera riche et honoré.* » (Ps. CXI, 1-3). Ce rôle ennoblissait la fortune et les honneurs, et les rendait plus dignes qu'ils ne le sont par eux-mêmes des désirs et de l'ambition des hommes. Il y avait là, pourtant, un illogisme. La vertu est autre chose qu'un moyen de parvenir à la richesse ou aux honneurs. Car tout moyen est subordonné à sa fin : le fait qu'il conduit à elle et qu'elle est pour lui un but, l'abaisse au-dessous d'elle. Et pourtant, la moindre vertu dépasse en valeur tous les biens d'ici-bas. C'est donc l'humilier que de la prendre pour un instrument de fortune. Que la cupidité naturelle aux Juifs et la nécessité de les attacher au culte du vrai Dieu par une promesse de prospérité matérielle aient exigé cette inconséquence, je le comprends ! Mais celle-ci ne pouvait être que provisoire. Elle devait disparaître plus tard, quand la vraie religion revêtirait sa forme parfaite ; c'est-à-dire quand le Nouveau Testament prendrait dans le monde la place de l'Ancien. L'Evangile devait, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, rétablir la vérité et s'élever au-dessus de la loi mosaïque.

Notre-Seigneur s'est donc empressé, pour rendre à la vertu sa supériorité naturelle et ramener la richesse et la gloire humaine à leur rang normal, de mettre ailleurs qu'en ce bas monde la récompense des justes. Sous la loi nouvelle, on n'est plus vertueux par cupidité ou par ambition : on est vertueux pour des motifs plus nobles et plus purs, je veux dire par devoir et par amour pour Dieu ; ou si c'est pour des raisons d'intérêt personnel, ces raisons s'empruntent aux espérances les plus élevées, les espérances éternelles. Aussi, ceux-là commettraient-ils une faute contre la sagesse chrétienne qui se rapprocheraient, dans leur manière d'apprécier les biens matériels, de l'idée juive, et leur permettraient, soit de se placer entre eux et Dieu, de manière à le leur faire oublier, soit de prendre dans leur cœur la place de Dieu.

Il suit de là qu'en théorie et en pratique, tout chrétien doit mettre les biens spirituels au-dessus des biens matériels, et les biens éternels au-dessus des biens temporels. C'est justice, encore une fois ; car les biens spirituels sont de plus grande valeur et les biens éternels sont de plus grande durée.

Il y a là, remarquez-le en passant, pour les malheureux de ce bas monde, une source féconde de consolations. Quand un homme a beaucoup travaillé pour épargner à ses vieux jours les privations et les angoisses de la pauvreté, s'il n'y réussit pas, il peut et doit se rassurer, en se disant que rien d'essentiel n'est perdu : — ni l'honneur : car l'honneur s'attache non pas à la fortune, mais à la vertu ; — ni la grâce de Dieu : si Dieu aime tous les justes, il a des préférences pour les justes souffrants ; — ni l'éternité : là, les situations d'ici-bas se retournent volontiers. La honte et la douleur sont pour les mauvais riches ; le bonheur et la gloire sont pour les pauvres Lazares, que ceux-là méprisaient et traitaient sans pitié.

II

Les intérêts terrestres une fois mis à leur véritable place, la doctrine chrétienne fait à quiconque porte la charge de ces intérêts l'obligation d'en prendre soin avec toute l'attention, toute l'activité, toute l'habileté dont il est capable.

C'est là sa seconde règle pratique.

En me l'entendant formuler, quelqu'un m'accusera peut-être de méconnaître la doctrine évangélique. Notre-Seigneur n'a-t-il pas déclaré qu' « *il*

ne faut prendre souci ni de la nourriture, ni du vêtement ? » (Mt., VI, 25). Comment puis-je affirmer à des chrétiens que ce souci peut être, pour eux, une obligation de conscience ? M'est-il permis de recommander ce que le Maître déconseille ? Qui m'autorise à présenter comme un devoir ce qu'il défend ? — Si l'on veut bien étudier les circonstances dans lesquelles Jésus-Christ parlait quand il a prononcé la sentence dont on me fait une objection, si l'on veut bien aussi peser les termes dont il s'est servi, la contradiction qu'on croit voir entre mon enseignement et le sien disparaîtra bien vite.

Le divin Sauveur parlait aux Juifs, c'est-à-dire à un peuple pour qui la fortune était tout. Le rôle que l'ancienne Loi avait attribué aux biens périssables, rôle dont j'ai rappelé tout à l'heure l'illogisme, les avait fait passer au premier rang dans l'appréciation et les aspirations d'Israël. C'est à peine si les âmes d'élite tenaient à la vertu pour elle-même, aux récompenses célestes pour elles-mêmes, à Dieu pour lui-même. Les multitudes mettaient au-dessus de tout les richesses matérielles. Quand celles-ci trompaient leurs espérances, elles s'en désolaient comme du plus grand des malheurs et s'en prenaient à Dieu lui-même. Rien ne leur semblait contraire à l'éternelle justice et ne les détournait d'y croire, comme si quelque pécheur parvenait à l'opulence. Parmi les cantiques sacrés qui se chantaient au Temple de Jérusalem, il en est un dans lequel l'Esprit-Saint répond précisément à une objection de cette nature (Ps. 72). Pour changer les idées de cette race infatuée des biens temporels, le divin Maître avait besoin de nuancer vigoureusement sa parole. De là, les expressions fortes et particulièrement significatives dont il a fait usage. — D'ailleurs, quand on remonte aux langues dans lesquelles l'Evangile a été écrit ou dans lesquelles ont été faites ses premières traductions, ces expressions se justifient d'elles-mêmes. Ainsi, dans cette phrase : « *Ne soyez pas inquiets de la nourriture ou du vêtement,* » le mot que nous traduisons par *inquiets* signifie très exactement un souci *exagéré,* excessif, capable d'absorber les âmes et de les porter à attribuer aux satisfactions des besoins matériels une importance qu'elles n'ont pas. Telle a toujours été l'interprétation reçue dans l'Eglise. Si bien reçue que certains hérétiques [1] s'étant appuyés sur cette parole du Sauveur pour refuser de gagner, par leur travail, de quoi se nourrir et se vêtir, S. Augustin a écrit un livre contre eux. Et avant lui, S. Paul, rencontrant quelque part des paresseux qui affectaient les mêmes prétentions, disait d'eux : « *S'ils ne veulent pas travailler,* eh bien ! *qu'ils ne mangent pas !* » (II Thess., III, 10). C'est lui encore qui demandait aux mères de famille de « prendre, en toute prudence, soin de leurs maisons : *domus curam habentes.* » Enfin, personne n'ignore que la morale chrétienne, loin de blâmer le souci normal des intérêts temporels, en fait souvent et très souvent un précepte. Pour l'immense majorité des fidèles engagés dans la vie séculière, l'obligation de soigner soit leur avoir personnel, soit, avec leur propre avoir, celui des personnes qui emploient et paient leurs services, est un devoir d'état. L'Evangile est toujours d'accord avec le devoir : comment pourrait-il déconseiller un devoir d'état ?

Vous faites donc bien, vous qui ne possédez rien, de poursuivre l'acquisition d'une fortune. — Vous avez raison, vous qui possédez quelque chose, d'en prendre soin et de travailler à augmenter votre avoir. — Vous ne commettez aucun mal, mais remplissez un devoir, pères et mères de famille, en vous efforçant de préparer à vos enfants une condition moins douloureuse et moins ingrate que ne l'a été la vôtre. — Et vous, qui vous êtes mis au service d'autrui, vous avez l'obligation rigoureuse de tenir à ses intérêts comme s'ils étaient vôtres, et de déployer, dans la gestion dont vous avez accepté la charge, toute votre loyauté et tout votre savoir-faire. — Il vous suffira à vous tous, pour satisfaire aux exigences du désintéressement évangélique, de mettre dans la hiérarchie des biens à poursuivre, ceux d'ici-bas à leur véritable place.

III

Troisième règle pratique : Il n'est point permis d'employer, dans la poursuite des biens temporels, des moyens illicites. En particulier, on doit éviter avec soin tout ce qui enfreindrait les lois de la justice.

Ce n'est pas seulement l'honnêteté naturelle et la législation venue de Dieu qui parlent ainsi ; c'est encore, — et ceci est digne de remarque, — c'est encore la prudence. Oui ! ce serait une imprudence grossière, pour un chrétien, d'accroître son avoir par des moyens contraires à l'équité. Les fortunes ont besoin, pour être solides, de s'appuyer sur des bases d'une moralité irréprochable. L'iniquité constitue pour elles un fondement ruineux. « *Malheur,* disait un Prophète, *à toute maison bâtie sur l'injustice.* » (Jér., XXII, 13). L'expérience démontre que cette malédiction s'accomplit toujours, tôt ou tard. D'où ce proverbe bien connu, que « bien mal acquis ne profite pas. » Il introduit dans la composition des patrimoines une force ennemie de toute prospérité, qui les amène fatalement à leur perte. Plus il entre, dans les fortunes, de bien mal acquis, plus aussi cette puissance néfaste s'y fait grande et redoutable ; et plus aussi la catastrophe dans laquelle elles crouleront sera complète et sans remède. Voilà comment le monde s'est rempli d'usuriers ruinés, de brasseurs d'affaires véreuses réduits à la mendicité, de négociants à faux poids et à fausses mesures incapables de trouver le moindre crédit, de concussionnaires et de buveurs de pots-de-vin tombés dans la misère. Voilà encore pourquoi tant d'opulences qu'on croyait durables sombrent tout à coup dans les gaspillages d'un prodigue, les pertes d'un maladroit, ou les inavouables dilapidations d'un polisson.

[1] Les *Euchites.*

IV

Enfin, la prudence chrétienne conseille d'avoir recours à Dieu dans le gouvernement et le soin des fortunes.

Dieu est assez bon pour accepter de nous aider non seulement dans l'œuvre du salut éternel, mais encore dans la poursuite légitime et bien réglée des biens temporels. Il a des bénédictions pour nos entreprises, nos industries, nos labeurs de l'esprit ou des membres, la culture des champs, les exploits du soldat, les recherches des savants.

On les obtient, ces bénédictions, quand on les demande et quand on les mérite. — Or, on les demande par la prière. Notre-Seigneur nous a enseigné à prier dans ce but, quand il nous a fait demander « *notre pain quotidien* ». L'Eglise a renouvelé cette leçon, en rédigeant les formules variées par lesquelles elle appelle sur les intérêts d'ordre profane la protection divine. Et combien de chrétiens pourraient attester que la prière leur a obtenu, dans le maniement de leurs affaires matérielles, des succès humainement inespérés ! — On mérite cette faveur d'en-haut par toutes les vertus chrétiennes, mais spécialement par la probité avec laquelle on gère les choses d'ici-bas. Dieu aime à protéger les honnêtes gens ; et sa protection grandit souvent avec la délicatesse de leur conscience. On la mérite aussi par l'aumône. Car l'aumône est un don fait à Dieu. Celui qui, sur ses gains, prélève des dons de cette sorte associe Dieu, pour ainsi dire, à ses bénéfices. Cette manière de les partager avec lui encourage Dieu à les multiplier. Ainsi l'aumône a-t-elle toujours passé pour un sûr moyen de prospérité. D'où ce mot de S. François de Sales : « Il n'y a rien qui fasse tant prospérer que l'aumône [1]. »

* * *

L'étude que je viens de faire étant souverainement pratique et assez utile pour qu'on tienne à en rapporter des conclusions précises, je crois devoir me résumer avant de finir.

La prudence chrétienne trouve à s'exercer dans la gestion des intérêts matériels comme dans la gestion des intérêts spirituels. Elle oblige les fidèles : — 1° à mettre, dans leur estime et dans leurs désirs, les biens temporels au-dessous des biens surnaturels ; — 2° à se faire, quand leur genre de vie les appelle à administrer ces biens, un devoir de conscience d'une gestion sérieuse, dévouée et attentive ; — 3° à observer, dans cette gestion, les prescriptions et les défenses d'une justice sévère ; — 4° enfin, à s'y assurer, principalement par la prière, la probité et l'aumône, l'assistance et la bénédiction de Dieu.

Et maintenant, au moment d'en finir avec cette grande vertu de prudence chrétienne, qu'il me soit permis d'indiquer rapidement les moyens de l'acquérir. — J'en signalerai trois. Le premier est encore la *prière*. Dieu se flatte, dans les Livres saints, de posséder la prudence au degré suprême. (Prov. VIII, 14). S. Jacques en a conclu : « *Pour l'avoir, il faut la lui demander* » (I, 5). Ne faites donc rien d'important sans avoir imploré ses lumières, pris conseil de son Esprit et imploré son concours.

Je recommanderai, comme second moyen, la *réflexion*. Donnez-vous régulièrement, avant d'agir, le temps de peser les raisons que vous avez de prendre ou de ne pas prendre telle ou telle mesure. Etudiez sérieusement les problèmes qu'elle pose devant vous et qu'elle vous oblige à résoudre. Examinez-les sous leurs différents aspects. Discutez les procédés dont l'emploi s'offre à votre pensée. Prenez partout où il convient les renseignements utiles. Prévoyez les difficultés et les obstacles, et voyez par quels moyens vous pourrez en triompher. Utilisez les leçons de l'expérience et servez-vous du passé pour préparer l'avenir. Mettez-vous aussi en garde contre l'impression du moment, et réagissez contre les fantômes de l'imagination, pour vous en tenir aux réalités vraies. Quand on les discute ainsi, les situations les plus obscures ne tardent guère à s'éclaircir ; et la bonne manière d'agir se présente à l'esprit avec tout le rayonnement qui, d'ordinaire, caractérise et fait reconnaître la vérité.

S'il en était autrement, je veux dire, si vos réflexions personnelles n'allumaient devant vos yeux aucune clarté, il vous resterait une troisième ressource : ce serait de consulter quelque homme sage et compétent. Vous ne pouvez guère, soit dans la gestion de vos intérêts spirituels, soit dans celle de vos intérêts matériels, rencontrer d'embarras dont une compétence voisine de vous ne puisse vous aider à sortir. Ayez recours à elle. Exposez-lui franchement votre situation, et tenez grand compte des conseils qu'elle voudra bien vous donner.

Et maintenant, poursuivez avec une ardeur que rien ne décourage l'essentielle et capitale vertu dont nous avons parlé dans nos derniers entretiens. Je prie la bonté divine de vous aider à l'acquérir et à la mettre en pratique. Ce serait, pour vous, une grâce des plus fécondes et des plus précieuses.

Notre-Seigneur ramenait un jour, dans une parole que l'Evangile rapporte, toutes les perfections du bon serviteur à la fidélité et à la prudence [1]. A vrai dire, le serviteur prudent est toujours fidèle ; car, quand on a Dieu pour maître, rien ne serait imprudent comme de ne lui être pas fidèle. Nous pouvons ainsi regarder la fidélité comme faisant partie de la prudence. C'est dire que la prudence renferme, en elle seule, toutes les vertus ensemble et qu'il nous suffirait d'en bien observer les règles pour être de parfaits chrétiens. Ainsi soit-il.

[1] *Vie dévote*, 3e Part., ch. 15.

[1] *Quis, putas, est fidelis servus et prudens, quem constituit dominus suus super familiam suam ?* (Math., XXIV, 45).

IMPRIMATUR
Lingonis, die 3 augusti 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 11 août 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyrique de S. Mammès. — Quel est le rôle et d'où se tire la gloire de la vie présente, 353.
Pour la fête de S. Augustin. — Les mères et les grands enfants, 356.
Sermons sur des Œuvres. — V. L'Œuvre des Campagnes, 358.
Courtes instructions pour la prière du soir. — XXXII. Fils de David et Fils de Dieu, 361. — XXXIII. Dans la chaire de Moïse, 362.
Varia. — Allocution d'un nouveau curé, 364.
Entretiens sur la vie chrétienne. — LIII. La force chrétienne : sa nécessité, 365.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MAMMÈS [1]

(17 août)

QUEL EST LE ROLE ET D'OU SE TIRE LA GLOIRE DE LA VIE PRÉSENTE

Deus tentavit eos et invenit illos dignos se.
Dieu les a mis à l'épreuve et trouvés digne de lui.
(Sag., III, 5).

Mes frères,

Supposez avec moi qu'un étranger, fort au courant des illustrations profanes, mais ignorant des pratiques et des gloires du christianisme, ait franchi tout à l'heure le seuil de cette enceinte. Au chant des hymnes sacrées, à la riche parure de l'autel et de ses ministres, au concours empressé de tout un peuple, à l'air de fête qui respire sur tous les visages, il a reconnu une grande solennité. — « Qui donc, demande-t-il, qui donc honorez-vous par ce triomphe ? — Nous célébrons la mémoire de S. Mammès. » L'étranger rappelle ses souvenirs ; sa pensée remonte le cours des âges et avec lui la longue liste des noms qu'a glorifiés l'histoire. Il ne lui semble pas que celui de Mammès y ait trouvé place. — « Qu'était cet homme ? reprend-il. Un illustre compatriote ? — Non ! Il a vécu et est mort en Cappadoce. — C'était sans doute un héros, un roi fameux par ses conquêtes, un sage législateur, un grand savant, un de ces êtres surhumains que leurs contemporains appelaient les Pères des peuples, quand ils ne les prenaient pas pour des dieux ? — Non encore ! Il n'a jamais porté une arme ni fait une loi ; il n'a pas gouverné une tribu ni écrit un seul livre. — Mais alors, c'est donc le prestige de sa fortune qui vous en impose ? Comblé d'honneurs, de richesses et de jouissances, il aura paru réaliser l'idéal d'une vie heureuse. Ne se serait-il pas immortalisé par l'excès de son bonheur ? — Non toujours ! Né dans une prison, recueilli comme orphelin, il n'a quitté le secret du foyer que pour l'ombre épaisse des forêts. On ne lui a pas laissé le temps de devenir un homme. Les magistrats de son pays l'ont fait mourir, tout jeune encore, sous les coups du bourreau. »

De telles réponses jettent celui qui questionne dans un étonnement inexprimable : — « Pourquoi donc, après tant de siècles, chantez-vous si hautement ses louanges, s'il n'a été ni un grand homme, ni un homme de génie, ni même un homme heureux ? »

Pourquoi nous célébrons la mémoire de S. Mammès ? Mes frères, je vais le lui dire, et en même temps je vous le rappellerai à vous-mêmes : car encore que nous soyions des chrétiens, il est à craindre que nous ne l'ayons tous plus ou moins oublié. Si notre Saint n'a rien fait de ce qui, aux yeux du monde, consacre une renommée, il a fait tout ce qu'il faut pour mériter à jamais une place d'honneur dans la piété des croyants. Il s'est élevé, non dans l'ordre des choses profanes, mais dans l'ordre des choses morales, à un degré d'intelligence et d'héroïsme qui lui valent l'admiration de la postérité. Il a su enfin, comme d'ailleurs tous nos saints, comprendre le vrai rôle de la vie, et ce rôle, il l'a rempli avec un courage et une fidélité dignes de tous les applaudissements des hommes et de toutes les récompenses de Dieu.

Quel est le vrai rôle de la vie, quel mérite il y a à le bien remplir : voilà la leçon dont je disais tout à l'heure que nous l'avions peut-être un peu oubliée. Comme elle ressort merveilleusement de la vie et de la mort de notre glorieux Patron, lesquelles d'ailleurs n'en contiennent guère d'autres, vous me permettrez de la rappeler aujourd'hui. Ce faisant, j'expliquerai les deux mots que j'ai pris pour texte et que l'Eglise applique aux martyrs : « Dieu les a mis à l'épreuve, dit-elle, *Deus tentavit eos,* » c'est là tout le rôle de la vie présente. « Il les a trouvés dignes de lui, ajoute-t-elle, *et invenit illos dignos se* » : c'en est là tout le mérite.

I

Rien n'est important pour la direction de la vie comme d'en savoir le but et d'en comprendre la raison d'être. Si l'enfant jouissait assez de ses facultés pour procéder avec méthode, dans la carrière où il entre, ce serait là la première chose qu'il demanderait à sa mère. Il va de soi, en effet, qu'il orientera différemment sa marche suivant qu'il se croira telle ou telle destinée. Nous sommes donc ici en présence d'un problème plus pressant à résoudre qu'aucun autre. C'est aussi le plus grave de tous : car en pareille matière une solution fausse peut entraîner d'effroyables conséquences.

Tous les hommes ne l'ont pas résolu de la même façon. Cependant leurs réponses peuvent toutes se ramener à deux principales.

1. Je mentionnerai de prime abord celle au sens de laquelle la vie présente ne relève que d'elle-même. A l'en croire, cette vie porte en soi sa propre fin, et dans les biens dont elle dispose sa propre raison d'être. Elle n'a rien à préparer, car tout

[1] Titulaire de la cathédrale et Patron du diocèse de Langres.

finit avec elle. Toutes les destinées humaines sont renfermées en deçà du tombeau. — Cette solution, vous l'avez deviné, est la solution des incrédules. Est-ce de bonne foi qu'ils la donnent, et croient-ils réellement qu'il n'y a point de vie future ? Ou bien ne se sont-ils pas fait volontairement illusion, afin d'écarter un frein et de s'assurer la liberté de pécher sans remords ? Je ne le discuterai point. Toujours est-il que cette manière de comprendre la vie leur donne une entière liberté d'en disposer à leur guise et de la consacrer, quand ils le peuvent, à la jouissance et au plaisir. S'il n'y a point d'éternité pour récompenser ceux qui se mortifient et punir ceux qui se satisfont, c'est folie de se mortifier et sagesse de se satisfaire. L'existence, sans doute, y perd en dignité, mais qu'elle devient agréable et commode ! « Je joue avec la vie, écrivait un fameux incrédule : c'est la seule chose à quoi elle soit bonne [1]. » Et avant lui : « Tressons à nos fronts des couronnes de roses, disaient les païens, avant que ces fleurs ne se flétrissent ; promenons par toute la terre le spectacle de nos fêtes voluptueuses. » (Sag., II, 8-9). D'autres mettaient dans les honneurs ou les richesses le terme de leurs destinées ; pour eux la vie n'était, comme dit le Sage, qu' « une partie de jeu, *lusum vitam nostram* » (Sag., XV, 12), où il s'agissait uniquement de vaincre et de gagner le plus possible. Ce jeu, il faut l'ajouter, n'a pas toujours été sans déceptions. L'on a souvent vu ceux qui perdaient le prendre en dégoût : « Je ne veux plus vivre ! » s'écriait au commencement du XVIIIe siècle une princesse lassée de jouir [2], et qu'attendait cependant l'un des trônes les plus glorieux de toute l'Europe. Combien d'autres avant elle avaient fait entendre la même plainte, et combien l'ont répétée depuis ! Il en est même qui ont mis ce mot à exécution et qui se sont tués de désespoir : pareils à ces joueurs emportés qui mettent fin brusquement à la partie quand leur humeur ou le sort les trahit et qu'ils cessent de s'amuser ou de gagner.

Jetez, je vous prie, un regard autour de vous, et dites-moi si cette première manière de comprendre notre séjour ici-bas n'est point maintenant à l'ordre du jour ! Jeunes gens qui, sans y regarder, laissent libre cours à leurs passions ; hommes mûrs dont la soif de l'or ou l'ambition paraissent vraiment insatiables ; se croient-ils, les uns et les autres, créés pour autre chose que pour amasser et pour jouir ? A eux tous, ils reproduisent trait pour trait le tableau que je viens de tracer. Il n'y manque pas même l'ombre odieuse du dégoût, du désespoir et de la mort volontaire. Jamais, depuis l'établissement du christianisme, l'on n'avait vu autant d'hommes déçus et découragés, ni compté autant de suicides...

Eh bien ! non, la vie n'est pas ce qu'ils pensaient ! Elle a un autre rôle, plus utile et plus noble ; et en le démontrant, nous ne remplissons pas seulement un devoir d'apostolat religieux, nous faisons encore, — on le comprendra pour peu qu'on ait sondé la plaie dont nous venons de parler, — nous faisons une œuvre de préservation sociale.

2. La terre où nous sommes placés, — et voici la seconde réponse au problème de la destinée, — la terre où nous sommes placés n'est point notre séjour définitif, mais seulement un lieu d'épreuve. Le temps que nous y passons nous conduira, suivant les œuvres dont nous le remplirons, à un lieu plus heureux ou plus triste dont nous ne sortirons jamais. En d'autres termes, nous aurons une autre vie, éternelle et sans fin, que celle-ci a pour mission de préparer et dans laquelle nous entrerons par la mort.

Cette solution est la solution chrétienne. L'Ancien Testament l'avait donnée avant le Nouveau ; toutes les religions l'enseignent, aussi bien que la nôtre. L'esprit humain l'impose, comme l'Esprit de Dieu : car la sagesse des philosophes l'avait devinée et tenue pour certaine, en dehors même des révélations divines. Elle s'impose ainsi avec une incomparable autorité. Nos instincts les meilleurs lui rendent témoignage : celui qui nous persuade de notre propre immortalité, celui qui nous montre en Dieu le Juge de nos actes, celui qui nous fait croire à des récompenses et à des punitions destinées à suivre la mort. — Elle seule aussi nous explique d'une façon satisfaisante l'état présent des choses. Tout, en effet, ici-bas est manifestement combiné pour servir d'épreuve. Rien n'y est tranché, comme il conviendrait à un état définitif ; tout y est indécis et mélangé, de manière à laisser à l'homme la liberté de se porter à son gré vers le bien ou vers le mal. Tel est cet alliage de vices et de vertus, de viles passions et d'aspirations généreuses, dont nous sommes pétris. Tel ce conflit de tentations infernales et d'inspirations célestes qui se disputent notre cœur. Tel ce jour mêlé d'ombres où flotte toute vérité. Tel enfin ce mélange de plaisir et de douleur que porte avec elle toute œuvre bonne et toute œuvre mauvaise. Rien n'est assez fort, dans le monde où nous vivons, pour attirer irrésistiblement notre cœur, ni assez satisfaisant pour le retenir toujours. Qu'on se donne au bien ou qu'on se donne au mal, il se produit toujours certains mouvements de retour auxquels il faut résister pour ne point revenir sur ses pas : preuve évidente du caractère provisoire de cette vie ; signe incontestable qu'elle n'est pas un terme, mais une préparation ; preuve certaine que nous y sommes à l'épreuve.

Il n'y a pas encore longtemps, l'un des jouisseurs dégoûtés dont je parlais tout à l'heure écrivait un livre pour se demander : « La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? [1] » — La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? Non, si elle n'est qu'une courte et vaine partie de jeu. Mais si elle a pour but de préparer une éternité, si elle a pour mission de faire

[1] Voltaire (dans Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. XIII, p. 9).

[2] Charlotte de Brunswick, femme du fils de Pierre le Grand de Russie.

[1] *Is life worth living ?* par W. H. Mallock, Londres 1879 ; trad. fr. *Vivre : La vie en vaut-elle la peine ?* par Salmon, in-8, Didot, 1882 (traduit aussi la même année par le P. James Forbes).

de nous des élus, et de nous mériter une part du bonheur même de Dieu, si enfin elle est une épreuve grave et solennelle, avec la vertu pour moyen, la grâce pour secours, le démon pour ennemi, le Très-Haut pour juge, le ciel et l'enfer pour sanction : oh ! alors, oui, elle vaut la peine d'être vécue et bien vécue. — On demandait un jour au fameux peintre grec Zeuxis pourquoi il apportait tant de soin à ses tableaux. « C'est, répondit-il, que je prétends faire des œuvres durables : je peins pour l'éternité. » Si nous comprenons le rôle de la vie présente, nous aussi nous mettrons dans nos œuvres toute la puissance de bien faire dont nous sommes capables. Pourrions-nous ne prendre pas au sérieux des actions dont les conséquences ne finiront jamais et qui auront leur contre-coup dans l'éternité ?

Vivre de la sorte, je pourrais l'ajouter, m. f., nous demandera bien des vertus ; mais j'aime mieux dire que cela nous couvrira de gloire.

II

L'un des sages du siècle d'Auguste, parlant d'un homme mis à l'épreuve, l'estimait un spectacle digne de Dieu : « *Ecce par Deo spectaculum, vir cum adversis compositus*[1]. » Quand il s'agit de l'épreuve de la vie, quand elle est supportée sans défaillance, quand on y tient bravement tête à l'ennemi, et qu'on y remporte la victoire, le mot du sage n'est pas exagéré. Dieu lui-même se l'était approprié : vous l'avez vu dans les paroles de mon texte, « il trouve le vainqueur digne de lui : *invenit illos dignos se.* »

Notre nature est ainsi faite que les biens sensibles et présents lui semblent d'instinct préférables aux biens futurs et immatériels. C'est une suite, sans doute, de la prépondérance acquise par la chair sur l'esprit, lors de notre déchéance. Mais cette triste suite du péché originel se fait sentir partout. Si le paresseux, pour ne pas interrompre le repos d'aujourd'hui, sacrifie les récoltes de demain ; si le déserteur aime mieux fuir les balles de l'ennemi que de courir à la gloire, et ainsi du reste, n'en cherchez point d'autre cause. C'est là aussi ce qui jette tant d'hommes dans l'erreur relativement à l'emploi de la vie. Les promesses de l'éternité sont d'un prix incomparable ; auprès d'elles tous les biens du temps ne sont qu'un vrai néant. Mais ils ont sur elles le double avantage d'être présents et de tomber sous les sens ; on les touche et on les voit, et on en jouit sans délai. Leur puissance de séduction en devient formidable ; si bien que pour lui résister victorieusement, pour sacrifier ces jouissances dont les charmes fascinent les yeux et qui s'offrent aujourd'hui même, à des devoirs dont la récompense échappe aux regards et ne se donnera qu'après la mort, il faut une foi, une confiance, un courage vraiment héroïques.

Mais un exemple le fera mieux comprendre.

Le jeune martyr que nous fêtons aujourd'hui était issu d'une famille illustre et opulente. Ses aïeux, avant d'être chrétiens, avaient joui de tous les agréments que peuvent donner à l'existence les honneurs et la fortune. Leur conversion avait détaché de la terre et relevé vers le ciel leurs aspirations et leurs désirs. Elle ne devait pas tarder à appeler sur eux les rigueurs du pouvoir. Théodote et Rufine, père et mère de notre Saint, furent jetés en prison. Ils y moururent tous les deux, laissant orphelin leur fils tout jeune encore. Une pieuse et riche matrone, Amia, le recueille et l'élève comme son propre fils. Il atteignait sa quinzième année quand elle mourut, après l'avoir institué seul héritier de tous ses biens. Le voilà donc, à la fleur de la jeunesse, pourvu d'un grand nom, à la tête d'une fortune immense, l'héritage d'Amia ayant doublé le patrimoine qu'il avait reçu de ses ancêtres, débarrassé enfin de toute surveillance et complètement maître de ses destinées ! S'il regarde autour de lui, tout l'invite à jouir de la vie ; les jeunes gens de son âge le font sans scrupule, et ils se conforment en cela à l'exemple universel. S'il consulte son propre cœur, il n'est pas sans en recevoir la réponse des passions naissantes, altérées de plaisir ; la réponse des considérations humaines, si habiles à colorer les défaillances ; la réponse des instincts, toujours avides de repos et de bien-être.

Quelle tentation !... Vous rendez-vous compte de ce qu'elle avait de séduisant, d'entraînant, d'irrésistible ? Tous les biens et toutes les voluptés de la terre sont là ; Mammès n'a qu'à étendre la main pour les saisir ; et cela à quinze ans !... On lui a bien dit, c'est vrai, qu'il y aura pour lui une autre vie, dont celle-ci doit être une préparation ; on lui a dit que les passions satisfaites compromettent l'éternité et que la vertu seule la rend heureuse ; on lui a dit que le sacrifice des joies d'ici-bas recevra là-haut son salaire... Mais cette doctrine est-elle bien certaine ? Cette vie future avec ses récompenses et ses peines, existe-t-elle ? N'est-ce point folie de se rendre malheureux dans le présent, au profit d'un avenir qui n'arrivera peut-être jamais ?... Encore une fois, quelle tentation ! Une foi moins ferme, un cœur moins fort y eussent succombé. Supposez, en place de Mammès, l'un de ces jeunes gens pour qui le rôle de la vie présente se borne à jouir, ou qui simplement ne sont pas bien sûrs du contraire : il eût saisi, au lieu de la repousser, la coupe voluptueuse qui s'offrait à ses lèvres ; il eût recueilli avec empressement le double héritage de Théodote et d'Amia ; il eût repris le genre de vie agréable et commode des ancêtres païens ; et s'il eût pensé quelquefois à son père et à sa mère morts pour la foi du Christ, c'eût été pour déplorer leur conversion, leur vie mortifiée et leur triste mort pour une chimère !...

La tentation devait devenir plus pressante encore. Arrêté lui-même comme chrétien et envoyé à l'empereur, Mammès reçut du prince l'accueil le plus flatteur. Aurélien lui fit de magnifiques promesses : « Si tu veux sacrifier aux dieux, lui dit-il, tu seras avec nous le premier dans notre palais, tu jouiras de toutes les délices de l'empire, tu seras

[1] Sénèque.

comblé de gloire. » Puis, passant aux menaces : « Si tu ne veux pas écouter mes conseils, je te condamnerai aux plus affreux supplices ; les hommes te déchireront avec des ongles de fer, et les bêtes avec leurs dents ; et pour finir, tu seras la proie des flammes. » Quel combat dut alors se livrer dans le cœur du jeune homme ! Quel conflit effroyable entre la crainte des supplices et de la mort et la crainte de déplaire au Christ ! Voilà des luttes d'ordre moral auprès desquelles les travaux des guerriers semblent mesquins ! Voilà le spectacle digne de Dieu dont parlait le sage : *Ecce par Deo spectaculum !*

Il en est digne surtout quand il se termine par la victoire. — S. Mammès croyait trop fermement à l'éternité pour céder soit aux promesses, soit aux menaces. Il lui avait sacrifié son bien-être ; il lui fera encore, sans hésiter, le sacrifice du sang. C'est notre rôle ici-bas de mériter l'éternité bienheureuse, non seulement par la vie, mais encore par la mort. S. Mammès remplira ce rôle jusqu'au bout ; le coup qui lui ôtera la vie, en mettant le comble à son héroïsme, consacrera sa victoire et lui vaudra, avec les récompenses de Dieu, toutes nos acclamations et toutes nos louanges.

* * *

C'était le souhait d'un Sage que chacun pût recommencer sa propre vie, comme un écrivain recommence un livre. Il lui semblait qu'une seconde édition de cet ouvrage serait parfaite : les omissions, pensait-il, seraient réparées, les fautes corrigées, tout le sujet mieux compris et mieux traité. — Recommencer sa vie, en ce sens qu'on reviendrait sur terre après la mort, ce n'est point chose possible. L'éternité nous saisit quand nous sortons de ce monde, et il faut, pour qu'elle relâche un de ses prisonniers, un miracle dont la puissance divine ne se montre guère prodigue. — Il est possible, cependant, avant la mort, de recommencer sa vie, c.-à-d. d'en changer la direction, et quand on s'est trompé sur le rôle qu'elle devait remplir, de la ramener à l'accomplissement de sa véritable mission.

C'est là ce à quoi l'exemple du grand martyr dont nous célébrons la fête nous engage tous aujourd'hui. Vous donc qui aviez cru que la vie était faite pour jouir, détrompez-vous : elle est faite pour mériter. Laissez là vos plaisirs et revenez à la vertu. — Vous aussi qui, sans tomber dans une erreur si complète, n'avez cependant pas observé dans son entier la vérité, corrigez-vous aussi. Il ne faut point essayer d'allier ensemble la satisfaction des passions et l'accomplissement du devoir. Il y a un choix qu'il faut savoir faire entre le monde et Dieu, car jamais personne n'a pu contenter ces deux maîtres ensemble. — Faisons donc tous, mes frères, faisons du temps une préparation à l'éternité : c'est le seul moyen de rendre notre vie vraiment honorable et vraiment glorieuse et de nous mériter les récompenses divines, *invenit illos dignos se.* Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINT AUGUSTIN

LES MÈRES ET LES GRANDS ENFANTS

Mes frères,

C'est aujourd'hui la fête de S. Augustin, et le souvenir de ce Saint se lie si intimement au souvenir de sa mère sainte Monique que je veux ce matin, à l'occasion de sa fête, m'adresser spécialement aux mères. Néanmoins les sœurs, les frères, les parents en un mot et les enfants eux-mêmes pourront apprendre de mes paroles quelle doit être leur sollicitude pour la conversion des pécheurs auxquels le sang les unit.

Quand on lit le touchant récit de la conversion de S. Augustin, l'on remarque avec admiration qu'elle fut avant tout l'œuvre de sa mère. Il avait, quand il se rendit à la grâce, près de trente-trois ans accomplis. Il n'était plus dans ce premier âge auquel les mères s'occupent assidûment de leurs fils. Sainte Monique cependant l'avait poursuivi jusque-là de ses instances, de ses industries, de ses larmes et de ses prières. Elle l'eût poursuivi, s'il l'eût fallu, plus longtemps encore. Elle avait compris qu'une mère est toujours mère, et qu'elle doit à l'âme de ses fils devenus grands la même sollicitude que quand ils étaient petits.

Il y a là un devoir que nous voudrions faire comprendre, nous aussi, à toutes les mères. Elles nous permettront d'attirer sur lui, ce matin, leur plus sérieuse attention. Je le *rappellerai* donc, puis j'indiquerai *par quels moyens* elles peuvent l'accomplir.

I

Je me plais, avant tout, à rendre hommage au zèle de presque toutes nos mères pour l'éducation de leurs jeunes enfants. Si, dans certaines classes inférieures de la société, le premier âge, livré à lui-même, peut à son gré s'éloigner du foyer paternel, fréquenter les mauvaises compagnies, déserter les offices religieux et les bancs du catéchisme, il n'en va point ainsi dans les familles chrétiennes. Là, les regards maternels restent fixés sur l'enfant et le suivent partout ; une vigilance continuelle et qui ne passe sur rien, l'oblige à éviter le mal et à se former aux saintes pratiques de la vertu chrétienne. Que de fois nous avons admiré le dévouement des mères à cette œuvre divine, et appelé sur leurs efforts la bénédiction du ciel !

Ce dévouement et ces efforts doivent-ils durer longtemps ? Ne devraient-ils pas même durer toujours ?

Les préjugés du monde tendent à faire croire que non. Ils insinuent qu'un temps vient où l'enfant ne relève plus de ses parents, mais de lui seul. La jeune fille, par le fait même des exigences sociales, restera plus longtemps sous le joug ; et tant qu'elle demeurera au foyer domestique, la mère l'environnera de sa vigilance et de sa sollicitude. Mais le jeune homme, plus impatient et plus fou-

gueux, revendiquera bien plus tôt la liberté de faire comme les autres. Ne serait-ce pas une honte pour lui de supporter encore, quand il a grandi, la domination de l'autorité maternelle ? Il suit de là que vos fils, en sortant de l'enfance, et vos filles, en passant sous le toit d'un époux, croient avoir conquis vis-à-vis de vous, surtout dans les choses de la conscience, une entière liberté. Cette prétention, il faut le dire, a paru acceptable à bien des mères ; elle n'a pas, en tout cas, soulevé toutes les résistances qu'elle aurait dû rencontrer. Ainsi est-il peu à peu passé dans l'esprit public qu'avec l'âge une génération nouvelle devient indépendante des générations précédentes, et n'a plus à recevoir d'elles ni avertissements, ni reproches, ni leçons. Quelle mère de famille oserait parler du salut à ses fils devenus des hommes, reprendre les écarts de leur conduite, les presser de remplir leurs devoirs religieux, comme elle le faisait quand ils étaient jeunes ? Cela paraîtrait déplacé ; on regarderait cette ingérence comme un empiétement et on la repousserait comme une tyrannie.

Cependant une mère est toujours mère, et quelque soit l'âge ou le rang de ceux à qui elle a donné le jour, les devoirs de la maternité, s'ils subissent quelques changements, ne disparaissent jamais. Quand ses enfants fondent un foyer distinct, ils recouvrent bien, c'est vrai, la libre gestion de leurs intérêts particuliers ; aussi serait-il abusif de prétendre au gouvernement de leur ménage ou de leurs affaires. Mais, au point de vue de la conduite morale, ils demeurent toujours dans une certaine subordination vis-à-vis de leurs parents. Ceux-ci, sans doute, ne commanderont pas, comme autrefois ; mais ils ont toujours le devoir de s'intéresser à eux et le droit de leur donner des conseils.

Ce droit et ce devoir résultent du fait que je viens d'énoncer : le fait d'une maternité qui demeure toujours et ne cesse jamais d'exister. Il sera éternellement vrai qu'un tel, une telle, malgré leur âge et leur situation, sont vos enfants ; donc il sera éternellement vrai que vis-à-vis d'eux vous possédez les droits et portez les devoirs de la maternité. Qui s'intéressera à leur salut, si ce n'est vous ? Qui pleurera sur leurs fautes, qui priera pour leurs âmes, qui leur donnera conseil, si ce n'est vous ? Une mère doit toujours aimer : donc elle doit toujours s'inquiéter de ce qu'il y a de plus précieux dans celui qu'elle aime : l'état de la conscience, l'honorabilité de la vie, les garanties de salut éternel. Et si elle le doit, n'est-ce pas pour elle une responsabilité d'y manquer ? Dieu, dont l'Ecriture nous dit qu'il demandera à chacun compte du prochain, Dieu ne demandera-t-il pas compte à une mère de la perte de ces âmes auxquelles l'unissaient des liens si étroits et si bien faits pour donner autorité ?

Je sens que je vais ici contre une des plus chères préventions de notre siècle. Il se hâte d'affranchir les enfants de la tutelle des parents. Il met une certaine emphase à dire aux premiers qu'une fois devenus grands, ils ne relèvent plus des seconds. A l'entendre, il semble qu'une fois la première enfance écoulée les père et mère n'ont plus de droits sur leurs fils, et que toute leur prérogative consiste à payer sans mot dire leurs folles dépenses ou à leur préparer un héritage aussi opulent que possible. — Mais telle n'est pas, il s'en faut, la notion chrétienne de la paternité. Sachez-le, mères qui m'écoutez : vous êtes à perpétuité, sauf les différences motivées par le progrès de l'âge et les changements de situation, les tuteurs et les conseillers de vos enfants. Qu'ils le veuillent ou non, vous avez sur eux une certaine autorité. S'il leur plaît de s'insurger contre elle, ne répondez pas à cette révolte par une abdication. Vous êtes, comme les patriarches, vous êtes pour la vie toute entière, à un certain degré, les chefs de la famille. Vous pouvez faire des observations, encourager, avertir et reprendre. Usez de votre droit avec discrétion et sagesse, soit ; mais usez-en avec courage et fermeté. Vous n'êtes plus, comme auparavant, en situation de châtier les désobéissances ; mais vous ne pouvez pas non plus, sans manquer à une obligation rigoureuse, garder sur les désordres des vôtres un silence que les coupables prendraient pour une sorte de tolérance. Si la parole, si la prière, si l'expiation restent vos seules armes, il faut les employer.

Mais déjà je touche aux moyens à l'aide desquels vous pouvez, quand vos fils sont des hommes, les ramener à Dieu.

II

Il est clair qu'il faut procéder avec des hommes autrement qu'avec des enfants. L'âge mûr, et même l'adolescence, n'obéissent pas aux mêmes mobiles que la première jeunesse. Quand une mère a lieu d'exercer, sur des fils ou des filles devenus grands, le devoir de correction inhérent à sa maternité, il faut qu'elle emploie une méthode autre que celle dont elle se servait quand ils étaient jeunes.

Cette méthode lui prescrit une double action ; la première s'adresse à Dieu, la seconde à l'enfant.

Auprès de Dieu, la mère intercédera par ses prières, ses expiations, ses larmes. Elle implorera pour ses coupables le pardon et la grâce de Dieu, elle réparera leurs fautes, elle les pleurera. C'est là une manière d'être mère non moins douloureuse que la première, et qui demande une force d'âme non commune. Peu de femmes l'emploient ; on n'en voit guère aujourd'hui pleurer sur les péchés de leurs familles et s'offrir pour elles en sacrifice expiatoire. Mais celles qui ont ce courage acquièrent auprès du Père des miséricordes des mérites inestimables et un puissant crédit. Il est rare que leur intercession ne soit pas tôt ou tard exaucée. Le vieil évêque qui disait à sainte Monique, en la voyant pleurer sur Augustin : « Le fils de tant de larmes ne saurait périr ! [1] » n'a pas seulement parlé pour elle : il a exprimé une loi générale, à laquelle l'histoire, après tant de siècles, n'a peut-être pas encore signalé une seule exception.

[1] *Confess.*, lib. III, c. 12.

Auprès de l'enfant, la mère doit agir à l'aide des remontrances et des conseils. Ce n'est pas qu'il faille sermonner sans discernement, à temps et à contre-temps. Ce serait le moyen de faire échouer toute l'entreprise. Mais il faut, en choisissant l'heure opportune, faire entendre, discrètement comme sans faiblesse, les paroles convenables ; non pas des paroles amères, mais des paroles où la bonté, la raison, la foi s'expriment ensemble, sans exagération et sans colère. Quand on parle à des enfants, l'on commande et l'on défend ; quand on parle à des grandes personnes, on raisonne et on persuade. La persuasion, voilà le grand moyen de gouverner les hommes ! — Bien des mères se demandent comment elles pourraient s'y prendre pour éloigner de tel désordre ou de tel danger leurs fils ou leurs filles, qu'autour d'eux tout excite et provoque. Il n'y a qu'une bonne manière : c'est d'amener ces jeunes hommes, ces jeunes filles, à s'interdire d'eux-mêmes la faute ou la témérité dont il s'agit. S'ils veulent aller au mal, vous ne pourrez pas les en empêcher ; il faut tâcher de leur ôter la volonté d'y aller. Vous n'avez plus le pouvoir de leur faire observer une défense venue de vous ; déterminez-les à se la prescrire eux-mêmes. — Ce n'est point là, je le sais, chose facile. Cependant, quand il s'agit d'un enfant à qui sa mère a su inspirer le respect de ses leçons, il est possible d'en venir à bout. La crainte de lui déplaire s'ajoutera aux exigences de la conscience ; la voix de la piété filiale s'unira à la voix du devoir. Peut-être ne seront-elles pas obéies dès le premier mot ; un temps viendra cependant où la mère, si elle ne prend pas son parti des désordres de son fils, verra celui-ci ne plus fermer l'oreille à ses conseils. Oh ! alors, qu'elle sache profiter, pour parler, des instants où les passions sont moins violentes et où l'âme, dégoûtée du mal, n'attend qu'une heureuse influence pour se retourner vers le bien.

* * *

Je prie Dieu, en terminant, qu'il inspire à toutes les mères la volonté de s'intéresser, comme je l'ai dit, à la sanctification de leurs enfants, non seulement quand ils sont jeunes, mais toujours. Je demande à sainte Monique de mettre dans leur cœur, à la vue des fautes de leurs Augustins, les angoisses, les désirs, le courage et l'adresse qui furent autrefois les siens. Je conjure S. Augustin de disposer les fils à céder docilement à cet aimable apostolat des mères. Si ces prières étaient exaucées, nous n'aurions plus sous les yeux ce triste spectacle de pécheurs et de pécheresses dont les mères vivent encore et qui n'en reçoivent ni ces observations, ni ces remontrances, ni aucun de ces secours dont la puissance a tiré du plus profond des abîmes le grand Saint que nous fêtons aujourd'hui. Oui, c'est là un triste spectacle, car la faute des parents s'y ajoute à la faute des enfants. Quand on nous dit : « Tel homme, telle jeune fille, telle femme ont abandonné les pratiques religieuses ou sont tombés dans le désordre, » et que nous demandons : « Ont-ils encore leur mère ? » si l'on nous répond : « Ils ne l'ont plus, » c'est pour nous une sorte de soulagement, car la chute nous paraît plus explicable. Mais quand on nous répond qu'ils ont encore leur mère, et que nous voyons le désordre durer, sans qu'elle fasse l'impossible pour y mettre fin, alors nous éprouvons une déception douloureuse, et cet abandon des devoirs les plus sacrés de la maternité nous paraît comme l'un des symptômes les plus tristes par lesquels on peut juger du malheur des temps...

Au contraire, que toutes les femmes soient des Moniques : tous les fils resteront chrétiens ou le redeviendront ; les plus mauvais feront des Augustins. Ainsi soit-il.

SERMONS SUR DES ŒUVRES

V

L'ŒUVRE DES CAMPAGNES [1]

Ecce dico vobis : Levate oculos vestros, et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem.

Voici que je vous dis : Levez les yeux et voyez ces campagnes, elles blanchissent déjà pour la moisson. (Jean, IV, 35).

Mes frères,

Au commencement du XIXe siècle, au sortir de la Révolution, il n'y avait plus en France que des ruines au point de vue moral et religieux.

Des hommes remarquables, des constructeurs de génie se levèrent pour réparer ces ruines. Tour à tour, les communautés religieuses qui sont la gloire et l'ornement de l'Eglise ressuscitèrent ou prirent naissance.

Toutefois, malgré le zèle déployé, les villes surtout et les grands centres ruraux furent presque seuls à profiter de ces œuvres de relèvement et de restauration, de telle sorte qu'au milieu du XIXe siècle un très grand nombre de paroisses rurales se trouvaient encore, au point de vue moral et religieux, dans la détresse la plus complète.

Un saint prêtre, M. l'abbé Vandel, frappé de cet état lamentable, résolut d'y apporter remède et dans ce but conçut l'idée d'une Association destinée à recueillir des aumônes pour évangéliser les campagnes déshéritées, au moyen de missions. Les premières aumônes recueillies furent celles d'une pauvre servante bretonne, — je regrette de ne pas pouvoir livrer son nom à votre vénération, — qui remit toutes ses économies et qui, par le don de mille francs, jeta les premiers fondements de l'Association.

Un peu plus tard, M. l'abbé Vandel ayant conquis les sympathies et la collaboration de Mme la comtesse de La Rochejaquelein, organisa, de concert avec elle, l'Association sous le nom d'*Œuvre*

[1] Le siège de l'Œuvre est 2, rue de la Planche, Paris 7e.

des Campagnes, en 1854. L'Œuvre fit de rapides progrès et compta bientôt parmi ses adhérents les membres les plus distingués de l'aristocratie française.

Par des rescrits du 27 janvier 1863, du 19 juillet 1890 et du 14 juillet 1900, les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII ont loué cette Association et ont daigné accorder à tous ses membres de nombreuses indulgences tant plénières que partielles. Et Léon XIII, par un bref du mois d'avril 1892, l'érigea en archiconfrérie.

* * *

Tout contribue donc à nous montrer l'excellence de l'Œuvre des Campagnes. *Son objet* d'abord, son but, qui est la propagation de la foi dans les paroisses pauvres des campagnes, et par suite le salut d'un nombre incalculable d'âmes abandonnées. En second lieu, l'*approbation* qu'elle a reçue des évêques de France, les louanges et les faveurs dont elle a été comblée par le Saint-Siège. Son *caractère national* ensuite : car le caractère particulier de l'Œuvre des Campagnes, c'est qu'elle consacre uniquement aux paroisses de notre pays les ressources qui sont mises à sa disposition par le zèle des âmes charitables, et jamais elle ne les emploie hors de France. Elle est donc une Œuvre éminemment française et nationale, en même temps qu'elle est une Œuvre de préservation sociale. Par là elle se distingue de l'Œuvre de S. François de Sales, qui est beaucoup plus générale et offre des secours non seulement aux paroisses de France, mais aussi aux paroisses d'autres pays catholiques.

Mais ce qui par-dessus tout nous montre l'excellence de l'Œuvre des Campagnes, ce sont les grands et nombreux services qu'elle rend aux paroisses, aux prêtres du ministère paroissial, à Notre-Seigneur et à l'Eglise, à la France, enfin et surtout aux Associés eux-mêmes.

1. Oui, l'Œuvre des Campagnes rend de grands services aux paroisses, en allant y visiter une infinité d'âmes indifférentes et en quelque sorte matérialisées, en les secouant de leur torpeur, en les arrachant à la matière. Que d'âmes en France, grâce aux missions payées par l'Œuvre des Campagnes, sont évangélisées ! Que d'âmes leur doivent la lumière, la force, la conversion, le salut ! La mission : c'est elle qui ramène à la pratique des devoirs religieux ceux qui les avaient oubliés, elle qui affermit dans le bien et améliore ceux qui sont déjà bons, elle qui fait cesser les scandales, provoque les réconciliations et les restitutions, répare les sacrilèges. Aussi je ne m'étonne pas que le nouveau Code ecclésiastique promulgué par S. S. Benoît XV en 1917 ait prescrit à tous les curés de faire donner une mission dans leurs paroisses au moins tous les dix ans.

L'Œuvre des Campagnes rend encore de grands services aux paroisses en aidant à y fonder, en y soutenant les écoles chrétiennes, les bibliothèques paroissiales, en y répandant des objets de piété, en permettant de fonder ou de soutenir les œuvres de persévérance, comme les patronages de jeunes gens ou de jeunes filles.

Enfin, l'Œuvre des Campagnes rend de grands services aux paroisses, en s'efforçant de faire de ses Associés des apôtres, en leur recommandant par conséquent de travailler dans chacune de leurs paroisses à la préservation de l'enfance, à la conversion des âmes par toutes les industries du bien que la charité chrétienne peut enfanter.

2. Mais l'Œuvre des Campagnes ne s'intéresse pas seulement aux fidèles ; elle a songé aussi aux prêtres du ministère paroissial. Elle sait qu'en aidant les pasteurs à devenir plus saints, plus savants dans cet art des arts qu'est le gouvernement des âmes, elle en fera, par une conséquence nécessaire, des pasteurs dont le ministère sera plus fécond, car il n'est rien qui donne de l'ascendant aux prêtres sur les âmes comme la prudence, la sainteté et la science. Dans ce but, l'Œuvre des Campagnes publie pour les prêtres des documents périodiques de ministère paroissial et des billets de retraite spécialement rédigés pour eux ; pour eux elle a une bibliothèque sacerdotale, dont les ouvrages sont prêtés moyennant une faible rétribution : avantage de grande importance en ce temps où les livres coûtent si cher et où les prêtres ont si peu de ressources !

3. Ce que je viens d'exposer vous fait comprendre, mes frères, quels grands services l'Œuvre des Campagnes rend à Notre-Seigneur et à l'Eglise. Par elle, en effet, Notre-Seigneur est plus connu, moins offensé, mieux aimé et mieux servi ; par elle, son règne est procuré. Par elle, l'Eglise catholique est consolée au milieu des larmes qu'elle répand sur la perte de tant d'âmes ; par elle, sa mission d'instruire, de conduire les âmes au ciel est facilitée ; par elle, ses ennemis, au lieu de triompher, sont parfois obligés de s'avouer vaincus.

4. L'Œuvre des Campagnes rend aussi de grands services à la France, en s'efforçant d'y maintenir, d'y propager la foi. « Si j'avais dans les mains le bienfait de la foi, je les ouvrirais sur mon pays. Pour ma part, j'aime cent fois mieux une nation croyante qu'une nation incrédule. Une nation croyante est mieux inspirée quand il s'agit des œuvres de l'esprit, plus héroïque même quand il s'agit de défendre sa grandeur. » Ces paroles sont d'un homme d'Etat dont vous connaissez la célébrité, M. Thiers. A Clovis qui lui demandait combien de temps devait durer son royaume, S. Remi répondit : « Autant de temps que la religion et la justice y fleuriront. » En travaillant à faire fleurir en France la religion et la justice, l'Œuvre des Campagnes rend donc à notre patrie bien-aimée le plus grand service qui puisse lui être rendu : elle travaille à sa durée et à sa grandeur.

5. Mais je vous ai dit, mes frères, que c'est à ses Associés que l'Œuvre des Campagnes rend surtout des services inappréciables, à eux qu'elle procure les avantages les plus précieux.

a) Le premier, c'est de leur donner l'occasion, la

facilité de gagner un très grand nombre d'indulgences tant plénières que partielles, au moyen desquelles ils peuvent satisfaire à la justice divine, par suite éloigner d'eux ici-bas les maux temporels et échapper dans la vie future aux flammes si terribles du purgatoire, ou délivrer de ces flammes les âmes de leurs parents, de leurs bienfaiteurs et amis. Il serait trop long de vous en donner ici le catalogue ; mais je sais qu'à moins d'être d'une indifférence et d'une ignorance coupables en fait des choses religieuses et spirituelles, tout chrétien, toute chrétienne comprend et apprécie la grandeur de ces avantages mis, à si peu de frais, à leur disposition.

b) Le second avantage, c'est que l'Œuvre des Campagnes offre à ses Associés l'occasion, le moyen, la facilité d'acquérir un très riche trésor de mérites. « L'aumône de l'homme est devant Dieu comme un sceau, il conserve le souvenir du bienfait de l'homme comme la prunelle de l'œil, » disent nos Livres saints (Eccli., XVII, 18). Or, si cela est vrai de l'aumône corporelle, c'est bien plus vrai encore de l'aumône spirituelle faite par les Associés de l'Œuvre des Campagnes. Par la cotisation modique qu'ils donnent à l'Œuvre, les Associés, en effet, convertissent au moyen des missions les âmes délaissées des pauvres campagnards ; ils préservent, au moyen des écoles et des patronages chrétiens, l'enfance et la jeunesse ; ils combattent l'erreur, le mensonge, ils répandent la lumière et la vérité par les bibliothèques paroissiales, par la diffusion de la bonne presse.

Que de mérites à peu de frais, et quelles belles récompenses leur sont réservées dans le paradis du bon Dieu ! « Ils brilleront, disent nos Livres saints, comme des étoiles dans le firmament. »

c) Et ce n'est pas tout encore : grâce aux liens qui unissent les Associés entre eux, tous ont part aux mérites, aux bonnes œuvres de chacun.

* * *

Quels puissants motifs, mes frères, pour vous décider à donner votre concours, si ce n'est déjà fait, ou à le continuer, si vous le donnez déjà, à cette Association « *si pieuse et si féconde,* » comme l'appelle Léon XIII, à cette Œuvre si bienfaisante et si sainte !

Peut-être m'objecterez-vous ce qu'on entend souvent : « qu'il y a trop d'œuvres, qu'on ne peut pas donner à toutes les œuvres ! »

A cela je vous répondrai avec Mgr de Ségur : « Non, il n'y a pas trop d'œuvres, car plus il y a d'œuvres de zèle, plus il y a de chrétiens fervents qui s'en occupent. Les œuvres de zèle font les hommes de zèle, comme la guerre fait les hommes de guerre [1]. »

A cela je vous répondrai avec Mgr de Ségur encore : « qu'on peut donner, qu'on peut donner facilement à toutes ces grandes œuvres d'intérêt général *qui demandent si peu chacune,* et la preuve c'est qu'il y a de simples apprentis, de pauvres petites filles, d'humbles servantes, des domestiques, des ouvrières qui le font joyeusement et sans se faire prier [1]. »

A cela je vous répondrai avec Mme Swetchine : « Cumulez le plus d'œuvres que vous pouvez... Ne repoussez jamais rien et vous suffirez à tout. Il n'est pas clairement démontré que nous fassions assez bien une œuvre unique pour que nous refusions de nous mêler à toutes celles qui se présentent en venant nous chercher [2]. »

A cela je vous répondrai enfin avec S. Augustin, que « non seulement l'homme récolte ce qu'il sème, mais qu'il récolte dans la même proportion qu'il sème, que s'il sème peu il recueillera peu, et s'il sème beaucoup il recueillera beaucoup. Vous semez quelques pièces de monnaie, dit ce grand saint, et vous recueillez la justice qui vous fait amis de Dieu : la récolte a dépassé la semence. Vous vous imposez un sacrifice léger, vous accomplissez un acte de vertu, et Dieu vous promet une éternité de gloire : la récolte a dépassé la semence.

« Avant de récolter, semez donc ; mais David nous avertit qu'on ne recueille dans la joie qu'après avoir semé dans les larmes. Effectivement, continue S. Augustin, lorsque l'agriculteur s'avance avec sa charrue pour jeter la semence dans son champ, il ne redoute ni la pluie qui tombe, ni le vent glacial ; les rigueurs de la saison ne l'effraient point, parce qu'il songe à la moisson. Et nous de même, malgré l'hiver de cette vie mortelle, nous devons semer en pleurant la semence que Dieu aime, celle de notre bonne volonté et de nos bonnes œuvres, en pensant aux joies de la moisson. »

Semons donc, mes frères, semons dans les sacrifices, semons dans les larmes s'il le faut, en prêtant le concours de notre bonne volonté, de notre bourse, de nos actes à l'Œuvre des Campagnes, et un jour, par elle et avec elle, nous récolterons dans la joie. Que dis-je : un jour ? « Levez donc les yeux et voyez » : grâce à l'Œuvre dont je plaide la cause près de vous, « les campagnes blanchissent déjà pour la moisson. » Ici on récolte en semant, tellement est fertile la terre où l'on jette la semence.

* * *

Du reste, elles ne sont pas bien amères les larmes que nous demande l'Œuvre des Campagnes ; ils ne sont pas bien lourds, les sacrifices qu'elle impose à ses Associés.

Elle ne leur demande qu'une seule chose : elle demande à ceux d'entre eux qui le peuvent facilement, l'aumône, la cotisation d'un franc par mois, de douze francs par an, et aux autres un franc seulement par an.

Ainsi, mes frères, il suffit de donner un franc par an, un peu plus d'un sou par mois, pour contribuer aux services considérables que rend cette belle Œuvre aux âmes, aux prêtres du ministère

[1] *L'Œuvre de S. François de Sales,* Explications et réponses, ch. XV.

[1] *Ibid.,* ch. XIV.

[2] Lettre à M. de Melun, citée par Mgr Baunard dans la *Vie* du Vicomte Armand de Melun.

paroissial, aux paroisses rurales, à Notre-Seigneur et à l'Eglise, à la France notre patrie bien-aimée.

Il suffit de donner un franc par an, un peu plus d'un sou par mois, pour avoir droit aux faveurs spirituelles dont les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII ont comblé cette Œuvre.

Il suffit de donner un franc par an, un peu plus d'un sou par mois, pour gagner de nombreux mérites, pour récolter, comme dit S. Augustin, la justice qui nous fait amis de Dieu, pour mettre en réserve dans les cieux des trésors que ni la rouille ni les voleurs n'atteindront jamais.

Vraiment, à moins d'être réduit à mendier son pain, qui donc pourrait refuser son concours à cette Œuvre? O vous qui jusqu'ici avez hésité ou refusé, n'hésitez plus, ne refusez plus !

Et vous, chers Associés de l'Œuvre des Campagnes, continuez à lui rester fidèles ; faites plus encore : gagnez-lui de nouveaux membres. Continuez à semer, avec elle et par elle, la lumière, la force, la consolation, la conversion et le salut, et un jour, grâce à elle, vous récolterez dans le ciel une abondante et éternelle moisson de justice, de félicité et de gloire. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXXII

FILS DE DAVID ET FILS DE DIEU

En cette journée du Mardi Saint, les ennemis de Jésus se sont acharnés à le surprendre dans ses discours par des interrogations captieuses. La dernière a été : « Quel est le plus grand commandement de la Loi ? » Le Sauveur y a répondu d'une manière si lumineuse, si décisive, que désormais « personne n'osait plus l'interroger. » (Marc, XII, 34).

C'est maintenant Jésus qui va les interroger.

Comme il continuait à enseigner dans le temple, il aperçut les Pharisiens qui étaient réunis, *congregatis* (Mt., XXII, 41). Ils tramaient quelque nouveau complot. Il va droit à eux et leur demande brusquement, répondant sans doute à leur pensée secrète, *respondens* (Mc., XII, 35) :

— Que vous semble du Christ ? De qui est-il fils ?

— De David, répondirent-ils.

— Comment alors David divinement inspiré l'appelle-t-il son Seigneur ? Car David a dit : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à être l'escabeau de vos pieds. » Si donc David l'appelle son Seigneur, comment peut-il être son fils ?

En effet Jésus est le fils de David, ainsi que l'attestent ses tables généalogiques, et David l'appelle son Seigneur, son Dieu. Le fils n'est cependant pas au-dessus du père !

La réponse nous apparaît toute simple, à nous qui croyons que Jésus est le Fils de Dieu. Jésus est le fils de David par la chair, mais comme il est le Fils de Dieu par l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine, il est Dieu, et c'est avec raison que David l'appelle son Seigneur et son Dieu.

Les Pharisiens ne pouvaient répondre que par un acte de foi en la divinité de Jésus ; mais ils étaient trop orgueilleux, trop aveugles et trop peu sincères pour s'incliner devant celui qu'on croyait fils de Joseph, le charpentier de Nazareth. Les paroles, les miracles du Sauveur étaient des preuves éclatantes de sa divinité, ils ne pouvaient les contester, mais ils n'avaient pas la bonne foi de Nicodème. Frémissants de colère, mais impuissants à répondre à ce raisonnement victorieux, ils se turent. Or la foule qui aimait Jésus l'écoutait avec bonheur, *libenter audivit.* (Mc., XII, 37).

* * *

Ce raisonnement produisait en effet une grande impression sur le peuple, qui connaissait bien les Ecritures, et il produira la même impression sur nous si nous arrêtons notre attention sur le psaume *Dixit Dominus Domino meo* d'où le Sauveur l'a tiré. C'est pourquoi l'Eglise nous le fait chanter tous les dimanches à Vêpres. C'est le premier psaume des Vêpres, le premier parce qu'il a une grande importance. C'est un des psaumes *messianiques*, c'est-à-dire qui nous parlent du Messie, qui l'annonçaient aux Juifs et définissaient sa personne, ses prérogatives, son caractère.

Nous y voyons Jésus-Christ Roi, Prêtre et Triomphateur.

1. Dieu a dit à son Fils : « Assieds-toi à ma droite. *Sede a dextris meis,* » à la place d'honneur. Le Sauveur s'est assis à la droite du Père, c'est-à-dire qu'il se repose des fatigues de la terre. C'est lui qui a créé le monde, lui qui « a habité parmi nous, » qui s'est lassé à ses courses apostoliques à la recherche des âmes égarées, lui qui nous a rachetés par sa mort sanglante. Il a donc bien mérité ce repos d'honneur, *sede,* sur son trône royal.

Sans doute il lui reste des ennemis. C'est une chose incroyable que, suivant le mot de S. François d'Assise, l'amour ne soit pas aimé ; c'est contre nature, mais c'est ainsi, parce que le démon, le Prince de ce monde, le hait et suscite contre lui des haines sans cesse renaissantes. Or maintenant que le Sauveur est assis dans son divin repos, le Père se charge de ses ennemis. Il lui dit : « Règne sur tes ennemis, *dominare.* » Tes ennemis seront humiliés, vaincus, au point de devenir l'escabeau de tes pieds, *scabellum pedum tuorum.* Les uns seront soumis de force : tels les Juifs, qui après avoir crucifié leur Dieu, refuseront de se repentir, de se convertir, aussi aveugles que les Pharisiens, et seront exterminés par Titus après les horreurs indescriptibles du siège de Jérusalem.

Les autres se soumettent, non sans résistance, au joug du Christ, parce qu'ils sont sincères, comme S. Paul et S. Augustin ; ils le trouvent très doux et ils sont heureux d'accepter le règne du

Sauveur, sa domination qui d'ennemis les fait ses amis, *dominare*.

C'est qu'il tient le sceptre de la puissance, *virgam virtutis tuæ ;* Dieu le lui a remis. Il commencera par Sion, qui se montrera rebelle. Alors les apôtres revêtus de sa puissance partiront de Jérusalem pour évangéliser les Gentils. Ce sceptre, ils le porteront à la main : c'est la Croix toute-puissante qui changera la face du monde et qui, élevée de terre, attirera tout à elle, *virgam virtutis tuæ*.

A toi l'empire, ô Christ ! *tecum principium*. Ton empire, tu l'exerceras « au jour de ta puissance, » au jour de ta mort où tes ennemis seront épouvantés de la grandeur de leur forfait et de leur impuissance, et au jour du jugement où tu paraîtras, devant toutes les nations rassemblées, environné des saints, des élus qui seront ta splendeur et ta gloire, *in splendoribus sanctorum*.

Et d'où lui vient l'empire, la puissance ? C'est qu'il a été engendré par le Père, avant l'étoile du matin, avant tous les siècles. Il est le Fils de Dieu. Qui donc pourrait lui résister ? Il est le Roi éternel et vainqueur.

2. Mais il est Prêtre aussi, le Seigneur l'a juré. Il a fait un serment, il s'agit donc d'une chose bien grave. Par qui a-t-il juré ? Car on ne jure que par soi ou par plus grand que soi. Il a donc juré par lui-même. Il a dit : « Tu es Prêtre pour l'éternité. » Le roi domine et règne ; le prêtre implore et sert de médiateur. Prêtre éternel, Jésus a commencé dans le temps à s'offrir en figure dans Abel, Isaac, Joseph. Ensuite il s'est offert lui-même sur la croix, pour tous les hommes, même pour ses bourreaux. Il a versé son sang, comme les prêtres versaient le sang des victimes figuratives, mais cela c'était l'ancienne loi. Il est le prêtre de la nouvelle loi, non pas prêtre suivant l'ordre d'Aaron, qui est périmé avec l'ancienne loi ; mais suivant l'ordre de Melchisédech qui offrait à Dieu le pain et le vin, symbole du pain et du vin de l'Eucharistie, qui est le sacrifice nouveau immolé chaque jour sur l'autel. Ce n'est plus une victime dont on offre le sang et la vie pour les hommes, c'est le Fils de Dieu dont le corps apparaît, invisible, sous la forme d'un humble pain, dont le sang est répandu réellement pour nous, sans que nos yeux perçoivent cet adorable mystère. *Sacerdos secundum ordinem Melchisedech*.

Nous avons un grand-prêtre, *sacerdotem magnum,* tout-puissant et tout miséricordieux, très saint et très pur, qui n'a rien de nos infirmités, mais qui les connaît pour y compatir. Rendons nos âmes et notre vie dignes de lui ; mais si nous péchons, n'oublions pas qu'il est le tout-puissant et tout aimable Réconciliateur.

3. Enfin le Christ est triomphateur : « Le Messie, ô Dieu ! est à votre droite, » il est tout-puissant comme le Père, car toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre. Il est bon, mais il est juste ; il brisera les puissances rebelles, au jour de sa justice, les démons, les chefs des peuples qui se font les ennemis de Dieu. Il jugera les nations coupables, il couvrira le sol de ruines, *implebit ruinas*. Ruines de Memphis et de Babylone, ruines de Jérusalem, ruines des cités disparues et des régions dévastées, tout cela n'est-il pas l'accomplissement de cette terrible prophétie ? « Il brisera la tête d'un grand nombre. » Quand les hommes ont poussé à l'excès l'impiété, qu'ils ont fait à Dieu une guerre inexpiable et sans merci, qu'ils sont arrivés à ce degré de folie de se croire eux-mêmes des dieux, la justice de Dieu passe, et elle fait d'épouvantables et nécessaires exécutions. Elles auront lieu surtout à la fin du monde, au jour de la grande et définitive justice.

C'est que Jésus-Christ nous a aimés d'un amour tendre et infini, et que nous n'avons payé son amour que d'ingratitude ; c'est qu'il a souffert pour nous des douleurs dont nous ne comprendrons jamais l'acuité et la cruauté. Dans sa route sur la terre il a bu de l'eau du torrent, le calice de sa Passion, mais ensuite il a élevé sa tête dans la gloire. Comme lui, ne nous laissons pas abattre dans l'affliction. Les mauvais jours passés, nous lèverons la tête. Dieu nous accueillera. « Les têtes orgueilleuses seront brisées, mais les têtes humiliées par un abaissement volontaire, seront exaltées avec Jésus-Christ ! » (Bossuet).

XXXIII

DANS LA CHAIRE DE MOÏSE

Les Pharisiens et les docteurs de la Loi sont réduits au silence. Personne d'entre eux n'ose plus interroger le Sauveur. Alors il s'adresse au peuple d'abord, à la foule, *ad turbas,* puis à ses disciples. (Mt., XXIII, 1).

Que va-t-il dire au peuple ? Quel suprême enseignement va-t-il lui laisser ? Car toutes ses paroles revêtent la solennité d'un testament.

Le peuple est abusé, il est conduit par de mauvais bergers qui mettent sa foi en péril par leurs agissements et leurs mauvais exemples. Ils seront les grands obstacles à la diffusion de l'Evangile ; ils empêcheront les âmes d'aller à la vérité, et cependant ils sont les gardiens de la vérité. Voilà ce qu'il faut dire au peuple. Comme la chose est délicate ! Il faut démasquer leur hypocrisie, et cependant exiger pour eux le respect de la foule.

Ecoutons ces fortes, justes et admirables paroles : « Les Scribes et les Pharisiens sont assis dans la chaire de Moïse. Faites donc et observez tout ce qu'ils vous disent ; mais n'imitez pas leurs œuvres, car ils disent et ne font pas. »

Ils étaient en effet les successeurs de Moïse et des soixante-dix sages qu'il s'était adjoints pour instruire et juger le peuple d'Israël. La Synagogue possédait la vérité qu'elle avait reçue aussi par tradition, et son enseignement était divin. Elle gardait le dépôt de la saine doctrine jusqu'à l'établissement de l'Eglise. Que serait-il advenu si l'autorité de la Synagogue n'avait pas été écoutée jus-

que-là ? C'était la porte ouverte à toutes les erreurs, à toutes les hérésies et à tous les schismes ; c'était le désordre dans les croyances, la révolution dans les esprits. C'est pourquoi Jésus déclare que la chaire de Moïse ne peut mentir, ni errer. Ceux qui l'occupent peuvent mener une conduite répréhensible, mais leur enseignement est vrai. « Faites ce qu'ils disent, » ils ne vous trompent pas. Les ministres peuvent être indignes, mais leur ministère est de Dieu.

Ayant ainsi établi leur autorité, Jésus est à l'aise pour dénoncer les abus :

« N'imitez pas leurs œuvres. Ils disent et ne font pas. Ils lient des fardeaux pesants et difficiles à porter et les mettent sur les épaules des hommes, mais ils ne veulent pas les remuer du doigt.

« Ils font toutes leurs œuvres pour être vus des hommes, c'est pourquoi ils affichent leurs phylactères et se font de grandes franges.

« Ils aiment les premières places dans les festins, les premiers sièges dans les synagogues et les salutations dans les places publiques, et ils se complaisent à être appelés par les hommes : Rabbi. »

Les prescriptions pharisaïques, — comme celle de se laver les doigts avant de manger, chose utile, mais dont ils faisaient une nécessité et dont l'oubli était considéré comme un crime et provoquait leurs murmures, — les défenses à propos de tout, qui supprimaient l'initiative et la liberté, ils liaient ensemble tous ces fardeaux et les mettaient sur les épaules des autres. Ils chargeaient et n'aidaient pas même du bout du doigt à porter. Pas un secours, pas un encouragement. Dans leur cœur dur, pas une étincelle de charité.

Ils n'ont aucun souci du prochain, ils ne songent qu'à eux-mêmes, à leur glorification devant les hommes. Ils portent écrites sur leurs vêtements les sentences de la Loi, mais elles ne sont pas écrites dans leur âme. Tout pour le dehors. Ils affichent leurs phylactères et leur dévotion, ils font les docteurs, ils recherchent les applaudissements, le murmure flatteur de la multitude quand ils paraissent sur les places publiques. Quel bonheur pour eux quand ils passent et quand on les appelle Maîtres ! Mais dans tout cela il n'y a rien pour Dieu. Et Dieu, qui voit leurs cœurs, les trouve vides de bonnes pensées et pleins d'orgueil, de cupidité, d'avarice.

* *

L'Eglise est comme la Synagogue, la gardienne de la vérité. Elle est assise, non plus sur la chaire de Moïse, mais sur la chaire de Jésus-Christ et des Apôtres. Son autorité est donc incomparablement plus grande, et elle appelle un plus grand respect. Elle est aussi animée d'un autre esprit. Elle nous met sur les épaules les devoirs que Dieu nous impose, mais elle en prend tout ce qu'elle peut sur elle ; elle nous exhorte, elle nous montre la croix du Sauveur, elle nous aide à marcher. Les fardeaux sont toujours des fardeaux, mais qu'ils sont légers à porter avec cette aide divine, augmentée par la force de la grâce qui marche avec nous !

Sans doute les dignitaires de l'Eglise sont entourés d'honneurs, ils entendent des appellations flatteuses, ils sont salués de beaux titres. C'est un danger pour eux. Ils s'en préserveront en méditant ces paroles que le Maître a prononcées pour eux en s'adressant à ses disciples :

« Pour vous, ne vous faites point appeler *Rabbi,* car vous n'avez qu'un seul Docteur et vous êtes tous frères. Et ne donnez sur la terre à personne le nom de *Père,* car vous n'avez qu'un Père, celui qui est dans les cieux.

« Qu'on ne vous appelle pas non plus *Maître,* car vous n'avez qu'un Maître, le Christ.

« Le plus grand parmi vous sera votre serviteur. Mais quiconque s'élèvera sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. »

Vous n'avez donc qu'un seul Maître et qu'un seul Père. Ce *Maître* intérieur qui vous parle au cœur, c'est le Christ. Il vous conseille, il vous instruit, écoutez-le. Il voit tout, jusqu'à vos pensées les plus secrètes, il sait tout et rien ne lui est caché. Songez qu'il voit votre âme comme un livre ouvert devant lui et qu'il en connaît tous les détails. Cette pensée doit vous conduire dans la vie, et c'est en marchant ainsi devant lui, sous ses regards, que vous serez parfaits et que vous lui plairez.

Il est vrai qu'il y a une hiérarchie ; il y a des maîtres qui vous instruisent, des supérieurs qui vous conduisent et à qui vous devez obéir ; mais « vous êtes tous frères. » Le supérieur reste frère. S'il commande, ce n'est pas en son nom, mais au nom de Dieu, c'est toujours un frère. L'autorité qu'il a reçue et qui le transforme, qui l'élève au-dessus des autres, ne détruit pas la fraternité d'origine. C'est une prérogative dont il a été investi, qui ne lui vient pas de sa nature, mais du choix de Dieu, et qui ne doit pas l'enorgueillir. Qu'il songe plutôt à la charge qu'il a assumée et à la responsabilité qui pèse sur lui.

« Car le plus grand d'entre vous, le supérieur le plus élevé, est votre serviteur. » Celui qui commande ne s'appartient pas, mais à la charge qui lui a été confiée, mais à ceux qu'il conduit : il est à leur service. Il s'enquiert sans cesse de leurs dispositions, de leur état d'âme, de leur santé, de leur piété, de leur travail, il songe aux moyens de les rendre meilleurs afin qu'ils portent plus de fruit ; son esprit ne se repose point, sa conscience s'interroge toujours. A-t-il assez fait pour eux ? Leur a-t-il prodigué assez de conseils et de lumières ? Quand Dieu lui demandera compte de son emploi, lui donnera-t-il le titre de bon et fidèle serviteur ? S'est-il assez dépensé au service de ceux qu'il dirige ? Et l'autorité n'est-elle pas une vraie servitude ? En particulier « l'exercice de l'autorité ecclésiastique, dit Bossuet, est une perpétuelle abnégation de soi-même. » Le fidèle peut disposer de sa vie et de ses instants, mais il n'en va pas de même de son chef, de son supérieur qui est retenu par le service des âmes et qui se doit à elles avant tout.

De même « il n'y a qu'un *Père* qui est dans les cieux. » C'est de Dieu seul en effet que nous tenons

la vie naturelle et la vie surnaturelle. S'il est notre Père, nous devons l'honorer. Nous devons honorer aussi ceux qui sont nos pères et mères sur la terre, et que Dieu a chargés de nous transmettre la vie. Mais ceux qui nous instruisent, nous élèvent, ne sont-ils pas aussi nos pères spirituels ? Car il n'y a pas seulement la paternité de la chair, il y a la paternité supérieure de l'esprit. Ils nous transmettent la connaissance la plus précieuse de toutes, la connaissance de Dieu, de la foi catholique qui nous sauve, de la grâce de Dieu qui nous sanctifie ; ils sont les pères de nos âmes.

Mais eux-mêmes, qu'ils ne s'exaltent pas, qu'ils ne se glorifient pas de l'autorité dont ils sont revêtus, et qu'ils n'en abusent pas. « Celui qui s'élève sera humilié. » Ils sont assis, non plus dans la chaire de Moïse, mais dans la chaire du Christ, qui est le seul Docteur, Père et Maître, et qui cependant se déclare « doux et humble de cœur. » Ayons toujours, prêtres et fidèles, le regard fixé sur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui pour nous donner l'exemple a voulu être obéissant jusqu'à la mort, et qui s'est fait, lui le Maître Souverain, le serviteur de tous.

VARIA

ALLOCUTION D'UN NOUVEAU CURÉ

Mes bien chers frères,

Le premier mot qui monte à mes lèvres est celui que l'apôtre S. Paul adressait à ses chers fidèles de Corinthe : « *Cor nostrum dilatatum est.* Mon cœur s'est dilaté » en venant parmi vous. Car je prends aujourd'hui possession d'une belle et nombreuse famille, et je veux vous donner à tous entrée dans mon cœur, à vous que j'appellerai désormais mes frères et mes enfants.

Me voilà en effet devenu votre curé par la volonté du premier Pasteur de ce diocèse. Son appel m'a confondu. Ne l'ayant provoqué ni de près ni de loin, j'y ai vu l'expression de la volonté du Bon Dieu, et comme les anciens Croisés j'ai répondu dans l'intime de mon âme : « Dieu le veut ! En avant ! » Sans doute, je connais ma faiblesse et mes imperfections ; je me souviens que le divin Maître a dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire. » Mais je n'oublie pas davantage la réponse de S. Paul : « Je puis tout en Celui qui me fortifie, » et chaque jour je demanderai au Père des miséricordes, à Celui de qui vient toute lumière et tout courage, de faire que, sur le modèle de Jésus, souverain Prêtre et Pasteur, je sois le bon pasteur de vos âmes, à l'imitation de mes vénérés prédécesseurs dont je sais que vous gardez si pieusement la mémoire.

* * *

Le bon pasteur connaît ses brebis, et ses brebis le connaissent. J'apprendrai, mes frères, à vous connaître et vous me connaîtrez, car j'irai visiter chaque famille de ma paroisse. Et c'est ma conviction profonde que cette mutuelle connaissance produira entre nous plus d'union, plus de concorde, plus d'amitié paternelle et filiale.

Le bon pasteur nourrit son troupeau. De quoi vous nourrirai-je, mes bien chers frères ? — D'abord, du pain de la doctrine évangélique. Pour tous, ce pain sacré descendra de cette chaire comme d'une table divine, et je me réjouirai de votre empressement à le recueillir ; vous ne ferez pas attention à la simplicité de mon langage, mais bien plutôt aux vérités que le divin Maître nous a commandé d'enseigner et qui font le bonheur de la vie. Mais vous savez que l'enseignement de la doctrine chrétienne doit commencer dès le jeune âge, et c'est pourquoi dès aujourd'hui je fais appel à votre bonne volonté pour envoyer aux catéchismes tous vos enfants qui par leur âge sont obligés de les suivre, pour obéir aux règlements diocésains. — De quoi vous nourrirai-je encore ? Ah ! si la vérité est le pain des intelligences, il est un autre pain dont les âmes ont besoin pour ne pas mourir. C'est le pain eucharistique, le pain vivant descendu du ciel. Je n'aurai pas de plus grand bonheur que de vous le distribuer souvent, aux petits et aux grands, car il est préparé pour tous, et c'est sans distinction de sexe ni d'âge que Notre-Seigneur a dit cette grave parole : « Si vous ne mangez pas ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous. »

Le bon pasteur enfin se dévoue pour son troupeau, se dépense et se dépense encore pour le tenir en bon état. Le troupeau dont j'ai reçu la charge, mes frères, ce sont vos âmes, vos âmes rachetées sur le Calvaire par le sang du Christ et que, représentant du Christ parmi vous, j'ai le devoir de conduire jusqu'à la vie éternelle. Oui, je me dois et je veux me donner à vous tous, au riche et au pauvre, au grand et au petit, au fort et au faible, au juste et au pécheur ; je me dois et je veux me donner à toute ma paroisse. Mais s'il en est que je désire voir tout particulièrement, près desquels je vous conjure de ne pas hésiter à m'appeler, ce sont les malades, ce sont ceux autour desquels rôde déjà la sombre visiteuse qui n'épargne personne, et qui peut-être auraient encore quelque chose à régler avant de perdre connaissance, pour paraître devant Dieu... Je suis venu pour vous aider à sauver vos âmes ; aidez-moi vous aussi !

Le poids de ces obligations est de nature à effrayer ma faiblesse ; mais l'indulgence de vos dispositions à mon égard, les sympathies que j'ai déjà rencontrées parmi vous, et la confiance dans le secours divin sont pour moi de précieux réconforts. Et si je ne peux pas vous promettre de vous sauver tous, du moins je peux vous promettre de vous aimer ! Oui, mon amour pour vos âmes ira toujours grandissant, dans la douce et ferme espérance que je serai moi-même aimé de vous, et que pasteur et troupeau seront unis dans la même divine charité. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LIII

LA FORCE CHRÉTIENNE. — SA NÉCESSITÉ

Estote fortes in bello.
Soyez forts : car vous faites la guerre.
(De la Sainte Liturgie : *Off. Apost.*).

La seconde des vertus cardinales se nomme *la force*.

Il s'agit ici, évidemment, non point de la *force des corps*, mais de la *force des âmes*.

On a donné, de cette force, des définitions variées ; mais toutes s'accordent à lui reconnaître ce trait distinctif qu'elle rend l'homme capable de braver les difficultés qu'il rencontre et de les vaincre.

Les moralistes distinguent, à ce propos, trois sortes de force. — D'abord, la FORCE DES RÉPROUVÉS, *reproborum fortitudo* [1]. Celle-ci se met au service du mal. C'est elle qui donne aux pécheurs opiniâtres le triste courage d'enfreindre obstinément les lois de Dieu et de vivre en révolte contre les exigences de leur conscience, de résister aux saintes attractions du bien et de s'obstiner dans le mal, de renoncer aux promesses de l'éternelle justice et de mépriser ses menaces, de combattre la bonne cause et de perdre les âmes. — En second lieu vient la FORCE DES SAGES, *fortitudo philosophorum* [2]. Celle-ci évite les criminels excès des méchants. Elle rend la conduite correcte, extérieurement du moins ; et souvent ses actions pourraient être proposées en exemple. Mais elle ne met en œuvre que des facultés toutes naturelles, se passe de la grâce divine et, au lieu d'agir sous l'empire d'une pensée chrétienne, s'inspire de motifs profanes : l'intérêt, la vaine gloire, un instinct inné du bien, une délicatesse tout humaine de conscience. — Enfin, la FORCE DES JUSTES, *justorum fortitudo* [3]. Non contente d'éviter le péché et d'accomplir tous les devoirs, elle agit pour Dieu et avec Dieu, c'est-à-dire afin d'obéir à ses lois ou à ses conseils. Ajoutons qu'elle vient de lui et se déploie avec le concours de sa grâce. — La *force des réprouvés* doit être flétrie, comme une puissance perverse. La *force des sages* n'est qu'un élément d'honnêteté mondaine. Seule, la *force des justes* mérite le nom de force surnaturelle. Et c'est à celle-là que nous réservons le nom de *force chrétienne*.

Cette force, est-il besoin de le dire ? est un don de Dieu. Il la met dans les âmes avec la grâce sanctifiante. Et il l'accorde sous deux formes distinctes : d'abord, comme *vertu surnaturelle*, et puis, comme *don de l'Esprit-Saint*. Il est en effet parmi les vertus cardinales une *vertu de force*, et parmi les dons du Saint-Esprit un *don de force*. Ce don complète cette vertu. Et les deux ensemble servent aux justes : l'une pour accomplir les devoirs ordinaires ; l'autre pour s'élever au niveau des devoirs extraordinaires et pratiquer, quand il le faut, l'héroïsme.

La force, comme la plupart des vertus, se tient dans un juste milieu. Elle évite à la fois le trop et le trop peu. Le trop : c'est la témérité et l'imprudente bravade. Le trop peu : c'est la vaine terreur et la pusillanimité.

Ces notions une fois comprises, il convient de nous rappeler : 1° combien, comme chrétiens, nous avons besoin d'être forts ; 2° quelles forces de détail nous sont particulièrement nécessaires.

I

J'ai dit tout à l'heure que la vertu de force permet d'affronter les difficultés et rend capable de les vaincre. Cette définition l'indique assez : partout où nous rencontrons des difficultés d'ordre moral à surmonter, la force morale nous est nécessaire. Or, qui n'en a fait l'expérience ? vivre chrétiennement n'est guère facile à la faiblesse humaine, et nul n'y saurait réussir qu'à la condition d'être fort.

Oui ! il faut être fort pour plier l'orgueil de l'esprit sous le joug de la foi, pour sacrifier les promesses de la vie présente à celles de la vie future, pour pratiquer, dans son intégrité si jalouse, l'amour de Dieu et, dans sa pureté si prompte à se blesser, l'amour du prochain. Il faut être fort, pour obéir sans bassesse et sans révolte quand on est au-dessous, et commander sans orgueil et sans faiblesse quand on est au-dessus. Il faut être fort, pour pardonner les offenses, pour observer les lois parfois gênantes de la probité, pour parler vrai, quoique l'intérêt personnel le déconseille, et pour s'abstenir d'une médisance, quoiqu'elle dévore les lèvres. Il faut être fort, pour accomplir durant toute la vie, sans jamais en trahir aucun, des devoirs d'état absorbants et pénibles, travailler consciencieusement des premières aux dernières heures du jour, gouverner une maison, élever saintement une famille. Il faut être fort, pour résister aux entraînements violents des passions, aux sollicitations incessantes des sens et des instincts, aux séductions du plaisir et de la vaine gloire, aux scandales du monde, aux tentations de l'esprit infernal. Il faut être fort, pour supporter avec un courage toujours égal à lui-même les épreuves dont l'existence est remplie, les trahisons des faux amis et les coups des ennemis, les revers dans les entreprises et les pertes de fortune, les souffrances du corps et les peines du cœur, la disparition de ceux qu'on aime et que la mort moissonne. Il faut être fort, pour mener ostensiblement la vie chrétienne, braver les inimitiés qu'elle suscite aujourd'hui, et s'exposer aux défaveurs dont les gouvernements sectaires aiment à la punir. — Tout cela est difficile. C'est souvent très difficile. Quelquefois, cela semble surhumain. Par conséquent, cela demande de la force. Celui-là donc

[1] S. Grég. le Grand, *Moral.*, lib. VII, cap. 8.
[2] S. Augustin, Serm. 13, ad Fratres in eremo.
[3] S. Grég., *loc. cit.*

avait raison qui, comparant la vie chrétienne à un édifice, disait que, pour le construire, il faut jouir de la force morale sous les formes variées qu'elle peut revêtir [1].

Mais la nécessité pour les âmes d'être fortes ressortira peut-être mieux à vos regards, si vous considérez un instant les tristes défaillances auxquelles peut les conduire, et les conduit toujours plus ou moins sûrement, le défaut de force.

Si, à notre époque, tant de chrétiens, après avoir bien commencé leur existence, renoncent à conserver l'innocence de leurs premières années et deviennent des impies et des hommes vicieux ; s'ils rompent honteusement avec les nobles traditions de leurs aïeux, les enseignements de leur pasteur et les promesses sacrées de leur baptême et de leur première communion ; si l'abandon des pratiques religieuses ou des devoirs d'état va se généralisant de plus en plus ; si le travail, la vertu, la lutte contre l'adversité, la résignation dans le malheur, semblent devenir chaque jour plus difficiles au grand nombre : à quoi cela tient-il ? Cela tient, c'est l'évidence même, à un affaiblissement progressif d'énergie dans les âmes. — Du reste, elles en font volontiers l'aveu. Demandez-leur pourquoi elles sont si promptes à rougir de Dieu, à renier leur foi, à se dégoûter de la vertu, à se révolter contre leurs obligations ? Elles n'essaieront point, pour la plupart, de se justifier par aucune raison ; mais elles vous diront presque toutes, l'une après l'autre : « C'est plus fort que moi ! »... C'est plus fort qu'elles ! Donc c'est le manque de force qui les jette dans le vice et, par là, les expose aux désastres spirituels les plus déplorables.

Ce manque de force ne se borne pas toujours à perdre les âmes ; avec les consciences, il ruine les caractères ; avec les convictions religieuses, il fait trahir les convictions politiques ; avec la vie future, il déshonore la vie présente ; en tuant le chrétien, il lui arrive de tuer l'homme lui-même. Nous l'avons constaté plus d'une fois autour de nous : quand un homme n'est plus soutenu par les forces morales, la logique des choses l'amène facilement à trouver trop lourd le poids de ses malheurs ou de ses fautes. Et si, une fois engagé dans cette voie, il la suit jusqu'au bout, il se déchargera de son fardeau au moyen du suicide. Ainsi donc, votre salut tient à votre force. Vous vous sauverez, si vous êtes des forts ; vous vous perdrez, si vous êtes des faibles.

Ce n'est pas tout. Ecoutez encore !... Quand il se généralise au sein des peuples, l'affaiblissement des âmes produit parmi eux, lorsque les circonstances y donnent lieu, les mêmes conséquences funestes que chez les individus.

D'où sont venues les grandes apostasies, celles qui ont jeté dans le schisme ou l'hérésie et même mis au ban de la civilisation des nations entières ? Pourquoi, par exemple, l'Orient a-t-il successivement accepté le joug des Ariens, puis des Nestoriens, puis de Photius, puis des Musulmans ? Parce que les âmes énervées par les plaisirs des sens et l'habitude du servage, se sont trouvées, aux heures décisives, sans convictions et sans fermeté. Les apôtres, cependant, l'avaient évangélisé de leurs propres lèvres ; ils en avaient été les premiers pasteurs ; ils lui avaient adressé presque tous leurs écrits ; ils avaient traité ses habitants comme s'ils étaient issus de races prédestinées. Rien de tout cela ne l'a sauvé. Il s'est perdu malgré tant de ressources, parce que les forts lui ont manqué. — Comment, au XVIe siècle, l'Eglise d'Angleterre s'est-elle détachée de l'unité catholique ? Si elle avait eu beaucoup de prêtres comme l'évêque Fisher et beaucoup de fidèles comme Thomas Morus, jamais Henri VIII n'aurait pu l'entraîner dans sa chute ni l'associer à ses honteuses défaillances. Mais les Anglais de cette époque ne savaient, pour la plupart, ni croire fermement, ni défendre leur foi. L'Angleterre a rompu avec l'Eglise catholique parce que les forts lui ont manqué. — J'en dirai autant de cet Empire allemand que Luther a séparé presque en entier de l'unité ; de ce jeune royaume de Prusse qu'Albert de Brandebourg, le moine débauché, a rendu solidaire de ses folles passions ; de ces trois villes de Suisse, Genève, Berne, Zurich, que trois hommes, un par cité, ont conduites à leur gré dans les sentiers de l'erreur, sans qu'elles se lèvent pour venger leurs croyances. Toutes ces populations sont tombées, elles aussi, parce que les forts leur ont manqué.

Deux fois en trois cents ans, la France a subi la même épreuve. — Protestant et fils de protestants, Henri IV allait monter sur le trône de saint Louis et mettre au service de l'hérésie ces puissantes influences sous lesquelles tant d'autres peuples avaient fléchi. Ce pouvait être la ruine du catholicisme dans notre pays. En présence d'une pareille éventualité, la moitié la plus considérable de la nation s'est révoltée ; et, avant de ceindre la couronne, le prétendant s'est vu contraint d'abjurer l'hérésie. — Deux siècles plus tard, la Révolution décrétait le schisme, fermait les temples ou donnait aux fidèles des pasteurs illégitimes. Certes, la corruption des mœurs et l'affaiblissement des croyances avaient fait des progrès depuis la Ligue. Pourtant, la masse des consciences conservait encore une certaine indépendance, et la foi générale quelque chose de son ancienne fermeté. Le clergé presque entier, le peuple, dans sa partie la plus importante, quoique la moins bruyante, sont restés fidèles au centre de l'unité. Les martyrs sont montés par milliers sur l'échafaud. Il s'est produit partout des résistances armées et des soulèvements populaires. Lorsque Napoléon a voulu rétablir la paix, il a dû donner à la France la liberté et les moyens de rester catholique. — Le peuple français a donc échappé par deux fois à la ruine religieuse parce que les forts ne lui ont pas manqué. Si l'avenir devait lui apporter une troisième fois la même épreuve, comment la supporterait-il ? Saurait-il

[1] *Domus justi plurima fortitudo.* (Prov., XV, 6).

garder, avec la vraie religion, les biens dont elle possède la source ? Les perdrait-il plutôt ?... C'est la force ou la faiblesse des Français de l'époque qui en décidera.

Ce que je dis des intérêts religieux des nations, il faut l'entendre aussi, remarquons-le, de leurs intérêts temporels. Jamais aucune n'a été victime des désordres et des révolutions que par suite d'une défaillance, soit des gouvernements, soit des populations. Les perturbateurs ne peuvent pas grand'chose contre les forts ; à peine se sont-ils révélés, qu'ils sont réduits à l'impuissance. Ils réussissent avec les faibles. Je vous défie de lire l'histoire de ces cataclysmes sanglants dans lesquels ont sombré si souvent les sociétés, sans être écœurés de la faiblesse montrée, soit par les régimes renversés, soit par les peuples qui les ont laissés tomber. — Conclusion : être forts, c'est pour les Eglises et pour les nations, comme pour les âmes, une question de vie ou de mort...

Reconnaissez-vous maintenant la nécessité de la force ? Comprenez-vous qu'il soit indispensable aux chrétiens d'être forts ?... — Laissez-moi dire, maintenant, quelles sont, en particulier, les forces les plus nécessaires à la vie chrétienne, celles par conséquent que nous devons, avant tout, désirer, demander à Dieu, nous efforcer d'acquérir.

II

Quand j'étudie, à ce point de vue, les indications écrites dans les Livres saints, je crois reconnaître qu'elles nous recommandent tout spécialement trois sortes de forces. C'est, premièrement, LA FORCE DE LA FOI : « *Soyez forts dans la foi,* » dit S. Pierre (I Petr., v, 9). C'est, en second lieu, LA FORCE DU CŒUR : « *Fortifiez vos cœurs,* » ajoute S. Jacques (v, 8). C'est enfin, au sens de S. Paul, LA FORCE D'AGIR : « *Que Dieu,* écrit-il, *nous fortifie en toute action bonne.* » (II Thess., II, 16-17). — Un mot sur chacune d'elles.

1. D'abord, la force *de la foi.*

La foi est forte, quand elle donne aux croyants des convictions profondes ; quand elle les rend capables de pratiquer les vertus qu'elle commande ; quand elle persévère et ne se laisse ébranler par aucun sophisme ni aucune persécution. — Telle doit être la foi de tout chrétien.

Elle le doit, pour satisfaire aux droits de Dieu. Dieu, en effet, a le droit d'être cru, quand il parle. Il connaît la vérité : car il sait tout ; et il la dit : car il est incapable de mentir. Douter de ses enseignements, comme s'il pouvait soit se tromper, soit nous tromper, serait offenser l'un de ses attributs les plus précieux. De là vient qu'on a toujours regardé la foi comme tenue d'être une conviction profonde, solidement assise, inébranlable.

La foi doit encore être forte, en raison du rôle qui lui revient dans la vie chrétienne. — Personne n'ignore combien est décisif, en tout ordre de connaissances, le rôle des principes. Ce rôle les investit d'une sorte de souveraineté. Les principes font loi ; et, par la logique de leurs conséquences et de leurs applications, ils gouvernent toutes les facultés humaines. Tel est, dans la vie des chrétiens, le rôle de la foi. La foi fait connaître, apprécier, tenir pour décisives les preuves du christianisme. Elle fait croire en ses dogmes, accepter ses lois, regarder son culte comme seul obligatoire et seul légitime, espérer en ses promesses et craindre ses menaces. Elle constitue la première des dispositions requises à la réception des sacrements. Le vrai chrétien sera, sans doute, autre chose encore qu'un croyant ; mais, avant tout, ce sera un croyant. Nul ne peut être chrétien, s'il n'a d'abord la foi.

2. La seconde force dont l'Esprit-Saint nous recommande la culture est la *force du cœur.*

Dans son langage, qui s'inspire du nôtre, il parle du cœur comme si cet organe servait à concevoir les sentiments et les affections. Ainsi compris, le cœur exerce, sur la conduite des âmes, une influence considérable. Leur vie morale est généralement ce qu'il la fait. Aussi, lorsque Notre-Seigneur a voulu dire en quel endroit de la personne humaine jaillit la source des bonnes ou des mauvaises œuvres, l'a-t-il placée dans le cœur : « *L'homme bon,* disait-il, *fait sortir le bien du bon trésor de son cœur ; pour l'homme mauvais, ce cœur est un mauvais trésor : il en tire le mal.* » (Luc, VI, 45). De fait, rien ne nous porte soit à la vertu, soit au vice, comme nos affections et nos haines, nos aspirations et nos craintes, nos joies et nos peines, nos sympathies et nos antipathies. Ces sentiments prennent aisément, et même à l'encontre de nos croyances, le gouvernement de nos actes. Et, s'ils se surexcitent, s'enflamment, deviennent des passions, ils nous inspirent un élan, nous impriment des impulsions, déchaînent en nous des énergies qui nous facilitent les œuvres les plus difficiles. Il y a donc lieu pour nous de nous faire, en vue de la vie chrétienne, un cœur fort et très fort ; c'est-à-dire un cœur capable de concevoir vivement les sentiments qui seront de nature à nous porter au bien et à nous écarter du mal, de les rendre puissants, de les mettre en œuvre, de les faire durer toujours.

3. Nous rechercherons, en troisième lieu, la *force d'agir ;* c'est-à-dire la force de vouloir et d'accomplir, de prendre des résolutions et de les exécuter.

Cette dernière force est essentiellement pratique. Elle met en œuvre et fait passer en actes les convictions de l'esprit et les sentiments du cœur. Elle les féconde ainsi et les amène à donner leur fruit. Sans elle, ni les croyances les plus certaines, ni les affections les plus saintes, ne serviraient à rien. Elles resteraient frappées d'une lamentable stérilité. Ceci démontre combien il est nécessaire aux chrétiens d'apprendre à vouloir et à réaliser ce qu'ils veulent. Avec la *force de la foi* et la *force du cœur,* ils poursuivront donc aussi la *force d'agir.*

Ces trois forces nous sont aujourd'hui d'autant plus nécessaires et doivent se faire d'autant plus puissantes qu'elles sont devenues plus rares. Nous

vivons dans un temps et dans un pays qui les a, en grande partie, perdues. La plupart de nos croyants n'ont guère, sous le nom de foi, que des opinions indécises et flottantes, incapables de résister à la contradiction, promptes à plier devant les moindres attaques. Loin d'être de feu pour Dieu et les choses de Dieu, leur cœur est de glace. A quel degré s'élèvent, dans leurs âmes, l'amour du bien et la haine du mal, la reconnaissance pour les bontés divines et le regret du péché, la crainte de l'enfer et le désir du ciel ? Que valent leurs résolutions de vertu et même leurs promesses ? Quels efforts et quels sacrifices font-ils pour leur rester fidèles ? Les défaillances dont nous sommes chaque jour les témoins attristés donnent à ces questions une réponse nettement défavorable... Non ! la mentalité générale n'est plus celle de nos pères. Nous n'avons su garder ni la fermeté de leurs convictions, ni leur piété affectueuse et dévouée, ni leur indomptable constance de volonté. Celui qui veut être fort dans le service de Dieu ne peut plus se contenter de penser et de faire comme tout le monde ; il lui faut, au contraire, réagir et lutter contre l'indifférence générale. Nul ne peut mener avec quelque énergie la vie chrétienne qu'en se refusant à la mener comme les autres.

Si, maintenant, vous me demandez par quels moyens vous pourriez devenir des forts, je le rappellerai d'un mot. Comme toutes les vertus chrétiennes, la force s'obtient par la prière, se donne dans les sacrements, enfin grandit et se développe par l'exercice : tout acte vertueux méritant, comme première récompense, l'accroissement de la vertu qui le produit.

* * *

« *Estote fortes in bello.* Soyez forts ; car vous faites la guerre ! » Personne n'a besoin de force comme le soldat qui fait la guerre. — Ce soldat, n'en doutez point, ne désire rien comme la victoire. La victoire : c'est le salut de son peuple et de son pays ; la victoire : c'est la gloire ; la victoire : c'est la paix de l'avenir ; la victoire : c'est, à peu près entièrement, tout ce que l'homme peut désirer ici-bas. — Or, la victoire se donne au plus fort. Aussi, comme le soldat travaille pour se rendre fort ! Il s'exerce ; il s'entraîne ; il manœuvre ; il accepte toutes les privations et brave toutes les fatigues ; il accumule les armes et les munitions ; il recherche les alliances.

Le chrétien est soldat, lui aussi, et un soldat qui fait la guerre. Sa guerre est une guerre d'ordre spirituel, c'est vrai. Mais, comme elle est difficile et dure toute la vie, elle demande peut-être plus de force qu'aucune autre. Aussi, comme il devrait chercher à se rendre fort ! Qu'il s'exerce donc, lui aussi ! Qu'il se façonne et s'habitue à la pratique de toutes les vertus ! Qu'il se fasse surtout de fermes croyances ! Qu'il échauffe son cœur et le rende capable d'affections saintes, profondes et durables ! Qu'il s'apprenne à vouloir ; à vouloir ce qu'il doit vouloir, et à le vouloir avec une énergie et une ténacité dont rien ne puisse triompher ! Qu'il appelle sur ses efforts, par de ferventes prières, la bénédiction divine ! Qu'il s'assure la protection et le concours des puissances célestes ! Il deviendra alors, lui aussi, « *fort dans la guerre.* » Sa force dans la guerre lui donnera la victoire. Et, avec la victoire, ce sera pour lui : ici-bas, la joie, le mérite, l'honneur du devoir accompli ; et là-haut, les gloires et les félicités d'un paradis qui ne finira jamais. Ainsi soit-il !

PÉRORAISON

D'UN SERMON SUR L'ASSOMPTION [1]

Mes frères, si vous le voulez, le triomphe de Marie sera le modèle du vôtre. Ah ! je le sais : à cette pensée, une ambition céleste envahit vos âmes. Malheur à celui qui serait insensible à ces désirs sacrés ! N'oublions pas que l'espérance n'est pas pour le chrétien un soulagement permis ; elle est une vertu, par conséquent un devoir. Vous tous donc, qui portez le nom de chrétien, relevez la tête et regardez en haut. Le ciel vous est ouvert. Vous pouvez, vous devez y prétendre. — En n'y prétendant pas, vous insultez à la miséricorde et vous irritez la justice. Cette fête est destinée à ranimer vos désirs, un instant refroidis par les souffles glacés de la terre. *Sursum corda !* Désirez le ciel, aspirez au triomphe. Mais pour cela prenez les armes du combat, les mêmes armes qui ont donné à Marie la victoire.

Ces armes, nous les avons nommées : la soumission et le sacrifice. La *soumission* d'abord : non seulement à ces commandements formels que Dieu au Sinaï gravait sur la pierre, et que le Sauveur a gravés dans nos cœurs ; mais aussi à ces expressions multiples du divin vouloir qui se traduit par les événements de la vie, les peines, les épreuves, les privations, les souffrances. Soumission donc, et *sacrifice* aussi, sacrifice volontaire. C'est par le sacrifice de la Croix que nous avons été rachetés. C'est par le sacrifice quotidien de l'autel que notre éternel avocat plaide ici notre cause et nous obtient grâce et pardon. Mêlons à cette offrande l'humble don de nos cœurs ; faisons pour Dieu dans notre vie quelque chose qui ressemble à ces élans généreux et spontanés que connaît si bien notre cœur, alors qu'il est charmé par des objets moins dignes de son amour. Alors le péché sera vaincu dans nos âmes ; alors les châtiments du péché seront transformés en mérites. Alors la mort, l'affreuse mort, perdra ses horreurs : son aiguillon émoussé n'aura plus la force de nous abattre. De loin, nous l'envisagerons sans pâlir. Et quand viendra l'heure de la subir, en recevant son dernier coup nous achèverons de la détruire, et nous entrerons, en chantant le cri de triomphe, dans le royaume de l'éternelle vie. Ainsi soit-il.

[1] De Mgr d'Hulst, *Nouveaux Mélanges oratoires*, t. IX, p. 469 ; Paris, de Gigord.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 10 augusti 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 25 août 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Panégyrique de S. Marceau. — Apôtre et martyr, 369.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXXIV. Les Scribes et les Pharisiens hypocrites, 372. — XXXV. Le denier de la veuve, 373.

Pour la fête des Sept-Douleurs. — Notre-Dame de Consolation, 375.

Sermons sur des Œuvres. — VI. L'Œuvre des Campagnes, 377.

Avis paroissiaux. — L'idolâtrie de l'enfant, 380.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LIV. La force chrétienne : la persévérance, 381.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARCEAU, MARTYR

(4 septembre)

APOTRE ET MARTYR

Mes frères,

Le monde se plaît à honorer ses grands hommes, à célébrer et faire revivre leur mémoire, louer leurs qualités, leurs talents, les services qu'ils ont rendus à leur patrie et à l'humanité. Il étudie leur vie pour en composer des livres où il conserve à la postérité leurs titres de gloire ; il leur élève des statues ; il leur consacre des jours de fête, pour payer un juste tribut à leur mérite et inspirer un noble désir de les imiter aux générations futures.

La religion aussi, mes frères, cette divine école des peuples, sait honorer ses héros d'une manière digne de leur grandeur. Soit au jour de leur naissance, soit le plus souvent au jour de leur mort, elle célèbre leurs vertus, les beaux exemples qu'ils ont donnés à la terre, la générosité de leurs sacrifices, leur vie toute sainte et leur mort glorieuse, suivie d'une vie nouvelle, plus glorieuse encore.

Devant leurs images, ou devant leurs reliques sacrées, qu'elle conserve avec un pieux respect, elle prononce leur éloge, pour rendre grâces à Dieu qui les a sanctifiés, mais surtout pour allumer dans le cœur de ses enfants un désir ardent de marcher sur leurs traces, afin de recevoir comme eux, au ciel, une couronne immortelle.

C'est pour fêter un de ces hommes illustres, dont vous gardez dans votre église une relique insigne, que la religion vous rassemble aujourd'hui. Elle a sauvé le nom de S. Marceau d'un éternel oubli, parce qu'il fut un ardent prédicateur de la foi chrétienne, et qu'il mourut pour elle, devenant ainsi l'un des meilleurs bienfaiteurs du genre humain ; et elle vous demande à tous de célébrer ses vertus avec elle, dans cet heureux jour.

Votre saint patron, mes frères, répandit les premières lumières de la foi dans notre patrie ; il convertit une multitude d'idolâtres, donna à l'Eglise catholique un grand nombre d'enfants spirituels, et fut ainsi *l'apôtre de sa foi*. Puis il souffrit généreusement pour elle, et en fut aussi *le martyr*.

Vos pères l'ont choisi pour être leur modèle dans la pratique de la religion et leur intercesseur auprès de Dieu. Vous êtes les héritiers de leur dévotion. Je suis heureux de vous rappeler en ce jour le courage admirable dont votre saint Patron fit preuve pour sauver ses frères et se sanctifier lui-même.

Ecoutez donc, l'âme pieusement attentive, les grandes leçons qu'il vous donne dans sa vie et dans sa mort ; comprenez-les bien ; et surtout, les ayant comprises, soyez, vous aussi, assez courageux pour les mettre en pratique.

I

S. Marceau vécut vers la fin du second siècle de l'ère chrétienne, sous le règne de Marc-Aurèle.

Une grande misère pesait alors sur le monde et le tenait plongé dans un abîme de maux si profond qu'aucune puissance ne paraissait capable de l'en tirer.

C'était la misère des âmes. J'appelle de ce nom l'ignorance de la foi religieuse, et des biens que sa connaissance peut seule procurer à l'âme humaine.

Pendant les 4.000 ans qui séparèrent la faute de notre premier père de la venue du Messie rédempteur, les hommes avaient perdu le souvenir des vérités primitives que Dieu avait révélées à Adam en le créant. En fait de religion, une ignorance profonde ou de pitoyables erreurs régnaient seules sur l'humanité. Les savants eux-mêmes, qui s'intitulaient orgueilleusement les philosophes, c'est-à-dire les amis de la sagesse, ne possédaient qu'une fausse science sur toutes les questions qu'il importe le plus de connaître. C'était le culte de toutes les passions, dans un dérèglement général. Tout alors était dieu, excepté Dieu lui-même.

Dans son infinie bonté, Dieu avait envoyé Jésus-Christ, son Verbe fait homme, pour instruire et sauver le monde ; et celui-ci, avant de remonter au ciel, sa mission accomplie, avait chargé ses apôtres de continuer son œuvre et de prêcher les nations : *Ite, docete omnes gentes.*

Ils parcoururent la terre à pas de géant, jetant de tous côtés la semence évangélique. Mais de vastes provinces, des contrées entières n'avaient pas encore été éclairées par la lumière de la foi chrétienne.

Il y avait alors un pays fameux, de toute antiquité, par l'intelligence de ses habitants et l'intrépidité de ses guerriers. Rome l'avait conquis depuis deux siècles, Dieu, dans ses desseins, voulant faire de cette nation *la fille aînée* de son Eglise. C'était la Gaule, aujourd'hui notre France bien-aimée.

Les premiers papes romains envoyèrent vers elle des missionnaires zélés qui se la partagèrent et en commencèrent aussitôt la conquête religieuse. L'un d'eux, l'évêque S. Irénée, plus tard martyr, vint à Lyon et y fonda cette Eglise lyonnaise, illustre par sa doctrine, ses combats et ses innombrables martyrs.

C'est du sein de cette Eglise que sortirent plusieurs missionnaires animés d'une ardeur inlassable, qui, semblables à un essaim envolé de la ruche-mère, s'élancèrent dans différentes régions de la Gaule, pour y porter le miel de la divine doctrine.

Marceau fut l'un d'eux. Remontant les rives de la Saône, il évangélisa les peuples appelés Séquanais, qui habitaient le pays compris entre Besançon et Chalon-sur-Saône.

Ah ! réjouissez-vous, tribus privilégiées de Dieu ! Vous étiez assises dans les ténèbres, à l'ombre de la mort ; vous adoriez de grossières idoles de bois ou de pierre ; la terreur vous courbait sous le culte sanguinaire des Druides. Mais voici que la lumière vient vous éclairer. Voici des ouvriers intrépides qui arrivent. A leur voix, les temples des faux dieux vont s'écrouler et leurs idoles se briser. A leur parole, les idolâtres vont se convertir, la vraie religion va naître et grandir !

Telle fut en effet l'œuvre de S. Marceau.

Parvenu au milieu des païens auxquels il veut annoncer la bonne nouvelle de l'Evangile, il commence sans retard sa sublime mission. Il va dans les villes et les bourgades ; partout il fait connaître le vrai Dieu, seul créateur et providence du monde. Il annonce Jésus-Christ, son Fils, Dieu fait homme pour expier les fautes des pécheurs. A chacun il enseigne ses devoirs : au riche, la charité ; au pauvre, la pieuse résignation ; à ceux qui peinent, la patience ; aux malades, aux abandonnés, aux esclaves, la confiance en Dieu. Il leur montre Jésus-Christ souffrant et mourant sur une croix pour tous les hommes, et leur fait espérer au ciel une immortelle compensation à leurs maux d'ici-bas.

Il multiplie ses efforts. Dieu, qui bénit sa prédication, lui fait conquérir à notre sainte religion d'innombrables infidèles.

Ah ! qu'il est grand, mes frères, et digne d'une vive reconnaissance le dévoûment de ces hommes apostoliques ! Ils ont consacré tout ce qu'ils avaient de force et d'activité à la diffusion de la vérité chrétienne ; ils ont sacrifié leur vie pour la plus grande gloire de Dieu, ainsi que pour le bien spirituel et temporel de leurs semblables.

Admirez donc leur sainte vaillance ; aimez-les, vénérez-les, comme on aime et vénère de dévoués bienfaiteurs ; car c'est à eux que vous êtes redevables de vos richesses les plus précieuses, je veux dire la connaissance et l'amour de Dieu, avec tous les avantages qui en découlent.

Faites mieux encore, mes frères : imitez la ferveur de leur apostolat. Il y a aussi, parmi le monde où vous vivez, beaucoup d'ignorance et d'erreurs répandues sur notre sainte religion.

Malgré le dévoûment des prêtres, que d'enfants encore peu ou point instruits ! Que de préjugés, que d'oublis du devoir ! Jamais il n'y eut plus de sciences humaines versées dans les intelligences ; une seule science est méconnue : la science de Dieu et des choses surnaturelles.

O vous, bons chrétiens ici présents, ayez pitié d'un état si malheureux ! A l'occasion, enseignez les petits et les humbles, toutes les âmes de bonne volonté. Apprenez-leur les prières si faciles que tout chrétien doit adresser à son Créateur. Rappelez, quand vous le pourrez, les préceptes de sa sainte religion. Dites à l'ouvrier qu'il pense à sanctifier son travail ; au pauvre, qu'il supporte pieusement ses privations ; au malade, qu'il ne murmure pas dans ses douleurs ; au moribond, qu'il fasse venir le prêtre qui lui pardonnera ses fautes et lui ouvrira le ciel.

Ainsi vous marcherez sur les traces de votre vénéré Patron ; et, faisant vos exhortations avec prudence et charité, vous amènerez, comme lui, des âmes nombreuses à la pratique du devoir chrétien et au bonheur éternel.

Cependant, en présence des abondantes conversions produites par le zèle de S. Marceau, l'enfer frémit de fureur. L'apôtre avait gagné à la religion du Christ un païen d'un rang distingué, nommé Latinus, chez lequel il habitait, dans la ville de Chalon-sur-Saône.

Priscus, gouverneur de la province, informé de cette conversion, fait arrêter Marceau, qui est conduit à son tribunal. Ce cruel ministre d'un empereur plus cruel encore, veut d'abord le séduire par une feinte douceur. Il l'engage à prendre part à un festin où étaient servies des viandes sacrifiées sur l'autel des faux dieux.

Mais le courageux apôtre, plein d'horreur pour ces mets sacrilèges, les repousse aussitôt, et proclame sans crainte son attachement à Jésus-Christ.

Tu te trompes, Priscus, si tu espères séduire et vaincre cet intrépide confesseur de la foi. Il a sauvé bien des âmes ; il a arraché à l'enfer de nombreuses victimes ; il s'est couvert d'une gloire immortelle. Mais il manque encore un fleuron à sa couronne déjà si brillante ; il lui manque le fleuron du martyre. Marceau va bientôt le conquérir. Il ne faiblira ni devant les flatteries, ni devant les menaces. Après avoir si vaillamment prêché sa foi, il saura donner sa vie pour elle. Il en a été l'apôtre intrépide ; il en sera le martyr.

II

Le gouverneur Priscus avait senti redoubler sa fureur en voyant inutile sa tentative de séduction. Sa cruauté imagina un genre de supplice dont on n'avait encore vu aucun exemple.

Il ordonna de recourber l'un vers l'autre deux jeunes arbres, droits et vigoureux, puis de les retenir ainsi rapprochés avec des cordes solides. Il fit ensuite placer Marceau entre ces deux arbres, lié par les mains et par les pieds à chacun d'eux. Durant ces funèbres préparatifs, le martyr reste inébranlable. « Il se réjouit, disent ses Actes, de souffrir sur le bois à l'exemple de Jésus-Christ, et de pouvoir unir sa passion à celle du divin Rédempteur. »

Priscus alors commande de couper subitement les cordes, afin qu'en se redressant les arbres arrachent les membres du martyr et en lancent les lambeaux dans l'espace.

Mais Marceau avait prié ; les arbres se rompirent

au moment où l'on coupait les cordes, et lui-même n'éprouva aucun mal.

Quel triomphe, mes frères, pour la religion prêchée par cet homme ! Quelle grande leçon donnée à ces infidèles !

Mes frères, quand Dieu permet que les martyrs meurent au milieu des tourments, c'est pour couronner leur mérite au ciel. Mais il est toujours le maître de la vie et de la mort, et jamais l'enfer ne vaincra sa puissance. Quand il brise les instruments de torture, quand il sauve ses apôtres, en présence des païens accourus pour insulter à leurs souffrances, il le fait pour montrer qu'ils sont vraiment ses envoyés, et proclamer la certitude de leur mission. Aussi, souvent, en présence de semblables prodiges, on vit de nombreux infidèles renoncer à leurs erreurs et demander le baptême.

Le prodige qui avait sauvé Marceau, loin de ramener Priscus à de meilleurs sentiments, ne fit qu'accroître sa colère impie. Il fait conduire son prisonnier devant une statue colossale de Saturne, élevée sur la rive droite de la Saône, et lui ordonne de l'adorer.

Marceau lui répond : « Je suis chrétien ; je n'adore que le Dieu éternel, créateur du ciel et de la terre, et non vos idoles de bois ou de pierre. Au reste, voici mon corps, fais-en ce que tu voudras ; mais mon âme n'appartient qu'à Dieu. » Furieux d'être vaincu, Priscus fait déchirer à coups de verges l'intrépide confesseur devant la statue de Saturne, puis l'emmène devant la statue du Soleil, sur l'autre rive de la Saône, et lui commande encore de l'adorer.

Nouveau refus de l'héroïque martyr. « Je n'adore que Dieu seul, répète-t-il ; et je ne veux pas rendre d'hommages sacrilèges aux créatures qu'il a tirées du néant, pas plus au firmament que sur la terre ; car je suis chrétien et le serai toujours. »

Le cruel gouverneur le livra alors à des tortures effroyables. Il le fit tirer sur le chevalet, déchirer avec des griffes de fer et frapper à coups redoublés. Mais Marceau, dont le sang coule à flots, demeure inébranlable. Il prie sans cesse, et sa prière lui donne une invincible constance.

Pourquoi donc, mes frères, Dieu permet-il que ses plus fidèles serviteurs soient livrés à de si terribles épreuves ?

Ah ! c'est parce que la souffrance est le moyen providentiel de l'expiation des péchés du monde. Elle est en même temps le témoignage irrécusable du plus généreux amour. L'amour et la douleur ont fait ici-bas une éternelle alliance. Quand vous aimez Dieu assez pour souffrir et pour mourir plutôt que de l'offenser, vous lui donnez le gage suprême de votre amour ; il n'y a plus que le ciel qui soit capable de le récompenser.

Il faut en finir, cependant. Mais au lieu de trancher la vie du martyr par un coup subit, la cruauté de Priscus invente encore un supplice qui doit prolonger son agonie dans d'inexprimables souffrances.

Au pied d'une troisième idole, à environ 2000 pas de Chalon, il fait creuser une fosse profonde. Sur son ordre, on y place Marceau, debout, et, après un troisième refus, on le couvre de terre jusqu'aux épaules.

Figurez-vous, mes frères, l'horreur d'une pareille situation. La sépulture, qui d'ordinaire procure le dernier repos, est pour notre martyr une cause d'affreuses angoisses. Sa poitrine, écrasée par la terre qui l'enserre, ne peut plus respirer ; ses veines sont brûlées par la fièvre... Son agonie se prolongea trois jours, durant lesquels, les yeux levés vers le ciel, il ne cessa de louer Dieu de cœur et de bouche, parmi les tressaillements convulsifs de son corps, jusqu'au moment où son âme, enfin délivrée de sa douloureuse prison, s'envola vers les joies de la céleste récompense.

* * *

Marceau n'est plus ; mais son nom, sa mémoire, ses œuvres lui survivent. La foi qu'il a prêchée avec un courage indomptable, éclaire toujours le monde de sa lumière bienfaisante, elle est toujours pour nous la source de nos biens les plus précieux.

Imitons donc sa vaillance et ne craignons pas de proclamer, comme lui, notre attachement aux croyances qu'il a enseignées à nos pères. Nous n'avons pas à craindre les tribunaux, les juges, les bourreaux qui l'ont torturé.

Craindriez-vous le respect humain, les sourires, les railleries de gens qui ne vous valent pas ? Voudriez-vous être faibles, quand il s'agit de prier, d'obéir aux lois de l'Eglise, d'éviter le mal et de faire le bien ?

Oh non ! je ne puis pas le croire ! Vous êtes les enfants des saints et des martyrs, les fils de leurs prédications, de leurs courageux exemples et de leurs puissantes prières. Soyez donc de dignes fils de si nobles ancêtres !

O S. Marceau, du séjour de la gloire où vous recevez la récompense de vos mérites, abaissez vos regards pleins de bienveillance sur cette paroisse, fière de porter votre nom ! Elle a bâti et vous a consacré un temple digne de votre illustre mémoire ; elle honore avec ferveur vos précieuses reliques, conservées dans une châsse magnifique ; elle se presse nombreuse au pied de votre autel à chacune de vos solennités.

Protégez-la ; augmentez dans toutes ces âmes la foi religieuse dont vous avez été l'apôtre et le martyr, *adauge nobis fidem*.

Augmentez la foi dans cette jeunesse chrétienne, pour qu'elle connaisse de mieux en mieux son Dieu, l'aime et le serve fidèlement, sans se laisser séduire par l'attrait des passions mauvaises, *adauge fidem*.

Augmentez la foi des pères et des mères de famille, pour qu'ils vivent conformément aux préceptes de cette foi, toujours dociles aux commandements de Dieu et de son Eglise, *adauge fidem*.

Augmentez la foi des vieillards, de ceux qui bientôt quitteront la terre, pour qu'ils méritent de voir au ciel, dans toute leur splendeur, les mer-

veilles qu'elle ne leur montre ici-bas que sous le voile de ses mystères, *adauge fidem.*

O saint martyr, augmentez notre foi à tous, notre espérance et notre amour de Dieu, pour qu'un jour nous puissions vous rejoindre dans la céleste patrie et partager avec vous les joies de l'éternité bienheureuse, *adauge nobis fidem !* Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXXIV

LES SCRIBES ET LES PHARISIENS HYPOCRITES

Dans le monde judaïque tout était orgueil, feinte et hypocrisie. Aussi les Pharisiens étaient-ils les ennemis jurés du règne nouveau, de la loi du Christ, où le plus grand sera le serviteur de tous, où les humbles seront glorifiés. Jésus va prononcer contre eux huit anathèmes terribles. Il reprend chez les Scribes et les Pharisiens, dit S. Thomas, l'hypocrisie de religion, de pureté et de piété. L'hypocrisie : « Ils disent et ne font pas. » — « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, car vous avez pris la clef de la science et vous ne vous en servez que pour fermer aux hommes le royaume des cieux. Vous n'y entrez pas et vous empêchez les autres d'y entrer. »

1. Ils ne voulaient point de l'enseignement de l'Evangile, de Jésus-Christ, et ils empêchaient le peuple d'y croire. Le peuple voulait entrer dans le temple de la vérité, car il aimait à entendre Jésus-Christ, *libenter audivit ;* mais il trouvait la porte fermée. Et avec cela les Pharisiens affectaient des dehors de religion qui trompaient les âmes simples. Aussi : « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, qui dévorez les maisons des veuves en affectant de prier longuement. Votre jugement n'en sera que plus rigoureux. »

Ils feignaient la religion, mais dans un but intéressé, pour « dévorer la substance » de ces femmes simples et sans défense. Elles étaient frappées de leurs dehors pieux, de leurs longues prières dans le coin des rues ; elles leur abandonnaient leurs biens qu'elles ne savaient pas gérer, et ces biens, « ils les dévoraient. »

Leur cupidité n'allait pas sans un certain zèle extérieur. Ils cherchaient à faire des prosélytes, à convertir des âmes, non pour les sauver par la vérité, mais pour s'en faire gloire, afin qu'on dise : « Voyez comme le zèle de Dieu les embrase ! » — « Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous courez la mer et la terre pour faire un prosélyte, et quand il l'est devenu, vous faites de lui un fils de la Géhenne deux fois plus que vous. »

Comme ils ne recherchaient que leurs propres avantages, ils n'épargnaient point leurs peines. « Ils couraient la mer et la terre », car les prosélytes se recrutaient surtout dans les provinces romaines où les Juifs établissaient des colonies. Ils instruisaient ces païens de bonne volonté qui étaient attirés par la beauté des livres saints, de la morale qui y est enseignée et qui répond si bien aux aspirations de toute âme honnête. Ils les instruisaient, puis les scandalisaient par leurs querelles d'école, leur morale facile, leur amour des richesses. Ces infortunés s'éloignaient alors avec mépris, avec dégoût, et ils devenaient deux fois pires, car ils connaissaient la vérité, puis ils la désertaient. Ce qui les avait perdus c'était le mauvais exemple, la cupidité, l'hypocrisie de leurs convertisseurs qu'ils avaient percée à jour.

Ayons du zèle pour ramener les âmes à Dieu. Comme rien ne vaut le prix d'une âme, rien ne saurait nous donner une idée de la récompense que Dieu nous réserve ; mais agissons avec une grande pureté d'intention, pour faire avancer le règne de Dieu, pour faire entrer dans une âme la vérité et l'amour, afin qu'elle se réchauffe aux rayons de la charité divine, comme une plante qui se mourait parce qu'elle était privée du soleil. Et quand nous l'avons amenée à connaître Jésus-Christ, à l'aimer, à goûter la suavité de son joug et de sa doctrine, ne l'abandonnons pas, et sachons que nous lui devons, pour la fortifier, l'exemple d'une vie pure, désintéressée, conduite uniquement par des mobiles de foi et de charité. Voilà le vrai zèle évangélique, qui n'envisage que le bien des âmes et la gloire de Dieu.

C'est ce qui manquait aux Scribes et aux Pharisiens. Ils n'avaient qu'une religion de façade. C'est la cupidité, et non la charité, qui était la reine de leur vie. Tous leurs efforts, tous leurs raisonnements avaient pour but l'argent, la jouissance, la gloriole, la superbe de la vie. Aussi ils avaient inventé cette sentence : « Si un homme jure par le temple, ce n'est rien ; mais s'il jure par l'or du temple, il est obligé. » Ainsi l'or et les dons offerts sur l'autel étaient plus sacrés que le temple et l'autel mêmes. Pourquoi ? C'est qu'ils poussaient le peuple à faire des dons généreux où ils trouvaient leur profit. C'est pourquoi Jésus les reprend si fortement : « Aveugles et insensés ! Lequel est le plus grand, l'or ou le temple qui sanctifie l'or ? Celui qui jure par le temple, jure par le temple et par celui qui l'habite. » Mais l'or, au regard des Pharisiens, était plus que Dieu.

Ils étaient les stricts observateurs de la Loi, même dans les petits détails qui n'avaient pas été envisagés par elle. Ils payaient non seulement la dîme exigée pour les fruits de la terre, mais même la dîme « pour une feuille de menthe, d'aneth et de cumin ». Et « vous négligez, leur dit Jésus, les choses de la Loi les plus importantes : la justice, la miséricorde, la bonne foi. Voilà ce qu'il faut pratiquer, sans omettre le reste. Guides aveugles, qui filtrez votre eau pour ne pas avaler un moucheron et qui engloutissez un chameau ! »

Ainsi en eux tout est hypocrisie envers Dieu, ou religion mal comprise.

2. Leur hypocrisie s'étend jusqu'à la pureté qui doit être intérieure. Chez eux, elle se borne aux apparences extérieures :

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous ressemblez à des sépulcres reblanchis qui au dehors paraissent beaux, mais au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. Au dehors, vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité.

« Malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous nettoyez le dehors de la coupe et du plat, tandis que le dedans est rempli de rapine et d'intempérance. Pharisien aveugle, *Pharisæe cæce,* nettoie d'abord le dedans de la coupe et du plat, afin que le dehors aussi soit pur ! »

Le dedans surtout doit être purifié, pour recevoir les aliments ou la liqueur qu'il renferme, et pour les conserver avec leur goût parfait. Ainsi l'âme qui doit être pure. Le dehors n'est point négligeable, mais il est secondaire. Les Pharisiens au contraire paraient le dehors, s'enveloppaient d'une dignité extérieure imposante et sévère, et ils avaient des âmes criminelles. Comme le Sauveur fait ressortir ce contraste ! Au dehors tout est splendide, au dedans c'est l'infection et la pourriture du sépulcre. Le sépulcre est reblanchi, mais la conscience reste scélérate. Tout cela apparaîtra au grand jour quand seront révélées les pensées des cœurs, que Dieu regarde principalement. Alors sera découverte devant tous cette hypocrisie de pureté qui recélait tant d'horreurs !

Dieu veut des adorateurs en esprit et en vérité. Les Pharisiens refusaient de s'appliquer cette pure et belle doctrine. Leur adoration était faite de feintise et de mensonge : « Ils disent et ne font pas. »

3. Enfin l'hypocrisie de piété. Pour témoigner leur piété ils bâtissaient des sépulcres aux prophètes, ils ornaient les monuments des justes, ils condamnaient leurs aïeux en disant : « Si nous avions vécu du temps de nos pères, nous n'aurions pas persécuté les prophètes... »

Or, en ce moment, que faisaient-ils donc ? Ils cherchaient le moyen de faire mourir Jésus, le maître et le chef des Prophètes, Jésus qui a prouvé sa mission divine, Jésus à qui les Prophètes ont rendu témoignage, Jésus qu'ils ont annoncé, aimé, prédit, après la venue duquel ils ont soupiré. Et parmi leurs complots déicides, les Pharisiens s'écrient : « Ce n'est pas nous qui aurions fait mourir les prophètes ! »

« Voilà que je vais vous envoyer des prophètes, des sages, des docteurs. Or vous tuerez les uns, vous crucifierez les autres, vous les flagellerez dans vos synagogues, vous les persécuterez de ville en ville, afin que retombe sur vous tout le sang innocent qui a été répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste, jusqu'au sang de Zacharie fils de Barachie, que vous avez massacré entre le temple et l'autel. Je vous le dis en vérité : c'est pendant la génération présente que toutes ces choses arriveront. »

De là cette conclusion terrible : « Vous êtes leurs vrais enfants », les enfants de Caïn qui a tué son frère, les enfants des Juifs qui ont fait mourir Isaïe, Zacharie et les autres prophètes. Vous les imitez ! — Et ils les surpasseront. Dans trois jours ils crucifieront le Sauveur, le Prince des prophètes. Puis ils lapideront S. Etienne, ils chercheront à tuer S. Paul, ils applaudiront à la mort des Apôtres, même quand ils ne les auront pas massacrés. C'est en cela que consiste leur piété ! « L'heure viendra, et bientôt, où celui qui fera mourir les disciples du Christ croira, — épouvantable perversion de l'esprit, — rendre hommage à Dieu ! »

Mais après ces justes et véhéments reproches, le cœur de Jésus se fond de douleur. C'est son amour qui parle, même dans les plus sévères leçons. Il pense à Jérusalem qui s'enfonce dans le crime, qui veut être sourde à sa voix ; il pense à toutes les âmes qu'il a appelées, aimées, comblées de grâces, et il prend le ciel à témoin de son inlassable bonté comme de leur inexprimable ingratitude. Il a voulu les « rassembler » et elles n'ont pas voulu ! *Et noluisti.* (Mt., XXIII, 13-37).

XXXV

LE DENIER DE LA VEUVE

Quand il parlait ainsi aux Pharisiens, Jésus était près du Saint. Il venait de maudire ceux qui affectent de prier longuement, afin d'attirer la confiance des veuves et de « dévorer leurs maisons. » (Mc., 40). Il s'approcha des troncs où l'on déposait les offrandes pour l'entretien du temple, le denier du culte, que les Juifs avaient soin de verser abondamment, car ils étaient fiers de cet édifice auquel les Hérodes avaient travaillé quarante-six ans. Il regardait les Juifs opulents qui se pressaient autour du trésor et qui y jetaient avec ostentation de généreuses largesses, sous les yeux du peuple qui les admirait.

Survint alors une pauvre veuve qui y mit, confuse de ne pouvoir donner davantage, deux petites pièces valant le quart d'un as, — moins d'un liard. — Elle n'avait que cela, même pour vivre, mais elle le donnait de bon cœur. Jésus qui voyait le fond de son âme en fut touché, il convoqua ses disciples, *convocans discipulos,* comme pour leur montrer un magnifique spectacle.

« En vérité, leur dit-il, cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres ; car ceux-ci ont mis dans le trésor ce qu'ils avaient en abondance, mais elle, elle a donné de son indigence, elle y a mis tout ce qu'elle avait pour vivre, *totum victum suum.* » (Mc., XII, 41-44).

C'était son pauvre repas du soir qu'elle sacrifiait ainsi pour le culte, se remettant à la Providence du soin de lui procurer le pain nécessaire. On peut être assuré que la Providence ne l'abandonna pas.

Elle était sans ressources. Ces altiers Pharisiens qui jetaient dans le trésor de retentissantes pièces d'or pour être loués des hommes, et qui glorifiaient eux-mêmes par leur air important leur acte de générosité extérieure, donnaient de leur superflu, et comme ils avaient de l'or en abondance, ce n'était pas une privation. Ils avaient d'ailleurs

reçu aussitôt, par l'approbation bruyante de la foule, leur récompense de vanité. Mais Jésus savait d'où leur venait cet or, de leurs rapines, de leur hypocrisie. Aussi il ne les loue pas. Ce n'est qu'une maigre restitution des biens qu'ils ont volés aux veuves. Mais il exalte cette humble femme : « Elle a donné plus que les autres ».

« Que l'homme est riche ! s'écrie Bossuet. Son argent vaut tout ce qu'il veut. Sa volonté y donne le prix. Quels trésors il a en main ! »

Dieu en effet n'a pas besoin d'or ni de maisons, lui qui a créé ce temple immense de la nature au-dessus duquel resplendit le soleil comme le plus magnifique des lustres. Cependant il veut que les hommes l'honorent et lui rendent le culte extérieur. En bâtissant des sanctuaires où les fidèles viennent l'adorer, et pour que tout y respire une souveraine décence, il exige que chacun lui apporte son denier plus ou moins opulent, suivant ses moyens et sa fortune. Mais ceux qui donnent le plus, ce ne sont pas les riches. Leurs dons sont louables, mais tant qu'ils ne donnent que de leur superflu, ils sont moins généreux et moins agréables à Dieu que ceux qui donnent de leur nécessaire. Ceux-ci donnent plus que les autres. Ce que Dieu considère, c'est le cœur, la charité, l'amour qui inspire le don. Cet amour ne se pèse pas comme l'or, ne s'apprécie pas comme l'or, car il est de beaucoup plus précieux ; et c'est ainsi que cette pauvre veuve a donné non seulement autant que ces Pharisiens qui versent de leur riche bourse dans le trésor, mais beaucoup plus.

Donnons suivant nos ressources, mais de bon cœur, et Jésus nous rendra le même témoignage qu'à cette veuve que les Pharisiens regardaient avec un dédain marqué. Jésus a bien fait de convoquer ses disciples : ils n'ont jamais vu rien de si beau que cette admirable et complète charité.

* * *

Le denier du culte a toujours été versé par les fidèles, depuis le jour où les premiers chrétiens se réunissaient dans leurs maisons pour y célébrer les saints mystères. Ils offraient la matière du saint sacrifice, le pain et le vin, et ils y ajoutaient des dons particuliers pour nourrir les pauvres. Ils prisaient si peu les richesses qu'ils les mettaient en commun. Les riches donnaient davantage, mais avec une pureté d'intention qui les rendait agréables à Dieu. Chacun songeait à tous, aussi parmi eux il n'y avait pas d'indigent.

Mais toujours aussi il y eut des chrétiens qui ne comprenaient ni n'accomplissaient leur devoir. Telle cette grande dame que S. Cyprien apostrophait ainsi : « Vous êtes riche et opulente, et vous croyez célébrer les saints mystères, vous qui ne daignez pas regarder les dons qu'on offre à Dieu, vous qui venez au lieu où s'offre le saint sacrifice sans apporter votre part du sacrifice. » *(De oper. et eleemos.)*. Elle venait au temple, ne regardait même pas les dons offerts par les chrétiens, et ne contribuait en rien au culte, en quoi elle se montrait bien inférieure aux Pharisiens du temple. Aussi S. Cyprien est-il venu l'avertir qu'elle n'aura point part aux fruits du sacrifice.

Le denier du culte est une dette sacrée dont nous devons déterminer nous-mêmes et en conscience le montant. En général les pauvres donnent plus que les riches, comme la veuve de Jérusalem donnait plus que les opulents Pharisiens, aux yeux du Sauveur. L'Eglise reçoit avec reconnaissance l'obole des pauvres et la proclame d'un haut prix, car elle aime les pauvres.

N'avez-vous pas remarqué qu'au festin des noces de son fils, le roi veut que sa maison soit remplie, *ut impleatur domus mea?* Mais comment la remplira-t-il puisque chacun s'excuse? Il dit à ses serviteurs : « Allez-vous-en dans les coins des rues, et amenez-moi promptement les pauvres et les infirmes, *pauperes ac debiles*. » Et pourquoi cette prédilection pour les pauvres? C'est que J.-C. est né pauvre, il a vécu pauvre, il a travaillé comme les ouvriers qui ont besoin de gagner leur vie. Sa jeunesse a été laborieuse, et pendant ses années d'apostolat il a vécu des aumônes qu'il recevait surtout des saintes femmes.

Aussi écoutez comme S. Jacques glorifie les pauvres : « N'est-il pas vrai que Dieu a choisi les pauvres afin qu'ils fussent riches dans la foi, et les héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment ? Et après cela vous oseriez mépriser les pauvres? » (Jac., II, 5). Voilà ce qui constitue « l'éminente dignité des pauvres » suivant le mot de Bossuet : ils sont riches par la foi, ils sont les héritiers du royaume, ils aiment Dieu plus que les autres ne l'aiment.

S. Paul déclare qu'il n'est que le serviteur des pauvres. Il porte une aumône aux fidèles de Jérusalem qui sont pauvres, affligés qu'ils ont été par diverses calamités, et il écrit aux Romains : « Aidez-moi de vos prières auprès de Dieu, afin que les saints qui sont à Jérusalem agréent le service que j'ai à leur rendre. » (Rom., XV, 30). Avec quelle délicatesse il s'exprime ! Comme il craint de les humilier ! Il ne prononce pas le mot d'aumône. Ce sont les « saints de Jérusalem, » il veut leur faire une offrande, leur rendre un service, et il demande que cette offrande, que ce service, soient agréés, *ut obsequii mei oblatio accepta fiat*. C'est lui qui est l'obligé, c'est un honneur pour lui de servir des « saints. »

« Le service que vous devez aux pauvres, ajoute S. Augustin, c'est de porter avec eux une partie du fardeau qui les accable. » Car chacun porte son fardeau. « Le fardeau des pauvres, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut ; le fardeau des riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut. » Vivre dans une abondance égoïste, quel fardeau pour l'éternité ! Et qu'elle est affreuse la situation du mauvais riche qui ne donnait pas même à Lazare les miettes de sa table !

Eh bien ! il y a un moyen d'égaliser les fardeaux. Que le riche porte le fardeau du pauvre, qu'il le soulage dans sa détresse, qu'il lui communique de son abondance, qu'il le soutienne dans ses peines et prenne part à ses afflictions. Que le pauvre voie dans ses épreuves la volonté de Dieu,

qu'il soit reconnaissant au riche qui le décharge, qu'il prie pour lui et attire sur lui les grâces divines qui accompagnent la charité, qu'il aide à le décharger du fardeau de ses péchés et à remplir son âme de sentiments chrétiens, et ainsi les charges deviennent égales, *ut fiat æqualitas,* dit S. Paul. (II Cor., VIII, 14).

Que chacun soit pénétré de ses devoirs et les remplisse. Que le riche donne avec joie, que celui qui a besoin reçoive avec gratitude, et alors s'établit entre les riches et les pauvres cette fraternité chrétienne qui est l'idéal de l'Evangile. Car nous aurons toujours des pauvres parmi nous. Et pour calmer les esprits, éteindre les haines, apaiser les jalousies, répandre un peu d'amour et d'union dans la société, il n'y a que l'exemple et la doctrine de Jésus-Christ.

POUR LA FÊTE DES SEPT-DOULEURS

NOTRE-DAME DE CONSOLATION

Consolatrix afflictorum,
ora pro nobis.

Mes frères,

Pour chanter la gloire de la Vierge Marie, l'Eglise n'a qu'une parole à prononcer : Elle est la Mère du Fils de Dieu, N.-S. Jésus-Christ. En effet, la maternité place la femme à un degré supérieur ; le jour où elle est mère, son front s'auréole d'un nimbe qui impose le respect à tous les hommes. La Vierge Marie domine toutes les mères, car de son sang très pur est né Celui devant lequel les anges eux-mêmes se prosternent dans l'adoration. Le Fils de Dieu est venu jusqu'à nous par la Vierge Marie, et en passant, c'est un rayon de sa gloire qu'il a posé sur le front de sa Mère, afin que toute l'humanité pût la reconnaître et la bénir entre toutes les femmes.

Et pour nous aider à chanter cette gloire, pour nous aider à comprendre les bienfaisantes conséquences de la maternité divine, pour que nos cœurs puissent sans crainte et avec une confiance sans limite s'élever jusqu'au trône de Dieu, l'Eglise a donné à la Vierge Marie les vocables les plus attirants et les plus consolants. La Vierge s'appelle la Mère très pure, la Mère aimable, la Santé des infirmes, la Vierge puissante, la Porte du ciel, le Refuge des pécheurs, le Secours des chrétiens, la Reine de tous les Saints.

Elle s'appelle aussi la *Consolatrice des affligés,* Notre-Dame de Consolation.

Etait-il possible de donner à la Vierge Marie un titre qui lui convînt mieux et qui fût pour nous un appel plus puissant à la confiance absolue en la Mère de Dieu ?

Je voudrais ce soir augmenter, si cela est possible, votre confiance en la Sainte Vierge, en vous montrant qu'elle a été Notre-Dame de consolation dès l'origine des temps, — Notre-Dame de consolation pour N.-S. Jésus-Christ, — et qu'elle doit être Notre-Dame de consolation pour nous, au milieu de toutes nos souffrances.

I

Dans un acte d'amour de sa volonté toute-puissante, Dieu opère le grand miracle de la création.

Où n'était rien, il jette les mondes, et sur la terre inhabitée il place l'homme, la créature la plus intelligente, celle qu'il a faite à son image, celle qui le connaît et le comprend le mieux, celle qui librement, par la noblesse de sa vie, pourra rendre gloire au Créateur. Et le premier couple humain, jouissant de l'amitié de Dieu, vivait dans un printemps qui semblait ne jamais devoir s'écouler.

Hélas ! dans sa faiblesse, l'homme va mésuser de sa liberté. Les ordres divins lui paraissent trop sévères, la séduction est attirante, la complicité de la femme affaiblit sa volonté, et ce n'est qu'après la faute commise qu'Adam reconnaît son crime... Et pourtant, il avait été prévenu du châtiment.

Mépriser la volonté de Dieu, c'était pour lui et les générations humaines perdre l'intimité du Cœur divin ; c'était, désormais, trouver le travail pénible et douloureux ; c'était connaître la souffrance physique et morale ; c'était accepter la cruelle épreuve de la mort. — Mystère, cette séduction et cette faiblesse !

Et j'imagine chez Adam un moment de découragement.

Alors Dieu intervient. L'homme doit être puni, mais le démon tentateur doit être châtié : « Je mettrai l'inimitié entre toi et la femme, entre ta race et la sienne, sa race t'écrasera la tête et tu l'attaqueras au talon ».

Pauvre humanité déchue, partout et toujours tu rencontreras le démon séducteur ! Mais tu viens d'entendre la promesse divine : « Une femme va venir, et la race qui naîtra d'elle écrasera la tête du serpent ».

O Adam, ô notre premier père, votre regard s'étendant au-dessus des générations qui allaient naître de vous, a entrevu cette enfant bien-aimée, cette Vierge idéale, qui à l'heure même de votre défaillance vous apportait la consolation dans l'espérance même du pardon !

Les siècles passent, et l'annonce de la Consolatrice se renouvelle.

C'est en elle que les patriarches Abraham, Isaac, Jacob mettent leur espérance, et par eux tout le peuple de Dieu conserve la foi dans le Messie Rédempteur. Puis viennent les prophètes Isaïe, Jérémie, Michée qui chantent l'Emmanuel, ce Dieu avec nous qui naîtra d'une Vierge.

Ah ! disparaissez, symboles, figures, Arche d'alliance, femmes célèbres de l'Ancienne Loi ! Vous n'étiez que des images, que des ombres. Faites place à la réalité.

Sur la terre désolée, chez le peuple de Dieu, dans la maison d'Anne et de Joachim apparaît la Vierge toute pure ; c'est la Rédemption qui s'annonce, c'est la Consolation promise après sa chute au premier pécheur.

II

Le premier homme avait été créé adulte. Dieu aurait pu créer de même la sainte humanité de Jésus-Christ. Il ne l'a pas voulu. Nous ne devions pas être rachetés par un étranger semblable à l'homme, mais bien par un homme sorti de notre race, et c'est pour cela que le Verbe éternel s'est fait chair. S'il est étranger au péché, si l'empire de Satan ne s'est jamais étendu sur lui, il connaît cependant toutes les infirmités de notre nature. Comme nous, il a besoin d'une mère.

Alors la sublime mission de Marie commence. Elle va être la Providence, la Consolation de son divin Enfant.

Jésus a froid, elle l'enveloppe de langes. Jésus a faim, elle le nourrit de son lait. Jésus pleure, elle le couvre de ses baisers. Jésus est menacé, elle s'exile pour l'arracher à la colère folle d'un Hérode. Jésus grandit, et la Vierge fait l'éducation de son humanité. Jésus travaille, et le doux regard de sa Mère l'encourage.

Puis, c'est l'heure de la vie apostolique, et près de sa Mère, Notre-Seigneur se repose de ses voyages. Les hommes ne veulent pas comprendre sa doctrine, ils suspectent ses intentions, ils nient sa divinité. Et Notre-Seigneur trouve en la Vierge Marie l'âme qui n'a jamais cessé de correspondre aux grâces d'en haut et, en réalité, l'âme qui par sa fidélité et ses prières l'aide à établir le règne de Dieu.

Enfin, c'est le moment du Grand Sacrifice. N.-S. Jésus-Christ au jardin de l'agonie accepte de souffrir et de mourir en réparation des péchés ; son âme très pure prend à sa charge le poids formidable de toutes les iniquités, et le Rédempteur se livre aux mains des bourreaux.

Alors, la sueur de sang épuise ses forces, la couronne d'épines meurtrit son front, les fouets déchirent sa chair. Lui, la Vérité incarnée, est bafoué, traité de faussaire, d'imposteur, de blasphémateur. Son cœur débordant d'amour ne connaît plus que l'ingratitude et l'abandon.

Où sont les foules rassasiées par le miracle des pains, guéries de leurs langueurs, enthousiasmées par sa doctrine ? Où sont les disciples du brillant cortège des Rameaux, les apôtres ses bien-aimés ?

Jésus monte au Calvaire tout seul, dans l'abandon le plus absolu, entouré uniquement de ses ennemis... O lugubre cortège dont on peut suivre la trace par le sang répandu du Fils de Dieu !

Le cœur de Jésus-Christ, divinisé par la présence adorable du Verbe, est cependant le cœur d'un homme. Il est si délicat, il est si aimant qu'au milieu de son immense douleur, il a besoin d'encouragement, de consolation. La Vierge Marie est venue à la rencontre de son enfant. Dans ces regards échangés entre la Mère et le Fils, quelle tendresse ! quelle pitié ! quel amour !

Oui, pour souffrir, pour mourir, Jésus-Christ avait besoin de la consolation de sa Mère, et c'est l'une des raisons pour lesquelles Marie est au pied de la Croix.

O Mère des douleurs, personne ne comprendra tout ce que vous avez enduré ! Mais ce que nous y sentons vivement, c'est que votre présence au Calvaire était pour Notre-Seigneur la réparation de tous les abandons.

Vous seule lui êtes demeurée fidèle, et c'est dans la pureté de votre âme, dans la délicatesse de votre cœur, que son regard de mourant a trouvé la suprême consolation.

III

Le saint homme Job a écrit : « L'homme, né de la femme, est rempli de douleurs pendant les jours de sa courte vie. »

N'est-il pas vrai, mes frères, que tous nous avons fait la triste expérience de cette affirmation ? L'épreuve sous toutes ses formes nous visite. Dans notre corps, nous supportons la maladie ; dans notre intelligence, nous nous heurtons aux difficultés qui font échouer nos entreprises ; dans notre cœur, nous gémissons sur la mort d'un parent, d'un ami, ou la déception vient assombrir nos jours. Dans notre âme, nous connaissons les luttes intimes contre les passions, les faiblesses qui nous mènent au péché, les sécheresses qui entravent notre ferveur et nos élans vers Dieu.

La douleur ! elle frappe à toutes les portes, et s'il le faut, elle les enfonce.

Le bonheur sans mélange n'existe pas sur terre, et si quelques utopistes voulaient le croire, les cinq années qui viennent de s'écouler ont ouvert des plaies qui resteront longtemps béantes pour leur rappeler la grande loi universelle : la souffrance est inévitable ici-bas.

Mais alors, si nous souffrons, nous avons besoin de consolation. Quand l'heure douloureuse sonne, notre cœur bondit, nos yeux se mouillent de larmes, et comme d'instinct, notre main cherche le bras puissant d'un ami pour s'appuyer.

Cela, mes frères, Dieu ne le réprouve pas. Notre-Seigneur lui-même a pleuré au tombeau de son ami Lazare.

Notre cœur s'est senti un peu soulagé, quand il a vu près de lui des âmes affectueuses qui l'entouraient de compassion. Cependant, ce baume bienfaisant versé par une main amie, n'a pas toujours suffi à lui rendre la paix.

La consolation humaine, dit le P. Monsabré, c'est une perle de rosée qui tombe dans le calice d'une fleur languissante après de longs jours de sécheresse, mais non la pluie bienfaisante qui baigne sa racine et lui rend la vie. La consolation humaine, c'est la goutte d'eau que le cerf rencontre dans le creux d'un rocher, mais non l'onde courante où il se plonge et se réconforte. La consolation humaine, c'est une nuit froide et étoilée, mais non le jour avec sa pleine lumière et sa douce chaleur.

Et puis, mes frères, il y a des douleurs si profondes, si intimes, que les hommes ne savent pas les comprendre. Voyez Jésus au jardin de l'agonie : ses apôtres ne comprenaient rien à l'excès de ses maux et s'étaient endormis. Il y a des douleurs devant lesquelles le langage et le cœur humain se trouvent désarmés. Que dire à la mère qui pleure devant un berceau vide ? Quel langage avez-vous

pu tenir à l'épouse qui apprenait qu'un obus avait emporté avec lui la moitié de son cœur ? au père qui sacrifiait à la France son premier, son deuxième, son troisième enfant ? Il est même des heures où, dans l'excès de la douleur, on serait tenté de dire avec Job, ce vieux roi des malheureux : « Vous êtes tous des consolateurs importuns. Que ferai-je ? Si je parle, ma douleur ne s'apaisera point ; si je me tais, elle ne me quittera pas ».

Ce que vous ferez, mes frères, à ces heures sombres où la terre est impuissante à vous venir en aide, à ces heures douloureuses où vous voudriez rencontrer Jésus-Christ, vous cacher dans ses bras afin de pouvoir pleurer ? Ecoutez :

Notre-Seigneur allait rendre le dernier soupir ; son regard avait cherché la suprême consolation dans le regard de sa Mère. Il rassemble tout ce qui lui reste de forces, et pour nous donner un nouveau témoignage d'amour, il s'écrie : « Femme, voilà ton fils, » et il regarde S. Jean : « Fils, voilà ta Mère, » et il regarde Marie. Et alors, ô prodige d'un amour tout-puissant ! la Vierge qui jusqu'à cet instant n'avait connu d'autre affection que celle de son Fils bien-aimé, désormais apportera aux hommes la consolation suprême qu'elle venait de donner à Jésus au pied de la Croix.

* * *

« Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ».

Mes frères, béni soit Dieu qui a entouré votre vie des consolantes affections de la famille et de l'amitié. Mais aux heures pénibles et crucifiantes, élevez vos regards plus haut. Jetez un cri vers l'autel de Marie, et que la confiance de votre prière atteigne son cœur. Alors, la Vierge de consolation descendra jusqu'à vous et son baiser maternel replacera votre âme dans la paix, car son cœur de Mère sait tout comprendre et tout consoler.

Notre-Dame de Consolation, abaissez vos regards sur nous, sur nos familles, sur le pays de France ! Aux heures pénibles, que notre confiance en vous ne défaille pas, que notre prière monte jusqu'au trône de votre charité, et que votre amour maternel, en consolant nos cœurs malheureux, nous unisse à vous dans une sainte affection qui ne connaîtra de déclin ni sur la terre, ni dans le ciel. Ainsi soit-il.

SERMONS SUR DES ŒUVRES

VI

L'ŒUVRE DES CAMPAGNES [1]

Levate oculos vestros, et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem.

Levez vos yeux et voyez ces campagnes ; elles sont déjà blanches pour la moisson. (Jean, IV, 35).

Mes frères,

On était en décembre. Notre-Seigneur, entouré de ses disciples, s'était arrêté près du puits de Jacob, non loin de Sichem, en Samarie. A cette époque les plaines verdoyantes permettaient déjà de juger ce que serait la récolte prochaine. « Encore quatre mois, dites-vous, et la moisson viendra. Moi, je vous dis : Levez les yeux et voyez ces campagnes, elles sont déjà blanches pour la moisson. » Et de son ample geste, et de son profond regard, Jésus embrassait la plaine qui s'étendait devant lui à perte de vue. Il y distinguait çà et là des groupes de Samaritains qui venaient de Sichem et s'approchaient, attirés par ce que leur avait raconté la femme avec qui Jésus avait causé. Leurs blancs costumes avaient sans doute inspiré la parole du Sauveur, et en montrant cette campagne blanche pour la moisson, le Maître parlait évidemment de la moisson des âmes que le divin Cultivateur veut recueillir en ses greniers éternels.

Mes frères, je viens ce soir vous parler de la campagne. Non pour vous dire les beautés et les charmes de cette nature si féconde, si riante, et dont vous aimez à goûter les bienfaits à vos heures de repos. Comme le Maître, dans la campagne, je vois des âmes, filles de Dieu, ayant au front un reflet divin, empourprées du sang de Notre-Seigneur et qui pour la gloire de Dieu, pour leur bonheur terrestre, doivent vivre en disciples de Jésus-Christ.

J'essaierai, mes frères, de vous montrer la détresse morale de nos populations rurales ; je vous dirai les pauvres moyens dont le prêtre dispose pour arrêter cette descente à l'abîme et favoriser l'ascension vers les sommets ; et après cela, je n'aurai pas même besoin de faire appel à votre générosité : vos âmes d'apôtres comprendront que l'amour de Dieu et l'amour du prochain vous font un devoir pressant de venir en aide à vos frères moins favorisés que vous.

I

Que les populations des campagnes soient moins favorisées que celles des villes au point de vue religieux, cela n'est pas douteux.

Vous savez, mes frères, la grande puissance que possède l'exemple. Les hommes ne font guère que répéter ce qu'ils voient faire autour d'eux. L'exemple est-il bon ? Ils sont bons. L'exemple est-il mauvais ? Ils sont mauvais. Le dimanche, la ville voit encore ses églises se remplir de fidèles pour le saint sacrifice. Presque à toute heure du jour, on y rencontre des adorateurs devant le T. S. Sacrement. Organisez une fête, et vos églises se remplissent. Faites une conférence, et vous trouverez facilement un auditoire nombreux. Cette affluence donne à ceux qui sont témoins de ces réunions l'idée que la religion est encore bien vivante, et qu'à côté de la masse qui ne pratique pas il y a également la masse qui croit et qui pratique.

A la campagne, trop souvent, l'influence de l'exemple se fait à rebours, et se trouvant trop peu nombreuses et par là-même trop peu soutenues, les meilleures volontés se découragent.

Le travail des champs, en lui-même si moralisa-

[1] Voir aussi le sermon publié dans le précédent n°.

teur, a bien son revers de médaille. La nature élève l'âme ; elle est un livre grand ouvert où à chaque page on lit le nom de Dieu, et l'on rencontre des âmes délicates comme ce laboureur qui me disait : « Quand je suis à la charrue et que je pense au Bon Dieu, il me prend parfois l'envie de chanter, je suis heureux, et il me semble que je prie comme vous quand vous dites votre bréviaire. » Mais à côté de ces âmes délicates, qui sont l'exception, combien d'autres, et c'est la masse ! se laissent absorber par ce travail fatigant qui les attache d'une manière exagérée aux biens de la terre, qui les couche sans cesse sur le sillon et ne leur laisse plus le temps ni la pensée de lever leur front vers le ciel !

Ajoutez à cela que les moyens d'apostolat moderne sont moins à la portée du prêtre des campagnes que du prêtre des villes, et vous aurez les raisons qui me font affirmer qu'au point de vue religieux, les campagnes sont moins favorisées que les villes.

J'ajoute que là-bas les dangers de perversion sont presque aussi grands qu'ici. A la campagne tout le monde se connaît. Souvent on est dépendant d'un maître, d'un voisin, d'une autorité ; alors le respect humain devient un cerbère tout-puissant au service du démon. Permettez-moi, mes frères, une anecdote. Il y a dix-huit mois environ, après bien des tentatives, un curé parvint à réunir les hommes de sa paroisse et à les inviter un dimanche soir à une conférence. A l'heure fixée, 8 heures, personne ; et le bon curé qui depuis une 1/2 heure récitait son chapelet pour prendre du courage, commençait à se désoler. 8 heures 1/4, un invité parut, puis un second. Un troisième, après une très courte apparition, courut à toutes jambes au café d'en face chercher les amis qui s'y étaient réfugiés, aucun d'eux n'ayant osé affronter, le premier, les regards possibles d'un sectaire.

Les fêtes profanes qui enivrent la jeunesse et excitent chez elle les goûts dépravés du plaisir y sont très fréquentes. Bienheureux les pays qui n'ont pas, chaque dimanche, un de ces bals dont S. François de Sales dit que les meilleurs ne valent rien, et S. Ambroise que « la danse est la compagne inséparable des délices qui énervent et de la volupté qui souille. »

D'ailleurs, le venin qui empoisonne les villes, qui tue la foi, qui désorganise les mœurs, n'est-il pas savamment distillé et introduit chaque jour dans les colonnes du journal ? Rarement présentées en des attaques violentes, les idées subversives et troublantes sont exposées sous les formes les plus naïves, les plus vraisemblables, et vous savez que le journal pénètre partout et que les âmes simples croient volontiers ce que chaque jour le journal répète : c'est imprimé, donc c'est vrai.

Vous savez également quelle crise la campagne subit par suite de l'émigration de sa jeunesse vers les villes. Crise qui non seulement lui retire des bras, mais qui en même temps pervertit des cœurs. Pauvres enfants ! ils espèrent trouver à la ville plus de liberté, plus d'argent, plus de plaisir, et ils ne pensent pas qu'ils y trouveront en même temps plus de dangers, plus d'entraînements, plus de tentations ! Le jeune homme et la jeune fille qui ont goûté un peu les plaisirs faciles de la ville y attirent leurs amis d'enfance ; s'ils ne réussissent pas toujours, leur influence, du moins, n'est pas faite pour les porter vers Dieu, bien au contraire. Et si ceux-là reviennent au pays, ils y rentrent trop souvent l'esprit imbu d'idées fausses, et le cœur profané.

La campagne est donc moins favorisée que la ville au point de vue religieux, et les dangers y sont aussi grands.

II

Qui donc va réagir contre cette désorganisation malheureuse ? Qui va essayer d'endiguer ce fleuve de boue qui monte et qui menace de tout engloutir ? Qui va préserver ces âmes encore nombreuses et saines qui sont dans certains villages comme les gardiennes de la foi et de la moralité ? Qui ? — Le prêtre, messager de Dieu, représentant de Jésus-Christ.

Et c'est pour cela que vous le voyez réunir les petits enfants au catéchisme, essayant d'instruire ces petites âmes et de les former à l'amour divin. Quand il le peut, le prêtre s'entoure de personnes dévouées qui suppléent la famille, apprennent aux tout petits le signe de la Croix et aux moins intelligents les vérités élémentaires et essentielles.

L'enfant grandit. Que de fois, malgré ses efforts, le prêtre a la tristesse de voir ses petits catéchisés le quitter après la Communion solennelle et, avec un bagage trop léger d'instruction religieuse, sombrer à la première attaque de l'impiété ! Pour les garder, il organise les réunions de persévérance pour les jeunes filles, les patronages pour les jeunes gens. La jeunesse a besoin de jeux, de plaisirs, de distractions. Et lui en procurer d'honnêtes, c'est bien faire une œuvre moralisatrice. Elle n'avait pas compris le zèle apostolique, cette bonne dame qui refusait son aumône à un directeur d'œuvres et disait non sans quelque mépris : « Monsieur l'abbé, ces grands jeunes gens n'ont pourtant pas besoin de vous pour s'amuser. »

La famille a besoin elle aussi de fortifier sa foi. Ce que dit un père ou une mère, pour un enfant c'est parole d'Evangile. Pour affermir les convictions de la famille, le prêtre la groupera autour de lui. Que sont les réunions de mères chrétiennes, les conférences faites aux hommes dans les salles paroissiales, sinon des prédications d'un genre nouveau qui rendront plus familières les saintes idées évangéliques ?

Et quand le prêtre a ouvert son église, qu'il a donné aux cérémonies du culte autant de splendeur qu'il lui était possible, qu'il s'est fait petit enfant avec les petits enfants, qu'il a catéchisé la jeune fille pour la garder dans le chemin de l'honneur, qu'il a consacré ses soirées aux jeunes gens ; quand avec eux il s'est fait tout à la fois jeune homme pour les distraire, et père pour les élever ; quand il s'est fait prédicateur des pères et des mères pour leur rappeler leurs devoirs, et l'ami des

familles pour les aider à porter les charges de la vie, le prêtre a-t-il tout fait ? Peut-il se reposer ?

N.-S. Jésus-Christ s'est dit le Bon Pasteur qui quitte les 99 brebis de la bergerie et court à travers les chemins pour retrouver la centième qui s'égare. Le bon pasteur a traversé les rues, les chemins, les sentiers de son village, et les brebis égarées n'ont pas voulu entendre sa voix ; elles ont tourné la tête à sa venue et se sont enfuies, au risque de se faire dévorer par les loups. Et fatigué de sa course, le cœur brisé par tant d'indifférence, le berger a dû revenir seul au bercail.

Mais sous l'inspiration divine, à la lueur de sa petite lampe, il passera quelques heures de ses nuits à rédiger le bulletin paroissial, la petite feuille volante qui se répandra partout, qui pénétrera chez tous, et qui, dans un langage aimable, annoncera la vérité, flétrira le mensonge et indiquera à tous le chemin qui conduit à Dieu, — la petite feuille qui peut-être ramènera à la bergerie la brebis infidèle qui n'a pas voulu écouter son pasteur.

Voilà, mes frères, exposés brièvement, quelques-uns des moyens que les apôtres de notre temps utilisent pour conduire les âmes vers Dieu.

III

Malheureusement, le prêtre des campagnes manque trop souvent des ressources nécessaires pour alimenter toutes ces œuvres. Devra-t-il les voir péricliter, faute d'argent ? Depuis 50 ans, l'Œuvre des Campagnes si belle, si apostolique, mais, je le crains, encore trop ignorée, essaie de secourir la détresse du prêtre. Ouvrez son bulletin mensuel, lisez sa tribune charitable, et vous y trouverez des misères comme celles-ci :

— Un pauvre curé attend depuis 3 ans un catéchisme en images pour des petits enfants.

— Un vicaire organise des conférences pour les jeunes gens de la paroisse dont il est le desservant, et met une bibliothèque à leur disposition. Mais il lui faudrait un local et il ne peut en payer la location.

— Un très pauvre curé sollicite quelques livres et quelques jeux pour intéresser les enfants qu'il réunit l'hiver.

Ailleurs, — c'est une bibliothèque que l'on veut fonder pour encourager les bonnes lectures ; — c'est la diffusion de bons journaux qu'on veut établir pour neutraliser l'influence des mauvais.

— Dans une paroisse d'un diocèse que je pourrais nommer, le dimanche il y a une ou deux personnes à la messe. L'an dernier, il n'y a même pas eu de Premières Communions, les enfants ne venant pas au catéchisme. Alors le curé, voulant essayer des conférences avec projections pour ramener ses paroissiens à l'église, demande des secours.

Mes frères, devant les misères physiques, en présence de la détresse d'une famille en larmes, votre cœur compatissant s'émeut. Si la nécessité et, disons-le, si la raison ne venaient à la rescousse, vous ne connaîtriez pas de bornes à votre charité.

Ce soir, je ne vous ai pas montré des corps meurtris par la douleur ; j'ai essayé de vous faire entrevoir des âmes malheureuses qui ne connaissent pas encore Jésus-Christ ; ou qui l'ayant connu et aimé, se sont éloignées de lui ; ou qui le connaissent insuffisamment pour lui demeurer fidèles ; ou qui, désirant le servir, ont besoin qu'on vienne à leur secours.

J'ai essayé de vous montrer les moyens d'apostolat du prêtre des campagnes et la pénurie de ses ressources.

Et je viens vous dire : — Ecoutez ! De toutes les campagnes de France, une voix s'élève, puissante comme le bruit des flots de la mer, suppliante comme le vent qui pleure dans la forêt ; c'est la voix de tous vos frères dans la foi qui vous demandent de les aider, par vos offrandes pour leurs œuvres, à mieux aimer et mieux servir notre Père qui est dans les cieux.

Je viens vous dire : — Ecoutez ! De la crèche de Bethléem, de l'atelier de Nazareth, des campagnes de la Judée, de la Croix qui domine le Calvaire, une voix s'élève, douce comme celle d'un enfant, impérative comme celle du Souverain Maître, pleine d'amour, car c'est la voix du Dieu qui est charité. Et cette voix vous dit : « Ma vie, mes souffrances, mon sang, j'ai tout donné pour sauver ces âmes. Je vous tends la main ; aidez-moi à les sauver ; devenez les auxiliaires de mes Apôtres, et je vous donnerai, en échange, la récompense que je réserve à mes Apôtres. »

* * *

Il y a quelques années, sur un lit d'hôpital militaire, un jeune paysan mourait. Ayant fréquenté un de nos patronages de campagne, il y avait appris que Jésus-Christ est le meilleur ami des jeunes gens et s'était habitué à vivre dans la présence de Dieu. Quand on le rencontrait dans les champs, le front couvert de sueur, la faux à la main et qu'on le plaignait, il répondait : « Quand on travaille à deux, c'est moins dur. » Quand il fut au service de la France, il se désolait de voir ses camarades perdre leurs jeunes années dans le vice : « C'est malheureux, disait-il, de voir des jeunes gens de 21 ans en arriver à un point pareil. Comme ils sont loin de Celui qu'ils devraient servir et aimer ! Il faut prier pour eux, Dieu leur pardonnera peut-être. » Il écrivait qu'il lui était facile de faire la sainte communion le dimanche : or il lui fallait faire 4 kilomètres à jeun pour arriver à la cathédrale à 11 heures. Quand il reçut les derniers sacrements, il pouvait dire en toute vérité : « Le Bon Dieu ! oui, je l'ai toujours beaucoup aimé. »

Mes frères, l'Œuvre des Campagnes que vous aimez, que vous ferez connaître autour de vous, que vous soutiendrez de vos offrandes, fera aimer le Bon Dieu à beaucoup de petits paysans comme celui-là. Vous les aiderez à gagner le ciel, où ils seront votre gloire et où sûrement ils vous aideront à parvenir, vous leurs bienfaiteurs. Ainsi soit-il.

AVIS PAROISSIAUX

L'IDOLATRIE DE L'ENFANT

Virga atque correptio tribuit sapientiam : puer autem qui dimittitur voluntati suæ, confundit matrem suam.

Ne craignez pas de reprendre et de corriger vos enfants : car ceux que l'on gâte, deviennent la honte et le désespoir des parents. (Prov., XXIX, 15).

Mes frères,

Il n'est pas nécessaire de lire beaucoup pour savoir que tous les hommes soucieux de l'avenir de notre cher pays de France, se plaignent amèrement de l'éducation actuelle. Les uns en soulignent avec inquiétude les conséquences au point de vue moral ; les autres supputent avec regret l'argent qu'on y dépense mal à propos ; ceux-ci partent en guerre contre les programmes ; ceux-là appellent de tous leurs vœux une méthode nouvelle, un esprit nouveau et même des hommes nouveaux... Bien peu, hélas ! osent avouer franchement que c'est à l'absence de la religion dans la famille qu'il faut attribuer avant tout les fruits déplorables de l'éducation actuelle. Consciemment ou inconsciemment en effet, la plupart des pères et des mères de famille ont substitué dans leur cœur, au culte de Dieu, un culte jusqu'alors inconnu dans les fastes de l'idolâtrie : le culte de l'enfant !

Comme il n'est pas encore tout à fait à la mode dans notre paroisse, permettez-moi de vous le décrire en quelques mots ; et je crois que vous ne serez pas tentés de l'y introduire, quand vous connaîtrez les tristes résultats qu'il est capable de donner.

I

Aujourd'hui, dans certains milieux, l'enfant n'apparaît plus comme un petit être délicat, tendre, fragile, qu'il s'agit d'arrêter sur la pente du mal et qu'il faut « élever », c'est-à-dire, dans le beau sens du mot, conduire petit à petit avec de la patience et du dévouement, par l'enseignement et par l'exemple, à l'amour de la vérité et à la pratique de la vertu. Dès la première heure de son existence, en effet, il est déjà considéré comme une beauté, comme une perfection, comme une divinité ! Aussi comment ne point admirer ce qu'il dit ? comment ne point tomber en extase devant ce qu'il fait ?

Vient-il à sourire ? La mère en conclut qu'il sera aimable, enjoué, distingué.

Vient-il à se mettre en colère ? Le père en déduit qu'il sera énergique et qu'il deviendra un jour un homme de caractère.

Vient-il à contracter de mauvaises habitudes ? Q'importe ! Défense de le reprendre et de le corriger ! Il est entendu qu'on ne lui causera aucune peine, même légère.

En grandissant, l'enfant n'a d'ailleurs jamais tort. S'il ne travaille pas à l'école, ce n'est pas manque d'intelligence, c'est que le maître ne sait pas le prendre. S'il ne sait rien au catéchisme, ce n'est pas manque de bonne volonté, c'est que le curé est trop exigeant. S'il ne rend aucun service à la maison, ce n'est ni par négligence ni par paresse, c'est qu'il est appelé à de hautes destinées que le vulgaire ne soupçonne pas. S'il rôde de tous côtés, sans surveillance et en mauvaise compagnie, oh ! il n'y a pas grand mal à cela ; il faut bien que jeunesse s'amuse ! il faut bien que jeunesse se passe ! Même s'il insulte des vieillards, soyez bien persuadés qu'il n'est pas coupable pour cela, le pauvre petit ! Pourquoi s'acharne-t-on à lui faire des observations quand il n'en mérite pas ?

Et c'est ainsi que le petit dieu, adoré, prié, loué et encensé par ses parents, ne tarde pas à se convaincre, en grandissant, que tout ce qu'il dit est bien dit, que tout ce qu'il fait est bien fait, et qu'il n'est pas possible de rencontrer sur la terre quelqu'un qui puisse lui être comparé.

II

Vous devinez sans peine, mes frères, que le premier résultat d'une telle éducation est de donner à la société des êtres profondément égoïstes. Ah ! ne parlez pas à ces enfants gâtés d'honneur, de dévouement, d'abnégation, de sacrifice, de désintéressement : ce sont des mots qu'ils connaissent peut-être pour les avoir vus dans un dictionnaire, mais qu'ils sont incapables sûrement de définir et encore moins de comprendre. Habitués à voir tout converger vers leur précieuse personne, ils ne se laissent conduire que par l'intérêt, et l'intérêt sordide du moment. Ce sont ceux-là qui servent une cause ou la trahissent avec la même facilité ; et quand on leur en exprime quelque étonnement, ils ne rougissent pas de répondre cyniquement que leurs convictions ne changent jamais puisqu'elles sont « toujours du côté du manche ». Ils seraient patriotes s'ils avaient quelque chose à y gagner ; ils seraient même catholiques pratiquants si cela leur rapportait quelque chose...

Les enfants gâtés deviennent aussi de petits pédants dont on sourirait volontiers si leur pédantisme était toujours inoffensif. Ayant entendu vanter à tout propos leur intelligence, leur savoir, leur jugement, leur esprit, ils sont persuadés qu'ils n'ont qu'à ouvrir la bouche pour qu'il en sorte aussitôt des vérités premières : aussi écoutez avec quelle aisance ils parlent de n'importe qui ! Ecoutez avec quelle assurance ils discutent de n'importe quoi ! Fussiez-vous membre de toutes les Académies, je ne vous engagerais pas à les rappeler à un peu de modestie, car ils vous prouveraient sur-le-champ qu'ils ont un certificat d'études, qu'ils lisent tous les matins un grand journal, et vous vous feriez traiter bien vite de « vieille lune » ou de « vieux jeu ».

Enfin ces malheureux enfants gâtés se trouvent un jour sans défense contre les furieuses attaques de leurs passions.

Comment voulez-vous parler de tempérance à ces jeunes gourmands dont les poches ont toujours été bourrées de friandises ?

Comment voulez-vous parler d'économie à ces

jeunes envieux dont on ne trouvait jamais trop chers ni les vêtements, ni les récompenses, ni les jeux, ni les divertissements ?

Comment voulez-vous parler d'obéissance, de soumission, de discipline, à ces petits autoritaires qui donnaient journellement des ordres à leurs parents en disant : « Je veux » ou « Je ne veux pas » ?

Comment voulez-vous parler de l'amour du travail à ces paresseux dont l'enfance s'est écoulée à ne rien faire ou à faire des riens ?

Et comment voulez-vous faire pratiquer les fortes vertus de la vie chrétienne à ceux qui étant arrivés à l'âge d'homme, n'ont jamais su ni se priver, ni se contraindre, ni se gêner ?

Ne vous étonnez donc pas de lire dans nos Saints Livres que l'enfant qu'on laisse maître de lui-même et qu'on ne corrige pas, est destiné à devenir la proie du vice et à couvrir de honte ses parents. « *Virga atque correptio tribuit sapientiam : puer autem qui dimittitur voluntati suæ, confundit matrem suam.* »

Parents chrétiens qui m'entendez, gardez soigneusement le culte de Dieu dans votre âme et ne le remplacez jamais par la honteuse et coupable idolâtrie dont je viens de vous entretenir. Rappelez-vous que vous avez ici-bas une grande et belle mission à remplir ; mais remplissez-la comme Dieu vous le commande, c'est-à-dire avec autant de fermeté que de douceur, avec autant de dévouement que d'abnégation, et avec autant de patience que de persévérance. Ne ménagez pas les récompenses à vos enfants, mais, selon la recommandation formelle de l'Esprit-Saint, ne leur épargnez pas non plus les châtiments. *Virga atque correptio tribuit sapientiam.* Plus tard ils béniront votre mémoire au lieu de la maudire ; et dans un pieux sentiment de reconnaissance et d'amour ils diront de vous ce que S. Augustin a écrit de sa mère sainte Monique, la patronne des mères chrétiennes : « Elle a plus souffert pour m'engendrer à la vérité et à la vertu que pour me mettre au monde. » Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LIV

LA FORCE CHRÉTIENNE. — LA PERSÉVÉRANCE

Omnes erant perseverantes.
Tous persévéraient.
(Act., I, 14).

Voilà un mot que l'histoire devrait pouvoir dire, à mesure qu'elles passent sous son regard, de toutes les générations chrétiennes. Elles auraient vécu, sans doute, dans des conditions d'existence différentes ; leur régime politique aurait varié ; elles auraient joui à des degrés divers de la prospérité matérielle. Mais, au-dessus de ces changements d'ordre inférieur, un lien plus noble les rattacherait l'une à l'autre ; je veux dire, le lien sacré d'une fidélité religieuse toujours semblable à elle-même, le lien divin de la persévérance.

Ce serait très beau, n'est-ce pas ? de pouvoir parler en ces termes des chrétiens de tous les âges, des nouveaux venus comme des anciens, des fils comme des pères... Hélas ! l'histoire devra tenir, à propos de nos contemporains, un autre langage. Ils ne savent point persévérer.

La jeunesse ne sait pas persévérer. — Elle se lie envers Dieu, non seulement par les vœux de son baptême, mais par les engagements solennels de la première Communion. Mais elle n'a pas atteint l'âge de disposer d'elle-même, elle n'a pas éprouvé les premiers élans des mauvaises passions, elle n'a pas pris contact avec les scandales du monde, que déjà elle trahit souvent toutes ses promesses. Connaissez-vous beaucoup de jeunes gens et même de jeunes filles qui, à vingt ans, mènent encore une vie sérieusement chrétienne ?

Les chrétiens pratiquants ne savent pas, eux non plus, persévérer. — Les principales fêtes de l'année, le Carême tout au moins et les solennités pascales les amènent à se réconcilier avec Dieu. Ils le font sincèrement, pour la plupart ; et c'est d'un cœur franc et loyal qu'ils prennent la résolution d'éviter à l'avenir les fautes du passé... Combien de temps tiendront ces belles résolutions ? Elles s'évanouiront dans quelques jours, peut-être dans quelques heures, sous le choc des tentations prochaines.

Les convertis des retraites spirituelles et des missions ne savent pas mieux persévérer. — Ces pieux exercices se font rarement sans ranimer les croyances affaiblies, sans réveiller les consciences ensommeillées, sans ramener à Dieu un nombre d'âmes plus ou moins considérable. Au jour de la Communion générale, les fidèles qui la font semblent renouvelés et capables de toutes les victoires. Leurs pasteurs en sont émerveillés et croient pouvoir se promettre un consolant avenir... Souvent, très souvent, cet avenir ne dure pas longtemps. Il finit bien vite, avec l'enthousiasme passager que les prédications avaient suscité.

Enfin, les malades eux-mêmes, ceux qui vont aux portes de la mort et en reviennent, ne savent pas persévérer. — Ils ont vivement regretté, en face des jugements de Dieu, les péchés dont ils s'étaient rendus coupables. Ils en ont demandé pardon avec les plus vives instances. Ils ont juré de n'y plus retomber. Ils ont protesté que, si Dieu leur rendait la santé, ils en feraient pénitence et pratiqueraient fidèlement les vertus contraires... O faiblesse des résolutions humaines ! Du jour où ils ont pris conscience de leur guérison, ils sont redevenus exactement ce qu'ils étaient autrefois.

Je viens de nommer « la faiblesse des résolutions humaines. » Oui ! Le défaut de persévérance est une faiblesse, et la plus déplorable de toutes les faiblesses. Le manque de force ne se montre nulle part aussi flagrant et aussi funeste. C'est pourquoi il nous convient d'en parler en ce moment, où nous nous entretenons de la force chrétienne.

Quelque déploiement d'énergie que demande aux chrétiens la persévérance dans la vertu, ils ont le devoir rigoureux de s'y déterminer et de le réa-

liser. D'abord, Dieu le leur commande : ce qui ne peut pas être révoqué en doute et n'a pas besoin d'être démontré. Et puis, tous les principes auxquels doit obéir la vie humaine les y obligent. Ainsi, et nous nous en tiendrons à ces trois considérations, la persévérance se présente à nous tout ensemble : 1° comme *affaire de raison ;* 2° comme *affaire d'honneur ;* et 3° comme *affaire d'intérêt.*

I

C'est *affaire de raison.*

Non pas que les motifs pour lesquels il faut vivre chrétiennement découlent des données de la raison. Ils viennent de la foi, qui les tient des révélations divines. Mais quand un homme y croit et, afin de leur obéir, promet d'observer les lois écrites dans l'Evangile, la raison lui commande d'y rester soumis jusqu'à la mort. Elle le lui commande parce que ces motifs conservent toujours leur valeur et n'en perdent jamais rien. Ils sont éternellement vrais. Aussi, ce qu'ils exigent aujourd'hui, l'exigeront-ils toujours ; et si on le leur accorde aujourd'hui, il faut le leur accorder toujours.

Voulez-vous vous en rendre compte ? — Rappelez-vous, je vous prie, pourquoi dans le passé vous vous êtes engagés ou pourquoi en ce moment vous vous réengagez au service de Dieu.

Vous l'avez fait, si je ne me trompe, par devoir. Vous vous êtes souvenus des droits de Dieu sur vous. Vous avez compris qu'il a usé de ces droits pour vous soumettre aux lois de la vie chrétienne ; et, pour rendre hommage à son autorité, vous en avez adopté les pratiques et les vertus. — Mais, remarquez-le bien, les droits de Dieu sur vous ne passent point avec l'heure à laquelle vous les avez reconnus. Ils restent à tout jamais les mêmes ; et Dieu en fait toujours usage pour vous imposer les mêmes obligations. Vous ne pourrez donc en aucun temps vous en affranchir. La persévérance fait essentiellement partie du tribut dont vous êtes redevables à la Souveraineté divine.

Vous êtes venus à Dieu poussés aussi par le désir de faire votre salut. Les châtiments redoutables réservés aux pécheurs vous ont inspiré un vif sentiment de terreur. Les magnifiques récompenses qui attendent les justes ont excité vos désirs. Vous avez voulu mériter ces récompenses et éviter ces châtiments. — Or, les menaces et les promesses de la justice divine ne sont point faites seulement pour les fautes et pour les vertus d'un jour. Elles visent les fautes et les vertus de toute la vie. Votre salut dépendra de votre conduite de demain non moins que de votre conduite d'hier. L'enfer est pour les convertis qui redeviennent des pécheurs, comme pour les pécheurs qui ne se convertissent jamais. Et Notre-Seigneur l'a dit : « *Pour être sauvé, il faut persévérer jusqu'à la fin.* » (Mt., XXIV, 13). L'espérance et la crainte s'accordent donc pour vous obliger à la persévérance.

Votre cœur, n'était-il pour rien dans votre décision d'embrasser ou de reprendre la vie chrétienne ? N'avait-il pas été touché des bontés de Dieu pour notre race, en général, et pour vous-même en particulier ? Ne s'était-il jamais attendri sur les souffrances et les blessures de Celui qui est mort sur la croix pour expier nos fautes et nous racheter ? N'avait-il même jamais eu quelque intuition des perfections divines, qui sont autant d'amabilités infinies et dont chacune mérite infiniment plus d'amour que l'homme n'en peut donner ? Ne s'est-il point, en un mot, tourné vers Dieu dans un élan de reconnaissance et de charité ? — S'il en a été ainsi, les pieux sentiments qui l'ont amené ou ramené à son devoir ne lui permettent plus de s'en écarter. Dieu méritera toujours également d'être aimé ; et la persévérance restera toujours, pour vous, le meilleur moyen de lui montrer votre amour.

Enfin, vous avez pu vous convertir parce que vous avez compris la laideur et la malice du péché, les beautés et l'excellence de la vertu, quelle valeur morale acquiert la vie humaine quand elle se consacre à la fuite du mal et à la pratique du bien. Il y a là une noblesse et une gloire dont aucune autre n'approche ; et, en même temps, une source de jouissances plus pures et plus douces que toutes les autres. — Mais, est-il besoin de le rappeler ? ces grandeurs et ces joies se perdraient, pour vous, le jour où vous abandonneriez le genre de vie auquel elles sont attachées. Elles aussi, elles ont besoin, pour durer, de la persévérance.

C'est donc bien établi : toutes les considérations par suite desquelles un homme peut commencer ou recommencer de servir Dieu l'obligent logiquement à continuer. En ce sens, la loi de la persévérance est éminemment rationnelle. Quiconque refuse de s'y soumettre commet une faute grave contre la raison. Il tombe, en effet, dans une inconséquence grossière et établit, entre sa conduite et ses croyances, une contradiction injustifiable.

Cette contradiction, dira quelqu'un, disparaîtra, si cet homme cesse de persévérer parce qu'il cesse de croire. — C'est vrai. Mais on ne perd pas la foi quand on veut. Le monde est plein d'incrédulités affectées, qui n'ont rien de réel. Elles servent de prétexte pour justifier les écarts de la conduite et excuser précisément l'illogisme que je viens de flétrir ; mais elles ne sont vraiment ni dans les convictions de l'esprit, ni dans les jugements de la conscience, ni dans les persuasions du cœur. Et quand même elles réussiraient à devenir sincères, il me resterait toujours, à moi, le droit de demander pourquoi on a désiré ces incrédulités, pourquoi on les a recherchées, pourquoi on les a réalisées. Et là, je me verrais souvent en présence de motifs et de procédés tellement inavouables, tellement étrangers à la raison et au souci de la vérité, si totalement inspirés par le désir de s'affranchir des prescriptions de la morale chrétienne, que je serais contraint de prononcer : le défaut de persévérance n'a cessé d'être une inconséquence que pour devenir une honte...

Ce défaut n'a pas besoin de se couvrir d'une incrédulité plus ou moins fictive pour mériter une qualification déshonorante. Il la mérite par lui-même ; car il va essentiellement, — et telle sera ma seconde réflexion, — contre les lois de l'honneur.

II

Quand un croyant, après avoir embrassé la vie chrétienne, l'abandonne, ou, après s'être converti, retombe dans ses anciens désordres, il commet une faute profondément humiliante. Sous quelque aspect que je l'envisage, je la trouve vile et dégradante.

D'abord, elle a pour cause une *défaillance*.

Pourquoi, en effet, cet homme sort-il de la bonne voie ? — Ce n'est point qu'il la trouve mauvaise, ou qu'il ignore l'obligation où il est de la suivre. Sa conscience, au contraire, lui défend de la quitter. Il aimerait même à y marcher toujours. Mais les efforts et les sacrifices nécessaires à la pratique de sa religion et à l'observation des préceptes divins lui semblent trop coûteux. Il ne se sent pas la force de les accomplir. Il y renonce donc par faiblesse. Mais n'est-ce point là, dites-moi, un acte méprisable ? C'est une grandeur d'avoir une volonté ferme et de savoir braver les difficultés. Aussi bien, est-ce une sorte de tare d'être faible et incapable de vouloir.

De plus, le manque de persévérance, considéré en lui-même, constitue une *déchéance,* et une déchéance profonde ; car elle part de très haut et descend très bas.

Je rappelais tout à l'heure comment la vie chrétienne ennoblit la personne humaine et quelles gloires elle lui apporte. Je n'exagérais rien. Car, en toute vérité, l'homme n'a jamais plus de valeur et ne mérite jamais mieux l'estime de tous que quand il peut étaler le détail de sa conduite sous les regards de qui que ce soit sans avoir à en rougir ; quand il pratique de hautes vertus ; quand il prend part à des exercices capables de l'élever au-dessus des choses terrestres ; quand il reçoit des sacrements qui le rapprochent de Dieu. « *Servir Dieu,* a-t-on dit, *c'est régner* [1]. » Si servir Dieu c'est régner, celui qui cesse de le servir après avoir commencé est donc un roi qui tombe. Il jette là, lui aussi, un sceptre et une couronne. Il se dépouille d'une pourpre. Il descend d'un trône... Son point de départ est donc très haut.

Et son point d'arrivée est très bas. — C'est que, comme nous en avons fait la remarque, il ne cesse pas de vivre en chrétien pour devenir meilleur. Il le fait pour briser un frein, pour s'affranchir d'une vertu, pour donner un essor plus libre à quelque instinct vicieux et s'assurer la faculté du mal. Or, rien n'avilit comme le mal. La pauvreté, l'humilité du rang, les pires infortunes elles-mêmes ne sont point une honte. Elles peuvent affliger sans les souiller, et, par conséquent, sans les dégrader, les âmes les plus dignes d'estime et de respect. Au contraire, quiconque commet le mal s'avilit. Pour le commettre après avoir fait le bien, pour descendre si bas après avoir été si élevé, pour se jeter dans une déchéance aussi profonde, il faut avoir perdu tout souci de sa propre dignité et ne plus rien comprendre aux exigences de l'honneur.

D'autant mieux que cet abaissement n'est aucunement contraint, mais librement voulu. Celui qui le subit se l'impose lui-même. Les princes de ce monde n'abdiquent guère sans y être forcés. Renoncer aux avantages de la souveraineté leur est souverainement douloureux. Ils ne s'y résignent qu'avec les plus vifs regrets, pour sortir d'une situation sans issue et pour éviter de plus grands maux. Les nécessités au nom desquelles cette humiliation s'impose à eux en diminuent l'opprobre. Au contraire, le juste qui devient pécheur le fait de son plein gré et par libre choix. Rien n'excuse sa déchéance. Il en porte donc toute la honte.

Mais voici un dernier trait qui met le comble à son déshonneur. C'est qu'en refusant de persévérer, il manque à des engagements formels, sacrés, souvent renouvelés, et, par là, commet un *parjure*.

La promesse d'observer les commandements de Dieu et de l'Eglise se renouvelle souvent dans la vie du chrétien. Elle en marque le début : car elle se fait au Baptême. Elle se renouvelle sous une forme plus solennelle encore et surtout plus personnelle au jour de la première Communion. Elle tient une place importante, sous le nom de *ferme propos,* parmi les conditions les plus essentielles du pardon des péchés dans le sacrement de Pénitence. Les formules populaires de la prière du matin ou de la prière du soir la font redire chaque jour. Ces protestations d'amour et de fidélité ne sont point, comme se l'imaginent parfois ceux qui les enfreignent, dépourvues d'importance. Elles s'appellent, dans la langue traditionnelle des Docteurs chrétiens, des *vœux*, des *serments*, et équivalent à ce que notre langue profane nomme une *parole d'honneur*. Le fait que cette parole s'adresse à Dieu, loin d'en diminuer la gravité, la rend plus sacrée qu'aucune autre et, par conséquent, plus digne de recevoir son accomplissement. Enfin, comme elle a pour objet des vertus déjà prescrites, elle ajoute aux obligations venues du précepte divin toutes celles auxquelles peut donner naissance un engagement personnel. Il est inconcevable qu'un homme puisse se tenir pour honnête et s'attribuer la faculté de se soustraire, quand il lui plaît, à de semblables promesses. En se permettant de les violer, il enfreint les lois les plus rigoureuses de la probité ; il se disqualifie ; il se déshonore. C'est un soldat qui trahit son drapeau, un ami qui livre son ami, un assermenté qui viole son serment. Et s'il commet souvent cette faute grossière ; si, revenant à Dieu de temps à autre, il l'abandonne toujours ; s'il ne lui donne jamais sa parole que pour la trahir une fois de plus ; si sa vie s'écoule toute entière dans ce « circuit éternel de la grâce au crime et du crime à la grâce » dont parle Bossuet [1] : mérite-t-il une ombre d'estime et ne s'est-il point rendu digne du plus profond mépris ?

J'avais donc raison, tout à l'heure, de présenter la persévérance, cette persévérance à laquelle un chrétien ne peut manquer sans tomber dans une défaillance, sans se jeter dans une déchéance, sans

[1] *Deus, cui servire regnare est...* (Missa *Pro Pace,* Postcom.).

[1] Bossuet : Sermon pour le temps du Jubilé, sur la Pénitence : 1er point.

commettre un parjure, comme une affaire d'honneur.

III

C'est encore une *affaire d'intérêt.*

Personne n'ignore quelles sanctions souverainement dignes de considération Dieu a données à ses commandements. Observez-les : vous jouirez d'un paradis éternel. Refusez de vous y soumettre : vous allez à un enfer éternel. Ces sanctions doivent inspirer à quiconque y croit la plus ferme résolution de vivre chrétiennement. Beaucoup, cependant, se flattent de leur échapper, tout en s'affranchissant des exigences de la vie chrétienne. Cette présomption leur vient de l'espoir qu'ils conçoivent de pouvoir toujours, quand ils le voudront et malgré toutes les infidélités, se réconcilier avec Dieu, soit durant la vie, soit au moment de la mort.

Certes, je ne voudrais réduire en rien l'étendue des miséricordes divines. Mais je ne puis laisser ignorer à personne que toute rechute venant après une conversion tend à compromettre d'avance les conversions futures. Notre-Seigneur a dit du converti qui retombe : « *Son état nouveau est pire que le premier* » (Mt., XII, 45) ; c'est-à-dire : l'état où il était avant de se réconcilier avec Dieu. — Comment son état nouveau peut-il être pire ? N'est-ce point, après comme avant, les mêmes fautes ? Et si ce sont les mêmes fautes, d'où viendrait la différence ? — La différence vient précisément du fait de la rechute. La rechute aggrave l'état de cet homme, en y ajoutant une difficulté plus grande de revenir à Dieu dans l'avenir.

Effectivement la récidive exerce sur les âmes une action éminemment malfaisante. Elle les rend plus étrangères aux pensées de la foi et plus incapables de les concevoir et de les goûter. Elle surexcite leurs mauvaises tendances et affaiblit leurs bonnes aspirations. Elle les soumet plus rigoureusement à la tyrannie des sens. Elle fortifie l'emprise du démon en permettant à l'esprit mauvais d'y amener, comme Notre-Seigneur l'a dit encore, « *sept esprits plus méchants que lui-même.* »

Enfin, elle décourage les miséricordes divines. Ne jamais tenir aucune promesse, en faire sans cesse de nouvelles et les violer toujours, irrite au plus haut point la majesté divine. Vous, qui vous permettez d'agir ainsi avec elle, que diriez-vous si l'un de vos pareils prenait les mêmes libertés à votre égard ; si, vous ayant juré une amitié fidèle, il vous trahissait ; si, vous ayant trahi, il vous demandait pardon ; si, ce pardon reçu, il vous trahissait de nouveau, puis se réconciliait encore pour vous livrer encore ? Supporteriez-vous longtemps ce sans-gêne inqualifiable, cette comédie offensante et cruelle ? — Non, certainement. — Et vous auriez raison. Car elle se jouerait de deux choses sacrées avec lesquelles il n'est point permis de jouer : votre bonté, d'une part, et d'autre part la parole donnée... Il est bien à craindre que Dieu ne sente vivement, lui aussi, cette injure, et ne se lasse de ces réconciliations toujours suivies de rupture. Et alors, quel accueil vous fera-t-il, quand vous voudrez sérieusement rentrer dans son amitié ? Vous aurez besoin, à cette heure-là, de ses lumières et de ses grâces ; il vous faudra aussi du temps. Vous donnera-t-il tout cela ?... Je le lui demande pour vous de tout mon cœur. Mais si votre vie continue à n'être qu'une succession ininterrompue de conversions et de rechutes ; si chacune de ces dernières rend votre état pire que l'état précédent, vous livre à sept esprits plus méchants que les premiers, lasse de plus en plus la clémence divine, je ne puis plus rien vous garantir et je tremble pour vos destinées éternelles.

Permettez-moi d'ajouter un mot à ces graves réflexions. — Il sera pour dire que le défaut de persévérance compromet, avec les intérêts des individus, ceux des sociétés. Ce défaut, en effet, quand il se généralise au sein des masses populaires, frappe de stérilité les forces qui travaillent à les rendre chrétiennes. Que reste-t-il du ministère des catéchistes, quand la jeunesse auprès de laquelle il s'est exercé refuse de persévérer ? Que reste-t-il du travail des maîtres les meilleurs, quand leurs élèves ne conservent rien de l'éducation qu'ils en ont reçue ? Que reste-t-il des labeurs de l'apôtre, quand les âmes qu'il a évangélisées retombent dans leurs désordres ? En se privant ainsi des avantages inhérents aux mœurs chrétiennes, l'inconstance des populations les expose fatalement à tous les maux dont l'irréligion peut être la cause : une corruption universelle, l'improbité générale dans les transactions, la ruine du sens moral, enfin tous les fléaux par lesquels Dieu punit les crimes des nations.

* * *

Tenons donc désormais pour essentielle la loi de la persévérance. Elle exprime non seulement les exigences de Dieu, mais celles de la logique, celles de l'honneur, celles des intérêts de tous et de chacun. Déployons, pour lui obéir, toutes les forces dont nous investissent soit la nature soit la grâce. Et ces forces sont grandes, quand on leur fait donner ce dont elles sont capables. Nous ne serions ni des chrétiens, ni même des hommes, si nous ne savions point *vouloir,* quand il s'agit de mener une vie chrétienne, comme savent vouloir l'ouvrier pour gagner son salaire, l'ambitieux pour parvenir aux honneurs, l'avare pour s'enrichir, le soldat pour sauver son pays et mériter les lauriers de la victoire. Tous ceux-là persévèrent dans une tâche souvent plus laborieuse et plus difficile que la nôtre. Montrons-nous, comme eux, courageux, constants, généreux et opiniâtres dans l'effort. Et plaise à Dieu qu'on puisse dire de nous, à l'avenir, ce que l'historien de l'Eglise primitive a écrit d'elle : « Là, tous persévéraient. *Omnes erant perseverantes.* » Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 24 augusti 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 15 septembre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête du Saint Rosaire. — Le Rosaire nous prêche la confiance, 385.
Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — I. Le peuple juif ou le peuple de Dieu, 386. — II. Les premières maisons chrétiennes, 388.
Varia. — Allocution d'adieux à une paroisse, 389. — Sermon d'entrée dans une paroisse, 391. — Allocution d'un nouveau curé, 392.
Courtes instructions pour la prière du soir. — XXXVI. Prédiction de la ruine du Temple, 393. — XXXVII. La ruine de Jérusalem, 395.
Avis paroissiaux. — « Je suis libre penseur ! » 396.
Entretiens sur la vie chrétienne. — LV. La force chrétienne : la fidélité à la loi du travail, 398.

POUR LA FÊTE DU SAINT ROSAIRE

LE ROSAIRE NOUS PRÊCHE LA CONFIANCE

Mes frères,

Pour satisfaire un besoin de votre cœur, vous avez voulu passer cette journée en prières devant l'image de la Vierge Marie. Vous vous êtes présentés devant la Mère du ciel comme ses enfants. Vous l'avez saluée, vous lui avez offert vos hommages, vous lui avez confié vos intérêts. Pour lui parler, vous avez trouvé dans votre cœur des expressions que seul l'amour sait inventer. Pour obtenir son secours, vous avez lancé vers elle des cris que seul l'amour malheureux peut inspirer. Vous avez donné aujourd'hui un bel exemple de piété envers la Vierge Marie.

Et ce soir, peut-être vous posez-vous cette question : « Ai-je été entendu ? Ai-je été écouté ? Est-ce que je serai exaucé ? »

Si votre prière a revêtu les conditions réclamées par le catéchisme, je répondrai par l'affirmative. Je voudrais cependant, mes frères, aviver et si possible augmenter votre confiance en la Vierge Marie, et j'en trouve les raisons dans les mystères du Rosaire que vous avez médités.

Car la joie dispose à accueillir la demande qui vous est faite ; la communauté dans la douleur vous pousse à être compatissant ; le triomphe vous permet d'être libéral, magnifique en générosité, — et la Vierge Marie, plus que toute autre créature, remplit ces conditions pour exaucer chacune de vos prières.

I

Dans la grande famille chrétienne, la Vierge Marie nous apparaît comme la fille privilégiée de Dieu. Son âme s'épanouit sous les effluves de la grâce divine comme une fleur sous les chauds rayons du soleil. La Vierge est si humble, si détachée d'elle-même, si docile aux inspirations surnaturelles, que jamais la terre n'a connu créature plus parfaitement accomplie, jamais le ciel n'a contemplé une âme plus obéissante à ses volontés. L'heure providentielle sonne, et Marie commence sa sublime mission. Chaque pas qu'elle fait, chaque heure qui s'écoule la rapproche davantage de Dieu. A l'Annonciation, elle est son épouse ; à Noël, elle est la Mère de son divin Fils, et tandis que son front s'auréole de toutes les dignités, son âme se remplit des joies les plus pures. Elle s'abreuve aux sources mêmes du bonheur, elle vit dans l'intimité de Dieu.

Mes frères, la joie dilate les âmes. Elle les dispose à la bienveillance, à la bonté. C'est pour cela que le pauvre frappe avec confiance à la porte du riche, espérant que, dans son bonheur, celui-ci aura la main plus largement ouverte. Aux jours de fête, aux jours de noces, sous les porches de nos églises, près des salles des banquets, les quémandeurs ne font jamais défaut ; ils espèrent que la joie des époux ou des convives les disposera à la générosité.

Mes frères, nous sommes les pauvres de la terre, pauvres de vertu, pauvres de courage, pauvres de soumission à la volonté divine. Nous sommes les quémandeurs du présent, car nous avons besoin de tout. Notre prière sera-t-elle entendue ? — Mais qui donc peut en douter ? Notre prière s'adresse à la Vierge aimable par excellence, à la Mère toute bonne, à celle dont le cœur débordant de joie ne peut demeurer insensible à nos besoins. Si parfois le bonheur a fermé le cœur des hommes, parce que ceux-ci étaient des âmes basses et vulgaires, nous savons qu'en s'épanouissant dans l'amour même de Dieu, l'âme de Marie s'est dilatée, s'est agrandie, et c'est pour cela que ce soir nous redirons : — O Vierge Sainte ! vous vivez dans le bonheur de Dieu, nous demeurons dans les combats de la terre ; voyez votre puissance, voyez tous nos besoins, nous attendons tout de votre libéralité ! Sainte Marie, nous avons confiance en vous !

II

La joie dispose à accueillir. Bien plus puissante est la douleur. Quand cette main gantée de fer s'est appesantie sur ses épaules, l'homme a eu l'impression qu'il allait s'écrouler, écrasé par un poids qu'il ne pourrait supporter. Puis, il s'est ressaisi. La vie avec ses besoins et ses devoirs lui a crié bien haut qu'il ne devait pas capituler devant l'épreuve. La foi en un Dieu juste et bon lui a fait entendre un appel plus généreux encore ; elle lui a présenté la souffrance comme une expiation, comme un témoignage d'amour, comme une ascension au-dessus des intérêts mesquins et vulgaires. Si bien que la douleur associée à la foi a fait de sa victime un héros et un saint.

Et quand l'âme qui a souffert a rencontré sur sa route une compagne malheureuse, il a suffi d'un regard pour que ces deux souffrances se comprennent et sympathisent. Les mains se sont enlacées pour se soutenir. Elles ont mis en commun leur commune expérience, afin d'être plus fortes pour supporter leurs communes croix.

Mes frères, vous vous demandez ce soir si votre prière a été écoutée ? Mais cette prière n'est-elle pas la longue litanie de toutes vos douleurs ? Vous avez exposé à la Vierge Marie vos inquiétudes, vos souffrances, vos privations, vos désirs. Vous lui avez confié le présent et l'avenir de tous ceux qui vous sont chers. Vous vous êtes approchés tout près de son cœur afin de verser vos larmes avec plus de tranquillité, la suppliant de garder vos enfants et de vous rendre là-haut ceux que la mort vous a dérobés.

En priant ainsi, vous n'avez pas oublié que la Vierge est la Mère des Douleurs. Qui donc mieux qu'elle serait alors capable de vous comprendre ? Comme vous, elle a tremblé pour son petit Jésus ; elle a frémi devant les menaces et la haine des Juifs ; elle a pleuré sur la route du Calvaire. Au pied de la Croix, pendant ces jours de deuil, sa douleur a dépassé toutes les douleurs.

O vous tous qui souffrez, vous dont le cœur meurtri semble ne pouvoir se guérir, levez vos regards vers la Vierge Marie ! Elle vous contemple, elle reconnaît ses propres souffrances dans les vôtres, et son cœur maternel est ému d'une tendre compassion pour vous. Elle vous tend les bras, elle vous ouvre son cœur, elle vient au-devant de vous pour vous soulager. O Mère, nous croyons que vous nous entendez, nous croyons que vous nous écoutez ; ô Mère des chrétiens, nous avons confiance en vous !

III

« Ce qu'il y a de mieux à faire quand un grand coup nous atteint, dit le P. Lacordaire, c'est de nous renouveler en proportion de ce que nous sommes abattus. » Et c'est, en effet, ce que Dieu opère dans les âmes qui se laissent guider par lui.

« Il fallait que le Christ souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire. » Et en permettant la douleur pour sa Mère, N.-S. lui a préparé un triomphe incomparable. Il en a fait la Reine des hommes, la Reine des saints, la Reine des anges, la Reine de la cour céleste. Il a dressé pour elle un trône de gloire tout près du sien. Il a fait de sa mère la dispensatrice de tous les bienfaits de Dieu.

La gloire du ciel, c'est l'épanouissement des vertus de la terre. La puissance de la Vierge Marie sur le Cœur de son divin Fils, comme sa bonté à l'égard des humains, n'ont fait que s'agrandir dans le royaume de Dieu. La Vierge est riche des trésors infinis de la miséricorde divine. Un regard vers son Fils Jésus, et les grâces de Dieu sont répandues à profusion sur nous. Le triomphe permet d'être libéral, magnifique en générosité. Et qui donc alors pourrait adresser avec confiance une requête à la Vierge Marie sans voir cette main maternelle s'abaisser jusqu'à lui pour soutenir sa détresse, panser ses plaies, calmer ses craintes, sécher ses pleurs, ranimer son courage, fortifier sa vertu, augmenter son amour ?

* * *

Vous vous demandez si votre prière sera exaucée ? Mes frères, que votre confiance en la Vierge Marie ne défaille pas, qu'elle ne soit assombrie par aucun nuage, que le fléau du doute ne vienne pas même l'effleurer. La Reine du ciel a plus de puissance que vous n'avez de faiblesse. Elle a plus de bonheur que vous n'avez de chagrin. Elle a plus d'amour que vous n'avez d'indifférence. Sa gloire est de venir à votre secours.

O Marie, Reine du T. S. Rosaire, nous avons confiance en vous ! Au milieu de vos triomphes et de votre gloire, jetez un regard maternel sur vos enfants. Vous viendrez à notre secours, car nous attendons tout de votre généreuse bonté. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

I

LE PEUPLE JUIF OU LE PEUPLE DE DIEU

« Il convenait, a dit S. Augustin, d'ensevelir la Synagogue avec honneur. » La Synagogue n'avait-elle pas été pendant de longs siècles la messagère de Dieu et l'instrument de ses miséricordes ? Au seuil même de l'histoire de l'Eglise, et avant d'en développer les grandeurs, jetons un regard sur le peuple juif, et essayons de marquer le rôle qu'il fut appelé à jouer sur la scène du monde dans les rapports du ciel avec l'humanité pécheresse.

* * *

Tout d'abord, quelle sera la terre choisie par Dieu pour préparer son œuvre rédemptrice ?

Est-ce Babylone ? Babylone, il est vrai, semblait née pour un règne glorieux : elle avait la puissance, le génie, le prestige, tout ce qu'un peuple peut envier. Mais sa prospérité fut éphémère, parce qu'elle aima les plaisirs. Babylone était ruinée de fond en comble cinq cents ans avant la venue du Sauveur.

Est-ce l'Egypte ? L'Egypte, terre pleine de souvenirs et de tombeaux, avait tenu au cours des âges le sceptre de la philosophie et de la science sociale. Un jour, cependant, on verra cette nation si grave marcher étourdie, chancelante ; au lieu de développer les éléments de progrès qu'elle avait reçus, elle s'abaissera pour disparaître lentement.

Est-ce la Grèce ? La Grèce aime sa liberté, ses lois, ses armées. Maîtresse des intelligences, elle représente à une certaine époque, par l'éclat de sa littérature et les harmonies de son langage, la civilisation la plus brillante. Mais, après des années de gloire, la Grèce tombe dans un asservissement honteux, irrémédiable.

Est-ce Rome, enfin, héritière de la Grèce, de l'Egypte et de l'Asie ? A n'en pas douter, la fortune de Rome prit naissance dans un noble et fier sentiment : l'amour de la patrie ; ce fut sa force incomparable. Chez elle les arts et les lettres produiront des chefs-d'œuvre admirés, et la science du

gouvernement sera portée à sa plus haute expression. Elle avait l'or, le marbre, les pierres précieuses. Quoi qu'il en soit, Rome, oublieuse, amollie, se vendra à César.

A côté de ces quatre nations illustres s'en élevait une autre, la Judée, d'un territoire resserré entre le Jourdain et la mer, et d'une existence obscure. Pendant deux mille ans la nation juive résiste à toutes les épreuves. Or ce qui soutient sa merveilleuse vitalité, ce n'est ni l'ambition, ni la politique : sa seule raison d'être, le motif de sa survivance, repose dans le choix que le Très-Haut a fait d'elle. Elle sera le « Jardin de Dieu. » A Abraham, dans les champs de la Chaldée, le Seigneur avait dit : « Sors : viens dans la terre que je te montrerai... Je ferai de toi un grand peuple et en toi seront bénis tous les peuples du monde. » (Gen., XII, 1-2). Isaac transmet la même promesse à Jacob, Jacob la redit à ses enfants sur son lit de mort. L'Horeb, le Liban, le Carmel, le torrent de Cédron et la vallée de Josaphat, Jérusalem et Bethléem : tous ces lieux seront le théâtre des desseins providentiels, et la tribu qui les habitera aura pour mission de hâter leur accomplissement.

* * *

Dès l'origine, et aussitôt la formation des grandes nationalités, entre Israël et Dieu s'établissent des rapports intimes, une alliance toute particulière.

Fidèle au culte divin, Israël se repose heureusement à l'ombre de sa vigne et de son figuier. Si, au contraire, il devient prévaricateur, s'il méprise les préceptes de Moïse, ses champs demeurent stériles, l'abeille ne sait plus travailler ni l'olivier fleurir. Dieu glorifie, frappe et relève tour à tour Israël. Il jette dans les nuées les couleurs de l'arc-en-ciel pour le rassurer contre un nouveau déluge, il le suit à travers le désert, il laisse pleuvoir en sa faveur la manne et fait jaillir l'eau vive du rocher, il habite avec lui par l'arche mystérieuse où sa présence est voilée, il lui annonce ses oracles. En retour, Israël vient offrir à Jéhovah dans le temple de Salomon ses louanges, ses actions de grâces et ses repentirs, empruntant aux prophètes leurs plus belles hymnes d'amour. Quand le temple sera détruit, c'est encore la même fidélité qu'il gardera sur les rives des fleuves de Babylone. Malgré les amertumes de l'exil et le spectacle des idoles, Israël restait donc bien la nation choisie, celle qui entre toutes les autres avait été la plus honorée « des approches de la divinité. » *Non est alia natio tam grandis quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster.* (Deut., IV, 7).

De fait, le peuple juif devait avoir pour privilège d'être le dépositaire de la vérité révélée et le précurseur du Messie. A différentes reprises Dieu lui communique sa pensée, ses mystères, les desseins de sa Providence pour la rédemption des hommes. Seul, il possède la vérité absolue, incorruptible, sans mélange. Il est au milieu du monde la nuée lumineuse. Tandis que c'était chez les peuples voisins, avec l'idolâtrie sous ses formes diverses, le règne du mensonge et du mal, Israël garde à la vérité tous ses rayons, toute son auréole.

Aussi bien la Bible sera-t-elle pour lui une inspiratrice. En nommant Moïse, on nomme le modèle sublime des historiens et des philosophes. Les prophètes auront des chants qui surpassent les plus riches poèmes de l'antiquité. Judith, Esther, Débora, les Macchabées offrent l'exemple d'un héroïsme incomparable. C'est au point qu'Ozanam a pu écrire : « Nos ancêtres avaient raison de porter la Bible en triomphe et de la couvrir d'or ; ce premier des livres anciens est aussi le premier des livres modernes ; il est, pour ainsi dire, l'auteur de ces livres mêmes, car de ses pages devaient sortir toutes les langues, toute l'éloquence, toute la poésie et toute la civilisation des temps nouveaux [1]. »

Annoncer, préparer le Messie, tel fut le rôle spécial du peuple juif dans l'histoire du monde. Peuple du passé et peuple d'avenir, peuple de tradition et peuple d'attente, tout dans son admirable destinée, — triomphes et revers, institutions et mœurs, génie national et jusqu'au sol où il est assis, — proclame cette mission privilégiée. *Tota lex gravida Christo.* Dès l'époque des Patriarches, la tribu de Juda se distingue comme la tribu dans laquelle naîtra le Sauveur. Il faudra sans doute une longue attente, et, avant que le Messie ne vienne, mille événements se passeront : l'exil d'Égypte, la traversée du désert, la conquête de la Terre promise, les royautés de David et de Salomon. Mais, au milieu de ces vicissitudes, la harpe des prophètes, soit qu'elle exulte, soit qu'elle se plaigne, célèbre toujours le Rédempteur futur, ses bienfaits et ses triomphes. Lorsque le schisme éclate et que la tribulation règne avec les tyrans, Isaïe console Juda en redisant les gloires et les douleurs du Christ. Enfin, le second exil terminé, Daniel annonce le retour des Juifs dans leur patrie après soixante-dix-sept semaines d'années. C'était la plénitude des temps accomplie. Jésus naît à Bethléem, et, aussitôt, les anges font retentir sur son berceau le cantique ineffable de la rédemption du monde : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* (Luc, II, 14).

* * *

Toutefois, malgré l'apparition du Messie, le peuple juif ferme les yeux à sa propre lumière ; il deviendra même déicide. Lorsque Pilate, avant de livrer Jésus à ses bourreaux, par une cérémonie mystérieuse et inusitée dans les annales de la justice, se lava les mains en leur présence et en disant : « Je suis innocent du sang de cet homme, » aussitôt la foule fit entendre ce cri sacrilège : « *Sanguis ejus super nos !* Que son sang retombe sur nous ! » — Oui, ô Juifs, il en sera comme vous l'avez désiré : le sang du Christ réclamera vengeance contre vous avec plus de force encore que

[1] *La Civilisation au Ve siècle,* 15e Leçon, *in fine.*

celui d'Abel et de Zacharie. — A partir de ce moment, en effet, commence pour Israël la série lamentable des malheurs prédits par les prophètes. Plus de sacrifices, ni de prêtres, ni d'autels ; les anciennes solennités disparaissent, la tribu de Lévi, dépositaire des saintes espérances, est anéantie. Rome devenue pour Jérusalem le *fléau de Dieu,* ses cohortes ne laisseront derrière elles que les cendres du temple et une ville entièrement rasée dont on retrouve à peine quelques vestiges.

Ce peuple infortuné vivra errant à travers les âges, courbé sous le poids de l'anathème et sans pouvoir reconstituer son unité nationale. Dédaigneux de manier l'épée ou de conduire la charrue, mais possédant à un rare degré le génie des affaires, la richesse se multiplie entre ses mains avec une merveilleuse abondance. Il servira de préférence le veau d'or. Malgré tout, aujourd'hui comme autrefois, les Juifs ont beau posséder le crédit, la terre, l'influence ; bien qu'ils aient en France, en Angleterre, en Russie, en Pologne, en Allemagne, de nombreux comptoirs, ils ne portent pas moins sur leur front la marque des proscrits.

Sur le portail de la cathédrale de Strasbourg, Ervin de Steinback a sculpté cette belle allégorie : A droite, une femme (l'Eglise), tenant d'une main un calice plein d'hosties et de l'autre une croix, avec, au-dessus de sa tête en forme d'auréole, cette légende : « Le sang de Jésus me fait triompher de toi. » A gauche, une femme aussi (la Synagogue), d'une main portant une flèche brisée, de l'autre les tables de Moïse également rompues, et sur un bandeau qui lui ferme les yeux ces mots : « Ce sang m'aveugle. » N'est-ce pas toute la destinée du peuple juif ? Avec une perpétuité qui contredit les lois de l'histoire, ce peuple, étonnamment vivace, traversera toutes les tempêtes, toutes les proscriptions, tous les esclavages. Fugitif et maudit comme Caïn, il suivra de son ombre au milieu des nations chrétiennes la croix du Calvaire pour attester que le Messie est venu, jusqu'à ces jours, précurseurs du jugement, où nous verrons « l'impiété de Jacob anéantie. » De fait, avant que le monde ait cessé d'exister, Israël se convertira à la religion du Christ. Le bandeau, dont Moïse se couvrit le visage quand Dieu lui parlait et que S. Paul interprète avec un transport de joie (II Cor., III, 13-16), sera alors déchiré.

* * *

Nous ne pouvons mieux finir cette conférence qu'en redisant la touchante prière consacrée par l'Eglise au peuple juif dans la liturgie du Vendredi Saint : « Seigneur, vous qui ne repoussez pas le pécheur, mais qui l'aimez, ôtez le voile qui obscurcit son âme, *auferat velamen de cordibus eorum ;* et faites que touché par votre grâce il l'ouvre au plus tôt à la vraie lumière, *ut et ipsi agnoscant Jesum Christum Dominum nostrum*[1]. »

[1] Office du Vendredi Saint.

II

LES PREMIÈRES MAISONS CHRÉTIENNES

Les premiers fidèles se considéraient comme des frères. Le miracle de la charité les unissait si étroitement que, malgré la diversité des caractères, ils semblaient n'avoir tous qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una.* (Act., IV, 32). C'était, dans cette église du Cénacle et sous l'influence de la grâce évangélique, une vraie famille, où riches et pauvres se confondaient autour d'une même table, celle des agapes. Empressés à s'entr'aider mutuellement, ils faisaient par leurs mœurs austères et leur existence recueillie l'admiration des païens, qui s'écriaient : « Voyez donc comme ils s'aiment ! *Videte quomodo se diligant !* »

Quelle piété, quels suaves parfums l'intérieur de ces demeures chrétiennes primitives ne devait-il pas exhaler ! Vrais sanctuaires de paix et d'innocence, l'âme s'y repose avec complaisance comme sur un spectacle doux et pur, où apparaît la sainte image du beau. Quelques détails, épars dans les livres inspirés ou glanés à travers les monuments apostoliques, achèveront de nous en convaincre.

* * *

A Jérusalem, ou plutôt en Judée, habitaient les familes des Apôtres, celles de Lazare, de Marie de Cléophas qui assista au supplice du Calvaire, de Joseph d'Arimathie et de Salomé, la même qui, le matin du jour de Pâques, accompagna Marie-Madeleine au tombeau de Jésus, les mains pleines de fleurs et d'aromates. Là on vivait dans la plus touchante égalité. Les parents aimaient leurs enfants pour Dieu, et les enfants témoignaient à leurs parents une affection religieuse. On s'aimait jusqu'au pardon : supposé quelque offense mutuelle, le murmure allait expirer aux pieds de la croix.

A s'en rapporter aux plus belles pages des Actes, nul n'était pauvre dans la communauté primitive : car ceux qui possédaient des héritages, après les avoir vendus, en remettaient la valeur aux Apôtres. On sait du reste le châtiment dont furent frappés Ananie et Saphire, pour avoir manqué de désintéressement dans leur offrande. La charité se distinguait alors par tous les caractères que lui donne S. Paul : elle était douce, patiente, libérale, sans amertume et sans jalousie. A chaque foyer l'étranger lui-même recevait bon accueil et trouvait le pain du jour, car le Sauveur avait dit : « Il vaut mieux donner que recevoir. »

* * *

A Corinthe, S. Paul nous révèle, par sa première Epître aux habitants de cette cité, l'existence de la maison chrétienne de Stéphanas, de Fortunat et d'Achaïcus. (I Cor., XVI, 15 et s.). C'était, dans leur personne, les prémices de la jeune église d'Achaïe. Quoique du nombre des séculiers et des laïcs, ils avaient reçu une sorte d'ordination qui les associait aux ouvriers évangéliques et « à l'œuvre de Dieu ». Aussi l'Apôtre adjure-t-il les Corinthiens de leur

témoigner « toute considération et toute confiance. »

« Le service des saints » auquel ils se vouaient, avait pour objet de soulager les pauvres, consoler les malades, visiter les prisonniers, en un mot, d'exercer la charité sous cette forme généreuse que le Sauveur avait enseignée en donnant à manger à celui qui a faim et en couvrant celui qui est nu.

La même mission charitable fut également remplie à Corinthe par une autre famille, mais plus fortunée, celle d'Aquila et de Priscille. Chassée de Rome par l'édit de Claude (52), elle avait transporté dans cette ville d'Orient, commerciale par excellence, un atelier pour la fabrication des tentes, avec tout un groupe d'ouvriers et de serviteurs convertis. S. Paul y reçut l'hospitalité et partagea pendant quelques mois ses labeurs [1].

* * *

La première demeure chrétienne que nous rencontrons à Rome est celle du sénateur Pudens. Pudens avait épousé une autre Priscille, et un de leurs fils épousa Sabinella qui fut la mère de sainte Pudentienne et de sainte Praxède. Située entre l'Esquilin et le Viminal, non seulement cette maison eut l'insigne honneur d'abriter le prince des Apôtres, mais on l'avait convertie en oratoire pour les divins mystères. Sainte Praxède et sainte Pudentienne inaugurèrent la tâche sublime que devaient accomplir tant de matrones romaines, filles de race sénatoriale ou consulaire, en recueillant avec un soin admirable le sang des martyrs ; on a même retrouvé dans leurs hypogées les vases et les éponges dont elles s'étaient servi.

Parmi la jeune chrétienté de Rome, S. Paul nous fait aussi connaître, résidant sur les bords du Tibre ou aux environs de la porte Capène, quelques groupes d'esclaves et d'affranchis : « ceux-ci de la maison d'Aristobule, ceux-là de la maison de Narcisse, » dont on retrouve les noms gravés sur les marbres des Catacombes [2]. S. Paul les appelle « ses coadjuteurs dans le Seigneur, *coadjutores meos in Domino* » ; il leur exprime toute sa reconnaissance, et les loue avec effusion du concours qu'ils lui prêtèrent en faisant de leurs foyers des centres actifs de vie chrétienne.

Au fait, l'apostolat est la charité idéale. Le dévouement au salut des âmes surpasse tous les autres, parce qu'il demande davantage, et parce que les âmes s'achètent à force de sacrifices et de larmes.

* * *

Toutes les familles dont nous venons de parler, contemporaines des Apôtres, avaient reçu de leurs lèvres les enseignements du Sauveur. « Ne vous aimez pas seulement en paroles, disait S. Jean (I Jo., III, 18), mais montrez votre amour par des œuvres. » Pour accomplir le précepte de la charité dans toute sa perfection, le chrétien fortuné, non content de répandre son or et son cœur, partagera avec le pauvre après la mort une même sépulture ; et le fait de la patricienne Lucina, qui ordonna d'inhumer dans son cimetière de la Voie Appienne nombre d'affranchis et d'esclaves, s'est renouvelé maintes fois sous les voûtes funèbres de Rome souterraine.

Les demeures des premiers fidèles restent d'autant plus sacrées qu'elles furent pendant longtemps leurs seuls oratoires. Les lettres des Apôtres nous ont gardé le souvenir de quelques-unes de ces « églises domestiques » : à Rome, la maison de Pudens que déjà nous avons indiquée, et celle de Thècle, qui fut, au dire de S. Ambroise, une des coopératrices de S. Paul, *socia Apostoli ;* à Antioche, la maison de Marie, mère de Barnabé ; à Lystres, la maison qu'Eunice habitait avec sa mère Loïse et son jeune fils Timothée ; à Philippes, la maison de Lydie. Un maître en philosophie ou en rhétorique, du nom de Tyranus, avait même loué son école à S. Paul pour la prière et « la fraction du pain [1]. » Dans le sanglant horizon du martyre où ils étaient enveloppés, « la fraction du pain », c'est-à-dire la sainte communion, devenait pour les premiers chrétiens une nourriture quotidienne, la manne qu'ils recueillaient chaque jour et qui donnait à leur âme, et avec abondance, la vie surnaturelle.

* * *

Au contact de ces saintes figures des premiers temps et sous le souffle embaumé des chrétientés naissantes, ce qui nous revient le mieux de tous ces lointains souvenirs, c'est toujours l'exemple d'une inépuisable charité. Elles sont nos modèles, imitons-les, et que l'on puisse dire de nous aussi, en voyant la douceur de nos rapports, notre empressement et notre zèle à soulager la misère d'autrui, ce que les païens disaient des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ! »

VARIA

ALLOCUTION D'ADIEUX A UNE PAROISSE

Et nunc commendo vos Deo.
Et maintenant je vous recommande à Dieu. (Act., XX, 32).

Mes frères,

Le ministère sacerdotal que j'ai rempli pendant dix-sept années au milieu de vous, approche de son terme ; mais avant de vous quitter, je ne puis rien faire de mieux que de vous recommander à Dieu. *Et nunc commendo vos Deo.*

Les conseils d'un père, au moment de se séparer de ses enfants, ne manquent point de porter leurs fruits ; aussi, est-ce dans l'espoir que vous en profiterez, que je tiens à vous adresser, pour la dernière fois, quelques paternelles réflexions.

Car vous le savez sans doute déjà, mes frères, la

[1] Abbé Fouard, *S. Paul, ses Missions,* p. 200 et s.
[2] De Rossi, *Bollettino di archeologia cristiana,* 1867, p. 44-45 ; et Rom., XVI, 3 et s.

[1] Act., XVI, 14 et s. ; XIX, 9-10.

divine Providence, par l'organe de l'autorité ecclésiastique, vient de m'appeler à aller exercer mon ministère à X... Quel que soit l'avenir qui m'est réservé, je dois m'attendre à trouver là des bons et des mauvais chrétiens, quelques consolations et beaucoup de peines... Quel est celui qui n'en a pas eu sur cette misérable terre d'exil ? La vie de l'homme n'est-elle pas un combat continuel ? Notre-Seigneur, la sainteté même, le Juste par excellence, a été accusé, insulté, méprisé, traité comme un scélérat et mis à mort comme un malfaiteur. Faut-il s'étonner que le prêtre, devant continuer sa divine mission, ne soit pas exempt de semblables contradictions ? Mais au milieu des peines que lui causent les chrétiens qui se révoltent contre Dieu et ses saintes lois, le prêtre médite, pour ne point perdre courage, la promesse formelle de Notre-Seigneur : « Heureux serez-vous, lorsque vous serez persécutés à cause de moi, parce qu'une grande récompense vous attend dans le ciel ! *Beati quum maledixerint vobis homines et persecuti vos fuerint, mentientes propter me.* » Voilà comment, nous prêtres, nous devons tous supporter les tribulations qui nous viennent des hommes mal intentionnés ; voilà comment j'ai supporté moi-même les contrariétés que j'ai rencontrées parmi vous ; voilà comment je m'efforcerai de supporter celles qui m'attendent ailleurs. Pourvu qu'à l'exemple de l'Apôtre, je puisse remplir les devoirs de mon ministère, je ne crains pas le reste, car le disciple n'est pas plus que le maître.

Si j'ai rencontré certaines oppositions, lorsqu'il s'est agi de mettre un peu d'ordre là où régnait le désordre, lorsque j'ai voulu vous exhorter à respecter un peu plus Dieu et ses saintes lois, je dois vous dire que j'ai trouvé aussi parmi vous des consolations. Je ne puis donc que vous encourager à servir Dieu, non pas selon qu'il plaira à votre volonté de le faire, mais selon qu'il vous en rappelle l'ordre par la bouche de ses ministres. — Que faut-il donc pour servir Dieu de tout son cœur, ainsi qu'il le demande ?

Il faut être exact à la prière, éviter les blasphèmes, le vol, les faux témoignages. Il faut assister à la messe et s'abstenir des travaux pour lesquels il n'y a pas de nécessité, si vous voulez sanctifier le dimanche comme Dieu l'ordonne : travailler le dimanche sans nécessité, c'est voler à Dieu le jour qu'il s'est réservé, et l'expérience est là pour témoigner que le bien mal acquis ne profite jamais.

Il faut persévérer dans l'habitude de se confesser et communier au temps de Pâques. Il faut fréquenter les exercices de l'église avec esprit de foi et recueillement, et ne pas les profaner par des irrévérences.

Le second commandement, vous ne l'ignorez pas, c'est l'amour du prochain : « Aimez-vous les uns les autres, dit N.-S., comme je vous ai aimés, *Diligite invicem sicut dilexi vos.* Pardonnez-vous les injures, si vous voulez que Dieu vous pardonne. — Mais pourquoi, dirent les disciples à Notre-Seigneur, nous rappelez-vous sans cesse ces mêmes paroles ? — C'est afin que vous accomplissiez toute la loi. » A mon tour, mes frères, avant de me séparer de vous, je vous recommande et vous répète instamment de vous aimer mutuellement, *diligite invicem.* Que les pauvres respectent le bien d'autrui, et vous, riches, aimez Jésus en la personne des pauvres. N'ayez point pour eux des entrailles de fer, mais soyez pleins de compassion et faites ce que vous pourrez pour les soulager. Mettez en pratique l'amour de Dieu et du prochain, et Dieu vous bénira. *Hoc fac et vives.*

* * *

O Dieu tout-puissant, protégez cette paroisse où règne, mais où pourrait régner encore davantage le respect de vos commandements ! Bénissez ces petits enfants, que je vous ai consacrés par l'eau sainte du baptême ! Bénissez ceux que j'ai préparés à la table sainte et à qui vous vous êtes donné pour la première fois ! Bénissez ceux que ma main a déliés de leurs fautes au tribunal de la pénitence ! Faites qu'ils grandissent dans votre connaissance et persévèrent dans votre amour ! Bénissez ou du moins ne châtiez pas, Seigneur, ceux qui par respect humain, ou par un trop grand attachement aux plaisirs matériels de ce monde, se sont tenus éloignés de la sainte table, malgré l'obligation grave que vous leur en faites d'y venir au moins une fois l'an ! Non, Seigneur, ne châtiez pas tous ceux qui, loin de pratiquer vos saintes lois et de se rendre dignes de vos grâces, s'en éloignent tous les jours davantage par une vie sans foi, par des habitudes routinières et mauvaises ; ayez pitié d'eux, afin qu'un jour ils puissent revenir à de meilleurs sentiments avant de paraître devant vous ! O divine Marie, je vous en conjure, n'abandonnez pas ces enfants ingrats, mais accordez-leur votre miséricordieuse protection, afin que le sang de votre Fils répandu pour eux ne soit pas inutile !

* * *

Mes frères, puisque la séparation va sonner, tout ce que je puis faire de mieux, c'est de vous recommander à Dieu. *Et nunc commendo vos Deo.*

Adieu donc, chers petits enfants que j'aimais ! Adieu, pères et mères qui, par votre fidélité à vos devoirs de bons chrétiens, m'avez procuré les plus douces consolations ! Adieu, chère jeunesse ! Adieu, serviteurs de cette église qui n'avez jamais cessé de vous dévouer à son culte ! Adieu, personnes de vive foi, qui vous êtes fait un scrupuleux devoir d'ajouter à la qualité de braves gens celle de bons chrétiens !

Adieu à tous mes paroissiens ! Souvenez-vous de moi dans vos prières, et moi de mon côté je ne cesserai pas de vous recommander à Dieu. *Et nunc commendo vos Deo. Amen !*

SERMON D'ENTRÉE DANS UNE PAROISSE

Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant.

Je suis venu pour que mes brebis aient la vie, et une vie plus abondante.

(Jean, x, 10).

Mes bien chers frères,

J'arrive au milieu de vous, envoyé par le premier Pasteur de notre diocèse, pour être le pasteur de votre paroisse et continuer, dans la mesure de mes forces, l'œuvre de mon excellent prédécesseur.

Mais que vous dirai-je ? Quelle sera ma première parole pour inaugurer mon ministère ?

Vous êtes venus ici avec empressement. Je regarde votre présence, non seulement comme un acte d'obéissance au précepte de la sanctification du dimanche, mais encore comme une marque de sympathie, comme un signe de bon accueil, comme un souhait de bienvenue, et je vous en remercie.

Avant de prendre la direction de cette paroisse, j'ai pensé devant Dieu aux devoirs qui m'étaient imposés, et j'ai trouvé dans les pages de l'Evangile une parole qui m'a tout dit, qui m'a tout révélé ; c'est celle par laquelle Notre-Seigneur résume sa mission et la mission du prêtre dans le monde. « Je suis venu, dit-il, pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient plus abondamment. *Veni ut vitam habeant; et abundantius habeant.* » A titre de continuateur de son œuvre, je puis donc me présenter à vous et vous dire moi aussi : « *Veni ut vitam habeant,* je viens vous apporter la vie. » Hier, j'étais pour vous un inconnu, un étranger ; aujourd'hui, à titre de directeur de vos âmes, il m'incombe désormais de travailler avec vous à l'œuvre de votre sanctification et de développer dans cette paroisse la vie dont parle Notre-Seigneur. *Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant.*

I

Mais quelle est cette vie dont il est question ? On vit par le corps et l'on vit par l'âme.

Santé, force, bien-être, richesse, fortune, voilà la vie matérielle dans tout ce qu'elle a de plus désirable. Certainement, m. f., on peut désirer tous ces biens, et si j'avais entre mes mains la puissance de Dieu, je ferais en sorte que la vie présente fût pour vous tous sans maladies, sans peines, sans dangers. Mais, hélas ! pourquoi faut-il que cette vie du corps soit tourmentée par la fatigue et la souffrance ? Ah ! c'est parce que, de par l'institution divine, elle est limitée et aboutit à la tombe.

D'un autre côté, il est une vie, mille fois plus précieuse que la vie du corps, c'est la vie de l'âme immortelle. Ah ! celle-ci du moins n'est pas limitée ; quand elle a commencé, elle ne finit plus ; quand elle a été bonne, chrétienne et vertueuse, elle se continue par delà cette terre dans un bonheur éternel.

« Si vous saviez, disait un jour S. Charles Borromée, si vous saviez ce que c'est qu'une âme ! » Une âme ! Et qu'est-ce donc, ô saint Evêque ? Dites-nous, vous qui connaissiez si bien les âmes, parce que vous les aimiez beaucoup, dites-nous ce que c'est !... Une âme est une substance immortelle, créée à l'image de Dieu, portant les traits de sa divine ressemblance, rachetée par le sang précieux de J.-C. et faite pour le contempler et l'aimer durant toute l'éternité.

Et la vie de cette âme chrétienne, qu'est-elle ? C'est, m. f., une communication de la vie divine, qui se surajoutant à la vie naturelle, nous élève, nous ennoblit et fait de nous non pas des hommes d'un jour, mais des hommes de l'éternité, des enfants de Dieu, des frères des anges, des concitoyens des saints, des candidats au ciel. Ah ! m. f., il se peut qu'absorbés par les travaux de la vie présente, vous négligiez vos âmes et leurs immortelles destinées. Mais alors, permettez au prêtre, permettez à votre pasteur d'en avoir la sollicitude, de les envelopper d'une affectueuse compassion, de pourvoir à leurs intérêts spirituels ; car s'il a une ambition, il peut bien vous l'avouer, c'est celle-là, c'est l'ambition de leur faire du bien, c'est l'ambition d'être l'auxiliaire de Dieu pour les sauver. *Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant.*

Chaque être a sa mission ici-bas, et de chaque mission particulière accomplie il se forme une chaîne harmonieusement disposée, dont Dieu est le premier et le dernier anneau.

Le cultivateur laboure son champ, le commerçant cherche à faire honneur à ses affaires, l'artisan travaille pour les besoins de la vie présente, le fonctionnaire sert la société, le magistrat rend la justice, le soldat défend la patrie, le père de famille ménage à ses enfants une succession convenable. Et la mission du prêtre, quelle est-elle ? Ah ! c'est de préparer la voie du Seigneur dans les âmes, par la prière, la parole divine et les sacrements, à l'exemple de l'Apôtre quand il prenait possession de l'église de Corinthe : « Nous devons être considérés, dit-il, comme les ministres de J.-C. et les dispensateurs des mystères de Dieu. »

II

1. D'abord la prière. — Effectivement, m. f., la prière est une puissance ; voilà pourquoi l'Eglise nous fait un devoir rigoureux de prier pour les âmes qui nous sont confiées. Tous les jours et plusieurs fois par jour, elle nous met entre les mains le livre sacré de la prière. Tous les jours, quand nous offrons le saint sacrifice, elle veut que nous envoyions au ciel des supplications et des vœux pour votre bonheur. Pourrai-je décliner ce devoir ? Non, m. f., et voilà pourquoi chaque jour je me souviendrai de tous vos besoins spirituels et temporels, des vivants et des morts, de tout ce qui vous intéresse. Je demanderai à Dieu de vous être propice, de maintenir parmi vous la foi de vos pères, la religion, la vertu, les pieuses traditions, tout ce qui est la garantie de votre bonheur en ce monde ou en l'autre.

2. La vie du monde est comme un bruit incessant

de paroles souvent vaines et menteuses ; mais la parole de vérité, éclairant nos esprits, ne découvre-t-elle pas les horizons éternels ? La parole de Dieu, tout en nous révélant les secrets du ciel, n'apprend-elle pas le chemin qu'il faut suivre pour y atteindre ?

A en juger par le spectacle que vous donnez en ce moment, vous écoutez avec un religieux et profond respect la parole de Dieu ; j'espère que vous lui continuerez toujours ce respect et que vous mettrez en pratique les salutaires enseignements que vous entendrez ici.

3. Mais il est impossible à l'homme de se sauver sans la grâce, et cette grâce indispensable ne peut être donnée que par les sacrements. Or, le prêtre dans une paroisse est-il autre chose que le ministre des sacrements et par là-même le distributeur de la grâce ? A l'enfant qui vient de naître, à cette douce et frêle créature, ne donne-t-il pas par le baptême la vie surnaturelle ? Et quand cette vie s'est éteinte sous le souffle du péché, c'est le prêtre qui la restitue au tribunal de la pénitence. Ne consacre-t-il pas sur l'autel, et ne distribue-t-il pas à la sainte table le pain mystérieux qui alimente les âmes ? N'unit-il pas les époux au pied de l'autel, et ne porte-t-il pas aux malades les secours de la religion et les grâces qui découlent de la dernière onction ?

N'est-ce pas, en un mot, de sa main que tout le monde peut recevoir la grâce ? Ah ! laissez-moi vous le dire, le prêtre ne désire pas autre chose, si ce n'est de vous distribuer la grâce. Combien il est heureux et consolé, quand il voit les pères et leurs fils, les mères et leurs filles s'empresser de répondre à son appel ! Combien il est heureux et consolé, quand aux jours des grandes solennités il voit de nombreuses personnes s'agenouiller à la table sainte ! Alors seulement il peut se dire que l'œuvre de Dieu se fait autour de lui, et il porte son fardeau avec plus de courage.

Car c'est un fardeau, m. f., que le ministère pastoral, fardeau redoutable même pour les anges, dit un Père de l'Eglise : *Onus angelicis humeris formidandum*. Et moi, qui ne suis pas un ange, ne devrais-je pas m'effrayer de cette parole ? Cependant j'ai grande confiance et je ne veux pas finir sans vous dire sur quoi cette confiance repose.

* * *

Je compte d'abord sur Dieu, qui donne la fécondité et l'accroissement à la semence de sa divine parole. Je compte sur la médiation de la Sainte Vierge, sous les auspices de qui je me plais à placer mon ministère. Je compte sur l'appui des personnes influentes dans la paroisse ; elles ne me refuseront pas, j'espère, un concours qui m'est nécessaire. Je compte sur vos religieux sentiments : j'ai entendu parler de votre foi, et je me suis réjoui en venant au milieu d'une population où les pratiques religieuses sont si bien conservées. Je compte sur vos bonnes dispositions à l'égard du prêtre.

Ces dispositions existent : j'en ai la preuve dans les affectueux regrets dont vous avez accompagné mon prédécesseur. Vous lui étiez profondément attachés, et c'était justice.

Pendant quinze ans il a su gagner vos sympathies par la distinction de ses talents, par le charme de sa parole, par l'affabilité de son caractère. Vous l'aimiez, mais lui aussi vous aimait, et si la séparation a été pour vous un deuil, elle a été pour lui un déchirement. Vos regrets sont légitimes, et ils sont pour moi la preuve évidente de votre affection pour le prêtre. J'ai donc l'espoir que tout en aimant celui qui vous quitte, vous aimerez celui qui vous arrive avec le désir de marcher sur les traces de son vénéré prédécesseur.

Mes bien chers paroissiens, ma vie est désormais associée à la vôtre. Je prendrai part à vos joies et à vos tristesses. En devenant votre pasteur, je cesse de m'appartenir et je vous appartiens. Dès ce moment je suis à vous sans partage, à vous dans mes pensées, dans mes paroles, dans mes actes ; à vous dans mes veilles, dans mon repos, dans la santé et dans la maladie ! Je suis à vous tous, aux enfants et à leurs parents, aux pauvres et aux riches, aux bien portants comme aux malades, afin que vous ayez tous la vie de l'âme, qui est la vie de la grâce et qui s'épanouira dans la vie éternelle. *Veni ut vitam habeant, et abundantius habeant*. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION D'UN NOUVEAU CURÉ

Mes bien chers frères,

Selon la coutume, M. le Doyen devait procéder ce matin à la cérémonie de mon installation. Malheureusement il est absent pour deux semaines à cause de sa santé, et je suis obligé de me présenter tout seul. Le jour où, au nom de Mgr l'Evêque, il m'a fait parvenir ma nomination de curé, il m'a offert très aimablement ses félicitations et ses vœux ; mais je vous avouerai, mes frères, que je me suis trouvé partagé alors entre deux sentiments tout à fait opposés.

I

Un sentiment DE CRAINTE, d'abord.

Etre curé dans les circonstances actuelles est une de ces perspectives qui n'ont rien de bien séduisant. Il n'y a en effet qu'à envisager la situation telle qu'elle est, pour s'en rendre compte. L'ancienne alliance de l'Eglise et de l'Etat est brisée ; en conséquence les Conseils de fabrique n'ont plus d'existence légale, les biens de l'Eglise sont confisqués, les fondations pieuses ne sont plus qu'un souvenir, l'œuvre du Denier du culte est à assurer, et — ce qui est plus grave encore — le prêtre est si odieusement calomnié dans certaines feuilles publiques que, dans notre cher pays de France, on en est presque arrivé à le considérer comme un ennemi de la paix et de l'ordre social !... Sans doute, je me plais à le reconnaître, cet état d'esprit s'est amélioré depuis la guerre et il est moins avancé ici qu'ailleurs ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il

n'est pas fait pour inspirer beaucoup de joie à celui qui assume sur ses faibles épaules la lourde, la redoutable charge de pasteur des âmes.

D'autre part, je succède à un homme d'une valeur incontestable. Bon, sympathique, charitable, conciliant, dévoué, je sais que mon vénérable prédécesseur avait au cœur les sentiments les plus nobles, les plus exquis et les plus délicats ; je sais que, selon la parole du Psalmiste, il était dévoré du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, et l'on ne m'a certes point étonné quand on m'a dit de tous côtés dans le diocèse qu'avec l'estime de ses confrères et de ses supérieurs, il avait su conquérir en peu de temps et garder jusqu'à la fin l'affection de ses bien-aimés paroissiens. Assurément, une telle succession n'est pas facile, elle est faite pour effrayer n'importe qui ; aussi vous me pardonnerez sans peine, je l'espère, si le premier sentiment que j'ai éprouvé en recevant ma nomination de curé a été un sentiment de crainte.

II

Aujourd'hui, mes frères, il n'en est plus tout à fait de même. Je me présente à vous AVEC CONFIANCE, car à défaut d'autre chose, je vous apporte au moins ma bonne volonté. A l'exemple de mon divin Maître qui aimait à s'appeler le Bon Pasteur, *ego sum Pastor bonus,* je tiens à devenir et à rester l'homme de tous. Riches et pauvres, petits et grands, heureux ou malheureux, tout le monde pourra donc venir me trouver, soit à l'église, soit au presbytère. Je ne renverrai personne. A n'importe quelle heure et pour n'importe quel motif, je serai prêt à accourir et à rendre service; et si par malheur il m'arrivait de contrister quelqu'un par un acte, par un oubli ou par une parole, je prie celui-là de me le pardonner et de ne point m'en garder rancune, car je lui affirme d'avance que je n'en ai pas eu, que je n'en ai pas et que je n'en aurai jamais l'intention !

J'ai confiance aussi, car je sais que pour exercer mon ministère, je puis compter ici sur le concours de mes chers paroissiens.

Je compte sur les autorités officielles du pays, afin de conserver avec elles, malgré les difficultés inhérentes à la loi de Séparation, ces bonnes relations qui existaient autrefois et qui, je l'espère, ne feront que continuer.

Je compte sur les pères et sur les mères de famille, afin qu'ils m'aident de tout leur pouvoir dans l'œuvre si utile et si nécessaire, mais hélas ! si délicate et si difficile aujourd'hui, de l'éducation religieuse de leurs enfants.

Je compte sur les jeunes gens, afin qu'ils donnent le bon exemple dans la paroisse et qu'ils n'aient jamais, comme tant d'autres, la faiblesse de rougir du Dieu de leur baptême et de leur première Communion.

Je compte sur les jeunes filles, afin qu'elles continuent de se réunir tous les dimanches, à la grand'messe, au chapelet, aux vêpres, à la prière, et que par leur chant aussi pieux qu'harmonieux elles donnent plus d'éclat et plus de solennité à nos cérémonies liturgiques.

Je compte enfin sur chacun et sur tous, afin que la paix, l'union, la concorde règnent partout, toujours, dans toute la paroisse, et qu'ainsi l'on puisse dire de nous ce que l'on disait des premiers chrétiens : « Ils n'ont qu'un cœur et qu'une âme, *cor unum et anima una.* »

* * *

Et maintenant, mes frères, je vais prier Dieu de vouloir bien répandre ses bénédictions les plus abondantes sur le ministère que je suis appelé à remplir au milieu de vous. Je lui demanderai cette grâce par l'intercession de la B. V. Marie, reine et patronne de notre cher pays de France, par l'intercession des saints Evêques et des saints curés de notre diocèse, et surtout par l'intercession du glorieux patron de notre paroisse. Et puisque je vais offrir le saint sacrifice de la messe pour vous, pour vos familles, pour tous ceux qui dorment en paix au cimetière, à l'ombre de cette église, j'espère que vous penserez aussi à moi, et je vous en remercie d'avance de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXXVI

PRÉDICTION DE LA RUINE DU TEMPLE

C'était vers quatre heures de l'après-midi du mardi, cette journée si féconde en interrogations, en pièges et en discours. Jésus sort du temple et se dirige vers la montagne des Oliviers où il doit passer la nuit. Il s'éloigne avec ses disciples. Ceux-ci se retournent pour jouir du spectacle merveilleux du temple, que Josèphe nous a décrit en témoin : « Tout était admirable aux yeux et à l'esprit. Il était couvert d'épaisses lames d'or, et quand le soleil les frappait de ses rayons, l'œil ne pouvait soutenir cette splendeur qui ressemblait à un vaste incendie. Pour l'étranger qui arrivait, il apparaissait au loin semblable à une montagne de neige, car dans les endroits qui n'étaient pas lamés d'or tout était de marbre très blanc, et les toits étaient hérissés de clous d'or très aigus pour empêcher les oiseaux de s'y poser. » (*De bello Jud.*, v, 5 et 6).

Un des disciples arrête le Maître et lui dit : « Maître, voyez ! Quelles pierres, quelles constructions ! Tout cela a été fait avec les dons d'Israël ! » (Mt., XXIV, 1). Dans cette admiration il y avait un orgueil légitime, la fierté d'appartenir à un peuple qui mettait tant de magnificence dans le temple qu'il avait élevé à son Dieu. Ces pierres étaient solides, ces murs à l'épreuve du temps ou du bélier.

Jésus se contente de répondre : — Tu vois tous ces grands bâtiments ? Eh bien ! il n'en restera pas pierre sur pierre. Tout sera détruit !

Et il continue sa route.

* * *

Le temple en effet était la gloire d'Israël. Les Romains avaient construit des édifices superbes, des monuments conçus avec ce soin de la grandeur, de l'art et de la mesure qui les distinguait, mais rien n'approchait de la beauté du temple de Jérusalem. Et cependant ce temple demeurait encore, malgré les goûts fastueux et les travaux d'Hérode qui l'avaient refait à neuf, bien inférieur à celui de Salomon. Néanmoins sa seule vue faisait battre de joie et de fierté le cœur de tout vrai Juif. Voir le temple était leur suprême désir, y adorer Dieu, qui résidait sur l'arche, leur suprême bonheur. Ils comprenaient alors que leur peuple n'était pas comme les autres peuples ; ils remerciaient Dieu de les avoir choisis et d'avoir glorifié les enfants d'Abraham devant les autres nations. Leur temple, pensaient-ils, était éternel, et aucune puissance humaine ne pouvait concevoir l'espoir de le renverser jamais.

Et voilà que Jésus, le prophète infaillible, leur annonçait que de toute cette enceinte de pierres prodigieuses et de marbre blanc il ne resterait pas pierre sur pierre ! Cela les rendait songeurs, et ils suivaient le Maître pleins de tristesse et de curiosité en gravissant lentement la montagne des Oliviers.

Or l'oracle terrible devait se réaliser. Avant quarante ans Titus accourrait avec ses légions. Provoqué par l'audace juive, il entourerait la cité d'un mur de circonvallation, et l'immense population serait en proie aux horreurs d'une famine sans précédent. En vain le fils de Vespasien voudrait traiter avec eux, les amener à composition, les sauver ; toutes ses avances seraient rejetées avec colère, avec mépris. Lui-même ne comprenait rien à ce siège, à ces événements extraordinaires où il était forcé de voir la main de Dieu. Il dut abandonner à leur horrible sort les fils de ceux qui avaient dit : « Que le sang du Juste retombe sur nous et sur nos enfants ! » Mais du moins il voulait préserver le temple ; les ordres étaient donnés, les précautions prises, mais la parole divine en avait prononcé la ruine. Un soldat romain, « poussé par un instinct divin, » dit Josèphe qui était là et qui a vu, jeta un tison embrasé dans l'intérieur de l'édifice, et l'incendie consuma tout, les tentures, l'autel et jusqu'à l'arche.

Jésus-Christ l'avait dit, cela devait s'accomplir. Il ne resterait pas de ces magnifiques constructions pierre sur pierre. C'est en vain que Julien l'Apostat voulut le rebâtir, afin de faire mentir l'oracle divin. Il y mit les ouvriers, qui commencèrent les murs de fondation, mais un feu souterrain, dit Ammien Marcellin, jaillit du sol et consuma les travailleurs. Et ainsi en sera-t-il à jamais de toute entreprise semblable.

Cependant, malgré leurs crimes, la miséricorde divine n'abandonne pas les Juifs. La justice de Dieu les frappe, elle les livre aux Romains, elle détruit le temple, leur orgueil et leur espoir ; les tables de la Loi mêmes disparaissent. Elle montre ainsi avec éclat que les temps sont accomplis, les oracles réalisés, et que la Loi n'est plus qu'un souvenir. Le Christ a fait son entrée au temple, ainsi que l'avaient prédit Aggée et Malachie ; que le temple disparaisse maintenant, il n'a plus sa raison d'être. Il demeurerait pour le peuple d'Israël un centre de ralliement et serait un obstacle à la diffusion de l'Evangile. Il ne restera plus à Jérusalem que des pans de mur, devant lesquels les Juifs viendront pleurer les malheurs de Sion ; ce Mur des pleurs ne s'ouvrira plus pour eux ; et s'il s'ouvrait, ce ne serait plus pour les faire pénétrer dans les parvis du temple, il ne les introduirait que sur des ruines désolées qui ne se relèveront plus. Mais un temple leur reste ouvert, c'est l'Eglise, où ils trouveront un autre autel, un autre sacrifice, dont les holocaustes n'étaient que la figure : le sacrifice du corps et du sang du Christ, du Christ qu'ils ont crucifié et qui est immortel, du Christ qui leur tend sans cesse les bras et les presse d'écouter ses enseignements.

Aussi bien le peuple d'Israël est encore le peuple de Dieu. Il a été le peuple élu, et il porte au front la gloire de ce privilège unique. Il reviendra à la fin des temps, ainsi que l'annonce S. Paul ; il entrera par foules pressées dans le temple indestructible de l'Eglise, il s'agenouillera enfin pendant ce sacrifice qui sera offert, dit Malachie, depuis le soleil levant jusqu'au couchant, et il adorera avec larmes, repentir et ferveur Jésus qu'il a fait mourir.

* * *

Le temple détruit de Jérusalem, c'est aussi l'âme choisie que Jésus a aimée et qui après avoir reçu les plus grandes grâces l'a abandonné.

Qu'elle était belle au baptême, avec tous les dons surnaturels dont Dieu l'avait enrichie ! Elle était l'objet de l'admiration du ciel. Chaque jour marquait une nouvelle ascension du cœur vers Jésus-Christ ; chaque jour, elle le comprenait et l'aimait davantage. Dans cette âme s'établissaient des assises puissantes de foi, d'espérance et de charité, de justice et de bonté ; et l'on pouvait dire, comme les Apôtres qui admiraient le temple : « Quelles solides pierres surnaturelles ! Quelles magnifiques constructions ! » Dieu se promenait dans les parvis de cette âme, où il aimait à répandre ses bénédictions, à couronner ses propres dons, où il faisait grandir sans cesse la charité, où il multipliait la joie et les œuvres.

Qui eût pu penser que, de ce temple superbe, un jour il ne resterait pas pierre sur pierre ? C'est cependant un spectacle affligeant auquel il nous est trop souvent donné d'assister.

La jeunesse est bien exposée dans la société telle que la Révolution l'a faite, où l'on prêche non plus l'Evangile du sacrifice et de la miséricorde, mais l'égoïsme, la jouissance et surtout l'argent qui procure toute jouissance matérielle. Car c'est cette jouissance-là que recherche la jeunesse, quand les passions la tourmentent et deviennent impérieuses. La destruction de ces pierres splendides des con-

victions et de la foi qui faisaient la force et le bonheur de l'âme, commence par quelque parole imprudente d'un ami qui s'est lui-même égaré, par une lecture qui met en garde contre la religion, par un raisonnement perfide. Alors on cesse de fréquenter les sacrements, la nuit se fait dans l'âme, on ne cherche plus les doctrines de lumière. Au doute succède une sorte de mauvaise foi qui ne veut pas s'éclairer. La conscience chrétienne s'alarme d'abord et proteste ; elle presse de revenir à l'Eglise, à la saine doctrine du catéchisme qui ensoleillait le cœur. Mais une philosophie nouvelle, orgueilleuse et impie, a remplacé la noble philosophie chrétienne ; on se répète des phrases dangereuses et fausses qui abusent et dépravent, qui trompent l'esprit pour corrompre le cœur : « Il ne faut croire que ce que l'on comprend. » Comme si l'intelligence de l'homme qui est finie pouvait comprendre l'infini ! Comme si autour de nous tout n'était pas mystère ! Et comme on ne saurait comprendre Dieu, ni les mystères qui dépassent notre portée d'esprit, on rejette les mystères et l'on cesse de croire en Dieu.

Sans doute, les grâces d'autrefois ne sont pas totalement oubliées ; les souvenirs heureux de ferveur et de pureté reparaîtront avec une force que la bonté de Dieu voudra rendre efficace ; on reviendra à Dieu sur le tard, quand la raison, n'étant plus obnubilée par les passions, parlera clair... Mais hélas ! c'est une vie perdue, ce sont des années sans joie, des années malheureuses.

XXXVII

LA RUINE DE JÉRUSALEM

Quand Jésus est arrivé sur le mont des Oliviers, il s'assied, *sedente*. Les Apôtres l'ont suivi « pensifs et tristes, parce qu'il leur a dit : — De ces grandes constructions il ne restera pas pierre sur pierre. » (Mc., XIII, 2, 3). Ces paroles les ont consternés. Jésus lui-même paraît en proie à une grande affliction. Respectant sa tristesse, ils ne se pressent pas joyeux autour de lui, comme d'ordinaire, mais ils viennent séparément, *separatim :* Pierre et Jacques, Jean et André. Il est en face du temple, *contra templum,* qu'il regarde longuement.

Ses disciples l'interrogent avec anxiété : — « Dites-nous quand ces choses arriveront, et quel sera le signe de votre avènement et de la consommation du siècle, » de la fin des temps.

Des paroles du Sauveur ils avaient conclu que la chute de Jérusalem et la fin du monde arriveraient en même temps. Jésus a soin de distinguer ces deux grands événements.

Et d'abord il leur donne cet avis important : — « Prenez garde de n'être pas séduits. » (Mt., XXIV, 4). Comme s'il disait : « Peu importe l'heure où ces choses arriveront. La seule chose qu'il est nécessaire que vous sachiez, c'est qu'elles seront précédées d'une tentation, d'une séduction telle que les élus eux-mêmes seront, s'il se peut, induits en erreur. »

La séduction vient d'hommes brillants et dangereux qui répandent leur doctrine avec une éloquence captieuse, parce qu'elle a le terrible attrait du mal, et qu'ils ont reçu de Dieu un talent, parfois un génie remarquable dont ils se servent contre lui. Qui fut un entraîneur d'hommes plus passionnant, qui exerça un pouvoir de séduction plus puissant que Luther ? En même temps qu'il parlait, il soulevait dans les esprits une incrédulité, des négations intéressées ; dans le cœur, des révoltes, des cupidités, des haines, avec toutes les passions de la chair. Cette séduction s'est continuée de notre temps. Des intelligences supérieures ont fabriqué des systèmes pour fasciner la jeunesse et la précipiter dans l'impiété, dans l'inconduite. Leurs doctrines éliminent Dieu de l'enseignement, de la société, des lois, des consciences qu'elles émancipent et pervertissent. Nous respirons ces doctrines comme un air embaumé, mais empoisonné ; nous les trouvons faciles, agréables, naturelles. Prenez garde ! c'est la séduction qui vous envahit. *Videte ne quis vos seducat.* Elles sont tellement séduisantes que les élus, les prédestinés, seraient, *s'il se peut,* eux-mêmes entraînés. Mais Dieu ne le permet pas. Prions-le, afin qu'il ne le permette jamais, qu'il nous soutienne et nous empêche de tomber, car nous sommes fragiles.

Ces séducteurs s'autoriseront du nom du Christ, ils prétendront prêcher un autre Evangile, l'Evangile de l'humanité qui remplacera l'Evangile de Dieu... Car, après avoir exclu Dieu, ils feront de l'homme un dieu, ils diviniseront ses passions, il y aura un ébranlement universel dans les âmes, qui ne sauront plus distinguer le bien du mal et qui prendront le mal pour le bien. « Prenez garde de n'être point troublés, *videte ne turbemini,* car il faut que cela arrive ; et ce n'est pas encore la fin. » *(Ibid.,* 7).

* * *

Ce qui suit regarde particulièrement le siège de Jérusalem.

Il y aura d'abord des bruits de guerre, puis la cité sera investie. On verra « l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel dans le lieu saint. » Le temple qui était entouré de vénération sera souillé, profané, inondé de sang par les Zélotes. Un matin on y découvrira, au dire de Josèphe, 8500 cadavres, et Ananus s'écriera : « Plutôt mourir que de voir la maison de Dieu ainsi livrée aux scélérats ! » Mais alors on pouvait encore s'enfuir, le mur de circonvallation n'étant pas achevé. C'est pourquoi Jésus recommande à ceux qui seront en Judée et dans la ville de fuir sur les montagnes. « Ce ne sera encore que le commencement des douleurs. » (Mc., XIII, 8). Car des calamités inouïes s'appesantiront sur le peuple et sur la cité.

Jésus signale trois de ces calamités : la famine, une famine épouvantable règnera dans la ville ; les habitants seront passés au fil de l'épée ; et le reste sera emmené en captivité.

Il renouvellera cette prédiction sur le chemin du Calvaire quand il dira aux filles de Jérusalem qui se pressent autour de lui, éplorées : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants, car viendront les jours où l'on dira : Bienheureuses celles qui n'ont pas d'enfants ! Alors ils diront aux montagnes : Tombez sur nous ! et aux collines : Couvrez-nous ! Car si l'on fait ainsi au bois vert, que fera-t-on au bois sec ? » (Luc, XXIII, 30). Si l'on traite ainsi le Juste, quel châtiment réservera-t-on au pécheur qui, comme le bois mort, n'est bon qu'à être jeté au feu ?

* * *

Tout cela c'est l'histoire de l'âme malheureuse qui cède à la grande séduction et s'abandonne au péché, à l'impiété, à la libre conduite.

Elle commence par se laisser investir, environner de tous côtés par toute une armée de pensées impies et de désirs impurs. Puis le mur de circonvallation s'élève ; elle se fortifie dans le vice et ne peut plus s'échapper.

Ensuite c'est le glaive qui fait son œuvre ; il crible l'âme de blessures qui l'épuisent ; la vie diminue avec la grâce dont elle se prive ; elle ne marche plus, elle chancelle, jusqu'au moment fatal où elle fera de ces chutes dont elle ne se relèvera plus. Elle cède à toutes les tentations, elle ne lutte même plus, elle tombe sans force, *cadent in ore gladii.* (Luc, XXI, 24).

Alors c'est la famine, *fames*. Ce qui la nourrissait, c'était la grâce et la vérité. La grâce tombe toujours, comme une pluie bienfaisante, mais c'est comme la pluie qui tombe sur un rocher et qui glisse. Elle ne pénètre pas, elle ne fertilise pas ; un vent desséchant survient, qui enlève tout germe de vie. Elle aimait la vérité, elle jouissait de lire l'Evangile, d'entendre la parole de Dieu ; le nom de Jésus la remplissait de joie, elle le prononçait avec amour. Tout cela ne lui dit plus rien. Les saintes lectures ne la touchent plus, la parole divine qu'elle entend l'ennuie. Elle ressemble à un estomac affaibli et malade qui rejette toute nourriture. La vérité divine la laisse insensible ; la foi est en elle étrangement diminuée, elle n'a plus la force d'agir. Elle a tellement abusé des grâces de Dieu qu'elles lui sont refusées, comme à la vigne d'Isaïe. Le Seigneur a défendu aux nuées de pleuvoir sur elle, *nubibus mandabo ne pluant.*

Enfin elle est réduite en captivité, *captivi ducentur in omnes gentes,* prisonnière de l'impiété, puis de ses mauvaises habitudes, de ses vices, du péché qui l'enserre dans ces chaînes agréables et cruelles dont S. Augustin ne pouvait se défaire.

Car la tactique de Satan est toujours la même. D'abord enlever la foi, et pour l'enlever semer les doutes. Nous vivons dans un monde plein de mystères. L'enfant, parce qu'il est simple et droit, parce qu'il a des intuitions divines qui lui viennent de la grâce du baptême, accepte ces mystères dont il perçoit, non pas les raisons, trop hautes pour toute intelligence humaine, mais les admirables convenances. Il sent que l'enseignement du catéchisme c'est la vérité. Ce n'est que plus tard que les compagnies et les livres dressent devant lui les redoutables *pourquoi.* C'est ainsi que le démon a demandé à Eve innocente : « Pourquoi ne mangez-vous pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ? » Eve avait bien répondu d'abord : « Dieu nous a défendu d'en manger, de peur que nous ne mourions. » Mais Satan eut bien vite raison de cette réponse timide, par sa puissance insolente d'affirmation : « Non, vous ne mourrez point. Dieu sait bien que, si vous en mangez, vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. » (Gen., III, 3-5).

Etre comme des dieux, connaître le bien et le mal, le mal surtout, ces suggestions de Satan à Eve, il les emploie encore, toujours les mêmes, pour séduire les Eves de notre temps et de tous les temps. Eve regarda le fruit qui lui parut bien beau, bien savoureux, et elle le cueillit. Alors ses yeux en effet furent ouverts, et elle vit dans quel abîme elle était tombée.

Quand vous avez cédé ainsi à ces *pourquoi,* d'ailleurs sans objet, à ces raisons sans valeur, l'impiété est entrée dans votre âme avec la science capiteuse du mal. L'âme est captive, « Jérusalem est foulée aux pieds par les Gentils, » l'homme devient l'esclave, la chose de ses passions. Et il est effroyablement malheureux.

Ne peut-il pas alors secouer ses chaînes, les briser et se délivrer ?

Il faut déjà qu'il soit convaincu de sa misère profonde, qu'il voie le néant, la fausseté des promesses de Satan, qu'il sente qu'il ne peut pas devenir Dieu, qu'il n'y a qu'un Dieu, son Créateur et son Maître, qu'un Rédempteur, Jésus-Christ qui l'aime et qui l'appelle toujours, et qu'il fasse un acte de repentir et d'humilité. La raison et la foi le lui commandent, la grâce de Dieu l'aidera, et bientôt l'humilité, avec la prière, aura réparé en lui les ravages causés par l'orgueil et l'impiété.

AVIS PAROISSIAUX

« JE SUIS LIBRE PENSEUR ! »

Mes frères,

Il existe un certain nombre de formules avec lesquelles les ennemis de l'Eglise espèrent en imposer aux catholiques. Je vous en ai déjà signalé quelques-unes et vous avez pu en toucher du doigt le vide et la sottise. Aujourd'hui, si vous le voulez bien, je vous entretiendrai d'une sorte de dogme nouveau, d'une sorte de *Credo* moderne que certains hommes ont toujours à la bouche quand on leur parle de religion, et qu'ils ne manquent point de présenter au nom des principes de la science et de la raison : « Moi, je ne crois que ce que je veux, je suis LIBRE PENSEUR ! »

Assurément, la formule a des avantages. Elle est sonore, elle n'est pas très fatigante à apprendre et à retenir, elle dispense même de toute autre étude ; aussi je m'explique son succès dans un certain

monde. Et pourtant, mes frères, même en ne tenant compte que des seules lumières de la science et de la raison, il ne faut pas réfléchir bien longtemps pour être obligé de convenir de ces deux propositions : 1° la libre pensée est *antiscientifique dans son principe,* et 2° elle est *illogique dans son attitude et dans ses conséquences.*

I

D'abord je dis que la libre pensée est antiscientifique dans son principe.

Il n'est pas nécessaire en effet d'être bien instruit pour reconnaître qu'il y a autour de nous des vérités qui existent, des vérités qui s'imposent par elles-mêmes, des vérités qui forment la base non seulement de toutes les sciences, mais même de toutes les conversations. En face d'elles notre esprit se comporte comme un miroir ; il les reçoit, il les reflète, il les reproduit telles qu'elles sont, et il n'est pas libre de les rejeter ou de les défigurer selon les caprices de sa fantaisie. En voulez-vous la preuve par des exemples ? Tenez :

Etes-vous libres de penser en arithmétique que 2 et 2 font 5 et que 10 fois 10 font 4 ?

Etes-vous libres de penser en histoire que Charlemagne, Louis XIV et Napoléon Ier n'ont jamais existé ?

Etes-vous libres de penser en géographie que Paris est en Allemagne, que Berlin est une montagne de la chaîne des Alpes, et que Londres est une petite rivière de l'Amérique du Sud ?

Etes-vous libres de penser en médecine que l'arsenic est une excellente nourriture et que le vitriol constitue la boisson la plus hygiénique ?

Eh bien ! mes frères, de même qu'il y a des vérités scientifiques que nul n'est libre de rejeter ou de défigurer sans passer pour fou, de même il y a une vérité religieuse qui existe, il y a une vérité religieuse qui s'impose, et à moi comme à vous, et à vous comme à tout le monde. Aussi les malheureux qui se prétendent libres de la rejeter ou de la défigurer selon les caprices de leur fantaisie, font preuve d'une telle sottise qu'on ne devrait pas les appeler LIBRES PENSEURS, mais LIBRES POSEURS ou LIBRES FARCEURS.

II

Antiscientifique dans son principe, la libre pensée est illogique.

Elle l'est d'abord et avant tout dans son attitude à l'égard de la religion catholique. Quelle est en effet la seule vérité, le seul dogme que ses adeptes ont la condescendance de vouloir bien reconnaître ? C'est que tout homme, quel qu'il soit, a le droit de jouir de la pleine et entière liberté de penser. Or, chose étrange ! ce grand principe s'applique toujours avec différents poids et différentes mesures, selon les gens et selon les circonstances. Qu'un homme, par exemple, déclare à la face de l'univers qu'il ne croit ni à Dieu ni à diable, aussitôt les libres penseurs pleurent d'enthousiasme, ils le félicitent avec fracas, ils l'approuvent d'avoir usé de son double droit : premièrement celui de penser, et deuxièmement celui de penser librement... Mais qu'un autre s'avise de dire qu'il est sur la terre pour faire son salut, c'est-à-dire pour connaître, aimer et servir Dieu, aussitôt, loin de le féliciter à son tour, les mêmes libres penseurs sont indignés ! Ils crient à l'ignorance, au scandale, à l'intolérance, au fanatisme ; et ils décrètent gravement que cet homme a commis une double faute : premièrement celle de penser, et deuxièmement celle de penser librement... Que dis-je ? Pour peu qu'on les laisse s'enferrer dans la discussion, ils finissent par vous expliquer sans rire que la liberté de penser consiste à penser uniquement comme eux... O bon sens ! O logique ! O liberté ! Vous êtes bien les seuls mots et les seules idées que ne comprennent point ceux qui prétendent ne relever que de vous !

Illogique dans son attitude à l'égard de la religion catholique, la libre pensée est encore illogique avec elle-même ; car elle a peur de ses conséquences, elle recule devant elles, elle les condamne même lorsqu'il s'agit de descendre de la théorie à la pratique, de la pensée à l'action. Voyez plutôt !

Du moment que ses partisans reconnaissent à tout homme la pleine et entière liberté de penser, de quel droit, s'il vous plaît, condamneraient-ils un fils indigne qui pense que l'autorité paternelle n'existe pas ?

De quel droit condamneraient-ils un voleur qui pense que le vol est une bonne action, très utile et très profitable ?

De quel droit condamneraient-ils un assassin qui pense que le crime rend service en bien des occasions ?

De quel droit condamneraient-ils l'anarchiste qui pense qu'il est sur la terre pour « vivre sa vie », c'est-à-dire pour se laisser aller à ses caprices, à ses haines, à ses mauvais penchants ?

Ne vous en déplaise, mes frères, il ne s'agit pas de reculer devant la brutalité de la conclusion en pareille matière : je dis que les seuls grands hommes de la libre pensée sont les pires révolutionnaires et les pires bandits, car jusqu'ici ce sont les seuls qui ont osé être logiques et avec eux-mêmes et avec leurs principes.

* * *

Vous voyez, mes frères, que les formules soi-disant rationnelles et scientifiques par lesquelles on essaie d'atteindre l'Eglise, portent en elles-mêmes et leur réfutation et leur juste châtiment ; aussi, je l'espère, vous ne vous laisserez jamais séduire ni par les unes ni par les autres, si belles et si sonores qu'elles puissent vous paraître. D'ailleurs, entre la parole de quelques impies aussi ignorants qu'orgueilleux, et la parole du Fils de Dieu fait homme, vous n'avez pas à hésiter une seconde. Inclinez-vous donc avec obéissance et avec respect devant N.-S. J.-C. ; faites un acte de foi en toutes les vérités révélées ; et un jour viendra où vous en serez récompensés par l'éternelle contemplation de Dieu. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LV

LA FORCE CHRÉTIENNE. — LA FIDÉLITÉ A LA LOI DU TRAVAIL

Operemini manibus vestris, sicut præcepimus vobis.
Travaillez de vos mains, comme nous vous en avons donné le précepte.
(I. Thess., IV, 11).

Les forces dont nous investit la grâce divine doivent nous aider à persévérer dans les vertus et les pratiques de la vie chrétienne.

Si nous réalisions pleinement et dans toute son ampleur ce premier résultat, il suffirait, à lui seul, pour assurer l'accomplissement de tous nos devoirs. Persévérer, c'est faire tout ce qu'exigent et la loi de Dieu et le salut éternel. Il n'est donc, en toute rigueur, pas besoin de nous demander d'autres actes de force que la persévérance. — Et pourtant, il en est plusieurs que le mot de *persévérance,* tout en les comprenant, n'exprime qu'implicitement et sur lesquels, à cause de leur nécessité, de leur caractère spécial, de leurs difficultés, il nous importe de porter tout particulièrement notre attention.

Parmi ces autres manières d'utiliser nos forces morales, je nommerai tout d'abord le *travail.* J'expliquerai : 1° que *le travail oblige;* 2° quels sont *les avantages du travail ;* 3° *comment les chrétiens peuvent et doivent sanctifier le travail.*

I

Dieu est infiniment sage. Son infinie sagesse ne lui a jamais permis de rien créer qui n'ait point sa raison d'être. Or, la raison d'être des créatures se trouve dans les services qu'elles sont appelées à rendre. Dieu n'en a donc fait aucune qui ne doive servir à quelque chose. Celles qu'il aurait mises au monde avec la permission de rester inutiles, ou, si vous l'aimez mieux, en vue d'une stérilité absolue, constitueraient une superfluité. En leur donnant l'existence, il aurait fait une sorte de dépense injustifiée. Il aurait ainsi manqué de sagesse.

Il suit de ce principe que toute créature a pour loi primordiale d'utiliser son existence et de mettre en œuvre les forces ou facultés dont l'a dotée son divin auteur ; en un mot, de travailler. De fait, il n'est pas un être doué de quelque énergie qui n'aspire spontanément à la déployer. Les plus petits sont, à leur manière, aussi actifs que les plus grands. Le Sage n'a-t-il pas pu renvoyer le paresseux *à l'école de la fourmi ?* (Prov., VI, 6).

L'homme échappe d'autant moins à cette obligation qu'il a reçu des facultés plus nombreuses, plus nobles et plus puissantes. Le fait qu'il les possède emporte pour lui l'obligation de les exploiter. Et ainsi, le précepte du travail tient à l'acte même par lequel le Créateur de toutes choses lui a donné l'existence. Il vient au monde, à l'instar des autres êtres, avec le devoir de faire ce qu'il peut faire.

Cette loi a été notifiée à l'homme tout après sa création. Dès que Dieu l'eut mis au monde, « *il le transporta,* dit l'historien sacré, *dans un paradis de délices et lui donna l'ordre de le garder et d'y* TRAVAILLER. » (Gen., II, 15).

Les ennemis de la doctrine chrétienne l'ont accusée d'avoir déshonoré le travail en le présentant aux hommes comme une suite du péché de leurs premiers parents. Cette accusation n'est qu'un mensonge. — Le péché a rendu le travail pénible ; il n'a pas eu à le rendre obligatoire. Le travail obligeait avant le péché et du jour même de la création. Seulement, il était facile et agréable. La preuve en est qu'il a fallu emprunter à un autre ordre de choses l'épreuve du premier homme. Adam a été tenté de gourmandise et de désobéissance ; il n'a pas été tenté de paresse. La paresse avait pour lui si peu de séductions que Satan n'a pas essayé de l'y faire tomber.

Je viens de dire que le péché a rendu le travail pénible. A peine notre premier père avait-il consommé sa faute que Dieu l'en avisait : « *Tu mangeras,* lui disait-il, *ton pain à la sueur de ton front.* » — L'obligation de travailler en devenait aussi plus rigoureuse. Elle s'imposait à l'homme, non plus seulement comme l'emploi normal de la vie et des facultés reçues, mais comme la condition du droit à la nourriture et comme une expiation nécessaire.

Cette obligation a été renouvelée successivement dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament. — Lorsque le législateur du Sinaï a prescrit aux Juifs le repos mystique du septième jour, il a pris soin de leur rappeler que les six autres jours doivent être consacrés au travail. Il ne leur a point dit, comme s'il se fût agi d'une pratique facultative : « Vous *pourrez* travailler six jours ; » il a employé un langage d'allure impérative, et, parce qu'il s'agissait d'une chose commandée, il a dit : « *Vous travaillerez durant six jours.* » (Ex., XX, 9). — L'Evangile a deux paraboles pour démontrer que Dieu exige et récompense le travail, interdit et punit l'oisiveté. (Math., XXV ; et Luc, XIX). — L'apôtre S. Paul parle dans le même sens ; et, reprenant l'idée que le droit aux aliments appartient en propre à l'homme laborieux, il refuse de le reconnaître au paresseux. (II Thess., III, 10).

La tradition a toujours professé la même doctrine. Parcourez les livres des saints Pères et des Docteurs chrétiens, vous n'en rencontrerez aucun pour qui la fainéantise ne soit un vice et une faute, comme l'amour du travail est un devoir et une vertu. — Ainsi, les croyants doivent, par principe, être des laborieux. Le précepte qui le leur commande fait partie intégrante de la législation chrétienne.

Il importe de le dire tout après avoir établi son existence : cette loi n'a rien d'humiliant. Elle nous traite plutôt avec honneur. Elle nous indique le moyen de féconder notre vie, de nous rendre utiles, de laisser de notre passage sur cette

terre des traces glorieuses, enfin de ressembler à Dieu en faisant comme il a fait lui-même. Dieu a voulu, en effet, être le premier des travailleurs. Oui ! il a travaillé et travaillé plus que personne. Regardez son ouvrage ! C'est le ciel avec ses innombrables soleils, dont chacun est le centre d'un monde. C'est le globe qui nous porte, avec les merveilles dont il est rempli. C'est, en un mot, tout ce qui existe. Il a fait tout cela ; et, après l'avoir fait, il le conserve, le gouverne et en prend soin, avec une sollicitude à laquelle n'échappent ni l'humble passereau de nos jardins, ni le brin d'herbe de la prairie, ni le cheveu tombant de notre tête. — Ce travail, direz-vous, n'a été qu'un jeu pour sa toute-puissance. — Voici d'autres labeurs qui lui ont été pénibles comme les nôtres le sont pour nous. Un jour s'est levé où, par l'Incarnation, Dieu est devenu accessible à la douleur et capable de fatigue. Il donne alors, comme auparavant, l'exemple d'un travail ininterrompu. N'est-il point né artisan ? N'a-t-il pas grandi dans un atelier de charpentier ? N'a-t-il point manié de ses mains la scie et le rabot ? Et s'il les a quittés, après trente ans, n'était-ce pas pour se condamner à des labeurs plus considérables et plus coûteux encore : ceux d'un apostolat où il a dû arroser de ses sueurs toutes les contrées de la Palestine ?... Faut-il que le travail soit belle et noble chose, pour que Dieu et son Fils Jésus-Christ s'y soient livrés comme ils l'ont fait ! A quelles grandeurs donne-t-il naissance, pour qu'ils aient si hautement tenu à les posséder ! — Alexandre le Grand regardait, dit-on, l'amour du travail comme une vertu royale. Il restait au-dessous de la vérité : l'amour du travail est, en réalité, une vertu divine.

Mais nous avons assez démontré son caractère obligatoire et ses raisons d'être. Disons ce qu'on gagne à s'y soumettre.

II

Il n'est rien dans la vie des corps, et il est peu de chose dans la vie des âmes, qui soit aussi lucratif que le travail.

D'abord, le travailleur *gagne sa vie*, c'est-à-dire, sa nourriture, son vêtement, tout ce qu'exige l'entretien de son existence corporelle. Ce gain dépasse souvent ses besoins. Il lui assure alors une abondance, un bien-être, et, contre les menaces de l'avenir, une sécurité qui sont, ici-bas, un des principaux éléments du bonheur. Il jouira d'autant mieux de cette heureuse situation qu'il en est l'auteur. « *Tu seras heureux*, dit le Psalmiste, *de manger le fruit de tes labeurs.* » (Ps. CXXVII, 2).

Le travailleur *gagne sa santé*. Car l'exercice de ses facultés et de ses organes les développe et les fortifie. Il profite mieux que le paresseux des aliments dont il se nourrit. Son sommeil aussi est plus réparateur et plus doux.

Le travailleur *gagne de la gloire*. D'abord, la gloire qu'il y a à remplir un devoir et à pratiquer une vertu. Et puis aussi, — pourquoi n'en ferai-je point la remarque ? — la gloire dont se pare tout homme qui sait féconder son existence, produire quelque chose, s'élever de quelques degrés sur l'échelle sociale. C'est beaucoup plus beau de se faire une réputation, une fortune, une supériorité quelconque par des efforts personnels que d'en hériter par droit de naissance. Entre tous les moyens de parvenir, le travail est à la fois le plus légitime et le plus honorable. Si l'orgueil pouvait être bien placé quelque part, ce serait ici !

Mais le gain le plus précieux du travailleur est celui *dont profite son âme* et qui sert à sa vie spirituelle.

L'Ecriture, parlant des moyens à l'aide desquels le père des douze tribus d'Israël est devenu le modèle de son peuple, nomme en particulier ses travaux : « *Dieu,* dit-elle, *l'a sanctifié par ses labeurs.* » (Sag., x, 10). Retenons ce mot. Il nous montre que le travail occupe un rang distingué parmi les instruments dont se sert la grâce divine pour sanctifier les âmes.

D'abord, le travail éloigne d'elles les tentations de l'ennemi. Si *l'oisiveté enseigne bien des vices*, comme assure l'Esprit-Saint (Eccli., XXXIII, 29), ses funestes leçons ne sont entendues que des oisifs. L'homme absorbé dans ses occupations n'a point le temps de leur prêter l'oreille. D'ailleurs parviendraient-elles jusqu'à lui qu'il lui serait facile de chercher, dans une application plus vigoureuse, le préservatif dont il aurait besoin. Le travail détourne l'imagination des pensées coupables et des rêveries dangereuses. Le travail ne laisse pas aux mauvais desseins la liberté de naître ; ou, s'ils ont pu se former, il les étouffe dans leur germe. Le travail est la sauvegarde de l'esprit, et, suivant un mot emprunté encore aux livres saints, « *le bouclier du cœur.* » (Thren., III, 65). Les démons eux-mêmes respectent ceux que le travail protège. De là ce proverbe reçu parmi les maîtres de la vie intérieure que, s'il y a un démon pour tenter l'homme occupé, il y en a une légion pour tenter les oisifs. — Ainsi donc, quand vous êtes obsédés par les suggestions des mauvais esprits, quand ceux-ci semblent s'être donné rendez-vous pour vous attaquer en foule : mettez-vous au travail, appliquez-vous, perdez-vous dans votre tâche. Vos ennemis prendront bientôt la fuite. Ils étaient mille ; il n'en restera qu'un... Et quand il n'y a qu'un démon contre un homme, l'homme, s'il sait vouloir, remporte aisément la victoire.

Le travail exerce encore sur la sanctification des âmes une action plus positive et plus directe.

Il leur prête, par lui-même, certaines aptitudes à la vertu. — Qu'est-ce, en effet, que la vertu ? La vertu, comme son nom l'indique [1], est essentiellement un déploiement de force, un effort. Or, le travail n'est pas autre chose. Pour travailler, il faut mettre en œuvre une faculté ou un organe, braver la fatigue et la peine, en un mot déployer une force. Entre ces deux actes de force, le travail et la vertu, il existe une affinité manifeste. Cette affinité a pour résultat de rendre, dans une mesure

[1] *Vertu* vient de *virtus*, qui veut dire *force*.

quelconque, l'homme qui travaille capable de vertu. En l'habituant à se commander à lui-même, à faire acte d'énergie, à se montrer fort, elle le met à même de tirer, mieux que l'indolent et le paresseux, profit de toutes les grâces et de réaliser tous les progrès.

Le travail tend aussi à inspirer des pensées et des affections souverainement salutaires. Il maintient les âmes dans le sentiment de leur faiblesse personnelle, de leur dépendance à l'égard de Dieu, de la nécessité où elles sont de solliciter et d'obtenir ses bénédictions. Il leur fait comprendre qu'elles sont ici-bas en exil, apprécier plus hautement et désirer plus vivement le repos éternel. Il les incline à la commisération pour les malheureux et les dispose à observer envers eux les devoirs de la charité fraternelle.

Enfin, le travail peut servir à obtenir l'assistance et les faveurs divines. — Travailler, dit-on, c'est prier. Oui ! le travail peut être une prière, et aussi un mérite. Jacob vieilli affirmait que sa prospérité lui avait été obtenue par ses labeurs (Gen., XXXI, 42). Rien qu'à nous voir peiner dans nos travaux, Dieu s'émeut de pitié et se sent pressé de se rapprocher de nous. Lorsque du rivage où il était, Jésus vit par quels efforts ses apôtres luttaient contre les vents et les flots, il s'empressa de venir à eux en marchant sur les eaux. (Mc., VI, 48). N'a-t-il pas aussi offert aux laborieux fatigués les douces et consolantes effusions de la grâce divine ? (Mt., XI, 28). Et puis, par ce qu'il a de pénible, le travail possède la vertu de réparer les fautes commises et de purifier les consciences. C'est une expiation toute faite ; il n'y a qu'à l'offrir à Dieu.

Reconnaissez donc, dans vos labeurs, l'un des éléments les plus féconds de grandeur morale que Dieu vous ait accordés. Après la religion, rien n'est utile aux âmes comme le travail. Ainsi, sans doute, pensait l'Auteur sacré, quand il déclarait que « *l'homme naît pour travailler comme l'oiseau pour voler.* » (Job, v, 7). Il n'entendait pas seulement, par cette parole, rappeler la loi qui oblige toute créature à faire ce dont le Créateur l'a rendue capable. Il voulait encore insinuer que le travail est pour l'homme ce que les ailes sont pour l'oiseau ; il donnait à entendre que le travail est le vol de l'homme et nous autorisait à croire que, par nos labeurs, nous pouvions nous arracher aux choses d'en bas, nous élever en haut, nous rapprocher du ciel.

Il est évident que toute manière de travailler n'apporte pas ces avantages spirituels. Ils sont le résultat propre du travail chrétien. Laissez-moi donc dire rapidement, avant de finir, comment nous pouvons sanctifier nos labeurs et les rendre profitables à nos âmes.

III

Le paresseux qui, tout en travaillant, maudit sa tâche et l'accomplit par contrainte ; l'impie qu'elle irrite et porte au blasphème ; l'ouvrier qui, suivant une expression populaire, *sabote* son travail et y pratique la fraude ; l'homme cupide qui n'y voit pas autre chose qu'un moyen de gagner une fortune ; l'oisif raffiné qui se donne l'illusion de travailler en faisant des riens ; et même le croyant dépourvu de piété qui ne sait mettre dans ses labeurs ni une pensée de foi ni une intention religieuse : tous ceux-là ne peuvent attendre aucun bien spirituel des travaux qu'ils exécutent. Ces travaux n'ont rien de chrétien.

Travailler chrétiennement, c'est travailler de bon cœur, sans murmurer contre la loi qui y oblige, mais en s'y soumettant avec une bonne volonté loyale et sincère. Ce qu'on fait par contrainte et de mauvaise grâce reste nécessairement sans mérite.

Travailler chrétiennement, c'est faire des choses utiles et dignes d'être prises pour un emploi fécond du temps.

Travailler chrétiennement, c'est travailler consciencieusement, avec patience, et en évitant toutes les fautes dont le travail peut faire naître la tentation.

Travailler chrétiennement, c'est offrir à Dieu le travail lui-même et l'accomplir de manière à lui plaire. — Dieu ne nous paiera, cela va de soi, que de ce que nous ferons pour lui. Recueillons-nous donc, avant de nous mettre à l'œuvre, afin de lui offrir nos labeurs. Consacrons-les-lui par une intention pieuse, si bien qu'ils deviennent, soit un hommage, soit une expiation, soit une prière, soit un acte d'amour. Rappelons-nous de temps à autre, pendant nos travaux, que nous sommes en sa présence et sous son regard. Evitons tout ce qui pourrait les lui rendre désagréables. Et pratiquons toutes les vertus dont ils offrent l'occasion.

Voilà le travail chrétien. Voilà celui auquel Dieu accorde les récompenses dont nous parlions tout à l'heure. Quand un homme accomplit de cette manière les labeurs dont la Providence a composé sa tâche, il s'assure ces « *jours pleins* » (Ps. LXXII, 10) qui font les vies saintes et les rendent dignes du repos éternel.

* * *

On raconte que l'austère Caton, quand il était Censeur de l'ancienne Rome, n'accordait jamais à personne le titre envié de citoyen romain sans ordonner au solliciteur de lui montrer ses deux mains. Quand ces mains étaient ouvertes sous ses yeux, il les examinait avec attention. Celui qui lui faisait voir des mains calleuses et fatiguées recevait aussitôt la qualité de citoyen romain. Celui dont les mains ne portaient point les nobles marques du travail, mais étaient blanches, délicates, tendres comme celles des oisifs, était renvoyé avec mépris. — Je ne dirai pas que Dieu, dans ses jugements, s'inspirera des mêmes principes et n'admettra, parmi les citoyens du ciel, que quiconque pourra lui montrer des mains durcies par les instruments du travail matériel. Il existe bien des manières de travailler, et bon nombre d'entre elles ne fatiguent et ne durcissent point les mains. Toutefois, il est bien vrai que, seuls, les travailleurs suivent le chemin du salut. Les paresseux, par le fait même de leur paresse, contractent trop de vices et acquièrent trop peu de vertus, commettent trop de fautes et font trop peu de bien, pour pouvoir trouver grâce au tribunal de Dieu. Ceux-là ne se sauveront point sans miracle. Ainsi peut-on dire que la paresse éloigne du ciel et que le travail y conduit.

Que personne donc ne se croie dispensé de travailler ! — Si votre condition vous contraint de mener une vie laborieuse, n'allez point le regretter. Elle vous impose un moyen de salut que, sans cela, vous n'auriez peut-être ni apprécié, ni désiré, ni utilisé. — Si, au contraire, elle vous permet de vivre sans rien faire, regardez cette liberté comme un péril et gardez-vous d'en user. Imposez-vous volontairement les labeurs dont vous êtes capable et dont la grâce divine vous inspirera le goût. Vous écarterez ainsi de vous l'un des graves dangers auxquels votre naissance vous exposait. Vous éviterez la honte de mener une vie qui ne sert à personne ; et vous vous rendrez digne de recevoir le titre de citoyen dans l'éternelle et glorieuse cité des élus. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR
Lingonis, die 14 septembris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 22 septembre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de S. Remi. — La vocation de la France, 401.

Sermon pour l'Adoration perpétuelle. — Le Pain vivant, 403.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — III. Le concile de Jérusalem, 406. — IV. Les *Fossores*, 407.

Pour le Premier Vendredi. — LXXX. Les résistances au Sacré-Cœur, 410.

Varia. — *Allocution pour la messe du Saint-Esprit :* Le règlement, 411.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LVI. La force chrétienne : la patience dans les tribulations, 413.

POUR LA FÊTE DE SAINT REMI

(1er octobre)

LA VOCATION DE LA FRANCE

Mes frères,

Vous connaissez tous le récit du baptême de Clovis. Tous vous avez entrevu par l'imagination la foule se pressant dans le temple saint, les tentures ondoyant aux murs de la basilique, l'encens gagnant les voûtes en nuages odorants ; vous avez contemplé debout dans le baptistère le roi à la longue chevelure ; près de lui, les bras croisés, le doigt sur les lèvres, ses compagnons de fortune. Vous avez entendu les paroles de l'évêque versant l'eau sainte sur le front du monarque : « Fléchis le cou, mon doux Sicambre ; adore ce que tu brûlais, brûle ce que tu adorais. »

Sans nul doute, vous avez admiré cette scène de notre histoire nationale ; et cependant, avez-vous bien compris toute la grandeur de ce qui s'y passait ? Quand le roi des Francs descendit avec ses guerriers dans l'onde sacrée, l'Eglise ne compta pas seulement quelques milliers de chrétiens de plus ; ce jour-là, pour la première fois, naquit en son sein un peuple « chrétien comme peuple. » La céleste épouse de J.-C. venait d'enfanter au Sauveur leur fille aînée, la France catholique.

Et voilà qu'en même temps Dieu posait son doigt sur le front de cet enfant de prédilection, et le marquait au sceau d'une vocation de choix. — La France a-t-elle répondu à cet appel de Dieu ? Comment par le passé a-t-elle compris et réalisé son rôle providentiel ? Première question. — Que doit-elle faire pour rester fidèle à sa mission ? Quels devoirs nous imposent les vues de Dieu sur notre patrie ? Deuxième question.

En d'autres termes, la vocation de la France *dans le passé* et *dans le présent,* voilà tout le sujet et le partage de cette courte instruction.

« *Filius sapiens lætificat patrem.* La vertu d'un fils fait honneur à l'auteur de ses jours. » (Prov., x, 1). J'ai pensé ne pouvoir mieux célébrer S. Remi qu'en vous rappelant les gloires chrétiennes de la nation dont il fut le père dans l'ordre du salut. Puisse ce saint Patron obtenir à ma parole la bénédiction de Marie, afin qu'elle ravive en vos âmes de catholiques et de Français les sentiments de repentir, d'amour pour le Cœur Sacré de Jésus notre Dieu et notre roi : *Sacratissimo Cordi Jesu Gallia pœnitens et devota.*

I

Plus d'une fois un tableau s'est offert à mes rêves. Dans le lointain : d'un côté, Rome ; de l'autre, une île sauvage. Au premier plan : debout, une femme au maintien noble et fier, les yeux fixés sur le ciel ; à sa droite, un prêtre qu'elle protège de son épée, à sa gauche un guerrier à qui elle montre la Ville Eternelle. Cette femme, m. f., c'est la France ; le prêtre et le guerrier personnifient sa double mission de porte-étendard de la Foi, de bouclier du St-Siège. A peine est-elle née au christianisme que déjà elle semble pressentir les vues de la Providence. Clovis mettant aux pieds du pape Anastase ses insignes consulaires, Clovis taillant en pièces dans les plaines de Vouillé les Ariens d'Alaric, c'est la France préludant à son rôle providentiel. Tel l'enfant qui s'associe d'instinct aux labeurs de sa future vocation.

Puis vient l'heure de l'appel divin, au soir de ce VIIe siècle qui peupla le ciel d'élus et couvrit la Gaule de monastères. Un souffle mystérieux passe sur notre pays et révèle l'heure de Dieu. A sa tête, les grands hommes surgissent. Ils ont nom Pépin d'Héristal, Charles Martel et Pépin le Bref. Sous l'égide de ces héros les missionnaires s'élancent vers les brumeuses contrées du Nord. C'est Willibrod, c'est Boniface. Pas à pas le paganisme germain recule devant eux... Au Midi le flot de l'invasion musulmane s'avance menaçant. Déjà il a roulé ses eaux fangeuses sur l'Asie et l'Afrique ; il a franchi la mer, il a franchi les Pyrénées, il menace d'engloutir la chrétienté entière. Mais voilà qu'à Poitiers un mur d'airain se dresse devant lui ; contre la poitrine des guerriers de Charles, il vient se briser impuissant... Soudain, par delà les Alpes, un nouveau cri de détresse a retenti. Il part de Rome : c'est le successeur de S. Pierre aux prises avec le roi des Lombards. Il fait appel à l'épée des Francs. Pépin paraît ; Astolphe épouvanté rend au monarque les provinces qu'il a usurpées, et celui-ci en fait hommage au Pontife qui rentre à Rome en souverain... La gloire chrétienne de Pépin s'efface devant l'auréole qui ceint le front de son fils. Ce prince dont la grandeur a pénétré jusqu'au nom, Charlemagne, s'intitule lui-même en ses Capitulaires « dévot défenseur de la sainte Eglise et auxiliaire dévoué du St-Siège en toutes choses. » Une pensée résume son règne : civiliser le monde barbare en le soumettant aux règles de la justice et aux lois de l'Evangile. De l'Ebre au Danube tout obéit à sa loi, et sa loi est celle du digne « lieutenant de Jésus-Christ. »

Charlemagne descendu dans la tombe, il semble que son œuvre y descende avec lui. Plus de deux siècles s'écoulent, siècles de troubles et de guerres trop souvent fratricides. Mais bientôt la France se réveille à la voix du successeur de Pierre. « Dieu le veut ! » s'est écrié un pape français d'origine, le Bienheureux Urbain II. « Dieu le veut ! » répètent les cent mille chevaliers groupés autour de lui à Clermont. « Dieu le veut ! » A ce cri de guerre, les peuples chrétiens s'ébranlent et vont disputer au cimeterre musulman le sol que J.-C. a arrosé de son sang. La France a donné le signal des croisades ; pour la guerre sainte elle enverra l'élite de ses enfants. Près de trois siècles, l'Asie-Mineure est témoin des exploits de nos preux qui y cueillent les plus belles fleurs dont soient ornés leurs blasons. Sans doute Jérusalem ne leur reste pas. Mais ils ont retardé de trois cents ans la chute de Constantinople et brisé l'impétueux élan des Seldjoucides ! Mais la valeur et la sainteté d'un Godefroy de Bouillon et d'un S. Louis ont conquis pour jamais au seul nom de Franc la terreur, l'admiration et l'amour de l'Orient !

A côté des guerriers armés pour la défense de la foi, il y a les missionnaires, pacifiques hérauts de la bonne nouvelle. Sous l'habit de bure de S. François, ils pénètrent au Maroc et jusqu'au fond de la Chine, à la cour des successeurs de Gengiskhan. Plus que jamais la France est fidèle à sa mission d'apôtre. Elle n'oublie pas davantage son rôle à l'égard du Siège de S. Pierre : c'est à la cour de ses rois, c'est sur son sol hospitalier que les Innocent II, les Alexandre III, les Innocent IV viennent chercher un asile contre les agitations populaires ou contre l'ambition farouche des Césars teutons.

Dieu récompense tant de fidélité par la prospérité et la gloire. Le siècle de S. Louis est à plus d'un point de vue l'apogée de la France. Sa langue, la plus délectable de toutes, selon le mot d'un étranger, devient celle de l'Europe ; Italiens, Espagnols, Allemands, Anglais accourent à Paris, s'assoient sur les bancs de l'Université et viennent y chercher les leçons des plus grands docteurs de la chrétienté. Louis IX fait le bonheur de son peuple et la terreur des rois ses rivaux. Particuliers et monarques soumettent leurs différends et leurs conflits à l'arbitrage du Justicier de Vincennes.

Hélas ! le XIIIe siècle ne s'est pas couché dans la tombe que déjà tout est changé. Philippe le Bel inaugure la politique de l'Etat omnipotent et athée, Charles VII lui fera faire un pas et Richelieu la consommera. La foi cesse d'inspirer les expéditions, elle cesse d'inspirer les lois. A l'égard des Pontifes romains, au lieu du respect et de la protection, c'est une conduite parfois hostile, à tout le moins hautaine et tracassière. Sans doute, le sentiment national protestera maintes fois contre cette apostasie politique des gouvernants. Il protestera avec Jeanne d'Arc, avec la Ligue, avec les missionnaires de l'Inde ou de l'Amérique. Mais ce ne seront plus là que des efforts privés ou collectifs, que des dévouements individuels. La France de S. Louis n'est déjà plus catholique dans sa conduite comme nation. Aussi déjà l'orage gronde, bientôt il éclatera. 1793 verra la foudre sillonner la nue et coucher à terre, dans un jour de ruines, l'édifice social tout entier.

Au lendemain du grand cataclysme politique un homme parut, un de ces hommes qui laissent dans l'histoire un sillon lumineux. Il rendit à la France ses autels et Rome au pape-roi. Dieu lui donna en échange le sceptre et la gloire. Vinrent les jours de l'enivrement. Une même année vit le divorce de Napoléon Ier et l'arrestation de Pie VII. L'Empereur avait ri des foudres de l'Eglise ; elles firent tomber les armes des mains de ses soldats. Il était entre les mains de Dieu une verge pour châtier le monde ; la verge se crut Dieu ; Dieu la brisa à son heure.

M. f., en ce rapide coup d'œil sur notre histoire nationale, qu'avez-vous aperçu ? L'auréole de la grandeur morale et de la victoire briller au front de la France quand elle est fidèle à sa double mission de porte-étendard de la Foi et de bouclier du St-Siège. Si j'osais appeler vos regards sur des temps plus rapprochés, je vous montrerais les armes françaises protégeant les missionnaires dans l'Inde ou sur les rives du Fleuve bleu et vengeant le massacre des chrétiens du Liban ; je vous montrerais le drapeau français mariant ses trois couleurs aux couleurs pontificales sur le château St-Ange et les zouaves montant la garde à la porte du Vatican. Peut-être trouverais-je là l'explication de bien des prospérités et de bien des victoires. Mais un jour vint où le dernier soldat français dut quitter la Ville éternelle, abandonnant le Pape à la Révolution italienne. Ce même jour, hélas ! sous les murs de Sedan, une armée française avec son chef suprême se rendait aux Allemands. — Ne vous en étonnez pas, mes frères : il est un Dieu, il est une justice pour les peuples comme pour les individus. Dieu a tout créé pour sa gloire ; en vue de cette gloire il a assigné à chaque nation son rôle. Malheur à celle qui méconnaît sa mission ! Tous nous devons avoir, tous nous avons à cœur la gloire de notre patrie ; tous nous devons donc travailler à la maintenir dans son rôle providentiel. Par quels moyens, voyons-le brièvement.

II

En chacun de vous, m. f., il y a l'homme privé, et il y a le citoyen. Votre action doit donc être double.

Et d'abord, quels sont vos devoirs dans la vie privée ?

La mission de la France est une mission d'apostolat. Mes frères, soyez apôtres. — Apôtres par la prière ; apôtres par l'aumône. Ne refusez pas votre sou hebdomadaire ou mensuel à l'Œuvre de la Propagation de la foi ou à celle de la Sainte Enfance. — Apôtres par l'exemple d'une vie franchement et simplement chrétienne, exempte des recherches de l'amour-propre, comme des faiblesses du respect humain. — Apôtres enfin par le sacri-

fice de tout ce que vous avez de plus cher. Oui, pères et mères qui m'entendez, si jamais Dieu réclame un de vos enfants comme son partage exclusif, s'il veut choisir à votre foyer un prêtre, une religieuse, un missionnaire, je vous en conjure, laissez aller où le ciel l'appelle le fils de votre tendresse. Et vous, mes enfants, si Dieu demande quelque jour à l'un de vous le sacrifice d'un avenir brillant peut-être, d'une famille tendrement aimée, qu'il sache répondre : « Me voici, mon Dieu, prêt à faire votre volonté sainte. *Ecce ego, Domine, quia vocasti me.* »

La mission de la France est une mission de protection filiale à l'égard du St-Siège. Mes frères, amour et dévouement au successeur de Pierre ! — Il est Pontife : recevez avec foi ses enseignements infaillibles. — Il est roi, mais roi captif et détrôné. La Révolution l'a spolié des Etats que lui avaient donnés l'amour et la reconnaissance des peuples, la foi et la vaillance de nos pères. Au nom du droit, sachez protester contre le fait accompli. Versez plus abondante votre obole au denier de S. Pierre, allez répéter aux pieds du Vicaire du Christ ce cri, affirmation solennelle de sa souveraineté : « Vive le Pape-Roi ! *Viva il Papa Re !* » Il y a quelques mois, des milliers de Français étaient réunis autour de Benoît XV pour la canonisation de notre sainte Jeanne d'Arc et ont témoigné au Souverain Pontife leur filiale affection. Vous les avez suivis en esprit, m. f., et si la Providence vous en procure un jour l'occasion, vous ferez le même pèlerinage ; vous ferez là un acte de foi solennelle, et, croyez-moi, j'en parle d'expérience, vous goûterez l'une des plus pures jouissances que la terre puisse vous offrir.

M. f., grâce à Dieu le zèle de l'apostolat, l'amour de la papauté vivent encore dans l'âme des catholiques français. Mais, je vous le disais tout à l'heure, il y a longtemps, bien longtemps, que la France comme nation a rompu avec son rôle providentiel. Elle devait être à travers le monde le champion des droits de Dieu ; elle s'est faite le héraut d'armes des droits de l'homme. A l'heure actuelle il y a plus ! L'ère de la persécution religieuse a semblé s'ouvrir ; au nom de la loi, nous avons vu Dieu chassé de l'école, chassé des hôpitaux ; on le chasse en maints endroits du mariage et de la tombe ; on a proclamé la séparation officielle de l'Eglise et de l'Etat. Mes frères, cela doit avoir un terme, ou la France marche à grands pas vers des châtiments providentiels. Elle doit reprendre son rôle de Fille aînée de l'Eglise : là est la condition de sa grandeur et de sa gloire. Car Dieu, entendez-le bien, Dieu veut être servi des peuples comme des individus : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus.* Catholiques, Français, votre foi et votre patriotisme s'unissent donc ici pour vous tracer votre devoir comme citoyens.

Votre devoir, jeunes gens, pères de famille, c'est d'employer tous les moyens honnêtes pour obtenir la liberté religieuse pleine et entière. Votre devoir, c'est de refuser votre nom à toutes les sociétés secrètes ; car c'est de leur sein qu'est parti le cri de guerre contre le Christ et son Eglise : *Nolumus hunc regnare super nos !* Votre devoir, c'est de vous montrer chrétiens non pas seulement dans l'intime de votre conscience, dans le secret de votre foyer domestique, mais dans tous les actes de votre vie publique et sociale.

Quant à vous, femmes et jeunes filles chrétiennes, votre mission c'est la prière. Vous devez, nous devons tous implorer par l'intercession de la T. S. Vierge et des glorieux patrons de la France, de S. Remi en particulier, le triomphe des droits de Dieu, de son dogme, de sa morale jusque et y compris dans nos institutions. *Adveniat regnum tuum.*

Ce règne, m. f., ayons-en la douce confiance, il arrivera un jour. « Vive le Christ qui aime les Francs ! » s'écriaient nos pères au prélude de leur première loi, la loi Salique, ce me semble.

Ce qui était vrai il y a douze cents ans, l'est encore de nos jours. Si de légitimes angoisses, de pénibles amertumes peuvent oppresser parfois notre cœur de chrétiens et de patriotes, gardons-nous néanmoins de perdre courage. Le Christ vit à jamais et le Christ aime les Francs. Sans nul doute, du haut des cieux il a dû jeter un regard d'amoureuse tendresse sur cette France catholique à genoux au sommet de Montmartre, dévote et repentante, consacrant l'église du Vœu national à son Sacré-Cœur : *Sacratissimo Cordi Gallia pœnitens et devota.* Espérons-le, le jour n'est peut-être pas loin où de nouveau le monde pourra lire les hauts faits de Dieu écrits par l'épée des Francs, *gesta Dei per Francos.* C'est là le vœu de nos cœurs, que ce soit notre prière ! Ainsi soit-il.

SERMON POUR L'ADORATION PERPÉTUELLE

LE PAIN VIVANT

Ego sum panis vivus.
Je suis le pain vivant.
(Jo., VI, 51).

Mes frères,

Etonnante parole que celle que j'ai prise pour texte ! Elle annonce le mystère le plus impénétrable de notre foi ; elle tourmente et remue, depuis dix-neuf siècles, l'élite morale et intellectuelle du genre humain ; elle enflamme les nations chrétiennes ; elle suscite, comme aujourd'hui en cette paroisse, des adorations profondes.

Elle vaut donc bien la peine d'être méditée.

* * *

Vivre, mes frères, c'est l'aspiration de l'humanité, c'est le cri de la nature tout entière.

Jetez un simple coup d'œil sur *la plante*. Elle veut vivre. Elle cherche tout d'abord sa nourriture dans la terre ; c'est la vie ténébreuse. Mais voici qu'elle sort de terre, elle s'élève, elle s'élance,

comme nous, vers la lumière et vers le soleil. Elle se développe, elle ne peut se contenir, elle aspire à un idéal de beauté qu'elle réalise dans ses fleurs. Elle veut donner la vie et elle produit des fruits, des graines et des rejetons.

Elle se nourrit alors par la tête, par les feuilles qui absorbent les gaz, la lumière et la rosée vivifiante qui vient du ciel. Elle a besoin d'une nourriture, et, comme nous, d'une nourriture céleste.

Si nous en avions le temps, m. f., nous étudierions des milliers d'autres phénomènes dans toute la nature vivante ; tous nous offriraient des leçons du même genre.

Montons d'un degré. Voici *l'animal*. Il s'empare des êtres inférieurs, il s'empare des végétaux, il s'empare d'autres animaux, il les broie, les engloutit, les transforme en sang, en chair, en os pour se donner une vie plus élevée : la vie sensitive.

Vite arrivons à *l'homme*. Il commence par se nourrir et par se contenter du sang et de la chair de celle qui l'a enfanté. Puis il s'alimente avec toutes les vies qu'il rencontre sous sa main, il s'empare du règne végétal et du règne animal qu'il incorpore à sa substance.

Mais voici qu'une nouvelle vie apparaît en lui, qui le distingue de la plante et de l'animal sans raison. C'est le phénomène le plus admirable de la croissance humaine, car alors l'être humain, dont le Créateur est trinité, manifeste en lui-même trois vies distinctes et différentes : la vie du corps, la vie intellectuelle ou vie de l'esprit, et la vie surnaturelle de l'âme.

Or ces trois vies ne subsistent pas toutes seules ; il faut les nourrir toutes trois avec des aliments appropriés à leur nature et à leur fin.

* * *

Nous arrêterons-nous à *l'alimentation de la vie corporelle ?* Non, c'est la vie inférieure qui ne se distingue guère de la vie végétale et de la vie animale.

Elle est, nul ne l'ignore, l'objet de nos préoccupations les plus vives, surtout en ces temps de vie chère. Aussi avec vous je m'attriste quand des fléaux ravagent les champs de blé et les vignes, quand l'année s'annonce mauvaise, quand les campagnes se dépeuplent et quand, en haut lieu, on déprécie la dignité et l'importance de notre agriculture. Mais avec vous aussi je me réjouis lorsque vos fatigues sont récompensées par d'abondantes moissons ou, comme l'année dernière, par de riches vendanges.

Mais là n'est pas toute la vie de l'homme ; ne l'abaissons pas au rang de l'animal.

L'alimentation de la vie intellectuelle serait beaucoup plus digne de notre attention.

Avouons qu'elle est bien délicate et difficile, et qu'elle nous intéresse tous. Par suite du péché originel nous naissons dans l'ignorance. Il faut sortir de ce misérable état ; il faut cultiver et développer l'intelligence dont Dieu a gratifié l'homme. Il faut s'instruire, il faut acquérir la science.

Oh ! c'est une question à l'ordre du jour et je ne prétends pas l'en retirer ; mais il m'est bien permis de demander si la science est bien comprise et si l'on ne donne pas trop de place aujourd'hui à la science profane dont on voudrait faire l'idole de notre siècle. En tous les cas, saurait-elle suffire ? Et à quoi vous servirait-elle si vous méconnaissiez l'autre science, la science du mystère de la vie, la science du ciel et de l'éternité, la science du devoir et de la vertu, l'unique science nécessaire et indispensable, la science religieuse, que nous avons à cœur de vous faire aimer quand vous savez l'apprécier à sa juste valeur ?

Ignorez-vous que les sages de la Grèce et de Rome, Socrate, Platon, Cicéron, et les autres, ont jeté à tous les échos des sublimes paroles ? Malgré cela, l'esprit humain se mourait d'inanition quand « le Verbe se fit chair ».

Lui seul a pu donner à l'homme, au savant comme à l'ignorant, au génie le plus élevé comme à l'esprit le plus borné, l'aliment nécessaire au perfectionnement de sa vie intellectuelle ; lui seul a pu laisser échapper cette parole extraordinaire : « *Ego sum veritas !* Je suis la vérité ! »

Il a dit aussi : « *Ego sum vita !* Je suis la vie ! » et par là il n'a voulu désigner ni la vie du corps, ni celle de l'esprit, mais *la vie surnaturelle de l'âme.*

* * *

J'arrive à vous parler, mes frères, du merveilleux aliment que les plus fervents d'entre vous ont reçu ce matin et qui, en échange, va recevoir de vous tous, en cette fin de journée, vos plus profondes adorations.

Approchons-nous religieusement de ce grand mystère, mais voyons d'abord en quoi consiste notre vie surnaturelle. Elle consiste à vivre dans l'état de grâce et dans l'union avec Jésus-Christ ; elle consiste à reproduire le type divin d'après lequel l'homme a été fait. Car ne l'oublions pas, l'homme est presque un Dieu, il est bien peu au-dessous des anges : *Minuisti eum paulo minus ab angelis.*

Ce n'est pas pour la terre qu'il a été créé, mais pour le ciel, pour Dieu.

Comment alors pourra-t-il atteindre ces hautes destinées, comment pourra-t-il s'y préparer, s'il ne possède une vie qui le mette en union avec Dieu ? Mais cette vie, comment pourra-t-il l'alimenter ? Avec quelque produit de la nature ? Evidemment non. Il est l'image de Dieu, il est presque Dieu, il doit retourner à Dieu : il lui faut donc un aliment divin.

Aussi est-ce Dieu lui-même qui avait mis à la disposition du premier homme un arbre mystérieux appelé l'arbre de vie.

Vous savez ce qui arriva...

Chassé du Paradis terrestre, Adam emporta dans son exil la promesse d'un autre arbre de vie dont le premier n'était que la figure.

Quarante siècles s'écoulèrent, et quand toutes les prophéties furent accomplies, tous les sacrifices

consommés, au drame de l'Eden succéda celui du Calvaire. Un nouvel arbre de vie, le véritable, était planté, dont le fruit allait être donné à l'homme pour aliment surnaturel de son âme.

Vous savez, mes frères, comment Jésus-Christ institua cette merveille des merveilles que l'on appelle l'Eucharistie, et vous connaissez ces paroles vraiment étonnantes que le monde n'avait jamais entendues et que j'ai prises pour texte : « *Ego sum panis vivus!* Je suis le pain vivant ! Je suis le pain descendu du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point... Et ce pain que je donnerai, c'est ma chair livrée pour le salut du monde... »

Vous n'avez pas oublié davantage, mes frères, les circonstances et la solennité de l'institution eucharistique.

Jésus-Christ allait mourir... Quel moment pour l'Homme-Dieu ! Il avait espéré l'amour, il était venu pour aimer, et la haine s'était acharnée contre lui, ardente, implacable. Aimé à peine de quelques disciples pendant sa vie, que va-t-il donc advenir de lui quand il ne sera plus ? Va-t-il être oublié ?... Non, il ne le veut pas. Il veut, au contraire, forcer l'amour en laissant à l'humanité un souvenir vivant.

N'arrive-t-il pas qu'un grand homme, en mourant, lègue un riche souvenir, un trésor, son corps même à sa ville natale ou à sa patrie ? Mais c'est un corps en pourriture et qui ne sera bientôt plus qu'une poussière.

Un don de ce genre serait-il digne d'un Dieu ? Evidemment non. En léguant son corps, il voudra le faire incorruptible et immortel.

Jésus prend dans ses mains divines du pain. Vous avez entendu ce mot : *du pain !*

Du pain ! c'est-à-dire le fruit du travail de l'homme : *in sudore vultus tui vesceris pane* (Gen., III, 19) ; la récompense de son labeur sur cette terre frappée de malédictions ; l'objet constant de sa sollicitude et de ses prières : *panem nostrum quotidianum da nobis hodie;* le lien affectueux de ses relations avec ses semblables ; aussi l'Eglise le bénit-elle le dimanche et le partage-t-elle entre le petit et le grand, le pauvre et le riche, le domestique et son maître, l'ouvrier et son patron.

Du pain ! c'est-à-dire l'aliment universel, familier et populaire. C'est pourquoi nos gouvernants n'avaient consenti que malgré eux à augmenter le prix du pain ; car, « qu'on y prenne garde ! écrivait François Coppée dans *la Bonne Souffrance,* la taxe du pain, c'est le thermomètre qui indique le degré de patience des pauvres. Sur l'affiche blanche du boulanger comme sur la pile d'un pont, où sont marquées les crues d'un fleuve et les dates des inondations célèbres, on peut noter le moment précis où la colère des misérables va déborder. »

Du pain ! c'est-à-dire l'aliment sacré que nos parents nous ont appris à respecter et qu'un trop grand nombre profanent aujourd'hui, — en notre époque troublée et détraquée qui ne respecte plus rien, — en le donnant aux animaux par raison d'économie.

Du pain ! c'est-à-dire l'aliment que toutes les religions anciennes ont divinisé à leur manière. Rien d'étonnant alors si les pains de proposition étaient incessamment renouvelés par les mains sacerdotales et s'ils se rencontraient avec le pain du ciel, la manne du désert conservée dans le Saint des Saints ! Rien d'étonnant si les saints patriarches ne touchaient le pain qu'avec une profonde vénération, si Abel a voulu offrir au Seigneur les prémices de ses moissons, et si le Verbe a daigné descendre à Bethléem, dans la « Maison du Pain ».

Telle est, mes frères, la noble matière que le Christ a transformée au soir de la grande Cène. Oui, il prit du pain dans ses mains divines et, le présentant à ses Apôtres, il leur dit : « Ceci est mon corps. C'est ma chair livrée pour le salut du monde. Mangez-en tous. »

A la parole du Maître comme aujourd'hui à celle du prêtre, le pain devient le corps du Christ.

Mes frères, vous le croyez et vous plaignez l'hérétique qui rejette cette consolante réalité pour se contenter d'un vain simulacre ou d'un simple souvenir.

La parole de Jésus n'aurait été qu'une figure de rhétorique et un mensonge ? Il nous aurait trompés en disant qu'il nous donnait sa chair et son sang ? Oh ! qu'un pareil blasphème n'effleure jamais vos lèvres ! Dieu ne ment pas.

Jésus a ajouté : « Prenez et mangez-en tous ! » Parole déconcertante qui exaspère l'incroyant et l'impie, mais parole bénie qui enchante l'âme chrétienne puisqu'elle lui redit les caresses et l'amour dévorant de Jésus !

Bien qu'il ne soit pas nécessaire de vous le démontrer, je me permets d'emprunter une comparaison profane bien frappante :

On dit que dans les délices de leur tendresse, les mères ne savent, pour ainsi dire, que faire de leur enfant. Elles pressent contre leur sein cet être si cher, elles appliquent sur ses petites mains et sur ses joues leurs lèvres brûlantes ; elles le dévorent ; elles voudraient le « manger », disent-elles.

Eh bien ! mes frères, voilà l'image la plus sensible de l'amour que Jésus-Christ nous témoigne dans l'Eucharistie. Il nous aime plus qu'une mère n'aima jamais son enfant, plus qu'un époux n'aima jamais son épouse. Et ce que la mère et l'époux ne peuvent opérer, lui, dont la puissance n'a pas de bornes, il l'opère dans l'Eucharistie : « Prenez et mangez, nous dit-il, ceci est mon corps. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi je demeure en lui, et il vivra de ma vie. *Et ipse vivet propter me.* » (Jean, VI, 57, 58).

Je m'explique maintenant cette mystérieuse transformation de notre âme et de toute notre vie ; je comprends ces merveilleux effets du pain divin qui ont fait dire à un Père de l'Eglise qu'un chrétien qui a communié, c'est un autre Jésus-Christ : *Christianus alter Christus,* et à l'apôtre S. Paul : « Je vis, mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est

Jésus-Christ qui vit en moi. *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* » (Gal., II, 20).

Je m'explique pourquoi le pain divin a accompli tant de prodiges, pourquoi il a enflammé le zèle des apôtres, exalté le courage des martyrs, conservé la pureté des vierges, et pourquoi aujourd'hui il maintient encore au milieu d'un monde corrompu et corrupteur la foi, l'espérance et l'amour.

* * *

Voilà l'Eucharistie, mes frères; voilà le chef-d'œuvre de Dieu sur la terre; voilà la merveille des merveilles que les anges nous envient, que l'âme chrétienne est heureuse de posséder, et que trop d'hommes outragent.

Je regrette de ne vous en avoir donné qu'une idée insuffisante. Puissé-je du moins, en ce jour d'Adoration perpétuelle, avoir contribué à exciter dans vos âmes quelques sentiments de foi, de piété et de reconnaissance pour un si grand bienfait!

Puissiez-vous, si c'est nécessaire, l'aimer davantage, aimer l'autel où Jésus-Christ descend pendant le saint sacrifice, aimer le tabernacle où il réside, aimer surtout la table sainte où il se donne à nous comme pain de vie et d'immortalité, en attendant que vous puissiez le posséder dans une communion sans fin, non plus sous des apparences matérielles, mais dans le plein rayonnement de la vision béatifique. Ainsi soit-il!

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

III

LE CONCILE DE JÉRUSALEM

Lorsqu'en 1854 le pape Pie IX définit le dogme de l'Immaculée-Conception, il s'exprima en ces termes : « Après avoir offert nos prières à Dieu afin qu'il fortifiât notre âme par la vertu du Saint-Esprit, agissant aujourd'hui sous son inspiration, en vertu de l'autorité de Jésus-Christ et de la nôtre, nous déclarons et prononçons que la doctrine de la Conception Immaculée de Marie est une doctrine révélée. » Parlant ainsi, Pie IX usait d'une prérogative inhérente à sa charge, aussi ancienne d'ailleurs que l'Eglise : l'infaillibilité en matière de foi. De fait, nous la voyons déjà exercée, tout à l'origine, au concile même de Jérusalem [1].

* * *

La question qui donna lieu au concile de Jérusalem était à la fois dogmatique et disciplinaire. Une vive opposition avait surgi entre les Judaïsants et les Gentils. Les premiers, selon l'étroitesse de leur point de vue, voulaient que, pour devenir enfants de Dieu, on adoptât les rites mosaïques : tels la circoncision, le choix des aliments, la distinction des jours. Pour les autres, au contraire, les chrétiens ne devaient plus être assujettis aux anciennes formes légales, cérémonielles. Les Juifs convertis, excités par Cérinthe, s'il faut en croire S. Epiphane, faisaient de l'acceptation de la loi de Moïse dans toute sa rigueur, une condition essentielle de salut. « C'est par là, disaient-ils, que la race d'Abraham doit affirmer sa prédominance sur tous les peuples. » Les Gentils, eux, demandaient la suppression d'un pareil joug, et qu'on pût entrer dans l'Eglise sans passer par l'ancien temple.

Le débat avait sa gravité. Il en résultait surtout des troubles regrettables dans la communauté primitive de Jérusalem. Jusqu'au sein du collège des Apôtres, qui, depuis l'Ascension du Sauveur, avaient fait de la Judée le théâtre habituel de leurs travaux, certaines divergences se produisaient à ce point de vue. Sans doute, les principes ne variaient pas. Pour les Apôtres, la justification était l'œuvre immédiate de Jésus-Christ. Ils conviaient indistinctement tous les hommes, Juifs et Gentils, au banquet de la vie éternelle, et n'exigeaient d'autres dispositions que la pénitence et la foi : en preuve le baptême du chambellan d'Ethiopie et celui du centurion Corneille. Cependant, étant données les habitudes populaires, fallait-il abolir immédiatement ou tolérer quelques années encore les observances mosaïques? Le côté périlleux du débat venait spécialement de ce que les Pharisiens voulaient attribuer à la Loi rituelle la vertu de justifier l'homme pécheur. C'était mettre en cause l'essence même du christianisme.

* * *

Telle fut la raison providentielle du concile de Jérusalem. Il devait avoir pour premier résultat de mettre en relief le rôle prépondérant du prince des Apôtres, sa prééminence, son autorité doctrinale. Les Apôtres, et à leur tête Pierre, se réunirent donc avec les Anciens, *seniores*, pour délibérer. L'assemblée eut lieu à Jérusalem. Etaient présents Jean, Jacques le Mineur, évêque de la cité sainte, et Paul. Si l'on admet, avec la tradition, que les Anciens avaient reçu le caractère épiscopal, on voyait là tous les éléments constitutifs d'un vrai concile.

Dans la personne de Pierre, chef souverain et pasteur suprême, s'incarnait le magistère vivant de l'Eglise, institué par Jésus-Christ pour maintenir l'unité de croyance et résoudre les questions religieuses. Sous sa présidence, chaque membre de l'assemblée émet son opinion. On examine, on discute, non sans quelque vivacité, *magna conquisitio* (Act., XV, 7-8), mais avec un esprit libre et suivant les règles qui devaient régir les futures réunions conciliaires. En principe, tous repoussent le caractère obligatoire des observances anciennes. S. Paul eût préféré leur suppression immédiate. S. Jacques, dont la considération dans le collège était si estimée, demandait, par bienveillance pour les Judaïsants, l'usage temporaire des pratiques

[1] La date de ce concile participe à l'incertitude de la chronologie de toute la période apostolique. Les auteurs se partagent entre les années 50, 51 et 52.

cérémonielles. Notre-Seigneur lui-même, depuis son entrée dans la vie en se soumettant à la circoncision, jusqu'à la veille de sa mort par la célébration de la Cène, n'avait-il pas donné l'exemple d'une obéissance parfaite à la Loi ?

Lorsque tous les membres de l'assemblée eurent exprimé leur sentiment, Pierre prend enfin la parole et dit ce qui est à faire. A son avis, les prescriptions mosaïques n'ont plus leur raison d'être ; louables comme choses de piété, elles n'impliquent désormais aucune valeur de justification et de salut : car l'Esprit de Dieu a été envoyé aux Gentils, bien qu'ils fussent incirconcis.

Nul ne contredit à cette décision. La cause, jugée souverainement par une sentence définitive, est ensuite ratifiée comme pour un décret dogmatique. Et d'une commune voix l'assemblée décida l'envoi aux fidèles d'Antioche d'une lettre synodale qui leur fut portée par Paul, Barnabé, Silas et Juda Bar-Saba, et qui les remplit d'une grande consolation. (Act., xv, 6-31).

* * *

Il faut voir ici l'une des premières affirmations de la primauté du St-Siège. Déjà, au moment de l'élection d'un nouvel apôtre, quand on voulut remplacer Judas, Pierre avait exercé le même privilège. Trois ans après sa conversion sur le chemin de Damas, Paul entreprendra le voyage de Jérusalem pour reconnaître l'éminente dignité du Chef de l'Eglise et lui rendre hommage : *Veni Jerosolymam videre Petrum.* (Gal., i, 18). Au concile de Jérusalem, en imprimant à la question discutée le sceau d'une autorité infaillible, Pierre emploiera la formule sublime que nous retrouverons sur les lèvres de tous les papes lorsqu'ils auront à définir un dogme : « Il a plu au Saint-Esprit et à nous. *Visum est Spiritui Sancto et nobis.* » (Act., xv, 28).

Bossuet ajoute à ce propos : « Les Apôtres, il le semble, devaient se contenter de dire que le Saint-Esprit s'expliquait par leur ministère. Mais Dieu, qui les gouvernait intérieurement par une sagesse profonde, considérant combien il était important d'établir en termes très forts l'inviolable autorité de l'Eglise dans la première de ses assemblées, leur inspira cette expression magnifique : Il a plu au Saint-Esprit et à nous, afin que tous les siècles apprissent par un commencement si remarquable, que les fidèles doivent écouter l'Eglise comme si le Saint-Esprit parlait lui-même [1]. »

Le principe de la nécessité du mosaïsme est donc condamné, mais l'usage des observances légales, désormais superflues, reste permis comme pratique pieuse. S. Jacques, qui leur conserva un attachement fidèle, ira même, pour donner à sa charge plus d'éclat, jusqu'à prendre un des insignes du Grand-Prêtre : la lame d'or fixée au fronteau et portant en caractères hébreux le nom de Jéhovah. Au surplus, il devait en être fini de la Loi avec la ruine du temple et la destruction de Jérusalem.

Dans la suite, l'idée de la souveraineté pontificale ne fera que grandir. Sous le pontificat de S. Clément (90-100), des troubles ayant éclaté dans l'Eglise de Corinthe, les Anciens de cette ville s'adressent, pour le rétablissement de la paix, non pas à S. Jean qui vivait encore, mais au successeur de Pierre. En guise de réponse, l'évêque de Rome envoie aux Corinthiens avec une lettre, « monument insigne de sagesse et de charité, » deux de ses légats, dont les négociations furent très heureuses. Les recherches opérées dans les cryptes des martyrs nous révèlent également l'histoire d'évêques étrangers venant consulter « le principat d'autorité de l'Eglise romaine [1]. » Ainsi, dès la génération qui suivit les Apôtres, on soumettait au Saint-Siège les causes majeures, d'une importance grave.

Un peu plus tard, lorsque la question de la Pâque fut agitée, le pape Victor prononcera à titre de Juge suprême entre l'Orient et l'Occident. Nous trouvons de même, au IIIe siècle, dans les œuvres de S. Cyprien des preuves multiples et clairement exprimées de l'autorité doctrinale du Souverain Pontife. A son tour S. Ambroise dira : « Où est Pierre, là repose l'Eglise : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia ;* » et on connaît le mot célèbre des Pères du concile de Chalcédoine : « Pierre a parlé par Léon. »

* * *

C'est donc bien à tort que les protestants de nos jours attribuent le dogme de l'infaillibilité pontificale au concile du Vatican Dès l'origine, le pape a possédé et mis en œuvre cette prérogative. Il l'a exercée dans tous les temps par un pouvoir qui juge en dernier ressort. Il la conservera pour la sauvegarde de notre foi jusqu'à la fin des siècles.

IV

LES « FOSSORES »

Les Catacombes ont été durant trois cents ans la demeure de l'Eglise persécutée. Vraie Jérusalem des martyrs, pas une seule de leurs pierres, une seule de leurs cryptes, qui ne réveille les plus purs et les plus touchants souvenirs. Elles sont le monument de la foi de nos aïeux. A les étudier, l'âme éprouve un attrait incomparable. La loi romaine, on le sait, en déclarant le domaine des cimetières imprescriptible, les garantissait contre toute profanation. Par le fait, l'Eglise était à la fois proscrite et tolérée ; menacée dans son existence, son culte, ses réunions, elle pouvait, étant donnée sa forme corporative, revendiquer la propriété de ses tombeaux.

En abordant l'étude des Catacombes nous avons à parler d'abord de ces hommes admirables qui en furent les créateurs : les *Fossores,* ou « faiseurs de fosses. »

* * *

Les *Fossores* formaient le dernier degré de la

[1] Bossuet, *Controverses avec les protestants.*

[1] *Bullettino di Arch. cristiana,* année 1864.

hiérarchie ecclésiastique. Sous le pontificat de S. Cleț, chaque paroisse avait un collège composé de huit ou dix de ces ouvriers. Et leur profession revêtait une telle noblesse aux yeux de l'Eglise primitive qu'on la voyait quelquefois exercée par d'illustres personnages.

L'image des *Fossores* est fréquemment tracée sur les murailles des Catacombes. En particulier, une peinture fort intéressante du cimetière de St-Calliste reproduit les traits de l'un d'entre eux, avec son modeste costume, — la courte tunique des esclaves romains, — et ses instruments de travail. L'épaule gauche de l'humble ouvrier supporte un morceau d'étoffe laineuse, repliée sur elle-même, et servant à rendre moins sensible la pression du fardeau, lorsqu'il fallait transporter les corps des martyrs ; une pioche de carrier est appuyée sur son épaule droite ; à sa main pend la petite lampe portative qui éclairait le labeur des galeries souterraines ; enfin, trois petites croix sont imprimées en signe de pénitence, les deux premières sur ses genoux et l'autre sur son bras ; une chaussure en forme de sandales couvre ses pieds et achève de le vêtir.

Sous l'arcade funèbre du tombeau des *Fossores* on lit généralement, avec le jour de sa mort, le nom du serviteur qui y repose dans la paix du ciel ; de chaque côté de l'épitaphe se balancent deux colombes, emblèmes de la pureté et de la foi. L'une de ces inscriptions, — et à défaut de millésime, les caractères graphiques accusent sa haute antiquité, — est celle « du fossoyeur Diogène, inhumé au cimetière de St-Prétextat, le huit des calendes d'Octobre. » On a retrouvé aussi sur quelques marbres les outils dont les *Fossores* se servaient : compas, mesures linéaires, bêches, etc.

Les *Fossores* étaient spécialement occupés à ouvrir dans la roche sablonneuse de la campagne romaine ces innombrables galeries qui constituent le réseau des Catacombes. Au prix de quels efforts ont-ils réalisé ce travail, Dieu seul le sait. Tantôt l'ouvrier manquait du temps nécessaire ou n'avait point d'outils ; tantôt il était arrêté par l'obscurité du souterrain ; souvent même, surpris par la populace païenne, il trouvait la mort dans la crypte qu'il venait de creuser. Malgré tant de périls, les *Fossores* ont accompli une œuvre immense.

Pour se faire une idée des Catacombes, il faut se représenter autour de Rome, au bord des grandes voies où passaient jadis les triomphateurs, une autre Rome, une autre ville, cachée dans les entrailles de la terre et dont les contours s'étendent au loin, avec ses chambres sépulcrales, ses chapelles, ses rues ; celles-ci plus basses et plus étroites, celles-là plus larges et plus élevées ; les unes courant en ligne droite, les autres se courbant sur elles-mêmes, fuyant, se mêlant, pareilles aux allées d'un vaste labyrinthe. Ici, des galeries régulières construites dans un intervalle de paix ; un peu plus loin, un plan interrompu, l'harmonie des travaux abandonnée, des détours, des escaliers dérobés, comme si l'on avait à craindre l'approche des persécuteurs [1]. Ces mêmes galeries se terminent à des hauteurs très diverses, en voûtes plates ou légèrement arquées, ou bien en forme de toits à double versant [2].

Il serait difficile d'apprécier un tel labeur. Considérées dans leur superficie, les Catacombes ont à peine une étendue de quelques lieues ; mais si l'on examine le nombre des artères qui les sillonnent, d'après le calcul des hommes dont la vie s'est passée à les explorer, leur succession formerait une rue de 1200 kil., c'est-à-dire « une ligne égale à toute la chaîne des Apennins, depuis les Alpes jusqu'à la mer de Sicile. » Elles s'ouvrent ordinairement soit dans les jardins ou les vignes de quelques riches familles, nouvellement converties à la foi, soit dans les carrières païennes abandonnées et que les premiers fidèles s'appliquèrent à transformer pour les rendre utilisables. Autour de l'hypogée primitive destinée à recevoir les restes d'un martyr, on creusait un ou deux corridors ; le réseau des galeries s'élargissait ensuite et multipliait ses mailles dans un croisement confus, à mesure que les habitants de ces funèbres asiles devenaient plus nombreux [3].

* * *

Les tombeaux de Rome souterraine, qu'on évalue au chiffre de six millons, étaient taillés dans le tuf granulaire, horizontalement aux parois des voûtes. Les nécropoles se divisaient en deux groupes principaux placés sur chacune des rives du Tibre, comme les tombeaux de S. Pierre (rive droite) et de S. Paul (rive gauche), et en dehors de la ville, parce que la loi romaine interdisait sévèrement d'inhumer dans l'intérieur des villes. Les Catacombes avaient ainsi pour but principal de fournir aux premiers chrétiens une sépulture d'honneur. Tandis que la cité païenne portait le mépris de l'homme jusqu'à jeter son cadavre dans un pourrissoir avec celui des animaux, l'Eglise, elle, confiait à des personnages de mœurs pures et d'une foi éprouvée la sublime mission d'ensevelir ses enfants.

La forme des tombes la plus ordinaire comprend les *loculi*. Symétriquement rangées, à peu près comme les alvéoles dans une ruche d'abeilles, ces tombes s'élèvent en étages les unes au-dessus des autres. Chaque rayon superposé offre une sépulture qui sert, suivant sa profondeur, pour un ou plusieurs corps. Le rayon lui-même est fermé avec de larges tuiles ou des briques reliées par du mortier, quelquefois avec des dalles de pierre ou une tablette de marbre incrustée dans le tuf. Parfois, on encastrait dans le mortier quelques menus objets, tels que monnaies, camées, coquillages, fioles de verre. D'autres tombes, désignées sous le nom d'*arcosolium*, renfermaient dans leur partie inférieure le

[1] En effet, en 257, l'édit de Valérien interdit les réunions liturgiques et toute visite aux tombes des cimetières chrétiens.

[2] Dans une crypte du cimetière de la Voie Appienne, des infiltrations d'eau, provenant peut-être de l'aqueduc de Trajan, ont produit de magnifiques stalactites.

[3] Cf. P. Allard, *Histoire des persécutions pendant la première moitié du troisième siècle*, Paris, Lecoffre, 1894.

corps du martyr, tandis que la partie supérieure, disposée en plein cintre, servait d'autel pour les divins mystères. On rencontre aussi, mais à titre exceptionnel, dans les galeries de Rome souterraine, quelques sarcophages.

Obligés le plus souvent de travailler en secret pour que le bruit du marteau n'appelât point l'ennemi sur leurs traces, les *Fossores* s'éclairaient à la lueur d'une humble lampe, au couvercle à demi-clos. Ces lampes généralement en terre cuite, et la plupart d'un travail grossier, affectent l'image d'une petite nacelle. Bien qu'éteintes depuis dix-sept ou dix-huit-siècles, elles demeurent doublement vénérables, et par les mains qui les ont touchées et par le symbolisme qu'elles nous offrent de la destinée de l'Eglise, « barque immortelle voguant sur la mer orageuse de ce monde vers les rivages de l'éternité. »

Les chrétiens qui moururent dans l'obscurité des Catacombes, depuis l'âge apostolique [1] jusqu'à l'époque de Constantin, et la multitude plus grande encore moissonnée chaque jour pendant trois cents ans par le glaive des bourreaux et les lions de l'amphithéâtre reposaient là. Quand, dans une galerie, les morts étaient au complet, on en fermait l'entrée « comme on ferme la porte d'un grenier où l'on a entassé autant d'épis qu'il peut en contenir [2]. » On inhumait, dans la mesure du possible, l'enfant à côté de sa mère ; des époux, des parents partageaient la même sépulture. Tombes de vierges, tombes de soldats, tombes de vieillards, tombes de pontifes, tombes de martyrs : il y avait dans ces lieux sans lumière des légions immortelles de héros, plusieurs générations de victimes glorieuses dont beaucoup aujourd'hui ont quitté leur sombre retraite pour être placées sur nos autels.

* * *

Il convient de rapprocher du souvenir des *Fossores* celui des chrétiennes dévouées qui prodiguèrent également leurs soins aux martyrs. Arracher des mains des bourreaux les restes des confesseurs, dérober ces restes vénérés aux outrages de la foule, en les retirant des eaux du Tibre ou en les traînant sur l'arène, les transporter parfois à une longue distance, malgré les périls et les ténèbres de la nuit : c'était faire œuvre à la fois périlleuse et sublime. Avec quel zèle cependant ces nobles femmes, dont les pères pour quelques-unes étaient honorés de la toge sénatoriale ou des faisceaux consulaires, ne l'accomplirent-elles point !

Une coutume, rappelant les soldats qui jouèrent aux dés sur le Calvaire la robe sans couture du Sauveur, abandonnait aux bourreaux la dépouille des victimes. Des patriciennes converties mêlées à d'humbles esclaves en profitent pour acheter à prix d'or des membres mutilés par la roue ou par le glaive, et jusqu'aux cendres de leur bûcher. Une peinture du cimetière de St-Hippolyte et que le poète Prudence a admirée, nous les montre de même recueillant avec des éponges, sur les broussailles où il avait rejailli, le sang de cet incomparable athlète. Si ces héroïnes ont été assez heureuses pour obtenir le corps d'un martyr, elles apportent en toute hâte aux *Fossores* leur précieux trésor, le soir, entre l'ombre de la nuit et la clarté des torches. Ensemble on compte les blessures, les sillons que la torture a creusés ; on redit, à voix basse, les cris de la foule contre les confesseurs et la patience de ceux-ci. Enfin, après des prières et des larmes répandues avec profusion, le défunt est enseveli à la manière chrétienne avec le linceul et les aromates, comme Jésus fut lui-même enseveli dans le jardin de Joseph d'Arimathie. Quand le P. Marchi ouvrit en 1845 le tombeau des saints Protus et Hyacinthe, enveloppés de la sorte dans une étoffe tissée, puis déposés au cimetière d'Hermès, quelques fils d'or étaient encore mêlés à la poussière de leurs cendres [1].

Au nombre des glorieuses femmes dont nous parlons, l'histoire place sainte Lucine, qui, après avoir accompagné jusqu'au lieu de leur supplice les geôliers des apôtres, Processe et Martinien, qu'elle avait connus à la prison Mamertine, les fit inhumer dans sa propriété sur la voie Aurélienne ; et sainte Justa, dont l'hypogée de la voie Nomentane abrita le corps de Restitut. Les noms de sainte Pudentienne et de sainte Praxède, ces deux admirables sœurs, que l'on voyait allant par la ville ennemie à la recherche des dépouilles des martyrs, et ceux de Plautilla et de Félicité, leurs émules, brillent avec le même éclat dans les récits funèbres des premiers âges.

* * *

La Rome chrétienne primitive nous apparaît ainsi comme une mère veillant sur le berceau de ses fils endormis, gardienne attristée de leurs silencieuses demeures. Et un poète de nos jours a pu dire :

> C'est ici qu'enflammés d'une sublime ardeur
> Les chrétiens d'autrefois sont partis pour l'arène,
> Et c'est là qu'au retour, dans la paix souveraine,
> La mort auréolait leurs fronts purs de splendeur [2].

Aujourd'hui encore de nouveaux *Fossores*, rétribués avec l'honoraire que l'on verse pour les dispenses de mariage demandées à Rome, continuent à déblayer les galeries inexplorées des Catacombes. Des savants descendent avec eux étudier cette grande cité des martyrs, et chaque année la pioche met à découvert quelque crypte inconnue, où l'on trouve gravé l'invariable Symbole de notre foi.

[1] S. Pierre baptisait dans l'antique catacombe appelée « cimetière Ostrien, » entre les voies Salarienne et Nomentane.
[2] Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*, t. I, p. 16.

[1] Marchi, *Monumenti delle arti cristiane primitive*, p. 533.
[2] Amiel, *Nouveaux Sonnets*, in-12, Paris, Lemerre, 1909.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXX

LES RÉSISTANCES AU SACRÉ-CŒUR

Mes frères,

Nous avons parlé bien souvent déjà de cette intimité adorable que le Sacré-Cœur veut avoir avec nos âmes. Nous avons dit notamment comment il aime à leur parler, pour se faire connaître à elles et pour les former à la sainteté.

Hélas ! combien de fois n'avons-nous pas eu le malheur de résister à ses divines sollicitations !

Pourquoi l'avons-nous fait ?

Soyons francs avec nous-mêmes. Nous l'avons fait : ou bien par étourderie, ou bien par indépendance, ou bien par lâcheté.

Par étourderie, quand, absorbés par le tumulte extérieur ou par la dissipation d'esprit, nous avons refusé d'écouter la voix grave et douce qui, mystérieusement, se faisait entendre en nous.

Par indépendance, parce que nous ne voulions pas soumettre notre volonté à une autorité qui se proposait à nous.

Par lâcheté, quand nous sentions que cette voix allait nous demander des sacrifices qui nous coûtaient, même quand nous savions bien qu'ils étaient utiles pour nous, nécessaires peut-être.

Rendons-nous compte aujourd'hui du tort que nous nous sommes fait à nous-mêmes, quand nous avons eu le malheur de repousser les avances du Sacré-Cœur.

I

Le premier mal que nous avons à nous reprocher, quand nous résistons au Christ Jésus, vivant en nous, est que nous le blessons dans son amour.

Que nous repoussions les conseils perfides de ceux qui ne veulent pas nous aimer et qui cherchent leur profit à nos dépens, cela se conçoit. C'est ainsi que nous devrions toujours agir à l'égard du démon, qui ne poursuit pas autre chose que notre perte.

Mais que nous résistions à Celui qui nous aime, est-ce croyable, est-ce excusable ?

C'est d'autant moins pardonnable qu'il prend davantage de précautions pour nous faire parvenir l'expression de ses désirs. Alors qu'il pourrait ordonner et se faire obéir, il ménage notre liberté et notre susceptibilité. C'est à voix basse qu'il nous parle, dans le plus profond secret de notre conscience. Personne, autour de nous, ne soupçonne ce qu'il nous dit. Il ne veut pas avoir d'autre autorité que celle que nous lui donnons. Il est impossible de concevoir une plus grande délicatesse que celle de notre Dieu, et c'est quand il déploie tant de douceur que nous lui résistons !

Pourtant, nous lui avons dit souvent, comme le jeune Samuel devant le tabernacle de l'Ancienne Alliance : « Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute ! » Combien de fois ne lui avons-nous pas fait entendre cette prière, qui répondait si bien aux désirs de son Cœur !

Il vient donc nous parler, sur la foi de notre parole ; et parce qu'il s'adresse à nous non sur le ton du commandement, mais sur le ton de l'encouragement et du conseil, non comme à des serviteurs, mais comme à des amis, nous avons l'inconcevable malheur de lui fermer nos oreilles !

Est-ce que ce n'est pas blesser cruellement son amour ?

Approchez-vous de cette mère qui pleure silencieusement à son foyer ; demandez-lui la cause de ses larmes ; c'est d'un de ses enfants que lui vient son chagrin. Quoi donc ? Cet enfant lui aurait-il gravement manqué de respect ? Non ! Entendez-la : « Il ne veut pas m'écouter ! » Voilà ce qu'elle vous dira, et ce sera assez pour que vous compreniez et que vous partagiez sa tristesse.

Oui, cet enfant ingrat écoute d'autres conseillers, des camarades pervers peut-être, qui l'entraînent au mal. Ce sont eux qui ont conquis sa confiance. Ce sont leurs conseils qu'il suit. Mais sa mère, il ne se donne plus la peine de tenir compte de ses avis ; elle n'est plus pour lui le guide aimé que l'on consulte toujours avec déférence et auquel on obéit avec joie. Il ne l'aime plus comme autrefois, en attendant qu'il ne l'aime plus du tout.

Ce n'est qu'un exemple bien imparfait. Car, que peut être l'amour de la mère la plus tendre, auprès de l'amour infini d'un Dieu ? Et si cette mère est blessée dans sa tendresse quand son enfant ne l'écoute plus, voyons-nous quelle blessure nous faisons à la tendresse du Cœur sacré, quand nous repoussons sa voix ?

II

Un très grand artiste, un peintre fameux dans le monde entier, s'approche un jour d'un tout jeune homme qui s'essaye à reproduire un paysage. L'ébauche est si imparfaite, elle dénote une telle inexpérience que l'artiste, qui est aussi bon que célèbre, dit doucement au dessinateur novice : « Mon ami, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil ? »

Un conseil ! d'un homme aussi illustre ! Cela ne saurait se payer à prix d'or ! Voilà pourtant que le jeune apprenti, après avoir entendu l'avis qui lui était proposé, hausse les épaules et continue comme si on ne lui avait rien dit.

« L'insensé ! direz-vous. S'il n'était pas retenu par l'insulte qu'il faisait à ce grand homme, il aurait dû songer qu'il se privait ainsi du moyen de faire un peu de progrès dans l'art qu'il voulait embrasser. »

Oui, ce jeune homme perd beaucoup par son acte incompréhensible. Mais nous, quelle perte ne faisons-nous pas, quand nous restons sourds aux inspirations du Sacré-Cœur !

Ce que nous perdons, c'est, d'abord, de la vérité, puisque nous refusons de nous connaître et de connaître Dieu davantage. Nous pouvions péné-

trer plus avant dans les secrets du Cœur adorable, et nous n'avons pas voulu !

Ce que nous perdons, c'est aussi de l'amour, puisque nous n'acceptons pas celui de notre Dieu, et que nous ne lui donnons pas le nôtre.

Ce que nous perdons, c'est de la sainteté, puisque le Sacré-Cœur ne désire pas autre chose que de nous rendre semblables à lui, en nous faisant pratiquer les vertus admirables dont il nous a donné l'exemple.

Ce que nous perdons, enfin, c'est du mérite, c'est-à-dire un droit de plus au ciel. Jésus veut que notre bonheur là-haut soit le plus doux possible, et nous trouvons trop belle la place qu'il nous y a préparée !

III

Ce n'est pas tout, car, en résistant au Sacré-Cœur, nous nous faisons un tort encore plus grand. Le voici.

Les docteurs de la vie spirituelle sont unanimes à dire que la fidélité à une grâce quelconque nous vaut une grâce plus grande que la première, et Notre-Seigneur montre bien que leur pensée est exacte, quand il a dit : « Je suis la vraie vigne, et mon Père est le vigneron. Il retranchera toutes les branches qui ne portent point de fruit en moi, et il émondera celles qui portent du fruit, afin qu'elles en portent davantage. » (Jo., xv, 1 et 2).

Voilà qui est clair. Si nous, qui demeurons en Jésus par la grâce et par l'amour, ne portons pas les fruits de sainteté qu'attend le Vigneron divin, nous nous exposons à voir se restreindre peu à peu la sève dont nous vivons ; et qui sait si nos infidélités répétées ne nous conduiraient pas à être un jour retranchés, comme des sarments inutiles ? Cela peut nous faire frémir. Mais si nous pouvions connaître l'histoire de certaines chutes lamentables, nous verrions qu'elles ont commencé par une résistance, peut-être minime, à une sollicitation du Christ Jésus. C'est Lacordaire qui a dit : « Dieu poursuit l'humanité, âme par âme, jour par jour, et ce n'est que vaincu et méprisé jusqu'à la dernière heure, qu'enfin il reprend son amour et s'en va pour jamais. Car l'amour, c'est sa loi, ne repasse point aux mêmes rivages, et, une fois qu'il les a quittés, il n'y reparaît plus. »

A ce tableau si triste, opposons celui de l'âme fidèle. Jésus, plus elle est docile, s'attache davantage à la former. Il l'entoure de ses soins, comme un maître fait pour son disciple préféré ; c'est à elle qu'il révèle les trésors de son Cœur les plus précieux. Ainsi a-t-il fait pour les saints.

* * *

O Cœur si bon de notre Dieu, accordez-nous la grâce d'être toujours empressés à vous écouter et à vous obéir ! Il en est trop qui vous méconnaissent. Nous qui avons le bonheur de vous appartenir, nous voulons vous consoler par notre docilité à suivre toutes vos inspirations ! Ainsi soit-il.

VARIA

Allocution pour la Messe du Saint-Esprit

LE RÈGLEMENT

Mes enfants,

Je voudrais aujourd'hui vous parler du règlement.

Toutes les maisons d'éducation ont le leur, identiques quant au fond, divers seulement quant aux détails. Toutes y attachent la plus grande importance, si bien que quand un maître dit : « La maison va bien, » cela équivaut à dire : « Le règlement est bien observé. »

Puisque vous êtes réunis pour demander au Saint-Esprit la grâce de passer une très bonne année, il est tout indiqué que nous parlions du règlement et que je vous montre les raisons que vous avez d'y être fidèles toujours. Que faut-il que vous en pensiez ? Vous rendez-vous bien compte de l'estime que vous devez avoir pour lui ? N'est-il pas arrivé quelquefois que vous avez murmuré contre ses prescriptions ? N'avez-vous pas essayé de le tourner ? N'avez-vous pas l'intention de lui échapper toutes les fois que vous le pourrez ?

Quoi qu'il en soit de ces diverses questions, j'estime que ce sera chose utile de vous rappeler que le règlement de la maison est d'abord le fruit de l'expérience et du dévouement des maîtres qui l'ont dirigée ; ensuite, qu'il n'a été conçu que pour favoriser l'œuvre capitale de votre instruction et de votre éducation ; enfin, qu'il est pour vous l'expression de la volonté de Dieu.

I

Le règlement est le fruit de l'expérience et du dévouement de vos maîtres.

Votre maison est glorieuse, mes enfants ; elle a été fondée et continuée par des hommes au grand esprit et au grand cœur qui se sont dévoués à la formation de la jeunesse. Ils auraient pu, comme les autres, se créer un foyer et jouir des affections de la famille. Mais Dieu leur avait donné une vocation plus belle ; il les avait appelés à une œuvre plus étendue et plus importante. Ce n'était pas quelques âmes d'enfants qu'il voulait leur donner à former au bien : c'étaient des générations entières. Ils répondirent à l'appel divin. Pendant de longues années, ils se sont dévoués à cette entreprise noble entre toutes, lui consacrant tout leur temps et toutes leurs peines. Ils sont tombés sur le sillon, laissant une mémoire qui est bénie, et une gloire qui s'étend sur les enfants de leur âme.

Allez dans telle ou telle famille, vous y entendrez cette parole : « Voilà ce que nous disait le maître qui nous a élevés. » Cela montre qu'on se conduit encore par les maximes qu'ils ont laissées, et que leur esprit leur a survécu.

Ils connaissaient admirablement deux choses : l'éducation et l'enfance ; l'enfance, dont ils savaient les défauts et les qualités, l'inconstance et la bonne volonté, les besoins et les aspirations ;

l'éducation, dont ils connaissaient l'importance et les difficultés. Leur expérience n'est pas de celles qui peuvent être révoquées en doute.

Or, mes enfants, l'expérience est une chose précieuse qu'on ne saurait accueillir avec trop de reconnaissance et de respect. C'est le legs de l'âge avancé à la jeunesse. C'est le résumé de beaucoup de travaux, de réflexions, et peut-être de peines. Le passé vous dit avec une bonté empreinte de maternité : « Je ne veux pas que vous tâtonniez comme j'ai tâtonné ; je ne veux pas que vous vous épuisiez comme je me suis épuisé ; je ne veux pas que vous souffriez comme j'ai souffert. Ne vous perdez pas dans le labyrinthe des essais malheureux dans lesquels on s'engage, et dans lesquels on s'obstine, pour les regretter ensuite. Voici le fil conducteur que j'ai découvert trop tard. Je vous le livre. »

Le règlement est donc vénérable à cause de ceux qui l'ont écrit et qui y mirent toute leur expérience et tout leur dévouement. N'en parlez jamais à la légère ; jugez-le digne de tous vos respects.

II

Il est digne aussi de toute votre reconnaissance à cause des services qu'il vous rend au double point de vue de l'instruction et de l'éducation.

1. Vous venez ici pour vous instruire. La science, qui a toujours été nécessaire pour tenir sa place dans la société, est aujourd'hui devenue indispensable. A présent que l'instruction s'est répandue, il n'est pas permis, quand on appartient à des familles comme les vôtres, d'être ignorants. En même temps nous sommes à une époque où les découvertes et les applications de ces découvertes se sont multipliées. Le programme des études s'est étendu en proportion. Si vous consultez vos maîtres, ils vous diront que ce qui les effraye, ce n'est certes pas tout ce qu'ils ont à vous enseigner, mais le peu de temps qu'ils ont pour vous l'enseigner.

Le règlement pourvoit à ce point important en réglant si judicieusement l'emploi de vos journées qu'il n'y ait pas d'instant perdu, ce qui arriverait inévitablement si tout n'était pas prévu d'avance. Il donne à chacune de vos occupations la place qui lui convient. Enfin, en maintenant dans la maison le calme et le silence, il vous met dans les conditions les meilleures pour étudier avec fruit.

2. Vous venez ici encore pour y recevoir une bonne éducation. On peut même dire que c'est là le but principal de votre séjour dans cette maison. A cet égard le règlement vous rend les services les plus signalés.

En effet, il vous forme à l'ordre, il vous apprend à faire chaque chose en son temps et à donner à ce que vous faites toute votre application.

Il vous apprend à discipliner votre volonté. Quand il vous demande de renoncer sur-le-champ, au premier son de la cloche, à un jeu qui vous captivait, pour vous livrer à l'étude, c'est un apprentissage qu'il vous fait faire et qui vous sera utile toutes les fois que vous aurez à sacrifier le plaisir au devoir.

Le règlement vous enseigne à ne pas perdre votre temps, à ne pas arriver en retard, à obéir en silence, à respecter l'autorité, à faire les efforts que réclament les circonstances.

Vous connaissez le mot attribué à Franklin. Le grand homme était sur le point de mourir. Pour donner à ceux qui l'assistaient une dernière leçon, il voulut qu'on lui apportât une feuille de papier qu'il désigna. Quand il l'eut entre les mains : « Voilà, dit-il, à quoi je dois tout ce que j'ai fait et tout ce que je suis. » C'était son règlement de vie. Comprenez tous les biens qui peuvent vous venir par le règlement de la maison, et vous lui devrez ce que vous serez et ce que vous ferez plus tard.

III

Enfin, et c'est le plus important pour les enfants chrétiens que vous êtes, le règlement est l'expression de la volonté de Dieu.

Il est l'expression de la volonté de Dieu, et voilà pourquoi vos maîtres sont les premiers à lui obéir. En se soumettant eux-mêmes aux prescriptions qu'ils vous imposent, ils vous montrent bien que l'autorité dont ils sont revêtus vient de plus haut qu'eux, et que s'ils vous obligent à remplir votre devoir, c'est uniquement pour accomplir le leur.

Il est l'expression de la volonté de Dieu, c'est-à-dire qu'il intéresse votre conscience. Est-ce que vous ferez un péché formel toutes les fois que vous y manquerez ? Je n'irai pas jusque là, car en ceci, comme en tout le reste, l'inadvertance peut avoir le principal rôle. Mais il y aura toujours une imperfection dont il sera bon de vous confesser. Souvent même il y aura plus : quand, par exemple, vous aurez violé le règlement par orgueil, par insoumission, par mauvais esprit, et que, par votre mauvais exemple, vous aurez été cause que d'autres l'auront violé également.

Il est l'expression de la volonté de Dieu, c'est-à-dire qu'il s'adresse à votre foi, à votre piété et à votre amour.

Un jour, vous le savez, Louis XIV sur le point de partir pour une excursion, arriva sur le perron de son palais en même temps que son carrosse se rangeait au bas des degrés. Il tira sa montre et dit sévèrement : « J'ai failli attendre. » Souvenez-vous de cette parole, et quand vous entendrez la cloche qui est la voix du règlement, quand bien même il faudrait quitter une récréation ou une occupation attachante, sachez obéir à l'instant, de peur que vous n'entendiez Dieu vous dire dans votre conscience : « Mon enfant, j'ai attendu ! »

* * *

Et maintenant, mes enfants, mettez-vous à observer votre règlement avec bonne volonté. Que les plus petits s'y forment sans retard, que les plus grands donnent l'exemple, et que le bon Dieu répande sur tous ses meilleures bénédictions ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LVI

LA FORCE CHRÉTIENNE. — LA PATIENCE DANS LES TRIBULATIONS

In tribulatione patientes.
Soyez patients dans la tribulation. (Rom., XII, 12).

Lorsque l'apôtre S. Paul nous recommande la *patience,* il nous signale encore une des fonctions les plus importantes de la vertu de force, celle à laquelle nous allons consacrer l'entretien qui commence.

Nous dirons successivement : 1° *en quoi consiste la patience ;* 2° *quels sont ses avantages ;* et 3° *comment elle s'acquiert.*

I

La patience se pratique, conformément au texte que je viens de citer, « *dans la tribulation* ».

Tribulation est synonyme d'affliction, de peine, de douleur, mais avec une nuance prononcée de gravité. Tout ce qui fait souffrir, et particulièrement ce qui fait souffrir beaucoup, est une tribulation. Dans notre état de déchéance, les tribulations peuvent nous venir de partout : de nous-mêmes et d'autrui, des hommes et des choses, de Dieu quelquefois et plus souvent du démon. Elles affectent tantôt le corps, tantôt l'esprit, le cœur ou la conscience. Elles nous frappent dans notre personne, dans celle de nos proches, dans nos intérêts. Parfois, elles se montrent très vives ; d'autres fois, elles s'adoucissent et se modèrent. Il leur arrive de durer longtemps, comme aussi de passer rapidement. — Si l'homme sur lequel tombent leurs coups s'écoutait, il bondirait sous le choc ; il s'indignerait contre elles, les maudirait, s'efforcerait de les réduire à néant ; et, s'il se sentait acculé à l'impuissance, il se révolterait contre sa destinée ou s'abîmerait dans un sombre désespoir... Qu'il prête alors une oreille docile aux suggestions de la patience : elle le préservera de toutes ces faiblesses. Elle préviendra ou réprimera ses colères, ses révoltes, ses abattements, et lui conservera, au milieu des événements les plus douloureux, son courage et sa sérénité. Patience *naturelle,* elle lui parlera au nom de la raison. Patience *surnaturelle,* elle lui parlera au nom de la foi. Mais, dans l'un et l'autre cas, et surtout dans le second, sa parole se fera douce et persuasive. Elle lui redira les mystérieuses et graves raisons d'être de la souffrance, ses grandeurs et sa fécondité ; comment elle a sauvé le monde et peut encore le sauver lui-même ; à quelles gloires et à quelles félicités elle conduit ceux qui la sanctifient. Si elle n'amène pas cet homme à aimer ses tribulations et à les bénir, tout au moins elle lui donnera la force de les supporter avec résignation et avec douceur.

Cet exposé l'indique assez : la *patience,* dont le nom vient d'un mot *(pati)* qui signifie *souffrance,* est *l'art de souffrir,* c'est-à-dire de rester maître de soi dans la souffrance. Et, parce que cet empire sur soi-même est difficile à conserver quand on souffre ; parce que, pour n'en rien perdre en pareil cas, il faut être fort, la patience est une des principales formes de la vertu de force. C'est le contraire des défaillances dans lesquelles l'homme faible et incapable de rien supporter perd la maîtrise de soi ; je veux dire : l'emportement, qu'on appelle aussi l'impatience ; la révolte contre les personnes ou les choses ; l'accablement d'une âme qui, au lieu de réagir ou tout au moins de tenir bon, succombe et s'anéantit sous le poids des événements.

La patience, telle que nous venons de la définir, s'est comme personnifiée dans un exemple magnifique, auquel l'Esprit-Saint a voulu assurer l'immortalité et auquel, dans ce but, il a consacré en entier l'un des livres qu'il a inspirés. C'est l'exemple du saint homme Job. — Job vivait longtemps avant Jésus-Christ et chez un peuple païen. Le vrai Dieu, qu'il servait avec piété, l'avait comblé de ses bénédictions. Il lui avait donné une santé robuste, une opulente fortune, une nombreuse famille. Il avait si haute idée des vertus de Job qu'il mit un jour les puissances infernales au défi d'amener cet homme à se révolter contre lui. — Satan commença par dépouiller Job de son avoir. Job le supporta pâtiemment. — Satan fit périr tous ses enfants. La patience de Job ne se démentit point. — Satan le frappa dans sa chair et le couvrit de plaies purulentes. Même patience. — L'épouse de Job, moins croyante et moins forte que son mari, le voyant ruiné et malade à mourir, l'engageait à maudire sa destinée et, avec sa destinée, Dieu qui la lui avait faite. Job refusa de l'écouter. — Ses meilleurs amis, les seuls qui soient venus lui témoigner quelque compassion, lui tenaient les propos les plus capables de le décourager, en lui représentant son état comme la suite de ses fautes et l'effet des malédictions divines. Fort de son innocence, Job ne se laissa point troubler. — A la fin, Dieu intervint pour glorifier sa noble et sainte manière de supporter la souffrance. Il lui rendit aussi tout ce dont le démon l'avait dépouillé. — Mais l'exemple restait, pour passer à toutes les générations et vivre autant que le monde. Avant même qu'il y eût des chrétiens, Job avait pratiqué, dans ce qu'elle peut avoir de plus parfait, la patience chrétienne. Le meilleur moyen de faire voir ce qu'elle est et ce dont elle est capable sera toujours de rappeler son histoire. Tous les siècles y verront comment la patience enseigne ce que nous avons appelé « l'art de souffrir ».

Laissez-moi remarquer, avant d'aller plus loin, que les principales occasions de pratiquer la patience nous viennent, comme les tribulations elles-mêmes, du péché d'origine. Dieu avait créé notre race dans un état de bonheur où elle n'avait à craindre ni souffrances ni malheurs. Si elle avait su rester, en conservant son innocence, dans cette heureuse condition, elle n'aurait guère eu besoin

de patience. On n'a pas lieu de faire pénitence, quand on n'a rien à expier. On n'a pas lieu davantage de se montrer patient, quand on n'a rien à souffrir. Le péché d'Adam, puis nos fautes personnelles, en nous livrant aux colères de Dieu, à la tyrannie du démon, aux révoltes des éléments, aux inimitiés de nos frères, aux misères de notre propre nature, à ces forces hostiles et variées qui nous pressent du dedans et du dehors, nous ont rendu la patience souverainement pratique et souverainement nécessaire.

Il est temps maintenant d'expliquer les avantages de cette belle et grande vertu.

II

On l'a vu par ce qui vient d'être dit : la patience affermit les âmes et leur permet de rester inébranlables au milieu des afflictions, quels qu'en soient le caractère et la violence. Par là, elle leur rend les services les plus signalés, et au point de vue *naturel* et au point de vue *religieux*.

1. Au point de vue naturel, elle les ennoblit. — Car l'effacement volontaire auquel se réduit celui qui souffre avec calme dépasse de beaucoup, en courage et par conséquent en véritable gloire, toutes les colères du révolté et toutes les plaintes du désespéré. « Il n'y a point de honte à se montrer patient, » écrivait un ancien [1]. Et un autre ajoutait : Cela met au-dessus de l'adversité et « fait vaincre la souffrance [2]. » En effet, ressentir avec une sensibilité excessive l'injure des événements, éprouver sans réagir les émotions qu'ils apportent, s'irriter enfin de leurs offenses ou pleurer de leurs coups, ne constitue pas une victoire, mais une défaite. Tout cela est dans les tendances de notre nature. Pour suivre cette pente, il suffit d'être faible ; pour la remonter, il faut être fort. D'où ce mot que « personne n'est patient comme les forts [3]. » Les grands caractères ont toujours mis leur amour-propre à supporter sans trouble l'assaut des hommes et des choses et à se dominer eux-mêmes, quand il leur était le plus difficile de conserver parfaitement cet empire. — « Comment voulez-vous que je vous représente ? » demandait à Napoléon Ier l'illustre peintre David. — « Calme, répondit l'Empereur, sur un cheval fougueux, au milieu de la bataille. » — L'Empereur avait raison. C'est un acte de haute vaillance de rester impassible parmi les fureurs déchaînées d'un combat. L'homme aux prises avec les grandes douleurs soutient, lui aussi, une lutte grandiose ; et cette lutte lui offre l'occasion de montrer le même héroïsme. Oui ! quelle que soit la nature de vos peines, si vous en portez le fardeau avec courage, bien qu'il pèse lourdement sur vos épaules ; si vous gardez la paix de votre cœur, quoiqu'il saigne de ses blessures ; si vous demeurez tranquilles et sans colère, bien que le sang bouillonne dans vos veines : vous êtes des sages. Vous méritez l'admiration de vos concitoyens. Et j'ai lu quelque part que « *la patience dont vous faites preuve vous élève au-dessus des conquérants qui gagnent les batailles et s'emparent des villes.* » (Prov., XVI, 32).

Ce n'est pas tout. En glorifiant celui qui souffre, la patience le rend encore capable d'être utile à ses semblables. De fait, à quelque degré qu'un homme pratique cette vertu, elle l'investit sur les autres hommes d'un ascendant et d'une puissance de persuasion dont il lui est facile d'user pour leur faire du bien. Citons des exemples. — Voici un homme patient envers lui-même. Il ne se décourage ni de ses incapacités, ni de ses imperfections, ni de ses échecs, ni même de ses fautes, quoiqu'il tienne au plus haut point à s'en corriger ; mais quand il se sent faible et impuissant, il s'encourage, et, quand il a mal fait, il s'exhorte doucement et fermement à faire mieux. Cette égalité d'humeur et cette possession de soi lui attireront l'estime et l'affection d'autrui. On aura confiance en lui et on écoutera ses conseils. — Tel autre supporte fièrement et avec une parfaite possession de soi les offenses venues d'autrui. Chacun admire son sang-froid et la correction de son attitude. Il jouira certainement, dans son milieu, de l'autorité promise aux pacifiques. Il lui sera plus facile qu'à personne de faire entendre raison aux hommes exaspérés par d'ignobles diffamations ou par des outrages immérités. Il excellera à rapprocher les adversaires et à réconcilier les ennemis. — Un troisième a subi avec une courageuse résignation de grands malheurs. C'était une perte de fortune, une maladie douloureuse, un deuil cruel, une calomnie déshonorante : que sais-je ?... Il possédera, comme tous ceux qui ont beaucoup et bien souffert, la précieuse faculté de consoler efficacement les affligés. Quand il les rencontrera, il comprendra leurs chagrins, il saura les partager, il trouvera l'expression capable d'en adoucir l'amertume. Et ceux qui souffriront viendront volontiers à lui, comme les malades vont volontiers au médecin qui a la réputation de guérir.

Mais laissons là ces considérations d'ordre profane ; élevons-nous plus haut, et rappelons-nous quelle est, au point de vue religieux, l'utilité des afflictions et des épreuves, quand elles sont supportées avec une patience vraiment chrétienne.

2. La patience chrétienne sanctifie à la fois — et les souffrances — et celui qui les supporte.

Par elles-mêmes, les tribulations n'ont aucune valeur. Ce sont des désagréments, des accidents, des malheurs : et voilà tout. Laissées à leurs propres tendances, elles ne sauraient rapprocher une âme de Dieu. Que de fois les méchants ont subi leurs atteintes, sans cesser d'être des misérables ! Au contraire, dès qu'elles sont saintement endurées, elles se transforment ; elles prennent un caractère surnaturel ; elles deviennent une expiation capable de réparer les fautes et un mérite digne des récompenses éternelles. Notre-Seigneur a, sans doute, voulu exprimer cette vérité quand

[1] Patientia dedecus ignorat. (Valerius Maximus, Lib. 3 *Dictor. memor.*, cap. 2).
[2] Dolor patientia vincitur. (Seneca, *De morlbus*).
[3] Nemo tolerantior est malorum homine forti. (Aristot., Lib. 3 *Ethic.*, cap. 6).

il a déclaré à ses disciples de tous les siècles : « *C'est par la patience que vous posséderez vos âmes.* » (Luc, XXI, 19).

En sanctifiant les souffrances, la patience sanctifie aussi celui qui souffre. Elle le dispose, en effet, à recueillir le profit spirituel auquel peuvent donner lieu ses douleurs. — Oui ! nos malheurs nous offrent un bénéfice. C'en est un, déjà, de pouvoir, comme je viens d'en faire la remarque, expier les fautes et donner du mérite. Mais c'en est un autre d'exercer sur l'esprit et sur le cœur, comme fait la souffrance chrétiennement supportée, une influence salutaire qui écarte du mal et tourne vers le bien. Sous les étreintes de la douleur, l'homme se rappelle qu'il doit se défier de lui-même et d'autrui, appeler Dieu à son secours, mépriser, malgré leurs séductions, les choses d'ici-bas, élever ses aspirations vers les biens éternels. Grâce à ces salutaires souvenirs, la foi s'affermit, le feu des passions s'apaise, les tentations deviennent moins pressantes, les saints désirs et les bonnes résolutions naissent comme d'eux-mêmes au fond des consciences, la prière se fait plus spontanée et plus fervente. C'est, à ce point de vue, une véritable bonne fortune d'avoir quelque chose à supporter. Ce bonheur, comme l'amande, est caché dans une enveloppe dure et amère ; pour le trouver, il faut briser l'enveloppe ; et c'est la patience qui la brise. Seule, elle apprend à faire bon accueil à la contradiction ou à l'épreuve ; à sortir au-devant d'elle, quand elle s'approche ; à la saluer, comme le propose un pieux écrivain, et à lui dire avec une sorte de joie : « *Sois la bienvenue, ô tribulation, mon amie !* [1] » Seule, elle lui donne le temps d'agir sur l'âme et d'imprimer une impulsion salutaire aux pensées et aux sentiments. Seule, elle assure à l'homme la paix dont il a besoin pour entendre les leçons de la souffrance. Seule enfin, elle permet à celle-ci de mener à bonne fin le travail de sanctification et de perfectionnement moral que lui attribue l'Esprit-Saint : « *La patience,* dit-il, *conduit à la perfection.* » (Jac., I, 4).

La patience chrétienne réalise encore cette merveille, — la plus grande de toutes, — d'associer ceux qui la pratiquent à la personne même de l'Homme-Dieu dans l'acte le plus auguste et le plus efficace de sa médiation.

Le langage populaire emploie souvent des expressions qui, quand on en pénètre le sens, révèlent heureusement le mystère contenu dans les choses. Ainsi donne-t-il volontiers aux hommes qui supportent de grandes tribulations le nom de *victimes*. Il dit : les victimes de la maladie, les victimes de la calomnie, les victimes d'une infortune. Or, qu'est-ce qu'une victime ? Une victime est un être vivant offert à Dieu en sacrifice. En donnant ce nom à l'homme qui supporte les coups de l'adversité, n'a-t-on pas voulu insinuer qu'il est, lui aussi, l'objet d'une immolation ? Certes, l'immolation existe, souvent douloureuse. Pour en faire un sacrifice, et un sacrifice offert à Dieu, par conséquent un acte religieux du plus haut prix, il n'y a qu'à y mettre l'intention. La patience surnaturelle l'y met toujours. C'est son rôle essentiel et son objet propre. Par là, elle unit de tout près le chrétien qui pâtit aux souffrances de Jésus-Christ. Elle lui fait, pour ainsi parler, une place à côté de lui sur la Croix et lui permet de dire, comme S. Paul : « Je suis crucifié avec le Christ. *Christo confixus sum cruci.* » (Gal., II, 19). J'ai connu une personne de haute piété qui se consolait des douleurs atroces de sa dernière maladie en la regardant comme une sorte de *messe,* sa messe à elle, une messe dans laquelle elle était, comme Jésus et avec Jésus, tout ensemble prêtre et victime. Elle avait conscience d'accomplir là, sous sa forme la plus sainte et la plus féconde, ce « *sacerdoce d'ordre royal* » (I Petr., II, 9) que les Livres inspirés attribuent à tous les fidèles et, comme ils le disent encore, de *prêter au sacrifice du Sauveur,* au moyen du sien, *ce qui pouvait lui manquer* pour assurer, vis-à-vis d'elle, son entière efficacité (Col., I, 24). — Ici, pas n'est besoin d'en faire la remarque, la patience chrétienne porte très haut celui qui souffre. Elle l'élève au point culminant de la grandeur morale.

Si, après avoir pesé ces considérations, quelqu'un éprouve le désir de devenir patient, il me demandera, sans doute, quels moyens il doit employer pour y réussir. Je vais lui répondre en quelques mots.

III

Je ne dirai point une fois de plus qu'il faut employer, ici comme ailleurs, la prière et les efforts personnels. Ces deux moyens servent à l'acquisition de toutes les vertus chrétiennes, et la patience n'y fait point exception. On priera donc et on s'exercera pour devenir patient, comme on doit le faire pour devenir pieux ou chaste, humble ou sobre. Cette prière pour obtenir la patience, et surtout cet exercice de la patience demanderont peut-être, avant d'atteindre parfaitement leur but, un temps assez long. Peut-être faudra-t-il les continuer plusieurs années. Avec de la persévérance, ils assurent toujours le succès. Quand un homme a souvent et longtemps comprimé les soulèvements de la colère, quand il l'a toujours fait par des motifs religieux et avec un sentiment de foi, la nature et la grâce s'unissent pour corriger son irascibilité native. Le foyer des explosions violentes s'éteint dans son âme et dans ses sens. L'exemple de S. François de Sales me ferait dire volontiers qu'il perd son fiel [1]. En tout cas, son humeur s'égalise ; son caractère devient plus endurant et plus doux ; son cœur, autrefois troublé par tant d'orages, se remplit d'une paix profonde et vit dans une inaltérable sérénité. Rien n'est beau à contempler

[1] Cum tribulatio advenerit, exi obviam hospiti tanto, benigne eum recipiendo, et dic corde jucundo : Bene venerit amica mea tribulatio ! (Ludolph. Carth., *Vita Christi,* P. II, cap. 20).

[1] Après la mort de S. François de Sales, on lui trouva le fiel durci comme une pierre : ce qu'on attribua aux efforts qu'il avait faits pour pratiquer la douceur.

comme la lumière calme et tranquille de ses derniers soleils.

Mais il est un moyen d'emploi très facile dont peut user quiconque s'exerce à pratiquer la patience et spécialement à éviter la colère, pour aider aux efforts dont se compose cet exercice. Ce moyen, le voici. — César Auguste demandait un jour au sage Athénodore comment il pourrait s'y prendre pour mettre un frein à la fougue de son caractère et prévenir tout emportement déraisonnable. Athénodore lui recommanda de ne jamais céder à aucun mouvement violent, sans avoir pris le temps de réciter de mémoire toutes les lettres de l'alphabet [1]. Cet intervalle, pensait-il, devait suffire à César pour se rendre compte des choses, juger si elles méritaient ou non quelque courroux et réprimer ce que la saine raison n'approuverait pas. — Prenez pour vous ce conseil. Ce n'est pas à dire que vous ne deviez jamais entrer en colère. La colère a un rôle à remplir dans la vie humaine. Quand elle est bien placée, elle vient en aide à la faiblesse humaine; car elle éveille l'énergie des âmes, leur imprime de l'élan et leur donne de la vigueur. Elle n'est pas toujours une faiblesse, mais parfois une force. Les saints eux-mêmes nous l'ont présentée comme « un secours donné de la nature à la raison [2]. » Mais, avant de la laisser paraître ou seulement de la laisser naître, prenez le temps d'examiner à quel degré la raison a besoin, ou non, de ce secours, l'appelle ou le refuse. Si, tout bien pesé, vous constatez qu'elle vous invite à vous irriter, il sera toujours assez tôt de le faire. Si vous comprenez qu'elle vous le défend, le court délai écoulé depuis le premier choc aura suffi pour vous rendre maîtres de vous-mêmes et capables d'empêcher toute révolte. Ce délai vous permettra aussi de relever votre esprit vers Dieu, de vous demander ce que Notre-Seigneur ou quelqu'un de vos saints préférés ferait à votre place, de vous rappeler les grandeurs et les avantages de la contradiction patiemment supportée, en un mot, de prendre une pensée ou un sentiment qui facilite votre victoire. Vous éprouverez alors moins de peine à vous contenir et vous observerez aisément les lois de la mansuétude et de la résignation.

* * *

On lit dans Plutarque [3] que les Lacédémoniens, pour apprendre à leurs fils l'art de souffrir, les rassemblaient à certains jours dans le temple de Diane. Là, ces enfants devaient recevoir sur leur chair un certain nombre de coups. Mais il leur était défendu de laisser paraître aucune douleur. Celui dont le visage se serait contracté, ou dont les yeux auraient laissé tomber une larme, aurait été signalé comme un lâche au mépris public. Aussi était-ce, parmi cette jeunesse, à qui se montrerait le plus impassible sous les fouets. Ils n'avaient pas tous la force de résister à ces tortures ; plusieurs même y perdaient la vie. Tous, cependant, avaient le courage de les subir jusqu'au bout sans se plaindre. Ceux qui mouraient mouraient en souriant : tant ils avaient le désir de remporter la victoire et de sauvegarder leur honneur.

Ce que Dieu demande de nous, quand il nous demande la patience, n'est point, à beaucoup près, comparable à ce que Sparte demandait à ses enfants. Mais n'aurons-nous pas assez de force pour le supporter ? Ces jeunes païens souffraient avec héroïsme, pour s'assurer une vaine réputation de bravoure. Nous souffrirons, nous, pour des motifs plus élevés et pour des fins plus utiles. Nous souffrirons pour expier nos péchés, pour mériter le ciel, pour concourir à la rédemption des âmes, pour montrer à Dieu notre amour. Quel courage devraient nous inspirer ces sublimes raisons de souffrir ! Apprenons donc à supporter les contrariétés et les douleurs dont il plaît à la bonne Providence de composer notre épreuve ! Soyons résignés envers les événements, endurants pour les autres hommes, doux envers nous-mêmes ! Nous n'en pâtirons pas davantage, mais plutôt un peu moins ; car les afflictions sont moins douloureuses à qui les accepte de bon cœur. Et nous y gagnerons beaucoup ; car la souffrance pieusement supportée devient féconde, et, suivant le mot des Evangiles, « porte du fruit, *fructum afferunt in patientia.* » (Luc, VIII, 15). Ainsi soit-il !

[1] Clément d'Alexandrie, *Stromates*, lib. V.
[2] S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. X, ch. 15.
[3] Plutarque, *In Lacon.*

Toast prononcé par un Curé

AU BANQUET DU MONUMENT DES MORTS

Aujourd'hui, ce matin, ce soir, — à l'église, par nos rues, sur la place publique, — nous pensons à nos morts, nous célébrons nos morts, nous exaltons nos morts, nous prions pour nos morts.

En ce moment, à table, devant nos assiettes vides et nos coupes pleines, je trouve qu'il faut songer aux vivants.

C'est donc à des vivants que je lève mon verre.

Aux vivants, aux survivants de la Grande Guerre en notre commune de..., à vous, mes Amis, à vous les poilus d'hier, je porte ce toast.

N'est-ce pas justice ?

Si vous n'êtes pas, comme vos frères et camarades défunts, tombés dans la mêlée des nations, si vous n'êtes pas, aujourd'hui, couchés sous terre, là-bas, dans quelque lieu obscur de la ligne du front, ce n'est pas votre faute. Vous avez bien fait tout ce qu'il fallait pour y rester.

A vous tous, les poilus de..., gloire et honneur en ce jour !

La chance vous a souri, ou plutôt la Providence vous a été bonne. Merci à Dieu, en votre nom à tous. Il est juste qu'on se tourne vers Lui.

Puissiez-vous conserver longtemps, très longtemps, Messieurs, cette vie qu'il vous a laissée, qu'il semble vous avoir redonnée une seconde fois, cette vie qui vous a semblé si bonne, qui vous est devenue doublement chère, après les cinq années de tribulations inouïes où vous avez été tant de fois tout près de la perdre.

Conservez-la, mes chers Amis, cette vie si bonne, si utile, si douce, si chère, et puissiez-vous être témoins jusqu'au bout de la consolidation de l'œuvre qui est la vôtre.

Cette œuvre, c'est la grandeur, le triomphe de la France, de la belle France ; cette œuvre, c'est le rayonnement de la civilisation française, de la vraie civilisation dans le monde entier ; cette œuvre, c'est la trêve, puis l'union sans cesse plus forte des Français entre eux ; cette œuvre, c'est la paix entre nous, c'est la paix chez nous, condition nécessaire, absolue pour que nous imposions la paix chez les autres, pour que nous donnions au monde cette paix qui est bien le meilleur de tous les dons, celui dont il a faim et soif plus que jamais.

A vous, mes chers Amis, qui humblement, sans ostentation, vous êtes offerts en holocauste pour de si belles, pour de si bonnes choses, — votre Curé, votre ami, vous crie ses mercis et vous offre ses espoirs que les heures de peines n'ont pas été inutiles et que pour tous la vie sera désormais meilleure !

IMPRIMATUR
Lingonis, die 21 septembris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 6 octobre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour une Neuvaine en faveur des âmes du Purgatoire. — I. Purgatoire et immortalité, 417. — II. Existence du purgatoire, 419. — III. Nature des souffrances du purgatoire, 420.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — V. La prison Mamertine et l'église Ste-Marie *in Via lata*, 422. — VI. La chapelle des Catacombes, 423.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XXXVIII. La fin du monde, 426. — XXXIX. Soyez prêts, 427.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LVII. La force chrétienne : la conformité à la volonté de Dieu, 429.

LECTURES POUR UNE NEUVAINE EN FAVEUR DES AMES DU PURGATOIRE

1er Jour

PURGATOIRE ET IMMORTALITÉ

Purgatoire et immortalité ! Deux termes qui semblent de prime abord réellement opposés ; mais qui, analysés et considérés avec les lumières de la saine raison, sont loin de s'exclure, puisqu'ils présentent à l'esprit humain toute une série d'idées corrélatives, de rapports mutuels, de liaisons si connexes qu'il est impossible de les séparer. En effet, le purgatoire, d'après l'étymologie propre de ce mot *(purgare,* purifier ce qui est souillé, maculé), nous révèle un lieu de pénitence et de bien vives douleurs ; mais l'immortalité dérivant à son tour de deux mots qui signifient « négation de la mort, » nous donne évidemment l'idée parfaite, adéquate d'une durée éternelle, tout en nous découvrant le bel horizon d'une existence qui n'aura jamais de fin.

Le purgatoire est donc, en soi, synonyme de cruelles souffrances, bien que passagères ; mais l'immortalité nous persuade intimement qu'à cette peine temporelle doit nécessairement succéder une éternité de bonheur. Le purgatoire engendre les pleurs et les gémissements ; mais l'immortalité entraîne irrésistiblement après eux le doux espoir d'un légitime adoucissement, d'une vraie joie, d'une pleine et entière consolation. Le purgatoire est, pour ainsi dire, comme une prison préventive ; mais l'immortalité, en tant que propriété naturelle et exclusive de l'âme, constitue le seul et unique mobile d'une heureuse délivrance. Le purgatoire a immédiatement pour objet la satisfaction ; mais l'immortalité en est le principe et la fin. Le purgatoire manifeste d'une manière évidente et formelle la justice de Dieu ; mais l'immortalité a aussi sa part contributive dans la manifestation de cet attribut divin. Le purgatoire est un feu qui purifie et brûle sans jamais consumer ; mais l'immortalité fournit le principal et essentiel aliment de cette juste purification. Pourrait-on concevoir un lieu d'épreuve sans des sujets y destinés ? Un lieu d'expiation aurait-il sa raison d'être, sans des créatures passibles de cette peine douloureuse et terrible ? Puisque l'âme humaine ne peut y être soumise qu'après la mort du corps, il est utile et salutaire de se souvenir sans cesse qu'elle est immortelle. N'est-ce pas d'ailleurs la plus belle prérogative dont Dieu, infiniment bon, sage et miséricordieux, ait gratifié cette âme en la créant ?

* * *

Résumons ici ce que nous pouvons supposer sur les conditions de l'âme humaine après sa séparation d'avec le corps, c'est-à-dire en raisonnant d'après ses propriétés essentielles.

L'âme est immatérielle, et comme telle (suivant les termes consacrés) elle est simple et spirituelle. La simplicité exclut toute pensée de composition et d'étendue propres aux corps ; d'autre part, en tant que spirituelle, l'âme humaine réclame, en outre, une forme subsistant en elle-même indépendamment du corps. Or, l'âme, même lorsqu'elle est unie au corps matériel et terrestre de sa nature, pense, conçoit, veut, compare et raisonne, sans que la perfection de ces opérations soit proportionnée au concours des organes sensibles ; elle n'est donc pas matérielle comme le corps, mais bien immatérielle. Que si l'âme, qui informe le corps, peut exercer ses opérations propres en gardant une certaine indépendance vis-à-vis des organes corporels, étant donné que ces opérations font abstraction de l'espace et du temps, il suit que non seulement elle est simple, c'est-à-dire sans matière ni étendue ; mais encore qu'elle est une forme subsistant en elle-même indépendamment du corps, et partant elle est spirituelle. L'immatérialité et la spiritualité, tels sont les deux éléments constitutifs de son immortalité.

Quoi qu'en disent les mécréants, avec leur système de *matière éternelle* et de *progrès infini,* ils ne pourront jamais dépouiller l'âme de cette noble prérogative. Bien qu'avec la mauvaise foi et le parti-pris on ne doive pas trop prêter le flanc à la discussion, on peut cependant leur prouver par des comparaisons, toutes fondées sur le domaine des diverses espèces de sciences, que l'immortalité de l'âme, bien loin d'être un vain mot, une pure chimère, un mystère insondable pour l'esprit humain, est au contraire une vérité réelle qui s'impose d'elle-même et dont on ne peut se départir sans tomber dans l'absurde. L'intelligence humaine ne peut-elle pas considérer la couleur indépendamment du sujet sur lequel elle est reçue ? Qui ne sait que l'eau se compose de deux corps distincts : l'hydrogène et l'oxygène ? Ne peut-on pas étudier l'un ou l'autre sans jamais nuire à leur composé ? En mathématiques y a-t-il plus de difficulté à percevoir les nombres abstraits, sans tenir compte de leurs opposés ? Dans l'homme lui-même, ne distingue-t-on pas plusieurs facultés

ayant chacune leur objet propre ? Ainsi est-il facile de se convaincre que, autre chose est le composé humain, autre chose les deux parties qui le constituent, c'est-à-dire l'âme et le corps.

Tous les philosophes et autres savants s'accordent à dire que l'âme humaine n'est pas un être concret et partant qu'elle existe réellement sans le corps, dès que par la mort elle en a été séparée. En effet, il est prouvé qu'une chose ne peut être immortelle que par nature ou par grâce. Dans le premier cas, elle exclut tout principe de corruption et se trouve en outre gratifiée de certaines propriétés naturelles qui réclament nécessairement une durée perpétuelle. Dans le second, c'est lorsque cette chose ne réclame pas une durée perpétuelle de sa nature, parce qu'elle est corruptible ; mais Dieu peut la conserver éternellement par une grâce toute spéciale de son infinie bonté (telles sont les reliques des saints). Or, il est avéré que l'immortalité par nature appartient à l'âme humaine, dès là que, en tant que simple, elle exclut la matière et l'étendue, comme nous l'avons dit plus haut. Ne possédant ainsi aucun principe de corruption, elle ne peut jamais être sujette à la moindre altération. Mais si elle ne peut jamais se corrompre ni se dissoudre, elle est par le fait immortelle. Bien plus, l'âme humaine est une substance intellectuelle, c'est-à-dire pouvant exercer ses opérations propres indépendamment du corps. Qu'importe dès lors que celui-ci se corrompe et se réduise en poussière ! Cette altération n'atteint nullement l'âme, qui ne cesse de conserver le privilège d'exister par elle-même, c'est-à-dire sans le concours du corps.

Que si l'animal, privé de raison, porte avec lui l'instinct de la conservation, *a fortiori* l'âme humaine, seule capable de percevoir l'être absolu, évite-t-elle soigneusement le danger et désire naturellement exister toujours. Sur cette terre, elle a déjà le néant tellement en horreur, qu'il est impossible de ne pas se convaincre que ce sentiment est en elle et pour elle comme le gage sûr et certain de sa puissance sur la mort, c'est-à-dire de son immortalité. Que si l'on est d'autant plus apte à exercer ses opérations intellectuelles qu'on s'éloigne davantage des impressions des sens, l'âme humaine, une fois séparée du corps qu'elle anime, ne pourra-t-elle pas plus librement exercer ses opérations propres ? Si avant cette séparation elle les exerçait avec le concours d'organes sensibles, une fois libre des entraves de ce corps matériel elle acquiert un autre mode de connaissances, c'est-à-dire qu'elle connait, comprend, veut et se souvient à l'instar des substances séparées (anges), puisqu'elle se tourne uniquement vers les choses purement intellectuelles.

Nous ne devons pas ici passer sous silence le second élément du composé humain, c'est-à-dire le corps, puisqu'il est destiné aussi de concert avec l'âme à participer un jour à la glorieuse immortalité. La foi, plus forte et plus convaincante mille fois que la raison, nous enseigne que notre corps doit retourner dans la poussière d'où il a été tiré, mais qu'un jour nous ressusciterons glorieux, et revêtus de notre chair nous verrons et contemplerons notre Dieu. *In carne mea videbo Deum meum*. (Job, XIX, 26). Nous voyons, il est vrai, que notre corps va devenir dans la tombe la pâture des vers ; mais la foi nous enseigne que cette corruption est précisément le germe de l'immortalité dont notre corps, la plus vile partie de nous-mêmes, se trouvera gratifié. *Oportet mortale hoc induere immortalitatem*. (I Cor., XV, 53).

Exemple

Sainte Christine de Liège, surnommée l'*Admirable,* mourut et ressuscita à l'âge de 32 ans, au début du XIIIe siècle. D'après le témoignage du savant cardinal Bellarmin *(De gemitu columbæ),* voici comment cette grande sainte raconte elle-même ce qui se passa après sa mort et son retour à la vie [1].

« Mon âme, à la sortie du corps, fut reçue par les anges, ministres de Dieu, qui la conduisirent dans un lieu obscur, horrible, tout rempli d'âmes. Les tourments dont je fus témoin étaient si grands qu'il n'est pas donné à une langue humaine de les redire. Je vis un certain nombre de personnes qui ne m'étaient pas inconnues. Emue d'une grande pitié pour ces âmes malheureuses, je les crus dans l'enfer.

« Les anges, mes conducteurs, me dirent que c'étaient des âmes qui s'étaient repenties pendant leur vie, mais qui n'avaient fait qu'une pénitence insuffisante. De là je fus conduite dans l'enfer où je vis quelques personnes que j'avais connues pendant leur vie. Enfin je fus transportée dans le ciel jusqu'au trône de la majesté divine ; je me réjouissais de me voir dans le séjour de l'éternelle félicité, quand le Seigneur voyant *mon désir* me dit : — « Ma bien-aimée fille, je vous donne le choix. Vous pouvez demeurer avec moi, ou retourner sur la terre pour y souffrir, dans un corps mortel, de grands tourments qui cependant ne lui ôteront pas la vie, et par là vous pourrez délivrer toutes ces âmes qui excitaient votre compassion, et porter par l'exemple de votre pénitence un grand nombre de pécheurs à se convertir. Après, vous reviendrez vers moi, comblée de mérites. » — Je m'offris, sans hésiter, à retourner sur la terre aux conditions qui m'étaient offertes. — Le Seigneur me félicita de mon offrande ; et j'admirai avec quelle rapidité tout s'était accompli. A la sainte messe qu'on offrait pour mon âme, on disait pour la première fois l'*Agnus Dei* quand je parus devant la Majesté divine, et mon âme rentra dans mon corps quand on le disait pour la troisième fois. — Ne vous étonnez pas de ce que vous allez voir en moi. Ce que je souffrirai par la volonté de Dieu surpasse tout ce que l'esprit de l'homme peut concevoir. »

[1] Voir sa *Vie* dans les *Acta Sanctorum* au 24 juillet ; et dans *Vies de quelques-unes de nos grandes Saintes au pays de Liège,* par le P. H. Nimal, in-12 de 328 p., Liège, Dessain (1898).

Dans le chapitre 6e de sa *Vie,* il est dit que cette grande sainte se jetait dans des fournaises ardentes où elle faisait entendre les gémissements les plus douloureux, et quand elle en sortait son corps ne portait aucune trace de flammes. L'hiver, elle se plongeait dans la Meuse, prise par les glaces, et y restait six jours de suite et même davantage. Quelquefois elle était entraînée par les eaux dans les roues d'un moulin, qui la faisaient tourner violemment sans briser aucun de ses os. Quelquefois des chiens la poursuivaient et la déchiraient, et les ronces étaient couvertes de son sang sans que l'on vît sur son corps la moindre trace de blessures.

Ces faits se passèrent publiquement pendant 42 ans et furent suivis de nombreuses conversions. Des miracles éclatants accompagnèrent sa mort. Tous ces faits sont attestés par les témoins les plus grands, et Bellarmin ajoute : « Dieu a voulu par là fermer la bouche aux incrédules qui disent : Qui jamais est revenu d'entre les morts ? »

Prière

Acceptez, ô mon Dieu, le saint sacrifice de la messe que j'ai entendue, et le corps sacré de Notre-Seigneur J.-C. que j'ai reçu dans la sainte communion, pour le soulagement des âmes bien-aimées du purgatoire. Au nom de l'agonie, de la sueur de sang et eau que souffrit notre divin Rédempteur au jardin des Olives, au nom de la virginale pureté de Marie, au nom des mérites de l'archange S. Michel et des neuf chœurs des anges, je vous supplie humblement d'accorder à ces âmes de pouvoir jouir du très doux repos de la gloire. Daignez, Seigneur, délivrer ceux qui se trouvent esclaves du péché d'un si misérable état, et m'accorder votre grâce et ce que je vous demande pendant cette neuvaine, afin que tout soit pour votre plus grande gloire. Ainsi soit-il.

Pater... Ave... De profundis...

2e Jour

EXISTENCE DU PURGATOIRE

Nous lisons au 2e livre des Machabées, que l'intrépide Judas Machabée s'occupa des âmes de ses guerriers qui avaient succombé dans le combat contre Gorgias. Il y est dit à ce propos : « C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les trépassés, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur.* » Or de quelles fautes voulait-il parler ? Notre-Seigneur nous l'enseigne dans l'Evangile selon S. Mathieu, lorsqu'il nous dit : « Celui qui a péché contre le Saint-Esprit, n'obtiendra aucune rémission, ni en ce monde ni en l'autre. » (Mt. XII, 32). D'après ces paroles, il est facile de voir qu'il existe certains péchés irrémissibles après cette vie, car le Seigneur n'aurait pas si formellement avoué que certaines fautes, comme sont, par exemple, les blasphèmes contre le Saint-Esprit, ne seraient pas remises, s'il n'en existait pas qui puissent l'être. S'il est donc des péchés qui seront remis après cette vie, ces péchés mêmes n'accusent-ils pas l'existence d'un lieu où les âmes en seront déchargées par les sacrifices des vivants ? Ce ne peut être le ciel, puisque rien de souillé ne peut y entrer ; ce ne peut être l'enfer, qui exclut absolument tout pardon, toute satisfaction. En conséquence, il est un lieu mitoyen entre le ciel et l'enfer, et ce lieu n'est pas autre que le purgatoire. C'est d'ailleurs ce que nous confirme l'apôtre, lorsqu'il dit que les œuvres de chacun seront examinées et éprouvées au jugement de Dieu. Si elles sont trouvées d'or, d'argent et de pierres précieuses, c'est-à-dire parfaites, celui qui les aura faites en recevra la récompense. Si au contraire elles sont de foin et de chaume, c'est-à-dire, si ce sont des fautes légères et vénielles, celui qui en aura été l'auteur sera néanmoins sauvé, mais en passant par le feu. *Ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* (I Cor. III, 15). C'est donc qu'entre le ciel et l'enfer il existe un troisième séjour, qui n'est autre que le purgatoire.

Faut-il s'étonner que les Conciles, particulièrement ceux de Florence et de Trente, n'aient pas hésité un instant à proposer cette croyance comme un article de foi ? Leur doctrine s'appuie sur celle des Saints Pères, dont les sentiments à cet égard concordent unanimement dès la première fondation de l'Eglise. Ainsi S. Denis l'Aréopagite qui vivait au temps des apôtres, S. Clément d'Alexandrie au IIe siècle, S. Cyrille évêque de Jérusalem au IIIe, S. Augustin au IVe, S. Jean Climaque au Ve, partagent le même avis. S. Grégoire le Grand au VIe siècle, commentant le 1er psaume de David, s'exprime ainsi : « Après la mort du corps, les uns sont réservés aux supplices éternels ; d'autres ne pénètrent dans la vie céleste qu'après avoir passé par le feu de la purification. » Le Vénérable Bède et S. Jean Damascène au VIIe siècle, S. Anselme de Cantorbéry au Xe, S. Bernard au XIe, S. Thomas d'Aquin au XIIe, ne font que confirmer encore d'une voix unanime le témoignage de leurs prédécesseurs. En un mot, il n'est point de siècle où l'on ne trouve des preuves irrécusables et formelles à l'appui de la croyance au purgatoire.

Non seulement les chrétiens et les Juifs ont toujours cru à ce lieu d'expiation ; mais encore les Grecs et les Latins n'ont jamais cessé de proclamer ce dogme. Dans leur liturgie comme dans la nôtre, sans excepter celle des peuples de l'Orient, depuis les plus reculés jusqu'aux apôtres, il a été d'usage de prier pour les morts. Les Juifs modernes, comme le déclarent Serrarius et Genebrardus d'après les livres des Rabbins, et même les partisans de l'Islamisme ont cru au purgatoire. Il en est de même des Perses et des Indiens. (Bouvier).

Si nous consultons encore les lumières de la saine raison, que nous apprend-elle sur la vérité de ce dogme universel ? A l'instar des lois hu-

maines édictant des peines proportionnées aux délits, les lois divines sont encore plus justes et plus équitables. L'homme tenant le milieu de la chaîne des créatures est matériel et terrestre par son corps, mais par son âme il est spirituel et céleste. Sa double nature réclame donc impérieusement une double fin. Que si par la mort son corps retourne dans la poussière d'où il a été tiré, son âme immortelle doit nécessairement remonter au trône de la justice de Dieu qui la juge selon ses œuvres. Si d'un côté elle n'est pas assez pure pour mériter la gloire, et d'autre part n'est pas trouvée coupable de fautes mortelles, ne réclame-t-elle pas, cette âme, un châtiment spécial, proportionné à la gravité de ses fautes, et par le fait ne se trouve-t-elle pas placée dans une condition mitoyenne entre le ciel et l'enfer? Eh bien ! cette fin pour elle n'est pas autre chose que le purgatoire.

Exemple

Sainte Catherine de Cortone descendait d'une illustre et noble famille. Dès son jeune âge, elle fut un modèle accompli d'une ferveur peu commune et d'une piété angélique. Elle n'avait pas encore huit ans révolus, lorsqu'elle eut le malheur de perdre son père, Raymond de Cortone, qui l'aimait tendrement. Il lui apparut, un jour, tout environné des flammes du purgatoire. « Ma fille, lui dit-il, je serai dans ce feu jusqu'à ce que tu aies fait pénitence pour moi. » Catherine, fort surprise de cette vision et vivement émue de pitié, s'arme d'un courage viril, et surmontant ainsi la faiblesse de son sexe, elle préluda à ces austérités étonnantes qui firent d'elle un prodige de pénitence. A défaut de discipline, elle prit les clefs de son appartement, en forma un faisceau, et maîtrisa son corps avec une impitoyable rigueur. Quelle force d'âme en cette jeune vierge, martyre volontaire de l'amour filial !

Ses bonnes confessions, ses fréquentes communions, ses larmes, ses gémissements, ses aumônes, ses jeûnes, ses prières ont enfin désarmé la justice divine, et acquitté la dette contractée par son père. En effet, Raymond de Cortone, entouré d'une éblouissante clarté, rayonnant de l'éclat des bienheureux, apparut une seconde fois à sa fille, et lui dit : « Dieu bon et miséricordieux a accepté ta pénitence, ô ma fille ; je vais jouir de la gloire. Ta pénitence a été si agréable à Jésus-Christ qu'il t'a choisie pour son épouse ; continue toute ta vie de t'immoler en victime pour le salut des âmes souffrantes ; c'est sa divine volonté. »

L'héroïque vierge voulut rester fidèle à sa sublime mission. Toute sa vie durant, elle s'adonna aux plus rudes exercices de mortification et de pénitence. Elle se retira dans un désert, et là n'ayant pour seul abri qu'une grotte, revêtue d'une robe de laine, elle ne se nourrit que d'herbes, d'un peu de pain et d'eau, pris le soir, souvent après trois jours d'une abstinence absolue. — Un jour, se trouvant de passage à Tolède, elle séjourna chez les filles de sainte Thérèse. Un soir, Catherine usa de sa discipline pendant trois heures consécutives. Une des religieuses qui avait écouté tout ce temps devant sa cellule, émue de pitié, voulut savoir ce qui se passait ; elle ouvre la porte, et voit les épaules de Catherine tout ensanglantées. Catherine, pour augmenter encore sa douleur, en essuya le sang avec un rude cilice, qu'elle ne quittait jamais. Les Carmélites voulurent sagement l'exhorter à diminuer ses austérités ; mais Catherine répondit par ces paroles qui nous révèlent en même temps et son parfait amour de la pénitence et sa grande dévotion aux âmes du purgatoire : « Quand on a vu comme moi ce que c'est que le purgatoire et l'enfer, on ne saurait trop en faire pour préserver les âmes de l'un et les tirer de l'autre. Je ne dois donc pas m'épargner, parce que je me suis offerte en sacrifice pour elles. »

Prière

O Jésus, mon très adorable Sauveur, qui avez aimé les hommes jusqu'à souffrir pour eux mille tourments, je vous supplie, au nom des soufflets que reçut votre auguste face en présence du Pontife, au nom de l'amour infini de votre très sainte Mère, au nom de la prédication et des mérites de votre saint Précurseur, de faire dans votre miséricorde que les âmes bien-aimées du purgatoire soient délivrées de leurs peines. Daignez leur appliquer le fruit des indulgences que les Souverains Pontifes ont accordées aux enfants de la Sainte Eglise catholique ! Daignez inspirer une sincère pénitence à ceux qui se trouvent en état de péché mortel, et ne me refusez pas votre grâce et tout ce que je vous demande pour votre honneur et votre plus grande gloire ! Ainsi soit-il.

Pater... Ave... De profundis...

3e Jour

NATURE DES SOUFFRANCES DU PURGATOIRE

De l'avis de tous les théologiens et des Saints Pères, il existe dans le purgatoire une double peine, à savoir : la peine *du dam* et la peine *du sens*.

1° La peine du dam consiste dans le retard de la vision béatifique. Qui serait capable de comprendre avec quelle force, quelle véhémence les âmes du purgatoire soupirent après la possession de la claire vision de Dieu, sans qu'elles puissent jamais par elles-mêmes réaliser ce légitime, mais bien cruel espoir ! Elles se sentent accablées de fatigue sans qu'il leur soit donné de jouir du moindre repos. Une soif inextinguible de bonheur les consume, et il ne se trouve personne pour leur offrir le moindre breuvage. Elles se voient sans cesse aiguillonnées par une faim insatiable de gloire, et il n'est aucune nourriture capable de l'apaiser. En un mot, elles sont tourmentées par des désirs d'autant plus intenses qu'ils tardent plus à se réaliser. Elles se lamentent avec Job de ce que leur œil s'éteint dans l'amertume ! (Job, xvi, 17). Elles s'écrient avec le Psalmiste : « Seigneur, montrez-nous votre face et nous serons sauvées ! »

(Ps. LXXIX, 4). « Tant il est vrai, dit le Sage, que l'espérance différée afflige l'âme ! » (Prov. XIII, 12). Ah ! ce n'est pas sans motif que S. Jean Chrysostome nous dit : « Mille feux infernaux à la fois ne seraient pas aussi douloureux pour une âme que la seule peine du dam, que la privation de la vue de Dieu. *Mille ignes inferni simul uniti non darent tantam pœnam alicui, quanta est sola pœna damni.* »

2° Le sentiment unanime des Grecs et des Latins est que dans le purgatoire se trouve un feu naturel, matériel, véritable, agissant sur les âmes d'une manière surnaturelle par la toute-puissance de Dieu, bien qu'elles soient immatérielles. Voilà pourquoi l'Eglise en priant pour les âmes y détenues, ne demande pas seulement un lieu de lumière et de paix, mais encore de rafaîchissement contre les ardeurs excessives du feu dont ces âmes se trouvent accablées.

« La même flamme, dit S. Thomas, tourmente les damnés en enfer et les justes au purgatoire. Ces tourments sont si grands et les souffrances si intenses, qu'il est impossible de le concevoir et l'expliquer. *Purgatorius ignis durior erit quam quod possit pœnarum in hoc sæculo aut accidere aut sentire aut cogitari.* » Ces tourments sont plus épouvantables que ceux de tous les martyrs ensemble : tel est l'avis du Vén. Bède. Que n'ont eu à souffrir ces âmes saintes, ces vaillants athlètes, ces glorieux champions de notre foi ? Les uns, avec Paul, ont souffert les outrages, les verges, les fers, les cachots ; les autres, avec Etienne, furent lapidés ; d'autres crucifiés avec Pierre et André ; d'autres percés de flèches avec Sébastien ; d'autres sciés en morceaux comme Isaïe ; d'autres égorgés comme Corneille ; d'autres écorchés vifs comme Barthélemy ; d'autres avec Laurent consumés sur un gril. Cependant le feu de cet abîme surpasse incomparablement en violence toute l'horreur de ces supplices. Tant il est vrai, dit S. Augustin, que ce feu est plus terrible et plus intolérable que tout ce que l'homme peut endurer en cette misérable vie.

Le feu du purgatoire est tel qu'une âme préférerait souffrir tout ce qu'ont souffert les hommes, depuis Adam jusqu'à nous, et cela jusqu'à la fin du monde, plutôt que de brûler un seul jour dans le purgatoire : tel est le sentiment de S. Cyrille d'Alexandrie. Il ne craint pas même d'ajouter que les souffrances de cette vie mortelle sont des consolations comparées à celles des âmes du purgatoire. Et S. Grégoire : « C'est le même feu qui purifie les justes et châtie les réprouvés. *Sub eodem igne purgatur electus et cruciatur damnatus.* » Ah ! ce n'est pas étonnant si, d'après S. Thomas, les douleurs du purgatoire surpassent même les douleurs de la Passion de N.-S. Jésus-Christ. (3ª P., q. XLVI, art. 6).

Exemple

Nous lisons dans l'Histoire d'Angleterre par le Vén. Bède, le fait suivant :

Dans ces derniers temps est arrivé dans la Bretagne un miracle extraordinaire semblable à ceux des anciens temps. Pour réveiller les âmes endormies dans le péché, un homme est ressuscité d'entre les morts, et a raconté beaucoup de choses dignes d'être conservées dans la mémoire des hommes et dont je crois devoir raconter quelques-unes.

Un anglais, nommé Drithelm, père de famille, mourut après une assez longue maladie. Le matin qui suivit sa mort, il revient à la vie, se lève à la stupéfaction de ceux qui le veillaient et qui frappés d'épouvante s'enfuient. Son épouse, retenue par son amour, malgré sa frayeur, demeure seule. — « Ne crains point, lui dit Drithelm. Je reviens d'entre les morts, la vie m'est encore donnée, mais je vivrai bien autrement que je n'ai vécu jusqu'à ce jour. » — Après avoir passé quelque temps en prière, il se lève, fait trois parts de ses biens, en donne une à ses enfants, une à sa femme et la troisième aux pauvres. Il se retira dans un monastère et se condamna dans sa cellule à une telle pénitence extérieure et manifesta une telle contrition, que la vie qu'il menait disait plus que ses paroles les choses qui lui avaient été révélées. Voici son récit :

« Mon âme fut conduite par un guide, vêtu de blanc et d'un visage resplendissant, dans une vallée profonde et d'une longueur presque infinie. D'un côté, c'étaient des tourbillons de flammes, de l'autre des neiges et des glaciers. Je vis là une multitude innombrable d'âmes qui roulaient successivement d'un gouffre à l'autre, dans l'espoir de trouver quelque soulagement à leurs tourments. Je crus que c'était l'enfer ; mais mon guide me dit que ce n'était que le purgatoire, et que ces âmes que je voyais, étaient celles qui avaient différé leur pénitence jusqu'au moment de la mort ; mais comme elles se sont confessées et ont eu le repentir de leurs fautes, elles entreront dans le ciel après le jugement dernier. Cependant les prières des vivants, leurs aumônes, leurs jeûnes et surtout le saint sacrifice de la messe qui sera offert pour elles, en délivrera un grand nombre avant le jour du jugement. »

Le Vén. Bède ajoute : « Lorsque Drithelm châtiait son corps par la pénitence, qu'il priait, plongé dans l'eau glacée, et que ses frères lui démandaient avec étonnement comment il pouvait supporter un pareil froid et s'imposer de si cruelles pénitences, il répondait : « *Austeriora ego vidi...* J'ai vu des froids bien plus intolérables et de bien plus cruels tourments. » Soutenu par l'espérance des biens célestes, il continua ses austérités, malgré son grand âge, jusqu'au jour où Dieu l'appela à lui ; et son exemple et ses discours furent le salut d'un grand nombre d'âmes. »

« Je regarde, ajoute Bellarmin, cette histoire comme très certaine, parce qu'elle est conforme aux Saintes Ecritures (Job, XXIV, 19) ; qu'elle a eu pour témoin le Vén. Bède, qui nous l'a transmise ; et que cette vision a produit les fruits que Dieu se propose : la conversion et le salut d'un grand nombre d'âmes. »

Prière

O Seigneur, Dieu tout-puissant, à qui l'on ne s'adresse jamais en vain, ayez pitié de ces âmes affligées du purgatoire ! Ouvrez-leur les portes qui les retiennent captives dans ces ténébreuses prisons, afin qu'elles puissent entrer en possession de la Jérusalem céleste. Au nom de la cruelle flagellation que vous avez soufferte et de la tristesse de votre très pieuse Mère lorsqu'elle dut fuir la tyrannie d'Hérode, au nom du pur amour dont vous entoura votre Père adoptif le patriarche S. Joseph, et par l'intercession et les mérites de tous les autres patriarches, daignez, Seigneur, accorder votre grâce à ceux qui en sont privés par le péché, et m'accorder ce que je vous demande pendant cette neuvaine, afin que tout soit pour votre plus grande gloire. Ainsi soit-il.

Pater... Ave... De profundis...

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

V

LA PRISON MAMERTINE ET L'ÉGLISE SAINTE-MARIE « IN VIA LATA »

Les apôtres S. Pierre et S. Paul furent les deux fondateurs de l'Eglise. A Pierre étaient réservées les clefs du royaume ; à Paul, le glaive de la parole. Après avoir travaillé ensemble à la diffusion de l'Evangile, on sait qu'ils partagèrent pour la durée des siècles la même sépulture dans la Ville éternelle. Mais, durant le cours de leur mission, ils avaient dû faire l'expérience de cette prophétie du Sauveur à ses disciples : « Le monde vous persécutera, il vous traînera devant les tribunaux, il vous chargera de chaînes, parce que le disciple n'est pas au-dessus du maître. » (Mt., x, 16 et s.).

La captivité des apôtres à Rome fera l'objet spécial de cet entretien.

* * *

La prison Mamertine eut un jour la gloire d'abriter S. Pierre.

Située au pied du Capitole, elle se compose de deux souterrains superposés : le premier, destiné aux malfaiteurs ordinaires ; et le second, creusé plus profondément, aux coupables de haute race, aux prisonniers de marque, aux conspirateurs d'Etat. Dans ce noir cachot, où jamais ne pénètre un rayon de soleil, le visiteur descend aujourd'hui par un escalier et en éclairant ses pas à l'aide d'une torche ; mais, à l'époque romaine, il n'y avait ni escalier, ni degrés : on y précipitait les condamnés par une ouverture pratiquée au milieu de la voûte. Une foule de personnages fameux et de captifs, après avoir orné le char du vainqueur, — tel Vercingétorix, le héros de l'indépendance gauloise contre César, — expirèrent entre ces sombres murailles. On jetait ensuite leurs cadavres dans les eaux du Tibre ou on les donnait aux bêtes du cirque.

Toutefois, des souvenirs d'une tristesse plus consolante se rattachent à la prison Mamertine. Le monument le plus ancien de l'histoire romaine est, en effet, le monument le plus ancien de la tradition chrétienne. Lorsqu'on franchit le seuil de ce dur cachot, l'image du Prince des Apôtres semble apparaître. C'est là en effet que S. Pierre fut enfermé en attendant de partir au supplice, le 29 juin 67. On voit encore la colonne de granit à laquelle il était fixé ; et au fond du cachot, tout près de cette même colonne, la fontaine qu'il fit miraculeusement jaillir pour baptiser ses deux geôliers, Processus et Martinien [1]. Rien n'a été changé dans cette étroite chambre de torture, à part l'autel qui n'existait pas au temps de S. Pierre.

La double destination de ce monument nous montre surtout la distance qui séparait le christianisme du paganisme. C'est bien là, sous ces voûtes affreuses, le régime païen dans toute sa laideur, cruel jusqu'à priver d'air et de lumière le prisonnier innocent et livrer sa dépouille aux animaux. En regard, que la religion chrétienne nous semble radieuse dans la personne de S. Pierre, priant pour ses geôliers, les traitant comme des frères et réalisant à l'aurore même de l'Eglise une des plus admirables maximes tombées des lèvres du Sauveur : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »

* * *

La crypte de Sainte-Marie *in Via lata* rappelle une prison non moins célèbre.

S'il faut en croire la tradition, S. Paul y fut détenu lors de son premier voyage à Rome. Mais, au lieu d'une captivité étroite comme celle du Prince des Apôtres à la prison Mamertine, on voit ici la captivité libre, *libera custodia,* permettant au prisonnier gardé à vue de recevoir, de parler et même d'écrire. S. Paul profite de cette demie liberté pour exercer l'apostolat le plus actif, annoncer Jésus-Christ et prêcher l'Evangile. Luc, son infatigable compagnon, un pauvre esclave fugitif Onésime, des chrétiens et des chrétiennes dont les noms brillent dans les annales de la primitive Eglise, viennent le visiter : il leur apprend pourquoi il souffre, apaise leurs craintes et fortifie leur espérance. L'évêque des Philippiens, Epaphrodite, obtient la faveur de lui remettre au nom de ses chers néophytes une somme d'argent.

De cette même captivité S. Paul écrira sous la dictée de l'Esprit divin ses plus belles lettres, en particulier sa seconde Epître à Timothée dont on sait l'inscription touchante : *Paulus vinctus Christi Jesu,* et qui renferme des pages dignes d'être gravées en lettres d'or. L'Apôtre y entre dans tous les détails relatifs à l'administration de l'Eglise. Il prie Timothée de lui envoyer son manteau et ses papiers ; puis, revenant sur ses chaînes, il se console à la pensée qu'elles lui serviront à mé-

[1] C'est du moins ce que raconte une légende qu'on ne peut faire remonter au-delà du VIe siècle.

riter un jour la couronne des élus. Nous y lisons également des choses attendrissantes sur l'humble esclave qu'il a recueilli et que son maître réclame. Malgré tous les services dont il lui est redevable, et malgré sa vieillesse, *Paulus senex,* S. Paul consent à laisser partir Onésime. Mais quelles paroles d'affection s'échappent de son cœur dans la lettre qu'il lui remet, et avec quelle délicatesse il conjure Philémon de le recevoir comme un fils, comme un frère bien-aimé !

Nouveau contraste entre le paganisme et la religion du Christ. Dans la prison de S. Pierre, c'était la prière pour les bourreaux ; dans la prison de S. Paul, c'est l'apostolat en faveur des esclaves. Pour la première fois l'Apôtre des Gentils fait retentir les paroles qui devaient amener l'abolition de la servitude, en proclamant le principe de l'égalité des hommes devant Dieu. L'esclave païen, nous le dirons bientôt, était une simple chose, sans droit, sans famille, sans propriété. « Meurtri, ravalé au niveau de la brute, condamné par les philosophes, mis hors la loi par les législateurs, servant de jouet à un peuple avide de sang et de spectacles, tout aussitôt l'Eglise le prit dans ses bras et le serra sur son cœur pour en faire un homme, un chrétien, quelquefois pour en faire un prêtre, un apôtre, un martyr [1]. »

* * *

Quelques autres souvenirs se confondent avec la prison Mamertine. Sainte Agnès y fut enfermée, et le jeune Tharcisius y trouva la mort en allant porter l'Eucharistie aux martyrs.

Dans la crypte de Sainte-Marie *in Via lata* se passait également une des scènes chrétiennes les plus sublimes, quand le prêtre Lucianus, incapable de se mouvoir après le supplice du chevalet, fit de sa poitrine un autel et y consacra l'hostie sainte.

En pensant à ces choses et à tout ce que nous leur devons, un des Pères de l'Eglise de Constantinople, S. Jean Chrysostome, s'écriait avec une âme remplie d'amour : « Que ne m'est-il donné de pouvoir visiter la Ville éternelle ! Si les obligations de mon ministère et ma santé ne me retenaient, avec quel bonheur j'entreprendrais le voyage de Rome, uniquement pour contempler les chaînes de saint Pierre et de saint Paul !... Oh ! si j'avais vécu en ce temps, avec quel respect je les aurais baisées ! Plus glorieuses étaient les mains de Paul chargées de fers que lorsqu'elles redressaient le boiteux de Lystre ! Plus glorieux était-il lui-même dans son obscur cachot que sur un trône étincelant d'or et de pierreries ! Non, non, rien n'est beau comme des liens portés pour Jésus-Christ ! Etre enchaîné à cause de lui, c'est plus que d'être apôtre, docteur ou évangéliste, c'est plus que d'être un ange. O chaînes bienheureuses devant lesquelles pâlissent tous les diadèmes et toutes les couronnes, qui me donnera de vous voir ! Si quelqu'un m'offrait à choisir entre le ciel tout entier et ces chaînes, je choisirais d'habiter avec Pierre et Paul prisonniers plutôt qu'avec le chœur des Séraphins [1]. »

Quels accents admirables d'élévation et de foi ! Comme de telles paroles gardent, malgré la distance des siècles, le don de nous émouvoir !

* * *

Deux magnifiques églises ont été bâties par la piété populaire au-dessus des prisons de S. Pierre et de S. Paul. Visitées à toute heure par les fidèles, elles entendent les échos d'une prière intarissable. On y prie particulièrement pour ceux qui souffrent et pour ceux qui sont persécutés. Sachant nous-mêmes ce que chaque jour compte d'épreuves et de larmes dans le monde, aimons à nous associer à cette touchante supplication.

VI

LA CHAPELLE DES CATACOMBES

Le premier qui, dans les temps modernes, tourna son attention vers les cryptes primitives des martyrs, depuis longtemps oubliées, fut S. Philippe de Néri. On montre encore le caveau où avec quelques amis, et, parmi eux, son disciple préféré Baronius, il aimait à se retirer et où « il se sentait plus près du ciel. » Nous n'aurons peut-être jamais le bonheur de visiter les sépultures de Rome souterraine, ni de nous agenouiller sur les dalles de ses chapelles. Du moins, par le récit que nous en ont laissé les explorateurs, notre âme peut, sans les avoir connues, s'en reformer l'image avec amour.

* * *

La chapelle, ou plutôt les chapelles des Catacombes (car on en compte un grand nombre), étaient des chambres environnées de tombeaux, plus spacieuses que les galeries ordinaires et ménagées de distance en distance.

L'Eglise éleva bien, et dès la première heure, des oratoires à ciel ouvert. Elle en avait à Jérusalem, à Ephèse, à Corinthe ; elle en avait également à Rome, et partout où des fraternités naissantes s'établissaient. Mais, à Rome, il eût été dangereux, au moment de la tourmente, de faire l'adoration publique. Aussi les Actes des martyrs et les écrits des premiers Pères nous montrent-ils les chrétiens s'ensevelissant dans les Catacombes, dès qu'un édit persécuteur était affiché, pour y chercher un refuge et pour y prier. Ils ouvrirent alors, dans ces demeures funèbres, au centre de leurs longs et sombres corridors, de petites chapelles, très riches d'ailleurs en souvenirs, et que les archéologues ont remises en lumière. L'Hostie sainte y descend encore chaque matin comme autrefois.

La chapelle des Catacombes, à la forme habituellement rectangulaire ou octogonale, se termine presque toujours par une abside demi-circulaire. Ses proportions permettaient de réunir de 100 à 150 fidèles. Vous y marchez sur un simple terrier ou sur de vieilles dalles qui furent foulées

[1] Mgr Gibier, *Les objections contemporaines contre l'Eglise,* VIe Confér., p. 154 (Paris, Lethielleux, 1905).

[1] Homélie 8.

par un peuple de martyrs. Les parois des murs, revêtus de stuc, portent les noms des personnages principaux inhumés en ces lieux ; et, au sommet des voûtes appuyées sur des pilastres en briques rouges, parfois même ornées de corniches élégantes, des fresques, à l'imitation de l'art antique, consolaient l'espérance des proscrits. Tout y reste visible, jusqu'à l'endroit noirci par la fumée de la lampe funéraire. Ces chapelles, éclairées par des lucernaires, s'échelonnaient dans le sens des galeries à chaque demi-lieue. Parmi les plus importantes, nous citerons la crypte de Saint-Xyste, découverte en 1850 au cimetière de Prétextat ; et la crypte de Saint-Janvier sur la Voie Appienne, que des travaux de déblaiement nous ont rendue en 1857. Actuellement beaucoup d'églises reproduisent l'ordonnance de ces sanctuaires primitifs, *monumenta arenata,* avec ce que le progrès des arts a pu offrir de ressources nouvelles.

Au surplus, la piété et la science contemporaines se sont appliquées avec un zèle égal à nous dépeindre leur décoration intérieure.

A l'entrée, le bénitier et le baptistère. Le bénitier façonné en terre cuite ou en marbre, puis scellé avec de la chaux, témoigne que, dès les premiers siècles, l'Eglise faisait usage d'une eau sanctifiée. De l'autre côté de la porte, et plus souvent dans le vestibule, s'élevaient les fonts baptimaux où les enfants et les catéchumènes suffisamment instruits recevaient le caractère du chrétien. C'étaient de petits bassins creusés dans le roc au-dessous des galeries funèbres. On sait d'ailleurs que le baptême se donnait alors par immersion : à trois reprises différentes, le prêtre plongeait le baptisé dans l'eau en l'honneur des trois personnes de la Sainte Trinité.

Si, de là, notre regard se porte vers le parvis, tout au fond de l'abside apparaît l'autel, nu et sombre, ou bien seulement avec quelques fleurs et quelques flambeaux. Ordinairement élevé au-dessus du sol par une marche de plusieurs pouces d'épaisseur, l'autel se composait d'une simple table en pierre, servant à l'oblation des adorables mystères et disposée sur la tombe d'un martyr, horizontalement aux murs des galeries et des cryptes. Sous l'autel d'or décrit au chap. VIe de l'Apocalypse, S. Jean a vu les âmes de ceux qui ont été mis à mort à cause de Dieu (Ap., VI, 9) ; et ils disaient à haute voix : « Quand donc, Seigneur, vous qui êtes juste, quand vengerez-vous notre sang sur nos ennemis de la terre ? » (Ap., XVI, 5-6). L'Eglise s'est souvenue de ces paroles. Après avoir recueilli les dépouilles des confesseurs, elle les a déposées sous l'autel comme à une place de choix, en attendant le jour des divines représailles.

A l'angle droit se trouvait la chaire à prêcher. S. Paul avait écrit : « Le monde pourra nous exiler, nous charger de fers ; mais ce que le monde ne pourra jamais enchaîner, c'est la parole de Dieu. *Verbum Dei non est alligatum.* » (II Tim., II, 9). De fait, malgré les persécutions et les menaces, la doctrine de l'Evangile sera annoncée pendant trois siècles au sein des Catacombes, et elle dira : « Heureux ceux qui pleurent !... Seigneur, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font !... Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes !... » On entendait ainsi sous ces voûtes désolées les échos bénis de l'enseignement du Maître. Et pour les avoir répétés à ses chers néophytes, S. Sixte II sera frappé par le glaive sur la chaire même où il était assis (261).

Près de l'autel encore, et plus souvent dans les angles des chapelles, comme à la catacombe de Sainte-Agnès, était le confessionnal : sorte de siège en tuf granulaire, taillé assez profondément dans l'épaisseur du mur et qui servait au prêtre pour recevoir les aveux des fidèles. « Le P. Marchi, un des explorateurs les plus célèbres de Rome souterraine, a prouvé que ces sièges ne pouvaient servir, ni aux ministres chargés d'instruire les catéchumènes, ni au président de l'assemblée religieuse, étant donnés leur nombre et leur situation en sens opposé à l'auditoire. A son avis, il faut y voir, suivant toute apparence, de vrais confessionnaux [1]. » Il n'est pas rare d'entendre traiter la confession d'invention purement humaine et de date plutôt moderne. Les protestants surtout ont colporté ce blasphème dans l'intérêt de leur erreur. Mais, sans qu'il soit besoin de recourir à l'Evangile, les monuments des premiers siècles, en particulier l'humble chapelle des Catacombes, attestent la pratique du Sacrement de Pénitence dès l'origine de l'Eglise.

Ainsi, la chapelle des martyrs conserve encore son antique parure : tombes virginales, fresques et lampes sacrées, images peintes sur verres dorés ou ciselées sur bois, celles-ci néanmoins beaucoup plus rares, comme cette image de sainte Agnès représentée entre deux colombes qui lui présentent chacune une couronne, tout y respire la foi, l'innocence et la paix.

* * *

Il nous reste à parler des souvenirs dont les hypogées primitives demeurent les fidèles gardiennes.

Là, sous ces arcades funèbres, l'évêque de la cité, assis dans sa chaire pontificale au fond de l'oratoire, présidait l'assemblée chrétienne. Saint Pierre y instruisit en personne les premiers fidèles, et les papes ses successeurs suivirent son exemple. On y recueillit les homélies de S. Clément de Rome, du prêtre Caius, du pape Marcellin dont une chambre funéraire mentionne encore le pontificat : *Jussu papæ Marcellini.* Que de paroles consolantes sont tombées de leurs lèvres ! que d'enseignements ! que de lumières !

Dans les ténèbres des Catacombes, la célébration des augustes mystères se faisait chaque jour, et, souvent, le prêtre arrosait de son sang le lieu où il venait de répandre le sang du Roi des rois. C'est ce qui arriva pour S. Evariste, le 8 des Ides d'août 121, au moment où il offrait dans une chapelle de la Voie Appienne, et contrairement à la défense

[1] Mgr Gerbet, *Considérations sur la Pénitence.*

des Césars, le sacrifice d'un Dieu proscrit, *dominicum*, l'acte du Seigneur, ou, selon S. Paul, *dominicam cœnam* (I Cor., XI, 20). Comme ces beaux mots gardent un vrai parfum d'antiquité ! Dom Cabrol, en reconstituant avec la science d'un érudit et la piété d'un religieux une messe à Rome au commencement du IIIe siècle, a bien prouvé, à l'encontre des négations protestantes, l'origine apostolique du très saint sacrifice [1].

D'après ce que nous enseigne la liturgie primitive, la messe au temps des martyrs ne différait guère de la nôtre, au moins pour ses parties essentielles. Les chants des hymnes, une page des livres des Prophètes ou de l'Evangile, un fragment des Epîtres des Apôtres, une homélie, la lettre adressée par quelque saint évêque accompagnaient ordinairement l'office. Dans un Ordinaire découvert par le savant Mone et qui remonte certainement à l'ère des persécutions, on lit ces mots significatifs : « Seigneur, accordez-nous de vous adorer aux jours de la tranquillité et de ne pas vous renier aux jours de l'épreuve [2]. » La plupart des calices extraits des Catacombes étaient en verre, et quelques-uns, ceux qui furent retrouvés dans les hypogées de familles consulaires, en argent.

Dans ces pauvres chapelles de l'Eglise persécutée tous les chrétiens étaient confondus. Des esclaves sortis de l'*ergastulum* et des évêques s'y mêlaient à des philosophes convertis en apôtres ; d'humbles vierges priaient à côté des matrones et des filles de sénateurs. Après la consécration du pain et du vin le diacre les distribuait aux assistants. Sainte Cécile, riche patricienne, reçut l'hostie pour la première fois des mains de l'évêque Urbain. Accompagnée seulement de la jeune esclave qui l'avait convertie, elle communia dans la chapelle de Calliste, non pas au milieu des guirlandes et des fleurs, mais à l'ombre du tombeau des martyrs et sur un sol arrosé de leur sang.

Les pains eucharistiques furent primitivement des pains longs entaillés d'une croix, comme on en voit façonnés avec du mortier sur une brique de *loculus* au cimetière de Priscille [3]. Hélas ! c'était souvent la première et la dernière communion ! Au sortir de la messe des Catacombes, beaucoup emportaient avec respect le divin aliment et se communiaient eux-mêmes avant d'affronter sur l'arène avec les lions et les tigres le suprême combat.

Pline nous raconte, dans un rapport présenté à l'empereur Trajan sur la situation des premiers fidèles, « qu'ils chantaient des hymnes au Christ comme à leur Dieu [4]. » En fait, la musique et la poésie chrétiennes ont pris naissance sous les voûtes de Rome souterraine. On y voyait déjà les belles cérémonies de nos églises, et de longues processions y défilaient en suivant de vastes labyrinthes « dans lesquels cent chemins brisés ou tortueux s'entrelacent à l'infini. » Bien qu'aucune de ces vieilles proses ne soit venue jusqu'à nous, à part les cantiques de Zacharie et de la Vierge de Nazareth, et le cantique des anges à Bethléem, il est possible que deux ou trois passages rythmés de S. Paul (Coloss., III, 16 ; Eph., V, 14) en soient des fragments. Il faut y joindre, dans le tableau de la liturgie primitive emprunté à l'Apocalypse, l'hymne chanté par les prêtres en l'honneur de l'Agneau. (Ap., V, 9). Au surplus, ces premières mélopées antiques iront en se développant, et produiront bientôt la magnifique couronne de modes singulièrement expressifs que renferme l'Antiphonaire de S. Grégoire le Grand.

Mais les cryptes des martyrs avaient surtout leurs fêtes mortuaires. Un soir, des chants lointains se font entendre avec des hymnes de deuil et des larmes, faible murmure de voix réunies. C'est un cortège funèbre qui entre dans la chapelle. Après l'oblation du sacrifice pour le repos éternel du défunt, *sacrificium pro dormitione*, celui-ci est déposé dans le tuf des murailles. Une tablette de marbre ou de pierre est ensuite scellée sur sa dépouille sainte portant gravés par une main amie un nom, une date, un symbole, et quelquefois les mots *in pace, in Christo*.

C'était là, dans ses traits traditionnels, tout le cadre de la vieille liturgie romaine.

On ne saura jamais dire les scènes sublimes dont ces voûtes sacrées furent témoins, ni les actions de grâces, ni les louanges, ni les douleurs, ni les adieux. De chacune de leurs pierres se dégage le parfum le plus doux et le plus pénétrant. Souvent les prières finissaient à peine, ou quelque mélodie simple et austère, et l'évêque venait de bénir la foule, quand arrivaient les persécuteurs. Ainsi, l'empereur Numérien, ayant appris qu'une multitude d'hommes, de femmes, de jeunes filles, d'enfants, s'étaient assemblés dans le cimetière de Daria sur la Voie Salarienne, fit obstruer l'entrée de la crypte avec du sable et des quartiers de roche. Lorsque cette crypte fut mise à découvert après la paix rendue à l'Eglise, on y retrouva, au milieu des restes épars des confesseurs, les vases d'argent qui avaient servi à la célébration des saints mystères.

* * *

La chapelle des martyrs fait revivre pour des cœurs français d'autres larmes et d'autres deuils. Nous ne pouvons pas oublier les jours où chez nous le culte divin rentra dans les ténèbres, durant la Terreur révolutionnaire. La France eut alors ses catacombes : c'était l'humble réduit caché au fond des bois, la mansarde discrète, la cave obscure. On y célébrait les baptêmes, les premières communions et les mariages. Toute indiscrétion pouvait, en trahissant le prêtre et l'assemblée, amener la mort.

Quoi qu'il en soit du passé et quoi qu'il advienne pour l'avenir, gardons l'espérance. A l'heure voulue par Dieu, les cryptes des martyrs se soulevèrent et servirent de fondement à de splendides basiliques : telles Saint-Pierre de Rome, Sainte-Marie Majeure, et cent autres, admirable épanouissement

[1] Dom Cabrol, *La Prière antique*, ch. VII.
[2] Mone, *Lateinische und griechische Messen*, p. 22.
[3] Wilpert, *Fractio panis*, p. 83-84.
[4] Pline, Lib. V, Epist. 97.

de tant de tombes virginales exhaussées et agrandies, qui portent jusqu'au ciel leurs coupoles glorieuses. C'est le symbole de l'Eglise : aujourd'hui persécutée, humiliée, possédant pour tout bien un lambeau de pourpre et une couronne d'épines, nous la retrouverons demain rayonnante de gloire et prête à affronter et à vaincre de nouveaux orages.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XXXVIII

LA FIN DU MONDE

Quand est-ce que Jérusalem sera détruite ? Jésus le précise : « En vérité, en vérité je vous le dis, cette génération-ci ne finira point que toutes ces choses-ci soient accomplies. »

Mais la fin du monde, quand arrivera-t-elle ? Le Sauveur nous dit : « Quant à ce jour et à cette heure-là, ni les anges mêmes qui sont dans le ciel, ni le Fils ne le savent pas, ni personne que mon Père. » (Mt., XXIV, 36 ; Mc., XIII, 32).

La fin du monde sera précédée de grandes persécutions, mais elle n'aura pas lieu avant que l'Evangile soit prêché dans tout l'univers.

Ensuite seulement apparaîtront les terribles signes précurseurs :

« Les nations se lèveront contre les nations, les royaumes contre les royaumes, et il y aura des pestes, des famines, des tremblements de terre en divers lieux. Alors on vous livrera aux tortures et l'on vous fera mourir, et vous serez en haine à toutes les nations, à cause de mon nom. » (Mt., XXIV, 7-9). La haine implacable du monde contre l'Eglise, du mal contre le bien, éclatera. Dans cette persécution diabolique tout sera contre nature : les frères livreront leurs frères, le père son enfant, les familles seront divisées, et les faux docteurs se répandront partout pour abuser les fidèles et gagner par la persuasion ceux que la violence n'aura pu réduire. La séduction et la cruauté mèneront ensemble la bataille contre l'Eglise. C'est le moment où triompheront les faux prophètes, et ce ne sera pas pour les fidèles la moindre épreuve que celle de voir les ennemis de Dieu commander en maîtres, opprimer les croyants, se rire de leur vie austère, de leur fidélité au devoir, et leur demander : « Où donc est votre Dieu ? Pourquoi ne vous protège-t-il pas, lui que vous appelez le Tout-Puissant ? » Il leur faudra alors une grande foi, avec le souvenir vivant des promesses de Jésus-Christ : « Tout le monde vous haïra, mais vous ne perdrez pas un seul cheveu. Vous posséderez vos âmes par la patience. » (Luc, XXI, 18). « Vous serez traînés devant les tribunaux comme des criminels, mais c'est ainsi que vous me rendrez témoignage. » (*Ibid.*, 14, 15).

Et le pire, c'est que « l'iniquité s'accroissant, la charité d'un grand nombre se refroidira » (Mt., XXIV, 12), et rien n'est contagieux comme la tiédeur et le découragement. Les apôtres durent se souvenir en ce moment de ces autres paroles que le Maître leur avait adressées déjà : « Quand le Fils de l'homme reviendra sur la terre, pensez-vous qu'il y trouve encore de la foi ? » (Luc, XVIII, 8). Mais Jésus est là, ils ont confiance en lui et ils méditent surtout ce mot : « Celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé. » Dans leur pensée, ils voient le dernier jour tout proche, comme la ruine de Jérusalem, et ils s'affermissent dans leur résolution d'être fidèles jusqu'à la fin.

Aussi bien ces choses n'arriveront que lorsque l'Evangile sera prêché dans toute la terre, et ils envisagent leur vie apostolique, avec la jouissance délicieuse, idéale, qu'offre le suprême sacrifice librement accepté. Ils se voient prêchant à tous les peuples et donnant avec joie leurs sueurs, leurs souffrances, leur vie pour le Maître bien-aimé.

C'est alors seulement, quand tout l'univers connaîtra l'Evangile, quand ils auront apporté leur témoignage touchant la divinité du Sauveur devant toutes les nations, qu'aura lieu la fin du monde, *consummatio*. (Mt., XXIV, 14).

Le soleil s'obscurcira, la lune cessera de donner sa lumière, les étoiles apparaîtront comme des astres errants, égarés, qui ne suivent plus leur cours habituel... A cette vue les hommes sècheront de frayeur dans l'attente de ce qui doit arriver. Car cette perturbation gagnera non seulement le ciel, mais la mer, dont les flots soulevés en des tempêtes épouvantables glaceront d'effroi les hommes. Et le Christ apparaîtra sur les nuées, sa croix à la main, entouré des anges qui sonneront de la trompette pour réveiller les morts. Les aigles, c'est-à-dire les esprits célestes, se rassembleront auprès du Sauveur prêts à fondre sur le monde pécheur qui va être jugé, comme les aigles sur un cadavre.

Que deviendront alors les impies, si orgueilleux sur la terre, qui dressaient leur tête comme le cèdre du Liban ? Qui pourrait peindre leur épouvante, leurs regrets, leurs remords, en ce moment où ils sentiront enfin combien ils ont été coupables et que l'heure du châtiment est arrivée ? Et en face d'eux, debout, confiants, joyeux et triomphants, les justes regarderont ceux qui les ont persécutés, raillés, dépouillés. Et les impies dans leur désespoir s'écrieront : « Les voilà donc ceux que nous avons méprisés, couverts d'outrages et de moqueries ! Ils jouiront d'un bonheur sans fin, et nous, nous sommes voués aux souffrances, aux tourments, à l'opprobre éternels. Nous nous sommes donc trompés ! *Ergo erravimus !* »

Si l'annonce seule de cette perturbation finale trouble les impies jusque dans les profondeurs de leur être, les croyants au contraire seront rassurés : « Quand ces choses arriveront, dit le Sauveur, regardez alors, levez la tête, vous, parce que votre délivrance approche. » Les impies seront déconcertés, abattus, ils baisseront leur tête altière, ils se sentiront l'objet de la réprobation, de la répul-

sion du ciel et de la terre, ils craindront d'être écrasés sous les montagnes ou engloutis dans les flots, et encore trouveraient-ils ces supplices préférables à la vue du Sauveur irrité, qui les a tant aimés et qu'ils ont payé de tant de haine. Mais les croyants ne trembleront pas devant ces cataclysmes, ils savent que Dieu les retient et les conduit, et ils seront pleins de confiance, car Jésus les regarde avec amour et va les récompenser.

* * *

Mais l'heure de la fin du monde, « personne ne la connaît, ni les anges ni même le Fils de Dieu, » c'est un secret que Dieu s'est réservé.

Y a-t-il donc quelque chose que le Fils de Dieu ne connaisse pas ? Lui qui a créé le monde, qui a présidé à ses origines, ignorerait comment le monde finira ? N'a-t-il pas dit : « Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils ? » (Mt., XI, 27).

Ce serait un blasphème de dire que le Fils ignore quelque chose du Père. Il sait tout ce que sait le Père, il le sait même comme homme : « Le Père ne juge personne, dit-il, mais il a remis au Fils tout le jugement. (Jean, V, 22). Le Père a donné au Fils la puissance de juger parce qu'il est le Fils de l'homme. » *(Ibid.,* 27). C'est donc le Fils de l'homme qui apparaîtra au dernier jour, tenant sa croix à la main, et qui jugera tous les hommes. Il connaît donc le jour et l'heure, mais il n'avait pas à l'apprendre aux apôtres. Quand, en gravissant le mont des Oliviers pour l'Ascension, ceux-ci lui demandent : « Seigneur, le temps est-il venu où vous rétablirez le royaume d'Israël ? » le Sauveur leur répond : « Ce n'est pas à vous à connaître les temps et les moments que Dieu a fixés de sa propre autorité. » (Act., I, 7). C'est dans le même sens qu'il leur dit maintenant : « Pour ce jour et cette heure-là nul ne le sait que le Père, et le Fils même ne le sait pas. » (Mc., XIII, 32).

« Ce que le Fils ne sait pas en cet endroit, explique Bossuet, c'est ce qu'il ne nous appartient pas de savoir. Le Fils, comme notre docteur, le Fils, comme l'interprète de la volonté de son Père envers les hommes, ne le sait pas, parce que ce n'est pas compris dans ses instructions ni dans tout ce qu'il a su pour nous.

« Dans la science de Jésus-Christ est compris tout ce qu'il faut que l'Eglise sache. Il fallait que l'Eglise sût ses persécutions pour s'y préparer, la chute prochaine des Juifs, afin qu'ils en fussent avertis et qu'ils fissent pénitence, et pour ôter aux fidèles la tentation de croire que le déicide et les autres déloyautés de ce peuple, avec les cruautés qu'il a exercées sur la personne du Sauveur et de ses apôtres, demeurassent longtemps impunies. Jésus-Christ a su tout cela pour son Eglise, et il l'a expliqué. Il fallait que l'Eglise sût les signes du jugement à venir afin d'être attentive à son approche. Jésus-Christ a su même cela pour elle, et il l'a prédit. Il ne fallait pas qu'elle sût le temps et l'heure : Jésus-Christ à cet égard ne le sait pas et n'en dit rien à ses fidèles...

« Il a dit : « Je vous ai découvert, comme à mes amis, tout ce que j'ai ouï de mon Père. » (Jean, XV, 15). Et encore : « Je vous ai tout prédit » (Mc., XIII, 23), tout ce qu'il fallait que vous sussiez, tout ce que j'avais appris pour vous. Si je dis, pour vous renfermer dans ces bornes, que je ne sais pas le reste, j'ai mes raisons de parler ainsi selon la charge qui m'est imposée. Ne soyez pas assez téméraires pour vouloir me critiquer ou imiter ce langage mystérieux qui ne vous convient pas. » (Bossuet, *Méditations sur l'Evangile).*

Ce jour viendra donc sûrement, mais nous n'en connaissons ni la date ni l'heure. Ce sera le jour nécessaire de toutes les justices et de toutes les réparations. Nous savons seulement qu'il viendra quand tout l'univers aura entendu la parole divine, quand l'Evangile aura été partout prêché. Mais il est un autre jour qui viendra sûrement et prochainement, c'est le jour de la mort, et le jour de cet autre jugement qui s'appelle le jugement particulier. Quand sera-ce ? Nous l'ignorons aussi. C'est pourquoi Jésus nous dit : « Veillez et priez. Soyez prêts, car vous ne savez pas quand viendra le Fils de l'homme. »

XXXIX

SOYEZ PRÊTS

Remarquez combien Jésus insiste sur la vigilance et la prière. C'est qu'il s'agit de la grande affaire de notre salut, et de l'heure inconnue de notre mort, qui décidera de notre sort éternel :

« Prenez garde. Veillez et priez, car vous ne savez quand ce sera le moment. Il en est du Fils de l'homme comme d'un homme qui, ayant laissé sa maison pour aller en voyage, a remis l'autorité à ses serviteurs, assigné à chacun sa tâche et commandé au portier de veiller.

« Veillez donc, car vous ne savez quand viendra le maître de la maison, si ce sera le soir, ou au milieu de la nuit, ou au chant du coq, ou le matin.

« Craignez qu'il n'arrive tout à coup et ne vous trouve endormis. Ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez ! » (Mc., XIII, 31-37).

Tout est fait pour nous angoisser : « Deux seront ensemble, l'un sera pris, l'autre laissé. ». Voilà deux amis qui trouvaient de la jouissance dans leur intimité. L'un veillait, vivait saintement; Jésus passe et le choisit pour le ciel. L'autre vivait d'une vie insouciante et mondaine ; la mort le surprend et il descend dans le séjour des pleurs éternels. Les voilà séparés pour jamais. (Mt., XXIV, 40).

« Souvenez-vous de la femme de Lot. » L'Ange était venu l'avertir ; elle fuyait Sodome sur laquelle tombait déjà la pluie de feu et de soufre ; elle gardait sans doute quelque regret, elle se retourne, s'arrête un court instant, et elle-même est atteinte par le fléau du ciel. C'est quelque chose de s'éloigner du mal, de fuir le monde qui est mauvais ; mais il faut surtout n'y point laisser son cœur, ne point regretter ses plaisirs agréables et mortels,

s'en détacher pleinement et ne vivre que pour le devoir, la prière, que pour Dieu. (Luc, XVII, 31).

Prenez garde « à ce qui appesantit le cœur, » à « l'ébriété » qui enlève la raison, « à la bonne chère » et « aux soins de la vie, » aux soucis exagérés qui font perdre de vue la pensée du ciel et de l'éternité. Car il en serait de vous comme au temps de Noé et de Sodome :

« Aux jours de Noé, les hommes mangeaient et buvaient, ils se mariaient et mariaient leurs filles, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, et le déluge vint qui les fit périr tous. Et aux jours de Lot, les hommes mangeaient et buvaient, ils achetaient et vendaient, ils plantaient et bâtissaient. Mais le jour où Lot sortit de Sodome, une pluie de feu et de soufre tomba du ciel et les fit périr tous. » (Luc, XVII, 26-30).

Jésus ne parle pas des crimes de Sodome et du déluge, crimes épouvantables qui attirèrent les plus terribles châtiments. Ces malheureux savaient qu'ils étaient sous le coup de la colère de Dieu. Il blâme leur déplorable insouciance. Ils se sentaient un malaise insupportable dans leur conscience, et ils vivaient dans ce malaise, et ils demeuraient tout occupés des choses ordinaires de la vie, même innocentes, sans se dire que l'heure venait où ils seraient victimes de la juste vengeance de Dieu, que leur insouciance leur serait fatale, et qu'ils seraient pris tout à coup comme un oiseau dans un lacet, *tanquam laqueus superveniet*. (Luc, XXI, 35).

* * *

Pour mieux faire entendre sa doctrine de vigilance et de prière, Jésus va mettre en regard la conduite de deux serviteurs, l'un fidèle, et l'autre mauvais, qui attendent leur maître, la nuit.

1. Le serviteur fidèle a les reins ceints, comme un homme prêt à l'action, car il attend son maître, mais c'est un voleur qui peut venir. Il faut qu'il puisse aussitôt repousser l'attaque et mettre en fuite le malfaiteur.

Il a des flambeaux allumés à la main. Si le maître arrive, il se précipitera au devant de lui pour l'éclairer et lui faire les honneurs de sa maison. Si c'est le voleur, celui-ci qui opère dans les ténèbres se hâtera de fuir quand il verra la lumière.

De même l'âme fidèle. Elle prépare tout pour agir, pour faire l'œuvre de Dieu. Les reins ceints, c'est le symbole de la force, de la résolution, du courage, de la lutte contre les passions, de la décence et de l'ordre. Les lampes allumées marquent un homme qui veut voir clair dans sa maison et dans sa conscience, un esprit attentif qui projette partout la lumière, une âme éveillée et ardente. Il tient sa lampe allumée à la main, cette lampe qui montre les obstacles, qui peut révéler l'ennemi, et découvre aussi son propre visage courageux et déterminé. Il ne se cache point, il fait face au danger, il affirme sa présence, son énergie, sa loyauté de bon serviteur. C'est aussi le bon exemple qui édifie les hommes et glorifie Dieu, le Père des cieux qui en est la cause et la source.

Il attend, le fidèle serviteur, il attend longtemps, quelquefois toute la nuit. Mais il sait que le maître arrivera, à son heure. En effet, voilà qu'il frappe. Aussitôt le bon serviteur se précipite, il a reconnu son pas, sa manière, sa voix, il lui ouvre aussitôt, avec empressement, heureux de le voir, et ce bonheur se manifeste sur ses traits. Car il n'est ni en faute ni en fraude, il est à son poste, et son attente, qui n'a pas été sans angoisse ni ennui, est réalisée, comblée. Il se trouve en présence de son maître bien-aimé qui lui sourit.

C'est Dieu qui frappe à la porte de notre âme, dit S. Grégoire, pour nous annoncer sa visite. Il frappe par les maladies, les peines, les fièvres, les souffrances qui sont les prodromes de la mort. Parfois il frappe fort, ou pour témoigner son impatience, ou parce que nous hésitons à lui ouvrir. Ouvrons-lui donc en hâte et avec joie, car il désire nous voir, il nous apporte la vie éternelle. Il adoucit sa figure de juge et fait resplendir à nos yeux son doux visage de Père.

Que fera-t-il alors, le père de famille qui trouve ses serviteurs veillant, une lampe à la main ? « Je vous le dis en vérité, il se ceindra, il les fera mettre à table et il s'approchera pour les servir. » (Luc, XII, 37). Dieu nous introduira ainsi au ciel et il nous mettra à table, il nous nourrira de la vision divine, de la félicité infinie, il récompensera « son bon et fidèle serviteur en le faisant entrer dans la joie de son maître ». Et cette joie ne finira jamais.

« Voilà le serviteur fidèle et prudent que le maître a établi intendant de sa maison pour donner à sa famille la nourriture en son temps. En vérité je vous le dis, il l'établira sur tous ses biens. » (Mt., XXIV, 47).

2. Mais voici le mauvais serviteur.

Le maître tarde à venir, et les « veilles » s'écoulent. Ce serviteur se dit « en son cœur » : il n'exprime point sa pensée, il en rougirait, mais elle se traduira par ses actes. Il se dit : « Mon maître tarde ». Peut-être ne viendra-t-il pas ! Alors il se sent plus libre et abusant de l'autorité qu'il a reçue, il bat les serviteurs et les servantes, exerçant sa tyrannie sur tous et sur chacun. Puis il s'attable avec des compagnons adonnés au vin et pervers comme lui, il boit et s'enivre avec eux, il met la maison au pillage.

Mais au jour qu'il ignore, à l'heure où il se croit pleinement tranquille, le maître survient, il surprend son méchant serviteur en flagrant délit, et il lui inflige le supplice mérité par son inconduite et ses crimes, « il le met au rang des hypocrites » et lui fait subir son châtiment dans le lieu où il n'y a plus que « des pleurs et des grincements de dents » (51).

Cette parabole frappe beaucoup les Apôtres, tant le Sauveur a insisté sur cette pensée : « Et vous, soyez prêts, car le Fils de l'homme viendra à l'heure que vous ne croyez pas. » C'est pourquoi Pierre dit au Maître :

— Seigneur, est-ce à nous que vous adressez cette parabole, ou bien à tous ?

Et Jésus lui répond : « Quel est donc l'intendant fidèle et sage que le maître établira sur ses serviteurs pour donner à chacun, dans le temps convenable, sa mesure de froment ? » Ce qui veut dire : « Cet intendant, n'est-ce pas chacun de vous ? Ne vous ai-je pas choisis pour distribuer à ceux de la maison, c'est-à-dire aux croyants, la nourriture de la parole et les sacrements ? Ces qualités de prudence et de sagesse ne sont-elles pas les qualités requises pour votre ministère ? Le devoir du serviteur est « de connaître d'abord la volonté de son maître », et de tenir tout prêt. Celui qui connaît la volonté du maître et qui ne l'aura pas accomplie, c'est le mauvais serviteur, il sera puni et recevra un grand nombre de coups, *vapulabit multis*. Celui qui ne l'a pas connue sera moins puni. « On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné. Celui à qui l'on a confié beaucoup, on lui demandera beaucoup. »

Telle est la juste règle posée par la justice éternelle. Même ceux qui ne savent pas méritent d'être punis, quand leur ignorance est coupable.

Mais cette parabole qui est faite surtout pour les Apôtres, pour les chefs de l'Eglise qui y voient préciser leurs devoirs, regarde aussi tous les fidèles. Car tous ont reçu des dons précieux que le Maître souverain leur redemandera, tous ont la charge de leur maison, de leur âme, et Dieu viendra leur faire rendre compte de leur gestion, à l'heure où ils ne l'attendront pas. (Luc, XII, 41-49).

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LVII

LA FORCE CHRÉTIENNE. — LA CONFORMITÉ A LA VOLONTÉ DE DIEU

Pater, non mea voluntas, sed tua fiat.
Père, que votre volonté soit faite, non la mienne.
(Luc, XXII, 42).

Vous connaissez bien cette parole. Elle est tombée des lèvres de N.-S. Jésus-Christ. Il l'a dite pendant son agonie, au moment où il se déterminait à boire l'amer calice de ses incomparables souffrances. Mais, avant de lui faire accepter son supplice et sa mort, elle avait inspiré sa vie toute entière. Accomplir la volonté du Père : ç'avait été le but de son avènement ici-bas (Jo., VI, 38) ; ç'avait été l'unique objet de ses aspirations (Jo., V, 30) ; ç'avait été sa nourriture (Jo., IV, 34), ou, si vous l'aimez mieux, le plaisir et le soutien de son existence.

« *Que votre volonté soit faite, non la mienne !* » — Cette parole a été celle de tous les saints. Ils se sont soumis, comme leur Maître, aux volontés divines. Non contents de faire ce que Dieu voulait, ils se sont obligés à le trouver bon, à s'y complaire, à le vouloir avec lui. Cette docilité parfaite aux exigences et même aux désirs de Dieu ne lui refusait rien. Il suffira d'un seul trait pour en donner la preuve. Vous savez combien les saints tenaient à leur salut ; eh bien ! l'un deux affirme que si, par impossible, Dieu n'avait point voulu le leur accorder, ils auraient, pour lui plaire, accepté de le perdre. « Ils aimaient mieux, dit-il, l'enfer avec la volonté de Dieu que le paradis sans la volonté de Dieu [1]. »

« *Père, que votre volonté soit faite, non la mienne !* » — Cette parole doit être aussi celle de tout chrétien, et par conséquent la nôtre. Nous l'adopterons volontiers, je le sais bien, quand les volontés divines répondront à nos propres aspirations ; mais quand elles s'en écarteront, quand elles leur deviendront contraires, quand elles nous demanderont des sacrifices coûteux, il nous sera difficile de la redire encore. Et si jamais elles exigeaient de nous l'un de ces sacrifices où l'homme doit renoncer à ses plus chères espérances, oh ! alors, il nous faudrait, pour la prononcer sincèrement, déployer une sorte d'héroïsme... Le chrétien, pourtant, doit être assez fort pour aller jusque-là.

J'essaierai aujourd'hui de vous donner cette force, ou, tout au moins, de vous en inspirer le désir.

Avant tout, comme, d'une part, le devoir dont je vais parler n'existe qu'à l'égard de ce que Dieu veut réellement ; et comme, d'autre part, cette volonté se reconnaît parfois difficilement, je commencerai par exposer, sur l'objet et les marques de la volonté divine, la doctrine catholique. — Cela fait, il ne me restera plus qu'à dire comment et avec quels sentiments nous devons, quand la volonté de Dieu nous est connue, nous conformer à ses décisions.

I

« Rien n'arrive, dit-on au Catéchisme, sans l'ordre ou la permission de Dieu. » — Cette parole a besoin d'être bien comprise.

Elle signifie d'abord que tout événement a été prévu de Dieu et a été, de sa part, l'objet d'un acte de volonté, lequel constitue soit un *ordre*, soit une *permission*.

Par *ordre*, il faut entendre ici un acte impératif de la volonté divine. Ce qui arrive par ordre de Dieu a été voulu par lui, dans le sens propre du mot.

Remarque importante : Dieu ne veut pas de la même manière tout ce qu'il veut. — Il a des volontés *efficaces*, qui, servies par sa toute-puissance, se réalisent infailliblement. Telle, par exemple, celle dont est sortie la création du monde. Telles aussi la plupart des lois qui président au jeu des forces matérielles. — Il a aussi des volontés *inefficaces* par elles-mêmes et dont il abandonne la réalisation aux créatures douées de libre arbitre. Telle sa volonté de sauver tous les hommes, ou encore celle de sanctifier toutes les âmes. — Enfin, en dehors de ses volontés impératives, Dieu a des

[1] S. François de Sales, *Traité de l'amour de Dieu*, liv. IX, ch. 4.

désirs. Quand je parle des désirs de Dieu, je fais allusion à ses conseils.

Par *permission* de Dieu, il faut entendre, dans le texte que j'explique, non point un acte de l'autorité divine rendant légitime ce qui serait défendu, mais une simple détermination de laisser faire ou de ne pas empêcher. En ce sens, Dieu *permet* tout ce qu'il n'empêche pas. Mais comme cette permission n'ôte point à nos actes leur moralité propre, les péchés ainsi permis n'en sont pas moins coupables.

Vous pouvez conclure de cet exposé rapide que, si rien n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu, ce qui arrive n'est pas toujours *vraiment* voulu de Dieu. On doit même dire, quand ce qui arrive est mal, que Dieu veut tout le contraire de ce qui arrive. — Rien donc ne serait contraire à la vérité comme d'attribuer à Dieu tout ce qui se fait dans le monde. Il ne *veut* que ce qui se produit en accomplissement de ses ordres. Ce qu'il a simplement *permis* n'a pas été voulu de lui : Dieu n'a eu, à cet égard, qu'une attitude purement négative. Ne dites point qu'il en répond, pour cette raison qu'il pouvait ne pas le laisser faire. Pour être responsable de ce qu'on n'empêche point, il faut avoir l'obligation de l'empêcher. Or, cette obligation n'existe pas pour Dieu.

Si maintenant il me fallait, en vue de la pratique, préciser davantage et dire, — d'une part, ce que Dieu veut et exige de nous, — et d'autre part, ce que Dieu ne veut pas, je dirais :

1. Dieu veut ce qu'il commande. — Ses commandements, tels qu'ils s'expriment au Décalogue, et les commandements de l'Eglise, qui sont une simple application et comme une *mise au point* des prescriptions évangéliques, expriment les volontés divines les plus certaines. Si vous aspirez à faire ce que Dieu veut, observez-les avec fidélité.

Dieu veut ce que commandent, dans la sphère de leurs attributions, les supérieurs légitimes : parents, pasteurs, maîtres. Là encore, il faut obéir pour accomplir les volontés divines.

Dieu veut les dispositions positives de sa Providence à notre égard. — Ainsi veut-il que chacun de nous réponde à sa vocation, soit fidèle à ses devoirs d'état, reçoive les grâces d'en-haut comme elles doivent être reçues, en tire profit et les paie de retour, supporte courageusement ses épreuves, subisse avec une pieuse résignation les châtiments dont il est frappé. Il veut aussi les récompenses dont il paie soit les vertus naturelles, soit les mérites surnaturels. — Ce n'est pas toujours facile, en ces matières variées et souvent compliquées, de reconnaître clairement les volontés divines. Elles ont pourtant leurs indications, dont l'étude peut donner une certitude morale. Ainsi, les vocations se révèlent généralement par les attraits et les aptitudes du sujet, ou par les exigences des événements. Quant aux châtiments, aux récompenses et aux épreuves, chacun peut en faire le discernement par l'examen de son passé. Plus il aura mérité ses afflictions, plus il sera fondé à y voir un châtiment. Si, en toute humilité et en toute vérité, il peut se rendre témoignage de n'avoir rien commis qui les justifie, il pourra les regarder comme des épreuves. Aussi bien pourra-t-il tenir pour des récompenses les bénédictions dont il se sera réellement rendu digne.

J'ai déjà dit que Dieu a des désirs. — Il veut ce qui est bien et dont le contraire serait mal ; mais il désire ce qui est mieux. Ce n'est pas toujours ce qui est mieux en soi ; c'est ce qui est mieux au regard des circonstances et dans la situation propre à la personne qui cherche à pressentir les préférences divines.

2. Et maintenant, qu'est-ce que Dieu ne veut pas ?

Dieu ne veut point le péché. — Il ne le veut ni chez nous ni dans autrui. Ne lui attribuez donc jamais ni vos fautes, ni celles du prochain, ni par conséquent les maux qui peuvent en résulter. La responsabilité d'une faute et de ses conséquences pèse tout entière sur la personne qui l'a commise. Si vous souffrez d'une iniquité quelconque, vous souffrez d'un fait que Dieu n'a pas voulu, d'un fait contraire à sa volonté, d'un fait qui l'offense et dont il souffre lui-même plus que vous n'en pouvez souffrir.

Dieu ne veut pas toujours les peines dont le jeu des éléments ou des forces naturelles est pour nous la cause. — Il peut, évidemment, s'en servir pour nous punir de nos péchés ou nous mettre à l'épreuve. Il peut aussi se borner à les permettre, c'est-à-dire à ne point les empêcher, s'étant fait une règle de laisser habituellement le monde matériel obéir à ses lois propres et la nature suivre son cours normal.

On peut s'en rendre compte par ce rapide exposé : bien des choses nous arrivent, soit favorables, soit défavorables, dont personne ici-bas ne pourrait dire avec certitude que Dieu les veut, dans le sens rigoureux du mot.

Mais il est temps d'en venir à la pratique et de dire quelle conformité nous devons témoigner aux volontés divines.

II

La conformité aux volontés divines, telle que Notre-Seigneur et les saints l'ont pratiquée, comprend trois degrés principaux. — A son degré inférieur, elle affecte la conduite et l'amène à faire ce que Dieu veut. C'est la résignation, l'obéissance, la conformité *de l'acte*. — A son second degré, elle persuade l'intelligence et lui fait comprendre les raisons par lesquelles la volonté divine se justifie. C'est la conformité *de l'esprit*. — A son degré suprême, elle descend vers la partie sensible de l'âme, lui fait apprécier l'excellence des volontés divines et les lui fait aimer. C'est la conformité *du cœur*. — Rappelons rapidement que Dieu *a droit*, pour ses volontés, *à ce triple hommage* de l'action, de l'esprit et du cœur.

1. Nous devons accomplir ce que Dieu veut parce qu'il jouit sur nous d'une autorité souveraine.

L'autorité confère toujours à celui qui la possède

le droit de commander, c'est-à-dire d'imposer sa volonté. Ce droit constitue son essence même. L'autorité qui en serait privée serait parfaitement illusoire. Elle n'aurait rien de réel. — Le droit de commander, dans le supérieur, a pour corollaire dans l'inférieur le devoir d'obéir, c'est-à-dire de soumettre sa volonté. — Or, tout ce qui peut donner à un être autorité sur d'autres, contribue à donner à Dieu toute autorité sur nous. Il réunit ensemble, et dans une mesure qui dépasse toute limite, les droits du père, les droits de l'acheteur, les droits du sauveur, les droits du bienfaiteur, les droits issus des promesses d'obéissance, le droit même du plus fort. Sa volonté s'impose donc à nous à titre plus rigoureux qu'aucune autre. La première de toutes les lois auxquelles nous sommes soumis, je veux dire la plus rigoureuse, la plus sacrée, la mieux fondée en raison, nous prescrit d'obéir à Dieu. Cette obligation figure, comme dit le Psalmiste, « *en tête même du livre* » dans lequel sont écrits nos devoirs : « *in capite libri.* » (Ps. XXXIX, 9). Nous sommes ainsi liés non seulement par celles des volontés de Dieu qui sont exprimées dans la loi divine, mais par toutes les autres, quelles qu'elles soient. A partir du moment où elles nous sont connues, nous devons nous y soumettre. Ce sont des commandements de Dieu supplémentaires, aussi dignes d'obéissance que ceux dont nous lisons le texte dans le Décalogue ou dans l'Evangile.

Je dois l'ajouter pour éviter toute exagération : Dieu accepte parfaitement, quand ses volontés paraissent nous imposer quelque charge redoutable ou de douloureux sacrifices, que nous lui demandions de modérer et même de retirer ses exigences. Quand, au jardin de Gethsémani, Notre-Seigneur l'a supplié, par trois fois, d'éloigner son calice, s'en est-il offensé ? Point du tout. Il a même répondu à ses instances par l'envoi d'un ange consolateur. Il fera, espérons-le, un aussi bon accueil à nos prières. Peut-être même nous épargnera-t-il mieux qu'il n'a épargné son propre Fils.

Aussi bien, Dieu permet aux hommes que l'adversité menace, de faire, pour s'y soustraire, ce dont ils sont capables. Vous pourrez donc, si vous êtes menacés d'une ruine, travailler à rétablir vos affaires ; si vous êtes exposés à une maladie, prendre les précautions ou les remèdes utiles ; si vous vous apercevez des manœuvres d'un ennemi, faire votre possible pour assurer leur échec. Non seulement vous avez le droit de vous défendre contre les assauts de la mauvaise fortune, mais la charité que vous vous devez à vous-mêmes vous en impose le devoir. Cependant, du jour où les événements dont vous avez peur se seront accomplis, il faudra les supporter saintement et sans murmure. Le temps sera venu, pour vous, d'accepter ou tout au moins de subir ce que vous n'aurez pas pu empêcher, de pratiquer la résignation chrétienne, de faire enfin ce que Dieu attend des hommes, quand ils deviennent les victimes du malheur.

2. Mais ce serait peu de chose, pour nous, de nous plier, en fait, sous la volonté divine, si nous la tenions pour déraisonnable et injuste. Elle mérite, et dans ses *ordres* et dans ses *permissions,* l'approbation et la conformité de l'esprit.

Je le rappelais tout à l'heure : nous sommes naturellement portés à trouver bons les événements qui nous plaisent ou nous favorisent. Cette tendance s'explique aisément. L'utile et l'agréable se parent volontiers, à nos yeux, des couleurs du bien. — Il nous est plus difficile d'en penser autant des faits qui, dans une mesure quelconque, offensent nos idées ou nuisent à nos intérêts. Pourtant, Dieu ne peut pas gouverner la création suivant nos préférences et dans l'unique but de les satisfaire. Il doit s'inspirer de vues plus élevées, obéir à des règles mieux motivées, poursuivre des fins plus importantes et plus capables de procurer le bien général. — Quelles sont ces vues ? Quelles sont ces règles et ces fins, particulièrement dans celles de ses volontés dont nous nous offensons ? Nous ne les connaîtrons bien que quand il nous les dira lui-même dans les révélations du Paradis. Peut-être, cependant, si nous voulions réfléchir, en devinerions-nous assez pour nous expliquer qu'il veuille ce qu'il veut ou permette ce qu'il permet.

Ainsi, il importe au bon gouvernement du monde que Dieu puisse distribuer comme il le croit juste les épreuves, les encouragements et les avertissements, les châtiments et les récompenses. Il y a là, pour lui, un droit inhérent à sa souveraineté et dont l'usage ne relève que de sa propre sagesse. Il n'est permis à personne de contrôler, en cette matière, ou de critiquer sa manière d'agir. — Voilà déjà une catégorie nombreuse d'événements dans lesquels nous devons respecter sa liberté.

Il importe au bon gouvernement du monde que les lois naturelles reçoivent, habituellement du moins, leur pleine exécution. Le miracle, qui déroge à ces lois, ne peut être qu'une exception. S'il se produisait à tout instant et à tout propos, l'univers deviendrait bien vite un chaos. — Dieu a donc raison, quand il laisse la négligence, l'incapacité, les maladresses, conduire certains hommes au malheur, malgré leurs vertus ; et le talent, le travail, le savoir-faire, conduire d'autres hommes à la prospérité, malgré leurs vices.

Il importe au bon gouvernement du monde que Dieu conserve au bien et au mal leur qualité morale respective et laisse à tous une entière liberté de choisir entre les deux. — Il ne faudra donc point exiger de lui que les justes soient toujours récompensés ici-bas, ni les méchants toujours punis. Avec nos vues étroites, nous trouverions équitable qu'il en fût ainsi. Tous les humains, pensons-nous, en seraient portés à devenir meilleurs. C'est vrai. Mais le bien accompli sous cette impulsion y perdrait sa valeur. On ne le ferait plus par conviction, par devoir, par amour de Dieu. On le ferait par intérêt. Il deviendrait ainsi un simple et vulgaire moyen de parvenir à la fortune.

Il importe au bon gouvernement du monde que Dieu tienne compte, avant de frapper ses ennemis,

des probabilités de relèvement qu'ils peuvent lui offrir et des intercessions qui se produisent en leur faveur. S'il avait jeté Madeleine en enfer au temps de ses désordres, l'Eglise compterait une grande sainte de moins. Elle compterait aussi un grand Docteur de moins, s'il en avait fait autant d'Augustin dans sa jeunesse, malgré les prières et les larmes de sa mère. — Vous accepterez donc qu'il patiente avec les pécheurs, soit en attendant leur conversion, soit par égard pour ces anges de piété, mères, sœurs, épouses, jeunes gens ou jeunes filles, qui vivent à côté d'eux et ne cessent d'intercéder pour eux.

Ces quelques réflexions justifieront devant vous, je l'espère, l'action divine dans la plupart des circonstances où vous êtes tentés de la blâmer. Les autres, soyez-en sûrs, ont aussi leur explication. Dieu est irréprochable dans toutes ses voies, et sa Providence ne prend aucun parti qui ne soit équitable et fondé en raison.

3. Enfin, il faut ajouter à l'égard des volontés divines la conformité du cœur à celle de l'esprit et à celle des œuvres. Cette conformité du cœur consiste à les aimer.

Oui, les volontés de Dieu sont dignes d'être aimées. Elles ont toujours en vue un but digne d'amour. C'est vrai des commandements : ils prescrivent le bien. C'est vrai des conseils : ils invitent au mieux et même au plus parfait. C'est vrai des épreuves : elles portent aux grandes vertus et donnent aux âmes l'occasion de montrer leur valeur. C'est vrai aussi des accidents que la Providence permet. On l'a dit avec raison : « Dieu, qui est bonté par essence, ne permettrait pas à la douleur de vivre un seul jour, si elle ne devait que nous faire souffrir [1]. » Dieu ne frappe pour frapper que quand il jette les maudits en enfer. Tous ses autres coups, même les plus sévères, veulent être utiles et s'inspirent d'un sentiment de miséricorde. Il frappe, comme un père qui punit, pour retirer ses enfants du mal ou les ramener au bien. Il frappe, comme l'artiste qui sculpte un chef-d'œuvre, pour créer une beauté ou supprimer une laideur. Il frappe, comme le conducteur d'un attelage, pour réveiller le coursier qui s'endort et lui donner l'élan nécessaire à surmonter les obstacles. Il frappe, comme le pasteur d'un troupeau, pour ramener dans le chemin la brebis attirée vers des pâturages interdits. Parfois même il frappe pour préparer aux grandes fonctions ou aux grandes fortunes. L'ancien Joseph serait-il devenu le maître de l'Egypte et le sauveur de son peuple, s'il n'avait d'abord été vendu par ses frères, réduit en esclavage, calomnié, jeté en prison ? — Il faut ajouter que Dieu n'envoie ou ne permet aucune douleur sans donner en même temps les grâces dont on aura besoin pour la supporter, la sanctifier, en comprendre les leçons, en tirer profit, en faire sortir un plus grand bien. — Enfin, ces maux apportent toujours avec eux, de la part des puissances célestes, les commisérations, les assistances et les consolations promises à ceux qui souffrent.

Tout cela, je le répète, mérite d'être aimé. Celui qui souffre ne s'en rend pas toujours compte. Qu'il le croie cependant, par un effort de foi ! C'est ma conviction que l'homme le plus maltraité par les événements, celui dont les infortunes sont les plus douloureuses et semblent les moins justifiables, quand il sera en Paradis, quand les raisons pour lesquelles Dieu l'a traité comme il le fait lui seront révélées, les trouvera bonnes et très bonnes. Il s'en voudra des plaintes qui lui auront échappé. Il applaudira au mystère de ses douleurs. Il s'enthousiasmera de l'art avec lequel Dieu les a fait servir à ses destinées. Il remerciera éternellement la bonne Providence de les avoir voulues ou permises... S'il doit prendre, là-haut, ces sentiments et les conserver dans les siècles des siècles, pourquoi ne les aurait-il pas dès la vie présente ? Qu'il s'abandonne donc, en toutes choses, aux volontés divines ; qu'il leur fasse crédit ; qu'il reste persuadé qu'en confiant à Dieu ses destinées il les met entre les mains d'un père, d'un bon père, du plus aimant et du plus dévoué de tous les pères !

* * *

En terminant cet entretien, je crois devoir dire qu'il ne nous est pas toujours bon de discuter longuement avec nous-mêmes à quel degré Dieu a voulu, ou non, les événements par lesquels nous passons. Ces discussions donneraient souvent lieu à des tentations difficiles à vaincre. Et puis, comme il s'agit de faits accomplis, elles sont oiseuses et à peu près inutiles. Au lieu donc de nous demander, sans peut-être pouvoir répondre, si ce qui s'est produit répond aux desseins de Dieu, adressons-nous plutôt cette autre question : « Etant donné ce qui est arrivé, qu'est-ce que Dieu veut que nous fassions ? » Cette question s'impose ; car, même quand le Très-Haut n'a point voulu un événement, il veut les devoirs qui en découlent. L'étude de ces volontés concernant non plus le passé, mais l'avenir, non plus la cause des faits, mais les obligations auxquelles ils donnent naissance, sera toujours bonne et salutaire, toujours facile, toujours féconde. Elle nous éclairera sur les devoirs propres aux nouvelles conditions d'existence qui nous sont faites. Elle nous sortira de la région des rêves pour nous faire vivre dans la réalité vraie. Elle nous mettra à même de tirer de cette réalité tout le profit dont elle est susceptible. Elle nous amènera peut-être aussi à dire plus volontiers ce *fiat* qui nous demande un effort si douloureux, mais qui, pour cela même, doit nous être si utile et nous assurer tant de mérite. Ainsi soit-il !

[1] Mgr Darboy, *L'Imitation de J.-C.*, livre I, ch. 12.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 5 octobris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 13 octobre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Lectures pour une Neuvaine en faveur des âmes du Purgatoire. — IV. Durée des souffrances du purgatoire, 433. — V. Quelles sont les âmes passibles du purgatoire, 434. — VI. Nous pouvons les soulager, 436. — VII. Nous le devons, 437. — VIII. Reconnaissance des âmes du purgatoire, 438. — IX. Fruits de la dévotion aux âmes du purgatoire, 440.

Sermon pour l'Adoration perpétuelle. — La royauté de Jésus-Christ, 441.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — VII. L'école des Catacombes, 443.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LVIII. La force chrétienne : Pas de respect humain, 445.

LECTURES POUR UNE NEUVAINE EN FAVEUR DES AMES DU PURGATOIRE

4e Jour

DURÉE DES SOUFFRANCES DU PURGATOIRE

Les peines infligées par la justice de la terre sont la conséquence logique, naturelle, des fautes commises. Ceux qui contreviennent aux lois humaines contractent la nécessité de subir les divers châtiments édictés par elles. N'ont-elles pas pour objet immédiat de garantir et protéger les droits respectifs de chacun, d'empêcher les abus, de réprimer les délits, de maintenir l'ordre, la paix et la tranquillité, et partant de sauvegarder l'intérêt général de la société ? A cette fin, combien de sujets (les plus coupables) qui paient de leur tête sur l'échafaud ! Combien qui ont la vie sauve, mais doivent la passer toute entière dans les cruels déboires d'un long et pénible exil ! Combien ne se trouve-t-il pas de citoyens qui, condamnés à des peines aussi rigoureuses, mais temporaires, conservent le légitime espoir de les voir finir un jour ! Combien encore dont la peine ne se compte point par perpétuité d'existence, ni même par années, mais bien par mois, par jours et même par heures, selon qu'il a été statué par la justice humaine sur la gravité des fautes ! D'où l'on voit que la diversité des peines découle effectivement de la violation plus ou moins grave des lois.

Mais s'il en est ainsi dans l'ordre naturel, en serait-il autrement de la justice de Dieu, dont celle de la terre n'est qu'une faible image ? — Celui qui enfreint les lois divines d'une manière plus réfléchie, mérite par le fait un châtiment plus grand, quant à la durée, et que Dieu, législateur suprême, se réserve le soin d'infliger en ce monde ou en l'autre. A lui seul, Maître souverain de toutes choses, appartient le droit exclusif de punir ou de récompenser. Dès l'origine, Dieu créa l'homme libre, mais malheureusement il ne tarda pas à abuser de cette belle prérogative. Quelle fut la triste conséquence de sa désobéissance ? Il devint ennemi de Dieu, sujet à l'ignorance, au penchant au mal, à l'aiguillon de la concupiscence, à toutes les misères de la vie et à la mort. Tel fut le premier acte de justice exercé par Dieu à l'égard de sa créature rebelle. Dans la suite des temps, l'homme n'a-t-il pas continué à abuser, trop souvent hélas ! de sa liberté, pour outrager son Créateur, en foulant aux pieds ses saintes lois ? Dans un pareil état de récidive coupable et de révolte diabolique, l'homme mériterait-il autre chose que la mort en cette vie et l'enfer dans l'autre, comme châtiment de ses crimes ? Mais Dieu est bon et miséricordieux ; voilà pourquoi il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive.

Si donc il arrive que l'homme coupable rentre en lui-même, qu'il reconnaisse ses torts et se mette en mesure de les réparer par une sincère pénitence, il échappe certainement alors aux terribles coups de la rigoureuse justice de Dieu, qui l'avait auparavant condamné au supplice éternel. Dieu laissant, pour ainsi dire, dormir ses vengeances, une condition nouvelle est faite à l'homme. Ayant évité la peine éternelle par son repentir et sa pénitence, il se trouve en présence d'une double fin : le ciel ou le purgatoire ; le ciel pour toujours, si la justice divine a trouvé cette âme assez pure pour y être admise ; le purgatoire pour un temps, s'il lui reste encore quelque peine à expier. C'est ce que nous confirme le grand Bossuet *(Médit. sur l'Evangile) :* « Les fautes vénielles apportent un si grand obstacle à l'union parfaite avec Jésus-Christ que si on mourait avant de les avoir expiées, la vision béatifique en serait retardée, et peut-être *durant plusieurs siècles.* » Que si Judas Machabée fait offrir des sacrifices pour les péchés des morts, afin qu'ils soient délivrés ; si Tertullien, en parlant d'une veuve, dit qu'elle prie pour son époux ; si S. Epiphane affirme que les prières faites pour les morts leur sont utiles ; si S. Augustin a prié et fait prier pour sa mère, Monique ; si l'Eglise dès le commencement du christianisme n'a jamais cessé d'offrir le saint sacrifice de la messe pour les morts ; qui pourrait révoquer en doute que le purgatoire n'est qu'un lieu d'épreuve temporaire ?

Combien de temps doivent durer ces peines ? — Ah ! c'est bien le cas de nous écrier ici avec l'Apôtre : « O mon Dieu, que vos jugements sont incompréhensibles et vos voies impénétrables ! » (Rom., XI, 33). Pouvons-nous, en effet, mettre des bornes à la miséricorde de Dieu, ainsi qu'à sa bonté infinie ? La justice divine doit prendre son temps ; mais nous ne pouvons déterminer jusqu'à quel point elle peut s'accorder avec la miséricorde. Qu'est-ce d'ailleurs que l'espace de mille ans devant Dieu ? Pas plus qu'un jour, dit le prophète, pas plus que le jour d'hier qui n'est déjà plus : *Mille anni ante oculos tuos, tanquam dies hesterna quæ præteriit.* (Ps. LXXXIX, 4). Mille années de purgatoire, ce n'est donc qu'un jour comparé à l'éternité bienheureuse. Comme il n'est point donné à notre faible intelligence de peser l'intensité de la peine temporelle que chacun peut avoir à expier en partant de ce monde, il suit que nous ne pouvons pas

assigner des limites au temps que les âmes demeurent dans le purgatoire. Une âme juste n'y passe peut-être que quelques heures; mais un pécheur dont la vie n'aura été qu'une longue chaîne d'iniquités et qui mourra sans avoir fait la moindre pénitence, doit nécessairement subir une plus longue expiation.

O mon Dieu, que ce temps d'épreuve, connu de vous seul, doit paraître long pour les âmes souffrantes !

Exemple

S. Bernard, qui a écrit la vie de S. Malachie, évêque d'Armagh en Irlande, rapporte le fait suivant [1] :

S. Malachie avait une sœur, qui mourut ayant mené une vie mondaine. Après avoir pendant longtemps recommandé son âme à Dieu dans la célébration du saint sacrifice de la messe, le Saint avait cessé de prier. Une nuit, il entendit une voix lui dire que sa sœur se trouvait dans la cour du couvent, et qu'elle se plaignait d'une voix lamentable qu'elle avait été laissée sans nourriture pendant trente jours. Il s'éveilla et comprit ce que cette vision signifiait. Car, recueillant ses souvenirs, il se rappela que depuis trente jours il avait cessé de célébrer la sainte messe pour l'âme de sa sœur. Il pria donc de nouveau, et tous les jours il offrit pour elle ou fit offrir le saint sacrifice.

Peu de temps après sa sœur lui apparut, se tenant sur le seuil de l'église, qu'elle ne pouvait franchir. Elle était vêtue d'une robe de couleur sombre. Le Saint ayant continué ses prières, elle lui apparut une seconde fois au milieu de l'église, mais vêtue d'une robe moins sombre. Elle ne pouvait approcher de l'autel.

Enfin, après quelques jours, elle lui apparut une troisième fois. Elle était vêtue d'une robe éclatante comme la neige, au milieu d'une troupe d'esprits bienheureux.

S. Bernard, qui raconte cette vision, ajoute : « S. Malachie avait ouvert la porte du ciel à celle qui ne pouvait y pénétrer encore par ses mérites. Il avait fait à Notre-Seigneur une douce violence, mais c'est vous, ô bon Jésus, si riche en miséricorde, qui en étiez l'auteur, en lui inspirant d'offrir le puissant et divin sacrifice de l'autel. »

Prière

O Seigneur mon Dieu, qui par un acte de votre bonté infinie rendez les saints participants de votre gloire, acceptez, je vous en supplie, dans ces éternelles suavités les âmes du purgatoire ! Délivrez-les de leurs cruels tourments et daignez, au nom de la couronne d'épines qui ceignit votre tête sacrée, au nom de la sollicitude avec laquelle vous cherchait votre très pieuse Mère, quand vous vous dérobâtes pendant trois jours à sa présence, au nom de la vive charité avec laquelle le prophète Elie s'intéressa à votre honneur, et par l'intercession et les mérites de tous les autres saints prophètes, daignez user, Seigneur, de miséricorde en faveur de ces âmes souffrantes ! Ayez pitié de ceux qui suivent la voie de la perdition, afin qu'ils puissent rentrer dans votre amitié, et veuillez m'accorder la grâce que je vous demande pendant cette neuvaine, afin que tout soit pour votre plus grande gloire. Ainsi soit-il.

Pater... Ave... De profundis...

[1] *De vita S. Malachiæ Liber*, cap. V.

5e Jour

QUELLES SONT LES AMES PASSIBLES DU PURGATOIRE

Si l'enfer est pour ceux qui commettent des fautes graves, dit S. Paul, comme les fornicateurs, les idolâtres, les adultères, les efféminés et leurs complices, les assassins, les voleurs, les avares, les médisants, les rapaces, etc. (I Cor., VI, 9), qui meurent sans avoir fait pénitence de leurs iniquités ; si le ciel devient le partage des âmes qui, dès cette vie, ont entièrement satisfait à la justice divine pour toutes leurs fautes graves ou légères ; le purgatoire doit nécessairement recevoir celles qui, en mourant, n'ont que des péchés véniels à expier.

Que faut-il entendre par péché véniel ? Ce mot dérive du latin *venia* qui veut dire *pardon*. Il peut donc signifier à la fois toute faute même grave, mais préalablement remise par la pénitence, aussi bien que les écarts légers de la créature, soit vis-à-vis de Dieu son créateur, soit à l'égard du prochain, soit envers soi-même, comme, par exemple, une pensée inutile, une parole oiseuse, une légère sensualité, une distraction volontaire dans la prière, une faible aversion pour son prochain, une molle indolence dans la pratique des bonnes œuvres, une impatience peu importante dans l'adversité, etc. Toutes ces fautes ne donnent point la mort à l'âme, à l'instar du péché mortel, mais affaiblissent en elle la vie de la grâce et la rendent digne des peines temporelles en ce monde ou en l'autre.

Moïse et Aaron nous en fournissent un exemple. Ils tombent tous les deux dans une légère incrédulité ; Dieu leur pardonne bientôt cette faute ; mais ni l'un ni l'autre n'eut le bonheur de conduire son peuple dans la Terre promise. Aaron mourut sur la montagne de Hor, et Moïse sur le mont Nébo. (Num., XX, 29 ; Deut., XXXIV, 5). — David avait péché par adultère, il s'était rendu coupable de meurtre sur la personne d'Urie. Ses fautes lui sont pardonnées par la sincère et rigoureuse pénitence qu'il s'imposa ; et cependant, il fut sévèrement puni par la mort de son fils, que Dieu lui enleva à la fleur de l'âge. (II Reg., XII, 18). — Voilà de quelle manière Dieu peut châtier, dès cette vie, les âmes qui n'ont que des fautes vénielles à expier.

Mais s'il ne plaît pas à la justice divine de les punir en ce monde, comme Aaron, Moïse et David, si ces personnes viennent à mourir sans avoir entièrement soldé cette peine temporelle, soit qu'elle résulte de fautes graves mais remises par la pénitence, soit qu'elle consiste en quelques péchés véniels en eux-mêmes, quelle sera la destination nouvelle de ces âmes en l'autre vie ? Ce ne peut être le ciel, car il n'y a dans ce séjour ni pleurs ni

amertume (Apoc., xxi, 4). Ce ne sera pas l'enfer, où les supplices ne seraient point proportionnés aux fautes, dès lors qu'ils sont éternels. Ces âmes ne peuvent donc qu'être condamnées au purgatoire, puisque c'est là seulement qu'elles trouveront le châtiment proportionné à leurs fautes légères et vénielles. Une autre raison est encore celle-ci : une âme entachée de péchés véniels peut faire des actions se rapportant habituellement, sinon actuellement, à la gloire de Dieu, puisqu'elle conserve la charité qui établit des rapports habituels avec Dieu. Comme ces péchés véniels ne détruisent pas l'ordre qui nous rattache à la fin dernière, il suit qu'une telle âme ne mérite pas une peine éternelle, mais seulement une peine temporelle, étant donné que sa faute ne fait qu'empêcher simplement les actes et le développement de la charité, mais ne tue pas celle-ci.

Or comme il est rare qu'une âme paraisse devant Dieu en état de parfaite justice, c'est-à-dire sans avoir à expier ou des fautes graves, mais dont elle a obtenu le pardon par la pénitence, ou des fautes sans gravité, de légères imperfections ; il suit qu'elle doit le plus souvent aller se purifier dans le purgatoire avant d'entrer dans la gloire du ciel. Quel est donc le chrétien qui ne compterait pas plusieurs des siens dans ces terribles souffrances, qui ne diffèrent de celles de l'enfer que par rapport à la durée ?

Approchez donc et reconnaissez-les ! — Enfants, voilà l'âme de votre père, voilà celle de votre mère, qui après Dieu vous ont donné la vie, et à qui vous devez tout ce que vous possédez. Peut-être souffrent-ils, ces parents infortunés, pour vous avoir trop aimés, pour avoir été trop faibles, pour avoir fermé les yeux sur tous vos défauts. Oh ! s'ils souffrent à cause de vous, ne leur refusez pas du moins votre assistance. Le Seigneur ne nous ordonne-t-il pas d'honorer toujours notre père et notre mère ? « Ayez pitié de moi ! » — « Ayez pitié de moi ! » telle est la voix de votre femme, de votre mari, de votre fils, de votre fille, de vos parents, de vos amis ! Hélas ! leurs cruelles souffrances ne nous disent-elles pas bien haut l'obligation qui nous incombe à tous de connaître et d'employer les moyens propres à leur venir en aide ? Ah ! laissons-nous attendrir sur leur sort malheureux, et cherchons soigneusement quelles sont les œuvres qui peuvent leur procurer quelque adoucissement dans cette douloureuse épreuve du purgatoire !

Exemple

Sainte Perpétue, à l'âge de 22 ans, après avoir été séparée de sa famille et de son premier enfant qu'elle nourrissait de son lait, fut jetée dans les fers à Carthage, en l'an 203. Elle n'en sortit que pour être conduite au supplice avec ses compagnons, parmi lesquels se trouvait Félicité, une jeune esclave. Sainte Perpétue, une des saintes les plus célèbres des premiers siècles de l'Eglise et dont le nom figure au Canon de la messe, raconte une vision qu'elle eut dans sa prison [1].

« Un jour que nous étions tous en oraison, il m'arriva de prononcer le nom de Dinocrate, ce qui me parut extraordinaire, son nom ne m'étant pas venu dans l'esprit. Je donnai quelques larmes à son malheur, et je compris que je pouvais et devais prier pour lui. Je le fis donc avec ferveur, gémissant en la présence de Dieu. La nuit suivante, il me sembla voir Dinocrate sortir d'un lieu ténébreux, où se trouvaient plusieurs autres personnes. Une soif brûlante le dévorait ; son visage était pâle et défiguré, et on y voyait encore l'ulcère qu'il avait en mourant.

« Ce Dinocrate était mon frère, qu'un horrible cancer avait enlevé de ce monde à l'âge de 7 ans. C'est pour lui que j'avais prié. Il me semblait qu'il y avait une grande distance entre lui et moi, et que nous ne pouvions approcher l'un de l'autre. Près de lui était un bassin plein d'eau, mais plus élevé que la taille d'un enfant ; et il faisait de vains efforts pour y atteindre afin d'étancher sa soif, ce qui m'affligeait extrêmement. Je m'éveillai et connus que mon frère était dans la peine ; mais j'espérai pouvoir le soulager, je priai donc pour lui nuit et jour, demandant à Dieu avec larmes qu'il daignât m'exaucer. Je continuai jusqu'au moment où l'on nous transféra dans la prison du camp ; car nous étions destinés aux spectacles qui devaient se donner dans le camp, à la fête du César Géta.

« Le jour où nous fûmes dans les ceps (instruments de supplice), j'eus une autre vision. Ce même lieu obscur, d'où j'avais vu sortir Dinocrate, me parut très éclairé. Dinocrate était bien vêtu, et on n'apercevait plus sur son visage que la cicatrice de la plaie causée par le cancer. Les bords du bassin étaient abaissés, et l'enfant pouvait atteindre facilement jusqu'à l'eau ; il y avait même sur le rebord une coupe d'or remplie. Lorsque Dinocrate eut étanché sa soif, il alla jouer, comme font les enfants. Je m'éveillai, et je compris qu'il avait été délivré des peines qu'il endurait. »

S. Augustin parlant de cette vision que sainte Perpétue avait eue quelques jours avant son martyre, nous dit que Dinocrate avait reçu le baptême ; mais qu'il avait sans doute souillé ensuite son innocence, ou par quelque mensonge, ou par quelqu'une de ces fautes légères dans lesquelles les enfants peuvent tomber, si l'on n'exerce sur eux une continuelle vigilance [1].

Prière

O mon Souverain Seigneur et Maître, qui pouvez et voulez user de miséricorde, au nom des pas pénibles que vous fîtes en portant la croix sur vos délicates épaules ; au nom des vives douleurs de Marie, votre Mère, lorsqu'elle vous rencontra tout couvert de poussière, de sueur et de sang sur le chemin du Calvaire ; au nom de la foi de votre apôtre S. Pierre, votre vicaire, à qui vous donnâtes le pouvoir d'absoudre dans le ciel ceux que lui et ses successeurs absoudraient sur la terre, et par l'intercession et les mérites de tous vos apôtres et

[1] *Acta Sanctorum*, t. I de mars, p. 633.

[1] *De anima et ejus origine*, lib. I, c. 10 ; lib. III, c. 9,

disciples, daignez, je vous en supplie, avoir pitié des filles souffrantes de votre Eglise, les âmes du purgatoire ! Brisez les chaînes qui les retiennent captives dans les peines, afin qu'elles puissent jouir de la gloire du ciel ! Délivrez, Seigneur, ceux qui vivent dans l'état de péché mortel, et accordez-moi pendant cette neuvaine ce que je sollicite pour votre plus grande gloire. Ainsi soit-il.

Pater... Ave... De profundis...

6e Jour

NOUS POUVONS SOULAGER LES AMES DU PURGATOIRE

L'homme voyageur sur cette terre d'exil a seul la faculté de mériter ou démériter, suivant le bon ou mauvais usage qu'il fait de sa liberté. Il est donc évident que les âmes du purgatoire, ayant atteint leur fin, ne jouissent plus de cette liberté dont elles se trouvaient gratifiées durant leur vie mortelle. De là vient pour elles l'impossibilité absolue de faire aucune œuvre méritoire, capable de les soulager dans leurs cruelles souffrances. Elles se souviennent bien de ces jours bénis où Dieu leur était favorable. Oh ! si elles pouvaient revenir sur la terre, avec quelle assiduité elles observeraient ponctuellement les commandements de Dieu et de l'Eglise ! avec quel soin elles fuiraient le péché et toutes ses occasions ! avec quel zèle elles pratiqueraient la vertu ! avec quelle exactitude elles expieraient leurs fautes de n'importe quelle espèce, afin d'entrer immédiatement après la mort dans la céleste Jérusalem ! Mais hélas ! regrets trop tardifs, vaines plaintes, inutiles désirs ! Leurs jours sont passés : *Dies mei transierunt.* (Job, XVII, 11). C'est donc vers les fidèles de la terre qu'elles tournent leurs regards. Comme elles n'ont pas de voix pour se faire entendre, elles empruntent celles de l'Eglise et de ses ministres pour nous dire : « *Miseremini, miseremini...* Ayez pitié de nous, vous du moins qui étiez nos amis, parce que la main du Seigneur s'est appesantie sur nous. » (Job, XIX, 21).

Ces paroles nous indiquent d'où leur doit arriver le secours charitable et bienfaisant qu'elles ne cessent de réclamer à grands cris. Leurs parents, frères ou amis qui vivent sur la terre, peuvent seuls leur procurer quelque soulagement, et opérer même leur délivrance. Dieu qui aime ces âmes, parce qu'elles sont destinées à le posséder un jour, n'a point voulu dans sa bonté infinie qu'elles restassent ensevelies dans ces peines, sans adoucissement ni consolation. Il a mis entre les mains des fidèles des moyens puissants et efficaces de soulager ces âmes souffrantes. Ces moyens sont, d'après l'enseignement de l'Eglise au Concile de Florence [1], les suffrages des vivants, le saint sacrifice de la messe, les prières, les jeûnes, les aumônes, les indulgences et toutes les autres œuvres de piété.

D'ailleurs, cet usage d'apaiser ainsi la justice de Dieu et de soulager les morts, n'est pas nouveau, puisqu'il existait déjà et se pratiquait avant Notre-Seigneur : témoin le sacrifice offert pour les soldats de Judas Machabée tués dans le combat contre Gorgias. Mais depuis la mort du Rédempteur, le sacrifice que l'Eglise offre à Dieu est un sacrifice d'une valeur bien plus précieuse, parce que c'est le sang de l'Homme-Dieu, le sang qui efface les péchés, non seulement des vivants, mais des morts. A la sainte messe, en effet, c'est Jésus-Christ lui-même qui s'immole à Dieu son Père par l'entremise des prêtres, ses représentants sur la terre. Aussi bien, S. Cyrille nous dit : « Nous croyons fermement que les âmes souffrantes, pour lesquelles on offre le saint sacrifice de la messe, sont soulagées. » S. Chrysostome : « Ce n'est pas en vain que les Apôtres nous ont commandé de faire à la messe une mémoire particulière pour les âmes des fidèles trépassés. » Sainte Monique n'ignorait pas cette vérité, lorsque, sur le point de mourir, elle dit à son fils Augustin et à son frère : « Mes chers enfants, quant au soin de mon corps, que rien ne vous trouble ; ce que je vous demande surtout, c'est que vous vous souveniez de moi à l'autel du Seigneur. » Enfin le Concile de Trente a déclaré comme étant de foi que le saint sacrifice de la messe procure aux âmes du Purgatoire une assistance toute particulière : *Animas polissimum acceptabili sacrificio juvari.*

Les prières accompagnées d'autres bonnes œuvres, et surtout du jeûne et de l'aumône, sont aussi un moyen efficace de soulager ces âmes malheureuses, puisque par ces œuvres nous offrons à Dieu un holocauste parfait. Par l'aumône nous lui consacrons nos biens matériels, par le jeûne nos corps, et par la prière nos âmes. Il y a donc raison d'espérer que ces œuvres faites avec pureté d'intention, contribueront au soulagement des âmes souffrantes. S. Grégoire nous confirme dans cette pensée, lorsqu'il dit en toute vérité que « les jeûnes des vivants sont l'assistance des morts : *Jejunia viventium sunt auxilia mortuorum.* » Et le cardinal Hugo : « Faites l'aumône, et par elle les âmes du purgatoire seront soulagées. » Et S. Léon : « L'aumône est la rédemption des âmes souffrantes. » Enfin S. Augustin : « Il donne le prix de la rédemption d'une âme, celui qui ne cesse de faire l'aumône. »

Voilà pourquoi nous concluons avec S. Bernard : « Levez-vous donc, vous tous chrétiens de la terre, pour secourir, consoler et délivrer les âmes souffrantes du purgatoire. *Surgite in adjutorium illis.* »

Exemple

Une Dominicaine du nom de Marie Villani priait souvent pour les âmes du purgatoire, pour lesquelles elle avait une tendre dévotion. Un jour, elle fut ravie en esprit et conduite dans le lieu de leur supplice. Là, parmi une multitude d'âmes, elle vit celle d'une personne qui, après sa première communion, avait vécu dans la dissipation, la négligence de ses devoirs et l'oubli de Dieu. Elle était plus souffrante que les autres et paraissait toute enveloppée de flammes. Emue d'une grande pitié, la bonne religieuse s'approcha d'elle et lui de-

[1] Decretum pro Græcis.

manda si elle n'éprouvait jamais de soulagement. — « Je suis ici, répondit-elle, depuis de longues années, terriblement châtiée pour mon luxe et mes vanités passées, et je n'ai pas encore obtenu le moindre soulagement. J'avais regardé, à une époque, la prière, la sainte messe, la confession et communion annuelles au temps de Pâques, et tant d'autres devoirs que nous impose la religion chrétienne, comme n'étant d'aucune utilité, et voilà pourquoi le Seigneur a permis que je fusse oubliée de mes amis, de ma famille et de mes enfants, qui selon le mauvais exemple que je leur avais donné, ne font aucune prière pour moi. Tout mon temps, tous mes soins ont été employés à leur acquérir les biens de la terre, à accroître leur fortune. J'en suis, hélas ! tristement récompensée, car on m'abandonne à toutes mes douleurs. »

Marie Villani, vivement touchée de compassion, s'appliqua pendant quelque temps à des œuvres de mortification et de pénitence dans le but de procurer quelque soulagement à cette âme qu'elle avait vue délaissée dans les flammes du purgatoire. Plus tard, cette âme lui apparut pour lui annoncer que ses bonnes œuvres avaient été si agréables à Dieu, qu'il l'avait retirée de cet horrible lieu d'épreuve et l'avait rendue participante du bonheur de la gloire du ciel.

Prière

O très doux Sauveur, soyez sensible à mes prières par lesquelles je vous demande d'user de miséricorde envers les âmes du purgatoire ! Daignez les soulager, Seigneur, au nom de votre corps sacré étendu sur l'arbre de la croix, et par les vives douleurs qu'il ressentit dans toutes ses parties ; au nom de la constance avec laquelle votre Mère bien-aimée, transpercée d'un glaive de douleur, assista à tous vos tourments ; au nom des peines que souffrit S. Laurent sur le gril de son martyre ; au nom des coups cruels et des vives douleurs qu'eurent à supporter pour votre amour tous les autres saints martyrs. Ayez pitié, Seigneur, de ceux qui vivent loin de vous par le péché, relevez-les de leur malheureuse fange, et accordez-moi ce que je vous demande en cette neuvaine pour votre plus grande gloire. Ainsi soit-il.

Pater... Ave... De profundis...

7e Jour

NOUS DEVONS LES SECOURIR

L'obligation de secourir les âmes du purgatoire a ses motifs dans le précepte de la charité évangélique, et dans la voix même de la nature et de la grâce.

N.-S. Jésus-Christ a commandé à ses apôtres : « Aimez-vous les uns les autres. *Hoc est præceptum meum ut diligatis invicem...* C'est à cela qu'on pourra reconnaître que vous êtes mes disciples. » Mais quel devait être cet amour ? Il nous l'apprend lui-même : « Vous aimerez votre prochain comme vous-mêmes, vous lui ferez ce que vous voudriez qu'on vous fît. » Et le Saint-Esprit dit au livre de Tobie : « Ce que vous ne voulez pas qui vous arrive, gardez-vous bien de le faire à autrui. » S. Augustin, fondant pour ainsi dire ces deux passages des Livres Saints en un seul, s'exprime en ces termes : « C'est la règle de la charité que l'homme souhaite à son prochain le bien qu'il souhaiterait pour lui-même, et qu'il évite de lui faire le mal qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît. Voilà ce que c'est qu'aimer votre prochain comme vous-mêmes. » Or, les fidèles trépassés sont aussi notre prochain ; nous devons donc nous intéresser à leur sort malheureux et mettre tout en œuvre pour leur procurer du soulagement. C'est le précepte de la charité évangélique qui nous en fait un devoir strict et rigoureux. Le prophète David n'était-il pas déjà pénétré de cette obligation lorsqu'il disait aux Israélites : *Considera, Israël, pro his qui mortui sunt.* (II Rois, I, 18). Souvenez-vous des fidèles trépassés ! Souvenez-vous dans votre vie de ceux qui sont morts ; car la volonté du Seigneur est que vous soyez oubliés si vous les avez oubliés, que vous soyez secourus si vous avez secouru les autres. Sur cette terre nous devons travailler à effacer nos péchés par la pénitence, à racheter nos dettes, expier nos crimes et assurer notre salut éternel. Or ne tendons-nous pas vers cette fin toutes les fois que nous mettons en pratique le précepte de la charité envers le prochain ? Qui de nous, d'ailleurs, si nous étions à la place de ces âmes malheureuses, ne désirerait qu'on lui procurât quelque adoucissement à ses peines ? Voilà pourquoi Notre-Seigneur nous dit avec juste raison : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-mêmes. On usera pour vous de la mesure dont vous vous serez servis pour les autres. »

Que nous dit la voix de la nature ? Abraham nous en donne un exemple lorsqu'il délivre son frère qui était prisonnier. Judas, voulant détourner ses frères de tuer Joseph, s'écriait : « C'est notre frère ! *Frater enim est !* » A la vue de peines si grandes et si cruelles, quel est celui qui n'aura pas compassion d'un père, d'une mère, d'un fils, d'un époux, d'un parent quelconque, d'un ami ? Quel est le cœur, si ingrat soit-il, qui ne se sentirait pas ému jusqu'aux larmes à la voix douloureuse de ces âmes du purgatoire, qui ne cessent de nous faire entendre leurs plaintes du fond de ces feux dévorants, et de solliciter notre pitié ? *Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos amici mei.* Quel sera l'héritier qui jouissant des biens que ces âmes avaient acquis au prix de leurs sueurs et de leurs fatigues, ne leur viendra pas en aide par quelque pieux suffrage ? Quel est celui qui se refusera à payer cette juste dette en accomplissant ponctuellement les dernières dispositions et volontés de ses testateurs défunts ? Oh ! combien les âmes du purgatoire souffrent de cet oubli coupable, et avec quelle ardeur elles réclament justice au tribunal de Dieu ! « *Domine, vim patior, responde pro me...* O mon Seigneur et mon Dieu, combien je souffre dans ce lieu d'épreuve à cause de l'ingratitude de mes enfants et des négli-

gences de mes héritiers ! Oh ! je vous en supplie, plaidez ma cause auprès d'eux et répondez pour moi ! »

Mais si les âmes du purgatoire ne sont pas toutes nos frères selon la nature, toutes le sont du moins selon la grâce. « Vous êtes tous frères, nous dit le Sauveur : *Omnes vos fratres estis.* » (Mt., XXIII, 8). Nous sommes tous enfants d'un même Père qui règne dans les cieux, destinés au même héritage, sanctifiés par le même baptême, confirmés par le même Saint-Esprit, nourris du même pain céleste, enfants d'une même mère la Sainte Eglise, membres d'un même corps dont Jésus-Christ est la tête. Que si Moïse aima mieux partager le sort des Israélites dans leur oppression que de jouir des délices que lui offrait la cour de Pharaon, parce qu'il professait la même foi, la même religion, l'exemple d'un tel amour sous l'ancienne Loi ne nous fera-t-il pas rougir sous la Loi de grâce ?

Pourquoi S. Anselme priait-il le jour et la nuit pour les trépassés ? A cause de son amour ! Quel motif engageait un noble Romain, nommé Alexis, à prier sans cesse pour son épouse ? L'amour encore ! Qu'est-ce qui animait sainte Gertrude à faire tous les jours une bonne œuvre pour les âmes du purgatoire, sinon l'amour ? Sans cet amour nous ne pouvons plaire à Dieu, fussions-nous plus soumis qu'Abraham, plus chastes que Joseph, plus fidèles que Pierre, plus énergiques dans la foi que les martyrs ; si nous n'aimons pas notre frère, *nihil mihi prodest,* les œuvres ne nous servent de rien. C'est ce que nous confirme l'apôtre S. Jean quand il dit : « Celui qui n'aime pas demeure en la mort » (I Jo., III, 14), c'est-à-dire dans un état de péché mortel qui l'expose à une réprobation éternelle.

Efforçons-nous donc de soulager cette nécessité des âmes du purgatoire ; offrons à cette fin le saint sacrifice de la messe, de sincères confessions, de bonnes communions, des pénitences, des jeûnes, des prières, des aumônes, en un mot tout acte de vertu compatible avec les aptitudes et les moyens de chacun. Que toute bonne œuvre faite en vue de soulager les âmes de nos frères, soit offerte par l'entremise de la glorieuse Vierge Marie, afin qu'elle leur en assure le mérite satisfactoire ! N'est-ce pas d'ailleurs une action sainte et agréable à Dieu de prier ainsi pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés ? *Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.* (II Mac., XII, 46).

Exemple

De même que Dieu, infiniment bon et miséricordieux, nous accorde bien des grâces et des faveurs par l'intermédiaire des âmes qui se trouvent déjà en possession de la gloire du ciel ; ainsi peut-il aussi nous faire sentir la rigueur de sa justice, en nous frappant par quelque fâcheuse éventualité, quelque accident malheureux, si nous manquons à nos devoirs de justice envers les défunts. « Bien mal acquis ne profite jamais, » dit le bon sens populaire. De là résulte que si parfois des épreuves temporelles fondent sur certaines familles, la cause invisible, mais véritable, peut souvent en être la négligence qu'on apporte, en tant qu'héritiers, soit à accomplir ponctuellement les dispositions testamentaires des parents défunts, soit à offrir pour eux quelques pieux suffrages. C'est ce que nous confirme le fait suivant, que j'ai lu dans un vieil auteur :

Il arriva dans la ville de Milan qu'une dame dut se lever pendant la nuit pour donner une médecine à son fils malade. Tout à coup, une ombre effroyable lui apparaît et lui dit, comme pour la rassurer : « Ne t'effraie point ! C'est moi qui ai été le maître de cette maison, et maintenant je viens, Dieu le permettant, pour châtier sévèrement mon fils, parce qu'il a oublié de faire de bonnes œuvres pour le repos et le soulagement de mon âme. » La dame, reconnaissant fort bien cette voix cadavéreuse, lui répond : « Mais nous t'avons toujours recommandé à Dieu ! » L'ombre du défunt reprend : « Si mon fils avait fait ce que j'ordonne dans mon testament, je ne serais déjà plus où je suis, » et elle disparut. Il s'éleva soudainement une violente tempête qui dévasta presque entièrement toutes les propriétés de cette maison.

Prière

Très miséricordieux Seigneur, par vos très saints pieds et mains cloués sur l'arbre de notre vie, et au nom des douleurs de Marie en vous voyant expirer au milieu de si cruelles souffrances ; par l'intercession de S. Grégoire, si pénétré de compassion pour les âmes ; au nom des actes de vertu avec lesquels votre serviteur S. Antoine, abbé, vainquit le malin esprit ; par les mérites de tous les confesseurs et saints anachorètes, je vous supplie humblement de vouloir bien adoucir les vives flammes du feu qui tourmente si cruellement les âmes du purgatoire. Amenez, Seigneur, à une vraie connaissance de leur malheureux état ceux qui vivent en dehors de votre amitié et de votre grâce, afin qu'ils s'efforcent d'y rentrer par une sincère pénitence de leurs fautes. Daignez m'accorder, dans votre miséricorde infinie, la grâce que je vous demande en cette neuvaine pour votre honneur et votre plus grande gloire. Ainsi soit-il.

Pater... Ave... De profundis...

8e Jour

RECONNAISSANCE DES AMES DU PURGATOIRE

Dans le commerce de la vie humaine, les effets se replient naturellement et reviennent vers leurs principes, parce qu'ils sont ordonnés à la fin de l'agent. Or, il est manifeste qu'un bienfaiteur est la cause et le principe du bienfait ; en conséquence, l'ordre naturel exige que celui qui a reçu le bienfait le ramène vers son auteur, selon les convenances et les conditions de l'un et de l'autre. Comment cela s'opère-t-il ? Par une juste compensation, dit S. Thomas, et par de légitimes actions de grâces. — En arrive-t-il autrement entre nous, mortels voyageurs sur cette terre d'exil, et les âmes

bien-aimées du purgatoire ? Elles savent que nous donnons d'autant plus généreusement que nous les aimons davantage. Elles voient non seulement nos œuvres satisfactoires, mais encore elles constituent le principal mobile de tous les sacrifices que nous nous imposons pour leur soulagement. En adoptant de bon cœur les moyens propres à les secourir, n'acquérons-nous pas un droit à une juste compensation de leur part ? Si nous les aimons, elles nous aiment ; si nous prions pour elles, elles prient pour nous ; si nous souffrons, elles souffrent avec nous ; si nous pratiquons des œuvres de satisfaction et de pénitence, elles se disposent à nous payer de retour ; si nous offrons pour elles le saint sacrifice de la messe, elles se trouvent d'autant plus heureuses et consolées qu'elles se rapprochent plus de la gloire du ciel. En un mot, si par nos bonnes œuvres elles parviennent à être délivrées de leurs peines, que ne feront-elles point pour nous ? « Quelle récompense donnerons-nous, disent-elles, à notre libérateur ? *Quam mercedem dabimus ei ?* » (Tob., XII, 2). Quelle récompense sera jamais assez grande pour celui dont la sainteté de la vie nous a mises au comble des joies éternelles ?

Quand Dorcas fut morte, cette femme charitable de Joppé dont il est parlé au ch. IX (36-41) des Actes des Apôtres, on vit de pauvres veuves, tout en larmes, venir trouver S. Pierre pour le supplier d'avoir pitié d'elle, et elles lui montraient les vêtements que leur avait procurés Dorcas. S. Pierre, vivement touché de leurs larmes, se mit en prière et rappela Dorcas à la vie. Ainsi les âmes souffrantes délivrées par nous montreront à Dieu, lorsque nous serons à notre tour dans les mêmes misères, les prières, les messes, les aumônes, les bonnes œuvres que nous aurons offertes pour elles. « Ayez pitié, Seigneur, diront-elles, de ceux qui ont compati généreusement à nos souffrances ; ayez pitié d'eux comme ils ont eu pitié des morts : *Faciat vobiscum Dominus misericordiam, sicut fecistis cum mortuis* » (Ruth, I, 8), et à cette supplication Dieu répondra : « Qu'il soit béni celui qui a eu pitié de vous : *Sit benedictus qui misertus est tui !* » (Ruth, II, 19).

Ce que nous faisons maintenant pour elles, elles le feront alors pour nous. Elles s'efforceront de nous concilier la clémence de Dieu ; elles l'invoqueront sans cesse, comme autrefois les anciens du peuple juif suppliaient le Sauveur d'accorder quelque bienfait au Centenier. « Il en est digne, s'écriaient-ils, car il aime notre peuple. *Dignus est ut hoc illi præstes, diligit enim gentem nostram.* » (Luc, VII, 4-5). Et le Seigneur, touché de l'amour que nous aurons témoigné aux âmes des fidèles défunts, et de leurs supplications à notre égard, nous prouvera sa miséricorde. « Hâtons-nous donc, dit S. Augustin, de prier pour les morts, afin qu'ils se hâtent de prier pour nous, car je ne me souviens pas d'avoir jamais vu que celui qui prie volontiers pour les âmes des fidèles trépassés ait fait une mauvaise mort. »

Bien plus, une fois délivrées des cruelles peines qu'elles ont à endurer dans les sombres cachots du purgatoire, la reconnaissance des âmes pour leurs bienfaiteurs, parents ou amis de la terre, augmente en raison directe du bonheur pur et sans mélange que leur procure la vision béatifique, après laquelle elles avaient si ardemment soupiré. Là, en compagnie des esprits bienheureux, ces âmes chantent les louanges et les gloires de l'Eternel. Elles prient, implorent, intercèdent pour nous auprès du trône de la Majesté souveraine de Dieu, avec d'autant plus de sollicitude et d'amour qu'elles sont rendues plus intimement participantes de la puissance des anges et des saints. Le grand crédit dont elles jouissent ne leur donne-t-il point la certitude de nous obtenir de Jésus-Christ, notre divin Rédempteur, et de sa très sainte Mère, les grâces dont nous avons besoin dans cette vallée de soupirs et de larmes ? En un mot, en tout et partout, elles sont pour nous comme autant de nouveaux anges gardiens, capables de nous inspirer de bonnes et saintes pensées, de nous encourager dans la voie du bien, de nous guider sûrement dans la pratique des vertus chrétiennes sans lesquelles il serait impossible à l'homme de faire son salut.

Exemples

Il est relaté dans la vie de la Vén. Mère Françoise du St-Sacrement, carmélite, que cette sainte religieuse avait une grande dévotion pour les âmes du purgatoire. Pendant la nuit de la Commémoraison des fidèles trépassés, se trouvant malade, elle reçut la visite d'une foule innombrable d'âmes. Pleines de pitié et de compassion pour cette religieuse, ces âmes l'encourageaient à souffrir avec patience et résignation les douleurs de sa maladie, ne cessant de l'appeler, comme d'habitude, leur bien-aimée bienfaitrice. Nonobstant l'intensité de sa fièvre et son extrême faiblesse, la Mère Françoise se trouvait heureuse avec une aussi noble compagnie. Elle s'assied sur son lit, récite Matines et Laudes de l'Octave de tous les saints et des morts. Ces âmes l'accompagnaient dans la récitation de l'office divin et formaient un chœur avec une attention digne des anges. — Voilà combien est utile la dévotion aux âmes du purgatoire et combien elles sont reconnaissantes. Il est certain qu'elles peuvent nous obtenir en retour toutes sortes de biens spirituels et temporels, même en ce monde.

C'est ce que nous confirme encore le fait suivant (II Mac., XV, 12 et suiv.) :

Judas Machabée se trouvait environné et cerné par l'armée puissante de l'impie Nicanor. Que pouvait-il entreprendre avec une poignée de soldats ? Pendant qu'il délibérait, deux saintes âmes lui apparurent dans une vision, celles du grand-prêtre Onias et de Jérémie le prophète. Elles lui dirent, en lui présentant un glaive d'or : « Prenez ce glaive, don sacré de Dieu, par lequel vous vaincrez vos ennemis. *Accipe sanctum gladium munus a Deo, in quo dejicies adversarios.* » Judas, encouragé par ces paroles, ne tarde point à se mettre en marche à la tête de sa petite troupe. Il attaque vivement et met en déroute l'armée ennemie. D'où

lui vient ce triomphe éclatant et ce succès surnaturel ? De ce que, quelque temps auparavant, il avait envoyé à Jérusalem douze mille drachmes d'argent pour des sacrifices en mémoire des morts. (II Mac., XII, 43).

Prière

O mon très aimable Jésus, au nom de votre côté ouvert par la sainte lance ; par les peines et les douleurs poignantes de Marie, votre Mère, lorsqu'elle vous contempla mort entre ses bras ; au nom des vertus et de la force d'âme avec laquelle désirait souffrir votre extatique épouse, sainte Madeleine de Pazzi ; et par les sentiments d'amour et les mérites ensemble de toutes les vierges et toutes les saintes femmes, je vous en supplie, Seigneur, daignez avoir compassion des âmes du purgatoire ! Délivrez-les de ces horribles tourments, afin qu'elles puissent jouir des éternelles délices de votre gloire. Inspirez un véritable repentir à ceux qui ont le malheur de vivre en état de péché mortel, et accordez-moi votre grâce et ce que je vous demande en cette neuvaine pour votre plus grande gloire. Ainsi soit-il.

Pater... Ave... De profundis...

9e Jour

FRUITS DE LA DÉVOTION AUX AMES DU PURGATOIRE

La dévotion aux âmes du purgatoire est une de celles que Dieu a le plus efficacement récompensées et récompense encore tous les jours d'une manière toute providentielle. De nombreux miracles opérés par l'intermédiaire de ces âmes souffrantes en sont la preuve évidente, formelle. C'est ainsi qu'on a vu des âmes combattre en faveur de leurs fidèles dévots dans les diverses tentations et dangers où ils se trouvaient exposés à périr. Combien de pauvres secourus ! Que de prisonniers libérés ! Que de captifs rachetés ! En un mot, Dieu semble se plaire à récompenser par des miracles et autres faveurs ceux qui se vouent à cette charité spirituelle, c'est-à-dire qui ont à cœur de secourir et soulager les âmes bien-aimées du purgatoire.

Que s'il les retient dans les souffrances, en tant que juge souverainement juste, il les aime et se complaît en elles, parce qu'elles sont confirmées en grâce et destinées à être des vases d'honneur et de gloire dans l'éternité bienheureuse.

Il est donc très utile et très salutaire de s'appliquer amoureusement à faire de bonnes œuvres pour procurer à ces âmes souffrantes quelque adoucissement à leurs peines si vives et si amères.

Bien que les fruits qui découlent de cette dévotion soient immenses, nous nous bornerons à considérer les deux principaux. Nous y trouvons une leçon de crainte bien salutaire 1° pour les justes, 2° pour les pécheurs.

1° Leçon de crainte pour les justes. — Dieu essentiellement bon, juste et miséricordieux, aime infiniment les âmes du purgatoire ; mais il exerce sur elles sa divine justice en les tourmentant dans les flammes ; c'est ce qui fait qu'elles soupirent sans cesse vers l'Auteur de tout bien, sans qu'il leur soit donné de jouir de sa vivifiante présence. Elles sont citoyennes du ciel, membres de la famille de Dieu, héritières de Dieu et cohéritières de J.-C.; et cependant il leur ferme l'accès du ciel, il les bannit de sa société sainte.

En méditant cela, qui d'entre les mortels pourra ne pas craindre ? Les saints eux-mêmes n'ont pas été exempts de cette crainte salutaire : sainte Monique, S. Ephrem, S. Grégoire, S. Louis, S. Charles et tant d'autres, malgré la dignité de leur vie, craignaient toujours le purgatoire ; c'est pourquoi ils recommandaient avec tant d'instances qu'après leur mort on priât pour leur âme. Qui de nous pourrait donc ne pas redouter les flammes ardentes de ce lieu d'épreuve ? On disait au Vén. cardinal Bellarmin, sur le point de mourir, qu'il irait droit au ciel ; il répondit : « En vérité, je ne me flatte pas de cette espérance. » Le purgatoire est donc une véritable leçon de crainte pour les âmes justes.

2° Leçon de crainte pour les pécheurs. — Notre divin Sauveur, voyant quelques femmes de Jérusalem le suivre en pleurant sur le chemin du Calvaire, leur fit cette observation : « *Si in viridi ligno hæc faciunt, in arido quid fiet ?* Si l'on traite de la sorte le bois vert, qu'arrivera-t-il du bois sec ? » (Luc, XXIII, 31). Il voulait dire : « Si moi, qui suis un arbre vert, fertile en toute sorte de bonnes œuvres, dois endurer une aussi cruelle oppression, qu'arrivera-t-il aux impies qui, morts par le péché, seront destinés au feu, comme le bois sec ? »

C'est bien la réflexion que doit nous inspirer la pensée des cruelles souffrances du purgatoire. Que si Dieu traite d'une manière aussi effroyable et si terrible ceux qui lui sont plus chers que la prunelle de ses yeux, comment donc punira-t-il ceux qui se déclarent ouvertement ses ennemis jurés ? Que s'il emploie un feu si cruel pour purifier les élus, quel châtiment n'infligera-t-il pas aux réprouvés ? Que si le juste sera à peine sauvé, où osera se montrer l'impie ? *Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt ?* (I Petr., IV, 18). Que si les pieux anachorètes, les épouses fidèles, les vierges pures, les riches généreux, les pauvres résignés, etc., ont besoin d'être purifiés, ne serait-ce pas une folle témérité, une vaine présomption, une espérance insensée de croire que Dieu épargnera ces hommes dont la vie n'est qu'un mélange de corruption, de scandales, d'injustices, de mensonges, d'iniquités de toutes sortes ? Quel sera leur sort ? S'ils meurent en dehors de la grâce de Dieu, il n'y aura point de purgatoire pour eux. Ils ne seront pas condamnés à une peine passagère, mais bien à un supplice éternel : *Ibunt hi in supplicium æternum.* N'est-ce point là un enseignement effroyable pour les pécheurs qu'une coupable indolence empêche de se confesser au moins une fois l'an, au temps de Pâques ?

Lorsque S. Augustin méditait les seules peines du purgatoire, il se préoccupait fort de les éviter. Aussi, quelle haine du moindre péché ! quel amour

pour la pénitence ! quelle résignation dans les revers ! quelle ferveur dans la prière ! Que de fois il conjurait le Seigneur de le purifier en cette vie ! *Talem me reddas, cui jam emendatorio igne non opus sit.*

A l'exemple des saints, descendons tous, justes ou pécheurs, descendons souvent par l'esprit dans cet abîme de souffrances. Occupons-nous de ces âmes qui doivent nécessairement les subir, et nous surmonterons cette paresse spirituelle qui nous empêche de prier, de jeûner, de faire l'aumône, de nous confesser et de communier, d'offrir le saint sacrifice de la messe, et nous soulagerons ces âmes souffrantes, et nous satisferons pour nos propres péchés, et nous mériterons la grâce de Dieu, et nous assurerons notre salut éternel.

Exemple

La Chronique cistercienne rapporte que dans le royaume de Bretagne vivait un homme sincèrement attaché aux âmes du purgatoire. Toutes les fois qu'il passait devant une église ou un cimetière, il ne manquait pas de réciter dévotement pour le repos des âmes un *Pater* et un *Ave*. Il arriva qu'une nuit il fut soudainement surpris par un accident dangereux. On lui administra les derniers sacrements. Lorsque le prêtre fut de retour à l'église, il s'aperçut que les portes qu'il avait eu soin de fermer étaient toutes grandes ouvertes, et il ne pouvait cependant pas entrer. Tout à coup, il entend une voix qui disait : « O vous tous qui occupez ces sépulcres, levez-vous, allons recommander à Jésus-Christ notre Seigneur l'âme de cet homme qui a pour nous tant de dévotion et qui se trouve en ce moment sur le point de mourir. » Le prêtre voit tous les morts se lever à cet ordre. Portant des cierges allumés en leurs mains, ils récitèrent les prières de la recommandation de l'âme, les litanies et autres. Dès qu'ils eurent achevé, ils regagnèrent leurs sépulcres et le prêtre put seulement alors entrer dans l'église pour y déposer le Saint-Sacrement. Le lendemain, il se rendit à la maison du malade ; mais quelle ne fut pas sa surprise ! Il trouva qu'il avait expiré à l'heure même où il avait eu cette vision.

Prière

Très doux Jésus, Créateur et Rédempteur de tous les hommes, au nom des mérites infinis de votre vie, de votre passion, de votre mort et de votre sépulture, accordez, je vous en supplie, à toutes les âmes du purgatoire le pardon et l'indulgence qu'elles désirent si ardemment ! Je vous demande pour elles cette grâce, au nom des mérites et des peines de votre très pieuse Mère et spécialement par la vive douleur que lui causa la solitude après votre sépulture. Au nom des vertus et mérites de toutes les âmes justes et saintes de l'Eglise triomphante et de l'Eglise militante, daignez, Seigneur, avoir compassion des âmes de l'Eglise souffrante, afin qu'elles puissent entrer en possession de la gloire du ciel. Faites que ceux qui se trouvent esclaves du démon reviennent par un repentir sincère à votre grâce divine, et daignez m'accorder ce que je n'ai cessé de solliciter pendant cette neuvaine, afin que tout soit pour votre honneur et votre plus grande gloire. Ainsi soit-il.

Pater... Ave... De profundis...

SERMON POUR L'ADORATION PERPÉTUELLE

LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST

Christum Regem adoremus, dominantem gentibus.
Adorons le Christ-Roi, maître souverain des peuples.

Mes frères,

Ces paroles que la sainte Eglise met sur nos lèvres pour chanter la souveraine puissance de Jésus dans l'Eucharistie, conviennent bien à cette solennité de l'Adoration perpétuelle que vous célébrez aujourd'hui avec tant d'empressement et une si grande piété. Cette fête n'est pas seulement une fête de réparation, c'est aussi la fête de la royauté de Jésus-Christ. Il est là, le divin Roi, dans le rayonnement merveilleux de l'ostensoir ; il siège sur un trône orné de lumières et paré des plus belles fleurs ; en son honneur, l'Eglise déploie la pompe de ses cérémonies ; l'encens fume et monte vers lui ; l'orgue mêle ses accords harmonieux aux mélodies humaines pour chanter l'hymne de l'adoration et de louange à Jésus-Christ roi et maître des nations.

Je viens donc vous parler de la *royauté de Jésus* et vous redire *les devoirs* qu'elle impose à chacun de vous.

O divin Roi, je sais que nos supplications si ardentes qu'elles soient, que nos hommages si profonds qu'ils puissent être, seront toujours indignes de votre infinie Majesté ; mais j'ai confiance que vous daignerez les agréer, que vous daignerez bénir nos accents bien imparfaits et susciter dans le cœur de ces chers auditeurs de généreuses résolutions de foi et d'amour !

I

1. Jésus-Christ est Roi. Il est Roi par la *naissance.*

Fils éternel de Celui qui est le Roi des rois, le Maître des maîtres du monde, engendré dans le sein du Très-Haut avant tous les siècles, il entend son Père lui dire de toute éternité dans les splendeurs des saints : « Tu es mon Fils, je te donnerai tous les peuples pour héritage. Tu partageras avec moi ma puissance et mon autorité sur tous les mondes. Tu seras le Roi des nations. » Et Bossuet de s'écrier avec l'apôtre S. Paul : « Le Christ est Roi, je le vois en esprit sur un trône. Tout relève de ce trône, tout ce qui relève de Dieu lui est soumis. »

2. Il est Roi par la *conquête.* Ne croyez pas que Jésus-Christ ait acquis son empire par la violence et la force brutale, qu'il ait asservi les peuples par les armes. Son instrument de conquête à lui, ce fut une croix de bois, et c'est avec cette arme

étrange, symbole de honte et d'ignominie, confiée à douze pauvres pêcheurs sans renom, sans éducation, sans autre science que celle de leur métier, qu'il parvint à établir sa domination sur le monde.

Du Cénacle où il vient de leur envoyer le Saint-Esprit, les Apôtres s'élancent à travers le monde pour inviter les hommes à se ranger sous le sceptre royal du divin Crucifié. Ils ont contre eux les princes, les magistrats, les armées, les prêtres, le peuple ; ils ont pour mission de combattre les préjugés de l'esprit et les passions du cœur ; les puissants de la terre se lèvent frémissants et cherchent à étouffer les efforts de ces généreux champions, de ces braves soldats du Christ. Ils ont beau faire : oui, les Apôtres meurent, mais dans cette bataille qu'ils ont livrée au genre humain dans le champ clos de la conscience, leur mort détermine la victoire. Regardez en effet : trois siècles durant, les prédicateurs de l'Evangile sont condamnés à descendre dans les arènes et les amphithéâtres, et quand les Césars et leurs bourreaux ont cru avoir réussi à les broyer sous la dent des lions et des tigres, à les moudre sous les roues et les chevalets, le sceptre royal du Sauveur, la Croix se lève, brillante et radieuse, dans la Ville éternelle, au sommet du Capitole ; et, germés dans les flots de sang de leurs frères, de nouveaux et innombrables sujets du Roi-Jésus entonnent ce chant triomphal : LE CHRIST EST VAINQUEUR, LE CHRIST RÈGNE, LE CHRIST COMMANDE.

3. Roi par droit de conquête, Jésus-Christ est Roi par *droit d'amour*.

Voyez l'étendue de son royaume, et comptez la multitude d'âmes qui l'ayant choisi librement, le reconnaissent et l'acclament. Sur tous les points du globe, au sein des cités de notre Europe comme dans les déserts de l'Amérique, dans les steppes de l'Asie comme dans les coins les plus reculés de l'Afrique, partout, vous trouverez un temple élevé en l'honneur du Seigneur Jésus. Que ce temple soit une modeste et pauvre chapelle ou une somptueuse cathédrale, il renferme un autel, et aux pieds de cet autel vous voyez des chrétiens de tout âge, de tout rang, de tout sexe à genoux qui s'écrient dans l'élan de leur foi : « O Jésus, nous vous choisissons pour notre Maître, nous vous reconnaissons pour notre Père, nous vous proclamons notre Souverain ! Vous êtes vraiment notre Roi, et votre règne n'aura pas de fin, parce que vous êtes notre Dieu. »

Et maintenant, m. f., j'en appelle à vos propres sentiments. Quand Jésus vivant et glorieux descend en vous par la communion, quand il vient unir son cœur à votre cœur, mêler sa vie à votre vie, quand il fait de votre âme son trône, il commande, il gouverne, il règne en vous ! N'entendez-vous pas ce Roi d'amour vous inviter à le suivre par les chemins qu'il a tracés, parmi les combats qu'il a soutenus et livrés ? Ne sentez-vous pas comme un feu mystérieux qui vous consume et qui voudrait projeter au dehors ses flammes brûlantes pour embraser tous les cœurs de l'amour de Jésus-Christ ? N'en doutez pas, c'est votre Roi qui vous anime, qui dirige tout en vous, avec le dessein de vous introduire un jour en son royaume de gloire !

O Seigneur Jésus, j'adore en vous le Roi de mon cœur et le Roi qui commande aux nations ! Je vous reconnais pour Roi universel. Tout ce qui a été créé a été fait par vous, et moi je suis votre créature. Vous m'avez racheté au prix de votre sang, je suis votre conquête. Vous triomphez de moi par l'amour, je suis vôtre tout entier, de corps, d'esprit et de cœur ; exercez sur moi tous vos droits !

II

Reconnaître ses droits et y satisfaire, c'est toute l'adoration que réclame Jésus-Christ Roi.

1. Donnons-lui donc d'abord l'hommage de *notre foi*.

Hélas ! même à cette heure où le Roi immortel des siècles fait si nettement et si fortement sentir qu'il est le seul et souverain Maître des empires comme des individus, n'entendez-vous pas encore l'horrible clameur : « Nous ne voulons pas que Dieu et son Christ règnent sur nous ! *Nolumus hunc regnare super nos.* »

C'est le blasphème d'une science impie qui prétend se passer de Dieu pour expliquer le monde et les choses du monde.

C'est le blasphème du renégat qu'importune le souvenir de son passé et qui voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté.

C'est le blasphème de la volupté et de la cupidité pour qui un Christ pauvre, souffrant et crucifié, est un objet de railleries et de sarcasmes.

Aux négations et aux blasphèmes de l'impiété, opposons le cri de notre foi. « On nie le Christ, nous l'affirmerons ; on l'attaque, nous le défendrons ; on l'insulte, nous l'adorerons ; on le chasse, nous le recueillerons. Et nous, tous et chacun, nous serons son asile, et pour qu'il n'en ait plus, il faudra tuer le dernier des chrétiens. Mais le jour de la mort du dernier des chrétiens sera le jour où mourra le monde, parce que le monde ne vit que pour les saints et par les saints, il ne vit que de la présence, que de la souveraineté du Christ. » (Mgr Gay).

2. A cet hommage de la foi, nous ajouterons l'hommage *du cœur*, en soumettant à ce divin Roi nos désirs, nos espérances, nos aspirations au bonheur. Les biens de ce monde passent, les plaisirs fuient comme les nuages emportés par les vents, les honneurs sont vains et fragiles ; cherchons donc les biens d'en haut, ceux que les voleurs ne sauraient emporter, ceux dont la mort ne saurait nous dépouiller.

A ce Roi de nos cœurs nous dirons : « C'est vous, Seigneur, qui êtes ma richesse et mon bonheur. Donnez-moi l'intelligence de comprendre vos sublimes enseignements : Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui souffrent. Donnez-moi surtout le courage d'accepter de votre main, sinon avec joie, du moins avec résignation, la pauvreté, la souffrance et les larmes, pourvu que je vous aime et sois aimé de vous !

Aimer Jésus-Christ, voilà l'adoration parfaite

qu'attend de chacun de nous Celui qui a tant aimé les hommes et qui en est si peu aimé ! L'amour qu'il veut, qu'il réclame, ce n'est pas seulement la tendresse du cœur exprimée par des paroles ; c'est surtout l'empressement généreux à faire toutes les volontés divines, à pratiquer toute vertu et à remplir tout devoir. C'est, selon la parole de S. Vincent de Paul, « l'aimer à la sueur de notre front et à la force de nos bras. »

3. Ce Roi si bon, si miséricordieux, nous l'avons souvent offensé ; souvent nous nous sommes révoltés contre son autorité. Offrons-lui donc aujourd'hui nos *réparations* et nos regrets. Offrons-lui la douleur immense que nous ressentons de l'avoir méprisé, insulté, outragé. Pour rendre cette offrande plus efficace, plus suppliante et plus complète, ajoutons les larmes de ceux qui pleurent, les angoisses qui nous torturent, le sang généreux de ces milliers de fils de notre France, le sang qu'ils ont versé avec tant de bravoure et de profusion.

4. Enfin, m. f., nous travaillerons de toutes nos forces à réaliser cette parole de l'Oraison dominicale : *Adveniat regnum tuum.* Que ce soit l'objet constant de nos désirs et de nos efforts ! Nous demanderons instamment que Jésus-Christ établisse son règne partout !

O divin Roi, régnez dans le cœur de l'enfant, pour qu'il grandisse en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

Régnez dans le cœur du jeune homme, pour qu'il ne se laisse pas enivrer du vin fumeux des passions, pour qu'il demeure toujours digne de Dieu et de lui-même.

Régnez dans le cœur de la jeune fille, pour lui inspirer cette réserve, cette modestie qui sont sa plus belle parure.

Régnez dans les familles, pour que tous, parents et enfants, ne forment qu'un cœur pour vous aimer, une volonté pour vous servir, et marchent avec fierté dans le chemin de la vertu et du devoir.

Régnez dans le cœur du maître, dans le cœur du riche, pour le pénétrer de justice et de charité.

Régnez dans le cœur du pauvre ouvrier, auquel les rêves les plus généreux, même s'ils pouvaient être réalisés, ne donneront jamais ici-bas assez de bien-être pour qu'il puisse se passer des consolations divines et de l'espoir des récompenses éternelles.

Régnez dans cette paroisse, c'est le vœu le plus ardent de son pasteur.

Régnez sur la société. Sans vous, ô Jésus, c'est la lutte sauvage des intérêts, c'est l'âpre jouissance du moment présent, c'est le mépris de la vie humaine qui domine sans partage.

Régnez sur la France, votre nation de prédilection. Inspirez ses lois et ses institutions. Faites que retentisse encore cette acclamation des anciens Francs : *Vivat Christus qui diligit Francos !*

Régnez sur nous tous ici-bas, ô Jésus, aujourd'hui, demain, toujours, afin que nous puissions régner avec vous dans l'éternité bienheureuse ! Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

VII

L'ÉCOLE DES CATACOMBES

Des écrivains, heureux de mettre le mensonge au service de leurs idées, se plaisent à représenter l'Eglise comme l'ennemie de la lumière et de la science. L'histoire, au contraire, nous dit à chacune de ses pages que l'Eglise a toujours abondamment répandu la vérité. Dès l'origine, alors qu'elle était contrainte par la persécution de cacher sous terre les mystères de son culte, l'Eglise enseigne, elle instruit. A défaut d'informations détaillées, de documents précis, quelques épis, glanés çà et là, nous permettent, semble-t-il, de porter cette affirmation : il y avait dans les Catacombes non seulement des sépultures et des chapelles, mais des écoles.

* * *

Lorsqu'on parcourt les replis tortueux de Rome souterraine, près des chapelles où s'offrait le saint sacrifice on trouve de distance en distance des cryptes assez étendues, sans autel ni peintures, terminées par deux ou trois sièges plus élevés et dont les parois sont garnies de bancs taillés dans la pierre. La disposition de ces cryptes montre qu'elles ont pu servir d'écoles pour les jeunes chrétiens. Mais en ont-elles servi en réalité ? Il est permis de le supposer, d'après les inscriptions de plusieurs tombeaux que des élèves reconnaissants ont dédiées à leurs maîtres, ou qui rappellent des amis, des compagnons d'études. Une peinture nous montre un enfant vêtu à la romaine et apprenant à lire sous la conduite du pédagogue. Epipode et Alexandre, jeunes martyrs de la persécution de Marc-Aurèle, avaient eu pour s'instruire le même maître. Beaucoup d'autres passeront à leur exemple sous les chaires des proconsuls ou braveront la fureur impériale. Si, aux heures plus calmes, l'enseignement élémentaire se donnait à la fois dans la demeure patricienne et dans l'*ergastulum* des esclaves, — les païens ne se plaignaient-ils pas de voir nombre d'écoliers abandonner leurs illustres professeurs pour venir écouter je ne sais quel disciple du Christ au fond de la boutique d'un cordonnier ou d'un foulon ! — durant les jours d'épreuves, on convertissait en écoles certaines chambres sépulcrales, éclairées de loin en loin par des lucernaires. Maîtres et élèves s'y réunissaient furtivement et y vivaient dans une douce familiarité.

A Rome, et dans les villes importantes de l'empire, la culture des lettres était réservée presque exclusivement à la classe servile. Les maîtres des Catacombes, eux, appartiennent à toutes les conditions ; mais comme pour les peintres et sculpteurs primitifs, les anges seuls savent les noms de la plupart d'entre eux. Peu leur importait, du reste, une brillante renommée ; ils ne voyaient dans la diffusion de la science qu'une manière nouvelle

d'exercer la charité. Quelques-uns cependant ont pu échapper à l'oubli : tel ce *magister primus* dont M. de Rossi découvrit l'épitaphe au cimetière de Saint-Calliste ; tel, au cimetière de Priscille, le Coritus qui éleva une tombe à son élève bien méritant Florentius [1] ; tel encore ce maître qui, à la suite d'un édit de persécution, fut martyrisé par ses propres élèves avec des styles à écrire [2].

Lorsqu'eut lieu l'interrogatoire de S. Justin par le préfet Rustique : « Je veux, lui dit l'agent impérial, savoir en quelle demeure vous vous assemblez et où se tient votre école. — Quant à moi, répliqua le philosophe converti, j'habite à Rome vers les bains de Timothée (c'était aux alentours des Catacombes), et j'instruis tous ceux qui viennent me trouver. » Non moins admirable se montrait Origène, quoique sur un autre théâtre, visitant les réduits du pauvre pour y enseigner la grammaire et refusant tout salaire, même de ses plus riches élèves. Il avait d'ailleurs vendu dans un but charitable, et pour une somme de quatre oboles qu'on devait lui payer à terme, sa bibliothèque classique formée de rares manuscrits. Certes, si jamais le nom de philosophe fut mérité, c'est assurément par ces jeunes grammairiens qui aimaient la sagesse jusqu'à l'enseigner aux humbles, et même jusqu'à mourir pour elle. De fait, souvent entre deux entretiens, entre deux chapitres d'une même étude, ils étaient, l'un ou l'autre, saisis et immolés.

* * *

Mais quel programme d'enseignement pouvait-on bien suivre dans les écoles des Catacombes ?

A cette époque, les deux langues en honneur dans la société chrétienne étaient le grec et le latin. Ce n'était pas le grec des écoles savantes, cultivé à Alexandrie et à Athènes, ou tel que les érudits de la cour impériale le parlaient à Rome, mais la *langue commune,* ainsi qu'on l'appelait : un grec plus simple, mélangé de locutions nouvelles et chargé de formes étrangères. De même, pour le latin, malgré le siècle d'Auguste et l'âge d'or des lettres romaines, le peuple des esclaves et des pauvres continue à parler et à écrire un idiome vulgaire, corrompu, où les formes barbares des mots sont très fréquentes.

Si l'enseignement religieux venait en première ligne dans les écoles des martyrs, l'enfant n'y recevait pas moins les principes du langage et de l'écriture, les éléments de la science. Nous n'avons ici comme source indicative que les inscriptions gravées sur les parois des galeries. C'est peu sans doute : l'humble fossoyeur, manquant de matériaux et de temps, traçait à la hâte, avec la pointe de son outil, sur le couvercle des tombeaux ou sur le stuc des murailles, le nom du défunt, le signe de son martyre, tout au plus deux ou trois lignes destinées à rappeler ses vertus et l'époque de sa mort. Ces simples détails nous donnent cependant l'idée d'une initiation intellectuelle.

De temps à autre, sur certains monuments plus riches, ceux par exemple du sénateur Pudens, de son épouse Priscille ou de leurs filles Praxède et Pudentienne, vous rencontrez des expressions de choix [1]. A part cela, et à part quelques souvenirs de l'antiquité classique, un vers de Virgile ou un mot de Tacite, tout y est populaire. L'ouvrier des Catacombes écrivait comme il parlait, sans aucun souci des règles grammaticales et sans prendre garde aux incorrections ni aux barbarismes. Jetés au milieu de guirlandes de cyprès ou de myrtes, les caractères latins sont mal formés, inégaux, souvent mêlés à des lettres grecques. Quelquefois, le substantif ou le verbe exprimé dans l'inscription tumulaire ne se trouvera ni au cas ni au temps voulus. Ainsi, on lira sur plusieurs *loculi* : *bibas* pour *vivas, chrestiani* pour *christiani, pauperorum* pour *pauperum, depossio* pour *depositio*. Peu soucieux de plaire aux littérateurs, les *Fossores* se contentaient de graver sur la sépulture des martyrs leur langue d'artisans et d'esclaves.

* * *

Les conditions dans lesquelles se développèrent les écoles des Catacombes se laissent facilement deviner. Dans l'antiquité, les pauvres ne participaient point aux joies de l'intelligence. Platon n'avait-il pas fait inscrire sur les portes de son gymnase : « Nul ne peut entrer ici, s'il n'est géomètre » ; en d'autres termes, s'il n'est déjà savant, s'il n'appartient à la classe élevée ? Au mot de Platon l'Eglise primitive oppose le mot de Jésus-Christ : *Venite ad me omnes*. Loin de limiter les choses littéraires à un petit cercle de disciples choisis, elle ouvre ses écoles à deux battants pour y faire entrer, comme au festin de l'Evangile, les aveugles, les boiteux et les pauvres. Du moins, l'enfant de l'ouvrier, les petits esclaves y côtoyaient sur un même banc les fils des sénateurs et des consuls. « Que celui qui a soif vienne et qu'il boive ! » répète l'Eglise. Et cette eau limpide de la vérité chrétienne valait bien le breuvage amer servi par la science antique à quelques initiés.

Le païen Sénèque, lui, après un éloquent discours sur la pauvreté, entassait de l'or dans la cave de sa maison. Tous les professeurs du Musée d'Alexandrie étaient également des maîtres à gages. Dans les cryptes des martyrs, l'instruction se donne gratuitement. Le témoignage d'Origène précédemment cité résume en effet une tradition générale. Tandis que de la riche table des philosophes ne tombait pas même une miette de pain pour rassasier les pauvres selon l'esprit, près des *cubicula* où l'on offrait le saint sacrifice, la science se distribuait aux enfants du peuple, et elle se distribuait comme la manne du désert et le Verbe de l'Evangile, avec une libéralité désintéressée.

Chez les païens encore, il fallait, pour être admis dans une école, parler un langage pur. Cicéron ne méprisait-il pas l'idiome vulgaire ? Plus d'une fois aussi, lorsque le spectacle tragique allait prendre fin, les exclamations parties de tous les points du théâtre avaient laissé entendre quelque chose de barbare qui blessait l'oreille harmonieuse des ora-

[1] Cf. J. Didiot, *La Théologie des Catacombes,* p. 128.
[2] De Rossi, *Roma sotterranea,* t. II, p. 310.

[1] Martigny, *Dict.*, Art. *Sarcophage,* p. 714 et s.

teurs et des poètes. Un pareil souci reste étranger aux ouvriers des Catacombes. La plupart de leurs épitaphes funéraires sont hérissées de fautes de grammaire et de prosodie : une main inhabile, travaillant à la dérobée, se trahit au simple regard. Si imparfaites soient-elles, on ne peut éprouver néanmoins trop de respect, et pour les ouvriers qui les ont gravées, et pour les écoles où ces ouvriers se sont formés. Celse, le grand adversaire de l'Eglise, n'a pas assez de railleries sur les solécismes et le dialecte usé des premiers maîtres chrétiens. A la vérité, pour instruire les pauvres, ceux-ci ne craignaient pas de s'asseoir dans la boutique d'un blanchisseur, sous la hutte d'un esclave ou dans une crypte funèbre. Celse et ses disciples avaient, au contraire, à leur disposition de spacieux portiques et d'élégantes villas. Mais que valent les railleries du meilleur représentant d'une philosophie égoïste, sans pitié pour la détresse des classes populaires ?

Une chose surtout remplit l'âme d'admiration : c'est que, grâce aux écoles des martyrs, l'idée chrétienne commence à descendre dans la formation de la langue pour l'épurer, la transfigurer. Non contente de présenter des termes d'une création nouvelle, elle donne à des mots anciens une acception inconnue, « comme elle devait ajouter à la peinture des motifs nouveaux dans un encadrement païen, et construire, un peu plus tard, les premières basiliques avec des pierres et des colonnes arrachées aux vieux monuments de Rome. » On dira *fraternitas* pour la communauté primitive, *depositio* pour la sépulture des fidèles, *domesticus* pour l'esclave attaché à la maison ; on prononcera les doux noms de *charité* et d'*humilité*. Bien mieux, les premières liturgies seront chantées dans cette belle langue rustique, si dédaignée de la science et dont S. Jérôme n'hésitera pas à emprunter les formes pour composer la *Vulgate*.

* * *

« C'était, dit Ozanam, du fond de ces cimetières, de la poésie de ces tombeaux, que devait sortir tout l'art nouveau destiné à changer la face intellectuelle du monde [1]. » Telle fut l'œuvre de l'Eglise. Elle en continuera le développement au cours des siècles, en se faisant l'éducatrice inlassable de l'enfance, et en multipliant les écoles presbytérales et monastiques jusque dans les plus humbles hameaux.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LVIII

LA FORCE CHRÉTIENNE. — PAS DE RESPECT HUMAIN

Nolite erubescere testimonium Domini nostri.
Ne rougissez point de rendre témoignage à Notre-Seigneur.
(II Tim., I, 8).

Nous avons parlé, dans nos derniers entretiens, des manifestations les plus nécessaires et les plus importantes de la force chrétienne. Nous nous occuperons aujourd'hui d'une des formes de la faiblesse morale les plus communes et les plus malfaisantes ; je veux dire le *respect humain*.

Je ne vois pas pourquoi cette faiblesse a reçu le nom qu'elle porte. Elle ne *respecte* rien de respectable et elle n'est *humaine* que dans le sens le plus mauvais du mot. Les Latins l'avaient mieux appelée « une vaine crainte, *vanus timor*, » c'est-à-dire une crainte mal motivée et qui n'a aucune sérieuse raison d'être. — Quoi qu'il en soit, le respect humain peut se définir : *la peur que certains chrétiens éprouvent de paraître chrétiens*. Cette peur, en effet, est propre aux chrétiens. C'est la peur des gens bien pensants : la peur du croyant qui n'ose pas montrer sa foi, remplir ses devoirs, saluer une église, une croix ou un prêtre, prendre part à une cérémonie religieuse, lire sans se cacher un bon livre ou un bon journal, relever un propos scandaleux, prendre place, si modestement que ce soit, parmi les partisans d'un gouvernement tolérant ou d'une politique respectueuse des droits de Dieu et des libertés de l'Eglise. C'est la peur aussi de la femme qui n'a pas le courage, dans ses conversations, de flétrir l'erreur ou l'immoralité qu'elle désapprouve ; dans sa conduite, de résister à des suggestions dont se révolte sa conscience ; dans sa tenue, de se refuser à suivre des modes dont s'offensent avec raison, soit son goût des bienséances, soit sa pudeur.

Observons de suite qu'il ne faut nullement confondre le respect humain avec l'humilité, avec une réserve de bon aloi, avec une sage prudence. — L'humilité ne permet pas toujours à tout homme de crier sur les toits ses croyances ou ses vertus. La réserve convenable défend d'intervenir à temps et à contre-temps dans les discussions d'ordre religieux. La prudence s'oppose à ce que, par des manifestations intempestives et qu'aucun devoir ne commande, on compromette des intérêts importants. Non ! le respect humain n'a rien à voir avec l'attitude digne et discrète que ces vertus commandent. — Vous me demanderez peut-être à quoi vous pourrez, dans ces cas-là, le reconnaître. Je vous répondrai qu'il vous suffira souvent d'avoir quelque discernement et de savoir apprécier les situations pour comprendre où il est et où il n'est pas. S'il vous arrive, après examen, de douter encore, vous pourrez consulter les guides de vos âmes.

Ces remarques une fois faites, considérons : d'une part, *combien le respect humain offense Dieu*, et, d'autre part, *combien sont funestes ses conséquences*.

I

Je viens de le dire en donnant sa définition : le respect humain est une peur, par conséquent une faiblesse. Ceci suffirait à le rendre odieux. Un homme se déconsidère toujours plus ou moins quand il tremble devant d'autres hommes et n'ose, devant eux, ni parler comme il pense, ni conformer sa conduite à ses convictions.

Je reprocherai encore au respect humain son

[1] Ozanam, *La Civilisation au Vᵉ siècle*, 19ᵉ Leçon, *L'Art chrétien*.

manque de franchise. Il consiste essentiellement dans une dissimulation ; car il sert de voile aux fidèles pour donner le change sur leurs pensées et leurs sentiments. Quand les méchants s'efforcent de paraître bons, ils commettent une hypocrisie. Le respect humain est une hypocrisie à rebours, et partant, plus coupable que l'autre. L'hypocrisie des méchants cache des vices dignes d'être cachés ; au contraire, le respect humain cache des vertus dignes d'être produites au grand jour.

Cette double faute s'accroît du fait que, le plus souvent, elle se commet sans raison, ou pour des motifs vraiment puérils. Il est rare, dans une nation libre et depuis longtemps chrétienne, qu'on s'expose, en se montrant chrétien, à des inconvénients sérieux. Le crime de croire en Jésus-Christ et de lui rendre un culte ne figure point dans ses codes et l'on n'a pas à craindre d'en être puni par la prison ou l'exil, la confiscation des biens ou la mort. Il en serait ainsi que le respect humain n'en deviendrait pas toujours excusable, les fidèles devant tout sacrifier à leur conscience, quand elle est mise en jeu. Mais enfin, nous n'en sommes plus là ; et il a fallu, pour nous y ramener quelquefois, des crises exceptionnellement violentes. Dans l'état habituel de notre société, l'homme qui se montre religieux n'a guère à redouter que des railleries ou simplement des sourires : châtiment fort inoffensif, qui ne fait aucun mal, n'apporte aucun préjudice et mérite, non la crainte, mais le mépris... Et pourtant, par l'effet du respect humain, cela jette dans l'épouvante un grand nombre de chrétiens ! Tout leur courage, toute leur foi, toutes leurs résolutions viennent échouer contre ce grain de sable. Ce n'est pas un rocher qui les arrête ; c'est une vile poussière. Mais parlons sans figure : ils devraient, s'il le fallait, affronter la mort ; ils reculent devant un geste ou une parole, peut-être moins encore. Reconnaissez-vous, à ce trait, la moindre indépendance et la moindre bravoure ? N'est-ce pas plutôt de la poltronnerie et une sorte d'esclavage ?

Mais le respect humain nous apparaîtra comme plus grave et vraiment inexcusable, si nous nous rappelons qu'il s'exerce en matière religieuse. C'est de la religion qu'il rougit, et, entre toutes les religions, de la religion chrétienne. Or, le christianisme n'est pas une religion dont il soit permis de rougir. Quiconque en fait profession possède, au contraire, non seulement le droit, mais encore le devoir d'en être fier.

1. Etre chrétien, c'est posséder la vérité. — La vérité est chose digne de très haute estime. On doit s'honorer de recevoir ses leçons et de connaître ses secrets. « Pour les dieux comme pour les hommes, écrivait Platon, elle constitue le premier de tous les biens [1]. » — S'il y a de la gloire, même pour la divinité, à posséder la vérité, pourquoi l'homme s'en ferait-il un sujet de honte ?

Etre chrétien, c'est obéir aux lois de la vertu. — La vertu, mieux encore que la vérité, élève et ennoblit. De toutes les grandeurs, elle est la plus enviable : car elle a seule la faculté de rendre bon. Sénèque, un païen, la regardait comme une chose « éminente, sans égale, de dignité royale [1]. » — Si la vertu porte au rang des rois ceux qui la pratiquent, pourquoi craindrait-on de paraître vertueux ?

Etre chrétien, c'est prendre part à des mystères capables de mettre une créature en communication avec son divin Auteur. La prière, le sacrifice, les sacrements sortent l'homme de sa condition naturelle, comblent la distance qui le séparent du ciel, l'introduisent, pour ainsi dire, dans le sein de Dieu et lui font part de sa vie et de ses grandeurs. « *Je ne rougis pas de l'Evangile,* disait S. Paul, *car la vertu de Dieu est là.* » (Rom., I, 16). Ne rougissons point, nous, des pratiques chrétiennes : la vertu de Dieu est là ! Soyons plutôt fiers de les accomplir et faisons-nous un point d'honneur d'y être fidèles !

Ces gloires de la religion, je le sais, n'ont de valeur que pour ceux qui y croient. Ceux-là seuls, en effet, reconnaissent la vérité de nos dogmes, la sainteté de nos lois morales, l'efficacité de notre culte. Mais j'ai le droit de les rappeler ici et de les faire valoir contre le respect humain ; car le respect humain est le péché des croyants. Comme Nicodème, ils ont la foi en Jésus-Christ ; comme Pierre, ils sortent peut-être de la table sainte. Ils doivent donc comprendre tout ce que leur crainte de paraître ce qu'ils sont a d'inique et de méprisable. Quand on a l'honneur de posséder la vérité, de marcher dans les sentiers de la vertu, de recevoir une part des faveurs divines, quand on croit à ces avantages, quand on les apprécie, il faut s'en glorifier. Ceux qui en rougissent, comme d'une chose honteuse, sont d'autant plus coupables qu'ils doivent savoir parfaitement et apprécier hautement ce qu'ils font.

2. Mais j'irai plus loin, et, après avoir flétri le respect humain au nom des grandeurs surnaturelles du christianisme, je le condamnerai au nom de ses grandeurs humaines. C'est que notre religion possède, à côté de ses gloires mystiques, des excellences passées à l'état de faits historiques et qui resplendissent à tous les yeux, sans qu'il soit besoin, pour les apercevoir, des lumières de la foi.

Comment l'humanité a-t-elle pu sortir de la déchéance dans laquelle l'avaient jetée trente siècles de paganisme ? Comment la femme et l'enfant ont-ils cessé d'être des jouets abandonnés aux caprices de l'époux et du père ? Comment la famille a-t-elle été replacée sur ses premiers fondements ? Comment l'esclavage a-t-il disparu ? Comment le pauvre et l'infirme ont-ils acquis des droits aux libéralités du riche ? Comment la dépravation des mœurs antiques a-t-elle trouvé son remède ? Comment la justice et le respect d'autrui sont-ils venus corriger l'iniquité des lois et mettre un frein aux fureurs de la guerre ? Comment les vieux préjugés de race et de caste sont-ils tombés devant le sentiment toujours croissant de la fraternité humaine ?

[1] Platon, *De Legibus,* V.

[1] Altum quiddam est virtus, excelsum, regale. (Sénèque, *De beata vita,* 7).

Comment l'état social est-il devenu meilleur ? Comment les peuples sont-ils enfin entrés dans les voies de la civilisation ? — Cette heureuse métamorphose est l'œuvre du christianisme. Il l'a préparée par ses leçons ; il l'a réalisée par ses préceptes ; il l'a perfectionnée de siècle en siècle par l'exemple et les efforts de ses grands hommes. — Oui ! Ce dernier mot m'en fait souvenir : à l'éclat des services rendus, l'Eglise ajoute encore l'illustration des disciples. Depuis bientôt vingt siècles, elle semble avoir confisqué à son profit toutes les célébrités. La plupart des noms que la postérité honore sont des noms chrétiens, et particulièrement des noms catholiques. Tous les maîtres de la philosophie, de la science et de la littérature ; tous ceux qui ont excellé dans l'art de gouverner les nations, de commander les armées, de construire des édifices, de manier le pinceau ou le ciseau ; tous, dis-je, ou presque tous ont leur place marquée dans nos annales religieuses. Ils ont cru et pratiqué. Et, souvent, leur foi a été assez éclatante et leurs vertus assez parfaites pour que l'Eglise en fasse des modèles et les inscrive dans le catalogue des saints... L'on peut bien éprouver quelque amour-propre à professer une religion qui a tenu dans le monde une si grande place, réalisé de si belles œuvres, produit de pareils hommes. Que dis-je ? Cet amour-propre s'impose comme un devoir. Quelle école peut se comparer à celle-là ? Quelle doctrine a rempli un rôle aussi noble et aussi fécond ? Je m'honorerai donc d'être et de paraître chrétien, ou, pour parler plus exactement, catholique. Et si quelqu'un, au lieu de s'en faire gloire, en rougit, je tiendrai sa conduite, non seulement pour une faiblesse et une impiété, mais aussi pour une inintelligence et une sottise.

Mais, je l'ai dit en commençant : le respect humain n'est pas moins funeste qu'odieux ; et je voudrais, avant de finir, le démontrer en quelques mots.

II

1. Dieu se flatte, dans les saintes Ecritures, de modeler sa conduite envers les hommes sur leur conduite à son égard et de leur rendre le traitement qu'il en reçoit. « *Seigneur,* chantait le Psalmiste, *vous serez saint avec les saints, innocent avec les innocents, juste avec les justes, méchant pour les méchants.* » (Ps., XVII, 26-27). Dieu suivra-t-il, envers ceux qui craignent de paraître chrétiens, cette règle d'équitable réciprocité ? Notre-Seigneur l'affirme. Le souverain Juge, dit-il, « *rougira d'eux à son avènement, comme ils auront rougi de lui.* » (Luc, IX, 26). — Mais cette déclaration, relative au dernier jour, doit s'entendre, si je ne me trompe, de tous les autres jours : car elle vise une loi générale, portée pour la vie présente comme pour la vie future et dont l'application se fait en deçà comme au delà du tombeau.

Il est facile, après cela, de comprendre quel antagonisme le respect humain établit entre l'homme et Dieu, et par suite comment il nuit aux âmes et compromet leurs destinées. Ecoutez bien, vous qui avez parfois commis ce péché : ce que je dis en ce moment pourra vous expliquer la disgrâce que Dieu vous a peut-être témoignée. Vous avez eu la faiblesse de cacher vos croyances : Dieu a mis, pour vous, un voile à ses lumières. Vous avez craint de donner libre cours à votre amour pour lui : il a contenu et réprimé les manifestations de son amour pour vous. Vous avez eu, sans raison avouable, peur d'aller puiser ostensiblement aux sources de sa grâce : quand vous y êtes allés en secret, vous les avez trouvées desséchées et presque taries. Vous n'avez pas osé soutenir devant les hommes la cause de Jésus-Christ : il s'est refusé à intervenir auprès du Père, quand vous avez sollicité ses faveurs... Il vous a rendu, le comprenez-vous ? ce que vous lui aviez fait. Si vous persistez dans votre manière d'agir, il persévèrera dans la sienne. Il faut changer pour le fléchir. Autrement, votre sentence est déjà portée, et avec le caractère d'immutabilité propre aux déclarations de l'Evangile : « *Quiconque aura rougi de moi devant mon Père, le Fils de l'homme rougira de lui, quand il viendra dans sa majesté avec la gloire du Père, et escorté des saints anges.* » (Luc, IX, 26).

Vous le voyez, rien n'est funeste aux individus comme le respect humain. Il compromet leurs destinées pour le temps et pour l'éternité.

2. Il n'est pas moins malfaisant pour les sociétés. La raison en est qu'en imposant silence aux bons et en les empêchant de se montrer et d'agir, il laisse toute liberté aux méchants et abandonne entre leurs mains le gouvernement de l'opinion.

Avez-vous jamais pris part à quelqu'une de ces réunions domestiques auxquelles donnent lieu, de temps à autre, nos fêtes de parenté ou de camaraderie ? Si oui, vous avez dû remarquer ce que je vais vous rappeler. — Avec le peu de soin qu'on apporte trop souvent à les composer, ces réunions sont généralement assez mélangées. Il s'y trouve presque toujours un ou plusieurs hommes sans croyances, doublés de libertins. Ces hommes prennent volontiers la direction des conversations. Ils ne cachent guère leurs sentiments ; et, si leurs premières paroles passent sans rencontrer de contradiction, ils élèvent progressivement le ton et en viennent peu à peu, et parfois très vite, à des propos effrontément grossiers ou à des chansons impies ou lubriques. Ils blessent tous les assistants ; mais, comme ceux-ci sont des timides, ils se croient tous des raisons de laisser dire. Le maître de la maison se tait, parce qu'il craint de soulever un incident qui mettra toute l'assemblée à la gêne. Les plus âgés se taisent, parce qu'ils jugent convenable de paraître insensibles : quand on a longtemps vécu, on est censé ne plus s'effaroucher de rien et en avoir entendu bien d'autres. Les jeunes se taisent, retenus par leur âge. Les pères eux-mêmes et les mères des jeunes gens et des jeunes filles qui sont là font comme les autres ; ils n'ont pas le courage, devant le silence de tous, de rappeler ceux qui parlent au respect de leurs enfants. Ainsi se produit cette chose anormale que les plus mauvais des assistants dominent à leur

gré toute l'assemblée, lui imposent les discours les plus dévergondés et clament très haut toutes les impiétés et toutes les sottises, sans donner lieu à aucune révolte. Il n'est pas, autour d'eux, une seule conscience, une seule pudeur qui ne se sente offensée ; mais pas une n'a le courage de le laisser voir. Si, au premier mot dirigé contre la religion ou les bonnes mœurs, quelqu'un avait osé protester, la conversation aurait pris un autre tour ; car les méchants n'insistent pas quand on leur ferme courageusement la bouche. Ils ne règnent que par l'effacement des bons.

Ce qui se passe, en des proportions restreintes, dans les réunions dont je viens de parler, se reproduit en grand au sein des assemblées publiques et au milieu des populations. Là aussi, le respect humain dépouille les honnêtes gens de toute influence et la donne aux plus mauvais. Là aussi, les impies et les polissons profitent de la faiblesse des chrétiens pour se faire une autorité sans cesse plus absolue. Ils s'imposent aux masses populaires et leur font accepter toutes les insanités, toutes les erreurs, toutes les immoralités. Ils gouvernent à leur gré l'opinion générale. Et, par là, ils perdent les âmes et, en pervertissant les nations, ils les conduisent aux plus effroyables catastrophes.

Rien ne serait facile, dans un très grand nombre de milieux, comme de mettre fin à cette propagande diabolique. Il suffirait que les chrétiens sachent se montrer et exiger de tous la liberté et le respect auxquels ils ont droit.

N'avez-vous jamais remarqué combien une affirmation courageuse donne à la vérité de crédit et d'autorité ? Les hommes sont ainsi faits qu'un acte de bravoure leur en impose, qu'une parole franche et sûre d'elle-même gagne leur sympathie, qu'ils s'inclinent d'instinct devant une conviction sincère. Quand, aux premiers siècles du christianisme, nos martyrs proclamaient hautement, devant les tribunaux, la divinité de Jésus-Christ, les païens subissaient eux-mêmes l'ascendant de leur fier et valeureux langage. Personne ne riait au prétoire. Souvent l'assistance prenait parti contre les juges et faisait un triomphe à leurs victimes. Il en va de même aujourd'hui jusque dans les milieux les plus défavorables. Il y a des soldats chrétiens qui savent conquérir la liberté de prier dans la chambrée ; des voyageurs qui font respecter, dans tous les hôtels, leur fidélité à observer les jours d'abstinence ; des élèves qui, dans les écoles les moins religieuses, ont conquis la faculté de fréquenter les sacrements ; des jeunes filles qui ont fait reconnaître, dans les ateliers corrompus et corrupteurs, leur droit à la vertu. Les croyances et les pratiques chrétiennes, ne l'oubliez jamais, quand la dignité de l'attitude et la correction de la conduite démontrent leur sincérité, se font honorer partout. C'est par là qu'elles se sont autrefois assuré l'empire du monde ; et elles ne l'auraient jamais perdu, si le respect humain n'était venu fermer la bouche des croyants et déterminer les justes à cacher leurs vertus. Il suffirait, pour leur rendre l'autorité, de les remettre en lumière ; en un mot, de pratiquer sans se cacher et de parler net. D'ailleurs, ce serait justice de parler et d'agir ainsi : car ce n'est point aux bons, mais aux méchants, qu'il appartient de rougir.

Cette affirmation solennelle du christianisme irait d'autant plus sûrement vers son but qu'elle donnerait de la force aux timides et entraînerait les indécis. Comme la peur produit la peur, aussi bien la bravoure a sa contagion. Le chrétien assez courageux pour se montrer tel ne reste jamais seul. Son exemple suscite et rallie toujours des partisans. Quiconque partage ses croyances, enhardi par son initiative, se range à côté de lui. Et bientôt, au lieu d'un fidèle, c'en est une légion. Cette légion, croyez-le, est toute prête à se lever parmi nous. Que les meilleurs aient assez de force pour se montrer ! Bientôt, leurs partisans seront assez nombreux pour imposer silence aux impies, prendre la direction de l'esprit public et rendre à notre peuple ce sens chrétien d'où seulement peut sortir sa régénération et son salut.

* * *

Je ne puis pas m'empêcher de remarquer, en terminant, combien cette guerre au respect humain, que je viens de prêcher, s'harmoniserait avec notre caractère national. — Le Français, dit-on, a l'humeur chevaleresque. Plus sensible qu'un autre à la séduction du vrai et du bien, il est aussi plus hardi pour les défendre. Il aime à mettre en honneur les saines doctrines oubliées et les vertus méconnues. Il embrasse d'instinct les nobles causes battues en brèche. L'apostolat lui plaît et les combats ne lui font pas peur. N'a-t-il pas dû faire violence aux traditions et aux attraits de sa race pour se laisser aller, comme il l'a fait, aux lâchetés du respect humain ? Reprenez donc, Français, qui êtes aussi des chrétiens, votre rôle de courage et de loyauté dans la défense de vos croyances ! Si vous vous corrigez des faiblesses que nous venons de flétrir ; si vous êtes fiers d'être bons, comme d'autres sont fiers d'être méchants ; si vous avez la force d'affirmer hautement qui vous êtes : vous vous relèverez bien vite de l'infériorité à laquelle votre timidité vous a condamnés ; vous ferez refleurir au milieu de nous les saines doctrines, avec toutes les vertus évangéliques ; vous reprendrez la place que vos pères ont occupée à la tête des peuples civilisés ; et vous vous assurerez, avec le suffrage de la postérité, les meilleures bénédictions de Dieu. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR

Lingonis, die 12 octobris 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

Ami du Clergé du 20 octobre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Les Dominicales d'un petit Doyen. — I. *Toussaint :* La beauté morale des Saints, 449. — II. *Jour des Morts :* Le culte des morts, 450. — III. *Dédicace :* L'église, vraie maison paternelle, 452.

Sermon pour la Toussaint. — Résurrection et immortalité, 453.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — VIII. L'enfant païen, 455. — IX. L'Eglise primitive et l'enfant, 457.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XL. Les dix vierges, 458. — XLI. Les dix talents, 460.

Entretiens sur la vie chrétienne. — XLVII. La charité envers le prochain : L'intercession pour les âmes du purgatoire, 461.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

I

La Toussaint

LA BEAUTÉ MORALE DES SAINTS

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Dieu est admirable dans ses saints. (Ps. LXVII, 36).

Mes frères,

Dieu, infiniment admirable en lui-même, ne l'est pas moins par ses œuvres. Il est admirable dans la production des êtres, où sa gloire se manifeste sous les plus riches couleurs ; admirable dans la création des corps célestes qui, par leur éclat, sont autant de figures de sa lumière éternelle ; admirable dans la formation de cet univers, dont l'ordre, l'harmonie et les grandeurs proclament l'existence d'une cause suprême. Mais Dieu ne se fait en nulle autre chose aussi hautement admirer que dans l'âme d'un saint. Un saint est le chef-d'œuvre de sa grâce. Du haut du socle où elle l'a placé, dans cette figure de marbre ou de pierre, l'Eglise présente à notre admiration la beauté morale la plus pure.

I

Pour parler d'abord de l'élévation de la pensée, donnent-ils à leur vie une direction noble ceux qui ambitionnent, pour tout but, des honneurs périssables ? Non, évidemment.

Que le monde place devant nous ses héros : guerriers fameux, politiques, philosophes, savants. A quoi ces hommes ont-ils aspiré ? Quel a été l'objet de leur activité, de leurs travaux, lorsque la religion ne les a pas ennoblis ? Les uns se sont jetés au milieu de tous les hasards ; prodigues des trésors et du sang de leurs sujets, ils n'ont pas hésité à ouvrir mille sources de douleurs pour s'environner d'un vain fantôme de gloire. Les autres, passant de longues veilles dans la méditation, dans l'étude, ont cherché à briller un instant sur la scène du monde par la sagesse de leurs œuvres. Tous ont envisagé comme le suprême bonheur d'acquérir une renommée.

Telle a été l'ambition de ces âmes que le monde appelle grandes : la poursuite d'un intérêt ou d'un plaisir, comme s'il n'y avait pas lieu de s'écrier : « *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas !* Vanité des vanités ! » Car, au fait, que sert à l'homme d'avoir recueilli, amassé un peu de gloire ou un peu d'or, puisqu'à la fin tout doit aller s'éteindre dans les ombres et les glaces du tombeau ? Ces objets divers portent le caractère humiliant de la mortalité, et l'homme trahit sa noblesse en s'éprenant de leurs charmes fugitifs et passagers.

Les saints ont eu des pensées plus hautes.

« Tout pour la terre ! » disent les adorateurs du monde. — « Tout pour le ciel ! » disent les saints. Ils ont travaillé sous ce rayon d'idéal qui transfigure nos actes. Plaire à Dieu en se consacrant au service du devoir, remplir son devoir pour gagner le ciel et élever durant le temps l'édifice de l'éternité, voilà l'idée qui résume la vie des saints. Pas de forme de labeur ni de condition qu'ils n'aient honorée : la plume, l'outil, la charrue, le marteau, l'épée, ils ont connu tous les genres de travaux ; mais si vous cherchez quel a été le mobile de leurs efforts jusque dans l'embarras et le tumulte des soins temporels, vous trouverez toujours le devoir, mais le devoir inspiré par l'Evangile.

Malgré toutes les merveilles que ce monde renferme, les saints ont vu dans ce monde éphémère l'image d'un monde plus beau et plus parfait, et à toutes les choses d'ici-bas ils ont dit : « Arrière ! Laissez-nous ! » Ni les illusions de la gloire, ni l'éclat des richesses ne les éblouissaient. On les a vus sous le vêtement de l'ouvrier comme sous la pourpre des rois, dans l'humble chaumière comme sur les marches du trône. Il en est même dont les noms ne sont inscrits que sur une croix de cimetière. A côté de S. Louis, le modèle des princes, l'Eglise honore une bergère, Germaine Cousin ; un mendiant, Benoît-Joseph Labre ; une religieuse visitandine, Marguerite-Marie ; un éducateur des enfants, J.-B. de la Salle ; un pauvre prêtre de campagne, le curé d'Ars : tous se sont laissés également diriger par l'idée surnaturelle de l'éternité.

Si, à notre époque surtout, les statues ont été prodiguées dans les rues de nos villes, ce n'est pas toujours pour honorer dans un grand homme une grande idée. Le devoir était la devise des saints, et Dieu leur espérance. Du devoir, parmi les accidents dont la vie est agitée, ils faisaient l'état habituel de leur âme, et en s'arrachant aux fascinations des choses terrestres, une ambition plus sage portait leurs désirs vers d'autres trésors.

II

Les saints ont eu de *grandes pensées*, les saints ont eu de *grandes vertus*.

La Bruyère, je crois, a défini l'homme de bien « celui qui s'est borné à aimer la vertu. » L'Evangile, en nous traçant le portrait de la sainteté, s'élève plus haut : car il nous répète ce que Jésus-

Christ disait aux Apôtres, le jour où il les appelait à la mission de convertir l'univers : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. *Estote perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est.* » (Mt., v, 48). Voilà l'idéal des saints.

Que l'armée des saints est admirable ! Et dans leur vie quel sillon de lumière et de beauté morale ! Ou bien ce sont les reflets de l'innocence presque sans tache ; ou bien ce sont les larmes glorieuses du repentir. Quelle que puisse être la diversité de leur caractère, les saints ont un trait commun : ils sont humbles. Si le monde laissait tomber parfois une couronne sur leur tête, ils la refusaient. Pauvres, ils ont accepté la pauvreté avec une résignation et une patience qui ne murmure pas. Riches, ils ont eu envers les malheureux la plus tendre compassion, et, sans craindre pour eux-mêmes les rigueurs de l'indigence, on les voyait suivre les âpres chemins du dénuement. Non seulement les saints ne se plaignaient pas de souffrir, mais dans la mesure même où ils étaient saints ils recherchaient la souffrance.

Il y a un courage particulièrement difficile, c'est celui que demande le caractère. Rester fidèle à soi-même, se soutenir malgré les mépris les plus injustes et persévérer dans la ligne tracée, c'est chose rare. Combien n'osent plus aujourd'hui soutenir une doctrine ou pratiquer des vertus qu'ils aiment ! Les saints étaient bien supérieurs à ces faiblesses. Comptant pour ce qu'elle vaut l'opinion des hommes, la seule règle de leur conduite était l'Evangile. Tout leur devenait moyen, même l'obstacle ; et l'épreuve avait pour résultat de les confirmer dans la pratique du bien. « Encore plus loin ! » c'était leur mot. Encore plus loin dans la douceur, dans l'humilité, dans la pénitence, dans la chasteté, dans le sacrifice, fût-ce le sacrifice sous sa forme la plus élevée !

Figures bénies que nous voyons traverser l'histoire avec leur nimbe fait de l'amour de Dieu et du renoncement à la terre, à vrai dire, les saints ont porté la vertu à la limite extrême où la créature se rapproche du divin : ayant une nature rebelle comme la nôtre et sachant la dominer, pardonnant toujours aux hommes leurs injustices et à la fortune ses disgrâces, jusque devant les colères d'un pouvoir oppresseur gardant un calme intrépide ; en un mot, reproduisant dans la mesure du possible l'image des perfections de Jésus-Christ. C'est au point que Lacordaire a pu dire cette belle parole : « Un saint, on le touche comme un vase sacré. »

Telle fut la vie des saints. Avant de les élever sur un autel et de les proposer à la confiance des fidèles, l'Eglise s'est rendu compte s'ils avaient donné à Dieu ce dont frémit la pauvre nature humaine : l'immolation complète. Elle a discuté, recherché dans leurs actes tout ce qui peut avoir l'apparence d'une ombre. Soyons-en persuadés : s'il fallait traiter avec la même rigueur tous ces noms qui encombrent le dictionnaire des grands hommes, on en conserverait bien peu. Mais c'est l'éternel honneur de l'Eglise d'avoir pu produire comme aucune philosophie n'a su le faire, de produire encore et de pouvoir produire toujours des caractères nobles et fiers, aimant le devoir avec passion, comme les caractères et les âmes des saints.

* * *

Un païen, faisant l'éloge funèbre d'un autre païen, — Tacite parlant d'Agricola, — disait : « On témoignera un vrai respect pour sa mémoire en méditant ses actions et ses paroles, et en s'attachant à l'image de son âme bien plus qu'à celle de son corps. Les portraits de l'homme sont comme lui fragiles et périssables, la physionomie de l'âme est éternelle, *forma mentis æterna.* » Nous pouvons appliquer les mêmes paroles, et avec plus de raison, aux héros de la foi chrétienne : les saints.

Lisons la vie des saints. Il est bon d'apercevoir, pour nous encourager dans l'effort et la monotonie de notre tâche quotidienne, les sommets qu'ils ont essayé d'atteindre.

Invoquons les saints. Puisqu'ils ont échangé les douleurs de l'exil contre les joies de la patrie, tout près du cœur de Dieu, ils se penchent avec plus de tendresse vers nos misères.

Soyons surtout par nos œuvres les imitateurs des saints. C'est en partageant sur la terre la fermeté de leurs croyances et l'héroïsme de leur amour que nous partagerons un jour au ciel leur récompense. Ainsi soit-il.

II

Le Jour des Morts

LE CULTE DES MORTS

Requiem æternam dona eis, Domine.
Donnez-leur, ô mon Dieu, le repos éternel.

Mes frères,

Le mois qui vient de s'ouvrir et que l'Eglise appelle dans son admirable langage « le Mois des morts, le Mois des âmes, » a le privilège de faire revivre dans toutes les familles les souvenirs du deuil. Mais si la religion aime à honorer l'anniversaire de certaines dates plus douloureuses, par un retour consolant elle permet à l'affection, du moins à l'affection chrétienne, de suivre les défunts au bord de la tombe. Mieux encore, elle nous donne le moyen de les secourir, d'abréger leurs épreuves dans les feux du purgatoire, et même d'obtenir leur délivrance.

I

Un grand évêque qui fut une des lumières de l'Eglise au v^e^ siècle, disait : « Bien peu, parmi les chrétiens, ont pour les âmes du purgatoire une vraie charité. »

A quoi se borne, pour beaucoup, le témoignage de la reconnaissance ? Aux cérémonies d'un deuil. Tout a été fait pour rendre des funérailles convenables, l'Eglise les a enveloppées de ses prières, on portera pendant de longues semaines les vêtements

noirs. Sans doute, ces vêtements, ces couleurs attestent la vivacité et la persévérance de nos regrets, en même temps qu'ils nous inspirent les plus graves pensées. Il est bien de passer son deuil avec dignité et dans le recueillement ; mais ce n'est pas assez.

Nous croyons encore respecter suffisamment la mémoire de nos défunts par les soins dont nous entourons leur tombe. Sur les monuments où notre piété filiale a fait graver leurs noms, nous déposons des couronnes ; la terre bénie où ils reposent est devenue pour nous une terre sainte ; nous aimons à y semer de la verdure et des fleurs, peut-être celles dont ils aimaient la nuance et le parfum. Qui donc oserait nous en blâmer ?

Tous ces soins prouvent en notre faveur et témoignent aussi du caractère et des mœurs chrétiennes d'une paroisse.

Oui, la pompe des funérailles, les hommages donnés à une sépulture répondent à un devoir sacré, respectable dans son origine, méritoire par son intention. Les fleurs mêmes piquées sur une tombe ont leur enseignement : elles symbolisent l'espérance. Cependant, à bien prendre, ces choses extérieures, selon une juste remarque, sont plutôt une consolation pour les vivants qu'un secours pour les défunts, *solatia vivorum, non subsidia mortuorum.*

II

La meilleure forme du souvenir envers les morts reposerait-elle dans les regrets et les larmes ?

Refuser à la nature humaine de pleurer serait assurément ne pas en comprendre le besoin. Pour nous dire la légitimité des larmes en présence des séparations de la mort, Notre-Seigneur a voulu lui-même pleurer, et avec amertume, sur la tombe de Lazare. En pensant à ceux qui ne sont plus, à la place qu'ils tenaient dans notre vie par leur affection, par leurs conseils, par leur dévouement, à la vue des souvenirs qui nous en restent et que nous gardons, jusqu'au livre de prière qui était le leur et qui est devenu le nôtre, notre cœur ne saurait être insensible. Aussi l'Eglise, loin de condamner nos larmes, les bénit, pleure avec nous et nous laisse pleurer autant que nous le voulons, autant que nous le pouvons.

Malgré tout, mettre sa piété filiale dans la douleur, et, à force de pleurer, croire que l'on est dispensé de prier, ce serait se méprendre sur la vraie dévotion envers les âmes du purgatoire, comme déjà on le faisait au temps de S. Bernard. Dans le discours funèbre qu'il prononça sur la mort de son frère, S. Bernard se plaignait de voir pour les défunts « beaucoup de larmes et peu de prières, des excès de désolation et pas de secours profitable, *fletum multum, et fructum nullum.* » N'y aurait-il pas lieu souvent de nous appliquer les mêmes reproches ?

Les larmes, je le veux, celles de la douleur surtout, sont attendrissantes : encore voit-on quelquefois la douleur à son plus haut degré rester silencieuse, comme elle le fut sur le Calvaire. Toutefois, des larmes sans une pensée chrétienne, si abondantes soient-elles, n'emportent aucune efficacité pour soulager les âmes des trépassés. De là, l'insistance de l'Eglise à nous rappeler, aux messes des défunts, le conseil de l'Apôtre : « Prenez garde de vous attrister à l'exemple de ceux qui n'ont pas d'espérance, » c'est-à-dire, de pleurer en païens, ou de confondre la piété et le devoir avec la sensibilité.

III

Que réclament donc de nous les âmes du purgatoire ? Que pouvons-nous faire en leur faveur ?

En ce moment où tout va nous rappeler leur mémoire, jusqu'au glas funèbre des cloches, nous leur devons, et elles nous demandent avec les accents de la douleur, des prières et encore des prières. Dieu, de par lui-même si miséricordieux et si puissant, ne saurait les délivrer : car il reste en elles, pour de légères fragilités, une place à l'expiation et aux exigences de la justice. Mais, en vertu de la réversibilité des mérites, nous pouvons être leur secours. Au surplus, dans cet apostolat de la prière dont le théâtre est le purgatoire, pas une semence jetée qui ne porte son épi chargé.

Admirable échange ! L'hérésie seule était capable de briser un des liens les plus doux de la religion et de laisser pour tout, entre le cœur de l'homme et l'objet de ses regrets, le silence du tombeau. Eclairés par les lumières de la foi, nous savons, nous, chrétiens, la vertu libératrice de la prière pour les morts. Par la prière, pourvu qu'elle soit aimante et qu'elle sorte d'un cœur purifié, nous répondons à leurs plaintes douloureuses, nous éteignons les flammes dont ils sont enveloppés, ou au moins nous en tempérons les ardeurs brûlantes.

Avec les jours qui vont venir et qui suivent la Toussaint, dans les visites plus fréquentes et plus longues que nous ferons au cimetière où dorment nos parents, laissons la prière se presser sur nos lèvres. Quand la coupe en sera pleine, le même ange qui aura associé ses supplications aux nôtres, s'empressera d'en verser le prix sur des souffrances dignes du plus haut intérêt. Ah ! soyons-en persuadés, un *De profundis* pieusement récité, une communion bien faite, l'assistance à une messe matinale : voilà la meilleure de notre gratitude envers nos défunts. Ne leur refusons pas cette aumône si facile à donner et qu'ils réclament avec instances.

* * *

« O âmes très chères, disait un saint, aucun jour ne se passera dans ma vie sans prononcer votre nom ! » Qu'il en soit de même pour nous. Peut-être au moment où nos parents agonisaient, avons-nous eu la consolation de pouvoir désaltérer par quelques gouttes d'eau leurs lèvres mourantes. La prière place entre nos mains tout autant. Si elle n'apporte pas encore à des parents, à des amis la délivrance, au milieu des inexprimables tourments du purgatoire, elle sera déjà pour eux la rosée rafraîchissante. Ainsi soit-il.

III

La Dédicace des églises

L'ÉGLISE, VRAIE MAISON PATERNELLE

Hæc est domus Domini et porta cœli.
Voici la maison de Dieu et la porte du ciel.

Mes frères,

Il est dans chaque paroisse un édifice qui domine tous les autres, et, le plus souvent, supérieur à ceux-ci par ses richesses et par son éclat. Ce monument, c'est l'église. Partout où s'élève un groupe d'habitations humaines, Dieu a aussi sa demeure. Nous la voyons au milieu des plus humbles villages comme au centre des cités populeuses, respectée, vénérée, appelant la prière de n'importe quel coin de l'horizon. Elle est la maison de Dieu, et elle est la nôtre : car, à vrai dire, l'église forme comme le prolongement du toit paternel.

I

Dans les archives d'une famille on aime à conserver les titres de ses propriétés et de ses domaines. Nous gardons nos plus vieux papiers avec autant de soins qu'un trésor; ils ont perdu toute valeur légale, leur écriture est plus ou moins lisible : malgré cela, nous les gardons parce qu'ils évoquent la mémoire, lointaine déjà peut-être, de nos aïeux. La maison comme le champ paternel est l'œuvre de la famille. A édifier ces murs, à les embellir, à les restaurer, chaque génération a contribué ; ils sont le fruit des travaux et des sueurs de ceux qui nous ont précédés; ils conservent quelque chose qui ne vieillit point, et, pour ainsi dire, une âme immortelle.

Eh bien ! l'église, la nôtre en particulier, est une seconde maison héréditaire. On peut encore lire dans les archives paroissiales tous les détails, toutes les discussions qui, il y a bientôt un siècle et demi, ont présidé à sa construction. Chacun, parmi vos aïeux, y apporta son effort. Ce sont les habitants du village qui ont élevé ces murs, ces colonnes, cette voûte ; pas une de ces pierres que leurs mains n'aient touchée et travaillée. Non seulement les familles de la paroisse se sont employées à élever l'édifice où nous sommes, mais elles ont consacré une partie de leurs ressources à son entretien et à sa beauté : celle-ci donnant un ornement, une autre quelques broderies, une autre un vase saint. Tout ce qui a servi et tout ce qui sert encore de parure à votre église, a été offert par ceux dont vous êtes les descendants ; ces trésors vous appartiennent presque au même titre que votre demeure ou vos cultures ; ils en ont l'attrait indéfinissable et renferment comme un lambeau de vie domestique.

II

La maison paternelle est peuplée de souvenirs. Vous ne la traversez pas sans qu'un événement ne revienne à votre pensée. Le foyer où l'on se réunissait, la table commune où chacun avait sa place, les meubles, les tableaux, et jusqu'aux objets en apparence les plus insignifiants, ont leur langage ; on dirait vivantes les pierres elles-mêmes. De fait, rien de doux comme les lieux qui ont bercé notre enfance. Ils redisent l'écho de tant de paroles ! Ils recèlent de si inoubliables choses ! Autour du foyer, dans le clos qui l'environne, pas une fleur, pas un arbre qui ne rappelle un fragment de souvenir. La maison où l'on a vieilli, où l'on a vu mourir son père et sa mère, tient par-dessus tout une place dans notre cœur.

Mais, le temple de Dieu n'est-ce pas un peu la demeure natale ? Sur ces vieux bancs, usés par leurs bras et leurs genoux, tous nos défunts sont venus prier. Dans le nombre des larmes qu'ils ont versées, quelques-unes sont tombées à l'endroit même où nous sommes agenouillés, et il semble que l'on entende encore sous ces arceaux leurs voix et leurs chants. Vous vous dites en passant près de tel banc : « Voilà la place où priait ma mère chaque dimanche ; je l'y vois encore avec son livre et son chapelet. » Aussi bien, dès que nous franchissons le seuil de cette église, nos meilleurs jours, les circonstances les plus graves de notre vie : baptême, première communion, mariage, réapparaissent. Ici, nous avons été sanctifiés dans notre berceau ; sur les degrés de cet autel, nos lèvres purifiées par le repentir ont reçu Jésus-Christ pour la première fois. C'est là que nous avons dit adieu à nos parents, c'est là que nos enfants nous diront adieu. Tout cela, n'est-il pas vrai ? fait aimer l'église autant que le toit de la famille.

III

Le charme d'une maison vient surtout de la présence des parents avec lesquels on vit. Il est si bon de passer sa jeunesse, son repos, ses loisirs, entre son père et sa mère, et sous leur protection ! Un foyer où des parents se retrouvent ensemble et se retrouvent avec leurs enfants après le travail pour se délasser, est ce qu'il y a de plus enviable. On goûte dans un foyer, si humble soit-il, mais calme et pur, la perfection du bonheur. Même après de longues années, l'image de nos parents a peine à s'effacer : tant il y reste d'eux-mêmes, de leur personne, de leur vie ; et ces murs auxquels sont suspendus leurs portraits n'ont pas besoin d'autres splendeurs.

A l'église, la présence des parents est remplacée par la présence de Dieu. Dieu a fait de l'église le trône de sa majesté et le trône de son amour. Tout, dans l'intérieur de cet édifice, rappelle un trait de sa bonté : sur les fonts baptismaux, bonté qui me purifie et m'ouvre le ciel ; au tribunal de la pénitence, bonté qui me guérit, qui me relève, qui me pardonne ; près de l'autel de Marie, bonté qui m'accueille avec une tendresse maternelle ; mais surtout à la Table sainte, bonté qui place Dieu sur mes lèvres et dans mon cœur. Les vœux, les prières les mieux agréées, soyons-en persuadés, ce sont les prières et les vœux formulés à l'église, devant les saintes images de la religion ou devant le taber-

nacle, dépositaire réel et permanent du corps et du sang de Jésus-Christ, et aux pieds duquel, aussi souvent que nous le voulons, il se fait une heureuse rencontre entre le Consolateur et l'âme affligée.

* * *

Dans le génie de notre langue l'amour du sol natal s'est appelé l'amour du clocher. C'est que l'église reste la gardienne et l'interprète de nos plus impérissables souvenirs. Notre église, c'est un peu nous, un peu du cœur de la famille, un peu de notre foyer. Après les jours d'absence, nous ne la revoyons jamais sans émotion.

Laissons notre âme s'éprendre pour elle du même amour dont on aime le toit domestique, le champ paternel, la tombe familiale.

Que notre bonheur soit d'orner les autels devant lesquels notre enfance s'est instruite, d'en rehausser l'éclat par des parures renouvelées, de contribuer suivant nos moyens à l'entretien et à l'embellissement de notre église et des objets du culte divin.

Enfin, n'oublions pas le chemin qui conduit à l'église : il est le chemin du ciel. *Hæc est domus Dei et porta cæli.* Le ciel lui-même sera cette demeure divine transformée, où les voiles de la foi et les ombres du mystère disparaîtront pour faire place aux radieuses lumières de l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LA TOUSSAINT

RÉSURRECTION ET IMMORTALITÉ

Mes frères,

L'Eglise consacre particulièrement le mois de novembre au souvenir de nos défunts. Et ainsi chaque année elle replace sous nos yeux le visage de la mort.

Elle sait pourtant que ce visage de la mort est importun, troublant ; car il nous épouvante comme le visage de l'assassin, du bourreau.

Mais l'Eglise veut rappeler à l'homme qu'il a le droit de regarder en face cette mort redoutable, parce qu'il a, pour lutter contre elle, des armes toutes-puissantes, fournies par Dieu lui-même.

Quelles sont ces armes ?

I

Quand le prêtre porte au chrétien malade la communion suprême, et qu'il arrive près du moribond, il prononce une parole, que vous avez entendue peut-être, mais sans en comprendre toute la signification. Il dit : « *Pax huic domui !* Que la paix soit dans cette demeure ! »

N'est-ce pas une salutation étrange, presque une ironie ?

La paix, elle était ici il y a quelques semaines. Mais hélas ! la maladie l'a chassée ; et aujourd'hui c'est la douleur, l'angoisse.

Pour ramener la paix, il faudrait arrêter au seuil de cette porte l'impitoyable mort ; il faudrait écarter de ce moribond l'horrible agonie qui va bouleverser son corps et son âme ; il faudrait éloigner le deuil inconsolable qui va envahir cette maison pour des années, pour toujours peut-être.

Hélas ! la parole du prêtre n'arrêtera ni l'agonie, ni la mort, ni le deuil. Ces ennemis de l'homme entreront ici. Ni la science, ni le progrès, ni même la prière du prêtre ne leur barreront la route, parce que ce sont les vengeurs du péché, les exécuteurs de la justice divine.

Mais alors cette parole du prêtre : « Que la paix soit dans cette demeure ! » cette parole est-elle donc mensongère ?

Non ! Elle va se réaliser. Car le Dieu de l'Eucharistie, ce Dieu que le prêtre tient dans ses mains, ce Dieu qui entre dans cette triste demeure et va descendre dans la poitrine du moribond, véritablement il apporte la paix.

Afin de nous armer pour le dernier combat, il a voulu lui-même traverser, douloureusement, victorieusement, toutes les angoisses de l'agonie, toutes les horreurs de la mort.

Et aujourd'hui il vient réaliser pour ce mourant sa magnifique promesse d'immortalité.

Il a dit : « *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam ; et ego resuscitabo eum in novissimo die.* Celui qui prend ma chair comme nourriture et mon sang en breuvage, celui-là triomphera de la mort ; car il emporte avec lui le germe de la vie éternelle et l'assurance de la résurrection glorieuse. »

« *Resuscitabo eum,* je le ressusciterai. » Parole merveilleuse, qui contient toute la puissance de Dieu et toute l'espérance de l'homme.

La mort est debout au chevet de ce lit funèbre, au chevet de sa victime. Et elle paraît triomphante ; car elle va jeter au tombeau la dépouille de cet agonisant, elle va la livrer tout entière à l'impitoyable destruction !

Mais la victoire de la mort n'est que passagère, apparente. Et cette parole infaillible : « *Resuscitabo eum,* je le ressusciterai », elle annonce qu'un jour la mort sera défaite pour jamais, qu'un jour ce mourant prendra sur elle son éternelle revanche.

Car la divine Hostie descend dans cette poitrine haletante ; elle y dépose un germe de vie que la mort n'étouffera pas.

Ce germe, il descendra dans la tombe ; mais il n'y périra point. Il pourra y sommeiller des siècles et des siècles ; mais un jour il se réveillera. Et ce jour-là il soulèvera la pierre du tombeau. Sa vertu divine ramassera la poussière humaine, réunira les ossements dispersés, reformera les membres détruits, et sur les ruines mêmes de la mort fera surgir l'immortalité.

II

Ainsi l'Eucharistie assure au corps la résurrection glorieuse. Elle fait plus ; elle garantit l'âme elle-même contre la justice divine.

Pourquoi la mort est-elle une ennemie si redoutable ? Parce qu'elle jette le corps au tombeau ?

Non. Si la mort commettait cette seule brutalité, nous pourrions la saluer comme une libératrice.

Mais la mort nous épouvante parce qu'elle saisit l'âme et la livre au Juge inexorable, qui en moins d'une seconde la confronte avec ses œuvres et d'un mot fixe à jamais sa destinée.

Qui donc au tribunal divin plaidera pour cette âme tremblante ? Chose merveilleuse ! l'Eucharistie lui donne pour avocat son juge lui-même. Car le Dieu qui vient de se donner à elle dans la communion suprême, c'est Jésus-Christ, c'est le Souverain Juge. Et celui qui va prononcer sur son éternité, c'est le Dieu-Homme qui vient de lui livrer, avec son corps et son sang, tous les trésors de sa miséricorde infinie.

S. François de Sales disait : « Si j'avais à choisir pour juge entre Jésus-Christ et ma mère, je choisirais Jésus-Christ. »

Il avait raison ; car, pour plaider contre la justice infinie, il faut l'infinie miséricorde. Et cette miséricorde infinie, elle est incarnée dans l'Homme-Dieu ; elle est contenue dans l'hostie, et le mourant qui vient de communier, l'emporte tout entière avec lui.

Un païen répondit un jour à un missionnaire qui le pressait de se convertir : « J'embrasserais votre religion, si elle empêchait de mourir. »

Il n'y a pas de religion qui empêche de mourir. Mais il en est une, la nôtre, qui accomplit ce double miracle : elle assure à l'âme la vie éternelle et au corps la résurrection glorieuse. C'est la religion de Celui qui, étant Dieu, a pu s'appeler lui-même « la résurrection et la vie » ; de Celui qui, ayant arraché aux étreintes de la mort sa propre chair, a le droit de nous dire : « Je vous ressusciterai à votre tour. *Resuscitabo.* »

« Je vous ressusciterai. » Cette parole divine a retenti aux oreilles de millions de mourants, et elle a fortifié leur agonie. Cette parole divine est descendue dans le cœur de millions de chrétiens pleurant des êtres chéris, et elle a consolé leurs larmes. Cette parole divine, Jésus la redit pour vous à l'heure où vous allez vous agenouiller sur la tombe de vos défunts, et elle mêle à votre deuil une invincible espérance.

III

Un jour, Notre-Seigneur vit s'éloigner de lui tout un groupe de disciples qui l'avaient suivi jusque-là. Se tournant alors vers ses fidèles, vers ses apôtres, il leur dit : « Et vous aussi, allez-vous m'abandonner ? »

Alors Pierre, leur chef, prit la parole au nom de tous, et lui répondit : « Maître, comment pourrions-nous vous quitter ? Vers quel autre irions-nous ? Vous seul avez les paroles de la vie éternelle. *Verba vitæ æternæ habes.* »

Aujourd'hui aussi le vide se fait autour de Jésus-Christ. La foule le quitte. Il ne reste plus autour de lui qu'une élite de fidèles. Vous êtes encore de ce nombre ; mais il y a peut-être parmi vous des hésitants.

Et Notre-Seigneur se tourne en ce moment vers vous, pour vous adresser la même question qu'aux apôtres : « Et vous aussi, allez-vous me délaisser ? » Mais, avec Pierre, vous lui répondrez tous : « Non, Maître, nous ne saurions vous quitter ; car vous seul avez les paroles de la vie éternelle. »

Et en effet, les autres maîtres, que peuvent-ils vous promettre ? vous donner ? Non pas la vie, mais le néant. Allez au fond de toutes ces doctrines qu'on oppose à l'Evangile ; dépouillez-les des mots sonores dont on les masque. Que trouvez-vous ? Mensonge, vide, néant.

Ces maîtres, ils vous disent de vous créer le bonheur ici-bas, de faire de cette terre un paradis. Mais pour transformer cette terre en paradis, il faudrait d'abord en chasser la maladie et la mort qui frappent le corps, les passions qui ravagent l'âme. Or ni la science ni le progrès ne sauraient écarter de l'homme ces ennemis de son bonheur, l'infirmité, la mort, les passions. Le bonheur d'ici-bas n'est qu'un leurre.

Et pour l'au-delà, que vous promettent ces maîtres d'erreur ? Le néant, le néant déguisé sous des noms retentissants, creux, contradictoires. Car ils commencent par affirmer que la destinée de l'homme se termine au tombeau, que la mort plonge dans un commun anéantissement et le corps de l'homme et son âme, s'il en possède une. Et puis ils osent promettre à l'homme une chimérique immortalité. « Malgré tout, disent-ils, vous survivrez dans la mémoire de vos semblables, dans leur reconnaissance, dans les progrès indéfinis de l'humanité future, que vous aurez perfectionnée pour votre part. »

Immortalité dérisoire ! Et que m'importe le souvenir ou la gratitude des générations à venir ? Que m'importe le développement de l'humanité future, si vous me supposez tout d'abord anéanti totalement et à jamais ? Votre immortalité prétendue, la seule que vous ayez à m'offrir, n'est plus qu'une fumée flottant sur un cercueil !

Nous ne voulons pas de ces doctrines de néant. Car elles insultent à la dignité humaine. Si l'homme est enfoui tout entier au tombeau, s'il n'a pas d'âme, si pour son corps il n'est aucun espoir de résurrection, sa destinée se ravale à la destinée de la brute. Et ainsi cet homme dont vous exaltez l'orgueil, dont vous faites un dieu, vous l'abaissez au niveau de la bête de somme, qui peine, qui s'use, et puis disparaît à jamais.

Ces doctrines de néant, elles outragent surtout notre cœur. Elles outragent nos aspirations les plus nobles, nos espérances les plus chères, nos deuils les plus respectables. Car nous voulons vivre, non pas quelques années, mais toujours. Nous voulons le bonheur ; et le bonheur, c'est ce qui ne finit pas ; le bonheur crie : « Toujours ! Toujours ! » Nous portons en nous un instinct indéracinable, l'instinct de l'immortalité. Nous sentons en nous une âme incorruptible, sur laquelle la mort n'aura pas de prise. Nous exigeons pour cette âme une vie sans terme, qui puisse compenser les

injustices, les épreuves de cette existence passagère, qui puisse rassasier tous les désirs de notre intelligence et de notre cœur.

Bien plus, rêve audacieux, nous voulons associer notre corps lui-même à l'immortalité de notre âme. Nous voulons pour lui la revanche sur la maladie et la mort, une vie sans limite et sans déclin.

Et nous voulons aussi pour nos défunts cette résurrection bienheureuse, qui nous vengera des séparations brutales de la mort, qui nous assurera l'éternelle réunion, qui arrachera aux humiliations du tombeau la dépouille de nos chers disparus. Eh quoi ! de tous ceux que vous avez aimés ici-bas il ne resterait qu'une poignée d'ossements et de poussière ? Non, ils revivront ! Cette main que vous avez pressée dans une dernière étreinte, elle se ranimera un jour. Ces yeux que vous avez fermés, ils se rouvriront un jour. Ce cœur dont vous avez saisi le battement suprême, il se réveillera pour vous aimer toujours. Ce visage que vous avez baigné de vos larmes, ce corps que la mort et la tombe ont flétris, ils refleuriront dans une vigueur éternelle.

* * *

Les hommes ont créé des assurances sur la vie. Quelle est leur efficacité? Ont-elles le pouvoir de prolonger d'un seul jour votre existence ici-bas ? Non. Elles permettent seulement à vos héritiers de bénéficier de votre mort.

Mais Dieu vous offre une assurance autrement avantageuse. C'est l'Eucharistie. L'Eucharistie a le pouvoir de garantir à notre âme la vie, la vie de la grâce, la vie même de Dieu, la vie éternelle. De plus, elle peut déposer dans notre chair une semence de résurrection et d'immortalité.

Et pour profiter de cette assurance, que faut-il ? Un pas, une démarche, la simple volonté. Il suffit de recevoir une fois l'an, avec un cœur droit et pur, le corps de votre Dieu.

Mais cette assurance si facile, Notre-Seigneur l'a faite obligatoire, car il a dit : « Celui qui ne mange pas ma chair et qui ne boit pas mon sang, celui-là n'aura pas la vie éternelle. » Et il a le droit de nous imposer cette loi ; car il est le maître de la vie et de la mort, le maître de la résurrection, le maître de notre éternité et de notre bonheur.

M. f., vous assurez votre bétail, vos maisons, vos moissons ; la prudence vous en fait un devoir. Est-ce que le bon sens ne vous oblige pas à avoir le même souci de vos intérêts éternels, à garantir votre bien le plus précieux, le plus menacé, le bonheur de votre âme et celui de votre corps?

Si vos défunts, éclairés maintenant par la lumière infaillible de l'éternité, pouvaient vous adresser la parole, ils vous crieraient : « Il n'y a qu'une route qui conduise au bonheur, à la vie. C'est la route que tracent les commandements de Dieu, la route qui va du confessionnal à la table sainte. Suivez-la ! » Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

VIII

L'ENFANT PAÏEN

L'action immédiate, directe, du christianisme, est de sanctifier chaque homme et de lui faire atteindre sa destinée, qui est le bonheur éternel. Par voie de conséquence, le christianisme ne devait pas moins agir sur l'humanité collective, — famille ou société, — pour la transformer dans ses lois, ses coutumes, ses mœurs. Cette influence bénie apparaît à l'aube même de l'Eglise, et l'on ne saurait mieux la mettre en lumière qu'en établissant un parallèle entre l'organisation païenne et la communauté chrétienne primitive.

Notre entretien d'aujourd'hui aura pour objet le sort de l'enfant sous le règne du paganisme.

* * *

C'était une redoutable unité que celle de la famille antique. Groupée autour du foyer, celle-ci vivait tremblante sous le regard et l'autorité d'un chef absolu, vraie main de fer, possédant une puissance illimitée. Dans la vieille maison païenne, il y avait d'abord l'enfant, « cette frêle et délicate créature qui n'a pour se défendre que son innocence et ses larmes. » Jeté dès la première heure de sa naissance aux pieds du père, il est à son entière disposition. Le père de famille, *pater familias,* a sur sa personne un droit de vie et de mort sans contrôle. Et cela, remarque justement Fustel de Coulanges, moins peut-être par l'arbitraire de la loi qu'à titre de chef religieux et de par les principes du culte païen.

Pour se faire une idée du malheureux sort de l'enfant dans les siècles passés, au moins lorsqu'il était d'une constitution débile, il suffit d'ouvrir les livres des philosophes, c'est-à-dire de la portion éclairée de l'humanité. A son égard, les princes de la science, tous les écrivains de la Grèce et de Rome, témoignent d'un profond mépris et se montrent les approbateurs des usages les plus abusifs. Platon permet au père de tuer son enfant s'il le juge inutile à la famille ou à la patrie. « On doit, dit-il, conserver seulement les sujets d'élite, pour que le troupeau ne dégénère point. » Ces tristes paroles sont insérées au Livre V^e^ de sa *République,* avec beaucoup d'autres capables d'offenser gravement la simple délicatesse. Selon Aristote, il ne faut pas craindre d'abandonner les enfants chétifs ou difformes [1]. On sait aussi la fameuse sentence de Sénèque, et n'est-ce pas, si je ne me trompe, dans son traité *De la Clémence* qu'elle se trouve : « *Sapiens non miseretur,* le sage ne s'attendrit jamais ! »

D'ailleurs, pour nous éclairer, feuilletons l'histoire du droit au *Traité des personnes* ou plutôt

[1] Aristote, *Politiq.,* liv. VIII, c. 3.

au *Traité des choses :* car l'enfant était assimilé aux esclaves ! A Sparte, la législation permet de jeter l'enfant, s'il est faible ou disgracieux, dans le gouffre d'un fleuve. Celle d'Athènes le livre au seuil de la vie à la volonté de son père pour en faire ce que celui-ci voudra ; il pouvait même, par une application du principe païen d'après lequel tout repose sur l'empire exclusif de la force, prévenir sa naissance en l'anéantissant. La loi romaine, de son côté, édictait les mêmes rigueurs. Chose incroyable, plus la vieille société avançait en développement intellectuel, en organisation politique, en civilisation enfin, plus elle avait d'indifférence pour l'enfant, plus à son entrée dans le monde la vie de l'enfant dépendait de l'utilité ou de l'embarras dont il pouvait être cause.

Trois grandes infortunes surtout étaient réservées à l'enfance sous l'empire du paganisme : l'exposition, la vente et la mort.

Il est assez ordinaire de voir, à cette époque, l'enfant abandonné sur le bord des chemins, des égouts, ou enfermé dans une étable avec les plus vils animaux. On fabriquait exprès en Grèce, pour l'exposition de ces innocentes créatures, des vases d'argile en forme de coquilles. Chez les Romains, des corbeilles d'osier servaient à les placer — *corbem supponere puero* — le long des murs, devant le Temple de la Pitié ou sur les rives de quelque lac fangeux. Ainsi tel homme recueille un jour deux enfants délaissés près des tombeaux de la Voie Appienne : après les avoir élevés, il casse un bras au premier, une jambe à l'autre ; puis, il les envoie mendier et s'enrichit des aumônes qu'ils recueillent.

A défaut de l'exposition, c'était la vente. Au dire d'Aristote, un habitant de Mégare que les guerres avaient réduit à la pauvreté, ne craignit pas de vendre ses deux petites filles au marché d'Athènes. Dans toutes les villes païennes importantes, on trouve de ces acheteurs dont l'enfant devient la propriété au même titre qu'une maison, un champ, une bête de trait. La vente en est chose ordinaire. L'esprit se glace quand l'histoire nous révèle toutes les souillures, toutes les douleurs réservées à l'enfant païen. Dès que ce petit être aura grandi, il travaillera au profit d'un maître impitoyable, et devra, sous peine d'être privé de toute nourriture, rapporter chaque soir une somme comptée. Quelquefois on ne lui laissera même pas les yeux pour voir, afin que, aveugle ou à demi-mutilé, il éveille une compassion plus généreuse.

Mais, le plus souvent, l'enfant païen a pour seule perspective la mort. Malheur à lui si quelque infirmité prématurée se trahit sur son corps chétif ! Les uns sont donnés en pâture aux bêtes sauvages ; d'autres sont livrés à la merci des flots. Sparte les ensevelissait dans une fondrière près du Taygète. A Rome, on montre encore, entre le Tibre et l'Aventin, ce lieu, tristement célèbre et aux eaux stagnantes, appelé le Velabre, où on les enfouissait comme dans un pourrissoir et comme on aurait fait pour des débris d'animaux.

* * *

L'apôtre S. Paul a dit de la société antique : Elle était dépourvue de sentiment et de miséricorde, *sine affectione, sine misericordia.* (Rom., I, 31). Cette parole est surtout vraie en ce qui concerne l'enfant. Une page de Suétone, des traits épars de Tacite dissimulés en quelques lignes brèves et froides, et ajoutés aux détails que nous rapportent les premiers écrivains ecclésiastiques, suffisent pour nous édifier à cet égard. A vrai dire, et l'observation en a été faite par Chateaubriand, « si la république d'Athènes ou la monarchie de Brutus sortaient tout à coup de la tombe, nous aurions horreur de la vie païenne familiale [1]. »

Parmi les êtres maudits par le paganisme et voués à toutes les colères : le pauvre, le malade, l'esclave, nul n'a été plus maudit que ces infortunées créatures dont nous venons de parler. Soumis à un régime de fer, l'enfant païen n'a jamais connu ni les tendres soins ni les affections délicates du foyer. Vous ne le voyez dans aucun des chefs-d'œuvre de l'art, porté sur les genoux ou tenu entre les bras de sa mère. Il s'en faut encore plus que dans le vieux monde on ait trouvé pour lui un S. Vincent de Paul, un S. Jean-Baptiste de la Salle ou une Sœur Rosalie, avec tout le dévouement et la bonté que ces admirables noms symbolisent.

Pendant quarante siècles l'enfant a été exposé, vendu, meurtri, sans forfaire à la philosophie ni aux lois. La pensée païenne, barbare comme les mœurs, se jouait de la vie enfantine avec une indifférence effrayante. Un des représentants les plus distingués de l'école stoïcienne, pour consoler une mère qui pleurait la mort de son fils, n'osa-t-il pas lui dire ce mot cruel : « La vache à qui l'on a pris son veau ne mugit pas plus de deux jours ! » Il serait difficile de porter au delà l'abjection, l'inhumanité.

* * *

La même page d'histoire se renouvelle encore aujourd'hui. En Chine, en Arabie, dans l'Afrique centrale et la moitié des îles de l'Océan, sur toutes les terres que la grâce n'a pas visitées et où la croix n'a pas été plantée, de nombreux cadavres d'enfants sont enfouis dans les eaux des fleuves ou exposés le long des chemins. Ailleurs, chez les nations civilisées, la décadence de la famille grandit à mesure que diminue l'influence évangélique : on y revient aux mœurs païennes. Le livre de M. d'Haussonville : *L'enfance à Paris* [2], nous montre des milliers de pauvres petits êtres, pervertis à l'âge de la candeur et portant déjà sur leur visage l'empreinte du vice : fleurs du mal, écloses dans les ruisseaux de nos faubourgs ! Le mal, issu de l'absence de toute idée et de toute pratique religieuse dans les familles, ne s'adoucira que si l'on rend à Dieu sa place d'honneur.

---

[1] *Génie du christianisme,* liv. VI, c. 9.
[2] In-8, 1re édit. 1879, Paris, C. Lévy.

IX

L'ÉGLISE PRIMITIVE ET L'ENFANT

Quand on visite le musée du Louvre, on admire, entre autres chefs-d'œuvre, la *Nativité* de Filippo Lippi. L'Enfant Jésus repose à terre ; de chaque côté la Sainte Vierge et S. Joseph sont en adoration ; au fond de l'étable l'âne et le bœuf semblent « se conformer à leur pieuse pensée », tandis que, du ciel, deux anges s'inclinent avec respect. Plus loin, sur la campagne où paissent les moutons, une longue perspective s'ouvre avec des monuments en ruines. Il faut voir ici l'emblème du vieux monde qui s'écroule et que l'Eglise va renouveler. En particulier, le sort de l'enfance, délaissée et meurtrie sous le règne du paganisme, devait subir de par l'influence chrétienne la transformation la plus heureuse.

* * *

Le premier berceau aimé fut celui de Bethléem. Lorsque le Verbe daigna descendre jusqu'à nous, les anges chantèrent : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Le Roi qu'ils adoraient était alors enveloppé de langes. A mesure qu'il grandit, Jésus se fait l'ami des enfants, enfant lui-même plein de grâce et de douceur. Au cours des années de sa vie publique, s'il faut en croire les scènes d'une ravissante beauté racontées par l'Evangile, d'humbles mères viennent à sa rencontre avec leurs enfants et leurs tout petits, *infantes et parvulos* (Mc., x, 13 ; Lc., xviii, 15), portant les uns entre leurs bras et menant les autres par la main. Leurs radieux visages, leur bonté native, leur familière innocence attirent le Sauveur du monde. C'est auprès d'eux qu'il trouve ses plus chères délices.

Aussi bien, quel rôle plein de charmes pour les enfants d'Israël, quand, au jour des Rameaux, ils jetaient des branches d'oliviers sous les pas de Jésus, lui faisaient un décor de leurs vêtements, et poussaient des acclamations en son honneur !

Gloria, laus et honor tibi sit, Rex Christe Redemptor,
Cui puerile decus prompsit hosanna pium.

Au souvenir des cruautés indicibles et des profanations sans nombre dont le paganisme grec et romain s'était rendu coupable envers l'enfance, on s'arrête tout attendri devant ce tableau évangélique. Pour glorifier les enfants, Jésus déclarera que recevoir en son nom l'un d'entre eux, c'était le recevoir lui-même, et qu'il vaudrait mieux mourir plutôt que de scandaliser leur innocence. (Mt., xviii, 2-6).

Fidèle aux enseignements de son Maître, l'Eglise s'efforce d'inspirer pour l'enfant un profond respect. En imprimant par le baptême sur son front une couronne, elle lui confère une filiation divine ; de la créature la plus abandonnée elle fait la sœur des anges et l'héritière du ciel ; sur ses pauvres petits membres, et pour les rendre inviolables, elle verse l'eau de la vie surnaturelle ; elle montre chez l'enfant, dans la pureté de son regard, dans son premier sourire, dans le premier rayonnement de son esprit, le chef-d'œuvre de Dieu ; puis, le confiant à un père, à une mère comme un dépôt sacré, elle le met à l'abri de leur amour contre les souillures du monde, jusqu'au jour où, pour mieux l'exalter encore, elle lui ouvrira l'accès de son sanctuaire et lui donnera une place dans ses offices.

Ce n'est pas assez. « L'Eglise, par l'organe de ses Apôtres et de ses premiers défenseurs, dit à l'Etat : Cet enfant trop difforme pour être bon soldat, sera peut-être assez intelligent pour être un citoyen utile. Je prends sous ma protection ses jours menacés, et au besoin je mendierai pour lui le pain de l'aumône. Elle dit au père de famille : Tu n'as pas droit de vie et de mort sur l'enfant ; plus il est disgracié, plus il mérite de sollicitude. Garde ce corps chétif, laisse croître et grandir sous le regard de Dieu ce petit être qui répugne au monde : c'est lui qui fera un jour ta joie, ton bonheur et ta gloire. [1] » Pour l'Eglise, l'enfant n'est pas seulement un composé de chair et d'os ; mais sous cette faible enveloppe matérielle se cache la pure image de Dieu, une âme précieuse, rachetée par Jésus-Christ et ornée de la grâce.

* * *

Réhabiliter, relever le caractère de l'enfant, substituer en sa faveur au principe de l'égoïsme païen les principes de justice et de compassion chrétienne, ce fut la première tâche de l'Eglise. Il restait à joindre l'exemple au précepte.

Aux enfants abandonnés sur la voie publique l'Eglise ouvre des asiles où ils reçoivent pour mères les filles des sénateurs et des consuls, toute la fleur de la jeunesse romaine. Sainte Cécile, frappée à trois reprises par le glaive du licteur, achevait de mourir sur les dalles de son palais. A peine les fidèles en sont-ils instruits qu'ils accourent en foule ; mais l'illustre martyre sourira de préférence à ces chers petits néophytes, qui, empressés autour d'elle, recueillent à l'envi le sang de ses blessures. Sous l'inspiration de l'Evangile le riche tend la main à l'enfant malade, à l'orphelin. Insensiblement les efforts de la charité apostolique pénètrent les mœurs du foyer. L'enfant est aimé, soigné, vêtu ; il connaît son père, sa mère, ses frères, ses sœurs. Du moins trouvera-t-il, à défaut de l'affection de ses parents, purifiée et agrandie, celle d'une famille adoptive.

Cette amélioration progressive apportée au sort de l'enfant ne se manifeste nulle part avec une lumière plus douce que dans certaines inscriptions des Catacombes. « A notre cher fils Cyriaque ! » — « O Dieu, placez la petite âme de Nectarée dans le royaume des saints ! » Ici, sous une touffe de roses, ce mot charmant : *Infanti dulcissimæ ;* là, sur un morceau de marbre blanc, ce cri de l'amour maternel : « A Domitia, notre fille bien-aimée et très innocente ! » L'adoption des enfants abandonnés *(alumni)* se voit aussi fréquemment rappelée dans l'épigraphie des cimetières souterrains ; et rien de

[1] Monsabré, *Conférences*, t. xi, p. 345.

beau comme les sentiments qu'expriment les inscriptions gravées sur les sépultures [1].

Dans les œuvres de l'art antique, vous cherchez vainement une statue, un groupe, un bas-relief, avec une mère et son enfant. Le paganisme, pour qui la force matérielle seule comptait, posait en principe que toute faiblesse est d'essence inférieure. De là le plus vif dédain témoigné à l'enfance. Avec l'Eglise, au contraire, l'enfant est protégé. Elle crée en sa faveur des œuvres d'une merveilleuse délicatesse : crèches, ouvroirs, orphelinats, etc. Les lois sur la puissance paternelle se modifient et deviennent moins dures. Un faible souffle d'humanité, ou plutôt une infiltration chrétienne facile à suivre, circule comme une brise rafraîchissante à travers l'atmosphère malsaine de la législation et des mœurs.

Il n'est pas jusqu'aux Césars que les douleurs et les dénuements de l'enfance ne commencent à préoccuper. Au siècle de Trajan, on verra sur les monuments publics l'image de ce prince distribuant des épis de blé à des enfants, ou relevant une mère agenouillée et dont les enfants étendent leurs bras vers lui. La charité annoncée au fond des cryptes de Rome souterraine, puis répétée dans la rue, à l'école, au forum, pénétrait déjà le Palatin. Et Trajan, ce persécuteur qui fit couler à flots le sang des martyrs, par sa sollicitude pour tant de pauvres et frêles créatures, répondait à une des inspirations généreuses du christianisme et obéissait sans le savoir à Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. *Sinite parvulos venire ad me.* » (Mc., x, 14).

* * *

L'évangile des saints Innocents, on peut le dire, a clôturé la tradition païenne dont Hérode fut l'épanouissement monstrueux. Le Sauveur du monde n'entraîne pas seulement à sa suite « le tendre troupeau des victimes de Bethléem, fleurs des martyrs [2], » il apporte la libération de l'enfance.

Cette œuvre protectrice continuée par l'Eglise, s'inclinant avec un amour ineffable vers les plaies du paganisme et prenant en main les droits de l'enfance outragée, représente une de ses plus belles gloires. Auguste Comte lui-même, malgré une conception intellectuelle tout opposée, a reconnu que la première notion du progrès dans le domaine familial est due à l'influence chrétienne.

[1] J. Didiot, *La Théologie des Catacombes*, p. 88-89.
[2] Hymne de la fête.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XL

LES DIX VIERGES

« Soyez prêts. » Le Sauveur veut nous inculquer cette pensée précieuse, nécessaire. Il veut l'inculquer à tous, aux chefs de l'Eglise comme aux fidèles, aux maîtres comme aux serviteurs, aux justes comme aux pécheurs. C'est pourquoi il propose à ses Apôtres cette parabole nouvelle des dix vierges. Il ne s'agit plus de l'intendant coupable et violent qui connaît la volonté du maître et qui ne l'exécute pas, qui maltraite les serviteurs et les servantes sur lesquels s'exerce son autorité, et qui s'enivre avec des compagnons vicieux. Voici en effet des vierges qui sont pures, irréprochables dans leur conduite, qui vivent dans un état saint et sanctifié. Cinq d'entre elles cependant se sont laissées surprendre, parce qu'elles ont manqué de prudence, de prévoyance.

On sait l'appareil imposant et gracieux que revêtaient les noces, chez les Juifs. La cérémonie se faisait le soir. La fiancée, richement parée, attendait dans la maison de son père. Elle était enveloppée de longs voiles qui couvraient la tête et tout le corps, sans même laisser voir la blanche robe brodée d'or, les bijoux, la magnifique ceinture et la couronne de myrte qui ornait son front.

Elle attendait, ayant à ses côtés le paranymphe et dix vierges de ses amies qui devaient lui faire cortège, une lampe allumée à la main.

Tout à coup retentissait le cri : « Voici l'époux ! Venez au-devant de lui ! » C'était en effet l'époux qui arrivait, splendidement vêtu lui-même, et la tête ceinte de myrtes et de roses. Dix amis l'accompagnaient, suivis de musiciens, de joueurs de flûte et de tambourin, et d'une troupe de chanteurs. L'époux entrait dans la demeure de la jeune fille, la prenait par la main, la conduisait jusqu'au seuil, et là s'organisait le cortège. Les jeunes filles tenaient leurs lampes qui éclairaient la marche ; les jeunes gens, les parents, les invités suivaient au son des instruments de musique. Par les belles nuits d'Orient sereines et douces, à la clarté des étoiles, c'était un spectacle de grâce et de joie qui épanouissait les cœurs.

On arrivait ainsi à la maison de l'époux, les invités entraient, on fermait les portes et tous prenaient part au banquet.

Ces détails nous feront mieux comprendre la parabole qui suit.

Le royaume des cieux est semblable à dix vierges qui ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'époux.

Il y en avait cinq qui étaient folles, et cinq qui étaient sages. Les cinq folles ayant pris leurs lampes ne firent pas provision d'huile, mais les sages prirent leurs lampes et mirent de l'huile dans leurs vases.

Comme l'époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent.

Au milieu de la nuit un cri s'élève : « Voici l'époux ! Allez au-devant de lui ! »

Alors toutes les vierges se levèrent et préparèrent leurs lampes.

Et les folles dirent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. »

Les sages répondirent : « De peur qu'il n'y en ait pas assez et pour nous et pour vous, allez plutôt chez ceux qui en vendent et achetez-en pour vous. »

Or pendant qu'elles allaient en acheter, l'époux arriva et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui dans la salle des noces et la porte fut fermée.

Les autres vierges vinrent enfin et dirent : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ! »

L'époux leur répondit : « En vérité je vous le dis, je ne vous connais pas. »

Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure. (Mat., XXV).

Le sens de cette parabole est clair. Jésus nous avertit d'être prêts, comme les vierges sages qui attendaient la venue de l'Epoux. L'Epoux, c'est Jésus-Christ et l'Epouse c'est l'Eglise. Les vierges, ce sont tous les fidèles, c'est nous. Elles attendent les lampes allumées, qui sont le symbole de la foi. Les lampes s'alimentent par l'huile, si celle-ci vient à manquer elles s'éteignent. L'huile, c'est la charité, les bonnes œuvres sans lesquelles la foi est morte.

Les vierges s'endorment dans l'attente de l'Epoux qui tarde à venir ; leur sommeil, c'est l'image de la mort. Mais elles se réveilleront au jour de la résurrection où l'Epoux viendra, entouré des anges, afin de procéder au jugement dernier. Alors à ceux qui auront négligé la charité et les œuvres de charité il dira : « Je ne vous connais pas ! »

Entrons toutefois dans quelques détails.

* * *

Il y a dix vierges. On ne voit pas qu'elles aient été infidèles aux obligations de leur pieux état, et cependant cinq d'entre elles sont qualifiées de folles, *fatuæ*. Elles n'ont pas commis de grandes fautes, mais elles sont sans prudence, répandues au dehors, très occupées d'œuvres inutiles, ne faisant que celles qui leur plaisent, passant leur temps en des conversations où elles trouvent une grande jouissance, où le prochain n'est pas épargné et d'où elles sortent avec une conscience inquiète, parce que la charité a été absente de leurs lèvres et de leur cœur et qu'elles ont perdu des heures précieuses. Ah ! si elles les avaient employées à soulager quelque misère, à consoler quelque douleur, à relever vers le ciel, par la foi, quelque âme qui tombe, elles auraient de l'huile dans leurs vases. Leurs œuvres seraient bénies de Dieu et leur conscience aussi serait sans reproche.

Elles se rassurent par la pensée qu'elles n'ont pas failli dans la vertu, qu'elles ont gardé leur honneur avec la considération du monde. Mais qu'elles méditent cette parole de S. Paul : « Quand j'aurais le don de prophétie, quand même je serais martyr, quand je posséderais toute science, quand j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. *Nihil sum.* » (I Cor., XIII).

Elles ne sont donc rien. Quand elles s'endorment, elles n'ont aucune provision, et elles se présentent devant Dieu les mains vides.

Les cinq vierges sages au contraire ont exercé les œuvres de miséricorde, leurs lèvres ne respiraient que la charité, leurs pieds ne les conduisaient que dans les maisons où l'on souffre, où l'on pleure, elles ont consolé, relevé, fait espérer, pansé les plaies du corps et celles de l'âme. Leurs vases sont remplis d'huile.

Quand elles se réveillent toutes, à la voix qui dit : « Voici l'Epoux ! » les vierges folles allument leurs lampes ; l'huile va leur manquer et elles en demandent à leurs sœurs plus prévoyantes. Mais l'éternité s'est ouverte, et c'est pendant le temps qu'il fallait acheter de l'huile et faire provision de bonnes œuvres. Elles ont eu une confiance insensée dans les mérites des autres pour couvrir leur misère et pour aider leur indigence. Elles savaient pourtant que chacun doit porter son fardeau et faire soi-même son salut. Et il est lourd, le fardeau de leurs petites fautes accumulées pendant tant d'années ; et leurs œuvres de charité sont trop légères pour faire contrepoids.

Personne ne peut faire votre salut pour vous, personne ne pourra vous aider au jour du jugement particulier. Vous serez seul avec vos pauvres œuvres et vos péchés, qui témoigneront contre vous. C'est ce que les vierges sages disent à leurs malheureuses compagnes, non sans quelque ironie : « Allez acheter de l'huile à ceux qui en vendent ! » Ce que Bossuet interprète ainsi : « Allez aux flatteurs qui, par un bas intérêt, vous feront accroire avec tous vos vices que vous êtes vertueux. » Le monde en effet a-t-il assez raillé la vertu et célébré ceux qui s'amusent, s'adonnent aux œuvres de vanité et mènent la vie joyeuse !

Pendant ce temps l'Epoux est venu, il a fermé la porte, et les cinq vierges folles qui se sont attardées frappent en disant : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous ! »

Elles ont gardé un grand espoir, une grande confiance. Car elles ne sont pas des criminelles, mais seulement des imprévoyantes, des cigales qui se sont amusées tout l'été, au lieu de travailler et de faire des provisions. Elles n'ont rien fait, c'est vrai, mais la paresse est-elle donc un si grand péché ?

Elles qui ont oublié la charité, ne se souviennent pas non plus de la parole de Jésus-Christ : « Ce n'est pas celui qui dit : « Seigneur, Seigneur ! » qui entrera dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père. » Or la volonté du Père, c'est l'action, la charité, le travail. Ces paroles condamnent par conséquent la paresse, l'inaction, les paroles inutiles, oiseuses ou contraires à la charité. De là cette réponse sévère qui consterne ces malheureuses évaporées :

— En vérité, en vérité je vous le dis : Je ne vous connais pas !

Il ne connaît que ses brebis, et elles ne sont pas ses brebis puisqu'elles ne lui ont pas obéi : elles n'ont pas fait la volonté de Dieu.

Elles n'étaient pas méchantes pourtant, ces vierges folles, mais il leur a manqué deux choses essentielles : la vie intérieure et les œuvres chrétiennes.

Leur esprit était dispersé, leur cœur appartenait au monde et aux choses du monde, elles vivaient en dehors d'elles-mêmes, c'est pourquoi elles ne rencontraient pas Dieu, dont « le royaume est au dedans de nous » ; et leurs œuvres, inspirées par les pensées et les jugements du monde, étaient ou défectueuses ou sans mérite.

XLI

LES DIX TALENTS

« A celui à qui l'on a donné beaucoup, il sera demandé beaucoup. »

Ces paroles, Jésus a voulu les développer et les rendre plus sensibles par la parabole des dix talents. (Mt., XXV, 14 et s.).

Un homme part pour un long voyage. Il appelle ses serviteurs et leur remet ses biens. A l'un il donne cinq talents, à un autre deux, à un troisième un seulement, suivant la capacité de chacun, et il part aussitôt.

Celui qui a reçu cinq talents les fait valoir et il en gagne cinq autres. De même celui qui a reçu deux talents en gagne deux autres.

Quant à celui qui n'en a reçu qu'un, il va creuser la terre et y cache l'argent de son maître.

Les dons de Dieu sont inégaux, il donne à chacun « suivant sa capacité, » ses mérites, sa vertu, *unicuique secundum propriam virtutem*. Les récompenses aussi seront inégales. Vient le jour où le maître revient, « longtemps après » ; et il fait rendre compte à ses serviteurs. Chacun sera récompensé en proportion de son travail et de sa peine.

Le premier s'approche et dit : « Seigneur, vous m'avez remis cinq talents, en voici de plus cinq autres que j'ai gagnés. » Son maître lui dit : « C'est bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup. Entre dans la joie de ton maître. »

Celui à qui l'on a remis deux talents en a gagné deux autres. Le maître le félicite de même et lui dit aussi : « Entre dans la joie de ton maître. »

Ainsi s'exercent sur eux la justice et la bonté. L'un et l'autre seront récompensés, voilà la justice. L'un et l'autre ayant géré peu de chose seront établis sur beaucoup et ils entreront dans la joie de leur maître, c'est la miséricorde. Si celui qui a reçu cinq talents ne les avait pas fait fructifier, il aurait été plus rigoureusement puni que celui qui n'en a reçu qu'un seul, car il n'aurait pas travaillé suivant ses capacités.

Ne portons pas envie à ceux qui ont reçu cinq talents, car ils ont aussi une plus grande responsabilité. Si nous les avions reçus peut-être les aurions-nous enfouis et laissés dormir, comme le troisième serviteur. Mais, sans considérer ce qu'ont reçu les autres, rappelons-nous les grâces dont nous avons été comblés, les instructions, les lumières qui ont illuminé notre âme et notre route, le baptême qui nous a rendus semblables aux anges de Dieu, nos péchés si souvent pardonnés, l'inépuisable patience divine, et rougissons d'avoir été d'aussi mauvais serviteurs ! Aurons-nous le bonheur sans égal d'entrer dans la joie du Maître, c'est-à-dire au paradis ?

Mais venons au troisième serviteur :

S'approchant à son tour, celui qui n'avait reçu qu'un talent dit : « Seigneur, je savais que vous êtes un homme dur, qui moissonnez où vous n'avez pas semé et recueillez où vous n'avez pas répandu. J'ai eu peur, et j'ai été cacher mon talent dans la terre ; le voici, je vous rends ce qui est à vous. »

Le maître lui répondit : « Serviteur méchant et paresseux, tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé, et que je recueille où je n'ai pas répandu ; il te fallait donc porter mon argent aux banquiers, et, à mon retour, j'aurais retiré ce qui m'appartient avec mes intérêts. Otez-lui donc ce talent et donnez-le à celui qui en a déjà dix. Car on donnera à celui qui a et il sera dans l'abondance ; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même ce qu'il a. »

* * *

Cet homme qui part pour un long voyage, c'est Dieu qui semble avoir quitté la terre, — parce que nous ne le voyons pas, — pour demeurer au ciel. Il distribue à chacun de nous ses dons, dans la plénitude de sa liberté. Ne lui demandons pas pourquoi il a donné à l'un cinq talents, à un autre deux et à un troisième un seulement. C'est pour des raisons adorables de miséricorde et de justice que nous ne pouvons saisir parce que nous ne connaissons pas ses desseins, ni la valeur des âmes, ni l'avenir, qui n'a rien de caché pour sa Providence. Il agit en Etre souverain, et dans sa volonté il n'y a ni arbitraire ni caprice. Nous pouvons tous faire fructifier nos talents, nous recevons pour cela toutes les grâces et tous les secours, les bonnes inspirations et l'aide nécessaire pour les suivre. Mais la nature humaine est portée à l'indolence et à l'inaction. Nous ressemblons surtout au troisième serviteur, qui n'a rien fait, qui se sent coupable de paresse et qui ne veut pas avouer sa faute. Il n'est pas sincère.

Aussi remarquez la différence de son langage avec le langage des deux autres. Les deux premiers commencent par rappeler ce qu'ils ont reçu, les bienfaits de Dieu : « Seigneur, vous nous avez confié cinq talents, deux talents. » Il y a de la reconnaissance dans leurs paroles, puis de la joie d'avoir gagné d'autres talents, la joie du devoir accompli, l'allégresse d'une conscience sans reproche.

Mais le troisième, pris de remords secrets, jaloux des succès de ses deux compagnons, tourmenté par sa conscience, au lieu de se repentir de son inertie, de sa paresse, accuse et calomnie son maître : — « Je sais que vous êtes un homme difficile, vous moissonnez où vous n'avez pas semé, vous ramassez où vous n'avez pas répandu. »

C'est un mensonge. Dieu n'est pas un maître dur et difficile. Il ne moissonne pas où il n'a pas semé. Il a semé sans se lasser la grâce dans les âmes, il a averti, repris, éclairé, agi sur l'esprit et sur la volonté, et le malheureux serviteur ne s'est pas laissé toucher ; il n'a pas voulu lutter contre lui-même, secouer les chaînes indolentes de l'inaction. Dieu n'est que juste, il exige ce qu'il a le droit d'exiger, et il n'exige pas tout. Il compatit à notre faiblesse, il accepte les excuses valables, et le repentir sincère émeut toujours son cœur.

Mais ce n'est point le cas ici. En ce serviteur inutile et qui veut prouver qu'il a eu raison de ne rien faire, le maître ne trouve que de la mauvaise

foi. C'est pourquoi il lui applique ses propres paroles, il le confond par son propre raisonnement. Il n'accepte point qu'il soit un maître dur, car il est infiniment clément ; mais s'il était tel que le représente le troisième serviteur, celui-ci n'aurait-il pas dû agir avec plus d'énergie, travailler afin que son maître, quand il viendra, recueillît le fruit de son labeur ?

Celui-ci le traite sévèrement : Tu es un serviteur méchant, *male,* car tu me calomnies ; et paresseux, *piger,* puisque tu n'as rien fait. Et il ordonne qu'on lui ôte son talent et qu'on le remette à celui qui est capable de le faire fructifier.

Cependant ce « méchant serviteur » n'a pas dilapidé le bien du maître, il ne l'a pas dépensé en amusements ou en débauche, il ne se l'est pas approprié ; il l'a même gardé avec soin, enfoui dans la terre, et il le présente tel qu'il l'a reçu. Mais le maître le lui avait confié dans un but d'effort, de travail et de fruit. Il a préféré le laisser dormir et dormir lui-même.

Et voyez le châtiment : « Otez-lui son talent et jetez ce serviteur inutile dans les ténèbres du dehors, c'est-à-dire en enfer, parmi les pleurs et les grincements de dents ! » Quelle terrible punition pour cette paresse qui, à première vue, semble un péché léger, car elle n'est pas accompagnée de vol ni de rapine, mais qui en réalité est bien coupable, parce qu'elle viole le commandement porté par Dieu à l'origine du monde : « Tu travailleras ! » L'homme est donc avant tout un être d'action, et ceux qui demeurent volontairement inactifs sont grandement coupables devant Dieu.

Quelle leçon pour ceux à qui Dieu a remis des talents, des dons remarquables de facilité, de pénétration, d'intelligence, d'initiative, et qui n'en usent pas pour sa gloire ; qui, après le premier insuccès, se découragent et disent : « A quoi bon ? Je ne réussirai pas ! Restons tranquille ! »

Cette parabole s'adressait aussi aux Juifs, le peuple élu, qui avait refusé d'accepter l'Evangile : « Qu'on lui ôte son talent et qu'on le donne à un autre ! » Et la parole de Dieu qu'il avait repoussée fut prêchée abondamment aux Gentils.

Dieu a une somme immense de grâces à distribuer. Elles ne demeurent pas inutiles et sans objet. Il les ôte à ceux qui ne veulent pas en profiter. Les paresseux, les âmes sans zèle sont privées des grâces actuelles, qui sont répandues alors comme une pluie bienfaisante sur les âmes fidèles qui les reçoivent avec joie, et produisent des fruits de sainteté et de bonnes œuvres.

A celles-ci le Sauveur dira un jour : « Entrez dans la joie de votre Maître. »

« Quand la joie, dit S. Thomas après S. Augustin, est moindre que votre cœur, elle entre dans votre cœur. Mais la joie de Dieu, c'est la béatitude infinie, plus grande que nous ne pouvons l'imaginer, c'est pourquoi nous entrons dans la joie. »

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

XLVII

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN. — L'INTERCESSION POUR LES AMES DU PURGATOIRE [1]

Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare, ut a peccatis solvantur.

C'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les défunts, afin qu'ils soient déliés de leurs péchés. (II Mach., XII, 46).

C'était aux alentours de l'an mil. Le monastère français de Cluny jouissait, pour la science et la sainteté de ses religieux, d'une réputation glorieuse, et le nom de S. Odilon, son abbé, remplissait le monde chrétien tout entier.

En ces jours-là, il arriva qu'un moine, revenant d'un pèlerinage aux Lieux saints, fut jeté par la tempête sur les côtes de Sicile, en un endroit désert. Là, vivait un ermite dont l'existence se passait en continuelles et rigoureuses expiations pour les morts. L'ermite reçut le naufragé avec une charité pleine d'effusion. — « Quelle est votre patrie? lui demanda-t-il. — Je suis Français d'Aquitaine. — Connaissez-vous le monastère de Cluny, et son chef Odilon ? — Je les connais. — Accepteriez-vous, pour eux, un message ? — Volontiers. — Dites-leur donc, de ma part, que Dieu me laisse parfois voir ce qui se passe en purgatoire. Or, là mon regard n'aperçoit que des âmes affligées de peines effroyables. Mais beaucoup se plaignent amèrement de Cluny. Elles prétendent s'être recommandées avec instances à ses prières, et disent que son intercession s'exerce dans des proportions insuffisantes. Cluny laisse trop longtemps ses amis dans leur prison de feu. » — La commission fut faite. S. Odilon y répondit en développant dans son Ordre la prière pour les défunts. Il règla, notamment, que chaque année, le lendemain de la fête de tous les Saints, ses religieux consacreraient la journée aux âmes du purgatoire. Le Pape français Sylvestre II trouva cette institution si belle et si salutaire qu'il l'étendit à l'Eglise universelle. Et telle est l'origine de cette *Commémoraison des fidèles défunts* à laquelle les nations chrétiennes, malgré les progrès de l'incrédulité, sont restées généralement fidèles, et qui, le second jour de novembre, rappelle aux masses populaires le souvenir des morts [2].

Je n'ai point, sur l'autre vie, les aperçus dont jouissait le moine sicilien que je viens de mettre en scène. Pourtant, je vous apporte aujourd'hui le même message dont il chargeait le naufragé revenant en France. Je viens vous dire que vous aussi, pour la plupart, vous laissez trop longtemps les âmes dans les flammes du purgatoire. Vous avez tous, là-bas, des parents, des alliés, des amis, dont vous trompez plus ou moins l'espérance par vos

[1] On remarquera que cet Entretien n'est pas à sa place logique ; nous l'avons réservé jusqu'aujourd'hui à cause de son actualité pour le Jour des Morts.

[2] Darras, *Histoire de l'Eglise,* t. XX, p. 368-369.

oublis ou, si vous pensez à eux, par l'insuffisance de vos prières. La charité, — rappelez-vous-le, — doit être, chez les chrétiens, « forte comme la mort : *fortis ut mors dilectio* » (Cant., VIII, 6) ; par conséquent, elle doit suivre dans l'autre vie ceux qui y sont entrés, s'intéresser à eux, prier pour eux. Et cette intercession doit être active, dévouée, généreuse, tenir enfin l'une des premières places parmi toutes les pratiques inspirées par l'amour d'autrui.

Je me contenterai d'énumérer les raisons, — je devrais dire les excellences, — par lesquelles elle se recommande à vous.

I

D'abord, c'est *une œuvre d'extrême urgence*.

Quand les saints essaient de décrire les peines du purgatoire, tant d'après leur manière d'apprécier la gravité du péché et les sévérités de la justice divine que d'après les lumières dont ils ont joui sur les réalités d'outre-tombe, ils les représentent comme souverainement redoutables. Ils parlent d'un feu plus puissant pour faire souffrir que le feu de nos fournaises [1]. Ils ajoutent au feu, supplice d'ordre sensible, une souffrance d'ordre moral : la privation de Dieu, plus douloureuse que toutes les tortures des sens [2]. Et ils affirment que ces deux peines réunies composent un châtiment dont la rigueur dépasse toute imagination. Comme ce châtiment se proportionne au nombre et à la gravité des fautes à expier, il se fait tantôt plus doux et tantôt plus sévère. Mais même quand il descend à ses degrés les moins élevés, il reste effroyable. Un saint Pape a cru devoir dire que « la moindre des peines du purgatoire dépasse la plus grande des souffrances d'ici-bas [3]. »

Les âmes du purgatoire, je le sais bien, jouissent de certaines consolations. Il leur en vient du ciel, par le ministère des bons anges et des saints qui s'intéressent à elles. Il leur en vient de la terre, quand les vivants ne les oublient pas. Il leur en vient d'elles-mêmes ; je veux dire de leur résignation, de leur amour pour Dieu, de leurs infaillibles espérances. Mais ces consolations, tout en les aidant à souffrir, ne diminuent point leurs souffrances. Sainte Catherine de Gênes, dont les livres ont mis en relief, mieux que ne l'ont fait ceux d'aucun autre saint, les consolations du purgatoire, n'en a pas moins écrit cette parole terrifiante : « D'après ce que j'en puis connaître, je sais que les tortures qu'on y souffre sont presque égales à celles de l'enfer [4]. »

Ajoutons à ce tableau un dernier trait, non moins sombre que les autres : il consiste dans l'impossibilité absolue où sont les habitants du purgatoire de faire quoi que ce soit pour adoucir ou abréger leur châtiment. Ils ne peuvent ni acquérir de mérites, ni recevoir de sacrements, ni gagner d'indulgences. La souffrance est l'unique moyen dont ils disposent de payer leur dette. Ils ressemblent donc de très près à ce malheureux paralytique dont parle l'Evangile et qui ne pouvait faire de lui-même aucun mouvement vers cette piscine miraculeuse sur le bord de laquelle on l'avait étendu et dans laquelle il aurait trouvé la guérison. (Jo., v).

De pareilles douleurs, jointes à une si complète impuissance, ne vous semblent-elles pas dignes d'une immense pitié ? N'est-il point urgent de leur venir en aide ?

Quand le tocsin, du haut de nos clochers, ou dans nos villes le clairon d'alarme annonce un incendie, tout homme de cœur abandonne aussitôt ses plaisirs ou ses travaux et se précipite vers le lieu du sinistre. N'esssayez point de le retenir ! Le feu n'attend pas. Une minute de retard, ce peut être un désastre nouveau ou une victime de plus... Et quand la foule amassée autour de la maison en feu apprend qu'elle renferme encore des êtres vivants, surtout des enfants, des malades, des malheureux incapables de fuir, elle en éprouve un long et douloureux frisson d'horreur. Chacun se sent pressé de tout braver pour arracher leur proie aux flammes meurtrières. Les sauveteurs se présentent nombreux et résolus et, sans souci de leur propre sécurité, se jettent au milieu des brasiers... Ils ont raison, et j'applaudis à leur dévouement comme à leur héroïsme. — Mais, souvenez-vous-en : le plus terrible des incendies sévit en purgatoire, et ceux qu'il dévore ne peuvent s'y arracher. Vous, vous pouvez beaucoup en leur faveur. Mais, de grâce, hâtez-vous ! Là non plus, le feu n'attend pas. Une minute de retard représente un surcroît effroyable de douleurs à nulle autre pareilles... Rien, non, rien ne presse comme de leur porter secours !...

II

Cette œuvre de charité n'est pas seulement la plus urgente, *c'est aussi la mieux placée*. Elle ne vient jamais en aide à des indignes.

Combien de fois, sur cette terre, la charité ne s'adresse-t-elle point à des gens qui ne la méritent pas ! Mendiants qui demandent à l'aumône des moyens de vivre qu'ils possèdent au fond de leurs cachettes ; pauvres dont l'indigence résulte d'une paresse obstinée ou d'injustifiables prodigalités ; malades victimes des plus honteux excès ; hommes de désordre se dissimulant sous les apparences d'hommes bien pensants : ils rivalisent d'adresse pour nous duper et nous exploiter.

Rien de tel n'est à craindre avec les âmes du purgatoire. Ce sont de saintes âmes. Elles n'ont conservé aucun des vices d'ici-bas. Elles sont en état de grâce et intimement unies à Dieu pour l'éternité. Elles se sont mises aussi dans des sentiments de très haute valeur morale. Non seulement elles acceptent, mais elles aiment les supplices par lesquels elles expient leurs faiblesses. Elles apprécient tellement la sainteté de Dieu qu'elles n'accepteraient point de paraître en sa présence sans être entièrement purifiées.

[1] Purgatorium est domus plena ignis, qui virtute divina cruciat animas magis quam si essent in furno ardenti. (S. Vincent. Ferr., *Serm.* 2 Dom. Sexages.).

[2] Plures ponat quis gehennas : tale nil dicet quale est beata gloria privari. (S. Joan. Chrysost., Homil. 47).

[3] Minor pœna quæ erit in purgatorio... major quantalibet pœna quæ est in hoc mundo. (S. Innocent. III, sup. Psal. 37).

[4] *Traité du Purgatoire.*

Elle est bien noble et bien belle, n'est-ce pas ? cette mentalité des âmes du purgatoire. Venez leur donc en aide ! Vous ne ferez jamais de charité mieux placée.

Et ne cherchez pas un prétexte pour vous y refuser dans ce fait qu'elles ont mérité leurs peines. Ce raisonnement supposerait une odieuse dureté de cœur. Il s'inspirerait aussi d'orgueil et de présomption. Si vous faites moins de fautes que n'en a commis l'âme la plus coupable du purgatoire, vous ne le devez point à vos forces personnelles, mais à la grâce divine.

III

Jamais, non plus, vous ne ferez d'aumône *plus agréable à Dieu.*

C'est que les âmes qui souffrent au lieu de l'expiation lui sont bien chères. Il les aime comme il aime ses amis, comme il aime ses prédestinés, comme il aime ses élus. Si la nécessité où il est de satisfaire aux exigences de sa justice l'oblige à les punir, son cœur souffre de leurs douleurs et appelle de tous ses vœux le temps où il pourra les admettre dans sa gloire. Quand il se produit sur terre une intercession qui lui permet de le faire, elle répond à son désir le plus intime et le plus ardent. — Sainte Brigitte avait, un jour, abandonné à Dieu, pour les âmes du purgatoire, toutes les expiations qu'elle pourrait accomplir durant sa vie entière. Notre-Seigneur lui apparut bientôt et lui dit que cette offrande, faite au bénéfice d'âmes qui lui sont très chères, lui avait été souverainement agréable. Pour l'en récompenser, il lui pardonnait à la fois, et à l'instant même, toutes les fautes du passé [1].

Je me l'explique aisément. Car enfin, le Sauveur affirme, dans son Evangile, qu'il prend comme fait à lui-même l'aumône ou l'assistance apportée aux indigents, aux affligés, aux prisonniers. (Mt., xxv, 34-43). Les pécheurs qui souffrent au lieu de l'expiation sont, eux aussi, et plus rigoureusement qu'on ne peut l'être en ce monde, des indigents, des affligés, des prisonniers ; et ils ont, sur ceux d'ici-bas, l'avantage d'être unis à Jésus-Christ par les liens d'un amour, d'une grâce, d'une élection qui ne courent plus aucun risque. Tout dans leur état, — non seulement leur dénûment, leurs souffrances, leur captivité, mais aussi leur sainteté, — invite Notre-Seigneur à faire cause commune avec eux. On prie donc pour lui, quand on prie pour eux. On le console, quand on les console. On le délivre, quand on les délivre. Et comme il promet de rendre le bien fait aux malheureux, ce bien lui étant fait à lui-même, nous pouvons attendre fermement de lui qu'il nous soit secourable un jour, si nous avons secouru nos défunts. Et ainsi doit se vérifier ce souhait que j'emprunte, pour vous l'adresser, à l'une des héroïnes dont parlent nos saints Livres : « *Que Dieu vous fasse miséricorde comme vous l'avez fait aux morts !* » (Ruth, I, 8).

Ne vous demandez donc plus quelle œuvre vous pourriez entreprendre qui plairait davantage à Dieu. Cette œuvre, la voilà ! Elle consiste dans la prière pour les morts qui souffrent en purgatoire.

IV

Cette œuvre sera aussi, de toutes celles que peut inspirer la charité, *la plus sûrement payée de retour.*

Elle sera payée par Dieu, comme le démontre ce qui vient d'être dit. S'il la met au-dessus de toutes les autres, comment ne lui réserverait-il pas sa meilleure récompense ? Mais elle le sera aussi, — et voilà le point sur lequel j'appelle votre attention, — par les âmes qui en auront bénéficié.

Ces âmes, en effet, ne seront pas des ingrates. L'oubli des bienfaits est une des fautes de la vie présente ; on l'y rencontre tous les jours. Mais elle ne se commet, dans la vie future, ni en paradis, ni dans le purgatoire, vestibule du paradis. Les élus que vos prières auront conduits au ciel se souviendront de vous. Ils emploieront leur crédit en votre faveur. Ils vous couvriront de leur protection. Ils se feront un devoir de vous conduire, à votre tour, aux gloires dans lesquelles vous les aurez fait entrer. Voilà, par excellence, les amis dont l'Evangile a dit : « *Faites-vous des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels.* » (Luc, XVI, 9).

V

L'un des écrivains spirituels les plus estimés du siècle dernier a écrit une série de belles pages sur cette vérité : que l'intercession pour les âmes du purgatoire résume en elle seule toutes les dévotions, toutes les œuvres de charité, toutes les vertus chrétiennes [1].

Toutes les dévotions. — Là, dit-il, se retrouve cette dévotion à la gloire de Dieu qui fut la dévotion favorite du Sauveur. « Le purgatoire est semblable à un champ où la gloire de Dieu est debout, comme une moisson déjà mûre. » Cette moisson se récolte, quand une intercession vient délivrer ses habitants et les conduire au ciel. Alors, « tout ce qu'on cueille est du pur froment, et l'ivraie n'y est pas mêlée ». — Là, se retrouve la dévotion à la sainte humanité de Jésus. Plus tôt les âmes sortent du lieu de l'expiation, plus tôt Jésus recueille les fruits de son adorable Passion. — Là, se retrouve la dévotion à la Sainte Vierge, « soit qu'on regarde Marie comme la mère de Jésus, et, comme telle, participant aux honneurs de sa sainte humanité ; soit que nous voyions en elle la Mère des miséricordes, dont le culte repose sur les œuvres de compassion ; soit que nous honorions en elle la Reine du purgatoire, qui aime à voir les âmes souffrantes sortir de leur captivité pour entrer dans la joie éternelle ». — Là, se retrouve la dévotion aux saints Anges. Les saints Anges aiment fraternellement les âmes du purgatoire, surtout quand elles ont été confiées à leur protection particulière. Ils désirent leur délivrance, et quiconque y collabore avec eux, leur procure un sensible plaisir. — Là, se retrouve la dévotion aux Saints : à tous en général, mais spécialement aux saints patrons des âmes souffrantes,

[1] Rossignoli, *Les merveilles divines dans les âmes du Purgatoire,* p. 349, note 1.

[1] Le P. Faber, *Tout pour Jésus,* chap. IX, § 6.

aux fondateurs des Ordres religieux auxquels ces âmes ont appartenu, aux apôtres des Eglises dont elles ont été les fidèles, aux protecteurs des contrées qu'elles ont habitées, aux saints dont elles ont été les enfants ou qui ont appartenu à leurs familles.

J'ai ajouté que l'intercession pour les défunts comprend toutes les œuvres de charité. — Le pieux écrivain dont je résume la doctrine le démontre aisément. Cette intercession, dit-il, « apaise la faim des âmes en leur offrant Jésus. Pour étancher la soif inextinguible qui les dévore, elle leur présente son précieux sang. Elle revêt ceux qui étaient nus d'un vêtement de gloire. Elle visite les malades, leur apporte de puissants remèdes, ou, du moins, les console. Elle délivre les captifs de chaînes plus terribles que la mort... Elle accueille les étrangers ; et c'est dans le ciel qu'elle leur donne l'hospitalité. Elle ensevelit les morts dans le sein de Jésus, pour y goûter un repos éternel ».

J'ai dit aussi qu'en priant pour les morts, nous pratiquerons toutes les vertus chrétiennes. — Notre auteur le prouve, en faisant remarquer comment cette prière nous met directement en face des réalités de l'autre monde, nous rappelle les promesses divines et nos éternelles espérances, nous amène à exploiter les miséricordes du Père céleste et nous offre l'occasion continuelle de leur rendre hommage. Avec la foi, l'espérance et la charité, elle nous fait exercer, par son caractère intime et recueilli, par l'austère spectacle de souffrances qu'elle étale sous nos yeux, par la communauté de sentiments qu'elle établit entre les âmes du purgatoire et nous, par l'emploi auquel elle nous invite des différentes industries de la piété, toutes les vertus dont la pratique constitue la vie spirituelle.

Remarque importante. — La délivrance des saintes âmes souffrantes, œuvre excellente entre toutes, est aussi l'œuvre *la plus facile*. Elle ne demande rien dont tout homme ne soit capable. Pour rendre à d'autres nécessiteux les services dont ils ont besoin, il faut avoir de la fortune, posséder un certain crédit, jouir de quelques loisirs, avoir fait ou faire des études parfois difficiles, être doué de certaines forces physiques ou de certaines aptitudes. Pour venir en aide aux malheureux qui sont en purgatoire, il n'est besoin de rien de semblable. Il suffit, à cet effet, de prier, de recevoir les sacrements, d'assister au saint sacrifice, de gagner des indulgences, d'offrir les travaux et les peines dont la vie est remplie. Qui donc, parmi nous, serait tellement réduit à l'impuissance qu'il ne puisse rien faire de tout cela ?... Oui ! nous avons tous quelques moyens d'arracher nos défunts aux flammes dont ils sont la proie et de les conduire en paradis. C'est pourquoi la prière pour les âmes du purgatoire devrait être la prière favorite de tous les chrétiens.

Nous l'adopterons donc, pour notre part, n'est-ce pas ? si ce n'est déjà fait, et nous lui ménagerons une place d'honneur parmi nos pieuses pratiques.

* * *

Mais, après l'avoir adoptée, gardons-nous de croire trop facilement et trop tôt à la délivrance des âmes pour lesquelles nous prierons.

Nous avons presque tous, à cet égard, une tendance trompeuse. Autant nos jugements sont sévères pour les vivants, exagèrent leurs défauts et méconnaissent leurs vertus : autant ils favorisent les morts, oublient leurs torts et ne veulent se souvenir que de leurs qualités et de leurs bonnes œuvres. A peine nos parents et nos amis ont-ils fermé les yeux, que nous les tenons pour de petits saints. Il leur suffira, pensons-nous, de traverser le purgatoire pour devenir dignes du paradis. Et nous restons persuadés qu'ils n'auront pas longtemps besoin de notre intercession. — Il importe au plus haut point de réagir contre ces illusions ; car le démon en abuse pour nous porter à l'abandon prématuré de nos défunts. La justice divine, ne le perdons jamais de vue ! est autrement rigoureuse que la nôtre. Elle se rappelle mieux les fautes commises et en apprécie plus exactement les responsabilités. D'ailleurs, le péché, tout au moins le péché véniel, abonde tellement aujourd'hui dans la plupart des vies humaines et la pénitence s'y fait si rare et insuffisante, que le plus grand nombre des hommes doit passer un temps très long dans le purgatoire. Les révélations faites aux saints sur ce grave sujet viennent confirmer cette conclusion. L'écrivain que j'ai cité tout à l'heure en invoque plusieurs, d'après lesquelles des défunts qui n'étaient point, à beaucoup près, des scélérats, auraient eu à souffrir trente, quarante et soixante années avant d'être admis en paradis[1]. S. Bruno va plus loin. L'avait-il appris de Dieu ? Je l'ignore. Mais il croyait et écrivait que, parmi les âmes du purgatoire, beaucoup n'en devaient point sortir avant le Jugement dernier[2]. Si cette parole est vraie, il faut, en partie, l'attribuer aux vivants qui oublient trop tôt leurs morts et, peu après leur décès, ne font plus rien, ou presque plus rien, pour leur porter secours.

Evitons à nos défunts ce délaissement douloureux. Epargnons-leur la peine d'avoir à se dire, suivant un mot des Ecritures, qu'ils « *ne vivent plus dans nos souvenirs et sont morts à nos cœurs* » (Ps. xxx, 13). Faisons durer nos pieuses instances et nos satisfactions aussi longtemps que leurs besoins. Et, pour parer à tous les risques auxquels ils peuvent être exposés, entendons tout particulièrement de l'intercession en leur faveur cette déclaration bien connue des Evangiles : qu'« *il faut prier toujours et ne jamais cesser de prier.* » (Luc, XVIII, 1).

[1] P. Faber, *Op. cit.*, p. 373.
[2] Multi in diuturna pœna purgatorii usque in diem judicii punientur. (Sup. Psal. 6, vers. 1).

IMPRIMATUR
Lingonis, die 19 octobris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 27 octobre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour un Service le 11 novembre. — Deux allocutions avant l'absoute, 465.

Varia. — Nos devoirs envers notre paroisse, 467.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — X. Les peintures des Catacombes, 469. — XI. Les inscriptions, 471.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLII. Le jugement dernier, 474. — XLIII. *Sciens Jesus quia venit hora,* 475.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LIX. La tempérance chrétienne : Le rôle du plaisir dans la vie humaine, 477.

POUR UN SERVICE LE 11 NOVEMBRE

ALLOCUTION AVANT L'ABSOUTE

Mes bien chers frères,

Il m'est arrivé souvent, sur le champ de bataille, dans les ambulances ou les hôpitaux, d'assister comme prêtre et comme camarade, de pauvres petits soldats frappés à mort ; et presque toujours, après s'être réconciliés avec Dieu et m'avoir chargé de leurs dernières recommandations, ils ne manquaient pas de me dire : « Au revoir !... Ne m'oubliez pas !... Priez pour moi !... »

Il me semble, mes frères, que la France a recueilli dans son cœur l'adieu suprême et le double vœu de ses chers petits soldats ; car en ce glorieux anniversaire de la victoire et de la paix, elle se tourne vers ceux qui restent et elle les supplie de donner à ceux qui ne sont plus, l'hommage d'un souvenir et le bienfait d'une prière...

Eh bien ! obéissons à l'appel que nous adresse la mère-patrie ; et avant de nous séparer, recueillons-nous quelques instants devant Dieu.

Souvenons-nous *avec émotion* de ces quinze cent mille victimes qui se sont offertes en holocauste pour notre salut, et en particulier de ces vingt enfants que nous avons connus, que nous avons aimés et qui étaient jadis non seulement la joie et l'orgueil de leurs parents, mais aussi l'espoir et l'avenir de notre cher petit pays.

Souvenons-nous d'eux *avec reconnaissance ;* car personne n'ignore que c'est grâce à leur héroïsme que nous avons échappé aux horreurs de l'invasion et aux terreurs de l'occupation.

Souvenons-nous d'eux *avec admiration ;* car, de l'aveu de tous les peuples, ils ont écrit avec leur sang les plus belles et les plus glorieuses pages de notre histoire nationale, déjà si belle et si glorieuse cependant.

Souvenons-nous d'eux *avec confiance ;* car un pays qui a suscité de tels hommes a le droit d'être fier et le devoir d'être sans peur devant les ombres de l'avenir.

Souvenons-nous d'eux surtout *avec piété ;* car la foi nous enseigne qu'ils ne sont pas disparus complètement et pour toujours. De l'autre côté du monde ils vivent, ils nous voient, ils nous aiment ; et c'est pour cela que dans le mystérieux silence qui environne les tombes, il me semble toujours entendre les paroles que je vous citais tout à l'heure et que j'ai tant de fois recueillies sur des lèvres expirantes : « Au revoir !... Ne m'oubliez pas !... Priez pour moi !... »

Oh ! non, certes ! non, nous ne vous oublions pas, chers martyrs de la patrie ! Et vous en avez la preuve dans cette magnifique cérémonie, en ce jour de glorieux anniversaire.

Voyez les fleurs qui ornent ce catafalque : elles vous disent l'hommage de la vieille terre française à ses vaillants défenseurs.

Ecoutez les cloches qui ont carillonné pour votre baptême : elles tintent le glas aujourd'hui, parce que votre place est vide au foyer paternel.

Voyez la foule qui se presse dans l'église de votre Première Communion : elle vous évoque comme dans un rêve et elle ne peut retenir ses larmes en murmurant vos noms.

Mais écoutez surtout l'immense clameur qui jaillit de tous les cœurs chrétiens... C'est la clameur de la prière qui monte à travers les nues, qui grandit dans l'espace et qui s'en va jusqu'au trône de Dieu pour implorer en votre faveur. Puisse-t-elle vous obtenir à jamais le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix !... *Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis. Amen.*

MÊME SUJET

Mes frères,

Nous entendons encore tous l'émotionnante sonnerie du 11 novembre 1918. Depuis quelques jours les journaux étaient remplis de bonnes et encourageantes nouvelles ; sous la poussée enthousiaste de nos armées, l'ennemi avait cédé ; en hâte il reculait ; ses bataillons décimés, découragés, se pressaient vers les ponts du Rhin. Nous suivions passionnément la débâcle du peuple misérable qui pendant près de cinq années avait piétiné et meurtri notre territoire. C'était vraiment l'hallali ! avec toute son ivresse... Tout à coup, dans nos clochers habitués depuis cinquante mois à retentir de glas funèbres, une sonnerie de triomphe éclata ; à grande volée, bourdons, et cloches, et clochettes annonçaient... l'armistice.

Dans tous les cœurs un double sentiment : reconnaissance à Dieu ; pitié pour les familles en deuil. En cette cérémonie d'anniversaire, nous avons le devoir impérieux de rafraîchir cette double pensée. Comme il y a trois ans, nos cœurs doivent se laisser prendre tout entiers par ces deux sentiments ; le temps n'a effacé notre dette ni à l'égard de Dieu, ni à l'égard de nos morts et de ceux qu'ils ont laissés dans les larmes.

I

Merci à Dieu !

Oui ! je sais. Nous eûmes des chefs de première valeur et je n'ai garde de leur enlever un seul rayon

de gloire. Nous eûmes des soldats vaillants, héroïques, sublimes : il en est ici, dont les récits maintes fois vous ont enthousiasmés ; et pourtant, si évocateurs qu'ils aient été, ils n'ont qu'imparfaitement traduit les dangers courus, les minutes d'angoisse, les heures d'effroi, les résolutions surhumaines, les audaces folles, les risques volontairement acceptés, les bravoures prodigieuses. Tout cela se vit ; ça ne se dit pas. Il s'en faut aussi que je veuille rejeter dans l'oubli tant de grandeur, tant de sublime : cela fait trop de gloire à notre chère France, et ce serait injuste.

Mais la parole demeure vraie, que disait la douce Pucelle : « Les hommes d'armes bataillent ; Dieu donne la victoire. » A suivre en leur complexité les circonstances de la guerre, à voir la longue série de prodiges inattendus, les ressaisissements miraculeux, avec le Généralissime lui-même nous nous écrions : « Vive Dieu ! les hommes ne furent que des instruments. »

Nous nous endormions dans l'espoir d'une paix que personne n'oserait violer ; nous écoutions les promesses berceuses des internationalistes ; — le tocsin résonna, et la France fut debout.

Nous nous battions entre frères ; nous nous épuisions en des luttes cruelles ; — une union superbe rassembla à l'arrière dans la même communion de générosité et d'amour patriotique les parents de ceux que serrait l'un contre l'autre là-bas la plus délicieuse camaraderie.

A grandes marches l'ennemi se rue sur le Nord du pays ; éperdument nos armées accourent. Il avance ; il est à deux pas de Paris ; la France frémit d'épouvante ; le Gouvernement se réfugie à Bordeaux ; — et c'est la Marne.

Puis des combinaisons humaines qui sont déçues, des projets habilement dressés qui échouent ; nous tentons des offensives malheureuses, nous entreprenons des expéditions lointaines sans issue ; à l'intérieur, des trahisons, des défections douloureuses, un instant de défaitisme ; — et malgré tout cela, une endurance superbe, des défensives inespérées.

La Russie nous abandonne ; la Roumanie va sombrer ; les sous-marins travaillent à nous affamer ; — l'Amérique vient à nous.

Mars, mai, juin 1918 : nouvelle ruée des Boches. Le 15 juillet, ils espèrent nous avoir. — Ils se heurtent à Gouraud. Et voici qu'un seul commande... Et c'est la victoire qui étend ses ailes.

Pourquoi ces revirements inattendus ?

Te Deum laudamus !

Ah ! nous l'avions tant prié !

Ici, les femmes, les mères.

Ici, les enfants pour leurs pères, leurs frères.

Là-bas, seuls, le soir, au guet, nos « poilus » ; à l'heure de l'assaut, en serrant sur leur poitrine la médaille que leur avait donnée leur mère, le petit crucifix ou le Sacré-Cœur de l'aumônier ; dans les églises en ruines de l'arrière, devant les autels improvisés des tranchées.

Ils l'avaient tant prié ! Par ici, les pieuses religieuses enfermées dans leurs cloîtres, et les pauvres âmes apparemment inutiles... Là-bas, les chefs, les grands croyants qui préparaient la victoire...

Merci à Dieu !... *Te Deum !*

II

Requiescant in pace !

Pitié pour les morts !... Ah ! oui, dans la joie immense du 11 novembre 1918 ils ne furent pas oubliés.

Les morts, ils étaient hier des camarades pour les soldats du front, et ils n'étaient plus là pour le jour de la paix. Tombés tôt les uns, tard les autres, pour que ce jour arrive, et ils ne le vivraient pas !

Les morts, ils étaient hier l'espoir de leur famille, le sourire du village, et leur place pour toujours était vide... Jusqu'à ce que tous rentrent, leur absence se faisait moins sentir ; mais le 11 novembre 1918, la pensée fut très nette : « Des tels, des tels reviendront ; des tels, des tels ne reviendront pas ». Blessure béante au cœur, non seulement des leurs, mais du village tout entier... et ils étaient 1.500.000 !

Ils sont autant, qui attendent mieux que notre souvenir, mieux que nos hommages : nos prières. Ne les leur refusons pas ! *Requiescant in pace !*

Et pour qu'ils reposent en paix, songeons à ceux qu'ils ont laissés ! Sous la capote raidie où leur cœur allait s'arrêter, on eût pu surprendre, à l'instant suprême, ce cruel battement d'angoisse : « Pourvu qu'*ils* ne souffrent pas... »

Personne ne s'y trompe. Le secours matériel qui met à l'abri de la détresse peut laisser subsister bien des souffrances. Il faut la douceur de la sympathie qui console ; il faut le respect qui rappelle l'honneur ; il faut l'encouragement aux petits ; il faut l'exemple aux petits ; il faut les conseils aux petits : car ils sont la « relève ». Aux anciens de les prévenir des dangers qu'ils courent à mesure qu'ils abordent le front de la vie. Aux anciens de les garantir contre les démarches périlleuses et les imprudences fatales. Aux anciens de les aimer comme ils aimaient ceux qui sont morts : ce sont leurs fils !

Nous avons pensé tout cela au jour de l'armistice... Avons-nous agi comme nous nous l'étions promis ? C'est bien l'instant, aujourd'hui, en cet anniversaire, de nous le demander sincèrement.

Les morts restent nos maîtres et nos juges. Nous devons demeurer dignes d'eux. Plaindre en passant leurs familles inconsolées, sur leurs monuments prononcer des discours et déposer des couronnes, c'est bien ; cela ne suffit pas. Leurs cendres là-bas continuent de barrer le chemin à l'ennemi. Derrière ce rempart, nous n'avons pas le droit de fléchir dans la poursuite de l'œuvre qu'ils ont commencée et que nous nous devons, que nous leur devons d'achever. Ils n'ont pas demandé qu'on les relève de leur garde à la frontière ; nous n'avons pas le droit de cesser notre effort. Si nous ramenons leurs corps, exhumons aussi leurs âmes ; faisons revivre dans la foule ces vaillants ignorés. Devant la gravité de leur mort sacrifions la frivolité de nos vies. Ils ne doivent pas avoir à rougir jamais de nous.

* * *

O France aimée, pour laquelle ils sont tombés ; ô Dieu qu'ils ont aimé et dans les bras de qui, pleins de confiance, ils se sont jetés à l'instant de leur héroïque trépas ! C'est pour vous aussi que nous voulons vivre. *Pro Deo et pro Patria.*

Tous deux vous êtes — encore maintenant, hélas ! — en butte aux cynismes et aux rageuses attaques d'une poignée de criminels. C'est le privilège des médiocres de haïr ce qui les dépasse. Fiers de vous, riches de vous, confiants en vous, nous poursuivrons dans l'amour la grande œuvre de restauration nationale.

Sonnez, cloches de tous les pays de France ; faites tressaillir l'âme de la grande nation. Martelez dans les cœurs le souvenir de l'armistice. Dieu sauva la France, Fille aînée de l'Eglise ; nous voulons qu'elle poursuive ses progrès, qu'elle demeure reine parmi les peuples, forte, puissante, terrible aux jaloux, compatissante aux malheureux et aux vaincus, scintillante toujours des 1.500.000 diamants qu'à sa couronne a sertis l'affreuse guerre.

Te Deum... Nous vous louons, ô Dieu qui jugez et qui condamnez... et qui pardonnez. *Miserere*... Ayez pitié de nous, les vivants ; ayez pitié d'eux, les morts ; donnez-leur le repos éternel !... Ainsi soit-il.

VARIA

NOS DEVOIRS ENVERS NOTRE PAROISSE [1]

Au portail de l'église Saint-Louis sont gravés ces mots : DOMUS DEI ET PORTA CŒLI.

L'église est en effet *la maison de Dieu et la porte du ciel.* C'est là que Dieu veut demeurer avec nous, en père et en ami plus encore qu'en maître ; c'est là que nous allons recevoir et renouveler dans nos âmes la vie surnaturelle, commencement et gage de la vie éternelle.

Toutes les églises méritent ces deux titres ; mais il en est une qui est tout spécialement pour chacun de nous la maison du Seigneur et la porte du ciel : c'est notre *église paroissiale.*

Par notre naissance en effet ou par notre résidence actuelle, nous appartenons à un groupement constitué dans le sein de l'Eglise universelle. Ce groupement, c'est *la paroisse.*

Petite unité dans la grande, la paroisse est l'*organisme normal* créé par l'Eglise pour transmettre aux âmes la vie surnaturelle. — La paroisse est la *cellule religieuse,* comme la famille est la cellule sociale. La paroisse est la personne morale qui demeure, alors que les individus s'en vont les uns après les autres devant Dieu.

Elle est faite des prières, des sacrifices, des efforts des pasteurs et des fidèles qui se succèdent en son sein. Elle a son trésor spirituel et matériel formé des mérites et des dons de ses membres.

[1] Ces pages sont empruntées au ch. Ier du *Petit Manuel paroissial de St-Louis de Brest,* par l'abbé Hervé Calvez, vicaire à St-Louis (in-12 de 224 p., 2 f. 50 ; Brest, Imprimerie de la Presse Libérale) : excellente monographie à qui nous souhaitons beaucoup d'imitations.

En réalité, tous ceux qui font partie de la paroisse forment une grande famille sous l'autorité de celui qui y représente Jésus-Christ et qui a la charge des âmes : *le curé de la paroisse.*

Recevant ses pouvoirs et ses directions de l'évêque, — qui les reçoit lui-même directement du pape, — le curé garde et dirige les fidèles de la paroisse dans l'unité catholique.

Aussi est-ce en remplissant *leurs devoirs à l'égard de la paroisse* que les fidèles remplissent le mieux leurs devoirs envers l'Eglise.

Ces devoirs se résument en trois mots :

Aimer sa paroisse ;

Fréquenter son église paroissiale ;

Prendre sa part des charges paroissiales.

I. — *Aimer sa paroisse*

Aimez votre église paroissiale, parce que c'est là que Notre-Seigneur *réside pour vous* dans le sacrement de l'autel ; parce que c'est le lieu régulier, établi et consacré par l'Eglise, de ses audiences pour tous les membres de la famille à laquelle vous appartenez.

Aimez votre église paroissiale, parce que *vous y recevez les plus grands biens,* les biens de l'âme : l'instruction chrétienne par le catéchisme et la prédication, la grâce de Dieu par les sacrements, l'Auteur même de la grâce par la sainte communion.

Aimez votre église paroissiale, parce que *vos meilleurs souvenirs* vous y rattachent. C'est là que sont gravées les grandes dates de votre vie : votre baptême, votre confirmation, votre première communion, votre vocation ou votre mariage. C'est là que les vôtres sont venus recevoir une dernière bénédiction et une dernière prière et vous y viendrez à votre tour. — C'est là, *dans votre église,* que vous passez les meilleurs moments de votre vie et sans doute aussi ceux qui comptent le plus pour votre éternité.

Aimez enfin votre église paroissiale, comme on aime sa patrie, pour beaucoup de « raisons que la raison ne connaît pas » et qui relèvent du sentiment et du cœur. Aimez-la à cause de son histoire, de ses souvenirs et de ses traditions, à cause de son patrimoine de richesses et d'honneur chrétien, à cause de toutes les âmes qui se sont sanctifiées et qui se sanctifient chaque jour dans cette église et auxquelles vous êtes plus particulièrement liés par la communion des saints.

II. — *Fréquenter l'église paroissiale*

Vous allez à votre église paroissiale pour les actes essentiels de votre vie spirituelle, comme le baptême, la confirmation, la première communion solennelle, la communion pascale, le mariage, les derniers sacrements et les funérailles.

Mais si vous êtes des paroissiens fidèles et éclairés, vous ne vous contenterez pas de ce qui est essentiel ; vous *obéirez au désir formel, pressant et si souvent réitéré* de la sainte Eglise que le catéchisme rappelle à propos de la grand'messe paroissiale : vous fréquenterez votre église parois-

siale pour tous les actes publics de votre vie chrétienne.

Et vous vous rendrez compte des raisons sur lesquelles s'appuie le désir de l'Eglise.

1. Il s'appuie d'abord sur les *obligations réciproques* qui lient les paroissiens et le pasteur de la paroisse.

a) Le pasteur de votre paroisse *a l'obligation grave de célébrer la messe* tous les dimanches et fêtes pour ses paroissiens.

N'est-il pas juste qu'à cette obligation du pasteur corresponde l'effort des fidèles pour tirer de cette messe dite pour eux le plus grand profit spirituel possible, en y assistant ?

Jusqu'au XVIe siècle l'*obligation stricte* existait d'assister à la messe, le dimanche, dans son église paroissiale et l'on ne pouvait satisfaire au précepte en y assistant ailleurs.

Aujourd'hui, si ce précepte n'urge plus sous peine de faute, il reste le désir de l'Eglise rappelé en ces termes par nos statuts diocésains : « Nous demandons *instamment* aux fidèles d'entendre la messe le dimanche dans leur église, de préférence aux chapelles des communautés. » (Statut 370).

b) Le pasteur a encore l'obligation grave *d'enseigner la doctrine chrétienne* à ses paroissiens.

N'est-il pas juste qu'à cette obligation du pasteur corresponde l'obligation pour ses ouailles de venir l'écouter pour recevoir et développer dans leurs âmes les vérités nécessaires au salut ?

Le Concile de Trente rappelait fermement cette obligation : « L'évêque, dit le saint Concile, doit avertir avec soin les fidèles que chacun d'eux est tenu, à moins d'empêchement, de fréquenter sa paroisse pour écouter la parole de Dieu [1]. »

On dit parfois : « Mais nous recevons ailleurs l'instruction chrétienne et c'est bien la même doctrine chrétienne qui est enseignée partout. » — Oui, c'est bien la même doctrine chrétienne qui est enseignée dans toutes les églises catholiques. Mais dans votre paroisse elle est *adaptée, appliquée* aux besoins particuliers de la grande famille à laquelle vous appartenez ; elle est donnée par *vos prêtres,* qui ont *mission* et *grâce* pour éclairer et diriger vos âmes.

Le droit dit aujourd'hui : « Il faut avertir les fidèles qu'ils aient à fréquenter leur église paroissiale, là où cela peut se faire sans difficulté, à y assister aux offices divins et à y entendre la parole de Dieu. » (Canon 467, § 2).

c) Le pasteur a encore le devoir *de connaître les âmes* dont il a la charge, devoir marqué dans ces paroles de Notre-Seigneur : « Je suis le Bon Pasteur... *Je connais mes brebis et mes brebis me connaissent.* »

Si vous ne fréquentez pas votre paroisse, comment voulez-vous que votre pasteur vous connaisse ? — Comment saura-t-il si vous êtes dans la voie du salut ? — Comment recevrez-vous ses conseils et ses directions ?

[1] « Moneat episcopus populum diligenter teneri unumquemque parochiæ suæ interesse, ubi commode id fieri potest, ad audiendum verbum Dei. » (Conc. Trid., Sess. XXIV, c. IV, *De reform.).*

Ce sont là les obligations qui, en vous unissant à la hiérarchie catholique constituée dans la paroisse, vous font un devoir de fréquenter votre église paroissiale.

2. Mais il y a aussi les obligations que vous avez à l'*égard des membres de la même famille paroissiale.*

a) N'est-ce pas dans l'église paroissiale qu'est rendue visible et sensible pour tous la *fraternité des âmes* dans la communion des saints ? N'est-ce pas là surtout, suivant les mots du catéchisme, que l'on sent bien que « les membres de l'Eglise *sont unis entre eux* comme les membres d'un même corps et qu'ils participent aux mêmes biens spirituels » ?

b) Les chrétiens de la même paroisse ont à l'égard les uns des autres des *devoirs d'édification* et *d'assistance spirituelle et matérielle.*

Or, où se donneront-ils surtout *le bon exemple,* si ce n'est au pied du même autel, à la même table de communion ?

Où se fera cet échange d'assistance spirituelle par *la prière et l'intercession* mutuelle, où se créera cette sympathie, où s'allumera cette charité surnaturelle qui amène l'*assistance matérielle,* si ce n'est dans l'église paroissiale ?

En un mot, où les membres d'une même paroisse apprendront-ils mieux à se connaître, à s'aimer, à s'entr'aider que dans la grande maison de famille aux pieds du même Père qui est dans les cieux ?

c) Vous avez aussi le devoir *de participer à la vie paroissiale,* aux œuvres de piété et d'apostolat qui sont le complément et le soutien de la vie chrétienne dans la paroisse.

Si vous ne fréquentez pas l'église paroissiale, vous devenez peu à peu *indifférents* aux intérêts spirituels de la grande famille, vous vous désintéressez de la marche de la vie surnaturelle autour de vous. — Ne recevant plus la direction du pasteur, vous ne prenez pas part aux efforts d'apostolat qu'il demande à ses paroissiens ; et ce manque de coordination des bonnes volontés rend moindre le bien réalisé et plus lent le progrès chrétien dans la paroisse.

Les prétextes que l'on invoque le plus souvent pour ne pas aller à la paroisse sont des prétextes de voisinage d'une autre église ou chapelle, de commodité, de plus grand bien-être, et parfois aussi de prétendue piété, souvent trop personnelle.

Tous ces prétextes — et tous ceux que l'on pourrait inventer — ne dispensent pas des obligations que nous venons de rappeler et ne sauraient justifier l'éloignement habituel et surtout systématique de la paroisse.

Les efforts et les légers sacrifices à faire pour aller à sa paroisse sont largement compensés par les grâces spéciales que Dieu accorde aux âmes qui le servent dans l'*ordre voulu et établi par son Eglise, au sein de la famille spirituelle* à laquelle on doit d'abord le soutien moral et matériel, avec le stimulant du bon exemple.

Fréquentez donc votre église paroissiale. Prenez et gardez votre place dans le bercail, sous la

direction de votre pasteur, au milieu des âmes qui prient, travaillent et souffrent là près de vous et auxquelles, dans l'ordre de la charité, vous vous devez tout d'abord.

III. — *Prendre sa part des charges paroissiales*

1° La paroisse doit pourvoir d'abord au *service divin et aux besoins de son église.* La participation à l'entretien du culte par le *Denier du culte* est une obligation *stricte* que chaque fidèle doit remplir avec une rigoureuse et inlassable fidélité.

2° La paroisse a ses *pauvres* et ses *malades*. En les plaçant près de vous, dans le rayonnement du même tabernacle, la Providence a voulu vous les confier particulièrement.

Votre obole leur parviendra soit par vous-mêmes, si vous en avez les moyens et le loisir, soit par la main de vos prêtres qui les visitent, soit par les œuvres créées pour leur venir en aide.

3° La paroisse *a ses œuvres* diverses pour protéger et développer la vie chrétienne dans les âmes de ses membres. Elle a ses *catéchismes,* ses *écoles,* ses *patronages,* ses *confréries,* ses *mutualités,* ses *associations multiples.*

Il importe que vous leur apportiez votre collaboration ou au moins votre sympathie et votre concours matériel.

C'est pour tout cela qu'il faut donner suivant les ressources que Dieu vous a départies.

L'Eglise, vous le savez bien, ne vous *forcera* pas à donner ; l'Eglise ne veut s'appuyer que sur la conscience et le cœur de ses enfants.

Mais vous qui avez la conscience claire de vos obligations, donnez *généreusement* et donnez *avec joie.*

Soyez de ces chrétiens qui veulent non seulement la *décence,* mais la *splendeur* du culte divin, sachant bien que tous les fidèles de la paroisse, les pauvres comme les riches, en bénéficient.

Soyez de ces catholiques éclairés qui voient bien les besoins de l'heure présente et donnent leur concours aux différentes œuvres, qui s'efforcent d'y répondre.

* * *

Aimez votre paroisse ; — fréquentez votre église paroissiale ; — prenez, suivant vos moyens, votre part des charges paroissiales.

Vous remplirez ainsi vos devoirs envers votre paroisse ; vous serez des paroissiens fidèles, éclairés, dévoués ; vous serez de bons serviteurs de Jésus-Christ et de son Eglise, des aides pour vos prêtres et des exemples pour vos frères.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

X

LES PEINTURES DES CATACOMBES

Il y a entre la crèche de Bethléem et les Catacombes une analogie frappante. Si la crèche de Bethléem a servi de berceau au corps réel de Jésus-Christ enfant, les Catacombes furent le berceau de son corps mystique, c'est-à-dire de l'Eglise naissante : crèche et sépulcre tout à la fois, où les langes et les linceuls se confondent, où la vie et la mort se touchent. Là, au milieu des vastes labyrinthes, gît le dépôt de la tradition chrétienne primitive. Les peintures et les fresques dessinées, il y a dix-sept ou dix-huit siècles, sur les tombeaux des martyrs, offrent en particulier pour la science sacrée une mine précieuse, ouverte aux théologiens par les soins de l'antiquaire.

* * *

L'exécution de ces peintures funéraires trahit souvent une main inhabile, travaillant dans les conditions matérielles les plus défavorables. Toutefois, à mesure que l'on promène le flambeau sur les saintes murailles, on y voit des images d'un dessin achevé. Quelques-unes même reproduisent les décorations des murs de Pompéi et les savantes traditions du siècle d'Auguste. L'expression donnée au visage est douce, d'un rayonnement angélique qui le transforme et l'éclaire, « comme une flamme pure s'aperçoit derrière un vase transparent. » Ces timides esquisses, aux teintes juxtaposées ou fondues avec art, en préludant aux magnifiques tableaux du moyen âge semblaient déjà faire pressentir la délicatesse suave de l'école d'Ombrie.

Nous ramènerons les peintures de Rome souterraine à deux groupes principaux. Les unes sont *historiques ;* les autres sont *liturgiques.*

1. Les peintures historiques retracent les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament. Leur but était d'offrir aux premiers fidèles, soit d'une manière immédiate, soit sous un emblème matériel, un enseignement dogmatique ou moral.

La représentation de Noé dans l'arche, si souvent gravée sur les parois des Catacombes, est l'image naturelle de l'âme qui échappe aux flots de la corruption mondaine comme le patriarche échappa aux flots du déluge. — Isaac sur le bûcher rappelait aux chétiens soumis à la même épreuve un modèle incomparable. — Daniel dans la fosse aux lions montre la toute-puissante faiblesse des confesseurs en face des bourreaux. — L'ouvrier mettra une complaisance marquée à représenter l'épisode des trois jeunes Hébreux dans la fournaise. Trois enfants, les mains jointes pour la prière, un monarque farouche, des charbons ardents préparés, toute une foule avide d'assister au supplice de ces infortunées victimes, un ange qui les préserve des flammes : c'est ce que nous retracent maintes fresques sépulcrales, et c'est aussi l'histoire glorieuse de chaque martyr. — Le souvenir de Job n'était pas moins suggestif. Au dépouillement de ses biens, à la perte de ses enfants, aux douleurs dont il est accablé, succède pour le saint patriarche le retour de la prospérité et du bonheur. Or, tous ces revers et toutes ces bénédictions formaient le partage des chrétiens des Catacombes. Mais du

fond de leurs sépulcres obscurs, s'échappait également le même espoir : « Je sais qu'après la mort je verrai mon Rédempteur, cette espérance est cachée dans mon sein, et les mains de ceux qui m'enseveliront la déposeront avec moi dans le tombeau. » (Job, XIX, 27) [1].

Avec quelle tendre piété aussi le pinceau des martyrs aimait à retracer sous ces voûtes funèbres les plus belles pages de l'Evangile ! La crèche avec ses dénuements, la Samaritaine au puits de Jacob, la multiplication des pains, la guérison des lépreux sont gravés sur les murs des chapelles, sur les bas-reliefs des sarcophages et jusque sur les vases du sacrifice. Mille scènes d'une beauté ravissante s'étalent à nos regards. Ici, un semeur jette sa semence dans les sillons qu'il vient de labourer ; là, du milieu des épines où une brebis était embarrassée, un humble berger, pour lui épargner les fatigues du chemin, la rapporte lui-même au bercail : touchante figure du Berger divin dont la douce et paternelle autorité devait se prolonger sous le même emblème dans la personne de Pierre. Au surplus, l'image du bon Pasteur se voit fréquemment peinte à la clef de voûte des chapelles funéraires. D'autres fresques reproduisent, tantôt le monogramme du Christ, tantôt la croix du Calvaire jointe à l'ancre de l'espérance ou encadrée d'une couronne.

2. Les peintures liturgiques avaient surtout pour objet de représenter les sacrements de l'Eglise, son culte, son histoire, ses mystères. Pour ne pas dévoiler aux yeux des païens ce que la religion contient de plus élevé, il fallait en user avec ménagement.

Le cimetière de Sainte-Cécile, spécialement, renferme un caveau orné de fresques fort riches que les archéologues modernes nomment la *Chambre des Sacrements*. L'eau vive jaillissant du rocher sous la verge du Pontife, et, un peu plus loin, la guérison de l'aveugle-né y symbolisent la régénération baptismale, par laquelle l'âme, purifiée de la souillure originelle, passe des ténèbres à la lumière. Le sacrement de baptême apparaît d'une manière non moins expressive avec l'emblème du poisson nageant au sein d'une cuvette, comme le chrétien, suivant la belle interprétation qu'en a donnée Clément d'Alexandrie, nage au milieu des ondes saintes de la grâce.

La pénitence, c'est-à-dire le pouvoir de remettre ou de retenir les péchés confié par Jésus-Christ à ses Apôtres, devait également tenir une large place dans les peintures de Rome souterraine. Son image habituelle, dessinée sur les murs des tombeaux, est la scène du paralytique, se levant et emportant son grabat avec tous les détails mentionnés par l'Evangile. Ce miracle était à la fois un symbole et une preuve de la puissance que Jésus possédait d'absoudre les pécheurs. De fait, n'avait-il pas répliqué aux Juifs, en leur montrant le paralytique : « Est-il plus difficile de dire : Vos péchés vous sont remis ; ou de dire : Levez-vous et marchez ? » (Mt., IX, 5). Une autre fresque de la crypte de Saint-Hermès mettra en parallèle la guérison du lépreux et l'administration effective du sacrement de Pénitence : on y voit un homme prosterné à genoux devant un prêtre [1].

Un grand nombre de peintures murales sont consacrées à l'Eucharistie. Nous avons d'abord le miracle si significatif et si touchant de la manne. De même que la manne tombée du désert soutenait le peuple hébreu dans sa longue marche vers la Terre promise, l'Eucharistie est la force de tous nos jours et sera encore notre dernière nourriture avant d'entreprendre le suprême voyage de l'éternité. Sous l'arcade des chapelles et sur les parois de la petite lampe ouvrière nous retrouvons l'emblème de l'Eucharistie dans le vase de lait, dans le sang qui coule d'une plaie entr'ouverte, dans la colombe qui grappille au raisin ou se désaltère à un calice somptueusement orné, comme l'âme s'abreuve aux sources vivifiantes de la sainte communion. Toutes ces peintures, le plus souvent séparées par des arceaux de fleurs et entourées de guirlandes d'épis ou de lauriers, témoignent que la pensée du théologien a guidé jusque dans les moindres particularités la main de l'artiste. Aucune d'entre elles cependant ne donne la représentation historique de la dernière Cène.

* * *

On peut dire que la fleur de l'iconographie chrétienne est éclose dans les demeures funèbres des Catacombes.

Les premiers fidèles voulurent perpétuer la présence de la Sainte Vierge parmi eux, en la représentant, soit au milieu des apôtres qu'elle instruit, soit dans l'attitude de la prière, les bras élevés vers le ciel. En 1887, M. de Rossi, l'illustre explorateur de Rome souterraine, retrouvait au cimetière de Sainte-Priscille une chapelle du Ier siècle couverte de fresques d'une rare beauté, avec une image de la Madone soutenant l'Enfant Jésus. Quelques années auparavant, le même archéologue avait exhumé une peinture non moins vénérable par son antiquité, où la Vierge des vierges porte le Sauveur du monde sur ses genoux et reçoit les présents des Mages. Au surplus, ces fresques, nous aimons à le redire, offraient déjà quelque chose des modèles classiques que l'art médiéval reproduira avec tous les perfectionnements du génie dans les Madones de Fra Angelico.

A côté de la figure radieuse de la Reine des martyrs brillaient aussi dans les ténèbres du christianisme naissant celles des Apôtres. Si certaines coupes imagées dessinent un navire avec son pilote au gouvernail et quelques pêcheurs traînant le filet et ramant de concert, c'est évidemment Pierre et ses compagnons. Ailleurs, sur un calice ciselé on voit un rocher d'où ruisselle une eau pure ; et le nom que l'artiste y a gravé est encore celui de Pierre : « Pierre seul, ajoute S. Augustin, étant

[1] Abbé Mathieu, curé de Velaines, *Pages d'Histoire de l'Eglise*, t. I, Antiquités ecclésiastiques : L'art chrétien dans les Catacombes, p. 254 et suiv. (Paris, Bloud, 1905).

[1] J. Didiot, *La Théologie des Catacombes*, p. 121.

capable de procurer à l'âme chrétienne un breuvage rafraîchissant. » On rencontre très rarement aux Catacombes des scènes de martyre : les chrétiens, pour nous laisser le plus bel exemple de la charité et du pardon, n'ont pas voulu peindre ce qu'ils avaient souffert ou ce qu'ils avaient vu souffrir à leurs frères. En général ces lieux désolés représentent des souvenirs gracieux.

Mais en les visitant, combien amers sont les regrets de l'archéologue ! Quelquefois, l'œuvre décorative reste inachevée, l'humble ouvrier ayant dû, au moment où il peignait une galerie, une chambre ou la figure d'un saint, se soustraire à la haine des persécuteurs et abandonner sa tâche. Plus loin, le plafond des chapelles est à moitié tombé ; ou une faible portion d'enduit, adhérant encore à la muraille, indique une peinture mutilée, à demi effacée, aux contours à peine reconnaissables. Aussi bien le vandalisme a fait, dans la cité des martyrs, des ravages dignes d'être pleurés. Surtout, lorsque Rome fut assiégée en 536 par les Goths, leurs mains sacrilèges se plurent à briser les ornements dont la piété chrétienne avait embelli ces cryptes sacrées.

* * *

L'Eglise a laissé dans les Catacombes son empreinte vive. Tout y parle d'elle : la pierre, le marbre, les tombeaux ; tout nous y montre l'immutabilité divine de sa foi.

D'après l'étude comparative de l'art, les savants les plus célèbres font remonter les principales Catacombes à la fin du premier ou au commencement du second siècle. S. Pierre vivait encore quand les *Fossores* ouvrirent le cimetière de Priscille, et on ensevelit S. Paul dans celui de Lucine. Les cryptes de Sainte-Praxède, de Saint-Prétextat, de Sainte-Agnès furent creusées peu de temps après. La foi qu'elles expriment est donc la foi même des Apôtres.

A chaque pas que l'on fait dans ces sombres et lumineuses profondeurs, le visiteur y lit un article du *Credo*. C'est aussi après les avoir parcourues que Mgr Gerbet écrivait ces strophes immortelles :

Et ni l'astre du jour ni les célestes sphères,
Lettres de feu,
Ne m'ont jamais fait lire en plus grands caractères
Le nom de Dieu !

Des centaines de fresques, dont quelques-unes gardent encore l'éclat et la vivacité de leurs premières teintes, en relatant les miracles évangéliques, rendent hommage au caractère du Sauveur. La hiérarchie de l'Eglise est là constituée avec la primauté pontificale et ses différents ordres : évêques, prêtres et diacres. Le tombeau des papes, successeurs immédiats de S. Pierre, y manifeste la transmission fidèle du Siège apostolique. Sur les parois des galeries, on reconnaît le baptême dans l'eau jaillissante de la verge de Moïse, la Rédemption dans l'arche de Noé, l'Eucharistie dans la coupe et les pains, la Pénitence dans la guérison des lépreux ou celle du paralytique de la piscine.

Les Catacombes restent les témoins irrécusables de l'histoire des premiers siècles ; et « parfois la muette apparition de quelque vieux pan de mur, telle ou telle épitaphe gravée par la main hâtive des martyrs, » porte tout un enseignement précieux [1].

A s'en tenir simplement aux origines de l'Eglise, que d'erreurs ont été corrigées, de points obscurs élucidés, de controverses dirimées par l'étude attentive des Catacombes ! Depuis le XVIe siècle surtout jusqu'à nos jours, de nobles et savants explorateurs, déblayant, fouillant en tous sens les hypogées primitives, en ont exhumé de vrais trésors pour la science théologique. Une philosophie menteuse avait prétendu « qu'après quatre siècles de luttes et de déchirements intérieurs, l'Eglise était issue d'un mélange d'idées, de principes et de forces contradictoires. » L'Eglise s'est contentée, pour confondre l'erreur, d'ouvrir son mystérieux berceau, car les éléments essentiels qui la caractérisent s'y trouvent affirmés.

Pareil travail d'exploration continue, et, à mesure que la bêche du fossoyeur sonde la cité funèbre, elle en fait sortir de nouveaux jets de lumière. Nous revivons ainsi par la pensée cette Eglise des premiers-nés, *Ecclesia primitivorum*, au milieu des symboles dont ils ornaient leurs tombes et leurs chapelles, heureux d'y voir notre foi gravée en formules impérissables et tout empourprée du sang des martyrs.

De même que les premières pages de la Genèse ont été retrouvées dans les entrailles de la terre, les origines de l'Eglise, son dogme, sa liturgie jaillissent des souterrains de Rome, du tuf et de la pouzzolane, creusés par nos ancêtres et pétris de leurs cendres. « Comme ces morceaux de pierre fossile où se retrouve l'impression d'une fougère fanée depuis des siècles, et que personne n'avait jamais cueillie », les marbres mutilés et les peintures des Catacombes sont un livre ouvert, le livre même du Symbole apostolique.

* * *

Je termine par un dernier trait. Dans la crypte de Sainte-Domitille, sur la chaux vive d'une sépulture, deux oiseaux sont sculptés prenant au-dessus de leur nid un vol rapide et emportant leurs nourrissons. C'est l'image de l'âme qui, après les combats de la terre, prend son essor vers le ciel, accompagnée par toutes les bonnes œuvres qu'elle a réalisées.

XI

LES INSCRIPTIONS DES CATACOMBES

Les Catacombes ! A mesure que l'on s'enfonce dans les profondeurs de ces monuments célèbres, l'admiration grandit : à suivre leurs détours, il y a pour l'esprit et pour le cœur un vrai festin.

Nous avons vu, dans les premières œuvres de l'art chrétien, fresques et sculptures, la hiérarchie de l'Eglise naissante, les symboles proscrits de ses dogmes et de ses sacrements. Sa vie intérieure, les

[1] P. Allard, *Histoire des persécutions pendant les deux premiers siècles*. Introd., XXXIX.

vertus qu'elle a pratiquées, ses espérances consolatrices, trouvent également leur expression la plus pure dans les inscriptions qui ornent les tombeaux et les chapelles des martyrs.

* * *

Les inscriptions funéraires des Catacombes sont gravées sur les tuiles et les tablettes de marbre des *loculi,* ou tracées d'une écriture cursive sur le mortier des sépultures et le stuc des murailles. Un très grand nombre, extraites de ces lieux souterrains, se voient aujourd'hui collectionnées dans la galerie lapidaire du Vatican, au Musée du Capitole, et au Musée de Latran qui fut fondé par Pie IX. Les unes sont grecques, les autres latines. Les inscriptions rouges, faites au pinceau comme à Pompéi, et les inscriptions burinées sur marbre accusent en général une haute antiquité.

Lorsqu'elles appartiennent au Ier ou au commencement du IIe siècle, elles se distinguent par leur simplicité, rappelant pour tout le nom du défunt, la date de sa sépulture ou la date consulaire, avec une brève acclamation. Les moins correctes et les plus longues doivent être attribuées, suivant les archéologues, aux IIIe et IVe siècles. A quelques-unes, chose digne de remarque, se mêle un souvenir classique, notamment ce vers de l'*Enéide* qui s'applique si bien aux galeries funèbres des martyrs :

Abstulit atra dies et funere mersit acerbo [1].

Les inscriptions des Catacombes ont pour intérêt de nous faire saisir sur le vif la vie timide et souffrante des premières familles chrétiennes, leur intimité sainte, leurs vertus.

Sur l'humble sépulture d'un enfant on lit parfois ces tendres mots : « A notre très cher fils, *Carissimo filio.* A notre très douce et très innocente fille, *Puelle inocentissime.* » De ces petits êtres, les termes les plus gracieux consacrent le souvenir : c'est un enfant, « moissonné dès l'aurore, » qui repose sous un débris de marbre ; c'est un autre enfant, Sévère, qui, « après avoir vécu quatre années, huit mois, cinq jours, fut appelé par les anges, le 7 des Ides de Janvier » ; c'est un frère très doux, *Dulcissimo fratri ;* c'est une sœur bien méritante, *Sorori benemerenti.* Quelle acuité de douleur révèlent surtout certaines inscriptions ! Telle l'épitaphe de cette jeune tombe qu'un père a creusée au milieu de ses larmes : *Pater posuit dolens ;* et cette autre, en partie grecque et en partie latine, du cimetière de Domitille, où un enfant fut enseveli auprès de sa mère « tête à tête, *caput ad caput.* »

De nombreuses inscriptions laudatives sont également consacrées aux femmes, aux épouses fidèles. « Aurelia était chaste et pieuse. » — « A Marcella, femme d'une grande bonté, *eximiæ bonitatis.* » Grâce à l'indissoluble nœud du mariage évangélique, une couronne d'honneur entoure le front de l'épouse. C'est au point que pour Cyriaque, son époux, Antonina était devenue « une chose sainte, *sanctum.* » D'ailleurs, épouse ou mère, la femme chrétienne remplissait tous ses devoirs avec une admirable sollicitude, partageant les travaux de son mari, *cum laborone sue,* dit une épitaphe du cimetière de Sainte-Priscille, ou s'adonnant à l'éducation de sa famille. Deux enfants, entre autres, Pompéianus et Théodora, sont représentés sur un calice de verre, au moment où sous la conduite de leur mère ils apprennent à lire une page des Evangiles. Pompéianus, assez peu attentif à cette leçon, fait même remarquer du doigt le monogramme du Christ gravé en face sur la muraille [1].

C'était dans ces premiers foyers chrétiens l'épanouissement des plus nobles vertus. Au cimetière des Saints Nérée et Achillée une double tombe renferme les corps de Redemptus et de Paula, avec l'inscription antique en lettres rouges : *Vivatis in pace ;* puis ces deux mots qui disent l'union parfaite et constante de leurs cœurs : *Semper concordes,* en même temps qu'une fiole teinte de sang témoigne de leur commun martyre [2].

Le sentiment de la fraternité prend alors un développement inconnu. Des maîtres partageront leur sépulture avec des esclaves ; le plébéien dormira à côté du consul ; des esclaves élèveront un monument de reconnaissance à leur maître. Une touchante épitaphe, trouvée dans la crypte de Saint-Hermès : « Il a été l'ami des pauvres, *amicus pauperum,* » nous dit toute la pitié que la misère éveillait dans les cœurs. Le titre de « *peccator,* pécheur », buriné sur quelques sépultures, révèle de même l'existence d'une vertu dont, jusque-là, on ne savait pas le nom et qui devait engendrer les martyrs : l'humilité.

Sous ces arcades funèbres, quelle suave odeur s'échappe surtout des emblèmes du lys et des couronnes de roses effeuillées sur tant de tombes virginales ! Aussi bien, une foule de textes lapidaires : *Devota Christo, Sponsa Christo,* chantent la foi, la fidélité, le dévouement d'une vie toute riche d'innocence ou de repentir, comme pour cette Vestale pénitente qui fut ensevelie dans un arénaire, sous le règne de Valérien, et dont M. de Rossi retrouva la sépulture en 1872 [3].

* * *

Avec l'image de leurs vertus les premiers chrétiens nous ont laissé dans les Catacombes l'expression de leurs immortelles espérances.

Un très grand nombre de *loculi,* et des plus anciens, portent la formule : *pax, in pace,* c'est-à-dire le souhait d'adieu, quelquefois avec l'ancre ou entourée d'une branche d'olivier. On ne peut s'empêcher d'y voir un souvenir du salut donné par le Sauveur à ses apôtres quand il venait après la Résurrection partager leur repas. Le même souhait a passé des lèvres du Maître sur celles de l'Eglise persécutée, et il a le sens de ces autres paroles de l'Ecriture que nous chantons à l'Office des martyrs : « *Corpora ipsorum in pace sepulta sunt ;*

[1] Liv. VII, 429.

[1] J. Didiot, *La Théologie des Catacombes,* p. 129.
[2] Cf. J. Vilpert, *Die Malereien der Katakomben Roms,* Fribourg-en-Brisgau, Herder.
[3] H. Marucchi, *Eléments d'archéologie chrétienne,* t. II, Les Catacombes romaines.

leurs corps ont été ensevelis en paix, et leur nom vivra dans les siècles des siècles. » (Eccli., XLIV, 14).

Certaines épitaphes précisent mieux encore la pensée du ciel et de son bonheur : « *Vivas in Deo... Vivas in Christo...* Vivez en Dieu, vivez dans le Christ... Il a été attiré par les anges dans leur demeure. » Ces belles inscriptions funèbres, tracées à la pointe du couteau, tiennent d'ordinaire en une ou deux lignes. Tout au plus arrive-t-il qu'une mère, ne pouvant contenir sa douleur, nous dise de son enfant qu'elle vient de perdre : « Il était aimé de Dieu » ; et cela, souvent, sous une forme barbare et dans le style incorrect des dialectes vulgaires usités à Rome.

Le dogme du purgatoire et de la prière pour les morts n'était pas moins présent à la pensée des premiers chrétiens. L'expression si souvent répétée sur leurs tombeaux : « *Spiritum refrigeret,* Dieu veuille rafraîchir son esprit ! » indique évidemment un état de souffrance passagère, applicable aux défunts. Si l'âme du jeune frère de Perpétue « avait besoin d'être consolée, » c'est qu'elle expiait, dit S. Augustin, des péchés commis après le baptême. Mais, grâce aux prières de sa sœur, elle obtient le *refrigerium,* c'est-à-dire les joies du paradis, la participation au céleste banquet [1]. M. de Rossi, qui passa sa vie à explorer les Catacombes, nous donne lui-même cette interprétation [2].

Maintes épitaphes, il est vrai, demeurent inachevées, et on en devine la cause : ou la mort a glacé la main du graveur, ou le glaive du bourreau l'a coupée. Le cimetière de Saint-Calixte en renferme deux spécialement, mais d'une tendresse et d'une douceur exquises, où l'on respire tout le parfum des âges antiques : « Que Jésus écrive la petite âme de Nectarée dans le livre des élus ! » — « Seigneur, que l'âme de notre mère chérie ne demeure point dans les ténèbres ! » Chaque matin, à la sainte messe, nous sollicitons la même grâce pour nos défunts, et, en l'implorant, nous nous servons presque des mêmes termes : « *Ipsis, Domine, et omnibus in Christo quiescentibus locum refrigerii, lucis et pacis, ut indulgeas, deprecamur* [3]. »

Il est juste que la chair, après avoir été associée aux combats de l'esprit, partage un jour ses triomphes. Pour exprimer le dogme de la résurrection des corps, l'Eglise primitive enrichira la langue humaine de termes nouveaux. Elle appellera la sépulture de ses enfants un dépôt, *depositio, depositus.* D'après les lois romaines comme pour notre Code civil actuel, le dépôt est un objet confié à quelqu'un avec obligation de le rendre : le dépositaire n'est point maître de la chose ; il ne peut ni en user, ni en abuser, ni la retenir indéfiniment. En choisissant ce mot, la langue pieuse des Catacombes fait ainsi du sépulcre, non pas le propriétaire avare, mais le gardien fidèle des dépouilles qu'il reçoit. L'Eglise appellera le champ des morts un dortoir, *dormitorium :* autant de tombes, autant de couches bénies, *cubicula,* où l'on dort. Jusque dans la manière dont sont disposés les corps des martyrs, le visage tourné vers l'Orient et la tête inclinée sur le côté, on dirait qu'il s'agit seulement pour eux d'un sommeil de quelques heures. La mort elle-même est aux yeux des premiers fidèles « une absence passagère, un repos avant le départ. »

Tel est d'ailleurs le sens de multiples inscriptions, gravées par l'outil du fossoyeur au fond des cryptes sépulcrales : « Il repose là pour dormir. » — « Nous invoquons en faveur de Severianus le Dieu qui fait revivre la semence enfouie dans le sillon. » C'était déjà, pour inculquer à ses auditeurs le dogme de la résurrection, le symbole employé par S. Paul, et il n'en est pas de plus expressif : *Insipiens, tu quod seminas, non vivificatur, nisi prius moriatur.* (I Cor., XV, 36). La semence, après avoir dormi pendant les mois d'hiver sous les frimas et la neige, renaît au printemps avec une forme nouvelle : pareillement notre corps, après avoir déposé dans le tombeau son vêtement de misère, revêtira un jour le manteau des élus. Sur les parvis des hypogées des martyrs la colombe du déluge dans l'attitude du vol, la moisson des épis, la cueillette des fruits, un rosier en fleurs, la vendange des raisins nous redisent, avec un charme égal, la croyance à la résurrection.

On saisit tout l'intérêt que présentent les inscriptions de Rome souterraine au point de vue dogmatique. Un texte ancien, quel qu'il soit, une tragédie d'Eschyle, une harangue de Démosthène, pour arriver jusqu'à nous, a subi l'intermédiaire de vingt copistes et plus, dont l'ignorance ou au moins la négligence excite nos légitimes soupçons. Que de passages n'ont-ils pas altérés, modifiés, de la façon la plus fantaisiste ! Une inscription, au contraire, nous met en rapport direct avec les hommes et les choses de l'antiquité : la pierre, la stèle, la dalle sont là sous nos yeux, telles qu'au sortir des mains de l'ouvrier. Les textes lapidaires des Catacombes offrent donc pour leur enseignement une preuve d'authenticité exceptionnelle.

* * *

Tous ces souvenirs ramènent naturellement notre pensée et notre cœur vers d'autres tombes plus rapprochées : ne serait-ce que ce mot trop tôt dicté par une vive douleur et grossièrement tracé sur un *loculus* au cimetière de St-Calixte. Mais ils nous y ramènent avec l'espérance. Au contact de cette poussière, de ces débris, où la vie et la mort se donnent la main, on a presque la vision d'un autre monde ; et qu'il fait bon redire avec un illustre visiteur :

C'est là qu'à chaque pas on croit voir apparaître
Un trône d'or...
Et qu'en foulant aux pieds des tombeaux, je crus être
Sur le Thabor...
Descendez, descendez au fond des Catacombes,
Aux plus bas lieux,
Descendez, le cœur monte et du haut de ces tombes
On voit les cieux [1].

[1] Cf. *Prédication* du 13 octobre, p. 435.
[2] De Rossi, *Bulletino di Archeologia cristiana,* 1882, p. 126.
[3] Liturgie de la Messe, *Memento des morts.*

[1] Mgr Gerbet, *Les Catacombes.*

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLII

LE JUGEMENT DERNIER

Jésus a annoncé le jugement dernier : « Le Fils de l'homme apparaîtra dans le ciel sur les nuées. Et il enverra ses anges avec leur trompette retentissante, et ils rassembleront les élus des quatre vents. » (Mt., XXIV, 30-31). Il va maintenant décrire cette scène imposante qui sera en même temps terrible, car les anges ne rassembleront pas seulement les élus, mais les pécheurs, les impies, les maudits.

« Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire et tous les anges avec lui, il s'assiéra sur le trône de sa majesté, et toutes les nations seront assemblées devant lui. »

Tous les hommes seront présents, toutes les consciences découvertes. Plus de voile sur les âmes ni sur la pensée. Pas d'endroit où se réfugier, où se cacher. « Chacun portera sur son front le caractère de son péché, dit Bossuet. Vous croyez avoir tout gagné en vous cachant, en gagnant du temps. Vous y voilà maintenant devant ce tribunal. La sentence va être prononcée sans délai, en dernier ressort. » Et il était si facile sur la terre d'y échapper, d'avoir une sentence favorable ! Il suffisait de découvrir ses péchés dans le secret, au ministre de Jésus-Christ, et ils étaient remis, oubliés, pardonnés. Vous croyiez que la meilleure manière de tenir secrète telle action dont vous rougissiez, c'était de ne pas la révéler ; et c'est parce que vous ne l'avez pas révélée qu'elle va être connue de tout l'univers. Car toutes les nations seront là réunies, pour être témoins de votre honte. (Mt., XXV, 32).

Les impies disaient : « A la mort tout est mort ! » Et c'est ainsi qu'ils s'autorisaient dans le crime. Ils voient maintenant que leur âme est bien vivante, immortelle, et qu'ils expieront pendant l'éternité leur imprévoyance, leur légèreté, leur incrédulité coupable, leurs forfaits.

Mais continuons l'étude du texte évangélique :

« Et le Fils de l'homme les séparera les uns des autres, comme un pasteur sépare les brebis d'avec les boucs. Et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche. » Ce seront les Anges qui feront cette séparation et nul ne pourra se soustraire à leur vigilance, car chacun portera sur son front la marque de sa honte, le caractère de la bête.

Quelle compagnie alors que celle des malheureux rassemblés à gauche ! Ici-bas y a-t-il supplice plus grand que celui de vivre avec des scélérats, avec des malfaiteurs dans une geôle infecte, une prison perpétuelle ? Encore n'y a-t-il pas sur terre de prison perpétuelle, puisque cette peine finit avec la vie. Mais là elle ne finira pas, c'est la géhenne, la prison éternelle. Passer ainsi toute son éternité avec des maudits, avec les démons qui expient pour eux-mêmes et qui sont chargés de faire expier ! Et en ce moment cette pensée sera d'autant plus amère que ceux qui vont subir leur sentence verront les élus pleinement heureux, et les Anges, empressés, les accueillant et les félicitant. Ah ! cette compagnie honnête, joyeuse, bienheureuse, qu'il ferait bon d'en jouir !

Pourquoi cette séparation des méchants d'avec les bons ? C'est parce que tant qu'ils étaient mélangés, Dieu ne pouvait pas frapper les premiers selon sa justice. Les justes sont toujours la protection, le paratonnerre des impies et des criminels. Cette dernière protection est enlevée aux méchants qui vont être livrés à la vindicte divine.

* * *

« Alors le Roi dira à ceux qui sont à sa droite : Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. »

C'est le Roi Jésus qui parlera ainsi. Quelle douceur dans sa voix, quelle bonté sur son visage, de quel amour il regardera ses élus, ses fidèles ! Comme sa vue les réjouira ! Ils ne se lasseront pas de contempler ses traits si purs, si aimants, ses yeux si miséricordieux et si beaux, son Cœur ouvert qui nous a tant aimés et d'où jaillissent des flammes de charité, ses mains percées que nous baiserons avec transport, ses pieds qui ont couru après nous, pauvres brebis égarées et qui voulions rester dans notre égarement. Nous le verrons, il sera là dans la splendeur de son humanité glorifiée, devant nous ; il nous sourira, il nous parlera, il nous dira : « Venez ! *Venite !* »

Oh ! quelle douce, aimable et ravissante parole : « Venez ! » Comme nous nous empresserons d'accourir ! « Venez, les bénis de mon Père ! » Le monde vous maudissait, il vous déclarait insensés, parce que vous fuyiez ses plaisirs et ses suggestions coupables, mais le Père vous bénissait, et vous recueillez aujourd'hui le fruit de ses divines bénédictions.

« Venez, petit troupeau, *pusillus grex.* » On raillait votre petit nombre, la multitude vous écrasait de son dédain. Mais, pendant ce temps, « il plaisait au Père de vous donner un royaume », un royaume dont il est le roi, mais qu'il vous remettra, parce qu'il a fait de vous des rois. Ce royaume, préparé pour son Fils, il l'a préparé aussi pour vous, dès le commencement du monde. Vous avez été son grand souci, son grand amour, il vous associe à sa souveraineté, tout est prêt pour recevoir les nouveaux rois. « Venez ! »

Et pourquoi cette magnifique récompense ? Il va le dire :

« J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi. »

« J'ai eu faim. » Les pauvres, les malades, c'est donc Lui ? Et qui en douterait, puisqu'il l'a dit ! En revêtant notre chair, est-ce qu'il n'est pas devenu

notre frère, notre chair, l'un de nous ? « Il a pris nos infirmités, il a porté nos maladies », dit le Prophète (Is., LIII, 4). Il a souffert dans notre chair. Ah ! il nous connaît bien, il sait combien grande est notre misère. C'est pourquoi il pleurait sur le tombeau de Lazare pour compatir à la douleur de sainte Marthe. C'est pourquoi il avait pitié de la foule qui le suivait et qui n'avait pas de pain.

« Vous avez pitié de nos maux, ajoute Bossuet, non pas comme les heureux ont pitié des malheureux, mais comme les malheureux ont pitié les uns des autres... O mon Sauveur ! vous avez porté ces sentiments dans le ciel, et quoique vous n'ayez pu y porter ces larmes, ces gémissements, ces émotions de vos entrailles, ces souffrances intérieures que vous ressentiez à la vue de tant de maux dont notre nature est accablée, vous y en avez porté le souvenir qui vous rend tendre, miséricordieux, compatissant envers vos membres et envers tous ceux qui souffrent sur la terre. Car vous êtes le charitable Samaritain... » *(Méditations sur l'Evangile)*.

Les élus diront : « Mais nous ne vous avons jamais vu ayant faim et soif, malade ou en prison. » Et Jésus répondra : « En vérité je vous le dis, toutes les fois que vous avez donné du secours à l'un de mes frères, et même des plus petits, vous me l'avez donné à moi-même. » Il est donc bien vrai que secourir ceux qui souffrent c'est secourir Jésus-Christ. Et combien de fois il a apparu sous la figure d'un malheureux, d'un lépreux, à ses saints, dans l'exercice de la charité !

Soyons donc miséricordieux et bons pour le prochain, pour les pauvres ; aimons à faire l'aumône, parce que nous faisons l'aumône à Jésus-Christ. Il ne félicite pas les justes de leurs autres bonnes œuvres, mais seulement de leur charité pour leurs frères. S. Jean confirmait cette doctrine quand il ne cessait de répéter aux premiers chrétiens : « Aimez-vous les uns les autres. » Et comme on s'étonnait de cette insistance, il ajoutait : « C'est le précepte du Seigneur, et, si vous l'observez bien, cela suffit. »

* * *

Ensuite le Roi Jésus s'adressera à ceux qui sont à sa gauche et il leur dira : « Retirez-vous ! *Discedite !* » Autant le « Venez » était doux, aimable, caressant, autant cette parole est sévère, dure et terrible. Mais où donc se retireront-ils ? « Allez, maudits, au feu éternel, qui a été préparé pour le démon et pour ses mauvais anges ! » Voilà leur royaume désormais. Au lieu de Dieu infiniment bon, miséricordieux, ils auront Satan pour roi ; au lieu du Dieu d'amour, Satan la haine. Et pourquoi cet affreux châtiment ? « J'ai eu faim et soif, j'ai été malade et j'ai eu froid, et vous ne m'avez pas secouru. » Vous avez eu le cœur dur et sans pitié, vous avez vécu une vie d'égoïsme d'où la charité était absente. Vous n'étiez pas mes disciples, vous n'étiez pas chrétiens !

C'est en vain qu'ils s'excuseront : « Nous ne vous avons jamais vu sans pain, malheureux, malade, autrement nous vous aurions secouru ! » Il leur répondra : « Vous connaissiez l'Evangile, on vous a enseigné ma doctrine, et vous n'avez pas exercé la charité. Comment entreriez-vous au ciel qui est le royaume de la charité ? Retirez-vous ! »

« Et ils iront au supplice éternel, et les justes à la vie éternelle. »

* * *

Ainsi se terminèrent les discours du Mardi Saint. Après qu'il les eut achevés, Jésus dit à ses disciples : « Vous savez que la Pâque se fera dans deux jours, et que le Fils de l'homme sera livré pour être crucifié. » (Mt., XXVI, 1).

Il regarda une dernière fois le temple et la Ville Sainte qui se dressaient en face de lui dans la splendeur du soir, et désormais il ne songea plus qu'à sa Passion et à sa mort.

XLIII

« SCIENS JESUS QUIA VENIT HORA »

Judas n'était pas avec Jésus sur la montagne des Oliviers ; il était demeuré au temple, car il avait déjà conçu ses projets de trahison.

Les princes des prêtres et les Scribes cherchaient à faire mourir Jésus ; seule la crainte du peuple qui l'aimait les arrêtait. Ils se retirèrent au palais des Pontifes sur le mont Sion, afin de délibérer. Les débats furent inspirés par la haine passionnée et injuste. Sans cesse revenait cette idée : Il faut qu'il périsse, sinon nous sommes perdus, humiliés devant le peuple et sans autorité. Et les Hérodiens ajoutaient : « S'il continue à soulever le peuple, les Romains viendront, et ils détruiront notre cité et notre race ! » Mais le peuple, que dirait le peuple ? Et ils conclurent qu'il fallait attendre que les fêtes de Pâques fussent passées, de peur qu'il n'y eût une sédition, une révolte du peuple. *Non in die festo.*

Cependant Judas était aux aguets, il s'aboucha avec les gardes du temple qui s'entretenaient mystérieusement de ce criminel dessein dans les parvis. Il avait sans doute déjà des intelligences parmi eux, car il leur dit sans détour : « Que voulez-vous me donner et je vous le livrerai ? »

Les gardes s'empressèrent de communiquer cette proposition aux princes des prêtres. Ils en furent très réjouis, mandèrent Judas, et lui promirent de l'argent. (Mc., XIV, 11). Le marché fut aussitôt conclu pour trente pièces d'argent. Satan était entré en lui (Luc, XXII, 3), avait pris possession de son âme scélérate, et depuis ce moment le misérable n'avait plus qu'une pensée : celle de trouver l'occasion de livrer son bon Maître.

On se demande toujours les causes de ce crime, de cette noirceur d'âme ; S. Luc nous les révèle. Il y avait sans doute en Judas de la jalousie, de l'avarice, des instincts pervers, la haine de l'amour, toutes choses qui permirent à Satan « d'entrer en lui, » et de lui faire accomplir, d'ailleurs librement, le plus grand, le plus épouvantable des forfaits.

C'était le mardi soir. Jésus ne parut pas à Jérusalem le mercredi. Il dut passer cette journée à

Béthanie avec Marthe et Marie, avec la Sainte Vierge qu'il prépara aux grandes douleurs de la Passion.

* * *

Le jeudi était le premier jour des azymes. Les disciples viennent le trouver et lui disent : « Où voulez-vous que nous préparions la Pâque ? »

— Allez à la ville chez un tel et dites-lui : « Le Maître te fait dire : « Mon temps est proche. Je ferai chez toi la Pâque avec mes disciples. »

Et il leur donne cette indication : « Quand vous entrerez dans la ville, vous rencontrerez un homme qui portera une cruche d'eau. Vous le suivrez et vous entrerez dans la maison où il ira. »

Cet homme était sûrement un disciple, un ami comme Jésus en comptait beaucoup, et à qui d'avance il avait donné ses ordres.

Il choisit pour cette mission Pierre et Jean, ses deux apôtres les plus considérables, car il se propose d'instituer le plus grand des sacrements, le sacrement d'amour, l'Eucharistie, par laquelle il pourra, grâce à cette invention merveilleuse de sa charité infinie, demeurer jusqu'à la fin des temps, sous les apparences d'un pain visible, réellement présent parmi les hommes.

C'est ce qui nous est expliqué par ces paroles de S. Jean :

« Avant la fête de Pâque, Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. » (Jean, XIII, 1).

Il les aima jusqu'à l'extrémité de l'amour. Tout ce que nous allons méditer désormais nous conduira d'extrémité en extrémité sur les sommets de l'amour divin.

« Je ferai chez toi la Pâque avec mes disciples. »

Pâque signifie « passage. » Cette fête rappelait aux Juifs l'événement mémorable de leur affranchissement, quand le Pharaon refusant de laisser partir les Hébreux qui étaient esclaves en Egypte, Dieu intervint lui-même, *transitus Domini*. Il passa, la nuit où les Juifs mangeaient l'agneau pascal, debout, un bâton à la main, les reins ceints, comme des hommes prêts à partir pour un voyage. Il passa et frappa chacune des familles d'Egypte, en commençant par la famille royale. Il fit mourir les premiers-nés et cette nuit-là même le roi manda Moïse et Aaron et leur dit : « Partez, sortez de l'Egypte ; allez immoler un sacrifice à votre Dieu, comme vous le désirez. » (Ex., XII, 31).

Ainsi le peuple de Dieu passa de l'Egypte à la terre promise à ses pères, de la servitude à la liberté. Ce passage était lui-même la figure du passage de cette vie terrestre à la vie céleste. Jésus nous avertit qu'il va faire sa Pâque, c'est-à-dire qu'il va « passer de ce monde à son Père », et il nous convie à faire aussi notre Pâque, à passer de cette vallée de larmes à l'éternelle félicité. C'est le but, la raison d'être, la seule action vraiment importante de la vie chrétienne.

Soyons donc prêts, ayons le bâton à la main et les reins ceints, les souliers aux pieds, comme des voyageurs qui attendent le signal du départ, et qui savent que le voyage sera long et pénible. « L'heure est venue, » que craignons-nous ? Pourquoi hésiter et rien regretter ? Nous savons ce que nous quittons et où nous allons. Nous quittons ce monde où nous avons trouvé des pièges, des occasions de chute, des tentations ; où les démons, embusqués sur notre route, y ont semé les périls, nous ont tendu des embûches pour nous faire tomber et faire de nous la proie de l'enfer. Est-ce cela que nous regrettons ? Sans doute à côté des pièges il y avait les grâces ; nous avons rencontré des amis à qui nous nous sommes attachés d'une pure et douce affection d'où Dieu n'était pas exclu ; nous avons passé avec eux les meilleures heures de notre vie. Mais beaucoup d'entre eux nous ont déjà précédés, ils sont auprès du Père, les autres nous y rejoindront.

Car c'est au Père que nous allons. Quand sur la terre il nous arrivait après une longue absence de retourner à la maison familiale où nous devions retrouver notre père, notre mère, n'était-ce pas pour nous une grande joie ? Comme nous marchions d'un pas alerte et le cœur heureux ! Chaque nouvelle borne du chemin franchie augmentait notre allégresse ; et quel bonheur pour nous de serrer dans nos bras, à l'entrée de la maison, ceux qui nous étaient les plus chers au monde ! Les fatigues étaient oubliées. Nous ne nous lassions pas de regarder ces visages aimés, et les conversations se prolongeaient sans fin. Mais nous vivions avec eux quelques heures ou quelques jours seulement, puis il fallait les quitter, et le bonheur que nous avions goûté augmentait encore notre douleur.

Ici nous allons au Père des cieux qui est infiniment meilleur que nos parents de la terre. Si nos cœurs sont purs, nos consciences claires, qu'avons-nous à craindre ? Quel accueil nous recevrons ! De quelle félicité nous jouirons dans la vision céleste, dans cette intimité qui ne finira jamais !

L'heure est venue, *venit hora ;* saluons-la donc avec transport, avec confiance, c'est l'heure du ciel. Jésus, après nous avoir aimés quand nous étions dans le monde, va nous faire jouir du bonheur infini et réaliser les desseins miséricordieux de son extrême amour.

* * *

Le Sauveur conduit donc, le soir du jeudi, ses apôtres sur le mont Sion, dans la maison qui a été préparée par Pierre et par Jean. Ils le suivent dans un saint recueillement. Ils se souviennent de la scène du lac de Tibériade où il leur a promis de leur donner le pain céleste qui sera la vie du monde, et ils sont tout entiers à la méditation du mystère inconnu qui va leur être révélé. Les paroles de Jésus les ont plongés depuis le jour des Rameaux dans une atmosphère sainte et surnaturelle, où ils se sont sentis vivre d'une vie supérieure. Il y a bien encore chez eux des traces humaines, ainsi que nous le verrons, car on ne s'en dépouille jamais ; cependant Jésus se complaît à

regarder leurs âmes sincères, transformées, pleines de bons désirs. Une seule fait tache, celle de Judas que possède Satan, et il en éprouve une peine inexprimable.

Ils arrivent. Le maître de la maison leur montre une salle haute, grande, meublée, ornée de tentures et de rideaux. Le Sauveur a voulu que la salle elle-même ne fût pas indigne du mystère admirable qui y sera célébré. Au milieu, une table richement décorée dont trois côtés sont garnis de lits suivant les usages romains, tandis que le quatrième reste libre pour le service du repas pascal.

Les Douze prennent place autour de la table. Jean est à droite du Maître, Pierre à gauche et Judas non loin de Jésus : l'amour et le dévouement d'une part, et de l'autre la haine et la trahison.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LIX

LA TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE : LE RÔLE DU PLAISIR DANS LA VIE HUMAINE

In novissimis diebus... erunt homines... voluptatum amatores magis quam Dei.

Dans les derniers temps, les hommes aimeront le plaisir plus que Dieu. (II Tim., III, 1-4).

La loi qui préside aux mœurs chrétiennes nous prescrit quatre vertus principales qu'on appelle, en raison de leur importance, des *vertus cardinales*. Parmi ces vertus, il en est trois qui règlent la conduite de l'homme à l'égard de lui-même. Ces trois vertus sont : la *prudence*, la *force* et la *tempérance*. — Nous avons étudié la prudence et la force dans les entretiens précédents. Nous avons à nous occuper maintenant de la tempérance.

Tempérance vient de *tempérer*, qui signifie *modérer*. La tempérance est, en effet, une vertu modératrice. Elle se définit : *la vertu qui nous modère dans la poursuite et l'usage du plaisir*. A ce seul mot : *le plaisir*, vous pressentez que nous aurons beaucoup à dire de la vertu de tempérance. Il est pour nous, sur cette terre, une si grande abondance et une telle variété de jouissances ! Elles exercent sur nous une fascination si puissante ! Et la manière d'agir que nous adoptons à leur égard intéresse de si près notre valeur morale et l'état même de nos consciences ! — Vous comprenez aussi combien il est opportun de nous rappeler, en ce moment, le grave précepte de la tempérance chrétienne. Notre génération ne s'est-elle point affolée du plaisir ? et ne lui fait-elle pas, dans sa vie, une place vraiment excessive et qui dépasse de beaucoup toutes les limites tracées par les lois divines et par celles mêmes de la raison ?

Avant d'étudier en détail les différentes formes de la vertu de tempérance, je crois bon de rappeler quelques vérités d'ordre général. Laissez-moi donc expliquer rapidement, dans cet entretien préliminaire : 1° quel est au sens chrétien *le rôle du plaisir* dans l'existence humaine ; — et 2° *quel usage* nous pouvons faire, en ce bas monde, des différentes sortes de plaisirs.

I

Le nom de *plaisir* s'applique à *tout ce qui plaît*, c'est-à-dire à tout ce qui cause, soit aux sens, soit à l'esprit, une impression agréable. — Je viens d'en faire la réflexion : nos plaisirs sont nombreux et variés. C'est très vrai ! Bien que cette terre soit pour nous un exil, les jouissances s'y rencontrent à chaque pas. Il nous en vient de partout. Il faut qu'un homme soit extraordinairement maltraité par les circonstances pour ne trouver, dans aucune de ses journées, aucune sorte de plaisir.

Pourquoi Dieu a-t-il ainsi semé le plaisir sur notre route ? Quel but lui a-t-il proposé et quelle mission lui a-t-il donnée ? Les philosophies humaines ont professé, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les opinions les plus contradictoires. — Avant Jésus-Christ, les Stoïciens affirmaient : « Le plaisir n'est rien ». Ceux-là, il est vrai, ne parlaient point autrement de la souffrance : « La souffrance, disaient-ils, n'est qu'un mot » ; c'est-à-dire, un néant. — Les Epicuriens répondaient : « Le plaisir est tout ; c'est, en toute chose, le but à poursuivre ». Voltaire a repris pour son compte cette doctrine. Il a écrit, lui aussi : « Le plaisir est tout ». Et il ajoutait, avec l'impiété qui lui était habituelle : « Quiconque l'attrape a fait son salut ».

J'ai à peine besoin de réfuter ces deux opinions. Non ! La souffrance n'est pas rien, ni le plaisir non plus. Demandez ce qu'ils en pensent à ceux qui en font l'expérience, c'est-à-dire à ceux qui souffrent et à ceux qui jouissent. Ils vous diront que le plaisir est un bonheur et la souffrance un malheur, et que ce bonheur et ce malheur peuvent beaucoup pour faire de la vie une grande joie ou une grande douleur.

Faut-il, pour cela, accepter que le plaisir soit tout, et qu'à ce titre il constitue le but suprême de l'existence ? — Pas davantage.

Le plaisir n'est pas tout. Il faut encore beaucoup d'autres choses, et même des choses profondément différentes du plaisir, pour faire un honnête homme, pour faire un chrétien et surtout pour faire un élu.

Le plaisir n'est pas davantage le but auquel nous devons tendre. La nature elle-même en donne la preuve. — Si le plaisir était un but voulu par la nature, est-ce qu'il laisserait après lui cette désillusion et ce sentiment de déception, qui le suivent si souvent ? — Est-ce qu'il diminuerait, au lieu de l'aviver, la faculté de le goûter ? C'est un fait d'expérience que plus on jouit, plus on se rend incapable de jouir. On se blase et, en se blasant, on devient insensible. Louis XIV, à qui la puissance et la fortune avaient permis de beaucoup jouir, ne trouvait plus, à la fin, que désenchantement dans les plaisirs. Quand il voulait passer de l'un à l'autre, il disait : « Changeons d'ennui ! » — Si le plaisir était vraiment le but de la vie, n'aurait-il point pour effet de la nourrir et de la développer ? Plus nous jouirions, plus nos forces vitales iraient

grandissant. Or, c'est très souvent le contraire qui se produit. Les jouissances usent l'organisme, épuisent ses énergies, sèment dans l'homme tout entier des germes de mort. On croirait que la nature s'acharne à nous punir de nos plaisirs. Si elle nous punit, c'est donc qu'ils contrarient ses desseins.

La raison appuie ces conclusions, au nom du sens moral. Si, en effet, nous étions faits pour les plaisirs, notre loi suprême serait d'en amasser autour de nous le plus possible. Nous aurions le droit et même le devoir de les poursuivre partout où ils se trouvent, sans en laisser échapper un seul. Dès lors, tout crime qui en apporte quelqu'un deviendrait légitime. — Cette odieuse conséquence condamne le principe dont elle découle. Ou bien le plaisir n'est pas le but de la vie ; ou bien la vie n'est soumise à aucune loi morale.

Mais qu'enseigne, sur ce point, la doctrine chrétienne ? — Celle-ci ne peut que confirmer, ici comme partout, les décisions de la sagesse naturelle. Mais elle le fait d'autant plus volontiers qu'elle a, pour démentir que le plaisir soit le but de l'existence, des motifs particuliers résultant de ses dogmes les plus essentiels. — Elle regarde la vie présente comme un temps d'épreuve ; par conséquent, comme un temps non de jouissances, mais de travail, d'efforts et de combats. — Elle croit que l'état de déchéance dans lequel nous naissons et les fautes personnelles que nous commettons, loin de nous permettre une existence voluptueuse, nous obligent à la pénitence et à l'expiation. — Elle sait aussi que l'habitude de jouir exerce sur les âmes une action démoralisatrice, affaiblit leurs forces, surexcite leurs mauvais instincts et leurs passions, les dispose à subir plus docilement l'influence néfaste des scandales et des tentations, et, par là, les éloigne de la fidélité au devoir et des vertus dont la pratique assure le salut éternel. — Elle enseigne que les chrétiens sont tous un même corps, dont Jésus-Christ est le chef, et qu'en conséquence ils doivent s'inspirer de son esprit et imiter ses exemples. Or, l'esprit du Christ est un esprit d'austérité et ses exemples invitent à la mortification. Il n'y a point de place, sous un chef couronné d'épines, pour des membres couronnés de roses. — Enfin, Dieu nous impose des lois plutôt sévères et auxquelles nous ne pouvons obéir sans faire de notre existence terrestre bien autre chose qu'une partie de plaisir.

Toutes ces considérations, ou à peu près, sont beaucoup plus vraies des satisfactions sensuelles que de celles de l'esprit ou du cœur. Elles suffisent, cependant, à démontrer que le plaisir n'est point le but de notre vie et ne peut servir de fin à aucune de nos actions.

Vous reprendrez donc la question que je posais tout à l'heure, et vous me demanderez de dire, en termes précis, la raison d'être du plaisir. S'il est quelque chose, mais non pas tout ; s'il n'est ni un néant, ni un but ; qu'est-il donc ?

Il suffit, pour répondre à cette question, d'observer à quels actes le Créateur a bien voulu joindre le plaisir. Or, quand on se livre à cette étude, on remarque aussitôt qu'il l'a annexé à l'usage des organes du corps et des facultés de l'âme ; en un mot, aux fonctions de la vie. C'est, pour nous, fonction vitale de nous nourrir, de nous mouvoir, de nous reposer, de connaître et de comprendre, de vouloir et d'aimer. Toutes ces manifestations de la vie nous procurent une satisfaction quelconque. — Pourquoi ces jouissances ? — Si je ne me trompe, Dieu les a attachées aux fonctions de la vie pour nous encourager à les remplir. Les actes de cette sorte sont nécessaires pour utiliser ou conserver l'existence. Elles constituent généralement des besoins et souvent des devoirs. Mais le Créateur semble avoir eu peur que beaucoup d'hommes ne trouvent trop laborieux ou trop dispendieux de satisfaire à ces besoins ou de remplir ces devoirs. Alors, pour leur rendre la tâche plus attrayante, il a voulu que celle-ci fût une source de jouissances. Ces jouissances sont donc plutôt un moyen qu'un but. Comme la vie d'un arbre a pour fin, non la fleur, mais le fruit : aussi bien la vie humaine a pour but, non pas ce que nos actions peuvent avoir pour nous d'agréable, mais ce qu'elles ont d'utile ; je veux dire : la fonction accomplie, le besoin satisfait, le devoir rempli.

Ce principe est de haute importance. Il nous éclaire, en effet, sur les relations à établir entre le plaisir et la fonction, et donne naissance à ces décisions de la morale chrétienne : — 1° *Le plaisir est permis quand il sert à faire accomplir la fonction.* Il remplit alors la mission que le Créateur lui a donnée. — 2° *Il est défendu de le prendre pour but, quand on accomplit la fonction.* Ainsi serait-ce une faute de manger ou de boire, non pas pour se nourrir, mais uniquement pour jouir [1]. — 3° *Il est défendu de dépasser, afin de jouir davantage, la mesure fixée par le besoin auquel la fonction doit satisfaire ;* par exemple, de manger ou de boire quand on n'a plus faim ni soif. — 4° Et surtout, *il est défendu de séparer, quand cela se peut, le plaisir de la fonction, de manière à s'assurer le plaisir tout en évitant la fonction.* Celui-là seul a droit au plaisir qui accomplit la fonction.

Il est temps, maintenant, d'en venir aux principales sortes de plaisirs dont nous pouvons jouir ici-bas.

II

Nous sommes en possession, nous chrétiens, de trois vies bien distinctes : la vie du *corps,* la vie de l'*âme* et la vie de la *grâce.* La vie du corps nous est commune avec les animaux. La vie de l'âme est propre à l'homme. La vie de la grâce est d'essence divine. — Je dirais volontiers, pour me faire mieux comprendre encore, qu'il y a en nous trois êtres différents : *l'animal, l'homme* et *le chrétien.* Chacun de ces trois êtres a sa vie propre. Il a aussi ses plaisirs particuliers. Et ces trois genres de plaisirs, comme ces trois êtres et ces trois vies, forment une sorte de hiérarchie. Les plaisirs de l'animal

[1] Le Pape Innocent XI a condamné la proposition suivante : « *Comedere et bibere... ob solam voluptatem non est peccatum, modo non obsit valetudini.* » (2 mars 1679, Prop. 8).

occupent le rang inférieur ; plus haut, sont les plaisirs de l'homme ; au sommet, les plaisirs du chrétien.

a) J'entends par plaisirs de l'animal, ceux dont les animaux jouissent comme nous, c'est-à-dire les plaisirs sensuels. Boire, manger, dormir à son gré, porter une toison bien chaude : il n'en faut pas plus pour rendre un animal heureux. Les ambitions de la bête se bornent là. Bien des hommes hélas ! ne paraissent pas en souhaiter davantage. Et pourtant, le fait que ces joies sont d'ordre tout animal suffit à démontrer leur infériorité. Elles affectent la partie la moins noble de notre personne ; et, dès qu'elles deviennent un excès, elles offensent ce qu'il y a en nous de meilleur et de plus élevé. Elles font alors descendre l'homme au rang de la brute et souvent plus bas encore. — N'avez-vous jamais vu, par exemple, l'un de ces malheureux pris de boisson qui, de temps à autre, parcourent les rues de nos cités ou de nos villages ? Il est incapable de raisonner ou de parler distinctement, de marcher ou de se tenir debout. Tout à l'heure quand il rentrera dans sa maison, s'il peut aller jusque-là sans encombre, il ressemblera à un lion furieux et déclarera une guerre de brute à tous ceux qui vivent avec lui. Non content d'avoir bu l'argent qui devait faire vivre sa femme et ses enfants, il se fera, de ces êtres affamés, un jouet pour ses caprices. Il faudra qu'ils applaudissent à ses folies, ou bien les coups pleuvront, avec les injures et les blasphèmes, jusqu'à ce que lui-même tombe à moitié mort dans quelque coin du logis... Je ne vous demanderai point : « Est-ce encore là un chrétien ? » Je vous dirai seulement : « Est-ce encore là un homme ? »... L'ancienne Sparte ne le croyait pas. Elle enivrait des esclaves pour faire comprendre à ses jeunes gens, par le spectacle de leurs insanités, que l'ivresse fait descendre l'homme au-dessous de la bête... Et pourtant, l'ivresse n'est ni la plus honteuse, ni la plus dégradante, ni la plus criminelle des intempérances humaines.

Tout à l'heure je disais dans quelles conditions sont permis ou défendus les plaisirs corporels. Quand ils sont permis, on peut en jouir sans péché ; c'est de toute évidence. Mais je dois ajouter que, même dans ce cas, la doctrine chrétienne conseille de s'en défier comme d'un danger, et je dirais presque de s'en désintéresser. C'est qu'il est difficile à l'homme, quand il prend goût aux satisfactions sensuelles, de n'éprouver d'attraits que pour les jouissances légitimes. S'il obéit à la pente de sa nature déchue, il en viendra bien vite à aimer aussi les autres. C'est pourquoi quiconque veut éviter les excès doit s'imposer, dans l'usage des plaisirs permis, une modération d'autant plus rigoureuse qu'il tient à vivre dans une sécurité de conscience plus parfaite.

b) Au-dessus des voluptés charnelles, se placent les joies de l'âme. Si la chair est commune aux animaux et à l'homme, l'âme, j'entends l'âme raisonnable, est le propre de l'homme. Les jouissances de l'âme sont donc, dans toute la force du terme, des jouissances *humaines*. Ici, l'homme se trouve en face de plaisirs dignes de lui ; car ils sont de même ordre et de même rang.

Et quels sont ces plaisirs ? — Ce sont ceux que l'âme trouve dans l'usage de ses facultés : la faculté de découvrir, de comprendre, de goûter, de démontrer la vérité ; celle de concevoir des sentiments et des affections ; celle de vouloir librement et d'exécuter ce qui est voulu ; celle d'apprécier la valeur morale des actes et d'en éprouver une impression.

Ces satisfactions de l'âme et de ses facultés peuvent être bonnes ou mauvaises. Car nous pouvons appliquer au bien ou au mal les puissances de l'esprit et du cœur. Il est des hommes qui aiment et recherchent l'erreur. D'autres conçoivent des amours ou des haines criminelles. Beaucoup mettent leur bonheur à faire du mal et à porter les autres au mal. Il est évident que par tout cela ils offensent la morale chrétienne. Mais quand les plaisirs de l'âme restent purs de toute immoralité, ils sont non seulement plus nobles, mais aussi incomparablement plus doux que les jouissances sensuelles. Il faut les avoir goûtés pour en apprécier la saveur. — Lorsque, par exemple, l'homme d'étude a longtemps poursuivi une vérité, si tout à coup elle se présente à lui dans l'éclat de son évidence, avec le rayonnement des preuves qui la démontrent, avec le charme des conséquences qui en découlent, avec le splendide horizon que décrivent et embellissent ses différentes applications : l'esprit en éprouve un ravissement inexprimable. Il en tressaille d'allégresse. Il en pleurerait volontiers de bonheur. C'est dans un moment comme celui-là que cet ancien dont parle l'histoire sortait de sa demeure, promenait son enthousiasme dans les rues de la cité et criait à ceux qu'il rencontrait : « J'ai trouvé ! J'ai trouvé ! Songez donc que j'ai trouvé ! »... — Il en est de même des jouissances du cœur. Qui ne connaît les douceurs de la vie de famille, quand la famille est assez nombreuse pour que les parents se sentent enveloppés d'affection et quand tous ses membres sont vraiment animés, soit de tendresse paternelle, soit de piété filiale, soit d'amour fraternel ? Je n'en dirai guère moins des amitiés à la fois pures, sincères et fidèles. Le Sage a écrit que « *rien ne saurait leur être comparé.* » (Eccli., VI, 15). — Et celui-là ne savoure-t-il point l'une des joies les plus précieuses et les plus légitimes qui, au soir des journées laborieuses, mange avec les siens le pain gagné par le travail de ses mains ; ou qui, après une vie d'activité incessante, en récolte le fruit dans une aisance capable d'assurer la tranquillité de ses derniers jours ?

La morale chrétienne ne saurait blâmer les plaisirs de cette sorte. Elle souhaite plutôt que tous les hommes leur donnent la préférence sur les voluptés sensuelles. Elle leur demandera seulement de les ennoblir encore, en les sanctifiant par une offrande à Dieu, en reconnaissant humblement qu'ils les reçoivent de lui, en le remerciant du fond du cœur de les leur avoir accordés.

c) Au-dessus de toutes les autres, se placent les

jouissances du chrétien. Celles-ci ne sont plus d'ordre humain, mais d'ordre divin. On les rencontre, en effet, comme un encouragement ou comme une première récompense, dans la pratique des vertus surnaturelles et dans les rapports intimes de l'âme avec Dieu. Ce serait bien long, tant elles sont nombreuses, variées et contiennent de douceurs, d'en faire la description. Je me contenterai d'énumérer rapidement les principales. Ainsi nommerai-je : — les certitudes de la foi, en face des problèmes que tout homme réfléchi se pose nécessairement sur son origine, ses devoirs et ses destinées ; — les belles et consolantes assurances de l'espérance chrétienne ; — le bonheur qu'on éprouve à se sentir aimé de Dieu et à lui rendre son amour ; — l'intime satisfaction du cœur qui paie l'homme charitable de ses aumônes ou de ses services rendus ; — les saintes effusions de la prière et de l'oraison ; — la paix d'une conscience qui a conservé son innocence et fidèlement rempli tous ses devoirs ; — les joies du pécheur se réconciliant avec Dieu et recevant de lui son pardon ; — les ravissements de la communion fervente ; — les consolations par lesquelles Dieu récompense dès ce monde ceux qui travaillent et souffrent pour sa cause ; — les transports inexprimables auxquels donne lieu, à mesure qu'il se rapproche, le voisinage du ciel. Ces plaisirs dépassent tous les autres. On ne se repent jamais, mais on s'applaudit toujours de les avoir éprouvés. Et quand ils s'intensifient quelque peu, ils jettent l'âme dans des extases qui lui font oublier toutes les misères de son exil et lui donnent un avant-goût des félicités éternelles...

Voilà des jouissances contre lesquelles la doctrine chrétienne n'a rien à dire. Elle vous demandera, sans doute, de ne pas les prendre, elles non plus, pour un but. Ce serait rabaisser les pratiques religieuses que de les transformer en instruments de plaisir. Mais, en attendant le bonheur céleste, les joies surnaturelles lui ressemblent trop pour qu'il ne soit pas permis de les savourer, lorsque Dieu les envoie.

* * *

Les considérations que nous venons de faire en donnent la preuve : les jouissances légitimes que nous pouvons goûter au banquet de l'existence terrestre sont appelées à jouer auprès de nous un rôle non seulement agréable, mais utile. Elles prêtent des charmes aux devoirs même les plus austères et paient d'un juste retour les efforts accomplis. Par là, elles encouragent notre bonne volonté et nous facilitent la réalisation de nos destinées. Elles constituent, à ce point de vue, l'une des plus heureuses créations de la bonté divine.

Mais je n'expliquerais pas toute leur utilité, si je n'ajoutais que les saints, obéissant aux suggestions de l'Esprit divin, en ont fait un emploi plus noble encore et plus fécond. Ils se sont dit que la valeur morale de nos actions leur vient, en grande partie, du labeur ou de la peine dont elles sont le résultat ; que cette valeur serait plus grande, si ce labeur et cette peine se préservaient de tout alliage capable de les amoindrir ; que, s'il est bien d'agir en acceptant le concours du plaisir, ce serait mieux encore d'agir sans lui. Dès lors, ils se sont étudiés à dépouiller leurs actes de ce qu'ils pouvaient avoir d'agréable. Ils ont recherché, par exemple, les aliments les moins savoureux et les ont assaisonnés de substances capables d'en augmenter l'amertume. Ils ont porté sur leur chair des vêtements rugueux, des cilices et des chaînes de fer. Ils ont abrégé leur sommeil et l'ont pris sur une couche assez dure pour lui ôter ses douceurs. Non contents de se refuser les plaisirs des sens, ils auraient aimé à écarter d'eux les joies de l'esprit, les joies du cœur et celles mêmes de la vie chrétienne. Il en est qui se refusaient à jouir des faveurs divines. Ils priaient Dieu de leur retirer ses consolations. Ils demandaient à souffrir, ou à mourir. On en cite qui souhaitaient de ne pas mourir pour toujours souffrir. Ainsi, pour eux, le plaisir devenait matière à sacrifice, et tout ce qui, par nature, lui donne naissance devenait l'occasion d'une nouvelle immolation. — Voilà bien, n'est-ce pas ? l'usage le plus noble, le plus beau, le plus méritoire, le plus divin, qu'on puisse faire du plaisir...

Hélas ! il est rare de rencontrer des fidèles qui aspirent à monter si haut. La plupart se contentent, quand ils peuvent y réussir, d'éviter les voluptés criminelles. Mais ils tiennent trop à jouir pour se priver des jouissances permises. Ils se demandent même avec angoisse si jamais un temps ne viendra où ils pourront, sans réserve, se livrer au plaisir.

Voici, sur ce point, quelle sera ma réponse.

Ici-bas, nos plaisirs sont, le plus souvent, d'ordre trop peu élevé et s'harmonisent trop mal avec le caractère de la vie pour pouvoir servir de but à nos actions et mériter que l'âme s'y abandonne. La morale chrétienne a eu raison de les laisser dans leur infériorité. — Mais, là-haut, ce sera tout autre chose. Les joies du ciel n'auront plus rien de ce qui rabaisse les jouissances de la terre. Elles seront d'une pureté, d'une noblesse, d'une grandeur dont nous n'avons aucune idée. Elles nous associeront à l'infinie félicité de Dieu lui-même et nous mettront définitivement en possession du bien suprême. Et puis, là-haut, nous ne serons plus au temps du travail, mais au temps de la récompense. Nous aurons donc alors le droit d'être souverainement heureux et de jouir pleinement de notre félicité. Enfin, nous aurons l'absolue certitude qu'elle durera toujours et ne finira jamais. Un bonheur d'ordre aussi élevé et qui promet d'être éternel, mérite toutes les aspirations humaines. Voilà, oui ! voilà celui auquel il nous faut prétendre. Voilà vraiment le but que nous devons nous proposer, et la fin dernière que nous devons atteindre. Ainsi soit-il !

IMPRIMATUR
Lingonis, die 26 octobris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 3 novembre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de la Dédicace. — Du respect et de l'amour dus aux églises, 481.

Pour une fête d'Adoration perpétuelle. — *Dans un Pensionnat de jeunes filles :* Trois devoirs envers Jésus-Hostie, 484.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XII. Saint Ignace d'Antioche, 485.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLIV. *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum,* 486. — XLV. Jésus lave les pieds de ses Apôtres, 488.

Pour la fête de sainte Catherine. — La force chrétienne, 490.

Varia. — Sur le Denier du culte, 493. — Aimons notre paroisse, 496.

POUR LA FÊTE DE LA DÉDICACE

DU RESPECT ET DE L'AMOUR DUS AUX ÉGLISES

Vere non est hic aliud nisi domus Dei et porta cœli.

Vraiment, cette maison n'est pas autre chose que la maison de Dieu et la porte du ciel. (Gen., XXVIII, 17).

Quand on étudie, dans les écrits que nous a laissés l'antiquité chrétienne, les habitudes des premiers fidèles, on est profondément édifié du culte qu'ils rendaient à leurs temples. Ce n'étaient point encore, personne ne l'ignore, ces édifices superbes qu'une religion libre et opulente pouvait seule construire. Trois siècles durant, l'Eglise n'eut d'autres sanctuaires que des oratoires cachés dans la demeure de ses enfants ou sous la voûte obscure des Catacombes. Mais combien ces humbles réduits, comme plus tard les basiliques que la paix religieuse ouvrit à Jésus-Christ, étaient entourés de respect et d'amour ! Avant d'y entrer, dit S. Jean Chrysostome, chacun prenait soin, en signe de pureté, de se laver les mains [1]. Arrivé à la porte, le chrétien s'agenouillait sur le seuil et y collait ses lèvres [2]. L'assemblée, surveillée par les diacres, se tenait dans le recueillement et la prière [3]. La crainte des persécuteurs n'empêchait pas les croyants d'affluer dans l'enceinte sacrée. L'histoire a gardé le souvenir d'une persécution, — c'était en Afrique, — où l'on avait interdit, sous la menace de supplices terribles, l'entrée des églises. Les soldats se tenaient à la porte prêts à frapper. Les fidèles entraient cependant ; et la foule de ceux qui franchirent le seuil fut si grande qu'on ne rencontra, après la réunion, dans les rues de la ville, que des hommes et des femmes couverts de blessures [4]. Une fois même, — c'était à Césarée, sous l'épiscopat de S. Basile, un jour d'Epiphanie, — le spectacle des chrétiens réunis dans le lieu saint fit tomber le glaive de la main des tyrans. L'empereur Valens, suivi de ses troupes, allait faire main basse sur l'assemblée. Il entre. La beauté des mélodies sacrées, la majesté de l'évêque debout à l'autel, la piété des assistants, l'atmosphère religieuse qui remplit l'édifice, tout cela le saisit, le charme, le subjugue. Il se déclare désarmé et vaincu [1]. — Je le répète : de tels récits édifient profondément celui qui les lit. Il lui serait malaisé, cependant, de les lire sans éprouver de peine. Car, en lui montrant quels étaient la vénération et l'attachement de nos aïeux pour leurs églises, ils lui rendent plus sensibles l'indifférence et le sans-gêne de ses contemporains pour les leurs. Le contraste est si grand qu'il ne peut s'empêcher d'en être douloureusement impressionné. S'il est prêtre, s'il entre dans son rôle de prendre la parole dans le lieu saint, si les circonstances lui permettent de le faire en une solennité où ce sujet soit bien placé, il se fait un devoir de recommander à ses auditeurs le respect et l'amour de nos églises. — Et tel est le dessein qui m'amène aujourd'hui dans cette chaire.

J'ai nommé le respect et l'amour dus au lieu saint. Je vous exhorterai au premier en vous rappelant que nos temples sont « *la maison de Dieu.* » Je m'efforcerai d'exciter le second dans vos cœurs par cette considération qu'ils sont « *la porte du ciel.* »

I

Dieu est partout. Il aurait pu, en conséquence, n'accepter d'autre demeure que l'immensité. L'univers serait alors son seul temple : temple magnifique, où notre globe servirait d'autel, le firmament de voûte, les astres de flambeaux. Durant de longs siècles, ce temple lui a suffi. C'est là que les Patriarches lui ont offert leurs sacrifices. Ils dressaient un bûcher sur quelque sommet solitaire ; ils placaient dessus leur victime égorgée ; ils y mettaient le feu : et la fumée de l'holocauste, accompagnée de prières et de cantiques, s'envolait librement vers le ciel.

Ce culte agreste et quelque peu sauvage pouvait convenir à des peuples nomades et où tout le monde menait la vie pastorale. Quand les races humaines se furent fixées chacune sur un coin de terre ; quand elles y eurent bâti des cités ; quand chaque citoyen se fut construit une maison : le culte divin dut avoir, lui aussi, ses édifices appropriés. Chacun, parmi les hommes, avait sa maison : l'on n'aurait point compris que Dieu n'eût pas la sienne. D'ailleurs, lui-même en décida. Vous savez comment il se fit construire, parmi les Juifs du désert, un tabernacle ; puis, dans la Terre promise, un temple. Il était forcément dans ce tabernacle et dans ce temple, par son immensité, comme il est en tout lieu. Il voulut y être aussi d'une présence toute spéciale. Ecoutez ce qu'il dit à Salomon, au

[1] Homil. 72 in Joannem.
[2] Homil. 20 et 30 in II Cor.
[3] *Constit. Apost.*, lib. VIII, cap. 11.
[4] Victor Utic., *In persecut. Wandal.*, lib. 2.

[1] S. Greg. Naz., *Oratio fun. in laude Basilii.*

jour de la dédicace du temple élevé sur le mont Sion : « *En ce lieu, j'aurai les yeux ouverts et les oreilles attentives. Mon nom y sera éternellement, et mon cœur y demeurera toujours.* » (II Paral., VII). Vous comprenez, m. f., le sens de ces paroles : si Dieu était là, comme partout, par sa substance qui remplit tout, il y était mieux qu'ailleurs par l'attention particulière avec laquelle il considérait la misère et les besoins des hommes, écoutait leurs prières, accueillait les louanges données à son nom, accordait ses bienfaits et témoignait son amour.

C'était beaucoup déjà que cette présence spéciale de la divinité dans le tabernacle de Moïse ou dans le temple de Salomon, et celui-là eût été bien coupable qui eût osé manquer de respect à des lieux si saints. Nos temples cependant sont plus vénérables encore. Car Dieu a découvert une troisième manière d'être présent dans un temple, et ils jouissent de ce nouveau mode de présence, dont les sanctuaires juifs ne jouissaient pas. Je veux parler, vous l'avez deviné, de la *présence sacramentelle*. Tout à l'heure, quand je citais ces paroles divines : « *Mes yeux et mes oreilles, mon nom et mon cœur seront dans cette enceinte,* » il vous fallait, pour les entendre dans leur vrai sens, y voir un langage figuré : c'est-à-dire une manière de parler qu'il ne faut pas prendre dans son sens littéral. Car enfin, à cette époque, si Dieu avait un nom, il n'avait ni des yeux, ni des oreilles, ni un cœur semblable au nôtre et formé de chair. Il n'avait pas encore réalisé l'incarnation qui devait lui donner ces organes. Ce qu'il n'avait point alors, il le possède aujourd'hui. Son avènement dans un corps humain les lui a donnés ; et en se rendant présent dans la Sainte Eucharistie, il les a placés, comme elle, dans nos églises. De sorte que, dans toute la force des termes, quand vous entrez sous ces voûtes, vous entrez dans un lieu où Dieu est présent, non seulement par son immensité, comme dans tout l'univers ; non seulement par sa faveur, comme dans l'ancien tabernacle et dans l'ancien temple ; mais aussi par son humanité. Là, dans le sens le plus rigoureux, ses yeux sont ouverts ; là, ses oreilles sont attentives ; là, son cœur aime et demande à être aimé ; là, Jésus règne sous son vrai nom, que l'antiquité n'a point connu ; là enfin est, au milieu de nos maisons, sa propre maison : « *Non est hic aliud nisi domus Dei.* »

C'est le moins qu'on puisse demander, pour cette maison, que de demander du respect. Il n'est pas possible de croire en la présence réelle de l'Hôte divin qui l'habite, sans croire en même temps que la moindre irrévérence en un tel lieu serait le comble de l'inconvenance et de la témérité. Aussi peut-on, sans crainte de se tromper beaucoup, juger de la foi d'un chrétien par l'attitude qu'il observe dans les églises. — On lit dans les livres saints qu'à plusieurs reprises la gloire du Très-Haut se fit voir dans le tabernacle ou dans le temple des Israélites. C'était parfois à tout le peuple réuni, et parfois à l'un ou à l'autre des Prophètes. Mais jamais l'Ecriture ne fait ce récit sans ajouter qu'aussitôt les témoins du miracle se prosternaient la face contre terre, dans la crainte et le tremblement, et offraient à Dieu l'hommage de l'adoration la plus profonde. Je le crois bien : c'était autour d'eux une lumière éblouissante. Dieu siégeait sur son trône, entouré des esprits célestes qui chantaient ses louanges. Les murs tremblaient sur leurs fondements. Une nuée surnaturelle remplissait l'édifice. (Isaïe, VI, 1-4). Qui aurait osé braver une si terrifiante apparition ? — C'est le propre de la foi de faire apercevoir ce que l'œil ne voit pas. Comment donc, si nous avons la foi, l'apparition devant laquelle les prophètes tombaient à genoux ne se présenterait-elle point à nous, quand nous entrons dans nos églises ? — La sainte liturgie assure qu'au ciel, là où la divinité se montre sans voiles, les chœurs des anges lui offrent sans cesse les hommages les plus respectueux. Les chœurs inférieurs chantent ses louanges ; les chœurs supérieurs l'adorent ou tremblent devant elle ; les chœurs les plus élevés la célèbrent dans une extase d'amour [1]. Si vous croyez vraiment aux grandeurs infinies de Dieu, pourriez-vous faire autre chose, quand vous entrez dans sa maison, que ce que font les esprits bienheureux dans le séjour des élus : je veux dire, louer, adorer, trembler, aimer ? Convenez-en : l'irrévérence dans le lieu saint suppose toujours ou fort peu de foi, ou une impardonnable légèreté...

Or, il y a bien des manières de manquer de respect à l'Hôte divin de nos temples. De là vient peut-être aussi que cette faute est si commune. On la commet, quand on entre dans l'église avec une précipitation bruyante, comme si l'on entrait dans un lieu où l'on peut pénétrer sans façon ; quand on en fait un passage pour abréger son chemin, allant d'une porte à l'autre sans même saluer Celui qui y réside ; quand on y apporte des regards égarés et un esprit distrait ; quand on la visite comme une curiosité profane, comme une sorte de musée, sans plus d'égards pour le Maître du lieu ; quand on y rompt le silence sans nécessité, pour parler à d'autres qu'à Dieu. Ces manquements, hélas ! sont de tous les jours et de tous les instants. Lorsqu'ils ont pour auteurs des personnes sans religion, ils nous attristent, mais ne nous étonnent point : pourquoi ces gens-là respecteraient-ils un Dieu en qui ils ne croient pas ? Mais quand ils viennent de personnes faisant profession de foi chrétienne et même de piété, ils nous causent la plus douloureuse des surprises. Quoi ! Vous croyez que Dieu est là avec, comme il disait lui-même, ses yeux ouverts, ses oreilles attentives, son nom redoutable, son cœur aimant et désireux d'être aimé : et vous mettez sous son regard une attitude dissipée ; vous lui faites entendre des conversations étrangères ; vous bravez sa colère ; vous oubliez son amour ! ...

Il peut se commettre contre le respect dû au lieu

[1] *Préface de la Messe.*

saint des fautes plus graves encore. Mais la persuasion où je suis que personne, dans ce pieux auditoire, n'en voudrait commettre aucune de cette sorte, me détermine à les passer sous silence. J'en viens donc de suite au second des devoirs dont j'ai promis de parler : *le devoir de l'amour*.

II

Si Dieu s'est rendu présent dans les temples que les hommes lui ont élevés, il ne l'a pas fait dans le but exclusif de recevoir des hommages. On peut même dire, — et cela serait surtout vrai des églises chrétiennes, — qu'il s'est plutôt proposé d'y distribuer ses bienfaits. La nature et le caractère même de sa présence en ces lieux le démontre assez. Il est là, en effet, non point dans l'appareil glorieux et redoutable du Sinaï et du Thabor, mais voilé et désarmé ; preuve évidente qu'il veut inspirer la confiance et non pas la terreur, donner plus que recevoir, attirer au lieu d'effrayer. Les saints Livres expriment ce caractère de nos temples en disant qu'ils sont « *la porte du ciel* » : expression heureuse et pleine de charmes. Elle éveille en moi l'idée d'un bon père s'avançant jusque sur le seuil de sa demeure au-devant de l'enfant qui revient à lui, lui montrant le chemin, l'encourageant du geste et de la voix, lui ouvrant ses bras pour le presser sur son cœur. L'église, ainsi envisagée, est comme le point de contact du ciel avec la terre. Ce n'est pas encore la patrie ; mais déjà ce n'est plus l'exil. Ce n'est pas encore le paradis ; mais déjà, comme si la porte en était ouverte, on peut entrevoir ses fêtes et entendre un écho de ses cantiques.

Mais entrons dans quelques détails et soyons plus précis.

Je viens de parler des fêtes et des cantiques du ciel. — Nos églises ont les leurs, elles aussi ; et telle en est la beauté qu'on peut bien y reconnaître un prélude de ceux du ciel. Clovis s'y est une fois trompé. Comme il entrait dans la basilique de Reims pour y recevoir le saint baptême, ébloui des mille feux dont la nef étincelait, charmé des chants harmonieux qui remplissaient l'édifice, enivré des fumées de l'encens : « Père saint, dit-il à l'évêque Remi, n'est-ce point là le paradis que vous m'avez promis ? » Que de fois cette question n'est-elle point revenue sur les lèvres des chrétiens ! Au jour des grandes solennités, quand le lieu saint s'est mis en fête ; quand il s'est rempli de lumière et de parfums, d'éloquence et d'harmonie ; quand la liturgie a déployé toutes ses pompes ; quand s'est établi entre toutes les âmes ce courant d'enthousiasme et de foi qui les soulève de terre et les porte irrésistiblement vers Dieu, il n'est personne qui ne se soit pris à rêver du ciel, ne se soit demandé, comme Clovis : « Est-ce là le paradis ? » et ne se soit répondu, comme répondait Remi : « C'est, du moins, la porte qui y conduit ! »

Ce n'est pourtant là que la moindre des grâces offertes aux chrétiens dans nos temples. Ceux-ci possèdent, pour nous conduire là-haut, des moyens plus puissants. Tous les instruments du salut se rencontrent sous leurs voûtes bénies. Elles abritent l'eau sainte où renaît, en se purifiant de la tache originelle, l'âme de l'enfant ; le tribunal où le sang de Jésus-Christ, répandu sur les consciences, les lave de leurs souillures ; la chaire, du haut de laquelle se font entendre les leçons de l'éternelle sagesse ; l'autel où se renouvelle l'immolation du Calvaire ; le tabernacle au pied duquel s'encouragent toutes les faiblesses et se consolent toutes les douleurs ; la table sainte à laquelle Dieu, encore caché, mais réellement présent, se donne aux mortels comme il le fait aux élus dans l'immortalité. Quiconque veut se rapprocher du ciel vient en chercher l'entrée dans cette enceinte. Quiconque le fuit s'en écarte. Demandez au plus ignorant et au plus grossier par où il faut passer pour aller au ciel : il vous montrera le temple ; où il faut éviter d'aller, quand on a résolu de se perdre : il vous le montrera encore. Tant il est profondément entré dans les convictions populaires que cette maison est *la porte du ciel !*

S'il en va de la sorte, si tout ce que nous avons de ressources pour le salut et d'espérances pour l'éternité bienheureuse se trouve dans nos sanctuaires, combien ces sanctuaires devraient nous être chers ! N'avez-vous jamais lu, au livre des Psaumes, ce cantique où le Roi-Prophète célèbre son amour pour le Tabernacle du Seigneur ? Tels et plus ardents encore, car nos temples conduisent plus sûrement au ciel que ne faisait celui des Juifs, devraient être nos sentiments pour nos églises. C'est d'elles surtout qu'il faudrait dire : « *Combien j'aime vos tabernacles, ô Seigneur, Dieu des vertus ! Mon âme les désire : elle s'épuise à souhaiter d'y entrer. C'est, pour moi, l'abri du passereau, le nid de la colombe. Heureux ceux qui l'habitent ! Un jour passé sous ses voûtes vaut mieux que mille jours passés ailleurs. J'aime mieux occuper la dernière place dans ses parvis que de régner dans les palais des pécheurs !* » (Ps. LXXXIII).

La religion n'est pas toujours seule à inspirer ce langage. Quand il s'agit d'un temple qui, comme le nôtre, a vu passer trente générations successives et personnifié pendant six cents ans l'histoire de la cité, il s'y joint encore un autre sentiment : je veux dire, un sentiment composé tout ensemble de piété filiale et d'amour pour le pays. Cette vieille basilique, toute imprégnée, pour ainsi dire, de la prière des aïeux, n'est plus seulement la maison de Dieu ; elle devient encore la commune maison de toutes nos familles. C'est comme un foyer où nous pouvons retrouver la trace et, disons mieux, l'âme de nos pères. Chacun sent qu'elle rattache le présent au passé. L'on aime à voir debout ces murailles autour desquelles ont vécu les ancêtres, qui ont reçu leurs confidences, qui ont entendu leurs cris de douleur, de repentir ou d'actions de grâces. Il semble que si elles venaient à tomber, elles mettraient fin à une époque, et qu'il s'ouvrirait, peut-être pour notre malheur, une ère nouvelle et des temps nouveaux.

Lorsqu'un homme éprouve ces sentiments, il trouve aisément les moyens de témoigner au lieu saint son amour. Il aide à sa bonne tenue, contribue à sa décoration, et surtout vient souvent prier dans son enceinte et prendre part à ses cérémonies. Vous me permettrez de vous recommander cette dernière marque de piété. Le plus bel ornement d'un temple est dans l'assemblée qui le remplit. Si votre église paroissiale vous est chère, donnez-lui chaque dimanche cette incomparable parure. Pressez-vous autour de la chaire ! Pressez-vous autour de l'autel ! L'heure des saints Offices est l'heure à laquelle le temple reçoit la visite de ses amis. Nul d'entre eux ne devrait manquer à ce pieux rendez-vous. Car c'est pour tous, non seulement un devoir, mais un honneur et un profit d'être reçu dans une maison qui, comme celle-ci, est « la maison de Dieu et la porte du ciel : *domus Dei et porta cœli !* »

* * *

Il nous faut donc revenir, pour le respect et l'amour du lieu saint, aux traditions que nous ont léguées les fervents chrétiens des premiers siècles. Tout ce qui s'en est perdu a été détruit par un mépris ou un oubli du devoir : oubli et mépris contre lesquels tout croyant doit s'efforcer de réagir. Laissons aux mécréants, puisqu'il ne dépend pas de nous de la leur enlever, la triste liberté de traiter nos églises comme des maisons indifférentes et vulgaires ; mais établissons, entre notre conduite et la leur, une différence si considérable qu'elle puisse attester toute la sincérité de nos croyances. Peut-être aura-t-elle d'autres résultats encore. Si les fidèles savaient pratiquer personnellement et sans fausse honte l'attachement et la vénération pour leurs temples, ils finiraient par en imposer quelque chose aux impies. En voyant l'assistance recueillie dans le lieu saint, ceux-ci se recueilleraient, eux aussi, quand ils y viennent. Ils mettraient fin à leurs conversations irrespectueuses, s'ils devaient constater qu'elle garde un religieux silence. S'ils la voyaient attentive, ils comprendraient qu'il se passe dans l'enceinte sacrée quelque œuvre surhumaine. Qui sait même si le spectacle d'une assemblée absorbée dans la prière ne les amènerait point à prier ? Et peut-être n'en faudrait-il pas davantage pour déterminer chez quelques-uns d'entre eux une de ces crises morales au bout desquelles se trouvent la conversion et le salut.

Daigne la bonté divine faire revivre ainsi parmi nous le culte du lieu saint ! Ce renouveau de respect et d'amour pour lui nous rapprocherait de Dieu. Il nous soumettrait de plus près à l'action salutaire de sa grâce. Il deviendrait, pour les méchants eux-mêmes, la source d'une édification puissante. Et, par toutes ces influences, il contribuerait à réaliser, dans notre société en train de périr, cette régénération religieuse et morale dont elle a tant besoin. Ainsi soit-il !

POUR UNE FÊTE D'ADORATION PERPÉTUELLE

Dans un Pensionnat de jeunes filles

TROIS DEVOIRS ENVERS JÉSUS-HOSTIE

Ecce Deus vester.
Voici votre Dieu.

Mes chères enfants,

Au soir de ce jour vous devez être heureuses.

Vous n'avez rien à envier aux bergers qui furent les premiers à la Crèche ; vous n'avez rien à envier aux Rois mages qui leur succédèrent. Vous devez même être plus heureuses, puisqu'ils durent retourner sans Jésus à leurs troupeaux et dans leur patrie, tandis que vous toutes, ce matin, après la première messe, vous l'avez emporté avec vous.

Vous n'avez plus rien à envier aux Apôtres qui vécurent avec lui, ni rien à envier à Zachée qui le reçut dans sa demeure et lui parla comme à un consolateur et à un ami. Vous n'avez rien à leur envier puisque vous avez reçu le divin Maître ; vous l'avez reçu par la communion, et vous l'avez reçu dans cette chapelle qui vous est si chère et à laquelle vous avez donné un éclat de fête.

Vous avez reçu... Jésus « dont le nom seul, a écrit le P. Caussette, est une saveur qui passe comme du miel sur nos lèvres et comme une caresse du ciel sur nos âmes fatiguées. »

Vous avez reçu Jésus, et vous lui avez parlé comme à un consolateur et à un ami. Et quel ami ! le plus aimable de tous, le plus doucement captivant, le plus aimant, le plus fidèle, — il ne trahit jamais, même si on le trahit, — le plus indulgent, le plus compatissant, le plus généreux, le plus puissant.

Vous avez reçu et vous possédez encore sur cet autel l'Ami divin... Aussi avais-je raison de vous dire : vous devez être heureuses !

Mais lui aussi est heureux, si vous avez rempli les devoirs que dicte un jour d'Adoration perpétuelle. Je vais vous rappeler les principaux et résumer chacun d'eux en quelques mots.

* * *

Le premier s'énonce dans le mot même que je viens de prononcer : Adoration perpétuelle.

Nous devons *adorer* Notre-Seigneur : il est Dieu.

Nous lui devons une adoration personnelle, intime, fervente. Nous lui rendons cette adoration chaque jour dans le secret de notre prière, en nous abaissant devant lui et en nous reconnaissant petits, comme nous le sommes dans la réalité.

Nous lui devons une adoration publique, collective. Nous lui rendons cette adoration chaque dimanche avec la communauté des fidèles.

Mais si Jésus est le Dieu de l'univers, le Dieu de nos familles, le Dieu du peuple chrétien, le Dieu de nos cœurs et le Dieu de nos âmes, il est aussi, il a voulu l'être, le Dieu de l'Eucharistie.

Et c'est pourquoi l'Eglise a institué la Fête-Dieu, ces solennités eucharistiques qui comportent des

cortèges de triomphe à travers les villes et les campagnes, — ou à l'intérieur de nos églises quand les processions extérieures sont interdites, — et toutes ces solennités avec ce qu'il y a de plus beau, de plus embaumé, de plus éclatant : des cortèges de tout petits innocents et de virginales jeunes filles, la fumée de l'encens et le parfum des fleurs, de riches étoffes, des draperies, des ornements d'or, de précieux ostensoirs, que sais-je ?

Ajoutez à la Fête-Dieu les Congrès eucharistiques qui deviennent de plus en plus des manifestations triomphales et des gages d'union entre les individus et même entre les nations.

Ajoutez encore les adorations mensuelles, les veillées de l'Eucharistie à Montmartre et ailleurs par des hommes courageux et fervents, et vous n'aurez qu'une énumération incomplète de tout ce que nous pouvons et devons faire pour Jésus-Hostie.

Mais ces fêtes annuelles, ces fêtes d'un jour ne sauraient suffire aux âmes chrétiennes, et c'est pourquoi l'Eglise a institué une fête perpétuelle, une fête de chaque jour, la fête de l'Adoration perpétuelle qui vole de chapelle en chapelle, de clocher en clocher et s'est arrêtée aujourd'hui sur votre pensionnat.

Voilà donc quel était votre premier devoir : adorer Jésus.

* * *

Le second est dicté par l'amende honorable que vous allez entendre lire, il s'appelle *la réparation*.

Point besoin de longues explications.

Jésus devrait être aimé et adoré. Il ne l'est pas toujours, il ne l'est pas suffisamment, il l'est mal ; au lieu d'être aimé et adoré, il est méconnu, insulté et méprisé.

Nous le prions, mais nous prions mal ; nous assistons à la messe, et nous ne songeons pas toujours peut-être que nous assistons à l'immolation de la sainte Victime ; nous communions, et nos communions manquent de ferveur.

Et je ne parle que des négligences et des fautes commises envers Jésus-Hostie. Quel motif suffisant déjà pour demander pardon !

Je ne parle que de nos fautes personnelles. Mais si je jette un regard sur ce qui se passe dans le monde, si je songe à l'indifférence, aux profanations, aux sacrilèges, au mépris de Dieu et de sa loi, à la méconnaissance de ses droits, quel plus grand motif de dire à ce bon et miséricordieux Jésus que vous avez aimé et adoré aujourd'hui : « Oh ! pardon, Seigneur, pardon pour tout votre peuple ! *Parce, Domine, parce populo tuo !* »

* * *

Le troisième devoir est celui de *la reconnaissance*.

Nous sommes tous tentés d'ingratitude. Vous ne saurez donc jamais assez remercier Dieu de ses dons, du don de la vie tout d'abord, du don de la foi qui vous élève au-dessus de la terre et vous fait entrevoir le ciel, du don de la famille qui prend soin de vous, du don des maîtresses dévouées qui vous donnent avec l'instruction la bonne éducation, du don des grâces, des forces, des lumières, des consolations dont vous êtes favorisées.

Comme tout chrétien, vous ne saurez jamais assez le remercier du don de lui-même, car, non content de vous donner ses biens, il s'est donné lui-même par l'Incarnation et la Rédemption, il s'immole encore par le saint sacrifice et il se donne tout entier, corps et âme, cœur et vie, par l'Eucharistie : « Je suis le pain vivant descendu des cieux, nous dit-il ; prenez-en et mangez-en tous. »

Comprenez-vous alors et sentez-vous quel merci vous devez dire à Jésus, merci de tous les jours, merci de tous les instants, merci pour vous-mêmes et merci pour les autres, merci pour les fervents de l'Eucharistie et merci pour les indifférents et les haineux, merci encore pour la France qui n'a pas le droit d'être ingrate ?

Oh ! oui, quel merci vous avez à dire ! Sera-ce trop tout à l'heure d'un *Te Deum* d'action de grâces ? Vous le direz, vous le chanterez avec une profonde conviction.

Après quoi Jésus étendra ses bénédictions sur vous et sur la belle assistance des personnes qui vous entourent, désireuses elles aussi de le mieux aimer sur terre pour chanter plus sûrement le *Te Deum* éternel. Ainsi soit-il !

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XII

Saint Ignace d'Antioche

S. Ignace, après avoir été disciple de l'apôtre S. Jean, monta sur le siège épiscopal d'Antioche, cité métropolitaine de la Syrie.

Il y vivait au milieu des labeurs et des gloires d'un long ministère, quand il fut arrêté, dans des circonstances que nous ignorons, et conduit devant un tribunal, sans doute celui du légat de Syrie. Le vieil évêque interrogé laissa tomber de ses lèvres une déclaration courageuse de foi chrétienne, et le juge prononça cette sentence : « Nous ordonnons qu'Ignace soit mis aux fers et conduit par les soldats en la grande Rome pour y devenir la pâture des bêtes et pour servir d'amusement au peuple : *cibum bestiarum in spectaculum plebis.* »

C'est au mois de janvier 107, avant la fin de la neuvième année du règne de Trajan, qu'Ignace fut condamné, et onze mois plus tard qu'il fut mis à mort. Nous allons parcourir, étape par étape, les stations de son voyage triomphal.

* * *

La première eut lieu à Smyrne, au sortir d'une navigation périlleuse. A peine le navire eut-il touché terre que S. Ignace s'empressa de visiter l'évêque de la ville, Polycarpe, son ami, élevé comme lui à l'école des apôtres : ils mêlèrent ensemble leurs prières et leurs épreuves. On vit alors un spectacle incomparable. A la nouvelle de

l'arrivée de l'illustre proscrit, des populations entières accourent pour lui témoigner leur vénération, entendre quelques-unes de ses paroles et communier de sa main. Il faut citer particulièrement les ambassades qui furent envoyées d'Ephèse et de Magnésie. S. Ignace donne à tous ses conseils.

Plusieurs chrétiens de Smyrne se disposant à gagner Rome par voie directe, il leur remit une lettre pour les fidèles de la cité sainte. Cette lettre, dont l'adresse était ainsi conçue : *A l'Eglise qui préside dans le pays de Rome,* ne nous offre pas seulement un témoignage formel de la suprématie pontificale ; elle est aussi, par les sentiments d'amour et de ferveur qu'elle exprime, une des plus belles pages de l'antiquité chrétienne.

Après une magnifique louange décernée à l'Eglise romaine, S. Ignace y révèle son ardent désir de mourir pour Jésus-Christ et de recevoir bientôt la palme sanglante. « Ne demandez pas grâce en ma faveur, écrit-il aux Romains... Je suis le froment de Dieu ; laissez-moi devenir la pâture des bêtes... Que je sois moulu par la dent des lions !... Caressez-les plutôt afin qu'ils fassent de mon corps pour le Christ un pain sans tache... » L'enthousiasme du martyre n'a jamais exhalé de plus nobles accents. Mais il faut, pour en comprendre la sublimité, un esprit céleste, entièrement dégagé du monde.

* * *

Troade fut la deuxième station du voyage, disons mieux, du triomphe de S. Ignace. Rien, en effet, ne manquait à sa gloire. Les dix gardes auxquels il était enchaîné et qu'il appelle lui-même « dix léopards, » le tourmentent nuit et jour. Mais, à chaque détour, il rencontre des âmes qui le couvrent de leurs larmes, des évêques et des prêtres heureux de venir baiser ses chaînes, entre autres l'évêque de Philadelphie, le même à qui le Sauveur dit un jour : « Je connais tes œuvres, et, parce que tu as gardé la parole de ma patience, je te garderai à l'heure de la tentation, et ta couronne ne sera pas donnée à un autre. » (Apoc., III, 10-11). Pendant son séjour à Troade, S. Ignace est l'objet d'une admiration universelle : autour de lui, des points les plus rapprochés se forme tout un cortège d'honneur. Il conjure derechef ces foules attristées, comme déjà il en avait supplié les Romains, de n'user d'aucune influence pour obtenir sa liberté. « Souffrez, leur dit-il, que je sois immolé, puisque l'autel est prêt... Rendez grâces à Dieu de permettre qu'un évêque de Syrie soit transporté des lieux où le soleil se lève pour mourir sur une plage où cet astre perd sa lumière. Il est bon de se coucher du monde en Dieu pour se lever en lui. Si les bêtes auxquelles je dois être livré sont affamées, tant mieux : elles me dévoreront plus promptement. »

Toutefois, avant de quitter Troade, une heureuse nouvelle lui arrive : le Seigneur a rendu la paix à sa chère Eglise d'Antioche. Il en avait d'ailleurs conservé un si tendre et si fidèle souvenir !

L'âme au comble de la joie, après avoir traversé la Macédoine et l'Albanie, il s'embarque de nouveau, les mains chargées de chaînes, pour descendre le golfe de Sicile et doubler la mer de Toscane. Déjà, tout le long de ces rivages séduisants et de ces belles eaux bleues bordées de somptueuses villas et de volcans redoutables, il y avait de petites fraternités chrétiennes florissantes : S. Ignace les bénit en passant. Bref, une paisible traversée le dépose près d'Ostie, à l'embouchure du Tibre. Rome n'était plus qu'à une faible distance.

* * *

Rome représentait la suprême station. Quand S. Ignace y mit le pied, on touchait à la fin des spectacles publics célébrés en l'honneur de la dixième année du règne de Trajan et de son triomphe sur les Daces. Conduit tout aussitôt à l'amphithéâtre Flavien, le Pontife y est exposé aux bêtes. « Durant le cours des fêtes précédentes, dix mille gladiateurs avaient péri sur l'arène et les bêtes étaient repues, mais le peuple avait encore soif [1]. » Le saint vieillard, dans l'espace d'un instant, est mis en pièces par deux lions, et de son pauvre corps il reste à peine quelques débris. Achetées à prix d'argent et recueillies avec respect, ces pieuses reliques furent peu après transportées à Antioche, où on les conserve aujourd'hui encore comme un inestimable trésor.

S. Ignace était devenu par sa mort « le froment du Christ, un pain pur et immaculé, digne d'être servi au festin des noces éternelles. » Ne convient-il pas ici de répéter le mot de l'Evangile : âme pour âme, *anima pro anima ?* L'illustre athlète s'était nourri chaque jour, par le mystère de la communion, du Pain vivant descendu du ciel, en se nourrissant de la chair du Sauveur. Et, par un échange admirable, sa propre chair devient « le froment du Christ digne des noces éternelles, » c'est-à-dire digne de partager le bonheur même de Dieu dans le séjour des élus.

* * *

A vrai dire, à part celui du Calvaire, nous ne pouvons pas trouver un plus beau Chemin de la croix que le dernier voyage de S. Ignace d'Antioche. Mais le Chemin de la croix, n'est-ce point notre vie ! Chacune des années qui la composent en forme une station. Puissions-nous, à l'exemple de S. Ignace, les parcourir l'une après l'autre avec le même courage et le même mérite !

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLIV

« DESIDERIO DESIDERAVI HOC PASCHA MANDUCARE VOBISCUM »

Sur la table, à côté de l'agneau pascal, des herbes amères et des pains azymes, on voyait une coupe de vin mêlé d'un peu d'eau que le chef de famille devait bénir et passer à tous les convives,

[1] L. Veuillot, *Parfum de Rome,* t. I, p. 171.

puis un bassin plein d'eau pour les ablutions préparatoires, enfin une seconde et une troisième coupe.

L'heure est solennelle, Jésus se recueille, les apôtres observent un silence auguste, que le Sauveur rompt par ces paroles :

« J'ai désiré d'un grand désir de manger cette pâque avec vous avant de mourir. » (Luc, XXII, 15).

Ce désir, il l'avait exprimé déjà l'année précédente à la première multiplication des pains, quand il leur avait promis de leur donner « un pain qui serait sa chair pour la vie du monde. » (Jo., VI, 52). Mais ils n'avaient alors compris que vaguement. Ils vont avoir la pleine intelligence de ce mystère.

Cette pâque que si ardemment il désire manger avec eux, ce n'est pas la Pâque légale : il l'avait déjà mangée avec eux. C'est la Pâque de la nouvelle alliance, la sainte Eucharistie. La Pâque des Hébreux avait été le signal de leur délivrance, celle-ci nourrirait non plus les corps mais les âmes, et leur apporterait la vraie liberté des enfants de Dieu.

Il va instituer le sacrifice de la loi nouvelle par lequel il réjouira et nourrira les âmes d'une nourriture divine ; il se les incorporera en quelque sorte, elles deviendront lui, et il les transformera, elles seront à lui, elles lui appartiendront ; il les sauvera en leur conférant la vie, la vie de la grâce qui deviendra la vie éternelle. Ainsi il aura accompli sa mission de Sauveur. De là ce « grand désir » qui le transporte de joie, ainsi qu'il le déclare dans un épanchement divin.

Dans les sacrifices d'actions de grâces les Juifs mangeaient de la chair de la victime. Ceux qui mangeaient de la victime participaient ainsi au sacrifice, s'unissaient à Dieu à qui il était offert. De même, ceux qui mangeaient des victimes offertes aux démons, nous dit S. Paul, entraient en société avec les démons. (I Cor., X, 18-21). La victime était donc immolée et mangée ; sainte, elle unissait à Dieu ; idolâtrique, elle unissait aux démons. Tels étaient les deux caractères du sacrifice. Nous les retrouverons dans le sacrifice offert par Jésus-Christ ; il s'immole sur la croix, et il est mangé dans l'Eucharistie. Que désire-t-il ? *Etre immolé pour le salut des hommes,* et que de fois, et avec quelle énergie, il a dit combien il lui tardait d'offrir ce sacrifice, de subir ce baptême de sang douloureux, mais nécessaire ! Mais que désire-t-il encore ? *Demeurer avec les hommes,* même lorsqu'il aura quitté la terre, rester uni aux âmes qu'il a rachetées et qu'il continuera à vivifier, comme elles continueront à l'aimer. C'est un mystère de foi, parce que nos sens ne nous en révèlent rien, mais c'est davantage encore un mystère d'amour. Car si Jésus veut qu'on croie en lui, la foi doit conduire à l'amour ; il veut, plus que tout, être aimé.

L'amour exige l'union, l'union profonde et intime des âmes. Or, quelle union plus étroite et plus mystérieuse que celle de l'âme nourrie de la sainte Eucharistie, nourrie de Jésus-Christ qui demeure en elle, qui la possède si bien qu'il n'est rien en elle qui ne soit à lui ? Voilà ce qui lui fait dire à ses apôtres : « J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous. » Ils mangeront sa chair et participeront ainsi au grand sacrifice, et, dans cette première Communion du Cénacle, il voit toutes les communions des croyants jusqu'à la fin des siècles. Sans doute il y aura des rebelles, des ingrats, son amour sera méconnu par beaucoup ; mais il sera aimé aussi par beaucoup, aimé d'un amour indicible et durable, comme jamais homme n'a été aimé.

Aussi bien les hommes passent. Ils peuvent tant qu'ils sont là soulever l'enthousiasme des multitudes qui acclament leurs paroles, leurs actes, célèbrent avec admiration un poète, un orateur, un libérateur de la patrie couvert de lauriers. Mais après quelques années ils ont disparu, les acclamations n'ont même pas laissé d'écho, ils sont entrés dans l'histoire. L'oubli de la mémoire n'est pas total, mais ils subissent l'oubli du cœur. Tandis que Jésus-Christ est toujours là, toujours vivant, descendant toujours réellement, substantiellement sur l'autel à la parole du prêtre, et toujours aimé. Son désir est accompli, *desiderio desideravi.*

* * *

« J'ai vivement désiré de faire cette Pâque avec vous, *avant de souffrir,* » c'est-à-dire avant de retourner au ciel, car la souffrance le conduit à l'Ascension. Il songe à la Pâque du ciel. Il va en effet opérer sa Pâque divine, « passer » de ce monde à son Père, et quand il sera remonté à la droite du Père, après l'Ascension, il ne les reverra plus en ce monde. C'est pourquoi il ajoute : « Je vous le dis en vérité, je ne mangerai plus cette pâque jusqu'à ce que le mystère en soit accompli dans le royaume de Dieu. » (Luc, XXII, 16). Cette pâque est la dernière que je mange en ce monde, ensuite se fera ma pâque, mon passage dans le royaume de Dieu. Vous ferez aussi votre pâque un jour, car les disciples doivent imiter leur Maître et les membres suivre leur chef. Alors, après ce grand passage, ce sera la félicité éternelle.

Nous devons donc tous opérer quelque jour notre Pâque suprême, à l'exemple du Maître. Il nous a frayé le passage, il nous attend, il nous réserve une place auprès de lui. Mais comment espérer faire cette Pâque si, dans ce monde, nous ne venons pas, comme les apôtres, nous ranger autour de la table sainte, nous nourrir de la chair divine du Sauveur, du pain de vie, en un mot faire nos Pâques ? Et si même nous nous bornons à ce devoir sacré, cela suffira-t-il pour nous rendre facile ce passage redouté ? Il ne se fait qu'après les longues souffrances de la vie, *antequam patiar,* mais ces souffrances elles-mêmes nous seront-elles profitables, si nous n'entretenons pas en nous la grâce sanctifiante ? Et comment l'entretenir sûrement si nous nous privons de la sainte Eucharistie, la grande source de la grâce ?

Quand nous recevons au contraire Jésus tous les jours ou souvent, il demeure en nous, et nous sommes en lui. Mieux que cela, nous lui appartenons si bien que nous ne faisons plus qu'un avec lui. Nous pouvons dire avec S. Paul : « Je vis, non plus moi, mais Jésus-Christ vit en moi. » (Gal., II, 20). Comment alors ne nous accueillerait-il pas, puisqu'en nous accueillant il s'accueille lui-même ? Sa pâque devient notre pâque et il a dit en toute vérité : « Je monte vers mon Père et le vôtre, vers mon Dieu et le vôtre. » (Jo., XX, 17).

N'assistons jamais à la sainte messe sans nous rappeler cette scène terrible et douce où Jésus-Christ se prépare à instituer la sainte Eucharistie... C'est la veille de sa mort, « la nuit où il va être livré, *in qua nocte tradebatur* » ; il désire ardemment de faire cette Pâque avec ses apôtres. Ceux-ci sont émus, touchés, saisis par le mystère de ses actes et de ses paroles. Mais Judas est là aussi, c'est l'épine enfoncée dans le cœur de Jésus palpitant d'amour. Cette souffrance prélude à celles du lendemain, *antequam patiar*. C'est ainsi que le saint sacrifice de la messe nous rappelle impérieusement la passion et la mort de Jésus.

* * *

Sur la table était la coupe de vin mêlé d'eau, que le chef du festin bénissait en disant : « Béni soit le Seigneur qui a créé le fruit de la vigne ! » Chaque convive y buvait ensuite à son tour. Ce n'était pas la coupe qui renfermait le vin de l'Eucharistie. Jésus la prend, la bénit, y goûte et dit à ses apôtres : « Partagez-la entre vous, car pour moi je ne boirai plus du fruit de la vigne jusqu'à ce que le royaume de Dieu vienne. »

Puis il s'abandonne au cours de ses pensées douces, graves et douloureuses. Il sait que « l'heure est venue de passer de ce monde à son Père » ; il sait « que le Père lui a tout remis entre les mains, » et qu'il va accomplir ce qu'il y a de plus pénible dans sa mission ; mais il sait aussi « qu'il est sorti de Dieu et qu'il retourne à Dieu » pour la Pâque éternelle. (Jean, XIII, 3). Il va montrer à ses apôtres qu'il les a aimés jusqu'à la fin. Il voit Satan dans le cœur de Judas le traître, mais il veut songer surtout à ses autres apôtres, fidèles et croyants. Ils sont purs, dévoués ; toutefois il reste quelques taches dans leurs consciences, quelque poussière du chemin. Afin de les purifier complètement pour qu'ils soient dignes de manger la Pâque, il va procéder à une cérémonie symbolique pleine de charme en leur lavant les pieds.

XLV

JÉSUS LAVE LES PIEDS DE SES APOTRES

« Jésus alors se leva de table, posa son manteau, et ayant pris un linge, il s'en ceignit. Puis il versa de l'eau dans un bassin et il se mit à laver les pieds de ses disciples et à les essuyer avec le linge dont il était ceint. » (Jo., XIII, 4-5).

Il l'avait dit en faisant l'éloge des bons serviteurs qui attendent leur maître : « Quand celui-ci viendra, il se ceindra lui-même et fera asseoir à sa table ses fidèles serviteurs, et il viendra lui-même les servir. » (Luc, XII, 37).

Ces fidèles serviteurs ce sont les Apôtres. Ils ne l'ont jamais quitté, « ils sont demeurés avec lui parmi ses épreuves, » il va les récompenser, mais en même temps leur donner une leçon éloquente d'humilité.

C'est lui-même qui dépose son manteau, ne gardant que sa tunique, lui-même qui se ceint d'un linge et qui verse de l'eau dans le bassin. Il les « sert, » et dans le plus humble office. De ses mains divines il leur lave les pieds, dont il enlève la poussière et les souillures, — car ils marchaient nu-pieds, — et pour accomplir ce service il se met à genoux devant eux. Il leur lave les pieds à tous, même à Judas, même au traître dont le cœur est possédé par Satan. Il voudrait par cet acte si humble, par cette bonté poussée à l'extrême, toucher l'âme de ce malheureux : car Judas est après tout l'un de ses apôtres, qui a pendant trois ans écouté ses enseignements et qui, à une certaine époque au moins, l'a aimé. Mais il y a longtemps que son cœur s'est éloigné du Maître. N'était-il pas parmi les incroyants qui se scandalisèrent quand Jésus annonça aux foules, à Capharnaüm, le mystère de l'Eucharistie : « Je suis le pain vivant descendu du ciel ? » Aussi ce jour-là le Sauveur ne put se défendre d'exhaler cette plainte : « Ne vous ai-je pas choisis, vous douze, et l'un de vous est un démon ? » (Jo., VI, 71).

Les apôtres, surpris de tant de grandeur et d'humilité, ont accepté cet honneur dans une muette admiration et avec des sentiments intimes de confusion, qu'ils ne savaient comment exprimer. Mais Pierre, avec sa spontanéité ordinaire, témoigne sa stupéfaction et son mécontentement. Quoi ! Jésus s'humilier, se ravaler ainsi devant ses disciples ! Lui le Fils de Dieu se livrer à un office aussi vil ! Il ne supporte pas cette pensée, il n'accepte pas cet acte, et il éclate :

« Quoi ! Seigneur ! vous me laveriez les pieds ! » Vous, qui êtes tout, à moi qui ne suis rien qu'un misérable pécheur ! Cela est indigne de vous, et je ne le souffrirai pas. Jamais, non, jamais, vous ne me laverez les pieds ! »

« Ce que je veux faire, tu ne le sais pas encore, tu le sauras plus tard, » répond Jésus.

Ce que Pierre ne savait pas, c'est que son divin Maître voulait l'associer à son baptême de souffrance et de sang. (Luc, XII, 50). Il le saura en son temps, et que, quand il sera vieux, « il étendra les mains et qu'un autre le ceindra pour le conduire où il ne veut pas aller. » (Jo., XXI, 18). Mais aujourd'hui il l'ignore, c'est pourquoi il résiste toujours, il s'obstine à refuser pour lui-même cet abaissement de Jésus. Alors le Maître lui parle gravement :

— Si je ne te lave les pieds, tu n'auras point de part avec moi !

Etre séparé de Jésus ! N'avoir point de part avec

Jésus ! Cette seule pensée l'alarme, l'épouvante et il s'écrie avec le même transport :

— Ah ! Seigneur, non seulement les pieds, mais les mains et la tête !

Puisque Jésus le désire, il lui accorde tout, avec son impétuosité coutumière, même ce qui ne lui est pas demandé. Il est tout au bon Maître, tout lui appartient, il ne réserve rien pour lui-même. Le Sauveur calme cette ardeur et le rappelle à la modération, qui est le guide de la vie humaine : « Celui qui est lavé, lui dit-il, n'a plus besoin que de se laver les pieds, il est pur de toute souillure. » Il le compare à l'homme qui sort du bain, avant de se mettre à table, et dont le corps est pleinement purifié. Il n'a plus à se débarrasser que de la récente poussière qui s'est attachée à ses pieds. — C'est la figure de l'âme qui s'est lavée de ses grands péchés par le sacrement de pénitence. Il ne lui reste plus que des péchés véniels et des attaches au péché. Mais si elle aime vraiment Dieu, elle doit aussi se dépouiller de ces petites taches, de ces traces de péché, car, même ces souillures que nous considérons comme rien, déplaisent au regard de Dieu qui est la sainteté infinie. Ce sont des blessures légères, mais qui nous entretiennent dans un état de fièvre qui use nos forces, dans un malaise qui nous affaiblit, nous porte à la langueur, au découragement, et nous rendrait incapables de résister aux fortes tentations.

Tout péché nous sépare de Jésus-Christ, nous empêche d'avoir pleinement part avec lui ; c'est pourquoi nous devons complètement purifier notre conscience quand nous allons recevoir la sainte Communion, briser toutes les attaches, même légères, qui nous rapprochent du mal et nous éloignent de Jésus, nous constituent dans un état de froideur à son égard.

* * *

Comme il vient de dire : « Vous êtes purs, » la pensée de Judas qui ne le quitte pas, l'obsède, et il ajoute : « Vous êtes purs, mais pas tous. » Car, ajoute S. Jean, « il savait qui était celui qui devait le trahir. » Judas dut entendre ces paroles qui étaient encore une tentative pour l'empêcher d'accomplir son abominable dessein. Mais il était endurci dans le crime, la douce voix du Sauveur n'ouvrait plus cette âme obstinément fermée, et le traître laissa sans s'émouvoir son Maître s'approcher de lui et lui laver humblement les pieds. Cet acte d'humilité et d'amour ne le toucha point.

Alors Jésus, cet office terminé, se releva, reprit ses vêtements et se remit à table, puis il dit à ses Apôtres :

« Comprenez-vous ce que je vous ai fait ? Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous dites bien, car je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous devez aussi vous laver les pieds les uns des autres. Car je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme j'ai fait. En vérité, en vérité, je vous le dis, le serviteur n'est pas plus grand que le maître, ni l'apôtre plus grand que celui qui l'a envoyé. Si vous savez ces choses, vous êtes heureux, à condition que vous les pratiquiez. »

Le sentiment qui domine dans cette scène d'humilité, c'est encore l'amour. Nous assistons à l'une de ces extrémités de l'amour que nous a annoncées S. Jean, *in finem dilexit eos*. Mais comment aimer Dieu véritablement si l'on n'aime pas le prochain ? Or on lui témoigne son amour en lui lavant les pieds, c'est-à-dire en le purifiant de ses moindres fautes, en le reprenant de ses défauts par la correction fraternelle ; en prenant sa défense quand, en son absence, on l'attaque injustement. Si vous le laisser calomnier ou noircir, est-ce que vous l'aimez ? L'indifférence, est-ce de l'amour ? Alors comprenez-vous ce que Jésus-Christ a fait ? Etes-vous pénétrés de l'esprit de l'Evangile, de la religion du Christ ?

« Celui qui me reçoit, ajoute-t-il, reçoit celui qui m'a envoyé, et celui qui reçoit ceux que j'envoie, me reçoit moi-même. » Il faut donc traiter les serviteurs de Jésus-Christ comme Jésus-Christ lui-même, et donc leur prodiguer tous les soins, avoir pour eux toutes les attentions de l'amour. C'est donc un devoir d'avoir des égards, de grands égards pour ceux que Jésus-Christ nous envoie, c'est-à-dire pour les prêtres, les pasteurs, les supérieurs ecclésiastiques. Traitons-les comme nous traiterions Jésus-Christ lui-même.

Cependant le Sauveur nous avertit que ses ministres ne rencontreront pas toujours le respect auquel ils ont droit, l'affection qui leur rend plus légère la charge que l'Eglise leur a imposée. « Le serviteur n'est pas plus grand que le maître. » Or, le divin Maître, ses ennemis l'ont persécuté, injurié et crucifié.

Hélas ! tous les Apôtres ne comprendront pas cette doctrine, tous ne la pratiqueront pas ; car Judas est là, obstiné dans le mal, aussi est-il effroyablement malheureux, et le remords qui le dévore ne le ramène pas à son Maître. Il est comme le démon qui le possède : il a la foi et il tremble. En lavant les pieds de ses Apôtres, Jésus a relevé, ennobli, exalté la nature humaine, mais il a sous les yeux, dans l'âme de Judas, le spectacle de la dégradation diabolique de la nature humaine, qui résiste à la grâce, aux sentiments qui font l'honneur de l'homme. Aussi dans la douleur qui l'accable il s'écrie :

« Vous serez heureux si vous pratiquez cela, mais il n'en sera pas ainsi de vous tous. Je sais ceux que j'ai choisis et la parole de l'Ecriture va s'accomplir : « Celui qui mange à ma table lèvera le pied contre moi. » (II Reg., XV ; Ps. XL, 10). Je vous l'annonce avant que la chose arrive, afin que, lorsqu'elle sera arrivée, vous connaissiez qui je suis ! »

Jésus revenait toujours à la trahison de Judas, sans pouvoir en distraire son esprit. Comme il aime les âmes, même les plus coupables !

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

LA FORCE CHRÉTIENNE

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera la femme forte? Au loin et jusqu'aux extrêmes limites du monde, il n'est rien qui lui soit comparable.

(Prov., XXXI, 10).

Mesdemoiselles,

C'est avec un sensible plaisir que nous assistons chaque année à cette solennité. Le zèle des personnes qui la préparent, la générosité avec laquelle vous en faites les frais, la piété que vous apportez à ses offices, votre empressement à vénérer l'image de votre sainte, la décoration de son sanctuaire, la beauté de vos cantiques, votre attention à écouter des paroles austères et où les graves conseils ne manquent pas : tout cela nous est agréable et nous réjouit. Nous nous plaisons à croire que la Sainte objet de tant d'honneurs les accueille avec bonté. Elle abaisse, nous l'espérons, un regard satisfait sur ces autels et sur l'assemblée qui les entoure. Elle prête une oreille favorable à vos louanges et à vos prières. Elle vous couvre, devant Dieu, de sa protection et de ses mérites.

Ce n'est pas peu de chose, assurément, que cet échange où vos hommages sont payés de tant de bénédictions. Il entretient entre les jeunes filles de cette paroisse et leur auguste protectrice, des relations dans lesquelles tout ce que nous aimons, je veux dire : la gloire de la Sainte et le bien de vos âmes, trouve son avantage, et auxquelles, par conséquent, nous ne saurions trop applaudir. — Si, pourtant, tout le bénéfice de cette fête se bornait là, elle aurait en grande partie manqué son but. S. Augustin, parlant des solennités établies en l'honneur des princes de la Cour céleste, dit qu'elles ont pour objet premier de nous déterminer à imiter leurs exemples [1]. Quand une fête a passé sans nous laisser cette résolution, quels qu'en aient été l'éclat et la splendeur, c'est une fête manquée. En effet, la terre se retrouve le lendemain comme la veille, aussi éloignée du ciel.

Laissez-moi donc, avant que ce jour finisse, vous exhorter aux dispositions sans lesquelles il n'aurait, à peu de chose près, aucun résultat pratique et pourrait être compté parmi les jours perdus. Je vous demanderai de prendre sainte Catherine, non seulement pour une patronne dont vous célébrerez la gloire, ni pour une avocate dont vous invoquerez l'intercession ; mais pour un modèle dont vous vous efforcerez d'imiter les exemples.

Je ne pourrais, ces exemples, les signaler tous dans un seul discours. C'est pourquoi je me contenterai de chercher à saisir l'esprit général dont sa vie s'est inspirée. Je vous engagerai à vous en pénétrer, vous aussi, et à lui donner désormais la direction de votre conduite.

Quelques traits suffiront à résumer l'histoire de notre vierge. Issue de parents fortunés et de race royale, Catherine foule aux pieds, dès son enfance, les séductions qui l'entourent. Ecolière, elle s'applique à l'étude avec assez de zèle pour s'élever, dans les sciences, à un degré qu'on croyait inaccessible à son sexe. Mise en présence d'une cérémonie païenne à laquelle l'Empereur préside, elle ne craint pas de l'interrompre et lui reproche son idolâtrie. Quand le choix lui est donné entre la couronne des impératrices, si elle apostasie, et le dernier supplice, si elle persiste à adorer Jésus-Christ, elle n'hésite point à choisir la mort. — Quel est, à votre avis, le commun caractère de toutes ces œuvres? Quelle leçon s'en dégage? — A mon avis, il y a là des prodiges de vaillance chrétienne. Ils vous donnent, avant tout, un exemple de force.

Parlons donc de la force, de la force morale, de la force avec laquelle la jeune fille chrétienne doit accomplir tout ce qui s'impose à elle au titre sacré du devoir. C'est un sujet souverainement opportun. La force, en effet, — et vous allez entendre là tout le sujet de cette instruction, — la force est, de toutes les vertus, *celle qui vous manque le plus*, et aussi *celle qui vous servirait le mieux*.

I

Si l'on en croit l'auteur inspiré du livre des Proverbes, la force est, chez les personnes de votre sexe, une chose à la fois très rare et très précieuse. Celui qui la rencontre parmi elles peut se flatter d'avoir sous les yeux une merveille ; car, quand la faiblesse se montre forte, c'est une sorte de miracle. Mais ce miracle est peu fréquent. Salomon le cherchait partout autour de lui, sans le trouver. Jahel et Débora n'étaient plus. Judith et la mère des Machabées n'étaient pas encore. Il ne voyait dans son entourage que des âmes débiles. Pas une qui s'élevât au-dessus des défaillances d'une vertu vulgaire. Et il se demandait avec désespoir si, dans toute sa nation et dans tout son siècle, on pourrait découvrir autre chose : « *Mulierem fortem quis inveniet?* »

A son avènement, le christianisme parut mettre fin à cette époque stérile sur laquelle le plus sage des monarques avait gémi, et, durant de longs siècles, on put croire qu'elle ne reviendrait plus. Il affranchissait votre sexe de sa fragilité native et lui donnait une énergie plus que virile. C'est que les premières chrétiennes étonnèrent le monde par le spectacle de leur vaillance. Quand il les vit, chaque jour et sur tous les points du monde, triompher à la fois de toutes les séductions, de tous les sophismes, de tous les supplices, il crut que le miracle si vainement cherché par Salomon s'était à jamais acclimaté sur la terre et que la fermeté des aïeules passerait à leurs filles jusqu'aux dernières générations. De fait, elle se perpétua longtemps. La femme forte, nous pouvons le dire, a duré jusqu'à nous. Qui ne se souvient d'avoir rencontré, un jour ou l'autre, sur sa route, cette généreuse chrétienne aux convictions inébranlables, aux vertus robustes, au caractère vigoureusement trempé? Elle ne reculait jamais devant le

[1] « Solemnitates... exhortationes sunt : ut imitari non pigeat quod celebrare delectat. » (Sermo 47 de Sanctis).

devoir. Elle observait dans le monde une règle aussi nettement tracée que celle du cloître. Avec cela, une piété tendre, une bonté inépuisable, une charité qui ne se lassait point de faire le bien. Sa résignation dans l'épreuve égalait sa modération dans la prospérité. Elle régnait parmi les siens, moins par un déploiement d'autorité que par l'ascendant de ses vertus. Les méchants eux-mêmes l'admiraient. C'était leur commun aveu que, si la dévotion était pratiquée de toutes les autres comme de celle-là, ils l'aimeraient, eux aussi, et au lieu de la maudire, n'auraient pour elle que des bénédictions.

Hélas ! il faut l'ajouter, ce type surhumain, que l'antiquité n'a guère connu, que le christianisme a créé dans ses beaux jours, que quelques créatures privilégiées ont perpétué jusqu'à nous, devient maintenant de plus en plus rare. Là même où il s'était conservé, il tend à disparaître. Les générations nouvelles ne savent pas conserver la force morale dont jouissaient les générations anciennes. Il y a, vous pouvez le constater vous-mêmes, il y a nombre de foyers où la transmission du sang n'emporte plus la similitude des mœurs et où, manquant à ses propres promesses, elle produit des filles qui ne ressemblent point aux mères.

Faisons ensemble votre examen de conscience. Passons en revue les points sur lesquels, de l'aveu de tous, votre âge et votre sexe restent généralement au-dessous du devoir, et demandons-nous quelle est la cause de toutes ces défaillances. Nous reconnaîtrons qu'elles viennent, non d'un défaut d'instruction, ni du manque d'avertissements et de conseils, ni de la rareté de la grâce, ni même d'une mauvaise volonté déclarée ; mais d'un défaut de force.

Pourquoi les vertus coûteuses à pratiquer sont-elles si généralement délaissées parmi vous ? C'est une obligation d'observer, à certains jours, le jeûne et l'abstinence ; c'est la condition de la vie chrétienne de pratiquer la mortification volontaire et de mettre les sens sous le joug de l'esprit ; c'est un devoir de supporter avec résignation les épreuves ; c'est le conseil de tous les maîtres de la vie spirituelle, et l'un des moyens les plus sûrs d'assurer la persévérance, que de s'astreindre au travail, de s'imposer certains exercices de piété, de fréquenter les sacrements, de se donner un règlement ; c'est, pour des chrétiennes, un point d'honneur de ne point laisser sans réplique les propos qui insultent la foi, la religion, l'Eglise, la pureté de mœurs auxquelles elles ont voué leur amour. Pourquoi trahissent-elles si facilement, sur ces différents points, leurs promesses et leurs résolutions ? Lorsqu'elles essaient de l'expliquer, aucune ne dit : « J'ignore mon devoir » ; ou encore : « Je ne veux pas l'accomplir » ; mais toutes disent : « Je n'ai point la force ! »

Pourquoi les vertus les mieux aimées et même les plus accessibles vous deviennent-elles si difficiles, quand le respect humain ou la crainte de déplaire, l'intérêt ou la passion viennent en contrarier la pratique ? — Il est facile de croire : pourquoi concevez-vous des doutes au moindre sophisme ? — Il est facile d'aimer Dieu : pourquoi êtes-vous si tièdes ? — Il est facile de prier : pourquoi le faites-vous si peu, ou si mal ? — Il vous serait facile de maintenir votre parole dans les limites de la charité, de la modestie, du respect des choses saintes : pourquoi donc tant de médisances, tant de conversations légères, tant de propos qui sentent l'impiété ? — Ces vertus ne font point souffrir et n'exigent aucune dépense. Il vous suffirait, pour leur être fidèles, d'exercer sur vous-mêmes un peu d'autorité. Comment y manquez-vous ? — C'est encore la même réponse : vous n'avez pas la force !

Pourquoi les jeunes filles chrétiennes sont-elles aujourd'hui aussi futiles et aussi mondaines, à peu de chose près, que les autres ? Elles ne font aucune difficulté de l'avouer : le luxe est ruineux, la mode ridicule et indécente, les divertissements défendus périlleux et fatigants, le roman et le cinéma ne méritent que du mépris et ne peuvent inspirer que du dégoût. Si telle est leur opinion, quelle raison peuvent-elles avoir de se montrer si amies du luxe, si esclaves de la mode, si assidues aux divertissements mondains, et, passez-moi le mot, si friandes du cinéma et du roman ? — C'est toujours la même réponse : elles voudraient bien, mais elles n'ont pas la force.

Pourquoi enfin la piété est-elle devenue, parmi vous, si molle et si sensuelle ? Pourquoi recherchez-vous, dans les pratiques religieuses, la jouissance et tout au moins l'émotion plus que le profit, la satisfaction personnelle plus que la gloire de Dieu, la consolation plus que le mérite ? Pourquoi écartez-vous de la dévotion ce qui, pourtant, dans l'état de déchéance qui est le nôtre, en constitue l'essence, je veux dire : l'immolation, la pénitence, le sacrifice ? Si peu que vous soyiez initiées à la doctrine chrétienne, vous savez parfaitement qu'une religion séparée de la croix est une religion stérile et fausse. Vous vous êtes promis souvent peut-être de revenir à la religion austère, mais salutaire, du Dieu crucifié. Pourquoi ne vous conformez-vous ni à cette vérité, puisque vous la connaissez, ni à ces résolutions, puisque vous les prenez ? — C'est, encore une fois, que vous n'en avez pas la force.

Vous le voyez bien : ce n'est point la lumière, ce ne sont pas les conseils, ce n'est point la grâce, ce n'est pas même la bonne volonté qui vous manquent le plus. C'est la force ! « *Mulierem fortem quis inveniet ?* » Il faut chercher, mes sœurs, à acquérir cette force dont vous devez constater, en ce moment, que vous êtes si entièrement dépourvues. C'est elle, et je vais le démontrer rapidement, qui, dans l'avenir, vous servirait le mieux : « *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* »

II

1. Elle vous servirait, d'abord, à vous sanctifier et à vous sauver.

Si la faiblesse de volonté dont nous venons de parler n'avait d'autre inconvénient que de vous empêcher de parvenir à la perfection, il serait important de vous en corriger. Car il n'est point pour

vous sans conséquence, croyez-le, que d'être placées moins haut dans l'amitié de Dieu, d'être pauvres en mérites quand vous pourriez être riches, d'être mises dans les cieux à l'un des derniers rangs, quand votre vocation et les grâces dont vous êtes comblées vous appellent à occuper l'un des premiers. Si le moindre atome de grâce et si le moindre degré de gloire l'emportent en valeur sur tous les trésors de l'univers, vous ne devriez en perdre aucun sans en pleurer comme du plus grand de tous les malheurs.

Mais une âme dépourvue de force est exposée à bien d'autres périls. Ce n'est pas seulement la sainteté, c'est la simple vie chrétienne que sa faiblesse peut, d'un moment à l'autre, lui rendre impraticable. Elle risque, non seulement de ne s'élever que fort peu dans la hiérarchie des élus, mais encore de tomber parmi les réprouvés. Car elle peut avoir affaire, le jour où elle y pensera le moins, à des ennemis puissants, à des tentations violentes, à des occasions pressantes, enfin à des circonstances difficiles, dont elle ne pourra triompher que par un héroïque déploiement d'énergie. Que fera-t-elle alors ? Prédisposée à faiblir par ses défaillances passées et ces mille fautes légères dont elle n'a pas su se préserver, privée du secours qu'assurent aux saints leur fidélité à la grâce et leurs victoires antérieures, le courage nécessaire à vaincre lui manquera, si ce n'est même celui de combattre. Tout en maudissant sa chute, elle se laissera tomber. Ce sera probablement, pour elle, le point de départ d'une vie coupable, dont elle finira par prendre son parti et ne cherchera peut-être plus à sortir. Nous en avons vu, Dieu le sait, de ces jeunes filles qui, pour avoir été trop faibles, n'ont plus réussi à redevenir fortes, — pour avoir mal compris la piété, ont fini par abandonner la vie chrétienne, — et, pour s'être laissées abattre, se sont résignées à rester à terre et à ne plus se relever...

2. Mais la force ne contribuerait pas seulement à vous rendre possibles le salut et la sainteté ; elle vous rendrait encore utiles au salut du prochain et à la gloire de Jésus-Christ.

Quiconque a fait quelque peu l'expérience de la vie sait quelle influence vous pouvez remplir autour de vous par le seul ascendant de vos exemples. Oui, les jeunes filles peuvent beaucoup pour la moralisation ou la démoralisation de ceux qui les entourent. Chacune d'elles est un foyer dont rayonnent, suivant leur conduite, soit tous les vices, soit toutes les vertus chrétiennes. Ou encore, pour employer une comparaison chère à l'apôtre S. Paul, chacune est un vase dont s'exhale, soit une odeur de vie pour donner la vie : « *odor vitæ ad vitam,* » soit une odeur de mort pour donner la mort : « *odor mortis ad mortem.* » (II Cor., II, 16). Ainsi, toutes se rattachent, suivant leur choix et par leur action sur autrui, à l'une ou à l'autre des deux mères entre lesquelles se partage l'humanité : je veux dire, ou bien à Ève, par laquelle tous sont morts ; ou bien à Marie, par laquelle tous peuvent revenir à la vie.

Voulez-vous, dans votre sphère personnelle, exercer une influence puissante et salutaire ? Soyez fortes dans la pratique du bien ! C'est la force qui attire l'attention des hommes, contraint leur admiration et fait naître dans leur cœur ce désir d'imiter, par lequel s'explique la contagion du bien. Quand un père voit sa fille, quand un frère voit sa sœur, quand un mari voit son épouse pratiquer sous leurs yeux des vertus pour lesquelles il faut de l'énergie, mener une vie régulière, observer avec constance des exercices pénibles, s'appliquer bravement au travail, supporter sans colère les contrariétés, les humiliations et les souffrances, demeurer douces quand ils s'emportent et affectueuses quand ils se montrent durs, résister aux séductions de la volupté et de la vaine gloire, tendre généreusement la main à leurs ennemis, couvrir d'un voile impénétrable les fautes d'autrui, faire aumône aux malheureux et prendre en pitié ceux qui souffrent, enfin transformer en sacrifice une vie qui pourrait être pleine de jouissances et de plaisirs, ce spectacle, je vous l'assure, leur inspire de graves et salutaires réflexions. Ils n'en disent rien, parce qu'ils mettent leur amour-propre à n'en rien dire. Mais ils se tiennent à eux-mêmes de longs et sérieux discours. Ils savent par une expérience personnelle et de tous les jours combien ces saintes pratiques sont coûteuses à la nature. Ils n'ignorent pas, non plus, que leurs mères, leurs sœurs et leurs filles appartiennent à un sexe faible et fragile. « D'où vient, se disent-ils, cette supériorité du moins fort sur le plus fort? Comment celui-là peut-il accomplir des choses devant lesquelles celui-ci recule ? Comment la hiérarchie établie par la nature entre les deux moitiés du genre humain est-elle ici renversée?... » C'est, ils sont contraints de l'avouer, le fait de la religion et l'œuvre de la grâce. Mais, s'il en va de la sorte, la grâce est donc quelque chose, la religion est donc utile ? Ah ! tu gagnerais, ô pauvre père, à imiter la piété de ta fille ! Tu serais plus pur, ô jeune homme, si tu avais la foi de ta sœur ! Tu vaudrais mieux que tu ne vaux, ô époux, si tu revenais aux saintes pratiques de ton épouse !... Quand un homme s'est une fois tenu ce langage, quand il se l'est répété souvent, quand il en est venu à se le redire chaque jour, il n'est pas loin d'être gagné. A la prochaine occasion, celle qui vit à ses côtés le ramènera à Jésus-Christ. Mettez une femme comme celle-là à chacun de nos foyers : la régénération sociale ne fera plus aucun doute, et peu de temps s'écoulera, j'en ai la conviction, avant qu'elle n'ait pris place parmi les faits accomplis.

Cette double perspective d'une vie sainte et d'une action aussi salutaire doit, ce me semble, vous inspirer un ardent désir de devenir plus courageuses et plus fortes. S'il en est ainsi, laissez-moi vous dire, en finissant, où vous trouverez le courage et la force.

* * *

« *La force vient du ciel,* » dit l'Ecriture (I Mac., III, 19). Demandez-la donc au ciel par de ferventes prières. Méritez-la par vos œuvres. Puisez-la dans les sacrements ; car les sacrements sont faits pour communiquer aux habitants de la terre les forces

par lesquelles se sont élevés là-haut les habitants du ciel.

La force, je puis l'ajouter, vient aussi un peu de nous-mêmes. Nous avons la puissance de développer en nous, en les mettant en œuvre, les énergies que la grâce nous donne. Chaque effort, au lieu de les épuiser, les multiplie. Contraignez-vous donc à vivre, dès aujourd'hui, comme vivaient les vaillantes chrétiennes dont j'ai tout à l'heure rappelé les admirables exemples. Adoptez leurs pieuses pratiques. Faites leurs exercices. Accomplissez sans faiblir l'apprentissage de leurs vertus.

Daigne votre sainte patronne vous prêter, à cet effet, le secours de ses prières et vous aider à marcher comme elle dans ce sentier de la force que S. Augustin qualifiait avec raison de « voie royale : *fortitudo via regia est.* » Oui ! cette appellation est bien méritée ; car nul ne s'engage dans ce chemin et ne le suit jusqu'au bout sans devenir digne des couronnes éternelles. Ainsi soit-il.

VARIA

SUR LE DENIER DU CULTE

Dignus est operarius mercede sua.
L'ouvrier a droit à son salaire.
(Luc, x, 7).

Mes frères,

Le sujet que je veux traiter aujourd'hui présente au prêtre, comme à quiconque se fait avocat de sa propre cause, une gêne et des délicatesses que vous allez deviner.

Le voici : c'est *le devoir des fidèles de contribuer au Denier du culte.* Pour vous convaincre de cette grave obligation, je voudrais pouvoir vous pénétrer des deux pensées suivantes :

1° Le prêtre est votre meilleur ouvrier,

2° C'est l'ouvrier le plus mal payé.

I. — *Le prêtre est votre meilleur ouvrier*

C'est lui qui vous a fait naître à la grâce, lui qui élève votre intelligence, forme votre conscience, vous réconcilie avec Dieu, dirige votre cœur et vous distribue la nourriture eucharistique.

C'est lui qui unit les époux et leur enseigne leurs devoirs, lui qui guide les parents dans l'éducation des enfants, garde le jeune homme et la jeune fille et rappelle au vieillard les espoirs éternels.

C'est lui qui maintient la justice et la charité, l'ordre et l'harmonie parmi les hommes.

C'est lui qui pose les bases de la vraie civilisation et retient les sociétés sur la pente des abîmes. Voyez plutôt, par la Russie, ce que peut devenir un peuple qui ne possède pas le prêtre catholique.

La France le possède, et la guerre, en le mettant en relief, l'a fait mieux connaître et estimer.

Les plus jeunes ont répondu à l'appel de la Patrie en péril... On les a vus à l'œuvre... Les aînés ont ajouté à un ministère double, triple et quadruple, des services civils et patriotiques très variés.

Et là-bas, devant la ruée et sous l'invasion des barbares, qui donc a forcé l'attention ?

Ah ! j'ai encore sous les yeux ce spectacle inoubliable du début de la guerre : des hommes emmenant leurs bestiaux, des femmes affolées de crainte, l'une d'elles qui fuyait en allaitant son nouveau-né, des enfants qui s'accrochaient à leur mère en criant et en vous arrachant des larmes ; dans ce flot humain tumultueux un homme calme qui disait simplement : « Allons, du courage ! Le bon Dieu n'est pas avec eux ! »

Et j'entends encore la réflexion d'un soldat près de moi : « Regarde donc ce vieux curé ! »

C'était, en effet, le vieux curé qui guidait la triste caravane en fuite.

D'autres subirent l'invasion avec leurs paroissiens ; ils furent leur meilleur défenseur et leur répondant, menacés pour eux de la prison, exposés à la fusillade parce qu'on voyait dans le prêtre « l'âme de la résistance » au moment des réquisitions, des pillages, des incendies et des violences de toutes sortes.

Aussi rend-on volontiers hommage, du haut de la tribune parlementaire, au patriotisme et au dévouement du clergé.

Particulièrement aux graves époques, au moment des emprunts et quand il faut faire accepter les restrictions, on vient nous dire que l'on compte sur notre concours, sur notre action, sur notre influence auprès de nos populations.

Nous serions bien tentés de répondre : « Vous pouvez compter sur nous, oui ; mais soyez logiques. Puisque vous savez bien nous reconnaître quand vous avez besoin de nous, sachez donc aussi ne pas nous ignorer quand nous sommes dans le besoin nous-mêmes et quand nous vous demandons, non pas les richesses, nous avons assez de responsabilités sans cela, mais simplement de quoi vivre. »

Il est vrai que la logique ne préoccupe guère les Français.

Nos députés, en majorité, reconnaissent les services rendus par le clergé ; mais en majorité aussi, et, dans la majorité, des députés catholiques, proclamant la loi de Séparation comme toutes les autres lois laïques « loi intangible », répètent implicitement le vieux cri des loges : « Nous n'avons pas d'argent pour les curés. Que ceux qui en veulent les paient ! »

Quelle étrange contradiction et quelle injuste exception ! Tous vous voulez des prêtres, et, dans les impôts que vous versez, il n'y a pas d'argent pour eux ! Par contre, la plupart d'entre vous n'ont jamais mis le pied à l'Opéra, et sur vos impôts on prélève les appointements de ses danseuses et de ses chanteurs, dont certains se payaient, avant la guerre, jusqu'à 10.000 francs par soirée. Est-ce juste ?... Est-ce honnête ?... Est-ce démocratique ?... Et ne seriez-vous pas mieux fondés, vous, à dire : « Qui veut des chanteurs et des danseuses les paie ! »

Il est donc malheureusement entendu que le gouvernement français n'assure pas le traitement de son clergé.

Voilà pourquoi l'Eglise fait peser sur l'épaule

des catholiques un impôt nouveau. Je l'appelle « nouveau », mais il est fort ancien.

Notre-Seigneur disant aux Apôtres : « Ne portez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures... Quand on ne voudra plus de vous dans une ville, vous secouerez la poussière de vos pieds et vous passerez dans une autre,... » Notre-Seigneur, ce jour-là, instituait le Denier du culte.

S. Paul prêcha ce devoir de justice aux Corinthiens : « Ceux qui travaillent à l'autel doivent vivre de l'autel. » (I Cor., ix, 13-14). Aussi voyons-nous les premiers chrétiens apporter aux Apôtres, à leurs successeurs et aux prêtres, tout ce qui était nécessaire à leur vie et à leur entretien.

Vers le VIIIe siècle, aux dons en nature s'ajoutèrent les aumônes d'argent ; de là l'usage d'offrir les honoraires de messes.

Mais ces honoraires, tels qu'ils sont compris aujourd'hui, étant insuffisants, les dons en nature étant devenus chose presque inconnue, — surtout dans notre diocèse, — et l'Etat ne voulant plus payer la rente des biens volés par la Révolution, l'Eglise a « organisé » le Denier du culte.

C'est quelque chose de bien simple et de bien facile pour quiconque veut réfléchir et a un peu de bonne volonté. Ce serait sûrement facile dans notre département qui compte 304.000 habitants, bon nombre de catholiques, beaucoup d'argent, et malheureusement très peu de prêtres... Mais que d'erreurs et de préjugés ! Que de mauvaise volonté et de dureté de cœur !

Contre la mauvaise volonté et la dureté de cœur, rien à faire.

Les erreurs et les préjugés peuvent disparaître.

Premier préjugé. Je le cite parce que vous ne sauriez croire toutes les énormités que j'ai entendues pendant la guerre. Nos camarades voyaient dans le prêtre un reste du XVIIIe siècle ou s'imaginaient qu'*il est gorgé d'argent* par celui qu'ils appelaient d'un mot impersonnel : « le riche. » Il fallait, en répondant, rester dans la note juste ; je me souviens d'avoir dit un jour : « Mais voyons, mes pauvres amis, vous ignorez donc que c'est dans les paroisses qui ont les plus riches palais et les plus riches habitants, bien peu soucieux aujourd'hui de l'autel et du trône, c'est là souvent que le prêtre est le plus pauvre et vit le plus pauvrement. »

Autre erreur : *on juge la situation du prêtre d'après son mobilier*. On ignore que ce mobilier lui vient généralement de Pierre et de Paul, ou d'autres prêtres qui l'avaient déjà reçu, et que, neuf fois sur dix, s'il le voulait, à cause de ces souvenirs, il ne pourrait le vendre.

Autre préjugé que l'impiété et quelquefois l'avarice et l'égoïsme cherchent à accréditer : « *Le prêtre n'a qu'à travailler !* » Vous qui le connaissez et qui lui apportez votre concours dans son apostolat, vous savez bien que le travail sacerdotal est incompatible avec un emploi quelconque. Vous savez bien que le prêtre doit être l'homme de la prière et de l'étude, qu'il est obligé de préparer minutieusement ses instructions pour éclairer votre intelligence, toucher votre cœur et éviter toute susceptibilité. Vous savez bien qu'il doit faire ses catéchismes, vous visiter dans vos maladies, guetter l'heure de votre moment suprême, et que vous le trouvez toujours à votre service, que vous allez même vous adresser à lui pour des choses étrangères à son ministère : bureau de placement, agence matrimoniale, que sais-je ?... Vous savez bien que tout ce temps de la prière, de l'étude, du dévoûment est pour vous, dès l'heure où vous êtes encore plongés dans un profond sommeil jusqu'à celle où, disait Lamennais, « le plaisir vous appelle aux spectacles et aux fêtes. »

Alors, où le prêtre de ville et celui de la campagne qui a deux, trois et quatre paroisses à desservir, trouveront-ils place pour un autre travail ?...

Sans doute, si le prêtre était un ouvrier comme un autre, désireux d'argent et de repos, ennemi de la mendicité et des humiliations, il chercherait du travail, et deux ou trois heures de travail lui donneraient l'équivalent de son traitement. Mais le prêtre veut rester prêtre, travailler de son travail à lui. C'est un ouvrier, certes, mais un ouvrier spécial qui ne connaît, d'ailleurs, ni journée de huit heures, ni semaine anglaise, ni repos hebdomadaire, ni grève, ni même revendications, et pourtant il pourrait en présenter, car :

II. — *De tous les ouvriers, c'est le plus mal payé*

Je regrette d'être obligé de sortir du domaine surnaturel pour en aborder un autre et vous montrer le prêtre se débattant avec les difficultés matérielles. Je regrette d'être obligé, puisque je prêche un devoir de justice, de reconnaissance et d'honneur, de reprendre la dernière lettre pastorale sur le Denier du culte et de relire ces mots que vous avez entendus le jour des Rameaux : « Avec leur traitement actuel, nos prêtres se trouvent en fait trois ou quatre fois moins rétribués qu'avant la guerre, puisque c'est dans ce même rapport qu'a diminué la valeur d'échange de l'argent. S'ils ont assez d'esprit de renoncement pour supporter une telle situation, il n'est pas admissible que le diocèse s'y résigne. »

Ce sont plutôt des laïques qui devraient vous dire cela. Eh bien ! écoutez l'un de nos meilleurs catholiques : « Oui, disons-le nettement, s'écrie M. Jean Guiraud, la condition matérielle de la presque totalité du clergé de France est misérable, et, à ce titre, elle doit provoquer chez nous tous un sérieux examen de conscience. »

Il n'est guère nécessaire d'expliquer ces paroles troublantes ; on les comprend si bien que souvent je me suis entendu poser cette question : « Mais, Monsieur l'abbé, comment le prêtre aujourd'hui peut-il s'en tirer ? »

Comment le prêtre peut s'en tirer, je vais vous le dire. Vous reconnaissez qu'*il doit être un homme d'étude*. Etudier nécessite des livres anciens, des livres nouveaux, des journaux, des revues qui mettent au courant de la pensée moderne. Pour « s'en tirer, » bon nombre de prêtres renoncent à tout cela. C'est regrettable pour eux et

c'est regrettable pour la France quand, tout allant au commerce et à l'industrie, la valeur intellectuelle est déjà si sérieusement en baisse.

Vous reconnaissez que *le prêtre a besoin de se vêtir*. Ses vêtements, sans être à la mode ni bien compliqués, sont assez nombreux et coûteux. Ne parlons que de la soutane. Une soutane, la moins chère et de très mauvaise qualité, se paie aujourd'hui 200 francs. Pour « s'en tirer, » le prêtre portera au-delà du temps convenable ses vieilles soutanes élimées et rapiécées. Il en coûte au clergé français, de tout temps remarquable par sa dignité et sa tenue extérieure.

On raconte que, pour garder cette dignité, deux prêtres, le Doyen et son vicaire, — que la graisse n'embarrassait ni l'un ni l'autre, — vivant ensemble et ne pouvant s'offrir chacun une soutane, en avaient acheté une dont ils se servaient à tour de rôle pour leurs visites.

Le cas n'est pas rare des servantes de curé qui de deux vieilles soutanes cherchent à en faire une nouvelle, je ne puis pas dire une neuve.

Je parle de *la servante du prêtre*. Pour « s'en tirer, » beaucoup ont été obligés de congédier la domestique fidèle, faute de pouvoir la payer, ni même, si elle renonçait aux gages, la nourrir... Songez à ce que peut être leur intérieur, et songez, je vous en prie, à nos confrères qui, après avoir traîné sur les routes, par la pluie, toute la matinée pour dire la messe, prêcher et faire le catéchisme dans deux paroisses, vont rentrer dans leur foyer solitaire, et le trouveront sans feu et sans nourriture prête... Songez-y, vous qui ne manquez de rien, et dites-moi s'il est un homme qui accepterait de pareilles conditions d'existence !

Ce n'est pas tout. Vous reconnaissez aussi que *le prêtre qui prêche la charité doit être le premier à la pratiquer*. Eh bien ! pour « s'en tirer, » tous les prêtres sans exception sont obligés de se contenter d'un très petit budget de charité. Ah ! nul de vous ne peut savoir ce que c'est pour le prêtre de sentir la charité à faire, les œuvres à créer, et de n'avoir rien dans son porte-monnaie !...

Ne croyez pas, je vous prie, à une question personnelle, je parle pour tous les prêtres sans exception... Si vous voulez un exemple, j'irai le chercher au dehors.

Il y a quelques mois, un de mes amis m'écrivait, et dans le courant de sa lettre, me parlant de sa paroisse, il me disait qu'il voudrait bien tenter telle œuvre, « mais, ajoutait-il, où trouver de l'argent ? Je ne puis pas compter sur mes paroissiens... Il me reste 60 francs pour terminer mon trimestre (c'était au milieu de novembre). Sur quoi faire des économies ?... Sur le vin ?... J'en bois trois ou quatre fois par an... »

Je ne vous dis pas la suite. Il s'agit de *la nourriture du prêtre*.

Mon Dieu ! pendant que nous y sommes, épuisons le sujet. C'est le nouveau Cardinal de Paris qui vient d'écrire ces lignes : « Le clergé de France est actuellement dans une situation voisine de la misère. J'ai le cœur meurtri quand je reçois les confidences de ces courageux et stoïques curés de campagne dont beaucoup doivent vivre avec 1.000 francs par an. J'en sais qui ne peuvent se nourrir que de châtaignes et de pommes de terre. Croit-on que cela soit digne pour un grand pays ? »

Que l'on se moque de l'honneur de la France, ce n'est déjà guère admissible ; mais que l'on se désintéresse de la nourriture, et par suite de la santé du prêtre, c'est bien plus odieux encore.

Car n'allez pas me dire : « Allons, on vit avec peu. Aucun prêtre n'est mort de faim ! » Je le sais aussi bien que vous, je sais que c'est difficile de mourir de faim. Nous avons, pendant la guerre, relevé des soldats qui étaient restés cinq et six jours sans nourriture, ils n'étaient pas morts. Les journaux vous ont dit qu'il a fallu 70 jours de jeûne pour épuiser le maire de Cork...

Mais ce que je sais aussi et ce que je dois vous dire pour que vous le sachiez, c'est que tout cet ensemble : privations, manque de soins, préoccupations matérielles, surmenage, — et pour le prêtre démobilisé, fatigues de la guerre, — tout cela est cause que, chaque année, les évêques voient s'augmenter le nombre des prêtres qui meurent avant l'âge, et tout cela fait craindre que dans 20, 30 ou 40 ans ne disparaisse de notre pays la belle figure du prêtre à cheveux blancs...

Voyez jusqu'où le sujet m'entraîne. Je sors du 7e commandement, qui vous ordonne de payer vos ouvriers et de leur donner un salaire convenable, pour revenir sur le 5e : « Homicide point ne seras. » Vous devez conserver la vie du prochain. Mais celle de vos prêtres, y songez-vous ? quand déjà les ouvriers de la moisson sont si peu nombreux ?...

* * *

Il faut conclure. Je pense en avoir assez dit, trop même dans le cas où demain, ce soir peut-être, vous ne réfléchiriez pas pratiquement sur ce que vous aurez entendu ce matin. Je pense en avoir assez dit pour vous faire comprendre ce que c'est que le Denier du culte.

Si jusqu'à présent vous ne l'avez considéré que comme une œuvre, dites-vous que c'est la première de toutes ; les autres n'ont aucune raison d'être sans elle. Ou si, vous du moins, reconnaissant que la pauvreté peut se loger ailleurs que sous les haillons, vous ne voulez voir dans le Denier du culte que le motif d'une charité, sans hésiter faites-la largement.

Mais il y a beaucoup plus : *avant la charité passe la justice*. Le Denier du culte, c'est un acte de justice, c'est *une dette ;* vous devez l'acquitter dans la mesure des immenses services rendus par le prêtre qui a sacrifié sa vie et se sacrifie chaque jour pour vous,... et dans la mesure de vos ressources : trop l'oublient.

Veulent-ils donc, ceux qui possèdent, être placés avec les riches que Dieu renvoie parce qu'ils ont « les mains vides » ? Je traduis simplement les mots du *Magnificat : « divites dimisit inanes.* »

Le Denier du culte, dis-je, est une dette. C'est *un impôt*. Vous ne discutez pas les autres ; on les

augmente, vous payez toujours. Pourquoi discuteriez-vous l'impôt de la foi ? Pourquoi discuteriez-vous les 5, 10, 20, 50, 100, 500 ou même 1.000 francs que l'Eglise peut être en droit de vous demander ? Pourquoi ? Parce qu'elle ne vous taxe pas ? Elle préfère s'en rapporter à votre conscience.

Je pense avoir suffisamment éclairé la vôtre.

Laissez-moi vous supplier d'éclairer celle de vos frères qui ne viennent pas, à la grand'messe, entendre la parole de Dieu. Ils préfèrent rester dans l'ignorance et l'endurcissement.

Laissez-moi vous supplier, parents, éducateurs et éducatrices chrétiennes, de former la conscience des enfants. Nous n'insisterons jamais trop sur cette éducation à faire, en notre siècle d'égoïsme et de prodigalité, où les enfants, en matière de générosité, trop souvent — pardonnez-moi cette expression vulgaire — ne « valent » pas les parents quand ils les remplacent. Habituez-les, forcez-les à la pratique de la charité.

Et laissez-moi féliciter et remercier ceux d'entre vous qui jusqu'à présent ont accompli leur devoir. Les autres en ont maintenant le désir, et ils arriveront à sa réalisation, car vous voulez tous, n'est-ce pas ? que le prêtre « vive », pour que Dieu vive chez nous et dans les âmes ! Ainsi soit-il.

AIMONS NOTRE PAROISSE

Lorsque nous jetons un coup d'œil sur le territoire d'un grand pays catholique comme la France, et que nous la voyons divisée en diocèses et en paroisses, nous ne réfléchissons pas assez à ce qu'il y a de grand, de vénérable, de maternel, je dirais presque de divin dans cette organisation merveilleuse de la société religieuse, — et aux grâces attachées à l'observation modeste et ponctuelle des devoirs pratiques de la vie paroissiale.

La création de la paroisse est une des institutions où se manifeste le plus visiblement la maternité divine de l'Eglise. La paroisse est pour le catholique une patrie dans la patrie ; c'est le lien permanent et séculaire qui le relie visiblement à Dieu et à ses frères.

La paroisse est le cadre réel et nécessaire de la vie du cœur et de la société domestique, fruit naturel de la société religieuse. C'est par la paroisse que chacun de nous a dans le monde un passé, une famille, des mœurs, une tradition, un héritage dans les âmes et dans le sol.

L'organisation paroissiale est le chef-d'œuvre de la civilisation catholique. Chacun de nous, en voyant l'église et le clocher à l'ombre duquel il est né, doit saluer avec attendrissement le berceau de son être moral, la source où il a puisé la vie spirituelle. Car la plupart de nos églises de village nous représentent dix et douze siècles de vertus chrétiennes, pratiquées par trente ou quarante générations dont la nôtre est le dernier chaînon. Ce sol que nous foulons et qui nous nourrit, elles l'ont défriché, arrosé de leurs sueurs, après l'avoir conquis de leur sang. Cette église et ce clocher qui s'élèvent au centre, étaient leur point de ralliement ; c'est là que nos ancêtres venaient faire bénir leur union et baptiser leurs enfants ; là que leur dépouille mortelle prenait congé de leurs parents et amis pour reposer à l'ombre du clocher ; c'est là que la parole divine et les sacrements ont semé et fécondé dans leurs âmes l'héritage de la vie chrétienne ; c'est par la paroisse enfin que l'Eglise nous a transmis à tous ce patrimoine glorieux de foi, de vertus et de travail, cette sève féconde qui a résisté au souffle desséchant des hérésies, des scandales et des exemples corrupteurs.

Quand on aperçoit dans une campagne reculée un village catholique avec sa vieille église, et une centaine de toits rustiques fumant autour du vieux clocher qui élève au-dessus d'un bouquet d'arbres sa croix, signe de notre salut, et son coq, symbole de la vigilance, — invitation touchante à veiller sur nous-mêmes, — qui de nous se doute du trésor de vertus cachées, de mérites sublimes et obscurs, de vies honnêtes et pures qui s'est amassé avec le temps dans cet humble coin de terre, trésor que le moissonneur divin exhumera au dernier jour, et glorifiera éternellement dans le ciel ?

Lors donc que l'Eglise nous presse d'aimer notre paroisse, c'est par une raison profonde que lui dicte son cœur maternel. Les grâces reçues par nos ancêtres dans ce sanctuaire vénérable sont un gage de celles que nous y demandons. Le passé est la semence de l'avenir, nous continuons devant Dieu la chaîne de générations chrétiennes appelées à le prier, à le servir sur le coin de terre où il nous a fait naître. C'est pourquoi il a attaché des grâces privilégiées à l'église paroissiale ; la prière publique, l'assistance à la messe les fêtes et dimanches, la réception des sacrements dans notre église paroissiale, sont dans l'ordre divin ce qu'est pour le soldat l'assiduité à son poste. La paroisse est le poste assigné par Dieu aux familles chrétiennes ; nulle part elles ne peuvent le servir aussi bien que là où sa volonté les a placées.

Chaque fois que nous revenons à notre église paroissiale, nous ajoutons un acte de foi, d'espérance et de charité à ce trésor d'œuvres pieuses qui forment le patrimoine spirituel de nos aïeux et le nôtre ; nous nous rivons plus directement à cette chaîne traditionnelle de mérites que l'Eglise appelle la communion des Saints. Nous réalisons à un plus haut degré que partout ailleurs la parole du divin Maître : *Quand vous serez plusieurs réunis en mon nom, je serai au milieu de vous.*

Là, mieux que partout ailleurs, Jésus est avec nous, parce que nous sommes réunis à nos ancêtres, à nos parents et amis, enfin parce que la famille spirituelle se groupe au pied de son autel sous le pasteur qu'il lui a donné.

Pensons à toutes ces choses, et nous serons bien plus zélés à nous rendre aux offices de la paroisse. Ainsi soit-il.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 2 novembris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 10 novembre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermon de charité en faveur des Dames patronnesses des pauvres. — Leur triple rôle : secourir, aimer, prier, 497.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — IV. *Dernier dimanche après la Pentecôte :* La scène du Jugement dernier, 499. — V. *1er Dim. de l'Avent :* Nécessité de la religion révélée, 500.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLVI. Le trouble de Jésus, 502. — XLVII. Jésus s'efforce de toucher Judas, 504.

Sermons sur des Œuvres. — VII. Le Denier de St-Pierre, 505.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LX. La tempérance chrétienne : La modération dans la poursuite et l'usage des richesses, 509.

SERMON DE CHARITÉ EN FAVEUR DES DAMES PATRONNESSES DES PAUVRES

LEUR TRIPLE RÔLE : SECOURIR, AIMER, PRIER

Mes frères,

Quand une doctrine est sévère et impose des sacrifices, peu nombreux sont ceux qui la comprennent et surtout ceux qui veulent la pratiquer. Aussi, j'imagine qu'après certain discours de N.-S. Jésus-Christ, les Juifs venus en grand nombre, curieux d'entendre sa parole, se retiraient en groupes, discutant sa doctrine, récusant son autorité, blâmant ses conseils.

Parmi eux, nous rencontrons de ces Juifs richissimes, orgueilleux, impudents, qui se croient tout permis parce qu'ils ont la puissance de l'or. Comment ne seraient-ils pas mécontents ? — Jésus leur annonce que le riche entrera difficilement dans le royaume des cieux... Il présente à leur méditation l'histoire de Lazare, le pauvre recueilli dans le sein d'Abraham, et du mauvais riche enseveli dans les profondeurs de l'enfer... Dans son sublime discours sur la montagne, il béatifie la pauvreté : « Bienheureux les pauvres, le royaume des cieux est à eux ! » et il menace la fortune mal employée : « Malheur à vous, riches, vous avez reçu maintenant votre récompense ! »... Il ordonne au jeune homme qui veut devenir son disciple de tout abandonner : « Vends ce que tu as, donne-le aux pauvres et suis-moi »... Enfin, parlant de ce jugement dernier, où toute justice doit être rétablie, il ose demander d'aimer son prochain jusqu'à lui donner à manger et à boire, jusqu'à le vêtir et le visiter ; et il ajoute : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait, et vous entendrez cette parole : Venez, les bénis de mon Père, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. »

Se détacher des biens de ce monde : « Bienheureux les pauvres en esprit » ; — soulager celui qui est dans le besoin : « Ce que vous ferez au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait, » — tel est le devoir imposé aux disciples du Christ, devoir que vous avez compris, puisque vous venez ici apporter votre obole ; devoir que je vous aiderai à pratiquer en vous rappelant le rôle de la Dame des pauvres ; et ce rôle, je le résume en ces trois mots : *secourir, aimer, prier.*

I

Parlant de la charité, bien des fois, sans doute, vous avez entendu dire : « La charité, elle est bien faite, mais elle est mal distribuée. » Et voulant éclaircir ce problème, on vous a fait des récits sur les faux pauvres, les faux infirmes, les exploiteurs de la pauvreté. Et il est vrai que certains mendiants gagnent plus qu'un ouvrier à son travail ; il est vrai que certains infirmes, aux apparences lamentables, ne le sont que de forme, et se portent mieux que vous et moi. Vous voyez presque chaque semaine des pères de famille dans la plus grande détresse, sortant des hôpitaux, sans travail, sans argent ; vous vous apitoyez, votre bon cœur parle. Mais si vous êtes prudents et si vous demandez l'adresse de ce malheureux auquel vous voulez vous intéresser, vous constatez qu'il habite le 2e étage d'une maison qui n'a qu'un premier, ou encore une maison qui n'existe pas, comme le 33 de la rue des Chats ferrés ou le 48 de la rue St-Paul.

Vous recevez de pauvres mères en larmes, abandonnées par un mari débauché, affligées par des infirmités, ayant des enfants malades, qui pleurent ou qui demandent du pain. Vous donnez votre offrande, vous suivez l'inconnue, qui, passant devant le premier estaminet, se sent prise, comme par hasard, d'une soif irrésistible, et au fond d'un grand verre va noyer ses chagrins.

M. f., Jésus-Christ a sacré la pauvreté en s'incarnant dans la personne du pauvre : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait. » Malheur à celui qui se masque derrière elle pour commettre le vol ou pour satisfaire ses passions !

Mais s'il y a sur terre des âmes basses et viles qui vous trompent, il ne s'ensuit pas, mes frères, que vous soyez dispensés de secourir la vraie misère, et vous, Mesdames, qui la voyez de près, vous savez combien le vrai pauvre a besoin d'être secouru... Ce sont des vieillards qui ont péniblement élevé une nombreuse famille, qui portent sur leurs épaules le poids des années et maintenant manquent de forces pour gagner leur pain et manquent de pain pour soutenir les forces qui s'en vont.

C'est une famille qui jusqu'à ce jour a fait face à la nécessité ; mais une longue maladie a couché le père, et son salaire ayant disparu, le besoin, la pauvreté, l'indigence est venue prendre place à ce foyer sans feu.

C'est une femme qui tout d'un coup voit la mort lui ravir son époux, la maladie s'attaquer à ses enfants, et seule, abandonnée comme une épave sur la mer agitée du monde, ne sait plus comment elle trouvera du pain pour ses petits.

Ce sont des jeunes gens qui, ayant reçu une éducation chrétienne, se font une obligation filiale de soutenir leurs vieux parents dans le besoin, qui par devoir acceptent les charges de la paternité,

et qui l'un et l'autre se tuent au travail, se privent de tout, et qui malgré cela ne peuvent joindre ensemble les deux bouts.

Les vrais pauvres, mes frères, les voilà ! Ils ne se reconnaissent guère dans les rues, si ce n'est par la propreté de leurs vêtements et la très grande modestie de leur tenue. Il faut des regards expérimentés et chercheurs pour les découvrir, car si « pauvreté n'est pas vice, » pauvreté n'attire pas la sympathie du monde, et dès lors il vaut mieux la taire.

Et c'est ici, mes frères, que la Dame des pauvres nous apparaît dans toute sa délicatesse. La vraie pauvreté se cache par pudeur, par dignité, par amour-propre ; la vraie charité va au-devant d'elle avec autant de délicatesse et de respect qu'elle irait au-devant de son Maître, Jésus-Christ. La pauvreté tend sa main, froide et décharnée ; la charité ouvre la sienne, chaude et pleine d'or. La pauvreté est enrichie ; la charité n'est pas appauvrie. La pauvreté conserve ses allures modestes et la charité garde sa discrétion : « La main gauche ignore le geste de la main droite. »

Bienheureuse rencontre dans laquelle ces deux filles de Dieu se reconnaissent, puisque la pauvreté c'est Jésus qui souffre, puisque la charité c'est Jésus qui donne... Bienheureuse rencontre dans laquelle la pauvreté et la charité vont s'unir dans un commun amour, car le rôle de la Dame des pauvres, c'est de secourir et c'est d'aimer.

II

Un des plus célèbres romanciers de notre époque met dans la bouche de son héroïne ces paroles : « Quand on veut se rendre utile aux pauvres, il n'est pas nécessaire d'être laide, mais on ne doit pas *faire son bijou d'argent ;* il faut que celle ou celui qu'on va chercher, quand il vous aperçoit de loin, pense tout uniment : *C'est une femme ;* quand il vous parle : *C'est une dame ;* quand il vous quitte : *C'est une amie.* »

Que le pauvre sente que vous êtes « ses amies, » Mesdames : il a si grand besoin d'être aimé !

Quand il a édifié sa maison, l'homme avait pensé y voir une épouse heureuse, des enfants respirant le bonheur. Il comptait sur ses forces, sur la santé, sur un avenir facile. Hélas ! un jour, tout cela lui a manqué plus ou moins, et la pauvreté et la maladie, compagnes inséparables, lui ont fait une plaie qui semble ne pouvoir se fermer. Son âme est aigrie, car chaque jour il doit recommencer les mêmes efforts et demeurer dans la même misère ; chaque jour il voit souffrir autour de lui et se sent impuissant à diminuer la peine de ceux qu'il chérit.

Ah ! combien sont terribles ces heures d'angoisses dans le foyer où tout manque ! Inquiétudes du présent, préoccupations de l'avenir, vous allez donc jeter cette âme dans le désespoir ! Qui, d'ailleurs, compatirait à sa peine ? Qui aurait la patience d'écouter ses lamentations ? Et qui les comprendrait ?

C'est alors que le pauvre sent toutes les tentations envahir son âme : la convoitise pour plus riche que lui, la jalousie pour plus heureux. C'est alors que le pauvre souhaite quelque révolution sociale, qui, pense-t-il, lui donnerait un sort plus heureux. Ou bien, c'est alors qu'il délibère d'en finir avec la vie qui ne lui apporte que douleur... S'il est chrétien, c'est alors que le pauvre voudrait rencontrer Jésus-Christ, se jeter dans ses bras et pouvoir, tout à son aise, lui confier sa misère.

Mes frères, la pauvreté amène quelquefois la souffrance physique, elle amène toujours la souffrance morale, — souffrance beaucoup plus pénible que la première, — souffrance qu'il faut savoir deviner, car tout homme répugne à mettre son âme à nu, — et souffrance qui demande des mains bien délicates, des mains de vierges, des mains divines, pour en panser les plaies.

Vous le voyez donc : la pièce d'or ou d'argent que vous laissez dans la maison du pauvre, si elle est nécessaire, n'est pas toute la charité ni le meilleur de la charité. La vraie charité, celle de Jésus-Christ, si elle comporte le secours matériel, demande surtout le don de votre cœur.

Partout où il y a une souffrance, partout où il y a une misère, pénétrez donc, âme chrétienne, ouvrez très largement et très simplement votre cœur. Ne vous mettez pas en frais d'éloquence et ne cherchez pas vos phrases. Ecoutez le pauvre qui se plaint, vous entendrez des confidences lamentables, votre cœur bondira et fera jaillir les paroles de consolation et de paix. Alors vous ne serez pas seulement « une femme » qui s'émeut devant les chagrins, « une dame » qui par éducation soulage la misère : vous serez « une amie » qu'on attend, qu'on désire, qu'on reçoit avec bonheur, parce que dans son âme on déverse son âme, comme si elle était l'envoyée de Dieu.

III

La souffrance, l'épreuve, mes frères, sont les moyens les plus rapides pour monter jusqu'à Dieu, mais à condition qu'il s'y joindra la prière, l'esprit de foi qui font accepter et supporter cette souffrance, et qui parfois la font aimer. Et trop souvent le pauvre ne prie pas. Harassé par son labeur, il n'en a pas le courage ; préoccupé par sa situation précaire, il n'y pense pas. O malheureux, vous êtes deux fois malheureux ! Privé des secours humains, vous vous privez encore des secours divins. Si vous saviez prier, combien la prière serait douce à vos lèvres et quelle force elle donnerait à votre cœur !... Vous êtes brisé par le travail du jour : regardez dans la maison de Nazareth, demandez au charpentier qui y travaille de venir à votre aide, et il bénira votre fatigue... Vous êtes exténué par la souffrance : regardez la croix, vous y verrez un Dieu qui meurt dans des supplices plus douloureux que les vôtres, et, surtout, de ce cœur percé par le glaive, vous sentirez descendre sur vous un baume rafraîchissant qui vous aidera à supporter votre douleur.

Ah ! mes frères, si le pauvre, si le souffrant savait offrir à Dieu ses inquiétudes, ses privations,

ses misères, comme il serait puissant sur le cœur divin et comme il prendrait vite place dans l'intimité de Jésus-Christ !

Mais qui donc lui réapprendra la prière de son enfance ? Qui lui fera sentir la douceur du commerce divin ? Qui ? — Vous, Mesdames, qui l'approchez, qui le secourez, qui l'aimez : c'est votre troisième devoir près de lui, et il est encore facile à remplir.

Avec discrétion, comme tout ce que vous devez faire auprès du pauvre, agissez, et vous trouverez dans votre apostolat des consolations bien douces. Vous apprendrez à des petits enfants à joindre les mains, à des mères le chemin de l'église ; vous verrez chez des malades des transformations sublimes. Témoin cette jeune femme mourante, acceptant généreusement les tortures de sa maladie, supportant les défauts d'un époux sans cœur, s'en remettant à Dieu de l'avenir de ses enfants, et disant à tous le bien que lui avaient fait sa confession et sa communion.

Si le pauvre, si le malade connaissait Dieu, s'il avait recours à lui, si dans son cœur il lui gardait un peu de son affection et lui offrait ses souffrances, il aurait bientôt gravi les degrés de la perfection... Mesdames, c'est à vous de l'y conduire.

* * *

Mesdames, voilà, résumé très brièvement, le rôle de la Dame des pauvres.

Que celles d'entre vous qui exercent ce genre d'apostolat en soient félicitées.

Et si tous ne peuvent le remplir, tous peuvent et doivent y participer.

La Dame des pauvres doit offrir des aumônes : donnons-lui la nôtre et donnons-lui toute la part qui lui revient. Vous vous souvenez de ce trait de l'Evangile : Jésus dans le Temple regarde la foule qui jette son offrande dans le tronc. Beaucoup de riches y jetaient beaucoup d'argent ; mais une pauvre femme veuve étant venue, y mit deux petites pièces valant le quart d'un as (un liard). Et appelant ses disciples, Jésus leur dit : « Je vous dis en vérité que cette pauvre femme a donné plus que tous ceux qui ont mis dans le tronc, car tous ont mis de leur abondance, tandis qu'elle, elle a mis de son indigence, même de ce qui lui était nécessaire pour vivre. » (Mc. XII, 41-44).

A l'exemple de la veuve de l'Evangile, faisons un sacrifice pour nos pauvres : supprimant les dépenses dangereuses des fêtes mondaines ; diminuant les dépenses superflues de nos fantaisies ; prenant, s'il le faut, sur notre nécessaire ; nous rappelant que le pauvre a besoin d'être secouru, a besoin d'être aimé, a besoin d'être évangélisé ; nous rappelant que notre sacrifice est un devoir, et que Dieu, dans son infinie bonté, voudra bien en tenir compte à l'heure de notre jugement, puisque la charité étend son manteau sur nos fautes, puisque Jésus la récompense au centuple : « Ce que vous aurez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi-même que vous l'aurez fait. » Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

IV

Dernier dimanche après la Pentecôte

LA SCÈNE DU JUGEMENT DERNIER

In judicium magni diei.
Ce sera le jugement du grand jour. (S. Jude, 6).

Mes frères,

Un des plus grands serviteurs de Dieu, S. Jérôme, dans le désert de Chalcis où il s'était retiré loin des vanités terrestres, croyait entendre chaque soir la terrible trompette appelant les hommes à paraître devant Dieu. Et alors la terreur s'emparait de lui. De fait, si le jugement particulier que chacun de nous doit subir à l'heure de la mort a de quoi effrayer, — ne sera-t-il pas la sentence irrévocable de nos destinées éternelles ! — la scène du jugement dernier nous apparaît encore plus redoutable. Elle a fait trembler les saints, malgré une vie de fidélité et de devoir. Puissions-nous, et pour le meilleur intérêt de notre âme, éprouver la même crainte !

I

Nous venons de lire dans l'Evangile du jour les signes qui doivent précéder ces grandes et suprêmes assises.

Il y aura dans le monde une agitation singulière, des troubles étranges, des défaillances jusqu'alors inconnues. Le soleil jettera des lueurs sombres, la lune aura des taches sanglantes, les astres seront à demi détachés du ciel. Sur la terre, les volcans irrités vomiront des flammes et les vagues de la mer se soulèveront en mugissant. Une séduction presque universelle règnera. On verra partout les peuples armés l'un contre l'autre. Ces signes divers indiqueront l'approche du jugement dernier « comme les feuilles du figuier marquent la venue de l'été » ; signes inouïs, puisque non seulement les hommes en sècheront de frayeur, mais les Vertus mêmes des cieux en seront ébranlées.

Soudain, au milieu de la confusion des éléments, les éclats de la fatale trompette retentiront ; puis une voix s'écriera : « Morts, levez-vous ! Morts, levez-vous ! » A son appel, de l'Orient à l'Occident, la poussière des tombeaux s'agitera, les membres épars se rapprocheront, et, au-dessus des milliards de sépulcres entr'ouverts, les morts, secouant leur linceul, se lèveront au nom de Celui qui d'un mot a créé le monde et qui fait renaître le grain de blé de sa pourriture. Tous seront là : les saints avec leurs corps resplendissants de gloire, les damnés avec leur laideur infernale ; ceux-là couverts de l'éclat de leurs vertus, ceux-ci des souillures de leurs crimes. Ils paraîtront, les premiers avec la bonté, les seconds avec l'iniquité de leurs œuvres.

II

L'assemblée est constituée, venue de tous les points du monde ; et nous-mêmes, nous tous actuellement ici, nous en ferons partie.

Aussitôt le voile des cieux se déchire, et du sein

de ces profondeurs infinies Jésus-Christ descend porté par les nuées et précédé de l'étendard sacré de la croix, autrefois instrument de son supplice, aujourd'hui premier ornement de son triomphe. Sur son visage, d'une beauté ineffable, se peignent les divines perfections. D'une main il tient le livre de la Loi, et de l'autre les clefs de l'abîme, comme pour marquer la puissance qu'il a reçue. Il s'assied, et, après un moment de silence, retentit un immense concert d'acclamations et de louanges. C'est le Juge. Sur la terre un coupable peut trouver devant lui des juges qui ne savent pas toute la vérité ou qui ne veulent pas toute la justice. Rien de pareil avec Jésus-Christ : nos œuvres seront soumises à une lumière incorruptible.

La raison, dont le rôle ici-bas est d'imposer des lois et de prescrire des devoirs, viendra nous accuser ou nous défendre, selon que nous aurons repoussé ou suivi ses inspirations. En vain peut-être nous avertissait-elle, au milieu de nos ivresses et de nos plaisirs. Reprenant alors tous ses droits, elle dévoilera la longue suite de fautes dont nous nous sommes rendus coupables, quelquefois sous des apparences de vertus.

A son tour, la foi, qui devait être, pour nous chrétiens, la règle de notre vie, parlera. Heureux serons-nous si nous lui sommes restés fidèles !... Dieu nous obligera à répondre sur ses vérités et sur ses préceptes ; beaucoup plus que pour l'examen superficiel qui accompagne chaque année l'aveu pascal de nos fautes, tout sera passé au crible. Notre foi, aujourd'hui languissante, ensevelie, dont nous avons peut-être trouvé la voix importune, demandera contre nous un compte rigoureux.

Quel que soit le drame, plus ou moins saisissant, par lequel se produira devant l'humanité assemblée le jugement dernier, nous y viendrons avec la mesure de nos bonnes œuvres ou avec le poids de nos crimes, pour en voir la révélation éclatante. Dieu nous jugera tels que nous sommes, non pas tels que nous aurons affecté de paraître. Prières pures, larmes saintes, sacrifices : rien ne sera oublié. L'âme juste se charge souvent, par son libre choix, de rigueurs qui ne lui sont pas imposées : alors pour elle quel surcroît de gloire ! Mais, en ce jour aussi, tout voile imposteur sera déchiré, tout masque hypocrite sera détruit : chaque coupable portera sur son front l'histoire de sa vie et l'ignominie de son cœur.

III

Le jugement terminé, Jésus-Christ prononce la sanction suprême.

Se tournant du côté des bons, il leur dira d'une voix pleine de douceur : « Venez, les bénis de mon Père, prendre possession de l'héritage que je vous ai préparé. *Venite, benedicti Patris mei.* Votre fidélité dans mon amour trouve aujourd'hui sa récompense ; le ciel est à jamais ma demeure, à jamais il sera la vôtre. »

Jetant ensuite un regard de colère du côté des réprouvés, on entendra tomber de ses lèvres cet arrêt : « *Discedite a me, maledicti.* Retirez-vous de moi, maudits ! J'ai pu obtenir pour tout votre haine ; puisque vous avez aimé la malédiction, qu'elle soit éternellement sur vous ! *Ite in ignem æternum.* Allez au séjour de la douleur sans fin, où le feu brûle et ne consume jamais. »

Aux assises du jugement dernier Dieu appliquera à l'âme le sceau de son immortalité, et ce sceau ne pourra être levé ni par les puissances du ciel ni par celles de l'enfer. Les élus regagneront les sphères éternelles en chantant l'hymne de l'action de grâces. Une dernière fois les damnés porteront leurs yeux vers la même patrie, et, d'une voix étouffée par les sanglots, ils s'écrieront : « Adieu, beau ciel, séjour de repos, de paix et de bonheur ! Adieu, père, mère, frère, vous tous que nous avons aimés, adieu ! » Puis, mesurant la profondeur du gouffre qui va les engloutir, ils s'y précipiteront dans une clameur de désespoir.

Bourdaloue, prêchant le petit nombre des élus, disait : « Quand même, dans cette terrible séparation qui se fera un jour, il ne devrait y avoir parmi les réprouvés qu'un seul pécheur..., qui de nous ne craindrait d'être ce malheureux ?... Qui de nous, saisi de frayeur, ne demanderait pas à Jésus-Christ comme autrefois les apôtres : « Seigneur, ne serait-ce pas moi ? *Numquid ego sum, Domine ?* » Et si on laissait quelque délai, qui ne se mettrait en état de détourner de lui cette infortune par les larmes et les gémissements d'une sincère pénitence ? »

* * *

M. f., ces temps sont-ils proches, nous l'ignorons. Mais l'Evangile, après nous avoir exposé la vision anticipée de la fin du monde, nous laisse pour conclure une leçon pratique : « Veillez et priez. *Vigilate et orate.* » Que notre cœur ne se laisse donc pas absorber ni par les plaisirs grossiers des sens, ni par une jouissance exagérée des biens de la terre. Puisse-t-il, au contraire, trouver chaque jour, dans la pensée du jugement dernier, une force nouvelle pour servir Dieu fidèlement ! Ainsi soit-il.

V

Ier Dimanche de l'Avent

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION RÉVÉLÉE

Ego sum lux mundi.
Je suis la lumière du monde. (Jean, VIII, 12).

Mes frères,

Dieu nous a tous appelés à la connaissance de la vérité. La vérité est un des éléments qui entrent dans l'organisation de notre être et de nos destinées : nous en éprouvons le besoin impérieux. Ayant créé l'homme à son image, Dieu « ne lui devait pas seulement quelques gouttes d'eau pour le désaltérer et un peu de pain pour le soutenir, il devait aussi nourrir son esprit. » Sa bonté y a pourvu en ajoutant aux lumières de l'ordre naturel, autant pour remédier à leur insuffisance que pour en accroître le trésor, les lumières de la révélation.

I

D'abord, sans la révélation, la majeure partie de l'humanité serait condamnée à une ignorance religieuse à peu près absolue.

Laissons de côté ceux qui n'ont pas reçu d'aptitude native pour la science : l'enfant qui ne sait pas raisonner et le pauvre qui ne sait pas lire, les malades, les humbles, dont la pensée, pour ainsi dire, est encore dans les langes. Ils auront beau s'appliquer, étudier, leur intelligence infirme ne pourra les amener à rien ; jusque dans ses notions les plus faciles et les plus vulgaires, la vérité leur restera voilée.

Mais même parmi les hommes d'un esprit développé, étant donnée la condition de la vie, dans les milieux populaires surtout, la plupart manquent du temps nécessaire à l'étude. Le travailleur des champs, tout entier à son labour et à ses semailles, l'employé à son bureau, le marchand à son comptoir, la mère de famille qu'absorbent les sollicitudes du ménage, ont autre chose à faire que d'ouvrir des livres. Il faut gagner le pain de chaque jour ; le souci et l'administration des intérêts temporels s'imposent ; impossible de s'adonner à de longues et difficiles recherches. Bref, pour la très grande majorité, la science religieuse est inabordable.

Cependant l'homme qui porte le fardeau du travail a droit à la vérité. Qu'il y ait une aristocratie de la pensée, soit ; mais une aristocratie de la vérité, non. La vérité, étant la directrice de la vie et la lumière du devoir, doit former le patrimoine commun des petits et des grands, et plus encore des petits. Or, tel est le premier bienfait de la révélation.

Déjà, Jésus-Christ enseignait de préférence les pauvres ; dans les campagnes et sur les bords des lacs de la Judée, autour de lui les foules se pressaient ; et, avant de remonter au ciel, réunissant une dernière fois ses apôtres, il leur dira : « Allez, enseignez toutes les nations » (Mt., XXVIII, 19), Grecs et Barbares, savants et ignorants, jusqu'aux plus humbles. Héritière de la mission des apôtres, l'Eglise, à son tour, rend la vérité accessible à tous. Elle prêche, elle instruit, elle sème à profusion la bonne semence. A peine la conscience de l'enfant s'est-elle éveillée qu'elle remet entre ses mains le catéchisme, où il trouve exposé sous une forme familière ce qu'il doit croire et ce qu'il doit espérer. Les questions les plus graves et qui ont le plus justement ému l'humanité y sont élucidées : comme au festin de l'Evangile, tous les convives oubliés par une science superbe peuvent recueillir dans ces pages divines la parole de vie.

II

D'ailleurs, à écarter la révélation, une intelligence fût-elle capable de découvrir la vérité, n'y arrivera que fort tard.

Supposez un homme favorisé par la fortune, ayant avec la libre disposition de ses heures le goût de l'étude, les moyens d'instruction, des aptitudes spéciales, tout un ensemble de privilèges exceptionnels : cet homme, dis-je, devra mettre des années, et des années encore, avant d'être fixé sur les points fondamentaux.

La connaissance de Dieu comme celle de l'âme, pour qui veut en jouir avec les seules lumières de la raison, demande des préliminaires indispensables, un peu de philosophie, l'examen d'une cause première, une observation attentive des lois de la nature : ce qui, certes, ne s'acquiert pas du jour au lendemain. Vous voulez obtenir une notion exacte des devoirs les plus nécessaires de la vie morale : malgré un talent réel, dussiez-vous n'être pas trahi par l'infirmité durant le cours prospère de vos recherches, avant d'y parvenir vous serez le jouet de toutes les erreurs. Or à quoi bon savoir, quand l'existence sera aux trois quarts usée, que l'on avait un Dieu à adorer et une âme à sauver !

Au surplus, si quelques rares penseurs arrivent, après une carrière studieuse et avec une intelligence exercée, à saisir un rayon de la vérité, de beaucoup d'autres vous entendez les plaintes parce que celle-ci ne s'est pas manifestée à leurs regards d'une manière intégrale.

Lorsqu'on voyage à travers les déserts de l'Afrique, à peine rencontre-t-on, de loin en loin, une fleur, un brin d'herbe, qui rappellent la nature vivante ou animée. Dans les livres que nous ont laissés les philosophes païens, c'est aussi le désert. Si l'on y trouve, çà et là, en les feuilletant, quelques parcelles d'or, quelques beaux éclairs de génie, à toutes les pages et sous toutes les formes l'erreur pullule. Non seulement ces esprits d'élite ne savent ni le sens de la vie ni le sens de la mort ; mais, dans ce qu'ils essayent de concevoir, ils sont divisés en mille opinions. Quelle est la vérité, quel est le principe de morale dont ils n'aient pas nié ou au moins mis en doute l'existence ? De la sagesse païenne, avec ses lueurs fugitives, on dirait l'étoile cachée sous la brume.

Il en est de même dans le monde libre-penseur contemporain. Chez les savants qui vivent à l'écart de la révélation, autant de systèmes, autant de maîtres, autant de rivalités jalouses. Renan s'élève contre Proudhon, Proudhon contre Auguste Comte, Auguste Comte contre Jouffroy. Aujourd'hui c'est Bergson et son école. Rien de solide ni de précis dans leurs écrits où se heurtent les pensées les plus disparates : ce qui est vérité pour un philosophe est mensonge pour un autre. *Semper discentes et nunquam ad scientiam pervenientes.* (II Tim., III, 7). A montrer l'inconstance de ces prétendus sages on n'en finirait pas, et le cœur reste navré des égarements où tombe la raison humaine, incertaine et bornée, lorsqu'elle s'abandonne sur les questions religieuses ou morales à ses propres forces.

Grâce à Dieu, la lumière nous est venue, des cimes du Sinaï d'abord, puis du saint Evangile. Si le monde païen et si notre monde revenu aux erreurs du paganisme offrent quelques pains d'orge seulement, pour me servir de l'expression du Prophète, c'est-à-dire une nourriture intellectuelle insuffisante, l'Eglise, au contraire, donne le pur froment. Avec elle nous avons une philosophie qui assied l'homme dans des convictions fermes, arrêtées, lumineuses. Votre désir est de savoir, sans crainte d'erreur, d'où vous venez, où vous

allez ? Elle vous répond : « L'homme doit à Dieu son existence, et il a pour destinée de le posséder un jour. » Elle définit et trace nettement le devoir, elle donne à notre volonté la force pour l'accomplir en face de la mort ; au cri de notre cœur tourmenté, elle apporte des certitudes consolatrices et apaisantes. On comprend alors cette parole de M. Cousin, un des maîtres de l'Université de France : « Nous autres, philosophes, nous naviguons au hasard et exposés à tous les naufrages ; vous, catholiques, vous avez la carte du pays, les étoiles, le pilote et le port [1]. »

III

Sans la révélation, enfin, l'homme ignorerait pour toujours l'ordre surnaturel.

Dieu existe : nous le savons par la raison. Mais si notre intelligence veut aller au-delà, connaître la nature de Dieu, sa personnalité, ses perfections, la conduite de sa providence sur l'ensemble des événements, elle ne saurait y arriver par des procédés purement rationnels.

Nous avons une âme. Mais quelles sont les relations précises de notre âme avec Dieu ? Que devons-nous faire pour la sauver ? Comment établir l'accord de la prescience divine avec la liberté humaine ? Autant de points inexplicables pour la seule raison.

Pourquoi la douleur et pourquoi le mal ? Quel culte devons-nous au Créateur ? Comment apaiser son courroux quand nous l'avons offensé, et par quels moyens obtenir ses faveurs ? Tous ces problèmes, — et beaucoup d'autres, tels que la source du devoir, le prix du temps, l'utilité de l'épreuve, — la philosophie sans la foi, même jointe aux dons les plus rares, ne saurait les pénétrer. Il faut, pour le faire, s'adresser au Maître adoré qui a dit : « Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, gardez mes commandements » (Mt., XIX, 17), ou bien : « Vos péchés vous sont remis, allez en paix » (Lc., VII, 48-50), ou bien encore : « Heureux ceux qui pleurent ! » (Mt., V, 5).

L'ordre surnaturel a surtout pour objet le mystère, ce qui se fait et ce qui se dit dans l'essence divine. La même essence adorable, très pure et très simple, tout entière dans la personne du Père, tout entière dans la personne du Fils et tout entière dans la personne du Saint-Esprit, sans que la pluralité des personnes nuise à leur unité parfaite, les suprêmes anéantissements de Jésus-Christ dans la crèche et sur la croix, sa présence et son amour sous les voiles sacramentels : toutes ces vérités s'harmonisent sans doute avec les plus hautes tendances de notre cœur, notre raison n'en perd pas moins la trace, et elles ont des obscurités que nulle intelligence créée ne pourra jamais soulever. Mais, si je ne puis mesurer ni comprendre l'infini, avec la foi et ses lumières je puis en approcher davantage, m'élever d'un degré et atteindre jusqu'au seuil de l'Etre divin pour en contempler les ineffables et sublimes beautés.

[1] Citée par le P. de Valroger, *Etudes historiques et critiques sur le rationalisme contemporain*, p. 56.

* * *

Un Dieu est descendu du ciel pour nous instruire : c'est à ces clartés que tout chrétien doit marcher dans le chemin de la vie. Elles assurent nos pas, purifient nos désirs, consolent nos douleurs, apaisent nos craintes. En les suivant, nous nous réjouissons de voir un jour succéder aux ombres de la terre les splendeurs de la gloire céleste. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLVI

LE TROUBLE DE JÉSUS

Quand il eut fait une allusion transparente à la trahison de Judas, « Jésus fut troublé dans son esprit et il parla ouvertement. Il dit : — En vérité, en vérité je vous le dis : l'un de vous me trahira. » (Jo., XIII, 21).

Comment Jésus-Christ pouvait-il être troublé, et pourquoi était-il troublé ? « Comment s'accorde, dit Bossuet, ce trouble, cette agitation, et, pour tout dire à la fois, cette profonde tristesse de l'âme de notre Sauveur avec la parfaite union du Verbe et la bienheureuse jouissance qu'elle attirait avec elle ? C'est un mystère qu'il ne faut pas essayer de pénétrer en cette vie. » En effet, Jésus-Christ jouit de la vision béatifique et en même temps il est effroyablement triste. Il est infiniment heureux et il subira en même temps les plus cruelles souffrances, plus cruelles pour lui que pour tout homme au monde, parce que sa nature humaine est plus affinée, plus sensible, plus délicate. Comment expliquer ces apparentes contradictions ?

Le ciel nous expliquera tous ces secrets. Mais ici-bas il nous est permis d'en découvrir quelque chose. L'âme de Jésus-Christ est une créature, la plus belle de toutes, mais c'est une créature. Elle n'est donc pas infinie, et elle est, comme le corps, sujette aux souffrances humaines. Rien d'étonnant donc qu'elle ait souffert, comme il n'est pas étonnant que le corps du Sauveur ait souffert. Jésus déclare même qu'il n'est venu que pour cela. Et c'est par cette souffrance que s'est opérée notre Rédemption. « C'est par là, dit S. Paul, que nous avons un pontife compatissant qui sait nous plaindre dans nos maux, parce qu'il les a lui-même expérimentés et qu'il a passé par toutes sortes d'épreuves. Il a été tenté comme nous en toutes choses, sauf qu'il n'a pas commis le péché. » (Hébr., IV, 15).

Il n'ignore rien de nos douleurs, puisqu'il les a éprouvées, c'est pourquoi il s'empresse à les soulager, comme s'il en avait gardé le sentiment. Son âme a donc connu les peines intérieures, les délaissements, la tristesse profonde, et l'ingratitude de Judas lui a été particulièrement dure. Nous comprenons donc qu'il en ait été troublé et qu'il ait éclaté, devant ses Apôtres, en cette plainte :

« En vérité, l'un de vous me trahira ! »

Et S. Marc ajoute ces mots qui précisent encore la pensée du Sauveur : « Et celui-là mange avec moi ! » (XIV, 18).

Mais Jésus n'est pas troublé comme s'il était dominé par une cause extérieure plus forte que lui. Sur la tombe de Lazare, nous voyons qu'il se trouble lui-même, *turbavit seipsum*. (Jo., XI, 33). C'est le Verbe qui ordonne et dirige son âme, qui la gouverne et la commande ; elle reste ainsi pleinement maîtresse d'elle-même, et elle n'est influencée par aucune raison humaine, par aucun motif qui l'accable et la mette hors d'elle-même. Elle garde, par le Verbe, la pleine possession de sa pensée et de sa volonté.

* * *

Or, pourquoi Jésus est-il troublé ?

La cause occasionnelle, c'est la trahison de Judas. Il l'avait choisi pour Apôtre, n'ignorant point, le jour où il l'appela, qu'il appelait un traître. C'est le grand mystère de la liberté humaine. Jésus entoura son Apôtre de tous ses soins et de tout son amour, il lui remit même la bourse où l'on versait les aumônes qui servaient à nourrir la petite communauté. C'était un poste de confiance. Nous savons qu'il fut un intendant infidèle. Mais quand il volait son Maître, comme lorsqu'il le trahit, il agit librement. Il préféra, en toute liberté, le vol et le crime à son bon Maître. Cela nous fait trembler pour la fragilité de notre volonté, et comprendre que nous ne sommes jamais sûrs de nous-mêmes. Nous ne sommes sûrs que de la grâce de Dieu. Aussi devons-nous l'implorer sans cesse et garder un sentiment profond de notre faiblesse.

Jésus aimait donc Judas, bien qu'il n'ignorât rien de ses pensées intimes et de ses méfaits. Il savait qu'on lui avait promis de l'argent pour le livrer ; il savait ses démarches scélérates chez les Princes des Prêtres, et il l'aimait. C'est un autre mystère de la bonté de Dieu, qui ne se sépare jamais de ceux qu'elle a favorisés ; ce sont eux qui se séparent d'elle et qui produisent ce déchirement qui trouble le Cœur de Jésus.

Mais il y a d'autres causes à ce trouble divin.

Pourquoi Judas a-t-il été indisposé contre son bon Maître ?

C'est parce que celui-ci a pris nettement le parti de Madeleine lorsqu'elle versa sur ses pieds, chez Simon le Lépreux, un vase d'albâtre rempli de parfums précieux. Judas déclara qu'elle eût mieux fait de vendre ces parfums et d'en donner le prix aux pauvres, et il entraîna plusieurs disciples dans sa révolte. *Et fremebant in eam*. (Mc., XIV, 5). Il ne songeait guère aux pauvres, dit S. Jean, mais il était voleur, *fur erat* (XII, 6), et il était chargé de la bourse. Sur le prix du vase et des parfums il eût prélevé une somme pour son profit personnel. Jésus lui reprocha de faire de la peine à cette femme dont l'action généreuse serait à jamais célébrée dans tout l'univers. « Alors Judas, dit S. Marc, alla trouver les Princes des Prêtres, afin de le leur livrer. » (XIV, 10).

Jésus fut donc la cause occasionnelle, quoique innocente, du crime de Judas. Et il pense à cela, il pense aux Juifs qui le crucifieront parce qu'il les a instruits et repris, à ces foules pour lesquelles il a multiplié les bienfaits et qui bientôt l'accompagneront au Calvaire en poussant des cris de mort. Il pense à tous ceux qu'il comblera de grâces de choix pendant toute la durée des siècles, qu'il appellera ses amis et qui le traiteront en ennemi, qui « mangeront à sa table », qui seront l'objet des faveurs de l'Eglise, et qui lèveront le pied contre lui, contre elle ; à tous ceux qui abuseront de sa bonté, et pour qui sa bonté même sera une cause de péché. Voilà ce qui faisait « qu'il se troublait dans son esprit. »

Prenez en effet les plus grands ennemis du Christ et de l'Eglise, depuis Arius jusqu'à Luther et Voltaire ; n'avaient-ils pas été tous des amis de Jésus, des admirateurs de sa doctrine et même ses disciples fervents ? Un jour, dominés par leurs passions impures et par leur orgueil, ils se virent désapprouvés, condamnés par l'Evangile et par l'Eglise. Alors ils répudièrent l'un et l'autre, et comme Judas ils trahirent, ils maudirent, ils calomnièrent Jésus-Christ... Voilà donc le résultat de ses travaux, de son enseignement apostolique, de son inépuisable miséricorde, de ses souffrances et de sa mort ! Il n'aura abouti qu'à rendre plus coupables ceux qui étaient non seulement bons, mais les meilleurs !

Il restait ferme, immuable dans sa voie rédemptrice, dans sa détermination de sauver les hommes par sa mort sur la croix, parce que telle était la volonté de Dieu ; mais qui ne comprendrait ce trouble volontaire, alors qu'il n'ignorait point qu'il vivait sa dernière soirée sur la terre ? Car plus que tout homme il ressentait l'horreur de la mort.

* * *

Et sa mort, c'était la peine du péché. C'est pour réparer le péché, pour l'expier, pour désarmer le courroux du Père, qu'il était venu sur terre pour y souffrir et pour y mourir de la plus cruelle des morts. Sans le péché d'Adam, ou il ne serait pas venu, ou s'il était venu, il n'aurait pas connu ces douloureuses extrémités. Son âme était donc remplie de l'horreur du péché, qui est si grave puisqu'il exige de tels sacrifices pour que Dieu le pardonne ; qui est un outrage sanglant et gratuit à la majesté de Dieu offensée, à sa miséricorde méconnue ; qui délibérément, après que l'homme a reçu d'innombrables et d'inappréciables bienfaits, rend le mal pour le bien, répond à la bonté infinie par la plus noire ingratitude.

Cette pensée trouble l'intelligence du Sauveur, car la conduite des hommes est sans raison, sans excuse, contre la raison et contre la nature. Elle trouble aussi son Cœur qui a tant aimé l'humanité et qui, comme réponse à son amour, ne reçoit que des injures et des blasphèmes. Judas du reste est là, qui voit tout, qui comprend tout, et qui non seulement demeure insensible, mais qui s'affermit dans son horrible dessein.

En même temps que Jésus réfléchit à l'outrage fait à Dieu, il songe aux pécheurs qui attirent sur eux la colère de Dieu par leurs fautes, et qui n'y

pensent pas. Ils vivent, ils s'amusent, ils rient, ils se divertissent, sans se douter qu'ils sont sur le bord du plus effrayant des abîmes, où ils peuvent tomber et qui les engloutirait à jamais. Quel aveuglement est le leur !... Il éprouve pour eux une immense compassion, d'autant que ce sont des aveugles volontaires qui ne veulent pas ouvrir les yeux. Quelle inconscience, mais qui ne diminue pas leur culpabilité, car ils savent ! C'est pourquoi il laisse sa pensée aller, considérer leur triste état, et son cœur souffrir. Et il se trouble volontairement, il s'abandonne à une indicible tristesse.

XLVII

JÉSUS S'EFFORCE DE TOUCHER JUDAS

L'occasion prochaine du trouble de Jésus, c'est la présence de Judas, ce sont ses dispositions intimes, ses intentions scélérates que le Sauveur voit, lit dans son âme comme dans un livre ouvert. Ne pourrait-il pas le ramener pourtant, quoique son âme, ancrée dans le mal, soit décidée à aller jusqu'au bout de la plus atroce méchanceté ?

Le Sauveur veut faire encore une suprême tentative. Car Judas, c'est l'apôtre avec qui « il a pris souvent une douce nourriture » dans l'intimité des épanchements, *dulces cibos,* avec qui il a prié. Il fut un temps où leur âme ne faisait qu'une âme, leur pensée qu'une pensée, où leurs cœurs marchaient de concert. Et puis Judas avait reçu la dignité d'apôtre, et le Maître ne vient-il pas de dire que « celui qui reçoit un apôtre reçoit le Christ lui-même, et le Père qui l'envoie ? » (Jo., XIII, 20).

Déjà il a déclaré : « Un de vous me trahira. » Les autres apôtres se sont regardés, ne sachant de qui il voulait parler. Mais Judas le savait bien, lui ; il savait aussi qu'il était découvert et cette parole lui avait porté un coup violent au cœur. Elle lui disait : « C'est toi ! N'essaie pas de dissimuler. Je sais tout et je vois tout. »

Les autres apôtres, consternés, s'interrogent eux-mêmes, ils descendent dans leur conscience où ils ne trouvent que des sentiments d'amour sincère pour leur bon Maître. Mais ils ont fait si souvent l'expérience de leur faiblesse qu'ils se défient d'eux-mêmes et qu'ils demandent chacun à Jésus, avec une tristesse mêlée d'inquiétude, *singulatim* (Mc., XIV, 19) : « Sera-ce moi, Seigneur ? » Judas se taisait. Jésus dit : « C'est l'un des douze. Il met la main au plat en même temps que moi. C'est lui qui me trahira. » (20).

Plusieurs sans doute se servaient en ce moment au plat. Le traître n'était pas clairement désigné. Le Sauveur d'ailleurs ne voulait pas l'humilier en le signalant au mépris des autres, mais simplement l'avertir. Il ajouta cette parole terrible : « Le Fils de l'homme s'en va, selon qu'il est écrit de lui, mais malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi ! Il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût jamais né ! » (21). C'est-à-dire, suivant le commentaire de Bossuet : « Il vaudrait mieux pour cet homme qu'il n'eût jamais été, puisqu'il est né pour son supplice et que son être ne lui sert de rien que pour rendre sa misère éternelle. » Et faisant l'application de ces paroles à tous les pécheurs endurcis, et se mettant à leur place, il ajoute : « Il n'y aurait de remède à mes maux que le néant, et je ne l'obtiendrai jamais ! Je subsisterai malheureux pour honorer la puissance de Dieu par mon supplice, pour être en butte à ses traits, pour être un spectacle de sa vengeance. Eternellement ! Eternellement ! Ah ! malheureux que je suis ! malheureux, encore un coup ! Disons sans cesse malheureux ! disons-le pendant qu'il est temps. Viendra le temps qu'on le dira inutilement, et qu'il ne servira de rien de connaître son malheur ! » *(Médit. sur l'Evangile,* La Cène, 20e jour).

« Malheur à celui qui trahira le Fils de l'homme ! » Ces paroles qui atteignent directement le traître ne changent pourtant en rien ses résolutions de trahison. Rien ne touche cette âme vouée à Satan, et qui veut se perdre. Les apôtres sont épouvantés, et n'osent plus interroger le Sauveur. Mais Judas le fait avec une audace étrange, pour ne pas attirer l'attention sur lui par son silence : « Sera-ce moi, Maître ? — Tu l'as dit, répond Jésus, c'est toi. » (Mt., XXVI, 25).

Les autres apôtres se demandaient entre eux de qui Jésus avait parlé en maudissant celui qui le trahirait ; et, dans le murmure animé de leur conversation, ils n'entendirent pas ces dernières paroles prononcées à voix basse ; mais Judas les entendit. Son front d'airain ne rougit pas et elles ne suscitèrent aucune émotion dans son cœur plus dur que le roc.

Cependant Jésus veut épuiser les dernières ressources de son amour sur ce malheureux qui s'obstine à lutter contre cet amour ineffable et persistant. Il le fait malgré la volonté arrêtée du traître de perpétrer son crime. Les apôtres demeurent troublés, inquiets, Pierre surtout, qui, dans son âme généreuse, ne peut supposer qu'il y ait un traître à leur table. Aussi, tout après la Cène, comme le disciple que Jésus aimait reposait avec amour sur sa poitrine, comme pour écouter les battements de son cœur divin, Pierre s'inclinant vers lui, lui demanda doucement : « De qui parle-t-il ? » Jean l'ignorait encore.

« Le disciple s'étant penché sur le sein de Jésus lui dit : — Seigneur, qui est-ce ?

« Jésus répondit : — C'est celui à qui je présenterai le morceau de pain que je vais tremper.

« Et ayant trempé le pain, il le donna à Judas Iscariote, fils de Simon.

« Aussitôt que Judas l'eut pris, Satan entra en lui, et Jésus lui dit : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Mais aucun de ceux qui étaient à table ne comprit pourquoi il lui disait cela. » (Jo., XIII, 23-28).

* * *

Telles sont les miséricordes du cœur de Jésus pour convertir Judas.

D'abord le Sauveur révèle aux Apôtres qu'un d'eux le trahira. Judas sait bien que c'est lui qui est désigné. Tout autre se serait frappé la poitrine et prosterné devant le Maître pour lui demander pardon en s'avouant coupable. Mais il a tellement

abusé des grâces, et son dessein est tellement monstrueux qu'il demeure frappé d'insensibilité, comme les habitués du crime.

Jésus alors prononce l'anathème : « Malheur à celui par qui le Fils de l'homme sera trahi ! » Malheur tel qu'il vaudrait mieux pour lui être resté dans le néant. Le néant serait préférable à l'être, cette chose ineffablement douce que ce forfait changera en d'affreux supplices. Judas pense : « C'est ce malheur qui m'est réservé. » Mais il ne veut pas y échapper, sa volonté est dominée par celle de Satan qu'il a voulu avoir pour maître. Après avoir vécu trois ans dans la divine et tendre compagnie du Sauveur, il a choisi de vivre dans la société du démon.

Satan lui a enlevé tout sentiment, toute honte, tout reste d'affection, lui qui est la haine. C'est pourquoi non seulement le traître ne s'émeut pas, ne tremble pas, mais il demande hardiment lui-même à Jésus si c'est bien lui qui doit trahir son bon Maître. Jésus lui répond : « C'est toi ! » Il n'y a donc plus de doute possible dans l'âme de Judas. Il est découvert. Dans son horrible conscience rien n'est caché à Celui qui voit tout, il ne saurait donc fuir la juste vengeance du ciel. Il le sait, et son cœur reste de pierre.

Une dernière fois Jésus essaie de le toucher en lui présentant un morceau de pain trempé, ce qui était encore une marque d'honneur ; mais cette faveur ne fait que l'affermir dans son misérable état d'âme. Jusqu'ici les Apôtres ne savaient pas quel était ce traître qui était la cause de cette tristesse profonde du Sauveur. Maintenant Pierre et Jean ne l'ignorent plus. Dieu et les hommes, le ciel et la terre connaissent l'horrible attentat qu'il médite.

Toutes les tentatives miséricordieuses de Jésus ont échoué. Alors Satan s'empare complètement de Judas et le prépare au sacrilège. Les Evangélistes ne nous disent pas positivement qu'il a pris part à la Cène [1], mais il y a un texte de S. Luc qui le laisse deviner. Tout après la Cène, Jésus dit : « La main de celui qui me trahit est avec moi, à cette table. » (XXII, 21). Judas a douté de la parole de Jésus quand, l'année précédente, celui-ci a annoncé qu'il changerait le pain en sa chair ; doute criminel, doute impie, puisque Jésus avait affirmé sa puissance, sa divinité par des milliers de miracles. Voici aujourd'hui le couronnement de cette impiété. On voit que ce n'est que lentement que Judas a descendu les degrés du crime. Il y a apporté une longue préparation.

Jésus conclut alors d'un mot : « Ce que tu fais, fais-le vite. » Puisque rien ne t'ébranle ni ne te touche, poursuis, accomplis ton projet scélérat. Tu ne t'arrêteras plus sur la route du crime, sur la route de l'enfer, car Satan a hâte aussi d'en finir et de t'entraîner avec lui.

Les apôtres entendirent cette conclusion, mais ils ne comprirent pas. Comme Judas était l'économe de la communauté apostolique, ils crurent que le Maître l'avait chargé de faire tout de suite quelque autre préparatif pour la fête ou quelque aumône.

« Aussitôt Judas sortit. Il faisait nuit, *erat autem nox.* » (Jo., XX, 30). Il faisait nuit surtout dans son âme, qui allait entrer dans les ténèbres éternelles.

[1] Sur cette question, voir *Ami* 1911, p. 1094-98.

SERMONS SUR DES ŒUVRES

VII

LE DENIER DE ST-PIERRE

« On ne peut pas être chrétien, dit avec raison Mgr de Ségur, sans aimer le Pape, sans lui être dévoué du fond du cœur. »

Or un puissant moyen de manifester au Pape l'amour et le dévouement que nous avons pour lui, c'est, mes frères, de participer dans la mesure de nos moyens à l'Œuvre du Denier de St-Pierre dont je viens vous entretenir.

Je vous dirai 1° la nature, le but, l'origine, la nécessité, l'excellence et le caractère de cette Œuvre, 2° les services qu'elle rend, et 3° quelle doit être l'attitude des fidèles à son égard.

I

1° *Nature et but.* — Par Œuvre du Denier de St-Pierre on entend une œuvre qui a pour but de fournir au Pape les ressources qui lui sont nécessaires pour subvenir honorablement au gouvernement de l'Eglise universelle et sauvegarder sa liberté et son indépendance.

On a donné à cette Œuvre le nom d'Œuvre *du Denier,* qui est une petite pièce de monnaie, parce que cette Œuvre fait appel à toutes les bonnes volontés, à toutes les bourses, et que les pauvres, loin d'en être exclus, sont les premiers invités à y participer.

On a donné à cette Œuvre le nom de *Denier de St-Pierre,* d'abord en souvenir du denier, du statère que l'apôtre S. Pierre trouva dans la gueule d'un poisson et avec lequel il paya l'impôt pour son Maître et pour lui ; et puis, parce que le denier ou aumône que demande cette Œuvre est offert au Pape, qui est successeur de S. Pierre comme chef visible de l'Eglise et Pasteur suprême de tous les chrétiens.

2° *Origine.* — Le Denier de St-Pierre remonte au berceau de l'Eglise. Dès les premiers temps de l'Eglise, en effet, nous voyons les fidèles offrir de larges aumônes au chef de l'Eglise, plusieurs même déposer à ses pieds le prix de leurs biens. Les Papes des catacombes jouissaient d'une grande influence temporelle sur les chrétiens, et leur juridiction qui s'étendait sur toute l'Eglise se trouvait fortifiée ou aidée par des contributions volontaires plus considérables à Rome que partout ailleurs. De là les richesses de l'Eglise romaine dès le temps des persécutions ; de là les possessions considérables dont elle jouissait longtemps avant Constantin ; de là aussi les libéralités qu'elle versait dans le monde. Elle subvenait, nous dit Eusèbe, à l'entretien d'un grand nombre de clercs,

de veuves, d'orphelins, de pauvres, comme à la propagation de la foi et à la fondation de chrétientés nouvelles dans les pays les plus éloignés.

En 740, Offa, roi de Mercie, et Ina, roi de Westsex, établirent sur chaque maison une imposition d'un denier pour être payé au pape par forme de redevance ou d'offrande. Olaüs, roi de Suède, et Charlemagne, roi de France, imposèrent dans leurs Etats de pareils tributs. On en établit aussi en Pologne sur chaque tête d'homme et en Bohême. En France et en Angleterre, les bénéfices vacants payaient au Saint-Siège une année de leurs revenus ; c'est ce qu'on appelait *annate*. « Dans toutes les parties du monde catholique, dit Mgr Parisis, les fidèles trouvaient honteux que le Chef suprême de notre sainte religion fût exposé aux incommodités du besoin ou gêné dans son administration par les énormes sacrifices qu'il était obligé de faire pour le salut du peuple confié à ses soins... Toujours les peuples se sont faits volontairement tributaires de l'Eglise mère et maîtresse de toutes les églises de l'Univers, absolument comme dans l'ordre naturel des enfants se font un devoir sacré d'entretenir honorablement leur mère. La France a toujours été la première dans l'observance de ce culte filial, et c'est pour cela qu'elle a reçu du consentement des nations le titre glorieux de Fille aînée de l'Eglise [1]. »

Le Denier de St-Pierre n'est donc pas nouveau ; mais ce qui a donné lieu à son établissement sous la forme actuelle d'une œuvre spéciale organisée, ce fut l'envahissement des Etats pontificaux par la Révolution, ce fut l'occupation de Rome par Victor-Emmanuel. Avant cette invasion des Etats pontificaux et l'occupation de Rome, le Pape, souverain temporel, subvenait aux charges qui pèsent sur lui au moyen d'impôts qu'il prélevait sur ses sujets des Etats de l'Eglise, et aussi, comme son gouvernement était fort paternel et par suite les impôts peu élevés, au moyen de dons volontaires que lui offraient ses enfants, les catholiques du monde entier.

En envahissant les Etats pontificaux, la Révolution enleva au Pape ses revenus. « Ah ! du moins ce crime de quelques enfants dénaturés trouvera sa réparation et son correctif dans la piété filiale et dans la générosité empressée du reste de la famille répandue sur toute la surface de l'Univers ! » s'écriait à ce sujet l'illustre évêque de Poitiers, Mgr Pie [2]. Il en fut ainsi. « L'antique Denier de St-Pierre se trouva rétabli aussitôt que la chrétienté vit que Pie IX, dépouillé des Romagnes, ne pouvait plus suffire aux charges immenses du suprême Pontificat. L'initiative vint de partout à la fois. On a bien dit que l'Irlande eut la première pensée de cette réparation, par des mains innocentes et pieuses, des attentats commis par des mains injustes et sacrilèges. Mais d'autres revendiquent cet honneur pour la France, d'autres pour l'Angleterre, d'autres pour l'Allemagne, d'autres pour les Etats pontificaux eux-mêmes. Ce sera l'honneur de notre temps qu'aucune nation catholique ou, pour parler plus exactement, qu'aucune portion de la famille catholique n'ait eu besoin de recevoir l'exemple du dévouement au Saint-Père, et que tous les cœurs chrétiens se soient portés vers lui d'un même élan aussitôt que ses Etats furent envahis [1]. »

Ce concours de dons qui affluaient de tous les pays à Rome pour le secours du Saint-Siège reçut le caractère d'une institution, d'une Œuvre spéciale, au mois d'avril 1860. A cette date, en effet, se formait à Rome un comité dans le but d'organiser ces secours. Dans ce comité la France était représentée par le cardinal Villecourt, ancien évêque de La Rochelle. Sept mois plus tard, le 14 novembre, l'Archiconfrérie du Denier de St-Pierre était érigée à Rome avec faculté de s'adjoindre d'autres associations et confréries dans tout le monde catholique. Aussitôt, le 18, une note du *Journal Officiel* de France, en déclarant que les offrandes individuelles pour le Denier de St-Pierre étaient libres et qu'elles pouvaient être recueillies par les Evêques et les curés, interdisait « la formation de comités, de décuries, de centuries enfermant dans les liens de leur organisation une armée de contribuables et agitant les esprits par les ardeurs de leur propagande. »

La charité des catholiques français ne se laissa pas décourager par ces entraves, et de toutes parts affluèrent à Rome de généreuses offrandes.

Dans notre diocèse, l'Œuvre du Denier de St-Pierre fut instituée...

3° *Caractère de l'Œuvre.* — Les ennemis de la religion ont reproché à l'Œuvre du Denier de St-Pierre d'être une Œuvre politique.

Que cette Œuvre soit politique dans son origine, puisqu'elle est née par suite de la spoliation du Saint-Siège par le gouvernement piémontais, et dans son but, puisqu'il est de fournir des ressources au gouvernement pontifical que la Révolution voulait faire périr de misère, c'est incontestable ; mais à qui la faute, sinon aux spoliateurs ? Et qu'est-ce que cela prouve, sinon que la religion et la politique sont absolument inséparables ?

Mais tout en étant politique dans son origine et à certains égards dans son but, l'Œuvre du Denier de St-Pierre est avant tout une œuvre catholique, étrangère à tous les partis ; elle est avant tout un acte de foi et d'amour filial, puisque c'est la foi et l'amour filial seuls qui l'inspirent ; elle est par-dessus tout un acte religieux, que seuls comprennent et auquel seuls participent les gens vraiment religieux.

4° *Nécessité de cette Œuvre.* — Politique ou non, l'Œuvre du Denier de St-Pierre est absolument nécessaire. « Parce que nul n'est aussi élevé, dit Mgr Parisis, nul n'est aussi obsédé d'obligations de toutes sortes que le Souverain Pontife. » En effet, le Pape a besoin de grandes ressources.

Il en a besoin pour l'entretien des cardinaux, des prélats qui composent sa Cour pontificale et qui l'aident dans le gouvernement de l'Eglise universelle.

Il en a besoin pour l'entretien des Congréga-

[1] Mandement du 3 janvier 1861.
[2] Carême 1866, *Œuvres*, t. v, p. 510.

[1] Alex. de Saint-Albin, *Histoire de Pie IX*, t. II, chap. 13.

tions romaines, qui sont chargées d'étudier les questions de foi et de discipline qui intéressent le monde catholique.

Il en a besoin pour entretenir les nonces ou ambassadeurs qui le représentent, qui défendent les intérêts de l'Eglise auprès des différents gouvernements, qui le renseignent sur l'état des esprits, sur les besoins religieux des différentes nations.

Il en a besoin pour maintenir dans un état décent ce qui lui lui reste à Rome de son ancien domaine temporel : le palais du Vatican, la basilique de St-Pierre et les autres sanctuaires que les révolutionnaires ont dépouillés de leurs revenus.

Le Pape enfin a besoin de grandes ressources pour répondre avec une certaine grandeur à quantité de nécessités extraordinaires et imprévues, en cas de malheurs publics : telles furent en ces derniers temps les calamités de la guerre ou de la famine, pour lesquelles le Pape Benoît XV a ouvert ses mains largement.

Sans doute l'Eglise est une société spirituelle, mais cette société spirituelle existant sur la terre, a besoin de moyens humains pour subsister, se défendre et se développer.

On estime à trente-trois millions environ les ressources dont le Saint-Père a besoin chaque année. Où les trouvera-t-il ? — Acceptera-t-il des subsides de la part du gouvernement spoliateur? Il ne le peut pas, car ce serait consacrer l'usurpation et tous les attentats qui en découlent. Le Pape Benoît XV, pas plus que Pie VII en face de Napoléon, ne veut rien recevoir du gouvernement qui l'a dépouillé. « La plainte de l'immortel vieillard, a dit un célèbre professeur de la Sorbonne M. Lavisse, sonne comme un glas sans trêve au-dessus de Rome capitale. Elle inquiète et irrite roi et ministres. » — Acceptera-t-il une subvention des puissances catholiques? Mais où sont aujourd'hui les puissances vraiment catholiques qui consentiraient à assurer au Saint-Père des ressources en rapport avec sa suprême dignité? En admettant même qu'il y ait des Souverains consentant à cela, se concertant entre eux dans ce but, « il faudrait, dit Mgr Parisis, que tous obtinssent des corps constitués dans leurs Etats respectifs le vote de cette allocation pontificale ; puis, quand elle aurait été consentie une fois, il faudrait qu'elle fût de nouveau votée chaque année, car c'est bien chaque année que le sort du Pape serait partout remis en question ; puis enfin il faudrait que le bon accord entre les Souverains et dont tout dépendrait se maintînt toujours le même, » toutes choses impossibles à réaliser.

Seule une Œuvre comme celle du Denier de St-Pierre peut venir en aide au Souverain Pontife. Donc c'est une Œuvre nécessaire au premier chef, et c'est sur elle seule que compte le chef de l'Eglise. Ecoutez ce que Léon XIII écrivait à Mgr l'Evêque d'Angoulême pour le remercier des *Etrennes jubilaires* qu'au nom de son diocèse il lui avait remises dans l'audience du 8 avril 1902 :

« Au nom des élèves de vos deux Séminaires, du clergé et de tous les catholiques de votre diocèse, vous Nous avez remis les lettres, le chant poétique et l'offrande destinée *à secourir Nos besoins*. Aux uns et aux autres exprimez Nos meilleures actions de grâces... *Quant aux fidèles, dites-leur quels sont Nos grands besoins dans les nécessités que le gouvernement de toute l'Eglise impose à Notre amour de Père. Aussi quand les offrandes viendront abondamment à Nous, sous la forme de ces Etrennes qui sont déjà établies dans quelques lieux et que Nous savons devoir être établies ailleurs, ce ne sera pas seulement un acte de piété filiale que l'on accomplira, mais un acte solennel de foi avec un secours bien opportun pour les besoins de l'Eglise entière.* »

5° *Excellence.* — Et que dire de l'excellence du Denier de St-Pierre ? « Le Denier de St-Pierre, *nobilissimum Denarium,* comme on l'appelait autrefois, est illustre entre tous les tributs offerts par les peuples, dit Mgr Berteaud. C'est le tribut de la foi mis aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, de celui qui maintient et glorifie l'univers. Sans le vicariat de la lumière et de l'amour, le monde à l'instant serait vain, tout serait fini. Le Denier de St-Pierre est un denier mâle et fort, *forte, masculum Denarium ;* on disait cela des monnaies faites d'un pur métal. Le Denier de St-Pierre est, lui, plus mâle et plus fort ; il est l'instrument secondaire de la grande œuvre surnaturelle dans un monde où le corps est uni à l'âme. »

II

Pour mieux apprécier encore l'excellence de l'Œuvre du Denier de St-Pierre, voyons les avantages qu'il procure, les services qu'il rend à l'Eglise et à ceux qui lui prêtent leur concours. Il assure la liberté et l'indépendance du Pape, la liberté et l'indépendance de l'Eglise.

Grâce à l'Œuvre du Denier de St-Pierre, le Pape n'accepte d'aucun Etat les subsides qui lui sont nécessaires pour le gouvernement de l'Eglise universelle, et ainsi il ne subit aucune influence étrangère, sa liberté est entière, et ses décisions, ses conseils sont à l'abri de tout soupçon de partialité.

Grâce à l'Œuvre du Denier de St-Pierre, le Pape est maintenu dans la majesté sainte due à son rang suprême ; il peut avoir des nonces ou ambassadeurs auprès de tous les Souverains du monde et traiter d'égal à égal avec chacun d'eux ; il peut faire, aux temps des calamités publiques, de larges aumônes qui donnent à tous, et surtout aux ennemis du catholicisme, une haute idée de la charité de l'Eglise ; il se trouve entouré d'un grand prestige qui relève, aux yeux des nations, l'Eglise catholique elle-même dont il est le chef visible. « Certains rêveurs, d'accord sans le vouloir avec les impies déclarés, ont beau dire que la religion n'a pas besoin de temporel ; il n'en est pas moins vrai que dans ce dénuement où nous l'avons connue, dit Mgr Parisis, l'Eglise était comme désarmée, et qu'au milieu de toutes ces ruines les fidèles étaient absolument comme des brebis sans bercail, sans pâturages et sans pasteur. »

L'Œuvre du Denier de St-Pierre favorise le progrès des sciences divines et humaines, le développement des arts, l'extension du règne de Jésus-Christ. En effet, grâce aux ressources que lui procure cette Œuvre, le Pape, comme l'ont fait tous

les papes à travers les siècles, continue à se montrer l'ami des sciences et des arts, continue à travailler à leurs progrès, à leur développement, en entretenant de hautes écoles, en enrichissant les bibliothèques et les musées, en aidant les savants à défendre, par leurs travaux, la religion contre les attaques des impies. Grâce aux ressources que lui procure cette Œuvre, le Pape fait prospérer et fleurir les missions, combat l'hérésie et le schisme et soutient partout l'honneur du nom catholique.

L'Œuvre du Denier de St-Pierre rend même service aux fidèles qui lui prêtent leur concours. Elle leur fournit, en effet, un moyen facile et efficace de remplir envers le Pape les devoirs de piété filiale auxquels est obligé tout chrétien. Elle leur fournit un moyen facile de manifester leur foi, leurs sentiments religieux, de devenir les auxiliaires du plan surnaturel de Dieu, de travailler au triomphe de sa cause et au salut des âmes, et ainsi elle leur procure l'occasion, le moyen d'acquérir de nombreux mérites.

En effet, quels plus grands mérites peut-il y avoir que de venir en aide au Chef suprême de l'Eglise, au représentant de Jésus-Christ sur la terre ! C'est bien à ceux qui aident le Pape dépouillé par la Révolution qu'est réservée cette sentence au jour du jugement : « Venez, les bénis de mon Père, venez posséder le royaume que je vous ai préparé, car, dans la personne de mon Vicaire sur la terre, j'étais dépouillé de mes biens, de mon influence, de mon prestige, et vous, par votre concours généreux à l'Œuvre du Denier de St-Pierre, vous m'avez vêtu, vous m'avez nourri. »

III

Que conclure, mes frères, de tout ce que nous venons de dire ?

Ce qu'il faut conclure, 1° c'est que nous devons déplorer le vol impie, « le sacrilège horrible » par lequel le Saint-Siège a été dépouillé du pouvoir temporel « qu'il avait acquis par un décret particulier de la divine Providence lors de la chute de l'Empire romain et de sa division en plusieurs royaumes, et qui lui est si nécessaire pour exercer sans obstacle, dans tout l'univers, son pouvoir spirituel, son autorité et sa juridiction [1]. » La plainte des catholiques, comme celle de l'immortel vieillard du Vatican, ne devrait cesser de « sonner comme un glas sans trêve au-dessus de Rome capitale et d'inquiéter roi et ministres spoliateurs. »

Non seulement nous devons déplorer ce crime, mais nous devons appeler de nos vœux le jour et l'heure où il sera réparé et offrir, dans ce but, d'ardentes prières à Dieu.

Ce qu'il faut conclure, 2° c'est que nous devons réparer ce crime, autant qu'il est en nous, en contribuant, dans la mesure de nos moyens, à l'Œuvre du Denier de St-Pierre instituée précisément dans ce but.

« La religion et le patriotisme nous font un devoir de contribuer à cette Œuvre, vous dirai-je avec Mgr Darboy. En offrant au Vicaire de Jésus-Christ cet hommage de vénération, non seulement nous manifestons nos sentiments religieux, *mais nous suivons aussi les traditions historiques de la France,...* car nos pères ont recueilli tout le long des siècles les actions de grâces et les éloges de la Papauté défendue par leurs armes et glorifiée par leur obéissance. »

« Le Souverain Pontife est le roi des esprits, le prince incomparable de la société des âmes divinisées. Tous ceux de son radieux empire sont tenus de lui apporter le tribut nécessaire. Quand les hommes méchants essayent de l'amoindrir ou rêvent sa ruine, c'est le devoir des fidèles de rendre impuissantes leurs tentatives. Notre sang, il l'y faudrait mettre au besoin ; quel chrétien hésiterait à mettre un peu de sa fortune matérielle ? L'obole du pauvre et l'or du riche doivent accourir [1]. »

« L'Œuvre du Denier de St-Pierre n'est pas une œuvre arbitraire et de surérogation : c'est un devoir rigoureux de conscience d'y contribuer chacun selon sa position et ses moyens. Devoir, parce qu'on ne peut pas sans crime voir son Père dans le besoin et ne rien faire pour l'en retirer. Devoir, parce que faute de ces secours le Saint-Père ne pouvant plus suffire à sa haute mission de Souverain Pontife, il y aurait préjudice très grave pour les âmes. Devoir enfin, parce que si le Chef de la seule vraie Eglise se trouvait, par le délaissement des fidèles, dans l'impuissance de remplir ses engagements, il s'ensuivrait un immense scandale dont répondraient tous ceux qui n'auraient pas fait ce qui était en eux pour l'empêcher, selon ce qui est écrit : Malheur à celui par qui vient le scandale [2]. »

Ce qu'il faut conclure enfin, 3° c'est que non seulement vous devez participer à l'Œuvre du Denier de St-Pierre selon votre position et vos moyens, mais c'est qu'il faut de plus vous faire les apôtres de cette Œuvre en la faisant connaître, comprendre et estimer autour de vous, en y intéressant vos parents et amis.

* * *

Mes frères, en 1860, quand Pie IX vit ses Etats menacés, il fit appel à ses fils les catholiques d'Europe. Alors on vit un spectacle inoubliable, on vit des épouses donner leur époux, on vit des mères donner leur fils, et l'une de ces dernières disait en le donnant : « Il n'est pas nécessaire que mon fils vive, il est nécessaire que le Saint-Siège soit défendu ! » On vit ces époux et ces fils quitter les douceurs de la vie de famille, de la patrie, pour entreprendre ce qu'on a pu appeler à juste titre « la croisade de 1860, » pour mettre au service de Pie IX leur jeunesse et leur bravoure, et beaucoup d'entre eux pour verser leur sang et donner leur vie.

Aujourd'hui le successeur de Pie IX, le Pape Benoît XV, fait encore appel à tous ses enfants, les catholiques du monde entier ; mais il ne demande plus aux épouses de donner leur époux, aux mères de donner leur fils, aux époux et aux fils de s'arracher des bras de leur épouse ou de leur mère, de verser leur sang, de donner leur vie.

[1] Pie IX, Encycl. *Quum Catholica Ecclesia,* 26 mars 1860.

[1] Mgr Berteaud.
[2] Mgr Parisis.

A tous indistinctement, aux pauvres comme aux riches, il ne demande qu'un denier, il ne demande qu'une obole, non pas pour lui personnellement, mais pour sauvegarder sa liberté et son indépendance, pour sauver son prestige dans l'intérêt de l'Eglise et des âmes. Pourriez-vous ne pas répondre à son appel ?... Vous y répondrez tous, mes frères, dans la mesure de vos moyens, et si pour cela il faut faire quelques sacrifices, vous les ferez généreusement. Jamais plus belle cause ne fut plus digne de sacrifices. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LX

LA TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE. — LA MODÉRATION DANS LA POURSUITE ET L'USAGE DES RICHESSES

Utilior est sapientia cum divitiis.
Ce qu'il y a de plus utile, c'est que la sagesse s'allie avec les richesses.
(Eccl., VII, 12).

La tempérance est une vertu qui met un frein aux passions humaines. Or, l'amour de l'or est une passion, et même l'une des plus ardentes dont puisse brûler le cœur des hommes. Elle a donc besoin d'être soumise à l'action de la tempérance chrétienne. Et c'est cette action de la tempérance sur la poursuite et l'usage des biens terrestres que je vais expliquer dans l'entretien qui commence. — Cette explication justifiera pleinement le mot des saintes Ecritures que j'ai pris pour texte. Celui-ci parle de la sagesse ; mais la tempérance est une des formes de la sagesse. Et nous allons voir combien elle est utile et quels services elle rend, quand elle vient assagir ceux qui recherchent ou possèdent la fortune.

Si j'étais en ce moment dans un cloître et devant une assemblée dont tous les membres auraient embrassé la pauvreté religieuse, je demanderais à mes auditeurs un entier et parfait détachement des choses d'ici-bas. Je flétrirais le néant absolu de ces trésors que la rouille et les vers peuvent détruire, et que les voleurs peuvent enlever. Je vanterais bien haut la supériorité d'un genre de vie où rien n'appartient à personne et où, comme dit Bossuet, « ce mot si froid de *mien* et de *tien* » n'a plus d'application [1]. Je ne permettrais enfin d'autres richesses que celles de la grâce et de la vertu. — Mais je m'adresse à des hommes que leur genre de vie soumet à la nécessité d'un travail lucratif, et pour qui le soin des intérêts matériels est à la fois un moyen de subsistance et un devoir d'état. Cette différence de condition m'oblige à modifier mon langage. Je laisserai donc de côté ce dépouillement complet dont l'Evangile sans doute a fait un conseil, mais auquel la Providence ne vous a point appelés. Et je dirai : — d'abord, *qu'il vous est permis de poursuivre l'acquisition des biens terrestres ;* — puis et surtout, *quelles fautes il vous faut éviter, dans cette poursuite et dans l'usage* de ce que vous pourrez acquérir, pour observer les lois de la sagesse et de la tempérance chrétiennes.

[1] 2e Sermon pour la Pentecôte, à la fin.

I

Que le christianisme permette aux hommes, quand ils vivent dans le monde, de se faire une fortune, c'est l'évidence même. Notre-Seigneur n'a jamais exclu de son Eglise ni les riches, ni ceux qui aspirent à le devenir. Il a signalé le péril des richesses ; il a commandé d'en faire bon usage ; il a défendu de s'y attacher plus que de raison et d'en abuser. Mais il n'a jamais prononcé un seul mot dont on puisse s'autoriser pour dire qu'il condamne soit ceux qui recherchent les moyens de vivre dans l'aisance, soit ceux qui les possèdent.

D'ailleurs, nous sommes ici en présence d'une vérité de sens commun. — Quand un homme est né dans l'indigence et a grandi dans les privations, peut-on lui faire un crime d'améliorer sa destinée et de rendre, à force de travail et d'économie, ses dernières années moins douloureuses que les premières ? — Et cet autre, qui a reçu de ses aïeux un patrimoine, peut-il lui être défendu de le faire valoir et d'y ajouter, avant de le transmettre à ses héritiers, son appoint d'économies et de profits ? — Ce père de famille a-t-il le droit d'oublier les êtres bien-aimés qui peuplent son foyer ? Ne rentre-t-il pas dans sa mission de les habiller et de les nourrir ? N'est-il point obligé de rendre plus douce la vieillesse de son épouse et d'armer ses enfants pour les luttes de l'avenir ? — Enfin, ce jeune homme dont les vieux parents sont incapables de travail et peut-être cloués sur un lit de douleur, ne doit-il pas tenir quelque peu à ces précieux papiers qui assureront à ses chers malades les secours et les remèdes ?

Ces questions se résolvent d'elles-mêmes. On a toujours le droit de rechercher ce dont on a besoin. C'est même plus qu'un droit : c'est un devoir. L'obligation de subvenir aux nécessités qu'on éprouve soi-même ou qu'éprouvent les êtres auxquels on doit porter secours, s'impose à la conscience. Chacun est tenu d'y faire face, et celui qui s'en dispense commet une faute.

Celui que je blâmerai, ce ne sera donc pas le travailleur qui gagne son pain à la sueur de son front ; mais ce sera le paresseux qui mendie au lieu de travailler, qui vit en parasite aux dépens du corps social, et, comme dit S. Paul, perd, par sa fainéantise opiniâtre, jusqu'au droit de manger [1].

Celui que je blâmerai, ce ne sera point l'économe qui, sachant par expérience ce que l'argent coûte à gagner, le dépense avec parcimonie ; mais ce sera le prodigue qui le jette sans compter dans les honteux excès du jeu, de l'ivrognerie ou de la débauche.

Celui que je blâmerai, ce ne sera pas l'homme

[1] *Si quis non vult operari, nec manducet.* (II Thess., III, 10).

prévoyant qui interroge d'un œil pénétrant les années futures, prévoit leurs exigences et se met en état de les satisfaire ; mais ce sera l'imprudent qui s'avance en aveugle vers un avenir incertain, sans vouloir soupçonner ni les dangers ni peut-être les désastres auxquels il court.

Enfin, celui que je blâmerai, ce ne sera point l'homme de cœur qui pense aux besoins présents ou à venir de sa famille et lui procure les ressources dont elle a ou aura besoin ; mais c'est l'homme négligent ou égoïste qui ne met rien de côté dont puissent, quand viendront les mauvais jours, subsister ceux dont il porte la charge.

Travaillez donc, en toute sûreté de conscience, travaillez au progrès de votre fortune et à la prospérité de votre maison. — Il vous suffira d'éviter, dans ce noble labeur, les fautes sur lesquelles je vais appeler votre attention.

II

Ces fautes sont assez variées ; mais elles se rattachent toutes aux trois suivantes.

1. La première se commet *par l'esprit et par le cœur*. Elle consiste à attribuer aux biens d'ici-bas une excellence et une supériorité qu'ils n'ont point et à concevoir pour eux une estime, un amour, des désirs qu'ils ne méritent pas.

Par lui-même, l'or et l'argent n'ont aucune valeur. Tout leur prix et toute leur utilité viennent des conventions humaines et des usages auxquels ces conventions les font servir. Aussi bien, ne confèrent-ils aux individus qui les possèdent aucune grandeur personnelle. Devant Dieu, le riche n'est point au-dessus du pauvre. Si l'opinion humaine lui fait un rang supérieur, c'est par une fiction que rien ne justifie. D'ailleurs, la mort viendra, tôt ou tard, rétablir et faire ressortir l'égalité. Au surplus, la richesse est si peu à celui qui la possède, qu'il peut en être dépouillé par les forces les plus faibles et les accidents les plus vulgaires. Enfin, elle ne sert qu'à des usages temporaires, et personne n'en emporte rien dans son éternité. — Les biens terrestres ne sont donc que des biens de second ordre. Ils viennent fort au-dessous des biens spirituels, des biens surnaturels, des biens éternels. C'est pourquoi l'homme qui les recherche ou les possède doit éviter avec grand soin d'y tenir pour eux-mêmes, de s'y attacher comme s'ils constituaient sa fin dernière, et surtout de leur attribuer, dans sa pensée, dans ses affections, dans ses efforts, la place qui revient à Dieu et aux biens célestes. Celui qui a inspiré nos livres saints a pris soin de nous signaler cette erreur et de nous en détourner, quand il nous a dit par l'un de ses Prophètes : « *Si les richesses viennent à vous, gardez-vous de leur donner votre cœur.* » (Ps. LXI, 11).

Il n'est pas toujours facile aux hommes de reconnaître avec précision s'ils commettent cette faute. D'une part, en effet, l'opulence et la simple aisance sont trop utiles pour qu'ils ne les apprécient point et ne les aiment pas quelque peu. D'autre part, le degré auquel s'élèvent cette appréciation et cet amour ne se mesure pas aisément. Il ne sera donc pas inutile d'indiquer ici quelques marques extérieures par lesquelles vous pourrez, d'un simple coup d'œil, reconnaître que vous dépassez la mesure permise, dans l'estime et l'amour des biens temporels.

D'abord, si vous avez plus à cœur l'établissement ou la conservation de votre fortune que la sanctification de votre vie et votre salut éternel ; si, par exemple, vous vous réjouissez beaucoup plus d'une bonne affaire, comme on dit, si minime soit-elle, que d'une grâce de Dieu, si précieuse soit-elle ; si vous souffrez bien plus vivement d'une perte même légère que d'une faute grave ; si rien ne vous est agréable, ni parmi les choses divines, ni parmi les choses humaines, comme de supputer votre avoir et de contempler vos possessions : n'est-ce pas une preuve évidente que vous mettez vos intérêts temporels bien au-dessus de vos intérêts éternels ? Il est fort à craindre, en tous cas, que ces différences dans la manière de traiter et ceux-ci et ceux-là n'aient leur cause dans une appréciation essentiellement fausse des uns et des autres. — Nous sommes, je ne l'ignore pas, portés par nos sens à subir plus vivement le choc des réalités matérielles que celui des réalités spirituelles, et les convictions les plus fermes sur la supériorité de ces dernières ne corrigent pas toujours cette tendance. Pourtant, une foi vive devrait opérer cette correction. Quand elle ne s'accomplit à aucun degré, il y a lieu de rechercher avec soin si l'erreur n'est point, non seulement dans notre sensibilité, mais encore dans notre esprit, et si nous ne mettons pas vraiment le but de notre vie dans les choses d'ici-bas.

L'erreur est absolument certaine, quand un homme manque à ses devoirs de chrétien pour se donner plus de facilités dans la poursuite de la fortune. Si, par exemple, il ne prend pas le temps d'assister à la messe du dimanche et des fêtes ; s'il travaille, ces jours-là, à des œuvres serviles ; s'il s'abstient, chaque matin et chaque soir, de la prière quotidienne, et cela pour augmenter ses profits, n'est-ce pas une preuve évidente qu'il met l'acquisition de la richesse au-dessus de l'accomplissement de ses obligations religieuses même les plus graves, et préfère un peu d'or à son salut éternel ?

Il faut en dire autant de ceux qui, pour gagner davantage, emploient des moyens criminels. Et par moyens criminels, j'entends non seulement le vol effronté et la fraude grossière, mais toutes ces manœuvres adroites, insaisissables à la justice humaine, assez subtiles pour passer entre les mailles de nos lois, et qui, en définitive, aboutissent à faire sortir le bien d'autrui des mains de son possesseur légitime pour l'amener en des mains étrangères et dépourvues de tout droit.

Et pourquoi ne nommerai-je pas encore, parmi ceux qui aiment l'argent plus qu'il n'est permis, l'avare tellement attaché à ses réserves d'or qu'il n'y prend jamais rien pour aider les malheureux

et concourir aux bonnes œuvres ? L'Evangile a pour celui-là des malédictions à peu près égales à celles dont il est rempli pour les plus grands pécheurs. Il tient donc sa faute pour une faute considérable. Refuser l'aumône aux indigents, fermer sa bourse aux œuvres charitables, c'est donc encore un signe certain qu'on s'est attaché aux biens périssables beaucoup plus que Dieu ne le permet.

2. La seconde des trois fautes à éviter dans l'usage de la fortune se commet *par les actes*.

C'est un principe admis par les Docteurs de l'Eglise, proclamé par eux sous toutes les formes, pratiqué fidèlement, dans la suite des siècles, par tous les chrétiens vraiment pénétrés de l'esprit de Jésus-Christ, que Dieu n'accorde les dons de la fortune à personne sans réserve et sans limites. Le droit des riches sur ce qu'ils possèdent n'est que partiel et relatif. Ils sont donc moins des propriétaires que des dépositaires et des administrateurs [1]. La raison de cette théorie se trouve en deux faits, l'un naturel, l'autre surnaturel, mais tous deux également incontestables. — Le premier consiste en ceci que la nature n'envoie ici-bas aucun riche. Elle nous met tous au monde nus et dépouillés de tout. La propriété naît, non pas de la transmission de la vie, mais du travail auquel on se livre après avoir reçu la vie : travail qui produit des profits, donne le droit de les posséder et d'en jouir, et, par là, crée la fortune [2]. — Le second fait se trouve dans le compte que tout riche devra rendre à Dieu de la manière dont il aura employé son avoir. Ce fait, dis-je, prouve que les riches ne *possèdent* nullement leur avoir dans le sens absoiu du mot. S'ils le possédaient de la sorte, ils ne devraient en rendre compte à personne : le droit de propriété emportant, quand il est parfait, celui d'user et d'abuser.

Si maintenant vous voulez savoir dans quelle mesure un riche peut jouir de ce qu'il a, je répondrai que cette mesure correspond à ses besoins. Je dis : « ses besoins. » Non pas, évidemment, ses besoins étroitement et rigoureusement mesurés, comme s'il devait se contenter du strict nécessaire; mais ses besoins appréciés dans un esprit assez large pour tenir compte des exigences sociales, des nécessités de la famille et des risques de l'avenir. C'est en ce sens que la tradition chrétienne a pu dire : « Personne n'a droit aux fruits de son propre domaine que selon la mesure de ses légitimes besoins. Dieu n'a donné la terre à l'homme qu'à cause de ses besoins et pour y pourvoir. Tout autre usage est un usage égoïste et parricide; un usage de volupté, d'avarice, d'orgueil : vices réprouvés par Dieu et qu'il n'a pas voulu, sans doute, engraisser et consacrer en instituant la propriété [3]. »

Il importe, ici, de placer une remarque. Elle aura pour objet de proscrire ces nécessités imaginaires dont on s'autorise aujourd'hui si facilement pour abuser de la richesse et se soustraire au précepte de l'aumône. Le luxe toujours croissant des parures, les progrès du confortable, les insatiables avidités de la gourmandise, la fièvre des plaisirs coûteux et des récréations dispendieuses, la manie des voyages d'agrément, et aussi ce préjugé tout moderne au sens duquel les pères devraient laisser à leurs enfants, non pas seulement les moyens de faire fortune, mais des fortunes toutes faites : tout cela crée aujourd'hui de telles exigences qu'il ne reste de superflu presque à personne. — Ces exagérations trouveront-elles grâce devant Dieu ? Tiendra-t-il pour bien employées les sommes énormes consacrées à satisfaire ces besoins factices ? Ceux-ci suffiront-ils pour excuser, à ses yeux, ceux qui possèdent de ne rien donner à ceux qui manquent de tout ? — Il est permis d'en douter. C'est pourquoi je crois nécessaire d'inviter les riches à peser sérieusement et en conscience les raisons d'être des dépenses purement somptuaires et toutes de plaisir auxquelles ils peuvent être portés.

Et quand le besoin, sagement entendu, a été satisfait, que faut-il faire du reste ? L'Evangile le dit : « Donnez-le à l'aumône. *Quod superest, date eleemosynam.* » (Luc, XI, 41). — Quelles sont, au juste, les limites en deçà desquelles on peut conserver, et au delà desquelles on doit donner ? Où finit l'usage légitime de la fortune et où commence l'abus ? Cette parole de Notre-Seigneur : « Donnez le reste à l'aumône, » doit-elle s'entendre d'une obligation grave, ou seulement légère, ou même d'un simple conseil ? Cette obligation et ce conseil s'appliquent-ils au superflu tout entier, ou seulement à l'une de ses parties ? — L'Eglise n'a point tranché ces délicates questions. Chaque riche doit les résoudre de bonne foi. Mais qu'il ne l'oublie point : le principe auquel tous sont soumis, veut qu'une fois prélèvement fait de ce qui convient à l'entretien du possesseur et de sa famille, aux exigences de sa condition, aux éventualités probables de l'avenir, le reste soit regardé comme revenant aux nécessiteux et aux bonnes œuvres. Personne, sans doute, n'a le droit de s'emparer de ce reste, pas même les pauvres ou les œuvres auxquels il revient ; car il demeure provisoirement sous l'autorité du propriétaire. Mais, encore une fois, celui-ci en répondra au dernier jour. S'il l'a conservé pour ses plaisirs, le souverain Juge lui fera porter la responsabilité des larmes que ces trésors auraient taries, des infortunes qu'ils auraient soulagées, du bien non réalisé auquel ils auraient servi. C'est pour ces jouisseurs et ces égoïstes qu'a été écrite la sentence bien connue : « *J'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire : allez au feu éternel !* » (Mt., XXV, 41-42).

3. Une troisième faute à éviter dans l'usage de la fortune consisterait *à succomber aux dangers qu'elle porte toujours avec elle.* — Notre-Seigneur disait un jour : « *Qu'il est difficile aux riches*

[1] Qui divites sunt, dispensatores potius jubentur esse quam possessores. (S. Petr. Dam., Opusc. 9, cap. 1).

[2] Nous ne traitons pas ici *ex professo* du droit de propriété. Le travail est *une* des sources légitimes de la propriété; il n'est pas la seule. (Cf. Antoine, *Cours d'économie sociale*, 6e édit., p. 552; Paris, Alcan, 1921).

[3] P. Lacordaire, *Conf. de N.-D.*, Conf. 33e (1845).

d'entrer dans le royaume des cieux ! » (Mt., XIX, 23). Cette parole exprime une vérité d'expérience. — Oui, il est difficile aux riches de gérer leurs intérêts matériels sans se laisser absorber entièrement par les sollicitudes dont cette gestion est fatalement la cause. Il leur faut veiller sur leur avoir, suivre dans son évolution chacun des éléments dont il se compose, écarter de lui les risques dans lesquels il pourrait sombrer, exploiter ses capacités, utiliser ses plus-values, réparer ses pertes. Leur esprit se livre, avec toutes ses puissances, aux études et aux opérations souvent compliquées nécessaires pour y réussir, aux joies causées par les succès, aux regrets causés par les revers. Ce travail difficile et toujours renaissant l'absorbe tout entier. Il s'ensuit une impuissance plus ou moins considérable à remplir convenablement les obligations de la vie religieuse et de la vie morale. La grâce qui, après cela, descend sur l'âme, ressemble à la semence dont l'Evangile dit qu'elle est tombée au milieu des épines ; elle étouffe sous un amoncellement de préoccupations qui ne permet ni de penser à elle ni de faire effort pour en tirer profit. (Luc, VIII, 14).

Oui encore, il est difficile aux riches de vivre saintement, parce qu'ils vivent dans l'abondance, ne manquent de rien, peuvent donner à leurs sens tout ce qu'ils désirent, sans même être obligés de le gagner, se sentent au-dessus des autres hommes et n'ont point de maître au-dessus d'eux. Ce bien-être les dispose à subir l'entraînement des passions. Cette oisiveté porte avec elle tous les périls inhérents à la paresse. Cette indépendance aveugle et grise les volontés. Dès lors, l'humilité, la mortification, la pureté des mœurs, toutes ces vertus austères sans lesquelles il n'est point de conduite chrétienne, deviennent impraticables, ou, tout au moins, difficiles. Si ces hommes s'écoutent eux-mêmes, ils prendront probablement le parti de jouir largement de leur fortune, c'est-à-dire de s'accorder en cette vie tous les plaisirs dont le désir naîtra dans leur cœur et de faire ici-bas leur paradis. Détermination souverainement funeste, qui fera d'eux de mauvais riches et exposera leur éternité aux plus redoutables hasards. Car, comme Abraham l'explique, dans nos livres saints, à un riche de cette sorte, les heureux de ce monde seront tourmentés en l'autre. (Luc, XVI, 25).

Voilà les dangers inhérents à la fortune et dans lesquels quiconque la possède doit craindre de tomber. Ils sont de la plus haute gravité. Ne vaudrait-il pas mieux, dites-moi, ne jamais rien posséder que d'être ainsi perdu par son avoir ? Vous donc à qui Dieu envoie les biens terrestres, ne les recevez qu'avec défiance et n'en usez qu'avec sagesse ! Et vous à qui sa Providence les refuse, ne vous en plaignez pas trop fort ! Ce refus a peut-être sa raison d'être dans votre plus grand bien. La fortune est un instrument souvent plus nuisible qu'utile. Si le ciel n'a point consenti à le mettre entre vos mains, il est à croire que, dans ses prévisions, vous deviez le manier assez mal, si mal qu'il vous aurait fait quelque profonde blessure et peut-être vous aurait ôté la vraie vie.

* * *

Je me résume.

Les richesses rendent aux hommes, quand ils vivent au milieu du monde, trop de services pour qu'ils puissent y vivre aisément sans elles. Ils ont donc le droit et même le devoir de les poursuivre et, quand ils les ont acquises, de s'en servir. Ils doivent toutefois, dans cette poursuite et dans cet usage, observer les lois de la tempérance chrétienne ; c'est-à-dire, maintenir dans de justes limites l'attachement de leur esprit et de leur cœur à ces biens d'ordre inférieur, se borner à la satisfaction des besoins et des convenances, et, par leur superflu, venir en aide aux bonnes œuvres et porter secours aux malheureux ; enfin, éviter les séductions et les dangers spirituels du bien-être et de l'abondance. C'est pourquoi l'Ecriture a dit que « rien n'est utile aux riches comme d'allier la sagesse à l'opulence » et d'avoir autant de sagesse que de fortune.

Laissez-moi, en finissant, dire un mot de ces richesses spirituelles auxquelles j'ai fait allusion tout à l'heure. Ce mot aura pour but de vous engager à ne point les négliger, mais à les poursuivre aussi. — Saint Grégoire le Grand disait un jour à ses auditeurs : « Si vous voulez être vraiment riches, aimez les véritables richesses [1] ». Il avait raison. Les richesses éternelles méritent votre estime, votre amour, vos aspirations, vos efforts, infiniment plus que les trompeuses richesses de ce bas monde. Elles valent mieux. Elles sont plus nobles et plus précieuses. Elles ne vous exposeront à aucun péril et ne vous causeront aucune déception. Elles ne vous abandonneront point, comme les autres, à l'heure de la mort ; elles vous suivront dans l'autre vie et vous resteront acquises pour l'éternité... Voilà, oui, voilà surtout celles qu'il vous faut acquérir, exploiter, développer et accroître sans cesse. Elles vous vaudront, dans le sein de Dieu, un bonheur sans mélange et des joies éternelles. Ainsi soit-il !

[1] Si esse divites cupitis, veras divitias amate. (Hom. 15 in Evang.).

En vente à nos bureaux

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f. Etranger, 4 f. 40.

La Chambre de la jeune fille, par Eug. Martin (instructions à des jeunes filles). In-12 carré de 240 p., franco 2 f. 75. Etranger, 3 f.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 9 novembris 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 17 novembre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la fête de l'Immaculée-Conception. — Les conséquences, pour nous, de l'immaculée Conception de Marie, 513.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — VI. *Immaculée-Conception :* Fête des Enfants de Marie, 515.

Pour la fête de sainte Catherine. — Imiter ses exemples, 516.

Pour la fête d'une Confrérie d'agriculteurs. — Nous sommes les fermiers de Dieu, 519.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XIII. La femme païenne, 521. — XIV. La femme chrétienne, 522.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXI. La tempérance chrétienne : La modération dans le luxe, 524.

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

LES CONSÉQUENCES, POUR NOUS, DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE MARIE

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israël, tu honorificentia populi nostri.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de notre peuple.

(Judith, xv, 10).

Si la T. S. V. Marie était seule intéressée dans l'heureux mystère que nous célébrons aujourd'hui ; si elle était seule à en recueillir les heureux résultats ; si le reflet des splendeurs qu'elle en reçoit ne rejaillissait sur personne autre : cette solennité devrait déjà nous être bien chère. Les enfants, quand ils sont bons fils, se font un devoir et une joie d'honorer les grandeurs de leur mère et d'applaudir aux événements dont elle recueille de la gloire. Celui qui, sous prétexte qu'il n'en est pas personnellement l'objet, se refuserait à les glorifier, offenserait la piété filiale et ferait preuve d'un mauvais cœur. Un fils peut-il refuser à une mère aucune marque de sympathie, quand, de par la loi même du sang, il les lui doit toutes ? C'est pourquoi les vrais enfants de Marie ont toujours aimé, à part tout retour sur eux-mêmes, à célébrer le privilège de sa Conception immaculée. Cette exemption du péché originel, cette innocence absolue et dont rien ne souillera jamais l'incomparable éclat, cette plénitude de grâces qui, dès le premier instant, porte la fille d'Anne et de Joachim à un degré de sainteté que les anges n'ont pas atteint, ce début dans la vie tellement supérieur aux infirmités humaines qu'on y reconnaît par avance le présage de la maternité divine : tout cela charme et surexcite la dévotion chrétienne, lui inspire comme un élan d'enthousiasme et d'admiration, et redouble son amour envers Celle que tout croyant nomme sa mère. Ainsi, le dogme de l'immaculée Conception, — Bossuet en faisait la remarque, — a-t-il « je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses [1]. » Ainsi encore, comme l'ajoutait un de nos plus illustres évêques : « Avant que l'Eglise en eut fait un article de foi, les cœurs en avaient fait un dogme d'amour [2]. »

Mais ce mystère n'est pas, il s'en faut, un mystère exclusivement réservé à la Sainte Vierge et auquel nous soyons complètement étrangers. Sans doute, envisagé dans ce qu'il a d'essentiel, c'est un privilège unique ; Marie seule en a joui, et personne ne le partage avec elle. Mais, s'il est entièrement sien par sa substance, si je puis ainsi parler, il nous atteint et nous appartient par ses conséquences. Et c'est ce que, dans le dessein de vous le rendre plus cher et de vous le faire honorer davantage, je voudrais vous montrer aujourd'hui.

Je rappellerai donc rapidement quels changements il a introduits dans notre situation à nous, soit *vis-à-vis de nous-mêmes,* soit *vis-à-vis du démon,* soit *vis-à-vis de Dieu.*

I

Quand l'historien des premières générations humaines raconte l'histoire du déluge, il dit que ce cataclysme commença la 600e année de Noé, le 17e jour du second mois. (Gen., VII, 11). Certains commentateurs croient savoir que, suivant la manière de compter en usage à cette époque, l'année commençait en octobre, et que le 17e jour du second mois coïncide avec le 8e jour de décembre [3]. Ce jour-là, donc, les cataractes du ciel s'ouvrirent et l'effroyable inondation dans laquelle le genre humain presque entier devait périr commença. Mais aussi, ce jour-là, — et voilà le seul détail que je veuille retenir, — ce jour-là, dis-je, l'arche qui portait dans ses flancs, avec Noé et sa famille, le salut de l'espèce humaine, commença à s'élever au-dessus des flots. Elle échappait au désastre qui allait anéantir tout le reste. Elle surnageait, alors que tout était submergé. Elle survivait, quand, en dehors d'elle, tout mourait. C'était comme une renaissance au milieu de la ruine universelle.

Il y eut, de longs siècles plus tard, un autre 8 décembre dont le 17e jour du second mois en la 600e année de Noé n'a été qu'une imparfaite image. J'ai en vue, vous le devinez, celui auquel la tradition fixe la date de l'immaculée Conception de Marie. Là aussi, il y a un déluge, une mort et une ruine. Le péché avait, en effet, couvert notre terre de ses flots fangeux et l'humanité s'y était perdue toute entière. Le péché originel souille, vous le savez, les débuts de toutes les vies humaines. Il en est ainsi depuis Adam, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps... Mais voici que Marie paraît. Semblable à l'arche d'autrefois, elle échappe à la fureur des flots ; car la faute originelle dont nous sommes tous atteints n'ose lui infliger sa flétrissure. Elle aussi, elle surnage, quand tout est submergé. Elle aussi survit, quand tout se

[1] Sermon pour la fête de l'Immaculée-Conception, 1er point.
[2] Mgr Dupanloup.
[3] *Bible* de Drioux, t. I, p. 25, note II.

perd. Elle aussi, enfin, assurera le salut du genre humain.

Car, remarquez-le bien, si le navire construit par Noé promettait aux races humaines une sorte de renaissance après le déluge, l'immaculée Vierge est aussi bien, pour nous, dans l'ordre spirituel, un présage et une garantie de réhabilitation après la déchéance causée par le péché d'origine.

Oui, le privilège de Marie s'étend, en un certain sens, à toute la postérité d'Adam : il la relève et l'ennoblit à ses propres yeux. Cette tige n'était donc pas empoisonnée sans remède, puisqu'elle a pu produire un fruit aussi pur et aussi saint. Cette famille n'était donc point tombée dans un abaissement sans retour, puisqu'elle a donné le jour à une reine aussi puissante. L'événement que nous célébrons aujourd'hui annonçait ce remède et commençait ce retour. Bientôt, l'innocence de Marie jettera son reflet sur tout homme qui le voudra. Si nous n'échappons point, ni à nos premiers instants, ni durant notre passage sur la terre, aux flots du déluge, un temps viendra où nous en sortirons. Dans l'immaculée Conception de Notre-Dame, je salue la régénération des justes, leur innocence retrouvée, et même leur entrée dans cette vie bienheureuse où il n'y aura plus ni faute, ni tentation, mais où l'on possédera une sainteté parfaite, sans aucune défaillance et même sans épreuve.

Mais ce n'est là que la première des conséquences que le privilège fait à la Mère de Dieu entraîne à notre égard. J'en signalerai une seconde dans la défaite du démon.

II

C'est une loi de la nature que les vainqueurs tiennent de leurs victoires un droit rigoureux sur les vaincus. L'apôtre S. Pierre, reconnaissant ce principe, en fait l'application à Satan et aux hommes (II Petr., II, 19). La faute d'Adam et nos propres péchés, par le seul fait qu'ils sont des victoires remportées sur nous par le démon, nous soumettent à son empire et font de nous ses esclaves. Que cet esclavage soit humiliant et douloureux, que le joug du prince des enfers soit bien lourd et bien dur, l'histoire de notre race et celle de chacun de nous sont là pour l'attester. N'avez-vous jamais entendu raconter jusqu'où est allé le règne de Satan sur les peuples anciens? N'avez-vous point sondé, à la lumière d'une expérience personnelle malheureusement trop concluante, les abîmes de perversité dans lesquels il cherche encore à nous jeter? Jamais vainqueur n'a aussi odieusement abusé de sa puissance ni fait sentir aussi cruellement aux vaincus l'étendue de leur défaite... Qui donc nous affranchira de ce honteux servage? Qui brisera les chaînes dont le poids nous écrase? Ne verrons-nous jamais se lever l'aurore de la délivrance?

Elle a brillé sur nous, cette aurore, le jour où Notre-Dame est entrée dans le monde sans contracter la tache originelle. Ce jour-là, en effet, le démon subissait une éclatante défaite.

Vous souvenez-vous des promesses par lesquelles le Très-Haut s'efforça, tout après leur faute, de consoler nos premiers parents? « Une femme viendra, leur dit-il, qui réparera les défaillances de la première. Le serpent, qui a perdu celle-ci, cherchera bien à perdre celle-là. Mais, loin d'y réussir, il sera vaincu par elle. De son pied virginal, elle lui brisera la tête. » (Gen., III, 15). — Elle lui brisera la tête! Voilà l'étendue et la portée de sa victoire. Le serpent à qui l'on a brisé la tête peut bien encore s'agiter et chercher à mordre; mais, quoi qu'il fasse, il est blessé à mort et vaincu sans retour. Tel Satan, depuis Marie. Il s'agite encore, il menace, il cause même des blessures; mais chaque jour qui passe rend sa fin plus proche et hâte le moment où il n'aura plus le pouvoir d'intervenir dans les choses humaines.

Réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse, en ce jour où Marie a remporté sur lui une si éclatante victoire! Reprenez confiance! L'ennemi qu'elle abat n'est pas seulement le sien; c'est aussi le vôtre. En le dépouillant de sa puissance, elle vous affranchit, ou, tout au moins, elle facilite votre propre victoire. Son triomphe n'est-il pas aussi le vôtre, puisque vous en recueillez le bénéfice? Vous devez donc vous associer à ses joies.

III

L'immaculée Conception de Notre-Dame entraîne une troisième conséquence. Celle-ci consiste dans la préparation de notre réconciliation avec Dieu.

Le péché, en nous rendant coupables et en nous soumettant au joug de Satan, a encore fait de nous les ennemis de Dieu. Tout homme qui vient au monde reçoit ce caractère d'hostilité contre Dieu du fait même de son origine. Il le contracte donc avant qu'il puisse ni le comprendre ni le désavouer. Une race dont les rejetons sont ainsi, suivant l'expression de S. Paul, « *des enfants de colère* » (Ephés., II, 3), ne peut être, n'est-ce pas? qu'une race maudite. Qui pourra lui obtenir le pardon divin? L'homme assez généreux pour en concevoir le désir serait impuissant à le réaliser. Pour pouvoir plaider la cause des coupables, il faut n'être point personnellement un pécheur, et pour avoir le droit de désintéresser la justice à l'égard d'un débiteur, il faut être libre de toute dette. Aussi, tant qu'il ne venait au monde que des hommes pécheurs, n'y avait-il personne — les Prophètes le proclamaient bien haut — qui pût apaiser le courroux divin : « *Non est qui consurgat et teneat te.* » (Is., LXIV, 7). Si jamais le genre humain n'avait donné naissance à une créature plus innocente et plus pure, jamais non plus le bras de Dieu, dressé contre lui, n'aurait pu être fléchi.

Heureusement, cette créature immaculée nous a été donnée. Quand Marie se lève au milieu des hommes, le regard du Très-Haut sur eux se fait plus favorable et plus doux. Sans doute, ce n'est point par elle-même que Marie doit accomplir la rédemption des hommes; car celle-ci demande une personne divine. Mais l'innocence de Marie exercera

sur le cœur de Dieu un charme si puissant qu'elle le déterminera à leur envoyer le Rédempteur attendu.

Le mystère de l'immaculée Conception contient donc comme le présage et comme le germe des mystères de Jésus-Christ. Il annonce l'Incarnation ; il fait deviner la Rédemption ; il rend possible et, comme je le disais tout à l'heure, prépare la réconciliation des hommes avec Dieu. C'est donc avec raison que les fidèles s'en réjouissent et l'honorent comme s'il leur avait donné le gage de tous les biens spirituels apportés par le Sauveur lui-même. Les grâces que Marie recevait appelaient déjà celles que nous devions recevoir de Jésus.

* * *

On lit, au livre de Judith, que quand l'héroïne eut tranché la tête d'Holopherne et, par là, accompli le salut de sa patrie, ses concitoyens lui décernèrent une sorte de triomphe. Ils s'empressaient autour d'elle ; ils chantaient son courage ; ils célébraient ses vertus : « *Vous êtes,* lui disaient-ils, *la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur de votre peuple !* » Ces louanges n'exprimaient rien de trop. Car Jérusalem, Israël, le peuple tout entier avaient été, par la victoire de l'humble femme, comblés de gloire, de joie et d'honneur. Judith les avait relevés de leurs humiliations et affranchis de leurs ennemis. Elle avait fait briller sur eux un éclatant rayon de la faveur divine. — Telle a été, pour tous les hommes, et particulièrement pour nous, chrétiens, l'immaculée Conception de Marie. Ce privilège nous réhabilite après la déchéance, nous affranchit après la défaite, nous rend amis de Dieu quand nous étions pour lui des enfants de colère. Reprenons donc, à l'adresse de la nouvelle Judith, les paroles enthousiastes dont les Juifs se servaient pour exalter l'ancienne. Et disons-lui du fond du cœur, en cet anniversaire de son triomphe, qu'elle est « *notre gloire, notre joie, notre honneur,* » et que notre admiration pour sa pureté sans tache n'a d'égales que notre piété filiale et notre reconnaissance. Ainsi soit-il.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

VI

Immaculée-Conception

FÊTE DES ENFANTS DE MARIE

Ecce Mater tua.
Voilà votre Mère.
(Jean, XIX, 27).

Mes frères,

Il n'est rien de plus doux que d'avoir le Seigneur pour partage, de vivre à l'ombre de ses tabernacles pour y recueillir ses divines leçons et lui confier ses joies et ses peines. On peut dire, toute proportion gardée, qu'il y a un égal bonheur à aimer la Sainte Vierge, à se consacrer à son culte et la prendre comme modèle. Mais pour cela, pour méditer les bontés de Marie et apprécier la richesse des dons qui viennent de son patronage tutélaire, il convient de se donner à elle dès les plus tendres années.

* * *

Un âge qui doit appartenir à la Sainte Vierge, de préférence aux autres, c'est la jeunesse : car, à l'exemple du Verbe de Dieu qui réclame et sollicite les premiers mouvements de notre cœur, sa Mère n'est pas moins jalouse des mêmes prémices. Nous aimons, quand le printemps revient, à lui offrir les premières fleurs, les premiers parfums de la nature, et à déposer sur son autel les plantes que nos mains ont cultivées. La Sainte Vierge, pour qui ces choses représentent un symbole, demande surtout à un enfant les témoignages d'un culte fervent et d'un amour filial. A cet âge d'innocence, à une heure de prière plus aimante ; « Mon enfant, lui dit-elle, donnez-moi vos jeunes années, pour que je les bénisse et que je les garde ; donnez-moi votre cœur ; je vous porte dans le mien avec plus de tendresse qu'une mère, car quand même une mère pourrait oublier le fruit de vos entrailles, moi, je ne vous oublierai pas. »

Ne serait-ce ici, de la part de la Sainte Vierge, qu'un désir, nous devrions y répondre par une offrande spontanée. Mais, en réclamant les premiers parfums de l'âme de nos enfants et les grâces virginales de leur âge, elle exerce un droit personnel et qui a reçu la double consécration de la douleur et de l'amour. N'est-elle pas leur mère, et, pour le devenir, n'a-t-elle pas épuisé jusqu'à la lie le calice du sacrifice ? Dès lors, tous ces enfants lui appartiennent. Les tendres sollicitudes dont elle les environne, le prix qu'elle les a payés, je ne sais quel lien d'intimité plus familiale, les promesses qu'elle en a reçues dans un jour inoubliable, mille choses enfin plus délicates et dont rien ne pourra effacer le souvenir, lui donnent un droit sur leur jeunesse et les obligent aux actes de son culte et à l'imitation de ses vertus.

Sans doute, le monde parle, il appelle, et vous l'entendez répéter sur tous les tons : « Il faut jouir et s'amuser ! Il faut profiter de sa jeunesse ! » Monde trompeur et perfide ! Que signifie de sa part un pareil langage, sinon qu'on peut donner au mal les premières fleurs de la vie, au risque plus tard de s'en repentir amèrement ? Mais si l'enfant, illusionné et avec l'inexpérience de son cœur, ne comprend pas le danger, auprès de lui il y a ceux que Dieu a placés pour l'avertir et pour le guider : il y a la famille, il y a les parents. Or, m. f., parmi les multiples devoirs dont la responsabilité vous incombe pour la protection morale de vos enfants, vous avez celui de les placer de bonne heure sous le patronage de la Sainte Vierge. D'autres dont le nom se mêle à vos prières ont fait cela pour vous, en même temps que vous avez reçu de leurs soins l'enseignement et l'exemple religieux. A votre tour, avec les saintes leçons du foyer domestique, opposant à la morale insensée du monde la morale grave et sérieuse de l'Evangile, vous devez confier

vos enfants à la protection maternelle de Marie ! Elle aime l'encens de leurs âmes virginales, et vous attirez sur leur vie, en les consacrant à son amour, une grâce de choix.

* * *

Au surplus, la religion ne nous impose aucun devoir sans qu'il en découle de précieux avantages.

Lorsque des enfants ont ambitionné pour toute distinction celle de la vertu et se sont appliqués avec constance à suivre les sentiers du bien, une estime générale les environne. Dans l'âme d'une jeune fille, supposé pour elle un milieu où l'on respire un air pur, repose tout un trésor de sentiments élevés, une délicatesse de conscience, un reflet d'honneur qui provoquent, même chez les plus indifférents, une admiration et de discrètes louanges. Tant d'autres, hélas ! vont traîner dans la fange ce que l'on n'estime plus quand on l'a perdu. Mais autant le regard est attristé de l'état de ces pauvres âmes, jeunes encore, qui, rejetant tout voile de modestie, abandonnent les règles d'une conduite sage, autant on éprouve de respect pour ces enfants dont la prudence garde les lèvres et les pas et que la loi divine dirige.

Ces paroles, que l'intérêt de vos familles m'inspire en ce moment, vous les comprenez, vous les approuvez. Aussi bien, si rien n'est comparable à la piété pour ouvrir dans le cœur d'une enfant une source inaltérable de tendresse envers sa famille, la mesure de votre affection à son égard est la mesure même de ses qualités morales. Quand, sous la douce lumière de la Sainte Vierge, vous voyez grandir en elle une piété épanouie, confiante, vous l'aimez davantage, à cause de je ne sais quoi de plus confiant et de plus joyeux qui l'attire à vous. C'est là pour votre cœur un fait d'expérience.

Il y a surtout, dans une jeunesse bien préparée, élevée à l'école de la Sainte Vierge, une question d'avenir. L'avenir de vos enfants est entre vos mains : vous en disposez, par de pieux efforts ou par imprévoyance coupable, soit le bonheur, soit le malheur. Tels vous les voyez aujourd'hui, tels vous les verrez plus tard : car il est bien rare que l'honneur ou les égarements de nos jeunes années, nous suivant pas à pas, ne descendent avec nous dans la tombe. Ce n'est d'ailleurs que l'accomplissement de cette sentence de l'Ecriture : « L'homme, même après avoir vieilli, conservera ses premières habitudes. » (Prov., XXII, 6).

Aujourd'hui, trop souvent, un ménage vient-il de se former, celle qui devrait être l'ange de la prière abandonne l'église, sans aucun souci de ses responsabilités nouvelles. Les pratiques du luxe s'introduisent dans la famille, ou bien le bon accord se brise. A peine se trouve-t-on en face des réalités de la vie que l'on refuse d'en partager le fardeau et les peines. Recueillez un peu vos souvenirs, il vous sera facile de comprendre pourquoi une adolescence passée au milieu des dissipations mondaines ne sera jamais capable de répondre plus tard aux devoirs, aux privations, aux sacrifices, que réclame la sainte mission de la famille. En retour, n'est-il pas vrai ? une enfant habituée de bonne heure à la pratique de la vertu et docile à ses meilleures inspirations, se prépare l'avenir le plus enviable. Quand on a donné à la Sainte Vierge le premier matin, les premières fleurs de ses années, et qu'on s'est résolu à marcher dans l'innocence et la pureté de son culte, tout en confirme l'espoir, la vie sera bonne, honorée, remplie de dignité, parce qu'elle sera selon Dieu.

* * *

Puisse la Sainte Vierge, m. f., recevoir toujours de vos jeunes filles la louange et la prière ! Touchée de la tendre fidélité de leur cœur, elle leur ménagera des chemins sans détours, elles goûteront auprès de son autel les charmes d'une jeunesse innocente. Que cette couronne d'enfants s'épanouisse davantage encore pour la gloire de la paroisse et la consolation des familles ! Daigne Dieu, enfin, leur donner à toutes, lorsqu'elles quitteront la terre, la grâce d'emporter le nom béni de la Reine des Anges « comme le rameau d'olivier avec lequel la colombe revenait vers l'arche ! » Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DE SAINTE CATHERINE

IMITER SES EXEMPLES

Mes enfants,

C'est une cérémonie traditionnelle, celle qui vous réunit : voilà longtemps qu'on célèbre dans nos pays et sans doute aussi dans cette paroisse « la Sainte Catherine. »

Autrefois, c'était une sainte qu'affectionnaient vos arrière-grand'mères. Dans l'ancienne France, son culte était très répandu, et elle répondait au zèle de ses fidèles par une protection égale. Rappelez-vous quelles étaient les Voix de Jeanne d'Arc, ces Voix qui lui mettaient au cœur le désir de sauver le pays de France, et lui découvraient sa mission extraordinaire en même temps qu'elles lui recommandaient de rester sage, pieuse et pure ! Avec S. Michel, le glorieux Archange, c'étaient sainte Marguerite et sainte Catherine. De même, beaucoup de jeunes filles, naguère encore, étaient fières de porter son nom.

Aujourd'hui, il semblerait que cette dévotion a baissé. Dans plus d'un endroit, la fête de sainte Catherine n'est plus que l'occasion de réjouissances purement profanes. Mais je me hâte de dire que vous montrez un esprit plus chrétien : j'en ai pour preuve cette messe à laquelle vous assistez pieusement chaque année. Vous vous souvenez ainsi que vous êtes les « enfants des saints, » que leurs exemples doivent inspirer votre conduite.

Afin que cette fête vous laisse un souvenir utile à votre âme, laissez-moi vous signaler, m. e., quelques traits de la vie de la Sainte que vous célébrez, et vous demander en même temps d'en tirer quelque enseignement pratique.

* * *

Sainte Catherine vous donne l'exemple du *travail* et de l'*amour de la science religieuse*.

C'était une jeune fille très riche. Elle appartenait à l'une des familles les plus considérables d'Alexandrie en Egypte, ville qui pouvait avoir alors un million d'habitants, ville remarquablement cultivée et animée. Comme dans nos grandes cités modernes, le bien et le mal s'y trouvaient mélangés, et s'y coudoyaient pour ainsi dire à toute heure. Le luxe insolent, la dépravation éhontée s'y affichaient. D'autre part, ville de science, à qui depuis longtemps son élite intellectuelle faisait une juste renommée. On venait de loin consulter ses bibliothèques, visiter ses collections, s'asseoir au pied des chaires où enseignaient des maîtres illustres. Nous sommes au début du IVe siècle ; Alexandrie, ville sceptique et jouisseuse, était encore en grande partie païenne. La science dont elle était si fière, n'était point en général celle qui conduit à Dieu, du moins au Dieu des chrétiens.

Quel milieu périlleux pour une jeune fille comme Catherine, belle, fortunée, qui avait toute facilité, semblait-il, pour satisfaire ses caprices et suivre ses passions ! Elle n'avait qu'à écouter les voix de l'incrédulité, de la jouissance. Dans les plaisirs plus ou moins coupables, elle eût terni l'éclat de la perle précieuse qu'était son âme baptisée ; elle eût oublié la beauté de cette âme dans les amusements folâtres, dans le souci exclusif de la toilette, des spectacles, des succès mondains, et traîné sa vie dans les sentiers de l'oisiveté, dans le vide que laisse l'occupation de ces mille riens qui font que souvent « on rit en pleurant dans son cœur... »

Mais non ! On la trouvait au chevet des malades, dans la demeure des pauvres, dans les églises des chrétiens, dont le petit nombre allait cependant en augmentant.

Elle ne manquait pour cela en rien aux devoirs de son rang et de sa condition. La preuve, c'est qu'elle recevait avec fruit l'éducation soignée des filles de patriciens. Comme d'autres femmes célèbres de cette ville d'Alexandrie si ouverte aux choses de l'esprit, elle montrait des dispositions étonnantes pour l'étude. Elle suivait, comme on dirait aujourd'hui, les cours des plus renommés professeurs. C'est une jeune fille très moderne. Vous savez qu'aujourd'hui les jeunes filles prennent de plus en plus nombreuses les chemins où l'on cueille la fleur de la science et des lettres, où jadis seuls les hommes avaient accès. Rien de mieux, quand ce n'est pas au détriment des qualités qui doivent les préparer à leur fonction essentielle, celle d'être les anges du foyer domestique.

Ce qui préoccupait surtout la vierge d'Alexandrie, c'était la science religieuse, et c'était aussi la défense de la foi chrétienne. Dans son milieu, l'irréligion ou le paganisme tenaient encore les premiers rôles. Leurs adeptes, et ils étaient légion, déversaient l'outrage sur la religion des chrétiens, la critiquaient, la caricaturaient dans leurs livres, leurs conférences, leurs conversations, quand ce n'était pas du haut même des chaires de l'enseignement. Catherine, puisque sa fortune lui en donnait le temps et les moyens, voulut se rendre compte à fond de sa religion, se faire des convictions éclairées, afin de ne pas avoir une foi purement routinière et désarmée en face de l'impiété hostile ou même du moindre sourire. A dix-huit ans, c'était, au dire de sa légende, ce qu'on appelle « une perfection. » Elle était vierge accomplie, remarquable par sa sainteté, sa dignité de vie, et en même temps par sa science approfondie.

Eh bien ! n'y a-t-il pas là de quoi vous inspirer pour votre conduite ?

Vous n'êtes point des citadines, des patriciennes. A chacun son rôle. Le vôtre n'est pas de courir les chaires des universités, de discuter savamment. Non, c'est de vous préparer à être ce que je disais tout à l'heure, les anges du foyer domestique : foyer de vos parents en ce moment, foyer aussi de celui à qui vous donnerez le nom d'époux et qui appréciera en vous, qui désirera pouvoir apprécier et trouver en vous la femme sérieuse, dévouée, active, apte plus à travailler qu'à parler, et véritablement au courant du gouvernement intérieur d'une maison. — Mais cela ne vous dispense pas d'une certaine instruction. Dans vos moments de loisir, aimez à orner votre esprit, en l'occupant non de rêveries romanesques, vaines et frivoles, mais de choses précises et utiles. Lisez, non point des livres et brochures stupides ou nuisibles, mais de beaux et bons livres, de belles et bonnes revues ; il y en a, grâce à Dieu, qui peuvent fournir un excellent aliment à votre esprit. Lisez et rendez-vous compte, profitez de toutes les occasions pour réfléchir, apprendre, comparer, retenir.

En particulier, tâchez d'accroître et de perfectionner votre connaissance de la religion. Ce sont des heures précieuses celles où vous pouvez le faire, heures du catéchisme de persévérance, de la prédication, de la lecture des Evangiles, de l'audition des leçons du prêtre.

Vous aurez double profit à les utiliser de votre mieux, sans en perdre une parcelle. D'abord, connaissant mieux votre religion, vous la pratiquerez mieux, vous aurez l'intelligence de la doctrine du Christ, des cérémonies si belles et si pleines de sens de la sainte Eglise. Ensuite, vous pourrez ainsi être à même de défendre votre foi et même de la faire rayonner en lui gagnant des esprits et des cœurs. Aujourd'hui, c'est à chacun à garder sa foi en la défendant. Dans beaucoup de familles il n'y a plus assez de tradition religieuse, c'est affaire individuelle. C'est à chacun, encore une fois, à orienter sa vie à cet égard et à ne point se laisser détourner de la vraie route. Ce n'est point votre cas aujourd'hui peut-être ; ce pourra l'être demain.

* * *

Mais je n'ai fait qu'esquisser la jeunesse de sainte Catherine.

A ces années studieuses et dignement occupées,

succédèrent des années vivifiées, ennoblies par la flamme de l'*apostolat*.

Des apôtres ! Vous savez ce qu'ils furent, les douze qui méritèrent les premiers ce nom, ayant été choisis, envoyés par le Christ pour annoncer l'Evangile, pour faire connaître et aimer Jésus-Christ.

Ils ont des successeurs : évêques, prêtres, les uns pasteurs, les autres missionnaires. A chacun son rôle ici encore.

Cependant tout chrétien, toute chrétienne peut et doit en un sens être apôtre. Comment connaître, aimer N.-S. Jésus-Christ, sans chercher à le faire connaître et aimer? Comment posséder ce bien inestimable de la foi sans désirer, pour peu qu'on ait le cœur généreux, le communiquer à ceux qui ne l'ont pas ? « Pas de chrétien sans prosélytisme, disait le P. Lacordaire, parce qu'il n'y a pas de chrétien sans amour. »

Chrétienne, Catherine le fut étonnamment ; apôtre elle fut par conséquent. Sa science, sa séduction, son rang dans la société lui assuraient une influence qu'elle voulut mettre au service de sa foi. Elle le fit par des exhortations, des conversations, des discussions même, argumentant, réfutant, portant la conviction dans les âmes, faisant tomber en poussière les pauvres sophismes du paganisme décrépit. Telle nous la représentent ses panégyristes. Telle la montre, avec une vérité saisissante, la fresque peinte par Masaccio à l'église Saint-Clément de Rome : Catherine est au milieu des docteurs d'Alexandrie, debout, la main levée en un geste de démonstration, l'air assuré, le regard calme comme celui d'une personne sûre de son fait et intrépide dans sa résolution... Oui, c'est bien d'elle qu'on peut dire qu'elle fut ferme dans la foi.

Et son apostolat fut parfois couronné de succès. Elle eut la joie de procurer la conversion — conversion éclatante — de la femme même du César Maximin, et de plusieurs savants d'Alexandrie.

Et vous, ne pouvez-vous être apôtres et réussir ?

Vous pouvez prier : une humble femme à genoux derrière le pilier d'une église peut beaucoup pour le salut de ses frères. Notre-Seigneur a fait connaître à sainte Thérèse que du fond de son couvent ses prières étaient montées au ciel et avaient contribué puissamment à arrêter enfin les progrès de l'hérésie en Europe. Vous connaissez l'histoire que l'on rapporte au sujet du grand prêcheur Jean Tauler. Sa parole produisait des fruits de conversion. Comme on l'en glorifiait, il fit remarquer un pauvre frère qui, tandis qu'il parlait, récitait dévotement son rosaire au pied de la chaire : « Voilà, dit-il, celui qui obtient pour mes paroles quelque efficacité. »

Vous pouvez donner l'exemple d'une foi éclairée, vivante : ce sera le meilleur des apostolats. Vivez donc votre religion. Qu'elle ne soit pas un habit que vous sortez le dimanche matin et que vous remettez dans l'armoire le soir. On doit être chrétien en tout, partout, avec tous.

Un chrétien, une chrétienne agissent là où d'autres restent inertes, et ils s'abstiennent là où d'autres agissent. Ou bien ils parlent là où d'autres se taisent, et ils se taisent là où d'autres parlent. Et à la longue leur exemple entraîne : l'exemple de la fidélité à la table sainte, l'exemple de l'éloignement très net de certaines occasions dangereuses où tant de jeunes filles de nos jours ont perdu et leur vertu, et leur réputation, et la joie intime de leur conscience.

Que dirai-je encore ? Vous pouvez parfois instruire. Sœurs, instruisez vos frères et sœurs plus jeunes. Amies, portez la lumière dans l'esprit de telles de vos camarades par une réflexion judicieuse, placée à propos, sans prétention. Si vous êtes catéchistes volontaires, soyez bénies et remerciées de tout le bien que vous faites et voulez faire.

Vous pouvez chanter, rehausser de vos chants les cérémonies. C'est un apostolat? Parfaitement; car ainsi vous aidez les âmes à s'élever à Dieu, à lui porter plus facilement leur prière.

Et c'est ainsi que vous aurez part aux mérites de sainte Catherine, parce que vous l'aurez vraiment imitée.

* * *

Vous savez comment elle couronna sa carrière : par le martyre.

Martyr veut dire *témoin*. « Vous serez mes témoins, » a dit N.-S. à ses Apôtres, au moment de les quitter pour remonter au ciel. Catherine avait été un témoin du Christ par sa vie tout entière ; elle aurait pu dire ce que répétait sainte Blandine à ses juges : « Je suis chrétienne, et il ne se fait point de mal parmi nous. » Elle l'avait été par sa parole lumineuse et convaincue, qui faisait tant d'impression sur les païens instruits d'Alexandrie.

Elle le fut aussi par sa mort. Dénoncée au César Maximin, attaquée par une populace fanatisée par des meneurs qui en voulaient sans doute à sa fortune, elle fut condamnée à un supplice affreux qu'elle endura avec une force d'âme invincible. Son corps gracieux fut placé entre deux roues garnies de clous et de couteaux, et ainsi déchiré. Puis quand elle eut souffert atrocement, on la décapita. D'après une légende, les anges transportèrent son corps pour l'ensevelir au sommet du Sinaï, où son culte est actuellement encore conservé. Son âme prit son vol vers la patrie céleste.

Et c'est de là qu'elle vous protège et vous encourage à être vous aussi des témoins du Christ. Il vous en coûtera parfois quelque renoncement ; mais c'est nécessaire si vous voulez que l'on sache bien que vous êtes des chrétiennes, non des païennes. Vous n'aurez pas autant de courage à déployer que sainte Catherine. Mais, comme sainte Catherine, restez fermes, inaccessibles aux séductions, aux petites persécutions même, afin de mériter comme elle la palme du triomphe et la couronne des élus. Ainsi soit-il.

VARIA

Pour la fête d'une Confrérie d'agriculteurs

NOUS SOMMES LES FERMIERS DE DIEU

Domini est terra et plenitudo ejus.
La terre appartient à Dieu, la terre et tout ce qu'elle renferme. (Ps. XXIII, 1).

Ainsi chantait le saint roi David, il y a quelque trois mille ans.

Les hommes ne parlent point ainsi, ceux de notre époque surtout. Ils disent : « La terre nous appartient, la terre est à nous ! » C'est-à-dire : — Toute jouissance nous est permise, nous pouvons faire ce que nous voudrons de notre pensée, de notre intelligence, de notre corps, de nos biens. Tout cela nous appartient, nous en ferons ce que bon nous semblera, suivant nos idées, nos passions, nos caprices : Terre et liberté !

Eh bien ! non. Ces doctrines sont fausses, dangereuses, absurdes. Ici-bas nous ne sommes que les fermiers de Dieu ; la terre n'appartient qu'à Lui : *Domini est terra.* Ces doctrines ont amené des mésintelligences entre le fermier et le propriétaire ; mais dans la question de possession, c'est toujours le propriétaire qui a raison.

On a pu d'ailleurs semer quelques divisions, quelque brouille entre eux, mais ils sont faits pour s'entendre, pour vivre ensemble en bonne harmonie. L'*homme ne peut se passer de Dieu,* il pense toujours à Dieu, surtout dans les moments graves de la vie : dans les grandes épreuves, quand tout secours humain est impuissant ou manque, l'homme spontanément se récrie à Dieu. Et *Dieu* aussi *aime sa créature,* il l'aime parce qu'il l'a créée et parce qu'à la créer il a mis toute sa puissance et tout son cœur. *D'où viennent donc ces dissentiments,* si déchirants pour l'un, si préjudiciables à l'autre ? Autant d'idées que nous allons développer et étudier.

I

L'homme ne peut pas se passer de Dieu.

Je ne crois pas qu'il existe un homme intelligent qui puisse dire : « Moi, je ne pense jamais à Dieu ! »

Vous êtes dans la joie, tout réussit au gré de vos désirs : votre fortune s'augmente, vos enfants vous font honneur, vous jouissez d'une belle santé ; il peut se faire qu'alors vous ne songiez pas à remercier Dieu. L'homme est ainsi fait, il est égoïste, il ne pense qu'à lui quand il ne manque de rien. Tant que vous êtes en bonne santé, vous et les vôtres, vous ne songez guère au médecin. Vous ne songeriez même jamais à lui si vous ne le rencontriez quelquefois chez un voisin, un ami, ou sur les chemins.

Mais vienne la maladie, vous vous plaignez, vous l'appelez. Quand les peines vous accablent et vous ramènent à la réalité des choses, quand votre maison s'écroule, que votre fille est mourante, que votre fortune tombe, que vous allez manquer de pain, oh ! alors vous pensez à Dieu, vous l'invoquez, vous le priez au moins du fond de l'âme. Le respect humain vous empêcherait peut-être de prononcer tout haut son nom divin, mais si l'angoisse est trop forte, ce nom sort de lui-même de votre poitrine, votre âme éclate et pousse ce cri : « Mon Dieu ! » — « Oui, Dieu, dit le poète, quand nos cheveux se dressent d'épouvante, ce nom nous vient toujours !... » Et ces deux mots : « Mon Dieu ! » constituent la prière la plus suppliante et la plus efficace.

Je sais bien que parfois, au lieu de la plainte qui implore, c'est la colère qui blaspheme. Mais le blasphème de la douleur est rare, il ne forme heureusement qu'une déplorable exception. Toutefois mon raisonnement même n'est pas affaibli par ces malédictions qui semblent parties de l'enfer. Vous blasphémez Dieu, donc vous croyez en Dieu ; comme le démon qui croit et qui tremble sous sa main victorieuse et vengeresse.

Avez-vous jamais entendu dire qu'au lit de la mort un homme quelconque se soit repenti d'avoir servi Dieu, d'avoir espéré en lui pendant sa vie ? Que de fois au contraire, parvenue à cette redoutable extrémité, l'âme se sent prise de désespoir et de tardifs regrets ! « Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour cet homme, disait Colbert mourant, en recevant une dernière lettre de Louis XIV, je serais sauvé dix fois, et je ne sais ce que je deviendrai ! » A cette heure solennelle, plaisirs, voluptés, richesses, amitiés, faveurs des puissants de la terre, tout s'efface, et l'on enveloppe toutes les grandeurs de ce monde dans un souverain mépris. Il n'est qu'une seule pensée qui persiste, obstinée, fixe, à la fois consolante et terrible : la pensée de Dieu.

Et nous sommes tellement attachés à Dieu par les entrailles mêmes de notre être que pour se prémunir, pour se raidir contre Dieu, pour empêcher tout retour à la religion, pour vouer définitivement son âme à l'enfer dès ce monde, pour enchaîner sa liberté, pour lui défendre, si elle le voulait malgré tout, d'accueillir un bon mouvement, d'appeler à son aide le secours de l'Eglise, — tant il est contre nature de mourir sans Dieu, tant les liens qui de nous ne font qu'un avec lui sont étroitement serrés, — il a fallu constituer ces abominables sociétés dans lesquelles on s'engage à mourir damné, sans prêtre, sans prières, comme l'animal. Mais s'il se rencontre des exécuteurs de cette basse œuvre, ils gardent le corps qu'ils s'en iront enfouir triomphalement ; l'âme cependant peut trouver encore le moyen de leur échapper. Un soupir, une prière intime la ramène vers Dieu comme vers un centre dont l'attraction est toute-puissante, et les derniers battements du cœur sont encore pour Dieu.

II

L'homme est donc porté irrésistiblement vers son Créateur, mais Dieu l'est plus irrésistiblement

encore vers sa créature, car avant tout il est Père. Il est grand, juste, puissant, immense, éternel ; mais ces attributs s'effacent devant sa bonté, sa paternité. C'est pourquoi Jésus-Christ ne nous a pas mis sur les lèvres d'autre prière que celle-ci : *Pater noster*.

Puisqu'il est Père et miséricordieux à l'infini, plus tendre, plus Père que nous ne saurions le concevoir, suivant la parole connue de Tertullien, il aime infiniment plus chacun de nous que le meilleur des pères n'aime son enfant.

En peut-il être autrement ? Il vous est arrivé de créer, ou plutôt d'arranger quelque chose, un jardin, une maison, un champ, de planter un arbre, une vigne, de disposer un enclos ; comme vous aimez alors votre œuvre ! avec quelle complaisance vous la regardez ! Les autres peuvent passer indifférents, ce n'est pas leur œuvre ; mais pour vous nulle maison n'est plus commode que la vôtre, et vos fruits sont les plus beaux des vergers d'alentour.

C'est que dans cette maison, dans ce jardin, vous avez dépensé vos sueurs, votre travail, votre pensée, vous y avez laissé quelque chose de vous-même. Cette œuvre, c'est vous. C'est pourquoi il nous coûte tant de quitter le foyer où nous avons grandi, que nous avons bâti, le pays natal, le ciel de la patrie.

Mais vous avez quelque chose de plus précieux encore : ce sont vos enfants à qui vous avez donné votre vie, votre âme, vos traits. Aussi avec quelle tendresse vous les aimez ! Qui les attaque vous blesse plus vivement que si vous étiez frappés vous-mêmes. Votre amour va même parfois jusqu'à l'aveuglement, jusqu'à l'injustice, et si je vous en blâme, pourtant je vous comprends. Ils sont la chair de votre chair, votre ouvrage le plus accompli. Pour les atteindre il faut déjà traverser votre cœur.

Voilà ce que vous êtes, vous, créatures imparfaites pourtant, dont les vues sont bornées, les âmes petites, le courage défaillant. Dieu vous a doués d'un amour plus fort que la mort, et vous voudriez que lui, qui est la perfection de la bonté, de l'amour, de la miséricorde, lui qui vous a faits corps et âme à sa propre image, si bien qu'il ne peut vous regarder sans dire : « Ils me ressemblent, ils portent l'empreinte de mon doigt, de ma pensée, ce sont mes enfants ! » vous voudriez, dis-je, que Dieu n'ait pas les qualités qu'il a départies à ses créatures, que vous soyez bons et qu'il soit mauvais, que vous aimiez vos enfants et qu'il ne vous aime pas !

Ne me dites pas que s'il vous aimait, il ne vous permettrait pas la souffrance. Il vous envoie l'épreuve, l'épine de la douleur ; mais le servez-vous donc si bien ? Il est remarquable que les âmes saintes qui aiment vraiment Dieu ne se plaignent jamais : elles adorent la main de Dieu, quelque lourde qu'elle se fasse, sachant bien qu'il ne permettra jamais que le fardeau soit intolérable. Ceux qui se plaignent, ce sont les mauvais serviteurs qui n'aiment pas leur Maître et trouvent tout labeur pénible.

Je tenais seulement à établir que si l'homme ne peut pas se passer de Dieu, de son côté Dieu aime l'homme d'un indicible amour. Le propriétaire et le fermier sont donc faits pour s'entendre. Alors pourquoi ne s'entendent-ils pas ? Est-ce la faute du propriétaire ?

III

Non, c'est uniquement votre faute !

Comment en effet cultivez-vous votre terre ? Quels soins, quel temps y consacrez-vous ?... Tout votre temps appartient à Dieu. Lui accordez-vous chaque jour seulement une minute, une pensée d'amour et de reconnaissance ? Dieu vous aime, lui, et combien de fois il vous parle, parce qu'il vous aime, comme un père s'entretient avec ses enfants dans une douce intimité ! Lui répondez-vous ? Faites-vous vos prières de chaque jour ?

Cette terre, cette vie qui lui appartient, vous la voulez pour vous seul comme si elle vous appartenait en propre, vous vous exemptez de payer les redevances exigées. Il vous accorde six jours pour le travail, mais il déclare que le septième lui appartient et il veut que ce jour-là vous vous reposiez, que vous pensiez au ciel dont le dimanche est le symbole, que vous pensiez au Maître qui vous a créés, qui vous a donné son champ à cultiver. Et vous travaillez, et vous ne le priez pas, vous ne le remerciez pas, vous n'observez pas les lois qu'il a posées. Pour le moindre prétexte vous vous dispensez de venir à la messe le dimanche. Pour remplir une formalité de rien, exigée par le gendarme, nul obstacle ne vous arrête ; quand Dieu commande, il semble parfois que vous vous ingéniez à lui désobéir.

Si encore le mal se bornait là, peut-être pourrions-nous élever les enfants à ne pas continuer les errements de leurs pères. Mais vos exemples neutralisent nos leçons. L'âme de l'enfant est tiraillée en des sens divers et souvent opposés. L'un élève les regards de cette âme candide vers le ciel et lui apprend à prier ; un autre ne lui parle que de la terre, des beautés de la science humaine. Celle-ci sans doute est puissante, mais elle a tué plus d'hommes qu'elle n'en a sauvé. Elle n'a guère atteint qu'un seul but : celui de nous ôter toute consolation, toute espérance et puis de nous laisser mourir tout comme autrefois, avec, en plus, les crises de l'âme agonisante et désespérée. Un troisième lui vante les douceurs de la liberté illimitée, et pour la lui donner plus complète, arrache une à une toutes les convictions qui la préservaient. Pauvre âme de l'enfance et de la jeunesse ! Avec ces leçons, elle finit par considérer Dieu comme chose accessoire, la terre comme la chose principale, les passions comme les vraies divinités, et par ne plus croire à rien.

Et l'on rencontre des enfants de quinze ans qui sourient quand on leur parle de Dieu, de l'Eglise catholique, des dogmes de l'Evangile. S. Augustin, Bossuet, Newton, Leibnitz, les plus grands génies

de l'humanité, après les méditations profondes de toute leur vie s'agenouillaient devant Dieu, adoraient la divinité de l'Evangile de Jésus-Christ, et quand ils descendaient dans la tombe, ils étaient plus heureux et plus fiers de leur foi, de leurs convictions que de leurs chefs-d'œuvre. Ét voilà qu'un enfant qui n'a rien vu, qui ne sait rien, qui ne peut rien savoir, traite avec dédain tous ces grands hommes, leurs idées, leurs livres qui, jusqu'à la fin des siècles, feront l'admiration des hommes intelligents et cultivés !

Et si vous les pressez un peu, savez-vous ce qu'ils répondent ? Ils disent : « Je suis arrivé à l'âge où l'on ne prie plus. Mon père ne prie pas : je fais comme lui ! »

Les dissentiments, les voilà ! L'homme vit aujourd'hui dans une indifférence et parfois dans une hostilité réelle envers Dieu. Quoi ? Dieu, qui est la bonté, l'amour, serait haï et chassé de vos demeures, lui qui est le Maître de vos destinées, le propriétaire de vos âmes et de vos maisons ! Sachez-le, chefs de famille, vous n'avez qu'une mission ici-bas : c'est de faire aimer Dieu par vos paroles, par vos exemples. Quand vous l'aurez remplie, alors seulement vos enfants vous aimeront, et Dieu un jour vous ouvrira son paradis. Ainsi soit-il.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XIII

LA FEMME PAÏENNE

Dans une de ses tragédies, Euripide fait dire à la Médée antique : « Entre tous les êtres vivants, nous sommes, nous, pauvres femmes, les plus misérables. » Cette parole était profondément vraie. Déjà, nous avons exposé le triste sort réservé à l'enfant païen : trop souvent il trouvait la mort au berceau ; ou bien, si l'on consentait à le laisser vivre, son existence n'était qu'une douloureuse servitude. A côté de l'enfant, et auprès du même foyer, il y avait une autre victime : sa mère.

* * *

Un simple coup d'œil jeté sur les monuments de l'histoire nous découvre de suite les mystères d'ignominie qui, avant l'ère chrétienne, déshonoraient la famille. Et, à mesure que des investigations nouvelles étendent le domaine de l'archéologie, celles-ci nous apportent un égal témoignage. La femme, spécialement dans l'état où le paganisme l'avait placée, s'élevait à peine au-dessus de l'esclave.

Vierge, la femme grecque ou romaine est exclue de l'héritage paternel. Non seulement rien ne lui échoit, mais elle ne peut même pas disposer de son cœur, de ses affections. Pour elle, ni droits ni devoirs. Eloignée du banquet de la vie intellectuelle, et mise au rang des choses commerciales, on la lègue quelquefois à des amis comme on lègue un meuble. Du moins, suivait-elle toujours la destination que son testateur lui avait imposée.

Epouse, la femme païenne, mariée pour la plupart du temps sous forme de vente, n'échappait au despotisme paternel que pour retomber sous le despotisme conjugal. L'anneau de fer passé à son doigt le jour des fiançailles lui faisait sentir la dureté du lien qu'elle contractait. Il était permis à son époux de la répudier, de la délaisser au profit d'une rivale et sous le moindre prétexte. Livrée comme un jouet aux plus odieux caprices du libertinage et condamnée à une retraite quasi-orientale, elle connaissait toutes les souffrances, toutes les larmes, toutes les flétrissures.

Mère, la femme est traitée dans le vieux monde sans ménagement pour sa faiblesse et sans respect pour sa dignité. Ses enfants, dont une législation barbare dispose violemment, sont à son égard des étrangers. S'il le faut, et pour un intérêt sordide, le père les vendra sur le marché public. Elle n'aura pas davantage la liberté du deuil : car il lui est interdit de pleurer devant un berceau vide. Tous ses jours se passent dans une minorité prolongée à travers les cruelles épreuves de la maternité, de la répudiation ou du veuvage [1].

* * *

Telle était d'ailleurs la conception que philosophes et législateurs se faisaient de la famille aux plus beaux siècles d'Athènes et de Rome.

D'après la *République* de Platon, chef-d'œuvre de science, on prend une femme et on la quitte à volonté au gré de ses désirs. Pour savoir l'opprobre qui pesait sur l'épouse grecque, il faut surtout lire certaines pages écrites par Démosthène ou Aristophane, celles-ci d'ailleurs avec une verve étincelante. Etre d'une nature inférieure, purement utilitaire, le mariage était pour la femme athénienne une sorte de bail à ferme, révocable à volonté, sauf à partager les enfants, comme à l'expiration d'un cheptel on partage les animaux.

La loi romaine avait bien donné du mariage la plus noble définition : « C'est, disait-elle, l'union de l'homme et de la femme pour une vie commune et pour une jouissance complète de tous les droits divins et humains. *Nuptiæ sunt conjunctio maris et feminæ, et consortium omnis vitæ, divini et humani juris communicatio* [2]. » Mais on commettrait une méprise grave de prendre pour une exacte formule cette définition du mariage, « devenue justement classique par la simplicité et la beauté de ses termes. » Le législateur exprime ce que l'union des époux devait être, non pas ce qu'elle était. En définitive, la femme romaine ne possédait aucun droit. Ou bien, on la mariait *in manu,* c'est-à-dire qu'elle passait sous la domination du chef de sa nouvelle famille ; ou bien, on la mariait *sine manu,* et elle restait soumise à l'autorité du chef de sa famille d'origine. Dans les

[1] Cf. Franz de Champagny, *Les Césars.*
[2] *Digest.* XXIII, T. II, Lib. 2.

deux cas elle était donc traitée en créature incapable, subordonnée.

Au surplus, il suffit de nous en rapporter à la lumière des faits. En pleine civilisation, le divorce sera porté chez les Athéniens jusque à la licence. S'il faut en croire Juvénal, à Rome, la femme du peuple « avait déjà rompu tout lien, avant que le rameau vert placé sur la porte de sa maison au jour des noces ne fût desséché. » Les choses ne se passaient guère autrement dans les classes élevées. Sénèque ne nous parle-t-il pas de matrones, heureuses « de compter le nombre de leurs années par celui de leurs maris? [1] » Il y avait à la fois chez les Romains le divorce par lassitude, comme celui de Caton qui transféra de la sorte son épouse à Hortensius, et le divorce par calcul, comme le pratiqua Cicéron, l'auteur du livre des *Devoirs*, en répudiant Térentia : « Non qu'elle eût en rien contristé mon âme, dit-il, mais parce qu'il me fallait une nouvelle dot pour satisfaire mes créanciers. »

* * *

Sous l'influence d'une philosophie malsaine, la famille antique descend bientôt à la plus complète dissolution.

Vouée au dernier degré d'étiolement moral, la femme païenne se livre sans réserve à tous les désordres. On a le spectacle de vraies Messalines, sans noblesse aucune, qui deviennent la personnification vivante de la débauche. Juvénal encore, dans sa 6e Satire, et avec un pinceau dont les couleurs sont au plus vif, nous a fait le portrait de quelques-unes de ses contemporaines, filles et femmes de sénateurs, accourant au cirque « plus pressées qu'un essaim d'abeilles, » donnant le signal aux gladiateurs et mettant leur volupté à voir l'arène rougie de sang. Le récit de Juvénal serait-il légèrement exagéré, il n'en révèlerait pas moins une dépravation peu commune. Horace, Properce, Martial nous montrent également chez la femme l'oubli complet des lois de la pudeur. « On n'avait même pas, écrit Tite Live, l'idée que le sort de cette créature fût susceptible d'amélioration. » On doit, du reste, suivant le plus grave des historiens, laisser dans une demi-teinte les taches dont les mœurs publiques étaient alors souillées.

Il est vrai, quelques figures douces et pures surnagent au-dessus du flot boueux de l'antiquité païenne. Antigone, l'héroïne de Sophocle, mettra un jour sur la scène la révolte de la conscience humaine contre la tyrannie légale. Cette jeune fille qui, par devoir de piété filiale et pour rendre à son frère les honneurs de la sépulture, ne craint pas d'enfreindre la défense du roi de Thèbes, est en avance de 400 ans sur le siècle de Périclès. Lorsqu'elle en appelle pour se défendre « aux lois non écrites, mais immuables, » sa réponse a déjà quelque chose de chrétien. Sénèque admirera les vertus de sa mère et de son épouse Pauline. Les inscriptions tumulaires de l'époque impériale ont aussi de belles louanges féminines.

[1] *De Benef.*, Lib. I, c. 9.

Mais, ces exceptions à part, la licence avait pris un caractère universel. Pour le nier, il faudrait détruire tous les écrits des moralistes, tous les témoignages de l'histoire... Au sein de la Rome décadente le vice s'affichait avec un cynisme révoltant et avait perdu jusqu'au vernis de grâce et d'élégance qui le parait ailleurs.

S. Paul a flagellé ces scènes d'orgie et de honte avec la dernière vigueur dans le 1er chapitre de son Epître aux Romains, en même temps qu'il nous en dévoile la raison providentielle : « Parce qu'ayant connu Dieu par ses œuvres, ils ne l'ont point glorifié comme tel, les païens se sont égarés dans de vains raisonnements, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres : *obscuratum est insipiens cor eorum*... Parce qu'ils ont transféré à la créature les honneurs dus à l'Etre incorruptible, ils ont déshonoré eux-mêmes leurs propres corps : *ut contumeliis afficiant corpora sua in semetipsis*... Parce qu'ils ont mis le mensonge à la place de la vérité, Dieu les a livrés à toutes les ignominies du sens mauvais : *tradidit illos Deus in passiones ignominiæ,... in reprobum sensum.* » (Rom., I, 21-31).

* * *

C'était la morale païenne. Elle règne encore aujourd'hui chez les nations idolâtres. Allez en Extrême-Orient, vous y trouverez, sous l'empire des législations chinoise et indienne, le même état d'abjection incompréhensible, le même despotisme avilissant. En dehors des pays chrétiens la femme n'est qu'un instrument de voluptés coupables ou une bête de somme [1].

Au témoignage de Paul Bourget, — et l'illustre académicien en a admirablement fourni la preuve dans son livre *Un Divorce*, — la morale fondée sur le principe révolutionnaire avec pour chacun le droit au bonheur, doit aboutir fatalement, si l'on n'y porte remède, à de semblables excès.

XIV

LA FEMME CHRÉTIENNE

Le paganisme avait méconnu la dignité de la femme. A part quelques traits d'ascendant maternel ou de piété filiale, celle-ci vivait humiliée, outragée, dépouillée de tout voile, partageant le sort et les infortunes de l'esclave. C'était pour la femme l'avilissement le plus profond. La facilité extrême du divorce en Grèce et à Rome faisait du mariage des citoyens libres une sorte de prostitution légale. Les choses se passaient ainsi quand le christianisme se leva, et nous allons dire l'heureuse transformation qu'il accomplit sous ce rapport dans la vieille famille païenne.

* * *

Au seuil des temps nouveaux apparaît d'abord la femme par excellence, Marie, la très sainte mère du Verbe incarné. Avec quel respect mêlé d'amour nous saluons en elle l'honneur et le

[1] R. P. Monfat, *Les Tonga et le P. J. Chevron*, Lyon, 1888.

modèle de toutes les femmes ! Son front, pur comme le lis des champs, devait porter un jour une couronne de Reine, et il y avait dans l'ensemble de sa personne un charme virginal et divin. Toutefois cette beauté périssable « que la chair et le sang partagent avec les fleurs, » était en Marie le reflet seulement d'une autre beauté, celle-ci immortelle, parce qu'elle tient à l'âme, et dont la splendeur allait avoir sur les destinées morales de l'humanité un prestige si merveilleux.

Sous l'influence du culte qui s'adresse dès l'origine de l'Eglise à la Vierge des vierges, et grâce aux leçons de l'Evangile, des types jusqu'alors inconnus paraissent sur la scène du monde : Marie de Magdala, la Samaritaine, la Chananéenne. En particulier, quel souvenir plus cher à tous les cœurs maternels que le miracle de Naïm opéré par compassion pour les larmes d'une mère ! Cette admirable page des Livres Saints nous révèle, avec la tendresse ineffable de Jésus, le prix de la douleur familiale et le respect du deuil. Fille de Dieu, la femme a désormais sa dignité propre, sa noblesse originelle, un droit reconnu au développement intégral de ses facultés.

De même, on chercherait en vain dans toute la littérature ancienne, si dédaigneuse, un accent pareil à celui de S. Paul, quand il exalte la sainteté de l'union conjugale, trace l'idéal évangélique de la société des époux ou définit leurs rapports. D'un seul mot, dans sa 1re Lettre aux Corinthiens, l'Apôtre élève la société domestique au plus haut sommet : « Sachez que Jésus-Christ est le chef de tout homme, que l'homme est le chef de la femme, et que Dieu est le chef de Jésus-Christ. » (I Cor., XI, 3). Il y a, par le fait, dans la conception de la famille chrétienne une double grandeur, une double harmonie, imposant à l'homme le devoir de la protection et à la femme celui de l'obéissance, sous la sauvegarde de cette charité sublime qui unit le Christ à son Eglise (Eph., V, 25). Mais la femme, ajoute l'apôtre, « se devra à elle-même de mettre sa vertu à l'abri d'un voile, et cela, à cause des anges de Dieu, *propter angelos Dei.* » (I Cor., XI, 10 et s.). En lui demandant de mériter par sa modestie l'admiration et le respect de l'ange qui la garde, S. Paul achevait ainsi de grandir la créature la plus humiliée du paganisme [1].

* * *

Aussi bien, la femme s'impose de suite à l'estime du monde par un prestige nouveau.

Jeune vierge, couronnée de pureté et d'honneur, elle dispose de sa personne comme il lui plaît. On la verra souvent, maîtresse de sa liberté et de son choix, préférer une situation où elle puisse servir Dieu et le prochain avec plus de facilité, accompagner ses frères sur l'arène de l'amphithéâtre et recueillir avec des éponges le sang des martyrs. L'histoire des premiers siècles cite à cet égard mille traits d'un héroïsme incomparable.

Epouse, la femme chrétienne occupe au foyer une place privilégiée, une noble et douce principauté. A la faveur du contrat qui donne naissance à la société domestique, l'Eglise fait pénétrer dans la famille les maximes sévères de l'unité et de l'indissolubilité conjugales, et, par des règles qu'aucun législateur n'avait osé concevoir, tarit pour toujours la source des hontes païennes. La femme est élevée au rang de compagne de l'homme : elle devient son épouse aimée et respectée, depuis Lydie, la marchande de pourpre dont nous parlent les Actes des Apôtres, jusqu'à Paule, la riche Romaine aux mœurs si pures. Sur les parois d'un *loculus* dans les galeries de Rome souterraine on lira ces beaux mots : *Conjuges fidei antiquæ.* C'est pour l'un vis-à-vis de l'autre, en recevant la grâce sacramentelle, les mêmes serments, la même fidélité, la même délicatesse d'affection.

Une auréole spéciale entoure le front de la mère, de par cette chaîne austère qui l'unit jusqu'à la mort à sa famille, à ses devoirs. Dans le plan divin qui a tracé l'ordre et la constitution du foyer, comme le père est la personnification de l'autorité, la mère est la personnification du dévouement. Elle aime tous ses fils avec une tendresse égale ; mais l'objet de sa plus vive sollicitude sera l'enfant difforme ou privé de quelque membre.

Il faudrait lire ici les pages que les premiers Pères de l'Eglise, commentant la théologie paulinienne, ont consacrées à la famille régénérée par l'Evangile. La foi, en faisant fleurir les plus belles vertus domestiques sous le couteau de la persécution, fournit à l'histoire des tableaux dignes d'envie pour les siècles à venir.

« La femme est une reine, dit Clément d'Alexandrie, mais une reine d'intérieur, modeste, simple, contente de sa sphère d'influence. L'anneau qu'elle porte au doigt est l'insigne de sa liberté... Sa principale besogne sera de tisser de ses mains pudiques, au gré des besoins du ménage, un lin pur, né de son champ ; et, à l'heure de l'inévitable deuil, ses fils auront la consolation de pouvoir ensevelir le corps inerte d'une mère ou d'une aïeule dans le linceul, blanc et souple, qu'un vieux meuble a précieusement gardé... Elle sera la femme forte que l'Ecriture loue d'avoir travaillé aux choses utiles, manié les fuseaux et ouvert au mendiant sa main toute grande... »

Le philosophe alexandrin développe avec le même charme le rôle d'éducatrice assigné à la mère. « Si au foyer antique les enfants étaient délaissés, et si une mère idolâtre leur préférait ses perruches et ses gorilles, une mère chrétienne les regardera comme un apanage intangible. Elle s'inspirera pour les former, pour les élever, du divin Précepteur. Puis, quand l'enfant aura pris son essor, sa préoccupation sera de lui choisir un maître dont la direction soit à la fois tendre, vertueuse et ferme... [1] » Ne croirait-on pas entendre déjà les conseils que, dans les circonstances actuelles et en face du péril scolaire, l'Eglise vient

1. Cf. Franz de Champagny, *Les Antonins*, 1870.

1. Clément d'Alexandrie, *Le Pédagogue*. Voir *Semaine littéraire* du 15 sept. 1912.

de donner naguère à toutes les familles par la voix de ses Evêques ?

Pour dire l'unité du mariage évangélique et son élévation, la plume de Tertullien s'attendrit de même et célèbre en termes d'honneur l'alliance sainte de deux chrétiens, vivant sous une même discipline, heureux de confondre désormais leurs prières et leurs vœux.

* * *

Après avoir repris sa place au foyer, la femme y exerce tout ascendant.

Selon le précepte de S. Pierre, au lieu de se parer somptueusement, elle devra chercher sous les livrées de l'humilité à embellir son âme par une chasteté incorruptible (I Petr., III, 2 et s.). Tel fut, en effet, le groupe des saintes femmes qui entouraient les Apôtres. Quelques-unes même que nous avons nommées précédemment, partageront leurs labeurs, se feront leurs auxiliaires, et auront même, à titre de diaconesses, *ministræ,* un rang dans la hiérarchie ecclésiastique : telle cette Phœbé que glorifie S. Paul (Rom., XVI, 1). S. Clément les respectera « à l'égal de l'autel du Seigneur [1]. » Un peu plus tard, on comptera parmi leurs imitatrices des filles de race patricienne, assez courageuses pour porter la bonne semence de l'Evangile au fond de l'*ergastulum* des esclaves, sur les places publiques et jusque dans le palais de César.

Tandis que le paganisme avait enfanté des courtisanes effrontées, l'Eglise primitive nous offre les plus beaux modèles de la pénitence et du repentir. Marie-Madeleine, prosternée aux pieds de Notre-Seigneur qu'elle couvre de ses larmes et des parfums du vase d'albâtre, aura pour émules sainte Aglaë, sainte Marie l'Egyptienne, sainte Mélanie ; toutes fouleront aux pieds les vanités du monde et s'astreindront aux renoncements les plus coûteux.

D'autre part, grâce à la femme, que de prodiges de charité et de vertu viennent enrichir nos premières annales chrétiennes ! Les Thècle, les Agathe, les Lucie, rivalisent avec l'homme dans les grandeurs du sacrifice. Fabiola, malgré la distinction de sa naissance, se fait la servante des pauvres et panse les blessures des esclaves ; en retour, esclaves et pauvres traîneront son char funèbre au jour des magnifiques funérailles qui furent célébrées à sa gloire, pareilles à celles dont l'ancienne Rome avait honoré ses grands capitaines. Domitilla reçoit du pape Clément, successeur presque immédiat de S. Pierre, la couronne de religieuse. Les expressions : *ancilla, famula Christi,* gravées sur les marbres funéraires des Catacombes, indiqueront de même des Vierges vouées à Dieu, à l'exemple de Nigella « qui vécut environ 35 ans, pleine de mérites, et fut ensevelie, le 15 des kalendes de Mai, sur la Voie Nomentane [2]. »

Quelquefois, la femme jettera sur sa vie un dernier éclat, en partageant le supplice des martyrs. Plutôt que de prostituer à de vaines idoles un cœur consacré elle choisira la mort, et son sang coulera, fier et pur, au milieu des arènes ou sur les bûchers. Citons pour finir un seul trait. Sainte Julitte comparaît devant le gouverneur de Tarse avec son enfant qu'elle nourrissait encore. Interrogée, elle rend à son Dieu et à sa foi le plus beau témoignage. Le gouverneur avait pris l'enfant sur ses genoux et jouait avec lui. Mais l'enfant tendait les bras vers sa mère. Tout aussitôt, saisi d'une fureur sauvage, le tyran brise cette petite tête innocente sur les marches du tribunal et fait décapiter sainte Julitte.

* * *

Cette place d'honneur que l'Eglise a rendue à la femme, nous avons aujourd'hui à la protéger contre les atteintes de l'ennemi. Le mouvement féministe actuel a pour premier but de répandre le socialisme et l'impiété. Ses tendances sont de nature à replonger la femme dans l'asservissement, à en faire ce qu'elle était sous la Rome de la décadence et ce qu'est encore de nos jours la Japonaise, la Chinoise, la musulmane : une créature exploitée et méprisée.

Eloignons-nous de ces doctrines pernicieuses, gardons à nos familles la parure des vertus évangéliques, gardons « cet idéal que tout chrétien honore dans sa mère, chérit dans son épouse et cultive dans sa fille. » Il n'en est pas de plus digne ni de plus saint.

[1] *Constitut. Apost.*, II, 26.
[2] De Rossi, *Inscriptiones christianæ Urbis Romæ.*

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXI

LA TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE. — LA MODÉRATION DANS LE LUXE

Homo quidam erat dives, qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide.
Il était un homme riche qui s'habillait de pourpre et de lin, et faisait tous les jours de splendides festins. (Luc, XVI, 19).

Luxe est une expression empruntée par la langue française à la langue latine *(luxus)*. Dans celle-ci, il est né d'une racine *(lux)* qui signifie *lumière*. Dans celle-là, il sert à désigner le faste ou la splendeur dont s'entourent, quand elles croient devoir s'élever au-dessus des autres, certaines existences humaines. Comme l'indique cette étymologie, le luxe se caractérise par un apparat, une somptuosité, une magnificence qui parfois s'étendent à tous les détails de la vie matérielle, et parfois se restreignent à quelques-uns d'entre eux : l'habitation, le mobilier, la table, les vêtements. Quand les amis du luxe lui donnent toute son ampleur, ils se construisent pour habitations des palais ; aucun ornement n'est de trop pour embellir leurs appartements, où se respire une atmosphère parfumée ; ils s'habillent d'étoffes précieuses ; leurs repas se composent d'aliments exquis, servis dans une

vaisselle splendide, arrosés de vins généreux et de liqueurs savoureuses ; leurs serviteurs, souvent nombreux et choisis avec un soin minutieux, arborent fièrement une livrée ; et les chars qui les transportent sont des plus confortables et des plus rapides. Ce luxe, je viens de le dire, n'est pas toujours égal à lui-même. Mais chez tous, il révèle le dessein où ils sont d'affirmer leur importance, et la volonté qu'ils ont de laisser à quiconque les approche ou se trouve sur leur passage, l'impression qu'il est admis auprès d'une grandeur ou voit passer une supériorité.

La morale chrétienne a quelque chose à dire sur ce déploiement de luxe ; car il peut aisément dépasser les limites d'une juste modération et tomber dans l'intempérance. Voilà pourquoi je crois devoir en parler ici. Je dirai : — d'une part, *pourquoi le luxe peut être légitime ;* — et, d'autre part, *quand il devient répréhensible.*

I

Dans toute société bien organisée, les hommes élevés au-dessus des autres portent des marques extérieures de leur supériorité. Ces marques les font reconnaître et affirment leur droit à la considération générale. Ils ont, sans doute, d'autres moyens, plus nobles et plus efficaces, de s'assurer le respect de tous. Tels : l'accomplissement irréprochable de leurs fonctions, la correction de leur conduite, la dignité de leur attitude, le renom de leurs vertus. Il est bon, cependant, qu'à tout cela vienne s'ajouter quelque chose de plus sensible et dont le seul aspect avertisse de ses devoirs envers eux la conscience publique. Le luxe peut servir à cette fin. Aussi, quand on l'y emploie, est-il exempt de reproche. Il rentre dans les attributions de quiconque est en haut. Il sert d'insigne à quiconque est revêtu d'une dignité. Et, par là, il répond à un besoin : le besoin où sont souvent ceux d'en bas que leur soient rappelées et l'existence d'une hiérarchie sociale et leur subordination personnelle.

Les supériorités auxquelles, suivant ce principe, le luxe peut convenir sont de différentes sortes.

Nommons, tout d'abord, celles à qui est confié, dans la société, l'exercice du pouvoir : c'est-à-dire les chefs d'Etat, les titulaires des hautes fonctions publiques, puis ceux qui, à des degrés divers, détiennent une partie plus ou moins considérable de l'autorité. — Jamais République ne fut plus passionnée d'égalité que la République romaine ; cependant, elle entourait d'honneurs les hommes chargés de son gouvernement : jamais ses consuls ne paraissaient en public, sans être entourés de licteurs tenant en mains les faisceaux symboliques surmontés d'une hache prête à punir toute irrévérence.

Parmi les personnages qui président aux destinées humaines, j'aurais dû nommer tout d'abord les pasteurs des âmes, avec leur hiérarchie. Ceux-là représentent Dieu lui-même auprès de nous. Mais les ressources dont ils disposent sont, en général, étroitement limitées. Et puis, ils se souviennent des exemples de Notre-Seigneur, des Apôtres et des Saints. Ils s'entoureront donc d'un appareil modeste et ne montreront guère d'autre luxe que celui d'une noble et édifiante simplicité.

Les richesses donnent-elles à quiconque les possède le droit au luxe ? Plusieurs le contesteront. Ils ne peuvent nier, pourtant, qu'elles lui en donnent les moyens. Et, en pareille matière, la possession des moyens emporte bien un peu avec elle la possession du droit. La fortune crée, elle aussi, une sorte de hiérarchie. Celle-là, pas plus qu'aucune autre, n'est tenue de passer inaperçue. Et ceux au sens desquels elle n'a aucune valeur seraient les premiers à blâmer les riches qui vivraient à la manière des pauvres et ne feraient aucune dépense de luxe ; ils les accuseraient d'avarice et flétriraient comme un crime leur refus de donner du travail aux classes laborieuses.

La noblesse de la race constitue, elle aussi, un titre de gloire ; et, malgré l'idée si répandue aujourd'hui que les hommes naissent tous égaux, la valeur de ce titre durera sans doute encore longtemps. S'il se joint à la fortune, son droit au luxe ne supporte aucune contestation. Alors, en effet, au prestige de la naissance s'ajoute la possession des moyens.

Les différentes supériorités dont je viens de parler comportent des différences et, par conséquent, des degrés innombrables. Tout homme placé à l'un de ces degrés est fondé en raison à l'affirmer devant ses concitoyens par un apparat et un train de vie proportionnés à l'élévation ou à l'humilité de son rang personnel. Tant que le luxe dont il s'entoure évitera d'excéder cette proportion, si d'ailleurs il ne se gâte par aucun alliage vicieux, personne ne sera autorisé ni à le blâmer ni à s'en offenser.

Mais ces dernières paroles expriment deux conditions auxquelles les amis du luxe se préoccupent souvent fort peu de satisfaire : et de là vient que leur luxe est souvent répréhensible.

Ici, je dois entrer dans quelques détails.

II

Je viens de le dire : le luxe cesse d'être légitime, soit *par ses excès,* soit *par ses alliages.*

1. Ses excès peuvent être de différentes sortes.

Le plus digne d'être blâmé se produit quand le luxe d'un homme, d'une femme dépasse les ressources dont il dispose ; en d'autres termes, quand il lui consacre plus d'argent qu'il n'en possède. Cet excès, très rare aux âges d'honnêteté générale, est aujourd'hui beaucoup plus fréquent. La passion du luxe et la volonté de lui accorder toute satisfaction se sont emparées d'un grand nombre d'hommes. Sous leur impulsion, ils s'entourent d'une magnificence dont il leur sera impossible de solder tous les frais. Qu'arrivera-t-il alors ? Ils se verront réduits à la nécessité de voler. Car ce sera également un vol : ou bien, de ne point payer leurs fournisseurs ; ou bien, de les payer avec des em-

prunts qu'ils ne pourront jamais rembourser ; ou bien, de les payer avec un argent pris à autrui. L'excès du luxe atteint ici son plus haut degré de gravité. Tous s'expliquent l'acte du malheureux affamé qui commet un larcin pour acheter du pain ; mais personne ne comprendra celui du malhonnête qui vole pour satisfaire sa vanité. Le luxe devient un crime, quand il emploie de pareils moyens.

Un excès moins coupable, digne pourtant d'être flétri, consiste à se priver du nécessaire ou de ce qui passe communément pour tel, afin de pouvoir satisfaire aux instincts de luxe. Et tel est souvent le tort des classes peu fortunées.

Voyez-vous cette jeune fille ? Elle se pare comme une reine. De fait, c'est une simple ouvrière, une employée de commerce, une personne de service, que sais-je ? Elle manque de mille choses utiles. Elle n'a point de santé. Il lui faudrait une alimentation abondante et substantielle. Ou bien son père, épuisé de fatigues, ne peut plus travailler ; sa mère succombe sous le poids des infirmités ; elle a des frères et des sœurs en bas âge et encore incapables d'aucun gain. Ne devrait-elle pas se donner et donner aux siens, en y consacrant ce qu'elle gagne, les soins dont elle a et dont ils ont tous besoin ? Ou, si ces besoins n'existent point, la sagesse ne lui commande-t-elle pas d'amasser, à force d'économies, de quoi améliorer progressivement sa condition et faire face aux hasards de l'avenir ? Elle sait et comprend tout cela. Mais son désir de paraître l'emporte et sur la voix du devoir et sur celle même du be-oin. Elle met donc tout l'argent dont elle peut disposer en des parures qui font, sans doute, illusion à qui ne la connaît pas, mais lui assurent le mépris de quiconque sait quelle est sa condition sociale et celle de sa famille.

L'abus dont il vient d'être question n'est pas exclusivement le fait d'une jeunesse irréfléchie. Beaucoup d'hommes le commettent dans un âge plus avancé et avec pleine délibération. Ils veulent rivaliser de luxe avec des amis ou des rivaux plus fortunés : et, pour y réussir, ils se privent de nourriture, ils se refusent les remèdes utiles, ils prélèvent le superflu sur le nécessaire et pratiquent, dans leur vie intime, une avarice qui contraste douloureusement avec les prodigalités de leur vie publique.

Il y a là, évidemment, un désordre. La raison prescrit de sacrifier aux intérêts les plus importants ceux qui le sont moins. Si l'on est obligé de pratiquer, dans son train de vie, des restrictions, on doit les faire porter, non sur l'entretien de sa personne ou des personnes dont on a la charge, mais sur les satisfactions de son amour-propre et de sa vanité.

C'est encore un excès de déployer, même quand on peut aisément en couvrir les frais, un luxe tel qu'il absorbe les ressources dont on devrait disposer en faveur des bonnes œuvres. La doctrine chrétienne, — nous l'avons expliqué dans l'entretien précédent, mais il est bon d'y revenir au cours de celui-ci, — a toujours regardé les riches comme tenus à faire aumône. Les droits dont ils jouissent sur leur fortune, ordinairement absolus à l'égard des hommes, sont essentiellement relatifs vis-à-vis de Dieu. Dieu ne donne à personne les biens terrestres, si ce n'est avec l'obligation d'en user conformément à ses lois ; et, parmi ces lois, celle de venir en aide aux malheureux occupe l'un des premiers rangs. L'aumône est comme le tribut ou l'impôt prélevé sur les fortunes par leur auteur suprême et leur souverain distributeur. Et quand l'Evangile parle des jugements de Dieu, il affirme qu'ils porteront, en particulier, sur l'exactitude et la générosité avec lesquelles ce tribut aura été payé. Comme les bons citoyens mettent de côté, sur leurs premières recettes et avant toute dépense non nécessaire, les sommes demandées par les impôts qu'ils paieront au pays : aussi bien les bons chrétiens doivent mettre en réserve, avant toute dépense de luxe, la quotité exigée par le tribut de l'aumône. Cette quotité varie, évidemment, avec les fortunes. Je n'essaierai pas ici, tant ce serait délicat et difficile, d'en fixer le pourcentage ; mais les vrais croyants le découvriront aisément. Ils comprendront d'eux-mêmes combien un luxe exagéré serait inexcusable, quand, autour d'eux, il y a tant de miséreux qui manquent de tout, et quand les œuvres de charité et de religion sont si souvent paralysées par l'insuffisance de leurs ressources.

Le luxe peut être excessif même quand il est honnête, même quand il n'enlève à l'entretien rien de nécessaire, et laisse largement de quoi faire aumône. Il en va ainsi lorsqu'il s'élève à des exagérations capables d'offenser la conscience populaire et d'exciter l'indignation des travailleurs et des malheureux. — Les citoyens ont encore, en masse, assez de bon sens pour s'expliquer, quand il se tient dans des limites raisonnables, l'appareil somptueux dont s'entourent les grandes fortunes et les classes supérieures ; au lieu de s'en irriter, ils le trouvent bon ; ils blâmeraient l'homme puissant ou riche qui, dans son installation, ses vêtements, son train de vie, oublierait par trop sa situation. Mais si, au lieu de rester dans de justes bornes, cet homme étale un luxe exagéré, s'il dépasse les proportions fixées par les convenances, s'il se livre à des dépenses dépourvues de toute utilité sérieuse ; oh ! alors, l'opinion générale se retourne contre lui. Chacun se demande pourquoi, dans un temps si fécond en misères, un seul homme peut se procurer tant de superflu. L'inégale répartition des biens terrestres se montre alors dans tout ce qu'elle a de blessant et je dirais volontiers de révoltant. Et les esprits les plus pacifiques se surprennent à maudire une organisation sociale qui permet de pareilles différences entre des frères. — Ces murmures éclatent surtout quand les excès de luxe vont avec une oisiveté notoire et qui a toujours duré. On comprend que l'homme dont le passé a été ou dont le présent est laborieux jouisse, même largement, du fruit de son travail. Mais celui qui a reçu, sans prendre la peine de la gagner,

une fortune toute acquise, heurtera violemment l'opinion du plus grand nombre, s'il se montre dissipateur et prodigue. Les socialistes diront, et avec raison, que ce consommateur absorbe, et en prenant ce qu'il y a de meilleur, beaucoup plus que sa part, et en retour ne produit rien.

Le temps n'est plus où les partisans du grand luxe pouvaient braver impunément l'indignation des multitudes. La tempête gronde aujourd'hui autour de nous. Les aspirations au nivellement ou plutôt à la confiscation générale des richesses, se sont développées, parmi les nations civilisées, dans des proportions effroyables. Les théories imaginées pour les justifier remplissent des journaux qui, chaque matin, les redisent à une foule de lecteurs. Les propagandistes payés pour les répandre remplissent l'univers. Déjà, on les a mises en pratique dans certains Etats, par l'abolition de la propriété privée, et appuyées d'innombrables massacres. Vous qui vous livrez à un luxe insolent et criard, prenez garde à vous ! Vous rendez plus probable et aussi plus prochain le déclanchement de la plus terrible des révolutions sociales...

Un dernier excès dans lequel on peut tomber, tout en évitant ceux dont je viens de parler, consiste à attribuer au luxe plus d'importance qu'il n'en a et à lui faire, dans les préoccupations de l'esprit, une place qu'il ne mérite pas.

Ce dernier excès est très commun. Que d'hommes et surtout que de femmes s'en rendent coupables ! Leur principal souci n'a pour objet, ni l'utile emploi de leur vie et de leurs facultés, ni même le soin de leurs intérêts ; moins encore la culture de leur âme et la poursuite du ciel ; mais le moyen d'attirer les regards et de provoquer l'admiration d'autrui. Paraître, produire de l'effet, stupéfier quiconque les voit : telle est leur grande ambition. Rien ne leur coûte pour réaliser cet idéal. Pauvres, ils sont bien obligés de se contenter, pour l'atteindre, d'un faux bijou ou d'un colifichet. Riches, ils y vont largement et y emploient ou plutôt y perdent la plus grosse partie de leurs ressources.

Ai-je besoin de le dire ? ceci n'est ni raisonnable, ni chrétien. La raison et la foi s'accordent à enseigner que l'homme doit, dans son estime et dans ses efforts, classer toutes choses suivant leur importance respective. A ce point de vue, les vanités, — et ce mot s'applique tout spécialement aux articles de luxe, — les vanités viennent après toutes les autres. Elles n'apportent à qui les cultive aucun profit véritable et n'ajoutent rien à sa valeur personnelle. Le seul fait d'y tenir suppose même qu'on se croit fort peu de chose. Car, dit justement Bossuet : « Une marque que l'on n'a pas en soi la grandeur, c'est lorsqu'on la cherche hors de soi dans des ornements extérieurs [1]. » Aussi, quiconque veut se montrer croyant, ou seulement faire preuve de sagesse, doit mettre ces riens au dernier rang. Il n'a pas le droit de les placer plus haut.

[1] Sermon sur nos dispositions à l'égard des nécessités de la vie, 3e point.

2. Le luxe peut devenir digne de reproches, non seulement par ses excès, mais aussi par ses alliages.

J'entends désigner, par ce mot, les vices auxquels le luxe se joint très souvent, soit par l'effet de ses tendances naturelles, soit par suite de l'influence néfaste qu'exercent sur lui les usages mondains.

Parmi ces vices, je distingue les trois suivants.

Je nommerai d'abord l'*orgueil*. — Oui, l'orgueil est la première des tentations dont le luxe peut être l'occasion. Le luxe jette un rayonnement, témoigne une supériorité, attire des hommages auxquels nous sommes naturellement très sensibles. Par là, il nous porte à nous estimer nous-mêmes, à nous admirer, à nous attribuer une valeur qui souvent dépasse de beaucoup la réalité. Cette tentation est tellement naturelle qu'elle donne naissance à tous les excès dont nous avons tout à l'heure donné le détail. Si, aujourd'hui, tout le monde, ou à peu près, s'efforce, par son extérieur, de donner le change sur sa condition sociale ; si personne n'accepte plus de passer pour être en bas, mais se donne l'allure d'être en haut ; si le pauvre veut paraître riche, le petit grand, le faible puissant ; si le serviteur et la servante dépensent tout leur gain pour être aussi bien mis, celle-ci que sa maîtresse et celui-là que son patron ; si les riches rivalisent si souvent entre eux, et cela jusqu'à se ruiner, de faste et de prodigalité : quelle en est la cause ? C'est invariablement l'amour-propre. — Or, quand on sait quels obstacles l'orgueil apporte aux grâces de Dieu, combien il facilite l'action du démon sur les âmes, quel éloignement il leur inspire pour la plupart des vertus évangéliques, on se sent contraint de voir, dans le luxe, l'un des pires dangers auxquels puisse être exposé un chrétien.

Le second des vices dont le luxe subit le plus souvent l'alliage est la *sensualité*. — C'est que, pour la plupart, les manifestations luxueuses apportent aux sens toutes sortes de satisfactions. Il n'en est pas un qu'elles n'enveloppent de bien-être et auquel elles ne fassent éprouver une sorte d'ivresse. Par là, elles éveillent et stimulent tous les mauvais instincts. Le luxe des vêtements et le luxe de la table sont, à ce point de vue, particulièrement dangereux. Quand une personne vit dans ce double luxe, elle a besoin, pour persévérer dans la vertu, d'exercer sur son esprit un empire souverain et de s'imposer, au milieu de l'abondance, les restrictions utiles. Si elle néglige d'employer ces moyens, elle se rendra bien vite impraticables les plus essentielles vertus chrétiennes et deviendra fatalement la proie des passions déréglées.

L'*impureté* est le troisième des alliages que je crois devoir signaler. — L'impureté, dans le luxe, revêt deux formes principales.

La première affecte la décoration des appartements et parfois le mobilier. — Quiconque a étudié l'antiquité païenne sait qu'elle avait transformé les maisons opulentes en une sorte de mauvais lieux. L'impudicité s'y étalait partout. Les pein

tures, les sculptures, les tapisseries, les meubles eux-mêmes et la vaisselle portaient les honteuses marques de la luxure idolâtrique. Le christianisme, en étendant son règne sur le monde, avait supprimé ces immondices. La renaissance païenne les a remises en vogue, il y a quatre ou cinq cents ans, et, depuis lors, le désordre des mœurs les a fait conserver. Il va de soi qu'un étalage de cette nature va directement contre les prescriptions de la morale évangélique. Une maison ainsi décorée constitue, pour ses habitants, une occasion de péché perpétuelle. Ce ne peut pas être une maison chrétienne.

La seconde forme que revêt l'impureté dans le luxe est l'immodestie des habits. Cette immodestie connaît, comme beaucoup d'autres fautes, des degrés différents. Elle peut donc être plus ou moins coupable. Mais les femmes chrétiennes ou simplement honnêtes doivent se l'interdire avec une rigoureuse sévérité. Elles le « doivent, » dis-je : d'abord, parce qu'elles répondent devant Dieu des fautes dont l'indécence de leur tenue peut être la cause ; puis, parce que cette indécence emprunte à leur qualité de femmes chrétiennes ou honnêtes une autorité qui en fait, pour les autres femmes, un mauvais exemple et un scandale ; ensuite, parce que leur mise immodeste les fait passer pour être de ces créatures auxquelles elles devraient, pour leur honneur, tenir au plus haut point à ne ressembler en rien ; enfin, parce qu'en portant, dans une mesure quelconque, les livrées du vice, elles s'exposent à des tentatives de séduction dont elles devraient toujours avoir peur et dans lesquelles, en tout cas, elles devraient voir la plus sanglante des injures. — Ne dites point, mesdames, que vous n'y pensez pas ! S. François de Sales répliquerait « que le diable y pense toujours [1]. » Et il ajouterait ce mot si juste : « Qui ne veut recevoir les hôtes, il faut qu'il ôte l'enseigne [2]. » — Ne vous excusez pas, non plus, sur la mode. La mode n'a d'autorité que celle que vous lui donnez : elle ne contraint personne. Et puis, ses origines sont souvent, non pas dignes de considération, mais souverainement méprisables. Nous savons, et vous savez comme nous, quel rôle jouent, dans la création des modes indécentes, les femmes vicieuses et combien peu de valeur morale ont habituellement les femmes qui les suivent. D'ailleurs, ne pouvez-vous rien pour réformer la mode, quand elle a besoin de correction ? Et, dans ce cas, n'est-ce pas pour vous, femmes vertueuses, une obligation naturelle de réagir contre elle ? N'est-elle point une de ces pompes mondaines et sataniques auxquelles vous avez renoncé ? Enfin, rappelez-vous une bonne fois que les règles auxquelles les femmes chrétiennes ont à obéir sont non pas celles du journal de modes, mais celles de l'Evangile. Cet Evangile s'impose à tous les âges, à toutes les conditions, à toutes les fortunes. Quand une femme prend pour guide, non point l'Evangile, mais un journal de modes, quelles que soient par ailleurs ses pratiques religieuses, elle a cessé d'être chrétienne.

On le voit par cet exposé rapide : le luxe porte avec lui de nombreux et graves dangers. Dès qu'il cesse d'observer les lois modératrices de la tempérance chrétienne, il devient pour les âmes une cause de ruine et met en péril non seulement leur sanctification, mais même leur salut éternel.

* * *

Dans cette page des Evangiles à laquelle j'ai emprunté le texte de l'entretien qui finit, Notre-Seigneur met en scène « *un riche qui s'habillait de pourpre et de lin et prenait chaque jour de splendides repas.* » Evidemment, cet homme aimait et pratiquait le luxe. Après une vie de bien-être ininterrompu, il vint à mourir. Alors, continua le divin Maître, il fut « *enseveli dans les enfers.* » En d'autres termes, il fut damné.

Pourquoi cet effroyable châtiment ? Les riches n'ont-ils pas le droit de déployer un luxe proportionné à leur fortune ? Nous avons affirmé ce droit tout à l'heure. Pourquoi donc celui-là ne fut-il pas un élu ? — C'est que non seulement il s'adonna au luxe, mais encore il ne sut pas résister aux séductions dont son luxe l'entourait. D'abord, l'Evangile lui reproche de n'avoir point porté secours au pauvre Lazare, lequel pourtant n'ambitionnait que d'avoir part aux miettes tombées de sa table. Et puis, ce que l'Evangile ne dit pas, mais ce que nous pouvons soupçonner, il céda aux tentations d'orgueil, de sensualité, d'impureté peut-être, auxquelles le luxe donne lieu si souvent et qu'il rend si violentes. Ainsi, son luxe le damna...

Les amis du luxe et surtout du grand luxe devraient toujours avoir présent à l'esprit ce passage significatif du livre sacré. Il les mettrait en garde contre les périls propres à leur condition. Il leur rappellerait la nécessité de réagir vigoureusement contre eux par un effort constant et énergique d'humilité, de mortification, de générosité envers les malheureux. Il leur apprendrait enfin que, s'ils veulent assurer leur éternité malgré toutes les différences que leur luxe établit entre eux et N.-S. Jésus-Christ, il leur faut suppléer à ces dissemblances propres à leur vie publique, en rendant leur vie privée aussi ressemblante que possible à celle du divin Modèle. Ainsi soit-il !

[1] *Introd. à la Vie dévote,* 3e partie, ch. 25.
[2] *Ibid.*

En vente à nos bureaux

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f. Etranger, 4 f. 40.

La Chambre de la jeune fille, par Eug. Martin (instructions à des jeunes filles). In-12 carré de 240 p., franco 2 f. 75. Etranger, 3 f.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 16 novembris 1921.
Al. Ravay, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 24 novembre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Recherche et culture des vocations dans les Œuvres. — Rapport de M. le chanoine Millot au Congrès de Poitiers, 529.

Pour la fête de S. Nicolas. — Allocution aux hommes, 536.

Pour une réception d'Enfants de Marie. — Hier et demain, 538.

Varia. — Allocution de mariage, 540.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXII. La tempérance chrétienne : La sobriété, 541.

RECHERCHE ET CULTURE DES VOCATIONS DANS LES ŒUVRES

RAPPORT LU AU CONGRÈS DE L'UNION DES ASSOCIATIONS OUVRIÈRES [1], A POITIERS, LE JEUDI 22 SEPTEMBRE 1921, PAR M. LE CHANOINE MILLOT, VICAIRE GÉNÉRAL DE VERSAILLES

Eminence [2],

Messeigneurs [3],

S'il est un devoir que vous accomplissiez magnifiquement à l'heure actuelle, — les fils ont bien le droit de louer leurs pères, — c'est celui qui vous est imposé par les nécessités de l'œuvre du recrutement sacerdotal.

L'évêque est le générateur du sacerdoce : c'est lui qui fait les prêtres. Mais son rôle ne consiste pas seulement à conférer l'ordination aux jeunes lévites. Il sait bien qu'il ne lui suffit pas non plus de lancer un vibrant et éloquent appel dans une lettre pastorale ou un discours public. Son œuvre est tout autrement laborieuse. Elle est souvent un douloureux enfantement.

Pour vous en convaincre, regardez ce qui se passe, depuis quelques années surtout, dans tous nos diocèses de France.

Nos évêques suscitent des légions d'âmes ferventes qui obtiendront du Cœur de Jésus-Christ, par leurs prières et leurs sacrifices, les saints prêtres dont la société chrétienne a besoin.

Nos évêques cherchent et trouvent les ressources nécessaires pour l'entretien des Séminaires, et ce n'est pas une mince tâche, quand on songe à la cherté de la vie et à toutes les autres œuvres qui sollicitent la charité catholique, à l'heure actuelle surtout.

Nos évêques rappellent sans cesse à leurs collaborateurs la nécessité pour leurs diocèses d'avoir des prêtres nombreux et saints. Et cet appel, ils ne l'adressent pas seulement à leur clergé en général, mais à chacun de leurs prêtres en particulier, stimulant leur zèle, leur demandant des précisions et les aidant à triompher des difficultés d'ordre matériel ou moral qui entraveraient la vocation des enfants.

Nos évêques prolongent l'écho de leur parole et la traduisent en réalisations par des œuvres qui favorisent tout ce qui se rattache, de près ou de loin, à l'éclosion de la vocation et à la formation des futurs prêtres.

Nos évêques excitent les bonnes volontés prêtes à s'endormir, remercient individuellement toutes les collaborations, encouragent les initiatives, trouvent des idées neuves qui mettent davantage en lumière l'importance du recrutement sacerdotal et qui provoquent les générosités.

Nos évêques, en un mot, sont les moteurs de cette œuvre capitale, propulsant dans leurs diocèses l'élan, la fécondité, la vie.

Quel travail que celui qui s'opère surtout dans et par le détail, et qu'il exige d'esprit surnaturel, de dévouement et d'inlassable ténacité !

Qu'ai-je voulu, en vous traçant ce résumé de la tâche de l'évêque générateur du sacerdoce, sinon vous supplier, Mesdames et Messieurs, — vous surtout, mes chers confrères, — de prendre en pitié vos chefs et de les aider, en faisant vous-mêmes votre devoir à l'égard de l'œuvre de recrutement sacerdotal !

Tous ont besoin du prêtre ; tous doivent travailler à faire des prêtres.

Mon sujet est limité à ce point spécial : *Recherche et culture des vocations dans les œuvres.* Il me sera difficile de m'y cantonner strictement. Je tâcherai de rappeler leur devoir aux directeurs d'œuvres... et aux autres.

Vous êtes directeurs d'œuvres. Quel est votre devoir par rapport aux vocations sacerdotales ?

1° *Vous faire une conviction.*

2° *Agir conformément à votre conviction.*

3° *Ne vous décourager jamais.*

I. — Ayez des convictions concernant l'œuvre du recrutement sacerdotal

Nous n'agissons fortement que si nous avons une forte conviction. Nous le constatons pour l'œuvre de notre sanctification personnelle. C'est aussi évident lorsqu'il s'agit de nos œuvres d'apostolat. Soyons donc des convaincus.

1° *Soyons convaincus que le germe de la vocation repose dans de nombreuses âmes d'enfants.*

Nous devons fermement croire qu'ici ou là, telle âme d'enfant le renferme. Cherchons à le soupçonner, puis à le reconnaître. Sans doute, on ne fait pas mûrir du blé sur le sable : il y a des régions, hélas ! qui donnent l'impression de cette aridité, mais avec de la patience, de la perspicacité, du zèle, un bon prêtre découvrira tôt ou tard le germe de quelque vocation.

Dans un diocèse que j'ai beaucoup aimé — il s'agit d'Oran, — pendant de très longues années, il était passé en principe qu'on ne pouvait trouver de vocations dans ces milieux où tout est joie pour les sens. En soixante ans, 10 prêtres seulement

[1] Le *Comple rendu* complet du Congrès est en vente au prix de 4 fr. au bureau de l'Union des Associations ouvrières catholiques, 82, rue de l'Université, Paris 7° (à la même adresse, la revue mensuelle *L'Union*, 10 fr. par an, Etranger 12 fr.).

[2] S. Em. le cardinal de Cabrières, évêque de Montpellier.

[3] NN. SS. Chesnelong, archevêque de Sens ; de Durfort, évêque de Poitiers ; Gouraud, évêque de Vannes ; Halle, évêque de Pergame, auxiliaire de Montpellier ; Flocard, évêque de Limoges.

étaient sortis du pays. Les autres prêtres venaient de France en passant par le Séminaire d'Oran. Il y avait là une erreur. Le recrutement normal d'un clergé doit se faire sur place. Le clergé recruté et formé sur place connaît bien les besoins religieux de ses compatriotes ; il sait leur parler la langue qui convient ; il s'adapte mieux à leur mentalité. Et, de plus, il n'est pas admissible qu'on érige en principe que Dieu a maudit un pays en ne lui donnant pas les vocations dont il a besoin.

Or, depuis quelques années, l'administration diocésaine d'Oran s'est acharnée à essayer le recrutement sur place, et elle y a réussi. A la rentrée prochaine, le Petit Séminaire comptera plus de 70 élèves. C'est un heureux début, qui présage un avenir meilleur si l'effort est continué.

Oserai-je parler de Versailles où le recrutement sur place a produit d'excellents résultats, puisque sur nos 111 grands séminaristes, quelques-uns seulement, 6 ou 7 peut-être, sont venus directement d'autres diocèses ?

Ayons donc cette conviction que Dieu a semé partout les germes de vocation... même dans les plus pauvres milieux.

N'eussions-nous dans nos œuvres que des enfants de l'école laïque, nous pourrons discerner parmi eux, si notre œuvre est bien menée, quelques âmes d'élite capables d'être orientées vers le sacerdoce.

A la dernière rentrée du Séminaire d'Issy, la moitié des élèves nouveaux venaient du Petit Séminaire de Paris, et le reste, de tous nos collèges chrétiens de la capitale et même des lycées.

2° *Soyons convaincus que le prêtre est, de droit, le premier ouvrier de Dieu dans le saint travail du recrutement sacerdotal.*

Familier et confident attitré de Jésus, mieux au fait que personne des pensées et des goûts de son Maître, il a dans le regard des pénétrations et dans la main des aptitudes spéciales pour la reconnaissance et la culture des vocations.

Je dis *de droit,* n'est-ce pas plutôt de devoir qu'il faudrait parler ? Un vénérable supérieur de Grand Séminaire suggérait à tous ceux qui étaient ordonnés prêtres la promesse de former, avant de mourir, au moins un héritier de leur sacerdoce.

C'est tellement dans l'ordre qu'il en soit ainsi !

Est-ce que dans toute collectivité ceux qui la composent ne doivent pas avoir le souci de ses intérêts ? Et comment l'auraient-ils, s'ils négligeaient de la perpétuer par le recrutement ?

En fait, beaucoup de membres du clergé doivent la découverte et le succès de leur vocation au regard clairvoyant et au cœur dévoué d'un pasteur. On a eu raison de dire : « La vie sacerdotale n'échappe pas à la loi physiologique qui régit toute vie ; plus elle est intense et plus elle aspire à déborder au dehors. Il y a dans les bons prêtres une sorte de fécondité ; ils se reproduisent eux-mêmes dans les vocations qu'ils découvrent ou qu'ils font naître. »

Cette année, à notre réunion générale de l'Œuvre des vocations dans la cathédrale de Versailles, je disais devant nos séminaristes :

« Désormais, il n'y aura pas un jeune prêtre qui, au matin de sa première messe, ne jure à Jésus-Christ de trouver, coûte que coûte, un ou plusieurs continuateurs de son sacerdoce. »

O prêtres, mes chers confrères, quelle joie et quelle consolation de laisser après nous un héritier de notre sacerdoce ! « Quand Dieu nous appellera, nous partirons avec la pensée que notre calice, ce calice du salut où nous avons appelé notre Sauveur chaque jour de notre vie, sera pieusement recueilli par des mains filiales, et nous nous endormirons dans le calme et la confiance que procure à l'heure dernière la conviction que la prière par excellence nous suivra par delà la tombe et dissipera les quelques ombres qui pourraient encore nous séparer du Soleil de justice [1]. »

3° *Soyons convaincus que nos œuvres peuvent et doivent donner des prêtres à la Sainte Eglise.*

Œuvres de jeunesse, patronages, cercles d'études, catéchismes de persévérance, groupements divers, quels qu'en soient le nom, la forme, l'objet immédiat, pourvu qu'elles mettent les enfants et les jeunes gens en rapports intimes avec le prêtre.

Ces œuvres sont nombreuses aujourd'hui : prêtres et laïques chrétiens sous leur direction s'efforcent d'en faire non seulement l'asile de la foi et de la vertu, mais des foyers de vie religieuse et morale. Par ces œuvres, les enfants ne sont plus abandonnés à eux-mêmes après le catéchisme et l'école ; ceux mêmes des écoles publiques, neutres ou irréligieuses, ne nous échappent plus entièrement, et la terreur que nos œuvres complémentaires de l'école inspirent à nos ennemis prouve assez le bien qu'elles opèrent.

Mais ceux qui s'y dévouent avec le plus d'ardeur se préoccupent-ils assez d'y susciter des vocations sacerdotales ? Je n'ose répondre. Ce fut, semble-t-il, le but principal que se proposaient les premiers pères d'œuvres de jeunesse : MM. Allemand et Timon David, et les publications spéciales sur cette matière prouvent que leurs meilleurs disciples sont restés fidèles à cette pensée. Il n'est guère de monographies d'œuvres qui ne se fassent gloire de signaler, au chapitre des résultats, quelques enfants ou jeunes gens du patronage ou du cercle entrés au Séminaire ou au noviciat. « Un patronage paroissial, écrit un des plus habiles organisateurs des œuvres de jeunesse, doit être, pour les vocations ecclésiastiques, un terrain de culture, un soutien et une sauvegarde. »

Vous me direz : « Mais nos œuvres, pour la plupart, prennent le jeune homme après la première communion... c'est déjà tard... » — A cela je réponds : Commencez d'abord par faire tous vos efforts pour discerner les vocations dans les âmes des enfants qui fréquentent les patronages avant la première communion. Pour les autres, croyez bien que vous aurez la joie de découvrir parmi eux quelques vocations plus ou moins tardives. Pourquoi Dieu ne se trouverait-il pas des élus dans ces jeunes gens de 15 ans, de 20 ans et plus même, habitués fidèles de nos œuvres ? Depuis plusieurs

[1] Mgr Bardel, évêque de Séez.

années, l'Eglise de France a eu la joie de voir venir à elle un certain nombre de ces vocations tardives. Rien d'étonnant dans ce fait consolant. Mis en contact dans l'intimité avec l'âme d'un prêtre zélé, après avoir vécu quelque temps dans l'atmosphère religieuse d'un cercle catholique, des cœurs généreux de jeunes gens se forment à l'idée d'apostolat, ils aiment à se faire les propagateurs de la vérité et du bien, auprès de quelques amis connus, et un jour, sous l'action de la grâce et de la lumière d'une retraite fermée, ils se sentent envahis d'un besoin de conquête plus vaste, qui les conduit à envisager le sacerdoce pour entrer dans un apostolat plus fécond.

Il y a quelques années, la *Vie Nouvelle,* organe de l'Association de la Jeunesse catholique, publiait avec une véritable complaisance un article intitulé : « Notre offrande. » Cette offrande était la contribution de l'année au recrutement des Séminaires. A la suite de Pierre Gerlier et de Maurice de Gailhard-Bancel, c'était toute une phalange de jeunes gens qui se donnaient à Dieu. La *Vie Nouvelle* enregistrait une quarantaine de noms, mais elle déclarait avec raison qu'il y en avait bien d'autres à travers la France.

4° *Voulez-vous, mes chers confrères, entretenir en vous les convictions dont je viens de parler ? Prenez un certain nombre de moyens que je vais vous énumérer simplement.*

— Chaque mois, consacrez une de vos oraisons à méditer sur la grandeur du sacerdoce et la nécessité de vous survivre dans un ou plusieurs continuateurs de votre apostolat.

— Chaque jour, ayez une partie bien déterminée de votre bréviaire appliquée spécialement à cette intention.

— Offrez une dizaine de votre chapelet ou plusieurs dizaines de votre rosaire pour obtenir de Jésus, souverain Prêtre, par Marie Vierge-Prêtre, les prêtres nombreux et saints dont la société chrétienne a besoin. Je le dis bien simplement et peut-être bien naïvement : les merveilles obtenues à Versailles datent du jour où nous avons consacré publiquement à la Sainte Vierge, devant tout le diocèse, l'Œuvre des vocations, et où nous lui avons confié le recrutement... et la caisse. Nous n'usons pas assez du surnaturel : nous devrions nous rappeler souvent que la bonne Mère est l'intermédiaire aimable de la Providence divine à notre égard.

— Portez la même intention au Saint Sacrifice de la messe, dans votre visite au Saint-Sacrement.

— Imposez-vous de lire ce qui tombera sous vos yeux dans les journaux et les revues sur le recrutement sacerdotal.

— Parlez de la question avec vos confrères et avec les laïques chrétiens.

Vous ferez ou vous entretiendrez votre propre mentalité sur ce sujet, mentalité qui se traduira par quelques principes directeurs de votre conduite : Jésus-Christ veut des prêtres, continuateurs de son sacerdoce. — Les âmes ont besoin du prêtre pour sauvegarder en elles la foi et la vertu. — Mon diocèse, hélas ! a un immense besoin de prêtres. — Mon devoir est de travailler, coûte que coûte, à faire des prêtres !

5° *Mais, me direz-vous, vous enfoncez une porte ouverte ; c'est tellement évident tout ce que vous dites là !*

Hélas ! il y a bien des choses qui sont évidentes et que nous avons besoin de nous rappeler sans cesse. Nous savons que le péché est le plus grand des maux, et nous sommes obligés souvent de nous remettre sous les yeux les motifs puissants que nous avons de l'éviter et les ravages qu'il peut produire dans nos âmes. Nous savons que nous devons travailler à notre salut, et nous sommes tentés de nous détourner de la voie qui conduit au ciel.

Nous savons théoriquement beaucoup d'autres vérités, mais nous avons besoin de nous les remémorer sans cesse pour les traduire pratiquement dans notre vie en réalisations fécondes.

Ce qui a fait les saints, ce sont les idées fixes engendrées par une forte conviction.

Je souhaite à tous les prêtres de France l'*idée fixe* de la nécessité de l'œuvre du recrutement sacerdotal.

II. — Agissez dans le sens de vos convictions pour l'œuvre du recrutement sacerdotal

1° *Faites prier, dans vos œuvres, pour le recrutement sacerdotal.*

Pas plus que la propagation de la foi elle-même, la multiplication des vocations n'échappe à la loi générale de la Providence, en vertu de laquelle Dieu ne veut pas se passer de nous et travailler seul au fond des âmes. Il nous fait l'honneur de nous prendre comme collaborateurs de son œuvre.

Si Dieu est l'auteur des vocations dans l'ordre surnaturel, il reste libre de les donner, et il se plaît à les accorder aux plus dignes, en récompense de leurs vertus et en réponse à leurs prières.

Si Dieu, dans les plans mystérieux de sa Providence, tient en réserve un nombre suffisant et même surabondant de vocations sacerdotales, il est permis de croire qu'il réserve aux efforts et aux victoires de la prière la répartition plus ou moins large de ces vocations, en faveur de tel pays, de tel diocèse, de telle famille, à telle époque prévue par lui de toute éternité.

Vous donnerez donc une large place dans vos œuvres à la prière pour les vocations.

Comment ?

Soyons pratiques et entrons dans le détail.

Aux Quatre-Temps, la sainte Eglise nous demande de prier et de nous mortifier spécialement pour le clergé. Vous mettrez cette idée en relief en faisant réciter un *Ave Maria* à vos enfants à cette intention. Et pourquoi n'oseriez-vous pas leur dire : « Mes enfants, nous allons demander au bon Dieu qu'il nous fasse l'honneur et la grâce de choisir l'un d'entre vous pour en faire son prêtre. »

La *Semaine religieuse* annonce l'ordination. Vous ferez vous-même cette annonce à vos enfants. Vous les ferez prier pour les ordinands.

Une des communions générales solennelles de

l'œuvre sera faite pour les vocations. Vous l'annoncerez en en soulignant l'importance.

Vous agrégerez vos enfants à l'œuvre diocésaine des vocations et vous ferez avec eux, en temps voulu, la prière demandée.

A Versailles, nous avons demandé à toutes les écoles libres la récitation de l'*Ave Maria* et de l'invocation : « Reine du clergé, priez pour nous, » tous les samedis. Nous avons adressé la même demande à toutes les collectivités du diocèse, confréries, patronages, Ligue patriotique, pour le jour qui leur agrée le mieux. Nous avons obtenu, en plus, de nos diocésains, la récitation de 100.000 chapelets, et nous sommes persuadés que les résultats dont il a plu à Dieu de couronner nos efforts sont dus aux prières des saintes âmes que nous avons sollicitées avec instance et sans nous lasser jamais.

Le jour où un diocèse tout entier sera à genoux devant Dieu pour obtenir les prêtres dont il a besoin, Dieu les lui donnera.

2° *Parlez, dans vos œuvres, du recrutement sacerdotal.*

Personne ne désire ce qu'il ignore. Pour amener un enfant ou un jeune homme au sacerdoce, il faut d'abord le lui faire connaître. Dans vos instructions, donnez un enseignement doctrinal exact sur le sacrement de l'Ordre. Parlez avec conviction de la dignité du prêtre, de ses sublimes fonctions à l'autel, au saint tribunal, en chaire. Les occasions ne vous manqueront pas. Racontez la vocation des apôtres, leurs travaux, ceux des missionnaires.

Dites à vos enfants que le sacerdoce est un honneur pour la famille des élus, et quel honneur ! aucune noblesse n'égale celle-ci.

Dites-leur que c'est une gloire pour les élus, et quelle gloire !

Vous admirez le médecin qui se dépense pour prolonger la vie et rendre la santé, l'avocat qui défend votre cause, le jurisconsulte qui vous donne des conseils de droit, l'ingénieur qui trace vos routes, le juge qui rend les sentences, l'homme de loi qui rédige des actes... Est-ce que le prêtre n'est pas tout cela, plus que cela, lui qui guérit les âmes, qui plaide votre cause auprès de Dieu, qui ne vous marchande pas les conseils, qui vous pardonne au nom du Dieu de miséricorde, au lieu de vous condamner, qui vous trace la voie du salut?

Votre parole ne devra pas seulement s'adresser à tous, mais se faire entendre aussi dans l'intimité du confessionnal. Il faut là du zèle et de la réserve, c'est entendu. Sans zèle on ne fait rien ; sans réserve et sans prudence on s'expose à tout compromettre. D'abord préservons du péché, cultivons la piété, puis nous amènerons doucement l'enfant que nous croyons propre au sacerdoce, à le désirer, à le rechercher. Si l'enfant refuse, n'insistons pas. Il doit venir de son plein gré et spontanément.

Et qu'on ne dise pas qu'il ne faut pas faire pression sur la conscience des enfants. Je vous le demande : poser franchement et sans réticence la question de la vocation sacerdotale et en faire resplendir les magnifiques et entraînantes beautés devant un jeune homme capable de faire un excellent prêtre ou religieux, et qui n'y pense pas, s'en croit peut-être indigne, ouvrir cette perspective, conseiller positivement ce choix et y encourager, au nom de qui et de quel principe théologique pourrait-on le défendre ?

3° *Faites du surnaturel intensif dans vos œuvres, en vue du recrutement sacerdotal.*

Dieu me garde de vous demander de faire de la piété à temps et à contretemps ! Même dans les meilleures choses une sage mesure est de rigueur.

Dieu me garde, pour maintenir plus sûrement la piété, de vous interdire de recourir à des moyens d'action d'ordre naturel, capables d'intéresser vos jeunes gens et de les attacher à votre œuvre par l'attrait de satisfactions légitimes, entendez sports, promenades, participation à des concours, théâtres, etc... Vous êtes juges de ce qui convient le mieux pour garder votre jeunesse sous votre influence. Mais, de quelque manière que vos œuvres soient organisées, il faut que la piété basée sur une foi vive, avec tous ses moyens d'action, soit pour vos jeunes gens la lumière de leur intelligence, la force de leur volonté, le centre d'attraction de leur cœur, l'aliment de leur vertu, la vraie et substantielle joie de leur jeunesse, en un mot, le foyer de leur vie surnaturelle.

J'insiste particulièrement sur la *foi* et la *communion*.

En définitive, la grande manière de préparer des vocations, c'est, avec l'aide de Dieu, de former les jeunes gens à une vie religieuse intense basée sur une *foi* éclairée, profonde, indestructible. S'ils n'ont pas une foi vive, ils auront beau faire des exercices de piété multiples, ils n'en retireront qu'un médiocre profit.

« Quand les jeunes gens croient fermement que le christianisme est la vérité tombée du ciel, tout le reste vient alors par surcroît. Alors, ils font leurs pieux exercices comme des actes sacrés. Alors, ils communient, non parce qu'on leur a dit de le faire, non parce qu'ils l'ont fait la veille, non parce qu'ils voient leurs camarades se diriger vers la sainte Table, mais parce qu'ils éprouvent le besoin de recevoir Dieu, de lui confier leurs espérances et leurs craintes, d'implorer son secours pour la garde de leur vertu. Alors aussi, ils sentent leur cœur s'émouvoir lorsqu'on parle devant eux du sacerdoce, des sacrifices qu'il exige et des joies plus grandes qu'il donne ; des âmes qui se perdent et qu'il faut sauver ; du diocèse auquel ils appartiennent et qui manque aujourd'hui de prêtres et qui risque fort d'en manquer demain ; de leurs aînés qui sont morts à la guerre et qui du haut du ciel leur demandent d'être généreux ; de toutes les raisons actuelles qui doivent les orienter vers le « service » de Dieu et de l'Eglise [1]. »

Après la foi vive, l'habitude de la *communion fréquente,* qui met l'âme chrétienne en contact intime avec son Dieu, est un puissant moyen d'ob-

[1] Rapport sur les vocations, Diocèse de Limoges.

tenir des vocations. La vraie semence sacerdotale c'est l'Eucharistie.

« C'est un fait d'expérience, disait un religieux, que dans les maisons d'éducation, et cela peut s'appliquer aussi aux œuvres de jeunesse, les vocations sacerdotales ou religieuses sont d'autant plus nombreuses que la communion y est plus fréquente.

« C'est au contact fréquemment répété du cœur du jeune homme avec l'hostie du sacrifice que s'allume la flamme du zèle apostolique. Que de belles vocations j'ai vues éclore ainsi, au cours d'un long apostolat exercé, soit en France, soit à l'étranger, principalement auprès des enfants et des jeunes gens ! »

Que de vocations Mgr de Ségur n'a-t-il pas suscitées par ses prédications, sa direction, ses écrits ! Mais que prêchait donc ce saint prélat ? Avant tout et par-dessus tout la communion, encore la communion, toujours la communion !

Par un apostolat du même genre, les Vénérables Cottolengo, Don Bosco, Pierre-Julien Eymard, ont obtenu d'innombrables vocations sacerdotales ou religieuses. Don Bosco, avant de mourir, pouvait se réjouir et se glorifier d'avoir donné près de 10.000 prêtres à l'Eglise, grâce à la pratique de la communion quotidienne en honneur dans ses orphelinats.

Je le répète : rien n'est plus efficace que la communion fréquente pour faire naître une vocation sacerdotale. Dans ce tête-à-tête de l'enfant pur ou qui lutte, et du Sauveur tout aimable, jaillira la question : « Maître, j'ai gardé vos commandements, que me reste-t-il à faire ? » Et l'enfant entendra la réponse divine : « Va, quitte tout le créé et suis-moi !... »

4° *Regardez attentivement les âmes d'enfants que vous cultivez pour discerner celles que Dieu appelle à son sacerdoce.*

Préparer, susciter des vocations par les divers moyens généraux que j'ai énumérés n'est que la première partie de la mission du prêtre recruteur. La seconde et la plus délicate sera de les discerner, de bien choisir. Et, en cela, un double écueil doit tout d'abord être évité.

Ne pas laisser perdre une bonne vocation par inattention, négligence ou crainte de la peine. C'est un don que Dieu nous confie, veillons sur lui.

Ce n'est pas que la tâche soit toujours facile : elle demande souvent beaucoup de tact et de délicatesse.

Parfois l'enfant s'ignore lui-même, et ce n'est qu'à force de questions discrètes, de soins assidus, qu'il est possible d'orienter vers l'autel ses pensées d'abord, ses aspirations ensuite. Il se peut qu'aux premières ouvertures qui lui sont faites, il oppose une résistance, un refus ; ce refus ne doit pas être considéré comme irrévocable ; au moyen d'une tactique raisonnée, prudente, un habile recruteur fera le siège de la jeune âme et saura la gagner.

En certains cas l'enfant éprouve bien un attrait vers le sacerdoce, mais, trop timide, il n'ose pas se présenter spontanément au prêtre ni s'ouvrir franchement devant lui ; à celui-ci d'y pourvoir en devinant le mystère caché et en obtenant, grâce à des encouragements paternels, les confidences nécessaires.

Par contre, il n'est pas rare que de fausses vocations prétendent à l'honneur du sacerdoce en cherchant à faire irruption dans les rangs du clergé. Moins elles sont fondées, plus elles sont bruyantes. Prenons garde !

Je résume rapidement ici les conditions exigées par ceux qui ont traité si souvent la question du recrutement :

Une intelligence suffisante, autant qu'on en peut juger ; un sens droit ; une piété sincère ; une famille réunissant certaines conditions d'honnêteté, de foi ; la mère au moins pratiquante, le père sans aversion pour la religion.

Ne vous effrayez pas trop des enfants ou des jeunes gens qui accusent une nature expansive à l'excès, de la turbulence, la légèreté, l'espièglerie. Tous ces défauts peuvent subir des modifications sérieuses. Avec le temps et la grâce du bon Dieu, de jeunes espiègles, à riche nature, donnent plus d'espérance que les enfants trop sages et peut-être trop mous.

Ecartez les caractères dans lesquels on ne constate jamais le moindre effort. Le sacerdoce est un état de lutte perpétuelle contre soi jusque sous les cheveux blancs. — Eloignez enfin impitoyablement ceux qui annonceraient un jugement faux. Assurément, ce travers ne se rencontre pas toujours d'aussi bonne heure, et pourtant il peut y avoir, dès l'adolescence, des signes caractéristiques de cette irrémédiable tare d'esprit.

Je ne dirai pas : soyons *sévères* dans le choix des vocations, mais soyons *sérieux*.

Ne visons pas au nombre aux dépens de la qualité, mais visons au nombre pour avoir la qualité. Et même, pour qu'ils soient bons, on peut presque dire qu'une des conditions est que nos candidats soient nombreux : les hommes étant ce qu'ils sont, n'est-il pas à peu près inévitable que là où les candidats sont moins nombreux, la sélection soit moins sévère ? Là, au contraire, où ils se présenteront en foule, plus facilement on sera amené à n'accepter que les meilleurs.

Pourvu que de bonne heure l'enfant soit éliminé, si, après un essai d'un an ou deux, il est reconnu qu'il n'y a pour lui que très peu de chances d'aboutissement, il vaut mieux se montrer un peu large pour l'entrée au Séminaire. Mais on voit tout de suite combien il est important de mettre dans les Séminaires diocésains des prêtres choisis entre mille pour leur jugement, leur science et leurs vertus.

Lorsque j'étais vicaire de Saint-Paterne, M. le curé, le futur évêque de Versailles, ne manquait pas de dire chaque année, vers Pâques, aux vicaires chargés des catéchismes et des œuvres de garçons : « Ouvrez l'œil pour bien observer les enfants susceptibles d'entrer au Petit Séminaire en octobre. » Le choix fait, pendant les vacances, un grand séminariste, sous la surveillance d'un vicaire, préparait en juillet, août et septembre, les futurs sé-

minaristes. En trois mois, par un système bien compris où les classes nombreuses n'empêchaient pas les promenades et les récréations, les enfants étaient de force à entrer en 5e. Voilà plus de vingt-cinq ans que le système fonctionne et les résultats ont été merveilleux. Actuellement, il y a, pour la seule paroisse de Saint-Paterne, 10 élèves au Grand Séminaire et 8 au Petit.

Quand les traditions sont *créées*, les choses vont ensuite toutes seules.

5° *Faites rayonner votre sacerdoce.*

Ici, je serai bref. Cependant, je puis bien dire devant les laïques qui m'entendent que l'enfant appelé regardera avec de saints désirs le sanctuaire, si, par notre vie, nous lui commentons l'incomparable bonheur d'appartenir tout entier à la plus sainte des causes et au meilleur des Maîtres.

Mgr Dadolle disait un jour aux élèves de son Grand Séminaire : « Le prêtre recruteur doit, par sa vie même, rendre le sacerdoce attrayant autant que recommandable. »

« Si le jeune homme s'attache à nous, écrivait un directeur de patronage de grande ville, il estimera et il aimera le sacerdoce dans le prêtre qu'il aura rencontré. »

C'est la meilleure propagande que nous puissions faire pour le recrutement sacerdotal. On pourrait citer beaucoup d'exemples à l'appui de cette assertion. Nous connaissons des directeurs d'œuvres qui comptent à leur actif de nombreux prêtres à qui ils ont, par la sainteté de leur vie, révélé une vocation à laquelle ils auraient à peine pensé.

III. — Ne vous découragez jamais dans l'œuvre du recrutement sacerdotal

1° *Ne dites pas : « Cet enfant est pauvre ; je n'ai pas les ressources nécessaires. »*

Commencez par chercher autour de vous, et souvent vous trouverez des cœurs généreux tout disposés à vous aider. Que de fois, en m'occupant de notre Œuvre des Vocations de Versailles, j'ai été ému aux larmes en recevant de pauvres gens des sommes qui représentaient d'héroïques sacrifices et des privations que ces âmes, profondément chrétiennes, s'étaient imposées en vue de contribuer à faire un prêtre !

Au commencement du siècle dernier grandissait, dans un village voisin de Chartres, le fils d'un pauvre ouvrier cordonnier qui subvenait péniblement aux besoins de sa famille. L'enfant était pieux, il était intelligent. Un jour, il entendit une voix mystérieuse qui lui disait : « Tu seras prêtre, mon enfant, tu seras prêtre ! » Mais, le moyen de devenir prêtre ?... Et dans ce pays et à cette époque où il n'y avait pas d'Œuvre des vocations organisée comme les nôtres ?... Il se trouva une pieuse vieille fille qui se chargea de tous les frais de l'éducation de l'enfant. Saluez-la, avec respect et reconnaissance. Son petit protégé est devenu votre grand Evêque. C'est sa gloire de l'avoir donné à l'Eglise, et que, désormais, le nom de Mademoiselle Mariette soit inséparable du nom de l'illustre cardinal Pie !

Et si vous ne trouvez pas autour de vous ce qui est nécessaire, allez voir votre évêque : je réponds de son accueil. Il est sûrement disposé à tous les sacrifices pour ne pas laisser périr une vocation ; et au besoin Dieu permettra de ces interventions providentielles qui ressemblent à des miracles, pour lui donner les ressources nécessaires.

2° *Ne dites pas : « L'enfant est ingrat, son éducation est difficile et semée de mécomptes et d'essais infructueux. »*

Messieurs, vous le savez, l'éducation est œuvre de patience. Notre-Seigneur ne nous a pas caché combien il lui en a fallu pour former ses apôtres. Qu'on ne s'attende pas à trouver pour le sacerdoce des enfants sans défauts ! L'essentiel est de leur faire acquérir assez d'humilité pour les reconnaître et assez d'énergie pour travailler à s'en corriger. Les difficultés et les déceptions ne doivent pas nous rebuter.

Vous n'avez pas réussi ! Tout n'est pas perdu. Est-ce qu'il y a quelque chose de perdu dans ce que l'on fait pour Dieu ? Et puis, il est reconnu que les vocations bien cultivées qui n'aboutissent pas au Sanctuaire, sont souvent des réserves précieuses pour l'apostolat dans le monde. Est-ce là du temps perdu ?

Surtout, n'appelons pas défroqués ceux qui, au cours de leurs études, renoncent à l'état ecclésiastique. Il n'y a que les renégats que l'on ait le droit de désigner ainsi. C'est parce qu'on a trop facilement prodigué cette appellation, réputée infamante, qu'il s'est créé un injuste préjugé contre ceux des séminaristes qui rentrent dans le monde. On voit des jeunes gens hésiter à entrer au Séminaire de peur d'avoir un jour à en sortir. C'est un honneur d'y être admis, mais ce n'est pas un déshonneur de le quitter.

Il faut donc bien l'avouer, la meilleure volonté du monde n'empêchera pas les insuccès. Tous ceux qu'on achemine vers le Séminaire n'arrivent pas au sacerdoce. Est-ce une raison pour se décourager ? J'ai entendu dire à des prêtres : « Voilà deux, trois, quatre élèves dont je me suis occupé... pas un n'a réussi. J'y renonce. »

Est-ce raisonnable ? Que diriez-vous de celui qui, cette année, ne voudrait pas ensemencer son champ parce qu'il perdit sa récolte l'an dernier ? Quel est le semeur qui compte sur tous les grains jetés en terre ?

Certain curé du pays chartrain, durant la première partie du dernier siècle, avait préparé pour le Petit Séminaire cinq enfants, dont aucun n'avait persévéré ! Sans se décourager, il en prépara un sixième, qui devint — il me faut encore le nommer — le cardinal Pie, évêque de Poitiers.

3° *Ne dites pas : « Les temps sont si mauvais et la situation de l'Eglise en France est si précaire qu'il y aurait de l'imprudence à laisser la jeunesse se diriger vers le sacerdoce. »*

Il est vrai que, par suite de la suppression des subsides officiels qui permettaient aux déshérités de ce monde d'entrer dans la tribu sacerdotale, par suite de la Loi de Séparation qui autorisait la spo-

liation légale des Grands et Petits Séminaires, par suite de la suppression de l'indemnité concordataire, les catholiques ont eu un moment de stupeur et d'anxiété. En voyant le clergé privé du jour au lendemain de la maigre allocation que lui assuraient de solennels contrats, l'Eglise dépouillée et attaquée de toutes parts, beaucoup de familles, humainement soucieuses de l'avenir de leurs enfants, n'ont rien fait, si même elles n'y ont pas mis obstacle, pour favoriser le développement des vocations qu'elles sentaient naître dans l'âme de leurs enfants.

On connaît le mot du paysan beauceron : « Ne te fais pas prêtre, mon fils, c'est désormais un métier perdu ! » L'inquiétude du sort matériel réservé aux enfants s'est fait jour principalement dans les familles, et on peut lui attribuer pour une large part la baisse qui s'est produite dans le recrutement, depuis la Séparation.

Les enfants eux-mêmes ont pu hésiter, fermer leur cœur à l'appel divin et refuser de répondre aux avances qui leur étaient faites, ou bien, après un premier essai, se décourager et se retirer. Les pauvres enfants avaient peut-être l'impression d'une défiance, d'une malveillance qui pesait sur le prêtre, soit du côté des pouvoirs publics, soit du côté de la masse populaire, et, à cet âge où l'on n'a pas l'élévation de pensée, l'énergie de caractère qu'il faudrait pour résister à cette impression, ils ont entendu parler de persécution, de guerre aux curés, et ils ont eu peur.

Là encore, pas de découragement !

D'abord, peut-être comprend-on mieux dans le peuple chrétien la nécessité d'assurer au prêtre une vie honorable, matériellement parlant. Une organisation bien menée du Denier du Culte, doit nécessairement produire des résultats suffisants pour donner au prêtre son pain de chaque jour.

Et puis, pour reprendre les termes du cardinal Dubois : « L'atmosphère politique s'est épurée. A la malveillance, à la suspicion a succédé cet esprit de justice et de sympathie dont le gouvernement actuel a donné maintes preuves. Les relations diplomatiques sont reprises avec le Saint-Siège. Nous sommes vraiment en marche vers plus de justice et plus de liberté. »

Appelons de tous nos vœux le jour où le prêtre se voyant assurer une vie décente, les courages moyens des enfants, les prudences raisonnables des familles s'effraieront moins de l'appel de Dieu. Alors les modes multiples d'un zèle industrieux pourront s'épanouir à l'aise, et tous les moyens révéleront leur fécondité.

Et enfin, quand même la perspective de la pauvreté devrait être un obstacle au recrutement sacerdotal, nous devrions nous acharner avec plus d'ardeur et de ténacité à cette Œuvre, faire du pur surnaturel, et croire pratiquement que Dieu bénit toujours la foi, le désintéressement et la confiance en Lui.

4° Ne dites pas : « La France est sur le chemin de la décadence. A quoi bon? »

Non, la France n'est pas finie et elle ne veut pas finir, car Dieu n'abandonne décidément que ceux qui commencent par s'abandonner eux-mêmes. Nous devons nous dire — ce qui est strictement vrai — que la France a traversé des crises aussi redoutables que la crise présente et, de même qu'elle s'est relevée dans le passé, elle peut se relever et elle se relèvera encore. Ayons foi dans l'avenir de notre cher Pays.

Il ne sera pas dit que cette terre de France qui a nourri tant de Saints, où ont germé et où germent tous les jours tant d'intrépides courages ; que cette terre unique au monde, la patrie classique du dévouement, que cette terre ne produit plus d'apôtres capables d'entretenir en elle la flamme du saint amour de Dieu !

Loin de nous l'optimisme commode qui croirait supprimer les sujets d'inquiétude en refusant de les voir, mais loin de nous le sombre pessimisme qui aurait pour effet de nous empêcher d'agir.

Ne nous laissons pas effrayer par les difficultés : on n'a rien sans peine, et l'Œuvre dont il s'agit est de celles qui méritent tous nos efforts, car le recrutement du sacerdoce est pour la religion, dans un pays, une question de vie ou de mort.

Souvenons-nous du zèle admirable avec lequel nos aînés au sortir de la Révolution, sans calculer avec leurs forces épuisées, avec les surcharges de leur ministère, ni avec l'insuffisance de leurs ressources, se dévouèrent à reconstituer la tribu sacerdotale presque anéantie par 10 ans de persécution sanglante. Ne manquons pas aux vocations et les vocations ne nous manqueront pas.

* * *

Il y avait autrefois à Rome un sénateur qui avait juré de rendre à sa patrie toute la gloire qu'une ville puissante, sa rivale, voulait lui enlever. Le sénateur s'appelait Caton, et l'ennemie de Rome, Carthage. Or, chaque fois que le vieux Romain, à l'âme indomptable et tenace, se rendait au Sénat, il trouvait moyen de clôturer toute discussion par une formule énergique qui traduisait la pensée dont son cœur était possédé tout entier. La main tendue vers l'éternelle ennemie, il s'écriait avec véhémence : « Il faut détruire Carthage ! *Delenda est Carthago.* »

Il fit si bien que sa conviction passa dans l'âme de ses concitoyens : Carthage fut détruite et Rome resta maîtresse incontestée du monde.

J'ai servi pendant cinq ans à Oran, en Algérie, un évêque qui me rappelait souvent le vieux Caton. Il avait compris, en arrivant dans son diocèse, la nécessité de construire dans cette ville d'Oran qui sortait de terre comme par enchantement, et qu'on appelle le Chicago de l'Afrique du Nord, un vaste lieu de culte, une cathédrale, qui serait entre ses mains, ou celles de ses successeurs, un merveilleux instrument de zèle apostolique. Sa conviction faite, il marcha de l'avant. Il avait 62 ans. C'était un petit homme d'humble apparence, peu communicatif, silencieux et réservé. Mais, dans ce corps chétif, il y avait une âme indomptable, pleine de confiance en Dieu, et une volonté forte qu'aucun

obstacle ne pouvait arrêter. Il fit unité dans sa vie, pendant dix ans, sur ce projet de construire une cathédrale. Préoccupations, pensées, désirs, conversations, démarches en Algérie, à Paris, dans toute la France, tout allait à son but. Sa ténacité était incroyable. Elle sut triompher de tout et de tous, et lorsqu'il mourut, la cathédrale du Sacré-Cœur se dressait dans ce ciel bleu de l'Afrique du Nord avec son dôme monumental portant dans les airs la Croix rayonnante du Christ Jésus. Il avait construit la cathédrale; d'autres[1] se chargèrent de la remplir. Que ne peut une volonté forte et persévérante au service d'une idée juste?

L'idée juste, nous la possédons sûrement. Y a-t-il quelque chose de plus important, de plus nécessaire, de plus actuel que de travailler à procurer à la France des prêtres nombreux et saints? et, pour atteindre ce but, ne devons-nous pas remuer le ciel et la terre?

La volonté forte et persévérante, demandons à Dieu de nous la donner ou de nous la maintenir. Dans l'accomplissement de notre devoir de recruteurs du sacerdoce, Messieurs et chers Confrères, rien, rien, rien ne doit nous décourager jamais!

POUR LA FÊTE DE SAINT NICOLAS

ALLOCUTION AUX HOMMES

La gloire de S. Nicolas a triomphé des siècles, parce qu'il a été l'un des plus grands bienfaiteurs du peuple. S'oubliant lui-même, et ayant volontairement renoncé à tout pour suivre la voie parfaite tracée par le Christ, il était la Providence de Dieu sur la terre. Sa sollicitude s'étendait aux pauvres, aux prisonniers, aux veuves, aux orphelins, à toutes les misères, à tous les besoins temporels et spirituels. Il combattait l'idolâtrie, afin de faire connaître aux hommes la vérité chrétienne, la paternité de Dieu; il apaisait les tempêtes et sauvait les passagers du naufrage; il faisait venir à Myre, pendant une famine, des chargements de blé, pour sauver ses diocésains de la faim. Il vérifiait admirablement le sens de son nom, qui signifie *victoire du peuple,* parce que ses bienfaits sans nombre étaient autant de victoires remportées par le peuple sur les fléaux divers qui le ravageaient.

Le peuple ne donne qu'à bon escient, a dit un écrivain célèbre. Il donne par reconnaissance, il donne parce qu'il a reçu. Il faut qu'il ait reçu beaucoup des saints pour que ceux-ci, après des siècles, comme S. Nicolas, demeurent si populaires.

Nicolas, « victoire du peuple. » Ce mot me rappelle naturellement la belle parole de S. Jean : « Notre victoire, celle qui nous fait vaincre le monde, c'est notre foi. *Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra.* » (I Jo., v, 4). La victoire du peuple, ce qui le fait triompher de tous ses ennemis, de tous les obstacles, de tous les malheurs, c'est sa foi.

[1] Mgr Légasse, actuellement évêque de Périgueux; et son successeur l'évêque actuel d'Oran, Mgr Durand.

Or le premier article de sa foi est celui-ci : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant. »

Jésus-Christ nous a appris que Dieu le Père tout-puissant, c'est *aussi notre Père.* Il veut que nous l'appelions ainsi, que nous le priions en lui donnant ce nom doux et consolant : « *Sic orabitis : Pater noster !* »

Si nous avons Dieu pour Père commun, *nous sommes donc tous frères :* « *Omnes vos fratres estis.* »

Et si nous sommes frères, *nous sommes tous égaux.*

Trois idées que je vais développer rapidement.

I

Je ne crois pas qu'il y ait un seul homme parmi vous, cultivateur, ouvrier, artisan, qui lorsqu'il se rend le matin, au soleil levant, à son champ ou à son atelier, ne réfléchisse en lui-même, quand il voit l'astre du jour qui éclate à l'horizon, ne songe à Celui qui a créé toutes ces splendeurs, et ne dise au fond du cœur : « Notre Père! » *Pater noster.*

Cette prière qui vous paraît toute naturelle est cependant un des grands bienfaits du christianisme. Ces deux mots que vos mères vous ont appris à prononcer quand vous étiez enfants, et que vos femmes continuent à faire dire à vos petits enfants, vous n'en appréciez pas toute la beauté, toute la profondeur divines; mais ils ont amené une révolution dans l'humanité.

Avant le christianisme, les hommes n'appelaient pas Dieu « notre Père. » Ils n'avaient d'ailleurs pas une idée exacte de la divinité, puisqu'ils adoraient plusieurs dieux. Leurs poètes mêmes, qui admettaient un maître unique des dieux, Jupiter, lui donnaient le nom de « Père de l'univers : *O pater orbis,* » quelquefois celui de « Père des hommes, » mais jamais ils ne l'appelaient « notre Père. »

Il a fallu que le Sauveur vînt sur la terre pour nous apprendre que Dieu est vraiment *notre Père!* Les hommes avaient peur de Dieu. En souvenir de leur premier péché, ils se sentaient coupables. Ils avaient entendu sa voix sévère sur le mont Sinaï et ils tremblaient. Ils n'osaient pas lui donner ce nom familier, mais respectueux, ils n'osaient pas se dire ses enfants. Jésus-Christ est venu, il nous a parlé surtout de la bonté de Dieu, il nous a dit : « Dieu vous aime comme un Père, infiniment plus que le meilleur des pères. Dites-lui donc : *Notre Père.* Cela réjouira son cœur. C'est moi qui vous le dis, moi qui le connais, qui ne fais qu'un avec lui, moi, son Fils! »

Comme nous avons trouvé cet enseignement doux et fortifiant! Dieu est Père, il nous aime : quelle fierté pour nous! Il est tout-puissant : quelle sécurité! Et puisqu'il est Père, il pourvoit à la nourriture, aux besoins, au bien-être, au salut de ses enfants. Soyons donc sans aucune sollicitude pour le lendemain; travaillons sous ses yeux comme des enfants sous le regard de leur père, la Providence fera le reste. Nous devons avoir confiance en « notre Père. »

Et s'il est notre Père, nous sommes donc tous

frères. Vous voyez que l'idée de fraternité est uniquement chrétienne.

Et nous vivons de cette idée-là que nous formons une grande famille dont le Père est là-haut, qui nous voit, nous encourage et nous attend. Car il habite, il possède un beau royaume où règnent la justice, la miséricorde, la bonté. Ce royaume sera le nôtre. Si en effet nous sommes ses enfants, nous sommes aussi ses héritiers. Nous souhaitons d'entrer un jour dans cet héritage, c'est pourquoi nous disons encore : « Que votre règne arrive. *Adveniat regnum tuum.* »

Ainsi nous attendons quelque chose de meilleur que ce que nous possédons, et nous désirons aussi être meilleurs, pour devenir dignes de ce royaume. Nous tendons par conséquent toujours vers le progrès moral, et vers le bonheur infini qui seul pourra satisfaire notre cœur.

II

Dieu est notre Père, nous sommes donc tous frères. Cette vérité est tellement entrée dans les âmes que même ceux qui ne veulent pas connaître Dieu proclament la fraternité des hommes. Ils en comprennent l'utilité qu'ils gardent ; mais ils en suppriment la haute raison.

Et ils veulent remplacer la fraternité chrétienne par ce qu'ils appellent la *solidarité,* ou le *solidarisme*, qui prétend obliger les hommes à s'entr'aider. Mais ce n'est pas la fraternité. Voici pourquoi.

Parce que nous avons un Père au ciel, parce que nous sommes frères, parce que nous sommes de la même famille, nous avons *des devoirs* les uns envers les autres, *des devoirs,* remarquez-le bien, auxquels nous ne pouvons nous soustraire, parce que le Père nous les impose, et que nous ne pouvons sortir de la grande famille. Ces devoirs nous obligent en conscience. Si nous ne les remplissons pas, nous sommes de mauvais fils et de mauvais frères. Dieu nous punira si nous laissons nos frères dans le besoin et si nous ne les consolons pas dans leurs peines.

Voilà le principe du devoir de la fraternité : Dieu, le Père très auguste, très aimant et très juste, veut que nous nous aimions et que nous prouvions cet amour par des actes, par des œuvres. Il veut que nous travaillions au progrès social.

Mais le solidarisme ne peut nous imposer cette obligation.

Il peut faire appel à nos bons sentiments, rien de plus. Il ne peut invoquer l'Evangile : il n'y croit pas. Il ne saurait nous redire la belle et féconde parole de Jésus-Christ : « Ce que vous avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement, » car elle signifie : Vous avez tout reçu gratuitement du Père qui est aux cieux, vous *devez* donc faire participer les autres à ce que vous avez reçu. « Car tandis que Dieu, dit M. G. Goyau, par les lèvres du Christ, affirmait son *droit* à obtenir de nous une adhésion cordiale et active à la loi de fraternité, le corps social, dès qu'il a désavoué la paternité divine, est à court d'arguments pour réclamer notre adhésion à la loi de la solidarité, à court de procédés pour nous y contraindre [1]. » Du moment que vous ne voulez parler qu'au nom de l'homme, votre parole est stérile et sans efficacité. L'homme n'a aucun droit sur l'homme. Vous ne pouvez promettre aucune récompense, lorsque vous demandez des secours, pas même des joies terrestres : vous ne croyez qu'à la terre, et vous n'êtes pas assez riches pour les distribuer à ceux qui se dévouent.

« Au contraire, ajoute M. Goyau, le christianisme promet et assure à tous ceux qui travaillent pour le progrès social la joie intime et la mystique fierté d'être associés à la préparation du règne de Dieu ; et de ce travail, il fait un devoir au nom de Dieu. » Ainsi se réalise la vraie fraternité. Elle produit des effets merveilleux, des œuvres de charité ; les pauvres sont secourus, les malades ont des soins, les indigents du pain, et tous reçoivent le bon sourire de la charité, parce que nous avons le même Père, parce que nous sommes tous frères, et que nous sommes heureux de nous dévouer à nos frères en Jésus-Christ.

Il n'y a que Dieu qui puisse parler aux consciences et faire aux hommes un devoir de s'entr'aimer et de s'entr'aider.

III

J'ajoute que le christianisme a *seul* aussi établi et enseigné l'*égalité*. Seul il a affirmé l'égale valeur essentielle, l'égale dignité, l'égal droit au respect de tous les êtres humains. Si les hommes sont égaux devant Dieu par leur nature, aucun homme ne peut donc être l'instrument d'un autre, être opprimé ou méprisé par un autre. Autrement c'est la violation de l'ordre posé par Dieu, la méconnaissance de cette parole divine : « Notre Père. » Dans une famille tous les enfants sont frères, et égaux. Puisque nous sommes tous les enfants de Dieu, nous avons donc tous l'égalité de nature, et, la fraternité aidant, nous devons tous jouir ensemble du bonheur terrestre qui nous revient par droit d'égalité.

Ce droit, hélas ! est rompu par des circonstances dont nous ne sommes pas les maîtres, souvent par notre faute, souvent aussi par le malheur immérité. Dieu nous fait un devoir de fraternité de ne pas nous désintéresser de l'infortune des autres.

C'est cette pensée qui a inspiré les syndicats. Nous sommes tous exposés aux accidents, aux maladies qui nous affligent d'une incapacité de travail, aux pertes, aux fléaux divers qui viennent s'abattre sur la pauvre humanité. Alors nous unissons nos faiblesses pour les combattre. Les syndicats n'ont pas justifié jusqu'ici les espérances qu'ils avaient fait naître, parce qu'au lieu de s'inspirer de l'amour, ils se sont laissé souvent emporter par la haine. Ils ont abouti parfois à des résultats désastreux, comme ces grèves et menaces de grèves qui ont paralysé le travail et consterné la France. Le principe n'en demeure pas moins excellent. Mais pour qu'ils procurent le bien-être et le bien moral, il faut qu'ils reposent sur la fraternité chrétienne. Alors ils seront une source de progrès,

[1] *Solidarisme et Christianisme.*

d'aide mutuelle, et ils supprimeront beaucoup de misère.

J'ai lu les statuts d'un de ces syndicats qui avait pour but d'apporter un secours nécessaire aux cultivateurs en cas de maladie. Rien n'est plus simple ni plus pratique. Ils ne renfermaient que deux articles :

Article I. — Le Syndicat accorde à ses sociétaires malades et dans l'impossibilité de travailler, le concours *personnel et gratuit* des sociétaires valides pour tous les travaux qui sont urgents dans la saison où se déclare la maladie.

Article II. — Les travailleurs sont désignés et requis par le président de la section, à tour de rôle et par lettre alphabétique.

Les créateurs de ce syndicat avaient compris ces deux mots : « *Notre Père.* » Ils ont pensé chrétiennement à leurs frères qui souffrent, et ils ont dû soulager bien des misères, relever bien des désespoirs. Ce sont là les bienfaits de l'Evangile et les victoires du peuple que nous rappelle le nom de S. Nicolas, victoires remportées sur la maladie qui abat et qui ruine, sur tous les fléaux qui nous désolent, sur la tristesse, la faim et la douleur. Daigne votre saint Patron nous continuer sa protection victorieuse ! Ainsi soit-il.

POUR UNE RÉCEPTION D'ENFANTS DE MARIE

HIER ET DEMAIN

C'est un grand honneur que d'être enfant de Marie. C'est une sauvegarde aussi. Une enfant de Marie est plus particulièrement sous la protection de la Sainte Vierge. Elle est tenue de l'aimer plus que les autres ne l'aiment, et de demeurer une enfant digne de sa Mère.

La Sainte Vierge est notre Mère à tous. Sur la croix Jésus-Christ nous a désignés tous et chacun lorsqu'il a dit à Marie en lui montrant S. Jean : « Femme, voilà votre fils ! » Ses entrailles maternelles ont tressailli alors et son cœur s'est agrandi pour nous recevoir tous.

En ce moment Jésus pensait à vous, et la Sainte Vierge vous acceptait pour ses enfants. Elle a rempli vraiment à votre endroit son rôle de Mère. Elle vous a aimées, *elle vous a élevées,* elle a veillé sur vous et vous a conservé la foi.

Mais sa mission n'est pas terminée, on pourrait presque dire qu'elle ne fait que commencer, car à partir de ce jour, où vous recevez sa douce livrée, elle veut vous rendre meilleures, plus chrétiennes ; elle s'appliquera à *compléter votre éducation morale,* elle vous demandera de vivre votre vie chrétienne en l'imitant le plus parfaitement possible.

I

Oui, la Sainte Vierge a été vraiment pour vous une mère. Pour vous en convaincre, il suffit de vous souvenir. Votre enfance, votre adolescence ont été couvertes de ses bienfaits, enrichies de ses grâces.

S. Bernard nous apprend que toutes les grâces nous viennent par l'intermédiaire de Marie. C'est donc elle qui a veillé sur vous depuis votre baptême, qui vous a conduites à la table sainte, nourries du corps et du sang de son Fils, et qui a préservé votre foi, le plus précieux des dons de Dieu ; votre foi qui est perpétuellement exposée, comme une flamme qui subit le souffle de tous les vents.

Cette flamme n'y résiste pas éternellement. Elle monte, elle baisse, elle est secouée dans tous les sens. Parfois elle s'élance soudain, puis elle fléchit, prête à s'éteindre. Alors sa clarté vacillante n'est plus un guide pour vous. Elle lutte cependant, « il reste toujours dans l'âme une racine de foi qui ne meurt jamais. » Mais ce n'est plus la foi qui inspire votre vie.

Le monde est là qui travaille à prendre sa place et vous souffle ses propres idées. Bientôt c'est la vanité qui prévaut, elle s'étale dans les paroles, les vêtements, les lectures, les rêves dangereux qui vous élèvent au-dessus de votre condition modeste et vous transportent dans un milieu, dans une atmosphère où vous ne retrouvez rien de chrétien.

Voyez cette jeune ouvrière qui a écouté la voix du monde, et jeté la foi comme un lest inutile ! Quand elle enfile son aiguille, ses yeux regardent ailleurs, elle pense à autre chose, elle est perdue dans le rêve, elle n'a pas fait sa prière du matin. Sa frêle nacelle lancée sur la mer deviendra le jouet de l'orage et des vents, elle court droit au naufrage.

Cependant, Dieu lui avait distribué des dons généreux et de saintes lumières, il l'avait faite pour vivre au-dessus des tempêtes, sous la garde de Marie, à la clarté de sa douce étoile, dans la compagnie des anges et sous le regard de Dieu. Une jeune fille pure, pieuse, généreuse envers Dieu à qui elle ne refuse rien, envers Marie à qui elle fait le sacrifice des séductions mondaines, le ciel se la montre. Les anges habitent son humble chambre comme ils habitaient autrefois la modeste maison de Nazareth, où la Sainte Vierge priait, méditait, travaillait, donnant à la jeunesse l'éternel et sublime exemple que celle-ci doit suivre.

Je me plais à penser que vous l'avez suivi. Grâce à Dieu, la race des Cécile, des Agnès, des Rose de Lima n'a point disparu. Elle demeure dans ce monde pour l'embaumer et pour réjouir le ciel. Les hommes la voient et, tout pervers qu'ils sont, ils l'admirent, ils la vénèrent et ils ne cachent point leur mépris pour les autres dont ils ont expérimenté la fragile vertu.

Vous avez gardé votre foi avec l'honneur de votre jeunesse. Mais à qui devez-vous d'avoir conservé ce précieux trésor ? C'est sans doute à la bonne volonté dont vous avez constamment fait preuve, mais c'est surtout à la grâce de Dieu dont Marie est l'universelle distributrice.

Si vous avez été fidèles à vos habitudes chrétiennes, c'est grâce à votre dévotion à la Sainte Vierge, à votre assiduité à venir ici chaque dimanche, chaque fête, ou pendant les douces soi-

rées du mois de Marie, prier à ses pieds, devant sa statue, répandre votre cœur dans le sien, écouter ses conseils, prendre devant elle des résolutions que vous aviez le courage d'accomplir, et vivre vos journées sous ses yeux, en pensant à elle, en travaillant à lui être agréables.

Avec quelle ferveur vous récitiez ici votre chapelet, vous chantiez ses louanges ! C'est ici que vous avez passé les meilleures, les plus pures et les plus heureuses heures de votre vie. Les prières, les inspirations de Marie ont fait de vous des chrétiennes qui ont trouvé des charmes dans la vertu, du bonheur dans la piété, et qui deviendraient malheureuses si un jour le monde entrait dans leur âme et les privait de ces doux et nécessaires secours.

C'est qu'aussi bien, si vous priiez la Sainte Vierge, si vous lui demeuriez fidèles, de son côté elle ne vous perdait pas de vue, elle vous regardait, elle vous parlait toujours, comme fait une mère à sa fille. C'est ainsi qu'elle vous a élevées, à force d'avertissements, à force de grâces. Ce que vous êtes, c'est à elle que vous le devez.

Elle a été une bonne mère ; à vous de rester des enfants dignes d'elle. C'est parce que vous voulez l'être que vous êtes venues ici pour vous consacrer d'une manière toute particulière à elle, afin de porter noblement et de justifier votre beau nom d'Enfants de Marie.

II

Elle vous a élevées avec soin, avec tendresse. Mais votre éducation n'est pas terminée. Elle va la continuer, et l'achever si toutefois vous le voulez, car elle ne peut rien sans vous, sans votre consentement, sans la libre détermination de votre volonté.

Je vous déclarerai tout de suite qu'elle ne vous gâtera pas. Car c'est une mère éclairée. Elle sait que les enfants gâtés deviennent facilement des enfants mal élevés. C'est une mère très douce, mais très ferme, qui ne transige jamais avec le devoir.

Pour achever donc votre éducation chrétienne, elle usera des mêmes moyens qu'elle a employés jusqu'à ce jour, et qu'emploient tous les éducateurs : elle vous parlera, vous avertira, vous reprendra, vous éclairera. Elle vous parlera par la voix de l'Eglise, par les offices, par les instructions, par les sacrements. Elle vous parlera aussi elle-même par les grâces actuelles, par ces paroles qui retentissent sans cesse au fond de votre âme, tantôt suaves, tantôt impérieuses, tantôt pleines de reproches, et toujours lumineuses. Ecoutez-les avec simplicité et docilité.

Que vous diront-elles ?

Elles vous diront qu'il faut vivre votre vie chrétienne, agir suivant votre foi, appliquer dans votre conduite les principes de l'Evangile et en particulier imiter la Sainte Vierge, si bien que dans vos actions, dans vos démarches, sur votre visage même, on voie je ne sais quel reflet qui rappelle la grâce parfaite de Marie.

Elle insistera sur deux points : elle vous demandera d'acquérir l'*esprit de sacrifice* et de garder l'*esprit d'union*.

Ce sont là des vertus éminemment chrétiennes, et peu pratiquées.

a) L'*esprit de sacrifice* qui est l'adversaire acharné de l'amour-propre, et qui met tant de mérites et d'agrément dans la vie !

Il consiste à avaler bravement des pilules amères, des humiliations, des mépris même, afin de ressembler à Jésus-Christ qui s'est humilié jusqu'à porter les haillons de notre nature humaine et qui n'a jamais hésité devant les souffrances, les angoisses, les avanies.

Il consiste à *ne pas se rechercher soi-même* et à *s'oublier pour les autres*. Nous voulons nous faire valoir, et pour y parvenir nous employons les plus savants détours, les plus subtils moyens. Nous nous trompons, si nous espérons ainsi attirer l'estime des hommes. Ils n'aiment pas qu'on se fasse valoir. Et le résultat de ces manœuvres d'orgueil c'est encore que Dieu nous retire la paix intérieure. Faisons au contraire valoir les autres, nous y gagnerons l'estime, et nous en serons récompensés par une grande joie intime de l'âme. Croyez volontiers que vos compagnes sont plus parfaites que vous. Rien ne vous sera plus aisé, car vous connaissez bien toutes vos misères, il vous est donc facile de penser qu'elles en sont exemptes et qu'elles sont meilleures que vous. Et quand même vous seriez douées de toutes les vertus, vous n'approcheriez cependant pas des vertus de la Sainte Vierge. Or elle était sincèrement la plus humble des créatures, parce qu'elle considérait les dons qu'elle avait reçus et qu'elle s'humiliait de ne les avoir pas fait assez fructifier.

S'oublier soi-même, ne point se complaire dans ses propres qualités, qui sont si peu de chose, nous souvenant que Jésus qui était la perfection même ne se complaisait point à ses propres yeux, *Christus non sibi placuit ;* laisser paraître celles qui le désirent et, jusque dans les amusements, songer non pas à goûter du plaisir, mais à récréer et à amuser les autres : voilà des pratiques d'éducation chrétienne qu'on rencontre même chez les gens du monde, qui trouvent cela « bien élevé. »

b) Ensuite, l'*esprit d'union* qui est l'esprit de charité. Ç'a été le grand désir du Sauveur avant de quitter la terre. Il disait à son Père : « Père, qu'ils soient un comme nous sommes un ! » Mais pour avoir cet esprit d'union il faut beaucoup s'aimer. Et pourtant il suffit d'être chrétiens pour s'aimer. Est-ce que Jésus n'a pas dit que c'est à cette marque qu'on reconnaîtra ses disciples, « s'ils s'aiment les uns les autres » ? Ceux qui n'ont pas cet esprit d'union ne sont donc pas chrétiens. Or si je disais que vous n'êtes pas chrétiennes, ne regarderiez-vous pas cette parole comme une injure ?

* * *

Voilà le programme d'éducation que vous trace la Sainte Vierge. Enfants de Marie, vous mettrez votre honneur à l'accomplir. Vous ne réussirez pas toujours, vous commettrez des fautes, alors

vous vous en humilierez et vous les confesserez pour ne plus les commettre.

Une novice venait demander pardon à la Vén. Sœur Thérèse de l'Enfant Jésus, parce qu'elle lui avait fait de la peine. La sainte religieuse l'accueillit avec joie et bonté et lui dit : « Je n'ai jamais aussi bien compris avec quel amour Jésus nous reçoit quand nous lui demandons pardon après une faute. Si moi, sa pauvre petite créature, j'ai senti tant de tendresse pour vous au moment où vous êtes revenue à moi, que doit-il se passer dans le cœur du bon Dieu quand on revient à lui ? »

Revenez donc aussitôt ; Dieu vous accueillera toujours, et vous recevrez des accroissements de grâce qui vous aideront à parfaire votre éducation surnaturelle, la plus belle chose qui soit sur la terre. Ainsi soit-il.

VARIA

ALLOCUTION DE MARIAGE

Mes chers amis,

Nous touchons au moment solennel qui va unir pour toujours vos deux destinées en consacrant l'inclination de vos cœurs.

S. Paul appelle le mariage « un grand sacrement, *magnum sacramentum*, » et c'est bien ainsi que vous aussi devez l'envisager.

Oui, le mariage est grand. D'abord dans son institution, puisqu'il a Dieu lui-même pour auteur, Dieu notre créateur, notre Père et plus tard notre Juge. Il est grand dans sa fin, puisqu'il a pour but de perpétuer les races humaines et qu'il devient ainsi la base des sociétés en même temps que le soutien des familles. Il est grand enfin dans ses moyens, car en sanctifiant l'union de deux êtres humains, il les rend meilleurs et plus heureux l'un par l'autre.

Voilà pourquoi vous êtes en ce moment au pied de l'autel, demandant au Seigneur de bénir vos serments, de vous donner le courage d'accomplir sans faiblesse les devoirs nouveaux qui vont vous incomber, et de mêler à votre amour déjà bien sincère, cette foi vive qui, semblable à un divin parfum, le rendra incorruptible.

Dans quelques instants la divine Victime descendra sur cet autel, et c'est en son nom que je vous parle en ce moment, heureux d'avoir été appelé, grâce à des liens de famille bien doux, grâce aussi à une amitié déjà ancienne, à faire descendre sur vous les bénédictions du Ciel les plus abondantes, et, j'en ai la confiance intime, à consacrer en même temps votre bonheur. — Et ces sentiments que j'exprime sont partagés, soyez-en sûrs, par cette sympathique assemblée de parents et d'amis qui vous entourent, par votre ancien et votre nouveau pasteur qui ont voulu vous donner par leur présence à cette cérémonie un témoignage visible de leur estime et de leur affection. Leurs prières monteront ardentes vers Dieu pour obtenir de Lui les grâces qui vous rendront plus facile l'accomplissement de vos devoirs dans la vie nouvelle qui s'ouvre devant vous.

Je viens de parler de devoirs. Quels sont-ils donc et quelles obligations allez-vous contracter ?

Je les résumerai tous et toutes en un seul qui vous paraîtra bien facile et qui, je l'espère, vous le sera toujours : travailler chacun de votre côté et de toutes vos forces, à vous rendre mutuellement heureux en ce monde et dans l'autre. Vous y arriverez en vous gardant en Dieu et sous son paternel regard l'amour saint, l'amour fidèle que vos cœurs, plus encore que vos lèvres, vont se promettre tout à l'heure.

Vous, mon cher ami, vous aimerez votre épouse comme une compagne que Dieu vous a choisie. Vous serez son guide, son conseil, son soutien. Vous l'assisterez dans tous les jours heureux de votre existence ici-bas, comme aussi dans les jours d'épreuves si fréquents en cette vie.

Certes, mon cher ami, vous n'attendez pas de moi de ces compliments dont le moindre défaut serait la banalité. Je me plais cependant à penser que ces sentiments généreux dont je viens de parler, vous les trouverez dans votre caractère aimable, affectueux et bon. Mais je ne crains pas de le déclarer, c'est surtout dans la religion, dans cette religion catholique qui a bercé votre jeunesse et réjoui vos jeunes années, que vous puiserez la force morale qui en assurera le développement, comme elle vous a soutenu sur les champs de bataille, dans les dangers et les épreuves de la guerre. Grâce à la religion, vous avez bien rempli vos devoirs de soldat ; grâce à elle, vous serez un mari selon le cœur de Dieu.

Vous aussi, ma chère cousine, vous serez, j'en ai l'assurance, à la hauteur de vos devoirs d'épouse. — Le passé nous répond de l'avenir. Aussi vous dirai-je : restez vous-même, et que l'épouse ressemble à la jeune fille. Nous en avons d'ailleurs pour garant votre caractère sérieux, votre amour du travail, votre cœur dévoué et par-dessus tout vos habitudes chrétiennes.

Vous aussi, je ne crains pas de l'affirmer, c'est dans votre éducation vraiment religieuse, dans votre famille sincèrement chrétienne, dans vos principes d'une piété vraie et sérieuse, que vous avez puisé ces habitudes, ce dévouement aux choses du bon Dieu, ce goût pour la beauté de sa maison qui ont fait de vous une sacristine modèle et vous ont attiré l'estime et la sympathie de tout le pays. Remerciez Dieu, mon enfant, d'avoir eu ce bonheur de posséder un père bien chrétien, une mère pieuse qui, tout en développant en vous les connaissances nécessaires à une bonne ménagère, n'a pas négligé de former votre cœur aux vertus qui feront de vous l'épouse sérieuse, dévouée, tout à son devoir, aimant Dieu et les siens.

Et maintenant, chers amis, daigne le Seigneur qui rend les familles heureuses et les unions prospères, exaucer les prières que lui adressent pour vous ces parents émus, ces amis nombreux ! Que le divin Pilote dirige à travers les écueils la petite

barque qui va voguer vers l'inconnu, en portant vos destinées pour toujours ! Qu'il la préserve de l'orage et la mène au port du salut !

Puissiez-vous couler ensemble de longs jours de bonheur paisible, sanctifiés par la religion, égayés, s'il plaît à Dieu, d'une aimable parure d'enfants joyeux et aimés.

Puissiez-vous enfin, après avoir joui de cette sorte de Paradis terrestre que l'amour chrétien ressuscite pour les cœurs qui en sont animés, monter ensemble, pleins d'années et de mérites, vers ce Paradis mille fois meilleur encore que l'Amour sans ombres et sans déclin remplit de ses cantiques éternels. Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXII

LA TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE. — LA SOBRIÉTÉ

Honeste ambulemus, non in comessationibus et ebrietatibus.
Vivons dans l'honnêteté, non dans la bonne chère ni dans l'ivrognerie.
(Rom., XIII, 13).

Au point où nous en sommes de nos Entretiens sur la vie chrétienne, ce précepte de l'apôtre S. Paul se présente de lui-même à ma pensée. Il vise, en effet, l'une des formes de la tempérance la plus importante et la plus pratique : celle que nous appelons la sobriété.

La sobriété emprunte son nom à un mot grec qui veut dire *mesure* [1]. Elle peut se définir : *la vertu qui mesure les aliments et préside à leur usage*. Elle a pour objet de maintenir cet usage dans de justes limites, de modérer l'instinct qui nous porte aux plaisirs de la bouche, de nous faire éviter tout excès de table, soit dans la nourriture, soit dans la boisson. — Le vice contraire se nomme la *gourmandise*.

Je parlerai successivement et de cette vertu et de ce vice. Je dirai : — de la *vertu*, par quelles *raisons* elle s'impose ; — et du *vice*, quelles sont ses funestes *conséquences*.

I

Avant tout, il nous faut poser en principe que la sobriété ne prétend nullement refuser à l'homme la nourriture dont il a besoin. Quiconque, parmi vous, utilise le service des animaux se croit tenu de les nourrir. Il leur donne, en conséquence, tous les aliments nécessaires à la conservation de leur santé et à l'entretien de leurs forces. Nous avons, dans notre corps, un serviteur qui éprouve, lui aussi, le besoin d'être nourri. Ce besoin lui confère des droits et nous impose des devoirs. Donnons donc à nos organes les aliments nécessaires. Je vous engage même à user envers eux, non pas d'une mesure rigoureusement calculée, étroite et parcimonieuse, mais d'une mesure assez large pour ajouter au nécessaire ce qui est vraiment utile. Vous tiendrez aussi compte des différences d'âge, des crises de santé, des surcroîts de travail et de fatigue. La tempérance chrétienne n'a jamais eu la prétention de mettre le corps en état d'infériorité à l'égard des exigences soit des devoirs d'état, soit même d'une hygiène bien comprise.

Ceci une fois établi et mis au-dessus de toute contestation, la sobriété intervient pour proscrire les différents excès auxquels, le besoin une fois satisfait, peut se porter la sensualité. « On pèche contre cette vertu, dit S. Grégoire le Grand, quand on précède, pour boire, l'heure de la soif, pour manger, l'heure de la faim ; quand on apporte dans le choix des aliments une recherche exagérée ; quand on exige, de la part de ceux qui les préparent, un art et des raffinements dont la gourmandise sera seule à profiter ; quand on en prend plus qu'il n'est utile ; enfin, quand on y cherche plutôt une satisfaction des sens qu'un accroissement de forces [1]. »

La sobriété, qui condamne ces excès, s'impose d'abord au nom de la raison. — La raison, en effet, nous défend de placer notre bonheur dans les jouissances corporelles. Le fait que nous avons une âme raisonnable nous oblige à le mettre beaucoup plus haut. Nous sommes un composé dans lequel l'esprit occupe le premier rang ; le corps n'a été ajouté à l'esprit que pour servir d'organe à celui-ci. C'est donc à l'esprit qu'appartient le droit de gouverner la vie. Et il doit la diriger, non point du côté des plaisirs sensuels, qui le soumettraient à la tyrannie de la chair, mais du côté des biens spirituels, qui sont les siens : le vrai, le beau, le bien, les pures joies de l'intelligence et du cœur, la paix de la conscience, l'accomplissement du devoir.

« Mais, dira quelqu'un, c'est la nature, ou, pour parler plus exactement, c'est Dieu qui a donné de la saveur aux aliments et a rendu capable de plaire l'acte par lequel on s'en nourrit. Peut-il être mal de savourer une jouissance que Dieu a faite ? » — C'est vrai : les aliments tiennent leurs qualités du Créateur. Toutefois, — et nous l'avons déjà fait remarquer, — les jouissances dont ils peuvent être la cause ne constituent aucunement le but que l'homme doit poursuivre ; elles ont seulement pour objet de l'encourager à une fonction nécessaire, celle de l'alimentation. Dieu les a mises là comme un attrait et, par conséquent, comme un moyen. Quand on cherche, à table, non point à satisfaire un besoin, mais à exciter une sensation, non point ce qui est utile, mais seulement ce qui est agréable, l'on renverse l'ordre naturel des choses et l'on va contre les intentions du Créateur. De là, cette doctrine reçue dans l'Eglise, mais où la raison s'exprime avec la foi et dans laquelle il faut reconnaître une décision relevant de la morale naturelle, que « *boire et manger sans autre des-*

[1] *Bria* græce idem est quod *mensura*. (S. Thomas Aq., *Sup. II ad Cor.*, cap. V, Lect. 3).

[1] *Moral.*, Lib. XXX, cap. 27 (alias, 18).

sein que d'y prendre du plaisir, n'est pas exempt de péché [1]. »

Je viens de nommer la foi. Si nous nous plaçons à son point de vue, la sobriété nous paraîtra encore plus rigoureusement obligatoire qu'au point de vue de la raison.

D'abord, tous les motifs d'ordre général pour lesquels le chrétien doit pratiquer la tempérance, — je veux dire : sa vocation, qui l'appelle à des joies d'ordre divin et bien supérieures aux voluptés charnelles ; le but et le caractère de la vie présente ; les liens étroits par lesquels un chrétien se rattache à Jésus-Christ souffrant ; l'influence néfaste des plaisirs sensuels, — tous ces motifs lui commandent la sobriété. Mais celle-ci s'impose encore pour des raisons plus particulières, que je rappelle d'un mot.

Quel a été, s'il vous plaît, le péché par lequel nos premiers parents ont attiré sur eux et sur leur postérité la malédiction divine ? En quoi a-t-il consisté ? Quelle vertu a-t-il offensée ? — Ce fut un péché de gourmandise. Il a consisté à manger un fruit défendu. Il a offensé la sobriété. — Pensez maintenant aux biens dont cette faute nous a dépouillés, aux maux qu'elle a déchaînés sur nous, aux innombrables désordres auxquels elle a ouvert la porte ; et vous prendrez certainement, de la gourmandise commise par Adam et Eve, un si vif sentiment de regret que vous détesterez toutes les autres et concevrez pour la sobriété un amour ardent, avec un sincère regret que notre premier père et notre première mère ne l'aient pas aimée davantage.

N'avez-vous jamais réfléchi à cette vérité que, parmi tous nos organes, ceux dont le Très-Haut se sert pour accomplir en nous ses mystères les plus augustes et les plus salutaires, sont précisément ceux auxquels il entend faire pratiquer la sobriété ? L'Eucharistie ne vient-elle point reposer sur cette langue ? N'apercevez-vous pas, sur ces lèvres, la trace du sang de Jésus-Christ ? Cette poitrine ne devient-elle point, à certains jours, le temple de la Majesté divine ? Si, après cela, l'intempérance fait de la langue, des lèvres, du corps enfin, des instruments de péché, ce ne sera pas, comprenez-le, sans manquer au respect dû à Dieu, ni sans commettre, à l'égard de ces organes eux-mêmes, une sorte de profanation.

Je ne puis guère oublier, non plus, que parmi les vertus dont le Dieu fait homme nous a donné l'exemple, la sobriété a tenu un rang distingué. Quelle modération n'observait-il point dans l'usage des aliments ! La table à laquelle il s'asseyait, chez l'humble et pauvre charpentier de Nazareth, n'était pas fortunée ; elle ne lui a jamais offert aucun de ces mets recherchés et succulents dont vous chargez les vôtres. Plus tard, quand les Pharisiens l'invitaient à prendre part à leurs festins, je me le représente comme touchant à peine aux aliments de choix et aux liqueurs enivrantes dont il était entouré. Et que direz-vous de son jeûne rigoureux de quarante jours et de quarante nuits ? puis, de ce breuvage composé de fiel et de vinaigre qui fut son unique soulagement, dans l'ardente soif dont il souffrit sur sa croix ?

Il est donc vrai que la sobriété est une vertu essentiellement chrétienne. L'Église a bien fait, quand elle a établi sa législation pénitentielle, de la faire porter, au moyen du jeûne et de l'abstinence, sur l'acte de se nourrir. Elle mettait là en pratique l'esprit même de nos croyances.

Mais j'ai assez démontré les motifs de la sobriété. Il est temps d'en venir au vice contraire, de parler de la gourmandise, et, comme je l'ai promis tout à l'heure, d'en dire les principaux inconvénients.

II

Les Livres saints parlent souvent des intempérances contraires à la sobriété et ils en signalent les funestes conséquences dans un langage énergique et impressionnant. Si vous le voulez bien, je rappellerai quelques-unes de leurs paroles, et j'y ajouterai un rapide commentaire. — Vous verrez là ce qu'on gagne à être sobre et ce qu'on perd à ne l'être pas.

1. « *La sagesse,* dit le saint homme Job, *n'habite point avec ceux qui font bonne chère.* » (XXVIII, 13). Cette parole est également vraie, soit de cette sagesse que Dieu donne avec la grâce, soit même de cette autre sagesse qui naît de la raison.

La sagesse surnaturelle s'accorde mal avec les excès auxquels peut donner lieu le sens du goût. Ces excès ne sont possibles qu'à des âmes incapables d'apprécier les chastes et célestes voluptés dont la cause se trouve dans les rapports avec Dieu. Ils supposent un amour développé des plaisirs d'en bas et une incapacité déclarée à goûter les plaisirs d'en haut. Quand un homme se plaît dans le commerce des choses divines, il ne lui est guère possible de ressentir aucun attrait pour les sensations grossières que font éprouver l'aliment et le breuvage. Et si cet attrait lui était possible, il ne pourrait le satisfaire sans se dégoûter des saintes joies qu'il trouvait en Dieu. Il quitterait bien vite, soyez-en certains, les régions élevées auxquelles la grâce l'avait porté, pour redescendre au niveau des jouissances sensuelles. C'est un fait d'expérience que la gourmandise exerce sur les âmes une action déprimante ; que la nourriture ou la boisson qu'elle fait prendre au-delà du besoin, je veux dire quand on n'a plus ni faim ni soif, sert invariablement à nourrir les mauvaises passions ; que ces passions en deviennent plus vives, plus exigeantes et plus audacieuses, et qu'elles ne tardent jamais beaucoup à secouer le joug des lois divines et à exploiter contre elles le surcroît d'énergie qu'on a donnée aux organes et tout le feu qu'on a mis dans le sang... S. Paul a cru pouvoir, afin de caractériser l'état de dégradation auquel la gourmandise réduit ses victimes, employer une expression que j'ose à peine répéter. Elle leur fait prendre pour dieu, dit-il, et traiter comme tel, non pas le vrai Dieu, ni quelque créa-

[1] Innocent XI a condamné la proposition affirmant qu'il n'y a là de péché que si manger ou boire de la sorte nuit à la santé. (Propos. damnatæ die 2 martii 1679, Prop. 8).

ture excellente, mais ce qu'il y a de plus vil dans la personne humaine : « *Leur dieu, c'est leur ventre.* » (Phil., III, 19).

Ces funestes conséquences de la sensualité sont tellement dans la nature des choses que personne ne peut se flatter d'y échapper. Les tempéraments les plus froids, les consciences les plus délicates, les esprits les plus élevés : tous, à des degrés différents peut-être, mais tous sans exception, ont besoin de la sobriété. Ces habitudes de vertu, et même souvent cet heureux naturel n'ont-ils pas été le partage de nos saints ? Aucun d'eux, pourtant, n'a cru pouvoir satisfaire ses appétits sans péril. Parvenus au sommet de la perfection et si solidement fixés dans la pratique du bien qu'on les aurait volontiers tenus pour incapables de péché, ils passaient encore des journées entières dans un jeûne rigoureux, se nourrissaient d'aliments grossiers, s'étudiaient par mille industries secrètes à les dépouiller de leur saveur, allaient à table avec les mêmes répugnances que si la table avait été pour eux un instrument de torture.

Mais la sagesse surnaturelle n'est point la seule qui se perde dans les excès de la gourmandise. Ces excès diminuent aussi de beaucoup et ruinent souvent celle même que donne la simple raison.

N'avez-vous jamais eu pour convive, sous votre toit ou sous un toit étranger, quelque ami de la bonne chère ? Si ce malheur vous est arrivé, avez-vous observé avec attention l'état de cet homme, quand il avait bien mangé et bien bu ? Avez-vous remarqué ce visage congestionné, ces yeux sortant des orbites, se fermant de sommeil ou s'allumant d'une flamme lubrique, ce rire forcé et éclatant sans raison, ces lèvres incapables de se prêter à une articulation nette et maîtresse d'elle-même, ce silence hébété alternant avec des paroles qui se répétaient sans cesse, ou n'avaient plus rien de logique ?... Si vous avez fait cette remarque, vous avez pu constater que les excès de table obscurcissent l'intelligence et enlèvent aux esprits la meilleure partie de leurs facultés. — Je ne parle point de l'ivresse déclarée. J'ai fait voir, il n'y a pas longtemps, qu'elle rabaisse l'homme au niveau et même au-dessous de la brute. — Quand ces excès passent en habitude, quand ils deviennent quotidiens ou à peu près, ils dépouillent vraiment de toute sagesse ceux qui les commettent.

2. L'Esprit-Saint ne se contente pas de signaler le mal que la gourmandise fait aux âmes ; il veut bien aussi nous avertir des dommages dont elle peut être la cause pour nos intérêts matériels : « *Celui,* dit-il, *qui aime le vin et la bonne chère ne fera pas fortune.* » (Prov., XXI, 17). — Voilà encore une vérité confirmée par les faits. Que de familles opulentes se sont ruinées par leurs dépenses de table ! Et quand ces dépenses ne les ruinent point, que de sommes elles absorbent, dont un peu de sobriété permettrait de faire un emploi infiniment plus sérieux et plus utile ! L'opinion publique s'indignerait, et avec raison, si elle savait ce que certains riches mettent d'argent dans leurs fournitures de cave, dans leurs repas, dans leurs rafraîchissements de l'après-midi ou du soir, pendant qu'autour d'eux tant de malheureux vivent de privations et meurent de faim. Et si, quand les temps se font difficiles, quand, à la suite de guerres prolongées ou d'une série d'années aux récoltes déficitaires, le ravitaillement des populations ne se fait plus que dans une mesure insuffisante ; si la gourmandise des riches, loin de diminuer, augmente ; s'ils veulent boire et manger tout ce qui leur plaît ; si, pour l'acheter, ils paient tout ce qu'on veut ; s'ils contribuent ainsi à la hausse excessive des prix et la font durer, l'exagèrent même plus que ne le ferait la rapacité des mercantis, leurs excès exposent tout un peuple à une misère effroyable et s'élèvent à la hauteur d'une calamité nationale.

3. La sainte Ecriture contient, sur le sujet qui m'occupe, une troisième parole particulièrement digne de remarque : « *Manger beaucoup,* dit-elle, *rend malade ; et cet abus en a conduit beaucoup à la mort.* » (Eccli., XXXVII, 33-34). — Ce mot me rappelle celui du père de la médecine : « L'intempérance, écrivait-il, tue plus d'hommes que le glaive [1]. » — Les deux sentences sont également vraies. Oui, la sensualité dans l'usage des aliments est chose meurtrière. Elle charge le sang d'éléments vicieux et fait courir dans les veines des germes de maladie. Elle affaiblit les organes et les use avant le temps. Elle amollit les tempéraments. Elle détend les ressorts de la vie et abrège sa durée. Consultez l'histoire : elle vous dira que les races sobres ont toujours été les plus vigoureuses. — Mais pas n'est besoin de remonter aux siècles écoulés. Pourquoi nos contemporains ont-ils souvent si peu de santé ? Pourquoi leur vie finit-elle si souvent avant le temps ? Pourquoi souffrent-ils de tant de maladies inconnues autrefois et comptent-ils tant de morts subites ? Cela tient, la science elle-même en fait l'aveu, à leurs raffinements de bien-être et à l'abandon des austérités qu'observaient leurs aïeux.

Et la sensualité compromet, avec la santé et la vie des individus, la santé et la vie des nations. Tout peuple qui s'abandonne aux excès de table et spécialement à certaines habitudes malfaisantes, comme celle de l'alcoolisme, s'il ne réagit point et ne fait rien pour se corriger, est un peuple condamné à la décrépitude et à la mort. On pourrait calculer approximativement le temps que durera son agonie, et la date à laquelle il disparaîtra de la surface du globe.

Il faut donc revenir, si nous voulons vivre, et surtout vivre chrétiennement, aux saintes pratiques de la sobriété.

* * *

Voulez-vous qu'en terminant je précise en quoi consistent ces pratiques ? Le voici. Elles consistent :

1° A observer, à moins d'impossibilité, les lois de l'Eglise sur l'abstinence et le jeûne. — L'abstinence et le jeûne sont des mortifications : mais ce sont les plus douces de toutes. Le cilice est pénible.

[1] Hippocrate.

La discipline fait mal. Porter un bracelet ou une ceinture de fer est chose douloureuse. Jeûner quelquefois ou s'abstenir de chair à certains jours, ne cause aucune souffrance positive. Et pourtant cette mortification est éminemment salutaire. En diminuant un peu l'effervescence du sang, elle modère la violence des passions charnelles et dispose l'être humain tout entier à la pratique de la vertu.

2° A se faire une loi de manger de tout, quand la santé le permet. — Celui-là se montre peu chrétien qui ne trouve presque rien à son goût et n'a pas l'énergie voulue pour s'obliger à manger ce que mange tout le monde.

3° A se contenter d'aliments préparés simplement. — Tenez à une cuisine propre et saine. Quelles que soient, à cet égard, vos exigences, si elles sont sérieusement motivées, elles n'ont rien que de légitime. Mais à quoi bon ces apprêts compliqués qui satisfont peut-être les caprices du goût, mais n'ajoutent rien aux qualités ni aux profits de l'alimentation ?

4° A se limiter, dans les repas, aux quantités dont on a besoin, tout en interprétant ce besoin, je le répète, non point avec sévérité, mais de bonne foi et même avec une certaine latitude. Ce qui dépasserait sérieusement cette mesure serait non seulement répréhensible, mais nuisible.

5° A ne rien manger et ne rien boire en dehors des repas, à moins d'y être contraint. — Prenez autant de repas qu'il vous en faut, mais à des heures fixées d'avance et non point suivant votre caprice. Le reste du temps, observez plutôt l'abstinence. Ce précepte relève, tout ensemble, de l'hygiène des âmes et de l'hygiène des corps.

A ces conseils, qui sont de tous les siècles, permettez-moi d'en ajouter un qui n'avait pas, du temps de nos aïeux, sa raison d'être. — Il s'est formé, depuis un demi-siècle, chez tous les peuples civilisés, des *associations de tempérance,* dont les membres s'interdisent toute boisson fermentée. Ces associations réagissent heureusement contre les progrès de l'alcoolisme et tendent à préserver les nations de ses suites meurtrières. Il serait à souhaiter que cette réaction, au lieu de se borner à combattre l'ivrognerie, étende ses efforts à toutes les autres formes de la gourmandise, ou, tout au moins, aux plus nuisibles et aux plus répandues. En attendant, les chrétiens doivent applaudir aux sociétés de tempérance, et je ne puis que leur conseillier de s'y engager personnellement et d'en observer fidèlement les statuts. Je les prierai seulement de choisir de préférence celles qui sont catholiques d'origine et de caractère. Ils éviteront, à cause de leur impiété, celles qui relèvent de l'hérésie ou de la libre-pensée.

J'ajouterai à ces recommandations celle de revenir à l'usage, autrefois suivi par toutes les familles chrétiennes, de faire, avant et après chaque repas, une courte prière. Dites à haute voix par le père de famille ou par l'un des petits enfants, suivies avec une respectueuse attention par les convives découverts, ces pieuses invocations relevaient bien haut cette action de manger qui, par elle-même, est tout animale. Elles permettaient d'y mettre une intention religieuse et une pensée salutaire. Enfin, elles lui obtenaient de Dieu une bénédiction capable d'en corriger les inconvénients et d'en assurer le fruit.

* * *

Parmi les arbres du Paradis terrestre, Dieu en avait marqué deux d'un signe particulier. C'étaient *l'arbre de vie* et *l'arbre de la science du bien et du mal.* Il les proposa, l'un et l'autre, au choix de nos premiers parents. Adam et Eve furent sensibles aux charmes du second, et son fruit maudit les jeta dans la déchéance. Le premier, s'ils avaient su s'en contenter, aurait assuré leur bonheur et leur immortalité. — Ces deux arbres, chrétiens, se dressent encore parmi vous, sous les noms de *tempérance* et de *gourmandise :* la tempérance qui donne la vie, la gourmandise qui donne la mort. En d'autres termes : c'est la sagesse et c'est la folie, c'est la vertu et c'est le vice, c'est la ruine et c'est le salut, qui s'offrent à vous. Il vous appartient de choisir entre eux. — Soyez, je vous en conjure, plus prudents que le premier homme et la première femme. Laissez l'arbre de la mort, avec ses séductions et ses mensonges, et attachez-vous à l'arbre de la vie. La tempérance est une vertu austère : mais ses fruits sont délicieux. Elle conservera ce que la nature et la grâce ont mis en vous de noblesse et de grandeur. Elle le développera et le fécondera. Elle fera de vous, en toute vérité, des hommes et des chrétiens, en attendant que vous deveniez des élus. Ainsi soit-il !

La collection de la PREDICATION

Nous rappelons à nos abonnés que nous pouvons leur fournir les années antérieures de la **Prédication** depuis 1898 jusqu'à 1920 inclus. Les années 1915 à 1918 n'existent pas. L'année 1914-1919 comprend 16 mois (7 de 1914 et 9 de 1919).

Chaque année, en fascicules, coûte 8 f. ; sauf 1914-1919, qui coûte 14 fr. Le port est en sus.

Comme recueils de *plans de sermons,* on utiliserait facilement nos **Tables Générales,** dont chaque volume contient plus de *deux mille plans,* avec références aux volumes de la *Prédication.*

Celles de la *Deuxième Série* (1889-1898) coûtent 7 f., *franco* 8 f. 50 pour la France, 8 f. 75 pour l'Etranger. — Celles de la *Troisième Série* (1899-1908) coûtent 9 f., *franco* 10 f. 50 pour la France, 11 f. pour l'Etranger.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 23 novembris 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 1er décembre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour un service funèbre demandé par les Dames de la Croix-Rouge. — L'âme française, 545.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — VII. *3e Dim. de l'Avent :* La fin de l'homme, 547. — VIII. *4e Dim. de l'Avent :* L'éducation chrétienne, 548.

Pour la messe de saint Nicolas. — A des jeunes gens de la campagne qui ne fréquentent pas l'église, 550.

Courtes instructions pour la prière du soir. — XLVIII. L'institution de la Sainte Eucharistie, 551. — XLIX. Jésus prédit la chute de S. Pierre, 552.

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise. — XV. La crypte de Sainte-Cécile, 554.

Varia. — Les forçats du dimanche, 555.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXIII. La tempérance chrétienne : Le péché impur, 556.

POUR UN SERVICE FUNÈBRE DEMANDÉ PAR LES DAMES DE LA CROIX-ROUGE

L'AME FRANÇAISE [1]

Monseigneur [2],

Au milieu des difficultés et des inquiétudes nationales présentes, c'est une cérémonie bien réconfortante celle à laquelle Votre Grandeur a voulu ce matin présider. Voyez plutôt : au pied du Crucifix, en face de vous, d'un côté de cette nef, des femmes au grand cœur qui, cinq années durant, brisées pourtant par des angoisses et des deuils personnels, ont donné à des êtres souffrants l'illusion des tendresses maternelles, étanché leur sang, bandé leurs plaies, recueilli leurs confidences, ouvert leurs âmes au repentir et à l'amour de Dieu, facilité le pardon, consolé de mourir. — Encore : elles ont mendié des prières pour eux ; elles ont invité à ce service solennel les frères d'armes, les familles, toute la ville protégée par les héros disparus et par ceux qui se pressent là...

Et je ne sais ce qui retient l'autre côté de la nef de se dresser, de se tourner vers elles et de leur crier, une fois de plus, l'universelle gratitude, à elles, à l'immense armée féminine du dévouement qu'elles représentent ici.

Et qui ne sentirait présentes les âmes de nos chers morts, les âmes des quinze cent mille tombés, — les âmes surtout des trop nombreuses victimes de cette cité, celles des soldats défunts dans les hôpitaux de Langres !

Tout cela crée une atmosphère d'idéal, de générosité, de dévouement, dans laquelle il fait bon se baigner.

Laissons-nous tous prendre, m. f., laissons-nous envahir tout entiers par cette atmosphère d'amour et d'idéal qu'un instant nous respirons. Nous sortirons d'ici plus unis et plus forts, plus décidés au courage et aux efforts nécessaires, parce qu'un instant nous y aurons mieux senti et compris l'âme de la France.

I

L'âme de la France, elle palpite ici.

Elle se dégage de ces pavés sous lesquels gît la poussière de ceux dont vous continuez l'œuvre, Monseigneur, de ceux qui firent la France comme les abeilles font la ruche, la poussière des preux d'autrefois, des bourgeois, des artisans, des manants de cette ville ; de ces pavés sur lesquels pendant des siècles sont tombées tant de larmes et d'où sont montées tant de prières. Elle se dégage de ces murs construits il y a dix siècles au chant des cantiques, de ces voûtes séculaires vers lesquelles, avec tant d'art toujours, les orgues et le chœur ont envoyé l'écho des joies et des deuils nationaux. Elle fait frissonner tous ces drapeaux serrés autour de l'autel.

L'âme de la France, elle fuse de tous les yeux de ces vaillants officiers dont la poitrine est constellée de décorations ; des yeux de ces soldats en uniforme [1] qui, hier encore, montaient la garde au Rhin ; des yeux de ces anciens combattants qui pendant cinq ans ont dépensé sans les épuiser tant d'admirables générosités, tant de grandes énergies, et dont l'ambition si légitime est aujourd'hui encore de rester « unis comme au front » pour conseiller le pays et le conduire vers ses destinées.

L'âme de la France, c'est elle qui a rassemblé ici cette foule émue de parents dont la douleur n'est point éteinte, de veuves en larmes, cette foule reconnaissante d'amis qui se souviennent ; c'est elle qui fait battre le cœur des Dames de la Croix-Rouge de la même générosité qu'hier.

L'âme de la France, c'est elle... Ah ! nos morts ! Expliquez donc leur héroïsme si vous ne savez pas quel esprit vivait en eux, quelle conception de leur devoir les fit si grands, à quelles forces morales plus encore qu'à leurs armes ils durent leur succès ! Oui ! expliquez-les, les morts, sans l'âme française !

Sans l'âme française... évoquez le spectacle. Un vaste charnier, avec des flaques de sang, des membres blessés, déchiquetés, des agonisants, des cadavres. Une tuerie. Un abîme d'épouvante où la fureur des nations a mutuellement précipité deux peuples. Et sur cette tuerie, quelle gloire ? Et sur ce chaos, quelle beauté ? Et au bord de cet abîme d'épouvante, quelle voix d'idéal ?... Sur ces perspectives matérialistes il n'y aurait que douleurs, ruines et deuil. En face de ces scènes d'horreur nous ne pourrions que crier au scandale et, par la description de tels maux, accabler l'humanité désespérée. Assez d'autres le font, qui sont impies.

Nous, nous croyons à quelque chose de réel bien qu'immatériel, et tout s'illumine au sein du sombre carnage. Oui ! un peuple marche dans la

[1] Discours prononcé à la Cathédrale de Langres le 20 novembre 1921.

[2] Mgr Louvard, évêque de Langres.

[1] Du 21e Régiment d'infanterie.

boue sanglante, il a vidé ses veines et mis ses membres en lambeaux, il se bat, il meurt... mais c'est pour quelque chose de supérieur à son bien physique, les yeux dans les étoiles et le cœur plein d'héroïsme et d'enthousiasme. Les cadavres de ses fils s'entassent sur ses frontières à hauteur d'homme, mais son âme s'élève bien au-delà. Par ses morts et en eux, elle apparaît plus belle et plus digne d'être aimée que jamais, puisque pour elle ils ont su mourir... Par ses morts et en eux, elle s'élève dans la nue. Transfigurée par leur martyre, elle brille d'un si vif éclat que les nations une fois de plus séduites se liguent pour la garantir en portant le secours au peuple qu'elle anime... et Dieu la sauve.

II

Qu'est-elle donc cette âme française?... O Christ bien-aimé, vous pourriez répondre : c'est vous qui l'avez faite.

L'âme française, c'est *vaillance*... Un soir fatal, les tocsins de guerre sonnent la marche nationale au Calvaire. La haine d'un peuple étranger veut du sang. Les yeux se mouillent... Mais l'agonie dure peu. En un élan inouï, la France se donne à la Croix qui l'attend. Les femmes s'arrachent des bras de ceux qui partent ; poussées à la fois par les intuitions de la conscience et par un atavisme séculaire, elles vont dans les églises achever le geste d holocauste... Eux sont partis... Cinq ans elles auront la vaillance d'encourager et de garder l'espoir... Cinq ans, là-bas, ils auront la vaillance de lutter dans la boue, parmi le sifflement des balles, le crépitement des mitrailleuses, l'éclatement des obus, le vrombissement des torpilles, malgré les agonies et les douleurs lancinantes du front, malgré les menées des défaitistes, malgré la monotonie des échecs et les lenteurs inexpliquées ; cinq ans ils auront la vaillance de renouveler de dangereuses attaques, de « remettre ça » dans de nouvelles explosions de courage, avec le sourire, jusqu'à la victoire...

L'âme française, c'est *générosité*... On se partage, au front, entre camarades, les colis venus de l'arrière. On compatit aux douleurs, on calme les sanglots, on étouffe les nostalgies, quand on souffre soi-même, quand on a envie de pleurer soi-même, quand le cafard vous ronge. Les éclopés se soutiennent l'un l'autre. Je l'ai vu en pleine bataille, quand tout tombait autour de lui, je l'ai vu le « petit blessé », qui aurait pu s'enfuir à l'abri, accompagner pas à pas son camarade gravement blessé à la jambe,... « pour qu'il ne soit pas tout seul ». — A l'arrière, on s'aide de famille en famille ; à l'arrière, dès les premiers jours, les draps bien blancs filés par les grand'mères sortent des vieilles armoires et partent pour les hôpitaux ; des quêtes s'organisent, et des Journées, et on donne. Mieux : on se donne, n'est-ce pas, mes Sœurs, n'est-ce pas, Mesdames de la Croix-Rouge?...

Ah! qui nombrera, sauf Dieu, les sacrifices volontairement consentis et si généreusement accomplis!

Je n'ai rien dit de tant de beautés accumulées; mais de cela déjà, d'une telle noblesse de sentiments, d'une telle générosité, d'une telle vaillance, connaissez-vous le secret?...

L'âme française est *chrétienne*... Notre Dieu à nous Français, nous ne sommes pas allés le chercher dans le bric-à-brac des vieilles imaginations mythologiques ; il n'est pas le produit frelaté de quelque intellectualité soi-disant philosophique. Providentiellement, notre pensée religieuse s'est particulièrement fixée, et amoureusement, sur la seconde personne de la Sainte Trinité, sur le Fils de Dieu fait homme. Son image bénie préside à nos vies. Le premier geste que nous aient appris nos mères rappelle son martyre. Celui qui du ciel vint en terre par amour, Celui qui par amour pour ses frères voulut souffrir et mourir, nous le croyons présent dans nos églises, anéanti par amour dans l'Eucharistie. Nous communions à sa chair et à son sang. Par amour pour ce divin Sacrifié, et pour nous rendre dignes de lui, jeunes, nous avons appris à nous sacrifier... Aussi, quand il veut solliciter de l'humanité plus de générosité et plus d'amour, c'est chez nous qu'il descend, c'est chez nous qu'il vient découvrir son Cœur brûlant... Il sait que nous pouvons le comprendre...

Depuis vingt siècles, quarante générations de grand'mères se sont transmis l'écho des nobles enseignements de ses premiers apôtres. Ce sont des traditions séculaires. Nous avons ça dans le sang; les autres, pas au même degre. C'est une marque de race. C'est ça qui nous rend vaillants et généreux ; c'est ça qui nous rend forts ; c'est ça qui fait de la France le pays d'idéal ; c'est ça qui la monte si haut parmi les autres nations ; c'est ça qui lui permet même du fond des abîmes de rebondir aux cimes. Oui! gloire à la vérité, gloire à la morale, gloire à l'esprit et à l'amour du Christ qui font notre France immortelle!

* * *

Ame de la France, si généreuse, si vaillante, si chrétienne, inspire-nous! Pour nos morts fais jaillir de nos cœurs une ardente prière. Nous voulons les sauver puisqu'ils nous ont sauvés. Dieu les aima ; nous Lui demanderons grâce pour eux.

Anciens combattants, camarades du front, n'oubliez pas : ce sont nos frères d'armes. Tant de fois nous avons dit : « Ça y est! » et nous avons pensé que notre nom allait s'ajouter à la liste des leurs... Ce que nous aurions voulu qu'on fît pour nous, faisons-le pour eux. De tout notre cœur, avec toute notre foi, — nous en avons plus que nous ne pensons, — en avant à l'assaut du Cœur de Jésus pour qu'Il leur fasse miséricorde, et, si ce n'est déjà, leur donne auprès de Lui l'eternelle récompense!

Monseigneur, votre bénédiction soutiendra notre prière.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

VII

IIIe Dimanche de l'Avent

LA FIN DE L'HOMME

Homo natus ad æternitatem.
L'homme est né pour l'éternité. (S. Grégoire le Grand).

Mes frères,

La question de la destinée de l'homme domine toutes les autres. Elle ne se résoud pas, comme certains le pensent, par un sourire dédaigneux ou par des négations sacrilèges ; mais c'est avec une âme recueillie et sincère qu'il convient de l'examiner. Sa gravité même nous en fait un devoir. Hors d'elle, peu importe le reste, peu importe les problèmes divers qui peuvent solliciter nos esprits : si nous parvenons à la fin que la Providence nous a marquée, le but est atteint, la victoire gagnée ; si, au contraire, nous échouons, tout est perdu sans réserve, irrévocablement perdu.

Quelle est donc notre destinée ? Pourquoi l'homme a-t-il été placé sur la terre ?

* * *

A cette question, d'une importance souveraine, je trouve deux solutions bien différentes : celle du monde et celle de l'Evangile.

Aux yeux du monde et pour l'école matérialiste, l'homme représente un produit de forces aveugles, fatales, qui croît comme l'herbe des champs ou le chêne de la forêt. Sa destinée est le résultat de la poussée des choses. Dès lors, ce qu'il doit chercher sur la terre, c'est, comme au temps du paganisme, le bonheur dans le repos et l'opulence : *otium simul atque opulentia.* — Une telle doctrine, on le conçoit, est essentiellement fausse. Sans doute, nous sentons en nous un attrait invincible vers le bonheur : le bonheur, notre nature le réclame impérieusement. Mais, ici-bas, dans les objets éphémères et imparfaits de nos désirs, il n'y a que mensonge.

« Des richesses ! » dites-vous. Les richesses sont difficiles à acquérir ; chacun sait par expérience ce qu'il faut de labeurs pour arracher à un commerce un peu d'or ou quelques épis à la terre Si déjà vous jouissez du fruit de vos travaux, livré à la merci de tous les événements, de tous les hasards, le résultat de vingt années d'efforts peut être anéanti en un seul jour. De combien de riches demeures et de ceux qui les abritaient ne faut-il pas dire avec le saint roi : « Je suis passé, il était grand ; je suis repassé, il n'était déjà plus ! » (Ps. XXXVI, 35-36). La fortune va d'une maison à une autre, d'une famille à une autre, avec cette inconstance qui est le partage des choses humaines. Alors même qu'elle vous resterait fidèle, vous n'en seriez pas plus heureux, car « quiconque boit de cette eau, a dit Jésus-Christ, aura encore soif. » (Jo., IV, 13).

« Des honneurs, de la gloire ! » dit encore le monde. Souvent, pour obtenir la gloire, on doit fouler aux pieds sa conscience ; mais ne l'eût-on point gagnée au mépris du devoir, qu'est-ce donc que la gloire ? Une apparence, une fumée : malgré les formes séduisantes dont elle se couvre, son image est trompeuse. Nous ne pouvons pas ignorer ce qu'il y a de mensonger dans les flatteries et les applaudissements des hommes : tout cela s'évanouit comme l'ombre. En définitive, tant d'années de triomphes, si déjà un coup de vent plus fort ne les a pas fait disparaître, s'effaceront avec ces trois mots : *Et mortuus est.*

Du moins, les amusements, les plaisirs sont-ils capables de répondre à ce besoin de félicité dont nous sommes avides ? « Mangeons et buvons ; couronnons-nous de roses avant qu'elles ne soient flétries. » (Sag., II, 8). C'est encore la voix du monde. Hélas ! les voluptés se dissipent sans rien laisser qu'une lie d'amertume. Et quelle folie de courir après le bonheur sur un chemin où se rencontrent à chaque pas déceptions et misères, espoirs évanouis et affections brisées ! Pareilles à ces feuilles qui tombent aux approches de l'hiver et ne doivent plus reverdir, même les joies saintes et pures ne trouvent pas grâce devant la rigueur de la condition humaine. Jusque dans la famille où Dieu règne, vraie apparition du ciel sur la terre, que de fois notre pauvre cœur ensanglanté se plaint d'être meurtri ! Que de liens brusquement rompus par la mort !

Non, la terre n'est pas digne de nous. Nous ne pouvons pas donner à notre personnalité comme terme de ses désirs quelques parcelles d'or ou une coupe plus ou moins remplie de douceurs. Le génie lui-même nous en fait l'aveu dans la personne de S. Augustin. Gloire, félicité, renommée, tout lui fut accordé ; et cependant sa pauvre âme, accablée d'inquiétudes, était sans repos : « Vous nous avez créés pour vous, ô mon Dieu, et notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il se repose en vous. *Fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te*[1]. » Depuis, cette exclamation douloureuse a été inlassablement répétée. Si tout dans la nature souffre dès qu'on le place en dehors de son état, — l'être qui n'est plus dans son élément ou le membre qui n'est plus dans sa jointure, — il en est de même pour l'homme éloigné de Dieu : en soumettant sa raison aux appétits sensuels, il voit bientôt succéder à la courte ivresse du plaisir le trouble et les remords.

* * *

En face et à l'opposé de la conception matérialiste, nous avons celle de l'Evangile.

Si nous interrogeons l'Evangile sur le sens et la valeur de la vie, bien différente est la réponse qu'il nous donne. Aux clartés de la foi l'existence ne trouve pas en elle-même son but, mais il y a pour chacun de nous une destinée précise. L'homme, créé par Dieu, a le devoir de le connaître, de le servir, et, par ce moyen, de mériter le bonheur éternel. Voilà toute sa raison d'être.

[1] S. Augustin, *Confess.*, Lib. I, c. 1 ; cf. Lib. VI, c. 16.

Il importe peu que nos jours se passent dans le travail ou la pauvreté, le repos ou la paix ; ce sont là seulement des formes accidentelles de la vie. La chose essentielle est de ne pas oublier que nous sommes sur la terre pour préparer notre salut. Sainte Geneviève gagnait le ciel en faisant paître ses troupeaux sur les bords de la Seine, et S. Louis en ceignant la plus belle couronne du monde. Quelle que soit notre place ici-bas, nous appartenons à Dieu et nous devons le servir en l'aimant. Pas un seul objet extérieur et sensible, aucune de ces choses éphémères dont nous parlions tout à l'heure, n'est digne autant que lui de mériter nos préférences. Pas une seule créature, une idole au profit de laquelle il nous soit permis de détourner l'affection sainte due à sa perfection suprême. Pas même une épreuve capable d'entrer en comparaison avec l'amour que Dieu nous prescrit ; et une âme peu disposée à perdre ce qu'elle a de plus cher plutôt que de perdre un moment la grâce, s'illusionne sur son état.

Je vous le demande, si nous faisions en ce moment notre examen de conscience, à cette interrogation : « Ai-je jamais aimé Dieu sincèrement dans ma vie ? Surtout l'ai-je servi avec la fidélité désirée ? » que pourrions-nous répondre ? « Dans notre cœur, ouvert à toutes les folies du monde, Dieu habite comme un étranger à qui l'on accorde un souvenir indifférent, ou s'il nous plaît de lui offrir le tribut de notre piété, c'est à condition de n'être jamais blessés dans notre honneur, de n'avoir ni de mépris à supporter ni de peine à souffrir, peut-être de boire à la fois à la coupe des anges et à la coupe des démons [1]. » Avec cela, impossible de sauver notre âme.

Beaucoup d'hommes, dont le christianisme inspire encore la vie morale, se contentent de rendre à la loi de l'Evangile une obéissance partielle, de faire un choix entre ses prescriptions. Ces hommes se trompent et ont à craindre d'entendre plus tard le mot de la colère divine : « *Nescio vos.* Je ne vous connais pas. » Pour nous connaître, en effet, Dieu s'en rapporte au témoignage des œuvres. Nous-mêmes, nous apprécions la piété filiale d'un enfant par les soins qu'il met à plaire à sa famille, et les sentiments d'une personne à notre égard par l'épreuve de sa conduite et son empressement à nous être agréable. Dieu agit pareillement. Il nous a donné sa loi formulée dans les dix commandements. Si nous voulons mériter son amour et marcher à l'accomplissement de nos destinées, nous avons le devoir de le servir, quoi qu'il arrive, sur tous les points dont cette loi se compose. A l'heure suprême où il faudra rendre compte, on ne nous demandera pas si nous avons accompli des miracles ou ressuscité des morts, mais si nous avons été fidèles, d'autant plus fidèles que nous tenions une place plus en vue dans la famille et dans la société.

Oui, avant tout, chercher Dieu, *quærite primum ;* lui donner notre cœur, notre esprit, notre volonté, comprendre enfin que le plus beau jour de notre vie n'est pas celui où nous aurons multiplié nos profits, mais celui où nous aurons imprimé à nos actes une valeur surnaturellement méritoire. Chercher Dieu avant tout, et le chercher toujours, *quærite semper.* S'il n'est pas une heure de notre existence qu'il ne garde, le moins est que nous sachions répondre à son amour par une affection inlassable, par un courage éprouvé, par une volonté prête à s'élever constamment jusqu'au niveau du devoir.

* * *

Un jour, cet homme dont parle l'Evangile se disait : « Où pourrais-je mettre toute cette moisson ? Je vais construire de nouveaux greniers, j'y entasserai mes biens ; puis, je me reposerai. » Et pendant qu'il prononçait ces paroles, il entendit une voix dans son cœur : « Aujourd'hui même on te redemandera ton âme. » (Luc, XII, 16-20). Pour nous aussi, à la course ou au pas, notre dernière heure s'avance : préparons-la. Il ne faut pas que les nécessités matérielles ne laissent aucune place chez nous aux préoccupations élevées.

La terre est un exil, la patrie est au ciel.

Au-dessus de la terre et de ses grossiers plaisirs, au-dessus de l'ambition et de ses pâles honneurs, au-dessus de la richesse et de ses fragiles trésors, pensons-y bien, il y a une éternité à gagner. Gagnons-la chaque jour. Ainsi soit-il.

VIII

IV[e] Dimanche de l'Avent

L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Educate illos in disciplina Domini.
Elevez vos enfants dans la discipline du Seigneur.
(Ephés., VI, 4).

Mes frères,

Une œuvre qui s'adresse à votre sollicitude est sans contredit celle de l'éducation familiale. Œuvre noble, puisqu'elle a pour objet de développer chez l'enfant les habitudes du bien, de former le caractère, en un mot, de créer l'homme. Œuvre d'une gravité exceptionnelle : car de cette première initiation et de cette première culture la vie tire toute sa valeur par la marque surnaturelle qu'elle en reçoit. De cette œuvre vous êtes, à titre de parents, les premiers ouvriers : votre devoir est d'y travailler comme on travaille à une chose sainte, avec conscience et avec foi.

* * *

L'obligation pour des parents d'élever chrétiennement leurs enfants repose sur ce principe qu'avant tout les enfants appartiennent à Dieu, et doivent par conséquent recevoir une éducation conforme à sa volonté. Dieu a répandu sur leur front la lumière qui en fait des âmes vivantes ; et, s'il retirait un instant le concours de sa Providence, à l'heure même ils cesseraient d'exister.

[1] Mgr Pie, *Œuvres pastorales*, t. III, p. 350.

Qui donc le sait mieux que vous, ô pères, ô mères ! Dieu tient les clefs de la vie et de la mort, il conduit au tombeau et il en ramène. Agenouillés tout en larmes devant le berceau où souffre un petit être bien-aimé, votre cœur fait monter vers le ciel cette plainte : « Seigneur, conservez-moi le trésor que vous m'aviez donné ! » Vos enfants sont à Dieu avant d'être à vous, et votre premier devoir est de les élever pour lui.

Au surplus, l'importance de l'éducation chrétienne s'impose d'elle-même. A mesure que la vie morale grandit dans un enfant, vous remarquez chez lui des passions naissantes et des germes de vertus ; à côté de quelques aspirations plus élevées, vous découvrez des penchants et des inclinations au mal. Pour les guider, les animaux ont une règle et savent ce qui leur est nécessaire : l'abeille, conduite par l'instinct, connaît la fleur où elle doit aller chercher de quoi bâtir, et avec un art admirable, sa cellule de miel. Mais pour l'enfant, nature intelligente et volontaire, qui établira l'équilibre dans son âme, déjà partagée entre des tendances si diverses ? Quelle influence, si ce n'est celle de la religion, viendra former sur ce cœur virginal une empreinte durable et salutaire ?

En fait, si l'enfant doit compter avec sa fragilité native, vous n'ignorez pas les dangers qui le menacent du dehors. Nous vivons à une époque et dans un milieu redoutables, où tout est mis en œuvre pour corrompre. Hélas ! on n'y réussit que trop, s'il faut en juger par l'insubordination, l'audace, la progression effrayante du crime dans l'adolescence ! Des enfants, jeunes encore, font déjà le désespoir de leurs parents et l'objet de leurs larmes, peut-être chaque jour ; à entendre certains mots, certaines réponses, à voir certaines conduites, on reste interdit. Chacun se plaint de cet esprit de révolte qui s'empare du premier âge et des écarts où il le jette ; on murmure, on s'alarme... Où donc, encore une fois, est le remède ? Quelle main, à la fois ferme et tempérée, pourra maintenir l'enfant contre des entraînements faciles, quand l'exemple du mal et les orages du cœur viendront secouer son âme ? La main de la religion, et pas d'autre.

En vain, pour soutenir l'enfant dans les luttes laborieuses que réclament la probité d'une conduite régulière et la fermeté d'une conscience délicate, lui parlerez-vous de son intérêt, de son avenir : il n'est pas accessible à ces sortes de préoccupations. L'avenir se résumant pour lui dans les joies de l'heure présente, il suivra les penchants d'une nature avide de plaisirs. L'enseignement religieux seul, avec ses lumières, donnera à son inexpérience et à sa faiblesse l'appui dont elles ont besoin. Si nous voulons voir l'enfant monter à un niveau moral élevé, à une vie de vrai mérite, il faut nécessairement mettre sa raison en contact avec les idées surnaturelles.

* * *

Il ne faut pas seulement connaître son devoir : l'important est de le remplir.

Pour assurer l'avenir temporel de vos enfants, dès qu'il s'agit de les nourrir, de les vêtir, d'apprendre leurs lèvres à parler et leur intelligence à penser : travail assidu, sueurs du jour, heures dérobées au sommeil des nuits, rien ne vous paraît pénible. Cependant tous les efforts faits en ce sens, quoique infiniment louables, demeurent incomplets. Laissez-moi plutôt vous citer l'admirable parole d'un des membres les mieux avertis de l'Académie, M. Legouvé : « Si j'étais forcé de choisir pour un enfant entre savoir prier et savoir lire, je choisirais la prière de préférence à la lecture. » Le mieux évidemment, quand possibilité il y a, est d'unir ces deux choses qui font l'éducation intégrale ; mais vouloir élever un enfant en dehors de tout principe religieux, ce serait imiter la folie d'un père qui ne donnerait à son fils qu'un seul des éléments dont l'air est composé.

Sans doute, l'enseignement religieux obligatoire au foyer ne saurait être un enseignement approfondi. Il comportera ces notions élémentaires dont l'à-propos se présente à chaque instant. L'idée d'un Dieu qui connaît tout et qui voit tout, sans que les ténèbres les plus épaisses puissent nous cacher à ses regards ; l'existence de l'âme et ses destinées inévitables, le ciel ou l'enfer ; l'autorité de l'Eglise représentée par le Pape et les évêques ; le crucifix avec ses épines, le tabernacle avec son silence et son amour, les bontés de la Sainte Vierge, le souvenir et la confiance qu'elle mérite : des parents chrétiens se plairont à répéter souvent cela à leurs enfants et à les familiariser avec la doctrine du salut, soit en leur lisant quelques lignes de l'Evangile, soit en mêlant à leurs entretiens quelques pensées pieuses.

Il ne vous est pas moins facile, lorsque l'enfant commence le premier essor de sa vie personnelle, de lui donner les règles morales indispensables. Prenant le catéchisme, ce petit livre sublime, vous lui enseignerez les mots par lesquels on adore, la nécessité de la prière, le respect du dimanche, l'affection filiale, cette mesure de bienséance qui exclut le désir même de ce qu'elle ne permet pas. Dans ce même petit livre et par vos soins, l'enfant apprendra en grandissant que le mensonge est une faute, qu'une simple dissipation à l'église nuit à la prière ; plus tard, que le commerce doit rester sous les lois d'une probité honnête, qu'il faut respecter la borne plantée entre le champ de la famille et celui du voisin ; en un mot, que l'on doit toujours demander au mérite et au travail l'honneur et la dignité de sa vie.

Voilà l'éducation chrétienne, et elle est, je le répète, une de vos charges les plus graves. Non, ce n'est pas assez que l'enfant reproduise votre physionomie dans la sienne, ni qu'il retrouve ses traits dans les vôtres ; il ne suffit pas davantage qu'il soit l'héritier de votre nom ou de votre fortune. Sa vie morale devant émaner de la même source que sa vie physique, tous vos efforts porteront à nourrir dans son âme l'amour du bien. Le cours naturel des choses amènera cet enfant en présence de situations diverses ; mais ce qu'il aura vu et en-

tendu dans l'intimité de la famille, restera indélébile.

Ici surtout, aucune direction ne vaut pour un enfant celle d'une mère attentive. Vous imiterez ces femmes d'Israël qui apprenaient leurs fils à lire dans les tables de la Loi ; au besoin vous mettrez sur vos lèvres ces paroles mémorables d'une reine de France : « Mon fils, Dieu sait combien vous m'êtes cher, et cependant j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un péché mortel. » Elle avait compris, cette reine, les obligations de la maternité et elle en avait accepté avec courage les glorieuses sollicitudes. Voilà vos modèles, mères chrétiennes. Le cœur, la pensée, le caractère, la conscience, tous ces éléments de la vie morale de vos enfants, il vous appartient de les cultiver avec une affection inlassable. Plus d'un nuage passera sur cette intelligence de 16 ou de 20 ans ; il arrivera qu'un jour le fils s'éloignera de la maison paternelle ; laissez-le partir sans crainte, s'il emporte dans son âme l'image du foyer : cette image le préservera de tout danger.

* * *

Si nous sommes, nous, le soleil qui descend à l'horizon, l'enfant est l'aube qui se lève. Il est l'espérance : l'espérance de la famille dont il fera la joie ; l'espérance de la société au sein de laquelle, peu importe d'ailleurs sa naissance ou son rang, il aura une tâche à remplir ; l'espérance du ciel, puisqu'il doit, après une vie sanctifiée, devenir le frère des anges et partager leur bonheur. En travaillant à son éducation, nous travaillons donc à la plus belle de toutes les œuvres. Que cette œuvre nous encourage par sa grandeur même : autant et plus que la peinture et la statuaire, elle est l'art par excellence. A graver dans le cœur de nos enfants les fortes et saines idées qui dirigeront leur vie, mettons tout notre zèle. Ainsi soit-il.

POUR LA MESSE DE SAINT NICOLAS

A DES JEUNES GENS DE LA CAMPAGNE QUI NE FRÉQUENTENT PAS L'ÉGLISE

Mes chers amis,

Je suis heureux de vous saluer ici. En toute franchise, vous savez que je n'ai pas assez souvent cette satisfaction.

Mais bien que je ne vous voie pas assez, je ne vous oublie point. Souvent dans mes prières je pense à vos chères âmes baptisées, et généreuses, j'en suis sûr, comme toutes les âmes de jeunes.

Depuis la dernière St-Nicolas, d'ailleurs, plusieurs sont revenus dans cette église, l'église de leur première communion. Tous même, ou à peu près, à Noël, vous avez fait au bon Dieu, à votre curé, à la paroisse, la joyeuse surprise de venir mêler votre prière et vos chants à ceux des fidèles émus au souvenir du plus grand événement de l'histoire, de la grande manifestation de la Bonté de Dieu, au souvenir de la venue du Sauveur, du Rédempteur, de Celui qui ne doit être ici-bas un étranger, un inconnu, un méconnu pour personne, encore moins pour des baptisés !...

Ah ! ce Sauveur Jésus, il vous attend, il vous attendra toujours, et toujours prêt à vous accueillir, car il vous a aimés à l'avance du haut de sa Croix, et il vous aime du fond de son Tabernacle, il vous aime du haut de son Ciel où une place, si vous le voulez, vous est réservée !

Et vous, vous avez tant besoin de Lui pour être heureux, heureux vraiment, cœur et esprit, non seulement dans l'autre monde, mais dans celui-ci !

Chers amis, je vous donne rendez-vous encore à la Noël prochaine. Si je voulais parler un peu pour rire, je dirais que ce sera pour vous une manière de remercier l'Enfant Jésus des cadeaux qu'il a mis dans vos sabots, quand vous aviez cinq ans. Je dirai mieux : ce sera une occasion de le remercier des grâces nombreuses qu'il vous a faites jusqu'ici, de lui demander de cette lumière, de cette force, de cette générosité d'âme dont Lui seul est la source, et que réclame votre adolescence.

Votre foi non entretenue par la prière et l'Eucharistie, dépourvue de l'appui d'une science religieuse en rapport avec votre âge et votre raison qui commence à réfléchir, a peut-être déjà subi des assauts. Votre vertu peut-être aussi a éprouvé des défaites, dont je vous souhaite d'avoir le regret, car alors elles sont réparables. Votre cœur connaît peut-être déjà de ces tristesses — sous la joie apparente — que l'on ne dit plus à sa mère, mais que l'on peut dire à Celui qui sait tout, qui comprend tout, et qui a souffert !...

Venez donc, approchez de cette crèche avec les bergers, humbles de ce monde à qui Dieu se révèle plus vite qu'aux puissants ; avec les Mages riches d'or, mais aussi de foi et d'humilité ; avec ces petits enfants qui conduits par leurs mères vont se prosterner devant le berceau de l'Enfant-Dieu... Rappelez-vous la parole : « Si vous ne devenez comme de petits enfants, — c'est-à-dire croyants et purs, — vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Rappelez-vous, et priez... Vous vous relèverez consolés, encouragés, rapprochés déjà du Christ que pour rien au monde d'ailleurs vous ne voudriez abandonner...

* * *

J'en ai pour preuve votre démarche de ce matin. C'est une démarche religieuse. Vous avez demandé une messe, que je suis heureux de célébrer à votre intention. En commençant par célébrer à l'église votre fête de jeunesse, vous marquez par là que vous attendez de Dieu un secours et une bénédiction. C'est un anneau de plus que vous ajoutez à la chaîne, — oh ! une chaîne de liberté, une chaîne d'amour, et non de servitude, — qui vous unit à Lui.

C'est une démarche traditionnelle : vous restez fidèles à un usage ancien et excellent ; il n'y a pas que ce qui est nouveau qui est bon. Je vous en félicite ; cela fait honneur à votre bon sens.

Et savez-vous qu'en restant fidèles à un usage ancien, vous êtes très modernes ?... Votre dé-

marche de ce matin en effet est ce que j'appellerai, faute de mieux, une démarche de mutualité. Cette messe est tout ce qui reste d'une Confrérie qui a dû exister autrefois ici comme en beaucoup d'autres villages. Nos pères étaient groupés en associations professionnelles : cultivateurs entre cultivateurs, ouvriers entre ouvriers dans le même métier, ou encore jeunes gens avec d'autres jeunes gens. Le besoin et le goût de l'association sont de tous les temps. Et comme alors on était très chrétien, chacune de ces associations d'entr'aide mutuelle se doublait d'une confrérie pieuse. On adoptait un patron céleste comme protecteur, dont on célébrait la fête solennellement : ici S. Eloi, ailleurs S. Barthélemy, ailleurs encore S. Nicolas, S. Thiébaut... En même temps qu'un acte de religion, cette solennité était une démonstration qui faisait apparaître le lien existant entre tous les membres de la corporation, qui chaque année à date fixe faisait que chacun prenait conscience de son existence syndicale, comme on dit aujourd'hui. Au fond, c'était donc comme une fête de mutualité : mutualité d'une part pour les intérêts matériels, car on s'entr'aidait dans la même profession au moyen de cotisations ou de journées de travail ; et d'autre part mutualité religieuse et spirituelle, car on priait et l'on faisait prier les uns pour les autres, et surtout pour les membres défunts de l'association.

Après que ces cadres de vie d'autrefois eurent été brisés au temps de la grande Révolution qui, vous devez le savoir, ne fit parfois que détruire en voulant réformer, on y est revenu depuis, sous l'empire des besoins sociaux et des nécessités mêmes de l'existence. Aujourd'hui tout est aux syndicats, aux mutuelles, aux groupements de toute sorte. Eh mais ! c'est une idée chrétienne : aimez-vous, donc aidez-vous les uns les autres, et une bonne manière de s'aider, c'est d'abord de se grouper. Les Associations nouvelles peuvent toujours se doubler, comme autrefois, d'une confrérie, d'une con-fra-ternité. Votre groupement de jeunesse, votre société de musique ont déjà accompli quelque chose de cela. C'est un reste de tradition. Ce peut être aussi le point de départ d'un rajeunissement de cette idée d'autrefois. Le jour où avec un groupe dont vous ferez partie, à quelque titre que ce soit, vous viendriez ici dans une pensée de fraternité et de religion, le bon Dieu vous accueillera et son ministre, comme Lui, sera content de vous. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS POUR LA PRIÈRE DU SOIR

XLVIII

L'INSTITUTION DE LA SAINTE EUCHARISTIE

Le repas du soir se terminait. « Comme ils mangeaient encore, Jésus prit un des pains azymes, et, ayant rendu grâce, il le rompit, le donna à ses disciples et dit : Prenez et mangez, ceci est mon corps qui sera livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. » (Mt., XXVI, 26 ; I Cor., XI, 24).

Au festin pascal, tout pain devait être rompu avant d'être mangé. Ensuite les fragments en étaient déposés dans un plat, sur la table. De là cette expression : « il le rompit et le donna à ses disciples. » Ceux-ci se souviennent des promesses de Capharnaüm : « Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donnera le vrai pain du ciel, le pain de Dieu qui descend du ciel et donne la vie au monde. C'est moi qui suis le pain vivant descendu du ciel. » (Jo., VI, 32, 51). Ce pain vivant, qui est le corps du Christ, ils l'ont reçu, ils le goûtent, ils s'en nourrissent, ils se rappellent tout ce que le Maître leur a dit, et ils se fondent en actions de grâces. Comme ils le trouvent suave, ce pain céleste ! Comme leur conscience est claire et leur âme joyeuse !

Aucun doute ne vient effleurer leur esprit : Jésus est le Fils de Dieu, par conséquent il est tout-puissant. Or il a dit en tenant le pain : « Ceci est mon corps. » Ce pain est donc devenu le corps de Jésus-Christ. Ne dites pas avec les protestants qu'il parle en figure, en parabole. Quand Jésus parle en parabole, l'Evangéliste a soin de le dire, ou bien le sens est tellement évident que toute explication est superflue, comme lorsqu'il dit : « Je suis la vigne, vous êtes les branches, » il est clair qu'il n'est pas une vigne, mais qu'il se compare à une vigne. Ici rien de tel : « Ceci est mon corps ! » Il faut dénaturer le texte pour lui faire dire : « Ceci est la figure de mon corps. » Comment une pareille idée peut-elle être acceptée par un esprit sincère ?

Aussi bien les Apôtres ne l'acceptent-ils pas, elle ne leur vient même pas à l'esprit, tant elle est contre le bon sens, la vérité, la nature du langage. Ils savent qu'ils mangent la chair du Fils de Dieu, sa chair divine qui donne la vie, et ils en éprouvent un immense bonheur. Comme toujours, Jésus a tenu ce qu'il a promis.

* * *

Mais n'a-t-il pas dit aussi : « Si vous ne buvez le sang du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous » ? (Jo., VI, 54). L'œuvre n'est donc pas complète. Il les laisse quelques instants à leur céleste méditation. Puis il prend la troisième coupe, « la coupe de bénédiction », qui vient d'être versée, il la bénit et la leur présente en disant : — « Buvez-en tous, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour beaucoup en rémission de leurs péchés. » (Mt., XXVI, 28).

Ici non plus aucune équivoque : « Ceci est mon sang » ; ce vin qui est dans le calice, ce n'est plus du vin, c'est le sang du Fils de Dieu.

Moïse après avoir promulgué la Loi prit du sang des victimes avec de l'eau, en jeta sur le livre et sur le peuple en disant : « Ceci est le sang du testament que Dieu a fait pour vous. » (Hébr., IX, 20 ; Ex., XXIV, 8). C'est le sang des victimes qui étaient immolées dans l'Ancien Testament. Voilà la figure, voici la réalité qui était figurée : « Ceci

est mon sang, le sang du Nouveau Testament. » Ce rapprochement des textes et les textes mêmes sont saisissants, ils ne laissent subsister aucun doute.

« Faites ceci en mémoire de moi. » Souvenez-vous à jamais du don que je vous fais. Les victimes anciennes ne sont plus. Elles étaient une ombre, une figure, ombre et figure qui ont disparu à la clarté du soleil, et devant la réalité. Ces victimes sont remplacées par le sacrifice de mon corps et de mon sang. Je suis la Victime éternelle, sur laquelle je vous confère des droits de prêtre et de sacrificateur. Vous ferez ce que j'ai fait, vous changerez le pain en mon corps et le vin en mon sang. Ainsi chaque fois que vous offrirez ce sacrifice, vous ferez ce que j'ai fait, avec la même puissance, et vous ferez mémoire de cette nuit où j'ai institué ce sacrement pour donner la vie aux âmes, mémoire de ma passion et de ma mort, car la Cène va être suivie, dans deux heures, de la trahison et du mystère sanglant de la Rédemption par la croix.

Cette pensée du traître revient de nouveau à Jésus, et après l'avoir désigné à S. Jean, il dit douloureusement : « La main de celui qui me trahit est avec moi, à cette table. Le Fils de l'homme va selon ce qui a été décrété, mais malheur à cet homme par qui il sera trahi ! » (Luc, XXII, 20-22).

* * *

Reprenons ces paroles si claires et si simples qu'il est impossible d'en mettre en doute le sens lumineux.

« Ceci est mon corps, livré, donné pour vous. » C'est une des extrémités de son amour que Jésus a annoncées. Il s'est livré, donné, offert pour nous, quelle est donc la grandeur de son amour ! Il est notre victime. La victime était offerte pour remplacer l'homme, qui se reconnaissait coupable, qui se sentait coupable. De là cette définition du sacrifice ancien par le comte de Maistre : « C'est l'offrande d'une vie moins précieuse pour une vie plus précieuse. » Et ainsi en était-il dans l'ancienne loi. Ici cependant tout est changé ! C'est l'offrande d'une vie infiniment précieuse pour une vie infiniment moins précieuse, mais pour une âme précieuse tout de même, puisqu'elle est tellement aimée. Jésus, le Fils de Dieu, nous voyant coupables, condamnés à mort, et incapables de nous sauver, de nous racheter nous-mêmes, s'est donné pour nous, offert à Dieu que nous avons offensé et qui agrée son sacrifice. Il a offert sa vie et Dieu le Père l'a acceptée.

Et c'est afin de pouvoir mourir, afin que son âme soit séparée de son corps, que le Fils de Dieu a pris notre chair, qu'il s'est fait homme, qu'il s'est pourvu d'un corps et d'une âme comme nous. Cette chair toutefois, la chair de l'humanité qu'il a prise, qui lui appartient, il la garde, il s'approprie ainsi la chair de tous les chrétiens, elle est à lui, il est jaloux de la conserver pour lui, et donc de la rendre pure, sainte, innocente comme la sienne. C'est pourquoi ce n'est plus nous qui vivons quand nous avons communié, c'est lui qui vit en nous. Par son contact divin, il nous élève, il nous ennoblit, il nous sanctifie, il nous divinise. Il a sur nous tous les droits, il veut nous posséder, demeurer en nous, et nous en lui. Ce n'est plus nous qui vivons, car notre humble vie est comme noyée dans les flots de sa vie infinie, bien qu'elle ne perde point sa personnalité, son être humain.

« Ceci est mon sang qui sera répandu pour la rémission des péchés. »

Il avait dit aux Juifs de Capharnaüm : « Si vous ne mangez ma chair et si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous, vous n'aurez aucune part avec moi. » Et ils comprenaient bien qu'il ne parlait pas en figure, tant il y mettait d'insistance ; aussi étaient-ils révoltés, scandalisés. Et ils discutaient, ils protestaient, s'entredisant : « Comment pourra-t-il nous donner sa chair à manger ? N'est-ce pas insensé ? » — Et beaucoup de ses disciples mêmes ajoutaient : « Ce discours est intolérable, et qui peut l'entendre ? » En quoi ils étaient grandement coupables, car ils connaissaient la puissance de Jésus qui s'était affirmée par d'incroyables miracles. Ils savaient que ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. C'est pourquoi le Sauveur est sévère pour eux. Ils veulent le quitter, qu'ils le quittent ! Ils ne sont pas dignes de lui. Ils garderont toujours leurs petites vues humaines qu'ils ne voudront pas incliner devant les vues et la volonté de Dieu. Qu'ils s'en aillent !

Jésus n'ignorait rien de leurs répugnances, mais ils auraient dû attendre qu'il accomplît le dessein qu'il annonçait, et croire qu'il trouverait une invention divine pour l'accomplir. Et il l'a trouvée dans sa science infinie et son infinie bonté. Ce qui était du pain est son corps ; ce qui était du vin est son sang. En prenant ce pain, on mange son corps ; en buvant ce vin, on boit son sang ; on s'incorpore toute la substance de son corps et de son sang. Il a fallu pour opérer ce prodige toute la puissance de Dieu, mais ses disciples réfractaires ne savaient-ils pas qu'il en était revêtu ?

« Quel repos à une conscience troublée de son crime, s'écrie Bossuet, et alarmée de la justice divine, qui la presse de goûter dans le corps et le sang de J.-C. la grâce de la rémission des péchés, et par là-même d'en effacer tous les restes ! Apprenons que l'Eucharistie est un remède des péchés. Si nous nous purgeons des grands, elle effacera les petits et nous donnera de la force pour éviter et les petits et les grands. » (*La Cène*, 25e jour).

« Ceci est mon sang, pour la rémission des péchés. »

XLIX

JÉSUS PRÉDIT LA CHUTE DE S. PIERRE

Quand Judas fut sorti, Jésus éprouva un transport de joie : « Maintenant, s'écria-t-il, le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Et puisque Dieu est glorifié en lui, il le glorifiera aussi, et bientôt. »

Le Père est glorifié par l'obéissance et par les souffrances de Jésus, et il le glorifiera bientôt aux

yeux des hommes en proclamant sa divinité par sa résurrection, puis en fondant l'Eglise ; et aux yeux du ciel par sa triomphante Ascension. C'est ainsi que de la trahison de Judas, ce péché inexpiable, Dieu fera sortir sa plus grande gloire. « Il ne permettrait jamais le mal, dit Bossuet, s'il n'était assez puissant pour en tirer le bien, et un plus grand bien. »

Cependant les Apôtres demeuraient tristes, assaillis de pressentiments. Dans toutes les paroles de Jésus, il était question de son départ, de sa mort. Il les console, comme il sait consoler. Il avoue qu'il va les quitter ; mais s'ils s'aiment, s'ils restent unis, ils seront forts. C'est par l'amour qu'ils vaincront :

« Mes petits enfants, je ne suis plus avec vous que pour peu de temps. Vous me chercherez, et ce que j'ai dit aux Juifs, qu'ils ne pouvaient venir où je vais, je vous le dis aussi présentement.

« Je vous donne un commandement nouveau : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. C'est à cela que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. »

« Mes petits enfants ! » Jamais les paroles de Jésus n'avaient été aussi tendres, aussi maternelles. Qu'ils s'entr'aiment, c'est le précepte « nouveau. » Les Juifs n'aimaient que les Juifs : les chrétiens aimeront tous les hommes ; la loi mosaïque était dominée par la crainte, la loi évangélique par l'amour, un amour sans bornes, l'amour même que Jésus-Christ a eu pour nous. Si nous ne nous aimons pas ainsi, le monde ne nous reconnaîtra pas comme chrétiens et nous ne serons pas disciples de Jésus-Christ. L'amour du prochain, c'est ce qui caractérise le chrétien. Sans cet amour, on ne l'est pas. Quel sujet de réflexions ! Pas d'amour, pas de vie chrétienne, pas de paradis ! Mais si l'on s'aime, quelle sécurité, quelle source de joie intérieure, quelle certitude d'être avec Jésus !

Pierre écoutait, mais ce qui l'avait frappé surtout, c'était cette parole que Jésus avait déjà dite aux Juifs : « Vous ne pouvez pas venir où je vais. » Le Sauveur allait donc partir.

— Seigneur, demanda-t-il, où allez-vous ? *Quo vadis ?*

— Où je vais, tu ne peux me suivre maintenant ; tu me suivras plus tard.

— Et pourquoi ne puis-je vous suivre maintenant ? Je donnerai ma vie pour vous !

Jésus lui annonce qu'il ne peut pas le suivre maintenant. Ne devait-il pas s'en tenir à la parole du Maître, s'humilier de son impuissance présente, et lui demander d'accroître ses forces ? Mais non ; il discute, il demande des raisons, il prétend pouvoir, il se croit assez fort pour suivre Jésus à la mort, aux souffrances, au martyre. Il a confiance dans sa propre volonté, oubliant que, par lui-même, l'homme est faible et qu'il ne peut rien sans la grâce de Dieu. Il n'a pas compris d'ailleurs la parole du Sauveur qui lui disait simplement que pour le moment sa volonté était trop faible pour le suivre dans l'épreuve, mais que plus tard elle s'affermirait : « Tu me suivras plus tard. » C'était bien la présomption qui dictait sa question : « Je puis vous suivre, puisque je suis prêt à donner ma vie pour vous ! »

« Tu donneras ta vie pour moi ! répond Jésus. En vérité, en vérité je te le dis, le coq ne chantera pas que tu ne m'aies renié trois fois ! » (Jo., XIII, 32-38).

Cette réponse dut accabler l'Apôtre. Comment douter que la prédiction ne se réalise ? Il s'en souviendra plus tard « quand il suivra Jésus, » quand il gouvernera l'Eglise. Aussi lorsque, après sa résurrection, le Sauveur lui demandera par trois fois : « Pierre, m'aimes-tu ? M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » il dira avec une profonde et touchante défiance de lui-même : « Seigneur, vous savez tout, vous savez que je vous aime ! » Aime-t-il son Maître plus que les autres apôtres ne l'aiment ? Il ne veut ni n'ose le dire, ni le penser : il se borne à répondre qu'il l'aime. Voilà le vrai langage de l'humilité et de l'amour sans prétention. Aussi Jésus le récompensera-t-il aussitôt en lui donnant la charge de faire paître les agneaux et les brebis, les fidèles et les pasteurs. Malgré son reniement, il l'établira de nouveau chef de l'Eglise.

* * *

Parmi les Apôtres subsistait toujours l'esprit de jalousie. Ils éprouvèrent un secret contentement quand ils entendirent ces paroles sévères adressées à S. Pierre. Il occupait le premier rang, il avait manifesté sa foi en Jésus-Christ quand les autres, mal convaincus encore, avaient gardé le silence, et le Maître lui avait dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Ils considérèrent que cette prédiction était pour lui une condamnation et une déchéance, et ils se mirent à disputer à qui appartiendrait maintenant la primauté, puisque Pierre n'en était plus digne. Mais Jésus les reprit avec autorité, et leur rappela l'esprit de l'Evangile, qui est un esprit de charité et d'humilité :

« Les rois des nations, dit-il, commandent en maîtres, et ceux qui ont l'empire sur elles veulent être appelés bienfaiteurs. Pour vous ne faites pas ainsi, mais que le plus grand parmi vous soit comme le plus petit, et celui qui gouverne comme celui qui sert. Car quel est le plus grand, de celui qui est à table ou de celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Eh bien ! moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. »

Cette leçon donnée, Jésus les encourage par le souvenir de leur constance : « Vous m'êtes restés fidèles au milieu de mes épreuves » ; et par la récompense qui les attend dans le royaume que leur a préparé le Père : « Vous serez à table dans mon royaume, et vous jugerez les douze tribus d'Israël. » A ces hommes charnels, il fallait encore parler un langage charnel. Les yeux de leur âme étaient trop faibles encore pour supporter la pleine lumière de la foi révélée.

Cependant Pierre était triste, il repassait dans son cœur la terrible prédiction du Sauveur, et il se sentait humilié, comme montré au doigt par les

autres apôtres. Il n'était pas loin de se demander s'il méritait encore d'être leur chef, et comment il oserait plus tard les gouverner, après l'avertissement grave qu'il avait reçu devant eux. Peut-être son humiliation intime confinait-elle au désespoir. Jésus savait le fond de sa pensée et son abattement profond. Il s'adressa donc à lui avec bonté :

— Simon, Simon, lui dit-il, Satan vous a réclamés pour vous cribler comme du froment. Mais j'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point. Et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères. (Luc, XXII, 31-32).

La réhabilitation était complète. Pierre pourra pécher, il n'en demeurera pas moins le chef des apôtres. Satan voudra les faire passer tous par le crible des tribulations, mais Jésus a prié pour que la foi de Pierre ne subisse aucune défaillance. Pierre les confirmera, les affermira. La prière du Sauveur est toujours exaucée.

* * *

Mais ces paroles ont eu pour résultat de rallumer dans le cœur de Pierre des étincelles de présomption qui n'étaient point mortes. Il oublie la forte leçon qu'il a reçue pour ne songer qu'aux encouragements qui l'ont glorifié, et, chose bien humaine, il renouvelle ses protestations de fidélité, pour se relever aux yeux des apôtres dont il a deviné les sentiments jaloux :

— Seigneur, s'écrie-t-il, je suis prêt à aller avec vous, en prison et à la mort !

Jésus le ramène aussitôt à la réalité, c'est-à-dire à l'humilité : — Je te le dis, Pierre, le coq ne chantera pas deux fois cette nuit que tu n'aies déclaré trois fois que tu ne me connais pas !

La prédiction était plus formelle encore. L'Evangile ne nous dit pas quels furent alors les sentiments du Prince des apôtres. Il n'en fut sans doute pas éclairé. Il ne savait pas encore, il ne devait savoir et comprendre que le jour où le Saint-Esprit dissipa pour lui, comme pour les autres apôtres, toutes les ombres du passé et lui donna l'intelligence des choses de l'avenir : *Scies autem postea.*

Qu'elle se fait lentement l'éducation d'une âme, même quand Jésus est l'éducateur, parce que nous ne voulons pas nous laisser élever et que nous conservons nos idées, nos vues personnelles, nous ne nous laissons pas faire ! Ayons confiance en Jésus-Christ, notre bon Maître. Cette confiance manquait encore à S. Pierre et aux apôtres. Ils s'inquiétaient de l'avenir, parce que les paroles du Sauveur annonçaient aussi que le troupeau serait dispersé. C'est pourquoi il leur dit : « Quand je vous ai envoyés sans bourse, sans sac, sans chaussures, est-ce que vous avez manqué de quelque chose ? — Non, disent-ils. — Il faut, ajoute-t-il, que s'accomplisse ce qui a été dit de moi : Il sera mis au rang des scélérats. Or tout ce qui me concerne touche à sa fin. » (Luc, XXII, 23-32).

Il ne veut pas les laisser sous cette impression pénible, c'est pourquoi il va les rassurer par de longues et touchantes instructions.

CONFÉRENCES POPULAIRES SUR L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE

XV

LA CRYPTE DE SAINTE-CÉCILE

La Providence divine a eu pour sainte Cécile une préférence marquée. Elle a voulu que la noble Vierge romaine, au lieu de rester ensevelie dans le mystère de la mort comme la plupart des élus en attendant la résurrection, prolongeât, pour ainsi dire, sa vie à travers les siècles. De sa tombe primitive, en effet, dans une des cryptes funéraires de Rome souterraine, nous la voyons passer successivement à une autre tombe, puis à une troisième. Et chaque fois sa sépulture a reçu un nouvel éclat.

* * *

Pour avoir confessé Jésus-Christ, sainte Cécile venait d'être frappée par le licteur. Etendue sur les dalles du palais de ses pères, la jeune martyre, durant trois jours encore, sourit à la foule des chrétiens qui l'approchent. La main tremblante de quelques amies sonde avec un linge ses profondes blessures pour recueillir le sang ; et c'est après avoir reçu la visite et les bénédictions de l'évêque Urbain qu'elle meurt, les bras affaissés l'un sur l'autre, « tournant contre terre son beau visage sillonné par le glaive, comme si elle eût voulu garder le secret du dernier soupir [1]. »

Lorsqu'on ensevelit sainte Cécile, on ne toucha pas à ses vêtements, « plus riches encore par la pourpre du sang glorieux qui les couvrait que par l'or dont ils étaient tissus. » Son corps, réduit par la souffrance, portant une robe brochée et couché sur le côté droit, fut déposé, disent les Actes, dans un cercueil en bois de cyprès ; et les linges qui avaient servi à panser les blessures de la martyre étaient roulés à ses pieds. La cérémonie de ses funérailles, présidée par l'évêque Urbain, eut lieu le 16 septembre de l'année 178, sous le règne de Marc Aurèle et de Commode.

Après les prières saintes, on inhuma la Vierge romaine dans le domaine des Cæcilii, situé sur la voie Appienne : terre sacrée qui sera jusqu'au IVe siècle le tombeau des successeurs de Pierre et où les plus illustres athlètes viendront tour à tour occuper une place choisie. On sait d'ailleurs que cette crypte célèbre a particulièrement attiré l'attention des archéologues, pour la sainteté de ses souvenirs et la richesse de ses peintures.

Sainte Cécile y reposa de longs jours, visitée par une foule de chrétiens, comme en témoignent les nombreux *graffiti* que ceux-ci tracèrent sur les parois de l'hypogée funéraire. Mais après la chute de Rome et les invasions des Barbares, sa sépulture tomba entièrement dans l'oubli. On crut même que les Goths ou les Lombards en avaient dispersé les cendres.

* * *

La première découverte du tombeau de sainte Cécile se rapporte au mois de mai 822. On s'em-

1 Dom Guéranger, *Sainte Cécile*, chap. XVII.

ployait alors avec une grande activité à extraire des Catacombes les reliques des martyrs. Le pape Paschal Ier, averti par la sainte elle-même dans une vision, fit enlever une cloison qui se confondait avec la muraille de la crypte, et il eut la joie de reconnaître l'*arcosolium* de sainte Cécile. La jeune Vierge y reposait toujours revêtue de la robe tissée d'or avec laquelle on l'avait ensevelie ; son cou portait encore les cicatrices des plaies dues au glaive du bourreau, tandis qu'une suave odeur de roses et de lis embaumait cette scène émouvante.

Le tombeau de l'empereur qui envoya sainte Cécile au supplice était oublié, et par un contraste merveilleux, la sépulture de cette humble servante du Christ s'offrait à la vénération des peuples malgré le temps. Du fond de sa tombe entr'ouverte, tout aussi bien que dans l'éclat de la nouvelle demeure où elle allait glorieusement dormir, sainte Cécile proclamait la vérité de cette parole de l'Ecriture : « Le Seigneur garde les ossements des siens et il ne s'en perdra pas un seul. *Custodit Dominus omnia ossa eorum : unum ex his non conteretur.* » (Ps. XXXIII, 21).

Dans la relation qu'il a faite de cet événement, le pape Paschal atteste avoir touché de ses mains le corps de l'héroïne et soulevé la précieuse dépouille sans altérer son attitude, qu'une première fois déjà Urbain avait respectée. On déposa ensuite l'illustre Sainte dans un sarcophage de marbre blanc. Peu de temps après, lorsque fut achevée la splendide basilique bâtie dans la ville sur l'emplacement du palais des Cæcilii, au Transtévère, elle y fut transportée.

* * *

La pierre du sépulcre de sainte Cécile fut mise à jour de nouveau tout à la fin du XVIe siècle, sous le pontificat de Clément VIII. Le cardinal Paul-Emile Sfondrate, un saint, avait entrepris une restauration générale de l'église du Transtévère. Désirant enrichir de reliques insignes l'autel de la Confession, il fit creuser sous ses yeux dans la région des tombeaux, et le mercredi 20 octobre 1599, on découvrit sous les marches de l'autel un sarcophage de marbre blanc que le cardinal voulut lui-même ouvrir. Après huit siècles de silence, sainte Cécile se montrait une seconde fois dans l'ineffable majesté de son martyre. « La terre avait traité ce joyau comme les pierres précieuses qu'elle recèle et dont elle respecte la richesse. Ni les ravages des hommes ni les ravages du temps n'avaient porté atteinte, soit à la chaste beauté de son repos, soit à l'éclat de ses vêtements [1]. »

A peine connue l'invention du corps de la noble patricienne immolée sous le règne des Césars, Rome tout entière voulut en contempler le spectacle. Le pape Clément VIII, malade de la goutte, accourt aussitôt que ses forces le lui permettent, et devant les restes de sainte Cécile l'austère vieillard verse des larmes. Baronius interrompt ses *Annales* et Bosio ses recherches dans les galeries funèbres pour aller vénérer la jeune martyre. De sa robe brochée d'or le cardinal Sfondrate détache un morceau et sent à travers les nœuds du cilice, « douce et forte armure, qui avait protégé les combats de la pieuse Vierge [1]. » C'est en son honneur tout un concert d'hommages et d'allégresse pour lequel princesses romaines et femmes du peuple rivalisent de zèle.

On était aux derniers jours d'un siècle que l'hérésie avait troublé. La moitié de l'Allemagne et l'Angleterre échappaient à l'Eglise ; la plus violente tempête soufflait. Pour soutenir la fidélité des chrétiens, sainte Cécile apparaissait ainsi comme un témoin glorieux de l'antique foi et comme l'image de la primitive Eglise. En présence de son tombeau et en face des négations luthériennes, un fait ressortait avec évidence : l'Eglise de Clément VIII était toujours l'Eglise d'Urbain et l'Eglise des martyrs ; institutions, culte, croyances, rien n'avait changé. Pour célébrer cet événement, des fêtes solennelles auxquelles assista l'ambassadeur de France furent organisées ; puis, on replaça la dépouille de la sainte dans le tombeau où elle repose encore aujourd'hui.

Disons enfin à la gloire de sainte Cécile que M. de Rossi retrouva en 1857 la crypte où elle fut d'abord ensevelie dans les Catacombes. Pie IX y descendit en personne. Toute vide de son trésor, elle n'en demeure pas moins vénérable ; pareil à un vase dont les parois ont gardé quelque chose de la douceur de ses parfums, ce sépulcre virginal semble encore exhaler la bonne odeur des vertus de l'illustre patricienne.

* * *

Pour perpétuer des souvenirs aussi purs, le cardinal Sfondrate demanda une représentation de sainte Cécile à un artiste contemporain, jeune et déjà célèbre, Etienne Maderno. Le levé du dessin fut fait avec une religieuse exactitude, et Maderno nous donna la belle statue d'une grâce idéale, que tout le monde connaît. La Sainte y est reproduite dans l'attitude où elle se trouvait au moment de rendre le dernier soupir. Nous ne pouvons pas choisir d'objet plus digne pour sanctifier et embellir nos demeures : cette image sera à la fois un ornement, une protection et un exemple.

[1] P. Caussette, *Mélanges oratoires*, t. II, p. 69.

VARIA

LES FORÇATS DU DIMANCHE [2]

Il y a sur la terre des types qui n'ont vraiment pas de chance, qui sont nés pour la guigne et le malheur.

Passe encore de rater la montre en or à la loterie, d'avoir une belle-mère montée en buisson d'églantines, ou d'arriver quand le train est parti : ce sont des aventures qu'on partage avec bien des camarades, et ça ne décolle pas la peau !

Mais *les travaux forces à perpétuité ! !* Oh ! alors, quand ça vous tombe dessus pour ne plus

[1] L. Veuillot, *Le parfum de Rome*, t. II, p. 262-263.
[2] Nous empruntons cet article au « Grincheux » du *Foyer Vosgien*, nº du 6 novembre 1921.

vous lâcher, on doit avoir l'impression qu'on met dans sa besace, pour toute la vie, le dernier des malheurs.

Sur cette question pourtant, je ne connais pas bien l'avis de ceux qui ont récolté Cayenne ou Nouméa pour prix de leurs exploits, car je n'ai pas la prétention d'avoir des relations avec tous ces personnages illustres et distingués, comme un président de Cour d'assises.

D'ailleurs, ce genre de forçats me laisse assez indifférent : tant pis pour eux ! il ne fallait pas qu'ils fassent le coup !

Mais ceux que je plains réellement, parce qu'ils semblent être les victimes d'une déveine renforcée, ce sont *tous ces travailleurs à qui six jours de bûche ne suffisent pas par semaine,* et qui turbinent sans arrêt, *fêtes et dimanches compris.*

Qu'est-ce qu'ils doivent penser quand ils rencontrent les favorisés de la journée de huit heures, de la semaine anglaise ou du repos hebdomadaire ?

Sommes-nous donc encore, après de si nombreuses révolutions, *au temps des seigneurs et des esclaves ?*

* * *

A vrai dire, ce sont peut-être des *ambitieux,* mais ce ne sont certainement pas des *débrouillards,* qui s'adonnent à ce métier de forçats.

Certains se figurent qu'en interrompant le dimanche leur tâche quotidienne, ils diminuent d'autant leur travail productif et le gain qui en résulte pour eux. Dès lors, hardi ! bêtes et gens ne doivent connaître aucun répit, car il faut avancer dans l'ouvrage plus vite et mieux que les autres.

Or, *résultat que vous pouvez vérifier en ville et à la campagne :* ceux qui ne respectent point le repos du dimanche et profanent ce jour par le travail *sont toujours les derniers débarrassés,* et *ne sont pas plus riches que les autres à la fin de l'année.*

Pourtant, ils ont travaillé une bonne cinquantaine de jours de plus que les autres ! Cela devrait s'évaluer en fin d'année par une situation plus prospère et plus nette.

Comment se fait-il qu'après avoir tenu ce métier de forçats pendant de longues années, ils n'ont guère d'autres ressources que la grande queue du diable à tirer ?

Ambitieux sans intelligence... et débrouillards à rebours !

* * *

Toutefois, ils ont bien leur excuse !

D'après eux, « il faut *travailler tous les jours, parce qu'on mange tous les jours !* »

Mais alors, comment font ceux qui ne travaillent pas le dimanche et qui mangent quand même ce jour-là, et même se paient à cette occasion des repas plus soignés ?

Ils sont donc *meilleurs travailleurs,* puisqu'ils gagnent en six jours de quoi se nourrir pendant sept jours !... Ils sont donc *plus habiles* et *plus débrouillards,* puisqu'ils ne mettent que six jours à faire une tâche que d'autres — vrais forçats — accomplissent seulement en sept jours !

Au fond, l'énergie, *la force humaine n'est pas inépuisable :* le ressort ne peut pas être toujours tendu, et je défie le plus robuste d'accumuler des semaines de sept jours de travail sans faiblir, sans se briser.

Si on ne se repose pas le dimanche, on se reposera en d'autres temps : la nature n'abandonne pas ses droits, pas même ses droits au repos !

Seulement, des malins à courte vue ne veulent pas comprendre qu'en travaillant six jours sérieusement, qu'en respectant le dimanche, qu'en dépensant moins en futilités et en cabaret, ils auraient cependant, comme bien d'autres, un pain abondant et doré à s'offrir le septième jour.

C'est inutile, ce raisonnement n'a point de prise sur ces forçats volontaires !

* * *

D'ailleurs *certains travaillent le dimanche* PARCE QUE LE DIMANCHE EST UN JOUR CLÉRICAL, et c'est là une manière comme une autre de montrer qu'on est affranchi du joug de Dieu, de l'Eglise et des curés.

Qu'importe que l'on travaille plus que le forçat des bagnes, pourvu qu'on se donne par là un air libre-penseur et anticlérical ! Pour faire pièce à la religion, on ne recule parfois devant aucun abrutissement...

Mais *si Dieu et l'Eglise prescrivaient le travail du dimanche,* alors vous les verriez, ceux-là, *protester farouchement,* et *se reposer scrupuleusement ce jour-là ;* ils trouveraient vite le moyen de ne travailler que six jours, et de ne pas mourir de faim le septième.

* * *

Petit métier, petit profit, et *procédé mesquin,* que le travail du dimanche.

« Je connais deux moyens bien sûrs, disait le Curé d'Ars, de devenir pauvre : c'est de travailler le dimanche et de prendre le bien d'autrui ! »

La sagesse et l'expérience populaire a exprimé cela d'autre façon :

Dimanche sans messe :
Le soir ivresse ;
Souvent paresse ;
Jamais richesse !

Ma foi ! ce serait là une épitaphe qui ferait bonne figure sur la tombe de plus d'un forçat du dimanche.

En peu de mots, *elle peindrait sa vie* et *exprimerait son glorieux bilan !*

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXIII

LA TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE. — LE PÉCHÉ IMPUR

Salvamini a generatione ista prava.
Séparez-vous de cette génération corrompue. (Act., II, 40).

L'ordre des matières nous invite à nous occuper maintenant de *la vertu de pureté,* la plus im-

portante peut-être et la moins pratiquée de toutes celles qui se rattachent à la tempérance chrétienne.

La *pureté,* appelée aussi *chasteté,* est une vertu d'allure négative. Elle ne commande rien et se contente d'interdire ce qui la blesse. Elle n'a point de prescriptions, mais seulement des défenses. Il suit de là que, pour l'apprécier justement, nous devons, avant tout, porter notre attention sur les fautes dont elle nous oblige à nous préserver, c'est-à-dire sur ce que l'on appelle *le péché impur.*

Prêcher contre l'impureté n'est jamais sans péril. D'une part, la gravité du sujet et son caractère pratique défendent d'en parler d'une façon superficielle ; d'autre part, sa délicatesse commande de ne le traiter qu'avec réserve. Il faut en dire assez pour rendre le mal odieux à ceux qui le connaissent ; il n'en faut pas dire trop pour ceux qu'une heureuse ignorance met à l'abri des séductions de la luxure. — Me sera-t-il possible d'éviter ce double écueil ? Je vous conjure, ô mon Dieu ! de m'en accorder la grâce. Adaptez ma parole à l'état moral de mes auditeurs, et donnez à chacun d'eux de la comprendre ou de ne point la comprendre, suivant les besoins de sa conscience.

Je rappellerai : 1° *la malice du péché impur ;* et 2° *ses funestes conséquences.*

I

Ce devrait être assez, pour éloigner les chrétiens de l'impudicité, de leur donner la preuve qu'elle va contre les lois divines. Lorsque Dieu déclare s'offenser gravement d'une chose, quiconque croit en lui, l'aime ou le craint, doit la détester et l'éviter comme un crime. Mais tel est aujourd'hui l'affaiblissement des convictions religieuses qu'il faut ajouter d'autres raisons à cette raison capitale, ou, tout au moins, dire quels motifs justifient la défense écrite dans le Décalogue.

Ecoutez donc !

Adam et Eve sortent des mains du Créateur. Ils brillent de tout l'éclat de leur virile jeunesse. Un incomparable rayonnement d'innocence reluit sur leur visage. L'empreinte divine, qu'ils viennent de recevoir et qu'aucune faute encore n'a défigurée, les pare d'une beauté merveilleuse. Dieu les traite comme ses amis et la nature entière leur obéit comme à ses rois. — Et moi, je me demande quel sera le développement de cette race nouvelle. Va-t-elle se limiter à ces deux individus, ou bien d'autres hommes viendront-ils s'ajouter à eux ? Et, dans ce cas, comment ces nouveaux venus feront-ils leur entrée dans le monde ? Naîtront-ils des deux premiers ? ou bien Dieu leur donnera-t-il l'existence comme il l'a donnée à ceux-là, je veux dire par une action directe et immédiate ? — Dieu aurait pu, évidemment, créer lui-même tous les hommes, chacun en son temps et en son lieu. Il trouva bon, pourtant, d'agir autrement. L'homme ayant un corps, il le soumit à la commune loi des corps vivants. Il lui communiqua la même vertu créatrice dont il avait doté les plantes et les animaux. Il lui donna, enfin, cette bénédiction féconde dont devaient sortir, l'une après l'autre, toutes les générations humaines. — Du même coup, la vertu de pureté avait pris naissance. On la définit exactement, en disant qu'*elle préside à l'usage de cette puissance génératrice dont il a plu à Dieu de faire part aux hommes.* Elle doit veiller à ce que, dans cet usage, tout reste fidèle aux fins, aux conditions, aux exclusions même, établies par l'institution divine.

Car toute faculté doit avoir ses règles, qui la préservent de l'abus. Et plus une faculté est importante, plus aussi ces règles lui sont nécessaires. Dieu ne pouvait permettre de traiter comme un jouet l'auguste et noble puissance de transmettre la vie, ni l'abandonner au caprice de passions honteuses et inavouables. Il devait, au contraire, par des lois rigoureuses et appuyées de sévères sanctions, conserver à l'auguste privilège de la fécondité sa sainteté originelle ; il devait sauvegarder et mettre à l'abri des profanations l'honneur de la paternité, protéger, dans son cours à travers les siècles, la pureté du sang, procurer enfin que les futures générations vinssent au monde dans des conditions capables de leur assurer le dévouement et l'amour dont elles auraient besoin. La chasteté trouvait ainsi, dans la nature même des choses, sa raison d'être impérieuse et sacrée. Je sais bien que le péché d'Adam ne devait point tarder, en allumant dans les hommes déchus les feux des concupiscences, à leur rendre cette vertu difficile. Mais Dieu allait, de son côté, leur inspirer pour elle une sympathie profonde, en éveillant dans leur conscience ce puissant et délicat sentiment de la pudeur qu'il ne leur serait point possible de violer sans se couvrir de honte.

Le bon sens des peuples ne s'est point trompé quand il a donné au péché impur le surnom de *péché honteux* et quand il s'est habitué à le regarder comme une flétrissure, un déshonneur, une déchéance. Il existe, en effet, une certaine gradation entre les fautes que nous pouvons commettre. Toutes constituent un désordre. Cependant ce désordre n'est point partout également criminel ni également dégradant. — L'orgueil, par exemple, cette exagération de l'estime de soi, cette aspiration à des grandeurs qu'on ne peut atteindre ou à des hommages qu'on ne mérite pas, bien que répréhensible, n'est point, par lui-même, de nature à nous faire rougir : c'est le péché des anges. — La colère, cette promptitude à bondir sous l'injure ; la haine, cette obstination à la maudire ; la vengeance même, qui la punit, peuvent s'avouer sans qu'on en soit disqualifié : c'est le péché des cœurs haut placés et susceptibles sur le point d'honneur. — L'incrédulité, quand elle vient, non point du désordre des mœurs, mais d'une subtilité d'esprit aiguisée par l'étude, n'est pas non plus essentiellement humiliante : c'est le péché des savants. — L'amour des richesses et le désir de posséder peuvent aussi se concilier avec le respect de soi : c'est le péché des hommes soucieux d'assurer leur prospérité et l'avenir de leur famille. — Le péché impur, au contraire, est essentiellement déshonorant. Non seulement il offense la loi naturelle et la loi

divine, mais il n'offre à quiconque l'analyse rien de noble ni de grand. Il ne s'y joint aucun de ces sentiments élevés, ou même intéressés, par lesquels peut s'excuser une faute. Il répugne à quiconque tient son esprit et son cœur tournés en haut. Il va contre ces graves et très graves raisons qui justifiaient tout à l'heure à nos yeux le précepte de la chasteté. Il outrage la pudeur, cette forme souverainement délicate et souverainement impérieuse du respect d'autrui et du respect de soi. Et tout cela pour une volupté de bas étage, qui est bien la dernière de toutes, car elle est la plus vile et la plus honteuse : là, le coupable cesse d'être un homme, c'est-à-dire un être de sagesse et de raison ; il se ravale au rang de la brute ; et souvent il descend plus bas encore, en se livrant à des turpitudes que la bête elle-même ne connaît point... Ne croyez-vous pas que, pour en venir là, il a dû perdre tout souci et de sa dignité personnelle et de ce que j'appellerais volontiers la plus élémentaire propreté morale ?...

Il s'avilit donc et se dégrade, celui qui manque aux lois de la chasteté. Et les libertins eux-mêmes le comprennent. J'en trouve la preuve dans le soin avec lequel ils cachent leurs défaillances, dans le flot de sang qui leur monte au visage quand se révèlent leurs désordres, dans la sévérité avec laquelle ils exigent une parfaite pureté de mœurs de leurs épouses et de leurs filles, dans les sophismes à l'aide desquels ils essaient d'excuser ce qu'ils nomment complaisamment leurs faiblesses, enfin dans le langage qu'ils tiennent quand ils veulent bien s'élever à la hauteur des principes. Les philosophes du paganisme n'étaient point sans reproche ; pourtant, ils écrivaient que « rien n'est plus laid, plus criminel, plus méprisable, plus abject que l'impudicité [1]. » Et aujourd'hui encore, quand le monde veut dire qu'un homme a enfreint les saintes prescriptions de la chasteté, quelles expressions emploie-t-il ? Il dit : « Celui-là s'est *mal* conduit ; celui-là a fait le *mal* », comme si l'impureté était le mal unique ou le plus grave de tous les maux.

Mais ce péché est plus dégradant encore chez le chrétien que chez l'homme, car le chrétien est un être plus noble.

Personne n'ignore que l'état de grâce sanctifiante élève les âmes au-dessus de leur condition native, les unit à Dieu et leur communique sa propre vie. Cette présence surnaturelle de Dieu dans une âme et son union avec elle réagissent nécessairement sur le corps auquel cette âme est unie. Elles lui confèrent une sorte de consécration. D'ailleurs, la plupart des rites religieux n'atteignent l'homme intérieur qu'en passant par les sens. Pour sanctifier l'esprit, ils sanctifient la chair. L'eau baptismale et l'huile des catéchumènes coulent sur la chair. C'est la chair qui reçoit, au Baptême et à la Confirmation, l'onction royale du saint chrême. Aussi bien, l'Eucharistie se sert de la chair pour venir dans les âmes : ne fait-elle pas son trône de nos lèvres et son tabernacle de nos poitrines ? En mettant ainsi nos sens en contact avec Dieu, les sacrements exercent sur eux une action mystérieuse par l'effet de laquelle, sans cesser d'être à nous, ils deviennent, suivant des expressions contenues dans les livres divinement inspirés, « *les temples de l'Esprit-Saint* » et « *les membres du Christ.* » (I Cor., VI, 19 et 15). Lors donc que ces âmes conçoivent des pensées ou des désirs impurs, lorsque ces corps se font à la fois l'objet et l'instrument du péché honteux, ils commettent un crime où le sacrilège se joint au déshonneur. — N'avez-vous pas frémi d'indignation, quand vous avez lu dans les journaux ce récit trop souvent renouvelé, où des malfaiteurs forcent la porte de nos églises, violent les tabernacles, font servir à leurs orgies les vases dans lesquels repose le plus auguste des sacrements ? Or le chrétien ne commet pas un moindre forfait. Il souille, lui aussi, et dans sa propre personne, le temple du Très-Haut. Ses profanations revêtent même un caractère plus odieux ; car Dieu, car Jésus-Christ ne s'unissent point au monument qu'ils habitent ni à la coupe qui les contient ; ils s'unissent, au contraire, au chrétien qui les reçoit...

Comprenez-vous, après cela, la malice du péché impur ? Vous rendez-vous compte que l'auteur du Décalogue n'exagère point lorsque, content de faire un précepte pour nous éloigner de chacune des autres fautes, il emploie, pour nous interdire l'impureté, deux commandements distincts : le sixième et le neuvième ? Vous expliquez-vous pourquoi la théologie catholique enseigne que l'impureté ne comporte jamais de légèreté de matière ? Comprenez-vous enfin que les auteurs sacrés, voulant exprimer sa grièveté, emploient les termes les plus sévères et l'appellent « *une chose criminelle, une très grande iniquité* » ? — Vous l'avez entendu, n'est-ce pas ? vous qui vous plaisez trop à la présenter comme une faute dépourvue d'importance ; c'est au contraire, dit l'Esprit-Saint, une des plus graves, *iniquitas maxima.* (Job, XXXI, 11).

Mais j'ai assez démontré la grièveté de ce péché. Il est temps d'en venir à ses malheureuses conséquences.

II

Le péché impur, comme toutes les fautes mortelles, jette ceux qui le commettent dans la disgrâce de Dieu et dans l'esclavage de Satan. Il les met par là-même en état de réprobation. Mais, lorsqu'il passe en habitude, — et personne ne peut se flatter de l'en empêcher, tant il est facile de le commettre de nouveau quand on l'a commis une fois, — lorsqu'il passe en habitude, il a d'autres conséquences encore, dont la plus malheureuse consiste en ce qu'il tend à faire perdre aux coupables toutes leurs grandeurs.

C'est une grandeur d'avoir de la foi. La foi fait briller dans l'intelligence humaine un rayon de l'intelligence divine. — Mais la foi ne se conserve guère dans le désordre des mœurs. Quand Notre-Seigneur disait : « *Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu* » (Mt., V, 8), il rappe-

[1] Quid fœdius, quid immanius, quid contemptibilius, quid abjectius ex vitiis perspici potest libidine ? (Cicéron, *De Legib.*, lib. I).

lait qu'il faut être chaste, non seulement pour voir un jour Dieu dans les cieux, mais encore pour jouir ici-bas de ces clartés divines qui contribuent si puissamment à la fermeté des croyances. L'innocence de la vie permet à l'esprit humain de voir l'invisible ; l'impureté lui met un voile sur les yeux. — Ajoutez que, souvent, elle fait désirer aux hommes la perte de la foi et les détermine à y renoncer. Ils cessent de croire, parce qu'ils veulent avoir toute liberté de s'abandonner aux caprices de leurs passions.

C'est une grandeur de pratiquer la religion. Il y a là un échange de relations avec Dieu qui ennoblit l'homme et l'élève au-dessus de lui-même. — Quand la conduite a cessé d'être pure, ce commerce divin ou se fait mal, ou prend fin. Le goût des choses saintes et des pieux exercices s'évanouit ; la prière n'a plus de charmes ; la confession devient coûteuse, si coûteuse qu'elle se résigne souvent au mensonge ; l'Eucharistie perd sa saveur. Demandez à ceux qui délaissent les pratiques religieuses ou qui les profanent la raison d'être de cet abandon et de ces sacrilèges : ils la mettront presque toujours, s'ils vous répondent avec franchise, dans la corruption des mœurs.

C'est une grandeur d'être intelligent, d'avoir bon cœur, de jouir d'une volonté ferme et d'un caractère généreux. — Or, le mieux doué les perdra, s'il s'abandonne au libertinage. Son âme s'emplira, je dirais volontiers s'imprègnera de pensées impures et sa mémoire de souvenirs immondes, au point de ne pouvoir plus s'en détacher ; son esprit se fermera aux vérités qui élèvent ; il contractera une tendance malheureuse à tourner tout au vice et à voir du mal partout, même dans les choses les plus pures. On ne soupçonne pas, quand on ne l'a pas vu de près, à quel degré le vice peut souiller, pervertir, détraquer les imaginations et faire que, suivant un mot de S. Paul, il n'y ait plus rien de chaste pour elles[1]. — En même temps, son cœur s'atrophiera ; il deviendra insensible et cruel. Jamais les hommes n'ont tant versé de sang qu'aux temps où ils se sont prosternés dans les temples de Vénus ou devant les autels de la déesse Raison. Mais pourquoi rappeler les données de l'histoire ? C'est chaque jour que l'endurcissement des cœurs par le libertinage se révèle à nous dans ces jeunes gens et ces jeunes filles, ces époux et ces épouses, ces pères et ces mères qui sacrifient tous les leurs à d'infâmes passions et se rient des humiliations et des chagrins, des colères et des angoisses, des désespoirs et des morts prématurées de leurs pères ou de leurs mères, de leurs conjoints ou de leurs enfants. — Enfin, les excès impurs épuisent l'homme et lui enlèvent toutes ses énergies. Ainsi le génie d'Annibal et la bravoure de ses soldats se sont évanouis dans les débauches de Capoue. Ainsi les mâles vertus d'Antoine, après lui avoir donné l'empire du monde, sont venues expirer aux pieds de Cléopâtre. Ainsi voyons-nous trop souvent se réduire à une honteuse impuissance des caractères qui semblaient capables des labeurs les plus féconds et des plus nobles exploits.

Enfin, c'est encore une grandeur que la force du corps, la beauté des traits, la vigueur de la santé. Ces avantages, sans doute, ne sont point les meilleurs ; ils ont cependant leur prix. — Que deviennent-ils, sous l'influence des habitudes licencieuses ? Vous le savez bien si vous avez rencontré, comme moi, dans nos rues, ces visages amaigris, défigurés, enlaidis par les stigmates du vice, ces malades dépourvus de tout ressort et sur qui aucun remède ne peut exercer d'action, ces vieillards de vingt ans à l'œil éteint, aux épaules courbées, au souffle haletant, à la démarche chancelante : tristes avortons d'une jeunesse à qui le vice impur a enlevé la force d'éclore ou qu'il a flétrie dans sa fleur. Je les ai rencontrés, dis-je ; et en les voyant, j'ai constaté que l'impudicité détruit l'œuvre de la nature comme l'œuvre de la grâce, qu'elle tue le corps avec l'âme, annihile l'être humain tout entier. Et j'ai compris qu'autrefois, à une époque où « *toute chair avait corrompu ses voies,* » Dieu en ait eu « *le cœur pénétré de douleur* » et que, voyant sombrer dans les honteux abrutissements de la luxure toutes les facultés et toutes les grandeurs qu'il avait rassemblées dans la personne humaine, il se soit écrié : « *Je me repens d'avoir fait l'homme !* » (Gen., VI).

Est-il besoin de dire que l'éternité des impudiques menace d'être effroyablement malheureuse ? L'enfer est toujours terrible, quelque faute qu'il punisse. Il le devient plus encore quand il châtie le péché honteux : l'Eglise assure qu'alors ses feux s'avivent et se font plus ardents [1].

Je pourrais m'arrêter ici, car les ravages de l'impureté dans les individus sont assez cruels pour la rendre odieuse à tout homme de bon sens. Cependant, elle exerce, sur les destinées collectives des familles et des sociétés, une action néfaste qui apporte aux lois divines une justification nouvelle et que je ne puis, pour ce motif, me dispenser de signaler.

Je viens de nommer la famille. — Quand ce jeune libertin épuisé dont je parlais tout à l'heure, s'est fondé un foyer, savez-vous qui est venu l'habiter ? La bénédiction donnée au premier homme s'est retirée de lui. Il est demeuré seul sous son toit maudit ; ou bien il n'a vu naître que des fils destinés à lui servir de fléau. Les enfants d'un semblable père apportent généralement avec eux, comme un second péché originel, une prédisposition fatale à tous les vices et même à toutes les maladies. Ils font presque toujours le malheur de leurs parents ; ou bien, ils végètent sans grandir. La vie, pour eux, n'est plus la vie ; elle se passe à lutter contre la mort, et dans ce triste et douloureux combat, c'est la mort qui remporte la victoire. Les familles corrompues finissent invariablement par disparaître, semblables à ces rejetons bâtards dont parle un de nos livres saint et dont les racines affaiblies ne peuvent tenir contre la

[1] *Coinquinatis nihil est mundum.* (Tit., I, 15).

[1] Première Hymne des Matines du Dimanche.

tempête ou succombent sous le poids de leur propre tige. (Sag., IV, 3).

J'ai nommé encore les sociétés. — Consultez l'histoire : elle vous dira que les destinées des peuples tiennent moins à leurs constitutions politiques et à leur puissance militaire qu'à leur fidélité aux justes prescriptions de la chasteté. Est-ce le résultat naturel de la corruption des mœurs? Est-ce un des châtiments par lesquels Dieu la punit? C'est sans doute pour les deux raisons à la fois, mais il est incontestable que l'impudicité a toujours été fatale aux nations. Elle avait déchaîné sur le monde primitif les eaux du déluge, puis fait descendre sur Sodome le feu du ciel. Depuis ce temps, son influence destructrice, pour s'exercer par d'autres moyens, n'en a pas été moins funeste. L'Egypte et l'Assyrie, Ninive et Babylone, la Perse et la Grèce, Rome et Carthage, toutes les civilisations finies et tous les empires disparus ont été victimes de leurs désordres. En des temps plus rapprochés de nous, combien de fois le vice impur n'a-t-il pas dépouillé l'autorité de son prestige, déconsidéré les dynasties, semé le germe des révolutions ! Aussi bien, que de trahisons il a inspirées ! Que de secrets d'Etat il a fait livrer aux ennemis ! Combien de jalousies meurtrières il a déchaînées entre les princes et, par suite, combien de guerres entre les peuples ! Si, aujourd'hui, tant de pays, et le nôtre en particulier, semblent être à bout de forces ; si, sur tant de points du globe, la population diminue ; si la santé générale a perdu son ancienne vigueur ; si les morts subites se multiplient dans une progression effrayante ; si enfin la race humaine dégénère : il faut en chercher la cause dans les progrès de l'immoralité. Le péché impur occupe le premier rang parmi ceux qui, suivant l'expression du Prophète, « rendent les peuples malheureux : *miseros facit populos peccatum.* » (Prov., XIV, 34).

Tu te trompes donc grossièrement, ô impudique, quand tu méconnais les déplorables conséquences de tes fautes et quand, parce que tu les commets sans tuer comme l'assassin et sans voler comme le larron, tu les regardes comme à peu près inoffensives. Elles sont, au contraire, effroyablement nuisibles, les plus nuisibles peut-être dans lesquelles tu puisses tomber. — Pèches-tu seul? Tu commets un suicide. Un suicide : car, comme toute faute grave, celle-là te fait perdre la vie de la grâce et te conduit à la mort éternelle. Un suicide : parce que tu pervertis tes facultés et ruines dans ta personne toute l'œuvre divine. Un suicide : puisque chaque chute nouvelle confirme et aggrave en toi des habitudes sous l'action desquelles tu cours risque de te perdre corps et âme. — Te donnes-tu des complices? Tu te rends coupable, vis-à-vis d'eux, d'un véritable meurtre. Le péché auquel tu les portes produira chez eux les mêmes ruines que chez toi et les conduira aux mêmes désastres. — Enseignes-tu les secrets du vice à qui les ignorait? Ton crime est plus abominable encore. Tu jettes dans un trouble profond une âme qui vivait dans la paix. Tu lui rends excessivement difficile une persévérance qui s'annonçait très facile. Tu la voues fatalement à des tentations et à des révoltes auxquelles elle ne pourra résister que par des luttes douloureuses et sans cesse renouvelées, auxquelles elle ne pourra succomber qu'en tombant dans une déchéance morale et peut-être dans une déchéance physique dont son passé promettait de la préserver. Elle vivait à la manière des anges : tu la fais vivre et tu l'exposes à mourir à la manière des réprouvés. — Enfin, comme tes propres excès et ceux auxquels tu portes le prochain allument ou avivent au sein de la nation un foyer de corruption, tu constitues un danger social des plus redoutables, et ton existence doit être tenue pour un malheur public...

* * *

Ce sera l'éternel opprobre de notre race, comme c'est l'évidente preuve de sa dégradation originelle, qu'elle fasse dans sa vie une si grande place à un vice aussi honteux et aussi malfaisant, et que rien ne réussisse à l'en guérir. L'impureté déshonore et avilit : m'expliquerez-vous comment elle séduit les plus fiers? Elle va contre les prescriptions les plus sacrées de la raison : pourquoi entraîne-t-elle ceux qui prétendent être des sages? Elle offense Dieu au-dessus de toutes les autres fautes et provoque plus sûrement ses colères : d'où vient que les lois et les menaces divines n'en préservent pas les croyants? Chacun sait qu'elle excelle à tuer et à damner ses victimes : comment celles-ci aiment-elles mieux aller à la mort et à l'enfer que de renoncer à ses infâmes voluptés? Quelles inconséquences et quelle dépravation !...

Arrachons-nous, fidèles, arrachons-nous, pour notre part, à ces criminels abaissements ! Restons ou redevenons dignes de Dieu et de nous-mêmes, en restant ou en redevenant purs ! Montrons à tous, par notre exemple, comment les vrais chrétiens savent résister aux séductions de l'impudicité ! Prêtons à nos doctrines, en face des libertins, l'ornement et l'appui d'une vie chaste. Enfin, mettons notre amour-propre à conserver l'innocence dans le milieu dissolu au sein duquel le malheur des temps nous a placés ; et, comme disait le Prince des Apôtres à ses premiers disciples, conduisons-nous saintement dans ce monde corrompu et « sauvons-nous de cette génération perverse. *Salvamini a generatione ista prava.* » Ainsi soit-il.

En vente à nos Bureaux

POUR LES FÊTES DE NOEL ET DE LA SAINTE-ENFANCE.
Henry Verceil : **Les petits Prédicateurs de l'Enfant Jésus,** et **Deux Saynètes enfantines pour les fêtes de Noël.** Chaque brochure, 0 f. 35 *franco.*

Du même : **Douze Saynètes et Dialogues enfantins,** à l'usage des Maisons d'éducation, des Catéchismes et des Familles. — Brochure in-12 de 104 p., *franco* 1 f. 30.

IMPRIMATUR
Lingonis, die 30 novembris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 8 décembre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — I. Le Sauveur, 561. — II. Noël avec saint Joseph, 562.
Les Dominicales d'un petit Doyen. — IX. *Noël :* Aux pieds de la crèche, 564.
Panégyrique de S. Mesmin, abbé. — L'ouvrier de civilisation, 565.
Entretiens sur la vie chrétienne. — LXIV. La tempérance chrétienne : Excellence de la chasteté, 568. — LXV. Les moyens de la pratiquer, 572.

SERMONS POUR NOEL

I

Le Sauveur

Parvulus natus est nobis. Natus est vobis hodie Salvator.

Il nous est né un petit enfant ; et cet enfant c'est le Sauveur.

Mes frères,

Bien des noms nous désignent le divin Enfant que l'Eglise propose aujourd'hui à notre adoration ; et tous ces noms sont glorieux, profonds ; tous mériteraient d'être médités par nous.

Ce divin Enfant, on l'appelle le *Désiré des nations*. Et en effet pendant plus de soixante siècles l'humanité entière a souhaité sa venue.

On l'appelle l'*Emmanuel*. Il est à la fois le Dieu du ciel et le compagnon de l'homme.

On l'appelle le *Verbe incarné*. Il est tout ensemble Fils de Dieu et fils d'Adam.

Mais le titre qui le distingue le mieux, qui résume tous les autres, celui que l'Evangile lui donne aujourd'hui, c'est le titre de Sauveur. « *Parvulus natus est nobis. Natus est vobis hodie Salvator*. Un petit enfant nous est né ; et cet enfant c'est le Sauveur. » (Is., IX, 6 ; Lc., II, 11).

Nous allons méditer brièvement sur ce nom de Sauveur.

I

Et d'abord, ce petit enfant mérite-t-il l'appellation de *Sauveur ?* Au sens humain, le sauveur c'est le conquérant, le triomphateur, qui apporte la délivrance, la paix, la gloire.

Et en effet les Juifs rêvaient d'un Messie guerrier, victorieux, qui relèverait Israël et lui assurerait la domination sur tout l'univers. — Ce petit enfant réalisera-t-il l'attente des Juifs ? Non. Il n'essaiera pas d'arracher ses compatriotes à la tutelle humiliante de Rome. Il déclarera que son royaume n'est pas de ce monde.

Rome aussi, qui représentait alors toute la civilisation antique, entrevoyait un mystérieux libérateur. Ses poètes chantaient ce libérateur qui établirait la paix universelle, qui ramènerait la félicité de l'âge d'or, en chassant pour jamais la pauvreté, la souffrance, les maladies du corps et de l'âme. — Le divin Enfant sera-t-il ce libérateur ? Non ; il trompera les espérances païennes comme il décevra les ambitions juives.

Car il ne vient ni supprimer la pauvreté, ni garantir notre corps contre les atteintes de la douleur, ni affranchir nos âmes de la lutte contre les passions.

Il ne vient pas défaire l'œuvre de ses mains, ni effacer la trace du péché originel. Il laissera l'humanité à ses infirmités natives, cupidité, volupté, orgueil.

Mais alors, comment remplira-t-il sa mission de Sauveur ? Cette fonction, il la remplit, non d'après les courtes vues de la sagesse humaine, mais d'après les plans divins.

Son regard embrasse l'humanité qu'il veut délivrer. Quel spectacle lui offre-t-elle ?

On a dit que l'humanité d'alors se partageait en deux classes bien distinctes : d'un côté les hommes libres, les privilégiés qui prétendaient posséder seuls les droits et la dignité de l'espèce humaine ; et de l'autre, les esclaves, les êtres inférieurs, relégués au niveau de la bête de somme. — C'est une erreur. En réalité l'humanité entière n'était qu'un immense troupeau d'esclaves. Ceux qui se croyaient libres, étaient les plus asservis. Ils commandaient aux autres, mais ils ne savaient plus se commander à eux-mêmes ; César, tout le premier, était l'esclave des vices les plus dégradants. Les puissants qui administraient, les penseurs qui philosophaient, les travailleurs qui gémissaient dans l'oppression, tous portaient le même joug, le joug pesant de la cupidité, de la volupté, de l'orgueil.

Et c'est de cette triple servitude que le divin Enfant va délivrer les âmes.

II

1. D'abord il les affranchit de la *cupidité* des biens terrestres. Mais comment ?

Il ne supprime pas la pauvreté ; il la prend pour lui-même. Il s'abaisse jusqu'à elle, mais pour l'élever jusqu'à lui. Et ainsi il la transfigure, l'idéalise, la divinise. Et cette pauvreté, jusque-là méprisée, repoussante, il la fait aimable, glorieuse, conquérante. Et cette étable, cette crèche, ces haillons, toutes ces misères s'illuminent de splendeurs infinies.

Ce petit Enfant, ce divin Pauvre, il est donc bien le Sauveur. En naissant sous les livrées de la pauvreté, il brise la première servitude du cœur humain, il l'arrache à la cupidité des biens terrestres.

Aussi les anges disent aux bergers : « Vous le reconnaîtrez à ce signe : il est vêtu de langes. » Ces haillons de misère sont le symbole de sa puissance libératrice.

Il appelle à sa crèche, avec les bergers, tous les pauvres de la terre, tous les déshérités ; et il leur dit : « Acceptez, aimez votre pauvreté, puisqu'elle vous rapproche de moi. En échange des biens périssables, je vous offre les trésors de l'éternité. »

Il appelle à sa crèche, avec les Mages et les princes de l'Orient, tous les riches, tous les grands d'ici-bas ; et il leur dit : « Je ne maudis pas vos

richesses ; elles sont un don de ma toute-puissance. Mais n'y rivez pas votre cœur. Ne les profanez pas, en les mettant au service de la volupté, de l'orgueil. Faites-en l'intrument de la charité, l'instrument de ma gloire ; et estimez les biens de l'âme immortelle plus que toutes ces richesses d'un jour. »

Ainsi ce petit Enfant brise une première servitude ; il détache les âmes des biens terrestres.

2. Il fait davantage. Il les arrache à un esclavage plus tyrannique, plus honteux, à l'esclavage de la *volupté*.

Quand il vient au monde, la volupté règne partout. Elle est divinisée ; elle a ses statues, ses temples. Partout la chasteté conjugale est outragée ; la virginité, méconnue ou condamnée.

Mais voici que ce petit Enfant prend une chair humaine, une âme humaine ; et la Divinité, en se les associant, rétablit l'ordre brisé par le péché d'origine.

Jusqu'ici l'âme était esclave de la chair. Désormais elle pourra lui commander ; elle pourra remporter sur elle les victoires de la virginité, de la chasteté.

La virginité, la chasteté, ces vertus exilées de la terre, elles reparaissent, elles resplendissent à la crèche. Elles sont le cortège, la cour de cet Enfant.

Voici la femme qu'il a choisie pour Mère. Il a voulu pour elle une pureté idéale, une pureté qui dépasse la pureté angelique, qui approche la pureté infinie de Dieu. Et cette Vierge, elle sera le modèle, la reine de millions d'autres vierges, qui, comme elle, feront fleurir dans une chair humaine la vertu du ciel.

Voici l'homme qu'il a choisi pour père nourricier. Il a mis dans sa main le lys qui symbolise la chasteté sans tache. Et ce gardien d'une épouse virginale veillera désormais sur l'honneur de millions de foyers chrétiens.

Voici ce petit Enfant lui-même. Sa chair est la fleur immaculée d'une maternité toute virginale. Elle sera dans l'Eucharistie la nourriture des chastes, la source inépuisable de la pureté. Sans doute, elle n'éteindra pas le foyer des convoitises, elle ne supprimera pas les révoltes de la passion. Mais elle donnera aux âmes la force de maîtriser le corps, le remède aux défaillances, l'élan vers les sommets de la vertu héroïque.

Et ainsi ce petit Enfant délivre les âmes de la servitude charnelle.

3. Pour remplir toute sa mission de Sauveur, il lui reste un dernier esclavage à briser, l'esclavage de l'*orgueil*.

Et de tous les esclavages c'est le plus universel, le plus invincible, le plus asservissant. Car une âme d'élite peut, par ses seules forces, s'arracher parfois à la fascination des richesses ; elle peut exercer sur son corps une domination tout au moins passagère ; mais elle ne saurait à elle seule triompher de l'orgueil.

Et de fait, quand ce petit Enfant vient au monde, l'orgueil est le roi de la terre, orgueil insensé qui divinise ses propres folies, orgueil sauvage qui méprise la vie et la conscience humaine, qui n'a d'autre frein que la force brutale.

Voyez cette société païenne. En haut, l'orgueil qui tyrannise. En bas, l'orgueil qui se révolte. Partout, l'orgueil dressé contre Dieu, substitué à Dieu.

Ce petit Enfant, que va-t-il faire pour briser cet orgueil ? Il portera le remède à la source du mal. L'homme a voulu se grandir jusqu'à égaler Dieu, jusqu'à supplanter Dieu. Et voici que Dieu s'abaisse jusqu'à égaler l'homme, jusqu'à se faire le dernier des hommes, le plus petit, le plus obscur, le plus persécuté, le plus méprisé.

Il a pris une chair qui est le chef-d'œuvre de la création. Il associe à sa Divinité une âme, un cœur, une volonté humaine, qui dépassent toute perfection créée. Et cependant il ne s'enorgueillit d'aucune de ces supériorités transcendantes.

Non. De tout ce qu'il y a d'humain en lui, il fait hommage à son Père. Tous ces dons créés, il les anéantit devant la souveraineté du Créateur. Sa merveilleuse humanité, il l'humilie, il la prosterne devant la majesté infinie de Dieu.

Et voilà l'homme remis à sa place. Ce petit Enfant lui crie que l'orgueil est une folie, que toute créature, n'ayant en propre que misère et infirmité, doit s'abîmer dans son néant et s'agenouiller devant le Tout-Puissant.

* * *

C'est ainsi que ce divin Enfant réalise son titre de Sauveur, en libérant nos âmes de toutes les servitudes. Il est donc le Libérateur. C'est lui qui nous a donné la vraie liberté, la seule liberté digne de ce nom.

Car la vraie liberté n'est pas celle qui déchaîne les instincts, les appétits, l'orgueil de l'homme.

C'est celle qui grandit l'âme, qui l'élève plus haut que les biens matériels, plus haut que toutes les ambitions, plus haut que sa noblesse native, qui l'élève dès ici-bas jusqu'à l'idéal infini, jusqu'à la ressemblance divine.

C'est celle qui règle la volonté de l'homme sur la volonté de Dieu ; celle qui peut conquérir le bonheur éternel, le bonheur même de Dieu.

Remercions l'Enfant-Dieu de nous avoir assuré cette divine liberté ; et demandons-lui un cœur libre comme le sien, détaché, pur, humble, victorieux. Ainsi soit-il.

II

NOËL AVEC SAINT JOSEPH

Invenerunt Mariam et Joseph et infantem positum in præsepio.
Ils trouvèrent Marie, Joseph et l'enfant couché dans la crèche.
(Luc, II, 16).

Mes chères Sœurs [1],

Le fait le plus grand et le plus délicieux de l'histoire depuis la création jusqu'à la consommation des siècles, l'entrée du Fils de Dieu dans sa

[1] Ce sermon a été donné à des religieuses [illegible] Noël.

propre création en qualité de créature, la naissance dans le temps du Verbe éternel, l'éclosion de la fleur divine sur la tige si belle de Jessé, cet événement incomparable prédit par les prophètes et désiré par les nations pendant plus de quatre mille ans, est raconté par S. Luc en quelques mots, presque en quelques syllabes :

« Il advint que, comme ils étaient à Bethléem, le temps de l'accouchement de Marie arriva ; et elle enfanta son Fils premier-né qu'elle enveloppa de langes et coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas eu de place pour eux dans l'hôtellerie. » (Luc, II, 6-8). — C'est tout !

Sans doute, nous savons que des bergers sur l'indication des anges, et des mages sous la conduite d'une étoile, allèrent offrir au divin Enfant leurs hommages et leurs présents. Mais déjà l'événement si grand et si doux était accompli, sans que l'évangéliste ait soulevé le voile des augustes mystères qui s'étaient passés dans la personne du Verbe, dans l'âme de Marie, et dans le cœur de S. Joseph.

Le laconisme de S. Luc était inspiré, mes Sœurs. Ce qu'il peut être avantageux aux âmes de savoir, le Saint-Esprit le leur révélera dans la piété et la méditation.

Pourtant, il nous aurait été si doux d'être introduits dans le sanctuaire du cœur immaculé de la T. S. Vierge quelques instants avant la naissance de Jésus !

Ah ! ce désir des mères de voir leur enfant, le fruit de leurs entrailles, qu'était-il dans le cœur de la Mère-Vierge ? Ce besoin de le serrer dans leurs bras, de le porter sur leur sein, que devenait-il dans le cœur virginal de Marie ? Et tout cet amour de l'Immaculée-Conception pour l'enfant qui allait naître, que devenait-il, emporté jusqu'au sein de la divinité par une foi qui était presque la vision béatifique et par un amour qui était l'amour même de l'Esprit-Saint donné à Marie pour aimer le Fils du Père ? Mais, nos âmes seront-elles assez pures et assez grandes pour le comprendre pleinement, même au ciel ?

Lorsque le Saint-Esprit eut conduit son œuvre, dans l'âme maternelle et si pure de Marie, à la perfection qui convenait à Dieu et à sa Mère, quand l'amour de la mère et les désirs de la sainte l'eurent ravie en extase et comme cachée dans les profondeurs de Dieu, tout à coup elle vit devant elle, la regardant avec amour et lui tendant ses petites mains, Celui que son cœur aimait, Celui dont son regard voulait contempler la beauté.

Elle le vit ; et qui peut dire, sinon elle-même, si elle adora pieusement le Fils de Dieu avant d'aimer son propre Fils, ou si l'amour maternel fut le plus fort comme il était le plus doux ?

Il sera plus facile de pénétrer dans le sanctuaire du cœur de S. Joseph et de nous imprégner des parfums qui y brûlaient. Il avait, lui, une mission mieux à notre portée pour la comprendre et pour y prendre part, mission extraordinaire et unique, sans doute, pour laquelle la grâce l'avait préparé et trouvé assez saint, mais qui du moins ne l'élevait pas à un ordre supérieur à l'ordre commun à tous les humains.

Arrêtons-nous donc un instant, mes chères Sœurs, à méditer 1° *les regrets* et 2° *les désirs de S. Joseph* lors de la naissance de Jésus.

I

Ah ! de quel spectacle il était témoin et quels sentiments profonds, dévoués et tendres nous lisons sur son noble visage !

Les yeux mouillés de larmes, il voyait Jésus si beau, son regard si doux, ses mains si bénissantes, et sa Mère si belle aussi, si virginale, si sainte ; — et, muet d'admiration, ravi d'amour, abîmé dans l'action de grâces, près de l'extase lui-même, il se taisait pour adorer et pour ne point distraire l'extase de la bénie Vierge Marie.

Il se taisait, — mais les soupirs de son cœur parlaient assez haut dans le ciel.

« O cher petit Etre que j'ai sous les yeux, semblait-il dire, je vous reconnais et je vous adore. Vous êtes le Verbe, l'éternel, l'infini, le Dieu de majesté. L'immensité est votre domaine, vous habitez la splendeur des cieux où des millions d'anges vous adorent ; tandis qu'ici vous êtes si petit, si pauvre, si abandonné, si souffreteux ! Personne à Jérusalem, la grande ville, ni à Bethléem, le bourg regorgeant d'étrangers, ne pense à vous. Personne ne vous voit, ne vous adore, ni ne vous aime. Oh ! douce, mais malheureuse est ma mission d'être préposé à votre garde ! Je n'ai pu, hélas ! trouver pour vous abriter que cette indigne étable ! O mon Dieu, j'ai fait pourtant ce que j'ai pu... »

Il disait vrai, mes Sœurs, il avait fait ce qu'il avait pu. Et n'ayant pu soustraire Jésus à la pauvreté, aux privations et aux gênes qui entouraient sa naissance, du moins il les partageait, il les poussait même plus loin. Jésus avait une crèche, un peu de paille ; lui couchait sur le sol nu. Jésus pouvait dormir, lui veillait...

Voilà, mes Sœurs, la première disposition dans laquelle vous pouvez devenir les émules de S. Joseph : vous pouvez partager ses regrets.

Comme lui, en cette nuit de Noël, vous répandez aux pieds de l'Emmanuel l'hommage de vos adorations, de votre étonnement et de votre reconnaissance. Autour de quelques autels encore, d'autres groupes isolés d'adorateurs, d'âmes ferventes et pieuses, se pressent comme vous, lointaines évocations des messagers célestes et des humbles bergers. Mais la ville, la foule ? Elle se repose ou elle s'amuse ; et le plus auguste des anniversaires vient de sonner, et dans quelques instants une nouvelle naissance mystique va s'accomplir devant vos cœurs attendris, on peut dire au milieu de l'indifférence quasi générale de la chrétienté !

Ah ! oui, Jésus eût mérité d'être mieux reçu et mieux traité ! Et il est juste et légitime, mes Sœurs, qu'en cette nuit de Noël nous joignions, comme S. Joseph, des sentiments de regret aux effusions de notre foi, de notre amour et de notre reconnaissance.

Incapables de soustraire Jésus aux délaissements et aux abaissements de sa crèche, offrons-nous du moins, comme S. Joseph, à les partager; et pendant les quelques semaines que l'Eglise consacre à honorer les mystères de la Sainte Enfance, la pauvreté, la pénitence et l'obéissance que nous avons vouées par amour pour lui, eh bien! pratiquons-les plus généreusement encore que d'habitude, en union avec lui et en dédommagement de son indigence, de ses humiliations et de ses précoces douleurs de Bethléem.

II

Mais les regrets de S. Joseph étaient relevés par de suaves désirs.

« O Jésus, disait-il, que ne puis-je plutôt vous loger dans mon cœur! Vous vous y trouveriez, ce me semble, si bien! Pour vous, mon cœur est infiniment tendre et chaud... Vous y seriez tout seul, rien d'autre ne l'occupe. Vous y vivriez en maître, en despote, tant vous pourriez user et abuser de lui! Abuser! que dis-je? l'infinie Sagesse, l'infinie Bonté ignore un tel mot; et cependant je n'en trouve aucun autre qui traduise aussi bien mon violent besoin de tout vous donner, de tout faire et de tout souffrir ponr vous procurer un peu de bien-être [1]. »

Je crains, mes Sœurs, d'avoir commis une espèce de profanation en répétant ces ardentes paroles. Elles devraient pourtant pouvoir être les nôtres.

Plus heureuses que S. Joseph, vous pourrez en réalité, dans quelques instants, loger le petit Jésus nouveau-né dans vos cœurs, par la sainte communion. Ce que S. Joseph n'avait pas, vous l'aurez : vous aurez son corps et son sang, toute sa personne, dans vos poitrines; ce corps réel que S. Joseph pouvait seulement regarder et presser dans ses bras, vous le recevrez au dedans de vous-mêmes, et joignant les mains sur votre cœur, c'est sur son Cœur que vous les poserez!

Pour être dignes d'un tel don, ne devrions-nous pas en quelque sorte dépasser S. Joseph en amour, en dévouement, en totale donation de nous-mêmes?

Et qui sait? notre cœur n'est peut-être qu'une demeure froide et sombre, une sorte de ruine, une étable ouverte à tous les vents...

Eh bien! non! Nous ne recevrons point Jésus dans un cœur partagé, distrait ou dissipé! Jésus y entrera en maître et y règnera en roi! Pendant les quelques instants qui vous séparent encore de la sainte communion, mes chères Sœurs, protestez bien sincèrement que vous voulez tout relever, tout refaire, tout rendre agréable à ses yeux. Demandez-lui de vous dire ce qui lui déplaît encore en vous, ce qu'il désire y trouver bientôt. Et donnez-le-lui à l'instant ou promettez de l'accomplir sans délai.

Que cette sainte communion de la nuit de Noël soit vraiment digne d'être chantée par les anges comme ayant procuré *gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix à vos âmes pleines de bonne volonté!* Ainsi soit-il.

[1] *Méditations*, par l'auteur de la *Pratique progressive*.

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

IX

Noël

AUX PIEDS DE LA CRÈCHE

Natus est hodie Salvator mundi.
Aujourd'hui est né le Sauveur du monde. (Luc, II, 11).

Mes frères,

C'est dans la solennité de Noël que S. Bernard, parlant à ses moines, leur disait : « Je ne sais pas si je pourrai développer aujourd'hui ma pensée. Tous mes sens, étonnés par l'éclat des plus saintes merveilles, suspendent à peu près les facultés de mon âme, et ma raison se trouble en face des preuves émouvantes de la miséricorde divine : *Aujourd'hui il nous est né un Sauveur.* » O gloires de Noël! ô grandeur des souvenirs de Bethléem! comment dire des choses dignes de vous? Dans l'impuissance où nous sommes de le faire, ne vaut-il pas mieux seulement déposer aux pieds de la crèche nos adorations, nos prières et notre amour?

* * *

Venite et adoremus. Venez et adorez : car l'enfant qui vient de naître est un Dieu. Tel que les prophètes l'avaient salué dans leurs cantiques sublimes ; tels qu'ils avaient chanté sa naissance virginale et son règne tout fait de justice et de mansuétude ; tel que les Justes le désiraient, en élevant vers le ciel leurs soupirs ardents : « *Rorate cœli desuper,* cieux, laissez tomber votre rosée ; *et terra germinet Salvatorem,* et vous, terre, laissez fleurir le Sauveur » : il vient avec les marques indiquées, il naît à Bethléem, la plus petite entre les cités de Juda, dans une nuit paisible, doucement et plein de bénédictions, se fait l'un de nous et accepte les abaissements incomparables de la crèche. Mais si en Lui la puissance et la raison ne se reconnaissent plus, à travers des humiliations aussi profondes et sous le voile d'une chair mortelle, sa sainteté garde tout son éclat. Il est le Saint des saints, le Dieu trois fois saint, devant qui les anges ne sont pas assez purs.

Auprès de cette humble crèche où nous aimons à retrouver, avec les joies de nos meilleures années, le souvenir de tant de Noëls écoulés, laissons nos genoux fléchir et disons à ce Dieu anéanti : « Seigneur, je vois sur votre front humilié une couronne et je vous adore. J'adore en vous le Créateur du monde, j'adore la Sagesse cachée sous des langes, j'adore la Bonté ineffable, infinie, miséricordieuse. » Tous, dans l'état où il se découvre et où sa gloire s'est obscurcie, rendons au Sauveur, naissant sans autre appareil que la faiblesse et l'enfance, rendons à sa majesté sainte les hommages qu'elle mérite.

* * *

Venite et oremus. Venez et priez. Le Dieu donné au monde n'est-il pas le Roi des rois? Sans

doute, auprès de son berceau il n'y a rien dont s'entourent les royautés éphémères d'ici-bas : ni la grandeur, ni les délices, ni l'or, ni la pourpre, aucune de ces choses dont nous cherchons à couvrir notre misère, n'embellit l'étable de Bethléem. « Jésus-Christ vient, dit Bossuet, sans qu'il lui soit nécessaire de choisir parmi nos vanités quelque lambeau plus éclatant pour s'en faire une marque d'honneur. » Des langes forment son manteau royal, et, pour servir d'emblème à sa gloire, il n'a voulu que la pauvreté et des haillons. « *Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio :* vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » (Luc, II, 12). Paroles bénies dont toute âme chrétienne aime à faire son bonheur.

Mais, hâtons-nous de le dire, dans ce frêle enfant et sous ces pauvres haillons repose le cœur d'un Roi. Si ces mains ne sont pas encore affranchies des liens qui les retiennent captives, si aucun rayon de lumière ne se reflète sur son visage, il n'en est pas moins dans cette obscurité la grandeur et la richesse mêmes... Approchons de son trône avec confiance. Il nous donnera ce que les rois de la terre, malgré l'éclat de leur couronne, ne peuvent pas donner : la patience au milieu des épreuves, le discernement pour apprécier à leur juste valeur les choses du monde, le repos de l'âme, cette paix enfin dont les anges nous apportent aujourd'hui le message. Tous ces biens, pour les accorder à nos prières et à nos vœux, ce Dieu, couché sur la paille et si mal garanti par quelques langes des souffles de l'hiver, demande seulement que nous tournions vers lui un regard de confiance.

* * *

Venite et redamemus. Venez et rendez-lui amour pour amour. Noël, Bethléem, la crèche ! Ces mystères, ces abandons, cette indigence chantent le pardon et la miséricorde : *Parvulus natus est nobis.* Spectacle suave où sous les humbles traits de l'enfance nous pouvons contempler le Rédempteur du monde.

C'est pour nous qu'il est né, heureux de nous appeler ses frères et d'avoir une mère qui sera aussi la nôtre.

C'est pour mieux consoler nos souffrances et chacune des larmes que nous arrache la douleur, qu'il accepte les siennes.

C'est pour nos péchés qu'il gémit, fait entendre les appels inarticulés de sa prière et déjà offre son premier sacrifice.

Pour nous, et pour trouver plus facilement le chemin de nos cœurs, il est devenu ce que nous sommes, ayant pris l'humanité, non pas comme elle était au sortir des mains créatrices, mais telle qu'elle fut après avoir été blessée par le serpent infernal, avec toutes ses misères et toutes ses faiblesses, hormis le péché.

En retour des dénuements qui l'environnent, ornons son berceau de la pourpre de nos vertus et de notre amour ; sachons, au souvenir de ses langes déchirés, souffrir un peu avec lui, quand nos pieds se meurtrissent aux aspérités de la route et que nous sommes à bout d'efforts. Surtout, pour répondre aux effusions de bonté qui s'échappent de son cœur adorable, laissons le nôtre battre librement, avec les mouvements de la piété la plus tendre et la plus pure.

* * *

Les premiers d'entre les hommes qui furent appelés auprès du berceau de Jésus, l'Evangile en fait la remarque, s'en retournèrent comblant le Seigneur de louanges : *Reversi sunt pastores glorificantes et laudantes Deum.* (Luc, II, 20). M. f., Noël n'est pas seulement un souvenir : chaque jour, à la sainte messe, Notre-Seigneur renaît dans les langes des espèces sacramentelles. Imitant ses premiers adorateurs, ne passons aucun dimanche sans assister au divin sacrifice, et sans y assister, en souvenir des émouvantes réalités que la messe rappelle, avec toute notre piété et toute notre foi. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE DE SAINT MESMIN, ABBÉ

(15 décembre)

L'OUVRIER DE CIVILISATION

Mes frères,

La vie de S. Mesmin nous reporte à une époque bien intéressante de l'histoire de notre pays.

Rome, la grande Rome, riche, puissante, voluptueuse et païenne, agonise. Ce peuple qui avait étendu sa domination sur toute la terre se voit anéanti, et chaque jour restreint les limites de son empire.

De tous côtés les Barbares se précipitent sur lui. Venus du Nord dans une course folle, ils ont tout culbuté sur leur passage. Et puisque ce puissant empire romain succombe sous leurs coups, on peut se demander qui résistera à cette nouvelle et farouche puissance, qui civilisera cette férocité sauvage ?

Qui ? — L'Eglise ! Elle vient de se lever. Depuis deux siècles, l'empereur Constantin lui a permis de sortir des Catacombes. Dans son calme, puissante, elle est là debout, tendant une main au peuple romain qui meurt et tendant l'autre à ces Barbares exubérants de vie. Dans sa bonté maternelle, elle ouvre son cœur à toutes ces âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Elle va leur apprendre *la prière, le travail, la charité,* ces vertus fondamentales du christianisme ; et, de ces peuples épuisés par la débauche, les Romains, ou égarés par le paganisme, les Barbares, l'Eglise va façonner un peuple nouveau qui sera le fils de son cœur, un peuple grand, généreux, loyal, chrétien : le peuple de France.

Mes frères, on a dit avec raison que la France a été faite par les évêques ; il est juste d'ajouter que les évêques ont été puissamment aidés par les moines, et parmi ceux-ci S. Mesmin tient une place

d'honneur par la fondation du célèbre monastère de Micy, qui donna tant de saints à l'Eglise de France.

Ce soir, recherchons comment S. Mesmin a contribué à la civilisation de notre pays en nous apprenant la prière, le travail et la charité.

I

Nous sommes au début du vie siècle. Clovis vient de dresser sa tente devant la ville de Verdun révoltée. Il se dispose à tout mettre à feu et à sang, lorsqu'un vieillard, l'archiprêtre de la ville, S. Euspice, se présente, entouré de tous les notables. Il est dans l'attitude du suppliant ; mais l'amour de son peuple met sur ses lèvres une éloquence telle, qu'au fur et à mesure qu'il parle, la colère du roi diminue. Celui-ci pardonne. Plus que cela, il attache à sa personne le saint vieillard, dont la sagesse lui sera une lumière, dont la vertu lui attirera les bénédictions d'En-Haut. S. Euspice accepte, emmenant avec lui son neveu Maximin, dont nous avons fait Mesmin.

De retour de l'expédition, le roi Clovis établi à Orléans permet à S. Euspice de se retirer dans la solitude et lui donne la terre de Micy, située à trois milles en aval d'Orléans, entre la Loire et le Loiret.

Quelques masures au milieu des broussailles, tel est le domaine. De pauvres serfs se joignent aux deux religieux, et voilà la communauté naissante.

Hélas ! elle n'a pas encore deux ans que déjà le malheur la visite par la mort de son premier abbé, S. Euspice.

Mesmin ne se décourage pas sous l'épreuve. Il a la pleine force physique d'un homme de quarante ans, l'énergie, la volonté des grandes âmes, l'ardeur et le zèle éclairé des vrais saints. Il continue et il mène à merveille l'œuvre commencée. La petite communauté se développe; elle est pauvre, mais elle est pieuse, et le temps consacré au travail ne saurait empiéter sur les heures que l'on donne à la prière.

O puissance prodigieuse de la sainteté ! Le solitaire a voulu fuir le monde, et le monde est attiré par lui. De toutes parts, du Berry, du pays chartrain, de l'Aquitaine, des âmes généreuses viennent en nombre au petit couvent de Micy, et nous devons croire que par les exemples de sa vie mortifiée, par les prières qu'il faisait et qu'il ordonnait à ses moines, par la pratique résolue et raisonnée de la vertu, par la ferveur qu'il savait exciter autour de lui, S. Mesmin fut un réel directeur d'âmes, puisque quelques années lui ont suffi pour faire surgir en son couvent des saints qui sont la gloire du diocèse d'Orléans : S. Avit, S. Calais, S. Lié, S. Léonard, S. Fraimbault, S. Viâtre et tant d'autres qui plus cachés ont été moins connus.

Mes frères, la prière, elle est souvent la seule consolation dans la souffrance ; elle est la force dans les épreuves ; elle est la source de la sainteté ; elle est pour nous le seul moyen de remercier le Créateur de tous ses bienfaits et le seul moyen de lui rendre la gloire que nous lui devons.

Et cependant, prions-nous ? Nous souffrons, et nous nous révoltons contre la Providence; nous sommes accablés par l'épreuve, et nous cherchons la compassion près de faux amis. — La perfection de nos âmes, la gloire du Créateur, les biens mêmes qu'il peut nous accorder, hélas ! comme ces choses tiennent peu de place dans nos préoccupations ! N'est-il pas vrai que pour prier le matin, on se dit trop pressé par le travail, et le soir, trop harassé par la fatigue ? N'est-il pas vrai qu'assister à la messe chaque dimanche, pour certains, c'est perdre un temps précieux ?...

O S Mesmin, vous qui avez fait passer le service de Dieu avant toutes choses, du haut du ciel, réapprenez donc à vos enfants à prier ! — A ceux qui ne prient pas, dites que la prière, loin d'être un temps perdu, est la source de tous les biens, puisqu'elle apporte à l'âme la paix et les bénédictions du ciel. — Et à nous qui prions si mal, donnez un peu de la foi, de l'ardeur, de l'amour dont votre âme était embrasée, quand dans le recueillement, caché en votre cellule, agenouillé au milieu de vos champs, ou prosterné dans la grotte du dragon, vous vous abîmiez en la présence de Dieu, votre Créateur, pour l'adorer, le remercier et lui demander ses bienfaits.

II

Les invasions des Barbares avaient eu des conséquences bien funestes au point de vue agricole, dans notre pays. La puissance et la férocité de ces races inspiraient une telle frayeur que les hommes fuyaient la campagne pour se réfugier dans les villes, devenues de véritables forteresses. La terre, abandonnée depuis de longues années, se couvrit alors de forêts, de landes et de marais, et c'était le sort de la terre de Micy.

S. Mesmin y choisit la place la moins mauvaise pour établir sa cellule et celles de ses frères. Puis, armés de la cognée, ils se sont attaqués aux forêts ; ils ont abattu les arbres séculaires, éclairci les fourrés, fait tomber les broussailles. Leurs pioches ont creusé des fossés pour conduire les eaux du marécage vers le fleuve et assainir les champs. Et quand le soc de leur charrue eut déchiré le sein de cette terre vierge, les champs se couvrirent de magnifiques prairies et de moissons abondantes ; et, de cette vallée qui désormais ressemble à un coin du Paradis terrestre, on eût dit qu'une hymne d'actions de grâces montait vers le Créateur, car la parole du Tout-Puissant au commencement du monde va de nouveau se réaliser : « Que la terre produise des plantes, des graines, des arbres, des fruits agréables à voir et bons à manger ! »

Ah ! mes frères, quelle grande œuvre les moines comme S. Mesmin ont accomplie sur la terre de France ! Et quand on parle des bienfaits de la civilisation et des bienfaits de la science, quand on parle de l'affranchissement des esprits, on oublie trop les temps passés ; on oublie trop que les premiers civilisateurs ont été ces hommes couverts

d'un froc, vivant pauvrement, cachant quelquefois sous leur bure la noblesse d'un grand nom, et se nourrissant surtout de prière et d'amour de Dieu.

« Les moines ont été les défricheurs de l'Europe, » écrit Guizot, et Augustin Thierry nous dit : « Une abbaye n'était pas seulement un lieu de prière et de méditation ; ses dépendances formaient ce que nous appelons aujourd'hui une ferme modèle. »

Quelle leçon nous donnent ces infatigables travailleurs ! Nous vivons, mes frères, à une époque où le travail est en honneur, sans aucun doute. On peut même dire que certains travaillent trop ; pour eux, le travail est une fièvre dévorante qui les épuise et les mène à la mort. Pour d'autres, au contraire, la vie étant une partie de plaisir vite écoulée, il faut travailler peu, mais gagner beaucoup pour jouir davantage. Ne voyez-vous pas que pour les uns et les autres il y a un écart de la droite voie ?

Mes frères, si l'amour du bien-être, du plaisir, de toutes les jouissances était moins développé ; si le patron et l'ouvrier étaient moins ambitieux et plus loyaux ; si l'homme des champs se rappelait davantage que tout passe, qu'à sa mort il n'emportera ni sa terre, ni ses maisons, ni son argent ; si tous, le riche comme le pauvre, comprenaient mieux que le travail doit être accepté comme la volonté de Dieu, doit être offert à Dieu comme une prière ; d'un mot, si le monde était plus chrétien, ne croyez-vous pas que la question sociale serait plus vite résolue et bien des misères évitées ?

O moines défricheurs, vous viviez de peu et vous travailliez beaucoup ! Votre travail généreusement accepté, surnaturellement accompli, était pour vous le moyen d'atteindre le plus noble but qu'ici-bas vous puissiez poursuivre : sanctifier votre vie et sanctifier la vie des païens qui venaient établir leurs demeures près de la vôtre ! — Vous avez vu dans le travail un moyen de pénitence, et le travail a rendu vos âmes nobles et généreuses. — Vous avez fait de votre travail une prière, et le travail a fait de vous les imitateurs de Jésus-Christ. — Vous avez méprisé les biens mêmes que le travail vous apportait, et le travail vous a mérité cette lumière divine qui permet de voir au-delà des limites de ce monde : il a fait de vous des Saints.

III

« Aimez-vous les uns les autres ; c'est à cela que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, » a dit N.-S. Jésus-Christ. Et cette loi de charité fut la règle de conduite de l'abbé de Micy.

Son monastère d'abord est l'objet de toute son affection. Et si nous avons vu, dès les premières années de la fondation, les moines venir s'y réfugier en grand nombre, sans aucun doute c'est que la grande bonté de S. Mesmin les y attirait.

Mais la charité du saint Abbé doit franchir les limites de son couvent. En cultivant d'autres terres, il atteindra d'autres âmes. C'est alors qu'il demande au roi franc deux domaines qui touchent Micy : Ligny, en Sologne, et Chaingy, sur la rive droite de la Loire. Et chaque jour, on vit de frêles embarcations traverser le grand fleuve, on vit des moines défricher la colline de Béraire, le plateau de Chaingy, assainir et cultiver la vallée du Rollin.

Mes frères, quand S. Mesmin défrichait nos terres, quand il cultivait nos champs, il n'apportait pas seulement dans les plis de sa robe la bonne semence récoltée à Micy, il nous donnait tout l'amour de son cœur, et s'il espérait procurer à nos aïeux un peu de bien-être matériel, il voulait surtout leur donner beaucoup d'amour de Dieu.

Aimer son prochain, c'est aimer le pauvre, et quiconque frappait à la porte du couvent était assuré d'y trouver un secours.

Vous savez, mes frères, ce que Dieu fit pour récompenser la charité de son serviteur. Vers 515, la famine menaçait le pays. Les habitants accourent au monastère. Sur l'ordre de Mesmin, Avit, le cellerier, distribue le vin et trois cents mesures de blé. La disette persistant, les affamés reviennent et, sans se préoccuper du besoin des religieux et des serfs attachés au couvent, S. Mesmin ordonne de les satisfaire. — « Mais, père, le cellier est vide. — Va, mon fils, il faut être charitable aux pauvres. » S. Avit reprend ses clés, et à son grand étonnement retrouve le cellier rempli comme au temps de la moisson.

Aimer son prochain, c'est pardonner à ses ennemis ; et avec son pardon, le saint religieux rendit miraculeusement la vue à l'intendant du domaine de Chezay, entre Ligny et Micy, fermier peu consciencieux qui ne disait que mal de l'Abbé et avait cherché à lui faire tort.

Mes frères, la vraie charité, le véritable amour, le don de soi-même, c'est la marque du disciple de Jésus-Christ et nous l'avons trouvée en S. Mesmin. Les contrées voisines sont dans la misère : lui peut les secourir, il y court. Les habitants vivent dans le paganisme : lui jouit de la paix des enfants de Dieu, il se fait leur éducateur, il se fait apôtre. La famine désole Orléans : il ouvre tout grands ses greniers. Des malades sollicitent ses prières : il implore le Dieu de toute bonté qui, pour plaire à son serviteur, accorde le miracle.

Ah ! si nous savions véritablement nous aimer !... La charité, mes frères, est moins dans le don de quelques pièces d'argent que dans le don du cœur. Sachons donc pardonner au frère qui nous a offensé ; sachons compatir à la souffrance ; sachons donner tout ce que notre cœur a de bon, et puisque Dieu est le bonheur suprême, comme S. Mesmin, en soulageant les corps, en pansant les plaies du cœur, essayons de conduire à Dieu les âmes : c'est pour le chrétien le grand acte de la charité.

* * *

S. Mesmin ne vécut que dix ans à la tête de sa communauté. Sa mort prématurée, hâtée sans doute par son dur labeur et ses rudes mortifications, jeta dans le deuil les moines, le peuple, l'Eglise d'Orléans. Le vieil évêque Eusèbe présida lui-même à la sépulture du saint Abbé dans la

grotte de Béraire. Où il avait si souvent prié, S. Mesmin désirait dormir le grand sommeil.

O Père, vous avez quitté la terre en paix, confiant en Dieu qui vous ouvrait son ciel, confiant dans vos fils qui continuaient votre œuvre ; vous pouvez être heureux ! Pendant treize siècles, les moines continueront les traditions de Micy ; traditions de travail, d'honneur, de loyauté, d'amour de Dieu.

Témoin, la longue existence de votre abbaye ; témoins, les saints nombreux qui ont été vos enfants ; témoin, votre dernier représentant, l'abbé Chapt de Rastignac qui, en 1793, préfère la mort à l'apostasie et refuse de signer la constitution civile du clergé.

O Père, vous pouvez être heureux ! Car après les moines se sont continuées, se continuent et se continueront sur la terre de Micy les traditions de travail, d'honneur, de loyauté, d'amour de Dieu que vous y avez apportées. Nous sommes, nous aussi, vos enfants ; nous en sommes fiers, et vous pouvez avoir confiance en nous. Tant qu'une goutte de sang coulera dans nos veines, nous nous souviendrons de vos leçons, de vos exemples. Tout, la mort même ! plutôt que de vous abandonner, plutôt que de renier le Dieu qui est votre gloire et qui est et restera notre force, jusqu'au jour où nous vous retrouverons pour remercier éternellement le Seigneur de nous avoir donné Micy comme un vestibule de son paradis ! Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXIV

LA TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE. — LA CHASTETÉ : SON EXCELLENCE

O quam pulchra est casta generatio cum claritate !
O qu'elles sont belles, les âmes fidèles aux lois de la chasteté, et quelles gloires sont les leurs ! (Sag., IV, 1).

C'est par cette parole toute vibrante d'enthousiasme et d'admiration que l'Esprit-Saint commence, dans les livres écrits sous son inspiration, l'éloge de la chasteté. Il a glorifié dans ces livres toutes les vertus chrétiennes ; mais la pureté est celle dont il a parlé avec le plus de sympathie. Elle semble avoir, à ses yeux, des charmes que nulle autre vertu ne partage ou ne possède que dans de moindres proportions.

Je voudrais vous amener à faire vôtre, sur ce point, la pensée divine ; à prendre, vous aussi, une haute idée de la pureté ; à apprécier son excellence et, comme dit l'auteur sacré, ses beautés et ses gloires ; enfin à lui donner un rang distingué parmi vos vertus préférées ; je veux dire, parmi celles que vous avez résolu de pratiquer avec une particulière et plus rigoureuse fidélité.

Je ferai valoir : tout d'abord, *les beautés et les gloires communes à toutes les formes de la chasteté ;* puis, *celles qui appartiennent en propre à chacune des deux chastetés pratiquées parmi les chrétiens.*

I

Il n'existe, à ma connaissance, aucun ordre de choses dans lequel la pureté ne constitue la perfection suprême. L'or pur ne l'emporte-t-il pas sur l'or altéré par un alliage ? La perle pure de toute gangue et de toute tache n'est-elle point de beaucoup la plus précieuse ? Et que dire de la pureté de la doctrine, de la pureté de la conscience, ou du pur amour de Dieu ? — Il n'en va pas autrement dans l'ordre des mœurs. Elles ont besoin, elles aussi, d'être pures pour être bonnes ; et comme la valeur des hommes égale celle de leurs mœurs, chacun d'eux vaut ce que vaut sa pureté morale.

Mais cette importante vérité doit se démontrer par d'autres preuves que cette analogie, si remarquable et persuasive soit-elle. Analysons donc la vertu de pureté, et voyons exactement d'où lui viennent les grandeurs et les beautés que lui reconnaît l'Esprit-Saint.

Elles lui viennent, si je ne me trompe, des trois sources que je vais signaler.

1. La première se trouve dans le rôle dévolu par le Créateur à la chasteté, dans l'heureuse efficacité avec laquelle elle le remplit, dans l'éminent service qu'elle rend, par cela même, à l'espèce, aux races et aux individus.

Elle règle, avons-nous dit, l'usage de cette faculté créatrice dont il a plu à Dieu de faire part aux hommes et qui leur permet de se faire remplacer en ce bas monde, avant de le quitter, par une génération nouvelle. Elle sauvegarde ainsi l'honneur de la paternité et de la maternité, car elle les protège contre les passions infâmes qui s'en feraient un jeu. Elle conserve, à travers les siècles, la pureté du sang. Elle assure la distinction, la continuité, l'inviolabilité des familles. Pratiquée par les pères et les mères, elle assure la légitimité des enfants. Pratiquée par les enfants, elle leur apprend à rester dignes de leurs aïeux, en observant comme ils l'ont fait le respect de soi. Enfin, elle préserve quiconque obéit à ses lois des hontes et des ruines dont l'impudicité serait pour lui la cause.

Rappelez-vous ici ce que nous avons dit dans l'entretien précédent. Le péché impur est un péché vil, abject et dégradant. Il n'y entre rien de raisonnable, d'élevé, de délicat. C'est un péché tout bestial, et moins encore, puisqu'il conduit le plus souvent à des excès que la bête ne commet pas. Dieu s'en offense toujours au point de retirer aux coupables sa grâce et son amitié : par où ceux-là tombent dans un état certain de mort spirituelle et de réprobation. Quand ce péché passe en habitude, il leur enlève toutes leurs grandeurs : celles de l'homme et celles du chrétien. Il épuise leur santé, obscurcit leur raison, déprave leur imagination, endurcit leur cœur, affaiblit leur volonté, leur fait abandonner ou profaner tous les rapports avec Dieu et tous les moyens de salut. Enfin, il abrège leur vie et les livre à une mort prématurée,

qui menace d'être lamentable, tant elle sera humiliée, douloureuse, pareille peut-être à la mort des réprouvés. De plus, comme les impudiques se perdent rarement seuls, ces hommes entraîneront probablement d'autres personnes dans leur déchéance et dans leur désastre. Ils deviendront, dans leur milieu, un foyer de corruption. Et si funeste sera leur action, qu'elle fera de leur existence un véritable malheur social.

C'est beau et c'est glorieux, reconnaissez-le ! de se soustraire à ces hontes et à ces ruines. C'est beau et c'est glorieux de mener une vie assez pure pour pouvoir étaler sous les yeux de qui que ce soit, sans avoir à rougir de rien, sa conduite la plus intime et jusqu'à ses pensées, ses affections et ses désirs. C'est beau et c'est glorieux de conserver, en toute chasteté, l'intégrité de sa personne et de ses facultés, tous les charmes et toutes les grandeurs qu'on a reçues de la nature et de la grâce, et de rapporter à Dieu, quand on le rejoindra sur le seuil de l'éternité, la parure d'innocence qu'il avait confiée, sans l'avoir ni perdue, ni déchirée, ni souillée. L'homme qui vit de la sorte est une fleur magnifique ; mais une fleur qui garde toujours, sans en jamais rien perdre, sa fraîcheur, ses couleurs et son parfum.

2. L'excellence de la pureté lui vient, en second lieu, des vertus qu'elle met en œuvre et dont elle est le résultat.

Tant que dure, chez un enfant, l'heureuse ignorance du mal, il conserve aisément sa pureté. Elle ne lui coûte ou à peu près aucun effort. Mais quand il a fait connaissance avec les secrets du mal ; quand le progrès de l'âge et le développement des sens ont éveillé en lui les instincts vicieux ; quand il éprouve ces tentations grandissantes par lesquelles s'affirme la déchéance de notre nature ; quand il subit l'influence des séductions dont le monde est rempli ; quand il se sent poursuivi par les occasions dangereuses ; quand il voit tomber autour de lui des âmes qu'il croyait fortes et plus fortes que lui-même ; quand il entend les mille sophismes à l'aide desquels les impudiques tentent de justifier leurs excès : oh ! alors, il lui faut, pour continuer à obéir aux lois de la chasteté, pratiquer de nombreuses et difficiles vertus. L'un de nos écrivains bibliques a dit de lui-même : Pour en venir à bout, il fallait que je fusse *non seulement bon*, mais « *plus que bon.* » (Sag., VIII, 20). Cette parole exprime l'exacte vérité. Ceux-là seuls se préservent de l'impudicité qui sont *plus que bons*, c'est-à-dire, qui déploient une bonne volonté et des énergies supérieures à la mesure ordinaire. — En effet, rester pur, c'est manifester qu'on poursuit dans la vie un idéal très noble. C'est faire preuve d'une haute intelligence : car c'est comprendre, dans leur sens le plus élevé, les motifs naturels de la chasteté. C'est faire acte d'une foi insigne : car c'est croire et apprécier justement la portée et les raisons d'être du commandement divin. C'est montrer un vif et profond sentiment du devoir. C'est témoigner une incorruptible délicatesse de conscience. C'est utiliser, et assez bien pour assurer leur efficacité, les moyens de la persévérance. Ainsi, comme l'a dit le P. Lacordaire, la pureté est sœur et mère de toutes les vertus [1]. Et parce que, pour éviter toute défaillance, il faut pratiquer ces vertus tous les jours et à toutes les heures, celui qui reste chaste exerce sur tout son être une autorité souveraine et incapable d'abdication. Or, c'est très beau et très grand d'être assez maître de soi pour mener, durant toute la vie, une existence aussi parfaite. Quand je vois combien d'hommes ne se sentent pas même la force d'essayer, et combien, après avoir essayé, renoncent à continuer, je me sens contraint de regarder cette victoire comme l'une des plus glorieuses que puisse remporter la volonté humaine.

3. L'excellence de la pureté lui vient encore des nobles aspirations qu'elle éveille dans les âmes et des capacités qu'elle leur apporte pour leur permettre de les réaliser.

On l'a toujours remarqué : l'amour du vrai, du bon et du bien, la volonté de les atteindre, la force de les pratiquer vont habituellement avec la pureté. Ils étaient, pour la plupart, d'une moralité irréprochable, ces grands hommes dont les hautes vertus et les gestes mémorables font l'admiration de la postérité. Les concitoyens de Judith attribuaient sa bravoure à la correction de sa conduite (XV, 11). Godefroy de Bouillon, ce brave entre les braves qui firent au moyen âge la conquête du tombeau de Jésus-Christ, affirmait de lui-même : « Je suis fort, parce que je suis pur ! » Combien d'autres auraient pu tenir le même langage et dire : « Nous sommes exemplaires, nous sommes dévoués, nous sommes bienfaisants, parce que nous sommes purs ! » — Ils étaient également chastes, ces jeunes gens et ces jeunes filles, ces hommes et ces femmes de condition plus modeste, qui dans l'obscurité de la famille ou de l'école, de l'atelier ou du cloître, ont mené des existences si édifiantes pour leurs voisins et si agréables à Dieu. N'avez-vous jamais eu l'occasion de constater comment la jeunesse, et, à vrai dire, tous les âges, tant qu'ils conservent l'innocence, restent aisément croyants, bons, amis du travail, fidèles au devoir, désireux de bien faire ; et comment, dès qu'ils tombent dans l'impudicité, ils perdent la plupart de leurs qualités et contractent tous les vices ? Si la pureté n'est point, par elle-même, la cause dont toutes les autres vertus sont le résultat, elle constitue certainement la condition indispensable de leur éclosion et de leur développement.

Je puis donner, de cette vérité, deux explications.

La première est toute naturelle. — Nous l'avons rappelé tout à l'heure : la pureté des mœurs préserve les facultés humaines des ravages du vice et les conserve dans leur intégrité. Elle garde donc à l'intelligence ses clartés, au cœur sa délicatesse, à la volonté son énergie. De là des aptitudes pour la vertu qui restent entières et dont aucune dépression morale n'est venue diminuer les ressources.

[1] Conférence sur la chasteté.

A ces aptitudes pour le bien s'ajoute généralement une tendance prononcée à le désirer et à entreprendre de l'accomplir. Car, la fuite de l'impudicité, en détournant l'âme des choses d'en bas, l'oriente vers les choses d'en haut, lui en donne le goût, la dispose à les poursuivre.

Ma seconde explication est d'ordre surnaturel. — Les saints Livres enseignent que si Dieu éloigne de lui les libertins (Job, XXXI, 2), il rapproche de lui les âmes pures (Sag., VI, 20). C'est donner à croire que la pureté, non seulement contribue à les maintenir dans la grâce de Dieu, mais encore établit entre elles et lui des relations plus intimes et plus cordiales. Au cours de ces amicales relations, Dieu se plaît à faire part aux hommes de ses pensées et de ses désirs ; il les presse de les adopter ; il les encourage à les réaliser ; il leur donne les forces dont ils ont besoin pour y réussir. Et voilà que, tout à coup, ces hommes se lèvent, en face d'un monde étonné de leur audace, s'attribuent des rôles surhumains, et réalisent des choses merveilleuses, dont personne ne les aurait jamais crus capables.

Ainsi, à ses propres beautés et à ses propres gloires, la pureté ajoute les beautés et les gloires des vertus dont elle est le résultat, et des vertus plus admirables encore dont elle est la cause. Nous ne pouvons donc, en face de cette vertu qui en suppose et en prépare tant d'autres, que constater son importance, reconnaître sa valeur, acclamer son excellence, et redire la parole divine dont s'est inspiré cet entretien : « *Oh ! qu'elles sont belles les âmes fidèles aux saintes lois de la chasteté, et quelle gloire est la leur !* »

II

Les beautés et les grandeurs que je viens de signaler appartiennent à toutes les formes de la chasteté. Mais chacune de ces formes a des beautés et des grandeurs qui lui sont propres et s'ajoutent à celles-là pour nous la faire apprécier. Nous allons, si vous le voulez bien, les étudier ensemble.

Le christianisme reconnaît deux chastetés : la *chasteté du mariage,* et la *chasteté du célibat.* Il nous a suffi de les nommer pour les définir. Elles correspondent aux deux genres de vie entre lesquels l'espèce humaine se partage et tout individu peut choisir.

1. La chasteté du mariage s'impose, cela va de soi, à toute personne engagée dans l'état conjugal. Ses lois ont été promulguées par Dieu, quand il a jeté les fondements de la première famille humaine. Il les a écrites non seulement dans la Bible, mais aussi dans la raison, dans la conscience, dans le cœur des hommes. L'Evangile a corrigé les altérations que l'antiquité leur avait fait subir et les a rétablies dans leur pureté primitive. Elles peuvent se résumer dans ces deux mots : un époux et une épouse liés par des nœuds que la mort seule peut briser. Quant à leurs prescriptions relatives à la conduite, il ne m'est pas possible d'en donner ici le détail. Je dirai seulement qu'en principe elles résultent du but propre à l'état conjugal, qui est surtout la création d'une famille. Elles autorisent donc et légitiment, sans pourtant l'imposer, ce qui concourt à l'atteindre. Elles laissent peser l'interdiction naturelle et divine sur ce qui est incapable d'y contribuer. Elles font un crime de toute fraude destinée à en empêcher la réalisation.

La chasteté conjugale ainsi comprise et ainsi pratiquée n'est, croyez-le, ni sans valeur, ni sans mérite. Elle a, elle encore, ses beautés et ses gloires.

Laissez-moi d'abord faire remarquer quelle réserve elle prescrit et en quelles étroites limites elle enferme le jeu des passions. Vous avez dû vous en rendre compte tout à l'heure, pour peu que vous ayez compris les termes calculés dont je me suis servi pour formuler ses lois. Le mariage est un état honorable, comme dit S. Paul (Hébr., XIII, 4), et même un état saint. La doctrine chrétienne lui donne pour type l'amour de Jésus-Christ envers son Eglise (Eph., V, 25) ; c'est-à-dire, entre autres significations, l'amour pur et très élevé de Dieu pour les âmes qui vivent en union avec lui. Le mariage n'est donc pas une débauche. Et pour respecter les bornes qu'il ne permet point de franchir, les époux chrétiens doivent avoir et pratiquer de fortes vertus.

Ils trouvent une autre grandeur dans leur perpétuelle et souvent coûteuse fidélité. Le mariage chrétien enchaîne l'une à l'autre, jusqu'à la mort de l'une des deux, les personnes qu'il unit ; aucune d'elles n'a le droit de se détacher de son conjoint pour s'attacher à d'autres. Cette inviolable fidélité s'impose non seulement à la conduite des époux, mais aussi à leurs pensées et à leurs affections. Or, il leur devient souvent difficile de l'observer. Elle a d'abord contre elle l'inconstance et les caprices du cœur humain, lequel n'aime guère conserver longtemps le même amour. Elle peut aussi avoir à triompher d'obstacles plus sérieux. Les hasards de la vie font souvent rencontrer des personnes beaucoup plus attrayantes que celle à laquelle on s'est uni. Et puis, celle-ci prend parfois à tâche d'éloigner d'elle l'amour auquel elle a droit. Elle manifeste des divergences d'humeur, des défauts de caractère, des ingratitudes et parfois des tares en face desquelles le cœur se soulève de dégoût. Elle montre des haines, profère des menaces, inflige même des mauvais traitements, capables de justifier toutes les ruptures. Si son conjoint reste fidèle et continue à n'en pas aimer d'autre, il a pratiqué, sous l'une des formes les plus douloureuses, un véritable héroïsme.

La troisième des gloires de la chasteté conjugale se trouve dans sa fécondité.

Aux époques de décadence morale, on a souvent tourné en dérision et même flétri comme une intempérance la fécondité des familles. C'était une aberration ; et cette aberration n'était ni chrétienne, ni même raisonnable. — D'abord, la fécondité répond aux desseins de Dieu. Dieu n'est point avare de la vie ; il aime plutôt à la répandre. N'a-

t-il pas, dès l'origine, dit aux races humaines « *de se multiplier et de remplir la terre?* » (Gen., I, 28). Et puis, les enfants que la famille lui donne sont des êtres qu'il a éternellement appelés à l'existence et, par conséquent, éternellement aimés. — D'ailleurs, la fécondité mérite, par les sacrifices qu'elle entraîne, d'être mise au rang des grandes vertus. Ces époux, dont on ose faire risée, savent parfaitement ce que leur imposeront de souffrances et la maternité, et les soins à donner aux tout petits, et l'éducation des grandissants, et cette vigilance qui ne devra se relâcher jamais, et ces labeurs sans lesquels ne se gagnerait point le pain de leur famille, et les angoisses causées par les épreuves auxquelles leur foyer sera d'autant plus exposé qu'il sera plus peuplé, et les larmes qu'ils auront à verser sur les maladies, les échecs, les deuils, et peut-être les fautes. Ils savent tout cela, dis-je; et quand, par dévouement, par vertu, par religion, ils acceptent de s'imposer ce lourd fardeau; quand ils le doublent, le triplent, le décuplent, résolus de le porter avec courage et de faire de leurs enfants de bons citoyens et de bons chrétiens, ils peuvent, croyez-le, laisser plaisanter les sots. Tout homme de bon sens les estimera et leur rendra hommage. — Il les glorifiera d'avoir donné un bel et grand exemple; d'avoir évité les crimes dont résulte cette dépopulation dont nous souffrons tant; d'avoir rendu fructueux leur passage ici-bas, de s'être assuré une postérité qui, après eux, empêchera le monde d'oublier leur nom et continuera de le faire honorer. — Il les glorifiera de s'être placés de bonne heure, en se donnant une famille à élever, dans une situation qui les a contraints de pratiquer la modestie, l'économie, l'amour du travail, la piété, et, à vrai dire, toutes les vertus. — Il les glorifiera des qualités déployées, des services rendus, des mérites acquis par leurs enfants; car ces qualités, ces services, ces mérites, sont une floraison dont ils ont jeté la semence. — Il les glorifiera même de leurs joies et de leurs consolations. S'ils sont bien aimés sous leur toit; si le travail des leurs les fait vivre dans le bien-être; si les fêtes multipliées de leurs fils et de leurs petits-fils réjouissent leurs vieilles années; si, au lieu de mourir dans l'isolement au milieu d'étrangers, ils meurent entourés de leurs enfants; s'ils laissent, en s'en allant, toute une tribu dont chaque membre va prier pour eux : chacun applaudira à ces félicités, comme on applaudit à un bonheur qu'on sait être à la fois très légitime, très doux, très noble et très chèrement acheté.

Je ne puis taire, non plus, que la fécondité conjugale est un élément puissant de prospérité pour les peuples et pour la religion elle-même. C'est elle qui donne au pays la plupart de ses citoyens, de ses administrateurs et de ses défenseurs. C'est elle aussi qui donne à l'Eglise ses fidèles et ses ministres. Il y a encore là, pour elle, une gloire de très haute valeur que doivent reconnaître Dieu et les hommes et devant laquelle, je le dirai même de Dieu, ils doivent s'incliner.

Ce dernier mot me rappelle un souvenir historique dont je me sens pressé de vous faire part. — Il y avait, à la cour de Napoléon Ier, une dame connue, si je ne me trompe, sous le nom de duchesse de Dantzig. Cette dame avait eu douze fils; et tous étaient tombés sur les champs de bataille, au service de la France. L'empereur ne pouvait la rencontrer sans se sentir profondément ému. Le souvenir de ces douze jeunes gens tués sous l'aile de ses aigles, et la pensée des larmes que la pauvre femme avait dû verser sur leur mort, l'attendrissaient au plus haut point. Aussi, dès qu'il l'apercevait, il venait à elle, et lui, qui n'inclinait devant personne son front rayonnant de cent victoires, il se découvrait et s'inclinait profondément devant elle. C'était à rendre jaloux tous les personnages de la cour impériale. — Voilà une image du respect que les hommes doivent témoigner aux parents des familles nombreuses, quand ils en ont fait des familles vertueuses. Voilà aussi une image de ce que Dieu lui-même fera pour leurs chefs. L'éternité de ces pères et de ces mères dont tous les fils vivent et mourront dans le service de Dieu sera incomparablement glorieuse. Ce n'est pas en vain que l'Ecriture l'a dit : « *Ces mères seront sauvées par leur maternité* » (I Tim., II, 15); et : « *Ces pères auront pour couronne leurs fils et leurs petits-fils.* » (Prov., XVII, 6).

Oui, n'est-ce pas? la chasteté conjugale est une belle chose, et quelles gloires sont les siennes!...

2. J'en viens à la chasteté du célibat.

Quiconque n'est point engagé présentement dans l'état conjugal appartient au célibat. Le célibat comprend donc non seulement ceux qui ont résolu de ne jamais contracter mariage, mais ceux qui ont formé le projet contraire, tant qu'ils ne l'ont point exécuté, c'est-à-dire les fiancés tant qu'ils ne sont que fiancés, et enfin les époux dont la mort a rompu les liens.

La démoralisation générale dont nous sommes les témoins attristés a répandu çà et là cette idée que dans le célibat, comme on n'a juré fidélité à personne, on jouit d'une entière liberté de conduite. Aussi les impudiques prolongent-ils souvent leur célibat, comme s'il devait leur donner le droit de se livrer à tous les désordres. — Rien n'est plus contraire à la doctrine catholique. La loi chrétienne, comme d'ailleurs la loi naturelle, impose aux célibataires une *chasteté absolue*. Et elle fait bien. Il n'existe, au point de vue rationnel, aucun motif avouable d'atténuer pour eux les exigences de la chasteté. Au point de vue religieux, la sainteté de la vie chrétienne ne peut tolérer, de leur part, aucune défaillance morale. Enfin, c'est bon que les futurs époux, pour ne parler que de ceux-là, pratiquent avant leur union une pureté parfaite. Cette pureté leur donnera le droit d'exiger de leur conjoint un passé exempt de toute souillure. Elle les préparera, en toute façon, au rôle important et sacré qu'ils auront à remplir. Elle leur permettra enfin d'imposer à leurs propres enfants une entière correction de mœurs, sans être forcés, par leur

conscience, de se dire qu'ils ont été incapables de la pratiquer eux-mêmes.

Lorsque le célibat, fidèlement observé, persévère et devient un genre de vie délibérément adopté, il constitue un état nouveau : l'état de *virginité*. Cet état réunit, en les portant à leur plus haut degré, toutes les beautés et toutes les gloires de la chasteté. Dire *virginité*, c'est dire une pureté qui ne s'est jamais démentie par aucune faute grave. Cette pureté absolue élève l'homme au-dessus de lui-même et lui fait un rang supérieur dans la hiérarchie des êtres. Si, comme dit l'Ecriture, l'impudique devient *chair* (Gen., VI, 3), l'homme vierge devient *esprit*. Il mène dans son corps la même vie sans tache que mènent les anges dans leur nature immatérielle. Il s'affranchit ainsi dans une large mesure des inconvénients qu'entraîne, pour une âme, sa captivité dans une prison de boue. Quelle différence verriez-vous entre un pur esprit et l'être humain qui n'a jamais faibli sous les révoltes des sens ? C'est, de part et d'autre, la même élévation de pensées, les mêmes affections, la même innocence, la même union avec Dieu. Je n'y vois, moi, qu'une seule différence : elle consiste dans ce fait que l'ange est chaste par nature, tandis que la vierge est chaste par ses propres efforts. Cette différence marque, si vous le voulez, l'infériorité native de cette dernière ; mais une pareille infériorité, on l'a dit avec raison [1], ajoute à ses grandeurs. L'homme et la femme qui ont gardé leur virginité s'élèvent au-dessus des purs esprits de toute la distance qui sépare une vertu acquise d'une vertu naturelle. N'est-ce pas plus beau, incomparablement, de se faire ange à force de victoires, que de sortir tel des mains du Créateur ?

Je dois ajouter que l'état de virginité apporte aux âmes, en les déchargeant de l'éducation d'une famille, toute facilité de se rendre utiles. Et Dieu sait si, généralement, elles en usent. La plupart se font un devoir de se consacrer, sous une forme ou sous une autre, au service d'autrui. Elles s'attribuent ainsi une fécondité infiniment supérieure à la fécondité de la chair. D'où nous viennent, depuis deux mille ans, le bon prêtre, médiateur efficace entre Dieu et les hommes ; l'apôtre, sauveur des peuples ; l'anachorète, victime volontairement offerte à la justice divine ; la religieuse contemplative, qui prie pour ceux qui ne prient pas ; la Sœur institutrice, incomparable auxiliaire des familles ; la Sœur de charité, mère des enfants qui n'ont plus de mère, fille des vieillards qui n'ont plus de fils ? Ces nobles existences sont le fruit de la virginité. A ce point de vue, la virginité a comblé le monde de ses bienfaits. Le jour où elle disparaîtrait avec ses institutions, le monde s'effondrerait, submergé par le déluge de ses innombrables misères.

Enfin, Dieu trouve la virginité si belle et si méritoire qu'il lui réserve dans la vie présente ses meilleures prédilections, et dans la vie future ses plus glorieuses récompenses. — La plus pure d'entre toutes les femmes lui a semblé si digne d'honneur qu'il a voulu l'élever au-dessus de lui-même, en la prenant pour mère. — L'apôtre S. Jean avait apporté à l'école de Jésus-Christ une jeunesse immaculée : l'Homme-Dieu le choisit pour ami et pour confident. Il lui permit de puiser à leur source, en reposant sur son cœur, toutes les délices spirituelles. — Lisez la vie des Saints : vous y verrez que les vierges reçoivent habituellement d'en haut des lumières plus intimes, des grâces plus puissantes, des consolations plus douces, des faveurs plus précieuses. On dit encore qu'en paradis les âmes les plus pures seront les plus voisines de Jésus-Christ, qu'elles le suivront partout, qu'elles chanteront à sa louange un cantique que nulles autres lèvres ne pourront chanter, et que sa gloire se reflètera sur leur front dans une auréole éblouissante, qui les distinguera éternellement du reste des élus.

Comment, quand on croit à toutes ces vérités, ne point apprécier hautement l'excellence de la virginité, et ne pas redire encore une fois l'exclamation de l'Esprit-Saint : « *Oh ! que les âmes pures sont belles, et quelle gloire est la leur !* »

* * *

Mais vous ne rempliriez pas vos devoirs envers la chasteté, si vous vous contentiez de lui témoigner votre admiration. Vous lui devez autre chose qu'un sentiment : vous lui devez de la mettre en pratique. Vous l'appelez « la belle vertu, la sainte vertu » : si vous la trouvez si belle et si sainte, faites-la vôtre, comme vous y obligent ensemble la raison et la foi.

Réagissez donc énergiquement contre les doctrines perverses et les scandales d'une société corrompue ! Revenez loyalement aux mœurs chrétiennes ! Et que chacun d'entre vous observe désormais, non seulement avec résignation, mais avec un pieux enthousiasme, les lois propres à la chasteté de son état. Ainsi soit-il !

LXV

LA TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE. — LA CHASTETÉ : LES MOYENS DE LA PRATIQUER

Quæ seminaverit homo, hæc et metet.

L'homme récoltera ce qu'il aura semé. (Gal., VI, 8).

Les impudiques ont souvent soulevé, contre les exhortations à la chasteté que leur adresse l'apostolat chrétien, une objection dont il nous faut dire un mot. *En principe,* ils ne méconnaissent point les beautés et les gloires de cette vertu ; mais ils prétendent qu'*en fait* elle est impraticable et dépasse les forces humaines. Bonne, disent-ils, pour une race plus voisine des anges, elle est irréalisable à l'espèce humaine, telle que celle-ci est présentement constituée.

Il y a là une erreur grossière. — C'est vrai :

[1] Hoc ipsum quo inferiores videbantur valde ad laudem facit. (S. Jean Chrysost., *Lib. de Virginitate,* 79).

nous portons en nous-mêmes des passions qui nous rendent la pureté des mœurs plus ou moins difficile. Ces passions, remarquez-le bien, nous viennent non pas de la nature, mais d'une corruption de la nature : corruption dont nous savons parfaitement et la cause et l'histoire. — D'ailleurs, elles ne sont point irrésistibles. Elles nous portent au mal, mais elles ne nous contraignent aucunement à le commettre. Nous leur résistons et nous en triomphons, quand nous le voulons sérieusement. Pourquoi nous serait-il plus impossible d'être chastes malgré les révoltes des sens, que d'être doux malgré les emportements de la colère, sobres malgré la violence de l'appétit, courageux malgré les effrois et les paralysies de la peur ? S'il nous fallait regarder comme impraticables toutes les vertus qui nous demandent un effort et une contrainte, nous devrions nous tenir pour incapables d'en avoir aucune.

Au surplus, la pureté est si peu irréalisable que bien des personnes l'ont pratiquée et la pratiquent encore. Il y a toujours eu, et, malgré la décadence de nos mœurs, il y a aujourd'hui encore des jeunes gens de conduite irréprochable, des jeunes filles pures comme des anges, des époux fidèles à leurs obligations, des âmes assez éprises de Dieu pour lui offrir l'hommage d'une perpétuelle et rigoureuse continence. Je m'autorise de ces exemples pour affirmer que la pureté des mœurs ne s'élève point au-dessus des forces que nous apportons en naissant ou pouvons acquérir. Oui ! quiconque sait vouloir est capable d'observer ses préceptes et même ses conseils. Il lui suffira d'en employer les moyens. Ainsi suis-je amené à appeler sur *les moyens de pratiquer la chasteté* votre plus sérieuse attention.

Ces moyens sont de deux sortes. Les uns *vous aideront à repousser les tentations*. Les autres iront plus loin : *ils diminueront le nombre de ces tentations* et *vous rendront moins sensibles à leur influence*.

I

1. Parmi les moyens à l'aide desquels nous pouvons repousser les suggestions de l'esprit impur et réprimer les révoltes des sens, je mettrai au premier rang ceux dont l'emploi doit précéder la tentation et remplir habituellement notre vie. — Ces moyens sont assez nombreux. Tout ce qui, dans la pratique du christianisme, peut affaiblir nos passions, fortifier nos âmes ou nous assurer un concours, fait partie de ces moyens. Mais je dois une mention spéciale à la mortification des sens, à la prière, à la fréquentation régulière des sacrements, spécialement du sacrement d'Eucharistie, et à la dévotion envers la Sainte Vierge. La mortification des sens apaisera en nous le feu de la concupiscence. La prière nous obtiendra l'assistance divine, cette assistance sans laquelle l'un de nos auteurs sacrés ne croyait pas pouvoir rester pur. (Sag., VIII, 21). La sainte communion nous apportera, en prévision des luttes de l'avenir, la force même de Dieu. Et la dévotion à la Sainte Vierge nous mettra par avance sous une protection à la fois toute maternelle et toute-puissante.

En même temps que nous utiliserons ces pieuses pratiques, il faudra nous mettre nous-mêmes dans la disposition habituelle de combattre l'ennemi avec toute l'énergie dont nous sommes capables. A cet effet, nous nous inspirerons une haute estime et un amour ardent de la chasteté, une vive haine et un mépris profond du vice impur, une résolution ferme et inébranlable d'éviter le péché. Le degré auquel s'élèveront cet amour de la vertu, cette haine et ce mépris du vice, cette résolution enfin, fixeront la mesure des forces que nous pourrons opposer aux assauts du démon impur. Pour nous inspirer ces dispositions nécessaires, il faudra nous faire des convictions fermes et décisives sur les raisons qui nous pressent d'éviter l'impureté et de pratiquer fidèlement la chasteté de notre état.

Je n'insisterai pas davantage sur ces moyens dont l'emploi doit précéder la tentation. Je crois plus utile de parler avec détails de la manière d'agir qu'il convient d'observer au temps même où l'on est tenté : je dirais volontiers, de la tactique à suivre dans le combat. Cette leçon sera donc essentiellement pratique.

2. En principe, la résistance aux tentations impures doit être très prompte et se produire aussitôt que la tentation se déclare. Il est des tentations dont on peut considérer l'objet sans inconvénient et même avec avantage, parce que cet objet devient d'autant plus antipathique qu'on le regarde de plus près ; mais il en va tout autrement des tentations impures. Fixer l'œil du corps ou de l'esprit sur les choses que ces tentations présentent serait, le plus souvent, se préparer une défaite. La raison en est dans les redoutables complicités que ce regard prolongé peut éveiller dans l'imagination et dans les sens. Il faut donc, dit Bossuet, « se bien garder de faire durer le temps de la séduction. » Et il ajoute : « C'est vouloir être séduit que de se rendre si attentif à ce qui est interdit [1]. » Observez fidèlement ce sage conseil et entrez en guerre contre les tentations impures, quelles qu'elles soient, à l'instant même où elles se présentent à vous.

Ceci bien entendu, voici comment vous procéderez pour vous assurer la victoire.

S'il s'agit d'une tentation purement intérieure, comme une tentation de pensée, d'affection, de désir, vous en détournerez vivement l'esprit. — La tentation est-elle faible ? Il vous suffira, comme disait S. Macaire à l'un de ses disciples, d'élever les yeux en haut [2], c'est-à-dire de penser à Dieu, à ses lois, à ses bontés, à la peine profonde que lui causerait votre chute, de vous rappeler sa présence, d'invoquer son secours, de faire pour lui un acte d'amour, de lui renouveler la promesse de rester pur, ou de produire tout autre acte analogue. — La tentation se montre-t-elle violente ? Dans ce cas,

[1] *Elévations sur les mystères*, 6e Semaine, 4e Elév.
[2] Marin, *Vies des Pères des déserts d'Orient*, t. II, p. 38.

la réaction doit se faire plus énergique. Elle consistera à jeter fortement l'esprit dans une pensée étrangère qui l'absorbe et, ainsi, l'arrache aux étreintes du démon. — Un exemple me fera comprendre. L'un d'entre vous se trouve, je le suppose, seul dans une partie de son appartement. Une des tentations puissantes dont je parle vient l'assaillir. Elle s'empare si bien de lui que, malgré toutes ses bonnes résolutions, il ne sait plus comment se défendre des attractions criminelles dont il devient la proie. Mais voilà que, soudain, un cri de suprême détresse, un appel désespéré se fait entendre, venant de la pièce voisine. Et cette personne y reconnaît la voix d'un être tendrement aimé : son père, son époux, son enfant. Aussitôt, saisie d'effroi, elle se précipite pour voir quel malheur est arrivé et venir en aide à la chère victime... Et moi, je vous demande : qu'est devenue sa tentation ?... Elle a cessé comme par enchantement. Le cri d'alarme, en jetant son esprit dans une distraction violente, l'a réduite à néant... Effectuez artificiellement, lorsque vous êtes tentés, une réaction de cette nature : vous aurez remporté par là-même une éclatante victoire. — Je ne dis pas qu'il faudra toujours chercher cette réaction dans la fiction d'un événement tragique, comme celui dont je viens de faire supposition. Vous la prendrez où vous voudrez, fût-ce dans l'idée d'une récréation. L'essentiel est qu'elle absorbe votre âme et l'arrache au démon qui l'enserre.

Quand la tentation est extérieure, comme une révolte des sens, une lecture, un regard, une conversation, une sollicitation venue d'autrui, il faudra observer une tactique analogue. C'est dire qu'il faudra exécuter une répression ou une rupture immédiate. Ici encore, toute hésitation, toute discussion, tout atermoiement seraient extrêmement périlleux. David a fait une chute lamentable pour n'avoir pas détourné les yeux assez vite. L'ancien Joseph s'est assuré la bénédiction divine, avec les plus merveilleuses destinées, et a donné à la postérité un bel exemple de chasteté, en prenant la fuite au premier mot déplacé. Nos saints employaient, pour réagir contre les tentations extérieures, des moyens plus énergiques encore : ils se plongeaient dans des eaux glacées, se roulaient dans des buissons d'épines, se couchaient sur des charbons ardents, repoussaient les sollicitations à coups de bâton ou même avec des tisons embrasés. Vous n'aurez jamais besoin, je l'espère, d'employer des moyens aussi violents. Sachez seulement faire le nécessaire pour vous dégager ; et faites-le avec une promptitude qui ne laisse pas aux séducteurs le temps de déployer leurs séductions.

J'ai parlé jusqu'ici des tentations ordinaires et que j'appellerais volontiers normales. Il en est d'autres, qui tiennent à des états d'âme particuliers et dont je dois dire un mot. Ces tentations dépassent la mesure habituelle. — C'est, parfois, une sorte d'obsession diabolique. L'âme tentée n'a pas un instant de répit. Les tentations l'enveloppent, comme fait un essaim d'abeilles quand il attaque l'homme qui vient l'emprisonner ou dérober son miel. Elle ne peut ni les repousser toutes ensemble, ni les chasser l'une après l'autre... Je lui conseille, dans cette pénible situation, de se recueillir devant Dieu ; de renoncer fermement à toutes ses tentations et de faire, pour elles, un acte énergique de haine et de mépris ; puis, de vaquer à ses occupations, sans faire plus aucune attention aux efforts de l'ennemi. Cette attitude dédaigneuse est souvent plus efficace qu'une résistance directe. — D'autres fois, l'imagination paraît affolée. Elle voit des impuretés là-même où il n'y en a point. Les choses les plus saintes lui semblent souillées... L'homme qui en est là est très malheureux : car les bonnes pensées dans lesquelles il pourrait trouver un asile et un point d'appui lui deviennent, elles aussi, un sujet de tentation. Qu'il s'y réfugie malgré tout, par un acte de volonté et malgré le démon qui l'en détourne. Et qu'il s'applique à ses travaux sans penser davantage à ses tentations. Je lui recommanderai seulement d'entreprendre, dans le train habituel de la vie, ce que j'appellerais volontiers la *rééducation* de son imagination ; c'est-à-dire de l'exercer à l'oubli des choses impures et de s'étudier à lui faire concevoir, des choses pures, une image conforme à la réalité, par conséquent une image très pure.

3. Quelques conseils termineront cette étude.

Premièrement, ne craignez pas trop d'avoir des tentations. La peur excessive d'en avoir et se dire à tout instant qu'il faut les éviter, suffit souvent à en donner. N'avez-vous point, dans la vie, bien d'autres choses à penser ? Pensez donc à ces choses-là ! Et, tout en prenant les précautions convenables, vivez un peu comme si l'impureté et tout ce qui y porte n'existaient pas.

En second lieu, il ne faut point, quand une tentation se présente, s'émotionner à l'excès et perdre contenance. Mieux vaut garder son sang-froid, voir avec calme ce qu'il convient de faire et le faire avec énergie, mais en pleine possession de soi.

Troisièmement, évitez, après la tentation, de repasser en esprit son objet, ses phases successives et la conduite que vous y avez tenue. En évoquant ces souvenirs, vous risqueriez de vous donner une nouvelle tentation. Et qui sait si, même après avoir triomphé de la première, vous ne pourriez pas succomber à la seconde ? — Vous voulez, dites-vous, vous rendre compte si vous avez, ou non, consenti. — Vous avez d'autres moyens de le savoir, ne serait-ce que l'application de ce principe proclamé par tous les maîtres de la vie spirituelle : que, quand une âme est habituellement résolue de demeurer pure, elle ne peut pas consentir au mal sans en avoir nettement conscience. Tout cas douteux doit donc se résoudre en sa faveur.

Je n'ai encore rien dit du recours que les âmes tentées doivent avoir à leur guide spirituel. Il me suffira de rappeler que ce recours leur est souvent nécessaire. Pour peu que le démon de l'impureté devienne pressant, il leur sera bon de ne pas rester seules pour le combattre. Elles ont besoin, en

ces temps de crise, d'assistance et de direction. — Je recommanderai surtout cette ouverture de conscience aux âmes fragiles et que leurs tentations peuvent engager, pour l'avenir, dans une voie périlleuse. Parmi les scandales bruyants dont nous avons, de temps à autre, à gémir, combien n'auraient jamais eu lieu, si ceux ou celles qui les ont donnés s'étaient, en temps opportun, c'est-à-dire dès le début, confiés à quelque bon prêtre de leur choix et avaient sollicité et suivi ses conseils !...

Mais c'est assez dire comment doivent se repousser les tentations contraires à la pureté. Il est temps d'expliquer comment chacun peut diminuer le nombre de ses tentations et se rendre moins sensible à leur action.

II

Pour éloigner de nous les tentations impures et nous les rendre moins dangereuses, deux moyens sont à employer.

1. Le premier consiste *à éviter ce qui peut nous les donner.*

L'apôtre S. Paul a écrit, dans l'une de ses épîtres, cette maxime trop oubliée : « *L'homme récoltera ce qu'il aura semé.* » C'est comme s'il avait dit : « Celui qui sème des germes de tentation sera tenté. » — Cette parole vise, évidemment, tout ce qui est de nature à donner des tentations, c'est-à-dire à exciter les révoltes de la chair, à souiller l'imagination, à provoquer le démon de la volupté et à faciliter ses attaques. Le péché originel a déposé dans nos corps et dans nos âmes plus d'un germe de cette sorte. Qui veut être chaste doit arracher ces germes maudits. Mais il doit aussi, et surtout, éviter d'en semer lui-même. — Quels sont, demanderez-vous, les germes de tentation qu'on peut semer en soi-même? — Je les distinguerai par le terrain dans lequel ils se sèment.

Les uns se sèment dans la chair. — Ce sont les excès de table. On se les permet, sous le prétexte d'alimenter et d'accroître les forces corporelles ; mais, parce qu'ils dépassent la juste mesure, ils nourrissent surtout les passions. — Ce sont les exagérations du bien-être matériel. Elles amollissent les caractères et rendent plus puissantes les exigences de la sensualité. — Ce sont les repos excessifs et les désœuvrements prolongés. Ils abandonnent l'être humain à toutes les révoltes de ses sens, aux dangereux caprices de ses souvenirs et de ses rêveries.

D'autres germes se sèment dans l'esprit ou l'imagination. — On les sème par les lectures légères, les chants érotiques, les conversations indécentes, les regards et les spectacles licencieux.

Enfin, il en est encore de plus tristement féconds et de plus prompts à produire leurs fruits. Tels ceux que jettent dans les âmes la fréquentation des compagnies vicieuses, les divertissements dangereux, la témérité à braver les occasions du péché.

Nous sommes tous, par l'effet de notre déchéance, trop prompts à concevoir l'idée et le désir du mal pour pouvoir, sans nous exposer à être tentés, semer dans nos sens ou dans nos âmes ces germes impurs. A peine y seront-ils tombés qu'ils éclo-ront, se développeront, empoisonneront notre être tout entier. Les tentations se déclareront alors, violentes et opiniâtres. Et parce qu'en nous y exposant volontairement, nous les aurons comme consenties à l'avance, il nous sera difficile de leur résister. — Ce sont ces imprudences et les orages dont elles sont la cause qui amènent les libertins à regarder la chasteté comme irréalisable. Je comprends qu'il leur soit impossible de la pratiquer : ils font tout ce qu'il faut pour s'en rendre incapables. Ils veulent boire et manger de tout et jusqu'à faire courir dans leurs veines un sang embrasé d'ardeurs impures et dans leurs nerfs un fluide chargé de luxure. Ils veulent tout voir, tout entendre, tout lire. Ils courent partout où s'offre une occasion, partout où s'exhibe une séduction. Un ange s'y pervertirait. Comment, étant ce qu'ils sont, pourraient-ils y rester purs ? Ils brûlent parce qu'ils se jettent dans le feu... Mais, si l'on brûle quand on se jette dans le feu, il suffirait, pour ne point brûler, de s'en tenir éloigné. Que ces imprudents fuient ce qui cause leurs tentations : il leur deviendra possible de pratiquer la vertu.

Quelqu'un me fera observer, ici, qu'il est parfois nécessaire de s'exposer à la tentation ; car des devoirs impérieux peuvent obliger à s'approcher de ce qui en donne. — Je répondrai que l'homme contraint de s'exposer au danger peut compter sur une grâce dont celui qui s'expose volontairement est habituellement privé. Au surplus, il peut toujours atténuer ce danger dans une large mesure. Il lui suffira de purifier son intention, de renouveler fermement ses bonnes résolutions, de tenir unis à Dieu son esprit et son cœur, d'éviter les périls de détail qui peuvent être évités, de s'éloigner le plus tôt possible et d'écarter avec énergie tout souvenir de ce qu'il a vu ou entendu.

2. Ce premier moyen d'éviter les tentations, qui consiste à fuir ce qui les donne, n'est pas le seul dont nous puissions disposer. Il en est un second, dont l'emploi est toujours singulièrement utile. Celui-ci consiste à se rendre, autant qu'on le peut, inaccessible aux suggestions du démon impur.

C'est un fait universellement constaté que les miasmes dont viennent les maladies infectieuses ne s'élèvent guère au-dessus des bas-fonds où ils prennent naissance. Ils s'attaquent aux hommes qui restent dans ces régions malsaines ; mais, comme leur propre poids les empêche de s'élever au-dessus d'elles, on s'y soustrait en s'établissant sur les hauteurs. — Les tentations impures ressemblent de très près à ces émanations marécageuses. Elles aussi viennent d'en bas. Cela leur permet d'atteindre et de contaminer, comme par une sorte de fatalité, les âmes de moralité inférieure ; je veux dire celles dont les pensées, les sentiments, les aspirations s'enferment dans la sphère des choses matérielles et des satisfactions sensuelles. Mais, à moins d'une épreuve voulue de Dieu, ceux-là leur échappent qui habitent un

monde supérieur, et surtout ils y deviennent à peu près insensibles. L'impureté a des charmes pour les esprits grossiers et courbés vers la terre ; elle n'en a point pour ceux qui mènent une vie plus noble et plus élevée. Elle leur inspire plutôt du dégoût.

Voulez-vous monter là-haut, pour votre part, et vous arracher ainsi aux séductions d'en bas ? Je vous recommanderai deux moyens. — Le premier, d'ordre profane, se nomme le *travail*. N'avez-vous jamais remarqué combien peu vous êtes tentés, quand vous vous appliquez à une tâche absorbante ? Si vous étiez toujours aussi occupés, fût-ce dans un jeu, vous n'auriez jamais de tentations... Vous appartenez, pour la plupart, à des conditions laborieuses, mettez donc toute votre âme dans vos travaux. Et, même quand vous reposez vos organes, occupez toujours votre esprit. — Le second moyen d'échapper aux tentations d'en bas, moyen d'ordre religieux et plus efficace que le premier, consiste à poursuivre énergiquement la réalisation, dans votre vie, de *l'idéal chrétien*. Vous savez tous en quoi il consiste et comment vous pouvez l'accommoder aux exigences de votre état. Efforcez-vous de vous élever jusque-là. Tournez votre âme vers Dieu. Concentrez sur lui vos pensées et vos affections. Aimez tout ce qui élève, surtout la pureté des mœurs, et détestez tout ce qui abaisse, surtout le vice impur. Peuplez votre imagination de nobles et saintes images. Choisissez vos amis parmi les hommes dont le commerce édifie et vos lectures parmi les livres qui rendent meilleur. Pénétrez-vous des croyances chrétiennes et abandonnez-leur le gouvernement de votre conduite. Enfin, cherchez les forces dont vous avez besoin dans la prière et les sacrements. Les âmes qui vivent sur ces hauteurs ne sont généralement plus guère sensibles ni même accessibles aux tentations impures. Et voilà, sans doute, dans quelles vues l'un de nos écrivains sacrés souhaitait d'avoir des ailes : « *Qui m'en donnera ?* disait-il. *Je m'envolerais alors vers les régions élevées où plus rien ne vient troubler le repos.* » (Ps. LIV, 7).

* * *

Je termine par un trait d'histoire qui, me semble-t-il, sera ici bien placé.

C'était l'an 47 après Jésus-Christ. S. Paul évangélisait une ville d'Asie appelée Iconium. Il réunissait et instruisait ses néophytes dans la maison de l'un d'entre eux, connu sous le nom d'Onésiphore. De l'autre côté de l'étroite voie publique, se dressait le palais d'une des familles les plus riches et les plus illustres de la ville. Là, était une jeune fille de 18 ans, nature d'élite, mais élevée dans le luxe et les sensualités d'un paganisme opulent. Obéissant, un certain jour, à un usage que la curiosité et l'oisiveté féminines n'ont pas encore abandonné, elle avait ouvert sa fenêtre et s'y était assise pour observer les passants. « *La mort des âmes*, a dit quelqu'un, *monte souvent par les fenêtres.* » (Jér., IX, 21). Cette fois, ce ne fut pas la mort qui monta ; ce fut la vie. Dans la maison d'en face, dont la fenêtre était aussi ouverte, S. Paul prêchait. Ses paroles parvenaient distinctement à la jeune païenne. Que disait l'apôtre ? Il vantait, sans doute, les grandeurs de la vie chrétienne et les divines transformations qu'elle accomplit dans l'existence humaine. Il redisait, comme dans ses Epîtres : « *Vous ne devez rien à la chair, ni à ses convoitises. Vivez, non plus suivant ses lois, mais suivant les lois de l'esprit... Aimez ce qui est pur, ce qui est beau, ce qui est saint, ce qui est vraiment digne d'amour ! Ayez le goût des choses célestes ! Que votre vie soit digne du ciel ! Revêtez-vous de Jésus-Christ !* » Et il développait ces exhortations dans un langage ardent, enthousiaste et divinement inspiré... C'était bien nouveau pour l'auditrice du palais d'en face, qui n'avait jamais entendu parler que de parures, de divertissements, de bonne chère, de vanités. Les discours de l'étranger ouvraient à ses yeux des horizons infiniment plus élevés. Elle apercevait, à travers ses enseignements, un idéal sublime, grandiose, divin, digne de toutes les aspirations humaines. Tout ce qu'il y avait de bon en elle se prit à tressaillir. Elle se dit que là était la véritable noblesse, et que, cette noblesse, il y aurait de la gloire à la posséder. Bientôt, n'y tenant plus, elle quitta son palais, réussit à rejoindre S. Paul, se fit chrétienne et se voua au service de Dieu par une consécration solennelle. Le monde païen et particulièrement les amis de l'impudicité, furieux de se voir abandonnés par elle, la poursuivirent avec une opiniâtreté incroyable. On peut dire qu'elle a subi plusieurs fois le martyre. Mais sur les hauteurs auxquelles elle s'était élevée, aucune tentation ne pouvait l'atteindre. Elle était trop attachée à l'idéal chrétien pour accepter de retourner jamais aux impudicités du paganisme. Cette jeune fille est devenue l'une des plus pures et des plus admirables vierges de l'Eglise primitive. La postérité l'honore sous le nom de *sainte Thècle*[1].

Employez les mêmes moyens ! Aspirez au même idéal ! Montez sur les mêmes sommets ! Vous aurez toute chance d'échapper aux tentations d'en bas et de pratiquer fidèlement, sans trop de difficultés, une pureté parfaite. Ainsi soit-il.

[1] Martin, *Les Vierges martyres*, t. I, p. 15 et suiv.

En vente à nos bureaux

Explication des Evangiles des Dimanches, par M. l'abbé Chaumet. — 4e édition. — In-12 de 515 pages (avec portrait de l'auteur), franco 4 f. Etranger, 4 f. 40.

La Chambre de la jeune fille, par Eug. Martin (instructions à des jeunes filles). In-12 carré de 240 p., franco 2 f. 75. Etranger, 3 f.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 7 decembris 1921.

AL. RAVRY, *vic. gen.*

Le gérant F. FROSSARD

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

Ami du Clergé du 15 décembre 1921

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Sermons pour Noël. — III. Ce que nous apporte la naissance de Jésus-Christ, 577. — IV. Un mot d'édification et de remerciement, 578.

Pour le Premier Vendredi. — LXXXI. Le Sacré-Cœur et la crèche, 579.

Les Dominicales d'un petit Doyen. — X. *Nouvel an :* Les souhaits traditionnels, 581.

Pour une prise d'habit dans un monastère de religieuses cloîtrées. — Les richesses du cloître, 581.

Entretiens sur la vie chrétienne. — LXVI. L'éducation de la chasteté, 584. — LXVII. Tout chrétien doit travailler à la réforme générale des mœurs, 589.

SERMONS POUR NOEL

III

CE QUE NOUS APPORTE LA NAISSANCE DE JÉSUS-CHRIST

Mes frères,

Si vous aviez pu, pendant certaines heures de la dernière nuit, parcourir le monde chrétien, le spectacle le plus étrange et le plus magnifique se serait déroulé sous vos yeux. Partout, dans l'humble sanctuaire des hameaux comme dans la superbe basilique des cités, les multitudes étaient venues et se prosternaient au pied des autels. Les ténèbres habituelles avaient fait place à d'éblouissantes clartés, et le silence nocturne au chant des cantiques. D'une extrémité à l'autre du monde civilisé, il se faisait un déploiement de joie solennel, incomparable, et qui, à cette heure insolite, devait étonner la nature. Celui qui, au lieu d'en voir un unique détail et d'y assister sur un seul point, aurait eu la puissance d'en suivre l'ensemble, de considérer toutes ces démonstrations d'allégresse et toutes ces nefs illuminées, d'entendre toutes ces acclamations et toutes ces prières, celui-là en aurait été transporté, émerveillé, ravi. — Et cependant, il lui faudrait l'avouer, ces grandioses manifestations du peuple chrétien restaient infiniment au-dessous du mystère qu'elles voulaient honorer et de l'anniversaire qu'elles devaient célébrer. Noël, c'est en effet l'avènement de Dieu parmi les hommes. Or, l'avènement de Dieu parmi nous est un événement trop considérable et une grâce trop féconde pour qu'aucune solennité puisse jamais traduire les sentiments d'admiration et de reconnaissance dont il est digne.

Savez-vous, en effet, ce que la naissance de Jésus-Christ nous a apporté ? Je crois traiter un sujet éminemment opportun en vous le rappelant aujourd'hui. Elle a apporté le salut tout à la fois aux *individus* et aux *sociétés*.

I

J'ai nommé les individus. Leur salut tient à trois choses, qui sont la *vérité,* la *vertu* et la *faveur divine*. Ils ne peuvent se sauver sans la vérité, car l'erreur les conduirait fatalement à leur perte ; ni sans la vertu, puisque le vice mérite nécessairement un châtiment ; ni sans la faveur divine : les bonnes actions ne donneraient aucun droit aux récompenses célestes, tant celles-ci dépassent la proportion des œuvres humaines, si Dieu n'en faisait point, par sa grâce, des œuvres divines. — Or, Jésus naissant apporte aux hommes tout cela à la fois.

1. Il leur apporte la *vérité.* — Elle n'était guère connue sur notre terre au temps où le Sauveur voulut bien y descendre. Les sages qui en avaient aperçu quelques rayons l'avaient soustraite avec un soin jaloux au regard des multitudes ; et les peuples, abandonnés sans secours aux fluctuations de tous les préjugés et au souffle de toutes les erreurs, en étaient venus à oublier les traditions les plus invétérées et à méconnaître jusqu'aux leçons de la simple raison. Le monde ne savait plus qui est Dieu, ni quels devoirs s'imposent à toute vie humaine, ni quelles destinées attendent l'homme au-delà du tombeau. Il s'était fait dans les esprits comme une nuit profonde dont celles qui séparent nos journées peuvent à peine nous donner une idée. Quand Jésus parut, ce fut, suivant la parole des anciens Prophètes, le lever du jour et la fin des ténèbres [1]. A la différence des anciens philosophes, il donna la vérité sans mélange, et il la donna à tous. Son Evangile, dans les pages duquel aucune erreur n'a marqué son empreinte, a porté jusqu'aux extrémités du monde et fait descendre aux dernières couches de la société la vraie notion de Dieu, la connaissance du devoir, la certitude de nos destinées éternelles. Depuis Jésus-Christ, le monde ne se ressemble plus ; et le moins instruit des chrétiens sait des choses dont le seul soupçon eût jeté dans le ravissement les sages d'autrefois.

2. Avec la vérité, le nouveau-né de Bethléem a apporté la *force* de pratiquer la vertu. — Ce n'est rien de connaître le devoir, si l'on n'a pas le courage de l'accomplir. La science du bien rend plus coupables ceux qui ne le pratiquent pas. La vertu était, avant l'avènement du Sauveur, aussi rare que le vrai. Si vous connaissiez l'histoire détaillée des siècles païens, vous seriez effrayés de la lâcheté avec laquelle, souvent, les plus instruits trahissaient leurs obligations. Ils savaient, mais n'avaient point l'énergie nécessaire pour réaliser. Cette énergie, Jésus-Christ la donne. — Il la donne par son exemple : car, en faisant le bien sous toutes ses formes, au degré le plus élevé et parmi d'incomparables difficultés, il l'a rendu moins difficile et plus attrayant. Il la donne par ses promesses : les récompenses qu'il offre sont de nature à exciter entre les hommes la plus généreuse émulation. Il la

[1] Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam,... lux orta est eis. (Isaïe, IX, 2).

donne aussi par sa grâce : du haut du ciel, du fond de son tabernacle, à la table sainte, au tribunal de la pénitence, il relève celui qui est tombé, il soutient celui qui combat, il encourage celui qui a vaincu. Aussi, quelle magnifique effloraison de vertus sa naissance et son séjour parmi nous n'ont-ils pas produite ici-bas ? La piété, la charité, la pureté des mœurs, presque inconnues dans la première moitié de l'histoire, remplissent la seconde de leur charme et de leur parfum.

3. Enfin, le Fils de Marie apporte aux hommes la *faveur divine*. — A peine était-il entré dans le monde que les anges célébraient dans leurs cantiques la réconciliation de la terre avec le ciel. « *Paix*, chantaient-ils, *aux hommes de bonne volonté !* » C'était, en effet, le premier résultat de la venue du Sauveur de rétablir, entre son Père et les races humaines, la bonne harmonie que le péché d'Adam avait autrefois rompue. Oui ! désormais, Dieu nous traitera avec bonté ; il prêtera une oreille favorable à nos prières ; il agréera nos sacrifices ; il verra dans nos bonnes œuvres, pourtant si dépourvues de valeur, des mérites dignes de recevoir dans son paradis une éternelle récompense.

Je comprends, après cela, que tout homme soucieux de son salut célèbre avec enthousiasme l'anniversaire de Noël. Non seulement, quand le Christ vient au monde, c'est un Dieu qui nous visite, vient partager notre exil, nous donne le témoignage d'amour le plus significatif et le plus précieux : bienfait qui mérite déjà toutes nos acclamations ; mais encore, c'est la vérité qui se révèle, c'est la force de bien faire qui se donne, c'est le Très-Haut qui devient notre ami !

Je l'ai ajouté, et il faut me permettre de l'expliquer en quelques mots : Jésus naissant apportait encore le *salut des sociétés*.

II

Il serait difficile, je crois, de rencontrer parmi vous un homme qui ne soit pas fier des progrès qu'a réalisés, depuis dix-huit siècles, notre civilisation. A voir combien les idées de justice, de respect du droit, d'assistance pour le faible, de bienfaisance à l'égard du pauvre, sont devenues populaires ; comment la femme, l'enfant, l'ouvrier se sont relevés de l'avilissement et affranchis de l'esclavage dans lesquels l'antiquité les avait tenus ; comment les lois, les mœurs, l'opinion se sont épurées et élevées ; comment la guerre et la répression même du crime se sont adoucies et humanisées ; chacun éprouve, malgré ce qui reste encore à réaliser de transformations utiles, un irrésistible sentiment d'orgueil. Ce n'est point, pourtant, de ce côté que le monde se dirigeait autrefois. Toutes les civilisations antérieures avaient été dures et sensuelles ; aussi toutes avaient-elles versé dans une honteuse déchéance. Qui donc a arrêté l'humanité sur cette pente néfaste et lui a imprimé une impulsion contraire ? Qui a jeté dans son sein ces principes salutaires et les germes de si heureuses réformes ? Les incrédules eux-mêmes l'avouent, quand ils sont de bonne foi : c'est N.-S. Jésus-Christ. « C'est lui, a dit Cousin, qui a produit notre civilisation [1]. » L'un des plus grands renégats du dernier siècle, Renan, pensant au cataclysme qui se produirait si le christianisme venait à disparaître, s'écriait : « Que serions-nous, sans lui ? [2] » Et Jules Simon, après avoir constaté que les sociétés humaines sont toutes remplies du bien fait par Jésus-Christ, donne à leur histoire le nom de « cinquième évangile, » qui, autant que les quatre autres, « atteste sa divinité [3]. »

C'est l'avènement de cette civilisation, c'est l'aurore de cette noble transformation sociale que célèbre aussi l'anniversaire de Noël. A ce point de vue, cet anniversaire doit être cher à tout ami du bien public, fût-il d'ailleurs dépourvu de toute idée religieuse. Tandis que le croyant honore, au jour de Noël, Jésus-Christ comme une incarnation divine, celui-là l'honorera comme le sauveur de la civilisation humaine. Tous, à des titres divers, s'accorderont donc, au jour de sa naissance, à chanter ses louanges. Aussi, nos lois ont fait preuve de sagesse autant que de religion, quand elles ont rangé la fête de Noël parmi les fêtes publiques et je dirais volontiers nationales.

Pour nous, chrétiens, qui savons toute l'étendue des biens que l'événement célébré par cette solennité nous apporte et qui en recevons une si large part, employons, pour l'honorer, autre chose que des louanges et des cantiques. Que le temps de Noël soit pour nous l'occasion d'un redoublement de piété ! Attachons-nous avec plus de fermeté aux vérités que Jésus est venu nous enseigner. Pratiquons mieux les vertus dont il nous a donné l'exemple. Aimons plus tendrement et servons avec plus de générosité le Dieu dont il nous rapproche. Par là, nous lui offrirons l'hommage qu'il préfère et nous nous rendrons dignes d'être associés aux gloires éternelles dont il nous a fait la promesse. Ainsi soit-il.

IV

UN MOT D'ÉDIFICATION ET DE REMERCIEMENT

Mes frères,

Les anges dirent aux bergers : *Annuntio vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator.*

Natus est. C'est un fait, fait vrai, fait immense, fait éternel. Ce fait est tellement entré dans la trame de l'histoire qu'il est devenu le point de départ d'un monde nouveau, d'institutions nouvelles. Nous sommes en l'année 1921 parce qu'il y a 1921 ans que le Sauveur est né : *natus est.*

Natus est Salvator. Il est né pour nous sauver, car nous étions perdus et sans lui nous sommes perdus encore. L'homme est un ange tombé qui se souvient des cieux. L'homme est un être déchu, et les ruines de sa nature implorent un bras répara-

[1] Cousin, *Du vrai, du beau et du bien,* 10e leçon, p. 254 (Paris, 1865).
[2] Renan, *Les Apôtres,* p. 73.
[3] Jules Simon, dans l'*Ouvrière.*

teur. *Infelix homo! quis me liberabit? Gratia Dei per Jesum Christum.* (Rom., VII, 24).

Natus est vobis. Il est né pour nous. Il n'avait besoin ni de nous ni de nos hommages :

> Quel fruit lui revient-il de tous nos sacrifices ?
> A-t-il besoin du sang des boucs et des génisses ? [1]

Il est né pour nous, pour notre grandeur, pour notre délivrance, pour notre force, pour notre paix, pour notre gloire pendant l'éternité. *Natus est vobis.*

* * *

La joie que nous apporte la naissance du Fils de Dieu ne doit pas nous faire oublier les leçons qu'il nous donne.

S. Bernard s'écrie : *Clamat stabulum, clamat præsepe, clamant panni.* Et que crient-ils ? *Clamant humilitatem! Clamant paupertatem! Clamant præsertim immensam caritatem!*

Oui, à ce siècle orgueilleux qui ne veut ni de Dieu ni de maître, — alors que sans Dieu et sans maître, c'est le trouble, la honte et le désordre et par suite une société impossible, — à ce siècle orgueilleux, le Fils de Dieu naissant dans une étable prêche l'humilité et la soumission.

A ce siècle qui ne veut que jouir, qui ne cherche que la richesse parce que la richesse lui procure des jouissances, et qui la recherche par tous les moyens même les plus injustes et les plus ignobles, à ce siècle avide de jouissances le Fils de Dieu naissant dans la crèche prêche la pauvreté et le détachement.

A ce siècle qui n'est qu'égoïsme, le Fils de Dieu naissant à Bethléem montre l'immense amour dont Dieu nous a aimés, et il nous dit que la véritable grandeur ne consiste ni dans la richesse, ni dans le luxe, ni dans le pouvoir, ni dans l'élévation du rang ; la véritable grandeur consiste à aimer et à se dévouer.

* * *

Je ne veux pas finir, m. f., sans féliciter et remercier encore une fois nos chanteurs pour la beauté et la splendeur qu'ils donnent à nos cérémonies. Je sais tous les sacrifices qu'ils font, toutes les peines qu'ils s'imposent, et mon cœur les bénit.

Ils ont à supporter peut-être les quolibets des imbéciles et les railleries des niais, si nombreux aujourd'hui. Qu'ils ne se découragent point !

Oui, Messieurs et chers amis, courage ! Ne craignez pas de faire entendre au milieu de ce peuple l'affirmation de votre foi et de votre volonté énergique ; qu'elle retentisse vibrante comme une protestation, fière et sonore comme un cri de victoire.

Pour moi, je salue en vous les pierres d'attente pour les constructions futures, le noyau sain et fort autour duquel se formera le fruit exquis.

Ainsi vous serez, si vous le voulez, et surtout si Dieu le veut, vous serez pour les hommes de cette paroisse un élément vivant de régénération et de salut. *Amen.*

[1] Cf. *Athalie*, acte I, scène I.

POUR LE PREMIER VENDREDI

LXXXI

LE SACRÉ-CŒUR ET LA CRÈCHE

Mes frères,

Le 25 décembre, dans les circonstances que vous savez, a commencé de battre le Cœur sacré de notre Sauveur.

A peine a-t-il émis ses premiers battements, qu'il a inauguré cette adoration profonde pour son Père et cette charité ardente pour les hommes qui ne devaient jamais cesser de le remplir. Alors que les lèvres de l'Enfant-Dieu ne prononcent encore aucune parole, il fait déjà monter vers le ciel un hymne divin qui surpasse infiniment tous les cantiques des anges, et une supplication qui émeut la Divinité de pitié pour les hommes coupables.

Alors eut lieu, par les mains de la Sainte Vierge et de S. Joseph, la première de toutes les intronisations. Il n'y en eut jamais de plus pauvre ; il n'y en eut jamais de plus fervente et de plus agréable à Dieu.

Approchons-nous de la crèche, et, méditant ce mystère d'abaissement, voyons que le Sacré-Cœur, aujourd'hui comme alors, repoussé par la cupidité, haï par l'orgueil, n'est accueilli que par l'humilité.

I

Pourquoi l'amour de Dieu n'est-il pas accepté par tant d'hommes ?

C'est pourtant si doux d'être aimé ! La moindre marque d'affection fait tressaillir notre âme, et pourtant nous savons bien que, sur la terre, nous ne pouvons pas compter sur un sentiment aussi durable et aussi profond que nous le voudrions. Quand c'est un amour éternel et infini qui nous est offert, un amour qui dépasse toutes nos aspirations, pourquoi donc ne l'accueillons-nous pas avec transport ?

La réponse à cette question nous est donnée par la conduite des habitants de Bethléem.

Ils savaient bien que la venue du Messie, depuis si longtemps attendu, était toute proche. Ils savaient bien, également, que leur heureuse ville était le lieu choisi pour sa naissance. Dieu même leur avait fait connaître tout cela par ses prophètes. Ils devaient tous ambitionner l'honneur de lui donner asile ; ils devaient solliciter, comme une faveur insigne, de lui ouvrir leur porte et d'abriter sous leur toit ses premiers instants.

Mais non ! Loin de lui offrir cette hospitalité empressée, ils le repoussent tous, les uns après les autres, et il faut que Joseph conduise les pas de la Vierge bénie loin dans la campagne, vers une grotte qui servait de refuge aux animaux.

Ah ! c'est que ces gens sont cupides. Ils n'ont vu, dans l'arrivée de tant d'étrangers, qu'une occasion inattendue de gagner beaucoup d'argent. Arrière les pauvres qui ne peuvent pas payer cher leur hospitalité ! Arrière tous ceux dont l'apparence extérieure est peu fortunée ! Tous les sourires et tous

les accueils sont réservés aux riches, aux grands, aux puissants, à ceux dont la venue et l'amitié sont à la fois un honneur pour la vanité et un profit pour la bourse.

N'est-ce pas encore ce qui se passe pour le Sacré-Cœur ? Que vient-il parler d'amour, dans un temps où l'on ne songe qu'à s'enrichir vite et beaucoup ?

Est-ce qu'il a le temps de s'apercevoir que Dieu l'aime, cet homme qui ne songe qu'à ses affaires ? Passer toute sa journée derrière son comptoir pour recevoir l'argent des clients, vendre le plus cher possible les marchandises qu'il a stockées dans ses magasins, et, le soir, se pencher sur ses livres de comptes pour voir combien il a gagné, voilà toute sa vie, tout son idéal, tout son bonheur... Quel est celui qui franchit son seuil par instants pour lui dire qu'il l'aime et qu'il vient pour le sauver ? Le salut ? L'amour d'un Dieu ? Cela ne se vend pas avec profit ! Cela n'emplit pas la caisse ! Cela ne peut pas figurer sur l'inventaire ! Donc, on n'a pas besoin de cela ! Que le Sacré-Cœur ne fasse pas plus longtemps perdre un temps dont chaque minute est précieuse ! Qu'il aille plus loin !

N'est-ce pas là, m. f., la raison pour laquelle tant d'âmes vivent sans religion, sans prière, sans amour, sans Dieu ?

II

Pendant que les habitants de Bethléem repoussent l'Enfant-Jésus, il y a quelqu'un, à Jérusalem, qui le hait d'une haine mortelle. C'est Hérode.

Celui-là, il s'imagine que le Messie vient pour régner à sa place. Il le prend pour un factieux qui veut lui ravir son trône, sa couronne et son sceptre. Dès qu'il aura découvert sa retraite, il changera ses soldats en assassins ; il les enverra à Bethléem pour le tuer, et, pour ne pas le manquer, il fera massacrer tous les enfants du même âge qu'on y pourra trouver.

Après la cupidité, qui ne veut pas de l'amour de Dieu parce qu'il ne rapporte rien, il y aura l'orgueil, qui voudra le supprimer parce qu'il gêne.

Avoir des honneurs et des places, être au-dessus des autres, occuper une situation enviée, cela est si doux ! Malheur à celui qui se met en travers de la route qu'on s'est tracée pour arriver au but convoité ! Qui donc ose nous barrer le passage ? C'est Jésus-Christ avec son amour, avec sa morale, avec son Evangile, avec ses commandements, avec ses exemples, avec son royaume qui n'est pas de ce monde. Comment ! tous ceux qui faisaient obstacle se sont laissé écarter, et Jésus ne veut pas s'effacer ? Alors, guerre à Jésus et guerre à son amour !

Et l'on fait la guerre à Jésus, et, pour ne pas l'épargner, on fait comme Hérode : on fait la guerre à des âmes innocentes qu'on cherche à pervertir et à tuer, par l'incroyance ou par l'immoralité. De là, toutes ces entraves mises à ce qui est bien, toutes ces faveurs prodiguées à tout ce qui peut détruire la foi, toutes ces publications destinées à faire périr la vertu, toutes ces entreprises de plaisir où les âmes succombent par centaines. Qu'importent tant de ruines, pourvu que l'amour du Sacré-Cœur périsse ! Quand il n'y aura plus de foi, plus de vertu, plus de culte divin, nous régnerons !

III

Repoussé par les gens de Bethléem, haï par Hérode, l'Enfant-Jésus appelle les bergers.

Ce sont de pauvres hommes qui mènent une vie rude. Ils ne songent pas, ceux-là, à gagner beaucoup d'argent ; pourvu qu'ils aient de quoi manger, cela leur suffit. Ils ne songent pas, non plus, à s'élever au-dessus de leurs semblables ; pourvu qu'ils mènent leurs troupeaux sur les pentes de la montagne, ils se tiennent pour contents. Tout à coup, au milieu de la nuit, ils sont réveillés par des voix du ciel ; ils entendent que le Messie est né et qu'ils le trouveront dans une étable ; ils se mettent aussitôt en marche ; ils trouvent le Sacré-Cœur naissant, et, transportés de bonheur, ils se prosternent et ils l'adorent.

De même, repoussé par la cupidité et haï par l'orgueil, l'amour de Dieu est accueilli par l'humilité.

Regardez qui sont ceux qui se pressent dans les églises, qui communient, qui observent les lois de Dieu, qui ont recours à lui dans toutes leurs peines : ce sont ceux qui mettent au-dessus de tout les biens de l'âme et qui n'estiment les biens de la terre que dans la mesure où ils peuvent servir à leur salut. Ils ne voudraient pas s'enrichir aux dépens de leur conscience. Ils observent le saint repos du dimanche ; ils se souviennent de la parole de Jésus : « Faites-vous des trésors que la rouille ne dévore pas et que les voleurs ne peuvent pas dérober. » (Mt., VI, 20).

De même, ils ne sacrifient pas leur âme au démon de l'orgueil. Connaissant leur indignité, leur impuissance et leurs péchés, ils s'humilient aux pieds de Dieu, s'accusent de leurs fautes et ne cherchent pas à dominer leurs frères, parce qu'ils se rappellent que le Sacré-Cœur a dit : « Que celui qui a le premier rang parmi vous soit comme s'il avait le dernier, et que celui qui préside se fasse le serviteur des autres. » (Luc, XXII, 26).

Ils ne font en cela qu'imiter le Sacré-Cœur lui-même qui, pour les aimer, a voulu naître, vivre et mourir pauvre, naître, vivre et mourir dans l'humilité. Ceux qui veulent lui rendre amour pour amour renoncent à toute cupidité et à tout orgueil pour lui ; ils quittent tout pour lui, ils se quittent eux-mêmes, et ils le vengent ainsi des refus et des haines dont il est l'objet de la part de tant d'âmes.

* * *

Demandons au Sacré-Cœur d'être toujours du nombre de ces humbles qui ont su trouver le chemin de sa crèche et le chemin de son amour. « Celui qui n'aime pas Jésus, a dit S. Paul, qu'il soit anathème ! » (I Cor., XVI, 22). Puisse cette parole terrible ne jamais se réaliser pour nous, et pour cela, bannissons de notre âme et de notre vie tout ce qui peut y faire obstacle au règne de Jésus. Ainsi soit-il !

LES DOMINICALES D'UN PETIT DOYEN

X

Nouvel an

LES SOUHAITS TRADITIONNELS

Mes bien chers frères,

Les souhaits dont notre cœur demande aujourd'hui pour vous l'accomplissement, se résument dans la pieuse formule que, ce matin même, vous avez recueillie avec émotion sur les lèvres de vos enfants : « Plaise à Dieu de vous ménager une bonne, une heureuse année, et le paradis à la fin de vos jours ! » Ces expressions populaires, on les garde soigneusement dans les familles ; elles semblent renfermer une bénédiction spéciale ; un père, une mère ne voudraient pas commencer une nouvelle année sans les avoir entendues. Après tout, il serait difficile de trouver une formule qui renfermât de meilleurs vœux.

* * *

L'heureuse année, la bonne année est d'abord celle qui nous apporte la paix, la tranquillité, l'éloignement des inquiétudes, l'abondance des biens, en un mot, tout ce qui peut offrir le bonheur dans le sens ordinaire où nous l'entendons. A vrai dire, ce premier souhait se réalise rarement d'une façon complète : car il entre dans les desseins de la Providence de mêler à notre pauvre vie, un peu plus tôt, un peu plus tard, des événements pénibles, des circonstances imprévues et douloureuses.

Cependant on voit de ces existences où tout est réglé dans une si parfaite harmonie, où les labeurs, les peines, les sollicitudes sont acceptées avec une telle résignation qu'elles composent des existences enviables. Là, au moins, on s'aime ; les efforts d'un travail soutenu sont bénis par le ciel ; tous mangent avec joie le pain de chaque jour gagné à force de sueurs. Quand on pénètre dans une de ces familles, entourées de considération et d'estime, laborieuses, économes, morales, dont la fortune grandit avec le travail, loin du luxe et de la prodigalité, on ne peut s'empêcher de dire : « Où trouver plus de joie sur terre ? »

Oui, nous implorons pour vous une année heureuse : heureuse au point de vue des intérêts de ce monde, heureuse dans la conservation d'une santé nécessaire à votre tâche quotidienne, heureuse de prospérité et d'aisance matérielle, heureuse surtout par ces liens de bonne harmonie, de respect et d'affection qui doivent unir vos familles. Il y a tant de beauté dans un intérieur sanctifié par la religion ! De l'époux à l'épouse, des parents aux enfants, c'est un échange perpétuel de déférence et de services, de confiance et de dévouements : leurs vies, posées parallèlement, s'efforcent dans leur contact mutuel de devenir plus calmes, plus pures, plus courageuses ; il en résulte un vrai modèle de foyer chrétien.

* * *

Toutefois, ce serait peu si nos vœux se bornaient à cela.

Dans l'affreuse tourmente de la grande guerre, un soldat de la paroisse écrivait à sa mère avant de monter à l'assaut : « Si je meurs, ne vous désolez pas : nous nous reverrons au ciel ! » — « Le paradis à la fin de nos jours » est ce que nous souhaitons, ce que nous désirons tous. Dans ce lieu d'épreuves où elle souffre, notre âme est avide de bonheur : fragile comme la feuille que le vent emporte, elle fait monter ses désirs vers l'infini, elle ressent des aspirations immortelles.

« Le paradis à la fin de nos jours, » c'est bien le meilleur souhait. Que notre vie se soit écoulée au milieu des jouissances paisibles, tout au gré de nos pensées, ou que de longues souffrances aient été notre partage ; qu'en veillant auprès de notre couche funèbre on dise : « Il a eu tous les succès ! » ou que l'on dise, en se souvenant de nos épreuves : « Il a porté toutes les croix ! » peu importe : ces biens d'un côté et ces maux de l'autre ont passé, et l'essentiel est d'atteindre au terme que Dieu nous a fixé : la gloire et la félicité célestes.

Aucun souhait d'ailleurs que Dieu accueille et bénisse davantage. Nous ignorons, quand notre prière implore les prospérités de ce monde, si nous n'avons pas plutôt mérité le châtiment. Mais, en désirant le ciel, nous désirons le bien par excellence, la destinée dont chacune de nos œuvres doit être la préparation. C'est la grâce que nous voulons solliciter pour vous, en achevant la sainte messe. Puisse Dieu vous donner la santé, rendre prospères vos travaux et vos affaires, entretenir à vos foyers l'union et la paix ; mais, par dessus tout, que cette nouvelle année vous ménage les mérites surnaturels les plus abondants par une fidélité exemplaire au devoir, et par la pratique des vertus dont la couronne du ciel est la récompense.

* * *

Mes frères, une paroisse est une famille. Vous êtes nés sur le même sol ; vos maisons et vos champs se touchent ; après avoir marché côte à côte sur le chemin de la vie, vous irez un jour reposer à l'ombre de la même croix. Que le bonheur et les peines de chacun soient le bonheur et les peines de tous ; entr'aidez-vous par de bons offices et un dévouement réciproques ; enfin, restez unis en ce monde, et vous le serez dans l'autre. Ainsi soit-il.

POUR UNE PRISE D'HABIT DANS UN MONASTÈRE DE RELIGIEUSES CLOITRÉES [1]

LES RICHESSES DU CLOÎTRE

Funes ceciderunt mihi in præclaris.
Magnifique est la portion d'héritage qui m'est échue !
(Ps. XV, 6).

Mes chères Sœurs,

Tel est bien le cri de joie et de reconnaissance qui s'échappe de votre cœur au moment où vous

[1] Les Religieuses Annonciades de Joinville (Hte-Marne).

allez déposer les livrées du siècle pour revêtir celles de N.-S. Jésus-Christ.

Comment votre âme ne serait-elle pas profondément émue et ne tressaillirait-elle pas d'allégresse, à la pensée que désormais Dieu sera votre unique trésor et l'objet de vos plus chères délices ?

Oui, magnifique est la portion d'héritage qui vous est échue, et jamais vous ne bénirez assez le Seigneur qui vous a adressé un appel si glorieux et si gratuit ! C'est de toute éternité que sa tendresse toute paternelle vous a réservé cette meilleure part, et aujourd'hui sa main bienveillante vous ouvre les portes de ce béni sanctuaire, où, comme Marie aux pieds de Jésus, vous apprendrez ce que cette part de choix renferme de richesses, pour vous sans doute, mais aussi pour les intérêts de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

Ce sont ces richesses que je vais remettre sous vos yeux, mes Révérendes Mères et mes chères Sœurs, et sous les yeux de ce pieux auditoire.

Nous verrons comment la religieuse Annonciade, par sa vie faite de solitude, de prière, de travail et de pénitence, contribue très efficacement à la gloire de Dieu, au bonheur temporel et éternel de ses semblables, et s'assure à elle-même un riche trésor de paix en ce monde, et d'éternelle félicité dans l'autre.

Ces trois pensées feront le sujet de ce petit entretien.

Par l'intercession de Marie, sa très sainte Mère, et par l'intercession de la B. Marie-Victoire, je prie Notre-Seigneur de bénir mes paroles afin qu'elles vous affermissent, mes Révérendes Mères et mes chères Sœurs, dans l'estime et l'amour de votre belle et sainte vocation.

I

Dieu a tout fait pour sa gloire ; toutes les créatures ont reçu l'existence pour le glorifier, principalement les anges et les hommes, créatures intelligentes. — Ne parlons ici que de la glorification de Dieu par l'homme. Or cette glorification est nécessairement une œuvre, un travail de sa part, aidé du secours divin. Comment en effet glorifier Dieu, si l'on demeure inerte, inactif ? Croit-on qu'un esprit sans pensée, un cœur sans amour, une volonté sans action glorifierait véritablement la divine Majesté ? C'est donc par ses œuvres que l'homme doit procurer la gloire de Dieu. Telle est la loi générale.

Et la religieuse Annonciade, dans l'ombre du cloître, accomplit cette grande loi de la manière la plus parfaite, et procure par ses œuvres à la divine Majesté un poids immense de gloire.

En effet, glorifier Dieu, n'est-ce pas avant tout, appliquer son esprit à le connaître et à le louer, son cœur à l'aimer, sa volonté à le servir ? N'est-ce pas s'efforcer d'accomplir à la lettre le premier et le plus grand commandement de la Loi : « *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis, et ex omni mente tua ?* » (Luc, x, 27).

Or voilà ce que fait la religieuse Annonciade.

Chaque jour, pendant de longues heures, elle applique son esprit et son cœur à la contemplation de Dieu et de ses infinies perfections.

Puis, imitant les anges du ciel, elle chante les louanges du Dieu trois fois saint, exalte son saint Nom, publie ses grandeurs et ses bienfaits.

Puis elle sollicite pour elle et pour tous les hommes les faveurs divines.

Et en dehors de ces heures spécialement destinées à la prière et à la louange divine, la religieuse Annonciade vaque aux diverses occupations du monastère. Ces occupations sont parfois, il est vrai, basses et vulgaires, mais passant par ses mains elles revêtent un caractère religieux et deviennent une hymne à la gloire du Créateur.

Tout cela est beau, et glorieux pour la divine Majesté. Mais voici une œuvre mille fois plus belle, mille fois plus glorieuse pour Dieu.

C'est la marche incessante de l'âme vers la sainteté, vers la perfection. Et telle est la principale occupation de la religieuse dans son monastère.

Vous efforcer chaque jour de croître en pureté, en humilité, en charité, vous appliquer à reproduire en vous les vertus du divin Modèle, N.-S. Jésus-Christ, voilà, mes Rév. Mères et mes chères Sœurs, votre grande œuvre, et par cette œuvre, mieux que par toute autre, vous procurez à Dieu la gloire qu'il ambitionne avant tout.

Sans doute, « *cœli enarrant gloriam Dei,* » les merveilles de la nature, les événements de l'histoire, publient la puissance et la sagesse du Tout-Puissant. Mais le moindre acte d'humilité, de patience, accompli par une âme pour aimer Dieu davantage, apporte à celui-ci une gloire beaucoup plus grande, parce que cet acte, cet effort sont le fruit de la grâce divine et appartiennent à un ordre de choses absolument divin.

D'après ce principe incontestable, quelle somme immense de gloire ne procure pas à Dieu la religieuse qui travaille nuit et jour à se sanctifier ? Quelle hymne de louanges divines n'adresse-t-elle pas à Dieu par cette multitude innombrable d'actes de vertus, d'obéissance à la règle, faits pour arriver à aimer son Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces ?

II

A ce premier devoir de la religieuse Annonciade, qui est d'aimer Dieu par-dessus tout, il s'en ajoute un second qu'elle remplit aussi : « Vous aimerez votre prochain comme vous-même. *Et proximum tuum sicut teipsum.* » (Luc, x, 27).

Admirable est le dévouement de la Sœur de charité soignant les malades et les disposant par ses prières à paraître devant Dieu.

Admirable le dévouement de la Petite Sœur des pauvres, mendiant pour ses vieillards le pain de chaque jour.

Admirable le dévouement de ces religieuses qui se livrent au labeur souvent ingrat, toujours pénible, de l'éducation de la jeunesse.

Admirable le dévouement de ces héroïnes, qui se font les compagnes et les aides infatigables de l'apôtre missionnaire jusque dans les îles perdues de l'Océan.

Oui, tous ces dévouements sont admirables, et féconds en bienfaits pour l'humanité. Eh bien ! non moins admirable est le dévouement de la religieuse enfermée dans les murs de son monastère.

Tout vient de Dieu. Il tient tout entre ses mains : la santé et la maladie, la vie et la mort, les biens du temps et de l'éternité. Or, par leurs prières et par leurs pénitences, les habitants du cloître disposent en quelque sorte de la toute-puissance divine. Et l'histoire atteste que bien des fois leurs supplications ont désarmé le courroux du ciel et changé les malédictions en bénédictions.

Ainsi, au milieu des graves dangers que courut S. Louis sur terre et sur mer, lors de sa première Croisade, il s'écria : « Soyons sans crainte ; à cette heure, dans tous les monastères de mon royaume, des milliers de voix pures et ferventes implorent pour nous le secours d'En-Haut. »

Dieu ne change pas ; maintenant comme au moyen âge, la prière qui monte vers lui d'un cœur pur, humble, mortifié, n'est pas moins efficace aujourd'hui qu'il y a six cents ans.

Mais elle est surtout efficace pour obtenir aux hommes le seul vrai bien, qui est la grâce de Dieu en ce monde et le paradis en l'autre.

Pour amener ou ramener à Dieu les âmes égarées, il faut sans doute agir sur elles, sur leur intelligence, sur leur volonté, sur leur cœur ; il faut les éclairer, les instruire, les convaincre, les exhorter, etc. — Oui, il faut l'action, mais il faut surtout la prière et la pénitence. Ici, ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne peuvent quelque chose, mais c'est Dieu seul par sa grâce qui convertit. Il faut donc avant tout prier, comme le dit Notre-Seigneur, pour que Dieu envoie des ouvriers, et pour que leurs travaux produisent des fruits abondants ; prier pour que le démon soit vaincu, car, selon la propre parole de N.-S. J.-C., les grands démons ne se chassent que par la prière et le jeûne.

Il y a quelques années, un évêque missionnaire en Cochinchine, pour inaugurer son ministère, voulut fonder un couvent de Carmélites. Alors, grand étonnement du gouverneur, qui lui dit qu'au lieu de s'occuper de ce qui était de luxe, il devait plutôt songer au nécessaire. Et l'évêque de lui répondre : « Ce que vous appelez luxe, je l'appelle la première nécessité du ministère apostolique. Dix religieuses priant me seront d'un plus grand secours que vingt missionnaires prêchant. »

Sainte Thérèse par ses prières et ses pénitences n'a pas moins converti d'infidèles que S. François-Xavier par ses miracles et ses prédications aux Indes et au Japon.

Voilà, mes Rév. Mères et mes chères Sœurs, un vaste champ ouvert à votre charité envers le prochain.

Continuez à donner à la sainte Eglise ce puissant ministère de la prière et de la pénitence, qui fécondera, n'en doutez pas, le ministère de la parole et de l'action.

Je pourrais aussi vous montrer que le genre de vie de la religieuse Annonciade, vie toute cachée, est pour tous une école d'enseignement surtout nécessaire de nos jours ; je n'en dirai qu'un mot.

Trois grandes plaies, disait Léon XIII, affligent la société moderne, la famille et les individus. C'est l'aversion pour une vie humble et laborieuse. C'est l'horreur de tout ce qui fait souffrir. C'est enfin la recherche effrénée des richesses et des plaisirs sensuels.

Or, la vie silencieuse et mortifiée de la religieuse Annonciade n'est-elle pas le contrepied et la condamnation de cette vie molle et voluptueuse qui conduit à tous les abîmes ? — Allons souvent en esprit dans ces foyers monastiques où règnent l'exercice de l'humilité, du travail, de la pénitence, de la patience, de la charité, de la prière et du détachement de la terre, et la seule recherche des biens célestes ; et nous y puiserons les meilleures leçons qui procurent aux sociétés, aux familles et aux individus le véritable bonheur.

On l'a dit : « Les monastères sont dans une nation, dans une province, dans une paroisse, ce que le soleil est dans la nature. » Ce sont des flambeaux qui chassent les ténèbres, des foyers qui réchauffent les âmes, des fontaines de vie qui font germer une riche floraison de vertus chrétiennes et sociales.

Voilà comment la religieuse Annonciade aime et glorifie le bon Dieu, et comment elle aime et sert ses frères, l'Eglise et la société.

III

Je termine par les précieux avantages que recueille elle-même, de sa vie de prière et de pénitence, la religieuse Annonciade.

1. D'abord sa vocation la met à l'abri de ce que S. Paul appelle la « tribulation de la chair » et qui est le partage inévitable de la femme au foyer de la famille : soucis, angoisses, peines, chagrins domestiques qui font souvent de sa vie un long et cruel martyre.

Sans doute, la religieuse a ses croix. Mais n'est-elle pas l'épouse d'un Dieu crucifié et couronné d'épines ? Et voudrait-elle aller au ciel par une autre voie que par la voie douloureuse qu'a suivie son divin Epoux ? — Oui, la religieuse a ses croix : croix de l'obéissance, croix de la pauvreté et du travail, croix de la prière et des longues veilles au pied du crucifix et du tabernacle, croix de la patience et du support mutuel, croix du jeûne et de la pénitence, croix surtout du combat qu'elle doit livrer incessamment contre ses passions et les tentations du démon. — La religieuse a donc ses croix ; mais elle les aime, car leur amertume est adoucie par l'onction de la grâce divine, par la voix, les encouragements de ses Supérieures et par l'exemple de ses compagnes. Aussi, comme elle marche d'un pas alerte à la suite de son royal

Epoux ! et comme son âme surabonde de délices au milieu de ses peines et jouit d'une paix profonde !

On demandait à un pieux anachorète pourquoi cette sérénité et cet air toujours riant qui se remarquaient sur son visage, et lui de répondre : « *J'ai Dieu, j'ai tout en Dieu, et rien ne peut me ravir mon trésor.* »

Du reste, c'est une vérité reconnue que les monastères, asiles de la pénitence et de la prière, sont la demeure ordinaire de la joie et du bonheur.

2. Ces avantages, bien que terrestres, sont d'un grand prix, mais mille fois plus précieux sont ceux que la religieuse s'assure pour la vie future.

Un doute pénible est celui-ci : « Serai-je sauvé ? serai-je damné ? » Les grands saints en étaient eux-mêmes effrayés. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit : « Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine » ? (Eccl., IX, 1).

Eh bien ! ce doute est presque impossible pour la religieuse fidèle à sa vocation. — D'après les Docteurs, le monastère est le vestibule du ciel, et pour l'ordinaire, la religieuse qui meurt dans sa cellule ne quitte la terre que pour aller au ciel. Il ne saurait guère en être autrement. Parlant de la vie religieuse, S. Bernard dit : « Au monastère la vie est plus pure, le péché plus rare, la grâce plus abondante, et le trépas accompagné de plus d'espérance ; puis, après le trépas, le purgatoire est plus court, et le ciel surtout plus riche et plus délicieux. » — Le Sauveur n'a-t-il pas promis à la religieuse le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre ?

Oh ! qu'elles sont délicieuses et consolantes ces paroles du Psalmiste que je livre à vos réflexions : « *Satiabor,* cum apparuerit gloria tua, » et encore : « Quam magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te ! »

* * *

Voilà ce que fait la religieuse Annonciade dans la solitude du cloître. — Quelle riche moisson de gloire pour Dieu, de bienfaits pour ses frères, et de mérites pour elle-même !

Mes Rév. Mères et mes chères Sœurs, renouvelez-vous en ce jour dans la grâce de votre sainte vocation et soyez-y toujours fidèles. Dieu et l'Eglise comptent sur vous.

Que la sainte volonté de Dieu, qui n'est pas autre que l'accomplissement de la règle, soit votre nourriture de chaque jour ! Et pour vous encourager, surtout au moment de la tentation, regardez la croix, songez à Celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix.

Songez à la récompense future qui vous attend dans les cieux ; récompense telle que l'œil de l'homme n'a pas vu, ni son oreille entendu, ni son cœur goûté ce que Dieu prépare de délicieux surtout aux âmes qui ont été ses fidèles épouses sur la terre.

Jésus-Christ, votre divin Epoux, dit à votre âme : « *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum.* Mettez-moi comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras, » et fortifiées par ces divines paroles, à votre tour vous répondrez : « Les grandes eaux de la tribulation, les plus durs sacrifices, n'éteindront jamais mon amour ! » Ainsi soit-il.

ENTRETIENS SUR LA VIE CHRÉTIENNE

LXVI

LA TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE. — LA CHASTETÉ : SON ÉDUCATION

Filios vestros educate in disciplina Domini.
Elevez vos enfants dans la discipline morale prescrite par le Seigneur.
(Eph., VI, 4).

Je viens expliquer, dans l'entretien qui commence, cette exhortation, ou plutôt cette prescription de l'Esprit-Saint. Mes explications s'adresseront, comme l'exhortation dont elles seront le développement, aux pères et aux mères, aux instituteurs, aux maîtres, à quiconque travaille avec la famille, ou en son lieu et place, à l'éducation de la jeunesse. Elles leur diront que s'ils doivent enseigner toutes les vertus chrétiennes aux enfants dont ils portent la charge, ils doivent leur apprendre surtout à pratiquer une entière pureté de mœurs. Et, après leur avoir rappelé cette grave et rigoureuse obligation, elles leur indiqueront avec détails les principaux moyens d'y réussir.

Qu'il faille, de toute nécessité, façonner l'enfance à la pratique de la chasteté, cela résulte de ce fait que cet âge prépare l'avenir. Les petits d'aujourd'hui seront les grands de demain ; et il est infiniment probable qu'ils vivront demain comme ils s'habituent à vivre aujourd'hui. — Cela résulte encore de cet autre fait que, si la jeunesse a besoin d'être initiée par ses éducateurs à l'observation de toutes les lois divines, ce besoin se fait plus impérieux que jamais, quand il s'agit du précepte de la chasteté. Elle ne peut guère, en effet, se former par elle-même à la pratique des bonnes mœurs. Elle ne possède ni assez de raison pour en comprendre la nécessité, ni assez d'expérience pour en connaître les ennemis, ni assez de force morale pour s'imposer les précautions nécessaires et les contraintes utiles. Son innocence dépend beaucoup plus des efforts d'autrui que de ses propres efforts. Il est donc nécessaire qu'on la lui garde et qu'on l'amène à la conserver. Ce ministère revient, évidemment, aux pères, aux mères et à tous leurs collaborateurs. — Cela résulte enfin des dommages particulièrement graves dont souffre l'enfant, quand il devient la proie du péché impur. Si personne ne le préserve d'une contamination précoce, il courra l'effroyable risque de se corrompre jusqu'aux moelles, avant même de pouvoir comprendre l'excès de son malheur. Il recevra, très probablement, des blessures inguérissables. C'en sera fait, pour toujours peut-être, de sa moralité ; et tous les

désastres auxquels l'impureté conduit les individus et les familles pourront développer librement, dans sa personne, et à son foyer, leur triste et honteuse évolution. En tout cas, si jamais cette pauvre victime du vice tente d'en secouer le joug, elle n'aura plus à son service qu'une conscience déjà séduite par les attraits de la luxure, une volonté affaiblie par des habitudes plus ou moins enracinées, et des forces à peu près épuisées par des excès prématurés. Prêtez donc, vous qui portez à quelque degré la charge du premier âge, prêtez une attention toute particulière aux conseils que vous allez entendre. Et ne doutez point que l'avenir de ces enfants bien-aimés ne tienne, en grande partie, à la manière dont vous les mettrez en pratique.

L'éducation de la chasteté, telle que la conçoit l'esprit chrétien, comprend trois actions différentes. La première s'exercera *sur Dieu*. Elle aura pour objet de lui recommander les deux autres et de leur assurer son concours et sa bénédiction. Elle consistera, on l'a deviné, en de ferventes et fréquentes prières. Deuxièmement, *une action sur les différents milieux dans lesquels vit l'enfant*. Et troisièmement, *une action sur l'enfant lui-même*.

Il me suffira d'avoir nommé la première de ces trois actions. Mais la deuxième et la troisième demandent à être décrites plus au long.

I

Personne n'ignore combien largement le corps d'un enfant subit l'influence de l'atmosphère qu'il respire. Son âme subit tout autant celle du milieu dans lequel il grandit. Chacune des personnes dont il est entouré déteint sur lui. Il contracte toujours dans une certaine mesure leurs qualités ou leurs défauts. Elles contribuent ainsi à former son caractère, sa mentalité, sa conscience. C'est pourquoi ses parents doivent, s'ils veulent l'initier à la pratique des bonnes mœurs, purifier, le plus complètement qu'il leur est possible, les différents milieux dans la fréquentation desquels se passe sa jeunesse.

1. Le premier des milieux qu'ils s'efforceront d'assainir est *leur propre famille*.

Aucun foyer ne peut être tenu pour un foyer chrétien s'il n'est pas mis dans un état de parfaite salubrité morale, c'est-à-dire, si l'on n'en a point éloigné tout ce qui pourrait souiller le regard ou l'oreille de l'enfant et éveiller chez lui une curiosité malsaine. Cette épuration du foyer demande aux chefs de famille de veiller avec soin sur eux-mêmes, sur leurs serviteurs, sur leurs amis, sur quiconque entre sous le toit domestique et aussi sur tout ce que la maison contient. Les pères et les mères qui ont élevé les vieillards d'aujourd'hui exerçaient cette vigilance avec une sévérité méticuleuse. Et ils n'hésitaient jamais à rappeler au respect de l'enfance le maladroit qui se permettait de prononcer devant elle une parole imprudente. Aujourd'hui, dit-on, les familles se montrent plus faciles ; elles prennent moins de précautions ; elles tolèrent toutes sortes de libertés. Les parents eux-mêmes s'affranchissent souvent de la réserve la plus élémentaire. Aussi, dès que les petits peuvent se rendre compte des choses, ils s'initient promptement à la science du mal. De là, ce mot redit par tant de lèvres qu' « *il n'y a plus d'enfants...* » Il n'y a plus d'enfants ! Qu'est-ce que cela veut dire ?... Cela veut dire cette effroyable vérité : que l'âge de l'innocence semble n'exister plus parmi nous ; que les nouvelles générations connaissent les secrets du vice dès les plus tendres années ; qu'elles n'ignorent rien de ce qu'elles ne devraient point savoir ; et peut-être aussi que, l'ayant appris, elles l'ont mis en pratique. Autant dire que la jeunesse contemporaine se flétrit avant même d'avoir fleuri, et qu'elle est, dans son ensemble, victime d'une corruption précoce.

Quand une famille a élevé ses petits enfants avec ce laisser-aller déplorable, elle ne se fait, quand ils grandissent, ni plus saine ni plus pure. Le même régime de sans-gêne et de licence continue ; il s'aggrave plutôt. On parle de tout devant le jeune homme et la jeune fille, et en des termes de plus en plus clairs. On exprime en leur présence les théories les plus fausses et les plus dangereuses sur tout ce qui touche à la question des mœurs. On raconte devant eux, sans en dissimuler aucun détail, les pires scandales. On laisse à leur portée les livres, les journaux, les images les moins pudiques. On permet à qui veut d'exécuter en leur présence les chants les plus aventureux de la musique libertine. On n'éloigne pas même de leurs regards les scènes de galanterie. Et trop souvent, la maison paternelle se fait tellement malsaine qu'elle devient, à peu de chose près, l'équivalent d'un mauvais lieu...

Il y a là, qui ne le comprend ? un état de choses profondément regrettable et en face duquel tout homme soucieux de l'avenir des âmes et de l'avenir de la société ne peut qu'éprouver les plus vives alarmes. Il appartient aux parents chrétiens de réagir énergiquement contre de semblables abus. Qu'ils reviennent donc à la manière sérieuse et sévère de gouverner leurs maisons qui fut celle de leurs pères ! Il n'y a que celle-là qui se conforme aux lois divines. Et il n'y a que celle-là qui puisse conserver l'innocence des jeunes générations et les rendre capables de rester chastes à l'avenir.

2. Le second milieu fréquenté par la jeunesse et dont la salubrité morale intéresse au plus haut point la pureté des mœurs, c'est *l'école*.

Les simples citoyens, je le sais, n'ont pas une grande influence sur l'école officielle. Ils peuvent cependant quelque chose pour en assainir l'atmosphère. Plusieurs fois déjà, sur les plaintes des parents, les chefs du service scolaire et des tribunaux eux-mêmes ont puni les maîtres et maîtresses qui avaient offensé la pudeur des élèves. Ceux donc qui sont obligés, par leur situation personnelle ou par l'absence d'établissements chrétiens, d'envoyer leurs enfants dans les classes gouvernementales

sont loin d'être absolument désarmés. Ils doivent se tenir au courant de ce qui se passe dans l'école et, s'il y a lieu, dénoncer à qui de droit les défauts de surveillance, les imprudences, les propos libertins. — Je les supplierai, en particulier, de ne jamais tolérer le mélange des sexes sur les mêmes bancs pendant les leçons ou les études, ou dans les mêmes cours ou les mêmes préaux pendant les récréations. Ce mélange est, d'ailleurs, contraire aux prescriptions actuelles de la loi française ; et ni les instituteurs, ni les municipalités, ni l'Académie elle-même n'ont le droit de l'imposer [1].

Dans les localités où les catholiques ont établi des maisons d'éducation confessionnelles, les familles chrétiennes devront y placer leurs enfants. Elles choisiront celles où se rencontrent le moins de dangers, celles dont les élèves se recrutent dans la partie la plus saine de la population, celles où les maîtres attachent le plus d'importance à la pureté des mœurs, celles où la surveillance morale s'exerce avec le plus de rigueur. — Mais, laissez-moi le dire : ce n'est point assez de choisir l'école la plus sûre, il faut encore favoriser, appuyer, sanctionner son action. Les parents, hélas ! ne le font pas toujours. Il m'est arrivé plusieurs fois, comme je demandais à des directeurs et à des directrices d'institutions religieuses comment pouvaient s'expliquer tels et tels scandales donnés par quelqu'un de leurs anciens élèves, d'entendre cette triste réponse : « Nous avons conscience d'avoir fait auprès de ces enfants tout ce que nous pouvions ; mais les parents ne nous ont pas soutenus. » Et ils m'en donnaient la preuve, en me démontrant que les pères et même les mères avaient été, sur certaines occasions et certains dangers, d'un avis contraire au leur ; qu'ils avaient autorisé des fréquentations interdites par eux ; qu'ils avaient même tourné en dérision, devant les enfants, leurs enseignements et leurs prescriptions. — Inconséquence vraiment inqualifiable ! Car, quand une famille confie un enfant à des maîtres chrétiens, c'est apparemment pour qu'ils sauvegardent son innocence et lui forment la conscience relativement aux périls auxquels il peut se voir exposé. Comment, après cela, peut-elle trouver mauvais ce qu'ils font dans ce but, le critiquer, et même s'y opposer ?

3. Un troisième milieu à purifier encore, pour assurer la formation morale de la jeunesse, se trouve dans *les compagnies* qu'elle fréquente. — L'influence exercée par les mauvaises compagnies n'est plus à démontrer. N'est-il point passé en proverbe que chacun ressemble à ceux qu'il fréquente ? Cette action néfaste s'exerce sur tous les âges, mais en particulier sur la jeunesse. Elle enseigne beaucoup plus efficacement le vice que la vertu. Et parmi tous les vices, celui qu'elle propage le plus volontiers est le vice impur. Les familles conscientes de cette vérité gardent leur enfant auprès d'elles, de manière à toujours savoir ce qu'il entend, ce qu'il voit, ce qu'il fait, et ne laissent approcher de lui que des camarades vertueux. Cette surveillance leur est-elle impossible ? Elles y suppléent au moyen d'une surveillance étrangère, mais assez sûre pour leur donner toute sécurité. Quand une famille laisse l'enfant s'éloigner d'elle pour aller où il veut et l'abandonne à toutes les promiscuités, celle de la rue et de la place publique, celle des champs ou de l'atelier, celle des promenades et des excursions faites par groupes non surveillés, elle le livre sûrement à la contagion du vice. Hélas ! les familles de cette sorte sont de beaucoup les plus nombreuses. Ainsi notre jeunesse presque entière grandit loin du foyer domestique, sans que personne éloigne d'elle les rencontres malsaines ou la protège contre la contagion des mauvaises mœurs. Faut-il s'étonner, après cela, qu'elle soit généralement contaminée et que le jeune homme et même la jeune fille vraiment purs soient devenus une rareté ?

Ici, les pères et surtout les mères de famille font souvent l'une ou l'autre des deux observations suivantes.

Il en est qui disent : « Nos fils et nos filles sont trop bien élevés et trop consciencieux pour se laisser aller à rien de mal. Nous avons confiance en eux. Nous pouvons donc sans crainte leur laisser une grande liberté d'allures. » — Quelle présomption ! Il existe, c'est vrai, des âmes plus affermies dans la vertu et plus insensibles aux séductions du vice que le commun des mortels. Mais c'est là une exception. D'ailleurs, il ne faut jamais croire à l'incorruptibilité de personne. La salamandre, dit-on, peut vivre dans le feu sans y brûler. Elle n'a point son équivalent dans l'espèce humaine. C'est une folie d'exposer des enfants à des tentations que nos plus grands saints et nos saintes les mieux affermies n'auraient jamais voulu affronter. J'ai connu des parents qui ont eu cette témérité. Ils ont dû, quand leurs illusions se sont dissipées, la pleurer avec des larmes de sang !... Leur salamandre avait brûlé !

D'autres disent : « Nos enfants sont avec nous très confiants et très ouverts. Si jamais ils rencontrent sur leur route quelque danger, ils ne manqueront pas de nous le faire connaître. Il sera temps, alors, de prendre les mesures de préservation utiles. » — Autre présomption, non moins trompeuse que la première ! S'il est un secret que les jeunes soustraient avec soin aux investigations des parents, c'est celui de leurs tentations et de leurs faiblesses en matière de pureté. Ils se refusent généralement aux confidences de cette sorte, et quand ils sont entrés à cet égard dans la voie des aveux, ils ne tardent guère à en sortir. C'est très beau, — les hommes d'expérience l'affirment d'une voix unanime, — quand ils consentent à dire toute la vérité au saint tribunal, sous la condition d'un secret absolu et pour recevoir, avec les conseils du prêtre, le pardon de Dieu. Ils ne se confessent généralement à personne autre.

Je m'empresse d'en venir à l'action que l'éduca-

[1] Lire la chronique de la coéducation que publie chaque mois l'organe des Associations catholiques de chefs de famille, *Ecole et Famille*, 14 bis, rue d'Assas, Paris 7e (3 f. 50 par an).

tion de la chasteté doit exercer *sur la personne même de l'enfant.*

II

1. La salubrité morale de la famille, de l'école, des compagnies elles-mêmes, ne suffirait point à assurer la pureté de la jeunesse, si celle-ci n'y ajoutait pas son effort personnel. C'est qu'à moins de la retirer entièrement du monde et de l'emmener dans quelque Thébaïde, elle rencontrera probablement sur sa route des choses qui lui donneront la notion du péché impur et la tentation de le commettre. C'est aussi qu'elle peut être amenée au vice, non seulement par les scandales extérieurs, mais encore par les suggestions spontanées de sa nature déchue et par les tentations du démon. La chasteté, comme les autres vertus, est une vertu non de contrainte, mais de libre choix. Vous ne la ferez pratiquer à vos enfants que dans la mesure où ils le voudront. Il est donc absolument nécessaire, pour les y déterminer, de la leur faire estimer, aimer, adopter, et de leur inspirer pour le vice contraire une haine sincère et un mépris profond, avec la ferme volonté de l'éviter toujours. S'ils n'ont point mis dans leur cœur ces sentiments et ces résolutions, tout ce que vous ferez pour assurer leur innocence sera, tôt ou tard, frappé d'une déplorable inefficacité. Je ne serai rassuré à leur égard, et encore sous certaines réserves, que s'ils ont, sur le vice et sur la vertu, des convictions solidement assises ; s'ils tiennent au plus haut point à se conserver purs ; s'ils jugent et condamnent les mauvais exemples, au lieu d'en subir l'influence ; et si, quand autour d'eux la foule se rue, avec sa bestiale stupidité, vers les voluptés impures, chacun d'eux se dit et persiste à se dire : « *S'il n'en est qu'un, s'il n'en est qu'une, pour résister à l'entraînement universel, eh bien ! celui-là, celle-là, ce sera moi !...* »

Avant tout, faisons cette importante remarque : que la culture générale des qualités morales, soit naturelles, soit surnaturelles, contribue puissamment à rendre l'enfant capable de bonnes mœurs. Donnez-lui de la grandeur d'âme, une vive ambition de haute valeur morale, un sentiment profond de sa dignité personnelle, un vrai respect de lui-même, l'amour de ce qui élève, la haine de ce qui abaisse, le sévère souci d'une réputation intacte, une volonté ferme et opiniâtre dans l'effort ; ajoutez-y une foi vive, le sens du devoir, une piété sincère, la crainte et l'amour de Dieu, un ardent désir de vie chrétienne, la ferme volonté de faire son salut : vous lui faciliterez par là-même et dans une large mesure, d'abord la pratique de toutes les vertus, et puis, d'une façon particulière, la pratique de la pureté. Vous n'aurez plus, pour assurer la conservation de son innocence, qu'à lui rappeler la rigueur des commandements divins, leurs graves raisons d'être, la noblesse et les beautés de la chasteté, ce qu'il y a de honteux dans le péché impur et les maux de toute sorte auxquels il conduit. Si, suivant l'opportunité, mais avec assiduité, avec adresse, avec conviction, vous lui donnez souvent l'une ou l'autre de ces leçons, vous lui inspirerez certainement une mentalité dont la résolution d'être chaste découlera comme d'elle-même et avec une logique assez évidente pour être irrésistible.

Mais, ces leçons nettement formulées quand l'occasion s'en présente, il faut éviter avec grand soin tout ce par quoi l'enfant pourrait être amené à soupçonner que vous les lui faites entendre à cause de son âge, mais qu'elles n'expriment nullement votre pensée intime. Pourtant, elles ont dû la traduire, votre pensée, puisque vous êtes des chrétiens et qu'il n'est point permis à des chrétiens de penser autrement. Aussi, pourquoi leur donneriez-vous, sous une forme quelconque, une sorte de démenti ?... Montrez donc toujours à vos fils et à vos filles, jusque dans votre vie domestique et dans votre langage familier, l'exemple d'une correction morale irréprochable. Parlez toujours de la pureté comme d'une grande et nécessaire vertu, et de l'inconduite comme d'une honte et d'un crime, et donnez à tout propos la preuve que vous les tenez pour telles !

Que d'imprudences les gens du monde commettent à cet égard ! Quand ils moralisent leur jeune famille, ils exaltent la vertu au-dessus de tout. Pourtant, il est des conversations où, entre amis, ils semblent ne voir dans certaines fautes, cependant très graves, qu'un amusement, une bonne fortune, une faiblesse digne d'un facile pardon et même une sorte de prouesse ; où ils traitent d'arriérés ceux qui, pour rester purs, prennent les précautions et emploient les moyens enseignés par la tradition chrétienne ; où ils qualifient de progrès les pires audaces et les plus dangereuses libertés de la mondanité contemporaine. — Ce père recommande à son jeune homme d'éviter les voluptés impures ; mais il lui arrive de parler du plaisir comme si le plaisir était le but suprême de l'existence humaine. — Cette mère entend que sa jeune fille soit d'une pureté absolue ; mais elle ne cesse de lui recommander, comme si toute sa destinée était de plaire, non point de devenir meilleure, mais de cultiver et de faire valoir sa beauté. — Avec cela, ni ce père, ni cette mère ne s'imposent, dans le détail de la vie, une réserve suffisante. La jeunesse, qui les observe avec attention, saisit bien vite, dans leur langage et dans leur conduite, tout ce par quoi peut s'infirmer la leçon de vertu qu'ils lui répètent à certaines heures. C'est pourquoi cette leçon ne tardera guère à devenir lettre morte.

2. Ce n'est point assez, pour donner aux enfants une bonne et solide éducation morale, de les amener à vouloir ; il faut encore leur apprendre à pratiquer, ou, si vous l'aimez mieux, leur faire réaliser *l'apprentissage effectif* de la vertu.

La famille leur fera faire cet apprentissage : — si elle exige qu'ils emploient les moyens de rester purs : l'assiduité au travail, l'instruction religieuse, la prière, la réception des sacrements ; — si elle les habitue à éviter les dangers de perversion, en leur choisissant de bonnes fréquentations,

des lectures saines, des divertissements innocents; — si elle les oblige à observer, tout au moins dans cette partie de leur conduite que son regard peut atteindre, les prescriptions de la loi morale.

Hélas ! ici encore, ici surtout, que de fautes se commettent ! L'éducation d'aujourd'hui laisse aux jeunes des libertés inconciliables avec l'acquisition d'une vertu quelque peu sérieuse. Nos jeunes gens ne sont-ils point libres de se donner pour amis qui ils veulent, d'aller partout, de tout lire, de tout voir et de tout entendre ? Et nos jeunes filles ne sont-elles pas affranchies à peu près complètement de cette surveillance salutaire à laquelle ont été, autrefois, soumises leurs aïeules ? Souvent, loin de les détourner des dangers, la famille les y jette. Elle leur a enlevé toute pudeur dès leurs premières années, en les habillant à moitié. Quand elles grandissent, elle leur fait une loi de suivre les nouvelles modes dans ce qu'elles offrent de plus éhonté : ce qui compromet à la fois la vertu des jeunes filles et l'honneur de leurs mères. La vertu des jeunes filles : car cette manière de les vêtir leur fait porter, comme dit S. François de Sales, une « enseigne » capable d'attirer l'ennemi. L'honneur de leurs mères : car ces femmes agissent comme si elles avaient peur que leurs filles attendent trop longtemps avant de s'exercer à l'art de séduire ou de s'exposer à être séduites... — Enfin, n'arrive-t-il pas souvent, quand l'enfant, le jeune homme, la jeune fille, disent ou même commettent certaines inconvenances, que les parents, loin de les punir, semblent y applaudir comme à une sorte de précocité ? Applaudissements criminels : ils encouragent le vice au lieu de le réprimer !...

3. Un mot encore : on a dit, il y a quelque temps, que ce serait avantageux, pour former l'homme à la correction des mœurs, de l'initier de bonne heure à la science des faits physiologiques qui servent d'objet à la vertu de pureté et qu'on soustrait habituellement à la connaissance des enfants. L'ignorance prolongée de ces choses, disait-on, offre plus de dangers que d'avantages. D'abord, c'est une ignorance qui ne peut guère durer bien longtemps. Et puis, elle excite la jeunesse à des recherches malsaines et l'expose au grave péril d'apprendre la vérité dans les circonstances les moins favorables à sa vertu.

Des flots d'encre ont déjà coulé pour attaquer ou pour justifier cette théorie. Il en coulera sans doute encore beaucoup. Sans la discuter avec détails, je crois pouvoir formuler les affirmations suivantes :

1° Tant que l'ignorance des petits n'excite point leur curiosité, elle n'offre aucun inconvénient. Elle assure la paix de leurs sens, de leur imagination, de leur conscience, et les préserve d'innombrables tentations. Elle mérite donc d'être respectée. C'est même à souhaiter qu'elle dure le plus longtemps possible.

2° C'est un grand danger pour la jeunesse d'être mise au courant des choses dont il s'agit, dans de telles conditions que rien ne la mette en défiance contre les séductions de la luxure, ne lui fasse comprendre la gravité des fautes auxquelles elle donne lieu, ne l'amène à concevoir, pour ces fautes, les répugnances dont elles sont dignes. Les attraits du mal n'ayant alors aucun contrepoids, s'exercent sur elle dans toute leur puissance. Or, il en va toujours ainsi quand cette révélation est faite à l'enfant par des camarades pervers.

3° Quand la personne chargée de l'éducation morale d'un jeune homme ou d'une jeune fille croit nécessaire de l'initier à ces connaissances périlleuses, elle doit mettre dans cette leçon tout le sérieux, toute la prudence, toute la réserve, toute la piété religieuse dont elle est capable. Elle doit s'efforcer de lui inspirer en même temps l'estime et l'amour de la chasteté, avec le mépris et la haine du vice contraire. On ne saura jamais quelles crises redoutables peuvent déchaîner et déchaînent en effet, dans une âme dépourvue de toute défense, les maladresses commises en pareille matière.

4° En donnant aux familles leur loi de fécondité, Dieu a pourvu sagement aux révélations nécessaires. La naissance des nouveaux venus offre, en effet, aux frères aînés et aux sœurs plus âgées une occasion généralement favorable d'apprendre certaines vérités d'ordre délicat. Cette manière de les apprendre offre beaucoup moins de périls que toute autre ; car la réalité s'y présente avec tout un cortège de choses sérieuses, graves, austères et douloureuses, dont la présence corrige aisément ce qu'une pareille leçon peut offrir d'inconvénients.

* * *

L'éducation de la chasteté comprend une dernière leçon dont je ne puis omettre de faire mention. Cette leçon se donne au moment où l'enfant qui a grandi va, conformément à la parole du premier homme, « quitter son père et sa mère » pour fonder un autre foyer. Il se prépare alors un acte d'une importance sans pareille et dont l'influence sur la moralité de la nouvelle famille sera à peu près souveraine. Les parents ont, dans cet acte, un rôle considérable à remplir. Il leur faut choisir une épouse à leur fils, un époux à leur fille. Ils doivent aussi les initier aux obligations et aux vertus de la vie conjugale. Qu'ils s'inspirent, dans ce choix et dans cette leçon, des principes chrétiens !... Ils veilleront, encore, à ce que les fêtes nuptiales se célèbrent de manière à fixer sur les conjoints la protection divine. — Les unions préparées et célébrées suivant d'autres règles sont généralement des unions maudites. Elles donnent naissance à des familles vicieuses, que leurs fautes conduiront rapidement aux pires malheurs. Au contraire, les alliances contractées sous les auspices de la religion et auxquelles Dieu lui-même a présidé, conservent aisément leur sainte origine avec la bénédiction de leurs premiers jours. Là, les mœurs restent chrétiennes. Là, naissent les prédestinés. Là, Dieu recrute ses amis, ses prêtres, ses apôtres, en un mot, ses élus. Ainsi soit-il.

LXVII

LA TEMPÉRANCE CHRÉTIENNE. — LA CHASTETÉ : TOUT CHRÉTIEN DOIT TRAVAILLER A LA RÉFORME GÉNÉRALE DES MŒURS

Vos estis sal terræ.
Vous êtes le sel de la terre.
(Math., v, 13).

La pureté est, comme nous l'appelons souvent, une « belle » et une « sainte » vertu. Elle confère à l'existence humaine une haute valeur morale. Le christianisme s'honore, quand il l'exige de ses fidèles ; cette prescription confirme le caractère d'incomparable supériorité que lui confère son origine divine. Les religions qui tolèrent l'impureté chez leurs partisans donnent, par cela seul, la preuve de leur fausseté. Et puis, malgré les instincts désordonnés que nous tenons de notre déchéance, la pureté n'est point au-dessus de nos forces. Avec la grâce de Dieu et des efforts personnels dont personne n'est incapable, tout homme de bonne volonté peut pratiquer la chasteté de son état. — Voilà, si je ne me trompe, les convictions auxquelles ont dû nous amener nos entretiens précédents. Et ces convictions ont dû se traduire dans une résolution inébranlable d'observer désormais une entière correction de mœurs et de la faire observer dans nos familles.

Avant de clore cette série de leçons relatives à la vertu de pureté, je voudrais vous demander d'aller plus loin encore que cette résolution. Je voudrais que, non contents de pratiquer personnellement la chasteté et de l'enseigner à vos enfants, vous entrepreniez encore, pour purifier le milieu social dans lequel vous vivez, une sorte d'apostolat et apportiez, dans la mesure de vos moyens, un concours actif à cette réforme générale des mœurs dont notre société corrompue éprouve, en ce moment, un si pressant besoin.

Je commencerai par *établir votre devoir* à cet égard. Puis, ce devoir démontré, j'expliquerai *comment vous pourrez l'accomplir*.

I

Les saints Evangiles racontent qu'un jour, dans un discours fait pour résumer et promulguer la morale chrétienne, Notre-Seigneur adressa à ses disciples cette parole digne de remarque : « *Vous êtes le sel de la terre.* » Par là, il donnait aux chrétiens de tous les temps la mission de travailler parmi les hommes à la régénération des mœurs. — Cette mission, dis-je, s'adresse à tous les chrétiens : car Jésus parlait non seulement aux apôtres, mais, comme l'auteur sacré en fait la remarque, à tous les disciples [1]. — Cette mission concerne une action sur le prochain ; car le sel est destiné à exercer sa vertu non sur lui-même, mais sur d'autres substances. — Enfin, cette mission vise une influence moralisatrice. Le sel, en effet, sert à combattre la corruption ; et, transporté dans l'ordre des choses morales, le mot *corruption* désigne invariablement le vice impur. C'est donc comme si le Sauveur avait dit : « Quand les hommes s'abandonneront au désordre des mœurs, vous aurez, vous chrétiens qui serez leurs contemporains, le devoir de les ramener à la pratique de la chasteté. »

Or, notre société subit aujourd'hui une telle dépression morale que, quand même Notre-Seigneur ne nous aurait confié à cet égard aucune mission, nous ne pourrions guère nous dispenser de travailler à son relèvement. Savez-vous en effet ce qui se passe autour de vous ? — Vous en voyez trop, dites-vous, pour n'être pas écœurés de la corruption générale ! — Hélas ! ce que vous voyez n'est qu'une faible partie de la réalité. Les observateurs bien placés pour pénétrer le secret des mœurs publiques constatent bien d'autres iniquités. A les entendre, le genre humain serait livré au démon de la luxure. Ce n'est plus une vague, comme on l'a dit : les vagues ne font que passer. Celle-ci s'est fixée sur place. C'est donc un océan d'impudicité qui accumule et roule ses eaux fangeuses d'un bout à l'autre du pays. L'enfance, sur qui plus personne ne veille, perd son innocence dès qu'elle est capable de la perdre. La jeunesse, livrée à elle-même, montre pour le mal une précocité qui dépasse toute imagination et une frénésie littéralement insatiable. Elle ne prend plus goût à aucun plaisir, s'il ne satisfait d'abord les passions impures. Elle contracte, dans ses honteux désordres, et par masses nombreuses, des tares dont l'action menace l'avenir même de la race. L'état conjugal sert souvent de voile à des mœurs innommables. La loi de fidélité entre époux passe, chez un grand nombre, pour une loi périmée. Nos vieillards n'ont plus, comme ceux d'autrefois, la pensée de s'assagir ; ils brûlent d'un feu impur jusque sous la neige des cheveux blancs. Il n'est pas une de nos cités où la contagion ne déborde. Il n'est pas un de nos villages où, malgré les traditions des aïeux, les nouvelles générations ne se soient affranchies de toute réserve et n'aient brisé tous les freins. — Si, du moins, les influences sociales travaillaient à nous corriger ! Loin de là : elles conspirent à accroître encore cette démoralisation si avancée. N'est-ce point là ce que font le journal, avec sa chronique scandaleuse et ses feuilletons libertins ; le théâtre, où les représentations honnêtes sont une exception ; les beaux-arts, où la pornographie s'étale dans toute sa laideur ; l'immonde cinéma où les pires scandales revivent ?... Quand les classes dites inférieures lèvent les yeux vers celles qui prétendent diriger, quel exemple en reçoivent-elles, sinon trop souvent celui d'une insolente immoralité ?

Qui arrêtera cette épidémie meurtrière ? Et qui nous en guérira ? J'ai beau envisager l'avenir : je n'y vois poindre aucun motif d'espérance. Quand les enfants d'aujourd'hui seront, à leur tour, chefs de famille, ils élèveront leurs enfants plus mal encore qu'ils n'ont été élevés. L'école publique, toujours ennemie de la morale chrétienne, restera incapable d'aucune action salutaire. La voix de la

[1] *Accesserunt ad eum discipuli ejus,... et docebat eos dicens...* (Math., v, 1-2).

religion qu'on vient de moins en moins écouter, parlera dans le désert. Au surplus, avec l'effroyable pénurie de prêtres vers laquelle nous allons, cette voix deviendra bientôt parmi nous une rareté. C'en sera donc fait, dans nos pays, des mœurs chrétiennes. Et alors, qu'arrivera-t-il? — Il arrivera que nous perdrons tout ce que deux mille ans de christianisme ont fait accomplir de progrès à la civilisation humaine. Il arrivera que nous retomberons dans la barbarie païenne. Il arrivera que l'existence humaine deviendra une chose répugnante, répugnante à soulever le cœur de dégoût et à faire éprouver des nausées. Il arrivera que les âmes se damneront par multitudes innombrables, l'impureté étant la grande pourvoyeuse des enfers. Il arrivera que nos sociétés, sous l'action meurtrière de leur propre corruption, tomberont en dissolution et seront emportées par quelque catastrophe effroyable. A moins que Dieu, devançant dans sa colère le cours naturel des choses, ne les abandonne à leurs ennemis, soit à ceux du dehors, soit à ceux du dedans. Elles finiront alors comme ont fini tant de peuples anciens, que la sévérité des mœurs avait rendus prospères, et qu'une impudicité généralisée a conduits à la mort.

Dans un pareil état de choses, je vous le demande, et en face de semblables perspectives, n'est-ce pas un devoir pour tout chrétien d'employer l'influence dont il dispose en vue de ramener ce monde décrépit à la pratique des mœurs chrétiennes? Comment pourrait-il n'avoir pitié ni des âmes qui se perdent, ni de la gloire de Dieu compromise, ni de tant d'intérêts de la plus haute importance exposés à une ruine complète? Il lui faudrait, pour rester inactif en face de ces motifs d'action, n'avoir ni foi, ni sens religieux, ni patriotisme, ni raison, ni cœur. C'est dire que ce chrétien ne saurait se rencontrer parmi vous, et que tous, tant que vous êtes, vous allez désormais travailler de tout votre pouvoir, comme le Christ vous y invite, à la restauration des mœurs chrétiennes. Vous serez, comme il vous l'a demandé, le sel dont la vertu vivifiante arrachera la terre à la pourriture...

Cette résolution bien prise, voici par quels moyens vous pourrez l'accomplir.

II

Pour mener à bien l'entreprise dont je viens de parler, tout chrétien doit employer les moyens dont il dispose. L'homme de lettres utilisera sa plume. Le riche soutiendra de ses deniers les œuvres de moralisation populaire. L'homme revêtu d'autorité prendra les mesures voulues pour arrêter, dans le cercle soumis à son pouvoir, les progrès du mal. Et tous emploieront *la prière*, *la parole* et *l'exemple*. Ces trois moyens d'action ne manquent à personne. En tout cas, ils restent assurés à qui n'en possède pas d'autres. Un mot de chacun d'eux.

1. La prière est ici nécessaire. Il s'agit d'un apostolat. Tout apostolat a besoin de la grâce de Dieu. Et la grâce de Dieu s'obtient par la prière.

Quelles prières conviendront le mieux? — Si vous désirez une indication, je vous rappellerai qu'il s'est établi, il y a déjà longtemps, dans notre Eglise d'Occident une association de prières qui a précisément pris pour objet la réforme des mœurs. Cette association est celle du *Scapulaire bleu de l'Immaculée-Conception*. En adoptant cette forme d'intercession, vous associerez votre supplication aux innombrables prières qui, sous le patronage de l'Immaculée Vierge, sollicitent déjà de la bonté divine la grâce d'un retour universel à la correction des mœurs.

2. A la prière, nous ajouterons la parole. — Il n'est personne dont la parole ne possède, dans son milieu, une influence plus ou moins considérable. Le plus humble d'entre nous a certainement auprès de lui quelqu'un qui l'écoute, observe ce qu'il dit, recueille son opinion, y réfléchit, s'approprie la leçon qui s'en dégage et en tire plus ou moins profit. Bien des circonstances personnelles peuvent ajouter à cette influence inévitable. Elle devient parfois très puissante. Et il en est généralement ainsi, quand la personne qui parle passe pour sérieuse, instruite, judicieuse, foncièrement chrétienne. Les affirmations et les appréciations formulées par elle gagnent toujours plus ou moins d'adhésions, et, en se répandant de proche en proche, finissent par agir sur l'esprit public et par modifier l'opinion générale.

C'est pourquoi je conjure les croyants de tenir toujours, quand ils parlent de la pureté ou de l'impureté, de la bonne ou de la mauvaise conduite, du vice ou de la vertu, un langage rigoureusement conforme aux enseignements de la doctrine chrétienne. Certes, je ne leur demande nullement de parler autrement qu'ils ne pensent. Une parole qui n'exprimerait point leur conviction personnelle serait une hypocrisie; et cette hypocrisie ne serait digne ni d'un chrétien, ni de la cause qu'il s'agit de défendre. J'entends donc qu'en exprimant la pensée de l'Evangile, ils la feront leur, et, pour tout dire d'un mot, qu'ils penseront comme ils parlent. — Penser comme ils parlent! Cela leur demandera peut-être de modifier quelque peu leur pensée. Car il s'est produit de nos jours, dans la mentalité d'un bon nombre de chrétiens, des infiltrations mondaines dont l'alliage l'a plus ou moins détournée d'une parfaite conformité avec la doctrine de l'Eglise. Ceux-là ne peuvent parler comme ils le doivent, sur les points touchés par ces infiltrations, qu'à la condition de revenir auparavant, et avec loyauté, à l'enseignement du Sauveur.

Permettez-moi d'entrer ici dans quelques détails.

Les lois civiles se sont inspirées, en certains pays, dans leurs dispositions d'ordre moral, de doctrines contraires à la foi chrétienne. Ainsi, elles ont prétendu traiter le mariage comme une affaire toute humaine et relevant uniquement de la puissance séculière. De là, ce mariage civil aspirant à remplacer le sacrement; de là aussi ce divorce, importé de la législation juive, et qui contredit la loi chrétienne de l'indissolubilité du lien conjugal. Or, les chrétiens ne se sont pas assez

défendus contre ces dispositions légales. D'abord, ils leur ont plus d'une fois permis, quand ils auraient pu l'empêcher, d'être adoptées par les pouvoirs législatifs. Mais aussi, ils en ont, dans leur manière de penser, subi l'influence. Ils ont perdu l'idée chrétienne de l'état conjugal. Ils se sont apprivoisés avec l'idée d'un mariage tout humain et même avec celle d'un mariage susceptible de rupture. Cette altération de la vérité se révèle souvent dans leur langage et parfois dans leur conduite. Ils ne jugent plus sainement des unions purement civiles et n'apprécient plus comme il le mérite le crime commis par les divorcés, d'abord quand ils sollicitent le divorce, puis quand ils contractent, du vivant de leur conjoint, une union adultère. Ils ont ainsi contribué à cette dépression morale dont nous souffrons si cruellement. — Revenez, pour votre part, à la doctrine catholique, et faites-en la règle de vos jugements et de vos paroles.

De semblables diminutions de la vérité se sont glissées dans un très grand nombre de locutions populaires. — Que de fois, par exemple, j'ai entendu des chrétiens et des chrétiennes, parlant du péche impur, adopter, pour le caractériser, le langage des coupables eux-mêmes et de ceux qui leur ressemblent ! Ceux-ci, vous le savez, se font un jeu de leurs tristes exploits et les qualifient d'amusements. Ceux-là employaient les mêmes expressions. Ils riaient et plaisantaient des pires inconduites comme s'ils ne voyaient là, eux aussi, que des aventures joyeuses ou tout au plus de mauvaises farces. Ne devaient-ils pas, comme croyants, les tenir pour des crimes dignes de toutes les réprobations et de toutes les flétrissures? S'ils avaient parlé dans ce sens, le seul vrai et pour eux le seul légitime, ils auraient édifié leurs auditeurs et leur auraient rappelé la gravité du vice impur. En parlant comme ils l'ont fait, ils ont scandalisé et laissé croire qu'il n'y a pas grand mal à tomber dans le désordre des mœurs.

Que de fois aussi n'ai-je pas entendu dire à des chrétiens et à des chrétiennes, à propos de jeunes gens connus pour leur mauvaise conduite : « Il faut bien que jeunesse se passe ! » — Qu'entendaient-ils par ce mot? Voulaient-ils dire que la jeunesse ne peut pas être chaste? C'est une erreur. Les jeunes restent purs, quand ils en prennent les moyens. Voulaient-ils dire que les désordres de la jeunesse sont moins blâmables et que le petit nombre des années les excuse? C'est faire peu de cas de la gravité inhérente au péché impur et des dommages dont il est la cause pour la jeunesse elle-même. Le Souverain Juge, n'en doutons pas, en jugera avec beaucoup plus de sévérité. Et c'est bien comme lui que les fidèles devraient en juger.

Que de fois encore j'ai entendu des chrétiens et des chrétiennes exprimer cette odieuse pensée qu'un jeune homme libertin a toute chance de devenir un excellent époux, digne d'être préféré aux jeunes gens vertueux ! — Propos insensé, qui attribue aux mauvaises mœurs une supériorité morale, prend le vice pour une préparation à la vertu, donne un démenti effronté à l'expérience générale des hommes et s'inscrit en faux contre cette déclaration venue de l'Esprit-Saint, « *que l'homme reste toute sa vie ce qu'il a été dans sa jeunesse* » (Prov., XXII, 6), par conséquent, impudique quand il a passé ses premières années dans l'impudicité.

D'autres fois, il s'agissait de certaines audaces, comme s'en permettent souvent aujourd'hui les mondains : audaces qui bravent tout ensemble les bienséances, les usages reçus dans la bonne société et aussi les lois divines. Les avis étaient partagés. Les esprits pondérés blâmaient ; les esprits aventureux approuvaient. Et alors, j'ai entendu des chrétiens et des chrétiennes assez oublieux de leurs croyances pour taxer les premiers d'arriérés et vanter les seconds comme amis du progrès. Mensonges inqualifiables ! Car le progrès consiste à monter, à avancer vers la perfection, à se rapprocher de Dieu. Quand on descend, quand on s'éloigne de la vertu, quand on revient du côté du vice, on n'avance pas, on recule.

On ne soupçonne pas, lorsqu'on ne l'a point vu de près, quelle impression démoralisatrice exercent sur la conscience populaire, quand elles tombent de lèvres connues pour des lèvres chrétiennes, des paroles comme celles que je viens de flétrir. Elles enlèvent l'horreur du mal ; elles énervent l'autorité du commandement divin ; elles sont directement contre l'esprit chrétien. Et voilà pourquoi un chrétien doit toujours, mais particulièrement en matière de pureté, penser en chrétien et parler comme il pense.

3. Tout à l'heure, j'attribuais à vos paroles une certaine influence sur votre milieu. Je puis bien attribuer une égale influence à vos exemples. Ils en ont même davantage, l'action étant par elle-même mieux remarquée et plus persuasive que la parole. Il y a donc encore là un moyen d'action digne d'être utilisé au profit de la régénération des mœurs.

Que les chrétiens doivent donner à tous l'exemple d'une fidélité absolue aux lois divines sur la chasteté, je n'ai pas besoin de le démontrer. Leur titre de chrétiens est attaché à cette fidélité. Jamais homme de mauvaises mœurs n'a pu recevoir que faussement le nom de *chrétien*. — Mais je voudrais, ici, faire remarquer que l'observation des lois dont il s'agit doit s'étendre à toutes leurs prescriptions. Ces lois interdisent, avant tout, les impuretés grossières, ces crimes odieux dont la seule pensée révolte toute âme bien faite. Mais elles vont plus loin encore. Elles défendent aussi beaucoup d'autres fautes où le mal se couvre d'un voile, auxquelles s'accommode volontiers la vertu peu sévère des mondains et auxquelles leurs usages ont accordé, parmi nous, comme un droit de cité. Telles les lectures, fréquentations, représentations, danses, chansons licencieuses et autres dangers de même sorte. Le vrai chrétien ne doit pas se contenter d'éviter les manquements les plus graves, il doit encore se préserver des moindres. D'abord, en les commettant, il courrait le risque d'être

entraîné, par leurs séductions bien connues, à se rendre coupable des autres. Et puis, quiconque saura qu'il n'évite point ces témérités le soupçonnera d'aller plus loin, le taxera de légèreté en matière de mœurs, et, en conséquence, lui refusera toute autorité.

L'interprétation des lois divines, personne ne l'ignore, a été confiée par Notre-Seigneur à son Eglise. C'est pourquoi, pour préciser exactement jusqu'où s'étendent les commandements du Décalogue, il est nécessaire de tenir compte des indications de l'autorité ecclésiastique. Quand cette autorité déclare qu'une manière d'agir quelconque va contre la loi divine ou expose à l'enfreindre, tout chrétien a le devoir de l'en croire et de lui obéir. — A ce point de vue, laissez-moi faire une remarque essentiellement pratique et relative à une époque toute voisine de nous. En 1919 et 1920, l'Episcopat français et le Souverain Pontife lui-même ont donné aux femmes chrétiennes, en des actes officiels, la consigne d'éviter, comme périlleuses et contraires à la pudeur, certaines modes et certaines danses nouvellement introduites. Vous avez pu constater, comme moi, que ces recommandations, pour ne pas dire ces prescriptions, de nos chefs religieux n'ont été qu'exceptionnellement observées. Les femmes chrétiennes, même les femmes pieuses, même celles qui s'approchent souvent de la Table sainte, en ont rarement tenu compte. Il y a eu là, je le dis hautement, une faute et un scandale. N'est-ce pas le rôle naturel et nécessaire des femmes chrétiennes de réagir contre toute tentative faite par les méchants pour pervertir les mœurs publiques? N'auraient-elles pas dû, dès l'introduction de ces danses et de ces modes, affecter de ne s'y prêter dans aucune mesure, et cela sans même attendre les observations des autorités ecclésiastiques? Mais ces observations faites, était-ce chrétien de n'en point tenir compte? Toute femme, sachez-le bien! répond devant Dieu des tentations dont elle se fait cause, sans raison légitime, et les modes nouvelles ne constituent pas une raison légitime. L'Evangile traite d'adultère quiconque jette sur elle un regard de convoitise. Mais, si elle donne lieu à ce regard et à ce désir par sa manière provocante de se présenter, de se tenir, ou de se vêtir, peut-elle être innocente? Je m'effraie, pour elle, de la responsabilité dont elle prend la charge...

Encore une réflexion. Il me semble que, dans leurs relations sociales, les chrétiens et les chrétiennes sont devenus, pour les hommes et les femmes de mauvaises mœurs, beaucoup trop indulgents. Nos pères se montraient autrement sévères. Pour eux, quiconque donnait un scandale ou se mettait dans une situation morale irrégulière était, jusqu'à conversion éclatante, rigoureusement disqualifié. Ils le tenaient à distance ; ils ne franchissaient plus sa porte et lui fermaient la leur ; ils ne lui tendaient jamais la main et refusaient de prendre la sienne. Cette sévérité contribuait souvent à retenir dans le bon chemin les personnes que leurs passions portaient à le quitter... Voilà encore un frein qui a disparu. Aujourd'hui, on fait de la conciliation à outrance. On ne garde pas longtemps rancune des pires scandales. L'honnête homme, l'honnête femme ne se refusent plus à mettre leur main dans les mains les plus malpropres... Et ceci encore n'est guère conforme à l'esprit chrétien. S. Paul réclamait un autre traitement pour l'impudique de Corinthe. (I Cor., v). Notre sel n'a-t-il pas perdu entièrement sa vertu?...

Revenons donc à une morale plus sérieuse, plus conforme à la sainteté des mœurs évangéliques, et aussi plus intransigeante. Nous retrouverons alors cette influence préservatrice de la corruption qui nous permettra d'agir sur notre société, de l'arracher à sa décrépitude et de la ramener, pour son salut, à la sainteté des mœurs chrétiennes.

* * *

On raconte qu'un jour le saint pape Pie X, au cours d'une conversation avec plusieurs cardinaux, leur demandait quel était, à leur sens, le moyen le plus sûr de régénérer la société contemporaine. L'un des cardinaux opina pour l'école catholique ; l'autre pour la multiplication des églises ; un troisième pour le recrutement des prêtres. Pie X fit à chacun d'eux une réponse négative. Puis, il ajouta : « Ce qui est présentement le plus nécessaire, c'est d'avoir dans chaque paroisse un groupe de laïcs éclairés, résolus, intrépides, vraiment apôtres [1]. »

Parmi les chefs de l'action catholique, beaucoup partagent la pensée du vieux Pontife. Aussi s'efforcent-ils de constituer, partout où ils le peuvent, cette élite de vrais chrétiens dont l'action, s'exerçant sous toutes les formes utiles, peut et doit ramener le monde aux croyances, aux pratiques et aux mœurs évangéliques.

Vous ferez partie de cette élite, j'en suis certain, vous qui m'avez entendu, et vous vous consacrerez désormais à la régénération des mœurs publiques. Mais sachez bien que, pour agir fortement sur vos concitoyens, s'il ne faut rien exagérer, il ne faut pas non plus rester en deçà de la mesure fixée par l'enseignement du Maître. Ne vous contentez donc pas d'un à-peu-près, pas plus dans les mœurs que dans la doctrine. Epurez votre conduite et votre langage, comme vos croyances, de tout alliage, de toute altération, de toute mondanité. Montrez-vous ostensiblement irréprochables. Appréciez le vice et la vertu comme faisaient les saints ; mieux encore : comme a fait Notre-Seigneur lui-même ; et parlez-en toujours conformément à leur langage. Peu à peu, vous rendrez à ceux qui vous entourent l'horreur et le mépris du vice impur et de tout ce qui peut y conduire, l'estime et l'amour de la vertu contraire et des moyens de l'acquérir. Ainsi, vous assainirez les mœurs de votre milieu, et, votre action gagnant de proche en proche, celles même de la région et du pays tout entier. Ainsi soit-il !

[1] Edouard Lecompte, S. J., *Nos Voyageurs* (Montréal).

IMPRIMATUR
Lingonis, die 14 decembris 1921.
AL. RAVRY, *vic. gen*

Le gérant F. FROSSARD

LANGRES. — Imprimerie de L'AMI DU CLERGÉ

TABLE DES MATIÈRES

DE LA

VINGT-HUITIÈME ANNÉE DE L'*AMI DU CLERGÉ PAROISSIAL*

SUPPLÉMENT A L'*AMI DU CLERGÉ*

(Année 1921)

TABLE SYNTHÉTIQUE

Sermons et plans pour les fêtes de l'année

I. — *Fêtes de Notre-Seigneur*

Nouvel An : Les souhaits traditionnels. 581
Epiphanie : Marcher dans la lumière 8
Quarante-Heures : (Plan) Pourquoi et comment les célébrer 44
Mercredi des Cendres : (Plan) Le sens de la cérémonie 45
Jeudi Saint : L'union eucharistique 83
— (Plan) Le testament de Jésus-Christ. . . . 104
Vendredi Saint : La Passion de N.-S. Jésus-Christ. 86
— Les sept paroles de Jésus en Croix. . . . 88
— La dévotion à la Passion. 93
— (Plan) Abandonné des hommes et de Dieu . 104
Paques : La résurrection et la vie 97
— La résurrection de Jésus-Christ et ses conséquences 100
— (Plan) Le fait de la résurrection et ses conséquences 105
Ascension : (Plan) Le triomphe de N.-S. J.-C. et les leçons qui en découlent 163
Pentecote : L'Esprit-Saint vie, lumière, amour. . 193
— (Plan) Trois glorieux anniversaires. . . . 164
Trinité : (Plan) La Sainte Trinité. 184
Sacré-Cœur ; L'amitié personnelle avec Jésus . . 225
Dédicace : Du respect et de l'amour dus aux églises 481
— L'église vraie maison paternelle. 452
Noel : Le Sauveur 561
— Aux pieds de la crèche 564
— Noël avec S. Joseph. 562
— Ce que nous apporte la naissance de Jésus-Christ 577
— Un mot d'édification et de remerciement. . 578
— Le Sacré-Cœur et la crèche. 579

II. — *Fêtes de la Sainte Vierge*

Purification : (Plan) Les exemples de Marie. . . 23
Annonciation : (Plan) Le message et la réponse . 162
Assomption : Marie, avocate des chrétiens . . . 321
— Le triomphe de Marie. 337
— (Plan) La mort, la résurrection et le triomphe de Marie 339
Sept-Douleurs : Notre-Dame de Consolation. . . 375
Rosaire : Le Rosaire nous prêche la confiance . . 385
Immaculée-Conception : Ses conséquences pour nous 513
— Fête des Enfants de Marie 515

III. — *Fêtes des Saints*

S. Antoine de Padoue : L'homme du peuple . . . 228
S. Augustin : Les mères et les grands enfants . . 356
Sainte Catherine d'Alexandrie : La force chrétienne 490
— Imiter ses exemples 516
Sainte Catherine de Sienne : Docteur et martyre. 169
S. Hilaire : Le défenseur de l'Eglise 10
S. Ignace d'Antioche : (Conférence populaire) . . 485
S. Jean-Baptiste : Comment il faut faire son salut. 241
Sainte Jeanne d'Arc : La sainteté de Jeanne. . . 177
— Sa Passion 179
— Le caractère divin de sa mission. 243
Sainte Jeanne de Chantal : La vocation 341
S. Joseph : Patron de l'Eglise, Protecteur de la famille et Patron de la bonne mort 75
S. Mammès : Quel est le rôle et d'où se tire la gloire de la vie présente. 353
S. Marceau : Apôtre et martyr. 369
S. Mesmin, abbé : L'ouvrier de civilisation. . . . 565
S. Nicolas : Allocution aux hommes 536
— A des jeunes gens de la campagne qui ne fréquentent pas l'église 550
S. Pierre et S. Paul : La souffrance rédemptrice. 257
— (Plan) Trois questions à propos de S. Pierre. 259
S. Remi : La vocation de la France. 401
Toussaint : Résurrection et immortalité 453
— La beauté morale des Saints 449
Trépassés : Le culte des Morts. 450

Les Dominicales d'un petit Doyen

I. — *Toussaint :* La beauté morale des Saints . . 449
II. — *Jour des Morts :* Le culte des morts . . . 450
III. — *Dédicace :* L'église, vraie maison paternelle. 452
IV. — *Dernier Dim. après la Pentecôte :* La scène du Jugement dernier 499
V. — *1er Dim. de l'Avent :* Nécessité de la religion révélée. 500
VI. — *Immaculée-Conception :* Fête des Enfants de Marie 515
VII. — *3e Dim. de l'Avent :* La fin de l'homme. . 547
VIII. — *4e Dim. de l'Avent :* L'éducation chrétienne 548
IX. — *Noël :* Aux pieds de la crèche. 564
X. — *Nouvel an :* Les souhaits traditionnels. . . 581

Pour le Premier Vendredi

LXXVIII. — La bonté du Sacré-Cœur envers ses apôtres. 273
LXXIX. — Pour aller au Sacré-Cœur 339
LXXX. — Les résistances au Sacré-Cœur. 410
LXXXI. — Le Sacré-Cœur et la crèche. 579

Carême

Sermons de Carême

I. — La victoire sur les tentations 4
II. — Le respect humain 20
III. — La foi chrétienne 34
IV. — Les qualités de la prière 52
V. — L'importance du salut 68
VI. — L'enfant prodigue, modèle du pécheur au Sacrement de Pénitence 72

Conférences de Carême

I. — Le salut par le mariage chrétien 23
II. — Le salut par la famille chrétienne 33
III. — Le salut par l'école chrétienne 41

IV. — Le salut par le travail chrétien 55
V. — Le salut par la presse chrétienne. 58

Exhortations au devoir pascal

I. — Sa première promulgation 78
II. — Trois attitudes en face du devoir pascal . . 81

Neuvaine à S. Joseph

I. — Le Juste 1
II. — L'Epoux 3
III. — Le Citoyen. 17
IV. — Le Père 18
V. — L'Ouvrier 33
VI. — Le Patron de la bonne mort 49
VII. — Le Protecteur des âmes du Purgatoire . . 50
VIII. — Le Patron de l'Eglise universelle 65
IX. — La dévotion à S. Joseph 66

Lectures pour le mois de Marie

Notre-Dame des Ermites

I. — S. Meinrad 187
II. — La Dédicace miraculeuse 195
III. — La sainte chapelle et l'église 197
IV. — Miracles et guérisons. 212

Notre-Dame de Liesse

I. — La statue. 214
II. — Vers la France 217

Retraite de Communion solennelle

Ouverture de la Retraite. — Qu'est-ce que la Communion solennelle 113
Premier jour. — *1re Instruction.* Dieu, notre maître 116
Conférence. Le secret des bonnes retraites . . . 118
2e Instruction. La mort et le jugement. 120
Deuxième jour. — *1re Instruction.* Le péché . . . 122
Conférence. Le secret des bonnes confessions . . 125
2e Instruction. La conversion 127
Troisième jour. — *1re Instruction.* La vie chrétienne 131
Conférence. Le secret des bonnes communions . 132
2e Instruction. Les motifs de contrition 134

Le Grand Jour de la Communion solennelle

A la Messe. — *Acte de pardon aux Parents* (2 formules) 136
Avant la Communion. — I. « Veni, Domine Jesu ». 137
II. « Magister adest et vocat te » 138
III. Les trois *Amen* du communiant 139
Après la Communion. — I. « Mane nobiscum, Domine » 141
II. « Dilectus meus mihi et ego illi » 142
Consécration a la Sainte Vierge. — I. « Ecce Mater tua » 143
II. Marie, mère miséricordieuse 145
III. Marie, notre Reine. 147
Sermons sur la Persévérance. — I. Les trois anges de la persévérance 148
II. Les trois marques d'amitié à Jésus 152
III. Les trois serments du jeune communiant . . 154
IV. Les trois mots d'ordre 157
V. Les obstacles à la persévérance 160

Lectures pour une Neuvaine en faveur des âmes du Purgatoire

I. — Purgatoire et immortalité. 417
II. — Existence du purgatoire. 419
III. — Nature des souffrances du purgatoire. . . 420
IV. — Durée des souffrances du purgatoire. . . 433
V. — Quelles sont les âmes passibles du purgatoire. 434
VI. — Nous pouvons les soulager. 436
VII. — Nous le devons. 437
VIII. — Reconnaissance des âmes du purgatoire. 438
IX. — Fruits de la dévotion aux âmes du purgatoire. 440

Entretiens sur la vie chrétienne *(suite)*

2e Partie : Les Vertus chrétiennes *(suite)*

XXXV. — La foi : Comment il faut étudier pour y parvenir. 13
XXXVI. — Quelle influence la foi doit exercer sur la vie des âmes. 29
XXXVII. — L'espérance : La crainte de Dieu. . . 45
XXXVIII. — L'espérance. 62
XXXIX. — La charité *envers Dieu* : Ses motifs. . 109
XL. — Sa pratique 173
XLI. — La charité *envers le prochain* : Ses raisons d'être. 189
XLII. — Les œuvres de charité corporelle. . . . 205
XLIII. — Les œuvres de charité spirituelle. . . 221
XLIV. — L'amitié chrétienne. 237
XLV. — L'amour des ennemis. 253
XLVI. — Le scandale. 269
XLVII. — L'intercession pour les âmes du purgatoire. 461
XLVIII. — La prudence chrétienne : Ses exigences et nos imprudences. 285
XLIX. — La fidélité à la vocation. 301
L. — La préparation à la mort. 317
LI. — La simplicité. 333
LII. — La gestion des intérêts temporels. . . . 349
LIII. — La force chrétienne : Sa nécessité. . . 365
LIV. — La persévérance. 381
LV. — La fidélité à la loi du travail. 398
LVI. — La patience dans les tribulations. . . . 413
LVII. — La conformité à la volonté de Dieu. . . 429
LVIII. — Pas de respect humain. 445
LIX. — La tempérance chrétienne : Le rôle du plaisir dans la vie humaine. 477
LX. — La modération dans la poursuite et l'usage des richesses. 509
LXI. — La modération dans le luxe. 524
LXII. — La sobriété. 541
LXIII. — Le péché impur. 556
LXIV. — Excellence de la chasteté. 568
LXV. — Les moyens de pratiquer la chasteté. . 572
LXVI. — L'éducation de la chasteté. 584
LXVII. — Tout chrétien doit travailler à la réforme générale des mœurs. 589

Courtes instructions pour la prière du soir *(suite)*

XIX. — Jésus monte à Jérusalem. 234
XX. — Il pleure sur la Ville sainte. 236
XXI. — Jésus entre à Jérusalem. 250
XXII. — Le figuier maudit. 252
XXIII. — « Ma maison est une maison de prière ». 267
XXIV. — « Nous voulons voir Jésus ». 282
XXV. — Les deux fils. 284
XXVI. — La parabole des vignerons. 312
XXVII. — Les noces du fils du roi. 313
XXVIII. — Le denier de César. 329
XXIX. — La résurrection des morts. 331
XXX. — Le premier des commandements. . . . 346
XXXI. — Le second commandement. 348
XXXII. — Fils de David et Fils de Dieu. 361
XXXIII. — Dans la chaire de Moïse. 362
XXXIV. — Les Scribes et les Pharisiens hypocrites. 372
XXXV. — Le denier de la Veuve. 373
XXXVI. — Prédiction de la ruine du Temple. . 393
XXXVII. — La ruine de Jérusalem. 395
XXXVIII. — La fin du monde. 426
XXXIX. — Soyez prêts. 427
XL. — Les dix vierges. 458
XLI. — Les dix talents. 460
XLII. — Le jugement dernier. 474
XLIII. — *Sciens Jesus quia venit hora.* 475
XLIV. — *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* 486

XLV. — Jésus lave les pieds de ses Apôtres. . . 488
XLVI. — Le trouble de Jésus 502
XLVII. — Jésus s'efforce de toucher Judas . . . 504
XLVIII. — L'institution de la Sainte Eucharistie. 551
XLIX. — Jésus prédit la chute de Pierre. . . . 552

Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise

I. — Le peuple juif ou le peuple de Dieu 386
II. — Les premières maisons chrétiennes. . . . 388
III. — Le concile de Jérusalem. 406
IV. — Les *Fossores* 407
V. — La prison Mamertine et l'église Sainte-Marie *in Via lata* 422
VI. — La chapelle des Catacombes. 423
VII. — L'école des Catacombes. 443
VIII. — L'enfant païen 455
IX. — L'Eglise primitive et l'enfant 457
X. — Les peintures des Catacombes. 469
XI. — Les inscriptions. 471
XII. — S. Ignace d'Antioche 485
XIII. — La femme païenne 521
XIV. — La femme chrétienne 522
XV. — La crypte de Sainte-Cécile. 554

Je crois en Dieu

Avant-propos : But, méthode et plan. 201
Première partie : *Le besoin de Dieu.*
I. — Le besoin de la sensibilité. 202
II. — Le besoin de l'intelligence. 204
III. — Le besoin de la volonté. 219
IV. — Le besoin du cœur. 231
V. — Le besoin de la conscience. 233
VI. — Le besoin du sentiment social. 245
Deuxième partie : *L'affirmation de Dieu.*
I. — Preuve par le monde. 247
II. — Preuve par le mouvement. 248
III. — Preuve par l'ordre. 262
IV. — Preuve par la loi morale. 264
V. — Preuve par les aspirations. 277
VI. — Preuve par les vérités éternelles. . . . 279
VII. — Preuve par l'idée de Dieu. 280
Troisième partie : *Le sentiment de Dieu.*
I. — La croyance des peuples. 294
II. — L'affirmation de l'élite. 296
III. — L'expérience personnelle. 298
Conclusion 300

Sermons sur des Œuvres

I. — Pour une réunion de l'Œuvre des Tabernacles 306
II. — Les Conférences de S. Vincent de Paul. . . 308
III. — En faveur des Petites Sœurs des pauvres. 326
IV. — L'Œuvre des Ecoles d'Orient. 344
V. — L'Œuvre des Campagnes. 358
VI. — Même sujet. 377
VII. — Le Denier de S. Pierre. 505

Services pour les Morts de la Guerre

A l'inauguration d'un monument : Gardons le souvenir de nos héros 289
— Toast prononcé par le curé au banquet. . 416
Pour le service du 11 Novembre : Deux allocutions avant l'absoute. 465
Pour un service funèbre demandé par les Dames de la Croix-Rouge : L'âme française. 545

Sujets de circonstance

Pour une Adoration perpétuelle : La présence réelle, la communion et la vie. 106
— Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie. 260
— Le Pain vivant. 403
— La royauté de Jésus-Christ. 441
— *Dans un pensionnat de jeunes filles :* Trois devoirs envers Jésus-Hostie. 484
Pour une bénédiction de cloches : La voix de la cloche. 164
— Les beautés de la cloche. 185
— Voix du ciel, voix de l'Eglise, voix de l'âme. 199
— La cloche chrétienne parle bien. 209
Pour une Première Messe : Le prêtre distribue la vérité et la grâce. 275
Allocution d'un jeune prêtre : Le prêtre messager de la bonne nouvelle et ministre de la paix. . 266
Allocutions d'un nouveau curé à son installation. 364, 391, 392
Allocution d'adieux à une paroisse. 389
Pour une prise d'habit dans un monastère de religieuses cloîtrées : Les richesses du cloître. . . 581
Pour une profession religieuse : (Plan) Les avantages de la vie religieuse. 316
Allocution de mariage. 540
Pour la fête des Enfants de Marie. 515
Pour une réception d'Enfants de Marie : Hier et demain. 538
Allocution aux anciennes élèves d'un Catéchisme de Persévérance 315
A des pèlerins de Lourdes (Plan). 336
Sermon de charité en faveur des Dames patronnesses des pauvres : Leur triple rôle : secourir, aimer, prier. 497
Pour la fête d'un Syndicat agricole : Pour la patrie et pour Dieu. 167
Pour la fête d'une Confrérie d'agriculteurs : Nous sommes les fermiers de Dieu. 519
Pour une Distribution de prix :
I. *Dans une Ecole libre de filles :* Les trois éléments de l'éducation qu'elle donne. 305
II. *Dans une Ecole libre de garçons :* L'éducation est une œuvre d'amour. 324
Allocution pour la messe du Saint-Esprit : Le règlement. 411

Avis paroissiaux

L'idolâtrie de l'enfant. 380
« Je suis libre-penseur ! ». 396

Varia

Recherche et culture des vocations dans les Œuvres (Rapport de M. le chanoine Millot au Congrès de Poitiers). 529
Nos devoirs envers notre paroisse. 467
Aimons notre paroisse. 496
Sur le Denier du culte. 493
Les forçats du dimanche. 555

TABLE ANALYTIQUE

Adoration perpétuelle. — Sermons : voir *Table synthétique,* p. 595, et *Eucharistie, Sacré-Cœur.*

Agriculteurs. — (Pour la fête d'une Confrérie d'agriculteurs). *Nous sommes les fermiers de Dieu.* La terre appartient à Dieu ; l'homme n'en est que le fermier. 1° L'homme ne peut se passer de Dieu. Dans la joie, nous ne songeons guère à lui ; mais dans l'épreuve et au lit de mort, nous nous tournons instinctivement vers lui, si bien que pour empêcher ce retour, il a fallu inventer ces abominables sociétés dont les membres s'engagent à mourir sans Dieu. 2° D'autre part Dieu aime l'homme, qu'il a créé et adopté pour enfant, bien plus que nous n'aimons nos œuvres et nos propres enfants. 3° Si le propriétaire et le fermier ne s'entendent pas, c'est uniquement la faute de ce dernier : il ne prie pas et ne sanctifie pas le dimanche ; et, ce qui est plus grave, il détruit par ses mauvais exemples les bonnes leçons que le prêtre donne aux

enfants : ceux-ci font comme leurs pères, 519-521. — (Pour la fête d'un Syndicat agricole). *Pour la patrie et pour Dieu.* Vous avez rempli noblement vos devoirs envers la Patrie. Les uns ont tenu vaillamment à l'avant : honneur aux glorieux mutilés, mais surtout aux braves qui ne sont point revenus ! Les autres ont fait aussi des prodiges d'héroïsme à l'arrière : les vieillards, les femmes et les enfants ont tenu la charrue à la place des combattants. Après la guerre, les paysans ont fait encore leur devoir patriotique en sauvant la France de la famine et en lui apportant leurs économies. 2° Remplissez également vos devoirs envers Dieu en lui donnant du dévouement à son service, un peu d'or pour son Eglise appauvrie, et du sang, c'est-à-dire de nombreux enfants, dont la France et l'Eglise ont tant besoin, 166-169.

Ame. — Son immortalité, 417 ; voir *Purgatoire.*

Amitié. — *L'amitié chrétienne.* La charité envers le prochain admet des degrés et des préférences. Et les Livres saints renferment le code des saintes amitiés. 1° L'amitié c'est le lien de l'amour partagé et rendu, amour pur, qui s'adresse à l'âme, et qui, s'il s'agit de l'amitié chrétienne, met en commun surtout les biens spirituels. 2° Il faut bien choisir nos amis : cherchons-les parmi les hommes qui ont de la vertu, une âme capable de s'harmoniser avec la nôtre, du cœur et de la sagesse. 3° Un chrétien doit être le meilleur des amis, et par là-même le plus sincère, le plus dévoué, surtout au point de vue spirituel, et le plus fidèle des amis. Heureux qui trouve un ami véritable ! Car l'amitié chrétienne est plus forte que la mort, 237-240. — *L'amitié personnelle avec Jésus-Christ.* L'amitié est un sentiment noble et pur. Mais l'objet qui lui convient parfaitement est si rare qu'elle se reporte volontiers vers les grands hommes de l'histoire. Aucun n'est plus digne que Jésus-Christ de mériter notre amitié. 1° Nous voulons que nos amis soient bien à nous : Jésus est l'ami particulier de chacun de nous ; il nous connaît intimement ; il pense à nous personnellement et il se donne tout entier à chacun de nous. 2° Notre amitié n'atteint l'âme qu'à travers les formes sensibles : aussi Dieu a-t-il voulu, pour gagner les cœurs, prendre une chair semblable à la nôtre, converser avec les hommes et rester au milieu d'eux sous les espèces eucharistiques. 3° L'origine de l'amitié est mystérieuse et ses raisons inexplicables : de même nous aimons Jésus parce que c'est lui, sans pouvoir analyser le charme qui se dégage de sa personne et de sa parole, et qui se retrouve encore dans l'Eucharistie. 4° L'amitié d'un grand homme est un bienfait divin : à plus forte raison l'amitié d'un Dieu enrichit et perfectionne notre âme à l'infini. Pendant sa vie mortelle, Jésus cherchait à se faire aimer des hommes. Il est toujours « un mendiant d'amour » : aimons-le donc de tout notre cœur, 225-228.

Amour. — Amour de Dieu et du prochain : voir *Charité, Ennemis ;* — de Dieu pour nous : voir *Sacré-Cœur.*

An (Nouvel). — *Les souhaits traditionnels.* 1° « Une bonne année ». Le bonheur parfait n'est pas de ce monde ; mais les familles les plus heureuses sont celles où l'on pratique la charité et où l'on s'aime d'un amour chrétien. 2° « Le paradis à la fin de vos jours ». C'est là le meilleur des souhaits et celui que Dieu accueille le plus volontiers, 581.

Annonciades. — Voir *Religieuses.*

Annonciation. — *L'Annonciation* (Plan). 1° Le message de Gabriel nous dévoile les grandeurs de Marie, qu'il nous présente comme la Fille du Père, la Mère du Fils, l'Epouse du Saint-Esprit. 2° La réponse de Marie nous révèle ses vertus : foi, pureté, humilité, obéissance, 162-163.

Anselme (S.). — Exposé et critique de l'argument de S. Anselme, 280-282 ; voir *Dieu (Je crois en)*, 2° P., VII.

Antoine de Padoue (S.). — *L'homme du peuple.* 1° Il instruit le peuple. Fidèle disciple du Pauvre d'Assise, il prêche l'amour de Dieu aux petits ; il les prémunit contre l'orgueil ; il se montre très bon pour les pécheurs, sans les flatter pourtant ; mais il est terrible pour tout ce qui peut égarer la foi ou corrompre les mœurs. 2° Il défend le peuple contre l'hérésie des Albigeois, d'autant plus dangereuse qu'elle se cache davantage. Sa parole ramène à la vérité ceux qui sont de bonne foi, et confond les obstinés. Il est vraiment le « marteau des hérétiques, » confirmant au besoin sa prédication par des miracles. Et c'est encore pour défendre le peuple qu'il combat vigoureusement les pasteurs qui laissent les loups pénétrer dans le bercail, comme aussi les princes et les tyrans qui exploitent leurs sujets, 228-231.

Apostolat. — Voir *Charité* (Œuvres de charité spirituelle), *Chasteté* (Tout chrétien doit travailler à la réforme générale des mœurs). — Un mot de Pie X sur l'excellence de l'apostolat des laïques, 32, 592.

Ascension. — *L'Ascension* (Plan). 1° Le triomphe de N.-S. J.-C. Triomphe éclatant : l'élévation de Jésus, son cortège, son entrée au ciel. Triomphe mérité par la victoire remportée sur les enfers, le monde et le ciel même. 2° Les leçons qui en découlent : leçons de détachement, d'espérance, d'activité surnaturelle, 163.

Assomption. — I. *Le triomphe de Marie.* Quelle est celle qui s'avance ? 1° C'est la Mère de Dieu, celle que le peuple acclamait sous ce titre au concile d'Ephèse. 2° C'est le triomphe de l'humilité qu'elle a si bien pratiquée à Bethléem, à Nazareth et au Calvaire. 3° C'est le triomphe de sa maternité, car il est partagé par ses enfants : elle a autour d'elle tout un cortège de vierges, de saints jeunes gens et de saintes femmes, 337-338. — II. *La mort, la résurrection et le triomphe de Marie* (Plan). La fête de l'Assomption nous rappelle : 1° La mort de Marie : elle mourut sans trouble, par la violence de son amour. 2° Sa résurrection : elle était de droit et le fait est irrécusable. 3° Son triomphe : assomption, entrée au ciel et couronnement, 339. — Péroraison d'un sermon de Mgr d'Hulst sur l'Assomption. Pour triompher comme Marie, prenons les mêmes armes qui lui ont donné la victoire : la soumission et le sacrifice, 368. — Voir *Marie.*

Augustin (S.). — Sa conversion est surtout l'œuvre de sa mère, 356 : voir *Mère.*

Aumône. — Voir *Charité, Pauvres.*

Avignon (Papes d'). — Voir *Catherine de Sienne (Ste).*

Biens temporels. — *La prudence chrétienne dans la gestion des intérêts temporels.* La prudence chrétienne trouve à s'exercer aussi dans ce domaine. Elle oblige les fidèles : 1° à mettre, dans leur estime et dans leurs désirs, les biens temporels au-dessous des biens surnaturels ; 2° à se faire, quand leur genre de vie les appelle à administrer ces biens, un devoir de conscience d'une gestion sérieuse, dévouée et attentive ; 3° à observer dans cette gestion les prescriptions et les défenses d'une justice sévère ; 4° enfin à s'y assurer l'assistance et la bénédiction de Dieu, principalement par la prière, la probité et l'aumône. Pour acquérir la vertu de prudence, il faut la demander à Dieu, réfléchir sérieusement avant d'agir, et au besoin consulter un guide éclairé, 349-352. — Voir *Luxe, Richesse.*

Broglie (Duc Albert de). — Son témoignage sur la corruption sociale, 160.

Campagnes (Œuvre des). — I. Elle a été fondée en 1854 par l'abbé Vandel dans le but de recueillir des ressources pour évangéliser par des missions les campagnes déshéritées. Son excellence ressort de son but, des approbations qu'elle a reçues, de son caractère national, mais surtout des précieux services qu'elle rend aux paroisses, aux prêtres du ministère paroissial, à Notre-Seigneur, à l'Eglise, à la France, et enfin aux associés eux-mêmes. Apportons-lui donc notre concours. Sans doute il existe une foule d'Œuvres excellentes, mais si nous ne pouvons donner à toutes, efforçons-nous d'en favoriser le plus possible, même au prix de quelques sacrifices. Du reste l'Œuvre des Campagnes demande si peu ! 358-360. — II. 1° Les populations des campagnes sont moins favorisées que celles

des villes au point de vue religieux : l'influence de l'exemple s'y exerce le plus souvent à rebours ; le travail des champs rabaisse la plupart des âmes vers les biens de la terre ; et les moyens d'apostolat modernes y sont d'un emploi moins facile. D'autre part, les dangers de perversion n'y sont guère moins grands qu'à la ville : respect humain, fêtes profanes, journaux impies, attirance de la ville et de ses plaisirs. 2° Le prêtre est seul pour réagir, et il s'y emploie de toutes ses forces dans les catéchismes, patronages, réunions et associations, bulletins paroissiaux ; mais faute de ressources suffisantes, ses efforts sont paralysés ou restent inefficaces. 3° Donnez-lui donc ces ressources dont il a tant besoin pour sauver les âmes qui risquent de se perdre, et vous recevrez la récompense réservée aux apôtres, 377-379.

Carême. — Sermons : voir *Table synthétique*, p. 593.

Catacombes. — (Conférences populaires). I. *Les Fossores.* Pendant les trois premiers siècles, l'Eglise se réfugie dans les catacombes, la seule demeure que respectent les persécuteurs. Les *Fossores* ou faiseurs de fosses occupent le dernier rang dans la hiérarchie ecclésiastique. Ils figurent souvent dans les peintures des catacombes. Ils ont pour mission de creuser les galeries souterraines et les *loculi* qui servent de lieux de réunion et de sépulture aux chrétiens. Travail gigantesque, car il y a plus de mille kilomètres de galeries et on évalue à six millions le nombre des chrétiens ensevelis dans les catacombes. A côté des *Fossores* il faut mentionner les pieuses femmes qui prodiguent leurs soins aux martyrs et recueillent leurs reliques, 407-409. — II. *Les chapelles des Catacombes.* Ce sont des chambres environnées de tombeaux qui servent de sanctuaires aux premiers chrétiens. De forme carrée ou octogonale, elles se terminent toutes par une abside demi-circulaire. Les murs sont couverts d'inscriptions funéraires et de fresques. A l'entrée, le bénitier et le baptistère ; au fond de l'abside l'autel. On y trouve encore la chaire à prêcher et, taillé dans l'épaisseur du mur, un siège qui vraisemblablement servait de confessionnal. C'est là que l'Evêque préside l'assemblée des fidèles, où toutes les classes sont fraternellement confondues, et que l'on célèbre les saints mystères. La messe des Catacombes ressemble beaucoup à la nôtre : les chrétiens y communient, chantent des cantiques et font des processions. Les principales fêtes sont des fêtes funéraires. Mais l'heure viendra où les cryptes des martyrs se soulèveront et serviront de fondements à de splendides basiliques, 423-426. — III. *L'école des Catacombes.* Nous savons par les monuments et par les textes qu'il y avait des écoles dans les Catacombes. Les maîtres appartiennent à toutes les classes de la société et ne voient dans l'enseignement qu'un ministère de charité. Outre la science de la religion, on apprend dans ces écoles le grec et le latin, non pas la langue savante, mais l'idiome populaire. Cet enseignement est tout à fait démocratique : il s'adresse à tous, se donne gratuitement et s'exprime dans un langage à la portée de tout le monde. Grâce à ces écoles, on voit déjà l'idée chrétienne épurer et transfigurer la langue, 443-445. — IV. *Les peintures des Catacombes.* On y trouve le dépôt de la tradition chrétienne primitive. Les peintures historiques retracent les principales scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, particulièrement l'image du Bon Pasteur. Les peintures liturgiques représentent les sacrements de l'Eglise, son culte et ses mystères, comme la Chambre des Sacrements du cimetière de Sainte-Cécile et les nombreux emblèmes de l'Eucharistie. L'iconographie chrétienne est née dans les Catacombes : on y trouve déjà des madones et des images des apôtres. Les peintures des Catacombes sont encore les témoins de l'immutabilité de la foi chrétienne et de l'histoire des premiers siècles de l'Eglise, 469-471. — V. *Les inscriptions des Catacombes.* Elles nous font saisir sur le vif la vie timide et souffrante des premières familles chrétiennes, leur intimité sainte et leurs vertus. Elle nous offrent aussi l'expression de leurs immortelles espérances : la paix et le bonheur du ciel, le dogme du purgatoire et la prière pour les morts, la résurrection de la chair ; et l'on ne saurait trouver des témoignages plus authentiques de la foi des premiers siècles, 471-473. — Voir *Cécile (Sainte).*

Catéchisme. — (Aux anciennes élèves d'un Catéchisme de persévérance). Cette chapelle des catéchismes éveille en vous de bien doux souvenirs, et ces souvenirs sont en même temps des leçons. Ils vous demandent d'abord de rester inaccessibles aux influences perverses du monde ; ils demandent ensuite à celles d'entre vous qui sont mères de gagner la confiance de leurs enfants par une bonté sans faiblesse et de leur procurer tout ce que cette chapelle leur a donné à elles-mêmes : catéchismes, persévérance, communion fréquente, 314-316.

Catherine d'Alexandrie (Sainte). — I. *La force chrétienne.* Il ne suffit pas d'honorer sainte Catherine, il faut surtout imiter ses vertus et particulièrement les exemples de force qu'elle donne aux jeunes filles. 1° La force est la vertu qui nous manque le plus. Où trouver la femme forte ? Il en a existé quelques-unes dans l'Ancien Testament ; le christianisme en a compté beaucoup ; mais elles deviennent de plus en plus rares. Il faudrait plus de force qu'on n'en a de nos jours pour pratiquer les vertus pénibles à la nature, pour triompher du respect humain, de l'intérêt ou de la passion, pour renoncer au luxe et aux futilités du monde, pour avoir une piété austère, mais solide. 2° La force est la vertu qui nous servirait le plus, d'abord à nous sanctifier et à nous sauver, puis à contribuer au salut du prochain et à la gloire de Jésus-Christ. La force vient de Dieu et aussi de nous-mêmes, 490-493. — II. *Imiter ses exemples.* La dévotion à sainte Catherine, autrefois si répandue en France, aurait-elle baissé de nos jours ? 1° Sainte Catherine nous donne l'exemple du travail et de l'amour de la science. Riche et belle, elle aurait pu mener une vie d'oisiveté et de plaisirs : elle se livre au contraire aux travaux de la piété et de la charité. En même temps elle reçoit une éducation soignée où la science de la religion tient la première place. Imitons-la : travaillons selon notre condition ; instruisons nous, mais étudions surtout notre religion. 2° Elle est apôtre, parce que tout chrétien doit l'être, et fait des conversions. Soyons apôtres nous aussi par la prière, le bon exemple, l'enseignement et le chant. 3° Elle meurt martyre : soyons, à notre manière, des témoins du Christ, 516-518.

Catherine de Sienne (Sainte). — *Docteur et martyre.* 1° Cette fille du peuple, presque illettrée, s'attache à l'Ordre de S. Dominique et devient bientôt, par une faveur spéciale de Dieu, une des lumières de l'Ordre. Elle commence par prêcher au peuple, aux malades, aux criminels ; puis elle est investie d'une mission officielle auprès du pape Benoît XIII, d'abord pour implorer la grâce des Florentins rebelles, puis pour ramener le Pape d'Avignon à Rome. 2° Elle souffre aussi comme une martyre : elle est persécutée par des compatriotes ingrats ; elle voit avec douleur la paix de l'Eglise troublée par l'établissement d'un antipape à Avignon ; et, après avoir épuisé tous les moyens de conciliation, elle s'offre elle-même comme victime pour la paix et l'unité de l'Eglise, 169-173.

Cécile (Sainte). — *La crypte de Sainte-Cécile.* La Providence a glorifié le tombeau de la noble Vierge. En 178, le pape S. Urbain célèbre ses funérailles et l'ensevelit dans une crypte creusée près de la voie Appienne, dans le domaine des Cæcilii, Sa tombe longtemps restée dans l'oubli est découverte en 822 et reconnue par le pape Paschal Ier ; son corps est ensuite transporté dans la basilique bâtie au Transtévère sur l'emplacement même de son palais. Le tombeau est ouvert de nouveau en 1599 par le cardinal Sfondrate sous le pontificat de Clément VIII ; et Maderno sculpte dans le marbre l'image de la Sainte telle qu'il avait pu la contempler, 554-555.

Célibat. — Tous ceux qui vivent dans le célibat sont

astreints à observer une chasteté absolue, 571. — Voir *Chasteté.*

Cendres (Mercredi des). — (Plan). En ce jour l'Eglise nous fait entendre : 1° un enseignement touchant notre origine et notre destinée ; 2° une condamnation de l'orgueil, de la sensualité, de l'attachement aux biens de la terre ; 3° une invitation à l'humilité, à la mortification et au détachement, 45.

César (Denier de). — Voir *Evangiles* (Instructions, XXIX).

Chananéenne. — La Chananéenne est un modèle de confiance, de persévérance et d'humilité dans la prière, 52-55. — Voir *Prière.*

Charité. — La charité envers Dieu. I. *Ses motifs.* Nous devons aimer Dieu : 1° Parce qu'il veut être aimé de nous. Il nous ordonne de l'aimer de tout notre cœur, et ce commandement est le premier et le plus grand de tous. 2° Parce que la reconnaissance nous en fait un devoir : il nous a aimés le premier ; de l'amour le plus tendre et le plus généreux ; tous les dons de son amour, il les a payés de son sang ; il nous aime avec une persévérance que rien ne rebute ; il aime tous les hommes indistinctement, et chacun de nous comme s'il n'avait que nous à aimer. 3° Parce qu'il possède en propre des perfections infinies : si nous aimons les créatures à cause de leurs qualités, à combien plus forte raison ne devons-nous pas aimer Dieu, en qui toutes ces perfections se retrouvent à un degré infini, 110-112. — II. *Sa pratique.* La charité envers Dieu est la première des vertus chrétiennes : de toutes, c'est la plus obligatoire, la plus noble et la plus précieuse. Pour mieux la pratiquer, il convient de considérer : 1° Les motifs dont elle s'inspire. Nous pouvons aimer Dieu parce qu'il nous y oblige et à cause des sanctions que cette obligation comporte : c'est l'amour de désir ou de concupiscence ; ou parce qu'il s'est montré bon pour nous : c'est l'amour de reconnaissance ; ou enfin parce qu'il est infiniment parfait : et c'est la charité parfaite. Cette charité comporte des degrés ; elle peut coexister et coexiste normalement avec les deux autres façons d'aimer Dieu. En dépit des protestants, jansénistes et quiétistes, le pur amour doit s'ajouter à la crainte et à l'espérance, et non les supprimer ; et, pratiquement, nous n'avons aucune raison de nous efforcer de devenir indifférents aux peines et aux récompenses de l'autre vie. 2° La nature des actes que produit la charité. A ce point de vue, on distingue l'amour de complaisance, qui consiste à trouver du plaisir dans les perfections de Dieu et dans tout ce qui procure sa gloire ; l'amour de bienveillance, par lequel nous voulons du bien à Dieu et travaillons efficacement à cette fin ; l'amour de condoléance, qui nous fait compatir aux maux que les méchants font à Dieu ; enfin l'amour de conformité ou de soumission qui nous fait vouloir ce que Dieu veut, en acceptant de bon cœur les lois morales qu'il nous impose et les épreuves qu'il nous envoie, 173-176. — Voir *Evangiles* (Instructions, XXX).

La charité envers le prochain. I. *Ses raisons d'être.* La charité est une vertu théologale ; mais en même temps que Dieu, elle nous fait aimer le prochain. Et pour quelles raisons devons-nous aimer notre prochain ? 1° Parce que Dieu nous le commande expressément. Le paganisme ignorait l'amour d'autrui ; c'est dans la loi mosaïque que se trouve pour la première fois employé ce mot de « prochain. » Mais c'est Notre-Seigneur qui promulgue solennellement le second commandement, semblable au premier : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Il y revient sans cesse, avec une insistance particulière ; les apôtres font de même, et l'amour du prochain a toujours été la marque propre du christianisme. 2° Parce que tout homme a le droit d'être aimé par ses semblables, puisqu'ils ont tous la même nature, et que descendant d'ancêtres communs, ils sont tous frères. Mais le christianisme voit, en outre, dans l'amour du prochain une extension de l'amour de Dieu. En effet Dieu est dans le prochain par son amour, qui s'étend à tous les hommes ; par son image qu'il a mise dans l'âme de chacun de nous ; et par sa grâce qui les unit encore plus intimement à lui. Mais pour être universel, l'amour du prochain comporte pourtant des degrés, 189-192. Voir *Evangiles* (Instructions, XXI). — II. *Les œuvres de charité corporelle.* 1° L'amour du prochain doit s'affirmer surtout par des œuvres de charité, corporelle ou spirituelle. Les premières correspondent à tous les maux dont l'homme peut être affligé dans son corps ; elles font toutes l'aumône sous des formes différentes. 2° La compassion pour les malheureux est à peu près inconnue du paganisme. L'Ancien Testament recommande l'aumône et lui attribue des grâces de pardon et de salut. Notre-Seigneur va plus loin encore : il considère l'aumône comme un service rendu à Dieu lui-même ; et la charité chrétienne voit avec raison Jésus-Christ caché sous les haillons du pauvre. 3° Pour être bien faite, l'aumône doit être à la fois religieuse, c'est-à-dire s'inspirer d'une intention pieuse et tendre à rapprocher de Dieu celui qui la reçoit, et intelligente, c'est-à-dire discerner les besoins dignes d'intérêt et leur porter secours avec adresse. 4° Les œuvres de charité sont individuelles ou collectives. Il est bon que chacun fasse l'aumône par soi-même et sans intermédiaire, et les chrétiens de nos jours auraient tort de se priver des précieux avantages que leur procure la pratique personnelle des œuvres de charité. Les œuvres collectives sont aujourd'hui très nombreuses, et nul de ceux qui le peuvent ne doit leur refuser son concours. Elles disposent de moyens plus considérables que la charité individuelle ; elles sont généralement outillées pour faire le bien dans de meilleures conditions ; elles ont enfin les privilèges des œuvres faites en commun. Mais il est à souhaiter que les fidèles réservent leur concours aux œuvres nettement chrétiennes. 5° Le christianisme affirme et défend le droit de propriété ; mais il ne le tient pas un droit absolu : les riches doivent se considérer comme les intendants de Dieu et se rappeler qu'ils auront un jour à rendre compte de leur administration, 205-208. Voir *Pauvres.* — III. *Les œuvres de charité spirituelle.* Ce sont celles qui tendent à soulager les besoins de l'âme. De nos jours, elles sont moins en honneur que les œuvres de charité corporelle : défaillance de la foi, ou respect exagéré de la liberté de conscience ? Et pourtant le chrétien, pour accomplir tout son devoir, doit collaborer, selon ses moyens, au salut du prochain. 1° En effet toute puissance d'action n'a été donnée à l'homme par Dieu que pour faire du bien, et implique toujours l'obligation de prendre soin des âmes. Les parents, les tuteurs, les instituteurs, les maîtres et patrons, les dépositaires du pouvoir, les amis ont donc charge d'âme vis-à-vis de ceux sur qui ils ont une autorité ou une influence. 2° D'autre part il est clair que des deux éléments dont se compose l'homme, l'âme est la partie la plus précieuse, parce qu'elle est spirituelle et immortelle, et que Dieu lui témoigne un amour plus grand. Il convient de remarquer, en outre, que l'âme est capable de mériter le bonheur ou le malheur éternel, et que les biens et les maux spirituels l'emportent beaucoup sur les temporels. Comment dès lors aimer Dieu, sans aimer les âmes qui lui sont si chères ? Comment aimer notre prochain, sans aimer son âme, la meilleure partie de son être ? Comment enfin s'aimer soi-même, sans aimer l'apostolat des âmes, qui est pour le chrétien l'œuvre la plus méritoire et par suite la plus avantageuse ? Revenons donc aux œuvres de charité spirituelle et habituons-nous à voir dans nos semblables premièrement l'âme, et en second lieu seulement le corps, 219-224. — IV. L'amitié chrétienne : voir *Amitié.* — V. L'amour des ennemis : voir *Ennemis.*

Sermon de charité en faveur des Dames patronnesses des pauvres : voir *Pauvres.*

Chasteté. — I. *Le péché impur.* 1° Sa malice. Dieu le défend comme un grand péché et pour les motifs les plus graves. En donnant à l'homme la puissance génératrice, il en a réglé l'usage et défendu les abus d'au-

tant plus sévèrement que cette faculté est plus importante. Et quand le péché originel a allumé dans les hommes le feu de la concupiscence, Dieu de son côté a mis dans la conscience le sentiment de la pudeur, qui fait du péché impur le péché honteux. C'est en effet celui qui avilit et dégrade le plus, réduisant l'homme au rang et même au-dessous de la bête, de l'aveu même des libertins. Il est encore plus dégradant chez les chrétiens dont les membres sont les temples du Saint-Esprit et les membres du Christ. 2° Ses conséquences funestes. Une fois passé en habitude, il enlève à l'homme tout ce qui fait sa grandeur : la foi, privilège des cœurs purs ; les pratiques religieuses et le goût des choses saintes ; il souille et pervertit ses plus nobles facultés, l'intelligence, le cœur et la volonté. De plus il ruine la santé des individus, désole et stérilise les familles, et conduit les nations à la décadence et à la mort. On s'imagine facilement que ce péché est sans conséquence : aucun peut-être n'a des suites plus funestes, 556-560. — II. *La chasteté : son excellence.* 1° Beautés et gloires communes à toutes les formes de la chasteté. En toutes choses la pureté constitue la perfection suprême. Mais les grandeurs et les beautés de la vertu de pureté lui viennent d'abord du rôle important dévolu par le Créateur à la chasteté et des services éminents qu'elle rend à l'espèce, aux races et aux individus ; puis des nombreuses et difficiles vertus qu'elle met en œuvre et dont elle est le résultat ; enfin des nobles aspirations qu'elle éveille dans les âmes avec la force qu'elle apporte pour les réaliser : c'est un fait d'expérience, qui s'explique facilement par des raisons d'ordre naturel et surnaturel. 2° Beautés propres à chacune des deux espèces de chasteté reconnues par le christianisme. La chasteté du mariage lie les deux époux par des liens que la mort seule peut rompre. Quoique autorisant tout ce qui concourt à atteindre la fin principale du mariage, elle a encore ses grandeurs, car elle renferme le jeu des passions dans des limites assez étroites ; elle oblige les époux à une perpétuelle et souvent coûteuse fidélité, qui va parfois jusqu'à l'héroïsme ; enfin et surtout elle a les gloires de la fécondité qui répond aux désirs de Dieu, mérite par les sacrifices qu'elle entraîne d'être mise au nombre des grandes vertus, et contribue puissamment à la prospérité des peuples et de la religion. La seconde forme de la chasteté, celle du célibat, est obligatoire pour tous ceux qui ne se trouvent pas actuellement engagés dans les liens du mariage, quelle que soit leur intention à cet égard. Tous les célibataires, même ceux qui aspirent au mariage, doivent donc pratiquer une chasteté absolue. Ceux qui, ayant renoncé librement et définitivement au mariage, observent la chasteté parfaite dans l'état de virginité, réunissent au plus haut degré toutes les beautés et les gloires de la chasteté. Ils deviennent par vertu ce que les purs esprits sont par nature, et leur état, en les déchargeant de l'éducation d'une famille, leur procure toute facilité de se dépenser entièrement au service de Dieu. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la prédilection et des récompenses que Dieu a données à la virginité, 568-572. — III. *Les moyens de pratiquer la chasteté.* Cette vertu, quoi qu'en disent les impudiques, n'est pas au-dessus des forces humaines ; la preuve, c'est que bien des personnes la pratiquent. Mais il faut en prendre les moyens. 1° Les uns aident à triompher de la tentation. Ce sont d'abord les moyens préventifs : mortification des sens, confession et communion fréquente, dévotion à la Sainte Vierge. Puis, quand on se trouve en face de la tentation, il faut faire une résistance prompte et décidée, mais de préférence indirecte, en s'efforçant de fuir la tentation plutôt que de la combattre face à face. S'il s'agit d'une tentation toute intérieure, il suffit d'en détourner l'esprit, au besoin par une réaction brusque. Si la tentation est extérieure, il faut lui opposer une répression ou une rupture immédiate et énergique. Parfois elle revêt la forme d'une obsession, ou bien l'imagination s'affole à propos de tout : il faut alors, après avoir désavoué devant Dieu toute affection au péché, rester en paix et vaquer tranquillement à ses occupations ordinaires. D'ailleurs il est bon de ne pas trop craindre d'avoir des tentations, de ne pas perdre son sang-froid quand elles se présentent, et de ne pas en repasser, après coup, toutes les circonstances. Enfin l'ouverture de conscience au directeur spirituel sera toujours très profitable. 2° Pour diminuer le nombre des tentations et les rendre moins dangereuses, deux moyens sont à employer : d'abord éviter tout ce qui peut les donner, fuir tous les germes de tentation qui peuvent être semés dans la chair ou dans l'esprit, et particulièrement les compagnies vicieuses et les divertissements dangereux ; puis se rendre autant qu'on le peut inaccessible aux suggestions du démon impur en vivant toujours au-dessus des bas-fonds pestilentiels et en s'arrachant aux séductions d'en bas par le travail et la poursuite énergique de l'idéal chrétien, 572-576. — IV. *L'éducation de la chasteté.* Il est nécessaire de former l'enfance à la pratique de la chasteté, car elle est incapable de se former elle-même aux bonnes mœurs, et il importe de la préserver des ravages terribles de l'impureté. Outre la prière, il faut pour cela exercer une double action : 1° D'abord sur les différents milieux où vit l'enfant. Il y a lieu de commencer par assainir le foyer de la famille : comment s'étonner qu'il n'y ait plus d'enfants, si on ne leur laisse rien ignorer de ce qu'ils ne doivent pas savoir ? Il faut assainir aussi l'école. Quoique les simples citoyens n'aient pas beaucoup d'influence sur l'école officielle, ils ne sont pas tout à fait désarmés, notamment en ce qui concerne la présence des deux sexes sur les mêmes bancs, qui est contraire aux lois. S'il existe une école libre, ils ne doivent pas se contenter d'y envoyer leurs enfants, mais encore appuyer l'action des maîtres chrétiens. Il faut enfin veiller sur les compagnies que fréquentent les enfants : et cette surveillance est souvent trop négligée, sous le faux prétexte que les enfants sont trop bien élevés pour se laisser aller au mal, ou trop ouverts pour ne pas avertir leurs parents des dangers qu'ils rencontrent. 2° Sur les enfants eux-mêmes. Il faut avant tout leur faire estimer et aimer la chasteté et leur inspirer la ferme résolution d'échapper à la contagion. Mais pour cela on doit veiller à ce que rien ne puisse laisser soupçonner à l'enfant que l'on n'exprime pas sa pensée intime ; et que d'imprudences on commet à cet égard ! Il faut encore leur faire faire l'apprentissage effectif de la vertu en exigeant qu'ils emploient les moyens de rester purs ; ici encore les parents ont trop souvent le tort de laisser à la jeunesse des libertés incompatibles avec l'acquisition d'une vertu sérieuse. Est-il opportun d'initier de bonne heure la jeunesse à la connaissance des faits physiologiques qu'on lui laisse d'ordinaire ignorer ? La question a été beaucoup discutée. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'ignorance des petits, tant qu'elle n'excite pas leur curiosité, n'offre que des avantages ; qu'il est dangereux pour eux d'être initiés à ces sortes de choses sans être en même temps mis en garde contre les séductions de la luxure et avertis de sa gravité ; que cette instruction doit se faire avec beaucoup de sérieux, de prudence et de piété ; et que Dieu a pourvu sagement aux révélations nécessaires par la fécondité des familles, 584-588. — V. *Tout chrétien doit travailler à la réforme générale des mœurs.* 1° C'est un devoir. En disant à ses disciples : « Vous êtes le sel de la terre, » Notre-Seigneur a donné à tous les chrétiens la mission de travailler à préserver le monde de la corruption. Or ce n'est pas seulement une vague d'impudicité qui passe à l'heure actuelle : c'est un océan de fange qui menace de tout submerger, l'enfance, la jeunesse, les époux et les vieillards eux-mêmes ; et les influences sociales, au lieu de s'opposer à la contagion, la favorisent. Nous sommes menacés de voir la société se replonger dans les turpitudes du paganisme et tomber en décomposition. Dès lors tout chrétien a le devoir strict de travailler à la restauration des mœurs chré-

tiennes. 2° Moyens à employer pour accomplir ce devoir. C'est d'abord la prière, et particulièrement l'association de prières du Scapulaire bleu de l'Immaculée-Conception. Puis la parole, qui même sur les lèvres des hommes les plus humbles exerce toujours une certaine influence. Aussi les croyants doivent-ils, en cette matière, parler conformément à la doctrine de l'Eglise, et penser comme ils parlent. Il faut avouer que chez beaucoup il y a une tendance fâcheuse à diminuer la vérité : on ne juge pas assez sévèrement le mariage purement civil et le divorce ; on parle de l'impureté avec la même légèreté que les mondains ; on répète volontiers qu' « il faut que jeunesse se passe » ; on admet qu'un libertin a toute chance de devenir un excellent époux ; on a peur de passer pour arriéré en qualifiant comme il convient certaines audaces... Mais aucun moyen d'apostolat ne vaut celui de l'exemple de la chasteté pratiquée dans toutes ses exigences, même quand il s'agit de modes ou de danses indécentes ou de relations avec des gens sans mœurs, 588-592.

Christianisme. — *Les premières maisons chrétiennes.* Les fidèles de la primitive Eglise n'ont qu'un cœur et qu'une âme et les païens admirent comme ils s'aiment. Ce que nous savons des premières maisons chrétiennes de Jérusalem et de Judée, de Corinthe et de Rome, c'est qu'elles sont des sanctuaires domestiques et des foyers de charité, 388-389. — Le christianisme et l'enfant : voir *Enfant.* — Le christianisme et la femme : voir *Femme.* — La vie chrétienne : voir *Vie chrétienne.*

Cloches. — POUR UNE BÉNÉDICTION DE CLOCHES. — I. *La voix de la cloche.* Tout, dans la création, a une voix pour louer Dieu. L'Eglise a aussi la sienne : celle des hérauts de l'Evangile, pour l'Eglise des âmes ; celle de la cloche, pour nos églises matérielles. Beaucoup de cloches sont tombées au champ d'honneur : merci à ceux qui les ont relevées. Le « baptême » de la cloche ressemble à celui d'un enfant. Une fois baptisée, elle se mêle à notre vie : elle nous avertit dans les calamités publiques, comme elle le faisait le 1er août 1914 ; elle nous appelle à la prière ou aux offices de l'Eglise ; elle chante les nouveau-nés, les jeunes époux et tous les événements heureux de notre vie ; elle pleure aux agonies et aux funérailles du chrétien comme au souvenir des morts. Puisse-t-elle sonner notre entrée au Paradis, 164-166. — II. *Les beautés de la cloche.* Qu'elles sont belles nos cloches, ces grandes voix de nos églises catholiques dont l'origine remonte aux premiers siècles du christianisme !... Cette cloche, que l'Eglise purifie et sanctifie, comme elle est ravissante dans sa robe de baptême !... Et quel charme d'entendre sa voix qui prie le matin et le soir, qui invite les fidèles à sanctifier le dimanche et leur rappelle les grands devoirs de la charité chrétienne !... 185-187. — III. *Voix du ciel, voix de l'Eglise, voix des âmes.* 1° La cloche est la voix du ciel. A l'homme trop porté à les oublier, elle rappelle son origine et ses destinées célestes ; nous l'avons tous éprouvé, et les impies le savent bien, puisqu'ils voudraient faire taire cette voix qui parle du ciel. 2° La cloche est la voix de l'Eglise : elle en proclame l'unité, l'autorité, la force d'expansion, les joies et les douleurs ; elle lui sert d'organe pour nous guider dans notre voyage vers l'éternité ; et comme l'Eglise, elle s'associe même aux gloires et aux infortunes de la patrie terrestre. 3° La cloche est la voix de l'âme : elle fait vibrer en nous tout un monde de sentiments ; tour à tour elle enseigne, elle console, elle encourage, elle réveille, elle trouble, elle menace. C'est « la cloche des perdus » qui ramène en bon chemin les voyageurs égarés, 199-201. — IV. *La cloche chrétienne parle bien.* Avant qu'elle n'ait reçu la bénédiction de l'Eglise, la cloche n'a pas le droit de faire entendre sa voix. Mais une fois sanctifiée et consacrée, comme elle parle bien ! 1° Jamais de parole mensongère : chaque jour elle redit trois fois le grand mystère de l'Incarnation ; et tout le long de l'année, le dimanche surtout, elle nous rappelle les vérités à croire et les commandements à pratiquer. Et tout ce qu'elle dit est vrai : croyons donc et faisons tout ce qu'elle dit. 2° Jamais de parole méchante : elle ne dit que des paroles d'amour, de conciliation et de paix. C'est la voix de l'Eglise notre mère qui fait tressaillir le cœur de tous ses enfants ; elle nous invite à mettre en commun nos joies et nos deuils, à prier les uns pour les autres. Oh ! comme les hommes seraient heureux, s'ils écoutaient tous la voix des cloches ! 209-212.

Cochin (Augustin). — Son témoignage sur les dangers du monde, 161.

Communion. — Voir *Eucharistie.* — Communion pascale : voir *Pâques.*

Communion solennelle. — RETRAITE. — OUVERTURE DE LA RETRAITE : *Qu'est-ce que la Communion solennelle ?* C'est 1° un acte sacré, comme d'ailleurs toute communion, car tout est prodigieux dans cette union intime avec Jésus-Christ et dans ses résultats ; 2° un acte officiel, en quelque sorte, que l'Eglise entoure de cérémonies spéciales et à l'occasion duquel elle demande à ses enfants de jurer fidélité à Jésus et à Marie ; 3° un acte souverainement important, puisque l'éternité, heureuse ou malheureuse, peut en dépendre, comme le montrent les exemples de S. Pierre et de Judas, 113-116. — PREMIER JOUR. — 1re Instruction : *Dieu, notre Maître.* Parce que Jésus-Christ est notre Seigneur et Maître, 1° Il a sur nous les droits que lui confèrent la propriété, l'autorité, les services rendus. 2° Nous avons envers lui des devoirs de respect, d'obéissance et d'amour, 116-117. — Conférence : *Le secret des bonnes retraites.* Pour bien faire cette retraite, cinq dispositions sont nécessaires : 1° la bonne volonté, car Dieu ne fait rien sans nous ; 2° le recueillement : fermons les portes et les fenêtres de notre âme pour éviter les courants d'air et le bruit ; 3° la prière, qui, bien faite, obtient tout ; 4° la réflexion, qui fait voir ce qui sans cela resterait inaperçu ; 5° le sacrifice, car « le royaume des cieux souffre violence », 117-120. — 2e Instruction : *La mort et le jugement.* 1° Nous mourrons tous, après quoi nous serons tous jugés. 2° Pour bien comprendre ce que sera ce jugement, représentons-nous l'accusé, le juge, le procès, les témoins et la sentence, 120-122. — DEUXIÈME JOUR. — 1re Instruction : *Le péché.* Pour nous rendre compte de sa gravité, examinons, d'après la parabole du Bon Samaritain, 1° sa nature : c'est une chute, une déchéance, souvent au point de vue physique, toujours au point de vue surnaturel, une blessure, parfois mortelle ; 2° ses causes : ignorance, négligence, imprudence ; 3° ses effets : il dépouille notre âme et même la tue, 122-125. — Conférence : *Le secret des bonnes confessions.* Pour bien se confesser, il faut cinq conditions : 1° l'examen, qui doit être sérieux et bien réfléchi ; 2° la contrition, parfaite si possible, ou du moins l'attrition ; 3° l'accusation : méthodique, humble et complètement sincère ; 4° le ferme propos, avec des résolutions particulières, énergiques et pratiques ; 5° la satisfaction : d'abord la pénitence sacramentelle, puis la satisfaction générale, 125-127. — 2e Instruction : *La conversion.* L'Enfant prodigue nous offre un parfait modèle de conversion à la fois 1° prompte ; 2° généreuse dans les sacrifices qu'elle exige : sacrifice d'amour-propre, et sacrifice de la cause et de l'occasion du péché ; 3° persévérante, grâce au souvenir des péchés commis, à l'obéissance, à la fréquentation des sacrements, 127-130. — TROISIÈME JOUR. — 1re Instruction : *La vie chrétienne.* Pour bien accomplir notre voyage vers un monde plus beau, il faut : 1° un flambeau : la foi qui nous éclaire ; 2° des guides : nos parents et surtout le prêtre ; 3° un viatique : l'Eucharistie, 130-132. — Conférence : *Le secret des bonnes communions.* Pour bien communier, il faut bien faire deux choses : 1° la préparation : préparation prochaine, qui comporte le jeûne et l'état de grâce ; préparation éloignée, qui consiste à fuir le péché et à pratiquer davantage les vertus chrétiennes ; 2° l'action de grâces : un ensemble d'actes que l'on formule d'abord et que l'on pratique ensuite, 132-134.

— Instruction avant l'absolution : *Les motifs de contrition*. 1° Motif de crainte : l'enfer et ses supplices éternels ; 2° motif d'horreur du péché : sa laideur et la déchéance dont il est la cause ; 3° motif de reconnaissance : les bienfaits dont Dieu nous a comblés, et spécialement la Rédemption ; 4° motif d'amour pur : la bonté et la sainteté de Dieu, 134-136.

LE GRAND JOUR. — *Acte de pardon aux parents* (deux formules), 136. — AVANT LA COMMUNION. I. « *Veni, Domine Jesu* ». Venez, car j'ai besoin de vous et je vous aime. Venez, mon Seigneur, Roi du ciel dont la visite me comble de fierté et de bonheur. Venez, Jésus, mon Sauveur qui m'avez tant aimé ! 137-138. — II. « *Magister adest et vocat te* ». Il est là, l'unique Maître. Il est là pour vous enseigner la foi, l'espérance et l'amour ; pour vous corriger de vos défauts. Il vous appelle pour être votre récompense, 138-139. — III. *Les trois* Amen *du communiant : Amen* de la foi ; *Amen* de l'espérance ; *Amen* de l'amour, 139-140. — APRÈS LA COMMUNION. I. « *Mane nobiscum, Domine* ». Le miracle d'Emmaüs vient de se renouveler pour vous : dites à votre tour la prière des disciples : « Restez avec nous, Seigneur ». C'est là votre bonheur, un bonheur tout céleste. C'est aussi votre avantage, puisque Jésus est prêt à vous accorder tout ce que vous lui demanderez pour vous-mêmes, pour vos parents, vos maîtres, l'Eglise catholique et la patrie, 140-142. — II. « *Dilectus meus mihi et ego illi.* » Votre bien-aimé est à vous : non par devoir ou par intérêt, mais uniquement par amour. Soyez à lui : par devoir, par intérêt, et surtout par amour, 142-143. — CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE. I. « *Ecce mater tua* ». Comme une mère le fait pour ses enfants, 1° Marie nous console : dans toutes nos tristesses, recourons à la Consolatrice des affligés. 2° Marie nous guide : dans le danger, levons les yeux sur l'étoile tutélaire. 3° Marie réconcilie avec leur Père les fils coupables, et empêche les enfants prodigues d'abandonner la maison paternelle, 143-145. — II. *Marie, Mère miséricordieuse*. Ainsi qu'une bonne mère, 1° Marie nous nourrit, en nous donnant à manger le corps et le sang de son divin Fils. 2° Elle nous guide vers Dieu. 3° Elle nous défend contre les successeurs des Hérodes antiques, 145-147. — III. *Marie, notre Reine*. Elle porte au front une triple couronne : 1° Couronne de beauté, qui la fait reine des intelligences séduites par ses attraits célestes. 2° Couronne de puissance, qui la fait reine des volontés, entraînées par l'exemple de ses vertus. 3° Couronne de douleurs, qui la fait reine des cœurs ravis par le charme de la Mère douloureuse et son rôle de consolatrice, 147-148. — SERMONS SUR LA PERSÉVÉRANCE. I. *Les trois anges de la persévérance*. Tobie fut escorté dans son voyage par l'archange Raphaël. Dans le grand voyage de la vie, il vous faudra trois anges : 1° L'ange du conseil : vos parents vous donneront de bons avis ; mais votre conseiller le plus sûr et le plus désintéressé, ce sera le prêtre. 2° L'ange de la force : il faut être un homme pour être un vrai chrétien, et c'est la sainte Communion qui en donne la force. 3° L'ange de la dévotion à la Sainte Vierge, qui sera votre meilleure sauvegarde : Marie par son amour est pour vous la meilleure des mères, et, par l'exemple de ses vertus, votre plus parfait modèle, 149-152. — II. *Les trois marques d'amitié à Jésus*. Les principales manifestations de l'amitié sont : 1° Les conversations. Notre-Seigneur est venu sur la terre pour converser avec les hommes et il continue de s'entretenir avec vous : écoutez-le. 2° Les visites. Il est venu rendre visite à l'humanité et il doit rester avec elle jusqu'à la fin des siècles : allez donc le visiter dans les églises où il réside. 3° Les repas. Il a préparé pour vous un banquet auquel vous avez l'honneur et le bonheur d'être conviés : rendez-vous donc souvent à son aimable invitation, 152-154. — III. *Les trois serments du jeune communiant*. « J'ai vu plus beau que cela », disait Platon au roi qui lui étalait tout ce qu'il avait de plus magnifique. C'est la réponse que vous ferez à Satan et à ses suppôts quand ils essayeront de vous séduire. Et vous resterez fidèles aux trois serments que vous aurez faits aujourd'hui : 1° Serment d'honneur à vos promesses. Le monde lui-même méprise l'homme qui manque à sa parole. Mais le serment que vous allez faire est bien plus sacré, puisque c'est à Jésus-Christ que vous allez jurer d'être fidèle, et cela en présence de Dieu et de tous ceux qui vous contemplent. 2° Serment d'amour à Dieu. Si vous aimez ceux qui sont bons pour vous, quel amour ne devez-vous pas au Dieu qui s'est montré si bon pour vous en vous créant, en vous rachetant, en vous sanctifiant ? Jurez-lui donc de l'aimer toujours. 3° Serment de dévouement à l'Eglise. Elle est la mère de vos âmes : la piété filiale vous oblige à la respecter, à lui obéir, à la défendre contre ceux qui l'abandonnent, l'insultent ou l'attaquent, 154-157. — IV. *Les trois mots d'ordre*. Parmi les mots d'ordre donnés par Jésus-Christ lui-même, trois surtout sont à retenir : 1° « Arrière, Satan ! » Arrière, le démon, et ses œuvres, c'est-à-dire le péché mortel, et ses pompes, c'est-à-dire tout ce qui conduit au mal, les péchés véniels volontaires, les défauts dominants, les occasions du péché. 2° « Suivez-moi. » Ne soyez pas des traîtres ni des lâches ; ayez, pour me suivre, le courage de vous renoncer et de porter votre croix. 3° « Prenez et mangez... » C'est pour vous que j'ai institué le festin eucharistique : nourrissez-vous souvent de ce Pain céleste qui gardera votre âme, 157-160. — V. *Les obstacles à la persévérance*. L'épisode si connu de la vie du prophète Elie fait connaître à la fois les obstacles à la persévérance et les moyens d'en triompher. Ces obstacles sont : 1° le scandale, le vice qui s'étale partout et se fait apôtre de la corruption ; 2° la lassitude de l'âme, qui fatiguée de lutter, s'arrête en route ; 3° le découragement qui paralyse l'âme et lui fait croire que la pratique de la vertu est impossible. Mais le prêtre sera l'ange qui vous dira : « Debout ! Mange, et tu trouveras la force d'achever heureusement ton voyage, » 160-162.

Concile. — *Le Concile de Jérusalem*. Il nous montre le magistère de l'infaillibilité s'exerçant dès les temps apostoliques. Il s'agit de savoir si les rites mosaïques sont encore obligatoires pour les chrétiens. Pour trancher cette grave question, les Apôtres et les Anciens se réunissent à Jérusalem. Pierre a un rôle prépondérant dans les débats ; et c'est lui qui promulgue au nom du Saint-Esprit la décision de l'assemblée : les rites mosaïques ne sont plus obligatoires ; mais on est libre de les observer encore comme des pratiques pieuses. La primauté et l'infaillibilité du Souverain Pontife ne datent donc pas du concile du Vatican, 406-407.

Conférences. — Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise : voir *Table synthétique*, p. 595, et *Catacombes, Cécile, Christianisme, Concile, Enfant, Femme, Ignace d'Antioche (S.), Juifs, Pierre et Paul (SS.)*. — Voir aussi *Carême, Communion solennelle* (Retraite).

Conférences de S. Vincent de Paul. — Le devoir de l'aumône est rigoureux et important. Et l'un des meilleurs moyens de l'observer parfaitement, c'est d'entrer dans les Conférences de S. Vincent de Paul. 1° Nature, but et historique de l'Œuvre. Elle a pour but d'assister le pauvre dans tous ses besoins matériels et spirituels. Elle a été fondée à Paris, en 1833, par de jeunes étudiants sous l'impulsion de Frédéric Ozanam. Elle comprend aujourd'hui environ cent mille membres. 2° Son excellence. Elle ressort de l'excellence même de l'aumône ; de l'apostolat qui s'y ajoute ; des grands services qu'elle rend aux pauvres, à l'Eglise et à la patrie, à la société, et aux membres eux-mêmes qui en tirent encore plus de profit que les pauvres. Autant de motifs pour décider les chrétiens à s'associer à cette Œuvre, 308-312.

Confession. — Le secret des bonnes confessions, 125-127. Voir *Communion solennelle* (Retraite).

Conformité. — A la volonté de Dieu : voir *Volonté de Dieu*.

Confrérie. — Sermon pour une confrérie d'hommes : voir *Agriculteurs, Nicolas (S.)*.

Contrition. — Les motifs de contrition, 134-136. Voir *Communion solennelle* (Retraite).

Conversion. — La conversion, 127-130. Voir *Communion solennelle* (Retraite).

Crainte. — *La crainte de Dieu.* Pour bien comprendre ce que c'est que l'espérance, il faut la mettre en regard de la crainte de Dieu. 1° La crainte est le sentiment qu'inspire un être tenu pour redoutable. Parmi les différentes manières de craindre Dieu, il en est qui l'offensent, comme la crainte qu'on éprouve en le considérant comme un être méchant, ou en redoutant uniquement ses châtiments avec la disposition de commettre le péché si ces châtiments n'existaient pas ; il en est d'autres qui lui plaisent, comme la crainte servile, motivée par les peines du péché, et surtout la crainte filiale, qui, s'inspirant d'un sentiment d'amour, est l'une des formes de la charité. 2° La crainte servile trouve-t-elle encore sa place dans la loi d'amour ? Oui, car c'est Dieu qui a mis au cœur de l'homme le souci de son intérêt personnel ; après l'Ancien Testament, le Nouveau nous engage aussi à craindre les jugements de Dieu ; les saints eux-mêmes reconnaissent que parfois la crainte des châtiments est nécessaire aux plus parfaits. 3° Ce qu'il faut craindre en Dieu, ce sont ses attributs divins, le jugement, particulier et général, le purgatoire et l'enfer, et surtout les surprises de la mort. 4° Pratiquement la crainte des jugements de Dieu doit se manifester dans la vie chrétienne tant par la crainte du péché que par la crainte de Dieu lui-même, laquelle suppose un profond respect pour lui et un ardent désir de lui plaire, 45-48.

Croix-Rouge (Dames de la). — Voir *France.*

Culte (Denier du). — Voir *Denier du culte.*

Curé. — *Allocution d'adieux à une paroisse.* La Providence m'appelle à travailler et à souffrir ailleurs. Je ne puis, en vous quittant, que vous encourager à servir Dieu comme il veut être servi et à vous aimer mutuellement. Que le Seigneur vous bénisse et vous protège tous ! C'est à lui que je vous recommande, 389-390. — *Allocution d'un nouveau curé.* I. Continuateur de l'œuvre du Christ, je viens vous apporter la vie. 1° Mais quelle vie ? Une vie plus précieuse que celle du corps : la vie de l'âme, qui est une communication de la vie divine. 2° Et comment vous la donnerai-je ? Par la prière, la parole et surtout par les sacrements qui donnent la grâce. Et pour remplir cette mission je compte sur Dieu et sur vos bonnes dispositions, 391-392. — II. Je viens dans ma nouvelle paroisse par obéissance, avec des sentiments de joie et d'humble confiance. Je m'efforcerai d'être le bon pasteur qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent, qui les nourrit du pain de la vérité et du pain eucharistique, qui se dévoue pour son troupeau, 364. — III. En recevant ma nomination, je me suis trouvé partagé entre deux sentiments contraires : 1° un sentiment de crainte, en songeant à la triste situation faite aujourd'hui à un curé, et aussi aux mérites de mon prédécesseur dont la succession n'est pas facile ; 2° un sentiment de confiance, car de mon côté je vous apporte toute ma bonne volonté et d'autre part je compte sur le concours de tous mes chers paroissiens pour me faciliter la tâche, 392-393. — Voir *An (Nouvel).*

David. — Jésus Fils de Dieu et fils de David, 361-362 : voir *Evangiles* (Instructions, XXII).

Découragement. — Le Sacré-Cœur et le découragement : voir *Sacré-Cœur.*

Dédicace. — Sermons : voir *Table synthétique,* p. 593 ; *Eglise* et *Paroisse.*

Défunts. — Voir *Morts, Purgatoire.*

Denier. — Le denier de César, 329-331 ; le denier de la veuve, 373-374. Voir *Evangiles* (Instructions, XXXII et XXXV).

Denier de St-Pierre. — C'est une Œuvre qui a pour but de fournir au Pape les revenus qui lui sont nécessaires pour subvenir honorablement au gouvernement de l'Eglise et sauvegarder son indépendance. Le Denier de St-Pierre remonte au berceau de l'Eglise et a consisté longtemps dans le droit d'annate. A la suite de l'envahissement des Etats pontificaux, il a été fondé en 1860 sous sa forme actuelle. Quoique motivé par la politique de Victor-Emmanuel, c'est avant tout une Œuvre catholique. Il est absolument nécessaire pour procurer au Souverain Pontife les grandes ressources dont il a besoin ; et c'est une des Œuvres les plus excellentes qui existent. 2° Il assure la liberté et l'indépendance du Pape et par là-même de l'Eglise ; il favorise le progrès des sciences et des arts et l'extension du règne de Jésus-Christ ; il rend aussi de très grands services aux fidèles qui y concourent. 3° Par conséquent les catholiques doivent d'abord déplorer la spoliation dont le Pape a été victime, puis s'efforcer de la réparer en contribuant au Denier de St-Pierre et en se faisant les apôtres de cette Œuvre, 505-509.

Denier du culte. — C'est un devoir strict pour les fidèles d'y participer. Car 1° le prêtre est leur meilleur ouvrier, car c'est lui qui leur procure les biens les plus précieux ; et la guerre a montré ce qu'on pouvait attendre de leur patriotisme et de leur dévouement. Si nos hommes politiques étaient logiques, ils devraient reconnaître autrement que par de belles phrases les services rendus par le clergé. Mais puisque le gouvernement n'assure pas de traitement au clergé, il faut bien que les fidèles se chargent de son entretien, comme ils le faisaient au temps de S. Paul ; et les erreurs ou les préjugés répandus à ce sujet ne peuvent dispenser de ce devoir sacré. 2° De tous les ouvriers, c'est le prêtre qui est le plus mal payé. Comment pourrait-il s'en tirer avec ses maigres ressources ? Il lui faut des instruments d'étude, des vêtements, une servante, dont beaucoup doivent se passer, les moyens de faire la charité ou au moins de se nourrir lui-même... Le Denier du culte n'est donc pas seulement un devoir de charité ; c'est une dette de justice et un impôt obligatoire, 493-496.

Dieu. — La charité envers Dieu : voir *Charité.* — Dieu notre Maître : voir *Communion solennelle (Retraite).* — La conformité à la volonté de Dieu : voir *Volonté de Dieu.*

JE CROIS EN DIEU. — Voir *Table synth.*, p. 595. — *Avant-propos :* But, méthode et plan, 201-202.

PREMIÈRE PARTIE : LE BESOIN DE DIEU. — Au premier abord il peut sembler que ce besoin n'existe pas. Mais en réalité, quand l'homme descend au fond de lui-même, il y trouve des aspirations impérieuses qui ne peuvent trouver satisfaction dans le monde présent ; et il souhaite quelque chose de plus grand et de meilleur. — I. *Le besoin de la sensibilité.* 1° Quel être fragile que l'homme ! Il est si faible devant la nature : les ténèbres et la solitude l'effraient ; les montagnes et l'océan l'impressionnent et le troublent ; la colère des éléments le fait frémir ; il redoute, sans pouvoir s'en garantir, les infirmités, la maladie et la mort. Il est faible devant la méchanceté des hommes. Et il éprouve encore plus d'effroi et d'horreur quand le génie humain s'unit aux forces de la nature, en présence de la guerre par exemple. 2° Où donc trouvera-t-il un appui ? La tendresse maternelle et la sympathie des autres hommes restent le plus souvent désarmées et impuissantes ; les découvertes de la science ne suppriment ni la souffrance ni la mort, quand elles ne leur viennent pas en aide. Il ne peut cependant pas s'abandonner à sa misère. Et si la terre ne peut lui donner le soutien qu'il réclame, ne pourrait-il le trouver dans les cieux ? 202-204. — II. *Le besoin de l'intelligence.* Qui suis-je ? Un simple animal perfectionné par l'évolution, ou un être supérieur doué d'une âme immortelle ? Il faut absolument résoudre ce problème angoissant : il y va de mon bonheur ici-bas et peut-être de mon bonheur éternel. Les savants se récusent : ils n'étudient que les faits qui tombent sous les sens ; l'âme n'est pas de leur ressort. Les philosophes hésitent ou se contredisent. D'après les uns, tout est matière, et il n'y a

pas d'âme. D'autres pensent qu'il y a sans doute autre chose que le corps, mais quoi ? impossible de le savoir. Certains penseurs sont d'avis que l'on peut admettre l'existence de l'âme : les uns arrivent à cette conclusion par un raisonnement ; d'autres pensent que ce raisonnement est sans valeur et prétendent atteindre directement par l'intuition la réalité de l'âme ; d'autres enfin estiment que du moment que la croyance à l'existence de l'âme est bienfaisante, cette croyance est vraie. La question n'est donc pas tranchée d'une manière décisive. Ah ! s'il existait quelque part une Sagesse supérieure qui daigne me révéler l'énigme de ma destinée ! 204-205. — III. *Le besoin de la volonté.* Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas : quel douloureux conflit ! J'ai formé le projet d'une vie idéale, et je sens en moi des tendances contraires. Il me faut un appui pour sortir indemne de cette lutte intime : où le trouver ? — « Dans la société : l'impulsion de votre cœur, la dette que vous avez contractée envers la société, et la loi de l'évolution vous commandent de vous appliquer à vous vaincre et à vous dévouer pour les autres. » Mais cet idéal est insuffisant : pourquoi serais-je obligé de me sacrifier pour les autres ? Et qui m'en donnera la force ? — « Dans notre propre personne : elle possède des facultés qui lui confèrent une majesté incomparable et l'obligent par là-même à rester digne de sa propre grandeur. » Mais cet idéal ne convient qu'à une élite : pourquoi préférer toujours ma dignité à mon plaisir ? Et le sentiment de ma dignité personnelle me donnera-t-il la force de lutter contre moi-même ? — « Dans les grandes idées de Justice, de Beauté et d'Honneur. » Mais ces idées s'imposent-elles à tous, et sont-elles un appui suffisant pour les volontés faibles ? Si ce n'étaient là que des mots ?... En somme, toutes ces réponses sont insuffisantes : j'ai besoin d'un idéal qui s'impose à mon respect et m'apporte son appui. La terre ne peut me le fournir : ne pourrai-je le trouver dans les cieux ? 219-221. — IV. *Le besoin du cœur.* L'homme veut être heureux et de toutes ses énergies il tend au bonheur. Mais en quoi consiste le bonheur ? Les richesses donnent quelques satisfactions, mais ne suffisent pas au bonheur. Les faveurs populaires ont leurs douceurs, mais ne rendent pas pleinement heureux. Seule l'affection peut donner le bonheur. Mais où trouver l'affection parfaite ? Les amours sensibles donnent une courte ivresse, bientôt suivie du dégoût et du remords. L'amour légitime dans le mariage est bon, mais il n'est pas sans nuage, et il ne suffit pas. L'amitié est belle et douce, mais si rare et pas éternelle. L'amour maternel est toujours ardent, pur et généreux ; mais les mères ne restent pas toujours là. Bref, le bonheur parfait n'est pas de ce monde ; mais n'existerait-il pas ailleurs un Ami idéal qui donnerait tout le bonheur rêvé ? 231-233. — V. *Le besoin de la conscience.* C'est un fait que l'homme veut la justice et la veut universelle et proportionnée. Mais ce besoin de justice trouve-t-il satisfaction dans les sanctions d'ici-bas ? Les sanctions naturelles, qu'on appelle la justice immanente, ne sont pas infaillibles, parce que la nature ne connaît que l'ordre matériel et ignore l'ordre moral. Les sanctions humaines sont également insuffisantes, car l'opinion publique et les sanctions de la société n'atteignent que les actes extérieurs et publics et ne sont pas toujours équitables. Reste la conscience, qui semble plus clairvoyante et plus juste ; et pourtant ses sanctions ne sont pas proportionnées et favorisent plutôt le criminel que l'homme vertueux. Ainsi donc les sanctions d'ici-bas sont insuffisantes, et cette constatation provoque dans l'âme un sentiment d'amertume et de révolte : elle en appelle à une justice supérieure qui rétablisse l'ordre. Si la terre la lui refuse, pourquoi le ciel ne la lui donnerait-il pas ? 233-234. — VI. *Le besoin du sentiment social.* L'homme ne peut se suffire à lui-même : il a besoin des autres pour maintenir sa vie physique et morale. Et la nature lui a mis au cœur une inclination qui le pousse vers l'homme et lui fait désirer une société sagement ordonnée, où règnent par conséquent la justice et la charité. Or ces vertus n'éclosent pas spontanément dans le cœur des hommes, que l'égoïsme entraîne dans un sens opposé. La justice et la charité ne peuvent donc être laissées à l'interprétation de chacun. La société l'a compris : elle cherche à développer chez les individus la conviction qu'ils sont obligés, en vertu du fait de la solidarité, à rendre à la société ce qu'ils en ont reçu, ou encore qu'ils doivent s'aimer entre eux parce qu'ils sont tous frères. Et si la conviction ne suffit pas, la société saura bien contraindre les récalcitrants. Ces moyens ne sont pas sans efficacité ; mais ils sont insuffisants : la crise morale et sociale que nous traversons permet de conclure à l'impuissance des Morales sociales à faire régner l'ordre désiré. Mais n'y aurait-il pas, dans l'Au-delà, une Autorité aimée et respectée qui serait capable de fonder et de maintenir l'ordre social ? 245-246.

Deuxième partie : L'affirmation de Dieu. La raison proclame que Dieu existe, car si l'on considère à part le monde matériel, le monde moral et le monde spirituel, chacune de ces réalités possède un caractère de contingence qui suppose nécessairement l'existence de Dieu, 246. — I. *Preuve par le monde.* Le monde est immense. Que d'êtres sur la terre ! Mais celle-ci n'est qu'une des planètes qui tournent autour du soleil, et le système solaire n'est qu'un petit point au milieu des autres systèmes stellaires, qui sont innombrables. D'où viennent ces mondes et les êtres qui les composent ? On a beau essayer d'expliquer que tout est sorti, grâce à l'évolution, de la nébuleuse primitive ; il reste toujours à savoir d'où vient cette matière originelle, fût-elle même éternelle. Ou bien elle s'est faite toute seule, ou bien elle a été créée. Mais la première hypothèse est en contradiction avec les imperfections de la matière. Donc celle-ci a pour cause un être nécessaire et tout-puissant qui est Dieu, 246-248. — II. *Preuve par le mouvement.* Le mouvement se présente dans le monde sous deux formes : l'activité vitale et l'activité mécanique. Chaque plante, chaque animal est le siège d'une série merveilleuse d'incessantes activités. Et notre globe lui-même, et les autres planètes, et le soleil et les autres étoiles sont toujours en mouvement. D'où viennent tous ces mouvements ? On a essayé de réduire l'activité vitale à l'activité mécanique ; mais on oublie qu'il y a chez les vivants autre chose que des mouvements : un principe vital qui les dirige en vue de certaines fins. Supposons même que tout puisse se ramener à des mouvements purement mécaniques : d'où viennent ces mouvements ? On a beau les faire remonter jusqu'au mouvement de la nébuleuse primitive, ou même supposer l'éternité du mouvement ; le problème subsiste : Quelle est la cause du mouvement ? Il n'a pas en lui-même sa raison d'être, et donc il vient d'une cause supérieure et toute-puissante qui est Dieu, 248-250. — III. *Preuve par l'ordre.* Le monde est ordre, car les corps et les mouvements dont il est composé sont harmonisés de façon à ne faire qu'un seul tout. C'est ce que révèle l'examen de la nature. L'ordre apparaît déjà dans le monde minéral : les atomes, qui sont eux-mêmes un petit système sidéral, s'associent pour constituer l'harmonieuse unité moléculaire ; et les molécules se groupent elles-mêmes suivant certaines lois pour former les corps. L'ordre éclate plus vivement dans le règne végétal, notamment dans la constitution de la cellule et des tissus, et dans l'activité, à la fois complexe et simple, de la plante. Il est encore plus sensible dans l'animal, où chaque organe est une merveille d'harmonie, et où toutes les fonctions s'ordonnent admirablement pour entretenir la vie. Il régit également les relations de règne à règne, et la terre elle-même est ordonnée dans le système solaire ; et tout l'univers n'est et ne dure que parce qu'il est ordre. Mais d'où vient cet ordre ? Serait-il le fait du hasard ? Mais le hasard n'explique pas même l'atome, encore moins l'organe, car il faudrait supposer réalisée la rencontre, tout à fait invraisemblable, d'une

infinité de chances heureuses. L'ordre suppose donc une cause proportionnée. Cette cause serait, dit-on, un principe interne d'organisation et d'activité, dont l' « élan créateur » aurait peu à peu organisé la matière et formé progressivement la série des êtres. Mais d'où vient ce principe interne, cet élan créateur ? Il ne peut provenir que d'une cause extérieure toute-puissante et toute sage, qui est Dieu, 262-264. — IV. *Preuve par la loi morale.* La loi morale est la loi du devoir qui retentit dans la conscience de l'homme pour lui commander de faire le bien et d'éviter le mal. Nous avons tous le sentiment très net de cette obligation. Le devoir nous apparaît comme absolu, catégorique. Il nous domine dans ses ordres ; il nous domine encore après, par la joie d'une bonne conscience, si nous avons bien agi, et, dans le cas contraire, par la tristesse et le remords, et le sentiment que nous sommes obligés d'expier pour réparer l'ordre violé. Mais de quelle autorité émanent cette obligation et cette responsabilité ? Pour les évolutionnistes, le sentiment du devoir et de la sanction ne serait, au fond, qu'un souvenir idéalisé de l'autorité et de la crainte des chefs sociaux. Hypothèse invérifiable et invraisemblable ; et qui d'ailleurs ne saurait expliquer le sentiment d'obligation et de responsabilité, ni pourquoi il nous est impossible de nous débarrasser de ce préjugé du devoir. Pour d'autres, la loi morale serait la voix de notre propre personnalité. De fait le jugement de notre raison s'ajoute souvent à la voix du devoir, mais il s'en distingue toujours nettement, et il arrive parfois que la voix impersonnelle du devoir va à l'encontre de toutes nos tendances personnelles : c'est donc qu'il vient d'une autorité étrangère. Cette autorité serait-elle celle de la société ? On l'a prétendu. Sans doute nos codes ont érigé en lois positives bon nombre des prescriptions de la loi morale et prévu en même temps des récompenses et des sanctions. Mais la distinction subsiste : l'autorité civile ne prescrit et ne sanctionne que les actes extérieurs ; et même en ce domaine les deux autorités se contredisent parfois et restent toujours distinctes. L'autorité de la loi morale émane donc d'une autorité plus haute que la nature, la personne humaine et la société : elle vient donc d'un Maître suprême de la vie morale, qui est Dieu, 264-266. — V. *Preuve par les aspirations.* Tout être tend à son bien. Chez l'homme, les aspirations de l'intelligence, de la volonté et du cœur sont illimitées en intensité et en durée : il aspire à une vérité, à une beauté, à une bonté infinies ; il tend à un bien infini. Cette aspiration est universelle, car tout homme rêve d'être heureux, et en tendant au bonheur, il tend en réalité à l'infini ; elle est nécessaire, car ce n'est que par elle que l'homme fait figure d'homme ; elle est naturelle et ne vient pas de la civilisation. Or cette aspiration, précisément parce qu'elle est naturelle, est vraie et suppose un objet infini. En effet la Nature est sage et ne donne pas un besoin sans prévoir et donner également un objet capable d'y répondre. Elle a bien servi la plante et l'animal en leur donnant tout ce qui répond à leurs besoins. Comment supposer que, tous les autres êtres étant réussis, seul l'homme, le chef-d'œuvre de la nature, resterait éternellement un « manqué » ? Cette hypothèse est bien invraisemblable. Il est donc probable, il est même certain aux yeux des partisans de la philosophie de l'action, que le Bien infini existe, et qu'il y a un être qui est la Vérité, la Beauté, la Bonté mêmes, 277-279. — VI. *Preuve par les idées éternelles.* C'est la preuve préférée de Bossuet et de Fénelon. Notre intelligence nous apparaît peuplée d'idées et de jugements. Les idées nous font connaître les choses ; les jugements, en établissant des rapports entre les idées, nous expliquent les choses. Il est évident que les idées et les jugements n'existent pas par eux-mêmes, mais qu'ils supposent un autre être qui est leur lieu. Ce lieu, quel est-il ? Serait-ce mon esprit, qui est immatériel comme les idées ? Non, car l'expérience montre que l'esprit n'apporte pas tout faits ses idées et ses jugements : il les découvre dans les choses et ne fait que les percevoir et les exprimer. D'autre part les idées et les jugements, étant essentiellement immatériels, ne peuvent avoir leur lieu dans les choses matérielles : les idées subsistent avant les choses et en dehors d'elles ; elles sont éternelles. Etant éternelles et immatérielles, elles supposent donc l'existence d'une Intelligence éternelle, qui est Dieu, 279-280. — VII. *Preuve par l'idée de Dieu.* C'est le célèbre argument de S. Anselme. Tout le monde, même l'athée, a l'idée de Dieu, l'idée d'un être tel qu'on ne peut en concevoir de plus parfait. Mais si Dieu n'existait pas, on pourrait en concevoir un plus parfait, à savoir l'idée d'un être infiniment parfait et qui existerait en réalité. Dieu n'est donc pas seulement pensé : il existe objectivement. On a souvent critiqué cet argument. Le moine Gaunilon s'est fait un jeu de prouver de la même façon l'existence des îles Fortunées. Mais son objection ne repose sans doute que sur une comparaison fautive, car les îles Fortunées et Dieu sont des idées d'ordre bien différent. La première est un pur produit de l'imagination ; la seconde s'impose à notre esprit. Kant est plus radical encore que Gaunilon, et prétend, à tort, ce semble, que l'idée de Dieu n'implique pas l'idée de son existence, et que l'on peut concevoir le parfait sans le concevoir existant. Les objections élevées contre l'argument de S. Anselme ne paraissent pas décisives. Il est certain que l'idée de l'être parfait inclut l'idée de toutes les perfections et partant l'idée de l'existence de cet être. Mais peut-on passer de l'idée de l'existence à l'affirmation de l'existence ? Oui, si on a foi dans la valeur objective de la raison. L'argument peut alors se formuler ainsi : Ce qu'exige une idée sous peine de contradiction doit être affirmé comme vrai. Or l'existence de Dieu est exigée par l'idée de Dieu. Donc l'existence de Dieu doit être affirmée comme vraie, 280-282.

Troisième partie : Le sentiment de Dieu. Le raisonnement nous force à admettre l'existence de Dieu ; cependant nous aimerions le sentir. Mais Dieu tombe-t-il sous l'expérience ? Nous pouvons interroger là-dessus l'humanité, l'élite en particulier, et nous-mêmes. — I. *La croyance des peuples.* Tous les peuples ont cru et croient à l'existence de Dieu. Sans doute il y a eu et il y a des athées, et la nature de Dieu n'a pas été conçue de la même façon par tous les peuples ; mais cela n'empêche pas le fait d'être indéniable. Nul doute pour les civilisations chrétiennes, les civilisations asiatiques contemporaines et les civilisations anciennes. Quant aux peuplades sauvages, on s'était trop pressé de leur attribuer des croyances religieuses très grossières ; une étude plus attentive a montré au contraire que l'idée de la Divinité est générale chez les peuples primitifs. Ainsi donc l'idée de Dieu est universelle dans le temps et l'espace. Mais quelle est la valeur de cette croyance ? On a pensé que son universalité était une preuve de sa vérité. Il est invraisemblable que l'ensemble des hommes se soient trompés sur une vérité si importante pour la conduite de la vie, car la nature ne manque pas dans les choses nécessaires. Mais pour que l'argument soit sans réplique, il faut supposer que la nature est l'œuvre d'un Dieu sage : pétition de principe. On a essayé aussi de fonder la valeur de la preuve sur l'origine de cette croyance, qui ne peut avoir été imposée que comme une conclusion vérifiée par la raison ou par une révélation primitive : dans les deux cas la croyance serait originelle et son objet vérifié. Mais le meilleur argument se tire de la persistance de cette croyance. Bien que fort gênante pour l'intelligence et le cœur et vivement critiquée de tout temps par les athées et même par les pouvoirs publics, la croyance en Dieu a traversé les siècles et résisté à tous les assauts. C'est une première vérification en quelque sorte expérimentale de l'existence de Dieu, 294-296. — II. *L'affirmation de l'élite.* Dans cette élite nous ne mettons pas les privilégiés de la fortune, ni les puissants du monde, ni les princes de la pensée, mais seulement ceux qui se sont élevés au-dessus des autres hommes par leur valeur morale, c'est-à-dire les

Saints. Or qu'est-ce qui a permis aux Saints de s'élever ainsi ? Qu'ils se distinguent par leurs vertus intimes comme S. François d'Assise et la petite Sœur Thérèse, par la grandeur intellectuelle comme S. Augustin et S. Thomas, par le dévouement à leurs frères comme S. Vincent de Paul et Mademoiselle Le Gras, par leur patriotisme comme Geneviève et Jeanne d'Arc, par leur zèle pour les âmes comme S. Martin et le Curé d'Ars, par leur force d'âme dans le martyre comme Blandine et sainte Reine d'Alise, ils proclament tous que c'est leur foi qui a été le principe de leur sainteté. Or on juge l'arbre à ses fruits : si la croyance en Dieu a été, à l'encontre des doctrines athées, si magnifiquement féconde, c'est qu'elle est vraie. Et la foi de l'élite porte en elle-même sa vérification, 296-298. — III. *L'expérience personnelle.* « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. » Nous avons ressenti personnellement l'action supérieure de Dieu. Elle se manifeste sous une double forme. C'est d'abord, d'une façon générale, le sentiment d'un besoin, d'un appel, qui parfois naît sans cause apparente, ou bien nous vient à la suite d'un mécompte en soi insignifiant ou à l'occasion d'une souffrance : c'est comme une impression de vide. Mais cette impression nous stimule et nous excite à la recherche d'une plénitude bienfaisante. Et il nous semble qu'à de certains moments privilégiés nous avons senti une bienfaisante intervention passer sur notre vie : ç'a été un apaisement inespéré dans la souffrance ; une illumination de l'intelligence dans une affaire difficile ou dans une heure décisive ; le sentiment d'un réconfort pour le cœur, ou d'une assistance pour la volonté. Il n'est pas d'âme un peu intérieure qui n'ait éprouvé quelque chose de semblable. Mais d'où procède cette mystérieuse et bienfaisante activité ? Elle ne vient ni de la terre ni de ses biens, car le sentiment du vide est éprouvé malgré leur présence : et comment pourraient-ils donner à certains moments le sentiment de plénitude qu'on leur a demandé bien des fois en vain ? Elle ne vient pas non plus de la subconscience, car nous n'avons besoin que de ce que nous ne sommes pas ; et dans l'impression d'épanouissement, nous sentons l'intervention d'une activité supérieure à nous. Plénitude et transcendance sont là des caractères divins ; et tous les mystiques ont senti et affirmé l'action de Dieu en eux. — Ainsi donc l'expérience confirme le raisonnement, et les raisons du cœur s'ajoutent aux démonstrations intellectuelles pour nous convaincre que Dieu existe, 298-300.

Conclusion : l'Unique nécessaire. Dieu existe et la vie de l'homme tire de ce fait toute sa valeur. Sans Dieu, en effet, sa vie reste misérable : la terre ne peut satisfaire ses aspirations, et il reste inachevé et malheureux. Avec Dieu au contraire apparaissent des possibilités d'achèvement et de bonheur. Il se révèle comme le Bien suprême capable de satisfaire toutes nos tendances, comme l'Unique désirable, l'Unique nécessaire. A la foi de nous montrer la réalisation de ces espoirs entrevus par la raison, 300-301.

Dimanche. — *Les forçats du dimanche.* Ceux qui travaillent tous les jours sans arrêt, fêtes et dimanches compris, sont de véritables forçats. Ce sont des ambitieux, mais aussi des maladroits, car l'expérience montre qu'au bout de l'année ils ne sont pas plus riches que les autres. — « Mais puisqu'on mange tous les jours, il faut bien travailler tous les jours ! » Comment s'arrangent donc ceux qui se reposent le dimanche et mangent quand même ce jour-là ? La vérité, c'est que les forces humaines ne sont pas inépuisables, et que ceux qui ne se reposent pas le dimanche se reposeront forcément en d'autres temps. Il en est d'ailleurs qui travaillent le dimanche parce que c'est un jour « clérical, » et se reposeraient très volontiers ce jour-là si le travail était d'obligation. Petit métier, petit profit, et procédé mesquin, que le travail du dimanche ! 555-556.

Dominicales. — Les *Dominicales d'un petit Doyen :* voir *Table synthétique,* p. 593.

Dupanloup (Mgr). — Ses conseils sur l'éducation, 324-326.

Ecole. — *Le salut par l'école chrétienne.* Nous sommes en France sous le régime de l'école neutre, c'est-à-dire athée. 1° L'école neutre est une source de grands maux, car la science sans Dieu laisse ignorer les choses qu'il importe le plus à l'homme de savoir et remplit l'esprit d'erreurs grossières ; et de même l'éducation de la morale sans Dieu est inefficace et ne peut engendrer que l'immoralité. 2° Au contraire l'école chrétienne procure à l'homme les plus grands bienfaits, car elle donne à l'enfant la science complète de tout ce qu'il doit savoir et une éducation qui a une influence salutaire sur tous ses actes. Travaillons donc à faire rentrer Dieu dans les écoles, et, en attendant, favorisons les écoles libres en leur donnant notre argent et nos enfants, 41-44. — Voir *Education.*

Surveillance de l'école au point de vue de la morale, 585 : voir *Chasteté.* — L'école des Catacombes : voir *Catacombes.*

Ecoles d'Orient (Œuvre des). — 1° Elle a été fondée en 1856 par l'illustre mathématicien Cauchy pour exercer en Orient, par le moyen d'œuvres scolaires, une action religieuse et morale. Léon XIII l'a chaudement recommandée à la générosité des fidèles. 2° Elle rend des services éminents, d'abord à la jeunesse orientale, puis à la société orientale tout entière, à N.-S. Jésus-Christ, à l'Eglise, à la France et à tous ses associés. 3° Pour s'y affilier, il suffit de verser une cotisation annuelle d'1 fr. et de prier pour l'union des Eglises, 344-346.

Education. — *L'éducation chrétienne.* 1° Les parents ont le devoir d'élever chétiennement leurs enfants, car ceux-ci sont à Dieu avant d'être à leurs parents. Et d'ailleurs pour dominer ses premiers instincts et résister aux influences pernicieuses du dehors, rien ne saurait remplacer auprès de l'enfant l'éducation religieuse. 2° Comment remplir ce devoir ? Il ne suffit pas d'assurer à l'enfant la nourriture, le vêtement et même l'instruction ; il faut surtout lui donner un enseignement religieux au moins élémentaire, et les règles morales du catéchisme. L'éducation chrétienne reçue dans la famille, surtout si elle est l'œuvre de la mère, restera indélébile, 548-550. — Voir *Enfant.*

(Pour une Distribution de prix dans une école libre de garçons). *L'éducation est une œuvre d'amour.* Les natures les plus ardentes et les plus impétueuses sont celles qui offrent les plus belles ressources, à condition d'être bien dirigées, comme le duc de Bourgogne le fut par Fénelon. Mais le grand secret pour adoucir et transformer les caractères difficiles, c'est de les aimer. Et d'ailleurs la jeunesse a des qualités si séduisantes qu'un véritable éducateur ne peut se dispenser de l'aimer, 324-326.

(Pour une Distribution de prix dans une école libre de filles). *Les trois éléments de l'éducation qu'elle donne.* Le but de l'école libre, c'est de faire de vous des jeunes filles « bien élevées. » D'où les trois éléments de l'éducation que vous y recevez. 1° C'est d'abord l'instruction, élémentaire sans doute, mais bien dirigée, comme le prouvent les succès remportés aux examens. 2° C'est ensuite le travail manuel, dont l'exposition des travaux atteste le mérite, et qui prépare en vous la femme forte. 3° C'est enfin l'instruction religieuse, qui est pour vous le cours de philosophie le plus solide, le plus complet et le plus pratique, 305-306.

L'éducation de la pureté : comment la faire, 588 ; voir *Chasteté.*

Eglise. — Conférences populaires sur l'histoire de l'Eglise : voir *Table synth.,* p. 595, et les mots *Catacombes, Christianisme* (Maisons chrétiennes), *Concile, Enfant, Femme, Juifs, Pierre et Paul (SS.).*

Eglises. — *Du respect et de l'amour dus aux églises.* L'antiquité chrétienne nous offre des exemples fort édifiants du respect qu'on avait alors pour les églises : en est-il de même aujourd'hui ? 1° Respect à nos églises. Dieu est partout et l'univers est son temple ;

mais, chez les Juifs, il a voulu avoir sa maison à lui : le tabernacle de Moïse, puis le temple de Jérusalem ; à présent il habite réellement dans nos églises par sa présence sacramentelle. Si les Israélites étaient pénétrés d'un profond respect à la vue du tabernacle et du temple, quelle révérence ne devons-nous pas avoir pour nos églises ! Et pourtant que d'irrévérences s'y commettent ! 2° Amour à nos églises. Si Dieu y habite, ce n'est pas seulement pour y recevoir nos hommages, c'est aussi pour nous y combler de ses bienfaits. L'église est « la porte du ciel » : ses fêtes et ses chants sont le prélude des joies célestes ; et nous y trouvons tous les moyens de salut qui conduisent au ciel : combien ne devons-nous pas aimer ces chères églises ! D'autant qu'elles sont encore pour nous la commune maison de toutes nos familles, où nous devrions être heureux de nous trouver réunis au moins chaque dimanche, 481-484. — *L'église, vraie maison paternelle.* La maison de Dieu est vraiment pour nous la maison de famille. 1° La maison paternelle est l'œuvre de la famille et l'on aime à en conserver les titres de propriété ; l'église est une seconde maison héréditaire : sa construction, son entretien et son ornementation sont l'œuvre de plusieurs générations et l'histoire en est soigneusement consignée dans les archives paroissiales. 2° La maison paternelle est peuplée de souvenirs que le moindre objet suffit à évoquer ; l'église, elle aussi, est pleine de souvenirs qu'on aime à faire revivre. 3° Le charme de la maison paternelle vient surtout de la présence des parents ou de leur image qu'on y retrouve quand ils sont morts ; l'église paroissiale est la maison où Dieu habite, et Jésus y est toujours réellement présent au tabernacle. Aimons donc notre église comme nous aimons notre maison paternelle, 452-453. — Voir *Paroisse.*

Enfant. — *L'idolâtrie de l'enfant.* On se plaint beaucoup de l'éducation actuelle ; mais ses funestes résultats viennent en grande partie de l'idolâtrie de l'enfant. 1° Dès sa naissance, l'enfant, qui aurait besoin d'être « élevé », est adulé par ses parents, qui ne lui donnent jamais tort, et ferment les yeux sur tous ses défauts : c'est un véritable petit dieu. 2° Les résultats sont déplorables : les enfants gâtés sont en effet incapables de dévouement et de sacrifice et n'obéissent qu'à leur intérêt ; ils deviennent d'insupportables petits pédants ; ils se trouvent sans défense contre les furieuses attaques de leurs passions et finissent par être la proie du vice. Que les parents chrétiens se montrent donc moins aveugles et plus fermes vis-à-vis de leurs enfants, s'ils veulent s'épargner de cruelles déceptions, 380-381. — *L'enfant païen.* Chez les païens, le père de famille a sur l'enfant droit de vie et de mort sans contrôle. L'enfant est assimilé aux esclaves et peut toujours être exposé, vendu ou mis à mort. La société antique n'a pas de cœur ni de pitié pour tout ce qui est faible, et l'enfant ne connaît ni la tendresse ni les soins délicats. Il en va d'ailleurs de même actuellement chez les peuples païens et même chez les peuples civilisés quand ils ne subissent plus l'influence de l'Evangile, 455-456. — *L'Eglise et l'enfant.* Le premier berceau aimé est celui de Bethléem, et Jésus est l'ami des enfants. L'Eglise respecte et honore comme un ange le petit enfant qu'elle engendre à la vie surnaturelle ; elle ne reconnaît pas au père le droit de le faire mourir à son gré ; elle ouvre des asiles pour les enfants abandonnés et les orphelins ; et les inscriptions des Catacombes attestent les beaux sentiments des chrétiens vis-à-vis des enfants. C'est donc l'Eglise qui, à la suite du Sauveur, a libéré l'enfance, 457-458. — Les mères et les grands enfants : voir *Mères.* — L'enfant prodigue : voir *Prodigue.*

Enfants de Marie. — *La fête des enfants de Marie.* 1° Il convient de se donner à Marie dès les années de l'enfance. Non seulement elle le désire, mais elle a le droit de l'exiger, parce qu'elle est notre mère. Et les parents ont le devoir de placer de bonne heure leurs enfants sous la protection de la Sainte Vierge. 2° Cette consécration assure aux enfants de Marie de précieux avantages : elle les fait estimer de tous ; elle les rend plus aimables ; elle assure leur avenir, 515-516. — (Pour une réception d'Enfants de Marie). *Hier et demain.* 1° Dans le passé la Sainte Vierge a été vraiment pour vous une mère : elle vous a aimées et élevées, puisque toutes les grâces que vous avez reçues vous sont venues par elle. Si, plus heureuses que d'autres, vous avez gardé, avec votre foi, l'honneur de votre jeunesse, c'est à Marie que vous le devez, et c'est votre dévotion envers elle qui vous a préservées des séductions du monde. 2° Dans l'avenir elle continuera et achèvera votre éducation. Comme une mère à la fois très douce et très ferme elle vous donnera des conseils, des avertissements, des réprimandes. Elle vous demandera surtout d'acquérir l'esprit de sacrifice, qui consiste à ne pas se rechercher soi-même et à s'oublier pour les autres, et de garder l'esprit d'union, 538-540.

Ennemis. — *L'amour des ennemis.* De tous les commandements divins, c'est peut-être le plus difficile à observer. 1° Son existence. Notre-Seigneur ne se contente pas, comme Moïse, de défendre de prendre l'initiative des inimitiés ou des offenses : il nous ordonne nettement de pardonner à nos ennemis et de les aimer. 2° Ses raisons d'être. Ce précepte s'explique d'abord parce que le christianisme devait sur ce point encore surpasser toutes les autres doctrines religieuses, imposer à ses fidèles l'amour d'autrui sous sa forme la plus parfaite et les faire ressembler davantage à Dieu ; ensuite parce que ceux qui nous haïssent et nous persécutent restent, malgré tout, dignes d'indulgence et d'amour ; enfin parce que Dieu nous a donné l'exemple du pardon des injures et nous a payé par avance, en nous pardonnant et en nous aimant, le pardon et l'amour auxquels il nous oblige. 3° Son étendue et ses limites. Il n'est jamais permis de haïr son ennemi et de s'en venger, quoique l'on puisse légitimement être mécontent de lui et poursuivre par des moyens légaux la réparation du dommage causé. Il est prescrit d'aimer ses ennemis, mais non d'un amour de préférence. On n'est pas obligé non plus de perdre le souvenir de leurs méfaits, ni de ne pas prendre à leur égard les précautions utiles. Toutefois la charité peut aller beaucoup plus loin dans la générosité, à l'exemple de S. Jean Gualbert, 253-256.

Epiphanie. — *Marcher dans la lumière.* C'est ce que le chrétien doit apprendre des Mages. 1° Les Mages ont vu l'étoile et se laissent guider par elle ; ainsi devons-nous nous laisser guider vers Dieu par la lumière de la raison, que nous serions inexcusables de ne pas suivre. 2° Quand l'étoile disparaît, les Mages demandent à la Synagogue les lumières nécessaires pour continuer leur voyage ; de même le chrétien ne doit pas se contenter des lumières de la raison, mais rechercher celles de la foi, que lui offre l'Eglise, et en suivre toutes les indications. 3° A la double clarté de l'étoile et de la révélation, les Mages arrivent heureusement à Bethléem ; ainsi, guidé par le double flambeau de la raison et de la foi, le chrétien arrive avec certitude au bonheur éternel, 8-10.

Ermites (N.-D. des). — Voir *Marie* (Lectures pour le Mois de).

Espérance. — *L'espérance.* Elle joue un grand rôle dans la vie humaine. 1° Pour bien comprendre ce qu'est l'espérance chrétienne, il faut considérer d'abord l'objet des promesses divines : le ciel et les moyens d'y parvenir, à savoir les biens spirituels et non temporels ; puis les conditions que Dieu a mises à ces promesses : il ne veut pas nous sanctifier et nous sauver sans nous ; enfin les garanties de l'accomplissement de ces promesses : elles reposent sur la fidélité, la bonté et la justice de Dieu. 2° Les fautes que l'on peut commettre contre l'espérance sont le désespoir et le découragement, qui en est la forme atténuée, la présomption, et l'indifférence aux promesses divines, 62-64.

Esprit-Saint. — *L'Esprit-Saint, vie, lumière, amour.*

1° L'Esprit-Saint est l'auteur de la vie surnaturelle : c'est par son opération que Marie conçoit Jésus-Christ ; c'est lui qui préside à la naissance et à la vie de l'Eglise ; c'est lui qui de même nous engendre à la vie de la grâce dans le baptême. Prenons garde d'éteindre en nous cet Esprit de vie, sans lequel nous n'aurions point de part à la vie éternelle. 2° L'Esprit-Saint est la source de toute lumière. C'est lui qui inspirait les prophètes et éclairait les Apôtres ; c'est lui encore qui illumine l'âme chrétienne et lui donne l'intelligence des vérités révélées. N'éteignons pas en nous cette lumière, sans quoi nous marcherions dans les ténèbres comme les païens. 3° L'Esprit-Saint est le foyer de l'amour. Il est l'amour incréé et subsistant qui unit le Père et le Fils ; il se communique aux hommes pour créer en eux la charité qui réalise leur union avec Dieu et entre eux. N'éteignons pas en nous cet Esprit d'amour, sous peine de perdre notre titre et nos droits d'enfants de Dieu, 193-195. — Voir *Pentecôte*.

Eucharistie. — L'institution de la Sainte Eucharistie, 551-553 : voir *Evangiles* (Instructions, XLVIII). — Les emblèmes de l'Eucharistie dans les peintures des Catacombes : voir *Catacombes*. — Le miracle eucharistique d'Ettiswill, 130.

La présence réelle, la communion, la vie. 1° La présence réelle. N.-S. l'a nettement affirmée, au grand scandale de ses ennemis et même de plusieurs de ses disciples. Aujourd'hui encore la parole du Christ rencontre des incrédules, mais aussi des disciples fidèles comme l'était S. Pierre. 2° La communion. Si N.-S. a institué l'Eucharistie, c'est pour s'unir intimement à nous dans la sainte communion. Et en choisissant la forme de la nourriture, il nous montre que nous devons manger souvent ce pain de l'âme. 3° La vie. Mais la communion n'est pas seulement la vie de notre âme ici-bas : elle est pour nous le gage de la vie éternelle et communique à notre corps lui-même un germe d'immortalité, 106-109. — *L'union eucharistique.* 1° Dieu veut s'unir à nous. Dans les premiers jours de l'humanité, il y a entre lui et l'homme une véritable familiarité. Après la chute, il continue de se révéler à l'homme par les œuvres de la création ; et pour s'unir plus intimement à lui, il se fait homme, s'immole pour nous sur la croix et institue la sainte Eucharistie. 2° Nous devons nous unir à lui par une entière conformité de pensée et de cœur avec lui et par la sainte communion, 82-86. — *Le Pain vivant.* Tout ce qui vit, la plante, l'animal, l'homme, a besoin de se nourrir pour soutenir sa vie. L'alimentation corporelle a son importance, mais l'homme a besoin d'autre chose. L'alimentation de la vie intellectuelle, c'est la vérité, que Dieu seul donne dans sa plénitude. Mais il y a dans l'homme une vie plus haute, la vie surnaturelle, qui s'entretient par le pain eucharistique. Le pain, cet aliment universel et sacré, est devenu réellement, par un miracle de puissance et d'amour, le corps du Christ ; et celui-ci nous ordonne d'en prendre et d'en manger tous, parce que c'est le Pain vivant qui nous fait vivre de sa vie divine, 403-406. — *Résurrection et immortalité.* 1° Dieu a donné à l'homme des armes pour se défendre contre la mort. L'Eucharistie assure, en effet, à notre corps la résurrection glorieuse ; et dans la communion suprême, l'Eglise rappelle au chrétien mourant cette promesse d'immortalité. 2° L'Eucharistie garantit l'âme elle-même contre la justice divine, car c'est elle qui donne la vie éternelle et plaide pour nous auprès du Souverain Juge. 3° En regard de ces promesses si consolantes, quel espoir peuvent nous donner les autres doctrines ? Elles ne nous promettent, en fait d'immortalité, que celle du souvenir : promesse dérisoire qui insulte à la dignité de l'homme et outrage son cœur. L'Eucharistie est la seule véritable assurance sur la vie, mais une assurance obligatoire, 453-455. — *Trois devoirs envers Jésus-Hostie* (Pour une Adoration perpétuelle dans un pensionnat de jeunes filles). 1° L'adoration : personnelle, publique et collective, perpétuelle. 2° La réparation : pour nos fautes et pour celles des autres. 3° La reconnaissance : pour tous ses bienfaits d'ordre temporel et spirituel, 484-485.

Evangiles. — Nous réunissons ici, parce qu'elles ne sont pas autre chose qu'un commentaire historique et moral des Evangiles, les instructions publiées sous ce titre :

Courtes instructions pour la prière du soir *(suite)*. — XIX. *Jésus monte à Jérusalem.* Le Vendredi soir, Jésus est à Béthanie, chez Simon le Lépreux. Les Juifs de Jérusalem l'apprennent et complotent de tuer le Maître s'il vient pour la Pâque. Le dimanche matin, Jésus, monté sur une ânesse, se dirige vers la ville, 235-236. — XX. *Il pleure sur la Ville sainte.* Du mont des Oliviers, il embrasse d'un coup d'œil toute la ville, et, avec une précision saisissante, il décrit les horreurs du siège qu'elle doit subir en 70. Ah ! si notre âme, elle aussi, savait ce qui peut lui donner la paix et connaissait le temps où Dieu la visite ! 236-237. — XXI. *Il entre à Jérusalem.* La foule vient au devant de lui, lui fait une escorte triomphale et l'acclame comme un prophète et comme un roi. Lorsque Jésus entre dans notre âme, accueillons-le, nous aussi, par un joyeux hosanna, 250-251. — XXII. *Le figuier maudit.* Jésus, ayant faim, maudit le figuier stérile, qui se dessèche presque aussitôt. C'est la figure du peuple Juif et de l'âme qui ne donne pas de fruits, 252-253. — XXIII. « *Ma maison est une maison de prière.* » N.-S. entre au temple en maître et, pour la seconde fois, il en chasse énergiquement les vendeurs et les acheteurs. Ses ennemis s'en indignent et les enfants l'acclament. Il nous enseigne par là quel respect nous devons avoir pour la maison de Dieu, et comment les simples sont souvent plus près de Dieu que les fils des prophètes, 267-269. — XXIV. « *Nous voulons voir Jesus.* » Les Gentils présents dans le temple demandent à voir Jésus. Il leur annonce qu'il va être glorifié, et la voix du Père confirme sa parole. Ces Gentils, ce sont les âmes de bonne volonté auxquelles Dieu se révèle, tandis qu'il repousse les contradicteurs haineux et de mauvaise foi, 282-284. — XXV. *Les deux fils.* Les ennemis du Sauveur essayent de lui tendre un piège en l'interrogeant ; mais c'est lui qui leur ferme la bouche en leur demandant de qui était le baptême de Jean. Et pour achever de les confondre, il leur propose la parabole des deux fils, dont l'un symbolise les pécheurs qui font pénitence, et l'autre les hypocrites qui disent et ne font pas, 283-285. — XXVI. *La parabole des vignerons.* N.-S. y flétrit la conduite des vignerons homicides : ses ennemis comprennent de qui il s'agit et n'en deviennent que plus acharnés dans leur haine. Cette parabole peut s'appliquer aussi à chacun de nous : craignons de mépriser les ministres qui nous parlent au nom de Dieu et surtout de tuer le Fils de Dieu dans nos âmes, 312-313. — XXVII. *Les noces du fils du roi.* Cette parabole annonce la réprobation des Juifs et la vocation des Gentils. Elle symbolise aussi pour nous le double banquet auquel Dieu nous a conviés : celui de la nature et celui de la grâce, 313-314. — XXVIII. *Le denier de César.* Les ennemis de Jésus cherchent à l'embarrasser par une question insidieuse ; mais c'est lui qui leur ferme la bouche. Les mêmes pièges sont tendus à l'Eglise : il ne suffit pas aux puissances de ce monde qu'elle rende à César ce qui est à César ; ils ne lui permettent pas de rendre à Dieu ce qui est à Dieu. Le chrétien porte dans son âme l'empreinte et l'image de Dieu : qu'il prenne garde de ne pas la laisser s'effacer ou s'altérer, 329-331. — XXIX. *La résurrection des morts.* A leur tour les Sadducéens essayent de tenter Jésus : il leur répond victorieusement par l'affirmation de la résurrection des morts. A la lumière des enseignements de S. Paul, l'Eglise enseigne que les corps ressusciteront un jour et seront doués de perfections nouvelles, 331-333. — XXX. *Le premier des commandements.* Répondant à la question d'un Pharisien, Notre-Seigneur déclare que le premier commandement consiste à aimer Dieu de toutes les puissances de notre être. Ce commandement existait déjà dans l'ancienne

loi ; mais le Sauveur le reprend pour y infuser un esprit nouveau, 346-348. — XXXI. *Le second commandement.* « Il est semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Il faut donc aimer dans les autres l'image de Dieu, et les aimer comme soi-même : sans quoi, on n'est pas véritablenent chrétien, 348-349. — XXXII. *Fils de David et Fils de Dieu.* Le Sauveur confond de nouveau les Pharisiens en leur prouvant par l'Ecriture que le Christ est à la fois fils de David et Fils de Dieu. En effet le Ps. *Dixit Dominus* nous montre Jésus-Christ à la fois Roi, Prêtre et Triomphateur, 361-362. — XXXIII. *Dans la chaire de Moïse.* Jésus met en garde le peuple contre les Docteurs de la Loi. Il faut accepter leur enseignement, mais non imiter leur conduite. L'Eglise a ses docteurs, assis non plus dans la chaire de Moïse, mais dans celle de Jésus-Christ. Ils ont autorité sur le peuple chrétien ; mais qu'ils se gardent de s'enorgueillir et d'abuser de leurs prérogatives comme les Docteurs de la Loi, 362-364. — XXXIV. *Les Scribes et les Pharisiens hypocrites.* N.-S. les maudit, parce que non seulement ils n'entrent pas dans le royaume des cieux, mais ils empêchent encore les autres d'y entrer. Ils affichent un certain zèle extérieur ; mais ils n'agissent que par cupidité. Que notre zèle à nous soit pur et désintéressé. Ils n'ont qu'une religion de façade : chez eux tout est hypocrisie ; la pureté se borne aux apparences, et leur piété elle-même n'est que mensonge, 372-373. — XXXV. *Le denier de la veuve.* Dieu attache bien plus de valeur à la minime offrande de la pauvre veuve qu'aux dons magnifiques des riches Pharisiens, car ce qui a du prix à ses yeux, ce n'est pas l'or, mais l'amour. De tout temps les chrétiens ont versé le denier du culte : l'Eglise reçoit l'obole des pauvres avec autant et peut-être plus de reconnaissance que les offrandes des riches, 373-374. — XXXVI. *Prédiction de la ruine du Temple.* N.-S. annonce la destruction complète du Temple dont les Juifs étaient si fiers. La prophétie a été réalisée en 70 par les soldats de Titus. Le temple détruit, c'est aussi l'âme choisie que Dieu a comblée de grâces et qui l'a ensuite abandonné, 393-395. — XXXVII. *La ruine de Jérusalem.* Après avoir recommandé à ses disciples de ne pas se laisser séduire, Jésus prédit le siège de Jérusalem et ses grandes calamités : famine, massacres, captivité. C'est aussi l'histoire de l'âme séduite par le péché : elle connaît, elle aussi, l'investissement, le glaive, la famine et la captivité, 395-396. — XXXVIII. *La fin du monde.* Elle sera précédée de terribles signes et s'accomplira au milieu de prodiges qui effrayeront les impies et rassureront les bons. Quand viendra-t-elle ? C'est un secret que Dieu s'est réservé et que le Christ n'a pas jugé bon de révéler aux hommes, 426-427. — XXXIX. *Soyez prêts.* N.-S. nous met en garde contre les surprises de la mort, qui décidera de notre sort éternel. Il met en regard la conduite de deux serviteurs, l'un fidèle et l'autre méchant, qui attendent leur maître, la nuit, 427-429. — XL. *Les dix vierges.* Pour mieux faire comprendre à ses disciples qu'il faut toujours être prêt, le Sauveur leur expose la parabole des dix vierges. Les vierges folles n'ont pas failli dans la vertu ; mais elles n'ont point fait d'œuvres utiles ni amassé de mérites. Et le Christ ne veut pas les connaître, 458-459. — XLI. *Les dix talents.* La conduite du maître à l'égard de ses serviteurs est une leçon pour nous. Qu'il nous ait donné un talent ou cinq, peu importe ; si nous faisons fructifier ses dons, nous serons récompensés. Si au contraire nous imitons le serviteur inutile, le Maître sera sans pitié pour nous, 460-461. — XLII. *Le Jugement dernier.* Jésus termine les discours du Mardi Saint par l'annonce du jugement dernier. Le Fils de l'Homme reviendra triomphant et séparera les bons d'avec les méchants. Il récompensera ceux qui auront pratiqué la miséricorde envers leurs frères, et condamnera les autres, 474-475. — XLIII. « *Sciens Jesus quia venit hora.* » Tandis que Judas conclut son marché avec les ennemis du Maître, celui-ci se prépare à faire la Pâque avec ses disciples. La Pâque rappelait aux Juifs le souvenir de leur affranchissement et de leur départ d'Egypte. Elle symbolise la mort de Jésus-Christ et celle du chrétien, 475-477. — XLIV. « *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.* » Cette Pâque que Jésus désire manger, c'est la Pâque de la Nouvelle Alliance, dont l'ancienne Pâque n'était que la figure, et où il sera lui-même la victime immolée et mangée. En mangeant cette Pâque eucharistique, nous nous préparerons à la Pâque du ciel, 486-488. — XLV. *Jésus lave les pieds de ses Apôtres.* Le Maître leur donne ainsi une leçon d'humilité, et il nous avertit de nous purifier de toutes nos fautes, même légères, avant de communier. Il lave les pieds même à Judas et sa miséricorde le poursuit, bien qu'il en soit indigne, 488-489. — XLVI. *Le trouble de Jésus.* Un trouble mystérieux envahit l'âme du Sauveur à la pensée de la trahison de Judas. C'est qu'il aime encore le traître et que peut-être il songe qu'il a été lui-même l'occasion de son crime. Il pense aussi au péché, qui sera la cause de la mort du Juste, et à l'aveuglement des hommes qui rendra pour beaucoup cette mort inutile, 502-504. — XLVII. *Jésus s'efforce de toucher Judas.* Il annonce aux Apôtres que l'un d'eux le trahira ; il prononce l'anathème contre le traître ; il lui révèle qu'il connaît son dessein ; il lui présente un morceau de pain trempé. Mais Judas s'endurcit dans son crime, 504-505. — XLVIII. *L'institution de la Sainte Eucharistie.* A la fin de la cène, Jésus change le pain en son corps et le donne à manger aux Apôtres qui le reçoivent avec foi et bonheur. Puis il change aussi le vin en son sang, le sang de la Nouvelle Alliance... Les paroles de N.-S. sont trop claires pour que l'on puisse en mettre le sens en doute. Quand nous avons mangé sa chair et bu son sang, ce n'est plus nous qui vivons, c'est lui qui vit en nous, 551-552. — XLIX. *Jésus prédit la chute de S. Pierre.* Pierre prétend qu'il suivra le Maître partout où il doit aller ; et pour le rappeler à l'humilité, Jésus lui prédit le triple reniement et lui assure qu'il restera néanmoins le chef des Apôtres, 552-553. — Voir *Paraboles.*

Faber (P.) — D'après lui, l'intercession pour les âmes du Purgatoire résume toutes les dévotions, toutes les œuvres de charité, toutes les vertus chrétiennes, 463-464.

Famille. — *Le salut par la famille chrétienne.* Si les impies s'acharnent à essayer de détruire la famille, c'est qu'elle a été instituée par Dieu pour être un foyer de vertus et un moyen de salut. 1° Dans la famille qui n'est plus religieuse, on voit régner en maîtres l'égoïsme, le désordre et l'impiété, qui font le malheur temporel de tous les membres de la famille et les conduisent au malheur éternel. 2° Dans les familles religieuses règnent au contraire l'union des cœurs, qui survit à toutes les épreuves, l'ordre qui préside à tout, et la piété, toutes choses qui rendent ces familles heureuses en ce monde et en l'autre, 38-41. — *Sur la famille chrétienne* (Plan). A propos de la Sainte Famille, l'Evangile note trois traits : 1° « Il leur était soumis » : l'autorité est à la base de la famille. 2° « Marie conservait en son cœur toutes ces merveilles » : Dieu a fondé la famille sur le dévouement maternel... 3° « Jésus progressait... » : le progrès de l'enfant, dernière condition et dernier bienfait de la famille, 80. — Voir *Education, Enfant, Joseph (S.), Mariage, Mère.*

Femme. — *La femme païenne.* Sa condition s'élève à peine au-dessus de celle de l'esclave. Avant d'être mariée, elle compte pour rien. Epouse, elle passe sous le despotisme du mari. Mère, elle est traitée sans ménagement ni respect, et elle n'a aucune autorité sur ses enfants. Même aux plus beaux siècles d'Athènes et de Rome, son sort est misérable. Chez les Grecs, le mariage n'est qu'un bail temporaire. La loi romaine donne une belle définition du mariage, mais en fait il ne confère aucun droit à la femme, qui peut toujours être répudiée sous le prétexte le plus futile. Rien d'étonnant après cela que la femme antique soit tombée si bas. Pour une Antigone, que de Messalines ! Il est

visible que les païens de tous les temps sont voués aux passions d'ignominie, 521-522. — *La femme chrétienne.* Le christianisme transforme la condition de la femme. Le culte de Marie, la femme par excellence, ennoblit toutes les femmes et consacre la dignité de la mère. S. Paul, en proclamant les devoirs des époux chrétiens, achève de réhabiliter la femme. La vierge chrétienne a le droit de disposer d'elle-même ; mariée, elle est pour l'homme une compagne aimée et respectée, envers laquelle il a des devoirs sacrés. La mère devient la personnification du dévouement et de la tendresse ; elle est la reine du foyer et l'éducatrice de ses enfants. L'Eglise fait une place d'honneur aux vierges et aux veuves ; et l'histoire des premiers siècles chrétiens nous offre une multitude de vierges, de saintes femmes et de martyres, 522-524. — Voir *Education, Enfant, Mère, Mode.*

Fénelon. — L'éducation du duc de Bourgogne, 324.

Fidélité. — A la vocation : voir *Vocation.*

Figuier stérile. — Voir *Evangiles* (Instructions, XXII).

Filles (Jeunes). — Voir *Catherine (Sainte), Education, Enfants de Marie.*

Fils. — Les deux fils ; Les noces du fils du roi ; Fils de David et Fils de Dieu : voir *Evangiles* (Instructions, XXV, XXVII et XXXII).

Fin de l'homme. — *La fin de l'homme.* Quelle est notre destinée ? 1° Pour le monde et pour l'école matérialiste, nous n'avons qu'à chercher le bonheur dans les biens terrestres. Mais ni les richesses, ni les honneurs, ni les plaisirs de ce monde ne sont capables de nous satisfaire pleinement ; et d'ailleurs ils s'évanouissent à l'heure de la mort. Selon la remarque de S. Augustin, notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en Dieu. 2° L'Evangile nous apprend que l'homme a été créé par Dieu pour le connaître et le servir, et mériter ainsi le bonheur éternel. Peu importe que nous soyons riches ou pauvres, heureux ou malheureux : l'essentiel est de servir Dieu en l'aimant par-dessus toutes les créatures. Avons-nous aimé Dieu sincèrement et l'avons-nous servi fidèlement ? Au jugement dernier, Dieu nous jugera selon nos œuvres. Cherchons-le donc avant tout et gagnons chaque jour le bonheur éternel, 547-548. — Voir *Mammès (S.).*

Fin du monde. — Voir *Evangiles* (Instructions, XXXVIII et XXXIX).

Fins dernières. — Voir *Jugement, Mort, Purgatoire.*

Foi. — *La foi chrétienne.* 1° Sa nécessité : sans elle, il est impossible à l'homme d'être sauvé. Elle assure le salut du monde en révélant à l'homme des vérités inaccessibles à son ignorance et en lui faisant pratiquer des vertus impossibles sans elle à sa faiblesse naturelle. 2° Ses qualités : elle doit être ferme et inébranlable, étant appuyée sur la parole de Dieu et l'autorité infaillible de l'Eglise ; entière, c'est-à-dire complète et sans restriction ; agissante et confirmée par des œuvres, 34-38. — *Comment il faut étudier pour parvenir à la foi.* Pour s'orienter plus sûrement vers la foi, trois dispositions surtout sont nécessaires. 1° La droiture. Elle interdit tout parti-pris ; elle défend d'étudier la religion dans les publications des hérétiques ou des mécréants, de demander aux doctrines chrétiennes des preuves contraires à la nature de leur objet, de refuser à une démonstration d'ordre religieux la valeur qu'on lui donnerait en toute autre matière, de se faire, contre la religion, un argument des désordres qu'elle n'autorise pas, de la traiter légèrement à la façon de Voltaire, de l'étudier sans méthode ou avec une méthode illogique. 2° La simplicité du cœur, qui fait un devoir à celui qui cherche la foi de ne pas s'obstiner dans l'incrédulité, d'accepter la religion et la révélation telles que Dieu les a voulues, de reconnaître la possibilité du mystère et du miracle, de ne pas exiger des preuves si évidentes qu'elles supprimeraient la liberté, et d'étudier la religion avec un esprit large, sans « éplucher » ni chicaner à propos de tout. 3° La pratique du bien. La vérité religieuse se fait connaître de préférence aux justes, parce que le vrai et le bien sont ici très étroitement unis ; parce que Dieu éclaire les cœurs purs et abandonne souvent les âmes vicieuses à leurs ténèbres ; parce que les consciences coupables n'ont plus en face du christianisme une liberté entière. Puissions-nous faire nôtre la parole de Newton mourant : « Je n'ai jamais péché contre la lumière », 13-16. — La foi et la raison s'unissent pour nous conduire à Jésus, 8-10 : voir *Epiphanie.* — *Quelle influence la foi doit exercer sur la vie des âmes.* La foi doit avoir une place très large dans toutes les opérations qui constituent la vie des âmes. 1° La foi doit étendre son influence très loin dans la vie de l'intelligence ; elle crée une mentalité spéciale qui s'appelle l'esprit de foi et qui consiste à voir dans toutes choses le côté surnaturel, les réalités invisibles et pourtant très réelles : par exemple, l'âme faite à l'image du Créateur, Dieu présent partout, les reflets divins qui brillent dans toutes les créatures... C'est un sens qui manque aux incrédules. 2° La foi intervient également dans la vie du cœur, parce que toutes les vérités qu'elle révèle à notre intelligence ne peuvent manquer d'exciter en nous des affections qui y répondent. Nous sommes malheureusement plus sensibles aux impressions d'ordre naturel qu'aux impulsions de la foi ; mais un bon moyen de mieux apprécier les biens surnaturels, c'est de les comparer aux biens naturels, en réfléchissant que les premiers sont infiniment plus parfaits et plus précieux que les seconds. 3° Enfin la foi doit se soumettre la volonté et régir la vie pratique : c'est une nécessité logique de vivre conformément à ses convictions, et la révélation nous apprend que la foi sans les œuvres est une foi morte. En résumé la foi domine toute la vie chrétienne et devient pour le juste le principe d'une autre vie : *Justus ex fide vivit,* 28-32.

Force chrétienne. — *Sa nécessité.* C'est la seconde vertu cardinale ; elle n'est ni la force des réprouvés, ni celle des sages ou philosophes, mais celle des justes. 1° D'une façon générale elle est indispensable au chrétien, car l'expérience prouve qu'il n'est guère facile à la faiblesse humaine de vivre chrétiennement, et que nul ne saurait y réussir qu'à la condition d'être fort. Aussi que de défaillances ne voit-on pas ! Défaillance de la foi et des pratiques religieuses, qui entraîne souvent la défaillance du caractère et parfois la déchéance totale. Et ces défaillances se produisent aussi bien chez les peuples que chez les individus, comme on le voit par l'histoire religieuse de l'Orient, de l'Angleterre et de l'Allemagne. La France a résisté victorieusement à la Réforme et à la Révolution : serait-elle capable de tenir tête à un nouvel orage ? 2° En particulier le chrétien doit avoir d'abord la force de la foi : les droits de Dieu l'exigent et il faut des principes fermes pour gouverner la conduite ; puis la force du cœur, car ce sont les sentiments qui influent le plus sur la vie morale ; et enfin la force d'agir, sans laquelle les deux autres n'aboutissent à rien. Hélas ! il faut avouer que ces trois formes de la force manquent souvent aux chrétiens de nos jours. Et pourtant le mot de l'Apôtre est toujours vrai : « Soyez forts, car vous faites la guerre », 365-368. — Voir *Catherine d'Alexandrie (Sainte).*

Fortune. — Voir *Biens temporels, Luxe, Richesse.*

« Fossores ». — Voir *Catacombes.*

France. — *La vocation de la France.* Elle date du baptême de Clovis. 1° Comment, dans les siècles passés, la France a-t-elle répondu à sa vocation ? Sa mission c'est d'être le porte-étendard de la foi et le bouclier du Saint-Siège. Le plus souvent elle y a été fidèle, comme le prouvent tant de guerriers armés pour la défense de la foi catholique, et ces légions de missionnaires, pacifiques hérauts de la bonne nouvelle. Dieu récompense cette fidélité par la prospérité et la gloire ; et l'auréole de la France pâlit sitôt qu'elle est infidèle à sa vocation. 2° Et maintenant que reste-t-il à faire pour accomplir les desseins de Dieu sur notre patrie ? Dans la vie privée, soyez des apôtres par la prière, l'aumône et le sacrifice, et donnez au Souverain Pontife des preuves de votre amour et de votre dévouement. Comme nation, la France a rompu avec son rôle providentiel : en tant que citoyens, vous devez donc lutter, hommes et jeunes gens, et vous, femmes et jeunes filles, prier, pour reconquérir la liberté religieuse pleine et entière et ramener la France au Christ qui aime les Francs, 401-403. — *L'âme française.* (Pour un service funèbre demandé par les Dames de la Croix-Rouge). 1° Elle palpite ici dans ces vieux murs ; dans les yeux des officiers, soldats et anciens combattants ; dans la foule présente à cette cérémonie ; dans les morts surtout, car c'est elle qui mit un rayon d'idéal sur les scènes d'horreur de la guerre. 2° L'âme française est faite de vaillance, témoin le courage des combattants et celui des femmes françaises ; elle est faite de générosité : on l'a bien vu au front comme à l'arrière ; et surtout elle est chrétienne : elle aime le Christ et, mieux que toute autre, comprend ses enseignements, 545-546. — Le respect humain n'est pas dans le tempérament français, 448. — Pour Dieu et pour la patrie : voir *Agriculteurs.*

François de Borgia (S.). — Il essaie vainement de convertir un pécheur endurci, 136.

François de Sales (S.). — Voir *Jeanne de Chantal (Ste)*.

Gourmandise. — Voir *Sobriété*.

Guerre. — Pour l'inauguration d'un monument aux Morts de la guerre : *Gardons le souvenir de nos héros*. C'est le but de la cérémonie d'aujourd'hui. 1° Les ornements du monument. Ils sont significatifs : les fleurs, qui sont de toutes nos fêtes, ne pouvaient manquer à celle-ci ; le drapeau, qui symbolise la patrie et l'héroïsme de nos soldats, est ici bien à sa place ; les noms de nos morts, devant lesquels pâlissent ceux des héros de l'histoire, méritaient d'être gravés en lettres d'or ; la croix enfin qui surmonte le monument rappelle la Passion des combattants, comparable à celle du Sauveur, et invite les vivants à rester dignes de leurs glorieux morts. 2° Les leçons que nous donnent nos morts. Ces immortels conseillers nous disent : Aimez-vous les uns les autres : pourquoi l'union sacrée, qui a fait la victoire, ne lui survivrait-elle pas ? Aimez-vous. Et surtout aimez la France : rendez-la féconde, car aujourd'hui refuser des berceaux c'est préparer de nouvelles tranchées, et souvenez-vous de son origine et de ses traditions chrétiennes, 289-294. — Toast prononcé par le curé au banquet, 416. — Pour un service le 11 novembre : *Allocution avant l'absoute*. I. Souvenons-nous devant Dieu de nos morts : avec émotion, reconnaissance, admiration et surtout piété, 465. — II. (Même sujet). L'anniversaire de l'armistice doit renouveler en nous les sentiments que nous éprouvions le 11 novembre 1918 : 1° Reconnaissance à Dieu. Sans doute nos soldats et leurs chefs ont bien bataillé ; mais c'est Dieu qui a donné la victoire implorée par tant de prières. 2° Reconnaissance à nos morts et à leurs familles. Prions pour le repos de leurs âmes, venons en aide à ceux qui les pleurent, et surtout mettons en pratique les grandes leçons qu'ils nous ont données, 465-467. — Voir aussi *France* (L'âme française).

Hilaire (S.). — *Le défenseur de l'Eglise*. Il la défend : 1° Par son action doctrinale. Alors comme aujourd'hui, le grand ennemi de Jésus-Christ et de l'Eglise, c'est la fausse philosophie. Hilaire la combat comme « une vaine déception, » et lutte énergiquement contre les docteurs hérétiques qui « livrent la vérité en dépouille à l'erreur » ; et s'attache à établir par l'Evangile la divinité de Jésus-Christ. 2° Par son action pastorale, qui s'exerce d'abord sur sa fille Abra, puis sur son clergé dont il retrempe la foi et le zèle dans les monastères, particulièrement celui de Ligugé, où il établit S. Martin, 10-13.

Homme. — Voir *Fin de l'homme*. — A des hommes : voir *Agriculteurs* et *Nicolas (S.)*.

Idolâtrie. — L'idolâtrie de l'enfant : voir *Enfant*.

Ignace d'Antioche (S.). — Evêque de la Métropole de Syrie, il est condamné, en 107, à devenir à Rome la pâture des bêtes pour l'amusement du peuple. Smyrne et Troade sont les étapes de son voyage, ou plutôt de son triomphe. Arrivé à Rome, il y devient, sous la dent des lions, « le froment du Christ, » 485-486.

Immaculée-Conception. — *Les conséquences, pour nous, de l'Immaculée-Conception*. Même si nous n'y étions pas personnellement intéressés, nous devrions fêter l'Immaculée-Conception de Marie. Mais ce mystère a changé notre situation : 1° Vis-à-vis de nous-mêmes : il nous réhabilite de notre déchéance. Comme le genre humain fut jadis sauvé du déluge, ainsi, par l'Immaculée-Conception de Marie, l'humanité se relève de la déchéance dont l'avait frappée la faute de notre premier père. 2° Vis-à-vis du démon : il nous affranchit de sa domination. Ayant vaincu Adam, Satan avait réduit tous ses descendants en esclavage ; mais en écrasant la tête du serpent, Marie nous libère tous de ce joug odieux. 3° Vis-à-vis de Dieu : nous étions pour lui des enfants de colère ; l'Immaculée-Conception prépare et assure notre réconciliation avec Dieu, 513-515. — Voir *Marie* et *Enfants de Marie*.

Immortalité. — Voir *Eucharistie, Purgatoire*.

Impureté. — Le péché impur : voir *Chasteté*.

Instruction. — Voir *Education* et *Catherine d'Alexandrie (Sainte)*.

Instructions (Courtes) pour la prière du soir. — Voir *Table synthétique*, p. 594, et *Evangiles*.

Jean-Baptiste (S.). — Sermon pour sa fête : voir *Salut*.

Jean Gualbert (S.). — Comment il pardonne à ses ennemis, 256.

Jeanne d'Arc (Sainte). — I. *Sa sainteté*. La réparation du crime de Rouen, commencée en 1456 par Calixte III, vient de s'achever par la canonisation de Jeanne d'Arc. Sa sainteté se manifeste : 1° Dans sa jeunesse : on la voit, à Domremy, pratiquer à la perfection toutes les vertus de sa condition ; et quand ses voix lui ont révélé sa vocation, rien ne saurait l'empêcher de la suivre. 2° Dans l'exécution de sa mission : elle donne un magnifique exemple des plus belles vertus, et particulièrement de la piété, de la pureté et de l'humilité. 3° Dans son martyre : elle se résigne de bon cœur à faire le sacrifice de sa vie, en pleine jeunesse, au milieu d'indicibles souffrances physiques et morales. Sainte Jeanne, priez pour nous ! 177-179. — II. *La Passion de Jeanne d'Arc*. Le procès et la mort de Jeanne d'Arc constituent un drame poignant qui n'est pas sans analogie avec la Passion du Sauveur. 1° Dans l'instruction du procès, l'infâme Cauchon a violé toutes les règles du droit : il fait à Jeanne un procès en matière de religion, alors que sa foi avait déjà été jugée irréprochable ; il refuse à l'accusée la prison d'Eglise, les assesseurs et les avocats qu'elle réclame ; il la harcèle de questions captieuses. Elle répond à tout avec beaucoup de simplicité, de douceur et de calme, sans pouvoir attendrir des juges vendus au roi d'Angleterre. 2° La sentence n'est pas moins inique. L'abjuration qu'on extorque frauduleusement à Jeanne le 24 mai 1431 au cimetière de Saint-Ouen n'est qu'une odieuse machination qui permettra de la condamner comme relapse et de l'envoyer au bûcher, où elle meurt comme une Sainte, 179-184. — III. *Le caractère divin de sa mission*. Il apparaît : 1° Dans sa vocation. La France semble perdue ; mais les heures désespérées sont les heures de Dieu, qui se sert des moyens les plus simples pour assurer le triomphe. Il choisit une jeune bergère, qui n'eût pas d'elle-même fait ce rêve, ni par mysticisme, ni par patriotisme. Ce sont des voix surnaturelles qui lui disent : « Fille de Dieu, va ! » ; et son Seigneur, c'est le Roi des cieux. 2° Dans ses victoires. La levée du siège d'Orléans, et la campagne qui suit, sont de glorieux faits d'armes que les causes naturelles ne peuvent expliquer. Jeanne rapporte tous ces succès au Roi des cieux : les soldats ont bien bataillé, mais c'est Dieu qui donne la victoire. 3° Dans son martyre. La chute de Napoléon n'est que la conséquence de son orgueil démesuré ; mais on ne trouve pas d'explication semblable au long martyre de Jeanne qui fait songer à la Passion du Sauveur. Dieu a voulu que Jeanne ait aussi la consécration du martyre, et ses supplices eux-mêmes étaient de Dieu, 243-245.

Jeanne de Chantal (Sainte). — *La vocation* (Panégyrique). Deux choses caractérisent la vocation en général et celle de Ste Jeanne de Chantal en particulier : 1° La maturité. La vocation de Jeanne de Chantal mûrit lentement. Restée veuve à vingt-huit ans, mère de quatre enfants, elle se sent appelée à servir Dieu parfaitement ; mais comment ? Son directeur S. François de Sales la fait patienter jusqu'à ce que l'appel de Dieu soit bien clair ; en attendant, elle réfléchit, prie et se sanctifie. 2° La décision. Une fois fixée sur sa vocation, il lui faut se décider à dire adieu à son père, à son beau-père, à ses enfants : cruel combat pour une âme si sensible. Mais la grâce triomphe et Jeanne de Chantal s'engage résolument dans la voie que Dieu lui a tracée, 341-344.

Jérusalem. — Jésus monte à Jérusalem ; il pleure sur la ville ; il entre à Jérusalem ; la ruine de Jérusalem : voir *Evangiles* (Instructions, XIX, XX, XXI, XXXVI, XXXVII).

Jésus-Christ. — *Sa Royauté*. 1° Il est vraiment Roi : il l'est par sa naissance, étant le Fils éternel de Dieu ; par la conquête : il a conquis tout le genre humain en mourant sur la croix ; par droit d'amour, au moins par la multitude d'âmes qui l'ont choisi librement et l'acclament comme Roi. 2° En conséquence nous lui devons l'hommage de notre foi, alors que tant d'hommes le renient ou blasphèment contre lui ; l'hommage de notre cœur, en lui soumettant tous nos désirs et toutes nos espérances de bonheur ; l'hommage de nos réparations et de nos regrets pour les offenses commises envers lui ; l'hommage de notre bonne volonté pour l'extension de son règne, 441-443. — Voir *Ascension, Eucharistie, Evangiles, Noël, Pâques, Passion, Sacré-Cœur*.

Jeudi-Saint. — Sermons : voir *Table synthétique*, p. 593, et *Eucharistie*.

Jeunes filles. — Voir *Catherine d'Alexandrie (Ste), Education, Enfants de Marie*.

Jeunes gens. — Voir *Nicolas (S.)*.

Joseph (S.). — *Patron de l'Eglise, Protecteur de la famille et Patron de la bonne mort.* « Gardien de son Dieu », S. Joseph est invoqué à juste titre comme : 1° Défenseur de l'Eglise. Au moment où elle est le plus dangereusement attaquée, Pie IX proclame S. Joseph « Patron de l'Eglise universelle » : comme autrefois Dieu lui avait remis la garde de ce qu'il avait de plus cher, de même il est tout naturel qu'il lui confie la défense de l'Eglise, son Epouse mystique, et des chrétiens frères de Jésus-Christ et enfants adoptifs de Marie. 2° Protecteur de la famille : personne en effet n'est mieux qualifié que le chef de la Sainte Famille pour protéger la famille contre les maux qui la menacent et lui donner l'exemple de la soumission à la loi religieuse et du travail chrétiennement accepté. 3° Patron de la bonne mort, car il est mort en paix entre les bras de Jésus et de Marie. *Ite ad Joseph* / 75-78. — Noël avec S. Joseph : voir *Noël*.

Neuvaine a S. Joseph. — I. *Le Juste.* C'est le seul trait par lequel l'Evangile le dépeint. 1° Il fut juste dans sa naissance : si l'on ne peut affirmer qu'il ait été purifié de la tache originelle dans le sein maternel, il est certain qu'il naquit avec des grâces de choix en rapport avec sa mission future, et que son âme était exceptionnellement belle. 2° Il fut juste dans sa vie : non seulement aucun péché ne souilla son âme, mais il posséda toutes les vertus et les porta au plus haut degré, 1-2. — II. *L'Epoux.* 1° Il aime Marie d'un amour sincère, non seulement à cause des charmes naturels de son épouse, mais surtout à cause de la beauté morale qui rayonne en elle. 2° Il lui reste fidèle : dans la pénible épreuve à laquelle il est soumis, il se montre si délicat qu'il mérite d'être instruit par un ange de la maternité divine de Marie, 3-4. — III. *Le Citoyen.* Modèle du bon citoyen. 1° Il obéit aux lois de son pays. Quoiqu'il ait pu invoquer de bonnes raisons pour s'en dispenser, et malgré les difficultés du voyage, il s'empresse d'obéir à l'Edit d'Auguste. 2° Mais il n'hésite pas à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes quand ceux-ci prescrivent des choses contraires à la volonté de Dieu : pour échapper à la persécution d'Hérode, il s'enfuit en Egypte avec la Sainte Famille, 17-18. — IV. *Le Père.* Sans l'être par la nature, il est vraiment pour l'Enfant-Jésus un véritable père. 1° Il en a l'amour plein de tendresse, de dévouement et de sollicitude. 2° Il en exerce l'autorité : Jésus enfant lui est soumis, et, devenu adolescent, travaille sous sa direction, 18-20. — V. *L'Ouvrier.* Humble artisan, S. Joseph apprend au chrétien, par son exemple, 1° à travailler selon sa condition sans se plaindre et sans envier personne ; 2° à sanctifier son travail par la prière, l'offrande à Dieu et l'obéissance aux commandements, 33-34. — VI. *Le Patron de la bonne mort.* S. Joseph est mort de la mort des Justes et c'est à juste titre qu'il est le modèle et le Patron de la bonne mort. Il est à souhaiter en effet : 1° que tous les chrétiens se préparent à la mort comme lui : non seulement il s'y résigne de bon cœur, mais il l'attend avec joie, car sa conscience ne lui reproche rien et il est sûr de la récompense ; 2° que tous s'endorment comme lui de leur dernier sommeil entre les bras de Jésus et de Marie, 49-50. — VII. *Le Protecteur des âmes du Purgatoire.* S. Joseph est invoqué sous ce titre en souvenir des consolations qu'il apporta aux âmes des justes retenues dans les Limbes. 1° Ces âmes, purifiées du péché, jouissaient d'un certain bonheur ; mais elles étaient privées de la contemplation de Dieu. 2° S. Joseph, en arrivant aux Limbes, annonce à ces âmes que leur délivrance est proche ; la mort de Jésus est comme l'aurore de ce beau jour, qui luit enfin pour elles au moment où N.-S. montant au ciel les emmène avec lui. Depuis lors S. Joseph est le Protecteur des âmes du Purgatoire, 50-52. — VIII. *Le Patron de l'Eglise universelle.* C'est à bon droit que Pie IX a donné ce titre à S. Joseph. 1° Sur terre il fut le Protecteur de l'Eglise naissante par le fait même qu'il était le chef de la Sainte Famille. 2° Au ciel il est le Protecteur de l'Eglise universelle par le fait même que sa famille s'est agrandie et comprend tous les membres de l'Eglise, 65-66. — IX. *La dévotion à S. Joseph.* 1° Pourquoi nous devons avoir une grande dévotion à S. Joseph : à cause de sa dignité, de sa puissance, de sa bonté, et de sa sainteté. 2° Comment nous devons lui manifester notre dévotion : en l'honorant, en l'invoquant, en l'imitant, 66-68.

Journal. — Voir *Presse*.

Judas. — Sa trahison : voir *Evangiles* (Instructions, XLIII-XLVIII).

Jugement. — *La scène du jugement dernier.* Après l'apparition des signes précurseurs, la trompette fera sortir tous les morts de leurs tombeaux. Puis le Christ descendra triomphalement des nuées ; et devant l'humanité rassemblée commencera le jugement irrévocable, dont Jésus prononcera la sanction suprême : « Venez, les bénis... Allez, maudits... » Veillons et prions, 499-500. — Voir *Communion solennelle* (Retraite : La mort et le jugement), *Evangiles* (Instructions, XLII).

Juifs. — *Le peuple juif ou le peuple de Dieu.* La terre choisie par Dieu pour préparer son œuvre rédemptrice, ce n'est ni Babylone, ni l'Egypte, ni la Grèce, ni Rome ; c'est le petit coin obscur de la Judée. Entre Israël et Dieu s'établit une alliance étroite : Dieu intervient sans cesse dans l'histoire d'Israël, et le peuple juif a le privilège de garder la vérité révélée et de préparer le Messie. Mais quand le Christ apparaît, il est livré à la mort par les siens, et son sang retombe sur le peuple juif qui bientôt n'a plus ni temple, ni sacrifice, ni capitale, ni patrie, 387-388. — Voir *Evangiles* (Instructions, XX, XXXVI, XXXVII).

Laïques. — Rien n'est si nécessaire qu'un petit groupe de laïques fervents et décidés, 32, 592.

Libre-pensée. — « *Je suis libre-penseur* / » Formule très commode. Mais au fond 1° antiscientifique dans son principe, car s'il existe des vérités scientifiques qui s'imposent à nous sans que nous puissions les nier ou les défigurer, pourquoi n'en serait-il pas de même pour les vérités religieuses ? 2° Illogique : d'abord dans son attitude à l'égard de la religion catholique, car c'est la seule croyance qu'un libre-penseur n'a pas le droit d'admettre ; illogique aussi avec soi-même, car la libre-pensée a peur des conséquences anarchiques qui découlent directement de leur principe, 396-397.

Liesse (N.-D. de). — Voir *Marie (Lectures pour le Mois de)*.

Lourdes. — *A des pèlerins de Lourdes* (Plan). 1° Véritable caractère du pèlerinage. Lourdes est « la terre des miracles ». Notre-Seigneur en faisant des miracles avait pour but non de satisfaire la curiosité des foules, mais de faire du bien aux malades et surtout d'établir sa divinité. De même la Sainte Vierge, par les guérisons de Lourdes, se propose non pas de satisfaire la curiosité ni uniquement de faire du bien aux malades : elle veut, pour sauver les âmes, réveiller la foi au surnaturel, faire passer de la foi à la pratique, renouveler l'esprit chrétien. 2° Dispositions que l'on doit y apporter : il faut en faire un acte de religion, d'apostolat, de patriotisme, 336.

Luxe. — *La modération dans le luxe.* 1° Le luxe peut être légitime, car dans toute société bien organisée, les hommes élevés au-dessus des autres portent des marques extérieures de leur supériorité ; tels les chefs d'Etat et les magistrats, les pasteurs, les riches et les nobles. 2° Il devient répréhensible soit par ses excès soit par ses alliages. Le luxe est excessif, quand il dépasse les ressources dont on dispose ; quand pour satisfaire ses instincts de luxe on est obligé de se priver du nécessaire ou d'y consacrer les ressources qui devraient être employées en bonnes œuvres ; quand il offense la conscience populaire et excite l'indignation des travailleurs et des malheureux ; quand il prend dans les préoccupations de l'esprit une place qu'il ne mérite pas. Parmi les alliages qui rendent le luxe coupable, on peut citer : l'orgueil et l'amour-propre, la sensualité et l'impureté, qui se mêlent souvent au luxe, soit dans la décoration des appartements ou le mobilier, soit dans l'immodestie des habits, qui est absolument sans excuse pour une femme chrétienne. Pour nous prémunir contre les dangers du luxe, songeons au sort du mauvais riche, 524-527. — Voir *Richesse*.

Mamertine (Prison). — Voir *Pierre (S.)*.

Mammès (S.). — Panégyrique : *Quel est le rôle et d'où se tire la gloire de la vie présente.* Ce qui fait la gloire de S. Mammès, c'est d'avoir compris le rôle de la vie et de l'avoir rempli avec un courage et une fidélité héroïques. 1° Quel est le but de la vie présente ? Problème souverainement important et que les hommes ont résolu diversement. Pour les incrédules, la vie présente ne relève que d'elle-même et finit avec la mort : chacun peut donc jouer avec l'existence et vivre sa vie comme il l'entend. Cela ne garantit pas des déceptions ; mais c'est à l'ordre du jour. Pour les chrétiens, la vie présente n'est qu'une épreuve passagère qui prépare une vie définitive et éternelle. Telle est la solution proposée par la Révélation, et la

seule qui explique de façon satisfaisante l'état présent des choses et pourquoi la vie vaut la peine d'être vécue. 2° Pour supporter courageusement et victorieusement cette épreuve, il faut de l'héroïsme, car notre nature déchue préfère d'instinct les biens sensibles et présents aux biens éternels. Tout se réunit pour tenter Mammès : il est jeune, indépendant, riche, et le prince lui fait les plus belles promesses. Mais il croit trop fermement à la vie éternelle pour lui préférer les joies d'ici-bas et il meurt martyr. A son exemple, faisons de la vie présente une préparation à la vie éternelle, 353-356.

Marceau (S.). — *Apôtre et martyr.* Le monde célèbre la mémoire de ses grands hommes ; l'Eglise, elle aussi, honore ses héros et les propose à notre imitation. 1° L'apôtre. S. Marceau est l'un des missionnaires que l'Eglise de Lyon envoie évangéliser la Gaule. Il annonce le vrai Dieu aux Séquanais et fait de nombreuses conversions dans la région de Chalon-sur-Saône, jusqu'au jour où le gouverneur de la province le fait arrêter. 2° Le martyr. On invente pour lui de nouveaux genres de supplices ; mais sa foi reste inébranlable au milieu des souffrances les plus atroces. Finalement le procureur le fait enterrer vivant. Imitons le zèle de l'apôtre et le courage du martyr, 369-372.

Mariage. — *Le salut par le mariage chrétien.* Selon qu'il est chrétien ou non, le mariage nous sauve ou nous perd. 1° Le mariage est un acte essentiellement religieux, institué par Dieu dès l'origine du genre humain, élevé par Notre-Seigneur à la dignité de Sacrement ; le mariage purement civil n'est pas un véritable mariage et met les conjoints en dehors de l'Eglise. 2° Le mariage est indissoluble : Dieu l'a voulu tel ; Jésus-Christ a condamné le divorce et l'Eglise a toujours tenu bon sur ce point ; d'ailleurs la raison condamne également le divorce à cause des résultats funestes qu'il entraîne pour la famille, l'épouse et les enfants et pour la société elle-même, 23-26.

Allocution de mariage. Excellence de ce sacrement et grandeur des devoirs qu'il impose ; félicitations et vœux, 538-540.

La chasteté dans l'état du mariage : voir *Chasteté.*

Marie (T. S. V.). — Sermons pour les fêtes de la Sainte Vierge : voir *Table synthétique,* p. 593. — *Marie, avocate des chrétiens.* L'humanité se trouve engagée dans un procès extrêmement important, puisqu'il s'agit du salut éternel à perdre ou à gagner. Mais pour l'assister, Dieu lui a donné en Marie une avocate qui possède à un degré éminent tout ce qu'on réclame d'un bon avocat : 1° Une vertu incontestée. Avant d'être un homme de talent, l'avocat doit être un homme de bien. Mais qui est plus parfait que Marie « toute belle » et « sans tache » ? Qui a pratiqué plus parfaitement qu'elle la pureté, l'humilité et toutes les autres vertus ? Elle surpasse infiniment sous ce rapport toutes les créatures. 2° Une autorité qui rende son intervention efficace. Fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit, Marie entretient avec les trois personnes de la Sainte Trinité des relations si étroites que Dieu ne peut rien lui refuser. 3° Une bonté d'âme qui s'intéresse à toutes les misères. Marie est notre mère et c'est tout dire : sans cesse elle intervient auprès de son divin Fils en faveur de ses autres enfants malheureux et coupables ; car, si criminels qu'ils puissent être, ils sont toujours ses fils, 321-324. (Cf. 143-147).

Sermons pour la consécration à la Sainte Vierge : « Ecce Mater tua » ; Marie, mère miséricordieuse ; Marie, notre Reine : voir *Communion solennelle* (Le Grand jour de la).

Voir aussi *Assomption, Enfants de Marie, Immaculée-Conception, Lourdes, Noël, Purification, Rosaire, Sept-Douleurs.*

LECTURES POUR LE MOIS DE MARIE. — Notre-Dame des Ermites. — I. *S. Meinrad.* Né au commencement du IXe siècle, Meinrad, fils du puissant seigneur Berthold de Hohenzollern, est élevé par son oncle, abbé du monastère bénédictin de Reichenau. Il prend lui-même l'habit de S. Benoît et, après quatre ans de professorat, se retire par humilité sur le mont Etzel, où pendant sept ans il prêche et convertit les pécheurs qui affluent vers sa retraite. Afin de s'éloigner tout à fait du monde, il s'enfonce dans la solitude de la Forêt Sombre, où il bâtit une petite cellule et une chapelle consacrée à la Sainte Vierge. C'est là qu'il est assassiné en 861, 187-189. — II. *La Dédicace miraculeuse.* Son corps est transporté à Reichenau ; mais le sanctuaire de la Forêt Sombre continuant d'être visité par de nombreux pèlerins, on y ramène les reliques du saint ermite. S. Bennon vient s'y établir avec quelques compagnons et la communauté passe ensuite sous la direction de S. Eberhard. En 948, S. Conrad, évêque de Constance, veut faire la consécration de la Sainte Chapelle ; mais une voix mystérieuse l'en empêche, car « elle a été consacrée par Dieu même ». Le monastère d'Einsiedeln devient une pépinière de savants et de saints ; et, quoique durement éprouvé par la Réforme et les révolutions, il est resté très florissant, 195-197. — III. *La Sainte Chapelle et l'église.* La Sainte Chapelle, ou Chapelle des Grâces, est un des sanctuaires les plus fameux. Elle renferme la statue miraculeuse de la Vierge et le chef de S. Meinrad. Au cours des siècles, elle a reçu la visite d'une infinité de pèlerins, et Gœthe lui-même en parle avec beaucoup de respect. L'église, consacrée en 1735, est très vaste et très riche ; on y admire surtout de magnifiques peintures, 197-199. — IV. *Miracles et guérisons.* On pourrait citer beaucoup de prodiges dus à l'intervention de Notre-Dame des Ermites. C'est elle qui délivre miraculeusement, en 1534, le prisonnier Jacques Loubi, et préserve de l'incendie la chapelle élevée en son honneur à Pontarlier et le bourg d'Appenzell. Parmi les guérisons miraculeuses, on cite celle de Françoise Petitot, en 1807. Mais ce sont surtout des guérisons spirituelles qu'on vient demander à Notre-Dame des Ermites : rien de plus recueilli et de plus édifiant que les pèlerinages d'Einsiedeln, 212-214.

Notre-Dame de Liesse. — I. *La statue.* Trois chevaliers chrétiens, les trois frères, faits prisonniers au siège d'Ascalon, sont gardés au Caire dans le palais du Soudan. Celui-ci, avec le concours de sa fille, la gracieuse Ismérie, essaye de leur faire abjurer leur foi. Charmée de ce qu'elle entend dire de la Mère du Christ, la jeune fille demande aux captifs de lui faire une statuette de la Sainte Vierge. La nuit suivante, les chevaliers trouvent dans leur prison une statue de Marie merveilleusement belle. Le lendemain, Ismérie en est si ravie qu'elle promet de se convertir et de délivrer les prisonniers. A cette heureuse nouvelle, ils donnent à la statue le titre de Notre-Dame de Liesse, 214-217. — II. *Vers la France.* Ismérie voit en songe Marie qui lui ordonne d'apporter la statue en France. Elle délivre les trois chrétiens et est transportée miraculeusement avec eux jusqu'auprès du château où ils sont nés. Par des prodiges répétés la statue indique l'endroit où elle doit demeurer ; et c'est là que l'on construit l'église de Notre-Dame de Liesse, où la Sainte Vierge se plaît à multiplier ses faveurs, 217-219.

Martin (S.). — Il est l'ami de S. Hilaire qui fonde avec lui le monastère de Ligugé, 12-13.

Meinrad (S.). — Voir *Marie (Lectures pour le Mois de)* : N.-D. des Ermites.

Mère. — *Les mères et les grands enfants.* 1° Le rôle éducateur de la mère ne doit point, en dépit des préjugés du monde, se terminer au moment où les enfants deviennent grands. Une mère est toujours mère : elle conserve toujours sur ses enfants des droits, au moins celui de les conseiller, et elle les aime trop pour se désintéresser de leur salut. 2° Mais comment exercer ses prérogatives ? Elle doit toujours intercéder pour eux auprès de Dieu par ses prières, ses expiations et ses larmes. Elle doit agir aussi auprès de ses enfants par des remontrances discrètes et des conseils affectueux. Si toutes les mères étaient des Moniques, tous les enfants resteraient chrétiens ou le redeviendraient comme S. Augustin, 356-358. — Voir *Education, Enfant.* — La dignité et l'autorité de la mère, bien effacées chez les païens, ont grandi avec le christianisme : voir *Femme* (La femme païenne, La femme chrétienne).

Mesmin (S.). — *L'ouvrier de civilisation.* L'Eglise est la seule puissance capable d'arrêter les Barbares en les civilisant. Elle accomplit cette œuvre par ses évêques et par ses moines. S. Mesmin, l'un de ces derniers, a contribué à civiliser notre pays en nous apprenant la prière, le travail et la charité. 1° L'apôtre de la prière. Clovis, désarmé à Verdun par l'évêque S. Euspice, l'attache à sa personne et lui donne la terre de Micy, près d'Orléans, pour y fonder un monastère. A la mort d'Euspice, son neveu Mesmin en prend la direction et fait de son monastère un foyer de piété et de prière dont le rayonnement s'étend très loin. La prière, si nécessaire pourtant, est aujourd'hui bien négligée. Daigne S. Mesmin nous apprendre encore à prier et à bien prier ! 2° L'apôtre du travail. Comme les autres moines, qui ont été « les défricheurs de l'Europe », Mesmin et ses frères transforment à force

de labeurs la terre de Micy restée longtemps inculte. Le travail est pour eux une forme de la prière. Nous n'en sommes plus là, à notre époque qui a perdu, sinon l'habitude, au moins la vraie notion du travail. Réapprenons à travailler chrétiennement en nous mettant à l'école des moines. 3° L'apôtre de la charité. Sa sollicitude et sa bienfaisance s'étendent bien au delà de son monastère : il fait de généreuses aumônes ; il nourrit une foule d'affamés ; il pardonne à ses ennemis ; surtout il se donne lui-même en se faisant l'éducateur et l'apôtre des malheureux. Ah ! si nous savions nous aimer véritablement ! Inspirons-nous des exemples de S. Mesmin, 565-568.

Messe du Saint-Esprit. — Voir *Règlement*.

Millot (Abbé). — Son rapport sur la culture des vocations dans les Œuvres : voir *Vocations*.

Miséricorde. — Les œuvres de miséricorde : voir *Charité*. — Marie, Mère de miséricorde : voir *Communion solennelle* (Consécration à la Sainte Vierge).

Mode. — La tyrannie de la mode ne saurait excuser l'immodestie des habits, et une femme chrétienne est inexcusable de se plier aux modes inconvenantes, 528, 592.

Mœurs. — Tout chrétien doit contribuer à la réforme générale des mœurs, 588-592 : voir *Chasteté*.

Moines. — Les moines ont été les ouvriers de la civilisation, 566 : voir *Mesmin (S.)*.

Monde. — Le monde et ses scandales, 160-161.

Monument aux Morts. — Discours et toast : voir *Guerre (Morts de la)*.

Mort. — *La préparation à la mort.* La seule imprudence qui soit irréparable, c'est de mourir sans s'y être préparé. Il faut donc absolument nous préparer à la mort. 1° Pourquoi ? Parce que ce sont les derniers instants de l'existence qui fixent pour chaque homme le caractère de sa vie terrestre et son degré de valeur morale. Jusqu'à ce moment-là, les méchants peuvent échapper au châtiment et les bons perdre leur récompense ; mais la mort prononce en dernier ressort : c'est le ciel ou l'enfer et pour toute l'éternité. 2° Quand ? A vrai dire pendant toute la vie, car tout instant peut nous valoir des mérites ou des démérites et la mort peut nous surprendre en tout temps. Mais il faut s'y préparer tout spécialement quand arrivent le déclin des années, la maladie incurable, l'approche de l'agonie. 3° Comment ? Cela dépend de la mort que l'on veut faire. Si l'on se contente d'aller en paradis, fût-ce « derrière la porte, » l'indispensable suffit ; mais c'est un douloureux purgatoire en perspective, et un risque formidable à courir. Si l'on veut entrer sûrement au ciel et faire la mort des saints, il faut s'y préparer très sérieusement par une conduite chrétienne et par la prière. Pratiquement il faut pour cela vivre toujours en état de grâce et s'efforcer d'y faire des progrès, faire son purgatoire avant de mourir, amasser pendant la vie de grands trésors de mérites, faire dès maintenant l'apprentissage du paradis, prévoir et accepter d'avance les séparations que la mort imposera. Il est bon aussi de faire à une date bien choisie les exercices de préparation à la mort. D'ailleurs nous sommes obligés aussi de préparer, avec toute la prudence voulue, la mort de ceux qui nous sont chers, car assurer le salut des autres, c'est un excellent moyen d'assurer le sien, 317-320, (cf. *Evangiles*, Instructions, XXXIX. Soyez prêts, 427-429 ; XL. Les dix vierges, 458-460). — S. Joseph, patron de la bonne mort : voir *Joseph (S.)*.

Morts. — *Le culte des morts.* 1° Pour beaucoup de chrétiens, ce culte se borne aux cérémonies du deuil et à l'entretien des tombes. Ce sont là de bonnes choses sans doute ; mais quel profit en retirent les défunts ? 2° Les regrets et les larmes sont encore plus légitimes ; mais en s'associant à nos pleurs, l'Eglise nous avertit de ne pas nous attrister comme ceux qui n'ont pas d'espérance. 3° Ce qu'il y a de mieux à faire pour nos défunts, c'est de les aider, par nos prières, nos communions et nos bonnes œuvres à achever de satisfaire à la justice de Dieu, 450-451. — Voir *Purgatoire*. — Les morts de la guerre : voir *Guerre*.

Newton. — Un mot célèbre de lui, 16.

Nicolas (S.). — I. *Allocution aux hommes.* S. Nicolas a été un grand bienfaiteur du peuple. Son nom signifie « victoire du peuple » ; et la victoire du peuple, c'est sa foi. 1° Le premier article de notre foi, c'est la croyance à Dieu notre Père. Il a fallu que Notre-Seigneur apprenne lui-même aux hommes à dire à Dieu : « Notre Père ! » Nous sommes tous ses enfants, et nous devons avoir en lui une confiance sans borne et désirer posséder son héritage. 2° Dieu étant notre Père, nous sommes tous frères. Et Dieu nous impose le devoir strict d'aimer nos frères, alors que la solidarité ne peut imposer une telle obligation à notre conscience. 3° Etant tous frères, nous sommes tous égaux comme les enfants d'une même famille. Cette égalité est souvent rompue, et nous devons travailler à la rétablir. C'est le but des Syndicats ; mais leur action ne sera efficace que si elle s'inspire de l'amour et non de la haine, 536-538. — II. *A des jeunes gens de la campagne qui ne fréquentent pas l'église.* Le pasteur est heureux de saluer ceux qu'il ne voit pas assez souvent à l'église. Il les attend à la Noël prochaine : ils ont tant de remerciements et de demandes à adresser à l'Enfant de la crèche ! Leur démarche de ce matin est une démarche religieuse et traditionnelle, qui fait revivre les associations professionnelles et les confréries d'autrefois. Puissent les groupements d'aujourd'hui venir aussi à l'église demander les bénédictions de Dieu ! 550-551.

Noces. — Les noces du fils du roi, 313-314 : voir *Evangiles* (Instructions, XXVII). — Voir *Mariage*.

Noël. — I. *Le Sauveur.* Parmi les titres qu'on donne à l'Enfant divin, celui de Sauveur les résume tous. 1° Il mérite bien cette appellation. Le Sauveur attendu par les Juifs et rêvé par les Gentils, c'est le conquérant qui apporte la délivrance, la paix et la gloire. Jésus ne réalisera pas ces espérances trop humaines. Il sera le Sauveur, mais dans un sens tout divin : il sauvera les hommes de la triple servitude morale qui pèse sur toute l'humanité. 2° En effet il les affranchit d'abord de la cupidité des biens terrestres, non pas en supprimant la pauvreté, puisqu'il naît lui-même pauvre ; mais en apprenant aux pauvres à accepter leur misère, qui les rapproche de lui, et aux riches à ne pas attacher leur cœur à leurs richesses. Il les arrache, en second lieu, à l'esclavage de la volupté qui règne partout, en faisant choix d'une Vierge sans tache pour sa mère, et du très chaste Joseph pour son père nourricier ; en nous donnant à manger sa chair très pure pour nous purifier. Enfin il brise l'esclavage de l'orgueil, qui domine partout dans la société païenne. L'homme a voulu s'élever jusqu'à Dieu : pour le remettre à sa vraie place, voici que le Fils de Dieu s'abaisse et s'anéantit jusqu'à se faire le dernier des hommes, 561-562. — II. *Aux pieds de la crèche.* Allons-y déposer nos adorations, nos prières et notre amour. 1° Adorons Jésus, car ce petit enfant est le Dieu annoncé par les prophètes dont il a réalisé tous les oracles. 2° Prions-le, car, en dépit des apparences, il est le Roi des rois, et il peut nous donner ce que nous demanderions en vain aux monarques de la terre. 3° Rendons-lui amour pour amour. C'est parce qu'il nous aime qu'il a pris pour lui la faiblesse, la pauvreté et la souffrance : ayons à cœur de souffrir un peu avec lui et laissons notre cœur battre à l'unisson du sien, 564-565. — III. *Noël avec S. Joseph* (A des religieuses). Il nous serait doux de pouvoir pénétrer dans le cœur de Marie et d'y lire les sentiments qu'elle éprouvait avant la naissance de Jésus ; mais S. Luc ne nous en a rien dit. Il nous est plus facile de deviner et de partager les sentiments de S. Joseph. 1° C'était d'abord un vif regret de voir le Dieu de majesté dans un tel dénuement et un tel abandon, malgré tous les efforts de son père adoptif. Hélas ! aujourd'hui encore Jésus est aussi abandonné ; et puisque, comme S. Joseph, nous ne pouvons lui épargner ces abaissements et cet abandon, offrons-nous du moins à les partager. 2° C'était ensuite un ardent désir de lui offrir dans son cœur une demeure bien chaude qui lui serait entièrement consacrée, et qu'il trouverait digne de lui. Associons-nous à ce pieux désir et tâchons d'avoir un cœur aussi ardent que celui de S. Joseph, 562-564. — IV. *Ce que nous apporte la naissance de Jésus-Christ.* 1° Aux individus, Jésus naissant apporte d'abord la vérité : avant lui c'était la nuit presque complète ; avec lui, c'est le lever du jour ; ensuite la force de pratiquer la vertu, dont il nous rend capables par ses exemples, ses promesses et sa grâce ; enfin la faveur divine : son avènement réconcilie le ciel avec la terre. 2° A la société, il a apporté le germe de ces transformations sociales qui ont répandu dans le monde plus de justice et de bonté, et que les incrédules eux-mêmes attribuent à Jésus-Christ, 577-578. — V. *Un mot d'édification et de remerciement*, 579-580. — VI. Le Sacré Cœur et la crèche : voir *Sacré Cœur*. — Pour inviter à venir à Noël des jeunes gens qui ne fréquentent pas l'église, 550 : voir *Nicolas (S.)*.

Notre-Dame. — N.-D. des Ermites, N.-D. de Liesse :

voir *Marie* (Lectures pour le mois de). — N.-D. de Consolation : voir *Sept-Douleurs*.

Œuvres. — Sermons sur quelques Œuvres : voir *Table synthétique*, p. 595, et *Campagnes (Œuvre des), Conférences de S. Vincent de Paul, Denier de St-Pierre, Ecoles d'Orient, Petites Sœurs des Pauvres, Tabernacles (Œuvre des)*. — Recherche et culture des vocations dans les Œuvres : voir *Vocations*.

Ouvrier. — Voir *Joseph (S.)*.

Pâques. — Exhortation au devoir pascal. — I. *La première promulgation*. 1° Le précepte de la Communion a été promulgué pour la première fois, dans la synagogue de Capharnaüm, par Notre-Seigneur, qui n'a pas craint de provoquer ainsi le scandale des Juifs et la défection de plusieurs disciples. 2° En rappelant ce grand devoir, l'Eglise suscite le même étonnement et les mêmes objections. S'il en est qui en profitent pour s'éloigner, nous du moins restons fidèles à Celui qui a les paroles de la vie éternelle, 78-80. — II. *Trois attitudes en face du devoir pascal*. 1° « Je ne ferai pas mes pâques. » Pourquoi ? Manque de foi ; peur de se gêner ; ignorance de ce qu'est N.-S. Jésus-Christ. 2° « Je voudrais bien faire mes pâques, mais... » Mais quoi ? Craintes folles inspirées soit par le démon soit par le monde. 3° « Je ferai mes pâques. » Disons-le tous et préparons-nous à les faire, 81-82.

Sermons pour Pâques. — I. *La résurrection et la vie*. La fête de Pâques est le gage d'une triple résurrection : 1° La résurrection des corps. « Après la mort, c'est le néant, » disent les impies. Mais les chrétiens croient, avec S. Paul, à la résurrection de la chair ; ils espèrent revoir ceux qu'ils ont aimés ; ils ne s'embarrassent ni des objections des incrédules, ni des prétendues impossibilités de la résurrection de la chair. 2° La résurrection des âmes. Les âmes ne sont pas toujours vivantes ; beaucoup meurent et pour elles se renouvelle la Passion du Christ agonisant, renié, mis au tombeau. Ceux qui aiment ces âmes ne peuvent rien pour elles ; mais il suffit à Celui qui est la résurrection et la vie de prononcer une parole pour les faire sortir du tombeau. 3° La résurrection des peuples. La France officielle a banni le Christ et s'est séparée de son Eglise ; et nous avons vu la jeunesse, élevée sans Dieu, vouée à l'immoralité, la famille désolée et désorganisée, la société adorant à la place de Dieu le veau d'or. Est-ce la fin de la France ? Non, si les âmes chrétiennes prient et agissent pour qu'elle ressuscite, 97-100. — II. *La résurrection de Jésus-Christ et ses conséquences*. La mort, plus forte que toutes les puissances de ce monde, a été vaincue un jour par le Christ ressuscité. 1° Le fait de la résurrection est incontestable, car les apôtres et les disciples qui en sont les témoins n'ont pu se tromper sur la réalité de la mort de leur Maître et de son retour à la vie ; ils n'ont pas pu nous tromper sur ce point, car ils n'avaient aucun motif de le vouloir ni aucun moyen de le faire ; ils n'ont jamais voulu tenter une pareille imposture, car nous les voyons d'abord rester incrédules, puis une fois le fait bien constaté, le publier partout et le confirmer par leurs miracles et leur martyre ; après eux ce sont tous les siècles qui proclament que Jésus-Christ est vraiment ressuscité. 2° Du fait de la résurrection du Sauveur découlent deux conséquences également incontestables : la divinité de sa personne, et la divinité de sa religion enseignée par l'Eglise, 100-104. — III. *Même sujet* (Plan). 1° Le fait se présente à nous comme un fait attendu, accompli, indéniable. 2° En conséquence il s'impose comme le fondement le plus solide de notre foi, le motif le plus puissant de notre espérance, le modèle parfait du chrétien ressuscité à la vie de la grâce, 105-106.

Paraboles. — Les deux fils, 284-285 ; les vignerons, 312-313 ; les noces du fils du roi, 313-314 ; les dix vierges, 458-459 ; les dix talents, 460-461 : voir *Evangiles* (Instructions, XXV, XXVI, XXVII, XL, XLI). — Le Bon Samaritain, 123-125 : voir *Communion solennelle* (Retraite). — L'enfant prodigue, 72-75, 127-130 : voir *Prodigue*.

Parents. — Le rôle des parents dans la formation des enfants à la chasteté, 584-588 : voir *Chasteté*. — Voir *Education, Enfant, Mère*.

Paroisse. — I. *Nos devoirs envers notre paroisse* 1° Aimons notre paroisse et notre église paroissiale parce que Notre-Seigneur y réside pour nous, à cause des grands biens que nous y recevons et des souvenirs qui nous y rattachent. 2° Fréquentons notre église paroissiale, non seulement pour les grands actes de notre vie, mais tous les dimanches pour y assister à la messe. C'est un devoir qui résulte à la fois des obligations du pasteur, qui doit célébrer tous les dimanches la messe pour ses paroissiens, leur enseigner la doctrine et connaître ses ouailles, et des obligations des fidèles vis-à-vis des membres de la même famille paroissiale : édification, assistance corporelle et spirituelle, participation à la vie paroissiale. 3° Prenons notre part des charges paroissiales : entretien du culte et de l'église, assistance des pauvres et des malades, œuvres diverses, 467-469. — II. *Aimons notre paroisse*. La paroisse est, pour le catholique, une patrie dans la patrie. L'église paroissiale incarne tout un passé chrétien ; elle était le point de ralliement de nos ancêtres ; elle nous garde un patrimoine de foi et de mérites lentement amassé par les générations antérieures et que nous devons avoir à cœur de conserver et d'augmenter, 496. — Voir *Curé*.

Paroles (Les sept). — Voir *Passion*.

Passion. — Voir à *Evangiles* (Instructions, XLIII-XLIX) le commencement de la Passion. — *La Passion de N.-S.* (Pour le Vendredi Saint). — Suivons le Sauveur sur la voie douloureuse et arrêtons-nous par la pensée au Jardin des Oliviers où il agonise et est livré à ses ennemis ; au tribunal de Caïphe où il est condamné par ses ennemis et renié par S. Pierre ; au tribunal de Pilate qui, par lâcheté, envoie le Juste à la mort ; sur le chemin du Calvaire et au sommet du Golgotha, où il souffre et meurt par amour pour nous, 86-88. — *Les sept paroles de Jésus en croix*. Il faut les méditer comme étant le testament d'un Dieu mort pour nous, 82-86. — *Jésus-Christ abandonné de tous*. (Plan pour le Vendredi Saint). 1° Abandonné des hommes : de la foule, de ceux qu'il avait guéris ou ressuscités, de ses disciples, de ses apôtres, des juges et des prêtres. 2° Abandonné de Dieu, qui le laisse sans secours, le regarde avec indignation et avec colère, le brise par la honte et la douleur, 104-105. — *La dévotion à la Passion*. (Pour le Vendredi Saint). Cette dévotion n'est pas seulement l'une des plus anciennes, elle est l'une des mieux fondées, car elle a pour motif l'amour infini dont le divin Patient a fait preuve pour chacun de nous. Pour mieux en comprendre la grandeur, voyons ce que Jésus-Christ nous a donné par sa Passion et ce que ces dons lui ont coûté. 1° La Rédemption est pour nous un très grand bienfait, soit que l'on considère les maux qu'elle écarte de nous : la disgrâce de Dieu et ses terribles conséquences ; soit que l'on envisage les biens très précieux qu'elle nous assure : la réhabilitation, avec la grâce et la gloire qui en découlent, réhabilitation qui se renouvelle indéfiniment et qui transforma la société en même temps que l'individu. 2° La Passion de N.-S. lui a coûté les souffrances les plus effroyables, alors qu'il aurait pu nous racheter à moins de frais. En se faisant homme, il s'est donné une nature particulièrement accessible à la douleur ; il a réuni en sa personne toute la variété des afflictions humaines, toutes celles qui torturent l'esprit, le cœur et le corps ; il est mort de la mort la plus cruelle ; et il nous aime au point d'être prêt à souffrir encore davantage, s'il le fallait, pour assurer le salut d'une seule âme. Donnons donc à sa Passion toute la dévotion dont nous sommes capables : dévotion de l'esprit, du cœur et des œuvres, 93-96. — La souffrance rédemptrice : voir *Souffrance*. — La Passion de Jeanne d'Arc : voir *Jeanne d'Arc*. — La Passion du combattant, 291 : voir *Guerre*.

Patience. — *La patience dans les tribulations*. 1° Nature. La patience est l'art de souffrir, c'est-à-dire de rester maître de soi dans la souffrance. Elle est personnifiée dans l'exemple de Job. Sans le péché originel, nous n'aurions pas à la pratiquer. 2° Avantages. Au point de vue naturel, elle ennoblit celui qui souffre et le rend capable d'être utile à ses semblables. Au point de vue surnaturel, la patience chrétienne sanctifie à la fois et la souffrance et celui qui souffre ; elle fait même de lui une victime crucifiée avec Jésus-Christ. 3° Moyens de l'acquérir. Sans parler de la prière et des efforts personnels, un excellent moyen pour acquérir la patience, c'est de prendre le temps de la réflexion, avant de laisser éclater l'impatience ou la colère. Acceptons donc la souffrance de bon cœur, car, pieusement supportée, elle est féconde, 413-416. — Voir *Souffrance* et *Volonté de Dieu*.

Paul (S.). — *Un miracle de la grâce* (Plan). 1° Avant sa conversion, Paul était un ennemi du Christ, un persécuteur des chrétiens, un bourreau même. 2° Après

sa conversion, S. Paul devient un apôtre du Christ, persécuté pour la foi et martyr, 275. — S. Paul convertit sainte Thècle, 576. — S. Paul et la loi de la souffrance rédemptrice, 258-259 : voir *Souffrance*. — La captivité de S. Paul et l'église Ste-Marie *in Via lata*, 422-423. — Voir *Pierre (S.)*.

Pauvres. — Sermon de charité en faveur des Dames patronnesses des pauvres : *Leur triple rôle : secourir, aimer, prier*. 1° Secourir. S'il y a de faux pauvres, nous ne sommes pas dispensés pour cela de secourir les vrais : ils sont nombreux, mais ils ne font pas étalage de leur misère. 2° Aimer. Plus encore que d'être secouru, le pauvre a besoin d'être aimé, car la souffrance physique amène toujours avec elle la souffrance morale. Ouvrons-lui notre bourse, mais surtout ouvrons-lui notre cœur. 3° Prier. Le pauvre ne prie pas, et c'est ce qui aggrave sa misère. Prions pour lui et tâchons de l'amener à prier lui-même, 497-499. — Voir *Charité* (Œuvres de charité temporelle) et *Petites Sœurs des Pauvres*.

Péché. — Le péché ; sa nature, ses causes et ses effets, 121-123 : voir *Communion solennelle* (Retraite de).

Pénitence. — L'enfant prodigue, modèle du pécheur au Sacrement de Pénitence : voir *Prodigue*.

Pentecôte. — (Plan). Nous célébrons en cette fête trois glorieux anniversaires : 1° La descente du Saint-Esprit, miracle éclatant si l'on considère ce qu'étaient les apôtres et ce qu'ils sont devenus. 2° La promulgation de la loi nouvelle. Comme la loi ancienne, sa promulgation est environnée de prodiges ; mais cette nouvelle loi est une loi d'amour et une loi donnée à tous les peuples. 3° L'établissement de l'Eglise, à laquelle le Saint-Esprit donne en ce jour la vie et la fécondité, 163-164. — Voir *Esprit-Saint*.

Perpétue (Sainte). — Elle voit en songe son jeune frère Dinocrate dans les flammes du Purgatoire, 435.

Persévérance. — *La persévérance.* C'est une vertu qui manque trop à nos contemporains : ni la jeunesse, ni les chrétiens pratiquants, ni les convertis des retraites et des missions, ni les malades eux-mêmes ne savent persévérer. Et pourtant Dieu en fait une obligation absolue. D'ailleurs 1° c'est une affaire de raison. Car quand une fois on s'est décidé à vivre chrétiennement, la raison demande qu'on persévère jusqu'au bout. Que l'on ait été déterminé à servir Dieu à cause des droits qu'il a sur nous, ou pour faire son salut, ou parce qu'on a été touché de la bonté de Dieu et que l'on a compris la laideur et la malice du péché, toutes les considérations obligent logiquement à continuer. 2° C'est aussi une affaire d'honneur, car rejeter la vie chrétienne après l'avoir embrassée, c'est une défaillance, une déchéance qui peut faire tomber très bas, un parjure et une trahison qui disqualifie celui qui s'en rend coupable. 3° C'est enfin une affaire d'intérêt, car toute rechute aggrave l'état du pécheur parce qu'elle diminue sa force de résistance et décourage les miséricordes divines. Sans compter que ce défaut de persévérance compromet en même temps les intérêts de la société, 381-384.

Sermons sur la persévérance : voir *Communion solennelle* (Le Grand jour).

Petites Sœurs des Pauvres. — *Sermon en leur faveur.* Le pauvre qui mendie tient peu de place dans le monde ; mais devant Dieu, c'est presque Jésus-Christ en personne. Aussi a-t-il suscité dans l'Eglise une foule d'œuvres de charité, dont l'une des plus sympathiques est celle des Petites Sœurs des Pauvres. 1° Leur vocation peut se résumer en un mot : l'amour. Or c'est d'affection que les vieillards ont le plus besoin. Quand l'un des vieux époux a disparu, l'autre se trouve désemparé, abandonné. Aller chez ses enfants ? On lui fait sentir qu'il est trop vieux pour qu'on l'aime. Mais il se sent vraiment aimé chez les Petites Sœurs. 2° En même temps il y est soigné avec un dévouement tout maternel. L'hospitalité qu'il y reçoit c'est l'abri du besoin, presque le bien-être ; et quand viennent les infirmités, il est dorloté comme un petit enfant. Les Petites Sœurs ne possèdent rien ; mais pour leurs enfants, elles se font mendiantes : donnez-leur de tout, car elles savent tout utiliser. 3° Enfin la Petite Sœur est un apôtre qui convertit. Elle ne dit rien, mais elle prie ; et un jour vient où le vieillard, conquis par tant de dévouement et d'affection, se convertit, cherche à imiter la piété des « petites vieilles » et fait une sainte mort. Les Petites Sœurs se reposent sur la Providence pour trouver de quoi nourrir leurs vieillards : soyez auprès d'elles les instruments de la Providence, 326-329.

Peuple. — S. Antoine de Padoue, l'homme du peuple : voir *Antoine de Padoue (S.)*. — S. Nicolas, le bienfaiteur du peuple : voir *Nicolas (S.)*. — La résurrection des peuples, 99 : voir *Pâques*.

Pharisiens. — Voir *Evangiles* (Instructions, *passim*, et spécialement XXXIII et XXXIV).

Pierre (S.). — Voir *Evangiles* (Instructions, *passim*, et surtout XLV et XLIX). — *Trois questions à propos de S. Pierre* (Plan). 1° Qu'était-ce que S. Pierre ? Un batelier appelé à être le fondement inébranlable de l'Eglise ; un pêcheur de poissons qui deviendra un pêcheur d'hommes, et en qui résidera l'autorité doctrinale et administrative de l'Eglise ; un renégat de Jésus-Christ qui sera constitué Pasteur Suprême de l'Eglise tout entière. 2° Qu'est-ce que S. Pierre aujourd'hui ? Il est toujours vivant dans la personne du Souverain Pontife régnant, lequel est le fondement indestructible de l'Eglise, le centre infaillible de l'unité catholique, le Père commun des fidèles et des pasteurs. 3° Que lui devons-nous ? Le respect à sa personne et à sa parole ; l'obéissance doctrinale et disciplinaire, l'amour effectif, se traduisant par la prière, la défense et l'assistance, 259-260. — *La faute et l'expiation* (Plan). 1° La faute est triple : présomption, lâcheté, apostasie. 2° L'expiation : Pierre expie par ses larmes, ses protestations d'amour à Jésus, ses prédications, ses souffrances et sa mort, 274-275. — *La prison Mamertine et l'église Ste-Marie in Via lata.* S. Pierre et S. Paul furent tous deux détenus en captivité à Rome. C'est la prison Mamertine qui eut la gloire d'abriter S. Pierre. Située au pied du Capitole, elle comprend deux souterrains superposés. Le plus profond auquel on n'accédait que par une ouverture pratiquée dans la voûte, recevait les prisonniers de marque comme Vercingétorix. C'est dans cet affreux cachot que fut emprisonné S. Pierre. S. Paul fut détenu dans la crypte de l'église Ste-Marie *in Via lata ;* mais sa captivité est moins rigoureuse : il peut recevoir, lire et même écrire. C'est là qu'il compose plusieurs de ses épîtres, notamment celle à Philémon où il intercède en faveur de l'esclave Onésime. On aimerait, comme S. Jean Chrysostome le souhaitait, visiter Rome pour y contempler les chaînes de S. Pierre et de S. Paul, 422-423.

Plaisir. — *Le rôle du plaisir dans la vie humaine.* 1° Quel est, au sens chrétien, le rôle du plaisir dans l'existence ? Pour les Stoïciens, le plaisir n'est rien ; pour les Epicuriens, il est tout. Les uns et les autres se trompent : le plaisir n'est pas rien, mais il n'est pas tout. Il n'est pas le but auquel nous devons tendre : la nature elle-même nous en avertit. La doctrine chrétienne confirme cette conclusion en nous enseignant que la vie présente est une vie d'épreuve, que l'habitude de jouir est démoralisatrice, que l'esprit de Jésus-Christ est un esprit de mortification. Si Dieu a attaché le plaisir aux fonctions de la vie, c'est uniquement pour nous encourager à les remplir. Il ne saurait donc être un but par lui-même ; et il est défendu dans la mesure où il n'est pas étroitement lié à l'accomplissement de la fonction. 2° Quel usage devons-nous faire ici-bas des différentes sortes de plaisir ? Les plaisirs sensuels, qui sont le fait de l'animal, sont permis dans certaines conditions ; mais il faut s'en défier, afin de ne rechercher que les plaisirs légitimes. Les plaisirs de l'âme, qui sont le fait de l'homme, et que l'on trouve dans l'exercice des facultés de l'âme, intelligence, cœur et volonté, sont plus nobles que les premiers. Mais il faut leur préférer les jouissances du chrétien, qui sont d'ordre divin, et qu'il est toujours permis de savourer quand Dieu les envoie. Toutefois les saints, persuadés qu'il est plus parfait d'agir uniquement par vertu, ont sacrifié tous les plaisirs, et même les joies surnaturelles. C'est au ciel seulement que nous pourrons nous abandonner pleinement à la jouissance de notre bonheur, 477-480.

Presse. — *Le salut par la presse chrétienne.* La presse est devenue une puissance formidable. 1° La mauvaise presse détruit la foi aux dogmes révélés et corrompt les mœurs ; aucun prétexte ne saurait donc en autoriser la lecture. 2° La bonne presse, au contraire, est un instrument d'enseignement religieux et de direction morale ; seuls, les lecteurs corrompus se plaignent que les journaux catholiques ne soient pas intéressants. 3° En pratique, non seulement il n'est pas permis de s'abonner au mauvais journal, ni de le lire, ni de le garder chez soi, mais on doit encore s'efforcer de détourner le prochain des mauvaises lectures. Quant à la bonne presse, il faut la lire, la faire vivre et la répandre, 58-62.

Prêtre. — *Le prêtre distribue la vérité et la grâce.* (Pour une Première Messe). 1° Le prêtre apporte aux hommes la vérité divine. Il a toujours revendiqué le droit d'enseigner, qu'il tient de l'ordre formel du Christ. L'Eglise qui le lui transmet s'assure qu'il a pour cela la science requise. La doctrine qu'il enseigne est la vérité infaillible ; et sa parole a une importance si capitale que des positivistes comme Taine en ont reconnu la nécessité. 2° Il communique aux hommes la grâce divine, d'abord par le sacrifice, source infinie de grâces, puis par les sacrements qui accompagnent et fortifient le chrétien du berceau à la tombe et même au delà, 275-276. — *Le prêtre messager de la bonne nouvelle et ministre de la paix.* (Allocution d'un jeune prêtre). 1° Messager de la bonne nouvelle, comme jadis les anges de Bethléem, le prêtre annonce aux hommes le Sauveur qui leur est né et ses volontés vis-à-vis d'eux. 2° Ministre de la paix divine, il l'apporte aux hommes au nom de N.-S. Jésus-Christ par la prière et les sacrements, 266-267. — Recherche et culture des vocations sacerdotales : voir *Vocations.*

Prière. — *Ses qualités.* Si Dieu ne nous exauce pas toujours, c'est que nos prières n'ont pas toutes les qualités dont la Chananéenne nous offre le modèle, à savoir : 1° une foi ardente, dont rien n'ébranle la confiance ; 2° une inlassable persévérance, qui redouble ses instances jusqu'à ce qu'elle soit exaucée ; 3° une profonde humilité, à laquelle la bonté de Dieu ne sait pas résister, 52-55, 119.

Courtes instructions pour la prière du soir : voir *Table synthétique,* p. 594, et *Evangiles.*

Prix. — Discours pour distribution de prix dans une école libre : voir *Education.*

Prochain. — L'amour du prochain : voir *Charité* et *Evangiles* (Instructions, XXXI).

Prodigue (Enfant). — *Le modèle du pécheur au Sacrement de Pénitence.* 1° Les égarements de l'Enfant prodigue sont ceux du pécheur : on y retrouve la manifestation de la triple concupiscence de l'orgueil, de l'avarice et de la volupté. 2° Dans sa conversion, le prodigue accomplit les trois choses nécessaires au pécheur pour obtenir, par le Sacrement de Pénitence, la rémission de ses péchés, savoir : la contrition, qui comprend l'examen et la reconnaissance des fautes commises, avec un sincère repentir et le ferme propos de n'y plus retomber ; la confession humble et franche ; la satisfaction qui répare le péché par la pénitence. Nous avons imité l'Enfant prodigue dans ses égarements : imitons-le dans son retour à Dieu, 72-75. — Le modèle de la conversion, 127-130 : voir *Communion solennelle (Retraite de).*

Prudence chrétienne. — I. *Ses exigences et nos imprudences.* La prudence chrétienne est la première des vertus cardinales. Elle nous commande d'abord de prévoir, et avant tout de déterminer les fins dernières que Dieu nous a fixées : que d'imprudents se soucient peu de l'unique nécessaire ! Elle nous oblige ensuite à pourvoir aux moyens de réaliser notre fin dernière, c'est-à-dire à pratiquer le bien et à éviter le mal. Combien de chrétiens négligent les moyens de salut, comme les vierges folles, ou ne surveillent pas les instincts mauvais qui les portent au mal ! Et que d'imprudences commises, en outre, à l'égard du prochain, que l'on scandalise au lieu d'édifier ! Les enfants du siècle sont, à leur manière, plus prudents que les enfants de lumière. Et la prudence est si importante qu'il suffit de la pratiquer pour pratiquer toutes les vertus, 285-288. — II. *Fidélité à la vocation.* La prudence est particulièrement obligatoire pour le chrétien quand il s'agit pour lui de choisir un genre de vie et de prononcer sur sa vocation, 301. Voir *Vocation.* — III. *La préparation à la mort :* voir *Mort.* — IV. *La simplicité :* Notre-Seigneur nous la recommande en même temps que la prudence : voir *Simplicité.*

Pureté. — Voir *Chasteté.*

Purgatoire. — *L'intercession pour les âmes du purgatoire.* C'est un devoir de charité trop négligé : et pourtant nous avons toutes sortes de bonnes raisons de l'accomplir. 1° C'est une œuvre extrêmement urgente, car, tout en jouissant de certaines consolations, les âmes du purgatoire souffrent des tourments extrêmement rigoureux, sans avoir personnellement aucun moyen de les adoucir ou de les abréger. Quand un incendie se déclare, il faut courir au feu sans retard... 2° C'est l'œuvre de charité la mieux placée, car nous ne pouvons obliger personne qui soit plus recommandable. 3° C'est une œuvre agréable à Dieu : il aime ardemment ces pauvres âmes et il regarde comme fait à lui-même ce que nous faisons pour elles. 4° C'est aussi l'œuvre la plus sûrement payée de retour, car les amis que nous nous serons ainsi faits nous introduiront dans les tabernacles éternels. 5° Elle résume en elle, au dire du P. Faber, toutes les dévotions, toutes les œuvres de charité, toutes les vertus chrétiennes ; et elle est à la portée de tous indistinctement. Gardons-nous de croire trop facilement et trop tôt à la délivrance des âmes pour lesquelles nous prierons, 461-464.

Lectures pour une Neuvaine en faveur des âmes du purgatoire. — I. *Purgatoire et immortalité.* Termes opposés en apparence, mais qui, loin de s'exclure, s'appellent, car il n'y aurait pas de purgatoire s'il n'y avait pas d'immortalité. L'âme est, de sa nature, immortelle parce qu'immatérielle et spirituelle. Et quoi qu'en disent les matérialistes, elle peut encore exercer les fonctions qui lui sont propres, même quand elle est séparée du corps. Ce corps lui-même ressuscitera un jour pour ne plus mourir. Exemple tiré de la vie de Ste Christine de Liège. Prière, 417-419. — II. *Existence du purgatoire.* Elle est prouvée par l'Ecriture, les déclarations des Conciles, la croyance unanime de l'Eglise et la raison elle-même. Exemple tiré de la vie de Ste Catherine de Cortone. Prière, 419-421. — III. *Nature des souffrances du purgatoire.* Elles comprennent une double peine : celle du dam, qui consiste dans le retard de la vision béatifique, et celle du feu, d'un feu véritable qui cause aux âmes des tourments épouvantables. Exemple : trait raconté par le Vén. Bède. Prière, 420-422. — IV. *Durée des souffrances du purgatoire.* Pour que la justice de Dieu soit satisfaite, les peines du purgatoire durent plus ou moins longtemps selon l'étendue de la dette de chaque âme. Exemple tiré de la vie de S. Malachie. Prière, 433-434. — V. *Quelles sont les âmes passibles du purgatoire.* Ce sont celles qui n'ont commis que des fautes vénielles, et celles qui n'ont pas encore satisfait entièrement pour les péchés graves dont elles ont obtenu le pardon par la pénitence. C'est donc le plus grand nombre, et chacun de nous compte au purgatoire quelques-uns des siens. Exemple : Ste Perpétue voit dans les flammes du purgatoire son tout jeune frère. Prière, 434-436. — VI. *Nous pouvons soulager les âmes du purgatoire.* Ne pouvant rien pour elles-mêmes, elles comptent sur nous. L'Eglise nous enseigne avec toute la Tradition que nous pouvons hâter leur délivrance par l'offrande du saint sacrifice, la prière et les bonnes œuvres. Exemple : la Dominicaine Marie Villani. Prière, 436-437. — VII. *Nous devons les secourir.* Cette obligation découle du précepte de la charité évangélique et de ce que les défunts sont nos parents par la nature et nos frères par la grâce. Exemple et prière, 437-438. — VIII. *Reconnaissance des âmes du purgatoire.* Elles feront pour nous ce que nous aurons fait pour elles ; et même, une fois délivrées, elles nous aideront à faire notre salut. Exemples et prière, 438-440. — IX. *Fruits de la dévotion aux âmes du purgatoire.* Ils sont nombreux ; mais le principal est une leçon de crainte salutaire, d'abord pour les justes, qui ne se flatteront pas facilement d'entrer au ciel sans passer par les flammes du purgatoire ; puis pour les pécheurs qui, en considérant les souffrances effroyables que Dieu inflige aux justes, redouteront davantage les peines éternelles de l'enfer. Exemple et prière, 440-441.

Purification de la Sainte Vierge. — *La Purification* (Plan). Marie s'y montre un modèle : 1° d'humilité, car elle consent à paraître femme du peuple, pauvre, mère selon les lois ordinaires ; 2° d'obéissance, volontaire et complète ; 3° de résignation : en entendant prédire les contradictions réservées à Jésus, elle accepte d'avance les souffrances qui l'attendent elle-même, 23.

Quarante-Heures. — *La fête des Quarante-Heures* (Plan). 1° Pourquoi la célébrer ? Parce que c'est un acte de foi, d'amour, de protestation, de réparation et de protection. 2° Comment la célébrer ? S'abstenir de tous les divertissements dangereux, prier, communier, faire des bonnes œuvres, 44-45.

Recrutement sacerdotal. — Voir *Vocations.*

Recueillement. — Il consiste à fermer les portes et les fenêtres de l'âme pour éviter le bruit et les courants d'air, 118.

Règlement. — (Allocution pour la messe du Saint-Esprit). *Le règlement.* Il faut l'aimer et le respecter, car 1° il est le fruit de l'expérience et du dévouement de plusieurs générations de maîtres vénérables ; 2° il rend de très grands services au point de vue tant de

l'instruction que de l'éducation ; 3° il est l'expression de la volonté de Dieu et par conséquent il intéresse la conscience et doit être observé avec foi, piété et amour, 411-412.

Religieuses. — (Pour une prise d'habit dans un monastère de religieuses cloîtrées). *Les richesses du cloître.* La vie du cloître contribue très efficacement : 1° à la gloire de Dieu. L'homme a été créé pour glorifier son Créateur. La religieuse cloîtrée rend gloire à Dieu de la manière la plus parfaite, puisque sa principale occupation est d'adorer, de prier, d'aimer Dieu, et que tous ses efforts tendent à reproduire en elle-même les vertus de Jésus-Christ. 2° Au bonheur du prochain. On ne saurait trop admirer le dévouement des religieuses vouées aux œuvres de charité ; mais non moins admirable est le dévouement de la religieuse cloîtrée : son ministère de prière et de pénitence est indispensable pour féconder le ministère de la parole et de l'action que les autres exercent. Et sa vie humble et mortifiée est une leçon pour notre société orgueilleuse et sensuelle. 3° Au bonheur de la religieuse elle-même, car le cloître la met d'abord à l'abri des tribulations de la chair et lui assure presque infailliblement le salut éternel, 581-584. — (Pour une profession religieuse). *Les avantages de la vie religieuse* (Plan). 1° Vie de règle, elle montre la voie qui mène à Dieu, dirige ceux qui marchent dans cette voie et les soutient contre les caprices ou les défaillances. 2° Vie de communauté, avec ses douceurs, sa puissance et ses mérites. 3° Vie de progrès, réalisé par le silence, l'oraison et la communion, 316-317.

Remi (S.). — (Pour la fête de S. Remi). *La vocation de la France :* voir *France.*

Résignation. — A la volonté de Dieu : voir *Volonté de Dieu* et aussi *Patience, Souffrance.*

Respect humain. — *Le respect humain.* — I. C'est la peur que certains éprouvent de paraître chrétiens, peur bien distincte de celle qui serait inspirée par l'humilité, la réserve ou la prudence. 1° Combien il offense Dieu. Non seulement c'est une faiblesse et une sorte d'hypocrisie, d'autant plus blâmable qu'elle est sans raison, ou n'obéit qu'à des motifs puérils ; mais sa gravité vient surtout de ce qu'il nous fait rougir de la religion chrétienne : quiconque en fait profession doit au contraire en être fier, car être chrétien c'est posséder la vérité, obéir à la vertu, participer à des mystères divins ; et de plus c'est appartenir à une religion qui, au cours des siècles, a rendu les plus grands services à l'humanité et produit une foule d'hommes illustres et saints. 2° Ses conséquences sont funestes : d'abord à l'individu, car Dieu rougira au dernier jour de ceux qui auront rougi de lui, et ensuite à la société, car en empêchant les bons de se montrer et d'agir, il laisse toute liberté aux méchants et leur abandonne le gouvernement de l'opinion, comme on le constate si souvent soit dans les réunions domestiques, soit dans les assemblées politiques. Il suffirait au contraire que les bons se montrent pour faire taire les méchants, encourager les bons et rallier les indécis. D'ailleurs le respect humain n'est pas dans notre caractère national : le Français a l'humeur chevaleresque et n'a pas l'habitude de cacher son drapeau, 444-448. — II. C'est le respect humain qui explique pourquoi tant de braves gens agissent d'une manière opposée à leurs convictions. 1° C'est une grave offense envers Dieu, qu'il traite en inconnu, presque en ennemi. Les martyrs des premiers siècles aimaient mieux mourir que de rougir de leur foi ; de nos jours les chrétiens n'ont pas honte de renier Dieu par crainte des hommes. 2° C'est un outrage pour l'homme, qu'il prive de deux biens très précieux : l'honneur et la liberté. Le chrétien doit être un homme, un bon soldat de Jésus-Christ, 20-23.

Résurrection. — Voir *Eucharistie, Pâques.* — La résurrection des morts, 331-332 : voir *Evangiles* (Instructions, XXIX).

Retraite. — Le secret des bonnes retraites, 118-120. — *Retraite de Communion solennelle :* voir *Table synthétique,* p. 594, et *Communion solennelle.*

Révélation. — *Nécessité de la religion révélée.* Sans elle : 1° L'humanité serait condamnée à une ignorance religieuse à peu près absolue : beaucoup manquent d'aptitude pour la science ; la plupart manquent de temps pour étudier. Et pourtant les humbles et les travailleurs ont droit comme les autres à la vérité : aussi Jésus-Christ et l'Eglise adressent leur enseignement à tous et de préférence aux pauvres. 2° Même les intelligences capables de découvrir la vérité n'y arriveraient que fort tard. Car il faudrait pour cela des études qui demandent une vie entière, et encore ces études risqueraient de n'aboutir à aucune conclusion ferme, comme nous le voyons chez les philosophes païens et les libres-penseurs contemporains. La révélation nous offre au contraire des réponses nettes et solides à tous les problèmes qu'il nous importe le plus de résoudre. 3° L'homme ignorerait pour toujours l'ordre surnaturel, par exemple la nature de Dieu, les destinées de notre âme, les moyens de salut et surtout les grands mystères de notre foi, 500-502.

Richesse. — *La tempérance dans la poursuite et dans l'usage des richesses.* 1° Il est permis de poursuivre l'acquisition des biens terrestres. En effet Notre-Seigneur et l'Eglise condamnent les mauvais riches, mais non les richesses elles-mêmes. C'est d'ailleurs une vérité de bon sens que tout homme a le droit et le devoir de rechercher les moyens de subvenir à ses besoins, et qu'il faut condamner les paresseux, les prodigues, les imprévoyants et les égoïstes. 2° Mais que de fautes on peut commettre dans l'usage des richesses ! On pèche sous ce rapport soit par l'esprit et le cœur, en attachant aux biens terrestres une excellence qu'ils n'ont pas et en concevant pour eux une estime, un amour et des désirs qu'ils ne méritent pas ; soit par les actes, lorsqu'on en jouit comme si l'on en était le maître absolu et qu'on dépense tout son bien en luxe inutile sans faire à la charité sa part ; soit enfin lorsqu'on succombe aux dangers de la richesse en se laissant entièrement absorber par la gestion de ses intérêts temporels, ou en s'autorisant de sa fortune pour se croire supérieur aux autres hommes. Si nous voulons être vraiment riches, aimons les véritables richesses, c'est-à-dire les biens surnaturels, 509-512. — Voir *Biens temporels, Luxe.*

Rosaire. — *Le Rosaire nous prêche la confiance.* Les mystères du Rosaire avivent notre confiance en Marie. Car 1° la joie dispose à accueillir les demandes de ceux qui sont dans le besoin ; nulle créature n'a goûté sur la terre des joies plus pures que la Sainte Vierge dans les mystères joyeux. S'il est vrai, même parmi les hommes, que le bonheur dilate les âmes et les incline à la bienveillance et à la bonté, le cœur de Marie peut-il rester insensible à nos besoins ? 2° La communauté dans la douleur dispose à être compatissant. C'est un fait d'expérience que ceux qui ont beaucoup souffert trouvent une sorte de consolation à encourager et à soutenir leurs compagnons de misères. Marie est la Mère des Douleurs : comment son cœur maternel pourrait-il ne pas compatir à nos inquiétudes et à nos souffrances ? 3° Enfin le triomphe permet d'être libéral et magnifique. En couronnant sa mère, Jésus l'a établie dispensatrice des trésors infinis de la miséricorde divine : elle ne demande qu'à les répandre à profusion sur nous, 385-386.

Royauté. — La royauté de Jésus-Christ : voir *Jésus-Christ.*

Sacré-Cœur. — *Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie.* (Pour une Adoration perpétuelle). 1° Le Cœur de Jésus est infiniment bon. Si le cœur de l'homme est bon, combien meilleur le cœur de l'Homme-Dieu ! Dans toute sa vie mortelle, il nous montre qu'il nous aime et il est toujours en quête de notre amour. 2° L'Eucharistie est l'une des plus grandes preuves de son amour. L'absence et la séparation, quels tourments pour le cœur qui aime ! Aussi le Sauveur a-t-il voulu rester sensiblement présent au milieu de nous en instituant l'Eucharistie. C'est là qu'il nous attend et nous dit : « Donne-moi ton cœur ! » 260-262.

Pour le Premier Vendredi. — I. *Le Sacré-Cœur et le découragement.* Le découragement est un péché sans remède. Mais, grâce au Sacré-Cœur, 1° nous ne sommes pas abandonnés, car malgré les vides que creusent les séparations humaines, le Sacré-Cœur est toujours avec nous et tout près de nous ; 2° nous ne sommes pas sans affection, puisque l'amour de Jésus, le plus délicat et le plus fort de tous, ne nous manque jamais ; 3° nous ne sommes pas sans soutiens, puisque le Sacré-Cœur est toujours prêt à nous assister dans nos besoins temporels et spirituels, 26-28. — II. *La bonté du Sacré-Cœur envers ses apôtres.* Dieu a confié à chacun de nous l'âme de son prochain. Au lieu de nous plaindre de cette responsabilité, remercions-en le Sacré-Cœur, car il est bien bon : 1° de se servir de nous, alors qu'il n'avait pas besoin de notre concours ; s'il en use, c'est uniquement parce qu'il nous aime et veut faire de nous ses collaborateurs, même après que nous l'avons offensé ; 2° de faire appel à notre faiblesse : nous ne sommes

rien, et cependant le Bon Dieu a voulu tirer parti de ce néant ; 3° d'accorder à nos pauvres efforts des résultats aussi merveilleux : il aime à recruter ses ouvriers parmi les hommes les moins influents ; et, si peu que nous puissions faire, sa grâce s'en sert pour opérer des prodiges, 273-275. — III. *Pour aller au Sacré-Cœur.* Trois voies y conduisent : 1° La consolation sensible. Les Apôtres en ont joui au Thabor et Dieu l'accorde par moments à l'âme qu'il veut consoler. Heureuse cette âme à qui les douceurs de l'amour rendent tout facile ! 2° L'effort de la volonté. Mais le plus souvent la grâce se cache : c'est l'heure de la tentation et de l'effort. Souvenons-nous alors que l'amour réside non dans la sensibilité mais dans la volonté, et que Notre-Seigneur nous a donné l'exemple de l'effort et de la souffrance. 3° Le sacrifice des joies intérieures : c'est la voie la plus parfaite, celle que suivit Jésus au jardin des Oliviers, et qu'il réserve parfois à certaines âmes qui l'aiment le plus : elles acceptent de bon cœur toutes les désolations pour ressembler au Sauveur agonisant à Gethsémani, 339-341. — IV. *Les résistances au Sacré-Cœur.* Nous résistons souvent, par étourderie, indépendance ou lâcheté, aux sollicitations du Sacré-Cœur. C'est un très grand malheur, car : 1° Nous blessons ainsi le Sacré-Cœur dans son amour, si délicat et si discret qu'il préfère nous exprimer des désirs plutôt que des ordres. 2° En négligeant ses conseils, nous nous privons de vérité, d'amour, de sainteté et de mérite. 3° Enfin nous nous exposons à un très grand danger ; car si la fidélité à une grâce quelconque nous vaut une autre grâce plus grande, en résistant à l'appel du Sacré-Cœur, nous risquons de le voir nous diminuer ou même nous supprimer ses faveurs, 410-411. — V. *Le Sacré-Cœur et la crèche.* Aujourd'hui comme autrefois le Sacré-Cœur, repoussé par la cupidité, haï par l'orgueil, n'est accueilli que par l'humilité. 1° C'est par cupidité que les habitants de Bethléem refusent l'hospitalité au Messie : il n'y a rien à gagner avec de pauvres gens comme Marie et Joseph. A notre époque où l'on ne songe qu'à s'enrichir, le Sacré-Cœur a beau venir offrir son amour : cela n'emplit pas la caisse, et il n'y a pas de temps à perdre. 2° S'imaginant que l'Enfant Jésus vient lui prendre son trône, l'orgueilleux et cruel Hérode cherche à le supprimer. Aujourd'hui encore il ne manque pas de gens qui ne souffrent pas que le Sacré-Cœur vienne mettre obstacle à leurs ambitions, et qui pour l'écarter tuent des âmes innocentes. 3° Seuls les bergers, étrangers à la cupidité et à l'orgueil, ont répondu à l'appel divin et reçu les bienfaits de l'Enfant Jésus. Il en est de même aujourd'hui : ceux qui accueillent le Sacré-Cœur, ce sont les âmes humbles et détachées qui mettent son amour au-dessus de tous les biens et de tous les honneurs d'ici-bas, 579-580.

Sacrifice. — La nécessité du sacrifice, 119-120 : voir *Communion solennelle (Retraite de).*

Saint-Esprit. — Voir *Esprit-Saint.* — Pour la messe du Saint-Esprit : voir *Règlement.*

Saints. — *La beauté morale des saints.* Les saints sont des chefs-d'œuvre de la grâce. 1° Ils ont eu de grandes pensées. Les héros que le monde honore ont tous aspiré à la gloire, comme les autres hommes aspirent à la richesse ou au plaisir : vanité ! Les saints, chacun dans la condition où la Providence les avait placés, ont travaillé pour un idéal plus noble : ils ne pensaient qu'à servir Dieu et à gagner le ciel. 2° Ils ont eu de grandes vertus. S'efforçant d'être parfaits comme leur Père céleste, ils ont été des modèles d'innocence ou de repentir, d'humilité et de toutes les vertus, ils ont été surtout des hommes de caractère. Et l'Eglise, avant de les placer sur les autels, s'est assuré qu'ils avaient pratiqué la vertu jusqu'à l'héroïsme. Lisons leur vie ; invoquons-les et surtout imitons-les, 449-450. — *Le témoignage de l'élite.* La magnifique fécondité de la croyance en Dieu chez les saints prouve que cette croyance doit être vraie, 296-298 : voir *Dieu (Je crois en Dieu,* 3° P., II).

Salut. — *L'importance du salut.* Les jours de Carême sont « des jours de salut. » 1° Faire son salut, c'est mettre ses comptes en ordre, recouvrer la liberté et arriver au terme du voyage. 2° Il faut travailler à notre salut parce que Dieu nous y invite par les voix de la Création, de la Providence et de la Rédemption ; parce que l'Eglise nous le commande par la bouche de ses ministres et l'exemple de ses saints ; parce que notre intérêt l'exige ; parce que la crainte de l'enfer doit nous y déterminer. N'attendons pas à demain pour travailler à notre salut, 68-72. — *Comment il faut faire son salut.* Nous devons travailler à notre salut : 1° Effectivement, car il ne suffit pas de le vouloir en théorie ; il faut se mettre à l'œuvre, être vraiment des ouvriers qui se donnent du mal pour gagner leur salaire. Travaillons-nous vraiment à notre salut ? 2° Premièrement, parce que c'est là l'unique nécessaire, comme le Christ nous l'a appris par sa parole et par son exemple. Nous avons le droit et le devoir de nous occuper des affaires temporelles, mais à condition de ne pas négliger l'affaire plus importante de notre salut. 3° Sûrement, c'est-à-dire en tâchant de mettre toutes les chances de notre côté, et par conséquent en rejetant loin de nous tout ce qui pourrait compromettre notre salut, 241-243.

Samaritain. — La parabole du Bon Samaritain nous fait voir les causes, la nature et les effets du péché, 122-124.

Scandale. — Notre-Seigneur nous ordonne de donner le bon exemple et nous défend de scandaliser qui que ce soit. 1° Malice du scandale : le vrai scandale, celui qu'on donne réellement, est un péché très grave, d'abord à cause des biens très précieux qu'il fait perdre et des maux très graves qu'il inflige à la personne scandalisée ; et ensuite parce que c'est un péché à la fois contre des frères, un véritable fratricide, et contre le Christ, puisqu'il est directement contraire à l'œuvre du Sauveur et fait du scandaleux un véritable Antéchrist. 2° Responsabilité qu'il entraîne : il fait peser sur ses auteurs la responsabilité d'un désastre dont il est impossible soit de prévoir l'étendue, le scandalisé multipliant les péchés et devenant scandaleux lui-même, soit de réparer les dommages, car il est plus difficile d'éteindre un incendie que de l'allumer, et il est absolument impossible de tirer de l'enfer ceux qu'on y a conduits. 3° Châtiments auxquels il expose : c'est la perdition par l'abandon de la Providence en ce monde et les châtiments de l'enfer en l'autre. Gardons-nous donc scrupuleusement de scandaliser qui que ce soit ; et si nous avons donné du scandale, efforçons-nous de le réparer en le regrettant et en devenant des apôtres de la vertu, 269-272.

Scribes. — Voir *Pharisiens.*

Sept-Douleurs. — (Pour la fête des Sept-Douleurs). *Notre-Dame de Consolation.* 1° Marie l'a été dès l'origine de l'humanité : c'est la femme prédestinée à écraser la tête du serpent et dont la pensée faisait l'espoir de nos premiers parents après la chute, et la consolation des patriarches. 2° Pendant le séjour du Christ sur la terre, Marie a été sa providence dans les années de son enfance et de sa vie publique, et sa consolation sur le Calvaire. 3° Les chrétiens de tous les temps sont soumis à de pénibles épreuves et les consolations humaines ne les soulagent guère : seule Marie, leur Mère du ciel, sait tout comprendre et tout consoler, 374-377.

Simplicité. — Notre-Seigneur nous recommande à la fois la prudence et la simplicité, sans doute pour bien distinguer la prudence chrétienne de celle des mondains et maintenir cette vertu dans un juste milieu. 1° Rôle de la simplicité dans la vie spirituelle. Une âme est simple quand elle se montre telle qu'elle est. Il y a la simplicité de l'esprit qui apprécie tout conformément aux lois du bon sens et de la raison, sans épiloguer et chicaner à propos de tout, comme l'ont fait tous les hérétiques ; la simplicité du langage, qui dit les choses telles qu'elles sont, à l'encontre de la diplomatie des enfants du siècle, qui va jusqu'à défigurer la prière, la confession et la piété ; la simplicité de la conduite qui évite en toutes choses les détours, les complications et la recherche. 2° Avantages de la simplicité : elle est une condition de progrès spirituel ; elle édifie le prochain et attire ses sympathies ; elle rend digne des prédilections divines promises à ceux qui sont simples comme de petits enfants, 332-336.

Sobriété. — C'est la vertu qui mesure les aliments et préside à leur usage. 1° Raisons de la sobriété. Nous devons nourrir notre corps comme un serviteur, et le nourrir convenablement et sans parcimonie, en tenant compte de ses besoins. Mais une fois le besoin satisfait, la sobriété condamne tout excès, d'abord au nom de la raison qui nous défend de préférer les jouissances corporelles aux biens spirituels ; puis au nom de la foi : car la gourmandise a été le péché de nos premiers parents, elle est un manque de respect envers la Sainte Eucharistie, elle va directement contre les exemples de Notre-Seigneur. 2° Funestes conséquences de la gourmandise. Elles sont énumérées dans les Saintes Ecritures : le défaut de sobriété fait perdre la sagesse surnaturelle et même la simple raison ; elle ruine les intérêts matériels ; elle compromet

la santé et la vie des individus et des nations. 3° Pratiques de la sobriété. Elles consistent à observer le jeûne et l'abstinence dont l'Eglise nous fait une obligation ; à se faire une loi de manger de tout, si la santé le permet ; à se contenter d'aliments préparés simplement et de la quantité nécessaire aux besoins ; à ne rien boire ni manger en dehors des repas sans nécessité, 541-544.

Souffrance. — *La souffrance rédemptrice.* (Pour la fête des SS. Pierre et Paul). 1° Souffrir, c'est la loi de la rédemption, car sans effusion de sang il n'y a pas de rémission. C'est pour nous sauver par la souffrance que Notre-Seigneur est venu sur la terre et qu'il est mort sur une croix. Et tant qu'il restera une âme à sauver, il continuera à souffrir dans l'Eglise, son corps mystique, et la souffrance, qui est la condition de l'union avec le Christ, s'imposera particulièrement aux apôtres, aux ouvriers d'élite, tels que S. Pierre et S. Paul. 2° Nul mieux que S. Paul n'a observé cette loi. En butte à des tribulations sans nombre et de toute sorte, il se plaît dans les souffrances et se glorifie de porter en sa chair les stigmates de Jésus-Christ. Prêtres et fidèles, sachons, comme S. Paul, nous attacher à la croix du Sauveur, 257-259. — Voir *Passion, Patience, Volonté de Dieu.*

Tabernacles (Œuvre des). — *Pour une réunion de l'Œuvre.* Femmes fortes de la loi nouvelle, vous remplissez envers Dieu qui s'est fait pauvre et souffrant les œuvres de miséricorde, à la fois 1° Corporelle : ce que Marie faisait avec tant de joie pour son cher petit Jésus, quand elle l'enveloppait de langes, vous le faites pour Jésus-Eucharistie, dont le corps sacré a toujours besoin de vêtements. 2° Spirituelle : comme les saintes femmes consolaient le cœur de Jésus outragé et agonisant, vous consolez Jésus-Eucharistie en réparant et les abandons et les outrages dont il souffre au tabernacle. Mais vos bienfaits ne perdront pas leur récompense, 307-308.

Talents. — La parabole des talents, 460-461 : voir *Evangiles* (Instructions, XLI).

Tempérance. — C'est la vertu qui nous modère dans la jouissance et l'usage du plaisir, 477. — Sermons sur les différentes formes de la tempérance : voir à la *Table synthétique,* p. 594, les *Entretiens sur la Vie chrétienne* (LIX-LXVII), et les mots : *Chasteté, Luxe, Plaisir, Richesse, Sobriété.*

Temple. — Jésus chasse les vendeurs du Temple, 267-269 ; il prédit la ruine du Temple, 393-395 : voir *Evangiles* (Instructions, XXIII et XXXVI).

Tentation. — *La victoire sur les tentations.* 1° D'où proviennent les tentations ? Du démon haineux et jaloux, dont le pouvoir, quoique très grand, ne peut forcer notre volonté ; du monde, qui cherche à nous entraîner par ses maximes et ses scandales ; de la concupiscence, ce foyer d'inclinations vicieuses que nous portons en nous-mêmes. Quant à Dieu, s'il permet que nous soyons tentés, c'est pour éprouver notre fidélité, affermir notre volonté, et nous donner l'occasion de gagner le ciel. 2° Par quels moyens vaincre la tentation ? Par la prudence, qui prévoit et fuit le danger ; par le courage, qui résiste énergiquement ; par la prière et la réception des sacrements, 4-8. — Moyens à employer contre les tentations impures : voir *Chasteté.*

Testament. — *Le Testament de Jésus-Christ.* (Plan pour le Jeudi Saint). 1° Dispositions du testament : ce qu'il laisse, à qui et pourquoi. 2° Devoir des héritiers : accepter le testament du Maître et en exécuter toutes les dispositions, 104.

Thècle (Sainte). — Elle se convertit en entendant prêcher S. Paul, 576.

Travail. — *Le salut par le travail chrétien.* 1° Le travail, c'est le devoir. Dieu en a fait une obligation à nos premiers parents dans le paradis terrestre ; après la chute, il s'impose à tous comme une punition ; et le Fils de Dieu, en nous donnant l'exemple du labeur, a voulu mettre en relief la dignité du travail, qui fait de nous les collaborateurs de Dieu. Il faut donc travailler dans les conditions prescrites par la loi divine. 2° Le travail, c'est le bonheur : l'oisiveté engendre l'ennui, au lieu que le travail amène avec lui le bien-être, la considération et la paix. 3° Le travail, c'est le salut, car, accepté chrétiennement, il répare nos fautes et nous conduit à la sainteté. « Vive labeur ! » Que cette devise de Jeanne d'Arc devienne la règle de notre vie ! 55-58. — *La fidélité à la loi du travail.* 1° Le travail est obligatoire pour le chrétien. La sagesse de Dieu exige que toute créature ait une raison d'être et utilise son existence dans le sens voulu par Dieu. L'homme, ayant reçu des facultés plus nombreuses et plus nobles que les autres créatures, est par là-même obligé de les mettre en œuvre. Cette obligation existait dès le paradis terrestre ; et le péché n'a fait que rendre le travail pénible. L'Ecriture et la Tradition enseignent que nous devons être laborieux. D'ailleurs cette loi n'a rien d'humiliant, puisque Dieu lui-même l'a observée : d'abord comme en se jouant, lorsqu'il a créé le monde ; puis en peinant comme nous, quand, ayant pris notre nature, il a mené l'existence pénible d'un artisan et d'un missionnaire. 2° Avantages du travail : le travailleur gagne d'abord sa vie, sa santé, sa réputation ; mais le travail ne profite pas moins à l'âme : il éloigne les tentations, il donne certaines aptitudes à la vertu, il tend à inspirer des pensées et des affections salutaires, il peut servir à obtenir l'assistance et les faveurs divines. 3° Comment faut-il travailler ? Chrétiennement, c'est-à-dire de bon cœur, utilement, consciencieusement et patiemment, en offrant à Dieu son travail et en l'accomplissant de manière à lui plaire. En somme, on peut dire que la paresse éloigne du ciel et que le travail y conduit, 398-400.

Tribulation. — Voir *Patience, Souffrance.*

Trinité (Sainte). — *La fête de la Sainte Trinité* (Plan). Elle a pour but de ranimer : 1° notre foi en un mystère incompréhensible mais raisonnable ; 2° notre dévotion envers la Sainte Trinité que nous devons croire, adorer, aimer et imiter, 184-185. — *La Sainte Trinité et le chrétien* (Plan). 1° La Trinité et la vie du chrétien : l'homme ne devient chrétien qu'en recevant le baptême au nom de la Sainte Trinité, et ne vit en chrétien qu'au nom de ces trois personnes. 2° En retour le chrétien doit adorer la Sainte Trinité par sa foi, et l'honorer par sa conduite, 224.

Vendredi (Premier). — Pour le Premier Vendredi : voir *Table synthétique,* p. 593, et *Sacré-Cœur.*

Vendredi Saint. — Sermons : voir *Table synthétique,* p. 593, et *Passion.*

Vie chrétienne. — La vie chrétienne, 130-132 : voir *Communion solennelle* (Retraite de). — Entretiens sur la vie chrétienne : voir *Table synthétique,* p. 594.

Vierge (Très Sainte). — Voir *Marie.*

Vierges. — La parabole des dix vierges, 458-459 : voir *Evangiles* (Instructions, XL).

Vignerons. — La parabole des vignerons, 312-313 : voir *Evangiles* (Instructions, XXVI).

Vincent de Paul (S.). — Voir *Conférences.*

Virginité. — L'état de virginité, 572 : voir *Chasteté.*

Vocation. — *La fidélité à la vocation.* 1° Théorie de la vocation. C'est l'appel par lequel Dieu invite chaque homme à accepter et à remplir ici-bas le rôle pour lequel il est créé. La Providence, en effet, n'envisage pas seulement l'humanité en général, mais elle donne à chaque homme une mission particulière, comme l'ingénieur prévoit le rôle de chacun des rouages de la machine qu'il construit. Toute vocation apporte avec elle les grâces qui permettent de la remplir. En conséquence, tout homme doit suivre sa vocation : c'est dans l'ordre, c'est aussi un élément de bonheur et souvent une condition de salut. 2° Pratique. La prudence chrétienne nous dit d'abord de rechercher soigneusement quelle est notre vocation, et, pour cela, de prier, d'étudier en nous les marques de vocation, en particulier l'aptitude et l'attrait, qui doit être éclairé, pur, consacré par le temps et l'épreuve. Elle nous oblige ensuite à nous y préparer en cultivant les vertus propres à chaque état ; et enfin à l'embrasser résolument une fois le moment venu. 3° Que d'imprudences se commettent en cette affaire si importante ! Toutefois, quand on a manqué à sa vocation, le mal n'est pas sans remède : il faut s'appliquer à ses devoirs d'état et se faire ainsi une seconde vocation, 301-304. — Toute vocation comporte deux choses : la maturité et la décision, 339 ; voir *Jeanne de Chantal (Sainte).*

Vocations sacerdotales. — RECHERCHE ET CULTURE DES VOCATIONS DANS LES ŒUVRES. (Rapport de M. le chanoine Millot). Faire de nouveaux prêtres, c'est pour les évêques, à l'heure actuelle, une œuvre laborieuse et comme un douloureux enfantement. Leur tâche est si difficile et si nécessaire que tous, prêtres et laïcs, doivent y collaborer. Le devoir des directeurs d'œuvres à cet égard se résume en trois choses : 1° *Avoir des convictions concernant l'œuvre du recrutement sacerdotal,* et notamment être convaincu : que le germe de la vocation repose dans de nombreuses âmes d'enfants : même dans les régions qui semblaient déshéritées,

DATE DUE

Temporarily circulated from
Pacific School of Religion

GAYLORD PRINTED IN U.S.A.

comme à Oran ou à V
sur place un recruteme
de droit, le premier ou
vail du recrutement sac
chaque prêtre s'appliq
continuateurs de son s
vent et doivent donner
nages, en particulier,
enfants et même de g
sacerdoce. Pour entret
convictions, il est bon
de moyens pratiques :
viaire, le chapelet, la r
ayant trait à cette quest
toutes ces vérités sont
utile de se les rappeler
2° *Agir* dans le sens
crutement sacerdotal,
de la vocation sacerd
notre collaboration. Il
prier et faire prier pou
les enfants à l'Œuvre
en toute occasion du r
et au confessionnal ; fa
turel intensif, en vue
une foi éclairée et l'
quente ; regarder atter
l'on cultivera pour disc
sacerdoce et qui rempl
enfin faire rayonner a
rendant aimable et dig
ger jamais dans l'œu
La famille de l'enfant
saires : on les trouve
trouvées pour le futur
et difficile à former : n
on n'a pas perdu sa pe
on finit par enregistr
difficiles pour l'Egliss
clergé est précaire :
exagérer, et d'ailleurs
rore de temps meilleurs. La France est finie : non, car Dieu n'abandonne que ceux qui l'abandonnent eux-mêmes et notre patrie s'est relevée après des crises plus terribles que celle que nous traversons. — Une idée juste servie par une volonté forte et persévérante

utir à des résultats pratiques.
s tous; daigne le Seigneur nous
volonté et de persévérance pour
6.
volonté, 118.
La conformité à la volonté de
té soit faite, et non la mienne! »
doit être aussi celle de tous les
narques de la volonté divine. Il
e que Dieu ordonne et ce qu'il
rdres, ce qui est de sa part vo-
é efficace ou simple désir. Ceci
ge de nous ce qu'il commande
ommandent, dans la sphère de
supérieurs légitimes, et aussi
es de sa Providence, comme la
n. Ce que Dieu ne veut jamais,
ne veut pas toujours les peines
s est pour nous la cause. 2° Ma-
à la volonté divine. Cette confor-
egrés : conformité de l'acte, de
et Dieu a droit à ce triple hom-
nous devons accomplir ce que
jouit sur nous d'une autorité
met que, dans certains cas, nous
ou de retirer ses exigences, et
ons de nous mettre à l'abri de
s aussi nous conformer d'esprit
rmissions : ses vues ne sont p...
arce que nous voyons surtou:
agrément; mais pour peu que
nous nous rendrons compte que
u permet importe au bon gouver-
in, nous devons nous conformer
divines, c'est-à-dire les aimer,
ujours un but digne d'amour,
us paraissent pénibles. D'autant
compagne toujours des grâces
n supporter et des consolations
uffre. Du reste, au lieu d'exami-
t Dieu a voulu ceci ou cela, il
vaut mieux nous demander : « Etant donné ce qui arrive, qu'est-ce que Dieu veut que je fasse? » 429-432.

Ys. — La légende du roi d'Ys, image du pécheur, 124-125.

LANGRES. Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

GTU Library
3 2400 00252 9828